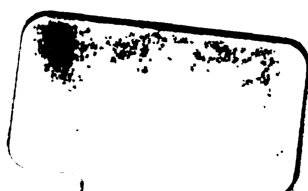




262.

CORPUS REFORMATORUM.

VOLUMEN LVII.

IOANNIS CALVINI

OPERA QUAE SUPERSUNT OMNIA.

EDIDERUNT

GUILIELMUS BAUM EDUARDUS CUNITZ EDUARDUS REUSS

THEOLOGI ARGENTORATENSES.

VOLUMEN XXIX.

BRUNSVIGAE,

APUD C. A. SCHWETSCHKE ET FILIUM

(M. BRUHN)

1885.

CORPUS

REFORMATORUM.

VOLUMEN LVII.

IOANNIS CALVINI

OPERA QUAE SUPERSUNT OMNIA.

EDIDERUNT

GUILIELMUS BAUM EDUARDUS CUNITZ EDUARDUS REUSS

THEOLOGI ARGENTORATENSES.

VOLUMEN XXIX.

BRUNSVIGAE,

APUD C. A. SCHWETSCHKE ET FILIUM

(M. BRUHN).

1885.

IOANNIS CALVINI

OPERA QUAE SUPERSUNT OMNIA.

AD FIDEM

EDITIONUM PRINCIPUM ET AUTHENTICARUM

EX PARTE ETIAM

CODICUM MANU SCRIPTORUM

ADDITIS PROLEGOMENIS LITERARIIS

ANNOTATIONIBUS CRITICIS, ANNALIBUS CALVINIANIS

INDICIBUSQUE NOVIS ET COPIOSISSIMIS

EDIDERUNT

GUILIELMUS BAUM EDUARDUS CUNITZ EDUARDUS REUSS

THEOLOGI ARGENTORATENSES.

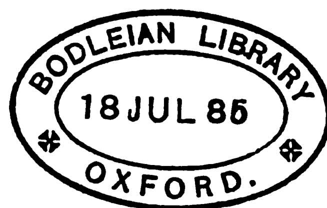
VOLUMEN XXIX.

BRUNSVIGAE,

APUD C. A. SCHWETSCHKE ET FILIUM

(M. BRUHN).

1885.



IOANNIS CALVINI

OPERA EXEGETICA ET HOMILETICA

AD FIDEM

EDITIONUM AUTHENTICARUM

CUM PROLEGOMENIS LITERARIIS

ANNOTATIONIBUS CRITICIS ET INDICIBUS

EDIDERUNT

EDUARDUS CUNITZ EDUARDUS REUSS PAULUS LOBSTEIN
THEOLOGI ARGENTORATENSES.

VOL. VII.

CONTINENTUR HOC VOLUMINE:

SERMONS SUR LE DEUTERONOME. CINQUIÈME PARTIE (SUR LES CHAPITRES XXXII.—XXXIV).

HOMILIAE IN PRIMUM LIBRUM SAMUELIS. CAP. I—XII.

SERMONS

SUR LE DEUTERONOME.

(CINQUIÈME PARTIE).

LE SIXIESME SERMON SUR LE CHAP. XXXII. V. 20—22.

DU IEUDI 4E DE IUIN 1556.

Nous vismes hier comme Dieu est plus griefvement irrité, si ceux qui le doivent honorer et servir le delaissent, que si cela estoit advenu à des povres incredules et ignorans. Et non sans cause: car Dieu nous adopte à ceste condition, que sa gloire reluise en nous: et quand nous luy sommes en opprobre, ne faut-il point que cela redouble l'offense? Un pere se voyant mesprisé en sa maison propre de ceux qu'il a engendrez, ne sera-il point beaucoup plus fasché, que si quelqu'un de ses voisins luy faisoit outrage? Advisons donc, puis que Dieu nous a voulu choisir pour ses enfans, et qu'il nous a fait cest honneur, duquel nous n'estions pas dignes, de cheminer en sorte qu'il ne soit point provoqué par nos fautes et iniquitez, et que ce qui est ici adiousté par Moyse ne nous advienne point, c'est assavoir: *Qu'il cachera sa face.* Or par ce mot l'Escriture entend, que Dieu abandonnera les hommes, apres qu'il aura usé de longue patience en les supportant, qu'il aura dissimulé leurs vices, et qu'il n'aura point laissé de leur bien faire, qu'il verra qu'ils sont du tout obstinez et incorrigibles: qu'il les quittera pour tels qu'ils sont. Or tout nostre bien et felicité gist en ce que Dieu nous regarde, et qu'il ait le soin de nous: car s'il nous met en oubli, et qu'il ne daigne pas nous secourir, et qu'il ne soit point nostre garde, quelle est nostre condition? Il vaudroit mieux que nous fussions peris du premier coup, que de languir, estans hors de la protection de nostre Dieu. Voici donc une menace horrible, et qui nous doit bien faire trembler, quand il est dit que Dieu, apres avoir attendu long temps, se retirera, quand nous l'aurons pleinement estrangé de nous. Or nous avons veu par ci devant, que Dieu a usé de longue patience, et que du premier coup il n'a point quitté son peuple: mais à la longue, si faut-il qu'il monstre qu'il ne veut point qu'on abuse ainsi de sa bonté, et que les hommes s'endurcissent en se flattant, quand il ne les punit pas du premier coup. Advisons donc à nous: car si nous avons offensé Dieu, encores que du premier iour il n'ait point la main levee pour nous chastier, que cela ne soit point cause de nous faire endormir: prevenons (di-ie) la vengeance de nostre Dieu: car s'il est patient, et qu'il nous supporte, cela est pour nous attirer par sa bonté et douceur, comme S. Paul le declaire au deuxiesme des Romains. Selon donc que Dieu nous espargne, que nous soyons admonnestez de retourner à luy, et que cela nous face honte d'avoir un si bon pere, et que nous luy soyons ainsi rebelles: mais cependant si nous croupissons en nos ordures, et que nous adioustions un mal sur l'autre, et qu'il n'y ait ne fin ne mesure en nos transgressions: si faut-il que Dieu execute ce qu'il a ici prononcé par Moyse, c'est qu'il cachera sa face, c'est à dire, qu'apres avoir eu le soin de nostre salut, apres avoir continué à nous bien faire, qu'il nous laissera là, et qu'il nous monstrera qu'il n'est plus obligé à nous: et combien qu'il nous ait espargnez, que ce n'est pas à dire que tousiours il nous doive porter en nos malefices. Craignons donc ceste menace: et cependant que Dieu nous fait sentir qu'il nous regarde en pitié, que nous cheminions comme devant ses yeux, qu'il nous soit tousiours present, qu'en toutes nos pensees, nos parolles et nos oeuvres nous regardions à luy. Or cependant nous avons à noter que Dieu ne cache point ses yeux tellement, qu'il ne voye et qu'il ne marque tout ce que les hommes font, et tout ce qui leur advient. Mais ceci est dit à cause qu'il nous semble que Dieu soit arriere, et qu'il ne pense plus de nous, quand nous ne sommes point secourus au besoin. Si donc les maux nous pressent, et les afflictions, et que nous recourions à Dieu, et qu'il n'y ait nul allegement, et que tousiours nous languissions: il faut que selon nostre sens nous imaginions que Dieu ne nous regarde plus, et qu'il nous a mis en oubli. Selon cela maintenant Moyse declare, qu'il cachera sa face de nous: Au reste, sachons quand Dieu nous

a delaissez, que iamais il ne nous adviendra nul mal que de luy, c'est à dire, que toutes les afflictions que nous sentirons, sont autant de chastimens de sa main. Ne pensons point donc que Dieu laisse les hommes à l'aventure, quand il les punit à cause de leurs offenses: mais plustost alors il est prochain, pour leur faire sentir sa vertu, se monstrant iuge de leurs iniquitez. Mais quant à les tenir en sa garde, quant à les maintenir, il menace qu'il leur sera absent, c'est à dire, qu'ils ne cognoistront plus qu'il les ait sous ses aisles: comme auparavant il avoit usé de ceste similitude. Or notamment il dit: *Qu'il verra quelle sera leur fin.* Ici Dieu parle à la façon des hommes: car devant que le monde fust creé, desia il a cogneu toutes choses: et il ne faut point qu'il soit enseigné par le temps, comme les creatures mortelles. Mais pource que nous ne pouvons pas comprendre la maiesté de Dieu en sa hautesse, il faut qu'il se face semblable à nous: et le tout pour nostre doctrine et edification. C'est donc autant comme s'il disoit à ceux qui l'ont mesprisé: Et bien, vous ne tenez conte de moy: ie m'estoye rendu familier à vous, et vous avez abusé de ceste grace: i'ay demandé d'estre honoré et servi entre vous, et vous ne m'avez fait que tout opprobre: il vous a semblé mesmes que i'estoye comme attaché à vous, et qu'il falloit que ie ne cessasse point de vous estre pere, encores que vous me fussiez enfans rebelles. Or maintenant ie vous laisseray pour tels que vous estes: faites du pis que vous pourrez, et vous sentirez en la fin que c'est de m'avoir abandonné. *Ie me cacheray de vous*, c'est à dire, ie vous abandonneray: au lieu que ie vous ay maintenus et gardez par ci devant, ie vous quitte toute accointance. Advisez maintenant quelle sera vostre condition, et ie verray aussi quelle sera vostre issue: c'est à dire, qu'on sentira que c'est quand ie n'ay plus le soin des hommes. Dieu donc ne parle point ici tant de sa cognoissance, comme de ce qui sera en la fin veu et apperceu par experience. Car (comme desia nous avons dit), il ne faut point que Dieu soit enseigné par les choses qui changent, car tout luy a esté present devant la creation du monde: mais ici il declare, qu'apres que le peuple aura esté ainsi abandonné, qu'on verra que toute la felicité des hommes gist à estre gardez de leur Dieu: et au contraire qu'ils sont plus que miserables et malheureux, quand Dieu les a abandonnez. Or il adiouste la raison: *car c'est une generation muable, et perverse, des enfans où il n'y a nulle verité.* Le premier mot dont Moyse use, vient d'un verbe qui signifie tourner ou renverser. Ainsi, c'est autant comme s'il disoit: C'est une generation de perversitez: car il use du nombre plurier. Mais cela emporte autant comme s'il disoit: C'est une generation perverse et maudite, ou bien une generation muable, qui change, et où il n'y a nulle teneure, maintenant ci, maintenant là: et il n'exprime point seulement l'inconstance qui estoit au peuple, mais la desloyauté. Il adiouste: *Qu'il n'y a nulle fermeté.* Et le mot aussi signifie droicture, il signifie loyauté et foy. En somme Dieu declare ici qu'il a par trop experimenté ce peuple, et que en la fin il est apparu qu'il n'y avoit nulle droicture: mais toute trahison et desloyauté. Apres donc avoir cogneu une telle malice, il dit qu'il se cachera. Or il nous doit souvenir de ce que i'ay n'agueres touché, c'est assavoir, que pour un temps Dieu nous pourra favoriser, et estre propice, encores que nous soyons dignes qu'il use de rigueur envers nous, si est-ce qu'il nous espargnera. Mais quand il est ainsi patient, c'est afin que nous soyons diligens à examiner nos vices, pour nous appeller tous les iours à conte, et regarder de pres à ce qu'il y a à redire en nous. Et notons bien ce qui a esté aussi allegué de S. Paul, que Dieu nous convie à repentance par douceur, quand du premier coup il ne nous chastie pas selon que nous l'avons merité. Puis qu'ainsi est donc, quand Dieu se monstrera benin et gracieux envers nous, qu'un chacun regarde comme il a vescu: et si nous avons abusé des biens qu'il nous a eslargis, que nous passions condamnation, et que nos pechez nous desplaisent, que nous retournions à luy avec une telle tristesse, qu'on cognoisse que c'est sans feintise. Voila ce que nous avons à retenir en premier lieu. Mais cependant si nous voulons nous absoudre par flatterie, pour nous donner licence de mal faire: apres que Dieu aura assez enduré, si faudra-il qu'il execute sa sentence, laquelle ne se peut retracter, c'est de cacher sa face de nous, et de voir quelle sera nostre issue, et nous laisser là pourrir en nos miseres, quand nous n'aurons peu souffrir qu'il eust sa main estendue pour nous aider. Et sur tout notons, que Dieu ne peut souffrir l'hypocrisie aux hommes: car entre autres choses il demande que nous ayons droicture et verité en nous, que nous cheminions tellement que nous n'ayons point le coeur double, que nous ne soyons point desguisez devant luy. Or il est vray que nostre nature est pleine de fiction: comme nous voyons que Ieremie parle du coeur de l'homme, qu'il est pervers, entortillé en toute malice, que c'en est un abysme. Mais si faut-il que nous changions, si nous voulons que Dieu nous accepte et approuve pour ses enfans: et si nous sommes enclins à mal, qu'il n'y ait point d'amertume en nous ne de durté, que nous prions Dieu qu'il nous reveste de son sainct Esprit, qui est l'Esprit de constance, et qu'il nous purge tellement de toutes nos malices, et desloyautez, que

nous allions en pure rondeur et integrité devant luy. Voila donc ce que nous avons à retenir de ce passage. Or il est dit quant et quant: *Puis que les enfans d'Israel ont provoqué Dieu à ialousie, en celuy qui n'estoit point dieu, qu'ils l'ont irrité en leurs mensonges, en leurs superstitions qu'ils ont forgees: qu'il les irritera en un peuple qui n'est point peuple, qu'il les incitera à ialousie en une nation qui n'est point nation.* Ici Dieu encores parle à la façon des hommes: comme si un mari voit sa femme estre si meschante et vilaine qu'il ne la puisse retenir, il dit: Et bien, il faut que ie la repudie, et pour luy faire plus grand' honte, que ie prenne quelque chambriere, et qu'elle soit en son lieu, et qu'elle occupe sa place. Si donc une femme a esté en estat honorable quand elle vivoit avec son mari: et apres qu'elle s'est mal portee, et que le mari a cogneu qu'elle est endurcie du tout, qu'il la reiette, et là dessus qu'il prenne quelque povre garse qui n'estoit de nulle estime, et qu'il se marie avec elle: la femme sera plus despittee, et sera plus faschee: Comment? et faut-il que celle-la occupe maintenant mon lieu? que ie soye deboutee, qu'un chacun me monstre au doigt, et que i'aye ici la vergongne et l'infamie de tout le monde? Voila donc comme ce passage doit estre entendu: car Dieu declare: Comment? Ils m'ont provoqué à ialousie en celuy qui n'estoit point dieu. Ie suis le Dieu vivant, et outre cela ie doy bien estre tenu pour leur pere, d'autant que ie me suis declaré envers eux, que i'ay monstré combien ie les aimoye quand ie les ay preferez à toutes nations du monde: et là dessus ils ont controuvé des idoles. Or il n'y a qu'un seul Dieu: quand donc les hommes s'en destournent, il faut qu'ils se forgent des idoles à leur fantasie. Ils m'ont donc provoqué à ialousie en celuy qui n'estoit point dieu. Et puis il adiouste *leurs vanitez*. Comme s'il disoit: Quand on regardera quelles sont leurs superstitions, sur quoy elles sont fondees, on trouvera qu'il n'y a que mensonge et tromperie. Or ils m'ont provoqué (dit-il) en cela: aussi maintenant i'auray ma revenge, car ie les provoqueray en un peuple qui n'est point peuple, et en celuy qui n'est point nation, c'est à dire, qui n'est point reputé estre rien qui soit. Ie prendray donc de ces peuples qui ne sont maintenant de nulle estime, et les mettray en ce degré d'honneur où estoyent auparavant ces ingrats qui ont ainsi abusé de l'amour paternelle que ie leur portoye. Or ceci n'est pas advenu du premier coup, mais il a esté accompli quand l'Evangile a esté espandu par tout le monde. Il est vray qu'en partie desia Dieu a donné quelques signes de ces choses, quand il a eslevé les Assyriens, et les Caldeens par dessus ceux qui se vantoyent d'estre la lignee saincte, et la sacrificature royale: mais tant y a que ceste sentence n'a pas esté du tout accomplie, sinon à la venue de nostre Seigneur Iesus Christ. Or ie di qu'en partie Dieu a desia monstré quelque signe de ceci, quand le peuple d'Israel a esté dissipé, quand il a esté mis en desolation, qu'on les a transportez en pays estrange, qu'ils ont là esté comme des povres bannis sans aucun ordre, esclaves sous une tyrannie cruelle: alors Dieu a desia commencé de leur faire sentir que ce n'estoit pas en vain qu'il les avoit menacez de les provoquer en un peuple qui n'estoit point peuple: car les Assyriens en premier lieu, et apres les Caldeens ont eu cest honneur de dominer par dessus les enfans d'Abraham, qui se vantoyent d'estre en liberté: mais ils estoyent serfs de peché: et puis qu'ils s'estoyent retirez de l'obeissance de leur Dieu, c'estoit bien raison qu'ils fussent sous la servitude des tyrans. Dieu donc alors a donné quelques signes de faveur à ceux qui estoyent incredules, quand il a ainsi magnifié les Payens, voire comme s'il eust voulu abolir la promesse envers ceux qui s'estoyent auparavant glorifiez d'estre son peuple, et qu'il les eust voulu mettre en ignominie. Mais alors les Caldeens et Assyriens n'ont point dominé sur les enfans de Dieu, tellement qu'ils peussent preiudicier à leur salut: aussi les Syriens, et tous les autres peuples qui l'ont molesté, comme nous voyons du temps des Iuges, qui ont occupé le pays de Canaan, et qui ont rendu les enfans d'Israel tributaires et suiets: alors combien que les enfans d'Israel fussent opprimez, et mis bas, comme sous leurs pieds, et que leurs voisins qui estoyent Payens et incredules ayent eu la vogue: tant y a neantmoins que tousiours l'adoption de Dieu a demeuré en la lignee d'Abraham, et la condition de ceux qui ont dominé sur eux n'a point esté meilleure: car ils n'ont point laissé de servir à leurs idoles. Mais quand l'Evangile à esté publié au monde, nous avons succedé en la place de ceux qui estoyent auparavant heritiers de la promesse: comme sainct Paul nous accompare à des sauvageons qui seront plantez en une bonne plante: ainsi est-il de nous, car nous ne sommes qu'avortons, si on nous accompare avec les Iuifs, qui estoyent comme enfans naturels de Dieu. Or puis que Dieu avoit promis à Abraham d'estre le Sauveur de sa lignee, cela appartenoit à tous ceux qui en estoyent descendus: comme aussi S. Pierre leur dit: Vous estes enfans des Prophetes, heritiers de la promesse. Comme s'il disoit, que le salut leur appartient de vraye succession et legitime: mais quand ils s'en sont retranchez par leur ingratitude, alors Dieu nous a appellez à soy. Il est vray que si les Iuifs eussent receu nostre Seigneur Iesus Christ, que la doctrine de l'Evangile n'eust pas laissé encore d'estre espandue par tout le monde: mais alors nous eus-

sions esté conioints et unis ensemble. Or pource que les Iuifs se sont alienez de la maison de Dieu, et de son Eglise, et qu'ils n'ont point accepté la grace qui leur estoit offerte: la place est demeuree vuide, et nous y sommes entrez: que Dieu les a bannis, afin qu'il feist comme une maison nouvelle. Et pour ceste cause sainct Paul applique ce tesmoignage à son temps. Car il dit qu'alors les Iuifs avoyent par trop provoqué Dieu en leurs idolatries à ialousie: et qu'il a fallu que Dieu suscitast un peuple qui n'estoit point peuple, ou nation qui n'estoit point reputee pour telle, et que cela fust pour les rendre tant plus confus, et leur faire plus de vergongne de ce qu'ils avoyent ainsi mesprisé le bien qui leur estoit donné. Or il est vray que de ce temps-la les Iuifs n'avoyent point d'idolatrie exterieure: quand Iesus Christ est apparu au monde, le temple de Ierusalem n'estoit pas pollu d'idoles, on y faisoit les sacrifices selon la Loy de Moyse: mais cependant il n'y avoit que mespris de Dieu et impieté, il y avoit des superstitions si lourdes que c'estoit pitié, et toute la pureté de la Loy estoit corrompue. Ainsi notons bien que les hommes sont reputez idolatres, non pas seulement quand ils ont des marmousets de pierre ou de bois, ou en peinture: mais aussi quand ils ne se tiennent point à la pure simplicité de la parolle de Dieu, qu'ils meslent leurs superstitions parmi la doctrine de salut, quand ils se desbordent, et se destournent à tout mal. Voila donc comme Dieu a esté provoqué à ialousie par les Iuifs: mais sur tout en ce qu'ils ont reietté Iesus Christ, qui est l'image du Pere: car celuy qui n'a point le Fils (dit S. Iean) il n'a point le Pere. Et pourquoy? Toute plenitude de divinité habite en nostre Seigneur Iesus Christ. Puis qu'ainsi est donc que les Iuifs ont mescogneu le Fils unique, qui estoit l'image du Pere, depuis qu'ils n'ont point voulu accepter celuy qui estoit ordonné Roy souverain, et duquel il est aussi dit au Pseaume: Baisez le Fils: qu'il est là commandé qu'on luy face hommage, qu'on plie le genouil devant luy, comme il est dit aux autres passages: puis que les Iuifs ont ainsi delaissé Iesus Christ, qu'ils ont renoncé la vraye religion, ils se sont alienez pleinement du Dieu vivant qui les avoit choisis et adoptez: bref, quand Iesus Christ ne sera point tenu pour nostre Dieu, il est certain que nous n'aurons plus qu'une idole. Comme auiourd'huy les Turcs se vanteront assez d'adorer le Dieu qui a creé le ciel et la terre. Quel est leur dieu? ce n'est qu'une idole. Les Iuifs diront bien: Nous voulons servir au Dieu qui a donné sa Loy par la main de Moyse, qui a parlé par les Prophetes: leur dieu n'est qu'une idole. Et pourquoy? Car la divinité qui est en Iesus Christ leur est incognue. Or il est dit que toute plenitude habite en luy, voire en perfection, et en droite substance, qu'il n'y a point ici d'ombrages ne de figures. Puis qu'ainsi est donc que Dieu est pleinement revelé à nous en nostre Seigneur Iesus Christ, et qu'il veut que là sa face soit contemplee: il est certain que nous ne pouvons nous vanter d'avoir le vray Dieu, si ce n'est que nostre Seigneur Iesus Christ regne au milieu de nous, et qu'il soit honoré, et qu'on se tienne pleinement à luy, et qu'on s'y arreste. Or les Iuifs l'ont renié, et l'ont desavoué du tout: ainsi donc par cela ils ont provoqué Dieu à ialousie, et il ne leur est plus rien demeuré que follie, et fausse imagination, en laquelle ils se sont trompez et deceus. Et ainsi ce n'est point sans cause que sainct Paul allegue ce passage, disant: Puis que les Iuifs ont provoqué Dieu à ialousie, quand ils n'ont point voulu accepter son Fils unique: qu'alors il a suscité un peuple qui n'estoit rien auparavant. Or ici nous voyons encores mieux ce que desia i'ay declaré, c'est assavoir que Dieu a usé de longue patience envers ceux qui eussent esté bien dignes qu'il eust foudroyé contr'eux du premier coup: car entre la Loy et nostre Seigneur Iesus Christ il y a eu environ deux mille ans. Or si nous contons les annees, tantost apres la mort de Iosué les Iuifs ont commencé de se mesler parmi les infections et puantises des Payens, que les idoles ont esté eslevez entr'eux. Voila donc Dieu qui laisse couler plus de dixhuit cens ans, et attend tousiours s'il y aura quelque correction, non pas qu'il dissimule, car il les chastie afin de les advertir de leurs fautes. Or ils se retournent à luy: mais tantost il y a revolte nouvelle: que quand ils ont cogneu que c'estoit par leurs pechez que ce mal leur estoit advenu, et qu'ils donnoyent quelque signe de repentance, du iour au lendemain ils retournent à nouvelle cheute: et Dieu encores recommence à les punir. En la fin ceste captivité de Babylone advient, si horrible et malheureuse comme elle est descrite, qu'ils sont bannis de la terre qu'il leur avoit promise en heritage, ils sont dechassez de leurs maisons. Et en la fin Dieu encores en a-il pitié, et les rameine. Or sont-ils venus au pais de leur naissance? sont-ils restituez en liberté? Derechef ils sont pires que devant. Il faut donc que Dieu aussi les punisse, iusques à tant que les voila à l'extremité, et au comble. Or alors nostre Seigneur Iesus Christ vient pour remedier à toutes leurs maladies: et mesmes ce n'est point sans cause qu'il est nommé la resurrection des morts. Car combien que les Iuifs fussent lors tous dissipez, si est-ce que Dieu les a recueillis à soy par la main de son Fils, quand ils eussent cogneu le iour de leur visitation. Or ils monstrent bien qu'ils sont obstinez à l'encontre de Dieu, qu'il n'y

a qu'amertume et venin en eux, voire une rage diabolique: car ils ne se contentent point de s'estre mocquez de la grace qui leur est presentee, de la redemption qu'ils avoyent fait semblant de tant souhaitter: mais ils crucifient le Redempteur qui leur est envoyé. Puis qu'ainsi est donc que les Iuifs ont aneanti toute la grace de Dieu, voila l'Evangile qui est publié par tout le monde: mais (comme i'ay dit) notons bien la longue patience dont Dieu avoit usé envers eux, et que cela ne soit point cause de nous faire endormir en nos vices: car il nous faudra payer les arrerages, quand nous aurons abusé de la bonté de nostre Dieu, quand il nous aura espargnez, et que du premier coup il n'aura point usé de telle vengeance que nous avions merité. Quand donc il nous menace, que nous retournions à luy: car il eust beaucoup mieux valu que les Iuifs eussent souffert des punitions temporelles, que d'avoir esté aisi supportez, et qu'en la fin il y soit advenu une vengeance si horrible, comme nous voyons que la ville de Ierusalem a esté traittee: car si nous regardons les afflictions qui y sont advenues, on ne trouvera point iamais de tels exemples depuis que le monde est creé, que les hommes, et tous les habitans ayent esté ainsi affligez: qu'ils estoyent là comme enragez les uns contre les autres quand il estoit question de la nourriture, tellement que les brigans dominoyent là dedans: que s'ils n'osoyent sortir dehors la ville pour s'eslargir, à cause qu'ils estoyent là enserrez de tous costez, les brigandages et volleries estoyent encores plus cruelles au dedans: que les brigans estoyent là pour coupper la gorge à tous ceux qui pensoyent sortir: que les choses y estoyent si confuses, et si horriblement dissipees, que les femmes tuent leurs propres enfans pour les manger, que le pere porte envie à la mere, quand il aura desrobbé ses enfans pour les avaller en ses entrailles. Or pensons à nous, quand les choses sont si cruelles, et cognoissons que nostre Seigneur a voulu donner un tel exemple, afin que nous cheminions en crainte et sollicitude, et cependant qu'il nous donne loisir de retourner à luy, que nous y venions, voire en haste, que nous n'attendions point du iour au lendemain, de peur que la porte ne nous soit fermee. Voila donc ce que nous avons à retenir. Or venons maintenant à ce que Moyse adiouste: *qu'alors Dieu a suscité un peuple qui n'estoit point peuple, une nation qui n'estoit point nation.* Par ces mots nous sommes admonnestez, devant que Dieu nous ait choisis, qu'il nous ait attirez à la cognoissance de verité, que c'est autant comme si nous n'estions rien. Il est vray que ceste grace n'est point à mespriser, quand Dieu nous met en ce monde, et ne nous y met pas comme les boeufs, les asnes et les chiens: mais comme creatures raisonnables, qu'il met son image en nous. Voila desia un benefice inestimable qu'il nous fait. Mais cependant, pource que nous sommes corrompus en Adam, et que nous sommes du tout maudits: que le peché domine tellement, que ceste image de Dieu est effacee, que ce que nous cuidons avoir d'intelligence n'est que bestise, que nos coeurs sont pervertis, et qu'il n'y a que rebellion: à cause de cela il est dit, que nous ne meritons point d'estre reputez ni tenus pour peuple, c'est à dire, qu'il vaudroit mieux que nous ne fussions rien. Non pas que Dieu ne soit tousiours glorifié en ses creatures: mais ceci est dit quant à nous. Car nous voulons-nous maintenir, et apparoistre grand cas: comme nous voyons que les hommes se font accroire merveilles d'eux, qu'ils sont tant aveugles, qu'ils cuident estre ceci et cela. Or que les enfans de ce monde s'estiment tant qu'ils voudront, qu'ils mettent en avant leur gloire: voici Dieu en un mot, pour abbattre leur caquet, qui dit qu'ils sont comme s'ils n'estoyent point. Et ce n'est point seulement ici que l'Escriture use de ce langage: mais S. Paul dit en general, que Dieu a appellé les choses qui ne sont point comme si elles estoyent. Voila donc nostre origine, c'est quand Dieu nous attire à la cognoissance de sa verité, que nous commençons d'estre: comme aussi en l'autre passage S. Paul dit, que nous sommes de Dieu en Iesus Christ: qu'auparavant nous n'avons rien esté, pource qu'il n'y a en nous que corruption. Puis qu'ainsi est, les hommes ne peuvent attendre sinon la mort eternelle, iusques à ce que Dieu leur ait tendu la main, et qu'il les ait recueillis à soy. Voila donc ce que nous avons à retenir en ce passage, quand il est dit, que Dieu provoquera à ialousie les Iuifs par un peuple qui n'estoit point. Au reste, notons que si auiourd'huy nous sommes, c'est à dire, que Dieu nous ait eslevez, comme aussi il le dit par son Prophete Isaie: I'ay nourri ces enfans, et les ay eslevez: si donc Dieu nous a fait ceste grace auiourd'huy, c'est que nous ayons succedé en la place de ceux qui estoyent enfans naturels, nous qui n'estions qu'avortons: que nous advisions bien que quand nous aurons irrité Dieu, et provoqué à ialousie, qu'il saura bien susciter d'autres peuples: comme aussi nostre Seigneur Iesus Christ disoit aux Iuifs: Le royaume de Dieu vous sera osté. Ceste menace s'adresse auiourd'huy à nous: car comme dit S. Paul: Si Dieu n'a point espargné le bois naturel de l'olivier, et que tout cela soit couppé et mis au feu: comment espargnera-il les sauvageons? Nous qui estions steriles de nature, qu'est-ce que nous avions? Pouvions-nous dire que nous fussions enfans d'Abraham, et que Dieu nous eust adoptez du premier coup? Nenni. Car du temps que la doctrine de salut a esté en-

[illegible]

[illegible] Car son ire sera embrasee, et qu'elle entrera jusques aux abysmes, qu'elle consumera la terre avec ses fruicts, voire jusques aux racines des montagnes. Ici Moyse en somme a voulu mieux toucher et picquer au vif ceux qui estoyent par trop endurcis, et qui ne pouvoyent venir à cognoissance de leurs pechez. Or non seulement il parloit au peuple auquel il avoit esgard [illegible], et rebelle: mais en vertu de l'Esprit de Dieu il prophetisoit de ceux qui devoyent succeder. Or Moyse ne les a point cognus selon l'homme: mais Dieu qui savoit quels sont les hommes, a prononcé ceste sentence. Et puis voyant qu'ils sont si stupides, il

[illegible] Si cela est, alors Dieu ne nous effrayera point, il ne se monstrera point terrible envers nous. Mais quand il voit que nous sommes [illegible], et qu'on ne nous peut dompter en nulle façon: alors il faut bien qu'il use de rigueur, [illegible] qu'il a dit au Pse. 18. qu'il sera dur à ceux qui le seront: et si les hommes se monstrent [illegible], qu'aussi il viendra d'une façon aspre [illegible], et qu'ils ne sentiront en luy [illegible] [illegible] et [illegible]. Ainsi donc en est-il en ce passage, quand il dit: Mon ire sera comme un feu allumé: voire, et ne pensez point (dit-il) que je brusle seulement la chaume et la paille, car ce sera pour consumer la terre, il n'y aura montagne si haute qui ne tombe devant moy: voire, jusques à leurs fondemens: il n'y aura abysme si caché, que je n'entre jusques là. Nous voyons maintenant quel est le propos ou l'intention de Moyse en ce passage. Or par cela que nous sommes admonnestez de ne point tenter Dieu: comme aussi l'Apostre en l'Epistre aux Hebrieux applique ce tesmoignage que nous venons d'alleguer à tel propos: Sachez (dit-il) mes amis, que Dieu est un feu consumant: et ainsi, que nous cheminions en sa crainte, que nous ne le tentions point: que si tost qu'il aura parlé, que nous tremblions, que nous n'attendions pas qu'il ait rué de grands coups sur nos testes, mais que nous venions à luy en toute obeissance, que nous le prions d'avoir pitié de nous: car si nous le voulons gagner par obstination, il est certain que ceci n'a pas esté dit sans cause, que l'ire de Dieu est un feu allumé pour tout consumer: et nous sentirons, combien que nous luy ayons [illegible], et qu'il nous semble qu'ayans le coeur enflammé d'arrogance, nous aurons comme des forteresses, que nous aurons fait des bastillons et boulevards pour estre en grande seurté: si est-ce que Dieu nous minera en telle sorte, que nous sentirons qu'il n'y a dequoy en nous pour resister: et que nous n'avons point plus de vertu pour subsister devant son ire et sa vengeance, qu'aura de

la paille ou du foin que le feu consommera incontinent: mesmes nous ne serons qu'estouppes. Voila donc comme nous avons à faire valoir ceste doctrine, si nous ne voulons point que la sentence que Dieu prononce, s'execute sur nous: c'est assavoir que d'autant que son ire s'allume ainsi, et qu'elle est pour tout consommer, que si tost qu'il nous en menace, que nous retournions à luy, voire en telle sorte qu'il ne nous trouve point un peuple fol et esgaré, et là où il n'y aura que legereté et inconstance.

LE SEPTIESME SERMON SUR LE CHAP. XXXII. V. 23—27.

DU VENDREDI 5E DE IUIN 1556.

Nous vismes hier que Moyse apres avoir parlé de la vengeance de Dieu à ce peuple d'Israel, monstroit combien elle est horrible: d'autant que les hommes du premier coup ne sont point esmeus comme il seroit requis, voire pour sentir leur mal pour s'y desplaire, et pour estre humiliez et confus devant Dieu. Car selon que les hommes sont tardifs à cela, nostre Seigneur monstre que quand il les menace, ce n'est pas un ieu, il n'est plus question de s'endormir ne d'estre à son aise: mais que plustost tout doit trembler. Or suyvant cela Moyse adiouste: *Qu'il envoyera tous les maux qu'on pourra penser contre ce peuple, qu'il desployera ses flesches*, iusques à tout consommer, qu'il armera les bestes sauvages, qu'il envoyera les serpens venimeux contr'eux: combien qu'ils se trainent à la poudre, qu'ils ne laisseront point de les atteindre de leur morsure, qu'ils seront bruslez de faim, qu'il leur envoyera des maladies ardentes, et puis l'ennemi au dehors, la frayeur au dedans, qu'il n'espargnera ne petis enfans, ne vieilles gens, ne rien qui soit. Or de prime face il sembleroit bien que Dieu fust excessif en telle rigueur: car puis qu'il avoit choisi la lignee d'Abraham d'entre tout le monde, et que l'adoption n'est point fondee sur aucun merite, ni en quelque dignité: mais Dieu par sa bonté gratuite l'avoit ainsi voulu: faut-il, combien que ces miserables ayent griefvement offensé, que Dieu use d'une severité si grande à l'encontre d'eux? Pourquoy est-ce que plustost il ne les espargne, et qu'il ne fait valloir la grace qu'il a desia declaré? mais nous avons veu ci devant la longue patience de laquelle Dieu avoit usé. Et il est bien raison, quand les hommes amassent ainsi de longue main un thresor d'ire, par ce qu'ils abusent de la bonté de Dieu, et qu'il semble qu'ils le vueillent despiter à leur escient, et qu'ils le desfient voir s'il leur pourra faire pis. Quand donc les hommes sont endurcis iusques là et obstinez, il faut bien que Dieu leur face sentir qu'il ne veut point qu'on se mocque ainsi de sa douceur, et qu'on la tourne à une fin toute contraire de son intention. Et au reste, selon que Dieu a desployé ses graces envers nous, il faut qu'elles nous soyent tant plus cher vendues, si nous en abusons. Or il appelle l'Eglise sa maison, il nous tient et advoue pour ses enfans: si donc il est deshonoré entre nous, cela ne luy doit-il pas estre plus grief (comme i'ay declaré), que si ceux qui ne luy appartiennent de rien au prix l'avoyent mille fois offensé? Cognoissons donc que c'est à bon droict que Dieu s'est monstré si severe contre les enfans d'Israel: et appliquons ceste doctrine à nous, d'autant que nous sommes succedez en leur place. Nous avons desia veu par ci devant que Dieu les avoit retranchez, et nous avons esté comme entez, afin que nous soyons participans de l'adoption qui leur appartenoit. Or si Dieu ne leur a point pardonné, que fera-il de nous? Car nous ne vallons pas mieux, nostre condition n'est pas plus excellente. Advisons donc de cheminer en solicitude, et de faire profiter les graces que nous avons receues, en telle sorte que Dieu en soit glorifié, et que nostre salut soit avancé de plus en plus, et confermé par tel moyen. Voila donc ce que nous avons en somme à retenir de ce passage. Or quand il est dit que Dieu amassera des maux sur eux, et qu'il y employera toutes ses flesches: notons que ici Moyse a voulu specifier, que Dieu n'a point une seule façon de chastier les hommes: mais quand ils cuident estre eschappez, que c'est à recommencer. Et ceci encores est bien notable: car nous voyons quelle est la nonchalance de ceux qui ont failli. Il est vray que s'ils apperçoyvent quelque signe de l'ire de Dieu, ils seront estonnez du premier coup: mais s'il n'y a que les menaces, ils secouent les aureilles et s'en mocquent. Or Dieu leur a-il envoyé quelque frayeur? si cela passe, il leur semble qu'ils sont quittes: comme quand il y aura quelque bruit de guerre, ceux qui ont mal vescu, et qui ont mené une vie meschante et dissolue commenceront à trembler: mais cela est-il cessé? ce leur est tout un. Autant en est-il de la famine et de tout le reste en particulier. Si un homme est batu de maladie, la main de Dieu le presse, alors il fera la chatemitte: mais est-il relevé? il commence à dresser les cornes mieux que iamais. Voila donc comme nous en sommes: c'est que si tost que Dieu retire sa main, il nous semble que nous voila absouts du tout, et qu'il n'y a plus de moyen à nous punir. Or à l'opposite il est dit ici, que quand Dieu aura tiré une flesche, que si elle ne nous a navré à mort, ce n'est rien: car il y

retournera pour le second coup, et en la fin il nous en donnera tant, que nous sentirons par effect qu'il nous falloit bien du premier iour cognoistre qu'il a des moyens infinis, et qui nous sont incomprehensibles, pour faire vengeance de nos pechez. Voila donc pourquoy il dit qu'il amassera des maux, comme il adioustera puis apres: Ces choses ne sont-elles point cachees en mes thresors? et là il en sera encores traitté plus au long. Or par ce mot de *flesche*, il entend toutes les armes de son ire, lesquelles il touche quant et quant, c'est assavoir qu'*il envoyera les bestes sauvages qui devoreront tout: il envoyera les serpens qui par leurs picqueures consommeront les hommes: il envoyera l'ennemi avec le glaive au dehors, il envoyera frayeur au dedans.* Ici donc Dieu ameine quelques exemples de ce qu'il avoit dit, c'est assavoir que quand nous serons eschappez de la guerre, la famine nous atteindra: quand encores en cest endroict il nous aura espargnez, que nous n'y aurons rien gagné: car il aura d'autres armes pour nous persecuter. Et cependant nous sommes aussi advertis, que toutes creatures sont en la main de Dieu, et qu'il les employe à tel usage que bon luy semble. Comme s'il veut que les bestes sauvages servent à nostre profit, il faudra qu'elles le facent: car il les conduit par un mouvement secret, en sorte qu'elles ne peuvent sinon executer ce qu'il ordonne: mais à l'opposite quand il luy plaira d'armer les bestes, il faudra qu'elles nous soyent ennemies, et ne pourrons point leur resister. Car devant que nous ayons appoincté avec luy, il est certain que nous demeurerons tousiours courts. Et puis il adiouste, *les serpens se trainans.* Combien que nous mesprisions ces petites bestiolles, comme les serpens qui se trainent par la poudre, ainsi que Moyse notamment en parle: si est-ce que Dieu fera venir iusques en nostre teste tout ce mal. Car une morsure de serpent, combien qu'elle soit au talon et par le pied, si est-ce que le venin ne laisse point de s'estendre par tout le corps. Autant en est-il des maladies: car sous une espece il les comprend ici toutes, quand il dit: *Qu'il envoyera des ardeurs ameres, et que cela sera pour faire perir les hommes.* Ainsi notons ce que desia nous avons traitté par ci devant, que si nous sommes affligez du costé des hommes, cela n'advient point sans l'ordonnance de Dieu: ce sont chastimens par lesquels il nous appelle à cognoissance de nos fautes, et nous adiourne devant soy: voire non seulement pour nous faire nostre proces, mais afin que nous prevenions, et qu'un chacun de nous soit son iuge en nous condamnant, et que par ce moyen nous obtenions grace de luy. Mais quand nous voudrons estre obstinez, ce sont desia tesmoignages pour nous tenir conveincus: et ne faut pas que nous cuidions par repliques avancer nostre cause. Or si tost que nous sommes ainsi visitez, si nous ne faisons cest honneur à Dieu, de confesser qu'il est iuste en ce faisant, il est certain qu'il faudra que le mal redouble, et qu'il s'augmente iusques à nous avoir consommez. Ainsi, combien que les hommes nous tourmentent, cognoissons que Dieu se sert d'eux comme d'instrumens, et qu'il nous faut recourir à luy, et que s'il n'estoit irrité contre nous, que nous serions en sa protection, et qu'il ne lascheroit point ainsi la bride à nos ennemis. Quand les maladies nous viennent, sachons qu'elles sont à reputer comme les mains de Dieu, et qu'il les envoye en telle sorte, qu'il nous visite, et qu'il veut que nous retournions à luy. Autant en est-il du reste. Car il ne faut point que nous imaginions que les creatures soyent conduites à l'abandon, et que Dieu ne s'en serve, et qu'elles soyent hors de sa main: cela est pour les gens profanes et incredules. Mais en confessant que Dieu est createur du ciel et de la terre, nous protestons quant et quant que tout luy est suiet, que tout est conduit par son conseil, et que rien ne se dispose sinon par sa iustice. Voila donc ce que nous avons encores à retenir de ce passage, quand Moyse dit que Dieu armera l'ennemi au dehors, et qu'il envoyera la frayeur au dedans. En quoy il signifie qu'il ne faut qu'une ombre pour nous espouvanter: comme aussi il en a esté traitté au vingthuitiesme chapitre. Si Dieu veut susciter de grands troubles et orages à l'encontre de nous, il le fera. Et il faut bien qu'il dispose tout cela. Mais quand il nous voudra consommer, sans que rien se bouge il faut que nostre vie soit comme pendante d'un filet devant nous, qu'au soir nous dirons en angoisse: Qui est-ce qui me fera voir le matin? et quand nous aurons passé la nuict, nous serons encores en semblable tristesse: nous serons tous transis, et encores pis. Voila donc qu'emporte ce mot de Frayeur, ou de douleur, c'est que Dieu fera que les hommes seront tousiours comme eslourdis, quand ils ne voudront point fleschir sous ses chastimens, pour venir à correction: que sans qu'il leur suscite ennemi, sans qu'il leur envoye aucun mal, qu'ils seront là navrez en leurs coeurs: et ne sauront pourquoy, sinon que leur ombre leur sera comme un trouble pour les tenir confus. Ainsi apprenons, si nous voulons iouir du plus grand bien et le plus desirable qui soit au monde, c'est d'estre en paix et repos, que nous n'irritions point nostre Dieu, et qu'il ne nous soit point ennemi. Car cependant que nous provoquerons son ire, il faudra que tout nous soit contraire. Voila ce que nous avons à retenir de ce passage. Et ne cuidons point avoir rien profité, quand nous aurons mis Dieu en oubli, ou que pour un temps nous luy aurons tourné les dos: comme font tous contemp-

teurs, qui alors s'esgayent et se mocquent pleinement de Dieu. Que donc nous ne venions point en une telle durté, car il n'y a rien pire que d'avoir ainsi assoupi nos consciences, que nous n'ayons plus nulle douleur, ne remords, ne scrupule en nous: mais pensons d'avoir paix avec Dieu, c'est à dire, qu'approchans de luy nous le sentions nostre pere, et que nous taschions de nous appuyer sur sa bonté: et que cela soit pour nous tenir en repos. Voila donc en somme comme nous devons prattiquer ce mot de *Frayeur*, donc Moyse menace ici ceux qui auront transgressé la Loy de Dieu, et qui luy auront esté rebelles iusques au bout. Il dit mesmes: *Que Dieu destruira les enfans qui allaittent. les vieilles gens qui sont desia chenus*, qu'il n'espargnera ne sexe, ni aage, ne rien qui soit: car il parle des ieunes gens et des filles à marier. Or comme i'ay desia dit, nous ne devons point trouver ceste severité de Dieu trop estrange: car il nous doit souvenir de ceste obstination incorrigible qui avoit esté auparavant au peuple: et nous savons à quelle fin et usage ce Cantique de Moyse a esté escrit, c'est assavoir pour monstrer au peuple qu'il est d'une nature maligne et perverse: mesmes qu'il estoit du tout incorrigible: et qu'apres que Dieu par tant de moyens avoit là declaré sa bonté et misericorde, que tout avoit esté tiré à mal, et que ce peuple ici s'estoit monstré plus qu'ingrat, qu'il n'avoit cessé de se revolter, et de se corrompre en superstitions et idolatries: qu'on ne l'avoit peu ramener au bon chemin, combien que les Prophetes s'y efforçassent. Se faut-il donc esbahir, que Dieu apres avoir attendu si long temps, use d'extremité si grande, comme nous le voyons? Nenni. Car alors l'iniquité est venue iusques au comble, quand Dieu a dissimulé, comme par ci devant nous avons allegué le passage de Genese, qui dit que l'iniquité des Amorrheens n'estoit pas encores accomplie. Or quatre cens ans apres il faut que tout soit raclé. Et pourquoy cela? Car c'estoit par trop, que desia du temps d'Abraham ces peuples estoyent ainsi endurcis. Et au reste quand au bout de quatre cens ans ils sont encore empirez, et qu'ils n'ont cessé de tousiours augmenter ce grand monceau de la vengeance de Dieu, ne faut-il pas qu'alors Dieu leur face payer les arrerages, comme on dit? Or quand les enfans d'Israel sont venus au lieu, et que devant leurs yeux ils ont eu un si beau miroir, que Dieu avoit exterminé tous ces peuples-là, et qu'ils s'abandonnent à leurs superstitions, et qu'ils polluent ceste terre, laquelle Dieu avoit dediee à son service: ne faut-il pas qu'ils soyent aussi en exemple aux autres? Or cela nous doit servir: car nous sommes maintenant en possession de l'heritage que Dieu avoit promis aux enfans d'Abraham, non point de ceste terre en laquelle ils ont habité, mais de l'heritage qui estoit là signifié comme sous un gage et figure. Maintenant donc Dieu veut que nous soyons de sa maison, que nous soyons assemblez en son Eglise et en son trouppeau, iusques à ce qu'il nous recueille en son royaume: si au lieu de l'honorer, au lieu de nous adonner à son service, nous soyons gens dissolus, abandonnez à tout mal, et qu'encores outre cela il y ait l'obstination, et qu'il n'y ait moyen de nous ramener au chemin de salut: et pensons-nous que nostre Seigneur ne se venge point d'une telle ingratitude? Et au reste ne trouvons point estrange, quand il est parlé des petis enfans. Car touchant des filles à marier, des ieunes gens et des vieux, si un peuple est corrompu, et que le mal soit là desbordé (comme on dit), ceux-là en seront infectez aussi bien: et on le void. Car les vieilles gens seront confits en malice, qu'il leur faudroit escorcher cent mille peaux s'ils en avoyent autant, plustost que de les amender, quand ils sont ainsi accoustumez à offenser Dieu: car ils conçoyvent une telle stupidité, voire une rage, qu'on n'en peut plus venir à bout. Quant aux ieunes gens, on voit qu'ils sont comme enflammez à faire la guerre à Dieu: des ieunes filles, si le mal regne en quelque lieu, que tout soit là perverti, elles sont comme des biches, il n'y a plus ni honnesteté, ni crainte de Dieu encores moins: on voit donc cela. Et ainsi, il ne se faut point esbahir si Dieu menace et ieunes et vieux. Or quant aux petis enfans, cela pourroit estre trouvé plus sauvage, car ils n'ont point offensé ce semble. Et Dieu punira-il les innocens? Ne dit-il point par son Prophete Ezechiel, que ceux qui auront offensé porteront leur punition, et que le fils ne sera point chastié pour le pere? Or notons que Dieu a là raison des iugemens qu'il exerce, combien qu'elle nous soit incogneue. Nous pourrons donc trouver quelques chastimens de Dieu par trop rigoreux, mais cependant il sait pourquoy: et c'est à nous en toute humilité d'adorer ce qui nous est incomprehensible. Car si nous voulons mesurer à nos sens toutes les oeuvres de Dieu, et que sera-ce? y pourrons-nous parvenir? nostre intelligence iusques où s'estend-elle? que nous cognoissons combien elle est foible et petite, et quelle rudesse il y a en nous. Or cependant quels sont les iugemens de Dieu? c'est un abysme si profond, qu'il est impossible d'y atteindre: ils sont incomprehensibles, dit l'Escriture. Et puis: Qui est-ce qui a esté appellé en son conseil? Ainsi, contentons-nous de ce que Dieu nous a revelé, et qu'il nous souvienne de ce que nous avons veu nagueres: Que les secrets sont à nostre Dieu, et que ce qui est en la Loy est pour nous et pour nos enfans: c'est à dire, qu'il nous faut tenir à ceste mesure que

Dieu nous donne, et ne point nous enquerir sans fin et plus qu'il ne nous est licite: mais de recevoir la doctrine qu'il nous donne, sachans que cela nous doit suffire pour nostre salut. Et pensons aussi à ce qui est dit en Iob, que nous voyons les bords des oeuvres de Dieu, mais que nous ne pouvons point sonder iusques au profond. Quand donc quelque fois l'Escriture nous parle de quelques executions que Dieu fait, combien qu'elles nous semblent excessives, toutesfois il nous faut tenir en bride, et captiver tous nos sens, pour adorer Dieu en telle reverence qu'il merite. Voila pour un item. Au reste, quant à ce qui est ici dit des enfans, notons que quand Dieu voudroit exterminer tout le monde, il le peut faire, et à bon droict. Car desia dés nostre naissance nous n'apportons qu'ire et malediction: si Dieu retire les petis enfans de ce monde, voire et qu'il les damne, si est-ce qu'il n'y a nulle rigueur en cela: car desia de nature nous sommes tous peris. Il faut donc ici baisser la teste et les yeux, et que nous n'attentions point de nous rebecquer pour entrer en proces avec Dieu, et le contreroller, comme s'il faisoit tort et iniure aux petis enfans, quand il les retire de ce monde: car comme i'ay dit, non seulement il les peut faire mourir, mais les envoyer en la mort eternelle, d'autant qu'en Adam nous sommes tous maudits. Or maintenant quand il a retiré sa grace d'un peuple, et que tous sont reprouvez, il faut aussi que son ire soit estendue sur les petis enfans, comme sur les peres: comme il est dit, que Dieu reiette sur le sein, et comme au giron des enfans l'iniquité des peres: non pas que les enfans soyent punis estans innocens, car Dieu cognoist qu'ils ne le sont pas. Et voire-mais nous n'appercevons pas qu'ils ayent offensé. Assavoir si nous comprenons tout ce qui est cogneu à Dieu: avons-nous la veue aussi aigue que luy? Ainsi donc combien que nous estimions les petis enfans n'estre point coulpables, si est-ce qu'il y a là une malice enclose: et ceste semence de peché est suffisante pour les condamner devant Dieu. Et ainsi notons, combien qu'il extermine les petis enfans, qu'en cela il ne peut estre accusé de cruauté, mais il exerce un iugement qui surmonte la portee et la mesure des hommes, lequel toutesfois nous doit estre admirable, et faut que nous le confessions estre iuste, comme il est. Nous voyons comme il en a esté et en Sodome et aux autres lieux, où il a voulu que tout fust exterminé. Quand cela advient, sachons que nostre Seigneur nous veut faire baisser les yeux: car si cela advient au bois vert, que sera-ce du sec? Voila des petis enfans que nous imaginons estre innocens et sans coulpe, et neantmoins nous voyons que la vengeance de Dieu les entortille avec les grands et ceux qui ont beaucoup offensé. Dieu est iuste en cela. Que dirons-nous, sinon que nous devons trembler? Car il n'y a celuy de nous qui n'en merite cent fois autant: si Dieu nous espargne, ne sommes-nous point autant obligez à sa bonté? Et quand il nous voudra traitter selon nos offenses, ne faut-il point que nous craignions un traittement beaucoup plus rude que celuy que nous voyons en ces petis enfans? Il est bien certain. Ainsi donc au lieu que beaucoup se rebecquent, et qu'ils entrent en ces questions curieuses, voire avec une audace diabolique, pour contreroller Dieu, comme desia nous avons dit: que nous soyons advertis de nous humilier, et en telle sorte qu'apres que nous aurons donné gloire à Dieu, confessant que tousiours il est iuste et equitable: que nous regardions ce que nous avons merité, afin d'attribuer à sa misericorde gratuite ce qu'il nous supporte, et estre tant plus incitez de nous reduire à luy, tellement que nous n'abusions pas plus long temps de sa patience. Voila donc ce que nous avons à retenir de ce passage, quand Dieu dit qu'il consommera mesmes les petis enfans qui allaittent. Or il adiouste puis apres: *I'eusse dit ou determiné d'exterminer ce peuple, si ie n'eusse craint l'irritation de l'ennemi, que l'adversaire ne se fust estrangé, et qu'il eust dit: Nostre main est haute, ce n'ést pas le Seigneur qui a fait tout ceci.* Nostre Seigneur en ce passage monstre que tant s'en faut qu'il exerce telle rigueur sur son peuple, qu'il passe mesure, que plustost il a encores un autre regard pour ne les point raser du tout: c'est afin que les incredules n'ayent point occasion de blasphemer. Voila donc l'intention de Moyse. On se plaindra de Dieu, on dira que ce n'est pas ainsi qu'il devoit traitter son peuple, qu'il devoit user de plus grande humanité et douceur. Voire (dit-il) plaidez vostre cause: mais vous ne la gagnerez point: car si Dieu n'eust regardé qu'à vous, desia de long temps il vous eust exterminé de ce monde, et la memoire en fust abolie. A qui a-il tenu donc? Ce n'est pas que vous ne fussiez dignes de perir, quand vous n'avez cessé de provoquer son ire en mal faisant: mais Dieu a regardé (dit-il) plustost à vos ennemis, c'est à dire, aux incredules. Et pourquoy? Car si Dieu eust rasé ce peuple, lequel il avoit esleu, pource que le renom estoit par toute la terre, que ceste redemption d'Egypte estoit une chose si miraculeuse: et que tousiours le peuple faisoit profession d'adorer le Dieu qui l'avoit ainsi retiré des abysmes: quand donc il l'eust fait perir, les meschans n'eussent-ils pas eu la bouche ouverte pour se mocquer de la religion qui avoit esté tenue en Iudee: Et où est le Dieu, qui les a maintenus si long temps, comme ils disoyent? ou il faut qu'il soit endormi, ou qu'il ait perdu tout le sens: car il ne les secourt plus. Voila donc comme les incredules eussent blasphemé

à l'encontre de Dieu, sinon qu'il eust tousiours reservé et retenu quelque semence de ce peuple, pour monstrer que son alliance n'estoit point du tout abolie, mais qu'elle demeuroit en sa vigueur. C'est donc ce que maintenant nous lisons: Iadis i'eusse conclud de les exterminer, voire, de les dissiper ça et là. Car le mot emporte une telle dissipation, comme si on desmembroit le corps d'un homme, et que les pieces en fussent iettees ça et là, et qu'il n'y eust plus rien d'entier: ie les eusse donc ainsi exterminez, voire tellement que iamais on n'en n'eust parlé entre les hommes, *si ie n'eusse craint l'irritation de l'ennemi.* Or ce qui est ici recité, nous le lisons en Exode. Et ainsi, il semble bien que Dieu ait esté retenu par Moyse, et empesché de faire ce qu'il dit ici. Car il prononce la sentence, et adiouste: Laisse-moy faire: comme si Moyse se fust opposé à luy. Et cependant il est bien certain que Dieu avoit determiné de pardonner encore à son peuple: mais il veut que Moyse intercede, voire Moyse entant qu'il estoit là au nom de nostre Seigneur Iesus Christ, et que le peuple cogneust qu'il ne pouvoit eschapper, sinon d'autant que Dieu a exaucé les prieres de Moyse. Mais quoy qu'il en soit ce passage nous monstre que Dieu n'a point changé propos, comme aussi il n'est point variable, et n'a point retracté sa sentence, quand il dit: A cause de toy encores ce coup ie pardonneray à ce peuple. Car ce qu'il avoit determiné en son conseil a esté executé: et cependant il a voulu que Moyse vinst là comme entre deux. Or quand Dieu nous exauce, ce n'est pas que nous luy facions changer propos: mais il luy plaist de nous declarer ce qu'il a determiné de faire, afin que nostre foy s'exerce, et que nous sachions que ce n'est point peine perdue ni inutile de prier, car le fruict se monstre. Voila donc pourquoy il ottroye à nos requestes ce que desia il avoit determiné en son conseil eternel. Or tant y a que nous voyons, en somme, si Dieu n'eust voulu clorre la bouche aux meschans, et à tous incredules, qu'il eust consommé ce peuple. Et ceci est dit, afin de corriger l'arrogance de ceux qui estoyent tousiours prests à murmurer à l'encontre de Dieu. Car voila quelle est la façon des hommes, que iamais les repliques ne leur defaillent: et si tost que Dieu les afflige, incontinent ils plaident à l'encontre de luy: s'il les presse au double, c'est alors non seulement à gronder, mais à desgorger leurs despittemens. Or ici nostre Seigneur monstre, que quand les hommes auront ainsi ietté toute leur rage, qu'ils seront conveincus, qu'encores les a-il traittez par trop doucement: comme auiourd'huy il est certain que si Dieu ne pensoit qu'à nous, nous meritions bien d'estre rasez du monde. Car apres avoir receu sa parolle, comment en faisons nous nostre profit? nous protestons d'avoir l'Evangile, et nous dirons bien que les Papistes sont idolatres, gens alienez de Dieu, gens desbauchez à tout mal. Et pourquoy? car ils sont aveugles cheminans en tenebres. Or nous qui avons la clarté de vie, comment est-ce que nous reiglons nos oeuvres? Et si on fait comparaison, nous trouvera-on meilleurs qu'eux? mais nous serons d'autant plus coulpables, qu'apres avoir esté enseignez nous despittons Dieu avec une certaine malice, et d'un propros deliberé. Puis qu'ainsi est donc, si Dieu ne regardoit qu'à nous, il est certain que nous pourrions estre consommez du premier iour: mais pource que les Papistes incontinent auroyent la gorge ouverte pour se mocquer de Dieu et de la pure religion, voila pourquoy il nous maintient. Et ainsi, ne nous glorifions point d'avoir persisté iusques auiourd'huy par nos vertus: mais notons que Dieu n'a point voulu que son Nom fust blasphemé, qu'il n'a point voulu exposer en moquerie et en opprobre la verité de son Evangile. Et que cela soit pour nous humilier encores mieux. Nous voyons donc que ceste doctrine nous appartient, et que Moyse n'a pas seulement parlé pour le peuple d'Israel, mais à tous ceux qui feroyent profession de servir à Dieu, qui auroyent la pure doctrine de sa parolle: que s'ils sont desbauchez et qu'ils provoquent la vengeance de Dieu à l'encontre d'eux, quand ils sont supportez, que ce n'est pas pour leur beaux yeux (comme on dit) que ce n'est pas qu'ils l'ayent merité: mais d'autant que nostre Seigneur ne veut point donner une telle licence et si desbridee à ceux qui en cerchent l'occasion. Or notamment il est dit: *Que Dieu a craint l'irritation de l'ennemi afin qu'il ne s'estrangeast, et dist: Ma main est haute, ce n'est point le Seigneur qui a fait ceci.* Par ce mot d'Irritation il entend l'orgueil qui est aux hommes: comme aussi au Ps. 8. quand il est dit que Dieu est glorifié par la bouche des petis enfans qui allaictent, notamment il est parlé de l'ennemi, et de celuy qui se venge: pource que les incredules auront tousiours ceste fierté et presomption en eux, qu'il n'est question que de cruauté et de foudroyer. Ainsi en ce passage il est dit que Dieu a craint l'irritation de l'ennemi, c'est à dire, que les incredules ne vinssent point à ceste impieté-la de se mocquer de la Loy, et de la vraye religion. Dieu donc est allé au devant. Or il ne faut pas cuider que Dieu ait à craindre les hommes: car il y pourroit bien prouvoir par un autre moyen. N'est-ce pas luy qui a formé les langues? Et comment donc pourrontelles se remuer pour dire un seul mot, quand il les voudra empescher? se pourront-elles bouger pour prononcer une seule syllabe? Il sembleroit donc que ce que dit ici Moyse fust superflu, que Dieu

a craint l'irritation de l'ennemi: car il pouvoit bien y remedier, quand il eust voulu. Mais nous avons desia souvent declaré qu'il est parlé de Dieu à la façon des hommes. Ainsi, quand Dieu provoyera à une chose par un moyen humain, et qui nous sera commun: ce n'est pas qu'il soit là attaché, et qu'il ne peust de sa vertu infinie faire autrement: mais il luy plaist ainsi. Nous sommes donc admonnestez en somme, quand Dieu voudra se servir des moyens inferieurs qu'il a ordonnez en ce monde, que ce n'est pas qu'il ne puisse de soy-mesme et sans aucune aide faire ce qu'il voudra: mais il veut garder cest ordre. Comme quoy? il nous pourra bien nourrir sans pain et sans vin, et sans eau: et toutesfois il a ce moyen-la. Et pourquoy? Il luy plaist. Il nous pourra bien guerir sans medecine, si nous sommes malades: il veut toutesfois que nous en usions. Il pourra bien en temps de guerre reprimer tous nos ennemis sans que nous remuons un doigt: mais il a ordonné d'autres moyens. Voila donc en quelle sorte ce passage doit estre entendu, quand Dieu a craint l'irritation de l'ennemi: non pas qu'il ne le peust empescher, et qu'il ne luy eust peu resister, quand il eust voulu, qu'il n'eust peu clorre toutes les bouches des incredules: mais pource qu'il voit les hommes estre si malins, qu'ils ne demandent que tousiours mesdire comme à bride avalee de sa maiesté: voyant cela, qu'il y veut remedier. Et par quel moyen? Celuy que bon luy semble: non pas (comme i'ay dit) que de necessité il le face, ou de contrainte: mais son bon plaisir est tel. Et ainsi: Dieu nous pourroit bien auiourd'huy raser de ce monde: et d'autre costé il rendroit bien les Papistes muets, il les rendroit bien insensez, ou bien il les feroit des troncs de bois ou des pierres, ou bien il les abysmeroit du tout, tellement que son Nom ne seroit point blasphemé: et que cependant il susciteroit un peuple tout nouveau qui le glorifiast en ce qu'il nous auroit abysmez et consommez iustement: Dieu pourroit bien faire tout cela: mais si est-ce qu'il tient une telle mesure qu'il a determinee en ses oeuvres. Voila pourquoy d'un costé il nous espargne, et de l'autre costé qu'il ne donne point occasion aux Papistes de blasphemer son sainct Nom, quand il useroit de rigueur à l'encontre de nous. Or cependant nous sommes ici admonnestez de la nature des hommes. Il est vray que Dieu parle de l'adversaire et de l'ennemi: mais il comprend tous ceux qui n'ont point esté enseignez par sa parolle, pour se rendre dociles à luy. Et quelle affection leur attribue-il? qu'ils s'estrangent, (dit-il) c'est à dire, que sans s'enquerir, sans entrer en cognoissance ils convertiront la vengeance de Dieu, en laquelle il devoit estre glorifié, ils la convertiront en calomnie: et diront: Ce n'est pas Dieu qui l'a fait. Notons bien donc, quand nous serons laissez en nostre naturel, et que Dieu ne nous guidera point par sa parolle et par son Esprit, pour nous donner une vraye droicture d'intelligence et une discretion et prudence, qu'encores qu'il besongne en telle façon que sa iustice apparoisse, et sa vertu, et sagesse, et que nous en devions estre conveincus: nous ne laisserons pas toutesfois de mesdire de sa iustice, nous ne laisserons point de blasphemer contre sa vertu. Et pourquoy? Car nous serons comme bestes insensees. Et ce mot de Moyse doit bien estre poisé, *de peur que l'ennemi ne s'estrange*. Car par cela Dieu signifie, que les hommes au lieu d'appliquer leurs sens à contempler ce qu'il leur monstre, qu'ils s'envelopperont en ignorance à leur escient. Or il est bien certain, combien que nous soyons povres aveugles, combien que nous soyons à cause du peché d'Adam privez de iugement, de raison et d'intelligence: toutesfois qu'il y a tousiours de la malice: que nous ne demandons que d'ignorer ce que nostre Seigneur nous vouloit faire cognoistre. Quand donc les hommes feront une couverture de leur ignorance, ils seront tousiours conveincus qu'ils ont voulu ne savoir point ce qui leur eust esté tout notoire, quand ils y eussent appliqué leur estude. Et voila pourquoy S. Iude parlant en sa Canonique de ces gens profanes qui despittent Dieu, qui sont lourds et stupides, comme tous ignorans: Ils ne savent point (dit-il) ce qu'ils devroyent savoir, pource qu'ils ne le veulent point savoir. Voila donc une maudite couverture aux hommes, toutes fois et quantes qu'ils ne font point leur proufit des oeuvres de Dieu, mais qu'ils les appliquent tout au rebours de son intention. Or ce qui est ici dit des incredules, nous est aussi bien commun: et n'estoit que Dieu nous approchast de la clarté, ou bien qu'il approchast la clarté de nous, et qu'il nous ouvrist les yeux pour voir ce qu'il nous monstre, il est certain que non seulement nous demeurerions tousiours aveugles, mais cela nous feroit empirer de plus en plus: comme il est dit, que les incredules eussent blasphemé Dieu, disans: *Nostre main est haute, ce n'est point Dieu qui a fait ceci*. D'un costé donc nous laissons là Dieu à part, comme s'il n'avoit rien fait: et puis il y a ceste arrogance de nous mettre en son lieu. Car les hommes ne se contentent point d'avoir despouillé Dieu de sa vertu, et obscurci sa maiesté: mais ils se veulent revestir de ses plumes, et se font eux-mesmes idoles, et voudroyent qu'on les estimast avoir fait ce qui est propre à Dieu. Ainsi donc voyant qu'il y a un orgueil si enragé en nous, qu'il y a une arrogance si lourde: d'autant plus devons-nous estre admonnestez de nous ranger à Dieu, pour le prier que non seulement il nous

monstre ses oeuvres ausquelles sa gloire reluise et apparoisse: mais aussi qu'il nous ouvre les yeux pour les contempler, nous donnant prudence et discretion par son S. Esprit, tellement que nous apprenions en humilité de l'honorer. Et apres que nous aurons confessé sa iustice, sa bonté et misericorde: que nous sachions combien nous sommes tenus à luy: et quand il punira les autres, que nous soyons attirez à repentance par leur moyen, et que nous sachions qu'il nous supporte, d'autant qu'il nous pourroit bien abysmer du premir coup, n'estoit qu'il veut user de grace et de bonté envers nous, voire afin que nous soyons tant plus enflammez à l'honorer, et à nous dedier à luy au nom de nostre Seigneur Iesus Christ.

LE HUITIESME SERMON SUR LE CHAP. XXXII. V. 28—31.

DU SAMEDI 6E DE IUIN 1556.

Nous vismes hier comme Dieu ayant esgard aux incredules, et à leurs blasphemes, avoit espargné le peuple d'Israel. Et là dessus il fut monstré que souvent Dieu a pitié de nous, et ne nous punit point en telle rigueur comme nous l'avons merité, afin que son Nom ne soit point exposé à l'opprobre et à la mocquerie des meschans, qui ne demandent sinon occasion de se gaudir, quand ils voyent que Dieu afflige son Eglise: et là dessus mesdisent de la doctrine et de la religion. Or maintenant il est ici adiousté *que ce peuple estoit perdu en conseil et sans intelligence.* Vray est que les hommes cuident estre assez sages quand ils sont fins et rusez pour bien prouvoir à leurs negoces, et qu'ils machinent ceci et cela. Et mesmes alors ils despittent Dieu, comme nous voyons tous les mondains qui sont preoccupez de ceste phantasie d'estre bien sages: ce ne leur est que simplicité ou sottise que de toute la parolle de Dieu, et de se laisser gouverner par icelle. Mais cependant le S. Esprit prononce que tous ceux qui ne cheminent point en la crainte de Dieu sont insensez, et à bon droict. Car c'est nostre vraye sagesse que de nous renger à celuy qui est pour nous conduire à salut: sans cela nous sommes povres aveugles, nous sommes environnez de tenebres. Et ainsi en toute nostre vie nous ne pouvons qu'errer, et faut qu'apres avoir choppé, nous trebuschions, voire en cheute mortelle. Cognoissons donc que iusques à tant que nous soyons venus là de nous assubiettir pleinement à Dieu, et cognoistre qu'en luy gist toute nostre felicité: que nous sommes desprouveus de conseil. Or cela ne peut estre que les hommes ne se cognoissent quant et quant. Et de faict, qu'un homme ait circuit le ciel et la terre, qu'il ait tout comprins, et cependant qu'il ne pense point à son Dieu, qu'ils ne pense point à soy-mesme: ie vous prie quelle est toute son intelligence? quand il sera l'astrologue le plus subtil du monde, qu'il aura toute la philosophie enclose en son cerveau, toutes les sciences du monde, et cependant il se mescognoist, il ne luy chaut de Dieu: mais il est tellement abruti qu'il ne sait que c'est de religion: cest homme-la sera-il plus à priser qu'un simple idiot qui chemine en la crainte de Dieu, et qui cognoist à quoy il est creé? Et ainsi ce n'est point sans cause que Moyse condamne de brutalité tous ceux qui ont mis Dieu en oubli, qui se sont recullez de sa parolle, qui se sont enveloppez en superstitions: bref qui ont delaissé le chemin de salut, la clarté que Dieu leur offroit pour les guider en toute leur vie. Ceux donc qui se sont ainsi alienez, non sans cause Moyse les appelle *insensez et perdus en leur conseil.* Or en ce mot il signifie que les contempteurs de Dieu, quand ils seront adonnez à leurs vanitez et à leurs meschantes convoitises auront bien quelque conseil, ils se plaisent et se glorifient en leur raison: et mesmes ils sont pleins de fierté: que si on leur parle de les reduire au bon chemin, ils mesprisent toute doctrine, et leur semble qu'ils sont suffisans pour discerner entre le bien et le mal. Moyse signifie cela. Mais quoy? C'est un conseil de ruine et perdition. Et ainsi advisons de nous laisser gouverner à Dieu, et que nous appliquions toutes nos estudes à recevoir ce qui nous sera enseigné de luy, si nous voulons avoir une intelligence qui nous profite. Or pour confirmation de ceste sentence, il adiouste ici: *O s'ils eussent esté advisez, qu'ils eussent entendu ceci, et qu'ils eussent regardé à leur fin et à leur issue derniere!* Nous voyons pourquoy Dieu a prononcé qu'il n'y a nulle raison aux hommes, et qu'ils sont hebetez du tout et destituez d'intelligence quand ils sont dissolus et desbordez en leur vie. Et pourquoy? Nous avons veu à quoy Dieu avoit appellé le peuple d'Israel. Or son adoption emporte cela, que nostre vie soit benite et heureuse. Et apres qu'il nous aura eu en ce monde sous sa garde, que l'heritage du royaume celeste nous est offert. Voila donc quelle est la vraye felicité des hommes, c'est que Dieu leur soit propice, et qu'il les aime. Or nous sommes asseurez de sa bonté paternelle envers nous, quand il nous appelle par sa parolle, et que nous venons à luy, que nous acceptons par foy une telle grace. Voila donc le lien inseparable entre Dieu et les hommes: c'est quand ils reçoivent le tesmoignage qu'il leur donne de sa bonté. Or cela est tant pour la vie presente, que pour leur salut eternel. A l'opposite nous avons entendu les

menaces qui estoyent ici faites: c'est que Dieu se vengeroit de l'ingratitude de ce peuple, apres en avoir long temps enduré.. Maintenant il adiouste: Ne faut-il pas que ce peuple soit bien despourveu de sens et de raison, quand il ne regarde point à ceci, quand il ne cognoist point son issue? Or non sans cause Moyse marque ici ce que le peuple devoit avoir cogneu: car nous avons esté enseignez par ci devant, que Dieu s'est tellement reservé ce qui est de son conseil incomprehensible, qu'il nous a rendu la doctrine de la Loy familiere: il veut qu'elle soit tenue pour nous y exercer en toute nostre vie. Quand donc Dieu a parlé, que sa volonté nous est mise devant les yeux: notons que ce n'est point en vain: comme aussi il proteste par son Prophete Isaie: Nous ne pouvons pas alleguer que ce soit chose obscure, et qui outrepasse nostre sens. Nous ne devons plus dire: Qui est-ce qui passera la mer? Qui montera par dessus les nues, et descendra iusques aux abysmes? La parolle estant en nostre bouche et en nostre coeur nous doit bien suffire. Or il est vray qu'encores que Dieu ait parlé, qu'il faut bien qu'il nous esclarcisse par son S. Esprit nos sens, ou tousiours nous demeurerons sans intelligence: mais si nous regardons la doctrine en soy, elle nous est toute patente, et Dieu se revele en icelle assez priveement. Voila donc ce que nous avons à retenir sur ce passage: c'est que Moyse reproche au peuple, qu'il avoit este appellé à Dieu en telle façon qu'il ne pouvoit errer, s'il n'eust voulu: et davantage que son issue luy estoit monstree. Et par ce mot *d'issue* il comprend toute la felicité qui est promise à tous enfans de Dieu, qui s'adonnent à luy, qui s'appuyent sur ses promesses, et qui cheminent tousiours en son obeissance: que la confusion et ruine de ceux qui ont mesprisé une telle grace, qui se sont alienez de luy, et abastardis de sa parolle, tous contempteurs, tous rebelles. Moyse donc notamment parle de ce mot d'Issue à ceste fin et intention. Or maintenant nous avons à faire nostre profit de ceste doctrine. Et en premier lieu notons (comme desia nous avons dit) que nous pourrons estre les plus subtils du monde, et cependant nous serons estimez de Dieu bestes brutes et sans raison, sinon que nous regardions à luy. Voila donc le principal de nostre sagesse, c'est que nous ayons les yeux ouverts pour contempler la clarté de vie, que nous ayons bien profité en l'eschole de nostre Dieu pour l'adorer: que nous ne soyons plus comme bestes errantes, ne sachans celuy qui nous a creez et formez, ne sachans aussi quels nous sommes. Et au reste apprenons de recevoir la parolle de Dieu en toute simplicité, et ne doutons pas que là il ne s'approche de nous si privément que nous ne pourrons pas alleguer qu'il nous faille faire longs circuits, que les choses nous sont trop profondes et obscures: car nostre Seigneur nous masche par maniere de dire les morceaux, voyant bien la rudesse qui est en nous: et ainsi il nous traitte comme petis enfans, afin que nous puissions avaller aisément la viande qu'il nous donne. Voila (di-ie) comme quand nous aurons le parolle de Dieu qui nous est preschee, qu'il ne faut plus que nous facions comme les papistes, pour dire: O comment? cela est trop haut pour moy, cela n'est pas pour les simples, cela doit estre reservé au clergé: sachons que Dieu parle et à grands et à petis, et ne se mocque pas quand il nous convie à soy par sa parolle: mais il veut estre entendu. Il ne tiendra donc qu'à nous, si sa parolle nous est preschee, que nous ne soyons deuement enseignez de ce qui est requis pour nostre salut. Vray est qu'il ne nous y faut point venir avec presomption, nous confians en nostre prudence: mais demandons à Dieu qu'il nous esclaire: et que comme sa voix resonne à nos aureilles, qu'aussi il parle à nos coeurs par son S. Esprit. Humilions-nous, comme nous savons qu'il est dit que Dieu revele sa volonté à ceux qui sont petis et humbles. Quand donc nous y viendrons en telle sorte, ne doutons pas que nostre Seigneur ne face valloir en nous ce qui nous sera proposé en son Nom, et que nous n'ayons une communication assez privee et facile. Au reste notons bien aussi le mot *d'Issue* dont parle ici Moyse: et que nous cognoissions à quoy Dieu nous appelle. Vray est qu'il nous donne bien les promesses de la vie presente, que nous devons estre asseurez que Dieu ne nous deffaudra point en ce monde, combien qu'il nous vueille exercer par beaucoup de miseres, que nous soyons agitez aussi de tentations diverses: toutesfois Dieu dit qu'il nous tiendra la main forte, et que nous ne serons iamais destituez de son secours au besoin. Mais le principal est que nous cognoissions l'heritage qui nous est reservé aux cieux, que nous tendions là, et que nous y appliquions toutes nos affections, que nous ne soyons point empeschez de ces choses basses, que tousiours nous n'ayons nos coeurs eslevez: et que puis que nostre felicité et nostre thresor est là haut, nous ne soyons point retenus en ce monde, là où il n'y a rien sinon transitoire et caduque. Voila comme nous avons à noter ce mot *d'issue* dont parle ici Moyse. Car tous ceux qui cerchent leur felicité ici bas, il est certain qu'ils ne different en rien des boeufs et des asnes, et mesmes leur condition est encores pire. Car les bestes passent tousiours outre, elles ne sont point tourmentees de tant de cupiditez que les hommes: on ne voit point là d'ambition, on ne voit point là d'avarice, ne d'autres telles cupiditez: si elles ont soif, elles boivent: si elles ont faim, elles mangent.

Or un homme n'appettera point seulement de boire et de manger, mais de gourmander, il s'adonnera à toute intemperance. Voila donc un homme qui sera plus miserable que les bestes, d'estre ainsi transporté de ses affections desbordees. Puis qu'ainsi est donc tendons à ceste issue, laquelle Dieu nous propose: et que nous sachions qu'il nous fait tellement gouster sa bonté en ce pelerinage terrien, qu'il veut que nous en soyons rassasiez là haut, et que nous ne facions que passer par ce monde, que nous y soyons habitans comme estrangers, et que nous ne laissions pas toutesfois d'estre conioints et unis à nostre Seigneur Iesus Christ, sachans qu'il est nostre chef, et qu'il est la fontaine de tous biens, et que toute nostre ioye et contentement, et repos, et gloire gist en luy, et y consiste: et à l'opposite, quand Dieu ne punira point du premier coup nos offenses, que nous ne soyons point endormis pourtant, et que cela ne nous donne point occasion de nous flatter. Et pourquoy? Si nous vivons ainsi au iour la iournee sans regarder plus loin, ne faut-il pas que nous soyons du tout stupides? Vray est que les fidelles ne seront point tourmentez de trop grande solicitude. Pourquoy? Car ils les remettent comme au giron de Dieu, ainsi qu'ils en sont exhortez au Pseaume. Nous ne serons point donc agitez d'inquietude, comme sont ceux qui n'ont nulle fiance en Dieu. Car quand nous invoquions Dieu, il est prochain de nous: et ne faut pas que nous facions là de longs discours, comme les mondains qui disputent de ce qui adviendra cent ans apres leur mort. Mais cependant si ne faut-il pas que nous soyons tant enveloppez en ce que nous voyons à l'oeil, que nous ne regardions tousiours plus loin: mais comme les promesses de la vie celeste nous doivent eslever par dessus le monde, que les menaces de Dieu aussi nous sollicitent, afin que nous cheminions en sa crainte, nous redarguans de nos pechez quand nous aurons failli, nous appellans tous les iours à conte: comme il est dit, que Noé par foy a contemplé le deluge, combien que chacun fist alors grand chere. Ainsi donc apprenons de regarder à nostre issue, c'est à dire, quand nous aurons offensé Dieu, ne nous endormons point là, et ne nourrissons point nos vices du iour au lendemain, iusques à nous endurcir en obstination incorrigible: mais combien que Dieu nous supporte, qu'il use de patience, et qu'il dissimule pour un temps, que nous ne laissions pas pourtant de nous souvenir de ses menaces, et nous esveiller afin de gemir, afin de luy demander pardon, et de retourner à luy en vraye repentance. Voila donc la vraye sagesse, c'est que les hommes ne soyent point retenus aux choses presentes: mais qu'ils eslevent leurs esprits et leurs sens à ce qui est invisible: comme il est dit que la foy est un miroir des choses qui ne se voyent point: et puis, qu'elle est un fondement des choses qui sont absentes et eslongnees de nous. Combien donc que nostre felicité ne se declaire point du premier coup, qu'il semble quand nous servons à Dieu que nous soyons miserables, que les incredules se mocquent de nous, qu'il nous tiennent comme le pied sur la gorge, que nous soyons affligez d'eux: toutesfois ne laissons pas de conclure que nous ne serons point frustrez, ayans mis nostre esperance en Dieu. Et pourquoy? Car il y a une bonne issue: attendons patiemment iusques à ce que Dieu nous delivre des afflictions et miseres esquelles nous sommes auiourd'huy. Que donc nous appliquons là nostre science, c'est assavoir à ceste issue que Dieu nous a promise. Et puis que cependant nous regardions aussi ses menaces, et qu'elles nous tiennent en bride: et combien que les meschans provoquent Dieu, et qu'ils ne sont point redarguez du premier coup, pource que Dieu voit qu'ils ne sont pas dignes d'estre chastiez de sa main: que toutesfois nous ne soyons point esbahis pour cela: mais que nous cognoissions, ce n'est point sans cause que Dieu menace ainsi les transgresseurs de sa Loy. Ainsi faisons nostre procez, pour prevenir la condamnation qui autrement nous seroit apprestee. Voila (di-ie) ce que nous avons à retenir au mot *d'issue*, duquel parle ici Moyse. Or cependant nous voyons la bonté de Dieu ici exprimee d'une façon admirable, quand il entre en complainte et regret, comme s'il estoit un homme passible: *O si ce peuple* (dit-il) *eust esté bien advisé!* Il est vray que nostre Seigneur n'est point subiect à nos passions: mais il use d'une telle forme, monstrant que l'amour qu'il nous porte surmonte celuy de tous les peres terriens. Et ainsi, c'est en somme pour nous advertir, que quand à nostre escient nous allons en perdition, et que nous reiettons la grace qui nous estoit offerte pour nostre salut: qu'alors nous contristons l'Esprit de Dieu: comme il en est parlé au Prophete Isaie. Et c'est autant comme si nous donnions à Dieu des coups de poignard, ainsi qu'il s'en complaint aussi par son Prophete Zacharie. Voila en somme ce que nous avons à retenir de ce passage. Or si tout cela estoit bien engravé en nos coeurs, ie vous prie, ne seroit-ce pas pour nous faire avoir en detestation tous nos pechez? Quand un homme sera induit par Satan à offenser son Dieu, si cest article luy venoit en memoire: Comment? tu contristes ton Dieu, tu luy donnes occasion d'entrer en complainte et en regret: comme un pere, quand il voit ses enfans desbordez et incorrigibles, il conçoit une amertume et une angoisse en soy. Cela est pour luy navrer le coeur. Ainsi, Dieu declaire que nous contristons

son Esprit. Si un homme avoit bien pensé à cela, encores qu'il eust un coeur de pierre, si seroit-il fendu et amolli. Or tant y a qu'il se complaint en toute l'Escriture saincte, que quand nous sommes ainsi desbordez, nous le contristons. Advisons bien donc à nous: et d'autant qu'il demande de nous estre pere, que nous luy soyons enfans. Car il faut que nous soyons plus qu'ensorcelez de Satan, et qu'il y ait une terrible rage en nous, quand nous ne serons point esmeus d'une telle compassion. Et d'autant plus nous faut-il bien noter ce passage, quand nostre Seigneur condamne les hommes d'estre comme insensez et abrutis, qu'il leur monstre qu'ils sont par trop stupides de ne regarder point à leur issue: mais sur tout quand il en vient iusques là, qu'il se vest de nos passions humaines, et se complaint de ce qu'il voit que nous voulons perir, et que nous ne pouvons souffrir qu'il nous soit pour pere. Voila donc ce que nous avons encores à noter en ce passage. Et au reste, si on allegue que Dieu pourroit bien donner esprit aux hommes, les voyant ainsi desnuez, comme nous avons veu par ci dessus, Dieu ne t'avoit point encores donné esprit ne coeur pour comprendre. Si on allegue cela, notons que Dieu a son conseil estroit, lequel il se reserve. Car il fait grace à qui bon luy semble, il a pitié de celuy duquel il a pitié. Et ne faut point que nous entrions là: mais que nous luy facions cest honneur, de confesser qu'il est la fontaine de toute bonté, de toute vertu, de toute sagesse, de toute iustice et droicture. Mais cependant hastons-nous, quand Dieu nous convie et exhorte par sa parolle: que si nous ne venons à luy, que nous n'escoutions ce qui est proposé en son nom, pour le recevoir en obeissance de foy: que nous serons condamnez comme ayans contristé son sainct Esprit, comme luy ayans esté rebelles, comme nous estans monstrez enfans incorrigibles, qui avons desdaigné nostre pere, et qui nous sommes alienez de luy et de sa maison. Voila donc ce qui nous est signifié en ce passage. Ainsi gardons-nous d'entrer en ces curiositez superflues, quand Dieu nous reproche que nous l'avons contristé: mais suffise-nous de le contempler en sa parolle, là où il se monstre: et se monstre tellement, que nous trouverons tousiours que ceux qui s'y rengent auront une fin heureuse: c'est assavoir, que puis qu'ils sont adoptez de Dieu auparavant, ils ne pourront perir. Et à l'opposite, que ceux qui tournent le dos à Dieu cependant qu'il leur monstre le visage, ceux qui regimbent à l'encontre de luy: que ce n'est qu'à leur confusion qu'ils sont ainsi revesches. Voila en somme que nous avons à retenir de ce passage. Or Moyse adiouste consequemment: *Seroit-il possible que un en persecutast mille, et que deux en fissent fuir dix mille, sinon que le Seigneur les eust enclos, et que leur Fort les eust tenu captifs?* Ici il monstre par effect comme Dieu a suffisamment adverti son peuple s'il eust eu une goutte de raison en soy. Et de là il faut conclure qu'il n'y a plus d'excuse d'ignorance: mais que le peuple est conveincu tant et plus de s'estre endurci par certaine malice, et d'avoir resisté à Dieu, et l'avoir empesché qu'il ne fust ramené au bon chemin. Voila l'intention de Moyse. Or notons que quand Dieu a voulu declarer sa faveur envers le peuple d'Israel, que ce qu'il avoit promis a esté accompli: c'est que le peuple ne faisoit que se remuer par maniere de dire, et ses ennemis estoyent veincus. Nous savons les desconfitures qui ont esté faites, nous savons comme cela est advenu: car mesmes nous oyons ce qui est dit au Prophete Isaie, que quand Dieu voudra secourir son peuple, et qu'il desployera sa vertu pour le garentir, que ce sera comme en la iournee de Madian: car alors Gedeon n'eut point la victoire par industrie humaine, ne par vertu, ni en force de bras: mais il y avoit le glaive de Dieu, et de Gedeon. Au reste il semble bien que ce fust un ieu de petis enfans. Or nostre Seigneur dit qu'il maintiendra ainsi son peuple. Et puis il exprime en d'autres passages, que ce ne sera point ni en espees ni en lances que son peuple sera sauvé: mais ce sera de sa main seule. Nous voyons donc comme Dieu s'est monstré invincible toutes fois et quantes qu'il a voulu garder son peuple. Or à l'opposite il n'a fallu sinon que l'ombre pour espouvanter ces povres gens, qu'ils ont perdu courage, qu'ils ont esté desconfits, mis en servitude cruelle par les tyrans. En quelle sorte? On ne sait comment. Quand on voit comme ils ont esté veincus, c'est chose merveilleuse et incroyable selon les hommes, qu'il y ait eu un si grand changement. Or pour ceste cause Moyse adiouste: Seroit-il possible qu'un seul en fist fuir mille, et que deux en persecutassent dix mille, sinon que nostre Dieu vous eust vendu, et qu'il vous eust tenu enserrez et captifs? Car cependant qu'il vous a donné le courage, et qu'il vous a monstré qu'il vous vouloit maintenir, vos ennemis n'ont rien gagné sur vous: mais ils ont esté veincus à vostre seul regard, et vostre Dieu a combatu pour vous. Maintenant donc vous voyez comme vostre Dieu vous est partie adverse, vous voyez que c'est luy qui bataille contre vous. Et ainsi, n'attribuez point aux hommes ce que vous estes ainsi traittez rudement, cognoissez que c'est la main de Dieu qui vous est contraire. Or si le peuple eust entendu cela, il eust esté touché quant et quant de ses fautes, il se fust humilié, il fust retourné à Dieu le cognoissant son iuge: mais il a tousiours persisté en sa malice. Nous voyons donc

maintenant la durté qui a esté en luy, et aussi l'aveuglement plus que brutal. Or ceste reproche est bien à noter: car nous savons que c'est comme le comble de toute condamnation, quand Dieu nous aura chastiez, et qu'il n'aura rien gagné envers nous, que ses verges auront esté inutiles, que ç'a esté comme si on frappoit d'un marteau sur une enclume. Quand donc Dieu aura perdu ainsi sa peine à nous chastier, c'est signe que nos maladies sont incurables du tout. Et voila pourquoy il fait comme un pere qui gemit (au premier chapitre d'Isaie). Et quoy (dit-il) et qu'est-ceci? il n'y a depuis le sommet de la teste iusques à la plante des pieds nulle santé en ce peuple. Et toutesfois ie le voy tel qu'il a esté par ci devant, il ne s'est point amendé: et faut-il que i'aye travaillé en vain? Nous voyons à quoy tend cela: c'est que Dieu monstre que les hommes sont comme endiablez du tout, quand ils ne cognoissent point qu'il les veut amener à correction, lors qu'il les afflige. Si donc nous rongeons nostre frein, quand Dieu nous envoyera de telles admonitions, il est certain que nous sommes incorrigibles du tout. Pensons donc mieux à nous, et que si tost que Dieu levera le doigt, et nous fera sentir son ire, que nos pechez nous viennent devant les yeux, et que nous y pensions pour nous y desplaire, et pour retourner aussi à luy. Voila dequoy nous sommes admonnestez en ce passage, que nous regardions mieux aux verges de Dieu, et que nous ne regimbions point contre l'esperon: car nous n'y gagnerons rien. Nous oyons ce qui est dit en la Loy, comme desia nous l'avons allegué, et que nous l'avons veu au 28. chapitre, c'est assavoir que si nous marchons à l'estourdie à l'encontre de Dieu, qu'il faudra aussi qu'il frappe sur nous à tors et à travers. Ainsi donc notons bien les advertissemens que nous oyons. Quand il y viendra quelque cherté de vivres, ne pensons point que Dieu dorme au ciel: c'est luy qui nous esprouve, afin que nous pensions à nos offenses, afin que nous soyons tant plus sur nos gardes, cognoissans que ce sont les verges par lesquelles il nous chastie. Et ne le fait point sans cause: mais c'est pour nous humilier, et pour avancer tousiours nostre salut, iusques à ce qu'il nous y ait amenez du tout. Que donc nous soyons enseignez d'estre tousiours ramenez à cognoissance de nos vices, et de nos pechez, quand Dieu nous y convie et nous y exhorte: et que pour ce faire nous soyons attentifs à toutes les afflictions que nous souffrons, sachans bien qu'elles nous doivent servir d'autant d'instruction. Et apres cela aussi Moyse adiouste: *Que leur Fort n'est point comme le nostre,* c'est à dire, que les idoles qu'adorent les Payens ne sont pas semblables à nostre Dieu. Et qu'ainsi soit *ils en sont iuges.* Ce passage a esté communement exposé, comme si Moyse se plaignoit que les ennemis du peuple l'ayent tellement surprins, et qu'ils les ayent tant tourmentez que nul ne les peust secourir: mais c'est tout au rebours. Car Moyse declaire ici, que si Dieu n'estoit contraire à son peuple, qu'il ne seroit pas ainsi affligé de ses ennemis: comme s'il disoit, il ne vous faut point regarder ni vos forces, ni celles de vos ennemis: mais cognoissez, pource que vous avez bataillé contre vostre Dieu en l'offensant, en provoquant sa vengeance contre vous, que maintenant c'est luy qui vous a suscitez tous les troubles que vous endurez: et vos ennemis n'ont point une goutte de vertu, sinon celle qu'il leur donne sur vous. Ne pensons point donc qu'ils eussent une telle puissance, sinon qu'il vous eust vendus, et qu'il vous tinst luy-mesmes en captivité, qu'il vous eust livré entre leurs mains. Et qu'ainsi soit, est il semblable à leurs idoles? La force ne gist point aux hommes, elle vient du ciel. Or les Payens ne meritent-ils pas d'estre privez de toute aide, quand ils adorent leurs idoles, et des choses mortes? Or maintenant vous adorez le Dieu vivant, il a declairé qu'il vous tiendra en sa garde, et qu'alors vous serez asseurez contre tout le monde. Puis qu'ainsi est donc que vostre Dieu n'est point semblable aux idoles des Payens, comment seriez-vous veincus par eux, sinon que Dieu vous affligeast, et qu'il vous eust quittez et abandonnez? Et qu'ainsi soit, dit-il, nos ennemis mesmes en sont iuges: c'est à dire, les Payens ont cogneu et experimenté la vertu de nostre Dieu, tellement qu'il faut en despit de leurs dents qu'ils confessent que nostre Dieu a toute vertu en soy, et que leurs idoles ne sont rien: il est vray qu'ils demeurent tousiours en leur ignorance et bestise: mais l'experience y est, quoy qu'il en soit: et vous ne cognoissez point cela. Ici Moyse redargue encores plus l'obstination du peuple en ce qu'il n'a point esté instruit par tant de chastimens et de visitations. Nous voyons donc en somme, que quand les verges de Dieu nous auront esté inutiles, qu'il faudra que nous en payons en la fin les arrerages: car il y a tant moins d'excuse en nous. Si Dieu nous laissoit la bride sur le col, et qu'il ne nous advertist point de nos offenses, et mesmes qu'il nous esblouist en nous bandant tellement les yeux que nous n'y puissions pas voir goutte: tant y a encores que nous ne serions pas absouts pour cela: mais encores la transgression ne seroit point si enorme, et qu'il sembleroit quant aux hommes, que nous eussions quelque petite excuse: mais il tasche de nous reduire à soy, il nous monstre que nous avons mal vescu, il nous attire à repentance, et nous poursuyvons tousiours, et semble que nous

ayons conclu de resister à sa main. Or il est dit: Humiliez-vous sous sa main forte. Quand Dieu apesantit sa main sur nous, c'est bien raison que nous soyons courbez, et que nous gemissions à luy, que nous luy presentions le sacrifice qu'il demande, d'un coeur affligé: si nous ne le faisons, et que nous ayons tousiours un col dur et roide, et encores que Dieu poursuyve de nous reppeller à soy, que nous sommes tels que nous estions du premier coup: et quand il nous aura repeté une mesme leçon, que nous en demeurions tousiours là: en la fin si faudra-il venir à conte. Voila donc ce que Dieu a entendu en ce passage. Que reste-il donc? Voici Dieu qui promet à tous ceux qui chemineront en sa crainte, et s'appuyeront sur la fiance de sa bonté, et auront leur refuge à luy: que tout leur prosperera, que rien ne leur defaudra, quand ils seront ainsi sous la protection de leur Dieu. Or maintenant que peuvent les idoles de tous les payens de ce monde, et de tous ceux qui ont perverti la vraye religion? Ceux-la seront-ils favorisez de Dieu? Nenni pas quant à eux, sinon d'autant qu'il nous veut chastier par leurs mains. Si donc nous voyons les hommes estre ainsi eslevez par dessus nous, et avoir avantage, tellement qu'ils nous puissent fouler au pied, que nous soyons gourmandez par eux: sachons que c'est Dieu qui nous persecute, c'est à luy que nous avons à faire: d'autant que nous luy avons fait la guerre par nos vices, il faut aussi maintenant qu'il monstre qu'apres nous avoir longuement attendu, il reste qu'il nous face sentir à nos despens, que tout ainsi qu'il est nostre Iuge, qu'aussi ne peut-il souffrir que ses graces soyent en tel mespris et opprobre. Bref, toutes fois et quantes que nous sommes affligez, entrons en ce qui nous est ici remonstré par Moyse, pour cognoistre: Et tant y a que nostre Dieu nous a promis que nous trouverons tousiours bon secours en luy: or maintenant nous voyons tout l'opposite. A quoy tient-il? La faute ne nous doit-elle pas estre imputee? Car il est certain que Dieu ne veut point frustrer les siens d'un vain espoir, il surmontera tousiours mesmes leur fiance quand ils auront embrassé ses promesses comme ils doivent. Il faut donc conclurre, que par nos vices nous avons quitté et abandonné le secours qu'il nous avoit promis, et nous sommes desnuez (comme il est dit en l'autre passage de Moyse) de la bonne couverture en laquelle estoit nostre salut. Car Moyse parlant en Exode de l'idolatrie que commit le peuple, quand il se forgea les veaux d'or: Il s'est (dit-il) descouvert: comme s'il disoit, que la seule ombre de Dieu nous doit estre suffisante pour toute seurté, et que nous n'avons point à craindre cependant que Dieu nous tient cachez sous ses aisles. Mais cependant par nos pechez nous allons nous descouvrir, nous exposans en proye à Satan et à tout mal. Ainsi donc il nous faut conclurre, quand nostre Seigneur nous est ainsi contraire, que c'est à cause de nos pechez. Et pourquoy? Car sa force n'est point amoindrie, (comme il dit au Prophete Isaie). Pourquoy pourrissons-nous ainsi en nos miseres? Est-ce que Dieu ait les aureilles sourdes, et qu'il n'exauce plus ceux qui l'invoquent, que son bras soit rompu, et qu'il ne les puisse aider comme du commencement? Nenni, nenni: mais c'est que nos pechez ont mis barre entre luy et nous, et que nous ne sommes pas dignes d'approcher de luy, afin de sentir son secours comme auparavant. Et au reste Moyse par comparaison picque encores plus au vif les enfans d'Israel, quand il dit, *que les ennemis en sont iuges.* Et par cela il signifie que les bestes y mordroyent, comme on dit en proverbe, que les aveugles en tastant en pourroyent iuger. Or qui estoyent les ennemis du peuple d'Israel en ce temps-la, sinon les incredules, ceux qui n'avoyent nulle estincelle de clarté, ceux qui estoyent abrutis en leurs superstitions? Et comment donc pouvoyent-ils iuger de la puissance de Dieu? pource qu'elle estoit si patente qu'il ne falloit pas si grande raison pour la cognoistre. Ainsi en somme Moyse dit ici, que Dieu avoit tellement fait sentir sa vertu en sauvant son peuple, que non seulement ceux qui estoyent illuminez par le S. Esprit pouvoyent appercevoir cela, mais les plus brutaux du monde. Et de faict quels sont les miracles que Dieu a faicts quand il a delivré son peuple du pais d'Egypte, et quand il l'a conduit là par la desert? Faut-il que nous soyons fort aigus pour comprendre une puissance admirable, et qui nous ravisse en estonnement? Nenni: mais d'autant que Dieu s'est là declairé d'une façon si patente, il faut que grands et petis, les plus rudes du monde cognoissent: C'est Dieu. Et ainsi donc quand la parolle est conioincte avec l'experience, et que Dieu nous donne comme des lunettes pour nous aider, si nous avons les yeux foibles ou troubles, que sa parolle nous guide, pour nous monstrer comme nous devons cognoistre sa vertu envers nous: y aura-il nulle excuse? Car les Payens mesmes en devroyent estre iuges ou tesmoins, qu'il ne faut pas que nous alleguions: O voila, il est vray que Dieu a besongné, et nous le devrions sentir. Mais quoy? Nous ne l'avons point apperceu: car il a usé de façons tant obscures, que nous n'y pouvons parvenir. Or Dieu nous declaire que si nous n'avions ceste malice en nous, de fermer les yeux, de boucher nos aureilles, d'abrutir tous nos sens quand il nous monstre les signes de sa bonté et misericorde, que nous y devrions toucher à la main, encores que nous n'eussions point les yeux pour y regarder. Et à l'opposite quand il

nous enseigne, si ce n'estoit que nous sommes aveugles volontaires, c'est à dire, que nous sommes contens de ne point savoir ce qui nous devroit estre tout notoire: que si nous demeurons là enveloppez en nostre ignorance par nostre ingratitude, que les aveugles nous seront tesmoins suffisans, et ne faudra plus que nous cerchions de subterfuges, car ce sera en vain. Apres que nostre Seigneur tant par sa bonté que par ses chastimens nous aura attirez à soy, si nous n'y venons, et que nous ne persistions de cheminer en sa crainte: quand nous y serons venus, que ceci nous sera reproché, et faudra que les plus ignorans du monde, les incredules, qui iamais n'ont gousté la verité de Dieu, que ceux-la se levent pour rendre tesmoignage contre nous, et pour nous tenir conveincus, et pour couper broche à toutes excuses. Voila donc où nous en serons. Mais ceci nous est dit, afin que nous n'attendions pas d'estre condamnez en telle sorte: mais si nostre Seigneur auiourd'huy fait sentir sa vertu iusques à ceux qui sont mesmes comme ensorcelez de Satan: que de nostre costé, puis qu'il nous a donné sa parolle, non seulement pour lampe, mais pour un soleil qui nous esclaire, puis que nous sommes sollicitez à chacune minute de temps de penser à luy, de faire nostre profit de ses oeuvres, et d'en estre tellement enseignez que ce soit pour estre confermez en la fiance de sa bonté, pour estre ramenez en son obeissance: que nous appliquions là toute nostre estude, et qu'un chacun de nous s'y efforce, et que nous soyons iuges en une autre façon de ceux qui ont mesprisé Dieu, qui se sont gaudis de sa bonté: que nous soyons di-ie) leurs iuges, suyvant ce qui est dit, qu'estans membres de Iesus Christ nous iugerons tout le monde. Voila donc en quelle sorte il nous faut prattiquer ce passage, c'est que nous n'attendions pas que nostre Seigneur nous tienne conveincus par le tesmoignage des infidelles: mais que nous soyons si bien disposez de cheminer sous son obeissance, que nous ne demandions sinon de nous renger à ce qu'il nous monstre, et qu'un chacun en face tellement son profit, que nostre Seigneur Iesus nous recognoisse et advoue pour membres de son corps, et que nous puissions nous glorifier d'estre des siens, quand ce viendra au dernier iour.

LE NEUFIESME SERMON SUR LE CHAP. XXXII. V. 32—35.

DU LUNDI 15E DE IUIN 1556.

Ici nostre Seigneur monstre quels fruicts les Iuifs ont merité de recueillir. Comme s'il disoit, que la vengeance qu'il fera d'eux ne peut estre trouvee par trop cruelle: d'autant qu'il n'y a eu en eux que fiel, amertume et toute matiere de poison. Et pource que ces figures de parler pouvoyent estre aucunement obscures, il adiouste, *qu'ils n'ont apporté que fruicts de Sodome et de Gomorrhe.* En quoy il declaire, que leurs iniquitez sont aussi villaines que celles de ces deux villes que Dieu a voulu abysmer de la foudre du ciel, pour donner exemple perpetuel à tout le monde. Maintenant nous voyons en somme quelle est l'intention de Moyse. Vray est qu'aucuns prennent ceci pour la punition, disans qu'il faudra que Dieu leur rende la pareille. Et quoy? qu'il les abreuvera du fiel d'amertume, et d'angoisse, et de toutes sortes de punitions. Or il est vray que l'Escriture parle souvent ainsi: car elle accompare tous les chastimens que Dieu envoye aux hommes, à des breuvages. Tu beuvras de mon hanap. Et quoy? Ie vous enyvreray de mon esprit de tourbillon, d'esprit de rage et de forcenerie. Comme en l'autre passage: Ie vous saouleray de tristesse et d'angoisse: ie vous feray tant boire de mon ire que vous en creverez. Ceste doctrine donc est assez commune en l'Escriture saincte. Mais en ce passage Dieu regarde plus haut. Vray est qu'il menace bien les Iuifs: mais cependant il monstre qu'il les punira iustement selon leurs offenses. Ceux qui rapportent ceci aux Payens et incredules, se sont abusez. Car il leur sembloit que Dieu apres avoir puni son peuple, tourneroit son ire sur ceux desquels il s'estoit servi: comme nous savons que Dieu a employé les Payens, quand il a voulu faire la vengeance sur les Iuifs, qu'il a suscité maintenant le roy d'Egypte, maintenant le roy d'Assyrie, et puis le roy de Caldee. Voila donc les instrumens de l'ire de Dieu, c'est assavoir les incredules: non pas qu'ils cuidassent servir à Dieu en menant la guerre: mais nous savons que Dieu gouverne par son conseil secret toutes les choses d'ici bas, et applique le tout à bon usage: et fait que les hommes, quelque meschans qu'ils soyent, en despit de leurs dents font et executent tout ce qu'il a ordonné. Or apres que Dieu s'est ainsi servi des Payens, ils ont leur tour. Car il est dit que quand Dieu aura fait et achevé tout son ouvrage en la montagne de Sion, qu'alors il saura bien amener en rang tous ceux qui s'esgayent, et qui pensent eschapper de sa main, et demeurer

impunis: qu'il les trouvera bien pour leur rendre au double. Or ici Moyse ne traitte pas des Payens: mais plustost il continue son propos qu'il avoit commencé, c'est assavoir que Dieu chastiera les Iuifs, lesquels devoyent estre ses enfans, et neantmoins n'avoyent cessé de luy faire la guerre, tellement qu'il les tient et repute pour ses ennemis: comme nous voyons aussi qu'il en parle au premier chap. d'Isaie: Helas (dit-il) faut il que ie me venge de mes ennemis? Or maintenant puis que nous voyons de qui Moyse parle, regardons de plus pres pourquoy c'est que notamment il dit, que la vigne des Iuifs est de la vigne de Sodome, et du terroir de Gomorrhe. Nous savons que Dieu accompare son Eglise à une vigne. Et ce n'est pas seulement en ce lieu ici, mais le passage du 5. chapitre d'Isaie est notable sur tout, quand il dit: Ie chanteray le Cantique à mon ami. Là le Prophete prend la cause de Dieu, comme un ami prend la querelle de celuy pour lequel il veut faire. Ie m'en vay donc chanter un cantique (dit-il). Ie t'ay plantee apres t'avoir arrachee du terroir d'Egypte, ie t'ay mise en terre grasse, ie t'ay cultivee, i'y ay fait un pressoir, ie n'ay rien oublié: et maintenant que i'ay attendu de recevoir bon fruict de toy, tu ne m'as produit qu'amertume. Et nostre Seigneur Iesus mesmes a regardé à ce cantique d'Isaie, quand il accuse les Iuifs d'avoir esté ainsi ingrats à Dieu, qu'apres qu'il a travaillé pour leur salut en toute sorte, qu'ils se sont eslevez contre luy, iusques à vouloir meurtrir les Prophetes qu'il leur avoit envoyez pour recevoir son revenu: et mesmes en la fin quils ont esté brigands du Fils unique et de l'heritier. Or maintenant venons à ce que dit Moyse: *Ils sont du plant de Sodome* (dit-il) *et du terroir de Gomorrhe.* Il nous faut noter ces deux choses opposites. L'une, que Dieu avoit choisi ce peuple pour son heritage, qu'il l'avoit tenu cher comme une vigne, et l'avoit cultivee en toutes façons. Il falloit bien donc que ce peuple ici rendist quelque bon fruict à Dieu, et ç'a esté le fruict de Sodome, c'est à dire, toutes iniquitez qui ont provoqué l'ire de Dieu et sa vengeance contre eux. Et non sans cause Moyse parle ainsi: car il voit en esprit que ce peuple seroit abandonné à tout mal. Et nous savons aussi comme les Prophetes les redarguent: car ils ne les accusent point de quelques fautes moyennes, ils leur disent qu'ils ont surmonté Sodome et Gomorrhe: et quand ce viendra à rendre conte, que Sodome et Gomorrhe seront bien iugees, mais au prix d'Israel et de Iuda, qu'elles seront reputees innocentes. Car il nous faut tousiours regarder que Dieu avoit recueilli ce peuple à soy, et selon les graces qu'il luy avoit eslargies, qu'il y avoit tant plus d'ingratitude: et ainsi que leur coulpe estoit tant plus griefve, et y avoit tant moins d'excuse. Or les Prophetes ont regardé à ce qui avoit esté prophetisé par Moyse auparavant. Et ainsi le tout revient là, que les Iuifs qui devoyent glorifier Dieu, qui devoyent en toute leur vie n'avoir autre esgard, ni autre estude, sinon de cheminer en toute pureté de vie, qu'ils n'ont cessé de mal faire, et de produire toute amertume à Dieu. Puis qu'ainsi est donc il ne faut pas que nous pensions que Dieu leur face tort: il ne faut pas aussi qu'ils se plaignent, quand il les punira iusques au bout, et que sa vengeance se monstrera sur eux plus grande et plus horrible, que sur toutes les nations du monde. Or donc ils recueillent le fruict qu'ils ont semé, et qu'ils ont produit: que c'est bien raison que Dieu les traitte en telle rigueur. Voila en somme ce que nous avons à retenir. Or pour appliquer ceste doctrine à nostre usage, notons en premier lieu, que quand nous cuiderons avoir failli quelque peu, ainsi que les hommes par hypocrisie couvrent tousiours leurs offenses, ou qu'ils pensent les amoindrir: que Dieu nous tiendra semblables à ceux de Sodome, et de Gomorrhe. Et pourquoy? ces povres aveugles-la se sont abandonnez en des pechez par trop enormes et execrables, ils se sont abrutis, mais quoy? De nostre costé nous avons la clarté de vie, nous avons Dieu qui nous appelle au chemin lequel nous est tout fait, il n'est question que de marcher, nous sommes advertis de cheminer en l'obeissance de Dieu, et nous dedier à luy, comme il nous a choisis pour son heritage: apres tout cela si nous l'offensons, encores que nos pechez fussent reputez petits devant les hommes, ne sommes-nous point coulpables comme Sodome et Gomorrhe, attendu la rebellion qui est en nous, et que de propos deliberé nous faisons la guerre à Dieu? Et ainsi, que nul ne s'abuse, que nul ne se flatte, et que nous sachions que nostre Seigneur nous condamnera tousiours comme Sodome et Gomorrhe, c'est que Dieu les a saoulez et rassasiez, qu'ils ont eu toute abondance de biens: et là dessus ils se sont enorgueillis, et ont eu la main close, qu'ils n'ont pas daigné secourir aux povres indigens. En somme il accuse là Sodome et Gomorrhe de trois choses: la premiere est, que quand Dieu les a fait prosperer, ils ont esté ingrats, ils n'ont point pensé d'où le bien leur provenoit: et puis il y a eu l'orgueil, qu'ils se sont adonnez à pompes et à delices: il y a le troisiesme, la cruauté (dit-il) qu'ils n'ont eu ne pitié, ne compassion de leurs prochains pour les secourir ayans de quoy. Or maintenant regardons si nostre Seigneur ne nous donne point assez d'occasion de l'aimer et de le servir, quand il nous benit en tant de sortes? Et il ne faut point regarder à ce qui appartient à la vie caduque et transitoire, et à la nourriture de nostre corps: mais regardons

comme Dieu espand ses benedictions spirituelles sur nous. Estans ainsi rassasiez, quelle recognoissance luy en faisons-nous? Ne voit-on pas que nous mettons tout en oubli? Il semble que nous vueillions gourmander les benefices de Dieu pour nous mocquer de luy. De l'orgueil, ne voit-on pas quel il est en la plus part? Souffrons-nous d'estre conduits sous la main de Dieu? si tost qu'on nous remonstre nos fautes, nous grincerons les dents, il n'y a celuy qui vueille estre donté. Il est vray que nous confesserons bien en general, que c'est raison que Dieu gouverne, et que nous soyons conduits et adressez par sa parolle: mais quand ce vient à la prattique, nul n'en veut manger: et cependant chacun lache la bride à ses appettis, et nous plongeons, et sommes enyvrez en nos delices. Il y a aussi bien la cruauté. Maintenant où se trouveront ceux qui ne demandent qu'à communiquer tellement avec leurs prochains, qu'ils subviennent à l'indigence des povres? Nous voyons tout l'opposite. Pensons-nous que Dieu dorme cependant? Pensons-nous qu'il ait double mesure pour iuger? Et ainsi (comme desia i'ay monstré) nous ne gagnerons rien en nous flattant: mais tousiours Dieu nous trouvera semblables à ceux de Sodome et de Gomorrhe, quand nous aurons falsifié sa parolle, et que nous luy aurons esté rebelles, et qu'au lieu de nous dedier à luy, nous aurons mené une vie prophane et dissolue. Voila ce que nous avons à noter en premier lieu. Et puis notons bien aussi ce qu'il accompare le fruict de Sodome et de Gomorrhe *au fiel, ou au venin d'aspic, au venin cruel de dragon et à toute amertume.* Car par cela il signifie, que quand nous vivons mal, c'est autant comme si nous abbreuvions Dieu de venin, ou que nous le voulussions empoisonner. Il est vray que Dieu n'est point subiet à ces choses: mais si est-ce qu'il ne tient pas à nous. Or ie vous prie, quand un enfant presenteroit du fiel d'aspic à son pere, et toute amertume, chacun n'auroit-il point un tel monstre comme detestable? Ne diroit-on pas qu'il est digne qu'un chacun se leve contre luy pour l'exterminer? Or voici nostre Dieu qui se plaint, quand nous ne luy avons point apporté le fruict qu'il demande de nous, c'est comme si nous l'abreuvions de toute amertume, si nous le voulions crever de fiel, et de poison d'aspic. Si cela estoit poisé comme il le merite, il est certain que nous serions autrement retenus que nous ne sommes pas: quand le diable nous touche, et nous sollicite à mal, si ceste doctrine nous venoit en memoire: Comment? abreuveras-tu ton Dieu de fiel d'aspic, et de venin cruel? Il est certain que nous ne serions pas si stupides, que nostre coeur ne fust amoli, et que nous ne pensissions à nous. Mais quoy? Le diable nous ensorcelle, tellement que nous poursuyvons tousiours nos meschantes cupiditez. Or tant y a que ceci n'est pas escrit en vain. Ainsi donc n'estimons pas que Moyse ait ici amassé un langage superflu, quand il dit: Leur vigne est du plant de Sodome, et du terroir de Gomorrhe: et puis leurs grappes sont d'amertume, il n'y a que fiel d'aspic, leur vin est venin de dragon. Quand il assemble toutes ces choses, c'est pour nous monstrer, que nous ne saurions nous eslever à l'encontre de Dieu, menant vie desbordee, comme nous faisons, qu'entant qu'il nous est possible nous ne l'abbreuvions d'amertume et d'angoisse, comme si nous luy meslions du poison et du venin en son breuvage. Et voila pourquoy aussi il se plaint, que ceux qui luy ont esté ainsi rebelles, ont angoissé son Esprit: non pas (comme i'ay dit) que Dieu soit subiect à nulles passions: mais il monstre l'iniquité des hommes en cela, comme il est dit: Ils sentiront celuy qu'ils ont navré. Et comment? Où se trouveroyent les poignards et les espees qui puissent navrer Dieu? Mais il monstre que nos pechez sont estimez aussi griefs, comme si c'estoyent des poignards pour le navrer. Or puis qu'ainsi est apprenons, veu aussi que nostre Seigneur nous a choisis pour sa vigne, qu'apres nous avoir plantez il prend tant de peine tous les iours à nous cultiver: apprenons (di-ie) de ne point luy rendre un tel fruict, et si amer, mais que nous regardions ce qu'il demande de nous, et qu'un chacun semploye, et que nous ne soyons point en la fin condamnez d'avoir esté Sodome et Gomorrhe, au lieu qu'il vouloit que nous fussions sa saincte cité, au lieu qu'il vouloit habiter au milieu de nous, comme en son sanctuaire, et en son domicile. Or quant et quant il adiouste: *Ceci n'est-il point caché vers moy? N'est-il point seellé en mes thresors?* Ce passage comprend deux choses. Car en premier lieu Dieu monstre que les pecheurs s'abusent, cuidans eschapper de sa main, comme s'il avoit les yeux bandez, ou qu'il ne prinst garde à ce que les hommes font ici bas: et puis il monstre, qu'il fera quant et quant son office, c'est à dire, qu'apres avoir cognеu les fautes et iniquitez, qu'il les chastiera selon qu'elles le meritent. Voila les deux articles que nous avons à noter. Or quant au premier, nous savons que les hommes cuident tousiours que Dieu ne les apperçoit point. Il est vray que nous ne le dirons pas à pleine bouche, et mesmes nous aurions horreur: car si on demande aux plus desbauchez, si Dieu ne gouverne pas le monde, s'il ne cognoist pas toutes nos fautes: ils diront qu'ouy: mais cependant il est certain que ceux qui le provoquent si hardiment, sont stupides, et qu'il y a une brutalité, qu'il leur semble que Dieu n'y voit goutte: et l'Escriture est pleine

de cela: Celuy qui a formé les aureilles, n'orra-il point? Celuy qui a creé les yeux, sera-il aveugle? Celuy qui a fait les coeurs, celuy-la ne sonde-il point toutes les pensees? Et puis ils ont dit, Dieu ne s'en apparcevra point. Bref l'experience monstre que les hommes, quand ils s'endurcissent en leurs pechez, se font aussi accroire que Dieu n'y pense plus, ou qu'il a le dos tourné, et qu'il l'oublie. Voila où nous sommes. Or nostre Seigneur declaire ici à l'opposite, que le tout est caché en ses thresors, et que le tout est aussi bien seellé: comme s'il disoit: Il est vray que du premier coup ie ne monstre pas que vos pechez me viennent en notice, ie dissimule: or quand i'use de telle patience, vous imaginez que ie me repose au ciel, et que ie vous laisse faire, et que ie ne pense plus à gouverner le monde. Voila donc comme vous abusez de ma bonté quand ma vengeance n'apparoist point du premier coup: mais tant y a que tout est caché vers moy, et seellé en mes thresors. Or pour bien faire nostre profit de ce passage, revenons à ce qui est dit en Daniel: Que les livres seront ouverts quand le Iuge tiendra ses assises. Si donc auiourd'huy nos pechez sont cachez selon le monde, que nous n'en soyons point accusez, que nul ne nous redargue, et mesmes que nous soyons comme endormis: que nous ne laissions pas pourtant de tousiours gemir devant Dieu, et d'entrer en conte, et qu'un chacun se sollicite, sachant bien qu'il faudra que les registres soyent publiez quand la sentence se donnera, qu'il faudra alors que nostre proces soit fait: on n'en savoit rien auparavant, mais quand la trompette aura sonné, et que le Seigneur sera assis, là il ne faudra point de greffier ne de secretaire pour lire, mais il faudra que nos consciences s'accusent d'elles-mesmes, et plustost qu'un chacun soit son tesmoin, qu'un chacun descouvre ses turpitudes. Puis qu'ainsi est, advisons à nous, et ne nous decevons point en nostre vaine flatterie: car si Dieu auiourd'huy ne nous punit point, mais qu'il nous supporte pour un temps, ce n'est pas pourtant à dire qu'il n'apperçoive toutes nos malices, et nos iniquitez. Voila donc ce que nous avons à retenir en ce passage, quand Dieu dit qu'il a tout caché ceci vers soy, et qu'il est seellé en ses thresors. Or cependant il n'y a nulle doute que Moyse n'ait regardé aux punitions: comme s'il estoit dit, que Dieu sait bien reserver ses chastimens: s'il ne les desploye pas du premier coup, qu'il sait pourquoy il dilaye: mais cependant que le tout demeure la enserré. Quand donc Dieu ouvrira ses coffres, il trouvera de terribles façons de vengeance, lesquelles nous sont auiourd'huy incomprehensibles. Et mesmes notons, quand Dieu nous aura puni en deux et trois sortes, si puis apres il retire sa main, et que nous ne cessions de l'offenser, mais que nous persistions de mal en pis: que nous serons tout esbahis qu'il trouvera quelque vengeance nouvelle, à laquelle iamais nous n'avions pensé. Que donc cela ne nous trompe point, comme si nous pouvions mesurer selon nostre sens et les vengeances de Dieu, et tout ce qui appartient à son iugement: mais plustost sachons que ce sont des thresors cachez, et toutes fois et quantes que nous penserons à nos fautes, que nous disions avec David, Seigneur, qui est-ce qui cognoistra ses pechez? Il est vray que David n'estoit pas un hypocrite pour se cacher, ou pour cercher des vaines couvertures et frivoles, pour desguiser ses pechez: mais apres s'estre bien examiné, il voit que Dieu est un autre Iuge que luy, et (comme dit sainct Iehan) qu'il est plus grand que ne sont pas nos consciences. Si nos consciences nous redarguent: au lieu d'une faute que nous sentirons, Dieu en cognoistra cent. Ainsi donc il ne reste sinon de s'escrier avec David: Qui est-ce qui cognoistra ses fautes! Seigneur, purge-moy de tant d'iniquitez qui me sont cachees. Voila comme il nous en faut faire, c'est qu'en premier lieu nous mettions peine de bien sonder tout le mal qui est en nous: et quand nous aurons tout fait, que nostre conclusion finale soit, que nous n'en concevons pas la centiesme partie, et qu'il faut bien que Dieu nous purge de nos pechez, voire combien que nous ne les appercevions pas. Voila pour un item. Au reste, quant aux punitions, si Dieu nous tient à repos et à nostre aise, mesmes qu'il nous face prosperer, que cela ne soit point cause de nous faire endormir. Et pourquoy? Il a cependant ses thresors qui sont cachez: craignons, encores que les signes de son ire ne se monstrent pas, qu'il semble qu'il nous rie, si quelcun se sent coulpable, qu'il recoure à luy, et qu'on le prie qu'il ne vueille point desployer les thresors de sa vengeance: mais plustost qu'il nous nettoye de toutes nos fautes, et que nous en soyons tellement purs, que nous puissions venir devant sa face sans macule, estans irreprehensibles, non pas à cause de nostre perfection, mais d'autant qu'il nous aura pardonné nos offenses, qu'il les aura ensevelies pour ne les point appeller à conte. Voila donc comme nous avons à prattiquer ce passage. Ainsi en somme notons bien qu'il nous faut esveiller pour cheminer comme en la presence de Dieu. Puis qu'ainsi est que rien ne luy eschappe, qu'il ne met rien en oubli, sinon quand il luy plaist user de misericorde envers nous: et comme il a marqué nos offenses, qu'aussi il a de quoy pour se venger, et pourra desployer des chastimens tels, que ce sera une chose horrible et espouvantable: n'attendons pas qu'il execute une telle sentence sur nous: mais (comme i'ay desia monstré) que nous le prions plustost de nous nettoyer de toutes nos fautes, et

de desployer les thresors de sa bonté infinie envers nous. Or pour confermer ceste doctrine Moyse adiouste: *La vengeance est mienne, et la retribution en temps opportun, leur pied glissera, le iour de leur perdition est prochain, le temps se haste de venir.* Nous voyons maintenant que Moyse n'a point parlé des fautes simplement, quand il dit: Ceci est caché en mes thresors: mais il veut aussi adiouster les corrections que Dieu envoye sur ceux qui l'ont par trop offensé, et monstrer qu'il a des moyens pour les punir, qui sont incogneus aux hommes, et lesquels les estonnent, quand ils sont avenus. Il dit suyvant cela, *que la vengeance est sienne.* Comme s'il disoit: Qui m'estimez-vous? car vous m'appellez Dieu, et cependant vous ne cognoissez pas que ie suis iuge du monde: et c'est me despouiller de ma gloire, et de ma maiesté. Et de faict, quelle est l'essence de Dieu, sinon apres que les hommes auront vescu en ce monde, qu'ils viennent à conte devant luy, et qu'il soit leur iuge? Si nous eschappions la main de Dieu, que les fautes demeurassent impunies, qu'un chacun fust desbordé à son appettit, et que Dieu eust cependant les yeux clos, que seroit-ce? N'en ferions-nous pas comme une idole morte? Il est certain. Ici donc Dieu s'attribue l'office de venger: comme s'il disoit: Ne pensez pas que mon essence divine, ni que ce Nom de Dieu consiste en ie ne say quoy d'oisif: mais c'est que ie gouverne le monde par ma vertu, que tout est conduit par ma sagesse: et puis que ma iustice regne, et que i'ay l'empire du monde, tellement qu'il faut que tout vienne à conte devant moy, que ceux qui m'ont servi et honoré n'ayent point perdu leur peine: que les meschans qui n'ont cessé de violer tout ordre, de me despitter, que ceux-la aussi soyent rengez. Voila comme ie seray cogneu Dieu, quand vous sentirez de ma sagesse, et vertu, et iustice ce qu'il appartient. Or donc *la vengeance est mienne* (dit-il) c'est à dire, ie suis iuge: et ne vous y abusez point. Il semble bien de prime face que Moyse ne dise rien qui ne soit cogneu et confessé de tous: car qui est-ce qui niera que Dieu ne soit Iuge? Mais cependant (comme i'ay dit) apres l'avoir confessé en general, chacun s'entortille en ses phantasies: Et n'y pensons point, quand ce vient à offenser Dieu, nous n'en tenons conte, ce nous est tout un, il y a une hardiesse comme phrenetique. Ne faut-il pas que la cognoissance que nous avions eu soit comme assoupie? Or donc pource que les hommes s'abusent ainsi à leur escient, et qu'ils se destournent de ceste doctrine, c'est assavoir que Dieu est iuge du monde: voila pourquoy il a ici ramentu, que la vengeance est sienne, et qu'il n'oubliera pas à faire ce qui est de son office. Or nous voyons à quel propos Moyse a usé de ceste doctrine: mais cependant sainct Paul l'allegue aussi proprement, quand par cela il nous veut tenir en bride, afin que nul de nous ne soit vindicatif, et que nous n'usurpions pas ce que Dieu s'est reservé. Or donc ne vous vengez point, mes amis, donnez lieu à l'ire: car il est escrit: C'est à moy qu'appartient la vengeance. Là nous voyons que sainct Paul adoucit la cholere et les passions excessives qui transportent les hommes, quand ils sont faschez: et mes amis (dit-il) ne vous vengez point: car il vous faut donner lieu à l'ire, autrement c'est autant comme si vous repoussiez Dieu, et que vous l'empeschissiez qu'il ne fist son office: laissez-le faire, car il a promis que comme il est iuge du monde, quand vous serez tourmentez de vos ennemis, qu'il leur rendra la pareille: voire moyennant que vous portiez le tout en patience, et d'une affection debonnaire. Car si vous voulez vous venger de vous-mesmes, c'est autant comme si vous fermiez la porte à Dieu, pour dire: Ie ne veux point m'attendre à luy: mais ie veux essayer ce que ie pourray faire. Comment? Dieu veut estre vostre protecteur, il vous fait à tous la grace de vous prendre en sa sauvegarde, de venger vos iniures: et vous estes tant impatiens, et si bouillans, que vous ne pouvez attendre qu'il besongne. Et quiconque se haste ainsi, celuy-la se met comme au siege de Dieu, et c'est blasphemer son Nom. Ainsi donc advisez (dit-il) de donner lieu à l'ire de Dieu, c'est à dire, de souffrir patiemment, et d'un esprit coy et paisible, que nostre Seigneur face et execute ce qu'il a promis, puis qu'ainsi est que la vengeance luy appartient. Nous voyons maintenant à quoy tend ceste sentence, et que sainct Paul a aussi prudemment appliqué ce passage, duquel on peut recueillir deux choses: l'une est, que nous cheminions en crainte et sollicitude, voyans que par nos hypocrisies nous voulons tousiours nous couvrir: et quand nous aurons esté bien abrutis, ou enyvrez en nos fautes, que nous n'en aurons point meilleur marché, mais qu'il faudra à la fin que Dieu accomplisse ce qu'il a ici prononcé. Et pourquoy? Car il ne peut estre Dieu, qu'il ne soit quant et quant iuge du monde. Cheminons donc sous sa crainte. Et au reste, nous avons à nous consoler, voyans qu'il usera de vengeance contre nos ennemis, si nous taschons de nous adonner pleinement à luy, de nous tenir cachez sous ses ailes: si nous souffrons qu'il nous guide et gouverne par son S. Esprit, que nous mettions peine à suyvre sa parolle, la vengeance que doivent craindre tous contempteurs de sa maiesté, et tous rebelles à sa parolle, elle sera convertie contre nos ennemis, et nostre Seigneur en cela monstrera et ratifiera l'amour paternelle qu'il nous porte. En somme ceste doctrine nous sollicite d'un costé à craindre, afin

que nous ne provoquions point l'ire de Dieu à nostre escient, de peur de sentir sa vengeance horrible: et puis c'est pour nous esiouir, et pour nous consoler, d'autant que nous voyons que Dieu prend la guerre contre nos ennemis pour venger nos iniures, comme si elles estoyent faites à sa personne. Or au reste si nous voulons obeyr à l'exhortation de S. Paul, notons qu'il ne nous faut point seulement remettre à Dieu la vengeance: mais qu'il faut aussi nous tenir comme bridez et captifs, afin de n'appetter point que Dieu execute tout ce que nous avons imaginé à nostre phantasie: car il y en a bien qui ne se vengeront point de leur main, mais ils voudroyent que Dieu fist selon qu'ils ont conceu en leur cerveau, et mesmes ils prient Dieu qu'il foudroye contre leurs ennemis. Or au contraire il nous est commandé de prier pour le salut de ceux qui nous offensent. Il ne nous faut pas donc seulement abstenir de vengeance, mais il faut prier Dieu qu'il pardonne à nos ennemis, qu'il les convertisse, et qu'il ait pitié d'eux: car si nous voulons nous venger, comment donnerons-nous lieu à l'ire de Dieu? Il est vray que si nos ennemis sont desesperez du tout, qu'ils soyent incorrigibles: il faut que nous les remettions entre les mains du iuge. Mais cependant iusques à ce qu'il n'y ait plus aucun espoir, que tousiours nous desirions qu'ils se convertissent à Dieu, et que nous leur servions à cela, les instruisant en tant qu'en nous sera. Donner donc lieu à ire, ce n'est pas seulement d'avoir les mains liees, afin de ne tuer ne meurtrir: mais c'est afin que nos affections soyent là bridees, mesmes que nous n'appetions nul mal à nos ennemis: mais plustost quand ils converseront ici bas, que nous demandions à Dieu quil les reçoive à pitié et à merci, iusques à ce qu'il y aura quelque esperance. Poursuyvons maintenant la sentence de Moyse. *A moy est la vengeance* (dit-il) *et retribution*, ou ie rendray: car le mot dont use Moyse, se peut bien translater ainsi: C'est à moy la vengeance, ainsi ie la rendray. Comme si nostre Seigneur disoit: Ie feray ce qui est de mon droict: car ie ne suis point comme les hommes mortels qui souvent deffaillent, qui auront les tiltres, et n'auront point l'effect: puis donc que la vengeance m'appartient, ie rendray à un chacun ce qu'il aura desservi. Et ainsi de là il conclud: *Que leur pied glissera en temps opportun*. Ici Moyse a voulu monstrer, que si Dieu a espargné les Iuifs, ce n'est pas à dire pour tant qu'il les ait quittez du tout: mais qu'il les attend pour voir si en la fin ils se retourneront à luy: et quand il les voit obstinez, qu'en la fin ils trebuscheront, voire en une minute de temps. Il adiouste notamment: *En temps opportun*, pour monstrer qu'il cognoist comme il faut qu'il modere ses verges: et s'il ne se haste point, que ce n'est pas à dire qu'il targe trop. Et pourquoy? Il fait les opportunitez: il nous le faut donc laisser faire son oeuvre en telle mesure qu'il voudra, il ne faut point que nous hastions les vengeances de Dieu à nostre phantasie. Or il use de ceste comparaison: *Que leur pied glissera*. Et pourquoy? car on voit les meschans, quand ils se desbordent contre Dieu, estre levez par dessus les autres: et ne se contentent point de leur lieu, ne de leur degré, mais il semble que sans aisles ils veulent prendre la lune aux dents (comme on dit). Voyant donc qu'ils sont exaltez par dessus les hommes, et que quasi ils voudront mettre le pied sur la gorge de tous, et qu'il leur semble mesmes qu'ils ne sont plus suiets à Dieu, notamment Moyse dit: Que leur pied glissera, c'est à dire, cuident-ils se tenir debout? cuident-ils avoir prins telle racine, et estre si bien fondez, que iamais ils ne soyent esbranslez, comme il en est parlé au Pseaume 10: Ils trebuscheront, ie les feray glisser: comme il est dit en l'autre passage: Seigneur, tu as mis leurs pieds en lieux glissans. En somme Moyse veut ici monstrer, que Dieu renversera tous les contempteurs de sa parolle, apres que long temps ils auront en la teste levee haut, qu'ils auront flori et prosperé entre les hommes, qu'ils auront fait leurs triomphes: qu'il les fera trebuscher. Ne nous confions point donc en nostre estat, quand nous serons soustenus et appuyez, et qu'on nous favorise, que nous aurons beaucoup de moyens pour nous maintenir selon le monde: n'abusons point de tout cela. Et pourquoy? Car si Dieu ne nous tient la main ferme, et que nous ne soyons appuyez sur luy, il est certain que nous sommes en lieux glissans, nous ne l'appercevons point: mais tant y a qu'il n'y a que glace en ce monde. Voila pour un item que nous devons bien noter: c'est que nous ne pensions point avoir nulle fermeté, sinon à la grace de Dieu: quand il luy plaira de nous soustenir par sa vertu, qu'alors nous cognoissions que nous sommes bien fondez. Mais sinon qu'il nous soit propice, sinon qu'il nous maintienne, cognoissons que nous sommes sur la glace, et qu'il ne faudra rien pour nous faire trebuscher. Et si cela n'advient du premier coup, que nous sachions que les temps opportuns sont en la main de Dieu, qu'il sait les saisons, et que si ce n'est auiourd'huy, ce sera demain. Voila qui nous doit bien resveiller, et comme nous devons estre sollicitez à crainte par ceste doctrine. Aussi à l'opposite nous devons estre consolez, voyans que nostre Seigneur tient la bride à toutes les choses de ce monde: et que si auiourd'huy les meschans, qui ne demandent que nous ruiner, sont eslevez, et qu'ils ayent le credit, qu'ils facent trembler tout le monde, nostre Seigneur les fera glisser, ils feront un faux

pas pour tourner en arriere: ils s'avanceront, on verra les grands qui seront pour engloutir l'Eglise de Dieu si semblera, on les verra s'avancer: qu'il ne faut sinon qu'ils estendent la main, et ce sera pour tout ruiner cent lieuës loin: il ne faudra sinon qu'ils tournent le pied pour estre mis bas, et aller tout au rebours de leurs entreprises. Or quand nous voyons cela, il est vray que c'est pour nous estonner, et pour nous esbahir: mais d'autre costé, puis qu'il est dit qu'ils sont sur la glace, Dieu les fera trebuscher: et quand cela sera bien imprimé en nostre memoire, nous ne serons plus empeschez, que nous n'ayons nostre refuge à Dieu, et que nous ne le prions qu'il luy plaise nous tenir tousiours en sa protection, sous laquelle (quoy que les meschans machinent contre nous) ils n'en pourront venir à bout. Voila donc quant à ce temps opportun: et à ceste glissure dont parle Moyse. Or pour conclusion il dit: *Que le iour de leur perdition approche, que les temps se hastent de venir.* C'est encores pour mieux toucher ceux qui se pardonnent aiseement leurs fautes, et poussent le temps à l'espaule, comme on dit. Or Dieu declaire, que soudain quand ils n'y penseront point, voire quand ils se promettront paix et repos, qu'alors la ruine leur sera toute appareillee: comme l'Escriture souvent nous ramentoit ceci: et non sans cause. Car nous voyons comme les hommes se font bon marché, d'autant qu'ils imaginent quand Dieu les a supportez, un iour, et un mois, et un an, que ce sera tout un pour l'advenir. Voila donc comme les hommes content sans leur hoste, et cuident que le terme vaudra l'argent: comme ce proverbe diabolique a regné de tout temps. Pour ceste cause il est dit, qu'il faut que les meschans sentent la main de Dieu, en telle sorte qu'ils soyent accablez devant qu'y avoir pensé. Et pourtant l'Escriture les accompare à une femme enceinte: car elle est surprinse en moins de tourner la main. Ainsi donc en est-il de ceux qui sont là comme pleins de l'ire de Dieu, selon qu'ils l'ont nourrie en eux: et cependant ils cheminent tousiours, et vont leur train, et leur semble que Dieu est bien loin, et qu'il faudra qu'ils ayent des apparences long temps devant qu'ils sentent les coups. Or ils sont esbahis que Dieu les a ruinez du tout. Pour ceste cause maintenant il est dit: *Vos iours se hastent, vostre temps est prochain.* Et c'est à quoy Moyse a regardé. Advisons donc maintenant de faire nostre profit de ceste doctrine, et faisons-en tellement nostre profit, que nous cheminions en la crainte de nostre Dieu: combien qu'il semble que les choses soyent paisibles, que nous ne laissions pas de regarder à son ire: car c'est en quoy il nous faut exercer nostre foy. Si nostre Seigneur nous espargne, et qu'il ne nous rudoye pas comme nous en sommes dignes: que nous pensions, helas! si est-ce que nous avons offensé nostre Dieu tant et plus, et meritons bien qu'il nous monstre une face rigoureuse, et toutesfois il declaire qu'il a pitié de nous: mais cependant si ne nous faut-il point endormir là dessus. Voila donc le premier que nous avons à retenir en ce passage: que nous regardions de loin l'ire de Dieu, comme si desia elle estoit prochaine: et puis apres de nous consoler, quand il nous semblera que Dieu soit comme endormi, et qu'il laisse là les meschans, et qu'il ne leur touche point mesmes du petit doigt, voire qu'il semble qu'il leur favorise: cognoissons que pour cela leur condition n'est point meilleure: car nous serons tout esbahis que Dieu aura besongné en un iour plus que nous n'avions attendu en dix ans. Voila donc comme les fidelles se doivent retenir en crainte: que quand nous aurons pensé aux menaces de Dieu, quand nous aurons cogneu combien ses iugemens se hastent de venir, soyons asseurez que nous ne languirons point trop en ce monde: mais que Dieu accomplira ce qu'il dit par son Prophete Abacuc, c'est assavoir, combien qu'il ne monstre pas du premier coup qu'il ait pitié de ses enfans, si est-ce qu'il accomplira ses promesses: et combien que ce ne soit point du premier iour, si est-ce que nous cognoistrons en la fin qu'elles se sont hastees, c'est à dire, qu'elles sont venues en temps opportun.

LE DIXIESME SERMON SUR LE CHAP. XXXII. V. 36—39.

DU MARDI 16E DE IUIN 1556.

Ceux qui pensent que Dieu ait par ci devant desia menacé les Payens et incirconcis, qui se mocquoyent des Iuifs, les voyans affligez, exposent ce passage, comme si nostre Seigneur disoit qu'il maintiendra la cause de son peuple, l'ayant veu ainsi exposé à l'opprobre des incredules, et qu'il s'esiouyra en ce faisant Car aussi le second mot dont use Moyse signifie quelques fois consoler. Mais il nous faut retenir ce qui a esté declaré, c'est assavoir que Dieu continue à menacer ceux qui ne pouvoyent estre dontez sinon à grande force: comme nous savons la dureté qui a esté en ce peuple-la. Ce n'estoit point donc assez que Dieu eust mis seulement un mot de menace, mais il falloit qu'il les tinst là comme enserrez. Et voila pourquoy maintenant il adiouste, *que Dieu iugera son peuple*: comme s'il disoit, qu'il ne faut point que ceux que Dieu a choisis pensent avoir privilege, qu'il les laisse impunis en leurs offenses et ini-

quitez: car tout au rebours, c'est là où il veut declarer ses iugemens. Et combien que Dieu soit le Iuge du monde en general, si est-ce qu'il veut sur tout en son Eglise estre cogneu tel: comme aussi c'est sa maison: et c'est bien raison qu'il en ait le soin, et qu'il monstre que là il veille. Et ainsi, quand ceux qui ont esté enseignez en la parolle de Dieu, qui sont de son troupeau, s'esgarent, il faut bien qu'il les redresse en premier lieu. Et voila pourquoy il est dit par le Prophete, que le iugement commencera par la maison de Dieu: ce que S. Pierre aussi allegue. Et c'est une sentence notable, et laquelle nous peut beaucoup servir. Car nous sommes esbahis, quand nous voyons que Dieu presse ceux qui reclament son nom, et qui sont reputez du nombre de ses serviteurs, qu'il les traitte plus rudement que les incredules qui ne luy appartiennent de rien: cela se trouve estrange: mais nous avons à noter ce que i'ay desia allegué, c'est assavoir que Dieu nous cognoist pour ses domestiques, et qu'il faut qu'il ait un soin special de nous. Ainsi, quand il nous voit esgarez, il nous redresse: cependant il dissimule les fautes de ceux qui sont eslongnez de luy, et qui ne l'ont iamais cogneu, qui n'ont eu nulle instruction en sa parolle, il leur lasche la bride pour un temps: non pas qu'en la fin il ne leur faille rendre conte: mais tant y a comme nous avons dit, que Dieu exerce ses chastimens plustost en son Eglise, qu'en tout le reste du monde: pour le moins il commence par ce bout-la. Et c'est ce que Moyse a entendu en ce passage: *Le Seigneur* (dit-il) *iugera son peuple:* comme s'il disoit: Advisez à quelle condition Dieu vous a assemblez, c'est afin que son Nom fust invoqué au milieu de vous, et que vous luy fussiez son peuple et son heritage, il vous veut gouverner, il vous veut avoir en sa conduite. Or si vous luy estes rebelles, il faut bien qu'il ait sa main levee pour vous punir. Cognoissez donc que quand vous transgressez sa Loy, et au reste quand il vous voit endurcis à mal, et qu'il ne vous peut reduire par douceur: qu'il faut bien qu'il use d'un autre remede, et qu'il vous traitte en toute severité: car c'est son propre office de iuger son peuple. Et à cela aussi se rapporte le passage qui fut hier allegué d'Isaie, quand Dieu aura accompli tout son ouvrage en la montagne de Sion, alors il tournera son glaive sur ceux qui se mocquent de sa maiesté, et qui luy sont du tout ennemis. Le Prophete là veut exhorter les fidelles qui pouvoyent estre troublez, voyant que Dieu les punissoit outre mesure, comme on eust peu iuger: et cependant il voyoit les Payens avoir du bon temps, faire grand chere, et que Dieu leur donnoit plus de licence de mal faire. Les fidelles donc pouvoyent estre esbranslez: Et que veut dire ceci? dequoy nous profite-il que nous ayons les promesses? Et où est Dieu? Et il vaudroit mieux qu'il nous quittast du tout, et que nous n'eussions nulle accointance avec luy. Voila comme on pouvoit estre tenté selon la chair. Or le Prophete dit: Non, non, ne portez point d'envie à ceux qui sont auiourd'huy en repos: car ils auront leur tour: mais il faut que Dieu accomplisse son oeuvre en la montagne de Sion, c'est à dire, il faut qu'il commence par vous, d'autant que vous luy estes plus prochains, que vous devez estre unis à luy par le lien de sa parolle. Or vous avez failli, vous avez offensé: il faut donc qu'il vous chastie, voire et non pas comme d'un petit coup en passant, car il faut qu'il accomplisse toute son oeuvre. Et ce n'est point sans cause qu'il met Toute, car c'est pour signifier qu'il nous faut avoir le dos tout apresté pour recevoir les coups, iusques à ce qu'il plaise à Dieu de retirer sa main, et qu'il cognoisse que c'est assez, et qu'il nous a chastiez autant qu'il estoit besoin. Voila en somme ce que nous avons à retenir de ce passage. Et l'Apostre aussi en l'Epistre aux Hebrieux 10. chap. nous aide à une telle intelligence: car apres qu'il a remonstré, que si ceux qui ont violé la Loy de Moyse ont esté condamnez à mort, qu'auiourd'huy nous ne pouvons point eschapper la vengeance de Dieu, si nous rompons l'alliance qu'il a faite au sang de nostre Seigneur Iesus Christ, laquelle nous doit estre beaucoup plus sacree que celle qu'il n'a point dediee que par le sang des bestes brutes. Apres donc avoir ainsi parlé, il adiouste: Mes amis, vous savez qui est celuy qui parle, ie iugeray mon peuple, c'est à moy que la vengeance appartient. Il note aussi le passage qui fut hier exposé, et celuy que nous traittons maintenant. Or nous voyons comment il les applique: c'est afin que nous sachions, que si anciennement Dieu n'a point pardonné à ceux qui mesprisoyent l'alliance qu'il avoit faite et contractee avec eux, qu'auiourd'huy il faudra que nous soyons plus rudement traittez: car nous en sommes dignes, attendu que Dieu s'est declaré à nous d'une façon beaucoup plus excellente, quand il a envoyé son propre Fils, qu'il a voulu que nous fussions confermez en la promesse de salut par son sang, qui est la vraye signature. Si donc auiourd'huy nous mesprisons un tel bien, il faut que Dieu monstre double rigueur sur nous, et qu'il execute ce qu'il a dit par Moyse: Que c'est à luy qu'appartient la vengeance: et puis, que c'est son office de iuger son peuple, et qu'il le fera. Or apres Moyse console les fidelles, monstrant que la severité de Dieu sera telle, que toutesfois en la fin il aura pitié de ceux qui ne sont point du tout incorrigibles: *Il se repentira* (dit-il) *sur ses serviteurs.* Ceci est comme une correction adioustee, afin que

nous ne soyons point estonnez par trop, quand nous oyons que Dieu veut commencer à nous en punissant les pechez: car cela nous pourroit mettre en tel trouble, que nous aimerions mieux qu'il nous laissast, et qu'il ne voulust plus nous tenir ni advouer pour son peuple. Ainsi donc que l'Apostre non sans cause adiouste ceste moderation: Mes amis, il est vray (dit-il) qu'il nous faut cheminer en crainte, et ne point tenter Dieu, nous gardans d'abuser de sa bonté: si pour un temps il nous supporte, que cependant nous ne facions point des chevaux eschappez: car il faudra, si nous sommes son peuple, que nous recevions les premiers coups. Et pourquoy? Car il a un soin special de nostre salut: et il faut qu'il nous rappelle à soy quand il nous voit desbauchez. Mais tant y a que nous ne devons point estimer nostre condition pire, et ne faut point que cela nous fasche d'estre ainsi chastiez de la main de Dieu. Et pourquoy? Car il nous punira avec mesure: en la fin (dit-il) nous sentirons qu'il n'a point oublié sa misericorde, quand il a monstré une telle rigueur. Il se repentira donc sur nous, d'autant qu'il voit que nous sommes siens, il s'est allié avec nous, il nous a adoptez pour ses enfans, il veut que nous soyons ses serviteurs, afin de dominer sur nous: et en la fin il monstrera que tout cela n'a point esté fait en vain. Or quand ce mot se prend pour Consoler, c'est comme si Dieu vouloit dire, qu'il prendra son plaisir et se baignera à ruiner et destruire tout: mais ici il est aisé de recueillir que Moyse a voulu parler tout à l'opposite. Car il adiouste, *que Dieu se repentira, voyant que la force de son peuple est escoulee, et que tous sont comme desconfits*, qu'il n'y aura ni celuy qui est bien muni et enclos en forteresse, ne celuy qui est esgaré parmi les champs, qui ne soyent comme perdus et ruinez. Quand donc Dieu verra une telle affliction, et que le peuple sera bien abbatu, alors (dit-il) il se repentira: car on leur pourra dire: *Où sont vos dieux?* Par cela Moyse signifie en somme que Dieu se contentera d'avoir tellement matté les Iuifs, qu'ils n'auront plus leur esperance en leurs idoles, qu'ils ne seront plus aveuglez en leurs superstitions: car ils verront bien que Satan les a trompez et deceus. Et puis: Dieu alors leur pourra dire: *Voyez que ce suis-ie, ce suis-ie, moy, qui suis Dieu seul, et n'y en a point d'autres: cognoissez qu'apres que i'ay battu, ie suis medecin, et apres avoir tué que ie vivifie.* Retournez donc à moy: et cependant advisez *qu'il n'y a nul qui vous delivre de ma main.* Dieu donc dit qu'il trouvera moyen de parler ainsi: quand le peuple sera battu, qu'il sera disposé alors de recevoir correction. Nous voyons maintenant quel est le contenu du texte de Moyse: il reste d'appliquer ceste doctrine à nostre usage. Quant à ce mot de *Repentir* il nous le faut prendre comme en toute l'Escriture saincte: non pas que Dieu soit muable, ou qu'il ait quelque changement en soy: mais c'est à nostre regard que cela est dit. Moyse recite que Dieu s'est repenti d'avoir fait l'homme: ce n'est pas qu'il ne se fust advisé du premier coup de ce qui devoit advenir. Et la repentance dont procede-elle en nous, sinon quand il nous semble que nous n'avons pas bien entendu une chose, et qu'il nous fasche que nous n'avons eu meilleur advis? Or cela ne peut nullement convenir à Dieu: car toutes choses luy sont presentes, et ne peut estre trompé en rien qui soit. Et pourquoy est-ce donc qu'il dit qu'il se repentira? Car mesmes ceste façon de parler est fort commune aux Prophetes: Repentez-vous, et ie me repentiray du mal que i'ay determiné sur vous, que ie vous quitteray, dit le Seigneur. Or (comme i'ay dit) cela se rapporte à nostre apprehension: quand nous voyons qu'il y a quelque changement aux oeuvres de Dieu, il nous semble que aussi il est muable: non pas qu'ainsi soit, mais nous sommes si lourds que nous ne pouvons parvenir iusques à ceste haute maiesté: et nous imaginons de Dieu ce qui est semblable et conforme à nostre nature. Or Dieu s'accommode à nous, non point pour nous endormir en nostre ignorance, ou en superstition: mais c'est afin de nous attirer à soy par degrez et petit à petit. Voila donc pourquoy il dit qu'il se repentira. Mais ce mot signifie proprement, qu'il cessera de nous punir: comme si un homme, quand il a chastié son enfant estoit touché de remords, et que là dessus il se faschast de tousiours tenir rigueur si grande, et qu'en la fin il dist: Ie te pardonne, ie veux oublier le mal que tu as fait, et l'offense: que seulement tu advises doresenavant à faire ce que ie te commande, et tout sera oublié. Si donc un pere parle ainsi à son enfant, c'est comme s'il se repentoit, d'autant qu'il est touché d'affection paternelle, et de l'amour qu'il porte à son sang. Or Dieu qui surmonte en bonté toutes creatures humaines, use de ceste comparaison, et dit qu'il se repentira, qu'il retirera sa main apres nous avoir chastiez, qu'il monstrera qu'il ne nous veut point presser iusques au bout. Et c'est une doctrine bien necessaire. Et voila pourquoy elle est tant de fois reiteree aux Prophetes: car quand nous aurons bien regardé, il n'y a rien plus commun à tous les Prophetes que ceci, c'est assavoir quand ils ont menacé, d'adiouster quelque consolation pour adoucir l'ire de Dieu, afin que les fidelles ne soyent point espouvantez, par trop: car quand nous sentons que Dieu nous est contraire, ne voila point un abysme pour nous mettre en desespoir? qui est celuy qui pourra subsister, quand il pense que Dieu luy est ennemi, et qu'il ne pourra gouster en luy que toute rigueur? ne faut-il pas que nous soyons

alors saisis d'une telle frayeur, que le ciel et la terre nous menacent, qu'il nous fasche de vivre, et que nous desirions que les montagnes nous couvrent? comme aussi il en est parlé aux Prophetes. Or que seroit-ce s'il n'y avoit qu'une telle rigueur en Dieu? pourrions-nous iamais approcher de luy, pour esperer qu'il nous deust estre propice? Nenni: mais nous le fuyrions tant qu'il nous est possible: nous voudrions avoir aneanti sa maiesté. Si donc nous desirons de profiter aux menaces de Dieu, afin d'estre attirez à repentance: il faut quant et quant que nous sachions qu'il nous sera propice, et que nous le trouverons prest de nous recevoir à merci. Quand nous aurons gousté une telle bonté, alors les menaces nous profiteront. C'est ce qui est ici declaré par Moyse: que quand nous aurons cogneu que Dieu ne nous veut point espargner pour nourrir nos vices et nos corruptions: mais d'autant qu'il nous a adoptez pour ses enfans, qu'il nous veut tenir en bride, et qu'il nous veut corriger, quand nous aurons failli: que nous sachions quant et quant qu'il n'oublie point qu'il est nostre pere: et qu'il se repentira sur ses serviteurs, et qu'il saura tellement moderer ses corrections qu'elles nous serviront de medecine, et que nous y trouverons bonne issue. Voila en quoy il nous faut consoler: voila ce qui nous doit rendre tous les chastimens de Dieu amiables, afin que nous ne soyons point trop faschez pour nous despitter, et pour grincer les dents: comme font les incredules qui se tourmentent en se lamentant, et font les bestes farrouches. Mais notons bien que pour ceste cause Moyse adiouste: *Sur ses serviteurs*. Il est vray quand il dit, *Dieu iugera son peuple*, c'est à dire, le peuple qui invoque son nom, encores que la plus part soyent hypocrites et meschans: mais quand il parle des serviteurs de Dieu, il entend ceux qui suyvent le bon train auquel ils sont appellez, et qui demandent d'honorer le Dieu auquel ils sont, et qui les a dediez à soy. Que donc nous n'ayons point seulement le titre d'estre peuple de Dieu, mais qu'à la verité nous mettions peine de le servir, et que nous ayons ce zele-la de nous adonner à luy, puis qu'ainsi est qu'il nous a tendu la main, et qu'il a declaré qu'il nous veut recevoir. Or il nous faut bien noter la raison que Moyse adiouste, c'est assavoir: *Car il verra que leur force est descoulee et affoiblie* (dit-il). Ici il nous est monstré que Dieu ne retire point sa main du premier coup, quand il a commencé à punir ceux qui se sont desbauchez de son obeissance: mais quand il voit que leur force est defaillie. Et pourquoy? car du premier coup nous voyons bien que les corrections ne nous attirent point à repentance. Il est vray que nous protesterons, si tost que Dieu nous a touchez, que nous sommes tout autres que nous n'avons pas esté: si un homme tombe en quelque maladie, il gemira, et fera une belle confession de sa vie passee, il semble qu'il soit reformé du tout, et que doresenavant il ne cerche que de s'adonner pleinement à Dieu: mais est-il debout? c'est à recommencer: et on trouvera qu'il n'y a eu nul changement encores: mais plustost nous accomplissons ce qui est dit au Prophete, de retourner à Dieu seulement quand il nous frappe: et quand il nous laisse un peu à repos, qu'il ne nous souvient plus tantost de luy, et n'en tenons conte. Tant plus donc nous faut-il bien noter ces mots de Moyse, quand Dieu attend iusques à ce que nostre force soit escoulee. Car cependant que nous aurons encores quelque vigueur, nous l'employons à toute rebellion: encores que Dieu nous ait cassé les bras, si nous pouvons encores remuer les iambes, ce sera pour regimber à l'encontre de luy: si nous pouvons remuer la langue, ce sera pour nous despiter, pour desgorger ou nos murmures, ou nos blasphemes: bref cependant que les hommes sont encores forts et robustes, ce n'est sinon pour se rebecquer à l'encontre de Dieu, pour lever les cornes comme des taureaux, ou des bestes sauvages. Voila comme nous en usons. Il ne se faut point donc esbahir si Dieu continue ses chastimens: et quand il semble que nous n'en pouvons plus, et qu'il luy devroit bien suffire de nous avoir traitté si durement, qu'encores il adiouste mal sur mal: il ne se faut point esbahir de cela. Et pourquoy? Car iusques à tant que nous soyons du tout escoulez comme eau, qu'il n'y ait plus quasi une goutte de force en nous, il est certain que nous tiendrons là dedans quelque rebellion cachee, laquelle se monstrera, si l'occasion s'y offre. Dieu donc cognoist bien pourquoy il ne retire pas du premier coup les afflictions qu'il nous envoye. Car s'il estoit expedient pour nostre salut, il est certain qu'il ne prend point plaisir à nous voir ainsi en angoisse et en langueur: mais il sait nos maladies secrettes, lesquelles mesmes nous sont cachees, nous y serons trompez: car un homme souvent cuidera estre tant bien reduit, qu'il n'y faudra rien plus: et c'est ce qui nous trompe. Car Dieu voit beaucoup plus clair que nous: il faut qu'il face office de medecin. Si un medecin qui n'est qu'un homme mortel peut coniecturer qu'il y a encores quelque mal caché en un malade, et là dessus qu'il luy baille remede encores plus fort: faut-il que nostre Seigneur auquel rien n'est caché, et duquel l'office est de sonder les coeurs, qu'il ne cognoisse point qu'il y a encores des mauvaises pensees et meschantes affections, ausquelles il doit remedier? Et ainsi donc notons bien ce passage de Moyse, quand il dit, que Dieu se repentira, voire s'il voit que toutes les forces de son peuple s'en soyent allees. Et ainsi, ne pensons pas que nostre

Seigneur nous vueille abysmer, si du premier coup il n'adoucit les afflictions qu'il nous envoye: car il sait que nous avons besoin de languir, et il voit que nous pourrions encores nous rebecquer s'il nous laissoit en nos forces. Il faut donc que nous soyons mattez, voire cassez et rompus, ou autrement il ne iouira point de nous. Voila en somme comme nous avons à prattiquer ce passage. Or notamment il dit que Dieu verra que tous seront desconfits *tant celuy qui estoit enserré, que celuy qui estoit delaissé.* Ceste façon de parler est assez commune en l'Escriture saincte, c'est à dire, le fort et le foible (comme on dit). Car par ce mot *d'enclos*, les Hebrieux entendent celuy qui est en quelque forteresse, et qui est comme à seurté selon les hommes. Par *l'abandonné*, il entend un povre homme qui sera esgaré parmi les champs, qui n'aura ne deffense ne munition. Nous voyons donc qu'en somme il veut dire que tous, tant grands que petis, tant forts que foibles, tant riches que povres, tous seront desconfits. Or il est vray que ceux qui desia sont debiles selon le monde, doyvent estre aisément rengez à Dieu, et luy estre dociles. Mais en cela voit-on combien il y a de malice en nostre nature: car les povres ne laissent point de se rebecquer, ceux qui n'ont dequoy s'enorgueillir, et mesmes ceux qui devroyent avoir la teste baissee, et estre confus de honte, encores ne laisseront-ils point d'estre pleins de fierté, comme crapaux. Quand on voit les hommes ainsi batailler contre nature, il faut bien dire qu'il y ait une terrible perversité en la nature humaine. Or si ceux-la ne peuvent estre du premier coup humiliez, mais qu'il faille que Dieu les gagne à force de coups, et qu'il les casse devant qu'il les puisse rendre obeissans à luy, et qu'ils s'assuiettissent à son empire: combien plus est-il necessaire à ceux qui sont riches, à ceux qui cuident estre bien munis, à ceux qui ont des moyens du monde pour se garentir, combien plus faut-il qu'ils soyent domptez? Car ils crevent de presomption: comme nous voyons que les riches de ce monde, et les grands, et tous ceux qui cerchent à se maintenir, ils sont tellement enyvrez, voire ensorcelez d'une confiance diabolique, qu'il leur semble qu'ils peuvent despitter Dieu, et que sa main ne les peut toucher, qu'ils ont complotté avec la mort: que quand toute la terre seroit affligee, encores eschapperont-ils: nous verrons que les hommes, sous ombre que les choses leur viendront à souhait, seront ainsi aveuglez. Or pour ceste cause apprenons que nous avons tous besoin tant petis que grands d'estre mattez de la main de Dieu, et mattez en telle sorte que nous soyons comme reduits à neant. Car iusques à ce que Dieu nous ait amenez là, tousiours nous ne laisserons point de dresser les cornes, comme un limasson: encores que nous ne soyons rien, si est-ce que nous monstrons quelque signe d'orgueil. Puis qu'ainsi est donc, il faut que nostre Seigneur nous foulle tellement au pied, que nous n'en puissions plus. Et au reste, nous voyons que l'orgueil est une maladie tant euracinee aux hommes, qu'il faut bien que les remedes soyent violens: qui plus est il faut que Dieu use comme de poison pour guerir ceste maladie-la. Voyons ce qui est advenu à S. Paul: Afin (dit-il) que ie ne me glorifie point, Dieu m'a souffletté. Et comment? en quelle sorte? Il dit qu'il luy a envoyé un messager de Satan. Voila le diable qui est medecin. Et comment cela? Nous savons qu'il n'apporte avec soy que poison mortel. Il est vray. Mais Dieu s'est servi de ceste poison-la comme d'une medecine. Et s'il a fallu que cela ait esté en S. Paul, ne sera-ce de nous au prix? Ainsi donc ne trouvons point estrange, voyant que nous sommes tant difficiles à nous gouverner qu'on ne nous peut gagner: que quand nous avons failli, on ne sait par quel bout commencer pour nous reduire. Quand donc il a une telle difficulté à nous donter, ne trouvons point estrange que nostre Seigneur nous matte à grands coups, et qu'il poursuyve ses chastimens iusques à ce que nous soyons là du tout confus, et qu'il n'y ait plus que honte en nous, et que mesmes nous soyons comme aneantis. Or maintenant Moyse declare à quoy Dieu a pretendu toutes fois et quantes qu'il afflige son peuple, c'est qu'ils soyent rendus capables d'ouir le reproche qu'on leur fera, qu'ils soyent lors touchez au vif, qu'ils s'accusent et condamnent, et qu'ils ne soyent plus à leurs repliques, et à leurs excuses vaines, et qu'ils ne soyent plus preoccupez de leurs vaines phantasies, pour ne point sentir leur mal et leur offense. Pour ceste cause il adiouste qu'on leur dira: *Où sont vos dieux*, et où est le Fort auquel vous avez esperé? Vous avez mangé le sang de leurs sacrifices, vous avez beu le vin de leurs offertes: or maintenant qu'ils se levent pour vous aider et secourir, et qu'ils vous soyent pour refuge: vous voyez que vous avez esté frustrez en vos imaginations folles: *cognoissez donc maintenant que ie suis le Seigneur, ce suis-ie, ce suis-ie moy sans autre.* Par ces mots que nous avons declaré Moyse monstre en premier lieu, que Dieu ne regarde sinon de nous gagner à soy, afin que nous soyons debonnaires, et que nous ayons un esprit paisible pour recevoir correction. Voila dequoy il se contente. Que quand nous serons retournez à luy en repentance, c'est assez. Concluons donc, que quand il se monstre aspre et rude envers nous, ce n'est sinon pour nostre salut, et qu'il ne laisse point de nous estre pere et medecin, quand il nous monstre une

face de iuge, et qu'il nous espouvante. Or il est vray que tous ne pourront gouster ceci: car nous en verrons beaucoup de ces braves du monde, qui demeurent en leur obstination quoy qu'il en soit. Or de ceux-la, il faut que tous les chastimens de Dieu leur servent comme d'adiournemens, pour ouir leur condamnation finale, et que ce leur est comme une entree d'enfer: mais si nous ne sommes incorrigibles du tout, notons, comme i'ay desia dit, que l'intention de Dieu n'est point de nous abysmer, quand il semble foudroyer contre nous: mais il veut que nous soyons desconfits pour estre amenez à repentance, et pour estre ployables, afin de souffrir qu'il nous gouverne, et qu'apres avoir cogneu nos pechez, nous venions en vraye humilité devant luy: que nous luy demandions pardon, et que par ce moyen nous luy soyons reconciliez. Voila ce qui nous est necessaire. Or cependant nous voyons le fruict que nous apportent les afflictions que Dieu nous envoye: non pas qu'elles profitent à tous hommes, comme nous venons de toucher: mais ie parle des fidelles, ausquels Dieu fait servir les corrections: car alors il nous tient en bride, afin que nous ne soyons point esmeus d'impatience quand il adviendra que nous serons chastiez de la main de nostre Dieu. Or de nature nous y sommes enclins: si nous endurons quelque mal, incontinent nous voila hors des gonds: et nous oyons les complaintes et les murmures qui se font tous les iours au monde, quand on voit les guerres, que la famine presse un peuple, ou la peste, combien de blasphemes se desgorgent-ils à lencontre de Dieu? Et encores que les hommes n'osent point se lascher du tout la bride à despitter Dieu, si est-ce qu'ils grondent entre leurs dents, et monstrent qu'ils ne sont point esmeus pour recevoir les chastimens en telle douceur et mansuetude comme il estoit requis. Et dont procede cela? C'est que nous ne goustons point ce qui est ici remonstré par Moyse, c'est assavoir que quand Dieu nous a mattez, alors nous commençons de luy estre paisibles, et d'estre capables pour estre enseignez, et pour recevoir aussi les admonitions qui sont contenues en sa parolle, qu'elles nous profitent à nostre salut. Devant que Dieu nous ait dontez nous sommes sourds et aveugles: bref nous sommes comme phrenetiques. Si un povre homme qui est à la fievre chaude, a encores quelque vigueur, il se voudra ietter ou au feu ou en l'eau: et si on le laisse faire, il se precipitera pour se rompre le col. Or si le medecin cependant le tient là couché, et qu'il luy face des choses qui semblent estre violentes: il faut qu'ainsi soit, et la necessité le contraint aussi. Apprenons donc que nous sommes comme povres phrenetiques, qu'il n'y a ne sens ne raison en nous cependant que Dieu nous a espargnez. Or là dessus il faut qu'il nous matte iusques au bout, que nous n'en puissions plus. Car quand nous en venons là, qu'il n'y a quasi plus nul souffle en nous, et que nous ne pouvons respirer: alors voila comme nous entrons en ceste modestie de laquelle parle Moyse, c'est que si on nous reproche nos fautes, qu'on nous en accuse: que nous faisons silence, nous avons la bouche close, nous ne sommes pas sauvages pour incontinent dire: Il n'en est rien, on me fait tort: comme nous en voyons beaucoup, si tost qu'on aura la bouche ouverte, pour leur remonstrer leurs fautes, qu'ils escumeront leurs furies, et n'en pourra-on chevir, iusques à ce que Dieu les ait mattez. Cognoissons donc le fruict qui nous revient des corrections de Dieu, c'est qu'alors nous aurons les aureilles ouvertes pour recevoir bonne doctrine, et que nous cognoistrons que nous avons failli, là où auparavant il n'estoit question que de nous flatter en nos pechez, et en nos ordures, et d'y croupir, et ne pouvoir permettre qu'on nous en retirast. Voila à quoy tendent les mots de Moyse, quand il dit: *Où sont vos dieux?* Et voila pourquoy aussi nostre Seigneur use de ceste similitude en son Prophete Osee, quand il dit que les idolatres sont comme des putains. Quand une paillarde aura grand apport, qu'on luy donnera de tous costez, qu'elle pourra attrapper beaucoup, qu'elle sera pompeuse, qu'elle aura toutes ses delices et voluptez, elle se prise plus en sa villenie que toutes les femmes de bien du monde: ainsi en est-il des idolatres. Quand ils prosperent en ce monde, il leur semble que c'est leur idolatrie qui leur apporte tout cela, et y sont endurcis. Or si nostre Seigneur les laisse en tel estat, tousiours ils seront confits de plus en plus en leur puantise: il faut donc que nostre Seigneur use de remedes violens. Pour ceste cause il dit qu'il les despouillera, que mesmes il leur descouvrira leurs parties honteuses: qu'il faudra qu'ils soyent comme une putain qui tombera de chancre, de verolle et d'ordure: et puis apres au lieu qu'elle estoit pompeuse auparavant, qu'elle est en opprobre, qu'un chacun la delaisse: quand elle aura couru l'esguillette, qu'elle ne trouve point qui luy donne un morceau de pain, qu'elle sera là reiettee et mocquee par tout: alors elle sentira son mal, pour dire, helas ie me devoye bien tenir à mon mari: et maintenant ie voy mon salaire tel que i'ay merité. Iamais donc une vilaine quand elle sera adonnee à paillardise, ne sera reduite que par telle necessité. Ainsi en est-il des idolatres. Et voila pourquoy maintenant Moyse dit, que quand Dieu aura fait une telle desconfiture, que grands et petis seront comme escoulez: qu'alors on leur pourra dire: *Où sont vos dieux?* Allez vous plaire maintenant en vos idoles,

allez-les invoquer comme vous avez de coustume. Et ainsi, cognoissons la bonté de Dieu, de ce qu'il nous a retirez de l'idolatrie en laquelle nous estions, voire plus doucement qu'il n'en est ici parlé, quand il nous a tendu la main pour nous attirer à soy. Et si quelques fois il use de chastimens rudes et aspres, que nous sachions qu'il ne le fait point sans cause: mais qu'il cognoist la racine de nos maladies estre si profonde, que nous avons besoin d'estre ainsi purgez et par telle cure. Il y a maintenant: *Qu'ils se levent pour vous secourir, et qu'ils vous soyent en refuge.* Par ceci Moyse entend, que les idolatres recouvreront les yeux et les aureilles lors qu'ils seront desnuez de tout selon le monde, et qu'ils se trouveront frustrez de leurs vaines imaginations qu'ils avoyent conceues auparavant. Et de faict il n'y a point d'accez à la verité de Dieu envers ceux qui sont obstinez, iusques à ce qu'ils voyent une telle confusion, et qu'apres avoir fait tous leurs discours et circuits, qu'ils cognoissent qu'il n'y a plus que tromperie en toutes leurs inventions. Comme auiourd'huy cependant que les papistes pensent profiter en leur imaginations diaboliques, en leurs messes et pelerinages, et en tout le reste des illusions de Satan esquelles ils sont plongez: qui leur persuaderoit qu'il faille quiter toutes ces choses: Comment? ne se trouveon pas bien de servir à un tel sainct, d'invoquer tel patron et advocat, de bastir une chapelle, de faire dire une messe, et de barboter en un tel autel: bref cependant que les papistes cuident profiter par leurs superstitions, les voila tellement endurcis, qu'il est impossible d'avoir aucun accez à eux, sinon que nostre Seigneur y besongne, comme il a fait envers nous, et qu'il les touche par son sainct Esprit: mais ie parle du moyen commun, que les hommes sont preoccupez en sorte qu'ils ferment la porte à Dieu, et à toute doctrine, et à toutes les admonitions qu'on leur pourra faire. Ainsi il est besoin que nostre Seigneur frappe à grands coups: voire et qu'il les ameine à ceste extremité, qu'ils cognoissent que c'est temps perdu et chose inutile, de recourir à leurs idoles, qu'ils despittent et leurs offrandes et leurs superstitions ausquelles ils avoyent esté adonnez auparavant. Mais ce n'est pas le tout d'avoir cogneu cela: le principal est ce que Moyse adiouste, de retourner à Dieu, et sentir que c'est luy seul auquel il se faut arrester. Car les idolatres par desespoir quelques fois ils se despitteront bien contre leurs idoles. Nous voyons les Papistes, quand leur S. George ou quelque autre marmouset les aura trompez, qu'il y viendra quelque gelee, ils iront trainer avec une corde comme un pendart ce marmouset qu'ils avoyent adoré auparavant. Nous en verrons d'autres, qui se sont despittez contre leurs idoles, qui ont rompu et leurs marmousets et leur nostre dame, et mesme des gens de renom. Et comment? Ils se sont ainsi forcenez non seulement contre leurs idoles, mais contre toute divinité qu'ils imaginoyent. Et les Payens ont bien monstré qu'ils n'adoroyent point leurs idoles pour reverence qu'ils leur portassent: mais pource qu'il leur sembloit que cela leur apportoit quelque profit: tant y a, que quand ils ont esté pressez au vif, ils ont monstré leur venin, pour abolir le nom et la maiesté de Dieu, qu'ils se sont desbordez iusques là, de dire qu'il n'y a point de Dieu. Voila comme feront tous les idolatres, et tous incredules, sinon que nostre Seigneur y besongne, voire et qu'il les retienne par son S. Esprit. Et c'est la cognoissance dont traitte Moyse. Notons bien donc qu'il n'est pas ici dit simplement que Dieu reprochera aux Iuifs qu'ils s'estoyent adonnez à leurs idoles en vain, et que leurs dieux ausquels ils ont esperé ne leur ont servi de rien: mais il adiouste: *Voyez que ce suis-ie moy* (dit-il) *et n'y a point d'autre Dieu que moy.* En somme, ce ne seroit rien gagné, quand on aura cogneu les abus et toutes les folles fantasies où les hommes se trompent: mais il faut que nous retournions à Dieu. Et de faict, combien y a-il auiourd'huy de gaudisseurs au monde, qui se mocqueront assez de toutes les sottises de la Papauté: mais cependant ils sont pires que des chiens, qu'il vaudroit beaucoup mieux qu'ils fussent Papistes. On verra, di-ie, ces contempteurs de toute religion, qui diront (comme aussi ils le pensent) que tout ce qui est de religion en la Papauté, n'est que mocquerie, ce n'est qu'un ieu de petis enfans. Mais quoy? il n'y a nulle crainte de Dieu, nulle reverence à sa parolle, elle n'a nulle authorité envers eux. Or comme i'ay dit, il vaudroit beaucoup mieux qu'ils fussent Papistes. Et ainsi regardons bien que ce n'est rien d'avoir cogneu les idolatries, d'avoir senti et estre persuadez que ce n'est qu'abus, que ce n'est que puantise et corruption de tout ce qui se fait outre la parolle de Dieu, et qui est controuvé des hommes: mais le principal est que nous retournions à nostre Dieu, pour faire hommage à sa maiesté, que nous venions estans confus nous presenter devant luy, et confesser nos fautes: que nous luy en demandions pardon, et qu'un chacun face son proces, pour s'humilier en sorte qu'il n'y ait plus de replique en nous: mais que nous y venions avec vraye repentance. Voila donc pourquoy Moyse apres avoir parlé des sacrifices des idoles, et avoir reproché aux Iuifs qu'ils se sont souillez en leurs abominations, qu'ils ont mangé le sang, qu'ils ont beu le vin des offrandes, qu'ils se sont meslez parmi les ordures des Payans: apres donc avoir dit tout cela, et monstré qu'il n'y a qu'illusion et tromperie, il adiouste:

Voyez que ce suis-ie. Or Dieu presuppose que ceux qui ont esté ainsi mattez à grands coups, ont maintenant les yeux ouverts. Il leur avoit reproché auparavant qu'ils avoyent comme un bandeau qui les aveugloit du tout: maintenant qu'ils se verront ainsi desnuez, qu'ils verront qu'ils sont comme desconfits: ô ils auront les yeux, il n'y aura rien qui les empesche de cognoistre. Que faut-il donc? Qu'ils cognoissent qu'il n'y a qu'un seul Dieu, et que c'est à luy qu'il nous faut retourner, voire pour luy demander pardon de nos offenses, et puis pour mettre toute nostre esperance en luy, qu'il nous suffise d'estre en sa protection, que nous ne tracassions point ça et là nous tourmentant beaucoup: comme nous voyons que les povres incredules n'ont iamais repos, mais qu'ils sont agitez de troubles. Que donc nous ne soyons point ainsi menez d'inquietude: mais que nous concevions une droite asseurance pour nous arrester du tout à nostre Dieu. Quant à ce qui s'ensuit, il ne se pourroit point despescher maintenant, il le faut reserver à demain.

LE ONZIEME SERMON SUR LE CHAP. XXXII. V. 39—43.

DU MERCREDI 17E DE IUIN 1556.

Nous vismes hier, que ce n'est point assez d'avoir cogneu qu'il n'y a que vanité et mensonge aux idoles, et en toutes les superstitions que les hommes ont forgees de leur teste: mais que le principal est, que nous cognoissions Dieu pour luy faire hommage, pour cheminer en sa crainte, que nous sachions combien sa maiesté est terrible. Or cependant il nous faut aussi noter, quand nous aurons cogneu que Dieu est un trop grand maistre pour se iouer à luy, que s'il nous chastie de nos fautes, apres que nous l'aurons offensé, que nous devons gouster sa misericorde, pour retourner franchement à luy, estans tout persuadez et resolus que nous trouverons merci envers luy, combien que nous en soyons indignes. Et voila pourquoy il dit: *Que c'est luy qui tue et qui vivifie, c'est luy qui fait la playe et qui la guerit.* Or nous avons tousiours ces deux choses à observer: l'une c'est, que nous serons retenus en crainte, en cognoissant (comme i'ay desia dit) combien la maiesté de Dieu est terrible: comme aussi l'Apostre en traitte en ce dixiesme chapitre des Hebrieux que nous avons allegué: cela nous fait cheminer en solicitude. Car nous ne sommes point si hardis à offenser Dieu, nous ne prenons pas une telle licence comme font ceux qui se iettent à l'estourdie: mais cependant si nous avons failli, et que Dieu nous advertisse de nos fautes, alors nous avons besoin de recourir à sa bonté infinie, et de nous asseurer quoy qu'il en soit, que nous obtiendrons pardon de nos offenses. Vray est de prime face, que ces deux choses semblent estre repugnantes: *Que Dieu tue, et puis qu'il vivifie: et puis qu'il face la playe, et qu'il la guerisse.* Car il ne semble point que Dieu face office de medecin envers nous, quand nous sommes comme trespassez et mis au sepulchre: et ne semble point que cela soit propre à sa nature, de nous mettre à mort, et de nous affliger: mais comme i'ay desia dit, il faut qu'il face l'un et l'autre: et aussi que nous le sentions de nostre costé. Car cependant que les hommes se dispensent à mal faire, il est besoin que Dieu les tienne en bride, et qu'il leur monstre qu'il est leur iuge. Au reste, que les povres pecheurs s'humilient, qu'estans angoissez ils retournent à Dieu pour obtenir pardon de luy: alors il sera prest et appareillé d'oublier toutes leurs offenses, et ne leur monstrera sinon toute douceur et amitié: bref ces deux choses que Moyse note ici sont bien à considerer, que Dieu use de rigueur envers ceux qui se donnent trop de liberté à mal faire, et puis qu'il a sa bonté toute preste, pour en user envers ceux qui retournent à luy en repentance. Et voila comme nous avons aussi à noter combien Dieu est bon et pitoyable: et puis à l'opposite nous avons à cognoistre sa rigueur et severité. En somme, toutes fois et quantes que nous sommes sollicitez à mal, que les meschantes concupiscences de nostre chair nous chatouillent et nous induisent à pecher, que le iugement de Dieu nous vienne devant les yeux, et que nous soyons esmeus de crainte, et que nous soyons retenus, quand nous serons induits à mal: d'autre costé, quand par infirmité nous serons trebuschez, que nous ne craignions point de retourner à nostre Dieu, que nous ne pensions point qu'il nous ait reiettez du tout: encores que sa main nous soit rude, et qu'il nous afflige, comme s'il vouloit user d'ire et de vengeance contre nous, que cela ne nous recule point: mais que nous cognoissions, puis qu'il a fait la playe, il se presente de la guerir, moyennant que nous cerchions le remede. Or le moyen de le cercher a esté declaré ci dessus. Voila donc comme nous avons à prattiquer ceste doctrine de Moyse, quand il dit, que Dieu apres avoir mis à mort, vivifie. Et cependant qu'il nous souvienne aussi que Dieu ne se ioue point ainsi des hommes, comme ont imaginé les Payens, ainsi que si on avoit une plotte qu'on tournast de costé et d'autre: mais la raison est toute patente pourquoy Dieu occit et met au sepulchre devant que restaurer en vie,

c'est à cause que nous ne pouvons de nostre bon gré nous renger à luy, iusques à ce qu'il nous ait dontez, et mesmes que nous avons les bouillons de nos cupiditez qui nous transportent, nous sommes si aveuglez, que nous ne pouvons pas apprehender combien le iugement de Dieu est terrible, iusques à ce qu'il nous l'ait fait sentir par effect. Nous avons donc besoin que nostre Seigneur nous mette comme à la mort, afin de nous faire gouster la vie qu'il donne à ceux qui retournent à luy. Et voila pourquoy il adiouste, *que nul ne pourra delivrer de sa main*. Car nous savons comme les hommes se font tousiours accroire qu'ils eschapperont de la main de Dieu, et que mesmes si tost qu'il les afflige, ils cerchent leurs subterfuges: et s'ils ont quelque petit allegement, ils s'endorment là dessus: et cela est comme despitter Dieu. Afin donc que nous venions droit à luy, soit que nous ayons offensé, soit que nous soyons tentez à mal: que tousiours nous sachions qu'il n'y a nulle delivrance, et qu'il faut que nous rendions conte devant luy, iusques à ce que de sa bonté infinie il nous ait receus, et qu'il se soit reconcilié avec nous. Voila donc ce qui nous induira à venir à Dieu, quand nous aurons ceste conclusion bien arrestee en nous, que nous ne gagnerons rien avec nos discours, quand nous cercherons des eschappatoires ça et là, que ce ne sera qu'abus et tromperie. Quand nous aurons bien cogneu cela, alors nous serons incitez de nous renger à Dieu: ce sera aussi pour nous tenir en sa crainte, et pour luy demander pardon de nos fautes, quand nous y serons adonnez. Au reste nous devons bien poiser les mots de Moyse, quand il dit: *Ce suis-ie, ce suis-ie moy qui suis l'Eternel et n'y a point d'autre Dieu*. Car par cela nous voyons combien il est difficile de retenir les hommes en la cognoissance d'un vray Dieu, pource qu'ils se destournent tousiours apres leurs folles imaginations. Car de nature nous sommes enclins à nous bastir des idoles, et nous corrompre en superstitions, tellement que tousiours le mensonge dominera plustost en nous que la verité: on s'esbahit comme il y a tant d'erreurs au monde: mais qu'on regarde quelle boutique c'est que nostre cerveau, et ce qu'il peut forger et produire, et il est certain que là on trouvera que nous ne cessons de tousiours bastir beaucoup de mensonges et de tromperies, qui sont pour nous desbaucher, et nous divertir de la pure verité de Dieu. Et ainsi, pource que les hommes sont du tout enclins, voire adonnez à mensonge, voila pourquoy Dieu conferme tant plus ce propos, *que c'est luy, c'est luy, et qu'il n'y en a point d'autre*, qu'il faut que l'on s'arreste là du tout. Or voyant cela, qu'un chacun de nous sache qu'il est besoin de se tenir comme par force en la pure simplicité de la parolle de Dieu, ou autrement que nous serons gagnez par les illusions de Satan, et qu'il nous aura tantost transportez ça et là. Et cependant si nous voyons le monde estre en beaucoup de confusions, et que tous soyent occupez en des opinions fausses et meschantes, que nous ne soyons point par trop troublez d'un tel scandale. Et pourquoy? Nous voyons qu'il n'y a rien plus difficile que de retenir les hommes en la pure cognoissance de Dieu. Or il adiouste quant et quant: *Pour certain ie leveray ma main au ciel, et diray: Ie suis vivant: qu'ayant aiguisé le trenchant de mon glaive, ayant apprehendé le iugement en la main, ie feray une telle vengeance, que le sang decoulera par tout*, qu'il faudra que tous mes ennemis alors respondent, et que d'un bout iusques à l'autre ie n'espargneray rien. Or ici Dieu conferme encores mieux ce qu'il a desia declaré par ci devant, et le conferme par serment. Car ce mot de *lever la main au ciel*, c'est à dire, iurer: non pas que Dieu puisse lever la main à la façon des hommes: car outre ce qu'il n'a point de main, il n'y a rien plus haut que sa maiesté: mais c'est une figure prinse de la façon des hommes, et nous savons que cela est assez commun en l'Escriture saincte: d'autant que nous ne comprenons pas Dieu tel qu'il est, mais que c'est une chose infinie pour nous, il faut qu'il s'accommode à nostre rudesse. Ainsi en ce passage il dit: *Qu'il levera la main*, c'est à dire, qu'il iurera. Au reste, il n'est pas besoin que Dieu iure. Car ce que nous avons les sermens entre nous, c'est à cause de nostre malice, et qu'il y a tant de finesses, tant d'astuces entre les hommes que c'est pitié, ils varient, ils sont pleins de legereté et inconstance, il est difficile de les amener à droicture: pour ceste cause donc, et puis que nous sommes ainsi adonnez à fraudes, il faut que le iurement soit adiousté. Mais quand Dieu iure, c'est pour nostre infirmité: voire mesme en ceci nous voyons bien à nous accuser quand nous contraignons Dieu à faire serment, car il n'y a rien qui luy soit plus propre que sa verité: et s'il ne l'a, il ne sera point Dieu. Puis donc qu'il est la verité infallible, quand il parle, si nous sommes encores en doute, nous enquerans s'il est ainsi, ou non: y a-il blaspheme plus execrable que de revoquer ainsi en dispute la verité de Dieu? N'est-ce point autant comme si nous voulions aneantir son essence? Or tant y a que si Dieu parle, nous voyons comme les hommes sont en branle. Car s'il nous menace, nous n'en tenons conte. Si nous estions bien persuadez, que tout ce qui procede de la bouche de Dieu est une certitude telle, qu'il ne faut point qu'il y ait de replique à l'encontre: si donc nous estions bien asseurez de cela, il est certain que nous tremble-

rions, et serions confus du premier coup, quand il nous menace. Or nous savons la dureté qui y est. Au reste, si nostre Seigneur nous promettant de nous estre propice quand nous aurons failli, que de nous traittor comme ses enfans, s'il nous appelle à l'esperance de salut immortel: nous sommes enveloppez en ce monde, qu'il ne faut rien pour nous retenir, et mesprisons les biens inestimables que Dieu nous offre. Nous voyons bien donc comme les hommes ne font pas cest honneur à Dieu de le reputer fidelle: car ils se tiendroyent du tout à sa parolle, ils seroyent touchez au vif, voire qu'ils trembleroyent devant ses menaces, ils prendroyent toute leur ioye et contentement en ses promesses. Voila pourquoy il faut que Dieu ratifie sa parolle avec serment, et qu'il la conferme. Or en cela, comme i'ay dit, nous devons bien nous accuser, voyans qu'il faut que Dieu se submette à une telle condition, qu'il s'abbaisse, comme s'il estoit une creature mortelle, afin de nous pouvoir gagner: et que nous n'extravaguions plus, mais que nous prenions une bonne resolution que c'est à bon escient qu'il parle. Quand donc il faut que nostre Seigneur se conforme ainsi à nous, en cela voyons-nous nostre malice et perversité. Or tant y a que Dieu encores nous supporte en cest endroict: mais quand il iure, que ce nous soit autant comme si nous voyions le ciel et la terre estre esmeus, si nous voyons un changement de nature, comme si le soleil estoit obscurci, que toutes les estoilles perdissent leur clarté: si nous ne sommes touchez des sermens que Dieu fait en telle sorte, il est certain que le Diable nous a comme ensorcelez, nous sommes non seulement stupides, mais il faut que nous soyons comme des monstres espouvantables. Faisons donc valoir les sermens que nous lisons en l'Escriture saincte. Et quand Dieu iure qu'il fera vengeance de ses ennemis, que cela nous estonne, comme si desia nous voyions sa vengeance et son ire qui se monstrast avec effect, si nous le voyons prest et appareillé pour executer ce qu'il prononce de sa bouche: et quand il iure qu'il nous sera amiable, et qu'il nous recognoistra pour ses enfans, et qu'il conferme l'heritage celeste qu'il nous a promis avec serment: quand donc il fait toutes ces choses, ne faut-il point que nous soyons asseurez pour resister à toutes tentations? combien que Satan et la chair nous sollicitent à desfiance, que toutesfois nous prenions ce bouclier à l'opposite: Non, puis que Dieu a iuré, que nous luy facions cest iniure et outrage de revoquer encores en doute sa parolle? ia n'advienne. Voila donc ce que nous avons à retenir en ce passage, quand Dieu dit qu'il levera la main au ciel, et qu'il dira: Ie suis vivant. Or il iure par soy-mesmes, comme aussi l'Apostre le touche au 6. chapitre des Hebrieux. Quand nous iurons, nous appellons Dieu en tesmoin, à ce qu'il soit nostre iuge si nous mentons: mais il n'est pas ainsi de Dieu, il ne trouvera point plus grand que luy pour iurer. Il dit donc qu'il est vivant: comme s'il disoit: Non, quiconques ne se tiendra à la sentence que ie prononce maintenant, il derogue à ma gloire, tout ainsi que s'il me vouloit aneantir, et qu'il declarast que ie ne suis plus Dieu. Or s'il est vray que ie soye Dieu, il faut que cela soit cogneu en l'execution de ce que ie di maintenant: que ie suis content qu'on ne m'estime plus qu'une idole, et une chose morte, sinon qu'on trouve que ce que i'ay dit est la verité. Quand Dieu parle en telle sorte, les cheveux ne nous doyvent-ils pas dresser en la teste, quand sa parolle ne nous sera toute certaine? Et ainsi maintenant nous voyons encores ce que i'ay dit estre mieux confermé, c'est assavoir qu'il n'est plus question de replique, quand Dieu a parlé, et qu'il nous faut avoir la chose pour toute resolue, comme si desia nous en voyions l'effect devant nos yeux. Or regardons maintenant à quoy Dieu pretend: Car il est certain qu'il ne iure pas sinon pour nostre salut. Ce n'est point à cause de soy, il n'y a ni profit ni dommage: mais il regarde à nous. Et qu'ainsi soit, il dit: *Qu'il aiguisera le trenchant de son espee, que ce sera comme un glaive flamboyant, qu'il apprehendera le iugement en main:* c'est à dire, qu'il tiendra ses assisses pour se monstrer iuge du monde, et qu'alors il faudra que tous ses ennemis soyent desconfits, que tous ses adversaires soyent aneantis. Or quand Dieu parle ici du trenchant d'espee, n'imaginons point qu'il use de glaive materiel: car cela ne luy peut convenir: mais nous savons qu'il a toutes especes de punitions pour chastier les hommes, voire selon que bon luy semble. Car de faict toutes les espees de ce monde sont pour executer ce que Dieu aura ordonné. Quand il y aura guerre, les princes auront beau assembler grosses armees, si faut-il que Dieu domine par dessus. Quand donc il y aura cinquante mille hommes armez d'un costé, quarante mille de l'autre, ne pensons pas que Dieu dorme cependant au ciel: car tout cela est à sa soulde: et combien que les deux armees soyent contraires, si est-ce qu'un coup ne se ruera point qu'il ne soit disposé de la main de Dieu. Autant en est-il des pestes, des famines, et choses semblables: bref toutes les afflictions de ce monde ce sont autant de glaives de Dieu. Et voila comme il est dit que Dieu aiguisera le trenchant de son espee, c'est à dire, qu'il desployera ses chastimens, lesquels il a en main. Or s'il dissimule pour un temps, quand il voudra user de patience, il semblera qu'il ne prenne point garde aux fautes qui se commettent ici bas. Or ce n'est pas à dire

que tout ne soit enregistré devant luy: ce n'est pas à dire aussi qu'il ait oublié son office, assavoir, que sa vertu soit oisive: mais il a toutes especes de punitions, lesquelles il saura bien desployer, quand il sera expedient d'exercer vengeance. Voila donc en quelle sorte il est dit que Dieu desgaine son glaive. Or l'application de ceste doctrine nous en donnera encores une intelligence plus facile. Regardons à quel propos ceci est dit: c'est d'autant qu'il nous semble, quand Dieu du premier coup ne punit point les meschans, qu'il laisse les choses aller à l'adventure: et voila dont nous sommes troublez. Quand nous sommes iniustement affligez du costé des hommes, que nous voyons l'Eglise de Dieu souffrir beaucoup d'opprobres et molestes: Et comment? à quoy est-ce que Dieu pense? n'a-il point pitié de ses enfans? nous sommes ici tourmentez iusques au bout, et cependant il ne fait semblant de rien: et la cruauté des hommes sera-elle tousiours ainsi desbordee? faut il qu'il lasche la bride aux meschans, tellement que nous soyons tousiours exposez en proye? Voila les complaintes qui se font, quand Dieu du premier coup ne punit pas les outrages qui se font contre les siens. Pour ceste cause il est dit, qu'il *aiguisera son glaive, et qu'il apprehendera iugement*, comme s'il nous vouloit tenir en patience, pour dire: Mes amis, ne vous troublez point, que vous n'ayez point des appetis hastifs et desordonnez: car cela n'est point pour vous oublier: combien que ie permette aux meschans de faire beaucoup de choses excessives, ce n'est pas que ie ne regarde à vous, que ie ne veille pour le salut de mon Eglise, que ie n'aye pitié de ceux qui souffrent, et qui sont ainsi molestez: mais i'ay mes temps opportuns, lesquels ie dispose: attendez donc: car les meschans seront tout esbahis que i'aguiseray mon glaive pour leur faire la guerre: ne craignez point: car encores que vous ne voyez point cela du premier coup, si est-ce que ie ne faudray pas à me monstrer vostre protecteur et garent de vostre vie. Nous voyons donc maintenant en somme, que tout ceci se rapporte à nostre infirmité, selon que nous sommes agitez de tentations, quand il nous semble que Dieu ne pense plus à nous, qu'il a le dos tourné, qu'il est endormi au ciel: quand donc tout cela sera, ne laissez point (dit-il) d'estre patiens et paisibles, tenez-vous coys iusques à tant que ie desgaine mon glaive: car cela se fera. Et pour ceste cause il adiouste: *Qu'il apprehendera en main le iugement.* Nous savons que ce sont choses inseparables, que la maiesté de Dieu et sa iustice. Puis qu'ainsi est donc concluons hardiment qu'il est iuge du monde: voire, et si cela nous est caché, que nous ne voyons nul signe ni apparence, que toutesfois nous ne laissions pas de tousiours dire: Et quoy? Est-il possible que Dieu renonce à soy-mesme, luy qui est immuable? Il faut donc que nous le tenions pour nostre iuge, sachans qu'encores qu'il se tienne caché, que neantmoins il monstrera qu'il a tout veu, que tout luy a esté manifesté, et qu'il n'a point changé de propos. Voila donc comme nous avons à prattiquer ceste doctrine, voire du temps que nostre Seigneur souffre que nous soyons comme foulez au pied par les meschans, que toute l'Eglise mesmes soit cruellement traittee, et que tout soit confus ici bas: que nous ne laissions pas d'esperer, et de tousiours nous remettre en la protection de nostre Dieu, puis qu'ainsi est qu'il a iuré, que non seulement il a prononcé le mot, mais qu'il l'a ratifié par serment solennel qu'il fera la iustice de ses ennemis, et que l'execution sera si terrible qu'il y aura une desconfiture entiere, et que tout sera rempli de sang. Or il n'y a nulle doute qu'ici Moyse ne vueille tousiours confermer les fidelles en l'esperance qu'ils doyvent avoir de la bonté de Dieu, encores qu'on les estime estre comme abysmez. Et il continue le propos qu'il avoit tenu par ci devant, c'est que Dieu en la fin se repentira sur ses serviteurs. Combien qu'il commence par ce bout-la, que cependant que les meschans feront grand' chere, qu'ils seront en leurs delices, qu'ils feront leurs triomphes: Dieu dit qu'il iugera son peuple, et qu'il faudra que ceux qui sont ses enfans et domestiques, que ceux-la endurent, d'autant qu'il les redresse quand ils auront failli. Or il sembleroit que leur condition fust pire beaucoup que celle de ceux qui sont du tout estranges de Dieu, et qui n'ont nulle accointance avec luy. Voila pourquoy Moyse a adiousté: Non, en la fin Dieu moderera sa rigueur envers vous, et ne soyez point faschez, quand vous verrez les mondains estre espargnez de luy, et qu'ils se bagneront en leurs voluptez, et qu'il semblera que tout leur soit licite. Si vostre Dieu cependant vous afflige, que vous ne trouviez point cela estrange: car il faut qu'il ait un soin special de ses enfans, et qu'il les chastie, puis qu'il les a adoptez. Et quant à vos ennemis, cognoissez qu'ils viendront à leur tour: et voici Dieu qui vous en asseure, lequel ne parle pas simplement, mais il iure: tenez-vous donc asseurez de cela. Et ainsi au milieu de nos afflictions que nous soyons soustenus de ceste doctrine. Car ce nous sera un ferme appuy, quand nous la ferons valloir comme elle le merite, et comme aussi Dieu l'a entendu. Maintenant nous voyons la condition des fidelles estre plus que miserable, et en general et en privé: car beaucoup endurent ou provretez ou opprobres en ce monde, qu'il semble qu'ils soyent comme reiettez du tout, et que Dieu les desdaigne, selon qu'ils sont contemptibles quant au monde: voila ceux qui chemi-

nent en pure simplicité devant Dieu, qui aimeront iustice et droicture, ils ne voudroyent frauder ne faire tort à personne, qui ne laisseront pas toutesfois d'avoir faim et soif, et ne sauront de quel costé se tourner, il auront beaucoup de tentations et de troubles: or ils pourroyent estre solicitez à desespoir, sinon que Dieu les retinst, leur remonstrant qu'ils ont besoin d'estre ainsi chastiez et admonnestez de leurs pechez. Apres, ils verront les meschans, les contempteurs de Dieu, qui s'esgayent et se desbordent, et cependant n'y a nul chastiment ni correction, il semble qu'il soyent exemptez par privilege de tout mal, comme il est dit au Pseaume 73. Voila une tentation bien dure. Nous voyons en general comme la povre Eglise de Dieu est comme une brebis au milieu de plusieurs loups: car la puissance de nos ennemis est telle, qu'ils nous auroyent incontinent engloutis: et nous voyons qu'il n'y a nulle resistance en nous, que nous sommes tous dissipez. Quand donc nous voyons de telles choses, est-il possible de consister une minute de temps, sinon que nous eussions nostre refuge à ceste doctrine, c'est assavoir que Dieu afflige les siens, et qu'il commence par eux, pource qu'il faut qu'il ait le soin de sa maison? mais cependant que les meschans n'en auront point meilleur marché, et que s'il les supporte auiourd'huy, que ce n'est pas à dire que leur condition soit meilleure que la nostre. Il nous faut donc attendre en patience, iusques à ce que Dieu prenne le glaive au poing, qu'il tienne ses assises, et que nous luy remettions le tout, voire et que cependant nous soyons en silence, et que nous ne murmurions point à l'encontre de luy: que les corrections que nous endurerons ne nous despitent pas en telle sorte, que nous iouyons à la desesperee, comme on dit. Voila donc combien ceste doctrine nous est profitable, moyennant que nous la puissions appliquer à nostre instruction. Or il est dit quant et quant: *Que Dieu rendra la pareille à ses ennemis, il rendra le salaire à ceux qui le hayent, il enyvrera ses flesches de sang,* et fera un tel massacre que tout sera desconfit. Or quand il parle ainsi, c'est pour nous rendre son iugement tant plus espouvantable, pource que nous sommes tardifs et pesans, comme i'ay desia touché, quand les parolles ne nous esmeuvent gueres. Voila pourquoy nostre Seigneur met ici une vehemence, afin que nous soyons esveillez, et que nous attribuons à sa iustice l'honneur qui luy appartient: et comme i'ay desia dit, que ce soit autant comme si nous voyions le ciel et la terre estre esmeus. Car voila aussi comme il en parle par son Prophete Aggee: et l'Apostre nous monstrant la maiesté de l'Evangile, allegue ce passage-la, que toutes fois et quantes que nous oyons ceste voix resonner, qu'il faut que cela nous vienne en memoire, que Dieu veut estre ouy et cogneu, et haut et bas. Or il est certain que le S. Esprit n'useroit point d'un tel langage sans nostre stupidité. Accusons-nous donc quand nous voyons que nostre Seigneur met ici tant de figures, tant de comparaisons: cognoissons que c'est d'autant que nostre nature est comme brutale, et qu'il faut qu'il nous masche les choses, afin que nous y prenions quelque goust, et que nous en soyons touchez: mais tant y a qu'il nous faut tousiours regarder à la fin et à l'intention où ceste doctrine se rapporte. Or notamment nostre Seigneur dit: *Que c'est à cause de l'occision, et à cause des captifs.* Par cela il signifie que la vengeance dont il parle, sera pour le salut de son Eglise: non pas pour tous ceux qui ont porté le tiltre de fidelles, car nous savons qu'il y en a beaucoup qui se vantent du nom de Dieu à fausses enseignes, et ce n'est qu'à leur double condamnation. Nous savons que la paille sera meslee parmi le bon grain: les meschans s'enveloppent parmi les bons. Or ceux qui abusent ainsi faussement du nom de Dieu, qu'ils n'attendent pas que leur hypocrisie leur serve de rien: car plustost elle leur sera vendue bien chere. Ceux donc qui prendront le nom de fidelles, ne seront pas tousiours advouez devant Dieu: qu'il les marquera pour ceux qui ont falsifié sa verité. Mais nostre Seigneur console ici ceux qui ne sont point trop incorrigibles: et encores qu'ils ayent offensé, si estce qu'ils retournent à luy, qu'en gemissant de leurs pechez ils s'humilient, et demandent d'estre reformez par sa main et par son sainct Esprit. Ceux donc qui sont ainsi dontez, ont besoin que Dieu les console: comme nous voyons aussi que nostre Seigneur Iesus Christ s'adresse à ceux-la: Venez à moy vous tous qui estes chargez, et qui travaillez, et ie vous soulageray, et vous trouverez repos en vos ames. Ainsi en ce passage nostre Seigneur a regard à ceux qui pouvoyent estre abysmez en desespoir, sinon qu'il leur donnast quelque goust de sa bonté pour les redresser. Et voila pourquoy il dit, que combien que pour un temps il se soit monstré si aspre contre son Eglise, toutesfois qu'il n'a point aboli son alliance qu'il avoit establie avec son serviteur Abraham, et que derechef il monstrera que le peuple qu'il a esleu et adopté est sien: et que puis qu'il en est le protecteur, qu'il accomplira ce qu'il a dit: Ie seray ami de tes amis et ennemi de tes ennemis. Voila donc en somme à quoy Moyse a regardé. Or puis qu'ainsi est, apprenons de nous armer de ceste doctrine: toutes fois et quantes que nos ennemis seront comme bestes sauvages, voire en leur rage enflammee, que de nostre costé nous sachions que nostre Dieu a assez de puissance pour nous maintenir: et s'il ne

le fait du premier coup, c'est pour esprouver nostre patience, et pour nous faire surmonter toutes tentations: que nous apprenions de passer plus outre, mesmes quand il nous voudra mener iusques à la mort, que nous sachions que c'est pour nous donner une meilleure vie. Et ainsi, que nous marchions tousiours là où il luy plaira de nous conduire: mais quoy qu'il en soit que nous ne portions point d'envie à nos adversaires, combien que maintenant ils exercent ainsi leur furie contre nous: et que nous soyons tous persuadez qu'en la fin il faudra qu'ils viennent à conte, et que Dieu declare alors combien nostre salut luy a esté cher: et quand il nous a semblé qu'il nous eust mis en oubli, et qu'il nous eust là laissé à l'abandon, qu'il nous a tousiours tenus de son troupeau. Dieu donc monstrera qu'il nous a tousiours eu en sa protection: mais cependant que nous demeurions coys, et que nous ne soyons point tellement abbatus de nos tentations, que nous perdions l'esperance de nostre salut, et que nous quittions les promesses qui nous en sont donnees. Ainsi maintenant nous voyons l'intention de Moyse, nous voyons aussi de combien ceste doctrine nous profite, quand nous la saurons bien appliquer à nostre usage. Pour conclusion il est dit: *Peuples* (ou nations) *louez le peuple de Dieu*. Or Moyse adresse ici son propos à tous incredules et Payens, afin que l'exhortation qu'il a couchee ci dessus, ait plus de vigueur. Iusques ici il avoit parlé aux fidelles, et à ceux aussi qui ont les aureilles pour ouir Dieu, et à ceux qu'il appelle en son eschole: mais pource qu'il y a tant de troubles en nous et de scrupules que c'est pitié, Moyse a voulu donner encores un moyen pour nous mieux confermer, c'est qu'il dit: Regardez mes amis, voici vostre Dieu qui nous console au milieu des chastimens qu'il vous envoye: combien que vous l'ayez offensé, et que vous soyez dignes qu'il use de rigueur extreme envers vous, et qu'il n'amoindrisse point ses chastimens: tant y a encores que pour vous monstrer qu'il ne veut point que vous perissiez, et que vous le sentiez seulement pour iuge, encores il vous declare qu'il aura pitié de vous, et qu'il se repentira de vous avoir ainsi affligez, pour retirer sa main. Or si vous ne croyez ceci, il faudra neantmoins que les incredules le sentent, combien qu'ils soyent destituez de raison, qu'il n'y ait point une goutte de clarté en eux, qu'ils soyent abrutis comme bestes brutes, qui iamais n'ayent ouy parler du Dieu vivant: si est-ce qu'il faudra encores qu'ils sentent ceci, et que l'experience soit telle, qu'ils seront contreints de dire: Bienheureux est le peuple duquel Dieu se declare estre pere et Sauveur, qu'il faudra que ceux-la vous benissent. Or quand les muets peuvent parler, que les aveugles voyent, que les sourds oyent, faudra-il que ceux qui ont esté illuminez par la parolle de Dieu, et ausquels il a donné la langue pour magnifier son nom, que ce ceux-la voyent, et qu'ils n'apperçoyvent rien? quelle excuse y aura-il? Maintenant donc nous voyons pourquoy Moyse apres avoir exhorté les fidelles à repentance, leur avoir monstré que Dieu aura pitié d'eux, et qu'il usera de misericorde, apres les avoir corrigez de leurs fautes et offenses, convertit son propos à ceux qui estoyent aveugles, qui n'avoyent cognoissance ne goust de la verité, qu'il parle aux Payens, afin que nous soyons tant mieux touchez comment c'est que Dieu nous fait sentir sa bonté, et comment nous en avons l'experience, selon qu'il seelle mesmes cela en nos coeurs par son sainct Esprit, lequel est nommé l'arre et le seau de l'esperance de nostre salut: et celuy aussi qui nous fait apprehender tous les biens que nous recevons de la main de Dieu. Or maintenant si nous n'en cognoissons rien, et que les infidelles soyent contraints, quand ils verront que Dieu aura besongné d'une façon admirable, et qui n'estoit point accoustumee aux hommes: quand ils verront cela, s'ils sont contraints de dire: O encores n'est-il que d'estre du peuple de Dieu: et que sera-ce? ne faudra-il point que nous en ayons une cognoissance plus vive, et qui nous enflamme pour nous consoler en nos afflictions, afin que nous ne laissions pas d'invoquer nostre Dieu, qu'il nous retienne tousiours en son obeissance, et que nous ayons tousiours dequoy pour adoucir l'amertume de nos tristesses? Et de faict, ce qui est ici recité par Moyse nous est monstré en l'exemple de Balaam. Car voila un faux prophete, voila un ennemi de Dieu, qui a sa langue exposee en vente, qui ne demande pour fournir sa bource, que de convertir la verité en mensonge: et toutesfois comme si Dieu le tenoit à la torture, il est contraint de prononcer ceste voix: Que mon ame meure de la mort des iustes. Il parle là du peuple de Dieu: Qui es-tu Israel? qui est-ce qui pourra rien contre toy, puis que ton Dieu t'est propice? Qu'il faille qu'un seducteur, un suppost de Satan parle ainsi? Voire: car Dieu veut que sa volonté qu'il a desia testifiee par sa Loy, par sa parolle à son peuple, qu'elle soit cogneue, qu'elle soit encores confermee par la bouche de celuy qui en est ennemi manifeste. Il faut que Balaam parle ainsi, disant que la mort des Iuifs est plus desirable que la vie de tous les autres, d'autant que Dieu les a retenus pour son peuple. Ainsi donc maintenant notons bien, que quand Moyse dit: Vous gens, vous nations, louez le peuple de Dieu: c'est à dire, que vous monstriez que Dieu a besongné d'une telle sorte qu'il ne faut plus qu'on doute, que pour l'adoption qu'il a faite, quand il luy a pleu de choisir à soy la lignee

d'Abraham, il veut qu'on cognoisse qu'en cela il a desployé les thresors infinis de sa bonté. Et aussi il adiouste quant et quant *qu'il vengera le sang de ses serviteurs, il rendra la vengeance à ses ennemis, il sera propice à sa terre, et à son peuple.* Ici il y a trois choses en somme que nous toucherons en bref, et il suffira aussi pour la conclusion de ce Cantique. C'est en premier lieu que Dieu dit: *Qu'il vengera le sang de ses serviteurs.* Or sous ce mot il nous monstre que pour un temps nous pourrons bien estre affligez, tellement que nostre sang mesmes ne sera point espargné, soit que Dieu punisse les fautes que nous avons commises contre luy, soit qu'il vueille esprouver nostre patience. Voila dequoy nous sommes admonnestez: c'est quand il plaira à Dieu que nostre sang soit espandu, que cela ne nous soit point estrange, et que nous ne quittions point les promesses qu'il nous a faites, testifiant qu'il est nostre Dieu, et qu'il est protecteur de nostre vie: et que nous ne pensions point que ces promesses-la soyent abolies, encores que nostre Dieu permette que nous soyons ainsi cruellement traittez. Mais cependant attendons qu'il venge nostre sang: car alors il monstrera combien nostre vie luy est chere et precieuse. Voila quant au premier. Quant au second il est dit, *que Dieu rendra la pareille à ses ennemis*, afin que nous cognoissions que toute la felicité des meschans, des contempteurs de Dieu sera maudite, et qu'il ne nous leur en faut point porter d'envie. Quand donc nous verrons les ennemis de Dieu estre riches, estre à leur aise en ce monde, que nous les verrons iouir de toutes voluptez: laissons-les là, et que nous ne soyons point attirez à envie de nous mesler parmi eux. Et pourquoy? Que la vengeance de Dieu, laquelle est cachee auiourd'huy, nous vienne devant les yeux, et que nous la comprenions par foy: et qu'aussi il nous souvienne de ce qui est dit: Malheur sur vous qui riez: que vous plourerez. Puis donc qu'il faut que le ris des contempteurs de Dieu soit converti en tristesse, en pleurs et grincemens de dents, que nous aimons mieux et pleurer et gemir maintenant, afin que Dieu torche nos larmes, quand le temps sera venu, et qu'il les essuye. Voila pour le second poinct. Or pour le troisieme, c'est que nous sommes apprins et exhortez de nous reposer en ceste promesse, que Dieu iamais ne nous delaissera quoy qu'il en soit. Voire combien que nous l'ayons offensé en beaucoup de sortes, tant y a *qu'il nous sera tousiours propice.* Et pourquoy? *à cause que nous sommes son peuple.* Voila le fondement sur lequel il nous faut bastir, c'est qu'estans adoptez de Dieu au nombre de ses enfans, selon qu'il nous a acquis en nostre Seigneur Iesus Christ, et puis qu'il nous a entez en son corps, et puis que nous savons qu'il nous pardonne nos pechez, pource qu'il nous a lavez et nettoyez au sang de son Fils unique: que nous recourions tousiours à ceste promesse-la, que nostre Dieu nous sera propice. Il est vray que nous serons quelques fois si confus, que nous ne saurons que dire: mais tant y a qu'il nous faut esperer par dessus esperance, qu'encores que Dieu nous monstre beaucoup de signes de son ire, et que de tous costez nous soyons assaillis, que nous n'appercevions pas aucune issue, mais qu'il semble que nous soyons enclos iusques au profond des abysmes: que toutesfois nous ayons cest appuy, que Dieu sera propice à son peuple et à sa terre: que nous passions outre constamment, iusques à ce que Dieu nous ait monstré par effect ce qu'il nous a promis, comme il le declare ici.

LE DOUZIESME SERMON SUR LE CHAP. XXXII. V. 44–47.

DU IEUDI 18E DE IUIN 1556.

Nous avons traitté par ci devant, que ce n'estoit point chose fort gracieuse aux enfans d'Israel, d'ouyr ce qui est contenu en ce Cantique que nous avons exposé. Car là Dieu les accuse, que dés le commencement ils ont esté ingrats envers luy: combien qu'il ait desployé tous les thresors de sa bonté envers eux, qu'ils en ont abusé meschamment, ils luy ont esté desloyaux: et ce n'a pas esté pour un coup, mais qu'ils se sont en tout temps monstrez incorrigibles. Or cela pouvoit bien les fascher, mais si a-il fallu que Moyse leur declairast la volonté de Dieu. Et ainsi, nous voyons que ceux qui sont ordonnez pour enseigner le peuple, ne doivent point applaudir ni gratifier: comme aussi S. Paul advertit que les hommes auront les aureilles chatouilleuses, qu'ils ne demanderont sinon qu'on les repaisse de vent: mais il ne faut point que ceux que Dieu a constituez en l'office de pasteurs, s'accommodent à cela. Combien donc que nous voyons les hommes s'aigrir contre la parolle de Dieu, et aussi que ce qui nous est commandé de leur annoncer ne leur soit gueres agreable: si faut-il neantmoins que nous suyvions ce qui nous est ordonné, nous acquittant fidellement de nostre charge. Car si les hommes n'appettent d'estre redarguez, c'est leur profit neantmoins. Comme un malade fuira bien la medecine, mais si faut-il qu'il la reçoive: car c'est pour sa guerison. Et au reste, combien que le peuple d'Israel fust si revesche, si a-il neantmoins porté patiemment la doctrine qui luy estoit aspre et dure,

comme nous voyons. Et par cela nous sommes admonnestez, que si nous ne pouvons souffrir que Dieu nous condamne en nos vices, et qu'il nous reprenne aigrement quand nous l'avons merité, que nous sommes pires que ceux ausquels Dieu a parlé par ci devant. Or Dieu les nomme une generation maudite et perverse: que sera-ce donc de nous? Et ainsi, quand nous ne serons dociles pour nous ranger à Dieu de nostre bon gré, pour le moins quand nous aurons failli, ou bien qu'il cognoistra en nous une telle perversité que nous aurons besoin d'estre traittez asprement de luy, que nous portions cela en toute douceur et mansuetude. Voila donc quant à cest article, où il est recité que *Moyse a prononcé ou publié toutes les parolles de ce Cantique, le peuple oyant.* Or il y a encores, que par cela nous pouvons voir comme Dieu a parlé par la bouche de Moyse. Car il estoit impossible que ceste doctrine fust retenue, sinon qu'il y eust une maiesté de Dieu. Si un homme mortel eust ainsi traitté le peuple comme a fait Moyse, et qui ne fust point authorisé d'enhaut, il est certain que c'estoit pour esmouvoir une grande sedition contre luy. Il a donc fallu que Dieu declairast qu'il donnoit vertu à Moyse, et qu'il tinst le peuple en bride. Et cela a esté pour monstrer que la Loy n'estoit point forgee ici bas: mais que Dieu en estoit le vray autheur, et qu'il la faut recevoir en telle reverence comme procedante de luy. Voila encores ce que nous avons à retenir de ce passage. Or il adiouste l'exhortation apres avoir recité le Cantique. Il dit: *Mettez vostre coeur à toutes les parolles de ceste Loy.* Ici il monstre à quel propos et intention Dieu avoit voulu que ce Cantique fust publié: c'est assavoir que le peuple cogneust sa malice, en laquelle il avoit desia long temps demeuré, qu'il s'en reduist, et qu'il advisast de se desplaire en sa rebellion, et d'avoir le coeur amolli, pour cheminer en l'obeissance de Dieu. Et ceci nous appartient, nous en pouvons recueillir une regle generale: toutes fois et quantes que nostre Seigneur entre ainsi en contestation et en proces contre nous, et qu'il deschiffre nos vices, et qu'il monstre quelles corruptions il y a en nous, que c'est afin de nous attirer à repentance: qu'ayans cogneu quels nous sommes, nous soyons humiliez, et là dessus que nous soyons mieux apprestez à recevoir la parolle de Dieu: au lieu que nous estions endurcis et pleins de venin, que iamais on n'eust trouvé entree en nous, que nos coeurs soyent disposez et à l'ouyr, et à adiouster foy à ce qu'il nous dira, et luy estre obeissans en tout et par tout. Voila (di-ie) à quoy doivent servir toutes les reprehensions que Dieu fait, quand il nous exhorte, quand il nous picque: c'est pour nous rendre mieux disposez à escouter sa parolle, d'autant qu'il voit que de nature nous reculerions plustost que d'avancer. Cela est ici notamment declairé par Moyse, qu'apres avoir mis fin à ce Cantique: *Mettez vostre coeur*, dit-il, *à toutes les parolles de ceste Loy.* Or la façon de parler dont il use, signifie qu'on soit attentif. Et ce n'est point sans cause, comme desia il en a esté traitté par ci devant, qu'il esveille ainsi les hommes. Car nous voyons quelle nonchalance il y a en nous: encores que nous monstrions avoir quelque zele de profiter en l'eschole de Dieu, toutesfois si la doctrine se presche, il nous en eschappe non seulement la moitié, mais la plus part: que ceux qui auront le mieux profité, à grand' peine emporteront-ils la troisiesme partie: les autres quelque mot: bref nous sommes si vollages, que tousiours nos esprits se demenent ça et là, il n'y a point d'arrest pour nous appliquer du tout à la doctrine qui nous est annoncee au nom de Dieu. Or encores que nous ayons entendu ce qui nous sera dit, et que nous le puissions reciter, ce n'est pas que nos coeurs et nos affections y soyent adonnees. Quand donc nous en saurons parler, ne pensons point que ce soit assez: mais il faut que Dieu ait audience là dedans, et qu'un chacun de nous parle à soy, ruminant bien ce qu'il aura ouy, c'est à dire, le meditant en nostre privé, pour dire, il faut bien que ie note telle chose. Mais au lieu que nous devrions ainsi appliquer nostre estude à imprimer en nostre memoire ce qui nous aura esté enseigné au nom de Dieu, nous laissons escouler tout. Voyant donc un tel vice, d'autant plus devons-nous observer ce passage, où il est dit: *Mettez vostre coeur.* Comme si Moyse disoit, que la parolle de Dieu requiert une affection singuliere: que si nous voulons bien l'entendre, il ne faut pas que nous l'oyons comme ie ne say quoy qu'on nous dira: car c'est une sagesse qui surmonte tous nos sens. Il est question donc que l'homme s'efforce ici. Or à l'opposite nous voyons la froidure qui est en nous, que quand nous l'aurons un peu goustee, ce nous est tout un. Venons-nous donc pour ouyr la parolle de Dieu? lisons-nous en nostre privé? Que tousiours cest advertissement nous vienne au devant, c'est assavoir que la parolle de Dieu merite bien d'estre receue en telle reverence que nous eslevions nos esprits en haut, et que nous taschions et mettions peine de les despouiller de tout ce qui nous peut empescher que nous ne soyons là adonnez du tout. Voila ce que Moyse a entendu par ce mot *de mettre son coeur.* Or il ne dit point à une partie tant seulement, mais *à toutes les parolles de la Loy.* En quoy il signifie qu'il ne nous faut point faire tel partage avec Dieu, que nous retenions un mot comme en passant, et que le reste nous eschappe: mais en tout et par tout il faut que nous mettions peine

d'estre enseignez en tout ce que nostre Seigneur cognoist nous estre utile pour nostre salut. Car il est certain que iamais il n'est sorti un mot superflu de la bouche de Dieu. Ne pensons point que Dieu ait eu un langage semblable aux hommes, lesquels pour venir à une bonne sentence usent de beaucoup de circuits, et qu'il y aura du meslinge: que s'il y a une bonne sentence recitee, il en faudra laisser passer trois ou quatre. Or Dieu, comme desia nous avons dit, a tellement parlé, que iusques au dernier bout tout est profitable. Et ainsi, ce n'est point sans cause que Moyse exhorte ici le peuple d'Israel de mettre son coeur à toutes les parolles. Il est vray que iamais nous en pourrons avoir une plaine intelligence de la parolle de Dieu, et ce sera beaucoup fait, quand nous en aurons cogneu une partie: et nous oyons aussi ce que dit sainct Paul, lequel se comprend au nombre de ceux-la qui voyent et cognoissent en partie tant seulement, iusques à ce que nous contemplions face à face la gloire de Dieu: mais si faut-il que nous recevions le tout, voire pour nous rendre obeissans à Dieu sans exception: qu'en tout ce qu'il nous dira nous soyons paisibles. Que donc nous ne facions point comme beaucoup de gens, lesquels reçoivent la parolle de Dieu seulement quand elle leur vient à gré, et puis du reste ils le laissent là: il y en a d'autres qui s'amusent à quelque poinct, pource que leur esprit tend là: et de tout le reste il leur semble qu'il ne leur appartient en rien: mais prions Dieu qu'il nous face la grace, quand nous aurons cogneu une partie de sa volonté, que tousiours nous croissions en intelligence de plus en plus, et que nous sachions que toute l'Escriture est utile, comme S. Paul en parle. Car il ne dit point que nous trouverons qu'il y a dequoy en l'Escriture pour nous edifier: mais il dit qu'elle est utile du tout, qu'il n'y a point seulement là ie ne say quoy qui nous soit profitable: mais quand nous aurons commencé, si nous espluchons tout ce que nostre Seigneur declare là, nous trouverons que rien n'y est mis sans cause, que Dieu a eu tousiours quelque esgard de nous donner une bonne instruction, en tout ce qu'il a dit. Voila donc à quel propos Moyse exhorte le peuple de mettre son coeur à toutes ces parolles ici. Or maintenant si nous regardons combien il y a de distractions, qui seroyent pour nous desbaucher, voire pour nous retarder que nous ne profitions en la parolle de Dieu, cela nous devra bien enseigner davantage combien il nous faut efforcer à nous tenir coys et paisibles, à ce que nostre Seigneur soit escouté, et qu'aussi nous entendions ce qui luy plaist nous enseigner. Mais nous sommes bien loin d'une telle perfection. Car un homme à grand' peine saura-il demeurer ferme une minute de temps, qu'il ne luy vienne quelque phantasie en la teste pour le divertir: en une heure il nous en viendra cent: et en un iour combien plus? et quelque fois mesmes les imaginations frivolles que nous concevons nous transportent tellement, que nous ne savons où nous en sommes. Or voici nostre Dieu qui nous vouloit asseurer de ce qu'il dit, il y a un tel contract passé entre luy et nous, qu'il ne nous est point difficile de l'escouter: que si nous luy voulons prester l'aureille, nous trouverons que sa doctrine ne nous sera point inutile. Et cela ne nous doit-il point inciter à batailler contre toutes telles imaginations qui nous troublent l'esprit, et qui nous l'esgarent? Et ainsi, nous voyons combien ceste exhortation ici doit avoir lieu en nous, attendu que nous avons un esprit si vollage et si leger, comme l'experience le monstre. Or apres cela Moyse dit, *que le peuple commande à ses enfans*. Enquoy il est monstré que ce n'est point assez que chacun profite pour soy en l'eschole de Dieu: mais quand nous aurons esté enseignez, nous devons tascher d'amener les autres au bon chemin de salut. Et sur tout quand Dieu nous a commis la charge de ceux qui ont faute de doctrine et d'instruction: comme les peres et meres auront à rendre conte de leurs enfans, pource que Dieu les donne à ceste condition-la, qu'ils soyent nourris en sa crainte: les maistres et les maistresses auront aussi à rendre conte de leurs serviteurs et chambrieres: que s'ils les laissent ainsi comme la bride sur le col, qu'ils ne pensent point que nostre Seigneur laisse une telle nonchalance impunie. Que donc nous soyons advertis par ce passage, que ceux qui ont des enfans doivent avoir le soin de les enseigner, et que s'ils veulent estre reputez enfans de Dieu, qu'ils facent que Dieu soit cogneu pere de toute leur race. Et pareillement si quelques uns ont serviteurs et chambrieres, qu'ils sachent que leur maison doit estre tellement dediee au service de Dieu, qu'il ait toute maistrise souveraine. Voila donc quant à ceux qui nous sont commis en charge comme nous y devons travailler. Car d'autant plus que nous voyons le monde defaillir en cest endroict, nous devons estre tant plus incitez à faire nostre devoir: car ce ne nous sera point excuse que le vice soit commun, ce sera plustost une griefve condamnation sur nous, d'autant que les uns desbauchent les autres, et les empirent. Ainsi donc apprenons d'avoir ce zele qui nous est ici commandé, c'est assavoir qu'apres que Dieu nous aura fait la grace de nous attirer à la cognoissance de sa verité, que nous sachions qu'il nous faut mettre peine que tous en soyent faits participans, et qu'apres nostre trespas la parolle de Dieu ait tousiours son cours, qu'elle ne soit point ensevelie avec nous. Car nous sommes

creatures mortelles quant à ce monde, nous ne faisons que passer, voire et bien viste. Or nous savons que la verité de Dieu est permanente: il faut donc qu'apres que nous serons decedez de ce monde, que la parolle de Dieu demeure, et qu'elle soit cogneue, et que de main en main elle soit tousiours receue des hommes. Et ceux qui ont quelque charge, doivent sur tout s'appliquer à ceci: comme nous voyons aussi que S. Pierre en parle: Ie feray, dit-il, que vous ayez memoire de ma doctrine apres que Dieu m'aura retiré d'avec vous: combien que ie ne vive plus ici pour parler de bouche, si est-ce que ie doy, pour m'acquitter de mon office, faire tellement que quand i'auray la bouche close, et que ie ne converseray plus ici bas pour vous enseigner: toutesfois que la doctrine que ie vous ay portee ait tousiours son cours, que vous la gardiez, et qu'elle vous profite, et qu'elle vous soit en édification. Car combien que les peres et meres soyent tenus d'avoir enseigné leurs enfans, les maistres et maistresses ceux qui sont sous eux: les ministres de la parolle, selon que nostre Seigneur les a appellez pour parler en son nom, et qu'ils doivent monstrer le chemin et bon exemple aux autres: tant y a qu'en general nous devons nous efforcer, à ce que tout le monde escoute Dieu, et que sa parolle soit receue, et que ce ne soit point pour trois iours tant seulement, mais que cela demeure. Voila donc à quel propos Moyse dit ici que les peres enseignent leurs enfans en toutes les parolles de la Loy. Or il dit quant et quant: *Afin qu'ils les facent, et qu'ils les gardent.* Ici Moyse reitere ce qu'il avoit dit auparavant, que nostre Seigneur ne parle point à nous, afin que nous approuvions ce qu'il nous dit, et que nous confessions que c'est la verité, que cela est droit et iuste: mais c'est pour esprouver nostre obeissance. Il faut donc que la parolle de Dieu reforme nostre vie: car voila pourquoy et à quel usage elle nous est addressee. Or si voit-on que beaucoup se pensent acquitter, quand ils auront baissé les aureilles, pour monstrer qu'ils ne contredisent point: et encores leur semble-il que Dieu est tenu à eux, moyennant qu'ils ne blasphement point contre la doctrine, et qu'ils ne s'en monstrent point ennemis, mais qu'ils confessent qu'elle est bonne et saincte: ils ne veulent point que Dieu les presse davantage. Or c'est s'en faire trop bon marché. Car si la parolle de Dieu nous estoit seulement preschee, afin qu'elle soit receue par une telle confession de bouche, et dequoy serviroit-elle, cependant qu'un chacun se lasche la bride, et que nous vivions comme si iamais nous n'avions eu nulle reigle de Dieu: ne voila point une prophanation, par laquelle nous polluons les choses sainctes, et dissipons la vertu de la parolle de Dieu? Et ainsi donc retenons bien que si nous venons ici au sermon, et que nous demeurions tousiours semblables à nous, et que nostre vie ne responde point à ce qui nous aura esté enseigné, que nous serons coulpables au double, d'autant que c'est une mocquerie et opprobre que nous faisons à la doctrine de salut, quand elle s'escoule, et que nous en avons seulement les aureilles battues, et que le coeur n'en est point touché, cependant aussi que nostre vie n'en est point mieux reiglee. Que faut-il donc? que nous sachions que ce n'est point sans cause que la parolle de Dieu est nommee garde, que les hommes sont comme povres bestes sans discretion, iusques à ce que Dieu leur ait monstré comme ils doivent cheminer. Voila donc nostre garde. Et ainsi, quand nous observerons la parolle de Dieu, nous serons gardez par icelle, pour avoir nos bornes certaines, afin de ne point errer en toute nostre vie: nous aurons aussi prudence, pour iuger de ce qui sera bon ou mauvais. Et voila pourquoy Moyse dit, *que vos enfans gardent la parolle*, et puis, *qu'ils l'observent.* Or il est vray que nous ne pourrons pas ni garder la parolle de Dieu, ni la faire, iusques à ce qu'il l'ait escrite en nos coeurs: mais Moyse presuppose que Dieu espandra son sainct Esprit sur le peuple, quand il ne luy fermera point la porte: mais qu'il sera prest de recevoir la grace laquelle nostre Seigneur luy avoit promise, comme nous avons veu auparavant: Voici la parolle qui sera en ta bouche et en ton coeur. Or ce n'est point sans cause que sainct Paul dit que ceste parolle-la est celle qu'on nous presche en l'Evangile, d'autant que Dieu ne parle point seulement pour resonner à nos aureilles: mais que par son sainct Esprit il nous engrave la doctrine laquelle nous est apportee. Ainsi donc notons bien, quand Moyse traitte ici d'observer la parolle de Dieu, qu'il s'oblige aussi à son peuple, à ceste condition qu'il le gouvernera par son sainct Esprit, et qu'il l'escrira en son coeur: et puis qu'apres qu'il l'aura ainsi touché, qu'encores luy sera-il propice, pour supporter ses infirmitez, pour pardonner ses pechez. Voila donc en somme comme nous faisons la parolle de Dieu: ce n'est pas que nous la puissions accomplir, et la faire entierement: car tant s'en faut que nous puissions parfaire la Loy, que nous ne pouvons avoir une seule bonne pensee: plustost nous tendons tout au rebours de ce que Dieu nous commande: nous sommes ennemis de toute iustice et droicture: il faut donc que Dieu nous plie, qu'il nous donne telle docilité, que nous soyons prests d'ouyr sa parolle. Et sur tout quand il nous aura fait la grace d'avoir eu zele et affection, que là dessus il nous supporte, que nous ayons mis peine à faire ce qu'il nous a ordonné: si nous luy sommes rebelles, et qu'il nous deust

punir à bon droict, toutesfois qu'il nous reçoive à merci, qu'il nous face pardon au nom de nostre Seigneur Iesus Christ. Et les peres anciens, combien qu'ils n'ayent point eu une telle doctrine, et si claire comme nous avons en l'Evangile, si est-ce qu'ils ont cogneu que nostre Seigneur leur a promis et la grace de son S. Esprit, et sa misericorde, pour leur pardonner leurs pechez: car les sacrifices qui ont esté lors offerts, n'ont point esté instituez sans cause, ce n'a point esté une chose frivole quand le peuple venoit au temple pour sacrifier: mais c'estoit un tesmoignage certain que Dieu les recevoit à merci, que quand le sang d'une beste estoit espandu, c'estoit une figure qui les devoit mener plus outre à une chose plus haute: car il y avoit tousiours ce patron celeste que Moyse avoit veu en la montagne. Ainsi donc n'estimons point comme font les papistes, que Moyse approuve ici le franc arbitre les hommes, et que quant et quant il vueille mettre les merites en avant, comme si les hommes de leur force et industrie pouvoyent acquerir paradis, qu'ils peussent aussi servir à Dieu, et faire les commandemens de la Loy. Moyse n'y a pas ainsi procedé: mais il savoit quelle promesse avoit esté donnee au peuple, et que le tout tendoit à ceste alliance que Dieu avoit faite, combien que le temps de pleine manifestation ne fust pas venu, comme puis apres il a esté encores promis par Ieremie, Isaie, et par tous les Prophetes, quand il est dit, que Dieu feroit une alliance nouvelle avec son peuple, et qu'il escriroit sa Loy en leurs coeurs, et changeroit leurs coeurs de pierre en coeurs de chair. Il est vray que cela appartient à l'Evangile: mais cependant si a-il esté figuré sous la Loy: et les peres qui ont vescu pour lors en ont eu quelque goust entant qu'il leur estoit expedient. Or si auiourd'huy nostre Seigneur a multiplié sa grace sur nous, et que nostre condition soit plus excellente que celle de ceux qui ont vescu sous la Loy: tant moins d'excuse pour nous. Car il est certain que cela sera pour aggraver nos offenses et nos rebellions. Ainsi pensons à nous, et notons que si auiourd'huy Dieu nous presente les eaux vives dont il parle en Ezechiel, c'est à dire, qu'il desploye les dons de son Esprit, afin de nous faire cheminer selon sa volonté: cognoissons quand nous luy fermerons la porte, que nous serons coulpables beaucoup plus que n'ont esté ceux qui toutesfois ont eu leur condamnation en la Loy. Et ainsi, que cela nous esveille, et que nous soyons tant plus affectionnez d'ouyr la parolle de Dieu, afin de la garder, puis qu'ainsi est que non seulement il parle à nous par la bouche des hommes, mais aussi qu'il nous prepare à nous attirer à soy par la vertu interieure de son sainct Esprit: et que d'autre costé il nous espargne, et qu'il ne vient point examiner nostre vie à la rigueur: mais qu'il accepte, comme un pere de ses enfans, ce que nous faisons, encores qu'il y ait de l'infirmité et des vices beaucoup. Or afin que ceste parolle ait plus d'efficace, Moyse ne dit pas seulement qu'il l'a prononcee: mais il dit: *Qu'il l'a testifiee à tout le peuple*, comme nous avons veu auparavant. Et ce n'est point sans cause qu'il reitere ceci: car nous sommes si lasches et si tardifs que c'est pitié, à recevoir la parolle de Dieu. Il faut donc qu'il y ait tousiours quelque protestation solennelle, afin que nous y pensions tant mieux. Il disoit ci dessus: Auiourd'huy i'appelle le ciel et la terre en tesmoins, que si la doctrine que ie vous apporte tombe à terre, et que vous n'en teniez conte, voici le soleil et la lune et toutes creatures qui crieront vengeance à l'encontre de vous d'un tel mespris, et d'une telle nonchalance. Ainsi donc maintenant il adiouste, Dieu m'a constitué docteur: et de moy, ie m'acquitteray de mon office, mais ce ne sera point en sorte que ie vous prononce d'une façon froide et morte ce que i'ay receu: car ie testifie ici au nom de Dieu comme si i'estoye un notaire public, comme si i'avoye procuration de luy: que puis que vostre Dieu vous a fait ceste grace que vous avez ouy sa parolle, si vous estes lasches à la recevoir, il faudra que vous en rendiez un terrible conte. Par cela nous sommes tant plus admonnestez de recevoir en telle reverence la parolle de Dieu, que les Anges de paradis soyent tesmoins de nostre foy, de nostre zele, et de nostre constance: que nous venions ayans les coeurs ouverts, ayans nos pensees eslevees à Dieu, afin d'estre enseignez de luy. Et quand nous le ferons, nous serons destournez de toutes les distractions de ce monde: que si tost que Dieu nous aura dit le mot, il y aura un accord pour acquiescer à toute sa doctrine, que nous n'aurons point un zele pour peu de temps: mais quand nous aurons commencé, nous continuerons iusques en la fin. Car malheur sur nous si nous tournons bride au milieu du chemin, et quand nous aurons bien commencé, si nous sommes divertis, que le diable trouve moyen de nous faire esgarer: helas! dequoy nous profitera-il que nous soyons venus en bon train? Ainsi donc notons bien ce mot de *Tesmoignage* qui est ici exprimé par Moyse, afin que nous sachions que nostre Seigneur ne parle point à nous, pour laisser nostre ingratitude impunie, quand nous aurons mesprisé ce qui nous est proposé en son nom: mais qu'il y aura tousiours ceste testification solennelle, sinon que nous facions nostre profit de la doctrine. Or Moyse adiouste quant et quant *que la parolle ne soit point vuide d'eux.* Ce passage n'est pas bien entendu, quand on le prend pour une exhortation. Et toutesfois il semble que Moyse, disant, que la

parolle ne soit point vaine envers vous, gardez de la recevoir comme une chose de nul prix: mais que plustost vous cognoissiez quelle maiesté il y a, quand Dieu apparoist aux hommes avec son image vive qui est sa parolle, qu'il exhorte le peuple. Or au langage Hebrieu du Prophete, il y a: *La parolle ne sera point vaine de vous:* il y a ainsi de mot à mot. Quand il dit *de vous,* il dit au regard d'eux, que la parolle ne sera point vaine: et ceci sera bien entendu par le passage d'Isaie au cinquantecinquiesme chapitre, qui est aussi un passage qui a esté mal exposé. Mais la vraye exposition de l'un sera une clef pour nous donner ouverture à l'autre. Il est dit en Isaie: La parolle ne retournera point vuide à moy, mais elle emportera son fruict où ie l'envoyeray. On a cuidé que nostre Seigneur vouloit dire, quand sa parolle sera preschee, qu'elle ne sera point vaine, et qu'elle profitera, d'autant qu'il donnera la foy aux auditeurs. Or le Prophete Isaie n'a pas entendu ainsi ces mots. Quoy donc? Il a ratifié les promesses de Dieu, afin qu'on ne doute point que ce qui est contenu en icelles, ne soit accompli. Exemple: Voila Dieu qui promet de nous faire prosperer par sa benediction, il promet de nous avoir en sa garde, de nous maintenir contre tous les troubles et toutes les fascheries de ce monde: que si les hommes nous affligent, qu'il sera comme nostre bouclier: que si nous sommes menacez et assaillis de tous costez, qu'il sera nostre forteresse: qu'en temps de famine il aura le soin de nous nourrir: que contre tous les combats de Satan nous serons fortifiez par la vertu de son S. Esprit: brief les promesses de Dieu sont infinies. Or cependant nous avons un courage si debile, que nous ne concevons pas ce qu'il nous dit: et mesme il nous semble que nous serons frustrez, quand nous-nous serons attendus à ce qu'il nous a promis: et il ne faut rien pour nous agiter ça et là, qu'il nous semblera que ce ne sont que tromperies de toutes les promesses de Dieu. Pour ceste cause il dit: Non, comme la pluye ne tombe point en vain, mais elle arrouse la terre: la terre estant arrousee apporte son fruict, tellement que la pluye a comme une substance secrette qui donne nourriture aux hommes: tout ainsi donc que vous voyez en l'ordre de nature que la pluye engendre une telle fecondité en la terre, sachez que ma parolle ne sera point vaine, et que ie la feray profiter, c'est à dire, ie donneray execution à toutes mes promesses: attendez-vous donc hardiment à moy, que i'accomplisse et execute ce qui vous aura esté annoncé par mes Prophetes. Ainsi en ce passage Moyse dit: *La parolle ne sera point vuide de vous,* c'est à dire, moyennant que vous la receviez, ne pensez pas que Dieu vous laisse là comme la bouche ouverte, comme povres gens affamez, que vous soyez là en suspens, ne sachans ce qui vous doit advenir: car vostre Dieu vous fera sentir par effect qu'il ne vous a rien promis en vain. Quand nostre Seigneur parle ainsi, ferons-nous doute maintenant, et disputerons-nous encores si ce qu'il a dit sera fait ou non? *La parolle ne sera point vuide de vous,* c'est à dire, vous en sentirez l'effect, et tenez-vous hardiment à cela, que Dieu besongnera en telle vertu, que vous cognoistrez que quand sa parolle vous a esté prononcee, que c'est autant comme si Dieu estoit là present, pour mettre en effect et en execution ce qu'on vous a declairé. Nous voyons donc maintenant l'intention de Moyse, afin que le peuple prenne goust à la parolle de Dieu, et qu'il la reçoive en toute reverence. Il luy monstre, que quand nostre Seigneur parle, ce n'est point un son qui s'escoule en l'air: mais qu'en ceste parolle gist et consiste toute nostre felicité, et nostre souverain bien, et que nous avons dequoy nous contenter, quand nostre Seigneur daigne ainsi adresser sa parolle à nous. Et pourquoy? Car nous ne serons point allaittez de vaine confiance, mais nous sentirons que nostre Seigneur a voulu tellement esprouver nostre foy pour un temps, que neantmoins il veut accomplir tout ce qu'il a dit. Or Moyse conferme bien ceste exhortation par ce qu'il adiouste. Car il dit: *Voici vostre vie, et vous prospererez par icelle, vos iours seront prolongez en la terre où vous venez pour la posseder.* Voici comme nous pouvons recueillir aisement, que Moyse n'a point fait une exhortation au peuple, que sa parolle ne fust point vaine: mais plustost qu'il leur a donné promesse que la parolle auroit efficace et vertu comme d'un fil continuel. *C'est* (dit-il) *vostre vie,* et en vertu d'icelle vous prolongerez vos iours. Il monstre donc que iusques à ce que nostre Seigneur eust donné sa Loy au peuple, qu'ils n'estoyent que povres gens qui ne savoyent avoir aucun repos, non plus que tous les hommes de la terre. Il est vray que quand Dieu nous a creez et mis en ce monde, c'est afin que nous regardions à luy, que nous mettions en luy nostre esperance, que nous attendions de luy tout bien. Mais quoy? Cependant nous sommes si terrestres, que nous ne pouvons nullement approcher de luy. Et de fait, il y a trop longue distance: et quand nous pensons à Dieu, iusques à ce qu'il nous ait donné sa parolle, qu'il nous ait rendu tesmoignage de son amour paternelle, helas il faudra que nous soyons tousiours estonnez et tremblans. Notons bien donc que nous n'aurons iamais nulle asseurance, iusqu'à tant que nostre Seigneur nous l'ait donnee par sa parolle. Car en vivant nous ne faisons que languir, nous sommes agitez de troubles et d'inquietude continuelle: et qui plus est il faut que les hommes, iusques à ce que

nostre Seigneur les ait enseignez par sa parolle, qu'ils le cognoissent comme leur ennemi mortel. Et ie vous prie, quand nous apprehendons Dieu nous estre contraire, pouvons-nous avoir une seule goutte de vie? Or est-il ainsi que les hommes se trompent, s'ils cuident avoir Dieu propice, iusques à ce qu'ils soyent fondez et appuyez sur la parolle. Et ainsi, ce n'est point sans cause que Moyse dit *que ceste parolle-la est nostre vie*. Or en cela nous avons à sentir combien nostre condition est miserable, iusques à tant que nostre Seigneur nous ait attirez à soy, et qu'il se soit communiqué par le moyen de sa parolle. Or au reste, apres que nous aurons cogneu que la parolle de Dieu nous apporte un tel bien, c'est assavoir que nous savons que Dieu nous veut estre propice, qu'elle nous vivifie, qu'elle nous monstre où gist nostre ioye et nostre felicité: cognoissons aussi qu'elle nous sert comme d'une signature, et que nostre Seigneur veut que nous prenions ceste parolle-la comme un certain gage, comme si desia la chose estoit faite. Et ainsi, toutes fois et quantes que Dieu parle, tenons-nous à luy: car il n'est point pour se retracter, comme les hommes mortels: ce n'est point pour estre liberal à promettre, et cependant ne rien tenir: tenons-nous hardiment à sa parolle: que puis qu'elle est nostre vie, sachons qu'elle ne nous trompera point, que nous ne serons point abusez esperans en icelle. Et pourquoy? Car elle ne s'en retournera point vuide de nous, c'est à dire, que quand nous l'aurons conceue là dedans, elle y prendra telle racine, que tousiours la vertu de Dieu nous sera prochaine, qu'il faudroit que Dieu se renonçast soy-mesmes, s'il n'accomplissoit ses promesses. Il est vray que nous ne le verrons pas du premier coup: mais si faut-il que nous en soyons resolus, et que nous attendions patiemment iusques à ce que le temps opportun soit venu, que nostre Seigneur monstre qu'il ne s'est point voulu mocquer ne iouer, quand il s'est monstré si liberal envers nous. Or puis qu'ainsi est donc apprenons d'estre tant plus affectionnez à recevoir la parolle de Dieu, quand nous voyons le profit qu'elle nous apporte. Car Dieu ne se contente point de nous monstrer la maiesté qui est en sa parolle, afin que nous soyons humiliez pour y obeir: mais quant et quant il nous y veut allecher, afin qu'elle nous soit amiable. Et voila à quel propos Moyse parle maintenant. Il a assez magnifié ceste parolle ci dessus, monstrant qu'elle procede de Dieu, et que le ciel et la terre seront tesmoins si nous la reiettons: mais maintenant il adiouste une autre raison pour mieux induire les hommes à ouyr Dieu, voire et à l'ouyr d'un desir ardent: *Que Dieu prolongera leurs iours sur la terre qu'ils vont posseder*, voire quand ils souffriront d'estre enseignez par luy. Et pourquoy? Car nous sommes tous povres miserables sans aucun espoir de salut, si nous demeurons en la condition de tout le genre humain. Voila comme toute la vie, que les hommes cuident avoir en ce monde, n'est sinon que comme la porte d'enfer, iusques à ce que Dieu nous ait convertis en mieux, et qu'il nous ait enseignez de ce qui est dit en sa parolle. Or quant à ce qu'il adiouste, qu'ils prolongeront leurs iours ayans passé le Iordain, nous en traitterons demain au plaisir de Dieu.

LE TREZIESME SERMON SUR LE CHAP. XXXII. V. 48—52.

DU VENDREDI 19E DE IUIN 1556.

Ceste histoire a desia esté touchee ci dessus, quand Moyse recitoit au premier chap. que desia il avoit esté privé du bien qu'il avoit attendu: c'est assavoir de iouyr de l'heritage que Dieu avoit promis à toute la lignee d'Abraham. Or le temps estoit accompli: Moyse avoit esté constitué de Dieu pour delivrer le peuple: il sembloit bien donc que par dessus tous les autres il deust là venir. Or il faut qu'il meure quand il doit mettre le pied dedans: ce luy estoit une chose bien dure. Desia il en a fait mention, pour monstrer aux enfans d'Israel combien leur malice estoit grande et enorme, veu qu'à l'occasion d'eux il estoit puni si griefvement: car le mal ne provenoit point de luy-mesmes, il n'avoit point consenti ni à leurs murmures, ni à leurs blasphemes: plustost il s'estoit efforcé d'y resister. Mais tant y a que sa constance n'est pas telle qu'il estoit requis: seulement pource qu'il s'est trouvé comme esperdu, et qu'il n'a point glorifié Dieu en telle fermeté qu'il devoit, il a esté banni de la terre. Il leur fait bien ceste reproche. Mais maintenant il reitere, comme apres avoir publié la Loy, derechef Dieu luy denonce qu'il faudra qu'il porte ceste punition, de n'entrer point en la terre: et puis quant et quant il luy annonce sa mort. Or en premier lieu si nous lisons ce qui est escrit par Moyse, il semblera bien qu'il n'ait point failli en ce lieu qui a eu le nom de Meriba, qui auparavant estoit nommé Raphidim. Car là il a invoqué Dieu, voyant que le peuple crioit qu'il mouroit de soif: Moyse ne s'adioint point à ceux qui se tempestent ainsi, il n'est point leur complice, il ne despitte point Dieu: mais plustost il vient avec toute humilité: Helas Seigneur, ie suis un homme mortel, et comment pourray-ie satisfaire à ce peuple, si tu n'y provois? Moyse a son refuge à Dieu, son intention n'est pas de le provoquer à ire: et quant

et quant il semble bien qu'il s'attende que Dieu besongnera à sa coustume, c'est à dire, qu'il monstrera sa vertu. Quand donc on regardera la chose telle qu'elle apparoist, il semblera que Moyse soit porté fidellement, et qu'il n'y ait que redire: mais cependant il est condamné luy et son frere Aaron. Et pourquoy? En cela voyons-nous qu'il ne nous faut point peser nos pechez tousiours à nostre balance: car nous y serions trompez tous les coups, comme dit Salomon: L'homme cuidera ses voyes estre bien droites, mais Dieu poise les coeurs. Quand donc les hommes se seront absouts, ils n'ont rien gagné pour cela. Car quelque fois la malice sera cachee au dedans: Dieu l'apperçoit, et c'est luy qui s'attribue cest office, de sonder toutes les pensees. Nous sommes donc admonnestez par l'exemple de Moyse, de ne point nous flatter, encores que nos pechez soyent cachez devant les hommes, et que mesmes nous ne les puissions comprendre: que sous ombre de cela nous ne cuidions pas estre iustes: mais remettons-nous entre les mains de Dieu, et le prions qu'il nous face sentir nos vices secrets: et encores qu'ils nous soyent ensevelis, qu'il luy plaise nous les pardonner, et crions avec David, Seigneur, qui cognoistra ses fautes? mais purge moy de ce que ie n'ay point apperceu. Voila donc ce que nous avons à retenir quant à ce passage. Et là dessus que nous apprenions de nous despouiller de tout orgueil. Car nous verrons beaucoup de gens qui voudroyent repliquer à l'encontre de Dieu: iusques à tant qu'il leur ait monstré pourquoy c'est qu'il condamne ceci ou cela, iamais ne s'accorderont à son iugement. Or ce n'est pas ainsi qu'il nous faut lever les cornes: nous savons qu'il n'y a qu'un Iuge seul, et qu'il nous faut tous venir devant son siege avec toute reverence, comme dit S. Paul. Puis qu'ainsi est gardons-nous d'attenter outre ce qui nous appartient, et n'usurpons pas l'authorité de Dieu, pour discerner entre le bien et le mal par nostre phantasie: mais enquerons-nous de ce que nostre Seigneur approuve, et tenons le pour bon sans contredit: et de ce qu'il condamne, qu'il soit tenu pour mauvais, sans nous enquerir pourquoy: sinon que Dieu nous declaire la raison, il nous la faut alors accepter. Mais cependant s'il dit un seul mot, il nous faut là tenir, et faire silence. Bref en tout et par tout apprenons de glorifier Dieu: que quand il aura prononcé une chose, que cela nous suffise, et que sans passer plus outre nous acquiescions tous: car nous ne gagnerons rien à nous rebecquer, nous ne ferons que tousiours redoubler nostre condamnation. Qu'eust-il profité à Moyse de mener un long proces, d'articuler à l'encontre de Dieu pour entrer en ces iustifications: O comment? qu'est-ce que i'ay dit? y a-il un seul mot excessif? Et d'autre costé, ie n'ay point voulu consentir à toutes les iniquitez de ce peuple. Et de faict, ie l'ay monstré en tant d'actes que rien plus: et encores quand il a demandé de l'eau, ie n'eusse sceu mieux faire que de sentir ma foiblesse, ie l'ay confessé mesmes de bouche, et puis ie t'ay invoqué. Or Moyse avoit beaucoup d'allegations à faire: mais s'il y fust entré, c'estoit pour provoquer la vengeance de Dieu tant plus sur luy. Voyant donc qu'il a passé condamnation volontaire, afin d'obtenir merci de sa faute, que nous suyvions son exemple, et que nous souffrions que Dieu use du droict qui luy appartient, et que toute bouche soit close devant luy, comme l'Escriture en parle. Voila quant à un item. Or cependant nous voyons à quelle charge s'employent ceux qui doivent conduire un peuple. Car ce n'est point assez s'ils ne sont point envelopez parmi les rebellions, les mutineries, les meschans complots, et toutes les offenses qui se commettent contre Dieu: encores qu'ils protestent qu'ils n'en sont point entachez, et que leur courage n'a point là tendu, si ne seront-ils point absouts ni tenus innocens pour cela: car il faut qu'ils resistent avec toute magnanimité et vertu, qu'ils soyent invincibles, quand ils verront non seulement deux ou trois malins se dresser contre Dieu, mais tout un peuple estre perverti: il faut qu'ils s'opposent là comme parties formelles: il faut qu'ils maintiennent la cause de Dieu: et s'ils y defaillent, leur lascheté ne sera point excusable. Souvent les magistrats qui ont le glaive de Dieu en la main, les ministres de la parolle, qui sont constituez pour reprendre le mal, cuideront que ce soit assez d'avoir seulement esté faschez quand on offense Dieu: or nous voyons à l'opposite, combien que Moyse et Aaron n'ayent point esté meslez parmi la malice du peuple, et mesmes qu'ils s'en soyent destournez, et qu'ils eussent bien voulu que Dieu eust esté honoré, et qu'il n'ait point tenu à eux que les choses n'allassent mieux: tant y a encores que Dieu leur impute ceste faute, qu'ils n'ont point eu une constance et liberté pour batailler comme ils devoyent. Ainsi, ceux qui sont constituez en estat public, ont besoin de requerir Dieu qu'il leur donne un esprit de telle constance et vertu, qu'ils ne flechissent point pour chose qui puisse advenir: mais qu'ils marchent tousiours leur train, et qu'ils ne callent point la voile, comme on dit. Car il est certain que de nostre costé il faudra peu de chose pour nous esbransler, et mesmes que nous serons abbattus du premier coup. Il faut donc que Dieu besongne en nous. Mais tant y a que nous ne serons point quittes, sinon qu'un chacun selon sa vocation se soit mis au devant pour maintenir la querelle de Dieu, pour empescher le mal

en tant qu'en luy est, que nous ayons la bouche ouverte de nostre costé pour reprendre les vices: et quand nous verrons un peuple estre desbauché, que nous crions, que nous leur proposions la vengeance laquelle leur est apprestee. Voila donc ce que nous avons à faire de nostre costé. Que les magistrats s'employent aussi entant qu'il leur sera possible. Car si nous declinons, nous voyons ce qui est advenu à Moyse et à Aaron: et ne cuidons point estre plus privilegiez qu'eux. Or cependant nous avons à noter que Dieu a tellement puni Aaron et Moyse, qu'il n'a pas laissé toutesfois de les advouer pour fidelles, et approuver leur vocation, et leur rendre tesmoignage excellent mesmes apres leur trespas: comme nous oyons qu'il est dit au Pseaume, qu'Aaron et Moyse ont esté vrais serviteurs devant luy. Voila donc le S. Esprit qui magnifie Moyse et Aaron: et si ne laissent-ils point d'estre punis quoy qu'il en soit. Voire-mais Dieu use d'un chastiment temporel envers eux: et sur cela il ne laisse point de leur estre Pere. Quand donc Dieu punira nos fautes, encores que les corrections nous soyent fascheuses à porter, qu'il nous suffise, moyennant que tousiours il nous soit propice, qu'il nous advoue du nombre des siens. Quand cela est reservé, passons outre, et qu'il ne nous face point mal que nostre Seigneur desploye ses verges sur nous: car nous en avons besoin. Et nous voyons aussi comme les plus grans, ceux qui ont esté les plus excellens en toute vertu et sainctetê nous ont monstré le chemin en cela: faut-il que Dieu nous espargne plus que Moyse et Aaron? Voila donc comme les fideles se doivent apprester à estre chastiez pour leurs offenses qu'ils auront commises: et qu'il ne faut pas qu'ils estiment, d'autant qu'ils sont enfans de Dieu, qu'ils soyent exemptez de toute affliction, et que Dieu abolisse toutes leurs fautes sans en faire semblant: mais plustost il faut qu'ils soyent resolus que Dieu les visitera, et qu'il voudra les advertir de leurs pechez: et faut qu'alors ils se rangent à luy, et que ils ayent le dos apresté: comme un enfant, quand il verra son pere estre courroucé, il n'attend sinon la punition: ainsi faut-il que nous ayons ceste mansuetude en nous, de nous assuiettir à Dieu: et mesmes que la honte ne nous fasche point, quand nostre Seigneur voudra descouvrir nos fautes, pour nous humilier devant les hommes, que nous ne soyons point marris de cela. Il est vray que nous en devons estre touchez: mais c'est de ceste tristesse dont parle sainct Paul, laquelle nous ne devons point fuir, d'autant qu'elle est pour nostre salut. Car si nous sommes contristez selon le monde, pource que nous ne serons point honorez, et en telle reputation comme nous voudrions bien, voila une tristesse maudite et vicieuse: mais si nous sommes faschez d'avoir offensé nostre Dieu, et au reste qu'il n'y ait rien qui nous desplaise que le mal que nous aurons commis, alors ceste tristesse-la est un sacrifice que Dieu approuve, qui luy est aggreable. Quoy qu'il en soit, quand Dieu voudra qu'il y ait quelque note d'ignorance sur nous, que nous ne trouvions point cela trop estrange, quand nous voyons que Moyse qui avoit esté exalté comme la figure de nostre Seigneur Iesus Christ, celuy qui avoit delivré le peuple, celuy auquel Dieu avoit desployé sa vertu: que toutesfois il faut qu'il soit mis comme sur un eschafaud, par maniere de dire, et qu'il soit en opprobre, et qu'on cognoisse que Dieu le prive solennellement de ceste terre promise à la lignee d'Abraham: que beaucoup de racailles, et beaucoup de gens qui ne vallent rien, entrent là, et cependant il faut que Moyse en soit forclos. Quand nous voyons cela, faut-il que nous trouvions la punition trop dure et fascheuse, quand Dieu voudra que nos pechez soyent manifestez: et sur tout quand cela peut servir d'exemple et d'instruction? Car nous ne devons point avoir tant esgard à nostre honneur, que le salut de nos prochains ne nous soit plus recommandé. Or Moyse a cogneu cela de sa part, que iusques à la fin du monde il servira de bonne doctrine: d'autant que quand nous ferons comparaison de sa personne avec nous, comme i'ay desia dit, il faut bien que nous baissions la teste, pour nous remettre entre les mains de Dieu. Moyse donc voyant cela, s'est contenté: car il cerche le salut de toute l'Eglise, et moyennant que Dieu soit glorifié, voila où il s'arreste du tout, et s'est oublié, et n'a point ici tant aimé sa bonne renommee et reputation, qu'il n'ait porté patiemment le chastiment qu'il avoit pleu à Dieu de prononcer sur luy. Voila donc ce que nous avons à retenir en somme, quand ici encores il nous est monstré que Moyse a esté exclu de la possession de la terre qui avoit esté promise en heritage tant à luy qu'à toute la lignee d'Abraham. Or cependant nous devons aussi bien noter, quand Dieu l'envoye en la montagne de Nebo, et qu'il luy declaire sa mort, que luy (comme nous verrons en la fin) ne resiste point, mais s'y prepare. Il est vray qu'il prononce les benedictions qui se verront en l'ordre, et que nous commencerons demain au plaisir de Dieu. Il fait aussi comme son testament sur tout le peuple. Mais tant y a qu'il n'est point effrayé: mais il se remet entre les mains de Dieu, et est tout appareillé de mourir. Or en cela nous voyons que les fidelles doivent estre tousiours disposez à marcher là où Dieu les appelle: et comme ils doivent surmonter toutes les difficultez de ce monde, quand ils ont beaucoup d'espines, beaucoup de mauvaises rencontres, que

neantmoins ils se doivent efforcer, et ne faut pas qu'ils soyent divertis, ne qu'ils perdent courage pour cela. Aussi quand Dieu les retire de ce monde, il faut qu'ils ayent tousiours un pied levé, pour dire: Me voici, Seigneur, ie suis prest de venir à toy. Or cela ne se peut faire, que nous n'ayons bien profité en l'eschole de Dieu: et sur tout que nous ayons cogneu qu'il y a une meilleure vie qui nous est apprestee: car aussi sans cela iamais nous ne pourrons sentir à la verité comme nous sommes estrangers en ce monde. Car ceux qui ne conçoivent autre vie, que celle de laquelle nous iouissons, et qui cuident ici avoir leur nid, ils y sont attachez en telle sorte qu'on ne les en pourra arracher que par force et maugré leurs dents: mais quand nous aurons cogneu que nostre heritage est au ciel, nous conclurons qu'en ce monde il n'y a qu'un pelerinage, qu'il nous faut passer bien viste: et celuy qui passe ainsi, il ne luy sera point difficile d'accomplir son chemin, quand il verra que son salut est autre part, et que Dieu l'y appelle. Voila donc à quoy il nous faut du tout adonner nostre estude, c'est que nous meditions la vie celeste, que nous cognoissions que Dieu iournellement nous convie pour parvenir à la gloire immortelle qu'il nous a apprestee, afin que quand il sera question de sortir du monde, que nous ne venions point à luy à regret, que nous ne facions point nos complaintes, que nous ne disions point à la façon des incredules: Et que sera-ce de moy? et que deviendray-ie? Car comme sainct Paul nous monstre, celuy qui a nostre depost entre ses mains, est fidelle. Nostre salut est nommé depost, que Dieu s'oblige comme un homme qui reçoit en sa garde ou argent, ou quelque chose qui luy est commise. Or si un homme a receu quelque chose en sa garde, il faut que là il monstre sa preudhommie et sa verité. Or pensons-nous que Dieu nous fraude, quand il nous a promis d'estre le gardien de nostre salut? Puis qu'ainsi est donc qu'il a daigné le recevoir entre ses mains, et qu'il a prins la charge de le conserver, que hardiment nous-nous fions en luy, et que nous venions nous rendre entre ses mains, quand il nous appellera. Voila donc comme nous avons à prattiquer ce passage: mais encores il nous faut bien noter qu'auiourd'huy il y aura moins d'excuse pour nous, qu'il n'y avoit point pour Moyse, ni pour tous les peres qui ont vescu sous la Loy. Car ont-ils eu les promesses qui nous sont auiourd'huy donnees en l'Evangile? Ils les ont veues seulement de loin, et en des ombrages bien obscures. Et mesmes ont-ils veu Iesus Christ ressuscité des morts? ils ont bien cogneu cela: ouy par esperance, qu'ils comprenoyent les choses absentes en figure. Et auiourd'huy quand nous avons l'Evangile qui nous ouvre la porte de paradis, Dieu nous convie si privement à luy que rien plus, nous avons en la personne de nostre Seigneur Iesus Christ desia l'entree: que puis qu'il est monté là haut, c'est pour nous y attirer: car puis qu'il est nostre chef, moyennant que nous ne soyons point separez d'avec luy, il nous attirera en la gloire en laquelle il est desia entré en nostre nom. Avisons donc de ne point aneantir une telle grace de Dieu: mais que nous soyons tellement confermez en la foy, que nous ne doutions point, quand Dieu nous appellera de ce monde, de venir franchement à luy, et de faire ce que nous voyons ici en Moyse. Quand Dieu luy a annoncé: Il faut que tu meures, il n'a point fait de difficulté de venir en ceste montagne, combien que ce lieu-la luy fust assigné, pour se presenter à Dieu comme en sacrifice. Or au reste son peché luy est encores ramentu: mais ce n'est point pour le desconforter. Et c'est encores un article que nous devons bien noter, pource qu'il emporte bonne instruction. Voici donc Moyse qui est prochain de son trespas: il semble bien qu'alors il ne deust voir que quelque consolation, pour luy adoucir toute sa tristesse: et neantmoins Dieu luy refreschit la memoire de la faute qu'il a commise: et derechef il luy dit qu'il faut qu'il prenne en gré la punition, de laquelle il a ouy parler auparavant. Nous voyons donc comme les menaces de Dieu, les remonstrances qu'il nous fait de nos pechez, ne nous doivent pas tant troubler, que nous ne prenions occasion et argument de nous esiouir parmi cela, voire sachans (comme i'ay desia touché) que Dieu attrempe tellement sa rigueur, qu'il ne laisse pas en nous punissant de tousiours faire office de pere, et que le principal est reservé, c'est assavoir le salut de nos ames: et mesmes que les chastimens temporels nous sont profitables, et que Dieu nous purge par ce moyen-la: et qu'il nous fait tant mieux gouster combien cela vaut, qu'il nous soit propice. Voila donc ce que nous avons à observer en la personne de Moyse. Et ainsi, quand quelcun sera redargué de ses fautes, encores qu'il fust malade, encores qu'il fust au dernier souspir, et qu'on luy propose le iugement de Dieu, afin qu'il souspire et gemisse, il ne faut point qu'on trouve cela estrange: car il y en a beaucoup, comme nous voyons, qui ont besoin d'estre ainsi touchez, et qu'on leur donne comme des coups de lancette pour les amener à Dieu en telle reverence qu'il appartient: et qu'ils ne se doivent point ietter en desespoir, combien que telles corrections leur soyent ameres de prime face: mais qu'ils recourent tousiours à la bonté de Dieu, cognoissans que quand ils seront ainsi accusez, ce n'est pas que Dieu les condamne du tout: mais c'est qu'il veut que d'eux-mesmes ils soyent leurs iuges, et

que cependant il les veut recevoir à merci. Endurons donc que nostre Seigneur en use en telle sorte, et que nous appreniona, toutes fois et quantes que nous aurons quelques scrupules, que Dieu au dedans nous touchera de la memoire de nos pechez, ou bien que nous les pourrons contempler en lisant sa parolle, ou quand on parlera à nous au sermon, ou que nous serons admonnestez en particulier: quand cela nous est mis au devant, que ce ne soit point pour nous faire concevoir quelque trouble, ou nous mener à desespoir, qui nous empesche de venir à Dieu: mais que nous embrassions quant et quant ses promesses, et que nous ne craignions point en ce qu'il nous aura proposé d'este frustrez: mais il procede ainsi, afin que sa grace nous soit tant plus precieuse, et que nous l'acceptions tant mieux, et que nous soyons incitez à la cercher, et que nous la recevions aussi d'un zele tant plus ardent. Voila pourquoy ses menaces et ses iugemens nous sont proposez. Et c'est comme nous devons prattiquer le passage qui fut hier traitté, et ce qui en reste encores. Car il estoit dit, que la vie de tout le peuple estoit la Loy, et que cela les maintiendroit en la terre que Dieu leur avoit promise, et en laquelle il les menoit pour la posseder. Et neantmoins nous voyons qu'en la Loy il y a beaucoup de menaces, qui sont dures et aspres: il y a les maledictions qui devoyent faire dresser les cheveux en la teste: il y a tant de remonstrances, où Dieu declaire et deschifre les iniquitez du peuple: il sembleroit donc de prime face que le peuple deust estre confus, et que la Loy ne fust sinon pour frapper à grans coups comme d'une massue, pour les estonner, et pour les effaroucher mesme, à ce qu'ils n'approchassent point de Dieu: mais nous avons besoin d'estre ainsi mortifiez. Car regardons bien quel est l'orgueil de nostre nature, la fausse presomption et vaine confiance de laquelle nous sommes enflez, regardons aussi combien nous sommes revesches à nostre Dieu: et nous trouverons que pour profiter envers nous, il faut qu'il nous matte en telle sorte, et que sa parolle nous soit comme un glaive trenchant des deux costez, et qu'il n'y ait ni pensees ni affections en nous qui ne soyent sondees, que cela perce iusques à la moelle des os, ainsi que l'Apostre en traitte en l'Epistre aux Hebrieux. Ne trouvons point donc estrange qu'ici Dieu reitere à Moyse la faute qu'il avoit commise, encores qu'elle luy soit pardonnee, combien qu'il se doive esiouir, et qu'il le face, tellement que rien ne l'empesche qu'il n'invoque Dieu paisiblement, pour se remettre comme en son giron paternel: si est-ce qu'il est bon encores qu'il pense à la faute qu'il a commise. Et pourquoy? Pour s'humilier, afin qu'il attribue tant plus d'honneur à la bonté infinie de Dieu, cognoissant, helas! il eust fallu que i'eusse esté abysmé iusques aux enfers pour un seul acte, qui m'est advenu en moins que de tourner la main: quand ie me suis trouvé fasché de tant de murmures du peuple, si est-ce que ie n'ay point voulu offenser mon Dieu: mais cela m'est advenu d'inadvertance, que ie n'y ay point pensé. Et maintenant si ceste faute-la seule estoit pour me mettre en malediction eternelle, helas! et qu'estoit-ce de toute ma vie? i'eusse commis un milion d'offenses, et ie n'eusse cessé mesmes de tousiours augmenter la vengeance de Dieu sur moy, sinon que i'eusse esté retenu. Et maintenant encores faut-il que ie porte la punition de ma faute, laquelle selon les hommes semble fort legiere: mais tant y a que Dieu cognoist quelle elle est, quand par cela il faut que ie soye debouté de la terre de Canaan: et non seulement i'auroye merité d'estre banni de ceste terre, mais de la vie celeste. Voila comme il a esté bon à Moyse d'estre ainsi instruit à humilité. Et que sera-ce donc de nous? Or cependant nostre Seigneur luy dit *qu'il contemple la terre*, voire afin de luy monstrer (comme desia nous avons touché) qu'il n'est point tellement privé de l'entree, que Dieu ne le tienne tousiours du rang et de la compagnie des siens. Et quand il prend possession de la terre par veue, en cela aussi il est admonesté que ce n'estoit point le principal heritage auquel devoyent parvenir les enfans d'Abraham. Nous avons donc ici un tesmoignage certain, que les peres qui ont vescu sous la Loy, encores qu'ils n'eussent point une revelation si claire, ne si ample de la vie celeste, pour y estre fondez, et pour y aspirer, et pour n'estre point retenus en ce monde, comme si c'estoit là leur dernier but, et qu'ils fussent là fichez, pour dire: Et bien, Dieu nous a choisis et adoptez, afin que nous ayons une terre bonne et grasse, et qu'en icelle nous soyons nourris. Si le peuple n'eust pensé qu'à cela, qu'eust-ce esté de Moyse, qui a esté le plus excellent Prophete que Dieu suscitast iamais iusques à la venue de nostre Seigneur Iesus Christ? comme nous verrons au dernier chapitre. Voila pourquoy Moyse a contemplé ceste terre, qu'il l'a veue de loin: et encores que iamais il n'ait mangé un grain de bled d'icelle, qu'il n'ait point gousté une goutte de vin: si est-ce que cela luy est suffisant, de voir que Dieu n'avoit point frustré son peuple. Il faut donc conclure que Moyse a regardé plus loin, et qu'il ne s'est point amusé à cest heritage caduque: mais il savoit bien que quand nous sommes enfans de Dieu, c'est afin que nous vivions eternellement avec luy. Puis donc que Moyse a eu cela, cognoissions que les peres non sans cause sont appellez enfans de Dieu: ce qu'ils ne seroyent point, sinon qu'ils fussent heritiers avec nous: et d'autant qu'ils ont aspiré à la vie celeste, qui toutesfois ne leur estoit

monstree que de bien loin, que nous prenions tant plus de courage, voyant que Dieu s'est approché de nous d'une façon beaucoup plus privee, voire en la personne de nostre Seigneur Iesus Christ. Que donc tout cela nous esmeuve, à ce que nostre foy nous esveille, et qu'elle nous retire de tous les empeschemens de ce monde, tellement que nous tendions à ce repos eternel qui ne nous peut faillir. Or quand il est parlé à Moyse: *Qu'il sera recueilli avec ses peuples:* par cela nostre Seigneur a entendu, qu'il faut qu'il passe par le grand chemin (comme on dit) de tout le genre humain, et que sa condition ne sera point meilleure que celle de tous enfans d'Adam. Or ceci seroit pour nous troubler, quand il n'y auroit rien plus: mais desia nous avons parlé de la promesse speciale, en laquelle Moyse s'est fondé: mais cependant nostre Seigneur luy a monstré, d'autant qu'il estoit descendu de la race d'Adam, qu'il falloit qu'il mourust. Et c'est encores suyvant le propos que i'ay tenu n'agueres, que iamais nous ne prendrons assez de goust à la bonté de Dieu, et à ses promesses, sinon que nous soyons humiliez en nous: et que nous cognoissions nos povretez, et que c'est de la vie qui nous est promise, et laquelle nous obtenons en Iesus Christ: nous ne pensons point à tout cela, si ce n'est que nous avons cogneu la mort qui nous a esté acquise par Adam, et qu'elle habite en nous, et qu'elle nous tient captifs en ses liens: si nous ne cognoissons que de nature nous sommes maudits de Dieu, et que nous n'avons autre attente, sinon pourriture quant au corps: et quant à nos ames, d'estre reiettez de Dieu, de sentir qu'il nous est contraire, et qu'il est tellement nostre iuge, qu'il desployera toute sa maiesté à nostre confusion: iusqu'à ce que nous ayons senti cela, il est certain que nous ne cercherons point le remede qui nous est presenté en nostre Seigneur Iesus Christ, nous ne l'accepterons point avec telle reverence, que nous soyons là comme povres affamez. Ainsi donc nous voyons comme nous avons besoin de ceste admonition, qu'il nous faut estre recueillis. Avec qui? Avec ceux qui nous ont precedé. Et sans cela, quelle consolation aurons-nous? Moins que n'ont pas les bestes brutes: car si nous ne pensons qu'à la mort, nous allons tous en pourriture: c'est autant de nos corps que de ceux des asnes et des chiens. Et puis quant à nos ames, il faut que nous soyons separez et retranchez de nostre Dieu, il faut que nous le sentions contraire. Voila donc nostre condition. Et ainsi, toutes fois et quantes qu'il nous est parlé de la mort, que nous pensions quant et quant au peché d'Adam, à la corruption de nostre nature, et à tous les vices qui habitent en nous, qui sont pour nous retrancher comme membres pourris de la maison de Dieu et de son royaume. Quand nous aurons pensé à cela, que nous serons tellement confus que nous ne saurons que devenir, que ceste horreur nous aura saisis: que nous venions à Iesus Christ, et cognoissant qu'il est la resurrection et la vie, que nous prenions courage de nous presenter à la mort, qu'il ne nous face plus mal que nous soyons aneantis, puis que nous avons la promesse d'estre restaurez. Et ainsi, apres que nous aurons pensé a tous les peuples du monde, et à toute la race d'Adam: venons à ce peuple que Dieu a sanctifié, qu'il a choisi pour son heritage. Quand donc nous serons recueillis avec les iustes, voila un bon recueil, voila où gist tout nostre repos et contentement, tellement que la mort nous sera douce: et combien qu'il nous faille passer par icelle avec toutes creatures, si est-ce que Dieu nous retient et reserve comme ceux qu'il a choisis pour ses enfans, et pour estre conioints à nostre Seigneur Iesus Christ, qui est nommé Le premier-nay d'entre les morts: afin d'estre les premices aussi de la resurrection, et des vivans, il nous a recueillis à soy, il nous a conioints avec les Patriarches, les saincts Prophetes et Apostres: voila (di-ie) qui adoucit toutes les tristesses que nous pourrions concevoir. Or en la fin il est encores dit derechef à Moyse: *Qu'il n'a point sanctifié le Nom de Dieu au milieu des enfans d'Israel, et pourtant il verra la terre, voire la terre laquelle Dieu a donnee à son peuple.* Ici nous avons à noter, que ce n'est point assez qu'un chacun de nous s'abstienne de mal faire, mais que nous devons sanctifier le nom de Dieu, quand nous voyons que les hommes le prophanent par leur malice. Et voila de faict le principal que Dieu demande, c'est que son nom soit sanctifié: car c'est la premiere requeste aussi que nous faisons. Et nostre Seigneur Iesus Christ par cest ordre nous monstre bien qu'il nous faut commencer par ce bout: comme quand il dit: Cerchez en premier lieu le royaume de Dieu, qu'est-ce que cela signifie? C'est que nous cerchions que Dieu soit exalté, que tout le monde luy obeisse, et que sa maiesté soit cogneue, afin qu'on luy attribue toute louange de sagesse, de iustice, de bonté, de vertu: voila à quoy il falloit qu'un chacun de nous s'employast. Or maintenant il est vray que nous devons bien sanctifier le nom de Dieu, c'est à dire, nous dedier chacun pour soy à son service, tellement que sa gloire reluise en nous: mais cela ne suffit pas. Car nous verrons les hommes prophaner le nom de Dieu: les uns blasphemer à l'encontre de luy, les autres se desborder à tous vices et enormitez: quand donc nous aurons de tels spectacles, il faut que nostre zele soit enflammé pour y resister entant qu'en nous sera, et que nous monstrions que nous n'avons rien plus desirable, sinon que Dieu soit honoré, et qu'il demeure en son entier, et que les hommes ne luy

diminuent rien. Quand donc nous aurons ce zele-la, alors nous sanctifierons Dieu, non seulement en nos ames et en nos corps, mais aussi au milieu de ceux qui le prophanent et polluent. Et voila pourquoy aussi il nous est commandé d'estre comme lampes ardentes au milieu de la generation perverse et tortue: quand nous habitons entre les incredules et ennemis de la parolle de Dieu, ou bien entre ceux qui la mesprisent et n'en tiennent conte, c'est alors qu'il nous faut tant plus efforcer, au lieu que nous avons accoustumé de cercher excuses vaines: Voila, ie voudroye bien servir à Dieu, mais il y a tant de corruptions, qu'il faut hurler entre les loups maugré qu'on en ait. Au lieu donc de cela, qu'un chacun se picque et s'incite davantage à sanctifier le nom de Dieu. Et comment? Au milieu de ceux entre lesquels il converse. Voila ce qui nous est remonstré en ce passage. Il est vray que Moyse y a esté plus tenu, d'autant que Dieu l'avoit choisi par dessus les autres: mais si faut-il neantmoins qu'un chacun s'y efforce: et que nous sachions, puis qu'il nous tient pour ses enfans que pour le moins nous devons maintenir son honneur autant que fera chacun l'honneur de son pere terrien. Et pour ceste cause il est dit: *Que et luy et Aaron ont transgressé.* En quoy nous voyons que les hommes ont beau s'absoudre et se donner de l'eau benite, comme on dit: mais si faut-il qu'ils passent par la sentence que Dieu prononce: car luy seul est le iuge competant. Combien donc que Moyse n'eust point cuidé avoir failli, et combien qu'aussi nous ne puissions pas descouvrir son offense: si est-ce que nostre Seigneur dit qu'il a transgressé, que ce n'est point assez qu'il n'ait point commis le mal, et qu'il se soit abstenu aussi de murmurer, et qu'il n'ait point consenti à ce murmure du peuple: tant y a qu'il a transgressé estant trop lasche, n'ayant point, comme i'ay dit, ceste vertu invincible pour s'opposer au mal, et le rembarrer comme il appartenoit. Or pour conclusion nous avons encores à observer ce mot qu'il adiouste: *Tu n'y entreras point: mais tu la verras:* voire *ceste terre laquelle ie donne aux enfans d'Israel pour la posseder.* Car ici Moyse avoit occasion d'este plus fasché, quand nostre Seigneur l'exemptoit luy seul, en disant, tout le peuple iouyra de ceste terre, mais tu en seras privé: s'il nous faut endurer un mal commun, il ne nous couste pas tant: mais si un homme seul est retranché, et qu'il voye que Dieu ne s'attache qu'à luy, cela luy est plus dur beaucoup et plus pesant. Or Moyse en a ainsi esté: mais Dieu a voulu esprouver son obeissance et subiection. Et aussi il nous a voulu donner un beau miroir devant les yeux, afin que nous ne soyons point incitez à rebellion, encores qu'il nous traitte plus rudement que nos compagnons et nos prochains. Car nous avons tousiours accoustumé d'alleguer: Et comment? ay-ie failli plus que les autres? Et ie voy que Dieu me rudoye ainsi: et cependant il y en a qui ne sont pas meilleurs que moy: et quelle faute trouve-il en moy? On orra ces queremonies souvent. Or il n'est point question que nous regardions comme Dieu traitte les autres: contentons-nous qu'il fait ce qui nous est propre, et que un chacun porte patiemment son fardeau, et que nous ne venions point user de ces repliques: car nous n'y gagnerons rien. Voila donc ce qui est encores ici proposé en la personne de Moyse, quand il a fallu qu'il fust banni de la terre, et que tous les enfans d'Israel, et tout le reste du peuple y entrast, où il y avoit beaucoup de contempteurs de Dieu, beaucoup d'hypocrites: bref comme nous avons dit, c'estoit une racaille ramassee de beaucoup de pieces. Mais cependant si faut-il, quant à la possession de la terre, qu'ils soyent preferez à Moyse. Et ainsi, que nous cognoissions que ce n'est point assez, quand Dieu nous aura fait entrer au chemin de salut, sinon que nous y parvenions, et que pour ce faire nous y persistions iusques en la fin. Nous avons desia dit que la terre de Canaan a esté comme un gage que Dieu donnoit à tous les enfans d'Israel, de les appeller en l'heritage du royaume celeste: ceux qui sont entrez en la terre, c'est assavoir ceux qui avoyent esté renouvellez au desert, car de ceux qui estoyent sortis d'Egypte, il n'y en a eu que deux qui soyent entrez en la terre de Canaan: mais de ceux qui estoyent petis enfans alors, comme depuis l'aage de quatre ou cinq ans, tous ceux-la y sont entrez. Or il y en a beaucoup qui n'ont pas neantmoins servi loyaument à Dieu, qu'ils se sont desbauchez comme apostats. Par cela nous sommes admonnestez, puis que Dieu nous a une fois tendu la main, qu'il nous faut cheminer en telle sorte que nous ne defaillions point, que mesmes nous ne luy tournions point le dos: mais que nous continuions en son obeissance, que tousiours la foy domine en nous, pour nous retirer des cupiditez et sollicitudes de ce monde. Et combien que nous n'ayons point la terre de Canaan auiourd'huy pour un signe visible, que nous venions à nostre Seigneur Iesus Christ qui vaut sans comparaison mieux que cest heritage exterieur qui estoit donné au peuple ancien: et depuis que nous sommes entrez en ce lien de Iesus Christ, c'est a dire, que nous sommes là mis comme en son corps, et qu'il nous tient de son troupeau, et qu'il nous est pasteur: advisons de luy estre tellement brebis, que nous oyons sa voix, et que nous suyvions par tout où il nous appellera: et que cependant nous prions ce bon Dieu de nous tenir tellement unis à luy en la personne de son Fils unique, que iusques à la fin tousiours

nous persistions en toute saincteté, et en tout bien, et qu'en la fin nous soyons recueillis de luy, non point comme les enfans d'Adam, en ceste malediction generale: mais en ceste promesse de salut qui nous a esté faite en nostre Seigneur Iesus Christ.

LE PREMIER SERMON SUR LE CHAP. XXXIII. V. 1—3.

DU SAMEDI 20E DE IUIN 1556.

Nous savons que la parolle de Dieu est ordonnee sur tout à cest usage, que nous soyons asseurez de la bonne volonté qu'il nous porte, et de son amour. Car sans cela aussi il n'y a nulle esperance de salut, nous sommes dissipez, il n'y a bref nulle religion. Or comment est-ce que nous craindrons Dieu, si ce n'est que nous cognoissions tout bien estre en luy, et que nous l'y osions cercher avec une droite fiance? Or cela est impossible, sinon qu'il nous appelle à soy, et que nous ayons tesmoignage qu'en y venant nous serons receus. Voila pourquoy de tout temps Dieu a ordonné qu'en son Nom ceux qui estoyent docteurs du peuple benissent, c'est à dire, qu'ils asseurassent le peuple que Dieu les recevoit, et qu'il leur estoit propice. Car ce mot de Benediction emporte cela. Il est vray que nous-nous benissons les uns les autres par prieres: quand il est dit d'un homme qui n'a point charge publique, qu'il benit son prochain, cela emporte qu'il luy desire tout bien: mais il y a une raison speciale en ceux que Dieu a constituez comme en sa personne pour porter et annoncer sa parolle. Or ceux-la en benissant ils sont comme tesmoins de Dieu, ils sont comme ses procureurs. Et de faict, comme nous avons veu par ci devant, toutes fois et quantes que la parolle de Dieu se presche, c'est un acte solennel, par lequel il contracte avec nous: et tout ainsi qu'il veut que nous protestions de luy estre enfans, de nous adonner à son service, il s'oblige d'estre nostre pere et sauveur. Voila pourquoy maintenant nous avons ici les benedictions de Moyse, qu'il a faites devant sa mort. Et est vray-semblable que c'a esté comme il devoit rendre l'esprit à Dieu. Car desia il luy avoit esté commandé de monter en la montagne, et ne restoit plus, sinon que là il vinst cercher son sepulchre, voire, qui a esté incogneu, comme nous verrons. Lors qu'il devoit prendre son congé du peuple, il prononce ces benedictions ici. En quelle authorité? c'est comme estant establi pour rendre tesmoignage de la bonne volonté de Dieu: aussi il ratifie ce qui desia avoit esté fait par Iacob, auquel Dieu avoit donné la charge et commission semblable. Car nous lisons les benedictions que Iacob a fait sur ses enfans, qui n'ont pas esté comme une priere domestique, ainsi qu'un pere en faisant son testament, desire que Dieu ait pitié de ceux qu'il delaisse orphelins: Iacob n'y a pas ainsi procedé: mais estant patriarche, sachant à quoy Dieu l'avoit appellé, a prononcé ce qui devoit advenir: comme aussi nous voyons qu'il parle en esprit prophetique. Et de faict, voila un povre homme, qui pour la famine est contraint de venir en Egypte, il n'a pas un pied de terre qu'il possede en ce monde: et cependant il assigne heritage à ses enfans: Tu auras telle portion vers la mer: tu auras bon pasturage: toy, tu seras les delices des Rois, que le pain qui sera là produit, et la douceur des fruits sera leur force: toy, tu auras le sceptre royal, tu seras eslevé, et domineras entre tes ennemis: toy, tu seras escarté, neantmoins tu auras les aises de ton corps, encores qu'il te faille tracasser ça et là: quand il ordonne ainsi l'estat du pays de Canaan, duquel la famine l'a banni, et neantmoins qu'il y assigne ainsi telle portion à ses enfans, parle-il en homme mortel? Cognoissons donc que Dieu l'a gouverné par son sainct Esprit, et ne luy a sorti parolle de la bouche, qui ne fust comme un oracle celeste. Or le peuple a esté edifié par cela, qu'il a cogneu que Dieu l'avoit choisi à ceste condition, qu'il rentreroit en l'heritage qui luy estoit promis. Quand les enfans d'Israel sont en Egypte apres le trespas de leur pere, ils sont certifiez par ce moyen, que Dieu n'avoit point oublié sa promesse: mais qu'il la confermeroit quand le temps seroit venu. Ils ont esté nourris en ceste esperance-la: et pour s'y tenir, Dieu leur avoit donné assez d'occasion, si leur ingratitude ne les eust empeschez. Cela est-il fait? apres qu'ils sont delivrez du pays d'Egypte, qu'ils devoyent iouir de la terre qui leur estoit assignee desia de long temps, Dieu encores derechef fait parler Moyse, et le pousse à prononcer ce qu'il a determiné de faire quant aux enfans d'Israel. Et de faict, nous voyons qu'en partie ce qui avoit desia esté dit par Iacob, est reiteré pour plus ample confirmation: et puis, ce qui n'avoit point esté encores revelé alors, est ici contenu, tellement que le peuple d'Israel peut ici contempler son estat advenir, et que par cela il est enseigné que Dieu en a un soin special, Car puis que Dieu avoit desia declaré par la bouche de Iacob, et secondement par la bouche de Moyse tout ce qu'il vouloit faire de ce peuple: ne monstre-il pas qu'il luy estoit prochain, et qu'il le tenoit comme son troupeau, et qu'il l'avoit preferé à tout le reste du monde? Car ce n'estoit pas d'eux comme de ceux qui sont

eslongnez de Dieu: iaçoit qu'il les tienne et repute pour ses creatures, si est-ce qu'il ne les tient point comme ses enfans, pour dire qu'il les gouverne, pour dire qu'il guide tous leurs pas, et que rien ne leur advienne, qu'ils ne cognoissent: C'est Dieu qui besongne: et il nous l'a monstré. Retenons bien donc ce qui est ici contenu, comme n'estant point procedé d'une creature mortelle: mais que Dieu a rendu tesmoignage qu'il estoit pere et protecteur de son Eglise. Or ceci nous attouche: car combien que nous n'ayons pas des propheties semblables, si est-ce toutesfois que Dieu nous a declaré que nous sommes tousiours en sa charge, et qu'il veille pour nostre salut: et de nostre costé nous n'avons point besoin d'estre entretenus en ceste cognoissance par tel moyen, pource que desia Dieu nous a amenez à une autre perfection. Contentons-nous donc de la venue de nostre Seigneur Iesus Christ, en la personne duquel ce qui estoit esperé sous la Loy, a esté accompli. Mais cependant que nous soyons resolus que Dieu conduit nos pas, et qu'au milieu de tant de confusions et de troubles qu'on voit en ce monde, que tousiours son Eglise luy est chere et precieuse. Et de faict, nous voyons comme Daniel, devant que Iesus Christ fust venu au monde, a revelé tous les changemens qui devoyent estre faits: pource qu'il eust semblé que Dieu eust quitté son alliance cent fois en l'espace d'environ quatre cens ans, qu'il sembloit bien que tout fust tellement ruiné, que Dieu eust abandonné ce peuple, et qu'il ne voulust plus rien avoir de commun avec luy. Il a donc fallu que ces choses fussent predites, afin que les fidelles cogneussent, qu'estans en bransle, agitez de ça et de là, que toutesfois ils estoyent en la main de Dieu: voyans les royaumes changer tout à l'environ, voyans que le monde estoit comme remué, qu'on n'y cognoissoit plus rien: que tousiours ils fussent asseurez de ce que Dieu leur avoit promis, de leur envoyer son Fils pour Redempteur, et qu'ils devoyent estre restaurez par son moyen, apres que tout auroit esté desolé au milieu d'eux. Nous voyons maintenant l'usage de ce Cantique. Or quand il est dit: *Que c'est Moyse homme de Dieu qui a beni les enfans d'Israel*, ce titre est attribué à Moyse, comme s'il estoit comme organe du S. Esprit. Il n'a point donc parlé de son mouvement propre, il n'a ici rien dit selon la chair: mais en qualité d'homme de Dieu. Et par cela nous sommes tant mieux enseignez de recevoir le tesmoignage qui nous est ici donné: comme si Dieu protestoit de sa bouche propre qu'il a le soin de son peuple, et que tousiours il continuera sa bonté et ses graces envers luy. Car de faict, il y a eu benediction sacerdotale du temps de la Loy, Benissez, vous de la maison de Dieu, est-il dit au Pseaume 118. Et c'est ce qui est escrit au sixiesme des Nombres, que ceux qui sacrifient à Dieu, beniront aussi le peuple en son nom. Et de faict, quand il est parlé des Sacrificateurs, et de la lignee de Levi, cela est adiousté: Ausquels Dieu avoit donné la charge de benir le peuple. Et cela n'est pas maintenant aboli: car nostre Seigneur Iesus Christ en sa personne a eu ce qui estoit figuré anciennement sous la Loy. Cognoissons donc qu'auiourd'huy il y a une benediction de Dieu eternelle, qui nous est beaucoup mieux testifiee que toutes celles qui ont esté reiterees sous la Loy: que voici Dieu qui nous declare par son Fils unique, qu'il nous reçoit en son amour, et que nous luy sommes comme enfans, et que la predication de l'Evangile nous sert de cela, et nous la faut appliquer à tel usage. Ainsi donc toutes fois et quantes que nous venons ouir la parolle de Dieu, qu'il nous souvienne de ce que nostre Seigneur Iesus Christ montant au ciel a levé les mains sur ses disciples, et les a benits, comme il est recité par S. Luc. Or cela a esté fait, à ce que nous cognoissions son office, et que nous sachions, quand auiourd'huy la doctrine de l'Evangile se presche en son Nom, que c'est autant comme s'il disoit: Voici Dieu mon Pere qui vous accepte, vous luy estes agreables. Or quand nous avons cela, ne nous doit-il point rendre l'Evangile amiable, veu qu'en iceluy nous sommes ainsi benits par la bouche de nostre Seigneur Iesus Christ? puis que la doctrine se traitte en son nom et en son authorité? Et ainsi, cognoissons que s'il a fallu que les peres sous la Loy se soyent contentez de la benediction qui leur estoit donnee par Moyse et les sacrificateurs, et de celle qui avoit esté prononcee par la bouche de Iacob: qu'auiourd'huy si nous sommes incredules, et que nous n'acceptions avec pleine certitude le tesmoignage qui nous est donné en l'Evangile, que nous sommes plus que inexcusables, d'autant que nous derogons à la verité du Fils de Dieu, et qu'entant qu'en nous est nous l'accusons de mensonge, comme s'il ne nous estoit pas un tesmoin certain et infallible de la volonté de Dieu son Pere. Et quand nous faisons comparaison de Moyse, qui est appellé homme de Dieu, avec nostre Seigneur Iesus Christ, qui a toute maistrise en la maison (comme dit l'Apostre) que nous soyons encores mieux asseurez qu'il nous a benits auiourd'huy, et qu'il nous declare l'amour de Dieu son Pere. Et ainsi, que nostre foy soit tant mieux certifiee, puis que ce titre de Moyse a deu contenter le peuple ancien. Or il est adiousté, *qu'il l'a fait un peu devant sa mort*. Le mot dont il use, vaut autant comme: Il l'a fait devant sa mort. Ainsi, ce n'est pas à dire, *devant sa mort*, comme un an ou deux, ou quelques mois: mais c'est à dire en sa mort, comme il devoit mourir. Or ces benedictions en sont tant plus authentiques.

Car nous savons quand un homme fera testament, que cela sera receu mieux que s'il avoit parlé sa vie durant. Moyse donc, combien qu'en toute sa vie il eust servi à Dieu de Prophete et Docteur. combien qu'il se fust acquitté fidellement de son office: neantmoins il veut prononcer ces benedictions ici quand il doit mourir, afin qu'elles fussent mieux receues, et qu'on cogneust: Voila Moyse, qui doit partir du monde, qui nous a declaré ce qui nous doit advenir: il ne l'a pas fait ni a l'aventure, ni par une temerité: mais il a entierement accompli ce qui luy estoit enioint. Afin donc que le peuple receust mieux ces benedictions: voila pourquoy ceste circonstance est notamment adioustee: *Qu'il l'a fait à l'heure de sa mort.* Or auiourd'huy nous avons bien une confirmation meilleure et plus excellente, quand nous sommes benits par la bouche de nostre Seigneur Iesus Christ: car il ne l'a point fait seulement à sa mort: mais il avoit desia seellé l'amour que Dieu nous porte, et l'adoption paternelle, il l'avoit seellee par son sacré sang: et puis il est aussi ressuscité. Puis donc que nostre Seigneur Iesus Christ a benit ses disciples, afin que nous cognoissions que son office sera tel envers nous, et que son Eglise sera benite en sa vertu iusques en la fin du monde, et qu'il l'a fait ayant desia ratifié le tout par sa mort et passion, estant ressuscité pour nous acquerir victoire contre le Diable, à ce que toute malediction fust abolie, laquelle nous attirons comme d'heritage, à cause de nostre pere Adam. Apres donc que nostre Seigneur Iesus Christ a ainsi ratifié le tout, apprenons de magnifier tant plus la bonté paternelle de nostre Dieu: puis qu'il a prononcé comment nous devons estre benits, que nous soyons tant mieux asseurez par toutes telles circonstances. Et comme il a fallu que le peuple ancien cogneust que Moyse ne parloit point en sa personne, mais en l'authorité de Dieu, il adiouste: *Dieu est venu de Sinai, son issue a esté de Seir, il est apparu de la montagne de Pharan.* Moyse met ici devant les yeux du peuple la presence de Dieu telle qu'elle a esté cogneue en la montagne de Sinai, lors que la Loy fut publiee: car il ne parle point des miracles qui avoyent esté faits en Egypte. Il ne parle point de ceux qu'ils ont veu par l'espace de quarante ans au desert: car il les veut ramener à la Loy, afin que là ils se tiennent et s'arrestent. Car aussi quand la doctrine nous sera escoulee, tous les miracles de Dieu nous seront inutiles: nous pourrons penser de luy, mais ce seront des imaginations confuses, tellement qu'un chacun se destournera en superstition et idolatrie: bref il nous sera impossible que nous soyons vrayement unis à Dieu, pour adherer constamment à luy, sinon par le lien de sa parolle, et que nous soyons retenus quand il nous enseigne, et que nous l'escoutions parler. Et pourquoy? Car nous sommes pleins de mensonges. Il faut donc que nous recevions la verité de luy. Voila pourquoy maintenant Moyse dit: *Que Dieu est venu de Sinai, qu'il est apparu de la montagne de Pharan, que son issue a esté pour le peuple de la montagne de Seir.* Car la montagne de Pharan et de Seir estoyent voisines à la montagne de Sinai. Il signifie donc une mesme chose: mais c'est pour mieux imprimer en la memoire du peuple ceste issue si memorable, et que tousiours ils pensent comme Dieu leur est apparu, et qu'il leur a monstré sa maiesté visible: non pas qu'ils l'ayent veu en son essence: car il est impossible: mais ils ont veu les signes et marques, dont ils ont cogneu que c'estoit Dieu qui faisoit publier sa Loy par Moyse. Et de faict, nous ne pouvons pas voir Dieu tel qu'il est, mais il se declaire à nous selon nostre portee et rudesse. Tant y a que le peuple d'Israel alors a facilement apperceu, que Dieu estoit là, et qu'il vouloit que la vertu de sa gloire fust cogneue. Et de faict, nous voyons comme les Prophetes ont fait leur profit de ce passage de Moyse. Car quand ils ont veu le peuple estre variable, et qu'il chanceloit d'un costé et d'autre, et qu'il n'estoit point assez arresté à la vraye religion, tousiours ils ont ramené ces signes et miracles qui avoyent esté faits quand la Loy fut publiee. Et notamment le Prophete Abacuc en son cantique emprunte les mots de Moyse. Car il dit que Dieu est venu de la montagne de Theman, il est apparu en la montagne de Pharan. Or il n'y a nulle doute qu'il n'ait regardé à ce qui est ici dit par Moyse, comme s'il parloit au peuple qui estoit alors dissipé: Povres gens, que ne vous tenez-vous sous la protection de vostre Dieu, puis qu'il vous a une fois appellez, qu'il s'est declairé vostre chef, qu'il a voulu que vous fussiez son corps? Vous l'avez veu en la montagne de Pharan, c'est à dire, en la montagne de Sinai: là sa gloire a reluy en telle sorte, que vous ne pouvez pas ignorer qu'il n'ait authorisé sa Loy, et qu'il n'ait contracté avec vous une alliance pour vous unir avec luy: et que maintenant on s'escarte, et que vous soyez ici comme des membres deschirez par pieces? Or puis que les Prophetes ont usé ainsi de ceste doctrine, auiourd'huy elle nous doit bien servir d'instruction pareille. Quand donc il est dit, que Dieu est venu de la montagne de Sinai: sachons, puis qu'ainsi est qu'il a approuvé sa Loy, et l'a authorisee par les signes et miracles visibles qui ont esté alors apperceus, qu'auiourd'huy nous devons recevoir la Loy en telle reverence, comme si Dieu nous estoit devant les yeux: et toutes fois et quantes que sa parolle nous est preschee, c'est autant comme s'il ouvroit son coeur, et qu'il nous declairast sa volonté, et qu'il y eust communication

mutuelle et reciproque (comme on dit). Voila (di-ie) de quoy nous doit servir la parolle de Dieu, c'est qu'il communique avec nous, et nous avec luy, voire si privement qu'il descend iusques à nous, d'autant que nous ne pouvons pas monter à luy, qu'il faut qu'il declaire que son issue est à cause de nous. Or il est vray que nous ne verrons point que l'air flamboye, nous ne verrons point le feu allumé en la montagne, nous n'orrons point les tonnerres ne les trompettes retentir en l'air: mais qu'il nous suffise que cela a esté fait, afin qu'auiourd'huy la Loy ait son authorité, voire iusques en la fin du monde: et que cela doit estre engravé en la Loy de Dieu, c'est assavoir, tous les miracles qui ont esté lors apperceus. Et puis, qu'il nous suffise que Dieu a esmeu le ciel et la terre, quand il a publié son Evangile: qu'alors sa vertu a esté encores mieux declairee: et qui plus est en la personne de nostre Seigneur Iesus Christ on a veu sa maiesté, par laquelle il a esté approuvé Fils unique de Dieu. Puis que tout cela nous est cogneu, que nostre incredulité n'empesche pas qu'auiourd'huy nous ne recevions en toute crainte et humilité la parolle qui nous est si bien ratifiee. Voila donc ce que nous avons à retenir de ce passage, quand il est dit que Dieu est apparu de Seir. Et de faict, quand les admonitions de Moyse ont esté en regne, alors les enfans d'Israel ne voyent plus les montagnes de Seir, de Theman, et de Sinai: et il ne leur estoit point licite mesme de retourner au desert: et il falloit que ceste memoire leur servist à tousiours. Et mesmes ce n'estoit point assez que ceux qui les avoyent veus, en peussent parler: mais que les enfans estans enseignez par leurs peres, cogneussent: Voici comme Dieu nous est apparu: et que par ce moyen tousiours la Loy fust approuvee. Puis qu'ainsi est, cognoissons qu'auiourd'huy nous devons aussi nous exercer en telle meditation. Or notamment il est dit, que *l'issue de Dieu est pour le peuple.* C'est pour exprimer ceste communication mutuelle, de laquelle i'ay parlé: car il ne suffit point que Dieu se monstre, ne qu'il vienne: mais il faut que son issue soit pour nous, c'est à dire, que nous sachions qu'il nous appelle à soy, et qu'il veut que nous soyons conioints d'un lien mutuel. Et ceci encores nous doit bien toucher: car la parolle qui nous est donnee, n'est pas seulement pour nous faire sentir qu'il y a un Dieu au ciel, et qu'il a tout empire sur ses creatures: mais elle nous est un gage qu'il veut habiter avec nous. Et pource que Dieu est invisible, que nous ne comprenons rien de luy, pource que c'est une chose trop haute et cachee: quand nous avons sa parolle, nous le contemplons là comme en son image vive, que nous voyons comme il se declaire. Et ainsi, apprenons que nostre Seigneur non seulement veut magnifier sa maiesté, quand il nous envoye sa parolle: mais que vrayement il traitte son alliance, afin que nous puissions aussi approcher de luy de nostre costé: et par cela nous sommes aussi advertis, quand nous tascherons de profiter en la parolle de Dieu, que nous y viendrons avec une affection droite et pure, que quand Dieu se declarera, qu'il ne faut point que nous craignions, comme les Papistes, pensans que c'est une chose trop obscure, et qu'on y pourroit estre trompé tous les coups: que telles doutes n'empescheut pas que nous ne profitions en l'eschole de nostre Dieu, sachans qu'il ne defandra point de son costé, c'est à dire, qu'il nous fera sentir qu'il ne parle point en vain: mais en telle sorte que nous saurons qu'il nous est prochain, et que sa face reluira sur nous. Il est dit: *Qu'il est apparu avec dix mille de saincteté.* Or aucuns ont prins ceci pour les enfans d'Israel: c'est, que Dieu estoit l'à venu avec eux: et les appellent Saincts, pource que Dieu les avoit separez à soy, combien que la plus grande multitude fust meschante et profane. Mais il n'y a point de raison en cela, que telle multitude de sept cens mille hommes ou environ soit nommee dix mille. Il n'y a donc nulle doute qu'ici Moyse ne parle des Anges. Et de faict, quand l'Escriture saincte nous veut mettre la maiesté de Dieu devant les yeux, tousiours elle adiouste qu'il est avec ses armees celestes, qu'il est avec les Anges, qui sont par milliers et par millions. Car il ne se faut point du tout arrester au nombre: pource que des choses invisibles l'Escriture en parle sobrement. Et ainsi, un nombre certain sera mis pour un nombre infini: comme s'il estoit dit, que Dieu ait apparu, voire avec ses Anges celestes, qui estoyent pour mieux testifier sa gloire. Vray est, quand la simple maiesté de Dieu nous est mise au devant, qu'elle nous doit bien suffire: et de faict, les creatures y pourront-elles rien adiouster? Il est certain que non: mais cela est dit à cause de nostre infirmité. Car quand Dieu dit: Me voici, encores ne sommes-nous point assez touchez: il faut donc qu'il se mette là comme en son empire, et qu'il monstre par ses Anges qu'il a son royaume espouvantable, qu'il a ses vertus et ses puissances, qui sont espandues par tout. Car nous savons que les Anges sont creez pour executer tout ce qu'il ordonne: que ce sont comme ses mains, par lesquelles il besongne et exerce tout ce qui luy plaist. Voila donc à quel propos notamment Moyse dit: Que Dieu est ici apparu, *voire avec dix mille de saincteté.* Et nous voyons aussi comme la Loy a esté donnee en la main des Anges, comme sainct Estienne le declare au 7. des Act. S. Paul aussi en l'Epistre aux Galatiens, quand il veut monstrer que Dieu est ap-

paru, afin de mieux authoriser sa Loy, il met aussi que les Anges estoyent là comme tesmoins. Y a-il donc eu dix mille tesmoins qui ont esté presens quand la Loy a esté publiee: que sera-ce si les hommes n'y adioustent foy, et qu'ils ne la reçoyvent sans contredit? Si un contract est passé devant trois tesmoins, et qu'il soit signé d'un notaire, cela est authentique, et n'est point licite d'arguer à l'encontre. Or comment est-ce que la Loy a esté donnee? Dieu y est apparu en sa maiesté, et mesmes Iesus Christ, qui estoit le chef des Anges, a esté celuy qui a donné la Loy, comme S. Paul le declare au passage que nous avons allegué. Voila Moyse qui est de l'autre costé: il est glorifié tellement qu'il ne semble plus estre du rang des hommes, que Dieu fait reluire sa face, qu'il y a des rayons comme au soleil, qu'on voit là un homme divin qui a esté envoyé. Et puis il n'est point question de deux ou trois tesmoins: voila dix mille Anges, voila un nombre infini, les armees de Dieu qui sont là pour maintenir l'authorité de la Loy, et que sera-ce donc des hommes, qui ne sont que pourriture, quand ils luy voudront deroguer, qu'ils viendront se rebecquer à l'encontre: et comment seront-ils conveincus? Et ainsi, que nous facions valoir toutes ces choses pour la confirmation de nostre foy, et que nous sachions qu'en recevant la doctrine qui est contenue en la Loy de Dieu, nous aurons un accord avec tous les Anges du ciel, et qu'ils respondront amen à nostre foy, et qu'ils nous seront tesmoins fidelles devant Dieu, que nous n'avons point creu à l'aventure: mais que nous avons esté bien fondez. Voila donc dequoy ce passage nous doit servir. Et ainsi, nous voyons que non sans cause Moyse a ici fait mention expresse de la multitude infinie d'Anges qui ont esté pour tesmoins de Dieu, lors qu'il s'est monstré autheur de la Loy. Or il adiouste puis apres: *Que la Loy de feu* (ou le feu de Loy) *a esté en sa dextre.* Nous voyons ici ce que desia nous avons aussi declaré, c'est assavoir, que tout ce que Moyse a touché de la maiesté de Dieu, tendoit à ceste fin, que la Loy ne soit point receue comme une doctrine forgee par Moyse: mais que nous cognoissions que Dieu l'advoue, et qu'il a monstré qu'elle procedoit de luy. Et notamment Moyse l'appelle *Loy de feu,* pource que l'air a esté alors tout flamboyant. Il y a donc eu les marques, par lesquelles Dieu a seellé sa Loy, quand il a voulu que le feu fust allumé, comme s'il avoit ravi le peuple, et qu'il luy monstrast qu'il n'estoit plus comme sur la terre basse: mais qu'il estoit eslevé par dessus ce qui estoit du monde corruptible. Retenons bien donc que la Loy a esté nommee *de feu,* pource que par ce moyen Dieu a fait mieux cognoistre la presence de sa maiesté. Or cependant notons bien ce qui est dit aussi de la nature de la Loy, et de toute la parolle de Dieu, c'est qu'elle est un feu devorant: car il faut qu'elle responde à la nature de celuy duquel elle procede. Quand l'Apostre aux Hebrieux nous monstre quelle est la parolle de Dieu, il dit, apres qu'il a declaré qu'elle sonde les coeurs, qu'elle distingue les pensees et les affections, qu'elle discerne tout, qu'elle fait un examen en l'homme: Il n'y a rien (dit-il) qui soit caché devant elle. Et pourquoy? Car Dieu veut qu'elle ait comme son office. Puis qu'ainsi est donc que nostre Dieu est appellé un feu consumant, notons aussi qu'il faut que sa parolle nous soit comme un feu. Et cela a esté demonstré par signe visible, quand elle fut publiee en la montagne de Sinai: et il faut que nous soyons aussi disposez à la recevoir. Et au reste, que Dieu nous purge et nous nettoye par le feu de sa parolle: que si nous ne souffrons d'estre ainsi purgez, il est certain que Dieu besongnera d'une autre sorte envers nous, comme il le dit par son Prophete Isaie: Mes parolles ne sont-elles point comme un feu consumant, et ce peuple comme estoupes? Notons donc, puis que la Loy de Dieu est appellee un feu consumant, que si nous sommes comme estouppes, ou comme de la paille, que nous en serons incontinent consumez. Et pourtant prions Dieu que nous soyons comme or et argent, pour estre recuits, afin que nous soyons en usage propre à son service. Quoy qu'il en soit, notons tousiours que la Loy n'est point une chose morte, sinon entant que les hommes par leur ingratitude l'esteignent: mais tant y a encores qu'elle n'est point nommee Loy de feu sans cause. Car c'est pour monstrer, que si nous ne la recevons avec telle reverence et authorité comme il appartient, qu'elle ne laissera pas de faire office de feu envers nous, mais ce sera pour nous consumer. Et ainsi, apprenons de plier tellement sous la parolle de Dieu, et d'y apporter une telle subiettion, que tout ce qui est là contenu, nous le recevions sans aucune replique, que nous ayons la bouche close, sinon pour dire amen, et pour approuver tout ce que nostre Seigneur ordonne. Or Moyse adiouste quant et quant: *Que Dieu aime les peuples, et que les saincts sont en sa main.* Il est vray qu'il y a ici quelque changement. Car de mot à mot il est dit: *Toutesfois Dieu aime les peuples*: ou: *Le vray Dieu aime les peuples.* Car ce mot dont use Moyse emporte tous les deux. *Ses saincts sont en tes mains.* Il change ici de personne. Car quand il dit de ses saincts, il n'y a nulle doute qu'il ne rapporte ceci à Dieu. Il devroit donc dire: Ils sont en ses mains: mais ceste façon de parler est assez commune en l'Escriture, tellement que nous ne la devons point trouver estrange. Le sens donc de Moyse est assez facile, c'est, combien que Dieu aime les peuples,

toutesfois que ses saincts sont en sa charge, et en sa protection, voire ceux qu'il a choisis: sinon qu'on voulust rapporter *les peuples* aux douze lignees: mais cela seroit dur et contraint. Plustost donc Moyse fait ici comparaison de tous hommes, et de toutes nations de la terre, avec la lignee d'Abraham, que Dieu avoit eslevee: comme s'il disoit, que la grace de Dieu est espandue par tout, comme aussi on le voit, et comme l'Escriture le testifie en d'autres passages: et non seulement les hommes participent à ceste bonté de Dieu, et sont nourris et substantez de sa largesse: mais il se monstre aussi liberal iusques aux bestes brutes: sa misericorde parvient iusques là, comme il est dit au Pseaume: Qui est-ce qui fait produire l'herbe aux champs et aux montagnes pour nourrir les bestes, sinon que Dieu en a le soin? Puis qu'ainsi est donc que Dieu daigne bien regarder en pitié les bestes qu'il a creees, pour leur donner pasture: par plus forte raison il veut estre pere nourricier des hommes, lesquels il a creez et formez à son image, lesquels approchent plus de luy, et ont une chose excellente par dessus toutes les autres creatures. Dieu donc aime les peuples. Voire-mais ce n'est point au prix de son Eglise. Et pourquoy? Car tous les enfans d'Adam sont ennemis de Dieu, à cause de la corruption qui est en eux. Il est vray que Dieu les aime comme ses creatures: mais il faut qu'il les haisse, d'autant qu'ils sont pervers, qu'ils sont adonnez à tout mal. Et voila pourquoy l'Escriture nous dit, que Dieu s'est repenti d'avoir fait l'homme, veu qu'il estoit ainsi depravé. Voila pourquoy il est dit que nous sommes bannis du royaume de Dieu, que nous sommes ses ennemis, qu'il nous reiette et nous desadvoue: que nous luy sommes en detestation: que nous sommes enfans d'ire: que nous sommes tellement depravez, qu'il ne nous reste que confusion sur nos testes. Quand l'Escriture parle ainsi, c'est pour nous monstrer, combien que Dieu nous soit propice et favorable de son costé, entant que nous sommes ses creatures, toutesfois que nous meritons bien qu'il nous desavoue, qu'il nous haisse, et qu'il ne daigne pas avoir le soin de nous. Or donc ce que Dieu nous aime, cognoissons qu'il surmonte nostre malice par sa bonté, qui est infinie. Mais comme desia i'ay touché, il aime les hommes, non point au prix de ceux qu'il a choisis à soy, et qu'il recognoist pour ses enfans. Or donc aime-il tous les peuples? nous sommes toutesfois en sa main, c'est à dire, il veut monstrer que nous luy sommes bien plus prochains, et qu'il a une accointance plus privee sans comparaison avec nous, qu'il n'a point avec tout le reste du monde: car il nous a appellez en sa maison, il habite au milieu de nous, il veut estre cogneu nostre pere, il veut que nous le reclamions avec plaine fiance et liberté, que nous ne doutions point qu'il n'ait sa vertu espandue pour nous maintenir. Voila comme Moyse a voulu magnifier en ce passage la bonté de Dieu, telle qu'il l'a fait sentir à son Eglise et à son troupeau. Or puis qu'ainsi est apprenons à faire nostre profit de ceste sentence: quand nous ouvrons les yeux, que ce soit pour contempler les largesses de Dieu, qui se monstrent et haut et bas par sa bonté. Nous voyons les bestes brutes estre nourries de sa main. Et il faut cognoistre en cela quelle est sa bonté. Apres, quand nous voyons les meschans qui le mesprisent, qui ne font que le provoquer: que nous voyons neantmoins que le soleil luit sur eux pour les esclairer, qu'ils mangent et boyvent, qu'ils sont nourris aux despens de Dieu et de sa liberalité: cognoissons, combien que les hommes meritassent d'estre du tout destituez, qu'encores Dieu les espargne et les supporte, et qu'il surmonte leur malice par sa bonté, d'autant que du premier coup il ne les racle point: et qu'encores il daigne bien les nourrir, et monstrer une solicitude paternelle envers eux. Cognoissons cela, afin d'estre ravis en estonnement, et de glorifier Dieu en ceste misericorde qui nous est cogneue, et qui se monstre par tout. Or là dessus venons à nous: cognoissons d'autant que Dieu nous a appellez à la cognoissance de sa verité, que c'est comme s'il nous avoit adoptez pour ses enfans. Nous voila donc sanctifiez de luy. Il est vray que de nature nous ne valons pas mieux que les autres: et encores maintenant il y a tant de povretez et d'imperfections en nous que c'est pitié. Mais tant y a que nostre Seigneur nous repute pour ses enfans, quand nous acceptons sa parolle en foy, et que nous avons cela bien resolu, que ce n'est point en vain que nostre Seigneur Iesus Christ a souffert mort et passion: mais selon que nous sommes reconciliez à Dieu son Pere par son moyen, que tousiours il nous gouvernera. Si nous avons cela bien persuadé, ne doutons point que Dieu ne nous recognoisse et advoue de la compagnie de ses saincts: et puis que nous sommes en sa charge, qu'il nous gardera, et nous tiendra sous ses aisles, et en sa protection. Et ainsi, nous voyons que Moyse n'a point seulement parlé pour les enfans d'Israel, mais qu'il a voulu que l'Eglise de Dieu iusques en la fin du monde receust une ioye commune, afin que nous soyons asseurez parmi tant de tempestes et de tourbillons, ayans tant de perils devant nos yeux, ayans tant de menaces de mort, que nous ne laissions pas de ficher nos yeux en ceste sauvegarde de Dieu. Et puis qu'ainsi est qu'il declare son amour iusques aux incredules, que nous ne doutions point qu'il ne nous face sentir que sa main est assez forte et puissante pour nous

maintenir, et pour nous garentir, combien qu'il semble que nous devions perir à chacune minute de temps.

LE DEUXIESME SERMON SUR LE CHAP. XXXIII. V. 3—7.

DU LUNDI 29[E] DE IUIN 1556.

Moyse avoit exhorté ci dessus le peuple à recevoir la Loy en toute obeissance: car il avoit dit que le peuple se rangeroit aux pieds de Dieu. Et c'est une façon de parler assez commune en la langue hebraique, d'autant qu'un homme estant disciple, est assis aux pieds de son maistre, pour recevoir doctrine de luy. Or nous avons veu qu'il falloit que le peuple fust comme aux pieds de Dieu. Pourquoy? Pour ouir les parolles de sa bouche. Et en cela voyons-nous que Dieu a toute maistrise en son Eglise: et combien qu'il parle par la bouche des hommes mortels, que cela ne derogue rien à son droict, et que les hommes ne doyvent point usurper pourtant son authorité, ni se mettre en sa place: mais doyvent annoncer fidellement ce qu'ils ont receu de luy: bref ici il nous est monstré, que l'Eglise doit estre conduite par la pure parolle de Dieu, et non point par ce que les hommes auront songé et resvé en leurs testes. Mais cependant nous sommes aussi exhortez d'obeir à Dieu, et ne luy point estre rebelles quand il parle à nous: mais avoir la teste baissee, pour nous assuiettir pleinement à ce qu'il nous dira. En somme, ici nous sommes retirez de toute servitude des hommes, afin que nostre foy ne depende point de cestuy-ci, ou de cestuy-la, mais qu'elle soit fondee en Dieu. Et cependant il nous est monstré que nostre office est de nous humilier devant Dieu, et de profiter sous sa parolle, et en son escholle, tellement que nous souffrions d'estre gouvernez par sa doctrine. Or là dessus il s'ensuit, que Moyse *a donné la Loy en heritage à l'Eglise d'Israel.* C'est pour mieux exprimer quelle est la parolle de laquelle il avoit fait mention. Car chacun confessera assez que Dieu merite bien qu'on l'escoute, et qu'on luy obeisse: et les plus meschans du monde magnifieront la parolle de Dieu: et cependant il y en aura bien peu qui monstrent par effect qu'ils se veulent du tout adonner à faire ce qu'ils disent. Et pourquoy? Ils voudroyent que Dieu descendist du ciel, et qu'il nous envoyast des Anges pour nous annoncer sa volonté. Et il veut esprouver nostre foy d'une autre façon. Il est vray qu'il a ratifié sa Loy anciennement, et a monstré qu'elle estoit venue du ciel, et que les hommes ne l'avoyent point forgee. Mais maintenant il veut que sa Loy nous soit preschee par le moyen des hommes, et que cela vaille autant comme s'il estoit là en sa propre essence, et en sa maiesté. Quant à l'Evangile, nous savons qu'il a eu son approbation, et qu'il ne faut point douter si c'est la verité de Dieu ou non. Mais maintenant qui est-ce qui nous apporte l'Evangile? Ce sont creatures mortelles, tellement que ce thresor (comme dit S. Paul) est en des vaisseaux fragiles: c'est comme qui mettroit deux ou trois mille escus en un pot, qui ne vaudra que deux quarts: ainsi en est-il quand nostre Seigneur veut que la doctrine de salut, qui est un bien inestimable, nous soit declaree par des hommes semblables à nous, qui n'auront point grand lustre, qui n'auront point de credit quant à ce monde: et il veut toutesfois que sa parolle ait une telle dignité envers nous, comme s'il estoit là en personne. Et voila pourquoy il est dit: Qui vous escoute, il m'escoute: et qui vous reiette, il me reiette. Car nostre Seigner Iesus Christ en ce passage n'a point voulu exalter les hommes: mais il a voulu monstrer que la parolle de Dieu ne doit point estre en moindre prix, encores qu'il n'y ait pas homme pour la faire valoir. Car il ne faut point regarder le messager, il faut regarder à celuy qui l'envoye. Ainsi donc nous voyons que Moyse apres avoir parlé de la parolle de Dieu, apres avoir monstré que ceux qui se disent fidelles, s'y doyvent assuiettir: il adiouste, *Moyse a donné la Loy*: signifiant qu'il ne faut point cercher la parolle de Dieu aux isles neufves, et qu'il ne faut point passer les mers (comme nous avons dit ci dessus), entrer aux abysmes de la terre: mais la parolle de Dieu est en nostre bouche et en nostre coeur: voire moyennant que Dieu y besongne par son sainct Esprit. Car nous en aurions les aureilles battues, nostre coeur n'en seroit point touché, n'estoit que Dieu luy donnast vertu: mais quand nostre Seigneur nous illumine, et qu'il nous fait sentir que c'est luy qui parle, alors nous avons sa parolle au coeur: et puis, nous l'avons aussi en la bouche, pour confesser que c'est une verité infallible: et si nous prenons là nostre contentement, nous ne serons plus en doute s'il la faut recevoir ou non: mais cela nous sera tout determiné. Aprenons donc de ce passage, si nous voulons honorer Dieu, et luy obeir, et recevoir paisiblement et sa Loy et son Evangile, quand le tout nous sera presché par la bouche des hommes, que nous ne laissions point de faire cest hommage à Dieu, de nous ranger à luy, encores qu'il n'apparoisse point d'une façon visible, encores qu'il ne nous envoye point des Anges du ciel. Car voila un droit examen de nostre foy, quand nous ne laissons point pour

l'honneur de luy d'accepter les hommes qui n'ont point grande apparence, et qui mesmes ne seroyent point prisez. Voila ce que nous avons à retenir ici en premier lieu. Or quant et quant il dit que la Loy nous appartient, d'autant qu'elle est pour toute l'Eglise d'Israel. Car nous savons que Dieu nous a assemblez avec les Iuifs: et en la fin quand ils se sont forclos et bannis de la promesse de salut, que nous sommes succedez en leur lieu. Puis qu'ainsi est donc, ce qui a esté dit des enfans d'Israel, qui estoyent descendus de la race d'Abraham selon la chair, se doit auiourd'huy appliquer à nous. Et ainsi ce n'est point un langage superflu, quand il est dit que *la Loy a esté donnee.* Apprenons donc, quand nostre Seigneur veut que nous recevions sa parolle, sachant qu'elle s'adresse à nous, et qu'elle nous a esté dediee pour nostre salut, que ce n'est pas comme une semence qui sera là iettee en l'air: mais que Dieu parle en telle sorte, qu'il declare que c'est pour nostre profit, quand nous sommes ainsi instruits, et qu'il veut tellement approcher de nous, que nous soyons conioints à luy. Quand donc nous aurons entendu, qu'il faut que le peuple se range aux pieds de Dieu pour ouir sa parolle, sachons que nous sommes ce peuple-la. Quand nous aurons cogneu que la parolle de Dieu gist et consiste en sa Loy, que nous sachions que c'est le thresor, que c'est le bien que Dieu a apresté pour le pain et la nourriture de ses enfans: comme aussi il en parle à la Cananee, quand il luy dit, qu'il ne faut point donner le pain des enfans aux chiens. Or il est vray que pour ce temps-la nous estions comme chiens, c'est à dire, tous les Payens du monde estoyent reiettez. Et nostre Seigneur Iesus Christ monstre, que de nostre condition premiere nous ne meritons non plus d'estre participans de ce bien-ici qu'un chien d'aller à la table d'un homme. Il n'y a que les enfans que doyvent avoir là leur nourriture et refection. Mais puis que Dieu auiourd'huy nous a appellez, et que nous sommes vrayement son Eglise et son troupeau, ce pain ici nous est quant et quant donné pour nostre nourriture. Et ainsi, ne laissons point escouler la parolle de Dieu, quand elle nous est preschee: mais qu'un chacun de nous l'applique à son usage. Or notamment Moyse exprime *qu'elle est en heritage à l'Eglise d'Israel*, pour signifier qu'elle n'a pas esté donnee pour un temps, mais afin que d'aage en aage on la reçoyve, et que tous s'y adonnent, et qu'il y ait un consentement de foy entre les peres et les enfans: comme aussi il en est parlé au Cantique de Zacharie, et auparavant le Prophete Malachie aussi l'avoit dit. Notons donc que ce mot *d'heritage* se rapporte à la perpetuité de la parolle de Dieu: qu'il ne faut point qu'elle soit receue seulement par ceux qui vivent en un temps, et puis qu'elle s'ensevelisse: mais que les peres doyvent avoir le soin de faire que apres leur trespas leurs enfans s'accordent, et que tous obeissent à Dieu, qu'il soit honoré iusques en la fin. Si un homme a du bien, il le gardera avec grand soin pour ses enfans, et sera bien aise quand il meurt, de ne les point laisser despourveus, mais qu'ils ayent quelque heritage. Or cependant nous ne regardons pas quel est le pricipal bien, qui doit estre laissé à ceux qui viennent apres nous, c'est assavoir qu'ils soyent participans de l'adoption de Dieu, qu'ils soyent reputez de la compagnie de ses enfans. Voila pourquoy Moyse advertit ici ceux qui estoyent deuement enseignez en la parolle de Dieu, que ce n'est point seulement pour eux: mais que Dieu les oblige à laisser cest heritage ici en possession à leur lignee: et qu'il a voulu que sa Loy fust tousiours cogneue, et que d'aage en aage elle demeurast tousiours en sa vertu et en son authorité. Et ainsi, toutes fois et quantes que nous venons au sermon, sachons que nostre Seigneur nous appelle à soy, afin que nos enfans y soyent attirez avec nous. Et puis que de sa bonté infinie il les reçoit devant qu'ils soyent nais, et declare qu'il leur sera pere et sauveur, et desia les met au rang et en la compagnie des siens, comme aussi ils sont baptisez en vertu de ceste promesse-la: il faut bien que nous soyons plus qu'ingrats, si nous n'avons le soin de les instruire quand ils sont venus en aage: et sachons que cest heritage ici est perdu souvent par la malice des hommes, ou par leur nonchallance et froidure, tellement que les enfans en sont privez. Nous voyons ce qu'est advenu au monde. Nous voyons l'horrible dissipation qui a esté partout, et est encores auiourd'huy en tant de pais, qui se prisent et cuident valloir merveilles. Si on demande aux Italiens, aux François, et à beaucoup d'Alemans ce qu'ils vallent, ils se prisent tant en leur orgueil, que c'est merveilles: et cependant les voila tous bannis de l'heritage de Dieu, les voila tous desheritez, privez de la pasture de salut que Dieu a destinee à ses enfans. Puis qu'ainsi est, advisons d'estre tant plus diligens de conserver cest heritage ici: et que puis que nostre Seigneur l'a mis comme un depost entre nos mains, qu'un chacun s'efforce d'enseigner les ieunes, et que de main en main la verité soit tousiours receue, et que Dieu regne au milieu de nous sans fin. Et afin que nous ayons tant plus de zele et d'affection à cela, qu'il nous souvienne de ce que i'ay desia dit, que quand nous aurons comparé tous les biens du monde, et toutes les richesses que les peres laisseront à leurs enfans: que cela n'est rien au prix de ce thresor celeste, quand il plaist à Dieu de nous advouer de sa maison, et qu'il nous declare qu'il residera au

milieu de nous, pour nous faire participans de sa gloire. Quand donc nostre Seigneur nous assigne un tel bien, c'est raison qu'il soit preferé à tout ce que nous avons de desirable en ce monde, et ce qui ravit tous nos sens et toutes nos affections. Or il adiouste puis apres: *Qu'il a esté Roy entre le droicturier*: c'est à dire, en Israel. Ce passage est communement entendu de Moyse, pource qu'il en avoit parlé au prochain verset. Car il a dit, Moyse nous a donné la Loy: et maintenant il adiouste: Il a esté roy en Israel. Mais nous savons que ce n'est point la coustume, que Moyse se nomme Roy: car aussi le temps n'estoit pas venu qu'il y deust avoir Roy choisi et ordonné de Dieu, lepuel eust eu preeminence. Saul a esté le premier. Voire-mais ç'a esté par une revolte du peuple: mais Dieu avoit choisi David, afin qu'en sa personne le royaume fust establi: et iusques à ce temps-la le peuple a esté en liberté, et Dieu se disoit estre son Roy, et nommoit le peuple une Sacrificature royale. Ainsi donc il n'y a nulle doute qu'ici Moyse ne continue le propos qu'il avoit desia entamé, que le peuple sera aux pieds de Dieu pour ouir sa parolle. Il declare en quelle façon il faut que nous soyons aux pieds de Dieu, pour estre escholiers, et qu'il soit nostre maistre, et que nous soyons enseignez de sa bouche: *C'est* (dit-il) *qu'il soit nostre Roy quant et quant.* Il monstre, que Dieu quand il s'abbaisse iusques là d'estre comme nostre docteur, que ce n'est pas qu'il le faille mespriser, ne que cela amoindrisse sa maiesté: mais quant et quant il doit estre Roy. Retenons bien donc que la doctrine que nous recevons de Dieu est comme si un Roy parloit, et nous faut trembler sous luy: que nous ne soyons point seulement comme petis enfans qui recorderont leur leçon sous un magister: mais que grans et petis viennent pour escouter ce que Dieu prononce, et que nous l'escoutions en toute humilité, et que ses loix vaillent entre nous, et qu'elles ayent leur vertu. Voila donc en somme ce que Moyse a entendu en ce passage: qu'apres avoir monstré que Dieu condescend à nostre petitesse iusques là, qu'il se fait comme un maistre d'escolle, et qu'il veut que nous soyons à ses pieds pour estre privement enseignez de luy: que ce n'est pas pourtant qu'il ne soit Roy, et qu'il ne retienne son empire et son degré: et quelque excellence qu'il y ait aux hommes, qu'il ne faut pas qu'ils presument de se mocquer de la doctrine qui leur est preschee: mais que iusques aux rois de la terre, que tous se doyvent assuiettir, et qu'il n'y a qu'un chef qui ait toute preeminence et empire souverain sur nous. En somme nous avons deux choses à considerer en la parolle de Dieu: l'une est sa bonté infinie, quand il descend à nous, et se rend familier, et nous appastelle, par maniere de dire, et parle à nous d'une telle gracieuseté, comme feroit une nourrice à son enfant. Quand donc Dieu se conforme ainsi à nostre petitesse, sa parolle nous doit bien estre amiable. Mais cependant notons aussi qu'il ne se veut point despouiller de son droict, que tousiours il ne soit Roy, et que nous ne tremblions sous luy, et que nous ne soyons subiets à ses loix et à ses commandemens. Voila en somme ce que nous avons à retenir, c'est que la parolle de Dieu nous soit douce comme miel, et qu'elle nous soit precieuse comme l'or et l'argent, ainsi qu'en parle David. Or notamment il appelle aussi, comme auparavant, le peuple d'Israel *droicturier*, pour monstrer à quelle condition nous sommes l'Eglise de Dieu: c'est que droicture et iustice regnent entre nous. Car nous savons que Dieu ne veut point estre meslé parmi nos confusions, quand nous serions desbordez à tout mal: car alors il semble que nous vueillions chasser Dieu loin de nous. D'autant plus donc nous faut-il bien noter ce passage, que Dieu a esté Roy entre les droicturiers: c'est afin qu'en premier lieu nous sachions que si nous obeissons à la Loy de Dieu, son royaume florit: et puis quand nous le servons, il nous fait estre droicturiers, et aussi que nostre vraye iustice depend de là, et qu'elle en doit estre estimee, c'est assavoir quand Dieu est escouté. Ceux donc qui sont rebelles à la Loy et à l'Evangile, monstrent bien qu'ils ne peuvent souffrir que Dieu les gouverne, c'est autant comme s'ils le despittoyent, et ne le vouloyent point accepter pour leur Roy et pour leur prince. Il est vray que tous les meschans de ce monde ne confesseront pas qu'ils vueillent ainsi s'aliener de Dieu: mais la chose est telle, et ne faut plus plaider là dessus, puis que l'arrest en est prononcé par le Iuge souverain. Et cependant notons aussi, que Dieu ne regnera point au milieu de nous, sinon que nostre vie soit conforme à sa parolle, que nous renoncions à toutes nos meschantes affections pour luy obeir. Et cependant retenons aussi, que la droicture ne sera point, quand chacun le voudra servir à sa devotion, ainsi que nous voyons le monde s'amuser à ses menues follies: qu'il semblera aux Papistes qu'ils soyent demi Anges, moyennant qu'ils ayent suyvi leur train commun, c'est à dire, de bestes brutes. Or voici la vraye droicture que Dieu accepte et approuve, c'est assavoir, que nous souffrions d'estre gouvernez pour sa main, et que nous n'ayons autre conduite que sa simple parolle. Il dit quant et quant: *En assemblant les chefs du peuple, et les lignees d'Israel ensemble.* Ici il exprime la concorde qui doit estre en l'Eglise de Dieu, voire depuis les plus grans iusques aux plus petis. Quand il dit: *En assemblant*, il monstre, si tost que Dieu a parlé, qu'il faut qu'il y ait une

conformité et vraye union entre nous: que nous ne devons point varier, que l'un tire à gauche, et l'autre à l'opposite: mais qu'un chacun se range, et que nous soyons assemblez, qu'il n'y ait que Dieu qui ait toute preeminence sur nous, et que nous soyons unis comme sous ses aisles. Voila donc l'assemblee de laquelle parle ici Moyse. Et pourtant de là nous pouvons conclurre, quand la parolle de Dieu n'est point preschee, encores que les hommes s'accordent, que leur complot est maudit, et qu'il n'y a là que toute confusion. Voulons-nous donc estre tellement unis, que Dieu approuve la concorde qui sera entre nous? qu'il soit tousiours le chef, que sa parolle soit le moyen pour nous conformer ensemble: qu'il n'y ait fraternité, sinon d'autant qu'il y a un pere commun à tous, et que nous sommes ensemble ses enfans d'un commun accord. Et en cela voit-on que toute la folle vanterie des Papistes n'est qu'une fumee et mensonge, quand ils disent qu'ils s'accordent entre eux: car il faut tousiours regarder quel est ce lien. Or les Papistes s'accordent à toute rebellion, qu'il faut qu'ils soyent obstinez pour reietter la parolle de Dieu, pour fouler au pied toute sa verité: et sans cela nous voyons qu'on ne peut avoir aucune approche avec eux. Or puis qu'ainsi est qu'ils ne sont unis ensemble, sinon pour s'aliener de Dieu, malheur sur une telle union. Mais quand nous voudrons avoir une concorde saincte et louable, que nous voudrons que Dieu nous approuve: que nous commencions par ce bout, c'est que sa voix soit ouye, que nous la suyvions, que nous monstrions en cela que nous luy sommes vrayes brebis, et que nous le tenons pour nostre pasteur. Et en ce faisant que nous le tenions aussi pour nostre Roy, comme il est dit en ce passage, et qu'il nous accepte pour son peuple et pour son Eglise: et despittons hardiment tous ceux qui se gouvernent selon leurs inventions et fantasies. Or quant et quant Moyse monstre qu'il n'y a celuy qui ne se doyve assuiettir à la parolle de Dieu, quand il dit: *En assemblant les chefs et toutes les lignees ensemble.* Il n'y a point donc ici d'exception: et ne faut point que les grans alleguent ni leur dignité, ni leur puissance: car ce sont ceux qui doyvent monstrer le chemin, et qui par leur exemple doyvent induire le menu peuple à se ranger. Que donc les chefs soyent aussi humbles que les plus petis, quand nostre Seigneur parle, et qu'ils marchent devant, et qu'ils tendent la main à tout le reste. Car de faict, quand les grans et les riches de ce monde, ceux qui sont en quelque credit, mesprisent la parolle de Dieu, et qu'ils la reiettent, il y a double scandale: pource qu'on regarde à eux, et qu'ils sont comme eslevez plus haut. Ils font donc un desbauchement tel, qu'il faudra qu'ils rendent double conte à Dieu, de ce qu'ils auront esté cause que beaucoup de povres gens et infirmes se revoltent. Et pourtant apprenons que si tost que Dieu parle, il faut que ceux ausquels il a eslargi plus de ses graces, qui ont quelque dignité ou exellence, monstrent que ce n'est pas en vain que Dieu les a incitez de venir à luy, et qu'ils commencent de luy obeir. Et puis il ne faut pas que les rudes et les idiots alleguent: Nous ne sommes point clercs, nous ne sommes pas gens fort entendus: car il est dit: *Que toutes les lignees d'Israel se doyvent aussi bien assembler.* Concluons donc, comme les grans doyvent monstrer le chemin aux petis, que tout le peuple en general et sans exception se doit ranger à Dieu, et qu'il faut que nous soyons tous ses escholiers, puis qu'il daigne bien estre nostre maistre: et que nous soyons son peuple, puis qu'il nous fait cest honneur de mettre son siege royal entre nous. Voila en somme ce que nous avons à retenir de ce passage. Or venons aux benedictions que donne Moyse aux lignees d'Israel. Nous avons desia declaré, que ce ne sont pas simples prieres qu'il fait, comme un homme privé: mais d'autant qu'il est constitué lieutenant de Dieu, il declare que l'estat de l'Eglise sera tousiours benit, et que Dieu en aura le soin. Moyse donc parle ici, non point en sa personne ni de son authorité: mais estant gouverné par le S. Esprit, comme si Dieu luy faisoit prononcer le soin paternel qu'il aura en tout temps de son Eglise. En somme, il n'y a rien ici qui doyve estre attribué à un homme mortel: mais par la bouche de Moyse Dieu monstre qu'il n'a point choisi les enfans d'Abraham en vain, et qu'il continuera sa bonté envers eux iusques en la fin, et monstrera que vrayement ils luy sont un peuple adopté, et qu'il a dedié à son service, et duquel il veut estre le protecteur. Mais pource que cela sera deduit plus au long, ie le touche seulement en bref. Venons à ce qu'il dit de Ruben: *Que Ruben vive, et qu'il ne meure point.* Nous savons que Ruben a esté le premier fils de Iacob, et devoit obtenir le droict de primogeniture, il devoit avoir double portion, il devoit regner au milieu de ses freres. Or il en a esté debouté par sa villenie: car il avoit commis un inceste, qui estoit un crime plus que mortel: il meritoit d'estre rasé du monde, et que son nom fust en opprobre. Dieu luy a pardonné: voire, mais ce n'a pas esté sans chastiment, comme nous voyons par la benediction qui luy est donnee: et il semble qu'il soit plustost maudit. Car Iacob son pere luy dit: Ruben, tu estois mon premiernay, le commencement de ma force et de ma vertu: mais aussi tu as esté le commencement de mes douleurs: et pourtant il faut que tu decoules comme eau, il faut que tu desseches: car tu as

perdu le droict de ta primogeniture: quand tu as monté sur le lict de ton pere, tu as commis un inceste, qui est un crime execrable. D'autant donc que tu m'as esté en tristesse et en fascherie, au lieu que ie devoye recevoir ioye et consolation de toy, il faut que tu sois banni et privé de la primogeniture et de la dignité que tu avois. Or il semble que Iacob se colere par trop contre son fils aisné, qu'il le vueille accabler d'ignominie, et qu'il foudroye contre luy: mais ce n'est qu'une correction temporelle. Or cependant si est-ce qu'il demeure Patriarche. Et c'est un grand honneur, quand un vilain detestable, qui a falsifié tout l'ordre de nature, qui a mesme paillardé avec la femme de son pere: que ce vilain-la soit encores en la terre. Or Dieu le constitue patriarche en son Eglise, il veut que son nom soit sainct, que sa posterité soit saincte. Voila une misericorde admirable de Dieu. Mais il faut cependant qu'il s'humilie, et que sa faute soit cognue, afin qu'il ne s'y flatte plus. Voila pourquoy Iacob parle si rudement, et quasi (comme i'ay dit) il foudroye contre son fils aisné. Or ce que Moyse a ici mis de consolation, pourroit estre trouvé estrange, pourquoy c'est qu'il dit: *Que Ruben vive, et qu'il ne meure point.* Mais c'est afin que la lignee de Ruben, c'est à dire, le peuple qui estoit descendu de luy: car il y avoit alors un grand nombre, qu'il y avoit des chefs de maison, comme environ cinquante mille hommes. Voila donc tous ceux qui estoyent descendus de la lignee de Ruben, qui eussent peu penser: Nous sommes comme retranchez de la maison de Dieu: car puis que nostre pere en a esté comme banni, qu'il a esté despouillé de sa primogeniture, et que nous sommes succedez en son lieu, quel est maintenant nostre heritage, sinon toute opprobre? Voila comme les Rubenites, c'est à dire, ceux qui estoyent descendus de ceste lignee-la pouvoyent estre confus, sinon qu'ils eussent esté soustenus, et qu'ils se confiassent en Dieu, afin de le servir d'une affection pure et franche, et qu'ils n'eussent point le coeur failli, que tousiours ils n'embrassassent la promesse de salut qui leur estoit donnee, et qu'ils ne se cogneussent estre enfans d'Abraham, une lignee que Dieu acceptoit, et qu'il avoit separee de tout le reste du monde: il falloit que les Rubenites eussent cela. Et pour ceste cause il est dit, *que Ruben vive, et qu'il ne meure point:* comme si Moyse disoit: Il est vray que Ruben a merité que sa vie soit abysmee iusques au profond d'enfer: mais encores vivra-il: car sa coulpe luy est pardonnee: et Dieu luy a donné vie, non pas une vie commune telle qu'auront les enfans d'Adam: mais Ruben vivra en l'Eglise de Dieu, il aura lieu entre les Patriarches: et le peuple qui sera descendu de luy, sera un membre de l'Eglise de Dieu, du peuple qu'il a choisi et sanctifié. Or maintenant donc nous voyons l'intention de Moyse. Et là nous sommes enseignez qu'il nous doit bien suffire, quand nostre Seigneur nous reçoit à merci pour nous reserver de son peuple. Quand nous l'aurons offensé, que nous meritons qu'il nous reiette, et qu'il nous desadvoue du tout: moyennant que nous ayons tousiours lieu en l'Eglise, qu'il nous tienne et advoue de ses enfans, cela nous doit bien suffire. Et au reste, si nous sommes chastiez de nos fautes, que nous portions cela en gré et patiemment: que nous ne facions point comme ceux qui murmurent et grincent les dents quand Dieu les chastie: qu'il leur semble qu'on leur fait grand tort, si on ne les mignarde quand ils ont besoin d'estre traittez rudement. Portons donc toutes les corrections temporelles que Dieu nous envoye avec une telle douceur et mansuetude qu'il nous suffise d'estre consolez, d'autant qu'il ne nous racle point du registre de vie, et que nous sommes tousiours recogneus entre ses enfans. Dieu affligera-il les uns par maladie, les autres de povreté, les autres d'autres moyens, qu'ils languiront en ce monde, et ne sauront où ils en sont? et bien, que tout cela nous soit facile à souffrir, moyennant que nous ayons tousiours pour adoucir nostre tristesse: c'est quand Dieu nous declare, que nonobstant nos imperfections et miseres il ne laisse pas de nous estre pere. Quand nous aurons cela, que nous surmontions toutes les tentations de ce monde: Et bien, il est vray qu'il me faut estre ici comme une creature miserable, ie seray mocqué, reietté du monde, ie seray en vitupere et en mespris, ie ne verray point de fin ni de mesure en mes maux: et bien, ce m'est assez, moyennant que ie soye advoué enfant de Dieu. Voila donc ce que nous avons à retenir de ce passage, quand Dieu nous fait souvenir tousiours de ce que nous avons merité, et qu'il nous en touche, et qu'il nous le fait sentir par prattique et experience. Quand il dit: *Que Ruben vive, et qu'il ne meure point*, c'est pour luy monstrer dequoy il estoit digne, qu'il falloit bien que Dieu eust pitié de luy: que s'il eust voulu user de rigueur, il meritoit d'estre du tout exterminé. C'est donc le premier que nous avons à retenir en ce passage. Moyse adiouste: *Que ses gens soyent petis en nombre.* Il est vray qu'on pourroit ici reiterer ce mot qu'il avoit mis: Qu'il ne meure point, et que ses gens ne soyent point petits en nombre: mais cela seroit contraint et forcé. Le sens naturel donc est, que ceux de Ruben seront petis en nombre: non pas qu'il n'y eust grande multitude de gens (comme desia nous avons monstré:) car ils estoyent quarante cinq mille chefs, sans les femmes et les petis enfans.

Et voila un peuple incroyable qui est descendu d'un homme seul. Mais Moyse entend *petit en nombre*, pource que Ruben et toute sa lignee, qui devoit avoir preeminence par dessus les enfans d'Abraham, a esté tenue en degré inferieur. C'est donc autant comme s'il disoit: Encore que Ruben ne soit pas restitué en son honneur, mais que tousiours il porte sa marque d'ignominie, et qu'il se tienne au rang commun entre les enfans d'Israel, et qu'il soit là assuietti mesmes à Iuda son frere, et qu'il luy porte reverence comme à son superieur: toutesfois qu'il vive. En somme Moyse conferme ce que nous avons desia declaré, c'est assavoir, que Ruben avoit esté debouté de sa primogeniture à cause de ses malefices, et qu'il s'estoit rendu indigne de l'honneur qui luy estoit fait: toutesfois que sa lignee pour ce ne doit point perdre courage, mais plustost qu'elle se doit consoler, entant que Dieu les a retenus du nombre de son peuple. Et s'ils ne sont point les capitaines, s'ils n'ont point le royaume en leur lignee: qu'il ne faut point pour cela qu'ils se despittent et chagrignent: mais qu'ils demeurent en leur degré, et qu'ils se glorifient d'avoir Dieu pour leur pere, et que ce soit là toute leur felicité et leur ioye: et que cependant ils portent patiemment la correction que Dieu leur envoye comme une medecine, et qu'ils en facent leur profit. Et au reste, qu'ils ne soyent point desesperez, comme si Dieu les desavouoit: mais qu'ils sachent qu'ils sont tousiours retenus pour la lignee d'Abraham, qui estoit benite, et qui avoit la promesse du salut eternel. Or il met puis apres de Iuda. *Ceci soit à Iuda* (dit-il). Et il dit: *Seigneur, exauce la voix de Iuda.* Ici Moyse ne magnifie point tant la lignee de Iuda, comme il a fait en Genese en la personne de Iacob. Car là il est accomparé à un lion que nul n'ose esveiller: et puis il est dit, qu'il sera seigneur dessus tous ses freres, qu'il faudra que tous s'y courbent sous luy, et luy plient le genouil: et puis que le sceptre ne departira point de sa maison, et le Legislateur d'entre ses genoux, iusques à tant que Dieu envoye le Redempteur qu'il avoit promis. D'autant que cela a esté prononcé de la lignee de Iuda, c'est merveilles que Moyse maintenant en parle briefvement. Et puis il ne fait nulle mention de la fertilité que Dieu luy promet: Que ses dents seront blanches de laict, c'est à dire, qu'il aura bon pasturage et gras, tellement qu'il pourra humer le laict à pleine bouche: que ses yeux seront rouges de vin, c'est à dire, qu'il aura un beau vignoble. Par cela il a voulu monstrer ce qui devoit estre de la lignee de Iuda, et de tout son peuple. Pourquoy donc est-ce que Moyse en parle ici tant sobrement? Or il nous faut noter, que Moyse par ces benedictions qu'il a prononcees, n'a pas voulu effacer la memoire de ce qu'il avoit desia escrit de l'estat de Iuda, au testament de Iacob: mais il a voulu faire comme un codicile, ainsi qu'on dira en un testament, qui y sera adiousté. Or quand il y a ainsi un codicile, ce n'est pas pour deroguer au testament, ce n'est pas aussi pour l'ensevelir, tellement qu'il ne soit point cogneu. Car ce n'est qu'une dependance: et le codicile mesme ne vaudroit rien sans le testament, et sans qu'il y fust adiousté. Il est vray qu'on aura fait à part le testament, mais c'en est un accessoir, c'est comme un brevet qui sera adiousté à un testament. Ainsi en fait ici Moyse. Car mettant là le testament de Iacob. comme une chose authentique qui devoit avoir sa vigueur et son effect: pour plus ample confirmation il vient maintenant adiouster ceste consolation que nous avons veue de Ruben, celle que nous verrons demain de la lignee de Levi, et ses semblables. Or quand il parle de la lignee de Iuda, c'est pour ratifier ce qui avoit esté auparavant declaré par la bouche de Iacob. Il est vray que ce sont deux personnes qui parlent: mais le tout se fait au Nom de Dieu et en son authorité. Iacob n'a pas esté un homme particulier, quand il a beni ses enfans: mais il estoit lieutenant de Dieu. Autant en est-il de Moyse. Il represente donc tousiours la personne de Dieu, qui declare qu'il a choisi ce peuple, et qu'il le maintiendra iusques en la fin, et qu'il en aura un soin paternel. En somme ceste briefveté que est ici, n'est pas pour admoindrir la dignité qui estoit donnee à la lignee de Iuda: mais il continue ce qui en avoit esté dit, afin que nous sachions que Dieu n'a point voulu frustrer Iuda de la promesse qu'il luy avoit donnee, et qu'il falloit qu'elle fust accomplie en ses enfans. Il dit donc: *Seigneur, oy la voix de Iuda.* Par ceci Moyse declare que la lignee de Iuda ne parviendra point au royaume sans difficulté. Vray est que Iacob avoit dit: Le sceptre ne despartira point de la lignee de Iuda. Et où est ce Roy? Voila la lignee Iuda qui surmonte toutes les autres, quand Dieu delivre son peuple du pays d'Egypte. Il est vray que Nahason a bien la preemience quand les oblations sont faites au sanctuaire: il est vray que quand Dieu distribue son ost, qu'entre les quatre capitaines qu'il met en son peuple: Iuda est le premier: mais ce n'est qu'un ombrage bien obscur, il n'y a point de royaume ni de principauté. Il semble donc que ce soit une chose frustratoire de ce qui est ici dit du sceptre et du royaume. Car cela ne se voit point encores. Et puis, regardons ce qui est advenu au peuple apres le trespas de Moyse: Iosué domine, les Iuges viennent apres. Et puis voila Saul de la lignee de Beniamin, qui est constitué Roy: et que deviendra Iuda? Il semble

que c'est une moquerie de ce que Iacob a prononcé. Et toutesfois c'est Dieu qui a parlé, qu'il faut que le royaume vienne de là. Or Moyse monstre ici, qu'il faudra que Iuda invoque Dieu, c'est à dire, que ceux de ceste lignee-la gemissent et souspirent, et qu'ils endurent beaucoup devant que de venir à ce degré d'honneur, et à ce que Dieu leur avoit promis. Nous voyons donc comme les choses n'apparoissent point du premier coup, selon que Dieu les aura promises. Voila Iacob qui constitue Iuda le premier-nay en sa maison, il a le droict de primogeniture par dessus tous ses freres, il semble que tout luy doyve estre assuietti: mais pour un temps on n'y voit goutte, il semble que Iacob ait resvé, et que cela ne serve de rien. Moyse vient apres au bout de quatre cens ans ou environ: car il n'y avoit pas encores quatre cens ans: mais au bout de trois cens cinquante ans ou environ, il vient dire: Iuda, prie le Seigneur, il orra ta voix, et t'exaucera: comme s'il disoit: Mes amis, vous avez la promesse du royaume en la lignee de Iuda, mais ne vous troublez point, si elle n'est pas accomplie ici devant vos yeux, attendez que Dieu besongne, et il accomplira en la fin ce qu'il a promis. Que donc vous esperiez, et que vous possediez ce royaume ici en foy, iusques à ce que Dieu manifeste par effect que c'est luy qui a parlé par la bouche de vostre pere Iacob. Nous voyons donc maintenant en somme quelle est l'intention de Moyse. Il faudra que nous reservions le reste à demain.

LE TROISIESME SERMON SUR LE CHAP. XXXIII. V. 7—8.

DU MARDI DERNIER IOUR DE IUIN 1556.

Nous monstrasmes hier que ce qui est contenu en Genese touchant la benediction de Iuda, est ici comprins en bref. Car quand Moyse demande que Iuda soit exaucé, c'est afin qu'il obtienne ce qui luy avoit esté promis, c'est assavoir que le royaume seroit là dressé: comme aussi il le monstre, quand il adiouste: *Qu'il soit conduit à son peuple.* Car il n'appartenoit qu'à la lignee de Iuda, que le peuple fust sous luy et sous sa conduite. Nous voyons donc en somme que Moyse a voulu ici confermer ce qui estoit dit par la bouche du Patriarche Iacob, afin que Dieu fust cogneu ferme en son propos. Le royaume estoit promis à Iuda, c'estoit une chose de grande importance: car non seulement l'estat du peuple estoit fondé là dessus, mais le salut de tout le monde en dependoit. Pourquoy est-ce que Dieu a voulu establir la principauté en la lignee de Iuda, commençant en la personne de David, et continuant en sa famille, sinon afin que le Retempteur du monde en vinst? Or le royaume devoit estre perpetuel, comme il est dit au Pseaume: Que le soleil et la lune en seront bons et fidelles tesmoins au ciel. Puis qu'ainsi est donc, il faloit bien que ceste promesse fust certaine, qu'elle fust tenue infallible de tous fidelles. Or tant y a qu'il s'est escoulé long temps, que la lignee de Iuda estoit meslee parmi le reste du peuple, sans avoir aucune authorité: on ne savoit que ce qui avoit esté prononcé vouloit dire: on eust donc estimé que c'estoit une chose vaine. Et ainsi Moyse adiouste maintenant la confirmation qui est ici couchee, disant qu'en la fin *Dieu exaucera la voix de Iuda, et que par ce moyen il aura la conduite de son peuple*, et obtiendra le sceptre royal qui luy estoit assigné. Or ici nous voyons comme nostre Seigneur exerce la foy de ses enfans, quand il n'accomplit pas du premier coup ce qu'il leur a promis. Et sur tout, cela doit estre appliqué au regne de nostre Seigneur Iesus Christ. Dieu avoit desia monstré que la redemption du monde seroit faite par celuy qui seroit de la lignee de Iuda. Or cependant il differe et prolonge, tellement qu'il semble que ce soit une attente frivole. Et pourquoy? Il veut esprouver la patience de ceux qui esperent en luy. Apprenons donc pour estre appuyez sur nostre Seigneur Iesus Christ, et estre bien asseurez du salut lequel il nous a acquis: qu'il nous faut non seulement croire à ce qui nous sera annoncé de l'Evangile, mais qu'en patience il nous faut languir, iusques à ce que Dieu accomplisse ce que nous ne voyons point du premier coup: et qu'il ne faut pas que nous soyons si soudains de nous desbaucher, quand nostre Seigneur ne respondra point à nos souhaits: s'il se passe un iour, un an, et que nous n'appercevions pas que Dieu vueille mettre en execution et effect ce qu'il nous a dit, il n'est pas question de quitter tout: mais prions-le cependant, et ne doutons point qu'il n'exauce nostre voix. Et nous verrons souvent qu'il semblera que le regne de nostre Seigneur Iesus Christ soit aboli en ce monde: et mesmes auiourd'huy, combien que l'Evangile se presche en quelques lieux, toutesfois nous voyons la puissance des ennemis qui est pour tout abysmer: nous voyons un ordre si petit, que c'est pitié: quant à nous qui disons avoir receu la pure doctrine, si est-ce que nous sommes bien loin d'avoir une telle police et une telle perfection entre nous qu'il seroit requis. Bref, nous n'oyons que dissipation, qui nous pourroit faire perdre courage, n'estoit qu'en invoquant Dieu nous attendissions patiemment qu'en la fin il remettra au dessus le

regne de son Fils, et le maintiendra, encores qu'il semble estre dissipé, et qu'on ne voye pas qu'il florisse et prospere: si nous n'avions cela, il est certain qu'on pourroit iuger que toutes les promesses de Dieu fussent vaines. Ce n'est point donc sans cause que Moyse notamment parle ici des oraisons et prieres de Iuda: comme s'il disoit, que tous ceux qui sont du regne de nostre Seigneur Iesus Christ doyvent s'exercer à invoquer Dieu, afin qu'il ne permette point que ce royaume, où gist toute nostre felicité et salut, aille en decadence, et qu'il soit ruiné: mais qu'il le dresse: apres l'avoir dressé, qu'il le conserve, et qu'il en soit le protecteur. Et au reste, que nous soyons certifiez que nous ne perdrons point nostre temps, et que Dieu ne sera point sourd en nos requestes, moyennant que nous ayons nostre refuge à luy, comme nous en sommes admonnestez. Bref ce passage nous declare, que le regne de nostre Seigneur Iesus Christ sera establi miraculeusement, et d'une façon estrange et incomprehensible au monde: et que Dieu y besongnera en telle sorte que nous saurons que c'est de son oeuvre. Et pourtant qu'il ne nous faut point apporter ici le iugement de nos yeux, mais qu'il nous faut tousiours persister en prieres et oraisons, et nous appuyer sur la promesse qui nous en est donnee. Il y a aussi: *Que Dieu secourera Iuda contre ses ennemis, et que ses mains luy seront suffisantes.* Ceci n'est point superflu, d'autant que le royaume de Iuda devoit estre amoindri apres le trespas de Salomon. Et depuis ce temps-la, il n'y devoit plus avoir qu'une lignee et la moitié d'une: qu'on eust cuidé que ce n'avoit esté qu'une bouffee de ce qui avoit esté fait en la personne de David. Il est vray quand David est couronné Roy, qu'en un moment Dieu desploye là une vertu si grande qu'un chacun en est esbahi: du temps de Saul le peuple estoit opprimé iusques au bout, et sembloit qu'il deust estre du tout englouti. Or il y a des victoires si excellentes, qu'on cognoist bien que ce changement-la est advenu de Dieu. David non seulement repousse tous ceux qui avoyent possedé une partie de la terre de Canaan, qui avoyent assuietti le peuple à leurs tailles et tributs, non seulement il acquiert ceste liberté à ceux qui luy estoyent donnez en charge: mais il donte tous ses voisins, et les rend tributaires à soy. Nous voyons donc là un miracle de Dieu tout manifeste. Quand Salomon succede, l'or et l'argent n'est quasi non plus estimé que le gravier, comme l'histoire saincte en parle. Mais quoy? Voila Roboam qui succede, et alors il y a une revolte: que quasi tout le peuple se retire. Il n'y a plus que la lignee de Iuda qui demeure en l'obeissance de la maison de David, avec une portion de Beniamin: que pouvoit-on dire là dessus, sinon que ç'avoit esté une esperance bien caduque, de ce qu'on avoit veu, quand tout s'escouloit ainsi? Or cependant ce povre royaume estant ainsi diminué, n'estant qu'une piece, est de tous costez assailli: qu'il semble que ce soit quelque brebis au milieu d'une douzaine de loups. On pouvoit donc estimer que Dieu avoit mis en oubli sa promesse. Et ainsi il estoit besoin que Moyse adioustast encores ceci pour la consolation des fidelles, afin qu'ils ne fussent point esbranlez en leur foy, voyans que ce royaume estoit ainsi diminué. C'est donc pourquoy il dit: *Les mains de Iuda luy seront suffisantes, et Dieu luy donnera secours contre ses ennemis.* Et ainsi, notons bien comme ce royaume a esté establi avec grande difficulté en la personne de David, et en la fin il est diminué, et est venu en telle decadence, qu'il sembloit que tout deust estre aboli: que Dieu a là voulu monstrer une figure de ce qui devoit advenir au regne spirituel de nostre Seigneur Iesus Christ. Et nous voyons de faict comme quand le temps est approché que Iesus devoit estre manifesté au monde, qu'il n'y avoit qu'une horrible desolation au peuple: qui eust iamais attendu ceste redemption, quand Iesus Christ est venu? Car le peuple estoit du tout dissipé et abbattu. Mais Dieu y a besongné d'une façon incogneue aux hommes. Or cependant combien que l'Evangile se preschast, si est-ce qu'on n'a pas veu du premier coup que l'Eglise fust triomphante en ce monde: mais tout à l'opposite, il n'y a eu que tourmens, persecutions, oppresses: qu'il sembloit que ce nom de Chrestienté fust une chose la plus execrable qu'on eust peu dire: il sembloit que tous les enfans de Dieu fussent comme l'ordure et la fiente du monde, ainsi que S. Paul en parle. En somme, il a fallu que ce royaume-la soit establi en souspirs et gemissemens, que les fidelles ont invoqué Dieu: et cependant en grandes angoisses ont attendu qu'il estendist la doctrine de l'Evangile, afin que Iesus Christ fust adoré au monde, et que chacun se submist à luy, pour luy faire hommage. Or cela encores n'a pas long temps duré: car l'ingratitude du monde estoit digne que Dieu retirast sa main et sa vertu: et nous voyons comme le monde s'est efforcé à dechasser Iesus Christ. Car d'un costé il y a eu les hypocrites qui se sont mocquez de toute religion, et en ont faussement abusé: il y a eu les contempteurs et gens prophanes, qui ont prins une licence desbordee (comme on voit encores auiourd'huy) sous ombre de la liberté qui leur estoit preschee. Apres, il y a eu les sectes et heresies, il y a eu des rebellions, que beaucoup se sont eslevez, et n'ont peu porter le ioug que Dieu leur vouloit mettre sur le col. Voila donc le regne de nostre Seigneur Iesus Christ, qui est comme aneanti. Et ainsi notons bien que ce pas-

sage n'a pas seulement servi aux Iuifs, mais qu'encores auiourd'huy il nous est utile: afin que nous cognoissions que nous avons à souspirer envers Dieu, à ce qu'il remette au dessus le regne de son Fils unique: et au milieu des troubles que nous voyons, combien qu'il semble que tout doive estre aneanti, que toutesfois il l'establisse par sa vertu: qu'il nous soustienne, et qu'il nous subvienne contre nos ennemis: d'autant que nous voyons tant de gens enragez contre nous, que Dieu nous cache sous l'ombre de sa main, et qu'il monstre son aide quand nous serons comme à l'extremité, et que nous n'en pourrons plus. Et au reste, encores que selon le monde il semble que ce ne soit rien que de l'empire de nostre Seigneur Iesus Christ, et que les orgueilleux et les incredules s'en mocquent et le despittent, que Dieu declaire que sa main luy suffit, c'est à dire, que sa vertu qui est cachee, et qui n'est de nulle reputation quant au monde, qu'il la face tellement valloir, qu'en la fin les meschans soyent conveincus qu'ils ont esté par trop stupides et hebetez, de n'avoir point apprehendé la grace, de laquelle il est ici fait mention. Et que de nostre costé nous soyons tousiours de plus en plus confermez à esperer en ce grand Sauveur, et à nous mettre sous sa protection, et à cercher toute nostre aide en sa main. Voila donc dequoy nous sommes enseignez en ce passage. Or venons maintenant à la lignee de Levi. Il dit: *Tes Thumin et tes Urim sont à ton debonnaire,* ou à l'homme de ta clemence. Thumim et Urim estoyent quelque portion de la piece qui estoit devant l'esthomac d'Aaron, et de tous les grans sacrificateurs: outre la robe, il y avoit une piece qui s'adioignoit, qui estoit de grand prix, couverte de pierreries et de brodure: et encores en ceste piece il y avoit à des chainettes pendues un tableau de pierres precieuses, qui estoyent là devant la poictrine: et ceste piece-la du pectoral estoit appellee Iugement, c'est à dire, droicture. Il y avoit une portion, laquelle on ne peut pas bonnement distinguer, qui se nommoit Thumim et Urim. Or le premier mot vient perfection: comme si on disoit Perfections en nombre pluriel: et le second vient de clarté ou de flamme, si on le rapporte à la doctrine. Si donc on veut prendre ces deux mots en langage commun, on dira les perfections et les doctrines: mais i'ay reservé en lisant le texte, les mots de Moyse, pource qu'il n'y a nul doute qu'il ne parle de ceste portion-la du pectoral, qu'on appelloit ainsi, comme il en est traitté au vingthuitiesme d'Exode. Or il addresse son propos à Dieu: et on a mal exposé ce passage, en disant Tes Thumim et Urim sont à toy et à l'homme: car c'est tout le contraire. Moyse dit, Seigneur Dieu, voici, tu as tes Thumim et Urim en ta main, c'est à dire, c'est une chose sacree et dediee à ton nom que ce que tu as donné au souverain sacrificateur, ce sont tes perfections et tes doctrines. A qui cela appartient-il? A ton debonnaire, ou à l'homme de ta clemence. Il y a de mot à mot ainsi. Or on peut prendre *le debonnaire* comme l'Escriture appelle tousiours les enfans de Dieu debonnaires, c'est à dire, qu'ils doivent ressembler à luy, qui est la fontaine de toute misericorde et bonté. Car si nous voulons estre cogneus et advouez pour enfans de Dieu, c'est bien raison que nous luy ressemblions, ayans un esprit de mansuetude et debonnaire en nous, que nous taschions de bien faire. Car c'est le propre de Dieu d'estre liberal envers tous, et mesmes envers ceux qui n'en sont pas dignes: car il fait luire son soleil sur les bons et sur les mauvais. A son exemple nous devons mettre peine de nous employer envers tous, et estre adonnez à leur profit entant que nous pourrons. Et ainsi, c'est le style commun de l'Escriture saincte, de nommer les fidelles debonnaires: et sur tout nous voyons cela aux Pseaumes tant souvent que rien plus. Mais quand il est ici dit *A son debonnaire,* on le peut prendre pour l'homme de ta clemence, c'est à dire, que tu as eleu et choisi, Seigneur, par ta bonté. Car Aaron n'a pas acquis ceste dignité sacerdotale par ses merites, mais ç'a esté d'autant que Dieu l'a voulu choisir. Or donc ce nom qui luy est ici attribué, pourroit estre prins, comme on dit en signification passive, c'est à dire, que Dieu l'a voulu constituer un miroir de son election gratuite: voire l'ayant ainsi choisi, l'ayant exalté en cest honneur si haut et si excellent, qu'il a voulu monstrer que nous dependons du tout de sa bonté: que tout ce que nous avons ne procede point de nostre vertu, mais d'autant qu'il a pitié de nous, et veut monstrer envers nous sa clemence. Mais quoy qu'il en soit, Moyse a voulu ici declairer, que la lignee de Levi seroit tousiours pour servir à Dieu avec ceste dignité sacerdotale, et que le grand sacrificateur seroit revestu des ornemens qui luy avoyent esté donnez pour entrer au sanctuaire. Et ce n'est point là comme un homme mortel, et du rang des creatures: mais il est moyenneur entre Dieu et les hommes, et a esté par dessus les anges de paradis: car le sacrificateur de la Loy en son office a esté plus excellent que tous les Anges de paradis. Et pourquoy? Car il falloit qu'il representast la personne de nostre Seigneur Iesus Christ, qui est le chef des Anges aussi bien que de tous hommes, et qui a son empire par dessus toute principauté, voire non seulement terrestre, mais du ciel. Voila donc l'intention de Moyse, c'est assavoir que la sacrificature sera en la lignee de Levi. Or maintenant notons que Moyse magnifie la lignee de Levi, afin

que le deshonneur qui y estoit auparavant fust effacé. Car nous savons ce qui avoit esté prononcé par Iacob: Simeon et Levi, vous estes (dit-il) instrumens d'iniquité, vous avez ruiné la ville, vous avez occis les hommes, meurtriers que vous estes, que ie ne communique point avec vous ni de langue ni de coeur, ie vous reiette. Et toy Levi, tu seras dispersé en mon peuple: car tu n'es pas digne d'avoir nul heritage. Voila Dieu qui parle d'une terrible façon contre la personne de Levi et tout son lignage: il semble qu'il soit rasé, comme n'estant pas digne d'avoir aucun lieu ni degré en l'Eglise. Or maintenant quelle reverence y eust-il eu en la sacrificature, si la lignee de Levi fust demeuree en telle ignominie? Car puis que leur pere estoit degradé par Iacob, qui estoit lieutenant de Dieu, comme nous avons declairé, que pouvoit-ce estre de tous ceux qui estoyent descendus de sa race? Or donc il a fallu que ceste lignee de Levi fust comme restablie, afin que cest ordre sacerdotal ne fust point mesprisé, et que cela n'empeschast point qu'on n'ouyst la doctrine de leur bouche. Que sera-ce si ceux qui ont la charge d'enseigner le peuple sont monstrez au doigt, qu'on les vilipende, qu'on s'en mocque, qu'ils ayent en eux quelque tache d'ignominie, tellement qu'on les desdaigne? Il est certain qu'ils ne profiteront gueres, ils n'auront point moyen d'edifier, et on sera desgousté d'eux. Or nous savons (et sera declairé plus à plein) que les Levites estoyent ordonnez de Dieu, pour enseigner tout le peuple. Si donc on les eust tenus comme gens de nulle valeur, cela emportoit grand preiudice, que la Loy n'eust pas eu grande reverence, qu'on n'en eust tenu conte, le peuple mesmes eust esté retiré de ceux qui en estoyent les expositeurs. Ainsi, ce n'est point sans cause que Moyse declaire que *les Thumim et Urim de Dieu*, c'est à dire, ses perfections et ses doctrines sont en ce lignage, et que maintenant Dieu veut qu'on cognoisse qu'il n'y a plus d'opprobre tel qu'il estoit auparavant: mais plustost qu'il met là ses enseignes. Car il y avoit le nom de Dieu en la mittre d'Aaron, il y avoit le nom de l'Eternel: c'estoit une chose exempte de tout le monde. Et puis il y avoit le iugement, comme nous avons dit. Et pourquoy est-ce qu'Aaron estoit ainsi revestu, sinon pour monstrer qu'il y avoit là un miroir de la gloire de Dieu? Puis qu'ainsi est donc, il a fallu que le peuple oubliast la faute de Levi, et la punition qui avoit esté faite en sa personne et sur son lignage: et que la Loy de Dieu fust receue de la bouche des Levites, et qu'ils fussent prisez, et qu'ils fussent en honneur comme messagers de Dieu, comme ses Anges, ainsi qu'il en est parlé au Prophete Malachie. Or il est vray que Moyse estoit de ceste lignee-la: mais Dieu a proveu que les mocqueurs ne pouvoyent pas alleguer qu'il eust favorisé à son lignage ou à sa maison. Et pour quoy? Qui est-ce qui a prononcé une telle sentence contre Levi? Moyse mesmes, c'est luy qui a composé Genese, et n'a point espargné la faute de son parentage. Car il faut qu'il soit comme greffier de Dieu, pour prononcer la sentence et sur Levi et sur tous ceux qui sont descendus de sa race. Nous voyons donc que Moyse ne s'est point ici porté à la guise des hommes: mais que fidellement il a executé la charge qui luy estoit commise. Et au reste, la grande sacrificature n'a pas esté en sa maison propre, combien qu'elle fust en son parentage. Il estoit plus grand que son frere Aaron, il avoit des enfans qui pouvoyent succeder en son lieu. Or est-il ainsi qu'il ne se fait point un prince du peuple, un gouverneur, que ses enfans n'ont rien davantage: et mesmes ils n'ont point de portion en l'heritage, qu'il faut qu'ils se contentent à la façon de la lignee de Levi, des premices, et des decimes, et des oblations. Mais encores Moyse ne donne point la grande sacrificature à ses enfans, et ne la prend point pour soy. Que sont donc les enfans de Moyse, et tous ses successeurs? Ils ne sont là qu'en un petit service, des moindres du temple, qu'il faut qu'ils servent, voire n'estans point en degré d'honneur: Dieu (di-ie) a voulu provoir à ce que Moyse ne fust point subiet à nulle calomnie. Et ainsi, quand il parle maintenant de la lignee de Levi, ce n'est pas au regard de son parentage: car il n'est point ici gouverné d'affection charnelle, comme on le voit, et faut que la chose le monstre, et faut que tous les malins et mocqueurs de Dieu ayant ici la bouche close, voyans une providence admirable, quand Dieu a couppé broche à toutes calomnies, comme nous avons declairé. Moyse donc n'a autre esgard, sinon que Dieu soit honoré, que la doctrine de la Loy soit receue en toute crainte, et que puis que Levi est eleu à cela, et que la sacrificature doit estre en sa maison, que ceux qui sont ainsi constituez en office ne soyent point empeschez de profiter pour l'edification de l'eglise, et qu'il n'y ait nulle tache en leurs personnes, qui soit pour amoindrir l'authorité de la doctrine qu'ils portent. Voila en somme à quoy Dieu a regardé. Or deduisons maintenant le tout par le menu. Il dit en premier lieu: *Tes Thumims et tes Urims.* Nous avons desia declairé qu'emportent ces deux mots, les Perfections et les Clartez de Dieu, ou ses doctrines. Or en somme nous sommes ici advertis, que le vestement d'Aaron n'a pas esté une chose vaine, ce n'a pas esté un parement pour donner lustre aux yeux: mais que Dieu a voulu là figurer une chose plus grande et plus excellente, c'est que le sacrificateur

ne seroit point comme un homme commun, mais qu'il y auroit en soy ce qui ne se pouvoit comprendre. Et de faict, ce qu'il portoit le nom essentiel de Dieu là en sa mittre, c'estoit pour monstrer qu'il surmontoit tout ce qui est du monde et des creatures. Il y avoit donc: A l'Eternel: et cela ne compete sinon à Dieu mesmes. Il falloit donc que le sacrificateur fust figure de nostre Seigneur Iesus Christ, qui est Dieu manifesté en chair. Dieu donc a voulu declairer que toutes les ceremonies de la Loy n'estoyent point comme ieus de petis enfans: ainsi que les papistes auront tant de menus fatras, et qu'ils ne font cependant que iouer des farces en toutes leurs ceremonies: comme aussi tous les Payens auront beaucoup d'agios, beaucoup de badinages, mais le tout n'est rien que meslinge. Et pourquoy? Car il n'y a là nulle doctrine, il n'y a que pour esblouyr les yeux: ce n'est pas qu'on cognoisse: Dieu l'a ainsi commandé, et l'a commandé à telle fin et à tel usage. Il est vray que les papistes controuvent assez de belles choses en leur messe, pour dire: Cela figure telle chose: mais cependant le tout n'est que mensonge: car ils l'ont forgé en leur teste. Mais Dieu a eu comme sa lampe allumee en toutes les ceremonies de la Loy, afin que le peuple fust addressé par quelques aides: qu'ils ont cogneu pourquoy le pectoral d'Aaron a esté nommé Droicture, et pourquoy aussi ces parties ont esté nommees Perfections et Clartez: c'est à ce que nous cognoissions que Dieu ne prenoit pas son plaisir en ces choses externes: car il n'est point semblable aux hommes, qui sont ravis d'apparence et de beau lustre: Dieu n'a rien de cela en sa nature. Mais il a voulu figurer des choses plus grandes en toutes les ceremonies, iusques à ce que la verité en apparust en Iesus Christ: comme aussi tout ce qui a esté fait en la Loy se rapportoit à ce patron que Moyse avoit veu en la montagne, et par consequent le tout estoit spirituel, ainsi qu'il en est parlé au vingtcinquiesme d'Exode. Voila donc pour un item. Or auiourd'huy par plus forte raison il nous faut bien abstenir de toutes ceremonies frivoles, d'autant que nostre Seigneur Iesus Christ est apparu, et nous a apporté la verité des choses qui estoyent contenues en ombrage sous la Loy. Du temps de la Loy il a fallu que le grand sacrificateur fust revestu, et mesmes toute la lignee sacerdotale avoit quelques marques, pour dire: Nous sommes sanctifiez à Dieu: mais sur tout le grand sacrificateur, quand il devoit entrer au sanctuaire, il estoit là comme tout desguisé, on n'y appercevoit plus ce qui estoit auparavant aux hommes: et il a fallu que cest ordre-la fust observé en l'absence de nostre Seigneur Iesus Christ. Mais maintenant tout cela est aboli. Or si les hommes de leur propre phantasie inventent, comme nous voyons qu'en la papauté il y a un abysme infini de beaucoup de badinages: que sera ce? Ce que Dieu avoit ordonné de sa propre bouche a prins fin à la venue de nostre Seigneur Iesus Christ. Et pourquoy? Car nous n'avons plus des clartez en peintures, ou des doctrines, nous ne les avons plus en la poictrine d'Aaron: mais nous les avons en nostre Seigneur Iesus Christ, qui est l'image vive de Dieu son Pere, et qu'en le contemplant face à face nous sommes là comme transfigurez en la gloire de Dieu. Il n'y a plus de voile en l'Evangile (comme dit S. Paul) ainsi qu'il y en a eu en la Loy. Il a fallu que Moyse eust sa face cachee d'un couvrechef, pour monstrer que la Loy n'estoit point encores la pleine revelation qui est auiourd'huy en l'Evangile. Si donc les hommes entreprennent d'inventer des figures à leur poste, que sera-ce, sinon autant d'illusions de Satan? Concluons donc que quand les prestres se sont revestus en la papauté, ce sont autant de badinages: et quand en cela ils veulent ressembler aux Iuifs, que c'est autant comme s'ils fouloyent Iesus Christ au pied, ou qu'ils le voulussent enterrer, qu'on ne vist plus goutte en sa face, qu'il ne nous fust plus prochain, et que nous ne sentissions plus la dignité qui est en luy, et en son office. Voila ce que nous avons à retenir sur ce passage, quand les ornemens d'Aaron sont nommez Perfections et Doctrines. Or il est dit, *que ses perfections et doctrines sont de Dieu:* pour signifier que ce n'est pas à nous d'inventer ce que bon nous semblera au regime de l'Eglise, mais que cela gist en la simple volonté de Dieu: et que ce qu'il ordonne doit estre tenu, et qu'il n'est point licite aux hommes d'y rien attenter: mesmes que telles additions et meslinges ne sont que corruptions. Quand donc Moyse dit: *Seigneur Dieu, tes Thumims et tes Urims:* par cela il proteste, que quand les hommes se desbordent iusques là, de bastir un regime à leur phantasie, et d'ordonner des loix et des statuts en l'Eglise, pour dire, cela est bon, car il me le semble, voila une tradition qui viendra de quelqu'un: toutes fois et quantes que les hommes s'ingerent ainsi, voila Dieu qui est despouillé de son droict, voila un sacrilege diabolique qui se commet. Et pourquoy? Car les Thumims et Urims ne sont qu'à Dieu. Si les figures de la Loy, qui sembloyent estre choses petites, ont esté reservees à Dieu, qu'il n'a point esté permis à tout le monde d'y rien adiouster, voire un poinct d'aiguille: qu'il a fallu que l'Esprit de Dieu gouvernast ceux qui ont basti le sanctuaire, qui ont cousu les robbes: si donc Dieu declaire là qu'il veut que tout soit fondé en son authorité: que sera-ce si maintenant on veut lier les consciences, et establir le service de Dieu,

pour dire: Voila comme Dieu sera honoré: que les hommes viennent estre legislateurs, et que Dieu ne soit point ouy, et qu'on ne tienne conte de tout ce qu'il dira: mais qu'un chacun se gouverne ou à sa teste, ou bien selon qu'on dira: Nostre mere saincte Eglise l'a ainsi ordonné: et où en serons-nous? Or tant y a que nous voyons ceste dissipation horrible en toute la papauté. Concluons donc que là il n'y a que prophanation du service de Dieu: et tout ce qui est ainsi intitulé, ce n'est qu'autant d'idolatrie, et que le nom de Dieu est du tout prophané en cela. Voila encores ce que nous avons à retenir, quand Moyse attribue ici à Dieu seul ce qui estoit du vestement sacerdotal. Or il appelle Aaron (comme nous avons veu) *le debonnaire de Dieu*, ou l'homme de sa pitié: et le second sens est plus convenable. Voila donc Aaron qui est exalté en dignité haute. Et pourquoy? Afin qu'on ne cerche point en sa personne s'il y a raison: Moyse met en avant la bonté gratuite de Dieu: comme aussi nous voyons que S. Paul en parle, il confesse quelque fois qu'il a esté meurtrier, persecuteur, blasphemateur, car il avoit consenti que le sang innocent fust espandu: il estoit ennemi mortel de l'Evangile, plein d'amertume, plein de rage, il contraignoit mesmes les infirmes à blasphemer le nom de Dieu. Or s'il a esté un loup ravissant, estoit-il digne d'estre constitué pasteur en l'Eglise? Il confesse bien que non, mesmes qu'il fust le moindre de tous. Mais cependant il fait bouclier de la grace de Dieu: Paul Apostre: et pourquoy? selon la volonté de Dieu le Pere, selon la grace de nostre Seigneur Iesus, selon le propos eternel de Dieu. Il clost la bouche à tous ceux qui voudroyent entrer en proces contre luy, pour amoindrir son apostolat et sa dignité, protestant que cela n'est point fondé en ses merites, et qu'il ne l'a point acquis, et qu'aussi il ne s'en glorifie pas: mais que le tout vient de Dieu. Autant donc en fait maintenant Moyse, que les Thumims et Urims de Dieu ont esté à luy, qu'il l'a choisi, voire par sa pure clemence: combien qu'Aaron n'eust iamais obtenu un estat si excellent, si Dieu eust regardé ce qui estoit en luy, tant y a neantmoins qu'il a esté au degré sacerdotal. Et pourquoy? Car le bon plaisir de Dieu est tel, il ne faut plus que les hommes en disputent. Or par cela nous voyons, quand Dieu donne de ses graces aux hommes pour s'en servir en quelque office honorable, que tousiours c'est de sa pitié qu'il le fait, comme il n'est en rien obligé à nous: et sur tout quand il est question d'annoncer la parolle de Dieu, qui est ce qui s'y trouvera idoine (dit S. Paul?) Il s'escrie à des choses si hautes: Qui est-ce qui y pourra suffire? Il n'y a que Dieu qui donne la suffisance (dit-il): car nous ne saurions avoir une seule bonne pensee. Or ainsi nous sommes admonnestez que de nostre costé nous sommes inutiles iusques à ce que Dieu nous ait choisis, et qu'il nous dispose à le servir. Cela fait, nous sommes bons, nous sommes preparez, nous sommes idoines: non point de dignité qui soit en nous, mais tout cela nous procede de la bonté et de la misericorde gratuite de Dieu. Cependant il y a ici une exception mise d'Aaron: *Que Dieu l'a esprouvé en Massa, et qu'il l'a fait debatre aux eaux de Meriba.* Il est vray qu'encores ceci pourroit estre prins, comme si la foy d'Aaron ne fust point defaillie, quand luy a esté redargué de Dieu. Et il est certain qu'alors en cest acte qui est ici recité Aaron a monstré une vertu louable: et cependant il a decliné: car Dieu le condamne. Le lieu a esté nommé Massa, c'est à dire, tentation: et puis Meriba, qui signifie estrif, contention, debat: ce fut là où le peuple demanda l'eau, et la demanda avec murmure et despittement contre Dieu. Or Moyse et Aaron sont comme veincus, apres avoir soustenu tant de combats ils ne savent plus que dire, ne que faire: Et Seigneur, et que ferons nous à ce peuple? Or il est vray qu'il y a eu de l'infirmité en eux vicieuse: et Dieu, qui en est Iuge competent, le prononce. Voila donc Moyse et Aaron qui sont deffaillis, il y a eu une cheute: et de faict ils en sont bannis de la terre de Canaan, ils y devoyent entrer, et Dieu les en exclud: ils la voyent de loin, mais ce n'est pas pour y mettre le pied. Et notamment la raison est adioustee: Vous ne m'avez point sanctifié devant le peuple: car il y devoit avoir une constance plus grande beaucoup qu'elle n'a pas esté. Et combien qu'Aaron et Moyse fussent faschez, et qu'ils eussent un zele qui les touchast au vif, voyant la malice du peuple, et qu'ils taschassent de faire que Dieu fust honoré: ils n'ont point esté assez magnanimes. Cela ne seroit point reputé pour faute selon les hommes, comme nous avons veu ci dessus: mais Dieu voit plus haut et plus clair, et il nous faut tenir à ce qui nous est dit de sa bouche. Voila donc Moyse et Aaron qui sont condamnez, mais si est-ce qu'il y a eu de la vertu en eux: car Moyse redargue le peuple: Venez incredules, ne sera-il pas en la puissance de Dieu de faire sortir de l'eau d'un rocher? si est-ce qu'en despit de vous, vous verrez sa puissance. Or le peuple s'estoit fort mutiné, voire iusques à le vouloir lapider. Mais tant y a qu'il est là comme procureur de Dieu, pour maintenir sa querelle, il se formalise là au nom de Dieu, et expose sa vie en hasard: il y a donc eu de la vertu excellente en Moyse et Aaron. Or si est-ce qu'ils ont esté esprouvez, tellement que d'un costé l'infirmité de leur foy s'est declairee, qu'il y a eu du vice, et a fallu qu'en humilité ils le recogneussent, et qu'ils portassent en patience le chasti-

ment tel que Dieu leur a envoyé: mais d'autre costé aussi ils ont monstré qu'ils n'estoyent point tellement esperdus, qu'ils n'eussent encores ceste affection de servir à Dieu. Comme quelque fois nous verrons les serviteurs de Dieu estre comme esbranlez: quand il y viendra quelque grande tempeste, selon que les hommes sont fragiles, ils seront esmeus: mais ce n'est pas qu'ils defaillent du tout. Ainsi en a-il esté de Moyse et Aaron. Et pour ceste cause il est dit en ce passage: *Tu l'as tenté en Massa, tu l'as fait abatre aux eaux de Meriba.* Et pour ceste cause ay-ie dit que ceci peut estre prins, comme si Aaron estoit taxé de ce qu'il n'a point esté assez subiet à Dieu en Meriba, et de ce qu'il ne l'a point santifié en s'efforçant comme il devoit. Mais on pourra aussi noter (comme la verité est) qu'Aaron a esté tenté au regard des hommes, et a esté tenté ou esprouvé fidelle, quand il a ainsi debatu. Car de son costé nous ne voyons pas qu'il se soit despitté contre Dieu, il ne luy est point eschappé un mot de murmure: a-il esté mené de ceste rage diabolique, de dire: Mourrons-nous ici de soif? Nenni. Mais il eust mieux aimé mourir cent mille fois, que d'ouvrir la bouche pour ietter un seul murmure contre Dieu. Qu'y a-il donc? Au cause de la malice du peuple. Il y a de la faute. Car Aaron s'est tousiours tenu du costé de Dieu: et ainsi, combien qu'il ait failli, cela ne procedoit point de son costé. Et c'est ce que nous avons veu que disoit Moyse, reprochant au peuple, que la punition qu'il soustenoit, estoit à cause de leur rebellion: Vous estes cause (disoit-il) que Dieu m'a privé d'entrer de la terre. Il ne dit pas: I'en suis exclud par mon offense: mais il le reproche au peuple: Vous en estes cause. Et ainsi en ce passage derechef encores il est declairé qu'il ne faut point que Moyse et Aaron soyent moins estimez du peuple, ou que la sacrificature en soit moins honoree, d'autant qu'il y a eu quelque infirmité en eux, laquelle estoit vicieuse devant Dieu: mais cependant il y a eu une vertu admirable, qui est pour clorre la bouche à tout le monde: qu'alors Moyse et Aaron se sont monstrez fidelles, tellement qu'on peut voir que quelque foiblesse qu'il y ait eu en eux, ce n'a pas esté pour faire qu'ils fussent corrompus et transportez par la malice du peuple, pour leur faire quitter leur office: mais ils ont continué à bien faire, et ont bataillé contre toutes tentations et combats, et ont monstré qu'ils ne demandoyent sinon que Dieu eust l'authorité qu'il merite entre son peuple, et qu'un chacun luy obeist.

LE QUATRIESME SERMON SUR LE CHAP. XXXIII. V. 9—11.

DU MERCREDI 1R DE IUILLET 1556.

Nous avons à poursuyvre la benediction de la lignee de Levi, laquelle nous commençasmes hier à exposer. Or nous dismes en somme que Moyse vouloit ici restablir ceux que Dieu avoit eleus pour sacrificateurs, d'autant que c'estoit une chose bien necessaire, qu'ils ne fussent point mesprisez du peuple, pource qu'on n'eust point prins de goust à la doctrine qu'ils devoyent porter: il falloit donc qu'ils fussent en bonne estime comme serviteurs de Dieu, et representans sa personne. Et voila pourquoy Moyse declaire, combien qu'Aaron ait esté esprouvé en Massa, et qu'il ait souffert quelque trouble: neantmoins que Dieu n'a point laissé de le retenir à son service, voire luy et tout son lignage. Or maintenant Moyse declaire à quoy Dieu avoit appellé la maison de Levi, et quel estoit l'office du sacrificateur. Il dit en premier lieu: *Qu'ils n'ont point cogneu ne pere ne mere, qu'ils ont renoncé à leurs propres enfans: ils ont dit à leurs freres, qu'ils ne savoyent quels ils estoyent.* Et c'est pour monstrer, d'autant que Dieu les avoit choisis, qu'il falloit qu'ils oubliassent toutes choses, pour se dedier pleinement à luy. Or nous savons, quand les sacrificateurs estoyent presentez, comme tout le reste des oblations, qu'on mettoit la main dessus, ou les deux mains: pour declairer qu'ils n'estoyent plus en liberté, mais qu'ils estoyent sanctifiez à tel usage, qu'il falloit qu'un chacun d'eux s'employast du tout à son office, qu'ils fussent là sous la conduite de Dieu. Vray est que ceste condition est bien requise en tous fidelles: car nous devons estre dediez à Dieu en sacrifice: mais cependant si faut-il que ceux qui annoncent sa parolle, monstrent le chemin, et qu'ils sentent une obligation double et plus estroite. Voila donc qu'a voulu signifier Moyse en ce passage, c'est, puis que Dieu avoit tant honoré la lignee de Levi, qu'il vouloit que tous luy fussent sacrificateurs: qu'il falloit qu'ils oubliassent pere et mere, qu'ils ne fussent point adonnez à leurs affections charnelles, qu'ils quittassent leurs propres enfans: non pas que Dieu ait voulu changer l'ordre de nature, mais c'est pour monstrer, quand il est question d'exercer leur charge, qu'ils ne soyent point destournez par aucun regard mondain, que rien ne les empesche, que du tout fidellement ils n'executent ce que Dieu leur commande. Il ne faut point donc que celuy qui voudra servir à Dieu, oublie pere et mere, pour ne se point acquitter du devoir naturel qu'il a: mais il faut qu'il prefere Dieu à tous hommes: comme en general il est dit, que nous ne pouvons estre disciples de

nostre Seigneur Iesus Christ, sinon que nous haysions et pere et mere. Ce mot de Hayr est encores plus rude que ce qui est ici contenu en Moyse: mais le sens n'est pas obscur. Car nostre Seigneur, Iesus declaire que nous le devons tellement priser, que et pere et mere ne nous soyent rien en comparaison, que le mari se despouille de l'amour qu'il porte à sa femme, du soin qu'il a de ses enfans, que nous cheminions rondement, quand il est question de rendre tesmoignage à l'Evangile, d'adherer à nostre Seigneur Iesus Christ: que tout ce qui est du monde, soit effacé de nostre coeur. Maintenant donc nous voyons le sens de ce que Moyse a ici dit. Et de faict, cela a esté monstré tant en luy qu'en son frere Aaron. Quand le veau fut fondu, et que le peuple se fut contaminé en idolatrie, nous voyons de quel zele Moyse est poussé, et quant et quant la lignee de Levi: car il veut que chacun prenne l'espee au poing. Allons (dit-il) sanctifiez vos mains au Seigneur: car en cela monstrerez-vous que vous estes estes vrais zelateurs du service de Dieu, quand vous tuerez vos propres freres, et que rien ne sera espargné: que l'ordre de nature sera ici mis sous le pied, pour monstrer que Dieu domine par dessus tout, et qu'il a son degré souverain. Quand donc Moyse fait une telle execution, qu'il mene avec luy la lignee de Levi, nous voyons que ceci n'est point dit en vain, c'est assavoir que les sacrificateurs se vengent de pere et mere, qu'ils ont fermé les yeux à tout ce qui les pouvoit refroidir et desbaucher: et que Dieu les a tellement ravis, qu'ils n'ont cerché sinon que son honneur fust maintenu, et que la vengeance fust faite d'une telle abomination qui avoit esté commise contre luy, pour aneantir son honneur en Israel. Mais notons qu'il n'est point ici parlé d'un seul acte: mais Moyse en somme a voulu declairer que Dieu avoit choisi ceste famille-la, à telle condition qu'elle luy fust sacree, et que tous monstrassent le chemin au reste du peuple. Or nous savons qu'il est impossible de plaire à Dieu, cependant que nous serons par trop adonnez aux hommes. Et pourtant nous avons ici nostre reigle, c'est assavoir que si nous voulons cheminer droitement, et ne point clocher quant à Dieu: qu'il ne faut point que nous soyons enveloppez en nos affections charnelles, voire celles qui sont les plus louables, ou bien qui auront le plus d'excuse: on ne pourra point condamner celuy qui honore pere et mere, car c'est une vertu, et mesmes nous savons que Dieu l'a commandé avec promesse. Celuy qui aime sa femme, n'en sera point moins estimé: que sera-ce si un homme n'avoit point le soin de ses enfans? il seroit pire qu'une beste brute. Et S. Paul dit que telles gens seront condamnez par les incredules, d'autant qu'ils leur monstrent leur leçon. Ce sont donc vertus louables, que l'amour qu'on aura à pere et à mere, et à ses prochains: mais cependant si faut-il que tout cela soit oublié, quand il est question de Dieu, et qu'on fera comparaison pour mettre son honneur en balance avec le devoir que nous avons à toutes creatures: il faut que Dieu, comme nous avons dit, marche devant, et que le reste suyve. Et mesmes si nous estions destournez de faire ce que Dieu nous commande pour son honneur, il ne faut point que l'ordre de nature domine ici: mais qu'il soit abbattu du tout. Vray est qu'il est ici parlé des Levites anciens: mais auiourd'huy ceux qui sont pour annoncer la parolle de Dieu ont pareille obligation, et faut qu'ils cognoissent, quand Dieu les a mis en cest office et degré, que c'est pour s'adonner tellement à luy qu'ils n'en soyent point destournez, ni pour le regard de leurs personnes, ni pour affection terrienne ou de ce monde: il faut donc qu'ils bataillent à cela: et s'il y a de la difficulté, qu'ils s'efforcent neantmoins. Car nous ne gagnerons pas tant sur nous du premier coup, que nous puissions oublier et femmes et enfans: mais ce n'est point excuse, quand nous aurons allegué que nous sommes infirmes, et que ce qui est de nature ne s'oublie point bien tost: si faut-il neantmoins que nous combattions: car si nous sommes lasches, ici nostre condamnation est donnee. Comment donc les ministres de la parolle executeront-ils fidellement leur charge? Ce sera quand ils auront tousiours un pied levé pour partir du monde, qu'il n'y aura ne mesnage, ne rien qui soit qui les retienne de se dedier pleinement à Dieu, soit à vie soit à mort. Voila par quel bout il nous faut commencer. Or il est vray que ceci ne peut estre pleinement accompli: mais si faut-il que nous tendions et aspirions à ce but, et que nous tachions iournellement et mettions peine d'y profiter, et de nous y advancer. Au reste notons, d'autant que nous sommes tous auiourd'huy Levites et une sacrificature royale, comme le peuple d'Israel a esté: qu'en partie ceci nous appartient à tous. Car nous oyons ce qui est dit par le Prophete, qu'au regne de nostre Seigneur Iesus Christ, ceux qui auparavant n'estoyent que Levites, pour estre portiers du temple, ou pour nettoyer la vaisselle, ou pour faire le reste des choses basses, que ceux-la seront grans sacrificateurs: et que le commun peuple qui n'eust pas osé entrer au temple auparavant, sera de l'ordre et de l'estat des Levites. Et de faict, auiourd'huy le sanctuaire de Dieu nous est ouvert par le sang de nostre Seigneur Iesus Christ, le voile est rompu, nous approchons de la maiesté de Dieu, comme sous la Loy ont fait les anciens sacrificateurs. Puis que Dieu a tant honoré les fidelles sous l'Evangile,

qu'il les a constituez en degré pareil qu'estoyent les Levites au tabernacle materiel, qui n'estoit qu'un ombrage: il faut bien que nous sachions ce qui a esté dit des sacrificateurs anciens, et que tous depuis le plus grand iusques au plus petit cognoissent, que nous ne pourrons servir à Dieu sans oublier pere et mere: comme aussi nous avons desia allegué la sentence de nostre Seigneur Iesus Christ, lequel ne parle point là seulement de ses disciples. Il est vray qu'il a fallu qu'ils fussent les guides, et que par leur exemple ils induisent les fidelles à se deporter et desnuer de leurs affections, et de tout ce qui estoit de nature: mais tant y a que nostre Seigneur Iesus declaire que nul ne le peut suyvre, ne venir à luy, pour persister constamment en l'Evangile, sinon à ceste condition qu'il oublie pere et mere, qu'il delaisse sa femme, qu'il quitte ses propres enfans. En quelle sorte? Non point que nous le facions de nostre bon gré: car chacun se doit acquitter de son devoir tant qu'il luy sera possible: mais si un homme est appellé pour le tesmoignage de l'Evangile à quitter femme et mesnage, il faut qu'il en soit destourné, comme si on luy arrachoit les entrailles: et cependant neantmoins qu'il aime beaucoup mieux que la moitié de soy luy soit ostee, que de se retirer, ou s'aliener nullement de Iesus Christ. Voila donc ce que nous avons à retenir de ce passage. Or il adiouste quant et quant: *Qu'ils garderont les parolles du Seigneur, et tiendront constamment son alliance.* Il est vray, pource que la Loy estoit donnee à tous sans exception, c'est à dire, aux enfans d'Abraham, que ce qui est ici dit appartenoit aussi bien aux autres lignees. Et nous l'avons veu par ci devant, que ce n'estoit pas aux Levites tant seulement qu'il estoit commandé de garder la doctrine là contenue: mais il estoit dit: Vous observerez mes statuts. Quand Dieu parloit ainsi, il adressoit son propos à tout le peuple d'Israel: mais comme nous avons dit, il falloit que les sacrificateurs qui avoyent la charge d'attirer le peuple, et de le retenir en l'obeissance de Dieu, qu'ils monstrassent le chemin, et qu'ils eussent un zele plus ardent d'observer fidellement la Loy. Voila donc pourquoy ce tiltre leur est attribué par Moyse. Or notons que ce mot *de garder, et de maintenir*, emporte deux choses, c'est assavoir que les Levites enseignassent (comme il sera declairé plus à plein) la Loy au peuple, et qu'ils tinssent la bride, à ce que la religion se conservast en sa pureté, que le peuple ne decoulast point à idolatrie et superstitions, ou bien qu'il menast une vie meschante et dissolue: mais que Dieu fust honoré et servi. Voila donc la premiere garde que nous avons de la doctrine. Et pour ceste cause Moyse adiouste: *Ils enseigneront ta Loy à Israel, et tes commandemens à Iacob.* Ce n'estoit point donc assez que la lignee de Levi cheminast purement, et selon la doctrine de la Loy: mais il falloit aussi que tous eussent la doctrine en la bouche, pour donner instruction à leurs freres, et pour les ramener tousiours à la cognoissance de Dieu, et pour les y faire continuer iusques en la fin. Or la seconde façon de garder estoit en bonne vie, qu'ils monstrassent exemple, et qu'ils eussent zele, quand ils verroyent quelque desbauchement, de tousiours retenir le peuple: comme nous savons que le monde est tant fragile que rien plus: et mesmes que nous sommes si enclins à mal et à vice, que c'est beaucoup fait, quand nous ne serons point du tout dissolus. Il falloit donc que les enfans de Levi s'employassent à cela. Or ici en premier lieu nous voyons que Dieu n'a point voulu faire des idoles en son Eglise, quand il a institué pasteurs et gens qui eussent quelque superintendance et authorité. Si cela a esté du temps de la Loy, qu'il doit encores plus valloir auiourd'huy: car comme nous verrons encores tantost, les sacrificateurs avoyent les ceremonies et beaucoup de choses semblables, tellement que cela les occupoit assez,' encores que la doctrine n'y fust point. Et auiourd'huy tout cela est cessé, il n'y a plus que l'Evangile qui se presche, et les sacremens qui sont en petit nombre, et qui n'ont pas tant de choses, comme il y a eu sous les figures anciennes. Voila pourquoy i'ay dit que s'il a fallu que les sacrificateurs devant la venue de nostre Seigneur Iesus Christ fussent messagers de Dieu, pour annoncer sa parolle, pour donner bonne instruction au peuple, ou autrement ils estoyent comme degradez de leur office: que sera-ce auiourd'huy, quand ceux qui sont ordonnez pasteurs en l'Eglise n'ont autre charge, sinon d'enseigner en public et en particulier, et puis administrer les sacremens? Puis qu'ainsi est donc il n'y a nulle excuse, que ceux qui se disent auiourd'huy avoir quelque charge ou regime spirituel en l'Eglise, n'ayent quant et quant la doctrine en la bouche. Par cela voit-on qu'en la papauté il n'y a que dissipation confuse, et que tous ceux qui se nomment Evesques et Prelats ne sont que des phantosmes que le diable a dressé pour esblouyr les yeux des ignorans, et qui ne sont pas dignes d'estre tenus du trouppeau, puis qu'ils ont perverti tout l'ordre de Dieu, et qu'ils ont fait un tel abysme qu'on ne cognoist plus rien de ce que nostre Seigneur Iesus avoit institué entre ses fidelles. Puis qu'ils ont ainsi tout changé et abastardi, ils ne sont pas dignes d'estre du peuple de Dieu: mais plustost ils en sont ennemis mortels, tant s'en faut qu'on les doive reputer pour pasteurs. Mais pource que cela merite d'estre declairé plus au long, commençons par ceux dont il est ici parlé.

Il est dit: *Que les enfans de Levi garderont les parolles du Seigneur, et maintiendront sa doctrine, qu'ils annonceront sa Ioy en Iacob.* Ici nous voyons, pource que le monde est tant debile, et qu'il se destourne aiseement de Dieu et du bon chemin, qu'il est besoin que la parolle de Dieu soit preschee, et qu'il y ait gens deputez à cela. On pourroit dire que chacun peut estre son docteur, et qu'il n'y a point de necessité qu'on choisisse un petit nombre de gens qui conduisent les autres: car quand nous avons la Loy, que nous avons l'Escriture saincte, cela n'est-il point suffisant pour nous gouverner? On pourroit dire cela: Voiremais ceux qui en parlent ainsi, n'ont iamais examiné quelle estoit leur foiblesse, ou plustost quelle estoit l'inclination meschante de leur nature. Car nostre Seigneur a establi un ordre, lequel il sait nous estre utile: et par cela il nous a monstré que de nous mesmes nous serions bien tost transportez à mal, si nous n'estions retenus par le moyen qu'il nous donne. Et ainsi, il a fallu que tousiours en l'Eglise il y eust gens ordonnez à cela, d'annoncer la parolle de Dieu, d'advertir le peuple, et de tenir bride, et de garder qu'il n'y eust point de confusion, que la religion ne fust point corrompue. Nous voyons donc que Dieu condamne en cest endroict nostre desloyauté, et nous monstre que si nous ne sommes retenus quasi par force sous son ioug, qu'incontinent nous ferons des chevaux eschappez, et chacun se desbauchera tellement, qu'alors nous serons bestes esgarees. Quand Dieu nous monstre cela, apprenons de nous humilier, et cognoistre la necessité que nous avons d'ouyr la doctrine, et de nous y arrester. Or il y en a beaucoup de phantastiques, qui cuident, quand ils auront gousté l'Evangile, que ce leur est assez. Et pourtant voila qui remplit auiourd'huy le monde de telle impieté, comme on l'y voit par tout: que la plus part de ceux qui avoyent entendu l'Evangile, deviennent stupides, gens prophanes et malins, comme des chiens, qu'ils se mocquent de toute religion, ou ils laissent courir l'eau, comme on dit, que ce leur est tout un, s'ils demeurent abrutis, voire hebetez du tout: le monde est plein auiourd'huy de telle vermine et ordure. Et qui en est cause? Ceste nonchallance, et finalement aussi l'orgueil, que beaucoup cuident avoir assez cogneu pour se bien regir, et qu'il n'est ia besoin qu'ils soyent tousiours disciples, et qu'un chacun se pourra bien guider comme bon luy semblera: la doctrine cependant est mesprisee, on despitte Dieu: il faut bien qu'il retire son esprit de telles gens. Et ainsi, qu'en toute humilité et sollicitude nous apprenions de nous assuiettir à cest reigle que Dieu a mise en general sur son Eglise, voire pour tous temps, c'est que nous ayons gens qui ayent la charge de nous enseigner, que nous les escoutions, et que par ce moyen nous demeurions unis en l'obeissance de nostre foy, qu'il y ait un lien indissoluble, que nous soyons vrayement un corps, que nous-nous accordions tous en la verité de Dieu et en la pure religion. Voila donc pour un item: que nous ayons une vraye marque d'estre du trouppeau de Dieu, et de son Eglise, quand sa parolle est purement annoncee entre nous, et qu'un chacun reçoit paisiblement la doctrine de la bouche de ceux qui ont la charge de l'annoncer. Or cependant il faut (comme nous avons dit) que ceux qui sont appellez en cest estat, advisent bien à eux, et qu'ils ne se forgent point ici une dignité phantastique, pour se faire des idoles. Car pourquoy sommes-nous pasteurs, sinon pour donner la pasture de vie? tellement qu'il faut que nous mettions peine d'amener le peuple à Dieu, et de le retenir sous sa conduite. Or il est impossible encores que cela se face, sinon que la parolle de Dieu resonne haut et clair en nostre bouche, et qu'elle retentisse, et que le peuple en ait les aureilles battues, pour l'inciter chacun iour d'approcher plus de Dieu, et d'adherer à luy en telle fermeté et constance que iamais il n'en decline: et mesmes de tout temps les hommes ont abusé de ce qui leur estoit ordonné pour leur salut: et sur tout au peuple de Dieu. Nous voyons comme sous la Loy les sacrificateurs se sont desbauchez. Voila pourquoy les Prophetes crient contre eux, que ce sont chiens muets, que ce sont des guettes aveugles, que Dieu les avoit constituez comme en un degré haut, afin qu'ils fissent bon guet, pour conserver le peuple et la vraye religion: or ils ont esté aveugles. Apres, il vouloit qu'ils eussent la bouche ouverte pour enseigner: et quand ils verroyent mesmes quelques desbauchemens, qu'ils criassent à plein gosier, comme il est dit au Prophete Isaie. Or ils ont esté comme des chiens muets, ils ont rempli leur ventre tant seulement: et cependant il ne leur a chalu que tout le peuple s'en allast en perdition et ruine. Nous voyons donc comme sous la Loy les sacrificateurs ont meschamment abusé de leur estat: et s'estans du tout corrompus, neantmoins ils se vouloyent faire valloir, et se nommoyent prelats de l'Eglise. Or en la fin, apres que Dieu les a bien redarguez, il leur prononce leur condamnation finale par son Prophete Malachie (qui a esté le dernier). Non non, ne pretendez plus le nom de Levi vostre pere, ne dites plus que Dieu vous a eleus en ceste dignité sacerdotale: car Levi a cheminé en la crainte de Dieu, il a gardé sa Loy: et voila à quelle condition Dieu vous avoit appellez, c'est que la Loy fust en vostre bouche, qu'on vous interrogast de la doctrine, que vous fussiez comme ses messagers et ses Anges. Or vous avez corrompu et falsifié tout. Ainsi

donc ie vous renonce et vous desadvoue. Voila comme Dieu a parlé des sacrificateurs anciens. Ainsi auiourd'huy ne trouvons point estrange, si ces bestes cornues de la papauté encores usurpent ce tiltre de Prelats et d'Evesques, et qu'ils vueillent qu'on les adore, sous ombre de ce qu'ils se vantent d'avoir le regime de l'Eglise: mais tout ne sera que mensonge: car il nous faut regarder s'ils sont instituez de Dieu ou non, s'ils se sont là ingerez d'eux-mesmes. Il n'y a nul fondement. Car comme il est dit en l'Epistre aux Hebrieux cinquiesme chapitre: Nul ne doit usurper l'honneur en l'Eglise: car ce n'est point à l'homme de s'introduire, mais il faut que nous soyons appellez. Or il est certain que Iesus Christ declairant la volonté de Dieu son Pere et la sienne, n'a pas constitué des gens muets, qui se fissent valloir seulement par une mittre à deux cornes, et par tels badinages: il n'a point voulu un ieu de farce, qu'on fust desguisé, et puis cependant qu'on ne sceust point à quel propos tout cela estoit: il n'a point voulu faire des agios, que celuy qui sait bien faire des croix, et qui sait bien benir des autels en se mocquant de Dieu et de toute sa doctrine: nostre Seigneur Iesus Christ donc n'a pas mis en avant telles pollutions en son Eglise: mais Satan a tout corrompu. Et pourtant ceux qui auiourd'huy en la papauté se disent prelats, ne peuvent alleguer qu'ils soyent envoyez de Dieu, ne qu'ils ayent aucune authorité ni credit au nom de Iesus Christ: car il les desadvoue, pource qu'ils n'ont rien de semblable à ce qu'il a institué. Puis qu'ainsi est nous pouvons hardiment conclure, qu'en la papauté il n'y a nulle Eglise, mais que c'est une synagogue infernale: et quiconque se mesle ou se fourre là, qu'il renonce à Iesus Christ, qu'il se retranche comme membre pourri de son Eglise. Voila donc comme en sont les Papistes. Ils nous pourront appeller heretiques et schismatiques, comme ils font: voire-mais ils ne sont pas nos iuges, et nous pouvons hardiment nous mocquer de la sentence qu'ils donnent sur nous, comme frivolle: mais nous avons nostre garend au ciel, qui nous approuve, et il les tient pour execrables. Car nous savons que la vraye marque des pasteurs est d'annoncer la doctrine, qu'on s'enquiere de leur bouche pour estre conduits selon la volonté de Dieu, sachant que c'est luy qui nous les envoye. Et ainsi, quand nous aurons l'Evangile qui nous sera purement presché, qu'il y aura concorde et unité de foy: Dieu nous declaire qu'il habite au milieu de nous, nostre Seigneur Iesus Christ alors se monstre chef de tout ce corps. Voila ce que nous avons à retenir de ce passage, quand il est dit que les enfans de Levi garderont l'alliance de Dieu. Et pourquoy? Car elle pourroit perir en ce monde, comme sainct Paul aussi dit, que l'Eglise est la colomne, le pilier, et la fermeté de la verité de Dieu. Or comment cela? Pource que les hommes, ainsi que nous avons dit, sont tant enclins à vanité et à mensonge, qu'incontinent ils seroyent alienez de la pure religion, n'estoit qu'ils fussent retenus par ce moyen ici. L'Eglise donc est comme la gardienne de la verité de Dieu, afin qu'elle ne soit point abolie, que nous ayons tousiours ceste clarté au milieu de nous: que nous cognoissions, d'autant qu'il y a predication, que la voix de Dieu retentit en nos oreilles, qu'encores que nous fussions esbranlez ça et là, que Dieu nous donne un ferme appuy pour resister à toutes tentations. Voila donc la garde de l'alliance de Dieu, qui est commise à ceux de Levi, et en general à tous ceux qui ont l'office d'estre pasteurs au milieu du peuple de Dieu. Et au reste, pour bien garder la vraye religion, il faut qu'ils ayent zele de l'honneur de Dieu, il faut qu'en toute leur vie ils taschent de conserver la doctrine: et cependant qu'ils ayent la bouche ouverte pour annoncer la parolle qui leur est commise, afin que ce thresor ne soit point perdu ou enseveli, mais qu'un chacun en soit fait participant. *Ils annonceront donc ta Loy à Iacob, et ta doctrine à Israel*: qu'il faut que la parolle de Dieu soit publiee, si nous voulons monstrer que nous soyons un peuple dedié à luy. Au reste notons aussi qu'il est notamment parlé de la parolle de Dieu et de la Loy, pour signifier que Dieu ne veut point que les inventions humaines regnent en son peuple, mais qu'il veut qu'on se tienne du tout à luy, et qu'on depende de sa bouche, par maniere de dire. Ici donc les enfans de Levi n'ont pas une licence de forger des loix à leur appettit, et alleguer tout ce que bon leur semblera, comme le Pape et tous les siens en ont fait: et encores auiourd'huy on voit que ceste tyrannie regne tellement, que tout ce qu'on appelle service de Dieu en la papauté, est un amas confus de toutes resveries, qu'un chacun y a mis sa piece, qu'ils ne sauroyent alleguer une syllabe de l'Escriture saincte, pour monstrer que ce qu'ils font est approuvé de Dieu: mais les hommes se sont advancez par leur temerité diabolique, ils ont fait loix et statuts, ils ont obligé les ames sur peine de peché mortel: et puis ils ont forgé des articles de foy à leur poste. Toute la doctrine donc de la papauté d'où a-elle esté prinse? Ce n'est point de la fontaine de verité, mais du bourbier infernal et puant de Satan, où il n'y a que confusion: quand ils diront qu'il faut prier les Saincts, où est-ce qu'ils ont trouvé cela, sinon en leur cerveau, ou plustost que Satan l'ayant forgé en sa boutique les en a enyvrez? Apres, où trouveront-ils tout ce qu'ils disent des oeuvres de supererogation, des

merites, des singeries de leur messe, et de toutes leurs ceremonies en general? Il est certain que tout cela a esté mis en avant par les hommes. Or à l'opposite nostre Seigneur a ici declairé, qu'il n'entend pas que ceux qu'il a constituez pour porter sa parolle, mettent rien en avant du leur: car il a donné ceste commission aux Levites, de publier ce qu'ils tenoyent de luy, et de le dispenser en toute simplicité et droicture au peuple, et qu'ils gardassent bien d'y rien changer ne falsifier. Et ainsi donc notons que lors nous serons approuvez peuple de Dieu, quand nostre foy ne voltigera point, pour estre adonnee aux hommes mortels, sans savoir pourquoy nous croyons: mais que nous sommes arrestez pleinement à Dieu: et quand nous savons que nous avons sa parolle, à laquelle nous sommes reiglez, qu'alors il nous tiendra et advouera pour son Eglise. Or cependant il nous faut tousiours revenir là, que ce n'est point assez que la Loy soit escrite, que nous ayons la parolle de Dieu, et qu'un chacun en face lecture privee en sa maison: mais il faut que ceste parolle mesmes soit preschee, et qu'elle nous soit exposee. Et pourquoy? Dieu l'a ainsi voulu, il ne faut point que nous disputions là dessus. Pourquoy? C'est un ordre inviolable qui nous a esté donné de Dieu. Et il ne l'a point fait sans cause, et sans iuste raison, comme nous avons dit, voyant la fragilité qui est en nous, et combien nous sommes aisez à decliner. Moyse adiouste quant et quant: *Qu'ils mettront le perfum devant les narines du Seigneur, et l'holocauste en son autel.* Ceci attouche aux ceremonies. Car ils ont eu sous la Loy ce que nous n'avons pas auiourd'huy, c'est assavoir les figures de ce qui a esté accompli en la personne de nostre Seigneur Iesus Christ. Car les sacrificateurs ont monstré que le peuple ne pouvoit point approcher de Dieu sans quelque moyen: et quand on venoit pour adorer, pour faire les sacrifices, le peuple se tenoit au parvis. Il y avoit le premier temple, qui estoit nommé parvis: et tout le peuple se tenoit là, il ne luy estoit point licite d'entrer plus outre. Il y avoit le sanctuaire pour les sacrificateurs, et les cabinets pour la lignee de Levi: il y avoit puis apres le grand sanctuaire, où le grand sacrificateur entroit avec grande solemnité. Et cela estoit pour monstrer encores plus au vif la mort et passion de nostre Seigneur Iesus Christ. Or maintenant tout cela a prins fin. Car il n'y a plus d'ombrage, le voile (comme il est dit) est rompu: et nous avons le sanctuaire celeste, où nous sommes appellez tout droit: et Iesus Christ nous y a fait ouverture. Et ainsi, il ne faut plus d'holocaustes, il ne faut plus d'oblations pour les pechez: car nostre Seigneur Iesus Christ par un seul sacrifice a effacé les pechez du monde, et a fait une reconciliation permanente, dont la vertu ne peut estre iamais amoindrie: toutes fois et quantes donc que nous voudrons approcher de Dieu, il n'est point question d'apporter ni un veau ni un mouton, mais avoir recours au sang qui a esté espandu par nostre Seigneur Iesus Christ: d'autant qu'alors la redemption nous a esté acquise, qui est permanente. Nous voyons maintenant en quoy ont differé les sacrificateurs anciens d'avec nous. Or tant y a qu'auiourd'huy il faut que ceux qui sont ordonnez pour annoncer la parolle, qu'aussi ils cognoissent que Dieu veut qu'ils monstrent le chemin à le prier. Et voila à quoy ont tendu les perfums qui se faisoyent au temple. Ne pensons point que Dieu ait prins plaisir à quelque odeur, quand il est ainsi parlé de ses narines: car nous savons qu'il n'a point de corps, il ne nous le faut point forger semblable à nous: mais l'Escriture parle en telle sorte, pource que nous ne le comprenons point en sa maiesté. Tant y a que les perfums n'ont signifié sous la Loy, sinon l'odeur qui est en nos prieres et oraisons, quand nous venons nous presenter devant la face de nostre Dieu. Or il est vray que nous pouvons, tant grans que petis benir le nom de Dieu, et luy rendre action de graces: il est vray que nous le pouvons invoquer avec pleine liberté, et à bouche ouverte, comme nostre pere, d'autant qu'en Iesus Christ il nous advoue pour ses enfans: mais quoy qu'il en soit, si est-ce que ceste charge a esté commise specialement aux Ministres de la parolle de Dieu, comme il en est parlé aux Actes sixiesme chapitre. Nous vacquerons à la parolle et à prieres, est-il dit. Et comment? Et cela n'estoit-il point commun à tout le corps? Ouy bien: mais comme nous avons dit, il est besoin que ceux ausquels Dieu a commis la charge de son Eglise, qui doivent veiller dessus, qu'ils ayent le soin de prier, pour dire: Et Seigneur, voici une charge qui me seroit insupportable, sinon que ie fusse soustenu par ta vertu: qu'il te plaise donc me conduire et me fortifier, et que cependant il te plaise de maintenir ceux que tu as desia recueillis sous ton enseigne, et que tu y attires ceux qui en sont eslongnez: et mesmes en monstrant le chemin aux autres de prier, nous devons former les parolles tellement que les autres les prennent comme de nostre bouche. Quand le ministre sera en chaire, il prononcera l'oraison commune, et tout le reste dira amen, comme sainct Paul en parle au quatorziesme chapitre de la premiere aux Corinthiens: quand l'oraison se fera au nom de toute l'Eglise, il n'y en aura qu'un qui parle, et tous les autres respondront: Amen: pource que ceux qui doivent enseigner au nom de Dieu, doivent aussi regler les autres, et les inciter par leur exemple à faire prieres et oraisons. Et ainsi notons, quand il est ici parlé

du perfum et des sacrifices, notons (di-ie) ce qui a esté special aux sacrificateurs, que Dieu a voulu qu'ils conduissent le peuple à esperer qu'il y auroit une redemption faite par la semence benite d'Abraham, et qu'il falloit que le peuple y fust exercé. Or cependant nous n'avons point cela, c'est assavoir que nous soyons comme en la personne de nostre Seigneur Iesus Christ, pour faire des sacrifices: mais nous avons les sacremens: nous avons le Baptesme, qui est pour monstrer comme nous sommes nettoyez devant Dieu: et en la Cene il nous est monstré que nous sommes nourris de la substance de nostre Seigneur Iesus Christ. Cognoissons donc que tout ainsi que les sacrificateurs estoyent pour representer au temple le Mediateur qui devoit venir, qu'auiourd'huy nous le representons d'une autre sorte: non point pour faire comme les papistes, qui ont esté des singes: car en leur messe ils font un sacrifice, disent-ils: mais c'est une abomination, qui est pour abolir la mort et passion de nostre Seigneur Iesus Christ. Or l'usage des Sacremens est tout repugnant à cela, c'est assavoir qu'au nom de nostre Seigneur Iesus Christ nous declarions qu'une fois nous avons esté lavez et nettoyez, et que les hommes par ce moyen sont reconciliez par le sacrifice de sa mort, qui a esté offert. Quand nous avons la Cene, nous reciterons aussi bien ce qui a esté dit par nostre Seigneur Iesus Christ: Voici mon corps qui est livré pour nous: Voici mon sang qui est espandu pour le salut du monde. Quand donc auiourd'huy nous administrons les Sacremens en telle sorte, nous n'usurpons point ce qui appartient à Iesus Christ, ne ce qui est de son office: mais plustost nous renvoyons le peuple à ce sacrifice perpetuel, par lequel nous sommes reconciliez à Dieu, qu'il ne faut plus d'autre moyen ni d'autre aide que cestuy-la. Et cependant qu'au lieu des perfums materiels qui ont esté au temple, que nous ayons auiourd'huy les oraisons pour presenter à Dieu, comme elles luy sont de bonne odeur. Et au reste, quand il est dit: *Que Dieu benisse la substance de Levi, et qu'il ait l'ouvrage de ses mains pour aggreable, qu'il casse les reins de tous ceux qui se dresseront contre luy:* par cela Moyse nous a monstré, qu'il est besoin de prier que nostre Seigneur Iesus maintienne ceux qu'il a eleus et choisis pour annoncer sa parolle. Car Satan ne demande sinon à en racler toute la semence, comme nous voyons qu'il en est advenu: car le diable a trouvé des artifices subtils, pour faire beaucoup de sortes de pasteurs, et gens d'Eglise et de clergé: nous savons que le nombre du clergé papal est infini: il y a tant d'offices et d'especes de gens, qu'ils appellent d'eglise, qu'on ne sait où on en est: si on veut conter les ordres de Moines, on y sera confus, que voila une vermine si grande, qu'on y est esblouy: on en voit de gris, de blancs, de noirs, de toutes sortes: apres, il y a tant d'estats, tant d'offices en la papauté: il y a apres les Patriarches, les Archevesques, il y a les Evesques, il y a apres les Archediacres, les Doyens, il y a tant de sortes d'offices qu'on y est esperdu. Et puis, il y aura autant de sacremens, pour mieux tromper et donner lustre et maiesté à tous ces badinages, qui sont mestiers pour servir à Satan: car ce sont autant d'illusions basties en sa boutique: et cependant il n'y en aura pas la queue d'un qui face son devoir pour annoncer la parolle de Dieu. Nous voyons donc l'astuce de Satan, tellement qu'il introduira assez de masques, assez de phantosmes pour retenir le monde en erreurs et superstitions, sous ombre qu'on dira: Nous avons des prelats, nous avons gens d'Eglise, nous avons clergé: et cependant ce que nostre Seigneur Iesus avoit institué sera aboli. Pour ceste cause Moyse dit: *Que Dieu maintienne la substance de Levi, et qu'il casse et brise tous ceux qui se dresseront contre luy*, que ceux qui voudront servir fidellement à Dieu, et annoncer sa parolle, iamais n'auront faute d'ennemis qui leur feront la guerre: comme il est monstré à Ieremie: Va, ie te constitue pour batailler: que iamais un homme qui servira à Dieu pour porter fidellement sa parolle, iamais celuy-la n'aura paix, qu'il ne soit picqué, qu'il ne soit molesté, et qu'il n'ait beaucoup d'ennemis. Mais quoy? Voici Moyse qui console tous ceux qui s'employeront ainsi: combien que le monde leur soit contraire, qu'il semble qu'on les doive abysmer chacun iour, que Dieu les maintiendra, et qu'il cassera la teste à tous leurs ennemis: comme il est dit à Ieremie: Va, il te faut combattre: mais tu auras la victoire. Il faut que tu ayes un front d'airain, pour t'opposer et resister à tout le monde: car en la fin tous seront cassez et renversez devant toy. Puis qu'ainsi est donc que nous avons ceste promesse, tenons bon, et soyons constans: combien que nous voyons tout le monde s'eslever contre nous, sachons que Dieu abbattra tout ce qui se dresse ainsi contre ceux qui taschent de le servir fidellement. Et au reste, sachons que ceci est prononcé aussi pour tous fidelles, afin qu'ils desirent que la parolle de Dieu soit maintenue, qu'il y ait gens pour l'anoncer, et qu'ils leur tendent tous la main: qu'un chacun en son endroit tasche que ceux qui font l'office de Pasteur (ie di qui le font, non point qui s'en vantent) que ceux-la soyent confermez, qu'on les aide: qu'il y ait un accord entre ceux qui se disent enfans de Dieu, et ceux qui les nourrissent de la pasture que Dieu leur donne. Voila donc à quoy Moyse a pretendu. Et au reste notons que ce n'est point sans cause que Moyse exhorte le peuple à faire une telle requeste pour la benediction et sub-

stance des Levites. Et pourquoy? Car si nous desirons que Dieu provoye tousiours à son Eglise, il faut que nous ayons le soin de prier pour ceux ausquels il en a commis la charge. Et si par nostre ingratitude nous ne faisons tant que Dieu nous prive d'un tel bien, sachons que les bons pasteurs ne nous defaudront iamais. Moyennant donc que par nostre ingratitude nous ne soyons point cause de cela, cognoissons que nostre Seigneur tousiours nous provoyra de gens qui seront idoines et suffisans, et qu'il les aura sous sa garde, et les maintiendra en despit de Satan et de tous les efforts de ce monde.

LE CINQUIESME SERMON SUR LE CHAP. XXXIII. V. 12—17.

DU IEUDI 2E DE IUILLET 1556.

Nous vismes hier en la benediction de Levi ceste promesse, que Dieu maintiendra ceux qui fidellement annonceront sa parolle: combien qu'ils ayent beaucoup d'ennemis en ce monde, qu'ils soyent assaillis de toutes parts, qu'ils sont asseurez que Dieu se declairera là pour eux, et qu'il les fortifiera, voyant que Satan s'efforce par tous moyens de les abolir. Et en cela il regarde au salut de tout son peuple: car l'Eglise de Dieu periroit, sinon qu'elle fust conservee par bonne doctrine et pure. Il faut donc que Dieu ait sa main forte estendue sur tous ceux qui annoncent sa parolle, afin qu'ils soyent maintenus, combien que tout le monde tasche de les ruiner. Or maintenant il est parlé de Ben-iamin. Il est dit: *Qu'il habitera seurement aupres de Dieu, et qu'il sera son bien-aimé, et que Dieu le couvrira: et qu'il habitera entre ses espaules.* Or nous avons desia declairé que Moyse ici conferme et ratifie les promesses que Dieu avoit proferees auparavant par la bouche de Iacob, ou bien s'il y avoit là quelque chose qui fust dure, que Moyse l'adoucit: afin que les fidelles ne soyent point troublez outre mesure. Quant à la lignee de Ben-iamin, Iacob avoit dit qu'elle seroit semblable à un loup qui ravit la proye du matin, et que de soir ils butinent ensemble. Car voila le sens naturel. Ben-iamin donc sera comme un loup ravissant, tousiours adonné à la proye: et quand le matin il aura pillé, il butinera au vespre. Voila une condition dure, qu'un peuple vive de pillages et de rapines: et semble que par ce moyen-la il soit comme degradé. Car nous savons que tout le monde hayra ceux qui usent ainsi de violence, et qui vivent aux despens d'autruy, qui font quelque dommage ou nuisance. En somme, il semble que ceux de Ben-iamin deussent estre comme brigands. Or il est vray que cela estoit dit, pource qu'il devoit estre finalement en pays limitrophe, comme on dit, c'est assavoir quand le royaume d'Israel fut departi d'avec la lignee de Iuda. Car la moitié de Ben-iamin demeura d'un costé, l'autre moitié de l'autre. Voila comme des membres deschirez. Et falloit bien, puis qu'ils avoyent les premiers assauts, et qu'ils portoyent les premiers hurs, qu'aussi ils fussent gens aguerris: Iacob a regardé cela. Or encores falloit-il que ceux de Ben-iamin fussent troublez, voyant que Dieu les mettoit là à se maintenir par violence, et que tousiours ils eussent l'espee au poing: voila une condition bien dure, les fidelles pouvoyent estre faschez, et se despitter. Ici donc Moyse adoucit ce qui pouvoit estre trouvé trop aspre en la prophetie de Iacob. Et pourtant il dit *que Ben-iamin sera le bien-aimé de Dieu, et qu'il habitera seurement aupres de luy.* Et notamment il a fallu que ceux de Ben-iamin, pour le moins les fidelles qui estoyent de ceste lignee-la, fussent consolez: pource qu'il est advenu d'horribles enormitez, qu'il sembloit bien que Dieu eust destiné ceste maison-la comme un miroir de son ire: il a fallu pour un coup que tout le peuple d'Israel se dressast contr'eux pour les exterminer. Et de faict, il y avoit serment solennel de meurtrir tout, et qu'il ne demeurast point un seul homme en vie, et falloit qu'ils advisassent comment on pourroit sauver quatre cens hommes qui ne s'estoyent point trouvez en la bataille, et qui d'aventure estoyent en une ville prochaine. Voila donc la lignee de Ben-iamin qui devoit estre comme exterminee du monde. Or il sembloit que par ce moyen Satan eust une breche, que Dieu n'eust point preveu à ce qui devoit advenir, ou bien qu'il eust failli à sa promesse, quant à maintenir la lignee d'Abraham. Voila, di-ie, une tentation qui estoit grande. Et ainsi, non sans cause Moyse previent et donne un bon remede à ceux qui pourront patiemment porter les punitions que Dieu leur envoyera: et dit que ceste lignee encores ne laisseroit point d'estre aimee de Dieu, et qu'elle habitera aupres de luy, comme sous sa main en seurté. Or notons que ceci n'a point profité à tous en general. Car la lignee de Ben-iamin estoit grande: et nous voyons qu'il sortit une grosse armee en campagne: et falloit bien aussi qu'il y eut de l'effort, quand tout le peuple s'estoit armé pour cest acte execrable qui avoit esté commis, quand on avoit tué la femme d'un Levite, et que les abominations de Sodome regnoyent en ceste ville de Gabaa: et cela estoit souffert de tous les Ben-iamites, tellement qu'il sembloit que Dieu eust voulu foudroyer là, pour monstrer une telle vengeance, comme auparavant il avoit fait sur

Sodome et Gomorrhe. Ceci donc n'a pas esté que pour un petit nombre. Et ainsi, nous avons à recueillir, quand Dieu donnera quelque promesse à un peuple, que beaucoup ne laisseront point de perir: mais ceux qui invoqueront purement le Nom de Dieu seront reservez: comme il est dit en Ioel. Encore qu'il semblast qu'il y eust un deluge pour tout engloutir, Dieu trouvera un moyen incomprehensible pour retirer les siens, qu'ils ne periront point avec la multitude. Et ainsi, quand nous oyons quelque promesse, pensons à nous, et que nous la recevions en pureté de foy, et alors ne doutons point qu'elle ne soit accomplie: mais si nous cuidons que Dieu doyve estre obligé à nous, pource que nous aurons ouy une promesse: et cependant que nous serons desbordez, et qu'il ne nous chaille de luy, mais qu'il semble plustost que nous ne vueillions rien avoir de commun: il est certain qu'il pourra bien se monstrer fidelle, et accomplir ce qu'il a dit: et cependant nous perirons, que cela ne nous servira de rien. Et de faict, nous voyons comme Dieu besongne en ceste façon pour conserver l'estat de son Eglise. Il dit bien en general qu'il est nostre protecteur: mais cependant nous voyons que la plus grande multitude est dissipee, et qu'il n'y en a cependant qu'un petit nombre qui demeure: voire, mais Dieu fait tousiours que son Eglise ne soit pas esteinte, et qu'il y ait quelque residu: comme il est dit en Isaie, qu'il gardera quelque petite semence. Et ainsi, advisons d'estre de la semence que Dieu retient à soy, quand il punit ceux qui se sont destournez de luy: encor qu'auparavant ils eussent le nom et le titre d'estre de sa maison, et que de faict Dieu leur a adressé les promesses de salut: mais ils ne les ont point receues. Advisons donc de ne nous point desbaucher avec le plus grand nombre. Or notamment il est dit, *que Dieu le couvrira habitant entre ses espaules.* Moyse monstre ici pourquoy Dieu maintiendra la lignee de Ben-iamin, laquelle toutesfois pouvoit sembler estre du tout perie: c'est qu'il voudra habiter sur ses espaules. Car le temple estoit basti en la lignee de Ben-iamin, combien que le royaume fust en la lignee de Iuda, et que là mesmes fust bastie la maison royale, si est-ce que la montagne de Sion estoit escheue en partage à la lignee de Ben-iamin. *Dieu* donc *habitoit sur ses espaules*, ou entre *ses espaules:* comme si un homme portoit un fardeau sur son col, ainsi Dieu declare qu'il est porté de la lignee de Ben-iamin en partie, comme nous avons monstré, d'autant qu'il vouloit habiter sur luy, et qu'il vouloit avoir là son temple: et parle des espaules au regard de la montagne de Sion. Et ainsi, pource que Ben-iamin portoit Dieu sur ses espaules, c'est à dire, d'autant que le temple auquel Dieu vouloit estre servi, estoit basti en la lignee de Ben-iamin, et qu'il falloit que le peuple s'assemblast en Sion, pour faire hommage à Dieu, et que Ben-iamin servoit de cela, il est dit, *qu'il estoit* comme *sur ses espaules.* Voila donc la raison pourquoy *Ben-iamin est bien-aimé de Dieu.* Non pas qu'il en ait rien merité, car d'où est provenu cela, que Dieu ait choisi la montagne de Sion pour son domicile? ç'a esté pour l'amour gratuite qu'il a porté à Ben-iamin. Ainsi donc ne resvons point que Ben-iamin ait prevenu la grace de Dieu par aucune dignité: mais Moyse declare que ces choses sont conioinctes l'une à l'autre, c'est assavoir que Dieu declarera son amour et faveur envers la lignee de Ben-iamin, et qu'il eut un tesmoignage et signe manifeste quand le temple fut là basti, et que la lignee de Ben-iamin demeure encores sous la protection de Dieu: combien qu'elle semblast estre exposee en proye, et que les ennemis avoyent tout gagné, qu'encores Dieu se monstrera pitoyable pour la maintenir. Il est vray qu'en la fin tout ce pays-la a esté saccagé, et nous voyons ce qui en est dit au Prophete Ieremie, que Rachel a pleuré ses enfans, pource que d'elle estoit venu Ben-iamin, et qu'elle s'est lamentee, voyant une telle desolation, qui estoit faite, et qu'elle n'avoit peu estre consolee, pource que tout a esté rasé, et qu'on ne luy a peu annoncer qu'il y eust quelque residu: mais qu'elle voyant que tout son sang estoit espandu, qu'elle est en angoisse et comme desesperee. Or il est vray que Rachel estoit morte en ce temps-la: mais le Prophete Ieremie en parle par similitude, et met là comme une mere sur un eschaffaut, qui pleure et se lamente, quand elle voit qu'on couppe la gorge à tous ses enfans. Voila donc ce qui est advenu: mais ç'a esté l'extremité. Cependant Dieu n'a point laissé d'accomplir sa promesse, et en la fin encore au milieu de Babylone, en ce gouffre il en a reservé quelque residu de ceux de Ben-iamin, lesquels sont retournez avec la lignee de Iuda: ceux qui estoyent beaucoup plus exellens en dignité se sont desbordez, Dieu les a laissez comme membres pourris, ils ne sont point retournez en l'heritage de la terre de Canaan, et en ce repos que Dieu avoit destiné à leurs peres. Voila donc comme Dieu a tousiours continué sa grace sur la lignee de Ben-iamin: non pas qu'il n'y eust eu d'horribles punitions, comme il en est advenu: mais cependant si est-ce que Dieu a surmonté la malice des hommes par sa bonté infinie. En somme notons, quand Dieu nous donne ainsi ses promesses, qu'il ne semblera point qu'elles ayent leur effect et leur execution, à cause que le monde est ingrat, et qu'il y en a beaucoup qui repoussent la bonté de Dieu, et luy ferment la porte, tellement qu'ils n'en sont point participans. Voila qui est cause que Dieu ne se monstre plus liberal envers nous.

Car si nous estions capables de iouir de sa bonté, il est certain qu'il surmonteroit tousiours nostre attente et tous nos souhaits. Mais quoy? Nous voulons qu'il nous contente, et qu'il nous complaise en tout et par tout: et cependant il semble que nous ayons conspiré contre luy, pour l'empescher qu'il nous face du bien. Ne trouvons point donc estrange, quand Dieu n'execute point les promesses qu'il nous avoit donnees de sa bouche: car nous en sommes cause: cependant ne doutons pas, encores que le monde soit si malin et pervers, qu'il semble qu'il vueille aneantir à son escient toutes les graces de Dieu: tant y a qu'encores y aura-il tousiours quelque petit nombre que Dieu maintiendra: seulement estudions-nous à ce que, vivans sous les aisles de Dieu, nous soyons maintenus par luy: et souffrons qu'il habite entre nos espaules. Nous oyons l'admonition qu'en fait S. Paul, qu'il nous faut porter le Seigneur et en nostre corps et en nostre ame. Il est vray qu'il n'y a point un temple materiel qui soit basti en certain lieu, où on face les sacrifices: mais chacun de nous est temple de Dieu, et c'est à ceste condition que nous le portions, comme S. Paul use de ce mot-la. Et comment est-ce que nous le portons? en cògnoissant qu'il faut qu'il domine, et qu'il regne par dessus nous, et qu'il ait toute preeminence, et que nous plions le col pour recevoir son ioug, pour luy obeir en tout et par tout. Quand donc nous en ferons ainsi, ne doutons point que tousiours Dieu ne veille pour nous, tellement que tous les assauts et tentations de ce monde ne pourront rien contre nous: encores qu'il semble que nous devions cent fois perir, et estre abysmez, que tousiours il ne desploye sa vertu pour nous maintenir, et que nous ne soyons sauvez au milieu de la mort, et que nous n'allions tousiours nostre train, quand il semblera que la foudre soit en haut, quand en terre il semblera qu'il n'y ait que confusion par tout: ne doutons point que Dieu ne nous donne une seurté incomprehensible. Voila donc quant à la lignee de Benjamin. Or Moyse vient à la lignee de Ioseph, et dit: *Que sa terre soit benite du Souverain en delices des fruicts du soleil, des fruicts de la lune, en delices de la rousee d'enhaut, et des abysmes d'embas*, c'est à dire, des sources et fontaines qui donnent humidité et substance à la terre: *que son honneur soit comme le premier-nay d'un taureau: qu'il aura des cornes excellentes, pour hurter à l'encontre de ses ennemis, qu'il aura les coustaux anciens, qu'il aura les montagnes delicates, là où il n'y aura que douceur:* et puis en la fin il est dit: *Que toutes ces choses* (dit-il) *viennent sur la teste de Ioseph, sur le sommet du Nazarien de ses freres.* Or ici nous pouvons voir comme l'intention de Moyse a esté de confermer ce qui avoit auparavant esté prononcé par Iacob: car il use de beaucoup de mots, qui sont en ce quarante neufiesme chapitre de Genese. En partie donc Moyse ne fait que reciter ce qu'il avoit escrit en la personne de Iacob. Et ceci n'est pas superflu: mais Dieu renouvelle ses promesses, et les ratifie, afin qu'elles soyent tant mieux asseurees. Et aussi il estoit besoin de telle confirmation, afin que les autres lignees ne murmurassent point contre celles de Ioseph. Nous savons que ce peuple-la a esté fort mutin et rebelle, et qu'il y a eu grande difficulté de le tenir en bride. Or Iacob avoit donné double partage à son fils Ioseph, pource qu'il avoit deux enfans, Ephraim et Manassé. Il avoit dit que Ioseph representeroit deux testes en la maison: pource que la lignee de Levi estoit exclue, et qu'elle n'avoit point de portion en la terre: seulement elle prenoit les decimes et les oblations. Or les successeurs pouvoyent dire: Et nostre pere Iacob a bien voulu faire cest avantage à son fils Ioseph: mais c'estoit d'une affection ardente, pource que Ioseph l'avoit secouru en sa necessité, et qu'il avoit nourri nos peres du temps de la famine. Mais quoy? faut-il pourtant qu'ils ayent ici deux testes, et que nous soyons diminuez d'autant? Pource que le peuple pouvoit encores plaider pour ce partage qui avoit esté assigné, et se pouvoit rebecquer quand ce fust venu à l'entree de la terre de Canaan, Moyse ratifie ce qui auparavant avoit esté declaré, c'est assavoir que Ioseph tiendra le partage qui luy a esté donné, et qu'il representera deux chefs en la lignee de Iacob, et qu'il aura les dixaines de milliers d'Ephraim, et les milliers de Manassé. Nous voyons maintenant à quel propos Moyse a recité les parolles de Iacob. Et notons aussi quand il dit, qu'il est *Nazarien entre ses freres.* Car le mot dont il use peut estre prins pour couronne: comme s'il disoit, qu'il sera la gloire de ses freres. Vray est que cela n'a point duré tousiours, ç'a esté une dignité temporelle, pource qu'il falloit qu'en la fin la lignee de Iuda parvinst au sceptre royal, et qu'elle eust la principauté sur tout le corps. Et Ioseph alors a esté rangé. Mais pour un temps il a esté la couronne de ses freres. Or cependant il met le mot de Separation. Il a donc esté separé du milieu de ses freres: non pas, comme on l'expose, pource qu'il a esté vendu en Egypte: car c'est tout au rebours: plustost il est nommé Nazarien par honneur, que Dieu l'a choisi, et qu'il l'a mis en un rang à part, qu'il n'est point de l'ordre commun: mais qu'il a comme la primogeniture, d'autant qu'il prend double portion en l'heritage. Voila pourquoy il est appellé Nazarien. Or ici nous avons à noter en premier lieu, que tout ce qui est recité par Moyse, que ce qui avoit esté dit par Iacob, a esté une prophetie venant de Dieu, que ceci ne pouvoit pas estre dit de la bouche d'un

homme, que Dieu ne l'eust gouverné par son S. Esprit. Et pourquoy? Iamais Moyse n'est entré en la terre de Canaan, comme nous savons. Iacob est mort plus de trois cens ans devant que les partages soyent establis. Comment donc les peut-il faire? Et mesmes en cela pouvons-nous voir qu'il n'y a rien de fortuit. Car Iacob assigne à Nephthali, comme nous verrons encores en son lieu, il luy assigne le pays prochain de la mer, et ordonne là à chacun son partage: et comment seroit-il possible qu'il devinast. Non pas luy de sa fantasie: mais Dieu qui tient les sorts en sa main, (comme dit Salomon) qui dispose ce qui semble advenir de cas d'aventure par son conseil admirable, et qui nous est caché. Dieu donc avoit prononcé par la bouche de Iacob ce qu'il vouloit faire: et maintenant il monstre que quand le peuple sera parvenu en la terre, que rien n'adviendra que par sa conduite. Or nous savons que la lignee d'Ephraim et de Manassé ont esté en un pays tant gras et fertile, que ç'a esté l'abondance de la terre. Il est vray que des autres lignees, comme d'Aser, il y avoit bien grand pays de bled: mais ces pays ici ont esté meslez de tout bien: c'estoyent les pays les plus delicieux qui fussent en toute Iudee. Nous pouvons donc aiseement recueillir, que Moyse n'a ici rien mis en avant de son cerveau: mais que vrayement le sainct Esprit a gouverné sa langue. Et pourtant nous avons une grande approbation de toute sa doctrine, quand nous voyons qu'au Nom de Dieu et en son authorité il a ainsi ordonné des choses à venir, et que iamais on n'eust conceu. Quand nous oyons cela, c'est autant comme si Dieu estendoit sa main du ciel, et qu'il vinst authoriser la doctrine de Moyse, pour monstrer qu'il en est l'autheur, et qu'elle procede de luy, qu'il ne faut point qu'elle soit remise en doute, comme si elle venoit d'une creature. Et notons bien ceci: car nous savons que de nature nous sommes enclins à desfiance: et n'estoit que nous fussions retenus, que tousiours nous serions esbranslez, et qu'il ne faudroit rien pour nous divertir du bon chemin, et de la certitude de nostre foy. Pour ceste cause donc notons bien ce qui est ici declaré, que Dieu en ces propheties a mostré sans aucune doute que c'estoit luy qui conduisoit Moyse: et qu'il s'en est servi tellement, que nous pouvons bien dire, que nous tenons de Dieu sa doctrine, qu'elle est fondee sur sa vertu immuable, que c'est une verité infallible. Et pourquoy? Car elle n'a point esté forgee d'un homme. Or venons maintenant au contenu de ceste benediction. Il est dit: *Que la terre de Ioseph sera benite de Dieu tant de la rousee d'enhaut, que des fontaines et des sources d'embas*, c'est à dire, que Dieu arrousera la terre et haut et bas, en telle sorte qu'elle sera grasse et fertile. Or ici nous voyons que ce n'est point sans cause qu'il nous est commandé de cercher nostre pain quotidien de la main de Dieu. Car comment est-ce que la terre produit ses fruicts pour nostre nourriture? C'est d'autant que Dieu l'arrouse. Il n'est pas dit que la terre a substance en soy, il n'est pas dit que le ciel ou les fontaines luy donnent simplement: mais c'est Dieu qui envoye la rousee, c'est Dieu qui fait sourdre les fontaines, tellement qu'il nous luy faut attribuer tout ce que nous avons de substance, quand nous sommes nourris et substantez. Voila donc Dieu qui a un tel soin de nos corps et de ceste vie corruptible, que nous ne pouvons manger un morceau de pain, qui ne nous provienne de luy et de sa pure liberalité. Et de faict, il nous faut bien exercer en cela. Or quand il nous est monstré que nous ne pouvons avoir une seule goutte de bien, voire de ces biens caduques, que nous ne les prenions de la main de Dieu: que serace de ce qui est beaucoup plus excellent? S'il me faut un morceau de pain, ie le doy demander à Dieu, en protestant que c'est son office propre de me nourrir. Et s'il est question de parvenir à la vie celeste, et au salut eternel, l'iray-ie cercher ailleurs qu'en Dieu? ou le cuideray-ie avoir en moy? quelle presomption sera-ce? Nous voyons donc comme le pain et la nourriture corporelle qui nous est donnee, nous doit estre comme un moyen, pour nous eslever plus haut, voire afin que nous attribuions à Dieu et à ses benefices tout ce que nous avons et du corps et de l'ame, et de tout. Voila pour un item. Au reste, quand ici Ioseph est appellé *Nazarien entre ses freres*, nous voyons comme Dieu eslargit de ses graces là où il veut, voire outre l'opinion des hommes, et tout au rebours de ce qu'on eust pensé. Ioseph a bien esté separé de ses freres: mais c'estoit comme l'ayant destiné à la mort, ils conspirent contre luy de le tuer. Et encores quand on le sauve, c'est pour le ietter en une fosse, et pour le faire languir: que ceste mort est plus cruelle que s'ils luy eussent du premier coup couppé la gorge: en la fin pour la plus grande grace, c'est qu'il est vendu à un peuple barbare, à gens estranges et incogneus. Et puis, quand il est venu en Egypte, il est fourré là en un fonds de fosse: il est mis aux ceps, comme il en est parlé au Pseaume, que le fer a navré et percé son coeur. Voila donc Ioseph qui est separé non seulement de la maison de Iacob, mais quasi de tout le monde, qu'il est retranché du genre humain comme une personne morte, qu'il semble qu'il doyve là pourrir en une fosse: mais Dieu l'a separé d'une autre façon en son conseil admirable. Voila pourquoy il estoit dit, qu'il estoit comme une estoille, qui estoit adoree du soleil et de la lune et

de toutes les autres estoilles, c'est à dire, que toute sa maison seroit humiliee sous luy et assuiettie, que son espic auroit preeminence, et que tous les autres espics seroyent abbatus: voire d'autant que Dieu avoit decreté cela en son conseil. Et ainsi, nous voyons quand tout le monde cuide mettre Ioseph iusques aux abysmes, que Dieu l'exalte en despit des hommes. Et voila comme Dieu subvient aux siens d'une façon admirable. Si nous regardons nostre condition telle qu'elle apparoist à la veue des hommes, il semble que nous soyons comme reiettez, il semble que la mort nous menace, et que nous en soyons de tous costez assiegez: il semble qu'à chacune minute de temps nous devions estre accablez, que nous devions estre mangez du tout. Voila comme nous en sommes. Mais Dieu qui nous a sanctifiez à soy, qui nous a cachez sous l'ombre de ses aisles, quand nous mettrons nostre confiance en luy, que nous y aurons nostre refuge, il nous monstrera que ce n'est point en vain que nous sommes benits de luy: et qu'il nous a tellement separez, que quand toute la terre seroit esmeue, et que les afflictions nous seroyent communes, et que nous fussions enveloppez parmi la malediction des meschans: toutesfois qu'il nous maintiendra par sa grace, et qu'au milieu de la mort tousiours il trouvera le moyen de nous retirer à salut. Voila donc ce que nous avons à noter, quand Ioseph est appellé Nazarien entre ses freres. Que si nous avons quelque avantage, quelque privilege, si nous sommes exempts de quelque peril, si nous sommes enrichis de quelques biens, soit pour le corps, soit pour l'ame, que tout cela nous procede de ce que Dieu nous a sanctifiez et choisis à soy, et qu'il nous en faut attribuer la louange à sa pure liberalité. Et afin que ces choses soyent tenues tant plus certaines, il est dit, *que ceci viendra sur la teste de Ioseph.* Moyse donc declare que tout ceci n'est point un son qui s'esvanouisse en l'air: mais que Dieu donnera effect à sa parolle, que sa benediction sera espandue sur le lignage de Ioseph. Car par cela il nous asseure, comme s'il disoit: Non, ie parle ici au Nom de Dieu, qu'on n'estime point qu'à l'aventure ie devine ce qui pourroit estre: car Dieu accomplira tout ceci sur la teste de Ioseph, c'est à dire, en sa personne, ou de ses enfans. Car il est question ici de ceux qui sont descendus de sa race. Dieu donc monstrera par effect que c'est luy qui a parlé par ma bouche, que c'est luy qui a declaré ce qu'il avoit conclud en son conseil auparavant. Or en la fin il accompare aussi sa beauté à un ieune taureau, et à une licorne: pour monstrer que non seulemement il aura nourriture en abondance mais qu'il aura force pour resister à ses ennemis et qu'il sera conservé. Car nous savons qu'il y a deux choses requises, c'est que nous demandions à Dieu qu'il nous benisse, qu'il nous donne dequoy estre substantez: et puis que nous soyons gardes de nos ennemis qui nous assaillent: tous les deux sont ici comprins en ce lignage de Ioseph. Car il est dit, que Dieu le benira en sa terre, qu'il y aura grande fertilité: et puis, qu'il luy donnera vertu, par laquelle il presidera sur ses ennemis, et mesmes il les repoussera iusques aux extremitez du monde. Pour conclusion Moyse adiouste: *Qu'il y aura les dixaines de milliers d'Ephraim, et les milliers de Manassé.* Il signifie qu'il faut que ces deux lignees ici viennent en teste. Car les Hebreux ont accoustumé par ce mot de Milliers de signifier comme les bailliages et les prevostez: comme quand il est dit: Et toy Bethlehem terre d'Ephrata, tu es des plus petites entre les milliers de Iuda, c'est à dire, quand on regardera les prevostez et les bailliages, tu es des plus petites: si est-ce que le Redempteur viendra de toy. I'allegue ce passage-la, pour monstrer qu'emporte ce mot de Milliers. Or donc quand Moyse parle ici de milliers, il entend en somme qu'il faudra qu'Ephraim, qui estoit l'un des enfans de Ioseph face une teste, qu'il ait sa police et ses prevostez à part: et aussi Manassé (qui estoit l'autre des enfans de Ioseph) que celuy-la aura aussi bien son ordre et sa police, qu'il aura ses prevostes aussi bien que Iuda, Ben-iamin, et Isachar, et les autres lignees. Voila pour un item. Mais cependant il est dit: *Les dixaines de milliers d'Ephraim, et les milliers de Manassé.* Il met ici Ephraim dix fois plus grand que son frere. Or Manassé estoit bien le fils aisné de Ioseph: mais desia leur grand pere en les benissant avoit declaré qu'Ephraim seroit plus grand que son frere Manassé. Voila l'ordre de nature tout changé, quand Dieu donne le droict de primogeniture à celuy qui estoit inferieur: pour monstrer que nous n'apportons rien qui nous soit propre devant luy, mais que nous recevons tout de sa pure bonté, et qu'il dispose de nous à son plaisir, sans qu'il y soit obligé. Dieu donc a declaré cela par figure en ces deux personnes de Manassé et d'Ephraim. Car il n'estoit pas en Iacob de faire qu'Ephraim fust plus que Manassé: il n'estoit pas question seulement du pays, [illegible]s d'avoir lignee. Et cela est nommé un don special de Dieu. Encores que les richesses soyent de luy, si est-ce qu'il veut qu'on recognoisse, o[illegible] d'avoir lignee c'est un don particulier qu'on ne peut acquerir par industrie, ni par autre moyen. Quand donc l'Escriture parle ainsi, elle monstre bien qu'il n'est pas en une creature, de dire: Celuy-la aura un grand peuple, comme Iacob le dit: et neantmoins alors il ne pouvoit pas discerner selon l'homme: car il est comme aveugle pour sa vieillesse: et quand Ioseph vient là amener ses deux enfans, il

met Manassé l'aisné du coste droict, et il met Ephraim du costé gauche, afin que Iacob en sa benediction (comme la façon et ceremonie estoit), il mist sa main droite sur Manassé, et sur Ephraim sa main gauche: or il croise ainsi ses mains, et met la main droite sur l'inferieur, et la main gauche sur l'aisné. Or Ioseph alors luy dit: Mon pere, il n'est pas ainsi. Non non (dit-il) laisse-moy, ie ne le fay pas par ignorance: car il faut que celuy qui de nature est inferieur, soit le plus grand, Dieu l'a ainsi ordonné. Voila un povre aveugle, un vieillard, il semble qu'il radote, il parle de choses incognues: et neantmoins il est là comme si Dieu estoit assis en son siege. Et de faict, comme nous avons declaré, il est lieutenant de Dieu, et parle en son authorité. Ainsi donc Moyse pour ratifier la prophetie qui avoit esté donnee par la bouche de Iacob, il dit: Ce sont les dixaines de milliers d'Ephraim: combien que ce soit le puisné, si est-ce qu'il surmontera son frere en nombre de gens, et en tout le reste: comme aussi en la fin il y a eu une telle preeminence en ceste lignee la, que les dix lignees d'Israel en estoyent nommees. Quand les Prophetes disent Ephraim, c'est autant comme s'ils en comprenoyent dix tout ensemble: et mesmes voila Ruben, qui estoit l'aisné, qui est caché sous les ailes d'Ephraim. Et qui est-ce qui cognoissoit cela? Nostre Seigneur l'a ainsi prononcé par la bouche de ceux qu'il avoit constituez en son lieu. Et ainsi, nous voyons encores ce que i'ay dit, que Moyse n'a pas esté ici une personne privee, qu'il n'a point parlé aussi à la vollee, ni de sa fantasie: mais que Dieu l'a conduit, afin qu'on cogneust que ce peuple-la estoit gouverné specialement comme un peuple choisi et esleu de Dieu entre tout le reste du monde. Il est vray que Dieu est createur general de tout le genre humain, il est vray que tous peuples estoyent à luy: mais cependant si est-ce, pource qu'il avoit choisi le lignage d'Abraham, que là il vouloit que sa vertu fust encores mieux cogneue: il vouloit les tenir comme ses domestiques et plus prochains de luy. Et ainsi donc c'estoit bien raison que ce qui est ici declaré fust cogneu de tous les Iuifs, et qu'ils fussent incitez par ce moyen à benir le Nom de Dieu, cognoissant combien ils estoyent tenus et obligez à luy, de ce qu'il les avoit ainsi retirez du milieu des peuples, et qu'il leur vouloit faire sentir qu'il leur estoit pere, puis qu'il les avoit adoptez pour ses enfans. Or maintenant venons à ce qui est advenu. Il est vray que Dieu a bien accompli tout ce qu'il avoit prononcé. Et en cela voyons-nous que les enfans de Ioseph n'ont pas esté frustrez de leur attente, que toutes ces promesses n'ont point esté frivoles: mais cependant si est-ce qu'elles n'ont gueres profité à beaucoup: mais plustost par leur malice il a fallu qu'elles leur fussent converties en mal et en ruine. Et en cela voyons-nous comme les hommes sont si pervers qu'ils changent tout ce que Dieu avoit institué pour leur salut: et quand il les benit, qu'ils tournent sa benediction en malheur: quand il offre la vie, qu'ils la convertissent en mort: que non seulement ils obscurcissent la clarté, mais ils la tournent du tout en tenebres. Or qu'est-il advenu de la lignee d'Ephraim? Elle est eslevee comme par miracle, et contre l'ordre de nature, cela estoit seulement de la benediction de Dieu. Mais cependant elle a esté cause que le corps a esté rompu et deschiré, que le service de Dieu est corrompu et perverti, que l'idolatrie a regné en la terre saincte, que Dieu a esté fraudé et despouillé de son heritage, quand toutes ces infections sont survenues. Et puis il y a eu toute malheurté quant et quant: qu'ils se sont mangez comme chiens et chats, qu'il y a des inimitiez mortelles entre ces deux royaumes de Iuda et d'Israel, tellement qu'ils sont allez cercher aide des Payens et incredules pour se ruiner les uns les autres: ne falloit-il pas qu'il y eust une rage diabolique? Et tout cela est venu de la lignee d'Ephraim. Si on dit que la benediction de Dieu en a esté cause: encores on voit en cela double malice. Car plustost ils devoyent estre incitez à magnifier le Nom de Dieu, à cheminer en sa crainte, veu qu'il les avoit si grandement obligez à luy: mais ils ont perverti ce bien, comme nous avons monstré, et ainsi il a fallu que toutes ces benedictions leur ayent esté ostees: et non seulement cela, mais qu'elles leur ayent esté occasion de ruine: combien qu'elles n'en fussent point cause, tant y a que l'occasion en a esté. Voire, mais cependant si faut-il que la coulpe leur soit imputee, pource que ç'ont-ils esté qui ont changé l'ordre de Dieu. Que faut-il donc? Cognoissons quand Dieu nous aura repeus grassement en ce monde, que nous aurons tous les fruicts de la terre, que nous serons mesmes comme enyvrez de delices: sinon que nous ayons le principal, que cela nous sera bien cher vendu. N'estimons point donc tant les biens temporels et caduques, que nous ne regardions tousiours au principal: c'est que Dieu nous reçoyve pour ses enfans, que nous demeurions sous sa conduite, que nous l'invoquions comme nostre pere, voire en verité et sans feintise, ayans vrayement nostre recours à luy, nous submettans du tout à sa volonté, sachans que si tost que nous en sommes separez tant peu que ce soit, qu'il n'y peut advenir que malheur et confusion sur nous. Et ainsi prisons les biens caduques que Dieu nous fait en ce monde: mais prisons-les en leur degré, que nous ne soyons point là attachez, que ce ne soit nostre principal desir: si Dieu nous en donne, que nous en iouyssions en

toute sobrieté, et que nous n'y soyons point par trop occupez. Cependant s'il ne nous en veut point donner, que nous portions la povreté patiemment, et que nous passions outre. Et cependant que nous prenions tel contentement et repos en ces biens spirituels que Dieu nous eslargit, quand il luy plaist nous certifier qu'il est nostre pere, quand il nous appelle iournellement à soy, qu'au nom de nostre Seigneur Iesus Christ il nous declare que nous pourrons trouver grace envers luy: quand donc nous avons cela, qu'il nous suffise, et que nous ne mesprisions point les povretez, les fascheries et les troubles que nous aurons en ce monde: et cependant que nous ne portions point d'envie à ceux qui sont ici mieux traittez: et quand nous verrons les incredules estre à leur aise, avoir toutes leurs voluptez, et que rien ne leur defaut: et bien regardons à la lignee d'Ephraim, regardons à l'abondance de ces deux lignees, tant d'Ephraim que de Manassé. Ils ont esté repeus à leur plaisir: mais quoy? Ils ont gourmandé les biens de Dieu, et s'en sont estranglez à cause de leur ingratitude. Ainsi donc que cela soit pour nous retenir, à ce que nous ne portions point d'envie à ceux que Dieu traitte ainsi liberalement en ce monde, et envers lesquels il se monstre large: que ce ne soit point pour nous fascher. Et pourquoy? Car nous avons les biens qui vallent beaucoup mieux, c'est assavoir ce qui concerne nostre salut. Car puis que Dieu commence par son S. Esprit de besongner en telle sorte en nous, que nous aspirions à ces richesses celestes, ausquelles de iour en iour il nous appelle, iusques à ce que nous en ayons la pleine iouissance à la venue de nostre Seigneur Iesus Christ.

LE SIXIESME SERMON SUR LE CHAP. XXXIII. V. 18—19.

DU VENDREDI 3E DE IUILLET 1556.

Nous vismes hier en la benediction de Ioseph, comme Moyse rapportoit tout à la grace de Dieu ce que les hommes ont accoustumé souvent d'attribuer à fortune. Et c'est une doctrine qui est bien à noter, à cause de nostre ingratitude: que si nous ne sommes contraints de recognoistre la bonté de Dieu, elle sera tousiours ensevelie par nous, et cercherons ici bas des choses pour nous amuser, tellement qu'apres que Dieu nous aura donné assez d'occasion de magnifier sa grace, si est-ce que nous n'en tenons conte. Il faut donc que nous soyons admonnestez d'eslever nos sens et nos esprits en haut, afin de faire hommage à Dieu, en tous les benefices que nous recevons de sa main. Or nous avons aussi en cela à noter ce qui est couché par Moyse. Il dit que tout le bien qu'aura Ioseph avec tout son lignage viendra de la faveur gratuite de celuy *qui a habité au buisson*. Or il n'y a nulle doute qu'il n'entende Dieu. Et pourquoy est-ce qu'il le met ici au buisson? Car il semble de prime face que ce soit une chose absurde, ou qui ne serve qu'à induire les ignorans ou les infirmes à superstition. Nous savons que l'Escriture saincte en parlant de Dieu, dit qu'il habite au ciel, non pas que sa maiesté soit là enclose: car son essence est infinie, elle comprend toutes creatures, comme il est dit en d'autres passages. Mais ce mot de Ciel est pour nous retirer de ce monde, quand nous pensons de Dieu: quand nous le devons adorer, que nous n'imaginions rien de luy terrestre, mais que nous cognoissions qu'il surmonte tout, et qu'il nous faut sentir de luy ce que nous ne comprenons pas. Or puis que ainsi est que l'Escriture met le tabernacle de Dieu au ciel, afin que nous soyons eslevez par dessus tout le monde, et sur toutes creatures, quand nous pensons à luy: pourquoy est-ce qu'en ce passage Moyse le met en un buisson? Or c'est à cause que Dieu s'estoit là revelé à luy. Et nous faut bien noter qu'il y a deux façons de parler diverses en l'Escriture saincte, quand Dieu nous appelle à soy: mais ceste diversité n'est pas pour nous distraire en des opinions contraires, elles se rapportent tout à un. Et comment cela? Dieu aucunes fois nous monstre quelle est sa gloire, afin que nous ayons cest article tout resolu, qu'il est incomprehensible, et qu'il nous le faut adorer en toute humilité, qu'il ne faut point que nous attentions de le forger à nostre teste, et de le faire semblable à nous, ou selon nos fantasies, et le transfigurer. Quand donc l'Escriture saincte nous propose la maiesté de Dieu si haute que nous y sommes confus, et mesmes les Anges de paradis: comme il est dit, que les Cherubins cachent leur visage, qu'ils ne peuvent contempler la maiesté si grande et si infinie qu'elle est en Dieu: qu'en cela il nous est monstré que nous devons nous humilier sous une telle grandeur et hautesse. Or cependant Dieu regarde qu'il nous est utile d'avoir quelque privauté à luy, et alors il condescend à nostre rudesse, et prend comme une façon nouvelle: non pas (comme i'ay dit) qui soit contraire, mais c'est afin que nous ne soyons point effarouchez, et que nous ne prenions point occasion de nous retirer de luy. Il nous convie donc doucement, et alors il s'abbaisse, et se fait comme petit envers nous. Et voila à quoy se sont rapportez de tout temps les Sacremens. Comme encores auiourd'huy au Baptesme, nous voyons là de l'eau: en la Cene, nous voyons du

pain et du vin: et pourquoy est-ce que nostre Seigneur Iesus Christ, qui est l'image vive de Dieu son Pere, auquel habite toute plenitude de Divinité, pourquoy est-ce qu'il se declare à nous en des choses corruptibles, et en ces elemens du monde? C'est à cause de nostre infirmité, voyant que nous ne pouvons pas parvenir à sa vertu spirituelle. Voila pourquoy il nous figure ses graces sous les elemens visibles: et mesmes ici nous devons contempler la vertu celeste de son sainct Esprit. Voila donc la seconde façon que Dieu tient, quand il se revele à nous, laquelle est propre pour nostre rudesse. Or nous voyons qu'il s'est declaré aux peres anciens sous quelques figures: comme quand il a parlé à Iacob en Bethel, ç'a esté pource que Iacob avoit besoin d'une telle confirmation. Il est vray qu'il n'a pas laissé d'adorer tousiours Dieu, le contemplant par dessus les cieux: mais tant y a qu'il a eu encores un accez plus privé, lors que Dieu estoit condescendu si bas. Et voila pourquoy aussi Iacob, quand il doit partir d'un lieu à l'autre, il sacrifie au Dieu de Bethel. Comment au Dieu de Bethel? Et y a-il un Dieu qui soit enclos là? Car nous voyons mesmes que ceux qui ont voulu faire un Dieu en Bethel, c'est à dire, qui ont voulu là dresser un temple, et y ont fait les sacrifices, qu'ils ont esté abominables: et Dieu dit que c'est Beth-aven, le lieu d'iniquité, que ce n'est plus sa maison, il y renonce, il desadvoue tout, voire pource que ceux-la abusoyent de la revelation qui avoit esté donnee à leur pere Iacob. Mais luy il en savoit faire son profit: car il cognoissoit que Dieu n'a point changé de nature, qu'il ne veut point estre enclos en un lieu certain: mais cependant qu'il le veut attirer familierement à luy. Iacob donc reçoit ce gage-la qui luy est donné, afin qu'on sache qu'il n'adore point quelque Dieu à l'aventure, comme faisoyent les Payens: mais que sa foy est certaine et infallible. Voila donc pourquoy il est fait mention expresse que Iacob a adoré le Dieu de Bethel, c'est à dire, le Dieu qui ne luy estoit pas incogneu, ce n'estoit pas un Dieu forgé à la teste des hommes mortels, un Dieu de cuider et d'opinion: mais c'estoit un Dieu de pleine certitude, pource qu'il avoit la verité qui luy estoit toute asseuree. Ainsi maintenant en est-il de Moyse. Il dit: *Le Dieu qui s'est revelé à moy au buisson*, que celuy-la monstre sa faveur sur la lignee de Ioseph. Moyse parlant ainsi, proteste qu'il ne met point ici une idole qui a esté forgee depuis quelque temps, qu'il n'apporte pas les superstitions des Payens et incredules, et de tous idolatres: comme nous voyons les Papistes et les Turcs qui parleront assez de Dieu, mais cependant il n'y a nulle asseurance, il n'y a qu'un cuider en toutes ces sottises, et en toutes ces singeries, qui sont fondees sur leur bonne intention, comme ils disent. Car ce n'est qu'une diablerie, quand les hommes presument de ce qui leur semble bon: il est certain que c'est la porte d'enfer qui leur est ouverte pour se plonger en tous abysmes. Voila que c'est de ce que les hommes appellent bonne intention, et ce qu'ils imaginent et ont resvé en leur cerveau. Or de nostre costé il faut que nous ayons un appuy ferme, et qui ne varie point, tellement que nous puissions dire que nous n'avons point un Dieu qui nous soit incogneu ni caché. Moyse donc a voulu ici tant mieux certifier la promesse, quand il parle du Dieu qui luy estoit apparu au buisson: comme s'il disoit: Ie ne parle point à la vollee, mes propos ne sont point vollages: mais c'est Dieu qui m'a ordonné, quand il a voulu que i'aye delivré son peuple de la terre d'Egypte, il s'est revelé à moy au buisson, i'ay là cogneu sa maiesté. Ainsi donc telle certitude qu'il y a en ma vocation, et en ce que i'ay executé iusques ici par le commandement qui m'estoit donné, me doit faire maintenant continuer, pour monstrer que ce Dieu-la accomplira les promesses qui sont ici contenues: et sur tout que sa faveur et bonté gratuite sera sur la lignee de Ioseph. Or de ce passage nous avons à recueillir, qu'il ne nous faut point vaguer ne ça ne là, quand nous parlons de Dieu: mais afin que nous en soyons tout asseurez, et que nous puissions nous tenir en bride, que nous cognoissions: Comment est-ce que Dieu s'est revelé à nous? Or desia nous avons touché que nostre Seigneur Iesus Christ est son image vive, c'est là donc où il nous le faut cercher. Et voila qui a esté cause que le povre monde a esté seduit par les tromperies et illusions de Satan, c'est qu'on ne s'est point tenu simplement à nostre Seigneur Iesus Christ. Pourquoy est-ce qu'il y a tant de confusions auiourd'huy en la Papauté, sinon d'autant que Iesus Christ n'est point cogneu, que mesmes (comme ils le disent en leur proverbe) on ne le cognoist point au milieu de ses Apostres? Car ils l'ont despouillé de sa gloire, de sa vertu, et des graces qui luy avoyent esté commises de Dieu son Pere: bref, pource que nostre Seigneur Iesus Christ a esté comme enseveli, voila les superstitions qui se sont augmentees de plus en plus, il n'y a eu ne fin ne mesure: et ne se faut point esbahir s'il y a là une si horrible Babylone. Apprenons donc de cognoistre le Dieu vivant, ainsi qu'il se manifeste à nous, et de tenir tous nos sens captifs: et puis qu'en nostre Seigneur Iesus Christ il s'est revelé en toute perfection, que nous ne cerchions point d'autre cognoissance que celle-la, que nous n'en declinions ni d'un costé ni d'autre. Or venons maintenant à ce que Moyse adiouste de Zabulon et d'Issachar. Il dit de Zabulon: *Esiouy-toy en ton issue*, d'Issachar: *Esiouy-toy en testen tes*, ou en tes cachetes, en tes maisons. Et

cependant il attribue de commun à tous les deux: *Qu'ils appelleront les peuples en la montagne*, c'est assavoir *de Sion*, pour sacrifier là au Dieu vivant: et ainsi, que Dieu les benira, pource qu'ils escumeront toute la graisse de la mer, c'est à dire, que par leurs traffiques ils seront enrichis. Et combien que leur pays fust sablonneux, comme sont les rivages de la mer, qu'il n'y a pas fertilité de bled ne de vin: qu'ils ne laisseront pas pour cela d'estre riches: car le gravier, c'est à dire, la mer, leur donnera assez d'abondance. Voila en somme ce qui est ici dit. Or nous voyons (comme il a esté touché auparavant) que Moyse n'a point parlé de sa teste, mais que Dieu a ici prononcé ce qu'il avoit resolu: car Moyse ne pouvoit deviner ce qui escherroit en la portion de Zabulon. Nous avons desia declaré que le peuple n'a point choisi: il est vray que la lignee de Gad et une partie d'Ephraim ont bien esté partagez outre le Iordain, comme il sera declaré apres: mais tout le reste des partages ont esté faits par sort, tellement que ce n'estoit point à nul homme de dire: Telle chose m'adviendra. Il falloit que luy-mesmes presentast tout, comme nous le voyons en ce passage, tellement qu'il estoit recogneu sur toutes ses creatures. Quand donc Moyse declare que la lignee de Zabulon sera logee au rivage de la mer, il baille à entendre que Dieu luy a revelé des choses incognues, et que c'est par le S. Esprit qu'il parle. Quand il dit que les traffiques et marchandises seront en ce lignage de Zabulon, qu'Issachar aussi ira par la mer: il n'y a nulle doute qu'ici Dieu ne prononce ce que les hommes n'eussent iamais conceu. Et ainsi, nous avons une approbation infallible, non seulement des promesses qui sont ici contenues, mais de toute la doctrine de Moyse. Car pourquoy est-ce qu'il a ainsi benit les lignees d'Israel, sinon afin de les tenir sous l'obeissance de la Loy, et sous la religion laquelle il avoit enseignee, non point de soy, mais selon qu'il luy est ordonné d'en-haut? Puis qu'ainsi est, apprenons d'appliquer tous ces tesmoignages à nous arrester en la verité de Dieu, et que nous ne soyons point esbranlez ne ça ne là, que nous n'ayons point une foy douteuse: mais qu'en toute reverence nous recevions ce qui est contenu en la Loy. Car sans cela nous sommes miserables: comme tous ceux qui ont leurs devotions fantastiques, comme nous voyons les Papistes, comme nous voyons les Turcs, comme sont tous les Payens du monde Car ils seront bien assez opiniastres en ce qu'ils auront conceu: O voila, ie me tien à cela, pource que la religion est ancienne: mais cependant il n'y a nulle seurté. Et pourquoy? Car cependant que les hommes s'arrestent à leur opinion, ce n'est que vanité et fumee: nous ne pouvons donc avoir une foy certaine, iusques à ce que nous soyons venus à Dieu, et que nous cognoissions que c'est luy qui nous conduit et gouverne. Et ainsi nous avons besoin que la Loy nous soit approuvee, et que nous puissions dire que ce n'est pas une doctrine humaine: mais que Dieu en est l'autheur. Autant en est-il et des propheties et de l'Evangile. Voila donc ce que nous avons à observer en premier lieu de ce passage. Or il y a ici deux choses opposites à Zabulon et Issachar. Il dit: *Zabulon, esiouy-toy en ton issue:* et il dit d'Issachar: *Esiouy-toy en ton repos.* L'un va, et cerche d'un costé et d'autre, et l'autre se tient coy et paisible en un lieu, et est là quasi en cagnardant, comme on dit: et toutesfois Moyse declare que Dieu fera prosperer et l'un et l'autre, combien que leur condition ne soit point semblable. Or il appelle *l'issue de Zabulon*, non pas comme aucuns l'ont entendu, la fin, mais les voyages que devoyent faire ceux de ceste lignee-la, comme gens qui traffiquent en pays lointains. Il dit donc: *Dieu te fera prosperer en tes issues:* quand tu iras en hazard parmi la mer, que tu iras en pays lointains, tu seras conduit et gouverné de Dieu, et sa benediction t'accompagnera. Or quant à Issachar, pource qu'il estoit craintif et couard, il est dit: *Que Dieu encores en aura pitié, et qu'il le benira, combien qu'il aime le repos.* Or ce ne est point sans cause qu'il parle ainsi d'Issachar. Nous voyons ce qui en est dit au 49 chapitre de Genese par Iacob: Issachar est comme un asne robuste, et un mulet de charge qui dort (dit-il), entre ses bales: il a veu que le repos estoit bon, il a plié les espaules, et a mieux aimé estre serf, et payer tributs et tailles, que d'esprouver sa force, pour resister à ses ennemis. Là nous voyons la nature de ce peuple, c'est qu'il estoit fort et robuste: mais tant y a qu'il a eu un coeur failli, qu'il a esté lasche, tellement qu'il s'est fait comme un mulet de charge, qu'il s'est couché au milieu de ses bales, et a là dormi, c'est à dire, qu'il a esté un gros sommier, qui ne s'est point soucié de liberté: et combien qu'on luy imposast des fardeaux pesans et insupportables, qu'il n'a pas laissé de crouppir là: comme si un mulet dormoit, encores qu'il fust chargé de ses bales. Il a donc porté les tailles et tributs, et ne s'en est pas grandement soucié: moyennant qu'il beust et mangeast son saoul, ce luy estoit tout un du reste. Comme on verra des gens grossiers, moyennant qu'ils ayent tousiours à boire et à manger, ils ne tiennent conte du reste, et ne savent que c'est de liberté, ils sont là comme des boeufs et des asnes, qu'il ne leur chaut de rien: autant en estoit-il d'Issachar. Or Moyse ne le veut point flatter en ses vices, quand il dit: *Que Dieu le benira en tel repos:* mais c'est pour consoler les fidelles qui estoyent de ceste lignee-la: d'autant qu'ils eussent peu estre descou-

rages, ainsi qu'il en a esté touché par ci devant, qu'il sembloit que Dieu les eust reprouvez, disant: Vous n'estes pas dignes de iouir de la liberté commune que i'ay donnee à mes enfans: car vous estes de nature servile, vous estes de gros villains, qui vous laissez ici matter: il sembloit donc que Dieu donnast là une marque d'ignominie, pour les reietter du rang de ses enfans: afin que les fidelles cogneussent que nonobstant qu'ils portassent un fardeau dur, quant au monde, que toutesfois Dieu ne laissoit pas de les benir. Voila l'intention de Moyse. Or ici nous avons à noter en general, combien que les hommes soyent habiles au travail, quand ils auront industrie, et que rien ne leur defaudra, si faut-il neantmoins que toute leur prosperité vienne de Dieu et de sa pure grace. Car ce n'est point sans cause que Moyse rameine ici la lignee de Zabulon à Dieu. Voila de gens qui ne s'espargnent point, ils exposent leur vie en hazard, ils traffiquent ça et là en pays estranges: on diroit que s'ils sont riches, il ne s'en faut point esbahir, car ils ont l'esprit, ils sont vigilans, il y a le travail, ils ont les moyens humains: voiremais quand tout cela sera venu en conte, il nous est monstré que sans la benediction de Dieu tout leur seroit inutile. Et ainsi donc apprenons de ne point rien presumer de nostre labeur ou vertu, ou de rien qui soit: mais qu'un chacun se recommande à Dieu, afin qu'il nous conduise en toutes nos affaires, comme nous avons veu par ci devant: Tu ne diras point que c'est ta main qui t'a acquis à manger: mais cognoy que ton Dieu qui a nourri tes peres par l'espace de quarante ans au desert, auiourd'huy c'est celuy duquel tu reçois nourriture. Voila donc quant à un item. Et au reste quant à la lignee d'Issachar, nous avons à noter que s'il plaist à Dieu, à cause de nostre imperfection, de nous priver de quelques biens terriens, qu'il ne faut point pour cela nous fascher outre mesure: mais portons patiemment le ioug, qu'il nous suffise que Dieu cependant nous convertit à bonne fin ce qui de soy a esté comme un tesmoignage qu'il nous reprouve, et qu'il nous fait servir cela à un aide de nostre salut. Exemple, il adviendra qu'un peuple aura quelque vice en soy, comme nous en verrons les uns qui seront grossiers, qui ne s'adonneront point à beaucoup de choses qui seroyent bonnes et propres: les autres seront lasches de coeur: les autres, encores qu'ils ne s'espargnent point, toutesfois auront quelque autre vice, qui les empeschera qu'ils ne pourront pas du tout cercher leur profit et leurs commoditez. Et bien, nostre Seigneur les privera aussi de beaucoup de choses, qu'il donnera aux autres qui travaillent, sa main sera estendue pour benir le labeur de ceux qui s'employent, quand ils auront industrie. Nostre Seigneur donc punira bien de quelques commoditez terriennes ceux qui sont ainsi lasches, et qui ne s'employent point comme ils doyvent: mais ce n'est pas à dire qu'il ne les doyve tenir pour ses enfans, encores qu'il leur face sentir quelque chastiment temporel, lequel il fait servir à leur salut: ils recevront bien donc le chastiment pour leurs infirmitez, mais ils ne laisseront pas d'estre enfans de Dieu. Voila ce que nous avons à retenir, quand il est parlé de la lignee d'Issachar, qui par couardise se tient en la maison, et mesmes qui plie les espaules, quand on luy met sus beaucoup de charges, de tributs, de tailles: ce luy est tout un. Et bien: Dieu voit-il une telle lascheté? il les laisse endurer quant au monde: mais quoy qu'il en soit il leur declare qu'il ne laissera point de leur estre propice. *Esiouy-toy* (dit-il) *en tes tabernacles*. Nous voyons donc maintenant plus clairement ce que nous avons dit, c'est assavoir que Moyse n'a pas entendu de flatter Issachar en ce qu'il estoit à condamner, c'est assavoir en ceste lascheté dont nous avons fait mention: mais pource que vice-la estoit quasi incorrigible, et que cependant Dieu devoit chastier ce peuple par servitude, par tributs, par tailles: pour ceste cause Moyse regarde de les consoler: sur tout les fidelles, qui pouvoyent entrer en desespoir, se voyans ainsi punis de la main de Dieu. Il leur dit: Et bien, portez en patience ce fardeau, car vous en estes dignes: Dieu vous punit: mais quoy qu'il en soit ne vous desesperez point, car il ne laissera pas de vous estre pere: encores que vous soyez ainsi assuiettis à beaucoup de charges, et qu'il semble qu'il ait retiré sa main de vous, et qu'il ne daigne pas vous secourir, toutesfois encores aura-il pitié de vous. Esiouissez-vous donc en vos povretez et miseres. Voila comme les fidelles doyvent tousiours adoucir leur tristesse, quand Dieu les chastie en ce monde: et qu'il les chastie en telle sorte, que neantmoins il ne s'aliène point du tout d'eux: qu'il les reserve tousiours de sa maison et de son Eglise. Or quand Moyse a ainsi parlé de ces deux lignees, il adiouste en commun: *Qu'ils appelleront les peuples en la montagne pour offrir à Dieu sacrifices de iustice*. Il n'y a nul doute que Moyse n'entende ceci de la montagne de Sion: et c'est encores une autre prophetie. Car nul homme ne pouvoit deviner, que Dieu voulust que son temple fust basti en ce lieu la: tant y a que Moyse met que ce sera en la montagne. Il est vray qu'il disoit bien: Ton Dieu eslira un lieu où son Nom sera reclamé: mais au bout de cent ans, de quatre cens ou de six cens, on ne savoit où seroit ce lieu-la. Or Moyse assigne la montagne, voire par esprit. Car il faut bien que Dieu le conduise à cela, de dire: Ce sera en la montagne, où mon temple sera edifié. Il est vray qu'il ne nomme

point la montagne de Sion: mais si est-ce que desia nous voyons une conformité entre ce qui fut revelé à David, et entre ce qui avoit esté si long temps auparavant prononcé par Moyse. Ici donc nous avons encores une approbation infallible, que Moyse n'a rien inventé de soy: mais que le Dieu vivant l'a tousiours eu pour son Ministre, et comme organe de son sainct Esprit. Au reste, ici ces deux lignees, assavoir d'Issachar et de Zabulon sont louees, de ce qu'elles inciteront les peuples au service de Dieu. Et c'est une louange qui est bien à noter. Car par cela il nous est declaré, qu'il ne suffit point si chacun de nous s'employe au service de Dieu, mais que nostre zele doit estre estendu plus loin, c'est d'attirer les autres: comme aussi il en est parlé sur tout quand le Prophete Isaie traitte du royaume de nostre Seigneur Iesus Christ, qu'un chacun tendra la main à son prochain, disant: Allons, montons en la montagne du Seigneur pour l'adorer. Ici Moyse declare que Zabulon et Issachar feront le semblable, qu'ils attireront les autres au service de Dieu. Or il est vray que ce seroit peu de chose, si nous incitions nos prochains à rendre à Dieu l'honneur qu'il merite, sinon que nous leur tinssions compagnie. Et pour ceste cause il dit notamment, *Qu'ils appelleront les peuples, et sacrifieront ensemble.* Voila donc en somme ce que nous avons à retenir de ce passage, c'est que nous taschions entant qu'en nous sera d'attirer à Dieu tous les hommes de la terre, afin que d'un accord il soit adoré et servi de tous. Et de faict, si nous avons quelque humanité en nous, voyant que les hommes vont à perdition, iusques à tant que Dieu les ait sous son obeissance: ne devons-nous point estre esmeus de pitié, pour retirer les povres ames d'enfer, et les amener au chemin de salut? D'autre costé, quand nous cognoissons Dieu estre nostre pere, et ne faut-il pas que nous desirions qu'il soit cognou tel de tous? Et si nous n'avons ceste affection-la, que toutes creatures luy facent hommage, n'est-ce pas un signe que son honneur ne nous est gueres recommandé? Voila donc une estude à laquelle il nous faut exercer, c'est assavoir d'inciter les povres ignorans à servir Dieu: et puis, ceux qui sont desia en bon train, de leur donner tousiours courage: comme quand nous voyons des povres aveugles qui sont esgarez, c'est pour le moins que si en nous est, et que nous ayons quelque entree ou quelque moyen, que nous leur donnions goust de la vraye religion, afin qu'ils se rangent à Dieu: et puis, nous savons en quoy le service de Dieu consiste, c'est que nous soyons enseignez de la parolle, pour mettre toute nostre fiance en luy: que là dessus nous l'invoquions, que nous luy rendions actions de graces pour tous les biens qu'il nous eslargit, que nous luy soyons dediez en toute nostre vie. Or auiourd'huy son service est spirituel, il ne gist point en ces ombrages et ceremonies de la Loy. Que donc nous incitions chacun à venir ouir la parolle de Dieu, que nous en traittions ensemble pour edifier les uns les autres: que nous donnions bon exemple aussi de mettre en luy toute nostre fiance, d'estre patiens en nos adversitez, de cheminer sous sa crainte. Apres, que nous l'invoquions, comme c'est le principal sacrifice qu'il demande de nous, que nous ayons tout nostre refuge à luy, que nous luy rendions la louange qui luy est deue de tous ses benefices: que donc nous incitions chacun à ce faire. Voila ce qui nous est declaré en l'exemple de Zabulon et d'Issachar. Mais comme i'ay dit, il ne faut pas enseigner nos prochains, et cependant que nous demeurions derriere: mais il nous leur faut tenir compagnie. Et voila pourquoy il est dit, *que tous adoreront.* Quand donc nous voudrons nous acquitter de nostre devoir, il ne faut pas dire aux autres, Priez Dieu, mettez vostre fiance en luy, et rendez luy graces de tant de biens qu'il vous a eslargis, dediez-luy vostre vie en toute pureté: il n'est pas question de nous acquitter en telle sorte. Quoy donc? Que nous soyons conioints avec eux, pour dire: Servons à nostre Dieu, adorons-le, qu'il soit invoqué de nous, et que mesmes nous monstrions le chemin à ceux qui ont besoin d'estre incitez par nous. Voila donc ce que nous avons à prattiquer de ce passage en second lieu. Or ici on pourroit demander pourquoy Moyse parle plustost de Zabulon et d'Issachar que des autres. Or il est vraysemblable que c'est à cause de la situation du lieu. Car premierement ils estoyent assez eslongnez du temple: et pourtant il y avoit plus de difficulté d'offrir sacrifices, pource que le voyage estoit penible: ou il estoit aisé qu'ils s'abastardissent, estans ainsi eslongnez, et meslez parmi les Payens: qu'ils pouvoyent estre là endurcis, et ne tenir pas grand conte de la religion, ni de toute la Loy. Voila pourquoy notamment Moyse leur attribue ce titre de ce zele-la, qu'ils inciteront les peuples au service de Dieu. Il est vray que la lignee de Gad (dont il sera fait mention), et aussi une partie d'Ephraim demanderent bien partage outre le Iordain: mais combien qu'ils fussent eslongnez du temple, si pouvoyent-ils avoir une religion simple, ils n'estoyent point ainsi meslez parmi les Payens, il n'y avoit point si grandes corruptions qu'en ces lignees de Zabulon et d'Issachar. Car nous savons qu'ils estoyent là prochains de Galilee: et mesme il y avoit une partie de Galilee nommee des Payens. Et quand Salomon fut en la plus grande prosperité de son royaume, nous voyons qu'encores il donna des villes en ce pays-la au roy Hiram: qu'il sembloit que le peuple deust estre comme corrompu. Et mesmes sous ce mot *de peuple*, non seulement

Moyse a comprins les lignees d'Israel, mais ceux qui au paravant n'avoyent nulle accointance avec Dieu, ceux qui estoyent du tout separez de la vraye religion et pure, il est dit que Zabulon et Issachar mettront peine de les attirer au bon chemin et à la doctrine de salut. Or maintenant nous sommes enseignez par cest exemple, encores que nous ayons quelques distractions, que nous soyons empeschez selon le monde et selon la chair, de nous adonner au service de Dieu: que cela n'est pas excuse pourtant, et qu'il nous faut batailler à l'encontre. Et c'est une admonition bien utile. Car nous voyons qu'il ne faut qu'un festu, par maniere de dire, pour nous retarder, quand nous sommes disposez à servir Dieu: s'il nous vole une mouche devant les yeux, nous prenons occasion de nous divertir: O voila, i'eusse eu bon courage, mais il m'est advenu une telle chose, et i'ay esté desbauché: nous cuidons estre absouts par ce moyen-la, et nous estre bien acquittez. Advisons donc, combien que ce monde ici ait beaucoup d'empeschemens, pour nous retarder et destourner du bon chemin, combien que nous ayons beaucoup de tentations, qu'il y ait des filets tendus par Satan çà et là, que quand nous voulons marcher un pas, il semble que nous devions à chacun coup rencontrer quelque montagne: qu'il nous faut efforcer: quoy qu'il en soit ne nous flattons point en nos delices, et ne cuidons point que si nous avons quelque rencontre dure et fascheuse à surmonter, que cela soit pour nous acquitter: mais puis qu'il est dit de Zabulon et d'Issachar, qui estoyent aux limites de Iudee, meslez parmi les peuples et les Payens, qu'ils ne laissent pas d'inciter leurs voisins à servir Dieu: que nous ensuyvions ce qui est ici dit d'eux. Et notamment prattiquons cela, quand nous serons parmi les incredules, qui tascheroyent volontiers de nous mesler parmi leurs corruptions, et nous degouster du service de Dieu, pour nous plonger en leurs idolatries. Quand nous voyons cela, que nous ensuyvions la constance et magnanimité de ceux que Moyse loue et prise ici: car il nous les met devant les yeux comme miroirs, afin que nous les ensuyvions. Serons-nous donc quelques fois parmi les idolatres? que nous procurions entant qu'en nous sera de les gagner à Dieu et à l'Evangile de nostre Seigneur Iesus Christ: pour le moins quand nous aurons fait nostre devoir, que nous persistions tousiours en ceste pure simplicité, que nous tenons de Dieu et de nostre Seigneur Iesus Christ, et que nous n'en soyons point desbauchez par quelque occasion que ce soit: et mesmes quand nous voudrons gagner les idolatres, que nous leur monstrions tousiours bon exemple: que tant qu'il nous sera possible ils soyent attirez à la foy, quand ils verront que nostre religion sera approuvee par nostre vie. Voila donc en somme ce que nous avons à retenir de ce passage. Or notamment il est parlé *des sacrifices de iustice*, pour monstrer que Dieu mesmes du temps des ombres et figures n'a point voulu estre servi seulement par mines, mais qu'il vouloit qu'on y vinst en verité et en droicture: car l'hypocrisie luy a tousiours esté detestable. Il est vray que les Peres anciens ont eu ceste diversité d'avec nous, que quand ils adoroyent Dieu, il falloit adiouster les sacrifices, il y avoit les luminaires, il y avoit beaucoup d'autres pompes: et bien, tout cela est auiourd'huy abattu: mais tant y a que de tout temps Dieu a voulu qu'on se presentast à luy en pureté de coeur: comme il est dit en Ieremie, Seigneur, tes yeux regardent la droicture. Et ainsi, ne pensons point que Dieu ait iamais prins plaisir à toutes ces choses externes dont il est parlé en la Loy: car il les a commandees à cause des hommes: ce n'estoit point au regard de soy, mais c'estoit pour entretenir ce peuple qui estoit encores semblable à des petis enfans, iusques à la venue de nostre Seigneur Iesus Christ. Or puis que sous la Loy et les ceremonies Dieu a voulu estre servi en verité: maintenant que son service est du tout spirituel, comme nostre Seigneur Iesus le declare au quatriesme chapitre de sainct Iean, quand il dit à la Samaritaine, que Dieu ne veut plus avoir ce qui estoit requis sous la Loy, mais qu'il veut du tout estre servi en esprit et verité: cognoissons que pour le servir deuement, il ne faut point que nous ayons beaucoup de menus fatras devant les hommes, que nous luy cuidions complaire par nos agios: mais que nous luy offrions sacrifices de iustice. Or c'est une doctrine par trop corrompue au monde. Car nous voyons ce qu'on appelle auiourd'huy communement service de Dieu: ie laisse que, ce que font les Papistes, ce ne sont qu'inventions humaines, que là il n'y a point une seule syllable de la parolle de Dieu: mais encores prenons le cas que Dieu acceptast les choses qu'ils font, si est-ce qu'encores ne vallent-elles rien, pource qu'il n'y a qu'un mespris de Dieu et hypocrisie: quand les Papistes auront bien barbotté, qu'ils auront trotté en voyage, qu'ils auront allumé du luminaire, qu'ils auront paré leurs marmousets et idoles, il leur semble que Dieu soit bien payé. Et pourquoy? Car ils le transfigurent par leurs resveries, et leur semble qu'ils le serviront à leur guise et à leur poste. Nous voyons donc comme le povre monde est abbruti. Et d'autant plus nous faut-il bien noter ce passage, quand il est parlé des sacrifices de iustice: pour monstrer que nous ne faisons que prophaner le Nom de Dieu, quand nous ne luy apportons point nostre coeur, pour luy faire une oblation pure et nette. Et mesmes nous voyons que David a prattiqué de son

temps ceste doctrine. Car quand il dit: Sacrifiez au Seigneur sacrifices de iustice, au Pseaume quatriesme, c'est pour redarguer ceux qui avoyent perverti la religion. Et pource que ses ennemis avoyent la vogue de ce temps-la, et qu'il estoit cependant chassé et banni, et que les meschans se vantoyent, comme font auiourd'huy les Papistes: Comment? nous sommes l'Eglise catholique: nous avons le temple de Dieu: nous avons tous les titres qui appartiennent à l'Eglise. Or David despitte tous ceux qui abusoyent ainsi du Nom de Dieu, et declare que tout leur cas n'est rien que mensonge. Et pourquoy? Sacrifiez à Dieu sacrifices de iustice. Il use de ce mot que Moyse a couché ici, pour monstrer que Dieu n'a iamais entendu que les hommes s'acquittassent envers luy par ceremonies et choses semblables: mais qu'il a pretendu de les amener à son service spirituel, c'est assavoir qu'ils eussent leur fiance en luy, qu'ils l'invoquassent, et luy attribuassent la gloire et la louange de tous biens. Voila ce qu'il a demandé: et c'est le but où il veut que nous regardions. Et ainsi nous avons encores une autre bonne admonition en ce passage, et ce sera pour fin et conclusion, d'autant que le temps n'en porteroit point davantage. Notons bien que Moyse apres avoir parlé ainsi du zele qu'auront ceux d'Issachar et de Zabulon, dit, que Dieu les benira. Or il est vray que maintenant que le royaume de cieux nous est ouvert en nostre Seigneur Iesus Christ, et qu'il nous faut regarder là haut pour y cercher nostre vraye beatitude, nous ne serons pas tousiours riches en ce monde, nous n'aurons pas les traffiques de la mer, nous n'en humerons point la graisse: car il est bon aussi que nostre Seigneur nous entretienne en petite condition et basse. Mais tant y a que nous serons benits de luy, quand nous serons ses enfans: comme sainct Paul declare que la vraye religion et la crainte de Dieu a les promesses et de la vie presente et de la vie à venir. Et ainsi, quand nous voudrons estre gouvernez sous la main de Dieu, et qu'il nous envoye prosperité, qui soit propre pour nostre salut: que nous apprenions de nous dedier à luy, que nous mettions peine aussi qu'un chacun le serve, qu'il soit adoré d'un commun accord. Quand nous aurons cela, il est certain que nous sentirons que Dieu ne nous a point mis en oubli, et verrons aussi quelle vertu il y a en sa grace, quand elle sera declaree sur nous. Et c'est ce que dit nostre Seigneur Iesus Christ: Qu'il nous faut cercher en premier lieu le royaume de Dieu, c'est à dire, qu'il nous faut tascher tant qu'il nous sera possible que Dieu soit honoré, et que les monde soit recueilli à luy, et que nous y venions les premiers. Quand donc nous aurons ce zele-la, le reste nous sera adiousté. Mais si nous commençons par la vie presente, que nous ayons le soin de nostre nourriture et victuailles, et que nous soyons tant adonnez à ce monde, que le royaume des cieux ne nous soit rien: nous pourrons travailler beaucoup, et mesmes nous rompre bras et iambes, mais il n'y aura nul profit, plustost le tout reviendra à nostre confusion. Notons donc de ce passage, qu'il faut qu'en premier lieu Dieu soit cogneu de tous, et que là dessus nous attendions qu'il aura un soin paternel de nous, non seulement pour nous appeler en l'heritage celeste, mais cependant que nous serons pelerins en ce monde, et que nous aurons à y vaguer, qu'il nous provoyra des choses qui nous sont neccessaires.

LE SEPTIESME SERMON SUR LE CHAP. XXXIII. V. 20—25.

DU SAMEDI 4E DE IUILLET 1556.

Nous avons ici à traitter la benediction de la lignee de Gad, auquel le nom fut imposé, pource que puis que sa mere avoit eu plusieurs enfans de Iacob, elle dit alors de Gad: En nombre, ou En bande, s'esiouissant de ce que Dieu l'avoit ainsi rendue fertile, au lieu qu'elle avoit esté mesprisee de son mari, et comme reiettee. Et voila pourquoy aussi Iacob benissant son fils, dit: Qu'il y aura armee contre Gad, mais qu'il veincra. En quoy il signifie, que tout ainsi que la mere avoit esté fertile en enfans, aussi Gad aura grande lignee, et qu'il sera multiplié, tellement qu'il pourra surmonter ses ennemis. Moyse conferme et ratifie ceste promesse, disant: *Que Dieu elargira Gad.* Nous voyons donc comme en ceste promesse Moyse a monstré que ce n'estoit point en vain que Gad avoit esté benit en sa personne, et que Dieu poursuyvroit ceste grace-la en toute sa lignee, et que ce peuple en general seroit tousiours recommandé à Dieu, pour accomplir tout ce qu'il avoit dit tant à Abraham qu'aux autres Patriarches. Or il nous faut tousiours appliquer ceci à nostre usage: et combien que ce nom auiourd'huy ne nous appartienne pas, si est-ce que nous avons à recueillir une doctrine generale, que toutes les promesses qui sont donnees en l'Escriture saincte, nous les pouvons bien appliquer à nous: et appliquer en telle sorte, que tousiours nous concluions, qu'il n'y aura point une seule minute qui nous defaille. Or Moyse adiouste: *Qu'il sera comme un lion deschirant la proye, tant la teste que le bras.* En quoy il signifie que le peuple aura des ennemis, mais qu'il les repoussera avec violence. En somme nous voyons

qu'il falloit que ce peuple-la fust exercé en divers combats, mais que tousiours Dieu luy aideroit, et luy donneroit moyen de renverser ses ennemis. Et pourtant apprenons qu'encores que nostre Seigneur permette qu'il nous faille endurer beaucoup de fascheries que ce n'est pas pourtant qu'il nous reiette, ne qu'il ne vueille nous estre propice, et que nous sentirons sa bonté. Car que sont-ce que les benedictions que recite ici Moyse, et Iacob au passage que nous avons allegué, sinon un tesmoignage certain que Dieu se vouloit monstrer propice envers les lignees d'Israel? Et toutesfois cela n'empesche pas qu'il n'y ait eu des troubles, qu'il n'y ait eu des guerres, qu'il n'y ait eu des tentations beaucoup. Et ainsi, ne pensons pas quand Dieu nous tiendra pour ses enfans, et qu'il aura pitié de nous, que nous soyons pourtant exemptez de toute fascherie, que nous ayons toutes nos aises, que tout nous vienne à souhait et selon nostre appetit: car cependant nous serons affligez et molestez. Qu'il nous suffise donc que nous ayons Dieu pour nous, lequel en la fin nous adresse, et nous donne telle delivrance et issue en tous nos maux, que nous sachions que vrayement il se tient de nostre costé. Quand nous avons cela, que nous passions patiemment parmi toutes les tribulations qu'il nous faudra souffrir. Il s'ensuit: *Que Gad a veu qu'il y avoit portion du legislateur cachee, et neantmoins qu'il viendra avec les princes pour faire la iustice de Dieu et son iugement.* Moyse recite ce qui estoit desia advenu touchant la lignee de Gad, et l'excuse de ce qu'il avoit demandé portion outre le Iordain, c'est assavoir le pays d'Og roy de Basan, et ce qui avoit esté conquesté devant le trespas de Moyse. Il sembloit bien qu'en cela ces deux lignees fussent à condamner, Gad et Ruben, de ce que c'estoit un appetit trop hastif, de dire, qu'ils fussent partagez devant que le peuple fust entré en la terre promise: mais tant y a que Dieu l'approuve, à telle condition qu'ils demandent ce partage-la. Et comment? Ce pays-la fust demeuré comme desert, et n'eust de rien servi. Or voila les deux lignees, qui alleguent qu'ils ont grand bestail, et que c'est un pays de pasturage, qu'ils pourront là laisser leurs femmes et leurs enfans, qu'ils ne seront point en charge à toute l'armee: et puis que cependant leur bestail profitera, le pais sera habité: quant à leurs personnes, ils s'offrent de venir avec le peuple, et de mourir là plustost qu'ils ne s'acquittent de leur devoir en droite fraternité. Moyse donc excuse ceste requeste qu'a fait la lignee de Gad, de pouvoir habiter outre le Iordain, et avoir là sa portion et son heritage. Il dit donc: *Qu'il avoit portion cachee du Legislateur.* On expose ce passage communement: Il a veu que ce devoit estre le sepulchre de Moyse legislateur: mais cela est trop froid, et n'est pas digne d'estre recité, combien qu'on se tienne là. Et pourquoy? On n'estoit pas asseuré du sens, qui est neantmoins tant convenable que rien plus. Car pourquoy est-ce que l'excuse de Moyse est ici comprinse? c'est qu'il y aura portion de Dieu en ce pays-la: comme s'il estoit dit, que Gad a esté conduit d'une bonne prudence, quand il a demandé son habitation outre le Iordain. Si on repliquoit: Et comment? Dieu ne vouloit-il point reserver de distribuer l'heritage à son peuple par la main de Iosué? Et puis, ne falloit-il pas que le pays fust conquesté auparavant? Cela n'estoit point advenu. Il y a eu donc ici de la temerité, ou pour le moins un appetit trop hastif. Si on replique: Moyse dit, que la portion estoit cachee, et l'appelle *portion du Legislateur:* en quoy il signifie que Gad n'a rien attenté que ce qui luy estoit licite et permis. Car on a cogneu que Dieu d'une façon extraordinaire vouloit que ceste terre-la fust occupee, qu'on la possedast, qu'on la fist valloir, qu'on en tirast le profit, cependant que tout le peuple iroit conquester la terre de Canaan. Ainsi ce mot de *Legislateur* se peut mieux rapporter à Dieu qu'à Moyse. Car moyennant que Dieu soit obei, tout ira bien: les hommes trouveront à redire à ce que nous aurons fait, mais qu'il nous suffise d'avoir Dieu pour nostre garent, quand nous ne l'aurons point offensé, et que nous ne serons point contrevenus à ce qu'il ordonne. L'intention donc de Moyse est, que Gad a cogneu qu'il ne demandoit rien, sinon ce qui estoit conforme au conseil de Dieu: et qu'en cela il n'est point reprehensible, puis qu'il a suyvi ce que Dieu avoit desia ordonné. Et puis il met *portion cachee,* signifiant qu'il n'a point ravi sa part: mais qu'il l'a prinse comme ce qui luy appartenoit, et ce qui luy estoit legitime. Car combien que cela ne luy soit point escheu par sort, mais du consentement du peuple et de toutes les lignees: tant y a neantmoins que Dieu a declairé qu'il vouloit qu'ainsi fust, et que cela a esté bon. Et pourquoy? Car c'est une portion cachee, c'est à dire, que Dieu l'avoit destinee à cest usage-la, et qu'il ne vouloit point qu'on suyvist en cest endroict la reigle commune: qu'il ne vouloit point qu'on attendist que les partages communs fussent faits par sort. Et là dessus il dit *qu'il viendra avec les Princes,* c'est à dire, avec le reste des lignees, pour faire la iustice de Dieu et son iugement à Israel: qu'il ne sera point retenu quand il habitera en ce pais pour tromper ses freres, et leur defaillir au besoin: mais voyant qu'ils pourroyent habiter en pays gras et fertile, que neantmoins il ne iouyra point de sa condition, mais suyvra la guerre iusques à ce que tout soit fini, et que le Seigneur donne repos à toutes les lignees.

Maintenant nous voyons ce que Moyse a entendu en somme. Or par ce passage nous sommes admonnestez, qu'en tout ce que nous faisons il nous faut regarder la volonté de Dieu. Car si tost que nous en declinons, il n'y a plus d'excuse, quelque couleur ou couverture que nous pretendions. Voici donc une reigle pour bien discerner entre le bien et le mal, que si les hommes se rangent à ce que Dieu leur ordonne, qu'ils n'attentent rien, qu'ils ne se donnent nulle liberté de faire ceci ou cela, sinon qu'ils cognoissent qu'il plaist ainsi à Dieu: alors tout ira bien. Et c'est une doctrine bien notable, afin que nous ne vaguions point en nostre vie, et que nous ne soyons point aussi en doute ou scrupule pour nous enquerir de ce qui est de faire. Que donc nous ayons tousiours la volonté de Dieu devant nos yeux, afin de faire ce qu'il nous commande, de suyvre là où il nous appelle: et alors si les hommes nous calomnient, si nous sommes condamnez d'eux, que ce nous soit tout un: moyennant que nous soyons absouts devant Dieu, cela nous doit bien suffire. Car nous voyons sur quoy est fondee l'absolution que met ici Moyse pour iustifier la lignee de Gad, c'est *qu'il a veu qu'il y avoit portion du legislateur*, c'est à dire, que sans contredire à la volonté de Dieu qu'il pouvoit demander ce partage ici. Car c'est Dieu qui nous fait tenir debout, quand il nous iustifiera: et si tost aussi qu'il prononcera le mot pour nous condamner, il faut que nous trebuschions, encores que tout le monde nous voulust soustenir. Et ce mot de *legislateur* est bien à noter: car c'est aussi à ce qu'a regardé S. Iaques, en disant, qu'il n'y a qu'un seul legislateur qui peut damner et perdre, et qui peut sauver aussi. Il nous monstre que ce n'est pas à nous de donner sentence contre nos freres: car nous usurpons par trop. Et pourquoy? Car il n'y a que Dieu (dit-il) auquel il appartienne de condamner et d'absoudre. Et pourquoy? Car il est luy seul Iuge, et nous sommes subiets à luy: c'est son office de nous imposer loy, et de nous mettre le ioug sous lequel il veut que grans et petis s'humilient. Et ainsi, en ce passage il est dit, que Gad ayant cogneu qu'il y avoit portion cachee du Legislateur, il a licitement peu requerir que là il eust son partage, assavoir en la montagne de Basan, et qu'il ne trainast pas tousiours son bestail. Nous voyons donc maintenant qu'en la personne de ceux dont parle Moyse, nous avons une reigle generale, pour monstrer que quand nous aurons suyvi ce qui estoit agreable à Dieu, et que nous n'aurons point outrepassé nostre mesure: que ce nous est une approbation pour despitter tout le monde, quand on trouvera à redire en ce que nous aurons fait. Mais aussi à l'opposite, quand nous n'aurons point a parolle de Dieu pour nous conduire et pour nous reigler, nous n'aurons point tesmoignage de sa volonté: que tout ce que nous pourrons alleguer sera frivole. Et pourquoy? Nous ne sommes pas mis en ce monde, sinon pour faire hommage à Dieu de nostre vie. Or si nous le voulons servir sans feintise, il faut que cela se monstre en l'obeissance que nous rendons à sa parolle. Voila donc en somme ce que nous avons à recueillir de ce passage. Or il est dit *qu'il suyvra les Princes d'Israel pour faire la iustice de Dieu et son iugement.* Par ceci Moyse monstre que Gad ne sera point destourné par les commoditez qu'il avoit: car il avoit desia prins certain domicile, il estoit en lieu de repos: toutesfois qu'il ne laissoit point d'aller, pour souffrir froid et chaut, pour coucher sur la dure, (comme on dit) pour suyvre la guerre, pour s'exposer à tout danger, pour souffrir tous les travaux et toutes les peines de la guerre: puis qu'il ne laissoit point de servir à Dieu en sa vocation, voila en quoy il est excusé. Or nous avons à recueillir un bon advertissement de ce passage: c'est qu'alors nous pourrons iouyr des advantages que Dieu nous fait, quand nous ne serons point retenus de nous acquitter de nostre devoir, et de nous employer fidellement en ce qu'il nous ordonne: et encores qu'une chose nous soit licite, si est-ce que nous en abusons, quand nous sommes retardez de cheminer là où nostre Seigneur nous monstre. Et en ceci voyons-nous qu'il y en a bien peu auiourd'huy qui ne soyent coulpables de pervertir le vray et droit usage de tous les biens que Dieu leur fait. Nous pourrons bien dire que nous n'avons point desrobé, nous possederons ce que Dieu nous a donné par iuste moyen: mais cependant qui est celuy qui ne soit par trop occupé de sollicitudes terriennes, quand il aura des biens et des possessions? qui est celuy qui ne s'y plonge par trop, et qui n'y soit trop arresté? qui est celuy qui n'y soit adonné tellement, qu'il ne pense plus à la vie celeste? On en voit tant qui sont refroidis quand Dieu leur a donné des biens: les autres sont quasi du tout stupides. Et des riches, combien en trouvera-on qui soyent disposez de s'adonner du tout à Dieu? Mais on les voit estre retenus de liens et de cordeaux, qu'ils ne sauroyent point marcher un pas pour aller droit, d'autant que les biens les empeschent. Et mesmes là on voit une condamnation manifeste: qu'il ne faut point cercher d'excuse pour faire bouclier devant Dieu. Bref, si tost que Dieu nous donne quelque avantage en ce monde, ou quelque commodité, nous sommes comme attachez ici bas, et reculons de luy, au lieu d'en approcher: nous ne pouvons point marcher un seul pas pour aller à luy, nous sommes tant lasches à nostre office que c'est pitié. Et nous voyons qu'à grand' peine la centiesme partie se delibere-elle de suyvre Dieu:

que si encores elle le fait, c'est si laschement que rien plus: on trouvera tousiours la faute en ce que les biens de ce monde nous retarderont de suyvre le bien auquel Dieu nous appelle. Or ici au contraire il est dit, qu'alors nous serons approuvez de Dieu en l'usage de ses benefices, quand nous serons son peuple, quand nous cercherons à faire iustice et iugement, c'est à dire, que nous ne prendrons point ceste couverture, que nous sommes empeschez, que nous n'y avons peu entendre: comme nous voyons ces subterfuges frivoles, que l'un alleguera: I'ay acheté un paire de boeufs, i'ay acheté une metairie: que l'autre dira: I'ay prins femme, et estant marié ie ne puis pas aller là où Dieu m'appelle. Quand donc nous cognoistrons que ce sont autant d'empeschemens pour nous que les benefices de Dieu, qui de leur nature nous devroyent estre esperons pour nous picquer, afin que nous vinssions à luy d'une affection tant plus ardente: que nousnous efforcions tant plus vertueusement, pour surmonter tout ce qui nous empesche et retarde. Au reste, quand il est parlé *de iustice et de iugement*, notons que c'est pour la conqueste du pays. Mais Moyse appelle cela iustice de Dieu et son iugement, selon la forme commune de l'Escriture saincte: car ces mots ici signifient la reigle que Dieu nous donne. Et c'est encores un poinct notable. Car quelque fois d'un mot nous pouvons tirer bonne doctrine. Ce n'est pas sans raison que le S. Esprit use de ces mots tant excellens, pour dire, obeir à Dieu, qu'on dise, faire la iustice de Dieu, ou faire son iugement. Car par cela il monstre, que cependant que les hommes se gouverneront à leur phantasie, qu'ils vont à tors et à travers, qu'il n'y a nulle droicture en eux. Il est vray qu'ils se feront accroire que leur vie est bien reiglee, qu'il n'y a que mordre: car chacun se plaist en sa phantasie, comme dit Salomon: mais cependant voici Dieu qui prononce du ciel, qu'il n'y a autre droicture sinon celle dont Dieu est autheur, il n'y a autre iustice: bref que nous ne faisons qu'errer, que nous sommes comme bestes esgarees, si nous ne sommes fondez sur la parolle de Dieu. Or naintenant regardons comment le monde s'est acquitté de ceci. Car il est tant difficile que rien plus de nous retenir sous l'obeissance de Dieu: que nous ne nous flattions point pour inventer ceci et cela. Car quoy qu'il en soit, ceci ne pourra iamais estre changé, c'est assavoir que nous obeissons à Dieu, quand nous ferons iustice et iugement. Et en suyvant nos phantasies, nous tenons des chemins tortus et obliques: bref nous ne ferons que tracasser ça et là sans nous advancer. Et mesmes ceste circonstance merite bien d'estre notee. Car de prime face on ne diroit pas que ce fust iustice et iugement de s'en aller tout tuer. Car voila à quelle condition il est dit que Gad suyvra les lignees d'Israel, c'est pour aller l'espee desgainee, tuer tous les masles de ce pais-la, et grans et petis. Il sembloit bien qu'il y eust de la cruauté. Voire-mais cependant si falloit-il que cela s'executast: car c'estoit une iuste vengeance de Dieu. Quatre cens ans auparavant il pouvoit bien exterminer tous ces peuples-la, lesquels estoyent si pervers et si desbordez à toute iniquité, que quand Dieu les eust puni à la rigueur extreme, il falloit confesser que c'estoit à iuste cause. Or il les espargne et supporte: mais quand leur iniquité est meurie, qu'elle est venue iusques au comble, ainsi qu'il avoit esté dit à Abraham quatre cens ans au paravant: il faut alors que Dieu execute sa derniere sentence. Et ainsi notons, encores que ce que Dieu nous aura commandé, nous semble estrange, et que nous puissions disputer à l'encontre, et qu'il nous vinst des doutes et des scrupules, qu'il n'est point question que nous soyons plus sages que luy, ou que nous ayons nulle replique pour nous retirer de son obeissance: mais il faut passer par là. Car c'est la vraye espreuve et l'examen de nostre subiection, quand Dieu nous commande ce qui ne pourroit point estre trouvé bon: et toutesfois pource qu'il a parlé, que nous tenons nos sens captifs, que nous ne prenons point licence, pour dire, il me semble du contraire, ie ne trouve point cela raisonnable. Que donc nous ne soyons point si presomptueux, de disputer à l'encontre de Dieu: mais ce qui nous semble mauvais, que nous le trouvions bon s'il l'approuve. Voila en quoy nous monstrons que vrayement nous luy sommes subiets en tout et par tout. Ainsi, quand nous oyons parler de la iustice de Dieu et de son iugement, et qu'il n'est question que de raser tout ce qu'on trouvera en un pays, de mettre tout à sac, de ne rien espargner: cognoissons que ce n'est point aux hommes d'estre iuges du bien et du mal, mais qu'il faut que Dieu en prononce, qu'on se tienne là, et qu'on y acquiesce du tout. Car si la lignee de Gad est ici excusee, pour n'avoir rien entreprins contre Dieu, et si elle est louee de ce qu'elle a fait iustice et iugement en la guerre: quand Dieu nous ordonnera des choses, là où nous serons beaucoup plus conveincus, que c'est droit et iustice: comme quand il veut que nous soyons dediez à luy en toute saincteté: que nous l'invoquions, que nous mettions toute nostre fiance en luy, que nous cheminions avec nos prochains en bonne dilection, taschant de servir à un chacun: quand donc Dieu nous commande cela, qu'il nous commande d'estre sobres, d'estre attrempez en toute nostre vie: par plus forte raison il faut bien qu'un chacun de nous s'employe à luy obeir: car sa iustice est là assez patente. Nous ne pouvons pas repliquer: Et c'est une chose trop estrange: car nous avons desia ce

tesmoignage engravé en nous, que Dieu ne demande rien que nous ne luy devions: nature nous pousse à cela, encores que nous y soyons repugnans, et qu'en nos appettis nous ayons un courage malin et pervers, qui nous tire tout au rebours, si est-ce neantmoins que nous ne pouvons pas dire que ce qui est contenu en la Loy de Dieu ne soit iuste, qu'il ne soit bon et droit. Puis qu'ainsi est, que nous meditions ceste doctrine, afin de nous adonner à luy, et de rompre tous les liens qui nous pourroyent retarder: et sur tout que les graces qu'il nous fait ne soyent point tellement perverties, que nous prenions occasion de là de nous desbaucher, que nous ne mettions tousiours peine de nous adonner à son obeissance. Or il s'ensuit puis apres: *Que Dan est comme un l'onceau, il sortira de Basan.* Il n'y a nulle doute qu'ici Moyse n'ait voulu fortifier ceux de ceste lignee de Dan, pour leur donner courage, à cause qu'ils estoyent en petit nombre. Voila une lignee qui n'estoit pas en grande reputation, et sembloit qu'elle ne meritast pas de venir en conte. Or ceux qui sont ainsi mesprisez selon le monde, qui n'ont point les forces, le credit ou l'apparence, ils sont tousiours en doute, et leur semble que du iour au lendemain on les pourra saccager, ou bien on leur pourra mettre le pied sur la gorge. D'autant donc que les hommes voyans leur foiblesse, si deffient ainsi, Moyse a voulu exhorter la lignee de Dan, à se fier en Dieu, et ne douter point qu'elle ne fust maintenue, non obstant qu'elle fust petite, et qu'il n'y eust pas dequoy pour luy donner grande authorité selon le monde. Et voila pourquoy aussi Iacob en sa benediction dit: Dan iugera son peuple, comme les autres lignees d'Israel. Car ce mot de Dan vient de iuger. Dan signifie iuger, et le nom fut imposé au Patriarche: car il sembloit à Rachel qu'elle fust comme condamnee de Dieu, ou bien que les hommes la condamnassent iniustement: O Dieu a prins ma cause en main, il m'a iugee: et en cela voit-on que ma querelle a esté maintenue de Dieu: car il a monstré en la fin qu'il ne m'avoit point condamnee. Iacob donc prend ce mot de là: et dit, Dan, tu iugeras. Et ce mot de Iuger ne signifie pas seulement en Hebrieu ce que nous disons en nostre langage, prononcer sentence, mais il signifie aussi gouverner, avoir quelque preeminence. Et voila pourquoy il est dit: Un tel a iugé, c'est à dire, il a gouverné. Et voila aussi dont le livre des Iuges est nommé: car Iuges, c'est à dire gouverneurs qui avoyent toute preeminence au peuple. Maintenant donc nous voyons l'intention de Moyse, quand il dit que *Dan sera comme un lionceau*, c'est à dire, que non obstant qu'il semble bien debile, et qu'il n'ait point pour se maintenir selon le monde, toutesfois que Dieu luy donnera vertu, et qu'il sera comme un lionceau qui sautera de Basan, du lieu qui luy estoit assigné pour son partage: et qu'il se fortifiera tellement qu'il sera maintenu et gardé. En somme nous avons à recueillir de ce passage, que nostre Seigneur nous conservera bien s'il luy plaist, encores que nous ne soyons point munis, que nous n'ayons pas les moyens inferieurs, que nous n'ayons pas nombre de gens, que nous n'ayons pas grandes richesses ni grande estendue de pays: que donc tout cela ne nous effraye point, car Dieu est suffisant pour nous conserver, moyennant que nous mettions nostre fiance en luy. Voulons-nous donc estre asseurez? Il ne nous faut point regarder nos forces. Car voila qui despitte Dieu, et qui enflamme son ire: quand les hommes se trouvent bien à leur aise, et qu'ils ont dequoy pour repousser leurs ennemis, qu'ils sont riches et opulens, qu'ils sont robustes: quand ils presument de cela, il faut que nostre Seigneur les despouille du tout, qu'il leur monstre que c'est en vain qu'ils se sont confiez en choses corruptibles et caduques, se destournans de luy. Et c'est une iuste vengeance. Car nous ne pouvons pas mettre une seule goutte de fiance aux creatures, que Dieu ne soit amoindri d'autant: car nous retirons nostre foy de luy, laquelle y devoit estre du tout enclose et comme attachee. Or à l'opposite quand nous sommes debiles, cognoissons qu'il nous faut bien recourir à la protection de Dieu, que nous soyons cachez sous ses aisles. Et Dieu voyant que nous sommes petis, nous assistera. Et là dessus que nous attendions qu'il aura assez de vertu pour resister à tous nos ennemis: et combien qu'il ne semble point que nous ayons la force d'une mouche, qu'il nous donnera la force d'un lion, ou bien il sera luy-mesmes lion pour nous: comme il a usé de ceste similitude auparavant, et comme il en parle aussi en son Prophete Isaie, qu'il bruira (dit-il) comme un lion pour repousser la fureur et la violence de ses ennemis, et ravira la proye, et personne n'osera approcher de luy pour la luy oster. Quand donc nous serons ainsi asseurez de la bonté de nostre Dieu, nous aurons tousiours dequoy repousser tout ce que le monde machinera à l'encontre de nous, quelques perils que nous voyons prochains, et quasi sur nos testes. Or nous avons bien occasion de prattiquer ceste doctrine. Car nous voyons la malice des adversaires de l'Evangile, nous voyons mesmes que tout est auiourd'huy si confus, qu'il semble que nous devions estre devorez à chacune minute de temps: et encores que beaucoup n'y pensent gueres, si est-ce que nous avons tousiours le cousteau sur la gorge à la verité. Et ne faut point que nul se flatte ici: car nous serions par trop stupides: il est question de sentir nos dangers, afin que nous soyons incitez d'invoquer Dieu, et d'avoir nostre re-

fuge à luy. Quand donc nous aurons bien regardé nostre estat, nous saurons que nostre vie est comme pendante d'un filet, que la mort nous menace de tous costez, que nous n'avons nulle vertu pour resister. Voici donc le seul remede, c'est assavoir, puis que Dieu a promis qu'il maintiendra les choses foibles et debiles, et mesmes qu'il semble selon le monde que tout se doive escouler: que neantmoins il aura sa main estendue pour benir ceux qui sont ainsi petis et mesprises, pour les tenir en sa garde, qu'ils seront en seurté. Que nous ayons donc là tout nostre repos, que nous appreniions de nous y appuyer, et que nous portions tout aiseement en vertu de ceste promesse-la: et qu'en nous glorifiant en Dieu, nous n'ayons point honte de confesser nostre foiblesse, afin qu'il desploye sa vertu, qu'elle soit tant mieux cogneue, quand on verra qu'il n'y aura rien eu de nostre costé: que nous ne soyons point comme ces glorieux, lesquels voudroyent tousiours cacher leur foiblesse, encores qu'elle soit cogneue. Et quelle sottise est cela, de vouloir apparoistre quelque chose quand nous n'avons rien? n'est-ce pas combatre contre nature? Et cependant nous combattons en ce faisant à l'encontre de Dieu: car c'est pour obscurcir sa gloire, quand nous voulons esblouyr les yeux, et qu'on cuide qu'il y a ie ne say quoy en nous qui n'y est pas. Apprenons donc de confesser en toute simplicité nostre petitesse, afin que nous incitions les uns les autres de recourir à nostre Dieu: et que si nous ne sommes qu'une petite poignee de gens, s'il n'y a quasi point de vigueur en nous: que toutesfois nous soyons maintenus d'enhaut, quand nous serons exposez à tous les perils d'ici bas. Apres que Moyse a parlé de Dan, il adiouste de Nephthali: *Qu'il sera saoulé de la faveur*, ou bon plaisir, ou gratuité: (car le mot emporte cela, une amour gratuite). *Il sera donc saoulé de la faveur gratuite, il sera rempli de la benediction du Seigneur.* Or quant à Nephthali, il est dit en la benediction de Iacob, qu'il sera comme une biche qui sait eschapper le danger, une biche mignonne qui est nourrie en delices, qui aura ses propos gracieux, et qu'on s'en contentera. Iacob par cela a voulu signifier, que ceste lignee ne seroit point tant aguerrie que les autres: mais qu'elle se maintiendra d'une autre façon, c'est assavoir, quelle sera paisible et amiable, et qu'il n'y aura que propos de douceur, et que personne ne la molestera. Or au lieu de cela il est dit en ce passage, que Nephthali sera saoulé de la faveur gratuite de Dieu. La condition donc de ceste lignee a esté meilleure que de Dan, ou de Gad, lesquels avoyent des ennemis, et estoyent assaillis continuellement, pource que Dieu ne leur avoit point donné un estat paisible. Or nous savons que toutes les richesses du monde, et tout ce que nous pouvons appetter, n'est rien, si nous n'en iouyssons en paix: bref le souverain bien que les hommes peuvent souhaitter, c'est de n'estre point en fascherie ou en doute. Cela est promis à la lignee de Nepthali, voire en comparaison des autres: non pas que ce pais-la aussi bien n'ait esté ruiné en la fin à cause de l'ingratitude du peuple: mais Dieu monstre ici, quand il voudra establir ce peuple ici, il distribuera à chacun sa portion, et les benedictions qu'il donnera, seront diverses: comme nous savons bien qu'il ne traitte pas d'une façon esgale, ie di mesmes ses enfans, ceux qu'il a choisis: combien qu'il les aime tous, et qu'il leur soit pere en commun, si est-ce neantmoins qu'il les traitte diversement. Ainsi en a-il esté de ce peuple-la. Nous contemplons donc ici comme en un miroir que Dieu n'est point obligé de gouverner son Eglise, tellement qu'un chacun fidelle ait ce que les autres auront: car Dieu sait ce qui nous est propre. L'un sera traitté d'une façon. Et pourquoy est-ce que Dieu prend plaisir en telle varieté, dira-on? Car il sait que cela nous est utile. Et quand nous ne saurions point la raison, qu'il nous suffise qu'il ne fait rien qu'en toute iustice et sagesse: et cela nous doit bien contenter: mais encores nous voyons, et sommes conveincus par experience, qu'il n'est pas bon qu'un chacun soit traitté à la façon des autres. Et pourquoy? Car nous avons nos esprits divers et nos complexions, il ne faudra point semblable nourriture à tous hommes, semblable medicine à tous malades. Dieu donc use de diversité envers nous, selon qu'il cognoist estre expedient. Et voila pourquoy i'ay dit que le contenu de ses benedictions nous est un miroir, pour nous monstrer que Dieu distribue ses graces à son Eglise, tellement qu'un chacun en a selon sa mesure et qualité: cependant il faut aussi qu'en toute humilité nous rendions graces à Dieu quoy qu'il en soit, quand il luy plaist nous estre pere: et encores qu'il ne nous donne pas tout ce que nostre chair desire, que cependant nous serons tousiours secourus par luy au besoin, et qu'il convertira nos afflictions en bien, et les fera servir à nostre salut. Or il nous faut bien noter ce mot qui est ici couché par Moyse, quand il dit que *Nephthali sera saoulé de la faveur de Dieu, qu'il sera rempli de sa benediction.* Ce mot de Benir en l'Escriture saincte, comme nous savons, se prend en diverses sortes. Il se prend pour prier. Quand nous benirons les uns les autres, c'est que nous desirons du bien. Et il se prend aussi (quand il est attribué à Dieu) pour bien faire. Car quand Dieu a dit le mot, la chose est conioincte avec: il ne faut point donc que Dieu nous desire du bien, il faut seulement qu'il dise qu'il nous veut bien faire, alors nous serons rassasiez, et aurons ce qui

nous est propre pour nostre salut. Or donc la benediction de Dieu est un tesmoignage et un effect de sa faveur et de sa bonté et de son amour gratuite qu'il nous porte. Or ceste amour gratuite de Dieu est comme la fontaine: et puis il y a sa benediction, qui est comme le canal. Quand donc nous recevons quelque bien, quelque prosperité, cognoissons que c'est Dieu qui nous a benit, c'est à dire, qui nous a declairé sa faveur: mais cependant si nous faut-il tousiours venir-là à ceste amour gratuite, quand nous sommes ainsi benits de Dieu. Car il ne nous donneroit nulle declaration de sa bonté paternelle, n'estoit que desia il nous a receus pour ses enfans. Et voila pourquoy il nous traitte si doucement, et en telle humanité. Moyse donc a tenu ici un tresbon ordre, disant *que Naphthali sera saoulé de la faveur de Dieu, et rempli de sa benediction.* Il met la faveur en premier lieu: car aussi c'est la source, comme i'ay dit: et puis il adiouste la benediction qui en procede, c'est assavoir le tesmoignage que Dieu nous rend par effect que nous sommes aimez de luy, et qu'il nous a adoptez pour ses enfans: et pour ceste cause qu'il veut desployer envers nous toutes les largesses et thresors de sa bonté. Maintenant nous avons à recueillir une bonne doctrine de ce passage, c'est assavoir quand nous demanderons prosperité, que nous la cerchions en Dieu: et que nous ne facions point comme ceux qui souhaittent assez, mais cependant ils ne peuvent eslever leurs coeurs en haut pour invoquer Dieu. Voila les souhaits de ce monde qui voleront en l'air, chacun appettera bien tout ce qui luy est propre selon la chair, et on ne cesse de souhaiter: Ie voudroye. Et quand les hommes parlent ainsi, à grand' peine en trouvera-on de cent l'un qui s'adresse à Dieu, pour dire: Et Seigneur, tu cognois ce qui m'est propre, qu'il te plaise me l'envoyer. D'autant donc que les hommes sont ainsi esgarez, et que leur nature les meine là, qu'ils ne font que voltiger en l'air apres leurs souhaits, et que cependant ils ne s'exercent point en prieres et oraisons: voila pourquoy il nous faut bien noter les passages, où il nous est monstré que toute prosperité vient de Dieu. Et au reste que nous sachions, quand Dieu nous declaire ainsi sa faveur, que c'est d'autant que par sa bonté gratuite il luy a pleu de nous aimer: qu'il ne faut point que nous cerchions en nous la cause, comme si nous l'avions prevenu, comme si nous avions acquis rien de nos merites: mais Dieu nous est propice, d'autant qu'il nous a aimez, combien que nous en fussions indignes. Voila donc comme du canal duquel nous beuvons, il nous faut aller à la fontaine, et à la premiere source, c'est assavoir à la bonté gratuite de Dieu, qui obtient le degré souverain, comme c'est la seule cause de tous les biens que nous recevons de luy. Or en la fin il est dit: *Que Nephthali possedera midi et l'occident*, c'est à dire, la mer. Car le mot l'emporte. En quoy Moyse derechef prophetise de la condition qui devoit estre de ceste lignee-la: et regardons tousiours que c'est Dieu qui a prononcé ces choses, pour monstrer quel soin il avoit de ce peuple-la. Or ce peuple a esté comme un miroir de l'Eglise, ç'a esté l'Eglise ancienne, nous sommes succedez en leur lieu: sachons donc que Dieu aura tousiours un soin paternel de nous: et combien que par sa providence il gouverne toutes les nations du monde en general, si est-ce qu'il nous est plus prochain, et que nous le sentirons, et que nous serons sous sa conduite, et qu'il nous maintiendra en sorte que nous cognoistrons qu'il ne nous adviendra rien que par sa volonté, que mesmes un cheveu de nostre teste ne tombera point qu'il ne l'ait ordonné. Il conclud en la fin d'Aser. Il est vray que Iacob en sa benediction dit qu'Aser aura un pays fertile en bled. Ici il est dit, *qu'on le benira à cause de ses enfans, et qu'il sera aggreable à ses freres.* Nous voyons donc comme Dieu a distribué à chacun selon son vouloir, et cependant qu'il n'a point esté licite à nulle des lignees de murmurer à l'encontre: mais qu'il a fallu que tous eussent contentement, qu'un chacun receust ce qui luy estoit donné: et puis qu'ils eussent tous cela: Nous avons un Dieu et un pere: encores qu'il nous traitte en diverses sortes quant à nos corps, il veut que nous demeurions conioints ensemble, nous ayant appellé à un mesme heritage. Voila en somme ce que nous avons à retenir. Or il n'est point ici fait mention de la lignee de Simeon. On allegue qu'ils ont esté idolatres: mais qu'a-ce esté aussi bien des autres? Nous savons que tout Israel s'est aliené de Dieu, tous ont esté apostats, tout le pais a esté infecté d'abomination: et en la fin la lignee de Iuda a esté corrompue. Il falloit donc que tout fust enseveli. Les autres disent que Simeon estoit compagnon de Levi: et pour ce qu'auparavant Moyse a reparé ce qui avoit esté dit contre Levi et Simeon, qu'il suffit, et que Dieu ne luy a point donné de benediction propre, à cause de cest acte si cruel qu'ils avoyent commis ensemble: mais que c'estoit assez qu'il fust consolé en la personne de Levi. Or nous n'avons meilleure coniecture ne plus probable que celle-la, c'est assavoir, combien que Simeon fust lors tenu du corps du peuple, que Dieu ne luy a point donné de benediction à part: mais qu'il le laisse languir: et toutesfois non point qu'il fust destitué de toute consolation, puis qu'il savoit que sa faute luy estoit pardonnee, comme nous avons veu auparavant. Comme aussi quelque fois nostre Seigneur nous donnera un tesmoignage de sa grace qui nous sera obscur, que nous ne serons

point nommez, que nous n'aurons point une chose tant liquidee comme nous voudrions bien: mais nostre Seigneur nous fera quasi leicher sa grace, comme à des povres gens affamez: nous aurons des promesses obscures, nous les trouverons maigres: mais quoy qu'il en soit sachons que nous ne devons point perdre courage. Quand donc nostre Seigneur ne nous fera point si ample declaration de sa bonté comme nous desirerions, il faut revenir à l'examen de nos fautes, que nous l'avons possible irrité en telle sorte, que nous ne sommes pas dignes que du premier coup il revienne à nous: mais il sera comme un pere, qui monstrera quelque signe de despit à l'encontre de son enfant, combien qu'il dise: Et bien, ie luy pardonne: si est-ce qu'il n'attirera point son enfant pour le mignarder en la maison, il ne luy dira point mesmes: Ie te reçoy. Il dira: Et bien, ie ne le renonce pas du tout, ie le recognoy encores de ma maison: mais cependant l'enfant languira, il verra la face du pere qui luy sera toute estrange, et demeurera là tousiours en doute et en suspend: ainsi en a-il esté de Simeon quant à Dieu: nostre Seigneur ne luy a point donné une declaration manifeste, qu'il le vouloit recevoir: mais cependant si est-ce qu'il ne l'a pas reietté: encores qu'il ne luy ait point donné tel tesmoignage qu'il estoit requis, pour monstrer qu'il le vouloit prendre à merci, si est-ce que comme nous avons veu par ci devant, qu'en la benediction qui appartenoit aux deux, et qui leur estoit comme commune, d'autant qu'elle avoit esté prononcee en commun par la bouche du Patriarche Iacob, qu'en cela il a peu cognoistre que Dieu ne le bannissoit point du tout de sa maison. Quoy qu'il en soit, nous voyons que pour nous esiouyr en Dieu, et pour recevoir tellement ses graces que nous ayons tousiours la bouche ouverte pour le glorifier, et que nous soyons aussi disposez en cela en toute nostre vie, qu'il nous faut comme en un miroir contempler ici, que puis que Dieu nous est pere, et que nous sommes participans de l'adoption qu'il a faite en nostre Seigneur Iesus Christ, qu'il nous a retirez de la perdition et du gouffre auquel nous estions plongez, qu'il nous reçoit et nous choisit pour estre de son troupeau: que cela nous doit suffire, et que nous l'invoquions en portant patiemment les afflictions qu'il nous envoye: et que nous apprenions aussi de luy rendre graces, de ce qu'il nous maintient en ceste vie mortelle: et que nous ne soyons pas si stupides, de gourmander les biens qu'il nous fait, que tousiours nous ne sachions qu'il nous donne quelque goust de sa bonté et de l'amour paternelle qu'il a envers nous. Que nous sachions donc appliquer tout cela à nostre profit, pour estre confermez de plus en plus en la foy de l'heritage immortel, auquel nous sommes conviez.

LE HUITIESME SERMON SUR LE CHAP. XXXIII. V. 26—28.

DU LUNDI 13E DE IUILLET 1556.

Nous confesserons assez en un mot la grandeur et hautesse de Dieu: mais cependant à grand' peine en trouvera-on de cent l'un, qui attribue à Dieu ce qui luy appartient: car chacun en veut avoir sa part, comme si c'estoit un butin ou une proye. Qu'ainsi soit, qui est-ce qui ne presume ou de sa vertu, ou de ses richesses, ou de son esprit, ou de son credit et authorité? Et cependant Dieu sera despouillé de sa gloire. D'autre costé, si nous appercevons quelque danger, qui est-ce qui se confie et repose en Dieu? qui est-ce qui a son coeur à luy? Mais nous sommes espouvantez iusques au bout. Et quel signe est-ce, sinon qu'apres avoir declairé de bouche que Dieu est tout puissant, qu'il gouverne le monde, que rien ne le peut empescher d'accomplir ce qu'il voudra, nous monstrons par effect que nous ne croyons rien de tout cela, ou que nous n'en sommes pas bien persuadez? Et ainsi, ce n'est point sans cause que l'Escriture nous magnifie Dieu, monstrant que nous ne pouvons assez poiser sa hautesse et sa puissance infinie, laquelle est en luy, pour faire tout ce qu'il a ordonné. Et c'est ce que Moyse a regardé en ce passage, quand il dit: *Il n'y a point de semblable à Dieu, ô droit.* Ce mot se prend pour Israel, ou pour l'Eglise, comme nous l'avons veu par ci devant. Or de prime face on penseroit que ce fust une doctrine superflue: sur tout quand elle s'adresse à ceux qui dés leur enfance ont esté enseignez en la Loy, ausquels a esté preschee la doctrine: qu'on leur dise qu'il n'y a point de semblable à Dieu, et qui est-ce qui le nie? Or comme i'ay desia dit, il ne couste gueres de dire le mot: mais cependant nous sommes si preoccupez de nos mensonges et des tenebres de nostre incredulité, que nous ne pouvons pas glorifier Dieu, tellement que nous puissions nous arrester à luy pour l'invoquer, et nous tenir tous persuadez et resolus, moyennant qu'il ait pitié de nous, que tout ira bien. Notons donc qu'ici Moyse ne parle point aux incredules, à ceux qui n'ont iamais cogneu que c'estoit de la maiesté de Dieu: mais à ceux qui ont ouy la Loy, à ceux qui devoyent avoir les aureilles battues de la doctrine. Et pourquoy fait-il cela? I'ay desia dit que nous sommes si enclins à desfiance, qu'une petite tentation nous aura bien tost abbattus. Or nous devons estre appuyez sur la promesse qui nous est donnee, que Dieu nous guidera, qu'il nous garentira, tellement que nous serons invincibles. Or nous-nous verrons espouvantez à chacune minute de temps, et nous avons besoin que Dieu

nous monstre sa vertu pour nous confermer, et que nous cognoissions ce qui est ici dit, c'est assavoir qu'il n'y en a point de semblable à Dieu. Et ainsi, quand nous verrons le monde se dresser contre nous, que nous verrons Satan machiner ceci et cela: que tousiours nous venions à ceste conclusion-la: Que si Dieu est de nostre costé, qui sera maintenant à l'encontre? Non pas que nous n'ayons beaucoup d'ennemis, que nous ne soyons empeschez à leur resister quant à nous: mais cependant si est-ce que Dieu gagnera par dessus. Voila donc comme nous avons à prattiquer ceste doctrine, que quand nous aurons contemplé toutes les forces du monde, que nous sachions que ce n'est rien que fumee au prix de la vertu inestimable de nostre Dieu, lequelle sera tousiours appareillee à nostre secours. Or cependant Moyse adiouste: *Que Dieu chevauche les cieux en nostre aide, et sa magnificence est sur les nues.* Ceci est pour confirmation de la doctrine que nous avons desia ouye. Et combien qu'en un mot il est desia assez exprimé que Dieu n'a point son semblable, et qu'il merite d'estre tellement eslevé sur tout le monde, que quand on parle de luy, que tout le reste s'abbaisse: comme il est dit aux Prophetes: Que si tost que sa maiesté apparoist, il faut que le soleil perde sa clarté, que la lune soit obscurcie. Quoy qu'il en soit, pource que nous ne comprenons point encores que c'est de sa gloire et de sa vertu infinie, voila pourquoy il est dit que *Dieu chevauche les cieux, et que sa maiesté est par dessus les nues.* Comme s'il nous estoit monstré, que toutes creatures sont sous ses pieds, qu'elles luy sont subiettes, et qu'il en peut iouyr comme il voudra. Car si Dieu estoit meslé parmi les choses du monde, il y auroit à combatre, il y auroit souvent des rencontres, et faudroit hurter contre luy. Quand un homme viendra contre un autre, il faudra savoir qui sera le plus fort pour repousser son ennemi: si Dieu donc estoit en degré pareil et esgal avec les creatures, que seroit-ce? Mais quand il est dit *qu'il chevauche les cieux, qu'il surmonte tout:* par cela il nous est monstré qu'il assuiettit à soy et à son empire tout ce qui nous peut faire craindre. Car combien que Satan soit appellé Prince du monde, combien qu'il soit dit qu'il combat contre nous de l'air, qu'il est sur nos testes: si est-ce qu'il ne parvient point iusques à Dieu, il faut qu'il soit rangé. Ainsi donc nous voyons en ce passage quelle est nostre incredulité. Car quand nous aurons comprins toutes choses, si nous ne cognoissons que c'est de Dieu, qu'y aura-il en nous? ignorance et bestise. Car le principal de nostre sagesse, n'est-ce pas que nous soyons tellement fondez en nostre Dieu, que nous le puissions invoquer, et avoir nostre refuge à luy en toute necessité? que nous ne doutions point, moyennant qu'il nous garde, que nostre salut est bien asseuré? Si nous n'avons cela, nous sommes miserables en toute nostre vie. Or cependant nous avons à noter, quand le S. Esprit travaille tant à nous persuader que c'est de Dieu, et que sa force est infinie: que c'est d'autant que nous sommes tousiours en doute et en bransle, qu'il n'y a nulle fermeté en nous: et encores que nous ayons entendu que Dieu gouverne tout, que son empire est souverain, qu'on nous en ait asseuré, que cela nous ait esté reiteré plusieurs fois: nous ne laissons pas d'avoir tousiours des phantasies qui nous obscurcissent nos esprits, nous entrons en des speculations ie ne say quelles, et puis nous sommes agitez de beaucoup de troubles qui nous viennent: et estans ainsi saisis de nos vaines phantasies, nous ne savons que c'est de nous fier en Dieu, et nous appuyer sur sa vertu: cognoissons (di-ie) qu'en ce passage le S. Esprit nous a voulu admonester de la bestise qui est en nous, afin de nous esveiller, et que nous apprenions de magnifier mieux que nous n'avons point fait la gloire de nostre Dieu, voire cognoissans que tout ce qui a accoustumé de nous espouvanter, n'est rien au prix de luy: d'autant qu'il se pourra assubiettir et Satan, et le monde, et ce qui est contraire à nostre salut: il faudra mesmes que tout cela s'adonne à son service quand il voudra. Mais notons aussi bien le mot qui est ici mis, *que Dieu chevauche les cieux en nostre aide.* S'il estoit seulement fait mention de la maiesté de Dieu, et qu'il fust exalté par dessus tout, desia nous aurions quelque matiere de nous appuyer sur luy: mais encores nous pourrions nous enquerir s'il aura pitié de nous, s'il repoussera ce qui nous est contraire, d'autant que nous ne sommes pas dignes qu'il desploye sa vertu pour nous: mais notamment ici Moyse prononce, que ce que Dieu a de grandeur et de vertu, il veut l'appliquer à cest usage, que nous soyons maintenus et garentis. Quand donc nous oyons que Dieu veut estre tout puissant, afin de nous aider, afin de provoir à toutes nos necessites: voila où nous pouvons prendre une certaine resolution et infallible. Il n'y a donc rien ici d'omis ni d'oublié, quand d'un costé Moyse abbat tout ce qui semble estre haut, et monstre que Dieu a tout sous ses pieds, et qu'il en pourra bien chevir: et cependant monstre que Dieu nous veut estre propice, qu'il nous aidera, et qu'il sera tousiours prest à nous secourir. Ainsi donc quand nous apprehenderons Dieu en sa haute maiesté, combien qu'il semble estre eslongné de nous, que nous soyons povres vers rempans sur la terre, et qu'il surmonte tout ce que nous pouvons voir, quelque excellence qu'il y ait: que nous sachions neantmoins qu'il daigne bien nous secourir, et qu'il veut que ceste puissance-la soit conioincte d'un lien inseparable à

nostre salut. Et voila pourquoy Moyse adiouste, *que son habitation sera en haut*, ou, *l'habitation est du Dieu souverain, et que ses bras sont au dessous à iamais.* Or il est vray que ce mot d'Habitation est exposé, comme s'il estoit dit que Dieu est la retraitte des siens: comme aussi il en est parlé au cantique de Moyse, Pseaume nonantiesme: Seigneur, tu as esté de tout temps nostre retraitte. Et ceste similitude est assez souvent mise, pour monstrer que nous serions exposez et au vent et à la pluye, et à chaut, et à froid, sinon que nostre Seigneur nous perservast, et que nous fussions logez sous ses aisles. Ceste sentence donc seroit bien convenable et utile, c'est assavoir que l'habitation du Dieu souverain et eternel, que c'est une demeure certaine: et ainsi, que nous avons à nous recueillir sous luy, et qu'alors nous demeurerons en seurté, que nous serons bien logez, comme il en est parlé au Pseaume 91. Et i'ay dit que c'est une doctrine qu'on voit quasi par tous les fueillets de l'Escriture saincte. Mais pource qu'il y a grande briefveté aux mots, et qu'il est simplement dit, *l'habitation de Dieu eternelle*, tout reviendra aussi à un, quand on prendra, que Dieu a sa demeure permanente, qu'il ne change point, comme nous voyons qu'il faut que nous soyons tracassez ici bas en ce monde, que nous n'avons nul arrest. Qu'est-ce que de la vie des hommes, encores de ceux qui cuident estre logez en leur nid, pour n'en bouger iamais? si faut-il qu'ils soyent pourmenez ça et là. Et de faict, il ne se passe point une minute de temps que nous n'ayens quelque changement: encores qu'un homme soit assis ou couché, si est-ce qu'il porte tousiours des changemens avec soy, et luy-mesmes se change en ses phantasies: mais encores c'est comme un ombre. Tout ainsi que nous verrons l'ombre qui voltige tousiours pour se retirer d'un costé, pour s'advancer de l'autre: ainsi en est-il des hommes: il y a (di-ie) une agitation continuelle, qui monstre bien que leur vie s'escoule. Or à l'opposite il est dit que Dieu a une demeure permanente, comme sainct Iaques dit, qu'il ne luy advient nul ombrage. Voila Dieu (dit-il) où il n'y a nul trouble, qu'il ne le faut point accomparer ni à nous, ni à nulles creatures: car nous varions, et faut que nous soyons tousiours nous mouvant, qu'il y a une agitation qui nous transporte ça et là: mais en nostre Dieu il y a une fermeté que nous ne comprenons point ici. En somme, l'intention de Moyse a esté de monstrer, que quand nous aurons nostre fiance en Dieu, quoy qu'il advienne des revolutions tant et plus, et qu'il semble que le ciel se doive mesler avec la terre, qu'auiourd'huy il y ait un bruit de guerre, demain famine, les ennemis approcheront, qu'il y aura quelque rencontre soudaine: combien donc que nous soyons assiegez de tant de morts, et que ce monde ici soit tousiours en bransle, et qu'il y ait des tourbillons qui s'eslevent ça et là, que nous soyons comme en une mer, où il n'y a point d'arrest: neantmoins que nous pourrons bien estre tousiours en repos. Et pourquoy? Car l'habitation de nostre Dieu est permanente: quand nous serons en sa main et en sa protection, ne craignons point tout ce qui nous pourra advenir d'ailleurs. Car il ne nous faut point mesurer nostre Dieu selon les choses que nous appercevons à l'oeil, et qui nous environnent ici bas. Maintenant il reste d'appliquer ceste doctrine à nostre profit, et combien qu'il nous faille estre pelerins en ce monde, et que nous y soyons subiets à beaucoup de mutations, neantmoins que nous ne laissions pas de tousiours nous remettre en la garde de nostre Dieu: et quand nous aurons cogneu qu'il nous veut maintenir, que nous passions par dessus toutes les tempestes qui s'eslevent contre nous, que nous surmontions toutes tentations. En quelle vertu? d'autant que celuy qui habite au ciel nous a prins en sa garde, il nous veut maintenir: car sa demeure est permanente. Ainsi donc il nous fait ceste grace que nous ne perirons point, encores qu'il semble que nous devions estre engloutis chacun iour par les dangers qui se monstrent. Et afin que cela nous soit plus certain, il est dit, que *ses bras sont en bas à iamais.* Or il est vray qu'aucuns rapportent ceci au peuple d'Israel: Que les bras du peuple ne seront iamais lassez, quand ils seront soustenus d'enhaut, c'est à dire, que si Dieu leur est pour aide, ils auront une force invincible. Ce qui est vray. Mais les mots de Moyse n'emportent point cela: plustost il entend et signifie que les bras de Dieu sont ici bas à iamais. Et pourquoy les met-il bas, veu que desia il a prononcé que Dieu chevauche les cieux? et il semble que ceci soit repugnant. Car si Dieu a son siege là haut, comment aura-il ses bras tant bas? Or c'est pource qu'il remplit toutes choses: que non seulement son essence est infinie, mais aussi sa vertu: et notamment c'est pource qu'il nous la veut faire sentir par experience. S'il estoit dit que les bras de Dieu sont au ciel, et bien cela seroit pour maintenir les Anges: mais nous ne laisserions point de trembler, et d'estre effarouchez quand nous serions menacez de quelque mal, nous regarderions ça et là, et demeurerions espouvantez sans aucun remede. Voici donc le sainct Esprit qui remedie à telles tentations, et dit que *les bras de Dieu sont ici bas.* Combien donc que Dieu soit assis là haut en sa maiesté: combien, quand nous pensons de luy, il nous faille estre ravis en toute reverence pour l'adorer en humilité, veu que nous ne sommes rien, et qu'il est par dessus tout: combien donc qu'il nous faille ainsi adorer Dieu, en nous abbaissant

du tout, que cela n'empesche point, que nous ne cognoissions que sa vertu nous est prochaine, que ses bras ne soyent estendus iusques à nous, qu'il veut ici faire sentir sa force, il en veut monstrer les enseignes. Et pourquoy? Car il veut avoir le soin de garder ceux qu'il a choisis et eleus, ceux qui se fient en luy, qui s'y reposent, et y ont tout leur recours. Voici donc une doctrine notable, quand Moyse fait une telle description de Dieu: que d'un costé il nous monstre comme nous devons estre humiliez en pensant de luy, et puis qu'il nous console, en disant que nostre Dieu ne desdaigne pas de nous secourir. Et qu'ainsi soit il met ses bras ici bas: non pas qu'il ne soit aussi bien au ciel, comme nous avons dit: mais cela appartient à nostre foy, quand notamment il est parlé d'ici bas. Si nous regardons à nostre vie, il est vray qu'il n'y a que fragilité: apres, nous sommes assiegez de tant d'ennemis, que c'est un horreur: et puis, il y a des morts infinies qui nous menacent. Mais quoy? les bras de Dieu sont tout à l'environ, nous en sommes armez: et ce n'est point seulement pour un iour: car tout ainsi que Dieu est immuable, tout ainsi qu'il a son siege permanent, aussi ses bras demeurent ici à iamais, qu'il ne sera iamais lassé de nous secourir. Fions-nous en cela, et nous pourrons au milieu de tous les troubles de ce monde avoir tousiours pleine confiance, d'autant que nostre salut est en la main de Dieu, qu'il ne faut point que nous soyons en crainte ni en doute. Or apres cela il est dit: *Qu'il dechassera l'ennemi devant nous, en disant: Destruy-le.* Nous avons veu par ci devant que l'Eglise de Dieu n'est iamais sans ennemis, pource que Satan, qui est le prince du monde, esmouvera tousiours les meschans à molester les enfans de Dieu. Si le diable estoit du tout aboli, il est vray que nous pourrions avoir paix en ce monde: mais pource qu'il a la plus grande multitude des hommes en sa main, lesquels de nature sont pervers, et nous savons qu'il ne demande qu'à nous ruiner: voila pourquoy il nous faut apprester d'avoir la guerre cependant que nous vivons en ce monde. La condition est dure, mais si nous la faut-il porter patiemment, puis que nostre Seigneur l'a ainsi ordonné, puis qu'il veut esprouver nostre foy et nostre obeissance en nous suscitant des ennemis, que nous plions le col. Mais au reste nous avons besoin qu'il nous secoure, et mesmes qu'il combatte pour nous: autrement que seroit-ce? Or en cela nous devons avoir pleine confiance. Contentons-nous donc, combien qu'il nous faille estre molestez, et soustenir beaucoup de hurts, combien qu'il nous faille estre en solicitude continuelle, voyans que nos ennemis ne cessent de nous dresser tousiours nouveaux combats: toutesfois reposons-nous en cela, que nostre Seigneur ne nous delaissera point en la necessité. Voila donc l'intention de Moyse, que Dieu aura tellement son bras estendu, que tous nos ennemis seront dechassez: combien qu'ils viennent avec grande impetuosité, qu'il semble qu'ils doivent renverser tout, mesmes de leur souffle, neantmoins que Dieu sera au devant, comme il sera appellé ci apres nostre bouclier. Bref nous voyons comment c'est que les bras de Dieu sont ici bas: ils ne sont pas oisifs, mais c'est pour repousser tous nos ennemis. Or nous sommes admonnestez, quand Dieu nous exercera parmi beaucoup de tentations, de ne point nous fascher outre mesure: tellement que nous ayons cela (comme i'ay dit) que nostre Seigneur bataillera pour nous: et nous aurons la victoire en nous reposant. Or il adiouste: *Qu'il dira, Destruy-le.* Si Dieu deschasse, pourquoy est-ce qu'il dit que nous destruisions? Il semble bien qu'il y ait ici quelque contrarieté. Car si Dieu fait tout, il semble qu'il ne nous laisse rien. Mais Moyse a tresbien exprimé comment c'est que nous obtenons victoire de nos ennemis. Il est vray que c'est luy qui combat: mais cependant il veut que nous soyons instrumens de sa vertu: nous ne pourrions pas soustenir un seul assaut, sinon que nous fussions fortifiez d'enhaut: et mesmes que Dieu en somme ne gouvernast. Car nous sommes pleinement inutiles, car il n'y a point une seule goutte de force en nous: et ce que nous cuidons en avoir, ce n'est que mensonge. Voila donc Dieu qui besongne tellement que nous sommes maintenus de luy, tout ce que nous avons de vie et de salut, il nous le faut recognoistre de là, et luy attribuer: et quand nous voudrons faire un tel partage que les papistes, pour dire, que nous cooperons avec Dieu, qu'il y a quelque concurrence, et que nous luy aidons, c'est renoncer à son aide. Ainsi donc apprenons de laisser à Dieu ce qui est sien, c'est assavoir que tout nostre salut consiste en luy. Mais cependant il ne laisse pas de nous appliquer à son service, tellement qu'il semble que nous facions. Et voila en quoy les Papistes s'abusent: ils parleront du franc arbitre, des vertus de l'homme, et leur semble que nous faisons merveilles: ils confesseront bien qu'il nous faut estre aidez de Dieu, qu'il faut qu'il nous subvienne par sa grace: mais cependant si nous font-ils tousiours compagnons de Dieu. Et pourquoy? Pource qu'ils voyent bien que les fidelles, pour servir à Dieu, pour resister aux tentations, pour cheminer en integrité, pour n'estre point corrompus en ce monde, qu'il faut qu'ils s'efforcent, qu'il faut qu'ils mettent peine de se retenir, qu'ils soyent là comme captifs, qu'ils bataillent contr'eux-mesmes: cela ne peut estre sans grande difficulté. Car pour estre patiens en leurs afflictions, il faut qu'ils se tiennent là enserrez, qu'ils reçoivent leurs passions, qu'ils les reiglent

tellement qu'elles soyent dontees. Or donc quand les papistes voyent que les fidelles travaillent ainsi, ils imaginent qu'ils font cela de leur propre vertu: mais il n'est point question si les hommes travaillent avec grand' peine, et s'ils ahannent: mais il est question de savoir d'où cela procede. Or nous disons que cela est de Dieu: ainsi, qu'il n'y a nul residu pour les hommes, ni en quoy ils se puissent glorifier. Dieu deschassera les ennemis devant luy: et il dira toutesfois: *Destruy-les*. Voila donc d'un costé comme Dieu destruit nos ennemis: et cependant il nous donne la charge de les desconfire. Comment cela s'accorde-il? O si est-ce que Dieu fait tout. Et combien qu'il semble qu'il nous mette en oeuvre, si est-ce que nous ne pouvons rien. Et voire-mais tant y a que nous travaillons. Ouy selon qu'il nous le donne, et selon la mesure de sa grace, tellement qu'il ne faut pas que nous pensions avoir cela de nostre creu: bref il n'y a rien ici de propre à l'homme, comme aussi le S. Esprit ne luy laisse rien: mais cependant si ne sommesnous point oisifs: car nostre Seigneur nous exerce et fait valloir sa vertu en nous, et la fait fructifier, et nous en sommes instrumens. Ainsi donc nous avons maintenant l'intention de Moyse: c'est, combien qu'ici bas nous ne soyons pas en un paradis terrestre, mais que de tous costez nos ennemis nous faschent et nous molestent, et qu'il semble que nous devions estre engloutis par eux: que nous devons cheminer constamment sous la protection de nostre Dieu. Et pourquoy? Car ses bras sont descendus iusques à nous, afin de nous secourir pas sa vertu, laquelle desconfira tout ce qui est contraire à nostre salut, moyennant que de nostre costé nous souffrions qu'il desploye ceste vertu en nous, et que nous luy soyons instrumens. Car combien qu'il face tout, si est-ce (comme i'ay desia dit) qu'il nous fait ceste grace, que nous faisons, et veut que l'oeuvre soit comme nostre: non point pour nous eslever de presomption et d'arrogance, comme si nous cuidions rien avoir: mais que tant plus nous cognoissions sa bonté envers nous, quand il nous attribue ce qui estoit sien, et qu'il nous le communique, et qu'il veut mesmes qu'il soit reputé comme nostre. Or apres avoir parlé ainsi, il adiouste *qu'Israel habitera à part seurement*. Ici Moyse a regardé à l'estat et condition du peuple, pource que Dieu l'avoit retiré, pour le mettre là comme en un nid à part. Il est vray que ceste terre de Iudee n'estoit point separee d'avec les autres regions: mais si est-ce que Dieu avoit là ietté ses cordeaux, comme nous l'avons veu au chapitre precedent: et qu'il y avoit mis les bornes et les limites, afin que ce peuple fust là logé. Quoy qu'il en soit, le peuple d'Israel estoit separé d'avec les nations. Il avoit bien quelques traffiques avec ses voisins: mais si est-ce que Dieu l'avoit recueilli, pour dire: Vous serez purifiez pour ne plus cheminer parmi les pollutions du monde. Or cela ne se pouvoit faire, que ce peuple ici ne fust hay, et que tout le monde aussi ne le reiettast. Car quand on nous mesprise, nous desdaignons aussi les autres de nostre costé: les voisins donc des Iuifs ne demandoyent sinon que la memoire en perist. Moyse a regardé à ceste condition-la, en disant, *qu'Israel, combien qu'il soit seul, habitera seurement*: comme s'il disoit: Vray est qu'il semble bien que vous soyez exposez à plusieurs dangers, quand nostre Seigneur ne veut point que vous soyez ainsi meslez parmi les autres nations, et qu'il veut que vous soyez ainsi un petit corps recueilli: il semble bien que vous deviez craindre, mais c'est assez que vostre Dieu vous soit en sauvegarde: contentez-vous donc de luy et de son aide, et habitez seurement. Au reste il n'y a nulle doute que Moyse n'ait ici voulu donner une doctrine permanente à toute l'Eglise, de se tenir asseuree, combien qu'elle ne se voye point munie en ce monde, et qu'elle n'ait ne forteresses, ne murailles, qu'elle n'ait nulles armes et toutes autres choses, où les hommes ont accoustumé de se fier: mais qu'elle en soit desnuee du tout, neantmoins qu'elle soit seure de son salut. Et pourquoy? Car nous sommes en la main de Dieu. Apprenons donc si nous voulons rendre à Dieu l'honneur qu'il merite, quand nous ne verrons rien ici bas où nous pouvoir asseurer, d'aller droit à luy: de magnifier tellement sa vertu, que nous concluions, moyennant qu'elle soit de nostre costé, qu'il ne faut rien craindre. Car si nous voulons estre asseurez ici bas, nostre Seigneur ne nous sera plus rien, nous ne pourrons dire, que c'est de luy que nous esperons tout: si nous cerchons les moyens inferieurs, et si tost qu'ils nous defaillent, que nous soyons comme transis, il n'y aura qu'hypocrisie en nous, et tousiours nous declairerons nostre deffiance. Voila donc le vray examen de nostre foy, c'est quand nous attendons un tel secours de nostre Dieu, qu'encores que tout ce monde nous defaille, que nous ne verrons rien à l'entour qui nous puisse donner courage, que nous soyons en seurté. Voila que emporte ce passage. Or quand nous aurons retenu ceste doctrine, nous aurons beaucoup profité pour tout le temps de nostre vie. Car d'un costé nous serons retirez des vaines imaginations qui nous deçoivent: si tost qu'il y a quelque chose ici bas qui soit pour nous, si nous avons quelque advantage, nous despittons quasi Dieu, c'est à dire, nous ne pensons plus avoir besoin de luy. Ceux qui ont leurs greniers bien fournis et leurs caves, invoqueront-ils Dieu pour estre nourris de sa main? Il est vray qu'ils diront leur pater comme les autres: mais cependant il n'y a qu'ordure en eux,

qu'il leur semble qu'ils sont assez proveus, tellement qu'ils ne viennent point à Dieu comme par necessité. Autant en est-il de ceux qui sont sains et robustes, qu'ils ne cognoissent point la fragilité de leur vie: bref nous sommes esblouys cependant que les choses nous sont propres et à souhait en ce monde, que nous ne recourons point à Dieu, que nous ne savons que c'est d'estre conduits et gouvernez par luy. Et pourtant exerçons-nous en ceste doctrine, c'est qu'il nous faut habiter aux cieux: que quand Dieu nous voudra desoler, c'est à dire, que nous n'aurons nul support, que nous serons desprouveus de toute fiance: qu'il ne faut point que nous perdions courage pour cela. Et la raison? pource que nostre seurté ne consiste point en tout ce que nous appercevons selon nostre sens naturel: c'est que Dieu nous garde. Or il est vray que nous ne comprendrons point sa main que par foy: car elle est invisible: mais tant y a qu'il nous fera tousiours sentir son secours, quand nous recevrons sa parolle: et quand Dieu nous declairera sa bonté, sa vertu sera conioincte avec. Et ainsi en premier lieu que nous soyons retirez de toutes vaines presomptions, qui ont accoustumé de nous decevoir: et puis que nous facions cest honneur à Dieu, de nous reposer en luy, sachant que nous serons en seurté, puis qu'il a le soin de nostre salut. Et cela doit encores mieux valloir auiourd'huy que iamais. Car notamment il est dit du regne de nostre Seigneur Iesus Christ, qu'un chacun habitera sous sa vigne, et sous son figuier seurement. Quand donc nostre Seigneur Iesus Christ nous appelle auiourd'huy sous sa protection, reposons-nous hardiment en luy: combien que tout soit contre nous, et que ce qui est du monde nous defaille: que nous soyons asseurez quoy qu'il en soit, et que ce mot soit bien imprimé en nostre memoire, qu'Israel, encores qu'il soit seul, ne laissera point d'estre asseuré. Et pourquoy? Car Dieu est sa garde: son salut ne depend pas des appuis de ce monde, c'est assez que Dieu l'ait prins en sa charge. Or il adiouste quant et quant, *que l'oeil* ou *la fontaine de Iacob a esté sur la terre de bled et de vin, et que les cieux decouleront la rousee.* Par ceci Moyse a signifié en somme, que si nous sommes le peuple de Dieu, il aura le soin de nous substanter: et que pource que nous avons besoin de nourriture, qu'il nous en prouvoira selon la necessité, qu'il nous donnera à boire et à manger à suffisance. Il est vray que le mot dont il use, se peut prendre pour oeil et pour fontaine. Et de faict les Hebrieux appellent les fontaines des yeux, pource que la source de l'eau, si on la regarde, a la figure d'un oeil au corps de l'homme. Si nous le prenons pour oeil en sa propre signification, c'est à dire, que le peuple de Dieu aura tousiours son regard sur le bled et sur le vin, que Dieu luy donnera nourriture à suffisance: car il aura la rousee du ciel, qui fera fructifier la terre. Si nous le prenons pour fontaine, cela seroit un peu dur. Il est vray qu'il est bien dit au Pseaume: Vous qui estes de fontaines des Iacob: mais c'est pour ce que le Patriarche Iacob a esté la source du peuple. Et ceci ne pourroit pas convenir au passage present: qu'il nous suffise d'avoir le sens naturel de Moyse, c'est assavoir, que Dieu nous fera sentir, et nous monstrera par effect, que cependant que nous serons en ce monde, nous recevrons nourriture de sa main. Or il est vray que ce n'est pas le principal que nous devons cercher en Dieu, que du pain et du vin: mais c'est beaucoup, quand nous voyons qu'il a le soin de ceste vie corruptible. Et cela nous doit faire monter plus haut: quand nous voyons que Dieu daigne bien nous repaistre selon le corps, ne devons-nous point conclure que les ames qui luy sont plus precieuses, seront nourries de luy par plus forte raison? Le bien donc que nous recevons ici bas, nous doit servir pour nous faire eslever nostre confiance par dessus les cieux, afin que nous cerchions de luy une vie meilleure, laquelle nous est maintenant incomprehensible. Et ainsi, ceste promesse n'est point de petite importance, quand il est dit, que Dieu fera tousiours voir et sentir à son peuple qu'il est son pere nourricier, qu'il luy donne bled et vin pour sa substance, qu'il envoyera la rousee du ciel, afin que la terre ne desseiche point: mais qu'elle ait humidité, afin de substanter ceux qui autrement demeureroyent affamez. Voila donc ce que nous avons à retenir de ce passage, c'est quand nous serons du troupeau de Dieu, que nous ne serons point destituez de rien qui nous faille. Car mesmes quant à ceste vie transitoire, nous serons nourris et substantez de luy: et quand nous attendrons nourriture de Dieu, c'est pour nous donner courage: ceux qui sont povres, qu'ils travaillent, et qu'ils prient Dieu qu'il luy plaise benir leur labeur, d'autant que c'est son office de nourrir les siens. Voila comme le povres doivent estre incitez à prier: et s'ils sont petitement nourris, qu'ils cognoissent que Dieu veut exercer leur patience: mais cependant qu'il face tourner en Manne ceste nourriture ainsi maigre qu'ils ont, et qu'ils en soyent rassasiez: que les riches ne soyent point enflez de presomption, cuidans avoir leur vie en la main, mais qu'ils cognoissent qu'il faut qu'avec tous leurs biens ils recourent à Dieu. Car s'ils n'ont regard à luy, qu'ils sachent qu'il pourra bien consommer le bled au grenier, la farine au moulin, le pain au four: mesme il consumera le pain au ventre: qu'au lieu d'en recevoir nourriture, il n'y aura que corruption. Cognoissons donc qu'il faut que Dieu

execute ce qui est ici declairé, c'est assavoir que nostre oeil soit sur la terre de bled et de vin, et qu'il nous faut cognoistre que c'est de luy que nous tenons tout. Or il est vray que nous n'aurons point telle abondance que nous souhaiterons, et comme nostre chair l'appette: mais tant y a (comme desia nous avons dit) que Dieu monstre qu'il ne met point les siens en oubli: et combien qu'il leur donne petite portion et maigre, qu'il y a dequoy se contenter, d'autant qu'ils reçoivent nourriture de sa main. Qu'il nous suffise donc, cependant que nous avons à passer par ce monde, qu'encores Dieu nous y veut entretenir, et qu'il monstre par cela qu'il nous est pere, afin que nous passions outre, et que nous tendions tousiours à cest heritage celeste, où il nous veut mener, pour nous faire iouyr en plenitude et en perfection de ce que nous n'appercevons maintenant qu'en partie. Voila comme nous avons à pratiquer ceste doctrine. Car le S. Esprit parlant des benedictions temporelles que Dieu envoye aux siens, ne les veut pas retenir là, pour dire: Ne cerchez rien plus grand: mais à l'opposite, pource que nous sommes lasches et tardifs, que nous ne pourrions marcher un pas sans trebuscher, sinon que nous fussions soustenus de Dieu: et sur tout nous ne pourrions avoir ceste fermeté et constance, pour dire: Remettons-nous entre les mains de nostre Dieu, tendons à luy: et en passant par ce monde que nous n'y soyons point retenus, sachans que Dieu ne nous provoit point de toutes nos necessitez, sinon afin que nous regardions à luy: c'est (di-ie) à quelle fin se doivent rapporter toutes les promesses, où nostre Seigneur dit qu'il aura le soin de nostre vie. Faisons donc valloir ceste doctrine, quand il est dit *que l'oeil sera sur la terre de bled et de vin.* Il est vray que nous serons menacez de beaucoup de necessitez, que nous pourrons tousiours estre en angoisse: mais tant y a qu'en regardant à la benediction de Dieu, nous espererons qu'il nous conduira iusques en la fin, et qu'il nous fera sentir qu'il a des biens à suffisance pour substanter ceux qui sont de sa famille: voire les substanter tellement, que parmi l'abondance qu'il leur donnera, aussi il leur monstrera qu'il les peut nourrir quasi d'un rien. Car quand Dieu donne abondance et fertilité, là nous voyons qu'il desploye ses thresors (ainsi qu'il en a esté traitté ci dessus) qu'il mettra en avant les thresors qui sont comme cachez sous la terre: mais quand nous avons une annee bien maigre, et qu'il semble qu'elle ne soit point pour nourrir un povre peuple à moitié: si nostre Seigneur fait valloir cela, et que nous passions iusques au bout, en la fin nous cognoissons que nostre Seigneur nous aura proveu, et qu'il a monstré une providence beaucoup plus admirable que s'il nous avoit donné pour remplir nos ventres, et que rien ne nous eust defailli. Ainsi donc quoy qu'il en soit, apprenons d'invoquer nostre Dieu: si nous avons nourriture, cognoissons que ce n'est pas pour nous y fier, mais c'est pour cognoistre que quand Dieu nous est liberal, qu'il nous faut cognoistre qu'il a desployé ses richesses, d'autant qu'il a le soin de nostre vie. Et quand nous n'aurons point provision suffisante, que nous recourions à luy, sachant qu'il n'est point diminué: et encores qu'il ne monstre point ses largesses à veue d'oeil qu'il a dequoy pour substanter les siens: que nous l'invoquions, et que nous prattiquions ce qui nous a esté monstré par nostre Seigneur Iesus Christ, de luy demander nostre pain ordinaire de iour en iour.

LE NEUFIESME SERMON SUR LE CHAP. XXXIII. V. 29, XXXIV V. 1—6.

DU MARDI 14[E] DE IUILLET 1556.

Entre les autres propos, qui furent hier exposez, il resta que Moyse remonstroit au peuple d'Israel, *qu'il n'y avoit pour lors nulle nation sur la terre semblable à eux, à cause qu'ils estoyent sauvez en Dieu.* Et ceci est bien à noter: car combien que Dieu par sa vertu et sa grace conserve toutes ses creatures, si est-ce qu'il veut estre cogneu sauveur de son peuple. Quand donc nous sommes sauvez en luy, c'est un privilege qui ne se peut assez exprimer ni magnifier. Car nous ne differons point d'avec les autres pour quelque dignité qui soit en nous, nous n'avons point cela d'heritage: mais il nous vient de la bonté gratuite de Dieu. Et ainsi, toutes fois et quantes qu'il nous est parlé de nostre salut, cognoissons d'où il procede, et que Dieu nous donne ce lustre. Car nous ressemblons à toute la lignee d'Adam: quand nous serons prisez selon nostre nature, nous ne vallons pas mieux que ceux qui sont delaissez de Dieu et reiettez du tout. Pourquoy donc nous a-il choisis, sinon par sa pure bonté? Voila ce que nous avons à retenir de ce passage: c'est que Dieu veut que sa grace soit tant mieux cogneue, d'autant que le salut n'est point commun en general à tous hommes, mais que c'est un don particulier. Or cependant Moyse declare quel est ce salut, c'est quand Dieu est *nostre bouclier et nostre defense.* Comme s'il disoit, que sans luy nous ne pouvons estre maintenus: car nous sommes exposez à beaucoup de morts, et nous n'avons dequoy resister. C'est comme un homme qui sera assailli de tous

costez, et n'a nulles armes, il sera tout nud: ainsi en est-il de nous, sinon que Dieu nous munisse. Il est donc appellé *nostre bouclier et nostre aide*. En quoy nous sommes advertis, que nous ne pouvons pas nous secourir de nostre vertu, nous n'avons pas aussi les moyens: mais il faut que cela vienne de Dieu. Il est appellé *le glaive de nostre gloire*. Il est vray que les hommes se glorifieront assez en eux, ils se flatteront, et se persuaderont ce qui n'est pas: mais ici nous sommes retirez de toutes vaines esperances qui nous trompent et abusent, afin qué nous apprenions de mettre toute nostre gloire en Dieu, et conclure que nous n'avons autre vertu que la sienne, par laquelle nous puissions estre maintenus. Or là dessus Moyse adiouste, que les Iuifs *marcheront sur la teste de leurs ennemis, ou sur toute leur excellence:* car il n'y a sinon ce mot de sommet, le plus haut, *et que leurs ennemis les flatteront par mensonge*. Car ce mot de Mentir en l'Escriture saincte se prend pour faire bonne mine, et faire de la chatemitte par force: comme il est dit au Pseaume dixhuitiesme, quand il est parlé de David, que Dieu luy donnera de grandes victoires: Tes ennemis te mentiront. Or donc voila la somme, que Dieu sera le sauveur de son peuple: qu'encores qu'il ait beaucoup d'ennemis, ils ne seront point pareils, il faudra qu'en la fin ils se confessent les plus foibles: et encores qu'il n'y ait que feintise, toutesfois que la vertu de Dieu se monstrera en cela. Or suyvant ceste doctrine, apprenons en premier lieu de cognoistre comme nous sommes desnuez, et que tout nous deffaut: quand nous aurons cogneu cela, humilions-nous, qu'il n'y ait point une seule goutte de hautesse ou de folle presomption en nous. Et cependant cognoissons que Dieu ne permettra point que nous defaillions en rien qui soit: car si nous n'avons n'espee ne bouclier, il nous servira de tous les deux: si nous sommes en danger de perdition, il est nostre salut: si nous sommes ici plongez en beaucoup de miseres avec tout le genre humain, nous serons restaurez par sa grace, d'autant qu'il nous a choisis pour son peuple. Voila où il nous faut arrester. Or maintenant nous avons un recit de la mort de Moyse, comme desia il en avoit esté parlé en la fin du trente deuxiesme chap. Mais cela est reiteré, que Dieu fit *venir Moyse en la montagne de Nebo*, qui autrement est une partie de la montagne d'Abarim. Or il adiouste puis apres *Gay*. Il est vray que ce mot de Gay signifie vallee: mais nous voyons bien que c'estoit une portion de la montagne, selon les regards divers: et cela se voit en beaucoup de lieux. Moyse donc monte selon qu'il luy estoit commandé de Dieu, et là il regarde toute la terre qui estoit promise en heritage à la lignee d'Abraham, iusques à la mer qui estoit à l'opposite, c'est assavoir la mer mediterranee. Il regarde donc tout le pays, afin qu'il soit certifié devant son trespas, que la promesse que Dieu avoit donnee quatre cens ans auparavant, n'estoit pas frivolle, qu'elle estoit preste d'accomplir: neantmoins il ne luy est pas licite d'entrer en la terre, il en a seulement le regard. Et Dieu le punit (comme il a esté traitté ci dessus) d'autant qu'il ne l'avoit point glorifié au lieu de Meriba, c'est à dire, qui fut nommé estrif, à cause que le peuple s'estoit mutiné. Or ici nous avons à reduire en memoire ce que desia nous avons exposé plus au long, c'est assavoir, de l'obeissance de Moyse. Car il sait bien qu'il monte là où Dieu l'appelle, afin d'y mourir. La mort donc ne luy est pas si dure, qu'il ne s'y prepare, puis qu'il voit que telle est la volonté de Dieu. Or nous sommes enseignez par cest exemple de vivre tellement, que nous ayons tousiours un pied levé quand Dieu nous voudra retirer à soy. Et de faict que gagnent les plus rebelles, quand ils veulent fuir la mort, sinon qu'apres s'estre bien despittez, si sont-ils veincus par force? Or c'est une povre consideration aux hommes, de ne point penser, comme Dieu les a ici mis, qu'il doit aussi avoir l'authorité de les en retirer quand il luy plaira: nous monstrons que nous sommes despourveus de sens et de raison comme bestes brutes, si nous n'avons un tel esgard. Apprenons donc d'achever tellement nostre course, cheminans comme pelerins sur la terre, que tousiours nous soyons prests et disposez d'en sortir, quand Dieu nous monstrera que nostre heure est venue. Or il est vray que cela ne se peut faire, que nous n'ayons conceu une esperance d'une meilleure vie: car comme dit sainct Paul, de nature nous n'appettons point d'estre despouillez, qu'il n'y a celuy qui ne desire d'estre: il faut donc que nous cognoissions que nostre vraye demeure n'est point ici bas, que nous avons à y passer tant seulement. Et ainsi, sans la foy iamais nous ne pourrons obeir à Dieu, et sur tout quand il est question d'estre retirez du monde, nous grincerons tousiours les dents, que s'il estoit possible nous voudrions batailler à l'encontre de Dieu: mais quand nous aurons conceu que nostre heritage est là haut, que Dieu nous reserve une vie meilleure: nous sommes deliberez et appareillez de nous ranger à luy toutes fois et quantes qu'il nous donnera signe qu'il faut partir d'ici. Voila donc comme nous ensuyvrons l'exemple de Moyse. Or il est vray qu'il a bien eu la promesse, que Dieu le tenoit des siens: mais elle s'adresse aussi bien à nous: et avons d'avantage, c'est que nostre Seigneur Iesus Christ, qui est nostre vie, nous est apparu, afin que nous suyvions hardiment ses pas. Or il est entré en la mort pour nous conduire en la gloire

de sa resurrection. Que nous ne facions donc nulle difficulté de suyvre le Seigneur Iesus, d'autant que si nous mourons avec luy, nous sommes asseurez d'estre participans de sa vie (comme dit S. Paul) et d'en estre compagnons, d'autant qu'elle nous appartient. Car il n'est point ressuscité pour son profit, mais c'est pour la certitude de nostre salut: que nous n'en doutions point donc, adherons à luy: et en ce faisant soyons asseurez que sa resurrection se monstrera aussi en nous. Voila donc comme nous avons à prattiquer ce passage, là où il est dit, que Moyse est venu, sachant bien que quand il seroit là, que Dieu le devoit retirer: que neantmoins il n'a point fuy, il n'a pint resisté, mais il a esté tout appareillé à la mort en vraye obeissance, voire avec une telle promptitude, qu'il ne faut point qu'on luy conduise, ne que Dieu le traine par la main des sergeans. Il luy dit le mot, et Moyse y va de son bon gré. Au reste, notons aussi ce qui a esté declaré touchant la punition qui a esté envoyee à Moyse, c'est que Dieu l'a forclos et banni de la terre, qui esoit promise à toute la lignee d'Abraham. Et ce luy a esté une chose bien dure: mais si est-ce qu'il l'a portee patiemment, cognoissant la faute qu'il avoit commise: non pas qu'elle vinst de luy. Car il avoit tousiours fidellement servi à Dieu, et en cest acte-la mesmes encores il n'y a sinon qu'il s'est despitté contre la malice du peuple. Mais pource qu'il est abbatu, et qu'il n'a pas une constance telle comme elle estoit requise: Dieu luy impute ceste faute-la, et le punit en telle rigueur que nous voyons, quand il ne le reçoit point à la terre promise. Or en somme, comme nous avons dit, cognoissons que là où nous ne cuiderons point avoir failli, nos offenses seront lourdes et enormes devant Dieu. Apprenons donc de n'estre point nos iuges, mais de nous remettre à Dieu, et de souffrir que par sa parolle il nous approuve ou nous condamne: quand nous aurons fait ceci ou cela, encores que nostre conscience ne nous redargue point, sachons que Dieu voit plus clair que nous, ainsi que dit S. Iean en sa Canonique. Et si nous pensons que la faute soit petite, nostre Seigneur l'estimera grande. Si on vouloit iuger à la fantasie des hommes de cest acte de Moyse, que dira-on, sinon qu'il a monstré une grande vertu? Car il resiste au peuple, et use de parolles bien rudes et aspres: Pensez-vous que Dieu ne puisse faire sortir l'eau de ce rocher ici? Voila Moyse qui bataille en soy, en obeissance de Dieu, il le glorifie: bref en ses propos on n'y voit sinon toutes choses dignes de louange, et toutesfois si est-ce qu'il a failli: et puis que Dieu en prononce, ce n'est pas à nous d'y contredire. Apprenons donc de cheminer en humilité, de peur qu'il ne nous advienne, comme dit Salomon, quand nous aurons poisé nos voyes et nos pensees, et qu'il nous semblera qu'il n'y ait que redire: que Dieu ne se tiendra pas à nostre balance: car il a une autre mesure, par laquelle il iuge plus equitablement que nous. Or nous avons la parolle pour nous iuger. Qu'un chacun donc s'examine, et quand nous cognoistrons que nostre Seigneur reprouve quelque chose, que nous sachions que ce n'est pas sans raison. Et au reste, apres avoir cogneu nos fautes, sachons qu'il y en a cent mille fois plus que nous n'en pouvons appercevoir: et nous escrions avec David: Seigneur, qui cognoistra ses pechez? nettoyemoy de ce qui m'est caché. Or au reste, nous avons à nous consoler en toutes les punitions temporelles que Dieu nous envoye, d'autant qu'elles nous servent à nous humilier, et cependant que Dieu ne laisse pas d'avancer tousiours nostre salut: et nous retenir tousiours en ceste esperance que nous avons, qu'il nous tient de sa maison et de son Eglise. Quand donc cela nous demeure, que nous appartenons à nostre Dieu, et qu'il nous recognoist et advoue des siens, il nous doit bien contenter: comme nous voyons ici que Moyse a eu le regard de la terre. Il est vray qu'il n'en a point la possession ni la iouissance, mais ce luy a esté assez qu'il soit participant de la promesse, afin de parvenir à l'heritage des cieux. Quand Moyse a eu cela, ç'a esté pour le consoler et resiouir. Et il a fallu au reste qu'il se soit deporté de faire plus telle demande qu'auparavant. Et ainsi, encores que les punitions nous soyent dures, quand Dieu chastie nos pechez, et que nous le puissions requerir qu'il nous en delivre: si nous voyons que sa volonté ne soit point telle, mais qu'il nous soit bon d'estre punis: fortifions-nous en cela, et prionsle qu'il nous donne la vertu pour ne point deffaillir. Et cependant cognoissons que nostre force gist en la foy, quand nous regardons l'esperance à laquelle nous sommes appellez: il est vray que nous ne possedons point de faict ce qui nous est promis: mais Dieu nous en donne un tel goust, que cela nous doit suffire: nous en avons la certitude imprimee par son S. Esprit. Que donc nous soyons retenus par ce moyen, afin de porter en patience toutes les corrections que Dieu voudra faire sur nous. C'est ce que nous avons ici à recueillir de l'exemple de Moyse. Or en la fin il est dit: *Que Dieu l'a enseveli.* Il est vray que le mot n'est pas exprimé, seulement le texte recite: *Moyse est trespassé, et il l'a enseveli en Nebo:* mais il met, *selon la bouche de Dieu, et l'a enseveli en Gay.* Il estoit monté en Nebo, et de l'autre costé de la montagne ce lieu-la estoit nommé Gay, vallee: et là a esté sa sepulture. Nous voyons donc qu'il est parlé de Dieu, quand il est mis que Moyse est trespassé *selon sa bouche.* Car la bouche de Dieu ne signifie

sinon sa parolle. Il est vray que Dieu ne prononce point de la mort d'un chacun de nous, il se reserve cela: nous avons nos bornes que nous ne pouvons point passer: mais tant y a que nous mourrons tous, et avons à mourir selon le decret de Dieu. Voila la difference d'entre nous et Moyse: c'est que Dieu nous monstre que nous sommes mortels si tost que nous sommes entrez et venus au monde. Cependant nous voyons aussi combien nostre vie est briefve et caduque, que nous n'avons qu'un ombre qui s'escoule. Nous voyons cela: mais nous n'avons point de iour certain ni assigné: Dieu prolonge la vie de l'un, il accourcit la vie de l'autre. Et en cela nous avons à nous assuiettir à son conseil. Nous mourrons donc tous selon le decret de Dieu: mais Moyse est mort selon sa bouche, c'est à dire, il en avoit desia prononcé. Or quant à la sepulture, il nous faut voir pourquoy Moyse n'a pas esté enseveli à la façon commune des hommes, et pourquoy il a voulu que son sepulchre demeurast incogneu. Il est vray qu'il ne nous faut pas exposer si lourdement ce mot qui est ici couché, comme si Dieu avoit fait une fosse pour ensevelir Moyse: mais il ordonne qu'il soit enseveli par sa vertu. Il ne faut pas que Dieu mette la main à rien quand il veut qu'une chose se face: c'est assez que sa vertu soit cogneue. Car il faut que toutes creatures luy obeissent: la terre s'ouvrira quand il luy plaira, comme elle a esté formee de rien. Dieu donc peut commander, et la chose sera faite et executee tantost, comme il est dit au Pseaume, que son empire vaut autant que toutes les executions de ce monde. Voila donc comme Dieu a enseveli Moyse: c'est qu'il a voulu que la terre s'ouvrist, afin de luy donner sepulture, et que son corps fust caché, en sorte que iamais homme n'en cogneust rien. Or ce n'a pas esté sans cause que Dieu a voulu que le sepulchre de Moyse fust ainsi caché: et mesmes nous avons à noter ce qu'en dit sainct Iude en sa Canonique, c'est assavoir que Michel l'archange a combattu contre le diable, pour le sepulchre de Moyse. Or ce combat ici n'estoit pas suscité pour neant par Satan: car il falloit bien qu'il pretendist quelque avantage, quand le sepulchre de Moyse eust esté cogneu: et c'estoit pour abuser les hommes en superstitions. Ainsi donc le conseil de Dieu nous est maintenant tout notoire, c'est qu'il n'a point voulu qu'on abusast du corps de Moyse en idolatrie. Or quand Dieu a proveu à cela, c'est signe qu'il cognoist l'inclination telle aux hommes, qu'à grand' peine se pourront-ils tenir de faire des idoles, s'ils en ont quelque occasion. Voila Moyse qui a esté par dessus tous les Prophetes, comme il est dit en la fin du livre, et nous le verrons demain (au plaisir de Dieu): tellement qu'apres son trespas il n'y est point venu Prophete pareil en Israel. Tous ont esté comme expositeurs de la Loy, mais cependant il a eu comme la principalle authorité. Apres, nous savons comme Dieu avoit besongné par luy, qu'il avoit retiré le peuple de la servitude d'Egypte: qu'il l'avoit entretenu par l'espace de quarante ans au desert: mesmes il avoit esté ravi en la montagne, pour publier la Loy, et avoit là demeuré quarante iours et quarante nuicts sans boire ni sans manger, vivant comme un Ange de paradis, qu'il n'estoit plus subiet à nulle condition mortelle: car nous savons que les hommes, s'ils n'ont nourriture, ne peuvent pas subsister. Voila donc Moyse qui avoit esté ravi à la gloire celeste. Apres, quand il vient au peuple, il a les rayons en son visage, qu'on ne le peut point regarder non plus que le soleil: que la clarté de Dieu se monstre là tellement, que le peuple en est estonné, et faut qu'il mette un voile devant son visage, pour monstrer qu'il n'est plus homme cummun, qu'il ne doit point estre reputé comme auparavant. Quand donc Moyse a fait des choses si memorables, et que Dieu l'a tant honoré: il n'y a nul doute que le peuple n'eust esté induit à quelque superstition, et qu'il eust voulu faire de son corps une idole. Voila donc pourquoy le corps est caché, et Dieu ne veut point qu'on l'apperçoive. Or nous avons une admonition bien utile en ce passage, c'est qu'en premier lieu nous sommes ici admonnestez combien il y a de fragilité en nous, si ce n'est que Dieu nous tienne en bride: et sur tout nostre nature est tant adonnee à superstitions, qu'il faut que Dieu nous corrige d'un tel vice quasi par force. Tenons-nous donc suspects en cest endroit, et cognoissons que nous avons besoin d'oster tous obiects et toutes choses qui nous pourroyent desbaucher à idolatrie, d'autant que desia nous y sommes par trop adonnez. Voila pour un item. Or si cela eust esté bien cogneu des hommes, iamais la confusion n'eust esté si grande, ne si horrible comme on la voit en la papauté. Pourquoy est-ce que les papistes sont si ardens apres leurs idoles et marmousets? et pourquoy se sont-ils donné une telle licence d'en remplir leurs temples, et de n'avoir ne fin ne mesure, qu'ils se sont bastis tant d'autels et de chapelles, tant d'images et de peintures? c'est que nous n'avons point cogneu ce qui nous est ici monstré, c'est assavoir, si tost que les hommes ont quelque petite occasion d'idolatrer, les voila ravis, et ils sont comme forcenez. Ils n'ont point cogneu cela: il leur semble qu'ils pouvoyent bastir des autels, faire des images, qu'ils pouvoyent remplir tout de ceste infection d'idolatrie, et cependant qu'il n'offenseroyent point Dieu. Ils se sont fait accroire cela: mais ils ont monstré par

experience que ce n'est pas en vain que Dieu condamne tout le genre humain d'estre adonné à superstitions. Ainsi donc voyant ce mal estre advenu, que nous soyons tant plus advertis de cheminer en sobrieté: et comme i'ay desia dit, deffions-nous de nostre nature, veu qu'elle est si vicieuse et corrompue. Et au reste notons que Dieu a voulu monstrer par son authorité, combien les idolatries et superstitions luy desplaisent: il a caché le sepulchre de Moyse, faut-il maintenant que les hommes plaident à l'encontre? Car c'est batailler à l'encontre de Dieu, quand nous voudrons maintenant disputer si cela est bon d'avoir des moyens d'idolatries. Car nostre Seigneur les retire, voyant bien que nous serons tantost attrappez des filets de Satan, sinon qu'il nous oste tous obiects: puis donc que Dieu en a fait telle declaration, il nous y faut bien acquiescer du tout. Et mesmes nous avons à noter, que Dieu a ici condamné toutes les superstitions qui se commettent en la personne des Prophetes ou des Apostres, aussi bien que aux idoles que les Payens ont forgez. Et voila encores comme les papistes s'abusent trop lourdement: car quand on parle d'idoles, il leur semble si on n'a pas les dieux qui ont esté renommez entre les Payens, que c'est tout un, et qu'il n'y a point d'idolatrie au reste. Car si la vierge Marie estoit nommee une idole entre eux, que seroit-ce? Si les saincts tant Apostres que Martyrs, et ceux mesmes qu'ils se sont imaginez, si on les nomme idoles, voila un propos execrable entre les papistes. Et pourquoy? Car ils ne tiennent pour idoles, sinon ceux que les Payens ont eu en usage. Voiremais cependant ils n'apperçoivent point que l'idolatrie se commet aussi bien en la personne des Anges, et voire en la personne de Dieu, qu'en la personne de ces diablotins, qui ont esté ainsi forgez entre les incredules: ie di mesmes qu'en la personne de Dieu l'idolatrie se commettra. Qu'on suyve toutes les abominations qui se commettent au monde, comment sont-elles colorees? on appellera auiourd'huy service de Dieu en la papauté, et quoy? la Messe: et nous savons que c'est une idolatrie la plus detestable et diabolique qui y soit, sur tout d'autant que le nom de Dieu est là meslé. Ainsi donc nous pourrons bien dire, que nous servons à Dieu, et que nous l'adorons, et cependant il y aura de l'idolatrie villaine et desbordee: comme quand on se destourne de la parolle de Dieu, et que les hommes suyvent leurs propres inventions et fantasies. Mais quant aux Papistes, il est certain que de la vierge Marie ils en font une idole. Car en luy attribuant l'office d'advocate, qu'elle moyenne entre Dieu et les hommes, qu'elle est la vie, la clarté, l'esperance: que restera-il plus à nostre Seigneur Iesus Christ? n'est-il pas despouillé par ce moyen de la sacrificature qui luy a esté donnee de Dieu son Pere? Autant en est-il de tous leurs patrons qu'ils se font accroire. Ainsi donc nous devons bien noter ce passage, quand Dieu a voulu que le corps de Moyse fust caché. Et pourquoy? pource que si le peuple se fust là adonné, ce n'estoit pas moins d'abomination, que quand il a receu des dieux estranges, et qu'il s'est enveloppé parmi les superstitions des Payens. Il est vray qu'il y eust eu une couverture plus apparente. Car on eust dit: Voila le serviteur et Prophete de Dieu, lequel a publié la Loy: et en l'honneur de Dieu, auquel il a servi, il faut maintenant qu'il soit adoré, que son corps soit eslevé entre nous: et si la verge qu'il portoit a eu une telle vertu, et que sera-ce de son corps? Quand donc nous voudrons estre exaucez de Dieu, nous pourrons venir à son sepulchre, nous prierons Dieu ici: car il faut bien qu'il soit present au corps de Moyse, veu qu'il y a des miracles si grans et si memorables faits seulement par son baston. Voila qu'on pouvoit alleguer. Mais cependant où il y a tant d'allechemens de Satan, c'est là où il nous faut plus craindre: quand Satan a des illusions, et que les choses qu'il nous met devant les yeux ont quelque apparence, c'est là (di-ie) où il nous faut batailler tant plus vertueusement: autrement nous serons incontinent transportez en beaucoup de resveries, dont il sera impossible de nous retirer. Au reste, quant à ce que nous avons allegué de sainct Iude, notons que de tout temps ç'a esté l'artifice de Satan, de mettre en avant aux hommes ce qui les pouvoit corrompre, ou les pouvoit attirer à idolatrie: comme un oyseleur aura tousiours ses filets tendus, aussi Satan a ses tromperies pour nous decevoir: et il sait bien qu'il a tout gagné, quand il nous peut destourner de la pureté du service de Dieu, et qu'il nous peut induire à quelque superstition: alors nous sommes desbauchez, alors il nous transporte là où bon luy semble. Voila donc pourquoy il travaille tant en cest endroict, et nous le voyons quant au corps de Moyse: mais on le voit par l'experience, laquelle est par trop en usage. Or cependant notons bien aussi ce que sainct Iude dit: Que Michel l'archange luy a resisté. Voila donc le combat qui est entre les Anges de Dieu, et entre les Diables: c'est assavoir que les Anges combattent, afin que tousiours nous demeurions en la pureté que Dieu requiert, c'est à dire, que luy seul soit adoré de nous, et que nous ne mettions point nostre fiance aux creatures. Voila le desir des Anges. Or cependant le Diable, qui est ennemi de nostre salut, qui mesme voudroit que la maiesté de Dieu fust aneantie: et quand il ne peut faire cela, il tasche de l'obscurcir, tousiours machinera à nous mettre des amusefols devant les yeux, que

nous ayons des moyens pour nous amuser ici bas, et pour ne point tendre ni regarder à Dieu. Or ici nous sommes admonnestez en premier lieu quel soin Dieu a de nostre salut, quand il veut que les Anges combattent, afin de nous retirer de toutes les tentations de Satan. Et cela nous doit bien inciter à prendre meilleur courage, quand nous voyons que nous avons de telles aides. Si donc nous sommes debiles quant à nous, et si nous ne pouvons pas repousser les tentations de Satan quand nous en sommes assaillis, confions-nous que Dieu ne nous veut point defaillir, et que mesme il employe ses Anges, qui sont assez vaillans champions pour resister à tous les efforts de Satan, et à tout ce qu'il pourra machiner à l'encontre de nous. Voila donques en quelle confiance nous devons tenir bon, quand nous sommes assaillis de Satan, et qu'il tasche de nous gagner. Il est vray que nous serions tousiours tantost abbatus et opprimez si Dieu ne nous secouroit: mais quand nous avons les Anges de paradis à nostre secours, et que Dieu leur donne sa vertu invincible, afin que iamais nous ne defaillions, voila qui nous doit faire prendre courage, comme desia i'ay dit. Or cependant nous voyons aussi quel plaisir font les idolatres aux Anges, et à tous les prophetes, Apostres, Martyrs, et en somme à tous les serviteurs de Dieu, quand ils les veulent eslever outre leur mesure. Les Papistes cuident bien eslever la vierge Marie, quand ils l'appellent leur advocate, qu'ils diront que c'est la vie, et le salut du monde: qu'ils prononcent d'autres horribles blasphemes, qu'elle commande à son fils: mais s'ils la fouloyent au pied, quand elle seroit en ce monde, qu'ils la trainassent par les cheveux, il est certain qu'ils ne luy feroyent point un tel outrage. Et pourquoy? nous savons en quelle detestation Dieu a toutes idolatries: un temple qui sera infecté de marmousets, est pire qu'un bordeau quant à Dieu: et on viendra abuser du nom de la saincte Vierge? on y attire puis apres les Apostres et saincts Martyrs qui ont espandu leur sang, afin que le Nom de Dieu fust sanctifié: ils ont (di-ie) despitté toutes les abominations, et idolatries du monde, quand ils ont espandu leur sang pour soustenir la verité de l'Evangile: et au lieu de cela on viendra sous leur ombre obscurcir le Nom de Dieu, prophaner son service, le deschirer par pieces et lopins? Notons bien donc que les Papistes n'auront point de pires ennemis, ne plus aspres que les saincts qu'ils cuident auiourd'huy honorer, d'autant qu'ils leur font ceste iniure de les mettre là comme contraires à Dieu. Et comment le voyons-nous? Par ce que sainct Iude recite, que les Anges de paradis avec leur capitaine ont combattu pour le corps de Moyse. Or ne pensons pas que la vierge Marie, et les Apostres, et les Martyrs soyent en discord avec les Anges, ils ont une affection toute semblable: et cela sera cogneu quand les livres seront ouverts. Voila donc un combat qui est de tous les serviteurs de Dieu, pour empescher que l'Eglise ne se corrompe. et qu'elle ne se destourne ou desbauche à quelques idolatries et superstitions. Puis qu'ainsi est, combattons aussi de nostre costé, et que nous tenions bon, afin que le service de Dieu demeure en son entier, et qu'il n'y ait point de meslinge qui soit pour nous aliener de Dieu: que nous soyons exercez en cela, voyant que c'est le propre office de Satan d'estre tousiours contraire à nostre salut: et encores maintenant il ne cesse de l'empescher, mais il continue. Or il n'a point combattu une seule fois pour le corps de Moyse, mais depuis ce temps-la il a combatu pour eslever tous les corps des saincts Prophetes. Quand Ieremie a servi d'idolatrie en Egypte, où estoit son corps? à qui pourra-on imputer cela, sinon à Satan qui a inventé un nouveau moyen d'idolatrie au sainct Prophete? Et au reste, toutes ces illusions et ces faux miracles qui ont esté faits en la Papauté, d'où procedent-ils, sinon de ceste mesme boutique? Nous voyons donc comme Satan s'est tousiours efforcé de nous mettre quelque obiect devant nos yeux, pour nous retirer du service de Dieu, et nous amuser à ceci ou à cela: tellement qu'estans enveloppez en superstitions, nous soyons corrompus. Puis qu'ainsi est, que nous veillions tant mieux pour estre sur nos gardes: car si nos ennemis sont prochains, et qu'ils soyent tousiours au guet pour nous espier, il est certain que cela nous esveillera maugré que nous en ayons. Or il est dit que Satan ne cesse, et qu'il brasse tout ce qui luy est possible, afin de nous surprendre en idolatrie: on le voit, la chose le monstre. Puis qu'ainsi est, faut-il que nous soyons endormis? Mais plustost pensons de pres à nous (comme i'ay dit) et que nous gardions bien d'estre attrappez. I'ay dit que nous voyons comme Satan prattique en toutes sortes pour nous corrompre: car il n'a point seulement combattu pour les corps, mais il a combattu pour toutes les choses là où iamais on n'eust pensé, que les cheveux ont esté adorez d'un costé, les couvrechefs de l'autre, les chemises, les pantoufles, ceci et cela: bref il y a des choses si ridicules, que les petis enfans mesmes s'en mocqueroyent. Mais cependant les plus sages sont là eslourdis, qu'il y a esprit de forcenerie qui regne: et Dieu a voulu ainsi abrutir les hommes, quand ils ne se sont point voulu tenir simplement à luy, mais qu'ils ont esté transportez de leurs appettis volages: il a fallu qu'ils en soyent là venus. Puis qu'ainsi est donc cognoissons que nostre Seigneur nous donne tant plus d'advertissemens, afin de nous retenir en telle bride, que nous gardions

bien d'estre seduits en façon que ce soit. Voila donc ce que nous avons à noter quant à ce que sainct Iude enseigne du corps de Moyse. Or il y a encores ce mot qu'il met: *Homme n'a cogneu le sepulchre iusques auiourd'huy.* Nous ne savons pas qui a esté celuy des Prophetes qui a escrit ce dernier chapitre. Les Iuifs diront bien que ç'a esté Iosué: mais leur coniecture n'est nullement fondee: et plustost il est vray-semblable que le mesme Prophete qui a fait le recueil du livre de Iosué, ait quant et quant escrit la mort de Moyse. Cependant ce n'est pas sans cause qu'il est dit: *Que nul homme iusques auiourd'huy:* car c'est pour signifier que ce n'est point seulement pour un iour que Dieu a voulu que le corps de Moyse fust ainsi caché: car on eust peu dire: Et bien, il est vray que le corps de Moyse a esté incogneu aux hommes: mais c'estoit pour le commencement: car les premiers bouillons sont un peu trop impetueux, et Dieu voyoit bien que le peuple pouvoit estre esmeu d'une affection trop grande, et qu'il eust peu se corrompre par ce moyen-la. Il ne se faut point donc esbahir si le sepulchre de Moyse pour trois iours, pour un mois, ou pour un an a esté incogneu: car ce peuple-la estoit trop enflammé: mais quand cela a esté enseveli, alors on l'a cogneu. Or nostre Seigneur monstre qu'il a bien cogneu que les hommes sont subiects à idolatrie, non point pour un iour tant seulement: mais que iusques en la fin ce vice-la est tellement enraciné en nous, que si tost que nous en avons quelque petit obiect, nous sommes incontinent desbordez. Notons bien donc que nous devons estre sur nos gardes, car l'idolatrie n'est point pour un temps, mais pour iamais: que nous prenons du ventre de la mere ceste maudite inclination-la, que nous serons facilement desbauchez du service de Dieu. C'est donc ce que nous avons à retenir de ce passage. Et ainsi, travaillons tout le temps de nostre vie à cheminer selon que Dieu l'ordonne, et gardons aussi d'estre transportez apres les illusions de Satan. Et quand nous-nous serons maintenus au service de Dieu, enseignons nos enfans de faire le semblable, et que tousiours cela s'entretienne au monde, à ce que Dieu soit servi de tous d'un commun accord: que si nous sommes lasches en cest endroit, nous serons esbahis qu'incontinent le Diable aura gagné sur nous, et ne faudra que tourner la main, et voila un changement horrible qui aura tout corrompu et perverti. Voyans cela, que nous soyons fermes et constans, que nous ayons un tel zele de faire que Dieu soit purement adoré, que cela ne demeure point seulement pour un iour: mais qu'il continue iusques en la fin, et que d'aage en aage nous puissions protester que le Nom de Dieu est invoqué sur nous, et qu'il a toute preeminence: et que les creatures, quelque excellence qu'il y ait, demeurent en leur degré et en leur place, et qu'elles n'ont point occuppé le lieu de Dieu, ni son empire souverain.

LE DEUXIESME SERMON SUR LE CHAP. XXXIV. V. 7—11.

DU MERCREDI 15E DE IUILLET 1556.

Il estoit besoin que les Iuifs apres la mort de Moyse cogneussent le bien que Dieu leur avoit fait par le moyen d'un tel homme: car nous savons que les graces de Dieu se mettent bien tost en oubli, et sur tout en cest endroit les hommes declarent leur malice. Car combien qu'ils soyent conveincus que Dieu les aura aidez, voire avec signes et miracles: si est ce qu'ils voudroyent passer cela tantost. Pour ceste cause notamment il est ici dit: *Que Moyse a eu sa vigueur et toutes ses forces iusques à l'aage de six vingts ans.* Or nous savons ce qui est escrit en son Cantique, au Pseaume 90. que depuis que l'homme vient à soixante ans, il n'y a plus sinon fascherie et chagrin, qu'il n'y a que douleur, qu'il ne se fait que trainer et languir. Voila que c'est de nostre vie. Encores que nous ayons esté robustes, si est-ce qu'on nous voit defaillir à veue d'oeil, quand on passe les soixante ans: et c'est grande chose qu'un homme parvienne iusques là, ie di en telle force. Or maintenant quand il est recité que Moyse est parvenu au double: en cela voit-on que Dieu l'a fortifié outre la façon commune des hommes. Et ce n'a pas esté seulement à cause de luy, mais afin qu'il peust suffire à la charge qui luy estoit commise. Si le peuple n'eust pas esté ingrat, encores falloit-il qu'il fust introduit en la terre promise, et alors Moyse y fust entré: mais sa vie luy est prolongee de long temps, à cause de la malice du peuple. Or ici nous voyons une bonté admirable de Dieu: car puis que le peuple est condamné à mourir au desert, c'est à dire, tous ceux qui alors avoyent discretion de bien et de mal: si Moyse fust trespassé quant et quant, c'estoit une grande desolation. Or Dieu le reserve: combien qu'il chastie le peuple, tant y a qu'encores il modere sa rigueur. Nous voyons donc ici (en somme) que Dieu n'a point voulu punir le peuple en telle extremité, quand il luy declaira qu'il mourroit au desert, qu'encores il n'ait proveu à ce qui estoit le principal, c'est assavoir qu'il y eust un bon conducteur. Car c'est un thresor inestimable. Et puis nous voyons comme Dieu a besongné en Moyse d'une vertu qui n'estoit point commune aux hommes, c'est assavoir, qu'en l'aage de six vingts

ans encores il a eu tout ce qui estoit requis en ceste charge tant difficile et tant pesante, comme nous savons qu'elle luy estoit donnee. Il est vray qu'il avoit des Iuges avec luy: mais si est-ce encores qu'un homme, voire une douzaine n'eust peu satisfaire, quand on les eust choisis les plus excellens du monde. Il faut bien donc que Dieu luy ait aidé. Or qu'en telle vieillesse là où les hommes ont accoustumé d'estre caduques, et à demi morts, pour le moins ils ne se peuvent trainer qu'à grand peine, et sont à demi stupides: que Moyse est demeuré tousiours en son estat: en cela voit-on comme Dieu a eu pitié de son peuple. Or ceci notamment est declaré, afin que les enfans d'Israel cognoissent que Dieu ne les a iamais delaissez, encores qu'ils l'eussent griefvement offensé, et qu'ils fussent dignes d'estre retanchez de sa maison, et d'estre du tout desnuez de ses graces: qu'il n'a pas voulu user de telle rigueur: car il a reservé Moyse, et luy a donné dequoy pour accomplir tousiours sa charge. En somme il nous est monstré en ce passage, que si Dieu nous donne gens qui s'employent fidellement pour nostre conduite, et qui ayent la vertu quant et quant avec le vouloir, et qu'ils soyent maintenus pour satisfaire à leur office: qu'en cela il nous faut sentir que Dieu a pitié de nous, et faut recognoistre un tel benefice si nous ne voulons estre condamnez d'ingratitude. Or il est dit: *Que les enfans d'Israel ont mené dueil sur le trespas de Moyse par trente iours.* C'estoit une chose commune qu'on fist ainsi le dueil sur les trespassez: mais à cause que Moyse estoit pere de tout le peuple, il falloit bien qu'il n'y eust pas une seule maison ou famille qui le pleurast, mais tous ceux qui avoyent esté gouvernez par luy. Chacun sera pleuré en sa maison de ses parens et prochains amis: mais il y a une raison speciale en Moyse, d'autant que Dieu luy avoit donné tout le peuple, et l'avoit conduit avec une solicitude paternelle, ainsi que nous savons. Le peuple donc proteste combien il est tenu et obligé à Moyse, et tous se declarent comme ses enfans. Mais ici on pourroit demander s'il est licite de se lamenter ainsi, quand un homme trespasse: car il semble que cela soit contrevenant à la volonté de Dieu. Nous savons que la vie et la mort des hommes est en la main de Dieu: or s'il nous retire, il faut que nous marchions (comme il fut hier declaré), sans aucun contredit. Ceux qui vivent apres nous, ne doyvent pas regretter nostre trespas: car ce seroit comme se rebecquer à l'encontre de Dieu: mais il nous faut regarder tousiours la fin du dueil, quand on pleure au trespas des hommes: et puis il nous faut venir à la mesure. Il y a donc ces deux choses que nous devons bien observer, afin qu'un dueil soit licite. La premiere c'est, que nous pleurions, voyans un homme trespasser pour iuste cause: car nous avons bien occasion de pleurer, pource que la mort nous est comme un miroir et tesmoignage de la malediction de Dieu: non pas sur un ou sur deux, mais sur tout le genre humain. Quand nous verrons quelqu'un trespasser, Dieu nous monstre à veue d'oeil que nous sommes tous maudits de luy, et qu'à cause du peché d'Adam nous sommes tous enclos en ceste malediction. Car la mort d'où procede-elle, sinon d'autant que nous sommes alienez de la source et de la fontaine de vie? Dieu donc nous donne bien occasion de pleurer, quand quelqu'un trespasse: mais cela se doit faire à cause de nos pechez: que nous sentions ce que nous avons merité, que nous soyons confus, que la crainte de la vengeance de Dieu nous touche, que nous en soyons tellement navrez, que cela nous incite à mener dueil. Or ceste fin est bien mal gardee quasi par tout le monde. Car quand on pleure, on ne sait pourquoy: et à grand' peine en trouvera-on de cent l'un qui soit esmeu et incité à recognoistre-la punition du peché, et ceste malediction de Dieu qui est estendue sur tous les fils d'Adam. Voila donc ce que nous avons à retenir en premier lieu. Il y a une autre fin seconde, c'est assavoir, quand Dieu retire quelqu'un qui pouvoit servir à son Eglise en public ou bien en privé, nous en devons estre marris, veu que nostre Seigneur nous chastie. S'il y a quelque bon Pasteur, quelque bon Prince, ou bon Magistrat, un homme de conseil, un autre qui est pour servir à tout le commun, et que Dieu l'oste: nous en devons estre contristez: et non sans cause: car c'est un signe qu'il veut diminuer sa grace en nous. Or en sentant l'ire de Dieu, n'en devons-nous point estre touchez? De l'autre costé nous voyons ce qui est dit, que nostre Seigneur retire les iustes, quand il y a quelque vengeance appareillee: qu'il appelle les siens à repos, afin qu'ils soyent exemptez du mal qui est prochain. Ce sont donc tousiours des menaces que Dieu fait, quand il retire des hommes excellens d'avec nous. Car c'est autant comme s'il nous declaroit que nous ne sommes pas dignes qu'il habite en nostre compagnie, comme il en est parlé en l'Epistre aux Heb. que le monde n'estoit pas digne d'avoir ceux qui ont servi à Dieu avec une telle vertu. Il est vray qu'on les deteste, qu'on les reiette, comme s'il ne valloyent pas que la terre les soustint: mais tant y a que Dieu à l'opposite declare que nous devons estre privez de la compagnie des bons, et de ceux qu'il a reservez à soy. Quand donc nous pleurerons au trespas des gens de bien, qui ont cheminé en la crainte de Dieu, qui ont esté parez de vertus et graces excellentes, qui ont servi pour edifier l'Eglise, et qui pouvoyent encores continuer à ce faire: voila un pleur qui sera bien reiglé. Mais cependant il nous

faut aussi venir à la mesure. Car on pourroit pleurer pour iuste raison, mais si nous laschons par trop la bride à nostre dueil, encores y aura-il de la faute et du vice. Comme quoy? Si nous pleurons pour nos pechez sans nous consoler, nous serons comme engloutis de tristesse: et voila pourquoy il y a souvent des murmures et despittemens à l'encontre de Dieu. Or sainct Paul nous remonstre, quand nous pleurons ainsi sur le trespas de nos amis et de nos parens, ou de ceux qui servent à l'Eglise de Dieu: qu'il ne faut pas que nous ressemblions aux incredules, lesquels (dit-il) n'ont nulle esperance, et par ce moyen ne se peuvent consoler. Sainct Paul en ce passage-la ne dit pas que ce soit peché de pleurer, il ne condamne point la chose du tout: mais il nous monstre que nos pleurs doyvent estre moderez, d'autant que Dieu nous donne consolation, quand il nous appelle à l'esperance de la vie celeste, là où nous serons renouvellez. Ainsi donc que nous cognoissions que Dieu nous humilie par la mort, et qu'il nous faut aller en pourriture comme des charongnes puantes, et qu'il semble mesmes que les ames s'esvanouissent, et que tout soit perdu: combien (di-ie) qu'ayant cest esgard-la il nous faut pleurer pour nos pechez, toutesfois nous devons tousiours revenir là, que Dieu par sa bonté infinie encores a pitié de nous, et qu'il ne veut point que nous perissions en la mort, mais qu'elle nous soit comme un passage à la vie eternelle: et ceste esperance-la est bien pour nous resiouir au milieu de nos tristesses: pour le moins cela nous doit estre une bride pour reprimer nos pleurs, qu'ils ne se iettent point hors des gonds, et qu'il ne nous advienne point de nous despitter contre Dieu: ainsi que nous voyons que les incredules se tempestent, qu'ils hurlent, qu'ils crient, et n'y a nul moyen de les retenir. Et pourquoy? Car il n'y a nulle consolation, qui est la mere de patience. Mais quand Dieu nous rappelle à ceste esperance qu'il nous donne, voila comme apres avoir pleuré et gemi, nous avons dequoy luy rendre graces, benir son sainct Nom, et nous contenter de ce qu'il n'use point de rigueur extreme contre nous. Et ainsi, quand nous pleurerons, voyant que nostre Seigneur nous aura osté ceux qui nous pouvoyent servir de beaucoup, si ne faut-il point pour tant tomber en desespoir, comme si Dieu n'avoit nul moyen de nous secourir. Car il en pourra mesmes susciter des pierres, quand bon luy semblera. Il faut donc recourir à luy, quand nous aurons cogneu quelque signe de son ire: apres avoir confessé nos fautes, et luy en avoir demandé pardon, si faut-il que nous attendions qu'il nous sera propice, et qu'en trouvant merci en luy, nous trouverons aussi remede à toutes nos douleurs. Voila la mesure dont il parle, qu'apres avoir pleuré pour bonne fin, quand nostre Seigneur retire de ce monde ceux que nous devons regretter et desirer: qu'aussi nous ayons quelque reigle, et que nous ne soyons point transportez en nos fascheries pour nous despitter: mais que le tout soit adouci, d'autant que nous cognoistrons qu'apres que Dieu nous aura chastiez, il veut moderer sa main forte, et ne veut point la desployer contre nous: mais qu'il nous chastie en verge d'homme, comme il en est parlé. Quand nous voyons cela, que nous apprenions de nous consoler et estre patiens. Or cependant nous avons encores un article à observer, c'est que les peres anciens ont eu plus de ceremonies que nous, à cause qu'ils n'avoyent pas un tesmoignage si clair de la vie eternelle: comme il y en a eu une mesme raison à la sepulture, sous la Loy on a enseveli les hommes avec plus grande pompe qu'auiourd'huy. La raison? pource que la resurrection n'estoit pas encores si bien testifiee comme elle est. Il est vray que les peres ont bien cogneu ce qui estoit requis à leur salut, mais ç'a esté sous ombrages et figures. Auiourd'huy voila Dieu qui nous appelle du ciel: nostre Seigneur Iesus Christ nous monstre que comme il est ressuscité en gloire, que nous serons conformes à son image: et pour cela que nous n'avons plus besoin de telles aides qu'ont eu les peres anciens. Ainsi donc ce seroit une singerie de vouloir auiourd'huy contrefaire ce qui a esté observé en l'ancien testament. Et voila enquoy nous voyons la sottise des Papistes: car ils ont voulu contrefaire toutes choses sans propos ni raison. Et on voit qu'en leurs sepultures ils ont tant de badinages et de menus fatras, qu'on y est confus. Et qui en est cause, sinon qu'ils ne cognoissent point la diversité qui a esté depuis la venue de nostre Seigneur Iesus Christ, c'est que les ceremonies anciennes ont prins fin? Voila donc les Papistes qui sont Iuifs, voire des Iuifs bastards: car les Iuifs non sans cause ont eu un tel usage, pource qu'il falloit que les ceremonies suppleassent au defaut de la doctrine. Mais auiourd'huy que Iesus Christ est apparu, et qu'en sa personne nous avons la resurrection qui nous est manifestee: quand on s'amusera apres tant d'ombrages et de figures, qu'est-ce sinon aneantir la resurrection de nostre Seigneur Iesus Christ? esteindre toute la clarté de l'Evangile? Voila pourquoy i'ay dit que les Papistes ne sont pas dignes d'estre appellez Iuifs, mais ce sont Iuifs bastards. Or de nostre costé apprenons, quand il est dit: *Que le peuple a mené dueil par l'espace de trente iours*, qu'il a fallu que les peres anciens fussent retenus en bride, à cause que Dieu ne leur avoit point donné tesmoignage si ample de la vie eternelle: et selon leur rudesse, qu'ils ont esté gouvernez en petis enfans, ainsi que sainct Paul en parle aux Galatiens. De nostre costé que

nous apprenions auiourd'huy de faire valloir la resurrection de nostre Seigneur Iesus Christ, quand quelqu'un trespasse, qu'en la sepulture il y ait simplicité, qu'on n'use point de ces fanfares pour se mocquer de Dieu, et puis pour envelopper le peuple en beaucoup d'erreurs et de superstitions. Et ce n'est point sans cause qu'il est dit que nostre Seigneur Iesus Christ a esté enseveli à la façon des Iuifs, pour monstrer que cela auiourd'huy doit estre changé entre nous, et que nous devons avoir un usage nouveau. Et au reste aussi que nous moderions nos pleurs, que nostre dueil ne soit pas excessif, voyant que nous avons dequoy nous consoler: ce que n'ont pas eu ceux qui ont vescu sous la Loy, pour le moins si amplement que nous: et que nous prattiquions ceste doctrine que nous enseigne l'Evangile, et sainct Paul aux Thessaloniciens. Voila quant à cest article, où il est parlé du dueil qu'on a mené sur le trespas de Moyse. Or il s'ensuit: *Que Iosué fils de Nun a esté rempli d'Esprit de sagesse, pource que Moyse avoit mis les mains sur luy.* Or ici derechef le peuple est admonnesté comme Dieu ne l'a point destitué, encores qu'il en fust digne. Et c'est une doctrine fort utile, que nous sachions que Dieu gouverne son Eglise, et que iamais il ne la met en oubli. Car sans cela, quelle foy pourroit estre en nous? nous serions là comme esperdus: car cependant que Dieu nous gouverne, estans appuyez sur luy nous pouvons hardiment marcher et suyvre nostre train. Mais si la main de Dieu se retire, et que nous n'appercevions point qu'il guide nos pas, qu'il ait le soin de nous, et que nous soyons sous sa protection, malheur sur nous: et les hommes sont par trop stupides, si alors ils ne sont du tout effrayez. Voici donc nostre felicité, c'est que Dieu veille sur nous, et que nous soyons gouvernez sous sa main et sous sa protection. Or il n'apparoist pas tousiours visiblement pour declarer sa presence, mais il nous donne gens qui sont Ministres de sa grace. Il est vray qu'alors il y a eu les signes visibles, pour monstrer que Dieu habitoit au milieu de son peuple: mais cependant, comme il s'est servi de Moyse, aussi il a voulu que Iosué succedast au lieu. Et voila pourquoy il est dit: *Qu'il a esté rempli d'Esprit de sagesse,* afin que nous cognoissions que Dieu s'est tousiours monstré pitoyable envers son Eglise: et comme un pere aura soin de ses enfans, et les provoyra de ce qu'il sait leur estre utile, ainsi Dieu a tousiours prevenu les necessitez de son peuple. Or ceste doctrine (comme i'ay dit) nous attouche aussi bien: car nous avons la promesse, que Dieu ne nous defaudra iamais, si nous sommes de son troupeau, et que nous venions nous cacher sous ses aisles, pour estre conduits de luy: nous savons qu'il a donné cest office à nostre Seigneur Iesus Christ. Et voila pourquoy aussi il declare à ses disciples qu'il sera avec eux iusques en la fin du monde: cela s'estend iusques à tout le corps de l'Eglise. Cognoissons donc, puis que nostre Seigneur Iesus Christ prononce que iamais il ne sera separé de nous, qu'en luy nous avons Dieu qui desployera toute sa vertu pour nous maintenir: mais cependant c'est beaucoup, qu'avec la promesse nous ayons encores les tesmoignages, qu'il nous monstre comme la chose accomplie au doigt, ainsi qu'il en est ici parlé, quand nous lisons que Iosué a esté rempli de l'Esprit de sagesse. Car pourquoy cela s'est-il fait? il n'est point adveuu de cas d'aventure. Et Dieu n'a point eu esgard à luy seul: mais c'est d'autant qu'il s'est voulu monstrer le salut des Iuifs. Or auiourd'huy nous sommes en mesme degré: car s'ils fussent demeurez en la maison de Dieu, nous serions conioints avec eux: d'autant qu'ils s'en sont bannis, et qu'ils sont retranchez, comme membres pourris, nous obtenons leur place, comme dit sainct Paul. Or donc sachons que Dieu iamais ne permettra que nous soyons destituez de ce qui est requis à nostre salut, que tousiours il ne nous monstre son amour et sa faveur envers nous, et qu'il nous veut provoir de ce qui nous sera utile, quand nous aurons nostre refuge à luy: voire combien que nous n'en soyons pas dignes. Car de ce peuple nous savons quel il a esté, et combien de fautes et offenses il a commises: et il ne se falloit point esbahir si Dieu les eust du tout abysmez. Or maintenant qu'il les prouvoit de gens qui soyent propres et idoines pour les maintenir: en cela cognoist-on comme Dieu par sa misericorde a combattu contre la malice de ce peuple. Et ainsi donc quand nous serons tentez de desfiance, pource que nous sommes redarguez de nos pechez, recourons à la misericorde de Dieu, et prions-le qu'il ne vueille point avoir esgard à nos offences: mais quelque indignité qu'il y ait en nos personnes, qu'il ne laisse pas de tousiours continuer sa bonté et sa grace sur nous. Voila donc quant à cest article. Il y a maintenant une question qu'on pourroit faire, comme il est dit: *Que quand Moyse a mis les mains sur Iosué, il a esté rempli de sagesse,* assavoir si les mains d'un homme ont une telle vertu? mais quand il est parlé du signe, il nous faut venir à la chose. Nous savons qu'en toutes les benedictions solennelles, ce signe-la estoit de mettre les mains dessus. Or ce n'a pas esté une invention follement controuvee, ainsi que les hommes auront beaucoup de singeries: mais c'estoit un tesmoignage approuvé de Dieu, comme si on luy eust fait oblation de celuy qui estoit ainsi benit. Quand les saincts Patriarches ont benit leurs enfans, c'estoit comme s'ils leur eussent donné asseurance que l'heritage de salut leur appartenoit,

et que la promesse devoit tousiours demeurer, et avoir vigueur en leur lignee. Comme auiourd'huy, quand quelqu'un vendra un champ ou une maison, on luy baillera la plume en la main, et il la baillera à son acheteur: en d'autres pays cela est commun, qu'en signe de iouissance et possession celuy qui se despouille, et qui vend quelque heritage, baillera le baston à celuy qui achete: ainsi donc en a-il esté de ce signe-la. Car comme i'ay dit, ce n'ont point esté des choses follement controuvees: mais Dieu a voulu qu'il y eust quelque certitude, afin que la foy des peres fust mieux aidee. Voila donc pourquoy en ce passage il est dit, que Dieu a donné l'Esprit de sagesse à Iosué, pour ce qu'il luy a mis les mains sur la teste. Or en ce faisant il l'ordonne en la charge qui luy estoit commise. Regardons maintenant en premier lieu si Moyse a eleu Iosué à son appettit? Nenni: mais il l'a cogneu estre desia choisi de Dieu: et puis quand il luy a mis les mains dessus, estoit-ce qu'il attentast rien à sa fantasie? Nenni: mais au contraire il avoit esté ordonné de Dieu seul. Il sait qu'il faut qu'il constitue Iosué en sa place. Et cela n'est point dit seulement d'un homme, mais quand les Apostres ont mis les mains sur les fidelles, quant et quant les graces visibles du sainct Esprit se sont declarees. Voila les fidelles qui ont receu le don des langues, d'interpretation, de guerir les malades, de ressusciter les morts. Et comment l'ont-ils receu? seulement on mettoit les mains sur eux: voire-mais ceste ceremonie avoit-elle telle vertu? Nenni: mais pource que Dieu vouloit que sa grace fust ainsi declaree, et que c'en estoit comme un gage, ce n'a pas esté une chose vaine ni inutile. Et c'est pourquoy aussi sainct Paul dit à Timothee: Qu'il face valoir la grace qui luy a esté donnee par l'imposition de ses mains. Puis qu'ainsi est (dit-il), advise de t'efforcer à servir Dieu, et que tu travailles en l'edification de l'Eglise, et que la grace qui t'a esté donnee par l'imposition des mes mains ne soit pas empeschee. Sainct Paul ne s'attribue pas ce qui est propre au sainct Esprit: et mesmes il n'entend pas qu'il ait le sainct Esprit en sa manche pour le donner à qui bon luy semblera, estendant les bras: mais il monstre que le signe que Dieu avoit institué, n'estoit pas vain ni inutile. Au reste, il nous faut considerer en tous les Sacremens dont l'Escriture nous parle, plus qu'il n'y a pas en tous les signes qu'on peut avoir en ce monde. I'ay desia allegué la similitude, quand on baillera la plume à celuy qui achette un heritage, ou le baston: mais il y a beaucoup plus aux Sacremens, il nous faut venir un degré bien plus haut. Car nostre Seigneur besongne là par sa vertu, ce que les hommes ne peuvent point faire. Il est vray que quand une telle ceremonie aura esté gardee, que la iustice maintiendra en possession celuy qui aura acheté: mais ce n'est pas le tout: car Dieu (comme desia nous avons dit) accomplit par la vertu secrette de son Esprit tout ce qu'il monstre, et qu'il testifie à l'oeil. Ainsi donc il nous faut tousiours revenir là, que les Sacremens ont leur effect, que ce ne sont pas des signes frivolles et qui s'esvanouissent en l'air: mais que tousiours la verité y est coniointe, d'autant que Dieu, qui est fidelle, monstre qu'il n'a rien institué en vain. Et voila pourquoy au Baptesme nous recevons vrayement la remission de nos pechez, nous sommes lavez et nettoyez du sang de nostre Seigneur Iesus Christ, nous sommes renouvelez par la vertu de son sainct Esprit. Et pourquoy? quelque peu d'eau qu'on iettera sur la teste d'un enfant, aura-elle ceste vertu? Nenni. Mais pource que nostre Seigneur Iesus Christ a voulu que ceste eau-la fust un signe visible de son sang et de son S. Esprit: voila pourquoy le Baptesme a ceste vertu, et que tout ce qui est là monstré est accompli quant et quant. Si nous venons à la Cene, il est certain qu'un petit lopin de pain, une goutte de vin ne pourront pas vivifier nos ames, car ce sont choses corruptibles: mais nous avons tesmoignage que nous sommes repeus du corps et du sang de nostre Seigneur Iesus Christ: et en ce tesmoignage-la nous cognoissons que nostre Seigneur Iesus Christ monstre qu'il ne nous veut point decevoir en ses promesses, qu'il ne nous veut point tenir le bec en l'eau, comme on dit: car il accomplit tout ce qui nous est là monstré: que quand nous venons à ceste saincte table, nous devons estre asseurez que nos ames sont nourries de la viande spirituelle que nous ne voyons point: et faut que nostre foy monte iusques au ciel, afin que nous soyons conioints à nostre Seigneur Iesus Christ. Ici donc nous avons à noter, quand l'Escriture nous parle des signes que nous avons en usage selon l'ordonnance de Dieu, que la verité y est avec. Et pourquoy? Car nostre Seigneur (comme i'ay dit) approuve en cest endroict nostre foy, nous monstrant que ce qui procede de luy, n'est point frustratoire. Or comme cela doit estre tout resolu des Sacremens, aussi à l'opposite notons que quand les hommes inventent de leur teste ce qui n'a point esté ordonné de Dieu, il n'y a là qu'un badinage, et un ieu de farce, et non plus. Comme en la Papauté ils auront beaucoup de signes, et voudroyent qu'on les tinst comme des hauts mysteres. En la Messe combien y a-il de sottises? Or tant y a que si on les vouloit croire, il n'y a là rien qui ne soit digne d'estre bien prisé: ils voudroyent qu'on fust là comme ravi entre les Anges, quand ils iouent leurs menus fatras. Or cependant il n'y a que toute vanité et mensonge, ce n'est que pour

esblouir les yeux. Et pourquoy? Car si on demande d'où cela est procedé, on trouvera que les hommes l'ont forgé, et qu'il n'y a nulle approbation de Dieu, mesmes nous voyons qu'ils ont contaminé le Baptesme. Il est vray qu'ils n'ont pas peu l'aneantir du tout, qu'en despit de leurs dents et de Satan qui les a solicitez, et mesmes encores auiourd'huy regne sur eux, nostre Seigneur Iesus Christ a voulu que son Baptesme demeurast en son Eglise: mais cependant si voit-on qu'il est infecté de beaucoup de souilleures entre les Papistes, tellement que le Baptesme n'est quasi rien au prix du reste. Car ils n'estimeront gueres qu'un enfant soit baptizé d'eau: mais il faut que l'eau auparavant soit charmee, et qu'on ait fait les coniurations dessus: et puis il y a les autres inventions et meslinges, comme le crachat, le sel, le luminaire, et puis tant d'autres pompes, qu'on est là confus. Et qu'emporte tout cela? ce n'est qu'autant d'ordure qu'ils ont prins et retenu de Satan: et toutesfois les Papistes y mettront toute leur saincteté. Apres, ils ont inventé des sacremens à leur poste, comme leur sacrement de confirmation, qu'ils appellent, de l'extrem eonction, et tous leurs menus badinages: et puis tout ce que nous voyons de ceremonie entr'eux, qu'est-ce sinon autant d'illusions de Satan? Apprenons donc à discerner entre ce que Dieu a ordonné, et ce qu'il approuve par sa parolle et ce que les hommes ont mis en avant à la volee et selon leurs fantasies: et cognoissons que comme la verité de Dieu est tousiours certaine et infallible, qu'aussi de ce qui est institué du costé des hommes, il ne peut proceder que de mensonge et fausseté: car ils sont gouvernez par Satan, qui en est le pere. Voila en somme ce que nous avons à retenir. Et au reste notons, que quand on choisit gens pour gouverner l'Eglise de Dieu, moyennant qu'on y procede selon sa parolle, que ceux-la seront conduits et gouvernez par luy, et qu'il adioustera de ses graces, tant qu'il leur sera besoin: et ce qu'auiourd'huy nous n'appercevons point l'experience de ce qui est ici contenu, c'est par nostre incredulité et malice: car si nous avions election telle qu'elle doit estre, pour choisir les Pasteurs qui doyvent annoncer la parolle de Dieu, si on y procedoit en telle reverence comme il est requis, que le Nom de Dieu fust invoqué, qu'on gardast l'ordre tel qu'il a institué par sa parolle: et puis qu'on fist le semblable aux Magistrats et gens de iustice, il est certain que Dieu espandroit aussi les graces de son sainct Esprit, et que nous verrions que sa benediction n'est pas vaine en telles elections. Mais quoy? pource que nous sommes enflez de presomption souvent, et puis qu'on se gouverne selon sa fantasie, et qu'il ne chaut pas gueres à beaucoup de gens d'observer ce que Dieu nous monstre par sa parolle: voila pourquoy aussi il retire sa grace de nous. Mais quand nous aurons ce zele-la, que son Eglise soit gouvernee selon la parolle de sa doctrine, et que nous y mettions peine, et qu'en eslisant gens pour la conduite du peuple, nous y procederons en telle sobrieté comme i'ay dit: il est certain que Dieu de son costé besongnera: car sa main n'est pas amoindrie, que ce qui nous est ici declaré, nous le sentirons aussi bien par effect entre nous. Or il est dit en la fin: *Que les enfans d'Israel ont obei à Iosué, et qu'ils ont fait selon ce que Dieu avoit commandé par Moyse.* Ici en premier lieu nous voyons qu'entre les dons du sainct Esprit il y a l'authorité, comme aussi l'Escriture saincte en fait mention en d'autres passages. Prenons le cas qu'un homme fust le plus idoine, qu'il fust propre pour gouverner: si est-ce qu'il ne sera point authorisé, et n'aura nulle reputation, sinon que Dieu l'authorise, et qu'il luy donne comme une marque, afin qu'il soit redouté, qu'on se tienne à luy, et qu'on reçoyve la doctrine qu'il porte. Voila donc un don special de Dieu: comme nous voyons à l'opposite que les hommes sont mesprisez et contemptibles, sinon que nostre Seigneur les advoue ainsi, et qu'il face qu'on les reçoyve, et qu'ils soyent pour exercer leur charge, et pour s'en acquitter. Voila pourquoy notamment il est ici adiousté: *Que les enfans d'Israel ont obei à Iosué.* Il n'est pas dit seulement qu'il a receu les dons qui estoyent necessaires à son office, mais quant et quant Dieu luy a ceint l'espee: comme il est dit en Iob, que s'il veut qu'un homme soit honoré, c'est comme s'il luy bailloit l'espee. Et au contraire quand il veut qu'un homme soit mesprisé, c'est comme s'il luy ostoit la ceinture. Dieu donc a ainsi colloqué Iosué en honneur, et a fallu que le peuple luy obeist. Or nous savons l'orgueil qui est en tous hommes, nous savons comme ce peuple-la estoit mutin sur tous: il a bien donc fallu que Dieu les tinst en bride, afin que Iosué dominast sur eux, non point en tyrannie, mais pour s'acquitter de son office. Voila en somme ce que nous avons à retenir. Or par cela les Magistrats sont admonnestez de prier Dieu, quand il leur aura donné courage et vertu de faire ce qu'il leur commande, qu'aussi il ne permette point qu'ils soyent empeschez par les pollutions du peuple: que s'il y en a de rebelles, qu'il les vueille reprimer. Car il est certain que les mousches mesmes s'esleveront, si ce n'est que nostre Seigneur donne authorité aux hommes. Que les Magistrats donc cheminent en crainte et en solicitude, et qu'ils sachent que iamais ne seront maintenus en leur degré, si ce n'est que Dieu leur imprime sa marque, et qu'ils soyent redoutez à cause de luy. Que les ministres de la parolle aussi prient Dieu, afin que la doctrine soit bien

receue comme de sa bouche, qu'il ne permette point qu'ils soyent contemptibles ni en opprobre: comme nous voyons que l'ingratitude du monde n'appette que cela, et que le Diable aussi ne demande sinon de faire que les Ministres soyent mesprisez, afin que la parolle qu'ils portent soit mesprisee. Qu'avons-nous donc à faire, sinon d'invoquer Dieu, qu'il besongne en telle sorte que nous profitions, et que nostre labeur edifie, d'autant qu'il nous aura donné authorité de parler en son Nom? Voila donc comme nous devons prattiquer ce passage. Or cependant il nous est monstré quelle a esté l'obeissance que les Iuifs ont rendue à Iosué. Et de là nous pouvons recueillir comment c'est que nous devons obeir aux hommes, c'est assavoir quand Dieu domine, qu'il a son empire souverain, que les hommes ne sont que ses ministres. Or il est vray que si Dieu permet qu'il y ait des tyrans sur nous, qu'il nous faut plier le col pour porter un tel ioug: voire, mais cependant ce n'est pas que nous devions decliner de sa parolle. Quand les Princes, les Magistrats les Pasteurs de l'Eglise nous voudroyent destourner de ce que nostre Seigneur nous declare, plustost mourir cent fois. Pourquoy? l'obeissance que nous devons aux hommes doit estre tousiours reiglee à cela, c'est que Dieu retienne tousiours son lieu, et que chacun s'assuiettisse à luy, et grans et petis. Notons bien donc, quand nous voudrons que nostre Seigneur approuve ceste humilité que nous monstrons en obeissant aux hommes, qu'il ne faut point qu'il soit privé et despouillé de son droict: mais qu'il nous gouverne par la main et par le moyen des hommes. Et en cela voyons-nous comme beaucoup auiourd'huy s'abusent. Car il leur semble qu'ils sont excusez, moyennant que leurs peres, ou leurs ancestres, ou leurs Princes mesme les approuvent et advouent: mais ils ne laisseront pas d'estre condamnez devant Dieu: car si un aveugle mene un autre, tous deux trebuscheront en la fosse, et le premier ne sauvera point le second. Apprenons donc d'obeir tellement à ceux qui ont superiorité par dessus nous, que cependant Dieu nous retienne sous luy et sous sa conduite, et que nostre vie soit reiglee à sa parolle. Et sur tout que nous ayons cela pour recommandé quant au regime spirituel de l'Eglise: car si nous voulons faire comme les Papistes, qui alleguent qu'ils ensuyvent leurs prelats, et qu'ils font ce qui leur est commandé, nous serons apostats: car nous voyons que Dieu s'est reservé ceste obeissance de nous gouverner selon sa volonté, et ne veut point que sa parolle soit corrompue en façon que ce soit: il veut dominer par dessus nous tellement, qu'on ne mesle point, et qu'on n'apporte rien parmi ce qu'il a ordonné, de ce que nous aurons forgé en nostre teste. Voila donc comme nous devons prattiquer ce qui est ici contenu, c'est assavoir, de tellement obeir à ceux qui ont superiorité par dessus nous, qu'en premier lieu nous regardions ce que Dieu commande, ce qu'il ordonne: et puis servons aux hommes comme à ses Ministres qu'il envoye, et par le moyen desquels il nous veut conduire. Voila en somme ce que nous avons à retenir. Or finalement il dit: *Que nul Prophete ne s'est trouvé en Israel tel que Moyse, qui ait cogneu Dieu face à face,* c'est à dire, auquel il se soit revelé priveement. Ici nous voyons en premier lieu que Dieu n'aura point un train esgal, pour tousiours desployer ses graces comme nous voudrions, mais qu'il en fait et dispose selon sa volonté. Dieu donc n'est point obligé à une certaine Loy, pour dire que si auiourd'huy il a envoyé un homme excellent, que demain cela continue. Non. Quelque fois nous serons privez d'un homme, et nous ne verrons point son pareil. Et comment? pource que nostre Seigneur se reserve cela, afin de donner plus grand lustre à sa grace. Voila en premier lieu ce que nous avons à noter: et c'est afin que nous ne soyons point confus, quand nostre Seigneur diminuera aucunes fois de ses graces envers nous: que cela ne nous mette point en desespoir. Pourquoy? Contentons-nous que nostre Seigneur est liberal. Et puis nous avons desia veu qu'il n'a pas laissé d'avoir le soin de son peuple, encores que Moyse eust surmonté Iosué de beaucoup, et qu'il n'ait pas esté son pareil au prix: non pas que ce soit l'intention de Dieu de magnifier Moyse quant à sa personne, mais c'est afin que la Loy fust receuë en plus grande reverence, et que le peuple cogneust que Moyse estoit envoyé de Dieu. Et Dieu aussi a voulu donner quelque approbation à la doctrine de la Loy, pour l'imprimer mieux au coeur des Iuifs, et sur tout ceste redemption tant excellente qui avoit esté faite. Car nous voyons comme tous les Prophetes aussi travaillent à cela, quand ils veulent redarguer le peuple de son ingratitude: quand ils accusent son impieté, ils mettent au devant ceste redemption d'Egypte: car c'estoit un acte digne de memoire eternelle. Afin donc que le peuple fust tant mieux incité à cela, il est dit que Moyse a esté excellent par dessus tous hommes: et cependant il a fallu que le peuple s'entretinst en l'obeissance de la Loy, iusques à la venue de nostre Seigneur Iesus Christ. Et ce sera la conclusion en un mot. Combien que Dieu ait suscité de grans Prophetes apres le trespas de Moyse, et mesmes qui parlent plus hautement que luy: comme en Isaie nous voyons une doctrine ce semble de prime face plus haute que celle qui est contenue en Moyse: toutesfois il est certain qu'Isaie n'a esté qu'expositeur de la Loy, et que ce qu'il a escrit n'est qu'un accessoire: que

luy et tous les autres ont puisé de ce qui avoit esté enseigné auparavant. Et ainsi (comme nous avons declaré), il falloit que le peuple regardast tousiours à la Loy qui luy estoit donnee, pour iamais ne la mettre en oubli. Et combien que nostre Seigneur eust si bien proveu à cela, nous voyons encores quelle nonchallance il y a eu: c'est une chose horrible, que la Loy ait esté perdue, comme nous savons qu'elle fut retrouvee du temps de Iosias. Et toutesfois c'estoit un thresor que Dieu avoit commis aux Sacrificateurs, il y avoit une lignee eleuë à cela, pour dire: Gardez bien que la Loy ne perisse: le peuple estoit admonnesté (comme nous avons veu par ci devant): vous aurez la Loy sur les posteaux de vos maisons, vous l'escrirez sur vos tables aupres de vos licts, vous la porterez mesmes sur vos mains, comme des bracelets: au lieu que les autres ont des ornemens pour se parer, vous aurez tousiours ma Loy devant vos yeux, afin de iamais n'en perdre la memoire. Or le peuple neantmoins l'oublie: et par cela nous voyons combien il estoit necessaire que l'authorité de Moyse fust ainsi magnifiee, afin que la Loy demeurast en son degré. Or cela nous est monstré par le Prophete Malachie, quand il dit: Qu'il vous souvienne de la Loy de Moyse qui vous fut donnee en Oreb. Voila Malachie qui parle au peuple, luy monstrant qu'il devoit estre destitué de Prophetes: car c'est le dernier depuis ce temps-la iusques à la venue de nostre Seigneur Iesus Christ, il n'y a point eu de Prophetes, c'estoit une desolation horrible. Or afin toutesfois que le peuple ne se desbauchast point, et qu'il ne quittast point l'alliance de Dieu, Malachie les renvoye à la Loy de Moyse: comme s'il disoit: Tout ce que vous avez eu d'instruction, n'estoit sinon à ce que vous demeuriez en la Loy de Dieu. Et falloit-il que Moyse demeurast en son entier pour ce faire: Nenni: la Loy a esté donnee par Moyse, la grace et la verité nous l'avons en Iesus Christ. Or maintenant quand il est dit que nul Prophete n'a esté pareil à Moyse, qui ait veu Dieu face à face: cognoissons que c'est afin que nous venions à ceste conclusion de S. Iean: Que nostre Seigneur Iesus Christ, qui est le Fils unique, est venu du sein de son Pere, pour nous reveler ses secrets, et pour accomplir toutes les choses qui avoyent esté predites par les Prophetes: et plusieurs Rois et Prophetes ont desiré de voir et d'ouir ce que maintenant nous oyons et voyons, et n'en ont pas eu la iouissance. Ainsi donc cognoissons que Iesus Christ n'a pas esté un simple Prophete, mais il est le Dieu vivant, qui a esté manifesté en chair et en nature humaine, afin que nous apprenions de nous arrester du tout à luy, et qu'il nous souvienne de ce que dit l'Apostre au commencement de l'Epistre aux Hebrieux: Que Dieu auparavant avoit bien parlé à nos peres en plusieurs sortes et manieres, et que maintenant nous avons une conclusion finale de tout, quand il nous a revelé sa volonté par nostre Seigneur Iesus Christ.

HOMILIAE

IN PRIMUM LIBRUM SAMUELIS.

PROLEGOMENA.

Sermones Calvini in librum primum Samuelis gallice praedicatos fuisse, et sic ex ore concionatoris exceptos, non solum rei consentaneum est sed etiam expressis verbis in exemplari latino declaratur. Authentici vero neque in schedis manu scriptis, neque in bibliothecis publicis usquam terrarum vestigium relegere potuimus. Quid quod de iisdem in Vita autoris a Colladono scripta altissimum est silentium. Nihil ergo habemus quod tibi ad illustranda operis fata offeramus, quam ipsius voluminis notitiam, cuius caeterum satis rari duo exemplaria apud nos exstant, quorum alterum typographo describendum tradimus. Nam, ut infra demonstrabimus, semel tantum illi sermones prelum Genevensem exercuerunt. Ecce libri titulus:

Ioannis | Calvini | homiliae in | I. librum Samuelis. | Ex Gallicis Latinae factae | et nunc primum in lucem editae. | (*Emblema*) Genevae | Excudebat Gabriel Carterius. | M.DCIIII. (fol.).

Emblema repraesentat Iustitiam in sella sedentem, in dextra bilancem, in sinistra gladium tenentem, illic adstantibus duobus viris manus porrigentibus, hic duobus aliis terga dantibus et fugientibus. Ante thronum in terra iacent cadavera plura, supra scriptum est יהוה. Haec omnia in circulo cum adagio: SVVM VNICVIQVE. Extra circulum super ornamenta stant pueri duo cum iisdem illis attributis modo memoratis.

Folia liminaria duo, alterum cum titulo libri, alterum cum epistola nuncupatoria Mauritio Landgravio Hassiae inscripta. Ex hac dedicatione nonnulla decerpere libet, ad operis historiam et indolem delineandam pertinentia:

Diu latuerunt magni illius Theologi Io. Calvini gallicae in l. I. Samuelis conciones, a certo scriba ab ipsius populum docentis ore fideliter exceptae, quas ille vir magnus pauperibus peregrinis tanquam thesaurum quem nullum alium habuit moriens legavit. Eas diaconorum nostrorum collegium, qui peregrinorum pauperum specialem curam gerunt, aliquamdiu explorans occasionem in lucem emittendi, non sine aliqua interim utilitate eorum qui ecclesiae praesunt, asservavit, sed tandem tanquam thesaurum reconditum gemmasque pretiosas ex abditis terrae locis erutas proferre voluit. Ecce igitur latinae a me factae prodeunt, Tuaeque Celsitudini, tam diaconorum nostrorum quam peregrinorum pauperum nomine, offeruntur. . . . . *Quanta vis ipsius in docendo fuerit adhuc ii meminerunt qui docentem audierunt. Quanquam fateor ipsum neque docentem neque scribentem in ornatu verborum et humana eloquentia, quae inanibus pigmentis et flosculis magis quam rebus ipsis delectatur, eximium, sed in rerum ac sententiarum numero et pondere admirandum fuisse. Verum ea est saeculi nostri caecitas, ut bonorum virorum et insignium servorum Dei labores aut parvi fiant, aut etiam neglecti iaceant, quod nullo fuco pigmentati prodeant. Ac fortasse isto in numero futurae sunt istae homiliae, quas quum autor fato praeventus ne relegere quidem potuerit, multi rudes et impolitas ac deformes suo calculo damnabunt, et censoria sua virgula parum aequi tam ipsi autori quam eiusdem interpreti futuri iugulabunt. Equidem rudes illos et impolitos agnosco si verborum ornatum quaeras: quin et multas in iisdem sententias repetitas quos omittere interpretem debuisse non immerito fortassis aliquis dixerit. Verum enim vero quum et nihil autori nobis affingere permiserimus, et non opus novum instituere,*

sed tantum ex gallicis eius concionibus latinas facere nostri fuerit instituti, nihil prorsus in illis immutandum duximus rel. Subscripsit David Claudus.

Textus binis columnis expressus comprehenditur ternionibus 51 (A—Z; Aa—Zz; Aaa—Eee iij) quorum duo postremi tantum quatuor foliis constant. Folium ultimum in albis. Paginae numeratae sunt 602, sequuntur octo folia cum indicibus. Homiliae sunt centum et septem. Exstat quidem altera quae fertur editio, scilicet illa quae hoc titulo venit:

Iohannis | Calvini | opervm omnivm | theologicorvm | Tomus secundus: | continens | Homilias in I. librum Samuelis, | et conciones in librvm Iobi. | *caett.* | Genevae. | Apud Iohannem Vignon, Petrum et | Iacobum Chouet. | M.DCXVII. (fol.) *sub emblemate anchorae et serpentis.*

Verum volumine diligentissime excusso affirmare audacter possumus novam hic editionem minime prostare sed solo titulo mutato, dedicatione noviter recusa et indice ante textum posito, libri anno 1604 impressi exemplaria iterum emptoribus oblata fuisse. Caeterum textus pluribus in locis misere depravatus est et erroribus typographicis scatet, quos ex parte tacite correximus, ex parte in margine coniecturis emendare studuimus. Non enim omnes in editione Operum Amstelodamensi emendati sunt.

In secundum librum Samuelis exstant octoginta et septem sermones gallici manu scripti in bibliotheca Genevensi. Habiti fuere a die 23 Maii 1562 ad diem 3 Februarii 1563. Volumen absolvitur 880 paginis formae maximae. Quum iam ultra viginti annos in colligendos et describendos varios Nostri textus impenderimus, quumque ex multis aliis quas tibi porro offeremus concionibus eius methodum et ingenium satis perspicere possis, et in moribus castigandis acerrimi oratoris christianaeque doctrinae assertoris gravissimi, verum etiam in historia tractanda pro more illius aetatis theologici potius et polemici scriptoris quam critici, facile veniam abs te obtinebimus quod hunc quoque tam operosum laborem post tot alios non suscepimus.

HOMILIA PRIMA.

CAP. I.

1. *Erat autem vir quidam e duplici Rama Tsophaeorum in monte Ephraiimi: cuius nomen Elcana filius Ierochami, filii Elihu, filii Tochu, filii Tsuphi, Euphrataeus.* 2. *Et erant ei duae uxores, nomen unius Anna, nomen vero alterius Peninna: erantque Peninnae nati: Annae vero non erant nati.* 3. *Ascendebat autem vir ille e civitate sua de anno in annum, ad incurvandum se et ad sacrificandum Iehovae exercituum, Schiluntem: ubi duo filii Heli, Cophni et Phineas, sacerdotio fungebantur Iehovae.* 4. *Eratque quo die sacrificabat Elcana: ut daret Peninnae uxori suae, et omnibus filiis eius ac filiabus eius partes.* 5. *Annae vero daret partem unam tristis valde: eo quod Annam diligeret, et Iehova occlusisset vulvam eius.*

In caeteris omnibus ex quibus maximam utilitatem percipere possumus, istud ultimo loco non est habendum, si Deum singulis aetatibus suam ecclesiam rexisse et gubernasse cognoscamus. Nisi enim mentibus nostris infixum haeserit, eum nostri curam gerere, nosque suo imperio regere, perpetua nos animorum fluctuatione turbatum iri, atque miserrimam omnium nostrum fore conditionem certum est. Equidem divinam providentiam in universum genus humanum ferri libens agnosco, adeo quidem ut ipsas animantes quatenus ab ipso creatae sunt pertingat, suamque beneficentiam in quotidiano illarum pastu exserat: sed eam nihilominus speciali quadam ratione erga suam ecclesiam, quae Dei domus est, conspicuam esse dico. Quare ex ea speciali qua nos intuetur cura nostris animis istud est infigendum, non tantum creatoris illum officium erga nos, ut manuum suarum opus facere, sed patris erga filios amorem quibuslibet testari: ac proinde in angustiis et difficultatibus nobis ad illum esse confugiendum. Necessaria sane doctrina, et quae plurimum ad nostram eruditionem facit, si probe noverimus Deum ab omni aevo suam ecclesiam velut extento brachio tutatum. Ac licet peccatis hominum provocatus nonnumquam velut faciem occultasse, imo etiam abiecisse populi sui curam visus est: suae tamen misericordiae ac clementiae locum dedit, tantisper dum tempus quo se apertius patefaceret advenisset. Hactenus vidimus a Deo subinde suscitatos difficillimis temporibus iudices, qui populi curam gererent, ac in pace foverent, ecce iam aliam gubernationis formam, Samuelem puta prophetam constitutum, donec Saulus in regem electus sit. Hoc pulchre Paulus persequitur Act. 13, 17. docens Deum post electam Abrahami sobolem in peculium suum, suam beneficentiam erga populum illum testari non desiisse novis quotidie beneficiis, et singulari cura, adeo ut amore paterno complexus illos, tutatus sit regnum in familia Davidis, donec liberator ille promissus Dominus noster Iesus Christus adveniret. Quae tempora Paulus notat, ut Dei praesentia et continuus favor erga hunc populum omnibus clarius appareat, qui primum quidem in Abrahami familia per singula saecula viros maximos suscitavit, qui bonis legibus illam regerent et tutarentur, deinde iudices sive liberatores, et assertores excitavit donec longe ante promissum Davidem regem toti populo praefecit, et in regni possessionem misit: ac tandem postquam populus propter morum corruptionem in captivitatem babylonicam relegatus esset, et licet post annos septuaginta in patriam redux, tamen prorsus devictus iaceret, et magnis calamitatibus concuteretur, promissum ante saecula liberatorem Dominum nostrum Iesum Christum dedit. Quo tempore se populi iacentis non oblitum, sed promissorum memorem fuisse, et ecclesiae suo tempore liberatorem, testatus est. Hic igitur nobis unus ex statibus ecclesiae memoria dignis spectandus proponitur, nimirum tempus illud quod Iudicum tempora excepit, quando Deus pro sua misericordia sui cultus in populo reformationem restituit. Nam sub finem historiae Iudicum vidimus quandam divini cultus interruptionem fuisse, quam administrationem iudicum propterea Paulum vocare Dei praefecturam certum est, quod his vel illis suscitatis iudicibus, Deus populum scire voluit et agnoscere, se non plane destitutum, ut in officio sic retineretur. Verum tamen nihilominus Deus

quodammodo suam abscondisse faciem visus est, multis et magnis sceleribus in illo populo grassantibus, quod ea etiam fuerunt tempora in quibus non essent qui populum regerent ac coërcerent. Nam ait scriptura, quemque quod sibi libido dictaret fecisse, quod in Israele rex non esset. Stupenda sane dissipatio. Nam se reliquae animantes sine rege regunt, non item homines, quos oportet in officio veluti vi maiore contineri. Tanta enim mortalium corruptio, ut instar gigantum adversus Deum ipsum fremant, et in quaevis scelera praecipites ferantur. Unde magis ac magis insita mortalium animis malitia cognoscenda, et ad quodlibet flagitium proclivitas: ac proinde opus esse magistratibus quorum autoritate contineantur, ne pravis affectibus locum dantes deteriores ipsis bestiis evadant, quarum in se regendo maior est quam ipsorum prudentia, quum magistratibus destituti pro sua quisque libidine huc illuc impellitur. Quum igitur rex nullus esset in Israele, quam deploratus ac perturbatus fuerit status luce clarius est. Sed Deus se populi sui non oblitum esse tandem re ipsa demonstravit, licet ab illo prorsus videretur alienatus: et merito quidem, tot flagitiis iram Dei provocante, ut signum manifestum fuerit divinae vindictae quando populum suo arbitrio et libidini permisit, nihilominus admirandis modis illum tutatus est Deus. Quis enim vel fama unquam audivit ullam vel tribum vel gentem sine rege aut gubernatore vixisse, quin Dei cultus vel pollutus vel prorsus desertus fuerit, et summa rerum confusio invecta sit? Deus vero initum olim cum Abrahamo et sobole ipsius foedus ita speciali quodam favore servavit ut velut ex inferis ipsos eduxerit, suam virtutem et potentiam ea ratione illustriorem faciens. Verum ut collapsum statum Deus restauraret, necesse fuit ut intelligeret populus quousque delapsus esset miseriae, ut Deo ulciscente flagitia ipsius, tamen ipsius in servandis promissis fidem experiretur: quod suos electos nunquam reiiciat: et posteros Abrahami non puniat tanquam nihil amplius cum ipsis commercii habiturus: etsi meritos hoc quidem, sed illorum malitiam ex misericordia sua toleret. Denique hinc videre licet Deum, licet graviter iratum adversus populum, quem veluti abiecerat, tamen adhuc collegisse et erexisse. Ex quo discamus, et tanquam in speculo intueamur Dei iudicia, puta non semper ecclesiae suae sic praesentem Deum adesse, ut in ea singula ex ipsius voluntate et praescripto legum fiant, sed saepe contra ex specie externa videri Deum procul recessisse, imo penitus ecclesiam abiecisse. Dignum sane maxima attentione argumentum. Nam pontificios audimus iactantes ecclesiam a Deo nunquam deseri, quo suam ambitionem et confusionem in ecclesiam invectam a se tegant, fucumque nobis faciant, quum violati divini cultus et disciplinae ecclesiasticae abolitae a nobis arguuntur. Quaerunt enim, fierine possit, quandoquidem oportet ecclesiam a Deo semper foveri et sustineri, ut unquam ab ipso deseratur: ac proinde inferunt non recedendum a sua ecclesia, licet in ea sus deque omnia pollutionibus et abominationibus ferrentur, sed manendum, quod ecclesia nunquam a Deo deseratur, ac proïnde nec possit unquam errare. Verum enimvero, ut supra audivimus, sacra scriptura satis aperte docet, nisi ultro falli volumus, Deum etsi suam ecclesiam nunquam deserit, tamen propter ingratum animum populi, qui ad quodlibet flagitium habenas laxaverat, coactum ordinem politicum tollere, ut invecta confusio rerumque omnium perturbatio cogeret ipsum cum pudore ad Deum confugere, et meliorem mentem induere. Quare quum Deus ad hominum peccata punienda progreditur, etiam in summa clementia et mansuetudine, ne putemus sic illum personis alligatum, ut ecclesia nunquam deficere possit, id est, ut qui ecclesiae praesunt, et ad eius gubernacula sedent, nunquam a veritate possint aberrare. Nam bonitate, modestia, bonis moribus praeire suis ovibus illos decet, et exemplar esse ad quod reliqui sese componant: verum raro istud accidit, ut merito si qui sunt eiusmodi possint cum grano frumenti quod palearum mole tegitur comparari. Interea Deus, uti dixi, promissi tenax est, etsi externa facies nihil tale conspiciendum oculis subiiciat. Quibus et istud adiiciendum, pontificios haec non obiicere, nisi quum animadvertunt Deum a nobis quodammodo recessisse, nosque veluti corporis laceri membra in hanc vel illam partem divelli. Querelae veteris ecclesiae variis afflictae calamitatibus satis notae: Eheu, Domine diruisti sepem vineae tuae, et discerpunt eam omnes transeuntes per viam. Vastant eam apri ex sylvis, et ferae agri depascunt eam. Quanto cum animi dolore, quaeso, fideles in has querelas effusi sunt, quum sese velut abiectos a Deo promissionum suarum immemore, ac proinde spe sua veluti delusos excidisse conspicerent? Verum quum hic videamus populum externa quidem specie fuisse a Deo reiectum, tantamque alienationem, ut nihil nisi exitium ecclesiae minari cuncta viderentur, nihilominus tamen erectum, Deo se vindicem ac protectorem demonstrante eorum quos ante saecula omnia in peculium elegerat, qui licet corruptissimi moribus, in eius misericordiam speraverant, nos etiam eundem favorem Domini erga suam ecclesiam nostris istis temporibus agnoscamus. Nam quum adeo densae tenebrae in ea essent obortae, ut non tantum idolomania, sed variis Satanae illusionibus dementaretur, merito sic hominum ingratitudinem Deo puniente, ut nulla salutis spes amplius affulgeret, tamen ipse Deus peccatorum nostrorum im-

memor nostri misertus est, ac licet eius essemus indigni favore, tamen suam in servandis promissionibus constantiam patefecit. Et quidem maximus hic ad nos fructus et consolatio redit ex collatione veteris illius ecclesiae cum nostra, quum suam praesentiam patefacit in verbo, cuius praedicatione collecti sub eius signis militemus. Observandum insuper hoc loco, Deum in magnis illis operibus efficiendis, tamen rationem coram hominibus exilem et contemptam, ac prorsus ab humana mente alienam sequi, quo maior eius potestas nobis innotescat.

Dicitur *Elcana duas uxores habuisse, quarum altera sterilis erat.* Quod primo intuitu parvi momenti est: sed eam esse rationem divinorum operum nosse nos oportet, ut licet initio se non magno quodam splendore commendent, tamen infinitam Dei Opt. Max. virtutem, sapientiam, iustitiam inenarrabilem in illis latentem esse suspiciendam. Caeterum ita Deum agere nobiscum conducibile est, quos certum est, si alia progrederetur via, puta magno cum apparatu et magnificentia, non agnituros eum operantem, nec gloriam illi debitam reddituros, sed fortunae potius aut hominum robori opus divinum attributuros. At quum ex tenuibus initiis, nihil magnum pollicentibus, praeter exspectationem ingens surgit opus et perficitur, tunc divinam manum agnoscere vel invitos necesse est. Quin imo Dei hac in parte commendanda clementia, hominum infirmitatem sublevantis, ut hac via quantumvis malignos ac desides excitet, et sese illis patefaciat, de quo argumento deinceps pluribus agam. Porro quae de nomine Elcana, de cognatis, urbe, tribu et familia hic inseruntur, Samuelem indicant ex tribu Levi oriundum, quod clarius longe apparet ex 1. Chronic. cap. 6. ubi tota eius familia describitur, et ad Caathum, unum ex filiis Levi genus ipsius refertur. Locus habitationis dicitur Rama ex familia Tzophaeorum, quod si verbum verbo reddas idem significat ac si dicas speculatores aut exploratores. Quanquam quidam interpretantur vocem illam Tzophim, sacerdotem aut prophetam: sed nimis coacta est interpretatio. Non est enim dubium quin Tzophim fuerint duo colles aut e regione alter alterius, aut e quibus tota regio conspici poterat. Caeterum istae circumstantiae non parum ad historiae fidem faciunt, Deo suscitante Samuelem cuius opera tanquam exserto brachio populi collapsum statum restauraret. Neque enim Deus se fore patrem testari voluit iis qui paene demersi iacuerant, suscitato tantum gubernatore, sed maxime prophetis, longe maiore quam superioribus saeculis copia et autoritate suscitatis, ut floridum et delectabile tempus aspiraret. Nam scriptum est infra illis temporibus, *Dei verbum in pretio fuisse*, id est gratum et acceptum. Nam antea fuerat exiguus prophetarum numerus. Et quidem Petrus Act. 3, quo loco ostendit Dominum nostrum Iesum Christum sine contradictione recipiendum, vel ipsius Mosis testimonio irrefragabili, a quo ad illum remittimur his verbis: Prophetam suscitabit vobis Dominus Deus vester ex fratribus vestris, sicut me: audietis eum in omnibus quae loquutus fuerit vobis: ac docuit nunquam spe sua excisuros qui fiduciam in illo collocarint, (ex quibus apparet Deum patribus semper adfuisse, et salutis viam commonstrasse) ac Mosen Christi Domini praeconem fuisse, subiungit omnes prophetas a Samuele hanc salutem suo tempore mittendam declarasse. Petrus itaque docet Deum veluti faciem suam ad tempus subduxisse, quum nullo dato gubernatore, populus sine legitima politiae administratione iactatus est, ac proinde religionem, prunarum instar cineribus obrutarum, quarum propterea splendor non apparet, obscuratam et veluti suffocatam fuisse: sed Deum suscitato Samuele non tantum iacentem antea populi statum erexisse, verum etiam religionem pristinae dignitati restituisse: ac Samuele ad tantam rem perficiendam fidelissimo dignissimoque administro et instrumento esse usum, ac scholas prophetarum institutas, sicut deinceps favente Deo visuri sumus. Hanc etiam ob causam hic liber Samuelis prae se fert titulum, minime quidem tanquam editus a Samuele sit, sed quod in Samuele visibile testimonium favoris sui Dominus in populo restaurando produxerit. Quis enim non merito dixerit ante suscitatum Samuelem tanta corruptione foedatam gentem illam, ut Deus ex Israele pulsus videretur, quousque vel una domus a depravatis illius saeculi moribus recederet. Ita Dei nomen coeptum est Samuelis temporibus invocari, quum antea, sicuti diximus, terra sine rege esset, ac se proinde quisque pro sua libidine gereret, nullis poenis coercerentur reprobi, nulla denique sacerdotum esset autoritas. Quin ipse Phinees, vir quantus! ut angelo similior quam homini videatur, nonne adeo tamen contemtus fuit ab ingrato populo ac reprobo, ut a sua protervia et adversus Deum contumacia revocari nullis habenis potuerit, quin Dei legem summa cum rebellione et confusione veluti pedibus conculcatam violarit? Iam vero Dei cultus instaurari, non tamen sine maximis difficultatibus, incipit. Vix enim affulsit Dei favor erga populum, vix explicare coepit suam beneficentiam, quum ecce populus novis turbis, Arca Dei capta, ac populo ab hostibus fuso afflictatur, ut suo loco deinceps videbitur. Itaque scire sufficiat hactenus hanc historiam Samuelis nomine insigniri, quod Deus populo conciliatus patris ac pastoris officium facere tunc excitato Samuele coepit.

Accedamus ad Elcanam: ubi observandum nullas hic eius virtutes, quum duas uxores habere dicitur, praedicari, sed vitium tunc satis vulgare,

intolerandum tamen, et maxime in Levita, notari. Nam etsi populus sibi hanc licentiam sine mandato divino dedisset, quis tamen tantum sacri coniugii abusum ferat, in iis potissimum qui a Deo suae legis custodes et defensores, ac verae religionis constituti sunt? Quare hic observandum Elcanam a virtutibus non reportare gloriam, ut Dei bonitas magis ac magis commendetur, quum Samuelem talem tantumque prophetam ex illo nasci voluit, sicuti deinceps visuri sumus. Agnosco quidem viri pietatem in observandis quae Dei lege praescribebantur, de adorando Deo in sanctuario, quod tum temporis erat in Silo: verumtamen nihilominus vitium animadvertendum quo se Dei favore reddebat indignum. Nam quum in eam evectus esset dignitatem, ut populum doceret, Dei legem exponeret, in sanctuarium ingrederetur, et ratione dignitatis et autoritatis propius ad Deum quam reliqui accederet, nihilominus autem duabus simul ductis uxoribus foedus cum Deo initum frangeret, sacrosanctam matrimonii institutionem pollueret, Dei cultum et ordinationem everteret, sane se indignum reddebat, cuius Deus preces exaudiret. Deus tamen illi pro immensa misericordia, praesertim Samuele ex tali coniugio tanto Dei propheta nato benedixit. Verum, ut ante monui, quum scriptura nobis etiam clarissimorum virorum vitia ponit ante oculos, id in eum finem facit, ut nobis imponi scientibus volentibus non patiamur, sed siquando Deus ex huius mundi faecibus quosdame ducit, Dei gratiae et misericordiae soli, non ullis hominum meritis, quibus se aliis digniores reddant, acceptum feramus. Virtutes enim illae quas in hominibus tanquam illorum autoribus admiramur, quid aliud quam totidem velamenta sunt, quibus Dei gratia erga homines obscurior redditur? Annon enim Dei bonitas vilescit et aboletur, quum homini iustitia et aequitas tribuitur, et ex ea sic aestimatur quasi virtutibus omnibus abundet? Quid enim aliud est quaelibet virtus, quam Dei donum gratuitum? Verum, ut dixi, tanta est animi nostri depravatio, ut Dei beneficentia non perspiciatur a nobis nisi hominum ex contrario vitiositates appareant. Quam ob causam Paulus dicit Dei bonitatem et misericordiam non nisi in hominum infirmitatibus esse conspicuam. Quibus et istud est adiiciendum, pullulantibus in quavis republica vitiis, paucos esse qui non iis polluantur, ac veluti grassante peste feriantur. Fateor quidem non primo quoque tempore ab illa peste cunctam civitatem occupari: fateor ignem non uno momento totum aedificium labefactare, sed pedetentim grassari pestem, donec tandem vel aer ipse inficiatur. Idem ergo quoque de vitiis ferendum iudicium puto, idem de prava consuetudine et malis institutis, quibus paulatim assuescitur donec totum corpus lethalis stupor invaserit, et igne mutuo conflagraverit, ut nullum remedium aut exiguum amplius, propter alte iactas radices, supersit. Porro si serpentibus malis et istiusmodi corruptionibus mature occurratur, plebique metus iniiciatur, tunc futurum est ut incendiorum ac pestis vis omnis debilitata corruat, et in otio ac tranquillitate vitam honestam quisque transigat. Contra, nisi occursum sit, etsi ab initio quosdam contagio non polluerit, tamen futurum est ut progressu temporis eodem cum caeteris incendio et lue corripiantur. Quis ergo miretur Elcanam, progenie licet sacerdotali oriundum, (etsi culpa hoc eum non eximit) consuetudine tamen deceptum duas uxores simul duxisse, quandoquidem illo saeculo non haberetur in vitio digamia. Hinc discamus, monitorem apostolum sequuti, non permittere ut ulla radix amara suppullulet, puta pravae consuetudines, quibus a sincero Dei cultu vel tantillum avertamur, illis, si semel succreverint, tantum virium habituris ut vix quin aliqua labes adhaereat restitui puritas possit. Caeterum ex nimia prolis cupiditate, non autem ex nimio voluptatis pruritu verisimile est Elcanam duas uxores duxisse, quandoquidem uxorem dilexisse dicitur. Quare igitur priori quam diligebat alteram superinduxit? Forte quis hic eum scortationis accusaverit, sed excusant contextus verba, quod factum istud propter prioris sterilitatem dicant. Neque propterea tamen secundum istud priori superinductum matrimonium Deo comprobatum fuisse dicendum est. Verum quum promissiones a Deo veteres illi de seminis benedictione et multiplicatione accepissent, in polygamiam nimium propendebant: sed maxime quum specialem de Messia ex ipsorum sobole venturo promissionem haberent, in quo essent omnes nationes benedicendae, summis votis ex se nasci expetebant. At non ideo tamen lex coniugii et Domini institutio violanda. Quare danda nobis opera ut nos intra limites contineamus: atque si vel prolis, vel alterius cuiuslibet rei cupidi sumus, quae nec Dei gloriae, nec nostrae saluti contraria sit, eam a Deo nobis concedi precibus postulemus, exitumque Deo commendemus. Namque Deus Abrahamo sobolis tantam propagationem ut marini littoris arenam superaret pollicens, neque sibi ipsi contrarius esse, neque a se constitutum ordinem violare voluit. Sed Israëlitae, ut natura pravi erant, magnam confusionem et corruptionem invexerant. Verum ad verbi divini normam examinandi sunt: neque enim Israelitarum nomen ad sordes et carnis inquinamenta, sed potius ad vitae sanctimoniam et precum assiduitatem datum illis a Domino fuerat. Nulla enim in Deo est mutatio. Quare licet Elcana prolis suscipiendae capiatur amore, prioremque uxorem diligat, tamen secundam inductam uxorem Deo bonae intentionis praetextu probare

nullo modo potest. Nam etsi quaedam excusationis species consuetudo est, tamen malum suo gradu semper habendum. Quid enim, quaeso, causari potest Elcana, quin suae functionis, puta sacerdotii, immemor sanctimoniae terminos egressus dicatur.

Sequitur, *venisse illum statutis diebus adoraturum*. Dies quidam pro annis accipiunt. Sed mihi non fit verisimile, sacerdotalis ordinis viros semel in anno tantum in sanctuario comparuisse, quandoquidem tria solemnia festa legimus annuatim celebranda fuisse a Domino constituta. At si tribus singulas oportuit illis festis sese coram Deo sistere, ac Deum veluti lustrationem sui populi venerari, palamque cultum illius et obedientiam profiteri, suaque peccata confitentes misericordiam eius deprecari: quid sacerdotes decuit, quos esse praecones, populum ad obedientiam Deo reddendam cohortantes et suo exemplo incitantes, oportuit? Quapropter non est verisimile semel in anno tantum Elcanam in Silo adoraturum Deum venisse, quum praesertim non procul abesset, ut qui a Levi duceret originem. Quidam ergo putant illum extraordinarium sacrificium praeter ea quae a Domino praecipiebantur venisse annuatim oblaturum. Sed quid impedit quominus per haec verba statutos dies illos intelligamus quos Deus a populo iusserat in lege observari ad debitum ipsi cultum reddendum? Nam nobis hic quidem Elcana proponitur, non ab omni culpa alienus, quod alteram uxorem priori superinduxisset, verum tamen non ut Dei contemptor, qui superfluis sacrificiis Deum coleret et veneraretur. Porro adoratio illa fuit publica professio populi, se sua omnia Deo uni debere confitentis, gratias eidem de tot beneficiis agentis, veniamque peccatorum deprecantis, et se ad Dei voluntatem vitam compositurum pollicentis. Posset quidem haec adorationis materia pluribus explicari, sed multum profecerimus si haec nostris infixa mentibus doctrina penitus haeserit, quam ad haec tria capita sublevandae memoriae nostrae causa referamus. Primum, ut Deum adoraturi nos illi nostra omnia debere agnoscamus, et gratias de praeteritis agentes in posterum donorum eius incrementa maiora, et in angustiis ac difficultatibus auxilium imploremus. Alterum, ut supplices et tanquam rei peccata confitentes precemur, ut veram peccatorum agnitionem et resipiscentiam nobis largiatur, ac nostri veniam deprecantium misereatur. Tertium denique ut nos abnegatis nobis ipsis, et ipsius in humeros recepto iugo, debitam obedientiam illi reddere, et nostras cogitationes et affectus ad legis ipsius normam et voluntatem unicam componere paratos profiteamur. Quibus et istud adiiciendum est, veros Dei adoratores oportere vacuos a pravis omnibus cogitationibus et odiis esse, si ritus ac caeremonias quas in venerando Deo observant, pro veris et non simulatis haberi volunt, cuiusmodi sunt, genuum inflexio, manuum aut oculorum in coelos elevatio, et similia quae ad verum finem ferri debent. Nam hypocritas certum est plurimas istiusmodi caeremonias et gestus adhibere in adorando consuevisse, multisque eiulatibus Deum ad se quodammodo pellicere videri, quasi extra se positos, quum tamen internis odiis ac simultatibus laborent, ac religionis tantum nomine suam hypocrisin tegant. Quare diligenter istud observandum est: Deum non tantum velle se invocari aut adorari, sed maxime simplicitatem et integritatem in adoratione requirere. Fateor equidem non paucos Deum bonorum omnium datorem ac largitorem agnoscere, ac se tanquam peccatores eius iudicio, gratiam ac misericordiam per Dominum nostrum Iesum Christum flagitantes, sistere: atque se illis regendos verbo tradere, summam humilitatem denique prae se ferre: verumtamen ingratum illum Deo cultum esse dico, quod verbis et externis illis ritibus cor minime respondeat. Talis fuit Peninnae secundae Elcanae uxoris religio. Quare nobis in hoc laborandum ne ad Deum colendum accedamus cum hypocrisi et simulatione: atque adeo nobis ecclesiam ingredientibus, Dei verbum audituris et preces concepturis, tria haec necessaria cogitemus: Primum, agnoscendum Deum bonorum omnium unicum auctorem, ut quaecunque accepimus bona uni illi accepta feramus, ac in posterum ab eo nos regi petamus, ut nunquam nobis ipsis permittamur. Alterum, sic agnoscenda coram eius maiestate peccata, ut si conscientiae morsibus urgemur magis ac magis deiiciamur, nostramque penuriam, egestatem, miseriam denique, si sua misericordia non iuvet, intuentes veniam deprecemur. Denique quod a natura tanta laboramus diffidentia, ut potius in nos iram eius quam favorem provocemus, hanc infirmitatem corrigat, suaque virtute sic corroboret, ut eius iugo colla subiicientes et ad obedientiam nos componentes, gratiam ac veniam maiore fiducia nos impetraturos speremus. Caeterum solemnibus precibus etiam sacrificia hic adiunguntur, ut Elcanam populo praescriptum a Deo cultum rite et diligenter observasse cognoscamus. Porro fateor non per se fuisse illa necessaria, sed Deus illa sublevandae populi ruditati et infirmitati praescripserat. Quare oportuit Elcanam sacrificia Deo offerentem in id quod erat in sacrificiis longe praecipuum intueri, puta veram et puram sine hypocrisi adorationem. Namque Deus ut legem suam, et populum in inito foedere magis ac magis confirmaret, sacrificia precibus coniunxerat, ut peccatorum seriam contritionem gratuita remissio sequeretur, quam sacrificia testificabantur. Quare ad spiritualem adorationem necesse fuit etiam confessionem publicam peccatorum accedere. Sic hodie nos ad Dei cultum et timorem incitari sacra-

mentis oportet, quae Deus instituit ut magis ac magis in fide corroboremur. Equidem agnosco legis caeremoniis nos hodie non adstrictos, quod ipsarum corpus Christus apparuerit: verum tamen et illud fatendum, nos nec angelos esse, nec perfectos adeo quin duci veluti adhuc infantes ad Dei cultum manu nos oporteat: ac proinde utendum iis omnibus subsidiis quae Deus ipse nostrae imbecillitatis satis gnarus suppeditat. Idcirco quum in ecclesiam coetus christiani conveniunt Dei verbum audituri, mutuam inter se coniunctionem profitentur: preces pro tota ecclesia apud Deum concipiunt, ut gratiam et misericordiam eius per et propter unum Iesum Christum nostrae salutis autorem, consequantur: et sacramentis, caeremoniarum quadam specie, ad fidem sublevandam utuntur. Porro si quis Dei cultum profitetur, et sacramenta tamen a Christo instituta cum reliqua ecclesiastica disciplina flocci facit, ecquis non illum Dei contemptorem, verbique profanatorem, ac nimium impudenter hoc fidelis titulo gloriantem merito dixerit? Ut verbi gratia, qui baptismum aut sacram eucharistiam neglexerit, causatus sibi sufficere Deum patrem habere, et Iesum Christum unicum servatorem, annon quatenus sacramenta respuit, gratiae Dei signa et tesseras, sine quibus ad ipsum nemini patet aditus, merito Dei contemptor et inimicus habendus est? Quisquis enim instrumenta nobis ad salutem consequendam data, quam alioquin ne mente quidem possumus assequi, multoque minus obtinere, nisi illis mediis pedetentim ad Deum veluti quibusdam gradibus perveniamus, securus contempserit, a Deo alienus est eiusque gratia indignus.

Et de sacrificiis quidem hactenus: iam expendenda verba illa, quibus dicitur Elcana post sacrificia *Peninnae uxori et omnibus filiis eius ac filiabus partes dedisse, Annae vero priori uxori partem honorandam.* Quae postrema verba varie ab interpretibus exponuntur. Alii enim, duplicem portionem explicant, *tristem*, quod non susciperet liberos: alii volunt, misisse portionem facie tristi: alii portionem electam vertunt quod magis eam amaret quam Peninnam. Alii, portionem Annae fuisse illi datam alia ratione quam aliis: quasi quod Peninna liberos haberet, singulis suam partem distribueret, Annae vero, quae sola esset et seclusa, partem amoris signum servaret. Qui sensus mihi accommodatissimus videtur et simplicissimus, non potuisse Annae mitti partes, ut alteri quae multam secum familiam trahebat, ac proinde non potuisse Elcanam amorem suum erga ipsam testificari, quod propter sterilitatem ab aliis veluti secluderetur. Quae de partibus dicuntur, ad legis ritum pertinent. Nam Deus certas leges in sacrificiis tulerat, quarum Elcana non erat imperitus. Cedebat enim sacerdoti sua portio: deinde qui sacrificium obtulerat, partes amicis dabat, et in Domini conspectu cum ipsis festum agitabat. Sic igitur Elcana sacrificii partes administrabat. Liberos quidem oportebat domi edere de sacrificio, nihilominus ipsis matris aut aliorum partes minime cedebant. Sic Annae victum etiam, ut aliis, oportuit ministrari licet seclusae: sed tamen soli pars dabatur, qua contentam esse, et eandem alibi quam in Domini conspectu edere oportuit. Hinc illius tristitia, quod reliquis in Dei conspectu, ex Dei lege vescentibus, illa quodammodo exsularet.

Dicuntur vero *filii Eli, quum Elcana veniret ad sacrificandum fuisse sacerdotio functi.* Quae verba notanda sunt, nam deinceps videbimus illos omni abiecto pudore depravatos: ut qui Dei sanctuarium in latrocinia converterint, assumptis contra Dei legem de sacrificiis quascumque voluissent partibus: scortationibus id infecerint, stupro illato virginibus quae adoraturae convenissent. Quae filiorum Eli vita profusa et detestanda, quantum, quaeso, Elcanae et caeteris ad sacrificandum et adorandum Deum Schiluntem venientibus, potuit offendiculum ac fastidium sacrificiorum adferre, quum eos viderent adeo profusos, sine fide, lege, conscientia, Deive metu, quos aliis omnis pietatis et sanctimoniae exemplo praeire decebat? Nihilominus tamen ab Elcana superatum istud offendiculum videmus. Et quidem hoc observatione dignum. Hinc enim discendum, etsi vitia in quibusvis detestari nos oportet, non ideo tamen resiliendum a coetibus, et veritate ac puro Dei cultu, si qui inter homines pollent autoritate maxime inquinati sunt. Aut si verbi ipsius ministros conspexerimus pro muneris sui dignitate non convenienter ac decenter vivere, non tamen a veritate doctrinae recedendum. Nec enim Dei gloriam ac veritatem a mortalium sanctitate pendere par est, ut vel augeatur vel minuatur prout mortales sancte vel effraenate vitam egerint. Quare danda omnis opera edoctis viri istius exemplo, ne in nobis ardor illo deferveat, quo in amorem Dei ferri nos convenit, licet totus collabatur vitiis orbis, ac quos bonorum operum exemplis praeire decebat vitiis immersos atque indulgentes conspiciamus: sed ut potius ab illis secessione facta quantum in nobis erit impuram illorum vitam et exempla magis ac magis abominemur, scientes nos quo propius ad eos moribus accedimus, eo longius a Deo recedere. Nam licet maxima pars orbis corrupta vitiis ruat, Dei tamen verbum apud electos dignitatem suam et auctoritatem retinebit.

Caeteris porro in aliud tempus reiectis agite, fratres, coram Dei nostri Optimi Maximi maiestate, facti supplices, et peccata confessi precemur ut in dies maiora faciamus in ipsius timore incrementa, quo nobis ipsis et pravis omnibus cupiditatibus et affectibus renuntiantes, quibus natura dediti sumus,

sic in eius cultum incumbamus, ut non tantum caeremoniis externis religionem non simulemus, sed toto corde sic illum veneremur ac colamus, ut tandem eius auxilium experiamur, tanquam non ficti et simulati sed sinceri adoratores. Nostras autem infirmitates sic benignus toleret, ut licet nihil in nobis boni appareat, tamen suo favore nos complecti non desinat, etc.

HOMILIA SECUNDA.

6. *Et ipsam quoque valde provocabat aemula eius, ut commoveret eam: quia occluserat Iehova vulvam eius.* 7. *Sic autem faciente eo quotannis, quum illa adscenderet in domum Iehovae ita aemula provocabat eam, ut fleret et non comederet.* 8. *Quamvis diceret ei Elcana vir eius, Channa quare fles? et quare non comedis? et quare male se habet animus tuus? annon melior sum tibi quam decem filii?*

Hesterna concione didicimus, nunquam Dei cultum nobis deserendum, licet mille pessimis exemplis ad malum provocatis: nec quid hic vel ille faciat intuendum, sed ad hominum cuiuscunque conditionis vel ordinis offendicula potius occludendos oculos: ut si rectum virtutis ac pietatis tramitem ingressi sumus, nunquam vel ad laevam vel ad dextram declinemus, sed rectam viam indefessi semper insistamus. Ac ne si quidem depravati fuerint, quos sanctitatis ac pietatis exemplar esse decuerat, resilire debemus, quum sibi ipsis malum accersant, etsi lento adversum ipsos passu divina vindicta progrediatur. Neque enim par est propter hominum malitiam ac proterviam, quidquam Deo detrahi, aut de legis ipsius dignitate minui. Nobis in praesentia de rixis et contentionibus Annae cum altera Elcanae uxore Peninna dicendum est. Ubi observandum quam propensi mortales ad cultus Dei violationem. Nam Schiluntem adscendente Elcana cum familia ad sacrificandum in sanctuario, nonne si quae domi exercebantur odia aut rixae, tum oblivioni tradendae fuerunt? Si quidem sese Domino stituri, et in eius maiestatis conspectum, ut saepe Deus in lege loquitur, venturi accedebant. Deinde nobis huius profectionis et adorationis ad sanctuarium a Domino institutae finis considerandus. Neque vero cogitandum Deum aliqua virorum aut mulierum cursitatione delectatum, qualia sibi somnia finxerunt a quibus excogitatae peregrinationes, quasi labore hominum huc vel illuc discurrentium Deus coleretur: sed potius voluisse ut arca sui foederis, ara suffitus, ac denique sacrificia essent instar vinculi, quo populus in mutua concordia et pace foveretur. Quare si quos nulla strictior iungebat necessitudo coram Deo apparentes oportuit pacem colere, quanto magis eos qui una familia continebantur id decuit? Quid igitur istis mulieribus faciendum arbitramur, quarum unus erat maritus? Nonne depositis odiis et simultatibus ad Deum illas opportebat accedere, tanquam unius corporis membra? Verum procul absunt ab hac cogitatione: nam neque de Dei gloria cogitant, neque de eiusmodi protestatione: sed potius in simultates intentae cum contemptu a Deo institutum ordinem evertunt. Nam interim Peninna prosequitur Annam odio, et simultatibus superbe indulget. Hinc eorum impietas apparet, qui Dei cultum verbis dum simulant, ex eo male faciendi occasionem arripiunt. Qui Deo sacrificabant testari palam ac profiteri videbantur velle se suosque omnes Deum ex animo colere. En tamen Penninam, alteram Elcanae uxorum, de sacrificiorum portione gloriabundam et ad iurgiorum occasionem abutentem, Deoque veluti aperte illudentem. Hic porro notandum, tunc temporis Dei populum ad sanctuarium et oratum et sacrificatum venisse, ut certior de exauditione precum fieret. Nam etsi fideles singulos domi fieri Deo supplices cum certa fiducia exauditionis oportuit, tamen peculiare testimonium suae praesentiae Deus in sanctuario praebere voluit, ut in eius veluti conspectum venientes, magis ac magis de divino erga se favore et benevolentia confirmarentur. Precibus vero nihil magis repugnans quam discordiae, odia et simultates. Nam obsecro, quomodo manus supplices ad Deum tendas, quibus tecum supplicanti velis oculos effodere? Qualis quantaque mortalium perversitas? Ad Deum accedere concordiam simulantes ac prae se ferentes, qui tamen corde simultates et odia premunt? Annon istud est nimis impudenter Deo mentiri? Quare Deum precari et odia cum fratribus exercere omnino contraria sunt. Deus enim preces veluti tesseram mutuae nostrae cum fratribus coniunctionis esse vult. Nec precantes propriam tantum causam agere, sed etiam proximorum commoda et salutem procurare iubet, ac singulari cura et sollicitudine ecclesiae totius salutem exposcere. Sic Christum, precari suos docentem, verba ista praescripsisse videmus. Nam nemo privatim panem suum quotidianum sed toti ecclesiae petere docetur, quum his verbis dicimus: Da nobis hodie panem nostrum quotidianum, Remitte nobis debita nostra. Magnae ergo divini nominis profanationis rea est Peninna Annam provocans et irritans, eoque maior et indignior eius petulantia, quod sociam lecti, quo quietior et pacatior est, eo magis tamen lacessit ac provocat. Nae inhumana Peninna fuit, quae superbiae suae laxans habenas in eam a qua laesa non fuerat adeo procax fuit. At quae causa tantarum simultatum? Nempe quaedam maior beneficentiae Dei erga Phe-

ninnam prolificam testificatio. Sed quanta sit mortalium perversitas, hinc oro discite, Dei donis misere sic abutentium. Nam in quem finem ea nobis Deus largitur, nisi ut proximos adiuvemus, cuius rei frequenter sacrae scripturae nos admonent, praecipientes ut quaecunque a Deo accepimus, in proximorum quibus devincti natura sumus utilitatem et commoda convertamus, et cum quadam curâ et sollicitudine egentibus distribuamus? Quare qui maiora dona quam alii acceperunt, sese tanto magis egenis proximis devinctos noscunto. Secus vero qui faxint, ac minoribus donis prae se donatos contempserint, sciunto se perinde facere ac si membratim laceros et a corpore Christi revulsos canibus proiicerent. Itaque magnum est hac in parte hominum adversus Deum insurgentium, dum proximos adeo flocci faciunt, ingrati animi vitium. Accedit ad superiora non tanti fuisse gratiam illam quam acceperat Pheninna, ut prae illa fuerit Anna contemnenda, et cum tanto fastu irritanda. Nam felix prole est Pheninna, sed Anna sterilis. At Dei timore, qui maximus est honor, et laude summa dignissimus, Anna sese commendabat. Ecquid enim pretiosius esse nobis debet Dei timore et veneratione non simulata? Gloriatur tamen, sed quam inani gloria Pheninna! Neque vero vitium istud insolens, sed omnibus saeculis commune. Hinc nata apud Ethnicos benedictionem, quam in fructu ventris scripturae promittunt, conviciis lacerandi licentia. Fructus enim ventris in singularibus Dei beneficiis reponitur, at, quaeso, quam multae stolidae mulieres dum propter susceptos liberos efferuntur et gloria turgent, aliis adversus Dei maiestatem contumeliosis verbis insurgendi occasionem praebuerunt, ac veluti lacerandi his verbis, Ergone sues septem aut novem catulos educere, me vero ne infantem quidem posse? Ita Dei benedictio in ludibrium et contemptum versa est, eorum superbia et arrogantia qui Dei beneficentia tantopere sunt abusi. Digna sunt ista quae diligenter a nobis notentur, ut Deum oraturi omni simultate et odio vacui ac spoliati ad eum accedamus. Certum enim est odia cum proximis exercentibus coelorum aditum occlusum, atque preces potius Deo memoriam peccatorum refricare quam ipsos eidem conciliare, immo ipsas preces in peccata summa nostra cum confusione converti. Idcirco Dominus noster Iesus Christus fideles apud Mathaeum admonet, ut si munus ad altare offerentes meminerint a se proximos offensos, omisso coram altari munere reconcilientur ipsis, irritis alioquin coram Deo futuris precibus. Ergo quicunque suas Deo preces gratas et acceptas esse volet, fratri primum reconciliator. Quorsum enim preces apud illum funderentur? Si patri filius exosus est, nec supplex veniam deprecari vult, frustra querulas voces emissurus est. Dei vero filii esse non possumus nisi omni odio et simultate deposita mutuam inter nos familiaritatem et fraternitatem colamus.

Et de precibus quidem hactenus. Alterum observandum est in Dei cultu caput, ne corruptelis nostris illum alteremus, qua in re magnum admittitur sacrilegium. Velut si quis exempli gratia gradum aliquem ac dignitatem in ecclesia donis excellentioribus ornatus sit assequutus, et propterea nimia honorum cupiditate et ambitione turgeat, nonne Dei cultum, quem sacrosanctum nobis esse oportuit, pervertere et polluere merito dicetur? Quare danda nobis opera ut quoscunque Deus ad suum cultum ritus instituit, ad verum usum referamus, nempe illis tanquam instrumentis utamur quibus ad Deum propius accedamus, mutuamque pacem ac familiaritatem cum fratribus foveamus: vetera odia, simultates, contentiones ex quibus aliae subinde nascerentur perpetua oblivione sopiamus: denique ne cum proximis ullas inimicitias exerceamus: sed mutuas operas potius ad proximorum salutem quaerendam et promovendam pro viribus conferamus. Deinde si donis excellentioribus a Deo simus ornati, ne efferamur, sed illis modeste utamur, scientes inter se tanquam ignem et aquam pugnare superbiam et ecclesiam Dei, id est sincere et ex animo Deum colentes toto coelo a superbis et ambitiosis hominibus distare oportere. Neque enim sese mortalis ullus vel tantillum effert superbia, quin tantundem de Dei gloria, quantum in illo est, detrahat: atque Dei dona profanet atque polluat, quum ambitione turgidus honores ab hominibus appetit, qui soli Deo bonorum omnium autori debentur: immo sibi quod Dei est proprium, veluti plumis eius superbiens, arrogat. Quare non tantum ille est abusus, sed mera Dei donorum, quae in nobis lucere debebant, profanatio et pollutio. Immo et ipsi Deo gigantum more bellum inferre tanquam solio spoliaturi videntur, qui gloriam suam apud homines quaerunt. Accedit et aliud non minus vitium: puta proximorum, quos pro donorum a Deo acceptorum mensura iuvare oportebat, iniuria et contumelia, cum iniusta dominatione et saepe fastidio coniuncta. Intolerandus sane donorum Dei abusus. Quamobrem tanto maiorem in illis esse modestiam, quos Deus ad ministerium vocat, oportet, quanto maiora dona sunt consequuti: ut vitae exemplo reliquos ad Dei cultum pelliciant, quibus donorum excellentia praeire Deus voluit. Caeterum omnis adversus inimicos fugienda vindicta et saevitia, licet tamen multis iniuriis ab ipsis provocati. Exemplo nobis esto David ille, cuius in ipsos inimicos nota benevolentia: *Ego*, inquit de hostibus loquens, *quum laborarunt indui me sacco, afflixi ieiunio animam meam: et oratio mea in sinum meum versa est. Quasi socius, quasi frater*

mihi esset incessi, etc. Quare observandum duplex nostrum fore crimen, si a quibus nullis fuerimus iniuriis lacessiti fastuose despiciamus. Dicam amplius: ne quidem provocatos ab hominibus decere privatas iniurias persequi, malumque malo compensare. Sed inhumanum est ac belluinum, non quidem provocatos iniurias velle persequi, sed scommatibus ac rixis proximum lacessere et irritare. Verum enim vero Satanae laquei nobis atque fraudes diligenter cavendae sunt, nam si cum proximorum contemptu rem bene gessisse nobis videamur, in laqueos nos involvimus ex quibus vix unquam explicari possimus. Deus itaque suppliciter orandus ut pacem ac coniunctionem fraternam sine simulatione et fuco inter nos foveat: adeoque nobis eam mentem iniiciat, ut ad quaevis toleranda potius parati quam ad malum proximis, quo nos angi potius oportet, procurandum proclives simus. Nec novum istud et insolens: quandoquidem ex Davidis exemplo quod superius attulimus, apparet, sanctos reges in maximis angustiis et difficultatibus, et hostibus adversus eos cum magno fastu insurgentibus, et instar rabidarum ferarum ultimum exitium minantibus, istiusmodi precibus ad Deum confugientes suis hostibus etiam bene precatos esse. Dignum sane exemplum, in quo tanquam in speculo, quid nos deceat inspiciamus. Ezechiam itidem a Deo gratiam et misericordiam impetraturum supplicem his verbis factum legimus, 2. Reg. 19, 16. *Inclina Iehova aurem tuam, et audi: aperi, Domine, oculos tuos, et vide, et audi omnia verba Sennacherib, etc.* Ezechiam in tantam evectum dignitatem intuentes tam placide Deum interpellantem, et hostis superbiam commemorantem, de duobus admonemur. Primum, ut hostibus in nos insurgentibus, et veluti pedibus suis conculcantibus, horum cogitatione tristitiam et dolorem, quo nos alioquin obrueremur, levemus. Alterum, ut Deum nobis tum maxime adfuturum, suamque in nos benevolentiam testatam facturum speremus. Neque enim sine causa gloriatur in scripturis hoc titulo benefici ac misericordis, et ad contemptos et abiectos oculos convertentis: non frustra fideles suos servos, quo sunt abiectiores in hoc saeculo, eo suae gloriae fieri propinquiores, praedicat. Quare, fratres, haec animis vestris altius infigite, tum nos Deum faciliorem erga nos magisque beneficum sensuros, quo gravioribus odiis ab hostibus infestati fuerimus. Praesentes animos gerite maximis ingruentibus tempestatibus: imo ne si coelum terrae misceatur terremini. Cavete tamen, obsecro, ne quibus se Deus inimicum ostenderit, iisdem vos usi familiarius similes evadatis. Superbis enim Deus resistit. Metuenda igitur Dei omnipotentis vindicta, si nos in proximos re aut verbis insolentius efferri contigerit. Quare cavendum ne sic cum proximis versemur, ut sine causa vel iniuria lacessitos ipsi Deo bellum intulisse videamur. Anna vero sic lacessita flevisse, et indoluisse, ac cibum non sumsisse hic dicitur. Qua in re aliquid humani passam apparet. Neque id mirum: sic enim fere fit ut bona indole praediti contumeliis et vituperio maxime afficiantur. Virum fortem et magnanimum facile illatam corpori iniuriam ferre videmus, vehementer autem contumeliis, cum vituperio ac dedecore coniunctis, affici. Verumtamen etsi hoc humanum est, non tamen coram Deo culpa vacuum. Et quid suo fastu Peninna efficiat? Quare nostris passionibus modum adhibere discamus: ac si nos mortales despectui habent, Dei favore et benevolentia nos consolemur, et quascunque illatas iniurias patienter in Deum nostri curam reiicientes feramus.

Quis vero doloris ac lacrymarum Annae fuerit deinceps exitus, videamus, nempe ad Deum supplex facta dicitur. Iniuriam iniuria pellere non nititur, quod sibi multi licere putant: non meditatur adversus Peninnam dolos, sed lacrymabunda se ad Dei sanctuarium, tutum asylum, confert. Hinc discamus ut si, quandoquidem homines sumus, non possumus non affici iniuriis quin humanum aliquid patiamur, remedium optimum esse si iracundiam compescamus, ne maiores irae aut simultates surgant. Nam plerumque hoc accidit ut animi paulatim ira et odio inflammati, tandem implacabiles et inexpiabiles fiant. Nam qui ludibrio se haberi conspexerit, dum iracundiae suae vicissim obtemperat, et animi impotens quidquid ira suggesserit evomuerit, fit ut irae crescant, et in utrumque Satan dominetur, ut in dies ad priores iniurias aliae accedant, et iurgia iurgiis cumulentur. Hinc privatam sibi quisque vindictam permissam arbitratur, malumque malo repellere. Quod quid tandem aliud est quam ipsi diabolo sacrificare? Non sic Anna: nam etsi dolore aliquo tangitur, et illatis contumeliis afficitur, tamen ad lacrymas potius quam ad vim confugit. Quare maritum ipsius modestiam observasse verisimile est, ac proinde ad partes ipsius adversus alteram tutandas factum procliviorem. Hinc observandum, longe conducibilius esse nobis illatas iniurias ferre quam ulcisci: quod eorum nobis favorem conciliemus, quibus alioquin iniquioribus uteremur. Si Anna contumelias contumeliis propulsasset, verisimile est Elcanam in alteram partem magis proclivem futurum, et tanquam sibi illatam iniuriam vindicaturum. At quum eam silentio prementem iniurias, et lacrymis sese ac sui contemptum vindicantem videt, in eius causam propensior, verbis etiam amicis eam solatur: Etsi non omni hac in parte culpa eximendus videtur. Nam quum in arrogantem feminam autoritatem haberet, an non eam severioribus verbis increpare debuit:

Quid tibi cum Anna uxore est rei? Quid molesta es? Quid afflictae tam insolenter insultas? Annon uxor est, etsi non idem tecum a Deo sortita beneficium ut ex me liberos susciperet? Istiusmodi sane verbis erat coercenda: sed Elcanae satis est uxorem consolari, et se illius patronum profiteri: quare iubet eam bono esse animo, ac de se omnia sperare officia, non secus ac si decem filios haberet. In summa videmus Elcanam Annae uxori patrocinari, et amorem erga illam suum profiteri, quod arrogantis illius feminae contumelias modeste ac patienter tulisset. Caeterum et illud observandum, non fuisse leves ac momentaneas iniurias, sed diuturniores, ut quae quotannis ascendentibus illis Schiluntem ad sacrificandum renovarentur. Ubi nobis iterum obstinatae feminae pertinacia observanda, quam non sacrae illae caeremoniae, non divina lex a proposita malitia dimovent, sed potius occasionem novarum rixarum subministrant. Quare omnem humanitatem exuisse, omnem Dei timorem abiecisse merito dici potest. Danda itaque nobis opera ne malo assuescamus. Nam, quaeso quales quantaeque diaboli fraudes quibus in hominibus operatur? Cui si locum dederimus, futurum est ut incauti paulatim in feras transformemur, ut rationi nullus amplius locus supersit.

Porro quid Elcanas profecerit duabus contra divinae legis instituta ductis uxoribus, vel ex eo conspicuum est, quod utrinque constringatur: hinc lacrymabundam ex iniuria passa uxorem, inde alteram arrogantem ex illata conspicit, sed tanto malo remedium adferre nequit: etsi non dubium est quin illatae uxori iniuriae acriter eum momorderint atque lancinarint. Sed quid agas, iugo se illicito implicuerat, itaque libertate privatus serviat necesse est. Si una contentus fuisset uxore, quamvis morosam ac difficilem, tamen iuvante Deo legitimis remediis domuisset: sed quandoquidem matrimonii legem violavit, seque praeter priorem alteri addixit, quis non iure agi cum illo, si hinc inde nascuntur illi molestiae, merito iudicabit? Sic patriarchas ipsos polygamos factos Deus ipse variis modis castigavit, tam ut hoc sibi in illis etiam displicere vitium demonstraret, quam ut ne quis illorum exemplo se tueretur. Abrahamus alteram uxorem, etiam hortante Sara, duxit: sed quas tandem poenas luit, coactus proprium filium abdicare et laribus suis expellere? Et quidem non magnificis donis, ut divitem et opulentum virum decebat, onustum, sed unico pane et utre aquae pleno donatum lacrymis filium, ex ancilla licet, prosequi videmus, Deo ipsum ad istiusmodi, ut ita dicam, severitatem inducente. Quid vero Iacobus, Rachelem uxorem alteri adducens in quas se miserias immersit? Facta quidem illi fuerat ingens iniuria supposita Lea pro Rachele prius desponsata: verumtamen sibi tantum permittere non debuit, ut ad Rachelem etiam Leam adiiceret. Nam nullum erat cum Lea coniugium in quam prius non consenserat. Quas vero poenas luit? nam inter malleum et incudem versatur. Nam quo se vertat ignorat: flectere mulieres illas, licet sorores, non potest. Iras et simultates illarum videt, imo et odia plus quam Vatiniana, Deum in familia sua graviter offendi, suamque domum mutuis odiis infestam cogitur intueri, nullam apud uxores autoritatem retinens. Sed quid agas? Hunc sibi miser laqueum iniecerat, contra matrimonii iura duabus ductis in uxores sororibus. Hinc itaque discamus quantum sit peccatum a divinae legis regula vel tantillum deflectere: quum veteribus patribus a recta via deflectentibus Deum minime pepercisse conspiciamus. Quod vero dicitur expresse Deus Annae vulvam occlusisse, eo docemur nonnunquam Deum suorum patientiam explorare. Verisimile est Elcanam alteram uxorem duxisse propter Annae sterilitatem. At nequaquam conveniebat istud remedium. Nota enim passim in lege sparsa doctrina, fertilitatem esse Dei donum, quum vel ipsas bestias foecundare dicatur: et neque vacca, neque iumentum concipiant, quin ad Deum sit nobis assurgendum. Quare si vel ipsas bestias foecundat, quid de hominibus longe excellentioribus atque dignioribus sentiendum est? Annon ergo quo digniores et excellentiores sumus, ut qui filii etiam dicamur, eo nos maior etiam honestas decet? Quamobrem Elcanam ad Deum unum veluti patrem confugere, doctrinam illam secum diligentius meditantem oportuit. Hoc ab Isaaco, licet nondum lata lege, factum tamen videmus: ad Deum, quum Rebeccae uxoris vulvam occlusam ab ipso animadverteret, precibus confugiente et prolem impetrante. Non aliter Iacobus Rachelem tanquam in Deum blasphemam increpat, quum sibi ab illo dari liberos postularet: Quid, inquit, putas me esse loco Dei? An generandi vis inest hominibus, nisi desuper concedatur? Itaque notandum est, nullas in nobis esse natura vires ad generandum, nisi Deus pro sua liberalitate semini benedicat, ut prolis multitudinem uni illi acceptam feramus, quum vel scintilla benedictionis ipsius precibus impetratae longe sit omnibus humanis viribus superior. Admirandum sane Domini opus. Quare graviter hac in parte peccatum ab Elcana, quod ad Deum pro uxoris foecunditate supplex confugere neglexerit. Graviter etiam a Peninna, non agnoscente Deum in foecunditate illa: Annam ad modestiam exercere, et fortasse sic amorem, alioquin immodicum in marito futurum, temperare. En quibus modis saepe quos Deus diligit coërceat, et veluti subactos a vitiis, quibus alioquin nimis indulgerent, avertat. Quare iudiciorum Dei haec observanda ratio: qui, ne om-

nino deficiamus, sua quidem nobis dona largitur, sed multis admixta molestiis et difficultatibus, ad nostri emendationem: atque adeo beneficiendo non quiescit, etsi nostrae voluntati non respondet eius liberalitas. Novit enim optime bonorum abundantia prosperoque rerum omnium successu mortales a Deo fieri alieniores, his suam industriam, illis suos labores praedicantibus, aliis murmurantibus, paucis denique Dei benedictionem agnoscentibus, et in benedictione bonitatem. Verumtamen licet multi sint ingrati, Deus ab illis colitur qui sua omnia accepta ille ferunt. Porro Deus vires nostras exploratas habet, ac dona sua paulatim, ut nobis iudicat profutura, distribuit. Et haec quidem hactenus.

Sequitur Annam ab aemula sic exagitatam post sumptum cibum secessisse, et in maximis animi angustiis moerentem in sanctuarium oraturam venisse. In quibus verbis subesse quaedam videtur contradictio: nam prius dictum est, eam neque edisse neque bibisse, hic vero post sumptum cibum Deum precaturam venisse. Sed non ignota satis usitata phrasis, ut quum moerore et tristitia cibum capientes parum edant bibantve, nihil comedisse dicantur, non quidem quod omnino cibis abstineant, sed quod parcius utantur. Porro in istiusmodi solemnibus sacrificiis, Deum oraturi, etiam in ipsius conspectu edendo bibendoque, sese exhilarabant oblectabantque ex ipsius instituto. Anna vero contra moerens, nulla re oblectatur, sed in maximis animi angustiis, cibum tamen parcius sumit. Caeterum quae maxima in muliere virtus observanda est, conviciis mutuis et iniuriis non modo abstinet, sed Deo rem omnem, supplex ad ipsum confugiens, permittit. Ac sane, licet non exigua virtus est iniurias quascunque patienter tolerare, non ideo tamen vera atque perfecta est. Nam saepe corde premimus altum dolorem, saepe multa vel hominum metu, vel sinistri aliquid molientes occultamus. Itaque non hic subsistendum, sed simultates et odia deponenda, quibus Deus a nobis alienior effici potest. Quorsum enim Deum precibus fatigabimus, nisi omnibus abiectis simultatibus et odiis, tanquam in eius sinum curas nostras deponamus? Patientiae quidem laudem iniurias dissimulantes coram hominibus assequi possunt, ut multi philosophi, quos tanta patientia donatos fuisse videmus, ut in Deum respexisse videri possint. Neque enim ullis vel contumeliis vel iniuriis commovebantur: quin imo caeteros homines ob rem levissimam irascentes merito deridebant, ut notus est cuiusdam inter illos risus: Quid si asinus calce me petiisset, num et in ius vocarem? Omitto similia multa virtutum simulacra: neque enim animis veram virtutem colebant, aut vere temperantes erant, sed verbis fucum faciebant. Quamobrem hoc unicum esto remedium ad veram patientiam quam Deus praecipit efficiendam, ut ad eum tanquam unicum asylum confugiamus, et in eum omnes nostras curas ac sollicitudines reiiciamus, supplicesque precemur eius maiestatem, ut si ab hominibus reiicimur ac contemnimur, ipse nostri curam suscipiat. En cur David querelas suas in sinu Domini reponens, ait: *Inimici mei verbis odii circumdederunt me, et me oppugnaverunt sine causa, pro dilectione mea adversantur mihi, et ego ad preces confugio*, quasi dicat, mihi unicum superest precum perfugium, et tutissimum asylum, in quo uno conquiesco: tu pacem mihi unus concilias qui passiones detegis, ut consolationem adferas. Istud nobis contumeliis lacessitis quod scriptura praescribit sequendum, ut Deum sincere et sine simulatione precemur, coniectis in eum omni cura ac sollicitudine nostra, quo favorem eius paternum ac benevolentiam in maximis nostris angustiis experiamur, et in officio retineamur. Ex eo vero quod Anna dicitur *animo amaro fuisse, ac Deo supplicans vehementer flevisse*, discendum, quod tempus sit precibus opportunum. Nempe malis ingruentibus, et veluti nos obruentibus, incendiis hinc inde grassantibus, et iam iam nos, sine Dei extraordinaria et velut ἀπὸ μηχανῆς ope, consumpturis. Fateor, quotidie, mane, sub vesperam, imo singulis horis Deum invocandum, et in rerum omnium successu nos eius auxilio maxime indigere, quum ab eius liberalitate omnia promanent bona, et iisdem eius misericordia freti utamur. Tempus quidem est hilarandi se, Deo rerum successum prosperum dante, ita tamen ut excessus et gratiae ipsius abusus absit: nam in Deo nostra gaudia esse oportet. Caeterum eodem nobis adversum quid immittente, tempus opportunum est precibus, ut consolationem accipiamus. Neque vero maximo rerum omnium successu, et omnis mali carentia sic nos oblectari par est, ut bestias aut sues abdomini inservientes: sed potius agnoscenda Dei beneficentia est, virtute sancti sui spiritus nos protegentis, ut pro tot tantisque eius beneficiis gratias illi agamus. Quoniam vero nonnunquam tempestatibus iis agitamur, quibus sine Dei auxilio ferendis essemus longe inferiores, plerumque fit, ut donorum Dei obliti potius indignatione et mentis aestu agitati sacrosanctum eius nomen blasphemis vocibus laedamus, quam ad preces recurramus: oportet nos in istiusmodi tentationum procellis ad preces ut sacram ancoram confugere, quandoquidem opportuno tempore, id est in maximis angustiis, et omnibus aliis remediis deficientibus, Deum invocare iubemur, ut caecutientium oculos aperiat, ad auxilium ipsius intuendum, et nobis tempore opportuno applicandum. Quamobrem et prosperis et adversis rebus orandum est. Prosperis, inquam, ut dona ipsius agnoscamus, gratiasque pro illis Deo dignas agamus: adversis autem, ut nullum aditum

imo ne rimam quidem ullam Satanae ad desperationem nos sollicitantis aperiamus. Davidis exemplum imitemur, quem nunquam orando defatigatum preces eius testantur, tempore praesertim opportuno, in summis angustiis positi, et hostium pedibus veluti provoluti. Sic bene monet nos etiam Iacobus, ut quo quis cum maioribus difficultatibus luctatur, eo ardentiores ad Deum preces ingeminet. Nostro enim vitio plerumque accidit, ut ingruentibus calamitatibus videatur a nobis alienior Deus ac remotior. Atque adeo quemadmodum eius in hoc mundo beneficia quibus cumulamur totidem sunt nobis divini favoris signa, sic contra quaecunque afflictiones aut persequutiones ingruerint, totidem irae et furoris ipsius testimonia videntur. Quare tunc maxime sunt in usum a nobis prophetarum insignia consolationis dicta revocanda, ac praesertim Davidis, qui malorum ingenti multitudine oppressus, velut ex profundo gurgite et profundissima miseriarum abysso precibus istis ad Deum assurgit: Quemcunque gratia tua dignaris, deprecabitur te tempore quo inveniris, puta in ipsarum afflictionum acie: quasi dicat: Futurum est, ut tui omnes praesens tuum auxilium in summis afflictionibus experti confugiant ad te praesentiore animo opem flagitaturi. Ac procul dubio minime dubitandum quin Deus in mediis afflictionibus manum suam auxiliatricem exserat.

Sed tempus est, ut Deo Opt. Max. facti supplices, et coram eius veneranda maiestate procumbentes, cum agnitione tot tantorumque peccatorum quibus eius iram in nos indesinenter provocamus, precemur eum ut in animum et mentem nostram instillet studium toto vitae nostrae curriculo sincere ipsum venerandi colendique: ac quemadmodum suam nobis voluntatem patefacere dignatus est, ita nos invicem sancti sui spiritus vinculo uniat, ut vera Domini nostri Christi membra fiamus: atque adeo non tantum ab aliorum iniuriis abstineamus: sed etiam quascunque contumelias patienter feramus, earumque vindictam uni Deo permittamus. Quibus Deus insigniores dotes largitus fuerit, cum proximis easdem non ingrate communicent. Denique ne simultatibus locum ullum demus, sed in ipsius schola maiores in dies progressus facientes, nos ad rationem in eius conspectu factorum nostrorum reddendam apparemus, in gloriam eius unicam quamdiu in terris degimus intenti, ad quam solam nati sumus. Verae in nobis religionis fundamentis positis, sic vitam instituamus, ut in dies auctiores et meliores facti ab eius unius voluntate pendeamus, proximosque ad meliorem vitam exemplo nostro degendam incitemus. Neque vero nobis solis gratiam hanc, sed omnibus populis ac gentibus deprecemur, etc.

HOMILIA TERTIA.

11. *Anna votum vovit, dicens, Domine exercituum, si respiciens videris afflictionem famulae tuae, et recordatus mei fueris, nec oblitus ancillae tuae, dederisque servae tuae sexum virilem: dabo eum Domino omnibus diebus vitae eius, et novacula non adscendet super caput eius.* 12. *Factum est autem quum illa multiplicaret preces coram Domino, ut Heli observaret os eius.* 13. *Porro Anna loquebatur in corde suo, tantumque labia illius movebantur, et vox penitus non audiebatur. Existimavit ergo Heli eam temulentam:* 14. *Dixitque ei: Usquequo ebria eris? amove vinum tuum a te.* 15. *Sed respondens Anna dixit: Nequaquam, domine mi: mulier aegra animo sum, et vinum aut potum inebriantem non bibi: sed effundo animum meum coram Iehova.* 16. *Ne compares ancillam tuam cum ulla femina nequam: nam prae magnitudine meditationis meae et indignationis meae sic loquuta sum hactenus.* 17. *Tum respondens Heli dixit, Abi cum pace: Deus autem Iisraëlis praestet petitionem tuam quam petiisti ab eo.* 18. *Quae dixit: Inveniat ancilla tua gratiam in oculis tuis.*

Quibus gemitibus, et quam ardentibus votis Anna, contumeliis a Peninna coniuge altera Helcanae provocata Deum sollicitarit, hactenus audivimus. Quae tamen primo intuitu forte videbuntur indigna Dei conspectu, vel quae in tabulas publicas referantur. Ecquid enim tanti sunt duarum mulierum rixae, ut coram Deo, velut de ingenti facinore litem altera alteri intendat? Ridicula plane potius haec videntur: verum ex iis certissimum divini favoris in exaudiendis nostris precibus testimonium colligimus, quoties ad eum familiariter accedentes velut in eius sinum omnes nostras curas ac sollicitudines coniicimus. Quare agite, quum tanta sit Dei in homines propensio, quidquid molestiarum patimur, quas vix familiarissimis aperuerimus, Deo ipsi patefacere ne vereamur: cuius perpetua sunt in nos beneficia, ac paterna pollicitatio, propinquum sese omnibus in vera fide ipsum invocantibus fore. Cavendum autem, ne, plerosque hypocritas imitati, Deum precemur, pravas nostras affectiones et cupiditates ab ipso cupientes exaudiri: sed potius ea postulemus quae ipsius voluntati consentiunt: quemadmodum docet apostolus, preces nostras voluntati Dei conformes esse oportere, et discendum ex verbo ipsius quid gratum acceptumque illi sit. Caeterum etsi non adeo magni momenti, sed exilia potius quae necessaria nobis iudicamus, videbuntur, ne propterea tamen Dei maiestatem interpellare vereamur. Neque enim dubium est quin omnia sit perfecturus.

Porro licet tantus iste Annae dolor ex levi

causa ortus videatur, Deus tamen eam ad tam ardentes preces excitari in longe alium finem quam ipsa cogitaret voluit, ut nempe Samuelem futurum populi sui iudicem ac prophetam impetraret. Saepe quidem viros quosdam magnis rebus praefecit, et in summam dignitatem extulit, nulla stirpis aut nativitatis nota illustres, ut in ipsis suam virtutem, gloriam et misericordiam faceret magis conspicuam. Sic Iephthe, licet ortus ex concubina, res tamen magnas et memorandas gessit, Deum fideliter coluit, deque rebus magnis prophetias edidit. Sed etiam saepe contra viros ab utero sanctos excitavit, ex quibus appareret, eos quorum ad ecclesiae liberationem uteretur opera vere a Deo delectos. Hoc in Ioanne Baptista conspicuum: quem oportebat esse praeconem adventus filii Dei in carnem, ut homines tempestive ad eum excipiendum per praeconium ipsius excitarentur. Patrem eius Zachariam mutum etiam propter incredulitatem fieri oportuit: qui recepto vocis usu, prophetias insignes edidit. Ita Deus non dubiis signis ad hunc infantem quum adolevisset tanquam a Deo missum excipiendum suos excitavit: et quo maioribus donis ornavit, tanto maiorem autoritatem eius praeconio conciliavit. Idem esto de Samuele iudicium, a Deo designato iudice et propheta, ut populi sui memor fuisse agnosceretur, et populus in spem meliorem erigeretur, fore nimirum ut misera conditio illa, in qua videbatur a Deo plane derelictus, in meliorem statum immutaretur.

Transeamus ad illa prophetae verba, quibus Anna dicitur *votum Deo vovisse, fore ut si Deus illi prolem masculam largiretur, daret eum Domino omnibus diebus vitae eius, ac Nazaraeus esset:* hic est enim sensus horum verborum, *novaculam non adscensuram super caput eius*, quod in Samsonis historia declaravimus. Quod attinet ad vota, fuse de illis in historia Iudicum egimus, ubi quomodo et in quem finem vovere nobis liceat docuimus. Nam in Iephthe casu praeclarum habemus exemplum, quam cautos homines in vovendo esse oporteat, ne quid temere inter vovendum illis excidat. Quin imo si quid temere in vovendo exciderit, irritum esse oportere diximus. Pertinacia siquidem est, non constantia ad mentis conceptiones constanter servandas fidem quae Deo debetur adulterare. Nam ita vovendum est, ut ad Dei voluntatem vota nostra exigamus. Quare haec de votis pauca hoc loco dicenda. Primum, ea vovenda quae Deo grata et accepta fore, minime quidem ex quadam opinione aut divinatione, sed eius ipsius ore docti cognovimus. Nisi enim vota ad divini verbi regulam appendantur, irrita et inania fore certum est. Deinde cavendum, ne supra vires aliquid Deo voveamus, sed ea quae ab ipso acceperimus grato vicissim animo offeramus. Quanta enim, quaeso, facinora mundo illata ex monachorum votis, perpetuam castitatem aut continentiam voventium, quam detestandus finis, quod sola opinione eiusmodi vota niterentur? Et tamen hoc sibi permissum a Deo dicunt, quasi vero continentiam in sua potestate habeant: qua in re non modo condemnandi sed execrandi ac detestandi sunt. Namque non coniugatos oportet necessario Deo ad coniugium ipsos vocanti obsequi, neque pertinaciter quod donum non habent sibi polliceri. Quare voventes oportet diligenter hoc providere, ut dona quae acceperint sola offerant, et pro illis Deo gratias agant. Denique finis etiam votorum observandus, ne nimirum illis Deum obligari posse nobis persuadeamus: sed tantum ut pro acceptis beneficiis gratias agamus, et gratum animum testantes sacrificia laudis et gratiarum actiones offeramus. Haec itaque si habuerimus, tunc vovere licebit: verumtamen sobrietas optima erit illorum regula. Nam inconsiderate voventes temeritatis notam vix possunt effugere. Quare quum veteres quaedam vovisse legimus, ne fuisse id ordinarium illis putemus: sed ingenti quadam necessitate, aut summis difficultatibus pressos sese istiusmodi votis ad preces ardentiores, donec voti facti essent compotes, adstrinxisse sciamus. Sic Iacobum in terra peregrina consilii inopem et omnium egenum sine praesenti Dei auxilio, vovisse Deo legimus decimam bonorum in haec verba: *Mi Deus, si reversus fuero in pace ad domum patris mei, denique fuerit mihi Iehova in Deum, quidquid dederis mihi, eius decimas omnino dabo tibi.* Quid aliud votum istud quam animi grati testificationem continet, Iacobo sic palam faciente bonitatis Dei memoriam animo suo pernitius infixam, et nulla, si redux in patriam et paterna bona fuerit, unquam oblivione delendam? Atqui ne pedem quidem terrae tunc in ea regione habebant in sua potestate, vel ipse, vel parentes: sed divina fretus promissione de terra illa olim possidenda, fidem ac gratudinem testabatur. Idem esto de reliquis sanctorum votis iudicium. Quamobrem papistarum ridiculae de votis Deo reddendis vociferationes. Neque enim quicum nobis sit negotium satis considerant, Deumque ludificari velut infantem cogitant: cuius tamen adeo veneranda maiestas est, ut ipsi grata et accepta solum vota nuncupanda sint, nostraque tenuitas agnoscenda, ne arroganter nobis quae sibi soli Deus vendicat arrogemus. Nos vero quum sic voverimus, facile vota praestabimus, non alium in finem, quam vere et ex animo coram Deo testaturi, nos omnium quae accepimus bonorum memores uni illi accepta ferre, et pro illis gratias immortales agere. Et de votis hactenus.

Caeterum ut de peculiari Annae voto dicam, licitum id ipsi fuisse ex ipsa lege divina manifestum est. Nominatim enim in ea parenti tale votum

pro filio nuncupare permissum erat: non tamen cuilibet exemplum istud imitari licebat. Verum enim illud est quod Christus dixit apostolis: Nescitis cuius spiritus sitis: quare hunc vel illum vota nuncupando velle imitari sanctum, et in speciem quandam prae se ferre sanctimoniam parum est: sed sanctorum virorum imitanda est affectio, ac Dei spiritus invocandus, quem in votis ducem sequamur. Caeterum Annae nihil amplius vovere licuit quam Samuelem Deo secundum suam conditionem ministraturum. Neque enim potuit aut debuit Anna constitutum a Deo in lege ordinem violare, qui fuit sacrosanctus. Non itaque vota pro futuro sacerdote Samuele nuncupat: quod licuit, vovit, Deo nasciturum dicavit, ac sacerdoti commisit, secundum suum ordinem in sanctuario ministraturum. Ex quibus illud quod attigimus supra conspicuum, Deo solum nuncupanda vota de iis quae ab ipso accepimus, et quae grata acceptaque sibi fore verbo patefecit. Hic fuit Iephthe lapsus, voventis se Deo in holocaustum oblaturum, quodcunque primum egrederetur foribus domus suae obviam sibi. Filia prior occurrit: dignus sane voto exitus. En enim propriae filiae parricidam, scelus detestandum ac plane diabolicum, et quidem specioso religionis nomine tectum. Quare maximopere cavendum ne illum imitemur, sed vota omnia ad Dei voluntatis regulam examinanda esse sciamus. Et hactenus de parte illa voti, quo Anna Deo filium marem nasciturum dat dicatque in perpetuum ministerium; altera sequitur pars, *non adscensuram super caput eius novaculam.* In historiam Samsonis de Nazaraeatu dictum est. Quod caesariem alere Nazaraeos Deus praecepit, non ideo factum quod quaedam in illa sanctitas inesset, sed, ut rudes sunt homines, quibusdam subsidiis, quibus ad pietatem et ad officium faciendum incitentur, opus habent. Sic Nazaraeum oportuit omni potione inebriante abstinere, ac nominatim cervisia, quae delicatior etiam potio, etsi voce hebraea pro vino nonnumquam accipitur, sed quum vinum exprimitur, reliquae potiones inebriantes intelligendae sunt. Quare quum ad eam austeritatem vitae Nazaraei vocarentur, ut communibus omnibus deliciis abstinere iuberentur, necesse fuit illis ante oculos memoraculum quoddam observari, ne se communibus rebus pollui paterentur. Quare comam alentes, testabantur eo ipso sese totos Dei cultui addictos: non quidem quod non reliquos vel infimae conditionis aut aetatis homines oporteret Dei cultum profiteri, sed Nazaraeorum specialis quaedam ratio fuit, cuius signum ipsis erat caesaries, ut ad officium essent propensiores. Porro papistae ne vini abstinentiam voverent summopere caverunt. Nam inter ipsos religiosissimi carnibus abstinentes, vino tamen privari se non ferunt: quales videas Carthusianos illos semiangelos, quibus religioni quidem est vel carnium frustulum degustare, sed vino sese ingurgitare, et cibis aliis exquisitis aqualiculum curare honorificum, et quidem tanto cum luxu et ingluvie, ut Deo ipsi et legi eius oppedere velle videantur, pro libidine sua vitam instituentes. Denique Deus hoc signo voluit populum suum erudiri, et in officio contineri, et, ut singulis momentis Dei beneficiorum memoraculum ante oculos habentes, tanquam pueri manu ad eorundem agnitionem et confessionem ducerentur. Ideoque cavendum ne in legem et exemplum quaecunque tunc temporis, quo instar pueros sub paedagogia legis populum Deus continuit, factitata sunt, trahamus. Magnum enim est inter Iudaeos et nos discrimen. Ac non ignoramus adventu Domini nostri Iesu Christi sublatas omnes umbras, nosque, ut loquitur apostolus, ad virilem aetatem pervenisse, ut istiusmodi ritibus et exercitamentis nobis amplius non sit opus. In summa Nazaraeos esse Deus in ecclesia sua voluit, tanquam antesignanos qui reliquos ad Dei cultum exemplo suo incitarent. Idcirco Ieremias querelas de ecclesiae desolatione fundens apud Deum, inter caetera conqueritur, Nazaraeos abiectos et derelictos, totamque illam sanctitatem veluti pedibus conculcatam in fumos abire. Ex supradictis igitur conspicuum est, non temerarium votum ab Anna nuncupatum, sed ex verbi Dei et legis mandato institutum.

Porro voces etiam reliquae sunt expendendae, *Iehova*, inquit, *exercituum*, *si omnino respiciens ad afflictionem ancillae tuae recordaberis mei, et non oblivisceris ancillae tuae.* Quibus magis exprimitur vehemens illa animi affectio, de qua superiore concione diximus, puta fuisse Annam amaro animo, vehementerque illam flevisse. En igitur simplicem orationem: nullus enim hic rhetoricae locus, nullus verborum ornatus, nulla denique multarum vocum congeries, ut solent hypocritae Deum multis precum ambagibus sollicitare, sperantes se inani illo verborum strepitu quidvis impetraturos. Sed Anna supplex ad Deum, ab hominibus reiecta, confugit: neque, ut multi solent iniuriis lacessiti, ferocem prae se fert arrogantiam, ac ne contumeliose quidem ab Heli excepta responsat, sed cum insigni modestia et humilitate Deo rem suam committit, et solum illum bonorum omnium autorem et largitorem agnoscit ac profitetur. Idcirco se ancillae nomine commendat, ut Deum ad ferendam opem commoveat, intuentem contemptum cum maximis contumeliis coniunctum quo illam Peninna provocabat. Quod ad memoriae et oblivionis voces attinet, illarum in sacris satis est frequens usus, et ex hominum sensu intelligendae. Quis enim nescit Deo esse omnia praesentia, et nihil eum oblivioni tradere, ut memoriam illi cuiusquam rei refricari non sit opus? At non semper id nobis experientia con-

stat: vixque fieri potest quin, adeo stupido et hebeti animo sumus, si Deus moram aliquam in nobis adiuvandis fecerit, nostri oblitum illum esse nobis persuadeamus. Quare adversus istiusmodi tentationes sic luctandum est ut eluctemur: sed interim quod terrenis sensibus non possumus, quamdiu in his terris degimus, plane renunciare, idcirco sacra scriptura nos ex nostra apprehensione balbutientes tolerat et accedere permittit ad Deum. Tales plerumque sunt istae sanctorum voces, Domine exsurge, Domine usque quo? Quare dissimulas? Quare procul recessisti? Quare nostri oblitus es? Quare faciem tuam a nobis abscondisti? Quare me, Domine, rerum omnium egenum dereliquisti? et similes pleraeque, aliae, Deo minime convenientes querelae, sed quibus quasi audentiores et confidentiores ad Deum suppliciter invocandum, et quasi familiariter deprecandum, et ad nostras omnes illi curas et sollicitudines declarandas, efficimur. Namque ut se nostrae ruditati accommodet, quodammodo, ut ita dicam, sese transformat. Caeterum Anna votum illud ita nuncupasse Deo dicitur, ut non verbis conceptis, sed sola mente Deum alloquuta sit, licet incautae labia ex vehementi mentis affectu, lingua tamen quieta moveantur. Quamobrem merito novus et insolens hic gestus videri poterat, hanc mulierem sola commoventem labia intuentibus: quae causa Helin impulit ut suspicaretur ebriam, domumque amandaret, ne Dei sanctuarium, quod oportuit sanctum et inviolabile esse, profanaret. Porro non se vino, non cervisia, non alia eiusmodi quavis potione inebriatam, a qua prorsus abstinuerit, sed se maximis curis et animi molestiis, quas paucis sacerdoti explicat perturbatam respondet. Tum vero sacerdos, sua cum illius votis coniungens, domum eam, pacem illi bene precatus, dimittit. Ex quibus apparet, non posse in exemplum singula servorum Dei facta sine delectu trahi, quin magna in ecclesiam rerum confusio invehatur. Multos passim videas hypocritas Deum precari non posse quin cum labiorum motu precatiunculas suas demurmurent: quorum maxime culpanda est, non tantum stultitia, sed ambitio, quod illa demurmuratione gloriolam ab hominibus religiosorum piorumque virorum non contenti Deo teste aucupentur. Verum quotiescunque preces laudis et gloriae studio ab hominibus conceptae fuerint, perinde illas esse sciendum est ac si nubibus irritae darentur. Deum autem precaturos oportet mente ad ipsum usque assurgere. Absit autem Annam in hypocritarum catalogum preces sine mente demurmurantium referamus, aut inanem ab ipsa gloriam quaesitam cogitemus, sed potius quasi extra se positam, ex vehementi mentis affectu, Deum compellasse nobis persuadeamus.

Verumtamen et hoc observandum, saepe inter precandum etiam os et labia esse adhibenda, quod nimirum tanta sit nostrae mentis levitas, ut subinde variis cogitationibus preces nostrae veluti quibusdam fluctibus frangantur, quas pura mente concipi oportuit. Quam infirmitatem superaturi ardenter Deum orare, et non tantum labiorum sed linguarum etiam motu nos ipsos excitare, torporemque discutere debemus. (Precum vero solemnium ac publicarum longe alia ratio est: nam in illis concepta verba clare et distincte pronuntiamus. ut coniunctis votis mutuis Deum invocemus). Quin imo nonnunquam lingua, tanquam subdito calcare, cogitationes et mentes nostrae, alioqui remissiores, etsi non perpetua oratione sed interrupta, excitantur. Neque enim fideles verborum adeo sunt solliciti, sed unum aut alterum effati, preces tamen mente et animo apud Deum continua serie fundunt. Et veluti non semper equo calcar subdimus, nimium alioquin irritando, sed nonnunquam tantum ut fortius eat: sic fidelium in precando tarditas paucis aliquot pronuntiatis verbis corrigitur. Et de Anna quidem, inter precandum ex affectu vehementi labia commovente, et sine simulatione Deum precante hactenus. Tales Davidis preces, non modo apud Deum expostulantis, sed etiam instar leonis rugientis. Tales etiam Ezechiae, dicentis se in afflictione sua ad Deum clamavisse ut pullum hirundinis, doloresque suos illi non oratione meditata, sed cum gemitibus ac singultibus exposuisse. Sic fideles conspicimus non praemeditata verba quodammodo proiicere et balbutire inter precandum: atque quo simplicior eorum est oratio, eo certius testimonium non fictae aut simulatae qua Deum invocant esse fidei. Quamobrem danda nobis opera, ut omnem ambitionem et gloriam coram hominibus fugiamus, sed Deo nostrarum cogitationum et affectuum teste contenti simus: denique certissima haec esse debet precum regula, ut ex animo, sicut docet Isaias, concipiantur. Nihil enim voces inanes, nihil labiorum motus ad exauditionem facit, sed solus animi ardor Deum movet: sola veritas gratos facit. Linguae vero suus etiam aliquando est usus, qua incitatiores et vehementiores preces efficiuntur, proximis bonum exemplum praebetur, ac coram hominibus solemnis protestatio, nos omnia nostra uni Deo accepta ferre, editur. Saepe vero evenit ut inter precandum coram hominibus stulti fatuique appareamus, quod incautis nescio qui oris aut manuum gestus excidant insolentiores: verum Deo cor nostrum approbari satis est: quae pars est orationis maxima, dummodo sine fuco et simulatione ad Deum accedamus. Heli deinceps Annam ita preces demurmurantem increpasse dicitur: quod ex sacerdotis officio faciebat: cuius erat munus, populum non tantum publice sed etiam privatim docere. Fallitur tamen opinione. Unde apparet nullum

adeo perspicacem esse, qui de rebus incertis et incognitis iudicans, falli et errare non possit. De rebus quidem, quas a Deo ipso praescriptas scimus, certum ex ipsius verbo iudicium ferendum: at in mediis, non temere de proximis iudicandum. Quare quum Heli deceptum in Anna tam ardenter Deum orante videamus, ut temulentam arbitratus sit, quanta cura et sollicitudine nos decet iudicium cohibere, ne severius in proximorum facta inquirentes de ipsis sententiam temere feramus? Ea summi pontificis erat autoritas, ut quemlibet arguere ac reprehendere peccantem posset, a Deo nimirum institutus ut tanquam ipsius legatus sacerdotium exerceret: culpam tamen erroremque suum agnoscit. Quare discendum, in rebus dubiis, quae in bonam vel malam partem trahi possunt, rem totam Deo, recessuum cordis humani vero scrutatori et iudici, committendam: quae certissima est iudiciorum omnium regula, ne in nos istud quadret: A temerario iudice praeceps sententia, temere de re quapiam iudicantes. Si tamen in eiusmodi hypocritas forte inciderimus, quibus ista sola precum demurmuratio placet, merito detestari illos debemus: quod sola ambitione ducti laudem apud homines aucupentur, ac levibus rumusculis oblectentur, nullum interea verae pietatis gustum habentes. At si quis seorsim et velut in occulto Deum orans voces quasdam abruptas et intercisas emittat, ac demurmuret, gestumque prae se ferat coetu quolibet indignum, temerarium et arrogans fuerit, Deoque ipsi et proximis nostris iniuriosum. Atque hac in parte lapsus est Heli, quanquam incautus. Nam bonas fuisse Hannae preces et a Dei spiritu profectas certum est: Quare dum illam temulentiae redarguit, non modo in mulierculam est iniurius, sed in Deum ipsum, licet non volens, tamen blasphemus. Scimus enim spiritum sanctum nostrarum precum esse autorem et impulsorem: ac sine illius instinctu ne os quidem nobis ad Deum patere. Quare diligenter haec doctrina, non tantum in precibus, sed in caeteris omnibus rebus est observanda, futuris alioquin nobis in Deo invocando tardioribus ac segnioribus. Etsi enim innumeris vitiis vita nostra referta est, in illis tamen istud maximum est, quod tanta in iudicando nostra temeritas est, ut sine ratione ac iudicio, quidlibet nostra sententia et calculo notemus: unde fit ut de rebus incognitis iudicantes, in ipsum Deum contumeliosi simus, id tanquam malum damnantes quod in bonam partem accipi potest.

Considerauda vicissim Annae modestia, quae licet a pontifice iniuriam passa, tamen cum reverentia et humilitate respondet, se minime, ut rebatur, ebriam sed ex ardenti affectu et animi moerore coram Deo gemere, seque nec vinum, nec aliam ullam inebriantem potionem bibisse. Quam multos hodie videas falso accusatos hanc modestiam prae se ferre, ac non potius adversus accusatores ferociter insurgere, magnasque lites intentare? Impatienter enim vel unum verbum paulo acerbius ferimus: quin imo licet revera simus rei, tamen recalcitramus admoniti. Quid ergo futurum est nobis, qui quum Deum et angelos testes habeamus, tamen iustitiam nostram in illorum conspectu tueri non verebimur? Id experientia satis compertum est: nihil non audentibus iis quorum fama sinistro dicto laesa fuerit. Nihil quidem impedit quominus nostram innocentiam apud homines tueamur, quod olim sanctos illos viros Abrahamum, Iacobum et alios fecisse conspicimus: at non ideo tamen in iras exsurgendum, si vel innocentes de re aliqua accusemur. Exemplo nobis igitur haec mulier esto, quae pontifici Heli, licet lacessita, non tamen responsat. Magnum enim erat ebrietatis accusari, verum tamen intra modestiae sese fines continuit. Norat enim illum, a Deo in pontificiam dignitatem evectum, hanc autoritatem obtinere, labentes arguendi: et hanc populi regendi sui rationem Deum usque ad Christi adventum instituisse. Ac deinceps videbimus Annam, Dominum nostrum Iesum Christum, etsi nondum mundo patefactum, fide esse contemplatam. Unde vero, quaeso, tanta in muliere modestia, ut a sacerdote temulentiae accusata, patienter iniuriam ferat, ac sola depulsione iniuriae contenta sit, quod eum falli dicat? Quare discamus, immerito licet accusatis, non licere tamen exasperari et effervere in iras: sed innocentiam nostram nos testari ac notam facere: adeoque ab omni vindictae cupiditate vacuos precari etiam pro iis qui nos iniuria afficiunt oportere. Vicissim vero laude digna est in Heli sacerdote modestia tam placide Annae excusationi acquiescente, erroremque suum agnoscente. Nam de Anna male sensisse multum erat, at temulentiae verbis increpasse longe gravius. Quare quum placide Annae responsionem excipit, errorem agnoscit, ac quodammodo veniam etiam deprecatur, neque levitatis aut temeritatis notam metuit: multis apparet dissimilis, qui in dignitatis aliquem evecti gradum, ne simplicissimam quidem responsionem admittunt, et centies erroris convicti, atque illatae contumeliae rei, tamen illa dissimulari volunt, neque ad fatendum errorem veniamque deprecandam ulla ratione possunt adduci. Quare quod in Heli pontifice modestiae exemplum nobis proponitur, tanto diligentius est considerandum, et memoria dignius quanto rarius. Nam quum Annam valere, et in pace abire iubet, eo ipso sese accusat, et crimine obiecto ipsam liberat: atque se excusationem ipsius admittere, ac proinde temere sic loquutum profitetur. Quin etiam iniuriam expiare videtur, coniunctis suis cum Anna votis et precibus: ut quamprius sanctuario pellere volebat, eandem sibi precum et orationum magistram se-

quatur. Atqui erat summus pontifex, Domini nostri Iesu Christi personam repraesentans, cuius erat iudicio et sententiae standum, quod Deus apud Mosen in Deut. iubet, et ab eius ore pendendum, ut quaecunque dixisset, sine contradictione reciperentur. Verum enimvero licet ad tantam dignitatem evectus, sponte tamen sua autoritate cessit. Qua in re nos docet, quo maiora et ampliora dona a Deo accepimus, eo maiorem in nobis requiri modestiam, neque ob illa gloriandum. Quamobrem etsi sacerdotes Deus populo suo praefecerat, se tamen homines esse et nihil a se alienum humani putare debuerunt: atque adeo cavere ne sua autoritate et potestate ad tyrannidem aut populi vexationem abuterentur: sed potius sua coram Deo cum reliquis peccata agnoscere veniamque deprecari, ac spiritus gratiam, quo duce regerentur, implorare. Et idcirco Deo, non tantum pro populo, sed pro se ipsis offerre sacrificia iussi sunt, alioquin indigni qui ad sanctuarium accederent, nisi prius purificati et sanctificati: qua una ratione populum erudire potuerunt. Hinc itaque factum ut Heli pontificem sua dignitas minime excusarit, quin ad Annae simplicem responsionem errorem suum agnosceret et fateretur. Ex quo apparet quanta sit eorum arrogantia, qui sua dignitate ad audendum pro arbitrio quidlibet abutuntur, nec se a quoquam reprehendi posse arbitrantur: sed se sua dignitate et autoritate tanquam clypeo tegunt, Deumque etiam in mala causa defensorem ac patronum expetunt. At contra dicendum, eorum officium, qui ad summos honores evecti sunt, postulare, ut in agnoscendis erroribus suis ipsi vulgo praeeant exemplo: et summopere caveant ne dignitate sua ad infimae conditionis homines opprimendos abutantur, sed eosdem potius sublevent atque tuentur. En ipsius Heli exemplum, non tantum errorem suum agnoscentis, veniam deprecantis, ac non modo sollicite illam ab omni culpa liberantis, sed etiam Deum precantis ut mulieris preces exaudire dignaretur. Quare agite, fratres, nos sine simulatione et hypocrisi sic cognoscamus, ut quidquid bonum, quidquid licitum est, in nobis inveniatur, quo, licet imperfecti, Deo tamen grati simus: ita proximos adiuvemus, ut non hominibus tantum, sed ipsi Deo, bonorum omnium largitori, facta nostra comprobemus.

Denique Dei Opt. Max. maiestati facti supplices precemur eum det nobis hanc gratiam, ut peccata nostra magis magisque agnoscentes, sic ipsius iudicia metuamus, ut ad misericordiam eius confugiamus, de eius clementia facti certiores: modo sine fuco et sincere ad ipsum accedamus, et cum summa humilitate et modestia malitiam omnem et pravos affectus exuentes, eius iustitia sic vestiamur, ut nihil impediat, quominus eius in nobis nomen glorificetur: ac verbo eius adhaerentes, id nocte dieque versemus, ut ad eius normam vitam omnem exigamus.

HOMILIA QUARTA.

18. *Et abiit mulier in viam suam, et comedit, et irata facies non erat amplius ei.* 19. *Quumque surgentes mane incurvavissent se coram Iehova, et revertentes pervenissent domum suam Ramam, cognovit Elcana Annam uxorem suam: et Iehova recordatus est eius.* 20. *Fuit enim post revolutiones temporis ex quo concepit Anna, ut pareret filium: vocavitque nomen eius Schemuelem: Nam, inquit, a Iehova petivi illum.* 21. *Deinde adscendente ipso viro Elcana cum tota familia sua ad sacrificandum Iehovae sacrificium illud anniversarium, et votum suum persolvendum,* 22. *Anna non adscendit: dicebat enim viro suo, differendum donec educatus fuerit puer iste: tunc adducam eum ut comparens in conspectu Iehovae, maneat ibi usque in saeculum.* 23. *Cui dixit Elcana vir eius, fac quod bonum videtur in oculis tuis, mane donec educaveris eum: tantummodo praestet Iehova verbum suum. Sic mansit mulier illa ut lactaret filium suum, donec educasset eum.* 24. *Deinde abduxit eum secum, postquam educavit eum, cum iuvencis tribus et epha uno farinae, et utre vini: introduxitque eum in domum Iehovae Schilunte: puer autem erat admodum puer.* 25. *Mactaveruntque iuvencum, quum adducerent puerum ad Helin.* 26. *Cui dixit Anna, attende ad me, Domine mi, ut vivit anima tua: Domine mi, sum mulier quae stabat tecum hic supplicando Iehovam.* 27. *Pro puero isto supplicabam: praestititque mihi Iehova petitionem meam quam petebam ab eo.* 28. *Quamobrem ego quoque commodatum restituo eum Iehovae omnibus diebus quibus fuerit, ipse commodatus est Iehovae: incurvavitque se Schemuel ibi Iehovae.*

Nisi Anna probe cognitum habuisset singulare Dei donum esse propagationem sobolis, minime sane tanta cum animi vehementia quanta audivimus, preces apud Deum fudisset. Sed vulgata satis erat ea doctrina apud Israelitas, quam lex ipsa docebat, et patrum exempla confirmabant: quos etiam Deum esse pro suscipiendis liberis precatos sacra scriptura docet. Ita videmus Isaacum Deum interpellare precibus, ut uxoris uterum, quae sterilis erat, aperiret: atque a Deo fuisse exauditum. Iacobus vero Rachelem, importune liberos a se marito flagitantem graviter reprehendit, docens sic ab hominibus generari liberos, ut a Dei bonitate vis illa tota dependeat: neque omnibus esse prolis suscipiendae vim insitam. Quare hoc esto axioma et regula, ut quicumque liberos genuerunt, Deum re

ipsa patrem agnoscant, sobolisque autorem ac largitorem profiteantur, quos tanto dignatus est honore, ut in partem propriae sibi soli dignitatis eos assumserit. Sed in Anna specialem quandam etiam fuisse rationem apparet. Nam statim post oblatas Deo preces concepit, ut illi Deus eius apud se preces non irritas fuisse testatum faceret, quum ex prius sterili concepisset, ac filium genuisset. Hic igitur singularis Dei virtus ex temporis collatione sese patefacit: Nam si liberos ex Elcana sicut altera sustulisset, non adeo celebris Dei gratia fuisset. At quum ex sterili, ac proinde nunquam conceptura, repente concipit, ac mater efficitur, merito Dei virtus agnoscitur, donumque Dei ac privilegium speciale praedicatur, quod mulierculae preces Deus ipse dignatus sit exaudire. Hinc conspicuum quousque se Deus in hominum gratiam deiiciat, quum preces, quas pro vitae praesentis commodis illi offerunt, exaudire non dedignatur. Tale est supra memoratum Isaaci exemplum: tale etiam ex opposito Iacobi, quibus istud etiam adiiciendum. Quare quum Deus istiusmodi preces exaudiat, insigne clementiae signum est ipsius, veluti manum porrigentis nobis, atque cohortantis ne faciem eius refugiamus in eius sinum afflictiones nostras effusuri, et vel minima quaeque ad hanc vitam necessaria flagitaturi. Absit vero Deum dicam tanta licentia interpellandum, ut quaecunque libido suaserit ab eo postulemus. Nam in primis divina voluntas est intuenda ad quam vota nostra componantur, qua res abiectissimas, puta calceos, vel subligacula, et alia istiusmodi petere non erubescamus: quum ne levissimarum quidem rerum quas nobis a se adoptatis filiis necessarias esse novit, curam ac sollicitudinem abiiciat. Et hoc sane Anna dicitur agnovisse; nam postquam marem peperit, Deo eundem et eius cultui dedit ac dicavit: Samuelemque nuncupavit, quod, inquit, eum a Domino petii, atque ad meas ille preces annuit. Observanda vero ratio illa firmissima qua nititur, quum se ut impetraret filium Deum invocasse dicit. Nam ita fidem suam magis ac magis confirmat, sibi Deum agnoscens benedixisse non tantum largiendo sibi foecunditatem ex humanae consuetudinis more, sed extraordinaria quadam ratione: quasi Deus testaretur palam hoc miraculo, coelo potius delapsum illum infantem quam ordinaria ratione natum. Itaque haec fuit Annae mens: nam etsi ex supra dictis, quibus audivimus illam postulandi finem non fecisse, videri possit de exauditione incerta fuisse, tamen non dubium est quin plena bonae spei fuerit ac secundum fidem exaudita sit. Neque vero propterea tantum nobis permittendum, ut quidquid in buccam venerit, a Deo petamus, sperantes nos exauditum iri: sed hinc discendum potius, etsi a Deo nos exaudiri credamus, tamen in precando assiduos esse oportere, et ab ipso quodcunque necessarium erit expectare. Multum quidem est scire ac profiteri Dei oculos ferri in eos omnes qui ipsum in veritate invocant, verum ut singuli fideles sese discant coram ipso abiicere, et hoc sacrificium sciant ipsi uni Deo deberi, hoc nominatim ab ipsis requiritur, ut si Deum proximum ad suos in rebus incertis invandos experiri volunt, precibus illum interpellent, et velut oculis suam egestatem et inopiam subiiciant. Minime quidem quasi rerum nostrarum ignaro et nescio, sed ut aperte profiteamur nos ab eius unius bonitate pendere, sine qua futurum est ut omnium egeni iaceamus: atque etiam ne ut solent profani homines, eum invocemus. Itaque Annam simul illa duo coniungere preces et exauditionem videmus, quum ait, Deus exaudivit me, nam ego illum invocavi. Potuisset sane Deus etiam illi non petenti largiri quae eius precibus dedit: sic enim plerumque solet suam erga nos munificentiam atque bonitatem patefacere, ut nobis etiam quid utile sit ac necessarium ignorantibus, tamen sponte et liberaliter donet, atque abunde subministret. Verum in hac re nostrum omne studium est collocandum, ut Deum sedulo in qualibet inopia constituti precemur, quo non irritas fuisse nostras preces deinceps experiamur. Digna sane observatione doctrina, qua nimirum non modo nos ad Deo gratias pro acceptis ab ipso beneficiis agendas, sed etiam ad precum assiduitatem incitari par est. Porro quum a Deo nos exauditos scimus, quantae ingratitudinis rei futuri sumus, nisi gratias illi studiose agamus? Adde, nobis etiam id esse in posterum certissimum testimonium, quum non frustra fuisse Deum a nobis invocatum re ipsa experti sumus, ut sine metu freti eius bonitate ad illum veniamus, et quotiescunque necessitas postularit confugiamus. Davidis satis notae preces, et fides qua se in Dei conspectum venturum, bonitate ipsius fretum, gloriatur. Et sane non nisi gratiam divinam expertis patet ad Deum aditus, cuius alioquin conspectus terrori potius quam solatio sit futurus. Quum vero Deus experientia fecit nobis testatum preces nostras esse fidei fructus, tunc maximum in omnem vitam illum invocandi, ac precibus nostris sollicitandi cum spe exauditionis argumentum habemus. Et hactenus quidem de hac nominis impositione ab Anna facta, et causa illius dictum esto.

Multos vero videas istiusmodi nomina filiis imponere, sed incogitantes, et, ut quod res est dicam, illa potius profanantes. Quare danda nobis opera, ut si qui natis sibi liberis istiusmodi nomina velint imponere, Deum precentur, ut liberi olim eos imitentur quorum nomine insigniuntur, quo sese totos Dei cultui toto vitae curriculo dedicent. Praeterera supplices a Deo hanc gratiam effla-

gitent, ut prolem ipsis quae Deum colat ac veneretur benigne donet: ac tandem, natos infantes a Deo se tanquam donum ac thesaurum suae fidei commissum agnoscant accepisse, ut tanto maiore cura et studio in Dei timore illos educent ac erudiant, rationem olim Deo reddere parati nutricationis. Nam alioquin, ut dixi, istiusmodi nominum temeraria usurpatio, mera est profanatio.

Deinceps Elcana in domum Dei adscendisse dicitur, sacrificium anniversarium oblaturus, et votum persoluturus: Anna vero non venisse: tum quod filium nondum ablactasset, tum quod absque ipso, quem Deo dederat dicaratque, venire nollet. Hic nobis in memoriam revocanda quae superius attigimus, Elcanam nimirum suae pietatis, ac studii sui in vero et sincero cultu Dei retinendo testimonium dedisse, quum adeo religiose et diligenter sanctuarium Dei frequentaret. Atque hoc quidem Israelitae habebant in mandatis, sed multi varias causas praetexebant, ut non excederent suis locis: licet tria tantum in singulos annos istiusmodi festa instituta. Sed mirum non est multos tum contemptores divini numinis aegre relictis aedibus in hunc locum adoraturos et sacrificaturos venisse. Namque erat iter difficile: deinde in sacrificia erat aliquid insumendum. Quare quum Elcana solemni ac praestituto die festo venisse dicitur, in eo satis apparet eum non reponendum in numero Deum perfunctorie venerantium: et qui se ab illo quidquid bonorum habent accepisse quidem profitentur, suaque omnia illi accepta ferunt, sed tamen verbi ipsius praedicationem floccifaciunt, suaeque pietatis veras notas edere contemnunt. Ac nominatim die solemni Elcanam dici venisse ad sacrificandum observandum est. Quod quidem exemplum nobis non in eum finem proponitur ut eo abutamur ad fingendos varios cultus, modo hunc modo illum locum religiose frequentantes, quales sunt papistarum peregrinationes, hoc exemplum ad suam idolomaniam prave detorquentium Superius enim causas attulimus, cur Deus nullo alio loco quam Hierosolymis adorari sibique sacrificia offerri vellet, nempe, ne sibi populus varios deos pro arbitrio fingeret: atque ut sacrificia sic a sacerdotibus, ut praescriptum illis a Domino fuerat, administrarentur. Non ergo sibi Elcana Siluntem veniens ullum meritum apud Deum ex peragratis multis regionibus fingit: sed voluntati Dei probe cognitae obtemperat. Itaque institutam profectionem Elcanae, obedientia Dei niti conspicuum est: quin et aliquid amplius additur, nempe solemne oblatum sacrificium, atque praeter solemne sacrificium anniversarium etiam votum. Incerta vero sacrificii huius occasio, an ob natum praeter spem filium, an ob aliam quamlibet causam, quamquam prior illa magis veri similis. Caeterum, quaecunque tandem illa fuerit, animadvertite non contentum Elcanam communi omnium officio, etiam ex abundanti grati animi testimonium adiicere, quo acceptorum a Deo beneficiorum se memorem et gratum professus, gratias illi publice agat. Nam superius votorum hunc esse finem docuimus, publicam nempe professionem, qua Deo uni omnia accepta feruntur, eique pro acceptis beneficiis sacrificia laudis offeruntur. De Silunte vero sciendum, fuisse locum in quo arca tum quiescebat: ac proinde in quem fuit singulis conveniendum. Neque enim adhuc Deus certum locum habitationi ac quieti delegerat, quemadmodum quum de Hierosolyma loquitur scriptura, locum quietis et domicilii sempiterni eam vocat. Arca enim tunc temporis nullam fixam sedem habebat, sed ex loco uno in alium transferebatur, ut tandem etiam capta sit ab hostibus. Sed tunc eam Silunte Deus esse voluit, qui postea locus desolatus est, non sine magna omnium admiratione. Quamobrem etiam Ieremias Iudaeos illo suo templo nimis insolenter gloriantes conspiciens, eandem illis, quae olim Silunti contigerat, desolationem minatur, his verbis: *Ite iam in locum meum qui erat Schilunte, ubi feceram ut habitaret nomen meum primum, et videte id quod feci propter malitiam populi mei Israelis, vos vero potentiores Deo arbitramini?* Quo facto Deus testatum facere voluit, licet terrenum aliquem locum suo cultui delegisset, non tamen se in omne aevum illi veluti data fide adstrictum. Inde factum ut captivitatis babylonicae tempore, destructis ac desolatis licet locis, quae tamquam terrenum aliquem paradisum Deus elegerat, et in quibus aliquot saecula quieverat, non ideo tamen abolita sint sacrificia. Porro si Deus olim suorum iudiciorum severitatis exempla in ea loca, quae tanquam paradisos terrenos sibi selegerat, et in quibus per longa saecula domicilium habuerat, voluit exstare, quis adeo vaecors et hebes est, ut hodie certis locis eum adfixum esse sibi persuaderi patiatur: quemadmodum papam illum romanum videmus de sua sede gloriantem, quod Petrus Romae sederit? An vero Petrus regnum coelorum Romam transtulit, quod sibi Hierosolymis, celebri civitate, verisimile est potuisse iure meliore arrogare? An vero Deum infanti similem arbitramur, qui se vi quadam retineri patiatur, tanquam mancipatum iis locis, ex quibus illum tot facinora et abominanda flagitia pellunt: an illis adstrictum a quibus etsi verbis quidem in honore habetur, nomen ipsius tamen foedissime polluitur et conspurcatur? Nae ingens et intolerabilis error iste est. Quare licet ad tempus suae arcae Deus Schilunte domicilium elegit, tamen in eum locum exstare deinceps suorum iudiciorum exempla voluit, ut populus monimentum haberet, in quod tanquam in speculum intuitus, ad iudicia Dei horrere, et sincere ac sine fuco in pos-

terum Deum venerari ac colere disceret. Et hactenus quidem de hoc capite.

Sequitur: Elcanam domi uxorem donec filium suum ablactasset reliquisse. Ac prima quidem fronte istud intuenti videri posset Anna ingrati animi rea, quae, si quod impedimentum fuisset, videbatur illud omne superare debuisse. Nihil enim zelum eius, tantum beneficium a Domino consequutae, debuit remorari. Nonne enim aequum videtur ut quae miraculo prolem suscepit etiam in sanctuarium veniat, palam gratum animum testatura Deoque gratias actura? Quare omni excusatione indigna domi haerens videri potest. Verum minime in impedimento ponit sibi natum infantem, sed se negat ire posse donec Deo quem voverat ac dicarat infantem offerat, quem alioqui credibile est potius ipsam humeris gestaturam fuisse, nisi longe alia ipsam occasio esset remorata: quum praesertim videamus Elcanam, et farinam et vinum ac invencos secum abduxisse, unde satis apparet non fuisse egenos, quin facile infantem vel asino veherent. Quare Anna minime difficultatem itineris respicit: sed hac religione tenetur, ne coram Deo vacua appareat, sed ut infantem adultiorem ulnis suis Deo dicatum offerat, atque adeo sibi veluti ad tempus concessum reddat. Itaque domi alio ritu quam Elcana maritus in sanctuario sacrificat. Lege quidem divina saltem in anno semel sese mares Domino in sanctuario sistere iubebantur: verum etiam Anna non erat nescia Deo gratum et acceptum esse quod illi domi sacrificium offerebat: quin imo pudore quodam retinebatur praesentiae divinae, donec voto satisfecisset, Deoque rem dicatam consecrasset, ut ea frueretur: atque re ipsa se testaretur ut consequendae sobolis avidam, sic eiusdem etiam, quandoquidem exaudita est, offerendae cupidam: quasi diceret, non est nobis puer iste ministraturus, sed soli cui dicatus est sanctuario. Habemus Annae consilium et mentem: cuius autorem etiam maritum videmus, hoc solum ad uxoris verba adiicientem: Deus verbum suum perficiat. Ex quibus duae sese offerunt quaestiones, una, quale sit istud de quo Elcana loquitur verbum, quandoquidem nullam e coelo factam ipsi revelationem constat: altera, quomodo perfici expetat quod iam factum erat. Quare observandum ita loquutum ex usitata scripturae phrasi: Deum verbum suum dedisse, quum Annae preces exaudiit. Namque scriptura solet dicere Deum nobis respondere, quum ipsum precamur. Atqui vocem nullam edi scimus: non enim coelum intonat, non mittuntur a Deo Angeli, denique nullum sonum auribus percipimus: verum quum re ipsa Deum nostri misertum sentimus, atque ipsum ad nostras preces benignum annuisse scimus, merito responsum illud divinum appellatur. Etsi Deus igitur ore loquutus non est, Elcanae tamen minime defuit certum testimonium, quo Deus illum de exauditis Annae uxoris ipsius precibus certiorem fecit. Hinc discamus, si qua bona nobis contigerint, ea omnia a Deo manare, ut sacra scriptura loqui solet, et uni accepta ferenda: deinde laudes et sacrificia digna illi offerenda, sed ita tamen ut nihil nisi praeeunte verbo faciamus. Hic tamen observandum, nos etsi Deum nunquam ut par est bonorum omnium autorem agnoscamus, nisi quatenus verbo eius erudimur: tamen oportere tranquillo animo esse quum voluntatem nostram illi gratam agnoscimus. Neque enim exspectanda in dies singulos nova quaedam revelatio, qua vel Deus ipse ad nos descendat, vel angelum mittat nunciaturum, se hoc vel illud fecisse: nam experientia nobis abunde satisfacere debet, qua divinam vim atque virtutem impleri edocemur, atque adeo tanti esse ponderis debet atque si Deus ipse loqueretur. Et de prima quaestione hactenus. Quod vero Elcana precatur ut Deus verbum suum perficiat, non frustra fit. Nam etsi Deus vere illi filium dederat, nonne tamen vel perendie mori, vel in hominem nequam ac flagitiosum evadere poterat, atque a Deo, tanquam ad cultum suum non idoneus, reiici? Quare hoc Elcana a Deo expetit, et precibus supplex deprecatur, ut quandoquidem masculam prolem ipsi Deus largitus erat, eundem conservet, et ad suum cultum idoneum faciat, sanctique sui spiritus virtute regat: quo gratum et acceptum Deo sit eius ministerium. Ac sane, ut deinceps visuri sumus, non abs re tales Elcana preces fundebat: nam veniente Samuele ad sacerdotale ministerium, quam metuendum ne in tam foedo lupanari depravaretur? Nam etsi Eli minime quidem improbus, aut ad flagitium aliquod proclivis erat, quales tamen, quaeso, fuerunt eius liberi, scortationibus et foedis suis libidinibus, ac furtis ordinariis sanctuarium Dei polluentes? Quid igitur infantem, licet velut Dei angelum in medio coetu diabolorum, putas, obsecro, aliud posse, quam quodvis scelus ac flagitium, nisi divina manu ac virtute miraculose conservatum, discere posse? Sic non abs re Elcana tales preces apud Deum fudit, quas etiam Deum exaudisse deinceps plenius intelligemus. Hinc parentes discunto liberorum tantam curam gerere, ut Deum orare non desinant, dum ipsis gratiam hanc impetrarint ut a Deo regantur et in cultu ipsius erudiantur. Nam saepe videmus pueros tam effraeni licentia ferri ut nati non nisi ad malum videantur. Sed in quos potius culpa reiicienda quam in parentes, qui caeco nescio quo liberorum amore capti multa quidem laetitiae signa in compotationibus et nimio luxu edunt, sed Dei penitus obliviscuntur, et eius gratiam ac benedictionem non sine magna offensa sepeliunt? At contra Deus re ipsa testatur se bonorum omnium autorem, vel

benigna manu illa largiens, vel vindice restringens. Quare hoc exemplo parentes commoveri maxime decet, quod Elcana divinae beneficentiae particeps factus, verbum tamen Domini perfici supplex orat. Caeterum gratiae Dei et benedictioni commendatos ita liberos, ne vereantur patentes illi committere, atque assiduis precibus sollicitare, ut dona sua coepta in ipsis perficiat: et certum est Dominum ad preces eorum se facilem praebiturum, reque ipsa demonstraturum, nihil a se peti quod non impetretur. Multae quidem interim incident difficultates: sed quae facillime studio et solicitudine superabuntur. Si quid vero secus acciderit, sibi quisque imputet, vel segnius, vel aliter quam oportuit precato: ac in posterum segnitiem assiduitate precum compenset. Et de hac re quidem hactenus.

Deinceps vero sequitur ablactatum puerum, adductum a parentibus, cum tribus iuvencis ad eius nutrimentum, cum epha farinae et utre vini: quod annuatim factum inferius videbimus. Non ergo fuit istud votum papistarum simile, qui liberos suos in monasteria relegant, et religione adstringunt. Nam, exempli gratia, is cui multae natae sunt filiae, queritur in eas elocandas nimiam pecuniae vim insumendam, ac proinde de illis in monasteria varia relegandis cogitat, ut haec hic religioni, illa illi adstringatur: sin mares fuerint, hic quidem in abbatem designatur, alter in monachum, ille in presbyterum et canonicum, ut hac ratione provisum ipsis optime sit et affatim, ac opimis praebendis ac reditibus instructi genio indulgeant. Quae, obsecro, quantaque hypocrisis, religionem in vovendis ac dicandis Deo liberis simulare, et turpe tamen sacrilegium admittere? pauperum et egenorum facultates vorare? ecclesiasticos reditus compilare? crucifixum istis omnibus alendis sufficientem iactare? Sed religionem attendite: Non sunt, inquiunt, ex mundo. Nae, non ex mundo, sed ex inferis. Quis enim nescit quam foedis ac spurcis libidinibus monasteria scateant? qui nescit in illis nihil nisi verae religionis profanationem audiri? Nos vero contrarium in Elcana et Anna exemplum intueamur, qui ad filii nutritionem necessaria secum adducunt, et annuatim provident, ne Eli pontificem sumptibus ullis gravent, quum se tamen omni patria potestate abdicassent, filiumque suum pontifici ministraturum dedissent ac dicassent. Sic votum ipsorum rite fuit institutum. Nominatim vero puer dicitur fuisse admodum puer, id est iuvenis ac debilis. Unde Annam minime procrastinasse videmus, ut plerumque multae ineptulae ac delicatulae matres solent, quum de liberorum institutione agitur: nunquam illis satis matura aetas ad scholam frequentandam, infirmitatem ac teneros annos praetexunt; lectionis portiunculam quasi per iocum sufficere volunt, denique ad minimam auram periisse arbitrantur. Hinc multorum exitium. Nec enim ea quae debebatur cura adhibetur: vilius praestantiori, puta corpus animae praefertur, voluptas et delectatio educationi et eruditioni, quae tamen illis longe maiore in pretio esse quam caetera omnia debebat. Non sic Anna, quae filium nominatim dicitur non quinquennem sexennemve, sed admodum puerum et recens ablactatum adduxisse, curaeque pontificis tradidisse, sese materna autoritate abdicasse, ut Deo promissum dicatumque offerret. Quare quum sponte infantilibus blanditiis non procrastinans, sese privat, ut Deo consecratum offerat, satis ostendit se, neque invitam, neque moerentem, id facere, sed licet lactatura infantem domi ad tempus resederit, tamen opportunitatem exspectasse Deo votum plene persolvendi.

Caeterum quod dicuntur adduxisse puerum ad Helin et Anna illi dixisse: Domine mi, vivit anima tua, sum mulier illa quae stabat tecum hic supplicando Iehovam: pro puero isto supplicabam, praestititque mihi Iehova petitionem meam, quam petebam ab eo: quamobrem ego quoque commodatum restituo eum Iehovae omnibus diebus quibus fuerit, ipse commodatus est Iehovae: primum expendenda vox illa: Domine mi. Neque vero pluribus est disputandum, an summo sacerdoti fuerit ille titulus attributus, tantum hunc fuisse linguae hebraeae usum observandum. Atque esse quasdam nationes et regiones in istiusmodi honorificis appellationibus politiores et profusiores quam alias videmus: quare ne quid hic ambitione peccatum putemus, equidem hoc ad patriam consuetudinem referendum existimo, et hanc simplicissimam esse salutationem: quod Iudaei tam aliqua dignitate inter se praeditos quam etiam ignotos, hoc honore, nempe domini appellatione, afficerent.

Praecipuum vero caput huius historiae considerandum superest: *Annam puerum adduxisse, quem Deus ipsi dederat.* Quibus iterum verbis idem quod superius diximus, quum Samuelem eum nuncupavit, ipsa testatur. Palam enim suam a Deo exauditam supplicationem profitetur: neque enim tantum datum infantem sibi ait, sed precibus suis datum: minime quidem tanquam precum suarum meritis istud tribuat, sed non ignara Deum ita suorum exercere fidem velle, et aditum ad se precibus eorum patefacere, ut certiores faciat suos, se in veritate ipsum invocantes exauditurum. Quod magis etiam confirmat dum ait ad Helin: Anima tua vivit. Neque vero arbitrandum illam per animam Heli iurasse, quod plane esset idololatricum. Neque enim per alterius quam Dei nomen iurare licet. Quare per Dei nomen iurantes, iudicem illum nostrum esse profitemur, ante cuius tribunal olim omnes sisti necesse sit. Anna itaque minime voluit in mortalem quae viventis Dei sunt propria trans-

ferre: sed asseveratione quadam utitur cuius vis a iuramento longe est dissimilis. Quum per alicuius vitam iuratur, hoc ipso quod ea in testem assumitur, eandem esse pretiosissimam iuranti aperta est professio. Si per Dei vitam Anna iuravisset, ita Dei vitam, id est aeternam esse, et sibi caram esse professa fuisset. At quum testem vitam Heli dicti sui facit, ita quanta Helin, ut Dei viventis sacerdotem, observantia colat, ostendit. Et quidem huius loci verus ac simplex est sensus, diligenter observandus, ne ad iuramenta levia et inania, temere illum Dei nomine sine occasione abutentes trahamus: nam qui res creatas cum Dei maiestate miscet, eandem et ille aboleat necesse est. Quare soli Deo reservandum quod ipsi proprium uni est, quippe consortis omnis impatienti. Ac proinde si rerum creatarum mentio inciderit, omni formula iurandi sciamus abstinendum: ne in totidem idola creaturas convertamus.

Porro Anna sic infantem Deo consecrat, ut eum dicat omnibus diebus quibus fuerit Iehovae esse datum. Voce utitur scriptura sacra hebraea quae et petere et dare significat: et sane utrumque simul complectitur, et datum a Deo infantem, et precibus votoque impetratum: quod non ita commode potest alio idiomate repraesentari: satis tamen perspicuus est sensus, nempe se a Deo impetratum precibus infantem eidem dare dicare. Itaque hanc de filio concepit opinionem, fore ut sanctuario in sempiternum ministraret. Neque vero nodus aliquis in hac voce, *perpetuum*, quaerendus: quandoquidem de huius qui Deo dicabatur ministerio ac aetate est intelligenda, non autem ut eam Iudaei plerumque exponunt de saeculo, quod est centum annorum, aut de annis quinquaginta, quod Levitis tempus ad quietem praescriptum est: Anna simpliciter donum istud Deo oblatum dicavit in perpetuum, seque omni materno iure abdicavit, ut in sempiternum, puta, toto vitae suae curriculo, ministraret altari Domini. Ex quibus iterum licet perspicere Annam prolis fuisse quidem cupidam, sed non tamen suorum commodorum studiosam, verum hoc tantum exoptasse, ne amplius opprobrio sibi sterilitas verteretur, quod ab altera uxore Elcanae factitatum supra docuimus. Deinde donum a Deo collatum eo animo recepisse, ut sponte materna omni autoritate sese abdicarit, quam plerumque matres, praesertim ad senectutem vergentes, a suis liberis requirunt, ut liberis tanquam senectutis scipionibus utantur. Nihil hic Anna tale de se profert: sed privatae utilitatis oblita Deo gloriam omnem attribuit: satis bene secum agi rata, modo Deus glorificaretur. Et quidem aequum est Deo omnia nostra cedere, quaecunque tandem illa sint, licet etiam hic peculiaris quaedam est ratio.

Caeterum dicuntur *sacrificasse et adorasse coram Dei facie: mactato iuvenco ex voto.* Quod de adoratione coram Dei facie dicitur, ostendit sacrificia fuisse tantum appendices cultus qui Deo est exhibendus. Et vox adorationis quae additur ritum precandi Deum apud Iudaeos ostendit, qui proni in terram Deum adorabant. Ergo Anna in genua supplex Deo facta procubuit. Verum quidem est, cultum Dei esse spiritualem: sed nihilominus Deum corporibus non minus quam animabus venerari fideles decet. Ac sane vix ad Deum accedimus supplicandum quin lingua manusque simul etiam moveantur, et cum anima communicent. Apage ergo fanaticos illos, qui magnos e pectore gemitus edere se simulant, et supra nubes ipsas efferri, et tamen manuum elevationem non necessariam ad preces contendunt. Nae stultitiam suam produnt. Nam si quid in ipsis inesset fidei, certum est eosdem affectum adorandi Deum etiam coram hominibus palam testatum facturos. Quare divini contemptus species quaedam est, haec adminicula tanquam rudimenta pueris convenientia reiicere. Nos observemus: Dei adorationem, esse publicam fidelium professionem, qua sese Deo subiici et omnia illi accepta ferre testantur, cuius rei sacrificia fuerunt tesserae et confirmatio. Praesentia vero Dei vel eius facies nulla est alia intelligenda, quam virtus Dei ac specialis gratia, quam hoc vel illo loco patefacit: veluti quum legem suam arca voluit includi, quum arcae propitiatorium addidit, ibique se praesentem fore pollicitus est quaerentibus ipsum, ut saepe scriptura loquitur, minime cogitandum est, illis rebus Dominum fuisse conclusum: sed ita nobiscum scripturam balbutire: Deumque sese ad sui populi captum accommodasse, ne alienos sibi Deos quaereret suam praesentiam in arca sua privatim, ut ita dicam, alligasse, nempe quoniam terreni sumus: Deus infirmitatem nostram ita sublevat: ideoque has caeremonias et cultum ad arcam suam instituit.

Nos vero coram maiestate Dei facti supplices, infinita peccata, quibus eius in nos iram provocare non desinimus, agnoscentes precemur eum ut maiores indies progressus in verbi sui auditione faciamus, nosque ita ipsi dedicemus, eiusque cultui studeamus, ut vere in ipsius populo censeamur: atque vicissim nos ita tutetur ipse ac protegat, ne unquam pereamus, quandoquidem nos sibi in populum peculiarem tanto pretio asseruit. Sic vota nostra dirigat ut sine fuco et simulatione nominis eius propagationi et gloriae studeamus: nos ab omnibus huius saeculi immunditiis expurgatos iustitia sua vestiat, ut sanctimoniam sic in dies excolentes ad ipsum propius pedetentim accedamus, donec in summam illam et aeternam perfectionem recipiamur. Amen.

HOMILIA QUINTA.
CAP. II.

1. *Et oravit Anna et dixit: Exsultavit cor meum in Domino, et exaltatum est cornu meum in Domino: dilatatum est os meum super inimicos meos: quia laetata sum in salutari tuo.* 2. *Non est sanctus ut Dominus: neque enim est alius extra te, et non est fortis sicut Deus noster.* 3. *Nolite multiplicare loqui sublimia gloriantes: recedant vetera de ore vestro: quia Deus scientiarum dominus est, et ipsi praeparantur cogitationes.*

Acceptum a Deo beneficium in suscipienda prole Anna prima fronte intuenti nimium praedicare videri potest. Nam etsi nullum beneficium divinitus datum parvi faciendum est, licet perexiguum illud, quod paterni erga nos amoris divini sit testimonium, certi tamen sunt beneficiorum et gratiarum actionis gradus. Quemadmodum, si exempli gratia nos Deus ingenti quopiam periculo eripuerit, longe magis tantum beneficium celebrabimus, quam quum gratiae suae continua serie nos prosequitur. Idcirco saepe in sacris quum de singularibus et memorandis quibusdam beneficiis gratiae agendae sunt, hae phrases occurrunt: Canticis novis Deum celebrate, id est eximiis et non usitatis. Hoc se fecisse David a Deo speciali quadam ratione liberatum profitetur. Itaque quum Deo gratias agimus, habenda nobis semper ratio subiecti est. En vero hanc mulierem, magnum quidem beneficium consequutam, quum de sterili prolifica et foecunda facta est, sed an tantum erat beneficium, natus ipsi infans, quod tantis laudibus efferret atque praedicaret? Sane equidem: nam observandum est, eiusmodi esse Dei erga nos beneficia, ut vel minima nos in eius admirationem rapere debeant, et eorundem praedicationem: etsi nihil impedit quominus in maxime divinis et admirandis operibus maiorem animi laetitiam gratiarum actione profiteamur: et bonitatem eius insigni aliquo facto experti, eandem etiam ardentioribus votis agnoscamus. Velut, exempli gratia, si quis gravi aliquo casu, puta morbo vel alia calamitate pressus, a Deo pristinae valetudini restituatur, nae gratum animum peculiari gratiarum actione testari ipsum oportet, ita tamen ut hoc beneficium cum aliis coniungat, et eorundem collationem aliquam instituat, his verbis: Domine Deus omnipotens, quis miretur te erga me miserum homuncionem, qui nihil aliud sum quam terra et cinis, tam misericordem, tamque benignum esse, quum coelum et terram intuentibus, immo res a te creatas vilissimas et abiectissimas quasque contemplantibus, tuae virtutis incomprehensae et misericordiae ac bonitatis immensae erga illas tot sese offerant testimonia? Atque his gradibus nos Dei beneficia decet agnoscere et praedicare, ut ne extra nos exeamus. Si Deus mei misertus ex ingenti quopiam periculo me eripuit, equidem merito sum hoc praedicaturus, verum hoc beneficio ad aliud maius quasi manu deducor, ut ita Deum rursus compellem: Mi Deus! quanta tua erga me beneficia, quem non tantum in hac vita corporea ut filium pater foves, sed cuius etiam es animae misertus, et ex inferorum abyssis erutam in libertatem asseruisti. Nam quae quantave est vitae illius coelestis nobis per filium partae dignitas et excellentia, quantum decus longe ipsa etiam angelorum gloria et maiestate maius? Neque enim angeli ipsi Dei maiestati intuendae pares sunt, nisi Domini nostri Iesu Christi merito ac beneficio. Tu me tamen, Domine Deus, in haeredum ac filiorum tuorum numerum adscribere non dedignaris. Hic est igitur usus doctrinae illius quam hoc loco discimus: ut Dei singula erga nos beneficia sic expendamus, ut debitas ipsi gratias agamus, et eius bonitatem, virtutem, potentiam et iustitiam meritis laudibus efferamus. Anna igitur in hoc cantico magnifica Dei opera sic praedicat, ut de accepto a Deo filio sibi gratuletur: Deoque pro tanto beneficio gratias agat. Porro quod hic Anna dicitur oravisse, Deique gratiam praedicavisse, non sic intelligendum quasi precibus aliquid a Deo petierit: (etsi quidam hanc vocem ad superiores Annae preces referant, et hac una voce comprehendi illas velint) sed gratiarum actionem orationis vocabulo notari dicendum.

Transeamus ad ipsius cantici verba: *Exsultavit,* inquit, *cor meum in Domino etc.* Duplicis hic laetitiae mentio est. Nam quum exaltatum cor suum dicit, minime dubitandum quin ad Dei singularem favorem respiciat, quo ad preces eius annuerat. Deinde quum iterum se laetatam dicit, ad laetitiam eam qua moeror suus ac tristitia fuerat sublata. Sed obscuriora haec videbuntur nisi apertius explicentur. Quare sciendum, oportere nos, licet multis hinc inde angustiis et doloribus velut obrutos, hilares tamen semper esse. Hanc ob causam Philippenses Paulus iubet in Domino semper gaudere. At tunc temporis ecclesia permultis persequutionibus agitabatur: Paulus in vinculis tenebatur, miseri fideles instar ovium intra luporum fauces versabantur, in ipsis ecclesiae visceribus multa malorum semina fovebantur, quibus omnibus fidelium animus ita concuti poterat ut penitus deficeret. Nam animi aegritudo et summa tristitia hominem plane deiiciunt eidemque stuporem adferunt. Idcirco in his difficultatibus gaudio spirituali superanda tristitia illa est, ut quicunque casus, quaecunque tandem procellae ac tempestates ingruerint, saeviente mundo ac Satana, tamen imperterriti et inconcussi subsistamus. Quare etsi multae

quidem doloris ac tristitiae causae nos circumstant, tamen eas oportet leniri ac molliri, et eo ardentius Deus invocandus est, atque in memoriam eius promissiones revocandae, ut quo maioribus procellis impetiti fuerimus, eo magis in eius erga nos paterno favore conquiescamus: certoque nobis persuadeamus nihil esse tam violentum quo concuti possimus, teste apostolo ad Romanos 8. cap.: nullum esse principatum, nullamque potestatem adeo sublimem, quae nos a caritate Dei, quae est in Christo Iesu Domino nostro separare possit. Atque haec illa est laetitia qua se Anna dicit laetatam, non ideo tantum quod experientia edocta est Deum sui misertum esse, sed maxime quod quum antea tanquam vile mancipium haberetur, omniumque contemptui et arbitrio pateret, tamen ab eius gratia pendens sese divino verbo consolata sit. Habemus igitur duas gaudii ac laetitiae christianae species, unam solo ac simplici Dei verbo fultam, alteram vero etiam experientia divinae ac paternae benevolentiae confirmatam.

Sequitur: *Cornu meum exaltatum est in Domino: dilatatum est os meum super inimicos meos, quia laetata sum in salutari tuo.* Quibus verbis laetitiae oblatam sibi causam Anna docet, eo quod cornu exaltatum est, et Domino hanc laetitiam acceptam fert, a cuius bonitate manarit, qua se nixam fuisse ostendit. Nam priusquam ipse Deus re ipsa testatum fecisset, se mulierculae huius velle misereri, quid aliud Anna videbatur factura quam in animi summo moerore vitam actura? At patientia taedium superavit, ac licet miseriae nondum exitum aspiceret, spe tamen sese sustentavit, ac laetata est, in Dei sinum omnem suam sollicitudinem, quasi de eventus veritate certior iam facta, coniiciens. Nam sterilitas olim erat veluti divinae maledictionis signum, licet non minus in fideles quam in incredulos illa caderet: quemadmodum enim terrenae facultates bonis et impiis sine discrimine contingunt, sic etiam res adversae sunt ipsis communes. Quamobrem Anna de singulari hac Dei benedictione loquens, etiam ad illam reliqua Dei beneficia applicat, quibus suos solet pro sua bonitate et clementia cumulare. Hinc nobis discendum est, si laetitia vera perfrui volumus, Deique beneficia re ipsa in nos derivari cupimus, ut si forte nostri Deus oblitus videbitur, aut a nobis faciem occultasse, adeo ut bonitatis eius nulla visibilia effecta sentiamus, tamen certa fiducia promissiones ipsius exspectemus. Fidelis enim est, et nunquam passurus ut periculis obruamur, quin felicem exitum tandem quarumcunque miseriarum experiamur. Haec unica et vera laetitia est in Domino laetari: haec nunquam vana est aut irrita: neque enim Deus fideles unquam spe lactat inani. Quin imo aio etiam minime mirandum si rebus secundis et prosperis, nulla saepe vera laetitia fruimur a Deo, quod nimirum ab ipso nihil exspectemus, ac veluti clausum os habeamus, quum contra in angustiis constituti et maximis hinc inde periculis velut obruti, tunc aperto ad Dominum ore clamantes, res ab ipso meliores exspectemus. Quid hic autem agat Dominus? Nam, oro, quibus obicibus et repagulis Dei beneficii erga nos ostium occludimus? Quare discendum Annae exemplo est, tunc nobis gaudendum esse maxime, quum maxime turbulenta erunt omnia: ac licet nullas miseriarum finis aut exitus appareat: Dei verbum in tenebris densissimis tanquam ardentissimam facem nobis sequendum, quae prius occulta patefaciat: et adversus nostram infirmitatem dimicandum tamdiu, dum a Deo fufficientibus viribus instructi audacter adversus quaecunque pericula subsistamus.

Caeterum vocem illam *Cornu* scriptura frequenter pro vi et robore usurpat. Anna ergo dicit suum cornu sic exaltatum, quemadmodum alibi Deus regis sui cornu dicitur exaltasse, id est robur ac potentiam. Quare se a Deo confirmatam palam profitetur: quasi dicat non evenisse sibi tantum a Domino beneficium, nisi speranti et divinum favorem tandem aliquando venturum patienter exspectanti. Digna vox quam diligenter observemus, quum miseros mortales tamen plerumque sua ipsorum virtute ac fortitudine gloriari videamus, adeoque nimis insolescere. Sed firma et stabilis laetitia nobis quaerenda est, quam nulla tempestas interturbet. Nam multos quidem laetari, sed ludicris, videas. Sic divites suis opibus, ebriosos abdomine suo gaudere conspicimus. Sed heu quam lamentabile gaudium quod sine Domino quaeritur; sane magno illud constabit. Idem esto de iis qui viribus propriis et fortunis laetantur iudicium: nam iusto Dei iudicio in tristitiam ac moerorem sunt desiturae: quemadmodum nos ipse Dominus noster Iesus Christus admonet. Nae magnum arrogantiae testimonium est, si in nobis ipsis aut industria nostra laetitiae quaerimus materiam, quae tandem nonnisi confusionem iustam temeritatis et arrogantiae poenam parit. Quamobrem ex hoc loco teneamus, minime unquam dubitandum quin Deus nos exhilaret ac necessaria omnia nobis suppeditet, modo ad eum confugientes patienter gratiam eius exspectemus, ac in afflictionibus unicum asylum nostrum et auxilium agnoscamus.

Addit Anna *suum os dilatatum super inimicos suos*, nempe quod prius habita ludibrio dolorem silentio premere cogeretur. Sic de se Davidem Psal. 39 loquentem videmus, quum ait se dominantibus improbis prorsus obmutuisse. Et singulari observatione digna est haec doctrina, ex qua discamus florentibus impiis et triumphantibus oportere nos oris claustra, ut loquitur propheta, custodire, ac dum nobis os Deus aperiat in silentio et pati-

entia exspectare. Hanc si multi doctrinam usurparent, utique non personaret aer tot blasphemis et horrendis vocibus, quas flagitiosi homines vehementius suis passionibus efferati vomunt, nisi ex arbitrio et libidine ipsis omnia successerint. Nos vero contra, quum facinorosos superbia turgere videbimus, nosque pedibus suis conculcare, ac conviciis et probris onerare, silentium colere discamus, tantisper dum Deus nos adversus ipsorum superbiam corroboratos exhilaret, veraque laetitia perfrui faciat. Hanc ob causam Anna dilatatum os suum a Domino dicit super suos adversarios: dedit enim ipsi gratiarum actionis occasionem et materiam; et sic opprobrium omne sublatum ab ipsa est. Interim vero minime dubium est quin se in silentio patienter continuerit, quod ipsam ita Deus exercere et humilitatem docere hac ratione voluerit.

Pergamus ad reliqua: *Non est*, inquit, *sanctus ut Dominus: et non est fortis sicut Deus noster.* Quibus verbis innuit vel tantillum a Deo recedentes nihil nisi fraudes et dolos vanitatemque reportare: contra Deo uni adhaerentes nihil expetere cuius fieri compotes non possint. Nam voce illa *sancti* omnia haec Anna complectitur. Sic exempli gratia, quum supplices Deo facti petimus ab eo res nobis necessarias suppeditari, ita nos agnoscere ipsum omnis sapientiae, bonitatis, ac iustitiae fontem profitemur. Quare tum Deus sanctus est, quum talem eum qualis est agnoscimus: neque in idolum transformamus, sed quod uni ipsi proprium est attribuimus, a reliquis omnibus rebus creatis maiestatem eius separantes debitum ipsi honorem habemus, non tantum quod suo imperio omnia regat et administret, sed maxime quod sceleratos meritis poenis afficiat, suosque fideles misertus vindicet. En quomodo Deus hic sanctus praedicatur. Ex hac vero voce singularis doctrina est elicienda. Nam quum Dei virtutem obscuramus, sanctitatem eius profanamus. Insignis enim profanatio est, quum Deum autoritate sua spoliamus. At longe satius esset universum orbem interire, quam Deo sic illudere. Et tamen quantum ab hoc abeumus? Nam quum sese nobis patefacit, et ipsum qualis est non agnoscimus: quum fidem nostram et obedientiam explorat, et in ipsum fiduciam nostram non reponimus, et in afflictionibus ad ipsum per preces non confugimus: quum denique ab ipso castigati, nos ipsi non submittimus, annon profanatae maiestatis ipsius rei merito dicimur? Et multo magis adhuc quum in indignationem usque progredimur, et blasphemas voces frustra illum invocari, frustra denique spem in illo poni eructamus? En quibus modis miseri mortales profanatae pollutaeque divinae maiestatis rei fiunt: Deo non attribuentes quod ipsius maiestas requirit. Quapropter eo maiore cura et sollicitudine in hoc nobis incumbendum, ut de Deo loquentes, simul etiam ipsum sanctificemus, nihil de ipso temere, ut de re mortali, cogitantes: sed ipsius numen venerantes ac timentes discamus ab eo uno omne in nos imperium ac dominationem *αὐτοκρατορικὴν* obtinente sic pendere, ut in uno ipso spem omnem nostram collocemus, ad unicum ipsum confugiamus, ut boni omnis fontem et originem, certo persuasi nos in ipso quidquid nobis opus fuerit inventuros. Hac ratione Deum sanctificare nos decet: et praeterea huc omnia vota nostra dirigenda ut nomen eius semper sanctificetur, scientes quum ex Christi mandato petimus in oratione dominica nomen Dei sanctificari, publicam esse protestationem, in nos ipsos redundaturam, si nomen Dei verbis sanctificari postulantes, factis deinde nostris idem profanamus atque polluimus.

Caeterum quum ait *nullum esse sanctum ut est Dominus*, ex admiratione divinae maiestatis facit. Quod exemplum nobis hic imitandum proponitur, ut quum infinitam Dei potentiam, iustitiam ac rectitudinem meditati fuerimus, in nobis ipsis commoveamur, atque haec animo nostro versemus: Quid, Domine, faciamus, quum ne millesimam quidem tuarum virtutum partem mente assequamur, quomodo digne eas celebremus? Extra nos igitur ipsos exeundum nobis est, ut supra terrarum orbem totum efferamur, quum de Deo nobis mentio aliqua facienda, aut etiam quando cum ipso est communicandum. Qua in re Davidem exemplar habemus imitandum, quum ait, Domine quam tua opera sunt admiranda, ut efferri ac narrari non possint, nihilominus eorundem narrationem instituit. Atqui duo illa inter se contraria esse videbuntur, nisi Davidem intelligamus pro sua mensura et captu narraturum quidem quaecunque de divinis operibus poterit, sed ea tamen nihil esse ad eorum excellentiam et magnitudinem. Nam humana mens crassior est ac rudior quam ut divinorum operum maiestatem assequatur. Atque hic est verborum Annae sensus, nullum esse sanctum nisi Dominum. Deinde nullum in hominibus esse robur ostendit nisi a Domino promanarit, quum ad superiora istud addit: *Non esse fortem sicut Deum nostrum.* Atque huc nobis confugiendum a Deo gratiam et favorem exspectantibus: hoc, inquam, Dei robur ac fortitudo cunctis tentationibus opponenda sunt. Haec sunt maximae quibus nos Satan adoritur tentationes, ut dum rerum humanarum adspectum terribilem et horrendum nobis obiicit, sic percellat ut animum prorsus abiiciamus. Si forte hostium in nos multitudo insurrexerit, robur ac potentiam ipsorum, numerum, munitiones, apparatum bellicum, propugnacula, currus armatos, et similia multa Satan nostris oculis subiicit. Quibus sane terriculamentis, ad primum illorum adspectum deiiceremur, si in

illa sola oculos coniiceremus. Porro si in morbum etiam aliquem inciderimus, heu in quos gemitus, et in quas querelas erumpimus, heu quam indignabunde adversus Deum obmurmuramus, non tribuentes illi potentiam quae illi propria est? Idcirco Anna de Dei fortitudine nominatim loquitur, et non contenta Deum vel Dominum aeternum dicere, adiicit: *Deus noster*, quae maximi momenti voces sunt. Nam saepe quidem videas incredulos Dei virtutem sentire: sed quid hic sensus aliud facit quam quod magis adversus Deum ipsos irritat, quod pro vero Deo non agnoscant? Atque haec ratio est cur Anna Deum fortem suumque Deum nuncupet, quod hac potentia et virtute fidem nostram oporteat confirmari, quandoquidem in nostris difficultatibus et angustiis illas exserit. Ergo quum Deus suam potentiam ad suos tutandos producat, agite illam tanquam fortissimum clypeum quibuslibet Satanae insultibus atque tentationibus fortiter opponamus.

Pergens Anna, Dominum, *notitiarum Deum* appellat, quibus verbis indicat nihil mortales suis fraudibus atque dolis promovere, sed tum maxime decipi quum se voti compotes factos arbitrantur. Deus enim scientiarum Deus est. Neque vero existimandum est scientiae nomine Annam hic artes liberales quae in academiis docentur, sed consilia et artes ad gubernationem proprias intelligere: Deoque nihil ad huius orbis administrationem deesse profiteri: quasi diceret Dei providentiam res omnes pertingere: quod quia non poterat voce una commode satis exprimere, nec nos satis meditari ut par est, dicit Deum esse *Deum notitiarum seu scientiarum*. Hic vero diligenter observandum, quae Deo tribuuntur, sic illi esse propria ut hominibus non conveniant: quare quisquis ab hominibus ipsis scientiarum cognitionem manare putaverit, nae tantumdem de Dei autoritate detraxerit, quod sit Deus unus omnis scientiae fons et origo. Quamobrem quantamcunque huius scientiae particulam Deus in nos instillarit, atque eius participes fecerit, hunc tamen illi deferendum honorem sciamus, ut omnis sapientiae et perfectionis autor, imo solus sapiens agnoscatur, ut Paulus loquitur 1. Tim. 1, 17. Atque hanc fuisse mentem Annae satis apertum est, ut hac ratione stultam hominum opinionem rideat, sibi maximam sapientiam et prudentiam arrogantium, et quasi his verbis Deo insultantium: An non ego ratione, an non iudicio polleo? Sed age miser, a quo iudicium accepisti, quis denique tibi aliunde acceptum conservat? Itaque sic mortales duplici ratione peccant, primum quando Deo debitum honorem sibi assumunt, deinde quum in tantam superbiam et insolentiam efferuntur suarum virtutum opinione, ut pro scintilla scientiae quam acceperunt, quasi de perenni flumine glorientur. Anna igitur Deum vocans scientiarum Deum, ostendit mortales vehementer falli quum sibi indulgent eousque ut scientiae opinione turgidi magna quaedam moliantur, quae tamen momento Deus dissipat et donat ventis irrita. Ex hoc loco itaque discamus, primum si animi nostri vires exiguae fuerint, ad Deum supplices accedere, ut illas augeat et roboret: deinde si viribus polleamus, eundem precari ne nos ingratitudine et arrogantia nostra tanto bono privari permittat. Denique ipsius verbo nos ipsos et iudicium nostrum ac rationem, et in summa quidquid virtutis accepimus semper subiiciamus: nostroque sic officio fungamur ne arroganter insolescamus eiusque dona floccifaciamus, quasi nostris viribus aut consiliis quaecunque suscipimus perfecturi: ne quid insolenter nobis arrogemus, sed cum omni modestia et moderatione vitae curriculum ex Dei mandatorum praescripto decurramus, ne sensui nostro et libidini locum demus, ad ea quae fas non est suscipienda.

Pergens Anna dicit: *Ipsi praeparari cogitationes* qui locus est subobscurior, ac proinde etiam varie explicatur. Nam vox hebraea proprie numerare, vel ponderare significat, aliquando etiam vox eadem sola litera immutata bonum valde indicat: hinc fit ut quidam hunc sensum eliciant: Dei opera omnia bene esse composita ac ordinata. Qui sensus bonam quidem doctrinam continet, quod nempe Deus quid bonum sit quidque utile probe notum habeat, nihilque illum lateat, ac proinde talem esse rerum quas ordinaverit stabilitatem ut eas nullus immutare possit. Verum si genuina vocis significatio retineatur, sensus videtur elici commodior: Dei nempe opera neque digeri neque ponderari posse. Quem si sensum, qui mihi commodissimus videtur, retineamus, non parva ad nos ex ipso redibit utilitas. Nam Deo hoc vel illud decernente sciemus neminem esse qui id vel remoretur vel impediat, testibus apostolo Paulo et Esaia propheta, quum aiunt: Opera tua, Domine, sunt admiranda et incomprehensa, quis sese illis oppositurus est? En quomodo gloriari fideles adversus quascunque molitiones et consilia poterunt, quibus hodie Satan totum orbem infestat. Atque haec esto doctrina ex verborum illorum sensu, Dei opera digeri aut ponderari non posse. Pulchre igitur haec Annae verba inter se conveniunt seque invicem explicant, quum *Deum notitiarum dicit, et eius opera cognosci vel ponderari non posse.* Non posse videlicet mentem humanam divinorum operum immensitatem assequi, et sigillatim illa cognoscere ac describere: sed satis esse si gustum aliquem illorum habeat, quo in admirationem eorundem rapiatur. Hoc ait Propheta Psalm. 40. vers. 6: Admirabilia Dei quis potest digerere? Optime sane haec Annae verba cum Davidis, etsi multis post

annis loquuti, conveniunt, Deum in omnibus suis consiliis esse perfectissimum: atque adeo nos si penitius quam liceat eius secreta scrutari susceperimus, in immensam abyssum demersum iri, et labyrinthum ingressuros ex quo nullus detur exitus. Sunt enim admiranda Dei opera, imo ipse fons est omnis sapientiae: sapientiae, inquam, quae omnem humanum captum superet, atque adeo quam ipsi angeli suspiciunt. Quis enim singula Dei opera expendens in sese non obruatur confusione, si mente se assequuturum illa speret? Meditanda quidem illa sane sunt nobis, sed nunquam adeo perfecte id futurum est, ut singulorum notitiam assequamur: verumtamen sciendum etiam ea, vel tantillum a nobis delibata, maximam utilitatem allatura: Deumque nobis ex illis sui glorificandi maximum argumentum praebiturum, atque omni fastu et arrogantia deposita, qua plerumque turgidi mortales sese supra ipsos angelos efferunt, cum summa modestia et animi demissione ipsius adorandi. Atque hinc conspicuum est, quum scriptura de Dei sapientia loquitur, eumque omnisapientem vocat, non loqui tantum de sapientia quae in Deo solo haeret, sed quae sese in omnibus eius operibus patefacit. Quum igitur praeter hominum exspectationem aliquid contingit, aut suam Deus potentiam exserit, quam tamen satis apprehendere non possumus, huius doctrinae memores, sic illa Dei opera admiremur, ut in omnibus ipsum glorificemus: ac licet omnem nostrum captum et spem superent, quae illo duce suscipimus, adeo quidem ut unde faciamus initium incerti simus, ac penitus caecutiamus: hoc nobis sufficiat si ipsum solum omnisapientem esse firma et constanti fide tenuerimus. Et quandoquidem ipse Deus est scientiarum, discamus modeste de nobis sentientes nos nostro pede metiri, ac nostram cum ipsius sapientia comparare metuamus: sed eius omnipotentia freti sciamus ipsum quaecunque promisit et quae ad nostram salutem esse necessaria cognoverit impleturum, denique etiam praeter opinionem pro nobis omnia praestiturum.

Agite vero, fratres, coram Dei Opt. Max. maiestate supplices facti procumbamus, ac peccata coram ipso confitentes precemur ut nos sancti sui spiritus virtute regat, quo ad ipsum non tantum veniam deprecaturi accedamus, sed hac mente ut nos totos ipsi regendos sic permittamus, ne nobis ipsis aut vanis opinionibus nostris addicti simus, sed ipsemet pro suo arbitrio regat nos, suppeditans dona sua quibus natura prorsus vacui sumus, eique pro ipsis acceptis gratias immortales agamus. Interea vero nos suae voluntati conformes ita efficiat, ut re ipsa nos in filiorum ipsius numerum ascitos demonstremus, quum patrem nostrum ipsum profitemur, etc.

HOMILIA SEXTA.

4. *Arcus valentium superatus est, et infirmi accincti sunt robore.* 5. *Saturati ob panem operam suam locant: famelici autem desinunt: adeo ut sterilis septem pariat et abundans filiis elanguescat.* 6. *Iehova morte afficit et in vitam restituit: demittit in sepulcrum et educit.* 7. *Iehova depauperat et ditat: deprimit, etiam extollit.* 8. *Eripit e pulvere tenuem, e sterquilinio extollit egenum, collocando cum ingenuis, et faciendo ut solium gloriae possideant: nam Iehovae sunt cardines terrae, quibus imposuit orbem habitabilem.*

Quaecunque s. scriptura de Dei potentia, bonitate, virtute, iustitia, caeterisque eiusmodi divinis virtutibus praedicat, exiguam sane, imo paene nullam utilitatem nobis adferrent, nisi ad usum nostrum referrentur, nobisque speciatim applicarentur. Nam, exempli gratia, quum Deus optimus, maximus, iustissimus dicitur, haec cogitatio fere in auras abit, nisi quemadmodum Deus suam iustitiam, potentiam, bonitatem in homines exserat cognitum habeamus. Hic igitur duae rationes proponuntur, in quibus ea velut in speculo contemplemur, nempe Dei potentiam in eo positam ut deprimat et erigat: deprimat, inquam, arrogantes et superbos, ac sese adversus ipsum efferentes: miseros vero et afflictos fideles, ac veluti iam in pulvere iacentes, erigat et attollat. Idcirco hic Anna praedicat primo loco, arcum valentium superatum, infirmos autem accinctos fuisse robore. Ex quibus discendum mortales insolenter aliquid arrogantes sibi, gitantum more sese adversus Deum efferre, sed tam imparem esse congressum ut superbi vel solo flatu conterantur, et tanquam vas fictile diffringantur. Contra vero fideles, in tantum calamitatis statum redactos ut penitus corruisse videantur, si ad Deum votis ardentibus confugerint, potente ipsius manu erigi atque corroborari. En igitur rationes duas illas, quas supra diximus, ex quibus quod superius attigi fit conspicuum, nempe nos de Dei omnipotentia, vel ab aliis aliquid audientes, vel ipsi in sacris legentes, oportere eandem in nobis intueri, ne otiosam eam in coelis, ut Epicurei solent, imaginemur, quum sese, nisi penitus in media luce caligemus, suis effectis satis patefaciat. Porro quod hic validi ac robusti sagittarii cum suis arcubus superandi et confringendi dicuntur, non ita intelligendum, quasi Deo robur displiceat, quum robur ac fortitudo sit Dei donum, neque ipsi quae hominibus dona largitur displiceant, sed quod his verbis profiteatur sese unicum suorum esse vindicem et assertorem, atque erga ipsos liberalem et munificum. At multos bonis istis propter animum ingratum privari saepe contingit. Nam, obsecro, quam multi viribus suis superbiunt et gloriantur? atque ita Deo debitum

honorem et gloriam detrahunt? Hinc fit ut Deus ab illis non invocetur, imo ab ipsis velut ad congressum provocetur, ut donis etiam ab ipso acceptis adversus ipsum veluti digladientur, ac more gigantum de solio detrahere velle videantur. Porro non de solis iis hic Anna loquitur, qui robore et viribus corporis praediti sunt, sed valentium nomine complectitur eos etiam qui autoritate et dignitate aliqua pollent, quales sunt reges, principes, aliique eiusmodi magistratus. At quales, oro, plerumque sunt istorum hominum cogitationes, qualia studia! Fateor quidem interrogatos, a quo in hanc dignitatem evecti sint, responsuros a Deo: verum tamen illos gloria, minis, saevitia, tyrannide, crudelitate plenos videas: et quum maxime abominandi sint, admirandos tamen sibi consiliorum successus polliceri. Quare non mirum si Deus elatos istos homunciones, et viribus suis fidentes, deprimit et confringit, quod nimirum donis Dei abutantur. Et in hunc sensum propheta Psalm. 33. vers. 16. 17. loquutus est: Fortis non eripitur magnitudine roboris: rex*) fallax equus ad salutem, neque magnitudine roboris sui servat: ecce oculus Iehovae est super timentes eum, qui sperant in misericordia eius. Atqui quo generosior equus alicui contigerit, eo magis in eo suam virtutem ab hominibus agnosci Deus vult. Quare ergo non placet Deo robur illud equorum? nempe propter hominum arrogantem insolentiam, qui quo generosiores et fortiores equos nacti fuerint, eo magis efferuntur, et adversus Deum cum summo contemptu calcitrant: atque ipsum prospere sibi consiliis succedentibus prorsus pedibus conculcant. Quod igitur malitia et ingratitudine Dei dona foedamus et polluimus, merito illi etiam displicent. Denique rerum experientia magistra nos satis superque docet: Deum sese suis viribus nixos adeo efferentes contundere solitum: quod si non semper accidit, ne tamen in dubium divina iudicia revocemus, quorum hic plenitudinem videre non possumus, sed ex parte si contemplemur multum est. Verum enimvero si attentis oculis et mente eadem intueremur, nae huius sententiae veritatem: *Arcus fortium confringi*, re ipsa impleri conspiceremus. Quamobrem ex istis discendum est, non adeo nos esse virium ac roboris cupidos oportere, quandoquidem tam debiles sumus tamque incauti ut sint ea nobis tanto maioris lapsus occasio. Quare si Deus in altiorem gradum nos evexerit, nostrae tenuitatis memores cum omni modestia Deique timore vitae curriculum decurramus: atque Deum nobis ac nostrae saluti consulere, quum nos in tenui statu continet, et non ad nostram voluntatem extollit, persuasum habeamus. Contra vero infirmi dicuntur accincti robore, ut doceamur Deum, quando debiles ac infirmi fuerimus, opportunum auxilium nobis allaturum. Atque adeo sciendum fieri posse, ut totum vitae nostrae curriculum viles atque abiecti degamus, ac velut humi reptemus, verumtamen Deum in hac deiectione et infirmitate nobis nunquam defuturum: sed necessarias vires suffecturum, ne unquam deficiamus. Nam ipse Deus promisit, sese vires oppressis daturum. Hinc itaque nobis istud discendum in summa est: Dei potentiam ac maiestatem omnibus sese efferentibus ac superbientibus magnopere metuendam atque tremendam, quae omnibus adversus ipsum giganteo more insurgentibus ac bellum inferentibus imminet, atque ultimum minitatur exitium et confusionem. Contra vero eandem illam potentiam quae superbis omnibus exitium adfert, abiectis et humilibus, sibique nihil arrogantibus, sed infirmitatem agnoscentibus, consolationem et solatium dare, nempe quod ab unius Dei gratia omnia pendere agnoscant. Quare quo Dei potentiam magis cognitam habent, eo confidentius adversus quoslibet superborum et insolentium hominum insultus ac violentiam audent subsistere, non defuturo Domini auxilio quum necessitas postulaverit.

Pergens Anna dicit: *Saturos operam suam ob panem locavisse, et famelicos expletos fuisse.* Per famelicos intelligite viros opulentos, quibus vel ex amplis divitiis vel magnorum negotiorum administratione, tanti sunt reditus ut vel ad luxum vivant, quos operam suam locaturos ob panem dicit, eos victum olim emendicaturos innuit: contra vero famelicos explendos: Deo nimirum ipsis abunde victum suppeditante. Nova sane et insolens ista commutatio videri merito cuivis, praesertim Dei immutabilitatem intuenti, posset. Nam quum Deus sit immutabilis, et eius etiam opera oportere tenore semper eodem fluere, ratio humana iudicet, quae plerumque sic ratiocinatur: Quare Deus istiusmodi confusionibus et veluti fortuitis casibus delectatur, ut totus orbis confusionem ac ruinam minari videatur, potentibus ac robustis depressis atque debilitatis: divitibus et opulentis exhaustis et depauperatis: saturis denique exinanitis et famelicis effectis? Immo vero primum si continua rerum serie ac vicissitudine hunc orbem regi conspiceremus, certe Dei providentia longe obscurior esset, atque universalis illa dispensatio tantum stuporem nostris sensibus iniiceret, ut omnem de Deo nobis cogitationem atque memoriam eriperet. Nam, exempli gratia, si sol terrarum orbem semper sine noctis vicissitudine radiis illustraret, nunquam sane nobis in mentem illa toties in sacris repetita doctrina, Deum res omnes a se creatas gubernare, veniret. Sic quum ex sterilitate damnum aliquod patimur, peccatorum admonemur: si vero serena tempestas fuerit, divinae benedictionis testimonium

*) Sic textus impressus etiam in Amstd. sane legendum: Rex.

locupletissimum, atque perpetuae eius providentiae, qua tempestates ex arbitrio solus moderatur, habemus. Et in hunc sensum scriptura dicit Psal. 147, 16 Deum minuta pruina solum quasi cinere conspergere. Sic Deus coelum nubibus atris involvit, et idem mox serenat, sole radiis orbem illustrante: tum pluvias terris immittit. Quibus coeli mutationibus excitamur ad Dei providentiam contemplandam, qua solus omnia moderatur atque ex animi sententia regit et administrat. Idem esto de variis in hominum vita casibus: nam si cuncta eodem tenore ferrentur sine ullis mutationibus, nae Deum honore proprio spoliantes, fortunae administrationem orbis tribueremus, atque in erroris tenebras immergeremur. At quum de divite pauperem aliquem factum adspicimus, et de potente miserum et abiectum, atque nihil tam stabile quod commoveri non possit, animadvertimus, tum, nisi prorsus in media luce caligamus, ad harum mutationum causas quasdam abstrusiores mentem attollere divinaeque providentiae effecta suspicere iubemur. Atque haec primum ex his verbis haurienda doctrina. Deinde et hoc observandum venit, Deum depauperantem divites, et saturos ad inopiam et famem redigentem, iustas apud se sui consilii causas habere: etsi non omnibus statim notas. Sed eum, exempli gratia, qui depauperatus est, oportet apud se ipsum easdem investigare, seque totum vitamque suam expendere, num videlicet Dei dona in malos usus converterit, et malis artibus opes tantas cumularit, quomodo iisdem usus sit, num in luxum, superbiam, aut alia eiusmodi vitia quibus sese indignum illis effecerit. Denique etsi occultae plerumque divinorum indiciorum causae sunt, tamen saepe in oculos eaedem occurrunt, ut nullus dubitationi locus relinquatur. Quare divina iudicia nos admirari et revereri sic oportet, eiusque infinitam sapientiam suspicere, ut humanam sapientiam sine illa esse inanem atque evanidam probe noscamus. Denique quidquid ab ipso fit, iustum esse ac perfectum fatendum est. Hanc ob causam et beata virgo Maria, huic prophetissae consonanter, ait, Deum famelicos implevisse bonis, et divites ablegavisse inanes. Nam plerumque videas divites ita bonis suis et divitiis insolescere ut rumpantur, non absimiles iis qui nimio cibo sese ingurgitantes de concoctione laborant. Fit enim ipsorum intemperantiae vitio ut, quod in alimentum cedere oportebat, perniciosum illis et exitiosum sit. Idem sane potentibus in hoc mundo fere contingit: nam prae arrogantia tumidi rumpuntur, adeoque satiantur sua potentia, ut nulla ipsis sit salutaris evacuatio. Contra vero salutaria sunt istiusmodi remedia, fidelibus Dei servis non inemendabilibus. Atque plerumque multos videas non satis evacuatos aut exinanitos, quod coram Dei maiestate sese non didicerint abiicere. Et pauperes saepe contra conspicias adeo inflatos, ut ad Deum confugere supplices abnuant. Neque enim adeo sapimus omnes, ut ad Deum etiam nos sollicitantem assurgamus. At necessitate et indigentia urgente, etsi prius veluti stupidi et hebetes torpebamus, tamen velut ab alto veterno excitati confugere ad ipsum cogimur. Quare merito Deus pauperes et famelicos explere et saturare dicitur. Equidem vero fateor ista non semper et perpetua serie sic contingere: multis nascentibus pauperibus et afflictis, quos ad tumulum usque paupertas comitatur: contra multis a nativitate locupletibus, suas etiam ad posteros opes transmittentibus, et quidem in multas generationes: idcirco etiam multis locis propheta conquerente, ut Psalm. 17, 14. et 73, 12: Dei contemptores tantis deliciis exsatiari, et ventrem ipsorum impleri, ut residuum suum nepotibus relinquant. Verum enimvero, sicut attigi superius, non est in hoc mundo divinorum iudiciorum exspectanda perfectio et adimpletio: Nam alioquin, obsecro, quid spe nostra fieret? Quid, inquam, si omnia impleta nobis viderentur, praecipuo illo nostrae resurrectionis articulo fieret? Quare sciamus Deum in huius mundi administratione tantum aliquem suorum iudiciorum gustum nobis dare, ut sensibus nostris in sublime erectis maiora exspectemus. Interim vero potentiam et providentiam eius attente sic suspiciamus et admiremur, ne quid divinorum operum fortunae tribuamus: sed unius Dei proprium esse hos vel illos etiam ad satietatem explere, contra vero depauperare, et fortunis, licet amplissimis, omnibus spoliare. Neque vero rerum istarum exempla pauca esse existimandum est: atque o utinam non tam multa exstarent. Nam, quaeso, adspicite quae infortunia nostris et superioribus exorta bella temporibus exceperint, tot amplissimarum, potentissimarum opulentissimarumque familiarum casu et calamitate, tot miserorum hominum interitu, quorum alii frigore, alii fame, alii gladio, alii denique alia calamitate et necessitate perierunt. Quam multos, quaeso, nos etiam oculis nostris adspicere cogimur, olim opulentissimos, nunc vero stipem emendicantes, atque sexcentis aliis incommodis obrutos? Et haec quidem a nobis fortasse remotiora dixerit aliquis: verum quum vel ad nos usque perveniant tanquam e naufragio tabulae, quis stupor esset illas non intueri? Verum enim verocavendum contra ne animum ideo despondeamus, quandoquidem Dominus ad nostram eruditionem ipsemet patefacit se esse a quo divitiae et opulentia manant, et eundem a quo fames et paupertas: ac precemur eum ut oculos aperiat quibus quum harum rerum exempla producit, ea sic intueamur ut quamdiu vitam hic egerimus, in iis magis atque magis proficiamus. Et de his quidem hactenus.

Sequitur, *sterilem peperisse, et abundantem filiis elanguisse.* Quibus verbis Anna redit ad specialis quod a Deo acceperat beneficii praedicationem, ut quod in genere de Dei potentia dixerat, sibi ipsi et praesenti materiae applicet, quae carminis huius occasio fuerat, quasi dicat, se licet coram hominibus vilem atque abiectam, tamen tanta esse Dei erga se beneficia, ut merito possit in eorum afflictorum et famelicorum numero censeri, quos Deus solatus est et bonis explevit. Quare cohaerent ista cum iis quae superius diximus, Annam sibi ipsi non satisfacere praedicando specialem erga se Dei favorem, sed altius assurgere, ut Dei potentiam tam in superis quam inferis, et eiusdem providentiam qua res quascumque regit atque administrat, pro suo modulo magnifaciat. Porro sterilitatem suam comparat cum abiecti et vili anima famelica, quae deinde saturetur. Nam, ut vidimus, gravi cura prius angebatur, quod a Deo quibusvis iniuriis et probris ob sterilitatem illam exposita, et in luctu ac moerore perpetuo vitam actura videretur. Sed a Deo filium consequuta, tantam mutationem mente velut attonita miratur et praedicat. Quaerat hic aliquis merito, cur de septem liberis mentionem faciat, quae tamen tum unicum adhuc Samuelem, etsi deinceps a Deo foecundata pepererat. Quidam sic verba haec exponunt, ut, quoniam fideles paucis contenti sunt, ut Psalm. 37, 16. docet: Annam hoc beneficium eodem loco habere quo longe plura atque maiora dicant. Ac sane Deo sua in nos beneficia conferente, si virtute spiritus sancti regamur, minima nobis semper loco maiorum erunt eius benefacta, ac de iis ipsum, ut par est, laudabimus atque celebrabimus. Sed parum convenit ista expositio quum istis Anna verbis spem quam in futurum conceperat potius aperire videatur. Neque enim dubium est, quin ipsa Dei virtutem experta quam ad concipiendum acceperat, bene in posterum speret, ac maiora deinceps exspectet, fideque conspiciat quae nondum re ipsa impleta erant. Deus vero sane minime verbis istis Annae alligatur, sed potius virtus eius ac potentia celebratur, qua filiorum multitudinem usque ad septenarium numerum ipsi largiri potest. Porro numerus septenarius in sacris multitudinem in se continet. Ex superioribus igitur colligimus Deum foecundantem mulieres prius steriles, et saturare et macerare, et explere bonis famelicos, et contra divitiis suis atque opibus nitentes spoliare. Atque id, inquit, etiam ante partum mulierum conspicuum. Quibus docemur, Dei etiam minima beneficia tanti apud nos esse oportere, ut ex iis ad divinorum operum perfectionem usque assurgamus, Deique gloriam atque magnificentiam magis ac magis suspiciamus, atque ut infinitae et incomprehensibilis alioquin maiestatis eius gustum aliquem habeamus, a minimis eius beneficiis ad maiora surgere, et cum admiratione suspicere discamus. Multum igitur sane profecerimus, si ex singulis Dei in oculos nostros operibus incurrentibus eius virtutem admiremur: velut, exempli gratia, quum vel gramen assurgere conspicimus, in hoc ipso conquiescentes ad Deum ipsum, licet ipsius coeli vel terrae conspectu privati, efferamur. Quamobrem nihil adeo est in toto terrarum orbe exiguum, quod non Dei iustitiam, gloriam ac bonitatem testificetur. At quod plerumque minima ista nobis vilescunt, idcirco magna etiam adiicit. Quoniam igitur tam hebeti sumus ingenio, ut vix Dei maiestatem ut decet agnoscamus, a minimis istis faciendum exordium est, a quibus ad illa maiora deducamur. Sic Anna hic nominatim inter Dei singularia beneficia mulierum foecunditatem antea sterilium recenset. Et quidem in sacris saepe haec sententia repetitur, ut non solam Annam hoc praedicare sciamus: praesertim in Psalmis, ubi Psalm. 113, 9 dicitur Deus a propheta facere habitare sterilem in familia, et matrem filiorum laetantem, ut numerosam prolem in Dei maximis beneficiis censendam doceat; ac proinde gratias illi uni pro hoc beneficio nominatim agendas. At, quanta est, obsecro, mortalium hac in parte ingratitudo? Nam alios videas ex numerosa prole sollicitos et laborantes: alios vero gloriantes et sese efferentes. Quid ergo Deo fiet? Non agnoscetur autor? non agentur illi gratiae? non ab eius liberalitate et manu beneficium istud qua par est reverentia suscipietur? Porro discendum etiam ex Annae verbis, a Deo sua nobis dona largiri incipiente, maiora semper exspectanda. Neque enim est cum mortalibus comparandus, neque ad humanam mensuram eius opera sunt exigenda: quum si quo quis alium iuvit beneficio necessitate aliqua laborantem, aegre ferat denuo ad se rediri: Deus vero contra nos ad se invitet, metumque omnem importunitatis nobis adimat, postulantibus donorum ipsius continuationem atque coepti in nobis operis perfectionem. Habetis usum horum Annae verborum, sibi numerosam prolem ex eo promittentis, quod filium a Deo accepisset: contra vero prolis imminutionem de ea superbienti ac sese cum iniuriis efferenti denuntiantis. Sic sane Deus sapienter hominum gloriam et excellentiam qua super alios gloriantur contundit, et in ipsorum confusionem vertit. Suam enim merito gloriam pro liberalitatis et bonitatis ratione conspicuam esse vult. Quod vero vel tardiores, vel hebetiores in Dei gloria sicuti par est agnoscenda laudandaque sumus, fit ut sit nobis saepe confusioni et opprobrio: nempe enim nostra tarditate bona in nostram salutem destinata profanamus, quorum rectum usum ignoramus. Ecquis enim rectum illius usum et ad salutem esse dixerit, quum ipsum adversus nos provocamus, eum quantum in

nobis est iustitia et bonitate sua spoliantes, quum eius in nos beneficia ad ipsius ecclesiae utilitatem et aedificationem non referimus, quum denique tam liberalem datorem non, ut par erat, agnoscimus?

Pergit Anna, docetque *Iehovam morte afficere et in vitam restituere; demittere in sepulcrum et educere*, quorum idem cum superioribus est scopus ac finis, ut nimirum tot tantasque in his terris conversiones atque mutationes esse totidem divinae potentiae, minime quidem illius confusae, sed cum summa iustitia coniunctae, testimonia esse sciamus. Ergo Anna hic rectitudinem divinorum operum celebrare instituit: quam in eo primum agnoscit, ut supra diximus, quod Deus famelicos saturet, nempe quod ad ipsum confugiant, illorumque Deus preces exaudiat: contra vero saturos et bonis suis elatos, a Deo aversos bonis spoliet et exuat. Atque haec aliqua est Dei iudiciorum pars, quod hi quidem depauperentur, illi vero ditescant: sequitur altera: Iehovam morte afficere et vitae reddere. Commune quidem istud tam fidelibus quam incredulis, sed hoc in Dei filiis maxime nobis et praecipue est considerandum. Non abs re igitur Deus morte afficere vitaeque contra reddere dicitur: vitam enim mors praecedat necesse est: vitae vero nomine quamlibet diminutionem intelligit. Nam bene et feliciter res suas agentes, vivere, contra declinantes et in pauperiem ruentes, imminui et veluti mori dicuntur. Atque in hanc sententiam Paulus dicens oportere nos esse mundo mortuos, non de solis mundanis voluptatibus ac deliciis, sed de iis omnibus quae caducam et fragilem hanc vitam spectant loquitur. Sic magnos honores in hoc saeculo assequutos et sese illis pascentes Deus deprimit et abiicit, ne in altum cum rebellione et contumacia efferantur. Sic magnis opibus suis gloriantes iisdem spoliat, vel de iis diminuit, ne lethales possessoribus fiant. Quare mortis nomine merito Anna quamlibet imminutionem et quidquid pedetentim ad mortem deducit complectitur, sicut contra vitae nomine quemlibet felicem ac prosperum rerum successum, ac quidquid hominem rebus optatis fruentem contentum efficere sua sorte potest. Hanc vero sententiam etiam ad ipsos incredulos dixi pertinere: sed rerum quae hic tractantur series ostendit plus satis Deum velle suis nominatim applicari. Quid ita? nempe ne elati Deum longe a tergo relinquant. Nam si ex animi sententia cuncta nobis succederent, et omnia consilia nostra ad exitum optatum perduceremus, nae Dei maiestatem ne hili quidem, ut ita dicam, faceremus. Quare optimum est deiici ab ipso, ut deinceps restituti beneficam ipsius manum agnoscamus. Si semper in infantia maneremus, nullae nobis incedendi vires essent, sed adultiores facti Dei virtute nos confirmatos agnoscimus, eiusdemque nos auxilio quotidie adiuvari re ipsa docemur. Porro non abs re vitae ac mortis Anna meminit: nam si quadam ex parte tantum imminueremur, non esset Dei erga nos favor ac benevolentia adeo conspicua. Velut, si levi morbo quis affectus convalescat, levius pluma beneficium id videbitur: at si cum gravi morbo colluctatus, et iam alterum in cimba pedem habens valetudini restituatur, tum nisi prorsus hebescat, fateri ipsum oportebit se vitam a Deo quasi iam perditam recuperasse. Quamobrem ut ad vitam deveniamus, ante oculos mortem obversari necesse est. Atque adeo quum nobis haec Deus in ecclesia sua proponat, agite, ne miremur si quando non tantum imminuimur ac deiicimur a Domino, verum etiam depressis cervicibus veluti pedibus calcati premimur aque opprimimur: sed eo magis coram ipso deiiciamur, et humiliemur: salutare nobis enim istud est. Cavendum itaque ne quaestibus ex mollitie nimium indulgeamus, causas cur a Deo sic tractemur non agnoscentes: sed potius quoties nos paene opprimi ac velut in inferos redigi contigerit, animis nostris huius sententiae subeat recordatio, Dei iustitiae conveniens esse nos ad mortem usque deducere: quum praesertim tantus sit humanae naturae stupor ut non nisi durissimis castigationibus et terrore mortis commoveatur, et ad Deum agnoscendum adigatur. Verum enimvero contra sperandum etiam eum qui ad mortem deducit, vitae nos restituturum: ut in ipsa morte vitam confidenter exspectemus, et in gravissimis afflictionibus divinum auxilium ne desperemus. Neque vero solius mortis, sed etiam sepulcri meminit, Dei potentiam et auxilium ut tanto magis magnifaciat. Morti enim proximum aliquem esse fieri potest, necdum tamen adhuc ita mortuum atque si in sepulcro iaceret, quod e vivis tunc sublatus omnino foret, quum sepultura mortis sit confirmatio. Itaque docet Anna Deum non tantum punire et affligere homines, sed ita deiicere ut in ipsum usque sepulcrum demittat, quasi dicat Deo ictus ingeminante non modo nos instar mortuorum esse, sed cadaverum in cinerem ac pulverem redactorum. Magis itaque magisque hoc dicto confirmamur, et in spem erigimur, ut licet nos Deus ita flagellet ut paene deficiamus et in nihilum redigamur, ne tamen animum despondeamus, sed patienter restitutionem atque vivificationem, eius potentia freti, praestolemur. Nam qui mundum ex nihilo creavit, qui perditum restituit, quomodo nos mortuos non revocaret vitaeque redderet? Neque vero cogitandum sepulturam nostram illi remoram ullam iniicere posse, sed potius illud prophetae mentibus nostris altius infigendum, Iehovae Domini esse egressus ex morte: quibus verbis docemur nos licet sexcentis mortibus obrutos, posse tamen ipsius immensa postestate vivificari: et licet oppressos, innumeris modis, quos Deus habet in

potestate, liberandos atque eruendos esse. Caeterum, praeterquam quod in hac misera et caduca vita, mille licet miseriis obruti speramus divinum auxilium et integram restitutionem, etiam aliquid amplius ex hoc loco discendum ac mentibus nostris altius reponendum, nempe nos licet in sepulcro iacentes in cinerem ac pulverem redactos, vitae nihilominus restituendos: quod nimirum id Deus ipse promiserit. Quare agite, fiduciam omnem in Deo collocemus, certo persuasi nos decurso vitae huius curriculo non esse prorsus in sepulcro consumendos, aut in nihilum redigendos, quod nostri curam Deus non abiecerit, sed quum tempus advenerit redemptionis ab ipso suscitandos, et vita illa sempiterna nobis promissa donandos. Quum igitur tempus illud redemptionis advenerit, re ipsa sententiae huius Domini nostri Iesu Christi effectum et impletionem percipiemus, qua se resurrectionem et vitam esse profitetur, ne in gemitus et querelas ruamus quum ad sepulcrum et corruptionem properaverimus. Nam quid obsecro metuendum nobis quum ipse Dei filius nostra sit resurrectio? Quamobrem sepulcri fit mentio, primum, ut in corruptionem abeuntes eam aequo animo feramus. Quid ita? nempe moriendum nobis ut vivamus. Quare si Dei filium nobis fieri vitam cupimus, nos nobis ipsis mori necesse est, ac mundo rebusque omnibus caducis istis renunciare. In summa haec ad nos ex hoc loco redeat utilitas, Deum nos ita deiicientem et imminuentem ut paene in nihilum redigat, non tamen abiecisse, sed ita disponere ad gratiae ipsius perceptionem, ut nos ipsos vitamque nostram acceptam illi uni feramus: ac vere nos ab ipso e sepulcro educi teneamus, et ad hunc scopum quascunque nostras afflictiones referamus.

Pergens Anna dicit, *Deum depauperare et ditare, deiicere et etiam extollere.* Quae sane cum superioribus eadem plane sunt: sed ex iis quo spiritus ardore in hanc orationem Anna devenerit fit nobis conspicuum, ut nimirum tanquam in speculo divinam providentiam intuendam proponeret, ut nihil in toto terrarum orbe casu fieri vel fortuito, sed singula Dei providentiam administrare sciamus. Ac sane hanc nobis saepe doctrinam inculcari, et saepe iterando ingeri necesse est antequam eam vel assequamur, vel fructum aliquem ex ea percipiamus. Nam licet sacra pagina toties divinam providentiam praedicet, ac nominatim in evangelio Dominus nos certiores faciat, ne unum quidem passerculum sine Dei voluntate decidere, ac capitis nostri capillos omnes esse numeratos, tanta tamen diffidentia et obtusione mentis laboramus, ut vix ad Deum assurgere, ab eo uno pendere, et auxilium in afflictionibus opportunum sperare possimus, sed vel humanis rationibus, vel fortunae liberationem affingamus. Quamobrem saepe inculcanda, saepe ut dixi ruminanda haec doctrina est, et saepe iterando nostris animis ingerenda, quam vix ac ne vix quidem concoquimus, oportere a Deo depauperari, imminui atque abiici homines. Ac minime id quidem quod eum suae erga ipsos munificentiae poeniteat, sed partim quod divitiis atque opibus elati ferocientes et tyrannice illis adversus miseros et egenos abutentes, dignis a Deo poenis aequum est etiam illos affligi: partim ut suam bonitatem et potestatem erga fideles ipsum invocantes patefaciat, quod in maximis angustiis et miseriis suis ad se confugientes audiat, atque etiam omnibus illis eripiat. Equidem vero agnosco libens non quotidie sic ista contingere, nempe quod nobis non sit utile futurum: sed contingentibus similibus exemplis, in memoriam haec revocanda, ut hoc ditescente, illo ad paupertatem redacto, hoc in altiorem gradum evecto, illo deiecto, teneamus ita pauperem et abiectum ad maiorem modestiam revocari, et contra improbi flagitia non impunita relinqui. Atque adeo pauperibus tot miserias atque calamitates non fortuito ullo casu contingere sed volente Deo immitti.

Idem etiam de honoribus ac dignitatibus atque de fortunis Anna deinceps praedicat, ut quum in his terris tot tantasque rerum vicissitudines atque conversiones conspicimus, ad Dei providentiam, cuncta in coelis et terris ex suae voluntatis nutu regentis assurgamus, nihilque hic nobis fortuitum affingamus: quod plerumque tamen solemus. Nam quoties eiusmodi conversiones accidunt, qualis admiratio et animi fluctuatio mentes nostras subit? Si quem virum opulentum ad paupertatem redactum: aut si quem ex summo dignitatis gradu ad vilem conditionem abiectum, contra vilis et abiectae conditionis hominem in summam dignitatem evectum intuemur, nonne toti obstupescimus, et commovemur? Quis ad Dei providentiam assurgit? quis admirandam eius sapientiam suspicit? Tanto igitur magis a nobis haec doctrina est meditanda, quo tardiores sumus atque hebetiores: ut omnia licet sus deque ferri videantur, nihil tamen confusum, nihil fortuitum statuamus, sed Deo gloriam hanc tribuamus, ut cuncta illum ad trutinam appendere norimus, triumphos licet divitibus agentibus et iis sese oblectantibus. Quin imo si quid hic perturbatum atque confusum apparet, totum illud non sapienti gubernatori et administratori, sed oculorum nostrorum caligini, mentisque nostrae perturbationi tribuendum. Fide itaque quod sensibus non possumus amplectendum. Atque in primis iustam istiusmodi iudiciorum causam in ipsis hominibus non alibi quaerendam meminerimus, quod honores summos adepti, suaeque conditionis obliti, ipsum de solio Deum detrahere, ut efferantur, contendant, et hanc ob causam merito Deus illos non modo

imminuat sed conterat et conficiat. Atque summa illa ingratitudo tot tantarumque, ut nobis videtur, confusionum ac conversionum causa est. Et quidem mecum hic, obsecro, memoria repetite repentinum et inopinatum multorum olim regum atque imperatorum casum, qui quum multos vi et armis populos oppressissent, et confirmata tyrannide toti terrorem orbi inferrent, ac coelum capite contingerent, repente tamen ad furcas tracti sunt. Nostra vero memoria, imo nuper admodum, nonne audivimus diras adversus miseros fideles minas, et horrendas coniurationes adversariorum, tam impotenti animo sese efferentium, ut coelum terrae mixturi viderentur, quos tamen divina providentia momento compescuit, atque prostravit? Haec, inquam, vidimus et contemplati sumus, ac proinde, nisi prorsus hebetes ac plumbei sumus, satis amplam instructionis materiam nobis suppeditant. Quare agite, quum hoc saeculo tanta sit in toto terrarum orbe rerum perturbatio, ut sus deque omnia ferri videantur, huius tamen doctrinae memores agnoscamus a Deo et divina providentia cuncta regi et administrari, ut sub forti ac potente manu ipsius humiliemur, atque prorsus deiiciamur, ac nos ipsi totos permittamus, certo persuasi nos ex opprimentium manu ab ipso eruendos, quin etiam suppeditaturum nobis vires quibus illorum insultibus atque violentiae resistamus: ac proinde quaecunque tandem accidant, nunquam nos ab hac spe divelli patiamur, nostrum ipsum assertorem ac vindicem fore, ac rebus incertis opportunum auxilium allaturum.

Quamobrem supplices coram Dei Opt. Max. maiestate facti, tot lapsus et offensas quibus eius in nos iram provocavimus agnoscentes, precemur ipsum ut timorem suae maiestatis nostris mentibus insculpat, ac nos eorum quae hoc loco didicimus, participes faciat, ut infirmitas et imbecillitas nostra viribus ipsius fulciatur, ac virtute spiritus ipsius victores efficiamur, viresque sufficiat quibus adversus quaslibet tentationes, quibus alioqui ferendis impares essemus, subsistamus, ac totum vitae nostrae curriculum in ipsius obedientia decurramus: gratiasque illi pro tot tantisque eius in nos beneficiis immortales agamus: denique ut sensus nostri omnes in cultum eius ad sempiternam ipsius laudem ac gloriam ferantur, et in salutis via non ad solam privatam nostram utilitatem, sed ad proximorum aedificationem deducamur. Amen.

HOMILIA SEPTIMA.

8. *Erigit e pulvere tenuem, e sterquilinio extollit egenum, collocando cum ingenuis, et faciendo ut solium gloriae possideant: nam Iehovae sunt cardines terrae, quibus imposuit orbem habitabilem.* 9. *Pedes eorum quos benigne accepit conservabit, improbi vero in tenebris conticescent: quia viribus suis non obtinebit quisquam.* 10. *Singuli contendentes in Iehovam conterentur, contra quemque in coelis intonabit, Iehova iudicabit fines terrae: nam dabit fortitudinem regi suo, et extollet cornu uncti sui.* 11. *Deinde abiit Elcana Ramam in domum suam.*

Quemadmodum hesterna lectione didicimus, humanarum rerum conversiones quibus sua iudicia Deus exercet, non tantum in regibus et rebuspublicis, sed in singulis personis sunt considerandae. Quo referenda sunt, quae nobis explicanda supersunt, quum hic dicitur *Deus tenuem erigere e pulvere, et egenum ex sterquilinio extollere, et facere ut solium gloriae possideant*: et quae Psalm. 113 repetuntur iisdem paene verbis. Insolens istud hominibus videtur, vilis et abiectae conditionis quempiam, atque adeo calamitosum ut vix in hominibus censeatur, ad summos honores evehi, et ita quidem ut subiectis populis imperet, rerumque habenas moderetur. Contra vero potentes ac divites et ad clavum rerumpublicarum et imperiorum sedentes depauperari et de soliis deiici: adeo ut supplices iis quos antea despiciebant fieri cogantur. Hinc fit ut in illa Dei iudicia homines inquirant, quare nimirum Deus istiusmodi rerum conversiones patiatur. Verum enim vero licet illa sint admiranda et stupenda, tamen quo insolentiora et magis inexspectata, eo certiora sunt de Dei manu et potentia testimonia. Fortunae vero licet maxima pars hominum id tribuat, tamen nisi omnino meridie caecutimus, fatendum est tantam inaequalitatem in his terris contingere, Deo sic hominum superbiam castigante, et prae nimia ferocia turgentes, ut modestiam discant, de soliis deturbante. Nescia enim est mens hominum et ignara Dei, cuius unius est de soliis detrahere potentes, et infimos ad rerum gubernacula evehere. Caeterum Deo prius abiectae et vilis conditionis homines, ad summos honores rerumque gubernacula, evehente, docemur, reges ac principes non ob virtutem dignitatemque suam, sed ex Dei voluntate dominari, quam etiam haereditarios ipsos principes agnoscere par est: quod primum Deo volente ac disponente regum successores nati sint, deinde quod vitam illis concedat ac sustentet, ac tandem foveat atque protegat. Denique summos in orbe terrarum reges atque monarchas agnoscere oportet, se in tantam evectos esse dignitatem ex Dei voluntate, eiusque praesidio tutos, ac se suaque illi uni omnia debere. Quoniam vero ea est hominum amentia atque vesania ut hanc Dei providentiam in distribuendis honoribus non agnoscant, inde fit ut insignia et insolita nobis quaedam exempla proponat, quo ad ipsum usque surgere disca-

mus. Nam, exempli gratia, si quando vilis atque abiectae conditionis hominem videmus in summum dignitatis et honoris fastigium evectum dominari, tum excitari nos oportet, et fateri agnoscentes res omnes publicas atque imperia unius manu Dei contineri, foveri, atque immutari ex eiusdem arbitrio atque voluntate, ut modo abiectissimum et vilissimae conditionis quemlibet attollat, et ad summos honores evehat, modo potentissimum et in summo gradu honorum collocatum deprimat. Et hanc ob causam nominatim hic et Psalm. 113. Deus dicitur *e pulvere inopes erigere, et e stercoribus attollere miseros*, ut collocet cum principibus qui vix apud homines ullo loco erant. Nam saepe videas miserorum hominum et inopum tam esse miseram vitam, ut vix apud homines locum inveniant. Porro quum Deus dicitur facere ut solium gloriae possideant, et summos honores assequantur, quos suus ortus miseros et abiectos effecerat, apparet ipsos non in paternas opes, neque in paternos honores succedere, sed speciali quadam ratione et administratione fieri, ut licet neque suos maiores, neque suam in parandis divitiis et honoribus consequendis industriam praedicare possint, iusto tamen titulo possideant quos Deus in possessionem illam misit.

Ratio conversionum et mutationum istiusmodi subiungitur his verbis: *Nam Iehovae sunt cardines terrae, quibus imposuit orbem habitabilem.* Porro quum terrae cardines tribuuntur, metaphoricam loquutionem esse tenendum est. Nam alio loco, Psal. 24, 2 et 136, 6 Deus terram super maria fundasse, et super flumina disposuisse dicitur. Atqui in fluminibus aut uliginosis ac palustribus locis aedificaturi, fundamenta palos in terram defixos et adactos muris substernunt, non futuris alioquin firmis saxeis fundamentis. Ita Deus dicitur veluti palis in mare defixis terrae molem suis basibus fulcivisse. Nempe quod super aquas aedificari nihil possit, immo ne lapillus quidem unius unciae supernatare, quin deorsum tendat, quandoquidem aqua fluidum est elementum, ac proinde nihil grave sustineat. Sed scriptura de istis non disserit acute, quod non sit illi propositum arcana philosophiae accuratius nobis proponere, sed nobiscum veluti balbutire. Ac sane Deus se ad rudiorum captum sic accommodare voluit, ne quis de difficultate et obscuritate conqueratur: quare nostrae ruditati sermonis facilitate consuluit. Itaque quum terra cardinibus suis et basibus nixa dicitur, ex nostro captu dictum illud intelligendum. Nam alioquin terra mediam orbis sedem obtinet, atque aquis cingitur, ac proinde aqua est terra altior, Quod vero pars illius arida est, miraculo contigit, quod vel ipsos fateri philosophos ratio cogit. Natura enim poscebat, non ut pars quaedam sicca et arida emineret, sed ut tota subsideret et aquis mergeretur, at Deus mare et aquas suis finibus conclusit, nunquam ad operiendum universam terram redituras, ut hominibus praebeat domicilium. Denique terram universam aquis circumdatam videmus, nec fundamentum aliud imaginari possumus. Quin et aquarum montes, quibus obruenda videretur terra, conspicimus suis terminis contineri, quod plane praeter et contra naturam ipsarum est. Quare quum tantam maris supra terram altitudinem intueamur, et tamen in arida nobis domicilium et sedem firmam dari, quantam esse nostram socordiam, quantum stuporem dixero, nisi Deum terram super aquas fundasse agnoscamus? Philosophi quidem suas rationes adferunt, nempe, terram ut omnium elementorum gravissimam centrum occupare: verumtamen admirandum hic opus divinum esse libenter fatendum est, immo nostris sensibus incomprehensibile, quod alioquin subsistere quae in oculos incurrunt non possent. Quum ergo hic terrae cardinibus Iehova terram habitabilem, id est aquis imposuisse dicitur, licet aquae fluxae sint, ita maiestatis divinae opus mundi creatio celebratur, ut nemo mirari debeat cuncta nutu et arbitrio illius regi atque administrari. Nam si Deus potentia sua terram creavit, eadem illam virtute foveri necesse est. Porro haec minime de universali terra tantum aut eius cardinibus, sed de singulis provinciis, regionibus, monarchiis atque rebuspublicis sunt intelligenda. Earum ergo Iehova Dominus dicitur, non tantum creationis, quasi mundo creato curam eius omnem abiecerit atque fortunae regendum permisserit, sed perpetuae curae atque virtutis suae respectu, qua mundum ac singulas eius partes ita fovet atque tuetur, ut sint alioquin sine illius assidua cura ruiturae. Quare quum rerum vicissitudines atque conversiones eveniunt in his terris, sic earum instabilitas sine divinae providentiae manu et cura patefit. Et hactenus de istis esto dictum.

Sequuntur verba illa, fore *ut pedes eorum quos benigne accepit conservet, improbi vero in tenebris conticescant:* quae nimium subtiliter quidam interpretantur, quasi Deus dicatur viam fidelium ita directurus ut in ipsius timore vitam degant. Certum enim est hominem non posse libero suo arbitrio sese ad virtutem erigere ac componere, nisi verbi divini et spiritus sancti virtute excitatum. Sed non sunt adeo haec restringenda quae latius patent, nempe fore ut Deus suos in omnibus viis ipsorum custodiat et dirigat, quemadmodum propheta Psal. 29, 9 et 91, 11 docet. Equidem et infideles sic a Deo regi fateor, ut ne pedem quidem sine ipsius permissu movere possint: atque adeo manu eius sic contineri ut pro arbitrio suo huc et illuc eos agat: quin imo non aliter eos versare quam quilibet artifex sicam aut aliud quodlibet instrumentum. Et ita quidem improbi et flagitiosi homines Dei im-

perio subsunt, sed longe aliter quam fideles. Neque enim parem curam de impiis habet, quam de fidelibus, qui ad eum confugiunt totosque sese ipsi permittunt, quos paterno favore complectitur. Et in hunc sensum propheta, cap. 10, 23 ait: Novi Iehova, non esse penes hominem viam ipsius: non esse penes virum ambulantem vel dirigere gressum suum. Atqui incredulos videas stulta inire consilia, atque illis fretos montes ac maria traiicere, et nihil non sibi polliceri. Quinam vero qui ne labia quidem commovere sine Deo possunt, consilia sua in ultimas usque terras producant? Nempe non attendunt neque appellunt animum ad hanc cogitationem, a Deo pedes hominum oportere regi. Fideles vero probe verborum prophetae memores sese Deo totos permittunt, vitam suam miseram et erraticam fore sine ipsius speciali cura libenter agnoscentes. Hic igitur Anna praedicat fideles ad Deum confugientes spe sua nunquam excisuros, sed ab ipso pedes ipsorum custodiendos. Sic Psal. 91, 11 dicitur Deus angelis de suis fidelibus mandasse ut custodiant eos in omnibus viis suis, ne ad lapidem ipsorum pedes offendant. Digna sane doctrina quam nocte dieque meditemur, alioquin aut prorsus hebetes atque plumbei futuri aut perpetuis animi fluctuationibus agitati, nisi certo persuasum habeamus nos a Deo in suam tutelam esse receptos. Quid enim alioquin, obsecro, miseris nobis fieret? quae tandem spes futurae salutis? Notae sunt enim diaboli capitalissimi hostis exitium nostrum continuo molientis insidiae. Denique nunquam nasci longe foret utilius, quam nasci hac conditione, Deique erga suos praecipua dona ignorare, quae Propheta Ps. 121, 3. paucis istis verbis complectitur, quum ait: Non dabit ad lapsum pedem tuum: non dormitabit custos tuus: Iehova est custos tuus: Iehova est umbra tua: est ad manum dextram tuam. Quare agite, mecum hanc, fratres, doctrinam expendite, ut quum necessitas postularit ad usum eam revocemus, et certo persuasi simus Deum incertis et deploratis rebus praesentissimum nobis fore, votis ardentibus invocatum, ac quandoquidem tanquam caeci volutamur in tenebris, viae ducem adfuturum, ac denique nobis nunquam defuturum. Haec si mentibus nostris altius haeserit cogitatio, sane futurum ut nullis tempestatibus, nullis procellis perturbemur, sed adversus eas omnes imperterriti stemus ac licet minis terreamur, in eius potestate tamen, et paterna cura placide conquiescamus: certi nos nunquam penitus obruendos, ac licet deiectos, tamen sublevandos et erigendos. Imo si quis casus inciderit, non modo non lethalem, sed, faciente Deo, salutarem fore sciamus. Nam quo magis periclitati fuerimus, eo insignius et experientia ipsa certius divinae providentiae et custodiae testimonium liberati habituri sumus. Porro fideles hic vocantur *benigni*, ex scripturae phrasi usitatissima, quod quibusvis tentationibus resistere, Deumque hac in parte imitari cupiant, Christi Domini nostri praeceptum sequentes, iubentis apud Lucam fideles esse misericordes et perfectos, ut pater ipsorum qui in coelis est misericors est: quod clementia et misericordia Deo sit, quemadmodum ethnici ipsi cognoverunt, convenientissima. Et Paulus ad Ephes. 5, 1 iubet nos Deum imitari, ut nimirum versemur cum caritate cum propinquis, et fraterno vinculo, ac mutuis beneficiis vinciamur. Quare si revera quales cupimus haberi filii Dei esse volumus, clementiae ac misericordiae studendum est: ac belluina natura, qua modo hic modo ille arroditur, exuenda: miserorum et infirmorum habenda ratio, mores aliorum modestia tolerandi, eorum quibuscum vivimus commodis certatim studendum: denique tanta humanitatis habenda ratio, ut nemo de nostra feritate et immanitate merito conqueratur, ac nihil impediat quominus placide cum iis quibuscum nos Deus sociavit vitam transigamus. Atque huius vocis *benignorum* vel *misericordium*, saepe in sacris occurrentis haec esto ratio.

Contra dicitur fore *ut improbi in tenebris conticescant*, id est confundantur et os illis occludatur: hic enim sensus est horum verborum, *in tenebris conticescant.* Atque de improbis haec nominatim dicuntur, quod ad Dei nomen blasphemis vocibus laedendum apertum os habeant, et sit ipsis iocus adversus Deum insurgere, et eius verbo flagitiose illudere. At quae hominum insania! immo vero quis furor diabolicus? Neque enim audaciam tantum nominandam illam adversus Deum viventem insultandi licentiam iudico. Siccine vero miseros homunciones, immo vero lumbricos erepentes e terra, et putria cadavera adversus creatorem insurgere, de solio detrahere atque virtutes eius lacerare? Atqui ruentibus caeteris mortalibus in tam effraenem licentiam nos patienter praestolemur Dei vindicis manum, fraenum olim impuro istorum ori iniecturam. Ita ergo dicitur fore ut improbi conticescant in tenebris, et omnis iniquitas contrahat os suum. Neque vero improbi momento conticescunt, quum subinde videas ipsos recalcitrantes: verumtamen divinam sapientiam et iustitiam tandem emergere necesse est, ut qui adversus Deum obgannierint, tandem summo cum dedecore in aeternum praecipites dentur exitium. Idcirco Psal. 51, 6 Deus iustificari dicitur in sermonibus, licet adversus ipsum hominibus murmurantibus. Nam quae est hominum amentia, quod ipsos Dei iudicia ad suam trutinam expendere, et eadem nisi placeant reiicere, seque suis rationibus tueri non pudeat? Atqui, fateor, ad tempus capita coelo inferunt ac furorem suum adversus Deum evomunt, verum enimvero non tam diuturnus ille furor est quin Dei potentis

ac vindicis dextra fraenetur et in orcum detrudatur. En cur saepe apud prophetas occurrat illa phrasis, omne labium coram ipso fraenandum, ut nimirum Dei vindicis ac rerum omnium instauratoris maiestatem describant, ad quam vel maxime in nomine ipsius blasphemando audaces obmutescere penitus oporteat, ut ne coram ipso quidem hiscere audeant. Quare agite, quum ita se haec habeant, si flagitiosos et improbos homines contigerit adversus Dei tribunal blasphemas voces arroganter evomere, patienter praefinitum a Deo iudicii tempus exspectemus, iustas ac meritas poenas ab illis repetituro. Nam nominatim hic dicitur fore ut *in tenebris conticescant*, id est consiliorum suorum finem nequaquam assequantur, sed vanus et irritus fiat. Interea quidem in aliqua ipsos autoritate esse, ac suos triumphos edere fateor, sed paulo post divina manu praecipitandos, ut patefacta turpitudine tota illa insolens petulantia, et inanis ac superba iactantia coërceatur atque fraenetur. Et de his hactenus.

Sequitur, *viribus suis neminem obtinere*, quibus verbis quanta facilitate Deus sua iudicia exsequatur adversus impios homines docemur, quorum vires ac fortitudo omnis coram Deo ne subsistere quidem possit. Verissima enim illa prophetae verba sunt longo usu comprobata, deprimendam altitudinem hominum et omnem carnem esse gramen, et similem esse flori agri: exarescere gramen, decidere florem quum spiritus Iehovae perflat ipsum. Itaque expendenda haec Annae verba, *viribus suis neminem obtinere*, eo accuratius quo propensiores sumus ad iniquam hominum aestimationem. Nam si quem in autoritate aliqua esse conspicimus, atque adeo magnos honores assequutum, idolum nobis fingimus, ac nescio quid immotum et aeternum imaginamur, denique nunquam interiturum. Verum mens nostra cogitationibus istiusmodi praeoccupata rectum de rebus istis iudicium nobis adimit, atque pacem ullam in conscientiis habere non sinit: denique tranquille vitam degere Deo uni nos subiicientes, vitamque nostram illi permittentes non patitur. Nempe ipsi nos in has turbas coniicimus stultis iudiciis, quum tales de rebus creatis cogitationes parvi momenti iudicamus. Quamobrem hanc mentibus nostris doctrinam altius infigamus, nempe nullas hominum esse in hoc mundo vires, nullum imperium, nullum regnum durabile, atque adeo quae maxima florentissimaque sunt imperia, vel ad aurae levissimae flatum, volente Deo, momento corruitura: quo tanquam fraeno improbis petulanter et superbe sese efferentibus, et nihil non laxis ad quodvis flagitium habenis audentibus, retineamur, scientes Dei vindicem manum ipsos nequaquam effugituros, sed et honoribus et autoritate, quam a Deo acceperant, abusos suis flagitiis dignas poenas reportaturos. Nos vero Deo, si in aliquam dignitatem evexerit, hanc gloriam tribuamus, ut illius unius virtute subsistere nos agnoscamus, ac sine illa brevi deiiciendos et in nihilum redigendos: ideoque modestiam colamus, minime dubitantes quin vires ipse sufficiat, modo ad eius cultum et gloriam omnia nostra referamus: atque ipse nos, mundus licet sus deque feratur, sartos tectos tueatur. Idcirco sequentia quoque nobis expendenda, quibus dicitur Deus *inimicos contriturus, terraeque fines iudicaturus*, quibus superiora magis confirmantur. Nam obiecisset aliquis, improbos a Deo in tantam dignitatem evectos, non ignorante quid illis futurum esset, stare autem ipsos et in eodem statu permanere. Quare ut omnem ipsorum splendorem et gloriam in fumos abituram, ac triumphos perituros, atque pro dignitate et honoribus dedecus et ignominiam reportaturos sciamus, Deus hostes suos contriturus terraeque fines iudicaturus praedicatur: quibus verbis Deus esse Deus asseritur, et impiorum exitium praedicitur. Digna sane observatione repetitio, ut Deum mundi iudicem esse sciamus ad impios iudicandos. Ac si, ut supra dictum est, non repente ad iudicium prosilit, sed lento gradu progreditur, ita explorari et exerceri nostram patientiam teneamus, ut patienter illum exspectare discamus. Quotiescunque igitur Deum appellari iudicem mundi audimus, memoria recolamus, ipsum improbos contriturum, ac desuper maiestatis suae signa daturum ad improbos numinis sui contemptores perdendos et fulmine suo feriendos. Hinc discamus improborum rebus secundis et triumphis non invidere, et licet omnia ipsis ex animi sententia succedant, tamen iudiciorum Dei exitum patienter praestolemur. Interea vero cavendum nobis summopere ne tremendam horrendamque Dei manum adversum nos provocemus: cuius vel ipsa tonitrua ac tempestates signa certissima sunt. Atque enim vicissim cavendum ne illis terreamur, sed divinae maiestatis esse signa sciamus, ut eius praesentia freti uno illo nitamur, atque diabolum omnesque inimicos despiciamus atque ultro provocemus, vires nobis Deum suffecturum scientes, quibus omnes ipsorum conatus superemus.

Deinceps vero Deus dicitur *fines terrae iudicaturus, et fortitudinem regi suo daturus, et cornu uncti sui elaturus*. Quae si pro temporis illius ratione considerentur, scrupulum aliquem afferre poterunt; sed ex prophetae sensu simpliciter exposita nullam in se difficultatem habebunt. Nam etsi peculiarem sibi tunc populum Deus elegerat, quem imperio suo regeret, non tamen omnem reliqui mundi curam abiecisse putandus est. Itaque haec duo inter se cohaerent, Iehovam fines terrae iudicaturum et regi suo fortitudinem daturum, atque uncti sui cornu exaltaturum. Nullus porro tunc in Israële

rex erat: ac licet Moses a Deo suscitandum aliquem praedixerat, tunc tamen erat populi confusa conditio: et deinceps Samuelem huic populo ad tempus praefuisse et ius dixisse videbimus: ac populum regem a Deo flagitantem in se eius iram concitasse, non exspectato Davidis regno, quod non modo terrenum erat futurum, sed Christi regni quod ipse Deus stabilivit figura. Denique nullam videtur Anna tunc occasionem de iudicandis terrae finibus, et danda regi fortitudine loquendi praetermisisse. Quare ergo hic uncti Iehovae nomen futuro regi tribuit? Nempe hic prophetiam esse conspicimus, quam non suo ipsius, sed sancti spiritus afflatu Anna profert. Quare quum eam duce spiritu sancto loquutam appareat, ne talem, obsecro, magistram audire nos pigeat. Quare absit ut quam nobis hic doctrinam proponit respuamus, quum non humana commenta, sed Dei decreta et arcana consilia eaque aeterna et immutabilia patefaciat. Alterum hic nobis observandum est, nempe fidelium omnibus saeculis spem in hoc a Deo stabiliendum regnum incubuisse. Nam etsi Mosis et Aaronis temporibus populus Dei specialem erga se Dei benevolentiam quidem multis non dubiis signis testatam sensit, et se ipsum regem ipsius, ut per Mosen edixerat, exhiberet, non tamen perfectum adhuc regnum illud dicendum est: et quae Deus praesentiae suae signa dabat, meliora sperare populum iubebant. In hunc igitur regem intenti patres fuerunt, redemptorem a Deo promissum exspectantes: et quidem perfectam suam in eo felicitatem collocare debuerunt, ut si forte variis procellis huc illuc agitarentur, ne tamen animum desponderent, sed liberationem ab eo exspectarent, quem ipsis redemptorem Deus erat missurus. Denique nullam unquam fideles conscientiis suis pacem dedisse suaeque salutis unquam factos certiores comperiemus, quam in hunc redemptorem intuentes, quem Deus ipsis pollicitus erat, a quo ut vero capite regerentur. Porro si fideles illi hac spe foverunt se quibus tantum umbrae proponebantur, quales esse nos oportet hodie quorum sensus omnes in omnis boni manifestatione exercitati sunt? Quare dissimiles esse nos oportet illis miseris incredulis qui papatum sectantur, et sese quidem gratia Dei indigere fatentur, et praeclare quidem de Iesu Christo Domino nostro loquuntur, verum tamen quod rectum veritatis callem non insistant, sibi novas semitas fingunt, tantundemque a Christo recedunt. Nam quoscunque papistae Deo ritus affingunt quibus sese illi concilient, totidem corruptelas puri illius cultus esse fatendum est, ac proinde tantum a Deo ipsos recedere quantum se promovere arbitrantur. Quamobrem ad Christum accedere divini ipsius verbi ductu discamus: namque ducem hanc vocem sequuti, veritatem adipiscemur, hoc est in uno Iesu Christo summam beatitatem consequuti conquiescemus. Itaque nulla excusatione sese hodie tuebuntur quotquot non eum solum intuentur et in uno illo conquiescunt viri ac mulieres, quum olim sub umbris legalibus fidelium hanc unam fuisse spem videmus. Nominatim vero Anna meminit regis et uncti Iehovae, minime quidem quasi Dominus noster Iesus Christus supra Deum ipsum regnet, sed quod sit viva Dei imago neque etiam quasi Deus supra Christum regnet, sed quod eum mundi iudicem constituit, et ipse Deus pater est Domini nostri Iesu Christi. Perinde est igitur ac si dicat regem et prophetam Dei, quod a Deo dominium ac potestatem regnandi acceperit. Quibus verbis docemur, Dominum nostrum Iesum Christum non ab hominibus missum, sed a Deo patre qui sic mundum dilexit ut proprio filio non pepercerit. Quae sane dignissima est observatu sententia, qua nostram salutem uni Deo acceptam ferre docemur. Nam quae, obsecro, vel nostra vel veterum fiducia, nisi in eo quod Christus apparuit, ut a maledictione genus humanum redimeret? Porro apparuisse illum parum est, nisi et nobis a patre datum, et de omnibus inimicis triumphaturum teneamus. Neque enim humana potentia aut viribus regnum eius, sed unica Dei potestate, qua nititur, stabit. Quamobrem quoties de Iesu Christo eiusque regno fieri mentionem audimus, ac proinde de nostra salute, sciamus, salutem nostram adeo certam et stabilem esse, ut ne si coelum quidem ac terra adversus eam conspirent, unquam possit labefactari, modo tamen fundamento quod hic nobis proponitur innitamur. En igitur cur Iesus Christus rex Iehovae et unctus Dei appelletur. Sic Simeon ipsum ulnis suis complexum Christum Deum vocat. Contra saepe in Psalmis, unctus Dei de figura et umbra illius praedicatur. Anna igitur unctum ac regem Dei vocat promissiones patribus factas, quas mente repetit, nempe promissum Messiam minime venturum vacuum, sed omnibus Dei gratiis plenum: quemadmodum etiam Esaias propheta tribuit ei dona Dei, hic verbis: Super eo quiescet spiritus Iehovae, spiritus sapientiae et intelligentiae spiritus consilii et potentiae, spiritus scientiae et reverentiae Iehovae. Et alibi: Spiritus Domini Iehovae est super me, eo quod unxit Iehova me etc. Ex quibus fit nobis conspicuum Iesum Christum Dominum nostrum minime accessisse ad nos vacuum: sed omnibus divinis divitiis et dotibus spiritualibus exornatum, unde apud Ioannem de eius plenitudine accipere iubemur omnes, qui ne scintillam quidem vitae in nobis habemus, et ad Christum venire, certo persuasi nos nunquam inanes ab ipso recessuros. Est enim hoc Christo proprium, ut Dei dona omnia in ipsum effusa sint, quorum nos ipse participes faciat: quam ob causam etiam consortes ipsius Psal. 45 dicimur, nempe quod omnibus

bonis vacui ea in ipso reperiamus, quae communicet nobis: quoniam ipsi visum est nos ad se vocare, ut virtus ipsius in nos tanquam a capite in membra defluat. Ex supradictis igitur satis conspicuum est, in verbis illis Annae, Iehovam fines terrae iudicaturum, prophetiam contineri. Nam qua ratione Deus in suam potestatem terram reduxit, nisi in persona Domini nostri Iesu Christi? sicuti loquuntur Isaias 2 cap. et Micheas 4. Deum in adventu filii sui revocaturum et reducturum ad se qui ex Iuda dispersi fuerint, et ex cunctis terrae nationibus, ac fore ut quisque proximum manu apprehensum his vocibus cohortetur: Eamus in Israelem ut ab ipso Deo doceamur. Denique sic terram iudicaturus Dominus dicitur, ut hostes suos conterat, ac oris sui sceptro confundat. Tum vero maxime Deus populos reduxit et suos Satanae tyrannidi eripuit, qua premebantur, quum Christus assumta carne nostra in mundum venit. Neque vero diffiteor quin sua providentia prius cuncta regeret atque administraret, ita testante Daniele, cuncta esse in manu ipsius: verum tamen haec de qua loquimur dominatio erat hominibus incognita. Quo vero tempore Dominus noster Iesus Christus venit in mundum in nomine et virtute sui patris dominaturus, tunc prophetarum vaticinia sunt impleta, ac nominatim quod ait Isaias, insulas, maria et terras gaudio exsultaturas: quod Deus tum sit iudicaturus, id est, orbem universum gubernaturus. En qualis Annae spes, non modo in Christum Dominum nostrum venturum sperans, sed etiam eum agnoscens non amplius gente iudaica, ut legis tempore, concludendum, sed longe lateque in orbe universo regnaturum: atque adeo tunc miseros ethnicos ab ipso prorsus alienos atque reiectaneos, populo ipsius annectendos et in eandem haereditatem admittendos, diruta nimirum maceria populum utrumque separante. Nec enim poterat aliter ista coniunctio fieri. Quare vos oro mecum ingens Dei beneficium agnoscite, quum evangelii praedicationem ad nos usque penetrare, ac proinde rex noster esse vult, quo beneficio nullum maius accidere potest. Contra si evangelii praedicatione destituamur, quid aliud superest quam ut illius tyrannidi, qui mundi princeps est, nempe diabolo subiiciamur? Vah, quae et quam horrenda conditio! Quis non merito lugeat ac deploret eiusmodi hominum statum, si Deo per verbum suum in nobis non regnante, diaboli tyrannidi parere cogimur? At vero contra quantum est, quantique faciendum beneficium, quantus, inquam, thesaurus, evangelii praedicatio, qua Deus se regem nostrum profitetur, nosque in populum suum adsciscit, quem sine fine regat, foveat et tueatur? Quamobrem danda nobis opera ne adversus ipsius verbum recalcitremus, et ingrati tantum beneficium contumaciter repudiemus: sed contra, quandoquidem nos filiorum loco habere, ipse loco patris esse vult, tantum beneficium agnoscentes nos eius imperio placide ad vitam et mortem subiiciamus. Ergo hic sensus est horum verborum: *Deum terrae fines iudicaturum*, nempe filio regnum tradendo, per quem totum suum populum regeret atque gubernaret: quemadmodum de Domini nostri Iesu Christi regno prophetae loquuti sunt, ac nominatim quum dicitur Dominus noster Iesus Christus, etsi regnum suum a Sione ubi templum erat aedificatum auspicaretur, non tamen in uno tantum orbis angulo regnaturus, sed regnum suum in universum orbem longe lateque propagaturus. Quam quum impletam esse prophetiam videamus, in nostram salutem id factum persuasum habeamus. Nam tenet ille noster rex manu sceptrum ad suorum inimicorum ferociam comprimendam: unde nobis tanto diligentius cavendum ne in eorum numero quos horrenda illa confusio excipiet reperiamur: sed nos illi totos permittamus atque subiiciamus, certo persuasi nos, si hoc erit factum, nullis unquam terriculamentis exterrendos, sed in salutem omnia nobis, faciente Deo, cessura.

Quare agite, coram Dei Opt. Max. maiestate facti supplices, ac tot tantaque peccata atque flagitia, quorum sumus coram ipso rei, agnoscentes, precemur eum ut illis sic afficiamur ut ad ipsum confugientes veniam impetremus, atque in dies vias suas ita nobis proponat, ut in ipsius timore ambulemus. Quoniam vero filium suum Iesum Christum regem ac dominatorem suis fidelibus dedit, eius bonitatem, virtutem, vires atque potentiam ita nostris animis percipiamus, ut spontaneum obsequium illi exhibeamus, atque ad eius mandata paratissimi semper simus, atque sub eius vexillis ita militemus, ut nos ab illo adversus quoslibet hostium insultus esse protegendos persuasum habeamus. Nam etsi nos mundus tanquam omnium miserrimos et abiectissimos odit et persequitur, ne tamen dubitemus quin satis ille virium ad nos adversus diaboli, mundi, et aliorum inimicorum nostrorum furores tuendos atque protegendos habeat. Atque non nobis solis etc.

HOMILIA OCTAVA.

11. *Et abiit Elcana in Ramatha, in domum suam: puer autem erat minister in conspectu Domini ante faciem Heli sacerdotis.* 12. *Porro filii Heli, filii Belial, nescientes Dominum.* 13. *Consuetudo autem sacerdotum cum populo erat ut quicunque immolasset victimam, veniebat puer sacerdotis dum coquerentur carnes, et habebat fuscinam tridentem in*

manu sua. 14. *Et mittebat eam in lebetem, vel in labrum, vel in ahenum, vel in cacabum: et omne quod levabat fuscina, tollebat sacerdos sibi: sic faciebant universo Israëli venientium in Silo.* 15. *Etiam antequam adolerent adipem, veniebat puer sacerdotis, et dicebat immolanti: Da mihi carnem, ut coquam sacerdoti: non enim accipiam a te carnem coctam sed crudam.* 16. *Dicebatque illi immolans: Incendatur primum iuxta morem hodie adeps, et tolle tibi quantumcunque desiderat anima tua. Qui respondens aiebat ei: Nequaquam: nunc enim dabis, alioquin tollam vi.* 17. *Erat ergo peccatum puerorum grande nimis coram Domino: quia detrahebant homines sacrificio Domini.*

In primis hic observanda est Elcanae obedientia, filium suum adducentis, ac summi sacerdotis custodiae tradentis, paternoque iure sese quodammodo abdicantis. Scimus enim quam tenerae parentum erga liberos στοργαὶ: praesertim erga infantes quibuscum colludant, quos non adeo facile cuivis, alieno praesertim, permittant, ut eorum praesentia et conspectu priventur. Verumtamen Elcana probatum uxoris votum implet filiumque totum Dei cultui dat et dicat. At ecce non leve offendiculum, quod nimirum Heli sacerdotis filii, quibuscum puer ille sacerdotio ministraturus erat, improbi essent atque flagitiosi. Quale taedium cepisse ipsum arbitramur, quum filium animadverteret non procul abesse a via perditionis, quod inter flagitiosissimos homines et tanquam certissimas pestes versaretur. At longe alia mente Anna ipsum Deo voverat, longe alio animo Elcana votum implens Deo dicarat, puta ut in puritate educatus Deo per totum vitae curriculum inserviret. En vero Heli domum pestilentissimam: unde votum suum Elcana revocandi occasionem, eamque speciosissimam, habere videbatur. Ac sane merito quis miraretur quinam Elcana puerum a Deo nactus in flagitiosorum hominum manibus ipsum relinquat. Atqui et hanc tentationem Elcana superavit, votumque ratum fecit, licet sacerdotis domum confusissimam depravatissimamque conspiceret. Verum enim vero Deus nihilominus beneficum se erga ipsum exhibuit atque misericordem, quod in istarum corruptionum lutum veluti demersum Samuelem non permisit tamen infici, et non aliter rexit et tutatus est quam si in bonos morum doctores incidisset, quod longe maius fuit beneficium quam si aliter contigisset. Nam age, filios Heli angelorum instar fuisse nobis fingamus, atque adeo sanctimoniae, pudoris, modestiae speculum, sane Samuelis educationem futuram sanctiorem melioremque nemo pius diffitebitur: sed hominum industriae et labori tributa laus omnis tantundem de Dei gratia detraxisset. Contra vero quum in flagitiosorum, perditorum, Dei contemptorum, helluonum, scortatorum, denique ad omne flagitium proclivium hominum consortio educatus, tamen inpollutus a Deo conservatur, annon specialis gratiae testimonium istud longe est excellentius atque commendabilius quam si melior institutio ei contigisset? Hinc discamus, nobis Deo servire cupientibus, diabolum multa ante oculos obiecturum, quibus a proposito dimoveamur, nisi in sancto proposito firmiter perseveremus. Nihil aggredi, inquam, aut suscipere unquam nos posse certum est ad Dei gloriam, quin reluctantem variaque impedimenta suscitantem diabolum experiamur. Quare discamus nullis terriculis a proposito dimoveri: sed Elcanae exemplum imitantes quoscunque casus superare: atque adeo, si forte nos in flagitiosos et improbos homines incidere contigerit, Deo nos commendare, ut quemadmodum Samuelem, ita et nos spiritus sui gratia et virtute protegat, ne unquam malis exemplis in ultimum exitium pertrahamur, nostramque infirmitatem nos magis atque magis edoceat, ut tanto ardentius et cum maiore sollicitudine ad ipsum confugiamus. Absit autem occasionem hinc inde discurrendi, et consortia quaevis quibus ad vitia sollicitemur frequentandi, putemus oblatam: sed potius admoneri, ut si forte nos incauti pro angelis et religiosis hominibus in flagitiosos inciderimus, tum ad Deum confugiamus, atque eius in nos gratiam et beneficentiam speremus, certo persuasi fore ut nunquam ipse nos permittat pravis consortiis infici, atque in ultimum exitium pertrahi.

Caeterum quum hic *filii Heli dicuntur*, *filii Belial*, id est nequam et flagitiosi, ne leve quoddam illorum vitium existimemus, quemadmodum nemo inter mortales sine crimine vivit, quod nunquam eam quae requiritur perfectionem assequamur: sed potius notari quandam insignem improbitatem, atque Dei contemptum teneamus. Vox enim illa Belial, depravatos et inemendabiles designat, qui nullo pudore moverentur, nullo Dei metu retinerentur, sed Dei et hominum contemptores pudorem omnem atque metum abiecissent. Non ergo tantum flagitiosos et improbos fuisse Heli filios, ut multos videas ad quaevis vitia proclives, sed in malitia confirmatos frontem ad omne scelus perfricuisse, pudoremque omnem abiecisse sciamus, atque emendationis nullum signum dedisse. Quantum, quaeso, toti populo offendiculum, sacerdotes, proxime ad Deum accedentes, et pro populo intercedentes, atque adeo Domini nostri Iesus Christi figuras, tamen omnis flagitii, malitiae, perversitatis atque confusionis esse conscios? Quare cavendum summopere ne hominum autoritate a recta via unquam dimoveamur, illis quos viae duces esse decuerat, ad quaelibet flagitia nos suo exemplo invitantibus. Nam si a mortalibus fides nostra penderet, quam infirmo fulcro, quaeso, niteretur? Quamobrem licet

pastores et doctores, atque adeo ecclesiae columnae inordinatam et inemendabilem vitam degant, nosque suo exemplo in corruptelam trahant, ne tamen a Dei verbo recedendum nobis arbitremur, sed eo magis vitam nostram ad eius regulam expendamus, in eo Domini nostri doctrinam ad usum nostrum referentes, iubentis servari a fidelibus quae scribae et pharisaei sedentes in cathedra Mosis docerent, et pravos mores illorum imitantes condemnantis. Nempe quod illorum exemplum de divini verbi autoritate vel tantillum detrahere nefas est. Quare cavendum ne in hominum facta intueamur, nisi in ea quae bona ac iusta sunt, ut nos ad eorum mores et doctrinam componamus. At si doctrinae mores ipsorum non conveniunt neque respondent, nos tamen animis nostris penitus infixum istud habeamus, Deum nihilominus sincere colendum, neque propterea verbum ipsius contemnendum. Sed de his paulo post plura dicturi sumus.

Sequitur, filios Heli *nescivisse Dominum*, quibus verbis insignis illorum improbitas designatur, quod ad cumulum sceleris et malitiae devenissent. Quamdiu enim in nobis timoris Dei reliquiae veluti scintillae quaedam supersunt, nondum plane nudi sumus. At si Dei oblivio nos ceperit, tum plane diabolo subiicimur, et ab eo tanquam reprobi iactamur, et ad eius arbitrium rapimur. Ac sane licet maximis in speciem virtutibus insignes simus, nisi Dei timor praecesserit, nihil nisi fucus erunt. Contra si Dei timor, quae vera sapientia dicitur, nobis inhaeserit, eos fructus producit ex quibus probe agnoscamus nos in hunc finem conditos ut ei a quo formati sumus, et a quo non modo in hac vita opes et bona, sed maxime vitam aeternam exspectamus, cum omni modestia subiiciamur. Timor itaque Dei fons est ex quo haec sapientia et iustitia procedit. Nam qui Dei quandam confusam notitiam tantum habent, et ex suis sensibus de Deo iudicant, ac quis qualisve sit et eius virtus ignorant, ii sane Deum nunquam, ut par est, neque agnoscunt neque timent. Metu quidem fateor ipsos aliquo retineri, sed ut sincero animo sese ad eius cultum applicent fieri non posse dico. Deum itaqne prius agnosci quam amari et coli necesse est: atque hanc cognitionem altas in nostris mentibus radices agere, suo tempore fructus reddituras. Nam quum filiorum Heli improbitatis ratio redditur Dei ignorantia docemur, non eo usque improbitatis fuisse ipsos progressuros, si Deum agnovissent: atque potius in hanc cogitationem fuisse venturos, aequum esse ut Deum in omni vita sua colerent. En ut Dei cognitio est instar animae, ad nos in divinum cultum animandos et excitandos. Quemadmodum enim anima dat motum corpori, non aliter Dei timor vitam nobis indit qua instauramur atque reformamur: sic enim nos sancti sui spiritus afflatu movet, ut ad bonum opus dirigamur, teste Paulo in haec verba Galatas compellante, si vivimus spiritu, spiritu etiam incedamus: quasi dicat: Si Dei spiritu regeniti sumus, re ipsa id declaremus, puta operibus externis: secus enim si factum erit, sane Dei timor exsulabit: quem in toto vitae humanae curriculo fieri signis manifestis, puta bonis operibus, manifestum oportet. En cur apostolus alio loco dicat hypocritas quidem Deum profiteri se scire, sed factis negare. Multos quidem, fateor, Dei cognitione gloriari videas, et quidem plus quam oporteat, quod in suam condemnationem id faciant. At confusa est et inanis est eiusmodi cognitio. Nam ita Deus cognoscendus ex eius verbi lectione et auditu, ut coram eius maiestate primum abiiciamur: deinde bonitatem eius erga nos sic degustemus, ut in ipsius amorem rapiamur. Et quandoquidem hoc inaestimabili beneficio nos affecit ut in filiorum numerum adscisceret, nos ipsum patrem vicissim agnoscamus. Et hi quidem fructus ab hac cognitione manant, in omnem vitam perennes, ex quibus nos in Domini schola profecisse cognoscatur. In hunc sensum propheta in idololatriam sui temporis invectus, addit, nullam esse in terra Israëlis cognitionem Dei, quasi indicaturus nullis amplius populum cancellis coërceri, quin ad improbitatis cumulum pervenerit, quod in Israële Deus non cognosceretur. Caeterum quantum fuit offendiculum, quam foedum et abominandum factum, sacerdotes quos legis esse expositores, et ex ore quorum sapientiam requiri oportuit, ipsos, inquam, sacerdotes Deum non cognoscere? At temporis illius fideles ista veluti clausis oculis praeterire decuit, quibus alioquin in exitium praecipites dari, sublato ex ipsorum mentibus omni divini cultus studio, potuissent. Quamobrem hodie intuentes eos, quos ecclesiae columnas esse oportuit, ad quodvis facinus proclives, ne propterea nobis etiam habenas laxemus, quod inanis futura sit illa excusatio, teste ipso Christo, dicente, fore ut si caecus caecum duxerit, ambo in foveam decidant. Itaque nullam hodie superesse excusationem apparet iis qui suos antistites, puta episcopos, archiepiscopos, et reliquam hominum istiusmodi colluviem, quum ad purae doctrinae evangelicae fontes revocantur, opponunt, a quibus quum regantur, et sanctae matris ecclesiae columnae habeantur, ab iisdem Deo reddendam esse suarum animarum rationem, et penes ipsos curam hanc esse oportere, dicunt. Sane reddenda olim ipsis animarum ratio: vera enim est illa apud prophetam comminatio, Deum animas ex manibus ipsorum repetiturum. An vero propterea sponte perire volentibus et caecutientibus, atque adversus salutis splendorem nitentibus, locus erit ullus excusationi reliquus quandoquidem tetro coeni sui volutabro delectantur?

Et de his quidem hactenus: sequentia vero diligenter observanda, atque illud in primis, quod dicuntur *sacerdotes habuisse fuscinulam tridentem in manu sua, et misisse in ahenum, atque sibi sustulisse quod fuscina levabant,* qui maximus abusus sui muneris fuit. Nam secus erat Dei lege constitutum, a cuius praescripto quam longe recedant conspicuum. Et ita fit ipsorum peccatum gravius, quod nullo ignorantiae praetextu tegi queat, quum Deus partes sacerdotibus proprias attribuisset: atque vel ipsis infantibus notae essent sacerdotibus partes ab ipso Deo assignatae. Namque Dei mandato dexter humerus, tum etiam pectus ipsis cedebant. Hoc vero nisi diserte fuisset expressum, speciosa quadam excusatione niti visi essent. Verum quum Deus ipse partes ipsis cessuras ex sacrificiis expresserit, quidquid praeterera fuscina trahebant, merito dicebantur rapere praeter officium atque contra Dei mandatum. Itaque in ahenum fuscinam iniicientes opimas quasque partes attrahebant, atque surripiebant: sed foedius istud et gravius, quod antequam, secundum legis praescriptum adeps adoleretur, crudarum carnium portionem sacerdotis ministri postulabant. Atqui responsabant sacrificia offerentes prius adolendum adipem supra altare quam illis quidquam cederet, quod certissimum testimonium erat omnia Deo consecrata, ac proinde ante omnia adipem coram Deo adolendum: neque propterea tamen sacrificia cessabant, licet magnus abusus ipsorum esset. At quantum hoc flagitium? Mortalemne hominem eo usque superbiae devenire, ut adversus suum creatorem tam petulanter insurgat: an non horrendum istud monstrum est? Atqui iam hoc non amplius novum fuit, sed plane usitatum vi carnes ex ahenis et ollis rapere, atque sanctuario Dei talem vim inferre, ut fide omni caruisse merito videantur. Verum enimvero, licet arrogantissimos, tamen praesentiae Dei metus debuit ab hoc flagitio deterrere, atque adeo sui officii recordatio, quod pro totius populi peccatis apud Deum se sistere intercessuros oporteret. Sed quid agas? iam erat Dei sanctuarium ab iis in latronum speluncam conversum. Hinc factum, ut sacrificiis Domini sit detractum a plerisque: ex quo fit nobis conspicuum, qualem ac quantam rerum omnium confusionem evenire necesse sit ubi Dei timori nullus locus relinquitur. Atqui saltem oportuit hos sacerdotes bonae famae suae ac nominis aliquam curam gerere, ne omnibus ludibrio essent, ac sannis exciperentur. Verum haec cura minime ipsos tangit: nempe ut a Deo excaecati, quod debitum illi honorem non exhibuissent, meritas scelerum poenas luant. Quare oportuit istos, ut deinceps visuri sumus, ad mortem rapi, et tanquam Dei contemptores omni probro et dedecore affici: quos caeca libido eo impulit, ut nulla Dei, nulla suae functionis habita ratione, nulla honestatis denique, vi ac rapinis indulserint, et ad omnem violentiam habenas laxarint. Quid interim misera plebe fiat, quae Dei sanctuarium nihilominus observat et sacrificia rite colit? Iniuriam et rapinam, Dei metu, patienter tolerat. Annon hoc fuit Dei templum involare, Deumque ipsum suo loco pellere? Sic fere solent flagitiosi homines, in aliquem dignitatis gradum evecti, Dei nomen iactitare, quod ludibrio tamen habent. Hoc fit maxime conspicuum in illa papistica synagoga, in qua nihil nisi sacrosanctam maiestatem Dei splendere dixeris, nihil nisi sacrum atque religiosum, ut miseri ac simplices homines in admirationem rapiantur. At si vitam, si mores istorum inspexeris, nonne merito dixeris omnem religionem ipsos atque sanctimoniam eiurasse, atque penitus exstinctam atque abolitam velle? Nos vero, quo maior istorum furor atque insania fuerit, in Dei donis contemnendis et pedibus conculcandis, eo diligentius caveamus ne a fide vel tantillum dimoveamur: neque enim huius tantum illa sunt temporis, sed omnium saeculorum exempla. Neque enim unquam diabolus conquievit quin praedam aliquam inter homines venaretur, cuius in nobis decipiendis, invadendis ac deglutiendis hae sunt artes usitatissimae. At fortiter obsistendum, atque omni cura et labore efficiendum ne hominum improbitate a verbi divini studio avertamur: neve nos illius capiat ullum fastidium, quod sacrosanctum atque inviolatum semper esse apud nos oportet. Porro maximus et intolerandus in istis sacerdotibus divinae maiestatis contemptus, hic nobis observandus, in eo quod crudas carnes vi rapuisse dicuntur, nisi petentibus sponte a plebe sacrificante darentur. Ergone in ipso templo, velut in spelunca, soli locus est violentiae? Notanda enim circumstantia responsi eorum qui sacrificia offerebant: neque enim de istis quod plus quam ex praescripto par sit auferant, sed patienter iniuriam tolerant, his verbis: *Incenso adipe tolle tibi quantum desiderat anima tua.* En quam patienter illatam iniuriam sibi ferant, quos Deo rite sacrificandi religio tenebat. Sacerdotes enim istos satis animadvertunt rem sacram vi rapere, et nihilominus ab honorandi Dei zelo et studio minime dimoventur. Tanto itaque insignior est miserorum istorum hominum pietas et religio, quo in sacerdotibus maior est impietas, et omnis divini atque humani iuris magis profana violatio. Illi enim patienter iniuriam ferunt, hi ad malitiae cumulum, Dei cultu neglecto, deveniunt. Annon enim sua sacerdotibus, ipsius Dei mandato et praescripto, propria portio erat assignata? Sane, sed in eum finem, ut Deum in sanctuario debitis honoribus prosequerentur. Sed hic apud istos omnis Dei timor concidit, ac mortales homunciones, immo potius lumbrici, o flagi-

tium ingens, adversus Dei mandatum recalcitrant, ipsique Deo praeferri volunt. Nam sacrificiorum pars maxima fuit adipis suffitus, quem sacerdotes pecudibus caesis detractum adolere Domino super altare in suffitum illi gratum et suavem iubebantur. Minime vero existimandum tanti adipem pretii per se coram Deo fuisse, quum praesertim ingratum odorem adeps crematus hominibus praebeat, sed finem in quem a Deo sibi adoleri adipes iussi fuerant intueri oportet. Fuit enim grati apud Deum odoris suffitus, quam ob causam vocatur etiam boni odoris sacrificium: quod nimirum Deus non res externas et in oculos incurrentes hominum intueretur, ad peccatores in gratiam recipiendos, sed internum illorum affectum atque protestationem, qua Deo sua delicta confitentes remissionem peccatorum implorabant. Quare oportuit hunc suffitum Deo tanquam maximi rem pretii offerri, ad peccatorum remissionem consequendam, et vi atque efficacia signorum externorum ad Deum accedere per Dominum nostrum Iesum Christum: quem illa signa repraesentabant. Verum ista sacerdotes ne hili quidem faciebant, modo ferveret olla, et carnium copiam torridarum et elixarum obtinerent. Hinc itaque conspicuum illos frontem perfricuisse adversus Dominum, et contumacissimos fuisse, atque a Domino Satanae emancipatos, ut deinceps amplius audituri sumus.

Denique ab istis admissorum peccatorum gravitas notatur his verbis, quod *sacrificia Domini viluerint et parvi facta sint.* Grave sane in se fuit, ut diximus, peccatum, sed a spiritu sancto hic gravius fit, quum propterea populus fastidiisse sacrificia, et sanctuarium contemsisse, et in Dei cultu remissior factus, dicitur. Superius vero diximus oportuisse hunc populum Dei gratia et favore confirmari in ipsius cultu, quod quum pietati et religioni studentibus multa in sanctuario ipso sese quotidie offerrent offendicula, quibus a sancto proposito deterrerentur, nihilominus tamen in officio sese continuissent: tandem vero fastidium illos cepisse nunc audimus. Quod a nobis est diligenter observandum: nam docemur hoc exemplo nos, licet unam aut alteram tentationem superaverimus, tamen nisi Dei ipsius manu sustineamur, tandem nutaturos, imo et prorsus ab officio defecturos. Quamobrem eam perseverantiae atque constantiae vim esse sciamus, ut precibus efflagitanda sit a Domino, quo coeptum in nobis opus perficiat, et ad finem usque nos constanter deducat, ne ad diem aut ad annum unum aut alterum, sed in omnem vitam in cursu coepto feliciter pergamus: futuris alioqui nobis similibus istis qui licet de suo iure cedere parati fuissent, et quaslibet iniurias patienter propter Dei cultum tolerare, tamen ubi nullum esse finem malorum istorum vident, animum abiiciunt, atque non tantum in officio faciendo remissiores fiunt, sed in sacrificiorum et sanctuarii contemptum veniunt. Atqui non ideo tamen apud Deum excusabiles: neque enim Deo quidquam, furentibus licet hominibus, detrahendum. Sed maxima est omnium hominum saeculis omnibus imbecillitas: atque ideo Dei gratiam implorare iubemur, surgentibus scandalis et offendiculis, ne a recta via unquam aberremus, religionemque abiiciamus.

Quod porro *grande hoc peccatum coram Domino* dicitur, eos admonet per quos scandala eveniunt, Deo rationem olim esse factorum reddituros, atque horrendam ipsos vindictam manere, ad cuius vel levissimam cogitationem totos ipsos horrere necesse sit, nisi sensus omnis expertes fuerint. Certissima enim illa est Domini ipsius sententia: Vae homini illi per quem offendiculum evenit: praestiterit ei ut suspendatur mola asinaria in collo eius, ac demergatur in profundo maris. Quis ad hanc ipsius futuri iudicis sententiam totus non cohorrescat? At si ii quos aliis oportuit vitae sanctimonia praeire, sunt potius flagitiorum et impietatis omnis exempla, ut a recta via alios abducant, ut Dei metus omnis tollatur, vere flagitiosos et inemendabiles istiusmodi homines dixeris, et criminis inexpiabilis reos. Atque haec quidem quae de istis sacerdotibus hic narrantur flagitia, proh dolor! nostris temporibus renovata licet conspicere. Nam licet multos passim incredulos quibus evangelii nulla cura est videas tamen multi sunt tam infimae quam summae conditionis homines divini cultus alioqui studiosi, qui sceleratam ac flagitiosam romani cleri vitam intuentes, ab illorum coetibus et divinis cultibus abstinent. Nam quum ipsosmet archiepiscopos, episcopos, abbates, maxima ecclesiae, ut vocant, ornamenta, et reliquam presbyterorum ac monachorum cohortem, Dei timorem omnem abiecisse, quaestibus ac rapinis plenos esse, ac denique Curios simulantes bacchanalia vivere conspiciunt, quo animo putas erga simulatum illum cultum posse affici? Et quidem fateor illorum templa passim crebris cantiunculis, quae vocant Halleluia, reboant, et frequentibus missarum demurmurationibus, ac pro mortuis orationibus remugiunt: denique caeremoniarum ac rituum nullus finis. Verum licet misera plebs istiusmodi missificationes frequentet, atque fidei formulam quandam retinere videtur, ludicra tamen ista exstimat, et fastidit, ideoque Dei cultus curam omnem abiicit. At vero nos decet eo maiore studio debitum honorem Deo reddere, quo maior est hominum in rebus a Deo sanctificatis profanandis improbitas: neque animum despondere aut abiicere: sed sacrosanctam Dei maiestatem magis ac magis venerari, ac religiosum eius cultum sartum tectum retinere. Sed decet in primis doctores ac pastores, quibus alios erudiendi cura in-

cumbit, hanc doctrinam meditari, et cavere ne cathedra veritatis sua ulla culpa veniat in hominum contemptum, neve Dei cultus negligatur: aut sacramenta suis facinoribus et improba vita vilescant, aut non satis fideliter administrentur. Neque enim fieri postest quin misera plebs, quantumvis rudis et ignara, flagitiosam istorum vitam intuens, et ab iisdem administrata sacramenta percipiens, paulatim eadem contemnat, aut saltem non debita reverentia et honore colat. Quare quos Deus hoc honore dignatus est, ut verbi sui dispensatores fecerit, oportet diligenter cavere ne sua culpa Dei verbum ac christiana religio veniat in contemptum, quod Deo sint olim suae administrationis rationem redditurі. Quanquam vero propria ista sunt eorum quibus verbi divini administratio commissa est, ad singulos tamen eorum quibus Deus verbum suum patefecit etiam minimos spectant. Sancte enim atque religiose nos vivere oportet, ut licet improborum atque flagitiosorum hominum improbis moribus pellecti nunquam tamen a recto, nunquam ab officio dimoveamur. Deus enim nos honore maximo dignatur, quod sancte viventes doctrinam servatoris nostri Dei ornamus, quemadmodum apostolus ipse docet. Contra vero certissimum est, iis qui christianismum profitentur, filiorumque Dei nomine gloriantur, flagitiose viventibus salutis doctrinam infamari, atque nota quadam pollui atque profanari. Ac vitio quidem hominum id fieri spiritus sanctus testatur, at quis Dei maiestatem hominum malitia et peccatis obscurari, vel etiam laedi, aequo animo ferat? Neque vero aequum est, ideo quod homines ad vitia proclives sunt, doctrinam, quae recti et honesti regula est, male audire: atqui honimum malitia id evenire plerumque conspicimus, atque nimium, proh dolor! propter quorumdam improbitatem, sanam doctrinam, vel parvi, vel nihili fieri, experimur. Verum tanto maiore cura et studio nobis est in hoc incumbendum ut coram hominibus sic ambulemus, ne quam divinarum rerum parvi faciendarum, puta vel divini verbi, vel sacrosanctorum sacramentorum, occasionem ulli praebeamus. Et quidem fateor non eosdem esse nostrorum atque legalium sacramentorum ritus atque caeremonias: verumtamen illis Deum sese suamque voluntatem nobis patefacere certum est, quantum nobis expedit et utile est: ac proinde maiore studio in hanc curam incumbendum, ut inter incredulos versantes nullum offendiculum ipsis obiiciamus. Cur vero Paulus iubet nos sic cum omnibus versari ut Deus glorificetur? nempe quod improbi et flagitiosi homines modis omnibus in errorem nos pertrahere conantur, ne Deus glorificetur. En cur facta dictaque nostra singula explorant, ut incautos deprehendant, et tanquam parta de nobis victoria triumphent, Deo et verbo ipsius illudentes. Atque haec omnia quotidie accidunt et in oculos nostros incurrunt, flagitiosis et improbis hominibus nos hinc inde cingentibus, et Dei blasphemandi occasionem in nobis investigantibus, quo Deo et verbo ipsius magis ac magis illudant. Quamobrem magnopere cavendum, ne improbis hominibus Dei veritatem pro viribus suis blasphemiis profanantibus, et quidquid ad ipsius cultum facit polluentibus, caecutiamus: sed quaecunque ad aedificationem proderunt quaeramus, ac quaecunque offendiculum paritura sunt fugiamus atque vitemus. En quam utilis quae hic nobis doctrina proponitur, quamque serio pensitanda, ne divinam in nos vindictam in aeternum provocemus atque attrahamus, si causam praebuerimus eius profanandi atque contemnendi, quem a nobis Deus tanquam debitum cultum et honorem iure suo postulat, ut glorificetur, et in aeternum benedicatur. Denique quum Heli filios ipsius spiritus sancti iudicio hic condemnari conspicimus, quanti a Deo fiant sanctae oblationes discamus, ac proinde magis ac magis ad nostrae vocationis et officii munia perficienda excitemur: nam evangelii praedicationem esse sacrificii instar coram Deo sciendum est. Atque ita se Paulus ad Rom. 15 capite sacerdotem ostendit, per evangelii praedicationem, ut Deo grata sit oblatio gentium. Nos ergo eiusmodi sacrificia Deo libenter offeramus, quos sibi verbo suo dedicavit, atque sciamus ipsi grati odoris sacrificium esse quaecunque ex officio praestamus: ac licet parva illa et exigua sint, ac paene nullius momenti, tamen sacrorum sacrificiorum nomine dignari. Quo nos igitur zelo, quo studio affici decet et impelli ad eius cultum, ad nos totos ipsi dedendos, consecrandos et offerendos, atque ad orandum ipsum ut voluntatem nostram et intelligentiam regat, et ad ea quae ad ecclesiae suae salutem instituit facienda inclinet? Quare agite, fratres, in hanc omnes curam uno consensu incumbamus: et quandoquidem eiusmodi oblationes Deus accipit et magni facit, quaecunque remoram aliquam essent iniectura, vehementi studio fugiamus, et quae ad cultum suum instituit impleamus. Hic vero vicissim summopere cavendum nequid de ipsius verbo detrahamus, nequid etiam eidem adiiciamus: sed ut quaelibet hominum inventa reiiciamus, atque auditionis divini verbi, publicarum precum, et sacramentorum administrationis esse scopum norimus, Dei honorem et gloriam: atque adeo ne ab eius cultu vel tantillum deflectamus, et ne ab ipso, quicunque tandem casus ingruerint, avertamur, aut taedio ullo afficiamur.

Sed tempus est *etc.**)

---

*) ***Precatiunculas in codice unicuique homiliae subiectas quae vel ipsae non ubique integrae ibi referuntur, deinceps omittemus.***

HOMILIA NONA.

18. *At Schemuel ministrabat in conspectu Iehovae: puer cinctus amiculo lineo.* 19. *Tunicam autem parvam faciebat ei mater eius, quam adferebat ei annuatim: quum ascenderet cum viro suo ad sacrificicandum sacrificium anniversarium.* 20. *Benedixerat autem Eli Elcanae et uxori eius, dicendo: Reponat tibi Iehova semen ex muliere hac, pro restitutione eius quem petierat a Iehova: quum abirent in locum suum.* 21. *Quumque visitaret Iehova Annam, concipiens peperit tres filios et duas filias: dum puer Schemuel cresceret apud Iehovam.* 22. *Heli autem senex erat valde: qui audiens quaecunque faciebant filii sui toti Israëli, et ut concumbebant cum mulieribus quae turmatim conveniebant ad portam tentorii conventus:* 23. *Dicebat eis: Quare facitis res huiusmodi? ut ego audiam sermones hos malos de vobis ab ipso toto populo.* 24. *Nequaquam filii mei: non enim bona est ista fama quam ego audio, vos avertere populum Iehovae.* 25. *Si peccaverit ullus in alterum, iudicabit eum magistratus: sed si in Iehovam ullus peccat, quis oret illum? Non tamen auscultarunt voci patris sui: quia volebat Iehova morte afficere eos.*

Hic consideranda nobis proponitur benedictio et vocatio ad quam Schemuel a Deo vocatus est, summi sacerdotis Heli domum et filios eius, quos in hac dignitate sacerdotali successores esse patris decuerat, reprobante atque reiiciente. Primum autem dicitur Schemuel Deo ministrasse amiculo vel ephod lineo amictus: fuit autem istud amiculum non absimile humerali quo nunc pontificii utuntur: qua in re suum stuporem prodiderunt, ridiculos ritus et ornatum istiusmodi, simiis haud absimiles, in ecclesiam invehentes. Nam Deus quidem olim sub lege et umbris legalibus vestes quasdam sacerdotales instituerat, quibus ad altare Domini accedentes vestirentur: at hoc tempore, quo illarum figurarum et umbrarum omnium veterum substantiam ac veritatem in Domino nostro Iesu Christo habemus, superflua illa omnia, quin imo nimium crassa sunt ornamenta, quibus ipse potius Dominus noster Iesus Christus sepelitur et obruitur quam colitur et manifestatur. Et quidem longe alia veterum quam huius saeculi sacerdotum ratio: hos enim ad Deum propius accedentes pro universo populo orasse et mediatores fuisse nemo nescit. Ad hoc munus implendum oportuit ipsos puros, et sine macula, coram Domino se sistere, non ausos alioquin intermedios coram Deo se sistere, ipsum placaturos, populumque illi conciliaturos. Porro quam sanctitatem et puritatem in se natura non habebant, vestimentis profitebantur ac prae se ferebant, ut populus admoneretur atque certior fieret, venturum olim mediatorem inter Deum et homines, purum et ab omni macula immunem fore. Quod impletum ultimis est temporibus in filii ipsius Dei Domini nostri persona, qui omni labe et macula vacuus totus in sese sanctus atque perfectus fuit. Quamobrem veteres istiusmodi figuras et umbras hodie sine praecepto revocantes quid aliud quam Dominum nostrum Iesum Christum abiiciunt? Caeterum illo saeculo praescriptos a Deo ritus et ordinem diligenter oportuit observari. Et idcirco adhuc puer Schemuel ephod lineum gestasse dicitur. Quibus verbis innuitur illum Deo et eius ministerio iam tum a parentibus dicatum, quum Heli oblatus est.

Porro *Heli Elcanae et Annae benedixisse deinceps dicitur, precatus illis aliam praeter Schemuelem sobolem.* Vox qua utitur Heli reciprocationem notat, nam et petere et dare significat. Quare bene congruent ista inter se, si Deum precatus dicatur Heli ut pro Schemuele, quem Dei ministerio parentes dicarant, ipsis aliam sobolem restitueret, quod precibus ipsum prius impetrassent. Nam superius precibus Annae datum Schemuelem audivimus, sed eiusdem voto Deo in omnem eius vitam datum atque dicatum. Mutuum igitur donum, Dei quidem ad preces eorum annuentis, ac filium hunc ipsis largientis: horum vero qui suam gratitudinem pro accepto infante testaturi eundem Deo a quo acceperant consecrant, seque paterno et materno iure sponte ad Dei gloriam abdicant. Quamobrem Heli Deum rogat, Elcanae et uxori benedicens, ut pro Schemuele prolem aliam ipsis restituat. Nec irritae sunt preces: dicitur enim deinceps Anna ex marito tres filios et duas filias suscepisse, licet multos annos fuisset sterilis: quam sane nunquam ausa esset foecunditatem sperare, donec ipso duce sancto spiritu animum ad preces pro impetranda sobole applicuit. Porro *Benedicendi* vox in sacris omnes quidem in se preces in genere complectitur quibus a Deo res prosperas expetimus: sed sacerdotalis benedictionis specialis quaedam ratio fuit. Neque enim preces illius cum cuiuslibet e plebe precibus comparandae, quum expressa promissione fultus medius inter Deum et homines esset, atque testis divinae benedictionis suum effectum revera sortiturae. Perspicuum id ex pluribus scripturae locis, in quibus de officio et munere sacerdotali agitur, ubi nominatim dicuntur electi ad populum benedicendum. Sic Numerorum cap. 6 v. 23, postquam Deus Mosi et Aaroni leges et statuta praescripsit, quibus se a populo coli voluit, addit: Populo meo benedicetis, et erit benedictus. Quorum verborum hic est sensus: Benedictionem qua populo benedicetis ratam habebo. Neque vero Deum adstrictum fuisse sacerdotibus hac promissione nobis persuadendum, sed potius populum de peccatorum obtinenda remissione, sacerdote suo munere fungente, certiorem factum fuisse sciendum. Quare si sancti spiritus impulsu Heli pro Elcana et

Anna preces ad Deum fudit, atque exauditus est, Deus ita se huic toti praeesse negotio testatum fecit. Ministri vero hodierno die salutem hominibus annunciantes, ipsis quidem benedicunt, at non ex illo vetere ritu. In Christo enim Domino nostro figurarum illarum complementum fuisse nemo nescit: quod re ipsa discipulis ad coelos adscensurus benedicens demonstravit. Quare si filii Dei ore benedicimur, ita satisfaciat illud nobis, ne nostram cum Deo reconciliationem in dubium vocemus, quod irritae nunquam eius preces futurae, sed effectum suum habiturae sint. Evangelii tamen utamur praedicatione, quandoquidém per eam de Christi praesentia certiores fimus, eaque non otiosa, sed quae pro nobis preces offerat, atque adeo sacrificium illud unicum, quo semel iram patris placavit, ut istius intercessionis vis esset perpetua. Adde fidei infirmitatem, cui sublevandae necessaria est Evangelii praedicatio.

Samuel deinceps *crevisse coram Domino* vel Domino *memoratur*, quod idem est ac si dicatur Deum Samuelis ministerium laudasse, ac secundasse, ut in Dei cultu et ministerio institueretur et formaretur. Nam etsi prius dictus sit Deo ministrasse, et in eius conspectu, de institutione in Dei cultu et ministerio est intelligendum, et futuri temporis rationem habet. Iuvenis iste in locum eorum qui tanti muneris honore sese indignos reddebant successor sufficiendus designabatur. Nam deinceps Eli dicetur aetatis provectae fuisse, suorumque filiorum flagitia rescivisse: nam ante dictum est, ipsos fraudibus, rapinis indulsisse, Deo dicatas carnes vi ex offerentium manibus rapuisse, immo ex ipso aheno, latronum instar, extraxisse, ut Dei sacerdotium in populi contemptum venerit. Gravius crimen accesserat, violato sanctuario, stuproque feminis quae Domino sacrificia offerre parabant illato. Vox enim qua usus est auctor, cogere significat nonnunquam, et de quolibet, sive bellico sive alio quovis ministerio dicitur. Porro sua peculiaria feminis fuisse sacrificia, puta puerperis, satis ex lege notum est: sed et in usu erat ut piae quaedam feminae ad ostium tentorii conventus cum precibus excubarent. Quemadmodum enim Levitae sortiebantur inter se noctis vigilias, ne vacuum unquam Dei tabernaculum reperiretur: sic et mulieres quaedam, Deum precaturae vigilabant, quod ex sacrae scripturae locis nonnullis est conspicuum. Quo gravius fuit Heli filiorum flagitium, quos quum istis mulieribus exemplo sanctimoniae pietatisque praeire deceret in precibus ad Deum fundendis, ne se frustra excubias egisse in sanctuario arbitrarentur, sed potius se faciliorem viam nactas scirent qua curis omnibus et sollicitudine vacuae Dei cultui purius vacarent, quos quum easdem sana legis doctrina erigere et confirmare deceret, tamen non puduit stuprum iisdem inferre. O scelus, o immane flagitium atque detestandum! Atque illos quidem Eli dicitur obiurgasse, et in vulgus flagitium ipsorum evulgatum esse declarasse: longeque aliter faciendum ipsis dictitasse. Denique addidisse Heli haec verba memoratur: *Si peccaverit vir in vinum**), *placari ei potest Deus:* vel, *iudicabit illum iudex.* Vox enim hebraea tam de Deo quam de iudicibus et gubernatoribus explicari potest, qui Dei legati multoties in scripturis nuncupantur: et altera item vox hebraea nonnunquam pro iudicare, nonnunquam pro precari usurpatur: ut vel hic horum verborum esse possit sensus: Iudicabit iudex, si quis iniuriam alteri intulerit: quasi dicat, controvertunt quidem inter sese homines de mutuis iniuriis, sed iudex tandem de controversiis fert sententiam. Vel hic, si precandi significationem retineamus: si quis proximum iniuriis aut contumeliis affecerit, posse iudices suppliciter deprecari, qui de poena remittant, et lenius cum ipso agant. At non eandem esse peccantium adversus Deum rationem. Quamcunque vero horum interpretationem sequamur, nullus est in re ipsa obscuritati reliquus locus. Nam laesis proximis satisfieri quidem quadamtenus potest, rerumque vel furto, vel dolo et fraude interversarum iactura compensari, sed in Dei maiestatem peccatum admissum, quis unquam compensari posse ne levi quidem opinione, arbitretur? Hunc ergo esse verborum Heli sensum satis apertum est. Agnosco quidem et lubens fateor proximis illatas iniurias, etiam in Deum ferri: quis enim nescius est transgressionem secundae tabulae divinae legis, esse prioris tabulae transgressionem, et divinae iustitiae violationem? Verum tamen magnam in his esse differentiam neminem negaturum arbitror, si quis recta in Deum contumeliose feratur. aut si sit in homines iniurius. Ergo age expendamus quae de Heli dicuntur, audivisse illum quaecunque filii sui toti Israeli faciebant, sed a quo? nempe totius populi vocibus et querimoniis. In quo insignis eius apparet negligentia socordiaque. Senio quidem gravi confectus dicitur, qua voce quadamtenus minuitur eius peccatum quasi prae senio inutilis et ineptus ad sacrum officium foret: cuius etiam animi vires penitus labefactatae concidissent, sed non arbitror senii hoc loco mentionem factam in honorem, quasi Deus eum ad hanc usque aetatem, suo cultui servientem, promovisset: ut honesta usque fuerit ipsi vegetaque senectus: quin contra a sancto spiritu summam eius socordiam et incuriam notari, qui domus ac familiae curam qualem eum decebat non gesserit. Quinam enim, obsecro, factum ut domus eius in speluncam latronum, et in profanum, ac foedum lustrum versa sit, in

*) *lege:* in virum.

quo Dei maiestas gravissime laedatur, consciis omnibus solo vero Heli ignorante? Quare minime dubium quin spiritus sanctus negligentiam eius supinam hic redarguat, neque id immerito. Nam suae quemque familiae patrem oportere curam habere ratio ipsa dictat, et ipse Deus efflagitat. Quare singulos in familiae sibi commissae curam incumbere necesse est, ac Deo sibi rationem de commissa familia reddendam scire: patribus puta, de liberis: dominis ac heris, de famulis: namque Deus ita liberos ac famulos patribus aut heris permittit, ut ius suum nihilominus in eosdem sartum tectumque velit: quare si quam dignitatem adepti sunt, aut si quam potestatem, sic eam tuentor nequid de debito Deo honore decedat. Quae quum singulis patribus familias cura incumbat, quantam eorum esse dicemus oportere quos Deus ad populorum evexit gubernacula, in vitiis populi corrigendis et comprimendis? Idcirco Paulus de pastorum disserens electione, qui ecclesiae bene praesint, inter alias virtutes hàs enumerat, ut domui suae bene praesint, ut liberos in subiectione cum omni honestate contineant. Nam, ait, si quis propriae domui praeesse nescit, quomodo ecclesiam Dei curabit? En vero qualis hic Heli, quem quum et sacerdos esset, et filii Dei imaginem referret, tanquam Dei legatum oportebat in omnibus controversiis et rebus dubiis responsa dare, qualis, inquam, pater familias, quam diligens, quam severus, cuius filii eo impudentiae, eo profligatae vitae devenerunt, ut sint vulgi fabula, sit tamen ipse solus nescius eorum quae domi a filiis profligatis geruntur? Etenim non ab uno vel altero de flagitiosa ipsorum vita certior factus dicitur, sed ab universo Israële: quin et ipse se ipsum iudicat, quum ait non unum aut alterum de ipsis, sed et infimae ex plebe et summae dignitatis viros queri: atque ideo non paucos, sed universam plebem sacra contemnere, religionem apud omnes vilescere, sacrosanctum Domini sacerdotium contemptum iacere, sibique ad quaelibet flagitia singulos habenas laxare. Hinc itaque discunto quos familiis Deus praefecit, in hanc diligenter curam incumbere, ut religionis, pacis ac Dei timoris studium in iis vigeat, maritus uxoris curam, et uterque liberorum habeant, totiusque insuper familiae: nominatim vero qui ad gubernacula rerumpublicarum sedent, agnoscunto se in hanc a Domino dignitatem evectos ut eum colant, et ex animo venerentur: quare hanc sibi impositam provinciam sciunto, ut in flagitiosos animadvertant, et nullam ullius dignitatis, consanguinitatis aut necessitudinis rationem habeant. Quinam enim in alios animadverterent, si suis indulgerent? Annon alii merito conquererentur sibi fieri iniuriam, quod se longe sceleratioribus parceret? Observandum hoc loco praeterea, non modo assentientes flagitiis reos coram Domino peragi, sed etiam qui in iis puniendis negligentiores fuerint, quasi in flagitiosorum scelera consensissent. Nominatim vero primariae dignitatis viri, si quum penes ipsos sit occurrendi malis potestas, segniores tamen hac in re sese praestiterint, Deo rationem se reddituros cogitanto, et ab ipso, licet hic hominum iudicia effugerint, tandem condemnandos. Quin et hoc iudices et gubernatores animadvertunto, hanc excusationem Dominum non accepturum, si neminem questum, si nullum accusatorem, aut delatorem fuisse praetexant. Quinam enim ignorantiam praetexerent, si publica sunt flagitia, quae latere ipsos nequiverunt? Nae inanis est excusatio, nisi diligentiam suam in flagitiorum autoribus inquirendis, castigandis atque coërcendis testatam fecerint. Neque vero solos magistratus et primariae dignitatis viros haec cura, sed et singulos pro suae quemque vocationis ratione tangit. Quare agite, singuli certatim diligentem navemus operam, in sceleribus et flagitiis coërcendis, caveamus diligenter ne ad vel minimum flagitium caecutiamus, sed initiis ipsis mature occurramus: lapsos ipsos etiam erigamus: ne, hypocritarum instar, pulchre nos officio defunctos arbitremur, si de his aut illis sententiam tulerimus, aut in hunc aut illum animadverterimus: sed sive in nobis sive in aliis vitium aut peccatum haeserit, emendemus. Porro prima fronte intuenti Heli increpationem, non male functus officio videatur, ita liberos corripiens. Nam autores illos esse populo violandae legis Domini criminatur: autorem enim offendiculi reum esse omnium quae sua culpa fiunt ab aliis peccatorum extra dubium est. Idcirco Dominus noster Iesus Christus graves ei poenas denunciat, qui reliquis offendiculo fuerit, quum ait: Quisquis offenderit aliquem ex parvis istis qui in me credunt, praestiterit ei ut suspendatur mola asinaria in collo eius, ac demergatur in profundo maris. Nae homini illi satius foret nunquam nasci. Quamobrem increpantem Heli suos liberos tam duris verbis, quis merito quasi parum officii memorem reprehendat? At increpasse non sufficiebat. Quam multos enim videas duris quidem et asperis verbis malefacta reprehendere, quae tamen impunita relinquant, ut illa potius adulatio sit quam increpatio? Nam ad huiusmodi increpationes flagitiosi homines obduruerunt: et saepe iudicibus videas cum istiusmodi hominibus pulchre convenire: quos tamen palam tueri non audeant, sed accersitos durius increpent, ne forte et ipsi in aliorum reprehensionem veniant. An non, inquient, summe flagitiosus es, et sceleratus? quid tibi futurum misero si flagitium innotescat? Apage hinc. En quibus saepe increpationibus multi iudices improbos terreant, quas sane potius malorum illecebras, quam correctiones merito dixeris, quum impune se sua flagitia laturos improbi sperent. Quamobrem minime vi-

deri novum debet, si nullum excusationi locum Heli datum videmus, non correptis et coërcitis suis liberis, et si Deus perpetua ipsum dedecore affecit. An enim, obsecro, tantum illos increpare, ac non potius corripere, caedere, exauctorare, et a sacrosancto tabernaculo flagitiosos depellere debemus? Siccine Dei sanctuarium pollui, et tanta notari infamia ferre sacerdos a liberis potuit? Annon agnoscebat Heli, ad quod munus liberi vocati essent a Domino? nonne tantae dignitatis gradus tanquam stimulus ad officii sui curam excitare debuit, ut tantis offendiculis maturius occurreret? Atqui pulchre se defunctum officio retur, si liberos iubeat resipiscere. Cur non potius fustibus adigebat ad officium? imo cur non potius eos ut Dei sanctuario et tantae dignitatis honore penitus indignos a sanctuario depellebat? cur non potius tollebat? Sic enim a Deo laudem officii facti consequutus esset. Observandum enim non ut patrem tantum hic Heli a nobis considerandum, aut ut privatum quempiam hominem, sed ut sacerdotem, cuius erant officii partes vitiis ac sceleribus occurrere. Verum ecce tolerat filiorum flagitia: satisfactum officio arbitratur, si displicere sibi eadem testatus sit. Sed frustra latebras excusationum captat, siquidem flagitia relicta sunt impunita. Quare agite vos patres, triste istud Heli exemplum versate mente vestra diligenter, atque operam date ut liberos disciplinae severioris fraenis cohibeatis, ne vestra culpa laxis habenis ad quaevis scelera praecipites ferantur. Neque tam expertes esse vos humanitatis velim, ut non agnoscam etiam mansuetudine et comitate ducendos: sed tamen quum iuvenilis aetas ad malum quodlibet propensissima sit, mansuetudinem severitate aliqua moneo, prout tempus et res ipsa postulaverit, esse temperandam. Scimus enim in hac aetate fervere cupiditates, quas non nisi metu posse cohiberi et fraenari certum est. In primis autem qui ad rerum gubernacula sedent animadvertunto, nequid per suam negligentiam peccetur: neve quemadmodum Heli fecit, ludo flagitiorum impunitatem ducant: sed contra gravibus suppliciis meritos coërcento, si Deo se suumque cultum gratos acceptosque, et suo munere se pulchre defunctos cunctis testatum facere volunt.

Sed non leviter praetereundum, quod Heli filii scortati dicuntur cum mulieribus iis quae ad tabernaculum sacrificia oblaturae, suoque cultu pietatem suam testaturae veniebant. Hinc enim discendum, unum flagitium alterum secum trahere, et mala malis semper augeri, nullumque modum retineri, quum quis suae libidini semel habenas laxavit, donec in sensum reprobum coniectus in ultimum exitium ruat. En quam horrenda sit in contumaces, atque rebelles summi numinis vindicta, ut nos diabolo nostrisque cupiditatibus ad libidinem rapiendos permittat. Initio quidem levitate quadam peccasse videbimur: sed ubi perrexerimus, tum quidlibet nobis licere, tanquam in peccati possessionem missi arbitrabimur; neque quodcunque facinus atque flagitium admittere formidabimus, aut religioni ducemus. Quid Dominus interea iustus flagitiorum vindex? Nae tam effraeni mortalium licentia indignatus, ut sua mandata sponte flocci faciant, et veluti pedibus proculcent, merito sua benevolentia indignos abiicit, spiritum suum adimit, in reprobum sensum iniicit, excaecat et indurat: quos tandem sic abiectos et induratos diabolus ad libidinem suam movet, et ad quaevis scelera impellit, ut iisdem tandem in aeternum ex animi sententia potiatur. Istis igitur gradibus Heli filios ad flagitiorum cumulum venisse conspicimus: furta, rapinas exercuerunt, tandemque in scortationem foedissimam ruerunt. Neque enim tantum uxores vicinorum sollicitasse aut corrupisse dicuntur, sed eas nominatim quae Deum veneraturae, et illi sacrificaturae, tanquam extra mundum collocatae veniebant. Nam etsi quemvis domi colere venerarique sincere Deum oportuit, tamen ex Dei praescripto veniebant ad sanctuarium frequentes fideles, ut quasi rerum terrestrium omni cura et sollicitudine vacui, Deo soli puras ex animo preces funderent. Conveniebant ergo piae quaedam ad sanctuarium mulieres, tanquam mundo renunciaturae, seseque ad tempus etiam a propriis maritis separaturae, quod fidelibus Paulus nonnisi magna occasione faciendum septimo prioris ad Corinthios capite monet, nempe ut orationi et ieiunio vacent, ac veluti procul ab omni impedimento remoti Deo propius adiungantur. Itaque haec fuit illis temporibus consuetudo, ut mulieres in sanctuario excubarent, ac ieiunio et precibus vacarent: sed, o flagitium, libidinosos istos et spurcos adolescentes, quos angelorum esse veluti legatos in tam sancto loco decuerat, coniugatas mulieres adulterio foedare et profanare. Magnum fuit itaque flagitium, stuprum, et quidem a sacerdotibus ipsis profectum, quos esse castitatis custodes oportuerat, ipsis etiam coniugatis mulieribus illatum: ad quod et sanctuarii profanatio accedebat: in quo Deus suam praesentiam testatam facere volebat, minime quidem quasi templo vel tabernaculo clausus teneretur, sed ut populum de sua benevolentia et favore, quoties se sincere et supplicibus votis invocaret, certiorem magis ac magis faceret. Et idcirco superius intelleximus, populum coram Dei maiestate sese in tabernaculo stitisse. Nonne, inquam, abominandum facinus fuit, ut ad stuprum etiam tabernaculi profanatio accederet tanta, ut haram potius porcorum, quam aram repraesentaret? Quis vero non totus ad ista fremat et cohorrescat, ut quum nullus alius in toto terrarum orbe locus Deo sacer esset, quam ille quem ipse sibi apud Israëlitas elegerat, illum

tamen isti tantopere neglexerint, ut tanto dedecore affici passi sint? Quamobrem diligenter nobis cavendum, ne hic nimium nobis indulgeamus, sed potius ut nos attentius exploremus, et in facta nostra inquiramus, prospiciendum: ac proinde quum in ecclesiam multae corruptelae irrepserint, Dei iudicio et severiore vindicta factum sciamus, ut paulatim a via recta incauti fideles deflectentes, tandem etiam prorsus aberrarint. Ac sane quis non videt quam horrenda confusio et desolatio papatum invaserit? Quousque flagitiorum qui se apostolorum successores praedicant devenerunt? Quibus hodie sunt elogiis insignes? Nempe mendaces sunt, scortatores, adulteri, raptores, homicidae, parricidae: quid non denique? Ac procul dubio, ut uno verbo rem totam complectar, nihil nisi abominatio sunt: quorum tanta est in omne scelus et flagitium licentia, ut eam, non si mihi centum linguae essent oraque centum, verbis exprimere queam. Quoniam autem ab iis ortum malum est, quos aliis exemplo praeire pietatis omnis oportuerat, de nobis serio cogitemus, Deumque precemur, uti nos sancto suo spiritu regat atque affectus nostros ita cohibeat ne in istiusmodi flagitia et horrenda facinora praecipites ruamus. Danda interim opera ut licet grassantibus, istiusmodi in ecclesiae flagitiis, nihilominus a vero Dei cultu nunquam deflectamus, neque ab eius sincero timore deficiamus. Neque enim quum hic dicitur aversus populus a Dei timore, in iustificationem eius aut excusationem aliquam dicitur, sed ad filiorum Heli nequitiam augendam et magis magisque detestandam. Nobis igitur, si forte conspexerimus eos quibus docendi populum cura commissa est, suis indulgere cupiditatibus, sic ut eorum exemplo ad quaevis flagitia possimus allici, et eo nequitiae pertrahi, ut Deum offendere non sit nobis amplius religioni, (nam facile pessimis exemplis allicimur, praesertim vero eorum qui rebus praesunt, ad quorum mores facile nostros componimus), quod pro vitae sanctimonia et pio instituto nihil nisi flagitia et omne genus impietatis prae se ferant, ut a Deo deflectendi videatur oblata occasio, tanto magis est viribus omnibus enitendum, ne in mortalem ullum oculos iniiciamus, sed in Deum toti ex animo feramur, ut suum illi honorem sartum tectum tueamur, et ab illo solo pendeamus. Et hoc quidem ex filiorum Heli exemplo discendum est, quum Dei populum avertisse dicuntur, id est suo exemplo in tantam peccandi licentiam induxisse, ut sibi quidvis licere arbitrarentur, ut licet plena offendiculis omnia conspiciamus, ne tamen a Dei timore vel latum unguem, ut aiunt, recedamus: et ruentibus in quaevis flagitia, iis quos exemplaria virtutum esse decuerat, ac proinde ad inferorum adyta viam aperientibus, nos tamen in Dei cultu perseveremus, neque unquam, quaecunque tempestates insurgant, et quidquid periculorum ingruat, ab officio recedamus. Verum enimvero et hinc qui ad summos honores evecti sunt discunto divini furoris horrendam vindictam sibi impendere si suo exemplo populus in omnis flagitii licentiam proruperit. Nae si quis privatus flagitium aliquod perpetrarit, duplici nomine reus est, tum propter suum peccatum, tum quod pessimo exemplo aliis fuit: quid de iis igitur discendum, quos Deus velut in sua sede locatos aliis praefecit, si sceleratae vitae exemplo summam rerum omnium confusionem atque perturbationem invexerint, quantas illos, quamque horrendas manere poenas arbitrabimur, si privati suas quoque merentur? Denique quaecunque tandem in ecclesiam corruptelae ac pollutiones irrepserint, summopere cavendum ne vel tantillum a vero et sincero Dei cultu, qui unico ipsius verbo continetur, recedamus: ferantur licet in quaelibet flagitia profligati homines, usque adeo ut neque Dei neque verbi ipsius rationem ullam habeant, nihilominus rectam viam, Dei verbo nobis praescriptam, insistamus.

Ex sequentibus vero verbis discendum, si quis in alterum peccaverit, posse illi iniuriam condonari, ac posse iudices rem totam componere: sed peccanti in Deum nullum adesse patronum. Quis enim adversus Deum iure experiri velit, aut eidem sese opponere ausit? Et quidem ante docuimus iniuria proximos afficientes in ipsum Deum esse contumeliosos: sed et istud nobis etiam observandum, ita de peccatis iudicandum, ut nullum a nobis admitti posse sciamus quo non Deus offendatur: quandoquidem eo inter se nexu Dei mandata vinciuntur, ut qui adversus unum deliquerit, et omnium merito reus sit. Sic idem Deus qui nomen suum in vanum capi vetat, etiam scortari, praedari, furari prohibet. Et in hunc sensum Iacobus dicit: Quisquis totam legem servaverit, offenderit autem in uno, omnibus eum teneri. Quibus sane verbis nequaquam peccatorum aequalitatem a Iacobo doceri arbitrandum est, sed huc nos ab eo deduci ut serio cogitemus quaelibet peccata tandem eodem impietatis devenire, eandemque omnium peccatorum formam esse. Sic multos, exempli gratia, videas minime quidem sponte alteri iniuriam illaturos, sed libenter quidem scortaturos. Sic denique non pauci suis vitiis indulgentiores in ea magis ac magis immergerentur. Maxima enim pars mortalium veluti divisum cum numine vellet imperium habere: ut qualicunque cultu sui numinis Deus contentus, illos etiam suis cupiditatibus permitteret. At quod ante docuimus, et ex Iacobo modo didicimus, nequaquam separanda sunt quae Deus coniunxit: sed sincere Deus in utraque legis tabula colendus. Discrimen aliquod tamen esse peccatorum agnosci-

mus: alia enim praecepta sunt primae tabulae, alia secundae, ac proinde etiam alia peccata in primae tabulae praecepta, alia in secundae. Nam primae legis divinae tabulae praeceptis Deus nos quomodo venerari ac colere ipsum debita reverentia quemque par sit, fiduciam omnem in ipso collocando docet: ne in vanum ipsius nomen assumatur prohibet: nos denique omne studium, curam ac sollicitudinem in eo colendo et omni obsequio venerando conferre docet. Et haec quidem summa divinae legis praeceptorum est: quae si quis transgreditur, in Deum ipsum veluti ex animi sententia insurgere gloriamque ipsius oppugnare censendus est. Quod ad secundae tabulae praecepta, Deum quidem illorum violatione offendi minime dubitandum: si quis enim vel scortatur, vel furto, vel vi, vel alia quavis fraude res alienas rapit, vel qualibet alia iniuria proximum laedit, Deum etiam contumelia una cum hominibus afficit. At non eodem contumeliae genere, quod in primam tabulam peccans recta in Deum ipsum feratur, ac velut ex proposito gloriam ipsius feriat. Idcirco sic peccata distinguuntur, ut alia homines afficiant, aliis vero Dei ipsius maiestas laedatur. Quamobrem, ut paucis absolvam, hoc loco docemur, tanto gravius et magis detestandum esse peccatorum crimen, quanto magis Dei maiestatem ipsam feriunt, et contumeliose conculcant. Verum enimvero est istud observandum, nullum peccatum leve existimandum. Nam memoria tenenda est illa Iesu Christi apud Matthaeum 5, 19 sententia: Quisquis solverit unum ex mandatis hisce minimis, et ita docuerit homines, minimus vocabitur in regno coelorum, id est, mortis aeternae reus est. Quibus verbis docemur, minime sic nobis indulgendum, ut peccatis laxas habenas permittamus, sed potius fraenandas cupiditates, ne in Dei furorem incidamus. Nam etsi haec olim apud papistas obtinuit opinio et adhuc obtinet, peccata quaedam esse venialia, alia mortalia, Deus tamen suae iustitiae fieri iniuriam nulla ratione passurus est. Denique summopere cavendum ne Deum, quacunque tandem id ratione fiat, offendamus, ac metuenda ipsius iudicia: neque ferendum ut, sicuti pulchre nos apostolus monet (Ephes. 5, 6), quisquam nos seducat inanibus sermonibus. Sic enim contemptores divinorum iudiciorum videas scortationem leve peccatum existimare, quod Deus non tanti faciat, quum sit naturale. Verum, inquit apostolus, cavete ne quis inanibus sermonibus, et istis illecebris animos vestros pelliciat, et a recta Dei mandatorum semita vos abducat, propter illa siquidem peccata venit ira Dei in homines contumaces. Atque ut uno verbo rem totam complectar, hanc animis nostris haerere cogitationem par est, satius et conducibilius homini fore nunquam natum esse, vel in profundissimam abyssum immersum, quam Deum quacunque tandem ratione offendere. Nam ipsius obedientiam longe pluris quam ipsam vitam nostram faciendam esse certum est. Neque propterea tamen efficitur ut non sit peccatum aliud alio maius et gravius. Quis enim non merito iudicaverit gravius eum peccare, qui fratrem germanum fraude circumvenerit, quam qui ignotum ac peregrinum? Quanto igitur maiora et graviora peccata, quibus ipsa Dei maiestas sponte, et directe ac immediate petitur, sunt existimanda? Sic exempli gratia, si quis proximo facit iniuriam, is et in Deum iniurius est: at si in Deum ipsum blasphemus est, si adversus ipsum obmurmurat, si saevitiae aut crudelitatis incusat, si de ipsius operibus, si de verbo et virtute detrahit, ecquis ausit infitiari longe gravius et immanius esse flagitium adversus summam Dei maiestatem admissum, qui solo nutu coelum ac terras concutere potest, quam adversum mortalem homuncionem, qui coram Dei maiestate ne lumbricis quidem humi reptantibus maior est? Atque haec verborum Heli vis est hoc loco. Quare peccatorum istud observandum discrimen, nempe alia quidem maiora, Deum immediate respicientia, alia minora, quod in homines ferantur, verumtamen ita ut in Deum ipsum offensa redundet. Sic furtum dicimus, quum vi aliquid ex bonis et facultatibus hominum invitis illis aut nescientibus avertitur, grave sane peccatum: at quum Dei ipsius maiestas laeditur, quum de gloria ipsius detrahitur, quale quantumque est flagitium? Non furtum sane simplex, sed intolerandum sacrilegium. Quare sic nobis in Domini timore ambulandum est, ut semper ante oculos maiestas eius obversetur: et ab iis abhorreamus quibus ad defectionem ab ipsius cultus et venerationis puritate ac sinceritate sollicitamur. Atque adeo, si quando nos tentari contigerit, ac quodammodo incautos a concupiscentiis abripi, naturae nostrae vitiositatem ac corruptionem abominemur, ac magis magisque in dies detestemur. Atque istam Heli sententiam mente repetamus, nos laesis hominibus posse quidem de iniuriis cum ipsis componere, et a iudicibus veniam impetrare (sic nonnunquam videas summorum flagitiorum reos ac capitis supplicium commeritos, iudicum favore poenas effugere): at quum de summi numinis agitur maiestate, coram cuius tribunali misero homuncioni standum est, ac veluti reo causa dicenda, quam horrendum illud iudicium esse putamus? Atque hoc veluti fraeno et retinaculo sunt pravae cupiditates nostrae fraenandae, ne a recta semita Dei mandatorum in avia peccatorum aberremus, sed in Dei cultum intenti ad metam felicitatis contendamus: omni obsequio et reverentia ipsum colamus, nos in omnibus ipsi subiiciamus, proximis etiam omnis bonae conversationis exemplo praeeamus, ut pro ira Dei, quae

nobis in peccata ruentibus immineret, contra favorem ac benevolentiam eius in nos mutuo bonorum operum consensu et pari voluntate, gloriam illi debitam reddentes experiamur, atque adeo in sancti nominis ipsius invocatione perseverantes, una cum ipso tandem in aeternum colligamur, neque ab eius unquam ecclesia et domo depellamur.

Quare agite, *etc.*

HOMILIA DECIMA.

25. *Et non audierunt vocem patris sui: quia voluit Dominus occidere eos.* 26. *Puer autem Samuel proficiebat, atque crescebat, et placebat tam Deo quam hominibus.* 27. *Venit autem vir Dei ad Heli, et ait ad eum: Haec dicit Dominus: Numquid non aperte revelatus sum domui patris tui, quum essent in Aegypto in domo Pharaonis?* 28. *Et elegi eum ex omnibus tribubus Israël mihi sacerdotem, ut adscenderet ad altare meum, et adoleret mihi incensum, et portaret ephod coram me: et dedi domui patris tui omnia de sacrificiis filiorum Israël.* 29. *Quare calce abiecistis victimam meam, et munera mea quae praecepi, ut offerrentur in templo: et magis honorasti filios tuos quam me, ut comederetis primitias omnis sacrificii Israël populi mei.* 30. *Propterea ait Dominus Deus Israël: Loquens loquutus sum, ut domus tua, et domus patris tui ministraret in conspectu meo, usque in sempiternum. Nunc autem, dicit Dominus: Absit hoc a me: sed quicunque honorificaverit me, glorificabo eum: qui autem contemnunt me, erunt ignobiles.*

Etsi non ea fuisset reprehensio qua filios suos Heli corripuerat qualem esse decuerat, quemadmodum eam Deo minime satisfecisse conspicimus, ea tamen, nisi callum obduxissent et in malitia obduruissent, commoveri, et ad meliorem frugem revocari, atque irati numinis iram placare, et a suis cervicibus avertere potuissent. Sed induratos et obfirmatos fuisse videmus, adeo ut sibi ultimum exitium ac perniciem tandem accersiverint. Et quidem merito. Nam si qui novit Domini sui voluntatem servus, et eam negligit, duplicibus poenis dignus est: quas tandem eos mereri existimabimus qui a Deo moniti, non modo non resipiscunt, sed animum ad malum obfirmare pergunt, medicamque Dei manum aspernantur, et paternas eiusdem admonitiones respuunt? Nam quoties admoneri nos Deus vult, a quocunque tandem id fiat, toties divini favoris ac paternae eius clementiae certa et indubitata testimonia nobis exhibentur, nolentis quemquam perire. Non vult enim Deus, ait propheta, mortem peccatoris, sed magis ut resipiscat et vivat: Deo nos igitur tam paterne, tam benevole, tam clementer excitante, nostramque miseriam miserente, qua sponte in certam perniciem ruimus, et tantam ergo nos humanitatem testante, si contra torpemus, et vocanti resistimus, et adversus paternam clementiam calcitramus, annon oportet nos plus quam mente captos esse, et nostro scelere, tanta nimirum superbia atque contumacia adversus Deum horrendum ipsius in nos iudicium accersere? Quare diligentor hoc observandum, semel admonitos si peccare perseverent, neque peccatorum sensu serio tangantur, in Deum graviter peccare, qui tantum sui contemptum non sit inultum tandem relicturus. Nullus hic excusationi locus, nullus subterfugio: res ipsa hoc clamat, ac coram Deo scelus nostrum vociferatur. Nam a Deo omnis veritas et virtus promanat. Quare quoties a Deo suscitantur, quorum admonitionibus et obiurgationibus ad integritatem vitae revocemur, salutem nostram a Deo procurari certum est. Si Deo igitur tam sollicite nos quaerenti nostramque salutem procuranti respondere dedignamur, et gratiam ipsius contemnimus, quid nobis futurum miseris? annon aequum est ut diris suppliciis tantam a nobis sibi factam iniuriam persequatur? Quis enim inter mortales pater filium ferat a se admonitum, recalcitrantem, linguam contumeliose exserentem, aut de peccatis reprehensum, sese ad flagitia quaevis offirmantem et indurantem? Quis, inquam, pater istiusmodi filium ferat, ac non millies potius perditum velit? Quanto vero nos magis Deo devincti, quam communibus patribus liberi sumus? Itaque hoc semel dictum esto, Deo nos de peccatis admonenti minime resistendum, sed ad primam auris, ut ita dicam, vellicationem, in eius obedientia nobis ambulandum, et omni obsequio faciendum ne indociles fuisse comperiamur: sed ut ex vitiis nostris excitemur, quibus nimium indulseramus, ac denique seriam poenitentiam agamus.

Porro filiorum Heli induratio, et praefracti animi pertinacia, iusto Dei iudicio tribuitur: quum eos dicitur Deus occidere voluisse. Quibus quidem verbis cave existimes Deo contumaciam et rebellionem ipsorum attribui, quasi ipse Deus peccati ipsorum autor, ipsi vero extra culpam forent: sed contra indicari, a Deo in reprobum sensum traditos, quod diu sibi peccandi secure licentiam permisissent. Etsi igitur Deus os Heli parentis ipsorum ad increpandos illos aperuit, illi tamen cor suum obduraverunt adversus paternas admonitiones, ut nullius apud ipsos essent ponderis, sed inanes prorsus et evanidae. Quorsum igitur a parente admoneri Deus voluit? Nempe ut omnis ipsis excusationis species adimatur, et inexcusabiles reddantur: atque adeo in suis flagitiis magis ac magis immergantur. Neque enim si Deus verbum suum ad homines mittit, et iisdem praedicari vult, idcirco

salutare est omnibus. Equidem hanc esse verbi Dei vim propriam agnosco, ut salutem adferat: sed idem etiam aio per accidens fieri mortis odorem, et in venenum converti, hominum puta vitio et malitia. Sic lex Dei fuit omnibus aetatibus doctrina vitae et salutis: nisi hominum tanta esset perversitas, quantam omnibus saeculis animadvertimus. Sed quoniam natura nostra nonnisi ad malum proclives sumus: et tanta est naturae hominum, id est, humanorum affectuum et sensuum cum Dei verbo et iustitia repugnantia, ut a natura simus inimici Dei, idcirco lex mortem adferre et in inferos praecipites dare dicitur. Minime quidem sua natura, quae, ut admonet apostolus, perfecte sancta est et spiritualis (Roman. 7, 12 et 14) sed a nobis ipsis malum proficiscitur. Carnales enim sumus, venditi ut subiiceremur peccato, lex vero spiritualis: atque idcirco puritatem et sanctitatem omnem docet, ut Deo sincere ac perfecte serviamus. Nos igitur in vetitum semper nitimur, et ita Deo et praeceptis ipsius perpetuo reluctamur: unde fit ut non nisi mortifera nobis lex fiat. Caeterum tanto malo Deus per evangelium remedium attulit. Nam erat impossibile, ut satis experientia docet, per legem gratiam obtinere, quae summam perfectionem ab hominibus requirit, at per evangelium gratis condonari nobis peccata docemur, atque ratione legi prorsus contraria ad ipsius cultum invitamur, veluti quum ait, nos, si debiles fuerimus, ab ipso sublevatum, et defectus nostros suppletum iri, ac si ipsum offenderimus, omnes curas et sollicitudines velut in ipsius sinum effundere nos, et ad ipsum intrepide venire oportere. Habetis igitur quale sit evangelium, quod et ipsum idcirco potentia Dei ad salutem cuivis credendi dicitur. Verum enimvero, et ipsum evangelium naturae nostrae vitio in venenum pestiferum vertitur, ut loquitur Paulus, quum ait esse odorem mortis ad mortem (2. Corinthior. 2, 16). Nempe quod verum evangelii gustum non habemus: ac proinde in maledictionem nobis vertitur, ac tandem etiam exitium sempiternum parit. Ex quibus conspicuum est, Dei verbum quidem natura sua vitam et salutem nobis adferre: sed usum a nobis immutari, quod vitio nostro et malitia fit ut Deus magis ac magis succenseat, et maioris in dies coram ipsius tribunali rebellionis rei fiamus: quod tarditas nostra ad credendum ipsius verbo etiam ad praecedentia omnia nostra peccata accedat.

Porro nominatim Deus ita voluisse dicitur: nempe sic iudiciorum divinorum aequitas postulabat, ut qui admonitiones parvi fecerant, a mendacio deciperentur, eamque diabolus in ipsos potestatem obtineret: ut ait Paulus 2. Thessal. 2, 10, Deum quod amorem veritatis non receperunt, propterea efficaciam deceptionis missurum ut credant mendacio. Quare Deus in eos qui nullum provocandi eius irae finem faciebant, quique malum malo cumulaverunt sic animadvertit, ut tandem eos in sensum reprobum tradiderit, ut nullum amplius recti pravique discrimen fecerint, sed sponte in quodvis flagitium praecipites ruerint. Et ista quidem satis perspicue nobis apud Esaiam prophetam declarantur, ubi Deus prophetam hortatus ne animum desponderet, sed in vocatione potius constanter pergeret, et si praedicationem suam apud populum parum aut nihil proficere animadverteret: Vade, inquit (Esa. cap. 6, 9) et dices populo huic: Audite audientes, et nolite intelligere: et videte visionem, et nolite cognoscere. Excaeca cor populi huius, et aures eius aggrava, et oculos eius claude: ne forte videat oculis suis, et auribus suis audiat: et corde suo intelligat, et convertatur, et sanem eum. Mirum sane et stupendum sermonem. Sane: sed quid agas? prophetam adversus imminens offendiculum muniri oportebat. Nam, quaeso, cum quibus difficultatibus et anxietatibus pium doctorem Dei gloriae promovendae studio flagrantem luctari oportet, si se non modo nihil promovere, sed etiam laborem suum irritum esse et inanem, imo etiam in contrarium omnia sus deque ferri, ac pessum ire conspexerit? Atque adeo non haec tantum, sed et eos qui bene coepisse visi erant in sensum reprobum coniectos et penitus excaecatos animadverterit? Quum, inquam, istiusmodi offendicula conspiciunt ecclesiae salutis studiosi pastores, in quantas putatis redactos angustias? Nae curam gregis omnem ipsos abiicere posse certum est, ac suam suorumque conditionem his verbis deplorare: O inanem operam, o frustra susceptos labores: nonne longe satius est istorum curam abiicere quam condemnationem et exitium maius iisdem accersere? Atqui prophetam videmus non ideo tamen iussum a Domino vocationem suam abiicere, etsi erat ipsius praedicatio non tantum inutilis, sed etiam exitiosa misero huic populo, quod ea magis atque magis excaecaretur: quare statuendum, quum Esaias non modo non abrumpat vocationis suae cursum, sed in ea Deo morem gerens pergat, idem evangelii pastoribus hoc tempore faciendum. Dominus enim noster Iesus Christus, eadem hodie impleri oportere nos docet, quum nominatim Iohannis 12, 39 dicantur Iudaei non potuisse in Christum credere, quod olim Esaias propheta dixisset: Excaecavit oculos eorum: ut Christum haec prophetia respexisse merito videatur. Quapropter eo diligentius a nobis ista sunt animadvertenda, quod a quatuor evangelistis hic locus sit summo consensu, et ab apostolo Paulo duobus locis adversus incredulos Iudaeos allatus. Hinc discendum, adversus Deum contumaces et rebelles ita tandem puniendos, ut Deus sui contemptum ulturus, aut verbum suum nonnunquam prorsus

tollat, quo magis indurentur, et recti pravique discrimen ipsis adimatur: aut si verbum suum adhuc relinquit, id in maiorem ipsorum condemnationem et confusionem fiat. En quibus poenis incredulos et ingratos ulciscatur. Verbum quidem suum Deus ad omnes dirigit, eoque omnes sine exceptione ad se invitat: evangelium enim instar tubae totum orbem personat, Deumque propitium omnibus ipsum quaerentibus et gratiam oblatam admittentibus fore pronunciat. At quis hic hominum stupor, quanta denique ingratitudo? Alios enim videas parum de tanto bono sollicitos, bruto quodam sensu praeoccupatos illud pedibus conculcare: alios aliquid amplius audentes, etiam adversus Deum ipsum insurgere, fremere et audacius inflari: alios etiam adversus veritatis praecones persequutionem struere, veritatem, tanta est ipsorum contumacia, ferro et flammis, si daretur, pessumdaturos: atque Deum ipsum sua immanitate et saevitia oppressuros, memoriamque nominis ipsius e vivis deleturos. Alios egregie dissimulantes, quod duabus sellis sedere cupiant, et eadem fidelia duos dealbare parietes, nomen quidem Dei palam iactare, sed honorum et dignitatum amantes, avaritiae, odii, scortationis plenos in numero fidelium adscribi nihilominus velle. En quibus modis Dei gratia polluatur et profanetur, quomodo verbi Dei thesaurus inaestimabilis pedibus tamen conculcetur. Deumne vero tantum sui contemptum, tantamque contumeliam inultam relicturum arbitrabimur? Minime gentium. Et nihilominus tanta eius est bonitas, tamque proclivis ad misericordiam, ut in miseros homines ad omne flagitium propensos, oculos benigne convertat, suosque ad eos praecones, quibus officii moneantur, dimittat. At si per suos incassum Deus laborat, si mane surgens, ut per prophetam suis olim obiiciebat, ad nos sollicitandos, obtorpemus, et in dies induramur, nae tantam tamque pudendam malitiam severa et horrenda vindicta sequatur necesse est, et tantam etiam ingratitudinem severae poenae excipiant: quae si non primo quoque tempore apparent, differuntur sane, non auferuntur. Quin imo etsi praesentes adsunt, saepe non sentiuntur, tanta est miserorum mortalium caecitas. Porro duobus plerumque modis sese divina haec ultio in mortales exserit. Nam saepe Deus omnem sui cognitionem adimit iis qui prius sacra eius mysteria bene docti fuerant, ut neque verbi divini lectionem, neque praedicationem eiusdem habeant, sed istar famelicorum deficiant, quam verbi Dei famem totum orbem pervasisse conspicimus. Nonnunquam vero Deus quidem prophetas suscitatos in orbem dimittit, quorum praedicatione stupidorum hominum aures feriantur, sed in maiorem eorundum confusionem. Quanto enim maiora Dei erga se gratiae et benevolentiae exstiterunt testimonia, tanto maior erit eiusdem ad extremum contemptae et reiectae condemnatio, tantoque severius iudicium. Accedit et illa, de qua superius egimus, verbi divini excaecatio et induratio pro luce quam alioqui fuisset allatura, et quam morigeris et obsequentibus offerebat. Quod quidem non ipsi verbo, cuius sane radiis illustrandi erant, sed innatae malitiae et vitio tribuendum: quemadmodum lucis quidem splendore grato et salubri terrarum orbis illustratur, sed multis tamen ingrato et exitioso. Caecutientes enim solaribus radiis haud afficiuntur, et oculis affecti magis laeduntur, et quo maior est lucis splendor, magis etiam excaecantur: ut vel in tenebris, vel in obscura luce remedium oculis quaerere cogantur. Quare quum doctrina salutis totum terrarum orbem irradiarit, tanto maiore cura in hoc nobis incumbendum, ne tanti beneficii reiecti coram Deo rei agamur: sic enim ad priorem maior etiam caecitas accederet. Neque vero tantum audienda doctrina illa coelestis carneis auribus, sed ipsis est animis insculpenda, vis enim divini verbi est ea, vel ipso teste apostolo, ut sit instar ancipitis gladii, ac pertingat usque ad divisionem animae simul et spiritus. Quare et corporis et animi auribus est haurienda sic, ut caligine discussa videntes fiamus. Quid ergo miseris futurum est, qui ad verbi praedicationem magis obsurdescunt? Sed iusta Dei iudicia sunt, quibus sese vindicem patefacit, verumtamen et paternae benevolentiae quam multa exhibet testimonia? Per prophetam enim nos ad conversionem et poenitentiam invitat, ut nobis ipsis displicentes ipsi reconciliemur. Salutis nostrae fontem ac scaturiginem indicat, et per verbi praedicationem offert. Nempe si nativam corruptionem agnoscentes, eo submissius factas ipsius nomine reprehensiones admittamus: peccata nostra magis ac magis oderimus, ad ipsum ex animo convertamur, et rectam virtutum omnium semitam insistamus, a qua prius oberrantes ab eius gratia excideramus. Quae si a nobis facta erunt, minime sane dubitandum, quin ad sanitatem redeamus. Deus quidem per prophetam dicit, se nolle ut reprobi convertantur, ne sanentur: sed idem ait nolle mortem peccatoris, sed magis ut convertatur. Nam propensa quidem est eius in mundum voluntas: sed ita tamen ut de suorum iudiciorum severitate nihil detrahat, quibus eorum contumaciam ulciscitur, qui benevolentia et gratia ipsius abusi thesaurum irae et vindictae in sua capita accersiverunt, ut excaecati et indurati poenis tandem aeternis addicantur. Quamobrem attente pensitanda sunt autoris nostri verba, ne nobis ipsis delitias faciamus, Deum nempe voluisse filios Heli occidere, quod paternae admonitioni et reprehensioni locum non dedissent: sed contra danda opera est, si nobis hanc doctrinam utilem esse volumus, ne

adversus Deum ita calcitremus, ut iram eius adversum nos irritemus, qua ex numero et albo suorum deleti, praecipites in ipsos inferos detrudamur: et cibi quibus ali nos oporteret, in venenum et luem convertantur. Caeterum et istud observandum, parum nobis profuturum si crebris admonitionibus et cohortationibus aures nostrae feriantur, et nihilominus in induratione perseveremus. Quare et rogandum Deum, cuius est aures aperire, et cor flectere, ut in nobis id spiritus sui gratia perficiat. Natura enim saxea corda gerimus, ut ait propheta Ezech. 36, 26: sed si ad nativam illam duritiem etiam accesserit contumacia, qua Deo monenti, cohortanti, per verbum denique vocanti, pervicaciter sponte restiterimus, tanto magis augetur in nobis peccatum, quanto in dies fimus obstinatiores, et ferro ac chalybe duriores. Quapropter summopere cavendum, ne eo amentiae deveniamus, sed istiusmodi vindictae mature occurramus, Deo placide nos submittentes, et paternas reprehensiones admittentes, ne ipsius dona in luem ac perniciem nobis vertantur: et qui nutricationis nostrae futuri erant cibi fomites, interitum et perniciem afferant. En cur Psal. 69, 23 hostibus haec imprecetur propheta: Fiat mensa eorum coram ipsis in laqueum, et in scandalum, et in retributionem. Mensae enim voce propheta complectitur quidquid ad hominum utilitatem facit, sive corporis sive spiritus donum sit: et imprecationes tanquam in coniuratos hostes Domini nostri Iesu Christi, et tanquam membra putrida contorquet. Erat enim David quum haec proferret ipsius Christi propheta, et personam ac figuram eius referebat. En igitur non tantum ex Esaiae prophetae verbis ratum id quod diximus, verbum Dei pestiferum et lethale esse ipsum spernentibus, et adversus Deum contumacibus: sed etiam per Davidem loquentis sancti spiritus testimonio: nos, si Dei verbum spreverimus, et adversus Dominum nostrum Iesum Christum contumaces fuerimus, horrendam Dei vindictam manere. Nobis, si vitio nostro a Deo resiliamus, ad quem verbo ipsius advocabamur, mensam, id est quaecunque tum corporis tum animi beneficia, in laqueum versum iri, in scandala, quibus in exitium praecipites feramur, et venenum denique quo dirumpamur. Absit a nobis igitur tantus stupor: ne tamdiu exspectemus donec vindicem Domini manum experiamur: sed mature per veram et minime fucatam resipiscentiam iusto Dei furori obviam eamus, et ad eius voluntatem verbo suo revelatam nos componamus. Ac si quos prius in Dei cognitione probe institutos, ad vomitum redire, et in diabolos degenerare conspexerimus, iusti iudicis vindictam in eorum ingratitudinem agnoscamus, et eorundem exemplo edocti sapiamus, ne luem ab ipsis contrahamus. Quod plerumque nihilominus accidere, nimium eheu! multis adspicimus, ut aliorum exemplo veluti labe quadam inficiantur. Nos vero tanto magis sollicite Dei doctrinam revereamur, et suo pretio aestimemus: Deoque sincere nos subiiciamus, severitatem iudiciorum ipsius in ingratos et contumaces, et a via salutis recedentes metuamus, ne unquam vel ad laevam vel ad dextram ab eius semitis deflectamus, aut ullis terriculamentis avertamur: ut ita Deus sua in nobis potius dona multiplicet, et si quem gustum bonitatis paternae ipsius in nos habuimus, magis magisque in eo confirmemur: atque verbi ipsius splendore illustremur, a quo uno tota salus et sanitas nostra dependet. Ita se Paulus accinctum evangelico gladio dicit ad vindictam in contumaces et rebelles exserendam: ut hunc esse verbi divini usum doceat, Deo nos submittere: quod etiam ipsemet Paulus testatur, quum ait, se missum a Christo et ab eodem apostolatum accepisse ad obedientiam fidei: qua nimirum homines Deo subiici discant, et in timore ipsius retineantur. Quare praedicationis Pauli scopus non fuit hominum excaecatio, et in incredulitate induratio: et tamen hunc in multis exitum habuit ipsa praedicatio evangelii: quod hanc ob causam ab apostolo 2. Cor. 2, 15 dicitur odor mortis iis qui pereunt, et odor vitae ad vitam, iis qui credunt: et Actorum ultimo capite Paulus his verbis incredulos Iudaeos increpat: Recte sane spiritus sanctus loquutus est per Esaiam prophetam patribus nostris, dicens: Vade ad populum istum, et dic: Auditu audietis, et non intelligetis; et videntes videbitis, et non cernetis. Pinguefactum est enim cor populi huius. Et hactenus de hoc capite doctrinae dictum esto.

Narrationem igitur decreti divini de filiis Heli occidendis sequitur altera de Samuele, *crevisse* nimirum *ipsum et placuisse tam Deo quam hominibus*, qui veluti est transitus ad horrendam totius populi, quae a Deo ipsi imminebat, desolationem, Deo nihilominus sibi semen aliquod reservante, ut promissiones suas nihilominus impleat. Quid enim factum misera plebe, nisi a Domino suscitatus Samuel fuisset, quum, ut deinceps videbimus, caesis in praelio filiis Heli, et arca Dei in manus hostium tradita, ipsemet Heli tam infausto nuncio pavefactus cecidit de sella retrorsum, et fractis cervicibus mortuus est? Quid, inquam, misera plebe factum esset, nisi Deum illi de sacerdote a quo regeretur et doceretur mature providisset? Hinc vero discimus Deum iustas poenas hominibus parantem, et ultimum ipsis exitium minantem, tamen misericordiae meminisse, et locum ei facere. Quapropter hunc populum semper fovit, neque suo favore vacuum unquam dereliquit: etsi prima fronte quale sibi a Deo pararetur auxilium non intellexerunt: neque enim quid Samuele fieret mente praesagire

poterant. Fuerat enim Samuel adhuc puer a parentibus voto adstrictis Dei cultui consecratus. Quis puerum illum igitur populi olim vindicem et assertorem fore unquam in animum induxisset, tot tantisque victoriis adversus coniuratos populi hostes Philistaeos clarum, tam consiliorum peritum, tantum denique tamque celebrem fore prophetam? Fuit enim omnium a Mose prophetarum celeberrimus, cuius et qui post eum prophetae missi sunt mentionem honorificam fecerunt, usque ad Domini nostri Iesu Christi adventum. Sic itaque non animadverti poterat Deum de liberando et asserendo populo suo cogitare: quod viae quibus istud erat effecturus sensibus humanis essent incognitae. Docemur vero Deum voluisse quidem in suum populum animadvertere, et variis illum poenis exercere, at non ideo tamen perdere et penitus tollere, ut sumus deinceps visuri. Idcirco non frustra dixit olim Habacuch propheta, Deum quum iratus fuerit, misericordiae suae recordari: ut quum omnia funditus tollere velle videatur, sibi tamen modis incognitis et incomprehensibilibus aliquod tamen servet, suaeque bonitati et misericordiae in medio iudiciorum cursu locum faciat, ne tanta sit unquam iudicii severitas quin aliquatenus bonitate ipsius leniatur. Sed ecclesiae Dei proprium est istud beneficium: nam alia reproborum est conditio, quorum poenae sunt apparitorum instar, a quibus dies illis coram summo iudice dicitur, gravius ac longe severius olim iudicium experturis. Ecclesiae vero peccata dum corripit, domus suae labes purgare ipsum certum est, ita tamen ut promissionum suarum memor, populo semper parcat. Atque hae sunt ecclesiae reliquiae, de quibus agit Paulus, Esaiae prophetae locum explicans, his verbis: Esaias autem clamat super Israël, etiam si fuerit numerus filiorum Israël ut arena maris, reliquiae servabuntur: nempe Deum indicans de populi peccatis vindictam sumentem, sibi ecclesiae suae reliquias servaturum. Hinc igitur observandum, Deum sic in hominum peccata animadvertentem, ut perditurus omnia videatur, nullumque tantis malis reliquum remedium superfuturum, tamen sic iram moderari, ut olim simus cognituri, ipsum reliquum aliquod semen sibi, modis nobis incognitis et incomprehensibilibus, fecisse. Et haec quidem hactenus de Samuele: de quo tamen et istud observandum, nempe dici crevisse illum coram Deo et hominibus, quo nimirum fidelibus solatii spes quaedam affulgeret, ac fore ut Heli filiis ad tantam nequitiam provectis, Deus alium sufficeret, a quo sui cultus ratio ad suum primum nitorem et puritatem revocaretur. Gustum igitur aliquem suis dare volebat Deus futurae in melius mutationis, sed non perceperunt, quod nulla spes esset a Samuele populum olim iudicandum.

Deinceps vero sequitur, *virum Dei*, prophetam puta, *venisse ad Heli, et dixisse: Numquid non aperte revelatus sum domui patris tui, quum essent in Aegypto in domo Pharaonis? Et elegi eum ex omnibus tribubus Israel mihi sacerdotem? ut adscenderet ad altare meum, et adoleret mihi incensum, et portaret ephod coram me: et dedi domui patris tui omnia de sacrificiis filiorum Israel.* Quare pro tantis beneficiis hanc mercedem mihi retulisti, ut altare meum filiorum tuorum flagitiis pollutum contemnatur et opprobrio sit Israelitis? Quo studio et animi fervore cultus mei puritatem tutatus es? At tu magis honorasti filios tuos quam me: quare non amplius feram, non patiar, non sinam inulta flagitia: sed quicunque honorificaverit me, glorificabo eum; qui autem contemnunt me, erunt ignobiles. Quod ad vocem illam, *vir Dei*, attinet, ex scripturae usu prophetarum propria est: minime quidem quod non quicunque coram Deo in integritate cultus eius ambulant sint etiam illi viri Dei, et in servorum atque adeo filiorum suorum numerum ipsos admittat, sed κατ' ἐξοχὴν de prophetis dicitur, ut doctrinae illi concilietur autoritas, quam hominibus annunciandi praeceptum a Domino acceperunt. Non igitur personam ipsorum vox illa respicit, sed munus et dignitatem qua sunt ornati, ut cum honore et reverentia suscipiantur, ac eorum doctrina non habeatur ludibrio, sed potius cum metu et tremore audiatur, si quando praesertim viventis Dei minas proposuerint. Nam, ut ait Isaias cap. 66, 2 hac nota Deus suos dignoscit, si tremuerint sermones suos. Quum dicitur itaque vir Dei venisse ad Heli, non quilibet e vulgo, sed insignis quidam a Deo missus propheta notatur, qui Dei nomine sacerdotem compellaret, ut Deus ipse per prophetam ipsum alloqui videatur: quod et Heli fuisse cognitum satis ex eo apparet quod ad istiusmodi comminationem non responsarit, sed prorsus obmutuerit. Et merito tamen id facturus prima fronte rem intuenti videbatur. Summus enim sacerdos Dominum nostrum Iesum Christum repraesentabat, ac proinde vulgarem hominem aversari, et cum gravi obiurgatione reiicere posse videbatur, quod non deceret inferiorem dignitate virum tanta cum audacia et securitate sacerdotem summum compellare, et tanquam iudicem aut legatum Dei adversum ipsum sententiam evulgare. His, inquam, aut similibus vocibus Heli hominem aversari, suamque sacerdotalem dignitatem tueri posse videbatur, at contra Deo gloriam dantem ipsum prorsus obmutuisse videmus. Ex quo conspicuum est Deum, etsi sacerdotes elegerit, quos ad summos honores sui sacerdotii eveheret, non tamen deos effecisse aut idola potius, neque cupiditatibus ipsorum habenas laxasse, ut quaevis ad arbitrium suum atque libidinem facerent: sed divinae doc-

trinae subiici vel summae dignitatis viros oportere, et ipsos doctores vitae sanctimonia et integritate aliis praeire: quod si non sponte praestiterint, nae summa cum ignominia sua et dedecore ab aliis esse, iubente et mittente Deo, docendos et corripiendos. Et hanc doctrinam primariae dignitatis viros oportet assidue meditari, nullam puta tantam dignitatem et potentiam humanam esse, quam non oporteat verbo Dei subiici. Sic dicitur Ieremias supra populum et gentes constitutus: minime quidem quod terrenam dominationem acceperit, sed tantam dignitatem et autoritatem a Domino, cui vel ipsos reges oporteret submitti, quibus non minus quam ulli ex infima plebe parci Deus volebat. Et in hunc sensum accipienda verba illa, quibus propheta iubetur montes ipsos et colles arguere (Nahum. 1, 4) id est, eos primos corripere quos superbia eo amentiae impelleret, ut se omni lege et disciplina vellent eximere: quasi Deus iubeat prophetam nominatim illos insectari et corripere, quos sibi repugnare et resistere velle conspiceret. Atque in eos ista competunt, non tantum qui rebus publicis praesunt: sed etiam in eos quibus docendi plebem cura commissa est, quos Dei veritatem sic cognitam oportet habere, ut caeteris vitae exemplo praeeant, quo reprehensiones ipsorum suum usum habeant, si a se ipsis initium fecerint. Metuendum enim ne si secus faxint, gravius in se Dei iudicium et hominum atque adeo infimorum quorumcunque odium ac contemptum accersant. Saepe enim usu venire conspicimus, ut si quibus praedicandi verbi cura commissa est, voluptatibus indulserint, in tantum contemptum veniant, ut digito a singulis designentur, et in reprobum sensum a Deo traditi, omnium cuiuscunque conditionis hominum ludibrio et sannis pateant. Hic vero mecum, obsecro, papae summam nequitiam, et diabolicum inventum expendite: quem non pudet haec palam de se praedicare, totum orbem a se quidem, se vero a nemine iudicandum. En quibus artibus prophetis os occludere, et in suam tyrannidem inquirendi viam intercipere conatus est. Nam si res ita se habet, quis dubitat quin sine contradictione coelum terrae misceat? quam suae tyrannidis possessionem per tot iam saecula his artibus tutatus est. Ergo liceat illi quidquid libuerit, si peccantem arguere non licet: Dei maiestatem profanet, iura divina et humana susque deque ferat, omnem religionem irrideat, quaelibet flagitia admittat, omnem honestatem evertat. Quid ita? Nempe inviolatam hanc belluam esse oportet. Sed age, quis papam in ecclesiae caput evexit, quo sese nomine ille insignem facit? Nae longe est Heli absimilis, qui vocationem sacerdotalem a Domino acceperat. Et tamen corripuit Deus hanc familiam quam ad munus sacerdotale ipsemet vocaverat. Sed ubi tandem papae vocationis testimonium nanciscemur? Quare si Heli, qui Domini nostri Iesu Christi gestabat imaginem, et cuius dignitas lege Mosis erat confirmata, nihilominus correptus est, quale putamus illius fore iudicium, qui sibi, quae non debebatur, autoritatem vendicavit? Et cuius si legitima esset autoritas, nihilominus tamen eandem verbo Dei subiici oporteret. Atque adeo de hac re prophetarum habemus exempla notissima, qui nec principibus nec magistratibus ullis pepercerunt, sed libere corripuerunt, etsi cum maximis sane difficultatibus officio suo fungentes luctati sunt. Verumtamen quaecunque tandem illa fuerint discrimina, Deus patefactum voluit, nullum esse tantum dignitatis fastigium, quod non sit verbo suo atque divinae maiestati in eo elucenti submittendum: atque adeo nullos esse quantiscunque donis insignes a divina correctione immunes. Superest uti comminationis illius summam attendamus. Atque in primis propheta ille divina beneficia, quibus Heli cum tota familia fuerat exornatus a Domino, exprobrat. Et quo haec divina liberalitas et munificentia sit illustrior, sacerdotalem dignitatem quam erat divina gratia consequutus cum statu illo in quo fuerant in Aegypto patres ipsorum, duram puta servitutem passi, comparat. Neque vero solum hoc loco Deum videas hominibus sua in illos beneficia exprobrare, sed tota passim scriptura, neque immerito. Nam quotusquisque, obsecro, inter homines de acceptis a Deo beneficiis gratias agit, et ad usum illa suum legitimum, Dei puta nominis gloriam et proximorum utilitatem refert? Vix sane millibus e multis unum reperias, qui officium hac in parte faciat, ut grato animo Dei beneficia colat, et in sese foveat. Alios enim illis efferri videas, et inde proximos opprimendi occasionem arripere: alios lasciviendi, et gulae, helluationi, caeterisque istiusmodi lasciviis indulgendi. Verum enim vero pluribus a Deo beneficiis cumulati pluribus se teneri, et eorum sibi rationem olim Deo reddendam meminerint: seque suis proximis magis devinctos, quo maioribus donis et opibus a Domino ditati sunt. Sed alios sic excaecat ambitio, ut sibi opibus et dignitate impares fastidiant et contemnant: alios vero sic nativa dementat corruptio, ut ipsa dona Dei in malum vertant. Sic donis spiritualibus insignes, et veritatis cognitionem non vulgarem adepti eo dementiae plerumque veniunt ut sibi discipulos faciant, quos Domino Iesu Christo adducere ipsos oportuerat. Sic denique videas a divitibus pauperes variis contumeliis premi: ab industriis et sagaciore praeditis ingenio, simpliciores fraudibus et dolis decipi. Denique cuivis mortalium facta propius intuenti, fiet manifestum, paucos inveniri, qui Dei donis non abutantur, et non in contrarium usum ea vertant, ut non im-

merito Deus illis suam ingratitudinem exprobret, quoties poenas ab illis a quibus offensus est repetere parat. Reliqua in crastinum, annuente Domino, differentur.

Ergo supplices Deo facti, *etc.*

HOMILIA XI.

V. 27—30. (*vide supra*).

Hesterna concione causas coepimus ostendere, cur saepe Deus hominibus sua in eos beneficia exprobret: quod nimirum maxima pars hominum, non modo gratias illi reddere debitas et datorem laudare et colere negligit, sed maxime quod iisdem abutitur, et in dies ea profanat atque polluit. Annon enim tanta ingratitudo meretur, ut Deus coram suo tribunali diem veluti dicat, et reos peragat tantae ingratitudinis conscios? Quas vero poenas tantae Dei liberalitatis contemptores mereri arbitramur? Iacobum quidem fateor dicere, Deum dare benigne, nec cuiquam exprobrare: nempe hominibus longe dissimilem, qui si semel benefici erga ullos fuerunt, iterum rogati moleste ferunt, et denuo beneficium flagitantes a se durius, quasi importunos et parum gratos, repellunt. At non ita Deus, qui nunquam benefaciendo defatigatur: et cuius nunquam opes liberalitate minuuntur, aut munificentia exhauriuntur. Fons enim omnium bonorum perennis et perpetuus Deus, qui benefacta liberaliter in homines profundens, nunquam ea natura quidem sua exprobrat: licet nonnunquam ad id faciendum hominum ingratitudine et malitia impellitur. Nam, ut iam attigi, quo animo Dei in nos benefacta recipimus, agnoscimus, praedicamus? Nae plerumque ita iacent apud nos sepulta, ut operam et oleum perdidisse videatur. Sed et longe gravius a nobis hac in parte peccatur, quod quaecunque manu Dei benigna recipimus beneficia, vertimus in contrarium, ut pro Dei gloria, et proximi salute, quorum nos studiosos in primis esse oportebat, inde nos efferendi capimus occasionem, et adversus Deum insurgendi, et eos quibus devincti eramus contemnendi. Quotiescunque Deus igitur sua benefacta contempta et reiecta queritur, et ingratitudinem exprobrat, sane tantam esse hominum malitiam et corruptionem palam testatur, ut digni sint quos ima terra dehiscens absorbeat, et nisi Deus ipsos benigne sua veluti manu sublevet, et gratiam agnoscendi peccata largiatur, actum esse de ipsis, quod contra Dei voluntatem semper nitantur. Hic porro propheta exprobrat singulare Dei in Heli collatum beneficium, nempe munus sacerdotale, ad quod peculiari Dei favore fuerat vocatus. Nam, obsecro, quo tempore Deus Aaronem fratri Mosi socium et collegam adiunxit, et deinceps eidem praetulit, qualis erat ipsius conditio? In domo Pharaonis captivus erat, misera servitute premebatur, pari cum caeteris lege, qui miserarum instar ovium sine pastore palantes errabant desolati, nisi Deus paterni sui favoris signum aliquod insigne edidisset. Nihil itaque tunc Aaronem Deo commendabat, nulla in eo dignitas prae caeteris eminebat. Et hoc indicatur a propheta his verbis: Numquid non aperte revelatus sum domui patris tui, quum in Aegypto in domo Pharaonis, non quidem primariam aliquam dignitatem esset assequutus, sed duram servitutem pateretur? Quam ob causam carceris nomine tota illa quam Israëlitae occupabant regio nuncupatur: quam ideo Moses fornacem ferream appellat, quod duram in ea servitutem, ex qua nulla spes exitus apparebat, paterentur, et nihil nisi undique angustiae oculis ipsorum obversarentur. En quam abiecta tunc Aaronis conditio, quod non modo misera servitute premeretur, ad quam etiam contumeliarum omne genus accederet, sed ipsi morti addictus, et Pharaonis arbitrio traditus videretur, ab eo penitus cum toto reliquo populo consumendus. Quare, hac temporis illius et conditionis circumstantia, Dei gratia et beneficentia fit illustrior, quod Aaronem, ab ipsis velut inferis revocatum, in tantum dignitatis fastigium extulit, ut inter Deum et homines esset mediator, et Domini sacerdotium exercens Domini nostri Iesu Christi personam quodammodo figuraret, eiusque in terris legatum et vicarium ageret. Qualis, obsecro, quantaque Dei haec est bonitas et iustitia? Et sane si Heli sui muneris partibus probe functus esset, in hanc exprobrationem non incurrisset. Tanta enim Deus bonitate et liberalitate dotes suas profundit in homines, ut esse velit perennes, nisi sese iisdem indignos praebuerint. Nam benefactorum poenitere ipsum scriptura docet, neque sane immerito. Quamobrem Heli non fideliter officium facienti merito Deus indignatur, eidemque, quod pluris filios quam Deum ipsum fecerit, dedecus et infamiam minatur. Observandum porro est id quod sese Deus Aaronis familiae et tribui Levi patefecisse profitetur, quoniam inde docemur, nos quo maioribus beneficiis a Deo cumulamur, eo propius ad nos Deum accedere, et sibi nos devincire, ut quo maiora sunt eius in nos beneficia, eo maiorem ipsi gratiam omni obsequi referamus, totique ab ipsius nutu pendeamus. Nam, obsecro, quomodo Deum essentia incorporea invisibilem contemplabimur? Nempe quoniam in huius orbis excellentia gloria ipsius resplendet, quod in eo iustitiam suam, bonitatem, virtutem denique patefaciat. Sed quum in singulos praeterea beneficus est, et larga sua manu donis quemque privatim cumulat, nae tum sese nobis familiarius communicat, et propius etiam ad nos ac-

cedit. Caeterum non procul abeundum nobis, ut ait Paulus, ad hanc Dei virtutem investigandam: neque enim ipsi nostra virtute vivimus, sed divina: quamobrem in nobis ipsis satis quid Deus sit experimur. Verum tamen et aliis quibusdam gradibus ad ipsius agnitionem pervenitur: puta, quum quisque secum diligenter quibus a Domino donis specialibus ditatus sit expendit. Sic qui viribus ingenii et sapientia pollet, qui terrenis facultatibus abundat, qui plurimos honores est consequutus, nonne amplam habet secum Dei bonitatem reputandi materiam, a cuius benignitate tot tantaeque facultates promanarunt, quantumque Deo sit devinctus cogitandi? Sed ista longe adhuc maiora, si quis se cum brutis animantibus conferat, quod quo melior est hominum prae illis conditio, eo maiora sint in homines Dei beneficia: quibus proinde nos magis ac magis ad Dei laudes incitari par sit, quod longe excellentiore dignitate quam bruta nos dignatus sit. Ecquis igitur non ut abominandum exsecratur eum, qui summis a Deo beneficiis et honoribus cumulatus, fuerit tamen ingratus, et Dei erga se liberalitatem praedicare neglexerit: quum praesertim non eadem secum qua cum reliquis ipsum agere ratione cogitarit, quum alium quidem amentem et insanum, alium vero stupidum et hebetem ac nullius prorsus ingenii virum, alium vilis et abiectae conditionis hominem suum panem emendicantem, alium in dedecus et opprobrium natum, alium in vinculis misere viventem viderit? An non plus quam ingratus est nisi in benigni patris laudes erumpat, qui tam prope benefactis ad ipsum accedere, seque ipsi communicare dignatus est? Atque haec una ad Deum accedendi ratio est, qua sese Deus nobis patefacit, suam munificentiam erga nos exserens, et prae caeteris animantibus tam prope sese nobis coniungit. Caeterum longe excellentius sese nobis communicat, quum in filiorum numerum nos testatur sese admittere: cuiusmodi est evangelii praedicatio, in quo palam sese nobis in Christo factum patrem annuntiat. Hanc etiam ob causam evangelium communicatio Christi nuncupatur: minime quidem inanis illa, sed cuius tanta vis est, ut in corpus ipsius insiti, membra ipsius fiamus, vitamque cum illo communem habeamus: et quemadmodum unus est in patre, ita nos unum in ipso fiamus. Quare, quum tanta sit Dei erga nos benignitas, danda omnis opera ne procul ab ipso ferarum instar resiliamus, sed placide virtutis ipsius, amoris, iustitiae, rectitudinis testimonium amplectamur. At non leviter praetereunda circumstantia illa est quam attigimus conditionis illius nostrae, in qua constitutos et misere iacentes Deus quaerere nos dignatur. Neque enim dignitate aliqua et viribus pollentes amat et evehit, sed miseros et abiectos, immo in ipsam inferorum abyssum immersos investigat, atque inde benignis manibus eruit in coelum evehendos. Quantum igitur, oro, nostrum dedecus, si tardiores sumus in ipsius cultum et gloriam, quum ea sit vocantis et adoptantis voluntas, ut totos nos ipsi dicemus, ac pro viribus gloriam ipsius promovere studeamus?

Transeamus ad verba illa quibus Aaron *vocatus et electus in sacerdotem dicitur, ut adscenderet ad altare Domini, et adoleret ipsi incensum et coram ipso portaret ephod, partemque de sacrificiis acciperet.* Insignis illa, sicut ante diximus, dignitas. Ecquis enim mortalem non minus quam reliquos peccatorem, coram Dei tribunali reum, et quem terra ferat indignum, constituit mediatorem inter Deum et homines, ad cuius preces iustus Dei furor veluti cohibeatur? Quique sacrificia pro peccatis expiatoria offerat? Quamobrem quo maior illa fuit Aaronis dignitas, eo graviores poenas in se ipsius successores, in contrarium ipsius Dei dona vertentes, accersiverunt. Idcirco sequitur apud autorem, Deum quidem loquutum esse ut domus Aaronis ministraret in Domini conspectu usque in sempiternum, id est, continuam fore sacerdotii successionem: sed nunc ita Dominum dicere: Absit hoc a me: sed quicunque me honorificaverit, glorificabo eum, qui autem contempserit, erit ignobilis. Hinc igitur in primis apparet Heli cum tota sua familia meritum ut tanta dignitate spoliaretur, et tanto honore exauctoraretur: Annon enim Deus ab hominibus merito suoque iure laudem et gloriam omnium ipsius in nos beneficiorum postulat, minime quidem quod nostra laude quidquam assequatur, aut eadem indigeat, sed quod aequum sit, nos autorem beneficiorum agnoscere, et laudes eiusdem praedicare, quas sine scelere nullus omiserit? Quare apparet merito hic dici Heli Dei dona in contrarium usum convertisse, atque adeo veluti pedibus conculcasse Dei ipsius gloriam. Nam etsi non ea fuit eius mens, culpa tamen, non ipsa mens est attendenda. Deus enim semper vera proloquitur: et mortales causam apud ipsum suam agere si voluerint nihil unquam promovebunt. Quare qui sacrificia non rite coluit, sed eadem contempsit, pedibus ea conculcasse merito dicendus est. Atque adeo digna haec sunt quae diligenter a nobis expendantur, ne eiusdem cum Heli contemptus rei coram Domino fiamus. Sed, proh dolor! quam facilis lapsus. Nam ut de Dei cultu, qualis est hodie, spirituali, et eiusdem ritibus aliquid dicamus, agite, si in ecclesiam quidem oraturi, confessionem fidei edituri, sacramenta percepturi convenimus, sed interim doctrina non quantum oportebat apud nos pondus habeat, sed instar anilium fabularum et mendacii sit, si Deum quidem precibus sollicitamus, sed confusionis et irreverentiae plena sunt omnia: si denique sacramenta sine Dei timore

merito Deus illis suam ingratitudinem exprobret, quoties poenas ab illis a quibus offensus est repetere parat. Reliqua in crastinum, annuente Domino, differentur.

Ergo supplices Deo facti, *etc.*

HOMILIA XI.

V. 27—30. (*vide supra*).

Hesterna concione causas coepimus ostendere, cur saepe Deus hominibus sua in eos beneficia exprobret: quod nimirum maxima pars hominum, non modo gratias illi reddere debitas et datorem laudare et colere negligit, sed maxime quod iisdem abutitur, et in dies ea profanat atque polluit. Annon enim tanta ingratitudo meretur, ut Deus coram suo tribunali diem veluti dicat, et reos peragat tantae ingratitudinis conscios? Quas vero poenas tantae Dei liberalitatis contemptores mereri arbitramur? Iacobum quidem fateor dicere, Deum dare benigne, nec cuiquam exprobrare: nempe hominibus longe dissimilem, qui si semel benefici erga ullos fuerunt, iterum rogati moleste ferunt, et denuo beneficium flagitantes a se durius, quasi importunos et parum gratos, repellunt. At non ita Deus, qui nunquam benefaciendo defatigatur: et cuius nunquam opes liberalitate minuuntur, aut munificentia exhauriuntur. Fons enim omnium bonorum perennis et perpetuus Deus, qui benefacta liberaliter in homines profundens, nunquam ea natura quidem sua exprobrat: licet nonnunquam ad id faciendum hominum ingratitudine et malitia impellitur. Nam, ut iam attigi, quo animo Dei in nos benefacta recipimus, agnoscimus, praedicamus? Nae plerumque ita iacent apud nos sepulta, ut operam et oleum perdidisse videatur. Sed et longe gravius a nobis hac in parte peccatur, quod quaecunque manu Dei benigna recipimus beneficia, vertimus in contrarium, ut pro Dei gloria, et proximi salute, quorum nos studiosos in primis esse oportebat, inde nos efferendi capimus occasionem, et adversus Deum insurgendi, et eos quibus devincti eramus contemnendi. Quotiescunque Deus igitur sua benefacta contempta et reiecta queritur, et ingratitudinem exprobrat, sane tantam esse hominum malitiam et corruptionem palam testatur, ut digni sint quos ima terra dehiscens absorbeat et nisi Deus ipsos benigne sua veluti manu sublevet, et gratiam agnoscendi peccata largiatur, actum esse de ipsis, quod contra Dei voluntatem semper nitantur. Hic porro propheta exprobrat singulare Dei in Heli collatum beneficium, nempe munus sacerdotale, ad quod peculiari Dei favore fuerat vocatus. Nam, obsecro, quo tempore Deus Aaronem fratri Mosi socium et collegam adiunxit, et deinceps eidem praetulit, qualis erat ipsius conditio? In domo Pharaonis captivus erat, misera servitute premebatur, pari cum caeteris lege, qui miserarum instar ovium sine pastore palantes errabant desolati, nisi Deus paterni sui favoris signum aliquod insigne edidisset. Nihil itaque tunc Aaronem Deo commendabat, nulla in eo dignitas prae caeteris eminebat. Et hoc indicatur a propheta his verbis: Numquid non aperte revelatus sum domui patris tui, quum in Aegypto in domo Pharaonis, non quidem primariam aliquam dignitatem esset assequutus, sed duram servitutem pateretur? Quam ob causam carceris nomine tota illa quam Israëlitae occupabant regio nuncupatur: quam ideo Moses fornacem ferream appellat, quod duram in ea servitutem, ex qua nulla spes exitus apparebat, paterentur, et nihil nisi undique angustiae oculis ipsorum obversarentur. En quam abiecta tunc Aaronis conditio, quod non modo misera servitute premeretur, ad quam etiam contumeliarum omne genus accederet, sed ipsi morti addictus, et Pharaonis arbitrio traditus videretur, ab eo penitus cum toto reliquo populo consumendus. Quare, hac temporis illius et conditionis circumstantia, Dei gratia et beneficentia fit illustrior, quod Aaronem, ab ipsis velut inferis revocatum, in tantum dignitatis fastigium extulit, ut inter Deum et homines esset mediator, et Domini sacerdotium exercens Domini nostri Iesu Christi personam quodammodo figuraret, eiusque in terris legatum et vicarium ageret. Qualis, obsecro, quantaque Dei haec est bonitas et iustitia? Et sane si Heli sui muneris partibus probe functus esset, in hanc exprobrationem non incurrisset. Tanta enim Deus bonitate et liberalitate dotes suas profundit in homines, ut esse velit perennes, nisi sese iisdem indignos praebuerint. Nam benefactorum poenitere ipsum scriptura docet, neque sane immerito. Quamobrem Heli non fideliter officium facienti merito Deus indignatur, eidemque, quod pluris filios quam Deum ipsum fecerit, dedecus et infamiam minatur. Observandum porro est id quod sese Deus Aaronis familiae et tribui Levi patefecisse profitetur, quoniam inde docemur, nos quo maioribus beneficiis a Deo cumulamur, eo propius ad nos Deum accedere, et sibi nos devincire, ut quo maiora sunt eius in nos beneficia, eo maiorem ipsi gratiam omni obsequi referamus, totique ab ipsius nutu pendeamus. Nam, obsecro, quomodo Deum essentia incorporea invisibilem contemplabimur? Nempe quoniam in huius orbis excellentia gloria ipsius resplendet, quod in eo iustitiam suam, bonitatem, virtutem denique patefaciat. Sed quum in singulos praeterea beneficus est, et larga sua manu donis quemque privatim cumulat, nae tum sese nobis familiarius communicat, et propius etiam ad nos ac-

cedit. Caeterum non procul abeundum nobis, ut ait Paulus, ad hanc Dei virtutem investigandam: neque enim ipsi nostra virtute vivimus, sed divina: quamobrem in nobis ipsis satis quid Deus sit experimur. Verum tamen et aliis quibusdam gradibus ad ipsius agnitionem pervenitur: puta, quum quisque secum diligenter quibus a Domino donis specialibus ditatus sit expendit. Sic qui viribus ingenii et sapientia pollet, qui terrenis facultatibus abundat, qui plurimos honores est consequutus, nonne amplam habet secum Dei bonitatem reputandi materiam, a cuius benignitate tot tantaeque facultates promanarunt, quantumque Deo sit devinctus cogitandi? Sed ista longe adhuc maiora, si quis se cum brutis animantibus conferat, quod quo melior est hominum prae illis conditio, eo maiora sint in homines Dei beneficia: quibus proinde nos magis ac magis ad Dei laudes incitari par sit, quod longe excellentiore dignitate quam bruta nos dignatus sit. Ecquis igitur non ut abominandum exsecratur eum, qui summis a Deo beneficiis et honoribus cumulatus, fuerit tamen ingratus, et Dei erga se liberalitatem praedicare neglexerit: quum praesertim non eadem secum qua cum reliquis ipsum agere ratione cogitarit, quum alium quidem amentem et insanum, alium vero stupidum et hebetem ac nullius prorsus ingenii virum, alium vilis et abiectae conditionis hominem suum panem emendicantem, alium in dedecus et opprobrium natum, alium in vinculis misere viventem viderit? An non plus quam ingratus est nisi in benigni patris laudes erumpat, qui tam prope benefactis ad ipsum accedere, seque ipsi communicare dignatus est? Atque haec una ad Deum accedendi ratio est, qua sese Deus nobis patefacit, suam munificentiam erga nos exserens, et prae caeteris animantibus tam prope sese nobis coniungit. Caeterum longe excellentius sese nobis communicat, quum in filiorum numerum nos testatur sese admittere: cuiusmodi est evangelii praedicatio, in quo palam sese nobis in Christo factum patrem annuntiat. Hanc etiam ob causam evangelium communicatio Christi nuncupatur: minime quidem inanis illa, sed cuius tanta vis est, ut in corpus ipsius insiti, membra ipsius fiamus, vitamque cum illo communem habeamus: et quemadmodum unus est in patre, ita nos unum in ipso fiamus. Quare, quum tanta sit Dei erga nos benignitas, danda omnis opera ne procul ab ipso ferarum instar resiliamus, sed placide virtutis ipsius, amoris, iustitiae, rectitudinis testimonium amplectamur. At non leviter praetereunda circumstantia illa est quam attigimus conditionis illius nostrae, in qua constitutos et misere iacentes Deus quaerere nos dignatur. Neque enim dignitate aliqua et viribus pollentes amat et evehit, sed miseros et abiectos, immo in ipsam inferorum abyssum immersos investigat, atque inde benignis manibus eruit in coelum evehendos. Quantum igitur, oro, nostrum dedecus, si tardiores sumus in ipsius cultum et gloriam, quum ea sit vocantis et adoptantis voluntas, ut totos nos ipsi dicemus, ac pro viribus gloriam ipsius promovere studeamus?

Transeamus ad verba illa quibus Aaron *vocatus et electus in sacerdotem dicitur, ut adscenderet ad altare Domini, et adoleret ipsi incensum et coram ipso portaret ephod, partemque de sacrificiis acciperet.* Insignis illa, sicut ante diximus, dignitas. Ecquis enim mortalem non minus quam reliquos peccatorem, coram Dei tribunali reum, et quem terra ferat indignum, constituit mediatorem inter Deum et homines, ad cuius preces iustus Dei furor veluti cohibeatur? Quique sacrificia pro peccatis expiatoria offerat? Quamobrem quo maior illa fuit Aaronis dignitas, eo graviores poenas in se ipsius successores, in contrarium ipsius Dei dona vertentes, accersiverunt. Idcirco sequitur apud autorem, Deum quidem loquutum esse ut domus Aaronis ministraret in Domini conspectu usque in sempiternum, id est, continuam fore sacerdotii successionem: sed nunc ita Dominum dicere: Absit hoc a me: sed quicunque me honorificaverit, glorificabo eum, qui autem contempserit, erit ignobilis. Hinc igitur in primis apparet Heli cum tota sua familia meritum ut tanta dignitate spoliaretur, et tanto honore exauctoraretur: Annon enim Deus ab hominibus merito suoque iure laudem et gloriam omnium ipsius in nos beneficiorum postulat, minime quidem quod nostra laude quidquam assequatur, aut eadem indigeat, sed quod aequum sit, nos autorem beneficiorum agnoscere, et laudes eiusdem praedicare, quas sine scelere nullus omiserit? Quare apparet merito hic dici Heli Dei dona in contrarium usum convertisse, atque adeo veluti pedibus conculcasse Dei ipsius gloriam. Nam etsi non ea fuit eius mens, culpa tamen, non ipsa mens est attendenda. Deus enim semper vera proloquitur: et mortales causam apud ipsum suam agere si voluerint nihil unquam promovebunt. Quare qui sacrificia non rite coluit, sed eadem contempsit, pedibus ea conculcasse merito dicendus est. Atque adeo digna haec sunt quae diligenter a nobis expendantur, ne eiusdem cum Heli contemptus rei coram Domino fiamus. Sed, proh dolor! quam facilis lapsus. Nam ut de Dei cultu, qualis est hodie, spirituali, et eiusdem ritibus aliquid dicamus, agite, si in ecclesiam quidem oraturi, confessionem fidei edituri, sacramenta percepturi convenimus, sed interim doctrina non quantum oportebat apud nos pondus habeat, sed instar anilium fabularum et mendacii sit, si Deum quidem precibus sollicitamus, sed confusionis et irreverentiae plena sunt omnia: si denique sacramenta sine Dei timore

accipimus, et ad ea sine discrimine accedimus: si quum infantes baptisandi offeruntur, ac baptismi formula praelegitur, ad tantum mysterium mentem non advertimus, sed aut in ipso templo deambulamus aut invicem garrimus: denique si nihil nisi inordinate facimus, nonne perinde est ac si Deum et cultum ipsius pedibus calcaremus? Ecquid igitur nos aliud, quam Dei vindicta manet, coram cuius tribunali causam dicentes, obmutescere cogamur, et tanti sceleris, puta divini numinis contemptus, pro eiusdem adoratione religiosa rei et convicti meritas poenas luamus? Videte igitur quantopere nostra intersit diligenter voces illas expendere: *Heli filios suos magis quam Deum ipsum honorasse.* Ac potuisset quidem Heli excipere, longe aliam fuisse suam mentem, neque se unquam in istiusmodi furta, rapinas, scortationes denique filiorum consensisse, sed contra graviter et iniquo animo tulisse, et de iisdem filios saepius a se reprehensos et obiurgatos, non dissimulasse apud ipsos scelerum istorum gravitatem, nullum veniae locum apud Deum amplius superesse denunciasse, graviora ipsorum esse peccata, quam si atrocissimis iniuriis reliquas in toto terrarum orbe res creatas affecissent (Deo enim ipsi ab ipsis illatam iniuriam), annon officio suo et autoritate paterna pulchre defunctus Heli videtur? annon acris illa et severa reprehensio? Nae reprehensio illa quidem et obiurgatio, sed imbellis fuit, utpote perfunctorie facta. Serpit enim malum, et fit in dies atrocius, ut quaedam illusio potius divinae maiestatis quam seria obiurgatio dicenda sit. En cur Deus sese dedecore et ignominia minatur operturum eos a quibus contemnitur. Hinc itaque discendum nos, si in proximi aut amici gratiam cui parcere studemus, aut ad huius vel illius offensionem vitandam, Dei gloriam laedi patimur, non minus peccare quam si Deum de solio detrahentes, mortales in illud regnaturos eveheremus. Neque vero quidquam negare nos iuvabit: sedet enim Dominus iudex et arbiter. Quare danda omnis opera est, ut Dei nomen in pretio sit apud omnes, ut quanti par est iustitiam eius faciamus, nulli mortalium adversus Deum insurgenti parcamus, sed mature mali quamvis ansam praecidamus, Dei causae sedulo patrocinemur, neque ullo modo mandata ipsius violari patiamur. Sese vero sigillatim ad hanc amussim cuiuscumque ordinis homines expendunto. Vos patres, quibus liberi Dei beneficio contigerunt, cavete ne laxas illis habenas permittatis, ne petulantius viventes feratis, et in idola transformetis. Metuite ne Dei maiestas vestra indulgentia veniat in contemptum, et veluti pedibus conculcetur. Futurum enim est, ut divina vindicta tandem parentes cum liberis absorbeat, quos indulgentia patrum in hos laqueos induerit. Idem de magistratibus, et iis omnibus quos Deus aliis praefecit, dictum esto. Et vicissim vos populi, quibus Deus libertatem magistratus vestros eligendi largitus est, cavete ne vestris suffragiis in tantum dignitatis fastigium profanos homines, impios aut nebulones qui depuduerunt evehatis, ne in Dei maiestatem peccetis, et honore ipsam debito spolietis. Denique, ut rem hanc in pauca conferam, sedulo cavendum est, ne in hominum gratiam et favorem ad peccata quibus Dei maiestas laeditur conniveamus: ne iustitiae Dei vel tantillum detrahi patiamur, nisi forte mortales et vilissimos lumbricos in Dei ipsius solium evehere nitimur.

Caeterum prima fronte locus iste contradictionem implicare videtur, dicente Deo, se domum Aaronis constituisse ad ministrandum ipsi usque in sempiternum, deinde vero aiente: Absit a me. Nam si Deum a priore pacto recessisse dixeris, quod esset conditionale, tantundem de ipsius providentia detraxeris. Sed facilis huius nodi solutio, si modo scripturarum phrasin attenderimus. In primis autem, verum istud et immotum esto principium, Deum nunquam mutari, neque unquam poenitentia duci, ut solent mortales, qui saepe futurorum ignari temere contrahunt, et suo damno tandem levitatem suam agnoscentes poenitentia duci coguntur. At nihil in Deum tale contingit, cui omnia sunt praesentia; adeo ut rata esse quae semel decrevit oporteat. Nihil tamen prohibet quin sese Deus ad nostrum captum, hoc vel illud pollicitus, accommodet, ac velut in aliam formam transformet. Ecquis enim mortalium divinorum sermonum maiestatem capiat, si Deus ipse nos alloquatur, quam ne angeli quidem ipsi ferunt? Idcirco sese eo dimittit, ut ad nostrum captum suum sermonem accommodet. Quod sane tantum abest ut insolens videri debeat, ut contra quoties nobiscum ipsum instar matris cum infante balbutientem audimus, mirari bonitatem eius nos oporteat. Quare quaedam sunt Dei promissiones conditionales: quaedam vero, puta quae salutem nostram spectant, sola Dei misericordia nituntur. Nos enim Paulus Deo gratos asserit, ut nostrae salutis πληροφορίαν habeamus, quam in lege minime consistere docet. Nam promisit quidem Deus legem implenti vitam aeternam: sed eheu quis in lege salutem adipiscatur, quae millies nos transgressionis reos peragit, addita comminatione: Si quis in uno ex minimis mandatis defecerit, totius legis transgressorem esse. Quare, ait Paulus, ad gratuitam Dei bonitatem est adscendendum, quam in Christo filio suo patefecit, morborum et languorum nostrorum unicum remedium. Quamvis vero sola Dei gratuita bonitate salus nostra nitatur, tamen saepe multa Deus nobis cum conditione promittit. Quamobrem tenendum, Deum non esse mutabilem quum ingratum hominem suis donis spoliat: sed sua iudicia

patefacere. Namque Deus homines suis beneficiis exornatos qui qualesve sint explorat: atque ingrati animi convictos ignominia et dedecore afficit. Nempe Dei beneficia suis vitiis foedantes gravissimas poenas merentur, et in sese derivant, quod Deum veluti ludibrio habentes digni sint quos ipse vicissim abiectos rerum omnium creatarum ludibrio exponat. En quis istorum verborum sensus, quibus ait Dominus, se loquutum esse domui Aaronis ut in conspectu suo ministraret in sempiternum: sed iam abesse procul se ab hac sententia: sed quicunque se honorificaverit, eundem a se glorificatum iri: et contra qui contempserit, ignobilem futurum. Namque Deus indicat ea lege se familiam Aaronis sacerdotali honore dignatum, ut officio fungeretur, atque Dei cultum religiose administraret. Quibus et hodie verbis compellari sciendum est eos qui in ecclesia primas sedes occupant, nempe sic a Domino vocatos ad tantam dignitatem ut vocationi vitae ipsorum continua series respondeat. Neque enim verbi praedicatione sola officio satisfaciunt, nisi vitae morumque probitas accesserit, qua proximis bono exemplo praeeant, et vitae puritate et integritate verbum quod annuntiant commendent: atque summopere caveant, ne sua culpa apud auditores illud vilescat. Sed plerumque alios ambitione, alios opum cupiditate et avaritia, alios petulantia et ad quaevis flagitia proclivitate, transversos agi videas, Deique beneficia proculcare. Quid hic igitur opus facto est? Nempe ad usum est divinum istud dictum revocandum, ut qui ad verbum praedicandum missi sunt, si pro verbi puritate et bono exemplo vitaeque sanctimonia sese impuritati et flagitiosae vitae permittant, a nobis tanquam putida membra, imo tanquam Dei sanaeque doctrinae hostes habeantur. Hinc etiam conspicuum est, quam stolida papae totiusque illius romani cleri sit ambitio; qui sibi persuadent se in illam dignitatem ita evectos veluti nunquam ex ea deiiciendos. Sic namque videas his temporibus tyrannidem illam papisticam, licet toties convictam, ab ipsa veram doctrinam depravatam fuisse et pro sana et integra diabolicam invectam, ac meris illusionibus miseram plebeculam ab illa decipi, verum Dei cultum depravatum esse et in idolomaniam ac mendacium transformatum, et veneno infectum: denique sublata illis larva illa, quam immerito iactitant sacerdotii et apostolatus, ut omnis illis exceptionis occasio praecludatur, nihilominus tamen ad hoc asylum confugere, sibi non posse eripi successionem apostolicam, et dignitatem illam qua toti ecclesiae praeferuntur. Verum enim vero respondendum illis est, quod hic ipse Dominus profitetur, non alia conditione Dominum illos in hanc evexisse dignitatem, quam qua familiam Aronis. Neque enim Dominus se autoritate sua abdicavit, constitutis et ordinatis pastoribus, quos etsi audiri iussit, non ideo tamen de sua maiestate quidquam detrahi vel imminui voluit, ad ipsos transferendum. Mortalesne vero homunciones, misera potius et putrida cadavera, eo devenire insaniae potuisse, ut pro Deo se audiri et coli velint? Imo potius ad Deum unum adducendos hominum ministerio sciamus, et in ipso colligendos, ut Dominus noster Iesus Christus summus pastor et propheta, qualem eum Deus pater constituit, adhibito solenni iureiurando perpetuitatis, agnoscatur et colatur. Quae quum ita sint, ecquis patienter ferat praelatorum titulos et alia insignia nomina prae se ferentes, aut aliis imaginariis praerogativis gaudentes, interea tamen impios homines, contemptores divinae maiestatis, profanos, et omnis ordinis hostes manifestos, tam audacter et impudenter, specioso titulo dignitatis, impedire quominus Deus rite colatur: atque in animas tyrannidem exercere, in quas unus Christus regiam adeptus est potestatem, et coram quo genu omne flectatur oportet? Quis, inquam, et qualis iste stupor est, de praelatis praedicare, tantum illis honorem, tantamque reverentiam deberi, ut nemo ipsis, licet terrae coelum miscentibus, audeat contradicere? Nae, si praescriptam hic a Domino conditionem observarint, omni exceptione maiores sunto: neque enim Domini verbum pro fabulis anilibus habendum Deus ipse hic loquitur: *Absit*, inquit. Quare quum misera plebecula papistica dementata praelatorum et superiorum obedientiam iactitet, et superstitiose colat, ea simplicitate tegi pertinaciam facile animadvertimus, qua Dei maiestatem blaspheme et contumaciter laedunt, et tanquam bruta animantia impetunt. Quid ita? Nempe Deus ipse testatus est, his verbis: *Absit*, inquit, *ut qui me contemnunt coram me stent in perpetuum.**. Nos itaque hoc exemplo discamus edocti, tanto maiorem obedientiam et amorem Dei a nobis requiri, quanto ibi nos maioribus donis devinxit. Sed et aliquid amplius addendum, nos ex officio teneri, si modo facultatem Dominus dederit, insurgentibus adversus ipsius maiestatem istiusmodi hominum monstris, pro viribus resistere, ac scandalis occurrere, ut divina haec sententia locum obtineat: Ignobiles faciam eos qui me contemnunt.

Superest ut propius horum verborum sensum expendamus: *Glorificabo me honorantem, at ignobilem faciam me contemnentem*, quae insignem in se doctrinam complectuntur. Nam certa vitae totius benedictio, atque felix exitus a Domino singulis vitam suam ad Dei gloriam pura et integra mente instituentibus atque ad scopum propositum tantummodo collimantibus promittitur. Quae quum spem faciant divini favoris atque benedictionis, ecquis non alacriter in hoc curriculo decurrat, propositamque coronam assequi contendat? Neque

vero tamen existimandum fideles Dei gloriae studiosos a mundi calumniis et odio fore prorsus immunes: quale Dominus noster Iesus Christus exemplar omnibus intuendum proponitur, quem improborum calumniis impetitum adspicimus. Et ipse D. Paulus admonet (2. Cor. 6, 8) superandas multas difficultates fidelibus, et per gloriam ac ignominiam, per convicia et laudes transeundum: quod ipse, quem instar angeli tamen conversantem mundus adspexit, tamen expertus est, ac suo exemplo, a Iudaeis omni contumeliarum genere et conviciorum affectus, ferre nos docuit. Ac proinde fidelibus hanc incumbere necessitatem sciamus, sese ad quodlibet ignominiae et conviciorum genus praeparandi, praesertim quum de Dei gloria promovenda, et verbo ipsius promulgando inter homines agitur. Ad quod sane munus inepti sunt quoscunque metus et humana fragilitas occupavit. Quamobrem Deo servire studentem hominem multos quidem inimicos in se concitaturum certum est, in deteriorem partem eius sermonem interpretantes: at convicia istiusmodi omnia, blasphemae voces, contumeliarum denique genus omne fortiter ferendum, et animi praesentia superandum, donec vitae huius decurso stadio felicitatis metam attingamus. Nihilominus tamen Deum vindicem fideles Dei servi ac bonae suae causae defensorem fore ne diffidunto, etsi calumniis et conviciorum omni genere ab improbis afficiantur: ac tandem iustitiam ipsorum tanquam auroram emersuram. Patientiam igitur a suis Dominus exigit, ut si ab hominibus immerito calumniis graventur, ac nonnunquam obruantur, ac ipsum mortis limen attigisse videantur, saevientibus hinc inde tempestatibus et procellis, et nulla spe undecunque ipsis affulgente, exorituram tamen tandem auroram, ac nubes istas omnes dissipaturam: Deum nempe ipsum liberatorem tanquam ἀπὸ μηχανῆς affuturum, suamque nobis gratiam et misericordiam patefacturum, modo spem nostram omnem in illum defigamus, et promissionum memores patienter impletionem praestolemur: ac caecutientibus caeteris omnibus hominibus, et in densam tenebrarum caliginem immersis Dei iustitiam suis fidelibus apparituram, tandemque Dei osores ac contemptores ignominia et dedecore obrutos factis dignam mercedem reportaturos. Neque vero mirari nos oportet si Dei contemptores tanta corruptione depravati sunt: quod nimirum caecutiunt, et perpetuis tenebris ac nocte profunda demersi premuntur. Quare licet nos secum veluti demersos in tenebrarum abyssum omni contumeliarum genere afficiant, et miseris illudant, adque Dei abnegationem sollicitent, ne dubitemus quin lux illa coelestis tandem in maximis angustiis affulgeat, ac divinarum promissionum vis sese exserat, nempe Deum illos honoraturum a quibus toto vitae suae curriculo sincere cultus et glorificatus fuerit. Nonne vero nobis haec animos facere debent, et ad constantiam animique praestantiam erigere adversus mundi quascunque minas et saevas tempestates, ne metu ac vecordia deficiamus, sed adversus quoscunque motus improborum imperterriti cursum nostrum absolvamus, si venerit in mentem ista cogitatio, Deum suo tempore nobis affuturum, reque ipsa demonstraturum non inanem istam esse suam promissionem, se glorificaturum eos a quibus honore debito et reverentia fuerit acceptus? Magni saepe facimus collatos ab hominibus honores: quanto magis ergo nos decet ab ipso Deo divinis cumulandos honoribus, eiusdem gloriae et honori studere? Annon pollicenti Domino fidem haberi plus quam aequum est, et cum modestia et humilitate promissionum ipsius impletionem exspectari? Quare si forte contigerit ut qui auram popularem captant, et istiusmodi honoribus capiuntur, ad summos honores magno omnium applausu extollantur, patienter et cum silentio animas nostras possideamus, et ab illis divortium facientes, brevi in fumos abituram dignitatem procul intueamur. Nihil enim Domino supereminet: sed quae ab eius liberali manu consequuti fuerimus, summum nostrum bonum esse norimus. Ac proinde non a mundo quaerendos honores: plena enim omnia ambitionis: qua si semel inficiamur, non dubitandum quin inde labem vita nostra contrahat in Domini conspectu, et eo maior sit a nobis exspectanda condemnatio, quo foedior erit vitae nostrae conditio. Sed nominatim honorem promitti Dei cultoribus meminerimus propter hominum infirmitatem, ne, quasi sint reiectanei, despondeant animum, aut nondum satis ab humanis affectibus repurgati, sese, vel contumeliarum, vel iniuriarum omni genere premi sentientes, immeritos et innocentes, moleste ferant: futuram enim dignitatis et honoris sempiternam gloriam promittit, istis omnibus momentaneis et brevi transituris contumeliis opponendam. Sed et ad promissionem accedit etiam comminatio, Deum contemnentes omni dedecore et ignominia tandem afficiendos.

Cuius comminationis vim ut percipiamus, paucis quid sit Deum contemnere nobis est explicandum. Nam alioquin multoties nequaquam a nobis de contemnenda Dei maiestate cogitatum, ac malle terram nobis dehiscere, quam de divina gloria quidquam detrahi, testabimur, quum tamen divini contemptus maxime rei simus. Quare tenendum est, nos nunquam ab hoc crimine liberandos, nisi omnes nostrae actiones et cogitationes in Dei gloriam ferantur, quam pro nostris viribus augere et amplificare studeamus, nostramque salutem promoveamus. Quare, exempli gratia, si malefacta dissimulamus ac toleramus, aut si of-

fendicula nostris adulationibus fovemus,' nonne Dei contemptus est, et divinae iustitiae quaedam oppugnatio? Denique in hanc curam incumbendum, ut quibus in rebus Dei gloria sita sit attendamus: nempe, ut ad eius verbum tremamus, de maiestate ipsius divina nunquam nisi honorifice sentiamus ac loquamur, eius opera singula magni faciamus: rebus afflictis ad eius opem confugiamus, de tot tantisque eius in nos beneficiis gratias agamus, ac tandem pura et sincera mente numen eius colamus. En quae Deo debeatur gloria: de qua si quis sciens ac volens vel tantillum detraxerit, certum est ludibrio et contemptui omnium eandem illum exponere, Deique promissiones profanare, ac melius homini illi si nunquam natus esset fore, quamdiu in hac pertinacia perstiterit. Quamobrem eo nobis diligentius cavendum, quo gravius hic peccatur, ne in istud crimen abominandum violatae divinae maiestatis, et laesae ipsius gloriae incidamus. Atque adeo primariae dignitatis viri sedulo hic animadvertunto, gravius ipsos iudicium, quo maior est ipsorum dignitas, manere: nisi pro viribus Dei gloriam promovere studuerint. Quare si reges ac principes suae ipsorum gloriae studiosi sunt, sibique omnia licere volunt, atque ex arbitrio ac libidine omnia facere, ac Dei gloriae detrahere ut ipsi excellant, si veram religionem flocci faciunt, de Deo perfunctorie tantum loquuntur, superstitionibus indulgent, atque adeo blasphemis vocibus in Deum efferuntur, et in quasvis foedas libidines effervescunt, ac scortationibus polluuntur: si denique aequi rectique osores sunt, certum est proximum illorum esse casum et interitum, ac gloriam ipsorum in exitium ac ignominiam convertendam, tantoque magis ipsorum interitum stupendum fore, quo maior dignitas exstiterat. At vero si tam severe cum agitur, quorum tantus honor erat, ut non ho- non gloriae, non dignitati parcatur, quid iis qui licet abiectae conditionis homunciones, amen maiestati bellum indicere velle videntur? agite, viribus omnibus in Dei gloriam et m collatis, ipsi nobis caveamus, atque adeo ominis gloriae, iustitiae propagationi sic stu- s, ut ipse pro suis nos agnitos, gloriae suae sic insigniat, ut magis ac magis glorificetur: omnibus quae voluntati ipsius contraria esistentes, diligenter caveamus ne nomen ip- contumelia laedatur. Nam sane metuendum corruptelis et pollutionibus domos ac familias nostra indulgentia permiserimus, meritis tan- poenis afficiamur, et, quod minatur Deus, ab s domo procul eiiciamur. Contra sperandum etsi mundi dedecus simus, et pro quisquiliis purgamentis habeamur, tandem tamen a Domino libertatem asserendos, ac gloria sempiterna donandos, eaque constantia ut adversus quascunque tempestates imperterriti cultum illi debi m offeramus. Atque hic omnium bonorum quib a Deo quotidie cumulamur finis est, ut glori ipsius quaerentes novum argumentum eius la cum laetitia praedicandi ac celebrandi habeam

Nos itaque supplices etc.

HOMILIA XII.

31. *Ecce dies veniunt, et praecidam hium tuum, et brachium domus patris tui, ut no senex in domo tua.* 32. *Et videbis aemulum in templo, in universis prosperis Israël: et non enex in domo tua omnibus diebus.* 33. *Verum non auferam penitus virum ex te ab altari me ut deficiant oculi tui, et tabescat anima tua pars magna domus tuae morietur quum ad virile tem venerit.* 34. *Hoc autem erit tibi signum en- turum est duobus filiis tuis Ophni et Phine die uno morientur ambo.* 35. *Et suscitabo r- dotem fidelem, qui iuxta cor meum et anim m faciet: et aedificabo ei domum fidelem, et bit coram Christo meo cunctis diebus.* 36. *Fu st autem ut quicunque remanserit in domo t t ut incurvet se ei petens nummum, et buccell dicatque: Dimitte me, obsecro, ad una sacerdotalem, ut comedam buccellam panis.*

Hesterna concione comminationem i mini audivimus, qua spoliandum sacerdot tate tam Heli, quam ipsius posteros Domi minatus fuerit. Nempe quod quum sa dignitatis hic esset finis, ut Deo debitus honos redderetur: Heli vero nimia in fili gentia effecisset, ut Dei cultus apud popul ceret, et in contemptum veniret, atque om fanatione et confusione plena essent, aequ ea dignitate privari et spoliari, quam, qu se erat, dedecoraverat, ac ea proinde ind praebebat. Iam vero pergit a Deo missu lim propheta, speciatim docere, quibus He a Deo cum tota posteritate sit affectus. que *brachium illi amputandum:* id est ro excindendum, metaphorica loquutione autoritatem illam quam patribus ipsius I largitus erat: *et brachium domus patris* i est auferendam sacerdotalem dignitatem, eius familiam in contemptum venturam, a omnium exponendam. Deinde signum comminationibus faciendam adiicit, duos ill gios scilicet sacerdotes et populi rectores H quorum rapinis et scortationibus ipsum D naculum fuerat profanatum, una simul turos. Tertio addit *Deum sibi fidelem s* suscitaturum: porro fidelem intellige, vel

vero tamen existimandum fideles Dei gloriae studiosos a mundi calumniis et odio fore prorsus immunes: quale Dominus noster Iesus Christus exemplar omnibus intuendum proponitur, quem improborum calumniis impetitum adspicimus. Et ipse D. Paulus admonet (2. Cor. 6, 8) superandas multas difficultates fidelibus, et per gloriam ac ignominiam, per convicia et laudes transeundum: quod ipse, quem instar angeli tamen conversantem mundus adspexit, tamen expertus est, ac suo exemplo, a Iudaeis omni contumeliarum genere et conviciorum affectus, ferre nos docuit. Ac proinde fidelibus hanc incumbere necessitatem sciamus, sese ad quodlibet ignominiae et conviciorum genus praeparandi, praesertim quum de Dei gloria promovenda, et verbo ipsius promulgando inter homines agitur. Ad quod sane munus inepti sunt quoscunque metus et humana fragilitas occupavit. Quamobrem Deo servire studentem hominem multos quidem inimicos in se concitaturum certum est, in deteriorem partem eius sermonem interpretantes: at convicia istiusmodi omnia, blasphemae voces, contumeliarum denique genus omne fortiter ferendum, et animi praesentia superandum, donec vitae huius decurso stadio felicitatis metam attingamus. Nihilominus tamen Deum vindicem fideles Dei servi ac bonae suae causae defensorem fore ne diffidunto, etsi calumniis et conviciorum omni genere ab improbis afficiantur: ac tandem iustitiam ipsorum tanquam auroram emersuram. Patientiam igitur a suis Dominus exigit, ut si ab hominibus immerito calumniis graventur, ac nonnunquam obruantur, ac ipsum mortis limen attigisse videantur, saevientibus hinc inde tempestatibus et procellis, et nulla spe undecunque ipsis affulgente, exorituram tamen tandem auroram, ac nubes istas omnes dissipaturam: Deum nempe ipsum liberatorem tanquam ἀπὸ μηχανῆς affuturum, suamque nobis gratiam et misericordiam patefacturum, modo spem nostram omnem in illum defigamus, et promissionum memores patienter impletionem praestolemur: ac caecutientibus caeteris omnibus hominibus, et in densam tenebrarum caliginem immersis Dei iustitiam suis fidelibus apparituram, tandemque Dei osores ac contemptores ignominia et dedecore obrutos factis dignam mercedem reportaturos. Neque vero mirari nos oportet si Dei contemptores tanta corruptione depravati sunt: quod nimirum caecutiunt, et perpetuis tenebris ac nocte profunda demersi premuntur. Quare licet nos secum veluti demersos in tenebrarum abyssum omni contumeliarum genere afficiant, et miseris illudant, adque Dei abnegationem sollicitent, ne dubitemus quin lux illa coelestis tandem in maximis angustiis affulgeat, ac divinarum promissionum vis sese exserat, nempe Deum illos honoraturum a quibus toto vitae suae curriculo sincere cultus et glorificatus fuerit. Nonne vero nobis haec animos facere debent, et ad constantiam animique praestantiam erigere adversus mundi quascunque minas et saevas tempestates, ne metu ac vecordia deficiamus, sed adversus quoscunque motus improborum imperterriti cursum nostrum absolvamus, si venerit in mentem ista cogitatio, Deum suo tempore nobis affuturum, reque ipsa demonstraturum non inanem istam esse suam promissionem, se glorificaturum eos a quibus honore debito et reverentia fuerit acceptus? Magni saepe facimus collatos ab hominibus honores: quanto magis ergo nos decet ab ipso Deo divinis cumulandos honoribus, eiusdem gloriae et honori studere? Annon pollicenti Domino fidem haberi plus quam aequum est, et cum modestia et humilitate promissionum ipsius impletionem exspectari? Quare si forte contigerit ut qui auram popularem captant, et istiusmodi honoribus capiuntur, ad summos honores magno omnium applausu extollantur, patienter et cum silentio animas nostras possideamus, et ab illis divortium facientes, brevi in fumos abituram dignitatem procul intueamur. Nihil enim Domino supereminet: sed quae ab eius liberali manu consequuti fuerimus, summum nostrum bonum esse norimus. Ac proinde non a mundo quaerendos honores: plena enim omnia ambitionis: qua si semel inficiamur, non dubitandum quin inde labem vita nostra contrahat in Domini conspectu, et eo maior sit a nobis exspectanda condemnatio, quo foedior erit vitae nostrae conditio. Sed nominatim honorem promitti Dei cultoribus meminerimus propter hominum infirmitatem, ne, quasi sint reiectanei, despondeant animum, aut nondum satis ab humanis affectibus repurgati, sese, vel contumeliarum, vel iniuriarum omni genere premi sentientes, immeritos et innocentes, moleste ferant: futuram enim dignitatis et honoris sempiternam gloriam promittit, istis omnibus momentaneis et bre- transituris contumeliis opponendam. Sed et promissionem accedit etiam comminatio, D- contemnentes omni dedecore et ignominia ta- afficiendos.

Cuius comminationis vim ut per
paucis quid sit Deum contemnere nobis
candum. Nam alioquin multoties ne
nobis de contemnenda Dei maiestate
malle terram nobis dehiscere, qua
gloria quidquam detrahi, testabim
men divini contemptus maxime r
tenendum est, nos nunquam ab
randos, nisi omnes nostrae acti
in Dei gloriam ferantur, quan
augere et amplificare studeam
lutem promoveamus. Quare,
malefacta dissimulamus ac

dicula nostris adulationibus fovemus, nonne i contemptus est, et divinae iustitiae quaedam pugnatio? Denique in hanc curam incumbendum, quibus in rebus Dei gloria sita sit attendamus: mpe, ut ad eius verbum tremamus, de maiestate sius divina nunquam nisi honorifice sentiamus ac quamur, eius opera singula magni faciamus: re- us afflictis ad eius opem confugiamus, de tot eius in nos beneficiis gratias agamus, antisque eius in nos beneficiis gratias agamus, ac tandem pura et sincera mente numen eius cola- nus. En quae Deo debeatur gloria: de qua si quis sciens ac volens vel tantillum detraxerit, cer- tum est ludibrio et contemptui omnium eandem illum exponere, Deique promissiones profanare, ac melius homini illi si nunquam natus esset fore, quamdiu in hac pertinacia perstiterit. Quamob- rem eo nobis diligentius cavendum, quo gravius hic peccatur, ne in istud crimen abominandum vi- olatae divinae maiestatis, et laesae ipsius gloriae incidamus. Atque adeo primariae dignitatis viri sedulo hic animadvertunto, gravius ipsos iudicium, quo maior est ipsorum dignitas, manere: nisi pro viribus Dei gloriam promovere studuerint. Quare si reges ac principes suae ipsorum gloriae studiosi sunt, sibique omnia licere volunt, atque ex arbitrio ac libidine omnia facere, ac Dei gloriae detrahere ut ipsi excellant, si veram religionem flocci faciunt, de Deo perfunctorie tantum loquuntur, superstitio- nibus indulgent, atque adeo blasphemis vocibus in Deum efferuntur, et in quasvis foedas libidines ef- fervescunt, ac scortationibus polluuntur: si denique aequi rectique osores sunt, certum est proximum illorum esse casum et interitum, ac gloriam ipsorum in exitium ac ignominiam convertendam, tantoque magis ipsorum interit[illegible] m fore, quo ma- ior dignitas exstiterat. [illegible] m severe cum istis agitur, quorum t[illegible] nt non ho- [illegible] non gloriae, non [illegible] quid iis qui licet abiectae [illegible] ciones, nen maiestati bell[illegible] entur? agite, viri! [illegible] iam et n coll[illegible] adeo nin[illegible] c stu- u[illegible] suae e i[illegible] etur: omnu[illegible] raria ip- [illegible] m

tempestates imperterriti cultum illi debim offe- ramus. Atque hic omnium bonorum quib a Deo quotidie cumulamur finis est, ut glori ipsius quaerentes novum argumentum eius la s cum laetitia praedicandi ac celebrandi habeam!

Nos itaque supplices etc.

HOMILIA XII.

31. *Ecce dies veniunt, et praecidam* [illegible]*chium*
tuum, et brachium domus patris tui, ut non [illegible]*senex*
in domo tua. 32. *Et videbis aemulum* [illegible]*n in*
templo, in universis prosperis Israël: et non [illegible]*enex*
in domo tua omnibus diebus. 33. *Verum* [illegible] *non*
auferam penitus virum ex te ab altari me[illegible] *ut*
deficiant oculi tui, et tabescat anima tua [illegible]*ars*
magna domus tuae morietur quum ad virile[illegible]*tem*
venerit. 34. *Hoc autem erit tibi signum* [illegible]*en-*
turum est duobus filiis tuis Ophni et Phine[illegible]*die*
uno morientur ambo. 35. *Et suscitabo m*[illegible]*r-*
dotem fidelem, qui iuxta cor meum et anim[illegible]*m*
faciet: et aedificabo ei domum fidelem, et [illegible]*it*
coram Christo meo cunctis diebus. 36. *Fu*[illegible]*st*
autem ut quicunque remanserit in domo t[illegible]*t*
ut incurvet se ei petens nummum, et buccell[illegible]*,*
dicatque: Dimitte me, obsecro, ad una[illegible]
sacerdotalem, ut comedam buccellam panis.

Hesterna concione comminationem i[illegible] mini audivimus, qua spoliandum sacerdot[illegible] tate tam Heli, quam ipsius posteros Domi[illegible] minatus fuerit. Nempe quod quum sa[illegible] dignitatis hic esset finis, ut Deo debitus honos redderetur: Heli vero nimia in fil[illegible] gentia effecisset, ut Dei cultus apud popul[illegible] ceret, et in contemptum veniret, atque om[illegible] fanatione et confusione plena essent, aequ[illegible] ea dignitate privari et spoliari, quam, qu[illegible] se erat, dedecoraverat, ac ea proinde ind[illegible] praebebat. Iam vero pergit a Deo missu[illegible] lim propheta, speciatim docere, quibus He[illegible] a Deo cum tota posteritate sit affectus. [illegible] que *brachium illi amputandum*: id est ro[illegible] exscindendum, metaphorica loquutione autoritatem illam quam patribus ipsius I[illegible] largitus erat: *et brachium domus patris i*[illegible] est auferendam sacerdotalem dignitatem, eius familiam in contemptum venturam, a[illegible] omnium exponendam. Deinde signum [illegible] comminationibus faciendam adiicit, duos ill[illegible] gios scilicet sacerdotes et populi rectores H[illegible] quorum rapinis et scortationibus ipsum D[illegible] naculum fuerat profanatum, una simul [illegible] turos. Tertio addit *Deum sibi fidelem s*[illegible] scitaturum: porro fidelem intellige, vel [illegible]

fideliter fungatur, vel qui perpetuo sacerdotium exerceat sic fidelis domus dicitur, quae in longum aevum perdurat: qua significatione saepius vox illa, filis, in sacris usurpatur. Porro Deus se sibi am sacerdotem suscitaturum nominatim dicit uuic obiectioni occurrat quam videri poterat Heli rito allaturus, suum esse sacerdotium, nec ad ꝑn, ex Dei promissione, posse transferri. Atqvecretum Dei aliud est, cui qui loquenti contcat? Porro hic sacerdos suscitandus est Tsa ut infra videbimus, qui in Abiatharis locum suff est. Denique propheta subiungit Heli pos ac successores, eo paupertatis deventuros ut'ellam panis emendicent, ac sese nummum p incurvent. Nam etsi sacerdotibus erat sua attributa, paucique essent sacerdotes, tamen tas angustias redigendos ut panem emen- cogantur, ac supplices petere ut ad unam . sacerdotalem dimittantur, quo buccellam comedant, ac sese a fame tueantur.

.aec sunt huius loci summaria capita sigil- deinceps nobis expendenda. Dictum autem Domini, se brachium Heli resecturum et am- ırum, consideratione dignum est: quo doce- ıullas nobis esse vires nisi Dei virtute ac po- , fulciantur. Nam *brachii* nomen in scripturis vi ac robore plerumque sumitur. Uni Deo vis nostra omnis accepta ferenda est, a quo gratia et misericordia promanat. Ecquid igi- ıabent homines de quo glorientur, quasi ad- ıs qualecunque iudicium perstituri, quum ne ninimum quidem aurae flatum divinorum iudi- ım subsistere queant: sed contra tanto magis llis mortiferum quidquid in se virtutis ac vitae ɔre arbitrabuntur, quanto longius a Deo reces- nt, nisi coram Deo deiici, et eiusdem providen- sese subiicere didicerint? Quamobrem danda ra, ut quidquid virium ac roboris habemus, Deo ıe feramus acceptum, atque sic ab eius gratia deamus, ne unquam divellamur. Certum enim omnes sua industria gloriantes tandem eadem vandos, imo et in nihilum redigendos. Et vice sa discamus, Dei bonitate sic niti, ad eius glo- .m vires nostras conferentes, ut laudes ipsi sacri- əmus, autoremque unum ipsum bonorum omnium .ebremus. Id si rite factum a nobis fuerit, ne .bitemus quin ipse vires suas in nostri defensio- ım exserat. Et de brachii voce hactenus.

Porro in divina comminatione istud adiicitur, əminem ex Heli familia ad senectutem maturam ərventurum, sed aemulum in locum ipsius suffi- endum. Quibus verbis Dominus posteris Heli otam ignominiae inurendam minatur: senectus nim singulare Dei donum est. Etsi libens agnosco ɔt aerumnis miseram hanc vitam plenam esse, ut ideatur felix eorum conditio quibus exitus cum ingressu unus et idem est. Ecquid enim aliud est, obsecro hominum vita quam perpetuus languor et aegritudo? Nam si quando sese rebus prosperis gaudii et laetitiae nobis offertur occasio, subinde tamen et momento saepe in tristitiam desinit, adeo ut si dies hodiernus nobis beatus affulserit, crastino cum infortuno colluctemur. Exempli gratia: Si Dominus familiam auxit, liberis praesertim, ac subinde unus et alter morte perimatur, quantam putamus huius familiae desolationem? Nam si unus tantum e medio tolleretur, consolari sese reliqui quodammodo possunt, sed si ad internecionem tota familia devenerit, quam id luctuosum et deplorandum? Quare si quando prosperis ac laetis rebus fruimur, subinde multis adversis permiscentur: denique si quot quantisque offendiculis vita hominum exposita sit intueamur, minime dixerimus vitam esse bonum expetendum, sed mortem potius eligendam: praesertim si cum crebris morbis, cum paupertate, cum mortis horrore et aliis istiusmodi incommodis et damnis colluctemur, quibus in dies deficimus ac in nihilum redigimur. Nihilominus tamen Dei bonitas in omnibus istis aerumnis splendet ac micat, ut astrum in tenebris, ut non immerito vita hominis, et ipsa senectus in bonis reponantur. Idcirco Dominus minatur fore ut in familia Heli nullus consenescat, quasi Deus ipse morti addicat et ipsemet interimat omnes Heli posteros, ut sacerdotali deinceps dignitate priventur. Saepe quidem unum aut alterum morte perimi in familiis, at totam exstingui familiam raro videmus. At hic Deus severam iudicis vindictam exercet, et in hac comminatione divinae irae signum apparet: quasi separet a reliquis et seorsim ordinet irae ac morti destinatos. Omnes quidem fateor ab ipso matris utero morti sumus addicti, verum tamen ex eadem familia nonnulli ad maturam aetatem perveniunt, alii immatura morte praeveniuntur, ut non una sit omnium conditio. Sed quum adversus familiam unam hoc decretum Dei fertur, ut nullus in ea senectutem contingat, divinae iustitiae et furoris signum est non dubium. Hinc discamus, etsi nobis haec vita multis cum angustiis, aerumnis et calamitatibus transigenda est, tamen Dei benedictionem quanti par est facere, ut adversus quaslibet calamitates imperterriti animum obfirmemus, ut maiore cura, studio, labore et sollicitudine in eius cultum et honorem incumbamus, quum in omnibus istis difficultatibus paternus eius in nos animus affulgeat: cuius gustum tantum aliquem in his terris habemus, donec tandem in aeternas sedes recepti, iam inde ante iacta mundi fundamenta praeparatas eo plene fruamur. Verum einm vero et hoc observandum, Deum ex his terris auferentem eos qui non matura morte praeveniuntur, sic temporariis poenis eos afficere, ut tamen non ideo deterior sit

eorum conditio, quod ad salutem attinet quae in Christo Iesu promittitur. Nam fideles quidem saepe, quod ad praesentis vitae statum attinet, durius aliis exercentur, et gravioribus poenis afficiuntur, Deo interim incredulis parcente, et vitam longiorem sue maiestatis contemptoribus largiente, sed in ipsorum gravius iudicium, et confusionem. Contra vero fidelibus licet vix mediocrem aetatem assequutis, non modo non detrimento, sed contra summo bono cedit, si e terris mature tollantur.

Caeterum quae deinceps sequuntur leviter praetereunda non sunt, quibus divinae sententiae severitas quodammodo lenitur, nempe, *se non penitus ex hac familia virum ablaturum ex altari suo, neque penitus Heli posteros à sacerdotali munere reiecturum*. Quae verba possumus in hunc sensum interpretari, quasi Deus punitionis exsequutionem in longum tempus remitteret: quod et re ipsa factum est; nam longo demum post tempore divinae sententiae severitas effectum suum est consequuta. Namque Abiathar ab Heli posteris oriundus multos post annos sacerdotali munere exauctoratus est. Nam David satis diu regnavit, et satis longo temporis intervallo Samuel rerum gubernacula tenuit, antequam rex ullus Israëlis ortus esset. Quare conspicuum est Deum non subito sententiam suam adversus Heli exsequutum esse, sed ad tempus eidem pepercisse. Porro quod se Dominus pollicetur ex hac familia virum non ablaturum penitus, ad Solomonis tempora referi quidem potest, ut ad illa usque successores Heli non exscindantur, verumtamen quod in sequentibus adiicitur, non perventuros ad senilem aetatem ipsius posteros, sic intelligendum magis videtur, quasi Dominus a sacerdotali quidem munere polliceatur non omnino Heli posteros reiiciendos, sed nunquam tamen ad summam pontificis dignitatem evehendos: sed potius iis quibus antea dominabantur subiiciendos. Nihilominus tamen, ad virilem aetatem quum pervenerint, morituros repetit, ac ad senectutem maturam non deventuros. Unde observandum, Deo nonnunquam correctionum ac poenarum minas prorogante, non ideo nobis occasionem indurationis praeberi, quasi supplicii dilatio illud auferret. Atque necessaria nobis haec doctrina est. Quam multos enim videas suorum facinorum poenas ablatas existimantes quod differantur, et impunitatem sibi pollicentes in quaevis flagitia factos audaciores et insolentiores ruere? Namque malefactorum rationem nunquam reddendam sibi persuasi, ad quaevis flagitia fraena laxant, et impunitatem in perpetuum sperant. Ac sane Deus nonnunquam ad impiorum flagitia connivere videtur, donec nimirum impleta mensura gravius illis incumbat iudicium. Quamobrem agite, fratres, Deum minantem metuamus, ac de nobis serio cogitantes, nos ipsos expendamus, ac sententiam adversum nos feramus, ut iudicium ipsius praevenientes etiam ipsi reconciliemur. Ac licet non appareant certa et indubitata signa divinae ultionis, ubi primum peccaverimus, nihilominus nunquam nobis in crastinum seria poenitentia est reiicienda: nam quo diutius in nostrarum sordium coeno volutabimur, eo magis sordescemur ac contaminabimur. Denique discamus Dei iudicia etsi procul adhuc dissita, tamen intueri tanquam praesentia: memoria repetentes: Noachum ante diluvium per multos annos arcam exstruxisse, in qua ipse cum tota familia et animantibus à diluvio servaretur, et cum priori mundo, minas illi intentantem futuri diluvii, fuisse colluctatum: ac triumphantę mundo et nihil nisi delitias sibi faciente Noachum ingemuisse, ac multo cum labore, cura et sollicitudine arcam construxisse: quemadmodum ipse nos Dominus noster Iesus Christus admonet, et ad vitae emendationem et μετάνοιαν proposito Noachi exemplo cohortatur. Quid ita vero sese Noachus angebat, quum undique rerum prosperarum ante oculos facies obversaretur? Nempe Dei verbo admonitus, metuit, et tanquam in speculo horrendam illam iram et vindictam Dei toti mundo imminentem est contemplatus, de qua fuerat oraculo admonitus. Hoc nos exemplum decet imitari. Nam sibi omnia tranquilla et felicia pollicentibus improbis, exitium maxime propinquum est. Quare merito Dei iudiciorum metu semper deterreri nos a malo, etsi rebus prospere et ex animo cedentibus, oportet, ne thesaurum irae et vindictae ipsius eo maiorem in nostra capita derivemus, quo diuturniore patientia nos ad poenitentiam invitarit. Et hactenus de comminatione illa dictum esto, qua posteros Heli exauctorandos audivimus: cuius tamen prophetiae effectum nequaquam ipse est intuitus: ex qua haec in summa retinenda, et ad usum revocanda doctrina est, quam saepissime scriptura inculcat, ut quemadmodum animo patiente divinarum promissionum complementum exspectamus, sic vicissim, attenta et vigili mente comminationes ipsius metuamus, quibus tanquam praesentibus afficiamur, etsi rebus prosperis et alta pace ac tranquillitate fruamur. Ita futurum est, ut fideles nullo unquam gaudio sic afficiantur, et nullis unquam rebus suis secundis laetentur, ut illis, ut solent increduli, efferantur et insolescant: neque vicissim rebus adversis opprimantur, sed res adversas prosperis temperent. Contra infideles. Nam Deo ad tempus iudiciorum suorum impletionem differente, et velut ad ipsorum poenas tardante, mirum in modum insolescunt, divinamque doctrinam sannis excipiunt, et ludibrio habent, ac velut immanes ferae, indomitae ac effraenatae calcitrant: opibus suis et autoritate sic inebriantur, ut sibi quidvis licere existiment, ac in sordibus suis magis magisque volutentur. Ac ubi se vindicis ira mu-

minis exseruerit, cuius se manus effugere posse desperent, tum misere attoniti et consternati cohorrescunt, et in summis angustiis animi de salute desperant, inferorum cruciatus horrent, nullam denique consolationem admittunt: nullo insequente perpetuis agitati terroribus fugiunt. Non ita fideles. Nam, uti diximus, licet ipsorum vitam Deo fortunante et benigne ac placide cum ipsis agente, tamen metuunt, ac sibi ipsis fraenum iniiciunt, ne adversus maiestatem ipsius calcitrent. Quin imo Deo licet plagis ipsos afficiente gratias agunt, sibique vitae huius conditionem in memoriam revocant, ut quum omnia mortem intentent, tanto maiore sollicitudine ad Deum assurgant. Et ut rebus secundis et prosperis fideles non modo non efferantur, sed magis metuant, ut tanto maiore cura et sollicitudine Dei cultui sese totos tradant. Neque vero cogitandum hoc timore fieri conditionem ipsorum deteriorem: nam etsi variis afflictionibus et calamitatibus urgeantur, nunquam tamen obruuntur: quin potius in medio calamitatum aestu recreantur et refocillantur, Dei auxilium opportunum patienter praestolantes, ad quod in summis angustiis tanquam ad asylum unicum confugerunt. En ut fideles modum in omnibus servant, incredulis contra in hanc vel illam partem pendentibus, et immoderate sese gerentibus, ut nunquam vera tranquillitate fruantur.

Transeamus ad verba illa quibus *se* Deus dicit *fidelem sacerdotem sibi suscitaturum, qui iuxta cor suum et animam suam faciat, eique se domum fidelem aedificaturum, et coram Christo suo cunctis diebus ipsum ambulaturum.* In primis hic observandum, vanam illam Heli persuasionem de sacerdotii perpetuitate tolli. Nam sibi sponte sua homines imponunt, et delitias faciunt, in eo quod dignitatem aliquam assequuti, perpetuam eandem imaginantur, quasi Deum sibi devinctum habeant: quod etsi verbis non profiteantur, re ipsa tamen demonstrant. Poterat igitur Heli adversus Dominum excipere, debitam sibi iure sacerdotalem dignitatem, atque mutationem eiusdem legis Dei violationem esse: non posse recta linea sacerdotium ad alios quam ipsius posteros, nisi contra Domini legem, devenire: his, inquam, aut similibus vocibus Heli Domino responsare posse videbatur, sibique ordinem illum semel a Domino praescriptum immotum et immutabilem fore persuadere. Verum enim vero, Deus penes se protestatem et autoritatem esse testatur, sacerdotes ex arbitrio suo constituendi, ex Aaronis familia licet oriundos. Neque enim sibi Deus unquam contradixit. Etsi fateor tandem omne illud legale sacerdotium ab ipsomet abolitum: nam ad tempus tantum ordinatum fuerat. Valuit tamen quamdiu duravit: Aaronis familiam perpetuum ius ad sacerdotium retinere: sed ex eadem ad summos pontificatus honores evehendi quemcunque libuisset potestatem et autoritaten retinuit. Ac sane, quis ex Aaronis familia sacerdos futurus non a Deo creatus est, et ad hanc dignitatem formatus? Quis illi, quaeso, vitam dedit? Denique hinc discamus nullam adeo firmam et perpetuam dignitatem, nullos adeo certos honores, nihil adeo tutum ab omnibus periculis, quin momento Deus securissimos exauctorare, et in vilissimam abiectissimamque conditionem redigere possit. Quare sub alarum ipsius tutelam confugere discamus, et de nobis modeste sentire, ne supra modum efferamur. Neque enim, si altiori aëri nos tradere volumus, alae sufficiunt: sed altius alarum fiducia fretos volare cupientes, horrendus lapsus et quidem mortalis manet. Sed si contra gratiarum Dei continuationem supplicibus votis exspectemus, fiet ut in dies et in annos persistamus, nihil tamen certi nobis de nobis pollicentes, sed ab unius Dei bonitate et benevolentia toti pendentes, quae in ipsam recumbentes nunquam est deceptura.

Quod porro dicit Dominus se suscitaturum fidelem sacerdotem, videtur aliquid difficultatis in se continere, quum id a Salomone factum videamus. Sed tenendum est, Deum rebus omnibus creatis, et earum omnium opera sic uti, ut hominum consiliis ad faciendam decretis suis viam et ad exitum illa perducenda. Quod et ipsum in historia illa, in qua Abiathar exauctoratus legitur, et in eius locum Sadoc suffectus, nominatim Dei spiritus memorat. Nam etsi Solomon Abiatharum officio sacerdotali depulit necessitate impulsus, puta ipsius Abiatharis perfidia, quam I. Reg. 2, 26 pluribus in haec verba persequitur: Es quidem, inquit, vir mortis: sed hodie te non interficiam, quia portasti arcam Domini Dei coram David patre meo, et sustinuisti laborem in omnibus, in quibus laboravit pater meus: tu ad agrum tuum abi, non enim amplius sacerdos eris: ac Sadocum in Abiatharis locum deinceps substituit: quae quidem prima fronte ab hac Domini comminatione videri possunt alienissima: namque Abiathar suorum facinorum poenas luit, quae ad liberos ipsius non spectabant; ac proinde huius prophetiae de qua hic agimus non fuisse impletionem factam, illud Solominis tamen nominatim in historiae illius loco Dominus adiectum voluit, eiectum a Solomone Abiatharem ut impleretur sermo Domini, quem loquutus est super domum Heli in Silo. Quibus verbis oculi nobis patefiunt ad Domini providentiam propius intuendam: quum nominatim dicitur Abiathar graviore supplicio, puta morte, fuisse dignus, et tamen nihilominus effecisse Dominum, ut prophetiae illius olim Heli denunciatae decretum, suum effectum sortiretur. Porro divina illa providentia plerumque nos latet. Nam saepe Deus quemlibet ob flagitium aliquod flagel-

lans, in illo patrem vel avum, vel denique maiores punit. Quae iudicia licet ob mentis nostrae tenuitatem non capimus, tamen adoranda sunt in illis Dei consilia, eique tanta tamque perfecta et admiranda sapientia tribuenda, ut ad eam omnia nostra consilia referamus, sensuque omnes eidem subiiciamus. En itaque ut Deus quidem unicuique secundum suum flagitium rependit, et tamen patrum in illis scelera, ad tertiam quartamve generationem ulciscitur. Et quidem verborum illorum hic sensus est, et insignis doctrina, quum Deum suscitaturum fidelem sacerdotem spiritus praedicit, quem Solomon deinceps in sacerdotem ordinavit ac licet de divina sententia non cogitaret exsequenda, ministerio tamen suo divinum decretum implevit. En quibus modis Deus omnipotens ad decretorum suorum impletionem rebus omnibus creatis utatur, et ad suam voluntatem implendam disponat. Nam etsi poenas Abiathar propter laesam regis maiestatem luit, reus enim mortis erat, Dei tamen iudiciis hac ratione via facta est, Deo in Abiatharis persona Helin puniente et in eius familiam quod se facturum erat minatus, dedecus et ignominiam derivante. Quibus omnibus ea quam superius attigimus doctrina confirmatur, Deo non patefaciente suorum iudiciorum signa manifesta, quorum intuitu terreamur, non ideo tamen insolescendum, sed modeste de se sentiendum et coram Domino ambulandum, quandoquidem et post fata suas rationes habet, nos, non minus quam vita fungentes, corripiendi et castigandi. Et hactenus quidem de divinorum iudiciorum occultis viis et rationibus dictum est: quod tamen argumentum ampliorem tractatum posceret, sed in praesentia quum de occultis Dei iudiciis agatur, intellexisse sufficiat, non inulta fuisse filiorum Heli flagitia, licet in tempus usque Solomonis dilata sit ultio: ac proinde licet temporis longinquitate sepulta et obliterata videri posset iniquitas, in Dei tamen consilio aeterno impressam et insculptam hactenus remansisse.

Sequitur in prophetae verbis: *Deum illi domum aedificaturum*, quibus verbis alia metaphorica loquutio continetur. Domum enim aedificare dicitur, qui statum aliquem firmum et stabilem efficit, nullis mutationibus obnoxium. Sic Psalmo 127, 1. quum dicitur: *Domum frustra aedificari, quam Dominus non aedificaverit,* non parietum, lignorumve aut lapidum ex quibus assurgit aedificium respectu dictum illud existimandum, sed diuturnitatis et stabilitatis, quam sibi homines augendis familiis opibus et dignitatibus intenti frustra, sine Dei auxilio, pollicentur. Atque in scripturis haec loquendi phrasis occurrit saepe, Deum aedificare domum, quum ita servis suis benedicit, ut tam corporeis eius donis quam spiritualibus augeantur et locupletentur. Quibus docemur non nisi Dei benignitate et favore homines vel ad summos honores et dignitates evehi, vel divitiis et opibus abundare, licet vel sua industria et labore, vel etiam casu et fortuna plerumque videantur illa consequuti. Sola itaque Dei benedictione ista contingere sciendum est, quod Deus in omnes res creatas imperium obtineat, cuius vim in ipsos exserat: ac proinde quibuscunque aliis fundamentis nitantur familiae, immo ipsae monarchiae et status quicunque validissimi, tamen corruituros et in nihilum redigendos, quoties Deo videbitur, nisi manu et favore ipsius fulciantur. Quamobrem parentes liberis domos aedificantes haec iacere fundamenta, liberosque suos eadem edocere oportet, si suis familiis stabilitatem aliquam diuturnitatemque parare student. Porro coram Christo sacerdos ambulaturus dicitur, id est, coram rege, qui Domini iussu inungetur. Tunc vero temporis, nullus adhuc in Israële regiam dignitatem obtinebat: etsi regis quidem apud Mosen aliqua fit mentio: verum tamen nullus adhuc ad Samuelis usque tempora rex fuerat in Israële, sed sine rege respublica israëlitica fuerat administrata. Quin et illud observandum, ne Saulis quidem regnum fuisse legitimum, etsi populum suis legibus rexit, et subditum ac obsequentem habuit, ipse a Samuele unctus. Verum tamen haud Deo placuit eiusmodi Saulis electio, quae nimirum a seditione, non exspectato Dei iussu, coeperat. Nam antea quidem Deus regem Israëli destinarat, sed exspectandum erat populo dum ipse Deus regem daret, non ipsius decretum importuna flagitatione praeveniendum. Primus itaque rex Israëlis fuit David, Christi Domini nostri figura. Quare quum dicitur sacerdos ante Christum ambulaturus, ad tempus sacerdotium exercendum docetur, cui finem esset summi sacerdotis Christi in carnem adventus impositurus, quo tempore suam perfectionem ecclesia consequeretur. Ac proinde non dubium quin propheta hic Heli alloquens indicarit fore sacerdotium momentaneum, etsi in ipsius familia perdurasset, donec suam ecclesiam ad gloriam et felicitatem duxisset: quae, licet ipse Christus in carne veniens non fuisset factus conspicuus, tamen erat ecclesiam illustratura, ipso sese conspiciendum in Davidis et aliorum figura praebente. Dicit itaque propheta Heli tunc ei sacerdotium adimendum, quum Deus ipse veluti vexillum salutis extulerit, ac sese non frustra redemptorem esse pollicitum re ipsa patefecerit, seque regnare velle ostenderit. Caeterum observandum, sequuta esse Solomonis mortem tempora infelicia, nempe totius populi divisionem, decem illis tribubus a Davidis domo deficientibus: ac proinde in Solomone, non in Roboamo, non denique in aliis ullis a Davide regibus oriundis nobis subsistendum, sed sub typo et figura veritatem quaerendam et comprehendendam: perinde ac si sit horum verborum

merito Deus illis suam ingratitudinem exprobret, quoties poenas ab illis a quibus offensus est repetere parat. Reliqua in crastinum, annuente Domino, differentur.

Ergo supplices Deo facti, *etc.*

HOMILIA XI.

V. 27—30. (*vide supra*).

Hesterna concione causas coepimus ostendere, cur saepe Deus hominibus sua in eos beneficia exprobret: quod nimirum maxima pars hominum, non modo gratias illi reddere debitas et datorem laudare et colere negligit, sed maxime quod iisdem abutitur, et in dies ea profanat atque polluit. Annon enim tanta ingratitudo meretur, ut Deus coram suo tribunali diem veluti dicat, et reos peragat tantae ingratitudinis conscios? Quas vero poenas tantae Dei liberalitatis contemptores mereri arbitramur? Iacobum quidem fateor dicere, Deum dare benigne, nec cuiquam exprobrare: nempe hominibus longe dissimilem, qui si semel benefici erga ullos fuerunt, iterum rogati moleste ferunt, et denuo beneficium flagitantes a se durius, quasi importunos et parum gratos, repellunt. At non ita Deus, qui nunquam benefaciendo defatigatur: et cuius nunquam opes liberalitate minuuntur, aut munificentia exhauriuntur. Fons enim omnium bonorum perennis et perpetuus Deus, qui benefacta liberaliter in homines profundens, nunquam ea natura quidem sua exprobrat: licet nonnunquam ad id faciendum hominum ingratitudine et malitia impellitur. Nam, ut iam attigi, quo animo Dei in nos benefacta recipimus, agnoscimus, praedicamus? Nae plerumque ita iacent apud nos sepulta, ut operam et oleum perdidisse videatur. Sed et longe gravius a nobis hac in parte peccatur, quod quaecunque manu Dei benigna recipimus beneficia, vertimus in contrarium, ut pro Dei gloria, et proximi salute, quorum nos studiosos in primis esse oportebat, inde nos efferendi capimus occasionem, et adversus Deum insurgendi, et eos quibus devincti eramus contemnendi. Quotiescunque Deus igitur sua benefacta contempta et reiecta queritur, et ingratitudinem exprobrat, sane tantam esse hominum malitiam et corruptionem palam testatur, ut digni sint quos ima terra dehiscens absorbeat et nisi Deus ipsos benigne sua veluti manu sublevet, et gratiam agnoscendi peccata largiatur, actum esse de ipsis, quod contra Dei voluntatem semper nitantur. Hic porro propheta exprobrat singulare Dei in Heli collatum beneficium, nempe munus sacerdotale, ad quod peculiari Dei favore fuerat vocatus. Nam, obsecro, quo tempore Deus Aaronem fratri Mosi socium et collegam adiunxit, et deinceps eidem praetulit, qualis erat ipsius conditio? In domo Pharaonis captivus erat, misera servitute premebatur, pari cum caeteris lege, qui miserarum instar ovium sine pastore palantes errabant desolati, nisi Deus paterni sui favoris signum aliquod insigne edidisset. Nihil itaque tunc Aaronem Deo commendabat, nulla in eo dignitas prae caeteris eminebat. Et hoc indicatur a propheta his verbis: Numquid non aperte revelatus sum domui patris tui, quum in Aegypto in domo Pharaonis, non quidem primariam aliquam dignitatem esset assequutus, sed duram servitutem pateretur? Quam ob causam carceris nomine tota illa quam Israëlitae occupabant regio nuncupatur: quam ideo Moses fornacem ferream appellat, quod duram in ea servitutem, ex qua nulla spes exitus apparebat, paterentur, et nihil nisi undique angustiae oculis ipsorum obversarentur. En quam abiecta tunc Aaronis conditio, quod non modo misera servitute premeretur, ad quam etiam contumeliarum omne genus accederet, sed ipsi morti addictus, et Pharaonis arbitrio traditus videretur, ab eo penitus cum toto reliquo populo consumendus. Quare, hac temporis illius et conditionis circumstantia, Dei gratia et beneficentia fit illustrior, quod Aaronem, ab ipsis velut inferis revocatum, in tantum dignitatis fastigium extulit, ut inter Deum et homines esset mediator, et Domini sacerdotium exercens Domini nostri Iesu Christi personam quodammodo figuraret, eiusque in terris legatum et vicarium ageret. Qualis, obsecro, quantaque Dei haec est bonitas et iustitia? Et sane si Heli sui muneris partibus probe functus esset, in hanc exprobrationem non incurrisset. Tanta enim Deus bonitate et liberalitate dotes suas profundit in homines, ut esse velit perennes, nisi sese iisdem indignos praebuerint. Nam benefactorum poenitere ipsum scriptura docet, neque sane immerito. Quamobrem Heli non fideliter officium facienti merito Deus indignatur, eidemque, quod pluris filios quam Deum ipsum fecerit, dedecus et infamiam minatur. Observandum porro est id quod sese Deus Aaronis familiae et tribui Levi patefecisse profitetur, quoniam inde docemur, nos quo maioribus beneficiis a Deo cumulamur, eo propius ad nos Deum accedere, et sibi nos devincire, ut quo maiora sunt eius in nos beneficia, eo maiorem ipsi gratiam omni obsequi referamus, totique ab ipsius nutu pendeamus. Nam, obsecro, quomodo Deum essentia incorporea invisibilem contemplabimur? Nempe quoniam in huius orbis excellentia gloria ipsius resplendet, quod in eo iustitiam suam, bonitatem, virtutem denique patefaciat. Sed quum in singulos praeterea beneficus est, et larga sua manu donis quemque privatim cumulat, nae tum sese nobis familiarius communicat, et propius etiam ad nos ac-

cedit. Caeterum non procul abeundum nobis, ut ait Paulus, ad hanc Dei virtutem investigandam: neque enim ipsi nostra virtute vivimus, sed divina: quamobrem in nobis ipsis satis quid Deus sit experimur. Verum tamen et aliis quibusdam gradibus ad ipsius agnitionem pervenitur: puta, quum quisque secum diligenter quibus a Domino donis specialibus ditatus sit expendit. Sic qui viribus ingenii et sapientia pollet, qui terrenis facultatibus abundat, qui plurimos honores est consequutus, nonne amplam habet secum Dei bonitatem reputandi materiam, a cuius benignitate tot tantaeque facultates promanarunt, quantumque Deo sit devinctus cogitandi? Sed ista longe adhuc maiora, si quis se cum brutis animantibus conferat, quod quo melior est hominum prae illis conditio, eo maiora sint in homines Dei beneficia: quibus proinde nos magis ac magis ad Dei laudes incitari par sit, quod longe excellentiore dignitate quam bruta nos dignatus sit. Ecquis igitur non ut abominandum execratur eum, qui summis a Deo beneficiis et honoribus cumulatus, fuerit tamen ingratus, et Dei erga se liberalitatem praedicare neglexerit: quum praesertim non eadem secum qua cum reliquis ipsum agere ratione cogitarit, quum alium quidem amentem et insanum, alium vero stupidum et hebetem ac nullius prorsus ingenii virum, alium vilis et abiectae conditionis hominem suum panem emendicantem, alium in dedecus et opprobrium natum, alium in vinculis misere viventem viderit? An non plus quam ingratus est nisi in benigni patris laudes erumpat, qui tam prope benefactis ad ipsum accedere, seque ipsi communicare dignatus est? Atque haec una ad Deum accedendi ratio est, qua sese Deus nobis patefacit, suam munificentiam erga nos exserens, et prae caeteris animantibus tam prope sese nobis coniungit. Caeterum longe excellentius sese nobis communicat, quum in filiorum numerum nos testatur sese admittere: cuiusmodi est evangelii praedicatio, in quo palam sese nobis in Christo factum patrem annuntiat. Hanc etiam ob causam evangelium communicatio Christi nuncupatur: minime quidem inanis illa, sed cuius tanta vis est, ut in corpus ipsius insiti, membra ipsius fiamus, vitamque cum illo communem habeamus: et quemadmodum unus est in patre, ita nos unum in ipso fiamus. Quare, quum tanta sit Dei erga nos benignitas, danda omnis opera ne procul ab ipso ferarum instar resiliamus, sed placide virtutis ipsius, amoris, iustitiae, rectitudinis testimonium amplectamur. At non leviter praetereunda circumstantia illa est quam attigimus conditionis illius nostrae, in qua constitutos et misere iacentes Deus quaerere nos dignatur. Neque enim dignitate aliqua et viribus pollentes amat et evehit, sed miseros et abiectos, immo in ipsam inferorum abyssum immersos investigat, atque inde benignis manibus eruit in coelum evehendos. Quantum igitur, oro, nostrum dedecus, si tardiores sumus in ipsius cultum et gloriam, quum ea sit vocantis et adoptantis voluntas, ut totos nos ipsi dicemus, ac pro viribus gloriam ipsius promovere studeamus?

Transeamus ad verba illa quibus Aaron *vocatus et electus in sacerdotem dicitur, ut adscenderet ad altare Domini, et adoleret ipsi incensum et coram ipso portaret ephod, partemque de sacrificiis acciperet.* Insignis illa, sicut ante diximus, dignitas. Ecquis enim mortalem non minus quam reliquos peccatorem, coram Dei tribunali reum, et quem terra ferat indignum, constituit mediatorem inter Deum et homines, ad cuius preces iustus Dei furor veluti cohibeatur? Quique sacrificia pro peccatis expiatoria offerat? Quamobrem quo maior illa fuit Aaronis dignitas, eo graviores poenas in se ipsius successores, in contrarium ipsius Dei dona vertentes, accersiverunt. Idcirco sequitur apud autorem, Deum quidem loquutum esse ut domus Aaronis ministraret in Domini conspectu usque in sempiternum, id est, continuam fore sacerdotii successionem: sed nunc ita Dominum dicere: Absit hoc a me: sed quicunque me honorificaverit, glorificabo eum, qui autem contempserit, erit ignobilis. Hinc igitur in primis apparet Heli cum tota sua familia meritum ut tanta dignitate spoliaretur, et tanto honore exauctoraretur: Annon enim Deus ab hominibus merito suoque iure laudem et gloriam omnium ipsius in nos beneficiorum postulat, minime quidem quod nostra laude quidquam assequatur, aut eadem indigeat, sed quod aequum sit, nos autorem beneficiorum agnoscere, et laudes eiusdem praedicare, quas sine scelere nullus omiserit? Quare apparet merito hic dici Heli Dei dona in contrarium usum convertisse, atque adeo veluti pedibus conculcasse Dei ipsius gloriam. Nam etsi non ea fuit eius mens, culpa tamen, non ipsa mens est attendenda. Deus enim semper vera proloquitur: et mortales causam apud ipsum suam agere si voluerint nihil unquam promovebunt. Quare qui sacrificia non rite coluit, sed eadem contempsit, pedibus ea conculcasse merito dicendus est. Atque adeo digna haec sunt quae diligenter a nobis expendantur, ne eiusdem cum Heli contemptus rei coram Domino fiamus. Sed, proh dolor! quam facilis lapsus. Nam ut de Dei cultu, qualis est hodie, spirituali, et eiusdem ritibus aliquid dicamus, agite, si in ecclesiam quidem oraturi, confessionem fidei edituri, sacramenta percepturi convenimus, sed interim doctrina non quantum oportebat apud nos pondus habeat, sed instar anilium fabularum et mendacii sit, si Deum quidem precibus sollicitamus, sed confusionis et irreverentiae plena sunt omnia: si denique sacramenta sine Dei timore

accipimus, et ad ea sine discrimine accedimus: si quum infantes baptisandi offeruntur, ac baptismi formula praelegitur, ad tantum mysterium mentem non advertimus, sed aut in ipso templo deambulamus aut invicem garrimus: denique si nihil nisi inordinate facimus, nonne perinde est ac si Deum et cultum ipsius pedibus calcaremus? Ecquid igitur nos aliud, quam Dei vindicta manet, coram cuius tribunali causam dicentes, obmutescere cogamur, et tanti sceleris, puta divini numinis contemptus, pro eiusdem adoratione religiosa rei et convicti meritas poenas luamus? Videte igitur quantopere nostra intersit diligenter voces illas expendere: *Heli filios suos magis quam Deum ipsum honorasse.* Ac potuisset quidem Heli excipere, longe aliam fuisse suam mentem, neque se unquam in istiusmodi furta, rapinas, scortationes denique filiorum consensisse, sed contra graviter et iniquo animo tulisse, et de iisdem filios saepius a se reprehensos et obiurgatos, non dissimulasse apud ipsos scelerum istorum gravitatem, nullum veniae locum apud Deum amplius superesse denunciasse, graviora ipsorum esse peccata, quam si atrocissimis iniuriis reliquas in toto terrarum orbe res creatas affecissent (Deo enim ipsi ab ipsis illatam iniuriam), annon officio suo et autoritate paterna pulchre defunctus Heli videtur? annon acris illa et severa reprehensio? Nae reprehensio illa quidem et obiurgatio, sed imbellis fuit, utpote perfunctorie facta. Serpit enim malum, et fit in dies atrocius, ut quaedam illusio potius divinae maiestatis quam seria obiurgatio dicenda sit. En cur Deus sese dedecore et ignominia minatur operturum eos a quibus contemnitur. Hinc itaque discendum nos, si in proximi aut amici gratiam cui parcere studemus, aut ad huius vel illius offensionem vitandam, Dei gloriam laedi patimur, non minus peccare quam si Deum de solio detrahentes, mortales in illud regnaturos eveheremus. Neque vero quidquam negare nos iuvabit: sedet enim Dominus iudex et arbiter. Quare danda omnis opera est, ut Dei nomen in pretio sit apud omnes, ut quanti par est iustitiam eius faciamus, nulli mortalium adversus Deum insurgenti parcamus, sed mature mali quamvis ansam praecidamus, Dei causae sedulo patrocinemur, neque ullo modo mandata ipsius violari patiamur. Sese vero sigillatim ad hanc amussim cuiuscumque ordinis homines expendunto. Vos patres, quibus liberi Dei beneficio contigerunt, cavete ne laxas illis habenas permittatis, ne petulantius viventes feratis, et in idola transformetis. Metuite ne Dei maiestas vestra indulgentia veniat in contemptum, et veluti pedibus conculcetur. Futurum enim est, ut divina vindicta tandem parentes cum liberis absorbeat, quos indulgentia patrum in hos laqueos induerit. Idem de magistratibus, et iis omnibus quos Deus aliis praefecit, dictum esto. Et vicissim vos populi, quibus Deus libertatem magistratus vestros eligendi largitus est, cavete ne vestris suffragiis in tantum dignitatis fastigium profanos homines, impios aut nebulones qui depuduerunt evehatis, ne in Dei maiestatem peccetis, et honore ipsam debito spolietis. Denique, ut rem hanc in pauca conferam, sedulo cavendum est, ne in hominum gratiam et favorem ad peccata quibus Dei maiestas laeditur conniveamus: ne iustitiae Dei vel tantillum detrahi patiamur, nisi forte mortales et vilissimos lumbricos in Dei ipsius solium evehere nitimur.

Caeterum prima fronte locus iste contradictionem implicare videtur, dicente Deo, se domum Aaronis constituisse ad ministrandum ipsi usque in sempiternum, deinde vero aiente: Absit a me. Nam si Deum a priore pacto recessisse dixeris, quod esset conditionale, tantundem de ipsius providentia detraxeris. Sed facilis huius nodi solutio, si modo scripturarum phrasin attenderimus. In primis autem, verum istud et immotum esto principium, Deum nunquam mutari, neque unquam poenitentia duci, ut solent mortales, qui saepe futurorum ignari temere contrahunt, et suo damno tandem levitatem suam agnoscentes poenitentia duci coguntur. At nihil in Deum tale contingit, cui omnia sunt praesentia; adeo ut rata esse quae semel decrevit oporteat. Nihil tamen prohibet quin sese Deus ad nostrum captum, hoc vel illud pollicitus, accommodet, ac velut in aliam formam transformet. Ecquis enim mortalium divinorum sermonum maiestatem capiat, si Deus ipse nos alloquatur, quam ne angeli quidem ipsi ferunt? Idcirco sese eo dimittit, ut ad nostrum captum suum sermonem accommodet. Quod sane tantum abest ut insolens videri debeat, ut contra quoties nobiscum ipsum instar matris cum infante balbutientem audimus, mirari bonitatem eius nos oporteat. Quare quaedam sunt Dei promissiones conditionales: quaedam vero, puta quae salutem nostram spectant, sola Dei misericordia nituntur. Nos enim Paulus Deo gratos asserit, ut nostrae salutis πληροφορίαν habeamus, quam in lege minime consistere docet. Nam promisit quidem Deus legem implenti vitam aeternam: sed eheu quis in lege salutem adipiscatur, quae millies nos transgressionis reos peragit, addita comminatione: Si quis in uno ex minimis mandatis defecerit, totius legis transgressorem esse. Quare, ait Paulus, ad gratuitam Dei bonitatem est adscendendum, quam in Christo filio suo patefecit, morborum et languorum nostrorum unicum remedium. Quamvis vero sola Dei gratuita bonitate salus nostra nitatur, tamen saepe multa Deus nobis cum conditione promittit. Quamobrem tenendum, Deum non esse mutabilem quum ingratum hominem suis donis spoliat: sed sua iudicia

patefacere. Namque Deus homines suis beneficiis exornatos qui qualesve sint explorat: atque ingrati animi convictos ignominia et dedecore afficit. Nempe Dei beneficia suis vitiis foedantes gravissimas poenas merentur, et in sese derivant, quod Deum veluti ludibrio habentes digni sint quos ipse vicissim abiectos rerum omnium creatarum ludibrio exponat. En quis istorum verborum sensus, quibus ait Dominus, se loquutum esse domui Aaronis ut in conspectu suo ministraret in sempiternum: sed iam abesse procul se ab hac sententia: sed quicunque se honorificaverit, eundem a se glorificatum iri: et contra qui contempserit, ignobilem futurum. Namque Deus indicat ea lege se familiam Aaronis sacerdotali honore dignatum, ut officio fungeretur, atque Dei cultum religiose administraret. Quibus et hodie verbis compellari sciendum est eos qui in ecclesia primas sedes occupant, nempe sic a Domino vocatos ad tantam dignitatem ut vocationi vitae ipsorum continua series respondeat. Neque enim verbi praedicatione sola officio satisfaciunt, nisi vitae morumque probitas accesserit, qua proximis bono exemplo praeeant, et vitae puritate et integritate verbum quod annuntiant commendent: atque summopere caveant, ne sua culpa apud auditores illud vilescat. Sed plerumque alios ambitione, alios opum cupiditate et avaritia, alios petulantia et ad quaevis flagitia proclivitate, transversos agi videas, Deique beneficia proculcare. Quid hic igitur opus facto est? Nempe ad usum est divinum istud dictum revocandum, ut qui ad verbum praedicandum missi sunt, si pro verbi puritate et bono exemplo vitaeque sanctimonia sese impuritati et flagitiosae vitae permittant, a nobis tanquam putida membra, imo tanquam Dei sanaeque doctrinae hostes habeantur. Hinc etiam conspicuum est, quam stolida papae totiusque illius romani cleri sit ambitio; qui sibi persuadent se in illam dignitatem ita evectos veluti nunquam ex ea deiiciendos. Sic namque videas his temporibus tyrannidem illam papisticam, licet toties convictam, ab ipsa veram doctrinam depravatam fuisse et pro sana et integra diabolicam invectam, ac meris illusionibus miseram plebeculam ab illa decipi, verum Dei cultum depravatum esse et in idolomaniam ac mendacium transformatum, et veneno infectum: denique sublata illis larva illa, quam immerito iactitant sacerdotii et apostolatus, ut omnis illis exceptionis occasio praecludatur, nihilominus tamen ad hoc asylum confugere, sibi non posse eripi successionem apostolicam, et dignitatem illam qua toti ecclesiae praeferuntur. Verum enim vero respondendum illis est, quod hic ipse Dominus profitetur, non alia conditione Dominum illos in hanc evexisse dignitatem, quam qua familiam Aronis. Neque enim Dominus se autoritate sua abdicavit, constitutis et ordinatis pastoribus, quos etsi audiri iussit, non ideo tamen de sua maiestate quidquam detrahi vel imminui voluit, ad ipsos transferendum. Mortalesne vero homunciones, misera potius et putrida cadavera, eo devenire insaniae potuisse, ut pro Deo se audiri et coli velint? Imo potius ad Deum unum adducendos hominum ministerio sciamus, et in ipso colligendos, ut Dominus noster Iesus Christus summus pastor et propheta, qualem eum Deus pater constituit, adhibito solenni iureiurando perpetuitatis, agnoscatur et colatur. Quae quum ita sint, ecquis patienter ferat praelatorum titulos et alia insignia nomina prae se ferentes, aut aliis imaginariis praerogativis gaudentes, interea tamen impios homines, contemptores divinae maiestatis, profanos, et omnis ordinis hostes manifestos, tam audacter et impudenter, specioso titulo dignitatis, impedire quominus Deus rite colatur: atque in animas tyrannidem exercere, in quas unus Christus regiam adeptus est potestatem, et coram quo genu omne flectatur oportet? Quis, inquam, et qualis iste stupor est, de praelatis praedicare, tantum illis honorem, tantamque reverentiam deberi, ut nemo ipsis, licet terrae coelum miscentibus, audeat contradicere? Nae, si praescriptam hic a Domino conditionem observarint, omni exceptione maiores sunto: neque enim Domini verbum pro fabulis anilibus habendum Deus ipse hic loquitur: *Absit*, inquit. Quare quum misera plebecula papistica dementata praelatorum et superiorum obedientiam iactitet, et superstitiose colat, ea simplicitate tegi pertinaciam facile animadvertimus, qua Dei maiestatem blaspheme et contumaciter laedunt, et tanquam bruta animantia impetunt. Quid ita? Nempe Deus ipse testatus est, his verbis: *Absit*, inquit, *ut qui me contemnunt coram me stent in perpetuum.**. Nos itaque hoc exemplo discamus edocti, tanto maiorem obedientiam et amorem Dei a nobis requiri, quanto ibi nos maioribus donis devinxit. Sed et aliquid amplius addendum, nos ex officio teneri, si modo facultatem Dominus dederit, insurgentibus adversus ipsius maiestatem istiusmodi hominum monstris, pro viribus resistere, ac scandalis occurrere, ut divina haec sententia locum obtineat: Ignobiles faciam eos qui me contemnunt.

Superest ut propius horum verborum sensum expendamus: *Glorificabo me honorantem, at ignobilem faciam me contemnentem*, quae insignem in se doctrinam complectuntur. Nam certa vitae totius benedictio, atque felix exitus a Domino singulis vitam suam ad Dei gloriam pura et integra mente instituentibus atque ad scopum propositum tantummodo collimantibus promittitur. Quae quum spem faciant divini favoris atque benedictionis, ecquis non alacriter in hoc curriculo decurrat, propositamque coronam assequi contendat? Neque

vero tamen existimandum fideles Dei gloriae studiosos a mundi calumniis et odio fore prorsus immunes: quale Dominus noster Iesus Christus exemplar omnibus intuendum proponitur, quem improborum calumniis impetitum adspicimus. Et ipse D. Paulus admonet (2. Cor. 6, 8) superandas multas difficultates fidelibus, et per gloriam ac ignominiam, per convicia et laudes transeundum: quod ipse, quem instar angeli tamen conversantem mundus adspexit, tamen expertus est, ac suo exemplo, a Iudaeis omni contumeliarum genere et conviciorum affectus, ferre nos docuit. Ac proinde fidelibus hanc incumbere necessitatem sciamus, sese ad quodlibet ignominiae et conviciorum genus praeparandi, praesertim quum de Dei gloria promovenda, et verbo ipsius promulgando inter homines agitur. Ad quod sane munus inepti sunt quoscunque metus et humana fragilitas occupavit. Quamobrem Deo servire studentem hominem multos quidem inimicos in se concitaturum certum est, in deteriorem partem eius sermonem interpretantes: at convicia istiusmodi omnia, blasphemae voces, contumeliarum denique genus omne fortiter ferendum, et animi praesentia superandum, donec vitae huius decurso stadio felicitatis metam attingamus. Nihilominus tamen Deum vindicem fideles Dei servi ac bonae suae causae defensorem fore ne diffidunto, etsi calumniis et conviciorum omni genere ab improbis afficiantur: ac tandem iustitiam ipsorum tanquam auroram emersuram. Patientiam igitur a suis Dominus exigit, ut si ab hominibus immerito calumniis graventur, ac nonnunquam obruantur, ac ipsum mortis limen attigisse videantur, saevientibus hinc inde tempestatibus et procellis, et nulla spe undecunque ipsis affulgente, exorituram tamen tandem auroram, ac nubes istas omnes dissipaturam: Deum nempe ipsum liberatorem tanquam ἀπὸ μηχανῆς affuturum, suamque nobis gratiam et misericordiam patefacturum, modo spem nostram omnem in illum defigamus, et promissionum memores patienter impletionem praestolemur: ac caecutientibus caeteris omnibus hominibus, et in densam tenebrarum caliginem immersis Dei iustitiam suis fidelibus apparituram, tandemque Dei osores ac contemptores ignominia et dedecore obrutos factis dignam mercedem reportaturos. Neque vero mirari nos oportet si Dei contemptores tanta corruptione depravati sunt: quod nimirum caecutiunt, et perpetuis tenebris ac nocte profunda demersi premuntur. Quare licet nos secum veluti demersos in tenebrarum abyssum omni contumeliarum genere afficiant, et miseris illudant, adque Dei abnegationem sollicitent, ne dubitemus quin lux illa coelestis tandem in maximis angustiis affulgeat, ac divinarum promissionum vis sese exserat, nempe Deum illos honoraturum a quibus toto vitae suae curriculo sincere cultus et glorificatus fuerit. Nonne vero nobis haec animos facere debent, et ad constantiam animique praestantiam erigere adversus mundi quascunque minas et saevas tempestates, ne metu ac vecordia deficiamus, sed adversus quoscunque motus improborum imperterriti cursum nostrum absolvamus, si venerit in mentem ista cogitatio, Deum suo tempore nobis affuturum, reque ipsa demonstraturum non inanem istam esse suam promissionem, se glorificaturum eos a quibus honore debito et reverentia fuerit acceptus? Magni saepe facimus collatos ab hominibus honores: quanto magis ergo nos decet ab ipso Deo divinis cumulandos honoribus, eiusdem gloriae et honori studere? Annon pollicenti Domino fidem haberi plus quam aequum est, et cum modestia et humilitate promissionum ipsius impletionem exspectari? Quare si forte contigerit ut qui auram popularem captant, et istiusmodi honoribus capiuntur, ad summos honores magno omnium applausu extollantur, patienter et cum silentio animas nostras possideamus, et ab illis divortium facientes, brevi in fumos abituram dignitatem procul intueamur. Nihil enim Domino supereminet: sed quae ab eius liberali manu consequuti fuerimus, summum nostrum bonum esse norimus. Ac proinde non a mundo quaerendos honores: plena enim omnia ambitionis: qua si semel inficiamur, non dubitandum quin inde labem vita nostra contrahat in Domini conspectu, et eo maior sit a nobis exspectanda condemnatio, quo foedior erit vitae nostrae conditio. Sed nominatim honorem promitti Dei cultoribus meminerimus propter hominum infirmitatem, ne, quasi sint reiectanei, despondeant animum, aut nondum satis ab humanis affectibus repurgati, sese, vel contumeliarum, vel iniuriarum omni genere premi sentientes, immeritos et innocentes, moleste ferant: futuram enim dignitatis et honoris sempiternam gloriam promittit, istis omnibus momentaneis et brevi transituris contumeliis opponendam. Sed et ad promissionem accedit etiam comminatio, Deum contemnentes omni dedecore et ignominia tandem afficiendos.

Cuius comminationis vim ut percipiamus, paucis quid sit Deum contemnere nobis est explicandum. Nam alioquin multoties nequaquam a nobis de contemnenda Dei maiestate cogitatum, ac malle terram nobis dehiscere, quam de divina gloria quidquam detrahi, testabimur, quum tamen divini contemptus maxime rei simus. Quare tenendum est, nos nunquam ab hoc crimine liberandos, nisi omnes nostrae actiones et cogitationes in Dei gloriam ferantur, quam pro nostris viribus augere et amplificare studeamus, nostramque salutem promoveamus. Quare, exempli gratia, si malefacta dissimulamus ac toleramus, aut si of-

fendicula nostris adulationibus fovemus,' nonne Dei contemptus est, et divinae iustitiae quaedam oppugnatio? Denique in hanc curam incumbendum, ut quibus in rebus Dei gloria sita sit attendamus: nempe, ut ad eius verbum tremamus, de maiestate ipsius divina nunquam nisi honorifice sentiamus ac loquamur, eius opera singula magni faciamus: rebus afflictis ad eius opem confugiamus, de tot tantisque eius in nos beneficiis gratias agamus, ac tandem pura et sincera mente numen eius colamus. En quae Deo debeatur gloria: de qua si quis sciens ac volens vel tantillum detraxerit, certum est ludibrio et contemptui omnium eandem illum exponere, Deique promissiones profanare, ac melius homini illi si nunquam natus esset fore, quamdiu in hac pertinacia perstiterit. Quamobrem eo nobis diligentius cavendum, quo gravius hic peccatur, ne in istud crimen abominandum violatae divinae maiestatis, et laesae ipsius gloriae incidamus. Atque adeo primariae dignitatis viri sedulo hic animadvertunto, gravius ipsos iudicium, quo maior est ipsorum dignitas, manere: nisi pro viribus Dei gloriam promovere studuerint. Quare si reges ac principes suae ipsorum gloriae studiosi sunt, sibique omnia licere volunt, atque ex arbitrio ac libidine omnia facere, ac Dei gloriae detrahere ut ipsi excellant, si veram religionem flocci faciunt, de Deo perfunctorie tantum loquuntur, superstitionibus indulgent, atque adeo blasphemis vocibus in Deum efferuntur, et in quasvis foedas libidines effervescunt, ac scortationibus polluuntur: si denique aequi rectique osores sunt, certum est proximum illorum esse casum et interitum, ac gloriam ipsorum in exitium ac ignominiam convertendam, tantoque magis ipsorum interitum stupendum fore, quo maior dignitas exstiterat. At vero si tam severe cum istis agitur, quorum tantus honor erat, ut non honori, non gloriae, non dignitati parcatur, quid iis fiet, qui licet abiectae conditionis homunciones, Dei tamen maiestati bellum indicere velle videntur? Quare agite, viribus omnibus in Dei gloriam et honorem collatis, ipsi nobis caveamus, atque adeo Dei nominis gloriae, iustitiae propagationi sic studeamus, ut ipse pro suis nos agnitos, gloriae suae notis sic insigniat, ut magis ac magis glorificetur: neque omnibus quae voluntati ipsius contraria sunt resistentes, diligenter caveamus ne nomen ipsius contumelia laedatur. Nam sane metuendum ne si corruptelis et pollutionibus domos ac familias infici nostra indulgentia permiserimus, meritis tandem poenis afficiamur, et, quod minatur Deus, ab ipsius domo procul eiiciamur. Contra sperandum nos, etsi mundi dedecus simus, et pro quisquiliis ac purgamentis habeamur, tandem tamen a Domino in libertatem asserendos, ac gloria sempiterna donandos, eaque constantia ut adversus quascunque tempestates imperterriti cultum illi debi[tum] offeramus. Atque hic omnium bonorum qui[bus] a Deo quotidie cumulamur finis est, ut glori[am] ipsius quaerentes novum argumentum eius la[udes] cum laetitia praedicandi ac celebrandi habeam[us].

Nos itaque supplices etc.

HOMILIA XII.

31. *Ecce dies veniunt, et praecidam [brac]hium tuum, et brachium domus patris tui, ut no[n sit] senex in domo tua. 32. Et videbis aemulum [tuum] in templo, in universis prosperis Israël: et non [erit s]enex in domo tua omnibus diebus. 33. Verum[tamen] non auferam penitus virum ex te ab altari me[o], ut deficiant oculi tui, et tabescat anima tua: [et] pars magna domus tuae morietur quum ad virile[m ae]tem venerit. 34. Hoc autem erit tibi signum [quod v]enturum est duobus filiis tuis Ophni et Phine[es, in] die uno morientur ambo. 35. Et suscitabo m[ihi sace]rdotem fidelem, qui iuxta cor meum et anim[a]m faciet: et aedificabo ei domum fidelem, et [ambula]bit coram Christo meo cunctis diebus. 36. Fu[turum e]st autem ut quicunque remanserit in domo t[ua, veniat] ut incurvet se ei petens nummum, et buccell[am panis], dicatque: Dimitte me, obsecro, ad una[m partem] sacerdotalem, ut comedam buccellam panis.*

Hesterna concione comminationem i[...] mini audivimus, qua spoliandum sacerdot[...] tate tam Heli, quam ipsius posteros Domi[...] minatus fuerit. Nempe quod quum sa[...] dignitatis hic esset finis, ut Deo debitus [...] honos redderetur: Heli vero nimia in fil[...] gentia effecisset, ut Dei cultus apud popul[...] ceret, et in contemptum veniret, atque o[...] fanatione et confusione plena essent, aeq[...] ea dignitate privari et spoliari, quam, qu[...] se erat, dedecoraverat, ac ea proinde ind[...] praebebat. Iam vero pergit a Deo missu[...] lim propheta, speciatim docere, quibus H[...] a Deo cum tota posteritate sit affectus. [...] que *brachium illi amputandum:* id est ro[...] exscindendum, metaphorica loquutione [...] autoritatem illam quam patribus ipsius [...] largitus erat: *et brachium domus patris [...]* est auferendam sacerdotalem dignitatem, [...] eius familiam in contemptum venturam, a[...] omnium exponendam. Deinde signum [...] comminationibus faciendam adiicit, duos il[...] gios scilicet sacerdotes et populi rectores [...] quorum rapinis et scortationibus ipsum D[...] naculum fuerat profanatum, una simul [...] turos. Tertio addit *Deum sibi fidelem* [...] suscitaturum: porro fidelem intellige, vel [...]

vero tamen existimandum fideles Dei gloriae studiosos a mundi calumniis et odio fore prorsus immunes: quale Dominus noster Iesus Christus exemplar omnibus intuendum proponitur, quem improborum calumniis impetitum adspicimus. Et ipse D. Paulus admonet (2. Cor. 6, 8) superandas multas difficultates fidelibus, et per gloriam ac ignominiam, per convicia et laudes transeundum: quod ipse, quem instar angeli tamen conversantem mundus adspexit, tamen expertus est, ac suo exemplo, a Iudaeis omni contumeliarum genere et conviciorum affectus, ferre nos docuit. Ac proinde fidelibus hanc incumbere necessitatem sciamus, sese ad quodlibet ignominiae et conviciorum genus praeparandi, praesertim quum de Dei gloria promovenda, et verbo ipsius promulgando inter homines agitur. Ad quod sane munus inepti sunt quoscunque metus et humana fragilitas occupavit. Quamobrem Deo servire studentem hominem multos quidem inimicos in se concitaturum certum est, in deteriorem partem eius sermonem interpretantes: at convicia istiusmodi omnia, blasphemae voces, contumeliarum denique genus omne fortiter ferendum, et animi praesentia superandum, donec vitae huius decurso stadio felicitatis metam attingamus. Nihilominus tamen Deum vindicem fideles Dei servi ac bonae suae causae defensorem fore ne diffidunto, etsi calumniis et conviciorum omni genere ab improbis afficiantur: ac tandem iustitiam ipsorum tanquam auroram emersuram. Patientiam igitur a suis Dominus exigit, ut si ab hominibus immerito calumniis graventur, ac nonnunquam obruantur, ac ipsum mortis limen attigisse videantur, saevientibus hinc inde tempestatibus et procellis, et nulla spe undecunque ipsis affulgente, exorituram tamen tandem auroram, ac nubes istas omnes dissipaturam: Deum nempe ipsum liberatorem tanquam ἀπὸ μηχανῆς affuturum, suamque nobis gratiam et misericordiam patefacturum, modo spem nostram omnem in illum defigamus, et promissionum memores patienter impletionem praestolemur: ac caecutientibus caeteris omnibus hominibus, et in densam tenebrarum caliginem immersis Dei iustitiam suis fidelibus apparituram, tandemque Dei osores ac contemptores ignominia et dedecore obrutos factis dignam mercedem reportaturos. Neque vero mirari nos oportet si Dei contemptores tanta corruptione depravati sunt: quod nimirum caecutiunt, et perpetuis tenebris ac nocte profunda demersi premuntur. Quare licet nos secum veluti demersos in tenebrarum abyssum omni contumeliarum genere afficiant, et miseris illudant, adque Dei abnegationem sollicitent, ne dubitemus quin lux illa coelestis tandem in maximis angustiis affulgeat, ac divinarum promissionum vis sese exserat, nempe Deum illos honoraturum a quibus toto vitae suae curriculo sincere cultus et glorificatus fuerit. Nonne vero nobis haec animos facere debent, et ad constantiam animique praestantiam erigere adversus mundi quascunque minas et saevas tempestates, ne metu ac vecordia deficiamus, sed adversus quoscunque motus improborum imperterriti cursum nostrum absolvamus, si venerit in mentem ista cogitatio, Deum suo tempore nobis affuturum, reque ipsa demonstraturum non inanem istam esse suam promissionem, se glorificaturum eos a quibus honore debito et reverentia fuerit acceptus? Magni saepe facimus collatos ab hominibus honores: quanto magis ergo nos decet ab ipso Deo divinis cumulandos honoribus, eiusdem gloriae et honori studere? Annon pollicenti Domino fidem haberi plus quam aequum est, et cum modestia et humilitate promissionum ipsius impletionem exspectari? Quare si forte contigerit ut qui auram popularem captant, et istiusmodi honoribus capiuntur, ad summos honores magno omnium applausu extollantur, patienter et cum silentio animas nostras possideamus, et ab illis divortium facientes, brevi in fumos abituram dignitatem procul intueamur. Nihil enim Domino supereminet: sed quae ab eius liberali manu consequuti fuerimus, summum nostrum bonum esse norimus. Ac proinde non a mundo quaerendos honores: plena enim omnia ambitionis: qua si semel inficiamur, non dubitandum quin inde labem vita nostra contrahat in Domini conspectu, et eo maior sit a nobis exspectanda condemnatio, quo foedior erit vitae nostrae conditio. Sed nominatim honorem promitti Dei cultoribus meminerimus propter hominum infirmitatem, ne, quasi sint reiectanei, despondeant animum, aut nondum satis ab humanis affectibus repurgati, sese, vel contumeliarum, vel iniuriarum omni genere premi sentientes, immeritos et innocentes, moleste ferant: futuram enim dignitatis et honoris sempiternam gloriam promittit, istis omnibus momentaneis et brevi transituris contumeliis opponendam. Sed et ad promissionem accedit etiam comminatio, Deum contemnentes omni dedecore et ignominia tandem afficiendos.

Cuius comminationis vim ut percipiamus, paucis quid sit Deum contemnere nobis est explicandum. Nam alioquin multoties nequaquam a nobis de contemnenda Dei maiestate cogitatum, ac malle terram nobis dehiscere, quam de divina gloria quidquam detrahi, testabimur, quum tamen divini contemptus maxime rei simus. Quare tenendum est, nos nunquam ab hoc crimine liberandos, nisi omnes nostrae actiones et cogitationes in Dei gloriam ferantur, quam pro nostris viribus augere et amplificare studeamus, nostramque salutem promoveamus. Quare, exempli gratia, si malefacta dissimulamus ac toleramus, aut si of-

fendicula nostris adulationibus fovemus,' nonne Dei contemptus est, et divinae iustitiae quaedam oppugnatio? Denique in hanc curam incumbendum, ut quibus in rebus Dei gloria sita sit attendamus: nempe, ut ad eius verbum tremamus, de maiestate ipsius divina nunquam nisi honorifice sentiamus ac loquamur, eius opera singula magni faciamus: rebus afflictis ad eius opem confugiamus, de tot tantisque eius in nos beneficiis gratias agamus, ac tandem pura et sincera mente numen eius colamus. En quae Deo debeatur gloria: de qua si quis sciens ac volens vel tantillum detraxerit, certum est ludibrio et contemptui omnium eandem illum exponere, Deique promissiones profanare, ac melius homini illi si nunquam natus esset fore, quamdiu in hac pertinacia perstiterit. Quamobrem eo nobis diligentius cavendum, quo gravius hic peccatur, ne in istud crimen abominandum violatae divinae maiestatis, et laesae ipsius gloriae incidamus. Atque adeo primariae dignitatis viri sedulo hic animadvertunto, gravius ipsos iudicium, quo maior est ipsorum dignitas, manere: nisi pro viribus Dei gloriam promovere studuerint. Quare si reges ac principes suae ipsorum gloriae studiosi sunt, sibique omnia licere volunt, atque ex arbitrio ac libidine omnia facere, ac Dei gloriae detrahere ut ipsi excellant, si veram religionem flocci faciunt, de Deo perfunctorie tantum loquuntur, superstitionibus indulgent, atque adeo blasphemis vocibus in Deum efferuntur, et in quasvis foedas libidines effervescunt, ac scortationibus polluuntur: si denique aequi rectique osores sunt, certum est proximum illorum esse casum et interitum, ac gloriam ipsorum in exitium ac ignominiam convertendam, tantoque magis ipsorum interitum stupendum fore, quo maior dignitas exstiterat. At vero si tam severe cum istis agitur, quorum tantus honor erat, ut non honori, non gloriae, non dignitati parcatur, quid iis fiet, qui licet abiectae conditionis homunciones, Dei tamen maiestati bellum indicere velle videntur? Quare agite, viribus omnibus in Dei gloriam et honorem collatis, ipsi nobis caveamus, atque adeo Dei nominis gloriae, iustitiae propagationi sic studeamus, ut ipse pro suis nos agnitos, gloriae suae notis sic insigniat, ut magis ac magis glorificetur: nosque omnibus quae voluntati ipsius contraria sunt resistentes, diligenter caveamus ne nomen ipsius contumelia laedatur. Nam sane metuendum ne si corruptelis et pollutionibus domos ac familias infici nostra indulgentia permiserimus, meritis tandem poenis afficiamur, et, quod minatur Deus, ab ipsius domo procul eiiciamur. Contra sperandum nos, etsi mundi dedecus simus, et pro quisquiliis ac purgamentis habeamur, tandem tamen a Domino in libertatem asserendos, ac gloria sempiterna donandos, eaque constantia ut adversus quascunque tempestates imperterriti cultum illi debitum offeramus. Atque hic omnium bonorum quibus a Deo quotidie cumulamur finis est, ut gloriam ipsius quaerentes novum argumentum eius laudes cum laetitia praedicandi ac celebrandi habeamus.

Nos itaque supplices etc.

HOMILIA XII.

31. *Ecce dies veniunt, et praecidam brachium tuum, et brachium domus patris tui, ut non sit senex in domo tua.* 32. *Et videbis aemulum tuum in templo, in universis prosperis Israël: et non erit senex in domo tua omnibus diebus.* 33. *Verumtamen non auferam penitus virum ex te ab altari meo: sed ut deficiant oculi tui, et tabescat anima tua, et pars magna domus tuae morietur quum ad virilem aetatem venerit.* 34. *Hoc autem erit tibi signum quod venturum est duobus filiis tuis Ophni et Phinees. In die uno morientur ambo.* 35. *Et suscitabo mihi sacerdotem fidelem, qui iuxta cor meum et animam meam faciet: et aedificabo ei domum fidelem, et ambulabit coram Christo meo cunctis diebus.* 36. *Futurum est autem ut quicunque remanserit in domo tua, veniat ut incurvet se ei petens nummum, et buccellam panis, dicatque: Dimitte me, obsecro, ad unam partem sacerdotalem, ut comedam buccellam panis.*

Hesterna concione comminationem illam Domini audivimus, qua spoliandum sacerdotali dignitate tam Heli, quam ipsius posteros Dominus comminatus fuerit. Nempe quod quum sacerdotalis dignitatis hic esset finis, ut Deo debitus cultus et honos redderetur: Heli vero nimia in filios indulgentia effecisset, ut Dei cultus apud populum vilesceret, et in contemptum veniret, atque omnia profanatione et confusione plena essent, aequum esset ea dignitate privari et spoliari, quam, quantum in se erat, dedecoraverat, ac ea proinde indignum se praebebat. Iam vero pergit a Deo missus ad Helim propheta, speciatim docere, quibus Heli poenis a Deo cum tota posteritate sit affectus. Dicit itaque *brachium illi amputandum:* id est robur illius exscindendum, metaphorica loqutione indicans autoritatem illam quam patribus ipsius Deus ipse largitus erat: *et brachium domus patris ipsius:* id est auferendam sacerdotalem dignitatem, ac totam eius familiam in contemptum venturam, ac ludibrio omnium exponendam. Deinde signum ad fidem comminationibus faciendam adiicit, duos illos, egregios scilicet sacerdotes et populi rectores Heli filios, quorum rapinis et scortationibus ipsum Dei tabernaculum fuerat profanatum, una simul die morituros. Tertio addit *Deum sibi fidelem sacerdotem suscitaturum:* porro fidelem intellige, vel qui officio

fideliter fungatur, vel qui perpetuo sacerdotium exerceat: sic fidelis domus dicitur, quae in longum aevum perdurat: qua significatione saepius vox illa, fidelis, in sacris usurpatur. Porro Deus se sibi alium sacerdotem suscitaturum nominatim dicit ut huic obiectioni occurrat quam videri poterat Heli merito allaturus, suum esse sacerdotium, nec ad alium, ex Dei promissione, posse transferri. Atqui decretum Dei aliud est, cui qui loquenti contradicat? Porro hic sacerdos suscitandus est Tsadoc, ut infra videbimus, qui in Abiatharis locum suffectus est. Denique propheta subiungit Heli posteros ac successores, eo paupertatis deventuros ut buccellam panis emendicent, ac sese nummum potentes incurvent. Nam etsi sacerdotibus erat sua portio attributa, paucique essent sacerdotes, tamen in tantas angustias redigendos ut panem emendicare cogantur, ac supplices petere ut ad unam partem sacerdotalem dimittantur, quo buccellam panis comedant, ac sese a fame tueantur.

Haec sunt huius loci summaria capita sigillatim deinceps nobis expendenda. Dictum autem istud Domini, se brachium Heli resecturum et amputaturum, consideratione dignum est: quo docemur nullas nobis esse vires nisi Dei virtute ac potentia fulciantur. Nam *brachii* nomen in scripturis pro vi ac robore plerumque sumitur. Uni Deo igitur vis nostra omnis accepta ferenda est, a quo uno gratia et misericordia promanat. Ecquid igitur habent homines de quo glorientur, quasi adversus qualecunque iudicium perstituri, quum ne ad minimum quidem aurae flatum divinorum iudiciorum subsistere queant: sed contra tanto magis sit illis mortiferum quidquid in se virtutis ac vitae habere arbitrabuntur, quanto longius a Deo recesserint, nisi coram Deo deiici, et eiusdem providentiae sese subiicere didicerint? Quamobrem danda opera, ut quidquid virium ac roboris habemus, Deo omne feramus acceptum, atque sic ab eius gratia pendeamus, ne unquam divellamur. Certum enim est omnes sua industria gloriantes tandem eadem privandos, imo et in nihilum redigendos. Et vice versa discamus, Dei bonitate sic niti, ad eius gloriam vires nostras conferentes, ut laudes ipsi sacrificemus, autoremque unum ipsum bonorum omnium celebremus. Id si rite factum a nobis fuerit, ne dubitemus quin ipse vires suas in nostri defensionem exserat. Et de brachii voce hactenus.

Porro in divina comminatione istud adiicitur, neminem ex Heli familia ad senectutem maturam perventurum, sed aemulum in locum ipsius sufficiendum. Quibus verbis Dominus posteris Heli notam ignominiae inurendam minatur: senectus enim singulare Dei donum est. Etsi libens agnosco tot aerumnis miseram hanc vitam plenam esse, ut videatur felix eorum conditio quibus exitus cum ingressu unus et idem est. Ecquid enim aliud est, obsecro hominum vita quam perpetuus languor et aegritudo? Nam si quando sese rebus prosperis gaudii et laetitiae nobis offertur occasio, subinde tamen et momento saepe in tristitiam desinit, adeo ut si dies hodiernus nobis beatus affulserit, crastino cum infortuno colluctemur. Exempli gratia: Si Dominus familiam auxit, liberis praesertim, ac subinde unus et alter morte perimatur, quantam putamus huius familiae desolationem? Nam si unus tantum e medio tolleretur, consolari sese reliqui quodammodo possunt, sed si ad internecionem tota familia devenerit, quam id luctuosum et deplorandum? Quare si quando prosperis ac laetis rebus fruimur, subinde multis adversis permiscentur: denique si quot quantisque offendiculis vita hominum exposita sit intueamur, minime dixerimus vitam esse bonum expetendum, sed mortem potius eligendam: praesertim si cum crebris morbis, cum paupertate, cum mortis horrore et aliis istiusmodi incommodis et damnis colluctemur, quibus in dies deficimus ac in nihilum redigimur. Nihilominus tamen Dei bonitas in omnibus istis aerumnis splendet ac micat, ut astrum in tenebris, ut non immerito vita hominis, et ipsa senectus in bonis reponantur. Idcirco Dominus minatur fore ut in familia Heli nullus consenescat, quasi Deus ipse morti addicat et ipsemet interimat omnes Heli posteros, ut sacerdotali deinceps dignitate priventur. Saepe quidem unum aut alterum morte perimi in familiis, at totam exstingui familiam raro videmus. At hic Deus severam iudicis vindictam exercet, et in hac comminatione divinae irae signum apparet: quasi separet a reliquis et seorsim ordinet irae ac morti destinatos. Omnes quidem fateor ab ipso matris utero morti sumus addicti, verum tamen ex eadem familia nonnulli ad maturam aetatem perveniunt, alii immatura morte praeveniuntur, ut non una sit omnium conditio. Sed quum adversus familiam unam hoc decretum Dei fertur, ut nullus in ea senectutem contingat, divinae iustitiae et furoris signum est non dubium. Hinc discamus, etsi nobis haec vita multis cum angustiis, aerumnis et calamitatibus transigenda est, tamen Dei benedictionem quanti par est facere, ut adversus quaslibet calamitates imperterriti animum obfirmemus, ut maiore cura, studio, labore et sollicitudine in eius cultum et honorem incumbamus, quum in omnibus istis difficultatibus paternus eius in nos animus affulgeat: cuius gustum tantum aliquem in his terris habemus, donec tandem in aeternas sedes recepti, iam inde ante iacta mundi fundamenta praeparatas eo plene fruamur. Verum enim vero et hoc observandum, Deum ex his terris auferentem eos qui non matura morte praeveniuntur, sic temporariis poenis eos afficere, ut tamen non ideo deterior sit

eorum conditio, quod ad salutem attinet quae in Christo Iesu promittitur. Nam fideles quidem saepe, quod ad praesentis vitae statum attinet, durius aliis exercentur, et gravioribus poenis afficiuntur, Deo interim incredulis parcente, et vitam longiorem sue maiestatis contemptoribus largiente, sed in ipsorum gravius iudicium, et confusionem. Contra vero fidelibus licet vix mediocrem aetatem assequutis, non modo non detrimento, sed contra summo bono cedit, si e terris mature tollantur.

Caeterum quae deinceps sequuntur leviter praetereunda non sunt, quibus divinae sententiae severitas quodammodo lenitur, nempe, *se non penitus ex hac familia virum ablaturum ex altari suo, neque penitus Heli posteros à sacerdotali munere reiecturum.* Quae verba possumus in hunc sensum interpretari, quasi Deus punitionis exsequutionem in longum tempus remitteret: quod et re ipsa factum est; nam longo demum post tempore divinae sententiae severitas effectum suum est consequuta. Namque Abiathar ab Heli posteris oriundus multos post annos sacerdotali munere exauctoratus est. Nam David satis diu regnavit, et satis longo temporis intervallo Samuel rerum gubernacula tenuit, antequam rex ullus Israëlis ortus esset. Quare conspicuum est Deum non subito sententiam suam adversus Heli exsequutum esse, sed ad tempus eidem pepercisse. Porro quod se Dominus pollicetur ex hac familia virum non ablaturum penitus, ad Solomonis tempora referi quidem potest, ut ad illa usque successores Heli non exscindantur, verumtamen quod in sequentibus adiicitur, non perventuros ad senilem aetatem ipsius posteros, sic intelligendum magis videtur, quasi Dominus a sacerdotali quidem munere polliceatur non omnino Heli posteros reiiciendos, sed nunquam tamen ad summam pontificis dignitatem evehendos: sed potius iis quibus antea dominabantur subiiciendos. Nihilominus tamen, ad virilem aetatem quum pervenerint, morituros repetit, ac ad senectutem maturam non deventuros. Unde observandum, Deo nonnunquam correctionum ac poenarum minas prorogante, non ideo nobis occasionem indurationis praeberi, quasi supplicii dilatio illud auferret. Atque necessaria nobis haec doctrina est. Quam multos enim videas suorum facinorum poenas ablatas existimantes quod differantur, et impunitatem sibi pollicentes in quaevis flagitia factos audaciores et insolentiores ruere? Namque malefactorum rationem nunquam reddendam sibi persuasi, ad quaevis flagitia fraena laxant, et impunitatem in perpetuum sperant. Ac sane Deus nonnunquam ad impiorum flagitia connivere videtur, donec nimirum impleta mensura gravius illis incumbat iudicium. Quamobrem agite, fratres, Deum minantem metuamus, ac de nobis serio cogitantes, nos ipsos expendamus, ac sententiam adversum nos feramus, ut iudicium ipsius praevenientes etiam ipsi reconciliemur. Ac licet non appareant certa et indubitata signa divinae ultionis, ubi primum peccaverimus, nihilominus nunquam nobis in crastinum seria poenitentia est reiicienda: nam quo diutius in nostrarum sordium coeno volutabimur, eo magis sordescemur ac contaminabimur. Denique discamus Dei iudicia etsi procul adhuc dissita, tamen intueri tanquam praesentia: memoria repetentes: Noachum ante diluvium per multos annos arcam exstruxisse, in qua ipse cum tota familia et animantibus à diluvio servaretur, et cum priori mundo, minas illi intentantem futuri diluvii, fuisse colluctatum: ac triumphante mundo et nihil nisi delitias sibi faciente Noachum ingemuisse, ac multo cum labore, cura et sollicitudine arcam construxisse: quemadmodum ipse nos Dominus noster Iesus Christus admonet, et ad vitae emendationem et *μετάνοιαν* proposito Noachi exemplo cohortatur. Quid ita vero sese Noachus angebat, quum undique rerum prosperarum ante oculos facies obversaretur? Nempe Dei verbo admonitus, metuit, et tanquam in speculo horrendam illam iram et vindictam Dei toti mundo imminentem est contemplatus, de qua fuerat oraculo admonitus. Hoc nos exemplum decet imitari. Nam sibi omnia tranquilla et felicia pollicentibus improbis, exitium maxime propinquum est. Quare merito Dei iudiciorum metu semper deterreri nos a malo, etsi rebus prospere et ex animo cedentibus, oportet, ne thesaurum irae et vindictae ipsius eo maiorem in nostra capita derivemus, quo diuturniore patientia nos ad poenitentiam invitarit. Et hactenus de comminatione illa dictum esto, qua posteros Heli exauctorandos audivimus: cuius tamen prophetiae effectum nequaquam ipse est intuitus: ex qua haec in summa retinenda, et ad usum revocanda doctrina est, quam saepissime scriptura inculcat, ut quemadmodum animo patiente divinarum promissionum complementum exspectamus, sic vicissim, attenta et vigili mente comminationes ipsius metuamus, quibus tanquam praesentibus afficiamur, etsi rebus prosperis et alta pace ac tranquillitate fruamur. Ita futurum est, ut fideles nullo unquam gaudio sic afficiantur, et nullis unquam rebus suis secundis laetentur, ut illis, ut solent increduli, efferantur et insolescant: neque vicissim rebus adversis opprimantur, sed res adversas prosperis temperent. Contra infideles. Nam Deo ad tempus iudiciorum suorum impletionem differente, et velut ad ipsorum poenas tardante, mirum in modum insolescunt, divinamque doctrinam sannis excipiunt, et ludibrio habent, ac velut immanes ferae, indomitae ac effraenatae calcitrant: opibus suis et autoritate sic inebriantur, ut sibi quidvis licere existiment, ac in sordibus suis magis magisque volutentur. Ac ubi se vindicis ira mu-

minis exseruerit, cuius se manus effugere posse desperent, tum misere attoniti et consternati cohorrescunt, et in summis angustiis animi de salute desperant, inferorum cruciatus horrent, nullam denique consolationem admittunt: nullo insequente perpetuis agitati terroribus fugiunt. Non ita fideles. Nam, uti diximus, licet ipsorum vitam Deo fortunante et benigne ac placide cum ipsis agente, tamen metuunt, ac sibi ipsis fraenum iniiciunt, ne adversus maiestatem ipsius calcitrent. Quin imo Deo licet plagis ipsos afficiente gratias agunt, sibique vitae huius conditionem in memoriam revocant, ut quum omnia mortem intentent, tanto maiore sollicitudine ad Deum assurgant. Et ut rebus secundis et prosperis fideles non modo non efferantur, sed magis metuant, ut tanto maiore cura et sollicitudine Dei cultui sese totos tradant. Neque vero cogitandum hoc timore fieri conditionem ipsorum deteriorem: nam etsi variis afflictionibus et calamitatibus urgeantur, nunquam tamen obruuntur: quin potius in medio calamitatum aestu recreantur et refocillantur, Dei auxilium opportunum patienter praestolantes, ad quod in summis angustiis tanquam ad asylum unicum confugerunt. En ut fideles modum in omnibus servant, incredulis contra in hanc vel illam partem pendentibus, et immoderate sese gerentibus, ut nunquam vera tranquillitate fruantur.

Transeamus ad verba illa quibus *se* Deus dicit *fidelem sacerdotem sibi suscitaturum, qui iuxta cor suum et animam suam faciat, eique se domum fidelem aedificaturum, et coram Christo suo cunctis diebus ipsum ambulaturum.* In primis hic observandum, vanam illam Heli persuasionem de sacerdotii perpetuitate tolli. Nam sibi sponte sua homines imponunt, et delitias faciunt, in eo quod dignitatem aliquam assequuti, perpetuam eandem imaginantur, quasi Deum sibi devinctum habeant: quod etsi verbis non profiteantur, re ipsa tamen demonstrant. Poterat igitur Heli adversus Dominum excipere, debitam sibi iure sacerdotalem dignitatem, atque mutationem eiusdem legis Dei violationem esse: non posse recta linea sacerdotium ad alios quam ipsius posteros, nisi contra Domini legem, devenire: his, inquam, aut similibus vocibus Heli Domino responsare posse videbatur, sibique ordinem illum semel a Domino praescriptum immotum et immutabilem fore persuadere. Verum enim vero, Deus penes se protestatem et autoritatem esse testatur, sacerdotes ex arbitrio suo constituendi, ex Aaronis familia licet oriundos. Neque enim sibi Deus unquam contradixit. Etsi fateor tandem omne illud legale sacerdotium ab ipsomet abolitum: nam ad tempus tantum ordinatum fuerat. Valuit tamen quamdiu duravit: Aaronis familiam perpetuum ius ad sacerdotium retinere: sed ex eadem ad summos pontificatus honores evehendi quemcunque libuisset potestatem et autoritaten retinuit. Ac sane, quis ex Aaronis familia sacerdos futurus non a Deo creatus est, et ad hanc dignitatem formatus? Quis illi, quaeso, vitam dedit? Denique hinc discamus nullam adeo firmam et perpetuam dignitatem, nullos adeo certos honores, nihil adeo tutum ab omnibus periculis, quin momento Deus securissimos exauctorare, et in vilissimam abiectissimamque conditionem redigere possit. Quare sub alarum ipsius tutelam confugere discamus, et de nobis modeste sentire, ne supra modum efferamur. Neque enim, si altiori aëri nos tradere volumus, alae sufficiunt: sed altius alarum fiducia fretos volare cupientes, horrendus lapsus et quidem mortalis manet. Sed si contra gratiarum Dei continuationem supplicibus votis exspectemus, fiet ut in dies et in annos persistamus, nihil tamen certi nobis de nobis pollicentes, sed ab unius Dei bonitate et benevolentia toti pendentes, quae in ipsam recumbentes nunquam est deceptura.

Quod porro dicit Dominus se suscitaturum fidelem sacerdotem, videtur aliquid difficultatis in se continere, quum id a Salomone factum videamus. Sed tenendum est, Deum rebus omnibus creatis, et earum omnium opera sic uti, ut hominum consiliis ad faciendam decretis suis viam et ad exitum illa perducenda. Quod et ipsum in historia illa, in qua Abiathar exauctoratus legitur, et in eius locum Sadoc suffectus, nominatim Dei spiritus memorat. Nam etsi Solomon Abiatharum officio sacerdotali depulit necessitate impulsus, puta ipsius Abiatharis perfidia, quam I. Reg. 2, 26 pluribus in haec verba persequitur: Es quidem, inquit, vir mortis: sed hodie te non interficiam, quia portasti arcam Domini Dei coram David patre meo, et sustinuisti laborem in omnibus, in quibus laboravit pater meus: tu ad agrum tuum abi, non enim amplius sacerdos eris: ac Sadocum in Abiatharis locum deinceps substituit: quae quidem prima fronte ab hac Domini comminatione videri possunt alienissima: namque Abiathar suorum facinorum poenas luit, quae ad liberos ipsius non spectabant; ac proinde huius prophetiae de qua hic agimus non fuisse impletionem factam, illud Solominis tamen nominatim in historiae illius loco Dominus adiectum voluit, eiectum a Solomone Abiatharem ut impleretur sermo Domini, quem loquutus est super domum Heli in Silo. Quibus verbis oculi nobis patefiunt ad Domini providentiam propius intuendam: quum nominatim dicitur Abiathar graviore supplicio, puta morte, fuisse dignus, et tamen nihilominus effecisse Dominum, ut prophetiae illius olim Heli denunciatae decretum, suum effectum sortiretur. Porro divina illa providentia plerumque nos latet. Nam saepe Deus quemlibet ob flagitium aliquod flagel-

lans, in illo patrem vel avum, vel denique maiores punit. Quae iudicia licet ob mentis nostrae tenuitatem non capimus, tamen adoranda sunt in illis Dei consilia, eique tanta tamque perfecta et admiranda sapientia tribuenda, ut ad eam omnia nostra consilia referamus, sensuque omnes eidem subiiciamus. En itaque ut Deus quidem unicuique secundum suum flagitium rependit, et tamen patrum in illis scelera, ad tertiam quartamve generationem ulciscitur. Et quidem verborum illorum hic sensus est, et insignis doctrina, quum Deum suscitaturum fidelem sacerdotem spiritus praedicit, quem Solomon deinceps in sacerdotem ordinavit ac licet de divina sententia non cogitaret exsequenda, ministerio tamen suo divinum decretum implevit. En quibus modis Deus omnipotens ad decretorum suorum impletionem rebus omnibus creatis utatur, et ad suam voluntatem implendam disponat. Nam etsi poenas Abiathar propter laesam regis maiestatem luit, reus enim mortis erat, Dei tamen iudiciis hac ratione via facta est, Deo in Abiatharis persona Helin puniente et in eius familiam quod se facturum erat minatus, dedecus et ignominiam derivante. Quibus omnibus ea quam superius attigimus doctrina confirmatur, Deo non patefaciente suorum iudiciorum signa manifesta, quorum intuitu terreamur, non ideo tamen insolescendum, sed modeste de se sentiendum et coram Domino ambulandum, quandoquidem et post fata suas rationes habet, nos, non minus quam vita fungentes, corripiendi et castigandi. Et hactenus quidem de divinorum iudiciorum occultis viis et rationibus dictum est: quod tamen argumentum ampliorem tractatum posceret, sed in praesentia quum de occultis Dei iudiciis agatur, intellexisse sufficiat, non inulta fuisse filiorum Heli flagitia, licet in tempus usque Solomonis dilata sit ultio: ac proinde licet temporis longinquitate sepulta et obliterata videri posset iniquitas, in Dei tamen consilio aeterno impressam et insculptam hactenus remansisse.

Sequitur in prophetae verbis: *Deum illi domum aedificaturum*, quibus verbis alia metaphorica loquutio continetur. Domum enim aedificare dicitur, qui statum aliquem firmum et stabilem efficit, nullis mutationibus obnoxium. Sic Psalmo 127, 1. quum dicitur: *Domum frustra aedificari, quam Dominus non aedificaverit*, non parietum, lignorumve aut lapidum ex quibus assurgit aedificium respectu dictum illud existimandum, sed diuturnitatis et stabilitatis, quam sibi homines augendis familiis opibus et dignitatibus intenti frustra, sine Dei auxilio, pollicentur. Atque in scripturis haec loquendi phrasis occurrit saepe, Deum aedificare domum, quum ita servis suis benedicit, ut tam corporeis eius donis quam spiritualibus augeantur et locupletentur. Quibus docemur non nisi Dei benignitate et favore homines vel ad summos honores et dignitates evehi, vel divitiis et opibus abundare, licet vel sua industria et labore, vel etiam casu et fortuna plerumque videantur illa consequuti. Sola itaque Dei benedictione ista contingere sciendum est, quod Deus in omnes res creatas imperium obtineat, cuius vim in ipsos exserat: ac proinde quibuscunque aliis fundamentis nitantur familiae, immo ipsae monarchiae et status quicunque validissimi, tamen corruituros et in nihilum redigendos, quoties Deo videbitur, nisi manu et favore ipsius fulciantur. Quamobrem parentes liberis domos aedificantes haec iacere fundamenta, liberosque suos eadem edocere oportet, si suis familiis stabilitatem aliquam diuturnitatemque parare student. Porro coram Christo sacerdos ambulaturus dicitur, id est, coram rege, qui Domini iussu inungetur. Tunc vero temporis, nullus adhuc in Israële regiam dignitatem obtinebat: etsi regis quidem apud Mosen aliqua fit mentio: verum tamen nullus adhuc ad Samuelis usque tempora rex fuerat in Israële, sed sine rege respublica israëlitica fuerat administrata. Quin et illud observandum, ne Saulis quidem regnum fuisse legitimum, etsi populum suis legibus rexit, et subditum ac obsequentem habuit, ipse a Samuele unctus. Verum tamen haud Deo placuit eiusmodi Saulis electio, quae nimirum a seditione, non exspectato Dei iussu, coeperat. Nam antea quidem Deus regem Israëli destinarat, sed exspectandum erat populo dum ipse Deus regem daret, non ipsius decretum importuna flagitatione praeveniendum. Primus itaque rex Israëlis fuit David, Christi Domini nostri figura. Quare quum dicitur sacerdos ante Christum ambulaturus, ad tempus sacerdotium exercendum docetur, cui finem esset summi sacerdotis Christi in carnem adventus impositurus, quo tempore suam perfectionem ecclesia consequeretur. Ac proinde non dubium quin propheta hic Heli alloquens indicarit fore sacerdotium momentaneum, etsi in ipsius familia perdurasset, donec suam ecclesiam ad gloriam et felicitatem duxisset: quae, licet ipse Christus in carne veniens non fuisset factus conspicuus, tamen erat ecclesiam illustratura, ipso sese conspiciendum in Davidis et aliorum figura praebente. Dicit itaque propheta Heli tunc ei sacerdotium adimendum, quum Deus ipse veluti vexillum salutis extulerit, ac sese non frustra redemptorem esse pollicitum re ipsa patefecerit, seque regnare velle ostenderit. Caeterum observandum, sequuta esse Solomonis mortem tempora infelicia, nempe totius populi divisionem, decem illis tribubus a Davidis domo deficientibus: ac proinde in Solomone, non in Roboamo, non denique in aliis ullis a Davide regibus oriundis nobis subsistendum, sed sub typo et figura veritatem quaerendam et comprehendendam: perinde ac si sit horum verborum

recesserimus. Quam proni sunt homines ad andas sibi iniurias illatas, et interea non co- quot quantisque Deum contumeliis affecerint, flagitiosa vita suo nomen ipsius profanarint, .uti pedibus suis proculcarint. Quare discen- exemplo sacerdotum istorum, qui quum prius tam portionem haberent, tamen emendicare Dei iudicio coacti sunt, quod Dei gloriae par erat studuissent, vitam nostram a Deo -o, cuius honori et gloriae studere nos oportet, -ua necessitate rerum earum quae vel ad cor- vel ad animum pertinent urgeamur, ad unicum confugere, cuius est unius alimenta nobis inistrare: quam ob causam etiam non immerito trem animarum nostrarum vocat. Quare si facultates et opes habuerimus, eiusdem tu- commissos sciamus nos quiete illis et tran- fruituros: et contra si exiguae facultates, ta- effecturum ut abunde nobis satisfaciant, ut inque tandem nostra fuerit conditio, nobis m illi honorem et cultum exhibentibus, nihil m eorum quae ad vitam tuendam necessaria lefuturum: et contra, ab eius patrocinio rece- us et debita reverentia ac cultu ipsum non quentibus, infausta et infelicia omnia futura, as nostras facultates ad nihilum redigendas asi simus.

Sed agite, fratres, *etc.*

HOMILIA XIII.

CAP. III.

1. *Puer autem Samuel ministrabat Domino co- Heli, et sermo Domini erat pretiosus in diebus non erat visio manifesta.* 2. *Factum est ergo ie quadam: Heli iacebat in loco suo, nec poterat re.* 3. *Antequam lucerna Dei exstingueretur, uel dormiebat in templo Domini, ubi erat arca* 4. *Et vocavit Dominus Samuel: Qui respondens Ecce ego.* 5. *Et cucurrit ad Heli, et dixit: Ecce vocasti enim me. Qui dixit: Non vocavi, rever- et dormi. Et abiit, et dormivit.* 6. *Et adiecit minus rursum vocare Samuelem. Consurgensque nuel abiit ad Heli, et dixit: Ecce ego: quia vocasti Qui respondit, non vocavi te, fili: revertere et mi.* 7. *Porro Samuel necdum sciebat Dominum, revelatus fuerat ei sermo Domini.* 8. *Et adiecit minus, et vocavit adhuc Samuelem tertio. Qui surgens abiit ad Heli, et ait: Ecce ego, quia vo- sti me. Intellexit ergo Heli quia Dominus vocaret erum.* 9. *Et ait ad Samuelem: Vade et dormi: si deinceps vocaverit te, dices: Loquere Domine, ia audit servus tuus. Abiit ergo Samuel, et dor- vit in loco suo.* 10. *Et venit Dominus, et stetit: et vocavit sicut vocaverat secundo, Samuel, Samuel, et ait Samuel: Loquere, quia audit servus tuus.*

Narratur nobis hac historia iudiciorum Dei futurorum adversus ipsum Heli, filios ac posteros confirmatio. Ac sane Deus quidem iudicia poterat exsequi, nec ea tamen ulli praedicere: sed ita voluit illo tempore patefieri iudiciorum suorum certitudinem, adversus profanos illos sui nominis et sanctuarii profanatores, et cultus sui depravatores atque corruptores. Sed et huius aetatis illa sunt quod ea nobis Deus proponat, ex quibus instructionem percipiamus. Notum enim quam ingeniosi homines in Dei iudiciis obscurandis, et ingratitudine sepeliendis, et ab iis suas cogitationes avertendis, ut nunquam nisi vi quadam aut praeter spem ad eorum meditationem cogantur, et animis eorum, ut deleri nunquam possint, insculpantur. Deus itaque voluit mature sua iudicia patefacere, ne casu aut temere contigisse illa, sed a Deo sui contemptum et cultus sui corruptelas diutius non tolerante manasse cognoscerentur. Porro temporis illius fideles oportuit adversus offendicula praemuniri, ne in desperationem venirent, quasi Dei promissionibus locus nullus amplius superesset, nisi Deus ipse medicam manum adhiberet. Quare non parum recreati et confirmati sunt, cognito de ecclesia repurganda Dei decreto, quam Heli filii suis corruptelis magnopere labefactarant; quae omnia sigillatim huius loci capita excutientibus fient notiora. Et in primis consideratione dignum, quod puer Samuel coram Heli Domino ministrasse, id est, ecclesiae ministerio vacasse, ipso Heli doctore et ductore dicitur. Nam erat Samuel adhuc iuvenis admodum, in summi sacerdotis curam ac disciplinam traditus, quo sese Dei cultui daret, dicaret. Hic igitur iuvenis Samuelis studium describitur, omni cura et sollicitudine in Dei cultum incumbentis, cui se a parentibus voto adstrictum satis memoria repetebat. Non contemnenda sane adolescentis virtus, suam vocationem agnoscentis, fideliter in ea se exercentis, et officium alacriter facientis. Adde et modestiam et obsequium Heli summo sacerdoti, tanquam patri et doctori praestitum. Quare huius exemplum imitati discamus fidelem operam navare Deo, ad quamcumque vocemur ab ipso conditionem, et omni studio ac labore in eam incumbere: nosque iis quibus traditi sumus et qui auctoritate pollent, morigeros ac obsequentes cum omni modestia praebeamus. Hoc nomine Paulus Timotheum commendat, quod obediverit evangelio suo, minime quidem sibi quod unius Dei est ac Domini nostri Iesu Christi arrogans, potestatemque hoc vel illud imperandi tribuens, sed quod Timotheus iuvenis Pauli consilio opus haberet. Itaque Samuel hic a modestia commendatur, quod officio suo fideliter functus ac Heli

minis exseruerit, cuius se manus effugere posse desperent, tum misere attoniti et consternati cohorrescunt, et in summis angustiis animi de salute desperant, inferorum cruciatus horrent, nullam denique consolationem admittunt: nullo insequente perpetuis agitati terroribus fugiunt. Non ita fideles. Nam, uti diximus, licet ipsorum vitam Deo fortunante et benigne ac placide cum ipsis agente, tamen metuunt, ac sibi ipsis fraenum iniiciunt, ne adversus maiestatem ipsius calcitrent. Quin imo Deo licet plagis ipsos afficiente gratias agunt, sibique vitae huius conditionem in memoriam revocant, ut quum omnia mortem intentent, tanto maiore sollicitudine ad Deum assurgant. Et ut rebus secundis et prosperis fideles non modo non efferantur, sed magis metuant, ut tanto maiore cura et sollicitudine Dei cultui sese totos tradant. Neque vero cogitandum hoc timore fieri conditionem ipsorum deteriorem: nam etsi variis afflictionibus et calamitatibus urgeantur, nunquam tamen obruuntur: quin potius in medio calamitatum aestu recreantur et refocillantur, Dei auxilium opportunum patienter praestolantes, ad quod in summis angustiis tanquam ad asylum unicum confugerunt. En ut fideles modum in omnibus servant, incredulis contra in hanc vel illam partem pendentibus, et immoderate sese gerentibus, ut nunquam vera tranquillitate fruantur.

Transeamus ad verba illa quibus *se* Deus dicit *fidelem sacerdotem sibi suscitaturum, qui iuxta cor suum et animam suam faciat, eique se domum fidelem aedificaturum, et coram Christo suo cunctis diebus ipsum ambulaturum.* In primis hic observandum, vanam illam Heli persuasionem de sacerdotii perpetuitate tolli. Nam sibi sponte sua homines imponunt, et delitias faciunt, in eo quod dignitatem aliquam assequuti, perpetuam eandem imaginantur, quasi Deum sibi devinctum habeant: quod etsi verbis non profiteantur, re ipsa tamen demonstrant. Poterat igitur Heli adversus Dominum excipere, debitam sibi iure sacerdotalem dignitatem, atque mutationem eiusdem legis Dei violationem esse: non posse recta linea sacerdotium ad alios quam ipsius posteros, nisi contra Domini legem, devenire: his, inquam, aut similibus vocibus Heli Domino responsare posse videbatur, sibique ordinem illum semel a Domino praescriptum immotum et immutabilem fore persuadere. Verum enim vero, Deus penes se protestatem et autoritatem esse testatur, sacerdotes ex arbitrio suo constituendi, ex Aaronis familia licet oriundos. Neque enim sibi Deus unquam contradixit. Etsi fateor tandem omne illud legale sacerdotium ab ipsomet abolitum: nam ad tempus tantum ordinatum fuerat. Valuit tamen quamdiu duravit: Aaronis familiam perpetuum ius ad sacerdotium retinere: sed ex eadem ad summos pontificatus honores evehendi quemcunque libuisset potestatem et autoritaten retinuit. Ac sane, quis ex Aaronis familia sacerdos futurus non a Deo creatus est, et ad hanc dignitatem formatus? Quis illi, quaeso, vitam dedit? Denique hinc discamus nullam adeo firmam et perpetuam dignitatem, nullos adeo certos honores, nihil adeo tutum ab omnibus periculis, quin momento Deus securissimos exauctorare, et in vilissimam abiectissimamque conditionem redigere possit. Quare sub alarum ipsius tutelam confugere discamus, et de nobis modeste sentire, ne supra modum efferamur. Neque enim, si altiori aëri nos tradere volumus, alae sufficiunt: sed altius alarum fiducia fretos volare cupientes, horrendus lapsus et quidem mortalis manet. Sed si contra gratiarum Dei continuationem supplicibus votis exspectemus, fiet ut in dies et in annos persistamus, nihil tamen certi nobis de nobis pollicentes, sed ab unius Dei bonitate et benevolentia toti pendentes, quae in ipsam recumbentes nunquam est deceptura.

Quod porro dicit Dominus se suscitaturum fidelem sacerdotem, videtur aliquid difficultatis in se continere, quum id a Salomone factum videamus. Sed tenendum est, Deum rebus omnibus creatis, et earum omnium opera sic uti, ut hominum consiliis ad faciendam decretis suis viam et ad exitum illa perducenda. Quod et ipsum in historia illa, in qua Abiathar exauctoratus legitur, et in eius locum Sadoc suffectus, nominatim Dei spiritus memorat. Nam etsi Solomon Abiatharum officio sacerdotali depulit necessitate impulsus, puta ipsius Abiatharis perfidia, quam I. Reg. 2, 26 pluribus in haec verba persequitur: Es quidem, inquit, vir mortis: sed hodie te non interficiam, quia portasti arcam Domini Dei coram David patre meo, et sustinuisti laborem in omnibus, in quibus laboravit pater meus: tu ad agrum tuum abi, non enim amplius sacerdos eris: ac Sadocum in Abiatharis locum deinceps substituit: quae quidem prima fronte ab hac Domini comminatione videri possunt alienissima: namque Abiathar suorum facinorum poenas luit, quae ad liberos ipsius non spectabant; ac proinde huius prophetiae de qua hic agimus non fuisse impletionem factam, illud Solominis tamen nominatim in historiae illius loco Dominus adiectum voluit, eiectum a Solomone Abiatharem ut impleretur sermo Domini, quem loquutus est super domum Heli in Silo. Quibus verbis oculi nobis patefiunt ad Domini providentiam propius intuendam: quum nominatim dicitur Abiathar graviore supplicio, puta morte, fuisse dignus, et tamen nihilominus effecisse Dominum, ut prophetiae illius olim Heli denunciatae decretum, suum effectum sortiretur. Porro divina illa providentia plerumque nos latet. Nam saepe Deus quemlibet ob flagitium aliquod flagel-

lans, in illo patrem vel avum, vel denique maiores punit. Quae iudicia licet ob mentis nostrae tenuitatem non capimus, tamen adoranda sunt in illis Dei consilia, eique tanta tamque perfecta et admiranda sapientia tribuenda, ut ad eam omnia nostra consilia referamus, sensuque omnes eidem subiiciamus. En itaque ut Deus quidem unicuique secundum suum flagitium rependit, et tamen patrum in illis scelera, ad tertiam quartamve generationem ulciscitur. Et quidem verborum illorum hic sensus est, et insignis doctrina, quum Deum suscitaturum fidelem sacerdotem spiritus praedicit, quem Solomon deinceps in sacerdotem ordinavit ac licet de divina sententia non cogitaret exsequenda, ministerio tamen suo divinum decretum implevit. En quibus modis Deus omnipotens ad decretorum suorum impletionem rebus omnibus creatis utatur, et ad suam voluntatem implendam disponat. Nam etsi poenas Abiathar propter laesam regis maiestatem luit, reus enim mortis erat, Dei tamen iudiciis hac ratione via facta est, Deo in Abiatharis persona Helin puniente et in eius familiam quod se facturum erat minatus, dedecus et ignominiam derivante. Quibus omnibus ea quam superius attigimus doctrina confirmatur, Deo non patefaciente suorum iudiciorum signa manifesta, quorum intuitu terreamur, non ideo tamen insolescendum, sed modeste de se sentiendum et coram Domino ambulandum, quandoquidem et post fata suas rationes habet, nos, non minus quam vita fungentes, corripiendi et castigandi. Et hactenus quidem de divinorum iudiciorum occultis viis et rationibus dictum est: quod tamen argumentum ampliorem tractatum posceret, sed in praesentia quum de occultis Dei iudiciis agatur, intellexisse sufficiat, non inulta fuisse filiorum Heli flagitia, licet in tempus usque Solomonis dilata sit ultio: ac proinde licet temporis longinquitate sepulta et obliterata videri posset iniquitas, in Dei tamen consilio aeterno impressam et insculptam hactenus remansisse.

Sequitur in prophetae verbis: *Deum illi domum aedificaturum*, quibus verbis alia metaphorica loquutio continetur. Domum enim aedificare dicitur, qui statum aliquem firmum et stabilem efficit, nullis mutationibus obnoxium. Sic Psalmo 127, 1. quum dicitur: *Domum frustra aedificari, quam Dominus non aedificaverit*, non parietum, lignorumve aut lapidum ex quibus assurgit aedificium respectu dictum illud existimandum, sed diuturnitatis et stabilitatis, quam sibi homines augendis familiis opibus et dignitatibus intenti frustra, sine Dei auxilio, pollicentur. Atque in scripturis haec loquendi phrasis occurrit saepe, Deum aedificare domum, quum ita servis suis benedicit, ut tam corporeis eius donis quam spiritualibus augeantur et locupletentur. Quibus docemur non nisi Dei benignitate et favore homines vel ad summos honores et dignitates evehi, vel divitiis et opibus abundare, licet vel sua industria et labore, vel etiam casu et fortuna plerumque videantur illa consequuti. Sola itaque Dei benedictione ista contingere sciendum est, quod Deus in omnes res creatas imperium obtineat, cuius vim in ipsos exserat: ac proinde quibuscunque aliis fundamentis nitantur familiae, immo ipsae monarchiae et status quicunque validissimi, tamen corruituros et in nihilum redigendos, quoties Deo videbitur, nisi manu et favore ipsius fulciantur. Quamobrem parentes liberis domos aedificantes haec iacere fundamenta, liberosque suos eadem edocere oportet, si suis familiis stabilitatem aliquam diuturnitatemque parare student. Porro coram Christo sacerdos ambulaturus dicitur, id est, coram rege, qui Domini iussu inungetur. Tunc vero temporis, nullus adhuc in Israële regiam dignitatem obtinebat: etsi regis quidem apud Mosen aliqua fit mentio: verum tamen nullus adhuc ad Samuelis usque tempora rex fuerat in Israële, sed sine rege respublica israëlitica fuerat administrata. Quin et illud observandum, ne Saulis quidem regnum fuisse legitimum, etsi populum suis legibus rexit, et subditum ac obsequentem habuit, ipse a Samuele unctus. Verum tamen haud Deo placuit eiusmodi Saulis electio, quae nimirum a seditione, non exspectato Dei iussu, coeperat. Nam antea quidem Deus regem Israëli destinarat, sed exspectandum erat populo dum ipse Deus regem daret, non ipsius decretum importuna flagitatione praeveniendum. Primus itaque rex Israëlis fuit David, Christi Domini nostri figura. Quare quum dicitur sacerdos ante Christum ambulaturus, ad tempus sacerdotium exercendum docetur, cui finem esset summi sacerdotis Christi in carnem adventus impositurus, quo tempore suam perfectionem ecclesia consequeretur. Ac proinde non dubium quin propheta hic Heli alloquens indicarit fore sacerdotium momentaneum, etsi in ipsius familia perdurasset, donec suam ecclesiam ad gloriam et felicitatem duxisset: quae, licet ipse Christus in carne veniens non fuisset factus conspicuus, tamen erat ecclesiam illustratura, ipso sese conspiciendum in Davidis et aliorum figura praebente. Dicit itaque propheta Heli tunc ei sacerdotium adimendum, quum Deus ipse veluti vexillum salutis extulerit, ac sese non frustra redemptorem esse pollicitum re ipsa patefecerit, seque regnare velle ostenderit. Caeterum observandum, sequuta esse Solomonis mortem tempora infelicia, nempe totius populi divisionem, decem illis tribubus a Davidis domo deficientibus: ac proinde in Solomone, non in Roboamo, non denique in aliis ullis a Davide regibus oriundis nobis subsistendum, sed sub typo et figura veritatem quaerendam et comprehendendam: perinde ac si sit horum verborum

sensus, Heli filiis exauctoratis et sacerdotio abdicatis, Deum gratiam suam et paternam benevolentiam exserturum, ac vivam imaginem redemptoris exhibiturum, ut Dei decreta finem tandem suum assequerentur, apparente in terris Domino nostro Iesu Christo, et substantia ipsa rerum in lege figuratarum exsisteret. Et hoc satis ante conspicuum est factum Annae cantici verbis puta, Deum nunquam vere se aliter veteribus illis patribus, quam in rege, Dei quodammodo legato et vicario, patrem exhibuisse. En quae veteris populi spes, intuentis in Dei promissiones, quibus se nimirum patrem in exspectato rege intermedio pollicitus fuerat. Idcirco Ieremias in Lamentationibus, Christus Dei, inquit, cuius spiritu vivimus, quasi dicat, qui vita nostra est, de rege loquens in captivitatem tamen abducto. Regem a Deo unctum vocat vitam et salutem populi: quemadmodum in Psalmo Deus salutem Christo suo dare dicitur: quod de totius ecclesiae tamen corpore est intelligendum. En ut Deus patres assuefacit ad redemptoris illius unici exspectationem, a quo unico vitam haurirent. Nos vero quanto magis in illo fiduciam omnem reponere decet, ex quo Christus ipse Dominus in terris apparuit, quo duce et intercessore ad patrem nobis aditus patefiat, quemadmodum ipse de se testatur, quum se viam esse, vitam et veritatem ait? Quare si in alterutram partem declinaverimus, certum est nos semper ἀστόχους aberraturos. Hoc in papatu satis est conspicuum, in quo mera ubique confusio. Nam quot, quaeso, sunt ubique mediatores, quot merendi, ut aiunt, rationes, sed sine pace conscientiae, et sine animi ulla tranquillitate, semper dubiis, semper haesitantibus et anxie quaerentibus miseris illis tenebrionibus? Nae similes vere dixeris esse brutis sese invicem collidentibus, nec loco tamen moventibus, omnes omnium papistarum occupationes, multum satagentium, et nihil nisi perniciem et exitium sibi accersentium. Quare agite, uni Christo Domino nostro firmiter adhaerere discamus, a quo in rectam viam, qua coram Deo ambulemus, deducamur. Hunc enim in finem ille in terras descendit, ut in suum nos patrocinium recipiat, dummodo vere nos illi soli tradamus et permittamus.

Pergamus vero in sequentium explicatione, quibus dicuntur qui *supervixerint Heli posteri panem suum emendicaturi*, quod perinde est, ac si summum in posterum dedecus et ignominiam Deus illis per prophetam cum omnium odio coniunctam minaretur, sacerdotali dignitate tandem abdicatis. Nam, ut ante diximus, posteri Aaronis omnes portionem suam ante alios Levitas obtinebant in sacrificiis, ac proinde a munere sacerdotali depelli non poterant. Sed ista, ut diximus, etiam fuit extraordinaria punitio, divina manu filiis et posteris Heli immissa, ut eo usque paupertatis et ignominiae deveniant, ut vel portiunculam et buccellam panis emendicare cogantur. Itaque Dominus hic minatur illis exauctorationem a sacerdotali dignitate, cui tamen nati videbantur, quod Dei nomen ipsi profanassent et totius populi ludibrio exposuissent: ac proinde omnium sannis, odio et maledictioni exponendos esse, et tanquam putida membra reiiciendos. Quae sane pulchre cum sententia illa antea a nobis exposita consentiunt, Deum colentes ac debitam illi reverentiam exhibentes, vicissim honorem et dignitatem consequuturos: Deum vero contra dedecorantes, dedecus et infamiam reportaturos. Aequum enim est, ut qui Deum toto corde et viribus non coluerunt, omni dedecoris et infamiae genere obruantur. Sed quotusquisque de his, obsecro, serio cogitat? Nam si forte de Dei honore et gloria tuenda adversus profanorum blasphemas voces agitur, faciles, immo remissi ac caeci: at si contra de nostris iniuriis, rigidi, implacabiles ac lynceis oculis sumus. Et ii praesertim plerumque qui ad rerum gubernacula sedent risum ista iocumque existimabunt. Nos vero divinae illius sententiae memoriam sancte colamus, iudiciorumque eius severitatem metuamus. Quid iis igitur futurum putamus, qui iam pridem omnem honestatem in ecclesia Dei perverterunt, immo sustulerunt: nullam ipsi a Deo vocationem adepti, et falso ac spurio ecclesiae nomine gloriantes? Si posteri Aaronis, quibus lege divina sacerdotalis dignitas debebatur, tamen in posterum panem emendicaturi, in flagitiorum poenam, dicuntur, quid fiet miseris iis, qui quum nullum a Deo titulum iuris acceperint, sed ipsimet irrepserint, et in Dei ecclesiam sibi autoritatem arrogarint αὐτοκρατορικὴν, papa, inquam, romano, et omni illa hierarchia papistica, specioso tamen divinae legis praetextu, et ecclesiae protectionis, cuius se falso dum caput esse dictitant, Dei beneficia et dona prorsus sepeliunt, et pedibus subiiciunt: quid, inquam, illis fiet, Deo suam ecclesiam instaurante, et adversus illorum tyrannidem asserente, quas poenas et quam horrendas manere illos arbitramur? Ac si Deus ad tempus quosdam tolerat, iudiciorum tamen ipsius certissimae sunt comminationes, suum tandem effectum sortiturae. Hanc ob causam Zacharias praedicit, Deo suam ecclesiam a mendacio purgante, tunc eos qui prius prophetarunt mendacia tandem exauctorandos, et propheticam vocationem abnegaturos; et confusione ac ignominia obruendos. Nos vero si a Deo nutriri sic optamus ut ei de paterna ipsius erga nos benevolentia gratias agere possimus, totos illi nos consecremus et addicamus, ac in uno solo acquiescamus. Neque dubitemus quin si forte hostium contumeliis et latrociniis exerceamur, vindicem tandem illum experiamur, modo ab illo solo pendeamus: et contra severum iudicem, si ab eius

cultu recesserimus. Quam proni sunt homines ad vindicandas sibi iniurias illatas, et interea non cogitant, quot quantisque Deum contumeliis affecerint, quam flagitiosa vita suo nomen ipsius profanarint, ac veluti pedibus suis proculcarint. Quare discendum exemplo sacerdotum istorum, qui quum prius assignatam portionem haberent, tamen emendicare panem Dei iudicio coacti sunt, quod Dei gloriae non ut par erat studuissent, vitam nostram a Deo pendere, cuius honori et gloriae studere nos oportet, et si qua necessitate rerum earum quae vel ad corpus, vel ad animum pertinent urgeamur, ad unicum illum confugere, cuius est unius alimenta nobis subministrare: quam ob causam etiam non immerito se patrem animarum nostrarum vocat. Quare si amplas facultates et opes habuerimus, eiusdem tutelae commissos sciamus nos quiete illis et tranquille fruituros: et contra si exiguae facultates, tamen effecturum ut abunde nobis satisfaciant, ut quaecunque tandem nostra fuerit conditio, nobis debitum illi honorem et cultum exhibentibus, nihil unquam eorum quae ad vitam tuendam necessaria sunt defuturum: et contra, ab eius patrocinio recedentibus et debita reverentia ac cultu ipsum non prosequentibus, infausta et infelicia omnia futura, et ipsas nostras facultates ad nihilum redigendas persuasi simus.

Sed agite, fratres, *etc.*

HOMILIA XIII.

CAP. III.

1. *Puer autem Samuel ministrabat Domino coram Heli, et sermo Domini erat pretiosus in diebus illis, non erat visio manifesta.* 2. *Factum est ergo in die quadam: Heli iacebat in loco suo, nec poterat videre.* 3. *Antequam lucerna Dei exstingueretur, Samuel dormiebat in templo Domini, ubi erat arca Dei.* 4. *Et vocavit Dominus Samuel: Qui respondens ait: Ecce ego.* 5. *Et cucurrit ad Heli, et dixit: Ecce ego: vocasti enim me. Qui dixit: Non vocavi, revertere et dormi. Et abiit, et dormivit.* 6. *Et adiecit Dominus rursum vocare Samuelem. Consurgensque Samuel abiit ad Heli, et dixit: Ecce ego: quia vocasti me. Qui respondit, non vocavi te, fili: revertere et dormi.* 7. *Porro Samuel necdum sciebat Dominum, nec revelatus fuerat ei sermo Domini.* 8. *Et adiecit Dominus, et vocavit adhuc Samuelem tertio. Qui consurgens abiit ad Heli, et ait: Ecce ego, quia vocasti me. Intellexit ergo Heli quia Dominus vocaret puerum.* 9. *Et ait ad Samuelem: Vade et dormi: et si deinceps vocaverit te, dices: Loquere Domine, quia audit servus tuus. Abiit ergo Samuel, et dormivit in loco suo.* 10. *Et venit Dominus, et stetit: et vocavit sicut vocaverat secundo, Samuel, Samuel, et ait Samuel: Loquere, quia audit servus tuus.*

Narratur nobis hac historia iudiciorum Dei futurorum adversus ipsum Heli, filios ac posteros confirmatio. Ac sane Deus quidem iudicia poterat exsequi, nec ea tamen ulli praedicere: sed ita voluit illo tempore patefieri iudiciorum suorum certitudinem, adversus profanos illos sui nominis et sanctuarii profanatores, et cultus sui depravatores atque corruptores. Sed et huius aetatis illa sunt quod ea nobis Deus proponat, ex quibus instructionem percipiamus. Notum enim quam ingeniosi homines in Dei iudiciis obscurandis, et ingratitudine sepeliendis, et ab iis suas cogitationes avertendis, ut nunquam nisi vi quadam aut praeter spem ad eorum meditationem cogantur, et animis eorum, ut deleri nunquam possint, insculpantur. Deus itaque voluit mature sua iudicia patefacere, ne casu aut temere contigisse illa, sed a Deo sui contemptum et cultus sui corruptelas diutius non tolerante manasse cognoscerentur. Porro temporis illius fideles oportuit adversus offendicula praemuniri, ne in desperationem venirent, quasi Dei promissionibus locus nullus amplius superesset, nisi Deus ipse medicam manum adhiberet. Quare non parum recreati et confirmati sunt, cognito de ecclesia repurganda Dei decreto, quam Heli filii suis corruptelis magnopere labefactarant; quae omnia sigillatim huius loci capita excutientibus fient notiora. Et in primis consideratione dignum, quod puer Samuel coram Heli Domino ministrasse, id est, ecclesiae ministerio vacasse, ipso Heli doctore et ductore dicitur. Nam erat Samuel adhuc iuvenis admodum, in summi sacerdotis curam ac disciplinam traditus, quo sese Dei cultui daret, dicaret. Hic igitur iuvenis Samuelis studium describitur, omni cura et sollicitudine in Dei cultum incumbentis, cui se a parentibus voto adstrictum satis memoria repetebat. Non contemnenda sane adolescentis virtus, suam vocationem agnoscentis, fideliter in ea se exercentis, et officium alacriter facientis. Adde et modestiam et obsequium Heli summo sacerdoti, tanquam patri et doctori praestitum. Quare huius exemplum imitati discamus fidelem operam navare Deo, ad quamcumque vocemur ab ipso conditionem, et omni studio ac labore in eam incumbere: nosque iis quibus traditi sumus et qui auctoritate pollent, morigeros ac obsequentes cum omni modestia praebeamus. Hoc nomine Paulus Timotheum commendat, quod obediverit evangelio suo, minime quidem sibi quod unius Dei est ac Domini nostri Iesu Christi arrogans, potestatemque hoc vel illud imperandi tribuens, sed quod Timotheus iuvenis Pauli consilio opus haberet. Itaque Samuel hic a modestia commendatur, quod officio suo fideliter functus ac Heli

vero tamen existimandum fideles Dei gloriae studiosos a mundi calumniis et odio fore prorsus immunes: quale Dominus noster Iesus Christus exemplar omnibus intuendum proponitur, quem improborum calumniis impetitum adspicimus. Et ipse D. Paulus admonet (2. Cor. 6, 8) superandas multas difficultates fidelibus, et per gloriam ac ignominiam, per convicia et laudes transeundum: quod ipse, quem instar angeli tamen conversantem mundus adspexit, tamen expertus est, ac suo exemplo, a Iudaeis omni contumeliarum genere et conviciorum affectus, ferre nos docuit. Ac proinde fidelibus hanc incumbere necessitatem sciamus, sese ad quodlibet ignominiae et conviciorum genus praeparandi, praesertim quum de Dei gloria promovenda, et verbo ipsius promulgando inter homines agitur. Ad quod sane munus inepti sunt quoscunque metus et humana fragilitas occupavit. Quamobrem Deo servire studentem hominem multos quidem inimicos in se concitaturum certum est, in deteriorem partem eius sermonem interpretantes: at convicia istiusmodi omnia, blasphemae voces, contumeliarum denique genus omne fortiter ferendum, et animi praesentia superandum, donec vitae huius decurso stadio felicitatis metam attingamus. Nihilominus tamen Deum vindicem fideles Dei servi ac bonae suae causae defensorem fore ne diffidunto, etsi calumniis et conviciorum omni genere ab improbis afficiantur: ac tandem iustitiam ipsorum tanquam auroram emersuram. Patientiam igitur a suis Dominus exigit, ut si ab hominibus immerito calumniis graventur, ac nonnunquam obruantur, ac ipsum mortis limen attigisse videantur, saevientibus hinc inde tempestatibus et procellis, et nulla spe undecunque ipsis affulgente, exorituram tamen tandem auroram, ac nubes istas omnes dissipaturam: Deum nempe ipsum liberatorem tanquam *ἀπὸ μηχανῆς* affuturum, suamque nobis gratiam et misericordiam patefacturum, modo spem nostram omnem in illum defigamus, et promissionum memores patienter impletionem praestolemur: ac caecutientibus caeteris omnibus hominibus, et in densam tenebrarum caliginem immersis Dei iustitiam suis fidelibus apparituram, tandemque Dei osores ac contemptores ignominia et dedecore obrutos factis dignam mercedem reportaturos. Neque vero mirari nos oportet si Dei contemptores tanta corruptione depravati sunt: quod nimirum caecutiunt, et perpetuis tenebris ac nocte profunda demersi premuntur. Quare licet nos secum veluti demersos in tenebrarum abyssum omni contumeliarum genere afficiant, et miseris illudant, adque Dei abnegationem sollicitent, ne dubitemus quin lux illa coelestis tandem in maximis angustiis affulgeat, ac divinarum promissionum vis sese exserat, nempe Deum illos honoraturum a quibus toto vitae suae curriculo sincere cultus et glorificatus fuerit. Nonne vero nobis haec animos facere debent, et ad constantiam animique praestantiam erigere adversus mundi quascunque minas et saevas tempestates, ne metu ac vecordia deficiamus, sed adversus quoscunque motus improborum imperterriti cursum nostrum absolvamus, si venerit in mentem ista cogitatio, Deum suo tempore nobis affuturum, reque ipsa demonstraturum non inanem istam esse suam promissionem, se glorificaturum eos a quibus honore debito et reverentia fuerit acceptus? Magni saepe facimus collatos ab hominibus honores: quanto magis ergo nos decet ab ipso Deo divinis cumulandos honoribus, eiusdem gloriae et honori studere? Annon pollicenti Domino fidem haberi plus quam aequum est, et cum modestia et humilitate promissionum ipsius impletionem exspectari? Quare si forte contigerit ut qui auram popularem captant, et istiusmodi honoribus capiuntur, ad summos honores magno omnium applausu extollantur, patienter et cum silentio animas nostras possideamus, et ab illis divortium facientes, brevi in fumos abituram dignitatem procul intueamur. Nihil enim Domino supereminet: sed quae ab eius liberali manu consequuti fuerimus, summum nostrum bonum esse norimus. Ac proinde non a mundo quaerendos honores: plena enim omnia ambitionis: qua si semel inficiamur, non dubitandum quin inde labem vita nostra contrahat in Domini conspectu, et eo maior sit a nobis exspectanda condemnatio, quo foedior erit vitae nostrae conditio. Sed nominatim honorem promitti Dei cultoribus meminerimus propter hominum infirmitatem, ne, quasi sint reiectanei, despondeant animum, aut nondum satis ab humanis affectibus repurgati, sese, vel contumeliarum, vel iniuriarum omni genere premi sentientes, immeritos et innocentes, moleste ferant: futuram enim dignitatis et honoris sempiternam gloriam promittit, istis omnibus momentaneis et brevi transituris contumeliis opponendam. Sed et ad promissionem accedit etiam comminatio, Deum contemnentes omni dedecore et ignominia tandem afficiendos.

Cuius comminationis vim ut percipiamus, paucis quid sit Deum contemnere nobis est explicandum. Nam alioquin multoties nequaquam a nobis de contemnenda Dei maiestate cogitatum, ac malle terram nobis dehiscere, quam de divina gloria quidquam detrahi, testabimur, quum tamen divini contemptus maxime rei simus. Quare tenendum est, nos nunquam ab hoc crimine liberandos, nisi omnes nostrae actiones et cogitationes in Dei gloriam ferantur, quam pro nostris viribus augere et amplificare studeamus, nostramque salutem promoveamus. Quare, exempli gratia, si malefacta dissimulamus ac toleramus, aut si of-

fendicula nostris adulationibus fovemus,' nonne Dei contemptus est, et divinae iustitiae quaedam oppugnatio? Denique in hanc curam incumbendum, ut quibus in rebus Dei gloria sita sit attendamus: nempe, ut ad eius verbum tremamus, de maiestate ipsius divina nunquam nisi honorifice sentiamus ac loquamur, eius opera singula magni faciamus: rebus afflictis ad eius opem confugiamus, de tot tantisque eius in nos beneficiis gratias agamus, ac tandem pura et sincera mente numen eius colamus. En quae Deo debeatur gloria: de qua si quis sciens ac volens vel tantillum detraxerit, certum est ludibrio et contemptui omnium eandem illum exponere, Deique promissiones profanare, ac melius homini illi si nunquam natus esset fore, quamdiu in hac pertinacia perstiterit. Quamobrem eo nobis diligentius cavendum, quo gravius hic peccatur, ne in istud crimen abominandum violatae divinae maiestatis, et laesae ipsius gloriae incidamus. Atque adeo primariae dignitatis viri sedulo hic animadvertunto, gravius ipsos iudicium, quo maior est ipsorum dignitas, manere: nisi pro viribus Dei gloriam promovere studuerint. Quare si reges ac principes suae ipsorum gloriae studiosi sunt, sibique omnia licere volunt, atque ex arbitrio ac libidine omnia facere, ac Dei gloriae detrahere ut ipsi excellant, si veram religionem flocci faciunt, de Deo perfunctorie tantum loquuntur, superstitionibus indulgent, atque adeo blasphemis vocibus in Deum efferuntur, et in quasvis foedas libidines effervescunt, ac scortationibus polluuntur: si denique aequi rectique osores sunt, certum est proximum illorum esse casum et interitum, ac gloriam ipsorum in exitium ac ignominiam convertendam, tantoque magis ipsorum interitum stupendum fore, quo maior dignitas exstiterat. At vero si tam severe cum istis agitur, quorum tantus honor erat, ut non honori, non gloriae, non dignitati parcatur, quid iis fiet, qui licet abiectae conditionis homunciones, Dei tamen maiestati bellum indicere velle videntur? Quare agite, viribus omnibus in Dei gloriam et honorem collatis, ipsi nobis caveamus, atque adeo Dei nominis gloriae, iustitiae propagationi sic studeamus, ut ipse pro suis nos agnitos, gloriae suae notis sic insigniat, ut magis ac magis glorificetur: nosque omnibus quae voluntati ipsius contraria sunt resistentes, diligenter caveamus ne nomen ipsius contumelia laedatur. Nam sane metuendum ne si corruptelis et pollutionibus domos ac familias infici nostra indulgentia permiserimus, meritis tandem poenis afficiamur, et, quod minatur Deus, ab ipsius domo procul eiiciamur. Contra sperandum nos, etsi mundi dedecus simus, et pro quisquiliis ac purgamentis habeamur, tandem tamen a Domino in libertatem asserendos, ac gloria sempiterna donandos, eaque constantia ut adversus quascunque tempestates imperterriti cultum illi debitum offeramus. Atque hic omnium bonorum quibus a Deo quotidie cumulamur finis est, ut gloriam ipsius quaerentes novum argumentum eius laudes cum laetitia praedicandi ac celebrandi habeamus.

Nos itaque supplices etc.

HOMILIA XII.

31. *Ecce dies veniunt, et praecidam brachium tuum, et brachium domus patris tui, ut non sit senex in domo tua.* 32. *Et videbis aemulum tuum in templo, in universis prosperis Israël: et non erit senex in domo tua omnibus diebus.* 33. *Verumtamen non auferam penitus virum ex te ab altari meo: sed ut deficiant oculi tui, et tabescat anima tua, et pars magna domus tuae morietur quum ad virilem aetatem venerit.* 34. *Hoc autem erit tibi signum quod venturum est duobus filiis tuis Ophni et Phinees. In die uno morientur ambo.* 35. *Et suscitabo mihi sacerdotem fidelem, qui iuxta cor meum et animam meam faciet: et aedificabo ei domum fidelem, et ambulabit coram Christo meo cunctis diebus.* 36. *Futurum est autem ut quicunque remanserit in domo tua, veniat ut incurvet se ei petens nummum, et buccellam panis, dicatque: Dimitte me, obsecro, ad unam partem sacerdotalem, ut comedam buccellam panis.*

Hesterna concione comminationem illam Domini audivimus, qua spoliandum sacerdotali dignitate tam Heli, quam ipsius posteros Dominus comminatus fuerit. Nempe quod quum sacerdotalis dignitatis hic esset finis, ut Deo debitus cultus et honos redderetur: Heli vero nimia in filios indulgentia effecisset, ut Dei cultus apud populum vilesceret, et in contemptum veniret, atque omnia profanatione et confusione plena essent, aequum esset ea dignitate privari et spoliari, quam, quantum in se erat, dedecoraverat, ac ea proinde indignum se praebebat. Iam vero pergit a Deo missus ad Helim propheta, speciatim docere, quibus Heli poenis a Deo cum tota posteritate sit affectus. Dicit itaque *brachium illi amputandum:* id est robur illius exscindendum, metaphorica loquutione indicans autoritatem illam quam patribus ipsius Deus ipse largitus erat: *et brachium domus patris ipsius:* id est auferendam sacerdotalem dignitatem, ac totam eius familiam in contemptum venturam, ac ludibrio omnium exponendam. Deinde signum ad fidem comminationibus faciendam adiicit, duos illos, egregios scilicet sacerdotes et populi rectores Heli filios, quorum rapinis et scortationibus ipsum Dei tabernaculum fuerat profanatum, una simul die morituros. Tertio addit *Deum sibi fidelem sacerdotem suscitaturum:* porro fidelem intellige, vel qui officio

fideliter fungatur, vel qui perpetuo sacerdotium exerceat: sic fidelis domus dicitur, quae in longum aevum perdurat: qua significatione saepius vox illa, fidelis, in sacris usurpatur. Porro Deus se sibi alium sacerdotem suscitaturum nominatim dicit ut huic obiectioni occurrat quam videri poterat Heli merito allaturus, suum esse sacerdotium, nec ad alium, ex Dei promissione, posse transferri. Atqui decretum Dei aliud est, cui qui loquenti contradicat? Porro hic sacerdos suscitandus est Tsadoc, ut infra videbimus, qui in Abiatharis locum suffectus est. Denique propheta subiungit Heli posteros ac successores, eo paupertatis deventuros ut buccellam panis emendicent, ac sese nummum potentes incurvent. Nam etsi sacerdotibus erat sua portio attributa, paucique essent sacerdotes, tamen in tantas angustias redigendos ut panem emendicare cogantur, ac supplices petere ut ad unam partem sacerdotalem dimittantur, quo buccellam panis comedant, ac sese a fame tueantur.

Haec sunt huius loci summaria capita sigillatim deinceps nobis expendenda. Dictum autem istud Domini, se brachium Heli resecturum et amputaturum, consideratione dignum est: quo docemur nullas nobis esse vires nisi Dei virtute ac potentia fulciantur. Nam *brachii* nomen in scripturis pro vi ac robore plerumque sumitur. Uni Deo igitur vis nostra omnis accepta ferenda est, a quo uno gratia et misericordia promanat. Ecquid igitur habent homines de quo glorientur, quasi adversus qualecunque iudicium perstituri, quum ne ad minimum quidem aurae flatum divinorum iudiciorum subsistere queant: sed contra tanto magis sit illis mortiferum quidquid in se virtutis ac vitae habere arbitrabuntur, quanto longius a Deo recesserint, nisi coram Deo deiici, et eiusdem providentiae sese subiicere didicerint? Quamobrem danda opera, ut quidquid virium ac roboris habemus, Deo omne feramus acceptum, atque sic ab eius gratia pendeamus, ne unquam divellamur. Certum enim est omnes sua industria gloriantes tandem eadem privandos, imo et in nihilum redigendos. Et vice versa discamus, Dei bonitate sic niti, ad eius gloriam vires nostras conferentes, ut laudes ipsi sacrificemus, autoremque unum ipsum bonorum omnium celebremus. Id si rite factum a nobis fuerit, ne dubitemus quin ipse vires suas in nostri defensionem exserat. Et de brachii voce hactenus.

Porro in divina comminatione istud adiicitur, neminem ex Heli familia ad senectutem maturam perventurum, sed aemulum in locum ipsius sufficiendum. Quibus verbis Dominus posteris Heli notam ignominiae inurendam minatur: senectus enim singulare Dei donum est. Etsi libens agnosco tot aerumnis miseram hanc vitam plenam esse, ut videatur felix eorum conditio quibus exitus cum ingressu unus et idem est. Ecquid enim aliud est, obsecro hominum vita quam perpetuus languor et aegritudo? Nam si quando sese rebus prosperis gaudii et laetitiae nobis offertur occasio, subinde tamen et momento saepe in tristitiam desinit, adeo ut si dies hodiernus nobis beatus affulserit, crastino cum infortuno colluctemur. Exempli gratia: Si Dominus familiam auxit, liberis praesertim, ac subinde unus et alter morte perimatur, quantam putamus huius familiae desolationem? Nam si unus tantum e medio tolleretur, consolari sese reliqui quodammodo possunt, sed si ad internecionem tota familia devenerit, quam id luctuosum et deplorandum? Quare si quando prosperis ac laetis rebus fruimur, subinde multis adversis permiscentur: denique si quot quantisque offendiculis vita hominum exposita sit intueamur, minime dixerimus vitam esse bonum expetendum, sed mortem potius eligendam: praesertim si cum crebris morbis, cum paupertate, cum mortis horrore et aliis istiusmodi incommodis et damnis colluctemur, quibus in dies deficimus ac in nihilum redigimur. Nihilominus tamen Dei bonitas in omnibus istis aerumnis splendet ac micat, ut astrum in tenebris, ut non immerito vita hominis, et ipsa senectus in bonis reponantur. Idcirco Dominus minatur fore ut in familia Heli nullus consenescat, quasi Deus ipse morti addicat et ipsemet interimat omnes Heli posteros, ut sacerdotali deinceps dignitate priventur. Saepe quidem unum aut alterum morte perimi in familiis, at totam exstingui familiam raro videmus. At hic Deus severam iudicis vindictam exercet, et in hac comminatione divinae irae signum apparet: quasi separet a reliquis et seorsim ordinet irae ac morti destinatos. Omnes quidem fateor ab ipso matris utero morti sumus addicti, verum tamen ex eadem familia nonnulli ad maturam aetatem perveniunt, alii immatura morte praeveniuntur, ut non una sit omnium conditio. Sed quum adversus familiam unam hoc decretum Dei fertur, ut nullus in ea senectutem contingat, divinae iustitiae et furoris signum est non dubium. Hinc discamus, etsi nobis haec vita multis cum angustiis, aerumnis et calamitatibus transigenda est, tamen Dei benedictionem quanti par est facere, ut adversus quaslibet calamitates imperterriti animum obfirmemus, ut maiore cura, studio, labore et sollicitudine in eius cultum et honorem incumbamus, quum in omnibus istis difficultatibus paternus eius in nos animus affulgeat: cuius gustum tantum aliquem in his terris habemus, donec tandem in aeternas sedes recepti, iam inde ante iacta mundi fundamenta praeparatas eo plene fruamur. Verum einm vero et hoc observandum, Deum ex his terris auferentem eos qui non matura morte praeveniuntur, sic temporariis poenis eos afficere, ut tamen non ideo deterior sit

eorum conditio, quod ad salutem attinet quae in Christo Iesu promittitur. Nam fideles quidem saepe, quod ad praesentis vitae statum attinet, durius aliis exercentur, et gravioribus poenis afficiuntur, Deo interim incredulis parcente, et vitam longiorem sue maiestatis contemptoribus largiente, sed in ipsorum gravius iudicium, et confusionem. Contra vero fidelibus licet vix mediocrem aetatem assequutis, non modo non detrimento, sed contra summo bono cedit, si e terris mature tollantur.

Caeterum quae deinceps sequuntur leviter praetereunda non sunt, quibus divinae sententiae severitas quodammodo lenitur, nempe, *se non penitus ex hac familia virum ablaturum ex altari suo, neque penitus Heli posteros à sacerdotali munere reiecturum*. Quae verba possumus in hunc sensum interpretari, quasi Deus punitionis exsequutionem in longum tempus remitteret: quod et re ipsa factum est; nam longo demum post tempore divinae sententiae severitas effectum suum est consequuta. Namque Abiathar ab Heli posteris oriundus multos post annos sacerdotali munere exauctoratus est. Nam David satis diu regnavit, et satis longo temporis intervallo Samuel rerum gubernacula tenuit, antequam rex ullus Israëlis ortus esset. Quare conspicuum est Deum non subito sententiam suam adversus Heli exsequutum esse, sed ad tempus eidem pepercisse. Porro quod se Dominus pollicetur ex hac familia virum non ablaturum penitus, ad Solomonis tempora referi quidem potest, ut ad illa usque successores Heli non exscindantur, verumtamen quod in sequentibus adiicitur, non perventuros ad senilem aetatem ipsius posteros, sic intelligendum magis videtur, quasi Dominus a sacerdotali quidem munere polliceatur non omnino Heli posteros reiiciendos, sed nunquam tamen ad summam pontificis dignitatem evehendos: sed potius iis quibus antea dominabantur subiiciendos. Nihilominus tamen, ad virilem aetatem quum pervenerint, morituros repetit, ac ad senectutem maturam non deventuros. Unde observandum, Deo nonnunquam correctionum ac poenarum minas prorogante, non ideo nobis occasionem indurationis praeberi, quasi supplicii dilatio illud auferret. Atque necessaria nobis haec doctrina est. Quam multos enim videas suorum facinorum poenas ablatas existimantes quod differantur, et impunitatem sibi pollicentes in quaevis flagitia factos audaciores et insolentiores ruere? Namque malefactorum rationem nunquam reddendam sibi persuasi, ad quaevis flagitia fraena laxant, et impunitatem in perpetuum sperant. Ac sane Deus nonnunquam ad impiorum flagitia connivere videtur, donec nimirum impleta mensura gravius illis incumbat iudicium. Quamobrem agite, fratres, Deum minantem metuamus, ac de nobis serio cogitantes, nos ipsos expendamus, ac sententiam adversum nos feramus, ut iudicium ipsius praevenientes etiam ipsi reconciliemur. Ac licet non appareant certa et indubitata signa divinae ultionis, ubi primum peccaverimus, nihilominus nunquam nobis in crastinum seria poenitentia est reiicienda: nam quo diutius in nostrarum sordium coeno volutabimur, eo magis sordescemur ac contaminabimur. Denique discamus Dei iudicia etsi procul adhuc dissita, tamen intueri tanquam praesentia: memoria repetentes: Noachum ante diluvium per multos annos arcam exstruxisse, in qua ipse cum tota familia et animantibus à diluvio servaretur, et cum priori mundo, minas illi intentantem futuri diluvii, fuisse colluctatum: ac triumphante mundo et nihil nisi delitias sibi faciente Noachum ingemuisse, ac multo cum labore, cura et sollicitudine arcam construxisse: quemadmodum ipse nos Dominus noster Iesus Christus admonet, et ad vitae emendationem et μετάνοιαν proposito Noachi exemplo cohortatur. Quid ita vero sese Noachus angebat, quum undique rerum prosperarum ante oculos facies obversaretur? Nempe Dei verbo admonitus, metuit, et tanquam in speculo horrendam illam iram et vindictam Dei toti mundo imminentem est contemplatus, de qua fuerat oraculo admonitus. Hoc nos exemplum decet imitari. Nam sibi omnia tranquilla et felicia pollicentibus improbis, exitium maxime propinquum est. Quare merito Dei iudiciorum metu semper deterreri nos a malo, etsi rebus prospere et ex animo cedentibus, oportet, ne thesaurum irae et vindictae ipsius eo maiorem in nostra capita derivemus, quo diuturniore patientia nos ad poenitentiam invitarit. Et hactenus de comminatione illa dictum esto, qua posteros Heli exauctorandos audivimus: cuius tamen prophetiae effectum nequaquam ipse est intuitus: ex qua haec in summa retinenda, et ad usum revocanda doctrina est, quam saepissime scriptura inculcat, ut quemadmodum animo patiente divinarum promissionum complementum exspectamus, sic vicissim, attenta et vigili mente comminationes ipsius metuamus, quibus tanquam praesentibus afficiamur, etsi rebus prosperis et alta pace ac tranquillitate fruamur. Ita futurum est, ut fideles nullo unquam gaudio sic afficiantur, et nullis unquam rebus suis secundis laetentur, ut illis, ut solent increduli, efferantur et insolescant: neque vicissim rebus adversis opprimantur, sed res adversas prosperis temperent. Contra infideles. Nam Deo ad tempus iudiciorum suorum impletionem differente, et velut ad ipsorum poenas tardante, mirum in modum insolescunt, divinamque doctrinam sannis excipiunt, et ludibrio habent, ac velut immanes ferae, indomitae ac effraenatae calcitrant: opibus suis et autoritate sic inebriantur, ut sibi quidvis licere existiment, ac in sordibus suis magis magisque volutentur. Ac ubi se vindicis ira nu-

minis exseruerit, cuius se manus effugere posse desperent, tum misere attoniti et consternati cohorrescunt, et in summis angustiis animi de salute desperant, inferorum cruciatus horrent, nullam denique consolationem admittunt: nullo insequente perpetuis agitati terroribus fugiunt. Non ita fideles. Nam, uti diximus, licet ipsorum vitam Deo fortunante et benigne ac placide cum ipsis agente, tamen metuunt, ac sibi ipsis fraenum iniiciunt, ne adversus maiestatem ipsius calcitrent. Quin imo Deo licet plagis ipsos afficiente gratias agunt, sibique vitae huius conditionem in memoriam revocant, ut quum omnia mortem intentent, tanto maiore sollicitudine ad Deum assurgant. Et ut rebus secundis et prosperis fideles non modo non efferantur, sed magis metuant, ut tanto maiore cura et sollicitudine Dei cultui sese totos tradant. Neque vero cogitandum hoc timore fieri conditionem ipsorum deteriorem: nam etsi variis afflictionibus et calamitatibus urgeantur, nunquam tamen obruuntur: quin potius in medio calamitatum aestu recreantur et refocillantur, Dei auxilium opportunum patienter praestolantes, ad quod in summis angustiis tanquam ad asylum unicum confugerunt. En ut fideles modum in omnibus servant, incredulis contra in hanc vel illam partem pendentibus, et immoderate sese gerentibus, ut nunquam vera tranquillitate fruantur.

Transeamus ad verba illa quibus *se* Deus dicit *fidelem sacerdotem sibi suscitaturum, qui iuxta cor suum et animam suam faciat, eique se domum fidelem aedificaturum, et coram Christo suo cunctis diebus ipsum ambulaturum.* In primis hic observandum, vanam illam Heli persuasionem de sacerdotii perpetuitate tolli. Nam sibi sponte sua homines imponunt, et delitias faciunt, in eo quod dignitatem aliquam assequuti, perpetuam eandem imaginantur, quasi Deum sibi devinctum habeant: quod etsi verbis non profiteantur, re ipsa tamen demonstrant. Poterat igitur Heli adversus Dominum excipere, debitam sibi iure sacerdotalem dignitatem, atque mutationem eiusdem legis Dei violationem esse: non posse recta linea sacerdotium ad alios quam ipsius posteros, nisi contra Domini legem, devenire: his, inquam, aut similibus vocibus Heli Domino responsare posse videbatur, sibique ordinem illum semel a Domino praescriptum immotum et immutabilem fore persuadere. Verum enim vero, Deus penes se protestatem et autoritatem esse testatur, sacerdotes ex arbitrio suo constituendi, ex Aaronis familia licet oriundos. Neque enim sibi Deus unquam contradixit. Etsi fateor tandem omne illud legale sacerdotium ab ipsomet abolitum: nam ad tempus tantum ordinatum fuerat. Valuit tamen quamdiu duravit: Aaronis familiam perpetuum ius ad sacerdotium retinere: sed ex eadem ad summos pontificatus honores evehendi quemcunque libuisset potestatem et autoritaten retinuit. Ac sane, quis ex Aaronis familia sacerdos futurus non a Deo creatus est, et ad hanc dignitatem formatus? Quis illi, quaeso, vitam dedit? Denique hinc discamus nullam adeo firmam et perpetuam dignitatem, nullos adeo certos honores, nihil adeo tutum ab omnibus periculis, quin momento Deus securissimos exauctorare, et in vilissimam abiectissimamque conditionem redigere possit. Quare sub alarum ipsius tutelam confugere discamus, et de nobis modeste sentire, ne supra modum efferamur. Neque enim, si altiori aëri nos tradere volumus, alae sufficiunt: sed altius alarum fiducia fretos volare cupientes, horrendus lapsus et quidem mortalis manet. Sed si contra gratiarum Dei continuationem supplicibus votis exspectemus, fiet ut in dies et in annos persistamus, nihil tamen certi nobis de nobis pollicentes, sed ab unius Dei bonitate et benevolentia toti pendentes, quae in ipsam recumbentes nunquam est deceptura.

Quod porro dicit Dominus se suscitaturum fidelem sacerdotem, videtur aliquid difficultatis in se continere, quum id a Salomone factum videamus. Sed tenendum est, Deum rebus omnibus creatis, et earum omnium opera sic uti, ut hominum consiliis ad faciendam decretis suis viam et ad exitum illa perducenda. Quod et ipsum in historia illa, in qua Abiathar exauctoratus legitur, et in eius locum Sadoc suffectus, nominatim Dei spiritus memorat. Nam etsi Solomon Abiatharum officio sacerdotali depulit necessitate impulsus, puta ipsius Abiatharis perfidia, quam I. Reg. 2, 26 pluribus in haec verba persequitur: Es quidem, inquit, vir mortis: sed hodie te non interficiam, quia portasti arcam Domini Dei coram David patre meo, et sustinuisti laborem in omnibus, in quibus laboravit pater meus: tu ad agrum tuum abi, non enim amplius sacerdos eris: ac Sadocum in Abiatharis locum deinceps substituit: quae quidem prima fronte ab hac Domini comminatione videri possunt alienissima: namque Abiathar suorum facinorum poenas luit, quae ad liberos ipsius non spectabant; ac proinde huius prophetiae de qua hic agimus non fuisse impletionem factam, illud Solominis tamen nominatim in historiae illius loco Dominus adiectum voluit, eiectum a Solomone Abiatharem ut impleretur sermo Domini, quem loquutus est super domum Heli in Silo. Quibus verbis oculi nobis patefiunt ad Domini providentiam propius intuendam: quum nominatim dicitur Abiathar graviore supplicio, puta morte, fuisse dignus, et tamen nihilominus effecisse Dominum, ut prophetiae illius olim Heli denunciatae decretum, suum effectum sortiretur. Porro divina illa providentia plerumque nos latet. Nam saepe Deus quemlibet ob flagitium aliquod flagel-

lans, in illo patrem vel avum, vel denique maiores punit. Quae iudicia licet ob mentis nostrae tenuitatem non capimus, tamen adoranda sunt in illis Dei consilia, eique tanta tamque perfecta et admiranda sapientia tribuenda, ut ad eam omnia nostra consilia referamus, sensuque omnes eidem subiiciamus. En itaque ut Deus quidem unicuique secundum suum flagitium rependit, et tamen patrum in illis scelera, ad tertiam quartamve generationem ulciscitur. Et quidem verborum illorum hic sensus est, et insignis doctrina, quum Deum suscitaturum fidelem sacerdotem spiritus praedicit, quem Solomon deinceps in sacerdotem ordinavit ac licet de divina sententia non cogitaret exsequenda, ministerio tamen suo divinum decretum implevit. En quibus modis Deus omnipotens ad decretorum suorum impletionem rebus omnibus creatis utatur, et ad suam voluntatem implendam disponat. Nam etsi poenas Abiathar propter laesam regis maiestatem luit, reus enim mortis erat, Dei tamen iudiciis hac ratione via facta est, Deo in Abiatharis persona Helin puniente et in eius familiam quod se facturum erat minatus, dedecus et ignominiam derivante. Quibus omnibus ea quam superius attigimus doctrina confirmatur, Deo non patefaciente suorum iudiciorum signa manifesta, quorum intuitu terreamur, non ideo tamen insolescendum, sed modeste de se sentiendum et coram Domino ambulandum, quandoquidem et post fata suas rationes habet, nos, non minus quam vita fungentes, corripiendi et castigandi. Et hactenus quidem de divinorum iudiciorum occultis viis et rationibus dictum est: quod tamen argumentum ampliorem tractatum posceret, sed in praesentia quum de occultis Dei iudiciis agatur, intellexisse sufficiat, non inulta fuisse filiorum Heli flagitia, licet in tempus usque Solomonis dilata sit ultio: ac proinde licet temporis longinquitate sepulta et obliterata videri posset iniquitas, in Dei tamen consilio aeterno impressam et insculptam hactenus remansisse.

Sequitur in prophetae verbis: *Deum illi domum aedificaturum*, quibus verbis alia metaphorica loquutio continetur. Domum enim aedificare dicitur, qui statum aliquem firmum et stabilem efficit, nullis mutationibus obnoxium. Sic Psalmo 127, 1. quum dicitur: *Domum frustra aedificari, quam Dominus non aedificaverit,* non parietum, lignorumve aut lapidum ex quibus assurgit aedificium respectu dictum illud existimandum, sed diuturnitatis et stabilitatis, quam sibi homines augendis familiis opibus et dignitatibus intenti frustra, sine Dei auxilio, pollicentur. Atque in scripturis haec loquendi phrasis occurrit saepe, Deum aedificare domum, quum ita servis suis benedicit, ut tam corporeis eius donis quam spiritualibus augeantur et locupletentur. Quibus docemur non nisi Dei benignitate et favore homines vel ad summos honores et dignitates evehi, vel divitiis et opibus abundare, licet vel sua industria et labore, vel etiam casu et fortuna plerumque videantur illa consequuti. Sola itaque Dei benedictione ista contingere sciendum est, quod Deus in omnes res creatas imperium obtineat, cuius vim in ipsos exserat: ac proinde quibuscunque aliis fundamentis nitantur familiae, immo ipsae monarchiae et status quicunque validissimi, tamen corruituros et in nihilum redigendos, quoties Deo videbitur, nisi manu et favore ipsius fulciantur. Quamobrem parentes liberis domos aedificantes haec iacere fundamenta, liberosque suos eadem edocere oportet, si suis familiis stabilitatem aliquam diuturnitatemque parare student. Porro coram Christo sacerdos ambulaturus dicitur, id est, coram rege, qui Domini iussu inungetur. Tunc vero temporis, nullus adhuc in Israële regiam dignitatem obtinebat: etsi regis quidem apud Mosen aliqua fit mentio: verum tamen nullus adhuc ad Samuelis usque tempora rex fuerat in Israële, sed sine rege respublica israëlitica fuerat administrata. Quin et illud observandum, ne Saulis quidem regnum fuisse legitimum, etsi populum suis legibus rexit, et subditum ac obsequentem habuit, ipse a Samuele unctus. Verum tamen haud Deo placuit eiusmodi Saulis electio, quae nimirum a seditione, non exspectato Dei iussu, coeperat. Nam antea quidem Deus regem Israëli destinarat, sed exspectandum erat populo dum ipse Deus regem daret, non ipsius decretum importuna flagitatione praeveniendum. Primus itaque rex Israëlis fuit David, Christi Domini nostri figura. Quare quum dicitur sacerdos ante Christum ambulaturus, ad tempus sacerdotium exercendum docetur, cui finem esset summi sacerdotis Christi in carnem adventus impositurus, quo tempore suam perfectionem ecclesia consequeretur. Ac proinde non dubium quin propheta hic Heli alloquens indicarit fore sacerdotium momentaneum, etsi in ipsius familia perdurasset, donec suam ecclesiam ad gloriam et felicitatem duxisset: quae, licet ipse Christus in carne veniens non fuisset factus conspicuus, tamen erat ecclesiam illustratura, ipso sese conspiciendum in Davidis et aliorum figura praebente. Dicit itaque propheta Heli tunc ei sacerdotium adimendum, quum Deus ipse veluti vexillum salutis extulerit, ac sese non frustra redemptorem esse pollicitum re ipsa patefecerit, seque regnare velle ostenderit. Caeterum observandum, sequuta esse Solomonis mortem tempora infelicia, nempe totius populi divisionem, decem illis tribubus a Davidis domo deficientibus: ac proinde in Solomone, non in Roboamo, non denique in aliis ullis a Davide regibus oriundis nobis subsistendum, sed sub typo et figura veritatem quaerendam et comprehendendam: perinde ac si sit horum verborum

sensus, Heli filiis exauctoratis et sacerdotio abdicatis, Deum gratiam suam et paternam benevolentiam exserturum, ac vivam imaginem redemptoris exhibiturum, ut Dei decreta finem tandem suum assequerentur, apparente in terris Domino nostro Iesu Christo, et substantia ipsa rerum in lege figuratarum exsisteret. Et hoc satis ante conspicuum est factum Annae cantici verbis puta, Deum nunquam vere se aliter veteribus illis patribus, quam in rege, Dei quodammodo legato et vicario, patrem exhibuisse. En quae veteris populi spes, intuentis in Dei promissiones, quibus se nimirum patrem in exspectato rege intermedio pollicitus fuerat. Idcirco Ieremias in Lamentationibus, Christus Dei, inquit, cuius spiritu vivimus, quasi dicat, qui vita nostra est, de rege loquens in captivitatem tamen abducto. Regem a Deo unctum vocat vitam et salutem populi: quemadmodum in Psalmo Deus salutem Christo suo dare dicitur: quod de totius ecclesiae tamen corpore est intelligendum. En ut Deus patres assuefacit ad redemptoris illius unici exspectationem, a quo unico vitam haurirent. Nos vero quanto magis in illo fiduciam omnem reponere decet, ex quo Christus ipse Dominus in terris apparuit, quo duce et intercessore ad patrem nobis aditus patefiat, quemadmodum ipse de se testatur, quum se viam esse, vitam et veritatem ait? Quare si in alterutram partem declinaverimus, certum est nos semper ἀστόχους aberraturos. Hoc in papatu satis est conspicuum, in quo mera ubique confusio. Nam quot, quaeso, sunt ubique mediatores, quot merendi, ut aiunt, rationes, sed sine pace conscientiae, et sine animi ulla tranquillitate, semper dubiis, semper haesitantibus et anxie quaerentibus miseris illis tenebrionibus? Nae similes vere dixeris esse brutis sese invicem collidentibus, nec loco tamen moventibus, omnes omnium papistarum occupationes, multum satagentium, et nihil nisi perniciem et exitium sibi accersentium. Quare agite, uni Christo Domino nostro firmiter adhaerere discamus, a quo in rectam viam, qua coram Deo ambulemus, deducamur. Hunc enim in finem ille in terras descendit, ut in suum nos patrocinium recipiat, dummodo vere nos illi soli tradamus et permittamus.

Pergamus vero in sequentium explicatione, quibus dicuntur qui *supervixerint Heli posteri panem suum emendicaturi*, quod perinde est, ac si summum in posterum dedecus et ignominiam Deus illis per prophetam cum omnium odio coniunctam minaretur, sacerdotali dignitate tandem abdicatis. Nam, ut ante diximus, posteri Aaronis omnes portionem suam ante alios Levitas obtinebant in sacrificiis, ac proinde a munere sacerdotali depelli non poterant. Sed ista, ut diximus, etiam fuit extraordinaria punitio, divina manu filiis et posteris Heli immissa, ut eo usque paupertatis et ignominiae deveniant, ut vel portiunculam et buccellam panis emendicare cogantur. Itaque Dominus hic minatur illis exauctorationem a sacerdotali dignitate, cui tamen nati videbantur, quod Dei nomen ipsi profanassent et totius populi ludibrio exposuissent: ac proinde omnium sannis, odio et maledictioni exponendos esse, et tanquam putida membra reiiciendos. Quae sane pulchre cum sententia illa antea a nobis exposita consentiunt, Deum colentes ac debitam illi reverentiam exhibentes, vicissim honorem et dignitatem consequuturos: Deum vero contra dedecorantes, dedecus et infamiam reportaturos. Aequum enim est, ut qui Deum toto corde et viribus non coluerunt, omni dedecoris et infamiae genere obruantur. Sed quotusquisque de his, obsecro, serio cogitat? Nam si forte de Dei honore et gloria tuenda adversus profanorum blasphemas voces agitur, faciles, immo remissi ac caeci: at si contra de nostris iniuriis, rigidi, implacabiles ac lynceis oculis sumus. Et ii praesertim plerumque qui ad rerum gubernacula sedent risum ista iocumque existimabunt. Nos vero divinae illius sententiae memoriam sancte colamus, iudiciorumque eius severitatem metuamus. Quid iis igitur futurum putamus, qui iam pridem omnem honestatem in ecclesia Dei perverterunt, immo sustulerunt: nullam ipsi a Deo vocationem adepti, et falso ac spurio ecclesiae nomine gloriantes? Si posteri Aaronis, quibus lege divina sacerdotalis dignitas debebatur, tamen in posterum panem emendicaturi, in flagitiorum poenam, dicuntur, quid fiet miseris iis, qui quum nullum a Deo titulum iuris acceperint, sed ipsimet irrepserint, et in Dei ecclesiam sibi autoritatem arrogarint αὐτοκρατορικὴν, papa, inquam, romano, et omni illa hierarchia papistica, specioso tamen divinae legis praetextu, et ecclesiae protectionis, cuius se falso dum caput esse dictitant, Dei beneficia et dona prorsus sepeliunt, et pedibus subiiciunt: quid, inquam, illis fiet, Deo suam ecclesiam instaurante, et adversus illorum tyrannidem asserente, quas poenas et quam horrendas manere illos arbitramur? Ac si Deus ad tempus quosdam tolerat, iudiciorum tamen ipsius certissimae sunt comminationes, suum tandem effectum sortiturae. Hanc ob causam Zacharias praedicit, Deo suam ecclesiam a mendacio purgante, tunc eos qui prius prophetarunt mendacia tandem exauctorandos, et propheticam vocationem abnegaturos; et confusione ac ignominia obruendos. Nos vero si a Deo nutriri sic optamus ut ei de paterna ipsius erga nos benevolentia gratias agere possimus, totos illi nos consecremus et addicamus, ac in uno solo acquiescamus. Neque dubitemus quin si forte hostium contumeliis et latrociniis exerceamur, vindicem tandem illum experiamur, modo ab illo solo pendeamus: et contra severum iudicem, si ab eius

cultu recesserimus. Quam proni sunt homines ad vindicandas sibi iniurias illatas, et interea non cogitant, quot quantisque Deum contumeliis affecerint, quam flagitiosa vita suo nomen ipsius profanarint, ac veluti pedibus suis proculcarint. Quare discendum exemplo sacerdotum istorum, qui quum prius assignatam portionem haberent, tamen emendicare panem Dei iudicio coacti sunt, quod Dei gloriae non ut par erat studuissent, vitam nostram a Deo pendere, cuius honori et gloriae studere nos oportet, et si qua necessitate rerum earum quae vel ad corpus, vel ad animum pertinent urgeamur, ad unicum illum confugere, cuius est unius alimenta nobis subministrare: quam ob causam etiam non immerito se patrem animarum nostrarum vocat. Quare si amplas facultates et opes habuerimus, eiusdem tutelae commissos sciamus nos quiete illis et tranquille fruituros: et contra si exiguae facultates, tamen effecturum ut abunde nobis satisfaciant, ut quaecunque tandem nostra fuerit conditio, nobis debitum illi honorem et cultum exhibentibus, nihil unquam eorum quae ad vitam tuendam necessaria sunt defuturum: et contra, ab eius patrocinio recedentibus et debita reverentia ac cultu ipsum non prosequentibus, infausta et infelicia omnia futura, et ipsas nostras facultates ad nihilum redigendas persuasi simus.

Sed agite, fratres, *etc.*

HOMILIA XIII.

CAP. III.

1. *Puer autem Samuel ministrabat Domino coram Heli, et sermo Domini erat pretiosus in diebus illis, non erat visio manifesta.* 2. *Factum est ergo in die quadam: Heli iacebat in loco suo, nec poterat videre.* 3. *Antequam lucerna Dei exstingueretur, Samuel dormiebat in templo Domini, ubi erat arca Dei.* 4. *Et vocavit Dominus Samuel: Qui respondens ait: Ecce ego.* 5. *Et cucurrit ad Heli, et dixit: Ecce ego: vocasti enim me. Qui dixit: Non vocavi, revertere et dormi. Et abiit, et dormivit.* 6. *Et adiecit Dominus rursum vocare Samuelem. Consurgensque Samuel abiit ad Heli, et dixit: Ecce ego: quia vocasti me. Qui respondit, non vocavi te, fili: revertere et dormi.* 7. *Porro Samuel necdum sciebat Dominum, nec revelatus fuerat ei sermo Domini.* 8. *Et adiecit Dominus, et vocavit adhuc Samuelem tertio. Qui consurgens abiit ad Heli, et ait: Ecce ego, quia vocasti me. Intellexit ergo Heli quia Dominus vocaret puerum.* 9. *Et ait ad Samuelem: Vade et dormi: et si deinceps vocaverit te, dices: Loquere Domine, quia audit servus tuus. Abiit ergo Samuel, et dormivit in loco suo.* 10. *Et venit Dominus, et stetit: et vocavit sicut vocaverat secundo, Samuel, Samuel, et ait Samuel: Loquere, quia audit servus tuus.*

Narratur nobis hac historia iudiciorum Dei futurorum adversus ipsum Heli, filios ac posteros confirmatio. Ac sane Deus quidem iudicia poterat exsequi, nec ea tamen ulli praedicere: sed ita voluit illo tempore patefieri iudiciorum suorum certitudinem, adversus profanos illos sui nominis et sanctuarii profanatores, et cultus sui depravatores atque corruptores. Sed et huius aetatis illa sunt quod ea nobis Deus proponat, ex quibus instructionem percipiamus. Notum enim quam ingeniosi homines in Dei iudiciis obscurandis, et ingratitudine sepeliendis, et ab iis suas cogitationes avertendis, ut nunquam nisi vi quadam aut praeter spem ad eorum meditationem cogantur, et animis eorum, ut deleri nunquam possint, insculpantur. Deus itaque voluit mature sua iudicia patefacere, ne casu aut temere contigisse illa, sed a Deo sui contemptum et cultus sui corruptelas diutius non tolerante manasse cognoscerentur. Porro temporis illius fideles oportuit adversus offendicula praemuniri, ne in desperationem venirent, quasi Dei promissionibus locus nullus amplius superesset, nisi Deus ipse medicam manum adhiberet. Quare non parum recreati et confirmati sunt, cognito de ecclesia repurganda Dei decreto, quam Heli filii suis corruptelis magnopere labefactarant; quae omnia sigillatim huius loci capita excutientibus fient notiora. Et in primis consideratione dignum, quod puer Samuel coram Heli Domino ministrasse, id est, ecclesiae ministerio vacasse, ipso Heli doctore et ductore dicitur. Nam erat Samuel adhuc iuvenis admodum, in summi sacerdotis curam ac disciplinam traditus, quo sese Dei cultui daret, dicaret. Hic igitur iuvenis Samuelis studium describitur, omni cura et sollicitudine in Dei cultum incumbentis, cui se a parentibus voto adstrictum satis memoria repetebat. Non contemnenda sane adolescentis virtus, suam vocationem agnoscentis, fideliter in ea se exercentis, et officium alacriter facientis. Adde et modestiam et obsequium Heli summo sacerdoti, tanquam patri et doctori praestitum. Quare huius exemplum imitati discamus fidelem operam navare Deo, ad quamcumque vocemur ab ipso conditionem, et omni studio ac labore in eam incumbere: neque iis quibus traditi sumus et qui auctoritate pollent, morigeros ac obsequentes cum omni modestia praebeamus. Hoc nomine Paulus Timotheum commendat, quod obediverit evangelio suo, minime quidem sibi quod unius Dei est ac Domini nostri Iesu Christi arrogans, potestatemque hoc vel illud imperandi tribuens, sed quod Timotheus iuvenis Pauli consilio opus haberet. Itaque Samuel hic a modestia commendatur, quod officio suo fideliter functus ac Heli

praeeunti alacriter obsequutus sit, minime refractarius aut pervicax, aut arrogantia tumidus, sed a doctoris verbis et voluntate pendens. En igitur quomodo officio pulchre coram Domino defuncturi sumus, si ab eorum autoritate quibus commissi sumus ita pendeamus, ut de nobis ipsis modeste sentientes totos nos illis permittamus: ac vicissim pro suae vocationis gradu, qui aliis praesunt certatim et unanimiter Dei gloriam et honorem ac cultum quaerant, ut quum autoritate polleant, non usurpent in inferiores ullam tyrannidem, sed bono exemplo praeeant: reliqui vero sponte obsequantur, et ad eorum doctrinam sese componant, in summis Dei beneficiis hoc reponentes, quod a quibus doceantur ab ipso consequuntur.

Deinceps sequitur, *Dei verbum tunc temporis in pretio fuisse,* minime quidem populo tanti illud quanti decebat faciente, sed raro visionibus ac revelationibus tunc apparentibus, et paucis prophetis emergentibus, atque adeo religione valde corrupta. Notum enim est quae communia sunt non plerumque magni aestimari. Nam qui fit, exempli gratia, ut nobis opera Dei in oculos quotidie ingruentia et eiusdem quotidie repetitae admonitiones vilescant, nisi quod illarum assuetudine induramur et in dies obstupescimus? Ecquis non in summam admirationem raperetur, si semel in anno solis iubare terras illustrari cerneret? Verum ordinarium et quotidianum solis exortum et occubitum parvi facimus. Quod igitur quae rara sunt, et quae in sui admirationem homines excitant, pro miraculis habentur, idcirco tum temporis fuisse Dei verbum in pretio dicitur, cuius ratio additur, quod tam manifesta visio fuisset. Observandum porro quod quum Deus quodammodo sese isti populo subduxerit et ab illo ad tempus occultarit, iusto eius id factum iudicio, ingratitudinem populi ulciscentis. Namque irrevocabiles et ratae promissiones erant huic populo factae, si debitam verbo Dei et eiusdem cultui reverentiam exhibuisset, quae apud Mosen in Deuteronomio continentur his verbis: Suscitabo vobis prophetas et legis meae interpretes ne pereatis. Praemonuerat vero populum ac serio interdixerat, ne se pollutionibus ac superstitionibus ethnicorum pateretur abduci et inquinari, quorum alii helluationibus et ebrietati obnoxii, alii blasphemis et contumeliosis vocibus, alii scortationibus erant addicti: ac denique ex animi libidine et voto vivebant. Quare ne suam conditionem deteriorem ethnicorum populus iste quereretur, Dominus se fore facilem ad eorum preces pollicetur, si sponte se ipsi subiecerint, ac vitam ex suae legis praescripto instituerint, cuius nunquam ipsis interpretes defuturos spondet, et prophetiae donum nunquam inter ipsos desideratum iri: ac proinde Deum semper ipsos per prophetas suos alloquuturum. Quod sane privilegium est longe excellentius diaboli quibuslibet praestigiis et illusionibus. Quare, si populus iste Dei verbo sponte sese subiecisset, et id qua decebat reverentia excepisset, nunquam defuturos fuisse prophetas videmus, quibus a Deo vocati et in filios adoptati in ipsius obsequio continerentur. Hinc prophetae Dei vexilla et signa frequenter in sacris dici sunt soliti: sic videmus populum israëliticum quum a babylonica captivitate redux factus esset, queri his apud Dominum verbis: Domine, signa nostra non videmus, non est amplius propheta, et non est nobiscum qui cognoscat, usque quo? Quorum verborum hic sensus est: Vah Domine, tu solebas familiarem te populo tuo praebere, missis ad eum famulis tuis prophetis, et legis tuae expositoribus suscitatis, tanquam voluntatis tuae nunciis et interpretibus. At nulli iam inter nos exoriuntur prophetae: quid ergo nobis reliquum est, nisi ut a te tanquam oves pastore destitutae in avia et deserta praecipites aberremus: quid nobis miseris, inquam, futurum est? Itaque, ut dixi, horum verborum, *Dei* nempe *verbum tunc in pretio fuisse,* sensus is est, ut Samuelis temporibus sciamus indignum fuisse populum israëliticum divino illo Dei favore, prophetarum, inquam, continuatione ac successione, quod corruptionibus et superstitionibus, ac Dei contemtu terra plena esset: quod legis summa esset ignorantia, et ad suam quisque libidinem et arbitrium viveret. Unde postea, regnante Samuele, factum est ut tota terra idola prius erecta deiicerentur, et iisdem terra purgaretur. Recedentem itaque a Domino populum, et nuncium illi veluti remittentem, a Deo vicissim oportuit quodammodo deseri et repudiari: verbumque ipsius, quod facis instar ipsis praelucere debebat, exstingui. Neque vero semel hoc in isto populo tantum hoc tempore contigit, sed alias saepe: quales exstant apud prophetam comminationes: *Ecce dies veniunt, dicit Dominus, et emittam famem in terram: non famem panis, neque sitim aquae, sed audiendi verbum Domini:* qui cibus animarum verus est. Quemadmodum igitur Dominus hominum ulciscitur peccata, terris immissa panis et vini fame, rerumque aliarum, quibus corpora sustentantur: sic severa illa fame, stupenda sane vindicta, mortales castigat, animabus cibo necessario deficiente languentibus, ac plane deficientibus. Porro satis cuique notum istud est, nos in vitae spem aeternae non alio quam Dei coelesti verbo posse foveri ac sustentari. Quare quae gravior maledictio accidat hominibus, quam si Dei verbo, unico thesauro animarum nostrarum, iusto ipsius iudicio spolientur? Nam miseros horrenda confusione et dissipatione necesse est iactari quibus vitae norma et regula sublata est. Nos itaque si Deum nostri curam habere certiores fieri cupimus, verbum eius pluris quam isti, quorum hic

fit mentio, faciamus: ac tanquam inaestimabilem thesaurum animis nostris recondamus, et penitius insculpamus. Alioquin enim huc illuc errare et transversos agi necesse erit, semper instabiles, ac nunquam de salute nostra πληροφορίαν habentes. Sic Paulus plerosque dicit a fide descivisse, quod bonam conscientiam non retinuerint. Quibus verbis ostendit nos, si cupiditatibus habenas laxemus, et a salutis doctrina deflectamus, tandem a Domino penitus excaecandos, et in reprobum sensum mittendos, ac denique in huius mundi corruptelarum abyssum demergendos. Ac, vos obsecro, mecum hic expendite quam a multis iam saeculis Dei verbum non modo non fuerit in pretio, sed ex memoria penitus sit obliteratum. Nam ante annos quinquaginta, quantae fuerint passim tenebrae, et quidem eo usque provectae, ut quid lex, quid evangelium fuerit, ignoratum sit, et plebecula in densissimis tenebris caligans prorsus obstupuerit, et in quaevis flagitia praeceps ruerit, ut nunquam paganorum tanta fuerit quam eorum qui Christi nomen ementiuntur lascivia, et effraenata libido. Neque vero momentaneae illae fuerunt tenebrae, sed multorum saeculorum, Deo verbi sui contemptum sic ulciscente, quo se mundus indignum reddidit, Dei maiestate et gratia in evangelio radiante non agnita. Nos itaque tam tristibus edocti exemplis, in posterum sapiamus, et quum Deus sese tam aperte nobis patefaciat, et hanc gratiam pro sua misericordia in dies insigniorem faciat, quasi ipse praesens nobiscum familiariter conversaretur, demus operam ut tanti verbum ipsius faciamus, quanti par est, quo nunquam nobis eripiatur, immo in hanc sedulo curam incumbamus, ut ad posteros acceptum illud transmittamus, ut continua serie exceptum apud illos splendeat et vigeat, postquam a Deo vocati e vivis excesserimus.

Caeterum et istud observatione dignum est, quod etsi Dei verbum quodammodo suffocatum iacuit, non tamen omnino periit, quin sementem aliquam habuerit, et repugnantibus licet hominibus et ingratitudine adversus Deum certantibus, semper impletum sit, et hominum mendacia virtute sua superarit. Maxima pars hominum a Dei subiectione et legis obedientia recesserat, sed paucos electos Deus ad obsequium et voluntatem suam compositos retinuit. Nam et superius vidimus, prophetam ad Heli missum, divinorum iudiciorum decretum adversus familiam eius ipsi annunciaturum. Quare etsi contemptum Dei verbum iacebat, Deus ipse tamen suis promissis aliquam efficaciam semper dedit, ut nulla hominum malitia supprimi potuerint. Ac licet per multa secula veluti terra obrutum et sepultum fuerit Dei verbum, ut mundum dereliquisse merito videretur ob ipsius perversitatem et corruptionem: admiranda tamen et incomprehensibili ratione sibi residuum Dominus aliquem reservavit populum, donec religionis puritas instauraretur, et in pristinam dignitatem revocaretur. Et haec quidem maxime digna sunt observatione, ut iis respondeatur qui Deum populum suum dereliquisse promissorum immemorem inferunt, quae per Mosen ediderat. Quod non ita est. Nam verum illud quidem non apparuisse fructum, quod illo essent homines indigni: sed Deus ipse fidelis semper exstitit. En ut in mediis quibuscum ecclesia luctatur tempestatibus, Deus se peculiarem eius curam gerere testatur, et re ipsa comprobat se sartam illam tectam conservare velle. At non ideo tamen ecclesia maxima pars neque apparentissima hominum est, quin potius contemptissima et abiectissima est, et quidem adeo humilis et abiecta ut vix emergat, non secus ac paucula frumenti grana plurima palea conteguntur.

Deinceps *Samuel* narratur *in lecto suo in sanctuario cubuisse, vocatusque a Domino Deo fuisse, et expergefactus ad Helin accurrisse*, tribus repetitis vicibus: *unde cognovisse Heli dicitur Dominum Deum Samueli se patefacere velle*, etsi, ut supra docui, rarae tunc admodum essent prophetiae et visiones: et Samuelem ab Heli edoctum fuisse quid ipsi, vocante Deo, facto esset opus, nempe testari, et proclamare se apparatum ad Domini audienda et suscipienda mandata, et eadem exsequenda. Denique Deus dicitur iterum latam adversus Heli sententiam ratam fecisse. Quod ad primam partem attinet, ex ea fit nobis conspicuum, Deum ad nos, etsi non quaesitum, priorem accedere. Samuelem quidem agnosco bonum de se specimen edidisse, et in hunc finem educatum et a parentibus Deo dicatum, cultui ipsius ut vacaret; ac proinde non in aliena domo, sed in sanctuario dormire, ac non modo paratum ad officii sui partes implendas, sed etiam ad obsequium summi sacerdotis, cuius curae commissus erat, attentissimum. Quae sane bona quaedam ad Dei doctrinam recipiendam praeparatio: sed Samuel se prophetam fore in animum nunquam induxisset, nisi Deus ipse prior apparuisset, et peculiari quadam revelatione patefecisset: quare Dei unius bonitate ad munus istud, ad quod iam antea destinatus erat, praeparatur. Hanc ob causam videmus Ieremiam, a Deo, quum excusare se ille apud Dominum conaretur, quod linguam expeditam non haberet, sed puer esset ac loqui nesciret, sic compellari: *Priusquam te formarem in utero. novi te, et antequam exires de vulva, praeparavi te, et prophetam in gentibus dedi te.* Et Paulus apostolatus sui dignitatem adversus invidos asserens neque posse ipsi ab hominibus eripi hunc Iesu Christi apostoli titulum asseverans, ait se placuisse illi qui separavit ipsum ab utero matris suae. Videmus Ieremiam natura sua ad prophetiae munus ineptum

et inutilem, quod fideliter a se posse exerceri desperaret, a Domino tamen ad id vocatum et confirmatum. Quis ab hominibus, quaeso, profectum istud merito dixerit? At Deus iam in utero formatum, non tantum esse, sed et prophetam nasci voluit. Quare Deus gratuita sua bonitate praevenit eum quem voluit in hoc officio sibi inservire. Atque id ipsum est de prophetis omnibus intelligendum quod de Ieremia hic dicitur. Nam de se similiter etiam Isaias loquitur, qui nequaquam sibi prophetiae dignitatem a se ipso vindicat, sed ab eo se a quo et animam et corpus habemus accepisse agnoscit, a quo sit ad id formatus et vocatus. Adde, vocantem Deum hunc vel illum pro sua voluntate, donis etiam eundem, ad muneris illius functionem necessariis, ornare. Qualis erat, obsecro, Paulus ante vocationem, et quam ad apostolatum male dispositus, imo quam remotus et alienus? Nam non modo in Christianorum numero non censebatur, sed etiam hostis ecclesiae, ac veritatis persequutor erat: atque adeo bellum ipsi Deo indixisse, et adversus ipsius gratiam pugnare videbatur. Nihilominus vero ad apostolatum a Domino vocatur, ac gregis Domini nostri Iesu Chrisi gubernatio illi committitur. Unde vero tanta mutatio? Nempe a Deo, antequam ex utero matris egrederetur, fuerat cognitus. Hoc ipsum in Samuelis persona expendamus. Qui etsi cum sacrilegis, scortatoribus, atheis, profanis educatus, tamen a Deo paulatim fuerat a profanis illorum pollutionibus segregatus, et praeter omnium exspectationem adversus omnes illorum illecebras communitus, ne se illis pollui pateretur. Ecquis vero non miretur factum, quum nullus tunc appareret propheta, ac populus esset corruptissimus, ipsaque religio pessum ivisse videretur? Quare hoc diligenter animadvertendum, ut quum a Deo fuerimus ad excellentem aliquam dignitatem vocati, nos tanto ipsi esse devinctiores sciamus, quanto minus nos aliqua virtus aut industria commendabat. Nam etsi praestanti ingenio et scientia quis praeditus est, nihil tamen illa faciunt ad nostram coram Deo commendationem: etsi nihilominus illis tanquam praeparatoriis stimulis ad Dei cultum et reverentiam magis ac magis urgeri par est: agnoscentes quidquid bonorum assequimur, ex mera eius in nos liberalitate promanare: neque ullam superesse nobis gloriandi materiam, quasi aliquid praestiterimus, aut nostro labore et industria consequuti fuerimus: sed os omne occludendum ut sua Deo soli gloria constet, ac non obscuretur, nosque nostraque omnia dona soli illi accepta feramus. Et haec quidem de iis qui ad vocationem aliquam ecclesiasticam vocantur hactenus. Nos vero etiam singulos haec convenire nobis animadvertere par est: et agnoscere, nos a Deo, quum procul abessemus ab ipso, quaesitos, et ipsum, non quaerentibus nobis, obviam factum et a nobis inventum. Nam, quaeso, quibus adminiculis, quo mentis impulsu ad evangelii cognitionem pervenimus: quis hic suum studium in quaerendo Deo et eius veritate ausit praedicare? Quid enim aliud, obsecro, quam rebellio et contumacia eramus quum nos Deus ipse quaesivit? Pars enim in vitiorum luto penitus iacebat, nisi Deus ipse in rectam viam revocasset: pars tenebris densissimis involuta, doctrinae veritati resistebat. Quare satis est conspicuum, non nostris viribus, non industria, non cura aut labore nos ex tenebris et corruptelis emersisse, sed Dei nos quaerentis et in nobis operantis hoc opus esse, quum tamen ipsi terga daremus, ac adversus ipsum manum porrigentem, belluarum instar, reluctaremur. Ac proinde vera et immota doctrina illa est, nos a Deo, quaecunque nostra sit tandem iustitia et sanctitas, praeveniri, et ab eodem nobis oculos et aures aperiri, natura caecis et surdis. Centies etenim millies auditam evangelii doctrinam nunquam perciperemus, nisi Deus in nobis ipsis per sanctum suum spiritum operaretur, aures aperiret, et in animis nostris insculperet. Sic Christus ipse Dominus noster apud Ioannem loquitur cap. 6, 45: Quisquis audivit a patre, et didicit, venit ad me. Quibus verbis docet, verbum Dei praedicatum ab homine mortali sic nostras aures ferire, ut a Dei spiritu interius operante doceamur, et ab ipsius gratuita bonitate praeveniamur, et ad ipsum trahamur: quos alioquin certum est in nativa caecitate et cordis duritie permansuros.

En quid ex verbis illis discendum, quum dicitur Deus apparuisse Samueli in templo et sanctuario dormienti. Nam si vigilanti, si precibus et orationi vacanti respondisset, merito Samuel sese praeparasse, et a Deo exauditus fuisse videretur: sed dormiens exauditus dici non potuit. Quid ergo, nonne suorum etiam preces Deus exaudiit? Nae: verum non ideo non praevenit. Neque enim preces nostrae possunt aliunde quam a fide manare, fides vero a Deo est, ac proinde suorum preces Deus dum exaudit, etiam eos praevenit. Quare mentibus nostris altius istud infigendum, et ad hanc unam divinae gratiae scaturiginem adscendendum, nos a Deo cognitos quo tempore illum nesciebamus. Id Paulus ad Galatas docet, quum ait: Vos antequam Deum cognosceretis, qui eratis? Cognitionem autem illam Galatarum esse docet ex fide. Atque idcirco ne suae sapientiae et industriae illam tribuerent, nominatim illos a Deo cognitos et praeventos tempore caecitatis et ignorantiae ipsorum dicit. Itaque, fratres, hic tanquam in tabula depictam gratiam Dei inspiciamus, et nobis dormientibus ipsum pro nobis vigilasse agnoscamus, et quum non eum noscemus, nec de ipso cogitaremus, nos tamen quaesivisse memori mente reponamus.

Porro terna repetitio illa qua Samuelem ter Deus interposito aliquo temporis intervallo vocavit consideranda, quod non tantum Samuelis, sed ipsius etiam Heli causa facta sit, quo nimirum huius prophetiae particeps esset. Neque enim, ut attigimus, ista Samueli sic oportuit revelari, ut non ad omnes prophetia perveniret. Nam alioquin in quantam incidisset populus tentationem, arca foederis in hostium tempestatem veniente, ut ipse Deus captivus videretur ab hostibus abduci, in quas angustias redactus esset, nisi prius Deus sese testatus fuisset sui contemptum et sanctuarii pollutionem his poenis velle ulcisci, ablato pignore gratiae quo se populus indignum reddiderat? Arca enim foederis Dei praesentiam repraesentabat: qua capta et in manus hostium veniente, quid aliud quam Iudaeam Deus deseruisse videbatur, ac quodammodo testari nolle se amplius cum profanis istis hominibus, a quibus tam graviter offensus fuerat, commercium habere? Quare oportuit populum ad suae miseriae et divinae vindictae cognitionem adduci, ut coram Domino abiectus ac supplex factus ad ipsum coverteretur; quod minime factum fuisset si primo vocantem Deum Samuel statim intellexisset, et prophetiam accepisset, Heli minime conscio. Neque enim ipse a Domino audita Heli patefecisset, quum et istam prophetiam vix ac ne vix quidem illum Heli voluisse, nisi adiuratum, et quodammodo vi adactum, aperire videamus; quod Heli ex hoc signo cognovisset Deum peculiari quadam revelatione Samueli sese aperuisse. En cur tertio, imo et quarto vocari Samuelem oportuerit, de his rebus parum adhuc cogitantem. Hinc factum ut ex eius tarditate ad universum populum non mediocris redierit instructio, Deo singula ad destinatum a se finem sapienter et admirabiliter convertente. Sic infra Dominus arcae foederis captura glorificatur apud ipsos suos inimicos: quibus fidem nostram oportet confirmari. Videmus enim hodie quid homines qualesque sint, nondum a spiritu Dei irradiati: a quo solo renovantur. Nam etsi Israëlitae tam bonum doctorem haberent, tamen stupidos adhuc illos, et instar bestiarum rudes fuisse videmus, donec ad sui agnitionem veniant. Sed deinceps a Domino reformati, novarum instar creaturarum sunt, et a morte suscitatarum. Quare Dominus etsi Samuelem vocat, noluit tamen ab ipso nec primo nec tertio revelationem percipi, ut tanto maius in posterum haberet apud plebem haec prophetia pondus. Itaque donec tertio vocetur Samuel, se ab Heli vocatum, non a Domino putat, prophetiarum ac revelationem adhuc ignarus. Observandum porro Samuelis ministerium: nam Deo ministrasse ipsum sub Heli auspiciis conspicimus. Vix vero multis e millibus invenias, adeo sunt corrupti hominum mores, ullum adolescentem adeo patri morigerum quam sese Samuel ad summi sacerdotis mandata praebuit obsequentem, cum quo tamen nulla erat ipsi necessitudo: parentem enim utrumque superstitem habebat. At vero cubat in sanctuario, paratus ad ministerium altaris si eius opera desideretur. Itaque statim ad primam vocem exsilit, et se ad ministerium alacri animo offert, non ut iterum vocetur exspectat: statim ad primam inclamationem respondet, et se ad obsequium sacerdoti paratum exhibet. Nae laude digna est Samuelis haec animi alacritas et promptitudo, suam operam et studium omne sacerdoti liberaliter offerentis. Quo vero rarior est haec apud homines virtus hoc saeculo, eo magis in hanc curam incumbere debemus, ut ad hoc exemplum nos conformemus. Certum enim est in nostram condemnationem propositum, nisi illo excitemur ad Deum, per os hominum nos alloquentem, audiendum, omni superiori dignitati nos subiicentes, et in omnibus morigeros ac obsequentes nos exhibentes.

Porro factum istud narratur *antequam lucerna Dei exstingueretur*. Lampades autem per lucernam intelliguntur, quae noctu accendebantur in sanctuario. Candelabrum quidem erat aureum cum facibus accensis, quo spiritus sancti gratiae significabantur, et ipsa Domini praesentia repraesentabatur, ut apud Zachariam prophetam ista explicantur. Sed praeter illud et aliae quaedam accendebantur lampades noctu, ad vigilias in templo peragendas. Hoc imitati quidem papistae sunt, sed ut simiae. Nam Deus quidem horum usum praeceperat in suo tabernaculo, sed Domini nostri Iesu Christi adventu finiendum, quod illae tantum essent figurae et umbrae quibus ipse venturus adumbratur, et quarum virtus et impletio in ipso reperta est: ac proinde quorum usus hodie est inutilis, imo nullus. Dominus enim noster Christus verum illud est templum, in quo habitat plenitudo divinitatis: ac proinde nullum amplius in Sione templum requirendum est: quod totus orbis Dei cultui dicatus est. Idcirco caeremoniae cessarunt et abolitae sunt. Quamobrem ridicula fuit eorum imitatio, qui solemnes vigilias instituerunt, et in superstitionem legis figuras et caeremonias converterunt. Huius vero loci non alius sensus est, quam profunda nocte Samueli hanc visionem datam fuisse, quod alto tunc somno mortales veluti sepulti sint: prout saepe noctu servis suis Dominum apparuisse sacrae testantur tabulae: licet etiam interdiu id fecerit quando et quoties ipsi visum est. Plerumque tamen visiones istas fuisse nocturnas certum est, ut ex historia Iobi satis est apertum et conspicuum. Quare vero Deus nocturnum tempus suis revelationibus patefaciendis elegit? nempe quod homines tunc temporis velut extra se rapiantur, et nihil videant audiantve, quo alio avocentur. Interdiu

vero, stantes sive sedentes, quocunque oculos converterint, modo huc modo illuc feruntur; ac multis hinc inde distractionibus avocantur. Somno vero sopitis mortalibus, et sensibus veluti dissipatis, somnoque mortis imaginem referente, Deo apparente, et veluti mortuos a letho excitante, et ad se veluti rapiente, suamque illis voluntatem patefaciente, et apud illos autoritatem sibi conciliante, tum longe insignius ipsius gratiae testimonium, et insignior splendor est. Accedit quod in tenebris tanta luce sese patefaciente, longe melius Dei maiestas conspicitur divinam illam suam vim exserens: ideo frequenter noctu suis prophetis Dominus apparuit, et istiusmodi visiones ipsis exhibuit.

Quod vero dicitur Heli ex tertio repetita Samuelem inclamante voce *agnovisse Deum esse qui loqueretur*, ex eo colligimus ipsum etsi remissior fuerit, et in castigandis liberis mollior, ut sua negligentia sanctuarium pollui permiserit, tamen Dei timorem apud se retinuisse: et licet iam viribus effoetum, et velut alterum in fossa pedem habentem, suisque etiam vitiis non carentem, nihilominus multis virtutibus, et quidem praecipuis insignem fuisse. Timor enim Dei fuit in ipso conspicuus, et certa persuasio, Deum ut olim prophetis initio sese communicarat, sic eandem in posterum gratiam in populum collaturum, et nunquam esse privandum Dei favore, promissionemque Domini nunquam adeo labefactandam, ut penitus ab ea populus semel adoptatus excideret et prorsus repudiaretur. Hoc fit satis conspicuum ex verbis ipsius, quibus Samuelem ad Dei verbum excipiendum disponit, inquiens: *Non vocavi te: sed abi, et dormi, et si te Dominus vocaverit.* Itaque licet corruptissimis fuerunt moribus Heli filii, non ideo tamen ipse divini numinis contemptor: ac licet non qualem ipsum decuit autoritatem retinuit, et de Dei cultu sarto tecto retinendo curam quam debebat non adhibuit, hoc tamen fundamentum et firmum principium retinuit, Dei verbo suam maiestatem et reverentiam deberi, ad quam etiam Samuelem erudiit. Nihilominus tamen graves eum poenas luisse deinceps videbimus, prout ipse Dominus sententiam adversus ipsum tulerat. Quandoquidem igitur Deus suorum iudiciorum severitatem adversus illum, licet non impium aut contemptorem, sed sola incogitantia, et senectutis vitio peccantem exseruit, quid futurum iis putamus, qui ultro scientes ac volentes omnem doctrinam reiiciunt, pedibus eandem conculcant, Deoque veluti ipsi bellum inducunt, et eo profanitatis devenerunt, ut Dei verbum iacere sepultum optent, et in flagitiis immersi perseverent? annon horrendam ipsos manere vindictam necesse est, quum Dominus ipsi sacerdoti Heli tam bonum religionis fundamentum in animo retinenti minime pepercerit? Hinc vero discendum qua ratione in Dei schola multum proficiamus, nempe si Deum loquentem audiamus, et tantum apud nos verbum ipsius pondus habeat, ne in terram id excidere patiamur, sed tanto cum timore, tanta cum modestia et reverentia, quanta par est, illud excipiamus.

Samuelem porro videmus in omnibus sacerdoti Heli obsequentem cum omni modestia, quem ut summum pontificem colebat et reverebatur, ab eodem admoneri ut sese ad Dei verbum maiore adhuc cum modestia et timore excipiendum componat, donec a Domino visio sit illi patefacta. Quae si attentis animis perpenderimus, mirari desinemus, tam paucos fideles in mundo reperiri, sed contra maximam hominum partem instar ferarum adversus Dominum calcitrare. Quis enim ad Deum silentio facto audiendum sese comparat? quis loquendi copiam ipsi facit? Quam multi contra obganniunt, quam denique adversus ipsum multi insurgunt? Annon vitia illa, quibus plerumque omnes indulgent, puta avaritia, scortatio, helluatio, ebrietas et intemperantia, plus satis hoc testantur? Annon enim qui laxas habenas ad haec vitia sibi permittunt, Deo silentium indicunt, et se ab eius obedientia subducunt? Quam multi vero praeterea sponte et studio Dei verbum abiiciunt, et eidem veluti fores occludunt? Minime mirandum igitur, si pauci ad Dei cognitionem veniunt, quum nemo se ad eum audiendum componat: sed omnes potius in vitia praecipites ferantur, et solos suos affectus sequantur: ut in suam salutem conspirasse merito videantur. Quapropter quo maior est hominum hac in parte protervia, eo maiorem attentionem hic locus a nobis requirit, quum Samuelem ab Heli sacerdote ad Deum audiendum his verbis disponi audimus: *Loquere, Domine, servus tuus auscultat*, ut sciamus non alia ratione nos erudiri et instrui posse, quam si probe qualis Dei in nos sit autoritas noverimus: deinde tantum eius verbo tribuamus, ut re ipsa testemur, nos hoc in votis unicum habere, ut ipse quid a nobis requirat, eloquatur, quo nos ad ipsius obsequium totos componamus.

Iam vero coram Dei *etc.*

HOMILIA XIV.

11. *Et ait Dominus ad Samuelem: Ecce ego facio verbum in Israël, quod quicunque audierit, tinnient aures eius.* 12. *In die illa suscitabo adversum Heli omnia quae loquutus sum super domum eius, incipiam et complebo.* 13. *Praedixi enim ei quod iudicaturus essem domum eius in aeternum, propter iniquitatem, eo quod noverat indigne agere filios suos, et non corripuerit eos.* 14. *Idcirco iuravi domui*

Heli, quod non expietur iniquitas domus eius victimis et muneribus usque in aeternum. 15. *Dormivit autem Samuel usque mane, aperuitque ostia domus Domini. Et Samuel timebat indicare visionem Heli.* 16. *Vocavit ergo Heli Samuelem, et dixit, Samuel, fili mi. Qui respondens ait: Praesto sum.* 17. *Et interrogavit eum: Quis est sermo qui dictus est ad te? oro te ne celaveris me. Haec faciat tibi Deus, et haec addat, si absconderis a me sermonem ex omnibus verbis quae dicta sunt tibi.*

Coepimus hesterna concione docere, quomodo dispositos esse nos deceat, quum Deus nos hoc beneficio afficit, ut verbum suum nobis patefiat, nempe, attentas aures ad eius verba oportere praeberi a nobis. Neque vero Dominus nos, surdas licet aures et contumaces adferentes, alloqui et compellare desinit, sed ut multi fiant inexcusabiles, audita quidem sed contempta veritate. Itaque verbum quidem Dei omnibus sine discrimine praedicabitur, tam incredulis quam fidelibus, tam refractariis et contumacibus, quam morigeris et obsequentibus: sed nunquam cum debita reverentia excipietur, nisi animum ad eius verba excipienda praeparatum, et ad eius obsequium compositum habeamus: ut doctrinam propositam cum omni modestia nostris animis infigamus. Quamobrem, etsi non eadem quae Samuel verba usurpemus, tamen eius exemplo statuendum apud nos omnino est et animis altius infigendum, Dei verbum suum semper effectum sortiturum. In praesentia igitur nobis observanda confirmatio sententiae iam a Deo prius latae, quod iterum illam oporteret promulgari, non ad ipsius tantum Heli, sed ad populi totius instructionem, ut probe nosset a Deo toti illi familiae punitionem denuntiari, qua ipse etiam corrigeretur, propter neglectum Dei nomen, et cultum eius depravatum. Porro quum ait Dominus: *Rem se facere, quam qui audiant, futurum sit ut eorum aures tinniant*, phrasis observanda tam legi quam prophetis usitatissima, ad stupenda Dei iudicia denotanda, ad quae homines velut attoniti obstupescant, et tanquam icti divinitus horreant: hoc, inquam sibi volunt hae voces, fore ut aures tinniant. Ducitur autem haec loquendi forma ab eo quod plerumque accidit ut tinniant aures, quasi vento aliquo percussae, qui tamen unde sit ignoretur, neque enim sonus ille cum aliqua est intelligentia. Quare quum de divinis iudiciis, omnem humanam rationem superantibus agitur, ad quae sensus ipsi obstupescunt, aures tinnire illis nostrae dicuntur. Ac merito sane populum oportebat ad haec Domini iudicia, de quibus deinceps, horrere. Nam ea se Deus populi huius protectorem ratione promiserat, quod in medio ipsius, propter sanctuarium puta suo nomini dicatum habitaret: quod signum esse perpetuum, certum et indubitatum praesentis virtutis suae volebat. Quum igitur hostes populi deinceps de sanctuario triumphant, immaniter saeviunt, sanctitatem omnem evertere nituntur, populum fugant, arcam ipsam foederis captam asportant, Dei ipsius veluti figuram et imaginem, quod in ea lex ipsa et instituta reliqua inclusa servarentur, quis, oro, quis, inquam, non ad tam luctuosum spectaculum totus cohorrescat, quod a Deo veluti repudiarentur et omnino reiicerentur? Non abs re igitur Deus hoc iudicium ostendit fore tam horrendum, ut sensus humani obstupefiant. Porro quum istiusmodi comminationes audivimus, nostrum est sapere, et Deum suppliciter deprecari, ne quum de peccatis nostris poenas sumpturus manum ultricem exserit, severius in nos animadvertens ictibus ita contundat, ut in reprobum sensum coniiciamur: sed potius sub eius manu sic proficiamus, ut dum nos corrigit, de nostris peccatis serio cogitemus et veniam ex animo supplices deprecemur. Quam enim horrendum est, Dei manum armatam ad vindictam adversum mortales experiri, et ad plagas ipsius obstupescere? Quum igitur didicerimus nos omnibus castigationibus et punitionibus propter nostra peccata a Deo immissis ita submittere, ut precemur eum ne stupore illo nos feriat, quo in sensum reprobum coniecti sic eius praesentiam horreamus, ut iudicis et antagonistae: sed potius audiamus admonentem et declarantem se illis nos erudire ad modestiam et humilitatem, ac peccatorum seriam agnitionem, quo remissionem obtineamus, multum sane profecerimus.

Deinceps *minatur Deus se adversus Heli familiam quaecunque praedixerat suscitaturum.* Quibus verbis sacra scriptura frequenter utitur, ut ostendat Deum tam comminationes quam promissiones suas ad exitum perducere, ut nihil unquam Deus cadere eorum quae dixit, id est irritum esse sinat. Ducitur autem haec similitudo a rebus corporeis, ut tum Dei verbum cecidisse dicatur, quum non primo quoque tempore suum effectum producit. Sic paulo post additur, eorum quae Deus pronunciaverat in terram nihil decidisse, id est Deum rata semper fecisse quae in auras abiisse videbantur. Quare observandum, Deum ad aliquod tempus suorum iudiciorum differentem executionem, non ideo tamen non metuendum, aut non ideo comminationibus ipsius fidem non adhibendam, quasi vanis et irritis. Absit imitemur profanos, quos si Deus ad tempus tolerarit, et castigationem suam distulerit, sibi videas impunitatem polliceri: Dei comminationes non absimiles ardenti candelae iudicantes, quae licet ad horae unius aut alterius momentum splendeat, puncto tamen temporis exstinguitur. At non huiusmodi est verbum Domini; cuius eadem est semper vis, quam opportuno demum exserit tempore. Qua-

propter si non primo quoque die fimus divinarum promissionum participes, patienter illarum impletionem praestolemur: quas suo tempore Deus perficiet: ac vicissim Deo minis terrente atque ad officium excitante, ne segnescamus, et tanquam lethargo correpti metum comminationum ipsius in nobis sopiri sinamus: sed in memoriam singulis momentis ea quae ab ipso audiverimus revocemus, ne incauti deprehendamur, aut nobis ipsis incredulorum more delitias faciamus, ac vitiis indulgeamus, perpetuam pacem et tranquillitatem nobis pollicentes, donec tandem incautos Deus opprimat: quod plerumque improbis accidit, dum sibi, ut loquitur propheta, quidvis pollicentur, quasi ab omni malo sint immunes, quod cum morte foedus inierint.

Ratio deinceps adiicitur, nempe *quoniam Deus Heli patefecit se ulturum et iudicaturum domum ipsius propter iniquitates, quas in illa et toto populo deprehenderat.* Quibus verbis suam iustitiam Deus coram omnibus patefacit, ut nec iniustitiae, nec severitatis accusari merito possit, licet adversus Heli familiam severissimam vindictam exerceat, quae in totum deinceps populum et regionem derivetur. Prius enim admonitus Heli dicitur, quemadmodum missum ad eum prophetam a Domino superius audivimus. Gravior autem ita culpa fit, quum Deus peccatores admonet de suis peccatis, et nihilominus ipsi in iisdem perseverant. Nam etsi coram Dei iudicio rei tenemur, quum veluti laxas habenas nobis permisit, duplo tamen rei fimus, si ab ipso admoniti, ac veluti fraenis retroacti, tamen in flagitiis perseveramus. Quoties itaque Deus aliquos poenis exercet, et a vitiis metu poenarum deterret, si perrexerint, et in malitia perstiterint, velut obstinatiores facti, ut inanis sit vocantis Dei, et a vitiis ad se revocantis opera, nonne ad summum iniquitatis cumulum illos venisse merito dixeris? Idcirco Deus ista nominatim Heli exprobrat, ne ignorantiam, ut plerumque omnes solent, praetexat: et omnibus effugiis viam praecludit, quum ait se prius Helin admonuisse de imminentibus toti familiae poenis, et quidem addita ratione confirmat, *propter iniquitatem ab ipsis admissam.* Quibus verbis omnis excusationis praetextus illi adimitur: nam fere semper novam aliquam mortales defensationem adversus Deum in promptu habent: quos potius oportuerat loquentem sic revereri ut ad solum eius nutum obmutescerent. Sed tanta mortalium est arrogantia, ut Deo vitia exprobranti semper obloquantur: et convicti licet, effugia tamen nescio quae comminiscantur: tanta est humanae naturae corruptio et vitium. Sed quid hic Heli exciperet, Deo declarante non incognita fuisse filiorum patri flagitia? Sic sane, quantamcunque homines ignorantiam praetexant peccatorum, si cum Deo iure velint experiri, convinci ipsos necesse est. Nam qui fit, obsecro, ut sibi ipsis mortales imponant, ac veluti consopita conscientia laxas habenas ad vitia sibi permittant, donec turpitudo ipsorum palam appareat, et sibi iniuriam fieri conquerantur quum de peccatis arguuntur? annon hypocrisis hominibus innata causa istorum est? Nempe latebras quibus effugiant, ut ait Ieremias, quaerunt: et se reprehendi moleste ferunt, omnia cum simulatione et hypocrisi faciunt, nihil triste aut luctuosum audire volunt. Atque adeo rationem sui facti Deo reddere recusant, et eius iudicium effugere pro viribus conantur: ipsi sibi stuporem adferunt, et omni, ut ita dicam, sensu sese privant. Nos vero sanam et utilem hinc doctrinam eruamus, nempe dandam omnem nobis operam, ut discamus agnoscere peccata nostra, et in nos ipsos diligenter inquirere; ut de nobis sicuti par est sentientes, Deo nos per verbum incusante, sileamus, Deoque debitam gloriam tribuamus: ac sponte nos ipsi cum omni modestia et mansuetudine subiiciamus. Quin imo et istud observandum, nos licet testibus convinci non possimus, tamen accusanti intus conscientiae non oportere reluctari: sed sufficere si mali notitiam habeamus. Quemadmodum hoc loco videre est, potuisse quidem Deum accusantem Heli, obiicere filiorum flagitia toti populo innotuissse, et confusionem in Dei cultum ab ipsis invectam in omnium oculis esse. Et, obsecro, quantum in ipsum Heli dedecus redundabat, quem oportuerat non tantum patremfamilias in regenda familia diligentem, sed tanquam summum pontificem, omnis esse sanctitatis et pietatis exemplar, quum filiorum suorum flagitiosam vitam dissimularet, qui tamen instar latronum grassabantur, et Dei cultus contemptum scortationibus et helluationibus suis in universum populum inducebant. Annon ista gravissimam a Domino vindictam, in totam ipsius familiam et universum populum attrahebant? Ergo ait Dominus, cognitam sibi Heli fuisse sceleratam filiorum vitam, quasi diceret, nullo etiam accusante, tamen coram divinae maíestatis tribunali detegendam ipsius socordiam, quod admonitus admovere necessaria remedia recusaverit. Quare agite, fratres, serio meditemur hanc doctrinam, et in peccata nostra diligenter inquiramus, ut quo magis illa nobis prius arriserunt tanto magis deinceps displiceant, et moniti seriam agamus poenitentiam, ne vitiis indormientes, incauti obruamur. Quin etiam veluti scopulum vanam de nobis ab hominibus conceptam opinionem fugiamus, qua nobis ipsis delitias facientes in maiores laqueos incidamus, quasi quod ab hominibus convinci nequeamus, nulla supersit amplius divina vindicta: sed contra nos ipsos exploremus et ad divinae iustitiae trutinam expendamus, ac loquentem conscientiam, quae instar mille testium est, quod ipsos paganos non latuit, audiamus.

Adiicit Dominus, *indigne egisse filios ipsius, et ab ipso non correptos:* quarum vocum diversa est expositio et sensus subobscurior: quod voces hebraeae, vilem et contemptibilem reddere significent: item, malum, improbum, contemptum. Hinc fit ut quidam has voces sic interpretentur, quasi malediceretur filiis Heli: alii, quasi contemptui essent. Alii vero, quasi filii Heli Deum blasphemarent, vel contemptibilem redderent. Mihi simplicissimus sensus hic esse videtur, nempe filios Heli adeo fuisse viles et contemptos, ut omnibus ipsorum infamia innotuerit, et ideo detestabiles et pestiferi apud omnes fuerint. Annon igitur istis merito patrem oportebat commoveri, et ad filios coërcendos non quidem solis verbis et minis, quod ipsum antea fecisse videmus, sed gravissimis poenis ac severissimis, quibus paternam in filios autoritatem et potestatem demonstraret, quibus etiam summam illam dignitatem summi sacerdotis quam acceperat a Domino retineret? Denique dicuntur filii Heli satis condemnati, quod nemine licet accusante, tamen flagitiosa et detestabilis vita ipsorum, satis palam faceret ipsorum turpitudinem, qua in se omnium contemptum concitarent. Nam, ut antea vidimus, scortationibus, helluationibus, rapinis, sacrilegiis, omnibus denique flagitiis erant nobiles, et flagitiosa vita Dei nomen et cultum in contemptum adduxerant: denique monstra hominum potius quam homines erant, digni quos terra dehiscens absorberet. Quantopere igitur hic oportebat patrem commoveri, quum tantam animadverteret confusionem in domum suam invectam, quam esse Dei domicilium oportuerat, quum praesertim plus in sanctuario quam in propriis aedibus versaretur? His itaque verbis videmus Deum voluisse sacerdotis Heli peccatum aggravare: qui filiorum animadvertens flagitia, quibus apud omnes erant infames et abominandi, tamen remissior in corripiendis illis fuisset. Vidimus porro superius Helin quidem satis fuisse de filiorum improbitate certiorem factum, satis notam illorum impietatem, etsi populi non accessissent querimoniae, quibus magis ac magis socordiae suae et ignaviae arguitur, quod populi querelis magis stimulari debuerit ad filiorum coërcitionem. Nae satis erat solum fuisse conscium tantorum flagitiorum: et satis acres aculei quibus ad officium stimularetur: sed quum publica est et in vulgus emanavit iniquitas, ut singulis ordinibus horrori sit et detestationi, cessante tamen et desidente eo, cuius in illam severius animadvertere partes erant, tanto gravius fuisse malum certum est: veluti si in populo grassentur scandala, et tam mulierculae quam infantes de iis conquerantur, quod libere admittantur, quod impunita maneant, quod magistratus ad haec conniveat et dissimulet, ac veluti clausis oculis praetereat, annon istius, obsecro, magistratus querelis huiusmodi culpa vehementius aggravaretur? Similiter etiam si grassantibus vitiis, et quolibet e vulgo conquerente, tamen qui e pulpito docet, et cuius est in occulta flagitia inquirere et invehi, obmutescit, et instar muti canis iacet, annon, quaeso, dignus est in cuius faciem omnes despuant? Nam quod eius officium est? an ut haereat lingua palato, ut loquitur propheta, et omnem iniustitiam et iniquitatem permittat? En quis huius doctrinae usus, ut nimirum, quum tanta fuerit Heli*) flagitiorum multitudo, ut toti plebi fuerint abominandi, et tamen pater, cuius officium erat severius in illos animadvertere, sua neglitentia turpitudinem illam fovit, discamus ingravescentibus flagitiis, et nobis ad illa conniventibus, tanto gravius fore coram Deo nostro crimen. Quare et istud observandum, licet nemine nos accusante, aut in peccata inquirente, tamen singulorum hoc officium esse, ut ipsi diligenter in nos inquiramus: ac usitatos fere omnium praetextus fugiamus, nempe: Quis sibi a me factam iniuriam conqueritur, quis me de aliqua contumelia accusat? Nam animis penitius ista sunt insculpenda, sibi illum puta vituperium et dedecus adferre, qui Dei metu non recedit a vitiis. Aequum enim est dedecore affici, quos Dei iustitia non excitat ad virtutem, et quos verbi divini fastidium capit. Quamobrem sciamus neminem improbum confusionis et dedecoris notam, licet nullus testis eum accuset, nullusque iudex condemnet, effugiturum.

Observandae etiam voces illae, *non repressisse* aut *non corripuisse filios Helin*, id est, non impedivisse poenis coërcendo ne in flagitiis pergerent. Nam etsi reprehendit illos, ut supra vidimus, ac docuit ipsos suis flagitiis in Deum insurgere et maiestatem ipsius laedere, tamen mollior ac remissior illa fuit correptio, ac proinde laterem lavans oleum et operam perdidit. Quibus verbis docemur, eos qui corripiendis aliis praefecti sunt, licet severitatem quandam prae se ferant in vitiis verbo reprehendendis, quae passim grassari vident, et non in illa severius animadvertant, si potestatem acceperunt, venire in partem flagitiorum, et culpam in se maximam derivare. Neque enim verbis testari satis est, flagitium admissum nobis displicere, si dedit Dominus potestatem, illa poenis meritis corripiendi. Nam clara est et aperta Domini hoc loco adversus Helin sententia, iis omnibus futura communis qui in scelerum et flagitiorum poenas remissiores et laxiores fuerint. Adiicit ad superiora Dominus ratam iureiurando sententiam, *nunquam expiandam domus eius iniquitatem, neque victimis, neque muneribus usque in aeternum.* Iusiurandum adhibitum, ratum et irrevocabile Dei esse hoc de-

*) *lege:* filiorum Heli. ***Mendum etiam Amst. servat.***

cretum ostendit. At Deo satis sua sine iuramento constat in verbo veritas, ut non opus sit testari se non variabilem. Longe enim hominum est dissimilis, qui temere quidlibet promittentes, deinde poenitentia ducti sentiam mutant. Inde fit ut non semper hominibus fides adhibenda sit, nisi iuramento fidem verbis suis fecerint. Nam etiam vix saepe iurati Deum intuentur: aut multa temere effutiunt aut pollicentur, quorum si postulaveris impletionem, praestare nequeant. At longe aliter Deus, cuius rata et irrevocabilia decreta omnia sunt, quorum nulla vis effectum et impletionem impediat vel remoretur. Verum enim vero quoniam plerumque Deum nostro modulo metimur, et naturam ipsius nostrae plerumque similem facimus, idcirco ratas facere illum iureiurando promissiones aut minas oportet. Sic videas Deum non contentum simplici promissione facta fidelibus se patrem ipsorum fore et servatorem, eandem iuramento per nomen suum, per fidelitatem suam, per essentiam denique ratam facere, ac nihil eorum quae pollicetur unquam irritum fore testificari, modo tamen id vera fide amplectamur. Quanta, quaeso, quanta, inquam, haec est Dei mansuetudo, ut quorum incredulitatem punire debuerat, ita toleret, ut simplici ipsius verbo fidem non adhibentes, etiam iureiurando confirmet et erigat? quasi fides ipsi nisi iurato non esset adhibenda, quam blasphemiam exsecrari nos oportet. Ecquis enim Dei veritatem, nisi diabolica malitia fascinatus in dubium vocaverit? Quid enim est, obsecro, Dei verbo verius aut constantius, quod est ipsissima veritas? Nihilominus tamen, etsi incredulitatis vitio plus aequo laboremus, et adversus Deum et nomen eius blasphemi simus et contumeliosi, quoties iureiurando veritatem suam confirmat, mansuetudine et clementia singulari erga nos utitur. Sic contra, quoniam stupidi sumus et hebetes ad ipsius comminationes, ut metu perculsos ad officium adducat, iureiurando minatur fore ut nihil eorum quae dixerit minatusve fuerit, in auras irritum abire sinat. Idcirco etiam hic iusiurandum interpositum est, ne inanes adversus Heli domum Domini comminationes quisquam arbitretur. Nos itaque diligenter voces istas attendamus, animisque penitius infigamus, ut quoties in sacris audimus Dei promissiones nunquam nobis defuturas, aut etiam comminationes nunquam irritas fore, ad maiorem nostri confirmationem iusiurandum adiici noverimus, ut contra omnes afflictiones et insultus hunc clypeum opponamus, ne unquam animum despondeamus: sed potius audentiores veluti renovatis viribus facti, adversus quoscunque casus fortiter in acie stemus, et iuratum Deum quacunque duxerit imperterriti sequamur. Nam quae qualisque iniuria fieret a nobis, si non modo verbis ipsius fidem non adhiberemus, sed si ne iurato quidem crederemus? Quis eo proterviae deveniet qui non potius monstrum quam homo dicendus sit? Quin potius omnem spem in ipsius verbo solo collocemus, et ipso freti quascunque tentationes vincamus ac superemus. Deinde si peccatis stupidiores facti torpemus, et conscientia semisepulta languet, Dei iureiurando excitemur, ne metu ac terrore, Deo minas exserente, deficiamus. Hic porro quaerat aliquis, quomodo dicat Deus Heli domum nunquam expiandam, neque victimis, neque muneribus, usque in aeternum. Primum enim, quum Deus in lege promissione sanciverit, fore, ut si peccator manum ad sacrificium mittat, et aspersio sanguinis facta sit, peccatoris iniquitas aboleatur: merito sibi contrarius hic videbitur, aut sententiam suam revocare. Deinde scimus sacrificia quae olim fiebant, fuisse figuras reconciliationis nostrae a Domino nostro Iesu Christo factae, quum sanguinem suum in peccatorum nostrorum lavacrum semel effudit: ac mortem ipsius fuisse satisfactionem pro nostris omnibus peccatis et debitis: quod si ita est, quomodo igitur iniquitas domus Heli dicitur nunquam sacrificiis expianda? Quidam sic nodum hunc solvunt, ut de temporali castigatione mentionem hic fieri dicant. At licet nostri Deus misereatur, ut peccata non imputet ad perditionem, non ideo tamen non corrigere: et experientia testatur expedire ut castigemur: quod castigationibus tanquam medicinis et praeparatoriis remediis ad poenitentiam adducamur. Verum simplicissimus sensus est, ut Deum dicamus his verbis declarasse, sibi non posse fucum externa ulla specie fieri, ne sibi ipsi Heli aut filii imponant, quasi, quod apud Deum pro populo intercederent, et eum ipsi reconciliarent, multo magis sibi essent ipsum reconciliaturi. Nam qui universi populi est intercessor, quomodo sui ipsius non esset? Ita sibi poterant Heli et filii eius imponere, privilegium nescio quod sibi prae caeteris pollicentes. At inutile fore Deus pronuntiat quidquid praetendant, neque poenas evasuros: sed ratam adversus ipsos fore condemnationem, quod nullo poenarum metu ad praeveniendum Dei iudicium moti fuerint. Nam etsi Heli procul ab iniquitate filiorum suorum abfuit, nec eodem loco est quo illi habendus, quod ex hoc loco satis perspicuum est, et ex ipsius deinceps morte, nunquam tamen eo divinorum iudiciorum metu, quo decuerat, perculsus est. Nos vero mentibus nostris altius infigamus tam horrendum in filios Heli derivatum iudicium, quod paternis monitis aurem praebere facilem recusarint. Nam hinc facile colligimus ipsos, si poenitentiam seriam egissent, veniam a Domino fuisse impetraturos. Verum quod in reprobum sensum erant coniecti, oportuit et ipsos in suis flagitiis indurari, et eo quidem usque, ut ne paternis quidem admonitionibus locum facerent: quod nimirum Deus illos esset occisurus,

ut supra diximus. Quapropter nihil inde absurdi sequitur, si non potuisse ipsorum iniquitatem deleri dixerimus: Quid ita? nempe quod praefracte adversus admonitiones aut correctiones calcitrent: ac specioso sacerdotii praetextu freti, laxas ad scelera quaevis habenas sibi permittant, adeo ut omnia ipsorum sacrificia et cultus omnis nihil nisi abominatio coram Domino fuerit. Id saepe Deum apud prophetas adversus hypocritas testari videmus, et nominatim apud Isaiam, his verbis: Quorsum mihi multitudo sacrificiorum vestrorum, dicit Iehova? Satur sum holocaustis arietum, et adipe pinguium: et sanguine iuvencorum, agnorumque et hircorum non delector. Quod advenitis ut compareatis in conspectu meo: quis quaesivit hoc a manu vestra, ut conculcetis atria mea? Nempe Dominus falli vehementer hypocritas his verbis testatur, quum pro peccatis suis satisfacere sacrificiis et muneribus Deo posse sibi persuadent. Idem igitur huius loci sensus est. Porro sacrificiorum nomine non sunt ea intelligenda sacrificia quae cum puritate et sinceritate cordis offerebantur: quibus certum est Deum miseris peccatoribus semper fuisse conciliatum, ut eorum misereretur. Sed quum Deus hic meminit sacrificiorum, ea intelligit quae tantum umbra et fumus erant, quibus Deo se imponere homines posse ex mera ignorantia persuadent. Sunt autem illa nugalia et ludicra, qualia sunt quibus infantes demulcentur. At non ita Deus agi secum patitur. Hinc igitur utilem hanc doctrinam eliciamus, Deo iurante pereundum hominibus, in reprobum sensum coniectis. Quamobrem sedulo cavendum nobis est, ne Deum tentemus, patientia ipsius abusi, ne tandem in diaboli laqueos et tyrannidem coniiciamur, iustoque Dei iudicio tandem opprimamur. Ac vicissim et hoc pensitandum, posse nos quidem hominibus imponere simulata externa quadam poenitentia, sed Dei oculos in ima cordis penetralia intuentes, malitiam nostram detegere, et tandem severe castigare. Itaque discendum inanes esse ritus omnes externos, nisi veritas adsit, quam Dei oculus intuetur, ut ait propheta Ieremias cap. 5 v. 3 in hypocrisin populi gravius invectus, quod multis ritibus ac caeremoniis, ac frivolis et inanibus cultibus pietatem simularet, et quandam sanctitatem sibi persuaderet. Hanc hypocrisin ridens propheta, dicit, oculos Dei ad fidem respicere, id est sinceritatem et rectitudinem.

Deinceps vero Samuel dormivisse dicitur usque mane, et timuisse indicare visionem Heli, licet sibi iuberet patefieri: ac tandem quum urgeretur ab Heli, qui visionem illi factam sciebat, et adiuraretur, eam patefecisse. Ac primum quidem observato, blandis Samuelem verbis hic ab Heli compellari: *Fili mi, quis sermo dictus est ad te? Oro te, ne celaveris me:* deinde animadverso pueri timore acrius instare et adiurare, his verbis: *Haee faciat tibi Deus, et haec addat, si absconderis a me sermonem ex omnibus verbis quae dicta sunt tibi.* Q. d. Cavesis quidquam absconderis a me eorum quae Deus in sinum tuum deposuit, mihi revelanda et patefacienda: nam te praecone vult uti: alioqui si absconderis, merito proditor habearis. Tum Samuelem ei sermones universos indicasse, nihilque ab eo abscondisse: Helinque excepisse, *Dominus Deus est, quod bonum est in oculis suis faciat.* Hic primum notandum, Samuelem non habuisse quidem in mandatis illa quae revelatione acceperat Heli sacerdoti patefacere: sed tamen eam fuisse Domini mentem. Nam ita voluisse magis ipsum Heli sacerdotem deiicere et veluti maiore ictu ferire, ut socordiam suam agnoscens, veniam deprecaretur a Domino, cuius iram in se concitaverat, et eo quidem usque ut in universum populum confusio manaret, quod remissior in filiorum inquirendis et corripiendis flagitiis fuisset. Sed tamen nondum Samueli patefecerat mentem suam Dominus: quamobrem quum puer adhuc esset, et timidus, merito se apud Helin purgare potuit, quod non haberet mandatum, illa quae revelatione acceperat patefaciendi. Quare vero Deus non iusserat illum audita declarare? Nempe voluit haec ipsum Helin sciscitari et inquirere, quo magis eum in posterum iuvarent, et ad animae ipsius salutem essent utilia, quam illi contigisse verisimile est, quod divinis admonitionibus locum dederit. Contra videas improbos frendere dentibus, quum ingratum auribus quidpiam hauserint: nec posse ullam admonitionem admittere: immo si ipsos conscientia flagitiorum auditis admonitionibus remordet, Dei verbum a se repellere, et aures adversus illud obturare: quod sit instar scalpelli venas incidentis, aut vulnera scrutantis, et latentes vomicas aperientis. Longe hic aliter Heli, qui iam ante denuntiati et imminentis iudicii non immemor, tamen audiendi novam hanc prophetiam avidus est, etsi persuasus in suam esse perniciem, quasi Deo coelitus intonante et fulgurante. Nihilominus tamen Dei veritatem inquirit. Hinc discamus, licet in hoc mundo multa nobis mala et adversa toleranda sint, non ideo tamen a Deo conspectu fugiendum, sed potius summo studio nitendum, ut ipsius verbo doceamur, et quidem licet tristitiae plena omnia sint. Neque enim tristitia illa ut molesta fugienda est, quae ad poenitentiam ducit: sed contra votis summis expetenda prae omni gaudio terreno, quo profani Deum oblivioni tradentes insolescunt. Ne nos igitur taedeat his mediis ad Deum invitari: neque moleste feramus, si primam persequutionem altera longe gravior excipiat, ut subinde vulnera recrudescere videantur. Nam quemadmodum in corporeis morbis, non uno scalpelli ictu, vel peniculo solo vulnera et vomicae sanantur, sed saepe repe-

titis vicibus, ut subinde recrudescere vulnera videantur: et patienter illa, gravissimum licet inferentia dolorem, toleramus, quod quum vita haec nobis carissima sit, ad eius conservationem quidlibet ferre parati simus: sic quum de nostrarum animarum salute agitur, quos non ferre dolores debemus? Quare discamus nos totos Dei manibus permittere, ut vomicas nostras aperiat, et vulnera sanet. Ac si difficiles et intolerabiles videantur eius correctiones, ad verbum ipsius confugiamus, ex quo discamus patienter Domini manum ferre, tanquam sapientissimi medici, ne forte misere ab ipso derelicti pereamus. Et haec quidem documenta nobis Heli exemplum suggerit, qui licet nuntium iniucundum, puta irae divinae acciperet, tamen illum a Samuele sibi patefieri contendit.

Porro adiurationis formula illis temporibus usitatissima Samuelem adigit ad veritatem sibi patefaciendam, quum ait: *Haec faciat tibi Deus, et haec addat, si absconderis,* etc. Qui fuit Iudaeorum iurandi stylus, quum Deum ut vindicem et iudicem implorarent. Atque hic iuramenti etiam usus est, etsi non semper directe voces illae, Deus sit iudex, exprimantur, quae per se satis intelliguntur. Quid enim aliud est iuramentum, quam divini nominis invocatio, ut de veritate Deus ferat testimonium, et fallentem iudicet? Quare mentientes certum est Deum non inultos dimissurum, sed illatam sibi iniuriam ab illis vindicaturum. Blasphemi enim in Deum sunt, qui sua mendacia, blasphemias et periuria posse illum latere, vel ab illo tegenda, putant. At Deum suam iustitiam olim exserturum certum est. Quoniam vero plerumque homines diffidentia pleni sunt, ut simplici sermone non contenti, iuramento velint illum confirmari, inde fit ut fere omnes adhibito temere iureiurando sibi fidem, et quidem specioso divini nominis praetextu, facere conentur. Verum enimvero Deus se periuros non inultos passurum esse testatur. Deus itaque voluit in isto populo quandam esse iuramentorum regulam, ut in iurando parciores et magis sobrii essent, ne temere Dei nomen per ipsorum ora volitaret. Hinc sunt latae sententiae, quibus periuri, propter non impletas promissiones, etiam iureiurando sancitas graviter puniebantur. Ubi vero adversus iuramentum praestitum ad litium decisionem nihil verisimile adferebatur, iuramento standum erat, et tanquam intra positum limitem subsistendum. Usitata haec phrasis igitur fuit, *hacc faciat mihi*, etc. ut parciores essent ad iurandum homines, sua natura nimium ad iuramentum proclives. Idem vero est ac si precaretur, ut Deus, licet non primo quoque tempore puniat, suo tamen iudicio peccantem persequatur. Quod vero Deus velut fraenum quoddam iuramentis adhibuit, factum est, ut homines ad seriam illorum meditationem excitarentur, ne temere effuso iuramento securi essent, sed potius de Dei maiestate serio cogitarent, et non esse lusum aut iocum, sed rem seriam et de divina vindicta agi cogitarent: et ita retinerentur, ne temere quidvis iureiurando confirmarent. Digna haec sane sunt quae animis altius infigamus, ut parce ad iurandum accedamus, ne Dei nomen temere et inconsulte assumamus: sed si iurandi necessitas accesserit, cum summa numinis reverentia id faciamus, et quasi coram eius stantes tribunali vindictam eius horreamus, omnibus illis imminentem, qui veritatem in mendacium converterint. Et haec hactenus.

Iam superest *etc.*

HOMILIA XV.

18. *Indicavit itaque ei Samuel universos sermones, et non abscondit ab eo. Et ille respondit, Dominus est: quod bonum est in oculis suis faciat.* 19. *Crevit autem Samuel, et Dominus erat cum eo, et nihil cecidit ex omnibus verbis eius in terram.* 20. *Et cognovit universus Israël a Dan usque Bersabee, quod fidelis Samuel propheta esset Domini.* 21. *Et addidit Dominus ut appareret in Silo, quoniam revelatus fuerat Dominus Samueli in Silo, iuxta verbum Domini.*

Latam adversus Heli domum sententiam audivimus, cuius testem et praeconem Samuelem, licet adhuc puerum, fuisse constitutum a Domino didicimus, quam ipsi Heli denunciaret iam seni et quidem provectioris aetatis, sub cuius magisterio Samuel educatus et institutus fuerat. Unde videretur occasio Heli oblata non levis indignationis, quasi a Deo pateretur insigne dedecus, ut ipse iam senior a iuvene iudicaretur. Nam, ut vidimus, Heli iam provectae erat aetatis, et summus sacerdos: et non ignoramus quam indigne ferant homines se ab iis reprehendi, quos infra se constitutos norunt. At contra quam placido pacatoque animo condemnationem et poenarum adversum se totamque familiam denunciationem admittit? Dignum sane imitatione exemplum: ex quo discamus humiliari sub potente Dei manu: et si quando Deus, ad maius nostrum dedecus, vel pueris, vel infimae conditionis hominibus, utitur ad peccata nostra coarguenda, prorsus obmutescamus. Et quandoquidem a Domino correptio manat, ne vel in aetatem, vel in dignitatem inquiramus huius vel illius, sed in ipsum Deum, cui visum est illorum opera uti, intueamur: et ita nostram ab ipso obedientiam explorari sciamus. Caeterum, verba sequentia digna sunt summa attentione, quum ait Heli, *Dominus*

est: quod bonum est in oculis suis faciat. Quibus docemur nunquam verbis esse cum Deo contendendum, aut ullo modo responsandum, sed ipsius potius bonitati, veritati et virtuti, iustitiae ac rectitudini cedendum: etsi nulla nobis appareat divinorum iudiciorum ratio, et potius iniuriam pati nos arbitremur, tamen adorandam divinorum iudiciorum rectitudinem. Nam si sibi hac in parte homines indulgerent, et habenas cupiditatibus laxarent, nullum unquam rixarum et contentionis finem cum Deo facerent, praesertim Deo ipsos contra ipsorum voluntatem tractante. Hinc eruenda generalis haec sententia, Deum, quandoquidem rerum omnium Dominus est, libere quidvis agendi αὐτοκρατορικὴν habere potestatem: et summam illi attributam maiestatem, quam revereri et adorare omnes oportet, eique placide sese submittere. Ac proinde quum de divinae iustitiae gubernatione agitur, omnem excludi iudicii humani vim, et rerum omnium cognitionem administrationemque soli ipsi attribui: ut si forte vel inscio vel invito Deo quidquam suscipere voluerimus, vel hoc ipso desistere debeamus, quod Dei voluntas contraria sit. Denique hinc observandum, homini contra vel praeter Dei voluntatem nihil audendum suscipiendumque. Imo potius tanta cum reverentia colendum ipsum, ut ipsi nos ipsos abnegare, et nobis non sapere discamus, ne vanas nostras opiniones eius iudiciis opponamus, sed silentium nostrae rationi et iudicio imponamus. Neque enim nostris hic suffragiis locus est, Dei unius partes sunt, cuius unius iudicio est acquiescendum, ne refragemur. Quare quum Dominum fecisse aliquid dicimus, cessat omnis humana ratiocinatio, nullus superest amplius disputationi, aut humanis iudiciis reliquus locus, quasi foret melius aut aequius aliquid si secus accideret: caecam esse humanam rationem in ferenda de divinorum iudiciorum rectitudine sententia sciamus: sed eandem ad illorum admirationem et utilitatem ex iis percipiendam exacui postulemus, quum Deus verbi sui veritatem tuetur, et contemptores eiusdem punit. Ita nos docet Paulus, si castigati fuerimus, non obmurmurare, sed nos ipsos intuentes et explorantes, peccata nostra condemnare et aversari. Deo itaque summa potestas conceditor, nostra vero ratio obmutescito. Ecquis enim cum Domino contendere ausit? Quis in ipsius iudicia inquirere? Annon enim detestanda illa est blasphemia, quum miser homuncio Dei iudicia vult ad suam normam et trutinam exigere, et in eius opera inquirere? Sed quid aliud, obsecro, quotidie mortales faciunt, adversus Deum varie contendentes, et nunquam placide iudiciis ipsius acquiescentes? Quotusquisque non ad id sua curiositate et malitia impellitur? Quare danda omnis est opera, ut quaecunque Deus exercet iudicia, etsi nostri ingenii modulo non respondent, ne tamen adversus illum insurgamus, aut in ea inquiramus. Et quidem eo maior hic adhibenda cautio, quo in hoc vitium natura sumus propensiores: quo dicti huius memores, *faciat Dominus quod bonum est in oculis suis*, Deo nos totos permittamus, et quandoquidem caeci natura sumus, regi nos et duci patiamur, et adorantes eius iudicia cum propheta, exclamemus: Quam bona et recta sunt, Domine iudicia tua!

Ratio vero illa, *Dominus est, aeternus est*, perinde valet, ac si doceret Heli, non esse cogendum Dominum in ordinem terrenorum iudicum, quorum saepe iudicia sunt obliqua, in hanc aut illam partem favore declinantia: nam saepe donis, saepe favoribus corrupti iudices in hanc aut illam partem inclinant, ut minime mirandum sit multas quaeri hinc inde rationes, quibus iniustitia eorum in quos favor inclinat tegatur. Absit vero ut Deum istis similem faciamus. Quandoquidem enim aeternus est, certum est nihil nisi cum summa integritate, aequitate, perfectione et sapientia posse regi et administrari ab ipso, cuius unius voluntas sibi nunquam repugnans, sola semper iusta est et immutabilis, ac proinde nos ipsi subiici est aequissimum. Etsi vero in Heli non mediocris virtus apparet, quod placide sese Domino submittit, et denunciatae ab adolescente condemnationi prorsus acquiescit, ea tamen minime, sicuti decebat, affectus est. Nam filios ad poenitentiam et meliorem mentem a turpi et flagitiosa vita revocare illum oportebat, vel saltem omnem operam in id ipsum adhibere: quod tamen non esse factum ab illo videmus. Quare hoc observandum, etsi Heli ex parte Dei spiritu regatur, quum sese docilem ac minime refractarium praebuit, ad iniucundum sane nuntium futurae mortis filiorum, et arcae foederis capiendae, ac sacerdotii in perpetuum a familia sua cum dedecore transferendi: etsi, inquam, laudabilis illa fuit in ipso modestia, tamen officio non esse suo defunctum. Nam vel improbos ipsos et incorrigibiles homines in has voces erumpere consuevisse certum est. Quemadmodum ipse Paulus, hostes divinae praedestinationis et improbos homines sic loquentes, et quasi canes divinam providentiam allatrantes, inducit: *Deus est, quis eius voluntati resistat?* Vel invitos omnes parere ipsi necesse est. At care olim illis haec voces constabunt, et re ipsa tandem quantum flagitium sit adversus divinam maiestatem insurgere sentient. En itaque improborum hominum voces blasphemas, quibus Dei quidem absolutam potestatem confitentur, cui nemo reluctetur: sed cuius iustitiam non agnoscunt, nempe indigni tanto beneficio, ac proinde quam obscurare et irritam facere conantur: et quod animis ipsorum incomprehensibilis est, tyrannicam, violentam et iniustam calumniantur. Itaque improbos fraenum

mordentes, et dentibus frendentes videmus in has voces erumpere: Dominus est, faciat quod volet, quis illius voluntati resistat? Sed non ea mens Heli fuit, cuius modestiam et reverentiam divinae maiestatis in istis pronunciandis vocibus animadvertimus, etsi non sit ea in re plane officio suo defunctus. Quare danda omnis opera, ut non tantum ore Deo gloriam pro sapientia sua et iustitia ac rectitudine tribuamus, sed quotiescunque ad poenitentiam ab ipso stimulabimur, in vitam nostram severius inquiramus, ut deinceps pro peccatis apud Deum gemamus, et vitia toto animo detestemur ac fugiamus. Davidem ulterius etiam progressum videmus, ut ex 15 cap. lib. 2 perspicuum est. Quum enim ab ipso filio suo Absalomo regno pulsus esset, quod longe gravius illi fuit quam si ex mundo cum tota familia eiectus fuisset, et videret coniuratum adversum se filium, et totum populum commoventem, nudo capite incedit, et veluti reus latebras quaerere videtur quibus dedecus et mortem fugiat. Imo quum arcam foederis loco motam videret, et in sui gratiam circumferri, in locum eam referri iubens, ait: *Si gratiam apud Dominum inveni, mihi reduci monstrabit eam, et suum tabernaculum. Quod si dixerit: Non places mihi, en inquam ego, adsum, de me quodcunque placuerit statuat.* Quae Davidis verba longe alia sunt quam Heli. Hic enim tanquam attonitus et de remedio desperans, abstupuit, quasi secum haec cogitans: Eia quid promovebo, si apud Deum questus fuero, et cum ipso contendero? satius est semel victum demisso capite iacere, et quae decreta sunt patienter tolerare. Ille vero David in omnem eventum paratus est, seque re ipsa ad Deum quacunque duxerit sequendum paratum esse demonstrat. Itaque hinc quidem se a Deo restituendum iri et pristinae dignitati ac solio regio reddendum sperat, inde vero se ad graviores casus ferendos comparat, ac licet regno expellendum ac reiiciendum, Deo tamen obsequentem ac morigerum sese exhibet: non quidem absolutam illi dominationem, ut solent improbi, tribuens, sed Deum suum, et quidem semper iustum, agnoscens. Porro quum ait: Si me reiecerit Dominus, cavendum est ne reiectionem illam de coelesti vita intelligamus, quasi ex libro vitae deletus esset. Nam haeret altius animo defixa spes, se a Deo semel in ecclesiae membrum adoptatum, nunquam ab eadem eiiciendum, sed Deum servatorem experturum. Regno vero temporali ita sese abdicat et cedit, ut a Deo se castigari petat, ea ratione, ut sit utilis ipsi et fructuosa castigatio. Hinc igitur discamus, quascunque castigationes Deus immiserit sic ab ipsius manu proficisci, ut non sit nobis responsandum, aut cum Deo contendendum. Et quum nova et insolentia videbuntur eius iudicia, quibus merito posse contradicere nos existimemus, tamen ore clauso substistamus, nostraeque naturae infirmitatem humanique iudicii imbecillitatem agnoscentes, illis placide acquiescamus. Ac proinde passiones si effervescant in nobis, et extra rationis terminos ebulliant, easdem coerceamus et compescamus, ac nos ipsos ad Dei maiestatem expendentes sic examinemus: Tene vero miserum homuncionem adversus Deum contendere, et adversus eius potentiam obniti, et incomprehensibili maiestati ipsius reluctari? Quamobrem non modo sic agnoscenda Dei potentia est, ut neminem ipsi posse reluctari fateamur, et patienter quod ipsi videbitur expectandum dicamus: sed ut fructuosae sint Domini castigationes, tanquam paternae: ac proinde sic ut iudicem metuamus ne unquam de paterna ipsius erga nos bonitate dubitemus. Sed in primis fraenanda est nostra curiositas et arrogantia, ne Dei iudicia ad nostrum iudicium expendamus, sed eius immensam et infinitam sapientiam adoremus, et iudicia inscrutabilia suspiciamus, et velut oculis clausis ipsum quocunque tandem duxerit saquamur. Et haec quidem hactenus.

Interea Samuel crevisse dicitur, et cum ipso Dominus fuisse, ex quo discimus, quidquid honesti ac boni contingit hominibus, Dei donum esse, non a natura manare. Quin imo quaecunque dona habemus a natura, Deo sunt accepta ferenda, quod ab ipso bonorum omnium fonte manent. Cuiusmodi beneficium est, quod homines formarit, et singulare ipsius est hoc beneficium. Nam poterat bruta esse iubere. Deinde qui ingenii bonitate, promptitudine, aut qui alio dono praeditus est, ut sunt varia Domini dona et ea varie largitur, annon Deo pro illis gratias agere debet, ingratus alioquin erga Deum futurus, et merita ipsum laude spoliaturus? Verum enimvero peculiare aliquid habet hic locus, quo docemur non modo esse agnoscendum Dei liberalitatis erga nos testimonium quod a natura donum accepimus: sed etiam eius donorum continuationem esse necessariam, et noverimus quidquid in nobis eximium est et laude dignum, ab eius benignitate promanare, qua ipsi placuit sese nobis patefacere. Et horum quidem verborum sensus est: *Deum fuisse cum Samuele.* Deinceps enim quanta fuerit ipsius integritas, quantus ardor in Dei gloria promovenda, quanta pietas, quanta cura et sollicitudo in administrando iure ac regendo populo, quam denique fuerit insignis propheta videbimus. Itaque ut cognoscamus Deum haberi et agnosci velle bonorum omnium auctorem, neque posse ferre ut sibi illa homines tribuant et arrogent, haec verba veluti praefatio quaedam istis praeponuntur. Quare agnoscamus Deum sua dona largientem nolle a nobis sepeliri, et ingratitudine nostra gloriam suam obscurari, sed praedicari et summis laudibus efferri, ut cum apostolo Paulo

dicamus: *Quid habes quod non acceperis, et si accepisti, cur gloriaris?* Caeterum altius animis haec doctrina est infigenda, ut quaecunque virtutes in nobis eluceant, ex Dei liberalitate singulari esse ipsas agnoscamus, non tantum ut excitemur ad debitam laudem et gloriam illi reddendam, sed ut ad hunc fontem accurramus, quo defectus nostros et inopiam expleamus: quoniam pater est luminum, et omne donum ab ipso est, ut monet Iacobus, et ad ipsum ut confugiamus exhortatur. Quare non aliunde quam a mera Dei liberalitate quidquid eximium est haurire nos posse, tota id clamante scriptura, teneamus.

Deinceps universus Israël a Dan usque Bersabee, id est universus populus, sic enim scriptura saepe ab his terminis universas tribus duodecim describit, cognovisse dicitur, quod Samuel fidelis Domini esset propheta. Nominatim vero fidelis Dei propheta Samuel dicitur: nam fideles quidem omnes esse debemus, quocunque loco vel quacunque conditione dignitateve simus: hoc enim a nobis Deus postulat, ut sincere coram ipso ambulemus. Quin etiam privatis hominibus testimonium in sacris fidelitatis et integritatis saepe tribuitur: sed hic Samueli peculiari quadam ratione traditur, fuisse fidelem prophetam, puta fideliter officio prophetae defunctum. Et quidem nominatim propheta Domini dicitur, ut doceat omnes Dei verbi praecones, voluntatem ipsius edoceri, ne quid temere in medium adferant, oportere: ac plane fieri de illa certiores, ut eam a Domino probari tanquam a se profectam sciant, ac fideliter administratae rationem reddant, coramque omnibus merito possint asseverare, nihil a se confictum, a se non sua autoritate rem aggressos somnia sua narrare, sed tanquam ipsius ore Dei loquutos verbum ipsius annuntiare.

Deinceps vero sunt et illa expendenda, *nihil cecidisse ex verbis eius in terram*: quibus de fidelitate ipsius dicta superius confirmantur. Sunt enim illa fidelis prophetae, ut docet Moses, indicia, cuius verba sunt: Quum propheta praedixerit aliquid, quod tamen non evenerit, satis convictum esse falsitatis, ac proinde merito e vivis tollendum, quod Dei nomine fuerit abusus. Quare quum nihil cecidisse in terram dicatur eorum quae Samuel praedixerat, inde facile apparet quam fidelis et approbatus Domino fuerit. Ac proinde sciamus, tunc facile posse de prophetiis iudicari, sintne a Domino profectae, quum illas impleri videmus. Neque vero, fateor, proprium hoc signum semper est verae prophetiae, eiusdem impletio, quum saepe falsas quasdam impleri contigerit: quod ex alio Mosis loco apparet, Deo nimirum id permittente ad hominum iniquitates puniendas, quod veritati divinae patefactae non satis attenderint, sed novitati studentes ad mendacium proclives fuerint, ac divinum verbum flocci fecerint. Verum enimvero quum quivis propheta fungens fideliter officio pergit Dei nomine cunctos compellare, et eiusdem nomine poenas denuntiare, quae omnes irrogantur, quis dubitet illum verum Dei prophetam dicere, non sua somnia et commenta, sed Dei ipsius verbum, praedicantem? Hic est igitur huius loci sensus, Deum rata fecisse quaecunque Samuelis ore denunciata fuerant, ut nihil eorum in terram deciderit. Porro nonnunquam accidit, ut Dei verbum in terram decidat, nonnunquam inter spinas, nonnunquam in loca petrosa, aut iuxta viam, ut radices agere non possit: verum hic de prophetiis agitur, id est poenarum denunciatione, quas Deus Samueli praedixerat se irrogaturum, et quae tandem ut praedictum erat evenerunt, ut nihil in terram deciderit. Sed quum Dei verbum praedicatur, nisi id admittamus et in cordis penetralibus insculpamus, irritum est, quasi in terram decidisset, quod suum in nobis effectum minime sit consequutum. Neque vero omnino sine effectu esse Dei verbum putandum est: sed condemnationem gravissimam nostra ingratitudine in nos perfunctorie illud audientes derivari. Et tamen tunc in terram decidisse dicetur, nostra malitia, sonumque tantum esse in aërem abeuntem, cuius nullam vim percipimus, sed prorsus nostra malitia et rebellione inutilem. Sed alia est Dei minarum aut promissionum peculiarium ratio, quarum impletio penes ipsum est. Sic de factis Samueli revelationibus sentiendum, quae suum effectum, ut erat minatus, sortitae sunt. Hinc discamus, Dei promissionibus fretos nunquam sua spe excisuros. Quid ita? Nempe quod nihil eorum quae Deus se facturum promisit in terram decidat. Quare promissionum ipsius veritate et fide freti conquiescamus, ac certo persuasi simus, fore ut quidquid Deus nobis promiserit, tandem illud impleat. Fidelis enim Dominus, et rata sunt et irrevocabilia ipsius verba. Contra minas intentantem metuamus, ac nostrae perversitati et malignitati in nos eius iram concitatam imputemus. Verumtamen omnibus ipsius comminationibus additam conditionem sciamus: quod finis illarum praecipuus sit poenitentia, ad quam Deus nos vocat, id est, ut agnitis peccatis ad meliorem mentem revertamur, et gratiam ac remissionem gratuitam impetremus: quae vere lugentibus et peccata agnoscentibus omnibus promittitur. Quotiescunque igitur agnoscentibus peccata, et ad meliorem frugem redeuntibus, eadem remittuntur, videri possint Dei comminationes irritae in terram decidisse, quod non quem minabantur effectum sint assequutae. Sed sciamus, quicunque effectus sequatur, Deum invariabilem: ac proinde metuamus ne, si ad eius comminationes surdas aures attulerimus, et minis eius non commoveamur, tandem vel in invitos et frustra dentibus ringentes

iudicia Dei decidant, seraque nimis sit poenitentia. Quare mature serioque sententiam hanc meditemur, Dei comminationes nunquam decidere in terram, sed suum exitum semper sortiri, ac proinde metu poenarum a peccatis deterreamur. Ac vicissim promissiones ipsius sic amplectamur ut illis freti adversus quoscunque diaboli, mundi et cuiusvis alterius protestatis insultus imperterriti stemus, et nullis minis, nullis cruciatibus a fiducia in ipsum abducamur. Contra, quoties velut exsertam ipsius manum in poenas animadvertimus, toti cohorrescamus, iudicemque illum experiri, ni ad meliorem redierimus mentem, timeamus.

Verum quaedam hic occurrit difficultas: nam quum hic Samuel Dei propheta fidelis et deinceps Dei verbum ipsi patefactum fuisse dicatur, ac toti populo revelatum: ad cuius mandatum videtur exercitu conscripto adversus Philistaeos praelio decertasse, ac tandem ab ipsis hostibus superatus fuisse, neque tamen praedicta sit clades: sed contra potius iussus populus arma sumere adversus hostes Philistaeos, quis non dicat vanam et irritam ipsius fuisse prophetiam? Quis non delusum, vanaque spe lactatum populum suspicetur? Nam ita merito populus ratiocinari videbatur: Deus iubet nos coacto milite in praelium egredi adversus Philistaeos: quod quandoquidem iubet, permissurus sane non est ut devicti in potestatem ipsorum veniamus. Deinde, quis unquam tantam cladem suspicatus esset eventuram? Huic difficultati sic quidem occurrunt, ut Deum dicant voluisse de populo vindictam sumere. Esto: sed nondum nodus solutus: quum Deus per Samuelem loquutus, non impleret tamen quae praedici iusserat. Non aliter prioribus saeculis Deum novimus iussisse iudicum temporibus ut reliquae tribus israëliticae praelio adversus Beniamitas congrederentur, et tamen bis praelio ab istis superatos, Deo poenas a reliquis tribubus de praeteritis offensis reposcente. Verum enimvero Samuel spem fecerat populo adversus hostes congredienti victoriae: at quum effectum contrarium experiantur, quis Samuelis prophetiam suo effectu caruisse non videt? Itaque ut hunc nodum explicent, multa hic adferunt, et sese varie torquent. Sed ut rem totam paucis explicem, quum Samuelis verbum toti populo factum dicitur, duo haec in genere indicantur, nempe Samuelem officium prophetae erga universum populum non erga unum Heli tantum fecisse. Deinde semper hoc verbum verum fuisse: populum suo periculo edoctum Samuelem fuisse fidelem Deo: atque ad officium prophetae vocatum, toti ecclesiae utile futurum, et eius ministerii veritatem ex effectis apparituram.

Deinceps vero dicitur Deus addidisse ut appareret in Silo, quo in loco Dominus revelatus fuerat Samueli. Loci huius Silo nominatim scriptura meminit, ut dignitatem hanc a Deo consequutum appareat, locus ut esset in quem populus conveniens in legis simplicitate retineretur. Nam supra vidimus, et deinceps visuri sumus: arcam illam foederis, in qua legis volumen continebatur, et quae pignoris instar erat praesentiae divinae, eiusdemque iustitiae, potentiae, virtutis et bonitatis in Silunte resedisse, ibidemque sacrificia fieri oportuisse. Vidimus insuper hunc populum voluptatibus suis indulsisse, ac brutorum instar libidinibus habenas laxasse, et sacrificia ex animi arbitrio obtulisse, contra legis expressas prohibitiones: quibus nominatim cautum erat, ne quis ad Dei verbum quidquam adderet eidemve detraheret: ne quis etiam faceret quod sibi rectum videretur, sed propositis a Domino legibus obsequeretur. Itaque desperata salus huius populi, quod ad legem attinet, videbatur. Quare Dominus in hoc Schiluntis loco peculiarem quandam notam exstare voluit, qua populus admonitus in eum conveniret, ac superstitionibus, propriisque cupiditatibus quisque cuiuscunque ordinis ac aetatis renunciaret, Deumque ex ipsius statutis non ullis ἐθελοθρησκείαις coleret ac veneraretur. Neque vero perpetua illa fuit huius loci, quemadmodum nec templi postea nota, ne loco isti Deus alligatus videretur, quod sibi tamen hypocritae plerumque persuadent: quemadmodum Hieremiam videmus Iudaeorum hypocritarum ingratitudinem reprehendere, sese a templi dignitate iactantium, et quandam ideo sanctimoniam sibi tribuentium. Sunt prophetae voces: *Ite ad locum meum in Silo, ubi habitavit nomen meum in principio, et videte quae fecerim ei propter malitiam populi mei Israël.* Quasi dicat: Agite contemptores, videte iam Schiluntis locum, et ad mea iudicia cohorrescite, vos, inquam hypocritae, ad haec animum advortite, vestroque templo, quo gloriamini, idem exitium metuite. Quamobrem sciamus Deum, etsi Schiluntem tanto honore dignatus est, non ideo tamen obligatum illi in aeternum fuisse: sed ita voluisse populum in veri cultus divini observatione retinere. Quod vero Samuel perrexisse dicitur, tenendum ideo commemorari ne unam aut alteram tantum fuisse Samuelis prophetiam sciremus, eorum quae vel Heli vel populo essent eventura: sed Deum eius usum in ecclesia ministerio ut esset perpetuus ipsius doctor. Nonnunquam enim Deus prophetiae donum quibusdam, sed ad actum unum dedit, qui tamen non ideo prophetae fuerunt. At quum prophetas instituit in ecclesia, vocationem ipsorum ratam fecit, ut continue populum docerent, ac in memoriam Dei iussa doctrinamque coelestem eidem revocarent, et in Dei obsequio continerent; sin minus, inexcusabilem redderent: quam vocationem Deus novis subinde testimoniis approbavit confirmavitque, quo doctrinae ipsorum magis magisque

autoritatem conciliaret, quos non ad tempus sed in perpetuum audiri vellet. Et quomodo discernendi ii quorum semel opera Deus ad actum unum usus est, qui tamen prophetiae dono ornati non sunt in ecclesia, ab iis quorum perpetuum fuit in ecclesia docendi munus, et quorum autoritatem apud omnes in omne saeculum maximam esse oportet. Talis ergo hic Samuel nobis describitur, ut Deum noverimus voluisse ministerium ipsius esse diuturnum. Ex quibus perspicuum est nullis homines esse praeditos virtutibus et donis ad ecclesiae aedificationem necessariis, quin coelitus a Domino illabantur in illos, et quidem in singulos dies eorum confirmationem accipiant: quemadmodum iam ante docuimus, nullis virtutibus aut donis eximiis insignes ullos mortales, quin ea Deo ferre accepta debeant: quod non a natura, sed supernaturali Dei gratia promanent. Idem igitur de dono prophetiae docemur hoc loco, quod ad totius populi salutem spectat. Quin et illud adiiciendum, clarum licet et excellentem ac fidelem scripturarum interpretem, nihili tamen esse, et momento defecturum, nisi vi divina acceptum donum intelligentiae ipsi confirmetur, ut loquitur Petrus apostolus. Atque haec quidem nobis ita sunt applicanda, et in nostrum usum convertenda, ut iis quae nobis a scriptura proponuntur fidem adhibeamus, et haereamus: licet novis subinde prophetiis et revelationibus, quales sub lege contigerunt, non erudiamur. Neque vero sentio Deum sese hodie non patefacere nobis, sed aliam esse quam olim patefactionis rationem aio: et idcirco a pastoribus et omnibus verbi Dei praeconibus hoc requiri, ut sese ad sanae doctrinae puritatem conforment, et in ea perseverent: atque a Deo precibus impetrent, ut quemadmodum ipsos ad veritatis testimonium vocavit, ita vires ad tantum onus idoneas quotidie sufficiat, et in dies etiam augeat. Nam alioquin periculum est, ne si suis fidant viribus, vel a stolidissimo et imperitissimo quolibet in eas angustias redigantur, ut plane obmutescant et obstupescant, nisi divina vi sustineantur et confirmentur. Quamobrem ad Deum confugiendum, ut omnis boni autorem sciamus, ut suis donis cumulatos ne deserat, sed eadem in nobis confirmet et adaugeat. Vos vero, fratres, ne haec pastorum ita propria existimate, quin ad omnes etiam cuiuscunque tandem sint conditionis illa pertinere intelligatis. Nam quamcunque artem profiteri quis instituat, semper ad Deum illi recurrendum esse certum est, quod ad eam non aliter idoneus esse possit quam eius unius auxilio et favore, a quo, ut bene monet apostolus, omnis nostra sufficientia est. Quare nos regat oportet, et ad priorem gratiam novam subinde addat, atque adeo nos manu deducat, ac re ipsa suam apud nos praesentiam testetur. Denique beati erimus, si tanto cum timore coram ipso ambulaverimus, ut omnia nostra ipsi accepta tulerimus et illud tenuerimus, nobis nullam virtutem, sapientiam aut aliam gratiam contingere posse, nisi coelitus data fuerit, ut loquitur ipse Dominus: ex quibus proinde etiam conspicuum est, nemini licere sibi praedicandi verbi divini autoritatem arrogare, nisi missus fuerit. Ideo Paulus de multis queritur evangelium praedicantibus, qui vocatione carebant: ac proinde non ea simplicitate, qua fidos Dei ministros par est, incedebant: docetque homines sua natura ad mendacium et vanitatem proclives, nisi Deus ipse manum medicam admoveat. Quare laborantibus ecclesiis inopia pastorum ad Deum ipsum recurrendum esse sciamus, Dominum suae messis, et idoneos ad illud opus ministros suffecturum: ac novas subinde vires officio fungentibus suppeditaturum.

Sequentia denique verba sunt expendenda quibus dicitur *Dominus Samueli in Silo revelatus*, iuxta verbum Domini. Quae loquendi phrasis auribus nostris est insolens: sed qua expressius describitur Samuelis vocatio, quippe qui nihil nisi ex divina revelatione fecerit. En igitur quinam Samueli Dominus revelatus, nempe *iuxta verbum:* quo docemur acquiescendum Dei verbo, quod per illud ad se nos vocet Dominus, quod ipsius praesentiae satis familiare est testimonium. Equidem libens agnosco tunc temporis additas ad verbum visiones, sed quae tantum velut accidentia fuerunt, quorum ipsa substantia verbum erat Domini. Quare, quum hodie non vigeant eiusmodi visiones, quemadmodum sub lege olim, tamen nihil deesse nobis eorum quae ad salutem necessaria sunt, tenendum est. Itaque quoties pure et sane verbum Domini nobis annunciatur, vere possumus de ipsius praesentia laetari, nostramque conditionem non esse deteriorem quam veterum agnoscere: ac proinde, licet non se praebeat visibilem externis sensibus, quemadmodum olim fecit, non ideo tamen procul a nobis abesse noverimus, sed praesentissimum, sicuti verbo suo testatum facit. Tanti ergo faciamus doctrinam ipsius nomine praedicatam, ut in ea tanquam in speculo faciem eius contemplemur. Quam faciem si veteres intuiti fuisse dicuntur, longe magis istud evangelicae doctrinae convenit, in qua, ut docet Paulus, nos omnes retecta facie gloriam Domini ut in speculo intuemur. Neque vero omnibus fuit tunc, ut nec est hodie, gratia haec communis, in signis illis visibilibus Dominum intueri: ne illis plerique nimium adhaerentes superstitionibus ac rebus istis caducis implicarentur, ut est hominum ingenium ad ἐθελοθρησκείας proclive. Quapropter Deum intueri nos oportet sese nobis in verbo suo et legis expositione patefacientem. Denique sciamus Deum sese nobis quatenus expedit patefacere: faciemque suam in verbo reve-

lare, ut plene persuasum habeamus, veritatem ipsius nobis nunquam defuturam proponi. Quare quum viam qua ad ipsum pervenitur nos doceat, verbis eius fidem habeamus. Idcirco Deus apparere dicitur, et quidem in verbo: minime id quidem quasi visio externa quaedam accedat, aut ipse visibili forma nos alloquuturus descendat: sed quod in verbo se conspicuum faciat. Quare nullam a nobis excusationem adferri posse teneamus, si ministris a Deo suscitatis, veritatem nos docentibus, fidem non adhibuerimus, et constanter illorum doctrinae adhaeserimus. Nullum hic praetextus ignorantiae locum obtinet: nulla quamlibet speciosa excusatio admittetur: quod nimirum sponte oculis caligaverimus, et surdis auribus audiverimus. Satis enim in ipsius verbo Dei maiestas conspicua est. Nullus denique locus effugio multorum, de opinionum varietate et incertitudine conquerentium: nam veritas sese ipsa patefacit: et sui contemptores coram Domino reos facit, ut nullus coram Domino sit excusationi reliquus locus, in verbi sui contemptores severe animadversuro.

Iam vero, fratres, agite, *etc.*

HOMILIA XVI.

CAP. IV.

Et evenit sermo Samuelis universo Israëli. 1. *Et factum est in diebus illis, convenerunt Philistiim in pugnam. Egressus est namque Israël obviam Philistiim in praelium, et castrametatus est iuxta lapidem adiutorii.* 2. *Porro Philistiim venerunt in Aphec, et instruxerunt aciem contra Israël. Inito autem certamine, terga vertit Israel Philistaeis: et caesa sunt in illo certamine passim per agros, quasi quatuor millia virorum.* 3. *Et reversus est populus ad castra: dixeruntque maiores natu de Israël: Quare percussit nos Dominus hodie coram Philistiim? Afferamus ad nos de Silo arcam foederis Domini, et veniat in medium nostri, ut salvet nos de manu inimicorum nostrorum.* 4. *Misit ergo populus in Silo, et tulerunt inde arcam foederis Domini exercituum sedentis super Cherubim: erantque duo filii Heli cum arca foederis Domini, Ophni et Phinees.*

Hesterna concione audivimus, quum hic fit mentio sermonis Samuelis, non inde tamen effici, fuisse peculiare mandatum Israëlitis datum ab ipso, de movendo adversus Philistaeos exercitu: sed contra potius praedictionum impletionem denotari, adversus universum populum, non tantum adversum Heli familiam, quae sensit effectum eorum quae Samuel praedixerat; ut fidelis Domino, verusque esse propheta probaretur. Id vero maxime toti populo conspicuum factum est in illa clade, de qua deinceps dicturi sumus. Quae vero causa belli adversus Philistaeos excitati fuerit, an ipsi Philistaeos an contra Israëlitas illi adorti sint incertum est. At istud constat, Philistaeos perpetuis odiis certasse adversus Israëlitas, et bellis illos continuis exercuisse, et saepe crudelissime et tyrannice tractasse. Itaque incertum est spontene ipsis occurrerint Israëlitae: quanquam non fit verisimile bello ab Israëlitis ultro lacessitos Philistaeos inimicos, quum pacis potius colendae studiosissimi fuisse videantur. Sed oportuit ab hostibus illatam vim repulsuros in Heben Hezer castrametari ad occludenda itinera. Caeterum loci illius non istud fuisse tunc nomen ex sequentibus apparet, ac proinde per prolepsin usurpatum. Deinceps enim videbimus, Samuelem huius autorem fuisse nominis, atque in memoriam ac monimentum auxilii singularis, quod Deus populo in re angustissima attulerat, imposuisse. Sed hic scripturae mos est, ut certum quendam locum designatura, de nomine rei illic gestae denominet.

Deinceps Philistaei praelio superiores fuisse dicuntur, et ab ipsis Israëlitae in fugam versi, quorum ad hominum quatuor millia occubuerunt. En ut implere Deus coeperit quae praedixerat, se nempe tam sacerdotum quam populi peccata puniturum. Porro filii Heli, Ophni et Phinees, huic praelio non interfuerunt, licet id munus ipsorum postularet. Cautum enim erat lege Dei, ut cum tubis argenteis, quae in sanctuario erant, adessent sacerdotes, exeunte populo in bellum adversus inimicos, ut prolatis ex sanctuario tubis Dei ipsius auspiciis velut proprium Domini bellum geri videretur. Neque tamen existimandum, tantam tubarum fuisse vim, ut ipsae per se hostibus terrorem adferrent: sed Deum talibus usum instrumentis, ad populum suum retinendum, ne bellum temere ac sine Dei permissu, aut praeter ipsius voluntatem susciperet. Atque ita vere populus testari posset conscientiae suae testimonio non a se bellum excitari: ac proinde sanguinis effundendi minime cupidum, neque reum, sed Deum potius poenas ab hostibus de tyrannide ipsorum et violentis factis reposcentem eius autorem. Quin etiam, praeterquam quod populus nullum bellum temere suscipere docebatur, etiam accedebat specialis Dei promissio, fore ut insonantibus tubis victoria penes populum esset, quod coelestis esset et spiritualis: et cuncta ex ipsius nutu et arbitrio ac auspiciis gererentur. Quare oportuit tubas in castris cum sacerdotibus adesse, ut nominatim iubet Moses, tam ut doceretur populus quid liceret, quidve prohiberetur, quam ut certior de victoria fieret, modo ex Dei iussu et in ipsius timore singula haec administrarentur. Ophni vero et Phinees domi se, dum adversus hostes praelio Israëlitae decernerent,

continuerunt. Qua in re graviter ab ipsis adversus Deum et eius legem peccatum est. Quare quum fugati caesique dicuntur Israëlitae, quis miretur, quum huius adversus Deum contumeliae rei essent non tantum sacerdotes, sed etiam Israëlitae, in bellum tanquam bruta potius animalia quam Dei populus ruentes? Nam licet instructissima foret acies ex disciplina militari, tamen Deo suam dignitatem reddi oportebat, et gradum in exercitu supremum. At dum oblivioni traditur, nonne in contemptum venit, ac proinde tanti contemptus poenae ab ipsis merito repetuntur, et impietas ipsorum castigatur: quod posthabito divino auxilio tantum suis viribus tribuerint, ut profanorum instar in arma ruerint?

Deinceps dicuntur maiores natu conquesti, *quare Deus ipsos coram hostibus percussisset:* quae species fuit obmurmurationis: nam, ut ante diximus, maximus divinae maiestatis in hoc populo contemptus. Querelae itaque illae fuerunt, ut impiorum hominum, qui parum aut nihil in Dei verbo profecerunt, et qui ad levissimas afflictiones in Deum blasphemas voces evomunt, et adversus eius maiestatem veluti dentibus frendent. Quare haec ipsorum verba sic possunt explicari, quasi de Deo conquerantur quod promissis non steterit, ac in tutelam suam receptos adversus inimicos non protexerit. Ita sibi Deum hypocritae devinctum volunt, et licet centies millies foedifragi, Deum nihilominus promissis stare volunt. Sed, quaeso, quam tandem fracti foederis excusationem Deo in iudicium ipsos vocante et de perfidia ipsorum conquerente sunt allaturi? Tanta tamen vis est arrogantiae in hypocritis, ut se a Deo castigari ferre non possint, sed interea dum sacrosancti et inviolabiles haberi volunt, sibi omnem adversus Deum licentiam permittant. Tandem etiam agnovisse videntur se a Deo desertos, et procul ab ipsis eius abesse bonitatem: ac proinde divinam istam castigationem incipiunt agnoscere ob ipsius contemptum in se immitti ab ipso, quod honore debito ipsum spoliassent. Sic solent istiusmodi homines Deo responsare, et nunquam sponte se illi submittere nisi magna vi ad modestiam et veram humilitatem adigantur. Quamobrem, quicunque futurus sit eventus, concludunt arcam adducendam in castra, Dei praesentiae testimonium. Bonum sane consilium si mens recta fuisset: sed in externo symbolo haerent, quasi aliqua virtus illi inesset, quam in re ipsa quaerere ipsos oportebat. Videbantur enim sibi Deum hac arca cum lege clausum continere, ac proinde ab ipso in castra advecto impetraturos, ut adversus inimicos vim suam exsereret. At miseri legem ipsius pedibus conculcabant, et cultum ipsius susque deque vertebant flagitiis, scortationibus, helluationibus, sanctuarium ipsius polluebant, denique passim impietas regnabat. Quare quum ad Deum confugiunt, annon aperte conspicuum est ab ipsis illum haberi ludibrio? Neque enim rectam impetrandi divini auxilii viam sequuntur. Arcam itaque volunt in castra duci, ad cuius adventum exsultant, et crebris vociferationibus laetitiam testantur, ut coelum undique clamoribus impleatur, et terra personet vocibus Israëlitarum sibi victoriam promittentium. Interea Philistaei terrentur initio, ac sibi in memoriam vastatas regiones, et fusas caesasque gentes potentissimas Dei manu et potentia, ad Israëlitarum in illas terras adventum, revocant: itaque de victoria desperant. At non fuit pavor iste diuturnus, nam paulatim receptis animis sese ad praelium obfirmant, et quemcunque casum experiri tentant, et cum ipso Deo veluti desperabundi praelium committere deliberant.

Atque haec in praesentia nobis expendenda, caedem et cladem Israëlitarum in crastinum dilaturi. In primis vero digna sunt observatione verba illa: *Et evenit sermo Samuelis universo Israëli*, quibus admonemur quotiescunque Deus immissis plagis nos afflixerit, ad comminationes ipsius quae lege comprehenduntur esse recurrendum, quod natura stupidiores simus ad examinanda peccata nostra, et ad ea damnanda, et ad poenitentiam faciendam tardiores. Itaque Dei verbum adiri necesse est, et ad plagas illas adiungi, ex quo discamus Deum merito in nos animadvertere, ut serio de poenitentia, et in meliorem mentem reditu cogitemus. Namque sacra scriptura non tantum docet afflictiones esse divinae vindictae et maledictionis testimonia, sed ad ipsam scaturiginem deducit, ex qua divinae illius irae adversus peccatores causam cognoscamus. Quare si castigationes et poenas nobis a Deo immissas fructuosas esse cupimus, ad sacras scripturas confugiendum sciamus, in quibus nos velut ad speculum contemplemur, et peccata quibus iram in nos divinam concitavimus ad normam legis ipsius expendamus. Nam alioqui sane futurum est, ut fortuito contingere omnia nobis existimantes, nihil Deus in nobis castigandis promoveat: quemadmodum apud Isaiam prophetam conqueri Dominum videmus, frustra percussum a se populum, quod ad plagas occalluerit. Porro quum hic dicuntur Israëlitae conquesti de sua clade, et mutuo rogitasse, quare Dominus coram Philistaeis ipsos percussisset, docemur mortales nunquam ad Deum assurgere, quin maiore quadam vi protrahantur. Nam, exempli causa, rebus prosperis Israëlitae de Deo nunquam serio cogitarunt, neque sese mandatis ipsius regendos permiserunt. Quemadmodum enim ebriosus, vino sepultus per intemperantiam de crastino non cogitat, bonum a malo non discernit, neque cibum a potu: sic solent homines rebus secundis inebriari, ut Dei curam et venerationem omnem

abiiciant, et favorem ac benevolentiam ipsius flocci faciant. Verum enimvero si ut iudicem ipsum apprehenderint, tum non aliter quam ebrius a vino cum metu excitatus, vehementius perturbatur, isti Dei contemptores, maximo terrore, Deo manum ultricem flagitiorum ab illis admissorum exserente percelluntur, et de Deo cogitare incipiunt, ac in causas malorum poenarumque quas sustinent inquirere.

Porro Israëlitae nominatim agnovisse dicuntur a Deo se puniri: parum enim promovissent, si tantum malis suis territi, se magnam cladem passos esse conquesti essent. At quum libere confitentur se ad Deum in hostium manus traditos, tum se ex legis mosaicae doctrina reos agnoscunt. Nam sic Moses ipse populum in cantico suo compellat: *Quomodo persequatur unus mille, et duo fugarent decem millia? Nonne ideo quia Deus suus vendidit eos, et Dominus conclusit illos?* Quapropter Israëlitae proxime ad hanc doctrinam accedunt, quum a Deo se in Philistaeorum manus traditos, Deumque iudicem agnoscunt. Atque hoc quidem initium est poenitentiae, miseriam suam sentire, et iram divinam adversum se concitatam cognoscere: sed minima pars est poenitentiae. Quam multos enim sibi Deum adversantem sentientes, adversus ipsum murmurare, et veluti dentibus frendere videas? At iudicem ipsum et quidem iustum cognoscentes, tum suum agnoscere peccatum et in se ipsos sententiam ferre necesse est, sedulo in vitam priorem sic inquirentes ut innatum vitium oderint, et iniquitates abominentur: amorem vero contra Dei retineant, quo ad illum propius accedant et impetrata venia concilientur. Quae deinde sequuntur digna sunt etiam observatione, nempe Israëlitas sentientes Dei manum ultricem, novisse non posse se hostibus, nisi divino auxilio adiutos, resistere, ac proinde divinum auxilium requisivisse. Sed de seria conversione ad Deum nulla est apud ipsos mentio: ac proinde quod sibi Deum conciliare et propugnatorem habere cupiunt, non ex animo, sed perfunctorie et simulate faciunt. Fides enim a poenitentia divelli non potest: quamobrem quisquis ab uno Deo salutem suam pendere fatetur, et auxilium ipsius implorat, seria peccatorum agnitione tangatur necesse est, ut pudore suffusus ac sensu peccatorum affectus, agnoscat Dei iustitiam in omnes peccatores incumbere donec sibi ipsis displicere didicerint. Quum itaque nulla sit Israëlitarum ad Deum conversio, nulla poenitentia, nullam ipsorum fuisse fidem est conspicuum, ac proinde vanam quandam et inanem fuisse ipsorum cogitationem, quum de adducenda in castra foederis arca deliberant. Hinc discamus, non tantum oportere Dei vindicem manum sentientes cogitare merito nos a Domino castigari, quacunque tandem plaga feriamur, sed etiam serio revertendi ad ipsum, et ad meliorem frugem redeundi affectu tangi: nec simulate nec perfunctorie ipsum esse quaerendum, sed sincere et ex animo, ut nobis ipsis renunciantes, omni corruptione nostra spoliari expetamus, vitiaque aversemur, quibus ab ipso divulsi sumus: certo persuasi nunquam defuturum ipsius auxilium nobis ad meliorem frugem reversis: neque passurum ipsum unquam ut vana et irrita spes nostra sit. At quantus hic, obsecro vos attendite, stupor Israëlitarum, arcam Domini in suum auxilium expetentium, de Dei vero ipsius maiestate nihil cogitantium? Neque me latet arcam fuisse israëlitico populo certissimi pignoris loco, quo de Dei praesentia et favore fiebat certior, atque de praesenti auxilio quoties invocaretur. At cum fide et poenitentia Deum invocandum fuisse extra controversiam est. Sed Israëlitas tantus occupaverat stupor, ut de visibili et externo signo tantum cogitarent, Deumque externa illa specie sibi devinctum sic arbitrarentur, ut necessario fidem servare ipsum foedifrago licet populo necesse sit. Animadvertite cum hypocrisi crassam superstitionem coniunctam, quum suis flagitiis non putant posse Dei virtutem et gratiam ab externis signis divelli. Sane verum illud quidem et immotum est: Deum invariabilem esse: ac quando sacramentum istud populo israëlitico instituit, arcam illam foederis suae praesentiae maiestatisque testimonium esse iussisse, et in ea sese ipsis patefecisse: verum quis ideo Deum istius populi arbitrio subiecerit, ut ex eius nutu pendeat, quum a solo signo, non ab ipso Deo, auxilium efflagitet? Nam ab ipsorum perfidia divortium istud veritatis a figura manabat, atque ideo indignos se fructu, quem exspectabant ab illa, reddunt indignos. Necessaria sane his temporibus doctrina, quod natura homines in hoc vitium proclives sint, ut rebus externis et terrenis magis adhaerescant, quam divinis, id est rebus externis freti sibi Deum nunquam defuturum, sed perpetuo propitium habituros putent. Idcirco populum Israëlitarum olim vehementer Isaias increpabat, quod Deum templo suo clausum et captivum tenere velle viderentur: ita stuporem eorum cum stulta et vana religione coniunctum, et nimis temerariam arrogantiam, in quam nimium erant proclives arguens, quum ait: *Coelum sedes mea: terra autem scabellum pedum meorum*: paucis verbis incomprehensibilem Dei maiestatem exprimens, quo ab omni vana illius imaginatione deterreamur. Nam Deus quum sit incorporeus, sede opus non habet: sed istiusmodi verbis omnia implere sua maiestate denotatur. Idcirco ad superiora adiicit: *Quae est ista domus quam aedificabitis mihi? quandoquidem potentia immensa mea et incomprehensibilis neque coelis neque terra continetur? Annon haec omnia manus mea fecit?* Quibus verbis vehe-

menter falli Iudaeos docet, si, templi praetextu, Deum sibi propinquum auxiliatorem fore, et quod eum sacrificiis multis colant devinctum habere persuadeant. Huic consentit Ieremias propheta, sic Iudaeos reprehendens: *Nolite confidere in verbis mendacii, dicentes: Templum Domini, templum Domini, templum Domini est. Numquid enim spelunca latronum facta est domus ista, in qua invocatum est nomen meum in oculis vestris? Abite iam et illius alis tegimini.* Porro non unius aetatis, loci, aut regionis proprium, sed omnium aetatum, locorum, personarum: utpote omnibus natura insitum fuit istud vitium. Nam, oro, quam multis subinde novis cultibus et ἐθελοθρησκείαις homines sibi Deum conciliare student, et in iis pertinaciter adhaerent? Interim vitiis suis indulgent, ac rebus inanibus Deum demulcere et placare student, puta externis gesticulationibus, et signis in oculos incurrentibus, quod Deum esse spiritum animo non contemplentur, ac proinde cultum eius etiam spiritualem esse oportere, quod dicit Ioannes: *Deus est spiritus, et qui adorant eum, oportet ut spiritu ac veritate adorent.* Exemplo esto papistica superstitio et idolomania. Nam quae Iudaei de arca illa visibili senserunt, eadem hodie papistae suis illis idolis attribuunt. Et quidem, proh dolor! longe sunt papisticae ἐθελοθρησκεῖαι deteriores, et cum superstitione maiore coniunctae quam Iudaeorum olim ritus et caeremoniae. Deus enim iusserat arca illa legem suam includi, quae ideo arca foederis vocabatur. Quin etiam accedebat divina promissio, de iis qui ad illam precarentur exaudiendis. Sed papistae ne syllabam quidem in tota scriptura ostenderint qua cultus ille suus probetur, ac nominatim insignis illa blasphemia qua vociferantur et magis clamoribus tuentur, frusto panis Dei praesentiam contineri, imo Deum ex pane illo fieri. Equidem agnosco tueri se illos verbis Domini nostri Iesu Christi, sed quae adulterant et corrumpunt. Sed age, crassum illum errorem de Dei praesentia pane conclusa, transeamus, qualis est illorum in genere de sacramentis, seu signis visibilibus sententia? Nam aiunt signis externis ita Dei gratiam contineri, ut separari et divelli ab illis non possit, nisi peccatum mortale impedimentum attulerit. Annon hac ratione sibi Deum devinciunt et ritibus externis alligant, et tanquam magi et incantatores suas illas nugas, incantationes, coniurationes, ac denique gesticulationes et inania commenta pro veris ritibus ac Deo probatis vendunt et omnibus probari volunt? Crassior igitur istorum error est quam Iudaeorum, quos tamen hic argui videmus et ab Isaia graviter reprehendi. Nam hoc in primis damnandum, quod superstitiose Dei gratia transfertur ad res creatas: deinde inanis arrogantia qua signis externis adhaerentes, Deum tamen ipsum sibi devinctum arbitrantur. Quare quum iam a multis saeculis homines vana turgeant arrogantia et superstitione, et hodie vitium istud longe excreverit, discamus signis externis et visibilibus suum usum legitimum dare: nimirum ut illis ducibus ad Dominum nostrum Iesum Christum, et Christo duce ad Deum patrem veniamus. Istis enim gradibus ad veritatem duci nos oportet. Alioquin in idola transformantur sacramenta, quod faciunt papistae, ac proinde Christus vilescit, nulloque loco est, et ita Deus ab illis colitur, ut se ipsos non Deum quaerant. Ecquis iam non animadvertit quam blasphema sit illa doctrina, qua sacramenta alio loco habentur quam instrumentorum, quibus Deus in nobis per sanctum spiritum operatur, quasi insit in ipsis signis natura quaedam et innata vis in nobis operandi? Quasi, exempli gratia, aqua in baptismo sordes nostras et iniquitates ablueret, ac proinde Christi sanguis esset inutilis. Quamobrem Papistas videmus primum ignorare Iesum Christum esse veram materiam et substantiam sacramenti, et in nobis per sanctum spiritum operari, et omnem ipsi laudem oportere attribui. Deus enim in illis suam gratiam nobis praebet. Deinde non agnoscere sacramenta reprobis omnibus esse inutilia. Nam Dei quidem gratia, Christi sanguine nobis acquisita, potest etiam in lapides effundi: sed non ideo tamen illi ad fertilitatem rigari. Quare nos oportet, istud papistarum vitium fugientes, ore aperto ad Dominum accedere, et in primis agnoscere Deum per sacramenta nostrae ruditati sese accommodare, et ad nos veluti descendere. Nam si fide in coelos usque penetraremus, et angelicam perfectionem assequuti Dei gratiam assequeremur, inutilia forent sacramenta, et potius impedimento quam adiumento. Quare quum per sacramenta manum nobis porrigit, non vult nos in illis tanquam in limite subsistere, sed ad se per illa assurgere: quod quum non possimus, ipse ad nos descendit. Quamobrem quum agnoscamus sacramenta tanquam adminicula nobis data, quibus ad Dominum nostrum Iesum Christum adducamur, illum vera fide amplectamur, et quidquid bonorum habemus, illi uni acceptum feramus, qui per sacramenta sua nobis ea offerat: et aquam baptismi, quod sit terrenum elementum, non posse animi sordes eluere sciamus. Quandoquidem igitur aqua non potest nos in vitam novam et sanctam renovare, nec ad obedientiam divinae iustitiae informare, hoc ipsum efficere in nobis Christi sanguinem teneamus: et morte ac resurrectione ipsius istius vitae renovationis fieri nos participes, ut Dei iustitiae nos totos consecrare valeamus. En quomodo sacramentis ad Iesum Christum Dominum nostrum adduci nos oporteat, alioquin futuris non tantum inutilibus, sed etiam impedimento et obstaculo quominus ad Christum perveniamus, aut

quibus ab eodem divellamur. Porro nos oportet quum ab Christum venerimus, ab ipso ad patrem adduci: et huic vitae fonti sic uniri, ut re ipsa compertum habeamus Deum his signis nihil significasse quod non sit re ipsa tandem impleturus. Quae si nobis contigerint, tum erunt signa illa certissima divinae bonitatis erga nos testimonia, et virtutem eius experiemur ac percipiemus, ut istis tanquam gradibus Deo ipsi coniungendi erigamur. Sic saepe in sacris, ac praesertim in Psalmis, Deus dicitur inter Cherubinos sedere, qui etiam alias arcam suis alis texisse dicuntur. Atque Cherubini illi angelos quidem referebant, sed supra arcae operculum collocati sese invicem alis expansis intuebantur, ad declarandum Deum ibi cum sua virtute praesentem adesse. Sunt enim angeli Dei ministri, ad nostram procurandam salutem, et Dei nobis beneficia distribuenda, sicuti tota clamat scriptura. Deus igitur istis vocibus promissionum suarum virtutem praedicat, ut se non fustra hunc ordinem in populo suo instituisse doceat: sed ita tamen, ne in ethnicorum superstitionem ferrentur, qui multas superstitiosas praesentiae divinae evocandae rationes erant commenti. Namque omnibus hoc semper fuit studium populis, Deos in suas partes pelliciendi, quibus defensoribus ac protectoribus uterentur: sed Dei praesentiam multis deinde ridiculis commentis evocarunt. At in lege divina ferri Deus dicitur super Cherubim, ut certiores fierent Israëlitae de praesentia divina et certa exauditione, si ad arcam foederis precarentur, in qua suam praesentiam Dominus pollicebatur, modo ne hoc signo externo abuterentur, sed fide ad ipsum Deum assurgerent, signis visibilibus et externis tanquam instrumentis ad fidem confirmandam utentes. Sic ad Dei gratiam nobis in baptismo praebitam magis commendandam, dicitur baptismus lavacrum regenerationis, ut certo persuasi simus nostram in baptismo perfici regenerationem, sed per Dominum nostrum Iesum Christum, qui est vitae sermo et vera substantia atque complementum huius signi. Ac proinde non existimemus nos decipi, quum promittitur in sacramentis Deus nobis fore pater et servator, quod hoc aquae signo testetur se velle nos ab omnibus peccatis nobis a natura insitis purgare. Quin imo his loquendi phrasibus, velut in coelum ipsum erigimur, ut ipsius corporis membra fiamus, et substantiae ipsius uniamur, ex qua vitam aeternam hauriamus. Sed increduli falsis et imaginariis expositionibus Dei consilium semper depravarant, quod fit nobis ex hoc loco manifestum. Nam Deum Israëlitae secum esse dicebant, quod inter Cherubim sederet. Atqui a se illum repulerant: quemadmodum etiam Ezechiel 10 cap. dicit Deum in templo sedere cum gloria et maiestate, sed caligine ingenti excitata excessisse, vacuumque locum fuisse relictum et profanum. Nempe quod eum Iudaei suis pollutionibus profanassent, ut nulla verae amplius religionis vestigia superessent. Quare quum sibi Deum auxiliatorem fore inter Cherubim sedentem pollicentur, longe opinione falluntur, quod procul eum suis flagitiis repulerint, et sola externa et visibilia signa retinuerint, quorum ne legitimum quidem usum etiamnum noverint, unde factum sit ut Deus merito indignatus ab ipsis recesserit. Illi arcae illius externae praesentia contenti, more hypocritarum, ad Deum, rebus terrenis inhaerentes, non assurgunt, a quibus hodierni hypocritae, brutam opinionem retinentes de sacramentis, et ritibus suis externis, non longe differunt. Quo igitur hac in parte crassior est hominum ignorantia et stupor, eo magis animus attollendus ad superiora, et cogitandum non ideo sacramentis suum locum et autoritatem Deum cedere, quod illis ad nostram salutem utatur, et fidei nostrae infirmitati consulens velit nobis illa instar scalarum esse, quibus ad ipsum usque conscendamus, deficientibus nobis alioquin alis quibus ad illum usque perveniamus. Et de hac re quidem hactenus.

Sequitur ipsos in castra iussisse arcam advehi, et vehementer eius praesentia, tanquam de praesenti victoria certi fuissent, laetatos. Nae si ex vera poenitentia foederis arcae praesentia frui expetivissent, bene cum ipsis actum foret: sed quoniam peccatorum suorum veterno tenentur, solisque externis signis immorantur, inanis illorum est laetitia. Verum enim fidelium gaudium sola vera fide nititur, cuius illud fructus est. At fide omni carent: frustra se sine Domino vel potius contra ipsius voluntatem laetari non posse non agnoscunt: ac si quo modo laetantur, brevem tamen fore suam laetitiam, et in maledictionem tandem desituram miseri non animadvertunt. Ecquis enim ignorat quae Dominus ipse palam est professus: Vae vobis qui ridetis nunc: nam lugebitis et flebitis: nempe quod in Deo non acquieverint, risum in dentium stridorem convertendum esse minatur. At si in illa sua laetitia Deum studiose quaesivissent, infirmitatis quidem testimonium erat illud arcae illius desiderium, sed quam tamen facile Deus condonasset. Contra vero David, profugus licet, arcam moveri loco, fidem suam hoc facto testatus, noluit. Nam etsi mandatum habebat Domini, de illa non transferenda, tamen probe sciebat se licet ab arca foederis corpore avulsum, nunquam tamen Dei auxilio et ope destituendum, seque ecclesiae restituendum, et in illa Deum a se adorandum sperabat. Neque vero idcirco existimandum est Davidem fuisse externi illius signi contemptorem: nam venturi olim Christi esse sacramentum, et in hunc finem populo datum a Domino probe sciebat. Notae sunt enim eiusdem querelae, noti eiulatus propter

absentiam a tabernaculo: *Sitit anima mea ad Deum, ad Deum vivum* (dicens)*: Quando ingrediar ut appaream coram facie Dei?* Itaque vehementer lamentatur David, quod procul a conspectu tabernaculi Domini, et consuetudine piorum hominum exsul oberret, neque suas cum illis preces coniungere possit. Quamobrem conspicuum est, sacramenta, quae Deus instituerat, ab illo non negligi: neque vicissim etiam eadem superstitiose coli, ut in illis hypocritarum more fiduciam suam collocaret. Contra vero Israëlitas de Deo non cogitasse videmus: sed in arcae praesentia fiduciam omnem spemque suam collocasse, quasi Deus praesente illa nunquam sit ipsis defuturus: sed certam victoriam allaturus: licet tamen ab ipso defecissent, atque suis flagitiis iram ipsius in se toties concitassent. Hinc vero discendum, nunquam quidem immodicam esse posse nostram in Deo laetitiam, neque inanem unquam fiduciam: sed magnopere esse cavendum ne arrogantiam fiduciae nomine tegamus. Absit igitur a nobis stupor ille, qualis ebriosorum est, qui vero illi per spiritum sanctum gaudio, in quo regnum Dei consistit, sua commenta substituunt: quemadmodum pulchre Paulus admonet, ut diligenter caveant fideles, ne pro fide arrogantiam substituant. Fideles enim illa fide quae Dei promissis nititur foventur et sustentantur, non temere sibi quidquam fingentes, sed vitam sibi promissam firme animo concipientes et comprehendentes, adeo ut sit haec unicum illis fundamentum et unica salus. Quod fieri sane non potest, quin penitus in Deum respiciant, atque patrem illum agnoscant. Unde vero tandem haec cognitio, nisi ex gratuitae adoptionis sensu, manat? Sed quis Dei erga nos caritatem, et paternum affectum satis attente considerare potest, nisi qui suam miseriam probe cognoverit, et cui divina voluntas patefacta fuerit? Fides itaque sola omnes immoderatos affectus purgat in nobis: ac primum quidem hoc operatur, ne in Deum ingrati simus, sed ita tamen ut spiritu Dei opus habeamus, qui in nobis operetur et in dies confirmet. Idcirco Actorum 15 Deus dicitur purgasse fide corda fidelium. Itaque ut paucis rem totam complectar, ubi nulla fides, nulla etiam puritas, nulla rectitudo, sed contra summa sollicitudo et anxietas. Sed fide ad Deum proxime accedimus, prout sese nobis per verbum suum communicat. Quae fiducia procul abest ab arrogantia qua plerumque homines turgent et superbiunt. Quid enim aliud quam modestiam et humilitatem docet fides? Ecquis autem aptior est modestiae et humilitatis magister quam Dei verbum, ex quo quidquid bonorum hominibus contingit, a Deo manare cognoscimus? En quibus gradibus ad Deum ipsum assurgimus. Sed arrogantia vel supra nubes efferimur, non prius tamen deiecti, quod factum oportuit. Stultam igitur arrogantiam, ut pestem infestissimam, fugiamus et fiduciam omnem in unum Deum et promissa ipsius collocemus: quae si ex animo pure et sincere fuerimus amplexi, ne metuamus arrogantiae accusationem, quasi modestiae terminos egressi: quam nobis hodie arrogantiam papistae obiiciunt. Quid ita? quod Dei promissis fidem adhibeamus, et de iisdem certiores facti gloriemur. At fide gloriamur, certi de divino auxilio adversus Satanae fraudes et insultus, quum in ipsum Iesu Christi sanguinem immergimur. Hanc papistae fiduciam habere non possunt, qui nullam unquam divinae bonitatis gustum habuerunt. Sed nostra fides, verbo Dei certo nixa, nullis unquam tempestatibus concussa nutabit. Sed quid agas miseris illis, qui Deum certa exauditionis fiducia precandum ignorant? et hanc fiduciam arrogantiae accusant? Nae, ut dixi, merito istud: quod Dei bonitatis et caritatis gustum nullum habeant, quae verbo ipsius nobis offertur. Quare sibi quidvis homines fingant et polliceantur, irrita enim omnia futura sunt ipsorum somnia, quum solus Deus sit verax et fidelis: homo autem omnis vanus et mendax. Quare Deo soli fidamus: atque vera laetitia perfruamur, quod adepti pacem illam simus, de qua Paulus 5. ad Romanos his verbis: Iustificati igitur ex fide, pacem habemus erga Deum, per Dominum nostrum Iesum Christum: et cum omni fiducia possumus ipsum invocare. Porro pax illa verum nobis gaudium adfert per spiritum sanctum, ut ex eodem Paulo supra docuimus. Intueamur in Israëlitarum ultionem de qua deinceps agendum, quae nobis tanquam speculum ante oculos proponitur, ut ex ea discamus, eos omnes qui Dei gratia abutuntur tandem spes inanes aluisse comperiri. Quid ita? Nempe quod solis suis imaginationibus vanisque speculationibus adhaeserint.

Et hactenus quidem de re ista: quae vero de Ophni et Phinees dicuntur, Israëlitas oportebat excitare ad removenda a se offendicula et pollutiones, quibus hactenus polluti fuerant, et Dei cultus depravatus, nempe Ophni et Phinees. Nam ex lege quidem illis sacerdotium debebatur; sed quum foedis scortationibus essent infames, ac sanctuarium Domini in lupanar abominandum convertissent, et quidem religionis praetextu, feminas in sanctuarium venientes adoratum polluissent: helluationibus, compotationibus, rapinis et sacrilegiis omnia replevissent: denique scortatores, helluones, blasphemi, omnique scelere infames essent, quomodo ferebantur, quomodo Domini arcam in castra vehunt, et Dei praesentem virtutem profitentur? Hinc itaque discamus, ut superius ostendimus, tantum abesse, ut externae caeremoniarum umbrae sine ipsarum substantia nobis sint utiles, ut contra maiorem in nostra capita condemnationem trahant. Ac sane longe melior esset conditio futura coram Deo pro-

fanorum et contemptorum divinae maiestatis, nunquam Dei legem fuisse professos, quam ab ecclesia Dei reiectaneos fieri. Neque vero iuvat illos baptismus, quo se tanquam magno clypeo tegunt, quod sit sanguinis Christi pro nobis effusi, et resurrectionis ipsius figura et tessera. Suum enim baptismum obliterant, quum scientes volentes Deum irritant, et baptismo suo renuntiant. Nae perinde est ac si sponte adversus Dei potentiam coniurarent, et Christi mortem et resurrectionem conspuerent, suis pollutionibus et flagitiis Iesu Christi sanguinem polluentes. Itaque futurum est ut ipse baptismus horrendam vindictam in omnes sacrosanctae maiestatis divinae contemptores, et in omnes hypocritas trahat. Idem esto de coena Domini iudicium, ad quam tanquam ad scopulum improbi et flagitiosi homines allidunt, quum sibi laxas habenas ad quaevis flagitia permittunt, in Deum blasphemi et contumeliosi. Annon etiam signa illa quae Dominus noster Iesus Christus dedit discipulis suis, ut suo corpori et sanguini participarent, accipientes, et tamen in flagitia quaelibet ruentes, idem faciunt ac si pedibus ipsis Christum ipsum conculcarent? Etsi Christus altior est quam ut pedibus illorum conculcetur: sed tamen horrendae blasphemiae rei tenentur. Quamobrem animis nostris penitius istud infigamus, tantum abesse ut visibilia signa verbi divini contemptoribus et flagitiosis hominibus utilitatem aut solatium adferant, ut contra in ipsorum capita graviorem condemnationem trahant: quod illis abusi tanquam flagitiorum suo velo, in sacrilegium nunquam remittendum inciderint. Eo igitur nobis maior adhibenda cautio est, quum de baptismo, de coena, de precibus et omnibus aliis a Domino institutis in ecclesia ritibus agitur ne in hypocrisin incidamus: sed in illa tanquam fidei et verae religionis exercitia intuentes sedulo et sine fuco pietatem colamus ad hanc unicam, ut verum scopum, collimantes: neque in rebus istis externis et terrenis subsistamus, et solas figuras, sine vero illarum corpore et substantia inanes et vacuas esse probe agnoscamus: ac proinde sensus nostros et cor ad unicum Christum elevemus, a quo uno felicitatem nostram exspectantes omnino pendeamus.

Iam vero fiamus *etc.*

HOMILIA XVII.

5. *Quumque venisset arca foederis Domini in castra, vociferatus est omnis Israël clamore grandi, et personuit terra.* 6. *Et audierunt Philistiim vocem clamoris, dixeruntque: Quaenam est haec vox clamoris magni in castris Hebraeorum? Et cognoverunt quod arca Domini venisset in castra.* 7. *Timueruntque Philistiim dicentes: Venit Deus in castra. Et ingemuerunt, dicentes: Vae nobis: non enim tanta fuit exsultatio heri et nudius tertius.* 8. *Vae nobis! Quis nos salvabit de manu deorum sublimium istorum? hi sunt dii qui percusserunt Aegyptum omni plaga in deserto.* 9. *Confortamini, et estote viri, Philistiim, ne serviatis Hebraeis, sicut et illi servierunt nobis: confortamini et bellate.* 10. *Pugnaverunt ergo Philistiim, et caesus est Israël, et fugit unusquisque in tabernaculum suum, et facta est plaga magna nimis: et ceciderunt de Israël triginta millia peditum.* 11. *Et arca Dei capta est: duo quoque filii Heli mortui sunt, Ophni et Phinees.* 12. *Currens autem vir de Beniamin ex acie venit in Silo, in die illa, scissa veste, et conspersus pulvere caput.*

Hesterna concione didicimus, quomodo Deo fidendum sit: quum hypocritae quidem Dei nomine glorientur, sed quem non quaerant sine fuco et simulatione, in veritate. Quare veram fidem oportere cum poenitentia perpetuo nexu cohaerere tenendum est, si gratiam apud Dominum impetrare cupimus: quos alioquin non modo non accessuros ad ipsum, sed potius procul recessuros certum est, si fiduciam simulantes, falso tantum praetextu nomine ipsius gloriemur. Itaque si vera fide promissiones divinas amplectamur, et serio nostrae miseriae sensu affecti, coram ipso nos humiliemus, nunquam inanem fore fiduciam nostram certum est, et contra prorsus irritam et inanem, si secus fecerimus. Exemplo esto historia quae nobis iam explicanda proponitur, in qua narratur vehemens ille Israëlitarum ob arcae foederis in castra adventum clamor, quo victoriam ante triumphum canebant, vanus et irritus fuisse: nempe, sine Deo triumphare velle videbantur, imo adversus ipsum trophaea erigere, licet ipsius nomen, sed falso, prae se ferrent et eo gloriarentur. Deinceps cognovisse Philistaei dicuntur arcam foederis illatam in castra, et vehementer perturbati et obstupefacti fuisse, suam dicentes immutatam fortunam, resque suas deteriore loco futuras, Deos ipsos populo praesentem opem ferre, et ipsi militare. *Hos esse deos qui olim percusserunt Aegyptum:* quomodo tandem resistere diis possint? Pluraliter autem deos appellare non mirum, quod increduli, in sacris non edocti, Deo solo non contenti sint: sed innumeros sibi perpetuo fingant. Ergo hic sermo est incredulorum et veritatem ignorantium hominum. Etsi saepe vox hebraea pluralis de vero Deo et unico solet dici ex usu sacrae scripturae: sed ita ut quum vero Deo tribuitur, adiecta epitheta et verba a quo regitur singulari numero efferantur. At Philistaeorum alia mens est: *Dii,* inquiunt, *a quibus olim vastata est Aegyptus praesentes adsunt, dii illi magnifici et excellentes.* Itaque cognito arcae in castra adventu,

terrentur, et quaecunque tandem sit ipsorum opinio Dei potentiam reformidant. Nempe ad omnes fama perlatum erat, quam magnificus Israelitarum ex Aegypto fuisset exitus, quibus nulla vis hominum, quantacunque illa fuisset, resistere potuerit: Quare Dei praesentia terrentur. Atque primo quidem intuitu dicta videri possent ista in Israëlitarum laudem, a quibus arca in castra fuerat advecta. Nam ita videmus Dei gloriam ab inimicis praedicari, ad cuius adventum hostes tantopere terrentur: sed contra ad inanem ipsorum laetitiam et securitatem corripiendam dicta ex sequentibus apparebunt. Et primum quidem superstitiosa fides ipsorum arguitur, quod Deum huic arcae sibi fingunt alligatum. Deinde superba arrogantia, quod sibi deberi auxilium in rebus angustis persuadent, quod erat olim ipsis Deus pollicitus: neque tamen ad conditionem adiectam attendunt. Hinc tamen observandum, improbos, etsi divinae maiestatis apprehensionem abiicere a se conantur, ut securius vitiis indulgeant, tamen praesentiam suam Domino declarante, perterrendos et confusione opprimendos. Testis esto saeculorum omnium experientia. Nam ut Dei virtutem immensam omittamus, ipsamet iniquitas depravatis et dissolutis hominibus terrori est. Certum enim est apud ipsos paganos flagitiosos homines, puta scortatores, fures, latrones, contumeliosos et istiusmodi hominum genus ad suorum idolorum nomen etiam obstupuisse: et idcirco memoriam deorum sepelire et ex animis suis evellere conatos fuisse. Papistarum eadem hodie ratio est. Nam etsi quale sit quod adorant numen ignorant: tamen quum stimulis conscientiae excitantur, Dei nomen, si fieri posset, e terris sublatum vellent, et modis omnibus id efficere conantur. Tale flagitiosorum omnium hominum ingenium est, qui Dei contemptum veluti iurarunt, ad cuius mentionem cohorrescunt, et dentibus frendent. Porro hic specialiter considerandum Philistaeos non tantum fuisse Dei nomine perterritos, sed Deum Israëlis, quem prius non alio quam spectri loco habebant, vehementer metuisse. Quare quem antea contempserant, et cuius cultum abominati fuerant, nunc quum praesentem audiunt, metuunt, et ad eius nomen cohorrescunt. Eadem omnium eorum qui Dei veritati reluctantur, et superstitionum suarum et idolomaniae luto immersi sunt, est conditio: nam ludus ipsis est vera religio. Sic papistas videmus hodie quidem arroganter adversus Deum insurgentes blasphemas voces edere, nos maledictis lacerare, evangelii doctrinam depravare, et nugarum instar habere: at si Deus istos ferarum instar insultantes vel minimo suae virtutis ac gloriae signo perculerit, et vel invitis oculos aperuerit, tum sane malitiam illam et arrogantiam illos deponere, qua prius inebriati turgebant: tunc illos trepidare oportet, quum Deus coram suo tribunali diem illis dicit. Sic dicitur in Psalmis Deus incredulos compellare, Deum viventem metuite, et coram eo trepidate. Equidem agnosco saepe in sacris ad Deum timendum excitari eos quibus cultus ipsius cordi est: sed pluribus locis nominatim compellantur rebelles et contemptores divinae maiestatis, quibus horrendi iudicii poenae omnibus adversus Deum insurgentibus, et giganteo more bellum inferentibus denuntiantur, fore nimirum ut praesentiae suae testimonia exserat, quibus perculsi in stuporem vertantur, et funditus intereant. Nos vero haec audientes oportet nosse, non sufficere ad salutem aliquam virtutis divinae cognitionem, qua percellamur, sed oportere accedere voluntarium obsequium, quo omni cum reverentia timoreque sequamur id quod Deo placere ex ipsius verbo didicerimus: ne in potentem Dei manum incidamus. Nam terrores illi quibus increduli obstupescunt, nullam vim sunt adversus fideles habituri. Et quidem increduli, sicuti deinceps visuri sumus, adeo animi impotentes sunt, ut blasphemas in Deum voces evomant, et tanquam efferae belluae in ipsum insurgant: tam caeca est mens hominum. Quare ad Dei timorem accedat oportet studium ipsi ex vera spiritus caritate obsequendi et sponte potenti manui ipsius nos subiiciendi. At vero, fratres, quantos esse conscientiae terrores istorum arbitramur, qui hodie velut aperte Deo bellum indicunt, veritatis cognitionem prae se ferentes, et papisticas abominationes retinentes, et pro viribus defendentes: quibus, inquam, illos stimulis agitari conscientiae existimamus? Nae irrequieta est ipsorum conscientia, et perpetuus tortor, etsi quantum possunt dissimulent, adeo ut saepe in desperationis voces erumpant istiusmodi: Vae mihi misero! Eheu, quid me misero fiet? Quare ipsis de nobis triumphantibus aut de salutis doctrina detrahentibus non est quod invideamus. Sardonium enim risum rident, et quantumvis dissimulent, tamen acribus a Deo stimulis illos lancinari certum est, quum ad obsequium vel inviti coguntur. Similes sane sunt facinorosis ad mortem damnatis, et arctis compedibus vinctis, quibus aliqua superest adhuc lucta, sed quos tandem deficientibus illos viribus cedere fato necesse est. Talis eorum qui adversus Deum sese efferunt exitus. Longe ergo dissimilis est improborum metus fidelium timori: quum illi terreantur quidem momentaneo, sed non tamen ad meliorem mentem redeant: hi vero sic metuant, et ad divinae maiestatis intuitum contremiscant, ut in se ipsos descendant et se quales sint probe explorent, ac supplices facti Deum deprecentur, et velut ad genua ipsius provoluti gratiam eius implorent, et sese ad spontaneum obsequium componant. Itaque terrentur quidem nonnunquam increduli, et ad divinas com-

minationes toti cohorrescunt, atque magnitudine dolorum eiulant: Vae, vae nobis, inclamantes: sed non diuturna est illa ipsorum apprehensio, quandoquidem ad vomitum suum revertuntur, atque Deo ipsi reluctari pergunt. Itaque in illis Isaiae dictum illud impleri oportet, nempe improbos illos esse instar maris undique procellis et horrendis tempestatibus agitati, ut nunquam quiescant. Verumtamen nihil de rebellione et contumacia sua propterea remittunt. Quid ita? Nempe arrogantia et modestia inter se pugnant ex diametro. Contra modestia cum vera fide semper coniuncta est. Hanc quum increduli non habeant, certum est perseverare illos in sua contumacia magis ac magis induratos, et nunquam Dei manui sponte subiici, ac proinde certam ipsos manere perniciem, et tandem instar ollae fictilis confringendos. Istud hoc loco tanquam in speculo clare apparet ex Philistaeorum eiulatu, qui ad arcae adventum quidem exclamant: *O nos afflictos, o nos miseros, nam venerunt Dii a quibus Aegyptus tantis plagis contusa est: ecquis illis resistat?* Atque haec ita fati, nihilominus addunt: *Agite Philistaei: fortiter nos geramus, ne istis Hebraeis subiiciamur, quemadmodum ipsi nobis subiecti fuerunt.* Nae valde inter se haec duo repugnant. Non magis inter se maris agitati tempestatibus et procellis undae sese invicem absorpturae, quam duo isti sermones humilitatis et arrogantiae confligunt. Sed istis ea quae superius dixi confirmantur, nempe incredulos quidem saepe cogi Dei potentiam experiri et eadem terreri: sed non ideo tamen mentem ipsorum et animum arrogantia et contumacia plenum molliri aut immutari, adeo ut, licet imminens suum exitium intueantur, nihilominus in coepto adversus Deum certamine pergant: non absimiles furiosis aut phreneticis hominibus, modo in ignem, modo in puteum sese proiicientibus. Atque omnium divinae maiestatis contemptorum talis est conditio. Nam conscientiae tranquillitas fructus est fidei. Quamobrem terrore quidem omnes improbi quodam concutiuntur, sed tamen furore et phrenitide correpti, ac sui ipsorum obliti in Deum ipsum belluino impetu feruntur, cuius maiestatem tanquam indomiti tauri cornibus impetunt, sed suo maximo damno et ultimo exitio. Et quidem hic locus plus satis istud declarat, et quotidiana experientia facit manifestum. Nam, obsecro, quam multos passim videas ad Dei mentionem aliquam cohorrescere: vel etiam sine ulla mentione ipsius internis conscientiae morsibus agitari, quasi diem illis Deus ipse coram suo tribunali diceret: atque ideo, licet coram hominibus pavores inter nos dissimulent, tamen vehementer consternari? Quare si quod divinae vindictae exemplum illis proponatur, obstupescunt: si prostratum divina manu proximum aspiciunt, toti cohorrescunt; ac sibi par iudicium metuunt: denique si Deus ipse plagis contundat, in desperationem ruunt, quoque se vertant nesciunt. Sed diuturnus iste pavor non est, nam adversus ipsum Deum, posito tandem metu, tanquam cum illo bellaturi insurgunt. Conspicuum istud est exemplo Pharaonis. Quoties enim illum Mosis miracula terruerunt, quoties plagae quibus illum Deus ipse percutiebat, quarum metu cogebatur Mosis assentiri mandato de dimittendo populo Israëlis, sicut Dominus iubebat? Nae ipsemet Pharao quamdiu ante oculos plagae versarentur, timore perculsus, non simulate loquebatur, verumtamen latebat in praecordiis hypocrisis. Nam satisfecisse Deo videbatur, si agnosceret Deum Israëlis omnipotentem esse, seque nolle adversus ipsum bellum gerere: sed in horas, imo in momenta mutabatur. Quum plagis urgeretur, delictum fatebatur: sublata vero plaga subinde ad ingenium redibat, et graviora superioribus patrabat. Quibus profanorum hominum exemplis admonemur, ita timendum a nobis esse Deum, ut sit timor ille fraeni instar, quo in eius cultu et veneratione retineamur, ne uno tantum impulsu momentaneo moveamur. Atque ex hoc loco doctrina haec haurienda atque animis nostris infigenda, ne ad Philistaeorum exemplum, vae quidem nobis imminens lugeamus, sed momentaneo luctu et terrore. Sed contra potius terrore illo deiiciamur et prorsus exinaniamur, quo facilior sit nobis ad Deum accessus, et peccatorum remissionem facilius obtineamus. Sed quantus hodie est, obsecro, numerus eorum qui ecclesiam persequuntur, et evangelicae veritati reluctantur, ac ruinis et confusionibus coelum terrae miscere conantur? Nae minime dubitandum quin maximis terroribus afficiantur, et tamen videmus quanta audacia et arrogantia adversus ipsum Deum efferantur. Sed quis miretur, quum ex eo satis appareat ipsos in diaboli iam venisse potestatem? Etsi ergo per intervalla metu quodam retinentur, tamen ad ingenium semper cum maiore pertinacia revertuntur, et praecipites feruntur, sibi cum Deo ipso rem esse minimé cogitantes. Non absimiles furiosis aut phreneticis, qui vehementer in se ipsos iniurii sese misere affligunt, in adstantes impetum faciunt, sese temere praecipites iaciunt: deinde per intervalla ad mentem redeunt, veniam deprecantur, denique pristinae valetudini videntur restituti, et a morbo convaluisse, quum momento tamen ad furorem et phrenesin redeant priore longe deteriorem. Atque idem de iis omnibus iudicandum, qui Deum timere non didicerunt et ad obsequium ipsius se ita componere, ut sese totos eius voluntati permittant, et ab eadem regi patiantur. Eum vero qui Deum vere timere didicerit, certum est perseveraturum, et in perpetuo obsequio permansurum: quod timor ex fide proficiscatur, quae vivas et altas agit radices, ad fructus suo

tempore producendos. Quum vero deinceps attoniti fuisse dicuntur Philistaei, dicentes, *Deos illos esse qui Aegyptios olim profligarint*, inde apparet tam admirandae illius liberationis memoriam iam olim factae apud ethnicos illos remansisse, et ita Deum in suis operibus fuisse ab ignaris illis populis, etsi non ad ipsorum salutem, glorificatum: quod quam inviti retinent memoriam vellent abolitam. Sic videmus in papatu miracula valde praedicari: sed in quem usum, obsecro? Nam certum est papistis illa non modo non profuisse ad salutem, sed etiam in contrarium usum versa fuisse, ut in contumacia adversus Deum confirmarentur. Verum enimvero Deus vel apud invitos est glorificatus: unde conspicuum est, Deum etiam inimicorum suorum in medio ex suis operibus gloriam consequi: etsi confusa illa cognitio sit, et mentis illorum per caliginem acies perstricta, ut illis miraculis ad Deum adduci nequeant, ad veritatem ipsius a fallaciis et imposturis diaboli discernendam. Quemadmodum hoc loco fatentur quidem Philistaei Deum illum esse qui Aegyptios olim in gratiam Israëlitarum afflixit et postravit. Sed ut mens ipsorum est caeca, plures deos imaginantur, ac quibus videtur epithetis illos designant. Et ita misere maiestatem divinam discerpunt: quod non loquantur de ipsa ut voluit per filium in sancto suo evangelio agnosci. Plurali numero dicunt deos magnificos, deos excellentes, deos robustos. Itaque ex parte quidem aliquem Deum cognoscunt: sed in errore permanent: quod verum Deum non agnoscunt. Quamobrem tanto diligentius a nobis observandum est quod superius diximus, nempe oportere, quum Deus nobis ex sua benevolentia maiestatis suae quaedam indicia patefacit, quorum apprehensionem habemus, ut iisdem ad eius obsequium deducamur: et loquente ipso in suo verbo silentium praebere, quo in ipsius voluntate erudiamur, a qua unica toti pendeamus, cultumque uni illi debitum ab omnibus ἐθελοθρησκείαις discernamus, Deumque verum a falsis et imaginariis omnibus idolis distinguamus. Atque huius doctrinae hic usus esto, ut non modo nunquam incertam ac fallacem de Deo apprehensionem habeamus, sed eum qualis est agnoscamus: et voluntatem eius intelligamus, qua cognita possimus ipsum vera fide invocare. Porro extra omne dubium est, nos sensibus nostris et intellectus viribus nunquam ad eius cognitionem perventuros, nisi sese prior ipse nobis patefaciat. At sese verbo suo patefacit, ad quod sancti spiritus lumen accedit, quo mentes irradiantur, quae alioquin profundissimis ignorantiae tenebris immersae permanerent. Quamobrem quo densior est nostrarum mentium caecitas, nisi coelitus illuminentur, eo ardentius nostrum esse studium debet hanc scholam frequentandi, Deumque precibus sollicitandi, ut nos verbo suo doceat et regat, quo dignos in nobis fructus tanto doctore proferat.

Atque hactenus de istis. Sequitur deinceps: *Philistaeos praelio decertasse cum Israëlitis*, et de Israëlitis, *caesa triginta hominum millia occubuisse: ac unumquemque ex reliquis in suum tabernaculum valde perturbatum et in maximo luctu fugisse.* Miranda sane strages, et quae primo intuitu fidem omnem superare fortasse videatur. Nam, obsecro, quorum a partibus inclinata est victoria? Nempe ab eorum qui recentissime ad Dei praesentiam commoti, deinceps adversus eius maiestatem obfirmati, quam prius metuerant, etiam lacessere audent, et praelio superare nituntur. O facinus impium! O satanicam arrogantiam! Nam ipsi daemones coram Dei maiestate fremunt et cohorrescunt, et horrorem illum nunquam deponunt. At Philistaeos istos conspicimus initio quidem formidine ingenti captos, eo usque devenisse, ut Deum Israelis adversarium esse sibi constituerint: sed tandem obfirmatis animis, etiam ausos cum illo in certamen descendere, et ultro provocare, experturos utri superiores essent, tamen victoriam reportare. Sed de quibus, obsecro, reportata victoria triumphant? Nempe de Israëlitis, Dei gloriam promovere studentibus, de filiis Dei adoptivis, de electa Dei haereditate. At quis non coelum terrae potius miscendum, quam factum tam horrendum existimet eventurum? Verae religionis hostes capitalissimi, verbi Dei contemptores, imo Dei ipsius velut in faciem conspuentes, victoria potiri suosque triumphos agere: electum vero populum, Dei peculium, amicos Dei, imo et adoptivos filios, quorum in gratiam reliquae gentes abiectae fuerant, in tantum dedecus venire, tantam multitudinem caesam occubuisse, reliquos palantes instar pavidarum ovium nihil nisi gladios cervicibus exspectare, quis non merito miretur? quis non horreat? Quis huius igitur historiae fructus, quae utilitas? Quare quo insolentior nobis videtur, eo attentius nobis est expendenda: quum praesertim Psalmus septuagesimus octavus eadem plane commemoret, quorum animus horreat auditu. Postquam enim praefatus propheta populum cohortatus est, ne fierent sicut patres eorum, generatio prava et exasperans, contumax et rebellis: sed, ab ipsorum viis aversi, a Deo doceri et regi se paterentur, eidem exprobrat toties repetitam a Deo defectionem, toties introductam idolomaniam iudicum temporibus, qua Dominus ad ipsos variis plagis afficiendos fuerit incitatus: quibus illi quidem excitati Deum invocabant, et multis cum gestibus ad misericordiam illum flectere nitebantur, sed sui semper similes, ubi primum Deus ad preces illorum plagas remisisset, ad ingenium redibant. Sed tandem addit propheta, Deum vicissim tot contumeliis irritatum Siluntem, electum

sibi prius in domicilium locum, in quo suae praesentiae et pulchritudinis exstaret peculiare testimonium, derelicturum et a se omnino repulsurum. Et hoc nominatim dicitur fuisse signum irae et maledictionis divinae in miserum hunc populum, quem tam durae cervicis, refractarium et inemendabilem toties erat expertus. Quae quidem postrema verba plurimum ad huius loci interpretationem faciunt, ut ex ea qualem oportet utilitatem referamus. Quamobrem notandum, a Deo tanta strage populum Israëlitarum fuisse percussum, et arcam ipsam ex ipsius voluntate in Philistaeorum manus captam devenisse, ut populum de tot admissis transgressionibus totiesque repetitis castigaret: quod saepius a prophetis admonitus, et ad poenitentiam agendam invitatus, surdas aures admonitionibus praebuisset: legemque ipsam, in qua sese exercere et quam ante oculos et in auribus semper habere debebat, ex qua Dei voluntatem disceret, tamen summo contemptu habuisset. Quin etiam ad paternas illas admonitiones cohortationesque, etiam variis vicibus repetitae castigationes accesserant, Deo modo populum in servitutem capitalissimorum hostium dante, modo aliis poenis exercente, ut qui Deo subiici recusarant, etsi toties ad meliorem frugem ab ipso revocati, variis et subinde repetitis poenis, ut si non ad secundam, non ad tertiam, non ad quartam, saltem ad quintam, sextam, septimam plagam moverentur, suis hostibus servirent, et a malo desistere discerent. Quare Deus non aliter cum populo suo egit, quam magistratus quilibet cum facinoroso quopiam quem, virgis caesum, deinde non resipiscentem auris excisione, aut alia corporea poena inflicta, tanquam inusta corpori flagitiorum memoria, ad meliorem mentem revocare niteretur. Sic Deus erga populum suum se gessit, modis omnibus eum ad se reducere conatus: verumtamen ille semper insueta pervicacia et contumacia perrexit, ut nullum amplius remedio locum reliquum fecerit, sed Deo se abominandum exosumque prorsus reddiderit. Sed agite, fratres, ista nobis propius applicentur. Nam si quilibet ex nobis altius in se descenderit, et ad divinae legis perpendiculum suas offensas appenderit, merito sane statuet, non semel a se Deum, aut una ratione peccatorum, provocatum, sed mille modis adversus eius maiestatem a se peccatum. Nos quidem, fateor, neque Dei verbo, neque evangelicae veritati prorsus nuncium remisimus: sed quid impedit quominus eo deveniamus, nisi quod nostri miseretur, et nostris cupiditatibus laxas habenas non permittit? Quare quotiescunque ipsum vel levissimis peccatis in nos provocamus, an non meremur, ut nos derelictos suo sancto spiritu spoliet et tanquam bruta animantia nos nobis in nostrum exitium permittat? Porro quum quisque sigillatim sese sic explorarit, et sua peccata examinarit, etiam in genere fateamur oportet tot peccatis omnia ubique plena, ut summo iure nobiscum agendi Deo maximam praebeamus occasionem. Ecquis vero, licet saepius a Domino correptus et castigatus, ut ad peccatorum cognitionem adduceretur, et supplex factus veniam ac remissionem impetraret, tamen serio de illis cogitavit? Itaque metuendi causam maximam habemus, et cavendi ne Dei patientia velle abuti videamur.

Hic vero merito quaerat aliquis, quomodo Deus passus sit arcam illam suam capi ab hostibus, et captam abduci, quandoquidem arca illa capta ipsemet captus et in triumphum ductus videbatur. Ac revera propheta in Psalmis sic loquitur, *Deus*, inquit, *tradidit in captivitatem virtutem suam, et pulchritudinem suam in manus inimici.* Quam dictu insolens istud quamque inauditum! Sed tamen ita loqui prophetam certum est, ut populi peccata redargueret, et eo graviora doceret, quod tum illam cladem accersivissent, qua factum, ut ipse Deus velut captivus ab hostibus teneretur, et in triumphum abduceretur. At paulo post videbimus, Dei gloriae hac captivitate non modo nihil dedecoris et ignominiae sed gloriae plurimum accessisse. Etsi Philistaeis incredulis, fateor, magnam oblatam occasionem fuisse divini nominis omni genere contumeliarum et conviciorum lacerandi. Quod etiam quum fecisse illos constet, tamen non fuisse diuturnam illam laetitiam et petulantiam certum est, quam care illis constitisse deinceps videbimus, Deo non permittente ut diutius insolescerent, quin gravissimis suppliciis illorum flagitium vindicaret, ut ne arcam illam quidem propius contingere auderent. Videtis ut plus gloriae Dominus sit ex ista captivitate quam dedecoris consequutus, quod ex sequentibus deinceps fiet etiam notius. Quamobrem etsi inimicorum sannis, ludibriis, conviciis expositum Dei nomen videatur: tamen vel ab invitis hostibus, servator agnoscitur et Iudaeorum Deus tutelaris agnoscitur. Quid vero captivo insultarent, cuius tum maxime visa est tremenda potentia? Tunc enim maxime Philistaei senserunt se impuros et pollutos, et indignos qui rem tam sacram et religiosam contingerent. Quare abducta in captivitatem arca foederis, non ipse Deus abductus est: sed tamen Israëlitis hoc factum imputatur, ad flagitiorum immensitatem exaggerandam, quibus Deus provocatus fuerat adversus ipsos, quasi sacrilegae illi Dei maiestatem hostibus prodidissent. Porro arca foederis vocatur *Dei pulchritudo et Dei virtus,* quod signum esset praesentiae ipsius, sicut ante docuimus. Itaque si quis ex plebe moerore quopiam afflictus et profligatus ad arcam oraturus accederet, non minus recreabatur, quam si Deus ipse praesens adstitisset. Quemadmodum homines sereno

coelo et solis splendore magis afficiuntur quam perturbato et tenebris opaco. Sic igitur arca foederis, Dei pulchritudo et virtus vocabatur, quod suam ibi praesentiam Dominus populo, in fide et poenitentia accedenti, patefaceret. Ac licet illa in regionis ultima parte vel angulo esset, tamen adversus quoslibet hostes murus erat aheneus, et tutissimum propugnaculum ac praesidium fortius quam quaelibet urbs munitissima: et ad hostium consilia, machinationes, ac quoscunque impetus propulsandos utilissima. Non erat quidem arca illa Dei virtus, sed Deus ipse vim suam illic exserebat. At capitur arca illa, et Deus captivus abducitur. Nae ex Philistaeorum opinione: sed arca licet capta fuerit, Dei tamen virtus summe potens sese adversus hostes exseruit. Nos vero hinc cavere nobis discamus. Nam etsi foederis arcam non habeamus, in qua sese nobis propitium adfore Deus polliceatur, tamen habemus certissimas notas velle ipsum in medio nostrum habitare, quum verbum ipsius pure nobis annuntiatur, et sacramenta sincere administrantur. Vivae sunt enim illae imagines in quibus faciem eius contemplari nobis licet: illa sunt pulchritudo ipsius et virtus, quum nimirum ex illis agnoscimus, Deum nos in unum populum velle congregare, quum mutuam inter nos concordiam fovemus: ac certi sumus fore ut in suam tutelam receptos nunquam deserat: sed verum pastorem erga suas oviculas agat, quandoquidem nos in ovium suarum numerum recipere dignatus est, quare in eius curam et caritatem recumbamus. Contra vero quum improbi adversus doctrinam salutis conspirant, et blasphemas voces in sacramenta proferunt, certum est Deum ab illis velut in exsilium pelli, et pulchritudinem ac virtutem eius ab illis, quantum in se est, in captivitatem mitti: nec fore coram Dei solio minus reos, quam si Dei ipsius maiestatem ludibrio habuissent. Atque nos in illa tempora et in illas personas incidimus: nam obsecro, nonne ubi evangelium fuerat praedicatum, ubi sublatae superstitiones, ubi ab omnibus pollutionibus templa expurgata, vidimus plerisque locis revocatas idolomanias et restitutas, ut sibi visi sint improbi illi homines de vivente Deo triumphare? Quare certum est eos omnes qui in istas confusiones inciderunt, coram Deo fuisse divini contemptus reos. Neque enim potest Deus aliter quam in Christo Iesu et evangelii praedicatione cognosci. Sed unde, quaeso, talis confusio nisi ab hominum malitia manavit? Porro quum ex Dei verbo certiores fiamus eos qui evangelio improbe abutuntur, et Deum suis operibus abnegant, reos esse coram Domino, tanquam si Deum ipsi captivum abducerent, et nomen ipsius blasphemis vocibus laederent, cavendum summopere ne cum iis conspiremus, sed potius danda omnis opera ut et damnemus et detestemur eos, ac in timore et solicitudine versemur, scientes Deum iustis olim poenis nos non minus quam Israëlitas ulturum. Vae autem nobis si in Dei ultoris ac iudicis manus inciderimus. Nae mille modis perire mundum satius esset, quam nostra culpa Dei nomen in contemptum venire veritatis ipsius coniuratorum hostium: quod si contingeret, malum perinde esset ac si Deus ab illis vinceretur. Quamobrem hoc exemplo docti sapiamus, et in metu ac sollicitudine retineamur, ac duplicem hinc utilitatem hanc referamus. Ac primum quidem summopere caveamus ne collatam in nos Dei gratiam unquam reiiciamus. Deinde certo persuasi simus nos Dei gratia fretos, etiamsi totus adversum nos orbis conspirarit nunquam destituendos, sed satis auxilii et praesidii adversus quoslibet insultus in Deo nos habituros, ut quicunque casus acciderint, tamen imperterriti subsistamus. Contra nos misere perituros sciamus, si divinis beneficiis et gratiis abusi fuerimus, et nostra ingratitudine sepulta in nobis iacuerint, et improbis et flagitiosis hominibus occasionem divini nominis proscindendi, et maiestatis ipsius contemnendae nostra culpa praebuerimus. Caeterum et illa prophetae verba in Psalmis accurate sunt observanda, quum dicitur *Deus repulisse tabernaculum suum Silo, tabernaculum suum ubi habitavit in hominibus*. Quibus docemur Deo ab hominibus recedenti, nihil tamen decedere. Neque enim Silo Dei fuit tabernaculum, in quo tanquam domo aliqua habitaret, sed in quo praesentiam suam populo demonstraret. Sibi vero populum hunc in peculium elegerat, et suae beneficentiae testimonia in totam ipsorum regionem effuderat, adeo ut quamdiu sese populus in officio continuit, tamdiu sit illum beneficum et propitium expertus. Atque hac ratione Deus inter illos suum dicitur habuisse tabernaculum. Nos vero peculiari quadam ratione Deum inter nos etiam habitare sciamus, quum evangelium pure praedicatur et sacramenta fideliter ex Domini instituto administrantur. Neque vero tale istud domicilium nobis fingamus, ad quod virtus ipsius et potentia sit alligata. Namque se nunquam ita Deus ullis alligat personis, quin ab illis quando visum fuerit recedat, quum nominis sui gloriam venire in eorum contemptum animadvertent. Quare agite, serio de istis cogitemus: ac omni fastu et arrogantia deposita, de nobis modeste sentientes, sic coram ipso ambulemus, ut re ipsa Deum in nobis habitare conspicuum omnibus faciamus: certo persuasi fore ut si inter nos domicilium elegerit, nunquam ab ipso, terrae licet coelum misceatur, deseramur: sed potius patrem propitium experiamur: et adversus quoscunque casus servatorem sentiamus. His itaque contenti placide conquiescamus, ut quaecunque bonitatis erga nos suae Deus testimonia nobis ostendat, de ipsius praesentia certi simus nun-

quam defutura. Quare licet contempti simus, licet conviciorum ac contumeliarum omni genere proscindamur, licet instar quisquiliarum ac retrimentorum apud huius saeculi homines simus, denique nobis licet mundus insultet, et pro viribus resistat, tamen si evangelium vera fide amplexi fuerimus, si sacramentorum legitimum usum habeamus, si Dei nomen in fide et veritate supplices invocaverimus, si vere et ex animo nos Dei populum professi fuerimus, et nostris id operibus testatum fecerimus, ne unquam animum despondeamus: ac licet omnium iniuriis expositi videamur, tamen adfore Deum vindicem, ac vires novas subinde suffecturum persuasum habeamus. Quam sane viam si perrexerimus, ne dubitemus quin Deum auxiliatorem et servatorem, quicunque casus ingruant, experiamur: et modo ad illum non ficta poenitentia convertamur, ab ipso remissionem omnium peccatorum quibus eius iram eramus promeriti, facillime consequamur.

Iam vero coram Dei *etc.*

HOMILIA XVIII.

13. *Quumque ille venisset: Heli sedebat super sellam contra viam spectans. Erat autem cor eius pavens pro arca Dei. Vir autem ille postquam ingressus est, nunciavit urbi, et ululavit omnis civitas.* 14. *Et audivit Heli sonitum clamoris, dixitque: Quis est hic sonitus tumultus huius? At ille festinavit, et venit, et nunciavit Heli.* 15. *Heli autem erat nonaginta et octo annorum, et oculi eius caligaverant, et videre non poterat.* 16. *Et dixit ad Heli: Ego sum qui veni de praelio, et ego qui de acie fugi hodie. Cui ille ait: Quid actum est, fili mi?* 17. *Respondens autem ille qui nunciabat: Fugit, inquit, Israël coram Philistiim, et ruina magna facta est in populo: insuper et duo filii tui mortui sunt, Ophni et Phinees, et arca Dei capta est.* 18. *Quumque ille nominasset arcam Dei, cecidit de sella retrorsum iuxta ostium, et fractis cervicibus mortuus est. Senex enim erat vir, et grandaevus: et ipse iudicavit Israël quadraginta annis.* 19. *Nurus autem eius, uxor Phinees, praegnans erat, vicinaque partui, et audito nuncio quod capta esset arca Dei, et mortuus esset socer suus, et vir suus, incurvavit se et peperit: irruerant enim in eam dolores subiti.* 20. *In ipso autem momento mortis eius, dixerunt ei quae stabant circa eam: Ne timeas, quia filium perperisti. Quae non respondit eis, neque animadvertit.* 21. *Et vocavit puerum Ichabod, dicens: Translata est gloria de Israël, quia capta est arca Dei. Et pro socero suo, et pro viro suo ait:* 22. *Translata est gloria ab Israel: eo qnod capta esset arca Dei.*

De obitu summi sacerdotis Heli et morte uxoris Phinees, quae duplex quaedam et geminata fuit plaga qua populus a Deo caesus est, acturi sumus. Neque enim tantum erat summus sacerdos Heli, sed, ut hic docet contextus, per annos quadraginta populum rexerat. Quare obitu illius viri sanctuarium suo honore et dignitate spoliatum iacere: deinde etiam reipublicae administratio corruisse, et unde summa in Israëlitas impendere desolatio videbatur. Nominatim vero quidam hic dicitur ex praelio aufugisse, nuntium hunc adlaturus, et ipso in urbem ingresso, et recitatis iis quae accidissent, tantum omnibus stuporem allatum, ut totam urbem inconfusa multitudo ululatibus impleverit, donec ad ipsum Helin tumultus ille pervenisset. Is vero ad tam infaustum nuncium vestem laceravit, et caput pulvere respersit, qui tunc mos obtinebat, et gravissimi luctus signum erat. Neque vero prorsus inutilis caeremonia, quod ita discebant homines sese coram Dei maiestate deiicere, seque miseros peccatores agnoscere, quum plagis eos Deus aliquibus afficiebat. Etsi vero non sunt hodie in usu illae caeremoniae quae olim vigebant, tamen quum a Deo corripimur, et plagis caedimur, ex quibus nos illius in nos iram concitasse cognoscimus, quid superest nisi ut saltem luctu externo dolorem internum testemur, quod ipse nobis Deus veluti bellum indixerit et ipsum antagonistam habeamus: atque peccata confitentes, gratiam et misericordiam eius supplices invocemus, gravioresque poenas deprecemur? Nominatim vero etiam Heli contra viam spectasse dicitur, et illic sedens super sellam prope sanctuarium de tanta clade nuncium accepisse. Praeterea quum filiorum obitus illi renunciaretur, non adeo commotus dicitur, quin placide mortem illorum tulerit, sed ad auditum nuncium de arca foederis in captivitatem ab hostibus abducta, tantopere perculsus, ut repente animum abiiciens de sella deciderit, cerviceque fracta mortuus sit. Tristis sane et luctuosus tanti viri in tanta dignitate constituti, summi puta sacerdotis et in republica viri primarii exitus. Minime quidem ille sane fortuitus, quod superius mortem filiorum illi fuisse praedictam audiverimus, et ingentem in universum Israëlis populum desolationem. Quare iusto Dei iudicio virum hunc cecidisse hoc casu conspicuum est. Ex quo exemplo discimus, quam grave sit iram Dei non praevenire, si praesertim antea nos mature praemonuerit, et ad ipsum accedendi iraeque ipsius placandae spatium concesserit. Nam mature praemonitum Helin misso ad illum propheta, et quidem repetita per Samuelem, licet adhuc iuvenem, Domini nomine comminatione superius vidimus. Ac licet ille Dei minas non spreverit quidem, neque adversus eum murmurarit: sed contra potius submisso ac placido animo sese Deo subiecerit, et plagas exspectarit quas Domino immittere illi placuisset: non tamen ad Domini mentem ad-

verterat, neque familiae suae providerat, in qua sua socordiam malum in dies auctum potius quam emendatum fuerat. Itaque merito nunc a Domino punitum videmus. Quod si haec ligno viridi accidunt, quid arido futurum putamus? Quare cogitemus qualis Heli fuerit. Neque enim ille Dei contemptor, sed liberis suis indulgentior, non fungitur officio in corrigenda liberorum malitia, sicuti par erat. Horrenda tamen et stupenda Dei vindicta. Quid enim futurum nobis putamus Heli longe deterioribus, quod non solum flagitia multa nostra socordia toleraverimus, sed eorum conscii, immo et primi autores fuerimus? Nosne haec impune laturos speramus? Notanda vero in primis illa circumstantia: Helin de arca Dei sollicitum contra viam respexisse. Nam ex illis verbis facile colligimus, quae deinceps experientia rata facit, Helin de Dei honore magis quam de liberorum suorum salute fuisse sollicitum. Neque enim dubium est, quin etsi fuerit in corripiendis illis remissior, tamen eos sit detestatus, et de naturali illa στοργῇ paterna plurimum remiserit, quod dignos videret qui in omnium contemptum et odium venirent. Itaque videmus hic Helin liberorum suorum paene oblitum, vel non magnopere de ipsis sollicitum. Atqui illum oportebat de imminente Dei iudicio meminisse, quod a propheta nominatim admonitus fuisset, fore ut ambo ipsius filii uno die occiderent. Quare illum haec cogitare oportuit, quae sane verimisile est etiam eum liberis metuisse: sed hic filiorum curam abiecisse videtur, ut studium eius in Dei gloriam et cultum fiat conspectius. At non antea fuerat eius adeo studiosus atque officium postulabat. Hic nos igitur tanquam in speculo contemplari licet, quos res plerumque secundae faciunt in Dei cultu remissiores. Et contra, si quod irae Dei signum apparet, excitamur a veterno, quod nulla irae suae indicia Deo demonstrante nos adeo occupaverat, ut licet sus deque omnia ferantur, tamen illis non moveamur: ac prorsus excaecati videamur, ut grassantibus undique offendiculis, tamen parum illa curemus. Sed si Deus in iudicium apparatus, et de nobis rationem illorum omnium postulaturus videatur, tum vero undique prospicimus, et de praeteritis offensis cogitantes, quodcunque periculum metuere incipiemus. Sic itaque Heli se hic gessit: quod nobis exemplum proponitur ut ex eo discamus, de Dei cultu dum rebus secundis et tranquillis utimur sic cogitare, ne unquam Dei iudicis manum exspectemus ad nos puniendos armatam. Et licet nos in mansuetudine et patientia diutius toleret, tamen ita nomen eius colamus ac veneremur, ne unquam reiiciendi nos, aut ita severiter puniendi quasi de domo et ecclesia sua deiecturus esset, occasionem illi praebeamus. Denique etsi sero Heli de Dei gloria sollicitus et anxius est, laudanda tamen haec cura et sollicitudo pro arca illa foederis, laudanda tranquillitas animi qua poenas recipit, etsi prius oportuerat istud ab illo factum, neque sua negligentia pati debuerat Dei sanctuarium tamdiu pollui et profanari. Neque enim tempus erat de se cogitandi, quum post comminationem Deus in iudicium adveniebat. Interim animadvertere licet quanta fuerit sollicitudo et cura ipsius de arca Domini, cuius salutem morti filiorum longe praeferebat. Quod ille re ipsa testatum fecit, quum ad nuncium quidem de obitu filiorum, minime commovetur: sed forti et patienti animo calamitatem privatam devorat: at quum de arcae captura fieri mentionem audit, prae formidine corruit, divinorum nempe iudiciorum severitatem, quae toti populo imminere videbatur, metuens, ac prae horrore retro lapsus, concidit et mortuus est. Ex his verbis conspicuum est, Helin in ipsa morte studium illud retinuisse et affectionem illam de qua propheta in Psalmis gloriatur: *Zelus domus tuae comedit me: et opprobria exprobrantium tibi ceciderunt super me.* Qua in parte singularis Dei in ipsum apparet benevolentia, quod in ipso obitu Dei amorem retinuerit, quum tamen nimis diu liberorum flagitiis dissimulatis, dignus videretur quem Deus prorsus excaecaret, et omni rationis sensu privaret. Sed ita solet suos Dominus etiam procul errantes et devios per huius mundi deserta, istis quidem hoc vitio, illis alio laborantibus, ad meliorem viam revocare, et in suum ovile recipere, qui prorsus alieni ab illo esse videbantur. Denique videmus Helin studio promovendae Dei gloriae vehementi fuisse incensum, etsi antea non fecisset in ea promovenda quod debuerat officium. Nam quum ex arcae captura vidit Deo nomen in hostium profanorum et impiorum contemptum venturum, et eorundem conviciis et contumeliis expositum animadvertit, totus cohorruit, mortemque sibi vita meliorem duxit. Tale fuit olim fidelium erga ecclesiam studium: notae sunt enim illae in Psalmis voces: *Adhaereat lingua faucibus meis, si non meminero tui, si oblitus tui fuero, Ierusalem.* Quandoquidem igitur ex audito captae arcae nuncio tantum concepit dolorem, existimans Dei cultum apud homines in contemptum deinceps venturum: sane non est dubitandum quin maximum ipsius gaudium fuerit ut sanctuario suus servaretur honos et dignitas. Digna sunt ista singulari animadversione, ut Helin, quem videmus non fuisse quidem antea tanto studio quanto illum oportuit praeditum in Dei cultu promovendo; quin imo fuisse valde remissum et negligentem in coërcendis liberis flagitiosis, verumtamen ipsis suis liberis arcam Dei praetulisse, hac in parte propositum exemplar imitemur. Ut nempe si qua ingruerit calamitas, et Deus ipse affligat, dolore quidem eo afficiamur quo par est, sed ita tamen ut

si Dei nomen blasphemis impiorum vocibus laedi ac proscindi, aut si cultum ipsius corrumpi ac foedari animadvertimus, ex animo doleamus, Deique gloriam et maiestatem nostris privatis commodis anteponamus, et tantam eius iacturam esse sciamus, ut nullam maiorem facere possimus. At quam procul absumus ab huius exempli imitatione: quam male adhuc comparati ad fidelium exempla sequenda: immo ipsius Domini nostri fidelium omnium capitis, cui proprie locus ille ex Psalmis convenit: *Zelus domus tuae comedit me: et opprobria exprobrantium tibi ceciderunt super me.* Quam etiam doctrinam nos Paulus docet esse toti ecclesiae familiarem et communem. Sane longo intervallo absumus ab hac fidelium et Dei liberorum nota ut in nos quaelibet convicia, et contumeliarum omne genus suscipere malimus; quam ferre ut Dei nomen blasphemis impiorum vocibus laedatur et profanetur. Quisque de se ipso cogitat, de Dei gloria parum aut nihil sollicitus: et si quam iacturam fecit, de ea vehementer deplorat. Si parentes aliquem ex liberis, si maritus uxorem, si uxor maritum, si denique cognatus cognatum, et amicus amicum amisit, aut si quis aliquam calamitatem passus est, magnos hinc inde clamores, magnos undique passim eiulatus audias. At si improbi et scelerati homines Deum blasphemis vocibus lacerant: si ad flagitia laxis habenis praecipites feruntur, si fidelibus persequutio intentatur, si ecclesia conviciis improborum proscinditur, si ubique grassantur flagitia, si denique flagitiosi homines adversus Dei cultum efferuntur, et eundem sus deque ferre velle videntur, quis tamen commovetur, quis ista curat? Interim tamen Christianorum titulo maxime gloriamur, imo et catholicae fidei columnae haberi volumus. At sane, licet coram hominibus gloriam aliquam reportemus, Deo tamen non probamur, nec in ipsius filiis habemur: nisi aliam mentem induerimus, nempe, ut zelo maiestatis ipsius ardeamus, et promovendae ipsius gloriae studio afficiamur. Ac proinde, si venire in hominum contemptum ipsius cultum conspexerimus, si sus deque omnia ferri, et magnam ubique confusionem adverterimus, non leviter id feramus, sed ex ipsis cordis penetralibus lugentes, serium dolorem testemur, vel ipsa mortis, si res postulaverit, electione. Et haec hactenus.

Quae vero de mortis genere dicuntur, talia sunt ut horrorem legentibus merito adferre videantur: quasi nimirum Heli fuerit a Domino plane reiectus et reprobus factus. Verum enimvero potius istud certum esto testimonium divinae erga ipsum benevolentiae, quod eum in electorum numero habuerit, siquidem tanta pro Dei gloria et arca foederis sollicitudo, qua Helin aestuare conspicimus, non nisi a Deo manare potuit. Quapropter etiam videtur ei Dominus, dum corripit, parcere. Nam saepe videas Dei misericordiam cum ipsius ira sic coniunctam, ut puniens tamen signum aliquod edat, ex quo non summo iure experiri ipsum nobiscum, sed potius misereri et placide agere dignoscamus. Quare etsi Heli mortuo videtur Deus iudicii sui testimonia edidisse, si praesertim mortis genus adspicias, tamen si vicissim attendas Helin fuisse, iam annis gravem, puta centenarium, ac proinde valde infirmum, et viribus debilitatum, futurum fuisse, si longior ei vita post liberorum obitum contigisset, et sequutam ecclesiae desolationem conspexisset, ut dolores ipsius ac poenae tormentum et cruciatus augerentur et exaggerarentur? Quare quum morte repentina sublatus est, non dubium est, quin ex Dei favore et benevolentia istud ei contingerit, ut mortem faciliorem experiretur. Denique bonitati suae paternae Deus locum semper invenit, et Deum diligentibus omnia cooperantur in bonum. Quapropter etiam Paulus hoc posito fundamento, fidelibus omnia in bonum cooperari concludit, etiam mortem fidelibus in bonum cedere. Etsi saepe contingat ut nobiscum agat Deus severius, quasi ab ipso alienatis, et tanquam nobis inimicus, quos persequi ad ultimum velle videatur, tamen non alium esse castigationum exitum, quam gaudium et salutem fidelium, etsi vel saevissima morte exstinctorum. Caeterum minime dubium est quin Deus Heli morte populum universum punire constituerit, generali desolatione in illum accersita et derivata. Quamobrem non satisfaciebat iudicio divino capta arca, non caesa hominum in praelio triginta millia, non reliquorum fuga et dissipatio: sed tolli populi caput etiam oportebat, et quod Zacharias dicit, in populo impleri: *Percutiam pastorem, et oves dispergentur.* Atque divinae maledictionis non aliud maius indicium est, quam ut sublato politico regimine et administratione, maxima rerum invehatur confusio. Nae non ipsa pestis, non fames tam perniciosa, quam publicae administrationis eversio. Nam ut miseras pecudes errare palantes et confuse ac inordinate cuncta geri necesse est. Itaque cadente retrorsum Heli, et vitam cervice fracta finiente, certum est de populo universo Deum poenas sumpsisse. Atque ideo videmus ecclesiam in Psalmis etiam conqueri de ingenti clade et desolatione ecclesiae, quae morte sacerdotum longe aucta est, quod mortuos etiam lugere non potuissent. Quid ita? Nam nonne maritum defunctum uxor, maritus uxorem mortuam luget? nonne cognati cognatos, vicini vicinos lacrymis mortuos prosequuntur? Quanto maiorem igitur oportuit esse Israëlitarum luctum ac moerorem, non uno aut altero cadente, sed tot millibus caesis et una internecione velut subita tempestate sublatis? Verum enimvero propheta docet eo ma-

iorem et acerbiorem fuisse cladem, quod mortuos, et insepultos civium acervos lugere non possent.

Et hactenus de Heli obitu: sequitur deinceps alia de uxore Phinees alterius Heli filii narratio: cui, quum vicina esset partui, allatus de strage israëlitica et mariti obitu nuncius tantum stuporem attulit, ut prae doloris magnitudine repente incurvata foetum enixa sit, et in ipso partu mortua sit. Eum quum astantes solari conarentur, et ei de nato filio gratularentur, noluisse admittere consolationem, neque animum advertisse, sed filio nomen indidisse Ichabod, in pepetuam memoriam illius insignis cladis quae populo contigerat. Nam apud Hebraeos כבוד gloriam significat, alia vero praecedens particula, vel ubi, vel non: eodem sensu, nempe: Ubi gloria? vel, non gloria: quasi puerum dicat natum ubi non gloria, quod videlicet populus tanta clade affectus esset inglorius. Porro idem in hac femina zelus observandus qui et in Heli. Nam ad publicam calamitatem accedebat mariti interitus, et soceri. Sed qualium virorum! Nam hic quidem summus sacerdos, populi rector et gubernator erat: ille vero sacerdos, et cui summi pontificis dignitas successione debebatur. Ergo vidua morte mariti, et soceri interitu orba relicta, quantam habuit luctus materiam, quum praesertim cum socero et marito gloria omnis familiae concidisset, et solamen quod vel a marito, vel a socero exspectabat ademptum esset? Nonne in has aut similes voces potuit erumpere: Me miseram, me afflictam, me desolatam morte mariti, et soceri interitu, quid de me misera vidua fiet? ut sunt mulierculae infirmiores, et suis affectibus obnoxiores. Sane magnae doloris et luctus gravissimi causae ei videntur oblatae, ut merito eiulare et lamentari potuerit suamque conditionem deplorare. Sed tamen levia illi sunt haec omnia, et facillime tentationes istas omnes superat: atque Dei gloriam et honorem caeteris omnibus rebus anteponit. Nam etsi propter mariti et soceri obitum vitam acerbam putat, levia tamen illa, prae dolore ex arca illa concepto: nominatim enim propter captam arcam ingemuisse dicitur; unde apparet illam ad Deum usque mentem evexisse, quod ex verbis morientis etiam fit dilucidius, quum ait, omissa vel mariti vel soceri mentione, *Dei gloriam translatam esse, quod capta esset arca Dei.* Quasi capta Dei arca, nulla superesset in Israële gloria. Hinc vero nobis in memoriam revocandum, quod superius etiam didicimus, sed multo magis exemplo huius mulierculae discendum quam nos esse gloriae divinae studiosos oporteat: nam si muliercula, tam male locata, puta flagitioso viro, profligatae nequitiae, raptori, sacrilego, qui Dei domum in speluncam latrocinii converterat: quae denique pessimis exemplis adducta poterat a viro discedere: tamen tanto studio tenetur gloriae divinae, quam, obsecro, excusationem coram Dei maiestate sumus allaturi, si nomen eius pedibus veluti teratur, et leviter iniuriam illam feramus? Itaque nobis huius mulieris exemplar proponitur imitandum: in quo si fuerimus segniores, gravissimas et severissimas poenas nobis imminere sciamus. Quare agite, si quando Dei maiestatem conviciis proscindi audiamus ab incredulis, eiusdemque cultum ab impiis corrumpi, doleamus et ingemiscamus. Tum si qua in ecclesiam corruptio subrepserit, tristitia quae decet Christianos afficiamur, ac sinceram et integram religionem quavis re pretiosiorem esse palam testatum faciamus, quod ea nihil sit in toto orbe tantopere expetendum, siquidem caduca omnia et merae tantum illecebrae, quibus magis ac magis irretimur et excaecamur. Nam terrenis istis et caducis rebus addicti, parum de divinis cogitamus. Itaque danda est opera ut de istis serio cogitemus, et sic exemplum propositum usurpemus, ut quod optimum est, et vitae humanae praecipuum, toto animo quaeramus. Et hactenus, modo circumstantiam hic observaverimus temporis: quod nempe mulier haec in maximis licet doloribus (quales enim quantique partus dolores, satis cognitum, quum praesertim immaturus est) tamen divini cultus non modo non abiicit memoriam, sed se eius maxime studiosam profitetur. Ecquis vero mulieris hic constantiam non admiretur? Nam si diu ante praemeditata voces istas emisisset, nae singulari laude dignam merito iudicaremus: quanto magis igitur quum in summis doloribus et in ipsius mortis faucibus, nihil nisi arcam Dei, gloriam Dei deplorat? Quod ecclesiae miserrima conditio sola illi ante oculos, etiam liberorum oblitae versetur? Mulier, fateor, quum parit dolorem habet, quoniam advenit hora eius: postquam autem peperit puerulum, iam non meminit afflictionis, propter gaudium, quod homo sit natus in mundum: laetatur enim ob infantis vagitum. At naturam ipsam vicit haec mulier: nam audito nuncio de mare in lucem edito, ad quem pontificia dignitas naturae iure deferebatur, eo non afficitur: sola Dei arca ipsius mentem occupat, sola versatur ante oculos, ut nulla res humana laetitiam illi parere possit. Quandoquidem igitur Dei gloriae studio muliercula tantopere commota est, quale nostrum hac in parte esse putamus officium? Sane de nobis serio cogitandum est, ac sciendum profanos, Dei nomen blasphemis vocibus lacerantes, ac religionis contemptores non impune tantum flagitium laturos sed olim coram Dei solio sistendos, et poenis meritis afficiendos. Neque vero tantum rebus adversis isto nos decet studio flagrare Dei gloriae, sed maxime prosperis. Nam licet omnia nobis ex arbitrio succedant, Deusque in omnibus sese facilem nobis et propitium praebeat: et domi quisque for-

tunis certis et bonis fruatur, et non paupertas, non morbus, nulla calamitas, nihil denique adversum urgeat, tamen Dei gloriam omnibus rebus anteponendam, et eandem initium esse oportere nostrae laetitiae sciamus, ut loquitur in Psalmis propheta: ut testemur eo, nos, Deo licet omnia affatim largiente, tamen conscientiae quisbusdam stimulis premi, quibus omnis laetitia tollatur, nisi Dei nomen glorificetur, et ecclesia ipsius floreat, ut inde nobis laetari liceat. Videtis igitur quam non leviter ista praetereunda fuerit circumstantia, ex qua didicimus hanc mulierem non adiecisse animum, ad ea quae de nato mare ipsi referebantur. Quid ita? Quod mens ipsius praeoccupata cogitatione et tristitia de Dei gloria et pura religione ab impiis contemnenda, nihil aliud humanum admiserit. Porro bis dicitur repetiisse illas voces: Emigravit gloria Dei ab Israële, filioque nomen Ichabod, id est: Non gloria, imposuisse. Quod sane observandum. Nam in hac nominis impositione conspicimus, hanc mulierem proprio sanguini non pepercisse, quin veluti notam quandam illi inureret, ut ex nomine populus in posterum sibi in memoriam inustum dedecus revocaret, et inde erudiretur. Vox enim illa Ichabod, id est: Non gloria, dedecus et infamiam in se quandam continet. Et tamen a matre cuius teneriores erant affectus, solent enim matrum in liberos quam patrum esse propensiores et teneriores affectus, nomen illud fuit impositum, et quidem cum quadam infamiae nota coniunctum, ut qui nomen illud audierint, sibi in memoriam revocent summam calamitatem et infamiam qua Israëlitae sub tempus nativitatis ipsius affecti fuerant. Quare si tanta fortitudo et magnanimitas in muliere est insignis, quam tandem excusationem allaturi sumus de rebus terrenis et privatis negotiis maiorem quam de Dei honore et gloria curam habentes, quam tamen, sanctae mulieris huius exemplum sequutos oportet nos rebus omnibus etiam pretiosissimis anteponere? Sedulo sane sunt ista nobis pensitanda, ut si hactenus segniores in officio nostro faciendo fuerimus, pudore suffundamur, et coram potente Dei manu magis ac magis deiiciamur, et studio promovendae ipsius gloriae magis ardeamus. Nam qui erga sanguinem suum sic affecti sunt, liberos puta, cognatos, affines, necessarios, ut Dei nomen malint in contemptum venire quam illis aliquam ignominiae notam inuri, sane palam testantur, se neque Dei timore neque amore ullo tangi: et tamen quam commune, obsecro, vitium? Ecquis enim non videt nos si Dei nomen contumeliis affectum sit, et offendicula multa irrepserint ab iis qui nobis nulla consanguinitate iuncti sunt, magno quidem fervere zelo, et summo ardore poenas ab iisdem reposcere, quod Dei gloriam ita contemni non patiamur? At si qua intercesserit necessitudo, aut si qua aliunde commendatio, nonne sceleris advocati et patroni fimus ut adversus ipsum Deum coniurasse videamur: multis hinc inde cursitantibus, et hunc atque illum prensantibus, huic aliquid in aurem insusurrantibus? Denique tales sumus, ut saepe qui maxime Christiani videri volunt, Deo tamen resistere non desinant, quod sibi sanguine aut aliqua necessitudine iunctis patrocinari volunt. Atque hi sunt hodie mores, haec tempora. Veniat ergo nobis in mentem, si adversus istiusmodi homines sententiam ferre vòlumus, sanctae huius mulieris factum, quae filio non pepercit, quin ei notam inureret, et tanquam in theatro collocaret ab omnibus intuendum, ut ex eo populus disceret quid sit adversus Deum peccare, et eius gloriam ludibrio habere. Deinceps sequuntur verba illa, *Dei gloriam emigrasse ab Israële: propterea quod capta esset arca Dei.* Quinam vero Dei gloria capta arca emigrasset? Nempe, ut rudes sunt et infirmi homines, Deus voluit hanc arcam foederis esse in populo tanquam vivam suam imaginem: ut hac ratione populus agnosceret, Deum unum esse, de cuius praesentia certiores ita fierent, ac proinde ad quam non esset arduus accessus, sed familiaris et facilis. Atqui, fateor, hypocritae in superstitionem id converterant, ut antea dictum est, et signo externo nimium haerebant, ut procliviores sunt homines in sua commenta. Verumtamen non sine ratione mulier ista dixit, capta arca Dei gloriam emigrasse ab Israële. Nam Psal. 24 vocatur arca illa, Deus gloriae: quod videlicet suam benevolentiam hoc signo Deus repraesentaret, quasi populum suum alis et umbris suis tegeret. Atque huc illa Phinees uxor respexit: quod enim animadverteret Dei maiestatem in hoc populo conspicuam esse signo illo arcae foederis, dixit Dei gloriam emigravisse ab Israële. Ac sane, ut superius ostendimus, Deus ita populum punire voluit, et hoc signo palam agnosci summam maledictionem in illum incumbere, quum arcam illam suae praesentiae testimonium in hostium potestatem venire permisit. Atque idcirco propheta Psalm. 78 dixit, ut superius expositum est a nobis, Deum tradidisse in captivitatem robur suum, et gloriam suam in manum hostis. Itaque minime dubium est, quin haec mulier in institutionem arcae huius mentem converterit, atque verum arcae foederis usum agnoverit: atque idcirco moriens dixerit, nullam esse amplius in Israële gloriam. Quae voces sane dignae sunt observatione: quibus indicavit, licet prospere omnia succederent, ac Dei cultus non pateret hostium conviciis et contumeliis, et non esset populus tanta clade caesus, tamen nullam amplius esse in Israële gloriam. Quid ita vero? Quod nempe Deus in Israële non esset, qui a populo indignatus recessisset. Merito itaque dignam observatione vocem dixi. Nam, obsecro, quibus

maxime rebus solent homines efferri et gloriari? Alii dignitate atque amplitudine, ut si in locum aliquem atque sedem dignitatis atque honoris ascenderint, adeo insolescant, laude inebriati, ut nihil nisi gloriam spirent, et sese, veluti pavones caudam, admirentur. Alii tam ardenti avaritiæ sunt, ut sibi paradisum fingant bonorum et fortunarum copiam, itaque ad divitias inflammati aviditate rapiuntur, et maxime gloriantur amplis villarum reditibus, gravi foenore miseros trucidant et praesenti semper pecunia delectantur: denique sua quisque cupidine gloriatur, et maxime laetatur si potest esse animi sui compos. Interim vero Dei parvam curam aut nullam habemus: ideoque maior nostra futura est condemnatio. Nam voces illae quas moriens sancta mulier protulit, nobis instar testamenti esse debent, quo quid officii nostri sit erudiamur: cuius perpetua semper, quantumvis a nobis profanetur, futura est autoritas. Testem hunc itaque loquentem et nos cohortantem audiamus, et imitemur: voluit enim illa singulos admonere de Dei gloria, cuius studium rebus omnibus privatis et carissimis anteposuit. Agnoscamus nos sine Deo benevolo et propitio longe omnium miserrimos: et quaecunque bona concupita fuerimus adepti, in confusionem et exitium convertenda. Quare, si laetis et prosperis uti volumus, Deum in primis patrem habeamus. Nam hoc si consequuti fuerimus, deque ipsius erga nos benevolentia certo persuasi, tum nobis amplam gloriationis materiam propositam certo sciamus. Contra vero vae nobis, vae inquam, nobis et gloriationi nostrae, etiamsi votorum omnium compotes fiamus, quod in perniciem et exitium nostrum potius quam commodum cumulata sint. Sic propheta docens quomodo sit nobis in Deo gloriandum, gloriam omnem mortalium deiicit, qua plerumque falluntur et decipiuntur. Nam plerumque dives in divitiis suis gloriatur, fortis in fortitudine et robore suo, sapiens in sapientia. At propheta: *Sic ait*, inquit, *Iehova: Ne gloriator sapiens in sapientia sua, neque gloriator potens in potentia sua, neque gloriator dives in divitiis suis.* Equidem fateor, in his omnibus magnam offerri hominibus laetitiae materiam. Quod videlicet illa sint divinae benevolentiae et favoris testimonia: atque his gradibus ad eius amorem pervenire nos oporteat. Verum propheta vitium quo plerumque omnes laborant intuebatur, quod videlicet homines bonis a Deo acceptis gloriantur, neglecto tamen eorum autore, et non agnito fine in quem illa Deus ipsis largitus est. Tantum enim abest, ut qui divitiis abundat, ex illis ad Deum autorem assurgere discat, ut contra ex iisdem occasionem eius reiiciendi captet, et divitiae ex quibus Dei erga se liberalitatem et beneficientiam agnoscere debebat, ei animos faciant quibus adversus ipsum Deum insolentius efferatur. Quare omni gloria propria spoliari nos oportet, si in Deo et ipsius virtute gloriari volumus. Itaque ex his omnibus, ut rem totam in pauca conferam, discamus nos licet opibus et dignitatum titulis vacuos, rerumque omnium, quas plerumque omnes expetunt, egenos, tamen satis amplam gloriationis habere materiam, si de Dei paterno erga nos favore et benevolentia gloriari possumus. Unicum enim ac certum istud est gloriae fundamentum. Hoc unicum bonum, caeteris omnibus facultatibus, aut speculationibus humanis longe anteponendum. Contra vero rebus omnibus licet prospere succedentibus, sciamus nos gloriari non posse, nisi nobis ad Deum pateat aditus, et ipsum invocare, et fiduciam nostram in illo uno collocare possimus. Futurum namque est, ut ab illo separatis et disiunctis quaecunque dona quantumvis excellentia, et omnis splendor ac gloria in perniciem et exitium convertantur. Testem vero et autorem gravissimum et locupletissimum Dominum nostrum Iesum Christum audiamus, sic loquentem: *Vae vobis divitibus, quia accepistis consolationem vestram. Vae vobis ridentibus nunc: quia flebitis et lugebitis.* Idem esto de caeteris rebus omnibus humanis, de delitiis ac voluptatibus iudicium, ad quas homines animum adiiciunt: ex quibus maiorem in dies confusionem et condemnationem in illos derivari certum est, nisi diligenter animum ad haec adverterint, ut videlicet risus omnis et delectatio ipsorum sit in Domino, et in eius gratia conquiescant, a qua sola salutem exspectare et sperare debent: atque summopere caveant, ne procul unquam a Deo recedant, quoniam eo recedente certum est, quidquid bonum videtur in malum esse convertendum, et quo plura a Deo dona acceperint, eo maiorem ipsorum fore condemnationem et perniciem. Hic ergo sensus esto, atque utilitas horum verborum: Quandoquidem arca Dei capta est, gloria Dei emigravit ab Israële: quibus admonemur exstincta apud ipsos favoris Dei lampade, solam reliquam superesse confusionem et maledictionem, donec quod sua culpa homines perdiderunt, Deo sibi conciliato recuperent.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA XIX.

CAP. V.

1. *Philistiim autem tulerunt arcam Dei, et asportaverunt eam ab Eben Hezer in Azotum.* 2. *Tuleruntque Philiistim arcam Dei, et intulerunt eam in templum Dagon, et statuerunt eam iuxta Dagon.* 3. *Quumque surrexissent diluculo Azotii altera die, ecce Dagon iacebat pronus in terra ante arcam Do-*

mini: et tulerunt Dagon, et restituerunt eum in locum suum. 4. *Rursumque mane die altera consurgentes, invenerunt Dagon iacentem super faciem suam in terra coram arca Domini: caput autem Dagon, et duae palmae manuum eius abscissae erant super limen. Porro Dagon solus truncus remanserat in loco suo.* 5. *Propter hanc causam non calcant sacerdotes Dagon, et omnes qui ingrediuntur templum eius, super limen Dagon in Azoto, usque in hodiernum diem.* 6. *Aggravata est autem manus Domini super Azotios, et demolitus est eos: et percussit in secretiori parte natium Azotum et fines eius.*

Quantum fuerit Israëlitis offendiculum arca foederis capta, et in triumphum abducta ab hostibus, qui insultarent et divinam maiestatem conviciis proscinderent, superius audivimus. Videbatur enim vera religio tunc prorsus occidisse. Videbatur os apertum profanis omnibus, ad Dei viventis legem et cultum omni contumeliarum genere lacerandum. Ac sane verisimile est Philistaeos, nisi vis major animos ipsorum continuisset, arcam illam foederis in Dei contumeliam, raptaturos fuisse, et veluti de Deo triumphaturos, quod hoc Deo frustra fuissent Israëlitae gloriati; a quo salutem exspectassent in cuius essent tutela. Deinceps igitur quid de arca illa factum sit videamus. Dicuntur *Philistaei arcam captam tulisse, et in templum Dei sui Dagon intulisse, et honesto loco eam iuxta Dagon statuisse.* Non dubium, ut dixi, quin occultus quidam metus eos retinuerit, quos alioquin certum est fuisse petulanter arcae Domini insultaturos. Quis enim nescit incredulos levissimam quamlibet occasionem arripere gloriandi et sese etiam adversus Deum ipsum efferendi? Hic autem amplissima videbatur Philistaeis oblata Deum Israëlitarum contemnendi et conviciis proscindendi, atque ut victo insultandi, cuius vires ac potentia in defendendo electo populo prorsus collapsae essent. Quamobrem quum arcam non modo non despiciunt, sed in honore habent, manifestum est a Deo manasse, qui vi sua interiore cohibuerit Philistaeos ne superbia elati arcae insultarent et ludibrio eam haberent, in qua lex Dei inclusa erat. Hinc Iudaeorum quanta sit ignorantia apparet: qui quotiescunque in sacris scriptis quaedam occurrunt, quae videntur non facere ad arcae et legis Dei commendationem, fabulas fingunt, et non ducunt religioni sententias integras immutare, dummodo effugiant et legi Dei patrocinentur. Itaque fingunt arcam spoliatam lege Dei, et Aaronis virga, quae arca foederis continebantur, ac proinde vacuam arcam relictam. Contra hinc conspicuum est Deum vim suam exseruisse, suosque hostes ne in arcam manum mitterent cohibuisse, sicuti pluribus deinceps visuri sumus. Certum enim procul dubio est, Philistaeos naturam suam ducem sequentes, et nulla vi superiore cohibitos, fuisse arcam illam foederis ludibrio habituros, atque in ipsum viventem Deum insultaturos, atque illusuros eiusdem maiestati, doctrinamque quam populo praescripserat blasphemis vocibus laceraturos. At non licet illis ultra progredi, quos maior potentia domitos cohibet. Neque vero tamen honorem illum Deus admittit: nam etiam Dei cultus, manente arca diutius in templo Dagon, corruptus fuisset et adulteratus. Sed summus ille rerum administer sic omnia disponit, ut improbi metu cohibeantur, etsi intus animos altos gerant, et superbia atque arrogantia turgeant; ut quae animo volvunt tamen explere nequeant. Vinctas enim manus ipsorum Deus cohibet et veluti captivas retinet, non permittens gloriam suam obscurari. Bonum a malo discernit, neque patitur veritatem suam mendacio misceri. Nam prima fronte valde repugnare inter se haec viderentur, Deum a Philistaeis voluisse honore affici, et eosdem tamen detestatum fuisse et gravibus poenis affecisse. Si enim debitum a Philistaeis honorem reposcebat, et numen suum esse apud illos volebat, quare id locum non habuit quum viderunt deum illum suum Dagonem humi prostratum? quare deinceps illos immissis gravissimis in pudendas partes morbis, puta verubus, affligit? Verum nulla hic in Deo contradictio. Nam suae naturae permissos Philistaeos certum est petulantissime et effusissime in Dei contemptum fuisse venturos, et nomen et cultum ipsius sannis, conviciis, blasphemis vocibus proscissuros nisi vi maiore fraenati fuissent. Et idcirco Deus etiam incautos ad honorem arcae exhibendum impellit. Neque tamen ideo cultum suum adulterari patitur. Idolum ferre socium non potest. Suae maiestatis minui gloriam, aut de sua gloria tantum detrahi non vult, ut inter incredulos veluti conductitio templo inclusus, minor idolo, quod Philistaei pro Deo colebant habeatur, etsi cum honore excipiatur. Haec, inquam, Dei respectu, minime sunt repugnantia, sed pulchre inter se conveniunt. Caeterum ex his etiam conspicuum est, licet captiva fuerit arca, nihil tamen de Dei virtute et potentia Philistaeos detraxisse. Quare ex hominum quidem opinione Deus permisit virtutem suam in captivitatem abduci, ut eo signo populus cognosceret Deum a se recessisse, et doctrinam legis suae sustulisse. Verumtamen ipse integer suique semper similis mansit, et mansurus est, quidquid tandem homines moliantur, et adversus ipsum licet conspirent. Deo nihil unquam mortales detraxerint, quin ius suum integrum retineat. Namque se suamque gloriam semper tutatur, vel invitis suis hostibus et omni illorum furore, ac, crepent licet, virtutem tuam exserit. Pateret enim alioquin incredulis et blasphemis hominibus ostium ad calumnias. Ubi nunc illa potentia, ubi admiranda illa opera, quae Deus Israëlis olim effecit? Ubi miracula quae

hactenus edidit? Ubi praesentia ipsius in electi populi discrimine? Nae cum risu et contumeliarum omni genere exceptus fuisset, et idolorum non absimilis habitus, quae laesa, in terram prostrata, effracta neque moventur, neque resistunt. Ex quo satis conspicuum est ea suos adoratores et admiratores neque adiuvare, neque tutari rebus angustis posse, quandoquidem sese tutari non possunt. At Deus honori suo consultum voluit: Nam sine humanis ullis auxiliis Philistaeorum idolum, Dagon nomine, prostravit.

De hac voce Dagon, diximus in libro Iudicum eam accipi posse vel pro frumento, quasi dictus sit Deus frumenti, quod ex eorum opinione frumenti copiam immitteret, vel pro pisce: vox enim hebraea utrumque significat: et apud Iudaeos invaluit opinio, istud idolum formam piscis obtinuisse. Verum quoniam in confingendis multis fabulis audaciores fuerunt, ideo non magna ipsis est adhibenda fides. Sunt tamen in rebus istis dubiis coniecturae magis probabiles: quas non fuit admodum necesse pluribus hic exprimi. Deus vero nobis in verbo suo longe magis familiarem instructionen dedit. Et licet ex ipsis etiam paganis colligere in Syria et Palaestina pisces pro diis habitos et cultos. Nam ut alii aliorum superstitionem rident, de Syris loquuntur tanquam a piscium carnibus abhorrentibus: quod non sine causa de illis dicitur. Unde coniicere licet Dagonis idolum fuisse forma piscis a pube, quo etiam nomen referebatur; et idcirco existimasse illos aliquam in illo inclusam divinitatem.

Quid porro huic idolo contigerit, deinceps videndum: ac *primum quidem Aschdodaei dicuntur mane surrexisse, et invenisse Dagonem collapsum iacentem facie sua in terram coram arca Iehovae.* Quibus verbis indicatur, Deum, etsi ab hostibus capta arca captivus haberetur, non fuisse tamen captivum, sed vim suam exseruisse, et summam autoritatem et imperium exercuisse. Porro Aschdod antiqua urbs et celebris, quae antea eversa fuerat ab incolis instaurata et restituta; atque una erat ex quinque satrapiis Philistinorum quondam clarissima. Itaque ab incolis propter loci fertilitatem instaurata fuerat: eam igitur quod celebris esset elegerunt Philistaei, in quam arcam illam foederis tanquam in triumphum deducerent, ut undique fama de illa spargeretur. Sed ecce, dum triumphos meditantur, Deus virtutem suam exserit. Ex quo fit conspicuum, et in quo tanquam in imagine licet contemplari, quod tum in Psalmis, tum in Isaia nominatim dicitur, Deo sese patefaciente, idola corruere, et omnium ludibriis et irrisioni exponi. Et speciatim adversus Aegyptum prophetans Esaias ait: *Ecce Iehova insidens densae nubi levi, invasurus est Aegyptum, adeo ut commoveantur idola Aegypti a conspectu eius*, etc. De conversione ethnicorum loquens, ad praedicationem evangelii toto terrarum orbe praedicandam. Indicat enim Deum tandem effecturum ut doctrina sua in tota regione annuncietur, et ait: Ecce Iehova invasurus est Aegyptum, id est, in Aegypti possessionem venturus, et idola sunt corruitura. Hic vero papistae fabulam commenti sunt Iudaeorum more, nempe idola collapsa cecidisse in Aegypto sub adventum Domini nostri Iesu Christi: unde quanta sit hominum audacia perspicimus, quum sibi quidvis permittunt, et sua commenta, quibus verus totius scripturae sensus corrumpatur, in medium adferunt. Sensus enim verborum illorum prophetae communis est, nempe, collapsura idola quum Deus per evangelii praedicationem suam maiestatem patefaciet. Idem in Psalmis dicitur, sub regis adventum omnia idola confringenda. Nam tenebrarum densa caligine et multis tempestatibus mundus semper agitatur, donec illas suo splendore Deus dissipet: et Satan suis praestigiis et imposturis homines dementat, donec sese nobis Deus patefaciat, et cognoscamus penes unum ipsum omne esse iudicium. Semper enim hic scrupulus homines natura stimulat et pungit: Hunc mundum, non a se conditum, sed vi quadam et numine superiore a quo regatur et administretur. Sed deos sibi ex ingenio fingunt, et quod voluntas dictaverit numen adorant: ut incertum numen, incertus eius cultus sit: atque ita verus Deus oblivioni traditur, quod nimirum homines sua commenta propria sequuntur. Quamdiu vero nostris opinionibus adhaeremus, certum est nunquam verum Deum nos agnituros: sed contra magis ac magis in sordium nostrarum luto immergendos. Sed ubi Dei verbum cum efficacia praedicatur, ac verus Deus velut ob oculos subiicitur et quasi digito indicatur, tum uni illi adhaerere nos oportet. Atque incredulos quidem fateor nihil profecturos, caligant enim, immo prorsus excaecati sunt: quibus nimirum Satan per incredulitatem oculos eruit: atque ideo neque videre, neque aliquam utilitatem reportare possunt. At si sacrosanctum Dei verbum et evangelium altas in animis nostris radices egerint, et efficaciam habeant, non modo verum ac summum numen venerabimur, sed etiam omnes superstitiones ac ἐθελοθρησκείας procul a nobis esse iubebimus. Nam qui vel in hanc vel in illam partem suas opiniones sequuti inclinant et de veritate ambigunt, parum adhuc aut nihil in evangelii praedicatione promoverunt. Sic multos videas fateri quidem et agnoscere bonam et sanctam esse doctrinam: sed tamen pristinas nugas et stultas devotiones retinere. Verum Deus istiusmodi corruptelas ferre non potest. Quare quoties sese Deus ex sua benevolentia nobis patefacit, omnibus vanis superstitionibus renuntiandum est, neque tamen ideo omnes sine discrimine in hoc timore

pariter proficiunt. Nam, etsi increduli ac Dei contemptores evidens virtutis divinae testimonium habeant, ac magnis clamoribus illud testentur, non ideo tamen ab idolomania recedunt. Exemplo sunto isti Philistaei qui prostratum in terra deum suum, vi divina, minime tamen deserunt, sed magis venerantur. Ac potuit hic sacrificulorum astus intervenire, et plebem quod acciderat celare, sed tamen verisimile est rem in vulgus evulgatam et ab omnibus fuisse cognitam. Quod facile colligitur ex sequentibus, quum convocata plebe in consilium, Deum Israëlitarum aiunt adversum se suumque deum Dagonem esse duriorem. Itaque vulgatum istud fuisse extra dubium est, idolum videlicet Dagonis in terram decidisse. At quum clauso templo id contigisset, sane non humana factum manu fateri illos oportuit, ac convinci a propria conscientia, nihil esse idolum Dagonis: et a Deo in terram prostratum, tanquam a se procul repellente et proiiciente idolum, et Philistaeis errorem suum et superstitiones aperiente, quas detestari discerent. Si quis vero roget, cur non ipsa die clara factum istud sit: quod maius futurum fuisse videatur miraculum, idolo in omnium Philistaeorum conspectu cadente quam noctu: aio, non ideo magis fuisse commovendos Philistaeos: sed hoc vel illo commento sese fuisse in errore confirmaturos, quidlibet praetexentes: et licet divina manu prostratum idolum fateri coactos, tamen idolo suum honorem ac decus aliquo commento fuisse quaesituros: quamobrem noctu voluit Deus istud contingere. Praeterea Dei admirandum hic consilium expendite, qui potentiam suam sic exserere voluit, ut increduli videndo non viderent. Sic enim loquitur Isaias propheta: *Iehova, quum exaltatur manus tua, non vident.* Nam etsi improbi Dei gloriam, Dei manum et potentiam vident, non tamen eam discernunt, iudicio carentes, et in stuporem conversi, ut etiam ante oculos praesentia non animadvertant: quod nimirum Satan excaecatos et captivos habeat, qui suos omnes sic fascinat, ut iudicio ac sensu communi et ratione careant. Itaque Deus hac ratione omnem illis excusationem tollere, et os occludere voluit. Nam ut inexcusabiles redderentur Philistaei, sat erat prostratum in terram idolum suum ipsos agnoscere. A quo vero prostratum? an ope aliqua humana? Nae templi sui claves habebant, ut nemo insciis aut non permittentibus ipsis in templum intraret: deinde sua idola studiose colebant et custodiebant. Quare Dei manum in templum suum penetrasse vident, quod nulla humana ratione colligere possent, quare istud idolum in terram prostratum fuisset, quandoquidem nullus talia meditans templum intrare potuisset. Sed Deus ipse potenter ita est operatus, ut omnem ignorantiae excusationem ipsis praecideret. Et tamen voluisse Deum ipsos in pertinacia manere conspicuum fit, quod noctu suum opus peregerit, ut in ignorantiae suae caligine et tenebris manerent. Itaque ad tantum miraculum stupore percussi non commoventur. Quo exemplo discimus, quam deplorandus hominum status, et quam misera conditio, quae sit erroris in ipsos efficacia, Deo ipsos naturae suae permittente, et mentem auferente: nae brutis ipsis stupidiores eos esse videmus, quod etiam saepe sacrae scripturae testantur. Nonne istos oportebat re tam nova et admiranda percelli, quum Deum suum conspicerent tanto affectum dedecore et infamia, et eum quem captivum arbitrabantur, in medio ipsorum dominari, roburque suum ac potentiam exserere? At istis non commoventur, non meliorem mentem induunt, deum Dagonem in locum suum restituunt, et eisdem eum quibus antea honoribus prosequuntur. Ecquis vero, vel si puer adhuc, non iudicet hos miseros sensu communi caruisse, immo vero prorsus furiosos et mente captos fuisse? Nae facile de aliis iudicamus: sed discamus, ut ante dixi, Deo permittente homines ex suae rationis sensu ambulare, suis affectibus indulgere, et stultas devotiones sequi, tandem oportere in profundissimam caliginis abyssum ipsos demergi: ex quibus sapiendum nobis est, ne unquam verbo ipsius destituamur, sed supplices Deum precemur ne unquam permittat nos nobis, et ne tam caecam mentem iniiciat, quae in media testimoniorum divinorum luce caliget, ac potius sua virtute nos utilitatem eorum doceat, quo ad usum illa referamus. Caeterum et alia nobis hinc eruenda doctrina est, qua videlicet adversus tentationes eas armemur, quibus infirmi saepe offenduntur, animadvertentes flagitiosos et improbos viros, Deo reluctantes, audacter in coepto pergere, et curiosius quam unquam facta sua persequi. Ne, inquam, istis moveamur: fuerunt enim plerique omnibus seculis homines istiusmodi, suo tempore factis suis poenas dignissimas reportaturi. Sed ubi Deus irae signum aliquod ediderit, capita demittamus, ac ne dum manum potentem adversum nos exserat exspectemus, quin potius ad levissimas minas ipsius tremamus, et coram ipso deiiciamur, in eius obsequium parati.

Et de istis hactenus. Quod vero Dagonem prostratum erigunt, et loco restituunt, miseri non animadvertunt Deum suum rem esse mortuam, cui vitam quodammodo restituere nituntur, sed in errore et superstitione, quam a maioribus acceperant, pergunt. Nos igitur quum hodie papistas videmus pro idolis suis dimicare, sciamus, maiorum illos, puta Philistaeorum, vestigia sequi, et eadem semper oberrare chorda. Non ideo tamen Deus inultos relinquit, nam altera die virtutem suam illustriorem reddit, qua paulatim Philistaei subigan-

tur et domentur. Quod igitur ad priorem illum Dagonis lapsum parum profecerant, Deus altero graviore suam potentiam conspiciendam praebet. Dagon enim non modo secundo prostratus in terram cadit, sed brachiis fractis, et capite revulso quae in limine valvarum, iacuerunt, ut iis veluti repagulis limen clauderetur. Itaque si hactenus de suo idolo Philistaei dubitarunt, fuerit simulacrum necne, iam re ipsa sunt experti, inutile et ludicrum spectrum fuisse. Quod sane vel ipsos invitos oportet cognoscere. An enim, quaeso, tam sublime in parietibus fixum idolum sponte corruisset? Ridiculum sane foret id cogitare. Ecquis vero brachia, quis caput, quis truncum ante Dei arcam prostravit, quis supra limen templi brachia collocavit? Nae istud fortuito casu factum non esse, non etiam ulla vi humana tam audax facinus tentatum apparebat: ac proinde necessario sequebatur Deum Israëlis hoc dedecus huic idolo voluisse inurere: quod antea miseros spe inani luserat. Ita Deus confirmatum voluit quod per se clarum satis erat, nempe nihil hic accidisse nisi ex divina providentia, ut maiestas ipsius fieret conspicua. At Philistaeos hic magis ac magis indurari videas. Tantum enim abest, ut agnitis praeteritis ad meliorem mentem reversi sint, ut novam superstitionem invexerint, nempe, ne sacerdotes templum intrantes limen inferum templi pedibus calcent; ne videlicet locus in quo Dagon ille iacuerat, ab illis pedibus calcaretur, aut ne deinceps in contemptum veniret: sed quandoquidem tanta passum fuerat idolum, suus illi honos restitueretur. Quanta, obsecro, caecitas, quantus iste stupor idololatrarum in peius ruentium et errorem errore cumulantium, ut miseri isti velut furiata mente Deo ipsi ultro bellum indicere velle videantur? Deum quidem, fateor, honorare voluisse videntur, arca foederis in templum Dagonis introducta: sed quum ingratum illi hunc esse honorem animadvertunt, quum nullo cultu satisfieri posse illi experiuntur, nisi sublato idolo suo, temploque expurgato et expiato ab impuro cultu, et lenociniis illis, quibus Deus Israël coli nullo modo potest: quare adeo insaniunt, ut idolum suum restituere, et dignitatem pristinam illi reddere moliantur, quum Deus Israëlis non dubiis signis ostenderit se idolum ferre non posse? Nam quum secundo eversum suum idolum intuentur, an adeo sensus omnis expertes sunt, ut non agnoscant Deum potentiae suae radios aliquos exserere, quibus ad conversionem ad ipsum sollicitarentur? At tantum abest ut monentem et impellentem Deum audiant, ut contra magis obstinate et pertinaciter pergant, et indurentur, suoque illi idolo fidant, et novos honores illi tanquam sensus omnis et rationis expertes exhibeant. Nam, ut dixi, non solum loco suo deiectum restituunt idolum, et honore solito colunt, sed novam etiam superstitionem inducunt, de non calcando pedibus limine, in quo brachia et caput Dagonis iacuerunt. Quae vero hic de Philistaeis legimus, nostro etiam saeculo in papatu contigisse videmus, sacerdotum fraude et imposturis, ut si quod sancti alicuius simulacrum deciderit, ac brachium aut crus fregerit, aliud aureum aut argenteum pro ligneo vel saxeo sit, ab aliquo superstitioso rege repositum, et quidem cum novo dignitatis titulo. Velut, exempli gratia, si decidit Mariae virginis idolum, ac restituatur, tum Bona Domina Passionis nuncupabitur. Quid istud vero Passionis nomen? Deus caecos istos miseros hoc ipso nomine satis admonet, et miseris os aperit quo convertantur: sed frustra surdis canitur. Nam una hoc illis mens est, hoc ipsorum studium est, ut superstitio non modo maneat, sed ut etiam augeatur, et vehementiore zelo in idoli cultum ferantur. Sic videas miseros illos nostri saeculi sacrificulos tanto studio in crustaceum suum idolum ferri, ut si forte venti aliquo impetu sublatum illud sit, decretis supplicationibus locum in quem deciderit, adhibitis crucibus, cereis ardentibus, et multis aliis istiusmodi caeremoniis requirant, et inventum, etiam raso lapide, auferant. Ac per biduum locus ille est salutandus, et lapis igne cremandus, cuius cineres collecti in vas bene clausum immittantur, et in loco sacro reponantur. Quid ita? Nempe, aiunt, quod Dei sacrosanctum corpus attigerit. Quanta caecitas! quantus iste stupor! Non soli itaque Philistaei caeci, non soli stupidi et amentes, ac falsae religionis et falsi cultus fascino dementati Satanae astu, qui miseris tyrannice dominatur, et vi oppressos imperio suo et dominatione, iusto Dei iudicio, coercet. Verumenimvero quidquid moliantur isti Philistaei, agnoscere et fateri coguntur Deum Israëlis Dagone suo fortiorem: immo duram eius esse manum contra se et contra suum deum Dagonem. Unde animadvertere licet quam potens Deus, qui talem confessionem de iniquorum ore extorquet, et consilia ac facta ipsorum praeter opinionem in alium finem, nempe gloriae Dei propagationem, convertit. Nempe Deus novit lucem ex tenebris educere. Quod hic apparet valde perspicue. Nam si non invectus esset iste ritus, et si Philistaei memoriam eorum quae contigerant silentio obruissent, fractaque Dagonis membra restaurassent sine superstitione, fortasse rei istius memoria sponte concidisset. Nam etsi novum et insolens ad miraculum usque factum istud erat, paulatim tamen sempiterna deletum oblivione fuisset. Sed Philistaeis Deus tanquam scribis et praeconibus utitur ad huius facti memoriam in omnes aetates, et universum terrarum orbem propagandam, Dagonem nimirum idolum illud insigne victum et prostratum ab Israëlitarum Deo. Praecones igitur esse

oportet Philistaeos huius facti, ac publice profiteri Dei maiestatem longe suo idolo potentiorem. Sic papistae quum maxime populum istiusmodi superstitionibus pascere, suamque turpitudinem tegere cupiunt, eo magis sese produnt, et se, vel ipsis testibus infantibus, risui et odio omnium exponunt. Quid enim aliud ex istis audias quam: Hic sanctus febribus medetur, ille gravidas mulieres adiuvat. Hic pollet hac virtute, ille alia. Hic melior et praestantior, ille inferior. Denique solas virtutes sanctorum suorum in ore habent, et eorundem miracula praedicant. Inde natae reliquiae, et earundem cultus. Ac si forte idolum inveteraverit, novum erigendum proponitur, ac veteris adusti cineres colliguntur in reliquias, et venerandi omnibus exponuntur. Quales, quaeso vos, isti dii? Annon deridiculi nimium? annon ipsis pueris notae istorum fraudes et sordes foetent? Neque vero magna vis ingenii requiritur in istis agnoscendis Satanae fraudibus, quibus istiusmodi simulacra nititur in deos erigere, et cultum Deo debitum iisdem instituere. Quid de crustaceo idolo dicam, quod adorandum et venerandum proponitur, quasi in illo sit Christi corpus inclusum? Ecce, ut Deus veritatis inimicos constringit, et quodammodo tormentis adigit ad Dei gloriam suo testimonio propagandam, et suorum idolorum, et simulacrorum, ac rituum caeremoniarumque vanitatem et inanitatem ore proprio patefaciendam, et detegendam. Verum tantus est hominum stupor, immo tanta est malitia, ut donec Deus ipse cor ipsorum aperiat, nulla miracula incredulos moveant, nullae cohortationes ad salutis viam adducant, quos altus idolomaniae veternus occupavit. Atqui papistae pollicentur se, si miracula viderint, statim ad fidem convertendos. At contra certum est, eos etiamsi quaecunque ab initio mundi facta sunt miracula ante oculos habuerint, tamen pertinaciter veritati restituros. Quid ita? Nempe quod Satan oculos ipsorum sic excaecarit, ut videntes non videant. Verbi quidem divini tantam esse vim oportere fatemur, ut ipsa durissima saxa frangat, et in hominum corda durissima et horridissima penetret ipsis praedicatum et eadem emolliat: sed tamen, iusto Dei iudicio, non modo non mollit incredulorum cor, ut magis etiam induret. Quare hanc unam esse viam ad Dominum revertendi sciamus, si virtute sancti spiritus in nobis agente ad ipsum adducamur, ut ipse mollitis animis nostris sibi nos reconciliet. Nam alioquin certum est nos ipsis incudibus fore duriores. Nae, si quis magnis malleorum ictibus incudem feriat, certum est resilituros semper malleos, quod in incudem duriorem incidant: atque ea est omnium hominum conditio, quum Dei testimoniis et miraculis quodammodo feriuntur, quae procul dubio irrita sunt omnia, et nullius erga ipsos ponderis futura, donec ipse Deus ita contundat et emolliat, ut sub potente manu Dei deiectos humiliari doceat.

Et de istis hactenus. Deinceps vero Deus dicitur ipsos homines aggressus postquam irrita esse vidit, et nullius apud ipsos effectus testimonia vindictae suae: atque propius urgens in pudenda ipsorum morbos diros immisit, quae verua dicunt, aut haemorrhoidas. Agnosco quidem naturales esse istos morbos: sed quum serpit contagio, et singulos vel regionis vel urbis incolas invadit, nae nova et insolens est calamitas, veluti si quis singulis alicuius urbis incolis capita diceret amputata. Itaque Philistaei satis convicti sunt non esse naturalem hunc morbum, quum singulos illa lues invaderet, sed divinam esse manum poenas ab ipsis reposcentem. Itaque vel invitos agnoscere faterique oportet urgente vi morbi: *Deum Israëlis manum suam duriorem adversum se suumque deum Dagonem extendisse.* Sed, quaeso, num ideo meliorem mentem induunt, et de illo venerando colendoque serio cogitant? Minime gentium. Sed contra se quam metuunt vindicem manum eius effugituros procul eam amandando a se et relegando sperant. Hinc vero magis ac magis fit nobis conspicuum quanta sit incredulorum in errore pertinacia, quos si divinorum iudiciorum testimonia propius urgeant, ut nullus amplius excusationi locus sit reliquus, et metum divinorum iudiciorum ac potentiae ipsius dissimulare nequeant, tamen non agnoscant rebellionem innatam, neque pervicaciam et animi duritiem deponant, sed tantum latebras et effugia quaerant, quibus se, si possent, Dei potentiae eximant. Non absimiles furibus, aut latronibus aut similibus quibuslibet facinorosis, qui iudicis manum metuentes, fuga sibi quaerere salutem nituntur, nusquam tuti, nunquam quieti metu poenae imminentis. Aut flagitiosis et reis ob maleficium aliquod qui, ubi sentiunt insequentes se apparitores, aut metuunt ne in illos incidant, sese in quaelibet pericula dant praecipites, et saepe desperabundi sibi mortem inferunt: sic Philistaei isti latebras quaerunt adversus Dei praesentiam. Quae quum nobis exempla proponuntur, sciamus idem omnibus Dei inimicis, quum in reprobum sensum coniiciuntur, accidere. Nam etsi facinorum veterno occupentur, tamen ubi Deus propius urget, et propria conscientia ipsos premit, latebras quaerunt adversus Dei maiestatem, et fuga sibi quaerere salutem student. Atque huius rei nobis exemplo sunt Philistaei: qui tandem sese Dei manu urgeri sentiunt, et quamvis nullo admonente propheta, aut stuporem indicante, naturae sensu ad Deum usque assurgere docentur. Quin etiam summa Dei potestas hic est observanda, sic operantis ut agnoverint et vel inviti iudicarint ac fassi sint, Deum Israëlis esse deo suo potentiorem, atque nihil se passos, nisi illo vindice. Verumenimvero Dei potentiam

agnoscentes, num ideo supplices facti veniam deprecantur, et benevolentiam ipsius immutata superstitione in sincerum cultum conciliare sibi student? Minime gentium. Nam si sese explorassent, quum potentiae divinae tam expressa et evidentia testimonia adversum se post captam arcam sentirent, venisset ipsis in mentem haec cogitatio, hanc arcam esse veri Dei quandam figuram aut imaginem, ac proinde quid sibi facto esset opus requisivissent. Ac proinde suam quidem idolomaniam qua tot iam saecula dementabantur agnovissent, quae sese satis illius impotentia quem pro deo colebant patefaciebat: deinde quis vero Deo cultus esset tribuendus, quam religionen populo suo praescripsisset, diligenter inquisivissent. Atque hoc unicum verum adversus immissos a Deo morbos fuisset remedium. Verum etsi quanta sit potentia senserunt, non ideo tamen quae virtus ipsius quaesierunt: atque parum moti sunt sive bene sive male sit ipsis: de ablegando a se procul cogitant, et quod vel inviti vident videre nolunt. Quin imo stulta sua et vana religione malum malo cumulant, tantum abest ut poenis emendentur, et plagis a Deo immissis deiiciantur et humilientur sub potenti manu ipsius, quam propter iniquitates suas et verae religionis contemptum duram experiebantur. Contra, quod duriorem manum eius adversum se deumque suum sentiunt, de eo relegando cogitant. En ergo quid increduli ex sensu et apprehensione infinitae potentiae consequantur: non meliorem sane mentem, non studium cognoscendi ipsius verbi, et cultus quo decet eum homines venerari et colere, non animi deiectionem, qua maiestati Dei subiiciantur, sed potius metum quendam et horrorem concipiunt praesentiae ipsius, quam pro viribus effugere nituntur, Deumque procul a se, si possent, amandare. Neque vero, fateor, omnes eadem ratione Deum a se reiiciunt, verum tamen quicunque serio divinae bonitatis gustu non afficiuntur, neque Dei spiritu reguntur, quo duce ipsi subiiciantur, Philistaeos hac in parte imitantur. Latebras quippe et effugia quaelibet pro viribus quaerunt, ne in Dei conspectum veniant, et ipsius iudicio sistantur: sed inter Deum et ipsos longum intervallum interiiciatur. Dignus observatione locus, ex quo Dei potentiam ita discamus sentire, ne terrori nobis illa sit, ad fugiendam eius praesentiam, et procul ab ipso recedendum. Verum ut omnipotentiam eius agnoscentes, precemur eum ut nostri misertus cum eo in gratia esse possimus, quo eius potentia sublevemur, qua improbi deprimuntur, quum pervicaciter et arroganter adversus eius maiestatem efferuntur, et veluti cornu petere velle videntur. At sane irritus omnis eorum conatus: nam vel inviti Dei manum durissimam experientur, cui nulla res creata, nulla vis quantacunque restiterit, non ipsi denique infernales diaboli: quum contra necesse sit quidquid adversus illam effertur, deprimi et contundi. Quare certum est, omnes eos qui Dei potentiam senserint, et nihilominus contumaces fuerint, Dei manum duram adversus se experturos. Contra vero sic agnoscentes Dei potentiam, ut eandem requirant, ei se sponte subiiciant, et ad eius obsequium componant, ut in filiorum album Deus eos recenseat, non modo non duram ad se opprimendum Dei manum, sed potius facilem et promptam ad sublevandum et sustinendum sensuros. Atque huius exempli quanta sit utilitas ex supra dictis apparet: quare quum Philistaeorum crassum illum errorem conspicimus, ex eo discamus, sentientes Dei manum adversum nos exsertam et ad poenas reposcendas armatam, agnoscere, satis eam esse potentem ad nos pessundandos et penitus delendos, si in nostris iniquitatibus indulgere perrexerimus: ac proinde nobis oblatam occasionem resipiscendi ne negligamus, sed Deo potius obedientes nos praebeamus, ne iusta vindicta ipsius opprimamur: quin potius ut ipsi reconciliati patrem eum experiamur pro iudice, cuius in nos iram concitaveramus: et ipse vicissim nos filiorum loco habeat, paternaque benevolentia complectatur, cui nos vicissim subiiciamus, et illi ad nutum parati simus. At cur non inquirunt Philistaei causam plagarum quibus affligebantur? Cur non repetunt memoria vetera illa Dei facta quibus se vindicem et protectorem populi sui, quamdiu ab illo sincere cultus est, testatus est? Cur non se Dei populum esse oportere concludunt, ut amicam eius virtutem sentiant, sibique salutarem, quam duram et exitiosam experiebantur? Verum tantus eos stupor invasit, ut plagas quidem sentiant, Deique vindicem manum ferant, sed tamen a quo illae plagae veniant non inquirant. Tu vero Deus tantum a nobis averte stuporem: et fac ipse potius, ut si quae furoris tui divinaeque vindictae signa appareant, quam sit horrendum in Dei viventis manum incidere cognoscamus: et non aliter Deum nobis adversarium et inimicum esse quam quod ipsi bellum adversus eum sponte suscipimus. Quamobrem percussi licet ad ipsum revertamur, cuius in nos manum non modo non sumus duram, sed contra facilem et benignam, atque etiam auxiliatricem et vindicem, opportuno tempore experturi: ac re ipsa id quod Moses olim in cantico suo cecinit, verum esse sensuri, Deum ipsos sustulisse quasi alis aquilarum, et suo favore protexisse, et in finem usque protecturum. Quamobrem ex supra dictis apparet hoc esse nostrum officium, quoties Deus manum exserit adversum nos, et irae suae indicia non dubia ostendit, ad ipsum confugere, et supplices illi fieri: quae necessaria sane est ad nostram omnium instructionem doctrina. Porro Philistaei nihil minus quam Deum sibi adversari confitentur: sed collectas Dagonis

idoli sui particulas restituere conantur: hoc ipso facto deum suum, sive idolum, nihil esse profitentes. Sed cur nihilominus illud adorant? cur ab eodem salutem exspectant? Nempe quoniam, ut ante dixi, videndo non vident. Debitum sane incredulis stipendium: quos Deus ad peccatorum et flagitiorum confessionem adigit, ut ore proprio convictos reos habeat, et eo magis coarguat. Nam etsi sponte sese Deo ad eum glorificandum debitumque ipsi honorem reddendum non submittunt, nihilominus Deum viventem aiunt sibi gravem incumbere: et tamen superstitionibus suis et εἰδωλομανίαις magis ac magis indulgent, quas tamen Deum detestari sua confessione profitebantur.

Superest ut coram Dei *etc.*

HOMILIA XX.

7. *Videntes autem viri Azotii huiuscemodi plagam, dixerunt: Non maneat arca dei Israël apud nos: quoniam dura est manus eius super nos, et super Dagon deum nostrum.* 8. *Et mittentes congregaverunt omnes satrapas Philistinorum ad se, et dixerunt: Quid faciemus de arca Israël? Responderuntque Gethaei: Circumducatur arca dei Israël. Et circumduxerunt arcam dei Israël.* 9. *Illis autem circumducentibus eam, fiebat manus Domini per singulas civitates interfectionis magnae nimis, et percutiebat viros uniuscuiusque urbis, a parvo usque ad maiorem, et computrescebant prominentes extales eorum. Inieceruntque Gethaei consilium, et fecerunt sibi sedes pelliceas.* 10. *Miserunt ergo arcam Dei in Accaron. Quumque venisset arca Dei in Accaron, exclamaverunt Accaronitae, dicentes: Adduxerunt ad nos arcam dei Israël, ut interficiat nos et populum nostrum.* 11. *Miserunt itaque, et congregaverunt omnes satrapas Philistinorum: qui dixerunt: Dimittite arcam dei Israël, et revertatur in locum suum, ut non interficiat nos cum populo nostro.* 12. *Fiebat enim pavor mortis in singulis urbibus, et gravissima valde manus Dei. Viri quoque qui mortui non fuerant, percutiebantur in secretiori parte natium, et adscendebat ululatus uniuscuiusque civitatis in coelum.*

Observanda Philistaeorum Azotum incolentium confessio illa, Dei nimirum Israëlis manum duram esse super se, suumque deum Dagonem. Nam qui legem Dei et prophetas doctores audire noluerant, neque testimonio ipsorum fidem adhibere, coguntur ipsi Dei virtutem et potentiam suo periculo cognitam praedicare. Inviti tamen Deum Israëlis agnoscunt esse Deum viventem Opt. Max. potentissimum, ac proinde suum Dagonem infirmum, et idolum inutile, in cuius nihilominus cultu et veneratione magis confirmantur. Qua ex re quanta sit incredulorum in errore pertinacia satis apparet, qui, licet incerta sit ipsorum et vaga religio, stultis et vanis opinionibus tantum firmata, tamen in ignorantia et incredulitate pergunt, a qua nullis admonitionibus nullis etiam divinis poenis dimoveantur, et ad peccatorum agnitionem adducantur. Nae si incredulum quempiam suae incredulitati permittas, et de ipsius religione verbum non facias, neque examines et horteris ut ad viam salutis revertatur: tamen multae et graves cogitationes eius animum occupant, quibuscum conflictatur, modo in hanc, modo in illam partem versans, quid se tandem fiat, quid sequatur, quid relinquat. Sic enim oportet ipsos a Deo sollicitari et urgeri, ut sint inexcusabiles, et ne suae incredulitati sic indulgeant, ut ignorantiam praetexere possint, quasi nunquam admoniti, nunquam sollicitati, nunquam docti fuissent. Iniectus enim scrupulus ipsis, et dubitatio illa, fuerunt velut a Deo missi nuntii quibus arguerentur, et ad Deum adducerentur, atque ad poenitentiam invitarentur. Verum ea est incredulorum pertinacia, ut licet vanis illis cogitationibus sollicitati, et ad veritatis inquisitionem invitati, tamen nunquam ab errore dimoveantur: imo ne si quidem ad illas interiores animi sollicitationes etiam accesserit adhortatio, et tam dilucida errorum explicatio, ut ne responsare quidem possint, aurem tamen aperiant et facilem admonitionibus praebeant. Atque hic error maxime conspicitur hodie in papatu. Nam si papistas singulos de suae religionis fundamentis interroges, et quaeras quid sentiant, haerentes videas et dubios. Et tamen si Iesus Christus vanis superstitionibus illorum opponatur, unus sincera mente amplectendus, quae diverticula flexionesque suis erroribus quaerunt? Quid ita? Nullam nimirum cognitionem salutis, nullum fundamentum religionis habent quo nitantur. Bonis intentionibus suis, quas vocant, plurimum deferunt: et tamen postquam vanis suis opinionibus confisi sunt, irritas esse re ipsa tandem experiuntur. Quid vero de illa qua nituntur ecclesia catholica dicendum? Coetus nimirum est hominum sola vanitate et mendacio nitentium. Ecquid igitur habere firmitatis possunt? Quare quis miretur eos dubios et anxios in hanc aut illam ferri partem, et quovis doctrinae vento iactari? Nihilominus verbi divini veritas praedicatur et tam solidis rationibus et argumentis mendacium oppugnatur, ut nihil esse firmius possit, et quam misere a diabolo seducantur increduli, demonstratur; atque adeo quidquid Dei nomine et bona intentione facere videri volunt, abominationem esse: denique caecos esse et in errorum praecipitia ferri praecipites satis aperte docetur. Verum quidquid agas, nunquam incredulos a proposito dimoveas, quin potius pertinaciter errores suos tuentes

et indololatricos cultus duplicantes videas. Et haec quidem palam conspiciuntur. Quare non frustra nobis hanc historiam proponi certum est, quum hic dicuntur Philistaei Azotienses non potuisse amplius Dei manum duram adversum se et suum Dagonem ferre, et nihilominus idolum illud esse venerati et coluisse tanquam deum, cuius tamen nullam esse vim aut potentiam satis animadvertebant. Sed et accedit his crassus et brutus stupor, quo tanquam illusionibus et veneficiis miseri fascinantur, ut imaginentur deos sibi invicem bellum inferre, et alios aliis adversari. Nae si qua inter aliquos homines exoriatur contentio, aut altercatio, ab alterutra parte iniuriam esse aut malam causam iudicamus. Nam Dei donum pacem et concordiam esse novimus, qua inter se homines foventur et in officio retinentur. Quare si in hominibus rixae, contentiones, dissidia improbantur, quid de numine cogitandum est? Nam esto deorum multitudo, qualem miseri illi ethnici et pagani invexerunt, hoc illis concedatur, tamen mutuas illos fovere iras, dissensiones, contentiones et Andabatarum more inter se pugnare dictu ridiculum, et contra naturam est. Et tamen hanc esse Philistaeorum opinionem videmus: quod exemplum non leviter nobis praetereundum est. Namque diabolus ita mortalium mentes excaecavit, ut inter deos suos varia esse bella existimarint. Testes sunto tragicorum scenae, et poëtarum monumenta, quibus totus orbis repletus est. Verum huic malo sic occurritur, ut fabulae illae theologia mystica dicantur, et allegoriae quibus ad Dei cognitionem populus adducatur. Verumenimvero quidquid tandem pro se afferant, eo deveniendum est, natura esse repugnans deos inter se pugnare: et quamcunque tandem pro se rationem adferant, inanem esse futuram. Unde conspicuum fit quomodo diabolus in incredulis operetur, Deo illi habenas permittente, ut reprobi, quos sibi subiectos diabolus tyrannice exercet, non modo sensu et ratione communi priventur, et in stuporem inducantur, in quibusdam religionis articulis, sed brutis ipsis pecudibus sint deteriores. Nam, obsecro, quis adeo stupidus aut hebes, quod monstrum tam detestandum non commoveatur Deo ipso ex coelis tonante? Atque Philistaeos hoc errore fuisse correptos et velut fascino ligatos videmus. Neque enim de re ignota loquuntur, quum Dei manum aiunt sibi nimis duram imminere: quippe iam dudum haeserat animo et invaluerat haec apud eos opinio de deorum inter se odiis et concertationibus. Nos vero summopere caveamus ne in haec absurda delabamur, summo numini tribuentes ex mentis depravatione, quae ne in hominibus quidem essent tolerabilia.

Porro dicuntur *Azotienses convocato consilio decrevisse, ut arca illa Dei Gathum dimitteretur.* Erat autem urbs illa celebris inter Philistaeos, unde propheta Michaeas praedicens imminentem populo calamitatem, vetat illam Gathum annunciari: quibus verbis innuit fuisse ipsos Israëlitarum hostes capitalissimos, qui ex nuntio calamitatis populi maximam voluptatem cepissent, et quasi victoria parta triumphassent. Gathum itaque Philistaei deligunt arcae Dei domicilium. Atque non leguntur Gethaei recusasse arcae in suam urbem introitum, sed contra potius laetati esse, summoque sibi honori duxisse, quasi sua urbs aliis dignior haberetur, quae ad hospitium et domicilium arcae Domini communi principum consilio delecta esset. Interim in hoc omnes Philistaei coniurarunt, ut arcam illam in triumphum deducerent, minime quidem tanquam illam habituri ludibrio, sed ut captivam in potestate retenturi, ne sibi amplius detrimento, inimicis autem auxilio esset, sicut antea fuerat. Atque contrariis inter se pugnant sententiis, qualia esse necesse est improborum hominum consilia, nimirum implicata maximis animi angoribus et difficutatibus. Nam, exempli gratia, fatentur Philistaei deum Israëlis omnipotentem esse: verum tamen captivum detinere illum se posse putant, quod Dagonem suum victum fateri nolint, quodque in posterum poenas aut bellum ab illo, si dimiserint, sibi metuant. Quare pulchre secum agi putant, et sibi gratulantur si vinctum in manibus Deum Israëlis, arcam illam nempe, retinere possint. Atqui de alio dimittenda illa deliberant: et Gethenses sibi de illius receptione gratulantur, quam sibi honorificam fore putant, quod monumentum sit futurum insignis illius cladis quam Israëlitae post arcam captam acceperant. Hinc vero clare conspicimus quam insolenter sese Dei hostes indurati gerant, qui gloriari non possunt nisi in Dei gloriam et maiestatem peccent, quam obscurare, imo et eripere si possent molirentur. Neque vero, fateor, id palam profitentur: sed si quis singulorum incredulorum vitam expenderit accuratius, re ipsa comperiet nunquam ipsos efferri ambitione et fastu, quin de Dei gloria et honore tantundem detrahant, et eius se plumis, ut dicitur, exornent. Ita Gethenses magnos se assequutos honores existimabant ex arcae in urbem suam introitu, et non animum advertere ad plagas illas quibus se nihilominus ipsis metuendum Deus exhibuerat, quod excaecatos haberent mentis oculos. Nam etsi caedantur, tundantur, occidantur, nunquam tamen ad Dei manum adscendunt, sub qua sese deiiciant et maiestatem eius revereantur. Nae si quis in Gethensibus rationis humanae sensus fuisset, nonne poterant Azotienses ad retinendam arcam apud se cogere, vel rationibus pugnare, et cum illis expostulare? Cur non eam Azotienses retinetis captam? cur nunc nobis invitis obtruditis? Nam erat in aperto dimissionis causa, nempe, duram

esse Dei Israëlis adversum se suumque Dagonem manum. Annon igitur poterant merito Gethenses cogitare, semper arcam illam vim suam retenturam, adversus eos qui religionem Israëlitarum cultumque Deo debitum amplecti recusarent? Quare alieno illos periculo sapere oportebat: sed eorum oculi tantum perstricti sunt, et quasi per transennam ea strictim aspexerunt, de quibus serio cogitare debuerant: atque nescio quam prosperam fortunam imaginantur, rerumque successum sibi suisque posteris partum arbitrantur, si intra suos penates arcam illam foederis receperint. Nos vero quibus haec exempla proponuntur, oportet attentos esse in Dei iudicia quae circumquaque conspicimus, ne stultos imitemur qui nisi ictu non sapiunt, ac proinde ne tamdiu exspectemus donec Deus ipse feriat: sed ubi furoris ipsius vel scintilla illuxerit, in exemplum nostrum et emendationem eam usurpemus. Ac proinde sciamus, Deo vel nationem aliquam, vel populum castigante, nos erudiri et excitari, ut ipsius iudiciis mature occurramus, et non inulta fore nostra peccata nisi poenitentiam egerimus teneamus. Ac si Gethenses prava imitatione sequi voluerimus, qui sua arrogantia Deo Israëlis illudere voluerunt, etsi verbis quidem id non expresserint, sane nostro periculo quid sit in Dei manum incidere experiemur. Ubicunque vero arca illa foederis fuit, ibidem et Dei manum adfuisse certum est. Per manum vero Dei virtutem eius et potentiam significari, ex sacris literis, in quibus frequenter occurrit, conspicuum est. Porro manus illa Dei gravissima in Gethenses incubuit, et similibus poenis cum Azotiensibus, puta verubus aut haemorrhoidibus percussi sunt. Unde quam imprudentes in Dei arca intra lares suos recipienda fuerint, re ipsa sunt experti, quandoquidem fide et poenitentia non revertebantur ad ipsum. Hinc vero conspicuum, et attente nobis considerandum, quam vere propheta cecinerit duobus locis, *Iehova regnat, exsultet terra, laetentur regiones plurimae: Iehova regnat, commoveantur populi: insidens Cherubinis regnat, nutet terra.* In quibus tamen locis, quaedam inter se videntur prima fronte repugnare: sunt enim contraria: Exsultare et commoveri ac nutare: verum pulchre inter se illa conveniunt, prout varie homines affectos videmus. Nam si Deus ita regnet, ut eius regnum agnoscamus, debitumque ipsi honorem reddamus, ac re ipsa testemur nos in ipsius populo censeri velle, et rege illo gaudere, tum sane magna nobis laetitiae materia oblata est. Namque Deus non tam sibi quam nostrae saluti regnat. Etsi certum est, Deum ante omnia suae gloriae studiosum, quam a nobis rebus omnibus anteponi et cariorem esse iubet. Quum vero peccatis nostris eius iram in nos provocamus, et a mandatis ipsius recedimus contumaciter, tum sane non quidem ita regnat ut exsultemus, sed potius ut tremamus et horreamus in illius manum incidere. Quare igitur Deus inter homines suum regnum erigit, nisi ut regnet et dominetur in nostrum commodum et utilitatem, ne nimirum maledicti in aeternum pereamus? Nam eius qui imperio ipsius sese subduxerit, sane miserrimam esse conditionem omnium temporum monumenta testantur. Itaque Deo non regnante super nos, et nobis debitam illi obedientiam non reddentibus, quid superest nisi metus horrendarum poenarum quibus contumaces contunduntur? Contra vero regnante Deo, et nobis ab illius nutu pendentibus, quanta laetitiae materia nobis ab ipsomet offertur? Nae tanta quam sensibus assequi non valeamus. At terra nutare dicitur. Nempe, quod qui Deo subiici nolunt, nec se ad eius obsequium componere, quum maiestatem ipsius sentiunt, merito cohorrescant et tanquam iudicem metuant, quem ut patrem colere, et ad obsequium eius se componere noluerunt. En cur regnante Deo, terram oporteat commoveri et tremere: incredulis Dei clementiam non agnoscentibus, qua sibi illos conciliare, et in suam tutelam recipere paratus est, contra vero laetari et exsultare eos qui maiestatem divinam reverentur, eique sese sponte subiiciunt. Quare quum hic Gethenses dicantur tandem suo periculo sensisse a se intra suam urbem arcam illam Dei receptam, sciamus non alia ratione securitatem et animi tranquillitatem nos habere posse, omni posito metu, quam si Deum ut servatorem nostrum agnoscamus, cuius praesentia nobis futura sit salutaris, modo sic eum intra nos admittamus, ut totus nos eius arbitrio permittamus, et ei ex animo serviamus. Porro fateor non semper in hoc mundo contumaces, Deique patientia abutentes et eius gloriam obscurantes pro viribus suis, poenis manifestis affici, verum tamen altius animis nostris istud infigendum, seram quidem esse Dei vindictam, sed quam tamen nullo temporum quantumvis longe lapsu contumaces effugiant, utpote quam gravitate poenarum compenset, ac proinde poenam differri non auferri, secundum arcanum Dei consilium: neque enim in hoc mundo perfecte Dei iudicia exercentur, sed eorum quaedam subinde nobis exempla et testimonia proponi sufficit, ex quibus illam ultimam vindictam metuere discamus, tunc futuram, quum vindex et iudex omnium Iesus Christus Dominus noster apparebit. Quamobrem Deus licet ad tempus improbos toleret, et velut ad illorum flagitia conniveat, quos non repente ulciscitur, non ideo tamen condonat, aut memoriam deponit, quin tandem severissimas poenas reposcat, ac mercedem quam sunt meriti persolvat ipsis, ut docet apostolus, nempe qualem Sodomorum et Gomorrhae incolae sunt consequuti, puta ignem, non materialem illum tantum quo crematae sunt illae urbes, sed aeternum, omnibus Dei contemptoribus in illum

diem reservatum. Itaque poenae temporales quibus Gethenses et alii percussi sunt, nobis sunt exemplo Dei iudiciorum illis imminentium, qui sub ipsius potenti manu non humiliantur, quam sibi adversantem sensuri sunt, et quidem cum maiore horrore, quo sibi propinquiorem illam esse viderint. Quid papistis igitur futurum est, apud quos Deus veluti captivus diu detentus est? Nam falso Dei nomen iactarunt hypocritae, falso Iesu Christi nomine gloriati sunt. Annon enim pollutum est Dei nomen ab illis, quum ex animi sui libidine idola erexerunt, et novos cultus illi affinxerunt? Qualis fuit, obsecro, cultus ille missarum, quarum aliae Mariae virgini, aliae S. Catharinae, aliae Divae Barbae consecratae sunt, qualis, inquam, ille Dei cultus fuit, in quo nulla Dei mentio? Quare pro Dei cultu venditant idolorum sacra? Baptismus apud eos multis caeremoniis foedatus fuit: coena prorsus abolita, et in eius locum immanis illa abominatio missatica surrogata. Quis ergo non merito dicat captivum Deum apud papistas fuisse, cui tam impie illuserunt, qui fidei, legis, christianismi nomen falso profitentes, et sacramenta polluentes, Dei templum in haram porcorum, vel potius in foedum lupanar converterunt? Multae quidem calamitates, fateor, in hunc mundum venerunt, quas non dubium est ultima illa die obiiciendas iis qui non modo non sunt illis edocti et emendati, sed qui contra magis in flagitiis obfirmati, suam turpitudinem sentient, eruntque prorsus inexcusabiles: etsi non adeo aperte Deus eos atque Philistaeos olim suis iudiciis ultus est. Quidquid sit, certum est eos qui Dei nomine sunt abusi, non impune sua sacrilegia laturos: ac longe meliorem fore illorum conditionem, si protinus Deus in illos animadverteret, neque differret in aliud tempus ultionem, quam suis flagitiis accersunt, et quam nulla ratione possunt effugere. Nam saepe Deo poenas differente patientia ipsius abuti homines solent. Quare agite, licet non in praesenti Deus idololatras et incredulos ulciscatur, non tamen in ipsius timore ambulare et sincere ipsum colere ne desinamus: neque tamdiu exspectemus dum ipse manu armata nos invadat; ac licet hanc vitam sine poenis transegerimus, ne ideo, tanquam meliore loco simus, nobis gratulemur: sed deteriorem potius nostram esse factam conditionem sciamus, quandoquidem Dei iudiciorum tarditas severitate compensatur.

Atque hactenus de Gethensibus dictum esto, transeamus ad sequentia, quibus docemur illos agnito errore, quod plagis infestarentur, de se cogitasse, ac malis suis remedium quaesivisse, atque proinde iterum convocato Philistaeorum consilio, decretum esse ut Accaronem arca dimitteretur. Porro *Accaronitae* Gethensium edocti malis *exclamavisse dicuntur, et conquesti quod adduxissent arcam Dei Israël ut interficeret eos cum populo suo*, ac proinde non sine luctu et eiulatu admissam arcam ab illis, quam sibi sicuti Gethensibus exitiosam fore timebant. Deinceps vero quid communi consilio decretum sit, quum exitiosam esse toti populo arcam illam captivam satrapae Philistaeorum animadverterent visuri sumus. Interim hic observandum vitium quod plerumque in deliberationibus et consiliis evenire videmus, ut nimirum suis quisque commodis studeat parum de alterius detrimento sollicitus. Nam, exempli gratia, deliberant principes Philistaeorum de mittenda arca in aliquam ex suis urbibus, et Accaronem deligunt. Atqui verisimile est huic consilio Accaronitas non interfuisse, pro civibus intercessuros, quod quum venisse arcam Dei in Accaron vident, exclament: *Adduxerunt ad nos arcam Dei Israël, ut interficiat nos et populum nostrum*: ac proinde prius impleri vident decretum quam de eo aliquid audiverint. Unde facile colligimus Philistaeos facere iterum periculum voluisse, quid arca illa fieret, si locum mutaret, et in aliam urbem duceretur. Itaque ex hac historia fit omnium hominum ingenium conspicuum, nimirum esse attentissimos ad suum commodum et utilitatem, et ad praecavenda quaelibet pericula: at si de proximi re agatur, quae cum aliqua iactura coniuncta sit, ne attingere quidem velle: tam sunt in sua commoda etiam cum proximorum detrimento ingeniosi. Etsi vero iam ab omni saeculo ii sunt hominum mores, non ideo tamen excusandi: quare in omnibus deliberationibus et consiliis haec adhibenda cautio est, ut aequitas servetur, et ne quis aut detrimentum aut dedecus ex iis sentiat. Nam sane alterius incommodo non promovetur commodum nostrum: itaque si in nostrum commodum acutos habemus oculos, iisdem et proximi nostri rem intueri nos officium christianum iubet: quemadmodum nos iubet Paulus alios aliis ex caritate servire. Quod vero ad Accaronitarum querelam attinet, videmus incredulos, etsi non tam cito quam oporteret Dei virtutem sentiant, plagis immissis eruditi, tandem tamen ingeminatis ictibus adduci ad aliquam eius cognitionem, quod ab Azotiensibus minime fuit factum. Fortean si ad ipsos primum arca delata fuisset, tanquam singulari privilegio laetati fuissent, et ambitione pro tanto monumento de Israëlitis victis elati: at nunc quum de illa non admittenda deliberant, tot malis et infortuniis, quibus infestati fuerant Azotienses et Gethenses adducuntur, ut de se cogitent, et a se tantam luem amoliri conentur. Itaque Accaronitae malis et exitiis aliorum edocti, metuunt arcam apud se recipere. Deus interim castigare ipsos pergit, ut qui maiestatem suam minime qua par erat reverentia et veneratione colerent. Atque hic divinarum castigationum finis est, ut Deus illis ingeminatis nos ad peccatorum nos-

trorum sensum et agnitionem adducat, qui alioquin ad levem aliquam plagam aut stertimus, aut etiam obtusas aures habemus. Quamobrem minime mirandum est, si Deus graviores poenas immittit, quemadmodum olim per Mosen minatus est, his verbis: *Quod si ambulaveritis mecum temere, et non acquieveritis ut auscultetis mihi, tunc addam contra vos plagam septuplam secundum peccata vestra.* Etsi vero miseri illi qui tamen non in fide profecerunt, Deum iudicem agnoscant, non omnes tamen ex hac cognitione referunt eam quam oportebat utilitatem. Nam reprobi Deum procul a se libenter amandarent. Nos vero agnoscamus singulare Dei beneficium quum ad peccatorum agnitionem adducimur afflictionibus, siquidem peccatorum causa immittuntur a Deo vindice, ut iis emendemur, modo ad eum confugiamus, ac precemur ut medici partes impleat, vulnera sanans quae ipsemet imposuit: neque permittat ut quae ipse dederit noxia nobis fiant. Atque haec exemplo Accaronitarum discenda, nempe, improbos istos Dei iudicia licet apprehendentes, non ideo tamen ad meliorem frugem reverti. Nam aiunt: Adduxerunt arcam Dei Israël ad nos, ut interficiat nos et populum nostrum. Nae quum Deum Israëlitarum confitentur, si modo cum veris Israëlitis eandem fidem haberent, multum promovissent, vel ad viam salutis ab ipsis requirendam. Sane si hoc Accaronitae fecissent, prophetae dictum illud implevissent: In Dei sanctuarium ingressi sumus. Nam se cum iis coniunxissent qui ab omni tempore ecclesiae Dei domestici erant. Verum quum Deum Israëlis nominant, cum indignatione et stomacho id faciunt, quasi dicant: Nihil nobis cum illo Deo commercii esse volumus. Interim ad eius plagas cohorrescunt, nec tamen Deum, qui percutit, agnoscunt esse Deum omnipotentem, cuius imperio vel invitos subesse, et reliquas res omnes creatas oporteat. Ex quibus fit conspicuum improbos et contemptores divini numinis saepe quidem cogi ad maiestatem ipsius verbis quibusdam laudandam, eiusque iustitiam et potentiam confitendam sed nunquam tamen eo devenire ut sponte sese illi subiiciant, sed potius nullum non moveant lapidem, quo iugum eius excutiant. Nos vero tanto magis oportet istis exemplis edoctos commoveri, ut quo graviores poenas Deus immiserit, eo propius ad ipsum accedamus, atque sub alarum ipsius umbram confugiamus. Nam si manum eius effugere nos posse speraverimus, et alibi praesidium quaerere, nae satis longam eius manum ipsi qua vel in profudissimam usque nos abyssum persequatur experiemur, ut ait propheta: *Mirabilior est scientia tua, quam ut fallam: edita est, non possum praevalere illi. Quo irem a spiritu tuo? aut quo a facie tua fugerem?* Quare hoc mentibus nostris altius est defigendum, quo longius fugere a Domini conspectu conabimur, eo magis Deum nos persequuturum, et manum ipsius graviorem nos experturos. Quare sub alarum ipsius praesidium nobis confugiendum sciamus, quo ipsemet nos invitat, et suum favorem ac protectionem pollicetur nobis, quos sane a morte redemptos sibi vendicavit; ac proinde omnia nobis in bonum et salutem cessura ne dubitemus. Atque hactenus de confessione illa quam Deus ipse Accaronitis extorsit, metuendam et tremendam ipsis nempe Dei Israëlis manum adversum se duram esse: transeamus ad iustam ipsorum querelam de popularibus suis, quod arcam Dei adducerent ad se ut se suumque populum interficerent. Verum non ideo mentem immutant in melius, non ideo, quicunque metus eos invaserit, errorem pristinum agnoscunt, et ab eo recedunt. Quamobrem rei merito fiunt de contumacia apud Deum, quod eius virtutem infinitam tot testimoniis edocti, tamen in ignorantia pergant pertinaciter, et adeo excaecati sint ut potius in furorem vertantur, quam se in obsequium Dei agnito errore componant. Nam quam magnifice Deus errorem ipsorum, et crassam ignorantiam patefecit? Quare quum eum agnoscere Deum noluerint, cuius erat infinita potentia, ex tot tamque perspicuis et minime dubiis testimoniis ipsis cognita, donec suo tandem periculo summam eius potentiam experti sunt, nullus sane excusationi ignorantiae locus superest, quemadmodum facile quivis videre potest.

Pergamus deinceps ad sequentia, quibus dicitur, *misisse ipsos, et congregasse omnes Philistaeorum satrapas, et dixisse: Dimittite arcam Dei Israël, et revertatur in locum suum ut non interficiat nos cum populo nostro. Fiebat enim pavor mortis in singulis urbibus, et gravissima valde manus Dei.* Quibus verbis docemur Accaronitas coactos fuisse arcam remittere: vel, postquam primum terrore perculsi fuissent, deinceps aliquid de suo metu remisisse, et tam multa mala metuere desiisse. Atque hic plerumque est mos incredulorum, ut ante docuimus, nempe ut nonnunquam phrenesi aliqua corripiantur, nonnunquam veterno sopiantur, et ut phrenetici solent, sese in hanc vel illam partem violenter commoveant. Verumtamen oportet eos tandem Dei vindicis et se persequentis manum sentire, donec penitus deiiciantur. Idem Accaronitis accidisse videmus, Dei siquidem manum infestam suis popularibus et exitiosam fuisse animadvertunt, sibi suoque populo exitium metuunt, in suam urbem recusant arcam illam Dei Israëlis admittere, quem nempe ut regem, patrem et salvatorem respuebant: at nihilominus tamen his cognitis, arcam admittunt, quam ante metuerant. Unde non fuisse illos in proposito firmos conspicimus. Ex quo discimus, nunquam esse pertinaciter in malo consilio persistendum, quod alioquin esset fu-

turum consultori pessimum. Sed quum ex Dei verbo et patefacta eius voluntate cognoverimus quod ad Dei gloriam et honorem promovendum facit, et ad salutem nostram utile, ne unquam quamdiu vita nobis supererit ab eo divelli nos patiamur. Saepe quidem accidit, ut scrupulus aliquis mentem nostram stimulet, sed quem in ea diu residere non patimur, quum de hoc vel illo faciendo vel relinquendo cogitamus. Quid vero scrupulus iniectus ille nos iuvat, nisi ut magis condemnet, si praesertim Deus ipse nos vellicet, et in ima usque cordis secreta penetret, et veluti scalpello feriat, quo discamus non amplius eum offendere?

Et de Accaronitis satis, quorum tandem *ululatus in coelum adscendisse hic dicitur.* Quibus verbis maximus ululatus describitur, quo totus aër insonuerit, ut fierent singuli Philistaeorum inexcusabiles, quod inutilis ipsis talis praedicatio fuisset. Nam quum Accaronitae coelum gemitibus impleant, quum elementa lamentis ipsorum commoveantur, et tamen populares parum illa curent, aut si metu et horrore aliquo moventur, tamen magis indurentur et in idololatria obfirmentur, Deum viventem procul a se amoventes, sane certum est illos vel omnibus elementis testibus reos coram Domino de summa contumacia esse. Nos vero discamus auditis clamoribus et ululatibus eorum qui Dei iudiciorum onus ferunt, eas exhortationum et admonitionum loco habere, quasi Deo ipso nos per eas ad meliorem mentem revocante; ac toti ad iudiciorum Dei severitatem cohorrescamus. Nam alioquin nisi commoveamur ad deprecandum a Deo peccatorum nostrorum veniam, certum est hominum clamoribus et ululatibus culpam nostram et condemnationem magis ac magis exaggerandam, quod admonitionibus eius locum non dederimus, sed surdas aures praebuerimus. Etsi igitur suis ululatibus increduli non possunt alios docere, tamen nos oportet eorum exemplo sapere, et de nobis ac peccatis nostris serio cogitare, ne in illis contumaciter obfirmemur. Et contra non imitandos Accaronitas in eo sciamus, quod clamoribus quidem coelum implent, sed animis suis a Deo sunt alieni, ut accedente propius ad nos arca Dei, nos etiam animis nostris ad eum accedamus. Tunc enim propius Deum accedere debemus, quum iudicis partes ad nos castigandos implet. Quid ergo Deo plagas ingeminante faciendum? Nempe ad ipsum clamandum est: quemadmodum saepe scriptura de Dei populo et filiis loquitur, qui ad Deum clamorem sustulerunt, ut coelos penetraret. At non eo clamore quo Accaronitae. Nam increduli quidem vocem suam instar brutarum pecudum emittunt, qua totus aër impleatur ac personet, sed frustra et sine fructu. Nos vero ad Deum accedentes auxilium ab eo petituri, verum hoc esse nobis apparatum remedium sciamus, si gemitus ingeminemus, non adversus eum murmurantes, aut litem intentantes, sed peccata nostra confitentes, et iuste nos puniri ab ipso agnoscentes: ac proinde tum salutares fore nobis afflictiones sciamus, nosque ab iis liberandos et sublevandos, modo ipsum ut fideles decet, puta vera fide et poenitentia quaeramus, et in uno illo conquiescamus.

Caeterum agite, *etc.*

HOMILIA XXI.
CAP. VI.

1. *Fuit ergo arca Domini in regione Philistaeorum septem mensibus.* 2. *Et vocaverunt Philistaei sacerdotes et divinos, dicentes: Quid faciemus de arca Domini? Indicate nobis quomodo remittamus eam in locum suum.* 3. *Qui dixerunt: Si remittitis arcam Dei Israël, nolite dimittere eam vacuam: sed quod debetis reddite ei pro peccato, et tunc curabimini: et scietis quare non recedat manus eius a vobis.* 4. *Qui dixerunt: Quid est quod pro delicto reddere debeamus ei? Responderuntque illi: Iuxta numerum provinciarum Philistinorum quinque anos aureos facietis, et quinque mures aureos: quia plaga una fuit omnibus vobis, et satrapis vestris.* 5. *Facietisque similitudines anorum vestrorum, et similitudines murium qui demoliti sunt terram, et dabitis deo Israël gloriam: si forte relevet manum suam a vobis, et a diis vestris, et a terra vestra.*

Quot quantisque difficultatibus affecti atque afflicti fuerint Israëlitae, quum arcam illam foederis, quam a Deo praesentiae suae ac favoris signum acceperant, tamdiu, septem puta menses, in hostium viderent potestate captivam retineri, nobis hoc loco in primis expendendum est. Nam si perendie Philistaei captam restituissent, summam laetitiae materiam sibi oblatam arbitrati essent. At quum tam longum temporis intervallum, septem puta integri menses, lapsum sit, quo populus ille sese in Dei cultu exercere non potuit, neque enim sacrificia licebat nisi in illius arcae praesentia facere, quam acerbam fuisse luctam illam et tentationem arbitramur? Namque merito poterant cogitare se a Deo prorsus derelictos: et foedus quod olim cum Abrahamo et ipsius posteris pepigerat fuisse ab ipso fractum; denique quid illis aliud quam desperatio supererat, a quibus Deus omnino recessisse videbatur? Verum enimvero non ita miseros Deus dereliquit, quin testimoniis non dubiis agnoverint Deum non omnino sui oblitum, imo etiam senserint promissionum ipsius vim et efficaciam in se tuendis ac protegendis. Ecquis enim dubitat quin

si Philistaei victoria, quae natura insolens atque superba est, potiti fuissent tranquilla, quieta atque omni perturbatione vacua, totam Iudaeam ferro et igni vastaturi fuerint, atque memoriam et nomen Abrahami deleturi, atque miseram plebem in varias regiones dispersuri, ut lacerum corpus essent in multas partes divisum? Verum Dei manus eos, ne victoria tam insolenter uterentur, cohibuit. Nam alioquin hostium furori patebant, qui sine duce, sine consilio fusi caesique in sua tentoria confugerant, quos metus ingens occuparat, quos Deus ipse persequi videbatur, et tanquam oves a valentissimis feris laniandae palantes errabant. Atqui hostes interim nihil adversum eos moliri, nihil conari ausi sunt, quod nimirum Deus alio belli genere victores persequeretur, et plagis irretitos teneret, pudendis morbis eos afficiens, puta verubus et haemorrhoidibus, ut ante vidimus, et muribus excitatis a quibus agri vastarentur, quibus rebus vel inviti sunt ad quiescendum adducti, qui tamen de hostibus victoriam insignem reportarant. Ex quibus conspicuum fit quanta suum populum Deus benevolentia complexus sit, quem in tanta calamitate rerumque summa perturbatione tutatus sit, et licet arca foederis cum Abrahamo et posteris contracti, pignus virtutis ac protectionis divinae in manibus hostium et potestate teneretur, tamen miseros et afflictos non deseruerit, sed sit commiseratus olim electos et in populum peculiarem adoptatos, et ita fidelis remanserit etsi conspirasse omnes ad virtutem ipsius obscurandam et evertendam viderentur, ne amplius in mundo nota esset. Atque hinc discamus etiam in adversis bene sperare, ut quum procul a nobis esse Deus videbitur, ne tamen propterera bene sperare, eumque votis ardentibus precari, et gratia ipsius niti desinamus. Ac si forte non tam repente quam expeteremus eius auxilium apparuerit, patienter tamen illi praestolemur. Nam etsi procul a nobis abesse ex sensuum nostrorum iudicio videbitur, tamen pro nobis adversus hostes eum pugnare, nostramque salutem procurare ac promovere certum est. Et quidem sane ratio qua Deus hostium nostrorum furorem cohibet nobis est ignota, verumtamen re ipsa experimur immanissimos hostes, qui centies millies devoratos nos vellent, vi quadam maiore retineri. Sed non animadvertimus eum extraordinariis modis nos tutari, ut ad ipsum confugiendi et precibus sollicitandi occasionem semper habeamus, certo persuasi Deum, licet a nostra salute videatur aversus, eam tamen maxime procurare. Ac sane si memoria repeteremus, quomodo saepe Deus nos e maximis periculis eripuerit, non permittens hostibus saevissimis et capitalissimis, ut nos quantumvis elati et potentes e mundo sustulerint, in nobis ipsis imaginem eorum haberemus, quae hic de vetere populo memorantur. Ecquis enim nostrum ignorat quam saepe hostes viribus nobis longe superiores fuerint, ut iam intra fauces ipsorum devorandi videremur: et adhuc hodie quis non existimet nihil obstare quominus impetu facto nos miseros et inermes obruant? Quid igitur illos impedit, nisi vis illa Dei occulta, qua veluti plagis irretiti et catenis constricti retinentur? En igitur quomodo saepe iudicabimus Deum procul abesse a nobis quod non incurrat in sensus nostros eius praesentia, ac proinde nos ab ipso desertos et derelictos, qui tamen proximus est, et nostrae salutis studiosissimus, ut qui hostium nostrorum nihil nisi sanguinem nostrum sitientium conatus frangat, et inanes reddat. Quare danda nobis opera, ut si temporis et afflictionum diuturnitas molesta est, in Deo vires sumamus, nihil novum nos experiri scientes, quando quidem Israëlitas, Dei electum populum ab ipso eo usque afflictum videmus ut totos septem menses arca foederis privaretur, quam in potestate sua captivam hostes retinebant.

Deinceps vero Philistini suos sacerdotes et divinos vocasse dicuntur, sciscitaturi quid de arca illa Dei Israëlis faciendum censerent. Unde cognoscimus ethnicos in rebus angustis consilium a Deo semper cepisse, etsi non rectam in eo viam sequuti sint. Verumtamen quamcunque rationem servarint, apparet hoc a natura principium et axioma in animis hominum inditum haesisse, rebus angustis et difficilibus ad Deum confugiendum, solumque esse a quo homines quid utile, quid opus facto, quid honestum sit, doceri possint. Duplex autem fuit hac in re ethnicorum error: ac prior quidem quod nunquam nisi vi adacti ad Deum confugerunt. Nam rebus secundis et prosperis de Dei voluntate parum solliciti fuerunt, et multo minus de rebus ad cultum ipsius necessariis. Namque sua prudentia et sapientia gloriabantur. Verum quidem magos suos, divinos, incantatores semper foverunt, ad quos in angustis rebus confugerent, et rebus dubiis ac incertis consilium peterent: sed tamen non nisi coacti et in summo rerum discrimine ad oracula sua conversi sunt. Alter error est, quod non rectam viam sequuti sint: nam ut ad Deum accederent, ducibus divinis, magis et incantatoribus usi sunt. Sacerdotes quidem hic nominantur, quos opinio erat deorum uti familiaritate, et Deum sese illis familiarius patefacere, quae a bono principio manaverat. Verum male processit, quod ethnici suos sacerdotes idolorum habuerunt loco angelorum, omni intelligentia et cognitione rerum divinarum praeditorum. Namque Dei virtutem transformarunt, et in mendacium converterunt, quando idolis suis commune fecerunt quod uni Deo viventi erat proprium. Quales vero fuisse magos illos, divinos et incantatores, nisi Sa-

tanae instrumenta, qui suis imposturis et illusionibus miseros homines et incredulos fallerent et dementarent? Deus itaque suo fuit honore spoliatus. Quamobrem hoc diligenter est observandum, ut sciamus non sufficere nec esse verum principium velle Deum quaerere, quemadmodum ethnici fecerunt, quorum vestigia papistae sequuti sunt, quum de intentionibus bonis meminerunt: sed ita esse quaerendum ut rectam viam insistamus. Quum papistae de bonis suis illis intentionibus meminerunt, videntur sibi Deo pulchre satisfecisse, atque ideo pertinaciter illam superstitionem de bonis intentionibus, si quid sibi bonum visum sit, retinent. Nae si haec ratio esset Deum colendi, miseros illos ethnicos oporteret admitti in omnibus illis ludicris et ineptis ac derídiculis cultibus, quibus Deum promereri studuerunt. Quare nisi Deum ea mente quaeramus, ut ab eo regamur, et nos illi permittamus, eumque precemur, ut spiritum intelligentiae et prudentiae nobis largiatur, quo duce vitam instituamus, nos tandem ab ethnicis iudicatum et condemnatum iri certum est, qui licet ex suo sensu, tamen ad Deum tandem in angustiis positi confugerunt. Nos vero ne illos hac in parte imitemur, neve tamdiu exspectemus dum Dei contemptores, et qui nunquam eum cognoverunt, ad ipsius ecclesiam dissipandam insurgant, et necessitas urgeat. Deum igitur omni tempore quaeramus, ac licet rebus secundis utamur, ac proinde non magnopere nos eius auxilio indigere arbitremur, ne tamen propterea desinamus ad eum semper confugere, ac precibus sollicitare ne nos sinat in hanc vel illam partem inclinare, ne tandem illum etiam iudicem experiamur. Denique Deo hunc honorem habeamus, ut ingenue fateamur nos instar miserarum ovium erraticos et vagos fore sine pastore, nisi sancto spiritu ipsius et verbo regamur. Deinde ad ipsum non inviti, non vi, non necessitate adacti, sed sponte accedamus. Ac postremo cavendum ne ignorantes et incredulos imitemur, qui Deum temere quaesiverunt, quum incantatores, magos et divinos in consilium adhibuerunt: ac memoria repetendum quod per Mosen Dominus olim loquutus est: *Nam gentes istae, quarum tu haeres futurus es, planetariis et divinis auscultant: de te autem non ita sunt, quos dat tibi Iehova Deus tuus. Prophetam e medio tui e fratribus tuis sicut ego sum suscitabit tibi Iehova Deus tuus: ei auscultate.* Cui sententiae Isaias etiam adstipulatur, quum ait: *Quum enim edicunt vobis, consulite pythones aut ariolos, qui pipiunt et qui mussitant: nonne populus Deum suum consulturus est?* Quasi dicat, nonne standum est Dei revelationi, et suae voluntatis interpretationi quam in lege patefecit, atque prophetarum suorum testimoniis irrefragabilibus? Nos igitur ut decet ista usurpemus, ac ne per varios circuitus erremus, quod faciunt qui se in schola Satanae plus quam in lege et prophetis profecisse existimant. Sed iis contenti quae Deus in verbo suo declaravit, libenter iis acquiescamus: et quoniam eorum intelligentia ab ipso solo proficiscitur, precemur eum ardentibus votis ut sancto spiritu duce ac doctore legis arcana percipiamus. Atque haec sunt in huius loci interpretatione notatu digna: nam quae dixi satis ipsius contextus verbis confirmantur. Notanda enim temporis circumstantia, quando dicantur vocati sacerdotes et divini a Philistaeis, non statim arca foederis capta: nam tunc de illa triumphos agebant, insolenter ac petulanter divinae maiestati insultabant, blasphemis vocibus eam laedebant, denique victoriam de Deo reportasse sibi videbantur, ac non sacerdotibus, non divinis, non consilio se opus habere existimabant. Nihil sibi amplius cum Deo negotii esse praedicabant. At quum poenis gravissimis et diuturnis affliguntur, neque enim ad mensem unum aut alterum caesi sunt, sed septem mensibus totis plagae auctae sunt, tum de vocandis sacerdotibus et capiendo consilio cogitant. In quo nos exemplum eorum minime sequi debemus, sed potius Deo minanti poenas occurrere supplicibus votis, scientes tempus illud opportunum esse Deum accedendi. Deinde quum hic divinos et incantatores audimus nominari, crassam incredulorum ignorantiam videmus, qui dum ad Deum accedere se putant, in labyrinthum sese coniiciunt, unde nullus datur exitus. Ex quo apparet quanta benevolentia, quanto favore et gratia nos Deus complexus sit, quam excellens privilegium irrogarit, quum verbum suum per filium unigenitum Dominum nostrum patefecit, nobisque vult illud praedicari. Nam verbum praelucens sequentes, nunquam errabimus, nec in avia deducemur, sed rectam viam praemonstratam sequemur, ut Moses proposita populo lege ait: *Propinquum est tibi verbum hoc valde, in ore tuo, et in animo tuo, ad faciendum illud.*

Deinceps respondisse sacerdotes et divini dicuntur, *non esse dimittendam arcam Dei Israëlis vacuam, sed omnino reddendum ei reatum.* Itaque de remittenda arca iam agere incipiunt Philistaei, qui hactenus pro viribus restiterant. Sed iam patefit ipsorum contumacia, quod per spatium mensium septem plagis afflicti, nova consilia quibus arcam illam apud se retinerent, quaesiverint, et tandem durius afflicti, dimissionem illius urgeant. Nam etsi Dei manum senserunt et agnoverunt, nunquam tamen eum sic agnoverunt ut gloriam ipsi redderent. Extorsit quidem ab ipsis vel invitis Deus hanc concessionem, se fortiorem potentioremque idolo suo Dagone, sed momentaneam, et quae nihil ipsos iuvit. Neque enim amicam et favorabilem praesentiam Dei habuerunt: namque patrem agnoscere oportet Deum eos qui in filiorum

albo censeri volunt, et ut filii haberi. Porro Philistaei quidem illum ex parte iudicem experti sunt, sed non ideo tamen modestiores facti, quin potius insolentiores et petulantiores adversus calcar calcitrarunt, et iugum excutere conati sunt, seque compedibus iniectis explicare. Atque ideo quo propinquior Deus, eo terribilior et magis metuenda eius virtus et potentia fuit. Iam igitur Deum a se procul removere cupiunt: atque haec sunt incredulorum vota, quum rei coram Dei tribunali facti arguuntur. Qua in re experimur, quam sit horrenda res in Dei viventis manus incidere. Atque hic etiam hypocritarum observanda natura, qui Deum vocatum vellent quidem praesto adesse: sed provocatum suis peccatis et poenas repetentem, ac sese inimicum ipsis re ipsa testantem aversantur et quam longissime a se amandant. Non aliter hic se gerunt Philistaei: pacem cum Deo expetunt, quam procul tamen a se amandare cupiunt. Ex quibus verum illud esse apparet, quod superius attigimus, non posse nimirum incredulos omnino Dei maiestatem contemnere. Nam etsi verum est illos, dum rebus secundis utuntur, quaevis in Deum maledicta vomere, Deum ludibrio et despectui habere, triumphos agere, religionem omnem irridere, de Dei iudiciis male sentire, et dicteriis procacibus eludere, quasi tam longum temporis intervallum memoriam deleat, solo suspirio poenitentiam posse fieri: atque adeo multos eo impudentiae devenire, ut quamdiu ipsis Deus parcit et ad tempus tolerat, illudant ipsi et irrideant: at quum sese laqueis et plagis divinorum iudiciorum irretitos ita sentiunt, ut nullus amplius effugio locus sit, ac Dei manum effugere se posse desperant, quin factorum rationem reddere cogantur: tum sane pacem exposcunt, tum imperii ipsius potentiam et dignitatem agnoscunt, tum benevolentiam ipsius blanditiis et assentationibus vanis colligere nituntur. Sed, oro, quis istorum omnium finis? Nempe ut procul ab ipsis recedat. Nos vero talem a Domino pacem expetamus, qua mutuo nos ab ipso conspiciamur. Idcirco Paulus de vera illa quiete omnibus expetenda loquens, non tantum ait nos pacem sed cum Deo pacem habere. Quamobrem cavendum ne profanos imitemur, quibus nulla pax est, nisi veterno occupentur et prorsus hebetes sint, ac de Deo omnem cogitationem abiiciant. Sed contra danda est opera, ut quum ad Deum accesserimus, certo persuasi simus de ipsius erga nos benevolentia, qua nos in filiorum numerum cooptat, sibi nimirum per sanguinem Domini nostri Iesu Christi reconciliatos. Atque hanc pacem exposcere, hanc persequi nos oportet, non ut simpliciter manum suam Dominus a nobis amoveat, et ne terribili ipsius potentia amplius torqueamur, sed ut paterno favore et benevolentia complexos foveat, et facilem accessum ad se largiatur, simulque se nunquam nos derelicturum aut longius a nobis recessurum patefaciat. Quod vero sacerdotes suadent non esse arcam vacuam dimittendam, id est sine donis et oblationibus, in eo fatentur Dei Israëlis maiestatem laesam, cui pro accepta iniuria sit satisfaciendum. Nae ii quorum hoc consilium audimus libenter de Deo blaspheme loquuti essent, ac plebi persuasissent, nihil aliud arcam illam esse quam spectrum et simulacrum quod sibi Israëlitae finxerant: ac Dei maiestatem in contemptum et odium vocare, ut idolum suum extollerent, ac summam illius esse potentiam ac maiestatem miseris persuaderent. Verumtamen vel inviti maiestatem infinitam, et invictam virtutem Dei Israëlis praedicare coguntur. Nam facile animadvertunt non ideo placatum Deum si arca illa dimittatur, sed plagas potius ingeminandas: quare concludunt non posse Deum placari, nisi de iniuria illata ipsi satisfiat. Atque dum de his deliberant, primo quidem intuitu videntur rectam viam sequi et rationem veram inire in gratiam cum Deo redeundi, et illius iram placandi. Sed toto illos coelo aberrasse quis non animadvertit? Namque sacrificia pro peccato fiebant non sine seria poenitentia: deinde eadem significabant non placari per ipsa Dei iram aut ipsius iudicio satisfieri, sed longe aliud pretium requiri pro peccatorum redemptione. Itaque sacrificia Deo offerentes, testabantur se ut reos coram Domino adstare gratiam et veniam peccatorum deprecantes, ut coram ipso delerentur. At in hoc Philistaeorum facto sola est ridicula imitatio, et divini cultus corruptio. Nam quidquid sacrificiorum habent, iis graviter Deus offenditur, et sacrilegiorum habet loco. Nam, quaeso, cui sacrificia sua obtulerunt? Nonne rebus mortuis, puta idolis ex auro, aut argento, ex ligno aut saxo conflatis? Sed longe gravior alius fuit error. Nam quid agant offerentes, nesciunt: ac sacrificia loco pretii cuiusdam habent, quo persoluto creditori satisfiat, et quod per syngrapham crediderat ei persolvatur. Tales sunt sacerdotum istorum sermones, *Offeretis ei sacrificia pro peccato, et non dimittetis vacuam, restituetis ei hostiam pro peccato.* At sacra scriptura sacrificiorum pro peccato meminit, ut ostendat homines non posse sua industria Deo satisfacere: sed alibi, nempe in Iesu Christo quaerendam esse satisfactionem. Verum Philistaei alio ista contorquent, sibi namque persuadent sacrificium pro peccato esse pretium quod ab hominibus Deo persolvitur, ad satisfactionem iniuriae. Itaque haec est ἐθελοθρησκεία quam sibi fingunt, ex qua discimus iam olim ethnicos instar simiarum sacra sua celebrasse, quorum usum non haberent. Sic enim diabolus miseros excaecavit. Namque acceperant illi quidem a patribus sanctis ritus Dei colendi, ut similitudinem et conformitatem quandam

cum illis habeant, sed quorum tamen usum non perceperunt, neque etiam cognoverunt. Sacrificiorum enim substantiam non inspexerunt, quae, ut supra docuimus, documenta fuerunt quibus populus ad poenitentiam et veram fidem invitaretur, ad poenitentiam quidem, ut agnitis peccatis sibi de illis displiceret, et in posterum detestaretur: ad fidem vero, ut se a natura maledictioni Dei obnoxios agnoscentes, quod in se non habebant, rationem puta Dei conciliandi, aliunde mutuari discerent, nempe a Domino nostro Iesu Christo: ac proinde ne dubitarent quin propitio Deo uterentur, et peccatorum remissionem per sanguinem agni illius immaculati consequerentur. At nihil tale Philistaei in suis sacrificiis cogitant, sola illic externa species et apparatus, et fucata sanctitas. Quo magis istud nobis hinc retinendum est, omnia externa signa et caeremonias, quibus in Dei cultu exercemur, inanes et irritas fore, nisi cum figuris veritas et substantia coniungatur. Nam, exempli gratia, baptismum in idolum ac rem ludicram et histrionicam convertemus, nisi sciamus in eo Domini nostri Iesu Christi sanguinem nobis repraesentari, quasi iterum pro lavandis nostris peccatis funderetur: et nisi cognoscamus baptismo nobis Dei gratiam et virtutem sancti spiritus offerri, ut in vitae sanctimoniam reformemur, et nativa corruptio, in quam natura toti sumus immersi, prorsus aboleatur. Quod ad coenam attinet, videmus ut papistae sese glorientur habere Domini institutionem, quum tamen non magis sit ignis aquae contrarius quam abominatio illa missae coenae institutioni, ab ipso Domino factae. Quare ethnicorum sacrificia fuerunt tolerabiliora quam papistarum commenta. Nam isti baptismum in magicas incantationes converterunt, et multis ridiculis ritibus adulterarunt: coenam vero funditus everterunt. Ethnici vero sacrificantes propius ad ritus a Deo institutos accesserunt, ac proinde melius illos Deum coluisse quam hodie papistae colant certum est, etsi tam horum quam illorum cultus nullus fuit, sed malus et reiectaneus, quod nimirum non intuerentur typum illum spiritualem, quem Mosi Deus in monte apparens ostenderat. Quod et sanctus Stephanus Iudaeos alloquens adducit, ut quanta sit hominum infirmitas ostendat, et usurpandos ritus a Deo praeceptos doceat, quibus in ipsius cultu nos exerceamus. Hodie vero non sunt eadem exercitamenta, non iidem ritus, non eadem materialia signa quae olim apud Israëlitas, non offerimus Deo ad peccatorum consequendam remissionem sacrificia boum, taurorum, ovium aut similium: sed quoniam illae figurae praeterierunt, et impletae sunt, testimonium habemus a Deo nos per baptismum ab omnibus nostris peccatis mundari, et ad imaginem Dei reformari, atque in vitae sanctitatem renovari. Quare quum de baptismo loquimur, non sunt fingendi nobis ritus sine Dei verbo, sed doctrinam ad ritus accedere oportet, quod nullum ex iis fructum referre possimus, nisi verbo Domini nostri Iesu Christi eiusque gratia et virtute nitantur. Quare ad baptismum accedentes oportet affici peccatorum suorum sensu, eadem coram Deo confiteri, et condemnare se ipsos, ac vera poenitentia tangi praeteritorum peccatorum, ut defectus nostros vere agnoscentes, alibi, nempe in Dei filio Iesu Christo, quod nobis deest quaeramus. Nempe, ut quoniam natura sumus irae Dei obnoxii, ac proinde filii mortis, nunquam illi reconciliandi, nisi corpori filii ipsius unigeniti ac dilecti Iesu Christi insiti, per ipsum ad patrem adducamur et in gratiam recipiamur. Atque hoc fundamento fretos certum est a Deo in filiorum numerum admittendos et habendos.

Transeamus ad oblationum genus quod hic sacerdotes praescribunt: *Nempe*, aiunt *iuxta numerum provinciarum Philistinorum quinque anos aureos facietis, et quinque mures aureos, quia plaga una fuit omnibus vobis, et satrapis vestris.* En ut suam turpitudinem palam faciant: foedum enim ac turpe est quempiam tali morbo, haemorrhoidibus puta, laborantem, eam partem foedatam ostentare. At Philistaei non tantum pudenda corporum ostenderunt, sed etiam eorum reliquias fecerunt, quibus tanquam monumentis perpetuis posteri monerentur, tanta ignominia a Deo fuisse percussos. Nonnunquam videmus in sacris Deum minari se detecturum pudenda populi sui, quod suis viribus gloriaretur, et promissum auxilium a Deo negligeret. Vos, inquit, vobis fortes videmini, vos igitur hostibus resistite. Vos facto cum Aegyptiis foedere valde exsultatis et gloriamini: sed ego partes vestras pudendas nudabo et omnibus foeditatem vestram detegam, et omnium opprobrio exponam. Porro fuisse metaphoricas illas loquutiones apparet: sed hic re ipsa videmus Philistaeorum detectam foeditatem, non minus quam si partes illas palam ostendissent cruorem stillantes, ut omnibus omnis aetatis et sexus ac conditionis hominibus, non ad tempus tantum, sed in omne saeculum essent Dei iudiciorum spectaculum et exemplar, et omnium opprobrio paterent. En quibus modis Deus suae maiestatis contemptorum contumaciam contundat. Sibi quidem illi ab omnibus honorem tribui vellent: et laesam famam omnibus modis persequuntur, et violatum honorem expiari volunt, suasque laudes praedicari, et se suumque nomen apud omnes tueri: verum Deus non modo gloriam istorum in opprobrium et dedecus vertit, ut per prophetam minatur: sed etiam ipsos in se ferre sententiam cogit, et suis ipsorum manibus latum adversum se decretum exsequi. Namque decretum istud Philistinorum satis aperte testatur ipsos palam agnoscere,

morbos immissos in pudenda sua iustam esse Dei Israëlis de peccatis ipsorum poenas sumentis vindictam: deinde latam in se sententiam exsequuntur, quum faciunt similitudines anorum suorum et similitudines murium, similitudines, inquam, morborum et calamitatum quas passi fuerant. Hanc ob causam Paulus primo capite epist. ad Rom. ait, eos qui quum Deum cognoverint, (non ex lege sua, sed tantum ex operibus, puta coelo et terra) et non tamen ut Deum glorificaverint, tantam in se Dei vindictam attracturos, ut eos tradat foedis affectibus, et in reprobum sensum coniiciat, ut omnem honestatem et pudorem abiiciant. Atque ita videmus eos qui gloriae suae tuendae tam sunt cupidi, omnium opprobrio et ludibriis exponi. Nos igitur ex hoc loco discamus Deum honorare et colere, si nobis honorem reddi cupimus, ut in Deo sit omnis nostra gloria. Contra vero sciamus Deum contemnentes non impune contemptum illum laturos, sed tandem Dei iudicio omnium ludibrio exponendos, et tanquam luem mundi ac sentinam habendos et exhauriendos. Verum quidem istud agnosco, fideles nonnunquam obrui dedecore et ignominia: quod Davidi saepe, et in genere multis Dei servis contigisse videmus: sed quod dedecus tandem in summam gloriam convertitur, quemadmodum solet Deus discussis tenebris suorum, lucem et laetitiam ipsis adferre, quum multis calamitatibus velut obrutos, tandem ex iisdem eos liberat. Contra vero quo insolentiores improbi fuerint, Deumque viventem lacessiverint, tandem cum maiore confusione deprimentur, ac in se ipsos ferre sententiam, eandemque exsequi cogentur, ut supra dictum. Porro nobis hic observandae sunt illusiones diaboli. Nam Philistaei post factam oblationem suis plagis relevati sunt: Deo tamen non approbante ipsorum sacrificium, ut vidimus et deinceps visuri sumus: obtulerunt enim similitudines anorum suorum, et murium. Quod exemplum hodie papistas imitari conspicimus, qui Philistaeos sequi doctores quam legem ac prophetas maluerunt. Nam si quae mulier mammarum dolorem passa est, idolo cuipiam similitudines mammarum ex cera, aut alia quavis materia in honorem offeruntur. Sic qui tibiis, aut pedibus laborarunt, pedum aut tibiarum similitudines suis idolis, veluti S. Antonio, vel alii cuilibet, dicant vel indusia, vel caligas foeno vel farina plenas: Philistaeorum idololatrarum morem et exemplum sequuti et imitati potius quam verum Dei cultum verbo ipsius praescriptum. Neque vero desunt ipsis legitimae, ut aiunt, excusationes, quod nimirum illa sint monumenta restitutarum ab Antonio tibiarum. Verum, obsecro, nonne quantum rebus creatis tribuunt, tantum de Dei gloria detrahunt? Ecquis igitur ridiculam, immo impiam hanc caeremoniam a Philistaeis non Dei servis accepisse illos negaverit? Ex quibus omnibus maxime fit conspicuum, quaecunque bonas intentiones homines praetexant, semper ad laevam aut dextram partem declinaturos, ac multis impedimentis turbandos, nisi verbi Dei puritate et simplicitate, cui nihil addatur, nihil detrahatur, sibi praelucente retineantur: ac proinde qui cultus Deo gratus sit agnoscentes, abiectis omnibus illis bonis intentionibus in illo se exerceant. Itaque danda omnis opera est, ut quoniam inordinati sunt hominum appetitus, omnino deponantur, et omnes ritus a Deo non praescripti ad ipsius cultum, prorsus reiiciantur.

Hactenus de fructu et doctrina quam eruendam docuimus ex eo quod Philistaei anorum et murium similitudines fecisse dicuntur. Porro quanta sollicitudo Philistaeos exercuerit ex iis apparet, quod non simpliciter, quomodo sit arca dei Israëlis dimittenda, sed etiam quibus hostiis deo Israëlis litetur, et qua ratione arca dimittatur inquirunt. Ex quibus apparet quo modo homines, quos Dei manus persequitur et urget, excitentur a priore veterno, atque afflictionibus veluti rei Dei iudicio sistantur, qui prius rebus secundis utentes, et Deo velut inducias concedente, securi et sine sollicitudine vitam agebant. Atque hic animadvertite profanorum hominum impietatem, qui pace et rebus secundis utentes secure Dei iudicia contemnunt, etsi, fateor (atque utinam ne multi sitis in eo numero) Deum externa quadam caeremonia precantur, et concionibus intersunt aliquid audituri, sed minime Dei os interrogaturi, neque gratiam sancti spiritus ex animo precaturi, nisi gravior quaedam eos necessitas impulerit. Ast ubi Deus incautos apprehenderit, et propius urserit, tum soli gemitus, prioris negligentiae testes audiuntur, tum denique veternum a quo fuerant occupati, et vanitatem suarum caeremoniarum, quibus tanquam ebrii immersi fuerant, agnoscunt. Itaque Deus afflictionibus eos excitat a veterno, quos sui ceperat oblivio. Hoc si Philistaei experti sunt, quid nobis, quaeso, futurum est? Nae pudendum est nos ad Deum non accedere nisi magnis veluti malleorum ictibus adactos, verum tamen serius praestat quam nunquam: cuius si manum contrariam sentimus, nempe inde fit quod stupidiores fuerimus et in illo quaerendo tardiores. Quare non sunt nobis in hoc imitandi Philistaei, qui superstitiose tardantes et in diem ex die differentes, quaesiverunt quibus modis arcam Dei dimitterent, iramque dei Israëlis placarent: sed malis urgentibus, recta nos Deum accedere oportet, non tantum aliquam conversionem simulantes, sed nos in eius obsequium, et ad nutum voluntatis componentes. Caecos igitur ad Dei plagas non resipiscentes nec peccata sentientes absit imitemur: quin potius ultro et non coacti ad Deum, etiamsi

plagis maximis afflicti, misericordiam deprecantes et in verbo ipsius malis nostris remedium quaerentes, confugiamus. Supersunt paucula quaedam verba sacerdotum istorum explicanda, quum aiunt: *Dabitis deo Israël gloriam, si forte relevet manum suam a vobis.* Sane prima quidem fronte bona sanctaque ista sunt adhortationis verba, sed quae tantum in specie apparent, nihil autem solidum in se de Deo continent. Neque enim dicunt: Agite Philistaei, superstitiones nostras abiiciamus, inanemque cultum nostrum hactenus fuisse cognoscamus, deo Israëlis uni et solo gloriam deitatis tribuamus, eumque sincera mente colamus et veneremur. Nihil istiusmodi meditantur: sed solum de arca illa remittenda sunt solliciti, rationesque investigant quibus illa dimissa nihil cum deo Israëlis amplius habeant negotii. En quam Deo gloriam tribuant, ut omnipotentem quidem illum fateantur: sed quem tamen non in deum suum admittant, neque cuius imperio sese subiiciant. Nos vero discamus calamitatibus et afflictionibus obruti, et ad Dei misericordiam confugientes eiusque potentiam agnoscentes, non temerariam edere confessionem: sed ex animo omnibus idololatricis cultibus et caeremoniis abominandis renunciare, ac quidquid veritati divinae repugnat cane peius et angue odisse, Deumque nostrum ita Deum agnoscere, ut bonorum illum omnium fontem et scaturiginem esse meminerimus, eique sacrificia laudis offeramus, in omnibus rebus tam prosperis quam adversis invocemus, et ab eo solo sic pendeamus, ut glorificetur in nobis, ac proinde nos in ipso vicissim, debitum illi honorem et gloriam reddentes, glorificemur.

Iam vero supplices *etc.*

HOMILIA XXII.

6. *Quare aggravatis corda vestra, sicut aggravavit Aegyptus, et Pharao cor suum? nonne postquam percussus est tunc dimisit eos, et abierunt?* 7. *Nunc ergo arripite et facite plaustrum novum unum: et duas vaccas foetas, quibus non est impositum iugum, iungite in plaustro, et recludite vitulos earum domi.* 8. *Tolletisque arcam Domini, et ponetis in plaustro, et vasa aurea quae exsolvistis ei pro delicto, ponetis in capsellam ad latus eius: et dimittite eam ut vadat.* 9. *Et adspicietis: et siquidem per viam finium suorum adscenderit, contra Bethsames, ipse fecit nobis hoc malum grande. Sin autem minime, sciemus quia nequaquam manus eius tetigit nos, sed casu accidit.* 10. *Fecerunt ergo illi hoc modo: et tollentes duas vaccas quae lactabant vitulos, iunxerunt ad plaustrum, vitulosque earum concluserunt domi.* 11. *Et posuerunt arcam Dei super plaustrum, et capsellam quae habebat mures aureos, et similitudinem anorum.* 12. *Ibant autem in directum vaccae per viam quae ducit Bethsames, et itinere uno gradiebantur, pergentes et mugientes: et non declinabant neque ad dextram, neque ad sinistram: sed et satrapae Philistiim sequebantur, usque ad terminos Bethsames.*

Hesterna concione sacerdotes Philistaeorum audivimus suos exhortantes, ut Deo Israëlis darent gloriam, non quidem ut prophetae nos in ecclesia Dei exhortantur, nempe, ne ab eius cultu et veneratione recedamus, sed ut bonorum omnium fontem et scaturiginem ipsum agnoscentes, fiduciam omnem nostram in ipso collocemus, ac laudes ipsius apud omnes omni tempore praedicemus. Non ita, inquam, Philistaei. Nam quidquid de Dei gloria loquuntur, non ex animo, sed coacti faciunt: quod formidine correpti maiores poenas sibi metuant, ac proinde suos hortentur ne amplius cum deo Israëlis contendant, sed se potius victos fateantur. Ex quibus discamus nequaquam officio nos esse defunctos si Dei potentiam maiorem nostris viribus esse fateamur, sed si nos sponte ipsi subiiciamus, ut eius imperio regamur, atque ei debitum honorem tribuamus, nempe ut non tantum agnoscamus summum in res omnes creatas ipsum habere imperium, sed etiam ut patrem habeamus et redamemus, ac debitam obedientiam reddamus, et eius gloriae promovendae studiosi simus. Atque hoc esto discrimen inter eam gloriam quam increduli, et eam quam fideles Deo reddunt. Nam postquam miseri illi caeci adversus Deum instar ferarum sese extulerunt, tandem vi coacti fatentur cedendum esse Deo, et eius potentiae, cui resistendo sint impares. Sed longe alia ratione Deus glorificandus est, nempe ut laudem illi omnis virtutis, iustitiae et bonitatis tribuamus. Nam si Dei bonitas a nobis agnita fuerit, primum ut patrem omnipotentem eum habebimus, deinde venerabimur et colemus non metu sed caritate et amore adducti, tandemque ad gratias ipsi agendas de tot beneficiis ab eius liberalitate profectis incitabimur. Deinceps vero expendamus sacerdotum istorum voces, quae maximam et gravissimam exhortationem continent, ut veros prophetas et concionatores dicas. Aegyptiorum enim et Pharaonis adducunt exempla, qui cor suum induraverunt, a quorum imitatione suos vehementer dehortantur, metuque divinae vindictae deterrent, et aiunt: Quid, quaesumus, Philistaei promovebitis diutius arcam apud vos retinentes? nonne ut Aegyptii olim si restiteritis superabimini? Nonne scitis Pharaonem postquam diu subterfugere tentasset, tandem fuisse coactum populum Israëlis dimittere, immo ut suis finibus excederet precari? Quandoquidem igitur deus Israël suam vim ac potentiam ad populi sui causam tutandam tam multis signis

adversus potentissimum florentissimumque regem exseruit, imo restitantem regem cum regno profligavit et perdidit, quid vobis futurum putatis? Videtis quomodo sacerdotes et divini revocant in memoriam suis Dei iudicia adversus Aegyptios pro populi exitu ex terra Aegypti olim exserta, ut metu similium poenarum eos ab instituto deterreant. Sane multum isti promoverunt in Dei cognitione, qui ita concludunt. Nam haec sermonis istius sententia: Quidquid olim Deus fecit, in gratiam adoptati a se populi fecit, ut nimirum tutaretur eum adversus vim iniustam Pharaonis et Aegyptiorum, in libertatem assereret, atque sollicitudinem erga suam ecclesiam palam testaretur. Nae si illa Dei mirabilia confuse et permixte tantum apprehenderent, non multum profecisse se testarentur, sed quum sigillatim et discrete recensent quae in Aegypto contigerunt, quibus illi plagis, et in quem finem a Domino caesi et afflicti sint, nempe ut electum a se populum vindicaret, et in libertatem assereret, ac deinde metuendum esse concludunt ne in similes poenas incurrant, multum sane profecisse videntur: quum praesertim ex superioribus positis inferant, Deum sui semper similem, nunquam mutare neque virtutem neque voluntatem. Sane si haec penitius animis nostris haeserint, multum in Dei schola profecerimus. Nam qui fit quod historias, quas de Dei mirabilibus operibus et iudiciis legimus, non possumus in usum nostrum vertere, nisi quod videntur nobis tempora mutari et non esse eadem, ac non cognoscimus Deum esse immutabilem, semperque sui similem? Atque Philistaei istud habent pro comperto, et quidem longius adhuc progrediuntur. Nam si sibi persuasissent derelictum Israëlem a Domino, nae diutius in errore perseverassent, et negligentius consilium de arca dimittenda cepissent. Verum aiunt Deum semel a se electum populum velle perpetua cura et solicitudine tutari, et adversus quoslibet hostes iniuste ipsum opprimentes defendere. Haec, inquam, omnia fatentur Philistaei, et bene docti in rebus divinis videntur, atque in legis divinae cognitione non minus promovisse, quam si familiariter in ea fuissent instituti. Verum enim vero quid iuvat ista cognitio miseros, quam non in suum usum convertunt? Nam quum cognoverint Deum esse immutabilem; quare tanquam rem nihili a se amandant? Cur non abiectis suis idolis ad Deum Israëlis convertuntur, si divinae voluntatis tantam habent notitiam? At vana superstitio sic ipsorum animos oppressit et obligavit, ut ab ea recedere non possint, sed magis immergantur et fascinentur. Ex quo apparet non a mente bene sana illam confessionem et divinorum operum praedicationem, sed ab illusione diabolica vanaque imaginatione profectam. Namque incredulorum ingenium adeo pertinax est et obfirmatum in incredulitate, ut videntes non videant. Atqui, fateor, illi divinae lucis radios quosdam intuentur, sed per transennam, ut salutis viam invenire nequeant: quin potius incerti semper fluctuant, ignari quam in partem tandem propendeant. Quamobrem nos ita Dei constantiam et immutabilitatem agnoscamus, ut in eo solo conquiescamus, eidemque sponte nos subiiciamus, et ad nutum eius componamus, atque licet omnia susque deque ferri videantur, forti tamen animo et constanti in fide perseveremus. Atque adeo nisi Deum sibi semper similem esse cognoscamus, miseros illos Philistinorum divinos et incantatores iudices olim fore nostros metuamus, qui Deum Israëlis sui semper esse similem et constantem eius esse virtutem iam a multis saeculis cognitam professi sunt. Quamobrem partim demus operam ne iudices illos olim experiamur, qui de Dei virtute bene senserunt: partim etiam illos imitari caveamus, qui, licet agnitae Dei potentiae, sese tamen non subiecerunt, neque idololatricos suos cultus ac caeremonias a se reiecerunt, veram religionem sequuturi. Caeterum quanta hic offertur laetitiae materia, quum in suorum gratiam Deus virtutem suam et potentiam offerre dicitur? Nam qua maiore laetitia perfrui, quibus gaudiis magis exsultare possumus, quam quum de singulari Dei erga nos amore persuasi non dubitamus quin suam in nobis adiuvandis, quum necessitas postulaverit, sit potentiam exserturus? Nae tanta ista est laetitia, ut uno Deo freti vel in maximis angustiis laetari et exsultare liceat, in Deum omni nostra cura et solicitudine coniecta. Atque saepe nobis in sacris inculcatur Dei potentia, providentia, et proinde fidelium in Deum recumbentium peculiaris cura, ne unquam metu rei ullius ab illo resiliamus. Ac sane, nisi licet acutissimi ingenio prudentiaque simus, mentibus nostris istud inhaereat, nulla spe firmati in rebus angustis stabimus, quin vehementer concutiamur: sed si contra penitius animis defixa fuerit et haeserit sententia, Deum non tantum omnipotentem esse, sed suam etiam potentiam in illis tutandis exserere, a quibus colitur et invocatur, sane nullis unquam tempestatibus et procellis ab eius fiducia deturbabimur, neque metuemus ne non rebus afflictis praesentem ipsius virtutem experiamur. Atque hac ratione quidquid saluti nostrae contrarium est facile contemnemus, et omnibus hostibus minas intentantibus, sive adversum corpora, sive adversus animas, insultabimus: atque in mediis afflictionibus et angustiis laetabimur, ut nullo quantumvis acerbo dolore, nulla tristitia frangamur et affligamur. Postremo, quum se Deus testetur olim non irritum cum ecclesia sua foedus percussisse, cuius sese defensorem rebus angustissimis demonstrarit, ad nos illud etiam pertinere sciamus. Quare, quaecunque historiae nobis occurrerint, in quibus Dei benevo-

lentiae signa apparebunt erga suum populum, easdem nobis applicemus: ac nos persuadeamus Deum nunquam nobis, quantumvis magnis et potentibus hostibus in nos insurgentibus, mortemque intentantibus, defuturum, sed quum eandem quam olim potentiam obtineat, eandem etiam exserturum, ut victoriam de hostibus reportemus, et ab omnibus periculis, etiam ab ipsa morte liberemur. Atque de his plus satis hactenus. Quod ad phrasin illam, *aggravandi cor*, attinet, ea insignis quaedam rebellio et contumacia, Deo et monitis eius cedere nescia denotatur. Nam etsi laxas habenas quidam suis cupiditatibus remittunt, non ideo tamen proprie dicuntur cor suum aggravare, quod non fit nisi post reiectas contumaciter admonitiones. Exempli gratia, ebriosus, qui, non Deo reluctaturus, sed vitio suo superatus, vino indulget, non ideo cor aggravare dicetur. Idem de scortatore, idem de aliis qualicunque vitio laborantibus dictum esto, quos caeca et bruta cupido in vitia fert praecipites, non animus Deo reluctandi. Verum Deo, sive per verbum suum, sive per aliquod insigne factum nos admonenti, vel ad se vocanti, si restiterimus, aut in respondendo segniores fuerimus, atque in vitiis nostris perrexerimus, tum corda dicimur aggravare et indurare. Unde propheta Psal. 95 fideles istis verbis admonet: *Hodie si vocem eius audieritis, ne obduretis animum vestrum.* Atque huius phrasis, *aggravandi* vel *indurandi cor suum*, haec vis est. Unde monemur oportere ut dociles nos praebeamus ad Dei monitiones, neque unquam dum vocat procrastinemus, sed quocunque duxerit sequamur. Nam etsi nullam excusationem ignorantia et brutus ille stupor nativus admittunt, quo duce naturales sine discrimine sensus sequimur, longe tamen graviores poenas meremur, quum Dei admonitionibus neglectis et contemptis velut ipsi bellum indicimus, et penes quem futura victoria sit experiri tentamus. Quamobrem invigilandum nobis in hoc ipsum diligentissime, ut vel ad minimam divini verbi admonitionem tremamus, et potenti Dei manui nos ultro subiiciamus, innatamque duritiem ut ipse Deus emolliat precemur: atque corda nostra saxea in carnea immutet. Quin imo, licet Deus per verbum suum nos non alloquatur, sed tamen poenis immissis excitet, revocanda sunt nobis in memoriam peccata quibus eius in nos iram concitavimus, ne in illis diutius haereamus, et ne longius ab ipso recedamus: ac proinde animo demisso et docili nos in eius obsequium et voluntatis nutum componamus. Quamobrem loquenti Domino nisi auscultaverimus, et ad eum confugerimus, nisi manum ipsius senserimus, cui sponte subiiciamur, nisi iustitiam agnoverimus, cui ultro pareamus et obediamus, nae contumaciae, rebellionis et obfirmationis animi crimen nunquam effugerimus, quin quasi praefracta mente ultro ipsi bellum indixerimus. Quam vero metuo, ne, quum Dominus nos saepe per istiusmodi monitiones compellarit, nos autem hactenus obsurduerimus, in istud contumaciae crimen incidamus. Nae gravius iudicium experiemur, quam olim pagani, quos ad castigationes Domini mentem erexisse videmus, quum tamen neque prophetas neque privatos alios doctores aut monitores accepissent. Quid nobis igitur futurum arbitramur, qui scripturarum puritatem habemus, nisi ad usum et instructionem nostram eam applicemus? nonne metuendum ne extremo illo iudicii die caecos illos et ignaros iudices feramus, nisi in Dei timore sic ambulaverimus, ut ad ipsius admonitiones mentem advertamus?

Porro Philistaei aiunt *Aegyptios diu reluctatos, cedere tandem Domino coactos fuisse.* Ex quo discimus nihil aliud profuturam incredulis suam rebellionem, quam quod maiorem severioremque condemnationem et confusionem in suum caput trahant. Sic Pharaonis contumaciam Deus ad tempus pertulit, ut magis inexcusabilem redderet, suamque virtutem celebriorem faceret, ut Paulus ipse docet. Neque enim si Pharao ad primam Domini comminationem vel plagam paruisset, nota esset haec doctrina quae maximi momenti hodie in ecclesia est. Itaque ex Pharaonis contumacia et cordis induratione notior hodie nobis est Dei potentia, iudiciorumque ratio. Hinc discamus post longas et diuturnas afflictiones et calamitates, tandem nos vel invitos agnituros Dei manum esse quae afflixit, et cum maiore nostra confusione Dei gloriam illustriorem et celebriorem fore. Deinde discamus mature Deo loquenti auscultare, et nos in ipsius obsequium componere, ut debito ipsum honore colamus et veneremur. Deinceps sacerdotum et divinorum audiamus Philistaeis suggestum consilium. Itaque suaserunt ut acceptis lignis plaustroque ex illis facto, Dei arcam imponerent, et ad latus ipsius similitudines murium et anorum suorum: tum duas vaccas, vel foetas vel lactantes plaustro adiungerent, (quanquam lactantes malim, quod nominatim dicat stabulis claudendos earum vitulos, ne nimirum ab illis vaccae aut revocarentur, aut deducerentur: sed qua Deus duceret viam insisterent. Nam si vituli praeivissent, mirum non fuisset matres fuisse sequutas: hoc enim a natura insitum istis animalibus est. Sin vero retrorsum, et matres certum est in diversas partes plaustrum fuisse tracturas, et a recta via aberraturas, ac proinde divinos istos et incantatores non habituros tam manifestum et certum indicium divinae potentiae et manus Philistaeis infensae quam flagitabant. Vaccas ergo volunt plaustro iungi, ut nequeant retrorsum regredi, aut invicem pugnare: ac concludunt fore, ut si illae rectam Bethsames versus, *quasi dicas domum solis,* viam pergant, quae ad Silo spectabat, in quo prius loco arca domicilium

habuerat, necessario fatendum esse a Deo Israëlis plagas illis immissas. Sin aliam viam insistant, casu tot plagas ipsis contigisse. Ex quibus apparet quam incerti et fluctuantes sint increduli in Dei cognitione, qui modo potentiam eius laudent magnique faciant, modo ad suos errores et inanes de Deo cogitationes revolvantur. Sane supra videbantur isti Philistaeorum divini et incantatores persuasum habere, atque extra omne dubium, Israëlis Dei manu et vindicta fuisse ipsos afflictos, qui ut olim adversus Pharaonis tyrannidem pro populi salute sua iudicia exprompserat, ita et nunc pro suae gloriae assertione plagas lethiferas immiserat. Iam vero quod prius posuerant evertunt, signum se capturos dicentes ex vaccarum itinere, an Deus plagarum illarum auctor esset. Nae procul aberrant a vera confessione, qui potius palam profiteri debebant se a Deo propter iniquitates puniri: sed dubii fluctuant, atque periculum facere volunt, casune an Dei manu percussi sint. Quantus, quaeso, stupor iste est, et quis miseros ita fascinavit, ut quod vident non videant, et ebriosos imitentur aut lethargo occupatos? Quid enim quaerunt? Ac primum quidem falsa illa opinione fortunae excaecantur atque videntur ebriis similes, qui vino licet sic obruti, ut neque caput neque pedes officio fungantur, vinum tamen postulant, et vinum vino pellere nituntur. Atqui non hac ratione sibi medentur. Non aliter miseri isti errorem errore cumulant. Nam falsa et impia opinio est putare aliquid casu contingere. Quoniam vero animadvertunt Dei Israëlis iram in se gravem incumbere, atque ita esse sibi persuadent, remedium adversus illam quaerendum esse statuunt: sed prius tamen inquirendum an casu aliquo morbi sibi contigerint. Nos vero hinc discamus incredulos Dei potentiam non aliter agnoscere quam per quasdam impressiones et impulsus, non autem iudicio neque ratione, adeo ut dubii semper fluctuent, nihilque unquam de Deo certi habeant. Quod ex istorum sacerdotum sermone conspicuum est: namque paulo ante tam praeclare de Deo eiusdemque iudiciis loquuti fuerant, iam vero id ipsum quod statuerant evertunt et corrumpunt. Tanto itaque serius de nobis cogitandum, ut quum de Deo bene senserimus, eiusque virtutem ac potentiam magni fecerimus et praedicaverimus, ne in dubium eandem vocemus, sed animis bene nostris haerentem retineamus, ne in varias cogitationes distrahamur, quibus modo in hanc modo in illam partem propendeamus, et pluma leviores a quovis vento rapiamur. Sed certa scientia et persuasione Deum agnoscentes et eius providentiam, omnibus opinionibus et inanibus cogitationibus resistamus, et tanquam fido clypeo Satanae omnes fraudes et illusiones excipiamus et propellamus. Deinde, ut iam attigi, opinionem illam fortuitorum casuum detestemur, tanquam nostrae fidei ex diametro repugnantem: et tanquam impias ac profanas voces illas: Fortunae et Casus, abominemur. Etsi fateor ita ferre usum loquendi, ut vel casu, vel fortuito aliquid contigisse dicatur, et sane hominum respectu multa casu et fortuito evenire merito dixerimus. Verum tamen opinio illa de fortuna est ex animis nostris omnino deponenda: quod non possimus sine Dei contumelia fortunam dicere, siquidem de Dei potentia tantundem detrahitur, quantum fortunae tribuitur. Ac sane quum in fidei confessione Deum omnipotentem esse profitemur, casum et fortunam evertimus. Neque enim ideo Deum dicimus omnipotentem, quod quidquid vult facit: sed maxime quod nihil sine ipsius nutu et providentia fiat, quodque mundum ita regat et administret, ut ne passerculus quidem sine ipsius voluntate in terram decidat. Denique simul stare nequeunt Dei omnipotentia et fortuna vel casus fortuitus. Nam dominante fortuna Deus ne esto quidem: et divinitati tantum detrahitur. Contra Deo suam omnipotentiam retinente certum est inanes illas omnes de fortuna opiniones ex animis nostris delendas. Atque haec doctrina digna est quam summopere expendamus: quum praesertim tanta sit hominum vanitas et malitia, ut vix sibi opinionem illam de fortuitis casibus ex animis evelli patiantur. Itaque necesse est ut eo magis animis nostris cognitionem illam de Dei omnipotentia infigamus, et ingenue fateamur Dei providentia et potentia res omnes regi et administrari, nihilque accidere sine ipsius nutu et arbitrio, et nisi ab ipso decretum, et quidem causas omnes ab eius aeterno consilio pendere, ut res omnes superas et inferas vi arcana quadam cohibeat, ut non venti, non aër, non siccum, non humidum, non calidum, non frigidum, non foecunditas, non sterilitas agrorum, non inopia frugum, non morbus, non calamitas sine ipsius nutu et providentia contingant.

Atque hactenus de prava illa, hominibus tamen innata, de fortuna opinione dictum esto: transeamus ad ea quae sacerdotes isti de vaccarum via coniiciunt: Si, inquiunt, vaccae non adscenderint via ferente ad Bethschemes, casu haec nobis mala contigerunt. Atqui ante fassi erant duram sibi esse dei Israëlis manum: iam vero signum exposcunt quo dignoscant casusne aliquis an Dei manus ipsos afflixerit, atque sibi imaginantur quod nulla certitudine nulloque fundamento nititur. Fateor quidem nonnunquam Dei servos signum vel augurium accepisse ex rerum eventu: at non ut isti iam faciunt. Exemplo esto servus ille Abrahami, qui uxorem Isaaco heri filio veniens quaesiturus, ait: *Si qua puella erit, quum dixero ipsi: Inclina quaeso hydriam tuam, ut bibam, quae dicat: Bibe, etiamque camelis tuis bibendum dabo: hanc praestitueris servo tuo Isaaco,*

et in hac experiar te exercere benignitatem erga Dominum meum. Neque vero addit: Si hoc acciderit, aut secus, casu factum erit, sed sperat atque sibi persuadet fore, ut Deus eum hoc pacto dirigat ad eam quam quaerebat consequendam: nihil itaque hic sibi inane fingit quo Deus obligetur, sed se eius providentiae permittit. Scimus enim bene persuasum fuisse servum illum de Dei favore quo Abrahamum complectebatur, ac sperasse etiam benedictionem et felicem suscepti itineris exitum, ne inanis et re infecta ad herum reverteretur. Quoniam igitur plene de divino auxilio persuasus est, signum sibi sumit, ex quo de Dei favore fiat certior. Neque vero dubium est quin instinctu et afflatu divino, et motu quodam extraordinario fuerit ad id excitatus et impulsus: quare tam procul a vana illa Philistaeorum opinione de casu abest, quam a mendacio veritas. Cavendum itaque summopere ne istorum opinionem sequamur aut exemplum imitemur, quum aiunt: Incerti fluctuamus, quapropter: Si vaccae rectam Bethsames versus viam ingrediantur, deus Israëlis nos plagis afflixerit: sin secus, casus aliquis fortuitus nobis acciderit. Hinc vero discamus quoties aliqua calamitas, aut persequutio nos invaserit, agnoscere Dei manu nos feriri: ac memoria repetamus quae de hac re apud prophetas passim occurrunt. Nam videmus Dominum populo suo per prophetam Esaiam exprobrare, quod non reversus fuerit usque ad ipsum percussorem suum, et Iehovam exercituum non requisierit. Multi quidem illorum ubique gemitus, planctus, ululatus audiebantur, immo et blasphemae in Deum voces, quasi patrum iniquitatem ferrent et iniuste a Domino affligerentur, unde apud prophetam exprobrantur illis illae querelae: *Patres comederunt omphacen, et dentes filiorum obstupescunt*: veruntamen ad Deum non assurgebant, neque manum eius agnoscebant, canes imitati, qui lapides arrodunt non intuentes eum a quo proiiciuntur. Idem solet incredulis accidere, quum a Deo affliguntur: nam sentiunt illi quidem plagas, sed Dei manum tanquam invisibilem non vident: et sunt quidem in quaerendo: Quis percutiat? prompti et diligentes, sed in Deum oculos coniicere nequeunt. Tanto itaque diligentius animis nostris haec doctrina est infigenda, quanto magis adversus eam peccatur, nempe ut quaecunque tandem nos urgeat calamitas, Deum provocatum ad iram peccatis nostris sciamus, ac proinde pacem et veniam ab eo petendam, ea conditione ne amplius, eius nimirum adiuti auxilio, in ea relabamur. Itaque nos ipsos exploremus oportet, et expendamus, quoties Deus immissis castigationibus admonet, ne prior ipse accusationis articulos adversum nos proferat, et reos peragat. Ac proinde fateamur nos plus quam satis reos convictos teneri quum ad nos puniendos Deus manum suam exserit, etsi tamen leviter admodum castiget. Inde vero fieri sentiamus ut eius ira ingravescat, quod obfirmantibus sese in peccatis hominibus, durius etiam in ipsos animadvertere ex sua iustitiae ratione cogatur. Quod olim populum suum admonuit his verbis per Mosen: *Quod si hac ratione non auscultaveritis mihi, sed ambulaveritis mecum temere, utique ambulabo vobiscum excandescens, temere, et castigabo vos ego quoque septuplo propter peccata vestra.* Ecquis enim non merito iudicet homines insanos, ac Deo bellum inferre velle dicat, quum posita ab ipso repagula perfringere conantur? Nam afflictiones a Deo immissas, merito repagula dici possunt, quibus in officio Deus nos retinere nititur, alioquin velut in nostram perniciem coniuratos: quasi Deus ipse compellaret his vocibus: Cavete ne posita repagula haec transiliatis, ne sponte in perniciem ruatis. Quare meram amentiam esse cogitemus, quum afflictionibus non adducimur ad confessionem, et agnitionem divinae iustitiae. Sane nullus hic disputationi, nullus coniecturis aut divinationibus locus est, sed ultro fatendum, nullas res adversas, nullas etiam prosperas nobis nisi ab uno illo autore contingere, ut tamen extra omnem culpam ipse sit. Porro in sacris passim exstant satis aperta testimonia quibus verum illud esse comprobatur, a solo Deo nostras afflictiones manare, non minus quam res secundas et prosperas. Sic Amos: Non est malum in civitate quod Deus non immiserit. Porro sic loquens scriptura non facit Deum autorem peccati: sed malum quatenus a Deo est, ut iustam hominibus inustam punitionem intelligit. Tantum itaque abest ut Deum vel iniustitiae vel crudelitatis accusandi occasionem habeamus, ut contra, quum nos calamitate et afflictione aliqua percutit, necesse sit nos ipsos explorare, atque ad ipsius manum usque assurgere, quae afflictionibus tanquam ferulis ad nos puniendos utitur. Neque vero ad Dei manum assurgere possumus, quin peccatorum sensu afficiamur, atque vitae nostrae cursum expendentes ad veram poenitentiam et sinceram ad Deum conversionem adducamur. Quare ne manus istius ictus refugiamus, sed potius ultro nos ipsi subiiciamus, et misericordiam imploremus, ne miseros istos imitemur qui in hanc et illam partem fluctuantes fidem habere Deo non potuerunt, sed si conditio quam ponunt impleatur, aiunt se credituros a Dei manu plagas immissas, sin secus, casu accidisse. Absint a nobis inanes istae cogitationes, sed potius ita de Deo cogitemus, ut iustissimum eum et omnipotentem esse persuasi omnia ipsum iudicaturum sciamus, nullumque malum nisi a manu ipsius accidere, ut serio peccatorum nostrorum sensu affecti, peccatis nostris renuntiemus, et ea magis magisque detestemur.

Nihilominus vaccae hic viam illam versus

Bethsemes, quam illi praescripserant institisse dicuntur. At non ideo quod Deus Philistaeorum precibus annuerit, aut prophetiae loco habendae sint illorum nugae et divinationes: sed quod Deus nominis sui gloriae consultum voluerit, vaccis illis brutis animantibus rectam viam insistentibus, qua arca Dei in suam possessionem reduceretur. Interim observandum Deum Philistaeos errori suo permisisse. Neque dubium est quin sacerdotes isti, divini et incantatores apud suos deinceps de divinationis scientia gloriati sint, et de peculiari revelatione, ut nimirum idolum suum dignitatem pristinam apud illos retineret. Attendite istorum stuporem, nam Deus Israëlis vim suam vel invitis patefacit, vaccis illis brutis animantibus eam ipsos docentibus, sed nihilominus ad pristinas illusiones revertuntur, et ex augurio rei quam inquirunt certitudinem captant, fidemque adhibent, quod ex sententia sua contigerint. En ut Deus nonnunquam incredulos divinare, et divinationes et prophetias eorum impleri permittit ut magis excaecentur. Qua ex re dignam mercedem illis a Deo persolvi conspicuum est; nam veritatem quum sequi recusent, sed mendacium potius sectentur, digni sane qui a mendacio decipiantur. An non enim Philistaeos arguebat conscientia, et convincebat Dei manum esse, quod vel inviti arcam Dei Israëlis dimittere cogerentur, cuius manum duram senserant, ac proinde ad quem sese convertere debebant? Sed procul ab hoc consilio distant. Omnipotentem quidem ipsum fatentur, sed nihil esse sibi cum ipso commercii volunt, quin imo procul amandare satagunt, atque in pristino errore et ἐθελοθρησκείαις perseverare. Quare Deus iusto suo iudicio vim et efficaciam erroris divinis et magis ipsorum tribuit, et divinandi ad momentum et actum unum facultatem largitur. Neque enim in prophetia proficiunt, neque in utilitatem suam convertunt: sed potius in maius suum iudicium et condemnationem vertunt. Ne quis igitur nostrum Philistaeos miretur tanquam per os Bileami et Caiaphae loquutos: quod ita Dominus iusto suo iudicio excaecatos improbos permittat in erroribus suis magis confirmari. Atque horum Dei iudiciorum apertissima ratio, ut quoniam veritatem non amarunt, sed mendacium potius, etiam mendacio decipiantur, quemadmodum olim Moses aperte docuit, et Paulus 2. ad Thess. Epistola. Deus itaque fecit, ut quemadmodum sacerdotes, divini et incantatores praescripserant eveniret, vaccae nimirum rectam viam Bethsemes versus pergerent. Nam vel invitos Philistaeos oportuit intueri et agnoscere Deum Israëlis in quaslibet creaturas habere potestatem et dominium. Quandoquidem vero idolo suo tribuerunt quod Dei unius viventis proprium est, idcirco in idololatriae profundissimam abyssum demersi sunt, et ignorantiae tenebris sic excaecati ut nullum amplius ipsis remedium superfuerit, aut spes salutis facta sit, sed inemendabiles fuerint. Hic vero non levi manu praetereundus sermo ille Domini per vaccas loquentis, quae licet mutae et brutae, tamen summam eius virtutem praedicarunt, quod Psalmista docet aliis locis copiosius, et nominatim Psalm. 119. Nam quis neget vaccarum rectam viam Bethsemes versus insistentium apertum sermonem fuisse, et sine lingua certissimum potentiae et providentiae divinae praeconium? Certiores enim facti sunt Philistaei quam antea de peculiari Dei providentia. Quid ita? Nempe agnoverunt a Deo bestiarum illarum passus dirigi: deinde ex mugitu quo viam impleverant etiam aliquid inusitatum viderunt, quasi suo illo mugitu Deum Israëlis inclamarent et praedicarent. Sane nec vocem nec sermonem habebant: sed ita tamen aguntur, ut totius corporis partibus testentur se a Deo regi gubernarique. Revera Philistaei videntur aliquid in Dei cognitione profecisse: sed longe melius cum ipsis actum foret si ex brutis istis animantibus a Dei providentia toti pendere didicissent. Nos vero cognoscamus etiamnum vaccarum istarum mugitu totum orbem repletum ad incredulos et contumaces reos peragendos. Quis enim, obsecro, pudor est, non posse nos Deum sequi, viam etiam qua ad se venitur, demonstrantem, nosque ad se benignis pollicitationibus invitantem? Quid resistimus et repugnamus contra veritatem oblatam? quid adeo insanimus ut in avia praecipites feramur, et omnium ludibrio exponamur? Brutane animantia Philistaeis viam ad resipiscendum monstraverint, nos vero quibus Deus rationis et intelligentiae dedit usum, quo malum a bono discernamus, qui prudentiae spiritum accepimus, qui rationis et spiritus Dei dono gloriamur, tamen Deum non agnoscemus, et in contrarium contra vetitum semper feremur? Quidam autem hic allegorias fingunt, et dicunt Bethsemes significare domum solis, itaque viam Bethsemes, esse viam quae ad Deum recta ducat, nusquam neque ad dextram neque ad sinistram declinantes. Sed a sensu remotiores sunt, et nullo certo nixae fundamento, nobis vero simplicitas illa sat esto, nempe vaccas illas rectam viam Bethsemes versus, qui locus et domicilium arcae foederis hactenus fuerat, esse sequutas, et nusquam declinasse, neque ad dextram, neque ad sinistram. Ac proinde discamus Deum docentem auscultare et sequi, ac pudore suffundi nisi malitiam et contumaciam nostram detestemur et abominemur. Nam alioqui longe gravius iudicium experturi sumus, nisi Deum quocunque duxerit sequamur, et eodem cursu curriculum nostrum decurramus donec propositam metam contigerimus. Atque hactenus dictum esto de istis, ex quibus discamus oportet quam necesse sit nostram socordiam a Deo excitari, ac stuporem pro-

posito bestiarum exemplo exprobrari; quemadmodum notae sunt illae apud prophetam Isaiam interpretationes: *Filios educavi, ait Dominus, et extuli: ipsi autem deficientes rebellaverunt me. Agnoscit bos possessorem suum, et asinus praesepe domini sui: Israël non agnoscit, populus meus non animadvertit.* Quasi dicat: Videte brutas illas animantes adeo mansuetas, ut sponte sese subiiciant, et magistrum ac possessorem suum agnoscant, equos, inquam, boves, asinos, vos vero nonne brutis longe estis deteriores? Videmus quid suis Dominus obiiciat, ac proinde quomodo amentiam hominibus exprobret, quod Deum alienum a se habeant, seque non possint eius potentiae subiicere: quare danda nobis est opera, ut quotiescunque nos Deus compellat, aures erigamus et animum attendamus, ac quam praescripserit viam, nusquam, neque ad dextram, neque ad sinistram declinantes sequamur, ut tandem verbum ipsius sequuti, metam propositam obtineamus.

Agite vero, fratres, *etc.*

HOMILIA XXVI.

13. *Porro Bethsamitae metebant triticum in valle: et elevantes oculos suos, viderunt arcam, et gavisi sunt, quum vidissent.* 14. *Et plaustrum venit in agrum Iosuae Bethsamitae, et stetit ibi. Erat autem ibi lapis magnus, et conciderunt ligna plaustri, vaccasque imposuerunt super ea holocaustum Domino.* 15. *Levitae autem deposuerunt arcam Dei, et capsellam quae erat iuxta eam, in qua erant vasa aurea, et posuerunt super lapidem grandem. Viri autem Bethsamitae obtulerunt holocausta, et immolaverunt victimas in die illa Domino.* 16. *Et quinque satrapae Philisthinorum viderunt, et reversi sunt in Accaron in die illa.* 17. *Hi sunt autem ani aurei, quos reddiderunt Philistiim pro delicto Domino: Asotus unum: Gasa unum: Ascalon unum: Geth unum: Accaron unum.* 18. *Et mures aureos secundum numerum urbium Philistiim quinque provinciarum, ab urbe murata, usque ad villam quae erat absque muro, et usque ad Abel magnum super quem posuerunt arcam Domini quae erat usque in die illa in agro Iosuae Bethsamitae.* 19. *Percussit autem Dominus de viris Bethsamitibus, eo quod vidissent arcam Domini: et percussit de populo septuaginta viros, et quinquaginta millia plebis. Luxitque populus, eo quod Dominus percussisset plebem plaga magna.* 20. *Et dixerunt viri Bethsamitae: Quis poterit stare in conspectu Domini Dei sancti huius? et ad quem adscendet a nobis?* 21. *Miseruntque nuncios ad habitatores Cariath-iarim, dicentes: Reduxerunt Philistiim arcam Domini, descendite, et reducite eam ad vos.*

Quomodo redditam a Philistaeis arcam Israëlitae receperint, hic primum expendendum est, nempe Levitas venisse depositum arcam Iehovae, et Bethsemitas ad quos delata fuerat Deo solenne sacrificium obtulisse, et nihilominus ingenti plaga fuisse percussos, sublatis nimirum de populo septuaginta viris, et quinque millibus de plebe, vel, septuaginta viris, qui instar quinque millium erant in populo, quos propter curiositatem Deus castigavit, quod arcam Dei propius inspexissent, quod lege prohibitum erat: et unde metu perculsos arcam procul a se removere studuisse, et propterea nuntios ad habitatores Cariathiarim misisse, quae fuit urbs Israëlitarum ulterior, a quibus arca recepta, et in domum Abinadab in Gabaa illata est. Ex quibus conspicuum est Israëlitas in suo luctu et afflictionibus non tamen Dei timorem abiecisse, licet graviter ab eo puniti sint, ut ne se erigerent radicitus eos tollere velle videretur. Verum de istis a Samuele praemoniti fuerant, ut Deo praedictam per Samuelem vindictam exercente occasionem habuerint sese illi subiiciendi, et peccatorum suorum iustam punitionem agnoscendi. Saepe enim contingit homines securos Dei comminationes parvi facere, vel prorsus contemnere, nisi Deus magnis ictibus contundat eos, et ad peccatorum confessionem adigat, ac seriam poenitentiam, quod nunquam erant alioquin facturi compellat. Namque tam altas egit radices in nobis arrogantia, ut nunquam nisi vi coacti ad humilitatem adducamur. Ita videmus hic Israëlitas ubi iustas se Deo dedisse poenas agnoverunt, maiore metu perculsos, ac multum ipsis profuisse captivam in manibus hostium arcam ad tempus fuisse. Namque agnoverunt ita sibi magnum inustum esse dedecus, quod a Domino derelicti et reiecti essent, quasi non amplius in populo ipsius censendi. Profuit autem ipsis haec castigatio ad emendationem, atque idcirco maiore cum laetitia redeuntem arcam exceperunt: Deoque sacrificium laudis obtulerunt. Atque potuit ista laetitia carnalis esse, quemadmodum supra vidimus ipsos externo hoc signo magis fuisse gloriatos, et maiorem in eo fiduciam posuisse quam in reliquis omnibus Dei promissionibus, adeo ut neque legem neque fidem integram retinuerint. De sacrificio tamen solliciti fuerunt, sicuti videmus hypocritas externa caeremoniarum et rituum pompa prae caeteris insignes et conspicuos esse: Deum interea fide et poenitentia non invocantes. Ac sane verisimile est Bethsemitas arcam illam magno affectu et magno cum gaudio recepisse, atque eius praesentia magnopere delectatos, neque tamen altius quam in signum externum mentis oculos sustulisse, non agnoscentes nequaquam signum illud externum

sufficere, quod tandem ipsa experientia didicisse debuerant. Neque enim quum arcam e Schilunte in sua castra duci iussissent, meliore conditione usi sunt, sed caesi profligatique sunt. Nae cogitare ipsos oportuerat, non ideo quod arcam haberent, se quoque virtutem illius cuius erat arca apud se retinere: quin potius ad erroris agnitionem venire, quod essent hoc antea abusi sacramento, ac discere quomodo Deum venerari et colere ipsos deceret, quomodo maiestatem eius revereri, atque etiam in ipsius bonitatem et misericordiam recumbere, omnibus idololatricis cultibus procul a se reiectis: sed solo impulsu et impetu ad bonum feruntur, ut deinceps visuri sumus. Neque enim ab idololatria et usitatis superstitionibus recesserunt, sed Deo satisfactum putant si extrinsecus aliquem ei cultum exhibuerint. Quis igitur miretur sacrificia ipsorum Deo minime grata fuisse? Et quidem, fateor, aliquam speciem cultus retinent, quum Levitae arcam venerunt depositum, eamque lapidi magno qui in agro Bethschemitarum erat imposuerunt: verumtamen percussi a Domino dicuntur quod ex curiositate arcam Iehovae propius inspexissent, sibi quod lege prohibebatur permittentes et arrogantes. Nam oportebat arcam Iehovae a Levitis solis tractari et portari: atque adeo non licebat ipsis inter portandum in eam introspicere. Summus enim sacerdos operculum imponebat, neque id sine solennibus caeremoniis fiebat. Graviter igitur in eo Bethschemitae peccarunt, quod audaciores in introspiciendo in Dei arcam fuerunt, non memores divinae illius prohibitionis, qua lege divina ab arca tractanda removebantur: atque hanc ob causam tam duris a Deo poenis afflicti sunt.

De numero vero illo, quo percussi dicuntur ex Bethschemitarum populo quinquagies mille septuaginta, non fit verisimile tantam populi urbe in una fuisse multitudinem, eo, inquam, tempore. Nam etsi fuit illic magnus mercatus, tamen Bethsemes fuit mediocre oppidum, cuius incolae tantam multitudinem implere non potuerunt: et idcirco quidam exponunt, septuaginta homines percussos, qui pares essent quinque millibus, quod saepe de Davidis ducibus praedicatur. Sed coactior videtur illa interpretatio, quare tolerabilior erit si dixerimus, ingentem illam multitudinem, non de solis Bethschemes incolis intelligendam, sed de toto illo tractu, ut Dei vindicta totam illam regionem pervaserit. Quanquam et in hoc numero Philistaei etiam plagis illis a Deo percussi possunt numerari, quasi dicat: Septuaginta puniti sunt a Deo ex Bethschamitarum populo: quibus si addas numerum eorum qui ex Philistaeis a Deo propter arcae contemptum puniti sunt, fiet numerus cum septuaginta ex Bethsamitis, qui contra Dei praeceptum arcam propius inspexerunt, quinquagies mille septuaginta homines: nam diu Philistaeos plagae Domini affixerunt, quod septem mensibus arcam retinuissent, quo toto tempore Deus illos insequutus fuerat. Quare non foret tam insolens et inauditum in ea regione cecidisse tot hominum millia. Verum enimvero propius rem totam inspicienti de solis Bethsemitis et vicinis hic agere scripturam videbitur. Quod ex eo apparet, quod nominatim fit mentio donorum quae a Philistaeis Deo pro peccatis oblata sunt, nempe anorum aureorum similitudinum, et murium a quibus agri fuerant devastati, quae dona pro principibus Philistaeorum oblata sunt, plebe etiam tam ex urbibus quam agris in expensas conferente symbolam, metu ac terrore ingenti perculsa, et sacrificia pro placanda ira Dei faciente. Quod quum seorsim a sequente plaga tractatur, videtur sacra scriptura separatim ea tractare quae Philistaeis contigerunt, et deinceps ea tantum commemorare quae Bethschemitae passi sunt. Porro fuisse regionem illam adeo copiosam et hominum multitudine abundantem, ut quinquaginta hominum millia nutrire potuerit, novimus. Ac sane si septuaginta tantum homines occidissent, non memoraret scriptura luctum ingentem illum Bethschemitarum, quod Iehova populum plaga magna percussisset. Quid enim septuaginta homines ad tantam multitudinem? Deinde quare loco nomen a clade illa mutatum est? Prius enim Magnus lapis a lapide magno qui illic erat vocabatur, qui deinceps Magnus luctus dictus est, unius literae apud Hebraeos mutatione, nempe *Aben* in *Abel*. Hic igitur horrendum ac stupendum iudicium in Bethsemitas a Deo factum videmus, tantummodo quod propius arcam ex nimia curiositate inspexissent. Neque vero mirandum est severius Israëlitas a Deo punitos esse quam Philistaeos: quod isti nullas Dei promissiones, neque legis expositionem ullam haberent; ac proinde licet in hac re peccantes, non ideo tamen morte plectendi fuissent, quod fidem datam non fregissent. Contra vero Israëlitae fuerunt inexcusabiles, quod suam ipsis voluntatem Deus patefecisset, ac nominatim prohibuisset ne aut attingerent aut propius arcam foederis inspicerent. Atque hanc ob causam graviore poena Israëlitae quam Philistaei puniti sunt. Et quidem senserunt duram adversum se Dei manum, eoque affecti dedecore, ut in partibus pudendis morbos sustinuerint, atque agri ipsorum a muribus arrosi devastatique sint: verumtamen longe maiores poenas Israëlitae dederunt, propter superius a me declaratas causas. Quin imo deinceps conspiciemus duobus illis qui idem ausi sunt easdem poenas irrogatas, quemadmodum in libro Paralip. legimus. Nam quum David arcam in urbem Hierosolymorum deduceret, et casura videretur quod boves eam dimovissent: Oza manu admota ad eam sustinen-

dam Dei manu percussus eodem loco occubuit. Non animadverterunt igitur Israëlitae Deum omnibus semper saeculis voluisse suum honorem rebus aliis omnibus anteponi, et cum timore et obedientia coli: quamobrem quum in hanc arcam intuerentur visi sunt Dei arcana velle scrutari, quod Deus prohibuerat, ex curiositate facientes; audivimus enim Deum vetuisse ne quis ex plebe illam intueretur. Neque vero propter externum signum haec contigerunt, sed tamen quod hic populus rudis admodum fuerit, Deus illum etiam tanquam pueros gubernavit, quibus lex fuit instar paedagogi et doctrinae puerilis. Iam vero, quaeso, mecum hic expendite quanta hominum audacia et arrogantia sit quum ad Deum ipsis accedendum est, ut nempe tanquam pares et sodales, ut ita dicam, haberi velint. Deinde quousque sibi habenas laxent in investigandis Dei arcanis, cuivis notum est, adeo ut nihil videantur omittere in quod non inquirant. Nae vel ipsas nubes transscendere velle videntur, nunquam expleti fanaticis suis speculationibus. Nam ex quo sibi mens humana permisit investigandi et huc et illuc inquirendi licentiam, mare immensum et innabile navigat. Deus itaque mentem hominum perspectam habens velo tegi voluit arcam illam, et quemquam ad illam propius accedere prohibuit. Quamobrem etiam conveniente in tabernaculum populo, velum tendebatur: deinde etiam sanctuarium velo tectum, in quod solus summus sacerdos ingrediebatur, et quidem non sine sanguine, ad populum Deo reconciliandum: atque etiam arca ipsa Cherubinorum alis obtegebatur. Nam habebat arca suum operculum, quod suis alis Cherubini duo tegebant. Quorum omnium hic erat finis, ut populum Deus intra modestiae et sobrietatis fines retineret, ne quid sibi quis de Deo ex suae mentis arbitrio temere fingeret, sed legis doctrina contentus eam sic reciperet, ne quid addendum illi vel detrahendum existimaret: aut de suae intelligentiae praestantia et ingenii viribus quisquam praesumeret. Deinde ut Dei maiestas patefieret, et eius doctrina sic reciperetur, ut non aliam ipsius Dei cognoscendi viam investigarent quam quae verbo monstraretur, in qua sese Deus agnoscendum secundum hominum captum dedit. Ad quae peculiaris etiam quaedam ratio tunc accedebat, nempe ante Domini nostri Iesu Christi adventum oportuisse ipsos sese a Deo remotiores sentire, et legalibus caeremoniis erudiri, quibus docerentur plenum remissionis tempus nondum advenisse. Nos itaque licet neque arcam illam materialem, neque legis caeremonias habemus, tamen veritatis, quae illis significabatur, participes sumus, ac Deum a nobis adorari cum simplicitate mentis oportet, eiusque arcana consilia admirari et suspicere debemus, non ad curiositatem praeter mentis nostrae captum, sed ad salutem ex scripturis eruendam quam in illis contineri docemur, et ad mentis nostrae correctionem, ut ait Paulus, ne ex nativa corruptione sensum illarum evertamus, sed ab iisdem regi patiamur. Quare, quum Deus prohibuit ne quis ad arcam illam propius accederet, aut ne quis illam praeter solum summum sacerdotem contingeret, docuit nos cum modestia et humilitate ad Deum accedendum esse, atque adeo coram tam immensa et infinita maiestate tremendum, neque tantum nobis arrogandum ut scire aliquid amplius quam quod ipse permiserit, aut quam verbo suo ipse patefecerit, cupiamus. Porro quum solus summus sacerdos arcam dicitur contrectasse, ex eo docemur: Dominum nostrum Iesum Christum, qui e sinu patris prodiit, factum esse magni consilii angelum, eundemque nobis quidquid est ad salutem necessarium revelare. Hanc ob causam apud Ioannem dicitur: *Neminem unquam Deum vidisse*, i. e. nos eius gloriam et magnitudinem humanis sensibus non capere, sed filium unicum qui est in sinu patris, eum docere. Porro quod in sinu patris esse dicitur, eo metaphorice indicatur peculiaris illa cognitio, qua patris arcana omnia novit, atque mediatorem esse illum docemur, et spiritus s. donorum omnium plenitudinem ipsum accepisse, ex quo nos hauriamus, quod Esaias propheta capit. 11. et 61. pluribus persequitur. En igitur quo modo Iesus Christus summus noster est pontifex, per quem propius ad Deum accedimus, ac vicissim, ut ait Paulus, ab eo gratiam accipimus secundum mensuram, quam cuilibet metitur. Ne ergo de se quisquam altius sapiat, quandoquidem sua cuique portio est attributa, quemadmodum docet apostolus, et modus per quem Dominus noster Iesus Christus nos ad patrem deducit: quare sua quisque portione contentus esto, neque extra viam praescriptam aberrato, sed rectam viam, duce Deo, sequitor, atque intra terminos a s. scriptura positos maneto, neque aliam altiorem scientiam quam quae nobis in Dei schola ab ipso Dei filio proponitur appetito. Atque hactenus de istis dictum esto: deinceps plagam illam expendamus Bethschemitis immissam, cuius non procul causa requirenda, quod minus excusandi essent Israëlitae quam Philistaei. Atque hoc serio nobis cogitandum et advertendum est. Nam scimus servum qui heri voluntatem cognoverit, et facere neglexerit, gravioribus poenis esse multandum. Est enim contumacia et rebellio minus ferendum quam error aut ignorantia. At si qui peccat ex ignorantia, non ideo tamen non punitur: quid de iis statuendum putamus, qui speciali Dei beneficio edocti, cuius voluntatem habent cognitam, tamen Deo resistunt, annon ista rebellio illos indicat sponte Dei esse inimicos et iustitiae ipsius? Sane Israëlitae sunt in hoc numero, nam legem habebant, cuius etiam mentem intelligere de-

bebant, nempe Deum velle adorari in spiritu et veritate: ac proinde etiam cogitare non sine gravissima causa Deum tam severis plagis ipsos affecisse, etsi tamen eam ignorarent. Nam Deus hominum obedientiam explorat, quum loquitur cum autoritate, neque causam suorum iudiciorum exponit. Quare Deum loquentem Israëlitae debuerant auscultare. Sed ad autoritatem accedebat etiam doctrina, qua docebantur arcam Dei reverentes ita testari se coram Deo vivente velle magis ac magis deiici et humiliari. Verum ad haec non advertunt Israëlitae, quin potius in arcam curiosius inspiciant, velut illius arcana scrutaturi, et ex diffidentia de Dei operibus iudicium ferre, et velut arbitri esse volunt. Quis ideo miretur gravibus eos et meritis suppliciis affici?

Quare discamus eorum exemplo, sic ut Dominus iussit coram ipso ambulare et non abuti gratia ipsius quum nos peculiari favore complexus voluntatem suam familiariter docuit, sed nos magis ac magis illi devinctos agnoscentes maiore cura et sollicitudine intra praescriptos ab ipso mandatorum terminos nos continere, ne usquam deflectamus et illis repugnemus. Deinde vero sciendum curiositatem, quae vulgo in levioribus et venialibus peccatis reponitur, quum de Dei arcanis agitur, insignem esse audaciam, qua ipsi Deo veluti bellum indicimus. Qui enim plus quam Deus docet scire expetit, sane diabolum magistrum habeat necesse est. Nam, obsecro, quam tandem scholam, quem doctorem requiremus a quibus melius quam ipsius ore Dei doceamur? Nae ex sensuum nostrorum arbitrio ambulantes, vanitatem tantum consequemur. Quin etiam doctrinam ipsam Dei parvi pendimus et veluti pedibus conculcamus, quasi ad nos erudiendos insufficientem: atque adeo ipsi Deo reluctari et ultro adversari, quasi nobis omnia licerent: summam etiam arrogantiam patefacimus, plus quam licet scire appetentes. Neque enim id sine contemptu doctrinae divinae fit, et ipsius gloriae quadam diminutione, quod sane contumeliosum est. Deus coli a nobis caste, sobrie, simpliciter vult: nos vero de eo parum solliciti ex nostri arbitrii voluntate colere ipsum et venerari volumus. Neque vero simplicitatem hic vocamus stuporem illum fidei, quem imaginantur papistae, ut sine discrimine brutorum instar bonum aut malum sequamur. Nam Deus brutum illum stuporem non petit, sed veram et non fucatam simplicitatem, qua sobrii simus in iis recipiendis quae docet, et diligentes in audiendis. Atque ita in usum nostrum revocemus quod hic docemur, cognitionem illam Dei nobis debere sufficere, quam ex ipsius dono secundum mensuram accepimus: quod si non sufficit, nonne merito dum stultis et vagis nostris opinionibus habenas permittimus, rei fimus insignis contumaciae, quasi Deum ipsum superare vellemus? Nonne vero Deus immensus et infinitus est? At qualis noster sensus! Deum qualis sit scire et nosse cupimus. Nosne vero Deum velle comprehendere, qui ne plena quidem manu pulverem continere possumus, quin maxima pars decidat? Nos Deum intueri velle, qui ad solis, licet insensibilis creaturae, radios caligamus, neque lucem eius ferre possumus? Quomodo nos mortales, qui solem intueri nequimus adversum, et cuius radiis acies nostra sensusque vincitur: Dei maiestatem intueri adversam, et quidem nostris sensibus, tentamus? Sane quicunque curiosius in Dei arcana inquirunt, et vanis ac inanibus quaestionibus sese fatigant, manifesti Dei contemptores sunt, quem velut infantem manibus continere, aut tanquam pilam versare cuperent. Quare quis miretur, non tantum Bethsemitas, sed totius regionis incolas huius curiositatis gravissimas poenas dependisse? Tanto igitur maior danda nobis opera, ut quod docet Paulus memori mente teneamus, nempe, ne quis sapiat supra quam oportet sapere; sed sapiat ad sobrietatem, prout cuique Deus partitus est mensuram fidei. Porro sobrietas illa posita est in docilitate, qua Dei verbum recipiamus, et in eo magis magisque promoveamus, ac constanter persistamus, deinde qua vanas omnes opiniones reiiciamus, et nostros sensus reprimamus. Notum enim quam natura patulas aures habeamus ad hanc vel illam hauriendam opinionem, et quam simus rerum novarum cupidi: quod vitium est eiusmodi, ut Dei iram provocet, atque tantum de Dei gloria detrahat et diminuat, quantum nobis in quaerendo permittimus. Itaque fidem nostram in medio duorum extremorum consistere oportet. Multos enim incredulos videmus ultro ignaros esse rerum ad salutem necessariarum, neque ferre posse ullum de Deo sermonem. Nam impunitatem sperant, si possint ignorantiam praetexere. Inde fit, ut Dei verbum maximae hominum parti sit incognitum, aut in contemptum veniat. Nam si Dei voluntatem illis proponas, et evangelium obiicias, sibi aiunt suam simplicitatem sufficere, id est brutam ignorantiam. Summum sane flagitium. Alterum extremum est curiositas eorum qui mentem levem et inconstantem habentes, de omnibus disputare parati sunt, et quasi rerum omnium plenam cognitionem haberent, de re qualibet sententiam ferre, atque sic ipsi Deo velut insultare. Quid ita vero? Nempe quod sese supra Deum efferant, qui sui ingenii viribus eum comprehendere posse sibi persuadent. Nae vitium istud etiam priore illo peius. Quare ad sobrietatem sapere, ut monet Paulus, discamus, et doceri cupiamus, ad illam de Deo cognitionem consequendam quae ad salutem utilis est: atque in id pro viribus incumbamus, sanctam verbi Dei praedicationem frequentantes, in qua Dei veritas exponitur: atque

sive legentes, sive audientes Dei verbum, mentes nostras in coelum attollamus, et a Deo solo cognitionem et notitiam illius expetamus et precibus impetremus: denique ne inani Christianorum nomine gloriemur, sed tales re ipsa simus quales haberi volumus: neque discipulorum filii Dei nomine vocari nos posse sciamus, quamdiu quod ipse docet reiiciamus, quum potius omnem scientiam quae neque in sacris continetur, neque ad salutem nostram utilis est, reiicere et abominari nos oporteat. Atque istiusmodi est fidei temperantia et modestia. Quare quaecunque Deus docet servanda sunt, et instar thesauri habenda et bona fide et conscientia retinenda: ideoque ipsius verbo sese subiicientibus detestanda sunt et abominanda, tanquam vana et mendacia, quaecunque extra illud homines docuerint.

Transeamus ad aliud non minus observandum caput, nempe Deum adorari et coli velle non ex nostrae mentis arbitrio, non ut ratio cuilibet et voluntas dictarit, sed ex sui verbi praescripto. Hinc itaque discamus quo loco sint habendae stultae illae ἐθελοθρησκείαι et bonae intentiones quas sibi vulgo fingunt, quod tamen totius in papatu divini cultus fundamentum est. Nam si quaeras, quomodo Deum colant ac venerentur, nempe aiunt: Bona intentione. Atque hoc tanquam Aiacis clypeo sese protegunt, ut ne respondere aut aliquid cuiquam adversus obiicere liceat, puta adversus stultam ipsorum opinionem, et adversus quaelibet ipsorum somnia. Atqui Deus ipse non tantum contrarium nos docuit, sed horrendo et stupendo supplicio demonstravit istiusmodi stultas hominum devotiones et bonas intentiones suae voluntati esse contrarias, et tales quas ne ferre quidem possit. Quis itaque tam stupendum irae Dei sigillum non horreat, ac non contremiscat quum ad ipsum colendum accedit? Nonne nos ad ipsum usque assurgere, et nostris sensibus imperare oportet, quum septuaginta viros de principibus, et quinque hominum millia de plebe occidisse legimus, non sane quod arcam contempsissent, non quod lacerassent, non quod contumelia affecissent, sed quod contra vetitum eam propius inspexissent? Quis, inquam, tam horrendum iudicium non metuat, quis non cohorrescat illud audiens? Quare Deo credere et fidem habere discamus; ne a stultis intentionibus illis nos decipi patiamur, quibus speremus gratum illi fore quemcunque cultum vel invito obtulerimus, pluris facientes stultas nostras imaginationes et inanes speculationes, quam verbi ipsius simplicitatem, quod ipse Dei filius e sinu patris nobis protulit. Hic igitur esto terminus, haec meta intra quam mentem nostram retineamus, Dei verbum unicum: quod non haec tantum historia, sed tota scriptura sacra passim inculcat. Neque vero immerito. Nam etsi centies millies inculcetur, Deum nolle coli ex hominum voluntate et arbitrio, sed ex sui verbi praescripto, atque animo etiam haec notitia haeserit, tanta tamen ingenii est levitas et naturae inconstantia, ut statim vel ad levis aurae flatum ad ingenium revertamur, et quidquid se nobis obtulerit, statim amplectamur: quod nimirum praecipuum fundamentum, nempe fidem non retineamus, qua tanquam fomite notitiam illam ad usum suum referamus, et in ea ad metam usque decurramus. Adeo sunt in vitia homines proclives, et se quovis vento rapi patiuntur. Quare magis enitendum ut animis nostris defigamus quod toties in sacris inculcatur, nempe, nullum unquam cultum Deo gratum fore nisi quem ipse praescripsit. Atque de huius loci expositione satis, qui simili Ozae exemplo confirmatur, quemadmodum supra attigimus, qui quod labantem arcam manu sustinuisset, repente occidit. Cui addendum regis illius exemplum Huzziae, qui pulchre Deum se venerari arbitratur, quod in templum ingressus ipsemet sacerdotis vices implens adolevit super altare suffitus. Qui licet stulta devotione ferretur, quae tamen aliqua specie divini cultus tegebatur, etsi alterius officium invaderet, pepetuo dedecore et ignominia punitus est. Quandoquidem enim regia dignitate non contentus, etiam sacerdotalem invasit, lepra percussus ab hominum consortio et societate reiectus est. Atque hoc fuit stultae ipsius devotionis praemium: quam in papatu bonas intentiones vocant. Danda itaque nobis opera est ut intra obedientiae terminos nos ita contineamus, ne quid ex nostro arbitrio suscipiamus, sed ad praescriptum ipsius nos componamus. Deinceps vero Bethsemitae dicuntur exclamasse: Quis posset consistere coram Iehova Deo sanctissimo: ac proinde statuisse alio procul a se arcam Dei amandandam, ut ab ea liberarentur. Quamobrem missis ad habitatores urbis Ieharimorum nunciis eos invitasse ad arcam apud se recipiendam, honorem praetexentes, quod apud ipsos commodiore domicilio frueretur. Sed causam praecipuam, cladem nimirum illam ingentem occultant. Immoderatum fuisse illud ipsorum ex arcae adventu gaudium, apparet, et non ea reverentia et timore exceptam Dei arcam quo decebat. Ac licet ingenti illa clade vehementer afflicti essent, tamen nondum ad seriam adducti erant poenitentiam. Quin imo indurati et obfirmati videntur: quod ex metu illo et terrore quo correpti sunt satis apparet. Nam ubi tandem illa qua nuper exsultarant laetitia? Nae repente ablata est; neque enim ut decebat Dei timore nitebatur. Agnosco quidem etiam Davidi contigisse idem quod hic Bethschemitis. Nam ille quum arcam Dei cuperet in ipsam Hierosolymorum urbem adducere, ut tanto ardentius Deum coleret et precaretur, quanto propius illam haberet, ubi vidit Ozae casum, metu

perculsus ab incepto destitit, et arcam alibi collocavit, quasi metuens, ne propius igne admoto domus conflagraret. Quamobrem etiam eum ab omni hac in parte vitio non libero: ac proinde ipsius exemplo Bethschemitarum factum excusari non posse aio. Nam et Davidem et Bethschemitas oportuit nosse Dei maiestatem adeo venerandam, ut facilis tamen ad illum pateat accessus omnibus cum humilitate accedentibus. Quam enim ob causam, obsecro, terribilem se, nisi ad hominum fraenandam et domandam duritiem praebet: qua domita, quid in ipso nisi paternus favor et benevolentia superest? Ac sane David alio loco testatur se melius edoctum, quum ait: Ego instructus amplitudine benignitatis tuae ingrediar domum tuam: incurvabo me versus templum sanctitatis tuae cum reverentia tui. Duo enim illa novit inter se coniungere, Dei puta misericordiam cum ipsius iustitia, quae nunquam ab invicem divelluntur: itaque domum Dei se ingressurum sperat, sed multitudine benignitatis ipsius fretus. Quare cavendum nobis ab illo metu et terrore malo, qui omnibus hypocritis Deo se illusuros sperantibus est communis. Quemadmodum igitur supra diximus fidem esse mediam inter duo vitia extrema, non aliter sentiendum de ratione ad Deum accedendi, quam esse mediam inter metum et securitatem oportet. Alii enim ad Deum nimium audacter et arroganter accedunt, ut hypocritae, qui modo pietatem simulent, de Deo se bene meritos sentiunt, eumque sibi longe devinctum arbitrantur, ut licet versuti et veteratores sint ac pleni rebellione, Deum sibi tamen addictum et obstrictum velint. Alii prorsus athei et sine religione procul a Deo recedunt, et de Deo fieri mentionem nunquam vellent: quod extremum est valde sceleratum et impium. Quid nobis igitur in his angustiis faciendum? Nempe ad praescriptam illam regulam a Davide melius edocto recurrendum, qua cum timore et reverentia dicit se in Dei templum venturum adoratum eum et invocatum, magnitudine benignitatis ipsius fretum. Contra cavendum ne Bethschemitas imitemur, sed Deus invocandus ut vires nobis sufficiat quibus superbiam nobis innatam contundamus, et coram ipso deiiciamur, sed ita ne repellamur. Itaque licet metuendum se Deus exhibet, ne procul ab ipso recedamus, sed contra sciamus ipsum licet terribilem tamen ad ipsum nomine Domini nostri Iesu Christi accedentes nunquam reiecturum. Haec enim unica in Christo ipsum inveniendi ratio est. Idem etiam fecisse Philistaeos supra audivimus: sed quis miretur incredulos Deum metuere et a se reiicere quem non noverunt? Quod vero David irae Dei metu perculsus videtur idem fecisse, sciamus magnum inter illos discrimen, quum David nihilominus Dei praesentiam quaerendi nullum finem fecerit. Nos itaque Dei promissiones quibus ad se nos invitat perpetuo meditemur: ac quum in gratiam receptos nos per filium eius unicum Dominum nostrum Iesum Christum scimus, gratiarum actionem illi deberi a nobis meminerimus. Nam nihil aliud a nobis postulat, quos in filiorum numerum adoptavit, quam ut ad eum, qui patris honore nos dignatur, confugiamus: nullum aliud fibi acceptum esse sacrificium testatur, nisi ut in omnibus angustiis et necessitatibus ipsum invocemus, vera illa fide freti, fore ut bonitatis et benignitatis suae nos faciat participes.

Iam superest, *etc.*

HOMILIA XXIV.

CAP. VII.

1. *Venerunt ergo viri Cariathiarim, et reduxerunt arcam Domini, et intulerunt eam in domum Abinadab in Gabaa: Eleazarum autem filium eius sanctificaverunt, ut custodiret arcam Domini.* 2. *Et factum est, ex qua die mansit arca Domini in Cariathiarim, multiplicati sunt dies, erat quippe iam annus vicesimus: et requievit omnis domus Israël post Dominum.* 3. *Ait autem Samuel ad universam domum Israël, dicens: Si in toto corde vestro convertimini ad Dominum, auferte deos alienos de medio vestrum: Baalim et Astaroth: et praeparate corda vestra Domino, et servite ei soli, et eruet vos de manu Philistiim**).

Hesterna concione audivimus quam prave Bethsemitae de Dei iudiciis iudicarint, quibus erudiri potius debebant, quam a Deo removeri. Nam etsi Deus eorum curiositatem et audaciam puniverat, qui tam temere arcam foederis contingere et introspicere ausi fuerant, non ideo tamen futura erat ipsis adeo terribilis eius praesentia, ut eum procul a se amandarent. Etsi enim Deus maiestatem suam vult veneremur ac timeamus, non ideo tamen a se repellit et terrore procellit: sed nativam contumaciam domat et repurgat a rebellione, ut propius ad ipsum deinceps accedamus, et modestiam edocti, ac coram ipsius maiestate confusi, tamen eum ardentius requiramus. Atque illae sunt poenae, quas Esaias propheta, hypocritas compellans, minatur Deum sui contemptoribus immissurum, his verbis: *Expaverant Tsiione peccatores, corripuerat tremor hypocritas: quis diversabitur,* aiebant, *ex nobis cum igne consumente? quis diversabitur ex nobis cum ardoribus perpetuis?* Nam quamdiu Deus eos patienter tolerat, illudunt ipsi et nullis comminationibus ipsius commoventur: et

*) *Versus 4 omissus est.*

tanquam lethargo sopiti magis indurantur. Sed ubi Deus acrioribus urget stimulis, tanto terrore corripiuntur, ut nihil nisi ignem et fulgur in Deo imaginentur, a quo consumantur, adeo ut Deum nimiae severitatis incusent, quasi coram ipso nihil subsistat, quin potius omnia funditus deleantur. Sed propheta miseros illos ridet, et ait: *Eos qui ambulant iustissime, et qui loquuntur rectissime: qui spernunt lucrum ex fraudibus, qui excutiunt manus suas ne teneant munus, qui occludunt aurem suam ne audiant caedes, et obstipant oculos suos ne videant malum: hos altissima loca habitaturos, et propugnacula petrarum fore locum editum ipsorum, etc.* Quibus verbis docet Deo non imputandum si maiestas ipsius nobis horrenda est, quod in nobis ipsis causa sit. Nam si tales essemus quales esse nos oporteret, certum est nos non experturos ipsum iudicem, sed patrem de ipsius paterna erga nos benevolentia persuasos fore: ac virgas et plagas quibus nos afficit esse potius instrumenta quibus ad ipsum adducamur et convertamur. Nostra quidem, fateor, iustitia freti Deum accedere non possumus: verum ad mediatorem illum confugiendum est, quem scripturae nobis exhibent: ut quoniam natura sumus peccatores et filii irae ac maledictionis a regno Dei exsulantes, pacem et reconciliationem per Dominum nostrum Iesum Christum quaeramus, et ad Deum sincera mente et conscientia convertamur. Tunc enim certum est nos pacem apud eum inventuros, et placide et amanter ab ipso ad se vocandos. Quare discamus ita cum propheta exclamare: *Quis coram omnipotente Deo poterit consistere?* ut sciamus nos ad ipsum accedentes iustitia Domini nostri Iesu Christi tectos, semper ab ipso placide recipiendos: et modo absit a nobis omnis hypocrisis et contumacia non reperturos in Deo ignem quo devoremur, sed contra virtutem ac potentiam ipsius ad salutem nostram promovendam.

Deinceps *dicuntur incolae Cariathiarim venisse, et arcam Domini reduxisse, et intulisse in domum Abinadab in Gabaa.* Ubi primum observandum cladem illam quae Bethschemitas invasit, non ab arca illa foederis manasse, ut sibi persuaserunt illi, sed a sua ipsorum culpa, quod eam, ut par erat, non recepissent. Nam incolae Cariathiarim eam feliciter abducunt, eique domum certam attribuunt, ut nullus in tota ipsorum regione moriatur. Unde apparet non infaustam ipsis arcam fuisse, neque cladem ullam intulisse Bethschemitis, qua sic terreri debuerint. Quod igitur discrimen inter Bethschemitas et incolas Cariathiarim statuendum est? Nempe isti Deum honorari et coli velle ex suae legis praescripto cognoverunt, ac cultum ipsius certis legibus contineri, intra quas, tanquam certos terminos, subsistendum sit, ac proinde non esse arcam Domini tanta audacia contingendam. Denique re ipsa verum id esse hic experimur, quod de se Dominus Psalmo 18. profitetur his verbis: *Cum benigno benignum me exhibeo, cum viro integro, integrum me exhibeo, cum puro purum me praebeo: at cum perverso eluctabor.* Quibus verbis ii omnes qui de Dei nimia severitate conqueruntur, a Domino condemnantur, et in ipsos causa malorum retorquetur. Sic videas hypocritas perpetuo de Dei erga se severitate conqueri, ac se meritos quibuscum lenius et mitius agatur. Cultum enim Deo praestitum a se proferunt, quo sibi Deum devinctum esse et astrictum rentur. At Deus contra dicit, se cum benignis fore benignum, id est, se cum hominibus acturum prout illi sese etiam vicissim erga se gesserint, ac proinde si sincero corde sese illi morigeros et obsequentes praebeant, se quoque benignum fore, et eodem quo matres parvulos suos amore prosequuturum, ut nihil benignius usquam reperiant. Et vicissim, si contumaces et rebelles fuerint, ut saevitiam et duritiem eius, si refractarii, et lapidum instar duri, illum etiam quovis ferro et chalybe duriorem sentiant. Id sane conspicuum in hac de Bethschemitis historia, qui quoniam Domini maiestatem non sunt reveriti, eum etiam durum et horrendum sunt experti. Incolae vero Cariathiarim aliorum exemplo sapientes didicerunt in timore, reverentia et humilitate ambulare, atque ita Deus ipsis pepercit.

Quum vero dicuntur *Eleazarum sanctificasse, filium Abinadab, ut custodiret arcam Domini,* non significatur eos illi officium Levitae attribuisse: neque enim positum erat in ipsorum potestate, neque Deus unquam tam audax facinus inultum reliquisset. Scimus enim Deum instituisse domum Levi sanctuarii custodem: quare nulli fas fuit alteri sibi munus istud arrogare, quandoquidem non ignoramus Deum, ad omnem evitandam confusionem et ἀταξίαν, sibi autoritatem reservasse vocandi ad ministerium quoscunque placuerit: quemadmodum apostolus docet, *neminem sibi assumere honorem res sacras administrandi, nisi qui sit a Deo constitutus.* Non licuit igitur incolis Cariathiarim in Levitam et sacerdotem eligere, sanctificare aut dedicare Eleazarum, cuius hic fit mentio: sed nihil etiam impedit quominus illum custodem elegerint arcae, ne quis nimirum propius ad locum in quo posita erat accederet, et ne profana haberetur, non autem ut ad eam tractandam propius accederet, quod solius sacerdotis erat officium, ut diximus. At quoniam in privatas aedes erat admissa, poterat ira Dei provocari, atque omnis everti religio et sanctitas, si arca Dei privatis et domesticis rebus immixta fuisset sine discrimine: quare ut locus ille in quo posita fuerat sanctior haberetur, atque illi debitus honor exhiberetur, dicitur electus communi totius populi consensu et suffragiis Eleazar custos illius arcae,

ut nimirum daret operam, ne Deus ad iram iterum provocaretur, et ne sua negligentia in universum populum ultio divina accerseretur, propter non diligenter custoditum sibi commissum tantum thesaurum. Atque horum verborum sensus iste est simplicissimus. Nam et sanctificandi verbum varie et multipliciter usurpatur. Sic ergo praeficitur Eleasar arcae custodiae, ut non tamen illi sibi arrogent autoritatem ipsum in eum dignitatis gradum evehendi, quem Deus tribui Levi soli attribuerat. Sanctificasse vero dicuntur, quod de Dei cultu hic ageretur, ut rite coleretur, atque perpetuum haberent testimonium praesentiae Dei ad populi sui defensionem et conservationem.

Sequitur deinceps, *iam elapsis viginti annis, Israëlitas lamentantes inclamasse Iehovam: et Samuelem edixisse toti populo ut converterentur ad Dominum, deosque alienigenas auferrent e medio sui*, ne ut antea deorum illam confusionem retinerent. Nam etsi Deum Abrahami colere se illi profiterentur, tamen in superstitiones et idololatrias proclives erant: atque ita Dei cultum profanabant, quod cum paganorum abominationibus eundem miscerent. Quare bene Samuel eos hortatur, ne ad Deum ex parte revertantur, neque enim Deus ullam divisionem ferre potest, qui coli vult sincere et sine fuco, atque totum hominem postulat. Tempus autem notatur, ut ex eo appareat tunc Samuelem valere autoritate potuisse, iuvenis enim adhuc admodum erat quum arca caperetur. Ac licet iam tum esset propheta, et talis haberetur, quod revelationibus esset insignis, nondum tamen tantum valebat autoritate, ut praesertim tam durum et intractabilem populum, qualis iudaicus, posset ad officium cogere et in eo retinere. Nam antea vidimus, et pluribus deinceps visuri sumus, valde fuisse contumaces Iudaeos et difficiles, ut non facile ullius imperio sese subiecerint: quare non potuisset Samuel adhuc iuvenis eos in officio retinere. Itaque Deus eum voluit ad aliquam aetatem venire, ut deinceps a populo facilius, nullo repugnante, admitteretur. Caeterum ex istis conspicuum est quam stupidi fuerint miseri isti Iudaei. Nam vel asinus ad ictum baculi unum aut alterum gradum accelerat: sed isti, licet variis et diuturnis a Deo plagis excitati, non tamen commoti sunt, sed superstitionum suarum immersi luto, de revertendo ad Deum non cogitant. Quare videntur brutis potius animantibus quam piis viris fuisse simillimi. Nam si vel micam sanae mentis habuissent, certum est ipsos ad agnitionem peccatorum suorum fuisse venturos. Lapsis tamen viginti annis flere coeperunt et ad Dominum lamentari. Ex quo discamus patienter ferre nobis immissas a Deo castigationes: ac si minas ingeminet, ut re ipsa nos doceat manum ipsius potentem metuere, nostrae duritiei id imputemus: quam non aliter emendari posse Deus novit: et hoc ipsum propositum exemplum nos satis superque docet. Israëlitas enim facile nostro calculo damnamus, quod tot annos in superstitionibus haerentes minime sint ad Deum reversi, sed quare de nobis ipsis non cogitamus? Quid, quaeso, quisque suo respectu facit? Nos quidem, fateor, aliquod nostrae religionis signum ostendimus: et nos a sinceritate et puritate illius nunquam velle recedere profitemur, sed tamen quis ab instituto vitae vitioso reçedit? Quare quae de vetere populo Iudaico memorantur, quisque in se facile reperiet. Nae si Deus flagitiis nostris provocatus durius et severius in nos animadvertere cogeretur, fatendum est tantam in nobis contumaciam illum reperturum, ut repetitis pluribus plagis nos sit castigaturus. Verum si meliorem mentem dederit, qua poenitentiam agamus, et ad eum reversi nos in eius obsequium componamus, postquam leniter castigaverit, speciali spiritus ipsius gratiae feramus acceptum. Nam sine ope divina longe deteriores Iudaeis essemus, et mille plagis caesi potius frangeremur, quam ad peccatorum agnitionem veniremus, et ipsius imperio nos subiiceremus. Quum igitur hic lacrymas et lamenta Iudaeorum audimus, poenitentiam ipsorum declarari sciamus. Neque tamen sola tristitia veram et sinceram contritionem et poenitentiam testatur, neque sufficiunt homini conversionem ad Deum profitenti lacrymae et gemitus, sed tristitia illa tantum est via quaedam et apparatus ad poenitentiam: et idcirco nonnunquam illa tristitia pro tota ad Deum conversione accipitur. Vera enim poenitentia ab hoc tanquam fonte promanat, ut homines apud sese gemant, et quodammodo sibi ipsis infensi sint. Atque haec est tristitia de qua Paulus agit, quum ait, *non se poenitere quod Corinthios per epistolam tristitia affecisset. Quoniam ab ipso profecta reprehensio, magnam tristitiam et sollicitudinem ipsis iniecisset* (etsi natura sunt homines molliores et delicatiores, ut nolint scabiem suam perfricari) dicit se non poenitere, quod tantam eis tristitiam attulisset, quae nimirum bona erat et salutaris. Duplex autem tristitia est: una ad vitam, altera ad mortem. Quum enim pleni arrogantia fremimus adversus Deum, et ad ictus vociferamur, tristitia illa ad mortem est, et maiorem nostram condemnationem facit. Alia vero ad vitam est bona et salutaris, et nunquam fugienda, quum nimirum ita sancto Dei spiritu regimur, ut nos ipsos exploremus, et peccata nostra expendamus, et de illis gemamus, atque adeo nobis ipsis succenseamus, quod tam miseri fuerimus, ut Dei adversum nos iram tot peccatis concitaverimus. Ergo lacrymae istae Israëlitarum ostendunt eos ad conversionem ad Deum fuisse dispositos, quia peccata sua sentire coeperunt. Unde apparet illos antea, brutorum instar, in vitiis

perrexisse. Nam etsi gravibus a Deo plagis caesi fuerant, non de investiganda causa plagarum, sed de a se amandanda Dei arca laborarunt, quam sibi exitiosam esse existimarunt. Ac senserunt illi quidem Dei manum, et vehementer perturbati sunt, dolorem exterius testati: sed statim aruerunt ipsorum lacrymae, canes in eo imitati qui fuste percussi magnopere latrant, sed ubi desiit dolor, ictum parvi faciunt. Ita Israëlitae, licet initio vehementer commoti, tamen non diem, non menses, non annum tantum, sed viginti annos totos velut alto veterno sopiti, et in vitiis indurati sunt. Deo vero tandem illos excitante commoventur, et coram Deo gemunt ac lamentantur. Hinc discamus nos si in devia aberraverimus, non posse a Deo gratiam impetrare, nec ipsi reconciliari, nisi primum vehementer contristati fuerimus, et adversum nos ipsos indignati. Nam si Deum cupimus non experiri iudicem, praeveniendus est, ut ait Paulus, atque orandus ut sanctum suum spiritum nobis communicet, quo duce et magistro dociles fiamus, ne in iudicium adversum nos ingrediatur: ac si fuerit ingressus, nos ipsi priores sententiam in nos feramus: non quidem ut rei, qui sententiam adversum se ipsos ferre coguntur, mox implendam, sed gratiam et misericordiam ab ipso consequuturi. Itaque si qualis nativa nostra corruptio sit intueamur, sane nobis amplam oblatam gemendi occasionem comperiemus. Nam etsi non esset amor nostri tantus in nobis, neque tanta adulatio, tamen quotiescunque in peccatorum multitudinem inspiceremus, in lacrymas et gemitus nos effundi oporteret. Quare danda nobis opera ut tale de nobis iudicium feramus, ut nostram humilitatem Deus admittat, non solum nos ipsos agnoscentes reos multorum peccatorum, sed etiam ita contritum cor tristitia Deo offerentes, ut tristitiam nostram gratam habeat. Vera enim, ut ante dixi, ad poenitentiam via est illa tristitia. Caeterum ex hoc loco perspicuum est quam imperfecta et dimidiata sit hominum poenitentia, ut in maximos gemitus et eiulatus effundantur, et tamen reliqui in se adhuc mali multum retineant, ut ad Deum sincere non convertantur. Neque enim existimandum est vanam esse aut superfluam Samuelis exhortationem, quum ait: Si ad Deum et sincerum eius cultum revertamini, si deos alienos sustuleritis; quibus verbis docet aliquid adhuc simulationis in ipsis residuum fuisse, et non serio ad Deum conversos esse. Nam si seria et simplex, inquit, vestra conversio fuerit, certum est vos Deo gratos et acceptos fore: sed quum vestras superstitiones Dei cultui admiscetis, adhuc ambiguum et duplicem animum habetis, et Deo ingratum discrimen. Digna sane observatione sententia, quum praesertim tam caeci natura sint homines, ut se pulchre defunctos officio apud Deum putent si levem et inanem poenitentiam simulent, nempe, si vel verbo se peccatores esse confiteantur, atque ita Deo et hominibus se facile imposituros putant. Ac sane, plerumque videas eos qui flagitium aliquod admiserunt, et omnibus offendiculo fuerunt, si vel verbulo fateantur se deliquisse, et gravius urgeantur, aegre laturos, et quasi litem intentaturos, quod non sepeliatur oblivione ipsorum iniquitas. Sed potissimum qui in aliquem dignitatis gradum evecti sunt, severius secum agi conqueruntur, si quum vel lacrymam emiserunt, vel se peccasse semi ore fassi sunt, non statim absolvantur. Quid dicam de nonnullis qui ministros se profitentur verbi divini, et quos aliis vitae sanctimonia praeire oportuerat, qui si scortationis, helluationis aut similium peccatorum convincantur, nisi tamen statim oblivione deleantur istiusmodi delicta, non verentur conqueri et litem intentare? Esto, inquiunt, peccavi, fateor, agnosco culpam, sed quare severius mecum agitur? nonne si me facti poenitet, satisfacere debent meae lacrymae et gemitus? Sed, quaeso, tantine haec poenitentia illorum est, ut suam semper dignitatem retinere apud honestos et probos viros debeant, quos potius perpetuo pudore suffundi et latebras quaerere oportebat? Nos itaque agnoscamus quam simus in vitia proclives, ut ab eiusmodi fucata poenitentia abhorreamus, quae ludicra res potius est, et in Deum contumeliosa, quam nos pulchre apud ipsum officio defunctos arbitramur, oblatis mendaciis et mera simulatione. Quare summopere cavendum ne ab hac norma recedamus, qua iubemur sincere nos in eius obsequium componere, si vere et ex animo ad ipsum convertimur: neque ambagibus culpam minuamus, sed ingenue confitentes delicta sincera mente ad ipsum convertamur. Atque hic sensus est prophetae, quum ait his verbis: *Si reversurus es, Israël, dictum Iehovae, ad me revertere: et si amovebis abominationes tuas a facie mea, non commoveberis.* Quibus verbis Deus se populi sui conductorem esse profitetur, et iudicem, ac proinde de ipsorum hypocrisi queritur, quasi dicat: Vos quidem ore poenitentiam profitemini, et re ipsa offertis multa sacrificia, quorum suus est usus: sed interim non agnoscitis quicum vobis sit negotium: quare agite, si serio ad me convertimini, mei toti estote. Ac si vestras abominationes amovebitis, ne amplius vagamini, et, ut soletis, vias quam plurimas inite, sed in me sincere et sine dolo aut fuco acquiescite, et in finem usque perseverate. Nam duobus istis ordinariis vitiis homines plerumque laborant; aut enim Deum simulate quaerunt, adeo quidem ut sibi ipsis indulgeant, et vitiis habenas permittant: aut si sincerus animus erga Deum est, non tamen firmus et stabilis, ut eo tanquam clypeo tuto fidendum sit, quoniam ad ingenium suum plerumque homines relabuntur. Atque ideo propheta nominatim haec duo vitia repre-

hendit, ut qualem esse oporteat conversionem doceat, si a Deo misericordiam impetrare cupimus, nempe in primis, ne dimidiata sit et simulata, sed simplex et ex pura mente: deinde ne instabilis, sed firmam fixamque in animis sedem habeat; ne Iudaeos leves et inconstantes imitemur, ac Deum ignem esse consumentem re ipsa experiamur: sed ut potius altas agente in nobis radices ad finem usque perseveremus in obedientia et timore Dei. Denique sciamus ea quae hic Samuel Iudaeis dicit ad nos etiam pertinere. Nam etsi, Deo nos ad poenitentiam sollicitante, quodammodo commovemur, et re ipsa in nobis ipsis sensum peccatorum habemus, quo ad Deum requirendum impellimur, tamen claudicando id facimus, et saepe in via media labimur et offendimus, ut quantum uno pede promovemus, tantum altero subinde regrediamur: denique nunquam Deum ea qua par esset promptitudine et alacritate requirimus; quare oportet nos serio admoneri, ne conversio nostra ficta sit aut simulata, et ut ad ipsum conversi eidem soli nos subiiciamus, neque unquam alio convertamur.

Porro non leviter illa verba praetereunda, quibus iubentur *idola de medio sui tollere, et Astaroth*: De voce Astaroth diximus in libro Iudicum, qua nonnunquam plures dii, nonnunquam unicus solus designatur, sed hoc loco generaliter pro quovis simulacro ponitur, quod sibi ethnici idololatrae finxerunt, prout solertes fuerunt Iudaei in conquirendis undique novis superstitionibus, quibus sincerus Dei cultus profanaretur. Derivatur vox illa ab ovibus, quod eiusmodi sacrificiis illis idolis litaretur. Samuel itaque istis vocibus populum docuit duo illa simul stare non posse, sed esse non minus quam ignem et aquam repugnantia, purum puta Dei cultum, et institutas ab hominibus idolis caeremonias. Atque haec doctrina summa attentione est nobis expendenda. Nam ut a natura nostris opinionibus decipimur, et Deum vellemus nobis ignoscere quoties fallere ipsum optamus, et illi illudere: sic etiam improbus et impius ille affectus nobis innatus est, ut ad Dei cultum semper de nostro aliquid addere cupiamus, et aliunde subinde aliquid conquiramus, ut nunquam intra illius simplicitatis, quam tantopere Deus a nobis in cultu suo requirit, terminos retineamur. Atque adeo tam altas agit in nobis istud vitium radices, ut nunquam de Dei praeceptis cogitemus, neque ad illud advertamus, de quo in sacris nominatim admonemur, nempe, cultum quem Deo obtulerimus nunquam illi gratum fore, nisi soli illi offeramus. Itaque nullus hic esse potest ritibus a Deo praescriptis cum hominum commentis locus: sed Deus solus colendus est et adorandus sine socio. Inde illud apud Ezechielem prophetam, ut Iudaeos Deus ad stercoreos suos deos colendos amandet, et plane illum reiiciat. Nam hoc vitio semper laborabant ut se Deum colere sibi persuaderent, modo in templo sacrificia offerrent, et circumcisionem retinerent, licet in ipsius cultum peregrinas quas ab ethnicis acceperant caeremonias et deos inveherent. At Deus se nihil istorum omnium acceptum habere palam testatur, et contra, se vehementer offendi simulato ipsorum cultu variis superstitionibus et idolomaniis corrupto et depravato; quare ait: Abite ad Deos vestros, nolo vos diutius cultum meum et maiestatem meam profanantes tolerare. Ac, obsecro, quam detestanda illa profanatio divinae maiestatis, quum Deo et idolis servire homines se posse sibi persuadent? Nae non magis ista inter se conveniunt quam lux et tenebrae. Quare si divinae doctrinae puritatem retinere cupimus, omnes alienae abominationes sunt penitus reiiciendae. Quid putamus igitur hodie futurum miseris illis papistis, qui adeo contumaciter suas superstitiones retinent, ut sibi persuadeant non ingratum esse Deo cultum, quem illi ex multis undequaque corrasis hominum commentis offerunt? Aiunt quidem illi in nomine Iesu Christi invocandum, qui noster mediator apud patrem est: verum vix hodie e mille papistis unum invenias, qui Iesum Christum unicum advocatum et mediatorem nostrum apud patrem esse cognoscat: sed contra videas illos hanc doctrinam ut profanam abominari, et coelum terrae potius miscendum putent quam ut admitti possit. Inde fit, ut licet Christum mediatorem et advocatum verbis fateantur, eidem tamen socios multos adiiciant, atque alii S. Catharinam, S. Barbaram, S. Margaritam, alii S. Christophorum, alii alios sanctos patronos suos advocent, ut infinitus sit patronorum istiusmodi numerus. Quibus adde, fateri quidem illos Deum simpliciter colendum et sincere, verum tamen etiam opinari cultum Deo gratum si S. Catharinae, Margaritae, Barbarae, aut cuivis alii Sancto missa sua tribuatur. Atque ita Dei cultus in partes scinditur, cuius sua cuique portio assignatur, quasi Deus ipse omnibus praedae exponeretur. Omitto caetera eiusmodi: nunquam enim istarum nundinationum esset finis: sufficit enim si cognoverimus homines natura esse falsa illa opinione imbutos et usque adeo fascinatos se Deum cum idolis colere posse, ut ab ea se nunquam divelli patiantur, quibuscunque tandem rationibus convincantur: atque etiam se Deum ex animi sua sententia et arbitrio posse colere, et gratos et acceptos illi esse: Deique nihil decedere, quidquid ad ipsius cultum ab hominibus innovetur: quasi vero Deus socium aut parem ferre aut admittere possit. Nam ipsemet se zelotem dicit. Porro inter homines zelotypiae vocem vitium maximum notare non ignoramus, ut eo laborantes sese continere nequeant. Sed Deus sibi zelotypiam tribuit, non quod hominum more passionibus et affectibus abripiatur, sed ut intolerabile

sibi esse demonstret socium sibi ab hominibus dari. Quis igitur non totus cohorrescat, et ad illam Domini comminationem obstupescat? Sed tantus est hominum stupor, ut non nisi icti sapiant, et Deo non ita esse illudendum suo periculo discant. Tam sunt vecordes, ut non agnoscant summum esse flagitium Deo quam libuerit portiunculam assignare et aliis deinde divis alias tribuere prout cuiusque devotio in hunc aut illum propensa fuerat. Ecquis erit, quaeso, tandem modus? Videntur isti similes cuipiam qui frumenti, vini, auri et argenti copiam habens suam cuique portiunculam distribuat. Itane vero mortales sibi Deum devincient, attributa illi ex arbitrio suo portiuncula? Deone in tribunali suo sedenti diabolum adiungent socium? Apage vero tantum flagitium. Atqui certum est Deo dari socium diabolum, etsi contrarium centies iurent, quum apostolorum aut martyrum nomina tanquam divini cultus partem veneramur. Ac sane, quam maiorem contumeliam intulerimus sanctis illis viris, qui sanguinem suum pro Iesu Christi Domini nostri gloria fuderunt, quam iisdem in idola transformatis? Quare non existimandum est papistas posse Deum sincere et pure colere, in Virginem Mariam et apostolos collatis divinis honoribus, sed illos sibi ex suo arbitrio divinum cultum fingere, ac veritatem in mendacium convertere, totumque Dei cultum adulterare, et gloriam in nihilum redigere, teste tota sacra scriptura. Non abs re igitur Samuel Israëlitas hortatur, et iubet eos, si ad Deum convertantur, deos alienos tollere, non contentus populum suis superstitionibus renunciare, sed etiam materiam et obiectum illarum tolli iubens. Non alia est hodie simulacrorum ratio, si quis abolita vellet reponere, et nihilominus Dei cultum secundum ipsius verbum profiteri. An non enim, obsecro, turpe esset christianum nomen profitentes templum aliquod ingressos, in eo videre pollutiones puro ac sincero Dei cultui contrarias et repugnantes, cuiusmodi sunt istiusmodi idola et simulacra, quibus ipsa Dei maiestas profanatur, et ea adorare et in foedam illam idololatriam consentire? An non, inquam, istud est apertissimum impoenitentiae signum, et aversionis a Deo testimonium? Nae mihi non absimiles reo cuipiam videntur, qui damnatus capite et tamen gratiam consequutus, velit suam iterum causam agi, et dedecus ac ignominiam suam renovari et publicari. Nam contra qui gratiam assequutus est, suum crimen horret, et maxime quod vulgatum sit dolet, ac penitus deletum et sepultum expetit. Quid vero aliud sunt idola, quibuscum increduli, ut sacra scriptura loquitur, scortantur, quam totidem accusationis capita quibus irritatus Deus ad vindictam sumendam provocetur? Nam perinde faciunt qui simulacra in templis retinent, ac si Deo ipsi insultarent exprobrantes illi gloriae divisionem, quasi dicerent: Tu non solus gloriam et maiestatem obtines: nos enim ligneas vel saxeas statuas ereximus, quibus deorum nomen et honorem tribuimus. Vah! quid aliud istud est quam ipsius Dei maiestatem pedibus conculcare? Quamobrem si seriam poenitentiam agere volumus, non sufficit salutis doctrinam pure annunciare, sed funditus omnem idololatriam oportet exstirpari et deleri, qua nihil nisi maius in nos Dei iudicium et condemnationem accersimus. Deinde danda opera ut ad Deum conversi non alio aberremus, sed quam audivimus ex propheta Ezechiele doctrinam diligenter observemus, nimirum quod non solum inania et vana multa sectamur, quibus in exitium ruimus, sed etiam quod a Deo placide invitati ad poenitentiam, ad levissimam aliquam auram alio avertamur, ut vel muscae volatus a proposito nos deterreat. Tunc itaque minis Deum agere nobiscum oportet, sed quas etiamnum valde parvi facimus, ac vix pedem movere possumus ad meliorem mentem induendam. Sed contra diabolo nos vel leviter et quodam tantum indicio provocante, non modo ad currendum, sed etiam, si fieri posset, ad volandum sumus paratissimi. Quoniam igitur natura sumus tam varii et inconstantes, et ad idololatriam proclives, removenda mature omnia simulacra et offendicula, ne ab illis in perniciem abripiamur, ut maximam mundi partem sponte decipi et errare conspicimus. Quare si quis hodie multas caeremonias in Dei cultum invehat, quibus minime laedi aut profanari divini cultus puritatem asserat, atque res illas indifferentes esse, ad quas nullus offendat, veluti, si chrisma et sal in baptismo, quod iam ante mille quadringentos annos in usu sint, addantur, nihil illi decessurum: quibus si linea cucula fuerit adiecta, ad Domini nostri Iesu Christi passionem in memoriam revocandam, aut si quae similia proferantur, diligenter animadvertendum quid facto opus sit, ne a simplicitate et puritate evangelii recedamus, quum tam inconstans et versatilis sit natura nostra, ut momento ad mendacium distrahamur, et licet non moveamur istis obiectis, tam multi tamen sint in corde humano recessus, ut mera sit hypocrisis, nisi Deus sua virtute et spiritus sancti efficacia in nobis operetur. Nam sane nisi Dei spiritu regamur et cohibeamur, semper sumus proclives in stultas nostras devotiones, et inania commenta, quae quidem summo animi ardore et vehementia tuemur. Atque has ob caussas videmus Samuelem hic populum israëliticum hortari, ut abiectis prioribus illis omnibus abominationibus sentiat profanatum pollutumque fuisse Dei cultum, atque tantundem de Dei gloria diminutum, quantum foedis illis superstitionibus honoris est attributum. Sed praeterea non tantum abiici foedas superstitiones iubet, verum etiam postulat

ut animum deinceps ad Dei cultum adiiciant sincera et non fucata mente, et praeparent corda sua ad Dominum. Quibus verbis, quum iubet illos *cor praeparare ad Dominum*, ut ei soli serviant, quum iam antea de solo Deo colendo mentionem fecisset, ut populum doceret non distrahendum esse Dei cultum, sed aut soli illi, aut non omnino esse serviendum, etiam ulterius progreditur, quum corda iubet praeparare, ut Deo soli serviant, nempe ut firmum et constans habeant propositum Deum sincere et ex animo colendi. Digna quam memoriae infigamus et usurpemus doctrina. Quemadmodum enim quidquid in aeruginosum vas inieceris vitiatur, sic vitiorum assuetudine depravati homines non modo aerugine vitiantur, sed etiam veneno lethali inficiuntur, et alios vicissim inficiunt. Quum ergo Samuel corda sua iubet illos praeparare, pravos illos affectus quibus tot annos corda ipsorum infecta fuerant intelligit, quos iubet in melius commutari. Atque is sensus est etiam loci illius apud Ieremiam prophetam cap. 4. quum ait: *Novate vobis novale, et nolite serere super spinas.* Quibus verbis eos comparat cum inculto et derelicto solo, quod spinis et sentibus horridum multos annos infructuosum fuit, ac proinde quisquis sementem in eo fecerit non immisso prius aratro, et revulsis spinis, operam et sementem perdet: atque idcirco fructum percipere volenti prius est ager ille sentibus ac rubis liberandus. Non aliter docet propheta revellendas ex cordibus spinas illas errorum, quae longo tempore excreverunt. Quare iubet illos paeparare et adiicere corda sua, ut male adhuc praeparatos fuisse Iudaeos doceat. Nae tanta est hominum stoliditas, ut si bene aliquando coeperint, sibi videantur ad scientiae et sapientiae cumulum venisse, quum tamen longe adhuc absint, sed sibi imponant misere, Deique nomen quantum in se est profanent. Atqui propheta iubet populum se praeparare, qui tamen flevisse, Deum quaesivisse et poenitentia ductus fuisse dicitur. Sane ita est, sed in incultum solum serebatur, quod fructum ferre non poterat. Merito itaque iubet illos prius corda sua praeparare, quasi minaretur fore, ut Deum non modo non propitium et benignum, nisi se ipsos agnoscerent, et deposita priore malitia serio et ex animo ipsius cultui se darent, et ad eius iudicia cohorrescerent: sed contra iudicem experirentur.

Nos itaque procumbamus *etc.*

HOMILIA XXV.

5. *Dixit autem Samuel: Congregate universum Israël in Masphath ut orem pro vobis Dominum.* 6. *Et convenerunt in Masphath: hauseruntque aquam, et effuderunt in conspectu Domini, et ieiunaverunt in die illa, atque dixerunt ibi: Peccavimus Domino. Iudicavitque Samuel filios Israël in Masphath.* 7. *Et audierunt Philistiim quod congregati essent filii Israël in Masphath, et ascenderunt satrapae Philistaeorum ad Israël. Quod quum audissent filii Israël, timuerunt a facie Philistinorum:* 8. *Dixeruntque ad Samuelem: Ne cesses pro nobis clamare ad Dominum Deum nostrum, ut salvet nos de manu Philistinorum.* 9. *Tulit autem Samuel agnum lactentem unum, et obtulit illum holocaustum integrum Domino: et clamavit Samuel ad Dominum pro Israële, et exaudivit eum Dominus.* 10. *Factum est autem quum Samuel offerret holocaustum, Philistiim iniere praelium contra Israël: intonuit autem Dominus fragore magno in die illa super Philistiim, et exterruit eos, et caesi sunt a filiis Israël**).

Vidimus superioribus versiculis Israëlitarum ad Deum conversionem, abiectis prioribus omnibus abominationibus et superstitionibus et idolomaniis, deinceps docebimur poenitentiam et conversionem cum precibus semper esse coniunctam. Quamobrem hoc in primis observandum est, oportere ad poenitentiam conversos re ipsa testari sibi malum displicere, illud reiicientes, et deinde serio animi affectu sese Deo subiicientes, et in eius obsequium componentes: sed requiri praeterea ut conversi ad Dei misericordiam precibus confugiant. Nam quaecunque tandem mutatio fiat in nobis, nondum tamen a peccatorum poena liberi sumus, nisi Deus illa nobis condonet. Itaque certum istud esto, nullum peccatorem, quantumvis sese accusantem et crimen agnoscentem, ac mentem aliam et affectum induentem, posse Dei iudicium effugere, quin semper reus teneatur, donec gratiam et pacem a Domino consequatur. Atque idcirco necesse est ad seriam conversionem et fructus qui ex illa nascuntur, etiam preces accedere, quibus Deum ut nostri misereatur invocemus, atque ut nobis offensas non imputet quibus eius in nos iram concitavimus: quod ex hac narratione conspicuum fit nobis. Postquam enim Samuel populum hortatus est, ut abiiceret a se procul idola et simulacra sua omnia, cum foedis superstitionibus, et ex animo sese ad Dei cultum applicaret, eiusque promissionum veritate niteretur, deinceps etiam dicitur omnes unum in locum congregasse, atque ibi rursum ad peccatorum confessionem et lacrymas cohortatum, ut coram Deo deiecti et ob peccata gementes gratiam et misericordiam consequerentur. Porro hic locus Mitspbath celebris erat inter Israëlitas, propter insignem victoriam quam de suis hostibus Israëlitae Iosue temporibus reportarant, ut locus ipse testis illis esset Dei praesentiae, minime quidem quasi reliquis sanc-

*) *Versus 11. omissus est.*

tior, aut quasi propius ad Deum ideo populus accederet. Sed ea est hominum infirmitas, ut quoniam ad Deum ipsi per se accedere non possunt, quibusdam signis incitentur. Quum igitur Deus memoria dignum opus alicubi edidit, in quo virtus ipsius velut insculpta est, et in quo praesentiam eius agnoscere possumus, tam firma haeret animo loci illius memoria, in quo sumus hanc gratiam experti, ut elabi nunquam possit, sed in honore maximo semper habeatur. Hanc ob causam locum hunc Mispha a Samuele electum verisimile est, ut populus memoria repetens divinum auxilium quod olim maiores senserant eo loco, tanto magis afficeretur. Fuerant autem eo loco fusi caesique reges totius regionis potentissimi. Denique videtur Samuel in hunc locum congregatos veluti coram Domino stitisse, ut magis ac magis excitarentur, serioque animi affectu et ardore ad Deum conversi poenas deprecarentur de tot peccatis, quibus tot iam annos eius iram in se concitaverant. Itaque postquam in Misphath convenissent, *aquam hausisse dicuntur, et eam effudisse in conspectu Domini, ac sua peccata confessi, iis se Dei iudicio factos obnoxios agnovisse.* Igitur cum precibus coniuncta est confessio peccatorum, quae poenitentiae pars est: deinde signum externum et visibile, quo de sua impuritate admonebantur, et de deponendis sordibus, quibus in se Dei iudicium magis provocabant. Quare hinc observemus nunquam liberum ad Deum invocandum accessum nobis datum iri, nisi praeeunte seria peccatorum nostrorum confessione. Hac enim veluti clavi nobis aditus ad ipsum patefit, et coelorum repagula reserantur. Qui elatis et arrogantibus animis ad Deum veniunt, sese dignos existimantes quos Deus exaudiat, quasi devinctus caeremoniis et ritibus, quibus se illum demereri sibi persuaserunt, repetitis quidem multis precibus Deum supplicabunt, sed inania fundent verba, et potius maledictionem in se derivabunt. Hoc igitur esto perpetuum precum nostrarum fundamentum et regula, ut peccata nostra Deo confiteamur, ut gratiam et misericordiam ab ipso consequamur. Sed nominatim quum aliquo morsu conscientiae excitamur, aut ipse Deus comminationibus terret, et iam vindicta ipsius nostris capitibus imminet, tum ardentioribus votis est sollicitandus et peccata nostra severius a nobis ipsis condemnanda. Talis fuit patrum nostrorum in Deum fiducia, qui non suis meritis, sed peccatorum agnitione et confessione, in Dei bonitatem recumbebant. Exemplum insigne in Daniele nobis scriptura proponit, qui Deo supplicaturus pro populi reditu in patriam ab illa captivitate, in quam sciebat populum a Deo in exsilium relegatum, et patria terra Chananaea extorrem, propter peccatorum multitudinem, quibus in se Dei vindictam provocarat, ait se tam sua quam totius populi peccata fuisse confessum, idque non uno tantum aut altero verbulo, sed cum exaggeratione tam suorum quam totius populi peccatorum, in haec verba: *Peccavimus, iniquitatem fecimus, impie egimus, et recessimus. Nobis confusio faciei, regibus nostris, principibus nostris, et patribus nostris qui peccaverunt.* Quare docemur oportere suorum peccatorum reos sic ad Deum accedere, ut sacrificium humilitatis illi offerant. Nam unica placandae Dei irae ratio est, ut remissionem petamus. Illam autem consequi non possumus nisi peccata quorum rei sumus agnoscamus et confiteamur. Hypocritae quidem gratiam et misericordiam implorant, sed interim peccatorum non meminerunt, quae deleri perpetua oblivione volunt. Verum quicunque gratiam et misericordiam a Deo cupit consequi, hoc faciat initium necesse est, ut se miserum peccatorem agnoscat et fateatur, et quidem mille dignum mortibus si cum ipso summo iure Deus agat: ac proinde nullam aliam superesse maledictionis aeternae vitandae rationem, nisi ut nobis placatus non imputet peccata quae adversus ipsius maiestatem admisimus. Haec igitur causa est, cur hic nominatim scriptura dicat: populum in Mitspha congregatum iterum sua peccata coram Deo fuisse confessum, et veniam deprecatum. Quod ad externum illud signum attinet, nempe aquam quam dicuntur hausisse, et coram Deo effudisse, non est subtilior expositio quaerenda, ut volunt quidam, nempe hausisse illos aquam ex corde, et abundanter ex oculis effudisse. Frivola enim est expositio, non minus quam altera illa, voluisse nimirum illos per aquam significare suam fragilitatem, quoniam erant timore perculsi, quia nimirum homines obstupefiunt Deo severius illos persequente. Simplicissima igitur haec est, ut dicamus id factum ab illis ex communi illius temporis usu. Scimus enim a Deo in lege fuisse praescriptas ablutiones. Itaque repurgandi a peccatis aqua aspergebantur, hoc signo confitentes se pollutos et coram Deo plenos abominationum: et alibi suam ablutionem quaerere se palam profitentes. Neque enim aqua elementum corruptibile lavare poterat aut abstergere sordes ipsorum coram Deo: sed coram Deo testabantur hoc signo suam sordium purgationem in se non posse reperiri, sed aliunde quaerendam esse. Scimus autem Dominum nostrum Iesum Christum venisse in aqua et sanguine, ut docet et loquitur Ioannes 1. epistola: atque ita adimplevisse quod figurae legis adumbrabant. Itaque populus aquam hauriens quod lege praescribebatur sequutus est: aquae effusione professus, se suarum sordium sibi conscium, quibus a natura pollutus, non aliunde speraret ablutionem quam a mera Dei gratia per sanguinem redemptoris. Nam legales illae aspersiones non minoris momenti quam sacrificia fuerunt, quorum hic finis erat, ut

populus publica confessione se coram Deo reum agnosceret, deinde peccatorum absolutionem et remissionem gratuitam quaereret per modum a Domino ipso praescriptum, nempe redemptorem promissum. Has caeremonias papistae hodie, sed tanquam simiae, imitantur. Quandoquidem enim Dominus noster Iesus Christus apparuit in aqua et sanguine, quemadmodum reliqua veterum sacrificia sunt abolita, et evangelium aliud contrarium habet sacrificium, sic et istis ablutionibus et purgationibus legalibus finem impositum sciamus. Nam quod papistae pro se adferunt ut suum errorem aliqua specie recti tegant, istis ablutionibus et lustrationibus veluti renovari baptismum, fictitium est commentum. Christus enim Dominus noster qui unus sapientia est Dei patris, unicum baptismum instituit: papistae vero singulis vitae suae diebus sero et mane baptismos habere volunt: unde conspicuum ab illis dominicam institutionem sus deque verti et corrumpi. Non inutilem autem apud veteres fuisse caeremoniam aspersionum certum est, quum templum ingrederentur. Nam aqua aspergebantur, primum ut ad poenitentiam invitarentur, et eo signo de vitiis et peccatis suis admonerentur, quorum sensu affecti poenas quas erant meriti horrerent. Deinde ut etiam contra in spe foverentur et confirmarentur de gratuita coram Deo receptione et peccatorum remissione, quantumvis multis vitiis et sordibus polluti coram eo comparerent, modo reconciliationem non in se ipsis quidem, verum in constituto a Deo redemptore quaererent. Hanc nos doctrinam sic decet usurpare, ut licet non amplius in usu sit haec aspersionis aquae caeremonia, nihilo minus tamen serio de peccatis nostris cogitemus, pro quibus gemere et lamentari coram Domino non desinamus: deinde de ipsius misericordia persuasi simus, modo in unico Iesu Christo Domino nostro sitam esse purgationem nostram et ablutionem sordium sciamus.

Dicuntur deinde *Philistaei, quum audivissent convenisse Israëlitas in Mispha, de illis adoriendis cogitasse.* Ubi observandum saepius accidere, ut quae de Dei cultu suscipiuntur consilia, turbas multas et molestias adferant: quae non parvam tentationem, quam non ita facile est superare, pariunt: quamobrem eo accuratius quae hic recitantur sunt a nobis expendenda. Nam si quid a nobis susceptum erit quod ad cultum Dei maxime spectet, et consiliorum nostrorum bonus finis fuerit, quem tamen contrarius exitus sequatur, ut nimirum provocatis et irritatis inimicis, in ea discrimina coniiciamur, ex quibus nullus detur exitus, cavendum tamen summopere ne inde occasionem resiliendi et immutandi consilii capiamus: licet consiliorum nostrorum contrarium exitum sortiamur. Nam si quis obiiciat Deum quidem specialem curam se de suis habiturum esse pollicitum, et quidem mandasse angelis suis, ut custodiant eos in omnibus viis suis, et tamen inanem illam videri spem, et inanes pollicitationes: ac proinde non mirum esse si quis in tam dubiis rebus vacillet, etiam eorum qui constantissimi videbantur: adversus istud offendiculum praesentissimum remedium adferemus. Atque exempli causa istud hoc loco Philistaeorum factum expendamus. Quid enim Philistaeos ad arma provocavit, quid antea quiescentes excitavit? Nempe conventus ille Israëlitarum in Misphath. Quid vero, inquiunt, annon Samuel abstinere isto conventu poterat, nonne providere ne hostes irritarentur? Nonne populus universus poterat Deum supplicibus votis deprecari sine hoc conventu? Nonne Philistaei merito hac de causa commoti sunt, et suscipi adversum se consilia suspicati? En quomodo Samuelis consilium ab exitu multi notandum dicerent, ut quoniam eo conventu provocati sunt hostes populi, Samuel accusetur imprudientiae aut temeritatis. Verum, ut ante dixi, cavendum ne perturbemur, si nos Deus variis modis exercet, quum inimus consilia quae approbat, et quae cum ipsius verbo maxime conveniunt. Si quid sinistri contigerit, ne tamen facti nos poeniteat, neque a recta via unquam deflectamus, sed Dei voluntati acquiescamus. Nostram enim obedientiam Deus explorat, sitne illa momentanea, an cum firmo proposito perseverandi coniuncta. Nam hypocritas saepe videmus aliquo impulsu ferri, et si fuerit laetus illius exitus, maiore deinceps zelo fervere. Verum si mundus nobis reluctatur, si consiliis sanis omnia contraria, si diabolus quotidie novas turbas excitat, quum Deo servire, et eum colere ex voluntatis ipsius praescripto nitimur, tum si casus omnes praesenti animo tulerimus, neque a proposito fine resilierimus, certissimum indicium est Dei timorem et reverentiam profundissimas et vivacissimas in nobis egisse radices, quae nunquam sint defecturae. Atque hic esto usus et doctrina quam ex eo Philistaeorum consilio de invadendis Israëlitis qui convenerant in Mispha referre debemus, ad quam deinceps accedat oportet consideratio exitus quem istis omnibus turbis Deus dedit, quo magis ac magis in fide confirmemur, ne unquam despondeamus animum, diabolo licet fremente, et novas subinde turbas excitante, sed casus quoscunque patienter feramus, et divinum auxilium opportuno tempore expectemus: quod in historiae progressu deinceps videbimus. Porro facile coniicimus Philistaeos tantopere fuisse commotos, quod populum Israëlitarum eo loci convenisse verisimile esset de bello consilia agitaturos: quibus mature occurrendum existimarunt. Atque hae plerumque sunt bellorum causae, quod aliquis sibi ab alio metuat: et quoniam veretur ne si prior ille adoriatur se incautum, magis noceat, occurrendum arbi-

tretur. Inde consilia, non propulsandae, sed potius inferendae iniuriae, non ratione sed suspicione nixa, quod metus damni ab alio accipiendi maturet consilium occurrendi. At non est ista coram Deo legitima causa, neque excusatio. Quamobrem etiam deinceps Philistaei iustas sui consilii poenas dabunt, et suae temeritatis ac superbiae. Nam sola suspicione bellum istud suscitarunt, iustene an iniuste non attendentes. Hoc vero exemplo doceri nos oportet, nihil temere suscipiendum, neque suspicionibus, neque levibus ullis opinionibus locum dandum, ut illis ad bellum excitemur, et quae caeca ratio dictaverit exsequamur. Ac licet Deus vim vi repellere permittat, non vindicanda tamen prius iniuria quam illata sit. Neque enim licet nondum acceptum malum ulcisci: sed vim hostium licet regi vel principi propellere, ita tamen ne sine iustis causis eos aggrediatur, aut bello lacessat.

Atque de Philistaeorum temeritate satis. Vicissim etiam discamus non posse Dei servos effugere, quin impii de ipsis male sentiant, et conviciis ac contumeliis et calumniis obruant, licet pacatissimos, et pacis cum omnibus colendae studiosissimos, ac sinistra omnia de illis suspicentur. Sed quid hic agas? Meditanda sane haec doctrina. Nam fieri non potest quin graviter afficiamur, quum nobis bene conscii et evitatis pro viribus omnibus offendiculis, et de instituta vita coram hominibus sine crimine, nihilominus accusamur tanquam nocentissimi, et sexcentis calumniis obruimur. Atqui ea est omnium Dei servorum conditio, ut in contrarium trahantur omnia ipsorum consilia: et male vertantur, quae bonum finem habebant. Nam, exempli causa, quare in Misphath Israëlitae convenerant, quae consilia de Philistaeis habuerant? omnia sane a bello aliena: de peccatis suis cogitant, de agenda poenitentia, de venia et remissione peccatorum imploranda. Quid vero Philistaei? Non sine magnis de causis convenisse illos putant. Sane magnis de rebus. Sed male suspicantur ibi agitari de bello consilia, male inferunt occurrendum Israëlitis, belloque frangenda consilia: non exspectandum donec apparati viribus omnibus impetum in se facerent, sed adhuc imparatos et inermes invadendos. Itaque populum calumniis premi a Philistaeis conspicimus. Quamobrem pro viribus enitendum est nobis, ne quam occasionem demus de nobis male cogitandi: sed potius, ut monet Paulus, procuremus honesta coram omnibus hominibus, non solum coram Domino, ut omnibus grati et accepti simus. Ne denique, quum omnia recte fecerimus, perturbemur, aut a proposito dimoveamur, quicunque de nobis rumores spargantur, aut quibuscunque calumniis oneremur, sed adversus illa omnia magis ac magis obfirmemur, modo bene nobis conscii, nulla nostra culpa male de nobis homines cogitare.

Deinceps *dicuntur filii Israël metu ingenti perculsi: ac Samuelem rogasse ut non faceret finem pro ipsis precandi, donec a Domino de hostium manibus eriperentur.* Hinc vero fit conspicuum, Israëlitas licet ad Dominum conversi essent, et non fucatam poenitentiam egissent, coram Domino peccata confitentes, non tamen integram fidem habuisse, et valde debilem adhuc poenitentiam, quod res ipsa demonstrat, et metus ille testatur. Nihilominus tamen etsi vitiosus erat ille metus, remedium illi corrigendo vitio conveniens quaerunt. Nam Samuelem rogant, ut pro se Deum indesinenter precetur, non quidem ipsi securius acturi, sed cum ipso tanquam capite suas preces coniuncturi. Atque idcirco volunt eo tanquam intercessore apud Dominum uti. Nos etiam hinc discamus, urgente aliquo vehementiore metu, et nostra incredulitate sese patefaciente supra modum, ad hanc doctrinam recurrere. Metum quidem fateor nobis ingenitum esse a natura, ac licet perfectam fidem, quod impossibile est, haberemus, semper tamen, quamdiu corruptibili hoc corpore induti fuerimus, metum in nobis locum habiturum: non quidem qui ad desperationem inducat, et quid agendum, quid sequendum sit nobis facultatem videndi adimat, sed quo quieti tamen et tranquilli maneamus. Quando vero vehementior metus invadit et ita miseros afficit ut mors praesentissima videatur, tum sese incredulitas patefacit, quam occultare non possumus. Interim vero quaerendum huic malo remedium. Quare si nos talis aliquis metus sollicitarit, tamen agnoscamus Deum nolle nos animum despondere, sed potius ad preces ingeminandas excitare, et paratum illius auxilium in rebus maxime angustis fore nobis persuasum esse velle, et fiduciam nostram omnem in ipso collocare, atque ita ipsius virtute superare quidquid exitium nobis minari videbitur. En ut metus non debet nos a Deo repellere, sed potius ad ipsum adducere, ut vitium illud nobis ingenitum agnoscentes, ad Dei misericordiam confugiamus. Atque id notat hoc loco propheta, quum ait Israëlitas metu perculsos propter Philistaeos. Nam metus ille notatur, quod forti animo et praesenti debuerint hostium minas et vires contemnere, Deum certo persuasi fore sibi propitium, neque unquam in rebus angustis derelicturum electum populum. Metus igitur ille merito ut vitiosus notatur: sed quum metu illo non obruuntur, neque tanquam desperabundi eiulant, sed Samuelem, ut pro se Deum precibus sollicitet rogant, et in Dei misericordia conquiescunt, et nominis ipsius invocationem maximum et tutissimum asylum suum statuunt, satis apertis testimoniis profitentur, se multum in illa conversione, de qua diximus, profecisse. Atque hoc nobis exemplum imitandum proponitur, ut in maximis angustiis constituti, sciamus

nos a Deo vocari, ut precibus ipsum sollicitemus, et auxilium ipsius imploremus. Hodie vero nullus praesens adest Samuel, ad quem pro nobis deprecaturum confugiamus: qui licet fidelis Dei servus fuerit et fideliter officio functus, homo tamen fuit, ab humanis infirmitatibus non alienus, et qui pro se Deum etiam precari debuit. Sed Dominum nostrum Iesum Christum habemus, unum pro omnibus, non tantum hominibus, sed etiam angelis. Quandoquidem igitur Dominus noster Iesus Christus sese advocatum nostrum profitetur, et munus in se recepit patrem pro nobis interpellandi, et illi nostras preces offerendi, eo maiore fiducia debemus ad Deum confugere, quoties rerum nostrarum status in summo discrimine versari videbitur. Quod vero Samuel se deprecatorem atque intercessorem apud Deum pro populo fore superius promisit, non arrogantia, non vana opinione suae dignitatis alicuius, qua sibi hoc apud Deum intercedendi munus attribueret (neque enim divinae legis erat ignarus) sed populum magis ac magis humiliaturus fecit, et docturus eundem nihil a Deo posse sine intercessore impetrare. Itaque fuit ille in populo typus et imago Domini nostri Iesu Christi: populum erudiens non esse dignum quem Deus in gratiam recipiat, nisi intercessore Christo et advocato apud ipsum. Itaque tenendum, hodie nobis nullum a Deo mortalem proponi advocatum, sed Christum complementum esse rerum earum quae lege figurabantur, quod per Dominum nostrum Iesum Christum, et intercessionem ipsius, Deo grati et accepti simus, ac preces nostrae sanctificentur et benedicantur, ut ipsi ratae sint et acceptae.

Sequitur deinceps *iussisse populum ut Samuel indesinenter ad Deum pro se clamaret.* Neque vero clamorem hic intelligimus ingentem aliquam vociferationem, sed ardentem affectum orantis: nam clamorem videbimus deinceps accipi pro vehementi affectu, ut licet fideles non erumpant in ullas voces, tamen preces ipsorum clamores nominentur. Sic Deus Mosem alloquens ait: Quid clamas ad me? Atqui tum Moses non loquebatur: sed tantus erat ipsius ardor et vehementia animi, ut omnes ipsius sensus in preces effusi viderentur. Quum igitur hic mentio fit clamoris Samuelis, vehementioris orationis affectus exprimitur, quasi ex imo pectore suspiria in coelum usque ad Deum extulerit, totus extra se raptus et in orationem ad Deum effusus. Quam vero causam adiiciunt, *ut liberemur ab hostibus*, etiam expendamus. Nam iis verbis populus profitetur se de hostibus non posse non modo victoriam reportare, sed ne eripi quidem sine speciali Dei auxilio, et peculiari liberatione, quod in memoria recenti adhuc insignem illam, quam acceperant a Philistaeis, cladem haberent. Suam itaque agnoscentes infirmitatem, in Deo uno acquiescunt. Atque hoc nos imitantes oportet duo ista simul coniungere tanquam inseparabilia: ut nempe nostram imbecillitatem tenuitatemque bene norimus, vanamque omnem de nobis opinionem exuamus: sed ita tamen ne in desperationis abyssum immergamur: verum potius agnitae nostrae tenuitati Dei potentiam opponamus, ac nobis adiuvandis et omnibus periculis eripiendis sufficientem unum illum esse sciamus: certoque persuasum habeamus nunquam inanem fore nostram in illum fiduciam, quum precibus ad eum confugerimus, sed invocatum adfore tempore opportuno auxilium laturum.

Deinceps dicitur Samuel *tulisse agnum lactentem unum, et obtulisse illum holocaustum integrum Domino*, et gratum acceptumque Deo fuisse, quod Philistaei ab Israëlitis caesi et in fugam versi sint, ut pluribus posthac videbimus. Quod Samuel obtulit sacrificium, indicat orationes nostras non posse Deo gratas et acceptas esse sine oblatione. Atque hic fuit sacrificiorum veterum omnium finis, sive quae matutino, sive vespertino tempore, sive quae die sabbathi, sive die professo, ordinario vel etiam extraordinario offerebantur, ut nimirum profiterentur se ad Deum accedentes non alia ratione gratos et acceptos esse quam per sacrificium illud perpetuum patribus antea promissum. Iam vero sublatis et abolitis legalibus illis sacrificiis, Deum precantes oportet in mortem et passionem Domini nostri Iesu Christi intueri: quod ni fiat, certum est inanes et irritas semper fore nostras precationes, imo nullum ad Deum accessum nos habituros. Hoc docuit igitur suo sacrificio Samuel, nempe irritam et inanem fore suam precationem, seque indignum qui gratiam consequeretur, nisi sanctificaretur per sacrificium illud quod offerebat. Neque vero tantum externum et visibile sacrificium illud intuebatur, norat enim neque caesum agnum, neque quamvis aliam pecudem delere populi peccata posse: sed quod veteres facere consueverunt, ad Dominum nostrum Iesum Christum respiciebat: qui fuit omnium legalium caeremoniarum et rituum scopus. At hic valde difficilis quaestio occurrit, nempe quomodo Samuel ipse dicatur sacrificasse, quum tamen non fungeretur summi sacerdotis munere, ac proinde non posset ex lege sacrificium offerre. Respondetur, Samuelem per alium a Deo constitutum sacerdotem obtulisse sacrificium illud, quum praesertim convocari populus non posset, quin sacerdotes et quidem primi interessent: hoc enim ipsorum muneris ratio postulabat. Sic saepe in sacris David, sic Salomon obtulisse sacrificia dicuntur, non quidem propriis manibus, sed per eum cui commissum erat munus istud a Domino. Neque enim regibus licebat hanc dignitatem sacerdotalem usurpare, quae fuit iis propria, qui erant a Domino designati. Itaque respondetur Samuelem non usurpasse munus alienum: sed ob-

tulisse sacrificium per manus summi sacerdotis: quod quidem responsum quandam habet speciem veritatis: quoniam post oblatum sacrificium Philistaei caesi fugatique dicuntur: quae fuga caedesque non orationi sed sacrificio Samuelis tribuitur. Quid si vero concedamus, summo sacerdote non praesente, Samuelem propria manu sacrificium istud obtulisse? dicemus Deum Samueli parcentem et peccatum condonantem, gratum et acceptum habuisse sacrificium, quod alioqui summo iure agens merito erat reprobaturus. Non ideo tamen papistae aliquid obtinebunt, hoc loco, tanquam munitissimo aliquo clypeo, adversum nos abutentes, ut eo probent se non teneri Dei verbum usque quaque sequi, sibique licere Deum prout ratio dictaverit colere: suaque nihilominus opera esse meritoria, etsi Dei mandata non sequantur. Hoc itaque clypeo fortissimo suas superstitiones papistae facile quibusvis persuasuros et approbaturos sibi persuadent. Nam aiunt: Quandoquidem Samuel per se ipsum obtulit sacrificium contra legis mandatum: Deoque nihilominus gratum et acceptum fuit, quodexitus ipse comprobavit, quando Samuel exauditus est, etiam sequitur opera nostra omnia, nihilominus bona et grata et accepta Deo fore, licet non disertis et expressis verbis mandata sint. Verum iam dixi supra Samuelem secum habuisse sacerdotes, et legis non fuisse ignarum, ac proinde nihil contra legis praescriptum fecisse: quum praesertim, ut superius observavimus, non ignoraverit, obedientiam pluris a Deo fieri quam sacrificium: ac proinde non fieri verisimile violatum fuisse a Samuele ordinem inviolabilem, et Dei legem fuisse transgressum. Sed esto, Samuel contra legis praescriptum iverit, quid hoc papistas iuvat? Nam hoc principium semper retinendum est, Samuelem sibi arrogantem autoritatem contra Dei voluntatem aliquid faciendi et innovandi, a legis praescripto aberrasse. Quid vero aliud est Dei legem violare quam Dei voluntati repugnare? Quare Samuelem nemo culpa liberaverit si tantum sibi arrogavit. Nam si quidquid Dei verbo consentaneum est, bonum et sanctum est, sequitur e contrario quidquid eidem repugnat, peccatum et iniquitatem esse, ac divinam condemnationem secum trahere. Quamobrem neque Samueli, neque ulli mortalium parcendum est, imo vero ne ipsis angelis, si quid Dei voluntati contrarium et repugnans fecerint. Nosne igitur Samuelem peccantem imitaremur? nos a recta via declinantem sequeremur? Nonne sponte Deum tentare et ad iram provocare velle videremur? Absit igitur ut a verbo Dei vel tantillum deflectamus, aut in hanc aut illam partem extra Dei verbum Samuelis abutentes exemplo propendeamus: ne ultro perniciem et exitium quaesivisse nobis videamur. Sin aliquis excipiat, nihilominus fuisse Samuelem exauditum a Domino, sane fateor, Deum multa fidelibus condonare, et in gratiam non imputatis offensis ipsos recipere, licet indignos: sed aio non inde sequi Deum adstrictum ita teneri, ut eodem modo sese in omnes gerere debeat. Namque Deus quidem Samueli condonandi potestatem habuit, quemadmodum penes illum omnium rerum est autoritas: sed non inde sequitur nobis etiam eodem modo peccantibus condonaturum. Propitius ergo fuit Samueli Deus, sed si in tantam audaciam et arrogantiam devenerimus, ut Samuelis exemplum imitari potius quam Dei verbum malimus, quomodo speraremus tantam audaciam inultam fore? Quare observemus Deum quidem potuisse Samuelem exaudire, etsi non erat legitime oblatum ab ipso sacrificium, quoniam suorum Deus miseretur, et malum in bonum convertit quoties ipsi placet, etiamsi indigni sint: ac vitium illorum tegit ne in illud severius inquirat. Ac sane semper in fidelium operibus aliqua labes inest, quae reos coram Deo facit etiam quam optime possunt facientes: itaque necesse est ut Deus nostri misereatur et infinita sua bonitate complectatur, quum accipit et grata habet opera nostra. At, quaeso: Deumne, quod indulget nobis et parcit, diximus a peccato nos eximere, ut papistae volunt, et cum audacia et arrogantia istud asseremus? Contra deprimi et prorsus abiici nos oportet, ut Dei veritas eo sit illustrior. Nam etsi enitamur bonis operibus nomen aliquod acquirere, et sancti ac perfecti habeamur, tamen si Deus summo nobiscum iure agat, et non complectatur nos sua misericordia, certum est nos et cultum quemcunque tandem illi exhibuerimus reiectum iri, ac merito. Quare hoc ratum esto: Samuelem non esse nobis hac in parte imitandum, si contra Dei legem aliquid fecit: ac si gratiam apud Deum habuit ratione hominibus incognita, ne tamen ideo malum loco boni ac recti sequamur: et si Samuel aberravit a legis praescripto, quid nos facere debeamus, et quid contra soleamus diligenter expendamus. Porro si tantum prophetam, non dignitas propria, sed gratuita Dei misericordia dignum fecit qui exaudiretur, quid nobis miseris fieret, qui procul absumus ab illius excellentia, nisi Deus clementissime nobiscum ageret? Atque de Samuelis sacrificio hactenus. Interim observandum qua ratione preces nostras Deus exaudiat, nempe Domini nostri Iesu Christi, qui unicus est verus sacerdos et sola hostia perfecta, mortem inspiciens. Certum enim est, etsi preces Samuelis dicantur exauditae, non tamen attribui precibus hostium fugam et reportatam de illis victoriam, sed oblato holocausto. Ex quo apparet non aliter gratas esse Deo posse nostras preces, quam ipsius gratia, non autem ullis nostris meritis, ut falso papistae sibi Deum in omnibus devincire velle videntur, adeo ut si precibus impetrare a Deo necessaria iubean-

tur, suum cultum praetexant, quo sibi Deum ita devinctum arbitrantur, ut bonorum partem quae Deus largitur, suis meritis deberi arbitrentur. Contra vero locus hic manifeste docet, Deum, licet ad suorum preces attentum et ad auxilium ipsis ferendum paratum, non tamen meritis ullis aut precum aut iustitiae illorum moveri, sed sola sua misericordia. Quare ad Deum accedant necesse est eo freti solo quem Deus constituit, ac proinde noscant unicum Iesum Christum Dominum nostrum factum esse advocatum et mediatorem perpetuum, quum semel in se sacrificium obtulit patri acceptum quo a peccatorum servitute in libertatem assereremur et ab omni metu liberaremur. Quare quotiescunque ad patrem ipsius nomine venerimus, nunquam ab ipsius gratia repellemur. Quamobrem eo maiore studio cavendum, ne in istam arrogantiam incidamus istorum hominum, qui Dei bona in nos propter nostra merita derivari existimant: quin potius damnanda est haec doctrina, et tanquam impia et blasphema reiicienda, et agnoscendum quidquid in Dei cultum facimus, sive preces fundimus, sive quid aliud praestamus, vanum et inutile fore, nisi Domino nostro Iesu Christo freti simus, et per eum ad Deum patrem adducamur eidemque reconciliemur. Ac proinde maximum est hoc tempore Dei erga nos beneficium agnoscendum, qui veritatem et perfectionem nobis eorum quae legalibus umbris promittebantur exhibuit, ut si legis tempore sacrificiorum, quae tantum erant umbrae et figurae, tanta fuit auctoritas, maiorem hoc saeculo speremus ab ipso Christo, qui legalium umbrarum corpus est ac veritas. Ac proinde si ea fuerit temporum difficultas, ut in luporum faucibus constituti, et in ipsius sepulcri fossa pedem alterum habere, omni auxilio destituti videamur, ne unquam animum despondeamus, sed Deum ἐκ μηχανῆς semper appariturum et laetissimum auxilium allaturum sciamus, et modo votis ardentibus eum, sicuti Samuelem fecisse videmus, sollicitemus, preces nostras exauditurum.

Iam vero superest, *etc.*

HOMILIA XXVI.

12. *Tulit autem Samuel lapidem unum, et posuit eum inter Masphath et inter Sen: et vocavit nomen loci illius, Lapis adiutorii, dixitque: Hucusque auxiliatus est Dominus.* 13. *Et humiliati sunt Philistiim, nec apposuerunt ultra ut venirent in terminos Israël: facta est itaque manus Domini super Philistaeos, cunctis diebus Samuelis.* 14. *Et redditae sunt urbes quas tulerant Philistiim ab Israël, Israëli, ab Accaron usque Geth, et terminos suos liberavit Israël de manu Philisthinorum, eratque pax inter Israël et Amorrhaeum.* 15. *Iudicabat quoque Samuel Israëlem cunctis diebus vitae suae.* 16. *Et ibat per singulos annos circuiens Bethel et Galgala et Masphath, et iudicabat Israëlem in supradictis locis.* 17. *Revertebaturque in Ramatha, ibi enim erat domus eius, et ibi iudicabat Israëlem: aedificavit etiam ibi altare Domino.*

Hesterna concione vidimus, quomodo, Samuele sacrificium in holocaustum offerente, Philistaei caesi fugatique sunt, et de illis victoria reportata est. Qua circumstantia temporis Deus patefecit victoriam illam a se uno proficisci: suaque unius virtute et potentia victos et superatos fuisse Philistaeos. Neque enim innotesceret nobis Dei gratia, nisi manu ipsa palparemus, ut solent caeci palpando viam investigare. Itaque ut de Dei gratia certiores fiamus, quodammodo praesentem et ob oculos versantem illam esse necesse est persuasum habeamus. Porro non pari semper conditione Deus suam nobis gratiam patefacit, cuius tantum aliqua signa et notae nonnunquam apparent, sed quae tamen sufficiunt ad nos de Dei erga suos benevolentia certiores faciendos, qui suorum nunquam obliviscatur, sed opportuno tempore semper ipsis auxilium ferat. Atqui saepe videntur nostrae preces irritae, quod Deus diu differat gratiae suae testimonium, ut nihil profecisse videamur. Verumenimvero fidem nostram et patientiam a Deo tum probari certum est. Neque enim ad preces nostras obsurduit, sed quid nobis utile sit novit: quapropter nostrum est patienter auxilium ipsius praestolari, et ab eo uno pendere, licet diutius nostrae liberationis terminus prorogetur. Quum vero praesens historia docet Philistaeos momento caesos fugatosque, quum Samuel Domino sacrificium offerret, ex eo certissimum testimonium habeamus de Dei erga suos beneficentia, quorum preces semper exaudiat.

Deinceps sequitur *victores Israëlitas fuisse persequutos Philistaeos ab eo loco Mitspha, in quem convenerant, usque ad locum subiacentem Bethcari: tuncque Samuelem lapidem quendam collocasse inter Mitzpam et scopulum illum, cuius nomen vocavit Hebenheserum, qui foret monumentum insignis istius victoriae qua Deus a Philistaeorum tyrannide suos liberasset.* Porro haec ideo recitantur ut sciamus Philistaeorum non modo irrita fuisse consilia et conatus, quibus Israëlitas ferro et flammis delere conabantur: sed contra victores fuisse Israëlitas, et de hostibus triumphasse. Nonnunquam enim pulchre nobiscum agi existimabimus si hostes recesserint, ut pontem potius illis struamus quam insequamur, quod si procul a nobis recesserint, beati nobis videamur: quod et vetere proverbio fit certius, quod struendum aureum pontem hostibus recedentibus docet. Hic vero quum Israëlitae suos hostes

insequuti dicuntur, Dei potentia insignis notatur in adiuvando populo, ut non tantum hostes vertere terga, sed etiam fugatos caedi fundique ab Israëlitis voluerit, usque in locum illum Bethcari, ut se Dei manus auxiliatricem patefecerit. Itaque Philistaeos videmus hic non modo territos et perculsos fuisse, sed Israëlitas animos sumpsisse et sese fortiter gessisse: quod utrumque certum est a Dei manasse gratia et speciali beneficentia. Deus enim ille est, qui suis animos facit in maximis etiam difficultatibus; et contra vel confidentissimis eripit, ut vel ad cuiusvis aurae sonum terrore palleant et tremant. In hoc itaque Dei potentia maxime est insignis, quod momento Philistaei fugati caesique sint, qui prius magnos animos gerebant, ac populo israëlitico tyrannice et crudeliter dominabantur. Quis ergo non sperasset eos audaciores fore, quos tot annorum tam superba tamque crudelis dominatio reddebat insolentiores? Nihilominus tamen momento concidunt. Minime igitur dubitandum quin Deus illis animos eripuerit, qui prius arrogantia efferebantur, et contra fecerit animos Israëlitis, qui praesenti fortique animo fuerunt, quum tamen velut imbelles oviculae in luporum istorum faucibus essent, tantoque antea terrore perculsi, ut non modo nihil adversus istos suscipere, sed ne intueri quidem auderent, quos solus Philistaeorum aspectus terrebat. Unde igitur tam repentina mutatio, nisi a Deo metum aliis terroremque iniiciente, aliis vero animos faciente? Hinc discamus insurgentibus adversum nos hostibus infensissimis, et nihil nisi sanguinem sitientibus et arrogantia tumentibus, et caedes ac ignem spirantibus, in Deum recumbere, qui momento tantos hostium spiritus deiicere, et ignes quos ore vomumt exstingere potest, ut pro gloria et triumphis confusionem et dedecus auferant. Deus enim utrinque suos iuvare potest. Nam hostium animos ita potest momento deiicere, ut decem persequantur centum, et centum insequantur mille. Deinde licet animum despondeamus, et de nostris viribus desperemus quae cum hostibus comparatae nullae sunt, vires sufficere potest, antequam propius hostes accesserint, ut novi homines prorsus videamur. Duplex istud Dei beneficium Davidem audimus in Psalmis praedicantem. Nam alias dicit Deum de coelo intonuisse, adeo ut hostes timore perculsi cum summo dedecore fuga sibi salutem quaesiverint. Alias vero Deum docere manus suas ad praelium, et digitos suos ad bellum: alias etiam se Deo duce murum saltare, novaque virtute sic a Domino renovari, ut victoriam de hostibus reportarit, quam totam acceptam Deo refert. Et de istis hactenus, expendamus deinceps quod dicitur Samuel monumentum statuisse, quod exstaret indicium gratiae Dei, non tantum ad aliquod tempus, sed ad sempiternam memoriam. Mispha fuit locus editus, unde etiam pro specula ponitur, quod vox hebraea sonat. Alia ex parte fuit etiam scopulus pertinens ad locum dictum Bethcar: ad quem usque locum Israëlitae persequuti sunt Philistaeos, atque huic scopulo Samuel nomen fecit Hebenhezer, quasi dicas lapis adiumenti. Itaque videmus Samuelis fuisse consilium non tantum suo tempore Dei gloriam praedicare, sed etiam memoriam ad posteros transmittere tam gloriosae liberationis e manu Philistaeorum a quibus tot annos dura servitute fuerant oppressi. Digna sane singulari attentione doctrina, quum praesertim hanc totius vitae nostrae exercitationem esse oporteat et studium in agnoscendis et praedicandis Dei erga nos beneficiis. Ac sane singulare istud et eximium est privilegium, Dei laudes et beneficia posse praedicare. Ecquis vero non certatim Dei laudes praedicare conetur, quum nullam aliam Deus a nobis satisfactionem requirat, nisi ut collata in nos beneficia a Domino cum gratiarum actione celebremus? Atque Davidis exemplum nos hac in re decet imitari, quum ait: *Quid retribuam Domino pro omnibus quae retribuit mihi? Calicem salutaris accipiam, et nomen Domini invocabo. Vota mea Domino reddam coram omni populo eius.* Ita nostram gratitudinem verbis testati Deo satisfacimus: eiusque liberalitatem agnoscimus, quum in ipsius obsequium nos componimus, et officio nostro in praedicandis ipsius laudibus fungi nitimur. Neque vero sufficit quamdiu superstites sumus in hoc incumbere, sed omnis danda opera est, ut operum et beneficiorum Dei erga nos gloria etiam ad posteros transferatur: et cognoscant eius bonitatem cuius participes facti fuerimus, ut eo facilius ad gratiarum actionem excitentur, et ad obsequium voluntatis ipsius magis ac magis componantur: atque nostro exemplo discant Deum in rebus incertis semper apparere suis defensorem et auxiliatorem: ut quotiescunque in difficillima quaeque tempora, aut in summum discrimen inciderint, ad eum confugiant et auxilium exspectent. Bene igitur Samuelis exemplum imitabimur, si posteros in Deo fiduciam omnem suam collocare docuerimus: et eum invocantes etiam debitis laudibus efferre et praedicare. Quod sane fieri nequit, nisi cognitam habeant gratiam et virtutem ipsius, quam in rebus difficillimis experientia testatam fecit. Idcirco David olim dicebat se in afflictionibus suis *memorem fuisse dierum antiquorum, meditatumque esse in omnibus operibus Dei, et in factis manuum ipsius.* Atque Deus hanc ob causam voluit eius historiam monimentis commendari, ut tanquam in speculo Dei potentiam et misericordiam in sublevandis suis contemplaremur, et doceremur iis Dei auxilium nunquam defuisse, qui ad ipsius misericordiam confugerunt, et salutem ab ipso exspectarunt. Deinceps dicuntur Philistaei adeo fracti debilitatique

[illegible] Deinceps pax fuisse dicitur inter [illegible] et Amorrhaeos, quod nonnulli de Philistaeis intelligunt: sed potius amplificandi beneficii [illegible] quum Philistaei cum reliquis populis vicinis [illegible], ut Deus consuluisse populi sui paci et tranquillitati doceatur, vicinos populos, a quibus [illegible] Israëlitae graviter premebantur, compescens, et utrinque pacem concilians. Quare per Amorrhaeos hic intelliguntur etiam reliqui omnes vicini populi, bello Israëlitas antea persequi soliti, ut non [illegible] pacati fuerint Philistaei, sed reliqui omnes [illegible]eorum populi. Hic vero contemplemur admirandam Dei providentiam, qua res singulas suo pondere et mensura librat et administrat: longe [illegible] dissimilis mortalium, qui licet consilio et prudentia valeant, viribus tamen destituuntur, quibus ad exitum consilia sua perducant. At longe aliter Deus, cui res omnes creatae subsunt, et a cuius [illegible] nutu pendent. Quare bello aliquem populum [illegible]iturus non cogitur aliunde milites auxiliarios conscribere, sed ad eius nutum multa hostium millia et agmina, muscarum instar per ipsum aërem volantium, suscitabit, quibus contumaces obruantur. Et contra Deus adversus hostium violentiam opitulaturus sic res omnes sua potentia disponit, ut nullum ne maximum quidem periculum non facillime superet, et avertat. Quare insurgentibus adversus nos quibuscunque hostibus, facillime omnibus ipsorum consiliis et machinationibus fractis pro nobis ipse dimicabit, aut vicissim ita manus hostium implicabit, ut sua consilia nequeant ad exitum perducere. Adeo ut isti videantur homini furibundo simillimi, qui tamen religatis ad columnam brachiis, irrito conatu furat. Admiranda est igitur consiliorum Dei in adiuvandis suis ratio: quandoquidem omnia illi ut creatori parent, et ab eius nutu pendent, ut nunquam ulla res ipsum deficiat. Atque haec est huius loci doctrina, quum nominatim dicuntur Israëlitae pacem cum hostibus coluisse, a quibus deficere non ausi fuissent propter societatem quam habebant Philistaei cum vicinis populis, ut undique Israëlitae summis angustiis premerentur, adeo quidem ut hinc elapsi inde urgerentur, ac velut e Charybdi in Scyllam inciderent. Sed Deus ipse tantis difficultatibus obviam ivit, ac saevam tyrannidem hostium populi sui fraenavit. Nobis vero hanc historiam scribi, non antea fato functis observandum, ut eam in usum nostrum referamus, atque hodie certo persuasi simus insurgentibus undequaque in toto terrarum orbe ingentibus turbis et seditionibus, divinae providentiae oculum non in unam tantum aut in alteram regionem incumbere: sed eadem omnia mensura dimetiri, ut nihil eius auxilium possit remorari, quum ipsi nos iuvare placuerit.

Sequitur: *Samuelem cunctis diebus vitae suae*

iudicasse Israëlitas, et ivisse per singulos annos et circumivisse Bethelem, et Galgala et Masphath, deinde reversum in Rhamatha: quod ibi esset domus ipsius: et ibi iudicasse Israëlem, et ibidem aedificasse altare Domino. Superius vidimus Samuelem gubernasse populum in Masphath, quibus verbis indicatum est, tum accepisse ipsum gubernacula, et fuisse a populo electum, atque tum autoritatem accepisse administrandi publica negotia, quum prius tantum loco eximii prophetae a populo agnosceretur et coleretur: ac proinde nondum plenam haberet autoritatem administrandi remplublicam, donec populo in Masphath congregato inivisset magistratum. Deinceps vero dicitur populum gubernasse in Bethele et Galgale, tandemque reversus in Rhamatha, in qua esset domus ipsius, ubi populum iudicabat: ut in fungendo officio diligentia ipsius declaretur. In primis igitur hic Samuelis in officio faciendo diligentia laudatur, quo sciamus ipsum duce spiritu sancto tantum munus administrasse. Ac sane tota haec historia testatur, Deum populi sui misertum, hunc virum excitasse: quemadmodum cuique satis est compertum, omnem sapientiam et excellentiam ab hoc uno fonte, Deo nempe, manare. Quare si quos insignes viros, alios sapientia, alios aequitate, alios fortitudine, alios prudentia conspexerimus, eos sciamus a Deo nobis proponi, ut omnium bonorum et virtutum autorem illum agnoscamus et veneremur. Quare si ad gubernacula rerum publicarum praestantes prudentia et consilio viri sedeant, Dei beneficio et speciali favore contingere sciamus. Neque enim sese homines creare et formare possunt: et tamen longe homini facilius foret sese creare, quam ingenii vires dare. Nam quanto anima longe excellit corpore, rebusque omnibus terrenis, tanto difficilius est natura nostra coelos penetrare, et divina illic mysteria mente comprehendere. Porro si non possumus capitis nostri capillum unum album aut nigrum facere, sicuti docet nos Dominus noster Iesus Christus, multo minus ullam virtutem aut excellentiam animi nobis ipsis comparare: sed Deus ipse cuique distribuit secundum mensuram, quam expedire novit. Idcirco igitur Samuelis industria et diligentia commendantur, ut sciamus a Deo fuisse formatum et expolitum, et suis donis abunde cumulatum, quum populi sui vellet misereri. Caeterum omnes qui ad rerum publicarum gubernacula sedent, oportet exemplar sibi Samuelem proponere quod imitentur. Nam nominatim dicitur singulis annis totam regionem circumivisse, neque labori ulli pepercisse ut populum summa integritate et sinceritate regeret. Nae si domi se continuisset, quis id ei vitio dedisset aut negligentiae accusasset? Sed quum dicitur totam regionem peragrasse, neque se domi continuisse, ex eo apparet qualem esse oporteat curam et sollicitudinem eorum qui ad rerum publicarum gubernacula sedent, et amplam ditionem habent. Sed longe alii hodie sunt hominum mores. Nam olim quidem vestigia quaedam eorum quae hic dicuntur de Samuele exstiterunt: quum principes, quorum amplior erat ditio, singula oppida peragrarent, ac de controversiis inter subditos coortis iudicarent, et omnia componerent: aut nisi ipsi adessent per legatos id praestarent, quo populus sublevaretur, et suum cuique tribueretur: adeo quidem ut ne pagus quidem aut villa ulla superesset in qua ius non diceretur: quum in ipsa loca iudices mitterentur. Sed longe alia est iudiciorum ratio, ut vel ad quinquaginta millia saepe iudiciorum sedes remotae sint: et si eodem loco habeantur, tanta tamen hunc ordinem invasit corruptela, ut si mediocris conditionis quispiam res suas persequatur liti atque iudicio adversus locupletiorem, vix toto anno sententiam iudices pronuntient: et saepe causa excidat licet iure nitatur, sed quod favore in aliam partem inclinent. Tanta est hodie iudiciorum corruptio, et quidem praecipue in aulis principum: ut licet iudices in ipsa loca dimittantur ius dicturi, tamen eo tanquam grando veniant calamitatem toti regioni allaturi, quod ita sordide et avare ius dicant, ut nullus finis litium appareat. Sed eo res devenit, ut qui gratia apud reges aut principes pollent, ea miserrime abutantur. Quae vero tantarum confusionum causa est alia quam principum incuria et eorum negligentia quibus rerum publicarum cura commissa est? Caeterum minime dubium est quin Deus hac ratione populorum peccata puniat, nam peccata hominum causam et originem omnium malorum istorum vere dicere possumus. Parum itaque promovent, qui tantum adversus iniquitates et iniurias, adversus violentiam invehuntur quam faciunt proceres viri: quum contra saepe inde seditiones et secessiones fiant, quarum finem miserrimum et luctuosissimum esse necesse est. Quid igitur facto est opus? Nempe tum nos decet coram Deo deiici et humiliari, nos ipsos expendere, atque istarum confusionum in nos ipsos derivare causam omnem quod Deus peccata nostra sic puniat, atque unicum optimum istud est adversus tot mala remedium. Nihilominus tamen sciendum quae hic de Samuelis diligentia scribuntur in iudicium et condemnationem olim cessura omnibus qui sua negligentia aut alia culpa tot malis et confusionibus occasionem praebuerint: atque olim rationem suae administrationis reddituros, non quidem iis a quibus advocati fuerint, non mortalibus, sed summo illi iudici, tantum flagitium nunquam inultum relicturo, si subditorum curam abiecerint, et ea qua par erat aequitate ius non dixerint. Porro si qui amplam ditionem sortiti sunt, minime domi residere, sed suam regionem oppidatim lustrare et peragrare oportet, cuique suum reddituros, quid eos decet quibus

fuisse, ut non sint reversi ad Israëlitas amplius bello lacessendos toto tempore Samuelis. Quibus verbis quam insignis fuerit victoria nobis ante oculos ponitur, ut non levem aliquam velitationem aut cladem fuisse intelligamus, sed tantam stragem ut Philistaeorum vires prorsus debilitatae fractaeque sint, adeo ut novum militem conscribere et reparare vires non potuerint: quod saepe solent qui uno aut altero praelio fracti tamen vires reparant novo milite conscripto, et maioribus viribus hostes aggrediuntur. Hinc itaque conspicuum est a Deo auxilium tantum fuisse populo suo allatum ut fractis hostium viribus ecclesia Dei tranquilla et pacata fuerit. Deus itaque summo beneficio populum suum affecit, non tantum caesis fractisque hostibus, ne amplius ab illis affligerentur, sed etiam impleta salute ipsius, ne imperfectum opus relinqueret. Namque Deus salutem suorum, et ecclesiae suae conservationem non sinit imperfectam. Quare ex hoc loco discimus Deum sui populi talem curam gerere, ut in longum tempus suae beneficentiae testimonia, puta quamdiu Samuel superstes fuit, exstare voluerit. Atque haec in usum nostrum cedunt, ut nimirum speremus, Deum postquam nos iuvare coeperit, nunquam nisi re perfecta conquieturum. Quare gratia Dei semel degustata oportet nos magis ac magis confirmari, spemque nobis fieri Deum qui nunquam defatigatur suis benefaciendo, talem se erga nos semper praestiturum, qualem experti sumus. Porro quum hic scriptura dierum Samuelis mentionem facit, de paulo post eventuris auditores admonet, nempe post Samuelis obitum ad peccata relapsum populum, etiam a Domino fuisse castigatum. Nam etsi Deus coeptum opus semper perficit, nulli tamen devinctus est, si oblata ab ipso beneficia nimium ingrato animo respuantur et veluti pedibus conculcentur, perpetuo tamen favere. Itaque licet Deus summo favore populum suum complexus, a Philistaeorum tyrannide multos annos, puta quamdiu Samuel in vivis fuit, liberasset, tamen redeunte ad ingenium populo, Philistaeis rursum permistus est, qui graviter eum affixerunt. In promptu ratio est, quod quum populus Samuelis gubernationem, quae tamen erat a Domino, ferre non potuerit, ac proinde quum iugum impositum a cervicibus suis repellere conaretur, et a Domino secessionem facere, necesse fuerit etiam ipsum experiri se a Dei tutela et protectione recessisse. Hinc discamus in timore Domini totum vitae nostrae curriculum incedere: ac semel expertam ac degustatam Dei beneficentiam sperare deinceps continuo cursu perrecturam, modo ne remoram iniiciamus. Contra vero cavendum summopere sciamus, ne effraenes equos imitati adversum ipsum calcitremus, nostraeque libidini laxas habenas permittamus, iramque et vindictam divinam in nos provocemus. Deinceps pax fuisse dicitur inter Israëlitas et Amorrhaeos, quod nonnulli de Philistaeis intelligunt: sed potius amplificandi beneficii divini causa Philistaei cum reliquis populis vicinis conferuntur, ut Deus consuluisse populi sui paci et tranquillitati doceatur, vicinos populos, a quibus antea Israëlitae graviter premebantur, compescens, et undequaque pacem concilians. Quare per Amorrhaeos hic intelliguntur etiam reliqui omnes vicini populi, bello Israëlitas antea persequi soliti, ut non tantum pacati fuerint Philistaei, sed reliqui omnes Cananaeorum populi. Hic vero contemplemur admirandam Dei providentiam, qua res singulas suo pondere et mensura librat et administrat: longe sane dissimilis mortalium, qui licet consilio et prudentia valeant, viribus tamen destituuntur, quibus ad exitum consilia sua perducant. At longe aliter Deus, cui res omnes creatae subsunt, et a cuius unius nutu pendent. Quare bello aliquem populum puniturus non cogitur aliunde milites auxiliarios conscribere, sed ad eius nutum multa hostium millia et agmina, muscarum instar per ipsum aërem volantium, suscitabit, quibus contumaces obruantur. Et contra Deus adversus hostium violentiam opitulaturus sic res omnes sua potentia disponit, ut nullum ne maximum quidem periculum non facillime superet, et avertat. Quare insurgentibus adversus nos quibuscunque hostibus, facillime omnibus ipsorum consiliis et machinationibus fractis pro nobis ipse dimicabit, aut vicissim ita manus hostium implicabit, ut sua consilia nequeant ad exitum perducere. Adeo ut isti videantur homini furibundo simillimi, qui tamen religatis ad columnam brachiis, irrito conatu furat. Admiranda est igitur consiliorum Dei in adiuvandis suis ratio: quandoquidem omnia illi ut creatori parent, et ab eius nutu pendent, ut nunquam ulla res ipsum deficiat. Atque haec est huius loci doctrina, quum nominatim dicuntur Israëlitae pacem cum hostibus coluisse, a quibus deficere non ausi fuissent propter societatem quam habebant Philistaei cum vicinis populis, ut undique Israëlitae summis angustiis premerentur, adeo quidem ut hinc elapsi inde urgerentur, ac velut e Charybdi in Scyllam inciderent. Sed Deus ipse tantis difficultatibus obviam ivit, ac saevam tyrannidem hostium populi sui fraenavit. Nobis vero hanc historiam scribi, non antea fato functis observandum, ut eam in usum nostrum referamus, atque hodie certo persuasi simus insurgentibus undequaque in toto terrarum orbe ingentibus turbis et seditionibus, divinae providentiae oculum non in unam tantum aut in alteram regionem incumbere: sed eadem omnia mensura dimetiri, ut nihil eius auxilium possit remorari, quum ipsi nos iuvare placuerit.

Sequitur: *Samuelem cunctis diebus vitae suae*

iudicasse Israëlitas, et ivisse per singulos annos et circumivisse Bethelem, et Galgala et Masphath, deinde reversum in Rhamatha: quod ibi esset domus ipsius: et ibi iudicasse Israëlem, et ibidem aedificasse altare Domino. Superius vidimus Samuelem gubernasse populum in Masphath, quibus verbis indicatum est, tum accepisse ipsum gubernacula, et fuisse a populo electum, atque tum autoritatem accepisse administrandi publica negotia, quum prius tantum loco eximii prophetae a populo agnosceretur et coleretur: ac proinde nondum plenam haberet autoritatem administrandi remplublicam, donec populo in Masphath congregato inivisset magistratum. Deinceps vero dicitur populum gubernasse in Bethele et Galgale, tandemque reversus in Rhamatha, in qua esset domus ipsius, ubi populum iudicabat: ut in fungendo officio diligentia ipsius declaretur. In primis igitur hic Samuelis in officio faciendo diligentia laudatur, quo sciamus ipsum duce spiritu sancto tantum munus administrasse. Ac sane tota haec historia testatur, Deum populi sui misertum, hunc virum excitasse: quemadmodum cuique satis est compertum, omnem sapientiam et excellentiam ab hoc uno fonte, Deo nempe, manare. Quare si quos insignes viros, alios sapientia, alios aequitate, alios fortitudine, alios prudentia conspexerimus, eos sciamus a Deo nobis proponi, ut omnium bonorum et virtutum autorem illum agnoscamus et veneremur. Quare si ad gubernacula rerum publicarum praestantes prudentia et consilio viri sedeant, Dei beneficio et speciali favore contingere sciamus. Neque enim sese homines creare et formare possunt: et tamen longe homini facilius foret sese creare, quam ingenii vires dare. Nam quanto anima longe excellit corpore, rebusque omnibus terrenis, tanto difficilius est natura nostra coelos penetrare, et divina illic mysteria mente comprehendere. Porro si non possumus capitis nostri capillum unum album aut nigrum facere, sicuti docet nos Dominus noster Iesus Christus, multo minus ullam virtutem aut excellentiam animi nobis ipsis comparare: sed Deus ipse cuique distribuit secundum mensuram, quam expedire novit. Idcirco igitur Samuelis industria et diligentia commendantur, ut sciamus a Deo fuisse formatum et expolitum, et suis donis abunde cumulatum, quum populi sui vellet misereri. Caeterum omnes qui ad rerum publicarum gubernacula sedent, oportet exemplar sibi Samuelem proponere quod imitentur. Nam nominatim dicitur singulis annis totam regionem circumivisse, neque labori ulli pepercisse ut populum summa integritate et sinceritate regeret. Nae si domi se continuisset, quis id ei vitio dedisset aut negligentiae accusasset? Sed quum dicitur totam regionem peragrasse, neque se domi continuisse, ex eo apparet qualem esse oporteat curam et sollicitudinem eorum qui ad rerum publicarum gubernacula sedent, et amplam ditionem habent. Sed longe alii hodie sunt hominum mores. Nam olim quidem vestigia quaedam eorum quae hic dicuntur de Samuele exstiterunt: quum principes, quorum amplior erat ditio, singula oppida peragrarent, ac de controversiis inter subditos coortis iudicarent, et omnia componerent: aut nisi ipsi adessent per legatos id praestarent, quo populus sublevaretur, et suum cuique tribueretur: adeo quidem ut ne pagus quidem aut villa ulla superesset in qua ius non diceretur: quum in ipsa loca iudices mitterentur. Sed longe alia est iudiciorum ratio, ut vel ad quinquaginta millia saepe iudiciorum sedes remotae sint: et si eodem loco habeantur, tanta tamen hunc ordinem invasit corruptela, ut si mediocris conditionis quispiam res suas persequatur liti atque iudicio adversus locupletiorem, vix toto anno sententiam iudices pronuntient: et saepe causa excidat licet iure nitatur, sed quod favore in aliam partem inclinent. Tanta est hodie iudiciorum corruptio, et quidem praecipue in aulis principum: ut licet iudices in ipsa loca dimittantur ius dicturi, tamen eo tanquam grando veniant calamitatem toti regioni allaturi, quod ita sordide et avare ius dicant, ut nullus finis litium appareat. Sed eo res devenit, ut qui gratia apud reges aut principes pollent, ea miserrime abutantur. Quae vero tantarum confusionum causa est alia quam principum incuria et eorum negligentia quibus rerum publicarum cura commissa est? Caeterum minime dubium est quin Deus hac ratione populorum peccata puniat, nam peccata hominum causam et originem omnium malorum istorum vere dicere possumus. Parum itaque promovent, qui tantum adversus iniquitates et iniurias, adversus violentiam invehuntur quam faciunt proceres viri: quum contra saepe inde seditiones et secessiones fiant, quarum finem miserrimum et luctuosissimum esse necesse est. Quid igitur facto est opus? Nempe tum nos decet coram Deo deiici et humiliari, nos ipsos expendere, atque istarum confusionum in nos ipsos derivare causam omnem quod Deus peccata nostra sic puniat, atque unicum optimum istud est adversus tot mala remedium. Nihilominus tamen sciendum quae hic de Samuelis diligentia scribuntur in iudicium et condemnationem olim cessura omnibus qui sua negligentia aut alia culpa tot malis et confusionibus occasionem praebuerint: atque olim rationem suae administrationis reddituros, non quidem iis a quibus advocati fuerint, non mortalibus, sed summo illi iudici, tantum flagitium nunquam inultum relicturo, si subditorum curam abiecerint, et ea qua par erat aequitate ius non dixerint. Porro si qui amplam ditionem sortiti sunt, minime domi residere, sed suam regionem oppidatim lustrare et peragrare oportet, cuique suum reddituros, quid eos decet quibus

minor provincia commissa est? Nae quo facilius suo munere fungi possunt, quod non sit ipsis ditio sua peragranda, sed domi ius dicere queant, minus erunt excusabiles, nisi officium fecerint. Atqui hodie multos videas rebus domesticis adeo attentos, ut in publicis omnino caecutiant: unde mirum non est, si temere de rebus iudicant, quos iniquitas et iniuria transversos agit. Quare dignus est hic locus singulari observatione, ac de se quisque cogitare debet, et quibus maior commissa provincia est, votis ardentibus Deum precari debent, ut sibi mentem illam instillet, qua rem publicam privatis suis negotiis anteponant, suorumque subditorum utilitati consulant. Qui vero minorem provinciam sustinent, eo diligentiores sint in faciendo officio, quod si negligentiores fuerint nullam excusationem praetexere possint.

Deinceps dicitur *Samuel domum reversus Israëlem iudicasse in Ramatha*, quibus verbis indicatur Samuelem non tantum aliquoties ius dixisse sed singulis annis totam regionem peragrare saepius solitum: deinde domi non otiosum mansisse, sed de iure rogatum respondisse, atque omnibus pro muneris sui ratione satisfecisse. Quare non sibi pepercit aut utilitati et commodis suis studuit, frigide officium faciens: quod plerumque fieri videmus hodie ab iis qui publica munia sustinent: sed semper fuisse illum, licet domi, de iure respondere, et cuivis ius dicere, paratum conspicimus, ut ad illum tanquam ad asylum confugerent, qui ab aliis iniuriam patiebantur, et ab eo tanquam a summo iudice et magistratu ius acciperent. Hinc observandum non esse defunctos officio qui rebus publicis praesunt, si quod praeclarum facinus semel ediderint, neque sperandas ipsis inducias, aut onus in alios reiiciendum esse: sed pergendum in vocatione, et iuris aequabilem tenendam rationem, quamdiu superstites esse Deus voluerit. Atque hoc nos Samuelis exemplum docet, quem videmus lustrata regione, domumque reversum, minime a labore quievisse, sed iuri dicundo vacasse, seque omnibus facilem praebuisse, neque unquam officio defuisse. Quod vero domum suam habuit in Ramatha, apparet eum minime compilasse populum, quod infra fusius eum testantem audiemus, ac dominationem illam non fuisse ipsi sumptuosam neque quaestuosam, sed potius tanquam privatum sese gessisse, ita tamen ut ex officio ius cuique administraret. Itaque Samuel sic officio functus est ut sibi non parceret, et tamen ita vixit ut privatus quilibet, et intra sui muneris fines sese continuit. Ibi vero nominatim dicitur altare Domino aedificavisse ut non tantum politiae studiosum fuisse ad pacate et tranquille vivendum, et suum cuique reddendum, sed pietatis et religionis summam curam habuisse: quae sunt ita coniuncta ut divelli nulla ratione queant. Neque enim unquam reges aut alii ulli magistratus officium facient, quin potiorem Dei cultus ac religionis curam habeant. Agnosco quidem illorum officium esse ut peccata et flagitia puniant, vim omnem et violentiam cohibeant, offendiculis omnibus occurrant: verum minima illa pars officii est, homines intra fines humanitatis continere, ut nulla violentia, nulla iniuria inter ipsos locum habeat: nam Dei gloriam et honorem primum locum obtinere necesse est. Idcirco sacrae scripturae quum de bene administrata republica loquuntur, cultus divini bene in ea constituti meminerunt. Quamobrem satanico et diabolico spiritu regi vere dixerimus eos, qui Dei verbum a magistratibus negant esse defendendum et protegendum, quandoquidem fundamenta tollunt, quae sacra scriptura ponit, et sine quibus ecclesia sine maximis confusionibus stare nequit. Notum enim est Deum omnibus iis superiorem, qui ad rerum gubernacula sedent, et gladii potestatem ad tuendum suum cuique ius habent, quos ipse etiam Deus tanto honore dignatur, ut officii et muneris respectu nomen suum illis communicet, quomodo igitur ab iis Dei nomen parvi fieret, et honoris ipsius minima ipsos cura tangeret? Sed haec nimis ridicula, ut vel ipsos infantes istis hominibus iudices feramus. Quare hoc esto firmum pronuntiatum et axioma, omnes eos qui ad summos dignitatis honores evecti sunt, non tantum habere ius gladii in sontes et iniurios homines: sed esse oportere tutores et nutritios ecclesiae, quo nomine Esaias propheta illos dignatur: ac proinde illorum officium postulare ut idolomaniam et superstitionem omnem a suis subditis amoveant. Quare quum Samuel populo ius dixit, et Deo altare construxit, duo illum simul coniunxisse videmus, quae nexu insolubili cohaerent. Quemadmodum enim divinae legis tabulae sic invicem inter se cohaerent, ut divelli non possint, sic primariae autoritatis viros officii sui faciendi studiosos oportet in primis curam habere de Dei cultu, deinde de mutua inter homines aequitate fovenda.

Hic vero quaedam non levis momenti quaestio occurrit. Nam si non licebat duo altaria construere, atque abominandum erat si quis secundum quoddam altare aedificaret, et si quis alibi quam ad constitutum altare sacrificium obtulisset, a lege Domini recedebat, et idololatra habebatur: quomodo Samuel sibi tantum permisit ut altare in Ramatha constitueret? Quidam existimant sanctuarium et altare idem fuisse: sed contrarium ex sacris est satis conspicuum. Itaque verisimilius est arcam Dei et sanctuarium in locum illum fuisse adducta. Scimus enim nullum fuisse certum et fixum locum cultui Dei assignatum, donec arca Dei in monte Sione collocata esset, et idcirco in Psalmis dicitur Deus Sionem elegisse et expetivisse pro habitatione sua, atque haec sunt Prophetae verba: *Nam elegit*

Iehova Sionem, expetivit pro habitatione sua dicens: Haec est requies mea in sempiternum: hic habitaturus sum, quia hoc expetiveram. Deus itaque nullum certum ac fixum locum elegit in quo arca quiesceret, donec in monte Sion collocaretur. Ac sane Moses de Dei cultu dans praecepta, et de arca et sacrificiorum ritu et ordine, nominatim dicit Deum exquirendum in loco quem elegerit ex omnibus tribubus israëliticis, ad collocandum nomen suum ibi. Quibus verbis indicat multas conversiones commutationesque fore, donec Deus certum locum arcae et sanctuario constituisset, ut ibi coleretur. Idcirco vidimus arcam diu stetisse in Silo, inde Cariathiarim deductam, et alibi aliquamdiu fuisse, ac saepe sedem mutasse: ac proinde tum etiam in Rhamatha urbe esse potuisse non est alienum a vero. Quod si quis coniecturam esse excipiat, et meram divinationem, facile respondemus de rebus omnibus creatis, et maxime de spiritualibus iudicium esse ex Dei verbo solo ferendum. Iam si expendamus quae de Samuele hic sacra scriptura memorat, comperiemus elogium illius esse, quo factum ipsius sine exceptione approbatur. Neque enim dicitur Deus illi aliquod ei condonasse in hoc facto vitium, sed potius propter aedificatum illi altare laudatum. Quaestio igitur adhuc superest, an Dei verbo Samuelis factum istud nitatur: nisi enim illo nitatur, merae nugae et irritus conatus fuit, ac proinde reus erit Samuel violatae legis divinae. Verumtamen quandoquidem non notatur tanquam Dei praecepta transgressus, neque etiam condemnatur, necesse est statuamus arcam Dei cum sanctuario tunc temporis in Ramatha fuisse, ut ibi fieri sacrificia potuerint. Quin imo quamdiu populus israëliticus in deserto erravit, Deus aliud altare vetuit eum aedificare quam quod ipse iusserat: atque illud ipsum quod mandato divino constructum fuerat, in ipsorum exitu deiectum atque disturbatum, sic ut ne vestigia quidem reliqua essent. Quid ita vero? Nempe ne posteri, cultus divini ibi collocandi caperent occasionem, quod olim altare Domino fuisset ibidem dicatum. Idcirco Deus ita demoliri iussit ipsos altare illud, ne qua vestigia superessent quibus sacrificia Deo illic oblata fuisse nosceretur. Inde factum videmus, ut quum tribus illae quae trans Iordanem habitabant altare exstruxissent prope Iordanem: non ad sacrificia ibi offerenda, neque ad holocausta, sed in monimentum coniunctionis illius quam cum reliquis tribubus sacrorum omnium fovere studebant, reliqui Israëlitae vehementer commoti sint, et ad poenas reposcendas militem conscripserint, quod maximum flagitium et abominandum ab illis arbitrarentur perpetratum. Quare si tanto ardore tribus israëliticae factum illud persequutae sunt, ne impunitum maneret, quomodo in Samuele tolerassent? Quamobrem facile ex supra dictis colligimus Samuelem altare Domino in Ramatha erexisse, non ad legis violationem, non ad novi cultus ex suo arbitrio institutionem, sed ex Dei mandato. Ac sane quum Dominum audimus unicum altare voluisse ab Israëlitis ad sacrificia construi, ad mutuam inter illos pacem et concordiam fovendam factum esse certum est, ne sibi quisque colendi Dei ritum aliquem effingeret, sed ex Dei mandato penderet, et se ad eius nutum componeret. Quare non dubium est quin Samuel ordinem a Deo praescriptum sequutus sit. Et quoniam Deus huius viri opera voluit ad cultus sui instaurationem uti, ne dubitemus ibi fuisse sanctuarium erectum, et arcam eodem adductam, quo populus in eum locum ad sacrificia Deo offerenda conveniret, ad unum Deum colendum, quod testabantur quum unicum altare haberent, et cultus ipsius unicam formulam retinerent. Nos itaque Samuelis exemplo discamus, ita vitam nostram componere, ut simpliciter et candide ex Dei mandato ambulemus, et nihil de verbo ipsius detrahamus, sed pro viribus gloriam ipsius promoveamus. Et vicissim erga proximos officii nostri partes impleamus, ne Dei obliviscamur: ac ne fidem nostram corde tantum occultemus, sed eam palam et ante oculos omnium profiteamur, ut nostro exemplo alii ad Dei gloriam promovendam incitentur, atque tandem ea sit omnium conspiratio et concordia ad Dei gloriam, ut sub ipsius vexillo et signis contineamur.

Quare agite, fratres, *etc.*

HOMILIA XXVII.

CAP. VIII.

1. *Factum est autem quum senuisset Samuel, posuit filios suos iudices super Israël.* 2. *Fuitque nomen filii eius primogeniti Ioël: et nomen secundi Abia, iudicum in Bersabee.* 3. *Et non ambulaverunt filii illius in viis eius: sed declinaverunt post avaritiam, acceperuntque munera, et perverterunt iudicium.* 4. *Congregati ergo universi maiores natu Israël, venerunt ad Samuelem in Ramatha.* 5. *Dixeruntque ei: Ecce tu senuisti, et filii tui non ambulant in viis tuis: Constitue nobis regem, ut iudicet nos, sicut et universae habent nationes.* 6. *Displicuitque sermo in oculis Samuelis, eo quod dixissent: Da nobis regem, ut iudicet nos: Et oravit Samuel ad Dominum.*

Quanta sit rerum humanarum inconstantia et mutabilitas hoc capite docemur, exemplo Samuelis et filiorum ipsius: quae sane non a Deo tanquam harum mutationum autore, sed ab hominum malitia proficiscitur. Nam quum Deus suam bonitatem et misericordiam in homines coepit effundere, non tantum continuo tenore pergit, sed eandem in dies auget, nisi hominum ingratitudine prohibeatur. Quo-

ties igitur momentaneae sunt Dei benedictiones, ex eo apparet nos illis esse indignos, et earum usum non novisse ad utendum illis pacate, tranquille et diutissime. Profani fortunam rerum humanarum dominam esse, et varietatem illius esse propriam dicunt: sed agnoscendum fatendumque est tranquillam et quietam nostram fore conditionem, nisi nos ipsi varii et mutabiles essemus, ut quae Deus hodie nobis dona largitus est, eadem perendie tollere cogatur. Insigne huius rei exemplum praebent hic nobis Samuelis filii, quos scriptura dicit non ambulasse in viis patris. Neque vero penes doctorem fuit culpa: quum verisimile sit Samuelem Dei prophetam apud universum populum in liberis bene instituendis non parvam navasse operam. Sed ipsi suo vitio depravati corruptique sunt. Atque non dubium est quin Deus ita Samuelem humiliare voluerit, et interim etiam populum castigare. Verum hic quaedam occurrit quaestio, Samuelne modum servarit, quum liberos suos populo praefecit, et iudices super Israël posuit. Nam populus in libertatem assertus erat, ac proinde penes ipsum eligendi iudices potestas erat: Samuel vero sibi commissum munus videtur tanquam ius haereditarium ad posteros velle transmittere, ac proinde quaestui proprio domusque suae amplificationi fuisse plus aequo attentum. Verum minime putandum est Samuelem filios suos Israëlitis praefecisse, et iudices constituisse, ut hodierni reges populis successores solent instituere, sed ita gubernasse populum, ut filii essent velut ipsius legati qui ius populo dicerent, ne qua esset gubernationis interruptio. Atque ita filios suos elegisse dicitur, non propria et privata autoritate, sed populi consensu, e cuius re et utilitate esse ostendit in tota regione constitui aliquos iudices, ad ius singulis dicendum, ne laborarent in quaerendo procul magistratu, qui ius diceret. Quamobrem, quare accusaremus Samuelem, quem scriptura non notat ambitionis? Nam infra coram Deo et populo iureiurando affirmantem ipsum audiemus, se lucri sui nullam habuisse rationem, sed tantum iuri et aequitati studuisse, ut munere suo defungeretur. Itaque populi commodis ipsum studuisse est verisimile: ac proinde quum nosset eum ad ἐθελοθρησκείας et superstitiones proclivem, filios suos praefecisse, qui in tota regione populum in officio continerent, et bono exemplo praeirent. Quod si ita est, comperiemus ipsum neque suis, neque posterorum commodis studuisse, sed tantum optasse ut quae Deus in populum beneficia contulerat, continuo tenore fluerent. Verumenimvero spe excidisse ipsum videmus, filiis ipsius non recte nec simpliciter incedentibus, sed iudicium ad avaritiam explendam pervertentibus. Neque vero dicuntur illi antequam in hanc dignitatem essent evecti, rapinis et compilationibus aut istiusmodi vitiis dediti, sed postquam honores illos adepti sunt. Atque haec occasio plerumque hominum vitia prius occulta detegit. Saepe enim multos videas quamdiu privatam vitam agunt, humiles et demissos egregie vitia occulta dissimulantes, quos si ad honores promoveri contigerit, et velut in theatro conspiciendos evehi, repente ingenium detegere, et occultam hypocrisin patefacere, ut poenitentia sola cum maximo pudore coniuncta restet iis, a quibus evecti sunt in illam dignitatem. Idem Samuelis filiis contigit. Duplici igitur hic nomine accusantur, primum quod iudicaverunt in Bersabee, alterum quod declinaverunt post avaritiam, et acceperunt munera, et perverterunt iudicium. Pater ipsorum Samuel quidem in urbe sua Ramatha partem anni maximam commorabatur, atque ibi ius dabat populo ad se tanquam ad summum caput confugienti: nihilominus tamen quotannis regionis oppida, puta Bethelem et reliqua perlustrabat, ne populus gravaretur ad se Ramatham semper confugere. Itaque in ipsa loca veniens, miseros et egenos valde sublevabat, quos alioquin dierum aliquot iter facere ad iudicium requirendum oportuisset: atque sese omnibus facilem praebens, filiis exemplum optimum praebebat. At illi, longe patri dissimiles, Bersabeae commorantur, id est, ne pedem quidem movent ut officio suo fungantur: domi sese perpetuo continent, et publicis commodis sua anteponunt. Quare si cum patre conferantur, qui nunquam nec sibi nec labori ulli pepercit, ut munere suo fungeretur, longe gravius in munus suum peccasse deprehenduntur, ac quo minus excusationis habent, eo magis vituperandi. Vigebant enim illi aetate et viribus, et tamen loco non movebantur, soli avaritiae et ambitioni studentes. Sane cogitare debebant se longe aliter a patre Samuele institutos, ut ea cogitatione tanquam stimulo a pigritia et negligentia excitarentur. Sed parvi haec omnia faciunt: et satisfecisse officio se existimant, si consulentibus responderint, et ius administrarint, sibique plurimum illos ideo devinctos. Ex quo discimus mundi huius statum in peius semper ruere. Nam si de bono inquiras, raro admodum videas eos qui virtute aliqua sunt insignes, constanter in ea perseverare si in tempora corrupta inciderint, Deique gloriam quaerere, et omni cura et labore efficere, ut cultus ipsius magis ac magis vigeat. Atsi contra de malo, non modo natura in illud proclives sunt, sed omni impetu feruntur. Quid vero interim, obsecro, fiet divinis illis promissionibus, quibus Deus se misericordem fore in millesimam usque generationem eorum qui ipsum amaverint, et mandata eius observaverint pollicetur? Papae! quam obstinati et obfirmati homines in malo, ut Deum veluti provocare ad iram mille blasphemis vocibus, et illi certatim illudere certent. Stare vero Deum promissis certum est. Nam etsi

saepe contrarium accidere videmus, sciendum tamen nemini Deum obligatum esse, sed libere semper agere atque eos quos libuerit sibi reservare. Ideo saepe factum in patrum historia legimus, ut ex bonis parentibus contumaces et pervicaces filii nati sint: Deo tamen non faciente suam promissionem irritam. Conspicua enim ipsius misericordia est quod aliquorum semper miseretur, at non semper indifferenter. Quare illi haec libertas relinquenda est, quoscunque placuerit eligendi, nisi Deum iniustitiae, quod sine blasphemia non possumus, accusare volumus. Testatur autem id de se apud Mosen Dominus, his verbis, *Miserebor cui voluero, et misericors ero in quem mihi placuerit*: quasi dicat, sibi a nemine legem ferri posse: sed in sua positum esse potestate quemcunque voluerit eligere, et misericordiam suam in illum depromere ex gratuita sua bonitate: et contra quos voluerit suo iudicio iusto reprobare. Hinc patres discunto maiore cura et sollicitudine Deum precari, et seriis admonitionibus liberos diligentius et accuratius ad vitae sanctimoniam incitare. Bonos vero liberos sane lubens agnosco singulare Dei donum esse: et sperare fideles oportet Deum hanc ipsis gratiam largiturum, fore ut ipsius misericordia in eos semper extendatur, qui dociles se praebuerint, et eo solo nixi fuerint. Verum tamen non ideo segniores esse ipsos decet in liberis corrigendis, quasi Deum sibi devinctum teneant: sed Deum ardentibus votis sollicitare, ut quos liberos dederit, eosdem suo s. spiritu regat: ac quemadmodum patribus suam misericordiam communicavit, eadem in filios effundat, et perseverantiae ac constantiae donum ipsis largiatur, novamque semper in ipso laetandi materiam suppeditet. Hac igitur ratione patres suos liberos Deo committere decet, ac sibi certo persuadere, non inanem suam spem fore: sed fungentes officio erga liberos, Dei promissionem etiam non inanem ac vacuam esse experturos: Quare ex istis apparet patres nunquam oportere curam et sollicitudinem Deum precandi pro liberis deponere: sed eo magis impelli ad preces, quibus pro gratia et misericordia Dei in posteros propaganda et continuanda ipsum interpellent. Ac sane quoties vitiosos et corruptos liberos suscipimus, minime dubium est quin nostrae ingratitudini sit illud imputandum, ac peccatorum nostrorum multitudini. Minime tamen propterea mirandum sed Dei voluntati acquiescendum, et iugo ipsius collum subiiciendum. Nam si tam sancto viro eximioque prophetae contigit tam vitiosos et corruptos liberos habere, quid iis futurum est, qui ab eius perfectione procul absunt? Neque vero soli illi contigit hac in re infelicem esse. Nam quales, quaeso, fuerunt bonorum illorum regum Ezechiae et Iosiae liberi, quam corrupti et depravati? Nam Ezechiae quidem zelus ac fervor notus in Dei cultu restituendo, cuius omne studium, omnia consilia huc referebantur, ut suae puritati et integritati vera religio redderetur. Sed contra qualis filius ipsius, cuius hoc unum studium fuisse videtur, ut legem divinam aboleret, et adulteraret, idolomaniam et superstitiones inveheret: sanguinem innocentem funderet, fideles Dei servos summa crudelitate persequeretur, adeo ut rivi sanguinis regiam civitatem Hierosolymam, quae sacrosancta erat et Domino dicata, ac paradisus terrestris Israëlitis data in haereditatem, inundarent. Quum igitur ante oculos nostros eiusmodi exempla ponuntur, in timore Dei ambulare discamus: ac praesertim ii quibus Deus liberos dedit, cogitanto sibi a Deo tantum thesaurum ea conditione datum, ut carum illud habeant, et summa cura custodiant, et diem repetitionis sollicite exspectanto, ut quum Domino videbitur rationem administrationis repetere, parati sint rationes suas reddere. Neque tanto bono sese efferunto, sed cum humilitate agnoscunto, sese frustra omnem operam navaturos, nisi Deus ipse manum admoveat, et labori ipsorum ac sollicitudini benedicat. Hoc enim ipse sibi Deus ut proprium attribuit, facere ut liberi vestigiis patrum insistant, quum sanctitatis vitae exemplo praeierint.

Transeamus ad sequentia verba, quibus *filii Samuelis dicuntur non ambulavisse in viis patris, sed donis ac muneribus corrupti iudicium pervertisse.* Infra Samuelem videbimus hoc de se profitentem, se quamdiu ius populo dixit, ne hilum quidem accepisse, ac muneribus abstinuisse, ut a nemine possit merito quaesiti proprii commodi, aut quaestus, aut neglecti officii accusari. Atqui ipsius liberi ad avaritiam rapiuntur, quae palam conspicua est, quod muneribus corrupti iudicium pervertunt. Quae duo inseparabili nexu cohaerent. Nam fieri non potest quin ad divitias inflammati rapiantur aviditate, et omnia scelerum genera ex avaritia et ambitione erumpant. Quin etiam multos videas aviditate lucri ferri, cui tamen ita indulgent ut sibi licere lucrum captare, et nihilominus ius suum cuique reddere, ac officio fungi se posse dicant. Sed videntur illi Deo velle mendacium impingere. Quamobrem diligenter notandum quod hic dicitur, filios Samuelis avaritiae studentes iudicium pervertisse. Si quis excipiat, neminem esse qui bona non expetat, imo et virtutem non minimam haberi, si quis rem faciat, neque otio torpeat: facilis et in promptu est responsio, eos nimirum omnes qui Deo pure ac sincere servire cupiunt, et in eius timore ambulare, eo contentos vivere quod Deus dederit, sive multum sive parum: ac diligenter invigilaturos ne incauti pereant, aut ambitione, aut nimia lucri aviditate abrepti, quod nullum sit officium tam sanctum atque solenne quod non avaritia comminuere atque violare soleat. Itaque fideles Dei servos

omnes certum est proximorum commodis studere, Deique gloriam pro viribus velle promovere, sancti apostoli Pauli doctrinam usurpantes, qua monet ut Christiani divites esse et pauperes discant: ac si divites esse contigerit, ne efferantur animo, neque spem ponant in divitiis incertis, sed in Deo vivo, abstineant avaritia et ambitione, ac denique officio suo in omnibus fungantur. Sin contigerit esse pauperes, ad Deum confugiant, paupertatis suae bonum exitum exspectantes. At quanta, quaeso, morum corruptio? quis mortalium ista praecepta servat? Nam ea plerumque est hominum ad divitias inflammatorum aviditas, ut ad rapinas, compilationes, fraudes impellantur, atque iudicium corrumpant, ac ordine omni violato aequitatem omnem pervertant, ut tandem ad omne flagitium sine discrimine ferantur. Quod maxime conspicuum in iis est qui ad summos honores evecti sunt: sed et ad omnes cuiuscunque tandem ordinis pertinet, vel ipsa teste experientia. Nam qui avaritia feruntur, aliena semper appetunt, ac proinde semper laqueos inserunt, quibus incautos irretiant, et eorum bona invadant. Sed maxime periculosa est in iis qui autoritate pollent avaritia, quod fieri non possit quin ius et aequum omne pervertant. Deus enim ipse per Mosen hoc iudicium tulit, his verbis: *Munus ne accipito, nam munus ipsum excaecat oculatos, et pervertit verba iustorum*, quasi dicat avaritiam homines quantumvis peritos et intelligentes, ac virtutibus eximiis claros, ita excaecare, ut aequitatis et iuris omnem illis cognitionem eripiat. Quin etiam nemo tam sanctus est, tamque officii sui faciendi studiosus, ut angelicam perfectionem expetat, quem avaritia non violet, si semel ipsius animum occuparit. Quamobrem animis nostris altius est infigenda Pauli doctrina, docentis avaritiam esse malorum omnium radicem: minime quidem quasi alia in mundo peccata non sint, sed quod ab ea omnia peccata erumpant. Fraudibus enim aliena captantur, ac iuris et aequitatis ultima cura habetur. Hinc odia nascuntur, hinc rixae, hinc caedes, fraudes, compilationes, rapinae, et omne iniuriarum genus. Denique si quis haec omnia accurate expenderit, comperiet hoc vitio laborantem veluti mancipium esse Satanae, a quo ad quaelibet vitia pro libidine impellatur. Idcirco eadem epistola Paulus docet, eos qui ditescere cupiunt in maximos dolores incidere. Neque enim Satanae insidias praeviderunt: atque avaritia proculdubio vitium est quo maxime homines decipiuntur. Neque enim scortator suam turpitudinem iactabit, ab omnibus alioquin damnandus: neque ebriosus, neque alius quilibet istiusmodi vitiis deditus. Sed avarus etiam se laudabit, ac virtutem esse praedicabit suas pecunias temere non profundere: optimi sanique iudicii esse, rebus domesticis providere, et summa cura et sollicitudine promovere. En quibus rationibus pestis illa mortalium etiam virtutis honore decorabitur. Quamobrem eo diligentius cavendum, quum Deus bona, fortunas, possessionesve nobis dederit, ne diaboli fraude circumveniamur, et hac virtutis specie, rebus nempe nostris consulendi, decipiamur. Videmus enim hic a sancto spiritu filios Samuelis notari, et avaritiae damnari, quae sic corda ipsorum invasit, ut hinc inde acceptis muneribus iudicium perverterint. Notandum etiam iudices eos omnes qui quaestui et lucro proprio inhiabunt, iudicium facile perversuros, et ab aequo et recto discessuros: ac licet gravitatem et constantiam prae se ferant, adde et summam integritatem et continentiam, facillime tamen ad primam quamcunque occasionem ab aequo et recto deflexuros. Frustra itaque illi suis viribus fidunt, frustra continentiam, frustra constantiam iactitant, nisi Deum ipsum mendacem fingant, qui contrarium ut ante ex Mose docuimus, accidere necesse esse pronunciavit. Quare haec doctrina spectat quidem eos maxime qui ad rerum publicarum gubernacula sedent, et populis ius administraturi sunt: verum tamen eam nobis omnibus communem esse sciendum est, ac statuendum non posse nos diaboli laqueos effugere, quin ad omnem iniustitiam et iniquitatem impellat, nisi mente penitus infixum haereat, cupiditatem divitiarum a nobis abiiciendam, et paucis contenti esse assuescamus: scientes nos opulentiores factos, nisi summopere caveamus, ad compilationes et rapinas fore proclives: ac tandem multis laboribus coactas opes in fumum abituras, et nobis ac posteris immedicabile damnum et exitium allaturas.

Deinceps ad reliqua verba pergamus, quae ita habent: *Congregati ergo universi maiores natu Israël venerunt ad Samuelem in Ramatha. Dixeruntque ei: Ecce tu senuisti, et filii tui non ambulant in viis tuis: Constitue nobis regem, ut iudicet nos, sicut et universae habent nationes.* Consilium quidem istud primo intuenti non videtur malum neque vituperandum. Nam ubi quid mali est, remedium etiam quaerendum et adhibendum. Quum itaque seniores populi viderent iudiciorum tantam corruptelam, ut ad gubernacula sederent compilatores et praedones, debuerunt remedium istis malis quaerere, et hac in parte sunt laudabiles. Verum in remedio illo quaerendo nimium fuerunt praecipites, quam ob rem Dominus etiam merito ad iram commotus est. Nam Samueli rem totam simpliciter exponere debebant, et de filiis ipsius ac iudiciorum corruptela apud ipsum conqueri, ac debitum illi honorem et obedientiam reddere: sed ulterius pergunt. Nam non sunt apud illum primum de filiis ipsius conquesti, sed subito in hanc sententiam venerunt, regem eligi oportere. Dignus hic locus observatione, quod utilem ac necessariam doctrinam contineat. Ac

primum observandum in omnibus publicis et civilibus consultationibus et deliberationibus, omnia moderate agenda, ut docet Esaias propheta: ac rogandum Dominum ut consiliis per suum s. spiritum praesit, ne temeraria multa consilia ineamus, quorum exitus aut inanis sit aut luctuosus. Deinde danda opera, ut licet bona mente aliquid suscipiamus, finemque a nobis speratum bonum esse persuasum habeamus, tamen omnia nostra consilia sic ineamus, ne quid contra Dei gloriam et eius voluntatem, aut proximi nostri utilitatem faciamus: quod si praestitum erit, non nisi sana et recta consilia esse possunt. Dignos itaque laude seniores Israëlitarum videmus, quum corruptis iudicibus conveniunt deliberaturi, quid facto sit opus, ne misera plebs diutius istorum rapinis et compilationibus pateret. Dignum, inquam, summa laude seniorum in afflictam plebem consilium, in quo non dubium est quin spiritus s. eos gubernarit. Quis tamen consilii istius eventus? Infaustus sane, quod modum in eo non adhibuerint. Unde discimus, nos, licet bonus finis sit nostrorum consiliorum, puta Dei gloria et proximorum utilitas, tamen a proposito scopo posse aberrare, nisi spiritus s. virtute regamur, et in verbi divini obedientia retineamur. Atque huius rei quotidiana experientia multa ubique exempla suppeditat. Nam si perturbatior aliquis status vel civitatis, vel regionis, vel ordinis cuiuslibet contigerit, merito sane remedium illi quaeretur: sed longe a proposito aberrabitur, si personarum odio Dei timor reiiciatur et omnis legitimus ordo et disciplina pervertatur. Exempli gratia, si verbi Dei ministros contigerit, ut saepe fit, non rite suo officio fungi, an ideo Dei verbum reiiciendum, ut nullum amplius habeat pondus neque autoritatem ad salutis viam populo ostendendam? Nae ab ipsis fundamentis ita convelli res publicas certum est. Quam multos tamen hodie reperias, qui ex quorundam ecclesiae ministrorum vitiis occasionem captant ius divinum abolendi, et omnem ordinem a Deo institutum evertendi? Idem de magistratibus et omnibus iis quibus gubernacula rerum publicarum commissa sunt dictum esto. Nam omnium saeculorum exempla comprobant, et tam sacra quam profana monimenta testantur, magistratibus sibi plus quam ex munere ipsorum erat arrogantibus, et potestate concessa abutentibus, ad seditiones et rebelliones tanquam ad summum asylum esse concursum. Inde nata consilia mutationum. Sane remedium quaeratur, sed quo malum tollatur. Itaque sontes puniuntor, ut ita remedium conveniens adhibeatur. Sed plerumque videmus quae Dei sunt ab hominibus reiici et veluti pedibus conculcari. Nae istiusmodi homines videntur iis similes, qui aegroto cuipiam de stomachi doloribus conquerenti, dicant, cor esse aperto pectore detrahendum: aut de tibia querenti, dicant eandem rescindendam esse. Quis enim non ut crudeles illos condemnet, ac potius convenientia leniendis tollendisque doloribus esse quaerenda pharmaca dicat? Eadem ratio est rerum publicarum in quibus vitia cooriuntur, et in quibus diabolus tantum promovit, ut qui aliis exemplo praeire debuerant, ipsimet depravati sint, et in ecclesiam Dei confusionem invexerint, ubi cavendum ne peius malo ipso remedium quaeramus. Nam si malo illi mederi volumus, neglectis divinis mandatis, maiorem confusionem invehimus, minusque malo illi medemur. Dignus igitur hic locus observatione, quum seniores Israëlitarum convenisse dicuntur, et in eam ivisse sententiam, regem constituendum, qui populum regeret, ad gentium aliarum quae regiam dominationem probant, imitationem. Sed potius in contrariam sententiam pendere debebant, ac filiorum Samuelis avaritiam coërcere, aut contumaces exauctorare, et causa dicta sententiam adversus illos ferre. Verum ubi malum detexerunt, de rege eligendo consilium ineunt, et decernunt, ac libertatem, quam aiunt non bene pro toto auro vendi, et quam Deus illis hactenus dederat, repudiant.

Verum enim vero quaestio hic non levis occurrit, quomodo peccasse dicantur, qui ex Dei consilio regem petiisse videntur. Nam Deus Deut. 17. sic per Mosen olim loquutus erat: *Tantum statuito super te regem quem elegerit Iehova Deus tuus*, etc. Si Deus igitur voluit illos regem sibi praeficere, non videntur a Dei verbo recessisse, neque adversus legem offendisse, quandoquidem ea Dei voluntas erat. Respondemus habendam illis fuisse rationem temporum, et conditionis, quam Deus praescripserat, fore nimirum ut tandem in populo regia potestas emineret. Quare licet nondum stabilita esset, debebant a Deo praefixum tempus patienter exspectare: non autem suis consiliis et rationibus praeter Dei voluntatem locum dare. Non debuerunt igitur Dei consilium praevertere, sed tantisper exspectare dum ipse Dominus non dubiis signis ostenderet tempus advenisse praefinitum, et consiliis ipsorum praeesset. Porro licet Samuelem prophetam agnoscerent, non modo ex eo non sciscitati sunt an regem habituri essent, necne: sed etiam suae voluntati illum in exsequendo hoc consilio voluerunt obedire. Malum sane consilium, quod Deo non probatum esse deinceps pluribus videbimus: quandoquidem Saulem Dominus ad tempus tantum constituit, quem eventus etiam docuit non esse legitimum regem, neque illum de quo Deus per Mosen loquutus fuerat. Hic observemus, non esse festinandum quum a Deo promissiones quasdam accepimus, ne nostra impatientia ordinem omnem perturbemus. Atque haec doctrina valde utilis et necessaria est: nam videmus plerumque omnes Dei promissiones objicere in

negotiorum suorum administratione: quibus si non satisfacit ex ipsorum arbitrio statim conquerantur. Quare praecipitationem illam humilitate et patientia corrigamus: ac si quid Deus pollicitus sit, diligentius verba ipsius expendamus, atque penitius animis illa nostris infigamus: et precemur eum, ut eventum illorum secundet, quando visum ipsi fuerit: ac ne ullis passionibus abripi nos sinamus, quibus in perniciem potius quam in aliquod commodum praecipites feramur: sed potius ab eius nutu toti pendeamus. Caeterum in hac praecipitantia, tamen aliquid virtuti conveniens retinuerunt, quod Samuele inconsulto nihil faciendum statuerunt. Nam potuissent illi quidem turbulenter et tumultuose regem pro voluntate eligere. Sic enim plerumque in temerariis istiusmodi consiliis contingit, ut ex iracundia et caeco animi furore, deteriora eligantur. Fieri enim potest, ut, licet moderati et temperati, homines ineant consilia quorum exitus parum sit felix et fortunatus, et decipiantur in suis deliberationibus. Quid futurum igitur putamus, ubi non ratio, non moderatio dominantur, sed solus animi impetus, et furor quo alii alios incendunt? Hic vero licet seniorum Israëlis consilia et deliberationes Dei voluntate non nitantur, nihil tamen immoderate et immodeste faciunt. Samuelem enim cum honore accedentes dari sibi regem postularunt: ac proinde illius eligendi autoritatem sibi non arrogarunt, sed Dei voluntatem ex Samuele sciscitati sunt, et de ea certiores fieri voluerunt. Ac sane poterant illi quidem Samueli senium obiicere, quo ad res gerendas minus aptus redderetur, et filiorum avaritiam, ac iudiciorum corruptionem: vel conqueri de filiis qui non insisterent ipsius vestigiis: Deumque rogare ut viros idoneos sufficeret, a quibus regerentur, eiusque voluntati rem totam permittere. Quod si factum esset ab illis, minime dubium est quin responsum a Deo gratum et sibi commodum accepturi fuissent. Sed de Deo invocando non cogitant: regem sibi dari postulant: aliarum gentium mores et instituta proferunt. Quo indicio produnt parum se profecisse in Dei verbo, atque oblivioni tradidisse quod olim Deus praemonuerat. Nam quum probe notam ipsorum haberet infirmitatem, saepe monuerat ut ab ethnicorum moribus et institutis sibi caverent. Ac sane experientia comprobatum est cum ethnicis et incredulis conversantes, magis ac magis a recta via recedere, ac pollutionibus ipsorum foedari, donec prorsus coeno et labe infecti sint. Vehementer itaque seniores populi hac in parte peccarunt, ad gentium institutum respicientes, regemque postulantes. Nam Deus ipsos speciali quadam gratia et privilegio complexos in suam tutelam ac praesidium receperat: atque rex ipsorum erat: unde apud Mosen Dominus sic ipsum alloquitur: *Utique eritis mihi peculium prae omnibus aliis populis, nam mea est tota terra. Vosque eritis mihi regnum sacerdotale et gens sancta.* Quare supra omnes gentes Israëlitae beati erant, quos ab aliis gentibus Deus ita separaverat, ut Dei manum et auxilium non dubiis signis sentirent, a quo adversus singulos suos hostes defenderentur. Magni fuit igitur facienda Dei gratia illa qua sic ab aliis gentibus ipsos separaverat, ut prae omnibus essent nobilissimi. Qualis igitur quantaque fuit illorum temeritas quum tam eximium beneficium negligunt et pedibus conculcant? Nam libertas illa inaestimabile bonum erat. Nae istud erat Dei summum imperium et dignitatem repudiare. Hinc discamus non temere infidelium moribus et institutis affici, ne, ut nimium ad levitatem proclives sumus, illis etiam assuescere cupiamus. Sic, exempli gratia, qui hanc aut illam regionem pererrat, sexcenta omnis lasciviae, petulantiae, corruptionum denique exempla videbit, quae si domum reversus, amicis narraverit, qui ad minimum sibilum advolabunt, omnibus illa visendi desiderium iniiciet. Quid inde? Nae conspectis illis sic irretiuntur, ut ipsis gentibus et incredulis corruptiores evadant. Tanto magis igitur nobis in hoc est invigilandum, ut gentium et incredulorum mores et instituta sic videamus, ne iisdem alliciamur, neque in partem ullam cum ipsis veniamus: sed in Dei mandatis perseveremus, agnoscentes Deum nos ab illis veluti quibusdam repagulis separavisse, ne illorum corruptionibus immixti in eandem condemnationem incidamus. Ac si quis ignis accensus est in mundo, illum fugiamus. Atque, obsecro, quis non animadvertit diluvium iniquitatis quo mundus inundatur? quis non videt spiritum illum erroris ubique grassari, et in religionem eos ritus invehere, quibus adulteratur, et prorsus immutatur? Non secus ac si vinum bonum et odoratum sordibus immisceatur, ac boni et praestantes cibi veneno sparso inficiantur, et accumbentibus apponantur, edenda vel bibenda. Atque huius saeculi experientia cautiores hac in parte fieri debemus: quam multi enim abrepti sunt, et aversi a recta via, nimis hominum mores intuiti, et ab iis pellecti? Quare Dei praecepta vitae nostrae regulam et normam habeamus, atque ab iis omnibus recedere discamus, a quibus Deus nos procul esse voluit.

Sequitur, *malum visum esse verbum istud in oculis Samuelis, quum dicerent: Da nobis regem.* Quibus verbis spiritus s. non reprehendit Samuelem: sed potius eum nullo pravo affectu fuisse ductum ostendit. Neque enim offensus est filiorum accusatione, quod nimirum male rempublicam gerentes exauctorandi essent. Ac nominatim scriptura notat Samuelem non iniquo animo tulisse illam accusationem, nempe quod filiorum impietatem cognoverit. Quod sane observandum est: quum praesertim ple-

rumque usu contingat, ut moleste ferant homines familiae et gentis imminutionem, filiorumque suorum dignitatis diminutionem: ac vehementer angantur, si filii non obtineant dignitatum gradus quos expetunt. Contra vero Samuel filiorum iniustitiam ferre, et damnatos excusare apud populum noluit: sed cum summa animi quiete agnovit eos, quod Deo, ut par erat, non obedivissent, etiam hanc punitionem mereri. Neque vero indignatus est populo reiicienti illos, ne rerum gubernacula haberent, sed passus est exauctorari. Nihil igitur tale Samuelem movit, sed ideo indignatum sit scriptura, quod seniores in petendo rege modum non servassent, sed Deum graviter offendissent. Atque hac in parte nos Samuelem decet imitari, ac si quid adversus Dei gloriam factum dictumve est, commoveri, et sicuti par est plerumque affici, et minus contra, quod tamen accidit, quum de re nostra aut nostrorum agitur, irritari. Nam si quid in ecclesia peccatum sit adversus Dei gloriam, et cultum ipsius, parvi momenti plerumque est apud homines, et facile labitur: immo impietatis et flagitiorum omne genus toleratur. Quid ita? quod nos illa non tangat. At si nobis ipsis, aut amicis, aut liberis vel minima iniuria fuerit illata, tum ardemus, et virus acerbitatis evomere non desinimus, re ipsa dolorem internum testantes. Itaque de Dei contemptu minimam curam habemus, nostras iniurias testa lutoque persequimur. Hinc odia, hinc clamores, hinc pugnae, aliis taurorum instar mugientibus, aliis leonum aut aprorum instar spumantibus, et dira quaeque minantibus, et de culice elephantum facientibus, dum suum honorem sartum tectum tueri cupiunt, Dei vero gloriam et honorem contemni et pedibus conculcari facile sinunt. Atqui certum est istiusmodi homines non inultum laturos hunc contemptum: et quod in Samuele intuentur exemplum in maius iudicium ipsis tandem cessurum, nempe non conquestum de filiorum suorum contemptu et exauctoratione, sed de rege contra ordinem a Deo statutum exquisito, atque adeo de contumacia in Deum quam hoc facto populus demonstrabat, fuisse exacerbatum. Nos itaque tum graviter irascamur et exardeamus, quum Dei gloria laeditur: at vero privatas iniurias moderate et placate feramus. Porro, Deus Samuelem alloquens, nominatim iubet eum auscultare voci populi in omnibus quae indixerit, et tamen deinceps nihilominus populum de hoc ipso facto condemnabit. Ex quo discimus, Deum saepe ad petitiones nostras annuere et preces exaudire, sed ita tamen ut nobis succenseat. Ac saepe facilitas illa Dei in audiendo et votis nostris acquiescendo, non amoris, sed irae potius signum est. Sed ista pluribus in praesentia persequi tempus vetat, itaque sufficiat ex his cognovisse Deum ita ratum fecisse quod de Samuele diximus, et amorem quo illum persequebatur patefecisse, quum veluti sibi factam a populo iniuriam regem petente, deinceps gravibus suppliciis ultus est. Etsi petitum regem, ex more et institutis gentium, Deus ipsis non in ipsorum utilitatem, sed in maiorem condemnationem concessit. Hinc perspicimus non bene semper nobiscum agi, quum Deus votis omnibus nostris annuit, et petitiones omnes concedit. Nam a natura non modo temerarii sed etiam amentes sumus: ac proinde quid utile sit ignoramus: ac si Deus votis nostris annuat, non dubium est quin iratus faciat, et intemperantiam nostram ac habendi cupiditatem nimiam puniat. Quamobrem minime expetendum ut Deus ad omnes nostras petitiones facilem se accommodet, sed eius voluntati et arbitrio sunt committendae: ac certo persuasi esse debemus, Deum, licet non omnes nostras preces exaudiat, immo et suas promissiones in longum tempus proferre videatur, illas tamen suo tempore impleturum, et quod e re nostra esse cognoverit facturum, quum nos ipsi totos permittemus, quos tanquam caecos manu sua deducat, alioquin contraria omnino, veluti frigidum pro calido postulaturos. Saepe tamen, fateor, Deus malum in bonum vertit: sed in eorum gratiam qui ex eius voluntate ipsum colere et venerari pro viribus student: ut saepe incredulorum et impiorum hominum vota in ira sua et in ipsorum ultionem exaudit. Quare ut locum hunc absolvamus; longe satius fuisset Israëlitis Deo sese subiecisse et ab eius providentia pependisse, quam suis precibus regem impetravisse: nam rege concesso Deus illatam sibi in persona Samuelis iniuriam ulcisci voluit.

Iam vero superest, *etc.*

HOMILIA XXVIII.

7. *Sed dixit Iehova Samueli, Audi vocem populi in omnibus quae loquuntur tibi. Non enim te abiecerunt, sed me, ne regnem super eos.* 8. *Iuxta omnia opera sua quae fecerunt a die qua eduxi eos de Aegypto, usque ad diem hanc: sicut dereliquerunt me, et servierunt diis alienis, sic faciunt etiam tibi.* 9. *Nunc itaque ausculta voci illorum: verumtamen contestare eos, et praedic eis ius regis qui regnaturus est super eos.* 10. *Dixit itaque Samuel omnia verba Domini ad populum qui petierat a se regem.*

Hesterna concione didicimus, Deum ad populi regem petentis vota annuisse, licet ex ipsius non essent bono et utilitate: ac proinde non ideo melius nobiscum agi, quum Deus desideria et vota nostra implet: quod saepe temeraria et inconsulta sint, et ignoremus quid nobis utile sit et commodum: immo

potius noxia et detrimentosa quam quae utilis Deus esse novit expetamus. Quare quum Deus se ad preces facilem praebet, non ideo est gratiae ipsius signum, sed potius iustae indignationis, temeritatem et arrogantiam nostram ita punientis. Idcirco nominatim hic dicuntur Israëlitae reiecisse quod Deo gratum et acceptum erat, ne regnaret super eos. Quod signum est non placuisse ipsi petitionem illam ipsorum, quandoquidem rebellionis et contumaciae plena est. Nam Dei gloriam et honorem rebus omnibus oportebat anteponi: quum sciamus Deum nihil hominibus tantopere commendare et requirere quam ut inter ipsos glorificetur, et nominis sui gloria promoveatur. Quum igitur de ipsius imperio detrahitur, quam esse abominandum illud ipsi existimamus? Nihilominus tamen populo facit potestatem quod volet faciendi. Sane Deo quidem non probante, quod populus faciebat, sed tolerante. Verum igitur est istud enuntiatum, Deo resistere quicunque aliquam ipsius constitutionem immutant. Nam ita Paulus loquitur, quum ait: *Quisquis se opponit potestati, Dei ordinationi resistit: qui autem resistunt, ipsi sibi condemnationem auferent.* Neque vero Paulus eo loco reges a tyrannis distinguit, neque legitimos magistratus ab iis qui avaritiae et rapinis dediti sunt, hoc enim nititur fundamento, non disputandum rectene officio fungantur, annon: sed quum a Deo sint in illam dignitatem evecti, ac proinde nos illis subditos esse velit, non esse temere mutationibus locum dandum. Multos enim videas qui rerum mundanarum ordinem ex suo arbitrio libenter mutaverint, ac regna ex animi sui sententia diviserint: omne suum studium in id conferentes, quomodo ex sua opinione mundus regi possit, atque istis quaestionibus sese et alios fatigant, quas centies sepultas esse oportebat. At Paulus uno verbo iubet potestatibus constitutis omnes subiici, adversum quas nemini licet, quaecunque tandem occasio praetexatur, insurgere. Verum igitur istud est pronunciatum, omnes eos qui adversus constitutas a Deo potestates insurgunt, ipsi Deo bellum inferre. Sed hic peculiaris quaedam ratio est in Samuele. Nam Deus ipsum tam insignibus notis clarum fecerat, ut nemo ex populo ignoraret illum non casu aliquo, sed ipsius Dei manu fuisse ad hanc dignitatem evectum, et tot honoribus cumulatum. Nam ab infantia prophetiae dono factus erat insignis: deinde quasi manu Dei propria in gubernatorem populi evectus. Praeterea vidimus superius ipso duce Philistaeos insigni clade victos et superatos, ac oppida, quae prius ademerant Israëlitis, reddere coactos. Itaque duce Samuele populus Israëlitarum pristinum decus recuperarat: quare nullus supererat disputationi locus, essetne a Deo electus an non: res enim illa satis erat ex se conspicua. Quare quum Samuelem reiiciunt, sane malitia illa Deum potius quam hominem mortalem afficiebat. Hinc utilis nobis eruenda doctrina est, nempe si turbis ac seditionibus aliquis ab officio faciendo deterretur, Deum ipsum tandem etiam manum admovere. Hac enim plerumque de causa saepe in hominum contemptum magistratus veniunt, quod humanam essse institutionem sibi persuadeant, ac proinde si quid praeter exspectationem ac voluntatem suam acciderit, ferre non possint. Itane vero sunt memores divinae promissionis, qua se fore vindicem illorum ipsemet est pollicitus? aut ipsius potestatem in dubium vocant? Quare quicunque magistratus ad dignitatum gubernacula evecti, sincere et integre munere suo funguntur, ac quiete et tranquille degunt, si quos hostes adversum se insurgentes et administrationem suam perturbantes experiantur, certi esse debent, non sibi tantum sed Deo ipsi bellum inferri: ac proinde fore ipsum vindicem et assertorem. Deinde et hic observandum, singulos admoneri, neque insurgendum adversus eos, neque recedendum ab iis quos Deus nobis praefecit, sed colla potius subiicienda oneri quod ipse Deus nobis imposuit. Quare danda opera ne eorum dignitati invideamus, quos Deus singulari aliquo favore et benevolentia complexus est: nam qui secus faxit, Deum ipsum flocci facere et pedibus subiicere videbitur. Nam quemcunque Deus evexit, si quis turbaverit, ipsi Dei gloriae voluisse detrahere videbitur. Cavendum igitur summopere ne in ullum praestantem dignitate virum insurgamus, quod non inultam illam fore contumaciam certum sit, quae Deo ipsi contumeliosa est.

Deinceps dicitur Samuel edixisse omnia verba Iehovae populo, quasi Deus laxas habenas illi permisisset. Ac proinde Samuel iussit illos facere periculum, quod stultitiae suae praemium essent accepturi: quum iubet ipsos expendere quod sit futurum ius regis quem postulaverunt. Hic igitur praemonentur fore ut tyrannidem in ipsos exerceat, quam ferre ipsos et tolerare oporteat, quod non sit amplius rebellioni locus futurus, ac proinde grave sit ipsius dominationis iugum futurum. Porro quum de iure hic regio verba facit, minime ex istis inferendum, regibus hoc iure licere quod infra est memoraturus. Sed iuris duplex est ratio quum de superiori potestate agitur. Nam qui ad gubernacula sedent legibus praescriptis quid sui officii sit accipiunt, ipso Deo doctore et magistro. Nam Deut. 17. Deus quod sit futurum ius regium praescribit, quemadmodum infra videbimus. Sed alia quaedam iuris est species, puta subditorum respectu: quos sese subiicere regiae voluntati, et eidem parere in omnibus oportet: ac sibi a Domino impositam servitutem cum summa humilitate cognoscere Quamobrem, si quod sit omnium magistratuum

non minus quam regum ius inquiras, primum quid ipse Deus ab illis requirat, et quid ex ipsius praescripto debeant attendendum. Deinde quod sit subditorum vicissim in ipsos officium. Nam alioquin si iubentibus aliquid magistratibus, id subditi reprehenderint, aut flocci fecerint, ac proinde tantum ex sui animi sententia ipsis pareant, qualis quantaque rerum omnium confusio inveheretur? Caeterum licet superiores magistratus officio non fungantur, tamen subditos oportet patienter iniurias ferre, agnoscentes iusto Dei iudicio id contingere. Quod ex privata cuiusque domo fit conspicuum. Nam si quale mariti ius sit in uxorem quaeras, imperium in illam deberi illi fatendum est: sed vicissim oportere ut eidem parcat, atque tanquam sui partem eodem habeat modo. Atque hoc ius mariti est in uxorem, si quod sit eius officium requiras. At mulieris officium est sese marito libenter subiicere, atque ad eius nutum quantum poterit componere: ac licet maritum duriorem et morosiorem habeat, a quo male excipiatur, ferre tamen mores illius, et sese illi subiicere, atque interim ad Deum gemere et suspirare: neque enim quod illi Deus iugum imposuit, illi repudiare fas est. Idem dictum esto de servis et de liberis. Patrum enim in filios illud est ius ut tolerent liberos suos, neque ipsos ad iram provocent, ut Paulus monet: et tamen imperium patris in filium permittit ei succensere, caedere, torquere, non quidem quod hoc, ut aequum, ei liceat, aut bene faciat, sed tamen quod ferre filios oporteat. Nam si forte se immerito ita dicat tractari, ac velit vindicare, quis ferat? quis non merito vituperet et damnet? Ex quibus apparet quum de iure superiorum potestatum agitur, illud esse duplex: nempe unum superiorum respectu et eorum qui dominantur: alterum et subditorum et inferiorum respectu. De primo illo iure pluribus verbis Moses agit, et illud Deut. 17. cap. describit quum sit: *Quum ingressus fueris in terram, quam Iehova Deus tuus dat tibi, ut haereditario iure possideas illam, et habitabis in illa, si dixeris: Statuam super me regem, sicut omnes gentes quae sunt circa me; tantum statuito super te regem quem elegerit Iehova Deus tuus: e medio fratrum tuorum statuito super te regem, non poteris tibi praeficere virum extraneum, qui non frater tuus sit*: ut incedat sincere et integre, neque se dedat idolatriae, ad quam extraneus populum pelliceret. Ac sane scimus hunc regem oportuisse esse imaginem regni Domini nostri Iesu Christi: Deinde etiam e tribu Iuda fuisse eligendum, cuius regnum usque ad redemptoris adventum permaneret, quem patribus Deus promiserat. Sic nominatim praedicit Iacobus: *Sceptrum non exiturum e tribu Iuda usque ad huius Messiae et redemptoris adventum:* quae sane non poterant in extraneum cadere. Atque hanc ob causam expresse prohibetur populus regem eligere ex peregrinis nationibus: quem, ut diximus, oportebat imaginem esse et figuram Iesu Christi: atque regnum ipsius illi usque in adventum consecrari. Deinde pluribus Moses ius illud regis persequens adiicit: *Neque multiplicato sibi equos: argentum quoque et aurum ne multiplicato sibi admodum. Sed erit quum insidebit solio regni sui: ut describat sibi exemplum huius legis in libro, ex eo qui erit in conspectu sacerdotum leviticorum. Eritque penes eum, et leget in eo omnibus diebus vitae suae, ut discat timere Iehovam Deum suum, observare verba legis huius, et statuta ista faciendo ea.* Ex quibus verbis apparet Deum posuisse terminos potestati regum, et non permittere licentiam quidlibet ex arbitrio faciendi: sed contra veluti fraeno iniecto cohibere, ne magnificentia et pompa nimia efferantur. Atque hoc opus hic labor est. Nam ut experientia docet, reges et principes pompa, magnificentia et magno apparatu gaudent, ac se aliorum numero eximi libenter vellent, atque hanc ob causam in varias sese formas vertunt. Atque adeo in tantum dignitatis fastigium evehi cuperent, ut non tantum cum honore et reverentia colerentur, sed etiam in admirationem et stuporem venirent. Deinde a pompa et magnificentia Deus ad avaritiam transit, prohibens ne aurum aut argentum sibi multiplicent. Ac nemo ignorat principes esse instar vastorum gurgitum, qui etiam in res ludicras et inanes corrasam pecuniam profundant: quod nihil emungant nisi quod profundere parati sunt. Quare ubi miseram plebem compilarint, non auro, non argento parcitur, sed profusissime in pompas, in splendidos apparatus, in luxus et scortationes profunditur. Idcirco Deus regem Israëlitarum vetuit aurum aut argentum multiplicare sibi. Tum vero etiam Deus illum uxores multiplicare prohibet. Quum enim videret hoc malum in Iudaea serpere, permittentibus sibi viris uxorum pluralitatem, et se Abrahami et Iacobi exemplo tegentibus, nominatim reges Deus vetat uxorum multidinem inducere, ac proinde et privatos, quandoquidem maiora sunt regum quam privatorum privilegia. Sed istud observandum maxime, quod a Deo rex iubetur in legis libro legere et meditari, ut quid officii sui sit ex eo discat. Sane rex ille David, cuius nota excellentia, bene hoc praeceptum usurpavit: ac non dubium est, quin antequam ad regiam dignitatem eveheretur, legis praecepta iam mente apprehendisset, in quibus sese deinceps exercuerit. Ac scimus illum divinis donis et gratiis fuisse cumulatissime donatum: sed tamen illum huic praecepto subiici etiam oportuit. Hoc itaque ius esto regium, eius respectu qui fastigium istud dignitatis adeptus est, ac proinde non quid sibi subditi, sed quid ipsi subditis ex divino mandato reges debeant diligenter

animadvertunto. Hoc vero loco de altera illa iuris parte, quid regibus subditi debeant tractatur, nempe non tantum bonis regibus et dominatoribus subiici ipsos oportere: sed etiam iis a quibus tyrannice et duriter tractati fuerint: atque adeo patienter oportere ipsos tyrannidem illam ferre, agnoscentes non fortuito, sed a Dei providentia haec contingere, qua Deus ipsos explorat.

Iam vero, agite, *etc.*

Breviorem hanc concionem superioribus fecit pastoris morbus, a quo prohibitus est ulterius pergere. Itaque cum sequente coniungenda est.

HOMILIA XXIX.

11. *Ac dixit: Haec erit ratio ipsa regis qui regnabit super vos: filios vestros accipiet, ut sibi disponat in curribus suis et in equitibus suis, et currant ante currum suum.* 12. *Ponet quoque sibi tribunos, et quinquagenarios, et ad arandum arationem suam, et ad metendum messem suam, et ad faciendum vasa bellica sua, et instrumenta curruum suorum.* 13. *Filias praeterea vestras tollet pro unguentariis, et coquinariis et panificis.* 14. *Agros insuper vestros, et vineas vestras, et oliveta vestra optima accipiet, dabitque servis suis.* 15. *Et de seminibus vestris et vineis vestris capiet decimas, et dabit eunuchis suis atque servis suis.* 16. *Servosque vestros et ancillas vestras, iuvenesque vestros optimos, et asinos vestros tollet, ut faciat per illos opus suum.* 17. *De pecoribus vestris decimam capiet, et eritis ei servi.* 18. *Et clamabitis die illa a conspectu regis vestri quem elegeritis vobis: et non exaudiet vos Iehovah die illa.* 19. *Renuit vero populus audire vocem Semuelis: sed dixerunt: Nequaquam, sed rex erit super nos.* 20. *Et erimus nos quoque sicut universae gentes, iudicabitque nos rex noster, et egredietur ante nos, pugnabitque bella nostra.* 21. *Audivit itaque Semuel omnia verba populi, et dixit ea in auribus Iehovae.* 22. *Et ait Iehovah ad Semuelem: Audi vocem eorum, et constitue eis regem. Dixit itaque Semuel ad viros Israël, Ite quisque in urbem suam.*

Explicanda nobis iam superesset Samuelis ad populum israëliticum oratio, qua hortatur ipsum, ut quamdiu adhuc per libertatem licet a proposito recedat, et consilium initum de rege petendo commutet. Dicit itaque regem qui regnabit super ipsos, filios ipsorum accepturum, quos in usum suum vertat, ac multis compilationibus et rapinis usurum. Iam vero superiore concione diximus, his verbis Dominum non dare illam potestatem regibus, ut tyrannidem in subiectos populos exerceant. Verum quoniam tyrannidem occupantibus principibus subditis resistendi libertas adempta videtur, quaeri merito potest, an, quum reges et principes populis iureiurando fidem suam astringunt, se ius summa aequitate, sinceritate et integritate administraturos, si fidem frangant et tyrannidem usurpent, omniaque sibi permittant, populi non possint ipsi sibi consulere, et huic malo conveniens adferre remedium. Quaestio sane difficilis, quam hoc tempore subtilius expendere neque commodum est, neque etiam expedit. Nam multos hodie videmus occasionem rerum novandarum quaerere, nimiumque sibi permittere in potestatibus et dominationibus movendis et commutandis: quare sobrie ista tractanda sunt. Contentos igitur esse nos iis oportet quae sacra pagina docet, Deum nimirum per principes in tyrannidem deflectentes punire eos qui legitimam gubernationem non merentur. Fateor latronibus vim inferentibus posse resisti, quod vim alicui inferre non sit licitum. Si quis nostras res invitis nobis eripiat, sane Dei manus et vindicta est agnoscenda: sed longe alia est ratio principum et superiorum dignitatum, quibus Deus vult subditos obedientes esse. Ac fateor a Deo ipsis praescriptos esse potestatis terminos, intra quos sese continere debent, ut communi utilitati studeant, et summa aequitate et iustitia populos gubernent ac moderentur: ac ne dignitate sua efferantur, sed se vicissim Deo subditos esse meminerint: seque licet ad summos dignitatis honores evectos, tamen fragiles ac momentaneos esse: ac Dei gloriam promovere sui esse officii. Samuel vero populum admonet, ferendam esse dominationem regum, et colla iugo patienter summittenda. Ex quibus apparet subditos regibus ac principibus nec posse nec debere adversus ipsos rebellare, aut quidquam movere, licet tyrannidem exerceant, et compilationibus ac rapinis graves sint subditis, nullamque nec Dei nec aequi rectique rationem habeant. Attamen, fateor, quaedam adversus hanc tyrannidem licita sunt remedia: veluti quum constituti alii sunt magistratus et ordines quibus reipublicae cura est commissa: qui principem in officio continere poterunt, atque etiam, si quid tentarit, eum coërcere. At illis officium non facientibus, aut non audentibus sese illius opponere tyrannidi, tum privatos etiam agnoscere oportet hanc a Deo cladem ipsis immitti, peccata ipsorum castigante. Nam ut scriptura docet nos bene constitutam rempublicam Dei singulare beneficium esse: ita etiam contra perturbatum statum, improbis dominantibus, et ius pervertentibus, esse divinae irae signum, nos humiliantis: ac proinde nos hac ratione ad peccatorum agnitionem vocantis, ut toto animo ad ipsum convertamur et eum invocemus. Non alio igitur sensu hic Samuel dicit hanc regis fore rationem, ut subditorum opes et facultates corradat.

Nam qui antea liber populus regiam dominationem affectavit, se sponte subiiciens, suamque prodens libertatem, tali mercede dignus est.

Veniamus iam ad specialem tractatum iuris illius, quod regibus fore in populum Samuel praedicit. *Filios ipsorum accepturus dicitur, ut sibi eos disponat in curribus suis et in equitibus suis, et currant ante currum suum. Et ad disponendum sibi chiliarchos, et praefectos quinquagenis; et ad arandum arva sua* (nam tunc temporis reges erant rei familiaris quam hodie studiosiores: sibi enim dedecori esse reges arbitrantur hodie habere rura, et agriculturae vacare: sed tunc maior erat simplicitas, et integritas) *et ad metendum messem suam, et ad faciendum instrumenta bellica sua. Filias vero in unguentarias, in coquas, et in pistrices, et ad domestica opera. Servos etiam et ancillas ac iuvenes praestantissimos, et asinos, quos adhibeat ad opus suum. Denique greges ipsorum decimaturus, agros, vineas: et daturus aulicis primoribus et servis suis, etc.* Quum vero temporibus illis, quae non fuerunt tam corrupta quam ea in quae incidimus, tantum sibi principes permiserint, et rapinis ac compilationibus istiusmodi non abstinuerint, cognoscamus iam olim in mundo malitiam, avaritiam, crudelitatem, scortationem et tyrannidem obtinuisse. Quare quum hodie impietatis et iniquitatis diluvio mundus inundetur, ne miremur si tantum rapinarum et compilationum ubique gentium videmus, et sibi quidvis licere reges ac principes arbitrari, quod nemo se illis opponat. Vetus enim illud proverbium tyrannis usitatum, sit pro ratione voluntas: ac proinde nullis se legibus teneri existimant. Verumtamen qui paulo honestius loquuti sunt, se secundum leges vivere dixerunt. Et sane nimium arrogans illa vox est: Nullis subiectum esse legibus: nihilominus tamen usu recepta in Imperatorum romanorum institutis. Quandoquidem igitur videmus ab omni aevo eos qui nec Dei timore, nec iuris amore retinebantur, sibi quidvis licere existimasse, et ad malum habenas laxasse, multo maiorem hodie coram Deo nos humiliandi et colla iugo submittendi occasionem dari sciamus; Deumque precandi ut tyrannidem illam reprimat, quae durior nobis ab hodiernis principibus, quam superioribus unquam fuit saeculis, imminet, nisi ipse pro sua misericordia conatus hominum infringat. Caeterum ad summos illos dignitatum gradus evecti agnoscunto, sibi divinum verbum assidue meditandum esse, atque sancti spiritus ope se indigere, quo maiore modestia populis imperent, Deoque suum honorem reddant, et ipsius legibus obsequantur, ac subditos moderate regant: atque ad hanc rem efficiendam auxilium divinum petant, quo duce rectam viam insistant, neque unquam a recto aberrent; sed intra suos fines sese contineant. Sequuntur expendenda verba illa, quibus rex dicitur tam personas quam bona et facultates subditorum accepturus. Sane quum reges officium faciunt, nemo subditos negaverit illis tributa debere, atque posse illos iure tam personis quam bonis subditorum uti. Nam Paulus istud a Deo probari docet, ut nimirum reges a subditis tributa et vectigalia exigant: quod quum in usus publicos faciunt, usurpatae tyrannidis accusari non possunt. Hanc enim Deus fecit regibus potestatem utendi tam personis quam bonis subditorum: sed non tamen temere, nec sine causae cognitione, et ea conditione ut in usus publicos et commodum reipublicae fiat. Quum igitur subditorum officium esse dicimus, ut regibus subiiciantur, et illis obediant, vicissim exigi ab ipsis regibus legitimam administrationem intelligimus, ut nihil severe, nihil tyrannice aggrediantur, sed ex Dei mandato subditos regant: ne quod bellum temere suscipiant, ne per ambitionem suam ditionem propagare studeant: ne denique subditis ex animi sententia aut libidine quidquid placuerit imperent. Verum insurgentibus hostibus, et regionem aut civitatem adorientibus, possunt reges militem conscribere, exercitum cogere, in praelium ducere: atque ita subditos oportet vitam pro patria et rege profundere: modo tamen ne temere reges ad arma concurrant, aut privatam causam agant, sed in usum et commodum reipublicae sua consilia convertant. Itaque subditi quidem sunt in regum potestate: sed vicissim reges oportet publicis commodis studere, quo possint ipsis a Deo praescripto munere fungi, et quidem cum consilio et matura deliberatione. Nam si reges ex animi sui sententia et pro voluntate sua rempublicam gerant, et a se ipsis consilium petant, certum est subditos rapinis et compilationibus opprimendos, sine spe ulla futurae melioris aliquando conditionis, sed potius summo metu oppressionis. Quisquis igitur regiam adeptus potestatem subditos regere et auctoritatem apud eos retinere voluerit, ne sibi ipsi nimium fidat: sed ratione et consilio res suas gerat, ac nominatim caveat ne in exigendis vectigalibus aut tributis, aut in accipiendis in usum suum subditorum personis et bonis, quidquam agat tyrannice, licet ipsi subditos obedientes esse oporteat. Neque enim talis est eorum subiectio, ut ipsis abuti ad libitum principibus liceat: sed tranquille et quiete ac pacifice acceptis a Deo quemque bonis et facultatibus uti et frui oportet, quae proinde non sunt in regum potestate, sine discrimine, et causae cognitione posita. Nam quae rerum in mundum confusio inveheretur, nisi dominiorum et bonorum distinctio retineatur? Quare privatorum bona non sunt in regum potestate et arbitrio posita: verum tributa, et vectigalia exigere, et quum necessitas urgebit aliis subsidiis extraordinariis, ex subditorum facultatibus reipublicae consulere suo iure possunt. Denique ut populos regibus subditos esse oportet, ita vicissim

reges legibus parere et subiici oportet, ne sibi quidvis licere persuadeant, sed constitutos populorum rectores sciant, ut ex Dei verbo pendeant, et in subditorum commoda sua omnia consilia vertant. Sed quanta corruptio, quanta labes hunc ordinem iam dudum invasit? Nam sibi omnia licere arbitrantur, et se lege Dei non teneri, neque cultum eius ad se pertinere existimant. Qua in re magnopere falluntur. Inde fit ut, abiecto Dei timore, dominationem superbam et crudelem in subditos exerceant, et illos non alio quam bestiarum loco habeant: se vero propter dominationem extra hominum ordinem positos putent, ut iam non alios honores quam divinos ab hominibus flagitent. Atqui certum est regiam omnem dominationem esse ministratoriam: aio, inquam, reges esse Dei servos ac ministros, ac proinde oportere ut noscant se a Deo tanquam suos legatos populis commissos qui res ipsius fideliter administrent, et populi curam habeant. Itaque licet principum terrenorum magna sit in mundo potestas, tamen sese Dei et populorum esse ministros ac servos agnoscant necesse est. Sed quam pauci principes de his rebus serio cogitant: quam multi sibi laxant habenas et suae voluntati ac libidini indulgent? David ipse tam insignis pietate, tamque eximius propheta, non tamen quod lege Dei praescribebatur observavit. Alios legem Dei docuit, sed ipse, rebus secundis elatus, eam oblivioni tradidit. Multas enim uxores uni superinduxit: auri et argenti vim maximam coëgit, thesauros multos cumulavit, quae tamen omnia lege, cuius se alioquin maximo teneri studio non dubiis signis fecit testatum, prohibebantur. Quamobrem quum tantam esse vim dominationis videamus, ut principes ipsos excaecet, cogitandum quantum libertas beneficium sit, quum Deus eam alicui largitur. Ac sane quae hic a Samuele recitantur, loco poenae sunt, quod inaestimabile acceptum a Deo beneficium libertatis populus repudiaret, regemque peteret pro eo gubernatore quem Deus suscitabat, cuius tam familiaris erat auctoritas. Itaque tam aequam tamque honorificam conditionem populum non ferentem oportuit etiam suae temeritatis poenas luere. Atque idcirco Samuel hoc loco varia genera proponit eorum casuum et compilationum quibus obnoxii erant regiam dominationem expetentes. Nam potentissimi quique principes et monarchae plerumque in hanc partem peccant: quos vere similes dicere possumus magnis fluviis, quorum inundationibus terrae cum fructibus longe lateque vastantur, ut veluti diluvio quodam obruantur. Ac sane Esaias hac utitur similitudine, quum foedus ab Israëlitis quaesitum cum Aegyptiis aut cum Assyriis longe se potentioribus exprobrat, his verbis: *Propterea quod sprevit populus iste aquas Schiloachi euntes sensim, et gaudium est apud Retzinem et filium Remaliae.* Nulli enim erant Hierosolymis fluvii rapidi, quales in Aegypto et Chaldaea: atque idcirco propheta meminit aquarum Schiloachi, quarum contemptum populo exprobrat, ac minatur contra fore ut aquae illorum fluminum fortissimae et amplissimae, permeent Iehudam, inundent ac transeant, et usque ad collum pertingant. Metaphorica tota illa est oratio, qua non quidem exprobrat populo cupiditatem illam vel vanitatem potius totius orbis obtinendae dominationis: sed initum foedus cum potentibus regibus, quos magnis fluviis comparat, a quibus potius submergendi sint quam adiuvandi. Sic plerumque accidit plerisque populis, ipsa rerum experientia teste. Nam ubi principes angustiorem ditionem obtinent, et modum in exigendis tributis et vectigalibus servant, opibus suis subditi abundant: sed monarchae sunt instar rapidissimorum amnium longe et late terras vastantium, et qui voluntatem pro ratione esse volunt, ac proinde quidquid voluerint, fieri oportere censent, quandoquidem licere omnia regibus iam pridem sibi persuaserunt. Quare in rem suam tantum attenti sunt, atque sola libidine, non consilio et ratione rem publicam gerunt: qua ratione a vera humilitate et humanitate recedunt: atque adeo mille nocendi artes quotidie excogitant, quum nemo interea sese opponere, imo ne quidem hiscere audeat. At quam pauci, ac ne vix quidem e multis millibus unus, humanitatis meminerunt, seque eo usque demittunt, ut cum simplicitate et integritate subditorum suorum commoda et utilitatem suis anteponant: et in Dei timore ipsos in mutua pace et concordia foveant. Contra quam studiosi sunt non modo autoritatis suae amplificandae, et magis ac magis confirmandae, sed nocendi et rapinis ac compilationibus variis populos subditos spoliandi? Inde fit ut clausos oculos et aures ad miserorum hominum calamitates et miserias habeant, et clamores ac gemitus ipsorum parvi faciant: tantoque impotentiores ac ferociores sint, quanto maiores esse de sua tyrannide miserorum quaerimonias audiverint. Ex quibus discendum est quantum sit libertatis donum, et quam benigne Deus cum populis illis agat, quibus eam largitur, ubi ipsi magistratus legibus sunt subditi, nihilque moliuntur a seipsis, sed ratione et consilio rem gerunt, cuius etiam tandem rationem sunt reddituri. Magnum igitur, inquam, libertatis beneficium a solo Deo Opt. Max. profectum. Verumtamen qui regum ac monarcharum dominationi sunt subditi, et quos Deus tyrannide illorum exercet, si quid adversus eos moliantur, aut rebellionem meditentur, non tantum ratione et consilio carere, sed mente capti videntur.

Quae vero inter reliqua tryrannidis mala Samuel hic memorat, sunt etiam observanda, fore nimirum, *ut agros ipsorum et vineas ac oliveta accipiat, et det servis suis.* Nam ex iis apparet homines

malitia sua bonum in malum convertere: reges enim non possunt sine consiliariis legitime dominari, et publica negotia administrare: quare tyrannus a legitimo principe distinguitur. Tyrannus sola voluntate et libidine sua imperat: contra legitimus magistratus consilio atque ratione, ita ut publicae utilitati et commodis maxime studeat. Ita satellites et administri principum legitime rempublicam administrantium sunt ipsorum oculi et manus: ac manus quidem quibus edicta et decreta sua exsequantur: oculi vero quibus quid utile, quid honestum sit videant: atque ita principes ipsi in officio retineantur, ut cum aequitate et iustitia rempublicam administrent. Denique praedicit Samuel fore ut bonis et facultatibus a rege spolientur, quae servis suis largiatur. Quod quotidiana experientia magis ac magis comprobatur. Ac sane principes satellitibus atque administris opus habere certum est. Quid enim potentissimo et longe lateque dominante rege fieret, nisi quibusdam administris regia negotia conficiat? Verum tamen quales plerumque esse aulicos illos ministros contingat, experientia docet. Nam ubi valere autoritate et gratia coeperint, nullum finem rapinarum faciunt: sed tanquam famelicae belluae, privatorum bonis inhiant, et nunquam satiantur. Inde fit ut qui loco et genere humili natus, vix suo reditu se suamque familiam triduo sustentabat, mox amplis reditibus usque ad decem millia librarum non contentus, domum et familiam maioribus nobilitare studeat: hinc fraudes, hinc rapinae, hinc mille artes bona civium compilandi, ut tanto sint audaciores quanto sibi videntur apud principem maiore autoritate et gratia valere. Itaque saepe videas eos, quorum annuus proventus vix decem mille libras aequabat, mox supra centum mille librarum reditum possidere. Unde vero corrasae tantae opes tam exiguo tempore, nisi ex fraudibus et rapinis, quibus misera plebecula subinde ab istis hirudinibus opprimitur? Et tamen certatim istos videas ad malum et rapinas currere. Nam qui rebus bellicis praesunt, et maiora munia sustinent, maximos quaestus et praedas faciunt. Alios videas veluti quaestores et similes illis aulicos ministros brevi tempore tantas opes corradere, ut ditiones et dominia sibi pecunia comparent, et tanta quidem cum superbia et arrogantia, ut suis ipsorum necessariis et cognatis sint intolerabiles: quum tamen contra viri nobiles aegre suam familiam annuo proventu, non sine summis difficultatibus et metu vel calamitatis vel alterius incommodi sustentare cogantur, si rem augere volunt. Ex quibus apparet administros principum, a quibus adiuvari illos in publicis gerendis negotiis oportebat, esse potius flabella quibus maius incendium excitetur. Nam quum maxime deberent principes ad humanitatem et moderationem flectere, ad severitatem crudelitatemque potius eos impellunt, et ad rapinas ac compilationes miserorum subditorum excitant. Quid ita? Nempe ut ipsi in partem veniant, et miserorum facultatibus expleantur. Porro quod Samuel minatur fore ut semina, vineas, oliveta ipsorum rex decimet, locum inter Israëlitas habere non potuit. Nam tribui Levi a Domino decimae fuerant attributae. Verum illud quidem apud omnes gentes et ab omni aevo regibus permissum fuisse tributa et vectigalia exercere atque exigere populis imposita: ac proinde non esse amplius quaestioni illi locum, quomodo possint reges subditis imponere vectigalia, et eadem exercere atque exigere. Neque exstat etiam in sacris quomodo a populis tributa et vectigalia exigerent. Itaque decimae natura sua possunt quidem esse regum et principum propriae, quod tanquam ius commune et naturale locum apud omnes gentes habuit. Sed specialis apud Israëlitas fuit, ut ante diximus, decimarum ratio, quod eas Levitae in portionem et sortem suam accepissent: quum Deus sorte Chananaeam terram distribuens singulis tribubus nullam aliam illis possessionem attribuisset quam decimas quae ipsis cedebant, cum pascuis quibusdam, ut se suaque armenta alerent. Quando igitur hic reges velut Deo ipsi antagonistas se offerunt, ac novam decimarum rationem instituunt, nonne legum omnium sunt eversores? Itaque hinc discimus, Deum partim ostendere homines nunquam nisi vi quadam pertractos officio suo esse functuros: et quum ad aliquos eminentiores dignitatum gradus evecti sunt, instar ferarum ac belluarum esse, quas nulla vis domuerit. Partim etiam populi temeritatem arguit, qua tantum sibi malum paraverat. Nam speciali privilegio antea gaudebat, quum solutis decimis sui proventus liber ab omnibus aliis subsidiis erat: ac decimae non regibus sed iis persolverentur quos Deus ex reliquis tribubus elegerat, qui cultui suo vacarent, ac ex decimis illis, nullam aliam sortiti portionem cum fratribus viverent. Quale, obsecro, privilegium? Nam si plures in una familia fratres, uni ex ipsis certam quandam ex annuis reditibus et proventibus pecuniae summam qua victum toleraret, numerare tenerentur, an de successione iustam conquerendi occasionem haberent? Atqui Deus hoc singulare privilegium Israëlitis dederat, ut decimae in Levitarum victum persolverentur. Iam vero minatur fore ut bonis suis spolientur. Nam praeter decimas lege Dei constitutas, rex etiam constituat tyrannidis decimas, adeo ut tantam arrogantiam tantosque sibi spiritus assumat, et tanta saevitia tyrannidem exerceat, ut commodorum tam privatorum quam aulicorum et satellitum suorum studio non ducat religioni ius ipsum divinum violare: et quod sibi Deus assignavit ac Levitis cessit, rapere. Tantam itaque tyrannidem regum futuram docet, ut autoritatem ac potestatem quae Dei propria erat sibi velint arrogare

decimas imponendi et exigendi. Quod quid est aliud, quaeso, quam autoritatem ipsam divinam invadere, et hominibus velle persuadere se non amplius in hominum esse numero reponendos, sed quasi coelo delapsos adorandos?

Denique Samuel praedicit fore ut regi suo serviant. Quibus verbis indicat, quod superius docuimus, non ideo tamen oportere illos adversus ipsum rebellare; quod nunquam iure possit subditus adversus magistratum insurgere, licet magistratus ad tyrannidem spectare videatur. Caeterum quanta caecitate populus ille laborarit ex eo perspicimus, quod tam seriis admonitionibus nullum fecit locum: sed semel imbutam opinionem, regem ex more gentium habendi, pertinaciter retinuit. Attendite, obsecro, quomodo homines quos Deus sibi ipsis et suis sordibus permittit, in reprobum sensum coniiciantur, et ab affectibus suis transversi rapiantur. Neque enim oratio Samuelis eo spectabat tantum ut populum condemnaret, ac dignum esse tali mercede diceret, qui sibi tantum malum accersivisset: sed ut antequam accidisset praemoniti caverent, ne sibi laqueum inducerent, quo se explicare nequirent, quasi his verbis eos compellaret: Viri Israëlitae animadvertite, et finem consiliorum vestrorum spectate: nam si regem ex more et instituto gentium habueritis, bonis vestris spoliabimini, non vobis, non liberis, non peccoribus, non seminibus vestris parcetur. Vosne ergo sponte hanc servitutem in vestram perniciem optabitis, et colla iugo tali volentes submittetis? Ex quibus apparet quanto studio salutem huius populi Samuel quaesiverit, ut a proposito deterreret, et ad meliorem mentem proposito praesenti exitio reduceret. Sed quid promoverit exitus facit fidem, quum tanto arrogantius et insolentius adversus Samuelem insurrexerint, et pertinaciter in sententia regis obtinendi permanserint. Nam prius Samuelem rogaverant, ut praeponeret sibi regem, qui dominaretur illis, ex more et instituto aliarum gentium: iam vero licet audiant Deum tam horrendam sententiam adversus suam rebellionem pronuntiasse, tamen renuunt auscultare voci Samuelis, et contumaciter excipiunt: *Nequaquam, sed rex praeerit nobis.* Quanta, quaeso, haec arrogantia est, tam insolenter Dei admonitiones reiicere, et consilium ipsius despicere, atque autoritatem tam parvi facere, quum Samueli respondent: *Nequaquam, sed rex praeerit nobis*? Ex quibus docemur Deum iusto suo iudicio nos excaecare, et praecipites dare, quum nostris pravis et stultis affectibus plus aequo indulgemus. Quare alieno sapiendum exemplo, ne si in aliquas difficultates inciderimus, temere nostris consiliis habenas laxemus, quasi firmo fundamento niterentur, et bona essent. Nam fere fit ut quum eo impudentiae devenimus ut si quae nobis ratio et libido dictaverit sequuti fuerimus, nullis unquam rationibus a proposito dimoveamur, ac ne si quidem mortem ante oculos habeamus: tanta est humani ingenii pervicacia, ut nullis rationibus cedat, sed suam opinionem cum summa contumacia retineat. Itaque danda nobis opera est, ut iustam illam Dei vindictam praeveniamus, ne pravis nostris affectibus nimium indulgentes, plane tandem excaecemur, et in reprobum sensum coniiciamur. Ac proinde exemplo debet nobis esse quod hic de Israëlitis proponitur, ut sapiamus, neque enim sumus illis meliores. Atque hic est omnium humanorum consiliorum quae non ratione, sed solo impetu et violentis affectibus nituntur, exitus, nimirum infelicissimus. Equidem fateor saepe bono fundamento niti, qui seditiones et turbas excitant, si principium et fundamentum inspiciatur. Sic filii Samuelis dicuntur avaritia et ambitione sua occasionem praebuisse senioribus populi de ipsis conquerendi, et illos ideo exauctorandi, et suo ordine ac dignitate removendi. Sed interim modum non servant, sed suis affectibus abrepti pravis consiliis locum dant, et pro salutari remedio sese in maiores difficultates coniiciunt, et velut in laqueos inserunt. Atque ita fere fieri videmus. Itaque hoc exemplum in usum nostrum cedito: modestiam et sobrietatem colere discamus, et nihil plus quam licet moliri et novare, Deumque precemur ut ipse nos suo spiritu regat, neque nos nobis ipsis permittat, et ne patiatur nos ab ipsius verbo tantillum recedere, sed potius faciat in nobis ut illud suam apud nos autoritatem retineat, et nos illo duce gaudeamus. Quis igitur, quum hic dicuntur Israëlitae Dei consilium reiecisse, non animadvertit nimium insolentem rebellionem? quis non totus cohorrescit? Nam quum Samuelem pro insigni Dei propheta haberent, et pro interprete spiritus ipsius agnoscerent, et populo Dei mandata referret, quis iste furor, quae amentia fuit tam contumeliose Dei mandata reiicere, et Samueli responsare: *Nequaquam ita erit?* Tanto itaque diligentius cavendum, ut dixi, ne a nostris affectibus abripiamur, ne tandem a Domino in reprobum sensum coniiciamur: et sponte in exitium praecipites feramur.

Supersunt nobis expendenda verba illa, quibus regem sibi dari postulant, *ut sint quoque ipsi sicut omnes istae gentes* Atqui Deus Israëlitas a reliquis gentibus distinxerat: atque ordinem in illis instituerat, in quo specialis Dei favor et tutela ac protectio elucebat. Verum similes fieri cupiunt iis populis quos Deus reiecerat, et quos in peculium suum accipere noluerat. Annon, obsecro, istud erat Dei beneficia, quibus hactenus a Deo cumulati fuerant, petulanter reiicere et repudiare? Hinc apparet homines ubi semel a recta via recesserint, nullum peccandi finem facere, et in peius semper ferri:

quod sibi ipsis delitias faciant, et pravis consiliis a sensibus suis vehementioribus abrepti regantur. Et quidem hic est omnium hominum mos a veritate recedentium, qui quidem initio leviter adversus veritatem peccant, neque Dei mandata primo adulterant: sed tandem verecundiae fines quum transsilierint, praecipites ad omne mendacium feruntur, ut nullis neque timoris Dei neque modestiae repagulis contineantur. Quae quum ita sint, remediis ἀκαιροπαλοις et amuletis utendum nobis, ne contagio illa nos incautos obruat. Nam sane experientia docet hunc populum in peius semper ruisse, et a recta semita magis ac magis aberrasse, Deique iram in se vehementius provocasse, ex quo sponte Dei consilium repudiavit. Tandem dicitur Samuel, *Israëlitis edixisse ut quisque se in civitatem suam reciperet, ita iubente Domino, ad quem omnia populi verba fuerat eloquutus.* Ex quibus apparet Samuelem aliquam adhuc apud populum autoritatem retinuisse. Nam vidimus Samuelem Deum precatum, Dei voluntatem intellexisse et populi vicissim. Hic ergo repetitio continetur eorum quae supra dicta sunt, sed ad maiorem confirmationem, ut sciamus quaecunque facta sunt Dei providentia contigisse.

Hinc primum conspicuum est, quomodo populus tanto magis fuerit inexcusabilis, quo minus Samuelis admonitioni, populum, non humana autoritate, sed coelesti, alloquentis parere noluit. Atque idcirco Samuel nominatim dicitur, quod audivit a populo ad Dominum retulisse, ut sciamus mutationem status apud Israëlitas divina providentia factam fuisse, quum regem tanta audacia et arrogantia, immo et sacrilegio flagitatum obtinuerunt. Deinde apparet Samuelem aliquam adhuc autoritatem retinuisse apud contumaces istos et rebelles, quos dicto habuit audientes, quum quemque iussit domum in civitatem suam se recipere, tantisper dum regem, quem postularant, acciperent. Quid enim, quod sese domum receperunt, aliud fuit quam testificatio reverentiae illius, qua ipsum colebant, et eius autoritati et integritati sese committebant? En cur Paulus priore ad Timotheum scribit, eos qui fideliter faciunt officium et qui bene ministrant, gradum sibi bonum acquirere. Atque ibi quidem Paulus de verbi divini ministris agit, sed tamen de omnibus magistratibus eadem dici possunt, atque de iis omnibus qui ad aliquos dignitatum gradus promoti sunt. Paulus itaque docet, eos qui ad munera publica vocati sunt, oportere summa integritate et aequitate in iis versari: atque unum scopum intueri, Dei gloriam et proximorum utilitatem: quibus rebus maior autoritas conciliatur quam multis comminationibus. Exemplo esto Samuelis apud seditiosum hunc populum autoritas. Nam, obsecro, qui adeo turbulenti erant, spontene domum se recepissent, nisi peracta prius ea re quam flagitaverant, nisi magnum pondus apud illos Samuelis autoritas habuisset? Nam excepissent illi, Samuelem iam senuisse, et quoniam apud plebem valeret autoritate, filiis suis consulturum, et in eorum commoda sua consilia commutaturum: atque idcirco favente plebe, facile filiorum peccata excusaturum, praesertim se absentibus, ac proinde fore ut spe sua exciderent. Atque haec omnia verisimile est excepturos illos, ut res nova et admiranda sit paruisse ipsos Samueli domum quemque dimittenti, quum ausi fuissent antea responsare, nequaquam ita fore ut Dominus dixerat. Itaque novum fuit et admirandum sponte illos domum sese recipere, remque totam Samuelis fidei committere. Ex quibus conspicuum est quanta integritate et sinceritate Samuel populum illum gubernaverit, quamdiu Deus autoritatem illi conciliavit: ut maxime contumaces ac veluti furiosi, tamen verbis Samuelis acquiescant, remque totam ipsius fidei committant: quum tamen metuere possent ne secus aliquid accideret: sed cognitam Samuelis fidem et integritatem habebant, ut merito sese illius mandato praebeant obsequentes. Ex quibus qui ad rerumpublicarum gubernacula sedent discunto, tanta aequitate et integritate negotia publica administrare, ut tantam autoritatem sibi concilient, quo fides sermonibus ipsorum adhibeatur, ut excitatum seditionis ignem vel praesentia vel verbo sedare valeant, atque omnis seditionis et rebellionis ansam praecidere. Vicissim etiam hinc subditi discunto, se minus excusabiles fore si paci studentium voces reiiciant, et omnium rixarum ac dissensionum ansam amputare conantium consilia respuerint. Nam Israëlitae, licet seditiosi et veluti furiosi, tamen Samueli acquieverunt, cuius fidem, probitatem, integritatem et reliqua dona cognita satis habebant. Quid igitur nobis fiet, si nullum admonitionibus locum fecerimus; si viros approbatos et integros contempserimus, si denique sana et recta consilia reiecerimus? Quamobrem in hoc incumbamus, ut si forte extra rationis terminos exsilierimus, meliorem mentem induamus, ne in perniciem et exitium sponte ruamus. Esto igitur exemplo populus iste, qui licet contumaciter sese adversus Samuelem gessit, tamen quum se ad ipsius mandatum domum recepit, inde satis apparet non ita perrexisse in contumacia, quin Samuelem ut fidum Dei servum agnoverint et coluerint. Tantum igitur valuit apud ipsos autoritate, ut ad ipsius vocem domum sese receperint. Quare discamus Deo nos subiicere, et si semel a recta via recesserimus, ad meliorem frugem reverti, ut ad Deum conversi peccatorum remissionem obtineamus, et nunquam ab eius obedientia resiliamus. Et quidem summopere cavendum ne ad iniquitatis cumulum deveniamus, et in sensum reprobum coniiciamur. Verum Dei iudicio occurrendum est, atque mature venia deprecanda, ut

vires ipse quotidie nobis sufficiat, quibus inoffenso pede in ipsius timore incedamus, donec nos ad se tandem receperit.

Superest, ut facti supplices *etc.*

HOMILIA XXX.
CAP. IX.

1. *Et erat vir de Beniamin, nomine Cis, filius Abiel, filii Seror, filii Bechorath, filii Aphia, filii viri Iemini, fortis robore.* 2. *Et erat ei filius vocabulo Saul, electus et bonus: et non erat vir de filiis Israël melior illo: ab humero et sursum eminebat super omnem populum.* 3. *Perierant autem asinae Cis patris Saul, et dixit Cis ad Saul filium suum, tolle tecum unum de pueris, et consurgens vade, et quaere asinas. Qui cum transissent ter montem Ephraim,* 4. *Et per terram Salisa et non invenissent, transierunt etiam per terram Salim, et non erant: sed et per terram Iemini et minime reperierunt.* 5. *Quum autem venissent in terram Suph, dixit Saul ad puerum suum qui erat cum eo, veni, et revertamur: ne forte dimiserit pater meus asinas et sollicitus sit pro nobis.* 6. *Qui ait ei: Ecce vir Dei est in civitate hac vir nobilis: omne quod loquitur sine ambiguitate venit. Nunc ergo eamus illuc, si forte indicet nobis de via nostra propter quam venimus.* 7. *Dixitque Saul ad puerum suum, ecce ibimus, quid feremus ad virum Dei? Panis defecit in cistariis nostris, et sporculam non habemus ut demus homini Dei nec quidquam aliud.* 8. *Rursum puer respondit Sauli et ait, ecce innata est in manu mea quarta pars stateris argenti, demus homini Dei, ut indicet nobis viam nostram.* 9. *Olim in Israël sic loquebatur unusquisque, vadens consulere Deum, venite et eamus ad videntem: qui enim propheta dicitur hodie vocabatur olim videns.* 10. *Et dixit Saul ad puerum suum: Optimus sermo tuus, veni eamus; et ierunt in civitatem in qua erat vir Dei.* 11. *Quumque adscenderent clivium civitatis, puellas egredientes invenerunt ad hauriendam aquam, et dixerunt eis: Num hic est videns?* 12. *Quae respondentes dixerunt illis, hic est, ecce ante te, festina nunc: hodie enim venit in civitatem, quia sacrificium est hodie populo in excelso.* 13. *Ingredientes urbem, statim invenietis eum antequam adscendat excelsum ad vescendum: neque enim comesturus est populus donec ille veniat: quia ipse benedicit hostiae, et deinceps comedunt qui vocati sunt, nunc ergo conscendite quia hodie reperietis eum.* 14. *Et adscenderunt in civitatem: quumque illi ambularent in medio urbis apparuit Samuel egrediens obviam eis ut adscenderet in excelsum.* 15. *Dominus autem revelaverat in auriculam Samuelis ante unam diem quam veniret Saul, dicens:* 16. *Hac ipsa hora quae nunc est, cras mittam virum ad te de terra Beniamin et unges eum ducem super populum meum Israël: et salvabit populum meum de manu Philistinorum: quia respexi populum: venit enim clamor eorum ad me.*

Hesterna concione vidimus quanta Samuel autoritate valeret apud Israëlitas. Nam erat incredibile, tam temerarios, tam contumaces, tamque rebelles homines potuisse tam exiguo temporis momento ad Deum reduci, et ad hominis solam vocem quiescere, seque domum recipere. Verbis tamen Samuelis ipsos acquievisse videmus: etsi non parvam de illis dubitandi occasionem possent praetexere. Sed tantam Deus illi autoritatem apud ipsos conciliaverat, eum sancto suo spiritu regens. Atque hoc exemplum nobis usui esse oportet, ut si in bona doctrina progressus aliquos facere cupimus, in Dei timore ambulemus, atque in eo totum vitae nostrae curriculum comite sanctitate et integritate feliciter decurramus. Deinceps quam rationem Deus inierit regem postulatum populo dandi videbimus: ac in primis notanda temporis circumstantia est. Neque enim primo quoque die Israëlitis satisfecit, et tamen nullum interea populi murmur, nullae querelae auditae, quasi in fraudem ipsorum Samuel procrastinaret. Nam elusa videri poterat a Samuele spes istius populi: quum singulis domum dimissis, non tamen postulatis ipsorum satisfaceret. Verumtamen non dubitaverunt, quin regem esset ipsis daturus, quemadmodum Deus edixerat. Ex quibus conspicuum fit Israëlitas, non sese ad momentum Samueli levi quodam impetu subiecisse, qui tamen, prout erant temerarii, multas querelarum occasiones quaerere poterant: sed patienter exspectasse dum praescriptum a Deo tempus opportunum advenisset. Sed admiranda hic divinae providentiae ratio ab hominum exspectatione remotissima. Nam Kisch pater Saulis narratur asinas suas amisisse, et ad eas quaerendas Saulem filium cum alio servo dimisisse. Saul vero cum servo uno dimissus, postquam multum in illis quaerendis errasset, tandem cum servo deliberat de paterna domo repetenda, non inventis asinabus, ne forte pater esset de illis sollicitus, aut sinistri aliquid ipsis contigisse metuens exanimaretur. Ac Saulem, suasu servi sui comitis, Ramatham urbem ingressum, in qua Samuel habitabat, atque ab ipso admonitum, quidquid ille praediceret evenire solitum: ac proinde Deum per illum ipsis declaraturum quid asinabus factum esset. Quod consilium Saul approbatum sequi quidem deliberat: sed quod nullum praesens munus habeat, quod offerat prophetae, cogitabundus moras nectit. Tum vero quum servus se quadrantem sicli habere dixisset, urbem ingrediuntur Samuelem quaesituri. Contra vero Dominus dicitur in aurem revelasse Samueli, id est per arcanam revelationem indicasse, die uno antequam Saul adveniret, eo die et eo momento

venturum qui rex erat a se designatus, quem a Samuele ungi vellet.

Atque haec est summa totius huius capitis ad hunc usque locum: ubi primum advertenda est genealogiae Saulis longa descriptio, ex qua cognoscamus denotari nondum advenisse regnum illud a Deo promissum. Erat enim Saul de tribu Beniamini, praedixerat autem Iacob ille patriarcha, fore ut de Iuda rex oriretur, cuius in ea sceptrum stabiliretur, his verbis: *Non auferetur sceptrum de Iuda, et dux de femore eius, donec veniat qui mittendus est; et ipse erit exspectatio gentium.* Quibus verbis primogeniturae ius et regia dignitas tribui Iuda defertur: ac proinde Beniamini tribum non attinebat. Deus itaque regem de tribu illa dans populo, indicabat non esse illud regnum legitimum, licet ad tempus toleraret, quod deinceps pluribus persequemur, et ante iam attigimus. Atque hoc testimonium fuit misericordiae qua erga suum populum, licet indignum, affectus erat. Quum igitur Deus hominibus, quanquam indignis parcit, tamen admiscet quaedam documenta quibus de peccatis admoneantur, ne Dei bonitate, ut fere solent, abutantur. Hoc perspicuum est in hac Saulis electione, qua Deus quidem Israëlitarum misertus est, dato rege quo duce adversus Philistaeos uterentur et adiuvarentur: in quo Dei misericordia et summa potestas apparuit. Sed vicissim voluit populum castigari de importuna illa regis petitione, a qua non destiterant praemoniti: licet diu impletionem promissionis distulisset. Nam, ut ante diximus, dubii et incerti diu huc illuc fluctuare potuerant: et cogitare Samuelem suis rebus et filiorum commodis et autoritati consulentem lactare ipsos spe inani, quum nullum adhuc exitum promissionis sibi de rege factae viderent: sed quieti et tranquilli patienter impletionem illius exspectant. Atqui animis suis responsum illud Domini expendere illos oportebat, et serio cogitare de tyrannico illo statu quem fore sub expetito rege Deus per Samuelem praedixerat. Sed contra non animadvertunt contumaciam suam et rebellionem, quam impunitam apud Deum fore sibi persuadent, quasi Deum sibi devinctum habeant. Atque ita vidimus illorum pervicaciam, quum praemonente Deo de statu futuro, responsarunt, non ita fore. Itaque neque moleste tulerunt statum illum futurum, neque peccata sua cognoverunt, ex quibus agnoscerent Dei bonitatem malitia sua fuisse superiorem. Verumenimvero crimine propterea non caruerunt, et coram Deo deiici et sese humiliare agnitis peccatis debuerunt. Observandum insuper de Beniaminitarum tribu, fuisse illam superioribus saeculis paene internecione deletam, quod sexcenti tantum homines cladi superfuissent. Hac de causa paulo post Saulem audiemus se a tribus suae paucitate et exiguitate sic excusantem: An non Biniaminita sum minimus e tribubus Israëlis, et familia mea infima est omnium familiarum a tribubus Biniaminis. Unde apparet Deum in Saule suam gratiam voluisse magnifacere. Nam si rex de tribu Iuda aut Ephraim, aut aliqua alia multitudine aliis non inferiore fuisset electus, non adeo conspicua fuisset neque miranda Dei gratia, atque quum de Biniaminitica omnium minime populosa delectus est. Unde apparet Deum voluisse illustre et insigne esse suum beneficium, ne ab hominibus profectum videretur. Saulem quidem fateor in familia sua primas dignitatis partes obtinuisse, quod esset iuvenis et elegans, adeo ut nemo esset e filiis Israëlis elegantior eo: ab humero suo sursum versus altior toto populo. Fuit itaque Saul praestanti forma vir, et eximius inter reliquos. Sed nihilominus e tribubus Beniamini: quamobrem ad tantum dignitatis gradum non potuisse illum sine speciali Dei benevolentia pervenire certissimum fuit.

Atque de tribus Beniamini narratione hactenus dictum esto, deinceps expendamus, quae de asinabus recitantur. In quibus divinae providentiae singulare speculum nobis proponitur, adversus communem fortuitorum casuum opinionem. Quid enim, obsecro, commune habebant asinae Saulis cum regno Israëlis? Quis non dicat Saulem a patre fortuito ad quaerendas asinas dimissum, et Saulem asinas quaerentem factum esse contra spem suam regem Israëlis? Sane profani homines hanc legentes historiam in errore illo et opinione magis magisque confirmantur, fortuna in mundo duce omnia contingere. Ecquis vero, solis sensibus externis iudicibus, non decipiatur, quum Saulem nihil minus quam de regno cogitantem, viderit designatum a Samuele regem Israëlitarum, et ab eodem unctum, ut toti populo dominaretur? En quomodo quae sensibus nostris fortuita videntur, Deus tamen tanquam documenta proponit ex quibus quidquid in toto terrarum orbe fortuitum esse videtur, admirabili Dei consilii providentiae tribuere discamus. Atque valde necessaria est haec doctrina, sine qua nunquam, ut decet, neque Dei beneficia magnifaciemus, neque autorem ipsorum laudabimus: quemadmodum incredulos et ethnicos videmus fortunae rerum omnium gubernationem attribuisse. Neque vicissim Dei iudiciis afficeremur, quae in mortales inopinantes immittit. Namque increduli solent frendentes fraena mandere, Deo ipsos variis plagis affligente, neque tamen ad ipsum assurgere: sed venenum spumantes adversus ipsum indignari, ac veluti contumeliis petere. Quid ita? Nempe non norunt omnes a Deo afflictiones manare, quibus tanquam apparitoribus, utitur ad voluntatem suam declarandam hominibus qui ipsum offenderunt. Tanto maiore igitur observatione haec doctrina

digna est, quanto a nostro sensu alienior est, nempe, quae maxime fortuita nobis videntur, Dei manu regi et gubernari, licet contra sensus nostri iudicent, in multis rebus quas subinde contingere videmus. Quin etiam, agedum, vel in infante id conspicuum fiat: cui si monetam dederis, quam in sacculos immissam viritim distribuat, maxime fortuitum id esse dicetur; non minus quam sortes quas caecas esse, et fortuito accidere fere omnes arbitrantur, quum tamen contrarium sapiens doceat, his verbis: In gremium coniicitur sors: a Iehova autem est tota ratio eius. Quare quum docemur a sancto spiritu de divina rerum omnium in his terris administratione, et arcano Dei consilio, providentiam ipsius admiremur et in usum et eruditionem nostram usurpemus. Multi enim de Dei providentia temere loquuntur et iudicant; verum nos melius edoctos oportet prosperis et secundis rebus utentes, Dei misericordiae et benevolentiae erga nos illas attribuere et acceptas ferre, gratiasque illi de iisdem agere. Sin vero adversis infestemur, inde etiam eas proficisci non ignorare. At, quaeso, quam multis modis hanc doctrinam ethnici profanarunt? Quas hic fraudes diabolus nexuit, ut ignaris illis omnem istius providentiae cognitionem eriperet, et quaecunque de ea sacrae scripturae loquuntur pedibus ipsis calcanda subiiceret? Omnia fortuita faciunt, cuiusmodi exemplum istud expendamus: Quidam thesaurum suum sub arbore quadam defodit: alius quidam infelix ad eandem venit desperabundus vitamque suspendio sibi adempturus: quumque laqueum necteret in terram despiciens, et recens effossam intuitus, aliquid occultatum ibidem suspicatus est. Quare effossa terra, quem non quaesiverat thesaurum reperit et ibi relicto laqueo, abstulit. Paulo post vero, qui thesaurum defoderat reversus, et eo non reperto moestus laqueum quem invenit collo nexuit, et suspendio vitam finivit. Hoc exemplum ethnici, sive res gesta sit, sive fabula, rerum maxime fortuitarum esse volunt, quasi duce fortuna omnia hic gerantur, et hic quidem e divite pauper, ille ex paupere dives fortuito fiat, qui nullo apud hominis erat loco, ad summum dignitatis gradum perveniat; qui vero dignitate insignis erat, paulo post in contemptum veniat. Atque hac ratione miseris mortalibus imponere Satan semper est conatus, ut in mundum confusionem omnem inveheret, et ad libidinem suam homines versaret. Tanto itaque diligentius nos oportet principium istud retinere et eodem niti, quo discimus omnia divina providentia regi, nihilque omnino casu in toto terrarum orbe contingere. Exemplum esto, quaerens Saul patris asinas, qui in regnum, quod non quaesivit, incidit. At non temere et fortuito Samuel eum regno idoneum esse iudicavit. Nae si Samuel ipse suo iudicio, sine speciali revelatione, Saulem elegisset, fortuitum merito videretur; sed Deus dicitur illi revelasse tantum arcanum. Quare amissas asinas, Deo decernente, sciamus, ut quaerens Saul asinas patris in Samuelem incideret: atque patrem Saulis eundem ad quaerendas asinas misisse, Deo linguam ipsius regente: ac tandem Saulem cum servo licet hinc inde cursitantes, tamen Dei providentia passus ipsorum dirigente, ad Samuelem perductos. Quum igitur nominatim Deus in consilio suo decrevisse dicitur quod Sauli evenit, sciendum omnes deinde illas revolutiones et ambages fuisse tanquam praeparationes et causas medias quibus Deus ad exitum suum consilium perduceret. Hinc conspicuum quales sint viae Domini, quamque obliquae, ut incertus huc illuc vagari sine ulla certitudine videatur: sed ita tamen ut apud se lucem retineat immensam, et nihil sit apud ipsum confusum, nihilque temere et fortuito casu contingat. Hinc vero etiam alia non minus utilis doctrina nobis eruenda, nempe, Deum nos manu sua tanquam caecos deducere: ne quid nostrae prudentiae et industriae tribuamus si quid boni contigerit. Et quidem libens agnosco Deum multa perficere nobis intelligentiae et prudentiae spiritum largientem: sed tamen saepe fit ut nostrae cogitationes ab eventis non modo sint alienissimae, sed prorsus etiam contrariae et repugnantes: ut cui attribuamus eventa ignoremus eorum quae incautis nobis acciderunt: et perspicacissimi acutissimique in istis omnino caecutiant, ut multa suscipiant quorum eventum ignorent, imo ne possint quidem suspicari. Deus igitur ea ratione vult animos nostros deiicere, suamque erga nos bonitatem tanto illustriorem reddere, quum eo duce regimur, licet ipsi ex nobis neque viam rectam neque semitam, insistamus. Tenendum igitur et infigendum animis istud certissimum principium, Dei providentiam in res omnes, etiam abiectissimas et contemptissimas ferri, ut principium et causas, progressus denique et eventa in manu habeat, quidquid contra cogitemus aut moliamur, quod hoc facto maxime fit conspicuum. Neque enim quisquam hic a Saule quaesitum fuisse regnum dixerit, quod sciret se a Samuele in regem eligendum. Nam ne de Samuele quidem cogitabat, quum a servo admonetur de propheta adeundo, cuius non aliud erat consilium, quam quid asinabus factum esset inquirere. Quare conspicimus Saulem incertum errasse, et de solis asinabus investigandis cogitasse. At non interim divina providentia dormiebat, quae iam quid factum vellet decreverat, ac Samueli ipsi patefecerat. Verum enimvero fateor divinae providentiae consilia nobis esse abscondita et incomprehensibilia, atque profundissimam abyssum, ex qua penitius illam investigare nitentes nunquam sint emersuri: sed quatenus Deus ipse sua nobis aperit

consilia, eatenus etiam eius providentiam cognoscimus, et quid nobis expediat, sobrie cogitamus. Exempli gratia, si in superiores aeris partes efferremur, et vellemus futura his vel illis signis exquirere, vel etiam praedicere, quod omnia Dei providentia regantur, quanta, quaeso quamque intolerabili arrogantia id fieret? Quare si Deus nos rerum omnium futurarum ignaros esse vult, patienter tamen exspectemus, dum re ipsa patefaciat suam providentiam, cuius unius nutu regimur et gubernamur. Ac proinde re ipsa experti quidquid nobis tam prosperum quam adversum contingit, Dei unius nutu et voluntate, ac ex paterna ipsius erga nos benevolentia et sollicitudine contingere, fateamur exercitium esse quo Deus patientiam nostram explorat et exercet: et re ipsa cognoscamus tum nobis Dei providentiam patefieri tam certis et indubitatis signis, ut in dubium sine profana incredulitate non possimus illam revocare. Atque hoc fit maxime conspicuum hoc ipso facto, quod si primo aspectu intueamur, nihil nisi fortuitum imaginabimur: at quum eventa perpenderimus, Dei singularem providentiam agnoscere et fateri cogemur.

Porro deinceps expendamus quod servus ille hero suo suggessit consilium, nempe, ut Saul prophetam adiret, atque illum de asinabus interrogaret. Quid quaerat uterque satis conspicuum: imo crassa ipsorum ignorantia hinc apparet. Nam obsecro, eratne Prophetarum munus divinare quid quisque perdidisset, et singulis inquirentibus res amissas aliquo signo indicare? Nae ingenii sui stuporem servus ille satis indicat, hero prophetam indicans, ad quem tanquam ad divinum ac fatidicum quempiam accedat de rebus amissis aliquid auditurus. Atqui certum est non in hos usus prophetas a Deo suscitatos, a quibus potius fuisset profanata, quam in honore habita religio. Nam prophetas contra Deus ideo suscitabat, ut ecclesiae praeessent, ut peccatoribus Dei iudicia proponerent, et a peccatis deterrerent: iisdemque a peccato resipiscentibus spem consequendae misericordiae facerent. Hi fuerunt prophetiae usus et fines, ut prophetiam profanarint qui ad inquirendum quid asinabus suis factum esset prophetam adierunt. Ex quibus apparet quam populus iste iudaicus hebeti ingenio fuerit, qui Dei donorum usum legitimum nunquam agnoverit, neque sibi applicarit; sed in contrarium semper deflexerit. Neque vero manifestam illam fuisse idololatriam aio, sed crassum tamen errorem, quem nulla unquam excusatio possit a vitio liberare. Quare nos eo diligentius oportet in hanc curam incumbere, ut quum Deus verbum suum, et eiusdem interpretationem, nobis largitur, illud ad finem ad quem offertur referamus: neque commodum nostrum et res terrenas ex eo quaeramus: sed Dei regnum in primis, quum praesertim Dominus ipse polliceatur: regnum Dei primum quaerentibus reliqua omnia adiicienda.

Caeterum quae inseruntur verba illa etiam non sunt leviter praetereunda: *Antiquitus in Israële sic dicebat quisque, quum profecturus esset ad consulendum Deum, agite eamus ad videntem: nam qui propheta hodie, antiquitus vocabatur videns.* Duabus vocibus hebraeis exprimitur prophetae nomen, quarum altera, visionem significat: quae vox indicat prophetas revera videntes essse, atque longe alios oculos quam corporales habere quibus quae natura nostra percipere non possumus intueantur. Nam Deus caeteris quidem quibuslibet ex populo rationem et itelligentiam dederat, oculos etiam et aures, denique iudicium ut de rebus iudicarent, quare igitur nominatim prophetas hoc nomine *videntium* vocari voluit? Nam ex eo sequebatur propriam esse ipsorum videndi facultatem, reliquis caecutientibus et caligantibus. Sane ita proponitur nobis Dei singularis erga hunc populum favor et benevolentia, suscitantis viros qui in populo eminerent, et non temere de rebus iudicarent, neque ulla ratione humana niterentur, sed singulari Dei beneficio supra mundum efferrentur, et Dei arcana docerentur, quae in usum populi ex Dei mandato et ordinatione patefacerent. Itaque *videntis* vox illa Dei gratiam et benevolentiam summam repraesentabat, ut velut ad Deum ipsum homines assurgerent, et tantum beneficium grati agnoscerent. Notum enim est quam homines in arrogantiam praecipites sint, praesertim si a Deo donis quibusdam ornati caeteris excellant: quare ut sciamus Dei arcana non humanis tantum sensibus percipi, coelitus prophetia omnis dimitti dicitur, et omnis propheta esse videns. Ac proinde licet acutis sensibus et lynceis oculis praeditos homines, nihil tamen percipere eorum quae prophetia docet, donec aliunde coelitus nimirum illustretur. Quare Deo viros suscitante qui fideliter verbum ipsius exponant, et singulare donum illius exponendi et interpretandi habeant, atque singulis applicandi, minime arbitrandum est ipsos suapte natura aut ingenii bonitate et industria istud assequutos esse, aut quam profitentur doctrinam ab ipsorum cerebro manare: sed potius sciendum est eos a Deo hanc gratiam esse ad ecclesiae ipsius aedificationem consequutos. Itaque si bene perspectum istud habuerimus, D. Petri doctrina mentibus nostris altius erit defigenda, qua docet, *nullam prophetiam scripturae esse propriae explicationis. Non enim libitu hominis allata est olim prophetia, sed acti a spiritu sancto loquuti sunt sancti Dei homines.* Ac proinde rogandus est Deus, quum scripta ipsorum legimus, et doctrina quae in iisdem continetur nobis exponitur, ut nostri ingenii tenuitatem agnoscentibus nobis veram intelligentiam et cognitionem sacrarum scrip-

turarum inspiret, qua etiam ad rectam obedientiam componamur, et a Dei solius nutu pendeamus. Atque ut olim prophetas sancti sui spiritus afflatu rexit, eodem nos etiam sui spiritus lumine illustret, ut in ipsius schola maiores in dies profectus faciamus.

Sequuntur verba illa, *servum Saulis habuisse praesentem in manu quadrantem sicli argentei, quem darent viro Dei donum seu munusculum.* Ex quo etiam apparet illius saeculi stupiditas. Nam fuisse non parvam divini cultus corruptionem apparet, quum vel nummum aliquem, vel farinae mensuram, vel ova, vel quid simile prophetis offerrent, quasi pretio aliquo divini verbi revelationem ementes. Et tamen illa fuit eorum temporum et gentis illius consuetudo, qualis hodie adhuc multis in locis est. Nam passim videas impostores istos in papatu palam fumos suos venditare novas semper revelationes, aut visiones ac prophetias miseris caecis obtrudentes. Itaque semper patuit ipsorum officina, his quidem de Dei arcanis inquirentibus, et pretium offerentibus pro divinatione, quasi venales essent prophetiae, illis autem prophetis videlicet, tanquam mercatoribus merces pretio distrahentibus. Nae magna illa fuit corruptio. Quo magis nos oportet admoneri officii, ut in eo retineamur, quandoquidem tam proclives ad ea quae Dei sunt pervertenda et corrumpenda sumus: et in ipsius obedientia perseveremus, atque ad eius nutum nos componamus, de nostro nihil admiscentes, et si quae ab eo dona acceperimus, eadem pura et impolluta conservemus. Id vero fiet si Dei donis pure utamur, neque illa stultis nostris inventionibus adulteremus: neque huc illuc errantes a vero avertamur, sed in suum verum ac legitimum finem illa convertamus.

Supersunt illa deinceps explicanda nobis verba, quibus dicitur *Jehova Samueli revelasse, se eo ipso tempore ad ipsum missurum quendam e terra Beniaminis, ut ungat eum in antecessorem super populum suum Israëlem, ut servet populum suum e manu Philistinorum:* et quidem addita causa: *Nam respexi*, inquit Dominus, *populum meum, quia pervenit clamor eius ad me.* De Dei providentia iam diximus, quum Samuelem certiorem a Deo factum audivimus de eo quod ab ipso fieri volebat. Nam si non praemonito Samuele repente Saul advenisset, ac tum demum Deus illi indicasset hunc a se hominem in regem electum minus certa res illa fuisset. Sed quum praemonitus de illius adventu, iubetur advenientem eligere et in regem ungere, ut deinceps videbimus, re ipsa fit conspicuum haec omnia Dei manu et providentia singulari fuisse gesta et administrata: et nominatim quum Samuel advenientem Saulem assumsit in coenaculum, deditque ei locum in summo invitatorum, et partem honoratissimam, quam asservari iusserat, ei apposuit, insignia et illustria sunt divinae providentiae cuius nutu et decreto omnia illa administrata sunt, testimonia, et gratiae divinae τεκμήρια. Quare diligenter verba illa expendi oportet, quibus ratio huius electionis adfertur, quod Deus populi sui misertus sit, et clamorem eius audiverit, itaque regem se Saulem elegisse, qui servet populum suum e manu Philistaeorum. Porro quum Philistaeorum iterum fieri mentionem audimus, ex eo patet victoriam illam insignem quam Israëlitae de hostibus reportarant, continuisse quidem illos ipsorum hostes aliquamdiu quietos et pacificos: sed sub ipsam Samuelis senectutem illos animis receptis coepisse novas Israëlitis molestias facessere. Neque vero pugnant ista cum iis quae superius dicta sunt, cunctis diebus Samuelis Israëlitas pacem et tranquillitatem habuisse, quod Deus ipsorum hostes domitos deiecisset: quin etiam pacatos fuisse vicinos ipsis Amorrhaeos. Nam Deus populum suum in pace continuerat quamdiu Samuelem praefectum agnoverat: sed quum populus eius administrationem contemsisset, et deiectus esset de auctoritate quam a Domino acceperat, non mirum fuit si Philistaei nova consilia adversus Israëlitas inierunt. Neque dubium est quin ea ratione Deus in populi peccata voluerit animadvertere. Nam certum est illos perpetua pace fuisse fruituros, si modeste se erga Samuelem gessissent, neque eius dominationem repudiassent, sed sua conditione contenti fuissent. Quod vero senem Samuelem contemptui habuerunt, regemque magna quaedam molientes expetiverunt, et nonnisi re perfecta satiari potuerunt, idcirco Deus eorum ingratum animum et rebellionem punire voluit. Ingratum animum, inquam, quod accepta beneficia per ministerium Samuelis contemserant. Rebellionem vero et contumaciam, quod Dei admonitionibus locum non dederant, neque ad eius comminationes tremuerant. Iusta fuit igitur Domini vindicta, quod Philistaei ipsos aggressi partem aliquam territorii abstulerunt, et sibi subiicere conati sunt. Deus vero deinceps dicitur voluisse populi sui misereri, licet indigni, quod ad se clamor ipsius pervenisset. Verum ista videntur cum iis pugnare quae superius audivimus de Dei comminationibus, fore nimirum ut quandoquidem regem flagitabant, Deus ad se clamantes non audiret, sed in angustiis collocatos relinqueret, hic vero Deus dicitur vocem et clamorem ipsorum audivisse. Quare observandum est Deum posse quidem quorundam clamorem audire, et nihilominus punitionem aliquam, de qua prius minatus fuerit, in aliud tempus differre, quo reposcat poenas de omnibus flagitiis quae oblivione deleta videbantur. Atque hoc quotidiana experientia docet. Quoties enim Deum offendimus, qui tamen non sumit poenas ex tempore, nimirum aliis causis eius iudicium remorantibus? Exempli gratia: si improbis et

flagitiosis hominibus nomen ipsius blasphemis vocibus lacerantibus, et adversus Dei ecclesiam triumphos suos instruentibus, Deus propter nomen et gloriam suam, poenas differat, et ad se clamantem ecclesiam exaudiat, ac victoriam de hostibus ipsi concedat, an ideo Dei manum evasisse dicetur. Sane tardus est ad vindictam Deus, sed gravitate poenae tarditatem compensat, quum deinde plagis multis caesos de officio admonet. Quamobrem hic observemus Deum populi clamorem exaudientem non ideo tamen ad omnes illius preces annuisse, sed tamen ad tempus ipsi pepercisse, ut spe sese foverent. Namque Philistaeis quidem ad castigandum populum, ut deinceps videbimus, habenas laxavit: quod populus adeo se petulanter gesserat, ac proinde Dei vindictam in se pertraxerat: sed ita tamen ut in rebus angustis Deus populi clamores audiat. Quod si contigit non audiri, sed potius reiici preces ipsorum, factum quod Deum fide non invocarint. Nam Deus ad se vera fide et poenitentia accedentes nunquam reiicit: Sed in peccatis suis diutius haerentes, et Deum non quidem invocantes, sed murmure adversus ipsum insurgentes, et impatientia frementes, non mirum est non modo non exaudiri, sed contra potius repelli. Sic Deus Israëlitas, licet indignos, suscitato Samuele, clamantes ad se exaudivit. Sic saepe ad nostras petitiones annuit, licet non eae sint, quas esse oportebat, preces. Nam si Deus exspectaret tantisper dum in summas angustias redacti ut oportet precaremur, eheu quid nobis fieret, quam serum ipsius esset auxilium. Sane millies centies periremus antequam Deus ullas ex nostris precibus admitteret. Itaque Deus nostram infirmitatem tolerat, sed non ut in ea securi stertamus, et prout mens dictaverit ad Deum accedamus, et ipsum precemur perfunctorie, et inani quadam ceremonia: sed potius omnibus viribus nitendum, ut ex animo Deum votis ardentibus sollicitemus.

Caeterum hic videmus Deum Israëlitis regiae dignitatis petitionem concedentem, Saulem quidem regem designasse, sed non tamen propterea verum et promissum illum regem fuisse: sed ex parte tantum, quemadmodum Ieroboamum et alios deinceps reges videmus Israëli praefectos: neque tamen propterea legitimos, sed ex confusione in regnum illud invecta, postquam decem tribus a tribu Iuda secessionem fecissent. Ex quibus discimus Deum aliquando sic operari, ut ex parte tantum suum opus esse velit agnosci: sed ita tamen ut ipsum operi illi manum adhibuisse cognoscatur. Sic divisum fuit Iudae regnum: Domino rebellionem populi vindicante. Interim vero ne se a Deo desertum esse populus existimaret, etsi extra modestiae fines transsilierat, Deus illius misertus Saulem regem concessit, ut regni dignitatem a se uno manare populum doceret, cuius est etiam eandem stabilire. Etsi Saulis regnum ex parte tantum, ut diximus, constituit. Hoc omnium temporum et locorum experientia docet. Nam quam pauci sunt reges et principes qui officio sua fungantur? Nae exiguus est illorum numerus. Nihilominus tamen principium istud certissimum est, reges et principes dominationem suam a Domino accepisse, qui dignitatem ipsorum conservat et tuetur. Quare quum in huius mundi principibus, et summae autoritatis viris corruptelas maximas et vitia omnis generis regnare conspicimus, agnoscamus Deum illos ex parte sibi ipsis permittere: quod mundus indignus sit viris qui sancto ipsius spiritu regantur. Nihilominus vero partem sibi aliquam reservare, ne prorsus gratia ipsius reges ac primarii viri destituantur. Itaque iuris et aequitatis portiunculam quandam adhuc retinet, ne sus deque omnia in mundo ferantur. Quamobrem haec intuentes cum iudicio discernamus quae Dei sunt, ut eum glorificemus: et de acceptis ab eo beneficiis gratias ipsi agamus: et quae ab hominibus et ipsorum malitia proficiscuntur, a divinis operibus separemus: ne quod Deus sibi soli vindicat opus polluamus et contaminemus. Sed malum, ut Deus docet, reiiciamus, et bonum sicuti par est recipiamus, ut Deo suus honor et gloria reddatur.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA XXXI.

17. *Quumque Samuel videret Saulem, Iehova dixit ei: Ecce hic vir est, quem dixeram tibi, hic imperium obtinebit in populo meo.* 18. *Accessit autem Saul ad Samuelem in medio portae, et ait: Indica oro mihi ubi est domus videntis.* 19. *Et respondit Samuel Sauli, dicens: Ego sum videns: Adscende ante me in excelsum, ut comedatis mecum hodie, et dimittam te mane: et omnia quae sunt in corde tuo indicabo tibi.* 20. *Et de asinis quas nudius tertius perdidisti, ne sollicitus sis, quia inventae sunt, et cuius erant optima quaeque Israël, nonne tibi et omni domui patris tui?* 21. *Respondens autem Saul, ait: Numquid non filius Iemini ego sum, de minima tribu Israël, et cognatio mea novissima inter omnes familias de tribu Beniamin? quare ergo loquutus es mihi sermonem istum?* 22. *Assumens itaque Samuel Saulem et puerum eius, introduxit eos in triclinium, et dedit eis locum in capite eorum qui fuerant invitati: erant enim quasi triginta viri.* 23. *Dixitque Samuel coquo: Da partem quam dedi tibi, et praecepi ut reponeres seorsum apud te.* 24. *Levavit autem coquus armum, et posuit ante Saulem, dixitque Samuel: Ecce quod remansit, pone ante te, et comede: quia de*

industria servatum est tibi, quando populum vocavi. Et comedit Saul cum Samuele in die illa.* 25. *Et descenderunt de excelso in oppidum, et loquutus est cum Saule in solario.

Antea iam audivimus Deum Samueli revelasse, se perendie indicaturum ipsi hominem quem elegisset Israëlitis in regem praeficiendum, nunc iterum idem illi confirmatur. Nam quum accedente ad Samuelem Saule novam revelationem accipit, eum esse qui super Israëlem sit regnaturus, ideo fit ut quae deinceps sequebantur impleret. Neque enim illi Deus hoc arcanum patefecit tantum ut cognitionem illius haberet, et curiositati eius satisfaceret, sed quod eum vellet unctionis esse ministrum: atque Dei nomine et autoritate rem istam totam perficere. Quare oportuit illum certiorem fieri non dubiis signis de Dei voluntate et electione: Neque sane temere quidquam aggrediundum est suscipiendumve in tam arduis tantique momenti rebus, cuiusmodi sunt rerum publicarum administratio, vel ecclesiae regimen. Et cavendum summopere ne ducem rationem aut arbitrium suum quisque sequatur in rebus istis, divinis praesertim: sed sola Dei voluntate niti oportet, ne quid praeter illam suscipiatur. Atque fateor, nulla nobis hodie coelitus datur istiusmodi revelatio, ex qua sciamus quos Deus elegerit qui hominibus praesint: sed canonem et regulam generalem habemus, quam qui sequutus fuerit, a recto nunquam aberrabit. Sed hic de speciali facto agitur, puta de commutatione illa regni quae fortuita esse non potuit: ac proinde loqui ore proprio Deum oportuit, ac certum et indubitatum testimonium edere, ac declarare quem populo suo vellet regem praefici. Neque enim adhuc erat haereditaria regni successio: quare tantisper dum oportunum tempus adveniret temporariam fieri provisionem oportuit. Sed istud neque ab hominibus neque ab eorundem industria manare poterat, sed solius Dei opus erat; idcirco non abs re dicitur hic Samuel iterum admonitus a Domino fuisse et novam revelationem accepisse. Nam quem Deus suae voluntatis administrum esse volebat, oportuit de eadem non dubiis signis fieri certiorem.

Sequitur itaque in contextu, *Saulem occurrisse Samueli, et ex eo petiisse domum videntis, qui responderit*: *Ego ille sum.* Ex quibus apparet iterum quomodo Saulis gressus Dominus direxerit: et quam certum illud sit quod alibi dicit propheta, *Deo notas esse vias nostras, exitum et egressum.* Ac sane saepe id non apprehendimus, sed tamen pro certissimo principio retinere debemus, sic etiam alio Propheta loquente, his verbis: *Novi Iehova, non esse penes hominem viam ipsius, non esse penes virum ambulantem vel dirigere gressum suum.* Quibus vocibus *viae et gressus* totam quidem humanam vitam intelligit, sed ex quibus etiam apparet nos neque progredi, neque regredi posse, quin Deus passus omnes nostros observet, vel etiam dirigat. Sane Sauli non venerant in mentem quae sibi contigerunt, et quum Samuelem offendit, tanquam ad ignotum in loco ignoto venit, ignarus hominum et locorum. Quare de domo videntis sciscitaturus in Samuelem incidit, Deo interim eum agente, et recta ad ipsum Samuelem dirigente. Ex hac porro Saulis interrogatione, facile coniicimus Samuelem, licet primarium virum et summae apud suos autoritatis, non tamen ulla pompa, qua ab aliis discerneretur insignem fuisse: nam quaerit Saul ex Samuele tanquam ab ignoto Domus videntis ubi sit: quare magnam fuisse in Samuelis habitu et vestitu simplicitatem apparet. Nihilominus tamen pro Dei propheta ab omnibus agnoscebatur, et tanquam dux populi et gubernator habebatur: sed non erat in externa pompa et magnificentia honos qui illi exhibebatur, qualis regum aut principum est dignitas et magnificentia. Quanta fuit igitur Samuelis in tanta dignitate modestia, ut nunquam sui sit oblitus, neque sese extulerit, aut aliquid arrogarit, et animos assumserit, sed habitu communi tanquam unus e plebe contentus fuerit? Quo exemplo sapere discunto quorum ea est ambitio, ut nova pompa, nova specie semper splendidam dignitatem suam facere conentur, et omnibus conspicui fiant. Quantum, obsecro, distant a prophetico spiritu, qui sane spiritus fuit mansuetudinis et humanitatis? Quare si in Dei filiis haberi volumus, discamus, licet summos dignitatum gradus et honores adepti, non altum sapere, sed nos ad modestiam et humilitatem componere, ut nos ipse habitus testetur non inanem gloriam et cupiditatem regnandi, et levem illam gloriolam appetere, ut praetereuntes digito monstremur: sed fastus istiusmodi atque arrogantia procul facessant. Caeterum responsio illa Samuelis: *Se illum videntem esse* quem quaerebat, non iactantiae est, sed veritatis testimonium, quod interrogatus reddere cogebatur. Ac praeterea dignitatem etiam suam retinere apud Saulem illum oportuit, ut dictis ipsius deinceps fidem adhiberet. Se itaque videntem aut prophetam Samuel, hanc maxime ob causam asserit, ut attentum Saulem reddat, et ad excipienda verba sua cum humilitate praeparet, ne ab humano ingenio profecta existimet, sed divinitus emanasse sibi persuadeat quam a Samuele est accepturus sententiam, quae Dei decretum est irrevocabile, cui ipsum acquiescere sit necesse. Ac sane Dei servos sibi apud homines autoritatem conciliaturos oportet suum munus et dignitatem proponere, cui se uni servire necesse sit. Nam sane nemo sibi tantam autoritatem, ac ne praestantissimus quisquam omnium hominum arrogaverit, ut quae ipse finxerit in medium adferat tanquam

Dei decreta. Qualis enim, obsecro, quantaque ista foret arrogantia, et quam abominanda, si sua somnia hominibus proponerent, et pro Dei verbo recipi et admitti vellent? Nae si ipsi angeli suo nomine venientes novum in ecclesia dogma proponerent, minime audiendi essent: neque tanta illis tribuenda esset autoritas, quantam sibi uni Deus vendicat. Idcirco Paulus apostolus sibi autoritatem apud ecclesias conciliaturus, ait, se esse Dei apostolum, a Deo ad hoc munus electum et ordinatum. Idem prophetae fecerunt: quos sane quis vanitatis aut ambitionis accuset Dei vocationem praedicantes, ac non potius summam in ipsis modestiam agnoscat, quum suam autoritatem praedicant, ut Deus ius suum apud homines retineat, ne quis imaginetur illos aliquid de suo in medium adferre? Idcirco Paulus ait, se gloriari gratia quam obtinuerat; quam tanta conscientia tuetur, ut non permittat eam contemni, neque quidquam remittat de reverentia illa quam sibi deberi ostendit. Sane suam ipse personam minime adspiciebat, neque suae ipsius gloriae cupidus erat; sed doctrinae quam a Deo acceperat autoritatem conciliare volebat, ut eam homines tanquam a Deo non ab homine promanantem cum debita reverentia reciperent: neque in creaturis haererent: (sunt enim homines valde fragilia instrumenta) sed ad Deum usque assurgerent, cui tantum thesaurum hominibus committere placuit. Ac sane si homines inspicias, quid Dei verbo fieret? quam foede ab hominibus laceraretur et repudiaretur? Quare huic principio, tanquam firmo fundamento, nitendum est, eos qui a Deo mittuntur tales esse oportere, ut se non suo ipsorum nomine venisse, neque tantum onus sibi ipsis arrogasse re ipsa demonstrent: sed se a Deo tantam dignitatem et autoritatem accepisse, ut tanquam a Deo missi recipiantur et audiantur. Atque hanc ob causam Samuel se videntem esse Sauli respondit, ut eum ad obsequium componeret, et ad recipiendum Dei verbum ex ipsius ore praepararet: ne deinceps in dubium vocaret quod ex Samuele erat auditurus, sed certo persuasus Dei mandatum esse, Samuelis verbis acquiesceret.

Sequitur deinceps *a Samuele iussum Saulem adscendere ante se in excelsum, ut,* inquit, *comedatis mecum hodie: et dimittam te mane: quidquid autem est in animo tuo iam indico tibi: nempe quod ad asinas quae amissae erant, ne adhibeto animum, nam inventae sunt.* Atque interim mentionem aliquam iniicit revelationis quam acceperat, et illius gustum aliquem facit, quum ait: *Erga quem autem est totum desiderium Israëlis? nonne erga te, et erga totam familiam patris tui?* Hic observandum morem illius temporis et gentis fuisse cibum capere sub vesperam, quod non essent ordinaria et assueta prandia. Sub vesperam itaque coenabant. Voces autem illae, *ad quem est totum desiderium,* dupliciter possunt explicari, aut quasi populus Saulem fieri regem expetat, et solum illum respiciat, aut desiderium pro re desiderata ponitur, ex usu linguae hebraeae. Quae posterior explicatio videtur simplicior, ut desiderium pro re desiderata pretiosa, et excellenti ponatur. Regnum igitur intelligitur. Interim observandum est Deum Saulis animum disposuisse ad Samuelis verba simpliciter admittenda. Nam suspicari poterat, patrem auxium esse quid de se factum esset, ac proinde se apud Samuelem excusare, et dimissionem petere: sed nihil tale fit: Samueli se in omnibus obsequentem ac morigerum praebet. Neque sane dubium est quin Dominus eum flexerit: quemadmodum res omnes ipsius providentia regi certum est. Idcirco Samuel etiam verbis suis quodammodo fidem fecit, ut maius apud illum haberent pondus, et ea tanquam a Deo profecta reciperet, quum addidit, *se ipsi quidquid in animo habebat indicaturum, de asinabus amissis.* Quod sane fieri sine peculiari revelatione non potuit. Quare Saulem oportuit, nisi omnino contumax esse adversus Deum vellet, agnoscere, Samuelem ad se fuisse missum, ut illi in omnibus morem gereret, et iussus remanere apud Samuelem, volens faceret. Sed non fuisse diuturnam istam Saulis obedientiam paulo post videbimus. Nihilominus ex hoc loco discimus, oportere ut quum Deum loquutum esse per suorum servorum ministerium cognoverimus, nos ad ipsorum doctrinam conformemus, dictoque illis audientes simus: ac nullam excusationem aut effugium quaeramus si in officio faciendo segniores fuerimus. Denique quotiescunque non dubiis signis cognoverimus Deum esse qui loquitur, dociles et attentos nos praebeamus, ac quacunque duxerit sponte et alacri animo sequamur. Porro Deusne loquatur, an non facile semper agnoscemus, nisi nos negligentia et superbia impediverint? Nam qui fit ut maxima pars hominum Dei voluntatis ignara sit, nisi quod in rebus nihili falluntur, et quae Dei sunt non curant? At suam illi sane mercedem ferent, quod instar belluarum temere vagentur et praecipites ferantur. Quare optandum ut Deus habenas strictas nobis teneat, ne in contumaciam et rebellionemad versus ipsum praecipites feramur. Contra si attenti et diligentes fuerimus, certum est Deum nobis viam quam insistamus monstraturum. Sed maximum multis impedimentum et remora est superbia. Nam, obsecro, quotusquisque integritati et sinceritati vitae studet, aut ad Deum sincere converti expetit? Quinimo suam quisque opinionem, et sua somnia sequitur, et in avia praeceps fertur, sui ipsius amore deceptus, et sibi ipsi nimium sapiens. Accedit aliud longe gravius malum, quod cupiditatibus nostris cedimus, quibus potius quam rectis consiliis pa-

remus: et iis quae bona et aequa sunt subiici non possumus. Inde fit plerumque ut intra limites nos continere non valeamus, et quam in partem vergamus ignoremus. Ac sane indigni sumus quos Deus regat, quem non quaerimus, et cuius contra iugum quantum in nobis est excutimus, quod feris belluis et contumacibus quam Dei filiis similiores simus. Eo igitur diligentius meditanda nobis haec doctrina est, ut quum certis et indubitatis signis de Dei voluntate certiores facti fuerimus, nos totos ad eius nutum et arbitrium componi oportere sciamus. Ac de Saulis obedientia hactenus. Porro quod de Israële desiderio dicitur, non ideo tamen Sauli defertur potestas et autoritas rapiendi quidquid in Israële bonorum erat et divitiarum: sed tantum regia designatur dignitas, in quam erat iussu Domini evehendus. Atque vidimus superiore capite qualis futura esset regis in rapiendo et compilando potestas, non quidem quod illud ius regium ita postulet, sed populi subiectio ferat. Hic vero nomine desiderii nihil aliud intelligendum, quam quod erat in Israële praestantissimum Sauli et eius familiae reservari: siquidem Saule dignitatem regiam consequuto, tota ipsius familia nobilitata est. Neque enim ad solum Saulem primaria illa dignitas, sed ad totam eius etiam familiam pervenit. His itaque verbis Samuel ostendit Saulem a Deo vocatum ad eam dignitatem quam ne cogitando quidem sperasset.

Saul vero totus ad hunc nuncium obstupuit, et ad tantam Dei gratiam sibi patefactam cohorruit, Samuele ipsi patefaciente Dei decretum, quasi diceret, ipsum reperisse quod non quaesiverat. Quod ex ipsius responso fit perspicuum, quum excipit: *Ego sum de tribu Beniamin, et patris mei familia minima est inter omnes alias.* Se quidem filium Iemini nuncupat, sed ex huius capitis initio perspicimus: Iemini esse idem ac Beniamin. Filius enim erat cuiusdam e tribu Beniamin. Neque tamen propterea movenda contentio est, sive Iemini, sive Beniamin dicamus, fuit enim et Iemini et Beniamin. Sed scopus responsionis istius magis attendendus, qui eiusmodi est ut Saul ultro agnoscat hominum respectu se ab hoc dignitatis gradu remotissimum, et alienissimum, quandoquidem Beniamini tribus esset eo tempore inter reliquas abiectissima. Nam in Iudicum historia vidimus, paene totam illam tribum internecione fuisse deletam, quum adversus alias tribus illa bellum suscepisset pro foedo et abominando illo flagitio, constupratae uxoris Levitae. Quare oportuit tribum Beniamini nondum a tanta plaga restauratam, sed infirmam fuisse ac minime populosam, praeterquam quod antea iam non admodum fuisset numerosa. Deinde familiam patris excipit minimam esse in reliquis tribus Beniamini familiis. Deus igitur virum istum ignobilem et humili loco natum ad tantam promovens dignitatem naturae ordinem evertere videtur: etsi Saulis species et statura videbatur apposita ad dignitatem, quemadmodum videmus: sed tamen in tota familia nihil esset regium, et paterna conditio esset a tanta dignitate remotissima. Se igitur tanto indignum honore agnoscit, atque ad nuncium illum obstupescit. Ubi notanda est Saulis non mediocris virtus, de se tam modeste sentientis: et non tantum divinae gratiae tribuentis quam debuit laudem, sed obstupescentis, et somnia potius quam rem gestam, quod oculis intuebatur cogitantis. Laude sane non parva digna modestia; quae tamen, ut infra videbimus, non altas apud eum radices egerat, unde factum est ut tandem etiam cum dedecore sit exauctoratus: ut quo maior fuit illa dignitas ad quam erat evectus, eo maior infamia et dedecus perpetuum illa excidentem affecerit. Quare tanto maior hic adhibenda cautio nobis est, ut quum Deus nobis semel oculos aperuit, ac nostram tenuitatem nobis patefecit, agnoscamus nos quidquid donorum habemus ab ipsius unius gratuita bonitate accepisse, atque animis nostris altius illud ipsum infigamus, quod nulla unquam oblivione deleatur. Neque enim satis est nos in diem unum aut alterum humilitatem ac modestiam prae nobis ferre: Deique bonitatem tanti facere quanti oportet, et summis laudibus praedicare, sed perseverandum in eo est, ut ad finem usque tenuitatis et infirmitatis nostrae conscii Deo suam potentiam relinquamus, ac debitum honorem tribuamus. Saulem igitur quum animadvertimus initio fuisse modestum et humilem, deinde ubi ad rerum gubernacula sedit factum insolentiorem et sui oblitum esse, tanto diligentius cogitemus non sufficere si semel atque iterum Dei erga nos benefacta cognoscamus, et pro illis laudis sacrificium et debitum honorem reddamus: sed oportere constantem memoriam eorum tota vita retinere, pristinam nostram conditionem et originem in dies agnoscentes: Deoque ardentius inservientes, quod non nostra industria, non laboribus et vigilantia, sed ipsius manu et voluntate ad aliquam dignitatem pervenimus. Quae doctrina hoc loco pluribus nobis est explicanda. De temporali regno hic agitur, et quidem ad exiguum temporis momentum duraturo: Deus enim regnum illud erat in tribu Iuda erecturus, Davidemque, ut deinde factum est, stabiliturus. Saulis igitur vocatio fuit tantum ad tempus, et velut quoddam interregnum. Ac sane Deo potius tolerante quam faciente vel approbante Saul in regiam illam dignitatem evectus est, etsi Deus benevolentiae suae testimonium aliquod edidit erga populum, suscitato Saule cuius opera ad populi sui defensionem et liberationem uteretur: licet momentaneum tantum esset regnum illud Saulis futurum. Nihilominus tamen si in

temporario isto et momentaneo regno, quod Deus ipse non approbat, neque benedicit, quemadmodum fecit quod Davidis sequutum est, Deum videmus omnem hominibus occasionem gloriandi voluisse adimere, et superbiam atque arrogantiam omnem contundere: quid de regno illo coelesti dicendum arbitramur, quod nobis benigne a Deo offertur, et in cuius spem vocamur et adoptamur? Deus ipse nos ex sola misericordia eligit et in filiorum numerum admittit quos regni coelestis faciat participes, quibus immortalitatis coronam imponat, quos angelorum socios faciat, quos felicitate illa aeterna per Domini nostri Iesu Christi sanguinem parta beet et frui faciat, ut illi tanquam nostro capiti uniamur et coniungamur. Quid hic obsecro nostrum adferre poterimus? Quum in ista Saulis electione tantum splendorem suae gratiae Deus ostenderit, quod ex humili familia et obscuro loco natum, et vix inter alias familias notum ad regium tribunal evexit? Quid, inquam, Deo nos vocante ad se dicemus, an aliquam nostram dignitatem causam esse respondebimus? Quaenam ista, obsecro, quantaque impudentia et arrogantia! Nos itaque diligenter istud attendamus, et perpendamus, quid Deus hodie a nobis reposcat, si in re non tanti momenti tamen voluit suam bonitatem et gratuitam misericordiam agnosci, ut sibi soli omnis gloria tribueretur illius facti, hominum vero iactantia omnis tolleretur, quum iam non de terrena et momentanea haereditate, sed de vita aeterna, et de haereditate in coelis reposita agitur, quae nos angelorum socios, et Domini nostri Iesu Christi cohaeredes faciat: quid inquam hic a nobis Deus exigit? Annon ut omnis nostra iactantia tollatur, et Deo contra soli omnis gloria tribuatur: et agnoscamus nos ipsi nullam de nobis eligendis occasionem praebuisse: neque etiam ipsius gratiam ullis nostris meritis aut dignitate praevenisse, sed ipsam causam in sua sola infinita bonitate quaesivisse, qua indignos tamen in gratiam reciperet. Neque vero ista cognovisse sufficit: sed etiam in admirationem rapi nos oportet, tantae erga nos Dei benevolentiae. Nam si leviter Dei beneficia aestimamus, certum est summae ingratitudinis testimonium fore. Quare necesse est omnes nostros sensus ad vivum affici, ut immensam erga nos Dei bonitatem cogitantes extra nos ipsi in admirationem rapiamur, quantumque Deo debeamus non levi mente meditemur. Sic videmus Davidem intuentem Dei erga homines generalem bonitatem, velut obstupescere, quum exclamat: *Quid est mortalis, quod memor sis eius? aut filius hominis, quod visites eum?* Atqui agit eo loco David de communi omnium conditione, qua Dei manu victum et vestitum accipiunt. Poterat quidem David dicere, hominum officium esse Deum colere, quod paterna beneficentia ipsos complectatur, sed ulterius progreditur, et velut extra se positus exclamat: Vah! Domine, quid est mortalis! Nos miseri nihil nisi pulvis et putredo sumus, qui fit igitur ut in hunc mundum descendere nos gubernaturus non dedigneris. Tu nos liberali manu pascis: tu regis et gubernas, tu speciali providentia protegis, tu denique specialem nostri curam habes. Agite obsecro, si communem hanc omnibus Dei gratiam David tanti facit, ut eam cum stupore admiretur, quale nostrum esse arbitramur officium in speciali illa Dei gratia, quae vita communi longe praestantius est beneficium, laudanda et praedicanda? Nam saepe quidem inter mortales multos videas quibus longe satius foret nunquam natos esse quam tot miserias sustinere. At quum Deus nos aliorum hominum numero velut eximit, et singularibus quibusdam donis exornat, ac nominatim, ut dixi, nos ad aeternae vitae spem vocat, ac sensus nostros dirigit, Dominoque nostro Iesu Christo unit, ut in ipso bonis ipsius omnibus perfruamur, nonne amplissima nobis offertur materia exclamandi: Vah! quid nobis fiet miseris, nisi sponte Deus nos manu sua sublevet et dirigat. Natura siquidem omnes maledicti sumus, et irae filii: quin etiam diaboli servitute premimur, et mortis iugo subiicimur. Sed Deus nos ipse regit, et a mille periculis tuetur, et eripit, quis autem haec tanta Dei dona sicuti par est, suspicit? Quare danda est omnis opera ne Dei beneficentiam considerantes leviter praetereamus, aut turpi ingratitudine Dei veritatem supprimamus, aut tanquam rem nullius momenti parvi faciamus. Quin potius haec esto nostra unica cura, ut quotiescunque de nobis cogitamus, pristinam conditionem nostram, antequam in gratiam a Deo reciperemur, nobis in memoriam revocemus, et dignitatem contra expendamus in quam evecti sumus, quum ad fidem ipsius evangelii vocati sumus, ut filii ipsius Domini nostri Iesu Christi membra efficeremur: conditionemque qua in Dei filios adoptamur, agnoscamus. Neque vero leviter ista sunt pensitanda, sed cum summo ardore expendenda, ut quum nobis veniunt in mentem, rapiamur in admirationem, et vehementi affectione commoti exclamemus: Ah Domine, qui qualesque sumus! Quemadmodum Davidem etiam alio loco nominatim suae personae hoc applicantem videmus: quod nimirum habeat amplissimam Dei glorificandi occasionem, quod a Deo non tantum in regiam dignitatem esset electus, sed etiam ut esset Domini nostri Iesu Christi figura: ac in ecclesiae corpus receptus, et eiusdem tam excellens membrum. Denique non tantum in genere, sed etiam specialiter collata in se a Deo beneficia meditatus, in Dei laudes erumpit. Porro quod Saul respondet, et Samuelem interrogat, quare quove impulsu talia referret, videtur ex incredulitate profectum, quasi diffideret ne quod dixerat

Samuel, non sic eveniret. Quod non sine vitio fuisset. Equidem laudabilem eius excusationem fuisse fateor, ab humilitate non ficta manantem: verumtamen quum non ignoraret Samuelem esse Dei prophetam a quo haec intelligebat, simpliciter verbis ipsius acquiescere debuerat. Hinc observemus oportere ut in omnibus quae a Deo nobis offeruntur benedictionibus, ita vitam instituamus et componamus ne nos incredulos praebeamus: neque tanto unquam stupore percellamur, ut viam gratiae et misericordiae ipsius intercludamus. Virgo sane Maria ad nuncium illum angeli, fore ut Dei filium conciperet, obstupescens, rationemque quomodo id fieret exquirens, non ideo tamen Dei gratiam repulit, sed in Deo acquievit, dubitandi tamen causas aperiens: seque docilem et obsequentem in omnibus praebens. Dissimilis in eo Sarae, quae ad pollicitationem angeli de filio ex sterili nascendo ex diffidentia subrisit. Quare discamus ita deiici et humiliari, ut tamen fide caput attollamus, ut quidquid Deus ex beneficentia sua nobis obtulerit accipiamus. Multi enim humilitatem maximam profitentur, quum sese praesertim inspiciunt: sed inde non bene occasionem accipiunt inferendi, ea prohiberi nobis ad Deum liberum accessum. Contra enim oportet nos tenuitatem nostram et indignitatem probe agnoscentes, tamen propius ad ipsum accedere. Ecquid enim humilitas nostra nobis est profutura, si a Deo recedendi ex ea capimus occasionem? Nae damnosa foret et damnanda modis omnibus humilitas. Sic multos saepe in desperationem venire conspicimus, et sensu suae infirmitatis et vitiorum adductos, similes voces effundere: Me miserum! Quis ego sum? Deumne me tot vitiis opertum respicere? Deumne mei misereri, et in filiorum suorum numerum admittere? Cavendum sane modis omnibus ne istos imitemur: sed potius enitendum, ut quo maiore sensu peccatorum nostrorum affecti fuerimus, eo ardentius ipsum requiramus, amarique nos ab ipso nobis persuadeamus. Ac quaecunque bona nobis largitus fuerit, illis licet indignissimi simus, gratis tamen accipiamus.

Porro hic istud etiam observandum: Saulem quum a Samuele ungeretur, non quidem regem nominari, sed antecessorem et gubernatorem populi: et verisimile est Samuelem illum de officio admonuisse, et ad illud faciendum fuisse cohortatum. Illum quidem regem fore et regnaturum intelligit: sed voce utitur, qua populi unitio et coniunctio sub ipsius regno indicatur, ut ostendat nisi concordiam foverint, dissipationem eventuram. In libro Iudicum vidimus, quum non esset rex in Israële quemque fecisse quod libido dictabat. Quae sane misera et deploranda est conditio, quum ex libidine quisque sua regitur. Quamobrem hinc observandum quam necesse sit homines aliquo politiae genere regi et gubernari: quod alioqui metuenda sit rerum omnium perturbatio, et mutua aliorum in alios, ferarum instar, laniatio. Quantum vero malum hominibus imminet, nisi in unum corpus coalescant. Nam quare, obsecro, necessariam inter homines concordiam esse Deus voluit, et inter se commercia illos habere, nisi quod novit non posse alios aliorum auxilio carere? Nae istud esse oportuit arctioris inter eos coniunctionis vinculum. Quomodo vero, Deo licet nos colligente in unum corpus, sine capite possumus coalescere? Nam aptissima est similitudo illa a corpore humano ducta ad hominum coniunctionem indictandam. Itaque observemus Deum singulari beneficio genus humanum prosequutum esse, quum primariae autoritatis viros, reges, principes, aut magistratus esse voluit, prout varia est populorum et gentium administratio. Nam quaecunque tandem illa publica sit administratio singulare Dei donum elucet in ea. Interim qui ad rerum publicarum gubernacula sedent, officii sui admonentur, ut nimirum in populorum suae fidei commissorum curam invigilent; et in flagitiosos animadvertant, ne quam confusionem capere sinant, potentioribus in alios saevientibus: sed suum cuique tribuatur, et libere inter se alii cum aliis conversentur et negotientur: ac ut quisque privatus omnia sua studia in concivium et regionis totius curam convertat. Atque si hoc postulat ipsa humanitas inter homines, quid, quaeso, Deo deberi dixerimus? Nae meminisse homines oportet, Deo summam semper dignitatem primariam deberi. Denique ut rem istam in pauca conferam, Deus regem Saulem populo praeficiens, docuit non amplius potuisse populum tutum esse et immunem a periculis subsistere, sed exitio fuisse proximum, nisi divinitus remedium istud, nempe caput quo in unum coalesceret ipsi concederetur: nam iam ante vidimus quam contumax iste populus fuerit, quamque suis passionibus et affectibus locum dederit, ut nova quotidie ipsorum malis quaerenda essent remedia. Quare Deum ipsum oportuit huic necessitati remedium adferre; quod rege ipsis dato effecit. Quae vero de tempore et populo illo dicuntur in usum nostrum trahenda sunt, et ex iis generalis canon statuendus, ut supra monuimus. Deinceps sequitur: *Samuelem iussisse coquum adferre portionem quam reservari ante iusserat, puta armum et quae adhaerebant ei; Saulemque eo die cum Samuele comedisse, ac locum habuisse in summo invitatorum, qui erant quasi triginta viri.* Mirum hoc primo adspectu videri potuisset, quum non dubium sit quin Samuel delectum virorum habuisset, et honoratissimos quosque delegisset. Ac sane licet sacrificium totius urbis nomine fieret: soli tamen triginta illi viri ad convivium illud invitati fuerunt. Et non dubium est quin seniores illi fuerint praecipuaque autoritate

viri. Quis ergo iuvenem ignotum et ignobilem, asinas patris quaerentem, cuius non cognitus pater, non familia, non domus, non miretur a Samuele viris illis primariis anteponi? Novum sane et insolens istud merito videbatur. Itaque tantam sibi Samuelem autoritatem apud suos conciliasse ex hoc facto colligimus, ut quidquid faceret, gratum et acceptum esset, quod insignis haberetur Dei propheta, qui nihil temere, nec ex animi libidine susceperat, sed intra suae vocationis limites sese fideliter continuerat. Quod nisi persuasum fuisset toti populo, sane non sine murmure factum id fuisset. Quo enim animo, quibus oculis seniores illi et praestantes dignitate viri puerum ignotum et ignobilem sibi praeponi conspexissent, quomodo id passi fuissent? Annon cum ipso Samuele expostulassent: Quid hic puer ad nos? Quid hoc rei est? Si vis illum huic interesse convivio, loco inferiore sedeto. Verum nihil tale audituri, non ideo seniores illi commoventur, etsi factum istud Samuelis insolens videri poterat: et levia sunt hominum ingenia, atque appetitus vehementes, ut facile commoveri potuerint ad sacrificium istud invitati seniores et honorati viri, adversus Samuelem, et quasi de iniuria sibi facta murmurare, et de ea conqueri. Verum, ut dixi: Samueli se obsequentissimos praebent, et sibi adolescentem praeponi non iniquo animo ferunt. Ex quibus tanto magis nos in iis quae supra diximus oportet confirmari: nimirum quum aliquid Deo gratum esse non dubiis signis conspicimus, placide illi acquiescendum esse, licet nos quilibet mortalis eius nomine alloquatur: ac licet deprimamur et de dignitate deiiciamur, Deusque patientiam ita nostram exploret, patienter ferendum esse, neque iis quos Deus extulerit nobisque praetulerit invidendum: licet alioquin ipsorum conditio non ea sit ut tantus honor ei debeatur. Quare Deo facienti sponte subiiciamur, et morem in omnibus geramus. Quantum beneficium ab illo consequamur, quum in numerum filiorum recipit, expendamus: ac in Dei domo deiici ac deprimi, et ipsius misericordia frui, quam cum impiis laetari et magnis honoribus cum Dei maledictione coniunctis, perfrui malimus.

Superest, fratres, ut coram Dei *etc.*

HOMILIA XXXII.

26. *Quumque mane surrexissent, et iam eluxesceret, vocavit Samuel Saulem in solario, dicens: Surge, et dimittam te. Et surrexit Saul: egressique sunt ambo, ipse videlicet et Samuel.* 27. *Quumque descenderent in extrema parte civitatis, Samuel dixit ad Saul: Dic puero ut antecedat nos, et transeat: tu autem subsiste paulisper, ut indicem tibi verbum Dei.*

CAP. X.

1. *Tulit autem Samuel lenticulam olei, et effudit super caput eius, et deosculatus est eum, et ait: Ecce unxit te Dominus super haereditatem suam in principem.* 2. *Quum abieris hodie a me, invenies duos viros iuxta sepulcrum Rachel in finibus Beniamin, in meridie, dicentque tibi: Inventae sunt asinae ad quas ieras perquirendas: et intermissis pater tuus asinis, sollicitus est pro vobis, et dicit: Quid faciam de filio meo?* 3. *Quumque abieris inde, et ultra transieris, et veneris ad quercum Thabor, invenient te ibi tres viri ascendentes ad Deum in Bethel, unus portans tres hoedos, et alius tres tortas panis, et alius portans lagenam vini.* 4. *Quumque te salutaverint, dabunt tibi duos panes, et accipies de manu eorum.*

Hesterna concione vidimus seniorum illorum qui ad solenne illud convivium invitati fuerant, ut inter suos concives honoratissimi, modestiam, quum Samuel eminentissimum locum assignasset Sauli, ignoto et ignobili iuveni, neque tamen causam ullam facti reddidisset. Atque illi quidem arcana quadam id ipsum facere revelatione suspicari potuerunt. Nam antequam Samuel fuisset Saulem intuitus, coquum iusserat armum cum dependentibus reservare, quod sane sine spiritu prophetico fieri non poterat: quod tamen adstantes scire non poterant, nec suspicari novam hic esse prophetiam. Oportebat enim ad tempus rem istam occultam esse. Hinc discendum, licet rerum quae in mundo contingunt ratio nobis sit incognita, non tamen extra nostrae mensurae terminos exeundum, sed sensus nostros captivandos. Nonnunquam enim Deus voluntatem suam aperte nobis declarare non vult, ut nos in timore et sollicitudine retineat: interim tamen signum aliquod nobis ostendit ex quo faciendum esse docebit quemadmodum decrevit. Atque ita contentos esse nos oportet si in via demonstrata ambulaverimus, licet neque ingressum neque egressum cognitum habeamus. Quare, quod maius est, tanquam caecos esse nos oportet in rebus quae offeruntur, et oculos mentis in ea quae Deus iubet intentos habere, ut nos ad ipsius obsequium tantum componere studeamus, persuasi eum provisurum iis quae nobis occulta sunt, etsi viarum suarum rationem minime nos doceat. Nostram itaque fidem ita Deus exercere vult, ut in perpetuo timore sensus nostros contineamus, et omne nostrum studium in ipsius verbum feratur, cui nos ultro subiiciamus et simpliciter acquiescamus, neque ulterius ab ipso quare ita factum velit inquiramus. Quae sane ignorantia superat omnem humanam sapientiam, eorum qui argute et subtiliter omnia rimantur. Multos enim videas quibus haec simplicitas non satisfacit,

quique Deo nunquam morem gerunt, nisi quare Deus ita velit scrutentur, et quodammodo cum illo rationibus suis contendant. Contra vero discamus ita prudenter nos gerere, et ita metiri, sobrieque sapere, ut quidquid Deus non revelaverit libenter ignoremus, donec ipse Deus maiorem lucem nobis attulerit, quod suis gradibus et temporibus facturus est, et olim patefacturus quod in praesentia nobis est incognitum, modo patienter exspectemus.

Sequitur deinceps *Samuelem alloquutum fuisse Saulem in solario*, id est in loco edito, et ad solem exposito. Nam apud eam gentem aedificia sic erant composita, ut in aedium suprema parte deambularent, quum aestus desierat et in umbra stare nollent. Itaque in tectum aliter quam nostra sunt constructum adscendebant, et tanquam inpavimento deambulabant. Itaque Samuel in eiusmodi solarium adscendisse dicitur cum Saule, ut ipsum alloqueretur, et quidem secunda vice. Denique quum a se illum dimitteret, et descenderent ad extremum civitatis, dicitur Samuel *edixisse Sauli ut iuberet puerum suum praecedere, quo facto, accepta phiala olei perfudisse caput eius, atque indicasse ipsum a Iehova in regem poguli electum.* Tum dedisse illi signa quibus de vocatione ad regiam dignitatem certior fieret, nempe, *primum fore ut quum a se recesserit inveniat duos viros a patre missos, qui dicant inventas asinas quas quaesitum abierat, ac proinde domum revocent. Secundo, tres alios viros ipsi occursuros, ascendentes ad Deum in domum Dei fortis, qui daturi sint ipsi duas tractas panis, quas accipiat e manu eorum. Tertio turbam prophetarum illi factum iri obviam, descendentium de loco excelso, cum musicis instrumentis, ac repente a Deo sic immutandum, ut cum ipsis prophetet.* Ex quibus signis cognoscere et persuasum esse illum iubet, Deo volente et iubente ipsum ad regiam dignitatem vocari. Atque haec summa est eorum quae hic recitantur. Quod ad primum illud caput attinet, in quo Samuel dicitur cum Saule in solarium ascendisse, ut ipsum alloqueretur, non dubium est quin ipsum de officio admoniturus id fecerit. Nam de rebus inanibus illum tunc non egisse certum est: sed potius, Dei vocationem intuentem, salubria ipsi dedisse praecepta, et signa etiam quibus in vocatione magis ac magis confirmaretur: atque de muneris illius difficultate admonitus, sese ad illud cum maiore cura et sollicitudine aggrediendum praepararet, Deumque in auxilium advocaret, ab arrogantia et superbia recederet, seque a Deo electum agnosceret, non ob personae suae dignitatem aut excellentiam, sed ad totius populi commodum et utilitatem. Ac proinde dandam illi operam ut re ipsa testatum faceret se officii sui memorem et obligationis qua devinctus erat erga universum populum, maiorem illius quam sui ipsius curam habiturum, et sua commoda publicis postpositurum. Quae praecepta Samuelem non ut privatum, sed ut Dei prophetam dantem oportuit Saulem eo attentius excipere. Hinc discendum est, admittenda signa quae a Deo nobis immittuntur, etsi non primo intuitu nobis appareant ea perfectione quam expeteremus: ut sciamus ita Deum fraenare nobis innatam praecipitantiam, qua fit ut Deum ex arbitrii nostri sententia velimus. Primo quoque tempore nos ad fastigium usque deducere; sic ut nihil nobis desit. Verum enimvero quoniam melius quam nos ipsi cognovit nostram indigentiam et necessitatem, idcirco nos ad eam suae voluntatis cognitionem deducere vult, qua velut pueri fiamus, qui ad scientiarum praestantissimarum cognitionem venturi in ipsa schola discunt prima elementa: ac proinde etiam variis modis nos sollicitat, ut innatam in nobis stultam arrogantiam domet, et in officio nos contineat. Nam ea hominum arrogantia est, ut licet imperitissimi et ignarissimi, tamen pro summis doctoribus haberi cupiant, et omnibus esse admirationi. Quandoquidem igitur hic nobis a natura morbus arrogantiae et insolentiae est insitus, idcirco etiam Deus nobiscum agit prout utile nobis esse cognovit. Hinc fit ut non tam cito quam vellemus ipsi ad summam rerum cognitionem perveniamus. Notandum itaque est istud exemplum, quum Deus dicitur Saulem mature instituisse ut quum ad regiam dignitatem pervenisset, quid sui esset officii non ignoraret, sed pedetentim tamen et per gradus quosdam; et quidem (quod observandum) non palam sed velut in occulto erudiisse. Atqui humani ingenii ea est depravatio, ut Deo sua in nos dona conferente, cupiamus ea palam omnibus praedicari et innotescere, ut multis testibus celebres fiamus. Et nobis inutilia dona videntur, nisi in omnium aures perveniant, quibus admirationi simus, et caeteris excellentiores videamur. Hic vero docemur Deo nos in humili quodam statu continente, et tanquam abiectos et viles habente, ut dona ipsius in nobis veluti sepulta iaceant, ut in nobis homines nihil admiratione et honore dignum animadvertant, tamen contenti esse eo quod Deus sese nobis patefecit, et quocunque ipsi placuit signo communicavit: atque adeo externas illas pompas quas plerumque homines captant et venantur parvi faciamus. Nae poterat Saul adversus Samuelem excipere, oportere, si Deus se vellet ad regiam dignitatem evehi, et ordinari, omnibus id fieri conspicuum ordinibus: ac non posse in mentes hominum venire, neque posse etiam coniecturis ullis assequi quem Deus regem designaret, nisi illum signo aliquo indicaret, quo eius decretum et voluntas omnibus innotesceret. Verumenimvero quiescere illum oportuit, et tantisper exspectare dum illum Deus in medium produceret, et eum esse quem designasset regem patefaceret. Itaque Saulem interea

nihil movere oportuit, sed in sua conditione et statu pristino manere, et sese ita componere ut nihil novum ac insolens accidisse ipsi cognosceretur. Verumtamen invitatus ad prandium, et in summo loco a Samuele collocatus fuerat, ac caeteris invitatis praelatus, sed ita ut illius honoris causam omnes ignorarent: quum praesertim non aliter quam rusticus aut peregrinus quilibet dimissus sit, et in domum paternam reversus, priori vitae reddatur, et pascendis gregibus vacet: ac proinde nulla dum regiae dignitatis indicia appareant. At sic factum Deus voluit; ne ante constitutum tempus prodiret, aut sese ingereret, sed patienter exspectaret donec eum in medium produceret, et qualem esse vellet patefaceret. Hinc igitur discamus non efferri, sed si quae Deus in nos dona contulerit, et eadem in nobis occulta esse voluerit, ne indignemur aut moleste feramus si non sunt omnibus conspicua, et non excellimus ut admirationi simus: verum tantisper exspectemus dum ipse Dominus, prout utile et commodum esse ipsi videbitur, rem coeptam promoveat, et ipse nos in medium producat. Atque necessaria est nobis haec doctrina. Nam ipso usu discimus quam levia sint nostra ingenia, et morae impatientia, quum promissiones aliquas a Deo accepimus, ut vix exspectare possimus per impatientiam cuius in posterum promissiones habemus. Exempli gratia, si qua urgemur calamitate, ex qua liberationem Deus promittat, nos primo quoque die, imo etiam momento illam fieri vellemus: quiescere non possumus, et ipsi ultro angimur ab affectibus vehementioribus abrepti: Deumque vellemus vi quadam ad momento suum opus implendum et perficiendum adigere. Quo magis igitur ad nimiam praecipitationem sumus proclives, eo magis discamus Deo signum aliquod gratiae suae et favoris largiente meliora semper sperare, et patienter constitutum ab ipso tempus exspectare: ac vehementiores et ferventiores nostros affectus fraenare, quibus nimium indulgere plerumque solemus.

Deinceps vero Samuel dicitur iussisse Saulis puerum secedere, quum esset ipsum in regem uncturus. Quibus verbis superior doctrina magis ac magis confirmatur. Ecquid enim Samuelem prohibebat quominus perfunderet Saulis caput oleo unctionis regiae coram ipsius puero? Sed ita solet Deus operari supra humanos sensus: neque se patitur nostris legibus constringi, aut ad arbitrium nostrum componi. Itaque prout ipsi placet operatur; quod licet nobis insolens videatur, tamen eo magis nos oportet incitari ut ad Dei nutum et obsequium nos componamus, et quidquid agit comprobemus, licet viarum ipsius incognita plane sit nobis ratio, donec ipsemet signorum quae dederit significationem ipso eventu demonstret, et in quem usum ea referri velit significet: atque adeo quare istiusmodi rationem quae nobis initio non satisfacit inierit. Ac sane si ex sensus nostri ratione de toto isto negotio iudicaverimus, nihil nisi absurdum videbimus et ab omni recta consiliorum ratione alienum: quum praesertim intra paucos dies oporteret Saulem regem designatum esse palam demonstrari. Quare ergo Deus non vult ipsius famulum id in praesentia rescire? Quare nullum exstare huius vocationis apud ullum mortalium testimonium? Sane humana ratiocinatione ratio ista procedendi insolens et sine ratione esse videbitur. Verum, ut ante dixi, Deus hic admirandus, quippe qui nostram humilitatem et modestiam ita solet explorare, quum non accommodat vias suas ad captum ingenii nostri, ut facta ipsius nostro calculo vel comprobemus, vel repudiemus. Namque ea est nostra perversitas ut Dei operum autores esse, et exitum eorundem penes nos esse cupiamus, Deoque subiici et ad eius voluntatem nos componi nunquam patiamur. Inde fit, ut in Dei operibus meram confusionem nobis fingamus, et in ea inquiramus adeo petulanter, ut non suo ordine neque loco facta dicere non vereamur. Tam insolens est humanum iudicium. Contra vero, Deum sic contra naturales sensus nostros operantem, sciamus nos explorare, ut in posterum discamus non altum nimis sapere, neque quidquam a nobis ipsis moliri: sed potius Deo suorum operum rationem integram relinquere, ac ferre ut quod ipse bonum et aequum esse iudicaverit perficiat, eiusque administrationem, licet a nostris sensibus alienam, immo repugnantem adoremus. Atque hanc ob causam hic nominatim dici videmus, iussisse Samuelem ut Saul famulum secedere iuberet, quo res illa tota et inauguratio illa in regiam dignitatem, solis testibus Samuele et Saule, perageretur, donec Deus ipse rem totam patefaceret, et ad exitum perduceret. Hinc vero discamus viarum Domini consiliorumque ipsius rationem admirari: cuius parva et exilia sunt initia, adeoque tenuia ut nihil nisi magna extrinsecus infirmitas appareat, nihilque magnum et admirandum videatur, ut sperare supra omnem spem discamus. Nam, exempli gratia, Deus quidem posset evangelio tantum splendorem dare ut passim floreret, atque omnem superstitionem et idololatriam funditus uno momento evertere, atque filii sui Iesu Christi regni insigne primo quoque tempore extollere, tantamque illi autoritatem conciliare, ut ne hiscere quidem ullus auderet ad impediendum doctrinae ipsius cursum, quo minus momento in toto orbe promulgaretur: sed rationem prorsus contrariam sequitur. Ea enim est Christianorum conditio, ut semper variis agitentur procellis, et semper incertus et dubius sit ipsorum status, immo et adspectu horridus ac periculorum plenus. Nam si hodie bono loco res ipsorum esse videantur, perendie summa rerum perturbatio sequitur: adeo

ut improbi et flagitiosi homines, christiani nominis hostes coniurati, mirum in modum efferantur, rerumque potiantur atque insolenter sese autoritate maxima pollentes gerant. Hic si iudicium nostrum adhibere volumus, et Dei opera ad illius regulam expendere, certum est fore ut illa condemnemus: sed qua quaeso temeritate, et quo tandem furore? Quamobrem discamus iis quae Deus disponit acquiescere: quae si noster intellectus non percipit, et sensus nostri non capiunt, nihil tamen esse laudabile nisi quod a Deo nobis exponitur, nullamque doctrinam, nullam sapientiam, nullam iustitiam approbari, nisi quam ipse docuerit, sciamus. Atque hoc est hoc loco diligenter annotandum, ut sua Deo libertas relinquatur, eique rerum omnium dispensationem permittamus, et nos ab eo pedetentim et per gradus regi sinamus, totosque nos ipsius arbitrio permittamus. Quod ad unctionem attinet, minime dubitandum quin eo signo Deus gratiam sancti sui spiritus repraesentare voluerit. Saepe enim in sacra pagina phrases eiusmodi occurrunt, quibus per unctionem olei, gratia et unctio spiritus sancti repraesentatur. Nos enim natura nostra sumus sicci et aridi, sine liquore et humore: quare quidquid habemus aliunde procedat necesse est: nempe a Deo, nostrae indigentiae et inopiae succurrente. Atque hanc ob causam spiritus sanctus per oleum repraesentatur: et vita nova per unctionem. Sumus enim veluti mortui, donec Deus ipse novum vigorem nobis largiatur: quod per sanctum suum spiritum efficit. Itaque tum innovamur quum spiritus divini dona in nos effunduntur. Etsi vero omnes iis indigemus, tamen donis excellentioribus, qui promoti sunt ad dignitatum summos honores indigent. Nam praeterquam quod omnes in Dei timore ambulare oportet, isti tamen aliis exemplo praeire debent, et ad officium cogere. Quamobrem singulari prudentia opus habent, et singularibus praesidiis adversus varias quibus obnoxii sunt tentationes. Deus itaque istis signis ostendit oportere reges a se speciali quadam ratione regi et gubernari, et donis excellentioribus et insignioribus quam e vulgo quoslibet fieri insignes et venerandos. Hancque ob causam voluit hanc unctionis caeremoniam legis tempore in usu esse. Factum autem id esse a Domino propter illius saeculi ruditatem observandum est, quo in usu fuerunt umbrae et figurae, dum corpus et veritas adveniret. Ac proinde nugas meras et ridiculam imitationem fuisse quum reges quidam hoc exemplum imitari voluerunt. Nam videntur illi velle praeteritas umbras revocare: quasi non hodie lux evangelii passim toto orbe splenderet, quae istis umbris et figuris locum non amplius esse fidem facit. Specialis quaedam ratio fuit unctionis Davidis. Namque non solum ea testatum Deus voluit ipsum donis sancti spiritus indigere, quibus ornatus regiam dignitatem tueretur, sed imaginem etiam esse Domini nostri Iesu Christi. Hanc ob causam apud prophetam in Psalmo nominatim dicitur: *Deus tuus unxit te supra omnes tuos consortes.* Quod etsi in ipso Davide verum fuit, tamen speciali quadam ratione fuit David figura Domini nostri Iesu Christi, qui omni gratiarum abundantia cumulatus olim erat venturus. Idcirco etiam Davidem saepe legimus *unctum* Dei vocari. Saulem quidem fateor, unctum regem fuisse, sed cuius momentaneum tantum erat futurum regnum. Sic videmus etiam Iehu fuisse unctum regem; sed cuius regnum adulterinum fuit et reprobatum a Deo, quod a Davidis domo recessisset. At quum scriptura meminit uncti a Deo, de Davidis successoribus loquitur, qui populum in spe venturi ex Davidis stirpe mediatoris patribus promissi foverent. Atque vox illa *unctus*, idem est ac Christus, a quo etiam Christiani denominamur, ut ostendatur veritatem respondere figurae, quoniam Iesus Christus qui verus est redemptor sub lege caeremonialibus illis ritibus figuratus vocatus est unctus Dei et Christus, sicut ante dixi: et etiam perspicuum est ex cantico Simeonis, in quo bonus ille senex laetari dicitur quod vidisset unctum Domini, qui est Dominus noster Iesus Christus: Verbum illud aeternum, in quo est omnis perfectio eorum quae sub lege figurata fuerunt. Nihilominus tamen magnum fuit discrimen inter Dominum nostrum Iesum Christum, et eos qui fuerunt ipsius figurae et imagines. Nam etsi David unctus fuit, reliquos tum suae unctionis participes facere non potuit: sed Dominus noster Iesus Christus ita fuit unctus, ut eius unctionis fiamus participes, et a Christo Christiani dicamur. Nam in sua membra effudit spiritus sui gratiam secundum eam mensuram quam ipsi placuit. Ac sane nisi unctionis illius spiritualis fiamus participes, Deo placere non possumus, et nullam in ipso partem habemus; quemadmodum in 1. Ioan. dicimur omnes ex plenitudine gratiae ipsius haurire. Nam quare filii Dei sumus, nisi quia sanctum suum spiritum nobis communicavit? ut idem Ioannes docet, et Paulus apostolus variis locis, sed nominatim in Epist. ad Romanos, ad Ephesios, ad Thessalonicenses, ubi dicitur spiritus sanctus esse arrhabo haereditatis nostrae, ad quam vocati sumus. Eum, inquit Paulus, esse per quem Deum patrem nostrum invocamus. Nobis unctus dicitur, quemadmodum et unctus Dei. Neque vero tantum beneficium a nobis habemus, sed gratiam pro gratia. Nam quae dona Christus accepit in omni perfectione, non sibi accepit: quippe quibus non indigeret, sed nobis ditandis, ut ex illo solo tanquam fonte omnia nostra bona hauriremus, et in uno ipso spem totam reponeremus: in quo est omnis bonorum plenitudo, ut habeamus unde affatim satiemur, quantum expe-

dire cognoverit. En cur Christiani nuncupemur, propter eum nempe qui Christus Dei vocatus est. Plenitudinem enim gratiae accepit, ut ex eo singuli suam mensuram acciperent.

Caeterum quod ad Saulem attinet, quod unctione illa olei est rex inauguratus, ita indicatur omnes reges, principes, magistratus et gubernatores opus habere unctione divina, ut a Deo plura et insigniora dona quam privati accipiant; prout ad excellentius ministerium et longe maioris momenti vocantur, sine cuius gratia et auxilio illi ferendo essent impares. Osculum vero quod adiecit Samuel, non tantum in favoris signum, sed maxime honoris et reverentiae causa fecit. Equidem agnosco fuisse in illis regionibus osculum usitatum vel in salutandis iis qui accedebant, vel in valedicendo iis qui recedebant. Verumtamen etiam osculum fuit signum subiectionis et honoris ac cultus, quemadmodum Psal. 2. reges et principes iubentur osculari filium, ut hoc symbolo testentur suam subiectionem, et sese illi submittant, suamque omnem gloriam et dignitatem acceptam illi ferant, ac proinde omni sua gloria sese abdicent, ut se in eius esse clientela et protectione, penes quem summa est potestas non tantum in homines, sed in ipsos etiam angelos agnoscant. Ita igitur hoc loco Samuel dicitur Saulem osculatus, regem illum agnoscens et pro rege colens, licet nondum admissum et cognitum. Qua in re Samuelis apparet modestia. Nam certum est Samuelem, si affectibus humanis locum dedisset, vehementer commotum iri adversus Saulem, et magnopere exasperatum iri, ob ereptam autoritatem illam qua prius apud plebem valebat, quamque multos annos retinuerat, ob filiorum contemtum quos exanctoratos videbat, et magistratum illis abrogatum. Nam licet iam antea Samuel plebis de illis querelas audivisset, tamen nova ista regis designatio vehementius animum ipsius percellere poterat. Notum autem est ambitionem plerumque cum summa invidia esse coniunctam. Qui vicino invidet, non potest non indignari si progressum illius viderit: nam invidus alterius rebus marcessit opimis. Denique invidiae finis est, sua et suorum commoda cum aliorum detrimento quaerere, suaque aliis longe praeferre. Deinde invidia contentionem parit inter pares invicem de honore certantes, neutris cedere volentibus. Hic vero simpliciter videmus Saulem a Samuele fuisse osculo exceptum, in subiectionis symbolum, quasi sese autoritate et magistratu abdicaret: quem tamen sibi nequaquam arrogarat, sed a Deo, ut vidimus, acceperat. Cedit tamen ultro Sauli dignitatem, quam a Domino illi deferri videt, ut nullus sit amplius exceptioni locus: atque ideo symbolum addit osculi, quo amicam subiectionem atque voluntariam testetur. Denique Saulem tanquam regem salutat et veneratur, quod hanc modestiam Deo non ingratam esse cognoscat. Hinc vero discamus eos quos Deus ad summos dignitatum gradus evehit, et nobis praeesse vult ac dominari, debito honore prosequi, ut non tantum ipsis quasi per vim subiiciamur, sed ultro et sponte ipsis obediamus. Et quandoquidem Deo grata illa est obedientia, et loco sacrificii boni odoris, Deo personas nostras offeramus, iis nos sponte subiicientes quos praeesse nobis voluit.

Caeterum praeter unctionem triplex aliud accedit signum, quo Saul a Samuele de regni promissi certitudine confirmatur. Nam videri poterat incredibile, unctionem illam signum esse divinae voluntatis, quandoquidem etiam sacerdotibus applicabatur. Namque is esse sacramentorum usus debet. Atque visibilis illa unctio fuit, ut ante dictum est, temporarium sacramentum, seu signum aut figura donorum sancti spiritus. Nam quum summus sacerdos ungebatur, eo signo Deo dedicabatur, ut in sanctuarium illi aditus pateret, et coram Deo se medius et intercessor pro toto populo sisteret. Atque hoc signo confirmata fuit fidelium fides, quod ea ratione persuasum haberent suas preces exaudiri, quoniam Deus intercessorem constituerat, qui totius populi nomine apud ipsum intercederet. Non alia fuit regalis unctionis ratio, qua Deus palam testabatur se in suam clientelam eos recepisse quos aliis regendis ipse suo mandato ad summos dignitatum gradus evexerat. Quamobrem non dubium est quin Saul vehementer sit confirmatus effuso in caput suum iussu Domini oleo. Non aliter hodie in infantium baptismo contemplamur lavacrum et remissionem peccatorum nostrorum, et spiritualem nostram regenerationem. Quia etiam in eodem mortis nostrae symbolum habemus, quum in aquas immergimur, vel iisdem tingimur in mortis signum. Simul vero agnoscamus oportet nos in ecclesiam admitti non posse, et eius membra censeri, quin nobis ipsis et mundo renunciemus: quod sane virtute sua Deum in nobis oportet perficere. Quemadmodum vero baptismus est testimonium ac symbolum donorum spiritualium: etiam sacra coena spiritus sanctus in nostris sordibus obsignat Christum esse cibum ac potum nostrum, atque nos vitam hauriri ab illo, in baptismo prius ab omnibus nostris sordibus repurgatos. Quare unctio illo de qua agimus Sauli profuit ad eum confirmandum in vocatione illa ad regiam potestatem, ad quam per Samuelem a Domino vocabatur. Verumtamen prout infirmi sumus in recipiendis Dei promissis, et nostram incredulitatem in multis et variis rebus patefacimus, Saulem oportuit aliis etiam signis et quidem multiplicibus confirmari. Qua ex re apparet fidei nostrae infirmitas: et quam mendacio pascatur mundus fit nobis conspicuum. Neque metuendum ne ab aliis hac in re fallamur, quum sua cuique imaginatio pariat

errorem: ac quidquid magnum nobis pollicemur, id nobis facile perfecturi et ad exitum nostris viribus perducturi videamur. Hinc plerumque accidit ut multi praecipites in sua vitia ruant, et contra quum divinis verbis credendum est et eius virtuti, non possimus persuaderi, et ultro acquiescere. Quamobrem quum in sacris videmus Deum multis signis sua promissa confirmasse, factum id agnoscamus ob innatum istud hominibus incredulitatis vitium. Quod vero non incurrant hodie ob oculos nostros tot signa et symbola divinarum promissionum quot sunt olim veteribus oblata legis tempore, ne propterea tamen existimemus Deum nobis deesse, aut ideo deteriorem esse nostram conditionem: quandoquidem longe melior et pretiosior est nostri saeculi quam sub lege olim conditio. Nam in Iesu Christo nobis omnino acquiescendum est: et figuras et umbras non amplius expetendas sciendum, siquidem corpus ipsum et veritatem in summa perfectione secum ipse nobis attulit Iesus Christus.

Caeterum primum quod Sauli signum occursurum erat, duo viri dicuntur obviam illi venturi apud sepulcrum Rachelis in termino Beniamini (quod nimirum fuit inter sortem Beniamini et Iuda) qui referant inventas asinas fuisse quas quaesitum abierat, patremque de ipso esse sollicitum. Qui vero Samuel ista divinasset nisi divinitus ipsi revelata fuissent? Itaque Saulem vehementer, tanquam oraculo divino confirmari oportuit, quo velut ipse Deus ratam faciebat illam de regno adipiscendo promissionem. Si hanc gratiam solam consequutus fuisset, ut duos viros offenderet a quibus domum reduceretur, magni sane beneficii loco istud habere illum oportuisset: sed virorum istorum occursus finis longe fuit excellentior et praestantior, nempe non dubia testificatio fore, ut quemadmodum illi duo viri ipsi occurrerent ex Samuelis oraculo, ita in regiam dignitatem eveheretur. Digna observatione doctrina. Nam videmus quomodo iam ab omni aevo homines signis a Deo immissis abusi sint, non assurgentes usque ad Deum a quo mittebantur. Atque hodie vitium istud passim in mundo locum habet: Nam, obsecro, quis animadvertit miracula quibus hoc saeculo Deus evangelii doctrinam illustravit? Annon potius in superstitionem et idolomaniam versa sunt ab impostoribus? Nam quum de miraculis agitur in papatu, nonne in idololatriae confirmationem trahuntur, ut magis ac magis homines indurentur, et in ignorantiae tenebras densiores involvantur? Nihilominus tamen miracula Dei virtutem et potentiam testificantur, ut certa fiducia evangelium ab hominibus recipiatur. Sed in contrarium, ut dixi, finem illa miseri illi impostores papistici trahunt. Tanto itaque diligentius nobis doctrina haec observanda est, quanto maior est hominum in recto signorum usu dignoscendo stupiditas: nempe, ut quum signa quaedam Deus ante nostros oculos posuerit, ea non tantum admiremur, Deique potentiam et virtutem adoremus ac veneremur, scientes ipsum sese nobis in illis patefacere, ut ipsum colere et venerari discamus: Verum etiam et quidem in primis signa cum verbo ipsius coniungamus. Quamobrem signi huius haec fuit utilitas, ut Saul non tantum agnosceret Deum sui misertum, oblatis ipsi nunciis a patre missis, sed etiam certior fieret, promissionem illam, quam Samuelis ministerio acceperat, de regia dignitate tandem ab eo implendam qui promiserat.

Secundum vero signum, fuerunt viri tres, adscendentes in Dei domum sacrificaturi. Unde apparet praescriptam a Deo sacrificiorum regulam non fuisse adeo religiose, ut oportuit, observatam. Non dicuntur enim venisse in Rama sacrificatum, ubi tamen Samuel exstructo altari sacrificarat. Sibi ergo multum permiserunt. At si Deus aliquid ipsis condonavit, non ideo tamen in exemplum est factum ipsorum trahendum. Quod papistas hodie factitare videmus, quum traditiones humanas suis rationibus conantur verbo Dei aequare, et tanquam Dei verbum habendas persuadere. Nam hunc locum et similes ex sacra scriptura in sensum communem trahunt ut suis commentis fidem faciant. At si Deus ἡττήματα quaedam toleravit, non ideo tamen comprobavit. Ecquis igitur eo deveniet impudentiae ut idcirco suis inventionibus laxet habenas, et pro Dei verbo velit ab hominibus haberi? Viam Dominus ipse nobis praescripsit, eam igitur insistamus. Nam ipse Dominus diligenter ante per Mosen cavit, ne quis faciat quod rectum videbitur in oculis suis: sed tantum quod Deus praecipit. Quare quum hoc saeculo signis illis careamus, quibus olim Deus cum populo suo egit, verbi ipsius simplicitati immaneamus. Licet itaque nonnunquam populus ille iudaicus temere quibusdam locis sacrificavit, et nonnihil a legis puritate recessit, Deusque nihilominus ignovit, ne tamen exempla illa sequamur, neque audacius aliquid tentemus, misericordiam a divina clementia exspectantes. Voluntati enim eius nobis patefactae est acquiescendum, et soli inhaerendum, scientes eum servum qui novit voluntatem Domini sui, nec se comparavit, nec fecit ex voluntate eius multis plagis caesum iri. Nos itaque Dei verbi simplicitatem sequamur, neque quid hic vel ille fecerit intueamur: quandoquidem quidquid Dei verbo non congruit, semel est reiiciendum. Porro trium illorum qui occursuri erant, unus tres hoedos laturus dicitur, alius tres tractus panis, et alius utrem vini. Quae tam articulate hic commemorantur faciunt ad Saulis fidem magis ac magis confirmandam. Nam si in genere de tribus viris sacrificatum venientibus facta mentio fuisset, non tantum pondus habuisset, quantum ubi omnes circumstan-

tiae designantur, et quid facturi sint exprimitur, puta venturos sacrificatum his rebus onustos, et eorum quae ferebant partem aliquam ipsi daturos. Ex quibus magis ac magis apparet Saulem opus habuisse hac confirmatione, ut de Dei voluntate certior fieret. Atque in eius persona stuporem nostrum licet intueri, ac fidei infirmitatem. Quoniam vero non habemus hodie signa quae veteres illi, Deum precemur ut nos in verbi certitudine magis magisque confirmet, prout expedire ipsi videbitur: ac sancti sui spiritus virtute voluntatem suam sic in animis nostris obsignet, ne ullis unquam agitemur tentationibus, quibus in alterutram partem declinemus: sed fidei plenitudinem habeamus, ut quam ipse docuerit et monstrarit viam ingrediamur, et in eadem constanter stadium decurramus.

Observanda porro circumstantia illa quae versu quarto adiicitur, nempe daturos Sauli duos tractus panis. Nam non dicuntur viri illi Sauli prius noti, aut eiusdem cum illo oppidi aut vici incolae fuisse; sed tantum de tribus viris agitur: quos verisimile est potius ignotos fuisse. Quare quum dicuntur ipsi duos panes daturi, Dei notatur providentia, qui sit in cordibus ipsorum effecturus, ut in itinere partem illi aliquam faciant victus quem secum attulerant. At nemo nescit peregrinos qui victum in iter necessarium acceperunt, non facile cuivis obviam facto et ignoto partem aliquam facere. Quare extraordinarium hoc fuit, ac Deum oportuit in ipsis agere, ut hac liberalitate in Saulem uterentur. Interim videmus Deum hic simpliciter et sine apparatu operari, ita tamen ut non potuerit Saul melius confirmari, quam ab istis accepto in tempore victu necessario. Verum enimvero non sunt hic Dei opera ad nostrum captum exigenda: sed potius cum admiratione suscipienda, ut quo sunt a nostris sensibus remotiora, eo maiorem Dei laudandi et glorificandi occasionem nobis oblatam sciamus. Ac proinde, licet quae oculis nostris obiicit signa levia sint et nullius momenti sensibus humanis appareant, ne tamen propterea a fide resiliamus, sed confirmatiores facti, tantisper dum ipsemet promissiones suas ea ratione et modo qui aptissimus et commodissimus ipsi videbitur, impleat.

Agite vero iam fratres, *etc.*

HOMILIA XXXIII.

5. *Post haec venies in collem Dei, ubi est statio Philistinorum: et quum ingressus fueris ibi urbem, obvium habebis gregem prophetarum descendentium de excelso, et ante eos psalterium, et tympanum, et tibiam, et citharam, ipsosque prophetantes.* 6. *Et insiliet in te spiritus Domini, et prophetabis cum eis, et mutaberis in virum alium.* 7. *Quando ergo evenerint signa haec omnia tibi, fac quaecunque invenerit manus tua, quia Dominus tecum est.*

Duo priora signa vidimus quibus Samuel fidem fecit Sauli fore ut in regem supra Israëlitas eveheretur, ex divina promissione et mandato, tertium superest expendendum regiae dignitati convenientissimum. Neque enim de nunciis a patre missis agitur, qui repertas asinas nuncient: aut qui ascendant sacrificaturi: partemque aliquam panis ipsi ad vescendum in itinere largiantur, quo ad domum paternam salvus redeat: sed mutandus in alium hominem dicitur, Deique spiritus super ipsum venturus, a quo donis necessariis ad munus illud ad quod vocabatur exsequendum ornetur. Hic itaque videmus signum istud esse praecipuum, et promissioni Sauli factae convenientissimum. Porro quum turba prophetarum occursura illi dicitur, inde colligimus, quod ex aliis etiam multis scripturae locis apparet, tunc fuisse scholas institutas, in quibus in sana doctrina iuventus erudiretur. Et fit illud adhuc conspectius Eliae et Elisaei temporibus: Verumtamen satis hoc loco fit conspicuum, fuisse tum non paucos qui legis intelligentiae studerent, ne doctrina salutis veraque religio dilaberetur, aut corrumperetur, sed Dei cultus puritatem et integritatem suam retineret. Et hoc singulari dignum est observatione. Nam quid, obsecro, tantam in mundum iampridem invexit doctrinae corruptionem, quid legem Dei adulteravit, et in mendacium convertit, nisi singulorum negligentia, qui viros non dignati sunt nominatim divinae veritatis studiosos habere, quorum veluti fidei divinae veritatis cognitio traderetur? Ac sane non alius est fons omnium quae in papatu vigent corruptionum, quam haec ipsa socordia: quum imperita plebs, et caeteri, quos laicos vocant, se neque presbyteros, neque monachos esse causarentur: ac proinde nihil ad se lectionem evangelicam pertinere, quam illis suis doctoribus versandam relinquerent. Sed quid interim boni illi doctores et fidei catholicae protectores ac columnae fecerunt aliud nisi quod inanibus et profanis speculationibus toti vacarunt, Dei verbo interim tanquam sepulto iacente? Hinc doctrinae corruptio, hinc illa in ecclesiam invecta labes, et horrenda confusio quae hodie adhuc obtinet, et tam profundas egit radices, ut nulla vis ad eam tollendam sufficere videatur. Quare tenendum est hac una ratione ecclesiam in suo statu posse conservari, ac religionis et divini cultus pietatem retineri, si scholae instituantur, in quibus semina verbi divini praeparentur: et quibus docendi munus erit commissum ecclesiae inserviant. Idcirco Paulus iubet

Timotheum praeclarum depositum doctrinae christianae servare, et dare operam ut fidis viris committatur, qui fideliter eam custodiant, ne in oblivionem veniat: sed potius recipiatur et in honore habeatur, ne inter homines pereat. Quare nos hic locus admonet et hortatur, ut omni studio, cura et sollicitudine procuremus uti scholae instituantur, in quibus olim ecclesiae operam navaturi informentur, et in Dei verbi cognitione fideliter instituantur: ne novitii sint, quum sui muneris illis erit reddenda ratio: sed longo usu formati sacram scripturam habeant familiarissimam. Atque hactenus de prophetarum turba dictum esto. Ubi tamen istud caput adhuc observaverimus, non ideo tamen populum a superstitione et dissoluta vita recessisse: quemadmodum supra vidimus et infra pluribus visuri sumus, plena omnia fuisse variis superstitionibus, quibus nondum erant expurgati. Ac proinde non observata divinae legis mandata. Unde maior nobis adhibenda cautio est, ut diligentiores in officio faciendo simus, et religionis puritate conservanda, ne diabolus doctrinam salutis obtenebret. Nam si ut videmus qui rectam conservandae veritatis divinae normam sequuti sunt, non tamen scopum ipsum attigerunt, quid iis futurum putamus qui quotidie adversus ipsam pugnant? Quanto itaque ferventiorem in machinando diabolum conspicimus, et in confingendis machinis quibus totum si posset Dei cultum sinceramque doctrinam pessumdet, eo nos ardentiores esse par est ac vigilantiores in exquirendis remediis convenientibus, ut Dei verbum sartum tectumque sit et vigeat.

Quae deinceps de tympanis, tibiis et citharis dicuntur aliisque istiusmodi musicis instrumentis, quibus usi sunt prophetae illi, ad legales caeremonias pertinet, quae tunc temporis in usu fuerunt. Quare diligenter et accurate distinguenda sunt illa veterum sub lege et caeremoniis tempora ab iis quae Christum sequuta sunt, quibus aliam cultus sui rationem Deus instituit. Nam eadem quidem est rerum speratarum cultusque divini atque fidei quae olim substantia, cum Iudaeis nobis communis: sed dispar tamen rituum ratio et caeremoniarum, quibus Domino visum est veteres illos exercere usque ad pleniorem et apertiorem evangelii manifestationem: et quae hodie potius impedimento essent quam adiumento ad videndam imaginem illam Dei facie retecta, quae his ultimis temporibus apparuit. Nam si legis umbrae omnes, hodie in usum revocarentur, velum essent hominum cordibus et tanquam repagula, quibus familiari ad Dominum nostrum Iesum Christum accessu prohiberemur: qui iam ut amicos non ut servos nos compellat, quemadmodum ipse Dominus suos discipulos alloquitur, amicos eos suos vocans, quibus omnia quae a patre audivisset, nota fecisset, et sese ipsis per verbi praedicationem familiariter patefecisset. Quare sciendum est istiusmodi musicorum instrumentorum usum quibus olim prophetae usi sunt, plane tollendum esse; quod alia ratione Deus sese nobis hodie patefecerit, longe illustriore et perfectiore quam veteribus illis qui prophetarum temporibus fuerunt. Fuerunt autem illi ritus instar rudis cuiusdam disciplinae, qua Deus veteres illos, tanquam pueros in paedagogia exercuit. Quare prophetas oportuit externis quibusdam ritibus populum illum excitare, et attentum reddere, qui ruditati et infirmitati ipsorum convenirent. Nam tanta fuit illius populi stupiditas, ut nisi prophetae praeter verbum etiam alios ritus quibus excitaretur adhibuissent, parum aut nihil de divinis rebus fuerit percepturus. Verum non simpliciter rude et infirmum istius populi ingenium his ritibus occasionem praebuit; sed accessit divina institutio, qua Deo ecclesiam suam hac forma politiae regere visum est. Nos itaque, licet ipsis Iudaeis hebetiores, tamen eiusmodi subsidiis non indigemus: quod alia sit ecclesiastici regiminis quam olim ratio a Deo instituta: quandoquidem in Domini nostri Iesu Christi persona quidquid umbris illis legalibus figurabatur, aperte conspicimus. Quamobrem a nostro instituto foret alienum de tota istius musices ratione disputare ut solent philosophi: et prorsus inutilis ac sine fructu tractatio: ac sufficere debet haec una ratio, Deum eo tempore voluisse sibi laudes in ecclesia sua cum musicis instrumentis cani, ut populi infirmitati consuleretur, et istiusmodi ritibus ad Dei honorem excitaretur. Sane instrumentorum musicorum in ecclesia resonantium utilitas nulla fuit, nisi vox humana illis accederet, quemadmodum etiam fieri solitum videmus ex prophetarum admonitionibus et ordine constituto. Concentus itaque ille harmonicus plurimum potuit ad incitandum et commovendum populum, ad preces summa attentione audiendas, et concipiendas. Itaque prophetarum instrumentis musicis ludentium ea fuit ratio quae hodie regum aut principum ad quorum edicta recipienda sonitu tubae convocantur subditi priusquam voce lictoris edicantur: ut essent istiusmodi instrumenta tubarum loco quibus populus ad attentionem praepararetur: ne segniter Dei verbum exciperent, sed aures ad Domini mandata percipienda arrigerent. Sed illae caeremoniae temporibus iis viguerunt quae Deus praescripserat: nunc vero venimus in ea tempora, quibus discrimen observandum est, a Deo ipso factum inter nos et veterem populum: neque ulterius inquirendum: sed ea nobis ratio debet satisfacere. Quare quod Deus per evangelii praedicationem suam erga nos munificentiam et egregiam in Christo voluntatem patefecit, quam ipsemet Christus Dominus noster nobis revelavit: ea nobis satisfactum sic oportet, ut vetera

illa missa faciamus. Nam, ut ante dixi, licet hodie in usu forent istiusmodi caeremoniae, et eae non prorsus inutiles, sed sanctae et religiosae, tamen nihil nisi impedimenta forent, quibus a Domini nostri Iesu Christi potius cognitione prohibemur, quam adiuvaremur.

Ergo hactenus de illis instrumentis musicis dictum esto, quibus usi sunt prophetae ad autoritatem verbo Dei conciliandam, et auditores ad attentionem excitandos. Quod ad hanc prophetae hoc loco vocem attinet, plerique intelligunt eam de iis qui Dei laudes canunt: sed coactum illud est. Quandoquidem enim prophetae vocantur, et prophetarum munus illis tribuitur, facile indicari potest eos non solum Dei laudes cecinisse, sed etiam Dei virtutem et miracula quae Deus olim fecerat et quotidie faciebat, ut suum populum tutaretur, praedicasse, ac simul etiam divinitus datae legis summam et substantiam exposuisse: atque ita populum in via salutis instituisse. Itaque prophetarum munus fuit populum docere regulam et normam pietatis, et in Dei obedientia continere: ac promissiones eius patefacere ut fiduciam omnem suam in Deum reponerent, et promissam salutem per unicum redemptorem exspectarent. Quin etiam munus eorum erat populum ad invocationem divini nominis, et ad gratiarum actionem pro omnibus acceptis ab ipso beneficiis excitare. Atque haec omnia sub prophetiae nomine continentur, nempe in summa, Dei laudes et gratiarum actiones. At quum Paulus prophetiae meminit, sub hac voce doctrinam et instructionem complectitur. Nam a Domini nostri Iesu Christi incarnatione, prophetiae et revelationes illae seu de rebus futuris vaticinia desierunt. Equidem tamen agnosco multos inter fideles fuisse qui futura praedixerint, et filias Philippi fateor fuisse prophetissas, multosque alios primis illis temporibus, quod ex Actis apostolicis verum est: sed vicissim rarum admodum id fuisse dico. Ac sane hodie non opus est nobis eo prophetiae dono, quandoquidem, ut loquitur ipse Paulus, venimus ad plenitudinem temporum. Veterem illum populum oportuit ut de Dei voluntate certior fieret istiusmodi testimoniis foveri: sed quum in evangelio quidquid ad salutem requiritur, clare et aperte comprehensum habeamus, eo contenti simus, neque aliquid amplius, quam per eius voluntatem licet, curiose expetamus. Itaque damnosa foret curiositas si novas quotidie revelationes expeteremus: quum Deus ipse nobis patefecerit quod ad nostram salutem bonum et utile esse cognovit. Donum itaque prophetiae non aliud esse teneamus, quam ut qui ad munus illud vocati sunt, divinae voluntatis sint interpretes; et sacras scripturas pure et sincere exponant, et ad legitimum usum easdem applicent, atque veteres scripturas etiam ad nos spectare doceant. Nam in prophetarum scriptis licet tanquam in speculo hodiernae ecclesiae statum et conditionem intueri. Quamobrem prophetiae donum est applicatio totius doctrinae propheticae, ut earum nobis facilis et promptus sit intellectus: ac ne illas unius tantum fuisse temporis arbitremur, quasi hodie supervacuae sint et inutiles: sed nobis potius conscriptas et ab ipso Deo in nostrum usum dictatas, quemadmodum ipse Petrus nos admonet, quum ait: *Veteribus patefactum esse eos non sibi, sed nobis ea administrare, quae nunc annuntiata sunt nobis per eos qui evangelium praedicarunt, per emissum e coelo spiritum sanctum.* Prophetiarum igitur donum perpetuum esse et ad finem usque saeculi duraturum tenendum est, minime quidem ut futurorum revelationem accipiamus, aut eorum quae incognita et abscondita nobis esse Deus voluit: sed ut agnoscamus Deum per prophetas loquutum esse olim, ad nostram instructionem: ac proinde propheticae doctrinae usum fore perpetuum, ut ex illis instructionem nostram hauriamus. Haec est igitur huius loci summa, ut sciamus non inutilem fuisse prophetarum officio fugentium pompam et apparatum illum musicorum instrumentorum: sed illos revera docendi curam habuisse: populumque ad Dei timorem incitasse, ac salutis viam docuisse, et ad fiduciam in unico Deo salvatore ponendam instituisse, formulas precum praescripsisse, ex quibus Deum rite precari et confugiendi ad ipsum modum ac rationem discerent. Sane dignus est accurata observatione locus iste: quum praesertim neminem lateat quam proclives fuerint homines apud omnes nationes et ab omni aevo in caeremonias et pompas vanas et inutiles: et nominatim quam papatus hodie illis delectetur. Nam, obsecro, quot sunt hodie in papatum invecti ritus cum ostentatione et magnificentia prorsus vani et inutiles. Sane aiunt maxima et pulcherrima in illis mysteria contineri: sed attentius illa considerantibus nihil nisi merae nugae videntur. Sic videas illos vel templum vel infulam consecraturos, vel chrisma confecturos, vel denique sua illa mysteria perfecturos, magna id pompa praestare solitos, ut misera plebs in admirationem rapiatur, et misere decipiatur, quod, si istis impostoribus vehementer affirmantibus sensum arcanum fides adhibeatur, et abstrusum illa continere videbuntur: quum tamen propius inquirentibus et rem totam investigantibus vanae sint et inanes caeremoniae, et ne γρῦ quidem habeant quod respondeant. Et quidem multas fateor adhibent gesticulationes: multa subinde demurmurant; sed peregrino sermone, cuius nullus apud ignaros usus, nulla ecclesiae aedificatio. Quandoquidem igitur mundus istiusmodi ridiculis et inanibus gesticulationibus delectatur, veterumque exemplis abutitur, tenendum est prophetas illos occurrentes Sauli cum tympanis,

citharis, tibiis, aliisque istiusmodi musicis instrumentis non habuisse illa ut praecipuum finem et scopum suum: sed tantum ut media quaedam, quibus populum ad doctrinam cum attentione et reverentia excipiendam excitarent. Denique ratum istud esto, Dei verbo primum semper locum deberi: ac reliqua omnia, quae nimirum Dei spiritus non dictavit, accessionis loco habenda, et ad summum illum finem revocanda.

Deinceps sequitur, *occurrentibus illis Sauli prophetis Dei spiritum irruiturum super ipsum, et prophetaturum, et in novum hominem esse mutandum.* Ex quibus verbis quod hesterna concione docuimus fit conspicuum, nempe, Deum dona largiri necessaria iis qui ad aliquam difficilem et arduam functionem et provinciam vocantur. Velut exempli gratia, si pastores vocat ecclesiae praeficiendos, oportet illos muniri et instrui donis ad munus illud necessariis: futuris alioquin ipsis idolis mutis. At non satis est egregios illos titulos pastorum et doctorum assequi: sed ad illos oportet accedant etiam a Domino necessaria dona, quibus munera illa et dignitates quarum nomina obtinent sustinere possint. Idcirco Paulus utrumque simul coniungit duodecimo capite ad Romanus et 12. prioris ad Corinthios, et 4. Epist. ad Ephes. atque ubicunque agit de ordine ecclesiae et illius regimine Deum ait dona sui spiritus distribuere secundum uniuscuiusque mensuram, prout ad suam gloriam et nostram salutem novit expedire. Hinc itaque docemur Deum non tantum iussisse vocari homines qui docendi populum curam habeant: sed etiam eius spiritu sic ab ipso efformari, ut apti et idonei reddantur ad ecclesiae inserviendum. Nam, ut alibi loquitur Apostolus, *non idonei sumus ex nobis ipsis ad cogitandum quidquam velut ex nobis ipsis, sed quod idonei sumus, id ex Deo est.* Deinde ne linguam quidem movere possemus sine gratia illius qui accepit omnem plenitudinem gratiarum: ut sciamus Dominum nostrum Iesum Christum a patre fuisse missum, cui omnem gloriam et honorem debemus. Neque enim possumus dicere Iesum dominum, nisi per spiritum sanctum. Ac quod de prophetis et prophetiae dono dictum est, etiam in regibus et caeteris magistratibus locum habeto. Porro fateor non semper ista conspici palam: quum saepe contra Dominus eos spoliet suis donis quae a spiritu acceperunt: quod fiet in ipso Saule deinceps manifestum, qui reiectus est a Domino, et de propheta factus est diaboli mancipium, ut veneficam adiens et ab ea consilium quaerens Dei cognitionem quam prius habuerat abiecerit, et in diaboli potestatem sese tradiderit, denique miser et deploratus fuerit, adeo ut ex desperatione sibi ipsi mortem intulerit. Itaque, ut ante dixi, Deus ea quam ante dederat prudentia et iudicio principes et reges spoliat, atque ut loquitur propheta, spiritus regum vindemiat, id est, omnibus donis quae prius distribuerat eos spoliat, ut mundum de sua ingratitudine ulciscatur. Contra vero, si nos ipse regere vult, et suam de nobis curam et specialem providentiam manifestam facere, qua in suum peculium nos recepit, non modo principes a quibus regamur daturus est, sed illis etiam dona ad muneris sui exsequutionem largiturus, suoque spiritu sic repleturus ut novae creaturae videantur: futuris alioquin ipsis muneribus ad quae vocantur ferendo imparibus. Quare quum pastores in aliqua ecclesia eliguntur, qui sint tanquam Dei internuncii ad eius voluntatem nobis explicandam, eo ardentioribus votis Deus est sollicitandus, ut faciat re ipsa manifestum ipsos ab ipso fuisse electos et vocatos ad hanc dignitatem: atque ut tam spiritum quam linguam eorum suo spiritu regat, ut fideliter operam suam ecclesiae institutioni navent. Idem de regibus, principibus aut aliis magistratibus et iustitiae administratoribus dictum esto, ut sive electi sint, sive eligendi Deum ex animo sciamus invocandum, ut eos suo spiritu reget, et dona quae noverit esse necessaria ad fideliter munus exsequendum ad quod vocati sunt ipsis suppeditet. Nam sine speciali ista Dei gratia certum est ipsos nihil rectum effecturos, sed potius iniustitia omnia depravaturos, et ab officii sui partibus procul recessuros. Haec igitur in summa teneamus, Deo nos ad muneris alicuius functionem vocante, oportere etiam ab ipso nobis ad illud implendum dona dari necessaria: quod natura simus rebus omnibus ad istiusmodi functiones necessariis destituti; sive cultum ipsius, sive communem utilitatem spectes, nisi ipsemet iis nos rebus instruat; quas ad mundi gubernationem et regimen ordinavit. Hinc etiam colligimus quidquid prudentiae, intelligentiae, ingenii habent ad publica munia vocati, id ex speciali gratia accepisse a Domino. Neque enim eadem omnes mensura gratias a Deo acceperunt: alii enim aliis maiorem spiritus mensuram habent prout Deo singulis distribuere visum est. Alii enim corporis, alii animi viribus vigent: alii divitiis, alii gratia et autoritate pollent: alii ad hoc munus, alii ad aliud idonei sunt. Ex quorum donorum distributione, tam varia, longe illustriorem Dei gratiam agnoscere debemus, ut singuli fateantur se ab ipso dona et beneficia immensa accepisse. Porro non tantum expectanda sunt a Dei liberalitate dona istiusmodi: sed est etiam contra eorundem metuenda spoliatio et privatio, si nos iis indignos praebuerimus, aut iisdem abusi fuerimus: quemadmodum contra vicissim bene utentibus ampliorem eorundem mensuram pollicetur. Exemplo esto Saul, qui quod a Deo rex esset Israëlis designatus in novum hominem mutatus est, donisque sancti spiritus ornatus, ut tanto illum per se oneri ferendo

futurum esse imparem Deus ostenderet. Hinc eruenda generalis doctrina est, nempe: Non posse inter mortales quenquam reperiri idoneum ad populi ullius gubernationem, nisi divina manu regatur, et ab eadem necessaria dona ad tantum munus accipiat. Observandum autem ista Sauli contigisse eo momento quo Deus illum voluit extollere, et in sede regia collocare. Unde colligimus, Deum sua dona hominibus distribuere quum res aut tempus postulat. Hinc fit ut saepissime in rebus angustissimis consilium et prudentiam suggerat, et quidem iis qui vel rerum ignari vel stupidi erant. Quamobrem hinc etiam fit nobis magis conspicuum sancto Dei spiritu, non naturae nostrae, aut ingenii viribus illa tribuenda. Nam quod a Deo creati et formati sumus, et quod in mundo vivimus, quidquid donorum habemus ea sub naturae nomine complecti, et dona dicere naturalia non sufficit, nisi etiam ei singula feramus accepta, et non tantum agnoscamus nos in dies ipsius beneficiis augeri, sed etiam ei nos privatim devinctos fateamur. Idcirco nominatim hic dicitur Dei spiritus in Saulem venturus. Porro si ad civilem et politicam administrationem necesse est Dei gratia peculiari eos affici, qui ad illos dignitatum gradus evehuntur; immo si ad familiae gubernationem necessaria est, quid quaeso de regno coelesti dicendum arbitrabimur, et de illa dignitate qua in Dei filios evehimur? Nae magna tunc opus habemus immutatione. Nam si nos quales Deus reperit esse sineret, certum est nihil in nobis inventum iri, quod non faciat indignos Dei gratia et promissa salute, sed contra potius iram mereatur, et reiectionem. Atque idcirco Paulus ait, *oportere ut qui in Christo censeri vult sit nova creatura*. Quam novae creaturae vocem accipit pro longe excellentiore dono, quam fuit illud quod Sauli collatum diximus. Nam quoniam terrenum et caducum regnum suscipiebat, temporaria etiam et caduca dona fuerunt. Itaque Paulus non contentus est aut donis linguarum, aut miraculorum, aut sanationis: quae exigua esse ait si membra Christi esse volumus, ac proinde totam immutationem nostri expetit, ut nempe sancto Dei spiritu regeneremur, quo facti nova creatura ipsi subiiciamur, et ad ipsius nutum et obsequium componamur. Haec itaque ex hoc loco eruenda doctrina necessario est, ut nimirum quod ad caducam et transitoriam vitam hanc attinet, sciamus nos ne digitum quidem posse movere, nisi Deo faciente. Deinde si qui ad aliquos dignitatum gradus excellentiores evehuntur, oportere illos Dei spiritum accipere ea mensura qua ad officio suo satisfaciendum pares esse queant. Sed in primis quum ad ipsius regni coelestis participationem vocamur, maxime requiri ut in nos sancti sui spiritus dona effundat, quibus in novam creaturam immutemur, omnibus pravis nostris affectibus et cupiditatibus abolitis, ut sensibus nostris ac rationi carnali renunciantes, et velut extra hunc mundum positi, magis ac magis in ipsius obsequium corroboremur: et nihil in nobis ipsius voluntati repugnet, sed ad ipsius iustitiam conformemur: quod nostra natura et industria fieri non potest: sed a sola Dei gratia promanat, in nobis vi quadam arcana et admirabili suum opus faciente.

Deinceps vero sequuntur, haec verba Samuelis: *Quod quum erit, quum evenerint signa ista tibi, fac quod obvenerit manui tuae, quia Deus ipse tecum erit.* Quibus verbis Saulem excitat, acuit atque hortatur ut nihil difficile, nihil arduum cogitet, quum Deum ducem et autorem habeat. Porro periculosum erat regiam dignitatem invadere: et Saulem praesertim multa poterant ab illa occupanda deterrere: quod rusticus esset, quod patris greges custodiisset, quae aliena sunt a regia potestate. Quibus cogitationibus et aliis istiusmodi non mirum fuisset si Saul ab hoc munere non modo deterritus fuisset, sed animum despondisset, et totus ad talem nuncium cohorruisset, nisi plane temerarius esset. Samuel itaque virum excitat et acuit, admonens ne se ipsum respiciat, aut muneris illius dignitatem et excellentiam, cui ferendo impar esset, sed in Deum autorem recumbat, et ab eodem auxilium et opem exspectet, eoque fretus omnem tentationem fortiter vincat, praesentique animo rem aggrediatur: divinis tamen auspiciis, et nihil temere suscipiens, sed totus ad obsequium divinum compositus. Hic Samuelis verborum sensus est, quae utilissimam et praestantissimam doctrinam continent. Primum enim ex iis discimus, qua re niti fortitudo et animi praestantia debeat, nempe Deo unico, a nostris partibus stante. Sic ait Samuel alloquens Saulem, Deus ipse tecum erit, quod obveniet manui tuae facito. Sic passim sacra scriptura istiusmodi sententiis plena est: *Dominus meas partes tuetur, nihil timebo. Non formidabo myriades populorum contra me conspirantium, dum sit Iehova meus protector. In medio mortis ambulabo.* Et Apostolus ait: *Si Deus pro nobis, quis contra nos?* Nostra itaque fortitudo in eo uno consistit, ut certo persuasi simus de Dei auxilio nobis nunquam defuturo. Porro non est arbitrii nostri ista persuasio. Nam si sibi homines sine Dei verbo promittant eius auxilium, inanis illa futura est persuasio et spes irrita, atque in fumos abitura. Itaque necesse est Dei promissionem accedere, qua, ut ita dicam, Deus sese nobis fide adstringat, et auxilium polliceatur, quod quum res postulaverit nobis adferat. Nam ubi fuerit istiusmodi certa auxilii ipsius pollicitatio, nobis illud adfuturum oportuno tempore esse nos persuasos oportet, ac fiduciam nostram nunquam inanem fore, ut saepe scriptura testatur. Porro

Deo suum auxilium pollicente, et suo verbo nos fidere iubente, non tamen ex arbitrio nostro temere quidlibet aggrediendum suscipiendumve est, quasi vel ipsum aëra vel mare simus tranaturi: sed contra positi ab ipso fines diligenter observandi sunt, ne ab eius mandatis vel latum unguem recedamus, et difficultates omnes superandae sunt atque impedimenta omnia quibus facili ad eum accessu prohiberemur: in ipsius esse potestate cognoscentes victoriam nobis dare de omnibus quae nostrae saluti contraria sunt. Quamobrem non sunt a se invicem duo ista divellenda, quae coniunctissima sunt, Dei nimirum promissio, de adfuturo praesenti auxilio nos certiores faciens, et mandatum placide in praescriptis finibus et vocatione ad quam vocati sumus ambulandi, et ipsi cum omni humilitate obediendi, et nihil temere ex arbitrio nostro suscipiendi: sed omnibus iis quae voluerit et bona esse iudicabit acquiescendi, et debitum officium faciendi. Quae duo si iungere didicerimus, certum est Dei nobis auxilium nunquam defuturum. Quare, quum Samuel iubet Saulem quod obvenerit manui suae facere, non ei temere quidquam aggrediendi potestatem fecit, sed idem est ac si iussisset eum facere quaecunque officii sui ratio postularet, et Deus grata sibi esse patefaceret. In manu itaque esse et obvenire dicuntur, non quae temere et inconsiderate suscipiuntur: sed quae Deus ipse proponit ad quae studium omne nostrum applicemus. Atque facilius ista percipientur istis similitudinibus, velut si, exempli gratia, velim ego manu quae supra caput sunt, et nubes superant contingere: si supra nubes ipsas ferri: si denique ultra vires quidquam aggrederer, nonne stultitiae et temeritatis istius meritas poenas luerem? Si flumen sine navigio tranare conarer, et in aquam praeceps ferrer, nonne repente aquis obruerer? Et quidem merito, quod ultra vires meas istud aggrederer. Quare diligenter observandum, in manibus nostris esse dici, et, fieri quod manibus obvenit, quod ipse Deus proponit, et quod est officii nostri: neque datas nobis vires et facultates superat. Perspicuum igitur est quam utilitatem ex sana huius loci interpretatione percipere debeamus, et diligenter a nobis observandum, quum praesertim nimium plerumque simus audaces in suscipiendo, et plus nobis ipsis quam liceat permittamus, contra, quam segnes et pigri ad Deo vocanti obediendum. Nam novas subinde effugii causas quaerimus, et multa nostrae tarditati praeteximus. Nos vero hinc discamus forti esse animo, freti Dei promissionibus, ab ipsius manu validissima et invictissima tempore opportuno auxilium exspectantes, nunquam defuturum. Et interim nihilominus in humilitate et modestia nos contineamus, ad id quod Dominus ipse manui nostrae obiiciet animum attendentes, nihil autem temere suscipientes. Caeterum hanc doctrinam non aliter nos usurpaturos scimus, nisi superatis multis difficultatibus, quas ipse diabolus ad nos ab officio deterrendos obiiciet, et a quibus sibi nemo debet immunitatem polliceri, quum variis modis diabolus ad munus aliquod vocatos terrere soleat. Nam, exempli gratia, verbum Dei praedicaturo multas undique molestias suscitabit, quibus vel ab hoc onere suscipiendo deterreat; vel si susceplt, ad abiiciendum impellat, aut retro fugiendum, nisi Dei promissione fretus, se nimirum virtute sui spiritus ipse adfuturum, intrepide istis tentationibus resistat. Idem de regibus, principibus et magistratibus esto dictum. Nam improbi quidem, quibus neque divini cultus, neque populorum ulla cura est, audacter quidquid libido dictaverit aggredientur, praedabuntur, compilabunt, sine metu denique rapinis indulgebunt: quum contra boni magistratus trepide iustitiam exerceant, non nisi Dei promissionibus nitantur. Nam si de flagitiosis supplicium sumere parati sunt, multos statim videas illis esse impedimento, vel eos nimiae severitatis accusare, vel etiam obmurmurare, et nova consilia adversus ipsos inire, ut metu ab officio faciendo deterreant. Hinc fit ut quibus iustitiae cura demandata est, tot impedimentis territi despondeant animum, et ab officio recedant, nisi hac freti sint Dei promissione, Deum ipsum esse cum ipsis et eos virtute sua iuvare. Atque de iis qui ad rerum gubernacula sedent ista dicta sunto: sed aliquid amplius etiam adiiciamus. Quot, quaeso, impedimenta sese vel privato, cui familiae unius et quidem parvae cura commissa est, offerunt? Nam etiam solus homo diffidentia laborabit, nisi certo sibi persuadeat Deum secum esse; ac proinde non esse quod metuat, sed quae vocatio ipsius postulat, praestanti animo perficiat. Hinc nostrae fidei approbationem habebimus, et quae ad Dei gloriam faciunt diiudicabimus, si forti et praesenti animo quae officii nostri sunt aggrediamur. Quicunque vero altos animos gerunt et efferuntur, atque huic vel illi praeter ius et aequum gratificantur, ingratitudinis convicti, tandem etiam patefacta turpitudine poenas dabunt. Qui vero metu quodam deterriti, segnius rem gerent, etiam cum dedecore a Deo propalam in spectaculum exhibebuntur, ut suae vanitatis et ambitionis poenas luant. Contra vero qui ad publica munia vocati faciunt officium, et intrepide ac veluti clausis oculis sine προσωποληψίας iustitiam exercent, et de iure nihil remittunt, fidem suam approbant: seque testantur revera Dei promissionibus fretos, et eiusdem regi spiritu: ac Dei promissionibus nitentes debitum honorem illis exhibere, ut adversus quaecunque impedimenta fortiter et intrepide sese gerant, neque unquam a recto declinent.

Iam vero, fratres agite, *etc.*

dire cognoverit. En cur Christiani nuncupemur, propter eum nempe qui Christus Dei vocatus est. Plenitudinem enim gratiae accepit, ut ex eo singuli suam mensuram acciperent.

Caeterum quod ad Saulem attinet, quod unctione illa olei est rex inauguratus, ita indicatur omnes reges, principes, magistratus et gubernatores opus habere unctione divina, ut a Deo plura et insigniora dona quam privati accipiant; prout ad excellentius ministerium et longe maioris momenti vocantur, sine cuius gratia et auxilio illi ferendo essent impares. Osculum vero quod adiecit Samuel, non tantum in favoris signum, sed maxime honoris et reverentiae causa fecit. Equidem agnosco fuisse in illis regionibus osculum usitatum vel in salutandis iis qui accedebant, vel in valedicendo iis qui recedebant. Verumtamen etiam osculum fuit signum subiectionis et honoris ac cultus, quemadmodum Psal. 2. reges et principes iubentur osculari filium, ut hoc symbolo testentur suam subiectionem, et sese illi submittant, suamque omnem gloriam et dignitatem acceptam illi ferant, ac proinde omni sua gloria sese abdicent, ut se in eius esse clientela et protectione, penes quem summa est potestas non tantum in homines, sed in ipsos etiam angelos agnoscant. Ita igitur hoc loco Samuel dicitur Saulem osculatus, regem illum agnoscens et pro rege colens, licet nondum admissum et cognitum. Qua in re Samuelis apparet modestia. Nam certum est Samuelem, si affectibus humanis locum dedisset, vehementer commotum iri adversus Saulem, et magnopere exasperatum iri, ob ereptam autoritatem illam qua prius apud plebem valebat, quamque multos annos retinuerat, ob filiorum contemtum quos exauctoratos videbat, et magistratum illis abrogatum. Nam licet iam antea Samuel plebis de illis querelas audivisset, tamen nova ista regis designatio vehementius animum ipsius percellere poterat. Notum autem est ambitionem plerumque cum summa invidia esse coniunctam. Qui vicino invidet, non potest non indignari si progressum illius viderit: nam invidus alterius rebus marcessit opimis. Denique invidiae finis est, sua et suorum commoda cum aliorum detrimento quaerere, suaque aliis longe praeferre. Deinde invidia contentionem parit inter pares invicem de honore certantes, neutris cedere volentibus. Hic vero simpliciter videmus Saulem a Samuele fuisse osculo exceptum, in subiectionis symbolum, quasi sese autoritate et magistratu abdicaret: quem tamen sibi nequaquam arrogarat, sed a Deo, ut vidimus, acceperat. Cedit tamen ultro Sauli dignitatem, quam a Domino illi deferri videt, ut nullus sit amplius exceptioni locus: atque ideo symbolum addit osculi, quo amicam subiectionem atque voluntariam testetur. Denique Saulem tanquam regem salutat et veneratur, quod hanc modestiam Deo non ingratam esse cognoscat. Hinc vero discamus eos quos Deus ad summos dignitatum gradus evehit, et nobis praeesse vult ac dominari, debito honore prosequi, ut non tantum ipsis quasi per vim subiiciamur, sed ultro et sponte ipsis obediamus. Et quandoquidem Deo grata illa est obedientia, et loco sacrificii boni odoris, Deo personas nostras offeramus, iis nos sponte subiicientes quos praeesse nobis voluit.

Caeterum praeter unctionem triplex aliud accedit signum, quo Saul a Samuele de regni promissi certitudine confirmatur. Nam videri poterat incredibile, unctionem illam signum esse divinae voluntatis, quandoquidem etiam sacerdotibus applicabatur. Namque is esse sacramentorum usus debet. Atque visibilis illa unctio fuit, ut ante dictum est, temporarium sacramentum, seu signum aut figura donorum sancti spiritus. Nam quum summus sacerdos ungebatur, eo signo Deo dedicabatur, ut in sanctuarium illi aditus pateret, et coram Deo se medius et intercessor pro toto populo sisteret. Atque hoc signo confirmata fuit fidelium fides, quod ea ratione persuasum haberent suas preces exaudiri, quoniam Deus intercessorem constituerat, qui totius populi nomine apud ipsum intercederet. Non alia fuit regalis unctionis ratio, qua Deus palam testabatur se in suam clientelam eos recepisse quos aliis regendis ipse suo mandato ad summos dignitatum gradus evexerat. Quamobrem non dubium est quin Saul vehementer sit confirmatus effuso in caput suum iussu Domini oleo. Non aliter hodie in infantium baptismo contemplamur lavacrum et remissionem peccatorum nostrorum, et spiritualem nostram regenerationem. Quin etiam in eodem mortis nostrae symbolum habemus, quum in aquas immergimur, vel iisdem tingimur in mortis signum. Simul vero agnoscamus oportet nos in ecclesiam admitti non posse, et eius membra censeri, quin nobis ipsis et mundo renunciemus: quod sane virtute sua Deum in nobis oportet perficere. Quemadmodum vero baptismus est testimonium ac symbolum donorum spiritualium: etiam sacra coena spiritus sanctus in nostris cordibus obsignat Christum esse cibum ac potum nostrum, atque nos vitam hauriri ab illo, in baptismo prius ab omnibus nostris sordibus repurgatos. Quare unctio illa de qua agimus Sauli profuit ad eum confirmandum in vocatione illa ad regiam potestatem, ad quam per Samuelem a Domino vocabatur. Verumtamen prout infirmi sumus in recipiendis Dei promissis, et nostram incredulitatem in multis et variis rebus patefacimus, Saulem oportuit aliis etiam signis et quidem multiplicibus confirmari. Qua ex re apparet fidei nostrae infirmitas: et quam mendacio pascatur mundus fit nobis conspicuum. Neque metuendum ne ab aliis hac in re fallamur, quum sua cuique imaginatio pariat

errorem: ac quidquid magnum nobis pollicemur, id nobis facile perfecturi et ad exitum nostris viribus perducturi videamur. Hinc plerumque accidit ut multi praecipites in sua vitia ruant, et contra quum divinis verbis credendum est et eius virtuti, non possimus persuaderi, et ultro acquiescere. Quamobrem quum in sacris videmus Deum multis signis sua promissa confirmasse, factum id agnoscamus ob innatum istud hominibus incredulitatis vitium. Quod vero non incurrant hodie ob oculos nostros tot signa et symbola divinarum promissionum quot sunt olim veteribus oblata legis tempore, ne propterea tamen existimemus Deum nobis deesse, aut ideo deteriorem esse nostram conditionem: quandoquidem longe melior et pretiosior est nostri saeculi quam sub lege olim conditio. Nam in Iesu Christo nobis omnino acquiescendum est: et figuras et umbras non amplius expetendas sciendum, siquidem corpus ipsum et veritatem in summa perfectione secum ipse nobis attulit Iesus Christus.

Caeterum primum quod Sauli signum occursurum erat, duo viri dicuntur obviam illi venturi apud sepulcrum Rachelis in termino Beniamini (quod nimirum fuit inter sortem Beniamini et Iuda) qui referant inventas asinas fuisse quas quaesitum abierat, patremque de ipso esse sollicitum. Qui vero Samuel ista divinasset nisi divinitus ipsi revelata fuissent? Itaque Saulem vehementer, tanquam oraculo divino confirmari oportuit, quo velut ipse Deus ratam faciebat illam de regno adipiscendo promissionem. Si hanc gratiam solam consequutus fuisset, ut duos viros offenderet a quibus domum reduceretur, magni sane beneficii loco istud habere illum oportuisset: sed virorum istorum occursus finis longe fuit excellentior et praestantior, nempe non dubia testificatio fore, ut quemadmodum illi duo viri ipsi occurrerent ex Samuelis oraculo, ita in regiam dignitatem eveheretur. Digna observatione doctrina. Nam videmus quomodo iam ab omni aevo homines signis a Deo immissis abusi sint, non assurgentes usque ad Deum a quo mittebantur. Atque hodie vitium istud passim in mundo locum habet: Nam, obsecro, quis animadvertit miracula quibus hoc saeculo Deus evangelii doctrinam illustravit? Annon potius in superstitionem et idolomaniam versa sunt ab impostoribus? Nam quum de miraculis agitur in papatu, nonne in idololatriae confirmationem trahuntur, ut magis ac magis homines indurentur, et in ignorantiae tenebras densiores involvantur? Nihilominus tamen miracula Dei virtutem et potentiam testificantur, ut certa fiducia evangelium ab hominibus recipiatur. Sed in contrarium, ut dixi, finem illa miseri illi impostores papistici trahunt. Tanto itaque diligentius nobis doctrina haec observanda est, quanto maior est hominum in recto signorum usu dignoscendo stupiditas: nempe, ut quum signa quaedam Deus ante nostros oculos posuerit, ea non tantum admiremur, Deique potentiam et virtutem adoremus ac veneremur, scientes ipsum sese nobis in illis patefacere, ut ipsum colere et venerari discamus: Verum etiam et quidem in primis signa cum verbo ipsius coniungamus. Quamobrem signi huius haec fuit utilitas, ut Saul non tantum agnosceret Deum sui misertum, oblatis ipsi nunciis a patre missis, sed etiam certior fieret, promissionem illam, quam Samuelis ministerio acceperat, de regia dignitate tandem ab eo implendam qui promiserat.

Secundum vero signum, fuerunt viri tres, adscendentes in Dei domum sacrificaturi. Unde apparet praescriptam a Deo sacrificiorum regulam non fuisse adeo religiose, ut oportuit, observatam. Non dicuntur enim venisse in Rama sacrificatum, ubi tamen Samuel exstructo altari sacrificarat. Sibi ergo multum permiserunt. At si Deus aliquid ipsis condonavit, non ideo tamen in exemplum est factum ipsorum trahendum. Quod papistas hodie factitare videmus, quum traditiones humanas suis rationibus conantur verbo Dei aequare, et tanquam Dei verbum habendas persuadere. Nam hunc locum et similes ex sacra scriptura in sensum communem trahunt ut suis commentis fidem faciant. At si Deus ἡττήματα quaedam toleravit, non ideo tamen comprobavit. Ecquis igitur eo deveniet impudentiae ut idcirco suis inventionibus laxet habenas, et pro Dei verbo velit ab hominibus haberi? Viam Dominus ipse nobis praescripsit, eam igitur insistamus. Nam ipse Dominus diligenter ante per Mosen cavit, ne quis faciat quod rectum videbitur in oculis suis: sed tantum quod Deus praecipit. Quare quum hoc saeculo signis illis careamus, quibus olim Deus cum populo suo egit, verbi ipsius simplicitati immaneamus. Licet itaque nonnunquam populus ille iudaicus temere quibusdam locis sacrificavit, et nonnihil a legis puritate recessit, Deusque nihilominus ignovit, ne tamen exempla illa sequamur, neque audacius aliquid tentemus, misericordiam a divina clementia exspectantes. Voluntati enim eius nobis patefactae est acquiescendum, et soli inhaerendum, scientes eum servum qui novit voluntatem Domini sui, nec se comparavit, nec fecit ex voluntate eius multis plagis caesum iri. Nos itaque Dei verbi simplicitatem sequamur, neque quid hic vel ille fecerit intueamur: quandoquidem quidquid Dei verbo non congruit, semel est reiiciendum. Porro trium illorum qui occursuri erant, unus tres hoedos laturus dicitur, alius tres tractus panis, et alius utrem vini. Quae tam articulate hic commemorantur faciunt ad Saulis fidem magis ac magis confirmandam. Nam si in genere de tribus viris sacrificatum venientibus facta mentio fuisset, non tantum pondus habuisset, quantum ubi omnes circumstan-

tiae designantur, et quid facturi sint exprimitur, puta venturos sacrificatum his rebus onustos, et eorum quae ferebant partem aliquam ipsi daturos. Ex quibus magis ac magis apparet Saulem opus habuisse hac confirmatione, ut de Dei voluntate certior fieret. Atque in eius persona stuporem nostrum licet intueri, ac fidei infirmitatem. Quoniam vero non habemus hodie signa quae veteres illi, Deum precemur ut nos in verbi certitudine magis magisque confirmet, prout expedire ipsi videbitur: ac sancti sui spiritus virtute voluntatem suam sic in animis nostris obsignet, ne ullis unquam agitemur tentationibus, quibus in alterutram partem declinemus: sed fidei plenitudinem habeamus, ut quam ipse docuerit et monstrarit viam ingrediamur, et in eadem constanter stadium decurramus.

Observanda porro circumstantia illa quae versu quarto adiicitur, nempe daturos Sauli duos tractus panis. Nam non dicuntur viri illi Sauli prius noti, aut eiusdem cum illo oppidi aut vici incolae fuisse; sed tantum de tribus viris agitur: quos verisimile est potius ignotos fuisse. Quare quum dicuntur ipsi duos panes daturi, Dei notatur providentia, qui sit in cordibus ipsorum effecturus, ut in itinere partem illi aliquam faciant victus quem secum attulerant. At nemo nescit peregrinos qui victum in iter necessarium acceperunt, non facile cuivis obviam facto et ignoto partem aliquam facere. Quare extraordinarium hoc fuit, ac Deum oportuit in ipsis agere, ut hac liberalitate in Saulem uterentur. Interim videmus Deum hic simpliciter et sine apparatu operari, ita tamen ut non potuerit Saul melius confirmari, quam ab istis accepto in tempore victu necessario. Verum enimvero non sunt hic Dei opera ad nostrum captum exigenda: sed potius cum admiratione suscipienda, ut quo sunt a nostris sensibus remotiora, eo maiorem Dei laudandi et glorificandi occasionem nobis oblatam sciamus. Ac proinde, licet quae oculis nostris obiicit signa levis sint et nullius momenti sensibus humanis appareant, ne tamen propterea a fide resiliamus, sed confirmatiores facti, tantisper dum ipsemet promissiones suas ea ratione et modo qui aptissimus et commodissimus ipsi videbitur, impleat.

Agite vero iam fratres, *etc.*

HOMILIA XXXIII.

5. *Post haec venies in collem Dei, ubi est statio Philistinorum: et quum ingressus fueris ibi urbem, obvium habebis gregem prophetarum descendentium de excelso, et ante eos psalterium, et tympanum, et tibiam, et citharam, ipsosque prophetantes.* 6. *Et insiliet in te spiritus Domini, et prophetabis cum eis, et mutaberis in virum alium.* 7. *Quando ergo evenerint signa haec omnia tibi, fac quaecunque invenerit manus tua, quia Dominus tecum est.*

Duo priora signa vidimus quibus Samuel fidem fecit Sauli fore ut in regem supra Israëlitas eveheretur, ex divina promissione et mandato, tertium superest expendendum regiae dignitati convenientissimum. Neque enim de nunciis a patre missis agitur, qui repertas asinas nuncient: aut qui ascendant sacrificaturi: partemque aliquam panis ipsi ad vescendum in itinere largiantur, quo ad domum paternam salvus redeat: sed mutandus in alium hominem dicitur, Deique spiritus super ipsum venturus, a quo donis necessariis ad munus illud ad quod vocabatur exsequendum ornetur. Hic itaque videmus signum istud esse praecipuum, et promissioni Sauli factae convenientissimum. Porro quum turba prophetarum occursura illi dicitur, inde colligimus, quod ex aliis etiam multis scripturae locis apparet, tunc fuisse scholas institutas, in quibus in sana doctrina iuventus erudiretur. Et fit illud adhuc conspectius Eliae et Elisaei temporibus: Verumtamen satis hoc loco fit conspicuum, fuisse tum non paucos qui legis intelligentiae studerent, ne doctrina salutis veraque religio dilaberetur, aut corrumperetur, sed Dei cultus puritatem et integritatem suam retineret. Et hoc singulari dignum est observatione. Nam quid, obsecro, tantam in mundum iampridem invexit doctrinae corruptionem, quid legem Dei adulteravit, et in mendacium convertit, nisi singulorum negligentia, qui viros non dignati sunt nominatim divinae veritatis studiosos habere, quorum veluti fidei divinae veritatis cognitio traderetur? Ac sane non alius est fons omnium quae in papatu vigent corruptionum, quam haec ipsa socordia: quum imperita plebs, et caeteri, quos laicos vocant, se neque presbyteros, neque monachos esse causarentur: ac proinde nihil ad se lectionem evangelicam pertinere, quam illis suis doctoribus versandam relinquerent. Sed quid interim boni illi doctores et fidei catholicae protectores ac columnae fecerunt aliud nisi quod inanibus et profanis speculationibus toti vacarunt, Dei verbo interim tanquam sepulto iacente? Hinc doctrinae corruptio, hinc illa in ecclesiam invecta labes, et horrenda confusio quae hodie adhuc obtinet, et tam profundas egit radices, ut nulla vis ad eam tollendam sufficere videatur. Quare tenendum est hac una ratione ecclesiam in suo statu posse conservari, ac religionis et divini cultus pietatem retineri, si scholae instituantur, in quibus semina verbi divini praeparentur: et quibus docendi munus erit commissum ecclesiae inserviant. Idcirco Paulus iubet

Timotheum praeclarum depositum doctrinae christianae servare, et dare operam ut fidis viris committatur, qui fideliter eam custodiant, ne in oblivionem veniat: sed potius recipiatur et in honore habeatur, ne inter homines pereat. Quare nos hic locus admonet et hortatur, ut omni studio, cura et sollicitudine procuremus uti scholae instituantur, in quibus olim ecclesiae operam navaturi informentur, et in Dei verbi cognitione fideliter instituantur: ne novitii sint, quum sui muneris illis erit reddenda ratio: sed longo usu formati sacram scripturam habeant familiarissimam. Atque hactenus de prophetarum turba dictum esto. Ubi tamen istud caput adhuc observaverimus, non ideo tamen populum a superstitione et dissoluta vita recessisse: quemadmodum supra vidimus et infra pluribus visuri sumus, plena omnia fuisse variis superstitionibus, quibus nondum erant expurgati. Ac proinde non observata divinae legis mandata. Unde maior nobis adhibenda cautio est, ut diligentiores in officio faciendo simus, et religionis puritate conservanda, ne diabolus doctrinam salutis obtenebret. Nam si ut videmus qui rectam conservandae veritatis divinae normam sequuti sunt, non tamen scopum ipsum attigerunt, quid iis futurum putamus qui quotidie adversus ipsam pugnant? Quanto itaque ferventiorem in machinando diabolum conspicimus, et in confingendis machinis quibus totum si posset Dei cultum sinceramque doctrinam pessumdet, eo nos ardentiores esse par est ac vigilantiores in exquirendis remediis convenientibus, ut Dei verbum sartum tectumque sit et vigeat.

Quae deinceps de tympanis, tibiis et citharis dicuntur aliisque istiusmodi musicis instrumentis, quibus usi sunt prophetae illi, ad legales caeremonias pertinet, quae tunc temporis in usu fuerunt. Quare diligenter et accurate distinguenda sunt illa veterum sub lege et caeremoniis tempora ab iis quae Christum sequuta sunt, quibus aliam cultus sui rationem Deus instituit. Nam eadem quidem est rerum speratarum cultusque divini atque fidei quae olim substantia, cum Iudaeis nobis communis: sed dispar tamen rituum ratio et caeremoniarum, quibus Domino visum est veteres illos exercere usque ad pleniorem et apertiorem evangelii manifestationem: et quae hodie potius impedimento essent quam adiumento ad videndam imaginem illam Dei facie retecta, quae his ultimis temporibus apparuit. Nam si legis umbrae omnes, hodie in usum revocarentur, velum essent hominum cordibus et tanquam repagula, quibus familiari ad Dominum nostrum Iesum Christum accessu prohiberemur: qui iam ut amicos non ut servos nos compellat, quemadmodum ipse Dominus suos discipulos alloquitur, amicos eos suos vocans, quibus omnia quae a patre audivisset, nota fecisset, et sese ipsis per verbi praedicationem familiariter patefecisset. Quare sciendum est istiusmodi musicorum instrumentorum usum quibus olim prophetae usi sunt, plane tollendum esse; quod alia ratione Deus sese nobis hodie patefecerit, longe illustriore et perfectiore quam veteribus illis qui prophetarum temporibus fuerunt. Fuerunt autem illi ritus instar rudis cuiusdam disciplinae, qua Deus veteres illos, tanquam pueros in paedagogia exercuit. Quare prophetas oportuit externis quibusdam ritibus populum illum excitare, et attentum reddere, qui ruditati et infirmitati ipsorum convenirent. Nam tanta fuit illius populi stupiditas, ut nisi prophetae praeter verbum etiam alios ritus quibus excitaretur adhibuissent, parum aut nihil de divinis rebus fuerit percepturus. Verum non simpliciter rude et infirmum istius populi ingenium his ritibus occasionem praebuit; sed accessit divina institutio, qua Deo ecclesiam suam hac forma politiae regere visum est. Nos itaque, licet ipsis Iudaeis hebetiores, tamen eiusmodi subsidiis non indigemus: quod alia sit ecclesiastici regiminis quam olim ratio a Deo instituta: quandoquidem in Domini nostri Iesu Christi persona quidquid umbris illis legalibus figurabatur, aperte conspicimus. Quamobrem a nostro instituto foret alienum de tota istius musices ratione disputare ut solent philosophi: et prorsus inutilis ac sine fructu tractatio: ac sufficere debet haec una ratio, Deum eo tempore voluisse sibi laudes in ecclesia sua cum musicis instrumentis cani, ut populi infirmitati consuleretur, et istiusmodi ritibus ad Dei honorem excitaretur. Sane instrumentorum musicorum in ecclesia resonantium utilitas nulla fuit, nisi vox humana illis accederet, quemadmodum etiam fieri solitum videmus ex prophetarum admonitionibus et ordine constituto. Concentus itaque ille harmonicus plurimum potuit ad incitandum et commovendum populum ad preces summa attentione audiendas, et concipiendas. Itaque prophetarum instrumentis musicis ludentium ea fuit ratio quae hodie regum aut principum ad quorum edicta recipienda sonitu tubae convocantur subditi priusquam voce lictoris edicantur: ut essent istiusmodi instrumenta tubarum loco quibus populus ad attentionem praepararetur: ne segniter Dei verbum exciperent, sed aures ad Domini mandata percipienda arrigerent. Sed illae caeremoniae temporibus iis viguerunt quae Deus praescripserat: nunc vero venimus in ea tempora, quibus discrimen observandum est, a Deo ipso factum inter nos et veterem populum: neque ulterius inquirendum: sed ea nobis ratio debet satisfacere. Quare quod Deus per evangelii praedicationem suam erga nos munificentiam et egregiam in Christo voluntatem patefecit, quam ipsemet Christus Dominus noster nobis revelavit: ea nobis satisfactum sic oportet, ut vetera

illa missa faciamus. Nam, ut ante dixi, licet hodie in usu forent istiusmodi caeremoniae, et eae non prorsus inutiles, sed sanctae et religiosae, tamen nihil nisi impedimenta forent, quibus a Domini nostri Iesu Christi potius cognitione prohibemur, quam adiuvaremur.

Ergo hactenus de illis instrumentis musicis dictum esto, quibus usi sunt prophetae ad autoritatem verbo Dei conciliandam, et auditores ad attentionem excitandos. Quod ad hanc prophetae hoc loco vocem attinet, plerique intelligunt eam de iis qui Dei laudes canunt: sed coactum illud est. Quandoquidem enim prophetae vocantur, et prophetarum munus illis tribuitur, facile indicari potest eos non solum Dei laudes cecinisse, sed etiam Dei virtutem et miracula quae Deus olim fecerat et quotidie faciebat, ut suum populum tutaretur, praedicasse, ac simul etiam divinitus datae legis summam et substantiam exposuisse: atque ita populum in via salutis instituisse. Itaque prophetarum munus fuit populum docere regulam et normam pietatis, et in Dei obedientia continere: ac promissiones eius patefacere ut fiduciam omnem suam in Deum reponerent, et promissam salutem per unicum redemptorem exspectarent. Quin etiam munus eorum erat populum ad invocationem divini nominis, et ad gratiarum actionem pro omnibus acceptis ab ipso beneficiis excitare. Atque haec omnia sub prophetiae nomine continentur, nempe in summa, Dei laudes et gratiarum actiones. At quum Paulus prophetiae meminit, sub hac voce doctrinam et instructionem complectitur. Nam a Domini nostri Iesu Christi incarnatione, prophetiae et revelationes illae seu de rebus futuris vaticinia desierunt. Equidem tamen agnosco multos inter fideles fuisse qui futura praedixerint, et filias Philippi fateor fuisse prophetissas, multosque alios primis illis temporibus, quod ex Actis apostolicis verum est: sed vicissim rarum admodum id fuisse dico. Ac sane hodie non opus est nobis eo prophetiae dono, quandoquidem, ut loquitur ipse Paulus, venimus ad plenitudinem temporum. Veterem illum populum oportuit ut de Dei voluntate certior fieret istiusmodi testimoniis foveri: sed quum in evangelio quidquid ad salutem requiritur, clare et aperte comprehensum habeamus, eo contenti simus, neque aliquid amplius, quam per eius voluntatem licet, curiose expetamus. Itaque damnosa foret curiositas si novas quotidie revelationes expeteremus: quum Deus ipse nobis patefecerit quod ad nostram salutem bonum et utile esse cognovit. Donum itaque prophetiae non aliud esse teneamus, quam ut qui ad munus illud vocati sunt, divinae voluntatis sint interpretes; et sacras scripturas pure et sincere exponant, et ad legitimum usum easdem applicent, atque veteres scripturas etiam ad nos spectare doceant. Nam in prophetarum scriptis licet tanquam in speculo hodiernae ecclesiae statum et conditionem intueri. Quamobrem prophetiae donum est applicatio totius doctrinae propheticae, ut earum nobis facilis et promptus sit intellectus: ac ne illas unius tantum fuisse temporis arbitremur, quasi hodie supervacuae sint et inutiles: sed nobis potius conscriptas et ab ipso Deo in nostrum usum dictatas, quemadmodum ipse Petrus nos admonet, quum ait: *Veteribus patefactum esse eos non sibi, sed nobis ea administrare, quae nunc annuntiata sunt nobis per eos qui evangelium praedicarunt, per emissum e coelo spiritum sanctum.* Prophetiarum igitur donum perpetuum esse et ad finem usque saeculi duraturum tenendum est, minime quidem ut futurorum revelationem accipiamus, aut eorum quae incognita et abscondita nobis esse Deus voluit: sed ut agnoscamus Deum per prophetas loquutum esse olim, ad nostram instructionem: ac proinde propheticae doctrinae usum fore perpetuum, ut ex illis instructionem nostram hauriamus. Haec est igitur huius loci summa, ut sciamus non inutilem fuisse prophetarum officio fugentium pompam et apparatum illum musicorum instrumentorum: sed illos revera docendi curam habuisse: populumque ad Dei timorem incitasse, ac salutis viam docuisse, et ad fiduciam in unico Deo salvatore ponendam instituisse, formulas precum praescripsisse, ex quibus Deum rite precari et confugiendi ad ipsum modum ac rationem discerent. Sane dignus est accurata observatione locus iste: quum praesertim neminem lateat quam proclives fuerint homines apud omnes nationes et ab omni aevo in caeremonias et pompas vanas et inutiles: et nominatim quam papatus hodie illis delectetur. Nam, obsecro, quot sunt hodie in papatum invecti ritus cum ostentatione et magnificentia prorsus vani et inutiles. Sane aiunt maxima et pulcherrima in illis mysteria contineri: sed attentius illa considerantibus nihil nisi merae nugae videntur. Sic videas illos vel templum vel infulam consecraturos, vel chrisma confecturos, vel denique sua illa mysteria perfecturos, magna id pompa praestare solitos, ut misera plebs in admirationem rapiatur, et misere decipiatur, quod, si istis impostoribus vehementer affirmantibus sensum arcanum fides adhibeatur, et abstrusum illa continere videbuntur: quum tamen propius inquirentibus et rem totam investigantibus vanae sint et inanes caeremoniae, et ne γρῦ quidem habeant quod respondeant. Et quidem multas fateor adhibent gesticulationes: multa subinde demurmurant; sed peregrino sermone, cuius nullus apud ignaros usus, nulla ecclesiae aedificatio. Quandoquidem igitur mundus istiusmodi ridiculis et inanibus gesticulationibus delectatur, veterumque exemplis abutitur, tenendum est prophetas illos occurrentes Sauli cum tympanis,

citharis, tibiis, aliisque istiusmodi musicis instrumentis non habuisse illa ut praecipuum finem et scopum suum: sed tantum ut media quaedam, quibus populum ad doctrinam cum attentione et reverentia excipiendam excitarent. Denique ratum istud esto, Dei verbo primum semper locum deberi: ac reliqua omnia, quae nimirum Dei spiritus non dictavit, accessionis loco habenda, et ad summum illum finem revocanda.

Deinceps sequitur, *occurrentibus illis Sauli prophetis Dei spiritum irruiturum super ipsum, et prophetaturum, et in novum hominem esse mutandum.* Ex quibus verbis quod hesterna concione docuimus fit conspicuum, nempe, Deum dona largiri necessaria iis qui ad aliquam difficilem et arduam functionem et provinciam vocantur. Velut exempli gratia, si pastores vocat ecclesiae praeficiendos, oportet illos muniri et instrui donis ad munus illud necessariis: futuris alioquin ipsis idolis mutis. At non satis est egregios illos titulos pastorum et doctorum assequi: sed ad illos oportet accedant etiam a Domino necessaria dona, quibus munera illa et dignitates quarum nomina obtinent sustinere possint. Idcirco Paulus utrumque simul coniungit duodecimo capite ad Romanus et 12. prioris ad Corinthios, et 4. Epist. ad Ephes. atque ubicunque agit de ordine ecclesiae et illius regimine Deum ait dona sui spiritus distribuere secundum uniuscuiusque mensuram, prout ad suam gloriam et nostram salutem novit expedire. Hinc itaque docemur Deum non tantum iussisse vocari homines qui docendi populum curam habeant: sed etiam eius spiritu sic ab ipso efformari, ut apti et idonei reddantur ad ecclesiae inserviendum. Nam, ut alibi loquitur Apostolus, *non idonei sumus ex nobis ipsis ad cogitandum quidquam velut ex nobis ipsis, sed quod idonei sumus, id ex Deo est.* Deinde ne linguam quidem movere possemus sine gratia illius qui accepit omnem plenitudinem gratiarum: ut sciamus Dominum nostrum Iesum Christum a patre fuisse missum, cui omnem gloriam et honorem debemus. Neque enim possumus dicere Iesum dominum, nisi per spiritum sanctum. Ac quod de prophetis et prophetiae dono dictum est, etiam in regibus et caeteris magistratibus locum habeto. Porro fateor non semper ista conspici palam: quum saepe contra Dominus eos spoliet suis donis quae a spiritu acceperunt: quod fiet in ipso Saule deinceps manifestum, qui reiectus est a Domino, et de propheta factus est diaboli mancipium, ut veneficam adiens et ab ea consilium quaerens Dei cognitionem quam prius habuerat abiecerit, et in diaboli potestatem sese tradiderit, denique miser et deploratus fuerit, adeo ut ex desperatione sibi ipsi mortem intulerit. Itaque, ut ante dixi, Deus ea quam ante dederat prudentia et iudicio principes et reges spoliat, atque ut loquitur propheta, spiritus regum vindemiat, id est, omnibus donis quae prius distribuerat eos spoliat, ut mundum de sua ingratitudine ulciscatur. Contra vero, si nos ipse regere vult, et suam de nobis curam et specialem providentiam manifestam facere, qua in suum peculium nos recepit, non modo principes a quibus regamur daturus est, sed illis etiam dona ad muneris sui exsequutionem largiturus, suoque spiritu sic repleturus ut novae creaturae videantur: futuris alioquin ipsis muneribus ad quae vocantur ferendo imparibus. Quare quum pastores in aliqua ecclesia eliguntur, qui sint tanquam Dei internuncii ad eius voluntatem nobis explicandam, eo ardentioribus votis Deus est sollicitandus, ut faciat re ipsa manifestum ipsos ab ipso fuisse electos et vocatos ad hanc dignitatem: atque ut tam spiritum quam linguam eorum suo spiritu regat, ut fideliter operam suam ecclesiae institutioni navent. Idem de regibus, principibus aut aliis magistratibus et iustitiae administratoribus dictum esto, ut sive electi sint, sive eligendi Deum ex animo sciamus invocandum, ut eos suo spiritu reget, et dona quae noverit esse necessaria ad fideliter munus exsequendum ad quod vocati sunt ipsis suppeditet. Nam sine speciali ista Dei gratia certum est ipsos nihil rectum effecturos, sed potius iniustitia omnia depravaturos, et ab officii sui partibus procul recessuros. Haec igitur in summa teneamus, Deo nos ad muneris alicuius functionem vocante, oportere etiam ab ipso nobis ad illud implendum dona dari necessaria: quod natura simus rebus omnibus ad istiusmodi functiones necessariis destituti; sive cultum ipsius, sive communem utilitatem spectes, nisi ipsemet iis nos rebus instruat; quas ad mundi gubernationem et regimen ordinavit. Hinc etiam colligimus quidquid prudentiae, intelligentiae, ingenii habent ad publica munia vocati, id ex speciali gratia accepisse a Domino. Neque enim eadem omnes mensura gratias a Deo acceperunt: alii enim aliis maiorem spiritus mensuram habent prout Deo singulis distribuere visum est. Alii enim corporis, alii animi viribus vigent: alii divitiis, alii gratia et autoritate pollent: alii ad hoc munus, alii ad aliud idonei sunt. Ex quorum donorum distributione, tam varia, longe illustriorem Dei gratiam agnoscere debemus, ut singuli fateantur se ab ipso dona et beneficia immensa accepisse. Porro non tantum expectanda sunt a Dei liberalitate dona istiusmodi: sed est etiam contra eorundem metuenda spoliatio et privatio, si nos iis indignos praebuerimus, aut iisdem abusi fuerimus: quemadmodum contra vicissim bene utentibus ampliorem eorundem mensuram pollicetur. Exemplo esto Saul, qui quod a Deo rex esset Israelis designatus in novum hominem mutatus est, donisque sancti spiritus ornatus, ut tanto illum per se oneri ferendo

futurum esse imparem Deus ostenderet. Hinc eruenda generalis doctrina est, nempe: Non posse inter mortales quenquam reperiri idoneum ad populi ullius gubernationem, nisi divina manu regatur, et ab eadem necessaria dona ad tantum munus accipiat. Observandum antem ista Sauli contigisse eo momento quo Deus illum voluit extollere, et in sede regia collocare. Unde colligimus, Deum sua dona hominibus distribuere quum res aut tempus postulat. Hinc fit ut saepissime in rebus angustissimis consilium et prudentiam suggerat, et quidem iis qui vel rerum ignari vel stupidi erant. Quamobrem hinc etiam fit nobis magis conspicuum sancto Dei spiritu, non naturae nostrae, aut ingenii viribus illa tribuenda. Nam quod a Deo creati et formati sumus, et quod in mundo vivimus, quidquid donorum habemus ea sub naturae nomine complecti, et dona dicere naturalia non sufficit, nisi etiam ei singula feramus accepta, et non tantum agnoscamus nos in dies ipsius beneficiis augeri, sed etiam ei nos privatim devinctos fateamur. Idcirco nominatim hic dicitur Dei spiritus in Saulem venturus. Porro si ad civilem et politicam administrationem necesse est Dei gratia peculiari eos affici, qui ad illos dignitatum gradus evehuntur; immo si ad familiae gubernationem necessaria est, quid quaeso de regno coelesti dicendum arbitrabimur, et de illa dignitate qua in Dei filios evehimur? Nae magna tunc opus habemus immutatione. Nam si nos quales Deus reperit esse sineret, certum est nihil in nobis inventum iri, quod non faciat indignos Dei gratia et promissa salute, sed contra potius iram mereatur, et reiectionem. Atque idcirco Paulus ait, *oportere ut qui in Christo censeri vult sit nova creatura.* Quam novae creaturae vocem accipit pro longe excellentiore dono, quam fuit illud quod Sauli collatum diximus. Nam quoniam terrenum et caducum regnum suscipiebat, temporaria etiam et caduca dona fuerunt. Itaque Paulus non contentus est aut donis linguarum, aut miraculorum, aut sanationis: quae exigua esse ait si membra Christi esse volumus, ac proinde totam immutationem nostri expetit, ut nempe sancto Dei spiritu regeneremur, quo facti nova creatura ipsi subiiciamur, et ad ipsius nutum et obsequium componamur. Haec itaque ex hoc loco eruenda doctrina necessario est, ut nimirum quod ad caducam et transitoriam vitam hanc attinet, sciamus nos ne digitum quidem posse movere, nisi Deo faciente: Deinde si qui ad aliquos dignitatum gradus excellentiores evehuntur, oportere illos Dei spiritum accipere ea mensura qua ad officio suo satisfaciendum pares esse queant. Sed in primis quum ad ipsius regni coelestis participationem vocamur, maxime requiri ut in nos sancti sui spiritus dona effundat, quibus in novam creaturam immutemur, omnibus pravis nostris affectibus et cupiditatibus abolitis, ut sensibus nostris ac rationi carnali renunciantes, et velut extra hunc mundum positi, magis ac magis in ipsius obsequium corroboremur: et nihil in nobis ipsius voluntati repugnet, sed ad ipsius iustitiam conformemur: quod nostra natura et industria fieri non potest: sed a sola Dei gratia promanat, in nobis vi quadam arcana et admirabili suum opus faciente.

Deinceps vero sequuntur, haec verba Samuelis: *Quod quum erit, quum evenerint signa ista tibi, fac quod obvenerit manui tuae, quia Deus ipse tecum erit.* Quibus verbis Saulem excitat, acuit atque hortatur ut nihil difficile, nihil arduum cogitet, quum Deum ducem et autorem habeat. Porro periculosum erat regiam dignitatem invadere: et Saulem praesertim multa poterant ab illa occupanda deterrere: quod rusticus esset, quod patris greges custodiisset, quae aliena sunt a regia potestate. Quibus cogitationibus et aliis istiusmodi non mirum fuisset si Saul ab hoc munere non modo deterritus fuisset, sed animum despondisset, et totus ad talem nuncium cohorruisset, nisi plane temerarius esset. Samuel itaque virum excitat et acuit, admonens ne se ipsum respiciat, aut muneris illius dignitatem et excellentiam, cui ferendo impar esset, sed in Deum autorem recumbat, et ab eodem auxilium et opem exspectet, eoque fretus omnem tentationem fortiter vincat, praesentique animo rem aggrediatur: divinis tamen auspiciis, et nihil temere suscipiens, sed totus ad obsequium divinum compositus. Hic Samuelis verborum sensus est, quae utilissimam et praestantissimam doctrinam continent. Primum enim ex iis discimus, qua re niti fortitudo et animi praestantia debeat, nempe Deo unico, a nostris partibus stante. Sic ait Samuel alloquens Saulem, Deus ipse tecum erit, quod obveniet manui tuae facito. Sic passim sacra scriptura istiusmodi sententiis plena est: *Dominus meas partes tuetur, nihil timebo. Non formidabo myriades populorum contra me conspirantium, dum sit Iehova meus protector. In medio mortis ambulabo.* Et Apostolus ait: *Si Deus pro nobis, quis contra nos?* Nostra itaque fortitudo in eo uno consistit, ut certo persuasi simus de Dei auxilio nobis nunquam defuturo. Porro non est arbitrii nostri ista persuasio. Nam si sibi homines sine Dei verbo promittant eius auxilium, inanis illa futura est persuasio et spes irrita, atque in fumos abitura. Itaque necesse est Dei promissionem accedere, qua, ut ita dicam, Deus sese nobis fide adstringat, et auxilium polliceatur, quod quum res postulaverit nobis adferat. Nam ubi fuerit istiusmodi certa auxilii ipsius pollicitatio, nobis illud adfuturum oportuno tempore esse nos persuasos oportet, ac fiduciam nostram nunquam inanem fore, ut saepe scriptura testatur. Porro

Deo suum auxilium pollicente, et suo verbo nos fidere iubente, non tamen ex arbitrio nostro temere quidlibet aggrediendum suscipiendumve est, quasi vel ipsum aëra vel mare simus tranaturi: sed contra positi ab ipso fines diligenter observandi sunt, ne ab eius mandatis vel latum unguem recedamus, et difficultates omnes superandae sunt atque impedimenta omnia quibus facili ad eum accessu prohiberemur: in ipsius esse potestate cognoscentes victoriam nobis dare de omnibus quae nostrae saluti contraria sunt. Quamobrem non sunt a se invicem duo ista divellenda, quae coniunctissima sunt, Dei nimirum promissio, de adfuturo praesenti auxilio nos certiores faciens, et mandatum placide in praescriptis finibus et vocatione ad quam vocati sumus ambulandi, et ipsi cum omni humilitate obediendi, et nihil temere ex arbitrio nostro suscipiendi: sed omnibus iis quae voluerit et bona esse iudicabit acquiescendi, et debitum officium faciendi. Quae duo si iungere didicerimus, certum est Dei nobis auxilium nunquam defuturum. Quare, quum Samuel iubet Saulem quod obvenerit manui suae facere, non ei temere quidquam aggrediendi potestatem fecit, sed idem est ac si iussisset eum facere quaecunque officii sui ratio postularet, et Deus grata sibi esse patefaceret. In manu itaque esse et obvenire dicuntur, non quae temere et inconsiderate suscipiuntur: sed quae Deus ipse proponit ad quae studium omne nostrum applicemus. Atque facilius ista percipientur istis similitudinibus, velut si, exempli gratia, velim ego manu quae supra caput sunt, et nubes superant contingere: si supra nubes ipsas ferri: si denique ultra vires quidquam aggrederer, nonne stultitiae et temeritatis istius meritas poenas luerem? Si flumen sine navigio tranare conarer, et in aquam praeceps ferrer, nonne repente aquis obruerer? Et quidem merito, quod ultra vires meas istud aggrederer. Quare diligenter observandum, in manibus nostris esse dici, et, fieri quod manibus obvenit, quod ipse Deus proponit, et quod est officii nostri: neque datas nobis vires et facultates superat. Perspicuum igitur est quam utilitatem ex sana huius loci interpretatione percipere debeamus, et diligenter a nobis observandum, quum praesertim nimium plerumque simus audaces in suscipiendo, et plus nobis ipsis quam liceat permittamus, contra, quam segnes et pigri ad Deo vocanti obediendum. Nam novas subinde effugii causas quaerimus, et multa nostrae tarditati praeteximus. Nos vero hinc discamus forti esse animo, freti Dei promissionibus, ab ipsius manu validissima et invictissima tempore opportuno auxilium exspectantes, nunquam defuturum. Et interim nihilominus in humilitate et modestia nos contineamus, ad id quod Dominus ipse manui nostrae obiiciet animum attendentes, nihil autem temere suscipientes. Caeterum hanc doctrinam non aliter nos usurpaturos scimus, nisi superatis multis difficultatibus, quas ipse diabolus ad nos ab officio deterrendos obiiciet, et a quibus sibi nemo debet immunitatem polliceri, quum variis modis diabolus ad munus aliquod vocatos terrere soleat. Nam, exempli gratia, verbum Dei praedicaturo multas undique molestias suscitabit, quibus vel ab hoc onere suscipiendo deterreat; vel si susceperit, ad abiiciendum impellat, aut retro fugiendum, nisi Dei promissione fretus, se nimirum virtute sui spiritus ipse adfuturum, intrepide istis tentationibus resistat. Idem de regibus, principibus et magistratibus esto dictum. Nam improbi quidem, quibus neque divini cultus, neque populorum ulla cura est, audacter quidquid libido dictaverit aggredientur, praedabuntur, compilabunt, sine metu denique rapinis indulgebunt: quum contra boni magistratus trepide iustitiam exerceant, non nisi Dei promissionibus nitantur. Nam si de flagitiosis supplicium sumere parati sunt, multos statim vides illis esse impedimento, vel eos nimiae severitatis accusare, vel etiam obmurmurare, et nova consilia adversus ipsos inire, ut metu ab officio faciendo deterreant. Hinc fit ut quibus iustitiae cura demandata est, tot impedimentis territi despondeant animum, et ab officio recedant, nisi hac freti sint Dei promissione, Deum ipsum esse cum ipsis et eos virtute sua iuvare. Atque de iis qui ad rerum gubernacula sedent ista dicta sunto: sed aliquid amplius etiam adiiciamus. Quot, quaeso, impedimenta sese vel privato, cui familiae unius et quidem parvae cura commissa est, offerunt? Nam etiam solus homo diffidentia laborabit, nisi certo sibi persuadeat Deum secum esse; ac proinde non esse quod metuat, sed quae vocatio ipsius postulat, praestanti animo perficiat. Hinc nostrae fidei approbationem habebimus, et quae ad Dei gloriam faciunt diiudicabimus, si forti et praesenti animo quae officii nostri sunt aggrediamur. Quicunque vero altos animos gerunt et efferuntur, atque huic vel illi praeter ius et aequum gratificantur, ingratitudinis convicti, tandem etiam patefacta turpitudine poenas dabunt. Qui vero metu quodam deterriti, segnius rem gerent, etiam cum dedecore a Deo propalam in spectaculum exhibebuntur, ut suae vanitatis et ambitionis poenas luant. Contra vero qui ad publica munia vocati faciunt officium, et intrepide ac veluti clausis oculis sine *προσωποληψίας* iustitiam exercent, et de iure nihil remittunt, fidem suam approbant: seque testantur revera Dei promissionibus fretos, et eiusdem regi spiritu: ac Dei promissionibus nitentes debitum honorem illis exhibere, ut adversus quaecunque impedimenta fortiter et intrepide sese gerant, neque unquam a recto declinent.

Iam vero, fratres agite, *etc.*

HOMILIA XXXIV.

8. *Et descendes ante me in Galgala: (ego quippe descendam ad te) ut offeras oblationem, et immoles victimas pacificas: septem diebus exspectabis, donec veniam ad te, et ostendam tibi quid facias.* 9. *Itaque quum avertisset humerum suum ut abiret a Samuele, immutavit ei Deus cor aliud, et venerunt omnia signa haec in die illa.* 10. *Veneruntque ad praedictum collem, et ecce cuneus prophetarum obvius ei: et insiluit super eum spiritus Domini, et prophetavit in medio eorum.* 11. *Videntes autem omnes qui noverant eum heri et nudius tertius, quod esset cum prophetis et prophetaret, dixerunt ad invicem: Quaenam res accidit filio Cis? num et Saul inter prophetas?* 12. *Respondit alius ad alterum, dicens: Et quis pater eorum? Propterea versum est in proverbium: Num et Saul inter prophetas?* 13. *Cessavit autem prophetare, et venit ad excelsum.*

Postquam Saulem Samuel hortatus est, ut totum se Deo permitteret, et eius voluntati obtemperaret, ac difficultatem omnem superaret, nunc admonet ut in Galgala sacrificium oblaturus veniat, ac septem dies ibidem exspectet donec ipse veniat, eique ostendat quid facto sit opus. Ex quibus apparet quomodo Deus in certis gradibus operari coeperit, neque tamen prima vice suum opus perficere voluerit. Nam quod ad regnum attinet iam ab ipso initio in regium solium potuit Saulem Deus evehere: aut ita conspicuum facere certis et indubitatis signis, ut sine mora et difficultate a cunctis reciperetur. Sed contra Deus occultum esse quod de regno praedixerat per Samuelem, et neminem illius esse conscium voluit, quod nimirum nondum tempus advenisset. Quod ad institutionem Sauli necessariam, tantum ex parte doctus fuit. Quid ita vero Deus suum opus non statim perfecit? Sed nostrum non est Deo legem imponere, aut ei viarum suarum rationem praescribere. Poterat quidem olim Deus momento mundum creare, et tamen sex dies in illo construendo est operatus: quum tamen solo nutu potuisset quod apud se constituerat implere. Nam quum sit omnipotens, omniaque in manu sua habeat, nihil potest ipsi remoram iniicere: sed nihilominus pedetentim progreditur, idque propter homines nominatim facit. Unde mira et portentosa est hominum arrogantia, Deo quodammodo litem moventium, quod non ex ipsorum arbitrio et imaginatione in operibus suis progrediatur, et quae conceperunt perficiat: neque attendentium ita Deum agere, ut sese ipsorum infirmitati accommodet. Quamobrem observatione singulari dignus est hic locus, quum dicitur Saul amplius edocendus a Samuele. Et quidem initio capitis huius vidimus a Samuele seorsim vocatum Saulem, deque Dei voluntate certiorem factum: sed ex parte, quamobrem aliud iam illi tempus praescribit, quo sit amplius edocendus. Atque in nostrum usum istud est usurpandum: ne moleste feramus nos in Dei schola non tantum promovere ut momento sapiamus, sed in discipulorum numero censeri potius gaudeamus. Nae posset quidem Deus singulis fidelibus momento tantam suae veritatis cognitionem infundere, ut omnes prophetae, omnes doctores essent, antequam in scholis docti fuissent. Verum ita nobiscum agere ipsi visum est, ut toto vitae nostrae curriculo sic discamus, ut multum adhuc ignorantiae in nobis supersit, ut intra modestiae fines contineamur. Quare cavendum ne moleste et indignabunde feramus quod Deo placet et nobis etiam est utile. Ex verbis igitur istis, quibus Saul in Galgala venire iubetur, et ibi prophetam praestolari, pluribus ab eo docendus, haec doctrina nobis necessaria est eruenda. Sed cur deinceps etiam Samuel non statim adest praefixo tempore? an superflua erat ista exspectatio? Sane ita oportuit Saulis obedientiam explorari. Quin ipse Deus suspensum Samuelem tenuit, quamvis voluntatem illi suam et quod apud se decreverat revelasset. Et quidem illius usus est ministerio, ut rex Saul populo designaretur: sed tamen nondum impleri voluit illam designationem. Quare Saulem oportuit sese continere, et patienter dum advenisset praescriptum a Deo tempus exspectare: neque responsare ne modestiae et obedientiae limites transsiliret. Hinc itaque discamus tempora et opportunitates in Dei manu reponere: ac si desideriis nostris titillamur, moraeque sumus impatientes, fraenum nobis iniiciamus, et patienter Domini voluntatem praestolemur, qua coeptum opus perficiat. Porro se venturum dicit Samuel *ad offerendum holocausta, et ad sacrificandum sacrificia evehaustica**). Vox Hebraea saepe exprimitur, per vocem pacifica, sed pacis nomen apud Hebraeos omnia prospera complectitur. Offerebantur autem istiusmodi oblationes et sacrificia pacifica, vel quum divinum auxilium in rebus angustis et adversis experti fuerant: aut victoriam de hostibus reportarant: vel quum privatus quispiam aut ex morbo, aut ex insigni aliqua calamitate fuerat liberatus: ut istiusmodi sacrificiis pacificis et evehausticis Deo gratias agerent, et palam ab ipsius manu et liberalitate prospera et felicia omnia manare profiterentur. Hic vero ad pacificas oblationes etiam holocaustum accedebat, quod Samuelem Deus iussisset populo regem dare, a quo deinceps regeretur: quam ob causam Deo sacrificia in holocaustum fieri oportuerit. Ex quo discimus sic usurpandas divinas promissiones, ne tamen illis negligentiores fiamus, et segniores in officio faciendo, sed potius ar-

*) *Sic hic et infra in impressis. An eucharistica?*

dentiores in Deo invocando simus. Multi sane fanatici homines de Dei auxilio facti certiores securius agunt: quasi, quandoquidem Deus loquutus est, non sit amplius ipsis de re ulla laborandum. Alii ludere se operam existimant, si Deum precentur, et ea quae iam apud se in arcano suo consilio decrevit precibus efflagitent: et nos precibus existimant neque iuvari neque damnum effugere posse. Quo magis haec doctrina est observanda, ut de Dei voluntate facti certiores, non ideo tamen segnescendum arbitremur, et ne fides nostra languidior efficiatur: sed potius magis ac magis ad preces acuamur et excitemur. Quare licet Dei promissionibus nitamur, non ideo tamen minus illum invocabimus, sed potius de ipsius erga nos voluntate et potestate persuasi, sperabimus ipsum promissiones impleturum, nobis illum precibus nihilominus sollicitantibus. Nam individuo nexu ista cohaerent, preces nimirum fidelium, et Dei beneficentia, qua ex mera gratia et liberalitate nobis quaecunque habemus beneficia largitur, nulla dignitatis ullius nostrae ratione habita, sed ex singulari ipsius erga nos amore: et tandem etiam sibi coniungit, ut unum cum ipso fiamus. Idcirco propheta dicit in Psalmo: *Deum eorum voluntati obtemperare qui ipsum timent.* Ex quo immensus Dei erga nos amor apparet, non solum quaecunque ad salutem nostram pertinent efficientis, sed etiam sese ad nostram voluntatem conformantis. Petiistis, inquit Dominus, itaque vobis fiet. Nos vero tantam Dei familiaritatem erga nos experti, quales esse oportet? quo nos studio decet inflammari? quam ardentibus votis eum invocare?

Atque hactenus de sacrificio illo dictum esto, quod Samuel oblaturus erat Iehovae in Galgala, ut licet de ipsius voluntate iam esset certior factus, tamen precibus Deus ad promissionis impletionem sollicitaret, totumque istud negotium ab ipsius voluntate pendere palam profiteretur. Interim observemus sanctorum omnium preces Dei promissionibus innixas fuisse: quandoquidem nobis ad Deum nullus pateret aditus, nisi prior ipse nos praeveniens viam aperiret, et ad se veluti manu deduceret. Atque hoc mentibus nostris altius est infigendum, ut Deum precaturi, non alia ratione nos quam ipsius promissionibus fretos aditum ad ipsum habituros sciamus. Sequitur: *Samuelem Sauli tum indicaturum quid esset ipsi faciendum:* Quibus verbis quod superiore concione docuimus confirmatur, nempe Samuelem quum diceret Sauli *ut faceret quod obvenirent manui suae*, non fecisse ipsi potestatem quidquid vellet ex suo arbitrio faciendi, aut quidvis temere suscipiendi: sed monuisse, ut quandoquidem Deum autorem haberet oblatas occasiones rem gerendi secure et intrepide arriperet: Itaque licet eum iubet facere quod manui obvenerit, non ideo tamen habenas laxat faciendi ex arbitrio et libidine omnia. Nam hic videmus contineri Saulem ne quid nisi pluribus edoctus a Samuele suscipiat. Licet itaque, sicuti supra docuimus, de Dei voluntate factus fuisset certior, tamen ex parte duntaxat edoctus erat, unde ipsum amplius edoceri oportuit, ac magis atque magis in ea proficere. Idcirco etiam ipsum hic Saulem conspicimus, licet iam regem designatum, et certis indiciis de regno assequendo persuasum, sese tamen autoritati et doctrinae prophetae submittere. Unde colligimus Dei verbum non tantum ad infimae conditionis homines pertinere: sed illi oportere etiam summo loco et gradu constitutos subiici; ut nemo sese subtrahere eius imperio possit: Saulem quidem fateor nondum in regiam sedem evectum fuisse: Deique de illo decretum nondum evulgatum fuisse: verumtamen de sua electione factum illum certiorem extra dubium est: et tamen iubet eum Samuel exspectare tantisper dum notum ei fiat quid facturus sit. Hinc itaque discamus nemini licere sese a Domini schola subducere: sed cuiuscunque ordinis et dignitatis homines oportere sese illi sponte subiicere, et in ipsius schola proficere. Praesertim vero in rebus arduis et difficilibus, Dei verbum oportet tanquam facem aliquam praelucere in tenebris, ut nihil nisi illo duce suscipiamus. Quamobrem de nostri ingenii viribus non tantum polliceri nobis debemus, ut quidquam ipsi ex nobis aggrediamur, aut perficere speremus: sed mandatis ipsius ut consultoribus uti nos oportet, ut admonet propheta Psal. 119, et ductoribus, ut ab iis toti pendeamus.

Deinceps dicitur *Saul humeros quum vertisset*, id est, quum a Samuele recessisset, *a Deo immutatus et cor eius in aliud mutatum: et signa ei evenisse quae praedicta fuerant:* sed nominatim de postremo fit mentio: quod maxime faciebat ad confirmationem de regno promisso adipiscendo: ut ante docuimus. Quod ad illam immutationem, iam ante diximus ita fuisse demonstratum Saulem non esse idoneum ex se ad regnum administrandum, et tantum onus, nimirum populi gubernationem, sustinendum, nisi Deus ipse manum admoveret. Quod ab initio Dominus ipsi Sauli voluit patefactum, ut Samuelem agnosceret esse revera Dei organon et ministrum sancti spiritus, sine cuius instinctu et mandato nihil esset aggressurus, quandoquidem tam certis et indubitatis signis ipsius prophetia confirmabatur. Nominatim vero cor eius immutatum dici observandum est, quod spiritus sanctus in eum irruerit. Quibus verbis significatur, virtute illum extraordinaria fuisse donatum. Sic Davidem videmus spiritum novum petere, quem sua culpa se fatetur Psalmo 51. velut amisisse, ac Deum precari ut eum spiritum quo spoliatum se ad tempus agnoscit restituat. Itaque Deum norimus suum spiritum quum res ita postulat largiri, eundemque

vicissim propter nostram ingratitudinem adimere. Natura quidem, fateor, alii aliis excellentioribus donis ornati sunt, sed hic de speciali et particulari dono agitur; quum Dei spiritus super ipsum irruisse dicitur. Nempe Saulem antea minus aptum et idoneum, veniente super ipsum spiritu, nova quadem et insolita ratione, percepturum visibili quodam signo spiritus praesentiam, et quo incredibilis in illo fiat mutatio, prout etiam deinceps factum est. Quamobrem, quum scientia opus habuerimus, ad Dominum esse confugiendum memoria repetamus: quin etiam si nos ea prius vitio nostro spoliatos fuisse contigerit, ne dubitemus quin tempore opportuno Deus illum a se petentibus sit restituturus. Neque vero dubitandum est quin ad aliquod munus ab illo vocatis, vires necessarias sufficiat: modo nostris diffisi viribus fiduciam omnem nostram in ipso collocemus: et quin licet infirmos et debiles pares oneri quod ipse nobis imposuerit ferendo faciat. Nam quod Sauli collatum est a Domino beneficium, omnibus iis pollicetur quos ad quamlibet sive politicam sive ecclesiasticam functionem vocat, ut sive ad regendos populos, sive ad docendam ecclesiam, faciat idoneos, quos ipsi ad hoc vel illud munus vocare placuerit. Non dubium est itaque quin Deus vocatis ad quodcunque munus gratiam etiam largiatur eo fungendi: modo tamen illi suae tenuitatis, imbecillitatis et inopiae conscii, ad ipsum omnis boni fontem confugiant, et quidquid sibi defuerit ab eodem exspectent.

Sequitur, *Saulem, quum venisset ad collem, turbam illam prophetarum obviam habuisse*: praeteritis silentio aliis signis, puta, duorum illorum virorum occursu e domo patris venientium, et inventas asinas narrantium; et trium illorum, ad sacrificandum ascendentium: quod nimirum non tanti esset momenti illorum repetitio: sed quod Saul Dei spiritu plenus, et prophetans, visibili hoc signo certior factus est de extraordinaria vocatione ad illum excellentiorem dignitatis gradum: et quod magni momenti fuit illa subita mutatio, idcirco hic nominatim recitatur occursus ille prophetarum. Eos vero prophetas supra diximus fuisse qui se in Dei lege exercerent, qui essent in posterum ecclesiae seminarium, qui universo populo viam salutis monstrarent; ne doctoribus ecclesia olim privaretur: ut licet non omnes legis periti essent, non tamen penitus omnis scientiae splendor exstingueretur, quum nullae alibi scholae essent, in quibus aliqui praepararentur qui legis divinae scientiam exponerent. Et quidem nominatim dicitur spiritus Dei super Saulem irruisse, et inter reliquos prophetas prophetasse. Hic observandum donorum Dei discrimen, quemadmodum est ex tota scriptura conspicuum; sed ex Paulo maxime in Epist. ad Corinthios. Hanc ob causam Dei spiritum in sacris varios sortiri titulos videmus. Nam nonnunquam *spiritus veritatis* dicitur; ut nihil nisi mendacium in hominibus esse, sed in Deo solo veritatem doceamur: nonnunquam *spiritus fortitudinis; constantiae, timoris, sapientiae, mansuetudinis.* Diversa sane nomina quibus Dei spiritus appellatur: sed observandum quod Paulus ad Romanos, et ad Corinthios scribens docet, licet diversa sint Dei dona, unum tamen eius esse spiritum. Itaque quum spiritus aut virtutis, aut prudentiae, aut timoris dicitur, non ideo tamen divisus est, sed unicus fons et principium ex quo in nos varia dona manant, pro gratia quae singulis data est: ut nonnunquam hoc dono aliquis excellat, qui tamen altero careat. Sic multos videas singulari prudentiam et usu multarum rerum praeditos, qui tamen fortitudine et animi praestantia carent. Alios vero tam prudentia quam usu rerum et fortitudine excellere, quibus tamen quaedam alia virtus deest. Nonnunquam etiam Deus pluribus donis aliquos cumulat, ut tribus, quatuor, quinque virtutibus, aut pluribus etiam excellant, ut summa fuerit eorum imperitia qui ad septenarium numerum christianas virtutes reduxerunt. Deus itaque distribuit singulis dona sua, prout ipsi placet, sed ita tamen ut non omnia omnibus donet, sed ita ut qui unam aut alteram virtutem ex speciali dono habet, non item tertiam aut quartam habeat. Denique observandum Deum nihilominus sic operari, ut nemo inter homines plane et perfecte dici possit renovatus, ut ipsos in modestia et humilitate contineat, quum defectus suos animadvertunt. Et procul dubio bene novit quid nobis expediat. Nam si quis ad eam perfectionem perveniret, ut sibi nihil decesse putaret, se ipso contentus, proximos contemneret. Huius distributionis donorum esto nobis hic exemplum Saul. Spiritus enim domini super ipsum irruit extraordinaria quadam ratione, et in novum hominem mutatus est: ac cor novum ei Dominus dedit. Nam quum antea rusticus rustica curaret, Deus illi regiam mentem iniecit, ut ad populum regendum et gubernandum fieret idoneus. Ergo iam hoc dono insignis, rursus alio augetur, superveniente super ipsum prophetico spiritu. Sed nonne iam antea spiritum habebat? Nae admodum, sed speciali dono Deus adiicit, gratiamque gratia cumulat, ac prophetiae etiam dono illum exornat et nobilitat, ut eo signo externo reddatur honoratior, et populo carior et acceptior, quum rex a Deo ipsis datus declarabitur. Quibus docemur, acceptis a Deo donis uti in proximorum usum: ut vicissim proximorum dona in nostram utilitatem cedere debent, ut mutua donorum communicatio faciat, ne quid sibi quis proprium vindicet, sed ex donis aliorum quisque etiam fructum percipiat. Posset enim Deus, ut ante dixi, nos momento perfectos reddere: sed tum nulla esset cum proximis communicatio. Nam quomodo fraternam caritatem

foveremus, si omnibus donis singuli essent instructi? Deinde accederet etiam longe gravius malum, virtutem superante superbia. Quamobrem ad societatis humanae vinculum et conservationem necesse est nos imperfectos adhuc esse, ut intra modestiae et humilitatis fines contineamur, et mensura donorum Dei contenti simus. Idcirco singuli quas dotes acceperunt in commune conferre tenentur: et ita officio fungi pro donorum mensura, ut ad totam ecclesiam utilitas redeat. Hoc facile fiet, si dotes quas accepimus cum iis conferamus quas non habemus: et inde nos in modestia continendi satis amplam occasionem habebimus. Deinde si nos etiam cum aliis, nostraque cum ipsorum donis contulerimus, exempli gratia: si vir quispiam singulari prudentia et intelligentia clarus, sese cum imperito et ignaro conferat: et agnoscat se quidem intelligentia, sed illum vicissim alio dono superare, fiet ut concludat, non igitur esse illum contemnendum. Praeterera danda opera est, ut quibuscunque donis excellamus, tamen eorundem a Deo amplificationem et auctionem deprecemur: neque unquam taedium nos eorum quae accepimus quantulorumcunque capiat. Nunquam enim adeo sumus abundantes, ut expleti simus: ac proinde fugienda omnis arrogantia est, qua fit ut aliis carere nos posse nobis persuadeamus. Contra perpetua fame et siti Dei donorum amplificatio nobis est expetenda, et precibus etiam impetrandus est eorundem usus legitimus.

Atque de istis hactenus: deinceps sequitur, *eos qui Saulem noverant heri et nudius tertius*, (id est, antea, ex hebraeae linguae usu) *dixisse alius ad alterum, quod esset cum prophetis, et prophetaret: Quaenam res accidit filio Cis? Num et Saul inter prophetas? Et alius respondit: Et quis pater eorum? Propterea versum est in proverbium: Num et Saul inter prophetas?* Admiratio illa satis ostendit nullam in Saule fuisse praeparationem neque dispositionem ad prophetiam: ac proinde gratiam Dei tum ita fuisse nominatim patefactam et illustratam. Neque enim tanta fuissent affecti illi homines admiratione, si Saul iam a teneris annis edoctus in scholis tandem prophetasset, quod antea doctum et formatum fuisse ipsum existimassent, ac proinde iam praeparatum et eruditum non fuissent mirati prophetare: neque ut rem novam et insolitam suscepissent: itaque Dei donum veluti tenebris obscuratum latuisset, quod Deus ad sui gloriam esse maxime conspicuum volebat. Fit enim ut nobis quae ordinaria et communia sunt, vilescant et effluant. Sed quum Deus momento aliquid eximium oculis obiicit, et miraculum evidens facit, tum sensus nostros excitari convenit, et ex stupore et admiratione in operis divini agnitionem deduci. Sed quantus est hic hominum stupor, subinde haesitantium et leviter Dei opera praetereuntium! Sane sunt inhabiles et inepti natura ad Dei virtutem et potentiam agnoscendam, licet se satis apertis testimoniis patefaciat; nisi Deus ipse mentes ipsorum excitet, et veluti manu ad cognitionem sui operis deducat. Exemplo sunto isti homines, qui Saulem quidem prophetare mirantur, sed praeter naturae ordinem id fieri non animadvertunt. Sane illos ad Deum assurgere, et opus ipsius agnoscere oportebat: atque miraculi illius eventum praestolari: quod non poterat sine arcana Dei virtute fieri. Verum in stupore suo tanquam attoniti permanent, et *quid filio Cis factum sit*, tantummodo cum stupore mirantur. Hinc vero discendum est, Deo signa suae virtutis quaedam nobis dante, ita esse cum admiratione excipienda, ut mentes nostras ad coelum usque attollamus, Deoque laudem quae illi debetur reddamus: atque ea sic usurpemus ne in terrenis et caducis istis haereamus cum admiratione suspicientes, sed ad autorem ipsum assurgamus. Deinde et istud etiam est considerandum, Deum in Saule fuisse sic operatum, ut omnibus stuporem et admirationem facti illius iniecerit; ut ita praepararentur ad illum a Deo regem destinatum accipiendum, Deo istis veluti stemmatibus illum nobilitante. Atque hinc generalis doctrina est eruenda, Deo nos in aliquem dignitatis gradum evehente hunc habendum honorem, ut illi omnia nostra dona feramus accepta. Quod Paulus de totius ecclesiae origine verba faciens nos pulchre docet, quum ait, *Deum elegisse quae stulta sunt in mundo, et quae infirma, et quae ignobilia, ut ne glorietur ulla caro coram eo, sed qui gloriatur in Domino glorietur:* atque ita sapiens sibi nihil arroget, sed a Deo acceptam sapientiam ferat. *Videte*, inquit, *fratres vocationem vestram, vos non esse multos sapientes secundum carnem, non multus potentes, non multos nobiles.* Quasi dicat: Potuit quidem Deus ex vobis sapientissimos et nobilissimos quosque eligere, nam tum multi praeclari viri et sapientia insignes et nobilitate clari inter Corinthios eminebant, quibus poterat Dei gloria illustrari: sed non visum est Deo ab illis exordium facere. Quos igitur, quaeso, Deus elegit? Ignobiles homunciones, idiotas et illiteratos, nullius apud homines nominis et autoritatis. Atque adeo tam insignis illa mutatio praebuit occasionem magis ac magis suspiciendi Dei misericordiam et caritatem erga genus humanum. Itaque viae Domini sunt hic nobis observandae, qui, ut illustriorem suam gratiam apud homines faciat, miseros et abiectos homines, et ut loquitur propheta, in fimo iacentes evehit ad summorum regum tribunal. Quotiescunque igitur Deus abiectos prius et viles homines evehit, et in aliquo dignitatis gradu constituit, sciamus nos in admirationem duci, ut tantam mutationem intuentes ad

Deum assurgamus; qui sese nobis hac ratione adorandum exhibet, et velamen ab oculis removet, ne ab illius conspectu et contemplatione repellamur: sed potius eius sapientiam admirati dignis eum laudibus efferamus, gratiamque et donum ipsius quotiescunque nobis obtulerit sic amplectamur, ut largitori suum honorem exhibeamus. Videtis quid nos ex illa populi admiratione, qua impellente dixerunt: Quid hoc rei est quod etiam Saul inter prophetas? utilitatis percipere debeamus. Sequitur, quendam ex plebe excepisse: *Quis vero pater est Saulis?* Quidam *patris* nomine magistrum intelligunt. Sed nimis coacta est expositio. Alii ad Deum referunt, quasi Deus prophetarum pater fuisse dicatur. Equidem agnosco Deum in genere totius humani generis patrem. Nos enim miseros et egenos mortales tanto dignatur honore, ut filios suos vocet, etiam solius creationis respectu. Sed illa expositio huic loco minime convenit; siquidem propter peccatum exsulamus regno coelorum, et cum Deo nulla nobis (nisi per gratiam regenitis) portio: imo et detestatur nos donec ipsi reconciliemur. Sed quoniam in nobis paterni amoris ipsius notam impressit, idcirco filii ipsius dicimur. Verum etiam a profanis scriptoribus reges speciatim filii Dei nominantur; quoniam videlicet illos ad tantam dignitatem evexit: quemadmodum etiam ipse propheta dicit: *Vos Dii estis et filii altissimi.* Quamobrem reges, principes ac summi magistratus filii Dei nominantur, quod Deus illos elegerit in quibus suam maiestatem maxime patefaceret, et illustriorem redderet. Verissimum igitur istud, Deum esse regum et magistratuum patrem: quod etiam prophetis et doctoribus commune est: quandoquidem etiam notam specialem illi electionis divinae atque donorum et beneficiorum ipsius habebant, quae in ipsis magis quam in aliis erant conspicua. Quamobrem verum et istud est, Deum prophetarum patrem fuisse: quandoquidem ex speciali vocatione ipsorum Dei cura peculiaris est agnoscenda. Sed huic loco ista minime conveniunt. Non itaque pater Saulis Deus hic dicitur. Sed alio sensu quaeritur, quis pater Saul? Nempe ut agnosceretur prophetiae donum non esse haereditarium. Ac proinde mutationem illam non esse ex ordine naturae: et non oportere in hac admiratione subsistere, quaerentes quomodo Saul prophetet, quod esset rustici hominis filius. Ac sane prave illi iudicant, qui ex alicuius familia et genere iudicium de aliquo ferunt. Neque enim singularia et particularia Dei dona sunt ad alicuius stirpem aut originem examinanda: sed ex eius qui distribuit dignitate pensanda. Sic Iudaeos videmus vehementer hallucinatos et deceptos turpiter, quum Domini nostri Iesu Christi speciem et ortum intuerentur, et ultro sibi offendicula accersivisse, dicentes: *Unde huic sapientia ista et virtutes? Nonne iste est ille fabri filius? nonne mater eius dicitur Maria, et frater eius Iacobus et Ioses?* etc. Iudaeorum temerarium iudicium attendite, quos sane ab omnibus merito damnari videmus, quod ad apertam Dei gratiam caecutirent, et ipsi sibi ultro tenebras inducerent, ne miraculosam illam in Christo splendentem gratiam intuerentur et agnoscerent: cuius tamen fulgore perculsos omnes ad se adorandum alliciebat. Sed miseri contra resiliendi occasionem inde arripiunt, ultroque sibi offendicula accersunt, quod Dominus noster Iesus Christus esset fabri filius, quod non summo loco natus, quod non in scholis edoctus fuisset, quod denique ignobilis esset, ac mechanico cuipiam nunquam domum egresso simillimus. Hoc igitur loco nominatim dictum illud exprimitur, ut discamus pravum et stultum eorum esse iudicium qui filiis parentum conditionem obiiciunt, ut dicant: Quis huius vel illius pater? Nam certum istud et indubitatum principium, non posse parentes filiis iniicere spiritum sapientiae, mansuetudinis, aut ullius alterius virtutis, ut bona et possessiones terrenas ipsis haereditario relinquunt. Quinimo singulari Dei beneficio fit, ut parentes ad liberos sua bona transmittant: sed tamen plerumque id accidit, ut liberi veniant in patrum bona et haereditatem. At ut spiritus dona excellentia a patribus ad liberos transferantur et ex traduce relinquantur, nunquam contingit, sed potius contrarium. Atque adeo raro fit ut vir quispiam eximius sibi similem filium relinquat. Quod quum accidit, Deus ut summum beneficium agnosci vult. Nam si filios sibi in omnibus similes patres gignerent, dona illa spiritualia viderentur haereditaria successione accidere, atque ita de Dei liberalitate et bonitate tantundem detraheretur, ac semisepulta iaceret: ac proinde laude sua Deus privaretur. Quare saepe vel in parentibus aliquid desideratur officii, vel in liberis. Saepe etiam contra vel ab ipsis incunabulis videas quosdam iis gratiis excellere, quas alii non nisi summo labore et difficultate consequuntur. Denique videmus heroum aut virorum excellentium liberos non semper esse patribus similes. Et contra ignobili et humili loco natos, quos non commendat ulla patrum dignitas aut autoritas, in viros clarissimos et fortissimos, Deo faciente, evadere. Nos itaque demus operam, quotiescunque Deus aliquos in aliquem dignitatis gradum evehit, et virtutibus insignem facit, ne oculis caligemus, et in admirationem rapti, exclamemus: Quis hic est? quibus ortus maioribus? quibus artibus ad hanc dignitatem pervenit: atque inde reiiciendi Dei gratiam, quam hominibus largitur, occasionem accipiamus. Ac sciamus eum honorem quo Deus homines dignatur quum sancti sui spiritus donis eos donat, non pervenire succes-

sione a patribus ad liberos: sed meram esse Dei gratiam. Ac licet nonnunquam filii veniant in partem donorum quibus parentes excelluerunt, a singulari Dei gratia et benevolentia manare certo persuasum habeamus, sua dona quibus et quemadmodum vult distribuente. Quamobrem Dei gratiam et virtutes ubicunque apparent agnoscamus; ac ut par est aestimemus et honoremus, nisi in Deum ipsum contumeliosi esse volumus. Et hanc esse divinorum operum rationem sciamus: atque ab uno Deo bonum omne et felicitatem manare, et ab illo solo pendere discamus: ab humanis omnibus causis oculos avertentes ad unius Dei providentiam attollamus, cuius unius nutu et voluntate cuncta gubernantur. Hac igitur sententia stultam illam opinionem reprehendi sciamus eorum qui ex ortu et familia viri alicuius iudicium ferant de ipsius virtutibus: quemadmodum isti quaerebant, quid factum esset filio Cis: quomodo Saul inter prophetas? Ac proinde diligenter caveamus ne Deum vel eius dona hominum personis alligemus. Nam experientia testis est, Deum non conferre dona sua tantum in divites, neque semper: sed contra saepius in ignobiles et infimae sortis homines, quos ab ipsis stabulis ad summos honores vocat. Sic Davidem prophetam videmus hoc ipsum de se profitentem, electum se nimirum a Deo, et a caulis gregis ad regiam dignitatem evectum, nihil tale promeritum: nam sic ipsemet Psalmo 78. loquitur, *Elegit Davidem servum suum, et assumens eum ex caulis gregis, a tergo foetarum duxit eum, ad pascendum Iacobum populum suum.* Idem Amos de se praedicat, se nempe antea non fuisse prophetam, neque prophetiae donum habuisse. Nam, inquit, eram prius bubulcus, quum Deo visum est me ad hoc munus vocare. Haec igitur intuentes discamus Deum in omnibus donis suis tanto magis praedicare, et propriam laudem illi reservare, summopere caventes ne hominum in quos dona sua contulit vilitas et contemptus de Dei laude quidpiam detrahat, et dona eius propter personas vilescant. Sequitur deinceps inde istud vulgatum fuisse proverbium: *Annon Saul inter prophetas?* Usurpatum igitur hoc videtur dictum, quum quispiam ad aliquam vitae conditionem, de qua nunquam cogitasset, vocabatur: aut quum quis rem arduam et difficilem aggressus, praeter omnium expectationem eam perficiebat; tum dicebatur, Saul inter prophetas. Itaque si quis prius idiota aut ad res gerendas stupidior, quidpiam aggressus industrie perficeret, tum veniebat in proverbium: Nonne Saul inter prophetas? Si quis non ab infantia fuisset literatus, et deinde prudentiam et industriam acquisivisset, ut vir acer et industrius in rebus agendis, et bono dando consilio esset, tum etiam proverbium usurpabatur, Saul inter prophetas. Equidem fateor natum partim ex ignorantia proverbium; nam, ut ante dixi, populus Israëlis ita debuit subitam illam in Saule mutationem admirari, ut tamen in memoriam sibi Dei potestatem revocaret, res creatas pro suo arbitrio solo nutu immutantis, licet immutationis istius causae homines lateant. Verumtamen non sine fructu et utilitate aliqua vulgatum fuit: nam ita Deus voluit exstare testimonium suae potentiae, immutantis homines momento quoties ita visum ipsi fuerit, et novas prorsus creaturas facientis. Itaque licet ab ignorantia proverbium istud profectum sit, utilem tamen in se doctrinam continuit, ut eo moneretur populus, quotiescunque Saulis mentio incidebat, Deo decernente regem fuisse constitutum, et ab eodem ad munus illud praeparatum et formatum. Nam alioquin istiusmodi mutationibus contingentibus, populus in eam admirationem et stuporem devenisset, in quam delapsum videmus, quasi coelum terrae, ut ita dicam, misceretur. Deus igitur huius facti memoriam veluti sempiternam exstare voluit, ut palam innotesceret mutationes non ulli fortunae tribuendas, sed solius Dei virtuti; quae quo insignior est eo maiorem admirationem excitare debet in animis, et ad Deum laudandum magis inflammare.

Tandem vero dicitur *Saul desiisse prophetare quum in excelsum locum venisset.* Quae quidem verba possunt de toto illo coetu intelligi, quasi prophetare desierint: quod prophetarent certo loco, et temporis spatio, quemadmodum hodie certis horis concio habetur: ac postea populus universus dimittitur. Tum itaque quum in locum excelsum venissent, Saulem ab illo prophetarum coetu recessisse verisimile est, post impletas cuiusque vices. Atque etiam fuisse temporarium istud prophetiae donum in Saule certum est: ac non accepisse prophetandi spiritum, ut alii qui in eo diutius erant exercitati. Voluit enim Deus illum eo signo facere conspicuum, et palam patefacere illum a Deo regem constitutum. Sic itaque intelligendum est Saulem prophetasse, ut non fuerit perpetuum illud prophetiae donum, sed tantum specimen divini beneficii, ut ab illo deinceps magnum aliquid sibi populus polliceretur: atque ita fuisse temporarium istud donum prophetandi Sauli collatum.

Iam vero agite, supplices *etc.*

HOMILIA XXXV.

14. *Dixitque patruus Saul ad eum, et ad puerum eius: Quo abiistis? Qui responderunt: Quaerere asinas: quas quum non reperissemus venimus ad Samuelem.* 15. *Et dixit ei patruus suus: Indica mihi quid dixerit tibi Samuel.* 16. *Et ait Saul, ad pa-*

truum suum: Indicavit nobis quod inventae essent asinae. De sermone autem regni non indicavit ei quem loquutus ei fuerat Samuel. 17. *Et convocavit Samuel populum ad Dominum in Masphat.* 18. *Et ait ad filios Israëlis: Haec dixit Dominus Deus Israël: Ego eduxi Israël de Aegypto, et emi vos de manu Aegyptiorum, et de manu omnium regum qui affligebant vos.* 19. *Vos autem hodie proiecistis Dominum Deum vestrum, qui solus salvavit vos de universis malis vestris et tribulationibus: et dixistis: Nequaquam: sed regem constitue super nos. Nunc ergo state coram Domino per tribus vestras, et per familias.* 20. *Et applicuit Samuel tribus Israël, et cecidit sors super tribum Beniamin.* 21. *Et applicuit tribum Beniamin, et cognationes eius, et cecidit sors super cognationem Metri, et pervenit usque ad Saul, filium Cis.*

Hic iterum docemur quam patienter et placide Saul exspectarit dum Dei decretum de regno illi tradendo patefieret et palam evulgaretur: atque adeo minime fuisse illum ambitione et arrogantia turgidum. Nam si multorum similis moribus fuisset, nunquam potuisset quod a Samuele acceperat dissimulare: sed cuilibet obviam facto declarasset. Sed silentium fecit et omnino conticuit, donec ipse Deus rem patefaceret, et ipsum veluti manu sua in regni possessionem mitteret. Atque hinc utilis eruenda nobis doctrina est: ut nimirum Deo nos supra alios attollente, et iisdem praeferente, non tamen insolenter efferamur, neque inanis gloriae vanitate decipiamur: sed Deo nos totos permittamus, ut licet in aliquem dignitatis gradum evecti nos tamen intra modestiae fines contineamus: ita ut nihil unquam promoveamus nisi Deo iubente et faciente: ne videamur ipsi Dei decretum velle praevenire, non exspectantes donec ipsemet rem perficiat. Quam doctrinam si bene didicerimus, multum hodie sane promoverimus. Nam ea est hominum temeritas, ut sibi videantur nunquam cito satis ad eum ad quem adspirant honorum gradum perventuri, ideoque quiescere non possunt donec praecipites ferantur. At docemur hoc Saulis exemplo, licet Deus spem nobis fecerit assequendae alicuius dignitatis, tamen oportere nos in modestia et sobrietate contineri, nihil eorum quae Dei propria sunt temere usurpantes et tentantes. Hic porro quaedam suboritur quaestio: An non Saul interrogatus de iis quae a Samuele audiverat, dissimulans quae de regno Samuel praedixerat, videri possit aliqua specie mendacii peccasse. Sed facilis solutio est. Nam longe aliud est silentio aliquid praeterire, quam male aliquid dicere, vel, aliquid factum silentio suo non indicare, quam, illud quoquo modo adulterare. Non potest igitur merito Saul argui, quod de regno nullam mentionem faciat, de eo non interrogatus. Observandum tamen eos qui rem dissimulant, saepe coram Deo mendacii reos fieri. Neque enim verborum tam habenda ratio, quam meriti loquenti. Exempli gratia: Si quis cum altero negotietur et contrahat, et de iis interrogatus de quibus bona fide contrahendum est, aliquid dissimulet, etsi non aperte mendax est, tamen coram Deo mendacii reus est. Quid ita? Quoniam veritatem dissimulavit, et adulterare studuit, atque fallendi animum habuit. Sane si de patrui Saulis commodo aut incommodo fuisset actum, certum est Saulem coram Deo reum mendacii fuisse futurum. Sed quia patrui illius nihil intererat, et Deum secreto sibi quod de regno futurum erat revelasse, ac proinde nulli declarari voluisse sciebat, idcirco licuit ei apud patruum istud reticere, et de solis asinabus mentionem facere. Sic apud Lucam videmus Mariam virginem commendari, quod conservasset et contulisset in corde suo revelationem quam acceperat ab angelo. Adhuc infante Domino nostro Iesu Christo, Deus satis patefecit non dubiis signis illum esse filium illum unicum suum et mundi redemptorem: sed incredibile videbatur: quod licet Maria palam omnibus praedicasset, non tamen admissum fuisset. Corde itaque suo conservavit, donec Deus suo testimonio vellet illud arcanum patefieri. Quare nihil hac in parte Saul fecit nisi laudabile, quod ab omni ambitione alienus, quietus fuit et se totum Deo permisit, nullo signo regnum a se affectatum demonstrans.

Sequitur, *Samuelem convocasse populum in Masphath ad Iehovam.* De hoc loco iam ante docuimus fuisse insignem ob victorias quas Deus populo suo illic concesserat: quare locus ille populo debebat in memoriam revocare Dei in se beneficia, quibus sese servatorem et tutelarem Deum filiorum Abrahami, satis aperte demonstrarat. Non dubium est igitur quin locum illum Samuel elegerit, ut populus loci religione et reverentia magis moveretur: ac memoria divini auxilii ipsis velut ante oculos divinam praesentiam tanquam in imagine viva repraesentaret, ut tanquam Deum ibi praesentem haberent, coram eius maiestate tremerent, et ad eius obedientiam sese cum timore componerent: atque nihil ibi se facturos agnoscerent, quod non in Dei conspectum venturum esset. Equidem fateor nos quocunque locorum devenerimus, etiam si in imas terrae partes, et obscurissimas speluncas confugerimus Dei oculos non effugere, quod certissimum sit Dei oculos cuncta lustrare, et quaecunque facimus videre, immo et quaecunque in remotioribus cordis nostri recessibus latent illi esse nota, atque in ipsius iudicio tabulis signata: sic loquente in Psalmis propheta: *Quo irem a spiritu tuo? aut quo a facie tua fugerem? Si scanderem*

coelos, illic es, aut stratum ponerem in sepulcro, ecce ades. Si assumerem alas aurorae, habitaturus in extremitate maris, etiam illuc manus tua deduceret me, et prehenderet me dextera tua. Sin autem dicerem, utique tenebrae velut crepusculo obvolvent me: atqui nox lux est circa me. Deus enim ut dixi est ubique: itaque nullae latebrae nobis quaerendae sunt quibus Dei conspectum effugiamus, et eius praesentiae nos subducamus. Notos enim sermones nostros habet: immo et cogitationes etiam in imis cordis recessibus occultas novit. Verumtamen quoniam adhuc rudes sumus et terreni, necesse est nos aliquando signis quibusdam externis de Dei praesentia admoneri et excitari, ut vehementius afficiamur, tanquam propius ad eum accedentes: et maiestatem eius apprehendamus non aliter quam si in medio nostri sedem suam elegisset. Exempli gratia, locus hic in quem omnes convenimus, dicatus est publicis precibus, et fidei confessioni edendae, et audiendae doctrinae, tanquam si ab ipso Dei ore proficisceretur. Etsi vero quilibet locus Dei verbo sanctificatur, ut propheta loquitur: tamen cogitandum est, Deum nostrae infirmitatis respectu locum quendam deligi velle in quem colligamur, in quo ipse praesideat, et in medio nostrum versetur, quod in ipsius nomine convenerimus. Atque idcirco nominatim in Mitzpa populus convenisse dicitur ad Iehovam. Quare danda nobis opera, ut iis adiumentis, quae Deus nobis offert, et quibus nos ad se pellicit, sic utamur, ut nostra negotia tractaturi semper ad illum assurgamus, et sensus nostros ad eius voluntatem componamus, ut nihil neque dicamus, neque faciamus, neque cogitemus, cuius eum testem et iudicem non faciamus. Diligenter vero voces illae notandae, quum populus ad Iehovam convocatus dicitur: ex quibus discamus convenientibus populis Deum praesidem esse oportere. Sic ipse Psaltes de iudicum conventu ait, *Deum adstare in coetu Dei fortis, inter magistratus iudicare.* Verum enimvero saepe procul dubio videas multa consilia et conventus multos in quibus nulla Dei reverentia, immo in quibus non modo nullus ipsi locus relinquitur, sed etiam a quibus longe propellitur. Nam quot prava consilia, quot perversas machinationes multi agitant, quas se vel invito Deo perfecturos, vel longe a se amandato sperant? Ac contra quum sancta est convocatio, Deum illic praeesse appareat necesse est. Id vero perficietur si nos illi docendos et regendos permiserimus, atque omnium nostrorum consiliorum finem nominis ipsius gloriam habuerimus. Nam ita videmus Dominum nostrum Iesum Christum polliceri, se ubi duo vel tres coacti in nomine ipsius fuerint, illic in medio ipsorum fore. Quamobrem in ipsius nomine convenientes hanc mentem induant oportet, ut sese totos illi permittant et ab illo pendeant, suaque omnia consilia ad eius gloriam dirigant, felicem consiliorum exitum ab illo exspectantes. Nam in veritate ipsum quaerentibus auxilium suum pollicetur, et consiliorum felicem exitum, ut re ipsa virtute ipsius illos adiutos fuisse fiat manifestum.

Atque hactenus de conventu illo in Mitzpah dictum esto: deinceps sequitur, Samuelem illis exprobrasse Dei beneficia, et ingratum erga ipsum animum, his verbis: *Haec dicit Dominus deus Israël: Ego eduxi Israël de Aegypto, et emi vos de manu Aegyptiorum, et de manu omnium regum qui affligebant vos: Vos autem hodie proiecistis Dominum Deum vestrum, qui solus salvavit vos de omnibus malis vestris et tribulationibus, et dixistis: Nequaquam: sed regem constitue super nos.* Quibus verbis Samuel arrogantiae ipsos accusat, quod pertinaciter regem postularint, et nullum admonitionibus locum fecerint: sed potius responsarint. *Nequaquam, sed regem constitue super nos,* quasi Deo legem posituri essent. Nae intolerabilis et detestanda contumacia, cuius merito Samuel reos illos facit. Nihilominus tamen Deum ipsorum esse misertorum, regemque quem postularunt daturum adiicit, sorteque rem totam peragit. Quanquam Iudaei dicunt id factum ex divina revelatione per Urim et Thumim quae supra ephod collocata erant. Erat autem ephod vestimenti genus quoddam quo summus sacerdos induebatur. Nam supra togam quoddam pectorale induebat, quod aureis catenis alligabatur: in quo duodecim pretiosi lapides inserti erant, et nomina duodecim tribuum insculpta: quibus erant annexa Urim et Thumim insignes lapides supra humeros, ex ipsius Dei praescripto. Equidem agnosco Deum saepe voluntatem suam per Urim et Thumim patefecisse, quibus vocibus idem significatur ac lumen et perfectio. Lux enim fuit Dei quod ibi Deus suam virtutem conspicuam faceret: sanctitas etiam et perfectio, quod summus sacerdos sanctitatem prae se ferens veri Messiae personam repraesentaret. Sed quod Rabbini imaginantur, lapidem illum in quo nomen tribus Beniamini erat insculptum magno et inusitato splendore micasse, et ita Deum suam voluntatem patefecisse merae sunt nugae. Scimus autem quam audaces fuerint Iudaei in istiusmodi fabulis et nugis confingendis, et quam nimium sibi et suis stultis imaginationibus indulserint. Ac sane hic aperte refelli possunt. Nam esto, familia Beniamini per lapidis illius in quo tribus Beniamini nomen erat insculptum fulgore demonstrata sit, quomodo Saulem seniores admisissent, quomodo sese illi rustico et ignobili submisissent sine murmure? Quare satis est hic conspicuus illorum error et temeraria audacia in istiusmodi fabulis confingendis. Quamobrem longe verisimilius est iactas fuisse sortes, quod ex simili loco facile colligi potest, in quo legimus Acham fuisse

punitum, quum sorte deprehensus fuisset. Itaque quum singulae tribus convenissent, et sortes proiectae, Deus se tribum Beniamini inter reliquas delegisse ostendit. Deinde ad familiam Metri pervenitur, tandemque ad ipsum Saulem ex domo Cis. Ita suum decretum Deus evulgavit, et tam manifestis indiciis comprobavit, ut nemo possit electionem Saulis in dubium vocare, quod eam Deus, quasi praesens adesset, suo suffragio comprobaret, et manu prehensum populo offerret: quemadmodum per Samuelem patefecit: quasi populum ipse his verbis compellaret: En quem vobis regem praefeci, cui vos subiectos volo, et ad cuius obsequium compositos.

Iam vero expendamus Samuelis exprobrationem illam et querelam. Quo vero spectavit, nisi ut populus ad poenitentiam adduceretur, ne amplius Deo, sicuti ante fecerat, reluctaretur? Deinde, ut agnoscerent, se licet indignos Dei misericordia propter animum praefractum et induratum, tamen Deum experiri beneficum, qui sua bonitate et clementia adversus ipsorum malitiam certaret. Tum etiam admonet ne in posterum suis consiliis indulgeant, licet Saulis regnum prospere succedat quasi sibi pulchre consuluerint rege impetrato. Ne itaque populus prospero rerum successu Saule regnante efferretur, suaeque industriae et consilio prosperos eventus attribueret nominatim reprehenduntur quod Dominum Deum suum proiecerint: ac proinde maximas poenas incurrerint, quas quum Deus pro ipsorum meritis non reposcat, summae ipsius clementiae et benignitati tribuendum esse: atque agnoscendum Deum non habuisse rationem contumaciae ipsorum, sed eam potius veluti sepultam praeteriisse, ut paternam erga ipsos affectionem patefaceret. Hic ergo istius increpationis scopus est: unde hoc discendum, nempe ut quo maiora Dei erga nos beneficia fuerint, eo graviores nos manere poenas nisi quantum ipsi debeamus agnoverimus, et nos ad ipsius obsequium totos componamus, et debitum honorem illi reddamus. Atque equidem fateor neminem inter mortales repertum iri, qui non sit aeternae mortis coram Dei tribunali propter summam ingratitudinem reus. Sola enim creatio satis magnum habere pondus debet ad nos ad ipsius cultum et honorem incitandos. Verumenimvero quo maior est Dei in homines beneficentia et liberalitas, eo maior est nostra ingratitudo, nisi illius liberalitati respondeamus. Atque hoc patet ex verbis illis, quum ait, *Dominus vos eduxit e terra Aegypti, et eripuit vos e manu Aegyptiorum.* Nam singularis istius beneficii memoria debuit populum in officio veluti fraeno quodam retinere. Quoties enim de beneficio illo cogitabant, debuerunt autem semper cogitare, toties se Deo debitores esse agnoscere illos oportuit, et teneri Deo gratias immortales agere et ad eius obsequium sese totos componere, quandoquidem pro singulari sua misericordia ipsos ex manu hostium redemisset, et tyrannidi regum a quibus opprimebantur eripuisset: ac proinde non esse liberos ut suis cupiditatibus et stultis imaginationibus locum darent, et secundum illas ambularent, sed in Dei potestate, quem Dominum ipsos ferre par erat. Atque has esse illius populi cogitationes oportuit: nos vero hodie licet non ex Aegypti terra liberati simus, longe tamen excellentiorem redemptionem habemus, qua Deo magis devincimur, quum ex inferi faucibus nos eduxit, et a maledictione aeterna, in quam a natura demersi sumus, liberavit. Quas igitur nostras hic esse partes censebimus, nisi ut nos illi totos consecremus in agnitionem tanti et tam inaestimabilis boni, quo ipse sua liberalitate indignos affecit? Accessit ad illud speciale beneficium, quum nos e tenebris errorum eductos ad evangelii cognitionem vocavit. Nam quum non omnibus parta sit salus, eius fimus participes, quando Deus nos unico suo filio coniungit, et corporis ipsius membra per fidei vinculum facit. Quam multos passim videmus miseros homines derelictos, et a vitae aeternae spe prorsus alienos et reiectos? Quid ita? Quod in profundis tenebris errorum detineantur, et nullam Domini nostri Iesu Christi cognitionem habeant, ut eum fide amplectantur, et omnem suam fiduciam in illo collocent, ut vitam aeternam per illum nobis partam obtineant, et illi uniantur. Deus vero nos illo beneficio affecit, et de sua in nos benevolentia certiores facit, ac persuasum nobis esse vult se velle nos illo beneficio frui, ac revera sentire nos ab illo redemptos, ut in filiorum ipsius numero censeamur. Atque ipsius adoptionem obsignatam esse in nostris cordibus, ut eum tanquam patrem confidenter invocemus, testante Dei spiritu una cum spiritu nostro, nos esse filios Dei. Quare quum tanta sint eius erga nos beneficia, tanto intolerabilior erit nostra ingratitudo, nisi in ipsius timore ambulemus, et nos ipsi obedientes praebeamus: et nisi in eius amorem ita rapiamur, ut mundum obliviscamur, et in coelum tendamus, in quo haereditate et peculio nostro carissimo pretio nobis acquisito placide fruamur? Porro Samuel non unam tantum liberationem populo exprobrat, sed continuum Dei favorem et auxilium, quo se ipsius servatorem palam testatus est: *Vos,* inquit, *emit e manu Aegyptiorum.* Neque hoc satis illi fuit, sed quot reges, quot tyranni, quot hostes in vos conspirarunt, qui vos multis vexarunt contumeliis, qui vos ruptaverunt, qui omni crudelitate laceraverunt, a quibus, nisi Deus vindicem manum exercuisset, funditus deleti fuissetis? Hinc admonemur, ut si Deus benefaciendo nobis non defatigatur, sed nova semper beneficia cumulat, nos vicissim grati ac memores illa agnoscamus, et pro

viribus illi inserviamus. Quare diligenter nos hic expendamus: nam certum est Deum non modo coeptum in nobis opus perfecisse, quum e tenebris et inferno eductos ad regni sui possessionem vocavit, sed etiam nullum nos suis beneficiis cumulandi et ornandi finem facere alioquin, misere quotidie perituros. Nam, exempli gratia, ponamus Deum testatum omnibus nobis fecisse se revera velle nos omnium beneficiorum quae nobis Christus attulit participes fieri; quid, quaeso, nobis miseris fieret si in hoc statu relinqueremur, et nos nobis permitteremur? Nae subinde laberemur et deciperemur, atque omnibus istis beneficiis nos ipsi spoliaremus. Ac sane singulis momentis Dei in nos iram provocamus, et meremur ut nos subinde suis gratiis privet. Quare necesse est ut Deus nos inaestimabili sua bonitate sublevet, et toleret nostram infirmitatem; ne offendamus, immo ne omnino corruamus, ac nos virtute sui spiritus regat. Quamobrem experientia ipsa docemur, Deum non modo multa in nos beneficia contulisse, sed eorum augendi nullum finem facere: ac quotidie obligationem augeri et renovari: adeo ut eo maiore cura et studio sit nobis enitendum, ut quum tanta sint Dei in nos beneficia, et non desinat pro sua bonitate nobis benefacere, nos vicissim omni cura et labore in eius cultum incumbamus, et constanter in eo perseveremus, et vitae nostrae curriculum ita decurramus ut illi vivendum et moriendum sciamus, quod terrenam hanc vitam nobis eo fine dederit, ut eam ipsius cultui dedicemus: atque ita totis animis ad vitam nobis promissam aspirantes re ipsa nos esse ipsius filios testemur. Quare agite, hanc doctrinam animis insculpite, Deum non in uno tantum liberalem et beneficum erga nos esse, sed beneficia beneficiis cumulandi ipsum nullum finem facere, ut nos ad se alliciat et in timore sui nominis retineat.

Sequitur: *Vos autem hodie proiecistis Dominum deum vestrum qui solus salvavit vos de omnibus malis et tribulationibus vestris.* Iam ante docuimus quomodo populus Deum reiecisse dicatur, nempe, non fuisse quidem illum in ore vulgi sermonem. Nam si quis illis divini contemptus aut reiectionis obiecisset crimen, palam contrarium testati fuissent. Ac non dubium est quin excusationem aliquam quaesiverint: sed Deus nullas istiusmodi hominum excusationes excipit, neque effugia et sophisticas fraudes admittit, quibus homines Dei iudicium se elapsuros sibi persuadent; sed simplicitatem et integritatem in hominibus postulat. Exempli gratia: Si Deus talem aliquam a nobis obedientiam se requirere non dubiis signis ostenderit, et nos eius voluntati non satisfecerimus, perinde sane est ac si ipsum contemnamus. Nemo tamen se ideo contemptorem divini nominis vocari patiatur. Verum nihil nos inanes illae excusationes iuvant, neque impediunt quominus merito coram Deo rebellionis accusemur. Sic hodie Dominus nos eius verbum sine contradictione iubet recipere: voluntatemque suam scriptis propheticis, lege et evangelio contineri docet, et in illo conquiescere iubet. Nos vero si scripturas contemnimus, Deum ficte adoramus, et obedientiam et subiectionem simulamus. Nam ibi sceptrum est eius regium, ibi tribunal, ibi cultus eius, ibi nostram obedientiam et subiectionem explorat. Quid ergo aliud est evangelium reiicere, quam Deum de solio velle deturbare? Deus enim evangelium suum nobis exponi iussit, nosque in eius nomine convenire: hoc donum ecclesiae suae reliquit: hac unica ratione nos regi et gubernari voluit. Si quis vero excipiat, se evangelium admittere, baptisatum fuisse in ecclesia, et sancte tamen non vivat, certum est illum Deum reiicere et contemnere. Minime quidem eo quod libere confitetur Deum: sed quod sceleris convicti confessioni non est acquiescendum, quod nihil nisi effugia ad vitandas poenas quaerat. Sed non est quod latebras quaeramus, quibus Dei praesentiam et indignationem effugiamus: neque enim istiusmodi ridicula effugia causam nostram apud ipsum unquam iuvabunt. Denique quamcunque coram hominibus excusationem attulerimus, nisi ad Dei voluntatem examinetur, certum est nos contempti et reiecti Dei coram ipsius maiestate semper reos fore. Atque idem esto iudicium de iis qui hodie adversus magistratus insurgunt, seditionibus et turbis adversus ipsos excitatis. Nam scimus quam acceperint a Domino potestatem, quandoquidem illos praefecit populis quos ipsius nomine regerent. Hanc si quis politiam abolere praesumserit, certum est ipsi Deo bellum inferri. Porro si qui a Deo praescriptam cultus sui regulam ad obedientiae nostrae explorationem reiiciunt, contemti Dei rei sunt, quid iis futurum putamus, qui Christum ipsum Dominum nostrum detestantur? Sane non paucos hodie videas Dei nomen palam prae se ferentes, quorum confessio in caput ipsorum redundat potius quam sit adiumento. Ac saepe istud in sacris occurrit; et nominatim apud Iohannem: *Qui filium non habet, patrem non habet:* Et: *Nemo novit patrem, qui filium non novit.* Quare sciendum est ut Deo obediamus eique grati simus, admittendam esse a nobis salutis doctrinam, quae per unicum filium ipsius Dominum nostrum Iesum Christum annunciatur: atque flectenda esse nobis genua coram eius maiestate, a quo libertatem habemus secundum voluntatem patris ad ipsum accedendi. Deinde Dominum nostrum Iesum Christum in lege et evangelio esse contemplandum norimus, eique nos ipsos oblatum in victimam veniamus. Neque enim modo quodam visibili hic inter nos hodie commoratur et conversatur;

sed in verbo suo vult agnosci. Quare si in eius populo censeri volumus, discamus eius verbo nos submittere, et regendos dare. Et quoniam verbum suum per evangelii ministros praedicari voluit, et eos quibus hoc munus commissum est audiri tanquam ipsius nomine salutis nuntium ferentes, libenter nos ab ipsis doceri patiamur. Ac vicissim qui pastores et doctores censeri volunt, tales sint re ipsa quales haberi volunt, si Dominum nostrum Iesum Christum Dei filium pro magistro volunt admittere. Haec igitur hoc loco retinenda sunt, quum dicitur populus Israël Deum reiecisse, quod Samuelem reiecisset. Quid ita? Quod nimirum Samuel sibi illam dignitatem non arrogasset sed a Domino accepisset. Populus itaque illi resistens, Deum videtur reiicere, et eius imperium detrectare, et obedientiam illi denegare. Danda igitur opera est ne adversus Deum efferamur, et quod cervicibus iugum imposuit, excutiamus: sed potius placide in ea vocatione ad quam vocavit incedamus et illi serviamus. Qua ratione futurum est ut nobis benefaciendi, et gratiam gratia cumulandi via magis ac magis praeparetur. Porro Samuel nominatim exprobrat populo animi impotentiam in rege, quo non haberent opus, flagitando, quod in angustiis ei Deus auxilium praesens alia ratione tulisset. Nam sane ita tentatur Deus quum auxiliandi modus, et preces exaudiendi ex arbitrio humano illi praescribitur. Sane hactenus experti sumus Deum, licet non ad omnian ostra vota responderit, tamen opportuno tempore nobis auxilium attulisse. Exempli gratia: quibus, quaeso, rationibus Deus nos in libertatem asseruit? Nae vires humanas non adhibuit, sed salutem nostram in infirmitate perfecit, ut mirari nos oporteat tam miraculosam liberationem, quam sola Dei virtus operata est: atque omnium nostrorum sensuum apprehensionem superavit. Itaque nunquam debemus ab hac anchora dimoveri, Deum ut nos hactenus in libertatem asseruit, idem in posterum esse facturum, et gratias suas in nobis aucturum, modo fiduciam omnem nostram in ipso collocemus. At si levitate quadam, et rerum novarum cupiditate ducti, quid nobis utile ad salutem videatur Deo praescribere praesumamus, et aliquid illicitum contra Deum moveamus, certum est ipsum mercedem quam meremur persoluturum. Neque tamen ideo nego quin hodie quaedam vitae praesidia habeamus, quae antea non habebamus: sed dico fore, ut, si in illis spem nostram collocemus, et nostris viribus et consiliis nitamur, Deum tentemus, et contumeliosi simus adversus eius beneficia, et quantum in nobis est ea pedibus conculcemus. Hinc itaque discamus, Deo nos variis beneficiis cumulante, illis acquiescere nihil cupide aliud expetentes, neque mutationem ullam quaerentes, quasi quod hactenus fuit nobis utile, nihil in posterum sit profuturum: sed potius agnoscentes Deum ea praesidia vitae quibus hactenus adiuti sumus in posterum continuaturum et perpetuaturum, modo ne nostra ingratitudine gratiam ipsius impediamus. Pergit vero Samuel populo patefacere Dei ipsorum licet indignorum miserentis beneficentiam. At prior illa reprehensio debuerat illos ad poenitentiam vocare: sed indurati erant. Et idcirco Samuel Dei misericordiam ipsis patefacit, ut sciant se, si in posterum Saulis ductu et auspiciis prospero successu rerum utantur, et de hostibus suis a Domino victoriam reportent, non ideo tamen efferri debere, et gloriari, quasi Deum ipsi praevenissent: sed eius misericordiae memores esse oportere, qua sola adductus malum ipsorum in bonum converterat.

Atque ideo Samuel iniquitatem et contumaciam ipsorum amplificat hac circumstantia, quod dixissent: *Nequaquam: sed regem poscimus.* Voce enim illa: *Nequaquam*, videmus magis exprimi superbiam populi, et virus animo conceptum, quod tam proterve et petulanter Deo responsassent. Ecquis enim, obsecro, servus audeat hero sic responsare? quis filius patri se iussa nequaquam facturum dixerit, aut quis subditus domino? Nae non modo non licet ulli ipsorum ita responsare: sed sine exceptione subiici et obedire iubentibus oportet. Quis ergo ferat miseros istos homunciones et Dei viles creaturas, terrae lumbricos insurgentes adversus suum creatorem, qui omnem in ipsos habet potestatem, et quidem tam beneficum erga ipsos, et responsantes: Nequaquam fiet: ac non agnoscentes Dei manum, cuius ope toties ex summis angustiis erepti fuerant? Quare Samuel has illis voces exprobrans voluit ad pudorem vocare, et prorsus confundere: diabolicam ipsorum rabiem qua adversus ipsum Deum ausi sunt insurgere exprimens. Hic vero observandum, non sufficere si Deum precemur, ut quae optamus nobis benigna manu largiatur, sed ut sic appetitus nostros contrahat et compescat ut ad eius obedientiam exigantur. Neque enim populus primo impetu se regem velle dixerat, aut qualem sibi placuerit electurum, sed Samuelem rogaverat ut regem a Domino ipsis impetraret et praeficeret. Rogant igitur: sed quomodo rogant? Nempe faciunt perinde ac si quis stipem manu armata peteret, ut vulgo dicitur. Arroganter enim sibi quod volunt dari postulant. Quare danda nobis opera, ut in omnibus petitionibus nostris modum teneamus, et appetitus nostros veluti fraeno coerceamus: ne Deum eadem qua isti ratione petulanter interpellemus: aut pravis affectibus indulgeamus: sed si nostras preces exaudiri volumus, eas ad eius voluntatem conformemus. Quamobrem Paulus Philippenses his verbis hortatur: *De nulla re solliciti estote; sed omni in re precibus et supplicatione, cum gratiarum actione petitiones vestrae innotescant apud Deum.* Atque ita

iubet eos ad Deum in angustiis confugere, et eius voluntati acquiescere, ac quidquid fecerit aequi bonique consulere. Denique in precando servandam hanc modestiam sciamus, ne Deo legem praescribere nobis permittamus, aut arroganter ab ipso quae in mentem venerint postulare. Sed beneplacitum ipsius attendentes, eius voluntati nostras omnes petitiones subiiciamus: et sine murmure aut fremitu ab ipsius voluntate pendeamus. Itaque exemplo istius populi sapiamus, quem merito reprehendi videmus quod regem a Domino petiisset, quum debuisset potius expendere an liceret a Domino regem postulare; neque tam petulanter et proterve legem Deo velle ponere. Nihilominus tamen Deum hic docet Samuel praeteritis offensis misertum fuisse eorum, qui tamen se modis omnibus indignos Dei misericordia praebebant. Ex quibus discendum est, Deum saepe nostras preces exaudire, quem tamen ad iram provocavimus; et quum summam confusionem in nostra capita derivavimus, tamen patienter tolerare. Sed numquid idcirco provocandi et lacessendi ipsum fit nobis licentia? Sed contra ut rebus secundis non efferri discamus. Nam saepe fit ut rebus secundis insolentes eum negligamus, aut perfunctorie colamus, et nos ab illo exaudiri non facile nobis persuadeamus, atque idcirco precemur ipsum oscitanter. Ac si forte illius quaedam subit recordatio, non tamen serio cum ipso agamus. Nam peccatores quidem nos esse fatebimur: sed quoniam rebus secundis utimur, idcirco nostras omnes actiones Deo probari nobis fingimus: atque ita Dei nostri obliviscimur, nobisque totidem idola formamus, quoties alius suam industriam, alius laborem, alius vigilantiam suam laudat et praedicat, alius etiam suas fraudes iactat. Et ita miseri non tantum virtutibus suis efferuntur, sed etiam vitiis insolescunt. Nam si Deum offenderint, etiam gloriantur quod non repente poenas sui sceleris luant. Verumtamen certa illos poena manet. Quamobrem eo attentius est hic locus nobis attendendus, ex quo discimus Deum saepe dissimulantem peccata, quibus in nostra capita iudicium ipsius accersivimus, ad tempus nos tolerare. Si nobis igitur res prosperae contigerint, ne reti nostro sacrificemus; et causam felicitatis illius nobis tribuamus: sed contra quantum malum nobis accersiverimus, nisi nostri Deus misereretur, sedulo cogitemus, cuius bonitate contigit ut a nostris cervicibus malum quod imminebat depulsum sit, et bonum assequuti simus.

Et de istis hactenus; deinceps sequitur Samuelem iussisse ut singulae tribus se ordine coram Domino sisterent ad sortes iaciendas. Hinc apparet Deum Saulis regnum voluisse decorare, et augustius reddere. Nam etsi iam antea populus Samuelis praeceptis acquievisset, seque suam quisque domum recepisset, exspectans dum rex novus crearetur, tamen si quis deinceps designatus ab illo fuisset, non sine murmure et indignatione multorum admissus fuisset. Erat enim populus ille ad seditiones proclivis, ut non facile fuerit quemlibet oblatum regem accepturus: quemadmodum et infra Deo concedente, sumus illorum murmurationes audituri, quum Saul a Deo designatus populo proponeretur, licet non dubiis signis Deus a se non ab hominibus profectam illam electionem patefecisset. Quid ergo futurum putamus si simpliciter Samuel ad populum retulisset, se in mandatis ex revelatione habere, Saulem populo praeficere? Sane minime dubium est, quin variis inter se contentionibus fuerint certaturi, et Dei iustam in se vindictam provocaturi. Quamobrem videmus Deum, cui feroces et pravi ipsorum animi satis erant noti, tanto malo voluisse mature occurrere, et voluisse de Saulis electione, cuius ipse autor esset, certiores facere. Idcirco in singulas tribus sortes proiici voluit: et quidem hoc fine, ut populus agnosceret, se licet graviter Deum offendisset, tamen meliora ex Dei misericordia consequuturum, qui in bonum ipsis omnia verteret, ut coram Deo deiicerentur, et sibi ipsis displicerent, atque oblatam gratiam eo ardentius amplecterentur Deumque glorificarent.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA XXXVI.

22. *Quaesierunt ergo eum, et non est inventus. Et consuluerunt post haec Dominum: Utrumnam venturus esset illuc? Responditque Dominus: Ecce absconditus est domi.* 23. *Cucurrerunt itaque, et tulerunt eum inde: stetitque in medio populi, et altior fuit universo populo ab humero et sursum.* 24. *Et ait Samuel ad omnem populum: Certe videtis quem elegit Dominus, quoniam non sit similis illi in omni populo. Et clamavit omnis populus, et ait: Vivat rex.* 25. *Loquutus est autem Samuel ad populum legem regni, et scripsit in libro, et reposuit coram Domino, et dimisit Samuel omnem populum singulos in domum suam.* 26. *Sed et Saul abiit in domum suam in Gabaa: et abiit cum eo pars exercitus, quorum tetigerat Deus corda.* 27. *Filii vero Belial dixerunt: Num salvare nos poterit iste? Et despexerunt eum, et non attulerunt ei munera, ille vero dissimulabat se audire.*

Heri dictum est, cur Deus, licet iam designato Saule rege, tamen sortes duci voluerit, et regnum illi hac ratione confirmari, nempe ut maior eius esset apud populum autoritas. Quandoquidem variis contradictionibus fuisset obnoxius, Samuelis ore tantum rex designatus, itaque oportuit non dubiis signis patefieri illum a Deo fuisse ad regiam

dignitatem vocatum. Verum ubi apparuit a Deo designatum, tum cessare murmur omne oportuit, aut statim si quod oriretur sedari. Quare licet nondum Saul a Samuele fuisset expresse nominatus, et sortium eventus in Dei manu esset, qui iam in coelo ratum fecerat quod deinceps eventu comprobatum est: tamen populus satis animadvertit Dei voluntate et providentia haec administrari. Sic videmus apostolos alium quendam in locum Iudae suffecturos, quod non esset humani arbitrii et dispositionis apostolos ordinare, sed a Deo immediate vocandi essent, ad sortes confugisse. Non aliter hoc loco Samuel sortitione hoc totum negotium perficit, ut populus Deum vere illic praesidere, et ex eius voluntate omnia geri populo persuaderetur; ac proinde Saulis electionem non hominum consiliis, sed solius Dei voluntate promoveri. Quinimo et latitasse Saul inter impedimenta dicitur, tantum abest ut ipse dignitatem illam ambiret, aut reipublicae gubernacula prehenderet. Caeterum non possumus affirmare an Deo volente, et Samuelis iussu et autoritate, an vero tanti oneris metu latitarit, quasi suae tenuitatis sibi bene conscius tantae reipublicae gubernationem refugerit. Sed verisimile est Deum noluisse illum tunc apparere, ne forte obiiceretur illum a populo conspectum, gratiam sibi apud illum conciliasse, unde factum sit ut in illum sors incumberet. At ne quid tale contingeret, Deus ipse rem totam sic administravit, ut nihil humanitus accidisse omnibus persuasum sit: atque idcirco Saul in coetu illo non fuit factus conspicuus: sed ita tamen ut Deo indice repertus sit, ne ambitione aut contumacia vocanti Deo resisteret, a quo ad tantam dignitatem evehebatur, quemadmodum superius audivimus illum a Deo fuisse praeparatum, et donis ad illud munus necessariis ornatum. Atqui nihil magis homines impedit et ineptos ad publica munia facit quam arrogantia: Deo suum spiritum auferente ab iis qui sibi maxime industrii videntur, et superbe efferuntur. Quoniam igitur Deus Saulem regno destinabat, humilitatis etiam et modestiae spiritu illum induit, ut suae tenuitatis et imbecillitatis sibi bene conscius, nihil de se in tantae reipublicae administratione promitteret. Atque haec causa fuit cur inter impedimenta delituerit.

Deinceps sequitur, populum cucurrisse, et latentem deprehendisse. Unde apparet iterum Deo volente productum. Sors quidem erat satis manifesta declaratio divinae voluntatis et vocationis, sine humanis ullis consiliis: sed tamen sortitione facta Saul non inveniebatur, et praesensne in coetu adesset an deinceps venturus ignorabatur. Atque hoc diligenter observandum, ut Dei operum rationem attendamus, qui nonnunquam eiusmodi remoras iniicit, ut homines nihil nisi summam rerum omnium perturbationem et confusionem videant, adeo ut spe sua excisuri sibi videantur. Sed Deus ad propositum finem opus suum ita perducit, ut remorae illae notiorem faciant eius potentiam, et admirabilem in perficiendis suis operibus providentiam. Nam si felici cursu omnia semper sine difficultate succederent, id nos aut fortunae aut naturae tribueremus. At iis impedimentis surgentibus, quibus summa rerum omnium confusio et desperatio adferri videtur, quae Deus momento dissipat, et in integrum restituit, tum maxime fit Dei virtus conspicua. Hinc igitur ortus ille populi stupor, non apparente Saule; nam sortitio illa videri poterat vana et inutilis: sed Deo rursum illam confirmante, et Saulem ex latebris educente, et in medio populi proferente, tam manifesta fuit divinae ordinationis patefactio et manifestatio, ut si qui refragari deinceps voluerint, turpis rebellionis et contumaciae merito rei facti sint, quod se Deo, atque rationi et aequitati subiicere noluerint. Equidem paulo post nonnullos restitisse videbimus, sed nihil tamen seditione excitata promovisse. Deus igitur omnibus istis difficultatibus occurrit, quum Saulem ex latebris, tanquam e profunda fossa eductum, veluti manu sua ad regium tribunal evexit.

Sequitur, Samuelem iterum compellasse populum, et dixisse: *Certe videtis quem elegit Dominus, quoniam non sit similis illi in omni populo.* In quibus iterum observanda Samuelis modestia, se ea dignitate quam prius obtinuerat sponte abdicantis; et non moleste ferentis alterius imperio se submitti; quum antea dominatum in populum obtinuisset, et unum ex corporis membris fieri, qui caput ante fuerat. Haec, inquam, mutatio, quam esse a Domino agnovit, non fuit illi molesta, neque gravis. Nam regem hic magnopere commendat, et eum omnibus honori esse vult, atque adeo notis quibusdam illum insignem esse Deum voluisse docet, ut a subditis in maiore pretio habeatur. Corporis itaque staturam iubet illos intueri, et agnoscere Deum illi formam, et speciem, et staturam appositam ad dignitatem non frustra dedisse, sed ad hanc dignitatem iam a natalibus disposuisse. Nam omnes totis humeris supereminebat. Samuel itaque palam profitetur se neque ullam sui curam habere, neque illi quem Deus hoc honore ornaverat, et qui in locum suum surrogabatur, invidere. Nos vero tantum exemplar modestiae studeamus imitari, nempe ut, Deo nos ex alto quodam gradu in abiectissimum et contemptissimum deiiciente, moderate et patienter mutationem illam feramus: ac licet viles et abiecti, tamen in ipsius timore semper incedamus: ac de ipsius erga nos amore certo persuasi, et in eius filiorum numero nos censeri, in eo conquiescamus. Ac proinde si deiecerit, et in abiectam aliquam conditionem redegerit, id

bono nostro factum sciamus: quod fiet si modestiam, quam decet, retinuerimus, licet satis ampla nos coram hominibus magnifaciendi occasio offeratur: neque gloriam inanem quaesiverimus. Exemplum esto humilitatis istius David, Deo sese ingenue totum permittens. Nam quum exsul patria et domo profugus magnis contumeliis a filio afficeretur, et omnium ludibrio et contumeliae esset expositus, patienter tolerans ait: *Si invenero gratiam in oculis Iehovae, utique reducet me, et faciet ut revisam se et habitaculum suum. Quod si ita dixerit: non delector te, ecce me; faciat mihi prout bonum videtur in oculis suis.* Dominus enim est, ac potestatem habet in res omnes a se creatas. Nae David, nisi prius humilitatem edoctus sese totum Dei cultui addixisset, non in has voces erupisset, neque tam demisse et humiliter de se sensisset. Nos itaque ex hoc Samuelis exemplo modestiam discamus, a quo videmus Saulem quem in suam dignitatem evehebat apud populum commendari, quod non humana ratione neque consilio, sed sola Dei voluntate fuisset in hunc honoris gradum promotus: ac proinde Deo nos efferente, ne insolenter nos geramus, et contra deprimente, ne animum despondeamus, et ne ut re insolenti perturbemur, sed quamcunque conditionem imposuerit patienter toleremus. Ne tanquam haereditatem honores, quos nobis detulerit, possideamus: sed quum omnem potestatem et autoritatem in nos habeat, ei sponte subiiciamur, et libenter quidquid bonum ipsi videbitur ab ipsius manu accipiamus, et in ipsius arbitrio positum esse, ad magnos honores evectos, etiam deprimere sciamus. Quod vero Samuel dicit, non esse similem Saulo in toto populo, non tantum illum a corporis forma et statura commendat, qui saepissime fallax est. (Nam et passim scriptura docet non posse rectum esse iudicium eorum qui personas inspiciunt, id est, externam speciem.) Sed nihil impedit quin Deus hac forma fecisset insignem Saulem, populi illius ruditati consulens, ut vocatum a Domino ad regni dignitatem illum non dubiis signis appareret. Samuel igitur non in hac sola corporis statura haeret, qua caeteros omnes supereminet, sed tamen donum illud caeteris annumerat, quod sibi negotium esse cum rudi populo animadverteret. Itaque perinde est ac si populum ita compellaret: Vos ex ipsa istius hominis externa specie conspicietis non esse vulgarem aliquem hominem, sed a Deo ad singulare et eximium aliquod opus destinatum, quem voluit etiam ipsa statura omnes supereminere. Qua si sola vobis omnibus excelleret, ea tamen vobis esse commendatum oporteret, et adduci ad illi reddendam obedientiam, cognoscentes a Deo sic praeparatum, ut in eo gratiam suam confirmet. Neque vero Samuel hoc solo argumento a statura ducto nititur: sed tamen alicuius esse illud momenti ad movendum populum indicat.

Deinde *dicitur Samuel eloquutus ad populum ius regni, et descripsisse in quodam libro, quem collocavit coram Iehova.* Sane non dubium est quin ius illud regni desumtum sit ex Deuteronomii 16. et 17. capitibus: longe sane aliud ab eo de quo fieri mentionem audivimus capite octavo, et quod tyrannis potius quam ius regium merito dicendum erat: quo Deus ad domandam populi arrogantiam, et ad eum ad meliorem frugem revocandum usuros reges minatus est, quum dixit: Ius istud regis fore, ut bona ipsorum diriperet, filios raperet, et substantiam ipsorum, servos, ancillas pro arbitrio abduceret: et eam dominationem in ipsos exerceret, ut in omnibus obsequentes illi sese praebere cogerentur, ac denique fore ut de liberis servi fierent, atque ut unius hominis cupiditati satisfacerent, ipsi substantiae suae, bonorum et facultatum iacturam paterentur, et domus ipsorum vacuarentur, ac libertatem amitterent. Quas quidem rapinas et direptiones Samuel minime veluti suo calculo comprobans licere regibus docuit; sed ut populum a proposito de rege flagitando dimoveret, et in pristina conditione retineret, qua Deum antea solum defensorem habuerant. Hic vero iuris regni fit mentio, ad mutuam obligationem inter regem et populum, et contra vicissim ostendendam. Ex hoc itaque loco observandum, post factam electionem cui Deus ipse praefuit, Samuelem exponere Sauli suae vocationis summam et officium, et quomodo sit illi imperandum, ad Dei cultum tuendum et promovendum, et populi totius commodum et utilitatem procurandam. Ac vicissim populo suum erga regem officium declarare, nempe obedientiam regi, ut si rex militem conscripserit, si tributum imperarit, et similia, sciant se regi in istis omnibus obedientiam debere. Hinc vero discimus, omnem legitimam reipublicae administrationem niti legibus, ac proinde non sufficere, si multi viri sint primariae autoritatis, sed maxime requiri ut certae ponantur leges, quibus instar fraeni cuiusdam in officio singuli contineantur: ac ne sibi quidvis licere qui ad gubernacula reipublicae sedent arbitrentur, ac proinde ne extra suos limites egredi sibi permittant. Et vicissim ut populi in officio retineantur, et nihil temere sibi aggrediendum, neque etiam insurgendum adversus superiores sciant: sed legibus et statutis regantur, et quisque officium in propria vocatione faciat. Istud igitur in primis hic observandum, ut nimirum legibus et institutis quaelibet respublica constituatur. Equidem fateor unicum hominem legum omnium instar esse posse, si modo ad perfectionem evangelicam pervenisset, sed nemo nescit quantopere sui homines obliviscantur et insolescant, et praesertim qui plurimum

gratia et autoritate valent, et divitiis abundant: nam tum maxime sibi nullis legibus subiiciendi videntur, sed ex arbitrii sui voluntate quidquid voluerint faciendi potestatem habere. Hanc ob causam legibus et institutis regi respublicas oportere videmus, sive rex dominetur, sive alii magistratus rempublicam administrent, ne quid ex libidine cuiusquam geratur, sed singuli quid sui sit officii ex legibus discant et iisdem subiiciantur et obtemperent: ac sint veluti populorum armatura. Interea Samuel hanc legem scripsisse, et ante Iehovam illam statuisse dicitur. Quibus verbis docemur, necesse esse ut quisque quid sit sui officii bene norit. Nam si multas quidem bonas leges quaevis respublica sanxerit, sed quae memoria statim effluant, aut quae sola memoria retineantur, parvi erit istud momenti, quod incerta omnia futura sint, nisi tabulis figantur et insculpantur, ut ex iis quisque suum officium discat. Ac verum istud esse quotidiana experientia testatur: quod si quid hodie sancitum sit, cras effluat: et quod longe peius est, etiam scriptae leges statim sepeliantur, et hominum negligentia vel pravitate inutiles reddantur. Eo itaque diligentius istud est observandum, quod dicimus necesse esse homines doceri, et tabulis leges infigi, et ex illis cuique in memoriam officii sui rationem reduci: ne quis aut incogitantiam, aut oblivionem praetexat, aut ex arbitrio quidquam immutet. Hunc itaque usum scriptura praebet: et non sine causa hic nominatim dicitur Samuel postquam quod ius esset regium, et mutua capitis et membrorum obligatio declarasset, illud in commentarium retulisse, ut ius illud servaretur; et deinceps subortis difficultatibus non procul solutio quaereretur, aut in ambiguo remanerent, sed ad ius scriptum confugeretur, ex quo quaevis suborta difficultas solveretur. Hoc igitur in primis hic annotandum et sequendum.

Sequitur deinceps, *coram Domino fuisse librum in quo ius illud scriptum erat fuisse positum;* nimirum in sanctuario: quod perinde fuit, ac si Deus testis eorum quae dicta et facta fuerant vocaretur. Notum enim est quam plerumque leves et inconstantes sint homines, quamque mutationis appetentes, et rerum novarum cupidi, ut sua inconstantia quod aequum est et rectum evertant. Itaque si cui privato liber hic traditus fuisset, et eius fidei commissus, cuius singulis tribubus exemplar distribueretur, non tanti fuisset apud ipsos momenti, neque tantae autoritatis, quantae quum Deus ipse testis advocatus est, et ius illud regium velut eius fidei commendatum est: ut quoties de regio iure quaereretur, velut ad ipsum Dominum confugeretur. Fuit igitur illa veluti publici instrumenti consecratio. Sic qui leges aliquas condituri Dei nomen invocant, palam profitentur se, non tanquam humanum opus quodpiam moliri, sed divinum, quod ab unius Dei autoritate, veluti solo legislatore pendeat. Non aliter positum est in sanctuario coram Iehova publicum illud iuris regii instrumentum, quasi Deus ipse testis eorum omnium quae gesta et sancita fuerant vocaretur: ac proinde quicunque adversus illud peccarent, velut in Deum iniurii et contumeliosi, iudicarentur, quasi iugum ipsius abrumpere vellent, et non amplius ipsi subiici.

Et de istis hactenus; sequitur, *a Samuele dimissum fuisse populum, quemque domum suam, et Saulem etiam abiisse domum suam, comitantibus eum* (honoris gratia) *iis quorum cor Deus tetigerat.* Ex quibus apparet tunc temporis longe maiorem fuisse morum simplicitatem quam fuerit deinceps in mundo. Nam ubi Saul rex est designatus et ordinatus, ac illi data fides; licet in campestribus locis, Deo volente, ut honos illi haberetur, magna ipsum civium multitudo comitata est et assectata. Atque huius honoris Deum autorem apparet, ex verbis iis, quibus dicuntur comitati Saulem, *quorum cor Deus tetigerat.* Itaque Deo decernente factum videmus, ut Saul comitatu magno fuerit honestatus, quo maiorem autoritatem apud suos obtineret; ac deinceps totius populi caput agnosceretur, et ne propter priorem conditionem, quod nimirum esset humili loco natus, in contemptum veniret. Quum igitur Deum videamus Sauli habiti honoris autorem, ex eo facile colligimus, non esse iam mirandum si reges et principes magno satellitum comitatu stipantur, ac consiliariorum et virorum principum multitudine honorantur. Nam si quis in ista vellet inquirere, certum est occasionem rebellionis ac defectionis oblatum iri; quemadmodum multos videmus homines fanaticos in regum facta sic inquirere, ut modo hoc modo illud reprehendant, ut nihil non carpant et suggillent. Atqui haec una pro omnibus ratio sufficere debet, Deum velle ut quos aliis praefecit ab iisdem honorentur: ac proinde oportere ut aliquo apparatu sint venerandi, et comitatu insignes, ut melius in officio quisque subditorum contineatur. Huius rei evidentissimum, ut iam attigi superius, habemus exemplum hoc loco, quo *Deus* dicitur *corda illorum tetigisse qui Saulem sequuti sunt:* et fuisse comitatum illum non paucorum sed quam plurimorum, ut iustus videri posset exercitus. Si quis igitur obiiciat, quorsum iste comitatus? An non sat erat rem illam omnibus innotuisse? Nae Deus ipse istiusmodi exceptionibus occurrit, viamque omnem praecidit, quum se istius comitatus et honoris Sauli habiti autorem agnosci voluit: ac proinde non inani stultitia aut ambitione, non iactantia ulla, aut immodico regem suum honore afficiendi affectu, aut in idolum illum transformandi studio factum, sed

Dei ipsius nutu et voluntate, qui haec ita disposuisset. Hinc utilis nobis eruenda doctrina, nempe, nos nunquam ad ullum bonum idoneos fore, nisi Deo nos ad illud disponente et impellente. Factum quidem istud, non adeo insigne et memorandum, ut multi designatum regem comitati sint: verumtamen non sine divino instinctu et motu contigisse videmus: unde colligendum est nos neque de Deo cogitare, neque ad ullum egregium factum excitari posse, nisi nos Deo praeveniente et sancti sui spiritus virtute gubernante. Unde perspicuum est, quidquid de libero suó arbitrio papistae garriant, mera esse somnia, et stultam imaginationem: quod adversus Deum insurgere, et illi debitum honorem eripere conentur. Nam si hoc ita est, ergo ipsi sibi servatores esse possunt: quod ex ipsorum doctrina plane sequitur. Etsi enim fatentur se a Deo incitari ad bonum, tamen tanquam auxilium quoddam et adiumentum esse Dei gratiam dicunt, qua sustineantur: sed homines motu proprio posse se ad bene faciendum disponere, et liberum arbitrium habere quo se ipsos regant: ac iudicium et rationem, qua faciant quod bonum est: Ac proinde gratiam illam quam a Deo accipimus, non excitare neque ducere nos ad Deum, sed tantum naturam nostram adiuvare. Ergo sic inter Deum et homines, si placet, partiantur, ut mortali creaturae maxima suae salutis pars attribuatur. Atqui ex hoc loco discimus in iis quae hanc caducam vitam, et mundi huius statum spectant oportere vias nostras a Deo dirigi, et cor tangi, atque vires et animum ad faciendum suppeditari. Quid igitur futurum putamus si ad legis obedientiam venerimus, quae vires nostras longe superat? Deinde lex spiritualis est, nos vero carnales, ut ait Paulus, et docet experientia, venditi ut subiiceremur peccato. Dico igitur naturam nostram Dei voluntati plane repugnantem et contrariam esse: ac cogitationes affectusque nostros, denique quidquid natura in nobis est plane damnandum esse. Quomodo igitur ad Deum ultro converteremur, et ad bonum excitaremur, nisi Deo prius inspirante et movente? Quamobrem diligenter observandum et animis infigendum illud est, quod tota passim scriptura sacra dictat, Deum dare nobis cor carneum, et lapideum adimere, id est voluntatem nostram Dei voluntati natura repugnantem immutare, et ad obedientiam ipsius componere. Hanc igitur doctrinam hodie ex verbis illis, quibus Deus illorum corda tetigisse dicitur, qui erant comitati Saulem, reportemus. Caeterum observemus, Deum quidem omnino corda nostra tangere, et ad bonum movere, id est virtutem dare ut vocantem sequamur; neque tamen in nobis ut in saxis et lapidibus aut truncis agere, quod papistae ut suum liberum arbitrium statuant de sana doctrina calumniantur, ut in odium divinam doctrinam vocent. Nam aiunt, si non habemus liberum arbitrium, ergo trunci et lapides sunt homines; et sine iudicio, et sine ratione, sine voluntate, huc illuc instar sphaerae volvuntur, aut aquae in morem labuntur. Atqui sacra scriptura magnum inter humanam creaturam et bruta animantia discrimen ponit: ita tamen ut nos a Deo regi et gubernari doceat, atque illi uni quidquid boni facimus acceptum ferendum, et quidem sine ulla exceptione. Verum quum corda nostra Deus tangere dicitur, non intelligimus motum aliquem confusum: quemadmodum si quis temere lapidem proiiciat, aut si quis artifex instrumentum aliquod impellat. Deus enim sensum et virtutem homini indidit quae non potest ab hominis creatione separari. Itaque quum in hunc mundum nascimur, aliquam voluntatem iam inde a matris utero nobiscum adferimus: sed quae tamen non nisi ad malum captiva est: ut non possimus ipsi per nos coelum intueri et suspicere, nisi Deus ipse nos prior impellat. Quare tum immutat voluntatem quum corda nostra tangit, ut non quidem faciamus quaecunque libido dictat; aut ipse nobis quidquid postulamus concedat, et omnia ex arbitrii nostri voluntate faciendi libertatem det, sed corda nostra tangens et immutans ita disponat ut faciat aptos ad bonum faciendum: quod natura nostra tantum ad malum proclives simus, donec in nobis per spiritum Deus operetur. Quamobrem etiam non sufficit nos semel ad actum unum a Domino tangi et moveri, sed necesse est ut nos in omnibus actionibus nostris regat et gubernet. Atque interim videmus Deum sibi donorum quae nobis largitur honorem reservare, ut soli quidquid boni facimus acceptum feramus: ac norimus nos quum ad eius obsequium, cultum et honorem, atque ad officium nostrum faciendum componimur, Deo debere, quod legem suam in nostris cordibus insculpserit: futuris alioquin nobis, ut ipse propheta loquitur, miseris bestiis longe deterioribus. Ac sane, ut de hac re aliquid dicam, Deum in nobis operari necesse est, quum nos alicui subiici vult, ut dominationem illam patienter feramus, ac non aegre feramus autoritatem et potestatem magistratui dari hoc vel illud imperandi. Scimus enim quam superbi natura sint homines, adeo quidem ut singuli eminere cupiant, et in alios dominationem affectent: nisi Deus illos in ordinem cogat. Ac sane magna videbatur hactenus oblata populo Saulem contemnendi occasio, quod humili loco natus esset, et quidem e tribu Beniamin, quae tum non erat numerosa, propter insignem illam cladem quae totam paene tribum sustulerat, ut in libris Iudicum narratum est: deinde ex obscura familia, quae nulla inter reliquas tribus autoritate, nulla gratia pollebat: quare opor-

tuit corda illorum qui ipsum sequuti sunt, arcano Dei motu inspirari. Discamus itaque humilitatem seu modestiam speciale quoddam esse Dei donum: quod superbia inter reliqua vitia, quibus adhuc hodie vehementer homines laborant primum locum obtineat. Hinc prima mali humani labes, hinc illa in tantam abyssum maledictionis divinae immersio, in quam primus ille noster parens Adamus nos dedit praecipites. Itaque discamus nos, quotiescunque ad humilitatem et modestiam componimur, et nulla superbia neque ulla ambitione turgemus, a Deo, corda nostra tangente, regi et gubernari. Nam, ut dixi, summum bonum quod a Deo consequimur, postquam fidei lucem ab illo accepimus, humilitas est et animi demissio, ut exuti et spoliati omni ambitione, nequaquam ipsi resistamus, neque iis quos ipse nobis praefecit reluctemur.

Deinceps sequitur, quosdam viros Belial indignatos fuisse, et Sauli honorem exhibere noluisse, neque munera offerre, sed etiam cum contemptu de ipsius fama detraxisse, dicentes: *Quomodo vero iste servaret nos?* Digna sane observatione sententia, ex qua primum cognoscimus eos qui nullum habent verum Dei timorem, semper habere quod in re qualibet carpant: et in illis tractandis nullum esse posse modum, quod sint incorrigibiles. Idcirco nominatim isti dicuntur fuisse homines Belial et nequam. Vox ista porro *Belial* dupliciter sumitur: nam exponi et accipi potest pro duris et intractabilibus hominibus, qui iugum quod ipsis imponitur ferre nequeunt, et qui officium sibi demandatum rideant et subsannent, ac semper in contrarium ferantur. Sed videtur expositio alia magis propria et conveniens, ut vocentur viri ignavi et otiosi, quod ex multis aliis scripturae locis apparet, qui plerumque pravi sunt et irrisores. Nam fieri quidem potest, ut viri quidam pravi tamen aliquam virtutem habeant, sed quum ignavi homines etiam pravi sunt, tum ad omnis impietatis cumulum res rediisse videtur. Quando itaque sacra scriptura naturam improbam et perversam denotare vult, hominem Belial dicit. Sic autem eos qui adversus Saulem rebellarunt, et petulanter insurrexerunt vocat sanctus spiritus, ut nos, sicut iam ante monui, doceat eos qui Deo subiici non possunt, neque ad eius obedientiam componi, tam pravos et impuros esse ut in malum omnia convertant, et quomodocunque Deus cum illis agat, semper obstrepant, et nunquam quieti sint, sed in peius semper ruant, et moniti a Deo in contrarium nitantur; ac denique nunquam illis satisfiat, sed semper aliquid habeant quod mordeant. Nam pravos et malignos homines certum est suum ingenium semper prodere, suamque temeritatem. Qua ex re dignoscuntur facile qui omni bono vacui sunt, et nullam ullius in se boni aut aequi scintillam habent. Namque si tales essemus, quales oportet, Dei beneficiorum erga nos memoria satis magnum pondus haberet ad homines in officio retinendos; et ad dolorem in nobis excitandum de peccatis nostris in quae nimium proclives sumus, quod illis eum offenderimus, eiusque in nos iram provocaverimus. Sed eam in nobis vim habet ingratitudo, adeoque nos indurat, ut illius odio praeventi, ne guttulam quidem sensus divinae bonitatis et iustitiae habeamus, atque ita omnia Dei beneficia corrumpamus. Quemadmodum vero si quispiam aegrotus adeo debilem ventriculum habet, ut nihil concoquat, frustra labores in quaerendis remediis quibus recreetur cibo et potu, et alimentum ex iis percipiat, quandoquidem indigestus ventriculus cibos in corruptionem potius quam in substantiam convertit. Ita etiam improbi homines et ignavi quidquid ipsis offeras in malum convertunt. Nos vero si quae istiusmodi exempla quotidie occurrunt, non oportet tanquam re nova et insolenti obstupescere: quandoquidem iam ab omni aevo similia contigisse ex hoc loco videmus: sed potius oblatum bonum approbare et laudare decet: et cum omni reverentia et timore amplecti. Licet itaque nonnunquam non ea sit perfectio in iis quos ad summos honorum gradus evectos Deus nobis praeficit, quam esse oportebat, et multa sint quae in illis reprehendere possimus, et in ipsorum conditione: nihilominus tamen ea nobis est adhibenda moderatio et prudentia, ut in defectibus illis bonum observemus, ut ex eo discamus Deum glorificare, et quod in se bonum erit approbare, licet illi aliquid impuri mixtum videamus. Equidem fateor summopere laborandum ut omnia vitia repurgentur, et hoc in primis expetendum, et ut fiat modis omnibus nitendum: sed nihil impedit quominus oblatum bonum gustemus, atque ex illius gustu adducamur ad hanc moderationem, ut si qui erunt defectus, eos toleremus, et bonum propositum amplectamur. Caeterum observandum etiam Deum, licet non approbasset vocem populi regem postulantis, tamen dato ipsis rege, in virorum nequam et improborum numero eos habere, qui Sauli restiterunt, quod Dei decreto non obtemperaverint, ut facere eos oportebat. Itaque non debebant priorem Saulis statum et conditionem inspicere, quam Deus cessare volebat, quum humili et abiecto loco natum ad tantae dignitatis fastigium extulisset: quare decebat ipsos simpliciter Dei decreto cedere et acquiescere. Ac verisimile est factiosos istos homines non fuisse inter eos qui regem petierant postremos: sed quum eis Saulem Deus dedit praeter exspectationem, indignatos fuisse, et oblatum, licet a Domino, reiecisse. Atque haec est omnium hominum suis cupiditatibus habenas laxantium morositas, ut nunquam illis Deus satisfaciat. Itaque similes ac-

grotis illis videntur, quibus si feceris quod expetunt, et te ad ipsorum nutum composueris, tamen magis ferociant, et reprehensi dentibus frendeant, et nunquam quieti sint, et quo magis illis indulgetur, in maiorem phrenesin incidant. Eadem est eorum ratio qui suis affectibus habenas laxant: et sibi nimium indulgent. Nam quidquid in mentem venerit a Deo postulantes, si acceperint, nequaquam sibi satisfactum queruntur, sed eo magis insaniunt et in peius ruunt. Quamobrem, quoties appetitus non regimus ratione, sumus velut in medio fluctuum et tempestatum; et affectus nostri sunt instar fluctuum sese mutuo collidentium. Quocirca diligenter istud observandum est, ex eo quod viros nequam et Belial dicit scriptura Saulis ordinationi restitisse. Porro nominatim notantur, quod non attulerint ei munus. Unde D. Pauli doctrinam sancto spiritu confirmari apparet, fideles his verbis: admonentis: *Reddite omnibus quod debetis: cui tributum, tributum: cui vectigal, vectigal: cui timorem, timorem: cui honorem, honorem*, et: *Quapropter necesse est subiici, non solum propter iram, sed etiam propter conscientiam.* Quoniam enim qui aliis praesunt multa onera sustinent, idcirco necesse est subditorum singulos etiam partem oneris ferre; neque sibi fieri iniuriam quum tributa exiguntur existimare. Nam hic videmus eos qui Sauli honorem exhibere noluerunt, et tributum vel munus offerre recusarunt, a spiritu sancto notari, ac filios Belial, id est, nequam et improbos ac nebulones vocari. Muneris enim nomine in sacra scriptura honos regi debitus quod homagium vocant, et subditorum erga Dominos officium intelligitur. Quandoquidem igitur Dei spiritus hic eos condemnat qui regi munera noluerunt offerre, satis apparet tributorum et vectigalium exactionem approbari, dummodo tamen ne reges in tyrannos et gurgites inexplebiles degenerent, sed tributa, et vectigalia moderate ad publica onera necessaria toleranda exigant, certum est illud a Deo probari, neque licere cuiquam subditorum contradicere.

Denique dicitur Saul audivisse quidem istos factiosorum istorum hominum sermones, sed dissimulasse. Hic vero quaestio quaedam suboritur: sitne illa dissimulatio et patientia in virtute an in vitio ponenda. Sed facilis est responsio. Saulem dissimulare coactum, quod summa rerum adhuc esset confusio, et nullus adhuc ordo constitutus. Qua in re videmus quam sit necesse et quam expetendum, ut populi discant obedientiam: nam tum optime res geruntur, quum ordinem constitutum omnes observare tenentur. Contra vero summam regnare confusionem necesse est, ubi nullae leges, neque disciplina, sed ex suae libidinis arbitrio vivere sibi omnes permittunt. Nam ipsos tum magistratus cedere, velut nautas tempestati oportet, quod tantae rerum confusioni remedium adferre nequeant. Hinc igitur discamus Deum precari sedulo ut surgentibus istiusmodi factiosis et seditiosis hominibus poenae statim exponantur: ut si quis extra terminos modestiae egreditur statim corrigatur, ut legi sua autoritas conservetur. Namque impiorum cessante superbia, paci et tranquillitati locus erit. Hoc igitur esto amuleti et alexipharmaci loco, adversus omnem confusionem, ne nimia libertas ulli concedatur. Quod si locum obtineat, tum superiores et primae dignitatis viri facillime officio suo sine impedimento fungi poterunt: quemadmodum contra, si confusioni locus fuerit, vix erit ulli remedio locus reliquus. Nam quemadmodum morbus violentus, quo aeger deiectus et prostratus est, non permittit adhiberi necessarium pharmacum, propter virium deiectionem quod initio propinandum fuerat: ita etiam viri isti Belial tanta audacia efferebantur, ut non potuerint initio cohiberi. Verumenimvero tandem illos oportuit cohiberi, nam etsi initio regni Saulis praefractam audaciam prae se ferebant, ut indomiti viderentur: tamen Sauli parere et illi subiici, postquam regiam dignitatem assequutus est, vel invitos oportuit.

Sed iam, agite, *etc.*

HOMILIA XXXVII.
CAP. XI.

1. *Et adscendit Naas Ammonites, et pugnare coepit adversus Iabes Galaad, dixeruntque omnes viri Iabes ad Naas: Habeto nos foederatos, et serviemus tibi.* 2. *Et respondit ad eos Naas Ammonites: In hoc feriam vobiscum foedus, ut eruam omnium vestrum oculos dextros, ponamque vos opprobrium in universo Israël.* 3. *Et dixerunt ad eum seniores Iabes: Concede nobis septem dies, ut mittamus nuncios ad universos terminos Israël: et si non fuerit qui defendat nos, egrediemur ad te.* 4. *Venerunt ergo nuncii in Gabaa Saulis, et loquuti sunt verba haec audiente populo, et levavit omnis populus vocem suam, et flevit.* 5. *Et ecce Saul veniebat, sequens boves, de agro, et ait: Quid habet populus quod plorat? Et narraverunt ei verba virorum Iabes.*

In electione Saulis vidimus Deum spem aliquam fecisse populo misericordiae consequendae et liberationis a subiectione et tyrannide inimicorum, iam recitatur contrarium prorsus initio visum esse contingere, quum adversus Israëlitas, qui trans Iordanem habitabant, Ammonitae conspirarunt duce Nahas, et bello illos adorti sunt. Incolebant autem regionem illam transiordanicam Gaditae, Manassaei et Rubenitarum pars. Itaque tres illae

tribus a fratribus longe dissitae Iordano interfluente, in maximas angustias redactae sunt, quod non esset adeo promptum auxilium propter flumen, quod eos a reliquis separabat. Et videntur Ammonitae istius belli occasionem arripuisse ex confusione illa populi, sperantes se dissidentibus inter se Israëlitis facilius rem confecturos, et Galaaditas debellaturos: quemadmodum scimus eos qui nocere cupiunt, contrarium semper sibi promittere eorum quae plerumque accidunt. Et sane videbantur in populo res ita constitutae, ut diuturnior foret confusio. Nam vidimus Saulem non omnium consensu regem fuisse designatum: atque omnia plena fuisse murmure et seditione: quum hactenus summam inter se concordiam fovissent Samuelis tempore; et unanimes vixissent: tantamque sibi apud illos autoritatem propheta conciliasset, ut sponte illi omnes obtemperarent. Sed quum se rerum administratione abdicasset, reverentia illa desierat. Verum enimvero Deus re ipsa testari voluit se non frustra pollicitum esse populo suum auxilium: sed rationes iniit ab hominum sensu alienissimas. Atque ita Deus ab omni aevo est operatus miris modis, ut suam bonitatem et potentiam erga suos ostensurus malo sit usus quod in bonum et in suorum salutem converteret. Ac sane si nullis unquam molestiis afficeremur, si a nullis hostibus infestaremur, non existimaremus nos Dei unquam auxilio opus habere: et rebus prosperis ac secundis efferremur, neque gratiam et beneficentiam ipsius erga nos, ut par est, agnosceremus. Sed quum in eas angustias devenimus ut deplorata nostra salus videatur, et repente ad nos ex illis eruendos brachium suum Deus exserit, tum manifestum fit auxilium ipsius, et de nobis actum fuisse sine ipsius ope vel inviti fatemur. Deus itaque permisit bellum istud ab Ammonitis exciteri, qui prius ab Amorrhaeis devicti fuerant. Regio vero illa Galaad Israëlitis post debellatum Sehonem regem in partem cesserat. Quare Ammonitae veterem controversiam renovant, quae longo iam temporis intervallo sopita videbatur. Nam quum scriptura recitat illam terram ab Ammonitis fuisse possessam eius meminit ut iam olim praeteritae historiae: atqui Israëlitae iamdiu etiam illam possederant. Quum itaque Ammonitae proelio decertaturi Galaaditas invadunt, speciosum quidem rerum repetendarum, sed non iustum titulum habent. Deus vero vult ut hostes ecclesiae suae priores illam semper lacessant, atque ita sontes sint, ac proinde iustam habeat poenas de illis sumendi occasionem. Nisi enim iniuste fideles premerentur, neque ad Deum confugere, neque eius auxilium implorare possent. Si ipsi ultro improbos homines lacessivissent, ac suas iniurias ulciscerentur, nullam iustam occasionem haberent conquerendi, multoque minus Deum invocandi. Temeritatis enim poenas merito luerent. Sed si pacis studiosi ab omnibus iniuriis abstinuerint, et tamen ab hostibus lacessiti, et in angustias summas redacti ad divinum asylum et auxilium confugerint, eumque ut sui misereatur precati fuerint, eius opem et auxilium re ipsa experientur. Proprium siquidem Dei est afflictis opem ferre, et inopes, egenos, ac debiles sublevare, ac omnem violentiam, iniustitiam et iniquitatem reprimere. Quod quum esse proprium Dei officium sacra scriptura nobis declarat, etiam ostium aperit, ad eum audacter et cum fiducia invocandum, eique molestias et iniurias quibus immerito afficimur exponendas. Hinc itaque discamus, vehementer eos errare, qui de illatis sibi iniuriis conqueruntur, quum hostes lacessiti ab ipsis iniurias se vindicare, et res suas repetere se profiteantur. Nam si, ut ante dixi, belli autores sumus, Dei nos auxilio indignos reddimus: quemadmodum contra, si conscientia dictat nos non autores esse controversiarum sed ultro et non lacessitos a nobis hostes in nos impetum facere: tum de Dei auxilio certos esse oportet, tempore opportuno adfuturo, si illum invocaverimus.

Deinceps sequitur incolas Iabes Galaad deditionem facere, si aequis conditionibus cum ipsis ageretur, et vita incolumis ipsis promitteretur, ac tributa solvere tanquam subditos, fuisse paratos. Sane, fateor, nos in periculum adductos oportere de iure nostro cedere, et vincere bonitate malitiam, quemadmodum saepe in sacris admonemur: ac proinde summae virtutis esse, si qui cum hoste conveniunt etiam iniquis conditionibus, et suo cum detrimento: ac non esse pertinaciter persequendas iniurias donec plene sit nobis satisfactum. Nam in sacris scripturis iubere nos Dominum scimus patientia malum superare, et bonitate vincere malitiam: atque multa nobis etiam eius mandati proponi exempla quae imitemur. Sic licet Ezechias posset bonis et iustis rationibus contestari se non autorem neque belli causam quo ab Assyriis infestabatur: tamen spoliato templo hierosolymitano suis ornamentis, et detracto auro et argento, hostes placavit, et ipsorum avaritiam explens pacem quaesivit et redemit, ut deinceps populo Deum in pace colere et venerari stante templo liceret. Verum quod ad incolas Iabes Galaad attinet, sane spontanea ista deditio non est illis laudi danda. Namque deditionem facere cogitantes ultro regionem suam profanationi et pollutioni exponunt. Necesse enim erat dominantibus in ea idololatris Dei cultum pollui et adulterari. Itaque quod ultro se servituti subiiciunt, et tributa soluturos promittunt, ex ingenti metu factum est; qui ipsorum infidelitatem prodebat. Nam urbem illam sorte Deus ipsis assignaverat: eamque ipsius nomine tanquam cli-

entes obtinebant, ac propterera honorem Deo ut Domino habere debebant. Sed ad primam hostium comminationem parati sunt illis urbem dedere, et hostibus quod a Deo acceperant prodere. Quamobrem graviter illi peccarunt; non modo de iure haereditario cedentes, sed etiam urbem prodentes, quam a Deo fideliter custodiendam acceperant. Namque sibi Deus illam urbem consecrarat, in qua in primis coleretur et adoraretur. Metus ille itaque Iabes incolentium fuit ex parte stipendium infidelitatis ipsorum, quod in istis angustiis ad Deum non confugissent. Nam quare ardentibus precibus primum Deum in auxilium non vocaverunt, quod unum erat tutissimum asylum et praesidium? Siquidem in ipsius erant clientela, et sub ipsius auspiciis militabant. Deinde, cur non ad fratres, qui subsidium ferrent, quod debebant ex mutua obligatione, mittebant? Namque Deus ea conditione terram illam decem tribubus sorte diviserat, ut mutuis auxiliis sese adiuvarent, et concordiam inter se velut unius corporis membra foverent. Itaque quum tam statim de deditione facienda cogitant Iabes Galaad incolae, neque ad preces confugiunt: certissimum est ignaviam illam fuisse proditioni simillimam, et praeterea satis testati sunt eo facto se neque in Deo acquiescere, neque ipsius promissis fidem adhibere, neque auxilium atque defensionem ab ipso expectare. Quamobrem hinc discamus, nos quum de nostro iure tantum agitur non posse nimium esse faciles in cedendo: quandoquidem propheta nos admonet ut pacem quaeramus et persequamur, licet a nobis recedere videatur. Et cavenda est summopere et pro viribus humani sanguinis effusio, et similia quae necessario bella consequuntur, ac proinde etiam de iure nostro cedendum. Verumtamen etiam Deo fidem adhibendam sciendum est, ut quum necessitas postulaverit forti et praesenti animo esse oportere, ut quoties increduli iniuste nos armis aggrediantur, et ipsorum crudelitas non nisi laeso Dei honore possit expleri, de divino iure ne tantillum quidem detrahi permittamus: sed potius vitam millies centies, si opus erat, pro ipsius defensione profundamus: certo persuasi Deum propugnatorem et defensorem adfuturum, et nostri miserturum, quum crudeliter contra ius et aequum ab hostibus vexati fuerimus. Interim vero patienter auxilium divinum exspectandum sciamus, ut neque ad primum hostium impetum aut minas frangamur, neque despondentes animum, quamlibet iniquam conditionem subeamus. Nam Deo permittere debemus ut suo tempore opus suum perficiat: et cavere ne nostra temeritate gratiam ipsius remoremur, impediamusve.

Et de istis hactenus; iam sequitur: *Nahasum ducem Ammonitarum, non admisisse ullas deditionis conditiones, nisi eruto singulis Iabes Galaad incolis oculo dextro.* Quae durior illis erat conditio, quam si urbem ferro et flammis vastavisset. Nam si quae in istis est optio, longe tolerabilior foret conditio, si omnes ad internecionem delerentur quam tantam ignominiam et dedecus, nimirum singulis civibus effodi alterum oculum, paterentur. Perinde igitur agebat cum ipsis Nahas, ac si conditionem omnem respueret, nisi sese ipsius potestati vel potius crudelitati permisissent. Annon enim insolens ista conditio satis indicabat, ipsum vitam ipsis salvam non concessurum, nisi ignominia et dedecore perpetuo affectos, quod in universum Israëlitarum populum redundaret, ac proinde in Dei ipsius contemptum et contumeliam cederet, et nomen ipsius blasphemaretur, quasi suum populum non defendisset, et non opportuno tempore auxilio suo iuvisset? Denique impium istum et blasphemum hominem apparet Deo potius quam hominibus bellum indixisse. Scriptum enim in lege divina erat, nunquam admittendos Ammonitas in fidelium coetum, quod pro viribus prohibere transitu filios Israël conati essent, et Dei promissiones irritas facere tentassent, quas iam olim de terrae Canaan possessione acceperant. Quoniam igitur ad evertendam veritatem divinam ex professo adversati erant Israëlitis, et sine causa adversus ecclesiam Dei coniurarant, Deus illos in perpetuum exsulare iusserat, et hanc notam inusserat, ut indigni haberentur gratiis quibus Deus suum populum ornabat. Nahas igitur vi et armis populum Israëlitarum adoritur: sed quo iuris praetextu? Nempe regionem a maioribus amissam bello repetit. Sed quod effusis incolarum Iabes oculis perpetuam notam ignominiae Israëlitis inurere meditatur, non dubium est quin Dei ipsius maiestatem petere, virtutemque ipsius pedibus calcare, veramque religionem ridendam propinare studuerit. Quamobrem iustum suae gloriae vindicem Deum oportuit exserto brachio tantam hominis arrogantiam contundere. Atque ita Deus improbos et flagitiosos homines sinit extra suos limites exire, ut ipsi se in summam confusionem et ignominiam dent praecipites. Non dubium est igitur, quin Deus Naasum voluerit eo arrogantiae et petulantiae efferri, ut in eum gravius suum iudicium exerceret. Nam si convenisset de pacis conditionibus cum incolis Iabes, certum est vicinas urbes perterritum iri, ac proinde in potestatem illius statim fuisse venturas, ac populum dura servitute premendum. Et hac ratione duae tribus cum dimidia terrae portione assignata sibi a Domino excidissent, si clementia et facilitate, id est fraude et astutia illos adortus fuisset. Nam potuisset blanditiis plus quam crudelitate promovere. Sed quoniam Deus illum penitus perdere decreverat, idcirco in tantam arrogantiam etiam efferri voluit. Quamobrem discamus hostibus sese arro-

gaster efferentibus, et nihil nisi sanguinem spirantibus, ad Deum assurgere, scientes illos a Deo impelli, ut iniquitatem suam ad maturitatem perducant: ut quum ad cumulum pervenerint cum maiore impetu deturbentur, et in extremum exitium praecipites dentur. Quin etiam arcanam Dei providentiam hic admiremur, permittentis ut impii sic excaecentur, ut spiritu furoris impulsi, ipsi sese in laqueos exitii sui induant. Equidem fateor diabolum in illis agere, et ad haec flagitia sollicitare: sed tamen ista omnia divini numinis iusto iudicio, licet nobis incomprehensibili, tamen certissimo regi et administrari nobis esse persuasum oportet. Quare quum impios et flagitiosos homines videmus adeo efferri, ut nihil nisi minas intentent, et ferro ac flammis omnia vastaturi videantur, sciamus eos a diabolo impelli et incitari: sed tanquam divinorum iudiciorum administro, quod a Deo vinciatur ut nihil sine suo permissu possit promovere. Hinc illae in sacris scripturis usitatae phrases, *Deum hostes inebriare, spiritu vertiginis percutere, calicem furoris eis propinare, quem ad faeces usque ebibant*, adeo ut furiosorum instar temere quidvis aggrediantur, et quemvis adoriantur. Nos igitur haec non ignorantes discamus Deum invocare tanto maiore constantia et confidentia, quo magis hostes furere videbimus, et instar ferarum quaevis claustra et repagula confringere: atque tempus confusionis et exitii ipsorum eo propius esse sciamus quo maiore furore aestuabunt. Atque dignum est istud diligenti observatione. Nam incredulis suam rabiem despumantibus, adeo plerumque percellimur ut de nobis actum videatur, et tanta praeoccupamur desperatione, ut divinarum promissionum gustum nullum habeamus, nullamque consolationem admittamus: nempe, quod innatum vitium nobis foveamus. Sed contra sciendum est furentibus in hunc modum improbis, non procul esse divinam vindictam, quae vel invitos coërceat: vel ipso teste Salomone, quum ait eum qui altam facit domum suam ruinae suae proximum esse. Qua similitudine et loqnutione metaphorica ostendit eos qui domorum suarum atria et porticus ampliant, ut regiis illas sedibus adaequent, et mirum in modum ranarum instar inflantur, perinde facere, ac si cuniculis actis domos suas deturbarent. Haec nos animis nostris penitius infigamus, et Ezechiae exemplo discamus, furentes et ferocientes hostes a Deo ipso impelli, ut se ipsos in exitium dent praecipites, et magis accelerent. Nam Ezechiam videmus quum Rabsakes tot contumeliis et conviciis divinam maiestatem laesisset, inde occasionem accipere Deum cum maiore fiducia invocandi: *Tu Domine*, inquit, *has omnes ipse novisti contumelias*. Quare agite, quotiescunque immanem hostium adversum nos ferociam augeri conspexerimus, in Dei conspectum illam venire sciamus, ac iniurias et contumelias omnes, atque adeo crudelitatis omne genus in ipsius veluti commentarios referri, ac sententiam adversus illos parari, quamdiu suos triumphos agunt: ac maiorem illis imminere confusionem, quo maiore cum licentia et crudelitate adversum nos grassati fuerint. Verum in usum referendae sunt praeclarae in sacris scripturis admonitiones de patientia in adversis servanda, ut animas nostras per patientiam et silentium possideamus: donec liberationis nostrae constitutum a Domino tempus advenerit. In hoc igitur intueri nos oportet, et certo persuasos Deum non esse nostri oblitum, et ne ferre quidem inultam posse tantam hostium rabiem, et immanitatem cum suorum summo dedecore coniunctam, ipsum invocare indesinenter, et dum clypeo suo tectos in libertatem asserat patienter exspectare. Necesse enim est impleri quod sacra scriptura docet, *Deum oculos superborum humiliare, et elatos ac superbos deturbare, et in summam confusionem praecipites dare.* Et de istis hactenus.

Deinceps sequitur, incolas Iabes Galaad septem dierum inducias petiisse, donec mitterent nuntios ad universos terminos Israël, auxilium a fratribus petituri; atque illis ut petierant a Nahaso fuisse concessas. Hinc apparet Dei providentia, qui corda improborum hominum ita possidet, ut inclinat ea quocunque voluerit, sicut divisiones aquarum, ut loquitur Salomon in Proverbiis. Namque Nahasum antea vidimus miris modis ferocientem: et licet incolae Iabes sese illi dedere parati essent, nihil nisi sanguinem sine clementia, sine ulla misericordia spirantem: iam vero permittere illum videmus istis incolis ut in universos Israëlis terminos auxilium a fratribus petituri nuntios dimittant. Quae duo primo adspectu sunt multum inter se contraria, ut necesse sit Dei manum hic operatam agnoscere. Nam certum est si iste tam impetuose quam coeperat perrexisset, fore ut obsidione pressos, castris ad muros positis, et fame enectos, vel sibi ipsis violentas manus inferre, vel ultro sese in potestatem cruenti hostis instar pecudum laniandos tradere cogeret. Itaque videbatur facile illos in suam potestatem redacturus; sed tamen permittit illis ut nuntios dimittant ad fratres subsidium petituros; quare facile colligimus ex tanta varietate Deum illius animum inflexisse, adeo ut sponte concesserit, quod nunquam fuisset alias facturus. Hinc utilissima nobis eruenda doctrina est, nempe Deum licet ad tempus hostibus nostris habenas laxet, ut ferarum instar ferociant, et nihil nisi caedes et sanguinem spirent, tamen momento illorum animos immutare posse. Exempli gratia, consideremus quae de Aegyptiis sacra monumenta testantur. Nam quis eos impulit ut vasa aurea et argentea Israëlitis petentibus concederent, quos antea laniatos voluerant,

et fortunis et substantiis spoliaverant? Et tamen Israëlitis pretiosissima quaeque vasa petentibus, nihil denegant, sed certatim illis quae postulabant tradunt. Unde vero tanta et tam repentina mutatio, ut qui antea luporum instar dentes ad laniandum parabant, iam instar agnorum lanam praebeant? Nempe Deus immutavit ipsorum animos. Eadem etiam est huius facti Naasi ratio. Nam qui factum est, ut qui prius nihil nisi minas spirabat, sanguinem sitiebat, et nullam conditionem pacis admittebat; licet iis qui tot tamque eximias de suis hostibus victorias reportarant ultro sese ipsi dedentibus, et in servitutem subiicientibus modo salvam vitam promitteret, nunc tamen potestatem ipsis faciat auxilium dimissis nunciis in universos terminos Israël petendi? Quinam vero, quaeso vos, factum est ut qui prius tam duris et iniquis conditionibus illos incolas astrinxerat, et aequissimas sibique commodas accipere noluerat, iam illis concedat quod in bellis nunquam permitti consuevit? Nam auxilia undequaque conquirendi potestatem ultro illis fecit: quod quid aliud fuisse videtur, quam e manibus praedam dimittere? En quomodo ad nostram instructionem Deus declararit se hostium nostrorum posse animos momento mutare, licet immani rabie effervescant: atque adeo sic ad suam voluntatem inflectere, ut faciles illos habeamus. Caeterum minime dubium est quin arrogantia et avaritia excaecatus impius iste Dei et suae ecclesiae hostis, tam facile istis potestatem undequaque in fines Israëlitarum quaerendi auxilium fecerit. Nam si, ut ante dixi, ratione et iudicio suis commodis studuisset et suae utilitatis habuisset rationem, quum videret populum animos abiecisse, et perturbatam esse civitatem, ac proinde iam in sua esse potestate, tantum ad ipsam admovenda castra, quid ipsum impellebat ad incolis istis potestatem faciendam auxilia a fratribus petendi? Sane, ut ante dixi, fatendum Dei providentia ipsum fuisse ductum: sed tamen ipsum Nahasum considerantes videmus abreptum nimia cupiditate, qua nihil non sibi pollicebatur. Et verisimile est illum sibi persuasisse subsidiarios milites si qui ab Israëlitis mitterentur, a se facillime et nullo negotio fractum iri, atque ita fore ut deinceps animum caeteri desponderent, et omnis illorum fortitudo concideret, ubi caesum fusumque populum fama apud alias tribus vulgaret. Ac proinde reliquas omnes cis Iordanem tribus quasi rebus perditis et profligatis animum abiecturas, et fusis incolis illis Iabes Galaad eundem casum sibi metuituras. Ita factum est igitur ut Iabes incolae facile ab immani hoste et nihil nisi sanguinem spirante obtinuerint, quod minime iure belli sibi ausi essent polliceri. Ac sane videmus Deum nostrorum hostium cupiditati ita laxare habenas, ut tamen sibi ipsis suis consiliis malum et confusionem accersant. Nam si modum servarent possent sane subsistere, sed quoniam suis viribus et prudentia gloriantur, et rebus omnibus inhiant, fit ut sua spe excidant, dum temere huc illuc feruntur. Hinc ipsorum exitii causa: tanto magis horrenda et stupenda, quanto maior illorum ira et animi ferocia fuit. Nos itaque nostrorum hostium iram et avaritiam inexplebilem et implacabilem intuentes exspectemus patienter dum Deus ipse manum admoveat. Nam futurum est ut rabies et immanis furor praecipites illos agat tanquam dupliciter ebrios: et tanquam amentes in quaevis praecipitia coniiciat, ex quibus nunquam emergant: modo tamen divinae bonitati locum demus, ad eumque in omnibus angustiis confugiamus.

Deinceps sequitur cives illos Iabes Galaad nuncios ad Saulem misisse in Gabaa, nam in ea commoratum fuisse superius audivimus. Neque vero tantum eo nuncios misisse ad petendum auxilium illos verisimile est, sed passim in universam Israëlitarum regionem. Nominatim vero loci istius Gabaa fit mentio, quod in eo Saul moraretur, et ex eo profectae sint copiae auxiliares. Itaque missi nuncii ad tribum Beniamini venerunt in pagum illum Gabaa, in quo Saul rex nuper designatus, sed non sine multorum intercessione morabatur. Ac sane nulla in eo tum apparebat autoritas regia, pergebat enim in vitae prioris instituto, rusticam vitam agens et pecuarius: quae regiae dignitati non respondent. Ita videmus Saulem licet a Deo electum regem et designatum, et magno comitatu domum deductum, tamen in pristinae vitae conditione permanere: volebat enim illum Deus veluti per gradus in possessionem muneris mittere: quandoquidem iam ante dignitatem regiae potestatis ut oportebat Deus stabiliverat: quum latentem ipsum inter impedimenta produxerat mirabiliter, ut facile quivis, non hominum studiis, sed Dei nutu electum fuisse Saulem et regem designatum iudicaret. Verum enim vero sentiebat nondum adesse tempus quo dominatum acciperet, et in solium regium eveheretur, ac sibi in talem dignitatem evecto debitus honos redderetur. Quae sane ad maiorem Saulis laudem faciunt. Nam, obsecro, quam multos hodie videas honesta specie modestiam simulare dum ad aliquem gradum, non regiae inquam aut primariae potestatis, sed vel minimae dignitatis adspirant, qui ubi aliqua vel levissima illius consequendae aura afflarit, statim vitae conditionem principe dignam ingrediantur: et multis satellitibus stipati honores tali comitatui convenientes affectent, et amplissimas domos exstruant, ac omnia principibus digna gerant? Denique maximam hominum partem hoc stultitiae morbo laborare conspicimus, ut si a Deo ad aliquos ho-

nores evehantur vehementer superbia intumescant, ac suas alas, ut ita dicam, longe lateque extendant, et mores cum vestimentis et gestu immutent. Denique nihil tam arduum, quo non contendant, et supra ipsum aerem efferri ac digito coelum attingere nitantur. Contra Saul, rex licet designatus, et quidem non dubiis signis confirmatus, nihilominus in priore vitae statu et conditione remanet: et quidem non ab hominibus in hanc dignitatem, cuius etiam honores nondum erat assequutus, sed veluti Dei ipsius manu fuerat evectus; quoniam nondum regno fruebatur, et non acceperat oraculo divino tempus quo regnum assequuturus et dominaturus erat, patris armenta et greges, ut ante, curat: et tanquam rusticae vitae amans boves et vaccas patris agat. Quamobrem insignis est hic locus, et attentione summa dignus, ut quacunque ratione Deus nos gubernarit, modeste et abstinenter ac moderate nos geramus; ac si summos honores nos velit assequi inter homines, nihilominus summam prae nobis modestiam feramus, neque nos unquam ab honorum amplitudine sinamus excaecari: ac si nos in medio cursu velit subsistere, neque ulterius progredi, intra positos terminos contineamur, neque aliquid ultra ipsius voluntatem appetamus. Et de Saulis modestia hactenus.

Nihilominus vero functum regis et boni ducis officio deinceps scriptura memorat. Licet enim abiectae conditionis videretur, puta vilis bubulcus, tamen cum autoritate edixit, severis additis comminationibus, post membratim divisum par boum, et transmissum in totum terminum Israëlis, ut armati omnes adessent exituri post Saulem et post Samuelem: et qui secus faxint, eodem modo habendos et ipsorum armenta quo boves illi a se divisi. En Saulem verbis quidem minime magnificum, factis tamen et fortitudine insignem, ac regiae dignitati conveniente autoritate clarum. Quod observatione dignum est. Nam fere hodie principum fortitudo et magnanimitas in solis verbis est posita et specie sola virtutis, qui tanquam pictae imagines in admirationem sui miseram plebem trahunt: multa insignes pompa et splendido apparatu; quibus omnibus miseri homines decipiuntur. His pompis et specie sola populis imponitur: his principes autoritatem sibi conciliant, sed alibi quaerenda virtus, alibi fortitudo, alibi denique divini spiritus vis et quaecunque ad tanti muneris dignitatem faciunt. Contra Saul armenta patris dum regit, intus tamen magnos animos gerit, Deique praesentiam patefacit, ac Dei de se decretum non fuisse inane palam aperit, quum repente Dei spiritus in eum irruit, et utile consilium suggessit. Neque vero ante non receperat eam spiritus portionem quae ad tantam sustinendam provinciam requirebatur, ut supra vidimus; sed quum veluti novas vires accepit, Deus ita testatum voluit, nos in singulis factis divina ope et auxilio habere opus, a quo regamur et novo spiritus robore induamur. Saul ad tempus prophetaverat, ac donum temporarium prophetandi illa facultas fuit, quo Deus nobilitare illum et clarum facere apud Israëlitas voluit tanquam insignibus et stemmatibus, quibus inter illos excelleret. Spiritus etiam Dei post electum ipsum gratiam et dona sua illi multiplicavit, atque in novum hominem, ut promissum erat, immutavit. Quamobrem iam superfluum videtur, dari illi rursus spiritum. Sed diligenter omnia nobis investigantibus, istud est colligendum, et animis nostris infigendum, nos licet Dei donis auctos, puta sapientia, scientia, prudentia, fortitudine et similibus virtutibus, tamen non sufficere nisi singulis momentis eadem in nobis dona confirmet et augeat, quotiescunque necessitas postulat. Nam sane fieri potest et plerumque fit ut qui optimis nititur principiis, et certissima habet testimonia se a Deo ad res magnas vocari, in rebus tamen parvi momenti haereat: nisi praesenti Dei auxilio iuvetur. Quare hoc diligenter observandum, non sufficere ut suum in nobis opus Deus incipiat, sed oportere ut illud ipse perficiat: nostramque omnem curam et sollicitudinem in hoc esse debere, ut ad eum confugiamus. Itaque prudentissimi et oculatissimi quique agnoscunto se a Deo posse momento excaecari. Fortissimi et magnanimi, suas vires etiam debilitari et prostrari: nisi quum necessitas postulaverit sua in illis dona et gratiam confirmet et adaugeat. Atque ita tenendum est, non tantum in generali totius vitae nostrae curriculo Dei providentiam et specialem curam de nobis, sed etiam in singulis factis agnoscendam, ut nos illi totos debeamus. Atque hactenus dictum esto, de fructu et utilitate quam referre debemus ex iis verbis quibus dicitur Dei spiritus in Saulem iterum irruisse. Ac proinde hinc etiam magistratus discunto, si officium facere volent ut decet, oportere ut si hodie spiritum Dei acceperunt, cras eundem sibi dari postulent; quod alioquin nihil recte sine illo duce sint acturi. Hinc etiam verbi divini praecones agnoscunto, se nimium difficile onus sustinere, nisi Deus ipse vires ad illud ferendum sufficiat: ac non sufficere, aliquas ingenii vires et dexteritatem nisi Deus ipse suum opus in ipsis, ut coepit, ita perficiat. Idem dictum esto de singulis privatis hominibus, nihil unquam bene neque feliciter administraturis, ne si quidem sola cum duobus tribusve liberis regenda sit uxor, nisi Dei virtute regantur. Imo et istud verum est, ne si quidem solus sit aliquis, ad se regendum idoneum esse quin singulis momentis labatur et graviter offendat, nisi divina virtute sustineatur. Denique hinc omnes discamus ita Deo nos commendare, et eius in nobis dona agnoscere, ut ab illo solo pen-

deamus, et quaecunque accepimus illi uni accepta feramus, et ipsum in nobis potenter operari sciamus.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA XXXVIII.

6. *Et insiluit spiritus Dei in Saul, quum audisset verba haec, et iratus est furor eius nimis.* 7. *Et assumens utrumque bovem, concidit in frusta, misitque in omnes terminos Israël, per manum nunciorum, dicens: Quicunque non exierit, et sequutus fuerit Saul et Samuel, sic fiet bobus eius. Invasit ergo timor Domini populum, et egressi sunt quasi vir unus.* 8. *Et recensuit eos in Bezec: fueruntque filiorum Israël trecenta millia: virorum autem Iuda triginta millia.* 9. *Et dixerunt nunciis qui venerant: Sic dicetis viris qui sunt in Iabes Galaad: Cras erit vobis salus, quum incaluerit sol. Venerunt ergo nuncii, et anunciaverunt viris Iabes, qui laetati sunt.* 10. *Et dixerunt: Mane exibimus ad vos, et facietis nobis omne quod placuerit vobis.*

Hesterna concione docuimus Saulem, licet antea donis necessariis ornatum a Domino ad sui muneris functionem, nihilominus tamen auctum spiritus donis ad rem quae vires omnes humanas superabat perficiendam: ut in eo Deum ipsum operari necesse fuerit. Hic igitur audimus Saulem vehementi furore fuisse accensum: populus enim vehementer ex nunciorum verbis commotus flebat; sed nemo ad Saulem expostulatum veniebat. Deus itaque voluit patefacere non fuisse vanam et inanem Saulis electionem ad regiam dignitatem. Vehemens igitur ille affectus suppetias ferendi Iabes incolis obsessis quo Saul exarsit, fuit effectum divinae gratiae in Saule quum insiluit in ipsum Dei spiritus. Unde efficitur iram non semper in vitio esse reponendam. Etsi fatendum quoniam vehementiores sunt affectus nostri, semper in illis aliquid esse reprehendendum: verum si quales sunt natura sua affectus inspiciamus, non sunt per se habendi vitiosi, nisi quatenus in iis modus non servatur. Ac sane quid aliud est ira quam vehemens affectus quo ad odio habendum et fugiendum malum incitamur! Atque in iis locum habere debet, quibus Deus gladii potestatem tradidit, et in flagitiosos animadvertendi curam commisit, velut in seditiosos, adulteros, et in alios istiusmodi scelerum convictos, adeo ut qui ad rerum gubernacula sedent, officio fungi, nisi quodammodo commoti, et irae quodam stimulo impulsi, nequeant. Atque haec iracundia est tolerabilis, modo ne, ut diximus, extra terminos egrediatur moderationis. Quare hic modus adhibendus est, et cavendum summopere ne nostris affectibus indulgeamus, a quibus superemur: itaque licet iustam irascendi occasionem habeamus, tamen affectum nostrum bonum esse necesse est. Verum in nostra potestate quum non sint affectus nostri, id a nobis fieri non posset, nisi Deo in nobis operante. Neque enim ita sibi moderari homines possunt quin semper extra suos fines ferantur. Discamus igitur naturales affectus distinguere a vitiis quae ab excessu promanant, quod a natura corrupti et depravati, nihil nisi corruptum et depravatum a nobis manet. Ex quo fit satis nobis conspicuum quanta sit abyssus peccatum illud originale quod a matris utero trahimus. Nam si illam integritatem et puritatem retineremus, in qua prius a Deo ipso creati fueramus, certum est nihil nisi summe purum et rectum in nobis futurum, quandoquidem et de ipsis animalibus dicitur, Deum nihil nisi bonum creasse. Sed, dolor! hominis lapsu a Deo alieni facti sumus; atque ita omni bono spoliati: adeo ut etiam quod in se bonum erat corruptum sit et vitiatum, quod omnes nostri sensus perturbati sint. Hinc igitur discamus passiones et affectiones quibus a natura ducimur et commovemur, non esse per se malas, sed ad virtutem tendere: verumtamen licet bonis fundamentis et principiis nitamur, non ideo tamen a culpa et vitio immunes esse, quod nunquam modum in nostris actionibus servemus quem oportebat. Hoc igitur documentum referamus ex verbis istis, quibus Saul dicitur vehementi ira commotus, et quidem non a se ipso sed a sancto spiritu fuisse impulsus.

Quod vero deinceps narratur, boves in frusta secuisse, indicat Saulem suis facultatibus non pepercisse ut causam publicam ad cuius protectionem vocabatur, pro virili promoveret. Nae rustico homini multum fuit par boum in frusta dividere: sed hoc facere Saulem rerum constitutio et tempus postulabat. En igitur Saulem bona sua pro communi utilitate ad cuius defensionem a Deo vocatus erat profundentem. Videbat enim urbem Iabes in summo periculo versari, metuendumque ne in hostium potestatem veniret, quod summam rerum confusionem urbis illius excidium esset allaturum, et duarum tribuum internecionem, ex qua infideles occasionem sese efferendi et arroganter Dei populo insultandi sumsissent. Quamobrem Saul non ignarus ad quid a Deo vocatus esset, quidque officii sui ratio postularet, in universum Israël partes illas boum suorum dimisit. Verum insolens et barbarum istud edictum videri poterat, quo singuli ad urbis subsidium vocantur, addita poenae comminatione, fore ut in frusta ipsorum armenta secentur, ni pareant. Quod perinde fuit, ac si ediceret se hostium loco eos qui segnes in ferendis fratribus suppetiis fuissent, habiturum, et praedae

ipsos expositurum, ut suis bonis et pecoribus spolientur. Sane barbarum videretur edictum, nisi attendamus belli tempore et in summo rerum discrimine, non eum qui rebus tranquillis et pacatis adhiberi posse modum, sed vel invitos duces et imperatores ad severitatem cogi. Nam, exempli gratia, flagrante bello, si qui in specula est non excubet quum per eum non stet quominus in discrimen veniant cives, merito capite mulctatur, qui alias multa pecuniaria puniri poterat, aut cuius culpa poterat etiam dissimulari, quod temporis et belli ratio id postulet; ita minime mirandum est Saulem tam severe cum illis egisse. Nisi enim istiusmodi comminationibus esset usus, et terrorem singulis intulisset, rex agnitus a maxima plebis parte non fuisset, ac proinde periculum fugere quisque studuisset. Nam hostes ipsi erant aggressores: ac proinde et viribus praestare, et militum numero superare videri poterant. Deinde scimus quam sit quisque studiosus otii et tranquillitatis domi retinendae: et praesertim si suis sumptibus militandum est, et vita periculis exponenda, neminem esse qui non libenter hanc conditionem refugiat. Quare merito Saulem excusari ex temporis et rerum circumstantia videmus, quod tam severis minis armari singulos ad ferendas obsessis Iabensibus suppetias edixerit. Nos vero Deum precemur ut pacem et tanquillitatem nostram foveat, ne ad tam violenta remedia confugere cogamur. Idem enim hic contigit quod in morbis lethalibus, in quibus ubi desperata videtur salus, quidlibet tentatur quovis periculo, quod alioquin in minoribus morbis locum non haberet. Quare quum bella et bellici tumultus sint veluti morbi, a quibus in desperationem adducimur, et in quibus ea sunt adhibenda remedia quae potius debeant displicere, singulare Dei beneficium agnoscamus, quum mitioribus legibus utendi potestatem facit: ac sedulo precemur ut pro sua bonitate nunquam permittat nos in tantam rerum perturbationem cadere. Caeterum et hoc notandum saepe hominum malitiam et temporum circumstantias ad severitatem et terrorem magistratus impellere. Nam crescentibus delictis, veluti hic pullulantibus furtis, illic adulteriis, alibi usuris et rapinis, ut nulla vi amplius retineantur, crescere etiam poenas et supplicia necesse est. Denique quum haec Saulis iracundia speciali spiritus sancti motui attribuatur, et factum illud quo divisos boves in universos Israëlis terminos misit, additis terrore plenis minis ni ad ipsius edictum armarentur, non est quod amplius carpamus. Nam, ut dixi, satis manifestis rationibus apparet Saulis factum in se fuisse laudabile, quod non ignarus accepti a Deo muneris, autoritatem regiam in edicendo usurparit. Prospexit enim prudenter non assuetos hactenus istiusmodi imperiis iussa neglecturos, nisi minis terrerentur, et ad officium vocarentur. Quare quum optimum finem habeant severa illa iussa Saulis, ore clauso Dei opus suspiciamus.

Deinceps sequitur, *in universum populum cecidisse timorem Domini.* Digna sane observatione sententia, qua significatur Deum autoritatem Sauli conciliasse: adeo ut ad primam rustici hominis et bubulci vocem universus populus sit congregatus, Deo faciente, usque ad hominum trecenta millia. Sed expendamus verba illa: *Quicunque post Saulem et Samuelem non venerit.* Sui quum mentionem facit, minime dubium est quin se in ea conditione ac dignitate, puta regia ad quam vocatus a Deo fuerat, honorari voluerit. Nam etsi suos greges ageret et in vitae priore instituto viveret, tamen electus erat et unctione designatus rex Israëlitarum: quod decretum Deus evulgarat, et a multis ratum haberi voluerat. Etsi vero maxima pars eum contempsit, tamen Domino Deo suo debitum honorem tribuit, quum autoritate quam ab ipso acceperat ad cogendum populum utitur. Quare huius exemplo discunto qui sedent ad rerum publicarum gubernacula, et iuri praeficiuntur, officium suum audacter et ex animo facere. Nam saepe accidit ut in contemptum veniant, et iugum illorum excutere populi nitantur: sed si se non casu aut fortuna ad hunc gradum honorum evectos, sed Deo volente et faciente cognoverint, magno et praesenti animo officium ad quod vocati sunt facere illos decet. At quis ignorat hunc ordinem coelitus ordinatum? Verum quidem sane est omnia haec inferiora Dei providentia regi et gubernari, verumtamen hanc specialem istius ordinis curam sibi vendicat; cuiusmodi sunt, exempli gratia, omnia regna, principatus, status quilibet et magistratus, et iustitiae administri: sunt Dei opera, in quibus ipsius praesentiam et gloriam possumus contemplari. Quae quum ita sint, omnes eos qui ad magistratuum summorum dignitatem vocati sunt oportet hanc mentem inducere, ut statuant se ad hoc munus a Deo vocatos nunquam desertum iri, sed potius in sua dignitate vel omnibus invitis contumacibus et rebellibus confirmatum iri, quidquid illi tandem ad illam dignitatem evertendam moliantur. Itaque ad aliquod munus quemlibet vocatum oportet non se respicere aut vitae prioris conditionem: sed scire se quandoquidem a Deo approbatur, etiam autoritate a Domino concessa usurum: modo tamen ne ulla turgeat ambitione aut superbia. Nam Saulis ille fervor et vehementia cum humilitate tamen et summa modestia coniuncta fuit, sicuti supra vidimus. Nam quum rex designatus ab ipso Domino in totius populi corona fuisset, poterat suo iure et potestate abuti et contumaces in ordinem cogere, et tributis ac vectiga-

libus populum onerare, et pompa et magnifico apparatu sese commendare, vel etiam tyrannidem exercere et in populum saevire. Verum ille contra reversus est ad greges in agris pascendos, ac vita priore contentus nemini esse gravis voluit. Ex quibus quanta fuerit Saulis in tanta dignitate constituti modestia satis est conspicuum. Quum igitur illum repente in iram exarsisse videmus, et terrorem nomine suo attulisse, ut singulos perculleret et ad officium compelleret, debitam nempe sibi reverentiam et honorem, minime dubium est quin vocationis suae rationem habeat: et venerandam illam reddere studeat, et in unum Deum spem suam et fiduciam omnem reiiciens, commisso sibi munere et officio defungi propositum habeat. Atque hanc ob causam Samuelem in hoc negotio sibi collegam associat, ut suum regnum Deo probari palam faciat, quod per os prophetae sui palam praedicaverat. Nam etsi satis evidens et sufficiens esset approbatio, illius tamen praecipuum istud erat fundamentum, ut quandoquidem Samuel totius populi gubernationem habuerat, et ad summa rerum gubernacula diu sederat, et munus suum alteri tradiderat, quo se sponte abdicarat, palam testatus Deum regem hunc Saulem populo dare et praeficere, ipsius praeconium esset instar divini decreti in vulgus tanquam tubae sono pervulgati. Quamobrem Samuelis prophetae praesentia Saulis regno maximam autoritatem prae caeteris omnibus rebus adferebat. Interim observandum pulchre Saulem sibi collegam adiungere Samuelem: quod si perpetuo fecisset, non fuisset unquam a Deo reiectus, quod illi tamen postea contigisse videbimus. Summam enim coniunctionem cum regia dignitate et dono prophetiae hic Saul patefacit: quae sane sic inter se mutuo nexu cohaererent, ut nunquam divellerentur, nisi homines ex contumacia sese Dei potentiae subtraherent, et eius iugum ferre recusarent, adeoque sese proterve gererent, ut nullis vinculis in officio retineantur. Quamobrem agnoscamus ita Deum mundi huius gubernacula regere, ut reges et principes ac magistratus esse velit, et alios primariae dignitatis viros qui caeteris praesint et gladium gerant, quo utantur sicut ipsis Deus praeceperit. Ac vicissim aliud etiam a Deo spirituale regimen constitutum sciamus in ecclesia, nimirum verbi sui praedicationem, cui omnes subiiciantur, et adversus quod nulla rebellio toleretur: sed ut cuiusvis conditionis homines sese illi regendos tanquam oves pastori permittant, cuius unius vocem audiant, et quocunque vocaverit sequantur. Duo itaque illi ordines a Deo constituti non inter se repugnant; ut ignis et aqua inter se sunt contraria: sed ut dixi, res sunt adeo coniunctae, ut una sublata, alia vehementer laboret. Non secus ac si quis oculum cuipiam effodiat, ex cuius effossione vehementer alterum affici, atque etiam reliqua totius corporis membra, necesse est: aut detruncato ex corpore brachio, alterum valde laborare, et proinde solum non posse utriusque labori sufficere. Quamobrem certum est Saulem sibi Samuelem associantem, tanquam Dei prophetam, et doctorem ad salutis doctrinam proponendam optimam societatem iniisse: quemadmodum contra quum se ab eodem separavit, et sine illo aliquid ausus est aggredi, infeliciter omnia illum gessisse et detestandum fuisse videbimus, quum hic magnopere a Deo honoretur. Nam deinceps additur, *Dei timorem cecidisse super populum*. Quare Saulis inanes conatus fuissent, nisi Deus singulorum animos in ipsius obedientiam convertisset. Idem de Nebucadnezare praedicatur, nempe, totum orientem coram ipso tremuisse, tanta fuit illius maiestas et potentia. Quod Deus nimirum in tantam dignitatem illum evexisset, et, ut suo decreto locum faceret, eius timorem non tantum in homines, sed in bestias agrorum et volucres aërias iniecisset. Atqui nulla bestiis, neque volucribus inest ratio: sed illis verbis Deus significavit se omnia elementa ac res omnes creatas in ordinem coacturum et subiecturum illi quem in summae alicuius dignitatis gradum evexerit, ut nulla in toto terrarum orbe vis, quantacunque illa sit, decreto suo remoram iniicere possit. Quod vero de Nebucadnezare praedicatur, certum est de omnibus regibus, principibus, magistratibus et primariae dignitatis viris dici. Nam quum sese illis populi subiiciunt, ab illis ius accipiunt, dicto denique obediunt, seque ab illis iudicari et damnari patiuntur, certum est divino id motu et instinctu fieri, qui hominibus hunc timorem immisit quos alioqui nunquam sese aliis subiecturos certum est. Quae sit enim singulis hominibus innata ambitio scimus: et quam sit quisque dominationis cupidus: ut omnino sit naturae nostrae contrarium, cervices alterius dominationi subiicere. Contra, quum veram obedientiam et subiectionem regibus et magistratibus debitam, homines praestant, certissimum testimonium et indicium est eius quod hic dicitur, Dei timorem in nos incidisse: quod alioquin subiici alii aliis homines refugiant, nisi Deus contumaciam illam cunctis hominibus innatam refraenet, et cor immutet, ut sese non homini mortali, sed potentis Dei manui subiiciant, quasi suae praesentiae notam apponenti in istiusmodi personis, in quibus sibi honorem haberi praecipit, et summum imperatorem agnosci. Digna sane ista quae diligenter consideremus, multas ob causas. Nam in primis hic omnes magistratus admonentur se, Deo fretos, officium suum facere volentes, non debere in hominum contumaciam inspicere, qui ipsis libenter resisterent, sed in Deum, a quo in

ordinem homines coguntur, et in officio retinentur: ut Dei auxilium implorent, cuius ope et instinctu singulorum animi ad reddendam obedientiam moveantur. Quod nisi magistratus animis suis infigant, certum est nihil nisi confuse et perturbate omnia gesturos, et singulis momentis in metu futuros, adeo ut remittere de suo iure cogantur, et ad levissimum motum terreantur, ac discessionem aut potius rebellionem subditorum metuant: et ita nullas sui officii partes impleant, et quae Deus exigit praestare nequeant: denique nullam animi praestantiam adferant in rebus suscipiendis, et officii sui partibus implendis, nisi persuasum habuerint, fore ut Deus subditorum animos inflectat, dummodo vicissim illi, ut dixi, fidem, iustitiam, aequitatem, integritatem et bonam conscientiam retineant, atque hoc suum officium postulare cognoscant. Quamobrem hoc ratum esto, eos qui ad talia munera vocantur, fortes et magnanimos esse oportere, scientes se Dei iuvandos manu, ut suo officio satisfaciant. Nos vero hic admonemur in genere, adversus superiores magistratus contumaciter sese gerentes, Deo ipsi bellum inferre, vel ipso teste Paulo, et omnem divinae ipsius maiestatis timorem et reverentiam excutere, licet conceptis verbis contrarium testentur et iurent. Omnis enim superior potestas a Deo est: ac proinde nemo potest Dei ordinationi resistere, quin Deo sese opponat, et rerum omnium confusionem et perturbationem invehat. Quare discamus omni legitimo magistratui, et omnibus legibus ex Dei mandato et ordinatione sancitis sponte nos subiicere, scientes Deo gratum istud obsequium fore, quum iugum nostris cervicibus ab ipsomet impositum tulerimus. Modestia enim est potestati a Deo constitutae sponte se submittere.

Ac de istis hactenus. Apparet autem ex totius historiae serie Deum hic speciali ratione quadam operatum fuisse, immisso in populum terrore. Ecquis enim Saul erat, ad cuius imperium populus terreretur? Non erat sane tantae autoritatis: nam ubi a nuntiis a Iabensibus dimissis repertus est? In oppidulo Gabaa morabatur, et ab agris et stiva revertebatur. Vilis sane et abiecta illa erat conditio, et exiguum erat oppidum Gabaa, in quo morabatur: itaque vix sufficere videbatur regendae exiguae paucorum hominum, puta trecentorum vel quadringentorum, multitudini: tantum abest ut ad tantum regundum populum idoneus haberetur, qualis erat tota Iudaea ad illius imperium commovenda. Sed si praeterea consideremus, non lictores, non equos celeres illum adhibuisse ad rem tantam cum diligentia conficiendam, sed rusticos et sui similes, quos verisimile est a populo, ad auditum illarum comminationum, explosum et fustibus reiectum iri potius, quam ut dicto obedientes essent. Quid si insuper ter centum mille homines armari inspiciamus ad primum unius hominis mandatum tanto consensu quanto si vir unus fuissent. Quibus accedebat Iudae tribus cum hominum millibus triginta. Quae tantae hominum copiae quum ad solum rustici hominis mandatum, cuius nulla fuerat dignitas, nulla autoritas, antequam ad regiam dignitatem veniret, ultro convenerint, facile iudicamus Deum immisisse in populum timorem suum: quod licet tanquam miraculum nobis proponatur, tamen in nostram instructionem cedere debet. Ac proinde observandum, Deum ita hominum animos possidere, ut ad suam voluntatem eos inclinet et moveat, adeo ut aliis fortitudinem et audaciam, aliis vero metum et pavorem iniiciat, denique quum expedit ad suum obsequium inflectat. Praeterea hoc facto magnum accessit testimonium approbationis regni Saulis, quemadmodum sub capitis finem pluribus audituri sumus, ac nominatim ex victoria quam de Ammonitis reportavit. Quod si hostes sine ulla clade accepta fuga sibi salutem quaesivissent, nihilominus tamen valde confirmabatur Saulis autoritas, quod ad eius vocem populus adeo commoveretur, non tamen praesente Saule, sed tantum missis ab ipso tabellariis, non magnae inter populum autoritatis, sed rusticis hominibus. Sed ita magis magisque fit Dei opus conspicuum, qui regno illi honorem et autoritatem conciliare, non in Saulis, sed in Davidis illi successuri gratiam voluit: et quod regnum israëliticum viva esset imago illius imperii quod Domino nostro Iesu Christo in suae ecclesiae salutem traditum est. Multo vero potiore ratione iudicare possumus, nos ad evangelii praedicationem voluntariam obedientiam Deo exhibentes vi divina et spiritus instinctu duci: quod certum sit nos potius adversus illud contumaces et rebelles fore, quod incredulorum quotidiana experientia testatum facit. Quum igitur dociles nos exhibemus in percipiendis iis quae nomine Domini nostri Iesu Christi docemur, ne id motu nostro proprio fieri cogitemus: quemadmodum multi sibi fingunt, fidem esse a praeparatione sui cordis. Sed tantum abest ut fides a praeparatione sit humani cordis, ut contra natura nostra simus a Deo alieni, et instar ferarum potius ab ipso resiliamus, quam placide nos ipsi subiiciamus, nisi Deus ipse cordibus nostris suum timorem insculpat, quo ad debitam ipsi reverentiam reddendam adducamur. Ergo necesse est, ut in docilis populi locum admittamur, nos ipsi sponte subiici, et eum quocunque vocaverit sequi, et omnibus mandatis ipsius morem gerere: sic ut metuamus ulla in re ipsum offendere. Verumenimvero longe alium timorem requiri quam eum de quo hic agitur sciendum est. Nam timor hic qui populum invasit, fuit repentina quaedam commotio qua populus iustus in arma ruit. Sed in illo timore

quem in fidelibus requiri dicimus Deum oportet non ad tempus aliquod tantum operari, quum ad unici filii sui obedientiam nos vult adducere, sed vivas et altas radices in nostris cordibus efficere. Deinde non ille timor gratus Deo est, quo nihil nisi serviliter coacti facimus, sed quo sponte ipsius potestati subiici cupimus: ut cultus ipsius una sit et sola nostra delectatio, una felicitas, summum denique nostrum bonum Deo placere, nosque Domino nostro Iesu Christo conformare. Nam et in evangelio Deum videmus non se nobis spectandum in illa sua incomprehensibili maiestate, sed in benigno et clementi patris nomine proponere. Et Dominus noster Iesus Christus blande nos ad se his vocibus invitat: *Tollite iugum meum super vos, et discite a me quod mitis sim et humilis corde: et invenietis requiem animabus vestris. Iugum enim meum facile est, et onus meum leve est.* Denique videmus Dominum nostrum nos velut humeris suis impositos ad se pertrahere, et proposita Dei patris gratia et benevolentia pellicere, et ad omnium suorum bonorum participationem invitare. Idcirco timor ille quo adducimur ad evangelicam doctrinam amplexandam, non est simplex quidam metus aut pavor, quoniam alioquin nihil nisi coacti et metu perculsi faceremus, sed reverentia divini numinis, qua cognita illius in nos singulari benevolentia et amore sponte ipsi subiicimur, et in eius obsequium ducimur. Et de isto timore hactenus.

Sequitur deinceps: Saulem lustrato exercitu, et tantis copiis recensitis nuncios ad Iabenses remisisse, perlaturos ut in crastinum auxilium exspectarent adversus inimicos. Ac rursum haec temporis circumstantia multum facit ad divinum opus hic agnoscendum. Nam terra israëlitica satis longe lateque patebat, et tunc temporis non habebant Israëlitae celeres equos, quibus in varias partes missis negotium urgeretur: sed per pedites a Saule hinc inde dimissos cis et trans Iordanem per universum Israëlem res tota peragitur. Itaque tam exiguo temporis momento potuisse tantam multitudinem ter centum mille hominum armari, vix erat credibile, etiamsi paratissimas munitiones et provisiones fuisse dixerimus: ut necesse sit divinum opus et miraculum hic agnosci. Neque vero impii homines aut maligni occasionem habent quae hic dicuntur in dubium vocandi: solent enim Dei contemptores ut sacrae scripturae fidem et autoritatem elevent, haec esse impossibilia dicere. Quid ita vero? Nempe quod ex suo sensu Dei opera metiantur. An vero decet homines ad suum captum et ingenii mensuram opera Dei exigere? Equidem, fateor, Deus ordinariorum suorum operum cognitionem aliquam nobis concedit, et eorum aliquam habemus apprehensionem. Sed saepe omnem nostrum intellectum et rationem superat ac prudentiam, ut in omnibus miraculis est manifestum, in quibus eius admiranda virtus est adoranda; et hic illi honor deferendus, ut illam incomprehensibilem esse fateamur. Neque enim unquam ea qua par est reverentia eius miracula suscipiemus, nisi prius nostram inscitiam et caecitatem agnoverimus. Nam si in Dei opera vellemus ex sensibus nostris inquirere, et in hoc nominatim factum, de quo loquimur, certum est fore ut opera divina, quantum in nobis esset, vilescerent et deprimerentur. Quare discamus sensus nostros supra mundum attollere, et in admirationem rapi, si divinam virtutem quam ipse in miraculis patefacit, ut decet, adorare et venerari volumus. Haec igitur sunt hoc loco observanda, quum videmus ante diem septimum, quae dicta dies ab hostibus erat, Saulem tantas copias, ter centum triginta mille nimirum homines, coëgisse, lustrasse, Iordanem transvexisse et Iabensibus obsessis et satis procul remotis suppetias tulisse. Quae quum praeter hominum opinionem tam celeriter confecta sint, satis est conspicuum admirandum Dei opus hic esse a nobis adorandum. Quemadmodum David in Psalmis Dei potentiam qua regimur eam esse docet, quae inspicientibus horrorem et stuporem afferre debeat. Caeterum hinc observandum Dei potentiam non contineri et finiri usitatis ullis mediis et rationibus: sed momento Deum suum opus perficere, prout ipsi visum fuerit; adeo ut somnia videantur nobis potius quam res gesta, ut Psalmus docet. Et singulari hoc dignum est observatione. Nam etsi sacrae literae passim docent Deum nunquam nobis defuturum, nostramque in illo salutem esse repositam, ac satis potentem esse manum ipsius ad nos millies in singulos dies e periculo mortis eruendos: tamen vix quiescimus, nisi hinc inde media quibus nostram salutem sit impleturus quaesiverimus, et in oculos nostros incurrerint. Quoniam igitur Dei potentiam finire et circumscribere plerumque conamur mediis in nostros sensus incurrentibus, eo magis cavendum, ne Deo nos insolitis mediis ex periculis eruente inquiramus, quomodo istud fiat: sed eius virtutem et potentiam infinitam esse sciamus: et quidem non ad unum quodpiam opus illam restringamus, sed in rebus omnibus quascunque mente concipimus eandem intueamur. Quamobrem quum sacrae scripturae passim nos doceant, Deum in servanda sua ecclesia rationem longe ab omnium sensu remotam sequi, spem omnem in eo ponamus, et ipsi placide acquiescamus: ut quotiescunque ea ingruerint pericula, quae ultimum exitium minabuntur, ad Deum confugientes, eumque supplicibus precibus sollicitantes, sciamus posse nos ex periculis admirandis, id est incognitis nobis modis et rationibus, quas ipsi hostes ne cogitare quidem aut imaginari queant, eripere.

Atque hactenus de hoc facto dictum esto, et de doctrina quae inde est haurienda, quum tam brevi temporis spatio tanta hominum armatorum multitudo coacta est. Alia vero ex parte insigne hic testimonium habemus excaecatum a Deo fuisse Naasum regem et imperatorem Ammonitarum. Nisi enim Deus et ipsum ducem et exercitum stupore percussisset, poterant ex nunciis sciscitari, quae Iabonsibus promissa essent, quae spes auxilii et suppetiarum appareret. Verum ambitiosus iste et gurges insatiabilis facilem victoriam sibi pollicetur, et spes inanes pascit, quum exiguum exercitum fudisset: ac suae ditionis terminos longe lateque extensum iri sibi persuadet: nam sibi omnia proclivia et facilia pollicetur: ac si quae auxiliares copiae suppetias obsessis laturae venerint, eas se facile debellaturum, et post illam cladem se victoriam facilius persequuturum, et parta fruiturum. Quamobrem avaritia et ambitione tumidus, instar furentis apri in retia dat se praecipitem, aut instar avidi piscis in hamum irruentis solido dentem infigit. Talis ille rex Ammonitarum, quem Deus stupore mentis percusserat, et cupiditate ditionis augendae et longe propagandae ferventem excaecarat. Nam parvi momenti facit oppidi illius deditionem; sed si populus in ferendis suppetiis tardior ac remissior esset, sponte sese illi omnes deinceps tribus dedituras, et devictis auxiliaribus copiis, si quae venerint, facile reliquas sub iugum suum tribus mittendas. Hinc discamus socordiam istiusmodi et arrogantiam fugere, quam a Deo maledicendam certum est. Caeterum Deo pro nostra salute vigilante, ne ideo segnescamus, et in fide remissiores simus: sed potius magis ac magis excitemur, et de nobis serio cogitantes ad Deum votis et precibus ardentibus confugientes eius opem expetamus. Nam, ut dixi, quaevis arrogantia secum maledictionem trahit, et quominus ad Deum confugiamus impedimento est, et tantundem ab eodem separat. Quare vigilare nos oportet, et cavere ne socordia segnescamus: ac in primis ne a nostris cupiditatibus abripiamur et excaecemur: cuiusmodi nobis exemplum hoc loco iste incredulus suppeditat.

Sed eius caecitatis a Deo immissae illi certius adhuc sequitur testimonium, quum Iabenses, per nuncios ad ipsum dimissos, significarunt ei, *fore ut crastina die ad ipsos exirent, ut faciant ipsis prout bonum videretur in oculis ipsorum*. Crastinus ille dies sub aestum solis, tempus erat a Saule praescriptum, quo suppetias laturus erat. Ille itaque Naasus verbis illis fretus et securus de eruendis civium singulorum oculis cogitat, ut minatus erat se singulis oculum dextrum effossurum, ut ignominiae perpetuae notam ipsis inureret, quae in totum populum israëliticum redundaret, immo et ipsum Dei nomen peteret. En quae consilia volvat animo, quos sibi triumphos, quae trophaea promittat. Sed insanus non sentit hanc securitatem suae dissipationis et exitii causam fore. Hinc igitur agnoscamus, quo securius hostes Dei et evangelii ipsius miseris filiis ipsius insultant, et maiores animos sumunt, et quo magis excaecantur abripiunturque a suis cogitationibus, eo propinquiores esse suo exitio. Nam si, exempli gratia, paries aliquis intumescat, et propendeat, eo quidem spissior et crassior videbitur; sed tamen ille tumor ruinae et exitio propinquiorem esse ostendit. Sane impii homines non sunt istiusmodi parietibus absimiles, quorum tumor et arrogantia ruinam proximam indicat. Quare quum illos furorem suum despumantes conspiciemus, ne metu perterriti animum despondeamus, sed a Domino summam illorum confusionem brevi futuram exspectemus. Caeterum merito hic quaeritur, an Iabensibus licuerit dolis hostes ita ludere: nam manifesta fraus fuit, et malus finis sermonum quibus per nuntios deditionem pollicebantur. Inducias aliquot dierum pacti erant, ad mittendos nuncios ad amicos pro auxilio petendo: Iam vero reversis nunciis, dissimulant spem auxilii: fratrum et amicorum segnitiem in ferendis suppetiis accusant, deditionem simulant, et poenas quas illi de eruendis oculis minati erant se ferre paratos, tanquam victos, simulant, et ita hostes ludunt. Atqui scimus nihil simulate sed aperte et candide omnia facienda: quare Iabenses videntur hic graviter reprehendi, quod Naaso imposuerint simulantes se ad ipsius misericordiam confugere, et dedere se paratos, dictis conditionibus. Sed non est subtilius ista quaestio tractanda. Vetus enim illud est proverbium: Nulla fides pietasque viris qui castra sequuntur: et certum est Deum multa in bello tolerare simulate et dolose facta, quae in communi convictu nullo modo ferrentur. Nam si quis hoc simulet, aliud vero agat merito perfidiae damnabitur. Sed belli tempore fugam simulare licet, ut eo maiore vi converso agmine in hostes impetus fiat: itaque fugae simulatio in hoc erit ut hostes incauti et inordinati deprehendantur. Denique non eadem ratio pacis et belli: verumtamen principium istud est semper retinendum, semper veritatem et rectitudinem observandam, quod omne mendacium Deo displicet. Mendacium autem est, quum proximum fallere seu factis, seu verbis animus est, aut aliqua subest simulatio. Belli etiam tempore datam fidem servandam esse notandum est, Deumque in periuros et fidem fallentes animadversurum. Interim non omnis simulatio condemnanda: quemadmodum Iabenses hic agunt simulate et prudenter. Sibi enim malum creassent, si de auxilio promisso Naasum certiorem fecissent. Nam irritati hostes potuissent

se ad fortiter dimicandum excitare, et ad auxiliares copias excipiendas praeparare. Quare Iabenses prudentes fuerunt, quum auxilium speratum dissimulantes dolo dicunt se in hostium potestatem venturos, et oculorum effossionem passuros, et quodcunque hostibus videbitur se laturos. Quare non esse hunc illis dolum vitio datum possumus iudicare, quod non modo quod sciebant dissimularunt, sed contrarium prorsus simularunt, quod suis hostibus sese in praedam dare non tenerentur: et nulla esset mutua cum illis communicatio, neque contractus ullus in quo data utrinque fides fuisset.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA XXXIX.

11. *Et factum est, quum dies crastinus venisset, constituit Saul populum in tres partes, et ingressus est media castra in vigilia matutina, et percussit Ammon usque dum incalesceret dies: reliqui autem dispersi sunt, ita ut non relinquerentur in eis duo pariter.* 12. *Et ait populus ad Samuelem: Quis est iste qui dixit: Saul num regnabit super nos? Date viros, et interficiemus eos.* 13. *Et ait Saul: Non occidetur quisquam in die hac, quia hodie fecit Dominus salutem in Israël.* 14. *Dixit autem Samuel ad populum: Venite, et eamus in Galgala, et innovemus ibi regnum.* 15. *Et perrexit omnis populus in Galgala, et fecerunt ibi regem Saul coram Domino in Galgala, et immolaverunt ibi victimas pacificas coram Domino. Et laetatus est ibi Saul, et cuncti viri Israël nimis.*

Considerandum hic in primis occurrit divinum auxilium quo Iabenses obsessi iuvati sunt: quo palam fecit Deus non inanem fuisse suam, de qua superius egimus, promissionem: nempe se ad regiam dignitatem Saulem vocantem ipsorum, licet indignorum, misereri. Hic igitur primum observanda est Ammonitarum strages, et exercitus profligatio. Deinde confirmatio Saulis, et prioris seditionis et tumultus *ἀμνηστία*. Tertio, Samuelis publica protestatio suae innocentiae quamdiu rempublicam gessit; et intercessio qua se administrationis rationem reddere paratum palam testatur. Quod ad primum attinet, Saul dicitur exercitum suum in tria agmina divisisse: nam, ut vidimus, collegerat exercitum ter centum triginta mille hominum, ut ex illis totidem magnos exercitus facile conficeret. Etsi vero tanta fretus multitudine, tamen ex ratione bellica sic divisit exercitum, ut undequaque cinctis hostibus nulla spes fugae ipsis daretur. Neque enim tantum eos in fugam dare cogitat, quod facile recollectis copiis bellum redintegraturi essent: sed semel eos debellare, ne amplius trans Iordanem incolentes Israëlitas bello possent adoriri fractis viribus. Et praeterea dicitur Saul in matutina vigilia hostium adortus castra, et incautos invasisse. Nempe securi erant, et deditionem Iabensium exspectantes sibi victoriam gratulabantur. In quo videmus impleri quod saepe Deus in sacris praedicari voluit, fore nimirum ut quum impii homines tuta omnia sibi pollicentes dixerint, pax et securitas, tunc repentinus eis superveniat interitus. Atque haec insignis clades Ammonitarum fuit, ut ne duo quidem simul relinquerentur: et ita testatum Deus voluit se populi sui, licet poenas et exitium promeriti, velle foederis olim cum Abrahamo contracti memorem misereri. Nam quid erat in populo quod Deum ad misericordiam provocaret? Deus itaque licet Saulis regnum non approbaret, tamen illud non modo pertulit, sed ei etiam benedixit, ac prosperos successus dedit. Unde apparet Deum saepe nostris consiliis, licet malis, dare bonos successus, non quidem ideo ut habenas ad Deum tentandum nostris cupiditatibus laxemus, et securius agamus, quod hic populo legimus priorem vitam inordinatam in bonum cessisse: sed potius ut discamus Deum saepe clementius nobiscum agere, et licet peccatis nostris irae ipsius locum fecerimus, tamen felicem exitum nostris consiliis dare, quae tamen exitium alioqum nobis esset allatura. Quorum donorum cognitio debet nos ad modestiam et humilitatem componere, ne gloriemur: sed potius cum omni modestia et humilitate cognoscamus Deum nostram malitiam sua inaestimabili bonitate superaturum. Atque haec doctrina est diligenter observanda, quod saepe Deus nos in peccatis nostris altum stertentes animadvertens, eius patientia et tolerantia abutentes quod non statim in illa animadverterit, quin etiam quod illa nostrae utilitatis velut occasio et causa fuerint, sed per accidens quod ita Deo visum fuerit, Deus, inquam, nostram socordiam intuitus, nos serio excitat, ac docet non ita interpretandam eius patientiam, quasi quum ad tempus nos induratos in peccatis toleraverit, sit semper toleraturus. Quare Deo nostra consilia secundante, ne virtuti et industriae nostrae felicem successum tribuamus: ac licet eundem spiritum nobis quem nunc Sauli largiatur, tamen in nobis semper aliquid inesse mali norimus, quo nobis ipsis exitium accersamus, nisi ipse velit misereri. Et hanc doctrinam nostris mentibus altius infigamus, ut in timore et sollicitudine semper sub ipsius praesidio ambulemus.

Sequitur post victoriam, concursum factum a plebe ad Samuelem, rogante ut seditiosi illi qui Saulem recipere recusarant sibi traderentur, ut poenas capitis darent, Saulem autem restitisse, et impedivisse ne id contingeret, his verbis: *Non esse die illo quemquam morti tradendum, quo Deus in*

Israële salutem fecerat. Deinde venisse universum exercitum Gilgalem monitu Samuelis, ad Saulem in regni possessione confirmandum, et quidem in Domini conspectu gesta illa omnia fuisse: quoniam solenni sacrificio litatum est: quod fuit evidentius testimonium sine controversia reddendum honorem et debitam obedientiam ei quem Deus ipse post unctionem regem elegerat et constituerat: etsi Samuel nihilominus autoritatem apud populum retineret. Atque hanc ob causam hic fit Samuelis honorifica mentio, qui tanquam iudex agnoscitur. Et quidem, fateor, de Saulis agebatur causa, in qua sedere iudex non poterat: sed tamen verecundia duci populum videmus, nisi Samuelem a quo tot acceperat benefacta, debito honore prosequeretur, licet summum illum dignitatis gradum ei ademisset, quem a Deo tamen acceperat. Nihilominus tamen quadam ducitur poenitentia, non quidem quod regem efflagitatum nollet, sed ut honore Samuelem afficeret, et quodammodo offensam illam et ingratitudinis notam elueret. Interim hic observandum, quanta sit vulgi inconstantia, ut nihil unquam moderate, nihil temperanter faciat; sed modo in hanc modo in illam partem propendeat. Ac sane in tanta multitudine semper aliqua suberit confusio, nisi praesint autoritate praediti, qui illos impetus et veluti fluctus cohibeant. Antea vidimus, non ita pridem multos excitata seditione obmurmurasse, nunquam regnaturum Saulem super se: iam vero ad poenas repetuntur, quasi duo tresve tantum huius seditionis autores fuissent. Notum autem satis erat, qui rebellassent, et ipse Saul audiverat et dissimulaverat: itaque non opus erat longa inquisitione in re tam perspicua. Et sane fortassis maxima pars istorum, qui iam adeo fervidi sunt, in seditiosorum erat numero. Veluti in seditione et maximo tumultu, in cuius partem venerint omnes cuiuscunque ordinis et conditionis: si Deus deinde sedatis rebus tranquillitatem reddat, qui maxime rei sunt seditionis, discessionem ab aliis facient poenitentia ducti, et quasi maxime innocentes veluti perfricta fronte reliquos persequentur, et poenas magno clamore reposcent. Atqui socii seditionis fuerant. Sed ita plerumque accidit: istos esse hominum mores quotidiana experientia plus satis docet. Quare mirari minime debemus, quum populum audimus ad Samuelem venisse poenas repetitum de iis qui in ipsius inaugurationem non consenserant, et regnum eius detrectarant. Interim observandum istos homines non ob divinae gratiae dilectionem, sed ob victoriam partam adductos ut Samuelem vellent poenas de istis reposcere. En ut qui vivas verae fidei et obedientiae radices non egerunt, saepe quidem quibusdam beneficiis divinis adducti zeli quandam speciem prae se ferant, sed quae momentanea quum sit, statim evanescit. Deus vero miraculo insigni Saulis regnum augustum fecerat. Sortitae enim inter se tribus fuerant, et sorte electa tribus Beniamini fuerat et in ea Saulis familia. Qui quum in populi coetu non inveniretur, expressa revelatione inter impedimenta latens deprehensus fuerat. Deus itaque signis evidentibus Saulem designarat, et inter impedimenta latentem sua quasi manu produci voluerat, ut populi dux et imperator ab ipso Deo creatus agnosceretur. Quare tot testimoniis satis confirmatum erat Saulis regnum: quid iam eos impulit ut renovaretur regnum Saulis, et seditionibus via praecluderetur? Nempe recens de hostibus debellatis victoria et triumphus. Ex quibus apparet eos qui Dei timoris fundamenta vera non iecerunt, saepe quidem acceptis a Deo beneficiis et rebus ipsis ex animo succedentibus ipsum colere et venerari: sed momentaneum id esse: quandoquidem contra Deo res adversas immittente, suum furorem despumant, et blasphemas voces eructant, et penitus immutati Dei praesentiam amplius non agnoscunt. Quae diligenter a nobis sunt observanda, ut Dei beneficia quibus ad illius amorem trahimur agnoscentes, etiam parati simus res quaslibet adversas, et ea exercitia et castigationes quas ipsi visum fuerit patienter tolerare: eumque rebus adversis non minus quam secundis adorare et venerari: et nunquam rebus nobis ex animi sententia succedentibus sic haerere, quin Deus gradum suum apud nos retineat, eique quomodocunque nos tractet sponte subiiciamur, et in illius obedientia quocunque nos versaverit perseveremus, sic ipsius addicti obsequio ut quaecunque signa severitatis dederit, nihilominus tamen patrem nostrum ipsum agnoscamus, et aequum esse fateamur ut ad ipsius non autem ad nostrum arbitrium regamur, prout ipse nobis ad salutem utile esse cognoverit. De Saulis vero responso apparet illum a Dei spiritu fuisse gubernatum, quod sanguinem tot hominum fundi non permiserit. Nam sane infaustum fuisset regni primordium ab eorum caede qui adversus ipsum murmurarant. Neque enim, ut dixi prius, unus aut alter reus seditionis coortae, sed hominum numerus ingens tenebatur: quare oportebat aut offensam remitti et ἀμνηστίᾳ deleri, aut ingenti laniena multorum hominum expiari. Prudenter itaque Saul tantam caedem fieri prohibuit, priore illa potissimum populi confusione adductus, nondum bene constituta politia et statu illo regio. Ac sane non possunt severae de istiusmodi seditionibus poenae repeti, si ante constitutam rempublicam sola confusio et perturbatio rerum fuerit, improbis viris meliorem partem superantibus. Fieri, inquam, non potest ut in tanta rerum perturbatione, ubi legibus nullus, nullus rationi locus est, de iis inquiratur, et poenae sumantur qui istius confusionis autores

fuerunt. Ac proinde Deo populi illius miserente, multae offensae sunt condonandae, et perpetua ἀμνηστίᾳ sopiendae. Nam revera longe alia est ratio seditionum quae constante republica ab improbis et flagitiosis hominibus violatis legibus excitantur, quam quum perturbato statu reipublicae, quum neque legibus neque rationi locus est, sibi licentiam peccandi permittunt. Quare Saulem hic videmus prudenter ea quae diximus considerantem, non esse passum severe in seditionis autores inquiri, ne sanguinis humani copia funderetur. Sed praeterea videtur indicare Deum toti populo culpam remisisse ut festum illum diem agerent, deque parta ab hostibus victoria triumpharent. Ac sane quandoquidem ad ipsius imperium singuli convenerant, et dicto ipsius obediverant, ducemque ipsum sequuti sponte fuerant, merito praecedentis offensae tam prompta obedientia merebatur oblivionem. Sin hic vero aliquis quaerat, an Deo miserente alicuius populi flagitiosos homines impunitos esse oporteat, et legum potestatem imminui, quasi peccandi licentia permittatur, quum Deus bonitatem suam et misericordiam in aliquam urbem aut regionem exercet, facilis sane responsio, si haec cum supra dictis coniungamus. Nam saepe Deus in aliquem populum beneficentiam suam exserit, ut in perturbatores publicae tranquillitatis inquiratur, et in ipsos convictos severius animadvertatur. Verum si contra Deo benefaciente alicui populo nullus potest nominatim flagitiosus designari, in quem inquiratur, sed omnium culpa communis est, tum adhibenda moderatio illa est de qua hic agimus. Saul igitur hac usus est moderatione, praesertim intuitus, istos seditiose murmurasse, antequam adhuc subiecti regiae potestati fuissent, veluti feras adhuc indomitas et effraenatas: sed sese tamen subiecisse, neque in malitia et rebellione perrexisse, sed crimen confessos quodammodo satis fecisse, quum regem salutarunt et imperatorem sequuti sunt. Et non tantum verbis et specie externa, sed etiam re ipsa id comprobarunt, quum relictis domibus et facultatibus ad ipsius imperium coacti sunt. Quare merito Saul haec omnia cognoscens ait, Deum salutem illa die populo dedisse, ac gaudium esse commune oportere, non turbandum sanguinis effusione: tantae praesertim multitudinis. Hinc conspicuum quomodo reges et magistratus clementia utantur, et veniam et impunitatem concedant, quum id aequitas et non ambitio postulaverit. Similiter Davidem videmus regno suo redditum et restitutum, nolle in eos animadverti, qui poenas tamen merebantur, et in magno numero erant. Verum non est nobis integrum iudicare an laudabile fuerit Davidis illud factum: quandoquidem ad tempus tantum illis veniam indulsit; et sub mortis suae tempus poenas ab illis resposci testamento constituit. Contrariae sane inter se actiones: Davidem nolle de flagitiosis et rebellibus poenas sumi: et deinde filium iubere id facere quod prohibuerat. Sed Davidem est verisimile immensa laetitia affectum, ut sunt hominum passiones sine mensura, non attendisse quid officii sui ratio postularet, ut ideo deinde cogatur filio curam illius iudicii committere, quod ipse neglexerat. Sed alia est, ut diximus, Saulis facti ratio. Primum enim seditionis illius autores animadvertit non esse exiguo numero. Deinde ortam ab illis seditionem perturbatis adhuc rebus, et incerto reipublicae statu. Denique sponte etiam venisse ad ipsius imperium culpam agnituros et obedientia superiorem offensam compensaturos et deleturos.

Deinceps sequitur, *Samuelem deduxisse populum Gilgalem, et ibi fuisse regnum Saulis renovatum, regemque fuisse constitutum coram Iehova, facto sacrificio solenni eucharistico, laetatumque Saulem vehementer cum omnibus Israëlitis.* Quae regni confirmatio facta est, minime quod non sufficeret declaratio illa et publica patefactio a Domino facta; sed quod homines non sine difficultate sub iugum alterius potestatis mittantur: ac licet ante domiti, nisi tamen in metu et obedientia retineantur, subinde ad ingenium revertuntur, et rectae gubernationis sensum amittunt. Hac igitur de causa Samuel cogitavit de renovando ibi regno, quod tamen Deus satis antea prout necessitas postulabat, et quidem electione ut vidimus miraculosa, confirmarat. Hic igitur tanquam in speculo conspicimus, quare Deus suarum promissionum memoriam nobis refricet, ut quotidie nimirum de ipsius voluntate certiores fiamus. Et nonnunquam etiam minatur et terret quum nos hypocrisi vel negligentia laborare conspicit. Sed non ideo tamen non satis magnam vim habet Dei verbum semel cognitum. Nam Dei verbum scimus esse firmum et immotum. Quare quum Deus indesinenter nostras aures ferit, inconstantiam et levitatem nostram causam esse sciamus, quod una hora ex memoria nostra effluat quidquid unius anni spatio Deus inculcaverit, nisi illud subinde repetatur. Deinde licet probe quae sint officii nostri partes cognitum habeamus, valde tamen remissi sumus in eo faciendo. Deinde fit ut variis agitemur turbis, et angustiis premamur, ut ipsius promissiones nobis confirmandis non sufficiant: quod illis niti non possimus, sine illarum frequenti meditatione; unde fit ut illis alamur et sustineamur in adversis, quum crebro nostras aures ferierint. Itaque oportet nos frequenti et continua illarum meditatione in officio retineri. Et haec hoc loco videntur observanda. Regnum quidem Saulis, fateor, terrenum et caducum erat: immo non erat usquequaque a Deo approbatum ut ad successorem perveniret, sed brevi abolendum et in

ipso Saule terminandum, verumtamen tum temporis augustum esse Deus voluit, et tanquam Domini legatum agnosci. Quamobrem quoad Deum nihil desiderari potuit, quominus Saulis regnum legitime constitueretur: sed quoad populum seditio illa et contumacia multorum remoram quandam iniecerat, itaque regnum illud oportuit, ut hic factum videmus, renovari. Idem vero contigit hodie quum Dominus filii sui unici regnum vult in medio nostrum erigere. Nam Dei quidem regnum est spirituale et sempiternum: sed quoniam leves et inconstantes sumus, et ad vanitatem et mendacium proclives, et tardi ad ipsius obsequium, et malitia pleni ad ipsi resistendum: idcirco Deum oportet regnum filii sui Domini nostri Iesu Christi inter nos renovare quotiescunque evangelium praedicatur. Nam, ut ait Paulus, evangelium est legatio Dei qua vult nobis reconciliari: et qua nos hortatur ut ad se revertamur, cum certa fiducia nos ab ipso recipiendos; modo vicissim offensas, quibus eius in nos iram provocavimus detestemur, eique subiici et obtemperare in vera et non simulata poenitentia quaeramus. Quare quum Dei verbum toto vitae nostrae curriculo legere iubemur: et ex politiae ecclesiasticae constitutione conciones frequentare tenemur, etsi doctrina saepius nobis eadem inculcatur, nihil tamen esse superfluum sciamus. Quid ita? Sane debemus nos intueri, et qui simus considerare. Multi fanatici se sui cognitionem habere dicunt, ac proinde inquiunt: Quare laborarem in frequentandis concionibus, in quibus nihil audiam nisi quod ita teneo ut alios docere possim? Verum istiusmodi homines se nunquam respexerunt, neque sese unquam expenderunt. Atqui hominum sapientiam primam esse scimus, ut sese examinent et expendant: et ubi sese probe norint, sic sibi displiceant, ut remedium adversus vitia quibus laborant studiose quaerant. Profecto Dei verbum nonnisi propter ingenia nostra tardiora, hebetiora et pinguiora saepius repetitur et confirmatur. Accedit ad superiora memoriae labilitas: ut necesse sit subinde iam nota repeti ad eius confirmationem. Deinde tam proclives ad quaelibet vitia sumus, ut necesse sit eos Dei verbi tanquam fraeno cohiberi, ut pravae nostrae cupiditates quae adversus nos pugnant reprimantur. Quare nos domari et libidines coerceri necesse est, quod uno die perfici non potest. Quamobrem quum non unius diei sit illa cupiditatum victoria, toto vitae curriculo niti nos oportet, ut Dei verbo reformemur, et summum Dei beneficium agnoscere quum dociles et attentos ad ipsius verbum audiendum facit: ac nos ipsius gratia indigere, qua sese in dies nobis communicet: quem alioqui momento traderemus oblivioni, immo cui terga daremus, quod satis unumquemque quotidiana docet experientia. Porro dicitur renovatum in Dei conspectu regnum, ut nullum nodum, nullum vinculum arctius esse sciamus ad nos in obedientia Dei retinendos, ipsius maiestatis praesentia: quem nostrarum actionum testem esse volumus, et coram ipsius conspectu apparere. Nam etsi alii quidem honestate ducuntur ad fidem in promissis servandam: alii vero metu poenae, aut alicuius infamiae retinentur: nihilominus tamen nunquam eam diligentiam et constantiam in officio faciendo retinebimus quam debemus, nisi Deo ipso veluti praesente, ad cuius nutum componere nos studeamus. Quare discamus in omnibus nostris negotiis nobis ipsis veluti diem ad Dei tribunal dicere, et eius iudicio nos sistere. Nam ita fiet ut sic in ipsius timore et reverentia teneamur, ne unquam ab aequitate et fide quam proximis debemus recedamus. Ac sane, obsecro, unde tot fraudes, doli, artes veteratoriae quibus alios fallere et decipere consueverunt, nisi ex eo quod ficte et simulate in suis latebris agentes, neminem suarum fraudum et malarum artium conscium esse arbitrantur? Quemadmodum fures in occulto ad libidinem furantur, quod tenebrae illis otium suae libidinis implendae concedunt. Idem sane nobis contingit, quum Deum caecutientem nobis fingimus, et in iniquitatibus nostris magis ac magis induramur. Hinc tot vitiorum licentia, ut sibi quisque pro libidine furari vel quidvis aliud facere permittat. Quomodo vero istud? Nempe quod Deum praesentem non habeant. Idcirco videmus Deum suorum vitam ad perfectionem revocantem, iubere, ut *coram se ambulent.* Sane in Dei conspectu ambulare, est summa totius vitae nostrae perfectio. Et quidem sunt quaedam maioris momenti actiones quae magis requirunt Dei praesentiam, quam aliae non ita seriae. Verumtamen haec in genere doctrina retinenda est: Ne movendum quidem esse digitum, quin Deum praesentem esse, quibuscunque tegamur tenebris, sciamus, quod ubique sit, et omnia intueatur et perlustret. Verum, ut dixi, nonnunquam occurrit quaedam gravior et maioris momenti necessitas, quae nos ad Deum propius accedere cogit. Quemadmodum, exempli gratia, si de constituenda politia et bonis legibus sanciendis agitur, quibus in officio retineamur, veramque pietatem doceamur, et totius vel reipublicae vel regni aut regionis consulatur; tum maxime Dei praesentia requirenda est. Denique in maximi momenti rebus, Deum maxime praesentem habere oportet, ut consiliis nostris praesit, quo nihil dicamus faciamusve quod non in ipsius conspectum venire velimus. Sic etiam in contractibus et rebus similibus quae iureiurandi firmantur, et in publicis gratiarum actionibus pro tot tantisque a Deo acceptis beneficiis in Dei conspectum nos venire certum est. Sic in emptionibus, qui ab alio quidpiam empturus fidem illi adhibet, neque iura-

mentum exigit, coram Deo fieri contractum illum statuendum est. Et quidem quod tanta est hominum inconstantia et mutabilitas, ut saepe fidem fallant, et dolos ac fraudes nectant, multasque subinde artes fallendi struant, idcirco nonnunquam iureiurando velut in Dei conspectum adducuntur, ut Deus ipse testis et iudex statuatur eius qui socio iniuriam fraudemque fecerit. Tunc igitur de nobis magis serio cogitandum est. Nam si toto vitae curriculo nos in ipsius ambulare conspectu debemus, quid faciendum putamus quum magis expressa quadam ratione sese nobis patefacit, et veluti facie ad faciem sese nobis intuendum exhibet? Nonne maiestatem ipsius tanto magis venerari decet, ut in timore ipsius ambulemus? Atque eo diligentius haec doctrina est observanda, quo saepius in eam ab hominibus peccari videmus, Deum ad iram ultro provocantibus, et velut in faciem urentibus. Unde enim, obsecro, tot inanes deierationes, ut vix effari homines verbum possint sine aliquo iureiurando, etsi de levissimi momenti et de nihili rebus agant, quin statim Dei nomen proferatur? Siccine homines coram Dei stupenda maiestate sese exhibent, et profitentur se nomen divinum advocare testem veritatis, quum tamen mendaciorum pleni sint? Unde conspicuum est paucos in hac doctrina profecisse, nempe, homines in Dei conspectu positos oportere in omni candore et integritate ac sinceritate incedere, ne fidem unquam frangamus, neque temere quidquam dicatur fiatve. Et de hoc loco hactenus. Insuper ex istis colligendum regna et respublicas ad Deum semper esse referendas. Nam scimus omne illi imperium deberi, et regem esse illum regum, quod omnis ab ipso potestas dependeat. Quare si huius mundi potestates sunt subalternae, aequum est illas omnes ad Deum referri, ut summum ipse gradum semper obtineat. Ac proinde qui aliis praesunt caveant ne maiestati ipsius derogent et tenebras offundant: sed semper eum ut dominum et magistrum colant et venerentur. Atque adeo qui summum in terris dignitatis gradum obtinent, aliis exemplo modestiae et voluntariae subiectionis sunto. Nihilominus subditi superioribus suis et potestatibus subiiciuntor: scientes a Deo ipso ordinatas, et nihil amplius inquirentes; quandoquidem non est potestas nisi a Deo, ut Paulus docet.

Sequitur illos ibi immolavisse victimas pacificas coram Domino. Vox hebraea pacem significat, et ideo victimae pacificae vocatae sunt. Sed non dubium est quin ea voce significentur sacrificia eucharistica. Nam sacrificiorum illorum usus et finis erat, Deo gratias agere vel de concessa populo adversus hostes victoria, in genere, vel privatim de recuperata valetudine et liberatione ex gravi et periculoso morbo, veluti peste, aut similibus: pro quibus beneficiis Deo gratias agebant et sacrificia pacifica offerebant. Hic vero duplex huius sacrificii pacifici ratio sese offerebat. Nam hinc quidem hostes caesi profligatique magna internecione fuerant, et allata populo pax, sublatusque timor renovandi amplius belli. Inde vero regni status confirmabatur, et caput a Deo approbatum constituebatur, quod ex populi usu fore facile apparebat. Quare quum haec duo tam excellentia Dei beneficia concurrerent, aequum erat populum debitas Deo gratias agere. Sed in primis hic observandum populum, etsi praesenti animo et forti pugnaverat, non tamen suae dignitati victoriam tribuere, sed Dei benevolentiae. Quare quum in aliquod negotium quilibet incubuerit, cuius felix fuerit exitus, Deum agnoscamus autorem, et gratias eidem condignas agamus, quod nostro labori benedixerit. Nam frustra summo diluculo surgeremus, et tarde sederemus, et frustra cibo dolorum vesceremur, nisi Deus ipse nostris laboribus benediceret, felicemque ipsis exitum daret. Cavendum itaque summopere ne Deum debita laude fraudemus, quum beneficiis ipsius cumulati fuerimus: et licet pro virili nostra in aliquam rem incubuerimus, nihilominus tamen ab eius beneficentia quidquid bene gestum est promanasse agnoscamus. Aliud beneficium a Deo profectum etiam populum oportet agnoscere, quum regnum est tranquillum. Quare si eae tempestates coortae sint quibus evertenda respublica videbatur, et quibus deinde sedatis aliqua pax et tranquillitas allata sit, aut melior aliquis status, Dei manu et benevolentia factum illud esse sciamus, qui nostri misereri voluit, et ad laudis sacrificium, ut docet Psalmus quinquagesimus, invitare. Denique additur omnes, tam Saulem, quam populum, valde laetatos esse, quibus verbis indicatur Saulem, non simulate, sed sincere et ingenue omnibus iis condonasse offensas, a quibus ludibrio habitus fuerat, et qui contumaces et rebelles fuerant, quod cum universo populo laetetur. Unde apparet illum inimicis plane fuisse conciliatum, de quibus non modo merito conqueri posse, sed etiam poenas reposcere videbatur, propter violatam regiam autoritatem, et oblatam occasionem, quod Samuel illius offensae iudex a populo esset constitutus. Poterat itaque Saul tantum animadversionem dissimulare: sed Deum agnoscit illorum misertum, ac proinde ipse quoque condonandum illis adversus se admissam rebellionem existimavit. Hinc discamus eos amore fraterno complecti, quibus Deus est reconciliatus: et quum nostri misertus fuerit, faciles simus in condonandis offensis quibus laesi a proximis fuerimus. Neque vero ista impediunt quominus legibus et iuri suus locus relinquatur: sed omnis vindictae cupiditas prohibetur: quae plerumque nos iniuriae impatientes facit. At quum Deum ad se nos invitare videmus, et peccata nobis ultro condonare, nonne istis tanquam stimulis

nos ad condonandas proximis iniurias et offensas excitari par est? Ac licet cum hostibus capitalissimis rem habeamus, qui in necem nostram conspirarint, patienter tamen feramus; et omnem iniuriarum memoriam deponamus, et veluti pedibus conculcemus, ut nihil nos impediat quominus Deum sincere et ex animo precemur: ac fraterno reconciliationis vinculo coniuncti una laetemur, quod Satana devicto et triumphato, misericordiam obtinuerimus a Domino, a quo sumus ad cognitionem salutis nostrae vocati.

Iam supplices in genua procumbamus *etc.*

HOMILIA XL.
CAP. XII.

1. *Dixit autem Samuel ad universum Israël, Ecce audivi vocem vestram, iuxta omnia quae loquuti estis ad me, et constitui super vos regem.* 2. *Et nunc rex graditur ante vos: ego autem senui et incanui: porro filii mei vobiscum sunt: itaque conversatus coram vobis ab adolescentia mea usque ad hanc diem, ecce praesto sum.* 3. *Loquimini de me coram Domino, et coram Christo eius, utrum bovem cuiusquam tulerim, aut asinum, si quempiam calumniatus sum, si opressi aliquem, si de manu cuiusquam munus accepi, et contemnam illud hodie, restituamque vobis.* 4. *Et dixerunt, non es calumniatus nos, neque oppressisti, neque tulisti de manu alicuius quippiam.* 5. *Dixitque ad eos: Testis est Dominus adversum vos, et testis Christus eius in die hac, quia non inveneritis in manu mea quippiam. Et dixerunt: Testis.*

Si populo regem flagitante Samuel causam suam egisset, dominatum in illum retinere velle visus fuisset, et suis privatis commodis studere, privatamque utilitatem quaerere, publica neglecta, iudicatus, ac proinde nullus ipsius quantumlibet aequissimis ac verissimis admonitionibus et reprehensionibus locus relictus: sed quum placide se et ultro summa illa dignitate abdicavit, regiaeque se potestati subiecit, et nullum suae utilitatis et dignitatis privatae rationem habuit, maiore παῤῥησίᾳ suam deinceps innocentiam apud illos tueri ac defendere potuit. Neque enim accusari potuit quasi suis commodis studeret, cui satis fuit, populum ingratitudinis coram Deo convincere, qui beneficiorum a Samuele acceptorum immemor, de gradu ad quem a Deo vocatus fuerat, illum deiecerat. Idcirco nominatim hoc loco tali praefatione usus dicitur: *Ecce audivi vocem vestram, iuxta omnia quae loquuti estis ad me, et constitui super vos regem. Et nunc rex graditur ante vos: ego autem senui et incanui:* quasi diceret: Nemo vestrum de me queri potest, quasi ad privatam utilitatem et commoda mea quidquam fecerim! nam ex vestra voluntate omnia gesta sunt: me dignitate abdicavi, regem vobis praefeci, cui egomet me ipsum subieci, et qui Deo faciente super vos regnaturus est. Ex quibus verbis insignis eruenda doctrina est, nempe, quum attentionem nobis conciliare volumus, et grata esse quae dicturi sumus, diligenter cavendum ne nos ipsos quaerere videamur. Certum enim est quamdiu haeserit auditorum animis illa opinio, inaniter verba facturos. Sic oportet magistratum officio suo functurum ea quae suam personam et commoda spectant a publica politita et utilitate separare, ut se nulla ambitione neque alio pravo affectu duci profiteatur, sed ab iis omnibus a quibus abduci ab officio posset oculos avertere. Sic verbi divini ministrum aedificationis gregis sibi commissum studiosum oportet prudenter animadvertere, ne sua commoda quaerere videatur, et cavere diligenter ne ullam istiusmodi suspicionis occasionem praebeat. Nam licet aliquis summis virtutibus excellat, ut angelo simillimus videatur, et summam rerum peritiam ac scientiam habeat, ut nihil possit desiderari; si tamen ad suam utilitatem et ambitionem respicere et se componere videatur, clausas auditorum aures est habiturus, et inaniter verba profusurus, quae risu sint explodenda: ac licet Dei verbum pure et simpliciter annuntiet, tamen propter illius vitium in contemptum veniat. Quare si Dei verbum ab auditoribus admitti cum ea reverentia qua par est volumus, cavendum summopere ne nos ipsi commendasse videamur, et ad nostram utilitatem aut dignitatem aliquid fecisse: futura alioquin inani et sine fructu nostra praedicatione. Atque huc Samuelis oratio spectavit, quum apud populum exposuit se sponte cessisse, neque studuisse autoritatem, licet a Deo sibi delatam, diutius retinere, quam multos annos obtinuerat, sed ultro sese illa abdicasse, neque propterea cuiquam litem intentasse: sed potius regem super ipsos constituisse, ne ulla duci ambitione aut ulla regnandi cupiditate videretur, aut metuisse dedecus aliquod abdicata dignitate quam a Deo acceptam plurimos annos obtinuerat. Idcirco dicit se voci populi auscultasse. Interim deinceps videbimus Samueli propositum fuisse hac oratione graviter populi contumaciam, rebellionem et ingratum animum reprehendere. Nam etsi Dei misericordiam consequuturos promittit, non tamen parcendum existimavit, quin vitia detegeret et obiurgaret. Etenim revera, Deo nostri misereri volente, nunquam aditum patefaciemus, neque ad gratiam illius recipiendam idonei fiemus, nisi prius serio peccatorum nostrorum sensu tangamur. Qui enim sibi et suis vitiis indulget, indignus est quem Dei gratia servet: si quidem,

ut dixi, sua induratione viam Dei gratiae praecludit. Quare cum fide poenitentiam coniungi necesse est ut Dei gratiam percipiamus. Itaque Samuel populo spem aliquam melioris conditionis facturus Deique misericordiam promissurus coniungit quod individuo nexu cohaeret, nempe, seriam admonitionem qua ad peccatorum agnitionem populum adducat, ut se gravissimas poenas commeritum cognoscat, quas non possit effugere, nisi Deus pro immensa sua misericordia ipsi ea condonet. Ac proinde populum oportuit de suis peccatis admoneri, ut si Deus ea condonet, ab ipsis glorificetur: atque inde occasionem accipiat sese ad Deum convertendi, eius imperio se subiiciendi et ad ipsius obsequium componendi, et studium habeat ab iniquitatibus et offensis quibus ira Dei provocatur desistendi. Et de istis hactenus.

Sequitur: *Ecce praesto sum, loquimini de me coram Domino, et coram Christo eius*, et superius dixerat: *Et nunc rex graditur ante vos*, quibus verbis indicare voluit: Saulem iam missum in regni possessionem. Quamquam illud, *graditur ante vos*, non tantum honorem et dignitatem, sed etiam onus et sollicitudinem complectitur; quemadmodum quum Deus se populum suum recturum et gubernaturum dicit, istis formulis loquendi utitur: Ante illum gradiar: quibus curam et sollicitudinem suam de hoc populo indicat: ut sit illi instar clypei ad ictus repellendos, quo populus fretus nullam noxam ferat, quin ipse Deus prior repellat. Porro haec omnibus regibus et magistratibus qui ad rerum gubernacula sedent autoritas et dignitas tribuitur, ut ante alios gradiantur: id est, ne sic aliis dignitate praecellant, ut otiosi sint et desides velut idola: sed potius ut norint eo gradu servitutem honestam contineri, et se communi reipublicae utilitati et commodis teneri studere. Et quoniam principem locum occupant, et sunt veluti capita, cogitent sibi totum corpus regendum esse traditum, ac proinde sibi rerum omnium curam esse commissam: ac exemplo caeteris esse debere, ut ad illorum exemplum se reliqui componentes, ordine omnia gerant. Caeterum non dubium est quin Samuel voluerit indicare regnum esse quietum, et in manu Saulis confirmatum, ac proinde se non amplius suam causam agere, quasi sui rationem haberi vellet, et suis commodis studeret: se nihil minus cogitare quam de privata utilitate quaerenda. Quare iubet eos coram Deo et uncto ipsius de se testificari: et ita se ad rationem suae administrationis reddendam ipsis offert, et vult, si qui occasionem habeant de ipso iure conquerendi, sese iudicio ipsorum sistere. Ac proinde palam testatur se sincere et non simulate velle in vitam suam inquiri, et iudicium ferri. Nam si quamdiu dominatum obtinebat his esset usus vocibus, excipere illi potuissent sibi non esse integrum adversus ipsum os aperire ad accusandum, qui summam rerum obtineret. Quum vero privatus et abdicata autoritate et dominatione sese iudicio sistit, satis apparet nihil ficte neque simulate ab ipso hic geri, sed velle ut in vitam suam inquiratur, et in gesta suae administrationis, unde appareat, probene an secus officio suo functus sit. Sane longe alia est hodie multorum principum ratio, qui convocantes suae ditionis status, et pro suis tribunalibus sedentes, multa de se loquuntur, suum studium commendant quo plebem complectuntur, sibi grave et molestum esse testantur tot oneribus miseram plebem premi: nullum se finem fecisse rationes quaerendi quibus sublevaretur, et in tranquillitate degeret, se nunquam quievisse quin modis omnibus eius commoda promoverit: denique multa mendacia sic egregie concinnata praedicabunt, quorum tamen non alia erit conclusio, quam ut conficiendae pecuniae ratio ineatur, et misera plebs specie illa verborum decepta laqueis irretiatur. Alii etiam quamdiu autoritate et gratia valent, suas laudes praedicabunt, et benefacta sua et summam integritatem commemorabunt, sed quamdiu metu dignitatis ipsorum nemo est qui vel os audeat aperire. Non itaque tempus est laudes suas, quum quis pollet autoritate et gratia, praedicandi, quandoquidem nulla est contradicendi libertas. Idcirco Samuelem nominatim hic dicere videmus: Ecce me, quum se autoritate et potestate abdicasset: quasi diceret: Me vestro sisto iudicio, quorumvis accusationem exspectans, si qua in re fui cuiquam iniurias aut contumeliosus. Sum enim iam in regis potestate. Sed in primis se coram Iehova esse dicit, ut ostendat non sibi satisfactum, licet ab ipso rege et omnibus hominibus absolvatur: sed se coram ipso Domino velle causam suam agi, et ipsum iudicem experiri. Nos istud exemplum decet imitari, ut omnis nostra defensio et excusatio coram Deo sit. Nam quid, obsecro, promoverimus, si hominum sententiis absoluti, et votorum omnium nostrorum facti compotes, tamen Dei et angelorum voce condemnamur? Quare si nostram integritatem et innocentiam volumus in medium adduci et palam fieri, hinc sane est exordiendum, nempe ab ipsius Dei solio et iudicio: et conscientiae nostrae sunt examinandae, an rei simus alicuius sceleris occulti, cuius tamen nullum in terris testem metuamus. Ita fideles solent se totos ad unguem examinare. Contra huius mundi filii, ut sunt ambitiosi, tantum applausum hominum quaerunt, et coram ipsis testimonio cupiunt ornari, licet aliud ipsis dictante conscientia, quam modis omnibus placare nituntur. Tanto itaque maior hic nobis est adhibenda cautio, quo lapsus proclivior, ut si de nostra tuenda integritate et innocentia coram hominibus agatur, Deo priores partes tribuamus. Quinam vero id fiet?

Nempe si se ipsum quilibet explorarit et iudicarit. Nam qui solam laudem ab hominibus quaerit, semper nihilominus in se constringitur, ut licet toto illos mundo absolvente, ipsi tamen adversum se ferre sententiam cogantur. Atque istam mercedem auferunt ii omnes qui hic tantum ab hominibus laudari et aliquo testimonio ornari quaerunt, suamque autoritatem solo hominum applausu tueri cupiunt: nam ipsorum conscientias a Deo tandem oportet excitari, quarum calculo condemnentur, licet mundi sententiis absolvantur. Equidem impios et sceleratos homines fateor Dei tribunal pro viribus refugere, et conscientiis silentium indicere, sed frustra. Nos vero contra, sedulo nos ipsos interrogemus, ut non ab horum vel illorum de nobis laudibus pendeamus, sed interni iudicis sententiam audiamus: dictumque Petri apostoli usurpemus nos admonentis, ut conscientias nostras interrogemus. Quanquam *interrogandi* vocem, pro *respondendi* Petrus accipit, quum ait, baptisma non esse lavacrum exterius ad repurgandas corporis sordes, sed esse potius bonum conscientiae responsum, quo freti coram Deo comparere non metuimus. Sed *interrogandi* voce utitur, ut ostendat nos nunquam nosse qui simus, nisi nos ipsos sine simulatione et hypocrisi interrogemus, prout experientia certiores nos faciet, sed severius in nos ipsos inquiramus. Nae licet compedibus vinctum in vinculis iudex facinorosum quempiam detineat, tametsi sit flagitiosissimus, poenam effugere poterit, nisi in illius scelera et flagitia diligenter inquiratur. Sic quum nos hoc honore Deus afficit ut nostri iudices simus, non est negligentius agendum, neque ad peccata oculi claudendi, aut aures obturandae: sed potius ad unguem expendenda singula facta nostra. Tunc enim bonam conscientiam habebimus, quum quisque vitae suae sedulus inquisitor fuerit, non ore tantum, sed toto animo et corde Deo servire cupiens: atque haec erit coram Dei quaedam interrogatio. Caeterum quoniam multi Dei nomine abutuntur etiam in iuramentis, idcirco Samuel hominum iudicium cum Dei cognitione coniungit. Experientia enim docet eos qui maxime sunt flagitiosi plerumque tamen eo impudentiae devenire, ut Deum audeant testem advocare. Sic ut sibi fidem faciant deieratores, in ore Dei nomen semper habent. Si quis tantum levem aliquam ob culpam accusetur, et admonendus de illa, et in viam salutis reducendus advocetur, statim ad Dei nomen tanquam ad asylum confugit, testemque inclamat, parum sollicitus de divini nominis profanatione. Denique maxime sontes plerumque videas in deierando audaciores et impudentiores in Dei nomine profanando, et parvi faciendo. Samuel hanc ob causam, ne Dei praesentiam temere advocasse videatur, etiam se coram rege et universo populo, causam suam dicere paratum asseverat. Hoc igitur exemplum imitentur, qui sibi fidem adhiberi volunt, quum suas laudes praedicant, ut sese omnium iudicio sistant, et quod experientia docuerit, exspectent. Nam quae, obsecro, illa insania foret, Deum ab aliquo testem advocari, quum tamen inter homines possit manifeste alicuius flagitii convinci et redargui? Quae dementia illa, si quis facinoribus suis infamis, velut hominum exsulet societate, et tamen Deum pro se testem ferat? ut non modo se non accuset et conscium agnoscat, sed de se nolit ferri iudicium: quod indicant illae voces, quibus ad Dei scientiam provocat, qua videtur contrarium eorum quae experientia comprobata sunt velle persuadere. Tanto itaque diligentius istud notandum est, ut si nostrae innocentiae fidem facere volumus, ne tantum bonam aliquam intentionem in medium adferamus, aut aliquam innocentiam praetexamus, sed potius in ipsam causam inquiri velimus, et ex ea iudicium ferri. Denique si omnibus sententiis absolvi cupimus, necesse est ut Deo nostrae integritatis teste, etiam facta ipsa coram omnibus expendantur, et de iis, prout res inventa fuerit, iudicium feratur, ut tales habeamur quales experientia fecerit. Et de hoc loco satis.

Porro suam innocentiam his verbis Samuel tuetur: *Testificamini contra me*, sum enim paratus rationem reddere, *coram Iehova et uncto eius*, an gravis ulli fuerim rapinis et vexationibus ac direptionibus; *cuius bovem acceperim, aut cuius asinum acceperim, aut quem fraudaverim, aut quem concusserim, aut e cuius manu acceperim redemptionis pretium: ut abderem oculos meos propter illud*, et similia. Neque vero hic omnes officii partes boni et legitimi gubernatoris enumerat, sed denominatione aliquarum satis ostendit se officio suo fuisse defunctum, ut si quis accusare ipsum alicuius rei voluerit, facile sibi sit crimen repellere, et suam innocentiam tueri. Porro primo adspectu Samuel hic videretur laudis apud homines retinendae cupidior, quum illos de se iubet testificari: nam omnes, ut ita dicam, adversarios suos provocat, et se omnium iudicio sistit, tanquam intrepidum et securum. Sed observandum est, necessitate fuisse Samuelem adactum ad hoc subeundum examen, ne multi temere hic Samuelem simiarum instar imitari velint, nulla urgente occasione: quum sic officio fungantur, ut non satisfiat ipsis, nisi plenis buccis laudentur, laudesque ipsorum palam praedicentur. Verum non satis est Samuelis vocem imitari, nisi spiritus idem qui Samuelem ipsos regat: quandoquidem non alio fine cum populo agunt quam ut autoritatem suam ampliorem faciant. Sed Samuel quum se dignitate sua abdicasset, voluit omnem malae administrationis suspicionem tolli, ne qua superesset nota qua ipsius gubernatio fieret infamis.

Non igitur sine causa aut temere Samuel suam innocentiam studuit in omnium coetu Israëlitarum agnosci: sed ut omnes certiores fierent de ipsius in Dei cultu promovendo studio, et in rebus administrandis integritate. Quare docet se a Deo in hoc dignitatis gradu collocatum, operam dedisse ut mandata sibi fideliter exsequeretur, quo in posterum sit iis exemplo integritatis et fidelitatis qui ad reipublicae gubernacula sessuri sunt: et doctrina quam proposuit post obitum suum retineatur, tanquam ab ipso Deo profecta. Scimus enim illum prophetiae dono, si quis alius unquam propheta, clarum et insignem fuisse, quemadmodum initio huius historiae docuimus. Sed si sine testimonio integritatis et sinceritatis dignitate sua fuisset abdicatus, quaedam in posterum hominum animis suspicio haesisset: quare abrogata esset illi dignitas, ac proinde ipsius doctrina in dubium revocata, et fides abrogata fuisset, Deique proinde gratia veluti sepulta iacuisset. Quamobrem oportuit ipsius innocentiam omnium testimonio comprobari, ut Samuelis temporibus Deum sui populi misertum fuisse sciretur, et beneficiis divinis fuisse cumulatum omnibus fieret conspicuum. Deinde oportuit Samuelis exemplum transire ad successores, ut ex eo erudirentur, et reges ipsi discerent ex Samuelis fidelitate, quodnam esset suum officium: quemadmodum etiam minari eum videmus, fore ut regnum intereat, nisi reges se ad suum exemplum componant. Quare qui non innocentia aut integritate, sed sola iactatione, sese commendant, nihil habent cum Samuele commune, nisi loquendi speciem: quae per se tamen nihil est: finis enim consiliorum istiusmodi hominum spectandus est, et mens illorum consideranda. Sanctus Paulus sane Samuelem merito debere excusari ostendit, ac necessariam et utilem illius fuisse protestationem. Nam gloriatur Paulus se bonum certamen certavisse, et quidem tam longo tempore, se ter lapidatum fuisse, saepius in variis mortis periculis fuisse, et nunquam defecisse. Praeterea gloriatur etiam de donorum spiritus excellentia, quorum abundantia, nemini, ne apostolis quidem ipsis cedat, adeo ut apostolatus gradum sibi a Deo collatum cum illis faciat aequalem. Quae quum apostolus pluribus de se praedicet, inani gloria duci videretur. Et quidem ipsemet se insipientem esse dicit, dum suas ita laudes praedicat. Sed per concessionem dictum illud accipiendum est, quasi diceret: Esto sim insipiens, et insipienter apud vos verba faciam; vos tamen me Corinthii cogitis sic insipienter loqui. Quid ita? Nempe quod loquacibus et garrulis quibusdam aures praebuissent, qui tamen ecclesiae aedificationi minime studebant, neque Dei timorem ullum habebant, sed verborum quorundam fulgore sibi gratiam conciliabant, et ecclesiae non parvum damnum adferebant. Paulus itaque animadvertens evangelicam simplicitatem venire in contemptum per hominum istorum arrogantiam, et Corinthios delicatas aures habentes fastidire docentes illos verum Dei timorem, et attentas aures praebere doctoribus qui rhetoricis coloribus, et pigmentis fucatas suas speculationes ipsis obtrudebant, dicit se ab illis cogi de se insipienter loqui, suasque laudes praedicare. Samuelis eadem ratio est, quem videmus de se voluisse ferri testimonium, et de sua innocentia palam esse testatum, quum videret munus illud quod acceptum a Domino tot annos gesserat, posse in aliquam suspicionem venire, et illi turpem aliquam notam inuri, tantumque Dei gloria et gratia obscurari, quae venturis olim saeculis agnita prodesse poterat. Haec sane consideratio Samuelem impulit, quem alioqui certum est non fuisse magnopere de hominum iudiciis de se laboraturum, modo a suis stare Deum partibus certo persuasus esset. Verum et utilitas publica, et regis instructio, doctrinaeque quam Samuel docuerat autoritas postulabant, ut palam Samueli testimonium ab omnibus de sua innocentia daretur, quod omnes cuiuscunque dignitatis et aetatis homines intelligerent.

Iam superest ipsius verba expendamus: ac primum testatur se neque rapinarum, neque vexationis ullius accusari posse, quum ait se nullius bovem, nulliusve asinum accepisse, duabus illis speciebus complexus omne rapinarum genus, quibus primariae dignitatis viri subditos vexant, quum vel non audeant, vel non possint resistere. Porro scimus eos qui summos honorum gradus obtinent, omnia sibi licere arbitrari: sibique praedandi populi licentiam dare, quum privatis suis facultatibus parcant. Samuel contra se ab istis concussionibus immunem et purum esse docet, quod nemini facere iniuriam voluerit. Porro quum rapinae aut praedae meminit, complectitur omnes aliquas rationes, quibus a superioribus subditi vexari solent. Nam saepe quidem non substantiam ipsorum praedabuntur: sed sibi res necessarias et utiles sine respectu ullo accipient. Exempli gratia, si princeps voluptati habeat equitando facere sibi delitias, nullis equis privatorum parcetur, quin huc et illuc agantur, adeo ut miseri saepe de recuperandis equis et iumentis laborent, quibus sibi et familiae victum quaerebant: et tamen se illi a rapinis excusabunt. Verum quidquid tandem praetexant, non est excusationibus istis, neque coram Deo, neque coram hominibus locus. Samuel vero ut se ab hac accusatione et violentia purum esse ostendat, dicit se proximi sui iumentum non accepisse, quasi dicat se nulli damnum aut detrimentum iniuriamve fecisse. Praeterea docet se nullum fraudavisse, neque concussisse. Quanquam prius illud vocabulum Fraudavisse, de calumnia potest etiam intelligi, ut osten-

dat se nulli insidias posuisse ad opprimendum ipsum, ut sit aliqua differentia inter iniuriam et afflictionem, ut fraudes et malas artes denotet, quibus miseri homines incauti opprimuntur, et ita quidem ut illis digni poenis coram hominibus appareant. Samuel vero negat se ullas istiusmodi artes usurpasse, quibus incautos obrueret, et praeterea negat se iniurium cuiquam fuisse, aut vi quidquam fecisse. Denique istis verbis innocentiam suam patefacit, et ostendit se nulli gravem fuisse, neque donis aut muneribus corruptum iniuriam fecisse, neque falsis accusationibus, neque criminationibus quemquam in discrimen adduxisse, nec denique facultatibus ipsorum inhiasse. Mille etenim fraudes, mille nocendi artes sunt, quibus miseri homines illaqueari solent. Et quidem iure agi cum ipsis videbitur, quod illis in iudicio permittitur sui defensio, quae tamen inanis est propter artes quibus prae iudicio gravantur. Quare magistratum qui ex animo velit officio fungi, cogitare oportet, abstinendum non tantum avaritia, sed etiam ab omni fraude et rapina, atque omnibus pravis artibus, quibus miseri et incauti homines illaqueantur, et calumniis obruuntur. Hic agitur autem de avaritia et cupiditate illa qua superiores bonis subditorum inhiant. Nam saepe sunt leonum instar, fauces apertas habentes, quibus miserum populum devorent: et tenaces ungues quibus miseros lacerent. Quis enim illis se opponeret, potestate et autoritate armatis, qua tuti sunt adversus omnium querelas? Quare danda est opera magistratibus, et summae autoritatis viris, ut deposita avaritia, et pravis omnibus artibus, abstineant etiam omni vi, qua solent opprimi, quibus neque resistendi, neque litigandi et suam causam agendi potestas est. Pergens Samuel ait se non accepisse munus de manu cuiusquam: quibus verbis indicat, se neque donis neque muneribus ullis corruptum ius illius qui opprimebatur defendisse. Quod observatione dignum est. Neque enim satis est iudicis sententia non condemnari eum qui ius habet, ad improbum absolvendum, sed oportet illum ius alterius tueri Dei gloriae studio, et proximi dilectionis amore. Sane multi saepe iudices gloriam quaerunt inani iactatione, quod recte iudicarint, et sua sententia vicerit qui iustam causam habuit. Sed quaeso, quo iure glorientur? nonne enim qui iustam causam habuit, coactus est supplex iustitiam a te iudice poscere, tu vero ius vendidisti, et miserum praedatus es? Idcirco Samuel nominatim hic profitetur, se nullum accepisse a quoquam redemptionis pretium: sed semper aequitati studuisse, et pro bona causa iudicasse: ut nemo illi possit exprobrare, pretium ab ullo datum pro causae suae redemptione.

Quae vero sequuntur dupliciter exponi possunt. Ait enim: *Neque abscondi oculum meum ab ullo.* Quidam enim haec de muneribus intelligunt, quibus iudices corrumpuntur, ut in iudiciis caecutiant, et ius non videant, sed ad malum conniveant, ut illud inultum relinquatur. Samuel se ab hac corruptela fuisse alienissimum profitetur. Quoniam vero saepe in sacris *oculos claudere* refertur ad negligentiam, idcirco alii alium sensum quaerunt, nempe Samuelem non clausisse oculos illis quibus erat auxilium ex officio laturus: quibus verbis Samuel purgat se de negligentia in officio faciendo, et iure administrando, et cuique suum dando. Neque enim officio functum iudicem dixerimus si non sit avaritia infamis, non praedatione bonorum et facultatum, non rapinis, neque licentia tyrannica ad miserorum oppressionem, nisi etiam miseris succurrerit, et ius illorum tutatus sit adversus improborum fraudes et oppressiones. Nam prout a Deo sunt in altum dignitatis gradum elati, subditorum etiam maiorem illos habere rationem oportet. Et quidem licet nemo conqueratur, tamen officii ipsorum ratio postulat, ut iniuriam depellant a bonis: eosque adversus improbos tueantur, quum innocentiam et patientiam ipsorum cognitam habeant, quod neque rixis, neque clamoribus adversus improbos insurgant, sed potius patienter quasvis contumelias et iniurias ferant. Quapropter observandum iudices studiosos iuris et aequitatis oportere in primis non duci ulla lucri cupiditate, neque faciendae rei studio: deinde non alienis facultatibus inhiare: tum malas artes non adhibere quibus miserorum opes corradant. Denique ne leonis, tigridis, ursi aut alterius ferae naturam ad afflictos et miseros lacerandos et laniandos induant, et iustitiam ne habeant venalem, sed aequitatem retineant, et suum cuique tribuant. Ac quandoquidem Dei legatos in terris agunt, serio invigilent ne quid subditi mali capiant: ne ad afflictorum et oppressorum querelas dissimulent et conniveant, ne iniurias miseris illatas negligant, et velut ad illas caecutiant: sed ubi malum aliquod animadverterint, statim puniant, neque se clamoribus miserorum ad vindictam de improbis sumendam trahi patiantur, sed Dei et proximorum amore subitum remedium adferant: et dent operam ut malorum coercitione populus in pace et tranquillitate contineatur: et mali suppliciorum metu perterriti, non sibi amplius ad quaevis flagitia habenas laxent. Hinc itaque discunto magistratus, et qui iuri dicundo praefecti se ad Samuelis exemplum componere, et in ipso tanquam in speculo quae sint officii sui partes contemplantor, si Deum colere in sua vocatione cupiunt. Sed in primis observanda sunt illa Samuelis verba, *se continenter ambulavisse coram ipsis a pueritia sua in diem illum.* Laudabilis sane in Samuele constantia. Multos enim videas ad tempus magnopere in officio faciendo diligentes, ut ni-

hil desideres, et videantur perfecti et angelis similes: quos deinde vel superbia excaecat, vel avaritia transversos agit, aut alia vitia sic immutant, ut sibi quidvis licere arbitrentur, et ex libidine sua subditos regere, quod ad tempus bene se in officio gesserint. Idem Sauli contigit, quem initio regni sui videmus virum optimum et moderatissimum fuisse, et miro modo modestiam simulasse, quae tandem in tyrannidem desiit. Idem de Nerone testantur historiae, non fuisse inter Romanos imperatores initio parem Neroni fortitudine, magnanimitate, et aliis virtutibus: ut videretur omnis integritatis et innocentiae exemplar. Sed quantum fuerit immutatus, fidem facit immanis illius tyrannis et saevitia, ut neque necessariis, neque familiaribus, neque matri ipsi suae pepercerit. Notae sunt illius horrendae libidines, nota immanis profusio, rapinae, concussiones, vexationes subditorum. Denique vere gurges ac vorago imperii, et potius daemon impurissimus, quam homo. Alios vero videas quidem in senectute prudenter rem publicam administrantes: sed quorum iuventus multis temere et inconsiderate factis, aut crudelitate, aut avaritia, aut aliis istiusmodi excessibus fuerat infamis. Conspicuum istud est multorum profanorum exemplis, qui in senectute tantam suae administrationis laudem sunt assequuti, ut qui eos imitati sunt, non parvam gloriam reportarint, licet tamen iuventus ipsorum non adeo fuerit commendabilis, sed aut crudelitate, aut avaritia, aut libidinibus, aut aliis istiusmodi iuventutis affectibus conspurcata. Quare tanto diligentius Samuelis ista protestatio consideranda, nempe se a iuventute sua usque ad diem illum quo apud ipsos verba facit, nemini dedisse iustam de se conquerendi occasionem: sed pro virili populi commodis et utilitati studuisse, et nunquam oculos ab ipsius malis avertisse. Iam vero se factum senem esse et caducum, et nihilominus se in ea vocatione ad quam a Domino vocatus fuerat ipsi servire perrexisse inoffenso pede, ut nemo iure possit de facta sibi ab ipso iniuria aut illata contumelia conqueri.

Et hactenus de Samuele: sequitur deinceps populi responsum: nempe, se nihil in ipso reprehensione dignum animadvertisse. Tum Samuelis exceptio his verbis: *Testis Iehova contra vos, et testis et unctus eius hodie, vos non invenisse in manu mea quidquam.* Ac vicissim populi responsio: *Testis est.* Quibus sane verbis suam ingratitudinem et perfidiam, coram Iehova et rege confitentur; quod tam laudabilem Samuelis gubernationem recusassent. Porro quum Samuel testem Iehovam contra populum vocat, nequaquam ulla vindictae cupiditate ductum fuisse, ut infra videbitur, certum est: sed potius Dei gloriae et cultus promovendi studio impulsum, ut populus suam culpam agnoscens coram Deo humiliaretur, et peccatum suum detestaretur. Nam, ut ait apostolus, debemus non tantum coram Deo bonum procurare, sed etiam coram hominibus, non gloriam nostram et famam tueri cupientes, sed virtutis amore. Nam contra adversus quascunque afflictiones debemus praeparari, et hominum calumnias contemnere: sed eorum inprimis in quos maxime benefici fuerimus: adeo ut moderato animo ipsorum contumelias absorbeamus. Caeterum summopere cavendum ne cui simus offendiculo, sed pro viribus ita vitam componamus, ut de nobis male cogitandi omnem occasionem tollamus. Et hoc D. Pauli praeceptum est, qui de se ipso loquens ait, se, licet nunquam a recta via deflexerit, tamen ab hominibus fuisse reiectum. Sed se nihilominus fideliter in vocatione perrexisse, et quaslibet contumelias et iniurias parvi fecisse: ac salutem et utilitatem omnium coram Deo et hominibus quaesivisse, ac innocentiae et integritati studuisse, ut sine crimine vitam ageret, et ab omni criminis suspicione liber esset, ac suo ministerio intactam et illibatam dignitatem servaret: ne quis auderet illi quidquam obiicere. Paulus itaque adversus omnes contumelias puram et sinceram vitam ducere studuit; quemadmodum et Samuelem hoc loco facere videmus. Idcirco Deum testem contra populum advocavit, non ut ab ipso populus de ingratitudine et malitia summo iure puniatur: sed ut populus humilietur, et ipse suam innocentiam et integritatem adversus omnium contumelias sartam tectam conservet: atque ut sua conversatio posteris sit exemplo, ne sibi quidvis permittant et licere arbitrentur, quod ad regiam dignitatem evecti sint. Quapropter Deum anteactae vitae suae testem advocat; ut populus ad suae ingratitudinis cognitionem adduceretur, et nihilominus a Dei misericordia deinceps prosperos successus exspectare doceretur: ut Dei cultum et honorem deinceps pro viribus in omni obedientia propagare studeret.

Sed iam agite fratres, *etc.*

HOMILIA XLI.

6. *Et ait Samuel ad populum: Dominus qui fecit Mosen et Aaronem, et eduxit patres nostros de terra Aegypti.* 7. *Nunc ergo state, ut iudicio contendam adversum vos coram Domino de omnibus misericordiis Domini, quas fecit vobiscum et cum patribus vestris.* 8. *Quomodo Iacob ingressus est Aegyptum, et clamaverunt patres vestri ad Dominum, et misit Dominus Moysen et Aaron, et eduxit patres vestros de Aegypto, et collocavit eos in loco hoc.* 9. *Qui obliti sunt Domini Dei sui, et tradidit eos in manus Sisarae, magistri militiae Hasor, et in*

manu Philistinorum, et in manu regis Moab, et pugnaverunt adversus eos. 10. *Postea autem clamaverunt ad Dominum, et dixerunt: Peccavimus, quia dereliquimus Dominum, et servivimus Baalim et Astaroth, nunc ergo erue nos de manu inimicorum, nostrorum, et serviemus tibi**).

Ex sequentibus clarius et manifestius esse verum apparet quod superiore concione docuimus, Samuelem suam integritatem apud populum tuentem, non habuisse sui rationem, sed potius instructionis populi: et dedisse operam, ne Dei gratia apud ingratos obliteraretur. Nam in coepto sermone pergens ait se velle cum ipsis contendere, et quodammodo iure cum ipsis experiri et litem intentare ipsis de Dei in ipsos collatis beneficiis. De se itaque non amplius mentionem facit, contentus testimonio quod acceperat innocentiae et integritatis suae, ut in posterum conspicuum fieret omnibus, illum fideliter Deo servivisse: ne forte cuiquam foret offendiculo, sed potius exemplar esset ad quod alii se componerent. Nominatim vero populo suam adversus Deum ingratitudinem exprobrat, his verbis: *Nunc state, ut iudicio contendam adversum vos coram Domino de omnibus misericordiis,* etc. Terret itaque populum, se inimicum ostendens rebellionis et contumaciae ipsorum: in quam neque ipse consenserat, neque facientibus indulserat: neque enim ipse tanta libertate vel suam innocentiam tueri, vel Dei causam agere potuisset. Itaque libere ipsos coram Deo accusat: Deumque docet iustam habere causam irascendi et de ipsis conquerendi quod benefaciendo ipsis nunquam quieverit, ex quo patres ipsorum de terra Aegypti eduxit, et de inimicorum manibus eruit. Ac licet poenas de ipsis propter vitia et transgressiones sumpserit, se tamen erga ipsos usum summa misericordia, quum peccata confitentes veniam deprecati sunt, et suscitavit Iudices, Iephthe, Gedeon, et alios, a quibus a tyrannide et iugo inimicorum in libertatem asserti sunt. Et quidem deinde se ipsum Samuel inter eos numerat quos Deus ad populi salutem excitavit. Commemoratis vero tot tantisque Dei in ipsos benefactis, pervicaciam illorum et obstinatam malitiam exaggerat, patrumque apostasiam et post idola defectionem a vero Deo creatore et servatore suo graviter exprobrat: in qua quum posteri pergant, iniquitatem ipsorum usque ad cumulum excrevisse docet. Nihilominus tamen spem ipsis consequendae veniae facit, modo seriam agant poenitentiam, et ab idolis ad Deum convertantur, et quantopere Dei benefacta contempserint, et veluti pedibus subiecerint memores, serio ipsi in posterum serviant, et mores naturamque in melius mutent: et ne amplius sint contumaces Deique iugum ne excutiant. Itaque promittit his conditionibus populo Dei favorem, regnante Saule, cuius regnum fore secundis rebus fortunatum ait, modo ipsi etiam in obedientia perseverent. Atque haec singula sunt nobis accuratius hoc loco expendenda. Et in primis observandum, eos qui publica munera sustinent, oportere vehementer commoveri quotiescunque Dei honor et gloria ab hominibus violatur: et si quae flagitia committantur, litem adversus istiusmodi deploratos homines coram iudicibus, et Dei tribunali ab ipsis intentari, et tanquam adversas partes stare. Certum est enim eos qui ad publicum aliquod munus vocati sunt, quodcunque tandem illud sit, hunc honorem a Deo consequi, ut sint ipsius veluti patroni; ac proinde velle ut causam suam agant. Quapropter imitandum hoc Samuelis exemplum, tum iis quibus Deus verbi sui administrationem ad populi instructionem dedit, tum iis qui gladium acceperunt, ad populum regendum et autoritatem sibi conciliandam: Hi igitur sciunto, si scientes ferant Dei honorem et gloriam ludibrio haberi, et veluti pedibus conculcari, aut ad vitia conniveant, viamque aperiant dissimulantes, non impune tantum socordiam laturos, sed Deo rationem olim reddituros, quod suo officio perfide defuerint, quandoquidem suam causam ipsis Deus commiserat, et quos ad summos honores vocaverat, ut Dei causae defensores se palam profiterentur. Illi itaque aliis exemplo praeire debent; verum etiam singulos a minimo ad maximum oportet sic affici Dei gloria, ut si Deum offendi viderint, eiusque honorem in aliqua parte laedi animadverterint, diem peccantibus dicant, et se iudicio tanquam actores et patronos causae divinae sistant.

Porro Samuel dicit se adversus illos velle contendere *de omnibus iustis factis Iehovae.* Iustitiae vox nonnunquam in sacris accipitur pro gratia quam Deus fidelibus confert, improprie accepto nomine iustitiae: quae proprie opponitur Dei misericordiae, et metuenda proponitur. Neque tamen scriptura iustitiae nomine utitur, quum Dei iudicium cum severitate coniunctum describit: sed perfectionem illam rectitudinis in Deo notat. Sed plerumque nostri respectu dicitur iustitia, quod se fidelem et iustum Deus exhibeat, quum nos conservare ipsi placet, et quum benigna manu suis beneficiis nos cumulat: aut ex periculis summis liberat: quum nobis deficientibus vires sufficit. In istis inquam Deus suam iustitiam patefacit. Utilem sane doctrinam vox ista continet. Nam inde colligimus, nunquam esse metuendum, quamdiu Deus iustitiam fecerit, ne periculis absorbeamur et pereamus: ac licet multa ferenda nobis sint incommoda et afflictiones, nos tamen nunquam nisi, ut aiunt, recte

*) *Versus* 11 *h. l. omittitur.*

casuros, aut si cadimus statim relevandos. Ex quo apparet fieri non posse ut unquam Dei iustitia definiat: et in eo consistit salutis nostrae cognitio: sunt enim ista inseparabilia: et singularis Dei erga nos amor fit ex eo conspicuus, quod curam de nobis paternam cum sua iustitia coniungit, quae in omne tempus manet: ut certiores nos faciat omni sublato timore, nunquam defuturam nobis Dei bonitatem quam semel gustavimus, aut omnino Dei iustitiam, quod fieri non potest, defuturam. Caeterum quum sacra scriptura divinae iustitiae tribuit omnia benefacta quae ipsius manu recipimus, praeterquam quod fiduciae in Deo nobis occasionem praebet: et audacter nos ad hunc gratiae inexhaustum fontem adducit, ex quo semper necessaria hauriamus, etiam admonet Deum solum ut omnis boni autorem agnosci et glorificari velle, ac proinde non esse extra illum benefactorum nostrorum causam quaerendam. Et sane in nobis ipsis non reperitur. Quid igitur, obsecro, Deum movet, quid impellit, ut se velit tam erga nos proclivem et beneficum agnosci, ut patrem dicat, et se tam liberalem munificumque ostendat, ut nos ex summis difficultatibus liberet et suis donis cumulet? Sane in nobis causa non est inventurus, neque ipse ad hoc faciendum est cuiquam devinctus: neque nos ipsum allicimus: denique non alibi quam in se ipso causam reperit qua ad nobis benefaciendum impellatur: sed quoniam iustus est, hominibus benefacit.

Porro inter iusta Iehovae facta, istud primo loco recensetur, *quod Deus fecerit Mosen et Aaronem fratrem ipsius.* Haec vox *faciendi* non de creatione omnibus hominibus communi intelligitur, sed de donis illis excellentibus quae Deus in Mosen contulit et in Aaronem fratrem, ut eorum uteretur ministerio in populo ex Aegypto educendo. Ac sane in singulis hominibus veluti duplex opus licet animadvertere. Nos enim Deus fecit primum quum creavit et in mundum edidit, deditque intelligentiam qua discernimur a brutis animantibus: atque hic creaturae humanae titulus omnibus est communis: et ita Dei opus sumus quod ab ipso creati. Sed aliud est opus divinum in homine, quum Deus hominibus ingenii vires maiores his, minores aliis, unicuique secundum suam mensuram, distribuit: ut hic aliqua in re, alius autem in alia excellat, non tantum donis spiritualibus, sed etiam corporeis: quae inquam corporea licet inferiora spiritualibus, tamen magni sunt facienda et pro dignitate aestimanda. Tanta itaque in hominibus est diversitas, ut alii aliis longe excellant, et sint praestantiores. Nam alii spiritu prudentiae clari: alii aliis virtutibus insignes sunt. Alii vero qui ingenii viribus non adeo clari, corporeis donis superabunt, ut fortitudine et robore corporis, qua fiunt ad varia munia sustinenda reliquis habiliores: atque haec est veluti secunda quaedam creatio, Deo talem quemque nostrum efficiente qualem ipsi videtur. Idcirco Paulus de diversis Dei donis agens, ait: Quis te separat? quasi dicat, distinctiones quibus homines alii ab aliis non tantum ex vultus discrimine discernuntur, sed ex donorum vel animi vel corporis varietate, esse veluti Dei quandam ordinationem, qua Deus cuique locum suum et gradum assignavit. Quare nullam gloriandi materiam ex nobis ipsis habemus, quandoquidem proprium nihil est nobis, sed quidquid in nobis eximium est, a pura Dei liberalitate promanat. Ad duas illas autem generationes tertia quaedam maxime propria Dei filiorum accedit, quum sancti spiritus virtute regenerantur, et in Domini nostri Iesu Christi corpus inseruntur, ut per veram fidem membra ipsius efficiantur. Idcirco Paulus 2. ad Ephesios cap. ait: *Nos esse Dei opus, conditos in Christo Iesu ad opera bona, quae praeparavit Deus ut in eis versaremur.* Atqui Paulus non loquitur eo loco de prima creatione, qua homines sumus et Adami filii: sed hanc doctrinam ad eos restringit quos Deus renovavit et immutavit, et in quibus insculptam suam imaginem reparat. Atque idcirco diserte dicit in Christo Iesu. Quamobrem agnoscamus quidquid in nobis boni est, a Deo proficisci, et soli illi acceptum esse ferendum, a quo bis terve creati sumus et novum opus effecti. Nam, obsecro, quales ab utero matris post primi parentis Adami lapsum egredimur? Peccato nimirum originali foedati, quo fit ut nos Deus abominetur, et indignos iudicet qui in brutorum numero censeamur. Nae magnam mutationem factam esse oportet, in qua nobis pereundum sit, quod natura nostra simus irae filii et umbra mortis. Itaque Deus nostri misertus facit in nobis, quod Paulus docet, ut simus ipsius opus, quoniam condit nos ad bona opera: et facit idoneos ut in numerum filiorum ipsius recipiamur, qui antea eramus indigni et ad omne bonum inutiles. Iam vero quae de Mose et Aarone hic dicuntur expendamus. Fecisse illos Deus dicitur. Annon vero et Pharaonem populi Dei inimicum fecit? Sane ita de illo Deus apud Mosen loquitur: *Verumtamen propterea feci ut restares, ut ostendam in te virtutem meam: et ut annuntietur nomen meum in tota terra,* quum nimirum tantus tamque terrificus populi mei inimicus superatus et domitus a me videbitur. Deus igitur etiam improbos creat, ut in illis glorificetur. Verum quum Mosis et Aaronis meminit scriptura, et velut ipsius ore Dei nominantur, ita exprimitur quidquid ab ipsis factum est, non ex ipsorum naturalibus viribus et ingenio, sed ex mera Dei gratia suo spiritu illos ornantis manasse. Quum igitur Mosis vehemens studium et zelum conspicimus, quem in interficiendo Aegyptio illo ad ius populi tuendum de-

monstravit, quum neglectis divitiis et delitiis regiae domus tunc miseram et abiectam populi Dei conditionem sequutus est, et exsul patria et laribus tam diu in peregrina terra moratus est: et deinceps, ut Deo obsequeretur, tot insultus populi et gravissimos labores pertulit, atque adeo in deserto cum tot difficultatibus luctatus est, ut Deo se morigerum praeberet, ex iis cognoscimus illum revera fuisse a Deo factum. Et idcirco bene dicit apostolus, *illum obduruisse*, constantiam ipsius laudans, in superandis multis et horrendis tentationibus. Sed unde illa patientia, unde constantia in tantis difficultatibus, nisi a Deo, qui illum fecit, et qui illi dona ad faciendum officium necessaria dedit, et in dies auxit, immo et semper nova gratia cumulavit, ne in tantis difficultatibus animum desponderet, et succumberet? Eadem Aaronis est ratio: quidquid enim fecit, a Dei mera gratia manavit. Atque id maxime in Aarone conspicuum. Nam ubi primum Deus illum veluti laxatis habenis sibi permisit, statim lapsus est, et populo auscultans, idolum ex auro conflavit, quum potius millies centies illum mori oportuisset, quam populo obedire et a Deo recedere. Quare quum ad Pharaonis comminationes imperterritus stetit, et saepe coram furibunda illa fera adstitit, et tanta constantia, minis illius neglectis, Dei mandata illi retulit, non possumus aliter iudicare, quam a Deo factum, et talem et istis qualitatibus ornatum fuisse. Atque haec observanda fuerunt ex illis vocibus, *Mosen et Aaronem Deus fecit.* Admonemur itaque Deo accepta referre quaecunque in nos dona contulit et quotidie confert, ne sacrilegi simus, et quod ipsius est nobis vindicemus. Quare quisquis aliqua in re excellit, noverit illud a Deo manare, qui sancti sui spiritus donis eum ornavit, quae a sua natura non habuit. Licet igitur haereditario habere id videatur, tamen se talem a Deo factum cognoscito: atque ita fiet ut nemo aliis excellere, nisi a gratia divina, sibi videatur. Contra si quem idiotam contemplamur, aut stupidum et bardum hominem, in eo tanquam in speculo nos ipsos intueamur, et quales natura futuri essemus agnoscamus, nisi Deus ab illis nos discerneret. Quare discamus illi pro omnibus ipsius erga nos beneficiis gratias agere: et non tantum de iis donis quae ipsi accepimus, verum etiam de iis omnibus quae in alios ad nostram utilitatem collata sunt. Sic exempli causa, quum Dei verbum fideliter nobis annuntiabitur, sciamus a Deo missos nobis fideles illos praedicatores, ad id a Domino suscitatos, ut saepe loqui sacram scripturam videmus. Nam, ait Paulus: *Quo modo praedicabunt, nisi mittantur?* et alibi, ait: Nos non esse idoneos ex nobis ad cogitandum quidquam, nisi ab eo adiuvemur, in quo omnis plenitudo gratiae et virtutum abundat, qui est Dominus noster Iesus Christus, a quo linguae nostrae per virtutem sancti spiritus ipsius diriguntur. Atque ita existimandum est Deum virtutem suam exercere, quotiescunque sincere et pure nobis evangelium annuntiatur, et ipsius ministri mittuntur ad nos, quibus praeconibus testificetur cura quam de nostra salute gerit. Sic etiam quum bonos magistratus Deus excitat, qui officii sui fungendi zelo ducuntur, et qui fideliter ea quae ad vitam hanc pertinent tranquille degendam administrant, a Dei liberalitate dari nobis illos sciamus, et ab eodem suscitari et formari. Sed quid in excellentibus istiusmodi personis diutius immoramur? vel ipsos agricolas intueamur, quotiescunque panem comedimus, ut sciamus ad illos usque Dei providentiam se extendere, quemadmodum Esaias docet, agricolas frumenta colligere ad eam rationem quam Deus eos docuit. Ac sane nisi Deus agricolas faceret, qui terram colerent ad panem conficiendum, et alios fructus quibus maxima ex parte hominis vita sustentatur: nisi etiam pistores crearet ad panem in usum nostrum pinsendum, ne micam quidem panis haberemus. Sic quoties vestibus induimur, Dei bonitatem intueri nos oportet in opificibus, quos ad nostrum usum Deus intelligentia exornat: et denique in aliis omnibus artibus, quarum omnium autorem et datorem Deum agnosci necesse est. In summa, nos ex hac doctrina discamus Dei erga homines bonitatem et liberalitatem tanquam in speculo intueri, qui tam munificus est, ut nulla re destituamur, sed singula in usus hominum dispensarit: ut quum tanta sint erga nos Dei benefacta, nos vicissim eo ardentius et diligentius officii nostri partes impleamus, eiusque gloriam promoveamus, quandoquidem ad illum finem ab ipso creati sumus. Et hactenus.

Sequitur, *clamantibus maioribus vestris ad Iehovam, misit Iehova Mosen et Aaronem, qui eduxerunt maiores vestros ex Aegypto*, quibus verbis Samuel populo miseram illam et abiectam patrum conditionem exprobrat, et in memoriam revocat, ut doceat non habere ipsos occasionem sese efferendi. Nam patres vestri, ait, Iacobus et alii in Aegyptum, veluti mancipia, descenderunt, urgente nimirum ipsos ingenti fame, adeo ut cum tota familia sese regis Aegypti imperio submittere coacti sint. Unde factum ut paulatim Aegyptiis subiecti sint, et gravibus oneribus oppressi. Talis igitur fuit patrum vestrorum ortus: talis dignitas. Scimus autem quantopere iudaicus iste populus maioribus suis gloriaretur. Ac sane gloriari poterant merito, modo Dei gratiam ad Dei gloriam in omni humilitate agnovissent. Sed sola inflati arrogantia stulta et inani de maioribus suis efferebantur, quum dicerent, sumus sanctum semen, a Deo ipso adoptati in patribus nostris: foedus nobiscum sempiternum

iniit. Sed tanto magis se Deo devinctos agnoscere debebant, verum inde sese efferendi et gloriandi occasionem arripiunt, unde maiorem humilitatis et deiectionis habebant, ut eo submissius et diligentius Deo servirent. Hanc igitur ob causam Samuel ipsis maiorum dignitatem in memoriam revocat: *Videte*, inquit, *unde vos Deus eduxerit.* Pater enim ille vester Iacobus, a quo ut vobis videtur omnis gloria vestra et dignitas manat, in Aegyptum ad Pharaonem urgente fame profugit. Quae quidem paucis hic verbis describuntur, sed quae pluribus tum Samuel verbis est prosequutus, quorum hic tantum summa describitur. Ille igitur descensum patrum in Aegyptum illis in memoriam revocavit, et duram illam tyrannidem quam tot annos passi erant, ut non modo tanquam mancipia, sed tanquam bestiae haberentur, istis verbis, quasi diceret: Ite iam, et gloriamini de vestra origine, maioribus vestris, quandoquidem tam misera fuit et abiecta et servilis conditio, ut nihil ad illam adiici potuerit, nisi ut in faciem exspuerent, et pedibus suis vos conculcarent. Sed quis tandem illis ex tantis miseriis exitus, quis liberationis modus apparebat? Clamaverunt ad Deum patres vestri. Sed quae vestrae liberationis ratio tandem erat? Deus Mosen et Aaronem excitavit, quibus administris Deus promissiones suas implevit, ad vos ex Aegypto educendos. Denique Samuel vult populum docere Dei unius misericordiae accepta esse ferenda quaecunque beneficia consequuti sunt, licet ipsis non deberentur, sed quia Deo placuit erga ipsos uti mansuetudine, ut eum laudandi et colendi maiorem sibi sic datam occasionem scirent. Verum quandoquidem tam beneficum et misericordem erga ipsos Deum obliti non agnoverunt, nonne eo detestabilior est ipsorum ingratitudo, et maiore digna punitione, crimenque ipsorum tanto gravius et gravioribus suppliciis dignum? Ille igitur est sermonis huius scopus. Hinc discamus nobis quidem factam promissionem, fore ut nostri clamores et preces ad Deum perveniant et exaudiantur, ut ad Deum omnes preces nostras dirigamus. Et velle Deum ut sensu nostrarum miseriarum oppressi ad ipsum confugiamus, cum certa spe liberationis: verum tamen non exaudiri a Deo, nisi ex mera ipsius liberalitate et bonitate. Nam, exempli gratia, licet proximum iuvare tenemur, stipem flagitantem, et iuvamus nostris opibus inopem, non ideo tamen dixerit ille, nos sibi devinctos, sed nostrae liberalitati acceptam eleemosynam feret. At longe alia est etiam Dei ratio nostri respectu. Nihil enim ipse nobis debet: nos vero proximum iuvare tenemur ex vinculo naturae, quod utrisque habemus commune. Idcirco dicebat Esaias: *Non contemnes carnem tuam.* Quare conspicuum est, Deum preces nostras exaudientem, non facere quod debeat ex obligatione et officio: sed quod ex mera sua bonitate misereatur. Caeterum immoderatum populi clamorem fuisse certum est. Scimus enim clamasse illos velut in quaestione positos: Clamor itaque ille fuit non absimilis ille de quo propheta Psal. 107. loquitur quum miseri in summis angustiis ad Deum vociferantur, non quidem vero Dei cultus amore, sed dolorum magnitudine adducti. Sed illo naturali motu ad vociferandum impelluntur, et eo maxime arguuntur malitiae, et ad fatendum pondere omnia ab unius Dei voluntate et bonitate compelluntur. Istud in populo israëlitico expendamus. Clamaverunt quidem illi ad Deum, sed clamor ille fuit immoderatus, et potius gemitus et ululatus bestiarum, quam Deum invocantium hominum. Nam, obsecro, Mose se a Domino missum liberatorem offerente, an est ab illis tanquam Dei propheta receptus? An sese illi dicto audientes praebuerunt? Minime gentium. Quin procul illum repulerunt: et si in ipsorum arbitrio et potestate fuisset positum, oblatam illam Dei gratiam et misericordiam in profundissimam abyssum demersam obruissent. Neque vero semel tantum aut iterum adversus Deum peccarunt et rebellarunt: sed tanta fuit illorum incredulitas et ingratitudo, ut licet multis miraculis et signis evidentibus praesentiae et favoris divini confirmati, tamen quum iratum Pharaonem, et saevientes Aegyptios sentiunt, Mosen et Aaronem facessere procul iubeant, his verbis: *Recedite a nobis, et sinite nos quietam vitam agere, vos malorum nostrorum causa estis.* Nae libenter Mosen et Aaronem ipsi suis manibus lacerassent et interfecissent, licet ad cumulum miseriarum pervenissent, et de auxilio proximo et liberatione per Mosen et Aaronem certiores facti essent. Ex quibus apparet clamores ipsorum non fuisse bene institutas et moderatas preces: sed tantum summae calamitatis et desperatae salutis, nisi Deus ipse liberator adesset, voces et testimonia. Deus itaque misertus eorum Mosen et Aaronem liberatores misit. Sed quomodo se erga illos gesserunt? Samuel hoc loco non instituit longam narrationem eorum quae in deserto contigerunt, puta, contumaciae, murmurationis continuae, rebellionis adversus Mosen et Aaronem, et Deum ipsum, sed ea tamen docet quae ad populi institutionem et reprehensionem pertinere videbantur: ac proinde paucis ista perstringit, eaque memorat, ex quibus agnoscamus admirabilem Dei erga hunc populum benignitatem, tot tantisque erga ipsum beneficiis commendabilem: et contra summam populi malitiam et ingratitudinem, quibus coram Deo reus summi criminis factus est.

Transit itaque Samuel ad eorum commemorationem, quae post ingressum in terrae Chanaan possessionem contigerunt. Deus, inquit, non modo

vos e terra Aegypti eduxit, sed in hanc terram, Mosis et Aaronis ministerio introduxit. Sed duos illos viros tantam et tam arduam rem per se implere non potuisse certum est: quare in eo tanto facta est conspectior Dei bonitas et potentia. Hoc ipsum pulchre propheta Psalmo 77. exprimit, quum ait, *Deum duxisse populum suum ut gregem ovium, per manum Mosis et Aaronis instar opilionum.* Maxime vero conspicua fuit in eo Dei potentia, quod quum undique saevissimis et capitalissimis hostibus cingerentur, quos, etsi forent instructissimi in armis et bellicosissimi, metuere debuissent, multo magis inermes et imbelles, ac instar miserarum ovium in mediis luporum faucibus sine praesidiis, sine armis, tamen non modo non formidarint, sed adversus illos imperterriti magno animo steterint. Sane divina providentia tanto insignior et illustrior in eo apparet, sic ista administrans ut promissiones suas implere voluerit, quum ex potentissimorum hostium manu liberatos, in terram promissam patribus, Abrahamo, Isaaco et Iacobo, introduxit, et in haereditatem illis tradidit. Quare quum Deus promissis satisfecisset, illi vicissim fidem suam exsolvere debebant, Deoque debitum honorem reddere pro accepta in possessionem et haereditatem terra illa, in qua ius alioqui nullum habebant, et qua indigni erant, et in qua patres ipsorum tanquam peregrini habitaverant. Quare tantopere devincti et obligati Dei bonitati tenentur, ut nullam excusationem possint suae contumaciae et rebellioni praetexere. Et tamen misere hac in parte peccarunt, quod illis Samuel his verbis exprobrat, *Obliti sunt Iehovae Dei sui.* Quibus verbis indicat, eos oblitos beneficiorum Dei, quae si memoria repetiissent, futura ipsis fuisse instar fraeni, quo in officio retinerentur Deoque subiicerentur. Ac sane si de Deo et eius in nos beneficiis, ut par est, cogitaremus, certum est, nos licet ab ipso diabolo, concupiscentiis nostris, et mundo sollicitatos, nunquam tamen ab obedientia Deo debita recessuros, et omnibus tentationibus fortiter restituros, et inoffenso pede curriculum nostrum in ipsius timore decursuros. Nam si primum immensam et admirandam ipsius maiestatem mente apprehenderemus, certum est nos ad solam cogitationem illius tremore perculsos ipsi subiectum iri. Deinde si expenderimus, nos ad ipsius imaginem creatos, et bonis omnibus ad vitam necessariis donatos, sed maxime nos ab ipso regenitos per sanguinem unici filii sui, cum quo coniungimur, ut regni ipsius fiamus participes, et repositam esse nobis in coelis tantorum bonorum fruitionem, haec, inquam, si expenderemus, nostrisque altius mentibus infigeremus, certum est nos abominationi omnem offensam habituros, et omnem occasionem quae nos a tantorum bonorum fruitione averteret evitaturos: et maximo stupore et horrore afficiendos, quum ante oculos versarentur peccata quibus toties ipsius donis et beneficiis abutimur, et adversus ipsius maiestatem contumaciter nos gerimus. Dicit itaque Samuel nos Dei oblivisci, quum ab illo avertimur. Nam si perpetuo illius meminissemus, profecto semper in illius timore et reverentia contineremur, ac peccare adversus ipsius maiestatem horreremus, et voluntati ipsius repugnare metueremus. Maxime vero Dei memoriam omnem homines abiicere certum est, quum Dei cultum adulterant, et superstitionibus sese addicunt, post revelatam ipsis Dei voluntatem. Pagani illi quidem Deum obliti sunt, sed temporum successu et longo intervallo postquam iusto ipsius iudicio tenebrae in mundum venerunt. Verum ubi Deus sibi peculiarem quendam populum elegit, et sibi suoque cultui et nomini dicavit et consecravit, legemque praescripsit, qua instituatur, et ad omne officii munus instruatur, ut hinc quidem Dei verbum habeat, quo erudiatur, inde vero miracula quibus in huius doctrinae fide confirmetur: si ad superstitiones illas ethnicorum defecerit, et sibi novos cultus ex arbitrio suo finxerit, ac sese idololatricis pollutionibus miscuerit, vere tunc Dei oblitus ille populus dicendus est. Neque vero hac oblivione crimen a Deo defectionis minuitur, (ut plerique solent peccata sua, oblivionis pallio tegere vel tueri, quasi nunquam peccaturi fuissent, si serio de Deo cogitassent) quandoquidem voluntaria illa oblivio et incogitantia est, exstincta luce quam Deus coram ipsorum oculis accenderat, et Deo neglecto cui terga dederunt: et sponte relictis iis omnibus quibus non tantum in Dei timore retineri, sed etiam impelli ad illum poterant. Haec itaque omnia merito Samuel istis obiicit. Quare si in Dei obedientia ambulare, et ad voluntatem ipsius vitam nostram conformare volumus, haec adhibenda cautio est, ne unquam memoria nostra excidant gratiae ipsius et benefacta erga nos, sed potius eorum memoriam subinde refricantes summo studio meditemur, ut officium nostrum postulat, et in ipsius verbo nos continuo exerceamus, ut in ipso quotidie instituamur, et in recenti memoria semper habeamus: ut ipse nobis placide fruatur, et nos in ipso ad finem usque maneamus, ac si deficere nos ab illo contigerit, sciamus id fieri quod instructionem ipsius contempserimus, et eam nostra malitia nullam fecerimus.

Pergens deinceps Samuel ait, a Deo fuisse etiam merito castigatos, et in eo duplo maiorem etiam ipsorum ingratitudinem apparuisse. Debebant enim divinis castigationibus erudiri, et ad meliorem frugem reduci. Paucis autem Samuel Domini iudicia perstringit, sed notandae sunt nobis istorum omnium circumstantiae ex historiis quae in libris Iudicum continentur. Neque enim una

tantum vice Deum ad iram provocarunt, ut virgis illos caedere coactus sit: sed subinde ad ingenium reversi sunt. Deo enim liberatores illis, qualis fuit Iephthe et alii, suscitante, obedientiam quandam in posterum simulabant, sed repente ad ingenium revertebantur. Quamdiu itaque poenis affligebantur, si liberatorem Deus mitteret, mirum ardorem et zelum ad Deum ex animo colendum prae se ferebant, sed momentaneus tantum quidem erat motus, tanquam ignis e stupa, vel fulgor ex pelvi, qui statim evanescebat: ac proinde quoties Dei manu in libertatem vocati sunt, semper ad contumaciam suam reversi sunt, Deumque ad iram provocare coeperunt. Merito itaque Samuel istis obiicit, quod duplici crimine tenerentur, quoniam a Deo castigati nihil profecissent, neque castigationibus emendati essent. Idcirco Deus etiam apud Esaiam prophetam conqueritur, se nihil promovisse castigando populum suum israëliticum. Operam, inquit, perdidi, quod nihil sit prae ictuum multitudine integrum, et tamen non egerint poenitentiam. Quemadmodum vero parens aliquis frustra tentatis omnibus modis filium ad meliorem mentem revocandi, operam se inaniter lusisse vehementer dolet et angitur: ita scire debemus Deum nos virgis, idest flagellis suis, caedentem, admonere de peccatis, ut ab illis ad sanam mentem transeamus: sed si ad ictus obstupuerimus, et ad Deum converti neglexerimus, certum est nos veluti deploratos ipsi resistere et bellum inferre: quandoquidem Deo de nostra salute sollicito nolumus aurem praebere, et correctionibus illius emendari, quibus et instruimur et corrigimur. Metuamus itaque ne eandem criminationem, quam populus israëliticus, in nos accersamus, quod Dei obliti simus: et quum admonuerit nos, et ad poenitentiam hortatus fuerit, si in peccatis nostris et contumacia perrexerimus, sciamus nos omnino inexcusabiles coram Dei solio futuros.

Tandem vero Samuel etiam sui mentionem facit, et se inter illos liberatores postremum nominat; in quo Israëlitae maximae impietatis accusantur, et quasi ad cumulum venisse arguuntur. Deus enim illos per ipsius manum ex hostium potestate in libertatem asseruerat, non aliter quam per Iephthen, Gedeonem, et alios, quorum opera Deus ad suos vindicandos usus fuerat, sua virtute et sancti spiritus efficacia illos regens, quibus suo tempore Samuel successerat. Vidimus autem superius quomodo Deus illius gubernationem prosperis successibus augustam fecisset, pacemque et tranquillitatem populo concessisset, non audentibus hostibus adversus populum commoveri, quidquamve moliri: quam gratiam populus non respiciebat, atque ideo Samuel de se hic expresse facit mentionem. Ubi observandum, quotiescunque Deus suae bonitatis et favoris dat experimentum, tanto magis in eius providentia acquiescendum: ac proinde si in nobis conservandis ipsius virtutem et potentiam agnoverimus, de qua tamen deinde dubitare incipiamus, tanto peiorem et improbiorem esse nostram incredulitatem. Nam etsi nunquam re ipsa divinum auxilium experti essemus, sola tamen eius providentia et protectio satis firmum esse testimonium adversus quaevis pericula esse deberet semel illam expertis. Verum ubi Deus suum auxilium velut ipsis nostris oculis subiecit, et facti sumus certiores Deum suos in rebus angustis nunquam deserere, ex eo cognoscamus Deum suae virtutis et bonitatis erga nos approbationem dare. Ac proinde si deinceps aliqua tentatione urgeamur, et animum despondentes, tanquam rebus desperatis, hinc inde auxilium et opem requiramus, Deum relinquentes, annon stuporem nostrum ingentem esse merito dixerimus, et Dei oblivio merito nobis exprobrabitur? Quare danda opera ut singula Dei erga nos beneficia ad usum nostrum referamus, quo certiores fiamus de Dei auxilio, et magis ac magis in spe confirmemur, Deum nunquam nobis defuturum, votis ardentibus quaesitum: et nos illi totos consecremus, et ab illo solo urgente quavis necessitate pendeamus: ac eum illi honorem habeamus, ut ipsius promissis quae multis testimoniis rata fecit confidamus, non dubitantes quin promptum auxilium laturus sit, licet sexcentis periculis urgeamur. Etsi vero non statim sese divinum auxilium, ac ipsi vellemus, occurrat, ne tamen unquam animum despondeamus: sed certo persuasum nobis esto nullam tantam fore difficultatem, quam non facillime superemus. Quare licet hostes faucibus apertis nobis devorandis inhiare videamus, patientiam et obedientiam nostram sciamus a Domino ita probari: qui tamen non procul a nobis abest, sed manum auxiliarem praebet, modo ad ipsum ex animo confugiamus: et contra brachium suum exserit adversus hostes infestissimos, ut eos consumat et fulgure percutiat, adeo ut persuasos esse nos oporteat, Deum nunquam opus suum derelicturum: et non conquieturum, donec promissae salutis nos fecerit participes.

Agite vero, supplices *etc.*

HOMILIA XLII.

12. *Videntes autem quod Naas rex filiorum Ammon venisset adversum vos, dixistis mihi: Nequaquam, sed rex imperabit nobis: quum Dominus Deus vester regnaret in vobis.* 13. *Nunc ergo praesto est rex vester, quem elegistis et petiistis: ecce dedit vobis Dominus regem.* 14. *Si timueritis Dominum,*

et servieritis ei, et audieritis vocem eius, et non exasperaveritis os Domini, eritis et vos, et rex qui imperat vobis, sequentes Dominum Deum vestrum. 15. *Si autem non audieritis vocem Domini, sed exasperaveritis sermones eius, erit manus Domini super vos, et super patres vestros.* 16. *Sed et nunc state, et videte rem istam grandem, quam facturus est Dominus in conspectu vestro.* 17. *Numquid non messis tritici est hodie? Invocabo Dominum, et dabit voces, et pluvias, et scietis, et videbitis quia grande malum feceritis vobis in conspectu Domini, petentes super vos regem.* 18. *Et clamavit Samuel ad Dominum, et dedit Dominus voces et pluvias in illa die: et timuit omnis populus nimis Dominum et Samuelem.*

Pergit in instituto sermone Samuel, populumque de ingenti ingratitudine coarguit, quod quum non dubiis signis cognovisset Deum sibi esse proximum ad opem in rebus angustis ferendam, ipsius ope contenti non fuerint, sed novas rationes quaesiverint salutis. Atqui experientia dicitur stultorum esse magistra; nam etsi quidam initio per imprudentiam labuntur, tamen quum deinde re ipsa aliquid cognoverunt, nonne cautiores deinde fieri illos etiam invitos oportet, et quod est manifestissimum, fateri? Populus vero iste israëliticus miraculosum Dei auxilium expertus erat, non semel aut iterum, sed quoties propter peccata in varia pericula et castigationes divinas inciderat, toties conversus misericordiam ipsius senserat, et liberatores extra ordinem suscitarat, quales fuerunt Iephthe, Simson, Gedeon, et alii illis similes, de quibus superius actum est. Sed tandem Samuelem a Domino acceperant. Porro Deus istis iudicibus sic usus est, ut essent duces populi, quibus prosperos successus dedit, ut in illis sua virtus appareret: atque in conspectu populi gesta illa erant, et omnibus notissima, ut nullam excusationem populus suae contumaciae praetexere potuerit, quum pertinaciter regem postularunt. Nam videntur Deum accusare quasi destituisset illos auxilio, et infortunium passi essent, aut iudicum non ea fuisset dominatio qualem esse oportuerat: quod si esset, mutationis expetendae causam aliquam habuisse viderentur. Sed unde, quaeso, iste appetitus non posse ferre se a Deo regi et gubernari, cuius erant in ipsos tam multa benedictionis et favoris tot prosperis successibus testimonia? Circumstantiam autem hic Samuel quandam notat, ad eos rebellionis convincendos, et inexcusabiles reddendos, nempe Domini comminationem, suscitato ipsis hoste Naaso rege Ammonitarum, ut supra vidimus. Atque ita voluit Deus stultitiae ipsos arguere, superbiamque ipsorum contundere, quasi diceret: Ipsa vos necessitas coget esse quietos. Vos antea estis experti nihil esse melius quam sub umbra mea latere, ego vos sartos tectos in bellis omnibus conservavi. Iam vero, inquit Samuel, Deus poenas vestrae ingratitudinis repetit, suscitato vobis et ad portas vestras immisso hoste, ut vos iam esse quietos oporteat, et non instar effraenis equi calcitrare. Scimus enim homines tranquillis rebus multa sibi permittere: sed subortis tempestatibus et procellis, retineri, et perterritos ad Deum confugere. Verum hac in parte suam insaniam populus prodidit, quum ne imminente quidem in suum caput Dei vindicta, ad remedium confugit, Dei nempe misericordiam: sed quum potius in malitia et improbitate pergit, et magis ac magis induratur: sane merito insanabilem ipsius fuisse contumaciam dici potest. Ex hoc itaque loco discamus in omnibus a Deo nobis benefactis proficere, ut illis, velut instrumentis, fides et spes quam de ipsius promissis concepimus in nobis foveatur et nutriatur: et in illis in dies confirmemur, ut in adversis ad ipsum confugiamus et confidenter invocemus, minime dubitantes quin eius auxilium quod ante sumus experti in finem usque experiamur. Caeterum et istud observemus, Deum comminantem signaque sui furoris ostendentem nos ad se revocare; quod quemadmodum rebus quietis et tranquillis fruentes, nostris concupiscentiis indulgemus, et intemperanter nos gerimus, et adversus ipsum Deum sumus contumaces, ita et ipsius virgis caedi et domari necesse sit. Verum Deo nos castigante, cavendum summopere ne recalcitremus, sed potius aequo et patienti animo paternas correctiones feramus. Ac si ad tempus eo amentiae devenimus, ut eius voluntati parere et acquiescere noluerimus, ad meliorem mentem revertamur, nosque faciles ac dociles illi exhibeamus, ut vocantem, quacunque nos duxerit, sequamur.

Deinceps adiicit Samuel: *Nunc ergo praesto est rex vester, quem elegistis et petiistis, ecce dedit vobis Dominus regem*, q. d. Etsi vestri respectu fuit iniqua postulatio et illicitus modus, tamen quem petiistis regem accepistis: profectum illud est ab improba cupiditate. Dixistis enim: Nequaquam erit amplius ut sic a Domino gubernemur, sed regem ad aliarum gentium morem volumus: quasi Deum oporteret vobis ipsis obtemperare. Porro Dominus pro ingenti misericordia culpam istam etiam hactenus condonavit, et vult a vobis recipi regem tanquam a se missum, quem idcirco etiam virtutibus regiis ornavit, ut bene praeesse vosque tueri et defendere possit. Quibus verbis Samuel populo spem facit, Dominum a populi peccatis oculos avertentem, malum in bonum conversurum, quod nolit illi peccatum istud imputare, sed misericordiae suae locum facere, ut quod ipsis detrimento et exitio futurum erat in commodum vertatur. Conditionem vero quandam adiicit, qua boni istius fiant participes: *Si timueritis Dominum, et servieritis ei,*

et audieritis vocem eius, *et non exasperaveritis os Domini*, ut ostendat Deum quaedam peccata condonantem nolle tamen haberi ludibrio, neque patientiam et bonitatem ipsius in occasionem contumaciae trahi, ut in peccatis suis indurentur, in illis perseverantes, et Dei patientiam et condonandi facilitatem in licentiam quidvis pro libidine perpetrandi trahant. Quare, inquit, cavete summopere ne ea venia quam consequuti estis abutamini, et ad peccatum iterum alliciamini: sed potius agnoscite Deum in praesenti vobis ignoscere et patienter offensam illatam tolerare, ut vobis occasionem illum colendi et secundum ipsius voluntatem et verbum ambulandi praebeat. Nam sequentia verba, *eritis*, *et rex qui imperat vobis*, *sequentes Dominum Deum vestrum*, multi sic interpretantur, quasi diceret, Deum fore ipsis custodem ac defensorem, ac salutem ipsorum magis ac magis procuraturum: ut sit vis illa verbi *eritis*, quasi dicat, tunc eritis sequentes Dominum, id est, praeibit vobis Dominus, viamque ipse monstrabit, et ostendet se vobis esse ducem. Sed durior esset ille loquendi modus, nam in tota scriptura: Sequi Dominum vix aliter accipitur, quam pro Deo obedire. Quare istorum verborum sensus erit simplicissimus, ut continua sit series orationis, et dicat, ipsos Dominum sequuturos, ipsius verbo auscultantes et dicto audientes, et quocunque vocaverit euntes. Promiserat itaque iam ante populo veniam a Domino, quum dixit: Nunc praesto est rex vester.

Iam vero sequitur gravis comminatio: *Si autem non audieritis vocem Domini*, *sed exasperaveritis sermones eius*, *erit manus Dei super vos*, ac proinde non amplius vos ut antea tolerabit. Nam ubi patienter vos ad tempus tulerit, litem adversus vos intentabit de omnibus vestris transgressionibus, quas velut in fasciculum coniiciet, ac malitiam vestram maioribus poenis contundet, quod eius patientiam et bonitatem ludibrio habueritis. Haec igitur est verborum Samuelis vis. In quibus Dei bonitas sese ad miraculum usque patefacit, quandoquidem, ut diximus, Deus male facta suorum in salutem convertit, quod contra naturam est, et ita operatur, ut ait Paulus, ut bonum e malo et lucem ex tenebris eliciat. Caeterum observandum, Samuelem coniungere Dei timorem cum ipsius cultu, deinde normam veri timoris et cultus praescribere, nempe, vocem Dei audire, quod notandum est diligenter: in primis enim docemur veram sapientiam esse timorem Domini. Ac sane hinc ordiendum est, ut vitam nostram bene instituamus. Nam alioqui speciem quidem aliquam virtutis coram hominibus, et ex ipsorum iudicio prae nobis feremus: sed nisi fundamento illo nitantur, in fumum abiturae sunt, et inanes futurae. Quare si totius vitae nostrae curriculum approbari Deo volumus, aedificii fundamentum Dei timorem ponamus, honorem et gloriam ipsius quaeramus, omnia dicta et facta nostra et cogitationes ad eius gloriam referamus, atque ille sit scopus noster, et unicum studium: Et quoniam ipsius sumus, placide nobis fruatur: ac re ipsa testemur nos illum ut magistrum, dominum ac patrem revereri, quum ipsius voluntati sic adhaeremus. Atque hoc discrimine inter se increduli, qui speciem eximiam virtutum prae se ferunt, sed inanem, et veri fideles, virtutibus veris ornati discernuntur. Nam increduli quidem magnam prae se virtutem ferunt, et in magna existimatione sunt: alius quidem fortis et magnanimus, alius liberalis, alius sapiens et prudens habebitur, et in pretio apud homines erit: sed tamen illae virtutes instar foliorum statim ab arbore decidentium et emarcescentium erunt, nisi Dei timore nitantur, a quo tanquam a vera sua radice promanant. Verumenimvero Dei timorem in nobis non aliter quam verbum ipsius audiendo generari certum est. Nam si hominum imaginationi locus detur, et quidquid ab ipsorum phantasia manarit admittatur, futurum est ut procul a scopo recedatur. Bonas enim suas intentiones ita laudant, ut sine contradictione videantur ipsis a Deo admittendae, et praeterea eo impudentiae deveniunt, ut de Deo querantur, nisi ipsorum imaginationes admiserit et gratas habuerit. Sed sacra scriptura docet contrarium, nempe nos nunquam coram Deo, ut decet, ambulaturos, et nunquam acceptum fore Deo quod obtulerimus, nisi verbo ipsius doceamur. Veram itaque religionem verbi Dei certitudine niti oportet: ac proinde quantopere miseri illi caeci hallucinentur, et in quantam confusionem cadant, qui solis bonis suis intentionibus, et sola opinione nituntur, inde fit conspicuum. Nos itaque tum maxime ad Dei cultum accendi oportet, hoc tanto beneficio ab ipso accepto, quod quis gratus sit illi cultus patefecerit, suamque voluntatem aperuerit. Hanc si praelucentem facem sequuti fuerimus, et viam illam institerimus, certum est nos extra omne periculum erroris fore, Deo nunquam nos decepturo. Sin contra conditio illa defecerit, in avia praecipites feremur, et quo magis laborabimus, eo magis a vero scopo resiliemus. Quemadmodum igitur diximus, initium nostrae sapientiae et perfectionis esse, ut Deum timeamus, nos illi consecremus et glorificemus: sic etiam, quoniam natura caeci sumus, et discernere malum a bono nescimus, danda opera est, ut verbum Domini auscultemus, ut auribus scientiam ad nos regendos hauriamus. Nam certissimum est nos donec attentam aurem Deo praebuerimus ad virtutis ipsius testimonium recipiendum, incertos semper et dubios fore, et in utramque partem vacillantes et fluctuantes a recta via recessuros, et hinc inde nutantes in summam

confusionem venturos. Contra vero verbum Dei audientes, illudque ut normam omnium actionum sequentes, certi erimus gratum illi esse nostrum cultum et obedientiam. Quamobrem Samuel quanti momenti esset illa admonitio demonstraturus adiicit, *ne exasperetis os Domini:* De Dei verbo seu voce loquutus, etiam oris facit mentionem, in eundem sensum. Sed tamen ut ita palam faciat, quanta sit hominum pervicacia et ad malum proclivitas, nisi omni cura, labore et studio suos sensus Deo subiiciant, et ad ipsius obsequium componant. Nam nemo nescit quanta innata sit hominibus stultitia, ut nimirum sapientes sibi videantur, et ratione praediti a natura quam ducem in actionibus sequantur. Ad hanc stultitiam accedit audacia, quae animos addit ad exsequenda quae semel mente conceperunt, ut quoniam ipsis bona videntur, ad ea etiam approbanda Deum quodammodo cogere velle videamur. Et quidem cum audacia pertinacia coniuncta est, malorum omnium cumulus. Deinde vero nostra ingenia semper novi aliquid pariunt, ut nunquam finis sit rerum novarum et novorum cultuum, quibus huc illuc fluctuantes nutamus, et sine fine hinc inde pravis inventionibus agitati vacillamus: neque enim parvi momenti res est ingenia nostra Deo submittere et plane ad ipsius obsequium componere. En igitur cur Samuel non tantum dicat vocem Dei audiendam, sed oris etiam mentionem faciat, quum admonet, ne os Domini exasperent. Caeterum metaphoricam esse loquutionem satis est perspicuum, quod Dominus non ore proprio, quod non habet, sed per Mosen loquutus sit, ac legem dederit: et deinceps per prophetas tanquam suae voluntatis testes populum docuerit, et in viis suis instituerit. Ex quibus discimus eos qui veri Dei discipuli esse cupiunt non oportere supra nubes efferri, neque in profundam abyssum descendere, Dei voluntatem expiscaturos: sed Dei verbum per ipsius servos et quidem familiariter prolatum esse auscultandum. Prophetae igitur et doctores sunt in ecclesia Dei tanquam os ipsum Dei. Quare si quis excipiat, se Deo libenter obtemperaturum, sed se non accepisse Dei vocem, non missos ab ipso angelos, non descendisse ad nos, neque in vera sua gloria apparuisse: omnis eiusmodi praetextus et excusationis occasio tollitur his verbis, quibus oris Dei fit mentio, quandoquidem ipse Deus nobis se per prophetas patefacit. Sic per Mosen legem suam promulgavit, et familiariter exposuit: sic denique per homines ecclesiam suam continua serie docuit: quemadmodum etiamnum hodie facit. Nam praeter evangelium scriptum habemus prophetiae donum, ex quo discimus sacram scripturam nostrae instructioni et usui applicandam. Quare si delicatuli simus, et propositam nobis doctrinam gustare et concoquere non possumus, sane Deo ipsi resistimus. Ac licet millies contrarium testemur, rei tamen coram Deo sumus, quotiescunque verbum ipsius contemnimus et parvi facimus.

Pergit deinde Samuel, aitque sub finem versiculi, *eritis et vos, et rex qui imperat vobis, sequentes Dominum Deum vestrum.* Sequi Dominum, ut ante dixi, est Deum caput nostrum agnoscere, ita ut non pudeat nos sponte illi subiici; et omnis nostra gloria sit ei servire, et illi omnem autoritatem et imperium in nos ultro deferre. Haec timorem illum in nobis generant, de quo ante loquuti sumus, et docilitatem atque obedientiam, quam ipsius verbo reddimus. Deus itaque nos sibi adhaerere iubet. Quinam vero istud, obsecro? Nempe ut pone ipsum ambulemus, et praeeuntem sequamur. Atque in istis omnis perfectionis et sanctitatis exemplar videmus, ut omnes nostrae intentiones in Deum ferantur, ut nempe ipsi ex animo serviamus, veneremur eum et colamus, veram ipsius cultus rationem ex ipsius verbo haurientes, quod nostra natura misere caecutiamus, omnique iudicio et ratione careamus, donec ipsius ore doceamur, et praeeuntem ultro sequamur. Contra vero sequitur opposita comminatio. Nae, Deo nos ad se invitante verbi sui facilitate et lenitate satisfieri nobis debet, quum praesertim non inutilem nos operam ludere, et non esse inanem spem nostram doceat: ac proinde ad hanc ipsius vocem solam excitari ad officium deberemus. Sed tanta nostra est negligentia et contumacia, ut ne hac quidem Dei bonitate ad officium nostrum alliciamur, quandoquidem nullum illius in his terris verum gustum habere possumus. Aut tanta est nostra segnities, ut de Dei cultu non cogitemus, et nos ipsi devinctos non meminerimus, donec ipsemet nos vi ad se pertrahat. Eodem itaque nobiscum agit modo, quo cum malis debitoribus creditores: quos fugientes et fraudem meditantes bonis verbis ad persolvenda debita conantur inducere: Cavete, aiunt, vobis, et ultro quod debetis retribuite, ne durius aliquid experiri cogamini, et in ius trahamini. Sed nihil proficitur admonitionibus, quas auribus suis excutiunt, et apud se creditores irrident. Sic nos erga Deum gerimus. Nam ubi Deus verbis placidis et benevolis ad se nos allicere et pollicitationibus futurae benedictionis ad officium faciendum invitare non desiit, et se nihil promovere humanitate et lenitate, sed nos contra restitare, et velut ipsi obstrepere, animadvertit, tandem ad severitatem conversus declarat nos nihil restitando lucratos esse, sed vel invitos ad officium cogi oportere. Quare quum videmus Deum promissionibus suis minas adiicere, oblatam nobis occasionem pravae nostrae naturae magis ac magis accusandae et condemnandae sciamus. Annon enim

nos ad unicam Dei vocem, etiamsi nihil pollicentis, in ipsius obsequium excitari et cogi par est? Nonne ipsius opus sumus? An patrem putamus iubentem filium suum, hoc vel illud facere, ad compensationem obligandum? Nonne filium etiam sine contradictione patris mandatis morem gerere par est? Atqui Deus ipse nostram segnitiem et tarditatem animadvertens eo usque sese nobis accommodat, ut spe propositae mercedis nos ad se colendum invitet. Sed quum ne istis quidem commovemur, et Deum uti comminationibus et severitate cogimus, ut nobis veluti diem ante suum tribunal dicat, et futuram ibi condemnationem ostendat, annon ter miseros et depravatos esse nos fatendum est? Procul dubio ex eo magnam occasionem habemus nos coram ipso humiliandi, et pravitatem naturae nostrae deplorandi, nosque magis ac magis coram ipso deiiciendi et humiliandi. Quare danda est opera, ut quum Deum sciamus nobis in nullo devinctum, et simus in ipsius verbo admittendo tardiores, ut saltem promissionibus eius moneamur ac stimulemur: quae si non satis magnum pondus ad nos commovendos habent, saltem comminationes ipsius horrorem in nobis gignant, ac stuporem illum et veternum, quo in vitiis et rebellione stertimus et induramur, excutiant, quum armatum, ipsum ad vindictam de nobis sumendam videbimus, et afflictiones varias sentiemus, quae si fecerimus, et peccata nostra confessi ad meliorem mentem redierimus, in bonum et utilitatem nostram cessura sunt. Haec igitur doctrina eruenda est ex Samuelis oratione, qua Samuel populum ad Deo serviendum, eum colendum et venerandum excitat, partim pollicitationibus summae felicitatis et prosperitatis: partim etiam comminationibus suppliciorum, si ipsius abusi patientia, sibi impunitatem polliceatur. Denique hic observandum, Deum nos ad tempus tolerantem ad poenitentiam invitare, ut docet Paulus in epist. ad Romanos et tempus concedere, ut serio de peccatis nostris cogitantes, ab illis recedamus. Sed si stupidiores et hebetiores facti in peccatis perrexerimus, certum est tot Dei cohortationes, tot etiam comminationes et correctiones, ad quas magis indurati fuerimus, nostrae contumaciae et rebellionis testes, gravius tandem iudicium et supplicium allaturas. Et contra etiam si diu nos et in patientia tolerarit, qua simus abusi, longe severius in posterum nobiscum actum iri.

Porro Samuel doctrinae suae autoritatem conciliaturus eam miraculo ratam facit; nam ait: *Sed et nunc state, et videte rem istam grandem, quam facturus est Dominus in conspectu vestro. Numquid non messis tritici est hodie? Invocabo Dominum, et dabit voces et pluvias, et scietis quia grande malum feceritis vobis in conspectu Domini, petentes super vos regem. Et clamavit Samuel ad Dominum: Et dedit Dominus voces et pluvias in illa die: et timuit omnis populus nimis Dominum et Samuelem.* Quod ad miraculum attinet, sciamus illud propter populi illius ruditatem accidisse, quem sic oportuit gubernari et confirmari. Neque enim adhuc talis erat doctrina qualem nunc habemus: sed plurimum obscuritatis habebat. Iam vero pervenimus ad plenitudinem temporum, us sacra scriptura loquitur, et ad perfectionem. Nam quaecunque ad salutem requirebantur, impleta sunt. Evangelii facem habemus nos ita illustrantem, ut sol terras meridie. Neque vero amplius umbris illis legalibus adstringimur, non amplius ex brutis animalibus sacra facimus, non amplius templo materiali et similibus alligati sumus. Sed omnium illorum substantiam et veritatem habemus Dominum nostrum Iesum Christum: ille nobis ita regnum coelorum aperuit, ut Dei gloriam aperte contemplari possimus. Et miracula multa facta sunt, quibus doctrina quam ab ipso accepimus fuit confirmata: et tam sufficienter obsignata, ut sit extra omne dubium et controversiam. Quare miracula hoc tempore non modo non sunt necessaria, sed ne utilia quidem, ut populo veteri fuerunt: nam ita evangelicae doctrinae, in qua sese Deus nobis plene patefecit, autoritati et certitudini multum derogaretur. Verumtamen hodie multa mirabilia Dei opera nihilominus intuemur, in quibus eius immensam virtutem sentimus: sed miracula illa extraordinaria, quibus quod ad ipsius cultum pertinet, doceamur, hodie non habemus, neque expedit: quod, ut dixi, non sint hodie utilia. Tunc vero temporis veterem illum populum oportuit istis signis confirmari. Atque idcirco Deus tum tonitrua et pluvias immisit, ut populus peccatum suum agnosceret, quod immoderato affectu regem a Domino postulasset. Atqui quum Deus paternis vocibus nos alloquitur, nonne maioris apud nos eius filios esse momenti, quam quaecunque tonitrua debent? Ac sane quum Psalmo 29. vox Dei dicitur esse terrifica, quod feris ipsis magnum terrorem incutiat, cervas etiam abortire cogat, ingentes cedros Libani confringat, atque omnia elementa concutiat, docemur, tonitru vocem esse Dei, ad quam singulas res creatas vehementer oportet commoveri, quod in tonitrubus suam maiestatem insculpserit, ac proinde quum tam horrenda sit illa vox, metum adferre nobis illam debere. Sed quum sub Psalmi finem adiicitur, populum Dei in ipsius templo interim laetari, eiusque gloriam eloqui, videmus Dei verbum longe maius habere pondus in fidelibus quam quaelibet tonitrua. Nam etsi stuporem et horrorem adferant tonitrua, non tamen instruunt de Dei voluntate. Contra vero, quum Deus verbum suum tam distincte, tam familiariter nobis proponit, et in eo

voluntatem suam exponit, atque nostram adoptionem patefacit, cuius tam evidens et indubitatum testimonium habemus in Domino nostro Iesu Christo, quem pro nostra reconciliatione morti tradidit, et quotidie boni patris partes implet, et nihil ad nostram salutem necessarium omittit, denique quum ipse nos ad se tam benigne invitat, nonne ipsi attentissimas aures nos praebere aequissimum est? Sed hunc populum propter incredulitatem oportuit tonitruum vocibus excitari, et quodam metu ad audiendum impelli. Sane lege Dei quam acceperant a Mose et reliquis prophetiis illos magis quam tonitrubus oportebat commoveri: sed ita solet Deus cum stupidis et amentibus hominibus agere: quemadmodum nominatim apud Esaiam prophetam Dominus minatur, se lingua peregrina et incognita populum alloquuturum, quam populus, propterea quod stupidus factus sit non sit intellecturus: neque etiam si doceatur alphabeti prima elementa possit edoceri: sed ad idem semper revertatur, et in eadem ignorantia perseveret. Quibus verbis Deus populum iudaicum acriter reprehendit, quod licet satis aperte voluntatem suam in verbo et lege sua ipsi patefecisset, tamen propter malitiam et cordis duritiem nihil in ea comprehenderet: ac minatur propterea fore ut lingua exotica illos alloquatur ad maiorem condemnationem. Hic vero Deus intonuisse dicitur, postquam populum allocutus esset. Quid ita vero? Quod nimirum verbum ipsius, omni reverentia et honore excipiendum, nihilominus oblivioni traditi essent: atque ita necesse fuerit Deum illos peregrina quadam alia ratione, tanquam bestias, quae terrentur tempestatibus, compellare; quod vox hominum nullam apud ipsos haberet autoritatem, sed esset inutilis. Deus itaque ostendit hunc populum indignum esse, quem ore suo alloquatur, et Samuelis regat ministerio: quandoquidem tam durae cervicis populus non posset ad officium ea ratione adduci: atque idcirco tonitrua edidit. Unde discimus, Deo nobis hanc concedente gratiam ut amice nos alloquatur, et voluntatis suae claram expositionem nobis proponat, et ut ita dicam, praemansos cibos in os iniiciat, quos melius concoquamus: dandam operam, ut tantam Dei bonitatem magni, ut debemus, facientes, sensus omnes nostros applicemus ad ipsius doctrinam percipiendam, ut magnos in ipsius schola progressus faciamus: tantumque pondus apud nos ipsius verbum habeat, ut nullis aliis subsidiis indigeamus: Deo loquenti semper assentiamur: et sine contradictione quidquid docuerit approbemus. Et hoc in primis ex hoc loco discendum. Deinde observandum Deum tonantem, et fulgura immittentem, velle istis velut instrumentis suum verbum in nostris cordibus insculpere. Quare si forte Deus grandine terras feriat, quibus magna calamitate segetes auferantur, agnoscamus id contingere, quod nos Deo dociles non praebuerimus. Et quoniam surdas aures ad eius verbum attulimus, ideo pluat, tonet, fulguret ad nos excitandos necesse est: quandoquidem leni pluvia verbi sui corda nostra non sunt irrigata, et ad oblatam ipsius gratiam recipiendam non sunt emollita, quotiescunque Deus ad nos docendos magistrum et doctorem agit.

Et de istis hactenus. Porro quum Samuel dicat: *Numquid non messis tritici est hodie?* regionum observanda est diversitas. Nam si Iudaeorum regio istis, in quibus vivimus, fuisset in omnibus similis, non fuisset res nova et insolens, messis tempore tonitrua audiri. Nam ea plerumque tempestate frequentia sunt tonitrua: ac proinde naturae non autem miraculo, adscripta fuissent tunc exorta tonitrua. Quare sciamus regionem illam messis tempore non fuisse obnoxiam neque pluviis, neque tonitrubus, ad facilius terrae fructuum messem colligendam. Pluisse quidem post sementem factam, ad facilius educendam illam ex terra: deinde etiam pluisse ad maturitatem frugum adiuvandam, certum est: sed messis tempore pluviam aut tonitrua fuisse rem inusitatam et insolentem facile perspicimus. Neque enim dubium est, quin Samuel hic aliquid novum et insolitum a Domino iubeat populum exspectare: quo terreatur et in admirationem rapiatur, quod sit opus admirandum. Caeterum hic quaeri potest, quare Samuel adversus populum precetur, ut a Domino corripiatur, quem potius mediatorem et intercessorem esse pro populo apud Dominum oportebat, quemadmodum deinceps facturum ipsum videbimus. Sed, ut iam ante docuimus, si ii quos Deus verbi sui ministros esse voluit auditorum salutis et utilitatis studiosi sunt, eamque promovere cupiunt, non oportet ipsos auditoribus adulari, et in vitiis innutrire: sed potius ut saepius scabant illos et lancinent, severitatemque adhibeant, qua peccatores ad suorum vitiorum sensum commoveant, in quibus alioquin stertentes perirent. Quemadmodum igitur illos Dei iudicia denunciare iis oportet, quibus necesse est: sic etiam comminationes addere, et castigationum divinarum administros esse oportet, quum non audiuntur, et ipsorum doctrinae locus nullus relinquitur. Sane non fuisse Eliae crudelem affectum extra controversiam est, ad populo confusionem procurandam, licet ardenti zelo Deum honorandi flagraret: sed potius, prout iubebat ipsum caritas, de communi totius populi utilitate fuisse sollicitum: nihilominus tamen clausum ipsius precibus coelum, negatamque pluviam tot annorum spatio videmus, ut nihil obstet quominus fame cuncta pereant et exterminentur. Quod fecisse Eliam videmus, propter populi duritiem et rebellionem; quod nulla esset alia ratio populi ad poe-

nitentiam revocandi: quemadmodum etiam deinceps ad meliorem mentem rediit. Qua in re fit etiam conspicua sollicitudo et cura quam Elias habet de populo. Nam quum iterum esset precatus Deum, populo fertilitas restituitur, et bonis terrae et abundanti proventu reficitur. Sic notandum est Samuelem Deum precantem pro excitandis tonitrubus, et immittendis pluviis nihil remisisse de studio suo et egregia voluntate erga populum, cuius terrenis commodis non minus quam animae saluti studuisset, et quae pro viribus suis procurasset, si modo populus voluntati Domini sese libenter subiecisset, atque tranquillitatem et quietem ipsius quaesivisset. Sed quum castigari populum petiit, summo illius bono factum est. Ecquis enim dicat patrem habere filium suum odio, quem virgis caedit? Annon potius amore paterno ad illam coercitionem impellitur? Sic videmus Heliam et Samuelem non minus amasse populum, quum tali severitate adversus illum usi sunt? Quin etiam id ipsum in Paulo contemplari licet. Scimus enim Paulum fuisse omnium hominum patientissimum, facillimum, et studiosissimum ecclesiae Dei, ac propensissimum ad cuiusque commodum et utilitatem procurandam. Ille tamen animadvertens suam vocationem despici, et venire in contemptum, suamque doctrinam veluti mortuam iacere: quod prae se nihil magnificum, sed summam fragilitatem et infirmitatem ferret, ait: Quid vultis? cum virga veniam ad vos, an cum caritate? quae vox tamen metaphorica est, quasi diceret: Ego hactenus omni facilitate et lenitate sum usus erga vos, ut ad Dominum adducerem: ego blandis et mellitis sermonibus, id est, blandis exhortationibus et amicis vocibus vos compellavi. Iam vero quum vos refractarios et contumaces videam, et a vobis Dei verbum contemni, quid aliud mihi superest, quam ut ad vos cum baculo veniam? Porro Dei verbum, et cultus ipsius, servique Dei contemnuntur, quum non sponte sese ipsorum doctrinae homines subiiciunt. Hinc itaque discendum est, Deo dante nobis suae voluntatis testimonium, et nos familiariter ut patre filios alloquente attentos esse oportere et ipsius doctrinam ita recipere, ut nobis sit instar regulae, ad quam vitam nostram exigamus: alioquin metuendum ne cum virga et baculo veniat, ac suas tempestates, tonitrua, grandines et fulgura immittat, ac eam severitatem quam meremur ostendat, ut ipsius iudiciis percellamur. Quod si forte nos a Deo castigari contigerit, Deumque verbo suo conciliare autoritatem e coelis tonando, saltem quod hic dicitur imitemur. Nam etsi mentio hic fiat contumacis et incorrigibilis populi: tamen dicitur audito tonitru, timuisse Dominum et Samuelem, quod eventura illa praedixisset. Certum autem est Samuelem ista temere non pronuntiasse, et quum Deum precaretur, revelationem habuisse istud miraculum eventurum. In quo duo sunt nobis observanda: primum nihil temere aggrediendum et ultra vires tentandum: ut multi fanatici solent de miraculis quibusdam gloriari, et futura quaedam praedicere: quam temeritatem Deus irridet, et inusta dedecoris nota castigat. Quare discamus nostrae vocationis limites et mediocritatis fines non egredi. Praeterea de Dei voluntate certos Samuel docet suo exemplo nihilominus Deum precari. Nam acceperat ex revelatione Deum et tonitrua et pluvias velle mittere, et tamen magno ardore Deum precatur, et quod praedixerat enixe petit ut impleat. Unde apparet, nos licet de Dei voluntate factos certiores, non oportere tamen in precando esse languidos et remissos. Tandem dicitur *populus timuisse Iehovam et Samuelem:* ut doceamur illius exemplo quid nobis futurum sit, si Dei vocem non audiamus. Nam si populus adeo contumax et improbus, tandem tamen Dei manu domitus est, quid futurum nobis existimamus, nisi Deum nos alloquentem, et minis etiam coercentem audiamus, et re ipsa ostendentem se nos alloqui, licet non quidem ore suo, sed per os suorum servorum, et per alias creaturas? Quare quotiescunque Deus talibus signis et documentis nobis aurem vellicat, ne in rebellione et contumacia perseveremus: sed iugum subeamus, et pudore affecti nos ipsi subiiciamus: eumque sic timere discamus, ut simul etiam eos quos miserit timeamus et honoremus. Neque enim sine causa hic dicitur populus timuisse Iehovam et Samuelem: quemadmodum et alio loco Iehovam et Mosen timuisse praedicatur. Minime id quidem quasi a se ipsis Moses et Samuel timendi fuerint, sed quoniam Deo fidelem operam in regendo populo praestiterunt, et populus se ipsorum doctrinae submisit: quae tamen non ipsorum propria, sed spiritus sancti, fuit.

Iam vero *etc.*

HOMILIA XLIII.

19. *Et dixit universus populus ad Samuelem: Ora pro servis tuis ad Dominum Deum tuum, ut non moriamur: addidimus enim universis peccatis nostris malum, ut peteremus nobis regem.* 20. *Dixit autem Samuel ad populum: Nolite timere, vos fecistis universum malum hoc: verumtamen nolite recedere a tergo Domini, sed servite Domino in omni corde vestro.* 21. *Et nolite declinare post vana, quae non proderunt vobis, neque eruent vos, quia vana sunt.* 22. *Et non derelinquet Dominus populum suum, propter nomen suum magnum: quia iuravit Dominus facere vos sibi populum.*

Si cui iniuriam intulimus, eam oportere com-

pensari, ratione hoc postulante, certum est: multo sane magis quum Dei gratias contempserimus, et eo contemptu autorem etiam dedecore affecerimus, illum contemptum compensari necesse est, et pro viribus nostris illatam iniuriam aboleri. Quoniam vero non sumus motu nostro proprio ad hanc compensationem proclives, ad eam ab ipso Domino cogimur. Quemadmodum enim homines pervicaces et contumaces, quum alicui ultro iniuriam intulerunt, non statim ad culpae agnitionem veniunt, sed diem illis dici oportet et ad officium cogi, ut vel inviti compensent illatas iniurias: ita Deus cum hominibus agit, quos quum nulla peccatorum seria poenitentia tangi videt, iudicio suo terret, donec ipsorum contumacia et pervicacia contundatur. Itaque suis plagis caesos deiicit et humiliat, ut veniam deprecentur peccata confitentes. Cuius rei hoc loco insigne exemplum nobis proponitur. Populus enim Samuelem reiecerat: quae iniuria non tantum mortalem hominem, sed ipsum Deum viventem attingebat. Itaque Samuel, quasi elementorum potestatem haberet, tonitrua et pluvias precibus suis impetravit. Quibus populus territus, agnoscit, et quidem vi maiore adductus, se adversus Deum insurrexisse. Quamobrem ad Samuelem, peccata confessus, deprecatorem futurum confugit. Haec itaque publica est peccatorum confessio, quam Deus contumaci isti populo extorquet, qui Dei misericordia et lenitate fuerat abusus, et qui superbia inflatus nunquam emendari potuisset, nisi terrore et metu domitus. Ex quibus utilem doctrinam facile colligimus, Deum singulari beneficio nos afficere, nostramque salutem paterna sollicitudine procurare, quum non sinit nos diutius contumaciter maiestatem suam, verbum suum, et opera contemnere. Et quum ad peccatorum agnitionem cogit, et ad se reverti facit, ut ipsi debitum honorem tribuamus, nostri esse illum misertum agnoscamus: et non pudeat nos peccata fateri, licet illa confessio cum summo dedecore coniuncta videatur: omni murmure abstineamus et omnibus querelis: atque pudore suffusi poenitentia ducamur, quod tam amentes et insani fuerimus, ut Dei gratias et beneficia tam pertinaciter flocci fecerimus et contemptui habuerimus. Porro populus iste ad Samuelem confugiens ait nominatim: *Ora pro servis tuis ad Dominum deum tuum.* Sane prophetae in hac existimatione fuerunt, ut essent intercessores ac patroni inter Deum et homines: quorum preces Deus familiarius audiret et admitteret: quemadmodum etiam minime dubium est, quin Deus illos speciali gratia et privilegio supra populum affecerit, quos sancti sui spiritus organa esse voluit: quum vere servi ipsius fuerunt, et nuncii ac interpretes ipsius voluntatis, et venturi regni coelorum praecones. Idcirco dicit populus *ora Deum tuum.* Et tamen alibi in sacris saepe hic loquendi modus occurrit, ubi nominatim Deus nominatur populi sui deus. Sed populus deum Samuelis hic dicit peculiari quadam ratione, quod nimirum fateatur se indignum, qui amplius populus Deo dicatus et consecratus habeatur; quasi diceret: Ita Deus adversum nos irascitur: ut ne os quidem ad ipsum invocandum ausimus aperire, neque oculos ad ipsum attollere, quandoquidem contumacia nostra nobis aditum ad illum interclusit: interim agnoscimus et fatemur te ipsius prophetam, et fidum acceptumque esse servum: ac proinde non dubitamus quin preces tuae illi gratae sint et exaudiantur. Tu itaque Deum pro nobis precare. Verum hic notandum, nos licet maximos peccatores, et coram Dei iudicio maxime reos, nunquam tamen desperare oportere de Dei gratia, quin ad ipsum semper confugiamus: tunc enim maxime ipsius ope et praesentia opus habemus. Nihilominus Deum precaturi debent ter quaterque cogitare serio de ipsius maiestate, quum praesertim conscientiae morsibus urgentur, et peccatorum multitudine premuntur, ne temere et audacter ipsum invocent: sed potius apud se ipsos sentientes se meritos ut ab ipso procul ablegentur, immo et prorsus reiiciantur, confusione obruantur, ut de se ipsis desperantes, Dominus noster Iesus Christus mediator et intercessor interveniat, qui pro ipsis apud patrem patrocinetur, et eos ipsi reconciliet. Huius enim virtute nos caeteris ipsius membris coniunctos scire debemus, et quoniam unici ecclesiae corporis membra sumus preces quae in toto terrarum orbe a fidelibus fiunt ad nos pertinere, et in nostram salutem cedere certo persuasos esse. Discamus itaque primum peccatores non decere confidenter ad Deum accedere, quum diligenter examinata conscientia, sentiunt se graviter ipsum offendisse, neque illum audacter precari: sed potius suae indignitatis conscios ad Dominum nostrum Iesum Christum oportere confugere, ut ex coniunctione fraterna quam in illo se habere cognoscent, praesentes animos habeant: et quandoquidem sciunt Iesum Christum nunquam repulsam a patre passurum, sed gratiam impetraturum, tum audacter coram Deo sese sistant, scientes se exauditum iri: deinde ne dubitent quin suas etiam fidelium toto orbe dispersorum preces comitentur, quod nihil separatum fideles a fratribus habeant. Quare etiam fideles oportet invicem dona sua communicare, et Deo non minus sollicite proximos suos quam se ipsos precibus commendare et in certitudine fidei invocare. Atque ista observanda sunt in verbis illis populi ad Samuelem: Tu precare Dominum Deum tuum pro nobis. Neque vero papistas quidquam hic locus iuvat: sed potius summae infidelitatis arguit, quum sanctos mortuos sibi patronos et advocatos quaerunt. Nam ad Samuelis

preces populus confugit, quod sciret prophetarum officium esse apud Deum pro populo intercedere: quemadmodum etiam nos in Actis docet Petrus apost. Ac sane quotiescunque in sacris pseudoprophetarum et impostorum fit mentio, nominatim illis sanctus spiritus exprobrat negligentiam in precando, quod cum doctrina non accedat oratio et intercessio. Et Mosen contra scimus quamdiu in terris vixit hanc officii sui partem fideliter implevisse. Samuelis itaque longo post tempore succedentis officium fuit, non tantum populum docere; sed etiam precari, et pro populo intercedere quotiescunque aliquid adversum ipsi contingebat. Quamobrem non temere ad Samuelem populus confugit: sed bene cognitum habuit electum fuisse illum a Deo et in hoc gradu collocatum ac prophetiae spiritu ornatum, ut cum doctrina et instructione, preces etiam pro populo apud Deum fundat. Sed quum papistae mortuos invocant, nullo scripturae fundamento nituntur. Nam etsi alii pro aliis Deum precari iubemur, tamen hoc praeceptum non intelligi nisi de iis qui nobiscum in terris vivunt certum est: quod quamdiu hic sumus, mutuam exercere caritatem debeamus. Mortuos vero Deus prohibet: neque patitur nostram curiositatem eo usque progredi, ut de illis quid faciant inquiramus. Itaque papistas nullam ex sacris doctrinam aut praeceptionem habere videmus, quum mortuos precibus et supplicationibus interpellant, et se ab illis exauditum iri sperant: neque enim ullum Dei hac de re mandatum adferre possunt. Quamobrem discamus et ratum habeamus, nos ad Dei servos confugientes, et cupientes precum ipsorum intercessione apud Deum iuvari, id facere, quod in mandatis istud habeant, et sint a Deo obligati, ita postulante ipsorum officio, intercedendum pro populo apud Deum: ac proinde modo ne limites transgrediamur, nobis istud esse a Deo non modo concessum, sed etiam praescriptum. Sed aliud adhuc longe gravius in istis miseris vitium obtinet, quod ad sanctos confugiunt, non tantum ut intercessores illos apud Deum habeant: sed ut in illis confidant et conquiescant, tanquam preces suas exauditituris. Et quidem Deus ab illis oblivioni traditur, quum quisque ad patronum confugit, quem sibi deligit, aut quem invocare consuevit. Quare multas preces coram idolo, quod sibi finxerunt, demurmurant: alii quidem virginem Mariam, alii sanctum Christophorum, alii alium ex sanctorum multitudine invocantes: atque ita sibi persuadent se Deo non indigere. Omitto in praesentia sacrificii illius semel pro nobis oblati a Domino nostro Iesu Christo memoriam obliterari, et illud imperium quod illi a patre datum est, ab iisdem aboleri. Quis enim inter papistas illum in adiutorium suum vocat? quis ad illum ut suum intercessorem et advocatum confugit? In turba quidem sane ab illis invocatur, sed ignorantibus ipsum hoc in se unum recepisse, fidelium preces ad se confugientium Deo patri offerre, et gratas facere, et ut exaudiantur impetrare. Papatus istud officium Christi penitus vel ignorat, vel abolet. Nos itaque melius edocti, sic eorum preces et orationes imploremus quibus Deus illud onus imposuit, ne positos limites transgrediamur. Et ne in precando propterea simus remissiores, quasi sufficeret alios, nobis cessantibus, pro nobis precari: sed potius coniungi preces nostras oportere sciamus cum omnium qui toto terrarum orbe dispersi sunt fidelium Dei servorum orationibus: et in illorum numero haberi, ut membra Iesu Christi fiamus: et in nobis impleatur, quod in Psalmo rogat Propheta: Domine memento mei. Neque enim unquam gratiam apud Deum invenire poterimus, neque ab illo quidquam impetrare, nisi in ipsius ecclesia censeamur, et in electorum numero habeamur: et amor ille gratuitus quo filios complectitur in nos etiam tanquam cum illis coniunctos effundatur. Denique humilitatem a vera fide et caritate in proximum non debere disiungi certum est. Sed quaenam, obsecro, papistarum est humilitas? Procul a Deo recedere, et per multos circuitus errare, et innumerabiles patronos sibi fingere: et in isto stupore tamen multum vexari, et inanem operam ludere. Itaque nihil nisi vanitas est in illis, qui licet sese diu multumque torquentes, nihil tamen promovent: neque de Dei erga se voluntate certiores fiunt. Sane fateor oportere nos humilitatem et modestiam in primis colere. Sed non ideo meritis nostris ad Deum propius accedere posse dico: et tamen cessantibus meritis non desinimus ad ipsum venire, et sperare nos licet indignos tamen a Deo recipiendos, et tanquam filios habendos, quum corpori Domini nostri Iesu Christi coniuncti fuerimus, et illum ut caput nostrum agnoverimus.

Et de istis hactenus: sequuntur deinceps populi verba, quibus confitetur novum istud peccatum, quod adiecerat ad superiora, regem petendo, quo magnam condemnationem in se pertraxerat. Dicit itaque magnam illam fuisse offensam, quod non contenti statu priore, in quo Deus illos esse voluerat, regem sibi dari expetentes iram Dei hac ratione in se provocassent. Nihilominus Samuelem rogant, ut pro se apud Deum intercedat, veniamque deprecetur, ne moriantur. In primis observandum est, populum a Samuele petere, ut iram Dei placet, ne populus Israëlitarum a Domino deleatur et funditus intereat. Quare vero istud sibi metuebat? Nempe Deum sibi offensum senserat. Unde observandum, quotiescunque Deus irae suae signum aliquod exhibet, mortem esse nobis tanquam praesentem metuendam. Nae quicunque alicuius Prin-

cipis imperio subest, vehementer metuit illum offendere. Ac si offendi contigerit, nemo non magnopere metuit et iram Principis horret. At si mortalis hominis offensa tantum mortis horrorem nobis iniicit, quid futurum est quum Dei potentiam in memoriam nobis revocaverimus? Et praeterea quis non agnoscit se centies millies mortem promeritum si Deus summo iure nobiscum ageret? Quare, Deo nos admonente, et peccatorum sensum iniiciente, cavendum summopere ne in illis torpeamus, sed potius danda opera ut statim expergiscamur, et quodcunque malum acciderit, non modo nos longe gravius, sed etiam mortem aeternam esse meritos, ultro fateamur et agnoscamus. Quare quo maior est noster hac in parte stupor, eo diligentius hanc doctrinam nos oportet meditari et usurpare. Nam plerumque accidit, ut si Deus nos vel morbo, vel quavis alia calamitate percusserit, nemo de se cogitet, ut se peccatorem agnoscens ad Deum sincera et pura mente convertatur, et ad ipsius misericordiam confugiat. Sed tantum in malum quo premimur intenti, ad Dei memoriam stupemus, et instar truncorum sumus. Etsi Deo percutiente nemo non ictus sentit, et Deum se offendisse fatetur: sed non serio peccatorum magnitudinem apprehendit. Nam ulterius progrediendum nobis est, nempe fatendum, nos aeternae mortis esse reos. Itaque nos ad minimas plagas oportet excitari, et metuere ne adversum nos manus ipsius durior insurgat: nobisque levibus istis plagis veluti coram Deo diem dici cogitare, cuius horrendam vindictam adversum nos armatam sentiamus, quae nos licet ferro et chalybe duriores, tamen coelitus veluti fulmine percussos in nihilum redigat, et liquescere faciat, ut solent nives ardore solis dissolui: quemadmodum propheta Psal. 97. dicit, unicam irae Dei scintillam sufficere ad homines penitus absorbendos. Quamobrem immissas nobis a Deo castigationes, sive morbos, sive paupertatem, sive aliam quamlibet calamitatem ita recipiendas sciamus, ut longius cogitemus quam de malo praesenti: sed nos aeternam mortem meritos norimus: ac proinde manum Dei adversum nos armatam metuamus, nisi ad ipsum confugiamus et veniam deprecemur: atque haec colligenda doctrina est ex verbis illis: *Tu precaberis pro nobis ne pereamus.* Ex quibus verbis percipimus hunc populum ad Deum fuisse conversum, et sensum habuisse peccatorum et imminentis miseriae. Nam Samuelem rogat, ut pro se apud Deum intercedat, territus poena mortis, quam se centies millies promeritum confitetur. Et idcirco supra audivimus populum timuisse Deum et Samuelem. Quod etiam non leviter praetereundum est, quandoquidem saepe in sacris istiusmodi phrasis occurrit: et nominatim quum Mosis meminit, cui Deus tantam autoritatem attribuerat. Nam videmus Mosen in illo admirando Dei opere liberationis populi fuisse Deo coniunctum, non quidem tanquam socium, sed tanquam organum sui spiritus ad Dei voluntatem populo interpretandam. Atque idcirco populus ille israëliticus dicitur timuisse Deum et Mosen. An vero Mosen, obsecro, summam autoritatem a Deo consequutum dicemus in eodem cum ipso gradu collocatum? Minime gentium. Sed ita significatur populum non credidisse Deo, nisi per doctrinam quam Moses Dei interpres et internuncius proponebat. Etsi enim Deus in monte Sinai loquens auditus est, tamen voluntatem suam per servi sui ordinarium ministerium populo voluit exponi. Idem de Samuele dicendum. Vidimus enim initio fuisse illum populo praefectum a Deo quem regeret et gubernaret per ipsius ministerium. Quare Deum metuere populus non poterat, nisi Samueli subiiceretur, eumque ut eximium prophetam a Deo suscitatum revereretur. Quamobrem observandum nos Deum timere non posse, quin eius verbo regamur, et ministros ipsius non contemnamus, sed in honore habeamus. Nam mutuo inter se nexu immo individuo cohaerent Dei timor et reverentia, cum honore quo prosequimur illos quos Deus mittit nobis suae voluntatis interpretes, et subiectione qua nos non quidem personis ipsorum subiicimus, sed doctrinae quae illorum fidei commissa est. Interim hic docemur, non esse timendos homines, ut solent hypocritae: sed Deo suam reservandam autoritatem, ut summum gradum obtineat: homines vero non aliter honorentur, neque in pretio habeantur, quam quatenus ipsis ut instrumentis ad suum opus perficiendum utitur. Sane plerosque hodie videas abstinere iniuriis, contumeliis, et blasphemis in Deum vocibus, et aliis omnibus turpibus factis, si praesens aliquis ex ministris adfuerit, et simulare summam sapientiam et modestiam, adeo ut primo intuitu angeli esse videantur, et ad summam perfectionem pervenisse. Sed sicubi privato in loco fuerint, in quo reprehensionem non metuant, diabolice vivant, et luxuriose ac intemperanter omnia et libidinose faciant: Deique nomen blasphemis vocibus proscindant, denique verum in illis inveniatur quod dictum est: Curios simulent apud honestos viros, et privatim bacchanalia vivant. Nae istiusmodi homines Samuelem, si praesens adesset, timerent quidem, quandoquidem nos, Samueli longe impares et inferiores metuunt: sed non ideo a malo recederent, quin potius improbitate pleni libidinose et intemperanter viverent, si sine testibus possent a quibus non arguerentur. Quare nihil in illis nisi summa hypocrisis: quos etiam merito scriptura filios Belial nominat.

Pergamus deinceps ad sequentia Samuelis verba, quibus populo tam factum istud quam omnia praecedentia exprobrat, quemadmodum et ipsos

fuisse confessos audivimus, se ad superiora omnia peccata etiam istud adiecisse gravissimum. Quare Samuel ex huius peccati accusatione capit occasionem in memoriam ipsis praeterita ipsorum peccata revocandi. Atque hoc exemplum nos oportet imitari. Nam etsi poenitentiam egerimus de multis peccatis, et illorum veniam a Deo deprecati simus, ac persuasos esse nos oporteat sic a Deo fuisse deleta et sepulta ut non amplius rationem illorum repetat: tamen si denuo in ea reciderimus, aut gravius aliquid admiserimus, non sufficit praesens peccatum confiteri, et ad Deum converti a quo ut miseri peccatores gratiam et misericordiam consequamur, sed longius repetenda est confessio, et pristinorum peccatorum, quae antea deleta fuerant in memoriam revocanda, ut serio de illis cogitemus: quandoquidem per nos non stat, quin Deus novam litem et iudicium inferat, et veteribus prolatis articulis, denuo causam nostram retractet, et tanquam contumaces et refractarios iudicet, si summo iure nobiscum agat. Nae si quis inter homines delictum aliquod admiserit, cuius poenam effugerit, et deinceps sine reprehensione vitam duxerit, delebitur illud peccatum, nec amplius illius poenam in posterum metuet: sed si in idem peccatum aut aliud simile relabatur, et tanquam contumax arguatur: tum non tantum de postremo facto rationem reddere cogetur: sed contumaciae et pervicaciae condemnabitur, ac proinde flagitia ipsius in articulos velut in fasciculum colligentur, et summo iure cum ipso agetur, ac poenae repetentur quae toti populo sint horrori. Sic etiam observandum, nos quum Dei iram peccatis nostris provocavimus, non satisfacere ipsius iudicio si tantum recentis delicti sensu afficiamur, sed totam priorem vitam recogitandam et examinandam, quandoquidem malitia nostra relapsi sumus in peccata; et cogitandum nos non tunc tantum initium facere peccandi: sed Deum toties cum tanta tolerantia nobis ignovisse, ut eo maiore pudore suffundi nos oporteat, quod tam varii et inconstantes simus, ac tam fragiles, ut subinde ipsius in nos iram provocemus. Ita conspicimus Davidem non solum praeterita peccata sibi revocare in memoriam, Deo illi fructus praesentium peccatorum declarante, sed retrorsum vitam suam repetentem, ad labem illam quam ex utero matris attulit adscendere, et tandem in has voces erumpere: Domine condona mihi peccata quae hactenus adversum te admisi. Quid ita vero? Davidne tantum post triennium aut quadriennium meminit a Deo veniam de admissis peccatis deprecari, et ad ipsius misericordiam confugere? Minime id quidem. Sed quoniam tum Dei iudicium adversum se experiebatur, et multorum peccatorum reus veluti constringebatur, idcirco ne Deus iure cum ipso ageret, in has preces effusus est: Domine Deus, etsi scio mihi abs te priora condonata peccata, tamen quoniam coram tuo iudicio reus sum tot peccatorum, et mea iniquitate veluti recruduerunt mea vulnera, et ab ipso matris utero mortis aeternae reus sum, opto Domine tuam mihi gratiam et misericordiam iterum confirmari, qua me fateor indignum et ea privari promeritum. Itaque videmus ipsum sibi ipsi non satisfacere, sed tantopere affici sensu gravissimorum peccatorum caedis Uriae, et adulterii cum Bethsabaea, ut totam vitam suam expendat, et exploret, et sese detestatus et abominatus exclamet: Ah Domine, miserere mei, etsi coram te nihil nisi corruptio sim, et quidem ab infantia, qua licet coram hominibus purus a scelere tamen coram te reus eram et immundus. Et quidem natura tales sumus omnes: nam ex utero matris egressus infans, iam tum filius est irae et perditionis, donec Dei gratuita misericordia in gratiam recipiatur, et tanquam ecclesiae membrum capiti suo Domini nostro Iesu Christo uniatur. Quare quum Davidem nos ad examen istud revocare conspicimus, discamus ingenue peccata confiteri, et agnoscere nos non tantum hodie et novissimo peccato mortem aeternam promeritos, sed quod longe deterius est, nos non desiisse peccando Deum provocare, et peccatorum nostrorum originem ab ipso primo parente Adamo promanasse. Non igitur immerito David se reum dicit mortis ab ipso matris utero, ut nos natura filios irae et maledictionis, atque adeo Dei inimicos esse doceat, nisi ex ipsius gratia et misericordia in filiorum numerum recipiamur. Et de istis hactenus.

Deinceps sequitur post offensarum exprobrationem consolatio adversus poenas quas erant meriti. Nam iubet eos Samuel praesentes animos habere, et in Deo spem suam reponere, modo in ipsius cultu perseverent, his verbis: ***Verumtamen nolite recedere a tergo Domini: sed servite Domino in omni corde vestro: et non derelinquet Dominus populum suum.*** Quarum vocum sensum in praesentia colligamus, quas sigillatim deinceps excutiemus. Itaque quum iubet eos securos esse, et non timere, perinde est ac si doceret eos Deum timere, et tamen de eius misericordia persuasos esse, quod non sit in eos ut promeriti fuerant animadversurus, et ultimum exitium allaturus. Iam antea docuimus Israëlitas visos fuisse Dominum ipsum reiicere quum regem sibi dari postulaverant: sed tamen pollicetur Deum nunquam ipsos derelicturum, quod eos in populum suum elegisset, modo tamen in ipsius cultu perseverarent. In primis autem hoc loco docemur nos nunquam ad Deum peccatorum sensu affectos conversum iri, quin eum speremus et persuasi simus fore propitium et familiarem: et semper fore paratum nos ad ipsum in veritate et sine fuco confugientes recipere. Ac sane de Dei

bonitate diffidentes in eam rebellionem et contumaciam impellimur, ut Dei ad iram provocandi nullum finem faciamus. Etsi flagitiosos et reprobos homines terrore divini iudicii affici certum est, Deo illos persequente, et eos coram ipso tanquam facinorosos coram magistratu et iudice suo totos horrere. Verum quid aliud horror ille est quam indignantium fremitus, rabiem suam despumantium, et adversus Deum blasphemas voces eructantium, cum quo si possent lite contenderent? Atque ita solent improbi, quibus nulla est ad Deum se convertendi cura neque sollicitudo: sed qui potius vincula omnia quibus se retineri metuunt perfringere parati sunt, quo longius ab ipso recedant. Quemadmodum enim servus iram heri quem provocavit metuens de fuga cogitat, ne coram hero facti rationem reddere coactus poenas luat, aut sicut improbus et contumax filius vel patris interitum, vel eiusdem absentiam optat, a quo metuit corrigi et de peccatis puniri: sic etiam improbi homines de Dei misericordia desperantes adversus ipsum tanta cum audacia et contumacia insurgunt, ut tandem tanquam furore perciti in quaevis flagitia ruant. Denique diffidentia secum trahit phrenesin quandam qua incredulorum et contumacium conscientia indesinenter arroditur. Idcirco non abs re propheta Psal. 130 Deum dicit esse propitium et natura beneficum ad peccatores recipiendos in gratiam, ut timeatur. Quibus verbis David ostendit, fore ut nullus unquam Deum timeat, eo timore quem requirit, nempe ut ipsi ultro subiiciamur, et in eius obsequium componamur, nisi prius degustata ipsius bonitate, et certa consequendae ab ipso remissionis peccatorum, licet simus indigni, fiducia mentibus adhaeserit. Metus igitur ille improborum hominum, quidam potius horror insanientium, quam Dei timor est. Contra vero Dei filiorum verus est timor cum reverentia et amore coniunctus: quod persuasi simus illum nostri miserturum. Quamobrem si peccaverimus, paratum esse remedium sciamus, si peccata confitentes, quam humillime veniam deprecemur per Dominum nostrum Iesum Christum: ac ne dubitemus illa nobis condonari et deleri per sacrificium semel ab ipso in cruce oblatum pro nostra redemptione. Idcirco igitur Samuel disertis verbis populum admonet, ne Deum derelinquat, aut ab ipso recedat, addita promissione: Dominum vicissim populum suum non derelicturum. Et sane certum est populum sine hac promissione nunquam fuisse ad poenitentiam convertendum. Notum enim cuivis est, quae sit reproborum consuetudo, nempe, ut in contumacia sua pertinaciter haerentes, dentibus frendeant: et licet peccata fateri videantur, tamen adversus Deum obmurmurent. Experientia illud satis manifestum est. Iudas enim laqueo vitam sibi abstulit: Cainus vero conqueritur poenam sibi delictis graviorem infligi. Et istud sane omnibus Dei contemptoribus accidit, quorum contumacia in ipsis de Dei misericordia diffidentiam parit. Quamobrem quum in multis peccaverimus, ad Dei misericordiam qualis in evangelio nobis proponitur confugiamus: ac certo persuasi simus nos ad ipsum neque ficte neque simulate confugientes nunquam reiiciendos: si modo nos in obsequium ipsius componamus, et ex animo nos illius cultui et venerationi dedicemus.

Iam vero expendamus fundamentum istius promissionis populo a Samuele factae: *quia*, inquit, *iuravit Dominus facere vos sibi populum.* Favor Dei gratuitus fundamentum ponitur istius promissionis, ut populus illo nitatur. Ac sane quum de nostrae salutis certitudine agitur, cavendum summopere ne alias causas imaginemur, praeter solam Dei misericordiam qua sola impulsus nostri miseretur. Nam si quae merita aut dignitatem aliquam in nobis quaeramus, certum est nos aedificium sine calce super arenam structuros brevi corruiturum. Ac sane alioquin a natura nos angelica perfectione donatos esse oporteret, qua propius ad Deum accederemus. Atque hanc ob causam Paulus dicit, quamdiu in legem inspiciemus, omnes Dei promissiones abolendas. Deinde si cultum quem Deo exhibemus, ille propius intueatur, tantum abest ut coram ipso consistat, ut contra potius instar aquae effluat, et sine fundamento collabatur. Quare observandum Samuelem ut certam fiduciam populo salutis adferat, quae non sit momentanea, sed firma et immota, ad Dei misericordiam, ut illius fontem et originem assurgere, quasi dicat: Non est inquirendum dignine sitis Dei misericordia, sed hoc vobis sufficiat, Deo placere vos ex sua liberalitate in gratiam recipere. Atque idcirco adiicit, *quia iuravit Dominus facere vos sibi populum.* Quibus verbis ostendit Abrahami filios non esse naturam caeteris meliores: et Deum vocantem illos, non habuisse rationem ullius dignitatis aut praeparationis qua dispositi essent ad eam gratiam recipiendam. Sed contra Deum fecisse illos populum suum, qui prius cum reliquo genere humano maledicti erant. Quod si dicitur de ramis illis naturalibus, qui ex sancta stirpe sunt oriundi, quid nobis fiet insititiis, ut vocat Paulus. Neque enim electi sumus ut Iudaei ab Abrahamo oriundi, cui facta est promissio salutis aeternae, sed eramus tanquam oleaster: Deus vero nos in sanctam stirpem patriarcharum et veterum patrum inseruit, quos faciat haereditatis illius promissae participes. Quae quum ita sint, discamus, nos licet indignos qui ad Deum accedamus, et ipsi nos sistamus, propter infinitas sordes et imperfectiones quibus sumus obnoxii, non tamen oportere animum de-

spondere: sed ex hac doctrina potius animis nostris infigere, Deo placere nos populum suum facere. Verumenimvero multi ex patribus fidelibus, profani filii nascuntur; ut in memoriam semper revocemus nostram originem, nempe fideles nasci de semine corrupto et maledicto Abrahami: et in ipsis a natura nihil nisi abominationem esse, atque idcirco in eorum qui perituri sunt futuros fuisse numero, nisi Deo visum esset illos in gratiam admittere. Atque ita nos esse Dei novum opus oportet, ut ipsius filii simus et haereditas, ut loquitur in Psalmo propheta: Sumus ipsius opus, et nos manu sua creavit: quoniam sumus oves pastus eius. Quae sane verba possent ad omnium hominum in genere conditionem referri, quos Deus dicitur creasse et formasse. Sunt enim in genere omnes homines a Deo formati: sed nominatim fideles dicuntur esse oves pastus eius, ut doceamur illa non esse intelligenda de generali illa creatione secundum carnem, sed de nova creatione, qua formatos nos pascit: et ut oves sui gregis protegit atque tuetur. Atque haec doctrina ex superioribus verbis elicienda, et in nostrum usum convertenda, quum audimus Deo placere nos populum suum facere, et in Abrahami benedicto semine censere. Interim tamen Samuel populum vehementer hortatur, ne a Deo recedat, sed in ipsius cultu perseveret, et gratiam speret, quamdiu tanto isto privilegio non fuerit abusus. Nam scimus Deum non fuisse Abrahami semini devinctum: et eos omnes qui ex illo secundum carnem descenderunt, non fuisse ipsius ecclesiam, quandoquidem multi excisi sunt et reiecti, quemadmodum Paulus docet: et sacra etiam scriptura de Ismaele et Esavo idem docet. Quod si duo illi reiecti sunt, quid de reliqua multitudine dicendum arbitramur, quum multa fuerunt illic membra putrida et reiectanea? Bene itaque Samuel populum admonet, ne sibi persuadeat sufficere ad consequendam Dei gratiam censeri in ipsius populo, et circumcisionis signum habere, quod illis olim erat quod hodie nobis baptismus: sed ut potius Dominum sequantur. Hanc ob causam propheta Psalmis 15 et 24 Deum ipsum interrogat: Quis sit habitaturus in monte Sion, id est, ecclesia, et ibi perpetuum locum habiturus: ac subiicit eos fore qui erunt puro corde, et qui innocentes manus habuerint, id est qui in Dei ecclesia in integritate et sinceritate conversabuntur. Nae multi Dei templum frequentabant, qui tamen a Deo procul aberant, quod ipsis exprobrantem Isaiam saepe videmus, et nominatim quum, ita populum compellat: An ego vobis devinctus sum? vos pavimentum meum atteritis, et poscitis mercedem. Ego ista nolo: neque ferre possum vos cultum meum profanare. Quare hypocritae quidem sanctuarium frequentabant, palam de acceptis a Deo beneficiis gratias acturi: sed nihil sincerum erat, nihil integrum in ipsis, omnia simulata, contenti bonam famam inter homines tueri, sed tales esse parum solliciti quales haberi volebant, quae fuit omnium saeculorum corruptela. Sed Deus sibi istiusmodi cultum simulatum specie devotionis displicere testatur: ac proinde populum admonet neminem Deo gratum fore, nisi innocentem manibus et corde purum, id est cuius interius affectus puri et exterius opera bona fuerint. Quare cum proximis conversantes alii alios iuvare debemus, quum praesertim ad Deum adducendi sunt, coram quo integritas et sinceritas maxime requiritur. Eam igitur ob causam hanc conditionem adiectam a Samuele videmus: licet tamen Dei gratia nequaquam a voluntate nostra neque ab operibus pendeat. Neque vero Samuel hoc loco populum docet in se ipso vel meritis suis salutis spem collocare: sed excitare nititur ad gratiam Dei amplectendam, et torporem excutiendum, quo plerique profani homines absorpti sibi delitias faciunt, et spem in Deo sese collocare simulant, ut sibi ad omne flagitium laxiores habenas permittant, et libidini et intemperantiae liberius indulgeant. Adde saepe blasphemas istiusmodi hominum voces prorsus diabolicas; Deum optimum esse, Deum facilem, benignum: quod vel unicum suspirium sufficiat ad mortis aeternae poenas evitandas, quod unico dicto *Peccavi* mors aeterna fugiatur. Quoniam igitur homines tam facile sibi ipsis imponunt, et diabolus istiusmodi blanditiis eos inebriat, nominatim propheta iubet eos diligenter operam dare ne Dei gratiam contemnant, sed caute in sua vocatione incedant, ne Deum derelinquant, eiusque gratia in malum abutantur. Sic etiam Petrus apostolus admonet fideles, ut quisque vas suum in omni puritate possideat, et suam electionem illo testimonio confirmet.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA XLIV.

V. 21. 22. *Vide supra.*

23. *Absit autem a me hoc peccatum in Domino, ut cessem orare pro vobis: et docebo vos viam bonam et rectam.* 24. *Igitur timete Dominum, et servite ei in veritate ex toto corde vestro: vidistis enim magnifica quae in vobis gesserit.* 25. *Quod si perseveraveritis in malitia: et vos et rex vester pariter peribitis.*

Vidimus hesterna concione, quomodo Deo nos patienter tolerante; et offensas quibus eius adversum nos iram provocavimus condonante, cavendum sit ne ipsius abutamur patientia. Neque enim ipse

suam erga nos bonitatem ideo demonstrat, ut ex ea licentiam peccandi capiamus: sed potius ut ad se alliciat, ne metu supplicii in desperationem veniamus, et ad omne malum proclives simus. Quare quum Deum nobis reconciliari paratum esse videmus, cavendum ne ab illo resiliamus. Maxime enim Deus offenditur, nisi supplices veniamque deprecantes ad ipsum accedamus, et eo maiore studio in ipsius cultum incumbamus, quo pluribus beneficiis affecti sumus: quemadmodum et Christus nos admonet, eum qui plus diligitur a Deo, magis etiam amare debere, et ex eo etiam colligit miseram illam peccatricem quae non desinebat sua peccata flendo detestari, et suum amorem erga Dominum nostrum Iesum Christum lacrymis et omni officio testari, non esse condemnandam. Nempe quod serio peccatorum sensu afficeretur, quem gemitu et lacrymis pluribus ostendebat, quo signo apparuit condonatum illi a Domino quantumvis ingens peccatum. Quamobrem quo se Deus magis propensum in nostri amorem, et in peccatis condonandis faciliorem ostendit, eo etiam magis ad eum ardentius amandum adstringimur. Iterum igitur expendamus illam Samuelis admonitionem: *Nolite recedere a tergo Domini*, qua populum admonet, Deum non posse coli, nisi ipsum populus sequatur. Nam satis est conspicuum quanta sit hominum hac in parte pervicacia, ut Deo praeire potius quam sequi velint; et, si fieri posset, Deo ipsi leges praescribere, et in ipsum autoritatem habere. Nae quicunque ex sui arbitrii libidine vitam instituunt, licet millies se Deum colere profiteantur, tamen insigniter mentiuntur: Deoque nullum prorsus honorem habent; quem potius suae opinioni subditum vellent. Ac sane fit illud satis cuique manifestum ex eo quod superstitiosos et idololatricos suos cultus bonae intentionis nomine probari Deo volunt, quasi quidquid in cerebro suo commenti sunt Deus probare teneatur. Unde conspicuum est homines a Dei verbo recedentes, Deo ipsi velle praeire: et eos qui suis cupiditatibus indulgent, alii scortationi, alii helluationi, alii denique aliis istiusmodi vitiis, velle Deum ipsis conformari, et si ad cumulum impietatis venerint, tamen dissimulare. Alios videas tantam sibi sapientiam arrogare, ut soli sapientes haberi velint, legemque omnibus dare, nec cogitare Deo primas sapientiae partes concedendas, sed potius illi viam velle monstrare et ipsi praeire. Nos vero contra ex hoc loco discamus, ita Deo serviendum et colendum esse ipsum, ut in primis nihil bonum et iustum existimemus, nisi quod ipse iusserit. Deinde quoniam omnes nostri affectus sunt immoderati, sic esse cohibendos, ut in omnibus nostris dictis, factis et cogitationibus normam ab ipso praescriptam sequamur, et Deum praeeuntem semper sequamur: ac proinde ne quod nobis bonum videbitur arrogantia turgentes faciamus, neque nostris cupiditatibus obtemperemus, et peccandi licentiam nobis concedamus. Atque ita Deum sequemur. Sed quoniam difficile est affectus suos componere, et ad spontaneam obedientiam flectere, idcirco crebris admonitionibus opus est ad nos stimulandos, et ideo Samuel adiicit: *Nam declinaretis post vana*. Cavendum itaque ne cupiditates nostras sequamur, quod istud sit post vanitates declinare. Caeterum varie exponitur hic locus, nam alii primam vocem vertunt, quasi illud Nam non sit expressum: alii Sed interpretantur, ut sit sensus: Ne declinate, sed abstinete a vanitate, id est ab idolis. Vanitatis enim nomen ad idola refertur. Et sane tota scriptura testatur idola nihil nisi mendacium et illusionem esse: et Paulus dicit: Idolum nihil esse. Sed non tamen ubique istud vocabulum in scripturis usurpatur pro idolis. Isaias quidem eos a quibus idola effinguntur et coluntur dicit esse vanitatem, et qui fiduciam suam in illis collocant esse illis similes. Ut vanitatis nomen non tam idolis ipsis quam sculptoribus illorum et cultoribus tribuatur. Sed proprie vanitas pro re nullius momenti et inani quae in fumum abit accipitur. Quasi hic dicat Samuel: Si a Deo declinaveritis, nihil nisi vanitatem sectabimini, nihil firmum et constans erit, in auras et fumum cultus vester est abiturus, vos in vanum laborabitis. Itaque hic vanitatis nomen ponitur pro re quae nullum fructum adfert, et nullum effectum producit. Id apparet ex primo Geneseos, ubi terra dicitur vana et inanis fuisse antequam decoraretur suis fructibus, ut fuerit informis, et vasta atque inculta, visuque deformis, quod nulla dum in illa fuerit habitatio, sed ubique potius desertum. In summa, Samuel hac voce docere voluit populum declinantem a Deo, nihil nisi vanitatem sectaturum: et recedentes a Deo spe sua excidere et vanas et inanes spes pascere, quod tandem illos summa confusio maneat. Neque vero idola excludit, sed tamen idoli nomen non exprimit, quod minoris momenti esset admonitio si tantum idoli meminisset: et longe magis commoveantur homines si admonentur inanem et inutilem operam suam fore si vel tantillum a praescripta regula in Dei verbo recesserint. Idcirco David etiam exclamat, Domine, quid ultra te requiram? Neque coelum, neque terra mihi ferre auxilium potest. Sane minime dubium est quin bene doctus fuerit in ista doctrina, et quin altas in ipso radices egerit. Nam verbis istis ostendit veram Dei cognitionem in nobis efficere, ut solus ille bonum nostrum agnoscatur, et in illo solo acquiescamus: et contra quidquid sibi homines fingunt, nihil esse nisi mendacium et vanitatem. Bene itaque David: Hem Domine, quo confugiam? Nihil nisi tu me solari potest, nullus praeter te in quo spem collocare possim. Quare

Domine, qui a te recesserit, qui vera lux es et nostra gloria, et sola salus, quid extra te reperiet, nisi vana et inania omnia quae in ventum et fumum abeant? Profecto non sine gravi causa hominibus ista inculcantur: Scimus enim quam soleant illi suis inventis delectari, quamque pertinaciter illa tueri, sibi semper optimum illorum exitum fingentes: adeo ut si quid moliri coeperint, nemo ipsos a proposito avertat. Quid ita? Nempe reprehendi nolunt: et tantam sibi sapientiam arrogant, ut sine Dei verbo quid sequendum, quidve fugiendum sit scire se arbitrentur. Sic videmus idololatras montes aureos sibi polliceri: neque posse rationibus ullis istuc adduci, ut sua tandem consilia et conatus omnes, licet Deus patienter ad tempus illos ferat, irritos fore credant. Idem profanis omnibus accidit, et iis qui felicitatem suam et beatitudinem in rebus terrenis collocant. Nam qui voluptati et intemperantiae dediti sunt, qui avaritia et lucri cupiditate trahuntur, qui ambitione laborant et gratiam et autoritatem malis artibus quaerunt, non sinunt sibi persuaderi conatus omnes suos irritos esse, et se nihil nisi ventum parituros: sed sua somnia pro diis habent. Inde fit ut si quid novi commenti sunt, gloriam Deo detrahentes sibi solis ascribant. Tanto itaque diligentius haec doctrina est meditanda, et quam necessaria cogitandum, quanto procliviores ad eam contemnendam natura sunt homines, nempe eos qui a Deo declinant, et ab eius verbo recedunt, nihil nisi ventum parere; et incassum laborare: et quidem diabolo illos fascinante, sive alius carnales voluptates sequatur, sive alius superstitione et idolomania dementetur; haec inquam omnia sunt vanitas et mendacium. Quod et ipsum Samuel explicat disertis verbis, quum ait, *non proderunt vobis, neque eruent vos, quia vana sunt.* Hic vero est observandum multas esse vanitatis et mendacii species, quum dicimus aliquem a Deo declinasse et illum oblivioni tradidisse. Nam, ut ante dixi, alii superstitionibus et idololatria polluuntur: alii pravis suis cupiditatibus et libidinibus habenas laxant. Sed quot sunt, obsecro, superstitionis species? Nam idololatris sua cuique superstitio et proprius cultus est, ut labyrinthus sit ex quo nullus datur exitus, quod experientia testatur. At via quam Deus verbo suo monstrat plana et expedita est: ut contra huc illuc incerti vagantur increduli, et in avia feruntur, sine ullo consensu, et summa cum confusione. Et quod longe deterius est, summa incertitudine illorum opiniones fluctuant. Nam qui suis inventis et imaginationibus indulgent, modo in hanc, modo in illam partem feruntur dubii; et modo hac precandi Deum formula, modo altera, si prior displicuerit, utuntur: totidemque sibi patronos quot libido dictaverit fingunt, qualia esse hominum ingenia scimus levissima et inconstantissima et valde temeraria. Quare nisi Dei verbo nitamur, certum est nos nihil firmum et statum in Dei cultu habituros: unde non abs re Samuel Iudaeos nominatim admonet, fore ut si a Domino declinaverint, in vanum laborent, et irriti sint omnes sui conatus. Ut visus sit etiam respexisse hominum arrogantiam multum suis operibus et meritis tribuentium. Et tamen idololatras videmus suis idolis quidem gloriari, et maxime illis tanquam clypeis et propugnaculis fortissimis niti: et tamen semper esse sollicitos, et aliquid semper ad cultum ipsorum adiicere, nunquam sibi ipsis satisfacientes, ut neque pes neque caput in ipsorum cultu appareat. Et alios etiam suis cupiditatibus sic indulgere, ut sit insatiabilis illorum intemperantia. Merito itaque Samuel istud inculcat: vos, ait, licet multum laboraveritis, et caeremonias caeremoniis cumulaveritis, atque arrogantia et temeritate vestra distenti rumpamini, tamen in vanum laborabitis, et nullum inde auxilium estis habituri. Quid ita? Vanitas est et res inanis. Hinc itaque fit nobis manifestum, omne nostrum bonum et felicitatem in uno Deo positam esse, in quo solo conquiescamus; ut postquam ipsum cognoverimus, feramus nos ab ipso regi et gubernari, quandoquidem sese nobis tam familiariter patefacit: ac proinde quidquid ratio nostra nobis dictaverit, quo tentabimur, habeamus pro illusione diabolica, quae non modo nullum habet utilitatem, sed summopere damnosa est. Interim fiduciam in Deum hic animadvertamus cultus ipsius fundamentum: suam enim utilitatem homines semper quaerunt. Nam quae causa est cur miseri et incauti homines adeo temere ferantur, ut alii ridiculas caeremonias inveniant, alii patronos sibi multos fingant, alii terrenis bonis et facultatibus sic inhient ut nunquam expleri possint, et quibus animus ipsorum tanquam fornax ardens nunquam satietur, alii suis scortationibus adeo dementientur, ut nullis repagulis retineantur, alii ambitioni et honorum cupiditati supra modum incumbant? Quae inquam alia causa est, cur isti in istiusmodi praecipites feruntur vitia, quam quod Deo non sunt contenti, et non in illo solo conquiescunt, ut in ipsius timore constanter permaneant? Denique quod Deum non agnoscant esse solum omnis boni fontem? Ergo statuendum est fidem esse veri Dei cultus certissimum et unicum fundamentum. Nam si eam sapientiam et prudentiam consequuti fuerimus, ut cognoscamus vitam nostram et salutem in Deo uno esse positam, et ab illo solo pendere: et in ipsius manus animas et corpora nostra reiecerimus, certo persuasi potentem esse tempore opportuno nobis subvenire et auxilium ferre, atque adeo etiam velle, modo ad ipsum in rebus angustis confugerimus, et fiduciam in ipso collocaverimus: certum est nos non tam proclives

fore ad idola nobis confingenda, sed potius execrationi nobis illa fore, tanquam vana et inutilia. Verum contra si eo amentiae devenerimus, ut superstitionibus et idolomaniis nos addicamus, summae incredulitatis et ingratitudinis accusabimur, quod non talem Deum agnoscamus qualem debemus, quod eum honore debito spoliemus: quod de ipsius virtute, potentia et bonitate detrahimus tantum quantum creatis rebus tribuimus, in quibus tamen nulla certitudo est. Nullus enim ulli creaturae cultus sine huius fiduciae fundamento tribuitur: quemadmodum anima suum effectum producit. Idem de reliquis omnibus affectionibus esto dictum, quibus ad idololatriam homines adducuntur, quod singulis sua cupido sit deus. Quamobrem etiam apostolus avaros idololatriae insimulat: quod pecunia et divitiae sint illorum deus. Sic scortatores, ebriosi et alii istiusmodi flagitiosi homines luxuriose et intemperanter vitam agentes rei sunt eiusdem criminis, quod sua libido sit ipsis deus. Neque enim quisquam se patitur a suis affectibus abripi, nisi fiduciam in illis collocet, et sibi felicia omnia ab illis polliceatur.

Pergit deinceps Samuel populum bene sperare iubens, his verbis: *Absit autem a me hoc peccatum in Domino, ut cessem orare pro vobis.* Quibus obligationem suam erga populum testatur, ac profitetur se, ipsos licet ingratos, et nihil minus quam tantum beneficium promeritos, tamen minime ulturum, sed potius precandi et intercedendi pro salute ipsorum apud Deum nullum finem facturum: et quidem agnoscit, se nisi istud praestiterit graviter apud Deum peccaturum. Unde singularis doctrina nobis est elicienda, si modo, ut par est, eam ad nostram instructionem usurpemus. Unde enim fit, ut tantam licentiam nobis permittamus proximos despiciendi, et salutem ipsorum parvi faciendi, sed contra potius malum ipsorum procurandi, nisi quod nostri tantum curam habemus, et non cogitamus nos a Deo ipsis benefacere obligari, et in angustiis auxilium ferre iuberi, et malum bono compensare? Hinc enim illae humanae excusationes, veluti si quis alium odio persequatur, et de hoc facto admoneatur, et ut male factum arguatur, statim excipit: Ecquid hic adversus eum feci, nunquam ipsum ulla iniuria affeci: sed ille me prior aggressus est, et occasionem praebuit ulciscendi iniuriam illatam: denique istis et similibus verbis causam suam tuebitur, et sibi bene consultum istis excusationibus arbitrabitur. Quid ita vero? Nempe quoniam non agnoscit se illi devinctum et obligatum quem odio prosequitur, aut a quo illatam iniuriam ulciscitur. Sed et longe hic adhuc gravius ab hominibus peccatur, qui licet nulla iniuria affecti, et nullas simultates exerceant, aut oderint, alios tamen despiciunt, et de se suisque tantum commodis cogitant. Ac proinde si quis officii admoneat, excipiant: Qua in re vero illi sum obligatus? quid mihi cum illo commercii? quam utilitatem unquam ex illo percepi? quare ego in illius gratiam facultatibus meis spoliarer? hominem illum non curo: quisque suas res agit et procurat; equidem nullam ego ipsi iniuriam inferre volo, sed si pecunia, reve alia aliqua opus habet, unde volet accipiat. Ecce quibus excusationibus sese homines tueantur, ab officio resilientes, nempe quod non agnoscant, quantum proximis ex Dei mandato debeant, et miserorum misericordia non capiantur. At vero Samuel hoc loco docet Deum graviter laedi, proximi nostri contemptu: et quidem eo nos adducit ut altius ascendamus, nempe ut licet ingratitudine et pravitate adversum nos peccatum sit, immo licet nos alii ad mortem persequuti sint, tamen commodis ipsorum studeamus, et salutem procuremus: et, Deo iubente fraterna ipsos dilectione complectamur; et de illis ad meliorem mentem revocandis laboremus, si aberrantes viderimus. Deinde licet miseri et in summa egestate sint homines, viles et abiecti, qui satisfacere beneficiis affecti non possint, ne tamen propterea desinamus ipsos in rebus angustis nostris facultatibus adiuvare. Quid ita vero? Quod a Deo ipso devincti et obligati ad istud officium simus. Quare discamus non intueri tantum et respicere res creatas, ut nos queramur quidem laesos a proximo, et affectos iniuria, sed interim Dei bonitatem erga nos et mandatum ipsius non inspiciamus, sed tanquam incognitam negligamus. Nam ille iniuriae intuitus oculos perstringit, ne quod nostri est officii intueamur: sed Deus interea nihil de iure suo remittit. Nam et mandati sui rationem Deus addit, quod eiusdem omnes naturae simus, et alii cum aliis tanquam eiusdem corporis membra conversemur. Deinde postulat etiam ab hominibus, ut in sui honorem et gratiam, affecti licet multis iniuriis et contumeliis a viris improbis, ne tamen ipsorum salutem quaerere et procurare desinamus: immo ne inimicorum quidem: quin eos potius beneficiis devinciamus, et pro viribus ipsorum malitiam bono compensemus. Haec itaque doctrina primum occurrit nobis elicienda ex verbis illis Samuelis: *Absit autem a me hoc peccatum in Domino, ut cessem orare pro vobis.* Nam ita declarat se, licet de se conquerendi nullam occasionem populus habeat, et nihil ipsi merito possit exprobrare, non ideo tamen culpa coram Deo cariturum, et nullas ipsius excusationes locum apud ipsum habituras, nisi commissi sibi a Deo muneris rationem haberet, illiusque partes adimpleret. Sed praeterea specialis sibi impositi muneris pro populo apud Deum intercedendi ipsum habuisse rationem certum est. Nam, ut superiore concione docuimus, quicunque ad propheticum munus a Deo vocantur, tanquam patroni

apud Deum constituuntur: quemadmodum Petrum audimus de apostolorum officio loquentem, dixisse: *Nos vero in precibus et administratione sermonis perdurabimus.* Quid vero, nonne et aliorum Christianorum officium erat precari? Sane: sed eo loco Petrus docet, eos, qui docendi munus acceperunt, debere ex officio sedulo Deum precari ut ecclesiam tueri, augere et amplificare velit, et laboribus ipsorum benedicere, ut regnum filii sui propaget, ut ad suam cognitionem vocatos in obsequium suum componat, procul adhuc remotos ad se vocet. Tale igitur esse speciale precandi studium oportet eorum, quos Deus doctores et prophetas constituit et pastores populis praefecit. Atque huc Samuelem respexisse certum est, nempe: Quacunque tandem ingratitudine populus laboret, peccari tamen a pastoribus, nisi apud Deum pro ipso intercedant. Caeterum hinc etiam observandum, nihil nobis a Deo tantopere commendari, quam mutuas preces et intercessionem aliorum pro aliis. Et quidem iuvare proximum suis facultatibus quisque tenetur, verum tamen quoniam nulla re magis iuvatur, quam Dei favore et beneficentia, idcirco dico nos maxime teneri precibus illos, ex officio caritatis, et quidem maiore et ardentiore studio precibus, quam reliquis nostris facultatibus, adiuvare. Quamobrem etsi christianum nomen longe lateque patet, et procul a nobis dissiti sunt Christum profitentes, tam arcto tamen vinculo nos invicem a Deo colligari certum est, ut alios pro aliis apud Deum intercedere ex officio necesse sit. Qua in re non tantum proximorum inspicienda necessitas, sed quem quisque gradum obtineat: ut qui ad altiorem gradum a Deo vocatus est, eo se magis devinctum sentiat, et vehementius apud Deum intercedendum sibi non ignoret.

Pergit deinde Samuel, et ait, *et docebo vos viam bonam et rectam.* Etsi populus ipsius iugum excusserat, nihilominus tamen in se recipit illos docendi et in rectam viam deducendi provinciam. Verbis igitur istis docet, se Deum non perfunctorie pro ipsis deprecaturum, sed eo affectu erga populum futurum, ut ipsius commoda et salutem pro virili sua promoveat. Testatur itaque Samuel se daturum operam, ut populus intelligat, se in hoc unum incumbere, ut officio fideliter fungatur, et muneris illius quod a Deo accepit partes impleat, ut populus erudiatur, et in rectam salutis viam deducatur, ne pereat: quod se pro viribus effecturum pollicetur. Multi profecto multa pollicentur verbis, et quidem summam proximorum dilectionem prae se ferunt, et Deum pro se precantes etiam aliorum in suis precibus meminisse videri volunt: sed mera tantum inest illis hypocrisis et simulatio, quod venenum sub blandiloquentia lateat; et mala omnia proximis evenire cupiant. Ac licet ipsos non aggrediantur vi aliqua maiore, et violentas manus non inferant, nihilominus tamen pravum affectum declarant adversus eos, quibus, quoniam oderunt, invident: et rebus secundis ipsorum anguntur, quibus omnia adversa et incommoda imprecantur. Samuel vero se sine simulatione suis precibus pro ipsis Deum interpellaturum recipit, et interim populum edocturum fideliterque veri pastoris officium facturum, etsi non se tanquam oves erga ipsum gesserint; sed potius efferis belluis sua illa contumacià, de qua superius egimus, fuerint simillimi.

Et de istis hactemus: sequitur deinceps gravis exhortatio: *Igitur timete Dominum, et servite ei in veritate ex toto corde vestro, vidistis enim magnifica quae in vobis gesserit.* Non sine gravi causa populum iterum ad timendum Deum, et ex animo colendum, et in timore et veritate perseverandum hortatur. Licet enim omnes confitentur Deo nihil gratius esse quam eum ex animo colere, pauci tamen animum ad eius cultum adiiciunt, et solis verbis se Deo satisfecisse arbitrantur. At non satis est nos semel admoneri Deum ex animo esse colendum, quod ab ipso in hunc finem creati et in mundo collocati simus, et non sufficit probe a nobis eam doctrinam teneri, sed nos eo magis ac magis oportet ad Dei cultum excitari. Quamobrem eorum hic graviter reprehendenda est curiositas, quibus semper aures pruriunt rerum novarum cupiditate, quarum sunt insatiabiles. Multos enim audias conquerentes, eandem sibi cantilenam semper cani de Deo colendo et adorando, satis superque illa sibi cognita, et ad nauseam usque inculcata, quare novi aliquid sibi ostendi oportere. Sed, quaero, an illi unquam apud se ipsos ingressi sint, et expenderint qua conditione ad Dei cultum vocentur: tum enim satis animadverterent non esse hanc doctrinam superfluam. Itaque non debet novum et insolitum videri, si Samuel toties hoc populo isti inculcarit, ut servirent Domino, ne a Domino declinarent, timerent Dominum ex toto corde. Neque enim ista repetuntur ab ipso, quasi superiora obscuriora, clarioribus et apertioribus verbis explicari oporteret, sed ut populum istum magis afficeret, et quodammodo ad vivum ureret. Neque enim idcirco Dei verbum nobis praedicatur, ut illud animo tantum percipiamus, aut Dei voluntatem intelligamus, sed ut in cordibus nostris altas et profundas radices agat. Iam vero si nos ipsos expendamus accuratius, an quum primum docti sumus, tam dociles fuisse nos reperiemus, ut sponte in Dei obsequium nos composuerimus, et nihil a nobis requiratur? Imo potius, licet doctrina nos stimulet, tamen vix propter duritiem ingenitam potest ingenia excitare, et cerebrum penetrare: praesertim vero quum ad Dei cultum nos scriptura cohortatur, tum

maxime se nostra contumacia patefacit: quod prorsus simus inhabiles et refractarii, ut veluti magnis ictibus ad illum simus adducendi. Idcirco itaque Samuel ista subinde repetit, *tantummodo timete Dominum.* Porro maxima vis inest ad cohortationem in hac dictione *Dominus:* nam oblique populus reprehenditur, nisi se obsequentem Domino praebeat, quasi dicat: Videte quid a vobis postulem, nempe ut Deum timeatis, eumque colatis. Ecquid vero est iustius et aequius? Quare quam tandem excusationem praetexetis, quum ab officio recesseritis, quandoquidem nihil a vobis flagito quod non ipsi fateamini aequum esse: quum praesertim cor vestrum tantum requiram ad Domini cultum, cui pro tot tantisque beneficiis estis devinctissimi? Alibi vero Dominus cultum suum vocat nostram salutem, a qua tantum recedimus quantum in Dei cultu segnescimus. Quapropter vox ista magnifacienda est, et diligenter meditanda. Porro etiam requirit istud amplius, ut in veritate, et ex toto corde Deo serviant. Per veritatem vero integritatem et sinceritatem intelligit, quae utrumque in se complectitur. Nihil enim aliud est ex toto corde Deo servire, quam vere Deum colere. Nostris enim inventionibus Dei cultus adulteratur, quum tamen Deo servire in veritate iubeamur, eius verbum sequi, et nihil de nostro admiscere. Quid ergo de caeremoniis et ritibus illis idololatricis in mundum invectis dicemus aliud, quam falsam religionem et commentitiam Dei colendi superstitionem? Una enim vera est religio, una vere Deum colendi ratio, quam ipsemet Deus in verbo suo praescribit. Ita etiam Dominus noster Iesus Christus apud Ioannem de Dei cultus veritate loquens, omni simulationi ipsam opponit, et omnibus umbris et figuris illis legalibus quae praecesserant. Nam etsi Deus ab omni saeculo spiritualem cultum ab hominibus requisierit: tamen sub lege multae fuerunt caeremoniae et ritus legales, quibus veritatis lux obscurabatur. Verum Dominus noster Iesus Christus nos aperte docet, Deum velle in spiritu et veritate coli: quibus verbis omnem simulationem et caeremonias externas condemnat. Hoc loco itaque Veritas significat affectum purum, rectum et integrum, qui cordi duplici opponitur, quod etiam exponitur sequentibus verbis, *ex toto corde vestro*, quasi diceret: Cavete ne Deum hypocritarum more timeatis et precemini, qui multam quidem sanctitatem prae se ferunt, et inani gloria turgent externis ritibus et caeremoniis animum adiicientes, sed a Deo prorsus alieni. Et qui tamen Deo satisfacere ritibus illis externis volunt, licet multa inania et foeda sectentur, quasi in partem divinae potentiae venissent, aut saltem libertatem accepissent Deo praescribendi quae ad illius cultum necessaria sunt. Verum diserte hic illos Samuel admonet ne temere et ex suo arbitrio Deo serviant, et cultum illi mixtum exhibeant, sed toto corde illum colant. Caeterum ingenue hic fatendum est, nos quamdiu in terris agimus, non posse tam sincero affectu in Dei cultum ferri, quam officium postulat, sed tamen ita loqui solere sacram scripturam, ut ex toto corde aliquid fieri dicat, quum non agimus simulate, nec Deum fallere studemus, et non perfunctorie ipsum colimus, ut ipsi sordes nostras et imaginarios cultus offeramus: sed quum mens est integra et sincera, et recti affectus. Licet igitur multi in nobis defectus et multi naevi, quibus Deo servire sicuti dignum est impedimur, et sicut nostrum officium postulat, tamen si bonus est affectus, tunc Deo ex toto corde servire, id est in integritate et sinceritate, dicimur. Ex quibus apparet singularis benevolentia et favor Dei, quo ad se ipsum nos allicit. Nam si nullum a nobis cultum admitteret nisi perfectum, et omnia nostra exigeret ad suae iustitiae amussim, quid nobis miseris fieret, quibus millies esset pereundum? Nos enim subinde deficimus. Ac proinde licet pro nostra virili bene facere conemur: tamen infirmitas nostra et animi imbecillitas efficiunt ut semper in operibus nostris aliquid desideretur, et merito condemnemur. Quare si Deus summo iure in nostra peccata inquireret, certum est nos ab ipso reiiciendos, et singulis momentis defecturos et animum abiecturos. Verum quandoquidem tanta lenitate nobiscum agit, ut si modo non simus simulatores, neque hypocritae omnisque a nobis absit animus malignus, sed simplici et recto corde ipsum colamus, promittat se cultum nostrum accepturum, et tanquam si esset perfectus gratum habiturum, quo animo ferri debemus in Dei dilectionem, quum videmus illum cultum quem illi deferimus, licet imperfectum, tamen habere gratum et acceptum?

Deinceps vero Samuel exhortationi suae vim additurus addit, *vidistis enim magnifica quae in vobis gesserit.* Et ista sane nos alioquin segnes et desides ad Dei cultum magnopere debent commovere, nimirum seria Dei beneficiorum cogitatio: quae non vulgaria fuerint, sed in quibus specialis quidam ipsius favor appareat. Ergo quum Deus vim suam admiranda quadam ratione et miraculosa exseruerit, suamque benevolentiam erga nos patefecerit, certum est oportere nos eo ardentiore studio in ipsius cultum inflammari, nisi brutis ipsis deteriores esse volumus. Samuel itaque Iudaeos excitaturus, ipsis in memoriam revocavit tot tantaque Dei in ipsos benefacta et miracula, quae Deus ad illos conservandos et protegendos edidit, quae si ut par est in memoriam reduxerint sint immensum ardorem in ipsis excitatura, Deum ex animo et non simulate colendi et venerandi. Haec vero ad nos etiam hodie pertinent, qui longe

istis maiora et admirabiliora benevolentiae Dei erga nos habemus testimonia. Quantum enim, obsecro, redemptionis nostrae per Dominum nostrum Iesum Christum mysterium? Nae tantum est ut et creationis mundi opus, et quaecunque unquam contigerunt miracula longe superet. Quomodo enim factum est, ut Deus ad nos in unici filii sui persona descenderit: ut qui fons vitae est, mortalem vitam nostram susceperit; ut qui felicitatem illam incomprehensibilem habitabat Dominus noster Iesus Christus, sese eo usque exinanierit, ut in sese nostram maledictionem susceperit, et nos Deo patri conciliarit, ac regni illius aeterni sui participes et cohaeredes fecerit? Denique quum in mundum ad nos a diaboli tyrannide qua premebamur eruendos et in libertatem asserendos venit, tam insigne est miraculum, ut nulla mens humana possit illud complecti, neque satis digne praedicare. Sed praeter ista fidelibus omnibus communia, quisque apud se cogitare debet, quot et quanta beneficia sit a Domino consequutus, iam inde a matris utero, et quot periculis liberatus, ut merito possit exclamare, Domine quam mirabilia sunt erga me opera tua! Deinde singuli etiam apud se pensitare, quomodo ad evangelii cognitionem vocati sint, et in ea ex Dei gratia perseverent. Quae singula si ut par est apud nos expenderimus, et meditati fuerimus animumque ad illa adiecerimus, amplam materiam habituri sumus exclamandi cum Davide: Domine, Domine quam magnifica sunt opera tua: capillos capitis citius quam tua beneficia dinumeraverimus. Sed quanta hic nostra est socordia et oblivio, qua fit ut opera Dei admiranda flocci pendamus, et pedibus veluti conculcemus, et tam segnes in ipsius cultum simus. Quamobrem minime dubium est quin Samuel, qui populum illum intus et in cute notum habebat, et vitium ipsi innatum, iubeat illos videre Dei magnifica, idest illa diligenter expendere, quasi diceret, o vos stupidos, vos perditos homines, qui tot et tanta Dei erga vos beneficia sepelitis et oblivione deletis, unde fit ut dona ipsius non animadvertatis, et non eo studio quo par est ad eum glorificandum et laudandum commoveamini. Idcirco propheta populum in Psalmis ita cohortatur: Venite et contemplamini Dei mirabilia, quod nimirum tam ingrati sint homines, tamque segnes in Dei donis agnoscendis, ut illa praeterire tanquam incognita et neque visa neque audita sinant, licet tamen maxime perceperint dum rebus secundis uterentur, pro quibus tamen immortales gratias in omni sinceritate et integritate reddere debebant. Hanc igitur ob causam hoc loco Samuel iubet populum intueri Dei magnifica, ut deinceps ipsi serviant in veritate et sinceritate.

Quibus cohortationibus deinceps etiam gravem comminationem subiicit, his verbis: *Quod si ultro male feceritis, tum vos, tum rex vester consumemini.* Idcirco vero comminatione terrendum censuit populum, quod homines Dei promissis nunquam satis ut par est afficiantur. Sane multum promiserat Samuel, quum Deum dixerat nunquam ipsos derelicturum, licet ab ipsis graviter offensum: sed quoniam ipsos elegisset in suum peculium, et gratuito in filios adoptasset, gloriae suae rationem habiturum potius quam ipsorum, et propter nomen suum magnum promissa impleturum, quo nimirum fidelis cognoscatur, summe bonus et perfectus. Hanc, inquit, ob causam vestri Deus est misertusrus, et offensas condonaturus, atque suo praesidio defensurus. Sane magnum pondus habere ista debebant ad eos ad poenitentiam excitandos: sed quoniam ea hominum corruptorum natura, ut abutantur Dei facilitate et clementia, cuius se manum effugisse sibi persuadent, quum suam severitatem non exserit, idcirco etiam minis ad officium faciendum oportet adigi. Samuel igitur ideo minatur fore ut si ultro malefecerint, pereant. Porro quum malefacere eos prohibet, non sic istud intelligendum est, quasi nesciat populum, licet in Dei cultum propensissimum, in multis tamen aberraturum, ob innatam hominibus imbecillitatem: sed male facere intelligit sponte a Deo recedere, et malo indulgere, et laxas habenas dare. Sane fideles sentiunt se Dei legem ut oporteret implere non posse: quod de se ipso D. Paulus profitetur, quum ait, se propter fragilitatem fuisse instar vasis sordium pleni, et quod nollet malum fecisse: quod nimirum adhuc multa infirmitate esset circumdatus. Fatetur itaque peccatum in se habitare: verumtamen idem detestatur, seque miserum peccatorem fatetur. Nihilominus tamen etiam Dei favorem et gratiam sentit, qua delectatur, seque in eadem gratia solatur: quod Deus eius misertus ipsum in salutis viam direxerit, mentemque illi ad propositum scopum perveniendi indiderit. Eadem est singulorum fidelium ratio. Verum improbi contra perfractis omnibus vinculis, et excusso iugo, instar ferarum in suas libidines ruunt, et nullis repagulis possunt retineri, ut monstra potius hominum quam homines illos merito dixeris. Quae omnium Dei contemptorum est conditio. Quare istiusmodi homines etiam esse perituros, et in aeternum exitium abituros certum est: licet non quidem primo quoque tempore, sed quum divinae vindictae praefixum tempus advenerit. Notandum enim quod in Psalmis propheta canit, nempe, Deum fossam illis parare quos in exitium missurus est, postquam aliquamdiu patienter illos tolerarit, quamdiu nimirum illis ad suorum patientiam explorandam instrumentis utitur. Et si vel a limine sacras scripturas salutavimus, notum est iis qui

incerti feruntur in Dei cultu ianuam coelorum claudi: cuiusmodi sunt hypocritae, qui suis cupiditatibus gloriantur, et nubes ipsas transcensuri videntur, sed quibus Deus oculos excaecat, ut in exitium caecitate sua praecipites ferantur, et sua contumacia in mortem ruant. Saepe quidem sane videas Dei filios multis angustiis premi, et tam in opibus et facultatibus quam personis affligi: sed quae tamen omnes afflictiones in summum ipsorum commodum cedant, et quibus cautiores efficiantur, ne temere coram Deo incedant: ac proinde perinde cum ipsis agitur, atque cum iis qui proni in terram cadunt, et statim eriguntur. Sed non eadem est improborum ratio, quos Deus suo iusto iudicio sic persequitur, ut tandem plane corruant: et quidem tum maxime quum facti voti compotes sibi videbuntur eorum contumaciam ulciscatur, quum nimirum ad exitum res suas perduxisse, et se adorandos, ut ita dicam praebere videbuntur: momento Deus evertit, et incautos prosternit. Quare nobis de istis serio cogitandum, et cavendum ne Domini patientia abutamur, ne maiorem condemnationem subeamus. Denique Samuel eos admonet, ne regis titulo vel dignitate abutantur, sed Dominum timeant, quod solus ille nos tueatur et protegat, et in illo solo fiduciam omnem collocare nos oporteat. Alioquin minatur fore, ut tam ipsi quam rex ipsorum pereant: Domino vires ipsis omnes ablaturo, et in nihilum redacturo. Ex quibus discendum est, nos licet rebus omnibus instructos necessariis ad nos adversus vim hostium tutandos, tamen exitio nobis illas fore potius quam adiumento, Deo nobis adversante. Et contra nos licet inermes, et rebus omnibus quibus vim hostium repellamus destitutos, ac proinde neque reges magnanimos habentes qui nos defendant, neque amplam ditionem, neque eas munitiones quae ad magnos exercitus sustinendos necessariae sunt, et pauci simus adversus ingentem multitudinem, denique nullas vires, nullas munitiones habeamus, tamen Deo pro nobis stante, minime dubitandum quin infinitis mundis adversum nos coniurantibus et insurgentibus longe fortiores futuri simus. Quantum igitur precandi studium ista debent in nobis generare, et quantopere ad fiduciam in illo collocandam excitare? Quapropter diligenter meditanda sunt quae hic nobis proponuntur, et in usum nostrum trahenda: ut si quid occurrerit quo ad defectionem a Deo sollicitemur, flocci faciamus, quantumcunque illud sit, et velut aridum gramen pedibus conculcemus. Nam si nos contra contigerit ferarum more adversus ipsum calcitrare, et ab ipso recedere et contumaciter gerere, futurum est ut eum sic nobis contrarium experiamur, ut quocunque terrarum fugiamus, in manum eius, poenas iustissimas pro peccatis nostris omnibus repetentem, incidamus.

Quare agite, coram Dei *etc.*

BRUNSVIGAE, TYPIS M. BRUHNII.

CORPUS

REFORMATORUM.

VOLUMEN LVIII.

IOANNIS CALVINI

OPERA QUAE SUPERSUNT OMNIA.

EDIDERUNT

GUILIELMUS BAUM EDUARDUS CUNITZ EDUARDUS REUSS

THEOLOGI ARGENTORATENSES.

VOLUMEN XXX.

BRUNSVIGAE,

APUD C. A. SCHWETSCHKE ET FILIUM

(WIEGANDT & APPELHANS).

1886

CORPUS REFORMATORUM.

VOLUMEN LVIII.

IOANNIS CALVINI

OPERA QUAE SUPERSUNT OMNIA.

EDIDERUNT

GUILIELMUS BAUM EDUARDUS CUNITZ EDUARDUS REUSS

THEOLOGI ARGENTORATENSES.

VOLUMEN XXX.

BRUNSVIGAE,

APUD C. A. SCHWETSCHKE ET FILIUM

(WIEGANDT & APPELHANS).

1886.

IOANNIS CALVINI

OPERA QUAE SUPERSUNT OMNIA.

AD FIDEM

EDITIONUM PRINCIPUM ET AUTHENTICARUM

EX PARTE ETIAM

CODICUM MANU SCRIPTORUM

ADDITIS PROLEGOMENIS LITERARIIS

ANNOTATIONIBUS CRITICIS, ANNALIBUS CALVINIANIS

INDICIBUSQUE NOVIS ET COPIOSISSIMIS

EDIDERUNT

GUILIELMUS BAUM EDUARDUS CUNITZ EDUARDUS REUSS

THEOLOGI ARGENTORATENSES.

VOLUMEN XXX.

BRUNSVIGAE,

APUD C. A. SCHWETSCHKE ET FILIUM

(WIEGANDT & APPELHANS).

1886.

IOANNIS CALVINI

OPERA EXEGETICA ET HOMILETICA

AD FIDEM

EDITIONUM AUTHENTICARUM

CUM PROLEGOMENIS LITERARIIS

ANNOTATIONIBUS CRITICIS ET INDICIBUS

EDIDERUNT

EDUARDUS CUNITZ EDUARDUS REUSS PAULUS LOBSTEIN
THEOLOGI ARGENTORATENSES

VOL. VIII.

CONTINENTUR HOC VOLUMINE:

HOMILIAE IN PRIMUM LIBRUM SAMUELIS. CAP. XIII.—XXXI.

HOMILIAE

IN PRIMUM LIBRUM SAMUELIS.

HOMILIAE

IN PRIMUM LIBRUM SAMUELIS.

HOMILIA XLV.
CAP. XIII.

1. *Filius unius anni erat Saul, quum regnare coepisset, duobus autem annis regnavit super Israël.* 2. *Et elegit sibi Saul tria millia de Israële, et fuerunt cum Saule duo millia in Michmas, et in monte Bethel, mille vero fuerunt cum Ionathan in Gibah Biniamin: residuum vero populi remisit, quemque in tabernacula sua.* 3. *Percussit autem Ionathan praesidium Pelisthim quod erat in colle, audieruntque Pelisthim: tum Saul clanxit tuba per totam terram, dicendo, audiant Ebraei.* 4. *Et universus Israël audierunt quod diceretur: Percussit Saul praesidium Pelisthim: et etiam foetuit Israël inter Pelisthim: congregati sunt ergo populus post Saul in Gilgal.* 5. *Pelisthim vero congregati sunt ut pugnarent cum Israële, triginta millia curruum, et sex millia equitum, et populus erat sicut arena quae est ad litus maris prae multitudine: adscenderunt, castrametatique sunt in Michmas ad orientem Bethaven.* 6. *Viri autem Israël videntes quod angustia esset sibi (coarctatus enim erat populus) absconderunt sese populus in speluncis et in munitionibus, et in petris, et in turribus, et in cisternis.* 7. *Hebraei autem transierunt Iordanem terram Gad et Galaad: quumque adhuc esset Saul in Galgala universus populus perterritus est, qui sequebatur eum.*

Deinceps videbimus quomodo suarum promissionum Deus memor populi sui israëlitici misertus sit, victoriamque de hostibus dederit, qua non modo suam libertatem tutatus est, sed longe superior factus etiam ditionem suam propagavit: licet tamen Saulis regnum minime fuisse diuturnum etiam in sequentibus visuri simus: siquidem malo fundamento nitebatur, nempe, non gratuita Dei electione sed populi murmurantis postulatione. Duo sunt igitur capita hic praecipue observanda, quae deinceps in historiae serie clarius apparebunt, nempe, Deum populo crimen illud contumaciae condonasse, malum in bonum convertentem, et adversus inimicos infestissimos, puta Philistaeos, semper defendisse: deinde non fuisse tamen diuturnum illud beneficium, quod regnum illud cuius malum initium fuerat oporteret aboleri. Tandem etiam videbimus, quomodo paulatim Saul a Domino defecerit, et vicissim a Deo sit derelictus, donec pessimus tandem ipsius exitus fuerit. Nam in praelio cecidit, caeso fugatoque populo, ut in summum discrimem adductae populi res viderentur, quod non modo misere ad idololatriam defecisset, sed tanquam nefarius incantator, a diabolo consilium exquisivisset: et Deo ipsi in Samuelis persona restitisset. Summa igitur Saulis infidelitas, quam sequuta est insignis rebellio, deinceps describetur, et tandem etiam divinum iudicium sequetur, quae suis locis ordine singula describentur et explicabuntur. Nunc ista expendamus, *Saul filius unius anni erat, quum regnare coepisset, et regnavit duobus annis.* Observanda phrasis Hebraea. *Filius unius anni*, pro Saul annum regnaveret, et alias apud Mosen, Adamus erat filius octingentorum annorum, Noachus erat filius quingentorum annorum. Itaque tempus tantum designatur regni Saulis: quod vero sequitur, *regnavit duobus annis*, quosdam interpretes multum torsit, quod diutius Saulem regnasse certum sit. Et nominatim etiam in Actis apostolicis dicitur annos quadraginta regnasse. Quinam igitur ista inter se convenient? Quidam igitur haec volunt per quandam similitudinem dicta fuisse, ut dicatur filius unius anni fuisse, quum regnare coepisset, ad tantam eius simplicitatem notandam, ut unius anni infans videretur. Et notum illud Domini nostri praeceptum, nos nisi infantibus similes fuerimus, in regnum coelorum non posse intrare. Quibus verbis omnem ambitionem, malitiam, dolos, fraudes et vitia quibus obnoxii sunt homines iam viri facti, Dominus condemnat. Quidam igitur existimant Sauli laudi duci, quum dicitur filius anni fuisse, quasi fuisset sine dolo et malitia, et angelicam perfectionem esset assequutus, atque ingenium docile et mansuetum habuisset, ad placide audiendum, et se docilem praebendum. Quae sane vera sunt omnia. Nam antea vidimus non exsultasse ipsum, neque elatum fuisse, licet iam electus,

designatus et approbatus rex fuisset: sed ad vitam priorem rusticam reversum fuisse, et Samueli se regendum permisisse, ut a parentibus pueri gubernari solent. Sed non conveniunt ista cum superioribus: nam textus istius sensus hic est simplicissimus, Saulem unum tantum annum adhuc regnavisse, quum ipsi regnum est confirmatum, ut supra vidimus: deinde biennium regnasse donec ea quae deinceps sunt recitanda contigissent. Itaque sic ista recitantur ad seriem historiae contexendam, Saulem a Deo fuisse electum regem antequam de hostibus primam illam victoriam reportasset: et in regia potestate confirmatum, nullo reclamante: deinde vero biennium regnasse, donec per filium Ionathanum bellum adversus Philistaeos capitalissimos Israëlitarum hostes renovaret.

Quaeri vero non immerito potest an iusta suscipiendi belli fuerit occasio, an vero temere susceptum sit. Ac Ionathani temeritati tribui fortasse posse videbitur, ut sunt iuvenes fervidiores et in multis temere suscipiendis audaciores. Quare temeritati Ionathani istud adscribi posse videbitur, qui proximus praesidiariis Philistaeorum militibus illos ultro sit adortus. Neque enim legimus illum antea consilium suum cum patre communicasse, aut in mandatis a patre habuisse, aut a Samuele autoritatem accepisse. Verum exitus ostendit istud bellum non fuisse a Domino reprobatum. Et quoniam supra dictum est, populum vires resumpturum, et in integram libertatem asserendum, et de hostibus suis triumphaturum, inde possumus colligere, Ionathanum non temere Philistaeos adortum: sed quum animadverteret partem haereditatis Israëlitarum a Philistaeis occupari, et praesidiis armisque teneri, quasi devinctos Israëlitas sibi subiicere vellent, quod Dei promissionibus prorsus repugnabat, quibus Deus spem Israëlitis fecerat tranquille possidendi terram quam ipsis dederat, merito praesidiarios illos milites aggressus, disturbare conatus est, et praesidium occupare. Et sane non temere id fecisse Ionathanum ex sequentibus apparet, quod non modo Saul filii sui factum probavit, sed ipse etiam Samuel, qui fuit tanquam os Domini, et organum spiritus sancti. Quamobrem ex iis fit satis conspicuum, non debuisse Ionathanum ferre illa praesidia quae terram sanctam occupabant, quam Deus ipse populo suo in haereditatem dederat: et quibus veluti captivus populus detinebatur, et agros colere prohibebatur, propriaque domo exsulare cogebatur. Deinceps igitur dicitur Saul tuba clanxisse, et sua autoritate et mandato percussos illos praesidiarios milites declarasse. Neque enim ait: Filius meus Ionathanus istud bellum excitavit, sed percussit Saul stationarios milites Philistaeorum, quibus premebamur. Deinde videmus Saulem non sine mandato Dei Samuele internuncio, bellum istud suscepisse: quandoquidem inter eos convenerat ut Gi galem populus convocaretur, et ibi convenirent. Quod sane fieri non poterat, nisi Deus autorem huius belli se demonstrasset. Quod vero tandem malus exitus belli huius fuit, Saulis culpa contigisse videbimus. Nam etsi Deus victoriam Israëlitis dedit, et a se profectum istius pugnae initium palam declaravit: tamen victoriae fructus quodammodo luctuosus fuit in persona Ionathani, quem pater temere neci dare cogitavit, nisi populi precibus et intercessionibus illi cautum esset. Sane de vita periclitatus est, quod tantum de favo mellis degustasset, intincta in illum extremitate baculi, ut collapsas vires reficeret. Culpa vero Saulis illa contigerunt, quam tamen multis aliis deinceps auxit, nam exinde nunquam destitit, malum malo cumulare. Quidam vero exponunt illum regnasse biennium, quod postquam sacrificasset absente Samuele exauctoratus sit, quandoquidem Samuel minatur regnum ipsius non stabilitum iri: et non longo post tempore mortuus est: sed iste sensus videtur nimis coactus, et ab ipso textu alienus. Quare hoc in praesentia sufficiat, quidquid tum accidit, Dei providentia et voluntate factum fuisse: et non ausu temerario Ionathani praesidium hostium adorientis. Caeterum hinc observandum, non admodum fidelem regi fuisse populum. Nam post tubae quidem sonitum singuli commoti sunt, et ad obediendum parati. Verum quum ad pugnam ventum est antequam in hostium conspectum venirent, collapsi sunt, et animum desponderunt: alii quidem in cavernas et speluncas fugientes, alii in montes et praerupta saxa, alii in deserta, et antequam vel ictum accepissent, adversum se sententiam tulerunt. Quid ita? Nempe quod hostium suorum vires ex humano captu metiantur: et non attendant quae in lege praescripta sunt a Mose: Quum tibi adversus hostes pugnandum erit, noli intueri an hostes tui sint instructissimi et magno numero: sed certo persuasus esto Deum te invictissimo robore et virtute donaturum. Quare si a tuis partibus steterit, cave quidquam metuas, certo enim victoria tibi promittitur. Sed istae Dei promissiones ex mentibus ipsorum elapsae, nullum apud eos locum habebant: et maiore Saulem honore et reverentia colebant, quam Deum ipsum, cuius tamen unius ope et auxilio fretos esse oportebat, etsi mille ipsis mortis imminerent discrimina. Summam igitur istius populi ingratitudinem tum turpis fuga prodebat, cum summa incredulitate coniunctam. Porro dicuntur iterum a Saule collecti animos sumsisse, seseque velut ad praelium comparasse: verum ubi viderunt Samuelem praefixo tempore non advenisse, novo terrore perculsi et velut horrore perciti dilapsi fuisse, et se domum suam recepisse, et Saul derelictus ab illis fuisse. Quam etiam ob

causam Saul absente Samuele sacrificare quodammodo coactus est, quod tamen ipsi nequaquam licebat. Quamobrem etiam quamcunque tandem excusationem ille praetexat, a Domino condemnatur, quod non patienter Dei mandatum exspectarit, neque illi se totum permiserit. Nihilominus tamen hoc peccatum ita condemnatur, ut regnum ad tempus tandem prorogetur: sed ea tamen lege ne sit diuturna regni possessio, et ad posteros ipsius non transeat: sed tandem cum summa ignominia et dedecore exauctoretur. Hic igitur in primis observandum, bellum suscepturos licet iustum, adversus hostes iniuriis lacessentes, oportere longius quam in primum belli diem intueri. Nam Ionathanus quidem et qui illum sunt comitati milites praesentes et fortes animos habuerunt, ut licet pauci numero, et vix unus adversus mille, adeo ut magnos reportare triumphos nequirent, tamen ausi sint tam numerosum Philistaeorum exercitum adoriri: qua in re neque Ionathanum, neque ipsius milites vituperare possumus: sed populum graviter peccasse dicimus. Nam facile ad tubae sonitum et clangorem excitus, ad pugnam sese comparasse visus est, sed nihil amplius cogitasse. Verum meminisse nos oportet illius similitudinis qua Dominus noster Iesus Christus utitur, inquiens, oportere eum qui bellum aliquod molitur, sedendo secum rationes belli omnes et sumptus expendere antequam quidquam aggrediatur. Ac sane facile est hostes lacessere: sed cavendum ne viribus illis impares, licet primo impetu multa nobis polliceamur, tamen ad illorum conspectum terreamur, et animos illos quos antea gerebamus cum dedecore deponamus, et quum ad manum erit ventum, despondeamus. Nam fere fit, quod summopere observandum est, ut qui ante conspectos hostes fortissimi videbantur, tandem instar ebriosorum hominum collabantur. Solent enim bene poti homines magnam fortitudinem prae se ferre: ut nulla vis esse maior posse videatur, eo usque ut cornubus coelum ipsum contingere et ferire velle, et summis regibus et monarchis sese adaequare minitentur. Sed si perendie crapulam exhalarint omnium timidissimi conspiciantur; aut si adhuc sopiti excitentur, in maximos terrores incidant. Quamobrem summopere fugiendos istiusmodi turbulentos impetus sciamus, et moderandos affectus nostros, ne ultra modum efferamur, sed longius quam quae nos circumstant intueamur, nempe ut diligenter inspiciamus sintne futuri consiliorum nostrorum exitus initiis similes: quae licet initio favere nobis videantur, cavendum tamen ne parva quaedam levisque felicitas, ingens secum in posterum malum trahat. De istis serio quotidie cogitandum, ut tanquam habenis retineamur, ne altius capita efferentes, tanto foedius deiiciamur, et insigniorem ruinam faciamus. Quamobrem in hac historia tanquam in speculo licet eorum contemplari statum qui temere multa suscipiunt, ut sapere discamus, et in officio nos continere. Nam audito clangore tubae populum israëliticum ad Saulem magno concursu coactum fuisse conspicimus; et quidem ad pugnam paratissimum, ut nihil nisi cum hoste manus conferre velle videretur: sed ubi immensam multitudinem conspexisset Philistaeorum hostium qui eo loco castrametati fuerant, cum triginta millibus curruum, et sex millibus equitum, ac reliqua multitudine peditum immensa, sicut arena quae est in litore maris, vehementer territus et consternatus est, ut sensim singuli dilapsi domumque regressi sint: ut hostes illis solo aspectu territis et fugatis ad pugnam venire minime fuerit necesse, nec de persequendis iis laborare, qui solo adspectu hostium territi sponte dilabebantur, et fuga sibi salutem quaerebant. Quae quum nobis ante oculos subiiciantur, discamus non egredi modestiae terminos, et procul a conflictu et ictibus collocati, non praedicare fortitudinem, ne ubi ad manum erit ventum, metu perculsi dilabamur. Sed mature singulos eventus provideamus, et omnia etiam tuta metuamus, ne incauti deprehendamur, et tanquam re nova et insolita, de qua nunquam cogitaverimus obruamur. Caeterum hinc etiam observandum qualia sint hominum ingenia, quum dicuntur Israëlitae solo Philistaeorum adspectu territi. Semper enim ad haec inferiora et caduca convertimus oculos, et si quid arridere nobis et favere primo visum fuerit, statim efferimur, et superbe atque insolenter de nobis sentimus: contra si quid gravius immineat, statim concidimus, et instar aquae diffluimus. Denique prout varia rerum apparet species, subinde mutamur Proteo instabiliores, modo metu diffluimus, modo rerum laetarum adspectu, efferimur: si mundus arriserit, si blanditiis delinierit, si viribus instructi ad resistendum hostibus fuerimus, nullum modum servabimus, et malitiam ac perversitatem innatam prodemus: denique audacia et arrogantia tanquam phrenetici agitabimur. Ex quibus omnibus apparet nos quaecunque nobis proponimus, idola facere, et res creatas quas Deus nobis in auxilium dederat adorare. Neque vero stoicam ἀναισθησίαν invehimus. Nam et rebus secundis gaudendum est, et laetis fruendum, et in iis Dei favor contemplandus: verum tamen sic ut ad Deum semper assurgamus, et illum solum intueamur, ab istis rebus inferioribus et terrestribus oculos avertentes. Nam unde fit ut saepe nostra spe excidamus, nisi quod honore debito Deum spoliamus. Inde accidit, ut si minae proponantur, si pericula ingruant, si duces non habeamus, si munitiones necessariae desint, si quid denique defuerit, statim metu percellamur, animum

despondeamus, et quasi iam de nobis actum sit, desperemus. Quod in hac historia tanquam in speculo contemplari nobis licet. Namque Israëlitae subito sunt convocati, et magnos animos gerentes praelium poscere videbantur ante conspectos hostes, sibique facilem victoriam pollicebantur: sed ubi in hostium venere conspectum, repente animum multitudine illorum perculsi, et viribus fracti desponderunt. Quamobrem tanto maiore studio debemus animum applicare ad illam, de qua superius egimus, pollicitationem a Mose propositam, nempe ut quandoquidem certo persuasi sumus nos a Deo in populum suum adoptatos, et certiores facti sumus, nos sub ipsius praesidio tutos fore, et securos, modo ipsum invocemus in veritate, hunc honorem ipsi deferamus, ut in illo solo acquiescamus, et ab ipso pendeamus, certo persuasi ipsius auxilium longe fore potentius omnibus hostium viribus, etsi totus mundus collatis copiis adversum nos insurgeret: immo coelum et terra adversum nos conspiraret. Quapropter ab istis terrenis omnibus sive prosperis, sive adversis rebus oculi sunt avertendi, et ad ipsum convertendi, ut fide omnia superemus. Nam quae minae proponuntur, quae pericula intentantur, simillima sunt ingentibus procellis et tempestatibus quibus in alto pelago solent homines agitari: nam si tempora sunt nubilosa et procellosa, repente concidimus. Quid ita? Quod nempe solis splendorem intueri non possimus, propterea quod alae nos deficiant, quibus supra ipsas nubes transvolemus. Sed longe dispar ratio est Deum intuendi. Nam ut fides nostra verbo ipsius nititur, ita etiam usque ad coelum ipsum pertingit. Atque idcirco Paulus apostolus in epistola ad Hebraeos anchorae similitudinem adhibet. Nam etsi tempus sit turbidum, et mare procellosum, ut neque coelum, neque terra appareat, ac ne maris quidem fundum inveniatur, tamen anchora proiicitur, ut ea eiecta navis sistatur, et adversus procellas et tempestates firmetur. Sic apostolus fideles admonet, ut anchoram fidei suae non in terrenas istas res et caducas, sed in coelum ipsum proiiciant, quae tandem ad ipsum usque Deum perveniat. Nam per Dei verbum supra ipsum mundum attollimur, ad contemplandum viva fide, et complectendum salutis nostrae remedium. Hoc igitur infigere altius animis nostris debemus, ut quaecunque adversa ingruant, quicunque hostes adversum nos insurgant, et quascunque minas intentent, et de nostra salute conclamatum videatur; nihilominus tamen in Deo spem nostram collocare ne desinamus. Quandoquidem igitur Deus per verbum suum pollicetur se nobis nunquam defuturum, illius promissis acquiescamus. Atque ita fiet ut imminentia pericula metuamus quidem, sed non ultra modum: et semper forti animo simus, quandoquidem auxilium nostrum in Deo situm est, in quo solo, nostram infirmitatem fatentes, conquiescimus. Quare licet infirmi, nunquam tamen adversis ullis rebus deiiciemur, quin Deus ipse labantes sustineat: quemadmodum in priore sua canonica Ioannes nos docet.

Transeamus deinceps ad sequentia, in quibus Saul dicitur constitisse in Galgal, et ibi Samuelem per septem dies exspectavisse. Quod de Gabaa Saulis, hic commemoratur, fuit e regione Bethaven: qui tamen locus non ita prius nominabatur, sed potius Bethel (quod obiter dictum esto) et nomen impositum erat a Iacobo, quemadmodum satis nota est historia: sed hic ratione eorum quae deinceps contigerunt spiritus Dei loquitur de Bethaven. Nam quod ibi populus ad idololatriam conversus est, licet ad Iacobi exemplum et imitationem Dei cultum simularent, quem potius ludibrio habebant, prophetae locum illum, quem antea Iacobus Bethelem nominaverat, idest domum Dei, propter insignem illam visionem quam eo loco habuerat, ut scriptum est Genes. 23 cap. Bethaven dixerunt, ut ita docerent Iacobi posteros pessime in exemplum traxisse Iacobi factum, eo loco altare in quo visionem habuerat erigentis. Nam mandatis Dei parere illos oportebat, qui prohibuerat illos deinceps sibi ullum altare ex suo arbitrio et voluntate construere; quandoquidem Dei erat legis ipsis imponere, et sibi debitum honorem poscere. Deus vero templum in monte Sion aedificari iusserat; populus autem in Bethel sacrificabat: et idcirco prophetae dicunt, Domum illam Bethel in posterum Bethaven, id est domum iniquitatis vocatum iri. Caeterum quod Sauli tempus a Samuele praescriptum dicitur, secundum quod exspectari a Saule debuit, mirum videri posset, et Saulem spe sua interim frustrari. Nam quare Samuel, si a Deo constitutum erat, praescripto tempore non adveniebat? Sane defectus hic apparet maximus, et quidem soli Samueli videtur imputandus. Et quidem aliquis dicat etiam prophetae nomine abusum ad Saulem decipiendum, ac proinde Dei nomen blasphemis hominum vocibus exposuisse lacerandum. Nam quum Deus aliquid per prophetas edicit, oportet illud impleri re ipsa, ut non frustra Deus loquutus videatur, et nullus hominum mentibus scrupulus iniiciatur. Verumenimvero memoria repetendum nobis est, quod saepe in sacris occurrit, nempe Deum saepe suorum explorare patientiam, quum non apparet ipsis auxilium ferens tam repente quam ipsi optarent, aut sibi persuaserant: aut etiam quando videtur verbo suo quodammodo repugnare. Exempli gratia, apud Isaiam prophetam Deus dicit se cogitasse de nobis subveniendo antequam ad ipsum vociferemur. Quae promissio ad nostri temporis fideles pertinet, vel ipso teste

Domino nostro Iesu Christo, qui hoc ipsum ore suo sacro pronunciavit. Deus itaque se illis verbis ostendit fore favorabilem et propitium omnibus suis fidelibus: neque exspectaturum donec gemitus ipsorum ad se perveniant, et in vitae discrimen adducantur: sed se praeventurum eos asseverat. Alibi vero dicit se statim ubi ad ipsum clamaverint manum habiturum ad auxiliandum ipsis paratissimam. Et alio loco etiam profitetur se aurem attentissimam ad fidelium preces habiturum. Has omnes promissiones quae passim in sacris scripturis occurrunt si in unum collegerimus, facile iudicabimus Deum non exspectaturum quum in summas difficultates et angustias inciderimus, ut precibus ipsum interpellemus, et auxilium imploremus. Verum experientia prorsus contrarium evenire docemur: quandoquidem in extremum vitae discrimen adducti a mane ad vesperam, et de die millies ad Deum exclamamus, auxilium eius implorantes, et languentes ac paene deficientes vociferamur, et tamen dies abit sine auxilio, et videtur Deus preces nostras non audivisse. Imo crescentibus malis, videtur potius a nobis recessisse, et pro auxilio in mortis discrimen coniecisse. Verum istis rationibus fieri experimentum patientiae fidelium sciendum est. Neque tamen propterea sibi Deum contrarium. Quod si probe cognitum erit a nobis, minime mirum videbitur quod hic recitatur, nempe Samuelem iussisse Saulem se exspectare; et tamen non tam cito venisse, quam Saul sibi persuaserat. Verum tamen non defuisse promissis Samuelem certum est, qui septimo die, ut praedixerat, venit, licet non ea hora qua exspectabatur. Atque hoc diligenter observandum est. Namque certissimum est Deum nunquam tardare, neque occasionem permittere ut effluat: sed semper opportunum auxilium nobis, prout ipse necessarium esse novit adferre. Idcirco dicebat olim Habacuc propheta: *Veniens veniet, et non tardabit*: nimirum si quid ad salutem nostram faciat intueamur, et officio nostro fungamur. Dicit enim eodem loco propheta: *Si moram fecerit, exspecta illum.* Quamobrem si sensus nostros coërcere, et intra patientiae terminos continere possumus, et exspectare ut Deus providentia sua nos regat et operetur, certo persuasos esse nos oportet, illum nunquam nobis defuturum, neque auxilium suum tardaturum. Sed si nostrae impatientiae locum demus, semper tardare Deum existimabimus. Nam nisi singulis momentis quibus eum invocamus, eius auxilium senserimus, semper moram facere illum arbitrabimur, et miris modis cruciabimur. Atque hoc israëlitico populo et Sauli contigisse videmus: in quibus tanquam in speculo, aut imagine viva, possumus ea quae supra diximus contemplari: nempe Deum, si illum intueamur, nunquam deesse nobis, quin opportunum semper adferat auxilium, quandoquidem preces nostras illum praevenire certum est. Verum quomodo in Deum intuebimur, nisi ipsemet oculos nobis aperiat, et nos sancti sui spiritus virtute praeveniat? Sic enim loquitur scriptura, docens spiritum Dei facere in nobis ut ad Deum tanquam ad patrem confugiamus, et in illum omnes curas es sollicitudines nostras coniiciamus. Atque D. Paulus in epistola ad Rom. 8. cap. fideles ad hanc gratiae Dei meditationem hortatur, quum ait spiritum interpellare pro nobis suspiriis inenarrabilibus. Sane inde satis conspicuum est nos a Deo semper praeveniri, licet longe abesse humanis sensibus et externa specie videatur. Quare licet Deus vultum suum occultare, vel dormitare, vel tergum vertere, vel nostri oblivisci videatur, tamen iam ab illo nos conspectos et auditos certum est: alioquin singulis momentis perituros. Ecquis enim nescit diaboli fraudes, qui nobis semper insidiatur, et viribus corporis et animae prostratos momento deiicit et opprimit? Nam leo ille est rugiens, ut ait Petrus, semper obambulans, et quaerens quem devoret. Nos vero tam infirmi, ut vix muscae, ut ita dicam, ad illum comparati videamur. Quare necesse est exauditas prius preces nostras, et nos praeventos a Deo, sed non ex nostrae rationis sensu et arbitrio, ut voluit Saul. Cui sane Samuel minime defuit. Nam se iusserat exspectari ad septimum usque diem, quo se venturum promiserat. Sed eo die exspectatus non venit. Imo dies ille nondum praeterierat. Sed Saul cum populo taedio afficitur, et non venturum Samuelem suspicatur: itaque stupore quodam et horrore percutitur: et animi anxius, holocaustum offerre aggreditur. Conspicuus igitur ipsius ex mera diffidentia lapsus. Scire enim illum oportuit, Deum diebus et mensibus praeesse et dominari: ac proinde potius producturum fuisse diem illum, ut temporibus Iosue factum legimus, quam fidem datam falleret. Quid igitur eum impediebat quominus exspectaret diem integrum, donec praeteriret? Sane magnam dubitandi et metuendi occasionem habuit, sensim dilabente populo: verum ad ordinarium remedium illi fuit confugiendum, preces nimirum quibus a Deo peteret ut Samuelis adventum maturaret: et quidquid accideret, Dei verbis fides adhibenda fuit: et non dubitandum quin praestituto et opportuno tempore adesset: ac proinde non metuendum ne falleretur, Deo fidem adhibens. Istud igitur habere debuit Saul adversus diffidentiam remedium. Nam scriptura docet nostram salutem esse in spe et silentio positam: quemadmodum contra increduli tremunt, quum sibi periculum aliquod imminere sentiunt, non consueti ad Deum confugere, quoniam in caducis et terrenis rebus fiduciam omnem suam collocant. Testis

esto Achab ille, qui audito nuncio de hostium adventu timore totus percellitur, et instar foliorum in arbore trementium concutitur: neque tamen ad Deum auxiliatorem confugit. Atqui fideles de Dei promissis ita persuasos oportet esse, ut metus cum spe tamen et fiducia coniungatur. Observandum enim quod ait Isaias, in silentio, id est placide et tranquille expectandum divinum auxilium, quod iis rationibus quas commodissimas esse iudicaverit, faciet tandem ut sentiamus. Quare satis apparet ex istis Saulis peccatum, quod tamen in praesentia pluribus persequi non vacat: quamobrem in hoc unum animum nostrum applicemus, ut veritati Dei locum demus, ut ille suum opus iis gradibus et rationibus promoveat, quas ipsi videbitur adhibere bonum et necessarium: neque nostra intemperantia et incredulitate, nobis innato vitio, opus ipsius praecipitemus. Sed discamus potius fidem in ipso nostram ita collocare, ne unquam ab ipso recedamus, et hinc inde fluctuantes vacillemus, sed illi soli acquiescamus: Atque adeo si morari videbitur, non frustra id fieri persuasum habeamus, atque in ipsius providentiam temporum et opportunitatum administrationem reiiciamus: atque interim sciamus illum sic de nobis fore sollicitum, ut nunquam ipsius auxilium nos, ne ad momentum quidem, neque ulla in re deficiat, etsi praeter omnem nostram spem et exspectationem id fiat. Nam facere moram nobis videtur, quum precibus nostris interpellatus non primo quoque tempore respondet: et proinde iustam habere nos conquerendi occasionem nobis persuademus. Verum ita fidei nostrae virtute certandum est, ut licet diu multumque Deum exspectaverimus, tamen adfuturum opportuno tempore sciamus, et effecturum ut promissionibus ipsius fruamur. Deinceps vero latam adversus Saulem sententiam audituri sumus, quae nobis instructionis loco esse debet. Nam quamcunque tandem excusationem facto suo praetexuerit, regno tamen deiectus est: quod nimirum Deo sese non submisisset, neque honorem ei debitum reddidisset: sed stulte et temerarie holocaustum offerre ex impatientia ante Samuelis adventum, etsi bona intentione coepisset, atque hominibus gratum illud acceptumque fuisset, Deus tamen, ut infra visuri sumus, eum docuit, sibi longe esse acceptiorem obedientiam quam sacrificium.

Iam superest *etc.*

HOMILIA XLVI.

8. *Et exspectavit septem diebus, iuxta placitum Samuelis, et non venit Samuel in Galgala, dilapsusque est populus ab eo.* 9. *Ait ergo Saul, afferte mihi holocaustum et pacifica: et obtulit holocaustum.* 10. *Quumque complesset offerens holocaustum, ecce Samuel veniebat, et egressus est Saul obviam ei, ut salutaret eum.* 11. *Loquutusque est ad eum Samuel: Quid fecisti? Respondit Saul: Quia vidi quod populus dilaberetur a me, et tu non veneras iuxta constitutos dies, porro Philistiim congregati fuerant in Machmas,* 12. *Dixi: Nunc descendent Philistiim ad me in Galgala, et faciem Domini non placavi. Necessitate compulsus obtuli holocaustum Domino.* 13. *Dixitque Samuel ad Saul: Stulte egisti, nec custodisti mandata Domini Dei tui, quae praecepit tibi. Quod si non fecisses, iam nunc praeparasset Dominus regnum tuum super Israël in sempiternum.* 14. *Sed nequaquam regnum tuum ultra consurget. Quaesivit Dominus sibi virum iuxta cor suum: et praecepit ei Dominus, ut esset dux super populum suum, eo quod non servaveris quae praecepit Dominus.*

Hesterna concione didicimus, verum usum nostrae fidei positum in eo esse, ut quod auxilium nobis Deus promisit, patienter exspectemus. Certum enim est Deum pro sua parte temporum opportunitatem in manu habentem, nunquam nobis, ne momento quidem, defuturum. Sed nostri respectu tanta est impatientia, ut nisi quo momento volumus accurrat, res nostrae deploratae videantur. Quamobrem affectus nostros retineri, velut habenis, oportet, ut ipsi pro voluntate operandi spatium relinquamus, quemadmodum nobis utile esse et expedire cognovit, ne nostro fervore et impatientia ipsum praevertamus. Ac proinde ut heri docuimus, Saul insigne nobis istius rei exemplum proponitur: nam prima quidem fronte videretur excusandus, quod ad septimum usque diem exspectasset, et praescriptum a propheta tempus iam praeteriisset: ac proinde sacrificium offerendi libertatem haberet. Deinde et necessitate quadam adductus videtur, non motu proprio, neque ambitione, neque in cultus Dei ludibrium et contemptum: sed quod populus a se dilaberetur et dissiparetur, ac proinde solus a suis relinqueretur: quamobrem quum nihil sibi reliquum ad salutem arbitraretur, ad extremum istud asylum confugit. Atqui Samuel eum graviter ob factum istud increpat, et ait, stulte illum fecisse, immo insanum et amentem fuisse. Ea est enim vocis illius vis. Samuel quidem sane maturius venire poterat: sed mora illa Deus Saulis obedientiam explorare volebat, eiusdemque ad extremum perseverantiam. Nam sine perseverantia praeterita omnia vana et inutilia. Deus itaque Samuelem aliquam moram trahere voluit, ut exploraret an Saul constanter se in maximis periculis et angustiis et tentationibus gereret. Nam sane facile est utentibus prosperis et secundis rebus Deo obedire, et nulla re ad contrarium sollicitatis, quare non mag-

nae laudi ducetur, rebus omnibus ex animi sententia fluentibus et succedentibus, Dei mandatis morem gerere, sed quum vis quaedam maior accedit, tum coërcendi sunt sensus nostri omnes, et adversum nos ipsos pugnandum est, et affectus cohibendi, ut Deo suum honorem reddamus, sincere nihilominus eum colentes et venerantes. Atque illa est fidei nostrae exploratio, quum in maximis periculis et tentationibus constantiam retinemus, et spem in unum Deum reiicimus. Saul igitur omni excusatione caret. Quare discamus in genere hoc exemplo sapere, et in unum Deum eiusque providentiam ita recumbere, ut ipse nobis legem, non illi nos imponamus: neque ad hunc vel illum diem ipsius opem alligemus: sed fidelem esse Deum persuasi, illi acquiescamus: atque illum, licet nostra opinione tardius adveniat, mature semper adfuturum ne dubitemus. Neque enim rebus creatis et mortalibus similis est Deus, quibus effluunt occasiones, quas deinceps nequeunt recuperare: sed Deo suae semper constant rationes efficiendi quod decrevit, et quod ab illo speramus ipsius verbo freti. Sane multi peccant hic impatientia et errore. Conspicuum id fit Sarae exemplo matris fidelium, quae virum etiam suum Abrahamum in eundem secum errorem induxit. Namque Abrahamus acceperat promissionem futurae posteritatis. Sed iam provectioris aetatis erat: et Sara sterilis et extra aetatem quae posset concipere. Verum tamen sine prole nulla ipsis spes salutis superest. Neque enim tantum liberos ad possidendum terram quam a Domino acceperant in haereditatem exspectabant: sed sanctum ac benedictum semen ex quo Christus salus totius mundi oriundus expetebant. Sara itaque hic maximis difficultatibus arctatur, rationemque ex impatientia Dei verbo contrariam init. Nam Abrahamo contra Dei legem aliam uxorem, puta ancillam matrimonio iungit: et ita efficit ut ordinem quem oportebat esse inviolabilem transgrediatur. Sed quid inde tandem oritur? Nempe adulterinum semen quo tota familia perturbatur Abrahami: adeo ut ipse cogatur veluti sua viscera proiicere, quod nimium praeceps fuisset: et tali poena non esset indignus, quod in Deo non totus acquievisset. Idem Sarae lapsus, quae nimium praeceps Dei gratiam praevenit, non exspectato tempore quod Deus ipse praefixerat. Non cognoverunt Deum ita dubios illos tenere, ut fide obiectum illud: Quid nobis miseris fiet sine prole? superarent. Nulla promissionis illius spes apparet. Atqui maius pondus apud illos oportuit habere Dei verbum, ac sibi persuadere, licet coelum et terra cum omnibus elementis adversus ipsos conspirarent, nihilominus tamen Deum suas promissiones impleturum. Quae quum ita sint, hodie nobis ea documento esse oportet, et ex illis in Dei schola tantum promovere, ut nostris affectibus locum non demus, neque impatientia et intemperantia aestuemus: sed quod Deus proponit sequamur, et quod tam saepe scriptura monet et repetit usurpemus, nimirum: Exspectate, sustinete, patienter tolerate. Ac sane si innati huius vitii in nobis, festinationis, inquam, et praecipitantiae vim et efficaciam attendamus, hanc doctrinam non modo non superfluam esse, sed maxime necessariam comperiemus: hodierno praesertim tempore, quo summa rerum confusio passim fideles obruit, quos tamen hanc retinere modestiam et prudentiam oportet, ut ne digitum quidem sine Dei nutu et voluntate moveant. Nam exemplo Saulis discimus, quid sit ultra positos terminos egredi. Multi profecto si quid otii et tranquillitatis a Deo obtinent, triumphare sibi videntur, et quaecunque ratio dictaverit temere suscipiunt, ut sese ubique stultitia ipsorum prodat, cum ambitione coniuncta. Atqui Deus illis maxime triumphantibus ostendit irritos ipsorum esse conatus, et potius retro ferri cancrorum instar, quam promoveri, et in contrarium omnia ipsis cedere. Eo itaque diligentius haec doctrina est animis nostris insculpenda, ut nihil nisi quod Deus verbo suo praescripserit aggrediamur, futuro alioquin irrito et inani conatu, et summa confusione exitum eorum quae temere ex nostro sensu susceperimus comitatura.

Transeamus ad sequentia, in quibus dicitur *Saul sacrificasse, et antequam absolveret Samuelem advenisse, eique Saulem occurrisse, ad ei bene dicendum.* Ex quibus apparet quanto honore Dei prophetam Saul prosequeretur: etsi enim rex esset iam confirmatus in universum populum, tamen honore prosequi studet eum quem Deus praefecerat ipsi, et ducem ac ductorem eidem commiserat. Porro vox illa *Benedicendi* idem significat ac salutare et bene precari, ut solemus diem faustum precari, aut bonam valetudinem, quoniam obviam facti alii aliis debemus Deum pro salute ipsorum precari. Variae quidem sunt istiusmodi salutationes, quarum tamen omnium hic scopus est, ut Dei nomen super eos invocemus quibus bene esse volumus, cuiusmodi preces usitatae apud nos, faustum tibi diem precor, Deus tibi benedicat, Deus tibi valetudinem concedat, et similes, quibus nos ab unico Deo felicitatem exspectare demonstramus. Verum hic saepissime a multis peccatur, qui urbanitate et civilitate quadam ac more potius quam precandi studio temere Dei nomen assumunt, parum cogitantes quid precibus illis a Deo postulent. Quin etiam saepe in sermone a multis peccatur, qui alteri iubent dari suo nomine faustum diem, quasi sit in hominum potestate, faustum alicui diem dare. Mera sane illa est ineptia, immo nimium impudens arrogantia. Verum istud est animis nostris infi-

gendum, ut quum alii aliis occurrimus, in mentem veniat qui qualesque simus, quamque necesse sit nos Dei misericordiae commendari, sine cuius ope et bonitate ne passum quidem promovere, neque feliciter quidquam agere possumus. Sed haec obiter dicta sunto: pergamus ad reliqua. Sequitur itaque Samuelem a Saule ita salutatum, interrogasse illum, quid fecisset. Ubi observandum Samuelem antequam in Saulem ferat sententiam, facere illi potestatem factum suum defendendi. Quae sane optima est recti iudicii forma, ut de facto prius constet, quo deinde iudicium fiat. Nec poterat Samuel primo statim occursu increpare Saulem, et insaniam illi exprobrare: sed quum quaerit ex ipso quid fecerit, defensionem, si quam habebat, iubet eum proferre: qua deinde audita nihilominus hominem condemnat. Porro nobis inquirendum hoc loco, qua in re Saul peccarit. Multi existimant peccasse illum usurpantem sacerdotis officium, quod eum non decebat. Et sane si hoc ita esset, graves poenas crimen illud merebatur. Notum enim quae poena deinceps Oziam regem exceperit suffitum ad altare adolentem, nempe lepra qua repente percussus est. Quid ita vero? Nempe quod non contentus regia illa quam a Domino consequutus erat dignitate, duo munera confundere voluerit, quae Dominus distinxerat, et manu propria adolere contra legis divinae mandatum. Itaque lepra percussus et regia dignitate spoliatus et exauctoratus est, ac ut reliqui leprosi separatus a reliquis vitam miseram cum summo dedecore et ignominia coniunctam transegit. Verum non est verisimile Saulem ipsum sacrificium obtulisse sine sacerdote, cuius erat officium ex Dei mandato sacra faciendi. Neque etiam ipse Samuel poterat rite ex legis praescripto sacrificium offerre et adolere: alioquin non minus quam Saul peccaturus. Quamobrem falluntur qui existimant Saulem alienum officium usurpasse, quod sibi lege Dei non licebat: et Samuelem qui sacerdos erat exspectare debuisse. Neque enim fuit ex ordine sacerdotum Samuel, qui tantum erat Levita: cui proinde non licuit sacerdotum officium sibi arrogare. Et praeterea sequente capite videbimus interfuisse legitimum sacerdotem Ahiazum de tribu Levi, progenitum ex posteris Eli summi sacerdotis, cuius facta est mentio initio huius libri, filium nempe Phinees, alterum ex filiis Eli, qui vivo patre sacerdotii vices impleverat. Ille igitur sacerdos erat Deo acceptus, qui fuit in acie cum Saule, et nominatim dicitur ephod tulisse, id est sacram tunicam, unde apparet illum fuisse tanquam mediatorem inter Deum et homines: quod esset figura et imago Domini nostri Iesu Christi servatoris unici. Fuit autem ephod quoddam tunicae genus quod ad Deum consulendum in rebus angustis et dubiis adhibebatur. Quare Saulis peccatum satis manifestum est, in eo quod, non quidem alienum, nempe sacerdotale munus invasit, sed nimium festinavit, et praefixum a Domino tempus non exspectavit: ac proinde minime accusandus quasi manu propria sacrificavisset. Sed gravius in eo peccavit, quod quum in promptu remedium haberet, non usus est. Nam quum dilabi populum et metu perculsum se domum recipere videret, cur non advocabat Ahiazum, ut deinceps fecit, et os Domini interrogabat? Nam Deus promiserat se praesentem adfuturum omnibus ipsum in fide et veritate invocantibus. Ahias vero quum ephod haberet, veluti praesentem Christum exhibebat, in cuius nomine familiaris ad Deum accessus patet. Quare quum Saul tantum beneficium praesens neglexerit, merito condemnatur. Nam primum nimia illa festinatio fuit contraria fidei, et cum rebellione coniuncta: ad quam accessit ingratitudo, remedium oblatum, si modo advertisset, reiiciens. Atqui certum est non contemtu aut fastidio Saulem hoc beneficium reiecisse: sed terrore et metu perculsum fuisse, ut neque meminerit ephod, neque sacerdotis. Ex quibus allata superius doctrina clarius elucet, ita esse nostros omnes affectus cohibendos et fraenandos, ut nos totos in Dei obsequium componamus, et vera fide in eo perseveremus. Ac si forte Deus occultare se videatur, et in maximas angustias redigamur, nihilominus tamen de ipsius erga nos egregia voluntate persuasi simus, exspectantes eius auxilium opportuno semper tempore praesens adfuturum, modo in illo invocando perseveremus. Et quicunque casus evenerint, omnium rerum nostrarum exitum in illius providentiam reiiciamus, et in illo solo conquiescamus: ac summopere caveamus ne nimium nobis arrogemus, neve Deo nos regendi rationem praescribere velimus. Deinde discendum ex hoc loco, metu in nobis dominante et sensus omnes occupante rationi et iudicio locum eripi: adeo ut quaecunque pericula ingruerint, animum statim despondeamus. Nam rebus quidem secundis et prosperis fidem nostram in Deum iactamus, et pro solo auxiliatore in rebus angustis et difficilibus habemus, denique quisque fiduciam quae in unum Deum est coniicienda praedicat et magnopere laudat: sed ubi ad rem ventum est, et in res adversas incidimus, quibus premimur, tanto metu percellimur, ut ex mente nostra iudicium abeat, et Dei promissiones, de quibus paulo ante tantopere laetabamur et gloriabamur, effluant: Dei voluntatem probare nequeamus, neque ipsius virtutem meditari: denique tanta perturbatio mentes occupet, ut quo nos vertamus nesciamus. Quare si nos Dei verbo regendos tradere volumus, adversus istiusmodi violentos affectus et passiones, quibus ita rapimur et agimur ut bestiae simus an homines incertum sit, pugnandum est. Quamobrem utilissima est doctrina ista, qua doce-

mur nos nunquam in Dei obsequium compositum iri, quin affectus nostros cohibere et fraenare didicerimus. Itaque si quod periculum immineat, sic timeamus ne horrore et terrore dissiliamus, sed affectus nostros cohibentes, in Deum modeste spem nostram coniiciamus. Si quae tristitia invaserit, ne vindictae cupiditate incendamur: sed ad verbi divini regulam nos componamus. Si quae contra laetitiae occasio se obtulerit, ne insolenter nos geramus, sed nos intra verbo divino praescriptos modestiae terminos contineamus. Denique Deum nunquam ut oportet colemus, quin adversus nostros affectus pugnemus. Atque hic in primis metuendae artes diaboli, novas semper rationes quibus deiiciat nos, et si posset in exitium trahat, molientis. Nam modo immoderata laetitia, modo immensa tristitia, modo metu ingenti, modo aliis variis modis nos adoritur, adeo ut nisi firmo nitamur fundamento, brevi sit eversurus. Atque idcirco necesse est nos adversus ipsius conatus bene munitos esse, et affectibus omnibus ultro resistere paratos, ne ab illis a Dei cultu avertamur, et ab officio nostro resiliamus. Et de istis hactenus.

Caeterum non est verisimile Saulem ex contumacia fuisse adversus Deum rebellem, et oblatam gratiam reiecisse. Nam necessitate quam sibi finxit ad sacrificandum impulsus est: et satis conspicuum est illum ab omni ambitione aut arrogantia fuisse in hoc facto alienum, et ab omni contemptu sacerdotalis dignitatis, ut ante diximus. Verumtamen non ideo excusationi locus ipsi ullus factus est. Quamobrem discamus inutiles et irritas fore coram Deo nostras omnes excusationes, si quacunque tandem ratione quod ipsemet praescripserit transgrediamur: ac nullo praetextu posse nostram inobedientiam tegi apud Deum. Tanti enim facit obedientiam, ut neque coelum, neque terra, non denique totus mundus possit coram Deo iustificare inobedientiam peccantes, quemcunque tandem pro se praetextum adferant. Nam quae magis speciosa posset adferri excusatio ista qua se apud Samuelem Saul tuebatur: Ego te septem dies exspectavi, et tamen non venisti? Quin etiam ego te decennium exspectassem, sed quum animadverterem sensim dilabi perterritum populum, in maximis angustiis fui. Verbum hebraeum significat, continui me, ut sit sensus, valde coarctatus sum; quasi diceret, sane libenter voluissem non sacrificare, neque ad sacrificandum cogi: sed quum praesens periculum animadverti veluti coarctatus sum et in angustias redactus, ut vel invitus sacrificare sim coactus. Apparet ergo Saulis excusatio: Ego te inquit, septem dies intra quos te promiseras venturum exspectavi, et interea magno numero coactos hostes adversus me vidi facere incursionem et impetum paratos ad me opprimendum: populum vero contra terrore perculsum fuga sibi quaerere salutem, quare quid ego in his angustiis fecissem? Ego vero in Deo meum auxilium positum sciebam: ac proinde a me invocandum, et in istis angustiis consulendum non ignorabam. Sed sine sacrificio non poteram. Itaque necessitate ad sacrificandum adactus sum: Deum enim in istis difficultatibus invocare volui: nihilque temere suscepi. Neque enim mihi licebat Deo inconsulto adversus hostes copias ducere et irruptionem in illos facere sine mandato divino, et sine testificatione voluntatis ipsius, quam sciscitari volui usitata ratione, nempe facto sacrificio. Ex quibus apparet Saulem in illa sua rebellione voluisse obedientiorem videri multis qui cum humilitate Deo obedire se simulant. Sane non poterat maiore neque speciosiore apud homines virtutis titulo Saul commendari quam quum post exspectatum Samuelem sacrificio facto Deum invocaret. Nam nisi sacrificasset, multorum sermonibus accusatus fuisset, quasi spem in Dei auxilium simulans, tamen non animadverteret hostes in singulas horas posse illos imparatos aggredi, et opprimere. Nam in dies augeri vires hostium; contra imparatum esse Saulem; ac quum postularit necessitas auxilio et consilio destitutum iri, quod Deum rite non invocasset. Quare non igitur Dominum rite consuluit, et os ipsius interrogavit? Quare ignavus desedit? ubi pristina virtus? Istis aut similibus vocibus Saul poterat a multis urgeri, si perstitisset, Samuelem ut praescripserat, exspectare: ac proinde ipsius festinatio et sacrificium magni fieri, ab iis qui ex suae rationis sensu de divinis rebus iudicare audent. Sed hoc memoria tenendum est, inanes omnes fore praetextus et excusationes, nisi sententiam quam ipse Deus per Samuelem tulit attendamus, et reos fore semper contumaciae et rebellionis. Ecquid enim Saulem ista iuvant? Septem dies adventum Samuelis praestolatus est: praescriptum tempus elapsum erat: quo elapso solenne sacrificium fecit: minime quidem sibi alienum munus arrogans, neque eo facto gratiam et autoritatem quaerens, neque stulta curiositate aliquid a se alienum tentans: sed necessitate adductus. Nam undique constringitur, inde ab hostibus, hinc a populo ipsum deserente. Quid igitur hic agat miser, quod consilium in tam angustis rebus illi reliquum est, nisi ut ad Deum confugiat, et auxilium ab illo petat? Sed quomodo petat nisi facto sacrificio? Quare Deum requirit, et ab illo pendere et exspectare auxilium se testatur: denique Saulem dixeris angelicam virtutem hic prae se ferre. Verum enimvero licet excusationes nostras et bonas intentiones speciosis verbis ornatas in medium adferamus, Deus tamen uno verbo pronunciat, se non accepturum sacrificia praeter ipsius mandatum facta: cui omnino sententiae est acquiescendum. Quamobrem hic doce-

mur non quaerere effugia, quum Dei verbo reprehendimur, ne malum malo cumulemus. Quin etiam cavendum summopere ne specie illa excusationum decipiamur: quandoquidem solent homines speciosis coloribus tegere et fucare, quae ex arbitrii sui sensu et propria voluntate faciunt contra Dei voluntatem. Nam exempli gratia, nonne papisticae illae superstitiones et illusiones, quas Dei cultum vocant, speciosis sapientiae rationibus fulciuntur? Sane Paulus ita loquitur, quum suo iam tempore quaedam imaginariae superstitiones in Dei cultum inveherentur, aliis legales caeremonias retinentibus abstinendo a cibis lege Dei prohibitis, aliis vero hos et illos ritus ex suo sensu fingentibus, quae omnia dicit habere speciem sapientiae et humilitatis. Nam qui his vel illis rebus abstinebant, totidem modis carnem suam domare videbantur. Atque haec est hodie papistarum doctrina, quadragesimale illud ieiunium laudantium, tanquam necessarium ad carnem domandam et coercendam remedium. Quasi vero domandae carnis ratio sit discrimen illud carnium et piscium, et religio abstinendi a carnis suillae frustulo, facta interim potestate ventriculi et abdominis aliis delicatioribus cibis ad nauseam usque replendi, in quibus omnibus hominum praeceptis magnam sapientiam ostentant. Sed Paulus fideles admonet de istis, ut discant hominum inventiones fugere, quod inanes et irritae sint, et in fumos abeant. Itaque licet hominum iudicio Saul prudenter fecisse dici possit, quum sacrificium fecit Deum consulturus, et in rebus angustis invocaturus: tamen contrarium apparet ex prophetae Samuelis responso, quum Dei nomine et autoritate Saulem sic alloquitur: Stulte egisti. Quamobrem cognoscamus quidquid sine Dei mandato nobis placet, non modo stultitiam fore coram Deo, sed etiam abominationem, ut dicit Dominus apud Lucam, quod apud homines sublime est, abominationem esse in conspectu Dei. Et tamen ea est hominum vecordia, ut quidquid animo finxerint, Deo gratum esse debere sibi persuadeant. Sed quaeso, quae convenientia est inter Deum et homines, Deum, inquam, omnipotentem, et miseros homunciones in terra instar lumbricorum reptantes? Ea sane quae igni cum aqua. Deus enim a nobis vehemens studium in ipsius cultu postulat, et ut sine hypocrisi et simulatione colamus eum, et veneremur ex suae voluntatis praescripto. Nos vero carnales sumus et pleni simulationis, ut ait apostolus. Deinde ea est hominum audacia et tam stulta arrogantia, ut in ea se inferant et intrudant quae non oportet. An ideo vero quod temerarii sumus et arrogantes Deus gratum habebit quidquid illi obtulerimus? Sane licet totus mundus in stultam hanc opinionem nos induxerit, Deus tamen irritum esse conatum nostrum demonstrabit. Istud enim ratum esse oportet, a viarum Domini praescripto recedentes semper condemnatum iri hac voce Samuelis: Stulte te gessisti. Licet enim tibi causam bonam fingas, Deus tamen longe secus est iudicaturus. Hinc itaque in genere discamus nullas quaerere excusationes quibus facta nostra tegamus: neque ad nostram mensuram aut stateram et normam eadem appendere et examinare quum de boni et mali discrimine iudicandum est. Nihil enim aliud quam mendacium et inanis illusio nostra quaecunque commenta deprehendentur, et in operibus infidelitas apparebit. Quare cavendum summopere ne hic falsis nostris ponderibus et stateris locum demus in discernendo bono a malo: sed ex solo Dei verbo pendeamus, et ad illud tanquam unicam normam facta omnia dictaque nostra exigamus. Atque ista sunt nobis ex Saulis increpatione retinenda. Caeterum observanda vicissim Samuelis in Saule corripiendo modestia. Nam etsi rex ipse salutet ipsum officiose, nihilominus tamen ab officio non recedit, quin cordate munus suum exsequatur, et Saulem duriter increpet, ut facti ratio postulabat, et Deus ipse iubebat. Hic igitur insigne exemplar proponitur imitandum omnibus verbi divini doctoribus et ministris, ut nimirum nullis neque minis, neque adulationibus, ab officio deterreantur, sed officio suo fungantur: ac si vel odio, vel contemptu premantur, nihilominus tamen in vocatione forti et praesenti animo perseverent, et hominum malitiam flocci faciant, et adversus eam audaciores eant. Sin contra vel honoribus vel blanditiis demulceantur, Deo tamen in primis serviendum sciant, eorumque saluti consulendum, quorum ipsis a Domino cura commissa est: licet durius excipere illos debeant, et scabiem illorum refricare, nullo modo parcentes vitiis quotiescunque se occasio obtulerit, ne prodere salutem ipsorum videantur, et in ultimum exitium coniicere. Sed vicissim cavendum ne aliqui se verbo Dei reprehendi moleste ferant; sed Paulinam doctrinam usurpent, nimirum ita compositos mores habeant, ut intrantes in Christianorum coetum infideles arguantur, et honorem verbo Dei debitum habere cogantur. Nam si Paulus ista de incredulis et miseris hominibus, qui nullum antea divinae maiestatis sensum habuerant, densissimis ignorantiae tenebris immersi, protulit, quanto magis debet habere vim in iis qui se verbi divini auditores, et gregis divini oves profitentur? Quare discamus admoniti et durius increpati de peccatis non indignari, neque obloqui et responsare: sed modeste et placide correctionem admittere, quae in bonum et utilitatem nostram, a pastoribus aut aliis facta, cedit. Sane Saul non admisit Samuelis reprehensionem: nam coepit tum suffugia quaerere. Et deinceps etiam videbimus eum longius ab officio,

tam acri reprehensione Samuelis offensum, recessisse. Sed cavendum ne illius imitemur festinationem, multoque minus rebellionem et contumaciam, in quam se praecipitem dedit. Nam horrenda deinceps confusio in ipsius caput et posteros incidit. Quare quotiescunque Deus acrius nos increpabit, dociles mentes adferre discamus: nostro enim commodo fit, ut summo iure nobiscum Deus agat, nempe ut absolvamur, et ne in ultimam illam condemnationem, omnibus contumacibus et in peccatis sese obfirmantibus paratam incidamus.

Sequitur deinceps gravius poena quam Saulem manere Samuel docet his verbis: *Certe stabilivisset Iehova regnum tuum apud Israëlitas usque in saeculum, nunc autem regnum tuum non stabit: quaesivit sibi Iehova virum secundum animum suum, quem mandavit esse antecessorem in populo suo.* Ita Deus decrevit et ratum est Iehovae decretum. Caeterum hic oritur non parva quaestio, quomodo dicat Samuel, Saulis regnum, si observasset quod iussus fuerat, stabilitum iri in perpetuum: quandoquidem superius vidimus non fuisse a Domino regnum istud approbatum, quod nullo iusto fundamento niteretur: et quod populus iugum sibi a Domino impositum excutere voluisset. Praeterea, quum Deus sibi semper similis sit et immutabilis, non possunt hominum facta voluntatem illius et decretum immutare. Oportebat autem sceptrum in tribu Iuda erigi confirmarique: quemadmodum multis ante saeculis sanctus spiritus per os Iacobi praedixerat. Quinam igitur fieri posset, ut sceptrum in familia et tribu Beniamini erigeretur stabilireturque, quae nulllas promissiones acceperat: et Deus propositum mutasse, et varius esse videretur? Sane quum stare ista non possint, apparet etiam regnum in familia et tribu Saulis constitui et stabiliri non potuisse, neque in alia ulla tribu: aut Dei veritatem destrui oportuisse, et in Deo inconstantiam fuisse dici et mutabilitatem, quod nimis absurdum foret, et sine blasphemia ne cogitari quidem potest. Hic nodus ut expediatur, observandum Deum non semper nobis consilium suum arcanum et incomprehensibile revelare: quod non sine causa apud prophetam abyssus immensa dicitur: sed propter nostram infirmitatem et hebetudinem in causis inferioribus retinere. Quoniam enim non possumus ad consilium usque ipsius inenarrabile conscendere, neque ipsius maiestatem ferre, Deus nostrae infirmitatis rationem habens, sese nobis accommodat, et modum aliquem proponit, per quem voluntatem suam nobis patefacit. Quare quum Deus alicui minatur, ad poenitentiam istis comminationibus eum vocat, et si convertatur a pristina vita et vitiis ad meliorem frugem, se vicissim conversum iri dicit. Sane Deus non mutatur, ut mutantur homines, neque ab hominum poenitentia pendet, aut ex hominum factis consilium capit. Neque enim hominum poenitentia potest quae futura sunt immutare: sunt enim mobiles et inconstantes, et in horas mutantur, quae varietas et mutabilitas in Deum cadere non potest, cui omnia futura praesentia sunt: quare poenitere illum non potest. Verum Deus ita loquitur, nostrae infirmitatis respectu. Sic itaque propheta Samuel increpat Saulem, quum dicit, stabiliturum fuisse Iehovam regnum ipsius apud Israëlitas, si Dei mandato fuisset obsequens: ut verum id futurum fuerit, si Saul conditionem illam appositam observasset. Sed ista sunt sic expendenda, ne Dei consilia et arcana incomprehensibilia curiosius scrutemur. Nam si Saul officium regis inoffenso pede facere perrexisset, Dei benedictionibus cumulatus fuisset, et novis semper donis auctus: sui enim similis semper est Deus. Sed etiam hic observandum Deum, ut viam faciat arcano illi suo aeterno et incomprehensibili decreto, saepe uti mediis causis inferioribus. Et ita factum ut Saul a recta via aberrarit, ut Deus regnum Davidis in tribu Iuda erigeret, et Davidem in illius possessionem mitteret. Lapsus itaque Saulis fuit causa media vel inferior electionis Davidis. Ita D. Paulus de Iudaeorum casu loquens ait illorum lapsum et ruinam causam esse nostrae vitae et salutis. Quod enim a Deo alieni facti sunt, inde factum ut Deo reconciliati fuerimus ad salutis promissionem obtinendam. Verum si Iudaei perseverassent in timore et lege Dei, non ideo tamen desiissemus Deo coniungi cum ipsis: quemadmodum olim a propheta dictum est, fore ut septem infideles vestem fidelis unius accipiant, dicantque: Eamus, ascendamus in montem Domini. Sed quoniam sese Iudaei privilegio illo indignos reddiderunt, quid deinceps accidit? Provocarunt me, inquit Dominus, suis rebellionibus et contumaciis, et vicissim ego illos provocabo. Populos enim suscitabo, qui filii mei erunt. Sane antequam ad evangelii cognitionem veniremus, eramus instar miserarum pecudum: et in locum sancti illius seminis surrogati sumus: quod sua culpa in maledictionem incidit. Ex quibus apparet divina providentia res omnes ita disponi, ut Dei consilium, non capiamus, quod captum nostrum et intellectum superat, verumtamen ex causis inferioribus apparet Deum efficere quae apud se decrevit: et sic operari ut quod ore suo pronunciavit semper impleat. Sic initio huius historiae vidimus, Deum voluisse filios Eli occidere. Quid ita vero? Nempe iam ante decreverat familiam illam et stirpem delere: quare sic medias causas ordinavit, ut illi perierint. Sic quum populo voluit benedicere, viros suscitavit quos donis ad sustinendas tanti muneris partes necessariis ornavit. Contra vero, quum in populi peccata voluit animadvertere, et severius populum punire, malos duces

ipsi praefecit. Sic videmus quum David animum obfirmaret ad recensendum et lustrandum populum contra expressum mandatum legis, fuisse Dei consilium ut populus puniretur. David tamen ambitione peccabat, et solus istius facti reus videbatur. Et nominatim dicitur Deus cor Davidis impulisse. Sane. Sed Deus arcanum suum consilium novit. Ex quibus apparet Deum habere suum consilium admirandum, quod nunquam mutatur, neque variatur: et tamen uti mediis inferioribus quibus suum consilium ad praescriptum finem deducat. Sed quae, obsecro, media? Sane vias obliquas, et temere huc illuc aberrantes sequi videtur, immo fini et scopo ad quem collimat penitus repugnantes. Sed nostro iudicio. Verum hoc ita fieri teneamus ne nimium nobis sapiamus, et potius ad illa arcana caecutiamus, quantum Deo videbitur. Caecutiamus, inquam, in illis divinis consiliis, sic ne in ea quae captus nostri vires superant inquiramus. Neque enim caecutiendum, quum voluntas ipsius cognoscenda est, ut ad eam vias nostras dirigamus, et facta omnia nostra, dicta et cogitationes exigamus. Quamobrem, quum hic scriptura dicit regnum Saulis stabilitum fore in Saulis manu, si Dei mandatis obsequutus fuisset, verissimum est. Sed vicissim Deus contumacia Saulis ut media causa est usus ad faciendam viam electioni Davidis, et divinorum oraculorum impletioni. Deus itaque lapsum istum Saulis subordinarat decreto suo: ac proinde tum lapsus Saul exautoratus est et regia dignitate pulsus: et merito quidem. Quis enim audeat Dei consiliis obloqui, et in Deum sui peccati aliquam culpam coniicere, quum Saulem condemnare cogamur, qui propria conscientia convincebatur et confessione propria urgebatur? Nae si Saul ipse delictum confiteri cogitur, seque reum agnoscit, os omne claudi oportet, et omne murmur cessare, ne quis Deo obloquatur et obstrepat: et confiteri regnum illud irrevocabile quod Davidi debebatur, non potuisse in Saulis manu stabiliri. Sed mediam causam quae in sensus nostros incurrit et quae satis nota est, lapsum Saulis, inquam, sciamus fuisse causam adempti Sauli regni, et in Davidem translati. Et hactenus de istis. Quamobrem ex istis discamus aeterna Dei consilia suspicere et adorare, quum sensum nostrorum captum superant: et ab omni curiosa inquisitione abstinentes, Deum sobrie et cum timore et reverentia veneremur et adoremus. Ac si Deus mediis utatur de quibus nunquam cogitaverimus, cum sciamus iustitiam suam et admirabilem bonitatem nobis incomprehensibilem velle in illis considerare: et hoc axioma et principium semper retineamus, Deum arcanum suum habere quod consilium acies mentis nostrae non potest apprehendere. Sane si nos intra modestiae huius terminos contineamus, longe dissimiles erimus fanaticis illis hominibus suas blasphemiis plenis buccis despumantibus, et adversus hanc doctrinam frementibus, quod illam sensibus suis et mentis viribus capere non possint. Sane nostris sensibus Dei voluntas quidem varia et sibi contraria videtur: quemadmodum et Paulus Dei sapientiam vocat multiformem, unde fit ut ad illam caecutiamus, et ad illam viarum Domini abyssum immensam stupeamus: verumtamen Dei nihilominus voluntas una et simplex est. Et quod iam nostri sensus assequi non possunt, videbimus quum in ipsius gloriam transformati fuerimus, et Deum sicuti est videbimus. Nunc enim tanquam ex parte cognoscimus et in obscuritate: quapropter necesse est nos exspectare diem plenae revelationis, in quo comprehendamus quae iam infinitis partibus omnes nostros sensus superant et occulta sunt. Sic enim Deus ista disposuit. Et hactenus de proposita illa quaestione, quomodo mansurum fuisse et stabiliendum dicatur regnum in manu et familia Saulis, si Dei verbo se obsequentem praestitisset. Deus enim labi illum voluit, ut Davidem in regiam dignitatem eveheret, et in regni possessionem mitteret. Idcirco dicitur Deus hominem secundum cor suum reperisse: quibus verbis Samuel ostendit merito Saulem fuisse reiectum. Neque enim aeternum illud decretum respicit, quo Deus per prophetam suum praedixit sceptrum a tribu Iuda nunquam recessurum. Sed hominem se dicit reperisse secundum animum suum, quod Saul sua culpa exautoratus sit: quod a Deo propter peccatum non esset approbatus, sed reiectus. Atque hanc ob causam regnum ipsius non fuit diuturnum. Caeterum verissimum est Davidem gravissime in multis Deum offendisse: et quidem longe gravius quam Saul in hoc facto. Neque enim aut terrore perculsus, aut alio vehementiore metu adactus est ad Uriam interficiendum, aut ad Dei nomen quantum in ipso fuit, blasphemis impiorum vocibus et lacerationibus exponendum, aut ad tam turpe et foedum adulterium committendum. Quibus vitiis longe gravius coram Deo peccavit. Sed Deo ipsi peccata illa condonare visum est, et ex mera sua gratia quod semel decreverat apud se voluit ad finem suum perducere, regnumque in tribu Iuda et Davidis familia erigere et confirmare, donec adveniret ille rex regum Dominus noster Iesus Christus. Atque haec est vis verborum illorum, Iehovam quaesivisse sibi virum secundum animum suum. Caeterum non inde tamen sequitur Davidem aliquid ante hoc Domini decretum boni fecisse aut cogitasse, quo Dominum commoveret, ut deinceps videbimus. Sed Deus illum elegerat et ad hunc usum, licet incogitantem, destinarat. Ita Dominum videmus Ieremiam prophetam compellare, antequam ex utero matris egressus esses, ego te ad hanc vocationem

elegi et destinavi. Et ita de se Paulus in epistola ad Galatas loquitur. Quamobrem ita iussus est Samuel Saulem alloqui, quod apud Dei decretum aeternum ita esset constitutum: et deinceps ipso usu ratum factum est.

Iam vero procidamus *etc.*

HOMILIA XLVII.

15. *Surrexit autem Samuel, et adscendit de Galgalis in Gabaa Beniamin. Et reliqui populi adscenderunt post Saul obviam populo, qui expugnabant eos venientes de Galgala in Gabaa, in colle Beniamin. Et recensuit Saul populum, qui inventi fuerant cum eo, quasi sexcentos viros.* 16. *Et Saul et Ionathas filius eius, populusque qui inventus fuerat cum eis, erat in Gabaa Beniamin, porro Philisthiim consederant in Machmas.* 17. *Et egressi sunt ad praedandum de castris Philisthinorum tres cunei: unus cuneus pergebat contra viam Ephra ad terram Sual.* 18. *Porro alius ingrediebatur per viam Bethhoron, tertius autem verterat se ad iter termini imminentis valli Siboim contra desertum.* 19. *Porro faber ferrarius non inveniebatur in omni terra Israël: caverant enim Philisthiim ne forte facerent Hebraei gladium aut lanceam.* 20. *Descendebat ergo omnis Israël ad Philisthiim, ut exacueret unusquisque vomerem suum, et ligonem, et securim, et sarculum.* 21. *Retusae itaque erant acies vomerum, et ligonum, et tridentium, et securium, usque ad stimulum corrigendum.* 22. *Quumque venisset dies praelii, non est inventus ensis et lancea in manu totius populi qui erat cum Saule et Ionatha, excepto Saul et Ionatha filio eius.* 23. *Egressa est autem statio Philisthiim ut transcenderet in Machmas.*

CAP. XIV.

1. *Et accidit in quadam die ut diceret Ionathas filius Saul ad adolescentem armigerum suum: Veni, et transeamus ad stationem Philisthinorum, quae est trans locum illum. Patri autem suo hoc ipsum non indicavit.* 2. *Porro Saul morabatur in extrema parte Gabaa sub malogranato quae erat in Magron: et erat populus cum eo quasi sexcentorum virorum.* 3. *Et Achias filius Achitob fratris Ichabod filii Phinees, qui ortus fuerat ex Heli sacerdote Domini in Silo, portabat ephod, sed et populus ignorabat quo isset Ionathas.* 4. *Erant autem inter adscensus per quos nitebatur Ionathas transire ad stationem Philisthinorum, eminentes petrae ex utraque parte, et quasi in modum dentium scopuli hinc inde praerupti, nomen uni Boses, et nomen alteri Sene.* 5. *Unus scopulus prominens ad aquilonem ex adverso Machmas, et alter ad meridiem contra Gabaa.* 6. *Dixit autem Ionathas ad adolescentem armigerum suum: Veni transeamus, ad stationem incircumcisorum horum, si forte faciat Dominus pro nobis: quia non est Domino difficile salvare, vel in multis, vel in paucis.* 7. *Dixitque ei armiger suus: Fac omnia quae placent animo tuo: perge quo cupis, ero tecum ubicunque volueris.* 8. *Et ait Ionathas: Ecce nos transimus ad viros istos: quumque apparuerimus eis,* 9. *Si taliter loquuti fuerint ad nos, manete, donec veniemus ad vos, stemus in loco nostro, nec adscendamus ad eos.* 10. *Si autem dixerint: Adscendite ad nos, adscendamus, quia tradidit eos Dominus in manibus nostris: et hoc erit nobis signum.* 11. *Apparuit igitur uterque stationi Philisthinorum, dixeruntque Philisthiim: En Hebraei egrediuntur de cavernis in quibus absconditi fuerant.* 12. *Et loquuti sunt viri de statione ad Ionathan et ad armigerum eius, dixeruntque: Adscendite ad nos, et ostendemus vobis rem. Et ait Ionathas ad armigerum suum: Adscendamus, sequere me, tradidit enim Dominus eos in manus Israël.* 13. *Adscendit autem Ionathas manibus et pedibus reptans, et armiger eius post eum, itaque alii cadebant ante Ionathan, alios armiger eius interficiebat sequens eum.* 14. *Et facta est plaga prima, quam percussit Ionathan et armiger eius, quasi viginti virorum, in media parte iugeris, quod par boum in die arare consuevit.* 15. *Et factum est miraculum in castris per agros, sed omnis populus stationis eorum, qui ierant ad praedandum, obstupuit, et conturbata est terra, et accidit quasi miraculum a Deo.* 16. *Et respexerunt speculatores Saul, qui erant in Gabaa Beniamin, et ecce multitudo prostrata, et huc illucque diffugiens.* 17. *Et ait Saul populo qui erat cum eo: Requirite, et videte quis abierit ex nobis. Quumque requisissent, repertum est non adesse Ionathan et armigerum eius.*

Ex superioribus didicimus quam admirandis et inopinatis rationibus Deus populum suum israëliticum liberasset, et Saulem interea ostendisset indignum qui in ullam istius victoriae laudis partem veniret. Nam oportuit ipsum ignominiae parte, quam inurendam illi supra docuimus, iam affici. Itaque hic in primis dicitur Saul, lustrato exercitu, tantum sexcentis hominibus fuisse stipatus: quum antea viderimus illum ingenti multitudine populi cinctum, ut potuerit exercitum in praelium educere tercentum et triginta mille hominum. Porro Philistaeorum exercitus efficiebat triginta mille currus: et sex mille equites: peditum vero tantam multitudinem, ut esset sicut arena quae est in littore maris. Quamobrem de populi israëlitici salute actum videtur, et iam praeda certissima Philistaeis futurus. Verum Deus virtutis et potentiae suae ac favoris erga populum splendori viam hic patefacere voluit, ut populus in istis angustiis ad Deum

conversus ab illo suppetias peteret: vel si forte ingenti metu et horrore perculsus ad Deum confugere non recordaretur, parta saltem victoria et debellatis hostibus, Deo soli gloriam tribuere meminisset totius victoriae, ne quam sibi homines partem laudis vendicarent. Neque enim frustra dixit propheta, Deum non delectari equi fortitudine quod etiam hominibus merito possumus applicare. Minime id quidem quasi Deus opus suum oderit. Nam si fortis equus et robustus nobis contigerit, sane possumus eo ad res necessarias uti: et si viribus praediti sunt homines, Dei donum esse certum est, minime contemnendum. Sed quoniam proclives sumus ad ambitionem et arrogantiam mediis istiusmodi exornati, ut nobis videamur satis ex nobis ipsis validi ad nos tutandos: idcirco dicitur Deus illis mediis non delectari: ne in illis fiduciam nostram collocemus et acquiescamus: sed ut ad Deum confugientes ab illo solo salutem speremus, et in omni humilitate illum invocantes debitum honorem reddamus. Porro Deum ardentibus et sinceris precibus interpellare non possumus, nisi in angustias redacti fuerimus et inopiam nostram senserimus. Nam si rebus omnibus necessariis instructi nobis videamur, et voti facti compotes omnia ex animi sententia succedant, Deum licet precemur, non serio affectu facimus, sed tantum ex more et ritu quodam externo. Quapropter necesse est nos rebus omnibus destitui, eo usque ut inopia nos ad Deum deducat, tanta quidem animi vehementia, ut ipsi debitum honorem reddamus: et non tantum ore sed re ipsa et ex animo profiteamur salutem nostram ab illo solo pendere, sine cuius favore et benevolentia nostra salus periclitetur, et de nobis sic actum sit, ut nulla salus superesse videatur. Quamobrem minime dubium est quin Deus voluerit populum suum inermem esse, et rebus omnibus ad iustam defensionem vacuum, ut deinceps victoria de hostibus insigne esset trophaeum et monumentum oblati a Deo e coelis auxilii, et erepti populi sola Dei virtute et potentia e mortis faucibus, quod spem omnem salutis abiecisset. Caeterum observemus quanta in isto populo rerum omnium esset confusio, quum Dei hostes tantam in populum tyrannidem exercerent, ut miseris hominibus ne liceret quidem ad conficiendos vomeres aut ligones suos, aut secures suas, aut rutra, denique necessaria omnia instrumenta ad terram colendam, aut alia ad domesticos usus instrumenta fabros habere, adeo ut ligna scindere nisi commodato acceptis securibus non possent: et necessario a suis hostibus accipere cogerentur, a quibus tamen centies millies caesi periissent si Deus permisisset. Quum igitur in tantas angustias redactum videmus populum illum a Deo electum, et solum in toto terrarum orbe in quo Dei nomen invocabatur et adorabatur: discamus illius exemplo minime mirari si nonnunquam Deus permittit nos ab hostibus premi, et in extremum venire discrimen ut millies perituri videamur, et summo dedecore et ignominia obruendi. Haec, inquam, omnia si nobis contigerint, agnoscamus iam olim hanc fuisse ecclesiae conditionem, Deo partim ita puniente peccata illorum qui ingrati in ipsum fuerant, et immemores beneficiorum ab ipso acceptorum: partim etiam eorum patientiam explorante, qui fideliter ipsum coluerunt et honorarunt. Hic itaque tanquam in imagine viva licet ecclesiae conditionem contemplari, quoties illam serio explorare Deo visum est. Quid vero de Saule dicemus, qui non ita pridem exercitum collegerat tercentum mille hominum, iam vero solis sexcentis hominibus stipatur. Profecto historiae fidem faciunt post ingentem stragem militum, tamen imperatores receptis militibus autoritatem suam retinuisse: et licet morte ante oculos versante, milites suum imperatorem nunquam deseruisse. Hic vero licet nondum fecissent hostes impetum, et Saul tuba milites excivisset, qui magno numero primum advenerant, tamen sensim dilapsi sunt, ut reliquos tantum homines sexcentos Saul habuerit. Sed, obsecro, quam paratos et instructos ad praelium? Ne unus quidem gladium, aut hastam habuit qua se tueretur: solas secures aut stimulos quibus fodiantur boves reliquos habebant. Quare maximum hic Saulis stuporem inspicimus: deinde etiam turpem populi fugam et dissipationem summamque rerum confusionem: quandoquidem de Dei auxilio non cogitantes, alii in speluncas, alii in cisternas, alii in sylvas sese abdiderunt, et quacunque ratione sibi consuluerunt: quo facto testati sunt se fidem omnem et spem salutis tanquam rebus desperatis proiecisse. Quae quum intuemur, discamus, ut ante monui, sic in Deum fiduciam nostram collocare, ut quum res nostrae deploratae videbuntur, et hostes viribus nos longe superare, tamen non desinamus sperare Dei virtutem facillime quidquid contrarium nobis fuerit superaturam: quandoquidem mortis exitus habet in potestate: ac proinde licet mille mortis discrimina ingruant, Deum tamen facile omnibus occursurum et ex ipsis sepulcri faucibus suos educturum. Nam quae olim Israëlitis de hac re factae sunt promissiones ad nos etiam pertinent. Sane Zachariae temporibus tristis rerum in Israële facies erat, summaque perturbatio. Nam facta quidem erat populo redeundi potestas, et urbem ipsam templumque Dei restaurandi: sed tamen undique premuntur. Et quidem eorum respectu qui in Babyloniam transportati fuerant et in Chaldaeam et alias regiones orientales dispersi minima pars erat reversa. Et quidem notum est factas illis promissiones Deum semen aliquod ipsis reservaturum, et reliquam aliquam par-

tem servatum iri, licet antea numerus infinitus et multitudo infinita fuissent. Sed ecce quam miseri ut velut oves in leonum versentur faucibus: quos vel odium vicinorum premit, vel calumniae, vel denique molestiae variae obruunt, ut hostium furori expositi undequaque videantur. Sed eos propheta consolatur. Et proposita visione quam habuerat de candelabro et lampadibus, adiicit duas oleas fuisse, quibus figurabatur vetus lex. Atque duas illas oleas docet perpetuo stillasse, ne lampades in ecclesia exstinguerentur. Deinde illud neque vi armorum, neque alia vi perfectum iri docet, sed spiritu ipso Iehovae. Ex quibus discimus Deum coniectis suis fidelibus in tantas angustias, ut de sua salute desperent, quod non sint pares hostibus suis resistendo, qui magnis viribus inermes et inhabiles adoriuntur, hostes illos debellantem et dissipantem, velle suum opus agnosci, debitumque propterea sibi honorem reddi. Quamobrem non oportet fidem nostram niti neque multitudine militum, neque terrestribus ullis rebus: sed potius esse persuasos rebus istis omnibus destitutos, tamen re ipsa experturos satis magnam esse Dei virtutem ad nos tutandos et ex summis periculis ervendos, in quae ad nos explorandos ipse coniecerit. Ad nos igitur etiam illa prophetae verba pertinent. Certum enim est prophetam illis declarasse qualis sit ecclesiae conditio ex quo a captivitate babylonica redempta fuit, imo ex quo Dominus noster Iesus Christus in hunc mundum venit. Quotiescunque igitur hostium multitudine et minis terrebimur, quod ab illis iam iam laniandi videamur, ad istam promissionem confugiamus, futurum nobis instar fortissimorum aggerum et munitionum, nempe, non habendam nobis rationem neque gladiorum neque exercituum: sed contentos esse oportere virtute Domini nostri Iesu Christi, quae ad salutem nostram victoriam de hostibus reportatura est. Atque ex hoc loco doctrina haec tam utilis eruenda est: et praeter doctrinam utile est etiam exemplis confirmari, quale hoc loco Saulis occurrit, qui cum sexcentis hominibus tantum mansisse solus dicitur, undequaque tamen hostibus ingenti multitudine illum cingentibus ut desperata salus Israëlitarum, et facilis hostibus victoria, etiam non districtis gladiis videretur. Itaque tum hostes triumphos quasi iam parta victoria canebant: et minime dubium quin Dei nomen blasphemis suis vocibus lacerarent. Deo ad tempus illos ferente. Sed tandem re ipsa Deus patefecit, omnem illam hostium sese tam alte efferentium arrogantiam in summum ipsorum dedecus et confusionem verti. Quamobrem Dei contemptoribus superbia et arrogantia turgentibus, et in fideles crudeliter saevientibus, tanto propinquiorem ipsorum ruinam et dedecus esse sciamus. Et si Deus eo usque nos explorarit, ut hostes adversus nos multa moliantur et aggrediantur, illo permittente, et illis ex animi sententia res succedant, adeo ut nostra salus deplorata videatur, ne tamen dubitemus quin ipse debitam illis mercedem praepararit: et loco ac tempore patefaciat se nostri misertum, etsi ad tempus faciem suam a nobis occultasse visus sit.

Et de istis hactenus; transeamus ad ea quae de Ionathano dicuntur. Ac primo quidem adspectu nimium fuisse temerarius iudicabitur, sine iudicio et sine moderatione. Nam Saul solos sexcentos reliquos milites et quidem inermes habebat adversus hostium tot millia, nihilominus tamen castris clam egreditur cum armigero suo, et quidem eo tempore quo tres hostium cohortes egressae erant ante primum agmen ad praedam faciendam: quibus Ionathanus temere occurrit, et quidem inscio patre. Armatus quidem ad bellum exit, sed quid unus adversus tot cohortes? Quin armiger ipsius arma quibus se tueretur non habebat, nisi forte rutrum aut securim, et quidem commodato. Vidimus enim supra Philistaeorum fraude factum ut apud Hebraeos nullus faber inveniretur: ac si tandem libertatem habuerunt ad ferramenta conficienda, et molam ad exacuenda, non sine metu tamen et terrore fuit. Quare merito Ionathanus hominum opinione temerarius esset iudicandus, quod adversus tot hostes solus egressus sit, et praeterea ordinem everterit. Nam si belli tempore liceret positis castris, et hostibus undequaque cingentibus, temere cuique egredi e statione, quid inde periculi crearetur? Nae capitali supplicio digni sunt, qui belli tempore sine iussu imperatoris stationem deserunt: nam alioqui nullam autoritatem retineret, et summa rerum inveheretur confusio. Denique metuenda strages esset, si pauci sine maturo consilio et deliberatione castris egrederentur. Quamobrem videri potest Ionathanus patrem hic in maximum discrimen coniecisse: et per ipsum non stetisse quin ipse pater cum paucis reliquis militibus opprimeretur. Deinde egressus audet progredi usque ad milites qui in excubiis erant. Et ideo dicuntur ibi fuisse duo scopuli in modum dentium praerupti. Id apparet in montibus et collibus vicinis, in quibus eminentiores scopuli prae se ferunt quandam abyssi speciem, aut ingentis cuiusdam voraginis. Hic igitur duo fuisse vicini scopuli dicuntur, quos Philistaei occupaverant, et excubias ibi habebant, ut nemo illac aperta et regia via posset transire: tanta enim erat hostium multitudo ut nullus aditus ad illos pateret. Quare Ionathanus eo pedibus et manibus reptans conatur ascendere. Sed an defatigatus ex via invia poterat cum hostibus congredi? Quin etiam videamus quo maxime fundamento nitatur: *Adscendamns*, inquit, *ad incredulos et incircumcisos istos, et nos eis retegamus. Qui si dixerint adscendite ad nos, tum audacter adversum ipsos pro-*

cedemus: hoc enim erit signum socordiae ipsorum quod egredi castris non audeant, *et hoc signo cognoscemus Deum illos in manus nostras tradidisse. Sed si dixerint, subsistite donec pervenerimus ad vos: tum stabimus in loco nostro, et non adscendemus ad eos*: signum enim istud audaciae et fortitudinis. Quid istud, quaeso rei est? Nonne dicas pueriles iocos, immo in tanto rerum discrimine meram insaniam! Nae videtur Ionathanus non modo temerarius et inconsideratus, sed etiam in Deum impius, quod eum tentarit omen accipiens ex re in specie nulla et inani. Verum probari Deo factum istud videmus, et regi ab ipso Ionathanum traditis in ipsius manum hostibus, quos ante ipsius adspectum occumbentes, et quasi sola ipsius umbra territos armiger ipsius nullo negotio conficit. Quae quum intuemur, nonne divinum opus suspicere et admirari debemus? Nam quomodo perterriti Philistaei, et tanto pavore perculsi, ut metu occumbant, qui prius triumphos quasi victores canebant? quomodo factum ut ab Israëlitis, sine praelio fracti caesi fugatique sint, caedentibus Israëlitis eos quos metus semimortuos prostraverat? Nae istud intuentes necesse est fateri Ionathanum nihil hic ausum, et nihil coepisse sine divino ductu et impulsu: et fuisse veluti caecum, viae quam ingrederetur ignarum. En quibus quamque variis modis suorum misertus Deus operetur: si bellum immittit quibus illos exploret, sana consilia et fortitudinem iisdem subministrat. Quod si non ita semper facit, et inopes illi consilii et caeci quid acturi sint nesciant, et anxii in summas rerum omnium difficultates veniant: nihilominus tamen contra expectationem nostram Deus ita dirigit, et in angustiis manu sustinet, ut nostris consiliis faveat, felicemque exitum largiatur, modo in ipsum solum recumbamus et negotia nostra reiiciamus. Quapropter Deus saepe nos prius deiici et humiliari vult, et fieri instar infantium, ut consilii inopes rerumque omnium egeni, et prorsus caeci et ignari rerum et futuri exitus, tamen bene speremus Deique promissionibus acquiescamus, quandoquidem se nostri curam habere profitetur, et nunquam passurum nos ita premi ut opprimamur: sed in summis difficultatibus nobis adfuturum et ad felicem exitum res nostras perducturum. Istorum exemplum esto Ionathanus. In libris Iudicum videmus Deum prudentiae ac fortitudinis spiritum iis immisisse, quibus ut gratiae suae ministris ad populi sui defensionem et liberationem ex hostium manibus uti volebat. Sed hic diversum quiddam est, summopere nobis observandum, ne Dei potentiam ad nostrum modulum et mensuram appendamus. Nam si quoties in aliquas difficultates incidimus, liberationis modum aliquem nobis imaginamur, Deo quodammodo viam nostra imaginatione praecludimus: atque adeo si quam rationem nobis persuasimus sequamur, et illi acquiescamus, tantundem de Dei virtute et potentia detrahimus quantum nobis tribuimus, ut deinceps non sit amplius a Deo speranda nobis salus, propter summam illam nostram ingratitudinem. Quamobrem tanto diligentius istud observandum, Deum variis rationibus suis laborantibus opem ferre, ut modo ipsis oculos aperiat, ac prudentiam in rebus gerendis largiatur, donisque omnibus sancti sui spiritus necessariis instruat, quando ipsi placet: modo etiam anxios illos et animi dubios esse sinat: et tamen sic impellat ut infantem qui nondum incedere solus potest, et a tergo sustinetur, pater ignarum viae tamen manu deducat, et in viam rectam ductum non deserat, ne lapsus sibi malum accersat. Ita Deus se erga nos gerit, et labentes sustentat: et ita regit ut tamen clausis oculis et ignaros quo eamus impellat et deducat. Saepe itaque Deus praeter nostram opinionem, et ignaros eventus ducit: et arcana quadam vi regit, ut tandem ad optatum portum ignorata tamen viae nostrae ratione veniamus. Ne itaque Ionathanum temeritatis accusemus: sed illum potius impulsu Dei tanquam somniantem et extra se positum credamus aggressum opus omnino divinum et extraordinarium. Nam quum modo huc modo illuc impellitur, et ignarus exitus consiliorum haeret, et tandem viam reperit, omnino divinum opus fuisse et ad illud excitatum Ionathanum certum est: neque enim si humanis consiliis locum dedisset, unquam suscepisset, quod nullis humanis viribus perfici poterat. Quid ergo aliud dicendum, quam quod ante docui, Ionathanum fuisse velut extra se raptum, quum cura et sollicitudine ingenti urgeretur, Deique manu deductum, et hostibus obiectum veluti quoddam terriculamentum in medio agmine, ut solo aspectu territi et horrore perculsi diffugerent, et facile internecioni darentur. Hinc itaque discamus, ad Deum in summis angustiis confugere, et illum precari ut nostra consilia regat, suoque favore nos complectatur, et ex angustiis et difficultatibus eruat, suoque lumine illustret, passusque nostros regat. Quod si nos deiicere et humiliare ipsi visum fuerit, et veluti caecos in tenebris continere, qua disciplina saepe indigemus, nihilominus tamen apertum esse ipsi exitum ex miseriis nostris sciamus: et precari non desinamus ut virtute sua nos sustineat in vocatione incedentes. Atque ita nos Deum precari decet, non tantum ut oculos et prudentiam nobis largiatur ad videndum quidquid expedit: sed etiam ut quum omnis consilii expertes fuerimus et tanquam caeci erraverimus, nihilominus tamen ipse nos virtute sua regat, ut nunquam a bono recedamus, et vias omnes nostras in ipsius manum et providentiam reiiciamus. Ac licet

stupore ingenti et rerum ignorantia laboremus, precemur tamen illum ut nostri misereatur, nostramque caecitatem regat, et ad felicem exitum perducat, ut eo ampliorem illius laudandi et glorificandi materiam semper habeamus, quo nos magis praeter opinionem exspectationemque bearit. Ita usurpanda nobis haec historia est, si fructum et utilitatem ex ea referre volumus. Caeterum quum Ionathanus dicitur accepisse victoriae signum, et fore ut Deus hostes in suas manus traderet, ex verbis illorum, quibus ignavos et timidos esse indicavit, non temere imitandum exemplum est. Est enim singulare: cuiusmodi quaedam alia in sacris occurrunt, et de quibus egimus in libro Iudicum. Sic quum Gedeonem audimus ad fidem suam confirmandam duplex a Deo signum postulavisse, non posuisse legem quam alii sequerentur illum certum est: sed a Deo impulsum, quod ipso exitu Deus ratum fecit. Quod si nobis imitandum hodie proponeremus, temere faceremus, Deusque nostram levitatem puniret. Nam meminisse nos oportet eorum quae Dominus noster Iesus Christus discipulis suis olim dicebat, petentibus, ut quemadmodum olim ad Eliae preces, sic etiam ad suas, ignis de coelo caderet in eos a quibus non recipiebantur hospitio: Nescitis, inquit, quo spiritu Elias ductus fuerit: quasi diceret: Non eam habetis arcanorum Dei communicationem neque revelationem quam olim Elias habuit, quem tamen vos imitari vultis. Tenendum itaque Deum speciale quoddam privilegium suis dare, et ad hoc vel illud opus impellere, quod non vult tamen a nobis in legem et exemplum trahi. Quae utilis doctrina est. Scimus enim quam proclives simus ad imitationem Dei servorum in omnibus ipsorum factis, sine iudicio et discretione: ut histrionica et scenica potius sit quam vera imitatio. Sic videmus Israëlitas omnibus saeculis depravatos, turpiter et foede in multos errores lapsos fuisse, et tamen summa arrogantia Dei foedus cum patribus ipsorum initum, et ab ipsis multis vicibus summa ingratitudine fractum, iactasse et de illo gloriatos: ac proinde a prophetis graviter reprehensos, flagitia tamen hoc titulo tegere voluisse: *Patres nostri, patres,* inquam, *nostri Deo accepti fuerant: templum Dei, templum Dei habemus.* Sane, sed in Dei praecepta illos oportebat intueri, et eadem sequi et observare, ac res prohibitas in illis vitare. Hodie in papatu quidquid Dei cultus dicitur mera est abominatio: quod in legem trahere voluerint quod extraordinarium erat, adeo ut Dei cultus verus prorsus sit depravatus et adulteratus. Unde vero id accidit, nisi ex stulta imitatione privatae alicuius superstitionis? Si quis enim speciale aliquod factum gessit, in exemplum et regulam tractum est, atque ita verus Dei cultus obscuratus est. Eo igitur accuratius haec observanda sunt quae dico, et quae in oculos quotidie incurrunt, quo proclivior in contrarium est lapsus: nempe saepe a Deo servos suos ad facinus aliquod impelli, quod gratum et acceptum habebit, sed quod tamen in exemplum aut generalem regulam trahi nolit. Cuiusmodi exemplum in Abrahami servo conspicuum est. Nam missus ab Abrahamo quaesitum Isaaco filio uxorem, signum sibi proponit rei feliciter gerendae, primam filiam quae occurrerit ad hauriendam aquam domo egressam, a qua potum petierit: quem si ultro dederit, et sponte etiam camelis aquam propinaverit, eam fore uxorem heri sui, quam Dominus ipse elegerit. Nae si hanc divinationem imitari vellemus, non dubium est quin eam arrogantiam Deus graviter puniret: licet tamen Abrahami servi comprobatum a Deo sit votum: nempe, quod ipse Deus suggessit, et fecit. Idem omnino de Ionathano sentiendum. Neque enim proculdubio verisimile cuiquam fieri poterat hostes ad duorum hominum adspectum terrore percellendos: quum praesertim scirent in toto Israële non esse arma, quibus se tuerentur: nedum ut ipsos aggrederentur, et ingens esset hostium multitudo. Solae quidem fateor praesidiariorum cohortes Ionathanum et armigerum ipsius viderunt: sed quid duo illi adversus tot hostes? Nonne momento caedi potuerunt? Quare nulla est oblata metus occasio stationariis illis Philistaeis, qui nullas oppositas sibi ad resistendum viris animadverterant: et ideo, ut videmus, Philistaei conspectos duos illos viros per contemptum iubent ad se adscendere, dicentes: *Ecce Hebraei prodeunt e foraminibus suius ubi se absconderant, et praelium meditantur:* quasi dicerent: Vah! miseros istos homunciones etiam in conspectum nostrum venire ausos, quos vel invitos necesse est in nostram venire potestatem? Ea fuit hostium arrogantia et petulantia: quamobrem metum simulant, et iubent Israëlitas ad se adscendere, *Adscendite,* inquiunt, *ad nos, ut notam faciamus vobis rem.* Sic solemus nostro idiomate gallico compellare quos nobis infensos minis terremus: Heus accede, adesdum, paucis te volo: quae comminationis vim habet. Idem ergo Philistaeis accidit, qui verbis illis minabantur Ionathano et armigero, et tamen egredi statione se non audere profitebantur. Ex quibus apparet Deum cohibuisse rabiem ipsorum, et animis metum iniecisse, ut licet multi, duos tamen homines adoriri vel in fugam vertere non audeant. Nam saltem ad terrendum Ionathanem aliquot passus adversus illum progredi debebant. Atqui metu retinentur, et se intra montium fauces continent, quasi ingentem excercitum in conspectu haberent, et pauci ac imbelles in adspectum eorum venire non auderent. Sed Ionathanus omen ex verbis illis accepit: et sane deinceps dicitur metus ille

castra Philistinorum pervasisse: de quo die crastina dicendum erit pluribus, Deo faciente. Notandum vero interea miraculose Deum hic operatum, quod tam numerosi hostes tamque potentes, territi fuerint obiecto quod nullam terroris occasionem haberet. Quid ergo? Nae Deus ita fecit manifestum se in manibus animos hominum habere: et efficere ut qui leonum instar audaces erant, nullo persequente latebras quaerant, et ex metu et ignavia prodire non audeant, licet nullus insequatur. Sic dicuntur improbi homines fuga salutem quaesituri, licet nullos insequentes hostes habeant. Quamobrem facile iudicamus Ionathanum non accepisse omen istud nisi mente concepisset Deum sua consilia et conatus fortunaturum. Ac minime istud quidem intelligendum, quasi Ionathanus sua prudentia nixus aut viribus hoc aggressus sit, sed, ut ante diximus, fuisse extra se positum, et a Deo hanc mentem accepisse certum est. Verumtamen etsi multum in illo fuit infirmitatis et anxius animi haesit, bono tamen fundamento et principio nitebatur. Fidem enim maximam ista eius ad armigerum verba testantur: *Non est impedimentum Iehovae quin servet cum multis aut paucis.* Et procul dubio nisi probe fuisset Ionathano cognita Dei potentia, ex qua totus penderet, certum est illum isto sermone minime usurum fuisse, praesertim in tam angustis rebus constitutum. Nam facile est rebus secundis utentibus Dei virtutem praedicare: et illum posse solum omnes hostium conatus frangere, et illis resistere, licet mundus cum illis conspirasset, profiteri. At mortis discrimine apparente, quis de Deo tam confidenter loqui potest, nisi qui altas fidei radices egit? Sane qui in Deum suam omnem fiduciam collocat, facile audaces et temerarios invasores contemnet: non quidem ut solent temerarii homines, qui neque metu Dei retinentur, neque in ipsius bonitatem sperant: sed temere se in quaevis pericula coniiciunt, et nullum sensum modestiae retinent, quales ii quorum alioqui laudata vox illa: Hic prandeamus, tanquam apud inferos coenaturi. Atqui non haec fortitudo et magnanimitas dicenda, sed mera, ut dixi, temeritas. Non ita Ionathanus: cuius consiliorum longe alia fuit ratio, et longe alius finis. Nam a Deo totus dependet, in quem unum vitae suae spem reiicit. Deumque agnoscit posse illum non minus cum paucis quam cum multis hominibus servare, etsi nullas ipse vires, nullum consilium adferat. Atque haec est huius loci sententia, et utilis inde doctrina eruenda. Sic Iosaphatum bonum illum regem videmus suos milites confirmare, quum ingens adversus ipsum hostium numerus conspirasset, quorum numero iam iam videbatur obruendus: neque enim erat ulla spes evasionis ex tanta et tam horrenda strage. Nihilominus tamen ille in unum Deum respicit, cuius virtutem et potentiam nullis posse terminis contineri docet: ac proinde non effertur regia sua dignitate, neque suis militibus confidit, quorum sine Deo nullas vires fore agnoscit. Denique longe aliter se gessit quam solent reges aut imperatores, qui victoriam ex suorum militum numero, vel alacritate et fortitudine metiuntur: ac proinde quum tot equorum millia, tot munitiones, tot armatos milites recensent, sibi nihil metuendum arbitrantur. Nae mortales istiusmodi auxiliis ad victoriam consequendam indigent: sed longe aliter Deus, qui a nullo mortalium quidquam mutuatur: sed cuius manus satis est potens ad suos in quovis discrimine adiuvandos. Quamobrem altius animis nostris hanc doctrinam infigamus, Deo nihil obstare posse quominus suis opportunum semper auxilium adferat. Nam quum hominum operam adhibet in suis sublevandis, magno illos honore afficit: sed tamen non facit aliqua coactus necessitate. Ecquis enim dubitat, imo quis non habet pro certo Deum, ut res omnes creavit, ita etiam illis uti posse pro suo arbitrio ad nos tuendos et conservandos, quum in ipsius obedientia constanter ambulaverimus, et quocunque vocaverit intrepide perrexerimus? Nae si animis nostris isthaec haeserint, nullum periculum, nullus mortis metus nos ab officio poterit avocare, ac ne vel tantillum quidem commovere. Et de Ionathani conatu hactenus, de quo deinceps adhuc pluribus acturi sumus.

Deinceps vero Saul dicitur audivisse tumultum in castris, et summum sacerdotem advocasse, iussisseque ut arcam Domini admoveret, atque ephod indueret, Dominumque sciscitaretur. Interim vero etiam quum Ionathanum abesse animadverteret, iussisse eundem requiri: et simul etiam sacerdotem manum suam recipere, et ulterius non progredi. Diximus vero initio huius historiae observandum, Deum ita misertum esse populi sui, ut Sauli tamen summum dedecus et ignominiam inusserit, atque omni laude indignum esse declararit. Nam videtur Saul metu se in castris continuisse, et progredi non ausus fuisse, dum Ionathanus etiam audet adversus tantum exercitum progredi, et tot armatos et instructos milites solus adoriri. Saulis tamen, fateor, ex eo facto fama vehementer aucta est: verumtamen spiritus sanctus nos docet nihil hic Saulem potuisse, neque eius viribus aut prudentia quidquam gestum esse: sed quum Ionathani consilia et eorundem exitum perspexisset, persequendos hostes esse illum indicasse, populumque ad insequendos hostes hortatum esse, ut si fieri posset, ne unus quidem ex tanta multitudine superesset. Qua in re fecit manifestam suam arrogantiam et temeritatem cum summa crudelitate coniunctam, quemadmodum inferius vi-

debimus, quum proprium filium morti addixit. Ac licet non destinata id malitia fecit, tamen se in reprobum sensum coniecit. Quod vel ex eo patet, quod hic videmus eum iubere suos milites recenseri: quibus recensitis quantum dilapsus esset ipsius status apparuit. Interim tamen ad Deum confugit, nam satis animadvertit res suas esse pessimo loco, nisi Deus ipsi sanum et utile consilium suggerat. Quare iubet sacerdotem ephod induere, et ad arcam Deum consulturum accedere, ut quid sibi in his angustiis sit faciundum sciscitetur. Sed sero admodum. Quamobrem etiam Deus neque arcam foederis neque etiam ephod quidquam illi prodesse permisit. Nam quod facit, ex diffidentia tantum facit. Et idcirco de repente audito tumultu in castris hostium, iubet sacerdotem manum suam amovere, et velut extra se positus esset, ab incepto desistere: quasi diceret: quandoquidem tam breve tempus est, quid opus habemus amplius Deum sciscitari, non opus est mora: itaque oraculo in praesentia carebimus. Et ita temere et sine consilio hostes suos persequitur, et milites sequi se iubet impetum in hostem facturos. Atque haec in summa de Saulis arrogantia et diffidentia recitantur. Iam antea vero docuimus Saulem secum habuisse summum sacerdotem, quum nimium praecipitanter fieri iussit sacrificium, dum Samuel exspectabatur. Quamdiu igitur licebat illi per otium, cur non iubebat sacerdotem, antequam irruptionem hostes facerent, Deum sciscitari, et de ipsius illum voluntate interrogare? Sed tum de eo non cogitavit, quin potius ut deses et ignavus stetit: deinde momento terrore perculsus breve nimium tempus superesse sibi Deum interrogandi persuasit. Sed fallebatur opinione, quandoquidem nondum septimus dies praeterierat, quo nondum elapso Samuel ut promiserat, advenit. Et nihilominus debebat ex officio Dominum per sacerdotem de voluntate sua interrogare. Nam speciale quoddam privilegium Deus populo suo concedebat, ut in rebus angustis et summis difficultatibus sacerdos ante propitiatorium ephod indutus compareret, et illic Dominum quid in illis difficultatibus facto esset opus sciscitaretur. Erant autem duo ephod genera; nam alterum fuit proprium sacerdotum: alterum vero plebeiis hominibus commune: et iis qui tantum erant Levitae: cuiusmodi amiculo David arcam comitans amictus legitur. Sed fuit praeterea magnum ephod, sacra nempe tunica, in qua sacrae figurae et signa continebantur. Quare Saul poterat iubere sacerdotem assumere ephod, Dominumque pro se interrogare: sed non fecit, nisi iam deploratis rebus, et quum in eum stuporem incidisset, ut quid facto sibi esset opus prorsus ignoraret. Verum ingrata illa sciscitatio fuit Domino: quamobrem incertus abiit, et quis futurus esset rerum suarum exitus plane inscius. Quapropter ista sunt nobis diligenter expendenda, ut quamdiu se nobis Dominus offert, neque desides neque segnes simus in voluntate ipsius exquirenda: et ne oblatam occasionem negligamus. Nam diabolus modis omnibus Dei veritatem obscurare conabitur: quam proinde si segnes in ipso invocando fuerimus incertam et incognitam habituri sumus: et ab ea procul aberraturi. Quare danda nobis opera, ut quum Dei voluntate verbum suum apud nos quotidie praedicetur, et nostras aures personet, in eius obsequium componamur, eiusque voluntati nos totos submittamus, et illa adversus quoslibet insultus tanquam certissimo propugnaculo utamur, et in dies in illius cognitione proficiamus, eademque duce preces et orationes noctes diesque ingeminemus. Sin autem desides et ignavi fuerimus, nobisque persuadeamus tempus lapsum recuperari posse, fiet ut spe nostra excidamus, et opinione fallamur. Sic plerosque videas dicere in iuvenili aetate, non apta iam aetas mea precibus, sin autem senuero, precibus assiduis incumbam. Atqui Dei gratia non pendet ab arbitrio nostro, neque in nostra est potestate: neque etiam veritas eludi potest. Quamdiu igitur libertatem precandi habemus, id est quamdiu Deus nobis dat otium ipsum invocandi, omnes pravas cogitationes, omniaque impedimenta quibus a precibus avertimur superemus proculque a nobis reiiciamus: neque unquam meliora tempora aut opportunitatem speremus: ne forte nobis ostium ingredi volentibus occludatur. Sic enim videmus cum Saule factum, ut quandoquidem quum per necessitatem oportuit, et opportunitatem licuit, Deum non quaesivit, quum vult non possit, neque illi Deus suam interrogandi voluntatem faciat potestatem.

Iam vero procidamus *etc.*

HOMILIA XLVIII.

18. ***Et ait Saul ad Achiam: Applica arcam Dei (erat enim ibi arca Dei in die illa cum filiis Israël).*** 19. ***Quumque loqueretur Saul ad sacerdotem, tumultus magnus exortus est in castris Philisthinorum, crescebatque paulatim et clarius reboabat, et ait Saul ad sacerdotem: Contrahe manum tuam.*** 20. ***Conclamavit ergo Saul et omnis populus qui erat cum eo, et venerunt usque ad locum certaminis: et ecce versus fuerat gladius uniuscuiusque ad proximum suum, et caedes magna nimis.*** 21. ***Sed et Hebraei qui fuerant cum Philisthiim heri et nudiustertius, adscenderantque cum eis in castris reversi sunt, ut essent cum Israële qui erat cum Saul et Ionathane.*** 22. ***Omnes quoque Israëlitae qui se abscon-***

derant in monte Ephraim, audientes quod fugissent Philistaei, sociaverunt se cum suis in praelio. 23. *Et salvavit Dominus in die illa Israël, pugna autem pervenit usque ad Bethaven.* 24. *Et viri Israël sociati sunt sibi in die illa: adiuravit autem Saul populum, dicens: Maledictus vir qui comederit panem usque ad vesperam, donec ulciscar de inimicis meis, et non manducavit universus populus panem.* 25. *Omneque terrae vulgus venit in saltum, in quo erat mel super faciem agri.* 26. *Ingressus itaque populus saltum, et apparuit fluens mel, nullusque applicuit manum ad os suum, timebat enim populus iuramentum.* 27. *Porro Ionathas non audierat quum adiuraret pater eius populum: extenditque summitatem virgae quam habebat in manu, et intinxit in favum mellis, et convertit manum suam ad os suum et illuminati sunt oculi eius.* 28. *Respondensque unus de populo ait: Iureiurando constrinxit pater tuus populum, dicens: Maledictus vir qui comederit panem hodie (defecerat autem populus).* 29. *Dixitque Ionathas, turbavit pater meus terram, vidistis ipsi quia illuminati sunt oculi mei, eo quod gustaverim paululum de melle isto.* 30. *Quanto magis si comedisset populus de praeda inimicorum suorum quam reperit, nonne maior plaga facta fuisset in Philisthiim?* 31. *Percusserunt ergo in die illa Philisthaeos a Machmis usque in Aialon, defatigatus est autem populus nimis.* 32. *Et versus ad praedam, tulit oves, et boves et vitulos, et mactaverunt in terra, comeditque populus cum sanguine.* 33. *Nunciaverunt autem Sauli dicentes, quod populus peccasset Domino comedens cum sanguine, qui ait: Praevaricati estis, volvite ad me iam nunc saxum grande.* 34. *Et dixit Saul, dispergimini in vulgus, et dicite eis ut adducat ad me unusquisque bovem suum et arietem, et occidite super istud, et vescimini, et non peccabitis Domino comedentes cum sanguine. Adduxit itaque omnis populus unusquisque bovem in manu sua ad noctem, et occiderunt ibi.*

Hesterna concione audivimus Saulem, ubi animadvertisset recensito exercitu filium Ionathanum cum armigero ex castris egressum, coepisse ad Deum, vocato sacerdote, confugere: sed in summo discrimine, quum antea per otium ipsi licuisset, et satis magnam occasionem haberet ad Deum confugiendi: sed quamdiu otium habuit, negligentiorem in quaerendo Domino fuisse diximus. Iam vero sero de Deo invocando cogitat elapsa occasione: quamobrem Deus ultus contemptum illum non fecit ipsum voti compotem, neque respondit sacerdoti, ut Saulem in praelium progredi oportuerit anxium et animi dubium et eventus ignarum. Atqui notum est in quas angustias ii coniiciantur quos rectum consilium deficit in rebus angustis et periculosis. Meritas igitur poenas Saul luit, quod non opportuno tempore Deum invocasset. Nam etsi praesentem haberet sacerdotem, et arcam Dei, quae illa die fuisse dicitur cum filiis Israëlis, ac proinde omnia necessaria ad Deum invocandum habere videretur: Deus tamen illum subito ad pugnam rapuit, et quidem valde anxium et sollicitum. Nam quid potuit sperare qui cum parva militum manu adversus numerosum exercitum congrediebatur? Et qui Ionathanum pessimo loco esse arbitrabatur, ignarus in quam se partem convertisset? et nullam revelationem a Domino accipiebat, vivusne an mortuus, an in hostium potestatem venisset de quo triumpharent? Denique Deus illi in praesentia hoc solatium recusat. Ex quo discimus, Deo faciente nobis potestatem inquirendae suae voluntatis, nunquam esse procrastinandum, sed omni studio et alacritate in hoc incumbendum, ut in rectam viam deducamur, et in eadem sub ipsius auspiciis forti animo ambulemus. Neque vero dubitandum quin nobis illum ex ipsius voluntate quaerentibus sit responsurus, et quod olim per prophetam Isaiam dictum impleturus: *Quaerite*, inquit: *Dominum, quamdiu prope est, quaerite dum inveniri potest.* Deo itaque nos vocanti respondeamus, et ne aurem surdam praebeamus. Iubentem nos ambulare, audiamus, et ne defatigatis pedibus segnescamus: sed propere ad ipsum accedamus, ut inveniamus quamdiu prope est, et sunt dies salutis. Sane propheta fideles admonet, Deum inveniri quamdiu sese nobis patefacit: sed vicissim sui contemptum sic ulcisci, ut salutem quaerentes non inveniant, quod oblatam sibi a Deo occasionem neglexerint, et tempus Deum inveniendi non attenderint. Nos igitur in primis hinc discamus Deum velle sui evangelii praedicationem alacri mente a nobis excipi, et beneficium oblatum magni a nobis fieri. Quod quam necessarium sit hodierna satis testantur tempora. Nam, obsecro, quibus procellis et tempestatibus hodie concuti mundum videmus? Quot plane caecos homines hinc inde errantes cernimus sine spe salutis aut viae ad salutem consequendae? quot impiis et blasphemis vocibus aerem personare audimus? Denique quam multos ad quemvis aurae flatum incertos fluctuare conspicimus? Atque haec omnia in nos cadere possunt. Diabolus enim quotidie novas sectas et errorum semina discordiarumque excitat: et mundus totus aestuat, multis in Epicureismum transeuntibus. Nae, quum tanta sit rerum ad religionem pertinentium confusio, tanto accuratius, et maiore studio et alacritate Dei voluntas inquirenda est, cavendumque ne obsurdescamus ad Dei monita, ne nimium sero ad Dominum deinde vociferemur. Contra ne dubitemus quin tempore opportuno Deus a nobis interpellatus respondeat, et abunde doceat quid utile nobis futurum sit. Sequitur dein-

ceps Ionathanum primo statim impetu viginti homines stravisse, primamque illam hostium fuisse plagam. Saulem vero impetum in hostes facientem pleroseque Israëlitarum sequutos fuisse, tum qui Philistaeis ipsis erant immixti, tum qui in antris et specubus delituerant: omnes inquam ad Saulem concurrisse. Quod vero inter Philistaeos quidam fuisse dicuntur, non sic intelligendum quasi quidam ad Philistaeos defecissent: sed quod occupata regionis parte a Philistaeis multi ibi oppressi delituerint. Sic igitur Israëlitae Philistaeis mixti fuerunt: et ne pedem movere quidem, licet imminente gladio faucibus, ausi sunt. Philistaei vero diu attoniti tandem tanto sunt terrore perculsi, ut sese mutuis vulneribus confecerint. Israëlitae vero illis immixti pavorem illorum animadvertentes, et tantum errorem ipsis a Deo immissum ut sese mutuo caederent, et quisque esset gladio stricto adversus alterum, animos sumserunt, et reliquis Israëlitis adiuncti, fecerunt in hostes territos et sese mutuo confodientes impetum. Ubi observandum non tantum immissum illis a Deo terrorem: sed etiam tantum stuporem et vertiginem ut sensu omni privati sint, et feris ipsis stupidiores et crudeliores fuerint. Nam etsi ferae periculo territae diffugiunt, non se tamen invicem dilaniant: quod tamen istis de quibus agimus contigisse videmus. Quod vero Dei terror in illos incidit, non sequitur Deum illos timuisse: cuius tantum abest ut virtutem cognoverint sub qua deiicerentur, ut contra blasphemis vocibus maiestatem ipsius lacerare non desinant. Verum enimvero vel invitos ac ringentes Deum timere illos, etsi non cognoscant, oportet. Tantus enim pavor animos illorum invasit, ut in caput suum montibus cadentibus sese perire sibi persuadeant. Atque hanc esse improborum, Deo submittere se recusantium, vindictam videmus, ut licet Dei maiestatis cognitionem omnem abiicere nitantur, tamen Dei metu et horrore percellantur. Et licet non agnoscant infinitam illam maiestatem, cui oportet omnes subiici: tamen quadam caeca apprehensione divinae potentiae territi, etiam umbram suam reformidant, et nullis ipsos insequentibus, metu tamen diffugiunt. Et ita Deus illorum arrogantiam caecam ulciscitur, qui in idolum ipsum transformant, et sua superbia virtutem et gloriam ipsius deiicere nituntur. Oportet igitur amentes istos homines Deo sese submittere dedignatos, eiusque virtutem ac potentiam flocci facientes ita contundi, ut de nihilo terreantur, et umbra sua, quibus Dei potentia viluerat, percellantur: ut anxii et dubii ferantur, nulloque insequente diffugiant. Ex quibus discendum, nobis Deum timendum ut de ipsius auxilio persuasi constantiam invictissimam in mille mortis discriminibus retineamus. Haec est enim fidelium in Dei timore ambulantium, et ab eius nutu et providentia pendentium, et ab eius voluntate et mandatis recedere metuentium, peccatumque licet in nobis habitans odio habentium merces. Quare si fideles metus aliquis invaserit, Deus illos vacillantes corroborat, et adversus quaevis pericula confirmat, ut licet coelum, terra, elementa omnia, denique res omnes creatae coniurarent adversus ipsos et salutem ipsorum, tamen imperterriti maneant. Conspicuum istud est exemplo Philistaeorum, quos Deus non tantum terrore aliquo, sed tanto pavore perculsit ut rationis et iudicii sensum omnem amiserint, quod olim etiam Madianitis contigerat. Nam in libro Iudicum legimus, Gedeone cum quadringentis militibus adversus Madianitas proelium parante, quorum exercitus erat multis hominum millibus instructissimus, non magno labore bellum esse confectum: quandoquidem quum solas lampades Israëlitae ostentarent, et tubae clangorem ederent, suoque loco consisterent, et vociferarentur: Gladius Iehovae et Gedeonis! Madianitae mutuis sese vulneribus, veluti panico furore perciti, confecerunt Quemadmodum igitur tunc temporis Deus ad populi sui liberationem tam eximium opus edidit: sic etiam de Saule iam narratur, non magnis viribus opus fuisse ad frangendos hostes, qui sponte fracti sunt, tanto furore perciti ut adversus se ipsos impetum facerent, mutuisque sese vulneribus conficerent: quum ea esset confusio rerumque perturbatio, ut quisque adversus fratrem gladium exsereret. Ex quibus apparet, Deum non tantum eorum animos enervare qui prius audacissimi videbantur, sed etiam in furorem et amentiam vertere. Atque ita solet Deus hostes adversus suam ecclesiam coniuratos ulcisci, ut sensum illis eripiat, terroremque panicum immittat: ut quum totis viribus impetum in miseros facere parati fuerint, et nihil nisi cruentam necem spirarint, sibique magnos triumphos polliciti fuerint, victoriamque cecinerint, sibi ipsis perniciem adferant, et in se ipsos furore immani desaeviant. Atque hoc praedixit Dominus per prophetam Zachariam, nempe se effecturum, ut ferrum incudem percutiat, hoc est, qui pravis consiliis et molitionibus populum suum aggredientur et ultimum exitium minabuntur, tanto pavore percellantur, ut vel inviti in se ipsos ferrum convertant. Et procul dubio mirabilis est hoc tempore et miraculosa modis omnibus ecclesiae conservatio. Nam quis, nisi Deus, eorum furorem cohibuit, qui caedem nostram et sanguinem sitiebant? adeo quidem ut evaginatis iam gladiis impetum facturi fuerint, et ligna caedere ad fideles cremandos parati? Nae videbatur ecclesia iamiam ad lanienam rapienda. Et quidem hostes coniurati arctissimo inter se vinculo conspirationis tenebantur, et de nobis caesis et oppressis triumphum instituebant,

fauces ad miseros deglutiendos apparantes. Sed ecce repentinus furor a Deo immissus sic illos impulit, ut mutuo sese laniarint: et Deus illorum conspirationem in caput ipsorum verterit: servata ecclesiae pace et tranquillitate, quae tamen, ut dixi, tanquam ovis erat lanienae destinata. Miraculum procul dubio manifestum: in quo Dei nostri erga suos bonitatem licet apertissime contemplari. Neque vero semel tantum aut iterum caesos fugatosque hostes a Domino, sed idem quotidie factitari videmus. Ac sane non sine causa propheta dicit: Domini nostri Iesu Christi regnum fore spirituale. Quamobrem iis adversum ecclesiam hostibus surgentibus, quibus repellendo et sustinendo miseri fideles sunt impares, quod fortissimi hostes et numerosissimi sint, et omnibus iis machinis et apparatu bellico instructissimi, quibus vel momento obrueremur: in memoriam revocanda sunt memorabilia Dei illa facinora: qualis fuit victoria de Madianitis, qua Deus populum suum sine mediis terrenis ex imminenti periculo eripuit. Qualis etiam victoria de Philistaeis, quam hoc loco pertractamus. Et haec de istis satis dicta sunto; ex quibus discamus ita in Dei timore et obedientia incedere, ut mutuam concordiam fidei vinculo excitemus, veramque et rectam fraternitatem alii erga alios foveamus, et quandoquidem hanc a Deo gratiam consequuti sumus, ut in filiorum numero habeamur, eandem in proximos rependamus. Atque ita fidei unitate simul devinciamur, ut illa sit coniunctionis mutuae vinculum: ut quisque alium alacri animo iuvet, et ad Deum nos vocantem unanimi consensu contendamus, certatimque proximis benefaciamus: ut hac ratione certam et indelebilem notam habeamus a Deo nos in populum recipi: et eum qui Deus est pacis et concordiae revera nobis dominari.

Transeamus ad sequentia. *Saul* dicitur *exsecratione populum obstrinxisse*, dicendo: *Maledictus esto vir ille qui comederit panem usque ad vesperam.* Panis porro nomine quilibet cibus intelligitur. Itaque maledicit omnibus iis qui ante noctem cibum ullum gustaverint, quod Philistaeos persequi vellet, et quoscunque haberet obvios morti tradere. Ionathanus interea, victoriae auctor et principium, absens exsecrationem illam non audiverat, nempe hostibus permixtus. Quare quum non audivisset patrem suum adiurantem populum, in transitu extremum baculi in favum mellis intinxit, et ad os admovit: erat enim terra illa mellis feracissima: neque enim tantopere in illis regionibus laboratur de apibus educandis, quantopere in his. Nam apes sponte vel in rupibus, vel in cavis arborum favos fingunt, ut non sine causa terra israëlitica commendetur a mellis et lactis feracitate. Ionathanus ergo baculi extremo in favum mellis intincto, aliquantulum suxit: qui a quodam e plebe de exsecratione patris admonitus, excepit: *Atqui turbavit pater meus terram: vidistis enim quia illuminati sunt oculi mei, eo quod gustaverim paululum de melle isto.* Quasi dicat: Debilitatae meae vires oculorum meorum adspectum turbaverant. Nam scimus experientia, nimia abstinentia vires frangi et debilitari: ac proinde eum qui ieiunus nimium laborarit, etiam oculorum vim amittere. Ergo, inquit, oculi mei, postquam mel istud gustavi, sunt illuminati: quasi dicat, reddita mihi vita est: moribundus eram ex debilitatione, iam vero redintegratis viribus, degustato mellis pauxillo vivo. Ac si populus libere comedisset hodie de praeda suorum hostium quod suffecisset ad vires reparandas, maiore animo et viribus hostes insequeretur: nae nimia patris hac in parte fuit severitas. Nihilominus populus hostes insequutus, percussit illos a Machmaso Aialonem usque: et insigni clade affecit, victoriamque memorabilem ex qua toti populo salus parta est reportavit. Quid vero illa Saulis exsecratio fecerit paulo post videbimus, quandoquidem hodie pertractari illa non possunt. Interim Ionathani querimoniam iustam esse certum est, quod nimia severitate pater iuramento populum adstrinxisset. Sane saepe imperatores legibus inusitatis milites in officio retinere oportet: nimia alioquin in castris futura confusione rerumque perturbatione, nisi severis legibus milites contineantur. Sed hoc exemplo docemur non temere exsecrationibus ullos obstringendos. Nam tolerabilior in principe aut rege unius aut alterius militis caedes esset, licet immerita, quam unius aut plurium exsecratio. Nam etsi iussu imperatoris aliquis caedatur, nihilominus tamen eius misereri Deus potest: Sed quantum fulmen est Dei nomine advocato qualiscunque exsecratio? Equidem fateor temere Dei nomine abutentem, in suum caput omne maledictionis genus derivare: verumtamen et illud certum est per ipsum non stare quominus devoti exsecrationi omnes sine remissione pereant. Quapropter si Saul interdixisset ne quis sub capitis poena cibum ante devictos hostes gustasset: poterat, si legitima fuisset excusatio, legis severitas temperari. Nam poterat temeritatem edicti agnoscere, et habere potestatem remittendi de eo, quod nimius fervor et insequendi hostis desiderium extorsisse merito videretur. Sed quum advocato Dei nomine exsecrationi populum obstrinxit: sibi nihil reliquum fecit: quia potius quantum in se fuit, in populum universum Dei iram et maledictionem provocavit. Quamobrem diligenter observemus, omni maledictione et exsecratione abstinendum; et cohibendum animi impetum, ne quid in proximum peccemus. Profecto qui proximum vel digito offendit, coram

Deo fit reus caedis, quod ab irato animo et odio pleno proficiscatur illa offensio: sed longe gravius peccatum est devotio execrationis, quam alia quaevis iniuria ferro vel alia quavis ratione facta. Maius enim odium et venenum lethalius ostendimus in eum, quem advocato Dei nomine, execratione obstringimus, quam si stricto gladio mortem illi intentaremus quem odimus. Itaque quacunque tandem iniuria illum afficiamus, nulla tamen tam atrox et violenta, quam quum imprecationibus aut execrationibus illum devovemus. Odium enim plus quam diabolicum et furiosum execrationes illae produnt, quibus Deum illi cupimus inimicum. Et tamen quam longe lateque patet hodie istiusmodi corruptio? Nihil audias frequentius in ore hominum quam diabolicas imprecationes: Dii te perduint, Te diabolus auferat: et similia multa quae pestiferea linguae istae vomunt, ut in buccam venerint. Sed parva ista sunt, horum respectu quae impii homines in Deum ipsum proiiciunt, ut audeant conviciis ipsum lacessere, horrendum dictu et auditu: et adversus Dei filios insurgere tam contumeliose, tam crudeliter ut pietatem omnem abiiciant, et Domini nostri Iesu Christi regnum evertere moliantur, et verbum ipsius abolere. Quare quum tanta sit hodie mortalium impietas, eo attentius nobis hic consideranda sunt quae de Saule dicuntur: nempe licet magna videbatur illi oblata occasio populum severiore aliqua lege in officio et humilitate retinendi, non ideo tamen culpa carere, quod ea execratione populum obstrinxerit, et quidem temere et inconsulto. Profecto omne quidem iuramentum execrationem in se continet si deficimus: sed longe haec differunt inter se, iuramento cum consilio et ratione facto se ad faciendum in posterum officium astringere: et temere execrationibus sese devovere, quarum nullum iustum est fundamentum. Nae valde rei sunt coram Deo qui se iustiusmodi execrationibus devovent, vel eo solo nomine quod Deus testis advocatus est. Imo et iudicem illum advocari certum est et vindicem adversum nos ipsos, si mentiendo proximis iniuriam fecerimus. Nam istae sunt iuramenti plerumque formulae, Deum in animam meam testem advoco. Sic D. Paulus loquitur. Deum igitur testem advocantes si defecerimus, gravem punitionem meremur: sed si temere aliquid execratione facta susceperimus, non est in nobis situm ut promissum istud temerarium implere possimus. Quare qui temere istiusmodi execrationibus sese devovent, Dei nomen foedissime profanant. Quare in memoriam revocanda est gravis illa comminatio adversus eos qui Dei nomen in vanum assumunt.

Et quidem hactenus de temeraria illa Saulis adiuratione, ne populus cibum gustaret. Sed alia ex parte quanta Saulis levitas? Nam Israëlitae in persequendis hostibus huc illuc dispersi, quinam poterant hanc comminationem omnes intelligere? Nae imperatores aut duces summi exercituum aliquid prohibituri, aut milites ad praelium instrui edicturi, si magnus est exercitus, et clam moneri milites velint, ut vel tubae vel tympani strepitu castra nolint admoneri, mittant certos oportet qui duces, centuriones, decuriones admoneant, ut singuli suos edoceant: quod alioquin ne tertia quidem exercitus pars, si palam ediceretur, ducis voluntatem intellectura esset variis locis dispersa: quandoquidem magnus semper in castris tumultus est: et crebrae velitationes, belli tempore. Porro populus Israëliticus non continebatur castris quum Saul hoc edixit: ac proinde regis edictum audire non potuit, aliis in hanc, aliis in illam partem, hostes persequentibus. Interea tamen Saul execratione obstringit eos omnes qui cibum aliquem ante praescriptum tempus gustaverint. Summa itaque Saulis temeritas: et gravis culpa quam nullus praetextus possit excusare, quin reus sit accepti in vanum Dei nominis. Quin etiam Ionathanus in vitae periculum ista execratione adductus est: Deo nimirum patris temeritatem et arrogantiam ita ulciscente. Idcirco Ionathanus ait, *turbavit pater meus terram*, hac execratione: Quid ita? *Videte*, inquit, *ut illuminati sunt oculi mei, quum gustavi parum mellis huius.* Neque vero cogitandum oculos Ionathani sic illuminatos, ut olim Adami et Evae dicuntur aperti, postquam de fructu prohibito comedissent: suamque tum turpitudinem agnovissent, cuius illos puduisset: aliena enim est prorsus ista expositio: sed illuminati dicuntur qui antea ex virium debilitate quodammodo caecutiebant. Ex quo magis apparet quam iniqua quamque crudelis illa execratio. Ionathanus enim praelio superior factus erat, non sane vi sua, quippe qui solo comitatus armigero et quidem inermi, tot hostium cohortes aggressus erat: sed Deus illi animos viresque ad fugandos caedendosque hostes dederat. Pater vero ipsius qui antea se metu intra castra continuerat, et ad hostium conspectum expaverat: iam magnos animos prae se fert, ubi esse in tuto omnia videt: et victorem execrationi devovet, eumque quem Deus huius victoriae principem fecerat. Ergo satis apparet quam iniqua quamque crudelis fuerit ista Saulis cum execratione coniuncta maledictio, qua praeterquam quod Dei nomen laedebatur, etiam innocenti Ionathano summa iniuria inferebatur, qui longe aliud, nempe summam ab ipsis angelis et hominibus laudem merebatur. Nihilominus tamen servasse populum suum Deus dicitur. Ex quo discimus licet in multis Saul offenderit, et Ionathanus in vitae discrimen edicto illo Saulis venerit, a quo recedere noluerit: Deum tamen voluisse convertere malum in bonum, quod

antea tumultuose regem populus postulavisset: et regnum confirmare populi miserentem quod in rege suam felicitatem esse positam persuasum haberet. Nam rex in Israële typus et imago erat regni Domini nostri Iesu Christi, in quo uno sita est omnis nostra salus, gaudium, felicitas et gloria. Deus itaque gustum aliquem aut signum voluit iniicere populo futurae gratiae secundum promissiones in Saulis persona: sed tantum ad tempus. Nam tandem horrenda confusio et desolatio sequuta est: sed ita factum, ut David stabiliretur tanquam istius promissionis initium, et eo populus confugeret, donec pacatum esset ipsius regnum. En igitur quomodo et quare Deus populum suum servarit: nempe quod per Samuelem promiserat se misericordiam illi facturum, et ex hostium tyrannide liberaturum. Denique hic locus ostendit Dei virtutem apparuisse solam esse quae Philistaeos domuit et devicit: ac populi israëlitici res fuisse deploratas, nisi coelitus auxilium demissum esset, quod omnino ad ecclesiae salutem requirebatur. Ac plurimum ad omnium fidelium instructionem facit, ne quis de viribus et industria sua glorietur: quemadmodum neque Ionathani fortitudini facinus istud adscribendum est: sed unius Dei potentiae et providentiae laus omnis tribuenda, qui praelium ad exitum istum perduxit. Et necessaria valde est haec doctrina. Nam etsi ethnici fassi sunt hominum felicitatem, et facultates omnes, puta consilium, prudentiam, sapientiam, ac denique omnia bona coelitus immitti: nihilominus tamen Deo gloriam et honorem quem prius attribuerant, eripuerunt, quam ad res creatas transtulerunt. Et quidem, fateor, verum Deum non cognoverunt: sed sub idolis suis divinam maiestatem involverunt, cuius ut dixi perfectam cognitionem non habebant. Sed divina potentia vel invitis hanc confessionem extorquebat. Nam et in ore omnium illud dictum fuit in eligendis imperatoribus, incertos esse bellorum eventus, sed victoriam a coelo esse: et similia multa. Verum enim vero imperatores debellatis hostibus cum militibus triumpharunt. Et hoc nominatim Habacuc propheta istiusmodi hominibus exprobravit, quod postquam idolis suis sacrificarint, suo deinde reti sacrificent. Sic videas incredulos specie externa quidem et verbis speciosis Deo gratias de beneficiis multis agere: et tamen sibi laudem omnium intus adscribere, et de praeclare factis apud se laetari et gloriari. Nae hominum ea est improbitas, et proclivitas in Deo honore debito spoliando, et sibi quae Deo debentur adscribendis. Quare hic observanda verba prophetae, *Deum servavisse populum suum*: quibus Israëlitae docerentur Deo soli victoriae huius laudem omnem adscribere, et bene in posterum sperare. Quasi hortaretur populum propheta his vocibus, agite hanc felicitatem Dei beneficio contigisse agnoscentes, sciamus nos illi caros et in ipsius esse tutela, ac proinde non tantum hoc tempore sperandam salutem, sed etiam in posterum exspectandam credite: non est enim abbreviata eius manus: et ipsemet ultro nos ad necessaria postulanda excitat et invitat: ex quo singularis eius de nobis cura et sollicitudo est conspicua. Sed cavendum vicissim ne nostro vitio quaedam repagula obiiciamus, quibus eius liberalitas ad nos usque pervenire impediatur. Nam et Esaias propheta populum increpans ait, ipsum impedire et remorari Dei auxilium. Quare minime mirandum, si saepe in rebus angustissimis non exaudimur, quod malitia nostra a Deo alienemur. Quare danda opera ne Deum a nobis abalienemus, et non dubitandum quin ipsius manus sit satis fortis ad nostrum auxilium promovendum: sperandum autem potius fore ut quemadmodum olim populum suum in rebus angustis iuvit, idem et nos faciat experiri: et quemadmodum Israël eius gloriam conspexit, ita et nos conspiciamus: quod nunquam aures ita obturet quin eas suorum clamores in veritate ipsum invocantium penetrent.

Deinceps sequitur populum hostes persequendo defatigatum ad praedam animum convertisse, quam verisimile est ingentem fuisse, nam tot hominum millia oportuit secum multas munitiones, et commeatus copiam advehere. Ergo fatigatus populus et famelicus incepit mactatas pecudes et boves cum sanguine comedere, quandoquidem ex inedia et labore vires magnopere debilitatas reficere volebat. Famis igitur impatientia facit ut sine consilio et ratione carnes cum sanguine comedentes contra Dei mandatum peccent. Hoc audito Saul iussit illos abstinere cibo donec iugulatae pecudes sanguinem eiecissent: postea ex Dei praescripto emisso sanguine fecit illis comedendi potestatem: tum vero dicitur ibi primum altare Iehovae exstruxisse. In primis quod ad illam legis transgressionem observandum, Deum expresse lege sua prohibuisse ne populus sanguinem ederet: cuius ratio additur, quod ipse pretiosam vitam nostram habeat. Et quidem ante datam legem in usu fuit istud praeceptum. Deus enim post diluvium facta Noacho totique ipsius familiae potestate rebus creatis in cibum utendi, non tantum pane et oleribus, sed etiam omni animantium genere, adiecit tamen: Ne sanguine vescerentur. Cuius praecepti finem non alium fuisse videmus quam ut a crudelitate ipsos deterreret. Quod si crudelitate omni etiam in bestias abstinendum illis fuisse constat, ergo et multo magis omni iniuria erga proximos. Vita enim tam hominis quam pecudis esse dicitur in sanguine: vita, inquam, haec quae animalis dicitur, per quam vivimus. Anima enim longe superior est, et vita nostra separata est ab illa animali,

quamobrem lux illa de qua Paulus loquitur in anima consistit, qua discernimur a reliquis animantibus omnis rationis et intellectus expertibus. Haec, inquam, praecipue vita nostra est, nunquam peritura, quippe immortalis: sed vitam quandam habemus communem cum bestiis: quae in eo posita est ut naturalibus omnibus necessitatibus obnoxii simus, et cibum, potum, somnum et similia appetamus: quae vita sensitiva et substantialis nominatur. Caeterum quum vita esse in sanguine dicitur, ita docemur ab omni saevitia et crudelitate abhorrere, etiam erga ipsas bestias. Sane licebat carnibus vesci animantium: sed quarum fusus esset sanguis: quem ne degustare quidem cuiquam licebat, ne in pecudem transformari videretur sanguine degustato. Iam vero legi quidem isti non sumus obnoxii: quod Deus veterem illum populum istis rudimentis quae pueros decebant erudire voluerit: sed tamen eius veritas et substantia remansit. Quapropter quotiescunque scriptura violentiam, vim, caedes et similes iniurias prohibet, tanto horrore illa nos abominari oportere sciamus, ut quum vel sanguinis effusam guttam audimus, fremere et ingemiscere nos oporteat: quandoquidem Deus veterem populum voluit bestiarum ipsarum sanguinem effundere, ut ad mansuetudinem et humanitatem mutuam aliorum erga alios erudiretur. Ac sane per se non fuit tam flagitiosum sanguinem edere: sed mandati finis et scopus crimen augebat. Idcirco hic populus graviter peccasse dicitur sanguinem comedendo. Neque enim de sola caeremonia hic agitur, et de sola externa observatione: sed de caeremoniae legalis fine et substantia ad quam Deus maxime respiciebat. Quasi diceret Deus se hac lege tanquam fraeno velle homines retinere, ut alii cum aliis sine iniuria, et sine fraude versarentur. Caeterum hinc apparet Saulem adhuc aliquem Dei timorem retinuisse, qui graviter tali populi peccato sit offensus. Sed nihilominus manet ipsius peccatum, quod execratione populum obstrinxit. Nam quis, obsecro, fuit illius fructus aut eventus? Miser populus fame debilitatus erat et fractae ipsius vires: sed si in frustum panis aut alterius cibi incidisset, non ausus tamen esset attingere. Sane si prudenter secum Samuel*) illius execrationis eventum expendisset, non tam temerarius fuisset. Nam, ut videmus, ad vitandam exsecrationem in peius malum plebem induxit: et ipse Ionathanus de vita periclitatus est, quam sine plebis intercessione amisisset: sed Deus plebis intercessione voluit tanto malo mederi, ut ante vidimus, et deinceps pluribus adhuc illud persequemur.

Iam vero coram Dei *etc.*

*) *Sic codex, lege:* Saul.

HOMILIA XLIX.

35. *Aedificavit autem Saul altare Domino: tuncque coepit primum aedificare altare Domini.* 36. *Et dixit Saul: Irruamus super Philisthaeos nocte, et vastemus eos usque dum illucescat mane, nec relinquamus ex eis virum, dixitque populus: Omne quod bonum videtur in oculis tuis, fac: Et ait sacerdos: Accedamus huc ad Deum.* 37. *Et consuluit Saul Deum: Num persequar Philisthiim, si trades eos in manus Israel: sed non respondit ei in die illa.* 38. *Dixitque Saul: Applicate huc universos angulos populi, et scitote, et videte per quem acciderit hoc peccatum hodie.* 39. *Vivit Dominus salvator Israel, quia si per Ionathan filium meum factum est, absque retractatione morietur. Ad quod nullus contradixit ei ex omni populo.* 40. *Et ait ad universum Israel: Separamini vos in partem unam, et ego cum Ionathano filio meo ero in parte altera. Responditque populus ad Saul: Quod bonum videtur in oculis tuis fac.*

Superiore concione pietatem Saulis audivimus, qui populum ne adversus legem pecudes cum sanguine comedendo peccaret cohibuerat: seque in eo facto fortiter gesserat: hic adiicitur illum exstruxisse Domino altare ad sacrificandum: quod per se laude dignum est: sed adiicitur, Saulem illud primum altare exstruxisse. Quidam vero existimant illis verbis significari hoc primum fuisse altare a Saule exstructum. Atqui certum est unicum tantum esse altare oportuisse in populo israëlitico: quare si quis Saulem utet plura exstruxisse, aut quod tum nulla essent exstruere coepisse, non bene conveniet supra dictis: quandoquidem iam sacrum fecerat Saul exspectans Samuelis adventum, quod, ut ante diximus, sine altari fieri non poterat. Quare statuendum est non fuisse istud primum altare a Saule constructum: et contrarium etiam apparet. Nam ante vidimus illum satis procul a Philistaeis fuisse, et quodammodo metuentem illorum multitudinem continuisse se intra castra. Iam vero dicitur illos insequutus ad noctem usque, et percussisse insigni plaga a Michmaso usque Haialonem. Quare apparet non alio loco exstructum altare, quam in quo iam sacrificarat, neque etiam aliud a priore illo de quo ante facta mentio est. Quomodo itaque dicemus intelligenda haec verba, *Saulem exstruxisse, et hoc primum exstruxisse?* Nempe exstruxisse ad durationem dicemus. Nam facile colligimus peculiarem aliquam structuram notari. Nam si altare ex politis lapidibus struxisset, graviter illum hac in parte fuisse peccaturum cuivis notum est: quod diserte cautum esset ne quis tale altare aedificaret. Ratio fuit in promptu: ne populus sibi novos cultus et devotiones fingeret,

quibus sacrificiorum veritas et simplicitas adulteraretur: singulis ad novos ritus quos sibi finxissent deflexuris, et ex arbitrio suo Deo servituris, et cultus divini novas rationes instituturis. Quamobrem si Saul novum altare exstruxisset, nulla excusatione factum excusare potuisset, quod contra legislatoris summi voluntatem altare aedificasset, populumque in errorem et superstitionem induxisset. Licet itaque bonum finem istius altaris aedificandi Saul sibi proposuisset, nempe solennem gratiarum actionem pro adepta victoria, quam sibi coelitus advenisse profitetur: tamen debuit tantum obiter aggestis quibusdam lapidibus et glebis sacrificare, ut facto sacrificio congesta materia dispergeretur, ne in posterum ulla remanerent altaris vestigia. Itaque si tale altare construxit Saul reprehenditur hoc loco ob constructum altare, cuius instar aedificii structura permaneret: quae in abusum deinceps et superstitiones transferri poterat. Ex quibus apparet quantopere cavere debeamus, ne quam posteris occasionem relinquamus a recta via aberrandi, et a verbi divini simplicitate recedendi. Sunt enim homines natura nimium proclives ad superstitionem: et aliquam libertatem assecuti, in omne flagitium ruunt. Quamobrem singularis hic adhibenda prudentia et cautio est, ne qui ritus in ecclesiàm inducantur, quibus Dei cultus possit adulterari, et homines a vera religione in vanas superstitiones abduci, ut sibi novam religionem homines fingant, et a simplicitate verbi divini recedant. Et de istius altaris exstructione hactenus.

Sequitur deinceps deliberasse Saulem de persequendis hostibus noctu. Unde apparet ipsius fortitudo, ut non abs re a Domino esset in regem electus. Nam etsi totum diem conflixerat, sibi tamen non parcit, nec genio indulget: sed victoriam cupit persequi, ut tanta strage Philistaeos conficiat ne amplius adversus Israëlitas bellum redintegrare possint. Laudanda sane in se virtus: sed interim conspicuum in ipso fit quae sit hominum virtus, quum suae industriae aut prudentiae et facultatibus fidunt: quandoquidem in ipso limine statim impingunt: quod nihil possint nec debeant aggredi nisi prius invocato Dei nomine. Tum itaque demum consiliorum et rationum nostrarum felix futurus est exitus si Deus ipse nos regat, et deliberationibus praesit. Quod quidem nemo impetrarit nisi ardentibus ad Deum votis confugiat, et voluntatem ipsius diligenter interroget. Quare hic quidem Saulis quaedam apparet virtus et magnanimitas sua sane laude digna: sed quoniam precibus Deum advocare ducem non meminit, fortitudo illa per se alioquin commendabilis, non potest nisi vituperari, et temeritas potius quam laudabilis audacia dici: quandoquidem de Dei gloria et honore multum ea ratione detrahitur. Quamobrem serio de nobis hic cogitandum est, ac prout quisque vel ingenio, vel consilio et prudentia, vel viribus, vel audacia excelluerit, cavendum, ne vana et inani gloria efferatur: et ne quid temere nisi prius invocato Dei nomine suscipiat: ac licet viribus polleat, intra modestiae tamen terminos se contineat, ut ne latum quidem pedem abeat, digitumve moveat, nisi prius de Dei voluntate certior factus, cuius unius auspiciis regatur. Denique discunto omnes sese ita continere in officio ut nihil ausint, nihil aggrediantur, quod non ipse prius iusserit. Exemplo esto Saul hic deliberans de persequendis hostibus, populo consentiente, et se ad hostes insequendos comparante. Sed quem sacerdos cohibuit et revocavit, Deique voluntatem interrogare et explorare iussit. Porro, ut ante diximus, speciale fuit illis temporibus privilegium populo concessum, ut rebus dubiis et incertis Dei voluntas per ephod exploraretur, et Dominus quid factum vellet interrogaretur. Sacerdos enim sacram illam tunicam, quae ephod dicta est induebatur ad Deum accessurus: et se ad arcam sistebat, unde Deus responsum dabat, et quid factum vellet significabat. Ex illo, inquam, more et ritu sacerdos Saulem ab instituto revocat Deumque interrogare iubet: ut si Deus persequendos hostes declararit, toti in illum recumbant, Deumque sibi persuadeant prosperum exitum daturum, quod nihil nisi ipsius ductu susceperint, eiusque voluntatem inquisiverint. Sane fateor nostram hodie dissimilem esse conditionem: neque enim peculiares de rebus singulis revelationes nobis Deus dat: quod tamen molestum nobis esse non debeat: siquidem vel unicum verbum sufficere debet quo Dei voluntatem docemur in evangelio filii sui, quandoquidem longe praestantius illud est quam reliquae omnes revelationes quascunque tandem expetierimus. Nam etsi prophetias non habeamus quales fuerunt sub lege, tamen aliquid amplius habemus, nimirum perfectionem illam doctrinae in qua acquiescendum nobis est. Etsi enim non contingit iam in rebus nostris angustis id assequi quod populus israëliticus obtinuerat, ut Domini voluntatem interrogaret, et Deus quid facto esset opus revelaret: tamen quod longe est pretiosius obtinemus, nempe factam nobis promissionem, Deum se in integritate et sinceritate quaerentibus consilium daturum, et in omnibus viis directurum: modo ad ipsum ex ipsius verbi praescripto confugiant. Observandum enim Israëlitas non habuisse tam perspicuam, neque tam amplam et perfectam instructionem quam habemus hodie. Nam Samuelis tempore nihil nisi lex Domini scriptis erat traditum. Nos vero libros prophetarum, librosque historicos, quibus prioris illius ecclesiae regimen et institutio docetur, tandemque scripta evangelica, quibus divinarum promissionum impletio continetur habemus. Quare nobis ista satisfacere satis copiose

debent, ut non sit amplius illa revelationum nova gratia requirenda, de qua hic agimus. Nam si sacra scripta consulamus, satis in iis instructionis habebit quisque quid facto sibi sit opus in sua vocatione. Et hactenus dicta ista sunto de veteris illius populi a nostra conditione differentia. Interim ut quotidie nos Dei imperio submittere, et in ipsius obsequium magis magisque componere discamus, in omnibus nostris consiliis et operibus suscipiendis Deum ante omnia consulendum meminerimus. Quare in primis usurpanda nobis gravis illa Ieremiae prophetae exhortatio: primum ut Deum precemur ne nos permittat aliquid ipsi non acceptum suscipere: deinde ut rebus nostris et consiliis felicem et beatum exitum concedat. Atque idcirco propheta primum facit oris Domini mentionem, quo nomine Dei verbum designat: deinde spiritum adiicit, ut admoneat etiam oportere Deum ut a nobis verbum eius audiatur vi sui spiritus agere et operari. Neque enim sufficeret nos verbo Dei doceri quid agendum foret, nisi etiam ab eodem illuminati iudicium et rationem acciperemus ad probe intelligendam doctrinam quam ipse proponit: suamque virtutem exsereret ad exitum eorum quae ab ipso exspectamus fortunandum. Ex quibus apparet unde fiat ut saepissime prudentissimorum hominum consilia et molitiones evertantur iusto Dei iudicio, quod multum in se temeritatis habeant et arrogantiae: quandoquidem quod praecipuum erat, nempe ad Deum precibus confugere, neglexerunt. Quare ne in istiusmodi poenas incidamus, ad Deum ante omnia confugiamus, eique nos totos dedamus: ac si forte temeritate aliqua peccatum a nobis fuerit, saltem admoniti resipiscamus: Saulemque hac in parte nobis exemplo praeeuntem imitemur. Nam etsi magnopere in eo vituperandus est, quod de persequendis hostibus inconsulto Domino deliberavit, singularis tamen modestiae in rege commendabilis deinceps exemplum praebuit: qui rex licet tamen admonenti sacerdoti statim obtemperavit. Ex quo apparet, si qua levitate et inconstantia peccavit, non tamen pervicaciter in peccato perseverasse. Quamobrem si nos contigerit non eo usque sapere ut unde oportuerat exordiremur, nempe Deo honorem daremus quem verbum ipsius praescribit, eique nos totos traderemus ac ipsius spiritu nos regi permitteremus: saltem si in memoriam venerit, aut ab alio quovis admoneamur illius peccati, ne contumaciter et arroganter pergamus: sed culpam agnoscentes, veluti positis repagulis ne ultra quidquam aggrediamur malum malo cumulantes: sed ad Saulis exemplum modeste nos admoniti geramus. Videmus enim illum a sacerdote admonitum, levitatem temeritatemque suam agnoscentem in eo quod de Deo prius invocando et consulendo non cogitasset, substitisse: et insignis modestiae exemplar fuisse: quod imitari nos decet, ne malum malo cumulemus si nos initio contigerit a recta via aberrasse.

Deinceps sequitur sacerdotem interrogantem os Domini non accepisse responsum die illo. Verba quidem contextus sunt: *Saulem Deum consuluisse*, sed ita intelligenda ut Saul totius populi nomine Deum consuluisse dicatur per sacerdotem, qui erat interpres et internuncius divinae voluntatis, et organon quo Deus suam sententiam proferebat. Nam ut saepe diximus, tum sacerdotes locum et gradum Domini nostri Iesu Christi obtinebant eius personam figurantes et repraesentantes. Quemadmodum igitur hodie sumus indigni qui ad Deum accedamus, et mediatore Domino nostro Iesu Christo indigemus, cuius nomine Deo grati simus: id veteribus fuit declaratum in umbris illis et figuris, ut ad mediatorem olim venturum fidem suam attollerent. Denique veritas quam hodie obtinemus nos docet quare olim legis tempore sacerdos indutus tunica sacerdotali coram Deo se sistebat totius populi nomine ut a Deo responsum acciperet. Nam hac ratione homines suae indignitatis admonebantur: quemadmodum et hodie sumus indigni qui coram Domino nostro nomine compareamus, nos, inquam, tot sordibus et peccatis foedati, ut merito simus a Dei conspectu repellendi nostra iniquitate. Quare necesse est intermedium esse Christum Dominum nostrum, qui gratiam et favorem apud Deum nobis conciliet. Porro Saul animadvertens Deum non dedisse responsum, statim infert, peccatum fuisse ab aliquo, ac iuramento affirmat moriturum illum quicunque tandem fuerit, etiamsi Ionathanus sit filius. Quare sortes coniici iussit: Deumque precatus est, ut integrum cederet. Vox hebraea sonat perfectionem: sed accipitur perfectio illa pro declaratione sontis sorte facta: quum nimirum rei quaesitae sorte veritas elucescit. Vel perfectionem intelligemus, quum Deus cuiusque iniquitatem patefacit, ne innocens luat poenas pro nocente: et ne insontes involvantur sontium suppliciis. Denique Saul Deum precatur ut sortes coniectas regat: quibus coniectis ipse cum filio Ionathano deprehenditur: quamobrem sortiri inter se et Ionathanum filium iussit, ut qui nocens est deprehendatur: ac Ionathanus deprehensus est. Nempe ita patefacta est Saulis in exsecratione populum adstringendo temeritas, de qua superius egimus. Itaque Ionathanus excipit, an quia tantummodo gustavi extremitate baculi parum mellis ego morerer? Et populus tandem exsecrationem illam temerariam Saulis revocavit: *Dixit enim populus ad Saulem, an Ionathanus moreretur, qui comparavit salutem hanc maximam in Israële? absit: ut vivit Iehova, an cadere debet ullus e capillis capitis eius: quandoquidem Deo duce operatus est hoc hodie? sic*

redemerunt populus Ionathanem ut non moreretur, iudicantes eum non oportere condemnari quem Deus e coelis iustificaret. Sed ista sunt sigillatim expendenda, ut ex singulis necessariam doctrinam eruamus, et ad finem in quem proponuntur referamus. Ac primum quidem, quum Saul non accepto responso collegit Deum iratum, quaesivitque quis in populo peccasset, ex scripturae sacrae instituto fecisse agnoscamus. Quotiescunque enim Deus irae suae quaedam signa patefacit, sciamus nobis veluti diem a Domino dici, ut ad ipsum revertamur: et apud nos ipsos diligenter peccata excutiamus, quibus eius iram in nos provocavimus. Ac saepe quidem, fateor, Deus servos suos punit, non proprie propter ipsorum peccata, sed nonnunquam in genere ut eos ad modestiam et humilitatem componat et exerceat, et re ipsa doceat quam necesse sit ipsis ad Dei misericordiam confugere: nonnunquam etiam ut exploret et exerceat eorum constantiam et patientiam, quos aliis exemplo esse vult. Minime quidem quod non semper inveniat in iustissimis quibusque satis iustam causam puniendi peccata illorum, si summo iure cum ipsis agere vellet. Sed summo iure non agit cum suis, ne ad desperationem adigat, quoniam imperfectionem ipsorum probe habet cognitam. Atqui suam ille nobis voluntatem patefactam voluit, nempe ut sine fuco et simulatione ipsi serviamus, et altas radices in nobis eius timor agat et propaget, ut ad finem usque constanter in eo perseveremus. Idcirco ergo nos multis exercet in hoc mundo malis et calamitatibus, ne otio et tranquillitate ac rebus secundis elati a recta via et sincero cultu ipsius aberremus. Ac sane licet fugiendum malum, Deumque invocandum praedicamus quamdiu rebus secundis et prosperis utimur: tamen si Deus averso vultu flagellet, vehementer indignari et fremere solemus, nisi haec doctrina nostris animis altius insederit, Deum nimirum in rebus angustissimis invocandum. Quapropter variis nos exercet afflictionibus, ne quum flagellis ipsius castigati fuerimus, novum id nobis videatur, et ab illo perterriti resiliamus. Itaque Deo nos variis modis exercente, ne indignemur, sed id fieri cognoscamus ut coram ipso magis ac magis humiliemur, et ad ipsum adducamur. Atque ita Deus saepe afflictionibus tanquam alexipharmacis utitur si qua in re peccatum est a nobis, ut in posterum a peccato abstineamus, et tanquam fraeno cohibeamur: saepe etiam illis patientiam nostram explorat: quae necessaria nobis disciplina est. Nam si forte quaedam adversa contigerint, summa aegritudine afficimur: quamobrem usurpanda nobis haec doctrina est: ut si nos contigerit durius tractari, quam videamus incredulos, quibus omnia ex animi sententia succedent, qui summa autoritate et gratia apud homines pollebunt, qui opibus et divitiis abundabunt, quibus denique nihil ad felicitatem deesse videbitur: nos autem interim vehementer laboremus, et in summis angustiis versemur, et amaras potiones hauriamus, eo usque ut in eam tentationem incidamus, de qua propheta loquitur, Psal. 73. frustra Deum ab hominibus piis coli, hanc doctrinam in memoriam revocemus et usurpemus, Deum non idcirco nos variis modis affligere, ut a se reiiciat; neque inde sequi graviora esse illorum peccata qui durius affliguntur et in hoc mundo castigantur: sed contra saepe Deo carissimum esse qui severissime excipitur, Deumque sua iudicia incipere ab ecclesia sua et a filiis, ut eos excitet a veterno, quo saepe sopiti homines a Deo avertuntur, et in suam perniciem sponte ruunt. Praeterea etiam observandum, Deum velle nonnunquam in nostris afflictionibus glorificari. Exemplo sunto fideles illi Christi martyres, quos Deus in mortis agone summa constantia et fortitudine donavit ab ipsis invocatus, mortemque illorum habuit instar sacrificii acceptissimam. Non igitur existimandum, mortem illam quam pro Christi nomine fortiter obierunt, fuisse peccatorum aliquam satisfactionem aut pretium. Alii enim undis oppressi sunt, alii flammis ustulati, sed longe alium in finem quam ut pro peccatis aliquid Deo rependerent. Quam igitur prophetae, apostoli et alii martyres mortem pro evangelio cruentissimam obierunt, non se pro suis offensis Deo morte illa satisfacere, sed se potius Deo suavissimi odoris sacrificium offerre cogitare debuerunt, quemadmodum ipse D. Paulus in Epist. ad Ephesios loquitur. Quin etiam in ipso rege Ezechia fit nobis istud conspicuum, Deum immittentem res adversas, non ideo tamen punire transgressiones, quod eum inimici persequuti sunt, quum in Dei cultum totus incumberet. Nam regem illum Ezechiam legimus Dei cultum restituisse, religionemque suae pristinae puritati reddere studuisse: templa idololatrica et superstitionibus dicata subruisse, denique terram illam omnibus inquinamentis quibus Dei cultus adulterabatur repurgasse. Sed istis omnibus peractis, quam mercedem consequitur? Nae tanta illum a Deo immissa calamitas excepit, ut de rerum summa conclamatum esse videatur. At si Ezechias calamitatem illam tum existimasset propter peccata sua immissam, suspicari poterat, male se fecisse idololatriam exstirpando, et omnibus illis inquinamentis terram expurgando, quod et illi Rabsaces ille impius obiectat. Neque etiam dubium quin diabolus illum ad hanc cogitationem impelleret, ut solent impii homines viros bonos modis omnibus turbare: et scandalum obiicere quo persuadere nitantur atram esse nivem. Sic impius ille Rabsakes olim Ezechiam in invidiam trahebat: Quomodo exaudiretur Ezechias a

Iehova? Annon is est cuius abstulit excelsa et altaria, quae habebat gratissima? Deusne illum exaudiret? nonne illi adversarius est? Nae istiusmodi vocibus bonus ille Ezechias poterat a recto tramite abduci, si se ob peccata puniri a Domino iudicasset: nam existimasset bonum quod Dei sententia probatur malum esse. Quapropter animis nostris istud altius resideat necesse est, malis et afflictionibus nos prementibus, oportere ut in nos ipsos ingrediamur, et nos exploremus, qua in re Dei adversum nos iram provocaverimus. Ac si nos conscientia redarguat, culpam ingenue agnoscamus et fateamur, veniamque a Domino deprecemur. Quin etiam si causam afflictionum investigantes, non animadvertimus haec aut illa peccata, Deum sciamus longe quam nos habere oculos perspicaciores, et nos in peccatis nostris prorsus caecutire: proinde fraenum ori nostro imponamus, ne adversus Domini castigationes obloquamur, neve iniuriam ab ipso fieri nobis arbitremur. Tum vero etiam cavendum ne animum despondeamus, licet adversum nos duram et asperam ipsius manum experiamur: sed potius haberi nos ab ipso ut filios teneamus: ac proinde aequum esse ut lapsos castiget. Praeterea etiam agnoscamus, quandoquidem Deus nos ut filios regere vult, non esse tanquam gravem aut duram, fugiendam quamcunque nobis conditionem imposuerit, et quamcunque afflictionem immiserit: sed potius a Dei manu cum animi submissione excipiendam, ut quacunque deduxerit, placide sequamur. Denique nos a Deo tanquam filios castigari persuasum habeamus, quum peccata punit, licet ea non omnino cognoscamus. Et praeterea: nonnunquam affligi nos sciamus a Deo patientiam nostram explorante. Et hactenus de verbis illis quibus Saul Deo sibi non respondente, iusserat quaeri qua in re fuisset eo die peccatum. Sane tum Dominus verba ipsius direxit: sed in eo ipso graviter a Saule peccatum est, quod non cognovit. Nonnunquam enim se procul a nobis Deus abesse simulabit, licet nostri maximam curam habeat, et nostrae salutis. Male itaque collegit Saul nimiumque generalis illa sententia est, et non necessaria conclusio: Quandoquidem Deus hodie mihi non respondit, necesse est graviter adversus Dominum fuisse peccatum. Potuit enim, ut ante diximus, alia quadam de causa Deus non respondere, ut saepe solet Deus suos filios explorare, suum auxilium differendo. Quare nimia fuit Saulis festinatio. Nihilominus tamen hoc loco Deus facit eius ratam sententiam, cuius deinceps facti rationem audiemus. Interim aliud etiam Saulis peccatum hic examinandum. Nam cur de occulto peccato inquirit, quum eadem nocte populus manifestae pollutionis et legis violatae reus esset factus? Nam et ante legem latam et tabulis consignatam, sanguine vesci prohibitum erat: quae ab omni aevo consuetudo obtinuerat. Nihilominus tamen populus famelicus neglecta Dei prohibitione non abstinuit prohibito sanguine: nam caesis pecudibus earum sanguinem cum carne comedit. Quo facto videbatur sibi in posterum viam ad humanitatem claudere: veramque religionem et sincerum Dei cultum adulterare: et in adulterino cultu animum obfirmare. Quandoquidem igitur tanta populum pollutio pervaserat, quare se ipsum Saul non explorabat, qui tanto malo causam praebuerat, sed de occulto potius peccato, severissime puniendo, laborabat? Quur iureiurando se ad poenas reposcendas astringebat? Nae dolo factum id ab illo merito quis suspicabitur: praesertim vero quum a populo seiunxit se: quandoquidem in populum coniecta omni culpa immunitatem ipse sperabat. Sed contra eius exspectationem factum est: Ionathanum enim sorte deprehensum ipse suo calculo damnare coactus est: quae antequam expendamus, verba illa Saulis sunt nobis consideranda, quibus ait, *ut vivit Iehova, qui servat Israëlem, etiamsi illud fuerit in Ionathane filio meo, omnino morietur.* Iusiurandum illud ratione quadam et aequitate niti videtur, nam qui in iudicem electus est sanctissimus et iustissimus esse debet, et personarum nullum habere respectum: Nam ius omne et aequum evertitur, quum iudices vel odio vel favore excaecantur. Idcirco Dominus noster Iesus Christus haec duo opponit, rectum iudicium, et iudicium ex acceptione personarum. Nam si consanguinei vel affines ac propinqui ad favorem impellant, si odium aut inimicitiae adsunt, animus illis ita praeoccupatur, ut extra se sit, Deumque tradat oblivioni. Contra si odium, aut si favor abfuerit, tum non omnino prava sunt iudicia. Quapropter maxima iudiciorum corruptela, vel in odio vel in favore posita est. At Saul hic negat se filio parciturum: qua in re magnam aequitatem prae se fert: verum nimium praecipitat sententiam, antequam facti quod morte plectere cogitat cognitionem habeat. Et sane in Ionathanum hoc incidisse divina providentia videmus, ut Sauli temeritatis nota turpior inureretur. Quod vero iureiurando suam sententiam firmat, id eo facit ut ostendat se nihil agere simulate. Nam saepe multi multa verba profundunt, quibus tamen multa inest simulatio et hypocrisis: et virtutem multi prae se ferunt, quorum tamen in pectore plurima vitia occultantur. Idcirco iuramentum in rebus magni momenti necessarium. Nam alioqui frequentes illae deierationes de rebus levibus mera sunt divini nominis profanatio, et divini nominis in vanum acceptio: quapropter istiusmodi homines qui crebris sese iuramentis devovent sacrilega audacia Dei honorem polluunt. At non sic in rebus magni momenti, quibus iuramentum adhibitum adfert auto-

ritatem, et iure divino permittitur. Tum enim Deus nobis veluti concedit nominis sui usum: modo in rebus permissis et licitis cum reverentia illud usurpemus. Porro iurisiurandi formula hic est summopere observanda, quum dicitur: *Iehova vivit:* quibus denotatur divinam maiestatem semper esse salvam tectam, licet hic omnia in terris misceantur. Ac sane quum mentiendi et fallendi homines sibi faciunt potestatem, accidit quod ita sperant se hominum iudicia effugituros, si crimen audacter infitientur: et ita fit ut temere et in vanum Dei nomen iurantes accipiant. Atqui iuramenta sunt remedium ad mendacia et fraudes cohibendas, ut statuant homines se, licet in his terris non possint ullius sceleris coargui et malitiae, tamen coram Deo iudice semel ipsis comparendum, cuius sisti omnes oportet iudicio. Vita itaque illa quae Deo tribuitur ipsius maiestati convenit. Neque enim vivit Deus ut speculetur tantum quae in mundo fiunt, neque ut in res creatas dominium obtineat: sed potius ut mundum iudicet a se creatum: eorumque quos elegit et adoptavit misereatur: ut ius suum cuique tribuat, et in flagitia animadvertat. Atque haec est vita quae Deo tribuitur, ut nempe totius mundi sit iudex: eius potentia cognoscatur, eius bonitas et sapientia magni, ut par est, fiat. Quare quum veteres olim istis iurandi formulis usi sunt: Iehova vivit, iis testati sunt se in unum aeternum iudicem respicere, et a solo illo dependere: et licet hominum iudicia possent effugere, nihilominus se Dei iudicio nequaquam posse subducere, neque manus ipsius evadere, quin rei suorum scelerum fiant. Ac sane si homines ista probe recordarentur, verisimile est illos longe in iuramentis modestiores esse futuros et temperatiores. Nam qui crebro Dei nomen usurpant, et temere in ore habent, belluis videntur simillimi et a Deo alienissimi: quum tamen quotiescunque iuramus ad Dei solium conscendere nos oporteat, nosque illi sistere, scientes non inultum fore iuramentum temere Dei nomen advocantium: quod ad divini verbi normam exigi necesse est. Nam sane si singuli sibi in mentem revocarent divini nominis maiestatem, turpissimum existimarent Dei nomen in ore hominum versari et instar pilae volvi, poenasque metuerent quas olim Deus ob sui contemptum est ab illis repetiturus: ac proinde a temerariis istiusmodi iuramentis horrore divini iudicii deterrerentur. Et hactenus de solenni illo Saulis iuramento, se nemini ac ne Ionathano quidem filio parciturum. Cuius sane temerarium fuit iusiurandum, quum deinceps ex opposito populum iurasse videamus, non casurum ullum ex capillis capitis Ionathani, et ita Saulis iuramentum revocatum fuisse contrario populi iuramento. Atque ita Deus fecit manifestam Saulis temeritatem, quem de causa prius oportebat diligenter inquirere et cognoscere, quam temere iudicare. Praeterea hinc etiam apparet quanta sit hominum nonnunquam pertinacia, quum extra modestiae limites egrediuntur, quam tamen non ita pridem Saul ostenderat, quum sacerdotis dicto sine obloquutione acquieverat. Iam vero quoniam levior fuerat et nimium praeceps in ferenda sententia, malum malo adiicit, filiumque suum, ut deinceps videbimus, morti addicit: quod longe deterius fuit et perniciosius quam prius illud. Deinceps sequitur, iactas fuisse sortes, et Saulem esse precatum Deum ut integrum daret. Non temere vero usurpandum quod de sortibus dicitur: neque enim usitatus est apud nos sciscitandi aliquid ille mos. Sortes quidem in dividendis et herciscundis familiis proiicii solent: sed non in rebus dubiis et obscuris investigandis adhiberi: quandoquidem non habemus in sacris ullam revelationem Deo istud placere: ac proinde non sine arrogantia id de quo nullum exstat mandatum aggrederemur. Caeterum olim adhibitas sortes in quibusdam extraordinariis factis, ut ante iam vidimus, certum est, et non fuisse damnatum illum agendi morem. Quamobrem non est etiam Sauli vitio dandum quod hoc tempore sortes proiici iussit. Tum enim sortes proiectae ultimum erat rebus incertis remedium: quod sortes nunquam fallerent. Quare, inquam, Saul ob proiectas sortes non accusandus: sed non tamen alia ex parte ab omni culpa vacuus. Quid ita vero? Nonne enim ipsemet Deum invocat, et ardenti affectu ad Dominum effertur? Sane: sed non ideo tamen ab omni culpa vacuus est. Et Deus etiam, ut deinceps apparet, hoc iudicium in illum immisit, quod populum, qua non licebat, exsecratione obstrinxisset. Idcirco igitur Deus permisit sorte Ionathanum deprehendi, ut suae temeritatis poenas Saul daret: sed hunc tractatum in sequentem diem reiiciamus Deo favente pluribus excutiendum.

Iam vero procidamus *etc.*

HOMILIA L.

41. *Et dixit Saul ad Dominum Deum Israel, da sanctitatem. Et deprehensus est Ionathas et Saul, populus autem exivit.* 42. *Et ait Saul: Mittite sortem inter me et inter Ionathan filium meum, et captus est Ionathas.* 43. *Dixit autem Saul ad Ionathan: Indica mihi quid feceris, et indicavit ei Ionathas, et ait: Gustans gustavi in summitate virgae quae erat in manu mea paululum mellis, et ecce ego morior.* 44. *Et ait Saul, haec faciat mihi Deus, et haec addat, quia morte morieris Ionatha.* 45. *Dixitque populus ad Saul: Ergone Ionathas morietur,*

qui fecit salutem hanc magnam in Israël, hoc nefas est, vivit Dominus, si ceciderit capillus de capite eius in terram, quia cum Deo operatus est hodie. Liberavit ergo populus Ionathan ut non moreretur. 46. *Recessitque Saul, nec persequutus est Philisthiim, porro Philisthiim abierunt in loca sua.* 47. *Et Saul confirmato regno super Israël, pugnabat per circuitum adversum omnes inimicos eius, contra Moab, et filios Ammon, et Edom, et reges Soba, et Philistaeos, et quocunque se verterat, superabat.* 48. *Congregatoque exercitu percussit Amalec, et eruit Israël de manu vastatorum eius.* 49. *Fuerunt autem filii Saul, Ionathas, et Iessui et Melchisua, et nomina duarum filiarum eius, nomen primogenitae, Merob, et nomen minoris Michol.* 50. *Et nomen uxoris Saul Achinoam, filia Achimaas, et nomen principis militiae eius Abner filius Ner patruelis Saul.* 51. *Porro eis fuit pater Saul, et Ner pater Abner, filius Abiel.* 52. *Erat autem bellum potens adversum Philistaeos omnibus diebus Saul, nam quemcunque viderat Saul virum fortem et aptum ad praelium, sociabat eum sibi.*

Historiae coeptae seriem persequentibus observandum, Saulem spe sua excidisse, quum proiectis sortibus ipse cum filio eius deprehensus esset, populus autem absolutus a culpa, qua Deus in populum fuerat provocatus. Porro non dubium est quin Deus ita voluerit Saulem castigare ne plena victoria de hostibus, licet magna strage fusis, frueretur. Nam licet Deus Israëlitarum misertus, victoriam insignem ipsis concessit, imperfecta tamen fuit, propter Saulis peccatum, quod nimium praeceps in offerendo sacrificio, non exspectato Samuele, fuisset. Ex quibus apparet Deum parcere quidem nonnunquam iis qui peccarunt, sed ita ut quandam correptionem reservet, etsi non agat cum ipsis summo iure, neque statim ubi est ab ipsis peccatum: sed quamvis differat iudicium, non tamen auferre poenam quin partem aliquam divini iudicii sentiant. Atque ita nos oportet Dei iudicia repetere altius quam soleamus: Ea enim est hominum pravitas, ut nisi in oculos divina iudicia incurrant manifestissime, prorsus caecutiant, et de imminentibus poenis nunquam cogitent, sibique cum Deo rem esse persuadere nequeant: at quod longe est deterius praesentiam ipsius fugere pro viribus conentur, et sese in multos laqueos induant in iis caligantes in quibus perspicacissimos esse oportuit. Exempli gratia, si Deus in diem unum aut alterum differt eum corripere qui aliqua in re lapsus fuerit, oblitum peccati illius Deum sibi persuadebit, seque nunquam rationem coram ipso redditurum. Sed si post aliquod tempus eundem afflixerit, Dei correctionem illam esse nequaquam sibi sinet persuaderi: sed aut fortuitum aliquem casum esse dicet, aut adversus Deum obloquetur. En quomodo soleant homines abuti Dei patientia. Atqui Deus differens poenas, dat nobis otium ad se revertendi, et coram ipso nos humiliandi, ut melior sit nostra conditio ipso de sua severitate remittente. Sed contra homines inde occasionem in peccatis perseverandi capiunt: et Deo velut auriculam vellente, et ex peccatorum veterno excitante, ac signis quibusdam admonente ut vitia detestari discant, fraenum suum veluti mandunt et arrodunt, et dentibus infrendent, et magnopere aestuantes in varias querelas incidunt: Vah! me misero quid fiet? Unde ista mihi contigerunt? Mene reliquis infeliciorem? Quare me Deus non eripit ex tantis malis repente? mene ad desperationem impellere gaudet? Eo igitur accuratius praesens historia meditanda est, in qua videmus Deum permisisse Ionathanum adversus patris illam exsecrationem peccare, ut pater in discrimen vocato filio durius puniretur. Ionathanus enim postea quidem ereptus est a mortis discrimine, quoniam Deus Saulis furorem tanquam fraeno cohibuit, populo intercedente, et Saulis conatibus sese opponente: verumtamen nihilominus oportuit Saulem ab insequendis hostibus Philistaeis tanquam iniecta remora retineri, eiusque victoriam imperfectam et veluti dimidiatam fieri, quod Deum nimium festinanter sacrificans graviter offendisset.

Reliqua vero iam sigillatim expendamus. Et in primis maxima huius populi erga regem apparet reverentia, singulis consentientibus in Saulis edictum. Nam licet illa sententia fuisset severior, se ne proprio quidem filio parciturum: populus tamen verbis illius assensus est, et nemo ex toto populo est obloquutus. Nae in tanta populi multitudine, summam oportuit esse erga regem observantiam, ut tam placide edictum illud reciperetur, quo iussit omnes angulos populi accedere. Per angulos vero aliquando intelliguntur duces populi, quod sint illius veluti robur. Et sic solet haec vox *anguli*, in sacris usurpari, aut pro robore populi, aut pro universo corpore: cuius significationis exemplum extat Iud. 20. Sed hic per angulos indicari videntur extremitates, velut dicas, ab extremo ad extremum. Ex quo apparet totam illam populi multitudinem non aliter coactam ac si unus aut alter tantum homo adfuisset: et quod magis mirandum, quod nullus obloquitur aut respondet Sauli, sed placide acquiescit, donec tandem Deo impellente Ionathanum populus e periculo mortis eripit. Sane quidquid hic fiat omnis huius peccati poena in Saulem recidit: quem Deus ex parte quidem honorat, sed cui tamen in dedecus summum etiam honor ille vertitur. Deprehensus vero Saul cum filio Ionathano, et populo liberato, nihilominus in instituto pergit, sortirique inter se et Ionathanum filium iubet. Qua in re apparet quantopere

qui autoritate apud populos pollent peccent saepissime pertinacia, et peccata peccatis accumulent, levitatis et temeritatis notam fugere cupientes: ac proinde in instituto sive bene sive male coepto pergant. Nae qui ad rerum gubernacula sedent, et primas sedes occupant prudentiam in consiliis debent adhibere, ne quid temere dicant faciantve cuius eos deinde poeniteat. Matura itaque deliberatione opus est antequam quidquam aggrediantur. At si non ea servata est moderatio quam oportuit, an ideo pertinacia tegendum est admissum per incogitantiam malum, et adversus Deum et homines bis terve peccandum, ut unus lapsus tegatur? Sic facere hoc loco Saulem videmus: Quare istud exemplum intueri debent qui ad rerum gubernacula sedent, et tanquam in speculo animadvertere quantum sit peccatum temeritas, ut alieno exemplo nihil temere suscipere discant. Ac si quid per incogitantiam peccaverint, se homines esse agnoscant, ac proinde ne palinodiam canere ipsos pudeat. Quin etiam ad singulos etiam haec doctrina pertinet cuiuscunque ordinis aut dignitatis viros. Pauci enim non peccant temerariis consiliis: quae si pertinaciter tueri volunt, neque a proposito recedere mutato consilio, certum est varia Dei iudicia et castigationes in se accersituros, Deumque gravibus poenis illam superbiam et arrogantiam puniturum. Quamobrem discamus si quando a recta via aberraverimus ad Deum nos vocantem reverti, ut in viam rectam ab ipso deducamur. Interim vero Saul quoddam timoris Dei signum, prece illa testatur, *Iehova Deus Israëlis*, *cedo integrum*, id est facito ut innoxius absolvatur: da sortes veras, aut perfectionis. Minime sane dubium est quin bene esset Saul persuasus Deo probatam iri sortitionem illam inter se et Ionathanum filium et populum: quin etiam facile est iudicare illum a Deo fuisse ad id impulsum. Nam poterat cogitare maximam eo die fuisse populi transgressionem, quandoquidem sese polluerat carnes sanguine mixtas, contra Dei expressam legem, comedendo. Debuit itaque Saul de illa legis violatione serio cogitare. Verum istius flagitii non meminit: sed ipse cum filio a latere uno, populus autem ab altero divisus est: nimirum proiectas sortes in populum casuras arbitrabatur. Hic igitur apparet admirabili Dei consilio et providentia rem hanc totam gestam: immo et Dei ipsius spiritu linguam Saulis gubernatam. Quare precatio illa Saulis non fuit temeraria neque fictitia: ut plerique solent Deum precibus sollicitare, sed simulatis et temerariis: quin imo vellent ipsius Dei voluntatem obscurare. Saul vero non temerarias voces fudit, sed firmo nixus est fundamento: id ipsum persuasus quod a Salomone deinceps scriptis traditum est, sortes in sinum proiici, sed a Iehova esse ipsarum totam rationem: quibus verbis innuit Salomon sortem quae vel in gremium, vel in urnam coniicitur videri quidem fortuitam, sed tamen eius iudicium et exitum a Domino pendere; cuius admiranda et ineffabilis est providentia. Hoc igitur Saul agnovit et amplexus est. Quae sane maxima ipsius virtus fuit: praesertim vero quum de capitali supplicio ageretur et vita propria, quam ultro sortibus subiicit, non minus quam aliorum. Quamobrem Deum rogat ut integram faciat, id est ut veritatem producat, et perficiat totum negotium, ne insontes pro sontibus poenas luant: sed ut iustus absolvatur, noxius vero condemnetur. Laudanda profecto in rege virtus. Et tamen vitia alia longe graviora non animadvertebat. Itaque hinc discamus, eo accuratius de nobis esse cogitandum, quo facilius labimur. Saepe enim in quibusdam optimo studio ducti, tamen in aliis caecutimus: et siquid boni aliqua ex parte fecerimus, Dei nomen ineptiis nostris profanamus: quae tamen omnia grata esse et accepta illi arbitrabimur. Atqui non in externa specie haerendum est, neque satis ex parte rectam viam insistere, ab alia vero nostris corruptionibus indulgere: sed diligens adhibenda cautio est, et omnis assentatio fugienda, ne nobis ipsis imponamus adulando. Quare agnoscamus Dei spiritum nos hic in Saulis persona velle docere, et in eo tanquam in speculo naturae nostrae fragilitatem demonstrare. Sumus enim ad malum proclives, licet boni quidpiam admisceamus: et non desunt speciosi praetextus quibus veritatem obvelemus: neque enim unquam nisi vi quadam adducti quod iustum est et aequum amplectimur. Hic igitur Dominus nobis patefacit quid in Saule laudandum, quid vituperandum: quandoquidem etsi quaedam in illo virtus apparet, multa tamen vitia latebant occulta, quae deinceps apparent. Ipsi tamen Deus parcit ad tempus: ut in eo Dei misericordiam et patientiam intueamur, non semper punientis ipso momento quo peccatum est: ut ad peccatorum agnitionem adducamur. Quamobrem quum Deus aurem nobis, ut ita dicam, tantummodo vellicaverit, vel digitum ad nos feriendos moverit, agnoscamus illum a nobis provocatum ad iram, et ipsi nos subiicientes, et peccata abhorrentes, ad illum convertamur.

Quod deinceps sequitur, Saulem deprehenso Ionathano, quaesivisse, quid fecisset? et Ionathanum rem totam ut erat illi indicavisse, magnam Ionathani simplicitatem et integritatem testatur: etsi se non agnoscit peccavisse. Nihilominus tamen sciendum etsi Saul limites aequi et iusti praeterierit, populum exsecratione obstringens, qui mandatum ipsius violasset: Deum tamen voluisse ut exsecratio illa caderet, vimque suam retineret in Ionathano Saulis filio: quae causa fuit cur illum tanquam noxium sorte Deus deprehendi voluit.

Hic igitur adoranda nobis inscrutabilia Dei iudicia, nostris sensibus altiora. Nam si nimis anxie vellemus causas investigare cur Deus Ionathanum condemnarit, quandoquidem antea vidimus Ionathanum testatum fuisse se ignorasse quod pater ipsius prohibuerat: et non peccasse illum malitia, sed quod fecit in populi salutem fecisse: nae graviter in Dei iudicia peccaremus: quae sunt abyssus profundissima, et in quae non est nobis curiosius inquirendum. Hoc igitur exemplo sapere discamus ad sobrietatem, et quorum non habemus notitiam, non anxius neque curiosius investigare. Caeterum hic merito obiici posse videbitur, ab iniquo iudice latam sententiam adversus innocentem semper esse tremendam: atque in primis hoc loco papistae maxime abutuntur ad excommunicationum suarum fulmina constituenda. Aiunt enim quum adversus aliquem innocentem suum fulgur excommunicationis iaculati fuerint, tanti esse suam autoritatem tamque sacrosanctam, ut si quis offendatur repente sit condemnandus tanquam maxime noxius. Sed cornuta sunt istiusmodi argumenta: quod non sint in exemplum trahenda quae semel Deus fieri voluit. Singulare enim est factum istud Ionathani, quod permisit Deus ut Saul suae temeritatis poenas lueret. Ac saepe, fateor, reges Dei afflati maiestate loquuntur, etiamsi quid loquantur ignorent: quod Caiaphae summo pontifici accidisse videmus. Nam prophetiam edidit de Christo, licet Dei et veritatis hostis. Unde vero, obsecro, donum istud prophetiae? Deus enim ratam fecit autoritate pontificia prolatam istam sententiam, oportere ut homo moreretur pro toto populo: ut notum fieret omnibus mortem et passionem Domini nostri Iesu Christi fore omnium redemptionem. Itaque Deus ad unum actum linguam Caiaphae impulit: quod si trahere in regulam generalem quis velit, nae vana superstitione Deum et ipsius prophetiam irriserit. Sic papistae suam ignorantiam hoc loco produnt: quando dignitate ista pontificia, tanquam ingenti clypeo se protegunt, et inferunt papam, qui summo pontifici successit non posse loqui nisi afflatum sancto Dei spiritu. Atqui non dicitur Caiaphas semper prophetasse: semel duntaxat tota vita sua prophetiam illam edidit, ac plus quam centies millies blasphemavit. An ergo trahetur in regulam generalem singulare illud factum? nimium hoc arroganter ab istis fit. Itaque observemus Deum ut Saulem de sua temeritate puniret voluisse ratam facere latam ab illo sententiam: quasi diceret: Tu rex es: sacrum esse tuum os oportet hac in parte, tanquam spiritus sancti organon: tu ergo sententiam tulisti, quam volo ratam esse: sed adversam tibi in tuum damnum. Non igitur inde sequitur Deo probatam fuisse et acceptam illam execrationem qua totum populum obstrinxerat: neque quaecunque Saul eloquutus esset temere Deum voluisse rata esse. Minime gentium. Sed contra Deus ratum fecit illam sententiam, quam in Saulem retorqueret: Tu, inquit, mihi poenas dabis; tu populum meum execratione obstrinxisti: sed illam in te ego ipse retorquebo. Itaque non dubium est quin Deus illi habenas laxas permiserit, ut ista sic effutiret. Nihil enim Deo incognitum: rerum omnium eventus habebat satis notos. Quare Deus voluit Saulem quod tam temere et inconsiderate iam peccasset, in idem peccatum recidere, ut poenas daret: dignamque factis suis mercedem reportaret, Deoque sese submittere disceret.

Interim vero si quis roget Deine iustitiae convenerit, miserum et innocentem Ionathanum in has angustias coniecisse ut in mortis usque discrimen veniret: sane convenit: sed cuius ea est providentiae vis ut desperatis rebus salutem adferat, resque omnes ita componat ut quum ultimum exitium imminere videbitur, salus appareat. Quod ipsi Ionathano contigit. Caeterum observandum, Deo permittente innocentes affligi, non ideo tamen iniuriam illis ab ipso fieri. Neque enim est in Deo ulla mali labes. Quare si Deus res adversas immiserit, ne obloquamur, sed os potius occludamus. Sane possunt quidem qui affliguntur se innocentes, se sine causa puniri, se sibi non esse male conscios, neque ullius sceleris reos, profiteri, verum non apud Deum, sed apud terrenos iudices: quandoquidem Deo suae constant rationes nos affligendi: semperque iustissime facere iudicabitur. Quare compescenda premendaque labia digito, quandoquidem licet in aliquo nostram innocentiam tueri possumus, in mille tamen aliis etiam nobis incognitis arguemur. Et si causam nostram aliqua in re probaverimus, Deus tamen sexcentas alias adversum nos producet, quibus maxime sontes arguemur. Ne itaque Ionathano factam ullam iniuriam arbitremur, licet insonti et per incogitantiam lapso in illam quam nescivit patris execrationem, a qua proinde iure poterat absolvi. Nam etsi coram hominibus sufficiens excusatio videatur, Deus tamen satis habuit cognitam: ac proinde etiam sua liberalitate providit, ut in tantas angustias coniectus Ionathanus, mortique etiam addictus, Dei gratiam et misericordiam in summo periculo experiretur. Praeterea hic observanda est hominum ad peccandum proclivitas, qui subinde non cohibentes suos affectus peccatis peccata cumulant et in dies augent. Exemplo esto Saul: qui primum iuramento isto, *vivit Iehova*, suam sententiam firmavit: quarum vocum sensum antea exposuimus: deinde adiecit, *Iehova qui servat Israëlem:* et tertium etiam adiunxit, *morte morietur*. Quum itaque dicit, Iehova qui servat Israëlem, perinde est ac si iuraret per eum, qui populum suum ex periculo eripuit: quasi

diceret: Non tantum ego me coram Deo sisto, qui iustitia est aeterna: sed etiam maxime cuius virtus fuit conspicua in asserendo populo suo ex tyrannide qua premebamur ab hostibus, in libertatem, ut sese nostrum servatorem ostenderit. Volo itaque duplo severius ab illo puniri nisi sententiam latam implevero. Tertium denique iusiurandum addit, ita faciat mihi Deus, et ita pergat: qua phrasi in scripturis usitata idem significatur, ac si quis dicat, Deum precor ut me in hoc mundo puniat, et in altero, nisi etc. Quum igitur multae castigationum accumulantur species, ut Deus vel hac, vel illa puniat, istiusmodi imprecationi: Sic faciat mihi Deus, locus est. Atque haec est istius phrasis vis, etsi videntur voces abruptae et intercisae: ut in iurando modus teneatur, ne, ut plerique habent in more, ad varias et horrendas execrationes sint procliviores. Quam multos enim hodie videas adeo insolentes, ut diras exsecrationes evomant, ad quos oporteat auditores totos cohorrescere, quasi Deum ipsum in faciem petere vellent, quum sibi varia fingunt monstra, et in inferis sedes et istis similia fabricantur? At, ut dixi, in scripturis intercisae et abruptae iuramentorum voces videntur, ut doceamur oportere homines ad Dei nomen quoties per illud sunt iuraturi totos horrere. Idcirco Saul hoc loco ait, Iehova ita mihi faciat, etc. ex quibus docemur non oportere homines sibi licentiam iurandi permittere, ut nimium hac in parte solent peccare: sed potius tanquam fraeno quodam retineri. Etsi Saulem hic videmus gradatim ad summum adscendere, et poenas poenis cumulare: Modestius enim primo loquutus est, mox violentius: et tandem gravissime quum ait: Ita faciat mihi et addat, et ita mala malis et poenas poenis cumulari precatus est: quod diligenter observandum est: quandoquidem id nobis fere contingit, ut in malis perseveremus, et in sordibus nostris haereamus, et magis ac magis in iis lasciviamus, donec ad iniquitatis summum perveniamus, nisi fraeno velut iniecto ab illis deterreamur.

Sequuntur deinceps Ionathani verba, quibus de iniuria sibi facta conqueritur, *tantummodo gustavi extremitate baculi parum mellis: ecce me, an morerer?* quibus patris crudelitatem incusat, quod in ea exsecrationis ultione mera sit iniustitia cum crudelitate coniuncta. Nihilominus tamen Saul innocentiae illius defensionem non audit: quod in temerario suo iuramento prorsus caecutiat. Et non dubium est quin sibi nomen praeter crudelitatem acquirere voluerit: et ambitione laborarit, et verbum a rege profectum irrevocabile esse demonstrare affectarit: ut hac ratione maiorem metum de se concitaret, qui serio semper et irrevocabiliter loqueretur. Quare Ionathani excusatio non admittitur a patre, quae tamen summa aequitate nitebatur, sed quam Saulis superbia non recipiebat. Hinc discunto, qui ad summos honores evecti sunt, cavere ne sua arrogantia reiiciant sibi vel ab ignaris vel abiectae conditionis hominibus factas admonitiones: nam certum est inde maximam partem corruptelarum in iudiciis contingere, quum superbia et arrogantia iudices sic excaecantur, ut miserorum hominum querelas vel admonitiones non audiant.

Deinceps vero dicitur populus, etiam iure iurando Saulis exsecrationi contrario, affirmasse Ionathanum minime moriturum. Hactenus magnam huius populi obedientiam audivimus, imo potius stuporem quendam, quo factum est, ut nemo ex toto populo respondere Sauli sit ausus. At quum Ionathanum de vita periclitari animadvertit, remque istam a Saule serio agi, tum sese aperte regis conatibus opposuit, Ionathanumque non esse moriturum iuramento confirmavit. Profecto minime dubium est quin Deo impellente populus ita sese iuramento adstrinxerit ad Ionathanum morti eripiendum, ut Saul arrogantiae suae poenas daret: ut si forte iuramentum suum locum habere vellet, contrario iuramento impediretur, populusque multitudine vinceret. Nempe ut dicerent se omnes iurasse, ac proinde non posse in ipsius sententiam descendere: quod solus ipse nihil ad illos omnes posset: atque ita provideretur Ionathano ne vita mulctaretur. Porro quaeri potest, rectene fecerit populus iuramento contrario Saulis iuramentum oppugnans. Ad quam quaestionem respondendum est, in rebus divinis homines caecutire: ac proinde oportere illos quum de arcanis Dei consiliis agitur, ori suo digitum apponere, et iis contentos esse quae nobis Deus verbo suo patefecit. Nam quum Deus admirabili quodam consilio suo istiusmodi quaedam exempla ad nostram instructionem edidit, non ideo tamen sequitur homines ea facientes non deflectere a recto tramite, licet eorum opera Deus ad suum implendum consilium usus sit. Verum tamen lex Domini semper integra et illibata manet: quamobrem istiusmodi quaestiones relinquendae sunt tanquam vanae et inutiles, imo et impiae, si quis illis ad effugia quaerenda velit abuti rectene an male populus fecerit. Sufficiat nobis Deum ea ratione voluisse Ionathanum eripi mortis periculo, quum iam iam morti destinatus sepulcro imminere videretur, ut Saulis tyrannis eo modo puniretur. Caeterum populus causam speciosam adiicit, *Ionathanum fecisse salutem magnam in Israële, et cum Deo esse illo die operatum*. Quibus verbis indicat populus in Deum ipsum iniuriam redundaturam, si in eum, cuius opera esset usus ad salutem populo adferendam, saeviretur. Sane saepe quidem accidit, ut res magnas quidam gerant, et memoria dignas, qui

tamen in ea flagitia labantur quae morte sint expianda: licet magnis alioquin virtutibus sint insignes. At populus de rebus inter se coniunctis loquitur: quaerit enim quare qui populo salutem attulit moreretur ob gustatum extremitate baculi parum mellis? Nam quomodo id illi contigit? Nonne dum hostes insequitur, et ipse dux aliis suo exemplo ad profligandos hostes animos addens? Denique ut Dei vexillarius et signifer mediis se hostibus inferens? Nae Deus hominem illum impulit, vimque suam in illo exseruit, tanquam si manu propria duxisset. Porro dum facit officium, Deumque ducem sequitur, parum mellis degustavit: neque id ex malitia aut contumacia fecit. Quare non peccavit adversus regem: nisi forte crimini illi ignorantia edicti vertatur. Quamobrem si capite puniretur, nonne in Deum ipsum essemus iniurii, et gratiam ipsius quam in Ionathano patefecit nobis obscuraremus? Hinc discimus sigillatim facta expendere quae veniunt in controversiam, et de quibus iudicandum, et sententia ferenda est. Nam si eiusmodi facta fuerint quae Dei verbo, et naturali aequitate condemnentur, extra omne dubium posita sunt, quippe irremissibilia. Sed si contra tale factum aliquod contigerit, quod neque improbum sit, nec absolute a Deo condemnetur, sed sola hominum imaginatione, nullo tamen Dei verbo comprobata, nitatur, certum est nos alicui facientes iniuriam qui sibi non est mali conscius, adversus ipsum Deum fore iniurios, atque adeo ipsum fore vindicem et ultorem illius iniuriae. Quamobrem tanto nobis maior adhibenda cautio hic est, ne temere de incognitis sententiam feramus, vel calculo nostro condemnemus, quod tamen excusari vel approbari potest: ne ipsi Deo bellum inferre velle videamur: cui tandem aliquando, quidquid praetexamus, reddenda erit nostrae temeritatis ratio.

Tandem Saul dicitur *recessisse a persequendis Philistaeis:* qui finis eorum omnium quae hactenus sunt a nobis explicata: nempe Deum quidem voluisse populum suum asserere in libertatem, seque populi sui defensorem et protectorem patefacere, et a tyrannide Philistaeorum, quam diu passus erat, liberare: sed non tamen plenam et perfectam Sauli de hostibus victoriam concedere: quandoquidem proculdubio dignus erat potius summa confusione et dedecore, quod Samuelem patienter non exspectasset. Quamobrem Deus hac ipsius victoriae remoram iniiciens, eum ita castigat, ut velit eum adhuc pati aliquid a Philistaeis, qui perpetuo ipsum torqueant, non ad annum unum aut alterum, sed quamdiu regno potietur, quod obtinuit annos quadraginta: ac proinde perpetuas cum Philistaeis habuit concertationes, et quidem eo usque res devenit, ut ipse tandem cum filio Ionathano a Philistaeis caesus et praelio fusus occubuerit, vehementer auctis peccatis suis, quum maxime illum ad Deum converti oporteret, et ad Dei obsequium componi. Ille vere contra peccata peccatis cumulans, et totus in illis immersus sibi etiam ultimum exitium accersivit. Idcirco igitur hic dicitur Saul recessisse a persequendis hostibus.

Deinceps vero sequitur duarum rerum summa, primum quidem Sauli regnum obtinenti prospere omnia successisse: et quocunque copias duxit victoriam de hostibus reportasse: deinde vero quaedam genealogiae ipsius repetitio. Nam licet iam ante vidissemus Saulem a Kiso duxisse ortum, nihilominus tamen hic repetitur, et filiorum ipsius, filiarumque etiam nomina exprimuntur: quin et Abneris principis militiae ipsius, et Neris patruelis Saul fit mentio honorifica. Porro hic sacrae scripturae mos est et stylus, ut quum de iis meminit qui diu inter homines aliquam dignitatem obtinuerant, sic eos proponat, ut deinde veluti quodam obducto velo tegat, ne in hominum amplius memoria versentur. Exempli gratia, sic Caini sobolem, sic Ismaëlis, sic etiam Esavi commemorari videmus, quod Deus in Abrahami gratiam suum favorem in duas posteriores illas familias effudisset. Sed illarum tantum fit obiter in sacris mentio, ut deinceps oblivione quadam involvantur. Ex quibus discendum longius quam in praesentem mundum intueri: ne in eorum numero simus de quibus propheta in Psalmo loquitur, qui in his terris honores quaerunt, et nomen suum longe lateque extendi volunt: ne, inquam, tam stulta cupiditate honoris flagremus: sed sufficiat nobis scripta esse nomina nostra in libro vitae, et nos in Dei filiorum haberi numero. Huc igitur animis nostris ferri debemus, nempe in paratam illam nobis aeternam haereditatem. Quare absit iis invideamus quos magnis ad tempus evectos honoribus in mundo triumphare conspicimus, et quibus aura secunda aspirat, rerumque omnium optatus eventus. Futurum enim est ut momento illa felicitas corruat. Caeterum et terrestria ista ac temporaria beneficia Dei esse in honore oportere magnique fieri hinc apparet: licet cum spiritualibus et aeternis collata parvi sint momenti. Verum tamen nullum ac ne tantillum quidem Dei beneficium in caduca et transitoria ista vita parvi faciendum est: sed potius in summo habendum honore, ut Dei nomen in suis donis semper glorificetur. Et de Saulis genealogia hactenus.

Quod ad Abnerem attinet, pluribus deinceps de ipso agendum est: et quis ipsius gubernationis et administrationis fuerit exitus: sed illa tractatio in suum locum est reiicienda. Quod vero dicitur Saul quamdiu regnum obtinuit continuis bellis fuisse occupatus, in primis observandum, qua ratione Deus populum suum exercuerit, etiam quum suae bonitatis erga ipsum non dubia signa dedit. Antea vi-

dimus populum intolerabilem servitutem passum fuisse multos annos, et sub iugum asperrimum missum fuisse instar miserarum pecudum, sine defensione. Nam quaeso, quaenam erat servitus, etiam instrumenta ad culturam terrae necessaria non habere nisi ab inimicis? Iam vero Deus se defensorem et protectorem populi sui profitetur, nec ita tamen, ut magnum otium ipsi faciat, quandoquidem saepe exercetur novis hostium aggressionibus. Saul quidem magnum est ipsi propugnaculum, Deo prosperos successus ipsi dante: sed nihilominus novis semper hostium invasionibus infestatur. Ex quibus discimus, Deum nunquam in hac vita suis perfectam dare quietem et tranquillitatem: ne, si quando cum variis difficultatibus luctandum erit, fraenum arrodant et dentibus adversus ipsum frendeant. Neque enim cogitandum est in hac terrestri et non diuturna habitatiuncula, Deum velle nobis terrestrem paradisum dare, vel delitias facere. Sed hoc uno contentos esse oportet, perfectam felicitatem nostram esse in coelo positam: Deumque nunquam defuturum nobis in summis periculis, quin opportunum auxilium adferat. Sed vicissim etiam sciendum, Deum variis afflictionibus nos exercentem, velle ita nobis ampliorem ipsum invocandi materiam dare: et a carnalibus omnibus affectibus avocare, ne illis inebriemur: ad quas nos esse nimium proclives, et nimium saepe ab illis eludi ipsa experientia testatur. Quare quum hoc loco victorias Saulis audimus, etiam meminerimus miserae conditionis cum qua Dei populus luctabatur, crebro illum novis aggressionibus hostibus adorientibus. Hic vero quum memorantur, Kis, Ner, Abner, et fit etiam mentio Idumaeorum, Moabitarum, Hammonitarum et reliquorum adversus quos Saul perpetuum bellum gessit, observandum istos omnes fuisse e posteris Abrahami, qui tamen perpetuis odiis adversus Israëlitas certarunt. Et quidem Idumaei erant oriundi ab altero filiorum Isaaci, Esauo, fratre Iacobi: qui tamen capitalissimi hostes Israëlitarum fuerant, et adversus eos continua bella gesserunt. Sed quid hoc est? Tantane fratres inter se odia exercere? Nae perinde istud est ac si unius eiusdemque corporis membra mutuis sese vulneribus confoderent. Hinc itaque discamus non mirari, si ii qui nos tueri et defendere deberent, qui, inquam, sese catholicae fidei protectores nuncupant, nobis sunt hostes infestissimi: quandoquidem ea fuit omnium temporum macula. Sic videmus Israëlitas, non tantum adversus Philistaeos bellum gessisse: sed adversus germanos fratres, qui crebis ipsos praeliis lacessiverunt, quibus tamen potius ferre suppetias ab aliis oppressis oportebat. Haec vero nobis hodie in nostram utilitatem debent cedere: neque enim maioribus privilegiis quam patres nostros frui par est. Ac non dubium est quin ecclesiae conditio et imago viva nobis in hac historia repraesentetur: ut si nos ab iis quibuscum vel sanguine vel necessitudine aliqua iuncti sumus premi et affligi aliqua ratione contigerit, ne novum et isolens id nobis videatur, aut aegre feramus, quandoquidem ea fuit omnium saeculorum consuetudo. Caeterum hic etiam observa, Deum fecisse promissa, quum Saulem elegit, suoque populo regem praefecit, nempe fore illum populi assertorem. Nam etsi non erat istud regnum Saulis, id quod Deus decreverat, quemadmodum deinceps videbimus: tamen illud partim ratum fecit, quum fortunavit, et malum in bonum vertit. Merebatur enim populi petulantia ut Saul tyrannidem in ipsum exerceret, et in horrendam aliquam confusionem deveniret. Sed Deus admiranda et inaestimabili bonitate Saulem voluit cum populo benigne et mansuete agere, donec verum regem a se destinatum Davidem suscitasset: ut populum ostenderet vere in librum vitae ascriptum, et in spem regni illius aeterni vocatum, quod in Domino nostro Iesu Christo patefactum est.

Iam vero procidamus *etc.*

HOMILIA LI.

CAP. XV.

1. *Et dixit Samuel ad Saul, me misit Dominus ut ungerem te in regem super populum eius Israel, nunc ergo audi vocem Domini.* 2. *Haec dicit Dominus exercituum. Recensui quaecunque fecit Amalec Israëli, quomodo restitit ei in via cum adscenderet de Aegypto.* 3. *Nunc ergo vade et percute Amalec et demolire universa eius: non parcas ei, sed interfice a viro usque ad mulierem et parvulum atque lactentem, bovem et ovem, camelum et asinum.* 4. *Praecepit itaque Saul populo, et recensuit eos quasi agnos ducenta millia peditum, et decem millia virorum Iuda.* 5. *Quumque venisset Saul usque ad civitatem Amalec, tetendit insidias in torrente.* 6. *Dixitque Saul Cinaeo: Abite, recedite, atque discedite ab Amalec ne forte involvam te cum eo, tu enim fecisti misericordiam cum omnibus filiis Israël, quum adscenderent de Aegypto. Et recessit Cinaeus de medio Amalec.* 7. *Percussitque Saul Amalec ab Hevila, donec venias ad Sur, quae est e regione Aegypti.*

Insignis explicanda nobis historia sequitur, in qua contemplemur quantopere salus ecclesiae Deo cara sit: et vicissim, quanta cura et studio nos oporteat incumbere in mandatis Domini sine contradictione implendis: ut licet nostri sensus abhorreant, tamen ipsius voluntati satisfaciamus. Intoleranda enim arrogantia illa est, quum mortalis audet adversus creatorem obloqui: et sibi aliquam

supra Deum sapientiam attribuit. Hinc itaque faciamus initium huius concionis, Deo nimirum tantopere esse commendatam ecclesiae suae salutem, ut nunquam patiatur illatas ipsi iniurias inultas remanere. Nam etsi fideles multa ferre ab impiis contingat, et veluti ab illis opprimi, futurum tamen tandem est, ut rationem Deo illarum omnium olim impii illi persecutores reddant. Testis esto celebris illa Exod. 17. historia de Amalecitis, qui populum Israëlis transitu in ipso deserto prohibere voluerunt, nulla tamen iniuria lacessiti: sed contra potius non inscii promissionum quas Abrahamus a Deo acceperat, quippe ab illo etiam ducentes originem. Procul dubio quum ultro miserum illum populum affligunt, ipsi Deo videntur bellum inferre velle et promissiones ipsius irritas facere, atque ipsius veritatem pervertere: ac proinde cultum Dei puramque religionem quam Deus in terra illa Chanaan volebat constituere, pro viribus evertere conabantur. Et quidem grave istud erat peccatum, ad quod aliud accedebat: quod nullam occasionem aggrediundi Israëlitas habebant, a quibus neque fuerant lacessiti, neque ullas iniurias acceperant: sed transitum tantum liberum per ipsorum regionem postulabant. Sed illi ad arma concurrentes non inimicum populum hostiliter invadunt. Ex quibus est conspicuum illos adversus Deum bellum gessisse, et adversus homines inhumanitate peccasse. Peccarunt itaque graviter Amalecitae furore adversus Deum, et immanitate adversus proximos, et quidem tales ut dicantur electus Dei populus, propriumque ipsius peculium. Sed tandem illos Deus repulisse virtute sua dicitur. Nam etsi populus adversus Amalecitas pugnaret, nihilominus tamen Mosis precibus impetrata victoria est, et ut apparet ex illa historia, Mose manus in coelum attollente, populus fuit bello superior. Itaque Deus hostium suorum consilia et conatus evertit, populumque suum vendicavit, et adversus hostium insultus protexit: suisque promissionibus vel invitis omnibus hostibus viam fecit. Atque idcirco Deus Mosen iussit haec in monimentum perpetuum in libro legis scribere: et Iosuam instruere populum illum Amalecitarum olim a Deo puniendum, et ipsius memoriam e terris delendam, perpetuaque infamia et dedecore notandam. Quae sententia rata fit iureiurando, quod dicitur Deus manum habere super solium, bellumque esse Iehovae contra Amalecitas de aetate in aetatem. Phrasis enim illa, Dei manum esse super solium, solenne iuramentum in se continet. Iurantes enim homines, solent manus in coelum attollere, quasi Deum testem advocantes. Ut ita ostendatur, quod docet apostolus, Deum quum nullum se habeat superiorem, iurare per se ipsum sedentem super solium suum. Quandoquidem igitur Deus per suam maiestatem iurat, et est omnipotens, certum est ipsum nullam unquam iniuriam inultam relicturum. Mosen vero videmus etiam fideliter mandatum sibi a Domino fuisse exsequutum Deut. 25, 17. siquidem nominatim populum iubet memorem esse acceptae istius ab Amalecitis iniuriae, in haec verba: *Recordare quae fecit tibi Amalech, in itinere quum exiretis ex Aegypto. Qui occurrens tibi eo itinere, in postremo agmine tuo cecidit omnes qui debilitate affecti sequebantur te, quum tu esses lassus et fatigatus: nec reveritus est Deum. Ideo esto quum quietem dederit Iehova Deus tuus tibi ab omnibus inimicis tuis circumquaque in terra quam Iehova Deus tuus dat tibi in possessionem, ut deleas memoriam Hamalechi sub coelis: ne obliviscitor.* Atqui labuntur anni paene trecenti, quibus Deus Amalecitas ita toleravit ut ne leviter quidem attigerit: quare videntur irritae illae comminationes: et decretum illud Dei adversus Amalecitas tam horrendum in auras et fumos abivisse, et irritum factum esse. Nam quomodo Deus tamdiu tolerat Amalechitas, non repetens ab ipsis istius iniuriae rationem, et poenas infligens? Sed hic ea in memoriam revocanda quae sacra pagina frequenter inculcat, mille annos esse coram Deo unius diei instar. Unde etiam discendum est, improbis triumphantibus, quod aliquod ingens periculum evaserint, Deo non properante ad vindictam, et sua iudicia adversus ipsos non exserente: et in summa laetitia et voluptate ac otio vitam agentibus, non modo reliquos homines contemnentibus, sed ipsa Dei iudicia spernentibus, tamen imminere Dei vindictam, qua momento incauti obruantur.

Iam vero in nostrum usum quae de Mose hactenus sunt recitata usurpemus, et utilem ex iis doctrinam eruamus. Sane prima facie insolens videri potest mandatum, de tam horrenda vindicta sumenda de Amalechitis: modum enim excedere modis omnibus videtur. Praeterea notum est, sacram scripturam passim prohibere, ne ipsi nostras iniurias ulciscamur. Quamobrem sibi ipsi Deus esse contrarius forte videretur: quandoquidem modo prohibet ulcisci iniurias, modo etiam ulcisci iubet. Sed de ultione et vindicta facilis solutio est, quum inter passiones nostras distinguemus, et sincerum affectum Deo obsequendi. Sane si a nostris affectibus et passionibus ad vindictam feramur, certum est illicitam illam esse ultionis rationem. Quin imo licet manum adversus inimicos non attollamus, sed animo iracundiam foveamus, coram Deo caedis rei omnino sumus. Non itaque mirandum si Deus tam praecise omnem ultionem privatam prohibuit. Deus enim homines esse sui nimium amantes satis novit, et in iras ad minimam iniuriam exsurgere: ac suis affectibus semel abreptos non posse modum servare, sed iuris et aequi prorsus oblivisci. Et praeterea Deus sibi a nobis hunc honorem reposcit, ut in ipsius manus iniurias nobis illatas reponamus. Id-

circo monet apostolus, ne demus locum irae: docens ita impediri Dei opus quantum in nobis est, quod ipsius officium usurpemus. Quid ita vero? Causam ipse Deus alio loco, nempe in Cantico Mosis (Deut. 32) aperit, his verbis: Mea est ultio et retributio: loquens de populi sui defensione. Deo itaque suum nobis auxilium promittente, et illatas nobis iniurias ulcisci, et tanquam clypeo tegere volente, quare ipsius opus praeverteremus? quare iracundia nostra praecipites in ultionem nostram ferremur? Nae istud est ostium Deo claudere, et ipsius officium usurpare: et divinam protectionem, longe omnibus subterfugiis et excusationibus praeferendam repudiare et reiicere. Non aliter quam si quis occupata iudicis sede quereretur de facta sibi iniuria, quod eum merito omnes explodant et exsibilent. Sic sane apud Deum de illatis nobis iniuriis queri merito non possumus, nisi patienter easdem feramus, et spiritu mansuetudinis retineamur, ne in iram effervescamus. Hinc itaque satis est conspicuum, quare ultio privata prohibeatur, puta, ne Dei partes praeveniamus, et ipsius officium nostra impatientia impediamus. Quandoquidem enim ipse nos in suam tutelam recepit, illatas nobis iniurias vult ulcisci: nos autem ab omni ultione abstinere, quod norit quam nostrae passiones violentae sint et immoderatae: quibus nos oportet exui, et patienter Dei vindictam exspectare, ne nostra impatientia praeiudicium ipsi adferamus. Verum enimvero quaedam ultiones non modo permissae et licitae sunt, sed etiam mandatae. Exempli gratia. Si magistratus aliquis iustitiae gladio armatus, vel latronem, vel furem, vel facinorosum quemlibet ad furcas trahat, legitima et bona illa est ultio, Dei voluntati nullo modo contraria. Nam contra, ut ait Salomon, si magistratus ab illa ultione quam Deus praecipit abstineret, in Deum graviter peccaret rebellionis reus: sed illa ultio, modo sit temperata et aequitate nitatur, Dei est non hominum: puta, si serio affectu in Dei cultum feratur magistratus, et suum officium facere studeat, nulla privata iniuria ad talem ultionem, sed solo Dei mandato impulsus, sontes ita puniri iubentis. Ex istis igitur satis apparet privatis ultionibus nullum amplius locum dari oportere, quod Dei maiestati detrahant, et in ipsius iurisdictionem involent. Sed divina ultio laudabilis, quum magistratus nullam privatarum iniuriarum rationem habens, in solum Dei mandatum fertur studio cultus ipsius.

Veniamus iam ad praesentis historiae explicationem: Deus Amalecitas funditus deleri iubet. Atqui hac ratione populus suas iniurias ulciscitur. Sed non est ista privata ultio, quandoquidem non motu proprio aut passione vehementiore, sed Dei mandato fertur populus ad hanc ultionem: quare neque humana neque privata fuit haec ultio. Et Deus non laxavit habenas populo ut crudelius et immanius saeviret in hostes, et malum malo pensaret: sed tamen hanc illi vindictam commisit, ut cuivis appareat quam ecclesiae salus sit ipsi cara et pretiosa. Quare non debet nobis insolens videri haec Dei sententia de Amalecitis perdendis et internecione una delendis. Sed alia hic oritur quaestio, quomodo Deus post tam longum temporis intervallum Amalecitas una internecione, et quidem ipsas mulieres cum infantibus deleri iubeat. Nam primum nullus dum eorum qui tum vivebant natus erat, quum in itinere populus Israëliticus impetum illorum sustinuit: sed contra qui adversus Deum et ecclesiam ipsius ausi tum impetum facere fuerant, partim occubuerant, partim fuga sibi salutem quaesiverant. Et quidquid sit conspirationis istius autores puniri amplius non poterant: ac proinde iam internecione deleri iubentur qui nondum tum temporis in vivis erant. Sed quid de mulieribus dicemus, quibus plerumque in bello parci solet: quid de infantibus adhuc a matrum uberibus pendentibus? Nam nominatim pueros lactantes interfici iubere hoc loco Dominum videmus. Sane nullum hic teneri modum forte quis dixerit, et summam istam esse crudelitatem et inauditam immanitatem. Sed tanto magis hac in parte nobis cavendum est, et nostrae curiositati habenae iniiciendae, ne in Dei iudicia curiosius inquiramus. Nam quae esset, obsecro, dementia, Dei iudicia et facta nostrae opinioni et imaginationi subiicere, et de ipsius iudiciis ex nostro sensu ferre sententiam? Nae Dei sapientia est immutabilis: quemadmodum et immota ipsius veritas, virtus et iustitia: quae omnia sunt nobis incomprehensibilia: quis ergo furor esset ad nostrum captum et mensuram illa velle exigere? Profecto non secus faciunt istiusmodi homines, quam si se lunam dentibus velle apprehendere iactarent, quod summae esset insaniae testimonium. Quantus enim furor esset solem ipsum velle pallio vel manica comprehendere? Atqui Deum suis sensibus subiicientes, et eius facta ad sui captus normam exigentes, non aliud faciunt quam si montes omnes, coelumque ac terram ipsam manu sua comprehendere conarentur. Quod si quis aggrediatur, annon merito furiosus et insanus habebitur? Quamobrem eo maiore studio enitendum, ut intra modestiae terminos contineamur: ut cum omni sobrietate et reverentia Dei iudicia quae longe nostrum captum superant adoremus et veneremur. Verum quoniam importuni quidam homines diabolica quadam arrogantia adversus Deum insurgunt, et veluti cornua tollunt, agedum ut os illis occludatur et plane contundantur, divina ista iudicia ex quadam similitudine ab hominibus ducta expendamus. Si quis nocentem hominem caedi tamen nolit, neque ad mortem rapi, etiamsi a iudice sit capitali supplicio addictus, nonne

merito insanus habebitur? Nonne in se poenas meritas temeritate sua trahet, quod tali iudicio resistat? Sed si causam ignorans quare ad capitale supplicium damnatus sit, aut si legum et iuris omnis ignarus velit in iudicum sententias inquirere, et ex suo sensu et iudicio sententiam ferre, iuraque omnia corrumpere, nonne merito talis homo summae stultitiae, aut arrogantiae et superbiae intolerabilis reus erit, et omnium calculo damnabitur? Quid ergo dicendum putamus de hominibus in Dei iudicia inquirentibus, penes quem unum est totius mundi potestas? Quare meditanda est et nostris mentibus altius infigenda Pauli sententia: Quis tu es qui condemnas alienum famulum? Scriptum est enim: Vivo ego, dicit Dominus: quoniam mihi sese flectet omne genu: et omnis lingua confitebitur Deo. Quamobrem quotiescunque iudicem unum summum esse audimus omnium, annon terrore percelli, et fraenos iniicere nos ipsos nobis oportet, et ab ipso pendere, et sententiam ab ipso latam venerari, quandoquidem penes ipsum est potestas nos ad ipsos inferos quum volet detrudendi? At si contra Deo terminos ponere, et ad nostram mensuram ipsius iudicia exigere, aut si non placuerint repudiare audeamus, nonne diabolicus erit furor et insania intolerabilis? Itaque necesse est ut nostri ingenii tenuitatem inspiciamus, quae Dei arcana scrutari non potest, quandoquidem sunt profundissima abyssus, in quam semel immersi nunquam emergunt. Quare itaque mortales hic suam opinionem adferent, et temere iudicabunt, et de rebus incognitis sententiam ferent? Nae Deo rationes constant iudiciorum suorum, ut quidquid homines obloquantur, iustus sit semper Iehova, et rectus iudiciis suis, ut olim cecinit propheta: sed nostro damno et summo cum dedecore et ignominia. Ex quibus apparet summam esse insaniam, quum audent mortales in Domini facta inquirere, et adversus Dei iudicia murmurare. Quid ergo faciendum, quum nimia crudelitas esse nobis videbitur etiam in pueros a matrum uberibus pendentes saevire? Nae in memoriam revocanda sententia illa Domini, Deum nempe a se reiecturum filios eorum usque in tertiam et quartam generationem qui ipsi rebelles fuerint, et pro patrum peccatis poenas ab ipsis repetiturum. Sane Dominus istis verbis non profitetur summam aliquam iracundiam aut crudelitatem adversus innocentes. Nam patrum iniquitatem in filiis visitans, satis iustam occasionem illos condemnandi habet, quum in ipsis illorum filiis semper adhaereat satis vitii punitione divina dignum. Sed una cum patribus illos complectitur, ut se omnium aetatum iudicem esse ostendat. Neque vero praescribi ipsi ullos terminos legemve imponi, quasi mortali, fas est: sed omnipotentem agnosci, coram quo mille anni sunt unius diei instar. Quod si memoria repetamus, ita fraenabitur audacia nostra: quandoquidem cognoscemus Deum in arcano suo consilio illo admirando secretas causas habere puniendi patrum iniquitatem in filiis: etsi nobis incognitis et impervestigabilibus modis ad vindictam progrediatur: ac proinde coërcendam et fraeno retinendam illam hominum curiosam arrogantiam, ne in ea scrupulose inquiramus quae Dominus non permisit. Ac si quando forte quaedam tentationes nos ad murmurandum excitarint, eo vehementius adversus ingenitam audaciam nitamur et luctemur: et gratum acceptumque Deo esse sacrificium sciamus, coram ipso deiici et humiliari: neque altum nimis sapere, sed ad mensuram: neque de iis quae non revelavit sententiam ferre: sed nobis occulta esse in diem usque perfectae revelationis patienter feramus. Nam, ut ait Paulus, ex parte tantum cognoscimus. Quare patienter exspectandum donec Deus det nobis perfectam cognitionem eorum quorum nunc gustum tantum aliquem habemus: et agnoscenda nostra imbecillitas, ne ultro nos praecipites in illam abyssum divinorum iudiciorum demus.

Et de istis hactenus. Caeterum profanorum hominum furores certum est non posse a nobis impediri, quin adversus Deum fremant, et blasphemas voces in ipsum vomant, non posse Deum inquientes ab iniustitia liberari, quum in innocentes et a crimine vacuos vindictam exercet. Verum tamen interea gemere nos oportet, et mente revocare dictum illud prophetae, opprobria quae in Deum proiiciuntur, in ipsos mortales recidere. Nos itaque graviter oportet angi quotiescunque miseros homunciones instar lumbricorum humi reptantes conspicimus adversus Dei maiestatem insurgere, et blasphemis vocibus suis illam lacerare: et patienter divinam in illos vindictam exspectare. Quandoquidem certum est istiusmodi canum impudentissimorum tandem etiam horrendum fore exitum, licet tardo et lento gradu divina vindicta procedat: et licet in coelum blasphemias suas tanquam lapides iaculentur, in caput ipsorum tamen tandem derivandas, et pudore summo tandem obruendos. Quandoquidem enim adversus Deum insurgunt, et veluti cornubus petere ipsius solium videntur, tamen adversus aërem tantum luctantur, neque Deum ipsum possunt contingere. Qua enim parte illum aggrederentur, qui omnium mortalium cervicibus imminet, et omnia hominum facta intuetur? Ac proinde licet miseris parcat ad tempus, et ad poenitentiam etiam illos invitet: tamen longum illum patientiae ipsius abusum, et pugnam adversus ipsum, summa et horrenda in nostra capita derivata confusio et calamitas excipiet. Itaque licet mente assequi non possumus quare tam horrendam vindictam Deus in Amalecitas immiserit, istud nobis satisfaciat, Deum

esse totius mundi iudicem: coram quo nos oporteat deiici et humiliari: agnoscentes omnia ipsius facta esse iusta et decreta irrevocabilia, licet eorum ratio minime nobis constet. Interim vero proprius ista sunt applicanda nobis, et ex iis utilis eruenda doctrina, nempe non sperandam esse impunitatem, Deo poenas differente: neque ex illa dilatione captandam licentiam ac occasionem dissolutionis. Ut solent improbi homines eo insolentius efferri, quo cum maiore patientia Deus illos tolerat, et omnem ipsius timorem et reverentiam abiicere, ut ait Paulus, non cogitantes de die irae. Quamobrem summopere cavendum ne Dei iram adversum nos petulantia et insolenti curiositate accersamus: sed quo maior est ipsius in nobis tolerandis benignitas et patientia, eo graviores poenas metuamus, nisi patientia ipsius tanquam vehiculo quodam ad ipsum adducamur, et ad meliorem frugem convertamur. Neque enim quum nos ad poenitentiam hortatur, et per patientiam invitat, vult nos ea ad maiorem licentiam abuti: sed magis commoveri ad serium peccatorum sensum, et veram poenitentiam, et ardentes ad Deum preces fundere. Quare de nobis diligenter cogitandum, quos patienter diu vel ad tricesimum vel quadragesimum annum tolerarit, ne ita esse occulta peccata nobis fingamus quin veniant in ipsius conspectum et illi semper obversentur. Nam si patrum iniquitatem in filios ulciscitur, quid de nobis futurum putamus, qui peccatis nostris ad iram ipsum provocare non desinimus? Nam etsi in hac misera et caduca vita non puniat, neque suam manum adversus nos exserat, non ideo tamen melior futura nostra est conditio: quandoquidem alia vita superest ista terrena longe excellentior, in qua summus ille iudex in omnium vitam est inquisiturus, et aeternis poenis contumaces et sceleratos ulturus. Et, ut ante dixi, quomodo parceret impoenitentibus et flagitiosis hominibus, quum et infantes propter peccata patrum ulciscatur? Quamobrem mentibus nostris altius haec doctrina est defigenda, ut primum sciamus, Deo non statim brachium suum ad poenas de nobis reposcendas exserente, non esse tamen nobis indulgendum, neque faciendas nobis delitias: et graviter a nobis peccari adversus ipsius maiestatem, si peccatorum impunitatem speramus, Deumve surdum aut caecum nobis fingimus. Deinde et hinc discendum, patienter esse ferendam moram illam divinorum iudiciorum, si non statim nos ab inimicis nostris vindicat, quum iniuriis afficimur, et veluti malis obruimur: sed potius illa dissimulat, et nostri curam abiecisse videtur. Cavendum sane ne cogitemus nos oblivioni esse ab illo traditos, et nostri curam omnem illum abiecisse. Nam sane contrarium praesens historia testatur: quandoquidem post ducentos vel trecentos annos, iudicium adversus Amalecitas decretum opportuno tempore exercuit. Nae inanis et vana videbatur illa Domini fuisse comminatio, licet in libro legis nominatim describi iussa, quae tot iam lapsis saeculis suum exitum nondum erat assequuta. Sed Dominus illam oblivioni minime tradiderat: et quod tamdiu distulit, non ex impotentia contigit, quasi non posset citius si voluisset: sed tanquam in speculo docere nos voluit, se non esse nobis similem: ut discamus non esse tam praecipites in ulciscendis iniuriis quam fere omnes sumus. Sunt enim nostri affectus ardentiores, et ad primam iniuriam nobis illatam Deum vellemus fulgur e coelo iaculari, et eos a quibus laedimur statim ad inferos detrudere: et nisi votis ardentibus et importunis respondeat, vehementer indignamur et ipsi obloquimur. At contra Deus nos docet in ipsum omnes illatas nobis iniurias reiicere, et ab ipso solo pendere et vindictam opportuno tempore exspectare. Neque enim nostrum est Deo tempus praefigere, et veluti terminos ponere. Sed quum faciem suam occuluisse, vel avertisse a nobis videbitur, nihilominus tamen digitum ori nostro opponamus, et in sinum illius nostros omnes gemitus deponamus: et improbis saevientibus, et laxas habenas ad quasvis iniurias habentibus, nihilominus quiescamus, et in silentio et patientia horam et opportunitatem divinorum iudiciorum exspectemus. Caeterum ne dubitemus quin Deus olim poenas ab inimicis sumat, et de omnibus ecclesiae illatis iniuriis rationem reposcat. Quam enim aliam ob causam hic videmus Amalecitas una internecione deletos, nisi quod Deus populum Israëlem sibi delegerat in peculium, cuius se protectorem ultoremque voluit demonstrare? Neque vero fuit proprium istud Abrahami soboli carnali privilegium: sed omnibus commune qui vera fide in ipsius promissiones recumbunt. Iam vero post Christi Domini in has terras adventum Deus gratuitam suam adoptionem in omnes terrae fines longe lateque propagavit: ac proinde in ipsius domesticis habemur et sumus. Itaque nostrae sunt illae promissiones, Deo nos tam caros et acceptos esse ut custodiamur ab ipso tanquam nigrum pupillae oculi: ac proinde persuasos esse nos oportet, illum semper esse quod promisit perfecturum: Ne tangite, inquit, unctos meos, et servos meos ne afficite malo. Nam si filios suos vocat Abrahami posteros, in obscuritate legis adhuc haerentes, nonne multo magis nunc sumus filii in Domino nostro Iesu Christo, qui ad salutem nostram plenitudinem omnem gratiae accepit? Nos itaque iam corpus et veritatem habemus omnium veterum illarum umbrarum et figurarum. Quapropter minime dubitandum quin nos ad se Deus recipiat: et quin invocatus in medio nostri sit: quin afflictis opem ferat. Ac si nos patiatur caedi et in hostium potes-

tatem venire, sciendum tamen non perituram ullam sanguinis nostri guttam, immo et lachrymas nostras collectum et servatum iri in ipsius vasa, tanquam pretiosissima unguenta, ut propheta in Psalmo docet. Quare si haec animis nostris altius infixa haeserint, et in media tristitia tamen gaudio exsultaverimus, scientes Deum illatas nobis iniurias tanquam sibi factas ulturum, quandoquidem nihil a nobis separatum habere vult, quos ex mera gratia et bonitate in populum elegit, quae nos amplius urgere dubitatio poterit, quandoquidem infinita est ipsius potentia? Quid ergo superest, nisi ut crescentibus malis patienter illa feramus, et in Deum reiiciamus, scientes ipsum minime permissurum improbis laxiores habenas ad nos vexandos, quam ipse nobis esse utile et salutare iudicaverit? Atque haec in summa est doctrina ex verbis illis eruenda, quibus Deum audimus iussisse Amalecitas una internecione omnes exstirpari, memoriamque ipsorum deleri. Quin etiam additum iusiurandum plane patefacit, Deum nostrae salutis summam curam gerere. Multum enim illud est, quum se adversus hostes nostros insurrecturum dicit: sed quum etiam iureiurando promissionem illam confirmat, et veluti sponsorem et vadem interponit, tanto magis amorem suum erga nos demonstrat: quod solo illius verbo plus quam satisfactum esse nobis oporteat. Quanto igitur magis suam benevolentiam declarat, quum etiam iureiurando affirmat se protectorem nostrum et patronum fore, nosque adversus hostium vim defensurum, illatasque iniurias ulturum? Quum sese Dominus eo usque demittit, ut se nostrae infirmitati accommodet, quae amplius dubitatio nostras mentes exagitabit? Quare tantum apud nos pondus habere debet, et ita nos consolari, ut quascunque iniurias nobis illatas patienter feramus, et quaecunque adversum nos hostes moliti fuerint, forti animo superemus, imo et mortem ipsam non metuamus; quandoquidem Deus etiam iureiurando affirmare dignatus est se ultorem fore, et de hostibus nostris poenas reposciturum, aut potius se de suis hostibus vindictam sumpturum, quoniam istud est ipsius opus. Et de istis hactenus.

Porro quum de crudelitate Amalecitarum hic audimus verba fieri, qui se Israëlitis in deserto rebus omnibus destitutis crudeliter opposuerant, observemus Deum nos docere, miserorum et afflictorum nos oportere misereri. Quare quaecunque mala nostri fratres patiuntur, totidem esse aculeos quibus nos excitari ad misericordiam erga ipsos oportet sciamus: et contra, summam et intolerabilem esse crudelitatem afflictos et egenos novis iniuriis insectari. Atque hic est sensus verborum illorum quae Deus apud Mosen Deut. 25. exprimit: *Recordare eorum quae fecit tibi Hamalech, in itinere, quum tu lassus esses et fatigatus.* Sed nominatim Deus adiicit: *Nec reveritus est Deum.* Sane si Dei timorem habemus, nunquam ad tantam crudelitatem deveniemus. Sed minime dubium est quin Deus iniquitatem exprimere voluerit Amalecitarum ad nostram eruditionem et correctionem. Neque enim Amalecitae erant divinarum promissionum ignari: quamobrem Deo ipsi resistere velle videbantur populum Israëliticum adorientes in itinere, quasi Deum prohibituri quominus quod ante tot saecula promiserat patribus ad exitum perduceret. Sed, quaeso, qualis quantusque iste furor est? Mortales Dei voluntatem velle impedire, et ipsius consilia pervertere et eludere? bonitatem ipsius et potentiam suis pedibus calcare? Nae diabolico instinctu necesse est illos huc usque insaniae devenire. Deus itaque non tantum crudelitatem illam Amelecitarum, quod inermes et defatigatos Israëlitas ex itinere in deserto adorti essent, sed maxime quod in Deum ipsum insurrexissent, et promissis divinis impedimentum adferre adversus populum pugnando conati essent. Ex quibus discamus Dei verbum sic revereri, ut certo simus persuasi, necessario quaecunque Deus promisit implenda: et vicissim promissiones nobis factas sic complecti, ut de illarum effectu et impletione certi simus, et in illis placide conquiescamus. Contra vero comminationes ipsius metuamus, caveamusque ne arrogantia nostra adversus ipsum efferamur. Nam si cornua in Deum erigamus, licet ferro et chalybe duriores, tamen in minutissima frustra nos atterendos esse certum est. Ecquis enim ignorat, montes ipsos altissimos, si adversus Deum conspirarent, momento in ipsius praesentia, nivis instar, colliquefaciendos? Quid ergo futurum est miseris homuncionibus, qui nihil aliud sunt in Domini conspectu quam retrimenta et corruptio? quomodo ergo quorum tanta est imbecillitas, adversus omnipotentem contenderent, eidemque resistere auderent? Quare summopere cavendum ne Dei verbo resistamus, sed potius ad ipsius minas terreamur et cohorrescamus: et promissiones ipsius cum omni humilitate recipiamus: certo persuasi illum quidquid decreverit perfecturum, et ad suum finem deducturum. Caeterum hinc etiam discamus, sic ab omni vindicta abstinere, et passionibus sic moderari, ut in Dei mandata semper intueamur, et ne vitia et flagitia tolerantia nostra foveamus. Quamobrem quos Deus armavit iustitiae gladio, dare operam necesse est, ut fideliter officium faciant, et sciant se a Deo in eam dignitatem evectos, non ut affectibus suis obtemperent: sed ut sibi muneris impositi partes impleant. Et privatos etiam omnes oportet, etsi non acceperint autoritatem a Deo in hominum vitia animadvertendi, illa tamen odisse: ne Deo ipsi sint iniurii, et spiritui ipsius resistere videantur, eos a quibus offenditur, favore tolerantes: et non tantum flagitia to-

lerantes: sed iisdem etiam occasionem quantum in ipsis est praebentes. Quare quum Amalecitas ab Israëlitis tam severe coërcitos legimus, Dei iussu et mandato factum recordemur. Nobis vero non dantur hodie talia specialia mandata: sed tamen quisque iubetur pro sua conditione et gradu malum odisse.

Caeterum expendendae deinceps etiam illae Samuelis ad Saulem voces: *Me miserat Iehova ad ungendum te in regem super populum suum, idcirco nunc ausculta voci verbisque Iehovae.* Samuel sane Saulem tanquam autoritate aliqua praeditus alloquitur, quum ait: Ego te regem constitui: quasi diceret: Quum Deo visum est te in regem eligere, et in regni possessionem mittere, meo usus est ministerio: quare vide ut quod Domini nomine iubeo, tu diligenter impleas, et sine contradictione. Ex quibus discamus, Deo non vocanti nos ad hostium ultionem faciendam, vindictam omnem permittere: ac ne dubitemus, quin ut olim sic etiam hodie singularem ecclesiae suae curam habeat, nostraque salus ab eius gloria, quam veritatis inimici violant, tota dependeat. Quid vero aliud papistae adversus fideles conspirantes faciunt, quam quod adversus Deum insurgunt, et maiestatem ipsius in nihilum redigere conantur? An vero tandem ad exitum sua consilia sunt perducturi? Quare quandoquidem adversus Deum ipsum efferuntur, patienter vindictae divinae tempus praestolemur: certo persuasi Deum gloriae suae vindicem fore, et non inultum relicturum nominis sui contemptum, quin graviter tandem illum ulciscatur. Et quum Deus ipsa sit veritas, necesse est ut se ipsum, suumque verbum adversus quoslibet inimicos suos tueatur: atque suam erga nos, licet indignos, misericordiam extendat. Sed quoniam ex mera sua misericordia et bonitate nos in filios adoptavit, certo sciamus ipsum nos in afflictionibus sublevaturum, et promptum auxilium allaturum. Quae quum ita se habeant, curas omnes nostras in ipsum coniiciamus: eiusque gloriam pro virili promoveamus, patienterque iniurias quaslibet feramus, et quaevis opprobria, immo et ipsam mortem fortiter obeamus, persuasi nunquam defuturum nobis ipsius virtutem et potentiam, sed opportuno tempore auxilium allaturam: modo tamen patienter illam praestolemur. Quare licet improbi dominatum obtineant, et mille modis nobis insultent et ludibrio habeant, Deum tamen eo ardentioribus votis invocemus, eique temporum opportunitatem permittamus: quandoquidem non est humanae imbecillitatis illi terminos ponere. Sed si patienter et modeste toti ab illo pendeamus, certum est nos re ipsa liberatorem et patrem ipsum experturos: Quandoquidem enim ab omni aevo suae ecclesiae misertus est, eiusque se vindicem ostendit, neque hoc etiam tempore iniuriarum suis filiis illatarum obliviscetur: sed causam ecclesiae suae suscipiet, summo cum hostium dedecore et ultimo exitio. Quare quum Deum nostri curam habere singularem sciamus, ne nos iniurias pati taedeat ab hostibus illatas, tantisper dum Deus vindex appareat, et velut ἀπὸ μηχανῆς auxilium oppressis adferat, et miserias et afflictiones a nobis depellat.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA LII.

8. *Et apprehendit Agag regem Amalec vivum, omne autem vulgus interfecit in ore gladii.* 9. *Et pepercit Saul et populus Agag, et optimis gregibus ovium, et armentorum, et vestibus, et arietibus, et universis quae pulchra erant: nec voluerunt ea disperdere, quidquid vero vile fuit et reprobum, hoc demoliti sunt.* 10. *Factum est autem verbum Domini ad Samuel, dicens:* 11. *Poenitet me quod constituerim Saul regem, quia dereliquit me, et verba mea opere non implevit. Contristatusque est Samuel, et clamavit ad Dominum tota nocte.*

Superiore concione causas docuimus, quibus adductus Dominus tam severe puniri Amalecitas voluerat: et praeterea quanto Deus amore nos prosequatur ostendimus, quamque illi grati et accepti simus, quos in peculium suum adoptavit, et pretiosos habet prae reliquo mundo: iam superest expendamus qua ratione mandatum istud Saul acceperit, et qua in re ab ipso dum illud exsequitur peccatum sit. Samuel igitur ad Saulem a Domino missus, ut obsequentiorem illum reddat, revocat illi in memoriam electionem suam in regiam dignitatem ipsius Samuelis ministerio. Sane qui Dei nomine loquitur debet vocationem suam approbare, ut mortalis dictis fides adhibeatur, quem alioqui merito suspectum et inhonoratum esse necesse est. Nam profecto audaciores sunt homines in Dei nomine mentiendo, ut suis commentis autoritatem concilient. In primis pseudoprophetas et impostores Dei nomen suis fallaciis et imposturis tegendis usurpasse videmus, et sub illo tanquam ingenti clypeo fraudes suas occultasse, quasi Deum autorem haberent. Et istud hodie vitium maxime videmus regnare. Nam quandoquidem pseudoprophetae non sunt diligenter ad hanc normam examinati, inde factum ut tanta tamque horrenda ecclesiam confusio pervaserit, ut omnia sus deque in illa ferantur, et nihil nisi summa vastitas et ruinae undique appareant. Satis enim fuit quod papa cum toto comitatu se apostolorum successores esse iactarint, et hierarchiam quam vocant ab iisdem accepisse. Denique seductores, et impostores, qui in ecclesiam falsa dogmata

invexerunt, et turbas dederunt, veritatem Dei in mendacium converterunt, Dei nomen semper praedicarunt, et eo gloriati sunt. Quamobrem necesse est diligentem adhiberi cautionem, ut veri pastores et Deo vere approbati ab aliis discernantur: ac proinde vocatio ipsorum non dubiis signis confirmetur: ut hac ratione seductores et impostores, quanquam Dei nomen obtendant, procul tamen ablegentur et coërceantur. Idcirco Samuelem hic videmus Sauli revocare in memoriam, se a Deo prius missum ut ipsum in regem ungeret, ut ex eo mandatum se illi a Domino adferre constaret. Porro si Samuelem tam insignem prophetam, et tam approbatum multis testimoniis quae a spiritu sancto acceperat, oportuit suae vocationis fidem facere, et non dubiis signis confirmare se a Deo mandata ista accepisse quae ad Saulem perferret, ac proinde nihil hic a se fingi, quale putamus eorum officium esse, quos Deus nondum ad tantam dignitatem evexit, neque adhuc ullis signis fecit conspicuos ex quibus illos appareat a Domino selectos et ad eam dignitatem vocatos? Quamobrem hic observemus oportere verbi Dei praecones suae vocationis habere testimonium, ut populum docere fideliter possint, et falsam pseudoprophetarum et seductorum doctrinam refellere. Atqui hodie necesse est constitutum ordinem ecclesiasticae vocationis observari, ut nempe rite eligantur qui Dei verbum annuntiaturi sunt: deinde ut fideliter officio fungantur. Parum enim est vocatum aliquem ad functionem ecclesiasticam esse, nisi officio suo fungatur. Porro Dei verbum est lydius ille lapis ad quem examinanda est quaelibet doctrina. Quamobrem quicunque docendi autoritatem in ecclesia cupiunt obtinere, hanc pati legem debent, ut ad sacrae scripturae normam ipsorum doctrina expendatur: ut fiat periculum an a Deo ipso docti sint, et tantos in ipsius schola progressus fecerint, ut ipsius nomine legationem obire, et spiritus ipsius esse organa et instrumenta possint. Atque haec nobis eruenda doctrina est ex verbis illis Samuelis, quibus praefatur se a Domino missum fuisse prius ad regem ungendum ipsum Saulem. Caeterum Samuel istis verbis etiam Saulem docet, quandoquidem Dei ipsius veluti manu, non autem suis viribus, neque industria regnum accepit, Deo illud non hominibus ferre acceptum ipsum oportere: et idcirco nominatim dicit ipsum accepisse regnum ministerio Samuelis, cuius Deus autor fuerat. Quamobrem necesse est Saulem sic a Deo vocatum, totius sui regni administrationem ad Dei voluntatem exigere: adeo ut Deo regni proprietas servetur, cuius Saul tantum legatus sit et administer. Quam foeda enim et quam turpis illa foret ingratitudo, si Saul in regiam illam dignitatem evectus a Domino, Dei mandata sperneret, et ex animi sui sententia et arbitrio vellet regnum administrare? Idcirco itaque Samuel illum admonet, ipsum a Deo in hunc finem in tantam dignitatem evectum, ut Deo morem gereret, seseque ad ipsius voluntatem componeret. Equidem vero fateor, non omnes qui hodie ad rerum gubernacula sedent, eodem modo quo Saul fuisse vocatos, non adhibitam specialem unctionem, et nihil tale quale in Saulis electione factum: verum tamen vera illa est sententia et indubitata, omnem potestatem esse a Domino. Quamobrem necesse est eos qui caeteris dominantur hunc locum diligenter observare, ut muneris sui partes omnes ad Dei voluntatem referant, et suae administrationis ratio inde omnis pendeat: ac proinde in hunc unicum scopum illos oportere collimare ut commissum sibi munus impleant, cuius olim Deo fideliter rationem reddant: quandoquidem in eam dignitatem ipsos evexit, hoc fine ne a sua voluntate recedant. Itaque Dei mandatum sedulo exquirant, ac diligenter meditentur, ut revera testari possint, se nihil nisi quod Deo, a quo dignitatem tantam acceperunt, gratum et acceptum sit, suscepisse et gessisse.

Et de istis hactenus: sequitur deinceps, Saulem statim post acceptum mandatum, id promulgasse apud populum, et eos recensuisse in Telaiim. Haec vox Telaiim, potest accipi pro loco quodam in quo recensitus sit populus, ut sit nomen proprium. Quanquam quoniam aliquando est appellativum, et significat agnos: quidam dicunt singulos attulisse ad Saulem agnum, ut dinumerari possent, quod Deus numerari populum prohibuisset. Sed coniectura illa est inanis et ridicula. Quis enim dixerit e tanta multitudine singulos agnum attulisse, ut quum ducenta millia peditum fuerint, etiam ducenti mille agni sint allati, sine iis qui ex tribu Iuda decem millia fuerunt. Merae istae sunt nugae et inanes ac ridiculae. Alii qui haec per quandam similitudinem dici volunt, aliqua ratione niti videntur: Saulem eos qui ad se coacti sunt numerasse tanquam agnos, id est, ut solent opiliones illas pecudes pro voluntate tractare et regere, quod sint faciles animantes, sic etiam Saulem populum illum facilem expertum fuisse. Et sane haec expositio plus habet verisimilitudinis quam illa prior. Nempe, non fuisse populum refractarium neque contumacem, neque etiam tardum ad obsequium, sed simul omnes convenisse, ut instar agnorum numerari potuerint. Caeterum quum numerari populum audimus fuisse prohibitum a Deo, non ita intelligendum, quasi non liceret lustrare exercitum et recensere milites in bellum profecturos, quemadmodum in libris Iudicum saepe coactos et recensitos milites legimus, quorum etiam numerus exprimitur. Sed Deus hunc honorem illibatum sibi reservari voluit, ne temere numeraretur populus, quem peculiarem sibi delegerat: qua ratione voluit ambitionis occasionem

tollere, ne populus suis viribus et multitudine gloriaretur: aut reges etiam numeroso freti exercitu nimis efferrentur, et multa temere molirentur. Idcirco tam severe punitam a Deo videmus Davidis stultam audaciam, quum populum numerari iussit: Quin etiam nominatim dicitur diabolus Davidem impulisse ad faciendum contra Dei mandatum: vanitate autem et arrogantia fuisse impulsum Davidem certum est. Caeterum licuisse ducibus et imperatoribus numerum militum quos in bellum educebant scire certum est: quod alioqui militaris disciplina et ordo servari nequiret. Quam sit autem necesse, vel invasuris hostes, vel se adversus illos defensuris, numerum militum scire ut in ordinem disponantur, satis notum est: ac proinde vel hanc ob causam numerari populum ad bellum euntem oportuisse apparet.

Pergamus ad reliqua: sequitur Saulem castra metatum fuisse prope civitates Amalecitarum: nimirum ut obsidione cingeret, et nulli daretur evadendi facultas. Quam etiam ob causam ad Kenaeos, qui in medio Amalecitarum habitabant, nuncios praemiserat, qui monerent uti ab illis recederent, ne una cum illis tollerentur, et una internecione perirent. Erant autem Kenaei a Iithrone e Midianitis oriundi: et Mosen in deserto sequuti, viam monstrantes quam ignorabat, et idcirco in terrae possessionem cum Israëlitis admissi. Porro constat hanc gentem vitam austeram duxisse: quandoquidem domos non aedificabant, sed sub tentoriis vivebant: quae causa fuit cur non habuerint fixas sedes, sed in variis locis errarint: ut si quo in loco non suppeteret copia victus, in alia migrarent. Idcirco videmus illos peregrinis populis permixtos fuisse. Quare verisimile est hanc gentem quum Iudaei crebris bellis urgerentur, ac proinde hostium praedae exposita esset, recessisse a Iudaeis et inter Amalecitas sedem delegisse. Saul interim ipsis parcit: quod non proprio motu fecisse illum, sed Dei instinctu verisimile est: qui suam benignitatem et clementiam erga illum populum exserere voluit, separando ipsum ab iis qui internecioni destinati erant. Ex quo apparet nos licet aliquando cum reprobis perituri, et eodem cum ipsis iudicio involvendi videamur, Deum tamen facile viam inventurum qua periculum effugiamus, et praesenti morti eripiamur. Neque tamen eadem semper id fieri ratione putemus. Nam saepe boni malis permixti poenas easdem cum illis sustinent, et sine discrimine puniuntur. Conspicuum illud fit exemplo Danielis, qui cum sociis suis in captivitatem abductus est, inter eos qui manifesti Dei contemptores erant, et prophetas ludibrio habuerant, et ad quaevis flagitia occalluerant. Quare Deus saepe filios suos permittit multis calamitatibus affligi, quum inter iniquos habitaverint: sed tamen etiam malum in bonum convertere ad ecclesiae suae salutem novit. Saepe etiam eos distinguit et separat ab improbis qui in ipsius timore ambulant, aut quos singulari aliqua gratia affecit, ut periculis illis eripiat, in quae reprobos coniicit, quos a fidelibus separatos ultimis suppliciis afficit. Davidem videmus apud Deum querentem precari, ne Deus cum incredulis ipsum comprehendat, ne in illorum numero deprehendatur quos horrenda Dei vindicta manet: sed in ipsum suam potius misericordiam exserat. Davidem profecto has preces fundentem nixum fuisse divinis promissionibus certum est, et hoc principio fultum, Deum nempe qui suorum curam gerit, et iustissimus rerum omnium moderator est, non puniturum ipsum temere, quasi non discerneret rebelles et contemptores suae maiestatis a fidelibus: sed quum suos probe noscat, eosdem etiam sub alarum suarum umbra tegere: et ab improbis ita discernere, ut satis amplam habeant ipsius misericordiae et bonitatis agnoscendae materiam. Nonne istud vero maxime conspicuum est Israëlitarum exemplo, quibus angelus Domini exterminator pepercit, caesis primogenitis in tota Aegypto, tam hominum quam animantium? Nam quod ipsorum domus sanguine agni essent aspersae, angelus intactas illas praeteriit. Et quidem sanguinis aspersionis nominatim fit mentio, ut sciamus ecclesiam, licet in mundo caeteris permixtam, et nullo externo splendore insignem, neque distinctam ullam regionem habentem in qua tanquam in terrestri paradiso versetur: sed potius multis undique cinctam veritatis hostibus, in quam etiam multi hypocritae fidelibus permiscentur, tamen a Deo cognosci, qui suos ab infidelibus facile discernit, modo agni sanguine aspergantur, nempe Domini nostri Iesu Christi, ut Paulus loquitur. Denique hic observemus in genere Deum sua iudicia sic exercere, ut sontes puniat, et quos semel reprobraverit extremo supplicio afficiat: et nihilominus bonitate et clementia utatur in eos quibus vult suam misericordiam patefacere. Porro si contigisse istud videmus Kenaeis, ut nimirum misericordiam a Domino sint consequuti, multo minus dubitandum est, quin eundem erga nos Dei favorem sentiamus in domesticorum numerum adsciti, et in ipsius timore et obedientia ambulantes. Nam Kenaeos istos quod attinet, eos apparet postquam admiranda illa Dei opera cognovissent, et cum populo israëlitico manna comedissent in deserto, et superstitionibus et idolomaniis renunciassent, nihilominus tamen valde in religione fuisse inconstantes. Nam, ut apparet, ita sunt a tentatione superati, ut terram illam benedictam, divino cultui dicatam deseruerint, quod subinde hostium populi Israëlis incursionibus infestarentur. Sane mollitie non sunt eo adducti, quos duram egisse vitam sub tentoriis antea docuimus:

sed tamen otium et quietem nimis avide quaesiverunt. Ac proinde non habemus illos in fidelium numero, quasi a Deo in filios adoptati essent. Nihilominus tamen quoniam humanos se erga populum Israëlis praebuerant, quem Deus per desertum et loca avia deduxerat: et quoniam etiam barbaras nationes, quae in Dei foedere non continebantur, ipsi populo conciliarant; Israëlitae iam etiam ad misericordiam ipsis praestandam adducti sunt. Quare si Deus etiam erga illos se misericordem praebuit, qui tantum ex parte sui erant, et qui a Dei populo recesserant et extranei facti erant, neque Deum neque fidem certam habentes, qualem illum erga nos futurum arbitramur si in ipsius timore sincere ambulaverimus: fidemque ipsi quam in baptismo promisimus, integram servaverimus, et in ipsius cultu simplicitatem retinuerimus. Sane minime dubitandum est quin, licet totus adversum nos terrarum orbis conspirarit, ipsius manu tegamur et defendamur. Itaque ex eo quod Kinaeos Saul ab imminente Amalecitis internecione voluit immunes, discimus nos multo magis a Deo protegendos, et velut ipsius manu in tutum locum deducendos, quum in mundi iudicium armatus videbitur, et incredulos quorum in medio versamur iudicaturus exsurget, ne ullam noxam sentiamus, et in eandem cum ipsis confusionem deveniamus: sed mature ipsius opem et auxilium nos esse sensuros.

Deinceps sequitur, *a Saule percussum Amalechum, inde a Chavila usque qua venitur Surem, quae est e regione Aegypti.* Erat enim regio Raphidim, in qua Amalecitae Israëlitis occurrerunt, itinere illos prohibituri. Istis vero verbis fit manifestum Deum re ipsa dedisse mandata Samueli de perdendis Amalecitis: quandoquidem haec laniena potius pecudum videtur quam victoria: siquidem caesi ad unum sunt Amalecitae sine conflictu. Nam etsi ferox ille Amalecitarum populus sese ad resistendum apparavit, ita tamen Deus eos terruit, ut facile caesi sint. Ex quibus discimus Dei verbo nobis praeeunte nihil amplius nobis metuendum, quandoquidem gressus nostros omnes regi a Domino certum est. Et ita Deus se manum suam porrecturum brachiumque extensurum pollicetur ad nos tutandos et sublevandos, quum in viis ipsius ambulaverimus. Vias autem Domini intelligite, quum non laxamus habenas ad petulantiam et intemperantiam, sed a Dei obsequium nos componimus, nihilque nisi ipsius voluntati consonum suscipimus. Quae quum ita se habeant, quo animo nos esse decet, quam forti et praesenti, quaecunque tandem exsurgant rerum discrimina? Sane fateor, improbos et incredulos homines nihil nisi summam arrogantiam et ingentes animos spirare, dum tyrannidem exercent, et suis consiliis et conatibus velle ipsas nubes superare: sed quoniam non sobria mente ista suscipiunt, Deus etiam tanquam ebriosos deiicit, et stultam illam audaciam deprimit, qua super ipsas nubes efferebantur. Itaque nulla tanta est audacia quae firmo nitatur fundamento, nisi quae ex fide promanat: quum nimirum de Dei voluntate persuasi sumus, eique morem gerimus, eiusque promissis stamus, quibus se cultum nostrum, quo nos ad ipsius voluntatem conformare nitimur gratum habiturum, et felicem illi successum largiturum, pollicetur. Tum sane vere fortes et magnanimi futuri sumus, et invictam constantiam retenturi, quum fides nostra puro puto Dei verbo nitetur. Contra vero nostra incredulitas patefiet, quum trepidabimus, et incerti ac dubii rerum eventum incertum metuemus. Ubicunque enim vera fides sedem fixit, nulla superest dubitatio, nulla mentis trepidatio. Hanc ob causam apud prophetam legimus veros doctores mitti, qui labantia genua confirment, et debiles corroborent: ut doceamur Dei verbo vim hanc inesse, ut nos ad faciendum officium idoneos, et ad obedientiam praestandam habiles efficiat. Quamobrem donec Deus nos invicta sancti sui spiritus virtute cinxerit, viribus omnibus deficiemur, enervabimur ac debilitabimur, ut simus ad opus quodlibet aggrediendum inutiles. Hanc igitur doctrinam eruamus ex hoc loco, et mentibus nostris altius infigamus, quum dicitur Saul in bellum cum populo progressus, tam facilem victoriam obtinuisse, Deo sic secundante ipsius conatus, ut re ipsa apparuerit Deum huius belli summum imperatorem fuisse, et adversus ipsos hostes dimicasse, ut antea audivimus ex Mose, Deum se ultorem fore et poenas de tam ingrata et maledicta gente sumpturum iam olim fuisse comminatum. Quamobrem hinc discamus sub auspiciis Domini ambulare, persuasi nos, nihil nisi quod Deus iusserit suscipientes, semper felicem exitum sortituros consiliorum, quandoquidem promisit se nostram obedientiam gratam habiturum, eique prosperos successus daturum.

Deinceps vero Saulis et populi transgressio memoratur. Laudatus quidem hactenus Saul, quod strenuam navasset operam in exsequendis Dei mandatis: sed iam tam turpis lapsus ipsius describitur, ut propterea Dominus illum exauctorarit, immo plane reiecerit, ut in sequentibus visuri sumus. Verum enimvero prima fronte non usque adeo grave peccatum istud videbitur, quod tam severe puniretur. Nam et ipse se Saul occurrens Samueli, tanquam re bene gesta iactat, et se velut irreprehensibilem gloriatur, quum ait, praestiti verbum Iehovae. Quibus verbis victoriam suam Samueli probare tanquam laudabilem nititur, et tanquam rex strenuus et fortis laudari ab illo cupit, quandoquidem mandata sibi esset exsequutus. Verum et Saul et populus graviter erant lapsi, peccatum tamen non agnoscentes, sed potius praeclare se officio functos

existimantes. Ac sane excusatio illa, qua se apud Samuelem tuetur, satis ostendit qualia sint mortalium iudicia. Nam si Saul hominum iudicio staret, non modo ab omni culpa immunis, sed etiam summo dignus honore diceretur. Quale enim istud, obsecro, facinus? Captum enim regem reservavit triumpho vivum, populo exhibendum, ut eo maior Dei gloria appareret. Nam si in ipsa multitudine caesus esset, non videbatur tam insigne futurum spectaculum, quam quum publice in triumpho spectandus omnibus proponitur: ut Dei iudicium eo fiat conspectius: atque exemplo ipsius non omnes tantum Israëlitae, sed reliquae etiam gentes ad quas fama perveniret erudirentur. Adde superioribus etiam a populo reservata armenta boum, vaccarum, et opimos greges vitulorum, ovium, agnorum, et similium ad victimas. Atque hic detecta est Saulis foeda nundinatio. Praetexit enim sacrificia et holocausta Deo facienda, solemnesque gratiarum actiones pro adepta victoria. Quae sane valde sunt speciosa: sed quae hypocriseos plena sunt. Nominatim enim accusantur, quod opimos gregis et armenti reservassent: quod etsi in specie praeclarum videtur et laudabile, et apparet etiam extrinsecus virtus quaedam sua laude digna: tamen apparebit deinceps praedae potius quam religionis studio haec facta fuisse: ac proinde merito reiici a Domino tanquam suis mandatis contraria. Quid ita vero? Nempe Dei omnipotentis voluntatem praeferri omnium mortalium studiis oportet, quaecunque bona intentio praetexatur. Idcirco hic audimus Deum ad Samuelem verba facientem dixisse: *Poenitet me constituisse Saulem in regem, quia aversus est a sequendo me, et verba mea non praestitit:* deinde vero, *hoc displicuisse Samueli, adeo ut clamaret ad Iehovam tota illa nocte.* Porro quum Deum poenituisse dicit scriptura, notandum est illam ἀνθρωποπάθως de Deo loqui, ut nos doceat Deum humano more loqui, quod ipsius verba, si in maiestate sua loqueretur, ferre non possemus, neque ad ipsum accedere vocem eius audituri: idcirco se nostro captui accommodat, quandoquidem non cadit in eum poenitentia qualis in hominem. Nam facti alicuius poenitet homines, cuius eventum antea non bene perspexerunt: itaque quum ad se redeunt, maxime indignantur quod exciderint spe sua, ut non inceptum opus cupiant, sed aliud potius consilium initum, de quo tamen antea cogitare non potuerunt. Sane ista omnia in Deum minime cadunt, cuius consilium est aeternum, et cui omnia sunt praesentia, quae videt etiam antequam sint creata. Tantum igitur abest ut Deus duci poenitentia possit: ut illa nostri tantum respectu dicantur, et eorum ratione quae in oculos nostros occurrunt: cuiusmodi multae aliae phrases passim exstant in sacris, et nominatim postquam Deus mundum condidisset, et Adami conspecta ingratitudine, dixisse dicitur, se poenitere quod hominem creasset. Sane Deus per se quidem voluntatem non mutat, sed tamen poenitere dicitur, quum in ipsius opere quaedam apparet mutatio, et revolutio, et bonum in malum conversum animadvertit. Nam, exempli gratia, Saulem in regem a Domino fuisse constitutum, certum est, et singulare Dei opus fuisse: iam vero dante illo poenas propter rebellionem, an idcirco dixerint homines ex suae infirmitatis sensu Deum sententiam mutavisse? Atqui Deum scimus nunquam mutare voluntatem, neque a proposito recedere. Quare quum Deo poenitentia tribuitur, non potest nisi humano more fieri, quoniam terreni sumus, et, ut dixi, Deus se ad nostrum captum accommodat, ut eius consilia pro modulo nostro percipiamus. Sic exempli gratia, quum dicit Deus se duci poenitentia quod hominem crearit, ratione corruptionis loquitur, quae homini per lapsum primi parentis nostri Adami supervenit. Quoniam ergo, ut ante dixi, malum Deo displicet, idcirco Deus suas illas creaturas peccato foedatas non amplius agnoscit, sed potius quatenus nihil boni et integri reperit in illis, easdem detestatur. Deus enim creatum mundum intuitus, omnia esse bona dixit, nihilque in suis operibus desiderari. Iam vero infelix illa creatura, sese ultro ita corrupit, ut bono illo quod a creatore prius acceperat spoliata, et imago ad quam illam creaverat deleta sit, ut sola rebellio reliqua sit in homine. Sic quum ita Saul immutatus est, ut Dei voluntati non obtemperarit, Deus illum a se reiici declarat: et indignum esse qui in hominibus censeatur, qui Deo reluctari ausus sit. Neque vero propterea dixerimus Deum ante iacta mundi fundamenta singula non praevidisse aeterno suo consilio: deinde poenitere ipsum quod temere et incogitanter talem hominem fecerit. Sed ratione mutationis illius Deus loquitur, quae hominum malitia et ingratitudine accidit, ut pro eo quod antea Deus creaturis suis delectabatur et voluptatem ex illis capiebat, iam easdem abhorrere et detestari propter invectum vitium cogatur. Quae sane magnam vim ad nos coram Deo deiiciendos et humiliandos habere debent: quemadmodum quum hic audimus Deum dicentem se poenitere quod constituerit Saulem in regem: annon inde magnam occasionem habemus pravas nostras cupiditates adductis habenis coërcendi, ut in timore et sollicitudine ambulemus? Dona quidem Dei, ut ait Paulus, sunt sine poenitentia, sed de electione gratuita loquitur, quum ait electum fuisse a Deo populum israëliticum in haereditatem, qui tamen contumacia sua exciderit, et reiectaneus factus sit. Etsi verum etiam istud est, hominum malitiam non tantum posse apud Deum, quin sibi semper aliquod semen reservet. Neque enim unquam passus est ita suam ecclesiam

aboleri, quin sibi reliquias semper aliquas reservarit, a quibus suum nomen invocetur. Quare nos oportet esse persuasos, postquam a Deo in filiorum numerum adoptati sumus, nulla metuenda pericula, quibus alioqui terreri possemus, nisi in ipsius consilii immutabilitatem intueremur. Itaque licet sexcentis mortis periculis cingamur, minime tamen dubitandum, quin salvi et incolumes evadamus, quandoquidem penes Deum est fortitudo: quemadmodum ipsemet apud Joannem Dominus noster loquitur: *Pater meus qui dedit mihi oves, maior omnibus est.* Quibus verbis indicat, salutem nostram a mortalibus creaturis minime pendere: sed semel a Deo electos et in numerum filiorum adoptatos ipsi esse curae, ac proinde vim suam et potentiam in illis semper conservandis Deum re ipsa demonstraturum. Verum enim vero nos etiam vicissim par est ipsum assiduis precibus sollicitare, ne nos permittat unquam a se recedere, aut ulla occasione averti, ne adversus ipsius mandata quidquam faciamus, nobisque perniciem et exitium accersamus. Tanto itaque vehementius nos ad illum invocandum incitari par est, ut sancti spiritus sui virtute nos sic afficiat et impellat, ut non tantum bonam voluntatem in ipsius timore ambulandi, sed etiam in ea perseverandi, et malo resistendi studium habeamus. Quapropter locum illum Geneseos animis nostris altius infigamus, ut quandoquidem natura Deo invisi sumus, et inde a matris utero rei aeternae maledictionis, et nos aeterna damnatio manet, discamus ad specialem illam divinae adoptionis gratiam gratuitam confugere, ut facti illius filii, etiam grati ipsi et accepti simus, et in nobis delectetur: quemadmodum alibi dicitur Dominus delectari in opere manuum suarum. Quare quum Dei nova creatura fuerimus, et sancti sui spiritus notam in nobis impresserit, nostraque adoptio rata fuerit, ne dubitemus quin adversus omnia pericula tuti conservemur.

Et de hac voce *Poenitendi* hactenus. Caeterum hic notandum, quo maiora sunt Dei erga nos benefacta, eo severius eius in nos iram exarsuram, nisi tanta bona ut par est agnoscentes, meritis eum laudibus extollamus, et debitas gratias agamus, quod ita peccata nostra in dies augerentur et novis cumularentur. Sed quid illud est, quod indignatus Samuel dicitur, et ei istud displicuisse? Adeone sui oblitus, ut adversus quem irascatur non agnoscat? Neque enim habebat hic parem cui succenseret, nullus erat qui negotium ipsi facesseret: de solo Dei decreto Sauli manifestando hic agitur: quamobrem quum adeo vehementer indignatur, adversus Deum ipsum insurgere velle videtur. Et sane Samuelem hic omni culpa liberare non possumus, quin aliquid humani passus sit, et temeraria passione quadam abreptus: nam humanis passionibus non erat omnino spoliatus. Verum scriptura docet etiam rationem qua Samuel subitum istum affectum sic compescuit, ne ultra in arrogantiam et murmur progrederetur, nempe ad Deum precibus tota nocte clamans. Hic igitur observandum quam prava et maligna sit hominum natura, qui Deo non operante ex ipsorum voluntate et desiderio, statim in diffidentiam de Deo incidunt: et licet ad tempus illi obsequuti fuerint, tamen obloquantur: et ipse diabolus suis dolis et fraudibus circumventos ad Deum contumeliose lacessendum impellat. Atque utinam non esset istud tam multa experientia comprobatum, et quidem, proh dolor! infaustis istis nostris temporibus. Quam multos enim videas nullum sensum habentes divinae gratiae? Quae vero causa est alia quam quod se ipsos non explorant? Nam certum est eos qui sese non norunt explorare semper aliquid in se acerbi reperturos. Nam rebus ipsis ex animi sententia minime succedentibus, statim ira exaestuant et effervescunt. Sed, quaeso, quicum tandem esse sibi rem arbitrantur? Sed, quod maius est, ipsos fideles videas a diabolo sollicitari, et ad rebellionem quibusdam veluti stimulis impelli, nisi Dei misericordia in officio retinerentur. At tamen summis viribus adversus istud malum pugnandum est, ut expugnetur ab ipso initio: et pro eo quod increduli magis magisque in iras effervescunt, et adversus Deum veluti furore perciti feruntur, postquam semel mente ab ipso sunt alienati, et contemptum illius maiestatis in se admiserunt, nos contra fortiter adversum cupiditates nostras pugnemus, neque unquam animum, licet violenter a diabolo ad rebellionem sollicitati, despondeamus. Nam et sanctissimorum qui unquam exstiterunt virorum hanc fuisse conditionem videmus. Prophetae ipsi nonne quadam indignatione et animo saepe sunt commoti, quum videretur universus populus a Deo derelictus, improbis interim Dei verbum contemnentibus? Nonne in has voces eruperunt: Usque quo, Domine, viri improbi dominabuntur? usque quo patieris illos triumphare, et blasphemis vocibus tuam gloriam proscindentes efferri? Tuam vero ecclesiam per summum dedecus et ignominiam diripi, et ab impiis proscindi, cum tuae potentiae et virtutis summo contemptu? Quid ergo promovemus te colentes? Sane prophetas videmus saepe fateri se suis passionibus sic abreptos, ut libenter coram Deo velut coram terreno iudice disceptaturi fuerint. Interim vero semel quidem Deo veluti contradixisse videmus: atque adeo veluti anathemata fieri, ex vehementi dolore, quo afficiebantur intuentes Dei nomen blasphemis vocibus improborum proscindi, Deique ecclesiam graviter premi, et veluti pedibus impiorum calcari. Sic Ieremias Dominum alloquens: Ego, inquit, Domine video nomen tuum impiorum cachinnis et risu profanari. Sane tanquam

homo extra se positus exclamat Dei nomen videns in contemptum venire, et suam quemque sequi cupiditatem, quasi Dei iustitia abiecta mundi gubernatione in coelo desideret. Quamobrem propheta istis curis agitatus ad extremum angitur; et ait Dominum compellans, Domine tui nominis mentionem amplius non faciam. Profecto non abhorrebat a Dei nomine: sed suas curas et anxias sollicitudines et summos dolores ita cum Deo communicabat, et quibus maxime doloribus angeretur explicabat, quasi dicat: Eheu Domine, ego sum miser et paene de relictus, quid ergo de me futurum est, si nomen tuum sinis ita profanari? Quare diligenter haec verba sunt meditanda, Samueli displicuisse reiectum Saulem, et pro eo tota nocte ad Deum clamavisse. Hac igitur sola ratione in summis angustiis animi et difficultatibus constituti emergemus, si precibus ad Deum confugiamus. Sola ergo ratio difficultates omnes superandi, et iram Dei placandi, in oratione ad Deum, et in obedientia ipsius consistit. Quamobrem etiam monemur in Psalmis a propheta, in Dei sinum curas omnes nostras coniicere. Nam si secus fecerimus, frustra laborabimus, et fraenum nostrum arrodemus. Exemplo esto bonus ille rex Ezechias, quem videmus auditis blasphemis in Deum vocibus impii illius Rabsaces, totum cohorruisse, et in summis angustiis fuisse constitutum. Profecto multae gravesque causae videntur Samuelem hic perturbasse, quum cogitaret Dei nomen dedecus aliquod passurum, et impios homines occasionem adversus Deum blasphemandi accepturos, Saule reiecto et exauctorato. Nam Samuelis ministerio unctus fuerat, et ab ipso Deo e tota plebe selectus, et ad regiam dignitatem vocatus: quare iam illo exauctorato videbatur tantundem de Samuelis autoritate et doctrinae ipsius fide detrahi: ac proinde Dei cultum everti necesse esse, summamque in populum perturbationem rerumque omnium confusionem invehi. Hae sane causae Samuelem ad tantam indignationem impulerunt. Eaedem Ieremiam graviter afflixerunt, quum veretur ne oblatam occasionem populus Deo obloquendi arripiat, et in blasphemas voces erumpat, quibus sacrosanctum Dei nomen violetur. Easdem uterque causas habet indignationis: sed Samuel remedium adversus tentationem novit et sequitur, Ieremias vero non item, sed quodammodo subringebatur, et fraenum arrodebat, quae sibi contigisset intuitus. Verum longe superior hominibus fuit Deus, qui bonitate sua immensa tantam servi sui fragilitatem toleravit, et iacentem erexit, ac veluti novis viribus auxit. Nos itaque discamus hanc doctrinam in usum nostrum vertere: et quotiescunque variis agitabimur tentationibus, et in summas difficultates inciderimus propter varias rerum conversiones, ad Deum confugiamus et sub ipsius manu deiiciamur: et in primis nihil ex nobis ipsis aggrediamur. Sed potius ardentibus et indesinentibus votis Deum sollicitemus, et in ipso solo solatium quaeramus: donec Deus re ipsa tandem patefaciat sua iudicia, non tantum esse iusta, sed etiam salutem et utilitatem nostram spectare.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA LIII.

12. *Quumque de nocte surrexisset Samuel, ut iret ad Saul mane, nunciatum est Samueli, eo quod venisset Saul in Carmelum, et erexisset sibi fornicem triumphalem, et reversus transisset descendissetque in Galgala.* 13. *Et quum venisset Samuel ad Saul, dixit ei Saul: Benedictus tu Domino, implevi verbum Domini.* 14. *Dixitque Samuel: Et quae est haec vox gregum quae resonat in auribus meis, et armentorum quam ego audio?* 15. *Et ait Saul, de Hamalech adduxerunt ea: pepercit enim populus melioribus ovibus, et armentis ut immolarentur Domino Deo tuo, reliqua vero occidimus.* 16. *Ait autem Samuel ad Saul: Sine me, et indicabo tibi quae loquutus sit Dominus ad me nocte. Dixitque ei, loquere.* 17. *Et ait Samuel: Nonne quum parvulus esses in oculis tuis, caput in tribubus Israël factus es, unxitque te Dominus in regem super Israël?* 18. *Et misit te Dominus in viam, et ait: Vade et interfice peccatores Hamalech, et pugna contra eos, usque ad internecionem eorum.* 19. *Quare ergo non audisti vocem Domini, sed versus ad praedam es, et fecisti malum in oculis Domini?*

Hesterna concione audivimus Samuelis lamenta et lacrymas de Saule, postquam reiectum illum audivisset a Domino: iam vero contra videtur omnem exuisse humanitatem, et nihil nisi severitatem spirare. Venit enim ad Saulem ipsi nunciaturus horrendum nuncium, nempe non haberi amplius ipsum a Domino pro legitimo rege: quod ex arbitrii sui sententia, non ex Dei mandato, rem perfecisset. Et quandoquidem Deum magistrum non admiserit, neque ipsum vicissim a Domino pro servo haberi. Sane ista valde repugnantia videntur, Samuelem in summo luctu esse propter Saulis amorem: et tamen sic ab illo excipi ut iratus hostis videatur, cui nullo modo parcat. Verum ita videmus prophetas officio suo fungi solitos. Et licet populum summa dilectione amplexi sint, nihilominus tamen in muneris sibi commissi administratione severitatem summam adhibuisse. Et sane longe diversa sunt ista. Nam qui mandata nomine alterius ad alium accepit perferenda, dare operam debet, ut fideliter munus suum exsequatur, et praeter

eius a quo missus est voluntatem nihil dicat aut faciat. Sed hoc in primis verbi divini praecones respicit, quos etiam si cum parentibus et amicis intimis res illis sit, nullis tamen illorum blanditiis flecti, neque de divina severitate quidquam oportet remittere: sed potius adversus improbos et flagitiosos uti comminationibus et reprehensionibus asperrimis, et in primis adversus eos qui in pertinacia occalluerunt: ne illos sua lenitate vel silentio in mortem trahant. Quamobrem officium est verorum pastorum fidorumque Dei servorum, quibus in ecclesia docendi cura demandata est, vehementer affici et dolere sibi commissam plebem videntes in exitium ruere, et causam illorum apud Deum agere, precibusque pro salute populi sollicitare pro viribus. Et nihilominus tamen nihil de officii sui partibus remittere, neque ullis terreri hominum minis, neque externa specie: sed vehementi studio gloriae Dei duci: et ipsius iudicia peccantibus denuntiare, et severe eosdem increpare. Haec enim sane unica ratio est illos e periculis in quae se coniiciunt, immo ex ultimo exitio, eripiendi: quum contra si de severitate vel tantillum remittatur, et iis indulgeatur qui Dei adversus se iram provocarunt, ea indulgentia sit veluti gladius qui in furiosi manus ad se iugulandum tradatur, aut ab aquis erutus magis immergatur, et in abyssum profundissimam inferorum demergatur. Scimus enim hanc unicam esse rationem veniam de peccatis a Deo impetrandi, ut peccatores tam serio peccatorum sensu afficiantur, ut sibi ipsis renunciantes coram ipsius maiestate magis ac magis deiiciantur. Id vero quo modo fiet, nisi ab illo veterno, in quo a natura desident, excitentur. At si pulvillis veluti suppositis foveantur, et bene cum ipsis agi persuadeantur: sane perinde est ac si adversus Deum insurgere bellumque ipsi inferre docerentur, et adversus illum armarentur. At proprio illos gladio tandem iugulari oportet. Quamobrem necesse est eos omnes, quibus divini verbi commissa est praedicatio, si officio suo fungi volunt, ad humanitatem quidem esse propensos, eorumque omnium quaerere salutem qui sibi commissi sunt: graviterque angi, quum doctrinae suae progressum et fructum tantum non vident quantum sperarant, et referri par esset: et tamen adversus pertinaces severe agere, et imperterritos esse in denuntiandis divinis iudiciis, ut sibi a Deo commissae doctrinae autoritatem palam manifestent. Atque talem se Samuel gessit: Sauli regi denuntians Domini minas, immo exauctorationem et reiectionem. Atqui prima fronte Saul apud Samuelem quasi re bene et ex Domini mandato gesta gloriatur, ut solent homines de suis operibus efferri, et nescio quam in illis sibi perfectionem imaginari: quemadmodum et sapiens ille Salomon dicit, semper recta videri hominibus sua opera: ac si iudices in sua causa adhibeantur, se sibi summa laude dignos semper videri. Quare qui tantum a limine Dei cultum salutarit, religiosissimus sibi videbitur, Deumque demeritus: qui laudabile aliquod facinus gesserit, etiamsi vitio non careat, gloria et praedicatione se, reiectis a tergo vitiis, efferet, suamque virtutem mirifice praedicabit, et terminos modestiae transiliet. Ita se gerit hoc loco Saul. Et sane poterat ille quidem vere dicere, se Deo morem gessisse: quandoquidem se ad iter accinxerat, militemque mira quadam celeritate conscripserat, et Amalecitas proscripserat, seque in hoc bello strenue gesserat; in his, inquam, omnibus vere potuit Saul se Deo morigerum fuisse praedicare. Verum tamen regem contra Dei praeceptum reservavit: in quo primum graviter ab illo peccatum est. Deinde praedam ex opimis ovibus et bobus fecerat, causam quidem speciosam afferens ut Deo immolarentur: sed, ut demus simplicem et rectum fuisse ipsius animum, et in Dei cultum propensum, tamen contra Dei praeceptum peccaverat. Sed, ut ante attigimus, turpis avaritia tegebatur oblationum et victimarum specioso nomine. Et ita solent homines in varias se formas vertere, et a recta via recedere, Deum veluti socium advocantes, et in partem praedae admittentes. Esto tamen, Saul solo divini cultus amore et studio has pecudes in victimas et gratiarum actiones reservarit: stulta nihilominus ipsius intentio fuit, et nullo modo toleranda excusatio, quam ipse sibi finxerat. Ex quo discimus eo maiore cura et studio nitendum in contrarium, et quoniam tam proclives sumus ad violanda Dei praecepta, ad amussim nostra pensitanda facta, ne quid temere geratur, et adversus illa peccetur. Quare quum rectum animum habuerimus Deo serviendi, et rite ad divinam amussim nos expenderimus, nihilne corruptelae accesserit, certum est, modo ne nobis fucum faciamus, semper aliquid reprehensione dignum nos inventuros, et non talem fuisse tamque integrum affectum qualem a nobis Deus requirit. Itaque magnam quidem habemus nos coram Deo humiliandi occasionem, eidemque gratias agendi, quum rectum studium sui cultus nobis largitus est: sed interim tamen agnoscendum est, Deo non deesse nos condemnandi materiam, si velit in operum nostrorum imperfectionem intueri. Quapropter apage meritorum somnium, quale sibi papistae fingunt, qui officiis Deum demereri putant, et pro suorum operum ratione mercedem consequi volunt. Quum contra si nostra opera diligenter expendamus sine fuco et simulatione, illa multis maculis et vitiis vitiata et corrupta deprehendamus. Quamobrem absit procul a nobis inanis ista Saulis gloriatio: *Feci quod Dominus praecepit:* sed potius dicamus: Volui quidem quod iussit Dominus facere, verum quo propius metam attigisse mihi visus sum,

eo remotior fui, quod iniquitatem in me tantum esse cognovi: quemadmodum de se ipso Paulus id ipsum profitetur, et quidem quo tempore tam fortiter in apostolatus officio sese exercuit: *Non facio*, inquit, *bonum quod vellem; video enim in carne mea semper aliquam residuam infirmitatem.* Testatur itaque Paulus se non currentem ut officii ratio postulabat, non facere bonum quod vellet: sed malum quod odisset. Deum quidem fateor opera nostra accipere et habere grata, licet manca et imperfecta: sed ex mera liberalitate. Quare licet nobis non simus conscii ullius peccati, et non percipiamus qua in re sit a nobis peccatum, tamen concludendum est, nos voluisse quidem, sed non implevisse tamen neque perfecisse quod Deus a nobis requirit.

Sequitur Samuelis responsio, his verbis: *Et quae est haec vox gregum, quae resonat in auribus meis, et armentorum, quam ego audio?* Quorum verborum sensus est, licet boves opimos, vaccas, vitulos, agnos Deo immolaveris, tu non ideo tamen Dei mandata perfecisti. Ex quibus apparet concisum fuisse Samuelis sermonem, ut solet eorum esse qui in summis animi angustiis versantur. Nam si quis cum impudente homine rem habeat, non pluribus verbis eius proterviam demonstrabit: sed breviter illam coarguet: quod brevitate concisa oratio sit vehementior. Ita Samuel in praesentia, regem licet alloquatur: neque enim sigillatim reservatum ab illo regem Amalecum, non opimos greges arietum et boum ac vaccarum, non denique opima hostibus detracta spolia conqueritur: sed verbo Saulem constrictum tenet, et ad veritatem compellit, etsi minime fatentem et agnoscentem delictum habuit. Nam statim ab hypocrisi suum responsum auspicatur, et ait, populum greges illos in victimas et holocausta Deo reservasse: se vero in illorum numero esse dissimulat, quum nihil tamen sine ipsius permissu hic gestum sit. Sed ita solent qui nolunt statim ab initio sese rationi subiicere, latebras et effugia quaerere ne deprehendantur. Ac proinde primi illius parentis nostri naturam retinemus et vestigiis ipsius insistimus, qui primum foliis suam turpitudinem occultare, deinde culpam in uxorem quam a Deo acceperat reiicere conatus est: femina vero in serpentem, a quo se deceptam et elusam fuisse conqueritur. Ita quisque solet in alium peccata sua coniicere, neque potest se reum sponte fateri. Sic iam Saul: quem sane certum est voluisse haec spolia in triumphum ducere, ut primum regem ostentaret, deinde sequerentur oves, tum boves, vaccae, et caetera, praeterquam quod optima quaeque supellex abducta fuerat. Quare maxime coram Deo reus erat istius peccati. Verum in populum culpam omnem reiecit, ut solent facinoris alicuius rei culpam modo in hunc modo in illum reiicere, impunitatem hac ratione sibi pollicentes. Itaque magna hic nobis adhibenda cautio est, ut de nostris peccatis serio cogitantes, ultro condemnationem subeamus, in nullum culpam reiicientes. Certum enim est nos quamdiu alio respexerimus, tamdiu effugia vana quaesituros quibus Dei iudicis oculos fallamus. Sed quis tandem, oro, fructus erit? Nam quaecunque effugia quaesiverimus, nunquam tamen Dei iudicium effugiemus: ac licet modo in hunc, modo in illum culpam reiicere conati fuerimus, nihil iuvabit, quandoquidem illi de suis peccatis poenas luituri sunt, et quisque pro se luat poenas oportet. Quamobrem serio de nostris peccatis cogitaturi, missos faciamus eos qui non iisdem nobiscum peccatis impliciti sunt, aut quibus ad male faciendum non usi sumus consiliariis, quandoquidem alioquin magis ac magis implicaremur mendacio, et coram Deo confusionem maiorem nobis accerseremus. Quisque igitur peccatum suum rite expendat, et culpam agnoscens suppliciter veniam deprecetur. Atque ista referenda nobis doctrina ex Saulis exemplo, in quo tanquam in speculo licet naturae nostrae malitiam et fictionem contemplari, qui a Samuele accusatus in populum culpam omnem reiicere, ut se a crimine liberaret, conatus est.

Deinde vero Samuel attentionem sibi comparat, his verbis: *Sine me, et indicabo tibi quae loquutus sit ad me Dominus nocte. Nonne quum parvus esses in oculis tuis, caput in tribubus Israël factus es, unxitque te Dominus in regem super Israël?* Quasi dicat: Quum privatus adhuc eras, tu te parvi faciebas, neque enim efferendi te occasionem habebas, quandoquidem homo eras rusticus et agrestis: quare ergo evectus a Domino in regem non paruisti mandatis ipsius? Nam misi te ut una internecione Amalecitas deleres, quare ergo regem reservasti, quem primum a te neci dari oportuit? Quare etiam versus ad praedam opimas quasque pecudes reservasti, quas interdicti more Deus abs te deleri volebat? Itane vero Deo te morigerum et obtemperantem praebuisti? Conspicua in istis fortitudo et magnanimitas prophetae, Saulem acriter urgentis, et vanam illius excusationem monstrantis, ut solent inania effugia quaerere qui se vel omni ex parte culpa liberare volunt, vel saltem minorem facere: quibus tamen nullo modo cedendum est, sed graviter sunt arguendi. Et illi quidem, fateor, maximam fieri sibi iniuriam conquerentur, nisi excusatio ipsorum admittatur: sed toto coelo errant. Nam nisi reprehenderentur, in stupore et veterno retinerentur: immo in vitia procliviores sine ullo pudore redderentur: et nunquam de petenda venia a Domino pro delictis cogitarent: sed impunitatem perpetuam sperantes ad omne malum habenas remitterent. Quamobrem si nos in multis labi contigerit, et de illis reprehendi, summopere cavendum ne

vanas excusationes et effugia quaeramus, quibus vitia tegere posse nos speremus: sed potius cum silentio reorum instar causae nostrae determinatio exspectanda. Neque istud acerbe molesteque ferre nos oportet, quandoquidem magnopere ad salutem nostram conducit. Caeterum haec odia et similem pugnam suscipiant necesse est, quotquot proximos de peccatis arguere instituunt, prout sunt homines mendacio et vanitati dediti: atque adeo hebetes ut veluti quaedam repagula velle Deo obiicere videantur, quo ipsorum peccata occultentur. Verum quicunque alium reprehendere cogitat in Dei mandata peccantem, oportet animum obfirmet, ne reluctanti cedat, sed potius pro virili pergat peccata detegere, et increpare: ac docere longe falli opinione, qui Deum velit fallere, cuius verbum est immutabile: ac proinde nimium impudentes esse, qui adversus illud audeant responsare, siquidem illius commodis et utilitati studet, quum docet peccatores sub potente manu Domini humiliari, seque ipsius tutelae submittere. Necessaria sane doctrina ista est ex hoc loco eruenda, quo Samuel ita Saulem compellavit: *Sine me, et indicabo tibi.* Ex quibus verbis amplius apparet homines neque posse neque debere Deum loquentem, et liberrime ipsos arguentem impedire. Et praeterea licet cum Deo contenderint, nihilominus tamen adversum se sententiam latum iri. Conspicuum istud est Adami et Evae parentum nostrorum exemplis, quae superius attuli: qui quidem pro sua virili sese occultare studuerunt, sed ficulnea tantum adhibuerunt folia: deinde alter in alterum culpam reiecerunt, sed irrito conatu. Numquid enim propterea minus adversus ipsos lata sententia est a Domino? Sane vir quidem in uxorem omnem culpam reiiciens sese poenae subducere conatus est, deceptum se a muliere causatus. Sed nihilo minus a Deo condemnatus est. Femina vero serpentem veluti autorem peccati accusavit: sed vel invitam oportuit a Domino condemnari. Quare illos decebat in solam suam rebellionem qua defecerant a Domino intuentes, nullam excusationem praetexere. Istos in hac responsione Saul imitatur. Nam etsi magnum et speciosum quiddam prae se tulit ne posset condemnari, perrexit tamen acrius instare propheta, fucumque tollere, ut Saul non modo nihil promoverit obloquendo, sed potius deteriorem causam suam fecerit adversus Deum sese obfirmando.

Caeterum hic observandum Samuelem exprobrare Sauli non interfectos a se quos Deus iusserat. Qua in re severior, ut ante dictum est, Dei sententia videri posset. Nam quare tanta saevitia et immanitate homines sine misericordia tollerentur? Et praeterea quomodo peccati unius vindictam, etiam in aliquot ante saecula natos eos qui ad lanienam trahebantur admissi, distulit? Nae videretur prima fronte nimis insolens ista Dei severitas. Sed contra observandum, adoranda esse nobis summa cum reverentia et silentio Dei iudicia, quum occulta nobis fuerint, cavendumque summopere ne illis obloquamur. Nam audacia nostra semper contundetur, et nihil promovebimus nostra curiositate perscrutantes quae adorare nos oportet: sed potius summam confusionem in nos pertrahemus. Denique ut paucis rem totam complectar esto ratum istud axioma, Deum, licet severe agat, esse tamen semper iustissimum et aequissimum: et si iudiciorum ipsius, propter stuporem nobis innatum, ratio non constet, tamen statuendum sine concertatione esse aequissima, et aequitate ac rectitudine omnia constare. Interim hanc doctrinam ad usum nostrum revocemus, nempe Deo maleficium aliquod condemnante, non esse nostrum adversus Deum obloqui, et in eius iudicia inquirere, quasi maiores illo simus, ne summo nostro periculo id contingat. Quid misero illi Achabo contigerit notum est, postquam acceptis a Deo mandatis de Syris exstirpandis, sponte tamen cum Benhadado pacem iniit, contentus cum inimicis pacem facere. Sed missus ad eum a Domino propheta, Dei iudicium ipsi imminens propter contumaciam aperuit, sed addito signo, quo miser ille Achab Dei iudicia quasi iam ante oculos posita metueret. Quare phropheta Dei nomine accepto sponte in facie vulnere ad regem pervenit Deique mandata pertulit: Quandoquidem, ait, iussus regem Syrorum interficere, maluisti vivum reservare, pacemque cum illo inire, quam Deo parere, ut vides me vulneratum, ita scito te tuumque etiam populum ab eo quem dimisisti vulnerandum. Quare vero propheta ille vulnus in se ultro recepit? quare se hoc habitu regi obtulit? Nempe, ut ostenderet Deo mandanti sine ulla contradictione obtemperandum. Ac proinde quum Deus blasphemum illum Syrorum regem Benhadadum interfici iussisset, oportuisse vindictam de illo fieri, et ex Dei mandato morti dari. Quae quum a rege Achabo non sint ex Dei voluntate perfecta, in ipsum etiam damnum recisurum. Quod exemplum cum isto de quo nunc agimus convenit, Deus enim vocat Amalecitas peccatores. Minime quidem quod qui tum vivebant in Israëlitas iniurii fuissent et crudeles, aut quod eos itinere prohibere tentassent, et a possessione terrae quam Deus ipsis dederat excludere: neque enim tum quum id contigit, isti nati erant. Sed nihilominus Deus vult in iis qui tum vivebant patrum ingratitudinem ulcisci: quemadmodum Deus etiam minatur, se in tertiam et quartam usque generationem improborum ulturum sui contemptum. Qua in re tamen iustissimus et aequissimus fuit iudex: quis enim obsecro, ex tanta illa multitudine suam apud Deum innocentiam tuebitur? Quandoquidem igitur certum est omnes a maximo ad mi-

nimum reos esse coram Deo, nullus superest quaestioni locus, quare Deus Amalecitas multa post patrum transgressionem saecula natos, voluerit una omnes internecione semel delere. Quemadmodum neque et de Cananaeis quaerendum, quare post quadringentos annos quam Abrahamo molesti fuerant, poenas luerunt. Nempe Deus in manu sitam habet temporum opportunitatem: sicuti ex tota passim apparet scriptura, quae subinde diem Domini, diem Domini inculcat: ut ostendat non esse in hominum potestate positum ipsius iudicia limitibus quibusdam coërcere: quae potius venerari et adorare debent, ac patienter voluntatem ipsius praestolari. Quare, quum Deum iussisse Amalecitas una internecione profligari audimus, et peccatores ab ipso dici, sane debet una haec instar omnium causarum esse, neque oportet homines in illa Dei iudicia ulterius inquirere: quod ea sit arrogantia plus quam diabolica, ut quum Deus decretum suum irrevocabile pronuntiaverit, mortales de eo suam sententiam ferre audeant. Quid enim, obsecro, praetexunt? Bonum esse in causas inquirere, ob quas quid cuique contingat. Itane vero mortales coelum et terram manibus complecterentur: lucemque illam Dei inaccessibilem et incomprehensibilem ad se transferrent? Quamobrem discenda nobis sobrietas et modestia, ne in ea quae supra nos sunt curiosius inquiramus. Sane solem limpidissimum et lucidissimum esse certum est: quis ergo non amentem eum iudicaverit, qui quod caligare ipsum faciat, obscurum esse dixerit? An ideo quod quidam in solis purissimos radios oculos coniicientes, iis sic afficiantur ut ferre aspectum ipsius nequeant, propterea imbecillitas illa virtutem illius natura sua bonam infringet et debilitabit? At si tanta vis est insensibilis creaturae, ut nostris oculis stuporem adferat, et caligine perstringat, quid futurum putamus si Dei veluti penetralia scrutari voluerimus, ut rationes iudiciorum ipsius quas esse nobis occultas voluit, exploremus, et ad nostri iudicii modulum appendamus? Quare una haec ratio instar omnium esto, Deum iubentem puniri peccatores suorum iudiciorum penes se causas habere, in quae inquirere, et iisdem obloqui nefas sit. Hodie vero licet non dentur istiusmodi speciales revelationes, quibus hunc vel illum vel bello persequendum, vel castigandum esse Deus ostendat, regula tamen ista communi contentos esse nos oportet, nempe Deum satis aperte tam in Decalogo quam toto verbo suo passim declarasse, puniendos peccatores, et facinorosos e medio tollendos, neque illis ulla ratione parcendum: et revocanda in memoriam Solomonis illa sententia: Eum qui iustificat impium, et qui damnat iustum, utrumque esse abominabilem coram Deo. Sane fatebimur omnes, si quis insons puniatur, crudelitatem et saevitiam nimium insolentem admitti: sed non semper existimabimus peccatum, si quis impius et incredulus tollatur aut iustificetur. Atqui, inquit Solomon, eodem utrique crimine rei tenentur. Nam alibi dicit Dominus per prophetam: Vae homini qui dicit malum esse bonum, et bonum malum. Sane utrorumque par est iudicium. Quemadmodum enim malum odisse debemus, et eos a quibus admittitur: sic etiam scire Deum neque toleraturum, neque impunitos relicturum eos qui impios iustificant: et praesertim ab iis qui iuri dicundo praefecti sunt rationem repetiturum, si impios toleraverint et ius perverterint, neque passurum ut sedes illa ad quam ipsos evexit ita foedetur iniustitia, licet eam homines dissimulent: et ut gladio abutantur quem ipsis ad malos coërcendos, bonos autem tutandos, commisit, et legatorum suorum vices hac in parte sustinere voluit.

Et de istis hactenus: pergamus ad Saulis excusationes, et consuetis artibus iis qui cedere nolunt utentem eum audiamus. Iam antea deteximus ipsius hypocrisin, quum in populum reiecit culpam qua ipse tenebatur. Sciebat enim Samuel ipsum esse reum eius cuius populum accusabat. Nihilominus tamen populum tanquam patronum advocat, qua in re se mirifice vanum et mendacem ostendit, qui Deum infanti similem existimet, dum factum ita fucare nititur, quasi nihil in eo sit perspecturus. Sed longe se impudentiorem prodit, et hypocrisin tegit, quum ait: Implevi verbum Domini. Nam ita prophetae mendacium impingit. Ille tamen regem Amalecitarum, ille greges ovium, et armenta boum reservarat, et spolia ceperat. Sed propheta satis monstravit se de suo nihil adferre: Dei tantum se nuncium esse, ad perferenda quae superiore nocte per revelationem mandata ad ipsum acceperat. Saul itaque non tantum in prophetam arrogantius insurrexit, sed in ipsum Deum, quasi mendacium illi impingat. En quo amentiae homines deveniant, quum in peccatis occalluerunt, Deique tribunal refugiunt. Nam se in omnes formas vertunt, et longis ambagibus verum falso confundere nituntur, et inanibus excusationibus sese tutantur. Neque vero, inquam, aperte Deo bellum indicunt, neque adversus ipsum petulanter insiliunt repente: sed ubi ad tempus vanas excusationes quaesiverunt, si deinceps reprehendantur, occultum venenum produnt, et quod intus latebat virus eiaculantur, ut vel Deum ipsum audeant provocare. Et se quidem illum multis colere caeremoniis simulant, sed iudicem ferre nolunt, si ad poenas sumendas properat; quin potius de solio ipsum deiicere vellent. Non aliter hic se Saul erga prophetam gessit. Neque id mirum videri debet, quandoquidem eum esse hominum morem quotidiana nimium, proh dolor! docet experientia. Nam qui ad tempus se valde religiosos esse simularunt, si lapsi

in aliquod vitium arguantur, mille artibus se excusare conabuntur: non quidem quasi adversus Deum insurrecturi, sed hominibus, si possint, fucum facturi. Sed si acrius urgeantur, ut omnis excusatio ipsis adimatur et fucus tollatur, tum virus suum occultum produnt, et veluti furore perciti in Deum ipsum exacerbantur, et omnia querelis implent istiusmodi: Nihilne ergo tolerabitur? Nonne Deus ipse praecepit ut alii alios toleremus? Quid ergo premimur nobis tam horrenda Dei vindicta proposita? An haec ratio est homines ad Deum adducendi, ac non potius in desperationem vocandi? Infirmi sumus, et quid homo sit, nemo nescit. Nae si Deus in hominum facta secundum suae iustitiae severitatem intueretur, morti aeternae omnes addiceremur. At non tam crudelis Deus, quam ab istis fingitur. Verum enimvero venire deberet illis in mentem, quum verba filii Dei usurpant, quibus Dei clementia commendatur, Deum infirmos tolerare eos, qui Dei iudiciis attoniti et corde contriti metuunt eius minas, quos idem ipse sublevat: et contra sese efferentes, et capita in altum tollentes deprimere, ut adversus Deum insurgentes maiore cum exitio deturbentur, et confringantur. Deus enim est nimium dura rupes: ante cuius conspectum ipsi montes instar nivis colliquescunt: quare licet totis viribus homines adversus eum conspirarint, quid aliud in ipsius conspectu futuri sunt, quam aquae gutta ad magnum incendium? Quamobrem qui de peccatis reprehensi, de severitate nimia conqueruntur, potius quam peccata agnoscentes sese coram Deo magis ac magis deiiciant et humilient, et veniam deprecentur: quid aliud faciunt quam quod adversus Deum sese obdurant, et se nulla teneri religione palam profitentur, et adversus se ipsos vel inviti sententiam ferunt, quandoquidem quod occultum esse hominibus arbitrantur, Deo est apertum et detectum? Quapropter eo magis observandum est istud Saulis exemplum, quod natura simus ad hoc vitium procliviores, donec Deus ipse nos sancto suo spiritu renovarit. In primis vero cavendum magnopere ne Deum veluti nobis aequalem faciamus: sed potius danda opera, ut coram ipso nostro iudice magis ac magis humiliemur, et nos ipsos condemnemus, quo facilius gratiam ab ipso impetremus: ac sciamus quaecunque effugia quaesiverimus totidem foveas fore in quas praecipites ruamus. Quare si admoniti ut ad meliorem frugem revertamur, virus nostrum despumare incipimus, certum est in nos ipsos exitium redundaturum. Metuamus itaque et fugiamus tantum exitium: et coram Dei maiestate sic deiiciamur, ut misericordiam obtineamus: quae semper erit parata, modo cum seria poenitentia et μετανοίᾳ veniam deprecemur. Caeterum si contingat eos qui in hunc modum sese pertinaciter gerunt, in eorum esse numero qui magnum prae se zelum ferunt, ne propterea offendamur, neque turbemur, scientes iam inde ab omni aevo hunc fuisse hominum morem: iustoque Dei iudicio fieri, ut qui peccata sponte confiteri nolunt, ita gravius in se iudicium accersant. Hae fuerunt igitur Saulis tergiversationes inanes, populi, non suam, hanc fuisse culpam: deinde quasi Samuelis ignorantiam quandam reprehenderet, quod populi pietatem non intueri vellet, ait: Ad victimas illa reservata fuisse, quasi dicat: Tune ergo Samuel indigne feres reservatas Deo victimas? Denique Saul videtur hic prophetam arguere ignorantiae, et κακοζηλίας, quasi populi religionem impediret, et ab agendis Deo gratiis averteret, eiusque gloriam imminueret. Sed inanis ille fuit fucus, ut deinceps prophetam audiemus Dei nomine pronuntiantem, Deo gratiorem esse obedientiam quam victimas. Ita ergo propheta frivolas Saulis excusationes elusit, Deumne vero mortales suis inventis placarent? An Deum hominibus subiici, et ab ipsorum arbitrio pendere fas est? Atque ita praecidit ansam omnibus tam populi quam Saulis excusationibus. Nam expressum mandatum Saul acceperat de funditus exstirpandis Amalecitis, et omni ipsorum substantia, ut nulli rei omnino parceret, sed ut olim urbem illam Hierichuntem patres deleverant ex interdicti formula, ita se ille adversus hostes gereret. Et ut Deus urbem illam olim ferro flammisque vastari iusserat, ut nihil residuum ex ea fieret: ita grave in eum statuit exemplum qui ex Israëlitis fuerat praevaricatus. Qui enim ex anathemate chlamydem abstulerat, et absconderat, facti rationem reddere coactus est, et praeterea Deus in universum populum iram suam demonstravit, donec quae furto ablata fuerant restituerentur, ignique cremarentur: et qui reus illius furti fuerat cum suis horrenda morte plecteretur. Eadem ergo erat Amalecitarum ratio, adversum quos iam latam fuisse sententiam quadringentos ante annos superius vidimus, quam deleti sint. Quod ergo ante tot saecula Deus fecerat decretum, voluit hoc tempore a Saule impleri, et Amalecitas funditus deleri. Si quis vero hic quaerat, bestiaene Deum offendissent, respondemus non esse hic locum istiusmodi quaestionibus: et satis offendisse adversus quos lata sententia a Domino, ad cuius iudicia omnium os oportet claudi, et ab eius unius voluntate pendere. Nihilominus tamen certum est Saulem strenue fuisse mentitum, quum Deo victimas offerendas praetexeret. Neque enim tantum opimas pecudes vel ex gregibus vel ex armentis reservarat, sed optimam et pretiosissimam quamque supellectilem. Saul itaque quodam quidem pietatis studio ductus est, sed avaritia mixto, ut fere solent hypocritae. Sed nullius ista sunt apud Deum momenti, ut merito sit a Domino reprobatus: quod opera nostra non alia ratione ha-

beat grata et accepta, quam si ad mandata ipsius exigantur.

Iam vero, agite *etc.*

HOMILIA LIV.

20. *Et ait Saul ad Samuelem: Imo audivi vocem Domini, et ambulavi in via per quam misit me Dominus, et adduxi Agag regem, et Amalec interfeci.* 21. *Tulit autem de praeda populus oves et boves primitias eorum quae caesa sunt, ut immolet Domino Deo tuo in Galgalis.* 22. *Et ait Samuel: Numquid vult Dominus holocausta et victimas, et non potius ut obediatur voci Domini? Melior est enim obedientia quam victimae, et auscultare magis quam offerre adipem arietum.* 23. *Quoniam quasi peccatum ariolandi est, repugnare: et quasi scelus idololatriae, nolle acquiescere. Pro eo ergo quod abiecisti sermonem Domini, abiecit te ne sis rex.*

Hesterna concione vidimus Saulis hypocrisin in peccato a se admisso fuco tegendo, eiusdemque indurationem adversus prophetam, quum de peccato severius admoneretur. Sed iam aliud ad superiora malum accedit, quod se divini nominis falsum usurpatorem ostendit, quasi abducta praeda tota fuisset Domino dedicata, et in victimas reservata. Atqui longe aliter sese res habebat. Populus enim Deo quidem oves et boves solenni quodam sacrificio ad agendas pro victoria gratias obtulisset, sed interim praedae partem quisque abduxisset. En quomodo soleant homines Deo illudere. Nam si quid in oblationem obtulerint, Deum sibi quodammodo devinctum arbitrantur, et socium videntur omnium maleficiorum, rapinarum inquam, et fraudum habituri. Exemplum esto in hodierno papatu: quanquam omnibus saeculis vitium istud obtinuit, etiam inter ethnicos, ut qui fraudibus, rapinis, furto, vi et crudelitate et similibus factis magnas opes cumulaverant, solenne aliquod festum instituerint, aut aliquod altare vel delubrum erexerint, aut denique idolum aliquod consecrarint: quod hac ratione pulchre Deo pro omnibus offensis satisfactum esse crederent. Quasi vero Deus velit in societatem venire latronum et praedonum, et spolia cum ipsis dividere. Quare observemus Saulem non tantum in eo peccasse, quod in populum culpam reiicere conatus est, ut sese condemnationi subduceret: sed in eo maxime quod Deo dicatam esse praedae illius partem optimam existimavit: neque enim ea erat mens populi detractis ab Amalecitis spoliis. Quare tanto diligentius cavendum ne Dei nomen nostris peccatis praetexamus: summa enim est impietas, post aliquod peccatum sacrosanctum Dei nomen profanare. Absit igitur in vanum illud accipiamus: sed potius cum omni puritate et integritate illud quum opus erit assumamus, ut nostris vitiis et corruptionibus non misceatur. Transeamus iam ad verba Samuelis, et egregiam illam sententiam quam adversus Saulem protulit expendamus. Itaque paucis agens Samuel cum Saule, quemadmodum Deum par est cum autoritate apud homines loqui, ut omnibus illorum frivolis excusationibus obviam eat, illum licet multa et satis speciosa praetexentem his verbis compellat: *Numquid vult Dominus holocausta et victimas, et non potius ut obediatur voci Domini? Melior est enim obedientia quam victimae, et auscultare, magis quam offerre adipem arietum. Quoniam quasi peccatum ariolandi est, repugnare: et quasi scelus idololatriae, nolle acquiescere.* Vox hebraea Theraphim pro quavis idololatria sumitur, etsi nonnunquam pro parte tantum: quanquam plerumque pro idolis accipitur, quae sibi homines fingunt, et quibus aliquem honorem impertiuntur: ut solent increduli homines semper novam aliquam divini cultus rationem excogitare.

Hic igitur proponitur nobis eorum omnium condemnatio qui a verbo Dei recedentes sua inventa sequuntur, ut venefici et divini ac idololatrae appellentur, et a Domino reiiciantur. Hic vero in primis, ut haec sententia melius intelligatur, qua dicit Samuel, Deum non habere voluntatem in holocaustis et victimis, sed ut voci eius obtemperetur, observandum, non simpliciter ipsum dicere, Deo displicere victimas et sacrificia: sed comparationem instituere inter sacrificia et spontaneam obedientiam: quasi dicat summam divini cultus in obedientia esse positam, a qua sit faciendum initium: sacrificia vero esse veluti appendices tantum, quarum non est tanta vis quam obedientiae divinorum praeceptorum. Etsi etiam scriptura nonnunquam durius loqui solet de sacrificiis, sed in eundem tamen sensum: veluti quum apud Ieremiam 7. capite Deus ita per prophetam populum alloquitur: *Non sum loquutus cum patribus vestris, nec praecepi eis die quo eduxi eos e terra Aegypti de holocaustis et victimis: sed hoc verbum praecepi eis, dicendo: Obtemperate voci meae.* Sane extra dubium est Deum in lege rationem holocaustorum et victimarum praecepisse: sed Ieremias de nudis sacrificiis, et ut sunt sua natura loquens, quae nihil nisi inane et ludicrum aliquid sunt, nisi ad altiorem aliquem finem spectent, ait Deum potius praecepisse ut voci ipsius obtemperetur quam ut offerantur sacrificia. Quae ut facilius adhuc comprehendamus, observandum loqui scripturam aliquando de rebus quas Deus approbat, et quae natura sua bonae sunt, aliquando de rebus quas condemnat, quarumquae finis est omnino contrarius. Exempli gratia, Deus iubet nos fiduciam omnem nostram in ipso collocare: quod per se bo-

num et necessarium est: ac proinde extra quaestionem positum, quare in Deo fiducia sit collocanda. Quandoquidem Deus est omnium bonorum fons et scaturigo, nos vero contra omnis miseriae et calamitatis subiectum. Idem esto dictum de precibus et orationibus. Idem de caritate, de eleemosyna, de castitate, de temperantia, et similibus: quae omnia Deus sine exceptione fieri praecipit, quod qui secus faxit divinae voluntati et legi repugnet. Sunt autem alia quaedam naturae cuiusdam mediae, quae licet non praecipiantur, tamen nihil ad salutem conferunt, sed per se mala non sunt: sed potius bona. Quemadmodum, exempli gratia, ieiunium per se nihil est, sicuti Paulus ipse loquitur, inquiens, non esse in istis positum Dei cultum. Neque enim sive edamus, sive bibamus, coram Deo meliores sumus: neque etiam si cibo et potu abstinuerimus. Ieiunium tamen maxime prodest ad nos coram Deo humiliandos: et ad peccatorum sensum in nobis augendum, et nos admonendos de colenda sobrietate et abstinentia. Eademque ratio est de reliquis, veluti precatione, et aliis istiusmodi fidei adminiculis. Nae si in templum veniremus, et lapidum instar nihil eorum quae dicantur perciperemus, aut ibidem sine precandi affectu sederemus, longe conducibilius esset domi manere, quam Dei templum frequentare, Deumque ludibrio habere, et verbum ipsius conculcare, et nihili facere. Quid si apparatu quodam externo et caeremoniis ac pompa Deum precemur, genibus in terram flexis, et in terram prostrati, et tamen animus noster ad Deum non assurgat, sed procul remotus sit, et inania verba tantum iactemus, sane divini nominis ista profanatio est, imo et sacrilegium. Ex quibus apparet multa esse natura sua bona, et ad rectum finem tendentia, modo ad rectum suum usum applicentur. Idem etiam de sacrificiis statuendum. Neque enim fusus boum, agnorum aut hircorum sanguis per se Deo gratus erat, quem fusum oportebat tolli locumque purgari, ne corruptio vel foetor oriretur. Quid vero suffitus ille de pinguedine animalium? An etiam pinguedinum adustarum odore et suffimento peccata deleri et expiari poterant, aut esse gratus odor Domino? Nae adustae pinguedines nauseam potius movent, quam gratum odorem adferunt. Quomodo ergo Deus illarum pinguedinum odore fuisset delectatus, quarum adustarum foetorem omnes refugiunt? Ex quibus apparet sacrificia natura sua Deo placere non potuisse: neque iram Dei sanguine bestiarum placari, vel expiari peccata: siquidem eam inesse vim bruto ut animam hominis emundet, nemo est qui ausit cogitare: quod mortuae pecudis sanguis nihil nisi corruptionem habeat. Atqui homines effuso pecudum sanguine quaerunt ab omni macula peccatorum repurgari, ut coram Deo comparere possint, et ea ratione in numerum filiorum ipsius admitti: quod sane fieri non potuit sanguine bestiarum fuso. Ac proinde non abs re dicit Ieremias sacrificia nullius esse momenti, neque reliquas omnes figuras externas, sed eas esse potius abominationi coram Deo. Quid ita vero? Nempe obedientia per se mater est omnis virtutis, et sacrificia sunt tanquam appendices quibus ad Deum quaerendum incitamur et inducimur. Namque angeli beati nulla unquam habuerunt sacrificia, quorum tamen conditio non ideo deterior est: quemadmodum hodie, neque coenam neque baptismum habent. Et tamen conditio nostra non ideo melior est quam ipsorum: quandoquidem ista nobis propter infirmitatem nostram data sunt: quoniam non apprehendimus spirituale lavacrum in sanguine Domini nostri Iesu Christi, nisi visibili signo aliquo nobis repraesentetur. Et ignoramus quid sit nutriri corpore et sanguine ipsius, nisi visibilia panis et vini symbola nobis exhibeantur, quandoquidem sensus noster rudis est, et nos terreni sumus. Itaque apparet veterem illum populum opus habuisse propter infirmitatem illis figuris: sed tamen verum sacrificiorum usum oportuisse spectari ab illis certum est. Deus enim spiritus est, quare et in spiritu et veritate vult coli.

Quamobrem Dei cultus rationem in eo maxime positam esse sciamus, ut Deo nos totos dedicemus, et nobis ipsis renunciemus, in Deo solo acquiescamus, et salutem nostram, gaudium et felicitatem in illo uno quaeramus: ne vanis nostris speculationibus efferamur: sed ad illum unum precibus et orationibus confugiamus: et pro acceptis beneficiis gratias illi immortales agamus: et cum proximis candide et sincere conversemur. Ista, inquam, omnia cultus Dei nomine continentur. Ecquis ergo est nobis hodie reliquus sacrificiorum usus? Nullus sane. Sunt enim abrogata. Verum quoniam terreni adhuc sumus et crasso et stupido ingenio, quibusdam adminiculis nos ad Dominum adduci necesse est. Atque ista quidem sufficiunto: sed praeterea notemus a Deo saepe reiici oblatos sibi cultus ab hominibus propter ipsorum peccata. Nam iam inde ab omni aevo studuerunt homines Deo imponere, et caeremoniis externis illi satisfacere atque illi quemcunque libuit cultum affingere. Unde apparet hominum ingenium adversus veritatem semper pugnantium: non modo vanas sibi superstitiones fingentium, sed etiam quae a Deo instituta sunt corrumpentium, et omnino contra ipsius voluntatem usurpantium. Itaque saepe a vero Dei cultu videas homines recedere, quum sibi modo hunc, modo illum, ritum imaginantur: ut fit in papatu, ubi Dei cultum nominant illa nescio quae ridicula et ludicra in Satanae officina excusa inventa, caeremonias inquam et pompam externam, quae deinde omnia hominum audacia pertinaciter retinuit. Idem Iudaei

olim, quod et nunc pseudochristiani papistici, qui ab ethnicis modo hos modo illos ritus mutuati sunt, et semper alios aliis cumularunt. Nonnunquam vero sic a Deo recedunt homines, ut tamen in specie condemnari non possint. Exempli gratia: Iudaei praescriptos a Deo ritus in lege saepe diligenter observarunt, oblatis in Dei templo sacrificiis, et caeteris omnibus quae lege praecipiebantur observatis. Sed interim Dei nominis contemptores erant, falsitatis et rebellionis coram ipso rei: crudeles et perfidi, fraudibus, rapinis et praedis dediti, qui tamen Deo caeremoniis illis externis pulchre satisfactum volebant. Unde merito conqueritur de illis Dominus, inquiens: An domus mea spelunca est latronum? Vos enim pleni estis rapinis. Et apud Ieremiam prophetam 7. capite Deus ita de illis conqueritur: *Venitisne in templum meum oblaturi quae mihi sunt abominationi! Nae ego vos a facie mea reiiciam, ferre vos amplius non possum.* Et apud Esaiam: *Qui immolat bovem, quasi qui interficiat virum: qui mactat pecus, quasi qui excerebret canem: qui offert oblationem, quasi qui sanguinem suillum offerat: qui recordatur thuris, quasi qui benedicat idolo. Haec omnia elegerunt in viis suis, et in abominationibus suis anima eorum delectata est.* Idcirco etiam Psalmo 50 Deus istiusmodi hypocritas sic compellat: *Numquid comedam carnem taurorum, et sanguinem hircorum bibam? Non accipiam de domo tua vitulos, neque de gregibus tuis hircos: quoniam meae sunt omnes ferae sylvarum, iumenta in montibus et boves. Si esuriero, non dicam tibi: meus enim est orbis terrae et plenitudo eius. Vestra itaque sacrificia natura sunt vana et inania, sed si afflictione aliqua urgeamini, quaenam mihi grata fore existimatis? Immolate Deo sacrificium laudis: et reddite Altissimo vota vestra. Invocate me in die tribulationis, et eruam vos, et honorificabitis me.* En quae sacrificia Deus laudet, et quas victimas gratas habeat: ac proinde ostendit illas omnes figuras et umbras inanes esse et ludicras, nisi ad finem ab ipso praescriptum referantur. Porro quum mentionem audimus fieri precum et orationum, non inde tamen sequitur, nihil aliud in ipsius cultu requiri, sed sub una parte reliqua omnia continentur: quae scripturae est usitata loquendi ratio. Sic apud Michaeam prophetam Deus populum compellat: *Numquid placari potest Dominus in millibus arietum, aut in multis millibus hircorum pinguium? Indicabo tibi, o homo, quid sit bonum, et quid Dominus requirat a te: Utique facere iudicium, et diligere misericordiam, et solicitum ambulare cum Deo tuo.*

Caeterum quaedam in istis repugnantia videretur, quum ait: *Invoca me*, et alibi: *Ambulato in timore, et humiliare coram Deo.* Sed nulla omnino est repugnantia, quandoquidem illis verbis Deus ostendit hunc esse sibi gratum cultum quum homines sibi ipsis renunciantes, sese totos Deo dedicant, et coram eius maiestate propter peccatorum suorum sensum tremunt; et praeterea, quum ad ipsum rebus adversis confugiunt. Itaque nullus locus amplius sacrificiis, nullo sanguine pecudum ut olim sub lege ad Deum placandum opus est: sed ipsius promissis standum. Atque hic purus gratusque et acceptus Deo cultus est. Denique hoc tenendum axioma est, Deum reiicere et abominari quemcunque cultum a quo integritas cordis abest, sed sola caeremoniarum externarum pompa. Magnus enim iste contemptus est divinae maiestatis, quam nobis similem fingimus, et rebus ludicris placare studemus, foris quidem externa superstitione veram religionem ostentantes, sed in pectore summam corruptionem foventes. Quare discamus Deum ferre non posse res tantum externas sibi offerri, sed interiore affectu et cultu delectari, quod docet ille apud Ieremiam supra dictus locus, nempe optimam colendi Dei rationem esse peccatorum sensu affici, et coram Deo magis ac magis humiliari veniamque deprecari: quod sacrificia per se sint inania, nisi ad rectum usum finemque referantur: ut nempe a rebus istis terrenis homines altius efferantur, et se miseros esse peccatores agnoscant, aeterna morte dignos, quibus lex tanquam in imagine viva peccatorum magnitudinem, et quo in reatu apud Deum sint ostendit: ac nihilominus sperent et sibi persuadeant, se licet miseros peccatores Deo tamen esse reconciliatos, ac proinde cum fiducia ipsum invocent. Atqua ita firma stat ista conclusio, nunquam Deo placuisse sacrificia, nisi quatenus longius homines deducunt, et ad verum Dei cultum viam aperiunt, veram, inquam, fidem, fiduciam, preces et orationes. Idcirco etiam hoc loco Samuel ait, Dominum nolle holocausta et victimas, sed potius ut obediatur voci Domini. Nam, ut ante diximus, obedientia virtutum omnium est parens. Quamobrem postquam diu investigaverimus quid sit bene facere, ad hunc fontem semper veniendum est. Quaenam enim boni perfectio est? Sane Dei voluntas: ac proinde quamdiu homines suae voluntatis arbitrium et rationem suam tanquam lumen vitae sequentur, a recta cultus divini semita semper aberrabunt. Sed voluntas Dei est immutabilis: et ideo dicimus, obedientiam virtutum omnium parentem. Nam possunt quidem homines perfectionis aliquam laudem et opinionem apud alios habere, quae tamen nulla sit, nisi praescriptam a Deo regulam sequantur, et ad eius obsequium componantur, et ab ipsius verbo pendeant. Hinc vero discamus veram obedientiam in eo positam esse, ut Deus summum dominatum et principatum in nos obtineat, et cuiuscunque tandem ordinis homines fuerint ipsi subiiciantur.

Sane papistas quidem videmus obedientiae no-

mine valde gloriari, sed cui tandem illam reddunt? Iis nempe qui a Dei verbo procul recesserunt, et a Deo alieni facti sunt, et mundum ab eo avertunt, et in eandem secum confusionem trahunt. Nam quicunque Dei legem perverterunt, ut imaginarios cultus Deo offerrent, fuerunt apostatae: Deumque de sua sede deturbare, in qua sederent ipsi, conati sunt. Solus enim Deus est legislator, non futura alioquin lege spirituali: et ideo legislator et servator nuncupatur: quae duo ipsi proprie conveniunt et individuo inter se nexu cohaerent. Unus enim legislator est qui possit servare: quare qui hominum conscientias rebus incertis legique Dei contrariis et repugnantibus adstrinxerunt, apostatas esse certum est. Praedicant sane papistae magnopere obedientiam, et ea maxime gloriantur. Sed cui praebetur? Matri nostrae, aiunt, sanctae ecclesiae: atque ita Deus procul a tergo relinquitur. At qui obedientiam profitetur, Deo creatori exhibeat illam necesse est: neque enim alteri Deus ius suum permisit, quod sibi soli retinet, et primae autoritatis viros vult agnoscere totam suam sanctitatem et perfectionem in eo sitam esse, ut ad ipsius verbum sese componant. Porro quae debeatur Deo obedientia, ex ipsius voluntate nosse non possumus, nisi ipse non doceat: sed ipsius verbo nobis patefacto nulla superest amplius ignorantiae excusatio. Nae si legem Deus non dedisset, certum est videri posse conquerendi quandam hominibus oblatam occasionem, quod Dei voluntatem nosse non possent: at quum evangelium habeamus, quo docemur quem sibi cultum Deus exhiberi velit, et quid a nobis postulet, nullus superest dubitationi aut querelae et ignorantiae locus. Hoc igitur firmum et ratum esto, unico Deo legislatori nostro deberi obedientiam: deinde eandem, ut Deo grata sit, ad ipsius verbum exigi oportere: et in eadem ita perseverare, ne usquam ad laevam aut dextram deflectamus: sed ut discipuli ab ipsius ore pendeamus, quandoquidem ea nos decet contentos esse sapientia, quam docet qui suo iure solus noster doctor est.

Sequitur deinceps superioris dicti confirmatio: *Melior est enim obedientia quam victimae: et auscultare, magis quam offerre adipem arietum.* Quae sententia nihil novi continet, sed quae ante brevius et obscurius dicta videbantur clarius proponit et explanat. Itaque ex verbis istis, ea quae ante dixi, colligimus, nempe, rationem obediendi Deo, in eo esse positam ut verbum ipsius diligenter meditemur. Nam ista Samuel coniungit, obedire et auscultare. Atque ita significat nos Deo non posse obedire bonis nostris intentionibus, quibus tamen papistae maxime nituntur: sed Dei verbo regi nostras intentiones oportere, et eius voluntatem praeire. Ex quibus apparet eos iam esse condemnatos qui eo impietatis deveniunt: neque enim sanctus Dei spiritus mentitus est, quum ait, Deo gratos et acceptos eos esse qui Deo obtemperant et auscultant. Quid vero est auscultare? Nempe non esse adeo temerarios et imprudentes ut quaecunque aliquis dixerit credamus, aut in cerebro quidquid libuerit fingamus: neque eo devenire insipientiae, ut bonum aliquid affirmemus a nobis, aut quoniam illud alius fecit id sequi velimus: sed potius quae Deus verbo suo praescripsit audiamus et sequamur. Namque fieri non potest, ut Deo debitam obedientiam reddamus, quin prius ipsius verbo docti fuerimus, erronea potius et confusionis plena futura nostra illa obedientia Dei verbo non innixa. Et licet diu multumque laboraverimus, inutilis tamen labor est futurus, ut ait Esaias propheta, Deo non referente in accepti rationes quidquid sine ipsius verbo factum est. Audiri enim vult verbum suum et silentium coli, ut edocti ab ipso mandatis eius obsequentes fiamus. Hanc obedientiam et auscultationem ait Samuel longe esse meliorem et praestantiorem victimis, quibus verbis iniici nobis fraenum certum est, ne quid ex nobis ipsis suscipiamus et conemur. Quare licet nulla comminatio adderetur, tanti tamen facienda est obedientia, ut nullis hominum clamoribus ab ea deducamur. Licet itaque papistae obiiciunt, nos eas caeremonias, eos ritus Dei colendi non habere, quos ipsi, nullas in templis nostris imagines, nulla idola, nullas cruces, nulla altaria, nulla denique ornamenta conspici, nihilominus tamen etsi Dei lege non prohiberentur, quae prohiberi deinceps videbimus, certos esse nos oportet Dei verbum sequentes errare non posse: ac proinde licet ab hominibus propterea condemnemur, Deo tamen nos approbari, gratumque illi et acceptum esse cultum nostrum, modo ne ab eius verbo recedamus, sed in illo solo acquiescamus. Quapropter facessant irriti hominum labores. Nam quae dementia est, dubium et incertum praeferre certo et indubitato, quod Deus gratum et acceptum habet? Quid ergo miseros suae illae bonae intentiones et inventiones iuvant, quae nihil nisi diabolicam arrogantiam innatam testantur? Quin imo Samuelem aliquid amplius adiicientem audiamus: neque enim tantum dicit victimis obedientiam longe praestantiorem, sed addit etiam rebellionem esse peccatum divinationis, et quasi scelus idololatriae, nolle acquiescere. Vox autem hebraea quam idololatriam vertimus significat aliquando iniquitatem: sed hic pro idololatria sumi, vox etiam alia adiecta Theraphim, magis docet. Quidquid ergo sibi homines persuadeant rata ista est Domini sententia, vel tantillum ab ipsius verbo recedentes, quascunque devotiones sanctas praetexant, non alio esse apud Deum loco quam idololatrarum et divinorum, et licet angeli nobis videamur, pro idololatris tamen ab ipso haberi. Sane si quis in tota scriptura locus

est qui nos doceat sub Dei iugo contineri, et quanta inde speranda utilitas, hic maxime est insignis: ac digna sententia, quam noctes diesque versemus, et in perpetua memoria habeamus. Atque isto unico fundamento niti debent quicunque vocationis et muneris sui partes implere volunt.

Contra vero quoniam leviora sunt hominum ingenia in multis comminiscendis Deo cultibus, sciamus rebellionem, divinationisque crimen esse et idololatriae a scriptura vel tantillum recedere: atque tanquam perfidos, mendaces ac vanos a Deo haberi verbo ipsius abutentes. Quapropter per rebellionem fieri intelligamus quidquid homines sine Dei mandato suscipiunt, aut sine verbo ipsius praeeunte: et in primis quum docti sufficienter de Dei voluntate illi non acquiescunt, sed ex suo sensu varios et insolentes cultus Deo affingunt. Denique rebellio est, ut scriptura loquitur, a via Domini recedere. Hic vero solent hypocritae varias excusationes quaerere, ac rebellionis crimine sese liberare. Nam, aiunt, quare dicimur rebelles, qui Dei verbum admittimus: ac si quid eidem adiicimus, ex abundanti facimus? Nae, Deo inservire et eius esse cupimus. Speciosa sane excusatio, sed inanis, et in qua manifesta est diffidentia et contumacia. Nam nisi simpliciter quod Dei verbo praescribitur sequimur, sed de nostro aliquid admiscemus, quatenus a Dei verbo recedimus, eatenus contumaces et rebelles sumus. Ac proinde certum est inanem esse istiusmodi hypocritarum excusationem, quod aperte Deo contradicant, legemque ipsius flocci faciant. Nam etsi non apertis verbis in hanc blasphemiam erumpunt, ut de Dei lege detrahant, ac proinde non sibi videntur rebelles, quod legem Dei bonam esse sciant, et ipsius mandata nequaquam contemnenda, tamen quandoquidem Deus non permittit homines ex suo sensu facere quae ad cultum ipsius pertinent, sed prohibet potius ne ad dextram aut laevam declinent, et contra, solum suum verbum esse omnium actionum regulam iubet, sane si homines istis non acquiescunt, sed quasi sapientiores ipso ad mandata eius hoc vel illud adiicere licentiosius sibi permittunt, nonne tantundem de Dei autoritate detrahunt, ne solus sit hominum legislator? Ex quibus sole clarius est inanes et ridiculas istorum esse excusationes et vana effugia: ac proinde merito reos fieri coram Deo contumaciae et rebellionis qui ab ipsius verbo tantillum recedunt. Etsi vero sibi fieri iniuriam conqueruntur de istis admoniti, immerito faciunt: quandoquidem enim ipsius Dei iudicio condemnantur, quare hominibus id ipsum reprehendentibus irascuntur? Quare obsurdescunt et obstupescunt ad illam Domini sententiam, qua veluti fulmine ab alto ad ima tartara detruduntur? Denique sua temeritate et stultitia Deo quantum volent reluctentur, nobis satis sit, Deo, cui dictorum factorumque uni reddenda ratio est, simplicitatem nostram probari, quod verbum ipsius nostrarum omnium actionum normam et regulam habemus et admittimus: cuius contra contemptus contumacibus et refractariis ultimum exitium est allaturus.

Iam vero si quis ad istam amussim cultum illum omnem exigat quo papistae sibi devincire Deum arbitrantur, meram rebellionem in eo esse reperiet. Exempli gratia expendamus sacrosanctum coenae sacramentum. Dominus noster Iesus Christus panem frangi iussit, et acceptum poculum distribuit adhibendum. Accipite, inquit, comedite ex hoc pane, et bibite ex hoc calice inter vos omnes. Et quidem, inquam, omnes. Quid hic papistae? Primum uni sacrificulo poculum reservarunt, et ita coena discerpta est. Plebs enim abstinere poculo iussa est, et ita parte coenae privata. Quasi vero Christus vita nostra sit ex parte tantum. At ille nos docet se nobis esse cibum et potum, quum carnem suam nobis in cibum praebet, et sanguinem in potum. Verum enimvero plebs apud papistas arcetur poculo unus sacrificulus sanguini Domini communicat. Quid ergo istud rei est? Sed, aiunt, non sine ratione istud, periculum enim est, ne accedente ad poculum plebe aliqua sanguinis gutta in terram decidat. Verum, obsecro, nonne Dei filius, cuius sapientia est inenarrabilis, suam voluntatem manifeste declaravit, et significantissimis verbis exposuit? Anne igitur mortales homunciones et humi repentes lumbrici suam bonam intentionem Domini praeceptis opponent? Deinde vero videte papisticam arrogantiam: Christus enim vult in coenae sacramento fidelibus singulis exhibere sancti sui spiritus gratias, et omnium suorum bonorum ipsos facere participes, suum corpus et suum sanguinem ipsis communicans: illi vero miseris persuadent se offerre Christum Deo patri in oblationem pro vivis et mortuis. Quid ita? Neque enim Christus dicit: Offerte, sed Accipite. Quanta vero in istis repugnantia? Quam ergo hic coram Deo tandem excusationem adferent, qui hominum longe dissimillimus est? Nae videntur isti veluti cornubus ipsius Dei maiestatem petere, et velut ad certamen provocare, quasi dicerent: Te invito sacrificium istud offerimus in peccatorum nostrorum satisfactionem: et tibi gratum et acceptum illud esse necesse est. Quo posito, gesticulator ille sacrificulus fabulam agit, et pro eo quod Dominus noster Iesus Christus dixit *Accipite et comedite*, ille Deum suum fictitium in tres partes dividit, quarum maximam sibi vendicat, aliam vivis et mortuis attribuit, tertiam in vinum intingit, poculumque deinde exhaurit: spectante interea populo attonito, et instar trunci stupido, totam hanc fabulam. Peracta denique ita fabula quisque recedit, pulchre a Deo pro suis pec-

catis satis factum existimans. Nonne vero hinc fit conspicuum ipsi Deo bellum indici, et, quae Dominus noster Iesus Christus sacramenta instituit, quibus ad ipsum deduceremur, summa vi convelli? Quamobrem papistae iactent licet summam obedientiam, nihilominus tamen semper incantatores et venefici audient, quotiescunque templa sua vel potius lupanaria ingrediuntur missam illam facturi, qua totus aër polluitur, quandoquidem pro eo quod Dominus noster Iesus Christus instituit, suas blasphemias reponunt, et reliquum Dei cultum foedis et impiis ritibus polluunt. Sane Deus non obscure loquutus est, quum se vetuit ulla rerum creatarum imagine viva vel mortua repraesentari. Sed isti, Deum se nosse non posse dicunt, nisi aliqua similitudine repraesentetur. Itaque volunt idiotas habere imagines, quibus Deus repraesentetur et sancti, qui pro ipsis apud Deum intercedunt, quod ea sit hominum ignorantia et ingenii stupor, ut tam arduas res nisi quibusdam imaginibus apprehendere non possint. Nonne vero manifesta ista rebellio est, quum Deo sapientiores esse volunt, et eius praecepta negligant, gloriamque imminuant? Verum age concedamus ipsis aliquam in istis suis gesticulationibus esse divini cultus speciem, neque fuisse a Deo prohibitam, veluti quum auricularem confessionem retinent, et multa similia commenta, quae dicamus esse *μέσα* et indifferentia: legem tamen diabolicam conscientiis hominum imponi certum est. Neque enim confiteri potest quisquam peccata sua, nisi serio illorum sensu afficiatur, et coram Deo pro illis gemat, veniamque deprecetur. At quum singula sua peccata, semel quotannis confiteri miseri cogantur, et quidem indicta, ni fiat, poena peccati mortalis, cuius nulla sit unquam remissio, nonne manifesta est divinae autoritatis usurpatio? Cuius enim, obsecro, est coelorum aditum claudere? Cui mortali rei creatae data ista potestas? Deinde quantus conscientiis scrupulus iniicitur, quantus ignis accenditur quo in profundissima abysso ardeant, quum quotannis omnia peccata confitendi necessitas imponitur? Euge, quis millesimam peccatorum suorum partem novit, et memoria repetere potest? Nulla enim dies praeterit, quin peccemus in multis: quis ergo anno elapso repetet memoria et enumerabit singula peccata sua, quum miseri homunciones simus lumbricorum instar humi reptantes, et qui non novimus atrum ab albo natura distinguere? Nae manifesta in istis rebellio, quoniam Deus gravissime laeditur, suoque iure spoliatur, et sua potestate, quam sibi isti homines vendicant, plebemque Dei miserrime excruciant. Quapropter iactent illi cultum divinum ore pleno, contrarium tamen prorsus apparet, quandoquidem cultus ille vel potius superstitio nullo modo verbo Dei nititur, ac proinde mera tantum idolomania est. Atque se ita rem habere, iam ante docuimus Isaiae testimonio, Deum suo iure fraudari, quum alium ipsi cultum quam qui verbo ipsius continetur exhibemus, quod solum illum esse nostrum legislatorem oporteat. Quaenam ergo ista amentia est, quaecunque in mentem venerint, Deo adscribere in cultum: et hunc aut illum sequi doctorem potius quam Deum, et ignorantissimos quosque fieri omnium audacissimos? Unde vero duxit initium hic error, ut quidquid homines somniaverint, cultum Deo gratum existiment, nisi ex falsa sui opinione, qua fit ut quisque sibi fingat idolum proprium? Nos vero sciamus quotiescunque reiicimus praescriptum a Deo cultum, toties in Deum peccare, et tantundem de ipsius honore et gloria detrahere: quod res creatas in ipsius locum substituamus. Triumphent itaque papistae de suo illo cultu quantum volent, et suas stultas opiniones sequantur, Dei sapientia non contenti, verum tamen illos totum Dei cultum et obscurare et pervertere certum est. Idcirco Dominus noster Iesus Christus 15. Matth. Pharisaeis exprobrabat, illos suis traditionibus legem Dei violare. Nam quotiescunque mortales stultas suas imaginationes amplectuntur et in usu esse volunt, Dei maiestatem sibi vilescere satis aperte testantur. Et ex hoc fonte alius error promanat. Nam ubi sibi hoc indulserunt, etiam sibi persuadent Deo gratum acceptumque esse oportere quidquid commenti fuerint. Quin etiam inventis suis tantopere gloriantur, ut prae illis reliqua inania sint et futilia. Sed hoc contra tenendum est, eos licet Dei cultum diligenter observarent, nihilominus tamen ipsi permixtionem illam displicere. Neque enim Deum colere quisquam rite potest, nisi verbo ipsius in solidum acquiescat. Qui vero intra hos limites non se continet, eo devenit impietatis, ut supra Deum sapere videatur. Nonne enim Deo socium dare est ipsius autoritatem reiicere, quasi non amplius eo gubernatore et legislatore opus habeamus? Denique ex supra dictis apparet verissimam esse Samuelis hanc sententiam, esse quasi peccatum ariolandi, recedere a Domini mandato: ac proinde totus ille cultus fictitius merito veneficium et divinatio dici potest. Quidquid enim mortales fingunt certum est ab autore diabolo proficisci: et a Deo procul recedere qui doctorem illum audit et sequitur. Nam quum veritas et mendacium inter se pugnent, qui non adhaeret prorsus Dei veritati, procul dubio diabolicis illusionibus abducitur, quod diabolus non sine causa nominetur pater mendacii. Quare si de istis homines serio cogitarent, sane horrerent vel ad solam cogitationem recedendi a verbo Dei. Sed eorum, quaeso, stuporem animadvertite, quos mirum est ita fascinatos, ut non possint persuaderi se in errore versari, neque ab illo abduci: sibique insignem iniuriam fieri conquerantur,

quod ariolorum, veneficorum, incantatorum nomine damnentur. Sed ipse Deus sententiam de illis tulit, quid ergo adversus Dominum obgannient? Nos hanc amentiam intuentes discamus summam impietatem esse a Deo alienari. Nam istiusmodi homines vana sua somnia et mendacia sequentes, Deus suo iusto iudicio deserit et reiicit. Nam quotiescunque increduli suis superstitionibus involvuntur, Deum fugiunt, et vana effugia quaerunt ne coram ipso compareant. Quo quum devenerunt, necesse est ut summo impetu in furorem illum diabolicum et rebellionem ruant. Nos vero Deo gratias agamus immortales de omnibus acceptis ab ipso beneficiis, et nominatim quod ex superstitionum gurgite erutos nos ad suae lucis splendorem apertis oculis adduxerit, fructumque et utilitatem quae ex obedientia provenit ad ipsius verbum conformata sentire voluerit, ne unquam ullis Satanae imposturis decipiamur, sed in ipsius timore sincere neque ad dextram, neque ad laevam declinantes indefesso pede ambulemus.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA LV.

24. *Dixitque Saul ad Samuelem: Peccavi, quia praevaricatus sum sermonem Domini, et verba tua, timens populum, et obediens voci eorum.* 25. *Sed nunc porta, quaeso, peccatum meum, et revertere mecum ut adorem Dominum.* 26. *Et ait Samuel ad Saul: Non revertar tecum, quia proiecisti sermonem Domini, et proiecit te Dominus ne sis rex super Israël.* 27. *Et conversus est Samuel ut abiret: ille autem apprehendit summitatem pallii eius, quae et scissa est.* 28. *Et ait ad eum Samuel: Scidit Dominus regnum Israël a te hodie, et tradidit illud proximo tuo meliori te.* 29. *Porro triumphator in Israël non parcet, et poenitudine non flectetur: neque enim homo est ut agat poenitentiam.*

Hic primum docemur Saulem acri Samuelis reprehensione tandem perculsum et domitum. Nam initio quidem reprehensionis suam innocentiam tueri velle visus est, et excusationes quibus sese tueretur in medium protulit: sed ubi Samuel hanc sententiam detonuit, voci Dei non obedire esse quasi peccatum ariolandi: et quasi scelus idololatriae nolle acquiescere, victus tacuit, et quum nullum excusationi locum dari vidit, crimen fassus est. Ex quibus apparet solam doctrinam non sufficere ad homines ad Deum adducendos: sed ad eam oportere reprehensiones et comminationes accedere. Ac sane Paulus apostolus docens, quomodo scriptura sit utilis, non tantum ad docendum, sed etiam ad exhortandum et reprehendendum utilem esse admonet. Unde colligimus, legentibus sacram scripturam non satis esse si Dei voluntatem intelligant, aut quae vel ipsi legerint, vel quae ex docentibus et Dei verbum praedicantibus audiverint, mente percipiant et comprehendant: verum, quoniam natura nostra pleni sumus hypocrisi, et semper vana effugia quaerimus, aut etiam plane sumus stupidi, necesse est nos ad vivum usque pungi. Quare si post propositam doctrinam, audimus adversus peccatores detonari, et Dei iudicia et comminationes in medium adferri adversus hominum peccata, non debet illud nobis mirum et insolens videri: quandoquidem illis adminiculis opus habemus. Quapropter danda nobis omnis opera, ut in illis proficiamus. Nam quae condemnatio, qualeve supplicium adversus eos qui ad Dei reprehensiones indurabuntur paratum est: quum Saulem videamus hominem alioqui satis arrogantem et profanum tamen Samuelis reprehensione vehementiore commotum et quodammodo domitum? Si is qui Dei spiritus gratia vacuus erat tamen contremuit et poenitentia tactus est, quid iis futurum est qui in pertinacia permanserint? Nos igitur in primis hinc discamus, si post lapsum admoneamur, et rectam viam doceamur, et acriore aliqua reprehensione stimulemur, nostraque turpitudo, ingratitudo et malitia detegatur et obiiciatur, denique si acrius et vehementius reprehendamur, nos ipsos continere, et in peccatis non perseverare, sed potius ad bonam mentem reverti. Caeterum etsi Saul peccatum agnoscit, non tamen sine exceptione: quaerit enim adhuc aliquod effugium, dicens se metuisse populum: Quasi culpam omnem in eos coniiciat qui sibi autores fuerant reservandi tam Agagum Amalecitarum regem, quam opimas pecudes in victimas et holocausta. Sane potuit populus regem sollicitare, et suboriri in plebe murmur. Verum tamen in hoc malum consensit, quod autoritate qua valebat apud populum poterat illud impedire. Sed quid populum causatur, qui ipse populo dux et autor fuit, et non simplici studio victimarum et holocaustorum pecudes reservavit, sed pravo affectu spolia referre voluit, ut ante docuimus? Sed agite, causam istius metus quo se tanquam clypeo tegere nititur inquiramus. Ea est infidelitas. Annon vero Deus illum in regem elegerat? In cuius igitur protectione et tutela erat? Sane dum populum metuit, Dei videtur oblitus, a quo regiam autoritatem acceperat, et a quo, populo de ipso non cogitante, prosperos in illa dignitate successus habuerat. Nonne ergo bis reus est coram Deo, tot beneficia oblivioni tradens? Populumne ille metuit, quasi non satis Dei praesidio tutus? Hinc apparet effugia quaerentem, prodere suam incredulitatem, quasi diceret, Deo non sum confisus: promissiones ipsius neglexi, quoniam de iis dubitavi: eius tutela

et praesidio non sum nixus, sed in hominum manus confugi. Nae dixerit ille quidem non hanc fuisse suam mentem, verum tamen talis est istius responsionis sensus. Et ita solent vana effugia quaerentes sese magis irretire. Neque enim Deus permittit ita sua peccata ipsos fucare et pigmentis adornare, quin ipsorum turpitudo appareat, et summum dedecus ipsi coram Deo et hominibus incurrant. Nam solent hypocritae Dei iudicia contemnere, modo aliquam apud homines retineant autoritatem, et virtutis opinionem. Sed Deus dignam operibus ipsorum mercedem illis tribuit. Nam coram sua maiestate et angelorum facie condemnatos, etiam apud homines ipsorum quam maxime tegere conantur turpitudinem detegit. Conspicuum istud in Saule culpae suae partem in populum derivare volente, quem tamen fieri testem incredulitatis ipsius oportet, quasi productis in medium ipsius Saulis tam dictis quam gestis, et quidem in maiorem condemnationem. Nam praeter apertam rebellionem, eius in Deum impietas detecta est, quod Deum ut debebat non glorificarit: sed contra Deum parvi fecerit, et in populo spem suam collocarit, cuius tamen rebellionem expertus erat, quum a Deo rex disignatus populo exhiberetur.

Verumtamen digna sunt singulari observatione ipsius verba istiusmodi: *Peccavi, quia praevaricatus sum sermonem Domini, et verba tua:* quibus verbis peccatum suum designat, nempe se non implevisse Domini mandata quorum ipse Samuel minister et interpres fuerat: ac proinde suam rebellionem confitetur. Atque hoc est caput omnium iniquitatum, Deo non subiici. Quare si vitam recte instituere volumus, danda opera est ut eam ad divinum verbum, quod sanctitatis plenum est, exigamus: propterea quod in eo nostra salus et perfectio sita est, ut audivimus in illa sententia, meliorem esse multis victimis obedientiam, immo et virtutum esse matrem. Hoc igitur fundamentum esto nostrarum actionum, quae in ruinam et exitium alioquin abiturae sunt. Observandum praeterea Saulem in eodem gradu ponere, os Dei et verbum prophetae. Quibus verbis docemur non esse ultra nubes investigandam Dei voluntatem, quum verbi sui praecones ipsius gratia nobis contingunt: quemadmodum et Mosen videmus populum his verbis compellare et obtestari: *Mandatum hoc quod ego praecipio tibi hodie, non supra te est, neque procul positum. Nec in coelo situm, ut possis dicere: Quis nostrum valet ad coelum adscendere, ut deferat illud ad nos, ut audiamus atque opere compleamus? Neque trans mare positum, ut causeris, et dicas: Quis e nobis poterit transfretare mare, et illud ad nos usque deferre: ut possimus audire et facere quod praeceptum est? Sed iuxta te est sermo valde in ore tuo et in corde tuo, ut facias illum.* Hic itaque Saul declarat se aliquantum in Dei schola profecisse, quum fatetur se praevaricatum esse sermonem Domini, et verba prophetae. Neque enim Dei sermonem a verbis prophetae tanquam inter se differentia ponit, sed potius agnoscit verba prophetae esse tanquam os ipsum Dei, et organum sancti spiritus, ac fidelem sibi commissi muneris ministrum. Haec itaque doctrina est ex hoc loco eruenda, ut quum sacram scripturam legimus, ibi sciamus Deum suam nobis voluntatem exponere: de qua nos esse persuasos oportet, neque vana effugia hinc inde quaerere. Testimonium enim istud certissimum et inviolabile est, ubi Deus verbo suo semel autoritatem dedit: ut norimus cum solo illo nobis esse negotium. Atque idem statuendum de fidis sacrosanctae scripturae interpretibus, qui sincere officium in nobis Dei voluntatem docendis faciunt: quibus acquiescendum omnino est, neque speranda unquam impunitas, si contemptui ac ludibrio habuerimus. Quemadmodum multi passim occurrunt nebulones et impii ac profani homines, qui se Deo quidem obtemperare velle profitentur, sed ubi quaerendus, et quibus signis cognoscendus ignorare. Absit a nobis haec arrogantia, immo talis furor a nobis facessat: quin potius colla Dei verbo libenter submittamus, Deique verbum cum humilitate et reverentia recipiamus, quoties Dei iussu nobis proponitur: atque ibi fiduciam omnem nostram esse positam sciamus. Denique ratum istud esto fixumque in animis nostris, velle Deum signis visibilibus nobis apparere, perinde esse ac si de coelo detractum vellemus. Contentos enim esse nos ipsius verbo oportet, cui satis dedit fidei et autoritatis. Quare nulla alia criminatione opus est ad nos condemnandos, quum a via Dei verbo monstrata recesserimus. Quemadmodum et ipsum Dominum nostrum Iesum Christum hoc argumento videmus adversus eos uti qui sermoni ipsius contradicebant: Non condemnabo vos, inquit, ultimo die, verbum istud cui iam reluctamini et quod obstinate reiicitis vos condemnabit. Quare sciamus Dei verbum sufficiens esse ad nos condemnandos, si non illud auscultaverimus, et qua decet humilitate et reverentia receperimus. Contra vero persuasos esse oportet, nos a Deo recipiendos et in suorum numerum admittendos et tanquam iustos habendos quum mandata ipsius sequuti fuerimus, licet nos mundus cane peius et angue exosos persequatur.

Porro quum Saul hic populi metum adfert, quo adductum se ipsius voci auscultasse ait, peccatum suum conatur quidem elevare et minuere: sed magis auget, quod obedientia illa plena sit rebellionis, quum ab hominibus transfiguramur, et a Deo abducimur, ne suum ius in nos retineat. Denique humilitas illa, qua servimus hominibus, et rebus creatis mortalibus, Deo et ipsius verbo detrahit et

aliquod praeiudicium afferens, mera contumacia et rebellio adversus Deum est. Talis est his temporibus hypocritarum in papatu obedientia, qui longe magis sollicito et anxio animo stultas et inanes caeremonias et superstitiones a patribus inventas exercent, quam quod Dei verbo praescriptum est: et quidem specioso delusi praetextu, quod sanctae matri ecclesiae debeatur obedientia. Verum enim vero, quum Deus ipse loquutus sit, suamque voluntatem patefecerit, quare non ei auscultatur? quare libri sacri clauduntur? quare hominibus potius servitur et obtemperatur? et quod summum, quare inde iustitia coram Deo quaeritur? Nae Deum oporteret iure dominationis quod in nos obtinet cedere, quod sine ingenti blasphemia dici ac ne cogitari quidem potest. Nos vero discamus hominibus sic obtemperare, ne quid Dei imperio et potestati detrahamus: sed ut potius Dei verbum pro factorum dictorumque nostrorum regula retineamus, et ab illo regi nos patiamur. Interim vero dicitur Saul rogasse Samuelem, ut parceret peccato suo, secumque reverteretur, et adoraret Iehovam. Quod vero Samuelem rogat ut peccatum remittat, non ideo tamen illum in numen transformat. Nam revera unius Dei est peccata delere, quemadmodum per prophetam Esaiam testatur: *Ego sum, ego, inquam, qui deleo iniquitates hominum, et non alius.* Sed noluit Saul tanti Samuelem facere, ut quae Dei sunt illi attribueret, quasi posset peccata et transgressiones delere et remittere, sed consueto loquendi more usus est. Sic enim ab hominibus condonari peccata nobis petimus, ut ea non impediant quominus amici sint, et pro viribus nostris commodis studeant. Sed adiicit, se velle Deum adorare, sive ad eius placandam iram, sive ad gratias agendas melius quam ante fecisset. Verum, ut ex sequentibus apparebit, haec fuit Saulis mens retinere secum Samuelem, ut eius comitatu apud populum suam autoritatem retineret. At ita petenda est ab hominibus delictorum venia, ne quid Deo detrahamus: ac proinde non tanquam a iudicibus, penes quos sit potestas nos absolvendi et meritam condemnationem delendi: sed tanquam ab iis quorum cupimus non laedi amicitiam, et quos nostris commodis studere non minus quam antea cupimus. Sed Saul, ut apparet, Deum adoraturus veniamque deprecaturus Samuelem precatur, ut illo velut intercessore apud Deum utatur, quod eum eximium prophetam novisset. Et ante vidimus Saulem in maximo ipsum honore habuisse, tanquam a Deo prophetam ordinatum. Quamobrem dicas Saulem non adeo gravi lapsu Deum offendisse, ad quem adoraturus convertitur, et humiliatur: et qui se etiam condemnat, ut Deus ipsum in gratiam recipiat. Verum in pectore latebat clausa quaedam hypocrisis. Morem enim eorum sequitur, qui peccata sic agnoscunt ut tamen ea commemorari nolint: sed potius statim absolvi. Sic solent hypocritae, quum nullus effugio locus superest, peccata quidem obiter confiteri, et istud *Peccavi*, ingeminare: sed statim tamen velle absolvi. Quid ita vero? Nempe criminationem et accusationem omnem metuunt, et correctionem refugiunt. Itaque verbo uno corripi, et eodem absolvi volunt, et peccata silentio obrui, ne in hominum unquam conspectum veniant: et sua hypocrisi hominum oculos perstringunt. At non ita facto est opus. Sed urgente nos conscientia, discamus coram Deo et hominibus deiici, et humiliari, ut quamcunque tandem correctionem imponere Deus voluerit, eam patienter feramus. Ac si hominum ministerio in nobis castigandis utatur, sponte subeamus poenas: neque obloquamur aut indignemur, quemadmodum videmus indignari et fremere adversus Deum eos omnes, qui fictitia et simulata peccatorum confessione sanctitatis opinionem apud homines venantur.

Et de istis hactenus; transeamus ad sequentia, quibus dicitur Samuel respondisse, se non reversurum cum ipso, quod a Deo reprobatus sit: quasi diceret, se Dei decreto non posse reluctari: quod quoniam pronunciatum eidem acquiescendum sit. Hic primum quaestio suboritur, quomodo tamen postea Samuel cum Saule reversus sit, quum se id facturum antea negaverit. Videtur enim non sibi constare, sed vacillare: quod non convenit prophetae, ut in ipso dicatur esse Etiam et Non, quod avertit Paulus a se in 2. ad Corinth. epistola, quum ait: *Novit fidelis Deus sermonem nostrum apud vos, non fuisse Etiam et Non.* Sed observandum Samuelem negantem se cum Saule reversurum, idem velle ac si diceret, se non amplius posse ab ipsius partibus stare: quasi diceret: Meum non est te tueri, sicut ego te regem non ex meo arbitrio constitui: sic neque ego te mea autoritate possum conservare. Ego te quidem Dei iussu regem inauguravi, et inunxi: sed quum regia illa dignitate culpa tua excideris, ne quid amplius a me exspectato: neque enim tibi quidquam ego contuli: ego hactenus tuam dignitatem in qua es a Deo constitutus promovi, et pro mihi commisso munere tutatus sum: sed quandoquidem Deus te non amplius regem fore minatus est, me Deo parere par est. Haec fuit mens Samuelis. Sed quum illum postea comitatur, nihil de Domini sententia irrevocabili detracturus aut immutaturus facit, neque aliquid sine Dei mandato suscepturus, sed potius regiam dignitatem ornaturus, cui subiici vult donec plane fuerit Saul exauctoratus. Sane Dei decretum erat quidem de reiiciendo Saule, sed nondum patefactum: quare Samuelem oportuit aliquam obedientiam illi praestare, quod non esset ipsius officium populum ab obedientia avocare: sed praestitutum a Deo tempus

expectare. Non potuit itaque Samuel vocationis suae terminos excedere: et deinceps videmus iussum urgere Davidem in successorem. Quamobrem minime mirandum, si antea Samuel se iturum cum Saule negavit, et mox contrarium fecit. Neque enim eo fine Saulem est comitatus, ut terminum a Deo positum prorogaret contra Dei voluntatem, sed ut contra se in potestatis et indignitatis a Deo constitutae subiectione contineret, donec ab ipso Deo facta mutatio legitima esset. Denique non dicitur etiam Samuel non missus a Deo saltem ut ad aliquod tempus Saulem comitaretur. Denique nulla repugnantia neque contrarietas in verbis Samuelis, quum ex parte quidem se negat Sauli ferre auxilium posse, quod Deo visum esset aliter; ex altera vero Sauli obtemperat, illum, ut petierat, comitatus, donec Deus illum plane exauctorasset, et successorem alium designasset. Dicit enim Saulem alloquens: Non revertar tecum, quia Dominus regnum tuum proiecit, et tradidit proximo tuo. Quandoquidem igitur haec iunguntur simul, Deum oportuit alium aliquem successorem designare, antequam Sauli praefinitum tempus elaberetur. Ergo Dei quidem respectu, sed non hominum, erat Saulis regnum proiectum. Nam quatenus Samuel est propheta, Dei quidem nuncius est ad eventum declarandum: sed interim populi membrum esse non desinit. Ac proinde regi subiici illum oportuit, donec Deus ipse mutationem attulisset, et re ipsa suum decretum implevisset. Verum nondum id effectum erat, neque enim adhuc unctus fuerat David. Et licet unctus fuisset, nondum in regni possessionem missus erat, quod nonnisi multis post annis, ut deinceps videbimus, factum est: siquidem cum tantis difficultatibus et afflictionibus David luctatus, ut longe melior et optatior eius conditio futura videretur, opilionem esse in domo paterna, quam magni populi regem, et indesinenter tot tantisque calamitatibus urgeri. Denique videmus nihil absurdum esse in eo quod Samuel negat se iturum cum Saule, quatenus nimirum a Deo reiectum ipse etiam relinquit, et ab eo divertit: et tamen eum comitatus est, quod eam deberi adhuc regi obedientiam noverit, donec definito a Deo tempore David in eius locum succederet.

Sequitur deinceps Samuele converso ut abiret, et Saule apprehendente oram pallii eius, ad eum retinendum, scissam fuisse. Tum vero Samuelem si Dei decretum amplius declarasse, his verbis: *Scidit Dominus regnum Israël a te hodie, et tradidit illud proximo tuo.* Etsi vero Saulem verisimile est magno quodam affectu voluisse retinere prophetam, non tamen tantam vim ab illo factam vestimento, ut illud scinderet. Sed Deo ita faciente contigit, ut eo signo Domini decretum illud de quo egimus confirmaretur ratumque haberetur, et Saul vehementius afficeretur. Nam licet admonitus, tamen adhuc effugia quaerebat, Deumque peccatum illud oblivioni daturum rebatur: neque enim vero sensu peccati sui adhuc erat affectus. Quod enim peccatum dissimulat signum erat, ipsum nondum veram poenitentiam ex sensu illius habere quam oportebat. Itaque sive hanc nuncium ut generalem, sive ut particularem comminationem Saul interpretatus sit, tamen existimare debebat non inanes esse prophetae comminationes. Exempla sane passim in sacris occurrunt. Nam etsi peccatores ad tempus aliquo peccatorum sensu commoventur, quum nimirum Dei verbum ipsorum aures personat, et eius nomine comminationes proponuntur, et peccatum tunc confitentur: tamen Deo poenas differente, ad aliquod tempus, statim obliti comminationum Dei metum omnem abiiciunt, et se impune laturos peccata sibi pollicentur. En ut Deo tantum minas et verba adhibente, homines praebent aures hebetiores, immo obsurdescunt, et quae monentur non audiunt. Quare Saulem oportuit aliquo externo signo et testimonio fieri certiorem de iis quae iam audiverat ex Samuele. Itaque quum ora pallii scissa est, et propheta signum illud esse dixit scissae illius autoritatis regiae quam a Domino acceperat, ratum ita factum est Dei decretum, cuius interpres et nuncius Samuel fuerat: et ipse Saul vehementius perculsus et affectus, ut se ad Dei comminationem attentius expendendam disponeret: etsi propterea non est ad meliorem mentem reversus. Deinceps enim eius obdurationem et murmur adversus Deum, et tandem desperationem videbimus. Nihilominus tamen Dei verbo sua semper constat autoritas, etsi reprobis et incredulis nihil nisi condemnationem adfert. Quare licet Saul induratus sit, factus tamen est inexcusabilis, Deique verbo nihil detractum est. Ex quo apparet, Dei verbum nunquam inutiliter in terram cadere: sed suam illi semper vim et autoritatem sartam tectam esse, sive illud homines admittant, sive contradicant et reluctentur. Denique externo isto signo Deus Saulem docere voluit, ratas esse prophetae Samuelis comminationes de exauctoratione, quas tamen Saul velut aure hebetiore acceperat. Atque hic fuit signorum quovis saeculo usus, ut nimirum quum autoritatem et dignitate pollentes homines ad Dei verbum et minas obsurdescerent, alia quadam ratione docerentur, et signis quibusdam ipsis eorum oculis proponerentur et auribus subiicerentur, quae ante neglexerant.

Quod vero instituta inter Saulem et Davidem comparatione Saul condemnatur: ita docemur ipsum nullam obloquendi Deo causam habere: quod iustas illum puniendi causas Deus habeat: et non possit ipse conqueri, non esse alium qui sit dignitate ipsi praeferendus, quasi dignitate omnes anteiret. Samuel enim ostendit Deum facillime inven-

turum quem sibi substituat, longe meliorem et dignitate praestantiorem. Ac sane Deum certum est non laborare vehementer in quaerendis viris ad dignitatem aliquam aut munus idoneis, quos si quaerat nullos reperiat: sed ipsummet tales viros excitare et sufficere. Et sane quemadmodum ex nihilo mundum creavit, sic etiam ipse format et disponit homines ut ad munera ad quae ipse eos vocat, idoneos faciat: atque hac ratione nunquam ipsi desunt quos in eorum locum subroget quos exauctoraverit. Denique hac sententia Samuel Saulis arrogantiam et stultam obstinationem et pervicaciam deiecit: ne sibi persuaderet nullum in populo reperiri posse qui sibi subrogaretur. Docet itaque Deum facile alios suscitaturum, et Saule iustiores reperturum, ex sua bonitate. Neque enim natura sua tales sunt, neque etiam suis viribus quamdiu hic vivunt efficiuntur: sed a Deo ipso disponuntur, et ad hoc vel illud munus idonei redduntur, spoliati fragilitate illa humana quae ineptos ad omne bonum opus facit. Atqui Davidem videmus in graviora, si extrinsecus consideres, peccata Saule lapsum. Sed satis nobis facere debet, quod melior Saule dicatur a Domino, quem solum idoneum iudicem vero affirmare possumus: cuius sententia standum est, ut monet Paulus. Hinc itaque discamus, nos in aliquo dignitatis gradu a Deo constitutos, nisi ut par est officium fecerimus, ab ipso vel in ultimum exitium posse detrudi, vel perpetua ignominia et dedecore affici. Neque etiam ipsi defore qui quod bonum ipsi videbitur exsequantur, quod non indigeat alterius auxilio, et nobis facile carere possit, non defuturis nobis melioribus quorum opera utatur: quandoquidem quidquid habemus ab ipso accepimus, et ab eius liberalitate manavit: est enim ille fons et origo omnis plenitudinis perennis et inexhaustus. Ac si sancti sui spiritus portionem nobis largitus est, centies millies ampliorem aliis largiri potest, quorum uti volet opera, quum adeo miseri fuerimus ut ab ipsius obedientia recedamus. Idcirco Dominus noster Iesus Christus Iudaeis olim dicebat, Deum posse regnum suum alio transferre, et populis communicare qui fructum ex eo percipiant. Nam hac opinione Iudaei tenebantur, et ea velut inebriabantur, Deum sibi alium populum dicare non posse, quod ipsos in peculium et haereditatem elegisset: quod Abrahami filii essent, cui factae erant promissiones. Sibi itaque videbantur Deum eo usque devinctum tenere, ut si lex Dei et ipsius promissiones inter ipsos deficerent, nullus in toto mundo locus superesset in quo ecclesiam suam collocaret. Sed Christus hanc arrogantiam eludit, quum ait, Deum posse regnum suum alio transferre quoties ipsi videbitur, et illud augere et amplificare. Ex quibus apparet quomodo haec doctrina sit in usum nostrum revocanda, et quidem tam publice quam privatim: ut si Deus donis suis et gratia nos cumulavit, eo ardentiore studio in ipsius cultum incumbamus, quo magis ipsi devincti sumus. Quare sciamus etiam ipsum posse donis ipsius abutentes iisdem spoliare, et in alios transferre, qui melius iisdem utantur. Sed in primis quum de salutis doctrina agitur, danda opera est, ut in Dei gloriam a nobis usurpetur. Nam si ingrati fuerimus, profecto potest eadem nos Deus privare: et ad alias nationes praedicationem verbi sui transferre, licet remotissimas et a regno Dei alienissimas, quae tamen illud admittant, et longe uberiores quam nos fructus ferant. Quamobrem omnibus nervis in hoc incumbendum, ut eo quisque munere fideliter fungatur ad quod a Deo vocatus est, et in ipsius timore ambulet, ne nostra ingratitudine talibus beneficiis destituamur. Neque enim Deus est variabilis, aut propositum mutat: sed occasionem ipsi praebemus in nos iudicia sua exerendi quum dona ipsius profanamus, quae in ipsius gloriam et nostram salutem dicari et consecrari oportebat.

Sequitur deinceps: *Porro triumphator in Israël non parcet, et poenitudine non flectetur: neque enim homo est ut agat poenitentiam.* Quibus verbis Samuel quam supra tetigi sententiam confirmat, nempe Deo nihil deperiturum si Saul regia dignitate privetur: quod tamen ipse sibi poterat persuadere: quemadmodum hoc vitium in nobis tam altas agit radices, ut Deum nobis devinctum arbitremur, quum tamen ab ipso omnia habeamus, et nihil ipse nobis debeat. Sed quoniam beneficiis ipsius cumulati sumus, mirum in modum efferimur, et iisdem insolescimus, Deumque nobis obstrictum non sine insania persuademus: ac proinde contentum illum esse nostris blanditiis et industria oportere. At Samuel hic docet, remoto licet Saule, fortitudinem Israëlis mentiri, et poenitudine flecti Deum non posse. Saul igitur videbatur excepturus, Deus in Israële me regem constituit, ac proinde populum mea cura et studio defendi adversus inimicos oportet. Quid ergo populo futurum est, si nullus rex amplius fuerit? Respondet Samuel, Dei decretum ab homine mortali non pendere: ac proinde humanis omnibus mediis deficientibus nihilominus tamen impletum et perfectum iri Dei voluntatem: et idcirco ait: *Fortitudo Israël non mentietur.* Quum fortitudinem ait, ostendit populum non suis viribus subsistere, sed unius Dei robore et fortitudine: ac proinde non pendere ipsius salutem ab humanis viribus, sed ab unius Dei tutela et protectione. Quamobrem dignissima est observatione sententia, Deum nunquam deesse ipsum amantibus, timentibus, et fiduciam suam omnem in ipso collocantibus. Deinde et hoc mentibus altius infigendum, omnibus humanis mediis et rationibus deficientibus nostro iudicio, Deum tamen nihilominus viam inventurum

qua sua consilia ad exitum perducat, nostris ea licet oculis non appareat: et non aliunde potentiam neque extra se quaesiturum qua suam voluntatem perficiat. Tanta enim est innata nobis malitia, ut infinitam Dei potentiam nunquam agnoscamus, nisi ipsemet oculos nobis aperiat, et disponat mentem nostram: itaque nunquam dixerimus ex nobis ipsis, Deum posse quae nobis desunt perficere: sed externa media tantum intuemur, et quae verisimilia magis apparent sectamur. Itaque quaecunque oculis obiecta fuerint sic apprehendimus, ut summa aegritudine conficiamur, nisi ante oculos media conspicua sint quibus Deum auxilio nobis fore speremus: quibus si privari nos contigerit, tum quasi conclamatum esset, in desperationem ruimus. Quid ita vero? Nempe non agnoscimus incomprehensibilem esse Dei potentiam: quae tamen variis modis sese apud homines ex immensa ipsius bonitate patefacit: etsi facile rebus omnibus creatis carere possit. Quamobrem, quum variae illae rerum conversiones, quibus instar procellarum mundus iste concutitur, fidem nostram soleant vehementius commovere, adeo ut de Deo et eius providentia, mundumne administret, dubitemus, in mentem revocanda ista sententia est, Deum satis in se virium habere, et non opus ei esse ut eas aliunde mutuetur ad suorum protectionem: ac semper veracem esse: et proinde semel inceptum opus perfecturum, quod cum potentia inaestimabili, veritas et fidelitas coniuncta sint. Sed etsi decretum ipsius et consilium sit nobis incomprehensibile: quatenus tamen quibus indigemus se daturum promittit, in hac ipsius promissione conquiescendum. Quare quum Dei verbum fideliter et pure nobis praedicatur, etiam ad suam perfectionem venturum illud concludamus, licet ea impedimenta sese offerant, ex quibus humana ratio impossibile id esse iudicet: tum si malis opprimimur, vel saltem aliqua confusione obruimur, ad ipsius potentiam, quae nulla ratione minui potest, confugiamus, et in illo uno spem omnem et fiduciam nostram collocemus. Quare quum variis istiusmodi rerum perturbationibus agitamur, hac sententia tanquam clypeo tegamur, Deum non poenitere, id est propositum seu sententiam nunquam mutare. Caeterum antequam de Dei decreto aliquid speremus, cognoscenda ipsius est voluntas: ut certum testimonium habeamus eorum in quibus fiducia collocanda est. Nam si quid ipsi nobis ultro promitteremus, temere huc illuc impelleremur, et sola pertinacia niteremur, et inanes conatus essent. Sed si de Dei voluntate certiores facti fuerimus, quemadmodum de salutis aeternae certitudine satis firma testimonia passim habemus in sacris, necessario ad ipsum in conscientiae terroribus confugiendum: quandoquidem se tam benignum et misericordem erga nos declarat, ut nos in gratiam, quotiescunque peccata sine fuco, sed cum vera poenitentia confitebimur, veniamque deprecabimur per Dominum nostrum Iesum Christum, cuius inviolata est fides, recipiat. Deinde in rebus difficillimis ad eius auxilium concurrendum, ut valida sua manu nos adiuvet, et protegat: quod omnino faciet, si coram ipso deiiciamur et humiliemur. Atque hae nobis promissiones de vita aeterna fiunt: quibus adeo nos niti par est, ut licet coelum terrae misceri videatur, nihilominus tamen in ipsius bonitate speremus, quod nunquam eam poeniteat. Quod autem ad vitae praesentis statum attinet, etiam promissiones divinas habemus Deum nostri miserturum, et protecturum adversus tot pericula ne in illis pereamus. Neque tamen ea nobis tranquillitas et otium promittitur, quin variis modis exerceamur et affligamur: sed quorum tamen felix exitus sit futurus: modo in patientia divinum auxilium praestolemur, eumque supplicibus votis et non ficto corde invocemus: neque dubitemus quin suam in corpora et animas nostras misericordiam extendat. Quapropter si animis nostris promissiones ipsius altius infixae fuerint, et huius sententiae, Deum non posse poenitere, meminerimus, necessario concludemus nos spe nostra nunquam excidere posse: siquidem in Deum nulla cadit unquam mutatio. Ac proinde licet sus deque omnia vertantur, et totus mundus adversum nos conspiret, et abyssi ad nos deglutiendos apertae videantur, et cum inferis coeli adversum nos conspirent, cognoscamus tamen et certo persuasi simus veram fore semper istam Samuelis sententiam, nempe quod Deum nunquam poeniteat, et nos ad ipsum confugientes, auxilium in rebus angustis ab ipso accepturos. Contra vero contumaces et rebelles iram ipsius et ultimum exitium in capita sua derivaturos: quemadmodum illud est in Saule conspicuum, qui pro eo quod sibi a Samuele factam reprehensionem debuit animo resipiscendi admittere, non tamen destitit peccata peccatis cumulare, donec ad impietatis fastigium devenit, et in desperationem incidit.

Quae sequuntur verba, *non esse hominum ut agat poenitentiam*, ideo adiecta sunt, quod ea est mens hominum ut Deum illi transforment, et ad suum modulum et captum dimetiantur. Itaque licet prima fronte videri possit ista sententia minus Dei maiestati conveniens, Deum mentiri non posse, neque duci poenitentia, quandoquidem Deum esse veracem nemo dubitat: tamen usitata scripturae, quod ea sit hominum impatientia si externa media non appareant, aut deficiant, ut de Deo diffidant. Veluti si quis non habet repositam annonam ex animi sententia, famem timebit; si quod imminet periculum, repente animus concidet, ex quibus satis apparet Deum fieri hominibus similem. Quandoquidem enim promissis ipsius fidere non possumus,

neque eius auxilium patienter et cum fiducia exspectare, satis apparet Deum a nobis transformari, et in ipso mutabilitatem aliquam poni. Quamobrem apparet magni momenti esse hanc sententiam, quae tamen alioqui levior et Dei maiestati minus conveniens videri poterat: qua diffidentia et incredulitas nostra et pravae aliae cogitationes reprehenduntur, quum de Deo, sitne auxilium necne allaturus, dubitamus. Quare vero dubitamus, quum promiserit is qui verax est: et qui etiam promissa sua iureiurando firmavit, ne a nobis in dubium revocentur? quare ad nobis fidem faciendam ista non satis magnam vim habent? Nae satis iudicio nostro nos prodimus, Deum nos nostri similem nobis fingere, et eius potentiam ex nostro captu dimetiri. Idcirco crebrae sunt reprehensiones apud prophetas, quibus populo israelitico Deus exprobrat, non tantam illum habuisse fiduciam de divino auxilio quantam par erat. An vos me, inquit, hominibus similem putatis? Nae coelum et terram ego potius concutiam, quam ut vos ad me toto corde vestro clamantes non exaudiam. Vestrae imaginationes et stultae cogitationes auxilio meo remoram iniiciunt: quare timorem pellite, diffidentiam tollite, ad me accedite, et vobis perfugium ac solatium praebebo. Nam quum populus affligitur, nullam superesse gratiam apud Deum sibi persuadet, et in peccatis ideo magis ac magis induratur, quum semel hanc mentem induit, Deum nolle amplius misereri. Itaque hoc Deus exprobrat, inquiens: En ut non desinitis me homini mortali similem facere. Vos enim virtutis meae experimentum petentes testamini vos ei fidem non habere: sed potius terrenis et caducis rebus niti: quod quid aliud est quam Deum novum sibi fingere, neque in rerum creatarum numero habere? At ne cogitate me posse unquam mutari. Quamobrem altius animis nostris infigenda haec est sententia, qua dicitur Deus non esse ut homo mortalis: quo in ipso spem omnem nostram collocare discamus, et ab eius providentia pendere, nihil alienum ipsi ab ipsius maiestate fingentes, sed qualem se verbo suo patefacit agnoscentes. Ac si promissiones habeamus de rebus quae sensum nostrum exsuperant et rationi repugnant, fide supra mundum adscendamus: et in eius obedientia perseveremus, certo persuasi nobis satis semper fore argumenti in ipso gloriandi, quum toti in illum recubuerimus, et conspirantibus licet adversum nos rebus omnibus creatis, satis in ipso praesidii adversus omnes illarum impetus habituros.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA LVI.

30. *At ille ait: Peccavi: sed nunc honora me*
coram senioribus populi mei, et coram Israël: et
revertere mecum, ut adorem Dominum Deum tuum.
31. *Reversus ergo Samuel sequutus est Saulem: et*
adoravit Saul Dominum. 32. *Dixitque Samuel: Ad-*
ducite ad me Agag regem Amalec. Et oblatus est
ei Agag pinguissimus. Et dixit Agag: Siccine
separat amara mors? 33. *Et ait Samuel: Sicut fecit*
absque liberis mulieres gladius tuus: sic absque liberis
erit inter mulieres mater tua. Et in frusta concidit eum
Samuel coram Domino in Galgalis. 34. *Abiit autem Sa-*
muel in Ramatha: Saul vero adscendit in domum suam
in Gabaa Saulis. 35. *Et non vidit Samuel ultra*
Saul usque ad diem mortis suae. Verumtamen luge-
bat Samuel Saulem: quoniam Dominum poenitebat,
quod constituisset regem Saul super Israël.

Iterum hic Saulem peccatum agnoscentem et confitentem audimus: sed, ut apparet, ficte et simulate. Neque enim serio peccati sensu tactus est ad agendam poenitentiam coram Deo, et sese coram ipso deiiciendum et humiliandum. Id apparet ex eo quod licet Deus per Samuelem illum exauctorarit, regni tamen possessionem retinere, et quasi invito Deo regnare nititur. Itaque hoc effugium captat ut Samuel ipsum comitetur, quod satis esse ad populum in officio retinendum ne a se deficiat arbitratur. Unde apparet illum regni tranquillam possessionem, a qua tamen Dei iudicio exciderat, sibi pollicitum esse: ex quo apparet confessionem illam et agnitionem peccati non fuisse puram et simplicem neque sinceram qua sese Deo totum permitteret, et ita delictum agnosceret, ut veniam a Domino deprecaretur, et misericordiam consequeretur: sed potius fictam et simulatam: et ita voluisse cum Deo componere, ut solent qui suis creditoribus satisfacere nolunt: quos placatos quidem sibi cupiant, sed vanis et ludicris effugiis contentos. Annon vero conscientia illos aeris alieni remordet? non urit illos recordatio facultatum alienarum quas absumpserunt? nonne mala fides, qua eos quibuscum fuit ipsis negotium deceperunt, miseros arguit? Eadem sane omnium hypocritarum conditio est: quos vel invitos ad reddendam rationem factorum tandem trahi oportet. Nam etsi diu multumque reluctati vana effugia quaerunt ne in Dei conspectum veniant, illum tamen tandem iudicem sentiunt. Tum itaque cognitionem aliquam peccatorum habent, sed simulatam et fictam, sine veritate et integritate: huius rei exemplum est hic in Saule conspicuum. Peccavi quidem, inquit: sed an ideo coram Deo deiicitur, et, quandoquidem regno indignus a Deo iudicatus est, sese abiicit, et cum

debita humilitate flagitii punitionem admittit? Minime gentium: sed contra ne tantillum quidem cedit, et contra renitens Samuelem rogat ut se coram senioribus Israëlis et universo populo honoret. Ex quibus verbis illum apparet non magno Dei timore duci, modo coram hominibus suam autoritatem retineat, et de sua dignitate nihil ipsi depereat. Nos itaque quoniam istud exemplum proponitur hominis omni sensu et ratione privati Dei iudicio, discamus non adeo mundum intueri quin magis in Dei iudicia simus intenti: ac proinde peccata agnituri coelestis illius summique iudicis maiestatem intueamur, veniamque supplices deprecemur: ac si quam afflictionem immiserit ad nos castigandos, patienti et moderato animo feramus, et adversus stimulum ne calcitremus: et si Deus coram hominibus velit nostrum dedecus patefieri, ne contra gloriae nostrae studeamus: sed potius pudore suffusi Dei manum feramus. Summo enim commodo nostro fiet, ut detecta coram hominibus turpitudine nostra, et ignominia et opprobrio suffusis Deus peccata condonet, illaque perpetua deleat oblivione. Nam qui ambitione turgidi gratiam apud homines retinere, virique boni haberi volunt, suas sordes et inquinamenta tegunt olim nocitura: non aliter quam qui malum occultum celat, mortem sibi maturius conciliat; quod fuisset alioqui medicabile adhibito convenienti remedio. Detegi autem malum oportet, quod alioqui suo foetore et putredine lethale fit. Idem contingit iis qui apud homines viri boni haberi, gratiamque et autoritatem qua maxime valent retinere cupiunt, Dei interim obliviscentes: immo Dei et angelorum iudicium et condemnationem parvi facientes, modo hic coram hominibus absolvantur nomenque suum retineant. Hinc nascitur in vitiis induratio: hinc mali occulti labes et foetor accrescit, lethumque miseris adfert. Nos itaque discamus ita nos expendere et explorare, ut sponte coram Deo compareamus, et in ipsius praesentia peccata nostra magis ac magis condemnemus. Ac si, ut ante dixi, nos dedecore et ignominia suffundi, et in exemplum produci, nostrumque dedecus evulgari voluerit, patienter toleremus: et Deum precemur uti dedecus illud in nostram salutem vertat, nostrosque sensus ita captivet, ut ipsius voluntati penitus acquiescamus. In primis vero summopere cavendum ne adversus Deum, nos dedecore aliquo et ignominia afficientem pugnemus aut obloquamur: ne indurato et praefracto animo malum in nobis occultum sepeliamus, et ne pudeat nos coram Deo nostrarum animarum medico vulnera nostra detegere quibus medeatur. Sic facinorosi homines, quorum flagitia deteguntur, cogitare debent, non temere id contingere: sed quum occulta sua peccata esse sibi pollicerentur: Deum illa velle retegi praeter suam opinionem, et de iisdem poenas hominibus dare, ut paratam aeternam condemnationem fugiant. Sed pro ista cogitatione potius magis obfirmantur in flagitiis, ut videantur neque ratione ulla praediti, neque etiam quas meriti sunt poenas laturi: et vehementer tam ipsi Deo quam hominibus reluctantur et indignantur omni posito pudore et verecundia. Nos vero caveamus summopere ne istis similes simus: Deo reluctantes, ne longe sit deterior nostra conditio futura: quin potius Deo nostram turpitudinem palam evulgari volenti ultro subiiciamur et obtemperemus.

Et hactenus de verbis illis Saulis dictum esto, quibus rogavit Samuelum ut secum veniret, seque honoraret coram senioribus populi et coram Israële, ut ea ratione suam apud ipsos autoritatem retineret. Quasi vero Samuel Dei decretum posset immutare: aut posset apud homines autoritatem obtinere qui Dei iudicio et manu deiiciebatur. Deus tanquam fulmine ipsum lata sententia percusserat, et nihilominus hominum favorem et benevolentiam sibi pollicetur. Quod quid aliud est, obsecro, quam Deum ex suo sensu metiri, et ipsi velut in faciem resistere? Procul a nobis absit tantus stupor: et Deum nobis infensum sentientes, ne a rebus creatis auxilium exspectemus: nam ita maiorem in nos condemnationem accerseremus. Nihilominus tamen Samuel illum comitari voluit: nempe quod, ut heri attigimus, nondum venisset exauctorationis illius tempus et momentum prophetae et hominum respectu: quod tamen apud Deum ratum erat. Sed nullus dum designatus successor fuerat, quem tamen ipsum a Deo promissum oportebat exspectari. David nondum unctus et inauguratus fuerat: ideoque Samuel regem adhuc ad tempus colit, licet tamen decreto Dei reiectum.

Deinceps dicitur Saul adorasse Dominum: quibus verbis indicatur ipsum solenne fecisse sacrificium. Non ergo manifeste in Deum fuit impius, et divinae maiestatis contemptor: sed ita solent quorum non est mens recta semper aliquam prae se ferre pietatem, et aliquem splendorem, quasi Deo maxime subiici vellent. Sed non dubium est quin Saul fraudes in pectore agitaret, et rebellionem meditaretur, et aleret occultum virus, quod regno excidisset, quemadmodum id deinceps ipsa experientia confirmabit, et Deum interim adoret. An vero istud tantum ut coram populo pietatem simulet? Minime quidem: sed ille sibi ipse imponit: et ita peccatum peccato cumulat. Nam ita saepe solent homines pietatem simulare, quum tamen nulla pietas in illa ficta simulatione sit, sed mera potius hypocrisis. Sed maxima pars hominum dum multis externis caeremoniis Deum colunt, eundem sibi devinctum arbitrantur, quasi bene de illo meriti, et egregia quadam virtute praediti, quae cultum illum Deo et hominibus gratum reddere debeat. Verum nulla

illic pietas, nulla sinceritas et integritas, sed mera simulatio et hypocrisis. Tale fuit Saulis sacrificium: externa nempe pompa, qua se Deo gratias agere pro parta victoria, et pro omnibus acceptis ab ipso beneficiis simularet. Nam si quod corde premebat exprimere ausus esset, minime dubium est quin adversus Deum blasphemas voces evomuisset, et de solio detrahere esset conatus, si nihil reluctando promovisset. Quamobrem discamus non solis externis ritibus et caeremoniis, veluti vel genuum flexione, vel manuum in coelum elevatione, vel aliis istiusmodi signis reverentiae et humilitatis Deum adorari: sed oportere corda nostra repurgari ab omni fraude et simulatione: et eum in veritate, ut psaltes loquitur, invocari, scientes non esse ipsum propinquum nisi sic ipsum invocantibus, id est sese explorantibus, et ad seriam peccatorum cognitionem venientibus, seseque totos ad ipsius obsequium componentibus, et quamcunque ipsi correctionem immittere placuerit, ferre patienter paratis: et nihilominus tamen in bonitate ipsius inaestimabili fiduciam omnem suam ponentibus, quod probe sciant castigationes illas quibus corpus afficitur, in salutem aeternam animarum suarum cedere. Atque ista sola vera est invocandi Dei ratio.

Sequitur *Samuelem iussisse ad se Agagum regem Amalecitarum adduci, et venisse illum pinguissimum.* Vox haec varie exponitur, alii enim exponunt venisse cum delitiis, quae una est significatio vocis hebraeae. Alii pinguem exponunt, quasi venerit ad Samuelem bene curata cute, ut regem decebat. Alii gressum regium et superbum intelligunt, ut viri fortes et magnanimi fortiter occumbere malunt quam ignominiose vivere. Nam se quum antea rex fuisset, iam captivum in vinculis teneri videbat, et haec illum cura vehementer urebat, quod nulla spes affulgeret redimendae libertatis: et non haberetur pro rege, caesis ad unum omnibus ipsius servis. Neque vero mancipiorum more se haberi videbat, quorum vita tutior est, sed de vitae salute incertus, inglorius, perpetuam ignominiam, et generis omnis contumelias metuebat. Atqui regiam dignitatem sponte conditionem illam subire rarum est, et valde difficile. Ergo illum mortem non extimescentem superbo ad Samuelem venisse animo quidam existimant, ut miseram illam conditionem in quam inciderat semel forti animo deponeret. Alii vocem interpretantur, *cum vinculis*, ut vinctus ad Samuelem venisse dicatur, et ita indicetur non fuisse illum a Saule favore aliquo et benevolentia reservatum, sed triumpho potius destinatum. Quibus verbis etiam docemur Saulem, licet non omnino illi pepercerit, tamen non propterea culpa vacuum, quandoquidem latam a Domino sententiam per os Samuelis non impleverat: non ideo, inquam, culpa vacuum quod vinctum Agagum reservaret, siquidem oportebat ipsum sine contradictione Dei mandatis quae Samuel pertulerat obtemperare. Hinc itaque discamus non satisfacere iudices officio suo, si crimen aliquod gravioribus poenis dignum lenioribus puniant, sed oportere punitionem offensae respondere. Si quis enim, exempli gratia, quopiam admisso delicto puniatur severiore poena: et alter eiusdem criminis reus leviore mulctetur, nulla potest in illa inaequalitate esse iustitia. Quamobrem quo proclivius in hoc vitium iam inde a saeculo feruntur homines, eo nos attentius doctrinam, quae hoc loco proponitur, oportet expendere: Saulem nempe licet Agagum in vinculis haberet, non ideo tamen coram Domino culpa liberatum, etsi non amice ipsum ad mensam admitteret, sed durius haberet, quandoquidem Deus illum iusserat interfici. Vitam itaque Agago Saul concedens in Deum iniurius et contumeliosus fuit: at proinde merito sua rebellione debitam illi poenam in suum caput derivavit.

Sequitur venientem Agagum cognovisse propinquam sibi mortem. In quibus verbis quaedam etiam inest difficultas. Vox enim hebrea סר passim in scriptura significat vel revelare, vel declinare. Itaque simpliciter exponi posse videtur: Mors declinat, vel avertitur a me. Sed quia sensus alienior est, idcirco declinare alii accipiunt pro venire et irruere: quasi dicat: Mors declinat, non ut a me avertatur, sed ut in me impetum faciat. Utraque tamen expositio locum potest obtinere. Nam si simpliciter in genuina significatione vox illa Declinare sumatur, dicemus Agagum sperasse Samuelem sibi condonaturum. Quomodo enim mortem a prophetis divinis in quorum veniebat manus metueret, a quibus contra veniam exspectabat? Sic ergo potest hic locus exponi, ut Agag prophetae personam intuitus sibi persuadeat, se ab ipso dimittendum et absolvendum; qua in re vehementer fallebatur. Sin vero *declinare* pro irruere sumatur, tum dicemus Agagum veluti morti propinquum, exspectare sententiae exsequutionem. Porro si sensum illum sequamur: Agagum spem aliquam salutis concepisse, quod in manus prophetae incidisset, ex eo perspicimus quam multi misericordia divina quae in verbo ipsius praedicatur abutantur: quod nimirum specie misericordiae ius omne aequum corrumpi et perverti velint. At vero nonne Dei verbo remissio peccatorum praedicatur? Quare ergo ubi evangelio locus est tanta severitas exercetur? Verum enimvero tam individuo nexu haec inter se iunguntur, ut nullo modo separari queant. Primum enim Deus vocat peccatores ad poenitentiam: et nulla ratio alia est reconciliationis cum Deo. Quare licet centies millies Dei gratia nostras aures personet, quicunque in malefactis perseverant, non veniunt in partem istius promissionis, et longe

opinione falluntur si evitata condemnatione volunt in numero iustorum haberi. Atqui etiam Deus gratiam suam minime astringit ad vitam praesentem. Et fit istud conspicuum latronis illius exemplo qui cum Domino nostro Iesu Christo in ligno pependit, qui licet a Deo in gratiam receptus, et de salute sua ab ipso Domino servatore Iesu certior factus, tamen meritas flagitiis prioribus poenas dedit. Quapropter quum audimus in evangelio Dei gratiam nobis offerri, peccatorumque gratuitam remissionem, non ideo tamen sequitur Deum nos non castigare corporalibus poenis in hac vita, quibus tanquam alexipharmacis erudiamur, aut quibus caro dometur, et acrius ad seriam poenitentiam stimuletur. En quomodo Deus interdum quidem manu propria saepe nos castiget, vel hominum utatur ministerio, et tamen nostri misereri non desinat. Quapropter nemo sibi sinat imponi, ut Agagum hic videmus a se ipso deceptum, quasi nos omni correctioni et castigationi eximamur praedicatione remissionis peccatorum, et non imputationis praeteritarum transgressionum. Verum Agag procul aberat a sensu misericordiae divinae: nam licet misericordiam se a Samuele speraret consequuturum, non tamen doctrinam ipsius amplectebatur, nullo Dei timore ducebatur, nullam religionem habebat, et interim se mortem evasurum sibi persuadebat. Nae stulta et stupida fuit haec opinio. Sic multos videas perfrictae frontis homines, ultro Dei bonitate abuti, sibique omnem impunitatem polliceri, quod Dominus noster Iesus Christus in mundum venisse dicitur peccatores servaturus, licet tamen laxis habenis cum summo Dei contemptu in quaevis flagitia praecipites ferantur, et ad quodvis malum fiant audaciores. Hic itaque videmus nullam a Deo sperandam misericordiam, nisi quibus peccata displicent, et qui se ipsos condemnantes coram Dei maiestate tanquam reos sese sistunt, et suppliciter veniam deprecantur.

Transeamus ad Samuelis verba, quae summopere nobis sunt observanda: *Sicut*, inquit, *fecit absque liberis mulieres gladius tuus: sic absque liberis erit inter mulieres mater tua.* Quibus verbis Samuel futurae istius caedis Agagi iustitiam et aequitatem commendat, quae neque crudelis sit neque vitio verti cuiquam possit: sed iusto Dei iudicio nitatur. Si Agagum dicimus deceptum esse dicentem, mortem amaram a se declinasse, Samuel his verbis illum reprehendet et increpabit, quasi dicat: Quo vero iure te putas ereptum ex morte qui tantam crudelitatem, dum viveres, exercuisti? qui multas mulieres liberis orbas fecisti, et multos liberos parentibus privasti, multasque viduas reddidisti? Nae in tabulas ista relata sunt, quorum tibi iam reddenda ratio est. Neque sane abs re Samuel ita compellabat virum: quandoquidem improbi, quum impendentes sibi poenas vident, solent vehementer commoveri, indignari et dentibus frendere, et adversus Deum et homines stomachari et insurgere. At Samuel feritatem illam contundit, docens nullam superesse spem salutis et vitae, quod meritam mercedem illum oporteat referre, et factorum praemium. Ita solet scriptura minari fore ut eadem mensura remetiatur iis qui proximos laeserint, et iniuria aliqua vel contumelia affecerint. Idcirco Esaias olim dicebat: Vae tibi qui praedaris: nam et erunt qui te depraedabuntur. Quae comminatio praesertim ad babylonicam monarchiam spectavit, rapinis et spoliis multorum populorum plenam. Sane tum in Oriente regnum illud babylonicum maxime florebat, et tutum ab omni periculo videbatur: sed tamen ipsum oportuit quae ingesserat tandem evomere. Quare, ut diximus, isti licet summos honores occupent, et viribus polleant: tamen legi subiiciendos, et qua mensura fuerint aliis mensi eadem sibi remetiendum sciant. Quid igitur nobis futurum putamus, si isti homines divinam ultionem non effugiunt? An impunitatem sibi pollicebuntur infimae conditionis homines si alii alios depraedentur? Nae si qui autoritate et viribus pollent non eximuntur meritis poenis, etsi privilegio quodam sacrosancti videntur, qualis aliorum futura est poena? Nonne Dei contemtores, contumaces et refractarii, praedones, foeneratores et istiusmodi homines qui malo delectantur horrenda condemnatio manet? Ex Samuelis igitur oratione ad Agagum in primis colligamus oportere iudices capitali supplicio aliquos condemnantes manifestum facere se nulla alia quam officii ratione sontes tali poena mulctare. Idcirco non sola simpliciter capitis sententia in sontes fertur, sed adiecta etiam criminis declaratione: quod non tantum sontes, sed etiam omnes qui adstant plurimum afficit. Et ea ratione iustitiae autoritas et aequitas ab omni violentia et rapinis discernitur. Veluti si, exempli gratia, rex quispiam pro arbitrio hunc vel illum interfici iubeat, quemadmodum apud Turcas hodie morem obtinere videmus, non ea iustitia sed violentia et latrocinium dicetur. At si criminis significatio accesserit, tum apparebit aequitas iustitiae, qua non tantum obtrectatoribus, et maledicis os occluditur: sed etiam supplicium aliis documento est, ut in Dei timore et officio quisque retineatur. Caeterum meditanda ista sententia, quam Deus ipse per Samuelem protulit, ut in hac doctrina magis ac magis exerceamur; nempe eos qui sanguinem humanum crudeliter effuderint, tandem in Dei manum et iudicium casuros, rationemque olim ipsi factorum reddituros: quemadmodum ipse Dominus Genes. cap. 9. loquitur: Eius qui sanguinem humanum effuderit, etiam fundendum, neque tantum facinus unquam impunitum fore. Quod sane iudicium exercet Deus saepe in hoc mundo

per iustitiae administros. Cessantibus autem illis et officio non fungentibus, Deus ipsement miris modis operatur, et homicidas istiusmodi licet ab hominibus pecuniariis mulctis tantum affectos ita iusto suo iudicio persequitur, ut quibusvis fiat manifestum Deum in coelo et terris dominatum exercere: licet hominum malitia maxima ubique regnet confusio. Tanto igitur maior hic nobis adhibenda cautio, ut neque vi ulla, neque iniuriis aut contumeliis proximos afficiamus, quanto est illustrior Domini de Agago vindicta. Quare si proximum iniuria affecerimus: Deum nos gravem adversarium habere sciamus: et si vitam innocentium profuderimus, nostram etiam profundendam. Neque vero morte illa corporali propterea Dei satisfactum esse iudicio sic arbitremur, ut coram ipso absolvamur: sed potius mortem illam sciamus esse veluti tesseram et signum sequuturae olim horrendae illius mortis aeternae omnibus istiusmodi sanguinariis et homicidis praeparatae. Haec igitur doctrina ex istis verbis Samuelis eruenda et retinenda nobis est, quibus Agagum compellans dixit, eum qui mulieres multas liberis suis orbas fecerat, matrem etiam sine liberis habiturum: quasi dicat: Tu Agage fuisti multis iniuriosus, tu etiam cruentus multos infantes trucidasti, tu multas mulieres liberis orbasti, et multos orbos parentibus effecisti, tu ergo iam tuo ipsius gladio morere, et quam aliis intulisti cladem patere. Nunquam ergo abeunt inultae et impunitae rapinae, caedes et homicidia, licet Dei vindicta pedetentim progrediatur, quae suo tandem tempore severior advenit. Caeterum observandum: Deum poenas ab Agago de propriis peccatis reposcentem, non oblivisci priorum illorum, quae ante tot saecula se ulturum minatus fuerat. Nam quare Deus Saulem voluit Amalecitas bello persequi? Nae non tantum ulturus extorsiones et violentos impetos ipsorum a decem annis aut viginti: sed poenas repetiturus de eo quod pro viribus patres ipsorum conati fuissent populum Israëliticum arcere a possessione terrae Chanaan, tot ante saeculis patribus ipsorum promissae: quod Dei promissionem gratuitam irritam facere voluissent: quod ecclesiae Dei fuissent hostes infensissimi: quod fratres in itinere ex improviso adorti essent, et sine occasione sanguine sibi iunctos lacessivissent. Deus itaque tum sententiam ediderat adversus Amalecitas de funditus ipsis exstirpandis, et quidem iureiurando exserta super thronum manu confirmarat et ratum fecerat, se nunquam Amalecitis parciturum. Et quidem minas illas in tabulas referri iusserat in perpetuam memoriam, donec tempus implendae istius condemnationis impleretur. Saulem itaque Deus hanc provinciam suscipere iusserat. Ergo iam tot ante saecula illatas Israëlitis iniurias Deus ulcisci voluit. Tercentum enim anni lapsi erant ex quo in ipso deserti ingressu proficiscentes in terram promissam Israëlitas prohibere transitu conati fuerant, quo tempore nondum erat Agagus natus. Ex quo fit conspicua Dei vindicta in illud peccatum quod obliteratum videbatur, et perpetua oblivione deletum: quae tamen etiam peccata tam ipsius Agagi quam maiorum complexa est. Haec vero quo melius a nobis menti comprehendantur, observandum quod Deus Abrahamo dixerat: Amorraeorum iniquitates nondum venisse ad iustam mensuram et cumulum. Deus tum adversus populos in quorum medio vivebat Abrahamus fert sententiam: qui sane dignissimi iam tum erant punitione, si ex iudicii sui severitate voluisset cum ipsis agere: verumtamen Deus nondum impletam ipsorum mensuram sit, et nondum impletum vindictae tempus: quasi diceret, illos nondum ad maturitatem venisse, sed loco et tempore puniendos. Atqui plus quam ducenti quinquaginta, immo plus quam tercentum anni lapsi erant, ex quo Deus ipsis comminatus fuerat. Nam quadringenti et triginta anni intercesserant a prima promissione facta Abrahae, ad exitum usque populi ex Aegypto. Sed quomodo dicit se illos puniturum, quum tantum temporis effluxerit? In lege sane Deus dicit se puniturum iniquitatem patrum in filiis usque in tertiam et quartam generationem. Ex quibus apparet Deum punire mortuos in ipsorum progenie, et patienter eos qui iam tum digni erant internecione tolerare: quibus etsi videtur ignoscere, non tamen ignoscit, sed patienter tolerando condemnationem ipsorum aggravat, si perstiterint in pervicacia et obstinatione. Quod si corpoream vindictam illos effugere contigerit, tanto magis horrendam animis ipsorum reservari certum est. Caeterum quum liberos illorum post lapsos annos tercentum a lata sententia ulciscitur, nemini tamen iniuriam facit. Nam quum et illi Dei spiritu destituantur, peccata peccatis cumulant, et malum malo, et in peius semper ruunt, donec ad summum iniquitatis cumulum devenerint, cuius vindicta differri amplius non possit. Ex quo fit manifestum: Deum non ita ulcisci peccata patrum in liberis, ut ipsi sint innocentes et iusti: et insontem non luere poenas pro sonte: sed Deum tanta semper aequitate et iustitia sua iudicia dispensare, ut peccatores puniens post ducentos annos, aequissima tamen semper illa sit punitio, et non possit qui plectitur conqueri se pro alterius peccato poenas sustinere, quum sibi satis sit culpae conscius. Sic, exempli gratia, quum Chananaei ab Israëlitis caesi fugatique sunt, etsi diu dilata sententia fuerat, non poterant de ea conqueri, quod digni essent qui funditus exstirparentur: ut si quis defensionem illorum susciperet, dedecore obrueretur, quod Dei iudicia semper iustissima reperiantur. Idem in Agago conspicuum: quem Samuel dignas factis suis poenas luiturum ait, quod

saevus et crudelis fuisset, quod sanguinem humanum fudisset, quod multas uxores viduas reddidisset. Et tamen divina ultio in ipso peccata illorum ulciscitur qui iam ante trecentos annos mortem obierant. Sane, et inde apparet Deum vetera peccata exquirere, quae sibi soli cognito tempore puniat. Hinc discamus Dei infinitam sapientiam adorare, et consilium ipsius aeternum revereri, et in omni humilitate quidquid sacra docet scriptura recipere. Et quidquid humana ratio dictet, os tamen claudere, et in arcana Dei iudicia non ulterius inquirere. Quid enim, quaeso, profuerit adversus ipsum obloqui? Quare quaecunque tandem exerceat iudicia, quae nobis insolentia videbuntur, ne tamen quidquam adversus ipsum obloquamur: quandoquidem sua semper illi iudiciorum constat ratio. Interea nostram arrogantiam et temeritatem in scrutandis ipsius iudiciis observabit, quam suo etiam tempore ulciscetur. Quamobrem etsi humanae rationi non appareat omnium Dei iudiciorum ratio, tanquam iustissima tamen suspiciamus.

Et hactenus; quae vero sequuntur quandam difficultatem in se continent, quod dicitur *Samuel in frusta concidisse Agagum coram Domino in Galgalis.* An enim ipsemet hominem interfecit? Itaque hic primum observandum est, iis temporibus non eam quae nunc obtinet fuisse consuetudinem: et iustitiae ministrum esse non fuisse inhonestum: corruptis vero deinde saeculis factum, ut de facinorosis non sumatur supplicium, nisi per publicum lictorem, ad hanc rem ordinatum. Deinde certum illud esse, Samuelem a Deo regia potestate et autoritate armatum, iubente Agagum interfici. Neque enim Samuelis officium erat Agagum interimere: sed tamen cessante Saule et officium non faciente, Samuel rem perfecit. Quod vero Saul sine contradictione id permittit fieri, in eo videmus illum veluti fraeno quodam cohiberi: sed tamen tanquam simulatum hominem, cuius cor non erat prorsus alienum a rebellione: sed qui nunc prophetam, ut nuper populum, metuat: et dubius ac incertus consilii modo in hanc modo in illam partem propendeat. Quamobrem non est adscribenda Sauli laus aliqua virtutis: sed sciendum a Deo fuisse veluti belluam quandam fraenatum. Deum itaque videmus Samueli novum veluti robur ad hoc opus suffecisse, quod alioquin a se non haberet. Nam, ut vidimus, ad summam senectutem pervenerat, quae frigida plerumque et infirma est. Agag autem florente adhuc aetate videtur fuisse: et licet aetatem ipsius ignoremus, tamen non fuisse confectum senectute verisimile est. Porro non tantum caesus, sed in frusta discerptus a Samuele dicitur, tanquam si mollissimum quid concidisset. Nae omnino statuendum Dei manum tantam vim Samueli dedisse. Unde manifestum est Samueli munus regium commissum, etsi propheta erat: Deumque voluisse ut quod Saul officium neglexerat, ipse Samuel impleret.

Tandem dicitur *Samuel abiisse in Ramatha, et non vidisse ultra Saulem usque ad diem mortis suae, verumtamen luxisse illum, quoniam Dominum poenituisset, quod constituisset regem Saul super Israël.* Samuelem verisimile est comitatum Saulis deseruisse, ne videretur vanis illum comminationibus terrere voluisse: sed potius ut decretum irrevocabile esse demonstraret. Ita recedens a Saule propheta palam testatum fecit se tanquam Dei legatum ipsum coarguisse, et ut habebat in mandatis a Domino poenas minatum esse. Tali constantia praeditos esse oportet Dei servos, quibus divini verbi commissa est praedicatio: ne peccatores veluti per transennam de peccatis arguant, et deinceps ipsis adulentur: quemadmodum plerosque videas egregie simulantes viros probos et fortes in docendo et arguendo, qui peccantem quidem admonebunt: sed, si perseverantem in peccatis viderint, dissimulent et adulentur. Atqui hoc est in Deum ipsum peccare, et ipsius maiestatem irridere. Sane peccatores de peccatis admoneri par est, et si convertantur ipsorum peccata perpetua sunt oblivione obliteranda, immo et ipsis animi addendi spesque facienda nunquam illa ipsis exprobranda. Sed si contra Deus iusto iudicio persequitur peccatores, qui admoniti quidem resipiscentiam simulent, sed ad ingenium subinde revertantur, hunc Dei contemptum manifestum ipsius suos servos odisse et persequi oportet. Quare Samuelis hac in parte laudandam constantiam sciamus, quod non semel aut iterum tantum Sauli declararit esse ipsum a Deo reiectum: sed quod eum deseruerit et tanquam deploratae salutis hominem reliquerit. Quod autem adiicitur luxisse ipsum Saulem, quod regia dignitate depulsus a Domino fuisset, declarat Samuelem ab omni ambitione fuisse alienissimum: vidimus enim Saulem in Samuelis locum substitutum. Atqui ut sunt homines honoris cupidi, si quis aliquem in locum suum substitutum viderit, fieri non potest quin quodam stomacho moveatur. Sed quod Samuel Saulem luget, satis declarat ipsum neque honoris aut dignitatis cupidum, neque primariae in reliquos autoritatis appetentem, aut laudis avidum. Sponte enim cessit, et libenter de dominatore factus est subiectus. Idcirco itaque Saulis casum non lugere non potest, quod reiectum et reprobatum illum a Domino cognoscat. Saul contra non legitur idem de Samuelis discessu a se fecisse, verum potius callum obduxisse, et obduruisse instar belluae, et in eam rabiem conversus ut adversus ipsum Deum insurrexerit, et sibi tandem manus et ultimum exitium attulerit. Hinc admonemur exsultantibus et triumphantibus improbis hominibus, nobis potius flendum et gemendum non tantum peccata nostra agnoscentibus, sed im-

proborum vicem et exitium impendens miserentibus. Dominus noster Iesus Christus dixit Noachi temporibus illa fuisse hominum studia, ut domos splendidas aedificarent, genio indulgerent, luxu diffluerent, interea dum Noachus magno labore arcam struebat: et mundi praedictum exitium imminens sine dubio lugebat. Quare Davidem nos oportet imitari, dicentem se saepe in lacrymas pro inimicorum salute effusum, quum praesertim illos Deum offendendi finem nullum facere conspiceret: et quum improbos homines veluti amentes conspiciemus sibi delicias facere adversus Deum insurgentes, nullum finem faciamus flendi et imminentem illis condemnationem lugendi: non tantum quod suis peccatis Deum provocent: sed quod creaturas ad imaginem Dei factas eo amentiae devenire conspiciamus, et sua pervicacia tantum exitium in se accersere quod nos horrere oporteat, quum in oculos incurrit.

Superest vero *etc.*

HOMILIA LVII.
CAP. XVI.

1. ***Dixitque Dominus ad Samuelem: Usque quo tu luges Saul, quum ego proiecerim eum ne regnet super Israël? Imple cornu tuum oleo, et veni ut mittam te ad Isaï Bethlehemitem: provide enim in filiis eius mihi regem. 2. Et ait Samuel: Quomodo vadam? audiet enim Saul, et interficiet me. Et ait Dominus: Vitulum de armento tolles in manu tua, et dices: Ad immolandum Domino veni.***

Nondum ad regni Saulis finem pervenimus, et nihilominus tamen hic videmus Deum de successore populo suo providisse, licet nondum illum in regni possessionem esset missurus. Et supra vidimus etiam eadem ratione Saulem, non statim postquam a Deo per Samuelem esset rex designatus in sedem regiam evectum fuisse: sed aliquamdiu in abiecta illa et humili conditione in qua privatus in aedibus paternis vixerat remansisse, et ut bubulcum et agricolam terram coluisse. Idem et Davidi hoc loco contigisse docemur. Neque enim primo quoque tempore unctio ipsius suum effectum sortita est: sed servo fideli suo Samueli Deus indicare voluit, se non ideo quod Saulem reiecerat populi sui curam omnem abiecisse, neque oblivioni tradidisse, ac proinde neque propterea fore conditionem ecclesiae deteriorem. Atque hic est verborum illorum sensus, Deum Israëlis non mentiturum, neque etiam poenitentia ductum iri. Quaecumque igitur conversiones commutationesque rerum accidant, tamen earum eventum ita moderaturum Deum sciamus, ut suorum semper recordetur ac misereatur, neque unquam spe sua frustrentur qui in ipso fiduciam collocarint, quod Deus non sit instar hominum vanus et mendax: sed ipsius veritas in aeternum maneat, et licet coelum terrae misceatur, et sus deque omnia ferantur, semper incolumis appareat. Notandum igitur nobis, in hac Davidis unctione Deum patefecisse, Saule licet exauctorato et regno pulso, promissam tamen suam gratiam et tamdiu exspectatam, minime abolitam: nimirum, fore ut caput populo praeficeretur, quod divinam maiestatem repraesentaret, et in omnium salutem cederet, usque ad Domini nostri Iesu Christi adventum.

Sed quandoquidem singula non possunt hoc momento sigillatim explicari, agite quem textus ostendit ordinem sequamur. In primis obiurgatum a Deo Samuelem videmus quod Saulem indesinenter lugeret. Hic vero luctus, ut heri docuimus, a singulari virtute manabat. Nam Samuel, ut homo erat, et ut sunt hominum mores, potuisset Sauli regiam dignitatem invidere: sed, ut apparet, se non respexit, neque sui curam ullam habuit, quin potius totius populis commodis et utilitati studuit. Quare metuens ne qua sublato Saule confusio in regnum incideret, flebat et lamentabatur: qui sane bonus sanctusque zelus fuit, et Deo procul dubio probatus: sed excessus in eo vituperabilis, quod flendi modum non fecerit. Peccasse tamen Samuelem etiam merito quis dixerit, licet non immodico luctu Saulis repulsam lugentem: quod divino decreto de Saulis reiectione sine contradictione et simpliciter acquiescere ipsum oporteret, et non tantum acquiescere Dei voluntati, sed eadem etiam laetari: quomodo nos etiam Domini nomen in omnibus ipsius operibus decet benedicere. Flens itaque lugensque Samuel videtur aliquo modo Deo reluctari et contradicere velle: neque eo usque posse deiici et humiliari, ut quod Deus fecit approbet, eique consentiat. Quod primum fidei christianae repugnat ex diametro: deinde miserrimam eius hominis conditionem esse necesse est, quod mortalis autoritati Dei subiici non possit, neque probare quod ipsi visum est, nec eius decretum ut bonum et iustum agnoscere et admittere. En ut prima fronte videri possit Samuel lugens Deum offendisse. Sed hic observandum, posse quidem nonnunquam homines passionibus abripi, non quidem Dei voluntati contrariis et repugnantibus, sed non tamen omnino consentientibus. Exempla satis frequentia vitae nostrae curriculum nobis suppeditat. Veluti, si quis uxorem, vel liberos, vel parentes habeat, quibus longiorem vitam optet, naturali στοργῇ ad hunc affectum impellitur, et officio suo fungitur, ac proinde recta et naturalis illa affectio laudabilis est. Verum tamen Deo aliter videbitur, et vel parente, vel uxore, vel liberis orbare illum volet: quorum

sane iactura, vel uxoris, vel liberorum laetari minime poterit, quasi ex animi sententia et arbitrio ipsi cessissent, sed variis potius curis et molestiis angetur, neque etiam lacrymis et questibus abstinebit. Quaero itaque an ille sit propter lacrymas et curas condemnandus. Minime gentium. Nam, uti dixi, licet omnes humani affectus non sint divinae voluntati consentientes, non ideo tamen contrarii aut repugnantes. Ac sane modo sit lacrymarum et luctus aliquis modus, et impatientia non accedat, qui ob res adversas sibi a Deo immissas lugent magis suam obedientiam produnt, quam multi qui videntur quidem omnino sese Dei voluntati permittere, et eius mandata ultro exsequi, quorum tamen mala mens et malus est animus. Exempli gratia: si quis uxorem, liberos, parentem, aut alium quempiam propinato veneno tollat, Dei quidem decretum illum exsequi certum est, cuius in manu vita omnium hominum posita est, quam ipsi neque retinere, neque producere, ne ad momentum quidem, sine Deo possunt. Verum tamen illum eundem Dei voluntati prorsus repugnare et contradicere certum est, quatenus suam voluntatem Deus patefecit, et officium cuique praescripsit. Itaque ex istis apparet posse quidem homines afflictionibus quae a Deo immittuntur moveri et tristitia affici, neque tamen ideo contra ipsius voluntatem reluctari: quod illi affectus sint naturales, et fieri non possit quin istiusmodi casibus vehementer natura duce afficiantur. Verum hoc opus, hic labor est, affectibus istiusmodi modum ponere, eosdem fraenare, agnoscentes hanc omnium afflictionum et luctuum conclusionem esse oportere, ut Deo debitam obedientiam reddamus, eiusque nominis gloriae et amplificationi magis ac magis studeamus, et ad eius nos voluntatem sine repugnantia componamus. Caeterum quod diximus Samuelis luctum videri potuisse fidei contrarium, observandum nos in rebus istis temporariis nonnunquam adeo caecutire, ut perspicere non possimus Dei consilia, quae tamen ipse nobis patefecerit. Exempli gratia, Samuel audierat Domini sententiam de Saule exauctorando, et de regia dignitate deturbando: sed tamen non potest primo intuitu quinam id fiat animadvertere. In istis tamen difficultatibus Samuel generalem fidem retinet, eorum quae de Saule Deus decreverat: hinc lacrymae ipsius, hinc luctus ille perpetuus: adeo ut nihil hic temere susceperit, ut solent fanatici homines indignari, nisi Deus omnia ex ipsorum voluntate administret. At Samuel agnoscens unctum Saulem Dei mandato, non potest repente reverentiam illam quam domino et regi debebat abiicere et oblivioni tradere, unde apparet illum non sponte a Dei verbo recessisse: sed tamen non satis in peculiari hoc facto animadvertisse, quid a se Deus postularet, nempe ut agnosceret Deum velle Sauli abrogare imperium quod dederat, quod ipsius voci non obtemperasset: et posse rebus deploratis succurrere, atque idcirco ab ipsius providentia pendendum esse. Sed ista Samuel non potuit discernere: ac proinde luctus et lacrymas ipsius dicemus non ab infidelitate manasse, sed ab ignorantia eorum quae Dominus hic singulariter decreverat. Etsi ipsemet supra dixerat, Fortem Israëlis mentiri non posse neque duci poenitentia: verum, quod homo erat, veluti nubibus quibusdam et densa caligine prohibetur claram lucem intueri: ac proinde luctum ipsius condemnare non possumus tanquam voluntati Dei repugnantem, aut a fidei fundamentis alienum. Quin imo fit nobis hic conspicuum, qua virtute et magnitudine animi, qua constantia prophetae officium fecerint, licet tenerrimis affectibus commoti fuerint. Nam iussus Samuel Saulem alloqui, non reformidabit in os illi dicere, *Deus successorem te meliorem elegit: tu regia dignitate es indignus.* Ne puta Deum non posse teque tuique similibus carere: nam sine te rationem ecclesiae suae servandae facillime inveniet: tu vero funditus exscinderis et exstirpaberis. En sane invictam prophetae constantiam et magnanimitatem, quam nulla humana affectio vel perturbatio labefactavit: sed quae potius instar angeli cuiusdam ista humana omnia superavit. Sane ita Dei spiritus Samuelem ad officium sibi commissum faciendum impulit et gubernavit. Neque tamen id obstitit quominus erga Saulem sese ut par erat misericordem praebuerit, ipsius exauctorationem et abrogationem deflens et lugens. Idem de aliis omnibus prophetis sentiendum, quorum idem animus fuit. Nam quum in improbos homines invehuntur et de peccatis illos arguunt, et comminationibus persequuntur, dicas eos furore potius aliquo quam humano spiritu impelli, et se homines natos oblivioni tradidisse, et eos quos compellant non agnoscere fratres suos et propinquos: tanta est ipsorum in increpandis hominibus vehementia, ut quum Dei nomine iudicia ipsis denunciant, non esse amplius homines videantur. Et nihilominus tamen eorundem etiam quos increpabant vicem doluisse et misertos esse conspicimus, deque ipsorum salute maxime sollicitos fuisse: atque idcirco magnopere affectos quum imminentem in illos Dei vindictam intuerentur, quam lacrymis avertere nitebantur. Ita Ieremiam audivimus vehementer ingemuisse propter propinquum Hierosolymae excidium, et in perpetuo luctu iacuisse, optantem oculos suos fieri fontem perennem lacrymarum noctes diesque manantium. Nam quale istud votum est fontem fieri lacrymarum oculos, nisi quod ita testatur se non posse lacrymando et deflendo miserum populi statum satiari, quem propria morte cupiat redimere? Et tamen quid aliud dicas prophetas spirare quam ignes et fulmina, quoties tanto ardore Dei senten-

tiam adversus populum intonant? quis non illos omnem humanitatis abiecisse sensum existimet? Denique ex istis discamus, saepe fideles multis cum difficultatibus luctari, quae fidei contrariae videantur: sed quae tamen cum ea bene conveniant: ac proinde nos oportere Dei zelo et studio sic commoveri, ut licet omnem humanum affectum exuisse videamur, tamen ad misericordiam proclives simus, et vel proprio sanguine miserorum pereuntium vitam redimere parati.

Is ergo fuit Samuelis animus: neque enim quum regem Agagum in frusta concidit, crudelitate fecit: sed eam severitatem adhibuit quam ipsius officium postulabat, quandoquidem ita Deus voluerat. Et tamen illius misertus est, et pronus ad humanos affectus fuit. Nos itaque singuli hanc doctrinam usurpemus, ut peccata oderimus, et quum necessitas postulabit etiam severe corripiamus: et tamen erga personas bene affecti simus, et lugeamus miseros homines sese in exitium ultimum coniicientes. Iudices itaque si quos capite damnant, non ira, non crudelitate duci, neque omnem humanitatem exuere: sed tamen zelo gloriae Dei regi debent, atque omnem naturalem affectum superare, ut officio suo fungantur: et vicissim eorum quos capite damnant misereri, et ipsorum bonum quaerere: quod licet isti affectus valde repugnantes videantur, pulchre tamen conveniant, si modus ille quem Deus verbo suo nobis praescribit servetur. Denique danda nobis est opera ut sic nostris affectibus moderemur, ut Dei voluntati subiiciantur, et nihil in illis nimium appareat: atque eius moderationis exemplum esto Samuel, quam quidem etsi non usquequaque retinuit, sed tamen sese Dei semper voluntati subiecit. At si tam excellentem prophetam aliquid humani passum videmus, quid nobis futurum putamus, qui longe ab illa perfectione absumus, ut Deo nos totos ita dicemus ut nullum alium scopum propositum nobis habeamus quam ut ipsius nomen glorificetur? Sane Samuel non deflet Saulem lucri cuiuspiam gratia, cui sponte cesserat: neque quod in gratiam cum illo redire cuperet, aut ipsius divitias speraret, aut viribus confideret. Sui ipsius rationem nullam habet, sed tantum populi commoda et status tranquillitatem intuetur. Deinde tantam tamque horrendam Dei vindictam considerans in eum quem non ita pridem in regiam evectum dignitatem repente deiicit et exauctorat, vehementer tam insignis divini operis destructione commovetur. Non secus ac si quis eximie caelata vasa doleat confringi, ut quo fuit vas insignis eo sit dolor vehementior. Samuel vero hic intuebatur ipsius Dei invisibili manu vas factum plus quam frangi et minui: quo casu dum commovetur, affectionem suam piam et sanctam patefacit: quae tota fertur in divini nominis glorificationem et ecclesiae defensionem. Verum tamen non sine peccato id facit: minime quidem quasi sit affectus ille vitiosus, sed quod modum excedat, et luctui suo nimium indulgeat. Hinc monemur, dandam omnem operam ut licet zelo optimo ducamur, ne tamen in excessu peccet: sed intra huius cogitationis limites sese contineat, nempe, fieri oportere Dei voluntatem: et gratum quidquid facit habere, et in medio luctu et tristitia gaudendum esse et laetandum in Domino. Nam etsi gloriae studiosi simus, tamen fieri non potest quin etiam nostris afflictionibus magnopere commoveamur et afficiamur: sed tamen superandi sunt isti affectus, et in ipsa nostra tristitia gaudendum, ut Deo quod debemus obedientiae sacrificium reddamus. Sane digna doctrina est quam diligenter meditemur. Quoniam enim homines sibi ipsis delitias semper faciunt, et sibi ipsis adulantur, pulchre secum agi putant si reliquorum hominum hypocrisin sequentes aliqua externa specie nescio quid rectum simulent: et iustitiam et integritatem verbis praedicent, et interea suis affectibus se abripi sinant, velut odio, invidia, ira et similibus: quae excusari posse videntur, quod bonam intentionem prae se ferant. Sane non omnis bona intentio nos excusare potest: sed nos ipsos nobis esse suspectos oportet: quandoquidem licet bonum finem consiliorum habeamus, in hanc tamen aut illam partem propendeamus, modumque tenere quem decebat non possimus. Quapropter quo proclivior est lapsus, eo maior danda opora ne extra terminos transsiliamus, neve affectibus immoderatis abripi nos sinamus: quum Samuelem hic ore ipsius Dei reprehendi audiamus.

Sequentia deinceps verba expendamus, quibus Deus quum dicit, *quoniam ego reprobavi eum*, Samuelis inconsideratum luctum arguit de Saule. Licebat quidem Samueli Saulis casum deflere, sed illi modum etiam debuit imponere, et affectum cohibere: Sic nos oportet nostris affectibus moderari, ut licet boni illi, ne tamen modum excedant, sed intra voluntatis divinae terminos sese contineant. Qualis enim quantaque contumacia foret pertinaciter contra Dei voluntatem sentire? Exempli gratia: Si miseram ecclesiam multis urgeri persequutionibus videamus: si improbos nihil nisi gladios et ignes minari, triumphos agere et veluti laxis habenis in Dei filios crudeliter ferri, sane non oportet nos duros, ferreos, inhumanos esse, sed potius vehementer affici malis illis: neque enim aliter precibus ad Deum assurgere cuperemus, nisi tantis malis vehementer afficeremur. Sed tamen modus adhibendus est lacrymis, ut nostram obedientiam quae omnibus nostris affectibus praeire debet testificemur: et illud propheticum usurpemus, zelus domus Dei me adurit. Ecclesiae itaque desolatio nos ita debet afficere, ut licet alioquin ex animo nobis omnia succedant, si desoletur ecclesia, illius ruinis

commoveamur, eiusque afflictionem lugeamus. Verumtamen hanc per se bonam affectionem fraeno quodam cohibendam sciamus, ne excessu nostro Deo reluctari velle videamur. Nam si nimium affectibus nostris indulserimus, certum est quod in se bonum fuerat paulatim corruptum iri, et malum vires accepturum, et diabolum, cuius notae satis in nobis incautis opprimendis fraudes, tandem eo nos impulsurum, ut Deo ipsi reluctari et contumaciter adversus ipsum sentire non vereamur. Nae ipsa experientia compertum id facit. Annon enim crebras hominum querelas istiusmodi videmus? Qui affligitur, queritur nimium diuturnam afflictionem, et in istiusmodi voces prorumpit: Ecquis erit tandem finis malorum? quando aliquod solamen doloris dabitur? Inde fit ut suis affectibus abreptus, et impatientia victus, etiam in Deum ipsum contumeliose agat: Nunquam ne Deus suorum miserebitur? An semper ad suorum preces obsurdescet? Denique pravas cogitationes tandem indignatio et exacerbatio animorum excipiet: sicuti videmus praestantissimum vinum, si ebulliat, tandem acescere. Eadem nostrarum affectionum ratio est: siquidem ex nimia cura et intemperantia nascitur arrogantia, et inde adversus Deum murmur et indignatio: ut vix abstineamus querelis; quae licet non usque ad blasphemiam progrediuntur, tamen Deum graviter in nos provocant, et multum ab ea obedientia recedunt quae Deo debetur. Quare discamus nostris affectibus ita moderari, ut Dei voluntati nos ultro subiiciamus, et ab ipsius providentia toti pendeamus: ac si qui minas intentarint, ut varii casus metuendi videantur, Deum sciamus posse omnibus occurrere, et in ipsius promissionibus acquiescamus, et auxilium imploremus. Quapropter Deum quidem precibus sollicitare possumus: sed tamen affectus cohibendi, ne ultra terminos efferantur, sed veluti captivi coërceantur. Ad hoc nos exempla vel sanctissimorum virorum oportet intueri. Davidem videmus in hostium suorum et Dei contemptorum medio versantem, a quibus mox videbatur laniandus et devorandus, quodammodo fluctuare, et tanquam desperatis rebus eiulare. Nonne et prophetam conspicimus velut adversus Deum disceptare, et conqueri quasi promissionum suarum oblitus esset; quum videret tantam in populo rerum omnium confusionem? Sane istis exemplis nos eo magis commoveri oportet, quo sanctioribus viris contigerunt, ut in omnibus rebus tam laetis et prosperis quam tristibus et adversis hoc fraeno retineamur, cogitatione nimirum divinae voluntatis, quam fieri prae omnibus expetamus, et in ea placide conquiescamus: ac proinde si Dei voluntas patefacta nobis fuerat, eam ut bonam et iustam agnoscamus et gratam habeamus.

Deinceps sequitur, Deum iubere Samuelem implere suum cornu oleo, et alium a se electum ungere in regem loco Saulis: ipsum vero excepisse, fore ut si ad Saulis aures istud pervenerit, interficiatur ab eo, Dominum vero respondisse ut sacrificii faciendi praetextu veniat in domum Isaï ibique in regem eum quem designaverit ungat. Nulla sane hic simulatio, nullum mendacium fuit: licet Deus prophetam suum voluit sacrificii praetextu tutum esse. Factum itaque re ipsa sacrificium, cuius occasione tectus fuit propheta ne veniret in periculum, donec plenae revelationis tempus adesset. Deinceps vero Davidis unctio sigillatim declarabitur, et quomodo quum fratrum esset ultimus caput ipsorum factus sit, et abiectus ac vilis opilio, a pecudum stercore ad regiam dignitatem evectus: et ultimus in tota domo paterna, tamen omnibus proceribus regni et populi praelatus sit. Iam Samuelis missionem consideremus, cuius finis fuit, ut regnum illud a Deo iam olim patribus promissum erigeretur et stabiliretur. Etsi enim Deus in lege prohibuisset populum quum ingressus fuisset terram quam Iehova Deus suus dabat sibi, et possedisset eam, et habitaret, dicere: Constituam super me regem, ut omnes gentes quae in circuitibus meis: Deus tamen regnum illud tanquam summum bonum et singularem perfectionem populo suo, non tantum ad temporariam quietem et tranquillitatem, sed etiam aeternam salutem promiserat. Neque enim frustra Iacobus olim praedixerat, non auferendum sceptrum de Iuda, neque ducem de femore eius: donec veniret Siloh, id est, qui mittendus erat autor felicitatis et abundantiae omnium rerum. Quin etiam sub huius libri initium Hannae vaticinium audivimus, quae spiritu prophetico de filio praedixit, fore ut unctus esset ante Dominum filius suus. Et tamen ille non est in regiam dignitatem evectus: sed ad iam olim factas promissiones Anna respiciebat. Quin imo regnum istud comprehenditur iis quae Moses etiam olim de populo praedicavit: *Vos eritis mihi regnum sacerdotale*, id est populus Deo dicatus tanquam sacrum aliquod regnum. Samuel ergo iam mittitur a Domino regnum illud erecturus, cuius olim erat facta promissio per Iacobum, et quod iam diu exspectabatur. Porro futurus erat iste rex typus et imago venturi olim Domini nostri Iesu Christi. Populus itaque habebat quidem promissiones de rege: sed nimium praeceps in flagitando rege fuerat: ac proinde contumaciae reus coram Domino, quod non opportunum tempus exspectasset, sed importune regem sibi dari postulasset, Deique decretum praevertisset: qua festinatione et temeritate Dei vindictam in se provocaverat, nisi ex mera benevolentia ipsius misertus fuisset. Saulis itaque regnum non fuit ex Dei instituto: atque idcirco in illo oportuit impleri quod Dominus apud Matth. cap. 15 dicit: Omnis arbor quam Pater non

plantavit eradicabitur. Quae quidem fateor verba proprie de vita aeterna sunt intelligenda, nempe ab ecclesia reiiciendos quicunque non fuerint in ipso Domino radicati: sed quae tamen etiam licet de quibusvis temporariis beneficiis exponere: et specialiter ad Saulis regnum accommodare. Regnum enim Saulis quod ad tempus Deus ratum fecit importunis populi flagitationibus sollicitatus, et quodammodo victus, non fuit tamen diuturnum, quod non esset legitimum, neque divinae voluntati consentaneum. Sed longe aliud futurum est istud Davidis regnum, quod non importunis populi vocibus, sua conditione non contenti, ut Saulis illud extortum, ac proinde non diuturnum: sed firmum et stabile ab ipso Domino constitutum, de quo deinceps hoc toto libro et sequentibus longior erit narratio. Quare hoc loco est observanda differentia inter regnum Davidis et Saulis: quod istud Davidis solo Dei decreto et voluntate sit erectum, nullis autem populi vocibus importunis: sed Deo sponte et ultro Davidem vocante, et regem designante. Nam oportebat figurae convenire cum veritate et divina voluntate: et tanquam in speculo conspici conformitatem illam eorum quae de Davide dicta sunt cum iis quae in Domino nostro Iesu Christo, et in regno ipsius ad nostram salutem erecto, sunt impleta. Nam si homines Dei consilium praevertissent, et agnoscentes quantum Dei auxilio indigerent, eum precati essent, ut hac ratione ipsis succurreret, dicerentur fuisse nostrae salutis auctores, ac proinde non a mera et gratuita Dei bonitate tantum bonum promanare. Verum oportuit decretum Dei tandem suo tempore impleri: quemadmodum et Isaïas de veritate figurae istius loquens ait: Deum undiquaque circumspexisse, et vidisse nullum esse virum, et obstupuisse nullum esse interventorem: itaque salutem attulisse ei brachium ipsius: et iustitiam ipsius, hanc fulcivisse ipsum. Quibus verbis demonstrat, ecclesiae salutem non esse quaesitam humana prudentia vel industria: neque posse homines Dei consilium praevenire, aut ipsis bene faciendi vel salutem conferendi occasionem dare: sed Deum se brachio suo armasse, et iustitia fulcivisse: id est, non extra se rationem salutis nostrae quaesivisse, neque opus habuisse aliunde auxilium mutuari.

Haec itaque sunt nobis observanda in ista Samuelis profectione ad Davidem ungendum, sine ulla tamen hominum intercessione. Ac sane certum est, centies millies periturum fuisse mundum, potius quam malum quod irrepserat corrigeretur. Neque enim tum ullus apparebat gloriae et honoris Dei tam studiosus, et salutis ecclesiae quam Samuel. Sed an Samuel quaerebat aliquam rationem, qua Deus sublato pravo regno magis honoraretur? Quin contra potius Dei consilio resistere videtur. Quid istud est, tam conspicuum inter homines sidus, tam excellentem prophetam, qui etiam Domini nostri Iesu Christi personam repraesentabat, salutem populi quam pro viribus procurare debebat et promovere, potius retardare, et quodammodo impedire, ne Deus populi sui vindex et assertor appareat? Neque vero destinata malitia et contumacia, sed zelo inconsiderato id facit. Et tamen si Deus Samuelis lamentationes et gemitus admisisset, ecclesiae salus prostrata iacuisset. An non igitur quum pro salute mundi procuranda, Samuel illam impediret, Deum oportuit solum operari et brachium suum ad illam promovendam exserere? Quapropter agnoscamus, quotiescunque de nostra salute cogitamus, Deum non ab hominibus incitatum fuisse, ad procurandam ipsis salutem: neque in ipsis ullam invenisse materiam aut occasionem qua ad misericordiam flecteretur: sed ex mera sua bonitate brachium suum armavisse, et iustitia sua fultum fuisse. Caeterum si de hac Davidis unctione ex specie externa iudicium fiat, tanta infirmitas huius operis apparebit, ut sensus et ratio humana nugas potius et ludicrum nescio quid esse quidquid hic factum est, quam rem seriam dicat. Deus enim suum prophetam mittit ad rustici agricolae filium, invenem adhuc et opilionem. Sed ubi reperit? Sane non in palatio, neque aliqua regia domo, sed in stabulis, quemadmodum propheta canit Psal. 78: Elegit Davidem servum suum, et tulit eum de septis ovium. Verum tamen Deus ratam electionem fecit. Sed iussus Samuel repentene mandatum Domini exsequitur? Nae sibi metuit a Saule, et veretur ne si ad ipsum res ista pervenerit, ipsi mortem inferat. Numquid enim erat verisimile Saulem pacatis rebus tranquille imperantem subditis, si quis nuncius ad ipsum deferretur de alio uncto in regem a Samuele ipsum ad necem quaesiturum? Deinde an David ungitur statim inaugurandus et dominaturus? Minime gentium: sed ista omnia clandestinis consiliis geruntur, ut nihil eorum ad cuiusquam aures perveniat, sed intra privatos Isai parietes contineantur. Quare, ut dixi, ludicra omnia ista esse videntur et plane ridicula. Sane, si haec initia tantum spectentur. Sed ita solet Deus opera sua perficere, ut licet prima fronte nihil magnificum neque magnum prae se ferant: tamen vel illa sola vox, Dei imbecillitatem esse omnibus humanis viribus longe superiorem, satis declarat Deum sua consilia ad felicem et optatum exitum semper perducturum. Ita Paulus de ecclesiae conditione loquens, ait, Deum elegisse imbecillia mundi huius, ut omnem altitudinem confunderet: quae alibi suo loco fusius persequemur: sed quorum tamen hic nobis luculentum exemplum proponitur, in hoc toto negotio electionis et unctionis Davidis in regem, de qua si ex primordiis iudicium fiat, impedimento fuisse ipsi

videatur: cuius etiam fructus diu fuit occultus: primo ridiculum iocum dicas istam Davidis inaugurationem, qui statim ab unctione revertitur ad ovium septa, fratribus ipsius interim ad bellum proficiscentibus, ut deinceps audituri sumus, et Saule suam dignitatem adhuc retinente. Quamobrem discamus non ferre iudicium de divinis operibus ex iis quae primo apparent: sed sciamus Deum velle omnem nobis occasionem tollere gloriae et arrogantiae, quum tam infirmis mediis suum opus perficit, et virtutem eius magnifaciamus, ea credentes quae nostris sensibus comprehendere non possumus. Nam si Deus statim ab initio brachium suum exsereret, coelumque et terram concuteret, et ut gloriam suam demonstraret omnia elementa commoveret, quis tum locus esset fidei, quum vel invitos omnes ad tam mirabilia Dei opera obstupescere necesse esset? At fides est illud quo exstant quae sperantur, et quae demonstrat quae non cernuntur. Itaque quum Deus in infirmitate operatur, et initia operum ipsius sunt contemptibilia, illa tamen ad exitum perducit admirabilem, ut omnium hominum vires superare necesse sit confiteri. Qua in re satis amplum habemus argumentum exercendae nostrae fidei. Nam ita sese nobis maxime patefacit admirabilis illa Dei, quam profani homines contemnunt, providentia, in qua conquiescimus, illum sperantes impleturum quae nostris mentibus assequi non possumus. Atque hac ratione fit conspicua nostra fides, et Deus in suis operibus glorificatur. Hanc ob causam videmus Deum iam inde ab omni saeculo virtutem suam obscuris mediis illustravisse, tanquam si tantum in coelo, non autem in his terris, splenderet, quo fideles patienter exspectare discerent, quod experientia non poterat docere. In primis autem haec doctrina usurpanda est in salutis nostrae negotio, et salutis nostrae auctore Domino nostro Iesu Christo: quem videmus primo exinanitum antequam in gloriam eveheretur. Nam etsi regia stirpe natus est, satis tamen ex prophetae scriptis apparet, nullam amplius in illa domo reliquam regiae dignitatis notam, quandoquidem fideles ad Isaï patrem Davidis revocantur, qui privatus vixerat, et rura paterna bobus exercebat suis. Itaque non est inquirendum, sitne nobili genere natus, modo constet oriundum ab illa Davidis exigua familia, et domo rustica abiecti opilionis. Ac sane scimus Christum venisse in hunc mundum assumpta servi forma et misero et ignobili statu: et quasi extra hominum consortium in stabulo natum, et velut ad bestias relegatum, ut conveniret veritati cum figura. Quare nobis hanc historiam legentibus meditanda est Esaiae sententia, surculum oriturum ex trunco Isaï. Surculum enim quum dicit, rem abiectam et contemptam denotat hominum iudicio: et quidem germinaturum ait tanquam e reciso trunco surculum, cuius nulla ante apparebant vestigia. Et nominatim meminit Isaï, ut desolatam et abiectam domum denotet, ex cuius radicibus surgens hic surculus sensim adolesceret in arborem ingentem, cuius altitudo et magnitudo cedros Libani longe superaret. Caeterum nostris etiam temporibus applicanda sunt quae in Domini nostri Iesu Christi persona contigerunt: quibus videmus quibusdam locis redintegratae et restauratae ecclesiae primordia tam parva tamque infirma, ut improbi homines ea libere contemnant et irrideant: ut merito fideles animum abiecturi videantur, nisi alia spes, quam quae in oculos incurrunt, illos foveret. Verum eo magis excitari nos oportet, et assiduis precibus ad Deum confugere, ut omnibus tentationibus et insultibus resistamus alioqui nocituris. Quare licet ea sit primordiorum imbecillitas, ne dubitemus tamen quin suum opus Deus sit perfecturus: metum omnem abiiciamus, quandoquidem laetum exitum experiemur. Interim tamen in silentio et patientia possideamus animas nostras, et fide quaelibet obstacula superemus, opera Dei scientes longe esse hominum operibus excellentiora. Vidimus nostro saeculo evangelii repurgati primordia, ecquis vero tam exiguo temporis spatio tantos progressus fore cogitavisset? Sane tam exiguo temporis intervallo, passim repurgatam evangelii doctrinam conspicimus, ut prorsus divinum opus fateri necesse sit. Et tamen is est ecclesiarum plerisque locis status, ut improbi virus suum evomant, sperentque brevi ultimam pestem inferre, et ad pristinam confusionem omnia revocare. Et sane infirma est ecclesia, quae quum progressus aliquos fecisse videtur, retrorsum regreditur: quare tanto magis est animis nostris haec doctrina infigenda et usurpanda, ut unctionem Dei iussu factam intuentes, et scientes nos a Deo in regnum sacerdotale adoptatos, ne dubitemus quin sit illud adversus quoslibet insultus protecturus. Ita propheta Psal. 2 conqueritur reges, principes et populos communicatis consiliis adversus se conspirasse, sed Deum ait regem suum unxisse, qui regnum ipsius administret. Quibus verbis Dominus vanos et irritos fore omnes omnium hominum adversus suam ecclesiam conatus pollicetur. Quare in Domino conquiescamus, quandoquidem Dominus noster Iesus Christus electus est caput et imperator populi sui, ad omnes contumaces et rebelles contundendos et frangendos. Atque de ipsius virtute et potentia ita sentiamus, ne ecclesiae imbecillitate quae in oculos incurrit territi ab ipso unquam resiliamus: sed certo persuasi simus Deum opus suum ad suam perfectionem perducturum.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA LVIII.

3. *Et vocabis Isaï ad victimam, et ego ostendam tibi quid facias: et unges quemcunque monstravero tibi.* 4. *Fecit ergo Samuel sicut loquutus est ei Dominus: venitque in Bethlehem, et admirati sunt seniores civitatis, occurrentes ei, dixeruntque: Pacificusne est ingressus tuus?* 5. *Et ait: Pacificus: ad immolandum Domino veni: sanctificamini, et venite mecum ut immolem. Sanctificavit ergo Isaï et filios eius: et vocavit eos ad sacrificium.* 6. *Quumque ingressi essent, vidit Eliab, et ait: Num coram Domino est Christus eius?* 7. *Et dixit Dominus ad Samuelem: Ne respicias vultum eius, neque altitudinem staturae eius, quoniam abieci eum: nec iuxta intuitum hominis ego iudico: homo enim videt ea quae parent, Dominus autem intuetur cor.* 8. *Et vocavit Isaï Abinadab, et adduxit eum coram Samuele, qui dixit: Nec hunc elegit Dominus.* 9. *Adduxit autem Isaï Samma: de quo ait: Etiam hunc non elegit Dominus.* 10. *Adduxit itaque Isaï septem filios suos coram Samuele, et ait Samuel ad Isaï: Non elegit Dominus ex istis.* 11. *Dixitque Samuel ad Isaï: Numquid iam completi sunt filii? Qui respondit, adhuc reliquus est parvulus, et pascit oves. Et ait Samuel ad Isaï: Mitte, et adduc eum: nec enim discumbemus priusquam huc ille veniat.* 12. *Misit ergo, et adduxit eum: erat autem rufus et pulcher adspectu, decoraque facie. Et ait Dominus: Surge, et unge eum: ipse est enim.*

Hesterna concione dicere coepimus, Samuelem missum a Domino ad Davidem ungendum et inaugurandum, causatum esse metum Saulis, a quo si hoc rescisceret, mors ipsi inferretur. Ex quo apparet prophetam aliquid humani passum, et licet ad Dei obsequium esset paratissimus, non ita tamen humanas passiones exuisse quin mortem metueret. Ac sane quum fideles Dei servi mortem oppetere non dubitarunt in sui muneris functione, non omnino metu aliquo mortuis caruerunt. Passi sunt illi sane: sed non sine lucta. Poterat quidem Deus, si voluisset, Samuelis animum ita roborare, ne ullo mortis metu tangeretur: sed eius infirmitatem tolerat, polliceturque non moriturum, et fugiendae mortis rationem aperit. Deus enim nos ut infantes regit, et quamdiu infirmi sumus, non permittit nos ultra mensuram et vires tentari. Sed vicissim quum vitam a nobis poscit, et vult eam a nobis tanquam gratum ipsi sacrificium offerri, vires etiam et constantiam invictam suppeditat, ut quocunque vocaverit, imperterriti sequamur. Hoc dicebat Petro Dominus noster Iesus Christus his verbis: Amen dico tibi, quum esses iunior, cingebas te et ibas quo volebas: quum autem senueris, extendes manus tuas, et alius te cinget, et transferet quo noles. Deus itaque novit quid in cordis penetralibus habeamus: ac proinde donec nos mortem velit oppetere, non instruit ea virtute et fortitudine qua praeditos videmus qui fortiter mortem oppetere non reformidant: ac proinde in illum omnis cura nostra reiicienda est, et sperandum fore ut quum nos in ista certamina coniicere voluerit, virtute invicta etiam induat. Interim tamen nativus ille in nobis metus et infirmitatis sensus eo acrius stimulare nos debet ad preces quibus Deum sollicitemus. Nam qui se hoc metu et formidine sentit laborare moleste id ferre vitium debet, Deumque ut medeatur precari. Sperandum tamen nihilominus Deum, quum necessitas postularit, auxilium laturum, et ita momento voluntates immutaturum, ut non modo non formidolosa et amara mors, sed etiam dulcis et grata futura sit. Observandum etiam non omnes qui Deo usque ad mortem servierunt, metu et timore aliquo vacuos fuisse: neque enim quod humanum est exuerant. Verum tamen, quum opus fuit, Deus impedimenta sustulit quae ab officio illos forte deterruissent: aut etiam ipsis ne in certamen venirent pepercit: cuiusmodi exemplum hic habemus in Samuele. Atque hoc ipsum nos bene Paulus docet, quum ait: Deum non permissurum nos ultra vires nostras tentari: sed tentationi bonum exitum daturum. Nempe ita omnia sapienter moderatur, ut quum nostrae obedientiae facere experimentum voluerit, etiam vires suppeditet, quibus pares efficiamur tentationi ferendae. Sic hoc loco Deus Samueli viam ostendit, qua Saulis furorem effugiat: qua in re Deum etiam videmus velut in infirmitate progredi voluisse. Poterat enim alia ratione Samuelem confirmare, vel promittendo se Saulis manum retenturum, vel etiam effecturum ne ad eius aures ista pervenirent, vel denique se iter et opus ipsius fortunaturum: quae omnia in manu Domini erant. Verum noluit miraculo rem istam Dominus perficere, sed humana ratione, quamobrem ait: I et vitulam de armento tolle in manu tua, et dicito: Ad immolandum Domino veni. Hinc apparet quam variis modis Deus suos protegat: ut aliquando vim suam excellentem exserat, aliquando veluti occultet, adeo ut nostri curam abiecisse videatur, et nihilominus tamen nos protegat et tueatur, licet modis infirmis et hominibus incognitis. Hic vero non dubium est quin Samuelis obedientiam explorare voluerit: quum specie sacrificii misit illum ad Davidem inaugurandum. Nam et poterat iterum excipere, Saulis ad aures etiam istud perventurum, et famam ea de re statim manaturam: non posse tam occulte fieri unctionem quin aliquis conscius adesset. Verum, istis omnibus omissis, Samuel moras omnes abrumpens accepto mandato rem aggreditur. Quare etsi multae nos difficultates urgeant, et initio retrogradi simus quum nos progredi Dominus iubet: tamen de ipsius voluntate facti cer-

tiores, persuasum habeamus nos Deo duce quasvis difficultates facillime superaturos: et Samuelis exemplum alacres imitemur, quem, licet non abiecerit omnes humanas passiones et initio mortis metu et formidine sit affectus, tamen videmus Deo sese totum permisisse, et eius mandatum fideliter exsequutum esse.

Sed hic iterum quaedam quaestio moveri potest, quomodo Deus prophetam vel iusserit vel permiserit uti simulatione: nam mendacii speciem esse certum est quum aliud fit aliud simulatur. Deus autem maxime veritate delectatur. Quare simulatio ista levis esse videtur, quam tamen Deus permisit. Respondendum itaque Samueli nequaquam fuisse mentiri permissum, dissimulasse quidem quod facere voluit, verum tamen etiam dixisse. Porro simulare et dissimulare inter se differunt. Nam qui dissimulat, suum consilium tegit ne in vulgus veniat: qui autem simulat fallacia et fraude utitur ad aliquem decipiendum: quod nemini licet: dissimulare autem, id est non aperire totum suum consilium, non potest damnari neque vitio verti: etsi tamen si finis istius dissimulationis ad fraudem spectaret, semper vituperari debeat. Neque enim Deus illis argutiis capitur quibus facile hominibus imponitur. Quare licet coram hominibus dissimulator non possit reprehendi, coram Deo tamen reus est mendacii, qui fallendi animum habet. Exempli gratia, si quis vitium dissimulet suarum mercium, quae fallaces et fucosae sunt, etsi mendacii non possit convinci, neque accusari quod persuaserit quod aliter erat, tamen qui cum simplici persona rem habuit, quae detegere vitium non potuit, fraus illa est, et coram Deo furti loco habetur. Quare finem consiliorum semper spectandum esse sciamus, non in externa forma tantum haerendum, neque argutiis et subtilitatibus utendum, quarum homines sua malitia sunt periti artifices, quod aequi et boni notitiam non habeant, et Deus ex aequo et bono non ex callido versutoque iure rem iudicari velit. Iam itaque ut Samuelis factum expendamus, observandum nihil ipsum simulasse, sed dixisse quod erat, nempe se ad sacrificandum venisse. Caeterum nemini fraudem fecit, neminem decepit, nullis usus malis artibus, sed Deo iubenti obtemperavit: quod Dei consilium quum adhuc esse occultum Deus vellet, non oportuit palam praedicari. Davidis autem unctionem occultam esse volebat, donec suo tempore manifestaretur. Quare nihil reprehensione dignum in eo consilio quod sequutus est de tegenda unctione specie sacrificii, quoniam nullum suberat mendacium, et finis bonus erat, neque ad fraudem ullam aut dolum pertinebat: sed Davidis unctionem Deus velut quiddam clam depositum, et tanquam pignus diligenter asservatum esse voluit. Istud ergo fuit Domini in unctione Davidis consilium, quod proinde noluit a propheta evulgari: sed sacrificii specie tegi mandavit.

Sequitur deinceps: *Fecit ergo Samuel, sicut loquutus est ei Dominus: venitque in Bethlehem, et admirati sunt*, vel, *et congregati sunt* (sed satis est frequens in sacris admirationis significatio, et spectat magis ad sequentem interrogationem) *seniores civitatis occurrentes eis, dixeruntque: Pacificusne est ingressus tuus?* Insolens enim erat iste adventus prophetae, cuius nulla causa apparebat: neque enim antea venire eo consueverat: quare subitam et repentinam aliquam causam subortam esse oportebat. Idcirco igitur admirationis seniorum hic fit nominatim mentio. Nam non erat prophetarum mos et consuetudo temere huc illuc vagari, nisi magna aliqua cogente illos necessitate. Seniores ergo isti Samuelis adventum admirati, et ignorantes an aliquid adversi Bethlehemae accidisset, quaerunt, sitne pacificus ipsius adventus. Pacis autem nomine quaevis prospera intelliguntur, quasi interrogarent: Sintne omnia prospera, an bene omnia se habeant. *Respondit itaque Samuel: Pacificus, ad immolandum Domino veni.* Porro Bethlehema tum non erat magni nominis, sed tantum exiguus pagus: quemadmodum Micheas propheta, Domini nostri Iesu Christi adventum praedicens, ait: At tu Bethlehem Ephratae, ut sis minima in ducibus Iehudae, ex te mihi prodibit futurus dominator in Israële. Bethlehem igitur tum non erat illustre aut nobile oppidum, sed ignobilis pagus et quidem ex remotissimis terrae. Eo tamen se venisse ad immolandum ait Samuel. Non dubium autem quin seniores sibi summo honori duxerint, quod propheta locum illum ad sacra Deo facienda delegisset.

Sed hic iterum quaeri potest, quomodo Samuel sibi tantum permiserit: quod non esset summus sacerdos, ac proinde non esset ipsius munus Deo sacra offerre. Praeterea non est verisimile arcam foederis aut sanctuarium fuisse tum eo loci. Colligimus autem facile, quemadmodum ex aliis iam locis observavimus, populum a puritate legis recessisse, multumque sibi permisisse in Dei cultu, adeo ut fuerit valde corruptus. Iam ergo si quaeritur quid de Samuelis facto iudicandum sit, dicendum non posse nec debere illud in exemplum trahi. Deum autem quodam privilegio et tolerantia vitium illud condonasse, ut nos oporteat semper ad legis formulam et praescriptum nostras actiones exigere. Nam si veterum sanctorum singularia facta imitari et in exemplum trahere volumus, in immensum labyrinthum incidemus ex quo non detur exitus, quemadmodum factum videmus. Obsecro enim, unde tanta dissipatio in ecclesiam invecta, ut nulla religionis forma apparuerit, nisi quod in aliorum facta coniecti sunt oculi, quae deinde pro regula sunt posita? Neque vero istud malum a Domini

nostri Iesu Christi adventu coepit, sed iam ante etiam inoleverat. Sic videmus Samaritanos patrum exemplis sese tueri quum in adulterino templo sacra facerent, quod in invidiam Iudaeorum constructum fuerat, et stulta devotione loci sanctitatem praetexere, quod in illis patriarchas Deum invocasse gloriarentur, ad quorum exemplum sese componerent. Sed lex Dei est certissima et tutissima regula ad quam cultum omnem referri oportet. Idcirco diserte vetat Dominus quidquam in suo cultu ex hominum arbitrio innovari, sed contra quod iubet exacte observari, ut nihil in eo immutetur, nihil addatur detrahaturve, neque ad laevam aut dextram declinetur. Dei vox et praeceptum istud est immutabile et irrevocabile: quamobrem etiam ad amussim observandum. Verum enim vero sanctos illos viros olim aliter usos videmus, quare ergo illos non imitaremur? Nempe, quod si privilegio quodam factum est, non liceat hoc tempore illud usurpare: sed standum sit regula quam ipse Deus praescripsit. Caeterum non sumus satis idonei iudices de facto Samuelis, rectene an secus fecerit Bethlehemae sacrificans: quum praesertim Deo gratum et acceptum sit sacrificium, non inquirente in vitium neque severiter ad suae iustitiae regulam expendente. Nos itaque Deo sine contentione parere discamus, et ne quid ab uno vel altero factum sit intueamur, illud in exemplum tracturi, quandoquidem Dei mandatis sine exceptione est obtemperandum.

Sequitur: *Sanctificamini, et venite mecum ut immolem. Sanctificavit ergo Isaï et filios eius, et vocavit eos ad sacrificium.* Mos ille fuit sub legalibus umbris usitatus ut sacris participaturi sese purificarent. Ubi observandum, eos qui sacrificium offerebant, convocare solitos amicos, et rebus sacris vesci, postquam sacerdos portionem sustulerat, et rite Deo ex ipsius praescripto sacra fecerat, et in Dei conspectu exhilarari: cuius rei exempla passim in sacris exstant. Porro sacrificium oportebat a purificatis et nulla sorde coinquinatis comedi. Quamobrem ad sacrificium advocati tanquam ad sacram mensam conveniebant, et eam ob rem Dominus purificari iubebat, ne ullas sordes et maculas inferrent. Equidem fateor, quum Deus cibos omnes sanctificet, illis etiam bona conscientia utendum, quod alioquin, ut monet Paulus apostolus, polluta omnia futura sint, et quoscunque cibos sumimus in maledictionem iniquitas et pollutio convertat. Verumtamen singularis quaedam fuit sacrificiorum ratio: nam in iis sacrificantes sese veluti Deo sistebant. Quamobrem sacra illa convivia differunt a privatis, quod illa in loco sacro coram Domino, haec in privatis aedibus celebrentur: et idcirco ad sacra illa convivia accedentes oportebat purificari. Sic nos ad sacram synaxin venturos, et coenae Domini participaturos oportet praeparari (licet non diem unum aut alterum, sed totam vitam Deo consecrare nos oporteat) et attentius de nobis cogitare tanquam ad ipsum Dominum accessuris; caventes ne eo sordes et pollutiones nostras adferamus, rem tam sacrosanctam profanaturi. Testatur enim illic Dominus nos Domino nostro Iesu Christo uniri, eiusque corpus et sanguinem nobis in animarum nostrarum alimentum cedere. Caeterum veteris Testamenti mos ille purificandi sacrificaturos, ut quisque cogitaret quomodo ad Deum accederet, ritus continebat quorum hodie non potest usus retineri, sed quorum tamen veritas servanda est. Nam tum adhibebantur quaedam purificationes ex aqua, et aliae istiusmodi caeremoniae, quibus Deus populum illum rudem tanquam pueros exercuit: quas tamen papa voluit imitari et retinere, quum ad tempus tantum essent institutae. Quarum tanta est depravatio, ut quum iustiusmodi stultae et ridiculae gesticulationes adhibentur, veritas evangelii adulteretur, et papistae videantur Dominum Iesum Christum abnegare velle, ad umbras illas revertentes quarum usus fuit tantum ad tempus institutus. Quamobrem quoscunque ritus videmus a papistis introductos in ecclesiam, ad veterum imitationem, sciamus meram esse corruptionem et foedam depravationem cultus a Deo instituti. Verumtamen ut veteres videmus se aqua lustrasse et abluisse, aliosque ritus ad purificationem adhibuisse quae qui hodie sunt in usu, quod fuit in illis figuris spirituale nobis est retinendum: sublatisque figuris oportet nos in conscientiae puritate coram Deo comparere. Ac quotiescunque Deum precamur, quod est praecipuum Christianorum sacrificium, singulos oportet sese expendere et examinare, et vitia sua detestari, veniamque suppliciter deprecari: quae vera nostra est purificatio. Nam sive Deum invocaturi, sive sacram coenam participaturi, sive denique aliquid quod ad Dei cultum spectet fideles suscepturi, se ipsos explorare debent, et innatas omnes corruptiones condemnare: Deumque precari ut ab illis omnibus eos purget, et veram poenitentiam agere, peccatorumque remissionem deprecari.

Et de istis hactenus: sequentia iam expendamus, ubi dicitur Samuel facto sacrificio antequam accumberent ad mensam, vocavisse Isaï et filios eius, et ingresso primogenito Eliab praestantissimae staturae, ad dignitatem appositae, existimasse illum esse Christum Domini; sed opinione sua falsum fuisse, quod reiectum a Domino intellexerit. Deinde secundus advocatus, tum tertius, denique suo ordine singuli, quorum nullus Deo gratus fuit ad septimum usque. Postremus David contemnebatur, quod minimus omnium in agris ovium greges pasceret: etsi Samuel indicarat nullum ex illis septem electum a Domino: Atqui non frustra missus a Domino fuerat: itaque aliquem oportebat in filiis

Isaï reperiri qui Deo gratus et acceptus esset: neque enim a Deo frustra Samuel missus eo fuerat: sed aliquem ex illa familia regem fieri constitutum erat, quinam ergo non curavit Isaï filium suum Davidem cum caeteris advocari? Cur quum septem maiores natu veluti repulsam passos animadverteret, non ipse ultro Davidis absentis meminit? Sed dicas plane ipsum perturbatum caecutire, et Davidem oblivioni tradidisse. Quare Samuelem oportuit interrogare ipsum, num alium ullum superstitem filium haberet. Qui repente advocatur; et eo adveniente, Deus Samueli patefacit eum esse quem delegerit, ac inungi regem iubet. In hac narratione primum observemus prophetae errorem, quod externa hominis specie deceptus sit: contra quam soleat Deus, qui non ut homines ex rerum externa facie, vel ex praestanti forma et statura corporis, aut aliis istiusmodi circumstantiis, quibus sibi gratiam homines apud alios conciliant, quasi externis istis donis dignitatem et autoritatem aliquam mererentur, iudicat, sed ex ipsius cordis penetralibus, quae solus ipse rimatur. Quare quum deceptum ea in re prophetam videamus, eo maior nobis est adhibenda cautio, ne ipsi decipiamur, quo in haec proclivior est lapsus, quandoquidem ut terrestres sumus, rebus caducis et fragilibus abripimur, et illarum externo splendore decipimur. Neque vero de hominum tantum externa forma hic loquor: sed de colendi Dei ratione, in qua maxime peccari ab hominibus certum est. Ecquis enim non videt cultus divini corruptionem in illa pseudoecclesia romana, in qua Deum coli non posse creditur sine multis externis caeremoniis ridiculis et inanibus? Quorsum enim luminaria in templis, peristromata, aulaea, organa, vestimentorum certa genera, quorum omnium nullus est modus, neque finis, sed quibus tantum plebi miserae imponitur, ut cum stupore mysteria illa suspiciat? Nae ex humani ingenii corruptione istud proficiscitur, quod in rebus visibilibus et caducis haeret: quare nos nunquam rectam viam ingressuros certum est donec sensus nostros captivos duxerimus, et ab istis externis pompis ad spiritualem cultum averterimus. Idcirco nominatim hoc loco spiritus Dei loquens, ait: *Deum non iuxta intuitum hominis iudicare: homo enim videt ea quae parent: Dominus autem intuetur cor.*

Porro quum dicitur Deus non esse hominibus similis, docemur a spiritu sancto, nobis rem esse cum Deo, ac proinde non esse ex nostrorum sensuum apprehensione, non ex arbitrio nostro, non ex ratione et intelligentia nostra colendum, et cum ipso agendum. Quare donec nobis ipsis renunciaverimus, certum est nos eo longius ab ipso recessuros quo propinquiores nos esse nobis persuaserimus. Sed vis nobis ipsis facienda est, ut ab ista vanitate deterreamur. Ecquid enim aliud est quam mera vanitas et stultitia rebus adhaerere terrenis et caducis, et ab illarum externo splendore pendere? Sed ad terrena illa etiam accedit hypocrisis: qua fit ut gaudeamus procul a Deo abesse, veriti ne vitia nostra in ipsius conspectum veniant, quae libenter occulta vellemus. Et, quaeso, quam multae cordis humani latebrae! Ex illa itaque hypocrisi augetur vitium illud naturale, quo rebus caducis et externis nimium inhaeremus: et in illis summam religionis positam nobis persuademus. Quamobrem, ut hoc fugiamus vitium, meditanda est diligenter haec doctrina, nempe non posse Deum placari rebus iis quae nobis pulchrae videntur externa specie, sed abominationem esse coram ipso quemcunque illi ex arbitrio nostro cultum exhibuerimus, quemadmodum ipsemet Dominus noster Iesus Christus nos docet Lucae decimo sexto capite. Quae quum ita se habeant, diligenter notanda sententia illa, Deum non esse ut homines, ne ad nostrum modulum illum metiamur, et nostris imaginationibus transfiguremus. Sed tam altas egit radices in animis hominum illa audacia, ut nonnisi summa vi possit eradicari. At si nos homines esse meminerimus, sola illa vox docebit, nos quando virtutis, industriae et similium quae mens humana dictaverit, specie externa delectamur, longe opinione decipi. Quid ita vero? Nempe homines sumus, ad quorum arbitrium non est cogitandum flecti unquam Deum velle aut posse, aut illi unquam grata et accepta fore quae mens humana finxerit. Neque enim ipsi tanquam caeco via monstranda est: cuius luce potius nos illustrari necesse est, ut ad ipsum adducamur, et nobis ipsis renunciare, ut ab ipso misericordiam consequamur, eumque quocunque duxerit sequi, nedum ut ipsum nos sequi velimus. Aequum enim et iustum est profecto nos illi in omnibus obsequi, quod unde illi satisfaciamus non habeamus, nisi ab ipsius liberalitate hauserimus. En cur hic spiritus sanctus dicat, Deum non esse ut homines. Poterat enim simpliciter dicere, Deum non intueri externam formam: sed vitium hominibus innatum notare voluit, ut nos ipsos nosse discamus: et agnitum vitium fugere, et tanquam ex luto emergere, in quod natura demersi sumus: et externa illa omnia quae pulchra esse sibi homines fingunt inania esse nobis persuadere, et indigna ex quibus dignitatem aliquam coram Domino consequamur: ac proinde semel inanes illas pompas abiicere, quas ipsemet abominatur. Quum vero dicitur Deus cor hominis intueri, docemur eo non tantum oportere nos, si Deo grati esse volumus, hominibus placere, et sola quadam virtutis specie et umbra conspicuos esse: quandoquidem inanes illae nugae sunt: et Deus non est infanti similis, qui ludicris nescio quibus placetur: sed cor petit, quemadmodum Ieremias ait: *Domine oculi tui non*

aspiciunt virtutem quae est in hominibus. Quibus verbis ostendit a Deo nos amari, non propter ullam virtutem qua polleamus; nam licet externa quaedam species perfectionis appareat, tamen quid aliud est in Dei conspectu quam vitium? Nam aut duplici corde laboramus, aut gloriam ab hominibus venamur, aut obliquum nescio quem alium finem respicimus, aut non simplex erit Deo placendi desiderium. Quare si Deo grati et accepti esse, eique cultum nostrum probari volumus, hinc faciamus initium, ut nempe cordis nostri penetralia scrutemur, et ad ipsum sine fuco et mendacio accedamus. Hanc ob causam scripturam videmus, ostensuram qua in re posita sit divinae legis perfectio, revocare homines ad affectus et cogitationes, praecipientem Deum amari ex toto corde, tota cogitatione et totis viribus et intellectu. *Quid enim*, inquit Deus per Mosen: *Dominus Deus tuus petit a te, nisi ut timeas Dominum Deum tuum, et ambules in viis eius, et servias Domino Deo tuo in toto corde tuo, et in tota anima tua?* Ex quibus apparet verum Dei cultum in affectu interiore cordis esse positum. Et hoc ipsum docet Psalmista de sincero Dei cultu loquens. *Quis*, inquit, *sacrum montem Domini conscendet? Quis in eo habitabit, quis ingredietur Domini sanctuarium? Homo purus rectusque corde et manibus.* Manus quidem hic cum corde coniungi videmus, quod nimirum singulas vitae nostrae actiones oporteat cum corde consentire. Sed si pedibus manibusque et omnibus externis actionibus sic feramur in Dei cultum, ut nihil requiri posse videatur ad perfectionem, tamen nisi ex sincero corde promanent, nihil nisi nugae et inutiles caeremoniae dici debent.

Expendamus deinceps reliqua, quibus dicuntur filii Isaï omnes Samueli oblati, sed primogenitus reiectus et reprobatus a Domino, caeterique deinceps non electi. Neque vero haec reprobatio est intelligenda tanquam universalis quaedam a Deo reiectio: sed a regia dignitate deiectio et repulsa. Duplex enim est Dei electio: quorum altera fidelibus omnibus est communis, qua in aeternae vitae haereditatem adoptantur: foedus enim Domini ad singula ecclesiae membra, cuiuscunque illa sint aetatis, sexus, conditionis sine exceptione pertinet. Altera vero singularis est, quum Deus aliquem ad functionem aliquam privatam vocat, eoque ad hoc vel illud ministerium utitur. Sic inquit Dominus noster Iesus Christus: Vos non me elegistis, sed ego vos elegi, nempe ad apostolatus ministerium. Etsi enim ex adoptione vocati sunt ad aëternam salutem apostoli, illa tamen electio pertinebat ad singulare illud apostolatus munus et officium. Electionem autem ad salutem oportet esse firmam et immutabilem, cum qua nihil habet commune electio illa ad quamlibet dignitatem. Neque enim discrepant inter se ad magnos honores evehi, et pravum esse, sed ad vitam aeternam electum esse, et reprobum esse stare simul nullo modo possunt. Hic igitur quum reprobatus dicitur primogenitus ille Isaï, non intelligitur a spe salutis aeternae deiectus, et a Deo condemnatus: neque enim ullius sceleris aut rebellionis damnatur, sed ab illa singulari electione in regiam dignitatem repulsus intelligitur, quae Davidi Dei voluntate servabatur. Ex quibus observandum, Deum promoventem Davidem adhuc puerum et opilionem ad regiam dignitatem, caeteris fratribus reiectis, nos docere fieri ex ipsius gratuita bonitate quod nos gratos et acceptos habeat: et nihil deberi merito nostro quod huic vel illi praeferamur, quandoquidem ab ipsius sola bonitate promanat. Regni quidem hic fit mentio: sed quod fuit figura spiritualis illius quod Dominus noster Iesus Christus erat suo tempore accepturus. Et quae de unctione dicuntur, ad singula ecclesiae membra pertinent. Fuit igitur David tanquam viva imago Domini nostri Iesu Christi. Sed an insignis aliqua dignitas et virtus eum commendavit, eiusque electionem promovit? Minime gentium. Nam, ut vidimus, abiectus erat David et contemptus inter fratres: quorum tamen fit caput et dominus. Si quis excipiat Davidem coram Deo cor integrum habuisse, et quidem ipsius Domini sententia: quaero vicissim: A quo acceperit cor illud purum? Neque enim a se ipso habuit: neque aliqua virtute fuit prae fratribus insignis. Quod si quis eum liberi arbitrii viribus acquisivisse dicat, sane fateatur oportet ex corrupto et maledicto Adami semine progenitum: ac proinde non potuisse sibi rectum affectum dare, quo ad Deum accederet, sed a Deo ipsi datum et in ipso formatum. Quare vero Deus non fecit eum primum nasci? quare primogenitum liberorum Isaï non ornavit iis spiritus donis quibus tantam dignitatem promereretur? Nempe hac ratione omnem superbiam et arrogantiam Deus vult deiicere et prosternere, ut Deo quosdam ad summos honores evehente, gloriam omnem soli illi tribuere discamus. Quare, obsecro, Deus Iacobum potius quam Esavum elegit? Nonne poterat efficere ut Iacobus esset primogenitus, et ita naturae ordo et dignitas servaretur? Verum etsi fratris talum prehenderet, primogenitura repulsus est: quam deinde contra naturam et admirabili ratione recuperavit. Quare, inquam, ista sic contigerunt? Nempe ut de donis quae Dei manu accipimus loquentes discamus supra mundum ipsum efferri, et ad ipsum unum bonorum omnium fontem assurgere. Eadem ratio est filiorum Iosephi: quorum primogenitus minori postponitur: Nonne enim Deus poterat efficere, ut primus nasceretur quem alteri praeponere volebat. Sed voluit ordine naturae inferiorem esse, quem tamen nihilominus in

superiorem gradum dignitatis evexit. Ex quibus exemplis Iacobi et Iosephi apparet, Deum eligentem aliquos, non pendere ab ullis causis humanis, nullamque neque personarum, neque consiliorum, neque ullius rei quae ab hominibus proficiscatur habere rationem: sed in se uno causam reperire. Quod etsi nobis novum et insolens videatur, sic tamen illum operari necesse est, ut omnis gloriandi occasio nobis adimatur. Quis enim primogeniturae ius inter homines instituit, quod ipse Deus approbavit, nisi Dei spiritu afflati homines, quibus primogenitos ornare hac praerogativa visum est, ut sint reliquorum domini et caput? Et semper observatum ius istud in Dei populo, divinaque lege comprobatum. Quandoquidem igitur Deus naturae ordinem instituit, quare eundem invertit, annon eo delectatur? Minime gentium evertit, sed quoniam fere turgemus superbia et arrogantia, et nobis videmur digni quos Deus amore suo propter ingenitas virtutes complectatur, necesse est ipsum extraordinaria via progredi, ut eo ardentius ad ipsum invocandum commoveamur, et sciamus bona spiritualia ab ipsius mera gratia sola promanare, ac proinde soli ipsi gratias agamus, siquidem nihil a nobis ipsis profectum est. Quin imo videmus Iosephum arbitrantem incogitanter Iacobum filiorum suorum alterum alteri praeponere, conari manum patris avertere, ne minorem maiori praeferat: caecutiebat enim Iacobus morbo senectutis, unde nasci errorem arbitrabatur Ioseph. Verum etsi Iacobi oculi hebetes essent senio, ut adspectu non discerneret uter natu maior esset, tamen consulto manus suas transversas posuit, ut dextram suam poneret super caput Ephraim, qui minor natu erat, et Iosephum qui transferre manum patris conabatur, sic alloquutus est: Crescet quidem Manasse primogenitus in populum: verumtamen frater eius minor natu crescet magis quam ipse, et semen eius erit plenitudo gentium. Quis vero nisi Deus Iacobo id revelavit? Quamobrem hinc apparet eos qui ad summos gradus aspirant, et viam ad eos facilem sibi esse persuadent, longe opinione falli, et in contrarium abire. Quare nos cum summa humilitate decet ipsius iudicia venerari et adorare, et agnoscere Deum solum nos e luto et veluti sterquilinio, ad summos honores evehere: nostrasque vires nullas esse, nosque nihil posse nisi ab ipso recipiamus, ut quaecunque dona habemus illi soli ut fonti accepta feramus.

Atque hanc utilitatem ex illa Davidis contempti et abiecti electione referamus. Quod vero de cordis ipsius integritate refertur, sciamus tale fuisse quale a Deo formatum est. Legimus quidem loquentem ita Deum in Psalmis: Davidem reperi secundum cor meum. Sed quaero, an David sua virtute et liberi arbitrii viribus id sibi cor paravit? Nae multum abest: sed a Deo praeparatum, quod opus Domini David in sese agnoscit. Quemadmodum autem faciem nostram in speculo contemplamur, ita Deus in sese omnem potentiam et virtutem contemplatur, ut nos natura vacuos omni bono donis suis pro voluntate et arbitrio exornet: quamobrem et alio Psalmo dicitur, *Deum opus manuum nostrarum disponere.* Deo itaque visum est Davidem abiectae conditionis hominem ad regiam dignitatem evehere: Quid ita? Nempe a caulis et pastorum stabulis eum vocavit, ut in eo fieret Dei potentia conspectior, et maiorem Dei laudandi occasionem haberet, quum se nullis suis viribus, nulla industria, nullo consilio potuisse ad tantum dignitatis fastigium venire cognosceret. Atque D. Paulus in priore ad Corinthios satis evidenter istud docuit in fidelium electione, quum de tota ecclesia loquens, ait: Multos esse in mundo nobiles et praestantes viros, a quibus videbatur Deus posse facere initium suae electionis, sed quoniam solent homines nimium efferri gloria, et Deo se aequales facere, ut omnis carnis gloria tollatur, deiecisse alta mundi, et parva et abiecta elegisse, ut norint omnes nullam esse altitudinem neque dignitatem, nisi quae ab ipso proficiscitur. Ac sane gloriari nos in Deo par est, et nobis ipsis gratuitam ipsius electionem gratulari. Quandoquidem enim natura sumus filii irae et maledictionis, ubi obsecro nostra erit gloriatio, nisi in eo quod adoptione facti filii Dei sumus? Quamobrem usurpanda nobis Pauli doctrina, qui Deum dicit vocare ea quae non sunt, tanquam sint, ut confundat ea quae sunt: ut cognoscamus eum esse a quo quidquid sumus habemus, ut se quisque fideliter exerceat in vocatione, et proximorum aedificationi studeat. Nam et in hunc finem nos e luto et foetore superstitionum et pravitatis eduxit, ut vasa fiamus sanctificata ad omne bonum opus: et ab infidelibus et incredulis separavit, ut in Dominum nostrum Iesum Christum inseramur. Neque vero apostolus de uno aut altero singulatim mentionem facit, sed de omnibus in genere fidelibus: quorum patrem Abrahamum facit, et comparationem instituit Adae filiorum, cum filiis gratuito a Domino adoptatis. Vere enim filii Adae nascimur in mundum venientes, in qua creatione sola inest maledictio: sed renasci nos oportet, et in Dominum nostrum Iesum Christum inseri, ut in nobis obedientia Deo placens inveniatur. Et de istis hactenus.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA LIX.

13. *Tulit ergo Samuel cornu olei, et unxit eum in medio fratrum eius: et directus est spiritus Domini die illa in David et deinceps: surgensque Samuel abiit in Ramatha.* 14. *Spiritus autem Domini recessit a Saul, et exagitabat eum spiritus nequam a Domino.* 15. *Dixeruntque servi Saul ad eum: Ecce spiritus Dei malus exagitat te.* 16. *Iubeat Dominus noster, et servi tui qui coram te sunt, quaerent hominem scientem psallere cithara: ut quando arripuerit te spiritus Dei malus, psallat manu sua, et levius feras.* 17. *Et ait Saul ad servos suos: Providete ergo mihi aliquem bene psallentem, et adducite eum ad me.* 18. *Et respondens unus de pueris, ait: Ecce vidi filium Isaï Bethlehemitem scientem psallere, et fortissimum robore, et virum bellicosum, et prudentem in verbis, et virum pulchrum, et Dominus est cum eo.* 19. *Misit ergo Saul nuncios ad Isaï, dicens: Mitte ad me David filium tuum qui est in pascuis.* 20. *Tulit itaque Isaï asinum plenum panibus, et lagenam vini, et hoedum de capris unum, et misit per manum David filii sui Sauli.* 21. *Et venit David ad Saul, et stetit coram eo: at ille dilexit eum nimis, et factus est eius armiger.* 22. *Misitque Saul ad Isaï, dicens: Stet David in conspectu meo: invenit enim gratiam in oculis meis.* 23. *Igitur quandocunque spiritus Dei arripiebat Saul, David tollebat citharam, et percutiebat manu sua, et refocillabatur Saul, et levius habebat: recedebat enim ab eo spiritus malus.*

In unctione Davidis, de qua mentionem instituimus, observandum est Deum frustra nihil conari, licet non statim ab hominibus virtutis ipsius effectum conspiciatur. Exempli gratia, David quidem unctus est a Samuele, sed an ideo paternae domus caput factus est? Minime gentium. An immutata ipsius conditio? Nequaquam, sed pristinum vitae statum pascendarum ovium retinuit. Ubi ergo vis unctionis, siquidem inglorius ad septa ovium vivit, et non agnoscitur alius quam ante fuerat, neque laus ulla ipsi tribuitur? Verum tamen requievit Domini spiritus in die illa in Davide, non ad momentum, sed quamdiu vixit. Nihilominus tamen ex specie externa, et hominum opinione, nulla videtur in Davide mutatio, ac proinde videri poterat unctio illa inutilis et ridicula. Sed non ideo tamen non est operatus Dominus, cuius virtus et efficacia unctionem illam sive exterius signum comitata est. Ex quo discimus, Deo nobis gratiam suam per signa quaelibet visibilia repraesentante, nunquam fore inania, sed re ipsa Deum quae per illa exhibet effecturum. Exempli gratia unctio ista pertinebat ad temporarium Davidis regnum, etsi longius etiam spectabat, nempe ad veritatem illam quae nobis in Domino nostro Iesu Christo exhibetur: verum eo tempore quo unctus est, non alia videbatur quam regni terreni repraesentatio. Deus itaque sic operatur, ut non sit inane et vacuum signum, aut inanis figura, quae solos oculos perstringeret: sed cum signo coniunctus fuit Domini spiritus. Sic igitur hodie quum in baptismo de peccatorum remissione fimus certiores: et in coena docemur nos ipsa filii Dei substantia vivere, quoniam communicatur nobis, ut in nobis habitet, et nos ipsius membra simus, ne signa illa existimemus esse inania quaedam spectacula, sed rerum veritatem nobis in illis exhiberi: ac proinde quemadmodum aqua visibili lavamur et sordibus purgamur, ita Deum vi sancti sui spiritus animas nostras ab omni macula purgare. Et quemadmodum vel in aquam mergimur, vel supra caput aqua rigamur, ita Deum efficere sciamus ut mundo moriamur, et vetus noster homo cum Domino nostro Iesu Christo moriatur, qui baptismi autor est, et illud in persona sua consecravit, ut certiores fiamus nos omnium ipsius bonorum fieri participes, quum pignus istud accipimus quo ad veram et perfectam spem deducimur. Idem esto de coena dictum. Hoc igitur esto firmum axioma, Deum non inanibus figuris nos ludere, quum signum aliquod aut figuram exhibet; sed dare tanquam pignus certum et indubitabile omnium promissionum, quae verbo ipsius continentur. Hinc etiam apparet quo dementiae homines venerint et quam diabolicus furor fuerit, quum ausi sunt ipsi sibi signa fingere rerum divinarum; quod in papatu factum videmus. Nam si quaeras, quo autore figura illa seu signum, quod vocant extremam unctionem, in ecclesiam invecta sit, quid aliud quam veterem nescio quam consuetudinem proferent? Verum primis illis temporibus Deus miraculis evangelii veritatem commendare et tueri volens, spiritum suum sub visibilibus signis communicabat. Itaque tum adhibito olei signo aegroti valetudinem recuperabant: sed illa fuerunt momentanea. Sed qui hodie signa ista volunt in usum revocare, quomodo spiritum sanctum signis alligabunt, et omnibus datum iri persuadebunt quibus haec unctio fuerit communicata, aut a morbis recretum iri? an quod est unius Dei proprium habent in potestate? Hinc igitur illorum insignis arrogantia et sacrilega audacia satis apparet, quum signa audent instituere, quorum vis esse nulla potest, quum unius Dei sit gratiae suae signa hominibus dare. Quae vero ista audacia est, quod figuram baptismi corruperunt additis illis suis inventis, sputo, luminibus, oleo et similibus, quae singula suam significationem habere propriam volunt. Sed quis implebit quae figuris illis significari dicunt: an habent illi in spiritum sanctum potestatem? an possunt ipsum alligare inanibus istis suis commentis et vanis speculationibus? Quare si signorum impletionem habere cupi-

mus, et Dei gratiae fieri participes, ab eo accipiamus qui potestatem habet ea conferendi quae per signa repraesentat: futuris alioquin signis illis omnibus inanibus et illusoriis.

Deinde observandum, Deum aliquos vocantem ad aliquod ministerium, iisdem etiam facultatem munus illud ad quod vocantur implendi suppeditare. Nam, ut ait Paulus, non sumus natura satis ad istas functiones idonei: solus Deus suam ecclesiam regit, et in mundo omnia administrat. Quare tantum abest ut sit aliquis idoneus ad populum aliquem, aut ad ecclesiam Dei regendam, ut ne regendae quidem familiae sufficiat, nisi sancto Dei spiritu regatur. Imo ne se quidem aliquis, multo minus familiam rexerit, sine sancti spiritus dono. Quamobrem si homines natura omni bono vacui sunt, et ad omne bonum inutiles, immo si ne movere quidem pedem sine Dei gratia possunt, quis per se idoneus erit ad munus quodcunque tandem illud sit exsequendum, nisi a Deo sufficientiam accipiat? quare omnes divina ope et auxilio indigent. Qui ergo ad summa rerum gubernacula sedent, multis virtutibus, puta prudentia, consilio, intelligentia, sapientia, integritate et candore ad munus perficiendum indigent: sed quis eas, obsecro, suppeditabit? Sane profani homines eo stultitiae et arrogantiae devenerunt, ut illas fortuito sibi contingere persuadeant, vel industria propria comparari: sed Deo soli laudem istam deberi sciendum est, qui prout ipsi videtur ea mensura cuique metitur et distribuit sua dona qua ipsi placet, et hoc vel illud munus idoneos facit. Atque hoc ipsum nos Paulus docet priores epistolae ad Corinthios capite 12, ubi docet spiritus manifestationem in totius ecclesiae esse commodum: et ad unicum illum omnium bonorum fontem nos revocat, unicum inquam spiritum qui omnia est in omnibus, quaecunque tandem sit donorum diversitas. Unde vero dona illa manarunt? Paulus docet Deum instituisse in ecclesia sua alios apostolos, alios prophetas, alios doctores, et alios: et vocatos etiam ad munera virtutibus necessariis instruxisse, ut illa possent sustinere. Ergo Deus non temere homines vocat, et ipsos sibi ipsis permittit, ut faciant quod voluerint aut poterunt, sed tenuitatem illorum et impotentiam compertam habens, idoneos facit ad muneris illius ad quod vocantur exsequutionem. In primis vero quibus praedicandi verbi divini in ecclesia cura commissa est hoc animadvertunto. Nam non immerito Paulus istius muneris difficultatem intuens, exclamat: Quis ad haec idoneus? et paulo post, ait: Non quod nos sufficientes simus ut cogitemus aliquid tanquam ex nobis ipsis, sed facultas nostra ex Deo est. Neque vero in diem unum aut alterum gratia Dei invocanda, sed quamdiu provinciam aliquam sustinemus, in Deum omnis cura nostra et solicitudo coniicienda est, quod ex nobis ipsis nihil possimus. Et donec hanc nostrarum virium impotentiam bene perspectam habeamus, certum est nos Dei gratiae ianuam praecludere, non agnoscentes illum unicum bonorum nostrorum omnium scaturiginem, qui solus nostrae indigentiae potest subvenire. Quamobrem in primis ingenue agnoscamus, nos natura omnium donorum vacuos et egenos esse: deinde suppliciter nobis Deum deprecemur ut nostrae egestati subveniat. Praeterea Deo nos ad istorum munerum dignitatem vocante, danda opera est ut cum summa humilitate ambulemus, et adversus ambitionem luctemur, Deoque inservire in simplicitate nitamur, eique gratum sacrificium et boni odoris offerre: ut nobis ipsis mortui carnalibus omnibus passionibus renunciemus. Quod si factum erit, speremus Deum, quum necessitas postularit, nobis non defuturum, sed ea dona quibus opus erit abunde suppeditaturum: quorum etiam in totam vitam auctionem deprecari nos oportet, ut iis semel ornati nunquam spoliemur.

Haec igitur doctrina retinenda ex verbis illis, mansisse Iehovae spiritum super Davidem die illa, postquam oleo illo externo Samuelis ministerio fuisset unctus. An vero unctio illa spiritum Dei dedit? Minime quidem oleum externum, sed Dei virtus. Sic etiam hodie tenendum, aquam baptismi non habere vim animas nostras penetrandi, et a peccatorum sordibus abluendi: sed signum esse certum, quo longius deducimur, nempe ad sanguinem Domini nostri Iesu Christi, qui est verum et unicum nostrum lavacrum: quemadmodum unctionem istam Davidis videmus vim suam accepisse a sancto spiritu: Deo per signum visibile declarante se Davidem vocante ad tantam dignitatem, velle donis etiam ad illam exsequendam necessariis instruere. Quum vero nominatim dicitur *spiritus mansisse super Davidem a die illa et deinceps*, ex eo apparet Deum nolle suum opus imperfectum relinquere, sed ad suum usque finem illud perducere: modo ne nostra ingratitudine remoram aliquam ipsi iniiciamus. Caeterum antequam David ungeretur certum est illum non fuisse brutum pecus, neque Dei donis omnino vacuum: sed spiritum regium hic eum accepisse intelligimus, quem antea neque habebat, neque etiam necesse erat. Neque enim qui privatam et quietam vitam acturus est, ea dona accipiet a Deo quae si ad summam aliquam dignitatem esset evehendus, et alicui populo vel regno praeferendus. Eadem ergo Davidis fuit ratio. Atque eo Paulus respicit, eo de quo iam superius egimus loco, pro munerum varietate docens Deum distribuere sui spiritus dona secundum cuiusque mensuram. Neque enim omnes sunt prophetae, aut apostoli, aut pastores: non omnes dona sanationum aut miraculorum habent. Sed prout varia sunt munera, Deus etiam varie sui spiritus dona largitur

iis quos ad haec vocavit. Ergo David, licet iam ante multis Dei donis insignis fuisset, tamen veluti renovatus fuit, et novum spiritus donum accepit, quo regiam dignitatem posset sustinere. Idcirco Paulus Timotheum admonebat, ipsum accepisse Dei spiritum per manuum suarum impositionem, et alio loco, per impositionem manuum presbyterii. Atqui certum est Timotheum quum ad evangelii praedicationem vocaretur, non fuisse novum hominem et ignarum, sed eximiis donis insignem, ex quibus appareret Dominum velle ipsius ministerio suum opus promovere: ac proinde manuum Pauli impositione fuisse confirmatum, et ad tantum munus evangelii praedicandi a sancto spiritu dispositum. Quapropter ne dubitemus quin Deus operaturus sit in nobis quod utile esse cognoverit, quum vacua vasa fuerimus, et quin omni virtute et necessariis donis sit ornaturus, quum eadem ab ipso petierimus. Quid enim aliud praecludit aditum gratiae Domini, quam hominum arrogantia, qua sibi quod non habent audent tribuere? Atqui nos mendicos esse oportet, si Deum cupimus egestati nostrae succurrere. Quare si vera fide ipsum invocemus, et ut nostri misereatur, et in ipsius cultum dirigat, precemur, nunquam defuturum ipsum nobis est certissimum. Porro divinae maledictionis signum quoddam est, quum ad aliquod munus vocati homines, non respondent vocationi: sed aut attoniti sunt et stupidi, aut molles et effeminati, aut non ea sunt integritate qua par est: sed adversus ordinem omnem conspirasse videntur. Sane in istis divinae vindictae signum apparet: quod alii sola ambitione malis artibus honores et dignitates ambiant, alii vi invadant, alii vero etiam pecuniis redimant. Quae est igitur tum illic sancti spiritus vis et efficacia? Nae horrendas ibidem confusiones oriri necesse est: ac proinde iustam Dei vindictam agnosci oportet, quod ignorent illi quaevis publica munera in Dei cultum ferri oportere, et non licere ulli sese in publica munera inferre et intrudere. Nam oportet eos qui ad rerum gubernacula vocantur, agnoscere se a Deo constitutos esse veluti suos ministros et legatos, cui suae administrationis ratio sit olim reddenda. Deinde plerumque fieri videmus ut populi indignos se Dei gratia praebeant et bonis gubernatoribus, a quibus tanquam Dei legatis et procuratoribus regantur: et quum potius diabolo mancipati sint, etiam Deum permittere improbis imperium. Et quidem saepe iusto Dei iudicio fieri videmus ut improbi homines in bonos dominatum obtineant, et propter impiorum iniquitatem boni ab ipsis affligantur. Cuius rei exemplum in Iobo est conspicuum, et nota Davidis prophetae querela Psal. 12, ubi horrendam confusionem in ecclesiam invectam conqueritur, et plena omnia esse improbis qui dominantur, et laxis habenis in pios desaeviunt, ut ius et aequum omne subvertere videantur. Ergo divinae benedictionis evidentissima inter homines signa lucent, quum ii qui ad publica munera vocantur, sunt idonei et pares illis ferendis, et intelligentia, consilio, viribus et voluntate perseverandi, et cordis sinceritate et integritate donantur. Contra vero divinae ultionis, quum qui iuri dicundo praeficiuntur, magistratus, reges et principes virtutibus necessariis destituuntur, et instar brutorum pro libidine feruntur.

Sequitur, *spiritus autem Domini recessit a Saule, et exagitabat eum spiritus nequam a Domino.* In quibus verbis observandum quod ante attigi, nempe quemadmodum Deus dona sua cumulat in iis qui fideliter ipsi inserviunt, ita vicissim eadem iis auferre qui in officio segnescunt: ne nobis Deum esse devinctum arbitremur. Deus quidem sane munifice et large sua dona largitur: sed vicissim a nobis rectum illorum usum postulat, ut ad suum finem referantur. Neque enim sancti sui spiritus donis nos instruit, ut ex iis gratiam et autoritatem apud homines quaeramus, aut privatis commodis studeamus, vel affectibus pravis indulgeamus: sed contra potius ut ex iis Dei nomen glorificetur, et in totius populi commodum et utilitatem cedant. Neque enim nobis nati sumus sed proximis in ea vocatione ad quam Deo nos vocare placuerit. Quapropter fideliter officium facientes, Deique dona ad legitimum finem referentes, Dei nimirum gloriam et proximorum utilitatem, certum est in se quod de Davide diximus, donorum Dei continuationem et amplificationem, non ad diem unum aut alterum, sed longos annos et ad ultimum usque vitae nostrae spiritum experturos. Contra vero qui Saulem imitantur, et quum initio magnum quid de se pollicerentur, et virtutis quaedam signa ederent, deinde deficiunt, et segnius officium faciunt, et pedetentim a recto degenerant et deflectunt, illis etiam donis quae prius acceperant a Deo spoliandos esse non est dubium. Neque enim quae a Deo accepimus dona perpetua sunt futura, nisi accepta illi feramus, et tam corde quam ore praedicemus: ore quidem confitentes nos quidquid habemus ab ipso accepisse: corde vero nomen ipsius glorificantes, et ea in proximorum usum quod nostri est officii convertentes. Quare nisi quaecunque habemus Deo accepta dona feramus ut par est, certum est illis nos vel momento privandos. Ecquis igitur non metuit sibi, quis non horrebit considerans quae de Saule dicuntur, nempe, recessisse ab ipso Dei spiritum. Verum quidem istud est, Dei spiritum, quatenus est nobis arrhabo vitae coelestis quamdiu hanc vitam caducam vivimus, modo vere ab ipso regeniti simus, nunquam nobis auferendum: verumtamen in sollicitudine et timore ambulare nos iubet apostolus, ne segnescamus Deumque contemnamus,

et negligentiores in ipso invocando fiamus. Ergo licet persuasi simus Dei spiritum esse nobis certum pignus perficiendae in nobis vitae aeternae, tamen ardentibus precibus petendum a Domino, ut eum in nobis continuet, et ne unquam auferat. Sed quatenus spiritus de donis particularibus dicitur, quae ad muneris alicuius functionem in aliquem conferuntur, posse abutentibus adimi sciamus, vel ita sepeliri, ut nulla sit virtutis reliqua scintilla. Atque hic est verborum istorum, spiritum Dei recessisse a Saule, genuinus sensus. Sane quotidiana experientia docet hinc fieri ut astutissimi et callidissimi quique deprehendantur, et omnibus fiant contemptibiles et ridiculi; quod multa temere et inconsiderate gerant, quae vix stultissimi habiti ab hominibus fecerint, Deo sic illorum arrogantiam persequente, ut inconsiderate et temere omnia administrent. Quid ita vero? Quod nimirum Deus ipsis spiritum sanctum suum ademerit: quemadmodum etiam Dominus apud Isaiam dicit, se sapientes in oculis suis depressurum et infatuaturum, et stupore percussurum et inebriaturum furore, ut sint instar ferarum. Cuius ergo manu fieri ista dixerimus, nisi Dei vindicis, et spiritum suum subducentis, ut a Saule factum est, propter ingratitudinem? Saul quidem sane reprobus factus gratia Dei excidit, sed et in aliis idem etiam contingit, cuiusmodi exemplum David ipse in sese ostendit, qui Psalmo 51 conqueritur, quasi sit a Deo plane reiectus et reprobatus, ac proinde precatur Deum, ut ipsi laetitiam illam salutis quam olim habuerat restituat, et spiritu libertatis induat. Tum enim apud se David expendebat qualis fuisset quamdiu horrendo illo peccato adversus Uriam admisso, et adulterio cum Bersabea, veluti veterno quodam obrutus et consopitus fuerat, nempe Dei donis et gratia spoliatus, et omnium dedecori expositus, ut non amplius illo libero spiritu quem ante acceperat frueretur: eum igitur sibi reddi supplex a Domino postulat. Quare quum Davidem tantum et talem prophetam sic loqui audimus, quale nostrum putamus esse officium, et quanta cura et sollicitudine nobis in nostra vocatione ambulandum, Deumque assidue invocandum, ut nos in dies suis donis exornet et in vocatione confirmet, verbique sui virtute roboret, donec ultimum vitae nostrae finem attigerimus?

Et de istis hactenus; quae porro sequuntur quiddam habent difficultatis, et quodammodo insolentia videri possunt, nempe, et *exagitabat Saulem spiritus nequam a Domino:* Quinam enim potest a Domino proficisci spiritus nequam? Deum enim scimus omnis boni fontem, et nullam in Domino esse confusionem neque iniquitatem. Quare malus spiritus nihil a contrario bono spiritu Deo potest, quod astutia sua vertat in malum, accipere. Et tamen postea servi Saulis dicunt spiritum Domini malum Saulem exagitare: quae duae loquendi phrases insolentes videntur et blasphemae, sibique ipsis contrariae, quum uno loco dicatur spiritus malus a Domino: alio vero, spiritus malus Domini. Sed nulla in istis blasphemia, nulla repugnantia esse cognoscetur, si animadverterimus quae sit Domini potentia in diabolos et in omnes ipsorum conatus, ac rabiem et furorem ipsorum. Nae si Deo sic inimicos et reluctantes diabolos arbitraremur, ut non coërceret illos suo imperio, summam ipsis dominationem et imperium adscriberemus, et quod Dei unius proprium est tribueremus, non sine ingenti et detestanda blasphemia. Quare tenendum est diabolos ita Deo subiectos esse, ut sine ipsius permissu nihil movere possint: et licet malitia sua et vitio depravati corruptique sint, tamen Deo inservire, quorum opera pro suae voluntatis utatur arbitrio, ut nihil conari sine ipsius permissu possint. Ac licet proprio furore contra Dei voluntatem ferantur, eiusque gloriam obscurare nitantur, iustitiamque corrumpere et inanem reddere: non tamen voluntatem perficere posse, neque etiam sese movere, nisi quantum et quatenus illis divina permittit potentia. Quapropter diligenter est haec doctrina meditanda et animis nostris infigenda, sine qua Dei maiestas et gloria non subsisteret: nempe diabolos esse ita Domino subditos, ut vel invitos ipsi inservire oporteat, et licet reluctantes, eius tamen voluntatem et decretum perficere. Ac sane quidquid diaboli adversum nos potestatis habent in eo positum est ut nos cladibus multis flagellent, unde quaecunque adversa patimur, flagella nominantur. An vero diabolorum ea est potestas, ut nos tanquam suas creaturas et sibi subditos puniant? Profecto misera hominum, si se res ita haberet, conditio esset. Scriptura igitur voce illa spiritus mali a Domino, vel Domini, utitur, ut ostendat Deum illis tanquam flagellis uti ad nostrarum transgressionum coërcitionem. Quare quum a diabolis affligimur, ne existimemus Domini manum non esse superiorem; sed sciamus potius diabolos esse tanquam flagella, quibus ad nos feriendos Deus utitur. Sic ergo dicitur a Domino fuisse spiritus ille malus qui Saulem exagitavit, et postea, fuisse spiritus malus Domini: non quod a Deo malum processerit: sed quod diaboli, suam licet in se malitiam contineant, inviti tamen tam arctis habenis a Deo coërceantur, ut ipsi inserviant, et ipsis ad homines flagellandos et castigandos utatur. Sane quum de Deo qualis in se est loquimur, sciendum est illum solum suum in se spiritum habere, quemadmodum Paulus ait 1. Corinth. 12 donorum Dei esse varietatem, sed unum et eundem spiritum, efficientem omnia in omnibus. Sed quum de malo spiritu, diabolos intelligamus natura sua corruptos, qui tamen a Domino mittuntur, ad eos quos voluerit affligendos,

sive bonos, sive malos. Deus enim saepe diabolis ut instrumentis utitur ad filios suos et populum suum castigandum. Istud ex historia Iobi conspicuum est, quis enim illum bonis omnibus et facultatibus spoliavit? quis pecudes et servos ipsius igne coelitus immisso consumpsit? Quis domum cum liberis ipsius una edentibus ventis ingentibus excitatis evertit? quis ad tantam miseriam reduxit, ut tanquam miserum cadaver in stercore volutaretur? Multi quidem improbi homines suam hic operam locarunt, sed omnium malorum istorum auctorem fuisse diabolum scimus, facta ipsi prius a Domino potestate: quam alioquin a se non habuisset. Verum licet a diabolo multis persequutionibus urgeamur, non permittit tamen Dominus illas esse nobis noxias, sed potius in misericordiam et salutem nostram convertet. Sic diabolo quidem factam potestatem videmus Iobum affligendi et multis calamitatibus urgendi et premendi: sed non opprimendi. Neque enim vitam et animam ipsius attingendi potestatem habuit, sed intra praefixos terminos a Domino manere debuit. Et quidem apparet, licet affligamur a Deo ad nos humiliandos, et idcirco diabolo permittat in nos aliquam potestatem, non ideo tamen licere illi quodcunque volet, neque exitiosas fore afflictiones et calamitates quascunque tandem immiserit. Immo potius, quod longe maius est, eas nobis in bonum cessuras certum est, vel ex ipsa Pauli primae ad Corinthios epistola cap. 5, ubi quum in scortatores invectus esset, qui suis flagitiis veluti indormiebant, et nominatim quum incestuosum Satanae tradidisset, ait hoc fieri ad interitum carnis, ut spiritus salvus sit die Domini Iesu. Ergone Paulum dicemus eos quos exsecrationi et anathemati devovit, et ab ecclesia reiecit, in condemnationem et exitium eiecisse? Nequaquam sane: sed illos oportuit in carne sic ab ipso castigari, nimirum ad tempus, ut ad poenitentiam in animae salutem ipsos incitaret. Profecto et ipsum Paulum conspicimus diaboli persequutioni obnoxium, et eam fuisse a Domino datam ipsi veluti quandam admonitionem et correptionem. Summo enim ipsius bono factum est, ut istis modis exerceretur, ne nimirum propter donorum Dei abundantiam insolesceret et efferretur, atque ita magnum impedimentum in muneris exsequutione fideli ipsi obiiceretur: quamobrem non aliter potuit Paulus ab arrogantia tutus esse, nisi hoc velut amuleto et protreptico pharmaco. Denique Deo visum est ita Paulum exercere in ipsius summam utilitatem. Quare quotiescunque Deo videbitur, nos quibuscunque modis ipsi placuerit exercere, licet instrumentis utatur ad nos corrigendos incredulis et contemptoribus verbi sui, imo et diabolis ipsis, nos eo usque deprimi deiicique par est, ut quoniam ab Adamo primo parente ortum ducimus, iam infecto a peccato, sciamus nos non tantum corporalem castigationem, sed aeternam damnationem, propter innatam nobis corruptionem mereri. Sed quum Deus improbos diabolorum manu corripit, et ipsis tradit, longe alia est ipsorum quam fidelium conditio, quod hi quidem ita castigantur, ut in salutem ipsis cedat castigatio, improbis autem et infidelibus in exitium. Caeterum Deum observemus sic uti diabolorum opera, ut nulla in ipsum cadere possit accusatio mali quod admittunt, quandoquidem prava diabolorum voluntate ad suorum iudiciorum exsequutionem abutitur. Diaboli quidem nihil nisi perditionem animarum nostrarum per se expetunt: sed ipsis ita Deus utitur, ut ad peccatorum agnitionem venientes veniam deprecemur, et cum humilitate ad Deum accedamus a vitiis purgandi et liberandi. Atque ita quidquid Deus per illos licet prava instrumenta exsequitur, iustum et aequum est. Diaboli vero quid aliud quam crudelitatem, quam rebellionem et contumaciam spirant? Sed ita tamen Deus opus suum perficit. Ac permittit quidem nonnunquam habenas illis, ut crudeliter etiam in Dei filios saeviant: sed quis tandem est istius ipsorum crudelitatis exitus? Nempe Deus tandem non impunitam relinquet crudelitatem et tyrannidem, quam isti, licet divinae iustitiae administri et instrumenta, exercuerunt, quae tandem in ipsorum condemnationem et exitium est redundatura. Nam etsi illi quidem malum quod poenis dignum est puniunt, non tamen in Dei voluntatem respiciunt, sed potius furorem suum et rabiem qua bonos oderunt sequuntur. Eadem improborum esto ratio, quibus saepe Deus utitur iustitiae suae administris: nam saepe Deus per improbos sua iudicia exercet. Quid enim putatis fieri quum bella excitantur, nonne Deo movente hominum voluntatem? Certum enim est Deum istis modis velle populorum malitiam castigare: et tamen non eximere poenis meritis eos quibus instrumentis usus fuerit. An enim existimamus ideo gratos et acceptos, quod per eos impleta sua sint iudicia? Minime gentium: sed odit potius quos avaritia, quos furor, quos crudelitas, quos ambitio, non autem Dei gloriae studium impulit et excitavit. Sed illi tamen Dei votuntatem exsequuntur, et iudicia perficiunt. Sane quidem: verum alieno a Dei voluntate et obedientia animo. Et illi quidem, fateor, suos conatus, nisi Deo permittente, perficere non possent. Nam Deus ipse bella movet: Deus ad arma vocat, ipse Deus ferit et caedit. Quibus vero tandem usus instrumentis? Hominibus sane iustitiae suae administris utitur, qui tamen suis operibus condemnantur. Verum enimvero nonne digni sunt excusatione, quos eo Deus impulit? Minime gentium, quum eorum condemnatio, non ab hoc ultimo peccato, sed a praeteritis transgressionibus et flagitiis manarit, ultimumque secum exitium, veluti iam redun-

dante mensura, traxerit. Sive ergo ipsi diaboli in nos ferantur, sive improbos ad id impellant, reos tamen semper esse coram Deo certum est: quod mens ipsorum non feratur in Dei cultum, sed contra potius Dei voluntati pro viribus reluctentur.

Et de istis hactenus, sequitur deinceps servos Saulis ipsum adhortatos fuisse, ut quandoquidem spiritu malo agitabatur, iuberet sibi quaeri aliquem qui citharam pulsare novisset, ut sibi bene esset. Et unum ex illis admonuisse regem esse inter filios Isaï quendam scientem psallere, virumque bellicosum, prudentem, et virum pulchrum, et quidem cum eo esse Dominum. Ac tum accersitum Davidem: et bona patris cum venia venisse ad regem, stetisseque coram eo, et fuisse dilectissimum, factumque regis armigerum. Tum misisse Saulem nuncios ad Isaï, petentes uti David apud regem maneret, quod gratiam invenisset in oculis eius. Davidem vero tanta gratia citharam pulsasse, ut Sauli bene fuerit, et ab eo spiritus malus ad tempus recesserit. Hic vero in primis quaeri potest: An tanta sit vis musicae, vel citharae, ut spiritus malos possit depellere: quod ista quaedam veneficii et incantationis species esse videatur. Nam, quaeso, si quem Deus spiritu furoris turbaverit, an citharae sonitu depelli posse diabolum arbitrabimur? Praeterea, Davidne divinae sententiae reluctaretur? Saulem enim vidimus propter rebellionem excidisse regia dignitate: et a spiritu malo afflictum, quod ab ipso Dei spiritus recessisset: quare ergo David malum ipsius allevare nititur, vitamque prorogare harmonico musices cantu, aut citharae pulsu, quasi videretur impedire velle quominus in illum Deus animadverteret, qui dignissimus erat castigatione? Praeterea, ut ante dixi, apertum veneficium et incantatio haec esse videtur, cuius nulla certa ratio reddi possit. Et sane re ipsa verum est, et non oportet haec in generalem regulam trahi, harmonico concentu vel vocis vel fidium posse diabolos depelli, vimque ipsorum et furorem impediri. Sed servi Saulis ex usu communis sensus loquuti sunt. Fuit enim malum istud quo affligebatur Saul melancholiae species, ut fuerit simillimus iis qui in furorem versi, quamdiu mania duraverit, obvium quemque caedere nituntur, vel praecipitem in ignem aut aquam dare: cum simili morbo luctari Saul visus est, sicuti pluribus deinceps audituri sumus. Certum autem est adversus istiusmodi morbos melancholicos plurimum posse harmonicos concentus: et afflictum animum posse recreari et ad tempus refici: sed istud non est perpetuum. Vulgus vero consuevit eandem omnibus morbis medicinam adhibere, et existimat pharmacum quod adversus aliquam morbi speciem valuit, eandem vim adversus omnes obtinere. Imo si quis frigidam ad nauseam usque bibens ex febre convaluerit, etsi excessu peccavit, nihilominus eadem potione depelli alios morbos posse sibi persuadebit. Atque ita fit, ut si experientia duorum aut trium aliquid comprobatum sit alicui utile, qui rerum istarum notitiam non habent, arbitrentur omnibus naturis et personis idem convenire, et quod adversus aliquem morbum profuit, idem adversus omnes profuturum. Sane quod ad musicam attinet, non caret ratione quod animus afflictus recreetur et reficiatur, quoniam mali apprehensio harmonico concentu tolli potest, vel mitigari: at non ipse morbus, qui non ita vinci musica vel citharae vel alterius instrumenti sono potest, ut non amplius saeviat in hominem. Ergo ex istis apparet servos Saulis non ratione, neque consilio, sed ex vulgata hominum opinione consilium istud regi suppeditasse, quum suaserunt, ut virum aliquem quaereret qui bene citharam pulsaret. Deus vero licet consilio isti felicem successum dederit, tamen non temere imitandum est: quandoquidem temere Saulis servi illud inierunt: ut solent aulici ad gratiam sibi conciliandam, suumque amorem et benevolentiam erga dominos testandam, quidquid in buccam venerit effutire. Porro quum dicitur malum quo Saul affligebatur allevatum Davide citharam pulsante, conspicimus profuisse ipsi consilium illud, sed speciali privilegio et favore Domini: ut non sit inferendum propterea Deum eodem semper modo cum omnibus acturum: et ne temere quaelibet exempla cogitemus imitari. Quis enim, exempli gratia; quum audit Dominum nostrum Iesum Christum caeco cuidam oculorum usum redditurum inspuisse in manum, et lutum macerasse, quo deinde levit oculos illius, et visum dedit, sputum existimet aut lutum habere vim illuminandi, et usurpandum factum illud, ut papistas fecisse videmus? Sane idem fuerit ac si quis aquam igni miscere velit. Ecquis igitur ex hoc facto speciali, quo Saulis furorem harmonico Davidis concentu fuit placatus, existimet vim quandam sanandi furorem habuisse Davidis citharam? Sane non ea fuit vis citharae, non musices aut aliorum organicorum instrumentorum, ut pellere diabolos et coniurare possent: sed Dei voluntas efficaciam illís ad hoc efficiendum dedit. Atque haec saepe consiliorum divinorum ratio est, ut obliquis mediis ad suum opus perficiendum utatur. Nonnunquam accidit, ut qui iustitiae et aequitati studuerit et se totum tradiderit, tempus et operam lusisse videatur, et labor ac conatus irritus videatur, quem tamen Deus fortunabit, ut in eo Dei manifestum opus appareat. Sed quamdiu ex nostri sensus iudicio mediis obliquis nos agit transversos illudere conatibus videtur. Exempli gratia, Davidemne oportebat ut in regiam dignitatem eveheretur citharam pulsare? an inde aliquod potuit sperare adiumentum ad dignitatem illam consequendam? Erat

quidem inauguratus David a Samuele, venerat etiam in aulam regiam, sed ad quid, obsecro? ut citharistam agat. Quis ergo non dixerit, alienissimum ab illa dignitate Davidem, et nullam apparere spem aut rationem implendae divinae promissionis? Verum Deus ita Davidem per obliquas vias deduxit, ut tamen suum opus perfecerit. Consilium itaque Domini fuit per illas ambages Davidem deducere, et ad promissam regiam dignitatem suo tempore promovere. Hanc ob causam ipsius citharae vim quandam indidit, ut ex ea Saul reficeretur, solamenque mali reciperet, et spiritus malus eum affligens sedatus sit. Atque ista nobis sufficiunto, ut curiosas multas quaestiones missas hic faciamus, in quibus enodandis sese multi profani homines vehementer exercent, musicane et harmonici concentus vim habeant morbos depellendi, et Satanae insultibus resistendi: quod non perpendant illi quae superius a me dicta sunt, Davidis cithara quidem fuisse Saulem recreatum, sed Domino faciente, et vim illam intus inspirante.

Quae sequuntur deinceps observatione digna sunt: *Misit ergo Saul nuncios ad Isaï, dicens: Mitte ad me David filium tuum, qui est in pascuis.* Quare hic pascuorum mentionem nominatim iniicit? Sane non est dubium quin aulicam iactantiam ista verba sapiant: ut solent reges et principes sua beneficia vehementer laudare: et si quem in famulitium recipiant, ex quo tamen ille nihil utilitatis percipiat, beneficii tamen loco volunt haberi, et inde laudem etiam venantur. Saepe quidem, fateor, pauperes et egenos ad dignitates evehunt, ut eorum liberalitas et munificentia praedicetur: sed quum nobiles viros advocant, quorum amplissimae sunt opes, et magni reditus, ut quietam et lautam vitam in familiis agere possint, nonne opes et facultates exhauriunt, et multis incommodis obiiciunt? Nam quoties qui mollibus in stratis poterant domi cubare, coguntur vel sub dio, vel humi duriter, vel in stramine iacere, quoties regibus terras suas lustrare, et triumphos suos facere videtur? Et quae alia compensatio laborum et sumptuum, nisi exprobratio socordiae et desidiae in qua si in domibus essent vitam agerent? Et tamen miseri illi homines istis verbis deliniuntur. Eadem ergo hic ratio est Saulis, petentis ab Isaï ut sibi filium mitteret, et quidem eum qui erat in pascuis. Annon enim simpliciter dicere poterat, mitte ad me filium tuum Davidem, quare addit, eum qui est in pascuis? Nempe ad iactantiam, quasi dicat, e pascuis in aulam meam mittito, ut mecum sit, et honores adipiscatur. En ut miseri homines audacia propria excaecantur. Miseros, inquam, etsi divites. Quis vero fuerat antea Saul? Nonne rusticus, vilis et abiectae conditionis bubulcus? Iam vero ad dignitatem evectus insolentius se gerit, et suam munificentiam ostentat et praedicat. Verum enimvero quam non sua industria, non consilio, non viribus erat adeptus: sed quam uni Deo debebat, et pro qua singulis momentis agere gratias eum oportebat, et sibi conscium prioris vitae tanto abiectiorem et dociliorem esse, et latebras potius quam lucem quaerere. Quantus enim pudor est eum dignitate regia gloriari et efferri, et pascua exprobrare, cuius antea vitae conditio Davidis fuit simillima? Nae Dei beneficiorum obliviscitur, quae tamen ipsi deinceps magno constabunt. Et sane ea est hominum corruptio, ut variis dotibus exornati sic efferantur, ut nunquam deiici coram Domino discant, nisi magnis et crebris ictibus contundantur, et confusione involvantur.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA LX.
CAP. XVII.

1. *Congregantes autem Philistiim agmina sua in praelium, convenerunt in Socho Iudae: et castrametati sunt inter Socho et Azecha in finibus Dommim.* 2. *Porro Saul et filii Israël congregati venerunt in vallem Terebinthi, et direxerunt aciem ad pugnandum contra Philistiim.* 3. *Et Philistiim stabant supra montem ex parte hac: et Israël stabat supra montem ex altera parte: vallisque erat inter eos.* 4. *Et egressus est inter duas acies de castris Philisthinorum nomine Goliath, de Geth, altitudinis sex cubitorum et palmi.* 5. *Et cassis aerea super caput eius: et lorica squamata induebatur: porro pondus loricae eius, quinque millia siclorum aeris erat.* 6. *Et ocreas aereas habebat in cruribus: et clypeus aereus tegebat humeros eius.* 7. *Hastile autem hastae eius erat quasi liciatorium texentium: ipsum autem ferrum hastae eius sexcentos siclos habebat ferri: et armiger eius antecedebat eum.* 8. *Stansque clamabat adversum phalanges Israël, et dicebat eis: Quare venistis parati ad praelium? numquid ego non sum Philistaeus, et vos servi Saul? Eligite ex vobis virum, et descendat ad singulare certamen.* 9. *Si quiverit pugnare mecum, et percusserit me, erimus vobis servi: si autem ego praevaluero, et percussero eum, vos servi eritis, et servietis nobis.* 10. *Et aiebat Philistaeus: Ego exprobravi agminibus Israël hodie: Date mihi virum, et ineat mecum singulare certamen.* 11. *Audiens autem Saul, et omnes Israëlitae sermones Philistaei huiuscemodi stupebant et metuebant nimis.*

Hesterna concione Saulis iactationem et ostentationem vidimus, quum Davidem a patre postulans, dixit, velle ad se mitti eum qui erat in pascuis, ut in aulam reciperetur. Etsi vero coram

hominibus vilis et abiecta Davidis erat conditio, longe tamen illi consultius erat in domo paterna sedere ad pascua, quam in aula regia cum Saule vitam agere. Caeterum hic superbam illam iactationem ex contumacia et obstinatione adversus Deum nasci videmus: nam habebat satis magnam occasionem sese humiliandi, quum a malo spiritu sic agitaretur: et hominum conversationem potius erubescendi quam sese efferendi. Nae suae tegendae turpitudini latebras quaerere potius debuit et ultro regia dignitate se abdicare, quam arrogantius insolescere: vel Ionathano filio tradere potius, quam apud plebem vilescere. Sed ita solent quicunque Dei forti brachio resistere nituntur; etsi notus illorum furor, tamen arroganter sese gerere, et magnopere iactare, quasi omnibus suum ingenium prodituri. Ac sane dubium non est quin a Domino excaecentur, miris modis iudicia sua exserente in eos qui gloriam mundi venantur, et ambitione, ac superbia rumpuntur, ut ipsi sibi dedecus et ignominiam accersant, et omnibus odio sint et contemptui. Caeterum ex istis apparet ratam factam fuisse a Samuele initio latam sententiam, fore istud ius regis, ut acciperet subditorum liberos, et iis ad quodcunque vellet opus uteretur. Et hac ratione Deus ulcisci populum voluit graviter lapsum quum regem a Domino postulavit, libertatemque bonum inaestimabile parvi faciens perdidit. Ac si fuisset Isaï facta optio, domine Davidem retinere, an in aulam mittere mallet, non dubium est quin domi filium retinere quam in aulam Saulis mittere maluerit. Etsi non sine muneribus pro suae conditionis ratione pater eum dimisit; nam et pane et vino et similibus onustus David ad regem pervenit, ut propria substantia sese veluti spoliaverit. Nae a Davide greges in pascua ducente pater maximam utilitatem percipiebat, qua iam privatur, sine ulla spe compensationis. Mittitur ergo David a patre in aulam coram rege citharam pulsaturus: ea tamen conditione, ut quum officio satisfecerit filius, revertatur. Sed Saul eum apud se retinet, et satis arroganter de se sentiens, magni beneficii loco ponit, quod invenerit gratiam in oculis suis: patremque et filium sibi hoc nomine plurimum devinctos arbitratur. Scilicet, id magni beneficii loco habendum, quod afflicta sit familia, eo sublato qui toti familiae serviebat et laborabat, et veluti mortuus patri fuerit, ex quo nullam utilitatem percipiebat: quod quid aliud fuit quam quaedam latrocinii species? Hinc igitur agnoscendi sunt aulicorum et primariae dignitatis virorum mores, qui sibi natos omnes arbitrantur, et sua potestate vehementer abutuntur. Hinc multa ipsorum inique facta, hinc rapinae, hinc caedes, quae tamen omnia ludum et iocum arbitrantur: quod in inferiores nihil non sibi licere existiment. Quamobrem eo maiores gratias agere Deo debemus quod e tam dura servitute et miseria nos exemerit, et otia haec fecerit et singulis potestatem domi suae quietam vitam agendi, et liberis suis ac facultatibus utendi fruendi dederit. Quod quantum sit beneficium, quantique faciendum, sentiremus, si Deus a nobis auferret: quamobrem nimium magna nostra est ingratitudo, quod tantam Dei erga nos benevolentiam non agnoscimus, qua nos ab istiusmodi potentiorum iniuriis protegit, et a nobis vim omnem et rapinas arcet, et ne lana de dorso nobis, ut aiunt tondeatur, impedit.

Quaeri vero potest hoc loco, quinam David Saulis armiger factus sit, quandoquidem ad illum usque diem in pascuis vitam egerat, et ad ovium septa sederat, adeo ut ad militiam instructus non fuisse videatur. Verum quae de Davide hic dicuntur, et quae laudes ipsi tribuuntur, satis ostendunt non fuisse illum adeo rusticum et incultum, ut non fuerit excellentibus donis et virtutibus insignis, etsi non apud omnes ipsius facta celebrarentur. Equidem et in ipsa paterna domo fateor eum fuisse contemptibilem, quemadmodum ante vidimus. Nam Isaï liberis suis coram Samuele septem productis, Davidis nullam, quasi ne natus quidem esset, mentionem fecit. Ex quo apparet quam saepe hominum malitia et ingratitudine Dei dona licet in aliquo valde conspicua conculcentur et flocci fiant, ab iis qui ea non tanti faciunt quanti oporteret. Nominatim enim honorificam Davidis fieri mentionem videmus, et dici fortissimum robore, virum bellicosum, et prudentem in verbis, citharaque bene psallentem. Quae sane non parva laus fuit Davidis: raro enim in iuvenibus fortitudo cum prudentia convenit; quamobrem eo fuit admirabilior Davidis virtus, ad quam prosper etiam rerum eventus quum accederet magnam sane de se admirationem ipsum concitasse non mirum est. Neque enim istae virtutes sunt rusticorum propriae: quandoquidem natura timidi, agrestes, idiotae sunt, et fortitudine, prudentia, consilio, industria et caeteris istiusmodi virtutibus non sunt praediti, quibus aulici plerumque et alii homines insignes sunt. Praeterea qui consilio pollent, et iuri dicundo praesunt, non sunt plerumque audaces neque ad arma tractanda habiles, sed ratione et consilio insignes. Quin et multos viros bonos videas tamen non esse industrios: ex quibus fit nobis conspicuum: Deum extraordinarie Davidem istis virtutibus exornasse: quae tamen in illo quamdiu ad pascua sedit quodammodo contemnebantur et vilescebant. Unde apparet verum id esse quod paulo ante dixi, dona Dei licet in multis conspicua, non tamen pro dignitate recipi, et hominum ingratitudine fieri ut non agnoscantur. Verum enimvero licet ita haec usu veniant, viros tamen bonos quibus sua dona Deus distribuit, decet istam ingratitudinem patienter ferre

neque, si non quales sunt agnoscuntur, indignari: quod saepe tamen fieri videmus, et multorum exemplorum experientia testatur. Nam plerumque qui ad munus aliquod idonei sibi videntur, nisi primo quoque die vocentur, de iniuria sibi illata conqueruntur, et virus suum evomunt, atque ambitione turgidi coelum terrae miscere nituntur. Hinc fit ut qui vel industria, vel aliis sancti spiritus donis ornati sunt, multas turbas dent: quod nimirum non statim ad eas dignitates promoveantur, quarum se dignos existimant, et quas appetunt. Nos vero Davidis exemplum imitemur, qui licet magnis virtutibus ornatus, pastor tamen esse, et ad ovium septa sedere non erubuit: et quanquam a Samuele rex esset designatus et inauguratus, non tamen ideo maiores animos sumpsit, sed in pristina conditione quietam et modestam vitam egit. Tales esse decet eos quos Deus maioribus donis insignes fecit, et licet aliis ingenii viribus meliores tamen modeste et quiete sese in vita privata continere, neque temere sese ingerere in publica munera nisi vocatos, ne sua ambitione turbas excitent, et sua contumacia publicam quietem interturbent, non tam statim quam optarent eas quas expetunt dignitates assequuti: sed patienter contra Dei voluntatem illos oportet exspectare, et sese totos ipsi regendos permittere, neque si Domino videatur dona quae in illos contulit ad tempus occultare, ideo animum despondere. Neque enim, ut ait propheta in Psalmis, dignitas venit a virtute coeli, neque terrae, neque ab Oriente, neque ab Occidente. Deus igitur solus homines extollit vel deprimit prout ipsi videtur, et in ea dignitate, quae ipsi placet, elatos collocat.

Caeterum etiam hinc observandum Deum hac ratione viam fecisse consiliis suis ad finem deducendis, de Davide in illam dignitatem ad quam unctus fuerat evehendo. Sane fateor prima fronte non videri musicam istam, et citharam pulsandi scientiam, fuisse viam ad coronam, verum tamen exitus fidem facit: Deum admirabili sua providentia usum hac via ad id perficiendum. Itaque vel ipso Saule promotore, licet praeter ipsius mentem, Deus usus est. Neque enim si scivisset successorem sibi designatum Davidem ultro in aulam hominem advocasset, neque gloriam illum acquirere permisisset, sed potius pro viribus eripere vitam illi quacunque ratione conatus fuisset. Nam et infra visuri sumus Saulem ira et furore percitum, ubi Davidem animadvertit gratia valere apud homines, manum inferre ipsi et trucidare propria manu, sine occasione tamen, fuisse conatum. Quare inscius rerum futurarum Davidem ad se in aulam vocavit, et apud se retinuit: sed spe sua excidit et longe opinione falsus est. Verum Deus eum ad hoc impulit, ut hominum corda potest pro suae voluntatis arbitrio flectere et regere: et quemadmodum aquarum decursus regit et moderatur, ita regum et principum corda movet, quae licet videantur summis fluminibus vel mari magno simillima: Deus tamen vel immota facit, vel in hanc aut illam partem inflectit. Conspicuum istud est exemplo Saulis, apud quem David educatur, ipsi regi dum malo spiritu affligeretur solatium cantu citharae adferens: et ita fit ipsius virtus et prudentia omnibus conspicua, ut ita paulatim ad hominum aures ipsius fama perveniat, et gratiam illorum sibi conciliet. Nihilominus tamen hominum malitia magnopere Davidem exercuit. Nam etsi Deus illum istis virtutibus commendasset, et autoritatem illi conciliasset, et iam in possessionem regni missurus esset, tamen diu cum multis difficultatibus est luctatus, adeo ut pater, fratres, cognati, propinqui sint illi adversati, aut, si non adversati, non ausi auxilium illi ferre, sed dissimulare et rebus adversis illum deserere coacti sint. Atqui Deus eius virtutem multis egregiis factis manifestam fecerat, eique satis magnam autoritatem conciliaverat, non tantum verbis, sed multis etiam egregie factis. Sane: sed ea est hominum malitia et perversitas, sicut ante dixi, ut Dei dona flocci faciant, et pedibus conculcent: et cuius immensam bonitatem et meram liberalitatem adorare debebant, miris modis contemnant. Nos vero si quibus bene fecerimus a Deo acceptis donis, et tamen nullam gratiam retulerimus, sed potius ii, in quos benefici fuerimus, iniurias pro benefactis referant, discamus Deum velle nos in hac parte humiliari et modestiam discere, et in ipso solo conquiescere. Davidi istud contigisse videmus, quem Deus regiis virtutibus ornavit, et in dignitatis regiae spem in aula regis educari voluit, licet nullis titulis, nullis insignibus conspicuum. Sane multos hodie videas magnis et insignibus titulis gloriari, sed sine virtute tamen. Nam alius rex Hierosolymorum, alius Cypri, alius alterius cuiuslibet regni vocabitur: qui sane tituli sunt insignes, sed sine re. Cur non enim regna quorum titulis gloriantur reposcunt? Contra David, etsi vilem et abiectam vitae conditionem initio sortitus, nullis clarus, nisi opilionis, titulis: virtutibus tamen summis claruit, ut omnibus fuerit admirationi, licet pauci virtutes illas in ipso agnoscerent et laudarent: neque tamen ideo maiores animos sumpsit, aut quidquam est aggressus, etsi iam rex fuisset a Domino designatus. Quare pro inanibus illis titulis quibus plerique gloriantur Dei gratiam magis expetamus, ut re ipsa testatum faciat donorum in nos effusione, nos illi gratos et acceptos esse et ad munus ad quod ipsi placuit vocatos.

Sequitur deinceps renovatum bellum a Philistaeis adversus Israëlitas, quos illi ultro, non lacessiti neque provocati, aggressi sunt: et in tribum Iuda impetum fecerunt, in eaque castrametati sunt.

Magna quidem illi clade caesi fugatique fuerant, ut nunquam viderentur exercitum redintegraturi: quare novum et insolens illud videbatur, quod non modo rebellant, sed ultro victores antea Israëlitas invadunt. Magnopere suis viribus confisos oportuit, nam unde tantos animos sumerent, quum antea tot hominum millia ex ipsis caesa fuissent: quomodo iam denuo praeliaturi tantum exercitum colligere potuerunt, et tanta audacia Israëlitas agressi sunt? Nae Deus reiecto Saule, fecit illis animos, quoniam, ut ante diximus, Deus hominum corda regit: ac proinde qui modo magno et excelso animo nihil extimescebat, repente in ignaviam et timiditatem incidit. Contra vero qui antea timido, humili, demisso fractoque animo nihil audebat, repente magnos et elatos animos gerens quaelibet ardua leonina quadam ferocia suscipit, et in sui admirationem omnes traducit. Tali audacia Philistaeos Deus excitavit, ut coacto exercitu populum Israëliticum ultro aggrederentur, belloque lacesserent, et regionem ipsorum invaderent: et hoc potissimum ut Saul puniretur: in cuius punitionis partem populum etiam venire oportuit. Ea sunt enim divina iudicia ut nonnunquam populus pro regis delicto veniat in partem poenae: nonnunquam contra reges etiam plectantur immissa in plebem calamitate: quod mirum videri non debet, quandoquidem non sunt populi innocentes, et omni culpa vacui, quum reges peccant, et puniuntur. Sic videmus hoc loco Saulis regnum a Domino fuisse maledictum, et populum etiam dignum fuisse qui gravibus poenis multaretur, quod a Samuelis obedientia se subduxisset, quem tamen ipse Deus ipsi praefecerat, suumque veluti legatum instituerat. Equidem vero fateor Dei bonitatem tantam malitiam superasse, quemadmodum antea vidimus, sed non ita tamen ut suae vindictae locum non reliquerit, quum locus et tempus postularunt corrigi istam offensam adversus ipsum Deum admissam: etsi ad tempus dissimulavit et populi rebellionem toleravit. Quid Mosi contigerit in deserto, post culpam illam populi qui vitulum aureum conflaverit satis notum est. Nam quum ardentibus precibus saepius repetitis iram Dei populo imminentem deprecatus fuisset, et Deus populo placatus illius precibus fuisset, quod vitulum aureum conflasset, nihilominus tamen iustam illius idololatriae vindictam in tempus opportunum distulit. Sed nonne in istis magnam esse repugnantiam dixerit aliquis: Ego miserebor, et tamen vindictam in opportunum tempus differam? Sciendum itaque Deum peccata quidem remittere quum ea non punit ex tempore: sed quae deinceps punit, quod quibus remissa videbantur ad Deum serio non sint conversi, neque ipsum invocarint, et impunitatem sibi pollicentes parvi ipsius minas fecerint. At quum tam patienter nostram conversionem Deum exspectare videmus, testimonium ipsius clementiae et mansuetudinis habemus: quae tamen gravitate poenae compensetur in eos qui patientiam ipsius novis peccatis provocarint. Cuiusmodi exemplum hic populus nobis praebet adversus quem Philistaeos rebellasse, et bellum renovasse conspicimus: et castra fuisse metatos in media tribu Iudae conspicimus.

Interim tamen omnis hic apparatus videtur Davidem adiuvare, et rebus ipsius magnum pondus adferre: quandoquidem adversus Goliathum immanem illum gigantem ultro praelium solus aggreditur. Sed quam impari certamine! Nae veluti si musca elephantum, vel formica taurum vel aliquam similem feram lacesseret. Quis ergo vel mente cogitaret Davidem hac via perventurum ad summam dignitatem? Sed Deus ita solet opera sua perficere modis admirandis et nobis incomprehensibilibus: itaque quem vult attollere, deprimit: et quem vivificare, occidit, ut sacram scripturam passim loqui videmus. Atque ita fiunt eius opera notiora, quae alioquin parvi facerent homines, si modo quodam ordinario et via generali quadam operaretur: ac proinde autor non agnosceretur, neque ipsi gloria debita tribueretur, sed fortunae potius adscriberentur. Sane quum ex arbitrio nostro res succedunt, certum est, nos non ad Deum usque assurgere ut autorem laudemus: neque tam alte oculos attollere ut eius virtutem, quae tamen in illis sese patefacit, apprehendamus: quamobrem oportet Deum contra nostri iudicii et rationis sensum operari, ut eius manum agnoscamus. Exempli gratia, si David in regiam dignitatem admissus fuisset nunquam debellato Goliatho, Dei gratia longe fuisset obscurior. Sed quum certamen illud impar aggressum, et velut in immensam abyssum immersum, Deus facit emergere, et victoriam insignem ipsi de hoste concedit: quum, inquam, gigas, et quidem sic omnibus armis instructus, et in re militari exercitatus, ut rupes quaedam aut propugnaculum videretur, a Davide superatur, et eo iuvene, et inermi, nisi quod aliquot lapillis in pera pastorali sumptis, funda turrem illam et propupnaculum evertere conatus est. Nam ipsius gigantis staturam et armaturam attendite, *erat altitudinis sex cubitorum et palmi: Et cassis aerea super caput eius: et lorica squamata induebatur. Et ocreas aereas habebat in cruribus: et clypeus aereus tegebat humeros eius.* Quibus vero contra munitus armis erat David? Nae, nudus et inermis adversum tam bene armatum gigantem progreditur, exceptis paucis lapillis et funda. Quae quidem profecto nugae potius quam serium certamen videri possent. Sed hinc maior oritur occasio divinae virtutis et potentiae praedicandae: et praeparatio quaedam seu proludium ad Davidem celebriorem faciendum, donec in regni possessionem venisset: quae tamen non humano indicio conti-

gerunt, sed potius contra humanum sensum impleta sunt. Deinceps porro quanto populus pavore perculsus sit inspiciamus; nam hostes vident in media tribu Iudae castrametatos fuisse, et interim sese intra munitiones continent. Nam etsi acies instruxerunt, praeliaturi cum Philistaeis si necessitas eos impelleret, tamen in monte constiterunt, non aggressuri hostes neque praeliaturi nisi coacti. Hic debuit populus animadvertere Dei manum sibi contrariam: nam quum in tanta rerum mutatione Saul reiectus esset, etiam immutatus est: et pro pristina illa magnanimitate et fortitudine quam acceperat a Domino, ignavus et attonitus obstupuit. Recesserat nimirum ab ipso spiritus Domini: hinc ille metus, hinc stupor, antequam ad manus adhuc ventum esset: quandoquidem eum Deus illa fortitudine quae regem decet ad subditos adversus vim hostium tutandos et defendendos spoliarat. Ergo quaecunque in bono duce desiderantur, iam ipsum deficiunt, ubi Deus spiritum suum illi ademit. Verum enimvero populus nondum ista perspexit: quemadmodum saepe Dei iudicia nostros oculos perstringunt, et fugiunt, propter innatum nobis stuporem, quo fit ut, non quidem omnino simus illorum ignari, sed negligentius illa perpendamus: et Dei opera, in quibus meditandis nostrum studium collocare deberemus, non consideremus. Ita solet sacra scriptura stuporem hominum carpere, quum ait, non fuisse diligentes in perpendendis divinis operibus. Agnoscamus itaque hanc nobis innatam socordiam, ut Dei iudicia non modo non attente ut decet consideremus, et ex iis ad salutem aspirare et ipsius iram metuere discamus, sed contra repente effluant, et ex illis nullam utilitatem percipiamus. Hinc factum ut populus Israëliticus non animadverterit Saulis stuporem a divino iudicio manare: et omnes obstupuerint, Deo licet non dubia signa vindictae suae demonstrante adversus regem Saulem, ita ut illa non ante perspexerint, quam illi alium surrogasset. Magnam autem metus occasionem oblatam populo certum est, non tantum quod Goliath ille gigas provocaret Israëlitas ad singulare certamen, ad cuius solum conspectum omnes horrebant, sed etiam quod verisimile sit Philistaeorum exercitum fuisse numerosissimum, quum antea viderimus Philistaeos in exercitu habuisse triginta millia curruum, et sex millia equitum, pedites vero tanta multitudine ut essent sicut arena quae est in littore maris. Nunc itaque quum redintegrarint exercitum, verisimile est ingentes illos secum copias duxisse, ut non immerito populus sit attonitus et obstupefactus.

Accedebat ad metum illum et summum dedecus et contumelia, quum ad singulare certamen provocantur, et ludibrio habentur phalanges Israël, gigante illo proponente ipsis iniquas leges certaminis, his verbis: *Quare venistis parati ad praelium? numquid ego non sum Philistaeus, et vos servi Saul? Eligite ex vobis virum, et descendat ad singulare certamen: si quiverit pugnare mecum, et percusserit me, erimus vobis servi: si autem ego praevaluero, et percussero eum, vos servi eritis, et servietis nobis.* Sane vehementer illos oportuit istis exprobrationibus commoveri, et tantam hominis iactantiam gravius et iniquius ferre quam ipsum mortis periculum: quum praesertim nullus in toto Israëlitarum exercitu sese ad certamen adversus gigantem illum iactabundum offerret. Et sane quis non illius aspectum horreret, quem ex circumstantiis singulis, quae hic describuntur, horrendum fuisse apparet? Nam quis non ad tam enormis staturae adspectum et tales minas totus cohorrescat? adde universam eius armaturam, galeam aeream, loricam squamatam, cuius pondus erat quinque millia siclorum aeris, clypeum, ocreas aereas, et reliqua quae fidem omnem superare videntur. Denique Goliath videtur esse instar rupis cuiusdam, ad quam accedentes in ipsius potestatem venturi fuerint, ac proinde vehementer singulos terruisse, ut coram ipso non ausi sint subsistere. Magnam sane vim habuerunt ista ad Israëlitarum animos deiiciendos et in montium latebris occultandos, donec inexspectatum Deus auxilium Davidem mitteret. Dignum exemplum quod semper ante oculos ponamus, ut Deo nos castigare volente meminerimus comminationum ipsius, fore nimirum ut antequam hostes nos invaserint metuamus, et antequam ictum dederint victos nos fateamur. Sic enim Moses de Dei vindicta in rebellem populum loquens ait: *Quomodo persequatur unus mille, et duo fugarent decem millia? nonne ideo quia Deus suus vendidit eos, et Dominus conclusit illos?* Ex quibus discimus ita in Dei timore ambulandum, ut cum Paulo apostolo merito dicere possimus: *Si Deus pro nobis, quis contra nos?* Imo vel ipsos diabolos subiici nobis oportet. Sed si ab ipsius cultu recesserimus, in eo talem contumaciam ostendemus, ut ipsi bellum inferre velle videamur, et adversarium ipsum habere. Ecquis vero mortalium ipsius fortitudini et potentiae resistat? Nae, vel ipsis muscis vel insectis adversum nos vires suppeditabit, a quibus, etsi viri fortes videamur, facillime debellemur. Quod si adversus homines pugnandum erit, etsi pauci sint, Deus tamen permittet ut cum summo dedecore in ipsorum potestatem veniamus: denique incognitis nobis rationibus sic castigabit, ut nulla nos humana praesidia iuvent, non reges, non principes, licet in bellis exercitati, non propugnacula, nulla denique vis humana possit adversus Dei furorem auxilium ferre. Quapropter ex istis retineamus, metum illum ingentem Israëlitarum fuisse iustam a Deo ipsis inflictam punitionem. Namque fuerant audaciores quando et ubi

non oportuerat: quare nunc Deus ostendit quid illis tanta illa audacia profuerit, quae non modo repente effluxit, sed etiam metus ingens illos occupavit, ut neque vires, neque consilium quo se tuerentur haberent, sed tanquam semimortui ad suorum hostium conspectum obstupuerint, et animum illis resistendi, licet viribus satis instructi, non habuerint. Sed malum longe gravius istis omnibus accessit, turpis illa gigantis gloriatio, de populo subiugando cum Dei ipsius contumelia coniuncta. Nae si in solum populum dedecus recidisset, parum id fuisset: sed quum impius ille gigas in ipsum Deum viventem insurgat, quasi populum, quem in suam clientelam receperat, tutari non posset, nec e suis manibus eripere, quis vere pius et religiosus homo non magnopere animo commoveretur? Verum enimvero maximam populi partem adeo stupidam videmus ut istis non afficiatur: quos contra graviter commoveri oportebat. Sic pios et religiosos viros conspicimus, etsi dedecore et ignominia appetantur, non tamen propriis iniuriis tantopere affici et commoveri, quam quum Dei contemptum animadvertunt: sic audimus conquerentem in Psalmo prophetam, et vehementer se excruciantem, quum improborum voces illas audiret: *Ubi est nunc ille Deus vester, quur non vos servat nunc?* Atque huc impietatis devenerat profanus ille Goliath, qui non tantum res creatas aggreditur et contumeliis afficit, sed in ipsum Deum viventem qui adorabatur in Israële est iniurius et contumeliosus. Ac sane certum est Deum aliquando permittere suum nomen blasphemari propter eos qui profitentur se ipsius populum et haereditatem. Et impii, ut impelluntur a diabolo, quaerunt in nobis occasionem fremendi adversus Deum, et adversus eum insurgendi, et sacrosanctum ipsius nomen contumeliis proscindendi. Atque proh dolor! nimium frequentia sunt hoc saeculo istorum exempla. Nam quoniam evangelii reformationem profitemur, nonne quotquot evangelio resistunt, et suam idolomaniam et superstitiones pertinaciter tuentur, semper sunt in excubiis, et nostras actiones explorant, si forte occasio illis adversus Deum blasphemandi detur, et adversus salutis doctrinam virus suum effundendi? Ac licet occasionem non habeant calumniandi, nullum tamen latrandi canum instar finem faciunt, si mordere non possunt. Verum si nos adeo vesanos esse contigerit, ut professioni non respondeamus, et vita nostra professionem arguat mendacii, si nempe nos Dei filios, si fideles et evangelii doctrinam sequi profiteamur, et interim iniquitas nostra palam conspiciatur, et Curios simulantes bacchanalia vivamus, sane nostra culpa Dei nomen sacrosanctum impiorum blasphemis vocibus exponimus. Istud autem Deus permittit, ut crimen nostrum tanto gravius fiat, et ideo nostra etiam maior condemnatio. Idem iis omnibus contingit qui negligenter aut temere Deum colunt, et maxime conspicuum est in Israëlitis, quos Deus, quoniam legem et prophetas reliquerunt, et nominis divini contemptui occasionem praebuerunt, graviter increpat: Vos inquit, causa estis quod nomen meum blasphematur inter incredulos, quid amplius adversum me potestis? Nae iste cumulus est impietatis, quum propter vitia et peccata vestra profanis occasio datur nomen meum blasphemandi.

Quamobrem exemplum istud est diligenter notandum. Nam etsi hodie Goliath non vivit in terris, multos tamen successores et illius similes aetas nostra progenuit, plenos arrogantia et ferocia, qui nullum finem faciunt Deum ipsum et verbum ipsius veluti cornubus impetendi. Discamus itaque vitam nostram tam integre et sincere instituere, ut improbis os claudatur, et confusione operiantur, ne nobis evangelii profanatio et contumelia merito possit imputari. Sane fateor improbos non propterea finem facturos adversus Deum blaterandi, et nomen ipsius discerpendi, si possint, et verbum ipsius blasphemis vocibus proscindendi, licet nullam ipsis occasionem praebuerimus: sed si fiat, erimus extra culpam, et tandem etiam Deus in illorum capita blasphemas illas voces et contumelias derivabit, et in graviorem condemnationem praecipites dabit. Danda igitur nobis opera et in hoc summis viribus incumbendum, ut omnem occasionem captantibus adimamus, Pauli apostoli praeceptum hac in re sequentes, et, quandoquidem evangelii doctrinam vitaeque sanctimoniam profitemur, re ipsa nos tales quales haberi volumus exhibeamus. At si vero, Dei gratia, sic vixerimus ut nullam istis Dei contemptoribus blasphemandi divini nominis occasionem dederimus, et huius criminis rei fieri non possimus, dolendum tamen est ex animo et vehementibus gemitibus lugendum, quum impiorum tam effraenem esse contumaciam audimus, ut Dei nomen veramque religionem contemnant, et blasphemis vocibus proscindant. Hic intueamur boni illius Ezechiae regis exemplum, qui, quum ad suas aures pervenissent Rabsaces illius insanae voces, quibus Deum vivum irridebat, dicens illum non potentiorem fore adversus dominum suum Sancheribum diis aliarum gentium: licet bonus ille rex sciret id sua culpa non contigisse, et conscientia ipsi restaretur apud Deum et ipsius angelos virtuti suae potius quam vitio tribui quae obiiciebantur, tamen scissis vestibus coram Domino testatus est, quanto divinae gloriae zelo arderet. Illius nos zelum et fervorem decet imitari: Deoque sua relinquere iudicia, qui blasphemos illos suo tempore tandem est ulturus et gravissimis poenis puniturus. Licet vero Deus improbos et blasphemos ulciscatur suo tempore, et in ipsorum capita blasphemias

omnes derivet, et fideles sibi bene conscii sint nullam se istis occasionem dedisse tanti contemptus divinae maiestatis, nihilominus tamen debent vehementer affici perditorum illorum hominum blasphemiis, divinique numinis vindictam horrere. Ideo iusti iubentur bene in Domino sperare, et non dubitare quin Deus improborum violentiam reprimat, et furores compescat hostium iniuria iustos opprimentium, et adversus ipsum Deum tanto furore insurgentium. Itaque si nobis bene conscii sumus, fremant licet veritatis hostes, veramque doctrinam irrideant, et conentur nos in eundem secum furorem inducere, et a sincero Dei cultu deducere, ne dubitemus quin ipse Deus a nobis invocatus sincero affectu in ipsius timore perseverantibus causam nostram suscipiat, et hostes nostros tanta calamitate feriat, ut ne vestigium quidem illorum amplius appareat, ut propheta loquitur in Psalmo 37. Nam quotiescunque virus suum despumant et suam rabiem adversus salutis doctrinam evomunt, minime dubitandum quin se ipsos in laqueos induant, et sua tam effraeni arrogantia in horrendam et stupendam condemnationem praecipites coniiciant. Atque ista meditanda sunt ex Goliathi huius insolentia, quem non puduit adversum Deum viventem trophaeum erigere, non contentum populo Dei illusisse et dedecori habuisse, et cum ignominia et summo contemptu ad singulare certamen provocasse.

Quod vero deinceps Saul dicitur ad istos Goliathi clamores obstupuisse, et totus cum ipso populus, demonstrat quod ante diximus, recedente spiritu Domini ab ipso, nullas eius fuisse amplius vires, quandoquidem propter ingratitudinem Dei donum ei fuerat ademptum. Nam si qua in ipso virtus, si qua fortitudo fuisset, millies potius mortem oppetere debebat quam ferre tot blasphemis vocibus Dei nomen lacerari et dedecore affici. Sed attonitus haeret cum toto populo pariter obstupefacto. Ionathani quidem magnos animos ante vidimus, sed iam etiam obstupefactus non prodit ad certamen, sed sese cum reliquis intra castra metu continet. Neque propterea reprobatum ipsum a Deo dixerimus, nisi quod Davidi regiam dignitatem cessit: et quidem ultro, quod mansuetus et placidus Dei voluntati resistere noluerit. Ille vero, ut ante diximus, sua fortitudine usus, agnovit tamen Dei potentiam non esse positam in militum multitudine et robore: quare ergo nunc ista non revocat in memoriam, cur non adversus Philistaeum Dei virtute fretus certamen suscipit, et toti populo spem bonam et animos facit? Verum in ipso, ut aiunt, capite malum haerebat, ex quo in totum corpus effundebatur: et quod Saulem Deus condemnasset, regnoque abdicare decrevisset, ipsius iudicium in universum etiam extendi populum oportebat. Pariter etiam apparet populum nullo Dei gloriae studio fuisse affectum, sed attonitum et obstupefactum haesisse. Verum enimvero si de suis viribus diffidebant Israëlitae, nonne Dei favor ipsis paratissimum erat subsidium? Cur non igitur ad Deum precibus ardentissimis confugiebant? Sed Dei non meminerant, metus illorum mentes occupaverat, itaque de remedio adversus tantum malum non cogitaverunt. Ex quo apparet, Deo spiritum suum ab hominibus subtrahente, non modo destitui illos consilio et viribus ad resistendum hostibus, sed ne cogitare quidem de remedio, nempe non meminisse Deum satis potentem ad ipsos protegendos et invincibiles efficiendos, et promptum ad eos exaudiendos qui sese in ipsius clientelam recipiunt. Sed miser iste populus nihil nisi metum et terrorem concipit viso Goliatho, Deique interea non meminit: aut si meminit tamen ad ipsum precibus non confugit. Ex quibus discimus tanto studiosius in Deum sensus omnes nostros coniicere, et ardentius ipsum precari, ut nos in suam clientelam recipiat, et in omnibus rebus adversis imperterrito et constanti animo gratiam perseverandi largiatur: certo persuasis Deum nos ex omnibus periculis mortis erepturum, etsi mille mortes nos undique circumdederint, ut loquitur propheta in Psalmis. Itaque animo confidenti Deus est invocandus, et minime dubitandum, quin nos ex animo invocatus exaudiat. Ac licet non simus stupidi et insensibiles, et sit nobis adversus plurimas tentationes certandum, tamen certum est omnes calamitates et tentationes nobis in summam laetitiam convertendas, ut in omnium calamitatum exitu re ipsa Deum nobis protectorem et patrem experiamur esse velle, modo ipsi talem obedientiam reddamus, quam liberi debent parentibus: et ita metum omnem superemus. Neque vero tantum in summo quodam discrimine divinum nobis auxilium est sperandum, sed persuasos esse oportet quamdiu in terris vivimus, Deum nobis nunquam defuturum, ac si pro nobis fuerit, nullam tantam esse hominum vim quae nobis exitium afferre possit, quamdiu sub alarum ipsius umbra delituerimus.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA LXI.

12. *David autem erat filius viri Ephrataei, de quo supra dictum est, de Bethlehem Iuda, cui nomen erat Isaï, qui habebat octo filios, et erat vir in diebus Saul senex, et grandaevus inter viros.* 13. *Abierunt autem tres filii eius maiores post Saul in praelium: et nomina trium filiorum eius qui perrexerunt ad bellum, Eliab primogenitus, et secundus Abinadab,*

tertius quoque Samma. 14. *David autem erat minimus. Tribus ergo maioribus sequutis Saulem* 15. *Abiit David, et reversus est a Saul, ut pasceret gregem patris sui in Bethlehem.* 16. *Procedebat vero Philistaeus, mane et vespere, et stabat quadraginta diebus.* 17. *Dixit autem Isaï ad David filium suum: Accipe fratribus tuis ephi polentae, et decem panes istos, et curre in castra ad fratres tuos.* 18. *Et decem formellas casei has deferes ad tribunum: et fratres tuos visitabis, si recte agunt: et cum quibus ordinati sunt, disce.* 19. *Saul autem et illi, et omnes filii Israël in valle terebinthi pugnabant adversus Philistiim.* 20. *Surrexit itaque David mane, et commendavit gregem custodi: et onustus abiit, sicut praeceperat ei Isaï: et venit ad locum Magala, et ad exercitum qui egressus ad pugnam vociferatus erat in certamine.* 21. *Direxerat enim aciem Israël: sed et Philistiim ex adverso fuerant praeparati.* 22 *Derelinquens ergo David vasa quae attulerat, sub manu custodis ad sarcinas, cucurrit ad locum certaminis, et interrogabat si omnia recte agerentur inter fratres suos.* 23. *Quumque adhuc ille loqueretur eis, apparuit vir ille spurius adscendens, Goliath nomine, Philistaeus de Geth, de castris Philistinorum: et loquendo eo haec eadem verba audivit David.* 24. *Omnes autem Israëlitae videntes virum, fugerunt a facie eius, timentes eum valde.* 25. *Et dixit unus quispiam de Israël: Num vidistis virum hunc qui adscendit? ad exprobrandum enim Israëli adscendit. Virum ergo qui percusserit eum ditabit rex divitiis magnis, et filiam suam dabit ei, et domum patris eius faciet absque tributo in Israël.* 26. *Et ait David ad viros qui stabant secum, dicens: Quid dabitur viro qui percusserit Philistaeum hunc, et tulerit opprobrium de Israël? Quis est enim hic Philistaeus incircumcisus qui exprobravit acies Dei viventis?* 27. *Referebat autem ei populus eundem sermonem, dicens: Haec dabuntur viro qui percusserit eum.*

Magna sane et inaestimabilis virtus eius est qui vitam agit privatam, quietam et securam, non invidens aliis summos honores et dignitates. Notum enim est quam altas radices agat natura in hominibus superbia, ut quisque cupiat eminere et in alios imperium obtinere. Quare difficile est intra modestiae et humilitatis terminos sese continere, suaque conditione contentum esse, vilemque et abiectum haberi, aliis ad summos honores et dignitates evectis: et Deo placide inservire, non sollicitante concupiscentia neque impellente ad honorum cupiditatem: singularis, inquam, illa est virtus. Et vicissim rara virtus est, si quis honoribus, dignitate, gratia et autoritate praeditus non effertur neque insolescit: sed sese totum Dei cultui addicit, et pro viribus proximorum utilitati studet, et quo maioribus donis a Deo donatus est, eo se magis Deo et proximis devinctum agnoscit. Si quis igitur in summam dignitatem aliquam evectus non insolescit neque arrogantia tumet, sed in ea se modestia continet, ne alios contemnat, et suae conditionis meminerit, laudabilis sane virtus etiam est. Tertia quaedam ad istas accedit virtus longe illis superior, quum nulli honores, nulla dignitas hominem a sobrietate et modestia potest dimovere: sed potius ex illis agnoscit, se a Deo in eam dignitatem evectum explorari et ad modestiam erudiri: ac proinde si de dignitate deiici et parvum fieri contigerit, sua conditione gaudet, et pristinam dignitatem facile obliviscitur. Profecto si quis aequo animo tantam mutationem ferre didicit, ut licet in autoritate collocatus tamen modestiam colat, et si abiectam conditionem vitae ingressus sit non aegre ferat: sed quaecunque vitae ratio fuerit, sive dives, pauperis animum retineat, sive pauper, ne opes affectet, et quaecunque mutatio contingat, patienter casus omnes ferat, magnum illum ego virum, et insignibus virtutibus eximium iudico. Hanc virtutem coluisse Davidem ex hoc loco fit conspicuum, ubi audimus ipsum postquam factus fuisset Saulis armiger, et in gratia esset apud Saulem, reversum tamen in domum paternam et ad ovium pascua, et rusticam vitam egisse. Nullae illum sane delitiae aulicae, nulla pompa retinuit quin ad ovium septa reverteretur, quasi nunquam ab illis recessisset. Certum est enim quae hoc loco recensentur contigisse ex quo David in Saulis aulam advocatus fuerat, et gratia multum apud proceres valebat. Fidem huius rei faciunt expressa textus verba, quibus dicitur David a Saule abiisse, et reversus esse ad pascendas oves: et deinceps etiam videbimus illum fuisse istius dignitatis participem. Nam si antequam in regiam aulam vocatus fuisset, Goliathum ad certamen provocasset et superasset, quaerentibus servis Saulis quendam qui coram ipso, quum a spiritu malo vexaretur, citharam pulsaret, et David vocatus esset, nonne ex signis istis fuisset agnitus, eum nimirum esse invenem illum qui Goliathum gigantem singulari certamine vicisset? Sed quum primum ad Saulem venit, tanquam ignotus et nunquam antea visus est adductus.

Verum tamen quaedam hic oritur non parva difficultas. Nam paulo post videbimus Saulem de Davide, quum se ad singulare certamen offerret, inquisivisse quis esset, quasi nunquam eum antea conspexisset: et a victoria reversum quaesivisse ex Abnero, unde genus adolescens ille duceret, quasi nulla unquam de ipso apud regem facta esset mentio. Verum ex eo fit conspicuum Saulem non modo perturbata mente fuisse, sed etiam stupida et hebeti: et a Deo sic in reprobum sensum fuisse coniectum, ut ne inter homines quidem discerneret eos quorum utebatur ordinario ministerio. Caeterum Davidem

hic animadvertimus e domo paterna vocatum, ut coram Saule pulsans citharam, eum a spiritu malo recrearet, quem Deus Saulem castigaturus immiserat, non ambivisse illam dignitatem; neque sese ultro obtulisse, neque obliquas vias quaesivisse quibus ad eam perveniret, ut solent ambitiosi, licet coram hominibus morbum occultum non detegant, sed intus foveant illam cupiditatem sibi autoritatem quaerendi, et gratiam apud homines retinendi, ut pedetentim et quasi gradatim ad altiora perveniant. Nihil tale in Davide, sed contra longe a tali cura remotae ipsius sollicitudines. Nam etsi Samuelis ipsius ministerio fuisset unctus, et sciret se a Deo regem in posterum designatum, non tamen exercetur ulla regnandi cura vel sollicitudine, sed potius in commissam a patre sibi provinciam totus incumbit. Ubi vero in aulam venit vocatus, non est aulicis honoribus delinitus neque inebriatus, neque ventis vela dedit pristinae conditionis immemor: sed ubi facta ipsi est domum paternam revertendi potestas, non erubuit reverti et ad pascendas oves animum applicare, quasi nunquam aula regia salutata. Hic ergo locus etsi Davidis singularem virtutem et animi constantiam commendat, nobis etiam ad instructionem proponitur, ut Davidem imitari singuli pro viribus studeamus. Quandoquidem enim figura fuit Domini nostri Iesu Christi, certum est toti ecclesiae proponi exemplar imitandum, ut virtutes illae quibus fuit insignis, nos quales esse debeamus erudiant. Quare quum Davidem audimus regi licet gratum et acceptum, tamen ad lares patrios reversum, ut eius Saul amplius non meminerit, inde discimus comprobari experientia vulgatum istud dictum, regum ministerium non esse haereditatem: et eum qui ad summum aliquem dignitatis gradum in aula pervenit, momento posse excidere. Nempe Deus homines ita solet nonnunquam exercere, ne in rebus istis terrenis collocatam suam felicitatem putent: nonnunquam vero castigare temerariam et stultam opinionem, eorum qui ad honores summos evecti montes aureos sibi pollicentur, et se homines esse non meminerunt, excaecante illos honorum splendore. Deum itaque tantam arrogantiam oportet reprimere et coërcere. Caeterum hic in genere retinendum quod pulchre docet Salomon, sub coelo tot tantasque mutationes et conversiones fieri, ut qui hodie ditissimus, cras futurus sit pauperrimus: qui summum dignitatis occupat fastigium, perendie sit inter infimae conditionis homines habendus, Deo pro arbitrio suo miseros mortales castigante et exercente. Quare cavento qui sedent ad rerum gubernacula, ne supra modum efferantur: sed suae conditionis memores diligenter munus ad quod vocati sunt exercento: et persuasi sunto Deum autorem istarum dignitatum easdem gratas habere, et in hunc finem instituisse, ut proximis quisque in sua vocatione serviat, ut nulla tanta sit dignitas quae non teneatur proximis inservire, si ad dignitatem illam vocatus officio fungi velit. Deinde et deiici et deprimi discunto, quoties Deo videbitur: neque conditionis mutationem aegre ferunto, neque si Deus illos in humili conditione esse velit animum despondento. Sed forti praesentique animo sunto, quicunque casus acciderit: quod fiet si humilitatem sectentur, et in sua vocatione modeste se contineant.

Et de Davidis exemplo hactenus: sequitur deinceps, illum fratrum fuisse minimum, quum octo essent: et iis verbis magis commendatur erga Davidem Dei gratia, quem etsi nulla prae fratribus specie externa commendabilem, tamen ipsis anteposuerit. Et quidem hic tres ipsius fratres maiores natu nominantur ad bellum a patre missi, ut appareat vel ipsius patris iudicio Davidem parvi factum fuisse. Nonne vero tamen ipse pater de Dei voluntate per Samuelem certior factus fuerat, electum a Deo Davidem, et Sauli successorem designatum? quid ergo ipsum tantopere despicit et reiicit? Nam fere fit ut si quis pater in liberorum aliquo notam quandam futurae virtutis, et coniecturam aliquam futurae dignitatis habeat, in eo maxime acquiescat voluptatemque capiat. Sane Isaï non tantum coniectura, sed promissis divinis magnum aliquid sperare iubebatur: nam expressum erat Samuelis oraculum, unctione externa confirmatum, Davidem in Israële regnaturum: quare ergo non habuit illum in maiore pretio? Nae Deus hoc permisit, ut sua gratia sic longe fieret illustrior. Nam si Davidem pater ultro promovisset, et ad bellum cum reliquis fratribus sub vexillis Saulis misisset, visa fuisset humana quaedam ratio viam Davidi ad dignitatem illam fecisse, ac proinde gratia et benevolentia Dei fuisset obscurior. At quum tres filii Isaï maiores post Saulem in praelium abiisse dicuntur, et nomina illorum Eliab, Abinadab, Samma exprimuntur, David autem fuisse minimus: et dimissus a patre ad fratres in castris visitandos dicitur, et modo pecudes in agris curasse, modo ad fratres excurrisse. Sane David longe remotus ab omni dignitate videbatur, qui modo in pascua ducendis ovibus, modo in fratrum ministerium operam suam navaret: contra vero fratres optimam rationem habere ad summos honores perveniendi. Verum divina providentia Davidem voluit et reiici et ad haec abiecta ministeria vocari, ut ad rerum gubernacula deinceps vocatus, illustriorem erga se Dei bonitatem faceret. Nam, obsecro, qua humana industria, quibus consiliis, Davidem momento de humili et abiecto regem factum dicemus? An rebus praeclare gestis? an hominum gratia et favore? an ipsius patris consiliis, qui a Samuele regnaturum olim acceperat, et proinde ad illos honores viam ipsi fecerit? Minime

gentium. Nam quum Deus per prophetam praedixit, se designare Davidem regem: tum videtur factus eo remotior et alienior. Quare hic in primis consideranda Dei providentia praeter admirabilem bonitatem: sunt enim haec omnia praeter hominum opinionem gesta, et humano captui incomprehensibilia. Ecce enim Goliathus exercitum Israëlitarum lacessebat et ad singulare certamen provocabat: cuius clamoribus adeo sunt obstupefacti totius exercitus animi, ut omnino conciderint, et fractis viribus iam iam sine praelio videantur in Philistaeorum potestatem venturi: tanta fuit istius gigantis gloriatio, quum nullus adversus eum auderet prodire. Res itaque deploratae videbantur, et ultimo esse loco. Interim vero ubi erat David? Oves in pascuis vel in stabulis curabat: quare longe a Goliatho remotus populo ferre auxilium non poterat. Sed eum pater, rerum futurarum inscius, ad fratres visitandos in castra mittit: sola illum cura filiorum exercet, valeantne, et quid rerum agant: itaque victum et opsonium ad aliquot dies perferri iubet. Sed interim David quasi Dei manu in castra deducitur: neque enim ista fortuito contigerunt: sed admiranda et incomprehensibili Dei sapientia gesta sunt: caecutientibus interim hominibus, divinorumque consiliorum prorsus ignaris. Deus ergo Davidem arcano suo consilio ducit in castra, exitum quem deinceps audituri sumus habiturum. Non ergo abs re hic repetitur Isaï habuisse octo filios, quorum minimus erat David, et quidem in agris pascens oves, et abiectissimus in domo paterna. Sed Deus illum in castra venire vult. Qua vero occasione? Nae ad fratres missus a patre, de opere divino quod sequutum est non cogitabat. Sed Deus ita solet opus suum promovere, ut nobis instrumentis utatur ad consilii sui impletionem, illius tamen ignaris. Ac proinde laudi duci nobis non debet quidquid a nobis perficitur. Sed suam potentiam Deus ita patefacit, quum nostra opera utitur, ut licet prorsus divini consilii ignari, tamen faciamus quae ne cogitatione quidem existimavissemus posse contingere. Sane David non veniebat in castra ea mente, ut tam insigne facinus, apud omnes aetates summis laudibus efferendum faceret, populum nempe Dei liberaret et in libertatem assereret. Longe aberat ipsius cogitatio ab hoc facto. Quanquam quum opus ipsum aggreditur, re ipsa testatum facit, se a Deo singulari constantia et invicta fortitudine iam ante donatum: sed tamen consilium ipsius non fuit initio nisi fratrum visitatio. Hinc discamus Deum, licet nos ad aliquod ministerium vocet, et spiritus sancti sui donis excellentibus exornet, nonnunquam tamen insigne aliquod opus facturos tanquam caecos ducere, et ita transversos agere, ut quis futurus sit exitus ignoremus: tandemque oculos aperire, et animos facere, viamque quam nos sequi velit aperire. Verumtamen ut deiiciamur et humiliemur, et illi gloria omnis tribuatur, nos ad aliquod tempus ignaros voluntatis ipsius ducit, et tamen ita regit ut ad optatum finem deducat, opusque suum perficiat. Atque ista satis usitata sunt, modo velimus observare. Quam multos enim videas Dei servos in qualibet vitae conditione, et variis functionibus quorum opera Deus utitur, et ratione admiranda et non usitata suum opus per ipsos perficit, quos si tamen intuearis, et quomodo praeparaverint se ipsos, et quae initia fuerint eorum quae Deus per ipsos effecit, illos nunquam cogitasse de istis, sed ab iis semper potius alienos fuisse, et in contrarium spectasse, et a Deo repente afflatos et impulsos comperies. Hic igitur diligenter animadvertamus, Deo volente nostris laboribus benedicere, et uti nostra opera ad ecclesiae suae commodum, et ad sui nominis gloriam, non offerri nobis ullam occasionem gloriandi, et nos efferendi, siquidem operis primordia et primi motus non a nobis proficiscuntur: sed potius agnoscendum nos omnia Deo accepta referre debere, a quo tanquam caeci deducti sumus: ac proinde non nostris viribus, nòn industriae nostrae, quidquid laude dignum a nobis gestum est, attribuendum, sed uni Deo gloriam omnem tribuendam. Haec itaque meditemur in illorum verborum expositione, Davidem venisse in castra, nullum alium in finem quam ut fratres visitaret, ipsorumque statum patri referret: ac proinde fuisse futurorum ignarum, quae tamen Deus noverat et ipsum ad illa perficienda deducebat, cuius rei deinde fidem fecit exitus.

Porro sequitur patrem misisse filiis qui in castris erant, ephi polentae, puta ad pultem conficiendam, quod quum in tabernaculis essent non facile carnes, aut pisces, aut aliud tale opsonium nancisci poterant. Et praeterea quod in illis orientalibus regionibus longe maior servaretur sobrietas quam in quibus vivimus. Et istud etiam hodie videre licet in Turcis, qui parvo contenti vivunt, quum aliis qui aliter assueverunt multum obsoniorum vix sufficiat. Ergo ex regionis illius more Isaï filiis mittit aliquantulum polentae, cum decem panibus: quibus adiicit decem formulas casei ad tribunum deferendas, vel decem recentes ac molles caseos, vox enim Hebraea ambigua est, et pro formulis, vel pro mollibus caseis accipi potest: et malim de mollibus caseis intelligere, sed parvulis et non magni pretii. Deinde fit mentio pignorum: quum ait Isaï, pignora eorum tolles: quod varie solet exponi: Alii enim de symbolo accipiunt, quod solebant accipere ne viderentur exploratores in castris. Alii pignora intelligunt, quae dederant fratres, ut iubeat Davidem solvere quod mutuo acceperant, et pignora ad se referre. Sed non sunt ista tanti momenti ut sit in illis diutius immorandum:

consuetudo tamen istius populi est observanda. Nam ex istis apparet populum suis sumptibus militasse: quae non parva fuit tentatio: siquidem Deus promiserat illos terram illam inhabitaturos placide et quiete quam ipsis dabat: sed magna cura et sollicitudine coguntur domi vivere et parce, ut possint iis qui in castris erant victum et annonam suppeditare. Verum oportebat ipsos agnoscere se datam sibi libertatem suo vitio perdidisse. Et debent ista diligenter a nobis in eruditionem nostram expendi. Nam fere fit ut nisi Deus nobis ex animi nostri sententia et voto suppeditet quae cupimus, adversus ipsum obmurmuremus, Deumque velut in causam vocemus, iis quae nobis ex mera liberalitate dat non contenti: et, quod longe deterius est, ad diffidentiam sollicitemur, quum non perficit ea quae nobis persuaseramus: et si prospera omnia polliceatur non intueamur, neque ipsum nos ad suum cultum et honorem hortantem audiamus: quin potius sponte ipsum provocemus et ipsius gratias repellamus. Quid mirum igitur si nos afflictionibus diutius premi permittit, si multis calamitatibus persequitur, et quo tempore optaremus non adfert auxilium? Quare, inquam, ista miraremur quandoquidem eius iram indesinenter provocamus, et quominus se patrem nobis ostendat impedimus? Itaque quum veteres illos patres videmus non bene et commode semper in terra illa promissa vixisse, et non omnia ex animi sententia ipsis successisse: sed saepe domi in summis angustiis fuisse, saepe foris ab hostibus lacessitos, et praedae ac rapinis expositos, et in ancipiti statu fuisse, aliis adversus hostes praeliantibus, aliis vero domi victum et annonam ipsis procurantibus, discamus nos ipsos intueri et explorare, nostrarumque afflictionum causam peccata nostra esse agnoscamus. Hinc enim faciendum exordium. Deinde patienter feramus a Deo nostram patientiam et obedientiam explorari, ac in ipsius timore semper ambulemus, licet per ignes et aquas multa pericula immineant, et multae calamitates nobis paratae videantur.

Postquam vero David in castra venisset, et de fratrum statu inquireret, ecce auditur tumultus ad arma concurrentium, et se ad pugnam utriusque aciei parantis concursus: *et apparuit vir ille stans inter duas acies, adscendens Goliath nomine, Philistaeus de Geth, de castris Philistinorum, et loquente eo, audivit David. Omnes autem Israëlitae quum vidissent virum fugerant a facie eius, timentes eum valde. Et dixit unus quispiam de Israël: Num vidistis virum hunc qui adscendit? ad exprobrandum enim Israëli adscendit. Virum ergo qui percusserit eum ditabit rex divitiis magnis, et filiam suam dabit ei, et domum patris eius faciet absque tributo in Israël.* Sane audiebant quidem omnes gigantis provocationem, sed alii alios intuebantur attoniti: nullus audebat prodire ad inaequale certamen: sed metu perculsi et despondentes animum diffugiebant. Sed David sermonem excipiens ait: Ecquis vero iste est incircumcisus, qui exprobravit aciem Dei viventis? Hic in primis observandum quod superius attigimus, Deum ita prostravisse animos populi, ut nulla Saulis, nulla Ionathani, nulla denique ullius in toto exercitu virtus et fortitudo fuerit, etsi fuit numerosus. Antea tamen Ionathani fortitudinem audivimus, qui ausus etiam fuerat Philistaeorum cohortem solo armigero comitatus aggredi, ut temeritas potius quam fortitudo dici debere videretur. Nam quis fortitudinem dicat quum se in evidentissimum periculum aliquis coniicit sine spe auxilii? Quum igitur Ionathanus in ipsum praesidii locum solus armatus cum armigero inermi progrederetur, et procul ab omni auxilio cohortes hostium armatas aggrederetur, quis non temeritatem illud facinus dicat potius quam fortitudinem, nisi agnoscamus divinitus illi factos animos datamque fortitudinem? Sed ubi iam erat illa Ionathani virtus? quare gigantis illius congressum horret? Sane apparet ipsum virtute divini spiritus fuisse privatum: quod nimirum vellet eum Davidi cedere. Quamobrem haec omnia divina providentia fuisse administrata certum est, divina vindicta Saulem persequente, quod a recta mandatorum Dei via deflexisset, ut ante vidimus. Denique nullum fuisse in toto illo exercitu, qui Goliatho respondere sit ausus conspicimus, quod Dei proprium sit vires et fortitudinem timidis et imbellibus largiri, et contra frangere animos fortium, et ita dissolvere ut instar aquae diffluant: et quorum antea virtus videbatur invicta, et nullis terreri posse periculis, sic momento immutare, ut vel ad umbrae suae conspectum paveant. Quamobrem discamus nos totos Deo permittere, et in ipsius manus nos tradere, ut in omnibus nostris negotiis ab ipso regamur, et consilio, prudentia, viribus muniamur prout necessitas postularit: scientes nos non posse quae sunt eventura providere, nisi ipse nobis oculos aperiat et illustret: ut merito sibi hanc autoritatem et potentiam tribuit dandi vires, sapientiam et iudicium in omnibus nostris negotiis, quum ipsum sine simulatione et hypocrisi precabimur. Et praeterea fore ut si calamitates ingruant, et multis iniuriis et calumniis ab hostibus undique premamur, metuque diffugiamus, animos faciat, et in infirmitate nostra viribus nos suis sustentet, suique spiritus virtute muniat. Quid enim nobis miseris sine Dei auxilio fieret? Nae tanto metu trepidaremus, ut vel ipsi pueri maiores animos gerant, et virtute maiore praediti videantur. Deinde hic observemus quam audaces et fortes homines hic appareant in aliis excitandis, quum nemo tamen audeat ipse certamen suscipere. Nam narratio illa tota videri posset puerilis, eorum qui dicunt

magna regis esse promissa, quibus ad certamen possit aliquis commoveri, nempe multis divitiis a rege donandum eum qui gigantem illum debellarit, et praeterea filiam regis in matrimonium accepturum, generumque regis futurum. Quae in castris satis nota fuisse videntur. Sed cui, quaeso, narrantur? Nam quis Davidem unquam existimasset tam arduum certamen suscepturum? Quare verisimile est milites ita sese mutuis colloquiis cohortatos: Ergone iste gigas tantum Israëlitis dedecus inuret? Nemone uspiam erit qui certamen adversus eum suscipiat? Mirum sane ni fiat: rex enim filiam suam promisit praemium illi qui Goliathum certamine singulari prostrarit, et opes ac divitias multas largietur, domumque nobilitabit, ut tributis et vectigalibus omnibus sit libera. Nullusne ad tanta praemia sese offeret? Nemone auxilium in tanta difficultate feret? Nullusne in tanto exercitu reperietur qui singulari certamine cum gigante illo congredi audeat? Denique singuli videntur suis commilitonibus animos facere voluisse, quos ipsi non habebant, quandoquidem quisque pro se periculum fugiebat et aversabatur. Neque istud mirum videri debet quod experientia ipsa comprobatur. Nam si de subeundis periculis aut aliquo munere difficili suscipiendo agitur, quisque peritus est et eloquens in aliis ad illud adeundum cohortandis, neque desunt rationes quibus eos impellant: Eia agite sodales, non tam ardua res neque tam difficilis quam prae se fert. Semel arrodendum fraenum et aliquid audendum. Si praeda facienda, si spes aliqua lucri uspiam apparet, quis non etiam vitae suae periculo conatur rem aggredi? Ecquis vero vir fortis tam angustis rebus periculum subire refugiat? Denique nemo non est eloquens in aliis cohortandis: sed nemo tamen vult subire periculum, nemo non appetit quiescere et in tuto esse. Pauci reperiuntur qui rebus difficilibus vitam profundere parati sint, etsi multi valde sint eloquentes in rationibus explicandis, ob quas non sit ullum vel vitae periculum refugiendum. Hunc morem licet hoc loco nobis tanquam in speculo contemplari. Nam totis castris haec fuisse inter milites colloquia videntur: Nemone adversus Goliathum progredietur, quum tam eximia sint a rege proposita praemia! Sed interim nemo illorum sese offert, singuli sibi timent et periculum fugiunt. Quamobrem tanto diligentius haec doctrina est meditanda, quanto gravius peccatur a multis, ut Deum precemur ne permittat, aliis animum despondentibus et adire pericula recusantibus, nos segnescere et pavore diffugere, sed quum necessitas flagitarit parati simus vel vitae dispendio quaelibet adire pericula, ut officio nostro secundum vocationem nostram fungamur. Et quo magis alios deficere viderimus eo magis ad faciendum officium incitemur, neque aliorum effugia moremur qui alieno plerumque exemplo se tueri volunt: Non videmus, inquiunt, alios de istis commoveri, et si nos ultro istud aggrediamur, veniemus in aliorum contemptum, et ipsi nos irridebunt. Et istis effugiis occasionem quaerimus segnitiem nostram et ignaviam occultandi. Nos itaque contra, ut ante dixi, si deficere alios viderimus, audentiores simus, Deumque vocantem nos cognoscamus, et auxilium promittentem, quasique manu ducentem sequamur. Neque miremur si alii fugiant, quemadmodum ne mirari quidem debemus, si isti de quibus hic agitur, sese mutuo quidem hortantur, sed interim singuli pedem referunt, et pro viribus periculum fugiunt, et quum res postulat, officio desunt. Nae oportebat ipsos suam ignaviam et inertiam accusare, sed alii alios increpant, quisque miratur nullum moveri promissis regiis, sed nemo tamen rem aggreditur. Sane sic videas hodie multos, qui, tot malis et vitiis ac corruptelis inter nos regnantibus, commoventur magnopere, et diligenter in aliorum vitia inquirunt, et cernunt acutum: et modo hunc, modo illum carpunt, gravique sententia feriunt, denique a maximo ad minimum omnes communi consensu in vitia et corruptelas invehuntur: et dum in alios sententiam ferunt, se suo suffragio, licet incauti, condemnant. Ergo inquiunt, quanta passim morum corruptio, quanta ubique confusio regnat? Hinc invehuntur in ebriosos, in helluones, in gurgites, parasitas, blaterones, scortatores, adulteros, blasphemos, fures, foeneratores, latrones, homicidas, periuros, obtrectatores, haereticos, ignavos et inertes, denique in omnia vitia severius invehuntur et declamitant: nemo non vult adversus istiusmodi homines flagitiosos sententiam ferre. Verum enim vero non satis est in alios invehi, nisi a te ipso facias initium, ut deinde liberius alios reprehendas. Nam quinam plerumque vitiis illis laborare deprehenduntur, nisi qui sunt in aliis carpendis audacissimi? et qui quaelibet flagitia simulationis et hypocriseos pallio tegunt? Quare si fratres aut proximos vitio laborare aliquo videamus, diligenter illos corripiendos fateor, sed ita tamen ut a nobis initium faciamus, et in Dei timore sic ambulare discamus, ne in similia vitia incidamus, et ne verbis quidem et ore vitia condemnemus, quae tamen in pectore foveamus, et de quibus etiam convinci possimus.

Porro in sequentibus Davidis verbis: *Quis est hic Philistaeus incircumcisus, qui exprobravit aciem Dei viventis?* summa ipsius apparet pietas, qua sola excitatur, non autem ambitione ut fere solent qui viri fortes et magnanimi volunt haberi, gloriam apud homines quaerere, vel privatas familiarum iniurias ulcisci, vel saltem victoriae titulo gloriari: denique si quod eximium et forte facinus homines admittunt, vanitate potius et superbia et arrogantia

quam virtutis amore et studio ducuntur. Nam triumphare et in theatro conspici, atque ab omnibus honorari cupiunt, Dei vero nullam rationem habent. Ab isto furore David fuit alienissimus, qui etsi graviter ferebat populi Israëlitici ignominiam, non ea tamen tantum affectus est quantum Dei gloria, quam ab illo incircumciso laedi audiebat. Hinc illae ipsius voces, Deine viventis exercitum incircumcisus ille habet ludibrio? Non ait, populine et gentis meae gloriam, sed, illene viventis Dei gloriam impune laedet, sub cuius auspiciis militamus? Istud exemplum imitemur, ut si quod ecclesiam Dei tale opprobrium feriat, non tantum alii aliorum opprobriis et iniuriis afficiamur, et mutuum auxilium praebeamus, sed maxime Dei gloria moveamur, quam rebus omnibus pretiotissimis longe anteponamus. Nam, obsecro, Deum ab improbis affici contumeliis, et sacrosanctum ipsius nomen conculcari qua mente ferremus? Nos ergo Davidem imitati, non tanti faciamus illatas nobis iniurias ab incredulis, et purae religionis coniuratis hostibus, etsi vel in faciem despuant, et blasphemias omnes tanquam virus in nos evomant, triumphosque suos instituant, ut ignominia et dedecore nos obruant, ne inquam nos ita respiciamus, quin praecipue Dei gloriae studio ferveamus, et istiusmodi vituperiis exponi doleamus: et quod ait propheta Psalmo 69 vere nobis tribuatur: *Quia zelus domus tuae exedit me, et opprobria probris afficientium te accidunt mihi.* Ne itaque tam nostri amantes simus ut nostram potius quam Domini gloriam tueri studeamus, sed zelo potius gloriae Dei exedamur, ut si laedi ullis impiorum vocibus illam audiamus, rumpamur potius quam non ulciscamur. Nam ita re ipsa comprobabimus nos vera esse Iesu Christi Domini nostri membra, quum Davidem hac in parte studebimus imitari, qui nostri capitis fuit figura, cui nos etiam oportet conformari. Quod vero Goliathum vocat *incircumcisum*, perinde est ac si ethnicum et incredulum dicat. Tunc enim Israëlitis circumcisio idem erat, quod hodie nobis baptismus, nempe sigillum quo Deus foedus cum Abrahamo initum obsignaverat, quod ad ipsius posteros pertinebat, ut ab humani generis maledictione generali eximerentur. Quare observandum circumcisionem et praeputium, quod vocant, populum et ecclesiam Dei distinxisse a reliquis nationibus, quae irae et maledictioni Dei erant obnoxiae. Sic etiam hodie agnoscamus nos obsignari baptismo, et admitti in filiorum Dei numerum, ut tantum beneficium tanquam incomprehensibilem thesaurum aestimemus et quanti par est faciamus. Nam baptismus est nobis tessera divinae erga nos benevolentiae, quod in eo Christum Dominum nostrum vestiamus, et in illum inseramur, ut omnium ipsius bonorum fiamus participes. Quamobrem tantum erga nos Dei beneficium magni facere nos oportet, et vicissim Deo respondere, et veritatem quae nobis illic proponitur amplecti, ne baptismum nostrum polluamus. Cavendum itaque summopere ne stultitia nostra et arrogantia praecipites feramur, et in eorum numero habeamur, qui vocationem ad quam vocati sunt non attendunt: ut solebant olim Iudaei circumcisione gloriari, nihil minus tamen quam corde circumcisi. Idcirco tam frequentes videmus apud prophetas iustiusmodi obiurgationes: Vos a me estis aversi, quum vestra malitia cultum meum reliquistis, et vestro templo et externo illo circumcisionis signo valde gloriamini, meque vobis ideo devinctum et obligatum arbitramini; et idcirco vobis ad quodvis flagitium habenas laxatis, sed procul a me profani et impii homines estote, dicit Dominus. Nos itaque diligenter caveamus, ne nostris pollutionibus baptismum nostrum aboleamus: sed potius illud tanquam pretiosissimum nostrae redemptionis pignus habeamus: et Deum patrem et servatorem speremus, modo in ipsius timore ambulemus, debitumque ipsi honorem et gloriam reddamus: certo persuasi non frustra Deum nos ad se vocasse, sed externo illo signo testari nos in ipsius filiorum numero censeri et haberi, quo discernimur et distinguimur ab iis quos pro suis non agnoscit.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA LXII.

28. *Quod quum audisset Eliab frater eius maior, loquente eo cum aliis, iratus est contra David, et ait: Quare venisti, et quare dereliquisti pauculas illas oves in deserto? Ego novi superbiam tuam et nequitiam cordis tui, quia ut videres praelium descendisti.* 29. *Et dixit David: Quid feci? numquid non verbum est?* 30. *Et declinavit paululum ab eo ad alium: dixitque eundem sermonem, et respondit ei populus verbum sicut prius.* 31. *Audita sunt autem verba quae loquutus est David, et annunciata in conspectu Saul.* 32. *Ad quem quum fuisset adductus, loquutus est ei: Non concidat cor cuiusquam in eo, ego servus tuus vadam, et pugnabo adversus Philistaeum.* 33. *Et ait Saul ad David: Non vales resistere Philistaeo isti, nec pugnare adversus eum: quia puer es, hic autem vir bellator est ab adolescentia sua.* 34. *Dixitque David ad Saul: Pascebat servus tuus patris sui gregem, et veniebat leo vel ursus, et tollebat arietem de medio gregis.* 35. *Et persequebar eos, et percutiebam, eruebamque de ore eorum, et illi consurgebant adversum me, et apprehendebam mentum eorum, et*

suffocabam, interficiebamque eos. 36. *Nam et leonem et ursum interfeci ego servus tuus: erit igitur et Philistaeus hic incircumcisus quasi unus ex eis: quia ausus est maledicere exercitui Dei viventis.* 37. *Et ait David: Dominus qui eripuit me de manu leonis, et de manu ursi, ipse liberabit me de manu Philistaei huius. Dixit autem Saul ad David: Vade, et Dominus tecum sit.*

Davidis unctionem non fuisse Isaï familiae incognitam facile cognoscimus, vel ex eo quod septem ipsius fratres maiores natu Samueli fuisse oblatos vidimus, ut ex iis eligeret qui Deo acceptus fuisset regem in Israële futurum: quare ipsius fratres satis sciebant Davidem, licet omnium minimum ipsis praelatum. Etsi vero natura homines sunt dominationis cupidi: tamen Dei iudicio commoveri fratres Davidis oportebat, ut quem Deus tanto afficiebat honore vicissim ipsi agnoscerent: quandoquidem et magna dignitas toti familiae acquirebatur, quum aliquis ex illa eligebatur rex in Israële futurus, et quidem totius etiam mundi redemptoris figura. Neque enim Davidi datum regnum fuit vulgare, sed Deo sanctum et dicatum, quod cum spe coniuncta esset figura: et in salutem perpetuam populi rex hic esset designatus. Quamobrem toti familiae Isaï magna erat oblata laetitiae occasio, et magnum argumentum agendarum Deo gratiarum, quod tam abiectam et humilem familiam tanto honore esset dignatus. Contra vero hic Eliabum primogenitum Davidi vehementer succensuisse audimus. Et arrogantia qua in fratrem insurgit, et virus quod evomit tanta tamque effraeni perturbatione satis ostendit ipsum antea suo animo nescio quod odium adversus illum fovisse. Nae insignis haec fuit malitia: nam, ut ante dixi, non modo facit Davidi summam iniuriam, sed adversus ipsum Deum intolerabili ingratitudine peccat. Sed quam illi occasionem praebuerat David accusandi ipsum superbiae et nequitiae? Neque enim ambivit illam dignitatem, neque ullis artibus quaesivit sola Dei gratuita voluntate praeventus. Quamobrem Eliab hic summam animi perturbationem et alienationem prodit, quum fratri tam acerbe sine occasione succenset. Quod ergo fovit diu in pectore odium adversus fratrem, et quod iam illi sine causa succenset, satis testatur non posse illum aequo animo ferre Davidem ad eam dignitatem, quae illi debebatur, evehi. Hinc discamus quam sit lethalis lues, ambitio et honorum cupiditas: quae vix in quenquam cadere potest quin etiam invidia laboret. Quum vero tam pestifera lues animum occupavit, etiam convicia et maledicta modo in hunc modo in illum producit, et Dei gratiae cursum pro viribus abrumpere nititur: et ita fit ut dum mortalibus resistere nos putamus adversus ipsum Deum insurgamus, et eidem bellum inferamus. Quare si pure et sincere Deum colere venerarique optamus, et non remorari cursum gratiarum ipsius, prout variis personis illas distribuere voluerit, primum fugienda prava illa dominandi et supra alios eminendi cupiditas: deinde danda opera ut ubicunque dona spiritus Dei apparuerint, ea sine invidia et malitia quanti par est faciamus, et pro viribus ea conemur omnibus nota facere, quod summo nostro commodo fiet. Nam, quaeso, quid promovebunt qui se prae aliis extollere volunt, si dentibus infrendeant, et vehementer indignentur, si Deus alios quam ipsos assumat? Si quis enim multis donis sancti spiritus excellat, certum est quaecunque dona et dotes in eo fuerint in omnium fidelium salutem redundaturas, et omnium utilitati cessuras. Quare nonne amentiam nostram detegimus, quum aegre ferimus Deum in hoc vel illo operari, et quaecunque dona in illos contulerit in nostrum commodum et utilitatem cedere? Hoc igitur exemplum Eliabi fratris Davidis diligenter est nobis observandum. Nam ex eo discimus arrogantiam et superbiam ex hominum memoria omnem humanitatem delere, et oblivionem inducere necessitudinis, ut nulla ratio neque consanguineorum neque fratrum habeatur, sicuti fratres videmus iam inde ab omni aevo sibi non pepercisse, quum de dominatione actum est: sed sese mutuis odiis et inimicitiis persequutos esse, et vulneribus confodisse: saepe filios a matrum ulnis ereptos, saepe etiam liberos patribus ipsis et matribus non abstinuisse, tanta vis est ambitionis istius diabolicae, qua homines ita fascinantur, ut omnem de Deo ipsis memoriam adimat, et parentum etiam oblivionem adferat.

Et de Eliabi ira adversus Davidem satis, quibus accesserunt et contumeliosa verba. *Nam*, ait, *novi superbiam tuam, et nequitiam cordis tui. Quare dereliquisti pauculas illas oves in deserto?* Davidem hic falso accusari a fratre superbiae et malitiae audimus. Quid enim in eo frater deprehenderat, cur eum tam arroganter obiurgaret, quasi aliquam audaciam in eo deprehendisset, aut artes aliquas quibus appetitae in alios dominationis argui posset? Neque enim David Samuelem praevenerat, ut ab ipso ungeretur, neque rationibus obliquis regnum affectasse deprehensus fuerat, qui de regno ad quod prorsus incogitans vocatus est nunquam cogitaverat. Illa ergo Davidis superbia, illa malitia, quod oves sedulus pascebat, nulla vanitatis ductus cupiditate, sed sua, licet abiecta et vili, conditione contentus. Sed Deo placuit ipsum inde ad solium regium extollere. Hinc apparet improbos semper in calumnias et maledicta proclives esse, et calumniarum inventores, licet nulla ipsis occasione oblata. Quare patienter feramus improborum odia, quae graviora adversus nos consurgunt, quod nobis invident dona,

quae Deus pro sua egregia in nos voluntate largitus est, et inde rixarum occasionem quaerunt. Sane si quis Davidi fecisset optionem, credo equidem ipsum sua conditione contentum libenter alteri cessurum fuisse regendi populi dignitatem. Nam et quid ipse de se profiteatur postquam rex fuisset electus, et Deus illum in administratione rexisset et gubernasset, quod beneficium summum aliis regibus non fuit inter gentes communicatum, nempe se fuisse sicut puerum nuper ablactatum a matre sua, se non habuisse magnos spiritus, neque animum ad dignitates et praeeminentiam applicuisse: et quidem iureiurando affirmat, se nunquam aggressum res magnas aut arduas supra quam ipsi conveniret, sed semper in humilitate ambulasse, nunquam elatum sua dignitate. Quandoquidem igitur David sese continuit et tam modeste gessit licet regiam potestatem adeptus, verisimile est illum oves pascentem et privatam vitam agentem fuisse sua sorte contentum, neque, si Deus permitteret, ad altiora aspiraturum fuisse. Quare quum a fratre nunc tam acerbe increpatur, et quidem tam contumeliose, gravem illi fuisse iniuriam non mirum est. Sed Deus ita solet suos ad patientiam exercere. Hinc itaque discamus, quod ante attigi, Deo nostra opera utente ad sui nominis gloriam promovendam, et nos donis excellentibus sancti sui spiritus ornante, si increduli et improbi homines odiis iniquis nos persequantur, et perturbare ac veluti lacerare nitantur, patienter illa omnia ferre, quandoquidem Deus nostram patientiam illis modis explorat et exercet: et praeterea cognoscamus non hoc demum, sed multis retro lapsis saeculis vitium istud hominum mentes occupasse. Sed agite perpendamus quanta caecitate feriantur, quos ista lues invidiae et malitiae semel occupavit, et ita fascinavit, ut quibuscum ipsis sit negotium non videant, et in obvium quemque temere ferantur. Nam, quaeso, quid sibi volunt Eliabi verba illa: *Quare venisti, et quare dereliquisti pauculas oves illas in deserto?* Dicas Eliabum hic rusticum quempiam mendicum compellare, quum tamen de domo paterna hic ageretur, Davidi pauculas oves exprobrans, quas etiam in deserto pasceret. Davidem libenter afficeret dedecore, quod in ipsum tamen et totam patris familiam redundabat. Erant enim tunc familiarum opes et nobilitas pecudum greges. Hinc apparet vehementes illas passiones, quibus sese velut laxis habenis abripi homines sinunt, ut sine iudicio et ratione in quaevis obvia ferantur, in ipsorum dedecus et ignominiam verti, ut iis inferiores esse cogantur quibus superiores esse volebant. Tanto itaque ardentius nos oportet Deum precari, ut nostros affectus cohibeat, et ne nos sinat vanitate et bonorum cupiditate superari, vel invidia alienae felicitatis laborare, quum excellentibus ornatos donis eos conspiciemus, in quod vitium Eliabum hic lapsum aspicimus.

Sed quid David ad illa respondet? *Quid vero,* inquit, *feci? numquid non verbum est?* Vox hebraea significat *verbum.* Itaque quidam ita responsum Davidis interpretantur, quasi dicat: Quid tibi vis? verba inania profundis: quid ita succenses si verbum unum protuli. Alii vero, quasi dicat, paulo post rem de qua loquebatur perficiendam: et ita comparationem instituat praesentis cum futuro: Tu vehementer irasceris quod tuo iudicio stulte et temere loquutus sim: sed quum rem perfecero, tum habebis occasionem mirandi. Sed haec expositio coacta est. Itaque verba Davidis simpliciter sumi possunt, ut est vulgata expositio, ut nempe non arguat fratrem mendacii, sed sit contentus accusationem ipsius repellere. Itaque ait: Quae dicis, verba sunt, quum posset dicere esse mendacium. Tu dicis me venisse ut praelium viderem, et tibi probe cognitam superbiam meam et cordis mei malitiam: sane tu inania verba fundis, nulloque fundamento niteris. Quandoque vero vox illa דבר sumitur pro ordine vel more, ut quum dicitur Dominus noster Iesus Christus dicitur rex constitutus secundum ordinem Melchisedechi; nam ibi vox illa דבר exprimitur. Quem sensum si sequamur etiam optime quadrabit, ut ita David fratris calumniam repellat: Tu me superbiae et arrogantiae, tu curiositatis insimulas, an vero nunc primum in castra veni? Nam antea vidimus Davidem ire et redire solitum ad Saulem, et deinde ad pascendas oves reverti: atque verisimile est non hac una vice missum a patre ad fratres, de quibus antea etiam sollicitus David ad eos invisendos venerit. Bene itaque conveniet hic sensus, ut dicat non superbiae, non arrogantiae, non curiositati adscribendum quod venerit a patre missus, et quidem non hac una vice et die, sed secundum ordinem et morem a patre servari solitum. Et ita nos decet obtrectatoribus et maledicis os claudere, quos certum est multos fore semper, licet cum cura et sollicitudine ambulemus, et dare offendiculum caveamus. Neque enim prohibere incredulos possumus quin de nobis male loquantur, quandoquidem semper ad maledicta guttur apertum habent, etiam sine occasione. Sed quid agas? Nimirum quod monet apostolus, ut per gloriam et ignominiam, per convicia et laudes ambulemus, quoties ita visum Deo fuerit. Et tamen semper parati simus ad obtrectatores et maledicos arguendos quum malitia et effraeni arrogantia in nos surrexerint: ut nempe improbis ignominia nos aspergere et obruere conantibus, bona conscientia nitamur, et veritate tanquam clypeo tegamur, et quascunque calumnias et maledicta repellamus.

Et de Davidis responso hactenus. Caeterum

etsi non expressum est Davidem sese ad singulare certamen cum Goliatho suscipiendum obtulisse, facile tamen ex ipsa contextus serie colligitur. Nam deinceps sequitur, *audita esse verba quae loquutus est David, et annunciata in conspectu Saul. Ad quem et fuisse adductum, loquutumque in haec verba: Non concidat cor cuiusquam in eo, ego servus tuus vadam, et pugnabo adversus Philistaeum.* Sane non temere verba illa David profudit, ut saepe solent adolescentes temere multa suscipere, ut nihil tam arduum quod non se facile superaturos arbitrentur, et ut dici solet proverbio, lunam dentibus accepturi videantur. Nempe se non norunt, et nullam habent experientiam, ut difficultatem eorum quae suscipiunt dignoscant. Inde fit ut saepe adolescentes aequo sint audaciores, et praecipites in pericula ruant, e quibus non emergunt. Sane temeritas illa nascitur partim ex eo quod se ipsos non norunt vana quadam sui opinione praeoccupati, partim quod rerum sunt imperiti. Nihil simile David passus est, quemadmodum deinceps videbimus. Nihil enim de suis viribus sibi pollicitus est, adversus gigantem Goliathum singulari certamine congredi paratus: quem satis noverat esse veluti leonem aut ursum a quo posset momento dilaniari: sed in Deum spem omnem collocavit, et coelitus auxilium exspectavit, de se ipso nihil sperans. Quin imo notandum Davidem impulsu sancti spiritus ita loquutum. Nam qui tam modeste de se sensit, et nunquam res magnas aggredi voluit, quomodo iam tam arduum negotium, nisi operante intus divina virtute, suscepisset? Quare necesse est fateamur singularem illum fuisse sancti spiritus motum, Davidem ad illud certamen excitantem. Sane saepe Deus sic extraordinaria ratione operatur in iis qui facinus aliquod insigne et memoria dignum aggrediuntur. Quamobrem diligenter distinguendae sunt virtutes ordinariae fidelium Dei servorum, a donis singularibus et propriis ac extraordinariis. Nam si de obedientia quae Deo debetur, de patientia, de humilitate caeterisque iustiusmodi virtutibus agatur, ad omnes fideles ista pertinent. Nam ita singuli confirmamur in doctrina quae Dei verbo continetur; et si fidelis alicuius vitae sanctimoniam et virtutem cum praecepta doctrina conferamus, eo magis nos ad virtutem excitari et confirmari oportet. Sed quaedam sunt virtutes, ut ante dixi, propriae quorundam quas non oportet in exemplum trahi, et pro generali regula constitui: qualis hic Davidis fervor et virtus proponitur, quod fuit ad tempus speciale quoddam privilegium: et re ipsa David fecit manifestum se a Deo electum ut ad regiam dignitatem perveniret. Sane fateor in hoc certamine conspicuas esse virtutes quae ad nos etiam pertinent, et quae ad ecclesiae singula membra extendi debent. Talis est fiducia illa Davidis in Dei potentia: talis recordatio beneficiorum quae a Deo acceperat, a quo fortitudinem et animi praestantiam habebat: quae nunquam illum in rebus angustis et paene desperatis deseruit, sed semper fovit et confirmavit. Tantam Davidis constantiam intuentes, in exemplum assumere et imitari debemus. Neque vero tamen sperandum est fore ut Deus nos semper adiuvet in gigante aliquo superando, quemadmodum Davidem iuvit. Quare licet se David ultro ad singulare certamen obtulerit, nos tamen ipsos diligenter intueri decet, aliquid arduum et difficile suscepturos, viresne nobis sufficiant, an eam divini motus vim in nobis sentiamus quae nobis felicem exitum polliceatur. Verumtamen etsi virium nostrarum imbecillitatem sentiamus, non ideo tamen labor in iis quae sunt nostrae vocationis fugiendus est. Nam quos Deus ad aliquod munus vocavit, et quibus certam imposuit provinciam, quae hoc vel illud requirat, licet nos infirmitatis nostrae sensus tardiores efficiat, pergendum tamen in vocatione, et superanda omnis ferendo est difficultas: et Deus invocandus, ut vitiis nostris medeatur, et defectionem nostram suppleat. Sed si de re agatur quae nos necessitate non urgeat, et ad quam nos non obliget conditio ad quam a Deo vocati simus, Deum precemur ut nos inspiret et regat suo spiritu, ac patefaciat qua in re nostram operam requirat: neque nos sinat vel digitum sine ipsius praescripto et voluntate movere: ac proinde nobis ipse praeeat, quem sequamur ut discipuli magistrum, et sub eius auspiciis tuti simus.

Deinceps sequitur, Saulem voluisse Davidem ab hoc certamine deterrere, his verbis: *Non vales resistere Philistaeo isti, nec pugnare adversus eum, quia puer es, hic autem vir bellator est ab adolescentia sua.* Aetatis maturae viros certum est non esse pares viribus iuvenibus, neque cum illis conferendos, quod eorum aetas effoeta sit: quare Goliath hic pro veterano milite non effoetae sed mediocris aetatis accipitur. David autem etsi virilem aetatem attigerat, puer tamen appellatur, quod nondum vires integras habeat, quandoquidem ad annum usque quadragesimum augeri vires hominum etiam hodie certum est: etsi vehementer labefactatum est humanum genus, et singuli homines mundi senectam in se ipsis repraesentant, iam effoeti quos integris adhuc viribus esse oporteret: tamen eo tempore vir quadragenarius aut etiam quinquagenarius fortior et robustior esse poterat, quam adolescens aliquis, quam aetatem David attigerat. Hanc ob causam Saul illum reiicit tanquam non idoneum ad pugnam: veritus ne ipse summum dedecus et ignominiam incurreret, si iuvenis ille a Goliatho gigante sine negotio debellaretur. Nam provocationis leges ferebant, ut si a Goliatho singulari certamine propositus adversarius superaretur, Israëlitae se

tanquam praelio victos fateantur, ac proinde Philistaeis subiiciantur et tributarii fiant. Itaque non abs re Saul moras nectit, Davidemque retinet ne adversus Philistaeum progrediatur: etiamsi deinceps consentit, ut videbimus. Quaenam vero istius consensus causa fuit, obsecro, nisi internus Dei motus qui Saulem incogitantem rexit? Nam alioqui millies potius regnum amisisset, quam Davidi tam insignem victoriam procuravisset. Illum itaque Deus excaecavit, ut Davidem pateretur istud certamen subire. Nam et idoneas hominum iudicio causas habebat impediendi hunc congressum tam imparem. Ecquis enim adolescentem, et inexercitatum, ferat cum gigante exercitato in armis congredi? quis inermem cum cataphracto milite, et quidem non pari cum aliis statura, sed qui erat turris instar, ut vidimus: cuius lancea tanti ponderis et tantae longitudinis erat ut a nullo alio portari posset? Denique qui clypeum, galeam, thoracem, ocreas immensi ponderis habebat? et qui unus erat instar propugnaculi? Quare videri poterat alienum ab omni ratione Davidem in tantum periculum a Saule coniici. Et praeterea non dubium est quin Saul vel malitia, vel metu periculi quod universus exercitus incurrebat, certamen istud fuerit impediturus, nisi a Deo fuisset excaecatus. Et hoc saepe usu contingere videmus, ut si quos Deus velit promovere ad summos aliquos honores, etsi multi improbi reluctaturi videantur cedere tamen cogantur, et quod alioqui nollent, sua sententia comprobare: et quem Deus honorari vult sine contradictione admittere. Sic hodie multi Christiani singulis paene momentis in periculum veniunt, et ab hostibus iam iam lacerandi et laniandi videntur, conspirantibus adversus ipsos et dira quaeque molientibus: et non tamen propterea minus fideles Deo serviunt, sed in Dei cultu alacres pergunt, et vel invitis hostibus consilia et molitiones illae in bonum ipsorum cedunt. Quae causa est istorum, obsecro? Nempe Deus suis servis viam aperit, et veluti quibusdam repagulis improbos coercet, ne suum opus impediant, et ne prava sua consilia et conatus ad exitum perducant, oculorum aciem hebescere facit, et prudentia et intelligentia privat, ne quid agant ipsimet intelligant: quos certum est si sua consilia possent ad exitum perducere, et pravam voluntatem implere, divinum opus impedituros. Et horum omnium exempla nostrum saeculum habet satis frequentia. Quis enim vel sola cogitatione potuisset imaginari, quod opus Deus moliebatur posse unquam eum exitum quem hodie videmus assequi? Quid impediit quominus callidi illi et versuti homines, et qui pravis semper artibus res suas tutati sunt, non providerent mature ne tanto cum successu evangelii doctrina propagaretur? Nae si cogitassent, pro viribus impedire istud opus conati essent; neque diabolus segnem operam contulisset. Nihilominus tamen illos obstupuisse videmus, et a Deo factos ebriosis similes, ut videndo non viderint: et ita fregisse illorum animos Dominum, ut hebetes fuerint: et superbiam ita mentes occupasse ut Dei gratiam quae in ipsius ecclesia lucet contempserint, et tanquam paleam terra obruerint. Et quidem illi sibi gratulantes, et triumphos suos praedicantes miseris insultabant: ecquid, aiebant, isti homunciones efficerent, quid isti stolidi et stupidi homines susciperent, quid magnum abiecti isti et viles homines praestarent, nobisne vel ad momentum exigua hominum manus resisteret? Sane videbantur suo freti splendore et munificentia tribus bolis voraturi quotquot mundus fideles habet. Atque istud dum sperant et tanquam factum pollicentur negligentiores facti sunt, et Deus interim opus suum perfecit, et sic ipsorum oculos perstrinxit, ut imminentem sibi ruinam non animadverterint. Iam vero Dei manu deiecti, et opinione falsi, dentibus frendent et ringuntur: Deique virtutem non animadvertunt, et adversus ipsum insurgunt, et bellum inferunt. Ac licet videantur facti poenitentia duci, et animum immutare, tamen illos intus uri certum est, et perpetuo cruciari a suo carnifice, quod iis honoribus exciderint quibus maxime delectabantur et inebriabantur. Denique Davidis exemplo discamus, Deo nos protegente et in clientelam suam recipiente, ne rabidissimas quidem feras nobis esse nocituras: et licet immensis gurgitibus circumdatos, ex quibus nullus detur exitus, et altissimis montibus, aut magnis fluminibus impeditos, ut ne pedem quidem ad periculi fugam movere posse videamur, Deum tamen ita brachium suum exserturum ut viam aperiat, facilemque et perviam efficiat. Ac proinde licet adversum nos mundus coniuret, tamen eius arrogantiam deiecturum, aut stuporem immissurum, quotiescunque suos tutari et promovere voluerit.

Et de istis satis: ad Davidis responsum transeamus, et qua fiducia nitatur expendamus, nempe non sua industria, neque fortitudine, sed recordatione divini auxilii, quod in summa difficultate expertus fuerat. Ait enim: *Pascebat servus tuus patris sui gregem, et veniebat leo vel ursus, et tollebat arietem de medio gregis: et persequebar eos, et percutiebam, eruebamque de ore eorum: Et illi consurgebant adversum me, et apprehendebam mentum eorum, et suffocabam, interficiebamque eos.* Quibus verbis satis ostendit se suis viribus non fidere, nihilque de illis sibi polliceri, sed a Domino solo auxilium exspectare, quod ex ipsius conclusione fit adhuc magis conspicuum, quum ait: *Dominus qui eripuit me de manu leonis, et de manu ursi, ipse me liberabit de manu Philistaei huius.* Ubi observandum Davidem licet pecuarius antea fuisset, tamen iam ab initio praeparatum a Domino ad maiora, quae vix unquam

in hominum cogitationem venissent. Nam et plus quam miraculosum est adolescentem adversus ursum aut leonem facere impetum, ad quarum ferarum vel solum adspectum fortissimus quisque cohorrescit, et sibi potius fuga salutem quaerit, quam ut patenti et aperto loco velit congredi. Quum igitur David dicit se ursum vel leonem apprehendisse mento, et suffocasse, sane apparet plus quam humanis viribus tunc praeditum fuisse, et virtute divina et incomprehensibili tantum facinus gestum fuisse. Quamobrem hinc concludendum est, Davidem quum agrestem et pecuariam vitam ageret, in domo paterna omnium abiectissimus, et tamen tantis viribus esset praeditus, non fuisse illas naturales, sed Deum arcana quadam virtute in ipso fuisse operatum, ut a se ad res magnas ipsum electum fuisse re ipsa testatum faceret. Quapropter licet contemneretur David ut fratrum minimus et abiectissimus, non ideo tamen minus a Deo certis quibusdam signis nobilitatus est, et ad res magnas Dei aeterno et arcano consilio designatus. Caeterum etsi non omnibus fidelibus Deus concedat leonibus et ursis gulam frangere, et eos dilaniare, tenendum tamen Deum nos adversus leonum et caeterarum istiusmodi ferarum impetum tutaturum et defensurum: quemadmodum experientia quotidiana docet, quantis e periculis et quam variis modis nos Deus eruat, et pro nobis adversus istiusmodi feras sanguinem humanum sitientes dimicet, et in genere ab omnibus quotquot sunt in mundo feris defendat. Nam certum est totidem nobis fore mortis nuncios quot feras conspicimus, ni Deus averteret. Nam ut omittam eas quae nobiscum mansuescunt et cicurantur, equos, canes, tauros et similes, quid retinet feras illas agrestes quominus in apertis locis nos aggrediantur, vel in ipsas urbes et domos impetum faciant? Nae divina quadam vi veluti catenis coërcentur. Nam quoniam a Deo per peccatum alieni facti sumus, nostra sane contumacia meretur ut omne genus ferarum adversum nos armetur. Scimus enim Adamum, primum illum nostrum parentem, excidisse dignitate illa et autoritate quam in omnes animantes acceperat a Domino, quae nonnisi in Domino nostro Iesu Christo recuperari potest. Quare quum in antris suis feras latere videmus, divina manu cohiberi agnoscamus, cuius erga nos benevolentia singularis in eo apparet, quod clausas retinet in antris, ut vel in agris vel in domibus quiete et placide habitemus. Neque vero clausas dico tanquam muris coërceantur, sed in agris et sylvis a Domino sic retineri ne nobis noceant. Ac nonnunquam accidit ut Dominus certis exemplis ostendat homines a feris, nisi Deus vi sua cohiberet, laniandos, quum illis nonnunquam permittit homines laniare, adeo ut ne si quidem latrones libere grassentur, tantam luem hominibus inferre queant. Raro quidem id contingit, sed quam ob rem? Nempe genus humanum Deus conservare et tutari ab illarum immanitate vult: et simul etiam patefacere, nisi arcanis quibusdam habenis coërcerentur, et tanquam catenis vincirentur rabidae illae et immanes belluae, passim in homines saevituras et ipsis ultimam luem allaturas. Quare observemus Deum, ut Davidi admirandum auxilium adversus ursum et leonem dedit, ita nos etiam, sed variis ab illo modis, ab illarum ferarum laniena salvos tectos defendere: nempe cohibendo ne in nos irruant, et ne opus sit nos illas mento comprehendere ad vim repellendam: quod nimirum nostrarum virium imbecillitatem satis habeat cognitam, et nolit eam fortitudinem nobis quam Davidi olim ad illas debellandas dare: sed ipse tamen pro nobis pugnare velit, et licet ferae illae rabie quadam aestuent, in antris tamen et foveis retineat, et pavorem iniiciat, et ab hominum laniena prohibeat: quos alioqui certum centies millies perituros: quandoquidem magnus est numerus et diversa genera ferarum, quae nihil nisi nostrum sanguinem sitiunt, ut Deum necesse sit vi sua, et ea quidem miraculosa, impetum illarum retinere. Quare si non eadem qua Davidem ratione Deus nos ex eiusmodi periculis eripit, ne queramur quasi derelicti simus sine auxilio: sed contenti simus iis quae quotidiana experientia comprobantur, nisi ultro velimus oculos nobis effodere, ne perspiciamus sola Dei providentia nos adversus omnes brutas et feras belluas protegi. Atque hanc ob causam propheta Psal. 91 Dei gratiam praedicat erga eos qui sunt in Iehovae tutela, fore nimirum ut super ferocem leonem et aspidem incedant, et conculcent iuvenem leonem et draconem. Quod omnibus fidelibus tribuitur, etsi capitis nostri Domini Iesu Christi proprium est, sed cum omnibus ipsius membris commune. Quare Deum invocantes, ut iubet Psalmus ille, certum est, ab istis feris protegendos, licet dracones et aspides virus suum afflarent, et leones apertis faucibus nos laniaturi inhiarent, et supra feras istas incessuros, modo in ipso fiduciam omnem nostram collocemus. Contra vero si Deum contempserimus, et alio spem nostram transtulerimus, non dubitandum quin adversum nos quaslibet feras excitet, prout etiam per prophetam suum minatus est: fore ut fugienti a conspectu leonis occurrat ursus, aut ingressum domum, et innitentem ad parietem mordeat serpens. Et quidem iis verbis propheta minatur fore ut Deus adversus sui contemptores undique inimicos excitet, ut mille mortis discriminibus circumquaque cingantur. Hinc itaque minas videmus adversus divinae maiestatis contemptores: inde vero contra promissiones iis omnibus proprias qui in ipsius virtute et providentia ac potentia conquieverint, et qui ad ipsius auxilium

confugerint, fore nimirum ut super dracones et rabidissimas quasque feras incedant, et pedibus suis easdem conculcent. Caeterum observandum non tantum a feris illis et immanibus belluis imminere nobis pericula: sed ab ipsis hominibus, qui saepe in naturam ferarum degenerant, ut fiat homo homini lupus, a quibus maius periculum ab hominibus quam ab ipsis feris immineat. Ac sane improbi homines ipsos leones et ursos immanitate et saevitia longe superant: ac proinde nisi Deus prohiberet et furorem compesceret viderentur satis virium ad nos laniandos habere, et ad se nostro sanguine explendos. Quid ergo impedit quominus ab improbis et crudelibus hominibus non pluribus afficiamur incommodis et damnis? Nae Deum ipsum pro nobis pugnare certum est: quod etsi corporeis oculis non intuemur, tamen ex effectis de ipsius erga nos bonitate iudicare debemus, quae nisi nos tutaretur quotidie, singulis momentis in mille mortis pericula incurreremus. Atque hactenus de Davidis facto illo insigni, quod e faucibus leonis, et unguibus ursi praedam non tantum eripuit, sed feras apprehensas interfecit, fortitudine sane prorsus divina non humana, dictum esto, transeamus ad aliam doctrinam, et hic attendamus similitudinem inter Davidem et Dominum nostrum Iesum Christum. Sane docemur filium Dei sese pastorem nostrum dicere, ac proinde nos hortari ut quandoquidem nostrae salutis curam gerit omni metu liberemur. Quid ita? Nempe quoniam pater nos ipsius tutelae commisit, cuius fortitudo longe omnium rerum creatarum viribus maior est. Hoc ergo fundamento fiducia nostra nititur, fore ut quandoquidem in Domini nostri Iesu Christi tutelam et praesidium a patre sumus traditi, pastoris officium faciat, nosque in suum gregem receptos ab omni malo tueatur. Porro non dubium est quin omnes nostros hostes profliget, quandoquidem a patre potestatem et fortitudinem illam accepit, quae de victoria dubitare nos non sinat, et omnem metum adimat noxae ab ullis hostibus, quandoquidem Deo nos in suam clientelam recipere visum est. Hoc in Davide figuratum, quum greges suos custodivit, et a leonum et ursorum faucibus defendit, ut licet iuvenis et pecuarius a Domino tamen admirabili virtute donatus sit. Quid ergo nobis sperandum est, quum ad ipsum Dei viventis filium Dominum nostrum accesserimus? Neque enim tantum Davidi, qui eius figura fuit et imago, similis est: sed omnem virtutem et gloriam patris habet in se, quam iam ante mundi iacta fundamenta possidebat. Quandoquidem igitur ille se pastorem nostrum dicit, nosque in suam tutelam et praesidium recipit, ne metuamus quin eius fortitudo et potentia sit longe superior ipsis diabolorum viribus, quum adversus nos insurrexerint, et varia consilia agitarint: et quin nos adversus omnes inimicos protegat, quum rabiem suam et virus evomuerint, et dira quaeque et horrenda nobis minabuntur: quandoquidem hoc privilegio donamur, ut in unici filii Dei praesidio simus, et ipse promisit se nos in finem usque conservaturum, et omnibus ereptos periculis, per huius mundi maria et fluctus feliciter ad portum deducturum, donec ad optatum aeternae quietis et felicitatis portum appulerimus.

Iam vero agite *etc.*

HOMILIA LXIII.

38. *Et induit Saul David vestimentis suis, et imposuit galeam aeream super caput eius, et vestivit eum lorica.* 39. *Accinctus ergo David gladio eius super vestem suam, coepit tentare si armatus posset incedere, non enim habebat consuetudinem, dixitque David ad Saul: Non possum sic incedere, quia non usum habeo, et deposuit ea.* 40. *Et tulit baculum suum, quem semper habebat in manibus, et elegit sibi quinque limpidissimos lapides de torrente, et misit eos in peram pastoralem quam habebat secum, et fundam manu tulit: et processit adversum Philistaeum.* 41. *Ibat autem Philistaeus incedens et appropinquans adversus David, et armiger eius ante eum.* 42. *Quumque inspexisset Philistaeus, et vidisset David, despexit eum. Erat autem adolescens rufus, et pulcher adspectu.* 43. *Et dixit Philistaeus ad David: Numquid ego canis sum, quod tu venis ad me cum baculo? Et maledixit Philistaeus David in diis suis.* 44. *Dixitque ad David: Veni ad me, et dabo carnes tuas volatilibus coeli et bestiis terrae.* 45. *Dixit autem David ad Philistaeum: Tu venis ad me cum gladio et hasta et clypeo: ego autem venio ad te in nomine Domini exercituum, Dei agminum Israël, quibus exprobrasti.*

Hesterna concione coepimus docere quomodo David nihil neque sibi, neque suis viribus aut virtuti tribuens, in unius Dei bonitate conquievit, et ipsius praesidio tutus fuit. Et ita nos docet D. Paulus suo exemplo confidere non nostris viribus, sed eius potentiae qui omnia potest: *Nam*, inquit, *omnia valeo per Christum qui me corroborat.* Ita David rerum praeteritarum experientia doctus poterat sibi divinum auxilium certo polliceri tempore opportuno adfuturum: nam quandoquidem experientia multorum dierum benevolentiam Dei erga se fuerat expertus, eandem non abs re in re tam sancta sperabat. Atque procul dubio summa haec est nostra sapientia, quum in angustiis et difficilibus rebus, et nostris afflictionibus, Dei pristina beneficia possumus in memoriam revocare. Nam, quaeso,

quae causa est cur saepe deficiamus, et tanto terrore percellamur ab hostibus undique circumsepti, ut ne Deum quidem invocare possimus, neque auxilium ab ipsius misericordia implorare, nisi quod semisepulta iacent quaecunque ab ipso benefacta accepimus? Contra vero David etiam profitetur se in summis difficultatibus constitutum dies antiquos memoria repetivisse: ac proinde non tantum de iis cogitare quae ipsemet quamdiu vixit de Dei virtute et bonitate erga se expertus est: sed etiam veteres historias beneficiorum Dei erga populum revocare in memoriam, ut quae scripta sunt in suum usum transferat. Ac sane quum in Deo spem nostram collocare iubemur, non sunt ipsius beneficia restringenda ad ea quae iam habemus experientia comperta: sed longius est extendenda: ut cognoscamus Deum inde ab omni saeculo suos servasse, et in rebus angustis auxilium ipsis tulisse. Hanc ob causam voluit Deus veterum patrum historias monumentis conscribi et in sacram paginam conferri, non tantum ut norimus Abrahamum, Mosen, Davidem et alios patriarchas Dei gratia servatos, et in rebus angustis auxilio divino adiutos, sed ut liberationes illas in nostrum usum et utilitatem convertamus. At si ad fidei nostrae confirmationem debemus memoria repetere quaecunque beneficia Deus in suam ecclesiam contulit, quanta erit ingratitudo, et quantus stupor non eorum meminisse quae singuli a Deo benefacta acceperunt, et ex iis in exspectatione divinae bonitatis confirmari? Ecquis enim iam a teneris unguiculis, quis, inquam, non inde iam ab utero sensit quam bonus Deus erga se, quam potens, quam munificus in eos qui ad ipsum confugiunt, et in ipso solo conquiescunt: ac proinde non habeat persuasum, fideles ad Deum confugientes sua spe nunquam excisuros? Sic itaque David fidem suam roborabat, memoria insignis illius divini erga se beneficii, quo non tantum evaserat leonis et ursi ungues et fauces, sed eosdem interemerat: cuius rei fidem facit potissimum conclusio ipsius his verbis: *Dominus qui eruit me de manu leonis, et de manu ursi, ipse me liberabit* [illegible] *manu Philistaei huius.* Quibus docemur benefacta Dei erga nos referenda esse in futurum tempus: Deus enim sui semper est similis, neque eius unquam imminuitur potentia: et in eos qui ipsum invocant misericors et in auxilium ipsorum promptus. Quandoquidem igitur perpetua est Dei bonitas et virtus ac potentia, et immutabilis voluntas, facile possumus concludere fore ut quemadmodum nos hactenus in nostris difficultatibus et rebus angustis adiuvit, eundem se erga nos in finem usque praebeat. Nae si rebus creatis Deus esset similis, de ipsius constantia et fide merito dubitaremus, et si hodie potuit et voluit, crasne possit et velit in dubium vocare. Nam homines non habent semper constantem voluntatem, neque potentiam et vires immutabiles et continuas: itaque si esset ipsis Deus similis, diceretur non omnibus posse satisfacere, alios etiam esse qui se adiuvari ab ipso postulent: ac proinde dubii semper haesitaremus, quemadmodum qui ab hominibus pendent nihil firmum habent neque stabile. Sed in Deum nihil tale cadit. Nam qui heri potens fuit, eadem hodie potentia praeditus est: qui bonus, eadem bonitate: quare qui pro sua erga nos voluntate voluit nostri misereri, nunquam mutari potest, sed eandem semper fidem et constantiam retinet. Ex istorum igitur commemoratione facile colligimus, Dei auxilium nunquam nobis defuturum: sed quemadmodum praeteritis temporibus iuvit, etiam in praesenti adiuturum, modo ne ipsi impedimento simus. Nae sic decet nos sacram scripturam in usum nostrum referre, et Dei beneficia praeterita in confirmationem futurorum assumere. Nam et firmum illud in sacris ponitur fundamentum, Deum nunquam relinquere imperfectum opus manuum suarum: sed quod semel incepit ad suum finem perducere. Quamobrem semel in suam clientelam et tutelam receptos certum est nunquam derelicturum, et semel atque iterum ereptos ex periculis nunquam deserturum, sed semper tutaturum et defensurum donec in aeternam salutem tandem incolumes deduxerit. Hinc igitur apparet unde nascatur illa in nobis diffidentia, quum periculis hinc inde urgemur, quum rumoribus terremur, quum hostibus saevissimis cingimur, quum denique metu imminentis exitii percellimur, nempe ex oblivione divinorum beneficiorum quibus antea fuimus affecti, sed quae statim exciderunt nobis et veluti pedibus conculcata sunt. Nam si de illis serio, ut par est, cogitaremus, certum est nos in Davidis sententiam conclusuros, Deum qui antea nobis in rebus angustis adfuit, etiam adverso tempore adfuturum, ex periculis erepturum, ex luto et coeno ipso retracturum; et adversus hostes nostros dimicaturum, et clypeo gratiae ipsius tectos miraculose ex ipsorum faucibus erepturum. Is enim est qui afflictionum amaritudinem sua dulcedine lenit siquidem bonus est, et bonitas ipsius erga suos permanet. Quare discamus ita meditari bona quae Dei manu percepimus, ut non dubitemus quin si nos in iis exercuerimus, et omne studium nostrum posuerimus, vera fiducia cum vera consolatione coniuncta muniamur et armemur adversus quaecunque ingruerint in nos pericula, certum exspectantes ab ipso auxilium, et veluti iam stratam ad ipsum invocandum viam habentes, ne vereamur ipsum precibus interpellare dubii et incerti sitne nos auditurus annon. Sane fateor nos non esse adeo duros et hebetes, ut sensum omnem exuerimus: nam si periculis nullis afficeremur, nulla in Deum fiducia nostra esset, sed tanquam trunci et

stipites staremus. Sed quum extrema quibus urgemur pericula novimus et sentimus, et illis excitati ad Deum confugimus, tum satis amplam materiam habemus consolationis, qua cunctis tentationibus resistamus. Caeterum si Dei bonitatem in parte aliqua sumus experti, et in alia speremus non defuturam: ac persuasi simus Deum qui ex illo periculo nos eripuit ex hoc etiam erepturum. Nam summum imperium Deus obtinet in omnes res creatas: ac proinde potestatem nobis adversus quaecunque metum intulerint auxilium ferendi: quam sine dubio a nobis invocatus exseret: modo ut patrem et servatorem ipsum agnoscamus et precemur: quandoquidem certissimum est ipsum suorum filiorum utilitatem tantum et commodum quaerere. Quamobrem licet Dei egregiam erga nos voluntatem non simus experti omnibus modis, sufficiat nobis certoque persuasi simus, nos si a dextris eius auxilium sensimus, etiam a sinistris sensuros, et ex omnibus periculis tam terrenis quam aëreis ereptum iri.

Sequitur deinceps: *Et induit Saul David vestimentis suis, et imposuit galeam aeream super caput eius, et vestivit eum lorica. Accinctus ergo David gladio eius super vestem suam, coepit tentare si armatus posset incedere: non enim habebat consuetudinem: dixitque David ad Saul: Non possum sic incedere, quia usum non habeo, et deposuit ea. Et tulit baculum suum quem semper habebat in manibus, et elegit sibi quinque limpidissimos lapides de torrente: et misit eos in peram pastoralem quam habebat secum et fundam manu tulit: et processit adversus Philistaeum.* Hic in primis quaeritur, quomodo Saulis arma Davidi aptata sint, quandoquidem Saul erat, sicut huius historiae initio dictum est, ingentis staturae: David autem adhuc iuvenis longe minoris. Nulla itaque convenientia duorum istorum corporum. Sed quid impedit quominus arma temporum illorum rudia et crassiora convenire potuerint minoris staturae quidem homini, sed tamen non minus forti et robusto? David itaque licet statura minor Saule, ferre tamen eius galeam et reliquam armaturam potuit. Nihilominus tamen David omnem illam armaturam tanquam inutilem, et quae impedimento potius esset, abiecit: et tanquam rusticus cum baculo, funda et lapidibus adversus immanem illum gigantem progressus est. Sane non est dubium quin Dei spiritus illum impulerit, et omnibus illis armis exui voluerit, ne victoria fortitudini hominum tribueretur, sed unius Dei opus agnosceretur, quemadmodum pluribus infra dicturi sumus. David itaque Saulis armis abiectis, baculo suo pastorali, funda et lapidibus contentus in certamen progreditur. Hic vero si quis allegorias quaesiverit, et subtiliorem expositionem, puta quinque illos lapillos significare quinque libros Mosis, id est legem. Et Davidem sola fide fuisse armatum. Et positos lapillos in pera, significare conscientiam tanquam fidei thecam: ridicule fecerit, et de sacrae scripturae autoritate tantundem detraxerit. Neque enim ita ludendum est in sacris, quae cum simplicitate et reverentia sunt explicanda. Sane qui delicatis sunt auribus istiusmodi expositionibus delectantur, quas tamen tanquam luem infestam fugere debemus. Quare hic nobis sufficiat discere, Deum servasse suum populum sine opere humano, ut esset ipsius gloria longe celebrior, et hominibus omnis occasio superbiendi suasque laudes praedicandi tolleretur: quod deinceps ipsum Davidem praedicantem audiemus. Etsi vero nonnunquam Deus adhibet externa media quibus in periculis adiuvemur, tamen ad eas angustias redigit, ut omnibus destituti humanis auxiliis morti proximi videamur, et licet undequaque circumspiciamus nullum tamen appareat ab hominibus auxilium. Quid ita vero Deus suos in tantas angustias coniicit? Nempe ut firmum istud retineatur fundamentum, ecclesiae salutem a Domini manu sola proficisci, quam miris modis et miraculosis vult conservare. Sane nemo negat obsessam civitatem, et non captam ab hostibus, divino beneficio acceptam liberationem referri oportere. Et victorem principem, ac de suis hostibus triumphantem, Deo victoriam debere, licet militum egregia virtus et fortitudo fuerit, certum est. Sed ut solet Deus res istas terrenas administrare, sic vult in ecclesia speciales quasdam esse notas quibus a reliquis mundi statibus discernatur, et ab omnibus temporalibus. Nam etsi Dei providentia in omnes res creatas extendatur, non in homines tantum: ecclesiae suae tamen, cuius protector et defensor est, singularem curam gerit: quae doctrina tam frequens est tota passim scriptura, ut ea nos plane imbutos esse necesse sit. Modis igitur extraordinariis Deus ecclesiam suam conservat et tuetur, ut ab ipsius unius virtute salutem ipsius manare sciamus: et multis insignibus exemplis iam a multis saeculis ratam hanc doctrinam fecit: sed quod hoc loco proponitur non ultimum inter alia locum debet obtinere. Nam intuemur hic populum israëliticum trementem, non tantum ad aspectum numerosae hostium multitudinis, et armorum, sed etiam ad unius istius hominis intuitum: quo immanes minas iactante, singuli statim in latebras diffugerunt. Tanto tamen tamque periculoso morbo remedium quaerebatur, quare longe alius apparatus ex humani sensus ratione quaerebatur, quam qui se hic offert. Quid enim effecturus videtur rusticus homo et ovium pastor, qui praelio nunquam interfuerat, qui cum hoste manum nunquam conseruerat? qui vel a stabulis vel a domo paterna nunquam recesserat? qui denique innermis, sine galea, sine lorica, sine clypeo, solo bacula armatus adversus hostem progrediebatur? Sane qui hunc apparatum conspexisset, me-

rito de populo Israëlitico actum esse dixisset, praesentemque mortem sine spe auxilii, nisi coelitus ipse Deus manum admovisset. David itaque Goliathum superans hoc apparatu testatum fecit nullum hic humanis viribus aut industriae locum esse relictum, sed Deum usum Davide tanquam instrumento per se inutili: sibique uni reservasse gloriam salutis quam populo suo tunc attulit. Istud igitur in primis observandum ex eo quod David omnibus armis spoliari voluit. Namque potuisset facile in toto exercitu galeam sibi convenientem, et loricam, gladiumque invenire, ut non plane inermis in praelium progrederetur. Sed illum sic oportuit hominum exponi ludibrio. Et praeterea non est dubium quin gravis tentatio invaserit omnes eos qui hunc apparatum intuebantur. Sed illorum fidem sic explorare Deus voluit. Quare quod Davidem adversus Goliathum progredi permiserunt, animi quadam perturbatione factum est: quemadmodum heri diximus excaecatum fuisse Saulem quum Davidem dimitteret. Qui vero sensu aliquo praediti fuerunt sine dubio iuvenem illum sine horrore non potuerunt videre sese certae morti exponentem: sed Deus eosdem confirmavit, et in bonam spem erexit. Denique David non apparat se ad praelium ea sibi arma comparans quibus munire se homines solent: sed quam semel infixit animo sententiam, in eadem perstat, Deum sine humanis praesidiis victoriam de hoste concessurum: quandoquidem Dei virtus et potentia nullis humanis praesidiis nititur: quae sibi soli sufficit, et non opus habet aliunde mutuari. Quamobrem hanc utilitatem ex historia praesenti reportemus, ut si miseram ecclesiam viderimus afflictam, et velut aviculam ante aucupis laqueos fugitantem, aut tanquam miseras et pauculas oves mille lupis circumdatas laborare, et undique sic premi ut nullus evadendi locus appareat, et nulla praesidia humana se offerant, teneamus tamen nos a Deo in suo-um numerum esse receptos, ac proinde ipsum singularem nostri curam habere, et facile superaturum quascunque mundus adversum nos vires excitarit: et ex mille mortis periculis quoties voluerit erepturum. Neque vero abs re interdum patitur Deus omnibus nos humanis praesidiis destitui, ut ad ipsum assurgere discamus, et ab ipso solo pendere, ut quum eius auxilium experti fuerimus, et hostes profligati fuerint, virtutem ipsius miraculosam agnoscentes non simus ingrati, neque eo pravitatis deveniamus ut nostris viribus, aut fortunae quidquam adscribamus, sed sursum ad Deum corda nostra attollamus, et terrenis istis omnibus renunciemus: hanc, inquam, ob causam Deus saepe patitur nos omnibus humanis praesidiis nudari. Caeterum et ista nobis prodesse debent, ut comparationem instituamus divinae erga nos bonitatis, cum ea qua reliquum mundum prosequitur. Nam ipsius quidem bonitas usque ad ipsas bestias pertingit: et solem suum oriri etiam super improbos facit: et increduli bonis ipsius nutriuntur, et virtute ipsius conservantur. Sed speciale est filiorum Dei privilegium et particularis gratia: et paternus amor prae dilectione qua reliquam mundi partem complectitur. Quamobrem magnifacere bonitatem illam debemus, et dignis laudibus efferre: certo persuasi fore irritos rerum omnium creatarum adversum nos conatus, et pro vanis et inanibus rebus habeamus despiciamusque quidquid adversum nos insurrexerit; quandoquidem Deo placuit nos a reliquo mundo eximere: suamque ecclesiam tueri, et quidem extraordinariis mediis vult: quod nos multiplex experientia satis superque docuit.

Pergamus ad reliqua Goliathumque vicissim adversum Davidem gradientem inspiciamus. Itaque Goliathus arroganter et fastuose adversus illum progressus despexit, quod non esset eiusdem cum ipso qualitatis: et istis verbis conqueritur: *Numquid ego canis sum, quod tu venis ad me cum baculo?* Davidem ludibrio habuit quod cum baculo pastorali seu pedo progrederetur, tanquam adversus canem, et ita ex iracundia infit: *Veni ad me, et dabo carnes tuas volatilibus coeli et bestiis terrae.* Cui David respondens ait: *Tu venis ad me cum gladio, et hasta, et clypeo: ego autem venio ad te in nomine Domini exercituum, Dei agminum Israël, cui exprobrasti.* Quasi dicat, Deus ille Israël est in quo totius populi sita est virtus. Tu hanc virtutem contempsisti et ludibrio habuisti: quare ipse senties Dei auxilium adversum te. Hinc fit magis conspicuum quod iam ante attigi, Deum voluisse populum suum tunc servare modo quodam extraordinario, et hominum sententia plane ridiculo: ut liberationis laus omnis Deo soli tribueretur: quod homines proclives sint in Dei contemptum, et debito ipsum honore frustrentur. Interim vero Deus suos nostrosque hostes excaecat, quum debilitatem nostram intuentur, et iam paratum suis faucibus bolum arbitrantur, ideoque superbia maxime efferuntur, quae interitum et ruinam ipsorum accelerat. Duobus igitur modis patefit Dei potestas et bonitas, quum nos omnibus humanis praesidiis nudatos adiuvat. Nam ex parte hostes nostros confusioni exponit: ex altera vero nos ad se invitat et allicit, ut ipsius tutelae et protectioni nos totos committamus: et praeparat etiam ut nostrae salutis gratias ipsi agamus. Increduli vero sane semper arrogantia turgent: nihil enim magis deiicit hominem quam vera fides et Dei cognitio. Nam omnibus hominibus natura vitium est insitum superbia, et eminendi super alios cupiditas: ut sit accidens inseparabile ab hominum natura superbia, arrogantia et temeritas: adeo quidem ut vel in intimis medullis resideat. Nihil autem magis ad veram humilitatem

adducit quam Dei cognitio, ex qua nos nihil esse discimus, sed quaecunque habemus ab illo manare, et accepta ipsi esse ferenda. Verumtamen etsi improbi homines et increduli turgent arrogantia et superbia, non tamen efferuntur arroganter, nisi quadam occasione peculiari. Quare si plenis velis aura ipsis afflaverit, et rideant ipsis omnia, tum insolenter sese gerunt, exsultant, et triumphos agunt: hinc fit ut nullis amplius retineantur repagulis: sed plenis buccis sese praedicent, et blasphemas in ipsum Deum voces evomant, sibi quiddam divinum adscribant, Deum parvi faciant. Nihil arduum et difficile sibi fingunt. Sic rebus prosperis insolescunt improbi et profani homines: et honoribus ac gratia qua valent sic inebriantur, ut nulla supersit in ipsis moderatio, sed fanaticorum et furiosorum instar debacchentur. Sed quo magis efferuntur, eo graviore lapsu deinde casuri sunt. Nam si quis, exempli gratia, velit in aëre volare, necesse est praeceps feratur: sed si tres quatuorve pedes in altum saliat, cadere quidem sed non collum frangere poterit. Aut si quis ex altissima turri velit in terram desilire, sane sexcentis mortibus pereat oportet. Idem Dei contemptoribus contingit. Nam natura superbi et arrogantes, si quod a Deo peculiare beneficium accipiant, et ex voto ipsis res succedant, sic insolescunt, ut nulla illos modestia retineat: sed insolenter sese gerant, et tanquam ebrii prorsus insaniant: et quum coelos ipsos conscensuri videntur, deinde graviore et magis horrendo casu decidant. Quemadmodum igitur accidit, ut quum Deus permittit nos omni humano praesidio destitui, improbi et increduli floreant et rebus secundis insolescant, sed tamen graviore casu decidant et cervices frangant, ita et cum Goliatho iam factum est. Davidem enim inermem intuitus despexit, et sannis etiam excepit: Tune ad me, inquit, venis tanquam adversum canem? Quis tu es qui audes adversum me progredi? Denique Davidi maledixit in diis suis. Qualis quantaque hominis superbia ludibrio habentis quidquid Dei viventis est? Quam blasphemus iste gigas, Davidi maledicens in idolis quae a Philistaeis colebantur? quasi adversus Deum possint aliquid idola gentium. Atque istis minis Davidem ille gigas terrere voluit: sed ille contra maiorem inde occasionem Dei magnificandi capit: et blasphemi hominis in Dei maiestatem contumeliis excitatur. Sane prius illum vidimus in Deo spem omnem collocasse, et suam fortitudinem constituisse: verum tamen impurum illum audiens virus suum tanta arrogantia in Deum ipsum effundentem, veluti subditis calcaribus magis est ad preces stimulatus, quibus et Deum invocavit, et virtutem ipsius magnifice praedicavit, exspectans a Domino quod speraverat in hoc certamine praesens auxilium. Nam se ipse satis noverat, nempe non tantum inermem, sed et imbellem, ac proinde, ni Deus ipse iuvet, mortis certum apparere periculum, ex qua solus Deus liberare ipsum possit: quod et facturum sibi pollicetur. Et idcirco iam gratiarum actionem meditatur, quasi iam quam exspectabat victoria potitus. Quamobrem ne miremur, et ne aegre feramus si Deus non magna pompa, et magno quodam apparatu nos ex periculis vult liberare, sed contra potius in infirmitate veluti languentes relinquit, adeo ut hostibus undique cingamur, et laqueis ipsorum irretiti videamur, et in potestatem ipsorum iam iam venturi et opprimendi ab ipsis, denique in nos nihil non moliantur, et nullo resistente pravam voluntatem suam impleant, et malis obruant, ne, inquam, ista miremur. Quid ita vero? Nempe Deus eos excaecat et in propinquam perniciem praecipitat: perinde enim agit cum illis haec permittendo ac si quis ebrioso et intemperanti vinum affatim suppeditet, quo non satietur donec obrutus vel suffocetur, vel in stuporem aut frenesin incidat. Eadem sane ratio est incredulorum et improborum hominum superbia et arrogantia turgentium, qua sic inebriantur ut in furorem et rabiem vertantur, quamdiu occasio illis offertur saeviendi, sibique arridere fortunam arbitrantur.

Et de illis hactenus: nos vero contra Davidis exemplum imitari discamus, blasphemis illis gigantis vocibus haec spei et fidei plena verba opponentis: *Tu venis ad me cum gladio, et hasta, et clypeo: ego autem venio ad te in nomine Domini exercituum, Dei agminum Israël.* Sane doctus a Deo David ita loquutus est, et quidem antequam prophetiae donum in ipso appareret, et ad eam perfectionem venisset, quam deinde a Domino accepit: sed in ea virtute profecit, et perseveravit. Profecto iste opilio non frequentarat scholas, neque magnos doctores audiverat, a quibus scientiam disceret, et nihilominus tamen ad summam sapientiam pervenit et scientiae fastigium attigit, quae in hoc sita est, ut Deus unus sit nobis omnium instar, et in eo eiusque bonitate fiduciam et spem omnem nostram collocemus. Quis ergo Davidem hoc docuit? Non doctorum quos diu frequentarit cura, sed Dei spiritus tam excelsam ipsi sapientiam infudit, longe perfectius quam si multos annos doctissimorum virorum scholas frequentasset. Num vero postquam ad regiam dignitatem pervenit immutatus est? Minime vero, sed rex et propheta insignis eandem mentem et eadem verba retinuit, sic enim Psal. 33 loquitur: *Non est rex qui servetur multitudine copiarum, potens non eripitur multitudine virium: mendax est equus ad salutem, et multitudine roboris sui non liberat sessorem. Anima nostra praestolatur Iehovam, auxilium nostrum et scutum nostrum est.* Nunquam ergo David, mente titubavit nunqam immutatus est: quam mentem habuit rusticus et opilio, et quam in Deo fiduciam,

eandem rex factus et hostibus metuendus retinuit, neque rebus secundis et prosperis elatus est, et temporalibus bonis inebriatus, neque superbia inflatus quum rex tam numerosi populi factus est: neque etiam in rebus angustis et quasi deploratis unquam animum despondit, neque praesidiis humanis et auxilio destitutus animo fractus est. Quid ita vero, et unde ipsi tantum animi robur? Nempe Dei solum nomen ait satis validum esse ad omnes omnium hostium currus et equos, et quoscunque bellicos apparatus evertendos et frangendos. Quamobrem quum eos a quibus invadimur sibi de nobis victoriam polliceri, videbimus et de se tantum sentire ut neque humanas neque divinas ullas vires metuant, et omnibus humanis praesidiis munitissimi et instructissimi videbuntur, denique nihil ad explendam ipsorum rabiem deesse, Dei nomen tanquam tutissimum scutum istis omnibus larvis opponamus: quandoquidem a nobis invocatus nunquam deerit, et confugientibus ad ipsum praesens auxilium adferet, siquidem satis virium ad suos tutandos et ad hostes frangendos et deturbandos habet. Nam quales quantique sunt coram Deo mortales, quos vel solo flatu potest dissipare, et omnia ipsorum consilia et machinamenta evertere? Sane si coelum et terra, et omnia elementa cum ipsis adversum nos conspirarent, et ad illorum aspectum omnia terrore concuterentur, tamen Deo vel solo verbo iubente, necesse est omnem altitudinem deprimi et in auras evanescere. Hoc sane David auxilium divinum sensit, exprobrans giganti gladium et lanceam, qua Davidem se confossurum gloriabatur, sed vana gloriatione. Equidem agnosco Deum etiam quoties ita videbitur fideles servos suos viribus humanis adiuturum, bellicosos viros et audaces et fortes suis sufficientem, qui et armis et equis aliisque ad bellum rebus necessariis instructissimi, vitam etiam profundere pro defensione ecclesiae non verentur: istis, inquam, modis saepe Deum suos tutari et defendere certum est. Verum quando nos solo ipsius nomine contentos esse voluerit, et suarum promissionum sola fiducia, reliquis omnibus praesidiis humanis deficientibus, et mundo adversum nos insurgente, et conspirantibus improbis, ut quocunque vertamus oculos omnia praesentem mortem minentur, et undique nos cingant ferae a quibus iam iam laniandi simus, sciamus non temere id contingere, sed a Deo sic fieri ut ad ipsum assurgere discamus, ique soli nostrae salutis laudem omnem ascribere: t ut mundus agnoscat nos esse Deo caros et preosos: ideoque maiorem ipsum invocandi et bonitatem ac misericordiam eius praedicandi materiam habeamus. Nam si alicunde ab hominibus spes aliqua salutis affulserit, repente sic perstringitur mentis acies, ut Dei obliviscamur. Hinc in ipso invocando negligentiores fimus, et ipsius nominis contemptores. Contra vero si viribus inferiores fuerimus, repente animum abiicimus, et rebus desperatis ad Deum confugimus, et singulis horis precibus et votis sollicitamus. Quamobrem discamus rebus secundis non efferri, neque calcitrare adversus eum a quo vita nostra pendet: sed tam adversis quam prosperis rebus, tam quietis quam perturbatis, solo Dei nomine gloriari, in illo solo conquiescere, fiduciamque omnem collocare. Quapropter etiam ne arbitremur quod hic factum legimus semel tantum accidisse, singularemque hanc historiam narrari, sed certum in ea documentum toti ecclesiae omnibus saeculis dari fiduciae in Deo collocandae, confirmatum perpetuis Dei promissionibus, quae non ad solos Iudaeos, sed ad universalem ecclesiam pertinent, de illa in rebus adversis tutanda et conservanda. Nam visio illa Zachariae prophetae, qua Deus se suam ecclesiam instauraturum pollicitus est toti ecclesiae convenit, et in finem usque mundi est duratura. Fuit autem illa de candelabro quod erat in medio sanctuarii, quod ait esse summum ecclesiae gaudium et consolationem. Quod admirans propheta, et interrogans, quidnam istud indicaret, responsum accepit: Non hominum virtute et potentia Dei ecclesiam defendi et foveri, sed unius Dei. Nulla ibi mentio Davidis, nulla Goliathi, nulla populi israëlitici, nulla denique ullius admirandi ab hominibus admissi facinoris: sed se Deus ecclesiae suae protectorem fore dicit usque in finem saeculorum post adventum Domini nostri Iesu Christi, neque ullis armis, aut humanis praesidiis ad efficiendam ecclesiae salutem opus fore: sed Dei unius virtute et potentia perficiendam. Quamobrem haec doctrina est nostris mentibus diligenter imprimenda, retinenda et meditanda: quam etiam possimus, quum necessitas postularit, ad usum referre, ut si nimirum in ecclesiae difficultatibus Deus humana quaedam praesidia concesserit, ne iis sic afficiamur et fidamus ut Dei nos oblivio capiat: sed contra quum rebus omnibus destituemur, nominis ipsius meminerimus, et hoc solo freti sciamus nos omnium nostrorum hostium vires et conatus facile despecturos: ac si dira quaeque adversum nos machinentur, et in periculum mortis veniamus, nihilominus Dei promissionibus contenti simus, nempe Deum ecclesiam suam usque ad mundi finem adversus quoslibet hostium insultus tutaturum et defensurum: si modo in ipso solo conquiescamus, nihilque nobis ipsis tribuamus: quandoquidem solus ille potest in se sperantes iuvare, et e mortis faucibus eripere. Sed in solo Deo sperandum est, et in ipsius timore perseverandum, et nunquam a cultu ipsius verbo praescripto recedendum, qui summo contra studio et reverentia retinendus est. Nam si factum istud erit a nobis, tunc brachium suum ad nos tutandos exseret: modo etiam in memoriam priora ipsius erga nos et alios

benefacta revocemus, et pro iis debitas ipsi gratias agamus: quo in dies spes nostra augescat et roboretur, adeo ut invicti perstemus, et adversus omnes tentationes imperterriti maneamus et fortiter resistamus.

Iam vero agite *etc.*

HOMILIA LXIV.

46. *Hodie dabit te Dominus in manu mea, et percutiam te, et auferam caput tuum a te: et dabo cadavera castrorum Philistaeorum hodie volatilibus coeli et bestiis terrae: ut sciat omnis terra quia est Deus in Israël.* 47. *Et noverit universa ecclesia haec, quia non in gladio, nec in hasta salvat Dominus. Ipsius enim est bellum, et tradet vos in manus nostras.*

Hesterna concione vidimus, qua mente, et quo sensu David Goliathum illum gigantem compellans diceret, se non progredi adversus ipsum cum armis: non quod simpliciter armis uti vetaretur, quibus illum deinceps usum apparet, gladio puta et clypeo ac similibus: quod ipsi licuit: sed quod ita Deus miraculose vellet opus suum per Davidem implere. Nam quum Deo placet nos praesidiis humanis destitui, sufficere debet ipsius promissio, fore ut stet a nostris partibus. Quibus enim aliis subsidiis opus habemus, modo ad nostram salutem virtutem et potentiam suam exserat? Et praeterea, licet omnibus necessariis praesidiis instructi, tamen in caducis et terrenis illis rebus spem nostram collocare prohibemur: sed contra Deum adiutorem advocare et precibus sollicitare iubemur, non dubitantes quin si voluerit, ipsorum hostium arma nobis in manus tradat: ut nostrae salutis laus et gloria soli illi tribuatur: quod si rebus a se creatis utatur, non ideo tamen virtus ipsius imminuatur: et si sine humanis praesidiis rem perficiat, eius virtus et potentia sit adhuc longe clarior et perspectior. Non immerito igitur giganti illi Philistaeo David obiicit, quod cum gladio et hasta adversum se progrediatur, quasi diceret: Tu solis istis corruptibilibus armis fretus me provocas ad certamen, ego vero longe melioribus armis nixus, Dei nimirum potentia, provocantem oppugno. Hinc discamus, inimicos suis viribus fretos iram Dei adversum se provocare, quod debito ipsum honore spolient: cuius contemptus Deus est ultor futurus, eaque ratione victoriam de ipsis nobis datum iri. Sane optandum inimicos nostros et improbos homines Dei contemptores e arrogantiae venire, et excaecari ambitione: quod ita Deum ipsum provocent, qui nimium fortis ipsis adversarius sit futurus: et ita nobis animus fiat, illis interim Deum et homines adversum se provocantibus, sibique victoriam promittentibus et triumphos apparantibus, qui tamen ruinae et exitio certissimo magis ac magis propinquant. In primis autem observandum hic nominatim fieri mentionem *nominis Dei*, ut significetur ipsa Dei virtus, quem si auxiliatorem et servatorem experiri volumus, invocare qualem se nobis patefecit in nostris difficultatibus debemus. Neque enim vox illa *nomen* simpliciter pro vocabulo illo accipienda est: sed pro virtute quae hoc nomine designatur. Sacra vero scriptura solet ita loqui, ut Deum indicet a nobis invocandum ea fiducia qua cultum ipsi debitum offeramus, et qualem se nobis patefecit agnoscamus. Sic Psalmo 50 Deus iubet se invocari. *Invoca me*, inquit, *tempore angustiae: et te exaudiam ut honore me afficias.* Licet igitur invicta Dei virtus semper parata sit ad auxilium nobis in angustis rebus ferendum, non tamen ad illam confugere possumus, nisi prius eam cognoscamus, neque effectum sentire, et utilitatem ex ea referre, nisi ut nostri misereatur precemur. Porro David didicerat, ut ante docuimus, in uno Deo conquiescendum, et ad ipsum solum ut tutissimum asylum confugiendum, ex legis doctrina, et precibus et orationibus crebris in ea se exercuerat. Nos itaque Davidis exemplum imitati, quum apud incredulos gloriabimur, hoc nomine cum ipso gloriari discamus, nos nempe Deum non simulate neque externo tantum ritu, sed sincere et in vera fiducia invocare, quandoquidem ab ipso vita nostra et salus dependet, et nos nihil a nobis ipsis possumus: et ipsius freti promissionibus sperare fore ut nunquam nos ipsum quaerentes deserat, sed praesens auxilium in rebus angustis ferat.

Sequitur: *Hodie dabit te Dominus in manu mea, et percutiam te, et auferam caput tuum a te, et dabo cadavera castrorum Philistaeorum hodie volatilibus coeli et bestiis terrae.* Idem et Goliathus Davidi minatus fuerat, nisi quod hic David minatur etiam castris Philistaeorum ultimum exitium: Deo dante ipsi ut victoriam referret, non tantum de uno gigante, sed de illo numeroso exercitu qui adversus Dei populum tam superbe et contumeliose insurrexerat. Porro haec loquendi phrasis: *Dare cadavera caesorum volatilibus coeli et bestiis terrae*, frequenter occurrit in sacris, qua mortis ignominiosae species significatur. Minatur itaque David Goliatho non tantum necem, sed etiam post mortem dedecus et ignominiam, fore nimirum ut cadaver ipsius insepultum iaceat, et bestiis terrae et avibus fiat pastus et esca: et eandem fore etiam reliquorum Philistaeorum conditionem. Goliathus etiam idem Davidi satis crudeliter et superbe minatus fuerat: hunc itaque morem militarem etiam David quidem imitatus est: solent enim milites sic suis hostibus insultare, ut non tantum necem minentur, sed etiam

post necem dedecus et ignominiam corporum quae sine honore insepulta iaceant: sed quum non tantum giganti illi sed reliquis etiam Philistaeis idem opprobrium minatur, spiritu prophetico et speciali revelatione facere certum est. Goliathus quidem sua virtute et robore fretus insultabat adolescenti: sed longe aliter David, qui sane longe impar erat viribus illi cum quo congrediebatur: sed tamen Dei robore fretus, et ab ipso speciali ratione confirmatus. Quare ne cogitemus temere Davidem loquutum fuisse, ut multi solent in vanum Dei nomen assumere, quasi in potestate sua Deum haberent, et ab ipso regerentur, a qua temeritate sane David fuit alienissemus, sed ut ante vidimus spiritus sancti peculiari motu et impulsu Davidem excitatum fuisse, sic eodem fretus victoriam de hoste sibi pollicetur, cuius casum reliqui Philistaei sequantur: quemadmodum et contigisse deinceps videbimus. Idcirco nominatim obiicit isti giganti contumelias in Deum ipsum, quod Israëlitas, quibus ipse Deus praeest, despexisset et opprobrio habuisset: quibus verbis indicat impios quum adversus Deum blasphemant, sibi ipsis malum accersere. Nos itaque discamus tunc maxime assumendos animos in mediis afflictionibus, quum hostes eo deveniunt impudentiae, ut nos conviciis et contumeliis afficientes in ipsum Deum et verbum ipsius sint contumeliosi: quod non impune laturos ipsos est certissimum. Exemplo istud confirmatur Assyriorum, quos Deus per prophetam quoniam populo Israëlitico insultassent, praedicit sua manu feriendos. Nam impurus ille Sancheribus Ezechiae regi et populo sic insultaverat, ut in ipsum Deum blasphemas voces evomeret: quamobrem Deus Ezechiam per prophetam consolatus, ait, se vindictam de profanis illis sumpturum, his verbis: *Sprevit te et subsannavit te virgo filia Sion: post regnum tuum caput movit filia Ierusalem. Cui exprobrasti, et quem blasphemasti? contra quem exaltasti vocem tuam, et elevasti in excelsum oculos tuos? Contra sanctum Israël.* Deus ergo quia Ierusalem erat in ipsius praesidio, et ibidem regiam sedem erexerat, minatur se quod Assyrii fiduciam in Deum Israëlis Ezechiae et populo superbe exprobrassent, vindictam de ipsis sumpturum, causamque suam defensurum, et in ipsos hostes dedecus derivaturum. Quare si Dei insignia feramus, et non ficte neque simulate nomen ipsius invocemus, et alarum ipsius umbra tegamur, hostibus linguam adversum nos petulanter exserentibus, et virus suum efflantibus, et triumphos instituentibus, imminere ultimum exitium a Domino sciamus, cui sunt propinquiores quo insolentiores. Nos itaque tunc tanto magis praesenti animo simus, et Davidis exemplum imitemur, certo persuasi quo magis hostes veritatis et purae religionis insolescunt et efferuntur, et blasphemis vocibus Dei maiestatem laedunt, suumque in nos virus efflant, eo propinquiores esse suo exitio: et quo magis securi sibi videntur, et de victoria certi quasi consiliis suis ad exitum perductis, eo citius et momento quidem a Deo in exitium deturbandos.

Pergamus ad insignem illam Davidis sententiam: *Et sciat omnis terra quia est Deus in Israël, et noverit universa ecclesia haec, quia non in gladio, nec in hasta salvat Dominus.* Eadem verba David quae supra repetit sed illud observandum quod ait: *Et sciat omnis terra quia est Deus in Israël.* Nam istis verbis declarat, quibus viribus, qua audacia fretus tam intrepide Goliathum aggrediatur, nempe Dei virtute, qui verbum suum sit impleturus, et ecclesiam suam tutaturus. Nihil igitur hic sibi temere David finxit, ut solemus plerumque multa nobis temere persuadere: et inani quadam audacia freti montes aureos nobis polliceri, quasi nubes ipsas simus transcensuri: sed David Dei promissionem specialem de tutando et defendendo Israële respiciebat. Nam terra quidem universa est Iehovae: sed tamen Israëlem scimus Deum sibi in peculium delegisse. Quare quum dicit Deum esse in Israële, non imaginatur quandam ecclesiam, sed Dei ipsius verbo, quod fallere non potest, nititur. Quando igitur Dei nomen ut scutum hostibus obiicere, eoque tegi voluerimus, danda opera est, ut ipsius verbo freti simus, ne temere illud assumamus, ut multi solent Dei nomine gloriari, qui tamen eius virtutem ignorant, neque unquam eius fuerunt studiosi. Quamobrem si rectam esse et approbatam fidem nostram cupimus, et cum ea fiducia coniunctam qua hostium conatus ridere possimus, oportet nos certo persuasos esse Dei infinita et inaestimabili bonitate et clementia nos esse in filios adoptatos, et ut essemus ipsius ecclesia vocatos: ideoque velle ipsum a nobis ut patrem invocari, et persuasos esse nos ipsius esse filios, et utilitatem quae inde ad nos redit agnoscere: quod ex singulare sua misericordia voluerit in filios adoptare. Nos itaque Dei nomine laetari non possumus, nisi certam fiduciam in ipso habeamus, fretam fide non dubia quam ex ipsius promissis hausimus: hic enim unicus fons est nostrae fiduciae. Idcirco itaque David dicebat Deum esse in Israële: non quod eum sibi populus posset devincire, sed quod ex mera bonitate praesentiam suam ibi pollicitus esset, et in omnibus angustiis auxilium. Nos vero hodie licet ab Abrahamo non ducamus originem, tamen in locum Israëlitarum successimus, quemadmodum docet Paulus apostolus, quoniam in Christum insiti sumus qui antea eramus oleaster, in radicem illam, inquam, a Deo ipso consecratam, quum per fidem facti sumus Domini nostri Iesu Christi membra. Hoc itaque sufficiat nos a Deo per evangelium fuisse vocatos, et promissiones nobis factas nos ab ipso in gratiam

recipiendos, neque respecturum quales simus quidve promeriti, sed misericordia sua nos amplexaturum. Nae si testimonium illud conscientia nobis dictaverit, certi erimus non tantum ad vitam aeternam, servatorem nostrum fore: sed etiam in vita praesenti adiutorem, et in summis angustiis et difficultatibus liberatorem. Porro quum dicit David *ut sciat omnis terra quia est Deus in Israël,* non inde sequitur incredulos posse ad veram Dei cognitionem venire, et specialem curam quam de Israëlitis gerit agnoscere: sed perinde est ac si David diceret, ipsos ethnicos et profanos propria conscientia teste convictum iri, Dei virtute sola populum illum qui prostratus iacebat liberatum. Nam increduli semper caecutiunt: sola fides luce spirituali illustratur. Deo itaque potentiam suam exserente, terreni et increduli homines obstupefacti caecutiunt, quemadmodum et apud Isaiam dicitur: Improbum nunquam Dei gloriam cognoscere. Verum enimvero vel qui maxime caecutiunt Dei manum experiri et sentire coguntur, atque idcirco obstupescere et horrere. Hinc illae in sacris usitatae loquendi phrases, Dei contemptores cogi ipsum adorare et ipsi mentiri, et aliae similes, quibus non quidem ad Deum confugere dicuntur improbi, neque ab ipsius verbo pendere, neque etiam de acceptis ab ipso beneficiis gratias agere, (licet aliquando quos vult Deus ad se convertat, sed reprobi Deo licet fulminante, coelumque terramque concutiente, et montes altissimos commovente, nunquam emendantur neque convertuntur, quin potius magis ac magis indurantur) sed vel inviti agnoscere Dei manum et opus. Deus itaque sic operatur ut in admirationem omnes rapiat, et improbi homines, et maxime contumaces, et arrogantiae pleni cogantur istis operibus affici, et vel inviti fateri divinum istud non humanum opus esse. Sed non sine blasphemia, nam aiunt: Aut Deus aut diabolus effecit. Improbos igitur homines videmus Dei quidem cognitione affici, velint nolint, quum virtus ipsius in ipsorum oculos incurrit: verum tamen Dei gloriae pro viribus reluctari. De tali cognitione et scientia loqui Davidem hoc loco certum est, quum ait universam terram cognituram Deum esse in Israële, id est improbos et incredulos homines, Dei virtutem invictam non confitentes, legemque ipsius et cultum in Israële praescriptum contemnentes, sensuros tamen Israëlem non viribus humanis, non armis, non aliis praesidiis, sed sola Dei virtute servatum: et prostrato tam miraculosa victoria Goliatho cogrituros reliquam hostium stragem esse a Domino.

Quae deinceps verba sequuntur, alium sensum habent: *Et noverit universa ecclesia haec, quia non in gladio, nec in hasta salvat Dominus.* Ecclesiam quum dicit populum Israëlis intelligit, ac proinde aliam notat cognitionis Dei speciem, ab illa de qua loquuti sumus longe diversam. Nam caeci increduli veluti palpando cognoscunt: sed fideles prout a Dei spiritu illuminantur: ac proinde et cognoscunt et persuasi sunt, non confusa aliqua scientia, sed certo spiritus testimonio, Deum esse potentem ad suos protegendum, et in summis difficultatibus adiuvandum, etsi neque gladios, neque lanceas, neque alia humana praesidia adhibeat. Quamobrem Deum cognoscamus non confuse, sed ex illo speciali privilegio quod nobis largitur, quando sese in verbo patefacit, et suam gratiam per spiritum in nobis obsignat. Nam etsi virtus ipsius universum mundum pertingit qua sese omnibus patefacit, imo sine extraordinaria ulla vel miraculosa potentia, sol, luna, stellae et omnia istiusmodi opera admiranda suis effectibus satis superque praedicant Dei potentiam immensam, quemadmodum et D. Paulus ait, Deum non reliquisse se sine testimonio, quum coelum et terram creavit, et naturae ordinem conservat, ac proinde homines quantumvis caecos ex istis posse veluti palpando sentire Deum nobis praesentem, eiusque virtutem a coelis in ista inferiora pertingere, et in nobis ipsis efficacem esse, quod in ea simus, moveamur et vivamus; quibus etiam adiice miracula et memorabilia facta quibus sese clare patefacit, ut omnes commoveri et stupere illa oporteat, multi tamen obstupescunt et ista non animadvertunt, Deumque ex illis ut oportet cognoscere non discunt. Nos igitur alia quadam ratione Deum cognoscere discamus. Quaenam vero tandem ista est? Nempe, ut nos ipsos diligenter intueamur et exploremus, ac miseriam in quam demersi sumus agnoscamus, et in quam subinde, nisi Deus retineret, delaberemur: deinde beneficia quae ab ipso accepimus uni illi accepta feramus, nostramque in ipso fiduciam omnem collocemus, et in ipsius timore ambulemus, eumque sincere ex verbi praescripto colamus: quandoquidem ipsius sumus, vitamque et quidquid habemus uni ipsi debemus. En qua ratione certissima et non dubia Deus cognoscendus est, quam increduli non habent: qua fit ut altas in nobis radices agat Dei timor, et sponte ad Dei obsequium nos componat: eamque in nobis de ipso fiduciam generet ut ab ipso in difficultatibus auxilium, et tandem etiam aeternam salutem exspectemus: gratiasque immortales de omnibus acceptis ab ipso beneficiis agamus. Hanc igitur ob causam dixit David: *Et omnis haec ecclesia noverit, quia non in gladio nec in hasta salvat Dominus:* quum antea Goliathum alloquens dixisset, *ut sciat omnis terra quia est Deus in Israël,* quod illa cognitio propria sit ecclesiae Dei: haec omnibus incredulis etiam communis. Inde itaque discamus veram Dei notitiam habere, et in illa omne nostrum studium adhibere, ut par est, et prout ipse Deus

docet verbo suo, et quidem recto et puro corde et animo. Caveamus autem ne illa cognitio simulata vel coacta sit, quam deinceps malitia et ingratitudo ex animis deleat et exstinguat: sed demus omnem potius operam, ut vere Dei virtutem apprehendamus quam Deus suis patefacit, ut in ea conquiescamus, et de ipsius auxilio persuasi simus. Nihilominus Israëlitae, licet satis docerentur lege Dei et peculiari testimonio tantam esse Dei virtutem quae suis liberandis et ex periculis eruendis sufficeret, non tamen in illa vera fide conquieverunt, sed dubii et vacillantes fuerunt. Quamobrem David verbis istis oblique diffidentiam et incredulitatem ipsorum arguit, quod nimirum non attenderent ad divinas promissiones quae lege Dei continebantur, et non illis ut par erat fiderent. Nam si Israëlitae bene cognovissent Deo salutem sui populi curae esse et liberationis honorem et gloriam soli sibi velle reservari: non usus his vocibus esset David, *ut omnis haec multitudo et ecclesia cognoscat Deum.* Itaque istis verbis ostendit populum fuisse metu attonitum et perculsum, et intra spem metumque collocatum. Quid vero ipsorum animos percellebat? Nempe gigas ille miles cataphractus perterrebat, cui resistendo se impares arbitrabantur, nemine singulari certamine congredi cum ipso audente. Deo igitur debitum honorem illos non tribuisse hinc apparet, sed in externis praesidiis fiduciam collocasse: ac proinde merito David dicit oportere illos discere, Deum suos servare non ordinariis modis sed prorsus extraordinariis: et hanc scientiam ex vera Dei cognitione nasci. Certa vero scientia et cognitio virtutis et bonitatis divinae manat ab ipsius verbo. Neque enim haec inferiora veram nobis de Deo cognitionem adferunt: sed ad illorum intuitum potius oculi nostri caligant et sensus hebescunt. Et miracula potius ad indignationem movent, quam ad veram Dei cognitionem deducunt, nisi Dei verbo regamur et illustremur. Quamobrem Deus verbo suo, quod in lege, prophetis et evangelio continetur, nos docet. Quoniam autem nonnunquam scientia illa in nobis est debilis et quodammodo vacillat, ac proni sumus ad contumaciam, et rebellionem ac diffidentiam: idcirco etiam opus habemus confirmatione, ut quibusdam externis testimoniis Deus re ipsa ratum faciat, se non frustra loquutum esse in verbo suo, in quo maiestas ipsius splendet. Sane utilis nobis est haec doctrina, quam istis verbis Davidis, *ut haec universa ecclesia noverit, Deum non servare in gladio, neque in hasta,* contineri diximus.

Caeterum observandum Davidem quum Goliathum compellaret, ac diceret, *ut haec multitudo sciat quod est Deus in Israële,* illis verbis incredulorum vanas superstitiones et idololatrias arguisse, et nominatim blasphemam illam gigantis maledictionem in diis suis reprehendisse. Nam ille Goliath Davidi in diis suis maledicens, sperabat se tanquam fulmine illum percussisse: sed hominis iram blasphemam David eludit, quum ait: *Deum esse in Israële:* ut indicet incredulos ethnicos adorare sua somnia et inanes imaginationes: sed verum Deum esse, et coli et adorari in Israële. Populum vero israëliticum, attonitum et metu perculsum consolatur, confisus Deum re ipsa patefacturum se satis potentem ad suos e periculis eruendos et servandos, et licet omnibus humanis praesidiis destitutos, satis in Deo habere praesidii. Sane temporum nostrorum experientia nobis idem compertum facit: quamobrem tot testimoniis oportet nos magis magisque confirmari: ut si Dei verbo non acquiescimus, sicut debemus, saltem quum experientia Deum nostri misertum esse sentimus, et promissiones suas implevisse, veritatis ipsius maiorem notitiam habeamus, et in ipso uno spem omnem nostram collocare discamus. Discipulos Christi saltem imitemur, qui de Christi resurrectione dubitantes dicuntur viso sepulcro vacuo Deo credidisse. Neque vero quaecunque antea Christus Dominus noster praedixerat vana et ludicra ducebant, quibus fidem adhibuerant: sed tamen adhuc incerti et dubii fluctuabant. Deinde ubi perfectum vident quod ipse Dei filius ore suo pronunciaverat, credunt et ipsa experientia edocti cognoscunt. Nos eorum igitur exemplo discamus, si fuimus increduli, et non eam Dei voluntati et verbo fidem et autoritatem dedimus quam debuimus, tamen credere tot testimoniis quae Dei filius Dominus noster Iesus Christus nobis exhibet: et ne ingrati simus in accipienda gratia quam nobis offert: caveamusque ne ipsius promissiones in dubium vocemus: sed certo persuasi simus Deum non frustra loquutum, neque inanibus nos pascere pollicitationibus: sed potius ipsum omnem malitiam nostram sua fidelitate superaturum, nosque si in ipso spem nostram posuerimus in suorum numerum recepturum, quandoquidem pollicitus est. Verum enimvero in speciem videri posset ista sententia frigida, Deum non servare in lancea, neque scuto: sed tantam tamen tamque arduam scientiam complectitur, ut non sine summa difficultate in mentem humanam cadat. Et, ut heri diximus, non abs re sacra scriptura dicit, Deum non delectari in equis neque in curribus: sed in iis qui ipsum timent, et in ipsius misericordia fiduciam collocant. Minime quidem quasi equos, et reliquum apparatum, qui ab ipso est, reiiciat et abominetur. Quare enim equi, arma et alia istiusmodi praesidia Deo displicerent, quorum ipse ex mera gratia dedit usum hominibus? Quis Deo displicere dixerit suas creaturas, quarum usum hominibus concessit? Quare quum dicitur Deus illis non delectari, inde fit, quod homines tantum illis tribuant ut de Dei gloria de-

trahendi occasionem inde accipiant. Nam fere fit ut qui equis, curribus, armis instructissimi sunt, inde efferantur, et vana quadam arrogantia turgeant: et contra, qui iisdem carent, metu trepident: Deique potentiae et auxilii non recordentur. Idcirco dicit Deus sibi ista displicere. Itaque carnalibus et temporalibus omnibus praesidiis opponuntur, primum timor Dei et reverentia, quae ipsius maiestati debetur: deinde spes, quae duo coniungi necesse est. Nam scimus hypocritas abuti solitos Dei nomine et evangelii, et palam quidem verbis praedicare, verbo Dei dandum pondus et autoritatem ut solum emineat, et ita testari nos non posse in Deo fiduciam collocare, nisi nos ipsi subiicere didicerimus, et veram obedientiam reddere: sed tamen multos esse infideles, qui Dei timorem simulabunt, qui nihilominus neque ipsum ament, neque colere velint: verum eius summam et tremendam iustitiam horreant. Illi igitur solam externam obedientiae speciem prae se ferunt, intus rebellionem foventes. Quamobrem sciamus duo illa quae diximus coniungenda, timorem et spem seu amorem. Nam timere Deum tam boni quam mali iubentur, ut monet propheta in Psalmis. Doctrinam igitur istam meditemur, Domini esse bellum: quam ob causam propheta Psalmo 33 dicit *equum esse mendacem ad salutem: et regem non servari multitudine copiarum, neque potentem multitudine virium: sed oculum Iehovae attendere ad timentes sui.* Hoc impletum videmus in Goliatho: neque dubium quin David hoc perpetuum testimonium in ecclesia esse voluerit, et saepe in memoriam populi revocarit, quod semel Deus per ipsum effecerat. Quare haec verba saepe inculcanda, non in multitudine virium servari potentes, quoniam potentiae Dei temporalia praesidia solent opponere: quae quidem sane Deus hominibus dedit et illorum usum permisit, sed ita tamen ne virtuti et potentiae ipsius praeferantur: quandoquidem Deus, suos servaturus, non pendet ab istis mediis, neque alligatur istis rebus corruptibilibus, quibus homines propter infirmitatem opus habent: cui sua ipsius virtus sufficit. Nullum itaque subsidium humanum Deus ad suos iuvandos requirit, et nihil ipsi deest ad virtutem suam hominibus manifestandam. Sane si hanc doctrinam animis insculpserimus, in omnem vitam sufficiet, et tutissimum erit adversus quaslibet tentationes remedium. Nam si in ipsius tutelam confugerimus, certo persuasi erimus nos licet omnibus praesidiis vacuos et destitutos, satis tamen ipsius umbra tutos esse, quae sola plus valeat quam mille propugnacula ad hostes a nobis propulsandos, licet armis, equis, munitionibus, militum ingenti numero munitissimos et instructissimos, et ad quorum aspectum horrere mundus deberet, quod suis viribus videantur posse universum mundum evertere: sed si Dei favorem experiri volumus, necessario nobis ad ipsius bonitatem certa fiducia confugiendum est, ut experiamur quod alio loco propheta praedicat: *Ecce reges convenerunt, progressi sunt pariter; ipsi viderunt, similiter admirati sunt, conturbati sunt, commoti sunt, tremor apprehendit eos, dolor ut parturientis.* Quibus verbis propheta consolatur ecclesiam, docetque coniurantibus adversus ipsam capitalissimis hostibus, saevissimis et fortissimis, a quibus iamiam laniandi videantur, fore ut quum impetum facere volent, in furorem vertantur, et miseros licet ac inermes conspicati, non audeant tamen invadere, sed ultra progrediantur, et temere viarum ignari abitum accelerent, Deo ipsos persequente, et consilia ipsorum frangente. Profecto talis hostium fuga et interitus longe insignior est quam si mille propugnaculis et praesidiis humanis tegeremur. Idcirco David merito dicit hoc loco, Dei esse bellum: quanquam quidam propter unicam literam ad illud bellum restringant, quasi David dicat, Deum esse populi israëlitici caput, et ex periculo imminenti ipsum servaturum, qua ratione volet: quod sane verissimum est: verum tamen etiam generalis est sententia: qua non dubium est quin David docere voluerit, Deum omnibus praeliis praeesse, et cui voluerit victoriam concedere. Quod ipsum ethnici cognoverunt: et ideo in bellum profecturi diis suis sacra facere soliti, ut bene sua consilia verterent et fortunarent. Et post partam victoriam templa fuerunt ad gratiarum actionem aperta. Sed quae illi diis suis sacra fecerunt, mera hypocrisis fuit, quod verum Deum non nossent, et quae diis suis offerebant in Dei viventis contumeliam redundarent. Sed Deus in hominum mentibus reliquas esse voluit aliquas religionis scintillas, ad maiorem ipsorum condemnationem, et ut sint coram Deo inexcusabiles: quod ultro sibi oculos effodiant, ne ad Deum vocantem veniant et assurgant. Idcirco ethnici fortunam bellis praeesse et dominari dixerunt: deinde Martem deum praeliorum imaginati sunt: Dei viventis interea non recordati. Quod et ipsum prophetae Dei populo saepe exprobrarunt, dicentes illos, suo reti et industriae sacrificavisse. Quemadmodum hodie multos principes videas veram cognitionem Dei non habentes, parta victoria, et in patriam reduces trophaea ponere, et supplicationes decernere, subinde suum illud Kyrie eleison repetentes: sed interim suas laudes praedicare, virtutem et industriam magni facere: fortunamque dominam laudare, Deique memoriam omnem abolere. David itaque paucis istis verbis docet, bella esse Domini; quasi dicat illum dominum esse bellorum et in omnes dominari et autoritatem habere; ut qui de suis viribus multum sibi pollicebantur, animum repente despondeant, et ab iis qui imbelles et ignavi habebantur, contra omnium opinionem superentur.

Caeterum ista longius etiam proferenda. Nam in primis quum Deus exercituum Deus dicitur, eo docemur ipsum in mundo posse pacem aut bellum fovere: et quum bella moventur, ipsius iusto iudicio fieri, rebus creatis habenas permittentis ad homines de peccatis puniendos. Quid dico permittentis? imo et commoventis, et veluti tubae clangore homines cientis, quorum opera ad exercendam vindictam suam utatur. Deus itaque iusto suo iudicio bella movet: ut homines alioquin obliviosos et rebus prosperis abutentes et ad vitia proclives coërceat, et excitet ad officium. Sin vero contra Deus pacem terris reddere volet, et hominibus otia facere, vel solo flatu suo potentissimorum regum consilia et conatus inanes efficiet, quemadmodum pulchre propheta docet Psalmo 46: *Non timeremus si turbaretur terra, et transferrentur montes in cor maris:* quoniam, ut ait paulo post: *Deus faciens ut cessent bella ad extremitatem usque terrae, arcum perfringit, et truncat hastam, currus comburit igne.* Quibus verbis propheta docet, homines, licet omnes vires collegerint, et omnibus rebus instructi sint, ut nihil deesse ipsis videatur, nec arma, nec equi, nec milites animosi, neque cataphracti milites, neque denique ullae munitiones bellicae, tamen, Deo faciente, momento debellandos et consumendos: eumque bellorum exitum fore, ut quibuscunque ipsi placuerit victoriam largiatur. David itaque dicens, *bellum esse Domini*, generali voce utitur, qua Deum docet dominari bellis, et nullis indigere praesidiis humanis: sed ex voluntatis arbitrio pacem facere et tranquillitatem terris dare, et hostes saevissimos frangere et debellare. Ac proinde licet homines sint munitissimi, et omnibus rebus ad bellum necessariis instructissimi, nihil tamen ipsis, quodcunque illud fuerit profuturum, nisi Deus ipse sit auxiliator: quo adiuvante nullas ipsis hominum vires, quantae quantae sint, quidquam posse nocere. Hinc igitur discamus in primis Deum precari, ut pacem nobis concedat et otia faciat, sedatis omnibus belli tumultibus, quandoquidem omnia sibi habet subiecta: deinde ad ipsum unicum confugere in rebus angustis, siquidem auxilium suum nobis nunquam defuturum est pollicitus: et si quando bella permittat commoveri, si ipso freti ad ipsius promissiones confugerimus, ne dubitemus quin re ipsa nos faciat experiri quod per prophetam est pollicitus, fore ut arcus conterat, et confringat arma, et scuta comburat igni: quin etiam ipsa regum corda inflectat et terreat, quum nobis nocere molientur: nostrique misereatur, et paterna benevolentia complectatur, et vires etiam ad hostium vim propulsandam suppeditet: denique fore ut si ad mortis limen venerimus, et de nobis sit conclamatum quasi iam desperatis rebus, tam miraculose liberet, ut re ipsa tandem experiamur veram illam esse scripturae sacrae vocem, et non inanem titulum, quum Deus exercituum nominatur, et non temere a Davide prolatam istam esse sententiam, bellum esse Domini. Quare ne dubitemus quin Deus auxilium ferat nobis opportuno tempore, non tantum adversus Goliathum quempiam, sed etiam speremus eum quidquid nobis adversabitur debellaturum et destructurum, etsi potentia invicta videatur. Quemadmodum hic videmus Philistaeos numerosissimum exercitum habuisse, et omnibus ad bellum necessariis instructissimos fuisse: quin etiam saepe de populo iudaico victoriam antea reportasse, et tamen momento factos debiliores, et caesos fugatosque, ac magna internecione deletos fuisse. David ergo sententiam illam protulit, non tantum ad praesens bellum, sed etiam ad universam omnium saeculorum ecclesiam pertinentem. Sic solet Deus eos qui iam morti erant destinati, et quos undique pavor circumdabat, liberare, et tempestates omnes adversus suos coortas sedare et dissipare: quo fiat eius potentia et virtus nobis conspectior, qua freti non dubitemus quin omnes adversum nos insurgentes hostes compescat, eorumque consilia et conatus frangat. Ac licet illi solo adspectu nos antea propter infinitam multitudinem et vires terrerent, et ipsis resistendi nullae vires esse nobis viderentur, ne tamen animum despondeamus, neque pavore deficiamus: sed potius novas in Domino vires accipiamus: certo persuasi Deum nobis adfuturum, et in angustiis opportuno tempore auxilium daturum, et non solum quae ad hanc vitam spectant, sed etiam quae ad aeternam salutem, praestiturum: hostium denique vires fracturum, et victoriam de ipsis daturum. Ac proinde licet ipse diabolus adversum nos caput cum suis satellitibus efferat, fore tamen ut eum Deus conterat, et in ipsam inferorum abyssum detrudat. Fractis vero nostrorum hostium viribus, meminerimus deberi a nobis gratiarum actionem Deo, quod ad nos conservandos hostium capita fregerit, et magna internecione deleverit. Contra vero nisi Deo exhibeamus illum honorem, ut fiduciam in illo nostrae salutis eius freti promissionibus collocemus, profecto nihil repetitae preces nos iuverint, quandoquidem externo potius ritu quam animo sincero illum invocaverimus: ubi enim est diffidentia, ibi non est sincerus cultus, et potius Deus irritatur quam advocatur. Unde igitur plerumque accidit, ut non solum omnibus humanis praesidiis destituamur, sed etiam Deum ipsum pro auxiliatore adversarium habeamus, et nos in hostium manus tradat, nisi quod diffidentia nos dubios et animi fluctuantes facit, et pro veris precibus inanes tantum demurmurationes profert, quibus divinae bonitatis contemptores deprehendamur? Vera autem fides eam in nobis audaciam generat verbo Dei in nobis genitam, quae

adversus omnes hostium impetus animos nostros confirmat, quod Deum bellorum et exercituum dominum esse sciamus. Quamobrem discamus omnem incredulitatem et infidelitatem captivam ducere, ut semel in Deo fiduciam nostram collocantes adversus quascunque tentationes forti animo stemus imperterriti: ac proinde in summis difficultatibus et angustiis Deum satis potentem agnoscamus, ad nos ex omnibus illis liberandos: modo ipsi adytum non claudamus, sed potius fide in ipsius promissiones respiciamus, et gratiam eius admittamus.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA LXV.

48. *Quum ergo surrexisset Philistaeus, et veniret, et appropinquaret contra David, festinavit David, et cucurrit ad pugnam ex adverso Philistaei.* 49. *Et misit manum suam in peram, tulitque unum lapidem, et funda iecit, et percussit Philistaeum in fronte: et infixus est lapis in fronte eius, et cecidit in faciem suam super terram.* 50. *Praevaluitque David adversus Philistaeum in funda et lapide, percussumque Philistaeum interfecit. Quumque gladium in manu non haberet David,* 51. *Cucurrit, et stetit super Philistaeum, et tulit gladium eius, et eduxit eum de vagina sua: et interfecit eum, praeciditque caput eius. Videntes autem Philistaei quod mortuus esset fortis eorum, fugerunt.* 52. *Et consurgentes viri Israël et Iuda, vociferati sunt, et persequuti sunt Philistaeos, usque dum venirent in vallem, et usque ad portas Accaron: cecideruntque vulnerati de Philistiim via Saraim usque ad Geth, et usque ad Accaron.* 53. *Et revertentes filii Israël postquam persequuti fuerant Philistaeos, invaserunt castra eorum.* 54. *Assumens autem David caput Philistaei, attulit illud in Ierusalem: arma vero eius posuit in tabernaculo suo.* 55. *Eo autem tempore quo viderat Saul David egredientem contra Philistaeum, ait ad Abner principem militiae: De qua stirpe descendit hic adolescens, Abner? Dixitque Abner: Vivit anima tua, rex, si novi.* 56. *Et ait rex: interroga tu, cuius filius sit iste puer.* 57. *Quumque regressus esset David, percusso Philistaeo, tulit eum Abner, et introduxit coram Saule, caput Philistaei habentem in manu:* 58. *Et ait ad eum Saul: De qua progenie, es, o adolescens? Dixitque David, Filius servi tui Isai Bethleemitae ego sum.*

Narratio nobis hic occurrit audaciae et fortitudinis, tam Philistaei quam Davidis, ex opposito consideranda. Sed in primis observandum gigantem illum Goliathum audacter, suis viribus confisum, progressum esse: Davidem vero contra de se nihil sperasse, sed auxilium a Domino exspectasse. Nae quamdiu homines sibi de suis viribus aliquid persuadent, fieri non potest quin exitum luctuosum consequantur. Deum enim honore suo spoliant, et eodem ipsi gloriari cupiunt. Neque enim vel tantillum nobis tribuere possumus, quin Deo tantundem detrahamus: quod deinde sacrilegium horrendis poenis certum est puniri. Neque enim mortalem creaturam eo usque efferri par est, ut quod Dei poprium est sibi assumat et attribuat: quare oportuit istius gigantis arrogatiam confundi. Caeterum non satis est si homines in Deo confidant, sed fidem ipsorum certo fundamento niti oportet. Multi enim, ut ante dixi, Dei nomine gloriantur, sed sine fundamento, quoniam sibi quidquid libet persuadent. At non ita temere se David gessit, sed eum Dei spiritus rexit: hinc illae adversus Philistaeum ipsius vires. Porro quum dicitur fundam et lapidem accepisse, apparet Deo duce factum, qui nullo illum metu terreri passus sit. Vix enim fieri potest quin metus aliquis, ubi praesens est mortis periculum, hominem invadat: quum saepe in fortissimos quosque viros tantus incidat pavor, ut neque ratione, neque consilio regantur, metu iudicium adimente: quod nimirum de Deo non cogitent: neque ad illum confugiant. Quare quum dicitur David lapidem accepisse, et iaculatum esse funda, cognoscamus Deum sic ipsi adfuisse ut neque vires neque consilium ipsi defuerint. Et quum recta frontem medium Philistaei petiit, non dubium quin ipse Deus ictum direxerit. Nam alioqui mille potuisset lapides iaculari, vel inutiliter, vel in alias corporis partes armis tutiores. Nam, ut vidimus, Goliathus prodibat ad praelium armatus, sola facie detecta: quapropter miraculose Davidis manum a Domino regi oportuit, ut tanquam scopum lapis ille peteret et feriret. Nae fortunam hic ethnici incusabunt: sed sciamus ista nobis proponi ut Dei consilium cognoscamus de suo populo sine gladio aut aliis armis istiusmodi servando. Caeterum quum Goliath ille dicitur antequam ictus occumberet tanta arrogantia processisse adversus Davidem quasi victoriam in manu haberet, ita comprobatur experientia quod alio loco sacra scriptura nos docet, Dei nempe contemptores, quum securos se arbitrantur, et magis clamoribus fiduciam demonstrant, ac triumphant, exitio tamen suo esse propinquissimos, et momento esse obruendos. Quemadmodum igitur praegnantem mulierem dolores partus incogitantem invadunt: ita fiet cum iis omnibus quos propria arrogantia excaecat, quos Deus repente invadit, et quo maior illorum fuit confidentia, eo gravior poena sequitur, Deo stultitiam illorum persequente. Quid enim obsecro est in his terris firmum et stabile? Nae si serio vitae nostrae conditionem consideremus, certum est singulis momentis novas metus occasiones nobis praeberi: sed

praesertim quum urget conscientia, et quot peccatorum coram Deo rei simus, quasque poenas meriti simus attendimus, et quot rationes habeat non puniendi, quas tanquam sagittas thecis suis continet, quarum infinitus est numerus, nonne satis magna nobis offertur curae et sollicitudinis occasio, non quidem qua obruamur, sed qua cautiores fiamus, ut in timore Dei sollicite ambulemus, eumque precemur ut nostri misereatur, et nos ab infinitis mortis periculis quibus circumdamur protegat? Quare quum improbi sic glorientur et secure vivunt ac in vitiis indurantur, quasi foedus cum morte et sepulcro pepigissent, ut loquitur Isaias propheta, et videntur ipsum Deum lacessere quasi inermem: aut quasi possint ipsius manus effugere: quis miretur eos incautos a Deo deprehendi; et quum extra omnem aleam esse sibi videbuntur, ad rationem vitae reddendam adigi, et tanquam fulmine incogitantes obrui? Talis fuit istius Goliathi exitus. Quod autem adiicitur Davidem quum funda iaculatus gigantem deiecisset nullum habuisse gladium, magis ac magis nobis admirandam Dei virtutem contemplandam tanquam in speculo exhibet, qua populum suum in summas angustias redactum, et quasi desperantem de salute, liberavit. Quod enim nominatim non exprimitur, facile tamen colligitur. Nam si dicam: Immanis gigas ab adolescente superatus est: potens ille et robustus miles a rustico inexercitato et longe impari, cataphractus miles, qui fuit unus instar propugnaculi, ab inermi opilione deiectus est: qui solo adspectu non tantum aliquem robustum virum terrebat, sed universum exercitum, ictu funda iaculati lapidis ab opilione deiectus et prostratus est, sane nisi ultro caecutimus, fateamur necesse est divina illud virtute factum esse. Nae fateor profanos homines et hebetes, fortunam hic vociferaturos: sed quoniam in bruta degenerarunt. Sciamus itaque Dei spiritum simpliciter narrare caesum et prostratum a Davide Goliathum primo ictu lapidis funda emissi, sine gladio, sine aliis ullis armis, ut inde fiat Dei virtus illustrior. Tunc vero Dominus Davidem inermem ad praelium ire voluit, sine gladio, quem quidem deinceps in aliis praeliis adversus hostes adhibuit; sed ita tamen ut satis ostendat se multum profecisse in admirabili Dei auxilio quod hoc tempore senserat. Nam palam multis locis profitetur, se neque in gladio, neque in hasta salutem suam ponere: et fallacem equum esse die praelii. Nae David adversus hostes armis utebatur, et se ab illorum impetu tutabatur, sed vicissim testatur,. se neque in suis viribus, neque in armis, neque in toto bellico apparatu spem suam reponere, quae omnia nihil sunt aliud quam vanitas, sed ab uno Deo auxilium exspectare. Hinc discamus Deum saepe sine mediis humanis suos ex periculis servare: quae si tamen prout ipsi placuerit adhibeat, et suis creaturis ad opus suum utatur, nihil tamen illa de Dei potentia detrahere: neque in illis externis mediis haerendum esse, nisi plane caecutire volumus. Ac proinde si Deus nobis gladium manu gestantibus victoriam de hoste dederit, ne illud industriae nostrae adscribamus, sed Deum sciamus eandem nobis inermibus et omni auxilio carentibus salutem afferre potuisse.

Sequitur deinde *cucurrisse Davidem et stetisse super Philistaeum, et gladium ipsius eduxisse de vagina, eumque interfecisse et caput eidem amputasse.* Bis fit mortis Philistaei mentio. Nam quum David funda lapidem iaculatus esset, dicitur tum interfectus: deinde iterum dicitur educto gladio caesus. Primo igitur loco mors accipitur pro lethali vulnere: quandoquidem ictu lapidis ita prostratus est, ut se non potuerit erigere, neque movere: quare David confestim in eum irruit, et gladium ipsius invasit, et semimortuum cecidit: neque enim lapidis ictus eum plane interfecerat, sed ita tamen Dei manu deiectus fuerat, ut movere se non posset, donec ipsi David gladio caput amputaret. Hinc admonemur Deum nobis quidem de hostibus victoriam aliquando concedere, sed ita ut nondum plane mortui sint: at tamen Deum inceptum opus non deserere, sed opportuno tempore perficere: ac proinde patienter exspectandam impletionem: et animos assumendos, siquidem re ipsa iam se a nostris stare partibus palam ostendit. Hic vero in primis observandum, quomodo Deus manu sua hominum corda teneat. Nam ecce morte Philistaei illius reliquorum animi corruerunt. At non Philistaeus ille gigas eos adversus Israëlitas armaverat: sed patria egressi sunt adversus Israëlitas se illis viribus longe superiores esse confisi, et se multitudine ac viribus meliores facile oppressuros illos attonitos et saltem tributarios eos reddituros sperantes. Ergone hominis caedes tantum illis pavorem attulit, ut metu omnes oporteat diffugere? Sane Deus tantum illis pavorem iniecit, ut nemine insequente debellati sint, et quidem vix audentibus Israëlitis sese loco movere. Neque enim dicuntur Israëlitae visa Philistaei strage concurrisse ad praelium, sed simpliciter dicuntur Philistaei diffugisse, quos deinde Israëlitae fugientes persequuti sunt. Continebant ergo se castris Israëlitae, quid acturi essent ignari: et Deus illos tanquam victos intra castra continuit, ne sua ingratitudine tantum Dei beneficium obliterarent. Nam si repente prostrato gigante fuissent hostes adorti praelio, victoriae partem sibi attribuissent, deque suis viribus gloriati fuissent. David quidem ictu illo aliquid effecit, sed quid ille ictus adversus tot hostes potuit? Nos sane hostes praelio adorti superavimus. Deus igitur illis hanc gloriationis occasionem adimit, quandoquidem castris continet, et tanquam

vinculis et repagulis illos coercet, ne pedem moveant: ne glorientur se hostes praelio victos in fugam vertisse, et Davidis factum elevent, sibique Deo detrahentes victoriam ascribant. Neque vero Davidis virtutem decantari Deus voluit, sed suum opus agnosci per illius ministerium, quem se Deus elegisse demonstravit non ad unius tantum gigantis caedem, sed ad ingentis illius excercitus stragem, qui populum Israëliticum velut oviculas laniaturus videbatur. Hic animadvertendum igitur quomodo Deus eos deiiciat qui leoninam prae se ferunt audaciam: et ita terreat ut nullo insequente metu diffugiant: cuius pavoris a Deo immittendi saepe in sacris fieri mentionem videmus. Quin etiam illam meretricem Rahabam videmus illius metus facere mentionem, exploratores a Iosue missos alloquentem, quae tamen neque legis divinae neque purae religionis ullam habebat notitiam: et praeterea confiteri Deum Israëlitarum iam populum suum in terrae Chananaeae possessionem misisse, licet tamen in eam nondum esset introductus; *Deus*, inquit, *in omnes huius regionis incolas terrorem suum immisit.* Quum igitur divini terroris scriptura meminit, ostendit audaces antea viros et robustos ac strenuos, a Deo quum ipsi placuerit exiguo momento terreri et enervari. Idem hic Philistais accidisse videmus. Equidem fateor in profanis historiis legi magnos exercitus levissimis de causis perterritos, ut sibi fuga consuluerint: sed hic perculiaris quaedam ratio est. Quod nempe Deus Davidi tantam audaciam dederit, ut hostium castra propius accesserit, et in Goliathum irruerit, eidemque caput amputarit. Et quidem praesente gigantis armigero, qui poterat quidem in Davidem impetum facere: sed perterrefactus diffugit. Merito igitur David alibi praedicat, se Deo adiuvante muros transsilire et in aërem volare, velut ab ipso acceptis caprarum et cervorum pedibus. Sed quid impediebat Philisthaeos prostrato licet cum tanto dedecore suo gigante, quominus in Davidem impetum facerent? Nae non tantum in Davidem, sed in ipsum Israëlitarum exercitum irruere poterant quandoquidem ingentem habebant militum numerum. Verum terga dederunt, et antequam ictibus ullis urgerentur profligati sunt. Quo facto evidenter apparuit divinae manus vis ut nullam Israëlitae occasionem habuerint victoriae laudem sibi tribuendi. Quod vero dicitur David evaginato gladio Philistaei caput illi amputavisse, eo docemur hostium arma et praesidia quibus plurimum confidunt, in confusionem et exitium ipsis convertenda: et propriis armis conficiendos, et proprio gladio iugulandos. Utilis sane modis omnibus doctrina: nam fere nobis persuademus hostes armis instructos, quibus vehementer noceant, immo nos profligent superari a nobis non posse nisi iisdem armis muniamur, et vires viribus opponemus. Nam Dei virtutem semper alligamus iis quae exterius apparent: quamobrem eo attentius haec doctrina est meditanda, quo procliviores sumus in contrarium vitium, nempe sciamus oportet Deum suae maiestatis contemptores vel propriis armis confossurum: ac longe ipsis fore consultius si nullis gladiis neque armis munirentur: quandoquidem quo fuerint illis instructiores, eo maior sit ipsorum arrogantia casum maiorem allatura. In primis observandum Deum res omnes creatas habere in manu, et illis ad quemcumque usum velit uti: atque ita confirmatur magis ac magis illa quam exposuimus sententia, Deum servare sine lancea et clypeo. Nam etsi frequentes gladios et alium bellicum apparatum hostes affatim habeant, Deus tamen illos etiam sine ictu potest caedere et debellare: quod Madianitis contigisse videmus, qui mutuis sese vulneribus confoderunt. Hic vero aliter Deus operatus est. Nam Philistaei illius gladium Deus Davidi in manum posuit. Ex quo sperandum est Deum hostium nostrorum vires in nostras manus traditurum: et quum adversus nos sententiam mortis dederint, ut sola voluntatis ipsorum exspectetur impletio, et iam nostris cervicibus gladios impendentes viderimus, tunc Deum nobis adfuturum, et quid opus facto sit provisurum, neque unquam nos in angustiis deserturum. Verum tamen istud maxime in hostibus spiritualibus locum habet: quod nisi mente infixum haereat, in maximas difficultates praecipites feremur. Nam diabolus multis nos artibus aggreditur, et non tantum nos mendaciis adoritur, sed ipsum Dei verbum ut confodiat assumit. Quid ergo nobis miseris fieret, nisi gladium illi possemus in usum nostrum adversus ipsum eripere? At Deus misericors gratiam illam nobis largitur, ut quum diabolus nos iugulaturus gladium attollit, eodem illo tanquam clypeo tecti repellamus ictus adversarii, et plane ipsum confodiamus.

Sequitur: *Assumens autem David caput Philistaei, attulit illud in Ierusalem: arma vero eius posuit in tabernaculo suo:* deinde Saulem inquisivisse de Davide: Quis ille esset iuvenis, unde genus duceret. Sed non servata est hoc loco temporis series, nam quod posterius gestum est priore loco exprimitur, sed non ita sollicite observat scriptura dierum aut dictorum seriem, sed summam eorum tantum, quae cognitione digna sunt attingit. Neque enim aures nostras iucunda quadam et eloquente rerum gestarum narratione vult demulcere: sed rerum ad salutem nostram necessariarum summa capita proponere. Primum igitur quum David caput Philistaei tulit Ierosolymam, factum est ad populi confirmationem: licet tamen tunc temporis Hierosolyma non esset sedes regia: nam Saul non habitabat Hierosolymae: quae deinde etiam in Iebusaeorum potestatem venit: sed arcano quodam

Dei consilio factum ut eo portaretur. Nisi forte per anticipationem hoc dictum velimus, ut aliquo loco sit Goliathi caput positum, unde sit deinceps Hierosolymam delatum. Sed quae de gladio dicuntur, inter se videntur non convenire, positum nempe in ipsius tabernaculo, quem deinceps videbimus in sanctuario repositum, prope sacra vestimenta quibus summus pontifex Deo victimas oblaturus solebat vestiri. De Goliathi capite virisimile est a Davide fuisse portatum, non tantum ut qui in patria remanserant ad bellum non profecti confirmarentur: sed ut singuli ad Deo gratias agendas excitarentur de tanto accepto beneficio, tam turpe caput gigantis intuentes, qui quam immanis et efferus fuerit vivus vel ex ipso capite amputato appareat, quod intuentibus horrorem adhuc incuteret. Tanto igitur magis populum ad gratias Deo agendas oportebat excitari, quo fuit eius beneficium illustrius, nullis humanis viribus promotum, sed sola ipsius virtute. De gladio vero quem hic posuisse in tabernaculo suo dicitur, et alibi in sanctuario, verisimile est Saulem adhibitis in consilium ducibus censuisse Deo esse dicandum et consecrandum. Et fuit ille mos antiquus, ut hostium insignia, vexilla, gladii et similia in templis suspenderentur et Deo consecrarentur, itaque testarentur victoriam a Dei gratia manasse, pro qua illi gratias agerent. Quam consuetudinem fateor superstitiosam fuisse, et plerumque maximam partem eorum qui trophaea istiusmodi erexerunt, de Deo non cogitasse. Sed tamen illos Deus hac ratione inexcusabiles reddidit. Nam quod erectis trophaeis sese magnifecerunt, Deus palam fecit ipsos quod Dei proprium est usurpasse: neque aliis testibus convinci illos oportuit. Denique istud semper fuit animis hominum insculptum, ut in templis trophaea suspenderent. Saulem vero alia mente fecisse possibile est: nam ut paulo post videbimus, ubi primum Davidis laudes audivit praedicari vehementer affectus est et aegre admodum tulit. Quare verisimile est indignatum Saulem si rusticus, si opilio retineret domi gladium viri fortis quem cecidisset, et gloriaretur se populo rebus afflictis magnam salutem attulisse: quamobrem non esse illi gladium istum relinquendum. Sed si ipse gladium accepisset, domi servandum, se ridendum omnibus exhibuisset, et de sua ipsius gloria plurimum detraxisset. Nam etiam audiebat Davidis laudes a mulieribus et virginibus palam decantari, Davidem decem millia interfecisse, Saulem vero mille. Pudor igitur illum retinuit quominus arma Goliathi in domum suam inferret: sed specioso praetextu iussit in sanctuario reponi, ad divini nominis gloriam. Nae religionis in Saule quaedam apparet species: sed intus odio et invidia davidis urebatur: cuius si posset gloriam tantique facinoris memoriam, perpetua oblivione delere cuperet. Verumtamen Deus nihilominus suum opus perfecit, Davidemque sic sua providentia fovit, ut licet adempto gladio non minus tamen in Dei tutela fuerit, et maior illi reservata sit occasio illo utendi quam si domi suae retinuisset. Nam ut deinceps videbimus, quum sine armis e Saulis conspectu fugisset, et ad sacerdotem venisset, quaerens num aliquem gladium haberet, oblatus est ipsi Goliathi quem interfecerat gladius. Paratus itaque et reservatus in eum usum fuisse videtur, quemadmodum sane non est dubium quin divina providentia haec omnia ita gesta sint: ut David profugus, et in aliena regione peregrinus, et rebus omnibus destitutus, saltem ibi gladium quo se tueretur inveniret. Ex quo apparet improborum hominum consilia non ad eum finem ad quem dirigebantur, sed saepe prorsus contrarium pervenire, et contra ipsorum opinionem succedere. Exempli gratia: si Saul potuisset animo coniicere Goliathi gladium Davidi serviturum, et eum ex sanctuario capturum, domi illum habere quam in sanctuario reponere maluisset. Sed Deus mature suis providet, et ea praesidia quibus egent in hac vita praeparat. Quare quum Saul Davidis memoriam tollere cupit, eo magis exaltatur a Domino, et ipsomet Saule quanquam inscio, ad id ipsum perficiendum utitur.

Iam ad reliqua pergamus ubi dicitur Saul quaesivisse ex Abnero principe militiae, quis ille esset iuvenis, et unde genus duceret. Abnerum autem se prorsus ignorare respondisse. Iam ante hunc nodum solvimus, quomodo fieri potuerit ut Saul Davidem non agnosceret, qui domesticus ipsius fuerat, et qui coram ipso citharam pulsare consueverat, quemque armigerum suum esse voluerat. Nam redierat quidem David in aedes paternas et ad ovium pascua: sed non impediebat illa absentia quominus agnosceretur. Sed illud magis in Abnero mirabile videtur. Nam si dicatur Saul a Domino sic excaecatus ut nullam hominum haberet notitiam, quid de Abnero iudicandum arbitramur, quem nihil tale passum esse certum est: ac proinde cui bene notum esse Davidem oportuit? Sed possumus ex hoc loco coniicere, illam ignorantiam magis ab arrogantia et contemptu quam ab ulla alia re profectam. Ergo licet Saul et Abner Davidem possent agnoscere, tamen quia pauper et vilis abiectaeque conditionis erat, contempserunt. Ex hoc itaque contemptu caecitas, ut eum quem millies viderant Sauli inservientem, cithara mali spiritus afflictionem levantem, quoniam parvi faciunt, et inglorium esse volunt, non agnoscant. In quo possumus tanquam in speculo contemplari quod solet in mundo plerumque accidere: ut nimirum magnates et principes viri, opera minorum utantur: sed ne ipsis aliquid debere et devincti esse videantur, statim eorum memoriam elabi sinant. Caeterum fieri etiam potest ut Deus Abnerum et Saulem sic excaecarit, ut quem nove-

rant antea Davidem non agnoverint. Quidquid sit non parva tentatione Davidem affectum verisimile est, quum se non agnosci conspiceret. Quanquam non vehementer illum de eo laborare conspicimus. Neque enim regi ministerium suum superioris temporis exprobrat. Et sane merito poterat David Saulem ingratitudinis accusare, his verbis: Nonne tu me probe nosti? nonne is ego sum quem e domo paterna evocasti, ut coram te citharam pulsarem, dum te malus spiritus exagitat? Nonne ego te saepe sum comitatus et armiger tuus fui? Sed istis omnibus abstinens simpliciter respondet, se Isai Bethlehemitae filium esse servi ipsius. Ex quibus apparet Davidem non se admodum commendasse, neque optasse videri, neque aegre tulisse post aliquot dierum ministerium non agnosci, et quaesitam prius gratiam momento evanuisse. Unde colligimus illum non ab hominibus mercedem exspectavisse, quam nullam aut exiguam fore animadvertebat: sed a Domini bonitate, quam tamen sibi non deberi satis agnoscebat. Atqui Saul ipsum precibus ab Isai patre Davidis obtinuerat. Nam inquit: Stet David in conspectu meo: invenit enim gratiam in oculis meis. Iam vero quum honore debito est afficiendus, ab ipso non cognoscitur. Quare summam in Davide modestiam conspicimus, qui honores ab hominibus non expetit, etsi iam quodammodo delibatos, quandoquidem in regis aulam venerat, et armiger ipsius factus fuerat. Nae fuit ab aulicorum illorum moribus alienissimus, quos aulici honores tantopere alliciunt, praesertim eorum qui longe alia ratione vitam transigerent, si modo animum vellent adiicere: sed quam primum aulam vel procul salutarunt, iam facti nobiles, rerum domesticarum omnem curam abiiciunt, nisi quod corradere semper aliquid conantur. Nam sibi dedecori fore arbitrantur si labore aliquo vitam tolerarent, et suam apud homines conditionem fore viliorem. Quin imo multos miseros mendicos videas, qui si ad bellum profecti sint, et urgeas ut ad artem aliquam se applicent, ignominiosum sibi ducant: et rusticos agricolas a stiva semel abductos nunquam reducas ad agriculturam: peregrinari malunt in alienis regionibus, quam aliquam artem profiteri: et, quod aliorum usi sunt ministerio, turpe sibi et ignominiosum ducunt alteri inservire. Sed varia sunt tempora: quod ipsis tamen etsi fame premantur persuaderi non potest: nam se ad priorem illam vitam redituros sibi pollicentur. Contrarium prorsus Davidem sequutum videmus, quandoquidem nullis aulicis deliciis est delinitus, quin libenter in domum paternam ex aula ad pecuariam artem exercendam reversus sit: et licet in castra redierit, neque magnopere se commendarit ut gratiam apud aulicos sibi quaereret, neque etiam se non agnosci conquestus sit. Et de Davide hactenus.

Nunc etiam expendamus formulam illam iurisiurandi qua utitur Abnerus regi respondens: *Vivit anima tua, rex, si novi.* Aulica haec prorsus assentatio; etsi neque blasphema, neque Dei honori contraria, neque contumeliosa. Nam praeter iusiurandum sunt etiam quaedam asseverationes seriores, quibus sine iuramento aliquid aimus aut negamus, veluti si quis per vitam suam aliquid asserat: neque vitae suae imprecatur, neque se idolum facit: sed asserit quod sit tam verum, quam verum est se vivere. Licet itaque nonnunquam istiusmodi formulas adhibere sine Dei laesione: quanquam nonnihil deflectitur a regula iuramentorum quam ipse Deus praescripsit in rebus necessariis: qui iussit populum per nomen suum iurare, Deut. 13. *Dominum Deum tuum timebis, et illi soli servies, ac per nomen illius iurabis.* Atque haec pauca de quaestione illa sufficiant, liceatne quod asserimus aliqua protestatione confirmare: quod etsi homines ad Dei mandatum adiiciunt, non tamen omnino per se condemnandum est. Sed Abnerum videmus assentatorie sic loquutum: quemadmodum in aulis regum et principum usu venire consuevit, ut aulici communem loquendi usum prorsus immutent et egregie dissumulent. Quin imo Iosephum ipsum videmus assuevisse in aula Pharaonis iurare Aegyptiorum aulicorum ritu. Neque vero, fateor, in Dei contemptum iurat: Per vitam Pharaonis, apud fratres sese dissimulans, ut metum illis iniiceret sibique autoritatem conciliaret. Sane videretur Domini oblivisci et verbi ipsius, Pharaonemque in ipsius locum substituere: sed absit ut eam ipsius fuisse mentem dicamus: etsi Aegyptios certum est Dei nomen profanasse regi suo adulantes. Ac sane videmus in imperio romano longe acceptius et in maiore pretio fuisse iuramentum per fortunam imperatorum, quam si per omnia idola sua deierassent. Hinc apparet ambitionem in aulis principum semper obtinuisse, ut adulatores non tantum eos magnificis titulis et nominibus extulerint: sed etiam in idola transformarint: et ita Dei gloria minus cognita fuerit, et multum de ea detractum sit. Sic hoc loco Abner, per animam Saulis iurans, vere ipsi adulatur, quod quum priorem vitam egisset in agris et bubulcus fuisset, iam tam insignibus titulis efferatur. Nos itaque tanto diligentius simplicitatem in verbis retineamus: et qui ad summos honores evecti sunt, modestiam colere discant: quandoquidem insignes illi tituli tandem in superstitionem vertuntur, et sacrilega audacia tantum de Dei honore detrahitur quantum illis ascribitur, et omnis religio hac ratione pervertitur. Caeterum quum dicitur David ad regem introductus ab Abnero, observandum fuisse quidem istud aliquod praemium virtutis pro bene locata regi opera: sed non in eo Davidem spem suam collocasse. Nam sane si praemii et

mercedis rationem habuisset, occasio videbatur illi oblata offensionis: siquidem alii Saulis satellites maioribus praemiis ornabantur, et in autoritate maiore erant. Atque ille quidem, antequam se ad singulare certamen cum gigante offerret, audiverat regem nobilitaturum, et divitiis multis ditaturum eum qui gigantem illum prostrasset: quin et filiam in matrimonium ipsi daturum: et domum ipsius omnibus tributis et vectigalibus liberam facturum: verum tamen apparet Davidem non fuisse rebus istis adductum, neque persuasum ut tam impari certamine cum Goliatho congrederetur, sed sola Dei gloria et studio salutis populi fuisse impulsum. Hic observandum, Deum quidem permittere ut sui etiam in mundo pro suis benefactis praemiis afficiantur, hominum infirmitati aliquid condonantem: verum tamen non esse in istis haerendum, neque appetendam ab hominibus mercedem instar mercenariorum: sed Deo inserviendum fideliter, prout quemque ad hoc vel illud opus vocat. Quare Davidem tanquam exemplar imitandum nobis proponamus, si officio nostro fungi cupimus. Praeterea observandum eos qui summam suam felicitatem in his rebus terrenis constituunt, et mercedem benefactorum ab hominibus sperant saepe opinione falli et spe sua excidere. Quod ipsius Davidis exemplo manifestum est. Magno enim illi constabit Saulis servum et armigerum fuisse. Sed quoniam ad ea non appulit animum, idcirco quae a Saule passus est bene ipsi cesserunt: Deo ipsius constantiam et patientiam exercente, et in adversis illum consolante ne deficeret. Quamobrem fideliter ad finem usque perseveravit, nobisque se ipsum exemplum utile proposuit, ut in Dei timore sincere et sine fuco ambulemus, et in ipsius obsequentia perseveremus, ut quidquid fecerimus ad Dei gloriam et proximorum utilitatem referatur, licet ingratus mundus pro benefactis iniquitatem et malitiam rependat.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA LXVI.
CAP. XVIII.

1. *Et factum est, quum complesset loqui ad Saul, anima Ionathae conglutinata est animae David, et dilexit eum Ionathas quasi animam suam.* 2. *Tulitque eum Saul in die illa, et non concessit ei ut reverteretur in domum patris sui.* 3. *Inierunt autem David et Ionathas foedus: diligebat enim eum quasi animam suam.* 4. *Nam exspoliavit se Ionathas tunica qua erat indutus, et dedit eam David: et reliqua vestimenta sua usque ad gladium et arcum suum, et usque ad baltheum.* 5. *Egrediebatur quoque David ad omnia quaecunque misisset eum Saul, et prudenter se agebat: posuitque eum Saul super viros belli, et acceptus erat in oculis universi populi, maximeque in conspectu famulorum Saul.* 6. *Porro quum reverteretur percusso Philistaeo David, egressae sunt mulieres de universis urbibus Israël, cantantes, chorosque ducentes in occursum Saul regis, in tympanis laetitiae, et in sistris.* 7. *Et praecinebant mulieres ludentes atque dicentes: Percussit Saul mille, et David decem millia.* 8. *Iratus est autem Saul nimis, et displicuit in oculis eius sermo iste: dixitque: Dederunt David decem millia, et mihi mille dederunt: quid ei superest, nisi solum regnum?* 9. *Non rectis ergo oculis Saul adspiciebat David a die illa et deinceps.*

Narratio sequitur familiaritatis et necessitudinis quae intercessit Ionathano Saulis filio cum Davide: et vicissim odii quo Saul in Davidem exarsit. Dei sane providentia factum ut David hoc solatium haberet persequente ipsum rege Saule: nempe ut eum Ionathas in omnibus iuvaret, et illius innocentiam tueretur: etsi nihilominus Saulis furor et crudelitas longe superior fuit. Primum ergo dicitur anima Ionathani veluti conglutinata animae Davidis, quibus verbis arcta et inseparabilis amicitia inter utrumque describitur. Et quo magis exprimatur amor Ionathani, se exuisse dicitur, Davidemque sua tunica induisse, et arcum, gladium et baltheum suum illi dedisse. Hic autem in primis observandum, non inscium Ionathanum fuisse Davidem designatum regis olim successorem, quod ipsemet Davidi declarat: neque tamen illud impedivisse quominus Davidem amaret. Unde colligimus hanc amicitiam non fuisse quaesitam spe aliqua utilitatis quam a Davide exspectaret, quandoquidem ultro dignitatem regiam illi cedit. Atqui notum est quanta sit natura dominandi cupiditas: et nota inter ethnicos proverbia: Ius et aequitatem propter regnum violari: Fratrem fratri non parcere. Videmus igitur Ionathani amicitiam non fuisse carnalem, sed virtute et Dei timore conciliatam: ac proinde longe aliam ab hominum amicitiis, quae sane nisi Deus iis praesit, nihil aliud sunt quam sui ipsius dilectio. Nam etsi amicus in gratiam amici multa velit efficere, tamen si ad ipsas radices et originem amicitia illa exploretur, mera simulatio invenietur, quod se suamque utilitatem quaerat, quemadmodum ait ille: Vulgus amicitias utilitate probat. Omitto amores caecos et detestandos: sed de iis tantum amicitiis loquor quae inter homines honeste inter se viventes vigent: quarum principium Deum inquam esse oportere, et ad ipsum tanquam verum finem referri. Sed natura est adeo corrupta ut se ipsum quisque amet et quaerat. Nemo non expetit alteri praeferri: et iam inde a matris utero infantes se ipsos amare et aliis praeferri velle videmus. Et ubi primum possunt discernere quantitates rerum, in suum commodum

esse propensos, et indignari nisi ad libitum ipsis omnia gratificeris: qui morbus cum aetate magis invalescit. Nam ambitio et honorum cupiditas contemptum aliorum parit, et aliorum incommodo et detrimento sibi ad honores viam struit. Denique quaecunque amicitiae alio quam Deo ut fundamento nituntur, et quae ad ipsum ut finem ultimum non referuntur, simulatae sunt et fucatae. Neque enim illarum principium, ut dixi, bonum est neque rectum: deinde amici se amari ab amicis non credunt, nisi ad malum ipsis suam operam navent, et sua flagitia tegant: ac proinde tales amicitiae in Deum ipsum et in ius et aequitatem peccant: et nihil nisi vanitas sunt, quod homines sint sui ipsorum amantes. Quanquam alioquin amicitia est singulare inter homines bonum, modo ad Dei cultum et gloriam referatur. Singulare inquam bonum quod neque reges neque principes sua conditione contenti esse possint nisi amentur, et habeant amicos quibuscum sua communicent familiariter. Ac sane vix ullum in mundo reperias sine amicitia, quem in hominum animis affectum ipse Deus insculpsit. Amicitiam autem hic voco illam animorum coniunctionem quae oritur ex morum similitudine, et affectionum ac voluntatum consensu, ut verus inter amicos amor appareat. Nam amicitia quae ab amore malo et detestando nascitur, ut vitia foveantur, Deo et naturae contraria est. Sed ubi virtutis amore conciliantur amicitiae, et Deus primas in amore partes retinet, illam ego laudabilem et honestam amicitiam dico, et bonum inaestimabile. Nam si quis prosperis rebus utatur, eius laetitia multum augebitur, si amicum habeat quicum familiariter sua communicet: et in adversis minuetur molestia si possit in alicuius sinum effundere. Quare quum sit manifestum amicitiam honestam hominibus a Deo datam esse summum bonum, tanto maiore studio debemus eam ad ipsius Dei gloriam referre. Nam quo pretiosiora sunt Dei dona, eo magis ipsi devincti sumus, et gloriam ipsius promovere iubemur. Quum vero amicitiae vagae et incertae sunt, neque ad Dei gloriam spectant, in Deum peccatur et sacrilegio maiestas ipsius violatur: quandoquidem non illi honor qui debetur exhibetur. Quare licet honeste inter se homines vivant, et amicitiam colant, quoniam tamen illius fundamentum non est Deus, vera dici non potest. Ionathani vero amicitia singularis hic commendatur, quum dicitur: *Davidem dilexisse tanquam animam suam, et anima Ionathae conglutinata animae Davidis.* Nam istis verbis docemur Ionathanum non utilitatis suae gratia Davidem amavisse, ut fere solent homines sui commodi causa colere amicitias: nam aut spe lucri ducuntur, aut honoris, aut bonae famae: quae est amicitiarum potius violatio, quandoquidem Dei verbo non nituntur, sed privata utilitas et commodum quaeritur: ac proinde maledictionem secum trahunt. Ionathas vero Davidem virtutis amore dilexit. Unde discimus ita colendas amicitias ne nos ipsos respexisse et utilitatem quaesivisse videamur, quod natura malum inhaeret nobis, amor nempe nostri, sed virtutes in iis amemus quos Deus insignibus ornavit: et quemadmodum ab uno ducimus omnes originem, invicem tanquam unius corporis membra sincere et integre vivamus. Neque vero dico pari omnes amore posse diligi, etsi omnes amandi sunt a minimo ad maximum, et quidem etiam hostes infensissimi et capitalissimi: sed tamen de speciali quadam erga familiares amicitia loquor: quae etsi non est illi generali qualitati contraria, qua neque tollitur neque minuitur, distincta tamen et separata est ab illa. Quamobrem, si Dei filii sumus et ipsius spiritu regeniti, caritate omnes complectemur, et ipsos nostros, ut ante dixi, hostes capitalissimos: sed nihilominus arctiore quadam coniunctione et amicitia sociabimur iis quorum mores nostris similes fuerint. Sed, ut praemonui, summopere cavendum ne nostri amore abripiamur, quo natura plerumque ducimur: et Deo in amicitiis primae partes tribuendae, si amicum ipsum habere volumus, et honestam amicitiam colere. Nam alioqui certum est nos in quaelibet vitia fore proclives, et multas malas affectiones amicitiae nomine tecturos. Neque vero loquor de impuris illis amicitiis quibus mutuo foventur crimina, sed de amicitiis civilibus inter honestos viros, quae tamen nisi Deo nitantur, non possunt nisi esse vanae et inanes.

Et hactenus de amicitia illa Ionathani cum Davide: iam expendamus etiam divinum erga Davidem favorem et benevolentiam, qui amicum ipsi Ionathanum suscitavit, quo in rebus difficilibus iuvaretur et sublevaretur. Nam, ut deinceps audituri sumus, David cum horrendis tentationibus luctatus est, adversus ipsum omnibus insurgentibus, adeo quidem ut neque patrem neque matrem neque consanguineos fautores et adiutores habuerit, qua de re conqueritur Psalmo 27, adeo quidem ut tanquam putridum corporis membrum abiiceretur, tam a summae dignitatis quam ab infimae conditionis viris tanquam reus laesae maiestatis haberetur qui tamen insons erat coram Deo, bonum illi testimonium ferente conscientia: Insontem audire nemo volebat: praeoccupatus falso praeiudicio, regis hostem esse et perfidiosum Davidem. Quare opus habuit fido amico, qui in istis tentationibus eum solaretur, qui leviores efficeret tentationes et afflictiones mutuo colloquio et favore. Ionathanum igitur ipsi Deus amicum suscitavit. Quod vero sese exuit tunica, et ea Davidem induit, eique etiam gladium suum dedit, arcum et baltheum, fuerunt amicitiae summae pignora, quae Deus non modo non improbavit, sed ad ipsius laudem memorari voluit. Quamobrem ex

hoc loco facile colligimus, non omnes amicitias condemnari, ut multi fanatici, dum videri volunt ad summam quandam scientiam, et ad angelicum quandam perfectionem venisse, docent oportere aequalem esse erga omnes caritatem, et reliquas amicitias Dei legi repugnare. Nae istiusmodi homines adversus ipsum Deum pugnare velle videntur, et coelum terrae commiscere. Quamobrem discamus ista inter se minime pugnare, omnes amore complecti, ut Deus iubet, et tamen peculiares quasdam amicitias et arctiores cum quibusdam colere: neque Deum improbare si quis necessitudine aliqua coniungatur cum eo quem sibi morum similitudine parem repererit, quicum sua consilia communicet: modo retineatur in istis modus: et ne amicitiae praetextu alteri noceamus, quem candide nobiscum agere viderimus: et ne reliquos despiciamus, qui non erunt nobiscum tam arcta necessitudine coniuncti, aut parvi prae istis familiaribus faciamus. Sane si istis affectibus moderemur, et quam posui regulam sequamur, Deum non improbare nostras amicitias sciendum est.

Praeterea sequitur Saulem secum assumsisse Davidem, his verbis: *Tulitque eum Saul in die illa, et non concessit ei ut reverteretur in domum patris sui.* Quin etiam *posuit eum super viros belli:* non quidem imperatorem exercitus fecit, nam ut videbimus Abner dignitatem semper retinuit summi ducis et imperatoris. Verum tamen David quibusdam copiis praefectus fuit. Deinde Saul eius opera in multis usus est, dimisitque ad omnia sua negotia, quibus illi gratiam et autoritatem apud populum conciliaret. In istis autem dicitur David sese gessisse *prudenter*, quae vox in hebraea lingua duplicem habet significationem. Primum enim accipitur pro sapienter se gerere: et deinde pro felicem successum habere. Nam haec duo solet Deus in servis suis coniungere: nempe in rebus gerendis prudentiam, et felicem successum exitumque consiliorum. Itaque vox Hebraea aliquando pro felicitate et prosperitate sumitur. Denique Davidem indicat scriptura tam prudenter negotia Saulis administrasse, ut factus sit omnibus amicus, et cum Saule remanserit non amplius reversus domum paternam. Etsi iam fovebat animo Saul odium illud, quo deinceps illum aperte persequutus est, ex invidia ortum iam tum quum a caede Goliathi ad ipsum ab imperatore Abnero ductus est: deinde auctum laudibus illis quibus Davidem mulieres illae cum virginibus extulerunt, quum Sauli a praelio revertenti cum tympanis, tibiis, citharis, et aliis istiusmodi musicis instrumentis, choreas agentes occurrissent, et dicerent, *Saul interfecit mille, David autem decem millia.* Recens istud vulnus accessit superiori, quod tam alte in ipsius haesit pectore, ut nunquam concoquere potuerit. Equidem illum fateor antea fuisse a malo spiritu agitatum: sed aio non fuisse tunc in aliquem nominatim malo animo; sed potius instar ferae cuiusdam fraenum arrodentis, quod Deus per prophetam illi significasset fore ut regno excideret: itaque animo furorem suum concoquebat, quod non haberet obiectum peculiare in quod suum virus evomeret. At quum Davidis gratiam et autoritatem quam caede Goliathi acquisiverat animadvertit, invidia ringitur, et fraenum arrodens invidiam concoquit, illum esse coniectura suspicatus quem Deus successorem regni designavit. Hinc igitur Saulis odium, quod etsi dissimulavit, tamen apud se aluit et fovit. Quamobrem quod Davidem secum esse voluit, quod militaribus copiis praefecit, et ad multa negotia adhibuit, mera fuit hypocrisis et simulatio, ut eo praetextu facilius incautum opprimeret: maxime irritatus illo mulierum occursu et applausu, in quo summa ipsius apparuit ingratitudo.

Transeamus igitur ad ea quae de isto mulierum occursu memorantur, his verbis: *Porro quum reverteretur percusso Philistaeo David, egressae sunt mulieres de universis urbibus Israël, cantantes, chorosque ducentes in occursum Saul regis, in tympanis laetitiae et in sistris.* De vocibus hebraeis non existimo magnopere laborandum, quibus vel choreae vel cantiones significari possunt: sufficit enim si quum de exsultatione mulierum fit mentio, sciamus eas venisse in occursum Saulis ut Deo laudes accinerent pro ingentibus benefactis, quibus populum affecerat, et de hostibus triumphandi materiam dederat. Porro tam hoc loco quam passim in sacris insolens et absonum videretur, mulieres aut tympanum aut alia musica instrumenta pulsasse, quod istis temporibus et regionibus hoc non sit usitatum. Sed tempora et regiones suis moribus et institutis vixerunt, quae ipsis relinquenda sunt. Fuit autem vulgare et usitatum in orientalibus regionibus ut mulieres musica instrumenta tractarent: quod maxime fit conspicuum ex ea historia quam sacrae scripturae de Maria Mosis sorore memorant. Nam dicitur Maria post admirandum maris rubri transitum, assumto tympano sese reliquis mulieribus ducem praebuisse, et divinas laudes musicis instrumentis decantasse, et gratias pro tantis a Deo acceptis beneficiis egisse, Profecto non fuerunt istae inanes naeniae, neque ex intemperantia quadam ridiculae saltationes et choreae, quales hodie profani homines agitare solent. Sed seriae, quibus continebantur divinae laudes, quas ad cantus et tibicinem prosequebantur: quemadmodum ex ipsius Mariae cantico satis apparet, cuius argumentum sunt divinae promissiones, quibus innixa Maria tam admirandam liberationem praedicabat. Sane non dubium est, quin Deus illi musicae praefuerit. Nam et ipsemet per spiritum suum Mariae dictaverat argumentum, quod ea praeeunte reliquae mulieres se-

querentur: quare etiam in illo cantico Dei laudes praedicari et celebrari bonitatem audimus. Atque idcirco etiam canticum illud ut rem laude dignissimam videmus in ipso legis volumine conscriptum, et ut facinus memoria dignum monumentis sacrae scripturae insertum. Ergo ex istis conspicuum est, mulieres in illis regionibus instrumentis musicis uti solitas, virtutique datum fuisse, cuius rei etiam facit fidem Psalmus 68, ubi Davidis victoriae ita praedicantur, qui fuit figura Domini nostri Iesu Christi, ut cuiuscunque conditionis homines et sexus victis et caesis hostibus Deo gratias agerent, Davidis facta canentes: non quidem ut ipsius personae dignitas omnis tribueretur factorum egregiorum, sed ut ad ipsum Dominum nostrum Iesum, cuius erat figura, esse referenda demonstratur. Is enim est Dominus noster Iesus Christus coram quo flecti omne genu oportet, et cui soli agendae gratiae de omnibus victoriis quas de hostibus nobis largitur. Verum tamen tempore illo figurarum dicuntur mulieres et puellae. virgines occurrisse regi cum tympanis, citharis et tibiis, laudes illius decantaturae. Quae omnia recitantur a propheta tanquam Deo grata et accepta, eiusque cultui convenientia. et pars verae religionis. Caeterum tunc temporis sub lege maximum usum fuisse instrumentorum musicorum certum est, ad laudes Dei celebrandas: quae si hodie tanquam necessaria revocaremus, ad veteres umbras rediremus, lucemque illam quae in filio Dei apparuit obscuraremus et obrueremus. Quare fuit in Papatu ridicula nimis et inepta imitatio, quum templa exornare, Deique cultum reddere celebriorem existimarunt, si organa et alia istiusmodi multa ludicra adhiberent: quibus maxime Dei verbum et cultus profanata sunt, populo externis istis ritibus addicto potius quam verbi divini intelligentiae. Scimus autem ubi nulla est intelligentia, nullam etiam aedificationem esse: quemadmodum Paulus apostolus docet, quum ait, quo modo potest idiota reddere fidei testimonium, aut quomodo dicturus est Amen ad gratiarum actionem, nisi intelligat? Quare fideles hortatur eo loco ut Deum precantes, et ipsi psallentes, et precentur et psallant intelligentia, non lingua peregrina, sed vulgari et intelligibili, ut sit in ecclesia aedificatio. Quod itaque fuit in usu legis tempore, nullum hodie locum apud nos obtinet: et rebus istis non modo superfluis, sed inanibus etiam abstinendum est: quod sufficiat pura et simplex divinarum laudum modulatio, corde et ore nostro singuli idiomate: siquidem scimus Dominum nostrum Iesum Christum apparuisse, et umbras illas legales suo adventu dissipasse. Musicam itaque illam instrumentalem teneamus tunc ratione temporis illius et populi fuisse toleratam, quod essent ut pueri, quemadmodum sacra scriptura loquitur, qui puerilibus istis rudimentis indigerent, quae hodie non sunt ultro revocanda: nisi perfectionem evangelicam velimus abolere, et plenam lucem quam in Christo Domino nostro consequuti sumus obscurare.

Et hactenus de musica: de choreis autem vel saltationibus, quum dicuntur mulieres choreas egisse, peculiaris quaedam ratio est: nam et ita dicitur David saltavisse. Neque enim erant illae choreae petulantes et lascivae quales sunt hodie: siquidem exsiliebant illi et saltabant prae laetitia, qua ipsorum corda commovebantur ex divinae gloriae amplificatione propter benefacta quae ab ipso acceperant, et quibus sese Deum et protectorem ipsorum magis magisque patefaciebat. Quas vero saltationes hodie videmus passim agitari, quis dicat istis similes? Certum enim est quotquot hodie fiunt istiusmodi saltationes, esse ad omnem lasciviam et impudicitiam iter. Nam etsi non semper re ipsa scortentur saltantes, tamen aditus patefit ad istiusmodi turpe facinus, et loca in quibus instituuntur, sunt plerumque certissima lupanaria. Davidis vero saltatio, legem ex parte respicit: in qua nihil immodicum fuit, neque laetitia stulta et inanis: sed, ut ante dixi, vehemens et ardens studium Dei laudes praedicandi, quo patres exarserant, sed ritu et instituto suorum temporum. Quare diligenter observanda est temporum illorum a nostris differentia: ut eo sit illustrior lux illa quam nobis attulit Dominus noster Iesus Christus evangelii praedicatione. Quamobrem quum hic audimus mulieres venisse cum tympanis et musicis instrumentis obviam Sauli, et choreas egisse, teneamus illas ad Deum precandum et laudes ipsius praedicandas fecisse ad exemplum et institutum Mariae sororis Mosis et reliquarum mulierum, quae ipsam comitatae fuerant. Ex quo praeterea discimus mulieres licet adversus hostes arma non ferant, gratias tamen agere Deo pro victoria debere. Nam quot quantisque casibus obnoxiae, si hostes victoria potiuntur? Milites sane vel viri semel occumbere et gladio perire possunt: sed miserae mulieres hostium ludibrio et dedecori exponuntur, ut, si daretur optio, longe melior futura sit ipsorum conditio si semel gladio perire possent, quam dedecori et ignominiae hostium exponi et turpiter violari, denique mille opprobria pati, et tandem crudeliter trucidari. Illae sane non possunt hostes suos ulcisci, sed domi debent remanere, suisque precibus Deum sollicitare dum milites adversus hostes dimicant pro victoria. Quandoquidem igitur sanguine virorum victoria quaeritur, quiescentibus interim domi mulieribus, quod sint armis tractandis impares et inhabiles, eo maiore studio et ardentioribus precibus Deo gratias agere debent, quod ipsae quiescentes liberatae sint, et licet non pugnantibus Deus ipsis victoriae fructum largiatur, seque illarum protectorem demonstret. Idcirco igitur hic nomi-

natim fieri mentionem audimus mulierum, quae tympana et alia musica instrumenta pulsarant, obviam Sauli venientes, partamque illi victoriam gratulantes. Et praeterea tam ex hoc quam ex illo loco de Maria Mosis sorore, colligimus Deum non tantum a viris, sed etiam a mulieribus laudari velle: ne insolentiores viri mulieres ab hoc dignitatis gradu deiiciant, nempe, omnes tam viros quam mulieres venire in partem Dei beneficiorum: et non minus ipsi gratas et acceptas esse a mulieribus oblatas gratiarum actiones, quam quae a viris offeruntur. Idcirco etiam Psalmo 148 propheta singulos hortatur, senes, iuvenes, mulieres, virgines ad laudes Deo simul canendas, eiusque nomen celebrandum. Non debere igitur arceri sexum illum a divinarum laudum praedicatione ex istis apparet, modo sit consensus omnium aetatum et sexuum, ut senes cum iuvenibus, viri cum mulieribus et virginibus uno omnes ore Deum laudent et praedicent: et pro stultis et ludicris naeniis, ad quas iuvenilis aetas potissimum impellit, laetari in Domino discant, et omne suum studium in nomine ipsius magnifaciendo collocent: solamque Dei gloriam quaerant, et pro viribus promoveant. Caeterum prout hominum ingenia sunt levia et vana, vix fieri potest ut divinae laudes adeo purae sint et sincerae quin aliqua laus hominibus tribuatur in iis carminibus quibus facta ipsorum egregia decantantur. Neque vero nego fieri posse mentionem honorificam eorum, quorum opera Deus usus erit: sed vitium reprehendo, quod illis quae Deo debentur ascribit, tantumque de Dei gloria detrahit. Quamobrem danda nobis opera est, ut quum Dei laudes praedicamus, et hominum mentionem aliquam facimus, ne sic eos evehamus, ut de Dei gloria tantum minuamus quantum illis tribuimus: sed Deo semper debitum honorem reddamus, et hominum mentionem obiter et veluti per transennam faciamus.

Porro quiddam humani passae hoc loco videntur mulieres, quae dicebant: *Percussit Saul mille, et David decem millia.* Nam ita praedicantur utriusque virtutes, et quasi insignia ét stemmata ipsorum eriguntur. Quanquam haec verba dupliciter exponuntur. Nam alii existimant Saulem hostes profligasse, quasi mille homines interfecisset: aut ipse cum suis militibus mille homines cecidisset, David autem solus decem mille trucidasset. Sensus autem simplicissimus mihi videtur iste: Saulem nimirum interfecisse sua millia, Davidem vero sua decem millia: sed haec non sunt tanti momenti ut in illis sit immorandum diutius, praesertim itaque expendamus istarum mulierum cantiones, quibus Davidis laudes maxime decantabantur. Atqui David antea vilis et abiectus opilio fuerat, quare illae quae ipsi tribuebantur laudes esse immensae videbantur. Et quis ferat tyronem adhuc, qui vix unquam gladium gestaverat, non modo cum rege comparari, sed eidem praeferri? ut regi sua millia, Davidi vero sua decem millia tribuant? Novum et insolens istud erat, ut non immerito Saul indignatus videri possit. Atqui nullo modo excusandus est Saul: etsi enim natura in animis hominum vehemens illa passio locum occupavit, sacra tamen scriptura malitiae, ingratitudinis et contumaciae reum Saulem facit: et deinceps videbimus quousque odium illud ipsum impulerit praecipitemque dederit. Licet igitur novum et insolens erat Davidem privatum hominem vilis et abiectae conditionis regi praeferri, Saulem tamen oportuit hic sese continere et coram Deo deiicere, agnoscentem se neque posse, neque debere Deo resistere, cuius ad ipsum mandata Samuel de reiectione detulerat. Reum et convictum alicuius facinoris oportet coram suo iudice, qui mortis sententiam tulit, deiici, iudicis autoritatem agnoscentem ad sententiam adversus ipsum ferendam. Deus vero iam per Samuelem decretum de ipsius reiectione pronunciarat: et sunt Dei consilia et iudicia irrevocabila quae adversus res creatas decernit, quod summus iudex sit et iustissimus. Quid ergo Sauli supererat nisi ut sese coram divina maiestate deiiceret, eamque supplex adoraret? et quandoquidem antea contumaciter sese adversus Deum gesserat, poenam etiam a Deo decretam humiliter subiret? Verum ille nihil minus quam istud facit, quare inexcusabilis est ipsius rebellio adversus Deum, et in Davidem ingratitudo. Nam etsi David abiectae conditionis erat, nonne tamen ipse Saul et universus cum illo populus devincti tenebantur illi quem Deus ipsis servandis elegerat? Sane victoria Dei solius debebatur gratuitae liberalitati: sed eum cuius utitur opera et ministerio non vult reiici et contemni, seu odio haberi. Quare videntur illi fanatici homines maxime culpandi, qui se pudore quodam apud homines retineri simulant, ut si quis pro accepto beneficio gratias agat, ad perfectionem angelicam ostentandam, excipiant, se nullo unquam beneficio iuvisse eum qui gratias agat, Deum omnia solum effecisse: et tamen mera hypocrisi laborent, gloriam apud homines maxime venantes. Sane agnoscendum a Deo manare omnia, et nos inutiles ad ullum bonum opus, nisi ipsemet ad illud excitet et impellat: quamobrem Deus semper a nobis est invocandus, et eidem agendae gratiae: sed interim non reiicienda instrumenta quibus ad nostrum commodum et utilitatem utitur. Quamobrem Saulem oportebat agnoscere, quantum Davidi, suo et populi nomine, deberet. Nam unde, quaeso, salus ipsi totique populo emanavit nisi a Dei gratia, qui praeter omnium spem et exspectationem sese ultro ipsis obtulit, et admirandas suas virtutes in Davidis persona facere conspicuas voluit? Quanta

igitur ingratitudo fuit non agnoscere benefactum Davidis? quanta malitia tam atroci odio Davidem prosequi et pro bono malum rependere? Cur non cogitabat opus divinum esse? Davidem sibi nihil proprium vendicare? Deo duce factum illud esse? Cur non in memoriam revocabat Dei decretum, de sua exauctoratione et reiectione a regia dignitate, et eidem sese submittebat? Quare Saul non Davidem, sed Deum ipsum insectabatur, et ipsi Deo viventi bellum indicebat: et tanquam furiosus et freneticus ipsum coelum petere volebat. Haec itaque manifesta Saulis vitia. Hinc discamus in primis cavere summopere, ne aliis virtutes quas a Deo acceperunt invideamus: siquidem alienarum virtutum invidi non in homines tantum, sed in ipsum Deum viventem peccant et sunt contumeliosi: et si divinam maiestatem adversariam habent, quales ipsorum vires adversus eam futurae sunt? Conspicuum igitur est, odia, et invidiam, et livorem alienae virtutis esse adversus Deum inimicitiam: ac proinde qui proximo dona invidet, non adversus mortalem, sed adversus Deum ipsum pugnare, et tandem detrimentum ac summam confusionem in se ipsum accersere. Quin imo Saul ipse sese ore proprio condemnat, quum ait, *quid ei superest nisi solum regnum?* Nam non dubium est quin venerit ipsi in mentem Samuelis illa comminatio, cui pro viribus resistere nititur. Sed quid miser promovet, nisi quod adversus stimulos calcitrat? Inde apparet homines suis passionibus implicitos, omnem sensum rationis amittere, et tanquam feras belluas in obvium quemque temere ferri: ac si Deum ipsum offendant, etiam adversus ipsum pugnare, suumque exitium sibimet ipsis adferre. Quo sumus igitur in hoc vitium procliviores, eo maior adhibenda nobis est cautio, ut nostris affectibus moderemur, ne temere adversus Deum ipsum insurgamus et feramur: sed sponte et placide colla ipsi subiiciamus, et, quam poenam nobis imponere placuerit patienter feramus.

Et de istis hactenus. Saul nihilominus Davidem apud se retinuit. Quid ita vero? Nam eius aspectum vix ferre poterat, et ut deinceps videbimus, eius praesentiam tam aegre tulit, ut alio amandarit, et alibi mandata ipsi dederit, ne amplius oculis ipsius obversaretur. Iam itaque retinuit ipsum apud se, invitus et cum amicitiae simulatione. Inde apparet homines odia sua et inimicitias plerumque tegere amicitiae pallio, et aliquem odisse in pectore, quem tamen, ne malitiam suam et virus prodant, secum retinere et habere velint, multisque beneficiis demereri videantur, sed ut incautum si possint opprimant. Sane primariae dignitatis viros, puta reges, principes et istiusmodi viros magnos videmus, si quod ingens beneficium acceperint a subditorum aliquo, pudore quodam affici quod ipsis eo nomine devincti sint: ac proinde optare a suo conspectu remotos, et illorum nomen e vivis sublatum. Talis est pro acceptis beneficiis gratia, et compensatio. Profecto si Saul candide et sincere cum Davide egisset, eum ultro apud se receptum fovisset, et ad honores promovisset, re ipsa expertus, et universus cum ipso populus, quot quantisque virtutibus a Deo esset exornatus. Sed nihilominus, etsi contra ius et aequum inimicitias pectore fovebat, et non cum homine mortali, sed cum Deo ipso bellum suscipiebat, vel invitum oportuit apud se Davidem retinere ut eius furor et odium augeretur, et contra Davidi prosperum rerum successum dari, et gratiam et autoritatem ei, vel ipso Saule ministro, parari. Nam quot illi mandata dedit in tota regione, tot media fuerunt quibus illi gratia et autoritas apud populum parata fuit: quod etiam nominatim dicitur. Hinc apparet principes saepe vel invitos promovere suos subditos in aliquam dignitatem, non amore quo illis bene velint, quoniam non sunt liberi, sed vitiorum suorum servi. Praeterea observandum sua opinione Saulem excidisse. Nam quum Davidem apud se retinuit, non modo viam praeclusit omnibus suis pravis adversus ipsum consiliis, sed etiam occasionem populo praebuit, quod metuebat, efficiendi. Nam populus inde poterat occasionem arripere regia dignitate ipsum spoliandi, et ludibrio habendi, quod malo spiritu vexari, et ignominiose vitam agere videret. Nosne, poterant dicere, regi insano et furioso servituros? Istis et similibus rationibus adduci poterat populus ad Saulem exauctorandum, et in ultimum exitium deturbandum. Multi poterant ex plebe rebus novis studere, et pulso Saule Davidem illi substituere, qui apud populum suis virtutibus et egregie factis gratiam et autoritatem acquirebat. Saul autem illum apud se retinet, ut tanquam mancipio utatur, et eius virtutem quodammodo sepeliat: sed opinione fallitur. Nam Dei decretum irrevocabile suum effectum producat necesse est. Quamobrem animis nostris altius infigamus eam sententiam, quae in sacris saepe occurrit: Nulla humana consilia, neque ullos conatus posse Deo resistere: id est, posse impedire quae apud se decrevit. Si Sauli Dei sententia non fuisset abrogata regia dignitas, et si non accepisset a Samuele propheta decreti divini declarationem, poterat humana quadam prudentia Davidem fovere, et ad aliquos honores promovere, quo facto sibi gratiam apud populum conciliasset, ut qui gratum animum ei exhiberet, cuius auxilio victoria parta fuerat. Sed quum apud se manere iubet, sic ut ne prodire quidem sine mandato possit, et tanquam captivum retinet, etsi suum consilium non prodit, satis tamen apparet ea mente ipsum facere, ut Davidem arceat a regia dignitate, ne sibi succedat, et illam Ionathano filio suo praeripiat. Verumenimvero frustra laborat; quod metuit eveniat oportet: nec ipse Saul

est inscius. Quid ergo aliud eum facere velle dixerimus, quam Dei decretum rescindere, et invictam ipsius voluntatem in mendacium vertere? Sed istis artibus sperabat se Deo etiam invito regnum retenturum. Et quid tandem lucri fecit, nisi quod horrendam et stupendam mortem in se derivavit? Saulem itaque videmus istis suis dolis et malis artibus Deo semper restitisse: et pro viribus procurasse ut ad Ionathanum filium post se regni possessionem transmitteret. Sed frustra Deo resistitur. Patienter ferre debebat decretum Dei quod immutare non poterat, et quandoquidem officio non fuerat defunctus, et propter contumaciam suam de regno deiici meritus fuerat, ad Dei misericordiam confugere et divinae castigatione cervices submittere debebat, veniamque deprecari: ut poenae mitigationem impetraret. Sed dum odium adversus Davidem fovet, et adversus ipsum invidia ringitur, bellumque suscipit, quid aliud promovet quam quod malum suum auget? Et tamen tam altas radices egit in ipsius pectore adversus Davidem semel conceptum odium, ut nunquam exstingui potuerit, sed potius in dies exarserit. Hinc illa simulatio, et hypocrisis, quod Davidem, quem oderat cane peius et angue, tamen apud se retineat ut favore ipsum conplecti videatur, et varia mandata magni momenti det, etsi nunquam rectis oculis eum inspexerit, a qua die laudes illas Davidis audivit a mulieribus praedicari. Neque enim eius commodis studuit, quem rectis oculis non vidit, etsi domi retinuit: sed potius eius exitium pro viribus quaesivit. Interim vero Deus eum cohibuit, munificumque erga eum quem oderat esse vel invitum coëgit. Quamobrem ex ista Saulis hypocrisi discamus sapere, et in memoriam revocemus dictum illud Ioannis in priore sua canonica, nos odio habentes proximos, non posse fieri regni caelestis haeredes: quod et D. Paulus altera memorabili sententia confirmat: Eum qui fratrem odit esse homicidam. Licet itaque proximum non afficiamus iniuria, neque minis terreamus tanquam iniurias illatas ulturi, tamen si pectore odium occultemus et foveamus, iam coram Domino condemnati sumus, et digna merces est nostris factis exspectanda. Discamus igitur exemplo Saulis, qui, quod Davidem quidem honore afficere videretur, et favore complecti amareque se simularet, hominibusque fucum faceret, odium tamen intus foveret, a Deo condemnatus est cordium scrutatore: cui nulla res creata potest imponere, quandoquidem hominum corda in potestate habet, qua ipsa remotissima cordis penetralia rimatur, et non iudicat ex rerum externarum specie.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA LXVII.

10. *Post diem autem alteram, invasit spiritus Dei malus Saul, et prophetabat in medio domus suae. David autem psallebat manu sua, sicut per singulos dies. Tenebatque Saul lanceam.* 11. *Et misit eam, putans quod configere posset David cum pariete: et declinavit David a facie eius secundo.* 12. *Et timuit Saul a facie David, eo quod Dominus esset cum eo, et a se recessisset.* 13. *Amovit ergo eum Saul a se, et fecit eum tribunum super mille viros: et egrediebatur et ingrediebatur in conspectu populi.* 14. *In omnibus quoque viis suis David prudenter agebat, et Dominus erat cum eo.* 15. *Vidit itaque Saul quod prudens esset nimis, et coepit cavere eum.* 16. *Omnis autem Israël et Iuda diligebat David: ipse autem egrediebatur et ingrediebatur ante eos.*

Consideranda nobis occurrit admiranda viarum Domini ratio, et quibus modis sua consilia perficiat et ad suum exitum perducat: quam ob causam Davidem voluit apud Saulem manere, licet non ea esset mens et voluntas Saulis. Sed ita solet Deus hominibus praeter ipsorum consilia et cogitationes uti. Interim videri poterat David longe remotior quam propinquior huic fini, quandoquidem a Saule veluti captivus aut mancipium quoddam habebatur: nam sibi videbatur Saul Dei gratiam posse quodammodo vincire si domi Davidem retineret, et omnia ipsius facta diligenter exploraret. Sed opinione sua excidit, ut solet Deus improborum hominum consilia frangere et in contrarium commutare. Verumtamen hominum iudicio David videbatur a dignitate regia remotissimus, contra spem illi factam a Samuele. Deinceps sequitur, *spiritum Dei malum invasisse Saulem*: ex quo apparet non continue fuisse afflictum Saulem, sed per intervalla, Deo aliquid de iusta sua vindicta remittente et aliquam quietem Sauli concedente. Sic videmus improbos subinde quibusdam conscientiae morsibus excitari: et Dei praesentiam horrere, et metu attonitos obstupescere: deinde Deo aliquid remittente et quietem aliquam concedente, ad ingenium redire, et sibi impunitatem pollicentes magis ac magis indurari: sibique persuadere nullum amplius in coelis Deum cuius manu et virtute non urgentur. Ita Saul quum malo Dei spiritu agitaretur. Hic autem in memoriam revocanda quae antea commemoravimus, nempe hunc spiritum malum vocari Dei spiritum: quandoquidem Deus ipsis diabolis uti solet ministris suorum iudiciorum. Quod nisi nobis persuasum esset, qualis nostra, quaeso, foret conditio? Nam si diaboli, qui sunt instar rugientium leonum praedae semper inhiantium, pro arbitrio impetum in nos facerent, certum est nos illis resistendo longe impares, conditionemque nostram longe

igitur ingratitudo fuit non agnoscere benefactum Davidis? quanta malitia tam atroci odio Davidem prosequi et pro bono malum rependere? Cur non cogitabat opus divinum esse? Davidem sibi nihil proprium vendicare? Deo duce factum illud esse? Cur non in memoriam revocabat Dei decretum, de sua exauctoratione et reiectione a regia dignitate, et eidem sese submittebat? Quare Saul non Davidem, sed Deum ipsum insectabatur, et ipsi Deo viventi bellum indicebat: et tanquam furiosus et freneticus ipsum coelum petere volebat. Haec itaque manifesta Saulis vitia. Hinc discamus in primis cavere summopere, ne aliis virtutes quas a Deo acceperunt invideamus: siquidem alienarum virtutum invidi non in homines tantum, sed in ipsum Deum viventem peccant et sunt contumeliosi: et si divinam maiestatem adversariam habent, quales ipsorum vires adversus eam futurae sunt? Conspicuum igitur est, odia, et invidiam, et livorem alienae virtutis esse adversus Deum inimicitiam: ac proinde qui proximo dona invidet, non adversus mortalem, sed adversus Deum ipsum pugnare, et tandem detrimentum ac summam confusionem in se ipsum accersere. Quin imo Saul ipse sese ore proprio condemnat, quum ait, *quid ei superest nisi solum regnum?* Nam non dubium est quin venerit ipsi in mentem Samuelis illa comminatio, cui pro viribus resistere nititur. Sed quid miser promovet, nisi quod adversus stimulos calcitrat? Inde apparet homines suis passionibus implicitos, omnem sensum rationis amittere, et tanquam feras belluas in obvium quemque temere ferri: ac si Deum ipsum offendant, etiam adversus ipsum pugnare, suumque exitium sibimet ipsis adferre. Quo sumus igitur in hoc vitium procliviores, eo maior adhibenda nobis est cautio, ut nostris affectibus moderemur, ne temere adversus Deum ipsum insurgamus et feramur: sed sponte et placide colla ipsi subiiciamus, et, quam poenam nobis imponere placuerit patienter feramus.

Et de istis hactenus. Saul nihilominus Davidem apud se retinuit. Quid ita vero? Nam eius aspectum vix ferre poterat, et ut deinceps videbimus, eius praesentiam tam aegre tulit, ut alio amandarit, et alibi mandata ipsi dederit, ne amplius oculis ipsius obversaretur. Iam itaque retinuit ipsum apud se, invitus et cum amicitiae simulatione. Inde apparet homines odia sua et inimicitias plerumque tegere amicitiae pallio, et aliquem odisse in pectore, quem tamen, ne malitiam suam et virus prodant, secum retinere et habere velint, multisque beneficiis demereri videantur, sed ut incautum si possint opprimant. Sane primariae dignitatis viros, puta reges, principes et istiusmodi viros magnos videmus, si quod ingens beneficium acceperint a subditorum aliquo, pudore quodam affici quod ipsis eo nomine devincti sint: ac proinde optare a suo conspectu

remotos, et illorum nomen e vivi
est pro acceptis beneficiis gratia
Profecto si Saul candide et sinc
egisset, eum ultro apud se receptu
honores promovisset, re ipsa exper
cum ipso populus, quot quantisque
esset exornatus. Sed nihilominus
et aequum inimicitias pectore foveb
homine mortali, sed cum Deo ips
piebat, vel invitum oportuit apud se
nere ut eius furor et odium auger
Davidi prosperum rerum successum d
et autoritatem ei, vel ipso Saule m
Nam quot illi mandata dedit in tot
media fuerunt quibus illi gratia et a
populum parata fuit: quod etiam nom
Hinc apparet principes saepe vel invi
suos subditos in aliquam dignitatem,
quo illis bene velint, quoniam non su
vitiorum suorum servi. Praeterea
sua opinione Saulem excidisse. Nam
dem apud se retinuit, non modo via
omnibus suis pravis adversus ipsum c
etiam occasionem populo praebuit, quo
efficiendi. Nam populus inde poterat
arripere regia dignitate ipsum spoliandi,
habendi, quod malo spiritu vexari, et
vitam agere videret. Nosne, poterant
insano et furioso servituros? Istis et simi
nibus adduci poterat populus ad Saulem
randum, et in ultimum exitium det
Multi poterant ex plebe rebus novis s
pulso Saule Davidem illi substituere, qui
pulum suis virtutibus et egregie factis g
autoritatem acquirebat. Saul autem illum
retinet, ut tanquam mancipio utatur, et e
tem quodammodo sepeliat: sed opinione
Nam Dei decretum irrevocabile suum effec
ducat necesse est. Quamobrem animis no
tius infigamus eam sententiam, quae in sac
occurrit: Nulla humana consilia, neque ull
tus posse Deo resistere: id est, posse imped
apud se decrevit. Si Sauli Dei sententia non
abrogata regia dignitas, et si non accepisset
muele propheta decreti divini declarationem, p
humana quadam prudentia Davidem fovere,
aliquos honores promovere, quo facto sibi gr
apud populum conciliasset, ut qui gratum an
ei exhiberet, cuius auxilio victoria parta fu
Sed quum apud se manere iubet, sic ut ne pr
quidem sine mandato possit, et tanquam capti
retinet, etsi suum consilium non prodit, satis ta
apparet ea mente ipsum facere, ut Davidem arc
a regia dignitate, ne sibi succedat, et illam Io
thano filio suo praeripiat. Verumenimvero frustr
laborat; quod metuit eveniat oportet: nec ipse Sa

isse.
nes
dis
ele
set
go
m
a
is
t.
-
e
l

igitur ingratitudo fuit non agnoscere benefactum Davidis? quanta malitia tam atroci odio Davidem prosequi et pro bono malum rependere? Cur non cogitabat opus divinum esse? Davidem sibi nihil proprium vendicare? Deo duce factum illud esse? Cur non in memoriam revocabat Dei decretum, de sua exauctoratione et reiectione a regia dignitate, et eidem sese submittebat? Quare Saul non Davidem, sed Deum ipsum insectabatur, et ipsi Deo viventi bellum indicebat: et tanquam furiosus et freneticus ipsum coelum petere volebat. Haec itaque manifesta Saulis vitia. Hinc discamus in primis cavere summopere, ne aliis virtutes quas a Deo acceperunt invideamus: siquidem alienarum virtutum invidi non in homines tantum, sed in ipsum Deum viventem peccant et sunt contumeliosi: et si divinam maiestatem adversariam habent, quales ipsorum vires adversus eam futurae sunt? Conspicuum igitur est, odia, et invidiam, et livorem alienae virtutis esse adversus Deum inimicitiam: ac proinde qui proximo dona invidet, non adversus mortalem, sed adversus Deum ipsum pugnare, et tandem detrimentum ac summam confusionem in se ipsum accersere. Quin imo Saul ipse sese ore proprio condemnat, quum ait, *quid ei superest nisi solum regnum?* Nam non dubium est quin venerit ipsi in mentem Samuelis illa comminatio, cui pro viribus resistere nititur. Sed quid miser promovet, nisi quod adversus stimulos calcitrat? Inde apparet homines suis passionibus implicitos, omnem sensum rationis amittere, et tanquam feras belluas in obvium quemque temere ferri: ac si Deum ipsum offendant, etiam adversus ipsum pugnare, suumque exitium sibimet ipsis adferre. Quo sumus igitur in hoc vitium procliviores, eo maior adhibenda nobis est cautio, ut nostris affectibus moderemur, ne temere adversus Deum ipsum insurgamus et feramur: sed sponte et placide colla ipsi subiiciamus, et, quam poenam nobis imponere placuerit patienter feramus.

Et de istis hactenus. Saul nihilominus Davidem apud se retinuit. Quid ita vero? Nam eius aspectum vix ferre poterat, et ut deinceps videbimus, eius praesentiam tam aegre tulit, ut alio amandarit, et alibi mandata ipsi dederit, ne amplius oculis ipsius obversaretur. Iam itaque retinuit ipsum apud se, invitus et cum amicitiae simulatione. Inde apparet homines odia sua et inimicitias plerumque tegere amicitiae pallio, et aliquem odisse in pectore, quem tamen, ne malitiam suam et virus prodant, secum retinere et habere velint, multisque beneficiis demereri videantur, sed ut incautum si possint opprimant. Sane primariae dignitatis viros, puta reges, principes et istiusmodi viros magnos videmus, si quod ingens beneficium acceperint a subditorum aliquo, pudore quodam affici quod ipsis eo nomine devincti sint: ac proinde optare a suo conspectu remotos, et illorum nomen e vivis sublatum. Talis est pro acceptis beneficiis gratia, et compensatio. Profecto si Saul candide et sincere cum Davide egisset, eum ultro apud se receptum fovisset, et ad honores promovisset, re ipsa expertus, et universus cum ipso populus, quot quantisque virtutibus a Deo esset exornatus. Sed nihilominus, etsi contra ius et aequum inimicitias pectore fovebat, et non cum homine mortali, sed cum Deo ipso bellum suscipiebat, vel invitum oportuit apud se Davidem retinere ut eius furor et odium augeretur, et contra Davidi prosperum rerum successum dari, et gratiam et autoritatem ei, vel ipso Saule ministro, parari. Nam quot illi mandata dedit in tota regione, tot media fuerunt quibus illi gratia et autoritas apud populum parata fuit: quod etiam nominatim dicitur. Hinc apparet principes saepe vel invitos promovere suos subditos in aliquam dignitatem, non amore quo illis bene velint, quoniam non sunt liberi, sed vitiorum suorum servi. Praeterea observandum sua opinione Saulem excidisse. Nam quum Davidem apud se retinuit, non modo viam praeclusit omnibus suis pravis adversus ipsum consiliis, sed etiam occasionem populo praebuit, quod metuebat, efficiendi. Nam populus inde poterat occasionem arripere regia dignitate ipsum spoliandi, et ludibrio habendi, quod malo spiritu vexari, et ignominiose vitam agere videret. Nosne, poterant dicere, regi insano et furioso servituros? Istis et similibus rationibus adduci poterat populus ad Saulem exauctorandum, et in ultimum exitium deturbandum. Multi poterant ex plebe rebus novis studere, et pulso Saule Davidem illi substituere, qui apud populum suis virtutibus et egregie factis gratiam et autoritatem acquirebat. Saul autem illum apud se retinet, ut tanquam mancipio utatur, et eius virtutem quodammodo sepeliat: sed opinione fallitur. Nam Dei decretum irrevocabile suum effectum producat necesse est. Quamobrem animis nostris altius infigamus eam sententiam, quae in sacris saepe occurrit: Nulla humana consilia, neque ullos conatus posse Deo resistere: id est, posse impedire quae apud se decrevit. Si Sauli Dei sententia non fuisset abrogata regia dignitas, et si non accepisset a Samuele propheta decreti divini declarationem, poterat humana quadam prudentia Davidem fovere, et ad aliquos honores promovere, quo facto sibi gratiam apud populum conciliasset, ut qui gratum animum ei exhiberet, cuius auxilio victoria parta fuerat. Sed quum apud se manere iubet, sic ut ne prodire quidem sine mandato possit, et tanquam captivum retinet, etsi suum consilium non prodit, satis tamen apparet ea mente ipsum facere, ut Davidem arceat a regia dignitate, ne sibi succedat, et illam Ionathano filio suo praeripiat. Verumenimvero frustra laborat; quod metuit eveniat oportet: nec ipse Saul

est inscius. Quid ergo aliud eum facere velle dixerimus, quam Dei decretum rescindere, et invictam ipsius voluntatem in mendacium vertere? Sed istis artibus sperabat se Deo etiam invito regnum retenturum. Et quid tandem lucri fecit, nisi quod horrendam et stupendam mortem in se derivavit? Saulem itaque videmus istis suis dolis et malis artibus Deo semper restitisse: et pro viribus procurasse ut ad Ionathanum filium post se regni possessionem transmitteret. Sed frustra Deo resistitur. Patienter ferre debebat decretum Dei quod immutare non poterat, et quandoquidem officio non fuerat defunctus, et propter contumaciam suam de regno deiici meritus fuerat, ad Dei misericordiam confugere et divinae castigatione cervices submittere debebat, veniamque deprecari: ut poenae mitigationem impetraret. Sed dum odium adversus Davidem fovet, et adversus ipsum invidia ringitur, bellumque suscipit, quid aliud promovet quam quod malum suum auget? Et tamen tam altas radices egit in ipsius pectore adversus Davidem semel conceptum odium, ut nunquam exstingui potuerit, sed potius in dies exarserit. Hinc illa simulatio, et hypocrisis, quod Davidem, quem oderat cane peius et angue, tamen apud se retineat ut favore ipsum conplecti videatur, et varia mandata magni momenti det, etsi nunquam rectis oculis eum inspexerit, a qua die laudes illas Davidis audivit a mulieribus praedicari. Neque enim eius commodis studuit, quem rectis oculis non vidit, etsi domi retinuit: sed potius eius exitium pro viribus quaesivit. Interim vero Deus eum cohibuit, munificumque erga eum quem oderat esse vel invitum coëgit. Quamobrem ex ista Saulis hypocrisi discamus sapere, et in memoriam revocemus dictum illud Ioannis in priore sua canonica, nos odio habentes proximos, non posse fieri regni caelestis haeredes: quod et D. Paulus altera memorabili sententia confirmat: Eum qui fratrem odit esse homicidam. Licet itaque proximum non afficiamus iniuria, neque minis terreamus tanquam iniurias illatas ulturi, tamen si pectore odium occultemus et foveamus, iam coram Domino condemnati sumus, et digna merces est nostris factis exspectanda. Discamus igitur exemplo Saulis, qui, quod Davidem quidem honore afficere videretur, et favore complecti amareque se simularet, hominibusque fucum faceret, odium tamen intus foveret, a Deo condemnatus est cordium scrutatore: cui nulla res creata potest imponere, quandoquidem hominum corda in potestate habet, qua ipsa remotissima cordis penetralia rimatur, et non iudicat ex rerum externarum specie.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA LXVII.

10. *Post diem autem alteram, invasit spiritus Dei malus Saul, et prophetabat in medio domus suae. David autem psallebat manu sua, sicut per singulos dies. Tenebatque Saul lanceam.* 11. *Et misit eam, putans quod configere posset David cum pariete: et declinavit David a facie eius secundo.* 12. *Et timuit Saul a facie David, eo quod Dominus esset cum eo, et a se recessisset.* 13. *Amovit ergo eum Saul a se, et fecit eum tribunum super mille viros: et egrediebatur et ingrediebatur in conspectu populi.* 14. *In omnibus quoque viis suis David prudenter agebat, et Dominus erat cum eo.* 15. *Vidit itaque Saul quod prudens esset nimis, et coepit cavere eum.* 16. *Omnis autem Israël et Iuda diligebat David: ipse autem egrediebatur et ingrediebatur ante eos.*

Consideranda nobis occurrit admiranda viarum Domini ratio, et quibus modis sua consilia perficiat et ad suum exitum perducat: quam ob causam Davidem voluit apud Saulem manere, licet non ea esset mens et voluntas Saulis. Sed ita solet Deus hominibus praeter ipsorum consilia et cogitationes uti. Interim videri poterat David longe remotior quam propinquior huic fini, quandoquidem a Saule veluti captivus aut mancipium quoddam habebatur: nam sibi videbatur Saul Dei gratiam posse quodammodo vincire si domi Davidem retineret, et omnia ipsius facta diligenter exploraret. Sed opinione sua excidit, ut solet Deus improborum hominum consilia frangere et in contrarium commutare. Verumtamen hominum iudicio David videbatur a dignitate regia remotissimus, contra spem illi factam a Samuele. Deinceps sequitur, *spiritum Dei malum invasisse Saulem*: ex quo apparet non continue fuisse afflictum Saulem, sed per intervalla, Deo aliquid de iusta sua vindicta remittente et aliquam quietem Sauli concedente. Sic videmus improbos subinde quibusdam conscientiae morsibus excitari: et Dei praesentiam horrere, et metu attonitos obstupescere: deinde Deo aliquid remittente et quietem aliquam concedente, ad ingenium redire, et sibi impunitatem pollicentes magis ac magis indurari: sibique persuadere nullum amplius in coelis Deum cuius manu et virtute non urgentur. Ita Saul quum malo Dei spiritu agitaretur. Hic autem in memoriam revocanda quae antea commemoravimus, nempe hunc spiritum malum vocari Dei spiritum: quandoquidem Deus ipsis diabolis uti solet ministris suorum iudiciorum. Quod nisi nobis persuasum esset, qualis nostra, quaeso, foret conditio? Nam si diaboli, qui sunt instar rugientium leonum praedae semper inhiantium, pro arbitrio impetum in nos facerent, certum est nos illis resistendo longe impares, conditionemque nostram longe

rant antea Davidem non agnoverint. Quidquid sit non parva tentatione Davidem affectum verisimile est, quum se non agnosci conspiceret. Quanquam non vehementer illum de eo laborare conspicimus. Neque enim regi ministerium suum superioris temporis exprobrat. Et sane merito poterat David Saulem ingratitudinis accusare, his verbis: Nonne tu me probe nosti? nonne is ego sum quem e domo paterna evocasti, ut coram te citharam pulsarem dum te malus spiritus exagitat? Nonne ego
saepe sum comitatus et armiger tuus fui?
istis omnibus abstinens simpliciter respo
Isai Bethlehemitae filium esse servi
quibus apparet Davidem non se admod
dasse, neque optasse videri, neque a
aliquot dierum ministerium non
sitam prius gratiam momen
colligimus illum non ab h
spectavisse, quam nullam
madvertebat: sed a D
sibi non deberi satis
precibus ab Isai patre
quit: Stet David in c
gratiam in oculis meis.
debito est afficiendus, a
Quare summam in Davide
qui honores ab hominibus
quodammodo delibatos, quando
venerat, et armiger ipsius fact
ab aulicorum illorum moribus
aulici honores tantopere alliciunt,
qui longe alia ratione vitam transig
animum vellent adiicere: sed quam
vel procul salutarunt, iam facti nobile
mesticarum omnem curam abiiciunt,
radere semper aliquid conantur. Nam
cori fore arbitrantur si labore aliquo vi
rarent, et suam apud homines condition
viliorem. Quin imo multos miseros mendicos
qui si ad bellum profecti sint, et urgeas ut
tem aliquam se applicent, ignominiosum sibi du
et rusticos agricolas a stiva semel abductos nunqu
reducas ad agriculturam: peregrinari malunt
alienis regionibus, quam aliquam artem profiteri. et, quod aliorum usi sunt ministerio, turpe sibi et ignominiosum ducunt alteri inservire. Sed varia sunt tempora: quod ipsis tamen etsi fame premantur persuaderi non potest: nam se ad priorem illam vitam redituros sibi pollicentur. Contrarium prorsus Davidem sequutum videmus, quandoquidem nullis aulicis deliciis est delinitus, quin libenter in domum paternam ex aula ad pecuariam artem exercendam reversus sit: et licet in castra redierit, neque magnopere se commendarit ut gratiam apud aulicos sibi quaereret, neque etiam se non agnosci conquestus sit. Et de Davide hactenus.

Nunc etiam
iurandi qua ut
anima tua,
tatio; et
traria,
rand
r

e
in
tunt
detra
hac r
David
dum fu
pro bene
spem sua

nid ergo aliud eum facere velle
Dei decretum rescindere, et invictam
in mendacium vertere? Sed istis
Deo etiam invito regnum reten-
ndem lucri fecit, nisi quod hor-
lam mortem in se derivavit?
ius istis suis dolis et malis ar-
stitisse: et pro viribus procu-
n filium post se regni posses-
Sed frustra Deo resistitur.
decretum Dei quod immu-
ndoquidem officio non fue-
r contumaciam suam de
it, ad Dei misericordiam
tione cervices submittere
ri: ut poenae mitigatio-
odium adversus Davi-
invidia ringitur, bel-
romovet quam quod
n tam altas radices
Davidem semel con-
ingui potuerit, sed
simulatio, et hy-
rat cane peius et
t favore ipsum
magni momenti
inspexerit, a
a mulieribus
odis studuit,
mi retinuit:
esivit. In-
nque erga
Quam-
sapere,
nnis in
ximos,
od et
rmat:
ita-
inis
si
m
st

omi.

HOMILIA LXVII.

10. *Post diem autem alteram, invasit spiritus Dei malus Saul, et prophetabat in medio domus suae. David autem psallebat manu sua, sicut per singulos dies. Tenebatque Saul lanceam.* 11. *Et misit eam, putans quod configere posset David cum pariete: et declinavit David a facie eius secundo.* 12. *Et timuit Saul a facie David, eo quod Dominus esset cum eo, et a se recessisset.* 13. *Amovit ergo eum Saul a se, et fecit eum tribunum super mille viros: et egrediebatur et ingrediebatur in conspectu populi.* 14. *In omnibus quoque viis suis David prudenter agebat, et Dominus erat cum eo.* 15. *Vidit itaque Saul quod prudens esset nimis, et coepit cavere eum.* 16. *Omnis autem Israël et Iuda diligebat David: ipse autem egrediebatur et ingrediebatur ante eos.*

Consideranda nobis occurrit admiranda viarum Domini ratio, et quibus modis sua consilia perficiat et ad suum exitum perducat: quam ob causam Davidem voluit apud Saulem manere, licet non ea esset mens et voluntas Saulis. Sed ita solet Deus hominibus praeter ipsorum consilia et cogitationes uti. Interim videri poterat David longe remotior quam propinquior huic fini, quandoquidem a Saule veluti captivus aut mancipium quoddam habebatur: nam sibi videbatur Saul Dei gratiam posse quodammodo vincire si domi Davidem retineret, et omnia ipsius facta diligenter exploraret. Sed opinione sua excidit, ut solet Deus improborum hominum consilia frangere et in contrarium commutare. Verumtamen hominum iudicio David videbatur a dignitate regia remotissimus, contra spem illi factam a Samuele. Deinceps sequitur, *spiritum Dei malum invasisse Saulem*: ex quo apparet non continue fuisse afflictum Saulem, sed per intervalla, Deo aliquid de iusta sua vindicta remittente et aliquam quietem Sauli concedente. Sic videmus improbos subinde quibusdam conscientiae morsibus excitari: et Dei praesentiam horrere, et metu attonitos obstupescere: deinde Deo aliquid remittente et quietem aliquam concedente, ad ingenium redire, et sibi impunitatem pollicentes magis ac magis indurari: sibique persuadere nullum amplius in coelis Deum cuius manu et virtute non urgentur. Ita Saul quum malo Dei spiritu agitaretur. Hic autem in memoriam revocanda quae antea commemoravimus, nempe hunc spiritum malum vocari Dei spiritum: quandoquidem ... diabolis uti
... ministris suorum iud... nisi nobis
... esset, qualis r... t condi-
...boli, ... ientium
...ner ... trio im-
resis-
nge

rant antea Davidem non agnoverint. Quidquid sit non parva tentatione Davidem affectum verisimile est, quum se non agnosci conspiceret. Quanquam non vehementer illum de eo laborare conspicimus. Neque enim regi ministerium suum superioris temporis exprobrat. Et sane merito poterat David Saulem ingratitudinis accusare, his verbis: Nonne tu me probe nosti? nonne is ego sum quem e domo paterna evocasti, ut coram te citharam pulsarem, dum te malus spiritus exagitat? Nonne ego te saepe sum comitatus et armiger tuus fui? Sed istis omnibus abstinens simpliciter respondet, se Isai Bethlehemitae filium esse servi ipsius. Ex quibus apparet Davidem non se admodum commendasse, neque optasse videri, neque aegre tulisse post aliquot dierum ministerium non agnosci, et quaesitam prius gratiam momento evanuisse. Unde colligimus illum non ab hominibus mercedem exspectavisse, quam nullam aut exiguam fore animadvertebat: sed a Domini bonitate, quam tamen sibi non deberi satis agnoscebat. Atqui Saul ipsum precibus ab Isai patre Davidis obtinuerat. Nam inquit: Stet David in conspectu meo: invenit enim gratiam in oculis meis. Iam vero quum honore debito est afficiendus, ab ipso non cognoscitur. Quare summam in Davide modestiam conspicimus, qui honores ab hominibus non expetit, etsi iam quodammodo delibatos, quandoquidem in regis aulam venerat, et armiger ipsius factus fuerat. Nae fuit ab aulicorum illorum moribus alienissimus, quos aulici honores tantopere alliciunt, praesertim eorum qui longe alia ratione vitam transigerent, si modo animum vellent adiicere: sed quam primum aulam vel procul salutarunt, iam facti nobiles, rerum domesticarum omnem curam abiiciunt, nisi quod corradere semper aliquid conantur. Nam sibi dedecori fore arbitrantur si labore aliquo vitam tolerarent, et suam apud homines conditionem fore viliorem. Quin imo multos miseros mendicos videas, qui si ad bellum profecti sint, et urgeas ut ad artem aliquam se applicent, ignominiosum sibi ducant: et rusticos agricolas a stiva semel abductos nunquam reducas ad agriculturam: peregrinari malunt in alienis regionibus, quam aliquam artem profiteri: et, quod aliorum usi sunt ministerio, turpe sibi et ignominiosum ducunt alteri inservire. Sed varia sunt tempora: quod ipsis tamen etsi fame premantur persuaderi non potest: nam se ad priorem illam vitam redituros sibi pollicentur. Contrarium prorsus Davidem sequutum videmus, quandoquidem nullis aulicis deliciis est delinitus, quin libenter in domum paternam ex aula ad pecuariam artem exercendam reversus sit: et licet in castra redierit, neque magnopere se commendarit ut gratiam apud aulicos sibi quaereret, neque etiam se non agnosci conquestus sit. Et de Davide hactenus.

Nunc etiam expendamus formulam illam iurisiurandi qua utitur Abnerus regi respondens: *Vivit anima tua, rex, si novi.* Aulica haec prorsus assentatio; etsi neque blasphema, neque Dei honori contraria, neque contumeliosa. Nam praeter iusiurandum sunt etiam quaedam asseverationes seriores, quibus sine iuramento aliquid aimus aut negamus, veluti si quis per vitam suam aliquid asserat: neque vitae suae imprecatur, neque se idolum facit: sed asserit quod ait tam verum, quam verum est se vivere. Licet itaque nonnunquam istiusmodi formulas adhibere sine Dei laesione: quanquam nonnihil deflectitur a regula iuramentorum quam ipse Deus praescripsit in rebus necessariis: qui iussit populum per nomen suum iurare, Deut. 13. *Dominum Deum tuum timebis, et illi soli servies, ac per nomen illius iurabis.* Atque haec pauca de quaestione illa sufficiant, liceatne quod asserimus aliqua protestatione confirmare: quod etsi homines ad Dei mandatum adiiciunt, non tamen omnino per se condemnandum est. Sed Abnerum videmus assentatorie sic loquutum: quemadmodum in aulis regum et principum usu venire consuevit, ut aulici communem loquendi usum prorsus immutent et egregie dissumulent. Quin imo Iosephum ipsum videmus assuevisse in aula Pharaonis iurare Aegyptiorum aulicorum ritu. Neque vero, fateor, in Dei contemptum iurat: Per vitam Pharaonis, apud fratres sese dissimulans, ut metum illis iniiceret sibique autoritatem conciliaret. Sane videretur Domini oblivisci et verbi ipsius, Pharaonemque in ipsius locum substituere: sed absit ut eam ipsius fuisse mentem dicamus: etsi Aegyptios certum est Dei nomen profanasse regi suo adulantes. Ac sane videmus in imperio romano longe acceptius et in maiore pretio fuisse iuramentum per fortunam imperatorum, quam si per omnia idola sua deierassent. Hinc apparet ambitionem in aulis principum semper obtinuisse, ut adulatores non tantum eos magnificis titulis et nominibus extulerint: sed etiam in idola transformarint: et ita Dei gloria minus cognita fuerit, et multum de ea detractum sit. Sic hoc loco Abner, per animam Saulis iurans, vere ipsi adulatur, quod quum priorem vitam egisset in agris et bubulcus fuisset, iam tam insignibus titulis efferatur. Nos itaque tanto diligentius simplicitatem in verbis retineamus: et qui ad summos honores evecti sunt, modestiam colere discant: quandoquidem insignes illi tituli tandem in superstitionem vertuntur, et sacrilega audacia tantum de Dei honore detrahitur quantum illis ascribitur, et omnis religio hac ratione pervertitur. Caeterum quum dicitur David ad regem introductus ab Abnero, observandum fuisse quidem istud aliquod praemium virtutis pro bene locata regi opera: sed non in eo Davidem spem suam collocasse. Nam sane si praemii et

mercedis rationem habuisset, occasio videbatur illi oblata offensionis: siquidem alii Saulis satellites maioribus praemiis ornabantur, et in autoritate maiore erant. Atque ille quidem, antequam se ad singulare certamen cum gigante offerret, audiverat regem nobilitaturum, et divitiis multis ditaturum eum qui gigantem illum prostrasset: quin et filiam in matrimonium ipsi daturum: et domum ipsius omnibus tributis et vectigalibus liberam facturum: verum tamen apparet Davidem non fuisse rebus istis adductum, neque persuasum ut tam impari certamine cum Goliatho congrederetur, sed sola Dei gloria et studio salutis populi fuisse impulsum. Hic observandum, Deum quidem permittere ut sui etiam in mundo pro suis benefactis praemiis afficiantur, hominum infirmitati aliquid condonantem: verum tamen non esse in istis haerendum, neque appetendam ab hominibus mercedem instar mercenariorum: sed Deo inserviendum fideliter, prout quemque ad hoc vel illud opus vocat. Quare Davidem tanquam exemplar imitandum nobis proponamus, si officio nostro fungi cupimus. Praeterea observandum eos qui summam suam felicitatem in his rebus terrenis constituunt, et mercedem benefactorum ab hominibus sperant saepe opinione falli et spe sua excidere. Quod ipsius Davidis exemplo manifestum est. Magno enim illi constabit Saulis servum et armigerum fuisse. Sed quoniam ad ea non appulit animum, idcirco quae a Saule passus est bene ipsi cesserunt: Deo ipsius constantiam et patientiam exercente, et in adversis illum consolante ne deficeret. Quamobrem fideliter ad finem usque perseveravit, nobisque se ipsum exemplum utile proposuit, ut in Dei timore sincere et sine fuco ambulemus, et in ipsius obsequentia perseveremus, ut quidquid fecerimus ad Dei gloriam et proximorum utilitatem referatur, licet ingratus mundus pro benefactis iniquitatem et malitiam rependat.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA LXVI.
CAP. XVIII.

1. *Et factum est, quum complesset loqui ad Saul, anima Ionathae conglutinata est animae David, et dilexit eum Ionathas quasi animam suam.* 2. *Tulitque eum Saul in die illa, et non concessit ei ut reverteretur in domum patris sui.* 3. *Inierunt autem David et Ionathas foedus: diligebat enim eum quasi animam suam.* 4. *Nam exspoliavit se Ionathas tunica qua erat indutus, et dedit eam David: et reliqua vestimenta sua usque ad gladium et arcum suum, et usque ad baltheum.* 5. *Egrediebatur quoque David ad omnia quaecunque misisset eum Saul, et prudenter se agebat: posuitque eum Saul super viros belli, et acceptus erat in oculis universi populi, maximeque in conspectu famulorum Saul.* 6. *Porro quum reverteretur percusso Philistaeo David, egressae sunt mulieres de universis urbibus Israël, cantantes, chorosque ducentes in occursum Saul regis, in tympanis laetitiae, et in sistris.* 7. *Et praecinebant mulieres ludentes atque dicentes: Percussit Saul mille, et David decem millia.* 8. *Iratus est autem Saul nimis, et displicuit in oculis eius sermo iste: dixitque: Dederunt David decem millia, et mihi mille dederunt: quid ei superest, nisi solum regnum?* 9. *Non rectis ergo oculis Saul adspiciebat David a die illa et deinceps.*

Narratio sequitur familiaritatis et necessitudinis quae intercessit Ionathano Saulis filio cum Davide: et vicissim odii quo Saul in Davidem exarsit. Dei sane providentia factum ut David hoc solatium haberet persequente ipsum rege Saule: nempe ut eum Ionathas in omnibus iuvaret, et illius innocentiam tueretur: etsi nihilominus Saulis furor et crudelitas longe superior fuit. Primum ergo dicitur anima Ionathani veluti conglutinata animae Davidis, quibus verbis arcta et inseparabilis amicitia inter utrumque describitur. Et quo magis exprimatur amor Ionathani, se exuisse dicitur, Davidemque sua tunica induisse, et arcum, gladium et baltheum suum illi dedisse. Hic autem in primis observandum, non inscium Ionathanum fuisse Davidem designatum regis olim successorem, quod ipsemet Davidi declarat: neque tamen illud impedivisse quominus Davidem amaret. Unde colligimus hanc amicitiam non fuisse quaesitam spe aliqua utilitatis quam a Davide exspectaret, quandoquidem ultro dignitatem regiam illi cedit. Atqui notum est quanta sit natura dominandi cupiditas: et nota inter ethnicos proverbia: Ius et aequitatem propter regnum violari: Fratrem fratri non parcere. Videmus igitur Ionathani amicitiam non fuisse carnalem, sed virtute et Dei timore conciliatam: ac proinde longe aliam ab hominum amicitiis, quae sane nisi Deus iis praesit, nihil aliud sunt quam sui ipsius dilectio. Nam etsi amicus in gratiam amici multa velit efficere, tamen si ad ipsas radices et originem amicitia illa exploretur, mera simulatio invenietur, quod se suamque utilitatem quaerat, quemadmodum ait ille: Vulgus amicitias utilitate probat. Omitto amores caecos et detestandos: sed de iis tantum amicitiis loquor quae inter homines honeste inter se viventes vigent: quarum principium Deum inquam esse oportere, et ad ipsum tanquam verum finem referri. Sed natura est adeo corrupta ut se ipsum quisque amet et quaerat. Nemo non expetit alteri praeferri: et iam inde a matris utero infantes se ipsos amare et aliis praeferri velle videmus. Et ubi primum possunt discernere quantitates rerum, in suum commodum

esse propensos, et indignari nisi ad libitum ipsis omnia gratificeris: qui morbus cum aetate magis invalescit. Nam ambitio et honorum cupiditas contemptum aliorum parit, et aliorum incommodo et detrimento sibi ad honores viam struit. Denique quaecunque amicitiae alio quam Deo ut fundamento nituntur, et quae ad ipsum ut finem ultimum non referuntur, simulatae sunt et fucatae. Neque enim illarum principium, ut dixi, bonum est neque rectum: deinde amici se amari ab amicis non credunt, nisi ad malum ipsis suam operam navent, et sua flagitia tegant: ac proinde tales amicitiae in Deum ipsum et in ius et aequitatem peccant: et nihil nisi vanitas sunt, quod homines sint sui ipsorum amantes. Quanquam alioquin amicitia est singulare inter homines bonum, modo ad Dei cultum et gloriam referatur. Singulare inquam bonum quod neque reges neque principes sua conditione contenti esse possint nisi amentur, et habeant amicos quibuscum sua communicent familiariter. Ac sane vix ullum in mundo reperias sine amicitia, quem in hominum animis affectum ipse Deus insculpsit. Amicitiam autem hic voco illam animorum coniunctionem quae oritur ex morum similitudine, et affectionum ac voluntatum consensu, ut verus inter amicos amor appareat. Nam amicitia quae ab amore malo et detestando nascitur, ut vitia foveantur, Deo et naturae contraria est. Sed ubi virtutis amore conciliantur amicitiae, et Deus primas in amore partes retinet, illam ego laudabilem et honestam amicitiam dico, et bonum inaestimabile. Nam si quis prosperis rebus utatur, eius laetitia multum augebitur, si amicum habeat quicum familiariter sua communicet: et in adversis minuetur molestia si possit in alicuius sinum effundere. Quare quum sit manifestum amicitiam honestam hominibus a Deo datam esse summum bonum, tanto maiore studio debemus eam ad ipsius Dei gloriam referre. Nam quo pretiosiora sunt Dei dona, eo magis ipsi devincti sumus, et gloriam ipsius promovere iubemur. Quum vero amicitiae vagae et incertae sunt, neque ad Dei gloriam spectant, in Deum peccatur et sacrilegio maiestas ipsius violatur: quandoquidem non illi honor qui debetur exhibetur. Quare licet honeste inter se homines vivant, et amicitiam colant, quoniam tamen illius fundamentum non est Deus, vera dici non potest. Ionathani vero amicitia singularis hic commendatur, quum dicitur: *Davidem dilexisse tanquam animam suam, et anima Ionathae conglutinata animae Davidis.* Nam istis verbis docemur Ionathanum non utilitatis suae gratia Davidem amavisse, ut fere solent homines sui commodi causa colere amicitias: nam aut spe lucri ducuntur, aut honoris, aut bonae famae: quae est amicitiarum potius violatio, quandoquidem Dei verbo non nituntur, sed privata utilitas et commodum quaeritur: ac proinde maledictionem secum trahunt. Ionathas vero Davidem virtutis amore dilexit. Unde discimus ita colendas amicitias ne nos ipsos respexisse et utilitatem quaesivisse videamur, quod natura malum inhaeret nobis, amor nempe nostri, sed virtutes in iis amemus quos Deus insignibus ornavit: et quemadmodum ab uno ducimus omnes originem, invicem tanquam unius corporis membra sincere et integre vivamus. Neque vero dico pari omnes amore posse diligi, etsi omnes amandi sunt a minimo ad maximum, et quidem etiam hostes infensissimi et capitalissimi: sed tamen de speciali quadam erga familiares amicitia loquor: quae etsi non est illi generali qualitati contraria, qua neque tollitur neque minuitur, distincta tamen et separata est ab illa. Quamobrem, si Dei filii sumus et ipsius spiritu regeniti, caritate omnes complectemur, et ipsos nostros, ut ante dixi, hostes capitalissimos: sed nihilominus arctiore quadam coniunctione et amicitia sociabimur iis quorum mores nostris similes fuerint. Sed, ut praemonui, summopere cavendum ne nostri amore abripiamur, quo natura plerumque ducimur: et Deo in amicitiis primae partes tribuendae, si amicum ipsum habere volumus, et honestam amicitiam colere. Nam alioqui certum est nos in quaelibet vitia fore proclives, et multas malas affectiones amicitiae nomine tecturos. Neque vero loquor de impuris illis amicitiis quibus mutuo foventur crimina, sed de amicitiis civilibus inter honestos viros, quae tamen nisi Deo nitantur, non possunt nisi esse vanae et inanes.

Et hactenus de amicitia illa Ionathani cum Davide: iam expendamus etiam divinum erga Davidem favorem et benevolentiam, qui amicum ipsi Ionathanum suscitavit, quo in rebus difficilibus iuvaretur et sublevaretur. Nam, ut deinceps audituri sumus, David cum horrendis tentationibus luctatus est, adversus ipsum omnibus insurgentibus, adeo quidem ut neque patrem neque matrem neque consanguineos fautores et adiutores habuerit, qua de re conqueritur Psalmo 27, adeo quidem ut tanquam putridum corporis membrum abiiceretur, tam a summae dignitatis quam ab infimae conditionis viris tanquam reus laesae maiestatis haberetur qui tamen insons erat coram Deo, bonum illi testimonium ferente conscientia: Insontem audire nemo volebat: praeoccupatus falso praeiudicio, regis hostem esse et perfidiosum Davidem. Quare opus habuit fido amico, qui in istis tentationibus eum solaretur, qui leviores efficeret tentationes et afflictiones mutuo colloquio et favore. Ionathanum igitur ipsi Deus amicum suscitavit. Quod vero sese exuit tunica, et ea Davidem induit, eique etiam gladium suum dedit, arcum et baltheum, fuerunt amicitiae summae pignora, quae Deus non modo non improbavit, sed ad ipsius laudem memorari voluit. Quamobrem ex

hoc loco facile colligimus, non omnes amicitias condemnari, ut multi fanatici, dum videri volunt ad summam quandam scientiam, et ad angelicum quandam perfectionem venisse, docent oportere aequalem esse erga omnes caritatem, et reliquas amicitias Dei legi repugnare. Nae istiusmodi homines adversus ipsum Deum pugnare velle videntur, et coelum terrae commiscere. Quamobrem discamus ista inter se minime pugnare, omnes amore complecti, ut Deus iubet, et tamen peculiares quasdam amicitias et arctiores cum quibusdam colere: neque Deum improbare si quis necessitudine aliqua coniungatur cum eo quem sibi morum similitudine parem repererit, quicum sua consilia communicet: modo retineatur in istis modus: et ne amicitiae praetextu alteri noceamus, quem candide nobiscum agere viderimus: et ne reliquos despiciamus, qui non erunt nobiscum tam arcta necessitudine coniuncti, aut parvi prae istis familiaribus faciamus. Sane si istis affectibus moderemur, et quam posui regulam sequamur, Deum non improbare nostras amicitias sciendum est.

Praeterea sequitur Saulem secum assumsisse Davidem, his verbis: *Tulitque eum Saul in die illa, et non concessit ei ut reverteretur in domum patris sui.* Quin etiam *posuit eum super viros belli:* non quidem imperatorem exercitus fecit, nam ut videbimus Abner dignitatem semper retinuit summi ducis et imperatoris. Verum tamen David quibusdam copiis praefectus fuit. Deinde Saul eius opera in multis usus est, dimisitque ad omnia sua negotia, quibus illi gratiam et autoritatem apud populum conciliaret. In istis autem dicitur David sese gessisse *prudenter*, quae vox in hebraea lingua duplicem habet significationem. Primum enim accipitur pro sapienter se gerere: et deinde pro felicem successum habere. Nam haec duo solet Deus in servis suis coniungere: nempe in rebus gerendis prudentiam, et felicem successum exitumque consiliorum. Itaque vox Hebraea aliquando pro felicitate et prosperitate sumitur. Denique Davidem indicat scriptura tam prudenter negotia Saulis administrasse, ut factus sit omnibus amicus, et cum Saule remanserit non amplius reversus domum paternam. Etsi iam fovebat animo Saul odium illud, quo deinceps illum aperte persequutus est, ex invidia ortum iam tum quum a caede Goliathi ad ipsum ab imperatore Abnero ductus est: deinde auctum laudibus illis quibus Davidem mulieres illae cum virginibus extulerunt, quum Sauli a praelio revertenti cum tympanis, tibiis, citharis, et aliis istiusmodi musicis instrumentis, choreas agentes occurrissent, et dicerent, *Saul interfecit mille, David autem decem millia.* Recens istud vulnus accessit superiori, quod tam alte in ipsius haesit pectore, ut nunquam concoquere potuerit. Equidem illum fateor antea fuisse a malo spiritu agitatum: sed aio non fuisse tunc in aliquem nominatim malo animo; sed potius instar ferae cuiusdam fraenum arrodentis, quod Deus per prophetam illi significasset fore ut regno excideret: itaque animo furorem suum concoquebat, quod non haberet obiectum peculiare in quod suum virus evomeret. At quum Davidis gratiam et autoritatem quam caede Goliathi acquisiverat animadvertit, invidia ringitur, et fraenum arrodens invidiam concoquit, illum esse coniectura suspicatus quem Deus successorem regni designavit. Hinc igitur Saulis odium, quod etsi dissimulavit, tamen apud se aluit et fovit. Quamobrem quod Davidem secum esse voluit, quod militaribus copiis praefecit, et ad multa negotia adhibuit, mera fuit hypocrisis et simulatio, ut eo praetextu facilius incautum opprimeret: maxime irritatus illo mulierum occursu et applausu, in quo summa ipsius apparuit ingratitudo.

Transeamus igitur ad ea quae de isto mulierum occursu memorantur, his verbis: *Porro quum reverteretur percusso Philistaeo David, egressae sunt mulieres de universis urbibus Israël, cantantes, chorosque ducentes in occursum Saul regis, in tympanis laetitiae et in sistris.* De vocibus hebraeis non existimo magnopere laborandum, quibus vel choreae vel cantiones significari possunt: sufficit enim si quum de exsultatione mulierum fit mentio, sciamus eas venisse in occursum Saulis ut Deo laudes accinerent pro ingentibus benefactis, quibus populum affecerat, et de hostibus triumphandi materiam dederat. Porro tam hoc loco quam passim in sacris insolens et absonum videretur, mulieres aut tympanum aut alia musica instrumenta pulsasse, quod istis temporibus et regionibus hoc non sit usitatum. Sed tempora et regiones suis moribus et institutis vixerunt, quae ipsis relinquenda sunt. Fuit autem vulgare et usitatum in orientalibus regionibus ut mulieres musica instrumenta tractarent: quod maxime fit conspicuum ex ea historia quam sacrae scripturae de Maria Mosis sorore memorant. Nam dicitur Maria post admirandum maris rubri transitum, assumto tympano sese reliquis mulieribus ducem praebuisse, et divinas laudes musicis instrumentis decantasse, et gratias pro tantis a Deo acceptis beneficiis egisse, Profecto non fuerunt istae inanes naeniae, neque ex intemperantia quadam ridiculae saltationes et choreae, quales hodie profani homines agitare solent. Sed seriae, quibus continebantur divinae laudes, quas ad cantus et tibicinem prosequebantur: quemadmodum ex ipsius Mariae cantico satis apparet, cuius argumentum sunt divinae promissiones, quibus innixa Maria tam admirandam liberationem praedicabat. Sane non dubium est, quin Deus illi musicae praefuerit. Nam et ipsemet per spiritum suum Mariae dictaverat argumentum, quod ea praeeunte reliquae mulieres se-

querentur: quare etiam in illo cantico Dei laudes praedicari et celebrari bonitatem audimus. Atque idcirco etiam canticum illud ut rem laude dignissimam videmus in ipso legis volumine conscriptum, et ut facinus memoria dignum monumentis sacrae scripturae insertum. Ergo ex istis conspicuum est, mulieres in illis regionibus instrumentis musicis uti solitas, virtutique datum fuisse, cuius rei etiam facit fidem Psalmus 68, ubi Davidis victoriae ita praedicantur, qui fuit figura Domini nostri Iesu Christi, ut cuiuscunque conditionis homines et sexus victis et caesis hostibus Deo gratias agerent, Davidis facta canentes: non quidem ut ipsius personae dignitas omnis tribueretur factorum egregiorum, sed ut ad ipsum Dominum nostrum Iesum, cuius erat figura, esse referenda demonstratur. Is enim est Dominus noster Iesus Christus coram quo flecti omne genu oportet, et cui soli agendae gratiae de omnibus victoriis quas de hostibus nobis largitur. Verum tamen tempore illo figurarum dicuntur mulieres et puellae, virgines occurrisse regi cum tympanis, citharis et tibiis, laudes illius decantaturae. Quae omnia recitantur a propheta tanquam Deo grata et accepta, eiusque cultui convenientia, et pars verae religionis. Caeterum tunc temporis sub lege maximum usum fuisse instrumentorum musicorum certum est, ad laudes Dei celebrandas: quae si hodie tanquam necessaria revocaremus, ad veteres umbras rediremus, lucemque illam quae in filio Dei apparuit obscuraremus et obrueremus. Quare fuit in Papatu ridicula nimis et inepta imitatio, quum templa exornare, Deique cultum reddere celebriorem existimarunt, si organa et alia istiusmodi multa ludicra adhiberent: quibus maxime Dei verbum et cultus profanata sunt, populo externis istis ritibus addicto potius quam verbi divini intelligentiae. Scimus autem ubi nulla est intelligentia, nullam etiam aedificationem esse: quemadmodum Paulus apostolus docet, quum ait, quo modo potest idiota reddere fidei testimonium, aut quomodo dicturus est Amen ad gratiarum actionem, nisi intelligat? Quare fideles hortatur eo loco ut Deum precantes, et ipsi psallentes, et precentur et psallant intelligentia, non lingua peregrina, sed vulgari et intelligibili, ut sit in ecclesia aedificatio. Quod itaque fuit in usu legis tempore, nullum hodie locum apud nos obtinet: et rebus istis non modo superfluis, sed inanibus etiam abstinendum est: quod sufficiat pura et simplex divinarum laudum modulatio, corde et ore nostro singuli idiomate: siquidem scimus Dominum nostrum Iesum Christum apparuisse, et umbras illas legales suo adventu dissipasse. Musicam itaque illam instrumentalem teneamus tunc ratione temporis illius et populi fuisse toleratam, quod essent ut pueri, quemadmodum sacra scriptura loquitur, qui puerilibus istis rudimentis indigerent, quae hodie non sunt ultro revocanda: nisi perfectionem evangelicam velimus abolere, et plenam lucem quam in Christo Domino nostro consequuti sumus obscurare.

Et hactenus de musica: de choreis autem vel saltationibus, quum dicuntur mulieres choreas egisse, peculiaris quaedam ratio est: nam et ita dicitur David saltavisse. Neque enim erant illae choreae petulantes et lascivae quales sunt hodie: siquidem exsiliebant illi et saltabant prae laetitia, qua ipsorum corda commovebantur ex divinae gloriae amplificatione propter benefacta quae ab ipso acceperant, et quibus sese Deum et protectorem ipsorum magis magisque patefaciebat. Quas vero saltationes hodie videmus passim agitari, quis dicat istis similes? Certum enim est quotquot hodie fiunt istiusmodi saltationes, esse ad omnem lasciviam et impudicitiam iter. Nam etsi non semper re ipsa scortentur saltantes, tamen aditus patefit ad istiusmodi turpe facinus, et loca in quibus instituuntur, sunt plerumque certissima lupanaria. Davidis vero saltatio, legem ex parte respicit: in qua nihil immodicum fuit, neque laetitia stulta et inanis: sed, ut ante dixi, vehemens et ardens studium Dei laudes praedicandi, quo patres exarserant, sed ritu et instituto suorum temporum. Quare diligenter observanda est temporum illorum a nostris differentia: ut eo sit illustrior lux illa quam nobis attulit Dominus noster Iesus Christus evangelii praedicatione. Quamobrem quum hic audimus mulieres venisse cum tympanis et musicis instrumentis obviam Sauli, et choreas egisse, teneamus illas ad Deum precandum et laudes ipsius praedicandas fecisse ad exemplum et institutum Mariae sororis Mosis et reliquarum mulierum, quae ipsam comitatae fuerant. Ex quo praeterea discimus mulieres licet adversus hostes arma non ferant, gratias tamen agere Deo pro victoria debere. Nam quot quantisque casibus obnoxiae, si hostes victoria potiuntur? Milites sane vel viri semel occumbere et gladio perire possunt: sed miserae mulieres hostium ludibrio et dedecori exponuntur, ut, si daretur optio, longe melior futura sit ipsorum conditio si semel gladio perire possent, quam dedecori et ignominiae hostium exponi et turpiter violari, denique mille opprobria pati, et tandem crudeliter trucidari. Illae sane non possunt hostes suos ulcisci, sed domi debent remanere, suisque precibus Deum sollicitare dum milites adversus hostes dimicant pro victoria. Quandoquidem igitur sanguine virorum victoria quaeritur, quiescentibus interim domi mulieribus, quod sint armis tractandis impares et inhabiles, eo maiore studio et ardentioribus precibus Deo gratias agere debent, quod ipsae quiescentes liberatae sint, et licet non pugnantibus Deus ipsis victoriae fructum largiatur, seque illarum protectorem demonstret. Idcirco igitur hic nomi-

natim fieri mentionem audimus mulierum, quae tympana et alia musica instrumenta pulsarant, obviam Sauli venientes, partamque illi victoriam gratulantes. Et praeterea tam ex hoc quam ex illo loco de Maria Mosis sorore, colligimus Deum non tantum a viris, sed etiam a mulieribus laudari velle: ne insolentiores viri mulieres ab hoc dignitatis gradu deiiciant, nempe, omnes tam viros quam mulieres venire in partem Dei beneficiorum: et non minus ipsi gratas et acceptas esse a mulieribus oblatas gratiarum actiones, quam quae a viris offeruntur. Idcirco etiam Psalmo 148 propheta singulos hortatur, senes, iuvenes, mulieres, virgines ad laudes Deo simul canendas, eiusque nomen celebrandum. Non debere igitur arceri sexum illum a divinarum laudum praedicatione ex istis apparet, modo sit consensus omnium aetatum et sexuum, ut senes cum iuvenibus, viri cum mulieribus et virginibus uno omnes ore Deum laudent et praedicent: et pro stultis et ludicris naeniis, ad quas iuvenilis aetas potissimum impellit, laetari in Domino discant, et omne suum studium in nomine ipsius magnifaciendo collocent: solamque Dei gloriam quaerant, et pro viribus promoveant. Caeterum prout hominum ingenia sunt levia et vana, vix fieri potest ut divinae laudes adeo purae sint et sincerae quin aliqua laus hominibus tribuatur in iis carminibus quibus facta ipsorum egregia decantantur. Neque vero nego fieri posse mentionem honorificam eorum, quorum opera Deus usus erit: sed vitium reprehendo, quod illis quae Deo debentur ascribit, tantumque de Dei gloria detrahit. Quamobrem danda nobis opera est, ut quum Dei laudes praedicamus, et hominum mentionem aliquam facimus, ne sic eos evehamus, ut de Dei gloria tantum minuamus quantum illis tribuimus: sed Deo semper debitum honorem reddamus, et hominum mentionem obiter et veluti per transennam faciamus.

Porro quiddam humani passae hoc loco videntur mulieres, quae dicebant: *Percussit Saul mille, et David decem millia.* Nam ita praedicantur utriusque virtutes, et quasi insignia et stemmata ipsorum eriguntur. Quanquam haec verba dupliciter exponuntur. Nam alii existimant Saulem hostes profligasse, quasi mille homines interfecisset: aut ipse cum suis militibus mille homines cecidisset, David autem solus decem mille trucidasset. Sensus autem simplicissimus mihi videtur iste: Saulem nimirum interfecisse sua millia, Davidem vero sua decem millia: sed haec non sunt tanti momenti ut in illis sit immorandum diutius, praesertim itaque expendamus istarum mulierum cantiones, quibus Davidis laudes maxime decantabantur. Atqui David antea vilis et abiectus opilio fuerat, quare illae quae ipsi tribuebantur laudes esse immensae videbantur. Et quis ferat tyronem adhuc, qui vix unquam gladium gestaverat, non modo cum rege comparari, sed eidem praeferri? ut regi sua millia, Davidi vero sua decem millia tribuant? Novum et insolens istud erat, ut non immerito Saul indignatus videri possit. Atqui nullo modo excusandus est Saul: etsi enim natura in animis hominum vehemens illa passio locum occupavit, sacra tamen scriptura malitiae, ingratitudinis et contumaciae reum Saulem facit: et deinceps videbimus quousque odium illud ipsum impulerit praecipitemque dederit. Licet igitur novum et insolens erat Davidem privatum hominem vilis et abiectae conditionis regi praeferri, Saulem tamen oportuit hic sese continere et coram Deo deiicere, agnoscentem se neque posse, neque debere Deo resistere, cuius ad ipsum mandata Samuel de reiectione detulerat. Reum et convictum alicuius facinoris oportet coram suo iudice, qui mortis sententiam tulit, deiici, iudicis autoritatem agnoscentem ad sententiam adversus ipsum ferendam. Deus vero iam per Samuelem decretum de ipsius reiectione pronunciarat: et sunt Dei consilia et iudicia irrevocabila quae adversus res creatas decernit, quod summus iudex sit et iustissimus. Quid ergo Sauli supererat nisi ut sese coram divina maiestate deiiceret, eamque supplex adoraret? et quandoquidem antea contumaciter sese adversus Deum gesserat, poenam etiam a Deo decretam humiliter subiret? Verum ille nihil minus quam istud facit, quare inexcusabilis est ipsius rebellio adversus Deum, et in Davidem ingratitudo. Nam etsi David abiectae conditionis erat, nonne tamen ipse Saul et universus cum illo populus devincti tenebantur illi quem Deus ipsis servandis elegerat? Sane victoria Dei solius debebatur gratuitae liberalitati: sed eum cuius utitur opera et ministerio non vult reiici et contemni, seu odio haberi. Quare videntur illi fanatici homines maxime culpandi, qui se pudore quodam apud homines retineri simulant, ut si quis pro accepto beneficio gratias agat, ad perfectionem angelicam ostentandam, excipiant, se nullo unquam beneficio iuvisse eum qui gratias agat, Deum omnia solum effecisse: et tamen mera hypocrisi laborent, gloriam apud homines maxime venantes. Sane agnoscendum a Deo manare omnia, et nos inutiles ad ullum bonum opus, nisi ipsemet ad illud excitet et impellat: quamobrem Deus semper a nobis est invocandus, et eidem agendae gratiae: sed interim non reiicienda instrumenta quibus ad nostrum commodum et utilitatem utitur. Quamobrem Saulem oportebat agnoscere, quantum Davidi, suo et populi nomine, deberet. Nam unde, quaeso, salus ipsi totique populo emanavit nisi a Dei gratia, qui praeter omnium spem et exspectationem sese ultro ipsis obtulit, et admirandas suas virtutes in Davidis persona facere conspicuas voluit? Quanta

querentur: quare etiam in illo cantico Dei laudes praedicari et celebrari bonitatem audimus. Atque idcirco etiam canticum illud ut rem laude dignissimam videmus in ipso legis volumine conscriptum, et ut facinus memoria dignum monumentis sacrae scripturae insertum. Ergo ex istis conspicuum est, mulieres in illis regionibus instrumentis musicis uti solitas, virtutique datum fuisse, cuius rei etiam facit fidem Psalmus 68, ubi Davidis victoriae ita praedicantur, qui fuit figura Domini nostri Iesu Christi, ut cuiuscunque conditionis homines et sexus victis et caesis hostibus Deo gratias agerent, Davidis facta canentes: non quidem ut ipsius personae dignitas omnis tribueretur factorum egregiorum, sed ut ad ipsum Dominum nostrum Iesum, cuius erat figura, esse referenda demonstratur. Is enim est Dominus noster Iesus Christus coram quo flecti omne genu oportet, et cui soli agendae gratiae de omnibus victoriis quas de hostibus nobis largitur. Verum tamen tempore illo figurarum dicuntur mulieres et puellae. virgines occurrisse regi cum tympanis, citharis et tibiis, laudes illius decantaturae. Quae omnia recitantur a propheta tanquam Deo grata et accepta, eiusque cultui convenientia. et pars verae religionis. Caeterum tunc temporis sub lege maximum usum fuisse instrumentorum musicorum certum est, ad laudes Dei celebrandas: quae si hodie tanquam necessaria revocaremus, ad veteres umbras rediremus, lucemque illam quae in filio Dei apparuit obscuraremus et obrueremus. Quare fuit in Papatu ridicula nimis et inepta imitatio, quum templa exornare, Deique cultum reddere celebriorem existimarunt, si organa et alia istiusmodi multa ludicra adhiberent: quibus maxime Dei verbum et cultus profanata sunt, populo externis istis ritibus addicto potius quam verbi divini intelligentiae. Scimus autem ubi nulla est intelligentia, nullam etiam aedificationem esse: quemadmodum Paulus apostolus docet, quum ait, quo modo potest idiota reddere fidei testimonium, aut quomodo dicturus est Amen ad gratiarum actionem, nisi intelligat? Quare fideles hortatur eo loco ut Deum precantes, et ipsi psallentes, et precentur et psallant intelligentia, non lingua peregrina, sed vulgari et intelligibili, ut sit in ecclesia aedificatio. Quod itaque fuit in usu legis tempore, nullum hodie locum apud nos obtinet: et rebus istis non modo superfluis, sed inanibus etiam abstinendum est: quod sufficiat pura et simplex divinarum laudum modulatio, corde et ore nostro singuli idiomate: siquidem scimus Dominum nostrum Iesum Christum apparuisse, et umbras illas legales suo adventu dissipasse. Musicam itaque illam instrumentalem teneamus tunc ratione temporis illius et populi fuisse toleratam, quod essent ut pueri, quemadmodum sacra scriptura loquitur, qui puerilibus istis rudimentis indigerent, quae hodie non sunt ultro revocanda: nisi perfectionem evangelicam velimus abolere, et plenam lucem quam in Christo Domino nostro consequuti sumus obscurare.

Et hactenus de musica: de choreis autem vel saltationibus, quum dicuntur mulieres choreas egisse, peculiaris quaedam ratio est: nam et ita dicitur David saltavisse. Neque enim erant illae choreae petulantes et lascivae quales sunt hodie: siquidem exsiliebant illi et saltabant prae laetitia, qua ipsorum corda commovebantur ex divinae gloriae amplificatione propter benefacta quae ab ipso acceperant, et quibus sese Deum et protectorem ipsorum magis magisque patefaciebat. Quas vero saltationes hodie videmus passim agitari, quis dicat istis similes? Certum enim est quotquot hodie fiunt istiusmodi saltationes, esse ad omnem lasciviam et impudicitiam iter. Nam etsi non semper re ipsa scortentur saltantes, tamen aditus patefit ad istiusmodi turpe facinus, et loca in quibus instituuntur, sunt plerumque certissima lupanaria. Davidis vero saltatio, legem ex parte respicit: in qua nihil immodicum fuit, neque laetitia stulta et inanis: sed, ut ante dixi, vehemens et ardens studium Dei laudes praedicandi, quo patres exarserant, sed ritu et instituto suorum temporum. Quare diligenter observanda est temporum illorum a nostris differentia: ut eo sit illustrior lux illa quam nobis attulit Dominus noster Iesus Christus evangelii praedicatione. Quamobrem quum hic audimus mulieres venisse cum tympanis et musicis instrumentis obviam Sauli, et choreas egisse, teneamus illas ad Deum precandum et laudes ipsius praedicandas fecisse ad exemplum et institutum Mariae sororis Mosis et reliquarum mulierum, quae ipsam comitatae fuerant. Ex quo praeterea discimus mulieres licet adversus hostes arma non ferant, gratias tamen agere Deo pro victoria debere. Nam quot quantisque casibus obnoxiae, si hostes victoria potiuntur? Milites sane vel viri semel occumbere et gladio perire possunt: sed miserae mulieres hostium ludibrio et dedecori exponuntur, ut, si daretur optio, longe melior futura sit ipsorum conditio si semel gladio perire possent, quam dedecori et ignominiae hostium exponi et turpiter violari, denique mille opprobria pati, et tandem crudeliter trucidari. Illae sane non possunt hostes suos ulcisci, sed domi debent remanere, suisque precibus Deum sollicitare dum milites adversus hostes dimicant pro victoria. Quandoquidem igitur sanguine virorum victoria quaeritur, quiescentibus interim domi mulieribus, quod sint armis tractandis impares et inhabiles, eo maiore studio et ardentioribus precibus Deo gratias agere debent, quod ipsae quiescentes liberatae sint, et licet non pugnantibus Deus ipsis victoriae fructum largiatur, seque illarum protectorem demonstret. Idcirco igitur hic nomi-

natim fieri mentionem audimus mulierum, quae tympana et alia musica instrumenta pulsarant, obviam Sauli venientes, partamque illi victoriam gratulantes. Et praeterea tam ex hoc quam ex illo loco de Maria Mosis sorore, colligimus Deum non tantum a viris, sed etiam a mulieribus laudari velle: ne insolentiores viri mulieres ab hoc dignitatis gradu deiiciant, nempe, omnes tam viros quam mulieres venire in partem Dei beneficiorum: et non minus ipsi gratas et acceptas esse a mulieribus oblatas gratiarum actiones, quam quae a viris offeruntur. Idcirco etiam Psalmo 148 propheta singulos hortatur, senes, iuvenes, mulieres, virgines ad laudes Deo simul canendas, eiusque nomen celebrandum. Non debere igitur arceri sexum illum a divinarum laudum praedicatione ex istis apparet, modo sit consensus omnium aetatum et sexuum, ut senes cum iuvenibus, viri cum mulieribus et virginibus uno omnes ore Deum laudent et praedicent: et pro stultis et ludicris naeniis, ad quas iuvenilis aetas potissimum impellit, laetari in Domino discant, et omne suum studium in nomine ipsius magnifaciendo collocent: solamque Dei gloriam quaerant, et pro viribus promoveant. Caeterum prout hominum ingenia sunt levia et vana, vix fieri potest ut divinae laudes adeo purae sint et sincerae quin aliqua laus hominibus tribuatur in iis carminibus quibus facta ipsorum egregia decantantur. Neque vero nego fieri posse mentionem honorificam eorum, quorum opera Deus usus erit: sed vitium reprehendo, quod illis quae Deo debentur ascribit, tantumque de Dei gloria detrahit. Quamobrem danda nobis opera est, ut quum Dei laudes praedicamus, et hominum mentionem aliquam facimus, ne sic eos evehamus, ut de Dei gloria tantum minuamus quantum illis tribuimus: sed Deo semper debitum honorem reddamus, et hominum mentionem obiter et veluti per transennam faciamus.

Porro quiddam humani passae hoc loco videntur mulieres, quae dicebant: *Percussit Saul mille, et David decem millia.* Nam ita praedicantur utriusque virtutes, et quasi insignia et stemmata ipsorum eriguntur. Quanquam haec verba dupliciter exponuntur. Nam alii existimant Saulem hostes profligasse, quasi mille homines interfecisset: aut ipse cum suis militibus mille homines cecidisset, David autem solus decem mille trucidasset. Sensus autem simplicissimus mihi videtur iste: Saulem nimirum interfecisse sua millia, Davidem vero sua decem millia: sed haec non sunt tanti momenti ut in illis sit immorandum diutius, praesertim itaque expendamus istarum mulierum cantiones, quibus Davidis laudes maxime decantabantur. Atqui David antea vilis et abiectus opilio fuerat, quare illae quae ipsi tribuebantur laudes esse immensae videbantur. Et quis ferat tyronem adhuc, qui vix unquam gladium gestaverat, non modo cum rege comparari, sed eidem praeferri? ut regi sua millia, Davidi vero sua decem millia tribuant? Novum et insolens istud erat, ut non immerito Saul indignatus videri possit. Atqui nullo modo excusandus est Saul: etsi enim natura in animis hominum vehemens illa passio locum occupavit, sacra tamen scriptura malitiae, ingratitudinis et contumaciae reum Saulem facit: et deinceps videbimus quousque odium illud ipsum impulerit praecipitemque dederit. Licet igitur novum et insolens erat Davidem privatum hominem vilis et abiectae conditionis regi praeferri, Saulem tamen oportuit hic sese continere et coram Deo deiicere, agnoscentem se neque posse, neque debere Deo resistere, cuius ad ipsum mandata Samuel de reiectione detulerat. Reum et convictum alicuius facinoris oportet coram suo iudice, qui mortis sententiam tulit, deiici, iudicis autoritatem agnoscentem ad sententiam adversus ipsum ferendam. Deus vero iam per Samuelem decretum de ipsius reiectione pronunciarat: et sunt Dei consilia et iudicia irrevocabila quae adversus res creatas decernit, quod summus iudex sit et iustissimus. Quid ergo Sauli supererat nisi ut sese coram divina maiestate deiiceret, eamque supplex adoraret? et quandoquidem antea contumaciter sese adversus Deum gesserat, poenam etiam a Deo decretam humiliter subiret? Verum ille nihil minus quam istud facit, quare inexcusabilis est ipsius rebellio adversus Deum, et in Davidem ingratitudo. Nam etsi David abiectae conditionis erat, nonne tamen ipse Saul et universus cum illo populus devincti tenebantur illi quem Deus ipsis servandis elegerat? Sane victoria Dei solius debebatur gratuitae liberalitati: sed eum cuius utitur opera et ministerio non vult reiici et contemni, seu odio haberi. Quare videntur illi fanatici homines maxime culpandi, qui se pudore quodam apud homines retineri simulant, ut si quis pro accepto beneficio gratias agat, ad perfectionem angelicam ostentandam, excipiant, se nullo unquam beneficio iuvisse eum qui gratias agat, Deum omnia solum effecisse: et tamen mera hypocrisi laborent, gloriam apud homines maxime venantes. Sane agnoscendum a Deo manare omnia, et nos inutiles ad ullum bonum opus, nisi ipsemet ad illud excitet et impellat: quamobrem Deus semper a nobis est invocandus, et eidem agendae gratiae: sed interim non reiicienda instrumenta quibus ad nostrum commodum et utilitatem utitur. Quamobrem Saulem oportebat agnoscere, quantum Davidi, suo et populi nomine, deberet. Nam unde, quaeso, salus ipsi totique populo emanavit nisi a Dei gratia, qui praeter omnium spem et exspectationem sese ultro ipsis obtulit, et admirandas suas virtutes in Davidis persona facere conspicuas voluit? Quanta

igitur ingratitudo fuit non agnoscere benefactum Davidis? quanta malitia tam atroci odio Davidem prosequi et pro bono malum rependere? Cur non cogitabat opus divinum esse? Davidem sibi nihil proprium vendicare? Deo duce factum illud esse? Cur non in memoriam revocabat Dei decretum, de sua exauctoratione et reiectione a regia dignitate, et eidem sese submittebat? Quare Saul non Davidem, sed Deum ipsum insectabatur, et ipsi Deo viventi bellum indicebat: et tanquam furiosus et freneticus ipsum coelum petere volebat. Haec itaque manifesta Saulis vitia. Hinc discamus in primis cavere summopere, ne aliis virtutes quas a Deo acceperunt invideamus: siquidem alienarum virtutum invidi non in homines tantum, sed in ipsum Deum viventem peccant et sunt contumeliosi: et si divinam maiestatem adversariam habent, quales ipsorum vires adversus eam futurae sunt? Conspicuum igitur est, odia, et invidiam, et livorem alienae virtutis esse adversus Deum inimicitiam: ac proinde qui proximo dona invidet, non adversus mortalem, sed adversus Deum ipsum pugnare, et tandem detrimentum ac summam confusionem in se ipsum accersere. Quin imo Saul ipse sese ore proprio condemnat, quum ait, *quid ei superest nisi solum regnum?* Nam non dubium est quin venerit ipsi in mentem Samuelis illa comminatio, cui pro viribus resistere nititur. Sed quid miser promovet, nisi quod adversus stimulos calcitrat? Inde apparet homines suis passionibus implicitos, omnem sensum rationis amittere, et tanquam feras belluas in obvium quemque temere ferri: ac si Deum ipsum offendant, etiam adversus ipsum pugnare, suumque exitium sibimet ipsis adferre. Quo sumus igitur in hoc vitium procliviores, eo maior adhibenda nobis est cautio, ut nostris affectibus moderemur, ne temere adversus Deum ipsum insurgamus et feramur: sed sponte et placide colla ipsi subiiciamus, et, quam poenam nobis imponere placuerit patienter feramus.

Et de istis hactenus. Saul nihilominus Davidem apud se retinuit. Quid ita vero? Nam eius aspectum vix ferre poterat, et ut deinceps videbimus, eius praesentiam tam aegre tulit, ut alio amandarit, et alibi mandata ipsi dederit, ne amplius oculis ipsius obversaretur. Iam itaque retinuit ipsum apud se, invitus et cum amicitiae simulatione. Inde apparet homines odia sua et inimicitias plerumque tegere amicitiae pallio, et aliquem odisse in pectore, quem tamen, ne malitiam suam et virus prodant, secum retinere et habere velint, multisque beneficiis demereri videantur, sed ut incautum si possint opprimant. Sane primariae dignitatis viros, puta reges, principes et istiusmodi viros magnos videmus, si quod ingens beneficium acceperint a subditorum aliquo, pudore quodam affici quod ipsis eo nomine devincti sint: ac proinde optare a suo conspectu remotos, et illorum nomen e vivis sublatum. Talis est pro acceptis beneficiis gratia, et compensatio. Profecto si Saul candide et sincere cum Davide egisset, eum ultro apud se receptum fovisset, et ad honores promovisset, re ipsa expertus, et universus cum ipso populus, quot quantisque virtutibus a Deo esset exornatus. Sed nihilominus, etsi contra ius et aequum inimicitias pectore fovebat, et non cum homine mortali, sed cum Deo ipso bellum suscipiebat, vel invitum oportuit apud se Davidem retinere ut eius furor et odium augeretur, et contra Davidi prosperum rerum successum dari, et gratiam et autoritatem ei, vel ipso Saule ministro, parari. Nam quot illi mandata dedit in tota regione, tot media fuerunt quibus illi gratia et autoritas apud populum parata fuit: quod etiam nominatim dicitur. Hinc apparet principes saepe vel invitos promovere suos subditos in aliquam dignitatem, non amore quo illis bene velint, quoniam non sunt liberi, sed vitiorum suorum servi. Praeterea observandum sua opinione Saulem excidisse. Nam quum Davidem apud se retinuit, non modo viam praeclusit omnibus suis pravis adversus ipsum consiliis, sed etiam occasionem populo praebuit, quod metuebat, efficiendi. Nam populus inde poterat occasionem arripere regia dignitate ipsum spoliandi, et ludibrio habendi, quod malo spiritu vexari, et ignominiose vitam agere videret. Nosne, poterant dicere, regi insano et furioso servituros? Istis et similibus rationibus adduci poterat populus ad Saulem exauctorandum, et in ultimum exitium deturbandum. Multi poterant ex plebe rebus novis studere, et pulso Saule Davidem illi substituere, qui apud populum suis virtutibus et egregie factis gratiam et autoritatem acquirebat. Saul autem illum apud se retinet, ut tanquam mancipio utatur, et eius virtutem quodammodo sepeliat: sed opinione fallitur. Nam Dei decretum irrevocabile suum effectum producat necesse est. Quamobrem animis nostris altius infigamus eam sententiam, quae in sacris saepe occurrit: Nulla humana consilia, neque ullos conatus posse Deo resistere: id est, posse impedire quae apud se decrevit. Si Sauli Dei sententia non fuisset abrogata regia dignitas, et si non accepisset a Samuele propheta decreti divini declarationem, poterat humana quadam prudentia Davidem fovere, et ad aliquos honores promovere, quo facto sibi gratiam apud populum conciliasset, ut qui gratum animum ei exhiberet, cuius auxilio victoria parta fuerat. Sed quum apud se manere iubet, sic ut ne prodire quidem sine mandato possit, et tanquam captivum retinet, etsi suum consilium non prodit, satis tamen apparet ea mente ipsum facere, ut Davidem arceat a regia dignitate, ne sibi succedat, et illam Ionathano filio suo praeripiat. Verumenimvero frustra laborat; quod metuit eveniat oportet: nec ipse Saul

est inscius. Quid ergo aliud eum facere velle dixerimus, quam Dei decretum rescindere, et invictam ipsius voluntatem in mendacium vertere? Sed istis artibus sperabat se Deo etiam invito regnum retenturum. Et quid tandem lucri fecit, nisi quod horrendam et stupendam mortem in se derivavit? Saulem itaque videmus istis suis dolis et malis artibus Deo semper restitisse: et pro viribus procurasse ut ad Ionathanum filium post se regni possessionem transmitteret. Sed frustra Deo resistitur. Patienter ferre debebat decretum Dei quod immutare non poterat, et quandoquidem officio non fuerat defunctus, et propter contumaciam suam de regno deiici meritus fuerat, ad Dei misericordiam confugere et divinae castigatione cervices submittere debebat, veniamque deprecari: ut poenae mitigationem impetraret. Sed dum odium adversus Davidem fovet, et adversus ipsum invidia ringitur, bellumque suscipit, quid aliud promovet quam quod malum suum auget? Et tamen tam altas radices egit in ipsius pectore adversus Davidem semel conceptum odium, ut nunquam exstingui potuerit, sed potius in dies exarserit. Hinc illa simulatio, et hypocrisis, quod Davidem, quem oderat cane peius et angue, tamen apud se retineat ut favore ipsum conplecti videatur, et varia mandata magni momenti det, etsi nunquam rectis oculis eum inspexerit, a qua die laudes illas Davidis audivit a mulieribus praedicari. Neque enim eius commodis studuit, quem rectis oculis non vidit, etsi domi retinuit: sed potius eius exitium pro viribus quaesivit. Interim vero Deus eum cohibuit, munificumque erga eum quem oderat esse vel invitum coëgit. Quamobrem ex ista Saulis hypocrisi discamus sapere, et in memoriam revocemus dictum illud Ioannis in priore sua canonica, nos odio habentes proximos, non posse fieri regni caelestis haeredes: quod et D. Paulus altera memorabili sententia confirmat: Eum qui fratrem odit esse homicidam. Licet itaque proximum non afficiamus iniuria, neque minis terreamus tanquam iniurias illatas ulturi, tamen si pectore odium occultemus et foveamus, iam coram Domino condemnati sumus, et digna merces est nostris factis exspectanda. Discamus igitur exemplo Saulis, qui, quod Davidem quidem honore afficere videretur, et favore complecti amareque se simularet, hominibusque fucum faceret, odium tamen intus foveret, a Deo condemnatus est cordium scrutatore: cui nulla res creata potest imponere, quandoquidem hominum corda in potestate habet, qua ipsa remotissima cordis penetralia rimatur, et non iudicat ex rerum externarum specie.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA LXVII.

10. *Post diem autem alteram, invasit spiritus Dei malus Saul, et prophetabat in medio domus suae. David autem psallebat manu sua, sicut per singulos dies. Tenebatque Saul lanceam.* 11. *Et misit eam, putans quod configere posset David cum pariete: et declinavit David a facie eius secundo.* 12. *Et timuit Saul a facie David, eo quod Dominus esset cum eo, et a se recessisset.* 13. *Amovit ergo eum Saul a se, et fecit eum tribunum super mille viros: et egrediebatur et ingrediebatur in conspectu populi.* 14. *In omnibus quoque viis suis David prudenter agebat, et Dominus erat cum eo.* 15. *Vidit itaque Saul quod prudens esset nimis, et coepit cavere eum.* 16. *Omnis autem Israël et Iuda diligebat David: ipse autem egrediebatur et ingrediebatur ante eos.*

Consideranda nobis occurrit admiranda viarum Domini ratio, et quibus modis sua consilia perficiat et ad suum exitum perducat: quam ob causam Davidem voluit apud Saulem manere, licet non ea esset mens et voluntas Saulis. Sed ita solet Deus hominibus praeter ipsorum consilia et cogitationes uti. Interim videri poterat David longe remotior quam propinquior huic fini, quandoquidem a Saule veluti captivus aut mancipium quoddam habebatur: nam sibi videbatur Saul Dei gratiam posse quodammodo vincire si domi Davidem retineret, et omnia ipsius facta diligenter exploraret. Sed opinione sua excidit, ut solet Deus improborum hominum consilia frangere et in contrarium commutare. Verumtamen hominum iudicio David videbatur a dignitate regia remotissimus, contra spem illi factam a Samuele. Deinceps sequitur, *spiritum Dei malum invasisse Saulem*: ex quo apparet non continue fuisse afflictum Saulem, sed per intervalla, Deo aliquid de iusta sua vindicta remittente et aliquam quietem Sauli concedente. Sic videmus improbos subinde quibusdam conscientiae morsibus excitari: et Dei praesentiam horrere, et metu attonitos obstupescere: deinde Deo aliquid remittente et quietem aliquam concedente, ad ingenium redire, et sibi impunitatem pollicentes magis ac magis indurari: sibique persuadere nullum amplius in coelis Deum cuius manu et virtute non urgentur. Ita Saul quum malo Dei spiritu agitaretur. Hic autem in memoriam revocanda quae antea commemoravimus, nempe hunc spiritum malum vocari Dei spiritum: quandoquidem Deus ipsis diabolis uti solet ministris suorum iudiciorum. Quod nisi nobis persuasum esset, qualis nostra, quaeso, foret conditio? Nam si diaboli, qui sunt instar rugientium leonum praedae semper inhiantium, pro arbitrio impetum in nos facerent, certum est nos illis resistendo longe impares, conditionemque nostram longe

fore miserrimam. Quare quotiescunque diaboli potestatem aliquam in nos obtinent, sciamus Deo habenas laxante et permittente fieri: nam alioqui singulis momentis in desperationem incideremus. At vero quidquid illi sine Dei permissu moliantur, irritum esse certum est. Illi quidem sane perpetua quadam rabie aestuantes nostrum exitium quaerunt: sed Dei potente manu coercentur, ne quod volunt, possint. At si laxarit ipsis Deus habenas, agnoscamus Deo volente nos per ipsorum castigare ministerium contingere. Neque vero potest quisquam dicere neque iudicare id quod a Deo proficiscitur malum esse, quatenus ab ipso procedit. Nam afflictio illa Saulis per malum spiritum fuit iusta Dei punitio. Denuo itaque videmus immissum malum spiritum, ad Saulem affligendum, qui vocatur malus spiritus Domini. Nae hominum iudicio malus: scriptura enim se ad captum nostrum accommodat, et de bono vel malo loquens, ex nostrae infirmitatis sensu et quantum intelligentia possumus assequi, loquitur. Malum enim dicimus quidquid nobis molestum est, et naturae nostrae repugnans. Aestum et frigus metuimus, famem et sitim, et mortem ipsam tanquam infensissimum et ultimum hostem horremus. Et ita loquitur etiam scriptura: Deus enim ita nobiscum balbutit, veluti nutrix quaedam cum infantibus. Quare cum hic dicitur spiritus malus Saulem afflixisse, cavendum summopere ne ipsi Deo culpam ullam ascribamus, neque adversus ipsum obloquamur quasi malum immitteret. Nam si Dei iudicium in Saulem intueamur, aequum et iustum illum esse iudicem inveniemus, ob eas causas quas antea pluribus exposuimus. Atqui quum Saul vexaretur denuo, dicitur malus spiritus Domini fuisse a quo vexatus sit. Sane hominum respectu et ex illorum sensu et apprehensione malus. Hinc igitur discamus quam misera sit hominum a Deo derelictorum conditio. Nisi enim ipsius spiritu regamur, a diabolo nos oportet possideri, fierique ipsius mancipia: non tamen nisi quantum ipsi Deus permittit et habenas laxat. Neque enim diabolus rabiem suam in omnes aequaliter exercet: verumtamen nisi Dei praesidio tegamur et ab ipso regamur, certum est ipsum diabolum in nos intraturum et tyrannide vexaturum: ac, licet non statim percipiatur eius tyrannis, tandem tamen regnaturum. Hanc ob causam etiam princeps mundi dicitur: et nos Deus noster Iesus Christus docet, ipsum quamdiu furor eius non cohibetur, triumphos facere, homines opprimendo. Quod conspicuum est hoc Saulis exemplo, quod quidem singulare aliquid prae caeteris habet: sed tamen ex quo generale istud principium necessario colligendum, nos a Satana, nisi furorem eius Deus cohiberet, perpetuo et sine fine vexatum iri. Quamobrem singulari Dei beneficio erga nos fieri agnoscamus, si ratione et intelligentia fruimur, mentemque retinemus, eiusque praesidio et custodiae acceptum feramus beneficium, et ei debitas gratias agamus.

Quod vero sequitur: *Saulem a malo spiritu vexatum, prophetasse in medio domus suae*, non sic intelligendum, quasi Deus eum suo nomine loqui voluerit, neque quasi prophetiae donum accepisset, quale Samuel et reliqui a Deo missi prophetae. Vox enim illa *prophetae* in sacris diverse accipitur: quemadmodum dicitur seductores in nomine Baal et omnium aliorum idolorum prophetasse. Et meminisse debemus quod monet Paulus apostolus, magnam esse inter homines donorum et virtutum diversitatem, quae tamen omnia proficiscuntur ab uno et eodem fonte et scaturigine, nempe unico Dei sancto spiritu, a quo omnia bona manant. Verumtamen quoniam seductores et impostores qui falso Dei nomen praetexuerunt hunc prophetarum titulum usurparunt, sacra etiam scriptura sese ad communem hominum sensum accommodat. Idcirco Saul prophetasse dicitur, non tamen ut David prophetavit, non ut Samuel, non denique ut alias ipsemet Saul quum in regem electus esset, ut antea vidimus: sed enthusiasmo quodam concitatus, et furore percitus fuit et extra se positus, et fanaticas revelationes habuit et protulit. Itaque minime dubium est quin haec vox contraria illi sit de qua diximus antea. Quum enim designatus a Deo rex esset Israëlitarum, Deus ut autoritatem illi conciliaret, et electionis ipsius certum et indubitatum apud omnes exstaret testimonium voluit ipsum prophetare. Dono itaque illo prophetiae Saul magnopere est honoratus, Deusque autoritatem illi maximam ea ratione conciliavit, homini prius rustico vilis et abiectae conditionis, quae in contemptum apud multos ipsum adducere potuisset. Quare ut dignitas regia illi confirmetur, et divinitus electum indubitato signo singuli cognoscant, eum velut in praesentia Dei sisti oportuit, et coram ipso prophetare. Iam vero exauctoratus a Domino, qui regnare ipsum diutius non vult, per intervalla quietem aliquam percipit, sed ita tamen ut ratum Dei decretum maneat, oportere in ignominia et dedecore ipsum vivere, suosque posteros regni successione privari. Tanta itaque mutatio facta est Saulis, ut qui prius erat instar angeli, nunc in reprobum sensum coniectus sit, et abominationi sit omnibus, et horrorem intuentibus tam triste spectaculum et exemplum divinorum iudiciorum adferat. En de qua prophetia hic agatur. Discamus itaque non oportere nos esse contentos aliquo titulo et signo servorum Dei, sed esse revera tales quales haberi volumus et agnosci Dei servi et filii. Sane Caiaphas semel prophetavit, neque tamen ipsum propterea prophetam diximus: qua in re suam stultitiam produnt papistici doctores,

quum dicunt Caiapham quod esset pontifex habuisse donum prophetiae: ac proinde idem esse de papa iudicium quod sit ecclesiae caput. Sed in primis ostendant quo fundamento nitantur quum idolo illi, cui nullus honor debetur, attribuunt dignitatem illam capitis ecclesiae. Quam ridiculum argumentum illud, quo Caiapham prophetasse volunt, ut papam in eodem gradu collocent. Nae loquutus est ut pica et psittacus garriunt, ut est in communi proverbio, et quidem omnino contra mentem suam, quum dixit expedire ut unus homo pro toto populo moreretur. Sane non agnovit Christum pro Dei filio: neque etiam percepit quale commodum et utilitas ex ipsius morte et passione ad universum genus humanum perveniret, in hoc unicum intentus ut quoquo modo Christus e medio tolleretur. Nihilominus tamen hoc illi Deus extorsit, ut ostenderet mortem filii sui generi humano salutem et vitam allaturam. Verumenimvero Caiapham neque ut doctorem, neque ut magistrum in ecclesia admittemus, et nulla eius est autoritas, neque eorum qui se illo tuentur, quandoquidem eorum quae protulit nullam intelligentiam habuit, immo contraria illis prorsus et repugnans eius intentio fuit. Quamobrem quum Saulem audimus prophetasse, ne cogitemus reliqua fuisse quaedam adhuc in ipso vestigia donorum quae prius in ipsum Deus contulerat: sed agnoscamus potius inchoatam in illo gratiam fuisse prorsus deformatam, et in contrarium prorsus usum conversam: Saulemque maledictioni divinae factum obnoxium, non tantum quod erga Deum ingratus fuisset pro tot acceptis ab ipso beneficiis: sed quod ei invideret quem Deus populi sui ductorem designarat, et unctum suum fecerat, id est eum qui figura erat Domini nostri Iesu Christi: adeo quidem ut insano furore sit percitus. Et de istis hactenus.

Sequitur *Saulem furibundum et insanum voluisse Davidem hasta quam manu tenebat transfigere, sed Davidem bis declinasse. Tum Saulem metuisse sibi a facie Davidis, quod Dei spiritus ab ipso recessisset*, et animadverteret Davidem a Deo regi et ipsius praesidio vallari, se vero miserum et reiectitium esse a Domino. Hinc in primis observandum quam miraculosis et admirandis modis Deus suos tueatur: et iam antea docuimus Deum nonnunquam per quasdam ambages et vias obliquas quibus retroire potius quam promovere suum opus videatur operari, quo virtus ipsius tanto sit illustrior. Nam si hominum more operaretur, naturae illud tribueremus, neque in eius bonitate spem poneremus, auxilium in rebus angustis ab ea sperantes, quod fortuito evenire nobis persuaderemus. At quum Deus contra hominum spem et exspectationem, quo remotior videtur eo magis suum opus perficit et decretum ad finem perducit admirandis modis, de quibus nunquam cogitassent, tum sane vel invitos fateri necesse est, manum Domini rem illam perfecisse. En cur Deus saepe mediis utatur apud homines contemptis, ut gloria sua fiat conspectior. Davidis exemplo confirmatur haec doctrina, quem a Samuele videmus unctum fuisse, non tantum ut rex esset in hoc mundo: sed etiam ut esset figura et imago Domini nostri Iesu Christi. A septis igitur ovium deduxit eum Dominus in Saulis aulam. Sed in ea quomodo exceptus est? Saul insidiis mortem illius quaesivit, et persequendi ipsum finem nullum fecit. Et hoc ipso loco videmus illum bis in mortis venisse periculum: Saule hastam in illum vibrante cuius ictum non evasurum illum sperabat. Quid ergo Saulem impedit, nisi Deus qui ictum a Davide avertit, quemadmodum saepe contra ictus in nostram salutem dirigit? Memoria repetamus quod ante audivimus: David lapidem funda iaculatus est, qui Goliathi frontem recta petiit. Erat autem ille gigas miles cataphractus, reliqua corporis membra tecta habens excepta fronte. Quare David multos lapides iaculaturus videbatur antequam nudum illam corporis partem attingeret, nam si millies armaturam attigisset, inanes ictus fuissent, quod armis suis tectus tanquam forti propugnaculo tutus videretur. Davidis itaque manus arcana Dei virtute regitur, ut solo ictu superbus et immanis ille gigas prosternatur. Sic contra licet Davidi Saul sit proximus, et habeat in potestate, ut nemo prohibeat quin hastam in ipsum iaculetur, non tamen ferire, quem petebat, potuit. Conspicimus igitur quomodo ex parte Deus Saulis manum avertit, ab altera Davidis brachium direxit. Ex istis discimus, nos licet multis undique periculis, Deo permittente, cingamur et obsideamur, ut de nobis actum esse iam videatur, tamen ex illis nos eruendi rationem Deum facile inventurum. Nam habet in potestate non solum mortis exitus: sed potest ex mortis faucibus, quum volet eruere: et faciet etiam quotiescunque fiduciam omnem nostram in ipso collocabimus: quemadmodum docet Paulus in 2. ad Cor. c. 1. Itaque quum hoc loco Saulem audimus iaculatum fuisse totis viribus hastam in Davidem ut eum transfoderet, quem tamen non attigit, agnoscamus irritum ictum quod Davidis vita in umbra Domini tegeretur, qui suos eripere novit ex omnibus periculis, et nunquam in rebus incertis deserit. Quare promissione illa nitamur, Deum nos tanquam oculi sui pupillam caros habere, et occultaturum in propugnaculo suo, sic ut nec homines improbi, qui turbas dare et nocere possent, nec ulla quantacunque vis ipsorum, nec consilia quibus obrui poteramus, ad nos usque perveniant, quum Deus fuerit nobis clypeus et propugnaculum. Quare in ipsius bonitate speremus, licet mille periculis obsessi: et quum ne passum quidem promovere poterimus quin veniamus in hostium laqueos, sciamus tamen

Deo protectore nos salvos fore, modo in angustiis istis ad ipsum confugiamus, et nos ei totos permittamus, Davidis exemplum imitati, qui Psalmo 31. in summo constitutus discrimine, ait: *Domine spiritum meum in manus tuas commendo.* Nae, quum ex imo pectore tales preces fudit, videbatur iam in sepulcro pedem alterum habere, quare ad Deum ardentibus votis mori paratus confugit. Equidem agnosco nos sive prospera, sive adversa utamur valetudine, sive secundis, sive adversis rebus, oportere ad Deum precibus confugere, quemadmodum nos exemplo suo Dominus ipse noster Iesus Christus docuit. Sed tamen quum hostium suorum furorem David conspiceret, et videretur in ipsorum potestate iam futurus, tum maxime vitam suam in Dei manum coniecit, persuasus Deum posse ipsum ab omnibus illis periculis et diris hostium comminationibus servare, et in libertatem asserere. *Nam,* inquit: *tu Domine me redemisti.* Memoria repetebat Dei praesens auxilium, quo ictum hastae Saulis ab ipso averterat: et agnoscebat nullam esse tantam hominum vim qua possit ex periculis ingentibus erui, nisi solam Dei manum et potentiam. Itaque promissionibus eius nititur: et licet se miserum peccatorem sentiat multis peccatorum sordibus inquinatum, nihilominus in Dei bonitate sperat, et fructum misericordiae et gratiae ipsius exspectat. Idcirco etiam illum Deum veracem vocat, q. d.: Tu Domine opus tuum coepisti, quamobrem et ad finem usque perduces: quandoquidem fidelis es: neque me pasces inani spe, sed benefaciendo mihi perges, et tua potius in me dona multiplicabis, quam meum exitium quaeras. Ideo confido vitam meam in manu tua positam tutam fore. Et huc pertinet etiam illud quod alio quodam Psalmo dicit, Dei misericordias esse meliores super omni vita. Vix enim sibi homines possunt consulere, vitaeque tutandae rationes invenire: quas si forte invenisse sibi persuadeant, securiores facti indurantur, et spe inani pascuntur. David autem agnoscit rationes omnes, et omnia consilia et media humana quibus sese tueri homines student, nihili esse facienda prae Dei manu quum pro suis liberis nos habere dignabitur. Caeterum et istud observandum est contra, non esse nobis despondendum animum quum a Deo derelicti videbimur, ipsum etiam Davidis exemplum intuentes: quare si undique nos obsideri ab hostibus Deus permiserit, et improbis hominibus ad nos cruciandos aliquam potestatem fecerit, ne propterea inquam terreamur, et animum ad ipsum in angustiis confugiendi abiiciamus, sed potius eo ardentioribus votis ipsius misericordiam sollicitemus. Neque vero tantum singuli sibi hanc doctrinam debent applicare, sed etiam ad generalem ecclesiae statum est transferenda. Quamobrem si is ecclesiae status videbitur, ut ipsius immineat desolatio, et quae pulchre instituta fuerant ruinam minentur, ut sola tantum appareat confusio, ne propterea turbemur, sed ad Dei auxilium confugiamus. Davidem enim hic videmus ad tempus veluti in ipso mortis articulo et longe a spe remotum, ut animum despondere posset, nisi Deus miraculose providisset. Quare si evangelii cursum impediri, si ecclesiam comminationibus terreri, si denique mundum susque deque ferri viderimus, nihilominus speremus Deum omnia improborum consilia adversus ecclesiam suam infracturum, et nubibus irrita donaturum: immo quaecunque adversus fideles machinati fuerint in ipsorum capita derivaturum, et summa confusione et dedecore affecturum.

Transeamus ad sequentia illa: *Et timuit Saul a facie David, eo quod Dominus esset cum eo, et a se recessisset.* Metus quidem iste prima facie laudabilis videri posset. Timor enim Domini, ut scriptura loquitur, initium est omnis scientiae et sapientiae: et ubicunque Deus suam virtutem declarat, cum timore et reverentia nos illum decet revereri. Quamobrem videri posset hic Saulis timor, quo a facie Davidis timuisse dicitur, non esse illi vitio vertendus. Cur non enim gratiam Dei quae in Davide tanquam radii gloriae ipsius splendebant honoraret? Deus enim satis ostendebat se velle in Davide honorari: quare Saul etiam illum timere debet. Singulos enim oportet coram illa maiestate suprema tremere, et ante ipsius faciem silere, ut ait propheta. Verum iste Saulis timor Davidis faciem fugientis non in alium finem spectavit: quam ut Dei praesentiam fugeret: qui sane vitiosus est timor. Nam, ut dixi, timere Deum debemus, et quaecunque suae gloriae signa dat, quibus vel confirmemur vel deiiciamur, et ad vivum usque lancinemur, ea demissis cervicibus, et velut in nihilum redacti coram maiestate ipsius venerari, sic ut nos in ipsius obsequium ultro conponere discamus, iugumque ipsius placide admittere, et nos ipsi regendos sine repugnantia et contradictione permittere. Nae si Deum hac ratione timuerimus, certum est nos ad ipsum posse confidenter accedere. Quapropter confirmari nos in ipsius amore, et fiduciam bonitatis ipsius in nobis augeri oportet, admonitos dicto illo prophetae in Psalmis, *Deum,* inquit, *timemus, et tamen in ipsius templum ingredimur quum suae virtutis signa quaedam edidit.* David sane Deum precatus est, non temere neque nimis confidenter, sed cum modestia et timore maiestatis ipsius: neque enim ad Dei maiestatem cum temeraria audacia mortalibus est accedendum. Timendum itaque Deum dicit David, sed addit, nihilominus tamen in ipsius templum veniendum. Quid ita vero? Nempe ipsum bonitate plenum noverat ipsa experientia, quae faciebat animum propius ad ipsum accedendi, precibusque sollicitandi. En quo-

modo fideles Deum timeant, nec tamen eius praesentiam horreant, aut tanquam agrestes ferae refugiant, sed contra sese Deo ipsi offerant, eiusdemque misericordiam implorent, non dubitantes quin etiam exaudiantur. Contra vero Saul Davidis faciem horruit, quod in ea tanquam in speculo Deum contemplaretur: qua de causa Davidem a se qua longe potuit ablegavit. Atque iste est improborum hominum timor de Deo: cuius praesentiam horrent, et quam procul possunt fugiunt, exoptantes si fieri posset ut montes caderent in sua capita, quibus tegerentur, ne Dei manum experiri cogerentur. Metus autem ille oritur potius ex malitia et rebellione quam reverentia, quod improbi Deo subiici nolunt, etsi tamen oportere vel invitos cognoscunt, et huic cognitioni pro viribus resistunt. Hinc fit ut virus suum despument, et sese ipsos turbent et excrucient, et instar fluctuum sese coorta in mari tempestate collidentium praecipites ferantur. Stare loco nequeunt, et hinc inde agitati nusquam possunt quiescere. Verum quoniam haec videntur obscuriora, sigillatim adhuc expendenda sunt. Quare observemus Deum, licet natura sua tam bonus, tam humanus, tam misericors sit, ut ad ipsum tanquam summum bonum homines quoties sese offert rapiantur, non semper tamen omnibus sese tam clementem, tam bonum et misericordem exhibere: sed prout homines sunt dispositi, ita Deum etiam ab ipsis concipi. Exempli gratia, si quis suorum peccatorum sensu affectus illa detestetur, et vitia sua condemnet: et deinde miseram se et fragilem creaturam agnoscat, tum maxime sentit quae ipsum urgeat ad Deum veniendi necessitas. Itaque Deo supplex factus peccatorum veniam deprecabitur: et orabit ut misereatur ipsius et peccata tegat quibus obruitur. Sic miseri peccatores, vera ducti poenitentia, et suae imbecillitatis conscii Deum audent accedere, quod ipsum esse summum suum bonum agnoscant, et unicum gaudium ac salutem certam Deum requirere. Qui sunt ita dispositi et divinae bonitatis gustum habent, fiunt etiam illius re ipsa percipiendae capaces. Contra si quis superbus et arrogans, virus suum despuunt, et adversus Deum rebellionem meditetur: et ad Dei mentionem furore concitetur, eiusque praesentia horreat, malitque aliud quidvis audire quam de Deo mentionem, sane non est idoneus neque dispositus ad Dei misericordiam implorandam et re ipsa percipiendam. Idcirco Ps. 18 *Deus dicitur esse cum misericorde misericors, et cum puro purus:* id est pacificis et modestis et de se parum sentientibus Deum ultro se ipsum offerre, manumque porrigere ut in ipsius sinum coniicere se non reformident: contra vero superbis et arrogantibus resistere, et tanquam antagonistam adversus eos luctari, brachiumque suum sic exercere ut eos frangat et dissipet, quibus fractis, quietem et tranquillitatem docilibus et humilibus corde faciat. Quamobrem quum Deo contumaciter resistere et reluctari homines audent, et destinata malitia et contumacia ecclesiae ipsius bellum indicere, necesse est ut horrendis et stupendis modis virtutem et potentiam maiestatis ipsius sentiant: et eius conspectum sine horrore sustinere nequeant, quandoquidem Deum sua rebellione ad istam severitatem cogunt, quem terribilem iudicem experiri facit ipsorum furor et obstinatio. Sane prima fronte videretur istud durum et intolerabile, Deum tanta severitate agere cum iis qui temere et arroganter adversus ipsius maiestatem insurgunt, et veluti refractarii fraenum arrodunt. Sed quum hominum culpa id fieri cognoscimus, Deum potius glorificemus et iusta ipsius iudicia laudemus, quam obloquamur. Et hic observanda insignis illa apud Oseam prophetam sententia sub finem: *Quis sapiens, et intelliget ista? Intelligens et sciet haec? Quia rectae viae Domini, et iusti ambulabunt in eis: praevaricatores vero corruent in eis.* Quibus verbis propheta docet oportere nos quae Deus iudicia in impios exercet in nostrum usum convertere, et Deum semper et in omnibus suis iudiciis esse bonum, iustum et sapientem agnoscerere: Nihil in omnibus ipsius operibus requiri, tanquam mancum et imperfectum: sed omnia esse perfectissima. Quoniam autem ab omnibus illa non percipiuntur, idcirco ait propheta: Quis prudens? quis sapiens? et haec intelliget? Et utitur interrogatione propheta, quae vehementior est in affectibus movendis, ut homines magis ad operum Dei apprehensionem excitentur. Caeterum minime mirum videri debet si adversus Dei opera multi semper obloquuntur: alii quidem dentibus adversus ipsum stridentes, alii virus suum et blasphemas voces evomentes, ut Deus qualis est ab ipsis agnosci non possit. Sed unde istud, oro, manat nisi ex eo quod homines intelligentia et sapientia destituuntur? At Deus stultam illam mortalium contumaciam Deo obloquentium, deque eius operibus detrahentium, miris modis contundit. Quam multos istiusmodi homines hoc saeculum producit, qui de Deo loqui non aliter audiuntur, quam canes divinam maiestatem allatrantes? Nos discamus contra de Deo et verbo ipsius sapienter loqui: et sacram scripturam tractantes caveamus ne quid irreverenter effutiamus, et ne illam in fabulas convertamus. Itaque prophetam audiamus hominum arrogantiam contundentem, quum ait homines quidem Deo obloquentes, sibi sapientes videri, sed insanos et amentes esse. Quare si quem prudentiae gustum habemus, Dei operantis vias esse semper rectas cognoscamus, quod fideles semper agnituros certum est in omnibus ipsius operibus, impios autem blasphematuros: quod experientia quotidiana docet. Nam ubi Deus res secundas immiserit,

gaudio exsultant, et miris modis efferuntur: sin adversis urserit et gravioribus poenis exercuerit, calcitrare adversus stimulum non desinunt. Denique quocunque tandem modo Deus operetur, improbi semper ad illa offendunt, neque rectam viam insistere norunt quae licet plana sit, tamen in salebras se coniiciunt, et furori laxas habenas permittunt. Sic solent improbi homines etiam in patenti via et non difficili offendere. Sin vero contra intelligentiam habuerimus, et affectus nostros composuerimus, quidquid Deus immiserit, sive adversum sive prosperum, in eo glorificando perseverabimus. Caeterum certum est omnes natura sua carere ratione et intelligentia: et eos maxime qui subtilissimi et acutissimi videbuntur, adeo quidem ut si de divinis operibus sit iudicandum longe aliis hominibus caeciores deprehendantur: quamobrem invocandus Deus ut nobis discretionis et intelligentiae spiritum largiatur, ut ipsius opera comprehendamus, et in nostram utilitatem convertamus. Saul itaque quum hic dicitur, timuisse a facie Davidis, similis videtur reo cuidam apparitores et ministros publicos metuenti, ut non tantum locum in quo feruntur sententiae, aut in quo damnati cruciantur horreat, sed ad occursum apparitoris pavore tremat et sibi nullum ex illis unquam fieri obvium cupiat. Eadem est omnium improborum hominum ratio, qui non solum incurrentem in oculos Dei maiestatem metuunt: sed ad quodvis signum gratiae Dei et spiritus ipsius obstupescunt et expavescunt: cuius rei exemplum in Saule conspicuum est. Inde fit conspicuum profanos homines adversus Deum contendentes, nomenque ipsius pedibus conculcantes, eiusdemque virtutem, quantum in ipsis est abolentes Deum non nisi coactos metuere. Atqui Deus meritas poenas tandem illis rependet, et quam meriti sunt mercedem persolvet. Nam non solum ipse plenus maiestate tremendus ipsis apparebit, et in factis admirandus: sed efficiet ut eos ipsos qui nullius momenti videntur reformident, et abiectissimi quique coram hominibus, metuantur tamen ab iis qui antea iugum omne videbantur excussuri. Sane Saul, si potuisset, aperte Deo reluctatus esset, et bellum etiam indixisset: et tanquam fera bellua Dei maiestatem contumeliose petiisset. Verumtamen nihil tentare aperte audet, sed tanquam catenis constrictus pectore virus concoquit. Non itaque recto quodam affectu Deum timet, sed metu quodam retinetur, et Davidem velit nolit metuere cogitur. At quaeso quis erat David? Vilis opilio, a septis ovium in aulam Saulis adductus ut laborantem cithara recrearet, cuius deinde armiger factus est. Quare ergo Saul Davidem metuit? Nempe is Dei maiestatem quandam prae se ferebat. Hinc observemus improbos quidem homines libenter si possent Dei memoriam abolituros, cuius gloriam miris modis contemnunt et pro viribus lacerant: sed interea Deum tanto se illis terribiliorem praebere, ut ipsorum arrogantiam et contumaciam rideat: metumque illis eorum iniicere, qui nullius sunt coram hominibus momenti, et qui nocere nullo modo ipsis possunt. Hoc sane non est admirandum, quandoquidem scriptura dicit: *Improbos nullo subsequente metuituros, et Dei contemptores sonitu folii volantis terrendos: et vel umbram pavorem ipsis allaturam.* Nam quum summo illi imperio subiici homines nequeunt, suam imbecillitatem prodant oportet, et arrogantiam illorum Deus rideat, ut in omnibus factis confusione suffundantur, incertique ac dubii perpetuo fluctuent. Quamobrem Deum timere discamus sincero animo, et pura mente colere. Metus enim ille verum honorem maiestatis ipsius in nobis efficiet, et bonitatis ipsius effectum sentiemus, qua freti quidquid contrarium nobis fuerit facile contemnemus: et ubicunque operum ipsius vestigia quaedam apparebunt, ex iis occasionem laetitiae capiemus. Scimus enim illa nobis fore salutaria, quandoquidem Deus pater noster est, et quidquid ab illo proficiscitur, in nostrum commodum et utilitatem cedit. Sane improbi quum de divina potentia mentionem aliquam audiunt, sibique manu ipsius pereundum sentiunt, dentibus infrendere solent, neque unquam eo adduci possunt ut agnoscentes peccata veniam deprecentur. Contra quum fideles diabolorum conatus animadvertunt, quibus exitium ipsis minantur, et iam ipsorum laqueis constringi videntur, ardentioribus votis ad Deum confugiunt, et maiore cum fiducia in ipsius bonitate spem collocant. Nam, aiunt, Domine si tu pro nobis, quis nocere poterit? Enim vero quum Deus sit omnipotens, quare hostium minas metueremus, et dubitaremus de victoria, quasi de nobis triumphare possent? Quandoquidem enim corporum et animarum nostrarum Deus est custos, certum est illum virtutem suam incomprehensibilem exserturum, quotiescunque nos tueri et protegere adversus illorum conatus volet. Ita fit igitur ut fideles praesentiae Dei signa nunquam metuant: sed ipsum potius requirant, freti cognitione illa se in Dei filiorum numerum fuisse receptos: et quidem quoniam ad ipsum non nostris viribus et iustitia fulti venimus, sed cum omni modestia et humilitate sic abiecti, ut peccata nostra et imperfectiones cognoscentes, nos nobis ipsis displiceamus, et in ipso solo summum nostrum bonum quaeramus; siquidem natura sumus omnibus rebus vacui.

Et hactenus dictum esto de verbis illis: Saulem a facie Davidis timuisse, quoniam Deus erat cum illo: sequentia etiam expendamus: *Et a Saule recesserat.* Ex quibus apparet quod ante attigimus, et observatione dignum est, Deum non dare nobis

signa suae maiestatis ut eam horreamus et refugiamus, sed illis potius nos ad se invitare: ac proinde homines Dei faciem fugientes malitiam et ingratitudinem erga Deum prodere. Sic dicitur Saul non tantum metuisse Dei praesentiam, sed etiam causa metus notatur, quod tanquam putridum membrum resectum esset a corpore, et a Dei gratia excidisset, et dedecori et ignominiae omnium expositus esset. Quare danda nobis opera, et omne studium adhibendum, ut quum in nobis Deus habitaverit, ne nostra ingratitudine illum expellamus: sed alacri mente semper requiramus, quum maxime videmus ipsum ad nos accedere et fugientes vocare, ut dona quae ex mera ipsius liberalitate percepimus magis ac magis in nobis augeat, donec ad suam perfectionem venerint. Istis igitur nos ad Deum oportet invitari, ut praesentiae ipsius gustum verum habeamus, et omnibus nostris sensibus eum quaeramus, studiumque adhibeamus ut in nobis per s. sui spiritus virtutem habitet. Contra si a Deo separati fuerimus, certum est fore ut praesentiae ipsius omnia signa metuamus et horreamus, eumque procul a nobis facessere cupiamus, et nobiscum nihil habere negotii. Saulis exemplum igitur intueamur, ut ex eo discamus in Dei timore ambulare, et eius gratiam ita demereri ne unquam a nobis recedat. Nam et in Davide contemplari possumus idem quod hic in Saule, si voces in quas erumpit Ps. 51. diligenter attendamus: etsi Deus Davidem nunquam omnino deseruit neque abiecit ut Saulem. Nam speciale istud est Dei filiorum privilegium, ut quum videbuntur eo usque miseriae devenisse ut a Deo derelicti videantur: et praeterea improborum hominum risibus et sannis tanquam acutis iaculis petantur, quibus spem auxilii divini ex ipsorum animis delere conantur, nihilominus tamen precibus et orationibus Dei praesentiam requirant, ut nullum damnum ex improborum hominum contumeliis accipiant: Deo vicissim tempore opportuno ferente ipsis auxilium, et malum quod exitium minabatur in bonum convertente: qui licet ipsos propter peccatorum multitudinem detestari et abominari posset, tamen propter sacrosanctum nomen suum, super ipsos invocatum, clamores ipsorum benevolus exaudit, ut praeter omnium exspectationem suae misericordiae fructum percipiant. Absit autem a nobis ut Deo vindictae cupiditatem aliquam aut severitatem tribuamus, ut sunt homines ad vindictam proclives: sed potius Deum sciamus quodammodo sese a nobis occultantem et recedentem, occasione ex nostris peccatis habere severius nobiscum agendi. Hoc ipsum sane David fatetur, nam non abs re Deum invocat, his verbis: *Renova in me spiritum tuum, Domine.* Videbatur igitur David ad tempus a Deo reiectus, et primo intuitu nihil differre status ipsius a Saulis conditione, praesertim si tot accumulata peccata peccatis et flagitia flagitiis consideres. Nam quale facinus, adulterium cum uxore fidelis servi commissum? Quale, fidelem servum ut adulterata fruatur proditorie neci dare? Nonne merebantur ista flagitia ut David tanquam putridum membrum ex ecclesia pelleretur? Verumenimvero Deus illum ad peccati agnitionem et confessionem ex mera gratia adduxit, quum profitetur ingenue se tanquam reprobum fuisse, et quasi sepultum et exstinctum in se spiritus Dei donum. Hoc si Davidi tam insigni prophetae contigit, quantopere Deum debemus timere, et precari ut sua luce nos irradiet, ne unquam ab ipso deficiamus, sed perpetuis precibus sollicitemus, ut praesentiam ipsius requiramus, suaeque bonitatis nos faciat participes? Sane admirabilis est divina illa lux, quum dona sui spiritus nobis communicat, ut nos secundum ipsius voluntatem regi patiamur quotiescunque ad se invitat: et de nobis modeste sentiamus, nostrisque viribus nihil tribuamus gloriam apud homines venantes: sed honorem ipsi debitum reddamus, et ipsius gloriae amplificationem summo studio quaeramus. Et quaecunque ab ipso dona accepimus in proximorum utilitatem convertamus, vitaeque sanctimonia exemplo aliis simus: ne nostris peccatis veluti densis quibusdam spinis bonum illud verbi divini semen suffocemus, Deique spiritum quantum in nobis erit, in nobis exstinguamus. Caeterum si nos negligentia nostra, incuria, ingratitudine, et cupiditatibus carnalibus contigerit istis rebus terrenis deliniri, et Dei dona in nobis sepeliri, saltem poenitentia ducti cum Davide dicamus: Domine renova in me tuum spiritum, quem antea habui, et meum cor sic humilia, ut me sponte tibi subiiciam. Nam homines diaboli mancipia fiunt, quum Dei iugum excutere et se ipsius imperio subducere volunt. Ergo quum audimus Deum sua dona nonnunquam nobis adimere, monemur, cavendum ne nostra negligentia reiiciamur, dandamque operam ut sollicite et anxie remedium in ipso Deo quaeramus adversus malum quod ultimum nobis alioquin exitium esset allaturum. Quamdiu itaque Deus beneficio tanto nos afficit ut ipse quasi manu sua regat, omnibus viribus ipsum sequi nitamur, et quacunque duxerit sequamur, eumque suppliciter precemur ut sua manu regat, donec absoluto vitae nostrae curriculo perveniamus ad ipsum, eiusque gloriae participes in nomine Domini nostri Iesu Christi, fiamus.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA LXVIII.

17. *Dixitque Saul ad David: Ecce filia mea maior Merob, ipsam dabo tibi uxorem: tantummodo*

esto vir fortis, et praeliare bella Domini. Saul autem reputabat, dicens: Non sit manus mea in eum, sed sit super eum manus Philistinorum. 18. *Ait autem David ad Saul: Quis ego sum, aut quae est vita mea, aut cognatio patris mei in Israël, ut fiam gener regis?* 19. *Factum est autem tempus quum deberet dari Merob filia Saul Davidi, data est Hadrieli Molathitae uxor.* 20. *Dilexit autem Michol filia Saul altera, David: et nunciatum est Saul, et placuit ei.* 21. *Dixitque Saul, dabo eam illi, ut fiat ei in scandalum, et sit super eum manus Philistinorum. Dixitque Saul ad David: In duabus rebus gener meus eris hodie.*

In hac historia primum occurrit Saulis obstinatio in odio adversus Davidem, quem tamen amore complecti debebat, ad quem multis occasionibus incitabatur: sed nihilominus tam altas egerat radices in ipsius pectore virus illud, ut odium semel adversus ipsum conceptum perpetuo foveret. Ex opposito considerandum erit divinum opus in evertendis improborum consiliis et conatibus, qui omnes irriti fiunt: et licet nihil nisi fraudes et dolos moliantur, et sibi callidissimi et vaferrimi videantur, Deus tamen sic eludit ut omni spe excidant. In Davide contra tanquam in speculo Dei providentiam et bonitatem in suis protegendis, qui licet undique mortis periculis cincti, et iam in ipsis sepulcri faucibus constituti, perire tamen non possunt: quin potius omnes a se comminationes propellunt, etsi minus in sese tutandis providi. Davidis porro patientia et mansuetudo nobis tanquam exemplar proponitur imitanda, ut malum benefaciendo vincere discamus, quod ipse nos Dominus noster Iesus Christus admonet. Veniamus igitur ad ipsa contextus verba, quibus dicitur, *Saulem timuisse a facie Davidis, et a se amovisse, praefecisseque cohortibus quibusdam militum: Davidemque contra tantam gratiam sibi apud omnes conciliasse,* Deumque talem ipsi rerum successum, tantamque in gerendis rebus prudentiam dedisse, ut Saulis in illum invidia et virus magis magisque apparuerit. Nam quae causa Saulem in odium et invidiam Davidis, nisi dona Dei quibus David erat insignis, impulit? Quapropter eo maior est Saulis improbitas: nam si quis contumeliis aut iniuriis affectus, ira impellitur ad vindictam, etsi Deo iudice condemnatur, tamen apud homines excusatur. Sed si quis intuitus virum aliquem summis virtutibus eximium uratur, et illi dona divina invideat, sane pravam mentem et distortum ingenium et adversus Deum rebelle prodet: et instar horrendi et detestandi monstri inter homines habebitur. Ulciscendi quidem iniurias, natura est omnibus insita cupiditas, quanquam privatis ultionibus abstinere Dei verbo iubemur, sed ex sensus communis iudicio, provocati vim vi repellentes, fecisse quod naturae consentaneum est omnium ore dicentur. Verum si quis ei in quo nulla contumelia, nulla erit iniuria, sed sola Dei gratia apparebit, qua in illius amorem pellici nos oportebat, furibunde invideat, et impetum faciat, merito ipsis ethnicis etiam fuerit abominandus. At Saul hoc morbo laboravit: nos contra discamus dona Dei ubicunque apparebunt amare et complecti. Quod vero David aula pulsus, ne Saul amplius obiecto illo donorum Dei afficeretur, prudenter se gessit, et tam prosperos rerum successus habuit, ut magna gratia et autoritate apud populum valeret, nos docet intueri Dei providentiam in evertendis improborum consiliis, et praeter ipsorum opinionem in propria capita quae machinati fuerant derivandis. Quamobrem affectus nostros discamus ita componere in Dei obsequium, ne adversus ipsum insurgamus. Nam etsi videamur initio feliciter omnia suscepisse, et ex animi sententia ventura omnia nobis persuadeamus, certum tamen est Deum tandem nostros conatus et consilia risurum, et in nos ipsos et nostrum exitium conversurum. Tanto igitur maiore studio nostris affectibus moderari discamus: quibus si laxas habenas permiserimus, certum est nos adversus ipsum Deum insurrecturos, et adversarium habituros. Ecquis vero futurus est exitus? Deone invito et reluctante rem conficiemus? Caeterum quum Davidem videmus tam prosperis usum successibus, favoreque et gratia multum apud omnes potuisse, sciamus, licet insurrexerint adversum nos potentissimi et cruentissimi hostes, a quibus multa mala imminent, si Deum a nostris partibus stantem habuerimus, non habere causam metuendi, siquidem omnes ipsorum conatus evertet momento, dabitque laetitiae materiam, ut cum Davide gloriari liceat, nobis unicum Dei praesidium satis esse adversus hostium myriadas, qui videbantur nos momento oppressuri, et ex quorum manibus non apparebat ullus evadendi modus, quos Deus repente potest dissipare. Hinc illud Pauli epiphonema: *Si Deus pro nobis quis contra nos?* Quis poterit nocere? Sane diabolum cum suis satellitibus insidiari nobis certum est, quemadmodum ex hac ipsa historia discemus, sed irrito conatu, Deo ipsius et satellitum disturbante et dissipante consilia. Quare Dei bonitate freti maneamus imperterriti. Nam quod hic de Davide dicitur omnibus Dei filiis applicandum est, non oportere nimirum nos hostium nostrorum et hominum improborum minis, consiliis, molitionibus commoveri, quod Deus possit nos adversus illa tutos conservare: quemadmodum neque Davidem unquam derelictum fuisse videmus, quin opportuno tempore semper divinum auxilium senserit, etsi variis modis exercitum.

Deinceps vero sequitur, Saulem Davidi filiam Merob maiorem natu promisisse in matrimonium:

quam illi antea iam debebat ex pacto et promissione solenni, ei qui gigantem illum Goliathum debellaret promissam: sed beneficium illud oblivioni traditum erat. Ex quo apparet quae plerumque sit principum fides: qui etsi liberaliter multa promittunt, nunquam tamen stant promissis, nisi fuerit e re sua. Interea Davidis modestiam et patientiam videmus. Nam etsi deceptus, et frustratus eo praemio quod ipsi merito debebatur, propter Goliathi caedem, nihilominus inimicitiam dissimulat, regique se fidelem exhibet, et officio strenue fungitur. Quo exemplo admonemur, ut ante dixi, non pensare malum malo, sed patientia nostra in inimicorum caput carbones derivare et incendere, ut loquitur sapiens: et hac ratione ipsorum malitiam frangere, et ad aequitatem et rectitudinem revocare. Peculiare sane istud exemplum. Quam est enim difficile malum bono pensare, praesertim erga hostes? Nam etsi quis sibi sic temperet, ut affectus iniuria non quaerat rationem ulciscendi, tamen abstinebit pro viribus, officiis illum a quo iniuriam acceperit demereri: cui se nihil debere profitebitur. Hinc fit ut plerumque animum abiiciant, qui alioquin nulla subire pericula recusabant in aliorum gratiam, et tam ingratum hominum animum detestentur. Hinc etiam qui publica munera sustinent, aegritudinem magnam concipiunt, et in officio faciendo segniores efficiuntur, quod etsi non omnino abiiciunt, tamen aegre faciunt. Si quis alterius commodis studuerit, et se lusisse operam videat, in posterum abstinebit, aut si omnino non poterit, tamen non alacri animo deinceps sed remissius aget, quod in ingratos suam operam contulerit. Quin et ipsos verbi divini ministros istis tentationibus saepe exerceri videas, quum se animadvertunt operam ludere in docendis ingratis, contumacibus et rebellibus: neque tam alacri animo et studio suum munus exsequi, quam alioqui facerent si dociles et gratos auditores nacti essent, ac proinde ab officio vel prorsus vel saltem ex parte resilire. Tanto igitur laudabilior ista Davidis virtus, quam imitari omni studio debemus, quod non illum Saulis malitia, non ingratitudo, non perfidia dimovit ab officio, sed fideliter, quod sui esse muneris existimavit, perfecit. Ille sane satis perspiciebat, se operam ludere Sauli ministrando, sed contra gratum officium illud esse Deo non ignorabat, quamobrem omnes difficultates, quibus deterreri poterat, hac sola ratione superavit. Hoc exemplum imitari nos decet, ut licet veluti repagulis quibusdam homines malitia sua et ingratitudine ab officio faciendo impedire et morari nos nitantur, agnoscamus diaboli fraudes et dolos quibus nos ad animi deiectionem et officii nostri desertionem sollicitat. Nam si semel haeserit animo nostro sententia ista, licet homines ingrati studium nostrum in ipsus benefaciendo neglexerint, et malo bonum pensent, Deo tamen nostrum officium gratum et acceptum esse, pergemus alacriter in vocatione. Nam quare officium et vocationem deserimus, nisi quod nos operam lusisse existimamus in ingratos conferentes nostrum studium: et hac ratione non meminimus Deum nos observare, et conatum nostrum approbare, et in accepti rationem referre, olim abunde satisfacturum, licet nullam coram ipso mercedem mereamur? Verum si steterit infixum animo Deum nostros labores accipere, et quum donis spiritus ipsius usi fuerimus in proximorum nostrorum utilitatem gratum opus habere: et licet ab hominibus reiiciamur, et irritemur, non tamen inane et irritum fore nostrum studium, sed Deo gratum sacrificium, oportet istis veluti quibusdam aculeis impelli ad officium, et in eo confirmari. Sic Davidem fecisse videmus, quem Saulis malitia et ingratitudo non potuit a vocatione et officio dimovere.

Sequitur expendenda modesta ipsius responsio, qua se indignum tanto honore profitetur, propter abiectam patris et totius cognationis conditionem, quum ait: *Quis ego sum, aut quae est vita mea, aut cognatio patris mei in Israël, ut fiam gener pegis?* Sane non est loquutus simulate: sed in eo summa modestia apparet, qua Deus illum exornavit, ut nulla gratia, nulla autoritas qua pollebat apud singulos persuaserit illi se dignum qui gener regis fieret, eique tam arcto foedere iungeretur. Rara sane virtus inter homines. Nam contra plerumque fit ut si qui ad aliquam dignitatem promoveantur, licet in mediocri adhuc statu, tamen sui ipsorum obliti, vel ipsas nubes se superaturos arbitrentur, lunamque, ut aiunt, dentibus arrepturos. Quam longo intervallo distant a Davide, qui licet toti populo carus, et ipso rege suis egregie factis clarior, nihilominus illatam iniuriam negata ipsi quae merito debebatur filia regis patientissime tulit? Nam nonne illum stimulare et ad iracundiam provocare populi querelae de Saule poterant, qui excipiebat, Davidem licet non ea dignitate esset quae sit cum rege conferenda, datam esse tamen fidem publicam, et deberi ipsi ex pacto regis filiam: nimium ingratum Saulem erga Davidem, cuius erat in Israëlem tantum beneficium. Ex istis igitur apparet Dei spiritu Davidem fuisse gubernatum, et ea modestia donatum, ut licet multum apud populum gratia et autoritate valeret, nihilominus de se modeste semper senserit, et nulla superbia et ambitione sit elatus. Hinc discamus Deum precari, ut si nos in hoc mundo velit ad aliquam dignitatem evehi, modestiae spiritu donet: quandoquidem fere fit ut rerum secundarum successu homines excaecentur. Davidis etiam exemplum intueamur, qui modestiae et mansuetudinis donum a Deo acceperat, et ab eodem regebatur: Deumque precemur,

ut omni superbia et arrogantia nos exuat, ut licet in pretio aliquo apud homines simus, et honores assequuti, ne aura populari capiamur, et istis honoribus inebriemur, sed omnium virtutum praecipua, nempe humilitate insignes fiamus. Porro Saul iterum Davidem decepisse dicitur, filiamque Merob, quae Davidi promissa fuerat, alteri tradidisse. Davidem profecto non legimus sese obtrusisse, et Saulem de implenda promissione interpellasse: sed Saulem verisimile est gratiam et autoritatem qua David apud universos valebat animadvertentem voluisse ipsum sibi hac ratione conciliare, et populo imponere, si pro genero haberetur et filii gradum obtinere videretur. Sed observandum Saulis pravum ingenium et fraudulentum: neque enim Davidis amore filiam ipsi offerebat, qui metu et odio adversus eum aestuabat. Hinc vero quanta vanitate ferantur improbi discamus, ut iam ante attigimus, quorum animus multis hinc inde cogitationibus abripitur, ut nunquam conquiescant, nullam certam consiliorum rationem ineant. Deus itaque illos continua inquietudine turbat, quod instar fanaticorum exagitentur.

Conspicuum istud exemplo Saulis, qui Davidis adspectu turbatus a se alio dimisit: ubi vero felices illius successus audivit, gratiamque et autoritatem quam illi apud omnes Deus conciliavit, statim eundem ad se vocavit. Perinde agitur itaque cum Saule atque cum aegroto, qui in frenesin incidit: nam modo hac visione, modo illa turbatur, et valde laborat in illa fantasia, quousque in frenesin aut furorem incidat. Nam, ut ante diximus, Saul putavit se mali solamen aliquod accepturum, si Davidem ab adspectu suo remotum procul dimitteret: et remotum statim revocat, audiens Davidis prosperum successum. Sed revocat ut vultu quidem amicitiam simulet, odium vero pectore foveat, et fraudes quibus incautum illaqueet, data in uxorem filia nectat. Quare dum egregie dissimulat odium, ait: *Non sit manus mea super eum, sed sit super eum manus Philistinorum.* Nae, quandoquidem Saul tantam crudelitatem animo fovebat, libenter Davidem necari iussisset, ut sublato ipso metu omni liberaretur. Sed tamen timore quodam retinetur, qua via rem illam aggrediatur dubius. En quomodo Deus suorum salutem procuret. Nam saepe quidem permittit hostes humanitatis metas transsilire, et crudeliter saevire, ac impudenter quodvis flagitium admittere. Verumtamen etiam illorum consilia repente invertit, quemadmodum in Saule ipso supra conspeximus, qui bis in Davidem hastam iaculatus quidem est tanquam eum transfossurus: sed cuius ictum Deus aversum a Davide irritum fecit. Nonnunquam etiam improbos ferocientes, et virus suum despumantes Deus ita coercet, ne consilia sua possint ad exitum perducere: immisso quodam terrore, qui tollit ipsis animum id aggrediendi quod insanus ipsorum furor agitabat. Sic Saul est cohibitus: qui Davidis necem omnibus modis quaerebat, et multos quidem dolos quotidie nectebat: sed tantum ipsi Deus metum iniecit, ut Davidem non audeat aggredi, ne ingrati animi et perfidiae accusetur: et populus seditione facta discessionem a se moliatur. Quoniam igitur Davidis prosperos successus adversus inimicos videt, quiescit et vultum dissimulat: et potuit apud se cogitare Davidem esse populi praesidium, et nullum ipsi virtute parem esse. Quare a caede quam moliebatur abstinet: sed tamen ait, *sit manum Philistinorum super eum*, ne ipse videatur mortis illius conscius. Laudabitur, inquit, tanquam strenuus imperator, et lacrymis mortuus decorabitur: sed ego interim caedis non accusabor, res occulta manebit. Hinc apparet quid possit metus, ut eo pravi homines prohibentur malam suam voluntatem exsequi: et quid pudor, quo revocantur a pravis cupiditatibus. Neque enim mutata mente meliores fiunt, sed in pectore odia et inimicitias alunt, et obliquas vias quaerunt, quod coram hominibus virus suum detegere non audeant. Eadem omnium eorum ratio qui Dei timore non retinentur; qui licet ignem extrinsecus non iaculentur, pectore tamen continent: et interim licet invidia rumpantur et furore aestuent, invitos tamen oportet sibi ab illis timere quos funditus deletos vellent, et quos facile pessundarent, nisi Deus furorem ipsorum arcana sua vi compesceret: adeo ut omnes eos qui Dei spiritu non reguntur necesse sit aut leoninam vim aut vulpinam pellem induere. Alii, inquam, vi aperta saeviunt, et se omnem humanitatem et aequitatem exuisse demonstrant, et tanquam immanes ferae ferocitatem suam produnt. Alii vero vulpinantur: nam etsi vultu amicitiam simulant, et verbis testantur, tamen suis technis et fraudibus eorum quos oderunt mortem procurare non desinunt; donec animum suum sanguine illorum expleverint. Quinam autem, obsecro, istorum meliores? Profecto si e duobus malis minus eligendum est, certum est aperte inimicum non esse tam metuendum, quam eum qui inimicitias dissimulat, et tegit pectore. Turpius etiam est dissimulare, quam aperte profiteri odium: et facilius cavetur qui procul minatur, et ore aperto inimicitiam declarat. Versipelles autem illi qui amicitiae praetextu imponunt, et aliud in ore habent aliud in pectore, dolos et fraudes nimirum habent, longe deteriores et magis detestandi, quam quorum aperta vis est. Ita Saul pravum suum erga Davidem animum occuluit, et tamen clam ipsi vitam eripere studuit. Hoc exemplum nos decet intueri, et inde discere, danda omnem operam, ut si vitia emendare cupimus, Deum ante oculos habeamus. Nam multum promovisse vide-

bimur si coram hominibus puri et integri appareamus, et tamen vitae emendationi non studeamus. Sanctimoniam quidem prae nobis aliquam feremus: sed interim nostris affectibus indulgentes inebriabimur, et meram hypocrisin fovebimus, odium, inimicitias et omne genus malitiae exercentes, et in illis nos magis ac magis indurantes. Et quoniam non possunt homines quid occultemus in pectore diiudicare, iusti nobis videbimur, et frontem perfricabimus, non agnoscentes nos ferre sententiam in nos ipsos, quum Saulem condemnamus, et detestamur. Quare ipsius exemplo discamus candide et sincere cum omnibus agere: et quandoquidem nemo non damnat Saulem improbitatis, quod necessitudinis et affinitatis praetextu Davidi mortem procurarit, cognoscamus nos, etsi turpitudinem nostram et malam mentem coram hominibus occultemus, adeo ut nullus nos accusare ullius criminis possit, nihil tamen propterea promovisse, sed contra potius coram Deo maius crimen incurrisse: qui tandem quam occultare studuimus turpitudinem coram omnibus deteget et in apertum producet.

Et quidem hactenus de Saulis fraudibus quibus oblata Davidi filia in uxorem laqueos illi nectere studuit, simulata tamen amicititia, et virtutis ipsius praemio et mercede, quem tamen cane peius et angue oderat, et in hostium manus praesentemque mortem dare studebat. Sed in verbis Saulis quae praecesserunt, alia etiam turpior quaedam observanda simulatio cum tyrannide coniuncta, nam ait: Tantumodo esto fortis, et praeliare bella Domini. Nihil in Saule posse requiri dicas. Nam rei privatae augendae non videtur fuisse cupidus, sed Dei gloriae promovendae tantum studiosus. *Sunt* ait, *bella Domini quae praeliaberis:* quasi dicat, non tantum legatus meus eris, non tantum meis populique commodis inservies, sed ipsi Deo viventi operam navabis, cuius nos populus sumus, et qui nos in suam protectionem recepit: quare quum adversus hostes pugnabis, non mihi tantum et huic populo, sed ipsi etiam Domino inservies. Ergo in specie vir fortis et pius videtur esse Saul, sed, ut ante dixi, talibus verbis pravum suum ingenium occultat, mera est verborum simulatio et hypocrisis, quandoquidem Davidis mortem hoc affinitatis praetextu quaerit, et impius est in Deum cuius nomine ad tegendam suam crudelitatem et turpitudinem abutitur. Neque vero mirum istud videri debet, quoniam omnibus hypocritis commune est, ut facilius suos dolos tegant, Dei nomine abuti, sive adhibito iuramento, sive protestatione, sive alia quavis ratione. Pium itaque zelum et studium in Deum profitentur, officia multa quae proximis accepta debent, in medium proferunt, denique nihil nisi Dei gloriam et proximorum caritatem loquuntur, sed longe alia mens ipsorum est. Lucrum enim suum quaerunt, alii divitiis parandis avaritia ducuntur, alii vero honoribus consequendis ambitione turgent, denique nihil nisi fraudes et dolos machinantur, et eorum oculos perstringunt quibus fucum faciunt, et tam blandis et piis verbis suam turpitudinem tegunt, ut nihil nisi Deo duce et autore facere videantur. Quare quum tam ingeniosi sint homines, immo tam impudentes in assumendo in vanum Dei nomine, quo suam iniquitatem tegant, et hominibus imponant, tanto maior adhibenda nobis est cautio in nobis explorandis, ne unquam Dei nomen assumamus nisi sincere, et in omni aequitate et rectitudine, ne unquam in vanum aut simulato illud usurpemus: sed si iurandum erit aliquando, cum reverentia et timore divini nominis faciamus.

Sed quis fuit tandem exitus? Agite iam ex sequentibus verbis expendamus; *Factum est autem tempus quum deberet dari Merob filia Saul David, data est Hadrieli Molathitae uxor.* Augetur iniuria prior dedecore quo Davidem afficit, ignominiose ipsum promissa filia privans et alteri collocans. Nae si quis suo iure fraudatur, et promissa non sequuntur, et pro navata opera non modo non rependitur merces, sed eadem privatur, magnam iniuriam, et vix tolerabilem patitur: sed si ad superiores illas iniurias etiam accedat contumelia et dedecus, ut omnium risui exponatur, certum est intolerabilem iniuriam esse. Nam quo meliore indole fuerit aliquis et quo fidelior, eo gravius feret inustum aliquod sibi dedecus et ignominiam. Tali contumelia fuit affectus David a Saule. Nam antea quidem suo iure fraudabatur, quum promissa in uxorem regis filia, ante congressum cum Goliatho, non daretur ex pacto debita: sed quum deinde sponsalibus factis, et Davide iam generi locum obtinente, nuptiae celebrari debebant, alius ipsius locum occupat, et omnium risui et cachinnis exponitur deridiculus, nonne merito poterat vehementer indignari et adversus Saulem exacerbari? Verum tamen quam patienter istam iniuriam tulerit apparet, quandoquidem nihilominus in officio tam erga Saulem quam populum fideliter perstitit. Ecquis vero non commoveretur tam insigni accepta iniuria? Verum tamen David neque indignatur, neque conqueritur. Nae qui dignitatem aliquam inter proceres assequuti sunt, si quam talem contumeliam passi sunt, nihil non ad ulciscendos inimicos movent: David vero licet multas videatur occasiones habere et rationes illatam iniuriam sibi vindicandi, tamen agnoscit Deum bis modis velle patientiam suam exercere. Neque enim ille se in populi gubernationem ingesserat: sed Deum sciebat sibi autorem, a quo tanquam manu ad honorem et dignitatem illam deductus fuerat, et ipsi gratiam et autoritatem apud populum conciliarat. Quare licet Saul eum multis

occasionibus ad ultionem irritaret, Dei tamen timore et ipsius cultus amore tenetur, et intra patientiae terminos retinetur. Nae Saulis ingratitudo nimium erat turpis, et merito poterat David, sibi nimium inuri dedecus et intolerabile, verbis istis aut similibus conqueri. Mene vero tam indignis modis a Saule excipi, tantum dedecus ego paterer? Quare filiam despondit ut ea me turpiter fraudaret? ego regis filiam neque prensavi neque petii: ego sum paratus ad stabula ovium patris mei redire, vita mihi privata placet: quare ergo ille me dedecore affectum, ridendum omnibus propinat? quare populo praebet occasionem cum risu quaerendi, quomodo ille gener regis repulsam passus est? Sane quum istis omnibus David abstinet, et ista non commotus iniuria nihilominus pergit in Dei vocatione, et non desinit Sauli tam ingrato, tam perfido fidelem operam navare, satis superque testatur se principium illud cognovisse de quo parum cogitamus, et quod tamen obversari oculis oporteret singulis momentis, nempe nos etiam hostibus nostris esse devinctos, et officium nostrum esse ut in vocatione perseveremus, etsi nos illi multis modis lacessant, quo Deus nos cum illis versari velit, et quam quisque vocationem accepit exercere.

Et hactenus de Davide dictum esto bis fraudato, et tamen iniuriam dissimulante patienterque ferente: Saulis vero factum expendamus, quo suam non modo ingratitudinem, sed a mente alienationem prodidit. Nam apud omnes homines oportet contractus esse bonae fidei: et virum principem maxime decet, quemadmodum aliis dignitate et excellentia praeire vult, sic etiam in primis datam fidem servare. Porro qualis contractus est matrimonium? Sapiens Salomon vocat divinum contractum et foedus: ut doceat inviolabiliter oportere servari, et quidem sanctius quam reliquos omnes contractus. Et tamen nullos facilius frangi, praesertim inter principes viros certum est, sed in summam ipsorum condemnationem. Nihilominus Saulis perfidia nobis hic proponitur, qua promissam Davidi filiam suam alteri tamen repulso Davide tradidit, ut flagitium illud tanto magis abominari discamus. Nam nonne ipse pater videbatur filiam amatori vendere et prostituere: quandoquidem Davidi promissa non poterat alteri dari? Neque enim licebat Sauli quod Deus coniunxerat dissolvere: quare alteri tradens Davidi desponsatam videbatur tanquam in ganeo producere: quandoquidem Dei instituto mulier non potest esse duorum virorum uxor: quemadmodum neque vir unus duarum mulierum. Quare hinc apparet eos qui in rebellione sua indurantur, tanto stupore affici, ut malum a bono discernere nequeant, parvique faciant de se hominum opinionem, et licet maledictis multorum petantur, id negligere tamen, modo prava sua consilia perducant ad finem optatum. Nos vero observemus, posse quidem ab hominibus violari matrimonium: quod tamen Deus est vindicaturus, quandoquidem eius autor est, et vindex, ac proinde vult summa fide observari sine fraude et dolo: adeo ut non tantum hominum aut rerum creatarum, sed praecipue gloriae et honoris Dei rationem habeamus, quod omnes Deo debemus.

Deinceps sequitur: Michol alteram Saulis filiam amavisse Davidem: Saulemque re audita laetatum esse, ut novam occasionem haberet Davidem interficiendi. Etiam ante mortem illius quaesiverat, promissa filia, sed alia quadam ratione abductus alteri filiam desponderat. David interim iniuriam dissimulans quietus erat, et ita veluti quaedam remora iniecta est Saulis consiliis de tollendo Davide. Nam animo suo constituerat Saul illum perdere: et tamen praeter opinionem ipsius saluti consuluit. Et hoc saepe usu venit ut consilia et fraudes improborum hominum quibus mortem fidelibus procurabant, in ipsorum bonum et salutem cedant. Licet istud in Saulis facto contemplari. Nam erat oblata nova Davidi sese ulciscendi occasio, quum Saul ingratum suum animum et malitiam magis magisque patefecisset; sed tamen memor officii quod tam ipsi Deo quam regi totique populo debebat, patienter ferre maluit iniurias, et oblivisci eorum omnium quibus a Deo alienari potuisset privatam quaerens vindictam: et quidem in primis dedecus et ignominiam a Saule sibi inustam. Sane si David omnium hominum contemptissimus et abiectissimus fuisset, nulla tamen Sauli supererat excusatio, quasi rebus angustis filiam promisisset: quod nulla necessitate coactus Davidi filiam desponderat, quam neque ambiverat, neque petierat. Sed ultro conditionem propositam a Saule de consequenda filia in uxorem David obliviscitur: neque etiam propter ademptam ultionem quaerit. Qua ergo mente Saul non modo iniuriam Davidi non levem facit, sed etiam mortem ipsius modis omnibus quaerit? Nempe illum furor et insania prorsus excaecabat: verumtamen quidquid moliatur et moveat, Davidis commodis et utilitati cedat oportet. Hinc, inquam, apparet quam admirandis modis Deus suum opus promoveat, et quam mirabiliter quae ecclesiae Dei ultimum exitium minabantur, in ipsorum hostium confusionem et ruinam convertat, et laqueis quos improbi tetenderant, in ipsorum confusionem nectat. Sic Saul sibi malum accersivit, siquidem omnibus pravum et dolosum ingenium suum patefecit, et se ipsum perpetua confusione et ignominia obruit. Quum ergo Davidis adspectu territus, eum a se procul amandavit, quum prosperis ipsius commotus successibus eundem revocavit, quum honorem et gratiam qua pollebat ipsi invidit et perdendi rationes quaesivit, quid illum ista quaeso iuverunt? En quam admirandae viae Domini, qui occasiones nobis ignotas

arripit, quibus improbos in confusionem et ruinam det praecipites, et inscios fideles servet et ex improborum faucibus eripiat? Illi quidem in Deo spem suam collocant, et in angustis rebus auxilium ab ipso sperant, sed rationes quibus Deus ipsorum sit misertarus ignorant, quas praeter ipsorum opinionem producit, et fructus illarum participes facit. In istis igitur tanquam in speculo Dei bonitatem et misericordiam erga suos licet contemplari, et nominatim in hoc exemplo Saulis, qui licet frustratus Davidem esset maiore natu filia, minorem illi despondit, remque gratam habuit. Nam quum ea ratione Davidi dolos necteret, sibi ipsi malum quaesivit, quod tamen nulla poterat assequi coniectura, contrarium prorsus eventum sibi pollicitus: sed Deus sua providentia rexit ista omnia in fidelis sui servi commodum et utilitatem. Hinc itaque discamus nulla hominum consilia, nullas hominum viros posse Dei providentiam remorari et impedire: ac licet hinc inde agitemur, et diris comminationibus terreamur, quamdiu tamen nos ipsi subiecerimus, et sponte ad ipsius obsequium composuerimus: ne dubitemus quin brachium suum ad nos defendendos exserat, et donis suis abunde cumulatos protegat, et ab omnibus hostibus liberet.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA LXIX.

22. *Et mandavit Saul servis suis: Loquimini ad David clam me, dicentes: Ecce places regi, et omnes servi eius diligunt te: nunc ergo esto gener regis.* 23. *Et loquuti sunt servi Saul in auribus David omnia verba haec: et ait David: Num parum videtur vobis generum esse regis? Ego autem sum vir pauper et tenuis.* 24. *Et renuntiaverunt servi Saul dicentes: Huiuscemodi verba loquutus est David.* 25. *Dixit autem Saul: Sic loquimini ad David: Non habet rex sponsalia necesse, nisi tantum centum praeputia Philistinorum, ut fiat ultio de inimicis regis. Porro Saul cogitabat tradere David in manus Philistinorum.* 26. *Quumque renunciassent servi eius David verba quae dixerat Saul, placuit sermo in oculis David, ut fieret gener regis.* 27. *Et post paucos dies surgens David, abiit cum viris qui sub eo erant, et percussit ex Philistaeis ducentos viros, et attulit eorum praeputia, et annumeravit ea regi, ut esset gener eius. Dedit itaque Saul ei Michol filiam suam uxorem.* 28. *Et vidit Saul, et intellexit quod Dominus esset cum David: Michol autem filia Saul diligebat eum.* 29. *Et Saul magis coepit timere David, factusque est Saul inimicus David cunctis diebus.* 30. *Et egressi sunt principes Philistinorum: a principio autem egressionis eorum prudentius se gerebat David, quam omnes servi Saul, et celebre factum est nomen eius nimis.*

Hesterna concione coepimus declarare amorem illum quo Michol filia Saulis Davidem prosequebatur, ab arcano Dei consilio profectum, qui rerum creatarum corda sic novit inflectere, ut opus suum ad eum finem quem decrevit perducat. Sauli porro placuisse dicitur amor ille quo Davidem Michol filia ipsius prosequebatur: minime quidem quod ipsum poeniteret facti et elusi Davidis, velletque ipsi satisfacere: sed quod hac ratione semel animo conceptum odium et necem Davidis speraret se posse ad suum finem perducere, tradendo ipsum in manus Philistaeorum. Idcirco dicitur servos suos adornasse, qui Davidem ad petendam filiam Saulis Micholam sollicitarent. Ex quibus apparet Dei contemptores semper fraudibus et dolis ac malis artibus intentos, obliquis viis, ut scriptura loquitur, ambulare: quare nos contra Paulum exhortantem audiamus omnes fideles, ut in simplicitate et integritate ambulent, et cum proximis candide, non autem oblique et tortuose versentur. Et si Saulis perfidiosus animus a nobis merito condemnatur, sciamus nos Dei verbo teneri, non tantum cum familiaribus et cognatis, sed cum omnibus etiam agere candide et simpliciter. Porro in Saule licet nobis eorum intueri mores, qui fraudibus indulgent, ac praesertim aulicorum technas, quum Saul adornat certos qui Davidem amicitiae praetextu deliniant, et in animum inducant, ut regis filiam petat, tanquam ipsi gratificantes: Saulem dissimulent ista scire aut velle: immo fingant se timere ne ad regis aures perveniat istius se rei autores Davidi fuisse. Haec tota simulatio prodit Saulis malum animum, cuius consilia fuerunt ut Davidem circumveniret. Sed quum omnia bene disposita sua consilia sibi persuadet, et laquei tensi, quibus Davidem irretiat, videntur, ei contigit quod sacra scriptura testatur, Deum deprehendere sapientes in suis astutiis. Quod vero scriptura sapientes nominat, non fit quod revera sapiant, sed ex hominum opinione et sensu loquitur: qui pravos homines et maxime versutos magno ingenio et acuto esse existimant. Quare scriptura illis quidem titulum attribuit sapientiae, sed interim ostendit sapientiam illam nihil aliud esse quam fraudes et dolos. Itaque propheta in Psalmis dicit illos a Deo deprehendi incautos, quum ad exitum sua consilia perduxisse sibi videntur. Hoc in Saule conspicuum: quare coniungenda est haec historia cum doctrina, et non dubitandum quin, quum hostes quotidie multa moliantur, et laqueos multos ponant, in quos praecipites ferri videantur fideles, Deus tamen suis provideat, non tantum laqueos frangendo, sed etiam in eosdem eos

occasionibus ad ultionem irritaret, Dei tamen timore et ipsius cultus amore tenetur, et intra patientiae terminos retinetur. Nae Saulis ingratitudo nimium erat turpis, et merito poterat David, sibi nimium inuri dedecus et intolerabile, verbis istis aut similibus conqueri. Mene vero tam indignis modis a Saule excipi, tantum dedecus ego paterer? Quare filiam despondit ut ea me turpiter fraudaret? ego regis filiam neque prensavi neque petii: ego sum paratus ad stabula ovium patris mei redire, vita mihi privata placet: quare ergo ille me dedecore affectum, ridendum omnibus propinat? quare populo praebet occasionem cum risu quaerendi, quomodo ille gener regis repulsam passus est? Sane quum istis omnibus David abstinet, et ista non commotus iniuria nihilominus pergit in Dei vocatione, et non desinit Sauli tam ingrato, tam perfido fidelem operam navare, satis superque testatur se principium illud cognovisse de quo parum cogitamus, et quod tamen obversari oculis oporteret singulis momentis, nempe nos etiam hostibus nostris esse devinctos, et officium nostrum esse ut in vocatione perseveremus, etsi nos illi multis modis lacessant, quo Deus nos cum illis versari velit, et quam quisque vocationem accepit exercere.

Et hactenus de Davide dictum esto bis fraudato, et tamen iniuriam dissimulante patienterque ferente: Saulis vero factum expendamus, quo suam non modo ingratitudinem, sed a mente alienationem prodidit. Nam apud omnes homines oportet contractus esse bonae fidei: et virum principem maxime decet, quemadmodum aliis dignitate et excellentia praeire vult, sic etiam in primis datam fidem servare. Porro qualis contractus est matrimonium? Sapiens Salomon vocat divinum contractum et foedus: ut doceat inviolabiliter oportere servari, et quidem sanctius quam reliquos omnes contractus. Et tamen nullos facilius frangi, praesertim inter principes viros certum est, sed in summam ipsorum condemnationem. Nihilominus Saulis perfidia nobis hic proponitur, qua promissam Davidi filiam suam alteri tamen repulso Davide tradidit, ut flagitium illud tanto magis abominari discamus. Nam nonne ipse pater videbatur filiam amatori vendere et prostituere: quandoquidem Davidi promissa non poterat alteri dari? Neque enim licebat Sauli quod Deus coniunxerat dissolvere: quare alteri tradens Davidi desponsatam videbatur tanquam in ganeo producere: quandoquidem Dei instituto mulier non potest esse duorum virorum uxor: quemadmodum neque vir unus duarum mulierum. Quare hinc apparet eos qui in rebellione sua indurantur, tanto stupore affici, ut malum a bono discernere nequeant, parvique faciant de se hominum opinionem, et licet maledictis multorum petantur, id negligere tamen, modo prava sua consilia perducant ad finem optatum. Nos vero observemus, posse quidem ab hominibus violari matrimonium: quod tamen Deus est vindicaturus, quandoquidem eius autor est, et vindex, ac proinde vult summa fide observari sine fraude et dolo: adeo ut non tantum hominum aut rerum creatarum, sed praecipue gloriae et honoris Dei rationem habeamus, quod omnes Deo debemus.

Deinceps sequitur: Michol alteram Saulis filiam amavisse Davidem: Saulemque re audita laetatum esse, ut novam occasionem haberet Davidem interficiendi. Etiam ante mortem illius quaesiverat, promissa filia, sed alia quadam ratione abductus alteri filiam desponderat. David interim iniuriam dissimulans quietus erat, et ita veluti quaedam remora iniecta est Saulis consiliis de tollendo Davide. Nam animo suo constituerat Saul illum perdere: et tamen praeter opinionem ipsius saluti consuluit. Et hoc saepe usu venit ut consilia et fraudes improborum hominum quibus mortem fidelibus procurabant, in ipsorum bonum et salutem cedant. Licet istud in Saulis facto contemplari. Nam erat oblata nova Davidi sese ulciscendi occasio, quum Saul ingratum suum animum et malitiam magis magisque patefecisset; sed tamen memor officii quod tam ipsi Deo quam regi totique populo debebat, patienter ferre maluit iniurias, et oblivisci eorum omnium quibus a Deo alienari potuisset privatam quaerens vindictam: et quidem in primis dedecus et ignominiam a Saule sibi inustam. Sane si David omnium hominum contemptissimus et abiectissimus fuisset, nulla tamen Sauli supererat excusatio, quasi rebus angustis filiam promisisset: quod nulla necessitate coactus Davidi filiam desponderat, quam neque ambiverat, neque petierat. Sed ultro conditionem propositam a Saule de consequenda filia in uxorem David obliviscitur: neque etiam propter ademptam ultionem quaerit. Qua ergo mente Saul non modo iniuriam Davidi non levem facit, sed etiam mortem ipsius modis omnibus quaerit? Nempe illum furor et insania prorsus excaecabat: verumtamen quidquid moliatur et moveat, Davidis commodis et utilitati cedat oportet. Hinc, inquam, apparet quam admirandis modis Deus suum opus promoveat, et quam mirabiliter quae ecclesiae Dei ultimum exitium minabantur, in ipsorum hostium confusionem et ruinam convertat, et laqueis quos improbi tetenderant, in ipsorum confusionem nectat. Sic Saul sibi malum accersivit, siquidem omnibus pravum et dolosum ingenium suum patefecit, et se ipsum perpetua confusione et ignominia obruit. Quum ergo Davidis adspectu territus, eum a se procul amandavit, quum prosperis ipsius commotus successibus eundem revocavit, quum honorem et gratiam qua pollebat ipsi invidit et perdendi rationes quaesivit, quid illum ista quaeso iuverunt? En quam admirandae viae Domini, qui occasiones nobis ignotas

arripit, quibus improbos in confusionem et ruinam det praecipites, et inscios fideles servet et ex improborum faucibus eripiat? Illi quidem in Deo spem suam collocant, et in angustiis rebus auxilium ab ipso sperant, sed rationes quibus Deus ipsorum sit miserturus ignorant, quas praeter ipsorum opinionem producit, et fructus illarum participes facit. In istis igitur tanquam in speculo Dei bonitatem et misericordiam erga suos licet contemplari, et nominatim in hoc exemplo Saulis, qui licet frustratus Davidem esset maiore natu filia, minorem illi despondit, remque gratam habuit. Nam quum ea ratione Davidi dolos necteret, sibi ipsi malum quaesivit, quod tamen nulla poterat assequi coniectura, contrarium prorsus eventum sibi pollicitus: sed Deus sua providentia rexit ista omnia in fidelis sui servi commodum et utilitatem. Hinc itaque discamus nulla hominum consilia, nullas hominum vires posse Dei providentiam remorari et impedire: ac licet hinc inde agitemur, et diris comminationibus terreamur, quamdiu tamen nos ipsi subiecerimus, et sponte ad ipsius obsequium composuerimus: ne dubitemus quin brachium suum ad nos defendendos exserat, et donis suis abunde cumulatos protegat, et ab omnibus hostibus liberet.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA LXIX.

22. *Et mandavit Saul servis suis: Loquimini ad David clam me, dicentes: Ecce places regi, et omnes servi eius diligunt te: nunc ergo esto gener regis.* 23. *Et loquuti sunt servi Saul in auribus David omnia verba haec: et ait David: Num parum videtur vobis generum esse regis? Ego autem sum vir pauper et tenuis.* 24. *Et renuntiaverunt servi Saul dicentes: Huiuscemodi verba loquutus est David.* 25. *Dixit autem Saul: Sic loquimini ad David: Non habet rex sponsalia necesse, nisi tantum centum praeputia Philistinorum, ut fiat ultio de inimicis regis. Porro Saul cogitabat tradere David in manus Philistinorum.* 26. *Quumque renunciassent servi eius David verba quae dixerat Saul, placuit sermo in oculis David, ut fieret gener regis.* 27. *Et post paucos dies surgens David, abiit cum viris qui sub eo erant, et percussit ex Philistaeis ducentos viros, et attulit eorum praeputia, et annumeravit ea regi, ut esset gener eius. Dedit itaque Saul ei Michol filiam suam uxorem.* 28. *Et vidit Saul, et intellexit quod Dominus esset cum David: Michol autem filia Saul diligebat eum.* 29. *Et Saul magis coepit timere David, factusque est Saul inimicus David cunctis diebus.* 30. *Et egressi sunt principes Philistinorum: a principio autem egressionis eorum prudentius se gerebat David, quam omnes servi Saul, et celebre factum est nomen eius nimis.*

Hesterna concione coepimus declarare amorem illum quo Michol filia Saulis Davidem prosequebatur, ab arcano Dei consilio profectum, qui rerum creatarum corda sic novit inflectere, ut opus suum ad eum finem quem decrevit perducat. Sauli porro placuisse dicitur amor ille quo Davidem Michol filia ipsius prosequebatur: minime quidem quod ipsum poeniteret facti et elusi Davidis, velletque ipsi satisfacere: sed quod hac ratione semel animo conceptum odium et necem Davidis speraret se posse ad suum finem perducere, tradendo ipsum in manus Philistaeorum. Idcirco dicitur servos suos adornasse, qui Davidem ad petendam filiam Saulis Micholam sollicitarent. Ex quibus apparet Dei contemptores semper fraudibus et dolis ac malis artibus intentos, obliquis viis, ut scriptura loquitur, ambulare: quare nos contra Paulum exhortantem audiamus omnes fideles, ut in simplicitate et integritate ambulent, et cum proximis candide, non autem oblique et tortuose versentur. Et si Saulis perfidiosus animus a nobis merito condemnatur, sciamus nos Dei verbo teneri, non tantum cum familiaribus et cognatis, sed cum omnibus etiam agere candide et simpliciter. Porro in Saule licet nobis eorum intueri mores, qui fraudibus indulgent, ac praesertim aulicorum technas, quum Saul adornat certos qui Davidem amicitiae praetextu deliniant, et in animum inducant, ut regis filiam petat, tanquam ipsi gratificantes: Saulem dissimulent ista scire aut velle: immo fingant se timere ne ad regis aures perveniat istius se rei autores Davidi fuisse. Haec tota simulatio prodit Saulis malum animum, cuius consilia fuerunt ut Davidem circumveniret. Sed quum omnia bene disposita sua consilia sibi persuadet, et laquei tensi, quibus Davidem irretiat, videntur, ei contigit quod sacra scriptura testatur, Deum deprehendere sapientes in suis astutiis. Quod vero scriptura sapientes nominat, non fit quod revera sapiant, sed ex hominum opinione et sensu loquitur: qui pravos homines et maxime versutos magno ingenio et acuto esse existimant. Quare scriptura illis quidem titulum attribuit sapientiae, sed interim ostendit sapientiam illam nihil aliud esse quam fraudes et dolos. Itaque propheta in Psalmis dicit illos a Deo deprehendi incautos, quum ad exitum sua consilia perduxisse sibi videntur. Hoc in Saule conspicuum: quare coniungenda est haec historia cum doctrina, et non dubitandum quin, quum hostes quotidie multa moliantur, et laqueos multos ponant, in quos praecipites ferri videantur fideles, Deus tamen suis provideat, non tantum laqueos frangendo, sed etiam in eosdem eos

occasionibus ad ultionem irritaret, Dei tamen timore et ipsius cultus amore tenetur, et intra patientiae terminos retinetur. Nae Saulis ingratitudo nimium erat turpis, et merito poterat David, sibi nimium inuri dedecus et intolerabile, verbis istis aut similibus conqueri. Mene vero tam indignis modis a Saule excipi, tantum dedecus ego paterer? Quare filiam despondit ut ea me turpiter fraudaret? ego regis filiam neque prensavi neque petii: ego sum paratus ad stabula ovium patris mei redire, vita mihi privata placet: quare ergo ille me dedecore affectum, ridendum omnibus propinat? quare populo praebet occasionem cum risu quaerendi, quomodo ille gener regis repulsam passus est? Sane quum istis omnibus David abstinet, et ista non commotus iniuria nihilominus pergit in Dei vocatione, et non desinit Sauli tam ingrato, tam perfido fidelem operam navare, satis superque testatur se principium illud cognovisse de quo parum cogitamus, et quod tamen obversari oculis oporteret singulis momentis, nempe nos etiam hostibus nostris esse devinctos, et officium nostrum esse ut in vocatione perseveremus, etsi nos illi multis modis lacessant, quo Deus nos cum illis versari velit, et quam quisque vocationem accepit exercere.

Et hactenus de Davide dictum esto bis fraudato, et tamen iniuriam dissimulante patienterque ferente: Saulis vero factum expendamus, quo suam non modo ingratitudinem, sed a mente alienationem prodidit. Nam apud omnes homines oportet contractus esse bonae fidei: et virum principem maxime decet, quemadmodum aliis dignitate et excellentia praeire vult, sic etiam in primis datam fidem servare. Porro qualis contractus est matrimonium? Sapiens Salomon vocat divinum contractum et foedus: ut doceat inviolabiliter oportere servari, et quidem sanctius quam reliquos omnes contractus. Et tamen nullos facilius frangi, praesertim inter principes viros certum est, sed in summam ipsorum condemnationem. Nihilominus Saulis perfidia nobis hic proponitur, qua promissam Davidi filiam suam alteri tamen repulso Davide tradidit, ut flagitium illud tanto magis abominari discamus. Nam nonne ipse pater videbatur filiam amatori vendere et prostituere: quandoquidem Davidi promissa non poterat alteri dari? Neque enim licebat Sauli quod Deus coniunxerat dissolvere: quare alteri tradens Davidi desponsatam videbatur tanquam in ganeo producere: quandoquidem Dei instituto mulier non potest esse duorum virorum uxor: quemadmodum neque vir unus duarum mulierum. Quare hinc apparet eos qui in rebellione sua indurantur, tanto stupore affici, ut malum a bono discernere nequeant, parvique faciant de se hominum opinionem, et licet maledictis multorum petantur, id negligere tamen, modo prava sua consilia perducant ad finem optatum. Nos vero observemus, posse quidem ab hominibus violari matrimonium: quod tamen Deus est vindicaturus, quandoquidem eius autor est, et vindex, ac proinde vult summa fide observari sine fraude et dolo: adeo ut non tantum hominum aut rerum creatarum, sed praecipue gloriae et honoris Dei rationem habeamus, quod omnes Deo debemus.

Deinceps sequitur: Michol alteram Saulis filiam amavisse Davidem: Saulemque re audita laetatum esse, ut novam occasionem haberet Davidem interficiendi. Etiam ante mortem illius quaesiverat, promissa filia, sed alia quadam ratione abductus alteri filiam desponderat. David interim iniuriam dissimulans quietus erat, et ita veluti quaedam remora iniecta est Saulis consiliis de tollendo Davide. Nam animo suo constituerat Saul illum perdere: et tamen praeter opinionem ipsius saluti consuluit. Et hoc saepe usu venit ut consilia et fraudes improborum hominum quibus mortem fidelibus procurabant, in ipsorum bonum et salutem cedant. Licet istud in Saulis facto contemplari. Nam erat oblata nova Davidi sese ulciscendi occasio, quum Saul ingratum suum animum et malitiam magis magisque patefecisset; sed tamen memor officii quod tam ipsi Deo quam regi totique populo debebat, patienter ferre maluit iniurias, et oblivisci eorum omnium quibus a Deo alienari potuisset privatam quaerens vindictam: et quidem in primis dedecus et ignominiam a Saule sibi inustam. Sane si David omnium hominum contemptissimus et abiectissimus fuisset, nulla tamen Sauli supererat excusatio, quasi rebus angustis filiam promisisset: quod nulla necessitate coactus Davidi filiam desponderat, quam neque ambiverat, neque petierat. Sed ultro conditionem propositam a Saule de consequenda filia in uxorem David obliviscitur: neque etiam propter ademptam ultionem quaerit. Qua ergo mente Saul non modo iniuriam Davidi non levem facit, sed etiam mortem ipsius modis omnibus quaerit? Nempe illum furor et insania prorsus excaecabat: verumtamen quidquid moliatur et moveat, Davidis commodis et utilitati cedat oportet. Hinc, inquam, apparet quam admirandis modis Deus suum opus promoveat, et quam mirabiliter quae ecclesiae Dei ultimum exitium minabantur, in ipsorum hostium confusionem et ruinam convertat, et laqueis quos improbi tetenderant, in ipsorum confusionem nectat. Sic Saul sibi malum accersivit, siquidem omnibus pravum et dolosum ingenium suum patefecit, et se ipsum perpetua confusione et ignominia obruit. Quum ergo Davidis adspectu territus, eum a se procul amandavit, quum prosperis ipsius commotus successibus eundem revocavit, quum honorem et gratiam qua pollebat ipsi invidit et perdendi rationes quaesivit, quid illum ista quaeso iuverunt? En quam admirandae viae Domini, qui occasiones nobis ignotas

arripit, quibus improbos in confusionem et ruinam det praecipites, et inscios fideles servet et ex improborum faucibus eripiat? Illi quidem in Deo spem suam collocant, et in angustis rebus auxilium ab ipso sperant, sed rationes quibus Deus ipsorum sit miserturus ignorant, quas praeter ipsorum opinionem producit, et fructus illarum participes facit. In istis igitur tanquam in speculo Dei bonitatem et misericordiam erga suos licet contemplari, et nominatim in hoc exemplo Saulis, qui licet frustratus Davidem esset maiore natu filia, minorem illi despondit, remque gratam habuit. Nam quum ea ratione Davidi dolos necteret, sibi ipsi malum quaesivit, quod tamen nulla poterat assequi coniectura, contrarium prorsus eventum sibi pollicitus: sed Deus sua providentia rexit ista omnia in fidelis sui servi commodum et utilitatem. Hinc itaque discamus nulla hominum consilia, nullas hominum vires posse Dei providentiam remorari et impedire: ac licet hinc inde agitemur, et diris comminationibus terreamur, quamdiu tamen nos ipsi subiecerimus, et sponte ad ipsius obsequium composuerimus: ne dubitemus quin brachium suum ad nos defendendos exserat, et donis suis abunde cumulatos protegat, et ab omnibus hostibus liberet.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA LXIX.

22. *Et mandavit Saul servis suis: Loquimini ad David clam me, dicentes: Ecce places regi, et omnes servi eius diligunt te: nunc ergo esto gener regis.* 23. *Et loquuti sunt servi Saul in auribus David omnia verba haec: et ait David: Num parum videtur vobis generum esse regis? Ego autem sum vir pauper et tenuis.* 24. *Et renuntiaverunt servi Saul dicentes: Huiuscemodi verba loquutus est David.* 25. *Dixit autem Saul: Sic loquimini ad David: Non habet rex sponsalia necesse, nisi tantum centum praeputia Philistinorum, ut fiat ultio de inimicis regis. Porro Saul cogitabat tradere David in manus Philistinorum.* 26. *Quumque renunciassent servi eius David verba quae dixerat Saul, placuit sermo in oculis David, ut fieret gener regis.* 27. *Et post paucos dies surgens David, abiit cum viris qui sub eo erant, et percussit ex Philistaeis ducentos viros, et attulit eorum praeputia, et annumeravit ea regi, ut esset gener eius. Dedit itaque Saul ei Michol filiam suam uxorem.* 28. *Et vidit Saul, et intellexit quod Dominus esset cum David: Michol autem filia Saul diligebat eum.* 29. *Et Saul magis coepit timere David, factusque est Saul inimicus David cunctis diebus.* 30. *Et egressi sunt principes Philistinorum: a principio autem egressionis eorum prudentius se gerebat David, quam omnes servi Saul, et celebre factum est nomen eius nimis.*

Hesterna concione coepimus declarare amorem illum quo Michol filia Saulis Davidem prosequebatur, ab arcano Dei consilio profectum, qui rerum creatarum corda sic novit inflectere, ut opus suum ad eum finem quem decrevit perducat. Sauli porro placuisse dicitur amor ille quo Davidem Michol filia ipsius prosequebatur: minime quidem quod ipsum poeniteret facti et elusi Davidis, velletque ipsi satisfacere: sed quod hac ratione semel animo conceptum odium et necem Davidis speraret se posse ad suum finem perducere, tradendo ipsum in manus Philistaeorum. Idcirco dicitur servos suos adornasse, qui Davidem ad petendam filiam Saulis Micholam sollicitarent. Ex quibus apparet Dei contemptores semper fraudibus et dolis ac malis artibus intentos, obliquis viis, ut scriptura loquitur, ambulare: quare nos contra Paulum exhortantem audiamus omnes fideles, ut in simplicitate et integritate ambulent, et cum proximis candide, non autem oblique et tortuose versentur. Et si Saulis perfidiosus animus a nobis merito condemnatur, sciamus nos Dei verbo teneri, non tantum cum familiaribus et cognatis, sed cum omnibus etiam agere candide et simpliciter. Porro in Saule licet nobis eorum intueri mores, qui fraudibus indulgent, ac praesertim aulicorum technas, quum Saul adornat certos qui Davidem amicitiae praetextu deliniant, et in animum inducant, ut regis filiam petat, tanquam ipsi gratificantes: Saulem dissimulent ista scire aut velle: immo fingant se timere ne ad regis aures perveniat istius se rei autores Davidi fuisse. Haec tota simulatio prodit Saulis malum animum, cuius consilia fuerunt ut Davidem circumveniret. Sed quum omnia bene disposita sua consilia sibi persuadet, et laquei tensi, quibus Davidem irretiat, videntur, ei contigit quod sacra scriptura testatur, Deum deprehendere sapientes in suis astutiis. Quod vero scriptura sapientes nominat, non fit quod revera sapiant, sed ex hominum opinione et sensu loquitur: qui pravos homines et maxime versutos magno ingenio et acuto esse existimant. Quare scriptura illis quidem titulum attribuit sapientiae, sed interim ostendit sapientiam illam nihil aliud esse quam fraudes et dolos. Itaque propheta in Psalmis dicit illos a Deo deprehendi incautos, quum ad exitum sua consilia perduxisse sibi videntur. Hoc in Saule conspicuum: quare coniungenda est haec historia cum doctrina, et non dubitandum quin, quum hostes quotidie multa moliantur, et laqueos multos ponant, in quos praecipites ferri videantur fideles, Deus tamen suis provideat, non tantum laqueos frangendo, sed etiam in eosdem eos

inducendo a quibus structi fuerant: quemadmodum et alio loco in Psalmis propheta dicit, impios fossas multas excavantes et laqueos nectentes, in illos dandos esse praecipites, summa cum ignominia et confusione. Porro David non commovetur istorum sermone, neque illi tale matrimonium probatur, sed paupertatem gentisque ac familiae ignobilitatem obiicit, quae ipsum a tali dignitate procul arceat, satis conscius repulsae quam erat iam in priore filia passus. Ac sane verisimile est Davidem repulsam passum abiecisse animum et a nuptiis filiae regis abstulisse, et tales honores flocci fecisse; quae sane fuit insignis Davidis virtus. Nam alias videmus quo studio plerumque exaestuant ignobili loco et paupere nati, si spe dignitatis excidant: et quantopere suis affectibus indulgeant, ut quanquam animadvertant Deum ipsorum consilia frangere et irritum laborem facere, non tamen desinant quod animo semel susceperunt persequi: et cupiditatibus dominari nequeant, neque affectibus moderari; et si hac non successit alia aggrediantur via, ut quasi Deo invito velint ad fastigium quo tendunt pervenire. Verum istiusmodi homines frustra sese fatigant, et multos in vanum labores suscipiunt, quod neque suis affectibus moderari, neque se Dei voluntati subiicere possint. Hinc itaque discamus, Deo non permittente ut voti alicuius, quod etiam bonis rationibus nitebatur, fiamus compotes, quiescere, cognoscentes Deum nolle nos ulterius progredi: quare incepto desistamus, et nostris cupiditatibus resistendum norimus, et eas domandas, ut Deo nos sponte subiiciamus, et ad ipsius arbitrium componamus. Huius rei exemplum est David, qui quum ad filiae regis nuptias animum applicuisset, non quidem sese ultro ingerens, sed ultro a rege promissa ipsi filia, et ipsa etiam desponsatione confirmata, nihilominus tamen repulsam passus est. Quid ille vero? Nae denegatam iure poterat suo repetere: sed in quas se difficultates coniecisset? quas cruces sibi fixisset? quos inferos, quas furias excitasset? Sed magna in illo virtus multas et magnas difficultates superavit. Quiescere maluit quam tot laboribus ius suum redimere. Quare sermonem iniicientibus de altera filia, paupertatem suam obiicit, et gentis ignobilitatem, ac vitae pristinae conditionem, qua se contentum ait malle privatum vivere, et ad ovium septa redire, quam regis filiam ambire, et cum contemptu repulsam pati, et ludibrio haberi.

Porro Saul audito Davidis responso iussit per internuncios illos ipsi referri, regem nullam aliam poscere dotem quam centum interficiat Philistaeos quorum ad regem ferat praeputia. Sed impossibile istud Davidi fore existimabat, et tamen quoniam fortis erat et magnanimus rem aggressurum, et ita in Philistaeorum potestatem venturum ac periturum. Haec Saulis fuerunt consilia, quibus Davidem in periculum mortis coniicere volebat, specioso quidem praetextu, sed doloso tamen. Verumenimvero secum has rationes frustra deputat, quandoquidem Deus penes se consiliorum istorum exitum retinebat: solus enim pro arbitrio regit et gubernat omnia. Idcirco etiam Solomon dicit homines inire multa consilia, sed Deum illa disponere: adeo quidem ut non modo sint illa irrita omnia, sed etiam ut ne linguam quidem movere possint, sine ipsius voluntate. Verumtamen ea est hominum arrogantia et temeritas, ut sibi persuadeant se in manu Dei potentiam habere: quod vitium non tantum in regibus et principibus locum habet, sed omnes etiam cuiuscunque sint ordinis et conditionis homines invasit. Mercatores maria tranant, ad mercaturam exercendam, diemque reditus sui dicunt, quasi nihil ipsos posset remorari. Alii denique de hoc vel illo disponunt negotio, ut nemo tam abiectus sit, qui non quod animo concepit velit, tanquam in sua potestate Deum haberet, perficere. Sed contra etiam apparet quomodo Deus tantam hominum stultitiam rideat: praesertim quum ea consilia ineunt quae licet Deus improbat et condemnat, volunt tamen perficere. Nam quandoquidem adversus ipsum insurgunt, quid, quaeso, tandem promovebunt? Conspicuum istud exemplo Saulis, qui ut dixi, quum secum suas rationes iniret, et iam speraret se Davidem in apertam mortem coniecisse, et innocentem obruisse, Deique gratiam quae in Davide maxime splendebat, ut ante vidimus et infra etiam pluribus videbimus, abolevisse, diabolico sane furore et audacia percitus in ipsum Deum ferebatur, sibique nihil impedimento fore quominus impleret consilia existimabat. At longe sua opinione deceptus est, et in contrarium ipsi consilia versa sunt. Nos itaque discamus non decipi, et non indulgere vitiis nostris et cupiditatibus: sed in Deum et ipsius promissiones spem coniicere, et procul a nobis quidquid homines imaginabuntur reiicere. Dei vero certo factis nobis promissionibus fidamus, ipsum nostra consilia et conatus secundaturum, modo in ipsius viis ambulemus, id est, ne ad dextram aut sinistram deflectamus ab ipsius mandatis: sed rectam viam, quam verbo suo praescribit, insistamus, nihilque nisi voluntati ipsius consonum suscipiamus. Nos denique certo sciamus hanc viam insistentes a Deo benedicendos, et rerum nostrarum eventus secundandos: sed si contra laxis habenis nostris indulgere cupiditatibus, et quodcunque libido dictaverit facere voluerimus, certo Deum omnia consilia nostra eversurum, et re ipsa testatum facturum, nos nihil esse nisi homunciones.

De praeputiis vero, mirum est Saulem partem illam humani corporis voluisse sibi a Davide adferri: quod in odium licet idololatriae fecisse videtur,

tamen fuit ridiculum: quemadmodum multos hodie videas ex suo sensu multa inepta et ridicula stulte excogitare quibus papisticas superstitiones derideant. Eadem fuit illorum temporum ratio. Praeputia ergo, id est pudenda illorum Saul volebat praescindi, ut ita se incredulos illos detestari profiteretur. Circumcisionem enim populo suo Deus signum foederis dederat, quale hodie nobis signum est baptismus. Sane hominum quidem iudicio res absurda et pudenda videbatur, salutis promissionem in illa parte humani corporis obsignari, et particulam carnis abscindi in signum foederis cum Abrahamo et ipsius posteris initi, receptique in gratiam populi: sed tamen ita visum Deo fuerat: neque licet adversus ipsum altercari, rationemque mandati exigere. Verumtamen non abs re datum circumcisionis signum, et in parte illa corporis pudenda foederis cum Abrahamo initi et gratiae Dei obsignatio praecepta. Nam ea ratione significabatur tota generis humani corruptio et maledictio: pars enim illa generationi ordinata significabat humanam pollutionem. Deus itaque resecta cuticula illa volebat homines agnoscere nativam suam corruptionem, ut sibi ipsis renuntiare discerent, ut novae creaturae fierent, ut prima illa quam ab Adamo acceperant generatio quodammodo aboleretur, Deique filii fierent. Atque hic fuit circumcisionis usus, ad quem et alius accedebat, nempe signum benedictionis et salutis quam exspectare ab Abrahami semine et posteritate iubebantur: quod in Domino nostro Iesu Christo deinceps impletum videmus. Etsi igitur primo adspectu ridiculum videbatur, adoptionem in populum Dei et ipsius misericordiam in parte illa pudenda corporis declarari, tamen bona ratione niti praeceptum videbitur, si Dei consilium homines inspexerint, neque altius tamen scrutari voluerint, sed cum modestia et humilitate Deo se suamque sapientiam submiserint. Nam si Dei praecepto acquieverint, abunde ipsis satisfactum erit. Quamobrem circumcisio licet hominum opinione ridicula res esset, Dei tamen gratiae et favoris indubitatum et certissimum erat testimonium: in parte illa corporis nominatim impressum, ob eas potissimum quas ante rationes attulimus; primum, ut omnes in Adamo propter ipsius peccatum esse maledictos docerentur: deinde ut exuta miserabili conditione, sibi ipsis renuntiare discerent, suamque omnem beatitudinem et summum bonum in uno Iesu Christo Domino nostro ex Abrahami et Davidis stirpe oriundo quaerere et exspectare. Quamobrem Iudaei circumcisione gloriantes, et incredulos aversantes et dedignantes, praeputium ipsis obiiciebant, quod ipsi ex Abrahamo essent oriundi et promissiones sibi factas et circumcisione obsignatas haberent. Huius rei exemplum supra in Davide vidimus, Goliatho sic insultante: *Istene incircumcisus impune Dei viventis exercitui exprobraret?* Quasi diceret: Istene infidelis, idololatra, ab ecclesia Dei extraneus et reiectitius, nobis Israëlitis, Dei populo, ac ipsi Deo insultaret? quare ita loquitur? Nempe, quoniam incircumcisus. Huc ergo Saul respiciens quanquam stulte et ridicule facit, praeputia Philistinorum petiit, tanquam insignia hostium populi Dei, et illis ignominiose insultaret: En, miserorum adversus Deum pugnantium insignia, en illorum exitum. Ergo Saul simulabat se Philistinorum tanquam Dei hostium necem et interitum quaerere, quanquam revera in animo Davidi periculum strueret, ut in ipsorum hostium manus veniens interficeretur. Et quidem ait: *Ut fiat ultio de inimicis regis:* sed quos tamen victores maluisset, hostes divinae legis et verae religionis, quam Davidem quem exstinctum cupiebat, sic illum ad ultionem impellente malitia, ut hostibus cedere mallet victoriam, quam Davidem ad eam dignitatem promoveri.

Sed quidquid molitur ipsi in dedecus et confusionem cedit: et quod Davidi struit damnum, in ipsius caput recidit: quemadmodum sequitur Davidem paulo post, vel non magno post intervallo fecisse in Philistaeos impetum cum suis militibus: nam ante audivimus illum mille praefectum fuisse militibus. Caeterum, millene secum an partem aliquam assumpserit superfluum esset disputare, sufficiat illum cum aliquot militibus in Philistaeos irruisse; et caesis ducentis eorum attulisse praeputia, quae coram Saule numerata sint. Sane verisimile est attonitum Saulem, et opinione sua deceptum, libenter moras si potuisset nexurum, et cavillis usurum ne promissis staret: sed ne in summum dedecus apud plebem veniret, necesse fuit illum implere promissa. Cogitur itaque pudore quod alioqui noluisset perficere, ut nullus amplius ipsi locus effugio supersit, quin Davidi filiam suam Michol in uxorem tradat. Ex quibus apparet Dei potentia in coercendis improbis et ipsorum furore domando, quasi crinibus arreptos compesceret. Neque enim Saul constituerat unquam Micholam filiam Davidi nuptiis locare, licet ab ipsa redamari Davidem probare videretur: sed occasionem fidelis servi clam interficiendi et innocentis sanguinis effundendi quaerens nuptias praetexebat. Atque istae fuerunt eius artes, quibus tamen nihil promovit: nam Davidem oportuit ad summos honores evehi, regisque generum fieri et filiam ipsius desponsare. Sed qui fit ut Saul consentiat, quum vel moras nectere, vel aliquid posset adhuc praetexere? Nonne poterat etiam regia vel tyrannica potius autoritate et potestate suam sententiam revocare, et causas etiam adferre, quibus se antea quibusdam de causis coactum iam facti poenitere diceret: quemadmodum principes, ius omne et aequum pervertere praetextu potestatis et autoritatis solent: vel etiam simulare

se consilio suorum obtemperare velle, et istis fraudibus in impietatem et iniustitiam omnia convertere? Verumenimvero Deus in contrarium omnia convertit, et callidorum ac versipellium hominum consilia in caput ipsorum retorquet. Sic oportuit Saulem Davidi filiam suam nuptiis locare, ex pacto debitam, licet libenter sententiam suam esset mutaturus.

Quis vero tandem istorum exitus? Sequitur: *Et vidit Saul, et intellexit quod Dominus esset cum David. Et Saul magis coepit timere David, factusque est ipsi inimicus cunctis diebus.* Ex quibus clarius adhuc apparet quod supra exposuimus, nempe improbos quidem timere Deum, at non ut sese illi submittant, et se ad ipsius obsequium componant, sed potius ut infrendeant dentibus adversus ipsum, et pro viribus ipsi reluctentur. Et hoc iam ante in Saule vidimus, et modo fit longe clarius. Neque enim tantum dicitur Saul vidisse Davidem per Dei gratiam prospero rerum uti successu, sed agnovisse prosperum illam successum Davidi contingere quod Deus esset cum ipso. Quare igitur timet Davidem, si Deus erat cum ipso? Nam si fortunam existimasset rerum dominam Davidi favere, videretur aliquomodo excusandus, si Davidem optaret mille mortibus perire. Sed quum sibi persuadeat Davidem per se nihil esse, sed quidquid est esse Dei favore, et bonitatis divinae signa non dubia in ipso apparere, quare obstupescit et totus cohorret? Nonne potius debebat hoc in animum inducere: Deus hic est, ergo propius mihi accedendum est. Sed quo plura videt praesentiae Dei signa, eo plus horret, et longius recedit. Quemadmodum homines rabidos videmus huc illuc circumspectantes, si in aquae conspectum inciderint terreri, et sibi aquam contrariam imaginari, quod tamen elementum est vitae humanae pernecessarium et utile: ita Saul hic videtur Dei praesentiam tanquam sibi noxiam horrere. Nam illius mentem sic transversam agebat frenesis ut gratiae Dei praesentia, quae omnem metum et pavorem lenire et placare solet, perturbetur magis, et non possit quiescere et suis se cogitationibus solari, sed furiis agitetur ut nihil apud se possit statuere, moxque in hanc modo in illam propendeat: Davidisne praesentiam fugiat, eumque procul a se ableget, an vero domi ipsum retineat. Profecto nobis omnibus idem contingeret nisi Deus ipse nobis notum faceret ubicunque gratiae ipsius apparent vestigia, totidem esse bonitatis ipsius erga nos testimonia. Quamobrem observandum est istud Saulis exemplum, ut si Deus in proximos nostros amoris sui et paternae bonitatis signa contulerit varia dona et sua gratia exornarit, discamus eos amare, et in ipsis Deum colere et venerari, ne forte nobis idem quod Sauli contingat. Caeterum quam horrendum est, quaeso, istud exemplum, et quam detestabilis hominum malitia, qui adversus Dei gratiam in aliquo prae aliis conspicuam non verentur stomachari et magnopere indignari, adeo ut resistere, et sese illi opponere non reformident? Nae haec non videntur posse in homines cadere: verum quum in reprobum sensum coniiciuntur, quid non audent, instar furiosorum et rabidorum canum, ut ante docuimus? Quid quaeso Esavo contigit? quo dementiae devenit? Nae si patris benedictionem contempsisset, datam Iacobo quam fraude praeripuerat, parvi factum illud fecisset et pro nihilo habuisset. At sese vehementer excruciat, et gemitibus ac ululatibus implet omnia. Quid ita vero? Nempe ista non esse rem ludicram, neque hic agi fabulam sciebat: sed Deum istis praeesse et eadem regere cognoscebat, fratremque suum Iacobum a Domino electum inde facile colligebat: sed an ideo sese ad Domini obsequium componebat? Imo contra sese propinqua patris nece consolatus est, et spe de fratre brevi a se interficiendo sustinuit. Itaque benedictionem Deo nolente vult obtinere, vel eodem invito. At quinam fit ut Esavus, si fratrem suum electum a Domino fuisse sciebat, et ita persuasus erat, ut reluctari non posset, contra Dei decretum fratri struat insidias, et mortem eius quaerat? Nempe hinc apparet quod ante dixi, coniectos homines in reprobum sensum suum ipsorum exitium et ruinam promovere adversus Deum pugnando. Ex parte quidem sibi Deum adversum sentiunt: sed alia ex parte sensum omnem divinitatis abiiciunt, et sponte sese in tenebras coniiciunt, omnemque considerationem potentiae Dei fugiunt. Denique Deum ipsum horrent, minime quidem ante ipsius maiestatem trementes, et sese illi subiicientes: sed sese magis indurantes, et in malitia obfirmantes sine ratione et iudicio.

Idem Sauli contigisse videmus. Sensit enim et ipsa experientia doctus est Deum esse cum Davide: nam non simpliciter dicitur David prospero successu rerum usus fuisse, sed Deus cum ipso fuisse, et eundem adiuvisse. An vero Saul idcirco mollitus est, et sese coram Deo deiecit et humiliavit? an agnovit se vires humanas opus superans aggredi, quum Davidem opprimere volebat, quem Deus attollebat? Contra magis magisque induratus et obfirmatus est. Et licet amicitiam simulavit, ipsique filiam suam nuptiis locarit, tamen odium adversus ipsum pectore fovit, metumque intra se continuit, occasionem quaerens Davidem e vivis tollendi, modo tamen ne ipse fecisse vel conscius fuisse videretur. Idcirco dicitur ad finem usque fuisse factus inimicus Davidi: quamobrem timor ille fuit furiosus et rabidus, qualis esse solet omnium improborum et reproborum. Neque enim Dei gratiam possunt quam animadvertunt contemnere,

quod tamen maxime apud se expetunt: sed coërcentur tanquam belluae immanes, furorem despumantes, quae tamen vinclis et catenis vinciuntur, ne noceant. Sic Saul indignabundus libenter Davidi si posset vim aliquam inferret, et quo illustrior in Davide apparet Dei gratia, eo magis exasperatur et fremit, ut non immerito factus ipsi inimicus dicatur, quod exhorruerit Dei dona in Davide conspicua. Nos itaque discamus eo magis Dei dona ubicunque apparuerint venerari, quo magis in contrarium vitium videmus homines proclives, et demus operam ne in eam phrenesin incidamus quae ultimum nobis exitium adferat, et in nostra capita Dei fulgurantis manum trahat, et hinc inde versemur, tantamque in nobis mutationem sentiamus, ut non tantum res creatas metuamus et oderimus, sed et ipsum Deum horreamus. Sed quis erit, obsecro, furoris istius exitus? Contra vero si eos amaverimus in quibus spiritus Dei gratia et dona maxime excellunt, et tanti ea faciemus quanti par est, quod Deus in illis glorificetur, certum est ea ratione ipsa etiam aliorum dona cessura nobis in commodum et utilitatem: ac licet parvi et abiecti simus, multis longe nobis excellentioribus, nos tamen in partem donorum quae in illos Deus contulit venturos. Caeterum est etiam hoc loco expendendum illud odium quo Saul adversus Davidem exarsit, et quod nunquam extingui potuit: ex quo apparet quanta sit humani ingenii a Deo derelicti depravatio et corruptio: et quam sit difficilis ad Deum conversio, quum semel aliquis factus iniquitatis mancipium ad quodvis malum habenas laxat, nisi Deus miraculose ipsum convertat. Et tamen omnibus hominibus commune est istud vitium: quemadmodum contra rara est virtus perseverandi in bono et recta via. Et fit istud conspicuum exemplo Saulis, nempe difficilius ad id quod ius et aequum postulat homines adduci, quam ipsas bestias et feras animantes. Nam et ferae ipsae cicurantur et mansuescunt temporis aliquo intervallo: sic leones et aliae ferae paulatim ad manum venire docentur. Quid hic igitur de homine dicturi sumus, qui suam imaginem in alio deberet contemplari: cur enim ratione et intelligentia praediti sumus, nisi ut inter nos ipsos arcto quodam vinculo vinciamur, quod omnes ad Dei imaginem conditi sumus? Sane multae ferae sunt ea natura ut nunquam ferociam deponant, et neque cum feris aliis neque cum hominibus possint mansuescere: sed tamen non possunt esse hominibus in reprobum sensum coniectis deteriores. Qualis enim hic Saul apparet? Davidem fidelem operam sibi navare et fideliter procurare sua negotia videbat: quum Saul centum Philistaeorum praeputia dotis nomine petiisset, David ducentos Philistaeos cecidit, quorum obtulit regi praeputia: unde fiebat satis conspicuum Davidem regis studiosum et amantem esse. Sed nihilominus Saul magis exacerbatur, et locum irae suae facit, et inde occasionem Davidis maiore odio prosequendi capit, unde habebat fidem ipsius admirandi. Neque vero tamen David ideo lusit operam: quandoquidem Deus fidelitatem ipsius agnovit, et licet Saulis ingratitudo potuisset ipsius animum deiicere, Deus tamen ostendit non inaniter operam fidelem Davidem Sauli navasse, quam Deus approbabat. Profecto non dubitandum quin eodem modo nobiscum Deus agat, si benefaciendo non defatigemur, et non ab officio resiliamus propter eorum malitiam, qui nostra benefacta ingrato animo non agnoverint, quandoquidem illorum oblivio Deum nunquam capiet. Verum non leviter praetereunda Saulis obstinatio, quum dicitur *factus inimicus Davidi cunctis diebus*: nam ex eo apparet quod ante attigi, nempe eum qui semel pravam viam ingressus a recta deflexit, nunquam posse reverti ad bonam frugem: et insigne esse miraculum, quum aliquis peccata sua detestatus ad Deum convertitur. Et sane tanta est nostrorum affectuum vis, ut facile in vitium feramur, et non sine labore virtutem exerceamus, sed contra vel minimo quovis obiecto ad malum abducamur. Quare Deum precemur ut nos sancto suo spiritu regat, a cuius gratia est in bono perseverantia. Nam sicuti Saulem in malo propria malitia perstitisse, sic contra Davidem Dei spiritu in bono perseverasse conspicimus, et nunquam fuisse benefaciendo fatigatum. Idcirco Paulus nos hortatur, ne propter hominum malitiam indignemur: et licet ii quos omni beneficio et studio devincire nobis studuerimus, parvi faciant nostrum studium, et videamur operam lusisse ipsis benefaciendo, ne propterea tamen ab officio recedamus. Ac si naturae imbecillitatem vitio nostro tegendo praeteximus, Davidem intueamur, quem eadem qua nos carne et ossibus conflatum Deus tamen viribus donavit quibus tali tentationi resisteret, suoque illum spiritu replevit. Quare quum tanta sit nostra infirmitas ut vel minima re ab officio avertamur, ad Deum ipsum confugiamus, ipsumque precemur, ut licet hominum malitia nos ab officio deterreat, ipse tamen sua manu regat, et in officio retineat, a quo nunquam dimoveamur.

Deinceps sequitur: *Michol filiam Saulis Davidem redamasse: et Philistaeorum principes egressos, a principio autem egressionis eorum prudentius se gessisse Davidem quam omnes servos Saulis*, id est Philistaeos ad bellum egressos saepe velitationibus multis exercuisse Israëlitas, sed Davidem fuisse instar propugnaculi, et prae omnibus servis Saulis se fortiter gessisse. De Michola amore sentiendum est, Deum ita suam erga Davidem benevolentiam testatum esse conciliata illi uxore, ut magis Saul ureretur conspecta mutua coniugum amicitia. Ve-

rum tamen quaerat aliquis, quomodo Davide ex hostibus victoriam reportante regi bene consultum sit, ac proinde annon videatur Saul Deo resistendo tamen favorem ipsius expertus, et licet improbus rebus tamen secundis usus. Qualis vero tentatio potuit animum Davidis subire, quum videret Saulis odium non posse mitigari, neque vinci, licet ipse quotidie tam ingrato homini suam operam navaret, et vitam etiam exponeret? Nonne igitur videtur haec ipsius animum subire potuisse cogitatio: Me misero quid fiet? Nam si hodie periculum evasi, quid crastinus dies vehat nescio, ecquis laborum finis, quae merces? Si mille animas hostium prostravero, mihi tamen nec seritur, nec metitur: immo contra me regis furor magis accenditur, tantum abest ut mihi concilietur: quare igitur ego diutius ingrato homini meam operam locarem, quare vitam tot periculis exponerem? Dura sane gravisque fuit illa tentatio, quam quum superavit, exemplum fuit quod nos decet imitari: ut si forte hominum malitia et ingratitudo nos ab officio deterruerit, et operam ludere videamur, Deum precemur ut nos in eo retineat, nobisque satis sit ipsi gratum et acceptum esse studium nostrum, licet ii quorum commodis et utilitati inservierimus illud negligant et parvi faciant, quandoquidem amplam mercedem est retributurus: quemadmodum istud est conspicuum exemplo fidelium omnium qui spem suam in ipso collocarunt: sed maxime Abrahami, quem Deus in suam tutelam recepit. Hinc saepe se omnipotentem dicit et protectorem ac mercedem ipsius amplam fore. Omnipotentem autem vocat, ut certo persuasi simus illum satis fortem ad nos defendendos, suamque manum fore nobis instar propugnaculi. Protectorem autem et mercedem, ne statum nobis semper quietum, tranquillum et triumphantem polliceamur, sed sciamus semper nobis imminere pugnas sive adversus inimicos, sive adversus nos ipsos, ut discamus patientia vincere iniurias et contumelias quibus ab iis etiam afficiemur, quorum utilitati et commodis studuerimus. Nam in istiusmodi lucta Deus nostram infirmitatem sublevabit, ut cognoscamus nos ipsi placuisse, et animas nostras et corpora illi obtulisse et consecrasse. Atque in eo conquiescere nos oportet.

Caeterum ne Deum existimemus durius egisse cum Davide, quum Saulem voluit omnium Davidis victoriarum fructu frui: sed ita voluisse magis magisque Saulem indurare. Nam ut sacra scriptura loquitur, Deus improbis benefaciendo, et beneficiis illos cumulando, tanquam boves aut porcos habet, qui mactationi destinati saginantur. Nam quae animantes ad laborem reservantur, modico victu aluntur: sed quae mactationi destinantur, multo cibo saginantur. Hanc similitudinem propheta notat quum ait: *Domine, praepara illos tanquam in die occisionis.* Et ita deinceps videbimus Saulem praecipitem factum in suum exitium, quoniam Deus illum tam exitioso et funesto exitio destinarat, ut circa libri finem visuri sumus. Denique res istae nunc prosperae et secundae versae sunt ipsi in maledictionem et exitium. Contra vero licet Dei filiis multa undique creentur pericula, et in magno pelago saevis undique fluctibus premi videantur, nihilominus tamen finis malorum est aliquis, et superatis tandem omnibus difficultatibus tandem ad tranquillum portum devecti beatitudine fruuntur, longe res omnes istas terrenas superante. Quapropter quum increduli votorum suorum fiunt compotes, et ipsis ex animi sententia omnia succedunt, sic magis ac magis caecutiunt, et penitus excaecantur: et bene saginati adversus ipsum Deum calcitrant, sed tandem Deo rationem omnium reddituri sunt, et graviorem condemnationem subituri, quo maioribus donis ornati fuerint. Idcirco Paulus apostolus dicit eos qui abutuntur Dei patientia vocantis ipsos et invitantis multa cum lenitate et benignitate, thesaurizare sibi ipsis iram in die irae et patefactionis iusti iudicii. Neque enim Deus ferre potest dona sua profanari. Quare quum suis beneficiis Deus nos ad se allicit, si nostra malitia recesserimus, et recalcitraverimus, certum est turpitudinem nostram tandem patefactum iri, poenamque et supplicium horrendum fore.

Et hactenus de Davidis constantia in navanda Sauli ingrato fideli opera. Quod vero dicitur David prudentius egisse quam reliqui Saulis servi, nomenque eius factum celebre, apparet Deum voluisse ipsum in illam dignitatem evehi, ut apud omnes autoritate et gratia valeret, eumque populus amore singulari complecteretur, quo Saul magis magisque ureretur, et ipsius odium et crudelitas excitaretur. Quae quidem in specie Davidi noxia esse videbantur: sed quum in Dei esset tutela et praesidio, novit etiam Deus Saulis impetum fraenare, et ipsius omnes conatus frangere, quemadmodum sequente capite docebimur. Deus itaque Saulem Davidis prospero successu vult magis ac magis uri, eique inimicum fieri, ut magis eius furor exacuatur, et tamen ita Davidem protegit, ne quid ipsi Saulis fraudes et conatus adferre detrimenti possint. Davidis itaque fama fit in dies clarior et reliquis omnibus Saulis ducibus praefertur, et honore debito fruitur. Hinc itaque discamus, insurgentibus adversum nos multis hostibus propter dona quibus a Deo fuerimus exornati: et indignantibus improbis, si nostra opera Deus insigne aliquod opus perfecerit, modisque omnibus et rationibus nostrum exitium quaerentibus, Deum tamen nos sua manu sublevaturum, nosque ipso fretos adversus omnes hostes et invidos boni nostri fore tutos. Neque vero tales sumus quin aliquando sentiamus ex istis

aliquam molestiam: sed si id contigerit, ad exempla sanctorum hominum oculos convertamus, et nominatim Davidem intueamur, cuius aspectu noster dolor leniatur: ac persuadeamur Deum nos in hac parte explorantem, etiam tanquam clypeo tecturum, et quaecunque hinc inde exsurgant tempestates, tutaturum, et adversus illas omnes ita defensurum, ut impavidos feriant ruinae. Contra sciamus fore ut si stulta quadam ambitione efferamur, et ultro a Deo recedamus, et ab ipsius obedientia resiliamus, nostra omnis opera sit inanis, et quum videbimur in summum usque fastigium evecti, tanto graviorem casum, et maius exitium sentiamus. Quare ad aliquem dignitatis gradum evecti, Deo acceptum beneficium feramus, eoque semper nitamur: quod fundamentum si posuerimus futurum est, ut licet sus deque omnia ferantur, et undique confusione cingamur, Deus tamen omnes illas nubes discutiat, cuius auxilio freti sumus quod toties re ipsa sumus experti. Ac licet saepe non appareat praesens Dei auxilium, fides tamen nostra res istas omnes inferiores superabit, et in Dei promissionibus conquiescere faciet, nempe, nunquam perituros qui suam in Domino spem collocarunt, quibuscunque tandem urgeantur difficultatibus: sed Deum effecturum ut patientia vincant et superent omnes Satanae et satellitum ipsius insultus, donec tandem illos ad suae fidei perfectionem deduxerit.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA LXX.

CAP. XIX.

1. *Loquutus est autem Saul ad Ionathan filium suum, et ad omnes servos suos, ut occiderent David. Porro Ionathas filius Saul diligebat David valde.* 2. *Et indicavit Ionathas David, dicens: Quaerit Saul pater meus occidere te: quapropter observa te, quaeso, mane, et manebis clam, et absconderis.* 3. *Ego autem egrediens, stabo iuxta patrem meum in agro, et ego loquar de te ad patrem meum, et quodcunque videro nunciabo tibi.* 4. *Loquutus est ergo Ionathas de David bona, ad Saulem patrem suum: dixitque ad eum: Ne peccet rex in servum suum David, quia non peccavit tibi, et opera eius bona sunt tibi valde.* 5. *Et posuit animam suam in manu sua, et percussit Philistaeum, et fecit Dominus salutem magnam universo Israëli. Vidisti, et laetatus es, quare ergo peccas in sanguine innoxio, interficiens David, qui est absque culpa?* 6. *Quod quum audisset Saul, placatus voce Ionathae, iuravit: Vivit Dominus, quia non occidetur.* 7. *Vocavit itaque Ionathas David, et indicavit ei omnia verba haec: et introduxit Ionathas David ad Saul, et fuit ante eum sicut erat heri et nudius tertius.*

Hic in primis observandum, improborum hominum Deique contemptorum malitiam augeri indies, donec in desperatam impudentiam desinat: et contra Dei filios ex aliquo periculo liberatos in aliud incidere, et tamen semper miraculose ab ipso conservari. Quod apparet ex istis quae hoc loco de Saule narrantur, omnem lapidem movente ut David interficeretur. Et quidem antea speraverat se sic ipsum oppressurum, ut tamen caedis ipsius conscius minime videretur: quandoquidem putabat Davidem nunquam Philistaeorum manibus evasurum: et ita se extra omnem suspicionem futurum. Nam poterat simulare se Davidis mortem aegre admodum ferre, ut solent plerumque multi luctum simulare, et in pectore summam laetitiam occultare. Quum vero Saul animadverteret se operam lusisse Davidi insidias parando: Deumque ipsius opinionem et exspectationem lusisse, iam aperte laxis habenis furere, et quam diu intus foverat crudelitatem prodere incipit, filiumque Ionathanum reliquosque servos ad Davidem interficiendum sollicitat. Ex quo apparet ipsius caecitas et fanaticus furor. Nam si solo Ionathano, vel tribus aut quatuor servis consciis mortem Davidis quaesivisset pudori reliquus adhuc aliquis locus fuisse videretur: sed quum omnes suos ministros ad caedem hortatur, depuduisse illum apparet et Davidis necem non potuisse amplius dissimulare. Quare videtur iam prorsus desperatus, et immanis ac efferus omni humano affectu et honestate spoliatus, eo amentiae devenisse ac stuporis, ut iam neque Deum neque homines vereatur, hominumque existimationem et bonam famam negligat, et homicida et quidem perfidiosus fidelis sui servi non reformidet audire. Ex quibus verum illud esse comprobatur quod ante attigi, in Saulis persona fieri conspicuum, improbos diu dissimulatam malitiam et improbitatem tandem prodere, et eo amentiae et furoris progredi, ut nullo amplius pudore, neque discrimine boni aut mali, retineantur. Quod eo diligentius est observandum, quo plerumque multi gravius in eo peccant. Nam exempli gratia, qui ad furtum animum adiicit, initio quidem horrebit alicuius iugulum petere, contentus loculos abstulisse, a caede prorsus alienus: sed ubi diabolus semel animum invasit, sic indurat et exagitat, ut tandem laxis habenis ad quodvis scelus feratur. Atque hoc Paulus ipse docet quum ait, eos dedolere qui a Deo in reprobum sensum coniecti sunt, ut non solum apud homines omnem reverentiam et honestatem respuant, sed etiam conscientias mortuas habeant, ut Dei timore non amplius retineantur, quo solo possunt homines cohiberi ne praecipites in vitia ruant, tantoque magis iram Domini

adversus se ipsos provocent. Atque hic Domini contemptus improbos occupat, qui ad quodvis flagitium frontem perfricuerunt. Nam nemo repente improbus: quare eum qui male facere incipit, spes est posse adhuc contineri in officio: sed qui malo assuevit, mercedem factis suis convenientem a Deo recipit, nempe a Deo totus diabolo permittitur, unde summus divini nominis contemptus nascitur. Et quemadmodum Dei reverentia improbi non tanguntur, neque ipsius iudiciis commoventur, quae pro virili conantur irrita facere: sic etiam apud homines tanquam perfrictae frontis scorta depuduerunt, neque amplius boni vel mali discrimine afficiuntur, sed coelum terrae miscere volunt, ut mundus summa rerum omnium confusione turbetur. Quae quum videmus in mundo tam frequentia, Deus est summopere invocandus, ne nos derelinquat et nobis ipsis permittat: sed potius quum ad malum sollicitabimur, etiam si vitium adhuc in cordis penetralibus occultum sit, vomicam aperiat et pus eiiciat, ne intus resectum ipsum cor suffocet. Quare quum talia exempla nobis proponuntur, nos ad vivum affici oportet et ad Deum ardentibus votis converti, ne nos in tam lethalem casum praecipitet. Caeterum quum homines ita pedetentim a Deo recedere, et tandem tam procul aberrare, ut in viam nequeant revocari, indeque ab omnibus saeculis malum istud hominum mentes occupasse videamus, facit ne hoc tempore mirari nos oporteat, quum hypocritas videbimus ad tempus speciem aliquam boni prae se ferre, tandemque a Deo produci et tanquam in theatro collocari, ut coram omnibus ipsorum turpitudo appareat, immo et ipsis pueris innotescat: sed tamen admonet ut summo studio talem divini nominis contemptum fugiamus, ne istis hominibus nocentiores tandem inveniamur.

Atque istud apparet ex narratione sermonis illius quem Saul ad Ionathanum filium et omnes servos habuit, quo sibi ipsi ultro dedecus perpetuamque infamiam quaesivisse videtur. Nam aperte suam perfidiam, odium in Davidem, summamque crudelitatem prodit. Hinc itaque discamus quod Paulus admonet, eos qui Deum non honorant ut decet, in tantam ab ipso confusionem dari praecipites, ut ne suo quidem honori parcant, sed sese ultro deridendos omnibus exponant. Sic Deus suae maiestatis contemptores ulcisci solet. Nam eo fine sese nobis patefacit, ut ipsi obsequamur debitamque reverentiam exhibeamus: nosque ab ipso in eum finem creatos sciamus, ut in nobis glorificetur. Discamus itaque nos illi totos, corpus nimirum et animam, dicare in omni puritate. Nae si nos adeo esse miseros contigerit, ut ad quodvis flagitium praecipites ruamus, eoque deveniamus impietatis, ut Dei nomen contemnere eiusque gloriam profanare studeamus, multas habere ipsum sese ulciscendi rationes certum est. Nam in tantum stuporem coniiciet, ut famam apud homines tueri negligamus: quod naturae contrarium est. Ecquis enim nescit homines ignominiam suam tegere pro viribus, et suam existimationem apud omnes sanctam et inviolabilem esse velle? Sed ii quos Deus in sensum reprobum coniecit, nullo pudore, nulla sui existimatione retinentur, imo videntur studio suam turpitudinem apud omnes palam facere, et suam crudelitatem, perfidiam et scelus publice prodere. Nos itaque si sapimus, et nisi volumus in mille difficultates incidere, Deum colere et revereri, nosque illi totos cum candore et simplicitate dedere moniti discamus. Verum enim illud est apud prophetam Domini, quod superius audivimus dictum: *Honorabo eos qui me honorant, et eos ignominia et dedecore involvam, qui me contemnunt et parvifaciunt:* quod ratum fieri ipsa experientia docemur. Caeterum non debent filii Dei summam pacem et otium in hoc mundo sibi polliceri: sed contra perpetuum bellum et pugnam quamdiu superstites fuerint exspectare, adeo quidem ut malum unum multa mala excipiant, et veluti fluctus fluctibus succedant, adeo ut per mille mortis discrimina aegre vitam in hoc mundo trahant. Neque vero tamen omnium hominum par est conditio: neque omnes tam duris exerceri casibus quam Davidem videmus. Suis enim parcit Deus, quorum infirmitatem novit. David vero, quoniam Domini nostri Iesu Christi fuit figura, propositus est nobis exemplum ad quod componamur. Nam et hoc notum est: Dominum nostrum Iesum Christum fidelium omnium esse exemplar, quemadmodum Paulus 8. ad Romanos capite declarat, quum fideles admonet et hortatur ad patientiam, proposito capitis nostri Iesu Christi exemplo, qui sese nobis proposuit exemplum quod omnes decet imitari, neque meliorem expetere conditionem quam fuit ipsius. Docet itaque nos oportere ipsum sequi, et id ipsum in Davide tanquam exemplari proponitur imitandum. Nam quum Davidem Deus tam variis modis et tam multis tentationibus exercitum auxilio suo iuvit, et ex periculis liberavit, admonemur nobis per ignem et aquam transeundum, ut loquitur Propheta Psal. 66. id est omnia quamvis durissima nobis esse subeunda, et cum multis difficultatibus et afflictionibus luctandum, neque otium nobis promittendum quamdiu in terris vixerimus, quasi post luctam unam aut alteram tranquilli futuri simus, sed novas semper difficultates et tentationes exspectandas, quibus fidem et patientiam suorum Deus explorare solet. Sic Davidem videmus primum non procul abfuisse a sepulcri faucibus, quum Saul hastam in illum iacularetur, quae parieti infixa est. Deinde elapsum ex tanto periculo, rursum missum contra Philistaeos, ut ipsorum armis exstingueretur. Verum etsi gravia et periculorum plena ista erant, ut Deus

illius curam abiecisse videretur, re ipsa tamen ostendit sibi esse curae ipsius vitam et salutem, quum in omnibus istis periculis eum est tutatus, tandemque salvum et incolumem reddidit. Iam itaque Saulis furorem intueamur, qui sublata simulatione furit aperte, et quod ante foverat pectore Davidis odium palam detegit, et veluti dato signo convocat inimicos qui faciant in ipsum impetum. Quare si Deus nos variis tentationibus exercuerit, ne tamen animum despondeamus, neve adeo molles et effeminati simus, ut post unum aut alterum praelium tanquam emeriti milites ab imperatore vacationem adipisci cupiamus: sed potius norimus vitam praesentem non tantum cum stadio quodam conferri quod semel ingressos oporteat decurrere, sed cum bello continuo, et quamdiu vixerimus non finiendo. Nos itaque potius sublatis in coelum oculis, et iacta ibi anchora, laborum finem et quietem exspectemus. Sane Deus aliquando nobis in his terris quaedam otia facit: sed tantum ut renovatis viribus alacriores ad praelium accedamus Deumque quocunque vocaverit sequi parati simus.

Porro in Saule apparet non esse hominibus magnopere fidendum quum plerumque et inconstantes et perfidi reperiantur, etsi amicitiam simulent, et prae se ferant. Nam videmus Davidem, quem ante Saul magni fecerat, et servi ipsius amabant et honore afficiebant, iam in odium et Saulis, et servorum ipsius venire, consilia de ipsius caede inter se inire, neminem ad ipsum excusandum os aperire. Solus Ionathanus Saulis filius miseri et innocentis causam audet defendere, fidemque et animi magnanimitatem retinere. Unde apparet quod ante dixi, non omnibus hominibus esse fidendum: quod David ipse doctus experientia docet nos: *Ne hominibus fidite*, inquit, *in quibus nulla fides*. Davidis autem patientia documento erit, non fidendum amicis simulatis, qui dum prospera fortuna fruimur arrideant, in rebus angustis et incertis deserant: quod saepe usu venire solet: sed in Deo spem omnem nostram reponamus. Qui si semel nos in suam tutelam et clientelam receperit, ne dubitemus quin ipsemet nobis in rebus incertis amicos excitet, qui nostram innocentiam tueantur, et auxilio iuvent: quemadmodum Davidi Ionathanum patronum suscitavit. Nam Ionathanus Davidis causam apud patrem ausus agere, sese in magnum periculum coniecit. Videbat enim patrem per intervalla furore agitari, et tanquam fanaticum hominem rabiem suam despumare: quare quum audet illi turpitudinem facti ob oculos ponere, et ipsum patrem arguere, non dubium est quin se in mortis periculum coniecerit: ac proinde speciali Dei gratia fuerit adiutus, et sancto ipsius spiritu confirmatus. Hoc nos decet imitari, et Dei fretos auxilio, nulla refugere pericula, Deo hunc honorem exhibentes, ut ipsi vitam nostram committamus, cuius proprium est eam defendere: non tantum sua ipsius vi sed suscitatis etiam creaturis et hominibus quorum auxilio iuvemur, prout ipsi placuerit: et quibus, si forte periculorum magnitudine terrerentur, et animos et vires sufficiat, quibus omnes difficultates superent, et nos nunquam deserant, sed ipso vitae suae periculo constanter adiuvent. Hoc itaque est observandum, quum dicitur solus Ionathanus ausus fuisse Davidis innocentiam apud patrem tueri. Sed praeterea notandum Ionathanum non agere Davidis causam tanquam supplicem, veniamque deprecantem, sed ipsius innocentiam graviter tueri, patremque ipsum crudelitatis, ingratitudinis et malitiae accusare. Magna fuit igitur Ionathani fides, et sincerus candor. Nam si supplex tantum patri factus Davidem ipsi conciliare studuisset, hominum more, vitamque deprecari, et ad patris voluntatem annuere, et vela quodammodo ventis permittere, faterique Davidem quidem reum esse, sed utendum erga ipsum misericordia; ut solent aulici regum et principum aures istiusmodi verborum lenociniis demulcere, et iratos placare, ut non omnino reos condemnent, sed tamen aliquid ut verum concedant quod illis malus animus contra omne ius et aequum dictaverit. Nihil in Ionathano simile: quem Deus sancto suo spiritu sic rexit, ut fidelis amici functus sit officio. Nam parum erat Davidi vitam donari, si dedecus et ignominia illi fuisset conflata, qui summis honoribus merito erat afficiendus. Vae enim, ait propheta, dicenti bonum esse malum, et malum esse bonum, lucemque in tenebras convertenti. Quare si Ionathanus tantum Davidi vitam servare studuisset, et Sauli patri adulatus concessisset partem eorum quae de Davide criminabatur, certum est amici causam fuisse proditurum, et licet ipsi amicum, Deo tamen iniuriosum fuisse futurum. At non tanti erat neque tam pretiosa Davidis quam Dei causa: itaque bene Ionathanus Davidis causam ita coram patre agit, ut maxime iure et aequitate nitatur. Quare quotiescunque iudicio et sententiis iniquis oppressos autoritate nostra iuvare voluerimus, non tantum habendam personae ipsorum rationem sciamus, ut vitae ipsorum consulatur, sed maxime causae, quam pro nostra virili tueri debemus: ne nobis idem quod Pilato contingat, qui Christum quidem ex manibus Iudaeorum qui mortem ipsius procurabant eripere voluit, sed tamen nonnisi ignominia publica affectum. Sed Deo placere non potest eiusmodi simulatio: quare amicorum proximorumque commodis et utilitati studentes cavere debemus ne dedecore ipsos affici sinamus, et ne causae ipsorum aequitatem praetextu vitae conservandae prodamus, aut pedibus conculcemus, mendacium et iniquitatem improborum veluti nostro calculo approbantes.

Sed ipsa Ionathani verba digna sunt quae accuratius expendantur: *Loquutus est Ionathas de David bona ad Saul patrem suum, dixitque ad eum: Ne peccet rex in servum suum David, quia non peccavit tibi, et opera eius bona sunt tibi valde.* Quandoquidem, inquit Ionathanus, David regem nulla in re laesit, eo magis inique agit Saul ipsum persequendo. Ionathanus igitur patri exprobrat ingratum animum, quum Davidis benefacta non tantum commemorat, sed etiam ait Davidem non peccasse in regem. Neque vero tamen etiam excusari apud Deum Saul potuisset si morte Davidis privatam aliquam iniuriam ultus fuisset. Scripta enim iam lex Dei: et quidem in animis hominum natura insculpsit, bono malum compensandum: quare neque natura ipsa magistra Sauli Davidem ulcisci licebat. Ac ne Ionathanus quidem voluit patrem eximere divinae ultioni si Davidem laesus ipse ulcisceretur: sed peccatum gravius facit et crimen auget, quum ait Davidem nulla in re peccasse adversus Saulem. Naturae enim ipsi repugnat, eius exitium quaerere a quo sis affectus beneficio. Ionathani sane παῤῥησία laudanda, patris vitium libere damnantis, et Davidis in patrem benefacta commemorantis. *Nam*, ait, *nihil in te peccavit, et opera eius bona sunt tibi valde.* Quare summa ingratitudo hic apparet cum summa malitia coniuncta. Nam inhumanum est eum a quo non acceperis incommodum aggredi et habere contumeliose: quanto itaque crudelius et immanius, eum cui devinctus sis multis beneficiis, et cuius singulare sit erga te studium et multa benefacta, odiis prosequi, et eius vitae insidiari? Nae brutis ipsis animantibus deteriores sunt istiusmodi homines. Nam et canis eum agnoscit a quo frustum panis acceperit, et ipsi leones mansuescunt et cicurantur, ut ex profanorum multis historiis apparet. Denique videmus animantes brutas agnoscere suos dominos et benefactores. Infantes antequam pueritiam attigerint nutrices suas agnoscunt, a quibus vitam hauriunt, et in quarum mammis praesidium suum collocant. Quos vero Deus sensu et ratione donavit, quae nullis viribus potest expelli, quandoquidem ipse conscientiae sensus intus urit et cogit eos a quibus acceperint beneficia agnoscere, nonne plus quam efferatos et barbaros esse necesse est, si acceptis ab aliquo beneficiis, cui vitam debemus, et qui nostris commodis studuerit, vitam auferre malis artibus nitimur? Istis rationibus Ionathanus patrem, et illum quidem regem constringit: et urget etiam quum addit, *et vidisti, et laetatus es.* Saepe quidem contingit nos ab aliquo beneficium aliquod consequi, de quo non constet: sed ubi agnitum beneficium nihilo minus parvi facimus, et negligimus, eo maior est malitia nostra, et maiorem condemnationem meretur. Notanda igitur illa circumstantia, quum Ionathanus patrem praeveniens ait, non potes ignorantiam ullam praetexere, neque opus habes inquisitione, tu ipsi vidisti Davidis animum, tu ipsius benefactis gavisus es: ac proinde quantum ipsi debeas, cuius mortem quaeris, non ignoras. Summa ipsius erga populum, summa erga te beneficia, quum et te et populum ex inimicorum manibus eripuit; tu sane illi coronam tuam debes, sine cuius auxilio in hostium potestatem deveneramus. Testibus non opus est, neque ulla inquisitione, tu ipse testis es idoneus: tu gavisus es ipsius virtute. Gaudium autem illud Saulis manavit ex affectione naturali, quod Deus regis et populi misertus esset: quare quum iam capitalis esset illius inimicus qui causa ipsi fuerat tantae laetitiae, quis non illum pro monstro merito habeat? Sane potius ignis et aqua conciliabuntur, quam duae illae tam contrariae affectiones. Nam qui beneficiis affectus est ab aliquo, nisi omnem exuit naturalem affectum et rationem, saltem eum honore dignatur, et saltem animo habet quam gratiam referre non potest. Quare desperatus est Saul et prorsus insanus, quum oblatam ipsi laetitiae occasionem, in odium convertit, et laetitiae illius autorem cane peius et angue exosus persequitur, eique ultimum exitium quaerit. Quamobrem Ionathani integritas et liberalitas summopere est commendanda, quod patris vitia non dissimulavit, sed illi aperte suam turpitudinem detexit.

Et quidem ulterius etiam respexit, nempe non esse ipsi negotium tantum cum Davide, aut mortali creatura, sed cum ipso Deo vivente. Nae multum erat exprobrasse patri crudelitatem et ingratitudinem, ut ante vidimus, sed tamen beneficia Davidis sic exaggerat, ut velit patrem ad Deum ipsum assurgere, quum ait, *et fecit Dominus salutem magnam universo Israëli.* Tune ergo Dei manum rescinderes? Nam quid aliud est David quam Dei manus, per quem operatus est, quem tu tamen persequeris? Vide ergo quicum tibi res sit, et cui bellum indicas. Nae apud homines ipsos perfidiosus et ingratus audies: et ita quidem ut tibi nemo amplius fidat, sed te universus populus abominetur, et dicat: Nonne in Deum es iniurius et contumeliosus? Nam quid aliud est David quam imago praesentiae Dei? Tune igitur innocentem opprimes, et Deo invito, quem de suo solio non potes deturbare, eum cuius usus est ministerio trucidabis? Eum, inquam, cuius memoriam exstare perpetuam oportet, quod eius manu fuimus e periculo proximo liberati? Idcirco bene concludit Ionathanus: Cave ergo pecces in sanguine innoxio, interficiens Davidem, qui est absque culpa. Haec ergo Ionathanus apud patrem protulit, quae scriptis dari sanctus spiritus voluit, ut ex iis utilem doctrinam hauriamus, et singuli nobis ipsis admonitiones istas et

exhortationes applicemus. Quare si eos a quibus nullam iniuriam passi sumus, violentia et iniuriis afficiamus, certum est malitia inexcusabili peccaturos. Etsi non simus ab omni culpa vacui, quum species aliqua iniuriae nobis factae ulciscendae apparebit: quandoquidem eos qui vim vi repellere, malumque malo compensare studuerint, Deus olim ulturus est. Quanquam eo impudentiae devenerunt papistae, ut docuerint rem arduam et difficilem esse iniuriarum oblivisci, et inimicis nostris benefacere, ac proinde admonitionem illam consilium esse ad perfectionem adipiscendam, non autem expressum mandatum divinum: sic ausi adversus Deum blasphemare. Nae istiusmodi cavillis et effugiis haud iuvabuntur coram Deo: qui nos iubet adversum nos ipsos pugnare: et quum luctam in nobis senserimus, et repugnantiam adversus Dei mandata, ipsum invocare ut omnes inimicitias et vindictam ac ulciscendi appetitum ex animis nostris eripiat, et spiritum lenitatis et mansuetudinis infundat. Sed in primis si innocentibus nocendi quaedam animum nostrum occupaverit cupiditas, istam doctrinam in memoriam revocemus: et de acceptis beneficiis non tantum gratiam habeamus, sed etiam referamus. Nam ingratitudine nullum apud homines vitium magis detestandum: de qua ipsi ethnici leges ponere non esse dixerunt necesse, quod satis a natura omnium mentibus insculptum sit, gratiam pro acceptis beneficiis referendam, et nemo possit ullam ignorantiam praetexere: ac proinde non opus sit legibus ullis aut adhortationibus homines ad officium cogere. Nihilominus tamen nimium est vulgare istud ingratitudinis vitium, et nimium altas egit in nostris animis radices, donec illud Deus radicitus exstirparit, et ab eo repurgarit. Quamobrem ore Ionathani prolatam sententiam agite diligenter meditemur: ac si eos quibus nullis benefactis devincti sumus, tamen diligere tenemur, multo magis eos qui nos sibi multis beneficiis obstrinxerunt amandos esse meminerimus: nullamque ipsis de nobis conquerendi occasionem praebeamus, quasi leviter ipsa erga nos benefacta praeterierimus, et ingrato animo neglexerimus. In primis igitur hoc principium altius mentibus nostris infigamus, nos si erga homines ingrati fuerimus, illis licet pacatis et tranquillis, et ultionem non repetentibus, et benefacere nobis non desinentibus, Deo rationem olim reddituros, adversum quem bellum suscipimus et praevalidum adversarium habituri sumus, quum in ipsius creaturas iniuriosi sumus: quandoquidem quaecunque dona proveniunt ab hominibus, a Deo primum emanarunt. Quare si quis in rebus incertis et difficillimis opem tulit et adiuvit, Dei organum et ministrum ipsum agnoscamus, et beneficium ipsi acceptum feramus: et contra si erga beneficos ingrati fuerimus, Deum ipsum nostra ingratitudine offendi non ignoremus. Haec sane diligenter nobis meditanda sunt, et tenendum etiam bonum malo compensantes, Deo rationem olim reddituros, qui causam eorum suscipiet, et tanquam laesae suae maiestatis reos faciet, qui ultro erga homines ingrati ipsum Deum provocasse videbuntur. Caeterum quemadmodum Ionathani fidelis doctoris audire praecepta debemus, sic eum etiam tanquam exemplar sequi par est, in arguendis et reprehendendis quos ad malum ferri videmus praecipites, ut furor ipsorum retineatur, quod quisque pro sua virili et secundum occasiones quae a Deo offeruntur debet efficere. Quamobrem diligenter attendendum quod Paulus admonet, ne invidiae, odiis, inimicitiis et aliis istiusmodi vitiis consentiamus, sed etiam ut opera iniustitiae redarguamus: quae doctrina non unius aut alterius tantum fidelis propria est, sed omnibus communis. Quare si officio nostro erga Deum defungi volumus, quum fraudibus aliquem circumveniri, quum proditiones, quum saevitiae et crudelitatis signa quibus aliquis petatur conspexerimus, nostrum est pro virili istiusmodi consiliis resistere, neque tantum privatim admonere, sed palam arguere peccantes, et tanquam fidos Dei patronos ius et aequum tueri et defendere. Nam certum est nos si silentio causam innocentium prodiderimus, et si quum Deus dederit facultatem pravis consiliis et violentiae improborum resistendi, non fecerimus pro nostra virili, nos in numero improborum a Domino habendos, nullumque excusationi locum apud ipsum futurum, quominus malo consensisse iudicemur. Atque hanc ob causam olim propheta Ieremias conquerebatur, suorum temporum corruptelam deplorans, nullum reperiri qui veritatis causam susciperet, omnes caligare oculis et mutos esse. Quibus verbis docet intolerabili ignavia peccare eos qui quum habeant improbis resistendi facultatem et occasionem, dissimulant tamen et oculos avertuntauresque obturant, ne vidisse vel audivisse videantur.

Caeterum aliquid amplius in facto Ionathani est observandum. Nam patris accusans malitiam, videbatur etiam ipsum ad iram provocare, et hac ratione non modo non consulere Davidis saluti, sed sese in apertum periculum coniicere. Verumtamen ista Ionathanum non impediverunt quominus innocentis et iusti hominis causam libere apud patrem ageret. Et hoc imitari nos oportet: ac proinde licet ab officio multa nos deterrere possunt, puta metus aut periculi imminentis, aut offensionis eorum qui autoritate plurimum valent, nihilominus tamen alacri animo pergendum in officio est, et procul a nobis istiusmodi cogitationes reiiciendae, quibus prohibemur causam miserorum defendere: Deum vero potius quod officii nostri partes requirunt exigentem audiamus, nosque illi totos permittamus non dubi-

tantes quin tempore opportuno iuvet laborantes. et adversus iniurias protegat. Cuius rei exemplum esto Ionathanus, Deum nimirum sincere et candide ambulantes coram ipso nunquam deserere. Nam quid, obsecro, Saulem impedivit quominus adversus Ionathanum filium excandesceret? Nonne poterat Saul etiam cum contumelia filium repellere: Quis tu es, qui patrem audes reprehendere? Nota enim est patrum in filios arrogantia, si admonere ipsos de aliqua re audeant. Tunc, inquiunt, abortive me reprehendes, tu consilium dabis, et quid mihi faciendum docebis? Meum est potius te admonere et reprehendere. Istis ac similibus vocibus Saul Ionathanum reprehendere potuisset, et regiam potestatem illi obiicere, ut ad autoritatem paternam regia maiestas accederet, quam revereri Ionathanum oportebat, et non ita violare aut parvi facere, ut filius et subditus patrem et regem tanquam par aut socius argueret. Sed Deus Saulem veluti quibusdam vinculis coërcuit, et cohibuit, ne in iràs effervesceret, et tanquam bellua impetum in admonentem faceret. Hinc itaque discamus adversus omnes difficultates luctari: et ne dubitemus quin Deus sit nobis adfuturus, quum ipsius verbum sequuti fuerimus: et licet homines adversarios habuerimus, qui variis artibus nos ab officio deterreant, et animos abiicere iubeant, summaque vi persequantur, Deo tamen freti patienter iniurias omnes feramus, et opportunum auxilium exspectemus. Quin imo aliquid etiam amplius hic apparet, nempe Deum dare locum suae gratiae contra omnium hominum exspectationem, ut non sit irritus eorum qui Deum sequuntur labor: quod instar stimuli esse debet ad officium erecto animo faciendum omnibus quorum opera Deus uti vult. Nam saepe videas multos reluctari, et vel eorum quos reprehensuri sunt contumaciam et arrogantiam, vel suam ipsorum tenuitatem et ignorantiam, vel metum ne frustra laborent apud refractarios praetexere, et ita quodammodo suas manus abluere, ne peccasse et ab officio recessisse videantur. Sed inanis iste praetextus, et vana excusatio, quod non animadvertunt isti homines sese ab officio recedentes adversus Deum peccare et quodammodo dedecore et ignominia afficere, quum pro aequitate et rectitudine stare ipsos iubet, et omni iniustitiae et maleficiis sese pro viribus opponere et prava consilia condemnare. Quare quum hoc Deus iubeat, minime dubitandum est, quin obedientiae benedicat, et vel surdis det aures ad admittendas admonitiones, vel meritam mercedem rependat: nostramque operam gratam et acceptam habeat: vel si cum efferis hominibus nobis fuerit negotium, eos contra omnium opinionem domet et mansuetos reddat. Conspicuum illud exemplo Ionathani: ut non dubium sit quin Deus nostram obedientiam accipiat, et labores benevertat, quum operam in eo collocaverimus, ut quod praescripsit suo verbo non inviti sequamur. Quum vero Saul Ionathani monitis obtemperaverit, agnoscamus nos centuplo graviore poena multandos a Domino, si admonitionibus locum non dederimus, sed refractarii fuerimus. Sane Saul non semper se obsequentem bene monentibus praebuit, ut deinceps apparebit, et sine ratione et aequitate in pravo suo instituto perrexit: verumtamen illum Deus hoc tempore voluit sanis filii consiliis obtemperare, et nobis exemplo esse quod imitemur. Res admiranda profecto fuit, fanaticum et furiosum hominem, et arroganter adversus ipsum Deum frementem, iram despumantem, malitiae ac rebellionis plenum, et vindictae cupidum, moveri tamen admonitione filii, et ita flecti ut Davidi conciliatus ipsi mortem struere desisteret. Quare si Saul tam improbus et flagitiosus, tamen acquievit Ionathani filii admonitioni, licet graviter ab ipso reprehenderetur, et tanquam ingratus et homicida accusaretur, etsi non totidem quidem verbis sed sensum tamen hunc habentibus, et quae solidis rationibus nitebantur, quid nobis futurum existimamus, et quam excusationem praetexemus, si nos quidem Dei filios esse velle profitemur eumque colere et venerari, et tamen admonitionibus dare locum non possumus, sed dentibus infrendemus, et extra rationis terminos egredimur pertinaciter institutum pravum retinentes, et in peius ruentes? Nae longe deteriores Saule nos fore certum est, ac proinde miserandam esse nostram conditionem: quandoquidem horrenda poena manet eos, qui suam causam contumaciter defendere volent. Quamobrem quicunque tandem ille sit qui nos admonet et reprehendit et cuiuscunque conditionis sit, et nulla licet autoritate insignis, tamen tenendum est a Deo veritatis autore proficisci reprehensionem: quam si reiicimus magnopere Deum offendi certum est.

Et hactenus de Saule dictum esto, qui licet odio infensissimo Davidem ad mortem usque persequeretur, sanis tamen filii consiliis et admonitionibus locum dedit, et conscientiae stimulis excitatus etiam iureiurando affirmat se a cogitata caede abstenturum: Davidemque in gratiam recepturum: quo iuramento sese quodammodo voluit alligare, et Deo subiicere, suaeque crudelitati et malitiae renuntiare. Nam certum est hoc iuramento non tantum voluisse Ionathano Saulem fidem facere se ab incepto destiturum, sed etiam testari sibi peccatum displicere et ex animo dolere, velleque Deo sese obsequentem praebere, et in omnibus obtemperare. Idcirco se ultro iureiurando devincit, ne a pravis cupiditatibus abripiatur, et tentationi succumbat, sed ut fortiter illis resistat. Sese itaque iureiurando adstringit, ut si fidem fallat, merito ut impius et sceleratus a Deo puniatur. Tantundem

igitur iusiurandum istud valuit, ac si apud Deum professus esset, se pristina vitia eiurare, ut se totum Dei cultui dederet, et pro viribus in eo perseveraret: paratus si contra fecerit meritas poenas de sceleribus suis dare. Atque huius iurisiurandi finem istum fuisse apparet, quum verbis Ionathani vehementer affectus, et sensu peccati morsuque ipso conscientiae excitatus fuisset. Sed non fuit iste sensus diuturnus, quandoquidem paulo post ad ingenium reversus est. Nos vero cognoscamus a Deo nobis illum propositum fuisse in exemplum, ex quo discamus pudore peccatorum affici, quum Deus monitores mittit: et novam mentem induere, ut peccata non tantum condemnemus, sed etiam detestemur et eiuremus, ac pravis omnibus cupiditatibus renuntiemus, et adversus ipsas sic luctemur ut eluctemur, donec tandem Dei voluntati subiecti eius mandatis non amplius reluctemur.

Iam vero agite *etc.*

HOMILIA LXXI.

8. *Motum est autem rursus bellum: et egressus David pugnavit adversus Philistaeos, percussitque eos plaga magna, et fugerunt a facie eius.* 9. *Et factus est spiritus Domini malus in Saul: sedebat autem in domo sua, et tenebat lanceam. Porro David psallebat manu sua.* 10. *Nisus est autem Saul configere David lancea in pariete: et declinavit David a facie Saul: lancea autem casso vulnere perlata est in parietem, et David fugit, et salvatus est nocte illa.* 11. *Misit ergo Saul satellites suos in domum David, ut custodirent eum, et interficeretur mane. Quod quum annunciasset ipsi Michol uxor sua, dicens: Nisi salvaveris te nocte hac, cras morieris:* 12. *Deposuit eum per fenestram: porro ille abiit, et aufugit, et salvatus est.* 13. *Tulit autem Michol statuam, et posuit eam super lectum, et pellem pilosam caprarum posuit ad caput eius, et operuit eam vestimentis.* 14. *Misit autem Saul apparitores qui raperent David, et responsum est quod aegrotaret.* 15. *Rursumque misit Saul nuncios ut viderent David, dicens: Afferte eum ad me in lecto, ut occidatur.* 16. *Quumque venissent nuntii, inventum est simulacrum super lectum, et pelles caprarum ad caput eius.*

Consideranda hoc loco nobis iterum Davidis perseverantia proponitur: quod quantacunque Saul adversus ipsum ingratitudine et malitia peccarit, nunquam tamen ab officio discesserit: sed omni potius pietate et officio erga Saulem ipsi satisfacere conatus sit. Quamobrem nova Sauli offerebatur amandi Davidis occasio, veteresque omnes inimicitias deponendi. Nam etsi antea odio infensissimo illum esset persequutus et aliquam inimicitiarum occasionem habuisse videretur, tempora incidebant, quibus omnem iracundiam deponere debebat, excitato et renovato a Philistaeis bello Iudaeam invadentibus, adversus quos implorandum Davidis auxilium. Is enim prosperos a Deo successus habuerat, et eius manu Deus populum suum in libertatem asseruerat. Quare omnis spes populi videbatur in Davide si fieret dux exercitus sita: quod ipso etiam exitu confirmatum est, quum David victoriam adeptus est a Domino. Sane Saulem nulla potest excusatio a flagitio purgare: quandoquidem si iustis odiis certasset, ea tamen propter tot Davidis in populum et regem ipsum benefacta oblivisci oportebat. Nam ita plerumque accidit, ut benefactis veteres iniuriae deleantur. Tantum vero abfuit ut Saul Davidis in se benefactis placaretur, et rationi et aequitati locum daret, ut contra magis ac magis agitetur malo spiritu, Davidemque trucidare conetur. Ubi vero iusiurandum illud quo se paulo ante devinxerat? Sed non mirandum si periurus Davidem insequitur, quod amens et furiosus esset. Ex quo apparet quo furoris homines plerumque deveniant, ut sint brutorum et ferarum rabidarum instar quum agitantur a diabolo, sensuque ac ratione careant, quod ab illis Deus suum spiritum retraxerit. Nam qua re a brutis discernimur, nisi ratione et intelligentia quam accepimus a Domino? Nae ut nobis vitam Deus tollere quam dedit potest, ita et eandem relinquere, sed ita tamen ut licet brachia, manus et pedes moveamus, tamen anima prorsus obstupefiat et brutescat. Id maxime conspicuum in Saule, quem sic intueri debemus ut ex eo discamus in primis Davidis imitari constantiam, quem ab officio, licet a Saule provocatum saepius, nunquam tamen recessisse videmus. Sane postquam Saul ipsi fuisset conciliatus, et iureiurando confirmata esset illa reconciliatio, potuisset a tam insani et furibundi hominis consortio recedere: verum illi suam operam non negavit, et ad consuetum ministerium reversus est. Deinde ingruentibus hostibus ipse in apertum discrimen se coniicit, non attendens eum pro quo vitae periculum subit toties malo affectu et summa ingratitudine ipsi fuisse iniurium. Noverat enim ille satis cui navaret operam, vocationisque suae satis erat memor. Neque vero semel aut iterum de vita ipsum fuisse periclitatum apparet, sed subinde novas illi positas insidias, ut instar aviculae fuerit accipitrem inter arboris ramos fugientis, ut deinceps pluribus apparebit: sunt enim ista tantum earum tentationum primordia, quibus Davidem miris modis exagitatum fuisse videbimus. Unde discamus non mirari et tanquam novum et insolens existimare, si Deus nos istis malis exercuerit, sed casus omnes patienter ferre meminerimus, et in omnibus angustiis ad

ipsum confugiamus, certo persuasi propitium illum nobis futurum, et nunquam deserturum.

Quod vero de spiritu malo dicitur qui Dei spiritus vocatur, iam ante docuimus quo sensu illud dicatur: nempe sic ut Deo nihil mali possit imputari tanquam autori, sed diaboli sint ipsius vindictae et iustitiae ministri, ut quaecunque malitia fuerit istius spiritus cuius hic fit mentio, nihilominus tamen Deus illo sit usus ad suam perficiendam iustitiam, quae reprehendi a nullo potest, sed in qua glorificari meretur. Spiritus igitur malus est et Dei potentia, et a Deo missus, et mandata ipsius exsequens, in quibus tamen malus est, et coram Deo condemnandus, etsi divinae iustitiae minister, quam Deus obloquentibus et ringentibus licet hominibus approbat ipse inculpatus. Admirandum igitur Dei consilium agnoscamus, in eo quod ipsis diabolis utitur ministris suorum iudiciorum, quos licet pravos et rebelles sub iugum tamen mittit, et ad quamcunque rem voluerit sibi servire cogit. Nos itaque sic arcana ista Domini decet admirari, ut veneremur: et tenuitatis nostrae conscii cum humilitate adoremus. Pravos igitur et arrogantes illos homines absit imitemur, qui Deum suo captui volunt accommodare, et si quid rationi ipsorum contrarium occurrerit, blasphemas voces in ipsum evomunt. Absit a nobis tanta protervia: sed Dei sapientiam adorandam sciamus quam nostris sensibus assequi non possumus. Denique ne insolens nobis videatur, si diaboli, improbi licet et depravati, Deo coguntur inservire, non quidem sponte et recta voluntate: sed Deo ipsos ad suum arbitrium impellente, et per illos sua iudicia exsequente: sic tamen ut in Deum nulla pravae ipsorum voluntatis culpa cadat: ut licet improbi obloquantur et obmurmurent, tandem tamen involvantur confusione. Nos vero discamus Deo iustitiae et aequitatis gloriam tribuere: et praeterea doctrinam ut nobis utilissimam mentibus nostris altius infigamus, diabolos tam arcte sub Dei manu contineri, ut ne movere se quidem sine ipsius permissu et arbitrio possint: adeo ut diabolos ipsos, et omnem ipsorum potentiam audeamus contemnere, quum scimus Deum sic illos fraenare, ut nihil adversum nos sine ipsius voluntate moliri audeant, aut possint, et non possint ultra quam ipsis permiserit pedem movere. Quare nos interea tranquillos et quietos esse oportet, quum diabolos sciamus potentis Dei manu coërceri: sed vicissim sciamus ambulandum nobis esse coram Deo in timore et sollicitudine: ne ipsius iram provocantes hostibus nostris laxet habenas, a quibus tandem obruamur. Hanc ob causam quotidie precamur ipsum ne nos inducat in tentationem, sed liberet a malo. Quibus verbis in primis agnoscimus nos diabolis expositos fore, nisi Dei admiranda et infinita potentia protegeremur. Deinde et cognoscimus nos Deo quotidie multas occasiones derelinquendi nos et illis permittendi praebere: siquidem ab ipsius sancti spiritus luce recedimus, gratiamque ipsius qua nos ad se attrahit reiicimus. Sane tum aliquas Satanae habenas laxat, sed ita tamen ut ea occasione discamus nos ad Dei cultum componere, et in maximis angustiis et afflictionibus ardentioribus votis ad Deum confugere, ipsum invocantes ne nos Satanae permittat, sed in suam tutelam recipiat, et ita custodiat ut nos Satan aggressus operam ludat, et nihil in nos possit, et omnia nobis in salutem cedant. Haec itaque dicta sunto de spiritu illo malo Saulem affligente, qui tamen Dei spiritus fuisse dicitur. Porro quum spiritum dicimus, cavendum magnopere ne confundamus cum sancto illo spiritu Dei, qui eiusdem est essentiae et gloriae cum Deo. Is enim sanctus spiritus Deo coessentialis omni boni fons est et origo: sed iste spiritus creatus est et naturam et substantiam a Deo accepit. Quemadmodum autem bonos angelos spiritus Dei dicimus, non quod eandem habeant cum Deo essentiam, sed quod ab ipso formati et creati sunt, sic et de diabolis sentiendum quorum origo eadem fuit cum bonis angelis. Neque enim a Deo creati sunt mali quales hodie videmus, et qualem eorum malitiam sacra scriptura nobis depingit: sed corrupti sunt et a sua origine decidentes a Deo alienati: quemadmodum et hominem de sua illa pristina puritate decidisse miseri adhuc sentimus. Verum quantacunque sit diabolorum rabies, quantuscunque furor quo adversus Deum insurgunt et recalcitrant, nihil tamen possunt efficere, et vel invitos Dei potentiae subiici necesse est, eiusdemque mandata exsequi. Ac licet furiose ipsi Deo resistere conentur, iustitiae tamen ipsius ministri esse coguntur.

Iam vero agite expendamus quae hic iterum dicuntur: *Et factus est spiritus Domini malus in Saul:* quibus verbis docemur Saulem in peius semper ruentem etiam graviorem in suum caput Dei ultionem accersivisse. Atque hoc diserte Deus fuerat in lege sua comminatus, se crescentibus hominum delictis, et adversus Dei minas sese obfirmantibus, etiam poenas multiplicaturum. Et saepe occurrit in sacris vox illa, *septies se poenas aucturum*, ut homines terreat, ne putent post aliquas plagas pacatum, sed novas subinde metuant, et longe graviores. Septenarius enim ille numerus accipitur pro incerto et magno. Deus itaque in septuplum poenas augebit, nisi sponte nos ipsi subiiciamus, et in ipsius obsequium componamus, et plagis ipsius emendemur, et meliorem mentem induamus. Haec sunt hoc loco diligenter observanda, quemadmodum et insignis est locus Psalmo, 32: sperantes in Domino misericordia ipsius circumdari, ut re ipsa experiantur salutem ipsorum curae esse Domino: contra vero, multa esse flagella peccatoris. Et quemadmodum

feroces equi fraenis et lupatis coërcentur, et quo magis calcitrant, eo maioribus calcarium ictibus eorum latera fodiuntur, et domantur: sic etiam qui se ultro Deo non subiiciunt, neque se ad ipsius obsequium componunt, repetitis ictibus et poenis a Deo solent contundi et confringi. Conspicua sunt ista Saulis exemplo, quem malus spiritus invadens sic torsit, ut Davidis citharam pulsantis cantu iuvari quemadmodum antea non potuerit: quoniam Deus Saulem pro meritis ulturus, non permisit Davidis citharam vim habere ad ipsum recreandum et frenesin ipsius levandam. Quid ita vero iam, quod ante profuerat, remedium fit inutile, nisi quod Saul maiorem iram et indignationem Domini provocavit in se, unde maioribus et gravioribus poenis multari illum oportuit: siquidem correptus a Domino calcitravit, et rebellionem ac contumaciam rebellione et contumacia cumulavit et auxit, et sese in ultimum exitium coniecit? Sane de Saule ista praedicantur ut eius exemplo discamus, Deo poenas immittenti et plagis ferienti subiici, et ad primum ictum parere, ne Sauli similes facti ex Scylla in Charybdin incidamus. Sed si Dei manum senserimus, serio de ipsius iudiciis cogitemus, nunquam in crastinum reiicientes poenitentiam, sed eodem momento cum humilitate nos ad ipsius obsequium componamus, ne ipsius ira et iustus furor magis ac magis accendatur. Nam sane si qualia quantaque sint flagitia nostra et iniquitates perpenderimus, ligna exsiccata ad flammam repente concipiendam videbuntur, et iram Dei proinde vehementius commovendam. Atque ista meditanda sunt nobis quum audimus Saulem deteriorem factum et contumaciorem, non potuisse iuvari citharae cantu, quod Deus non permiserit remedium istud utile illi esse, quod morbus Saulis esset incurabilis, et ipsius desperata salus. Porro in quantas angustias fuerit David coniectus, et quam admirandis modis a Deo servatus hinc apparet. Unde nos oportet sapere, et pericula praemeditari in quae possumus incidere, adeo ut nonnunquam contingat nos velut alterum pedem in sepulcro habere, et velut ipsis mortis faucibus apprehendi. Nam si tranquillum et placatum omnino rerum statum nobis polliceremur in his terris, fides nostra statim ad primam tentationem collaberetur. Quamobrem omnino statuendum est, quemadmodum D. Paulus nos admonet tertio capite ad Colossenses: *Vitam nostram absconditam esse in Domino nostro Iesu Christo*, et nos quamdiu in his terris degimus tanquam in umbra mortis versari, nihilque firmum et stabile nobis hic imaginandum. Nam et ipsa natura nostra fragilis est et caduca, et multa nos undique pericula circumdant, et singulis momentis exitium minantur. Quare mature haec pericula nobis sunt praevidenda, quibus nos Deus obnoxios esse voluit, ut praevisa minus noceant: sed quum in speciem nulla superesse spes salutis, et mors potius praesentissima videbitur, sperare tamen in Domino discamus ipsius exspectantes auxilium, quod modis nobis incognitis et praeter omnium exspectationem continget. Deinde veternum etiam quo saepe torpent homines suae obliti conditionis excutiamus. Qui fit enim ut corrumpantur et instar ebriosorum a mente excidant, nisi quod suae conditionis sunt immemores? Nam sicut ebrius, vel paupertatem, vel morbum suum, vel denique suam conditionem obliviscitur, sic obstupescunt quicunque sua ambitione excaecantur. Inde enim fit ut in suis difficultatibus ad Deum non assurgant. Quamobrem conditionis nostrae memores semper esse nos oportet, et subinde memoriam ipsius refricare, ut tanquam calcaribus et stimulis vehementius stimulemur ad Deum ardentioribus votis invocandum, et iugum ipsius sponte subeundum. Denique certa maneat illa sententia, Deo nos variis modis exercente placide obsequendum, et quacunque duxerit sequendum: et certo persuasi simus vitam nostram ipsi esse pretiosam, ac proinde nos ab illo ut necesse fuerit protegendos et conservandos.

Hanc doctrinam meditari nos oportet ex eo quod David dicitur declinavisse a facie Saulis, fugaque sibi salutem quaesivisse: quam tamen fugam multae deinceps aerumnae, graves tentationes, et dura certamina exceperunt. Deum tamen observemus Saulis ictum avertisse, ut quum Davidem hasta conaretur transverberare, factus sit ictus irritus, et in Davidis commodum cesserit, praeter Saulis mentem. Sed ita solet Deus quae saluti contraria videbantur, imo quae praesentem mortem minabantur, in suorum salutem et utilitatem convertere: quod satis fit ex ista Davidis liberatione conspicuum, quam certum est arcano Dei consilio factam, qui vitam nostram habet in potestate, de qua prout ipsi placuerit disponit, adeo quidem ut quum res omnes creatae videbuntur in nostram perniciem coniurasse, et singulis momentis mortem intentare, nocere tamen non possint, nisi quatenus Deus permiserit. Verumtamen Davidem semel quidem liberatum Dei providentia tum evasisse mortis periculum videmus, sed Saulem nihilominus iracundiorem factum, maiore crudelitate deinceps in ipsum saeviisse, et satellites misisse qui Davidis domum obsiderent, et mane ipsum interficerent. Sed cur non eodem momento quo milites ipsius domum obsederunt iussit eum interfici? Profecto minime dubium est quin sit a Deo cohibitus, et eum metus populi retinuerit. Nam secum cogitavit se, si nocte Davidem interficeret, in odium omnium venturum, et de fama sua tantum detracturum. Et praeterea fore si tantum ex fama populus id audiat, ut memoria facti statim excidat: quamobrem satius esse ut ipsum in totius populi conspectu iubeat interfici,

quo datam ipsi iustam occasionem arbitrentur. His rationibus sese continuit: Davidis necem in crastinum mane differens, quod ipsum e suis manibus elabi non posse crederet. Verumenimvero Dei arcana providentia ista geruntur, quem nos sacra pagina docet ita inflectere hominum improborum cogitationes et mentes, ut quidquid moliantur, quaecunque agitent consilia, in fumos abeant et ventis dentur irrita. Quamobrem eo maior nobis fiduciae in Deo collocandae datur occasio, quo evidentioribus exemplis videmus ipsum non tantum manus hostium suorum ita tenere constrictas, ut sine ipsius permissione ne digitum quidem movere possint: sed etiam eorum cogitationes et mentes sic inflectere, ut nihil possint efficere, nisi quod ipse voluerit. Quamobrem licet David in graviora pericula inciderit quam ex quibus evaserat, nihilominus tamen eum Deus protexit, et tandem ex omnibus eripuit. Hinc observemus Deum mortalibus esse dissimillimum, qui ferre opem laborantibus semel si possunt, non possunt semper opportune: nec si possunt, semper adsunt periculis urgentibus, vel fortitudine, vel viribus destituuntur: denique saepissime fallere hominum auxilium sciamus. Non ita vero Deus, qui, ut ait apostolus: *Fidelis est, et non permittit quenquam ultra vires tentari, et cum tentatione felicem dat exitum.* Quare, quum nos mille mortis discrimina circumdabunt, teneamus Deum in manu habere omnes mortis exitus, et tam facile nos mille periculis quam ex uno tantum posse liberare, quod ipse Paulus docet quum ait Deum nos ex multis mortibus erepturum. Nos quidem semel tantum posse mori certum est, et quidem cuique destinatam mortem naturalem, quare de morte illa non loquitur Paulus, quum ait, Deum nos e multis mortibus liberaturum, sed de afflictionibus. Nam ubi periculum aliquod apparet, mortis est veluti nuntius: at subinde multitudo paene infinita singulis momentis periculorum exsurgit, adeo ut videamur tanquam praeda hostibus expositi: sed Deus nos custodire et eripere ex illis omnibus potest: et hanc ob causam in ipsum unicum spes omnis nostra coniicienda est.

Atque hanc doctrinam eruere debemus ex eo quod dicitur Saul misisse satellites qui Davidis domum obsiderent usque ad mane, ut deinde ipsum interficerent. Ex quo praeterea colligendum est, parum esse firmas amicitias hominum, nisi Deus ipsorum animos regat. Nemo enim Davidi ferre audet opem: etsi non dubium est quin Ionathanus officio suo non defuerit. Michol autem aberat a domo paterna, ut consilia adversus Davidem ignoraverit. Conatum quidem sane Ionathanum verisimile est patris iram placare, et Davidem illi conciliare ut ante fecerat: sed Deus non permisit. Nempe ita voluit Davidem experiri Deum habere varias rationes suos servandi, et illum avertere ab earum rerum spe quae in oculos tantum incurrunt. Nam si Deus unicam in nobis tutandis et servandis rationem servaret, ipsius virtus et potentia videretur causis secundis affixa: sed quum modo hanc rationem init nos liberandi, modo illam de qua nunquam cogitaveramus, tum in unico Deo fiduciam omnem nostram collocare discimus, re ipsa edocti mille rationes ipsum habere nos in angustissimis rebus adiuvandi, et ex omnibus periculis servandi, quoties ipsi videbitur. Ionathanum igitur videmus in praesentia non potuisse Davidem adiuvare, quod Deus non permiserit, ut salutis quam Davidi praeparabat gloria omnis ad Deum solum rediret, et in Deo fiduciam omnem collocare doceretur, quum nulla spes ab hominibus appareret, qui non indiget alieno auxilio, quoties ipsi nos adiuvare in angustiis placet, quandoquidem solus omnia potest. Caeterum ex sequentibus quidem apparebit Ionathanum datam Davidi fidem non fregisse: nam quum Michol abesset domo paterna, non potuit divinare patris de interficiendo Davide consilium, quis igitur illi nisi Ionathanus patris voluntatem detexit? Nam quum se nihil apud patrem neque admonitionibus neque reprehensionibus animadverteret promovere, et contra vim militum ad caedem Davidis comparatam esse sciret, quod aliud illi superfuit remedium quam ut Davidem fuga sibi consulere suaderet? Itaque officio suo non defuit Ionathanus, sed tamen non est eius opera Deus ad salutem Davidis usus, cui non dedit facultatem servandi.

Caeterum quae verba in textu sequuntur, diligenter animadvertenda, quibus dicitur Michol filia Saulis *deposuisse Davidem per fenestram*: *et illum abiisse et aufugisse et salvatum esse.* Audax sane mulieris facinus. Ex quo apparet mulieres, si animum ad bonum appellerent, sicut ad malum, fore multis virtutibus insignes. Ac proinde simulationem meram esse quum sexus infirmitatem praetexunt, et sensus tenuitatem, quum de magni momenti rebus agitur. Nam ex hoc loco satis apparet acutas esse mulieres, et multa saepe audere quae viri suscipere horreant: nihil illis nimis arduum, nihil horrendum; licet mortis adeundum discrimen, dolis suis omnia metuenda superare. Sic hoc loco Michol Davidem maritum ex imminenti periculo eripuit. Hinc apparet omnem adimi mulieribus excusationem infirmitatis et imbecillitatis si ex animi mollitia refugiunt labores, quos tamen ut Deo serviant et proximis debitum reddant, subire illas oportebat. Caeterum etsi haec ita se habent, tamen observanda Dei providentia tam infirmis instrumentis ad opus suum perficiendum utentis: neque enim sexus ille muliebris tantas ex se vires haberet, nisi Deus illas sufficeret. Verumtamen saepe Deus per mulieres multa memoria digna perfecit, quibus excitarentur qui ad res magnas suscipiendas et ge-

rendas erant molliores et remissiores, vel etiam pudore et ignominia afficerentur, qui in officio negligentiores erant, quod eorum magnanimitatem oportebat esse mulierum animis superiorem. Praeterea sic voluit Deus palam fieri suarum manuum opus esse, quod tam infirmis instrumentis perfectum est. Quamobrem Davidi maior oblata est occasio Deum laudandi, et agnoscendi se Dei providentia ex imminenti mortis periculo liberatum, quum uxoris consilio per fenestram dimissus est, quam si humanis viribus adiutus fuisset. Nam quum solus, sine ullius auxilio remansisset, licet multi quidem ex suis militibus auxilium illi tulissent, si potuissent et ausi essent, et uxor illi sola superesset, quid posse videbatur adversus Saulis furorem? Saepe fit enim ut vel audacissimi fortissimique viri obstupescant ad regum furorem, et metu vires ipsorum collabantur. Quamobrem hinc apparet Deum sibi soli voluisse gloriam liberationis Davidis tribui, non ullis humanis viribus adscribi. Ex istorum vero narratione satis apparet Deum posse suos sine ullis humanis praesidiis liberare quotiescunque ipsi videbitur, ex summis periculis, ex quibus nullus hominum opinione videbatur exitus dari posse. Nam, exempli gratia, Davidis domum cingebant armati Saulis satellites, eumque ad mortem quaerebant. Is se per fenestram proripiens, non tamen adhuc salvus et incolumis omne periculum evaserat. Nam in armatos illos satellites poterat incidere, a quibus domus ipsius obsidebatur, et ab ipsis vel ipso momento interfici, vel ad Saulem interficiendus deduci. Verum hostes ipsius Deus sic excaecavit, ut salvus et incolumis ipsorum manus evaserit. Quare divinum hic auxilium agnoscamus quo non ex levi aliquo discrimine, sed ex ipsius sepulcri faucibus David liberatus est. Nam sane centies mortem oppetere potuisset, nisi Dei manu admiranda servatus esset, vitamque veluti novam ab ipso accepisset. Hinc discamus in Domino fiduciam nostram collocare, non quidem ut ratio humana dictaverit, et nostri sensus apprehenderint: sed in ipsa morte speremus, quandoquidem Deus in ipsam mortem imperium et dominationem obtinet.

Porro sequitur alius quidam dolus quem Michol nexuit, ut Davidi tempus evadendi et fugiendi longius daretur, ex quo per fenestram dimissus fuerat. Nam sensit patrem illico satellites dimissurum qui Davidem investigarent, et inventum neci darent: quare pro viribus operam dedit ut deceptis custodibus longius tempus Davidi ad fugam daretur: Caeterum quum subinde missi satellites a Saule Davidem comprehensuri dicuntur, ex eo apparet quanto furore Saul adversus illum exaestuarit. Primum enim intromissi satellites Davidem quaerunt ad mortem: quem quum ex Michol aegrotare dixissent, et ad Saulem retulissent, iussit aegrotum ad se ipsum in lecto portari manu sua perimendum. Non tanti faciendum eius morbum qui mox sit perimendus. Ratum itaque verbum esse vult; tanta est Saulis amentia, tantus furor. Hinc apparet huic mulieri consilium a Domino suggestum, et prudentiam qua patris occurreret insaniae. Nae, ut ante dixi, pauci ad istiusmodi pavores animum retinent: consilium enim nonnisi rebus quietis et tranquillis accipi solet, et dato spatio ad deliberandum idoneo. Quare si repentinus aliquis incideret pavor, sensus obstupefiunt, et non veniunt in memoriam quae rebus tranquillis et pacatis ad rectum consilium occurrunt. Quamobrem miraculo quodam factum videtur, ut Micholi repente venerit in mentem statuam in Davidis lecto collocare, pelle caprina involutam, et vestimentis opertam, ad iniiciendam hostibus Davidis moram, ne repente fugientem assequerentur; quasi res pacatae essent et per iocum et extra periculum constituta risum quaereret. Sane facti huius Deum et autorem et promotorem a nobis agnosci par est, qui Micholi consilium suggessit, eique maritum servandi audaciam iniecit, ac prudentiam dedit in incepto pergendi, ne in hostium ipsum insequentium manus deveniret. Discamus itaque divino auxilio ex periculis erepti ipsum precari ut suum opus perficiat, neque conquiescat, donec ad suum finem deduxerit. Deinde cognoscamus Deum esse qui pedibus manibusque nostris vires suppeditat: qui nostris mentibus consilium et prudentiam immittit: qui animos facit ad id quod utile est, et ad quod ab ipso vocamur fortiter perficiendum. Hinc etiam in omnibus difficultatibus et angustiis ad ipsum confugere discamus, eique omnem nostrae liberationis gloriam tribuere, caventes summopere ne eos imitemur qui in partem gloriae cum ipso venire cupiunt. Nam multi fatentur quidem se Domini adiutos manu, sed sibi etiam salutis partem ascribunt, tantumque de Dei laude et gloria detrahunt. Soli ipsi itaque deberi omnem gloriam certo persuasi, ne dubitemus quin ad ipsum in angustis rebus cum debita reverentia et humilitate confugientes exaudiat. Et si in rebus incertis auxilium tulit, idem aliis ingruentibus effecturum sciamus, suumque opus ita perfecturum, ut nunquam deseramur, modo nos spiritus ipsius sapientia regi sinamus, verbique ipsius virtute armati simus.

Quod vero nominatim dicitur Michol statuam quandam accepisse, et in lecto Davidis posuisse, saepe in sacris vox illa Teraphim in malam partem accipitur: sed non existimandum est Micholam ullum habuisse domi simulacrum quod adoraret: neque legimus Saulem, etsi coniectum in reprobum sensum, unquam tamen sibi finxisse idola quae coleret, aut ulla superstitione fuisse occupatum. Quare non est verisimile Micholam ulla habuisse

idola: quae certum est Davidem non fuisse toleraturum. Iacobum quidem sane videmus Rachelis uxoris amore nimio praeoccupatum, quasdam imagines domi suae ad tempus toleravisse; quae deinde videmus illum sustulisse, domumque suam istis sordibus expurgasse, quum post Sichemitarum cruentam illam caedem sibi metueret. Sed quoniam neque Micholam, neque alium ullum tunc temporis legimus in Israële superstitionibus occupatum fuisse, non est verisimile Micholam ulla idola coluisse, et non dubium est quin Saul divinos et incantatores de medio populi tollens, et alia idololatrica instrumenta, etiam idola sic sustulerit, ut nullus eorum usus fuerit. Sed simulacra quaedam et statuae ad ornatum haberi potuerunt, ut plerumque solent istiusmodi ludicris homines delectari, et in supellectile multas istiusmodi formas effingere, quae vel in aulis vel in tabulis collocentur. Talia fuerunt igitur Teraphim, aut statua illa de qua hic fit mentio. Quae vero de pelle caprina recitantur, qua statuam illam Michol involvit, ne statua lignea vel aerea dignosceretur, levia sunt, et non tanti momenti ut de illis laborandum sit. Incertum enim ad quam rem pellis illa fuerit usui, quare verisimile est fuisse ornatum aliquem lecti, veluti fimbrias, vel tale aliquod ornamentum, ac proinde satis est quod scimus Micholam istiusmodi statuam involvisse pelle illa ad hostes Davidis eludendos et moram nectendam, qua Davidi fugae consuleretur. Hic Micholae dolus fuit, quo retardati sunt satellites a persequendo Davide: qui fuit ipsemet periculosus: nam deinceps illi patrem graviter succensuisse videbimus: sed illa sui oblita mariti saluti consulebat. Ex quo apparet non tantum amor illius in Davidem, sed etiam prudentia et gratia in procuranda mariti salute, quae singularia Dei dona fuerunt. Quapropter nos hinc etiam cognoscamus, Deum, si in eas difficultates inciderimus ut quid nobis utile sit non praeviderimus, rationes suppeditaturum quibus etiam praeter nostram opinionem et exspectationem nobis consulamus. Sane non decet nos quae nobis necessaria sunt negligere, verumtamen hunc honorem Deo tribuere debemus, ut nostri curam ei permittamus, eumque boni autorem agnoscamus: quem sane vel invita hominum malitia sibi reservat honorem. Nam saepe apud nos quid expediat animo versantes, praeterimus quod erat consultissimum, et ita caecutimus ut quid expediat non animadvertamus, quum Deus momento in viam reducit, et quid sequendum, quid fugiendum sit docet. Idem Micholi contigisse hoc loco apparet, in qua fit nobis illa Dei gratia conspicua. Nam illa quidem statuam in Davidis lecto posuit, et eandem vel caprina pelle vel pilis sic involvit, ut aegrotantis speciem referat, qui vel inducias roget, vel sepulcro proximus videatur, ac reliqua curavit ut videmus, sed Deo prudentiam ipsi inspirante. Quare non dubitandum quin nobis Deus consilium suggerat, in rebus angustis quale et quando videbitur. Etsi, ut praemonui, nequaquam ideo nos esse oportet segnes in iis procurandis quae utilia fore nobis arbitrabimur: et tamen nosse et testari omnibus dictis et factis, nos licet omnes ingenii vires explicuerimus in iis investigandis, adeo tamen caecutire ut quid utile sit non animadvertamus, donec ipse Deus dissipata caligine oculos nobis aperiat, quod momento efficiet.

Sequitur deinceps subinde missos a Saule satellites, qui Davidem aegrotantem viderent, et ad se occidendum adducerent, et tandem illos pro Davide statuam vel ligneam, vel lapideam reperisse. Ex quibus apparet opportunum fuisse Micholis inventum et dolum, nam si tantum per fenestram maritum dimisisset, neque milites specie illa elusisset, moramque ita duxisset, potuissent illi fugientem repente persequi et a via reducere. Sed quum mora aliqua intercessisset, ulterius progrediendi Davidi facta est potestas, et alicubi sese occultandi, ne in hostium persequentium ipsum manus deveniret. Denique ex istis apparet, non abs re Micholi a Deo consilium illud suggestum, quod ita fieri postularet necessitas: unde colligimus Deum nosse quid nobis expediat et sit utile, rationesque salutis quae nunquam alioqui nobis in mentem venirent, ab ipso nobis opportuno tempore suppeditari. Saepe itaque in rebus incertis hoc vel illud consilium capimus, quod primo quidem aspectu vel inane vel ridiculum videretur, cuius tamen exitus illud non fuisse superfluum testatur: sed ea ratione Deum suum opus antea nobis incognitum perfecisse. Sic perfecta est Davidis liberatio eo consilio quod ex tempore Michol iniit, imposita statua in lecto ipsius, ut qui satellites ingressi, et ipsum aegrotare audientes, remque ad Saulem deferentes, tamdiu moras necterent dum longius David fugiens hostium conatus eluderet. Et hoc quidem divino instinctu factum agnoscamus, quod Deus nosset quid Davidi conveniens et utile esset: ac proinde istis artibus voluerit Saulis furorem frangere, ne in Davidem ex animi sententia saeviret: sed ille manus ipsius effugiens tanquam e sepulcro liberaretur. Atque in istis admiranda est divina providentia, et in nostram utilitatem haec doctrina convertenda. Micholis responsum in crastinum differemus.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA LXXII.
CAP. XIX.

17. *Dixitque Saul ad Michol: Quare sic illusisti mihi, et dimisisti inimicum meum ut fugeret? Et respondit Michol ad Saul: Quia ipse loquutus est mihi: Dimitte me, alioquin interficiam te.* 18. *David autem fugiens, salvatus est, et venit ad Samuelem in Ramatha, et nunciavit ei omnia quae fecerat sibi Saul: et abierunt ipse et Samuel, et morati sunt in Naioth.* 19. *Nuntiatum est autem Sauli a dicentibus: Ecce David in Naioth in Ramatha.* 20. *Misit ergo Saul lictores, ut caperent David, qui quum vidissent cuneum prophetarum vaticinantium, et Samuelem stantem super eos, factus est etiam spiritus Domini in illis, et prophetare coeperunt etiam ipsi.* 21. *Quod quum nunciatum esset Sauli, misit et alios nuntios: prophetaverunt autem et illi. Et rursum misit Saul tertios nuntios: qui et ipsi prophetaverunt.*

Hesterna concione vidimus Dei providentiam in procuranda salute Davidis per uxorem Micholam, cui et prudentiam et animos dedit ad rem illam perficiendam. Interim tamen illa patrem eo facto laedebat, at non in Deum peccabat. Atque hinc discendum est, videndum esse quae debeatur obedientia iis qui autoritatem et dominatum in nos obtinent, ne in omnibus morem ipsis geramus. Quandoquidem legitima saepe excusatio subest, quod multi iniusta imperent, et Dei gloriae et honori repugnantia. Sane superioribus obedire iubemur, sed in Domino, ut Deo qui summum in homines obtinet imperium, suus honos relinquatur illibatus, et de ipsius voluntate nihil detrahatur. Quamobrem licet Saul filiae Michol indignetur, laudabile tamen ipsius fuit facinus. Nam alioquin homicidii rea fuisset si in patris voluntatem consensisset: et mariti caedis causa fuisset. At Dei mandato iubetur homo patrem et matrem derelinquere ut adhaereat uxori: quod etiam ad mulierem et quidem longe potiore ratione pertinet, quod illa viro suo tanquam capiti debet omnem honorem et obedientiam. Nunc igitur expendamus quod dicitur Saul conquestus se deceptum a Michol: ipsa vero patri mentita, nempe, se minis coactam Davidi fugam permittere, minatum quippe mortem nisi se dimitteret. At longe aliter se res habebat. Nam ante audivimus Davidem incautum insidiis Saulis captum iri nisi uxor illum admonuisset, rationemque ipsa fugae et salutis invenisset, ac per fenestram dimisisset, fraudeque Saulis satellites elusisset moramque illis iniecisset. Ipsius ergo non Davidis fuerant artes et consilium: iam vero patrem alloquens in Davidem ista reiicit, cuius minis metu sit affecta. Hinc apparet in pulchris facinoribus et laude dignis semper aliquid admixtum imperfectionis. Sic qui plurimum in Dei timore profecerunt, reliquias tamen in se humanae infirmitatis sentiunt, et vitio aliquo meliora sua opera infecta cognoscunt. Quam ob causam magna semper Dei timentibus offertur occasio sese coram Deo humiliandi. Licet enim Deum ex animo colere et pura mente servire illi studeant, et quam fidelissime coram ipso ambulare nitantur, tamen semper aliquid desideratur in ipsorum operibus: adeo ut si Deus rationes exegerit, in multis debitores inveniantur: nam merito potest opera nostra Deus tanquam polluta et inquinata vitiis reiicere. Scimus autem nullam maculam aut labem posse a Deo tanquam bonum et integrum opus admitti. Quare cavendum ne operibus nostris coram Deo gloriemur, neque intentione ambulandi coram Deo secundum ipsius praecepta. Caeterum Deo nostra bona opera probari et admitti non ideo negamus, sed non tamen ex illorum merito vel dignitate fieri dicimus, sed ex mera ipsius liberalitate, nos tolerantis quemadmodum pater suos liberos. Hoc itaque constituendum est, nihil quod a nobis proficiscitur esse dignum per se quod Deus admittat: et optima quaeque nostra opera condemnanda quod semper aliquid infirmitatis admixtum habeant, et nunquam ad eam perfectionem quam Deus postulat perveniant. Nos vero, si omnem superbiam et gloriationem deposuerimus, elato capite non verebimur ad Deum accedere, non dubitantes quin gratum et acceptum habeat obsequium quod illi cum obedientia offerimus, etsi vitiis et infirmitate multa coinquinatum. Nam quaecunque displicere ipsi alioqui in cultu nostro poterant non intuebitur, quod in filios adoptarit, et propterea paterna benevolentia et favore nos complectatur, ac proinde vitia et imperfectiones deleat, modo tamen nobis ipsis displiceamus et coram Deo condemnemus. Qua ratione opera nostra nullius alioqui pretii coram Deo nihilominus grata et accepta fiunt ipsi ex mera tamen liberalitate et misericordia.

Quae quum ita sint non magnopere nobis laborandum in excusanda Michol, quum Sauli mentita est: nam potius laudandas quidem in ipsa reliquas virtutes de quibus egimus agnoscemus, et vitium istud mendacii nihilominus reprehendemus: ut in omnibus nostris operibus discamus vigilanter et prudenter agere, quandoquidem ea est humana infirmitas ut vix passum unum aut alterum promovere possimus quin offendamus: quos tamen lapsus humanos Deus gratis in Christo condonabit, modo tamen semper ad scopum ab ipso propositum collimemus: et ne pertinaciter in vitiis perseveremus, sed ea condemnantes coram Deo humiliemur. Nam certum est Deum nunquam inultam relicturum tantam ingratitudinem. Caeterum observandum quodlibet mendacium esse coram Deo peccatum,

licet finis ipsius non sit malus. Hoc enim indubitatum est principium, Deum amare veritatem, quod se abnegare non possit. Quamobrem ne nos immunes a peccato existimemus, licet bona fide affirmare possimus, illud mendacium nemini noxium neque iniuriosum esse. Nam, ut dixi, mendacium sua natura vitiosum est et condemnandum, quod naturae Dei sit contrarium. Deum enim sibi veritatis nomen tribuere novimus, quare quidquid veritati repugnat condemnari oportet, nisi alioqui coelum terrae miscere, et quod atrum est album esse dicere, lucemque in tenebras convertere volumus. Duplo vero gravius malum est, si mendacium alicui noxium est et detrimentosum. Nam ex parte Deus offenditur mendacio: alia ex parte proximus ex mendacio iniuriam passus laeditur. Multi vero sunt mendaciorum gradus, quorum alio gravior et magis condemnandus: verum tamen hoc retinendum est principium, nullum mendacium carere vitio coram Domino, propter quod coram ipso merito condemnemur. Quare licet iocosum esse mendacium dicamus, aut ob bonum aliquem finem, nihilominus tamen in se et sua natura semper malum est: etsi vel vitae nostrae vel proximorum consulamus: quod si ita est, quale futurum illud existimamus, quod fraude, malitia et mala conscientia hunc fallere, illum bonis spoliare et tandem opprimere habet sibi propositum?

Et hactenus de Micholis facto, deinceps sequitur Davidem venisse ad Samuelem Ramam, et ipsi indicasse quidquid Saul sibi fecisset. Et ista quidem breviter recitantur, sed quae tamen multa in se continent. Nam quae potuit esse Davidis narratio, nisi plena querelarum de facta sibi iniuria a Saule, et de eventu contrario unctionis quam a Samuele acceperat? Vocatus enim fuerat David ab ovium septis et rex declaratus ipsius Samuelis ministerio a quo fuerat unctus: et ad dignitatem quam non expetebat a Deo vocatus. Quorum omnium Samuel quum fuisset administer, David profugus ad ipsum venit expostulatum, tantum abesse ut unctio regia sit ipsi utilis, ut contra mortis ipsi mille discrimina creet: atque adeo se praesentis mortis discrimen effugisse. Gravis sane tam Davidi quam Samueli tentatio. Samuel quidem merito queri posse videbatur apud Dominum, inaugurationem illam Davidis ab ipso non fieri ratam, aut saltem illius impletionem tamdiu differri, quam promoveri primo quoque die oportere existimabat. Nam quum Samuel esset propheta et missus a Domino cum mandatis expressis designandi Davidem regem et ducem populi, et interim non modo non implerentur quae Deus praedixerat et testificatus erat, sed in contrarium potius omnia ferrentur, et David in perpetuo mortis discrimine versaretur, et inops consilii, profugus et egenus exsularet, quanto in moerore versatum ipsum arbitramur, quum se mandata detulisse videret, quae non modo suum effectum non producerent, sed prorsus contrarium? Et vicissim David magnam occasionem habere videbatur de Samuele conquerendi. Verumtamen illos sese potius invicem in Dei promissis confirmasse videmus, verumque remedium adversus istiusmodi tentationes quaesivisse. Naiothum siquidem venerunt ubi habitabant prophetae sese exercentes in lege Dei ad salutis doctrinam in tota Israëlis regione propagandam. Itaque tanquam milites instante proelio, sub vexillum Domini se recipiunt, et adversus tam dura certamina praeparant. Nam in locum veniunt in quo Dei verbum praedicabatur, ad quod tanquam tutissimum asylum confugiunt. Hinc vero docemur ingruentibus calamitatibus adversus quae nullum humanum superesse praesidium videatur, ad Dei verbum confugere, quod certissimum est Christianorum militum vexillum, ad quod se hostibus impetum facientibus recipere debent, quod nullum alibi praesidium tutius, nullas certiores vires habeant. Hanc ob causam Samuel Naiothum cum Davide venit, ut cum prophetis esset ibi habitantibus, minime quidem cum illis versatus ut discipulus vel tiro. Nam scimus Samuelem iam inde ab infantia Dei spiritus donis insignibus nempe prophetia ornatum fuisse, quum tamen tunc temporis nulla esset in tota Iudaea revelatio prophetica, sed quasi sepulta iaceret. Sed Samuel hanc solus gratiam acceperat, ut prophetiae dono esset insignis: iam vero quum ad summam senectutem vixisset, ad prophetas venit ut sese cum illis exerceat, non ut illos doctores et magistros habeat, sed ut ipsorum consortio magis ac magis confirmetur in divinis promissionibus, et ipsi etiam Davidi consulat, cuius maxime rationem habuit, et idcirco secum ad prophetas tanquam ad asylum tutissimum adduxit, et adversus Saulis impetum velut in fortissimo propugnaculo collocavit. Sane hominum opinione non videbatur haec ratio idonea Davidem e periculis imminentibus liberandi: quin imo consultum ipsi melius, si in occulto quodam et munito loco delituissent, quem Saul investigando non reperisset. Nam quum essent inter prophetas, fama statim emanavit, et ad Saulis aures pervenit. Sed Samuel non humanis praesidiis et consiliis sibi consuluit, sed ad asylum omni humano praesidio et propugnaculo firmius confugit, sub ipsius nimirum Dei clypeum, prophetarum collegium, in quo esset in illius tutela qui rebus omnibus praeest. Davidem itaque attonitum voluit hac ratione confirmare, vitaeque suae periculo quam Dei iussu et autoritate dignitatem Davidi promiserat ratum facere. Davidem itaque quem dimittere poterat, comitari voluit, idemque cum ipso periculum subire, ut re ipsa testatum faceret se nihil a Davide separa-

tum habere, sed utriusque causam esse communem. Sane satis animadvertebat Saulem hoc facto magis irritatum iri, sibique idcirco maius periculum creatum iri: quandoquidem ipse tantae autoritatis propheta, et tam provectae aetatis egredi domo non poterat, quin fama statim emanaret, et ad Saulem perveniret. Nihil tamen ipsum impediit quin domo licet non sine summa difficultate egressus Davidem comitaretur, et sua praesentia commissam sibi a Domino doctrinam confirmaret ratamque faceret. Hinc apparet eos quibus verbi divini praedicandi cura commissa est, non oportere tantum illud ore praedicare, sed etiam quum opus erit doctrinam suam vita propria obsignare, licet adversus ipsos furore mundus exaestuet. Atque, obsecro, quali tentatione Davidem agitandum putamus, si Samuel a se dimissum iussisset sibi et rebus suis ut posset consulere: se nihil nisi quod eum Deus iussisset fecisse. Contra magnopere David recreatus et confirmatus est, quum se illi Samuel adiunxit, et velut in forti propugnaculo collocavit. Sua itaque praesentia Samuel Davidem facere voluit certiorem de Dei auxilio et de promissionem ipsius certitudine: fore nimirum ut, licet ipsum ad mortem usque Saul persequatur, et maximis iniuriis afficiat, Deus tamen promissiones suas impleat, et ipsius misereatur. Sic itaque sua praesentia Davidem solatus est, et spem fecit eum qui loquutus est non permissurum inanem esse inaugurationem et promissionem. Denique hinc apparet quanta constantia et magnanimitate Dei ministri doctrinam suam confirmarint et ratam fecerint, quod et necesse fuit. Praeterea videmus quale sit nostrum in quibusvis afflictionibus refugium, nempe Dei verbum, quae vera est et firmissima Dei filiorum armatura. Hinc fides, hinc aliae virtutes, spes, caritas, prudentia, patientia manant, quibus armati fortiter hostium nostrorum insultibus resistimus donec victoriam reportemus.

Caeterum ex hoc etiam loco colligimus, quasdam fuisse prophetarum scholas, in quibus formarentur qui deinde veram religionem docerent, puritatemque doctrinae retinerent. Neque enim aliquo tantum tempore prophetae in Naioth habitabant, sed ibi fixam sedem habebant. Porro non simpliciter prophetae fuisse dicuntur, sed prophetantes, ex quo apparet illos omne suum studium adhibuisse in divinae legis exercitatione, ut fideles doctores essent in populo. Quod vero quidam vocem illam *prophetae* accipiunt pro modulatore canticorum est ridiculum: nam non dubium est quin hac voce intelligentiae donum comprehendatur. Prophetarunt itaque, id est sese in legis doctrina exercuerunt: quam sibi ipsis applicarent, et discipulos erudirent. Quare prophetae hic vocantur ii qui sese in Dei lege exercebant: et prophetantes dicuntur, ut doceamur non inanes esse oportere honorum titulos, quemadmodum multi plerumque nomen servorum Dei inaniter mentiuntur. Sic vides in papatu ecclesiae praelatos, episcopos, pastores Dei nomine gloriari, quasi in medio ipsorum regnaret, catholicam ecclesiam, successionem apostolicam, et vicariatum Iesu Christi magnopere iactare, denique istiusmodi magnis titulis insignes esse; sed non satis est titulis gloriari nisi res ipsa respondeat, et tales sint re ipsa quales haberi volunt. Nam quales dixeris episcopos sive superintendentes, qui nullam sibi commissi gregis curam gerant, solis annuis reditibus suorum quae vocant beneficiorum contenti? Pastores etiam quales, et quali cibo suas oves pascunt; et ubi sunt oves quarum curam gerunt? Nae officii ipsorum ratio postulabat, ut Deum praesidem habentes populo sanam doctrinam proponerent, eumque in sanctimonia et integritate vitae exercerent, et ad salutem viam monstrarent: sed quis illorum ista curant? Sane si Iesu Christi vestigia et mandata sequuntur operibus id manifestum debent facere. Sed quis obsecro inter illos ordo est, purae religioni consentaneus? Dominus enim noster Iesus Christus quum in ecclesia pastores constituit, noluit genio indulgere et otio torpere, sed sedulam operam docendo populo navare, eidemque tam doctrina quam bonis operibus et vitae sanctimonia praeire. Sed illi quae Dominus noster ordinavit, funditus evertunt. Ex quibus apparet inanes illos titulos quibus isti gloriantur, non tantum ridiculum quiddam esse, sed impium et ipsi Deo contumeliosum. Quo enim iure, vel quam impudenter potius illi se pastores ovium dicunt, qui lupi sunt rapaces, et procul absunt ab eo munere quo tamen gloriantur? Quamobrem diligentissime observandum quod audimus hoc loco: prophetas non titulo tenus vocatos, ut istos pseudo-pastores papisticos inanibus elogiis ornari videmus, sed revera prophetasse, id est non inani quadam iactantia superbiisse, sed in Dei lege se exercuisse, et in illius doctrina sese confirmasse, ut fidelium doctorum officio fungerentur. Quare hic locus est observatione dignus, ne falsis illis titulis quibus homines gloriantur commoveamur. Idcirco alibi propheta minatur iis qui scientiam reiecerunt, fore ut reiiciantur, ne Domini sacerdotes habeantur. Porro vox illa *Scientiae* non pro cognitione et intelligentia, sed pro praedicatione accipitur, quasi Deus iis omnibus qui haberi volunt pastores et doctores ecclesiae denuntiaret non alia ratione fore, neque habitum iri pastores quam si pure et sincere Dei verbum praedicent: ac proinde si id non fecerint inanes et irritos istos fore titulos. Deus enim aperte declarat se non habere pro doctoribus et pastoribus eos qui scientiam non habent, id est, qui non sunt apti et idonei ad verbum ipsius praedicandum, et qui non funguntur verorum pastorum officio in pascendis gregibus, sed potius esse lupos

et mercenarios, et quidquid faciant, ac quibuscunque titulis glorientur esse abominationi Domino. Sane non desunt hodie qui sese magnopere iactant et ostentant istiusmodi titulis insignibus gloriantes, sed quos satis manifeste redarguit os ipsum Domini. Porro quae de pastoribus dicta sunt, communia possunt etiam esse singulis, pro varia officiorum ratione ad quae vocati sunt. Sic patres oportet intueri quem dignitatis gradum a Deo sint consequuti, non ut segnes et otiosi sedeant, sed ut liberos regant affectu paterno, bonisque exemplis praeeant ipsis, in Dei timore retineant, denique christiane vivere doceant. Sic magistratus, ne otiosam aliquam autoritatem sibi imaginentur, sed a Deo se sciant evectos et in tribunali iustitiae collocatos, ut pro virili quae sunt officii sui partes sustineant. Verbi Dei ministros similiter animadvertere decet, se non vocatos a Deo ad otium et quietem, ut tanquam muti canes torpeant, sed ut sibi commissi gregis curam habeant, salutem ecclesiae zelo vehementi procurent, Deique gloriam pro virili promoveant. Hac ratione singulos admoneri necesse est ex honorum et officiorum titulis quid sui officii ratio postulet, ut fideliter eo fungantur, Deoque olim rationem reddere parati sint.

Sed et aliquid amplius ex hoc loco discendum, nempe, nos admoneri, providendum esse ne in posterum doctrina veritatis et pura religio sepeliatur. Nam experientia docet quam facile aberretur a veritate, et quam levibus de causis doctrina veritatis adulteretur, prout levia et vana sunt hominum ingenia: adeo ut degustatum antea Dei verbum et approbatum, statim tamen ex cordibus elabatur, nisi quotidie nostris auribus instilletur, et illo aedificemur. Idcirco dixi verae religionis propagationem summa cura et diligentia fovendam: Nam qui opportuno tempore sementem non facit, quam messem exspectabit? Nosne ergo segnes esse decet in facienda semente incorruptibilis et coelestis seminis? Itaque observemus non esse otiandum, neque cessandum quin sementem illam spiritualem faciamus, ne nos et posteros inopia cibi spiritualis, qui est Dominus noster Iesus Christus, invadat. Scholas igitur aperiri et doctores constitui necesse est: nam si haec ordinaria media neglexerimus, et librorum aliarumque rerum ad studia necessariarum curam abiecerimus, quibus erudiantur et praeparentur futuri olim divinae voluntatis testes, et qui ecclesiam aliquo ordine regant, sane horrendam confusionem in ecclesiam, et in nostra capita derivabimus. Neque vero sane ista perveniunt ad nos haereditate vel testamento, sed a gratuita Dei bonitate manant: qui non ideo tamen vult nos agere negligenter, sed in hanc curam sedulo incumbere, ut sementis copia semper omni tempore facienda supersit. Caeterum fateor quidem frustra scholas erigi, et in eis fovendis magnam curam adhiberi, futurumque irritum laborem, nisi Deus sancti sui spiritus gratiam largiatur. Nam si domus, si palatia, si urbes aedificandae sunt, necesse est expertos viros aedificio praeesse, qui opus promoveant, et quid expediat provideant. Sic ad spiritualis istius domus aedificationem, et terrae Domini agricolationem requiruntur idonei viri qui alios erudiant, qui homines ad salutis viam vocent, qui in timoris Domini scientia magis ac magis confirment: quae nisi Deus ipse perficiat per sanctum suum spiritum, sane irrita erunt, sed nihilominus tamen Deus requirit a nobis in officio faciendo diligentiam. Quamobrem iusto Dei iudicio segnitiem et negligentiam nostram punire certum est, quum tanta barbaries ecclesiam infuscat, ut falsi a vero discrimen ignoretur, iusti et aequi nulla notitia habeatur, atrum ab albo non discernatur: quod illis temporibus in Iudaea contigisse videmus, in qua non aliter quam inter ipsos ethnicos idololatria obtinuit. Quo vero lex divina tum devenerat? In arca Domini conclusa erat, cuius iussu fuerat ibidem collocata. Verumenimvero Deus non iusserat legem in arca sepeliri, vel tanquam aliquas reliquias asservari et adorari: sed doctrinam in ea comprehensam in ecclesia personare sacerdotum ministerio, quod illis munus iniunxerat. Sed desidia et negligentia populi factum, ut superstitiones irrepserint, et idola invecta sint quibus soli Deo debitus honor tribueretur. Hanc ob causam D. Paulus Timotheum admonebat, uti daret operam ne neophytos ecclesiae praeficeret: sed doctrinam quam a se acceperat iis committeret qui depositum fideliter servarent, et docendi donum haberent: ut hic thesaurus in ecclesia retineretur, non ut absconderetur, sed in fidelium usum converteretur.

Porro fateor non semper ubi vigent scholae retineri doctrinae puritatem. Nam in papatu videmus fuisse scholas et eas quidem magni nominis: sed quarum tamen studiis Deus non benedixit. Atque idcirco notandum quod ante dixi, vanos et irritos esse hominum labores, et inania studia sine speciali Dei gratia. Quamobrem ista duo coniungi necesse est, nempe Deum in primis precari debemus, ut si suae veritatis splendorem et lucem voluit in animis nostris fulgere, ne patiatur nostra negligentia et socordia, vel rebellione exstingui: deinde ut sancti sui spiritus dona in nos et posteros propaget, ut semper bonum semen abunde supersit, et fideliter quae nostri sunt officii faciamus: nullis denique sumptibus parcamus, quibus eos qui docendi donum acceperunt honestis stipendiis foveamus. Nam sunt illi sacerdotes quos nobis Deus ad doctrinae conservationem dat, a quibus ad officium quisque stimuletur. Nam attente et diligenter audiendi sunt, quibus docendi munus commissum est:

et gladius verbi divini, ut Deo obedientes in viam salutis sibi commissas oves dirigant. (Multum vero dissimiles istis sunt illi sacrificuli et pseudoprophetae, qui post obitum miserarum ovium pro illis sacrificant). Hanc ob causam Paulus ecclesiam Dei hoc insignit titulo, ut eam dicat esse columnam veritatis. Non quidem, quasi Dei verbum non sit in se perfectum, et suam puritatem sine hominum opera non possit retinere: sed Deus ea ratione voluit nobis salutis nostrae remedium applicari. Quare si negligentes fuerimus in fovendis qui olim officio doctorum fungantur, et in iis docendis et erudiendis, futurum est ut Dei veritas in medio nostrum collabatur et exstinguatur. Et contra si sedulo hanc doctrinam exercuerimus, et omnem curam adhibuerimus in conservanda ratione quam Deus ordinavit ad ipsius voluntatis cognitionem, certum est fore ut sua dona et gratiam in nobis augeat, quibus in ipsius amore et timore constanter retineamur, ne unquam ab ipso divellamur. Praeterea discamus non ideo si desunt prophetae plebem oportere in ignorantia sua pergere et sibi indulgere, quod factum tamen in papatu videmus. Nam si de Deo, si de fide, si de aliis virtutibus fiebat mentio quibus ab omni corruptione vita purgaretur, et a mundo ad salutis viam amplectendam retraheretur, tum se ex plebe quisque excusabat non esse clericum, non monachum, illa illis relinquenda qui hanc professionem susceperunt, se miserum idiotam, qui domestica tantum curet. Atque haec fuit vulgi opinio: quasi omnis sanctitas et lux veritatis solis illis monachalibus claustris contineretur, et reliquam orbis partem ignorantia occuparet. Sed quaeso, quis nescit, qualis sanctitas in foedis illis cloacis fuerit, et inter profanos illos ganeones, qui sua loquacitate miseris oviculis imposuerunt? Nae similes fuerunt latronibus illis per orbem terrarum errantibus, quos Aegyptios vocant, qui incognitis vocibus et insolenti sermone suam improbitatem tegunt. Nulla sane fuit illis cura veritatem et salutem hominum in scripturis iuvestigandi, sola illis sanctitas et scientia in magnificis et honorificis illis titulis constituta: plebs vero mandatis sacrosanctae, ut vocant, matris ecclesiae se contentam iactabat. Ita neglectae scholae fuerunt, et invecta in christianismum crassa ignorantia. Sed demus istiusmodi impostores suum studium ad verbi Dei cognitionem applicuisse: inutilis tamen labor quandoquidem plebs reiiciebat verae salutis fundamentum, puram putam ex verbi divini fontibus evangelii cognitionem. Nam quae potest esse fidei certitudo eius, qui ab aliena tantum pendet conscientia? At quum Deus prophetarum scholas instituit, qui veritatis doctrinam discerent, voluit et ipsos deinde facere plebem istius cognitionis participem. Neque vero possunt omnes, fateor, esse prophetae excellentes: verum tamen omnes esse Dei discipulos, ut monet Esaias, oportet: nam alioquin membra Domini nostri Iesu Christi esse non possumus. Nam Esaias loquens de ecclesia, quae debet a Domino Iesu Christo et evangelii praedicatione conservari, ait, omnes a Deo doctum iri: cui etiam D. Iohannes consentit, quibus verbis ostendunt quales esse debeant quicunque se in Dei obsequium componunt: minime quidem omnes doctores, (nam esse oportet qui sese exerceant in aliis docendis) sed tamen non ignaros et brutorum instar stupidos. Nam plane sunt ista inter se repugnantia, spiritualem doctrinam habere, et interim Deum precari non posse, et quaecunque ad ipsius cultum requiruntur ignorare. Sane tam sunt ista contraria quam ignis et aqua.

Et hactenus de prophetis in Naioth dictum esto, transeamus ad ea quae sequuntur de Saule, dimissos nimirum ab ipso milites qui Davidem persequerentur, et Naiothis comprehenderent. Ex quibus Saulem apparet omnem Dei timorem abiecisse: nam ut ante vidimus, Samuelem aliqua observantia colebat: et quidem ex ipsius praesentia suam autoritatem retineri arbitrabatur, adeo ut vi retinere ipsum studuerit, donec ora pallii ipsius laceraretur. Ac licet Samuel ipsi sic laceratum et effractum ipsius regnum, patefaceret, non tamen ausum esse aut indignari aut arguere: sed potius tanquam superiorem precari, ut sibi sacrificanti adesset, suaque praesentia dignatum cohonestaret. Iam vero quum Davidem a Samuelis societate non veretur avellere, se prorsus depuduisse palam facit, quum eius autoritatem violare non metuit quem in tantam dignitatem Deus evexerat, atque ipsum prophetarum asylum violare. Coetus enim erat cui Deus ipse praesidebat, ac proinde in quo Davidem oportebat tanquam in asylo tutum esse ab omni periculo. Sane nullus quantumvis locus sanctus perfugium esse debet flagitiosis et sceleratis hominibus, ut fiat latronum potius spelunca: quemadmodum in papatu contigisse videmus, ut templis et coemeteriis abusi sint, quae asyla flagitiosorum esse voluerunt. Sed quum David illi se adiunxisset cuius ministerio Saul ipse fuerat in regiam dignitatem evectus, et quem ipsemet Saul honore dignatus erat, nimia fuit Saulis audacia et iniuria in Samuelem ab eius praesidio et tutela Davidem avellere velle. Nam quum Samuel Davidem Naiothis cum prophetis retineret, perinde fuit ac si Deo ipsi tutelam ipsius commisisset, et in loco sacro velut in forti propugnaculo, et asylo tutissimo collocasset, ubi Dei nomen invocabatur, et legis exercitatio vigebat. Ex quibus magis magisque fit conspicuum Saulem in reprobum sensum fuisse coniectum, et Dei oblitum, omnemque religionem contempsisse, quum vi Davidem ex isto coetu voluit

avellere. Quin et ipsius apparet ingratitudo: quod ab ipso Samuele unctus, et ipsius ministerio in regiam dignitatem evectus, iam ferre non possit ullam mutationem, et accepti beneficii memoriam abiiciat, licet revocare in memoriam illum oportuerat Dei peculiarem beneficentiam qua in regem evectus fuerat.

Caeterum missi a Saule satellites Davidem comprehensuri, dicuntur prophetavisse, quoniam Dei spiritus factus est super eos: quibus non revertentibus et alii missi sunt, qui et ipsi prophetarunt, donec et tertii mitterentur, qui etiam et ipsi prophetarunt, quasi Deus ipsos momento immutavisset. Si quis itaque petat, ubi prophetare didicissent, respondendum Deum aliquando sine mediis humanis operari: et aliquando sua dona facere conspicua in iis qui diligentiam adhibent et studio scientiam acquirunt. Neque enim ullus unquam ad ullam functionem erit idoneus nisi Deus illum donis necessariis per sanctum suum spiritum exornet. Sed haec differentia est, quod aliquando immediate suum spiritum effundat, aliquando certis mediis largiatur. Nam et scholis, et libris et aliis istiusmodi inferioribus mediis utitur per quae in ipsis operatur. Nam, obsecro, potestne aliquis suopte ingenio et naturae viribus ad artes ullas promoveri nisi doceatur? Sapietne aliquis, aut doctusne evadet etiam ductus in scholis, an modestus propria industria? Minime gentium. Sed Deo media illa quae subordinavit benedicente. Quandoque vero Deus sine scholis aut aliis ordinariis mediis per suum spiritum operatur immediate, ut eo maius argumentum laudandae ipsius et potentiae et bonitatis praebeat. Hoc contigit iis de quibus hic fit mentio: qui quidem prophetarunt, sed sicut olim asina Balaam loquuta est sine sensu et intelligentia: neque enim erat ipsi naturale. Nam Deus brutis animantibus non dedit sensum ad intelligendum, neque os ad loquendum, quae hominibus largitus est, ut et intelligant, et conceptum mentis exprimant, Deumque in primis glorificent, ad quem a Deo potissimum formati sumus. Qui vero dedit hominibus vocem articulatam, et in eo praestare voluit caeteris animantibus, quod invicem colloquuntur, et exprimere dicendo sensa possunt, eandem et feris potuit dare: quamobrem nequaquam mirandum si milites istos de quibus hic agimus sine sensu voluit prophetare. Sed non est magnopere nobis laborandum prophetaverintne illi cum intelligentia: an vero ut picae aut aves aliae garrire solent loquuti sint: sufficiat nobis quacunque ratione factum sit, Dei virtutem et potentiam in ipsis conspicuam fuisse: ut licet eo venissent alium in finem, Deus illos hac in re occupaverit, ut extra se et quasi mente moti, divinoque instinctu afflati Davidem intactum reliquerint. Sufficiat, inquam, nosse sic afflatos divino instinctu, ut pro malo quod antea Davidi quaerebant, ipsius saluti et commodis studuerint, et Saulis odium in Davidem contempserint. Idem et deinceps Sauli contigisse videbimus. Deus itaque sic ipsorum consilium et mentem immutavit, ut non modo non comprehenderint Davidem ex regis mandato, ut contra prophetarum socii facti sint. Et istud Deus operatus est, ut re ipsa testatum faceret se hominum corda in potestate et manibus habere, quae pro sua voluntate flectat et impellat. Et de Saulis militum tam qui primi, quam qui secundi et tertii venerant prophetia dictum esto. Sane Saulem vehementer istis oportebat commoveri, et agnoscere se nihil adversus Dominum pugnando promovere: sed ita tamen obstupuit ut Dei manum non senserit. Nam et ipse tandem quum se a satellitibus ludi videret, Naiothum contendit. Ex quibus apparet improbos et flagitiosos homines nullis admonitionibus, nullis documentis ad salutis viam adduci posse, sed contra magis ac magis indurari, quemadmodum ipse propheta Esaias testatus est, Improbos, licet Dei gloriam conspiciant, non animadvertere tamen, quod caligine suffocentur ipsorum oculi. En ut improbi magis ac magis Dei indurantur operibus, et a recta via longius semper abeunt. Hinc admonemur Deum precari, ne quum suae gloriae signa ediderit nos unquam sinat illa contemnere: sed potius illis magis ac magis ad humilitatem erudiamur, eique debitam gloriam et honorem reddamus. Et quo gravius increpaverit nostras iniquitates, eo magis commoveamur et pudore suffundamur propter peccata, eoque ardentius in ipsius cultum feramur, ut una sit nostra beatitudo et felicitas, Deum toto vitae curriculo colere et honore debito afficere.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA LXXIII.

22. *Abiit etiam ipse in Ramatha, et venit usque ad cisternam magnam quae est in Socho, et interrogavit, et dixit: In quo loco sunt Samuel et David? dictumque est ei, ecce in Naioth sunt in Ramatha.* 23. *Et abiit in Naioth in Ramatha, et factus est etiam super eum spiritus Dei, et ambulabat ingrediens, et prophetabat usquedum veniret in Naioth in Ramatha.* 24. *Et exspoliavit etiam ipse se vestimentis suis, et prophetavit cum caeteris coram Samuele: et cecidit nudus tota die illa et nocte. Unde et exivit proverbium: Num et Saul inter prophetas?*

CAP. XX.

1. *Fugit autem David de Naioth quae est in Ramatha, veniensque loquutus est coram Ionatha. Quid feci? quae est iniquitas mea, et quod peccatum meum in patrem tuum, quia quaerit animam meam?* 2. *Qui dixit ei; Absit, non morieris neque enim faciet pater meus quidquam grande vel parvum, nisi prius indicaverit mihi: hunc ergo celavit me pater meus sermonem tantummodo? nequaquam erit istud.* 3. *Et iuravit rursum Davidi: et ille ait: Scit profecto pater tuus quia inveni gratiam in oculis tuis, et dicet: Nesciat hoc Ionathas, ne forte tristetur. Quin imo vivit Dominus et vivit anima tua, quia uno tantum (ut ita dicam) gradu ego morsque dividimur.*

Quomodo Saulis furorem et crudelitatem Deus fregerit hactenus audivimus: quae quidem non sic fracta est quin Davidi nocere semper quaereret, sed ita tamen ut quasi Dei manu coërcitus saevire ad libidinem non potuerit. Quod autem superiore concione audivimus missos a Saule milites ad Davidem capiendum, divino afflatu prophetavisse, eorumque conatus irritos factos fuisse, idem Sauli iam contigit, qui quum voluisset ipsemet Naiothum venire, antequam ad locum ipsum accederet, coepit etiam ipse prophetare. Neque tamen ideo Deus illi sensum iniecit agnoscendi peccatum, neque intelligendi prophetiam ut ipsi prodesset. Sed ut heri docuimus sancti spiritus afflatum sensit, sed sine scientia: et quemadmodum Deus olim asinum Balaami loqui fecit, ita et Saulem nunc prophetare voluit. Quin imo Paulus apostolus docet saepe contingere ut multi in ecclesia donis multis excellant, et docendi facultatem habeant, denique angelorum instar habeantur, qui tamen Dei sint contemptores, ambitione et honorum cupiditate, avaritia et aliis istiusmodi vitiis laborent, sic ut Dei spiritu non regantur, neque eius ductu suam vocationem exerceant, et in ea sincero affectu perseverent, Deique gloriae studio ardeant. Quamobrem non est quod miremur si Saulem audimus prophetavisse, neque tamen ullo sensu divinae gloriae et honoris affectum fuisse, sed tanquam stupidum hominem et extra se positum, licet antea vero prophetiae dono a spiritu sancto exornatum. Hinc admonemur nihil nos iuvare dona quaedam specialia quibus gratiam et autoritatem nobis apud homines conciliemus, nisi in primis demus operam, ut simus novae creaturae in Christo, ut loquitur Paulus alio loco: et fideles admonet ut externam speciem fugiant, qua multi gloriantur inaniter, contenti gloriola quadam et aura populari. Idcirco Paulus ostendit ista omnia levia et inania esse. Quisque igitur Iesu Christi membrum haberi vult, fiat nova creatura.

Et de Saule prophetante hactenus. Quod vero adiicitur, *prophetasse illum coram Samuele*, pugnare videtur cum eo quod antea audivimus: Samuelem post denuntiatum Sauli Dei decretum de regno illi adimendo, nunquam amplius eum vidisse: quinam enim hoc convenit cum eo quod nunc dicitur Saul in Samuelis praesentia prophetavisse? Multi laborant in argutis solutionibus investigandis: alii enim dicunt Samuelem non amplius vidisse Saulem in regia pompa et magnificentia: alii, vidisse quidem, sed tanquam alium hominem, quippe spiritu Dei afflatum et prorsus immutatum, ut non ipse Saul videretur sed alius: sed istae argutiae nullo nituntur fundamento. Quare observandum quum superius audivimus Saulem non amplius fuisse conspectum a Samuele, ex communi usu loquendi dici, veluti quum raro aliquis videtur dicere solemus: Tu nunquam videris. Quod non tantum de visu sed de colloquio et familiaritate intelligitur. Sic ergo illa possunt exponi: Samuelem non amplius ab illo tempore Saulem vidisse, ut indicetur non amplius fuisse ipsi familiarem, neque ad ipsum amplius reversum ut honore quo solebat afficeret, et ut regem non coluisse, neque eius autoritatem tutatum esse: licet tamen ipsum videre aliquando potuerit, sed sine alloquio et familiaritatis ullius testimonio. Licet itaque iam coram Samuele prophetarit, non ideo tamen familiaribus colloquiis eum sibi conciliavit, neque ipsum interpellavit, sed tanquam peregrinum hominem et ignotum habuit, cui Deus mentem ademerat propter ingratitudinem. Hinc colligimus Deum voluisse Saulem ignominia notare et dedecore afficere, qui furioso quodam animo Davidem persequens praeter consilium et voluntatem coactus est intactum relinquere et se domum recipere.

Fuit quidem igitur Saul in coetu prophetarum, sed ad tempus, quasi turbine quodam correptus, quem Deus agit transversum tanquam stupidum et sensus expertem hominem: in quo Dei spiritus agebat, non honoris causa sed dedecoris et ignominiae. Saul igitur apparet sensus omnis et consilii expers, quum inter prophetas versatus neque Samuelem neque alios qui in illo coetu erant agnovit: sed omnibus tanquam divini iudicii spectaculum est exhibitus, et ab eo coetu sic recessit, ut omnibus se ridendum proposuerit. Atque hic videtur simplicissimus huius loci sensus. Caeterum quum dicitur se suis vestimentis spoliavisse, nudusque fuisse tota die illa et nocte, oritur quaestio, an prophetarum mos fuerit sese vestimentis spoliare: neque enim videtur hoc rationi consentaneum. Quidam igitur intelligunt Saulem sese regiis vestibus exuisse, et alias induisse, quemadmodum proprias quasdam fuisse prophetarum vestes videmus. Sed nominatim dicitur nudus fuisse, minime qui-

dem quasi plane nudus fuerit, sed quod suis vestibus spoliatum Deus voluerit ita deiicere, ut singulis ipsius turpitudinem notam faceret. Prophetae quidem certa quaedam habebant vestimenta, non omnino qualia sunt stolae et vestes sacrificulorum hodiernorum, sed ea tamen quibus a vulgo discernerentur. Et hoc colligi potest ex Zacharia nominatim, apud quem dicitur fore, ut quum Deus ecclesiam suam purgabit ab omni corruptione, et idololatria et superstitione, pseudoprophetae qui Domini vineam administrabant, et in pretio et autoritate erant, pallia sua prophetica abiiciant, et privatam vitam degant. Ac si quis eos interroget, quid factum sit ipsorum dignitate, respondeant, se neque prophetas neque filios esse prophetarum, et se illis omnibus renuntiasse. Quod perinde est ac si hodie monachi a Deo illuminati agnoscerent se pseudoprophetas fuisse, Dei et hominum contemptores, et variis superstitionibus et idolomaniis miseram plebem lusisse, et cucullam suam, funes et alia istiusmodi mysteria abiicerent, palamque testarentur se superstitiones illas eiurare, et nolle amplius Deo et hominibus illudere, quod diabolicas illusiones illa mysteria fuisse agnoscant. Ita dicuntur apud Zachariam pseudoprophetae illi pallia prophetica abiecturi. Sed peculiaris quaedam hic est Saulis ratio, quem Deus ita punivit, ut exutis vestibus humi et noctem et diem integram iacuerit. Non ergo tantum ob prophetiam exutus fuit vestibus, sed peculiarem quandam ultionis divinae notam illi Deus inussit, ne esset in pretio et honore, et ne prophetans videretur pristinae dignitati restitutus. Deus itaque illum dedecore et ignominia notavit, ut tanquam turbine agitatus momento deiiceretur, et vestimentis exutus pavoris signum palam ostenderet. Hic locus itaque nullo modo probat prophetas exuere vestes solitos, et ante vidimus illos varia loca lustrare solitos, et in Dei honorem quaedam cantica canere: sed Saulis factum quiddam habet a prophetarum more diversum et separatum: Deo ipsum deiiciente et in terram proiiciente et humiliante, non quidem ut ex animo poenitentia duceretur, nam sui semper similis in malitia perrexit, sed ut a Deo ignominia multaretur, et toti populo contemptibilis redderetur, et ipsius furor et improbitas vulgaretur, qui licet furioso impetu ferretur et sanguinem avidissime sitiret, nihil tamen auderet, sed potius divina manu, tanquam fera quaedam repagulis coërceretur. Sic Deus ridendum propinat Saulem, et ignominia notat, ut vestibus spoliatus et nudus coram Deo et hominibus veniam deprecetur furoris: et ita Deus faciat testatum indignum esse Saulem hominum consortio, quem nudum sine vestibus humi iacere cum ignominia volebat, non quidem plane nudum, sed tamen exutum vestibus ut cum dedecore volutaretur. Hinc discamus quibus nos coram Deo vestimentis ornari deceat: quamdiu enim nobis ipsis induti coram ipso apparemus, nostra natura, cogitationibus et affectibus, longe deterius nobiscum agitur quam si omnino nudi essemus. Hinc in evangelio Domini nostri Iesu Christi passim iubemur exuere sordes nostras et carnales omnes cupiditates, quod nihil sint aliud quam foedae pollutiones, quibus a Deo tanquam profani et detestandi reiiciamur. Quare deponi oportet a nobis, et nosse quicunque splendor virtutum appareat coram hominibus, nihil nisi imperfectionem et vitium esse coram Deo, adeo quidem ut neque coram Deo, neque coram ipsius angelis comparere possimus, donec exuerimus quod natura nobis proprium est. At si nudi fuerimus, magna sequetur inopia et egestas, et horrenda confusio qualis Saulem invasit: quamobrem nos oportet omnibus vitiis et corruptionibus exutos Domini nostri Iesu Christi iustitia vestiri. Quare discamus ita nostris sordibus spoliari, ut Christum induamus, et Dei filio conformemur: ac proinde ad ipsum accedamus ipsius vestibus induendi: quod ipse solus nos Deo patri possit conciliare, gratosque efficere. Spoliamur igitur cum aliquo nostro dedecore, sed non tamen sicut Saul, quoniam Deus ipse nos iustitia, sanctitate et perfectione unici sui filii induet.

Sequitur deinceps hanc ob causam vulgatum fuisse proverbium: *Num et Saul inter prophetas?* In quibus verbis etiam aliqua videtur esse repugnantia. Nam quum antea facta est inaugurationis Saulis mentio, quum iussus esset eum Samuel ungere inter Israëlitas, dictum est illum accepisse prophetiae donum, et quum in prophetarum coetum incidisset qui ex quodam loco in alium proficiscebantur, in medio ipsorum prophetavisse: et inde natum proverbium, propter rei insolentiam: quandoquidem homo rusticus et agrestis tam excellenti dono fuerat ornatus et quidem momento. Quare quum fiebat alicuius mentio qui e bardo et stupido in doctum et acuti ingenii virum evasisset, adhiberi solebat istud proverbium, Saul etiam inter prophetas, ut admiranda quaedam mutatio notaretur: quemadmodum Saul antequam in regiam dignitatem eveheretur, homo rusticus et rudis visus fuerat inter prophetas. Verum quoniam Saul postea fanaticus et quasi furiosus et insanus factus est, ut cum hominibus non posset conversari, novam dedit occasionem huic proverbio renovando: ut quum aliquis vitam egisset antea flagitiosam et deploratam, et ad bonam mentem et meliorem frugem reversus esset, de ipso diceretur: *Num et Saul inter prophetas?* Quasi dictum esset: Istene improbus, iste flagitiosus, iste salutis deploratae, conversus ad frugem rediit, et instar angeli sapit, et in Dei filiorum numero habetur? Saul itaque

primum dedit proverbio isti occasionem, quod homo rusticus et agrestis ac ignobili loco natus fuisset in prophetarum coetu spiritu divino afflatus, quum designatus esset rex Israelitarum. Deinde iterum quum in reprobum sensum coniectus, licet a malo Domini spiritu vexaretur, tamen Dei voluntate ad temporis momentum cum prophetis prophetavit, non sine miraculo, quod sensu et intelligentia careret. Denique proverbium istud fuit in usu apud vulgus, ad Dei gratiam magnifaciendam et praedicandam, nominatim in aliquo conspicuam, de quo nulla omnino spes esset frugi futurum: aut quum aliquis antea vitae deploratae et perditae, in rectam viam redibat. Ac sane Dei virtus in istis duobus insignis est. Primum, quum Deus ad functionem aliquam utitur aliquo, qui videretur antea prorsus ineptus et non idoneus. Et hoc saepe contingit, ut stupidi et inertes multi videantur, qui ad publicas functiones vocati longe se alios quam speratum esset praestent: quae sane summa diligentia et attentione sunt nobis consideranda, ut Dei gratia tanto magis agnoscatur et praedicetur: et persuasum habeamus nos quum ab ipso pendeamus, etiam accepturos dona necessaria, prout ipsi placuerit, etiamsi natura simus inhabiles et inepti. Deinde quum flagitiosos homines, reprobos, et a Dei ecclesia reiectitios in gregem suum revocat, et in viam salutis reducit. In quibus Dei bonitas et potentia est agnoscenda et simul etiam praedicanda. Discamus itaque Dei opera sic admirari ut insolita, ne irrideamus, sed cum honore praedicemus. Nam multos videas, qui quod divina opera suis sensibus non comprehendant quod sint insolita, reiiciant, et velut aures obturent ne intelligant. Hoc iis contigisse videmus, a quibus illud ortum proverbium: *Etiam ne Saul inter prophetas?* quum primo coepisset prophetare, nam cum indignatione quadam dictum illud ab ipsis apparet. Siquidem solo suae rationis et sensus iudicio ducti, iudicant esse impossibile Saulem prophetare, quos Dei virtutem oportebat potius suspicere, et agnoscere potestatem in donis suis in eos quos ipsi videtur conferendis. Ex quibus apparet, nonnullis tam insolentem videri donorum Dei rationem, ut quoniam captum ipsorum superat, eam reiiciant et contemnant. Nos vero contra discamus admirari Dei opera, et in usum nostrum illa convertere: Deique bonitatem adorare nostris sensibus longe superiorem. En quis sit huius proverbii usus, *Saul inter prophetas.* Quamobrem si hodie quosdam videmus in ecclesia loquendi facultatem adeptos, qui videbantur ad publicam functionem inepti, et a Deo factos idoneos, res illa tanta tamque inopinata mutatio sane miranda videbitur, quam sensibus nostris non apprehendimus: sed tam admiranda mutatio nos in admirationem divinae misericordiae et bonitatis excitare debet, quae res suas creatas habet in potestate, et easdem pro sua voluntate regit et administrat. Deinde si flagitiosi homines et qui deploratam vitam egerunt, et ad quodvis flagitium sibi habenas antea permiserunt, ad meliorem frugem, et Dei timorem revocentur, veluti si quis antea vel adulter, vel ebriosus verbi divini intus operante virtute et efficacia mutetur, et ex scortatore vel adultero castus evadat, ex ebrioso sobrius: qui contumeliosus et iniuriosus, omni abstineat iniuria: blasphemus anteactae vitae sordes detestetur: denique illi omnes Dei nomen revereantur, et quisque pro virili sanctificent, nonne tum merito dicemus: *Num et Saul inter prophetas,* non tantum admirati divinum opus, sed eius bonitatem etiam in hominibus a se alienissimis ad frugem revocandis, praedicantes et dignis laudibus celebrantes, nosque ad ipsius obsequium componentes?

Transeamus ad caput vicesimum, in quo dicitur *David fugisse de Naioth, et venisse ad Ionathanum, conquestusque de patris iniuriis qui ad mortem ipsum persequeretur.* Ex quibus apparet Deum fregisse quidem istum Saulis impetum, furoremque ipsius a Davide avertisse, sed nondum tamen otium Davidi facere voluisse: sed a praesenti eripuisse periculo et morte, diutius variis tentationibus exercendum, quibus succumbere et in desperationem venire potuisse Davidem erat verisimile, nisi viribus plus quam humanis fulcitus fuisset. Quamobrem parum videretur humano iudicio sublevatus David, quum imminens sibi hoc periculum evasit: nam quomodo laetaretur qui ex mortis discrimine in alia multa incidit, et ut dicitur ex Scylla in Charybdin. Nam adversus ipsum Saul maiore quam antea furore exaestuat, et non desunt ipsi arma et facultas animum caedis avidum explendi, nisi David tam procul abeat, ut ubi sit gentium Saul suspicari non possit: quandoquidem omnes inimicos et infestos habeat oportet, quem odio rex persequitur. Ergo non videretur magnopere expetendum quod a Deo beneficium tunc David accepit: quem semel fortiter mori satius videbatur, quam toties de vita periclitari. Sed in eo nos oportet Dei suos exercentis providentiam intueri: quorum se vitam tueri ostendit, ut interim per mille mortis discrimina deducat, et multas undique pavoris occasiones excitet, ut in ipso invocando fiant ardentiores, et ipsorum augeatur ad ipsum confugiendi studium, et non defatigentur novas subinde tentationes ferendo. Nam Deus ipsorum his rationibus explorans patientiam et obedientiam, docet esse in hoc mundo peregrinos, eorumque vitam a se uno pendere, et servitutem quam in hoc corpore patiuntur momentaneam esse docet, ut veram libertatem et spiritualem quietem in ipso solo, per Dominum nostrum Iesum Christum quaerere discant. Profecto dura videtur illa na-

turae nostrae et humanis sensibus conditio, perpetuis difficultatibus et angustiis exerceri: sed cui tamen sponte nos oportet subiici, praemium tandem istius luctae exspectantes. Haec itaque nobis in Davide consideranda et meditanda proponuntur, ut in ipso tanquam in speculo contemplemur non esse faciendas nobis ipsis delitias, etsi rebus secundis fruamur, et neque in illis fiduciam collocandam: quandoquidem ea nostra est conditio, ut summa laetitia in summam tristitiam, et iucunda rerum facies in tristem mortis faciem immutetur. Deinde ad Deum in omnibus angustiis et difficultatibus confugere docemur: Davidis exemplum imitantes, cuius deinceps patientiam et preces ad Deum videbimus. Equidem fateor Davidem fuisse Dei donis et gratiis ornatum, et ad eam venisse perfectionem quae in mortalem potest cadere, adeo ut angelicis virtutibus excelluisse merito dici possit. Sed nihilominus tamen illum oportuit et fuit utile sic explorari, variis calamitatibus exerceri, et neque otio neque tranquillitate frui, sed in mille mortis periculis versari: quemadmodum ipsemet Psalmo 30, fatetur, se dixisse in tranquillitate sua, se non dimotum iri in saeculum: et se praesumptione nimia ob rerum successum inebriatum, ut modestiae limites transsilierit, quum statuit apud se fore ut non dimoveretur in saeculum, quasi domum sibi intra nubes fixisset, et humanae conditioni non amplius obnoxius, et miseriis multis quibuscum humana luctatur imbecillitas exemptus. Is licet tot tentationibus exercitus, et variis modis exploratus, fatetur tamen se sui ipsius oblitum fore, nisi Deus ipsum expurgasset, et in afflictionum fornace excoxisset illam arrogantiam qua plerumque in secundis rebus homines utuntur. Quae quum ita sint, serio de nobis cogitare debemus, quum in nostram instructionem ea nobis proponantur. Nam quum suam infirmitatem David agnoscat, quisque nostrum admonetur sibi cavere: et Deo nobis otia faciente et rerum successum concedente, exspectare quascunque tentationes, quibus ipsi nos explorare videbitur. Et praeterea docemur non despondere animum gravibus licet afflictionibus nos undiquaque prementibus, sed in ipsius bonitate sperare, quae nunquam est defutura invocantibus se sine fuco et simulatione, et sua peccata detestantibus et sincere agnoscentibus et confitentibus, quemadmodum Davidem Psalmo supracitato 30 vidimus suam ingratitudinem, quum rebus secundis frueretur, ingenue confiteri. Nam quum fuisset a Deo in regiam dignitatem evectus, et in monte Sion positus tanquam in forti propugnaculo placide regnaret, non agnovit ut debuit prosperum rerum successum a Dei bonitate manare: atqui meminisse debebat se illum Davidem esse quem Deus ex sepulcri faucibus ereptum miraculose liberaverat. Quare tantum Dei beneficium revocare in memoriam illum oportebat, cuius manu sublevatus fuerat, ne plane occumberet. Quamobrem quum Davidem conspicimus Dei manu miraculose ex imminenti periculo liberatum, non tamen a persequutionibus Saulis immunem fuisse, sed variis afflictionibus reservatum, ut ipsius patientia exerceretur: agnoscamus Deo nos ex aliquo periculo liberante, non tamen promitti nobis perpetuum otium et tranquillitatem, sed si passum unum a sepulcro recesserimus, praesentem tamen in oculis semper esse foveam: aut si plane ab uno aliquo periculo liberati simus, aliud subinde praeter omnem opinionem oriri: quod non videri debet novum aut insolens: siquidem Davidem, quod exemplar erat patientiae et constantiae, videmus tam acriter fuisse variis tentationibus exploratum: ut ex eo discamus qua cura Deus suos foveat, et tueatur adversus quoslibet inimicorum insultus.

Caeterum quantus Saulis fuerit furor in Davide persequendo, satis apparet, quod non erubuit ipsi Deo velle resistere. Nam non peccavit ex ignorantia: siquidem licet insanus esset, tamen quum Dei manum sibi sensit iniectam, et exutis vestimentis, nemine illum nisi Deo cogente, culpam fatetur, et prophetisans in coetu prophetarum Davidem non agnoscit, sed velut extra se positus quid faciat ignorat, nonne agnoscere Dei iudicium in se illum oportebat, quo admonebatur ut suam agnosceret culpam veniamque deprecaretur, et omni abiecta mora innocenti quem iniuste oderat conciliaretur? Verum alienissimus fuit ab ista cogitatione, et ad odium inveteratum et consilia sua reversus est, quo facto nonne plane amentem et furiosum illum fuisse videmus, quum non animadvertit quam singulari favore Davidem servum suum Deus complecteretur? Quin et Deo ictus ingeminante quibus sese Saulis adversarium esse palam faciat, nonne monstrosum est illum nihilominus perseverare in misero Davide persequendo, et ad mortem quaerendo: ac ipsi Deo bellum velle indicere, et sponte adversus Deum pugnare? Hinc fit conspicuum, diabolum semel homines invadentem sic ipsos agere transversos, ut ultro adversus Deum ausint insurgere et pugnare. Nam etsi non quidem volentes Deo bellum inferimus, tamen malitia et ingratitudo nostra faciunt, ut vel incogitantes adversus Deum feramur, et veluti furore perciti insurgamus. Et quemadmodum furibundi homines modo hunc, modo illum strangulare vel laniare nituntur, etsi non destinata malitia, verumtamen ex furore et amentia: sic quicunque diabolo permittuntur, in Deum ipsum insurgere non verentur. Porro quum Saulem, antea in regiam dignitatem evectum a Domino, iam videamus in tam miserabili et deplorato statu constitutum in hoc mundo vexari, et similem factum diabolis, qui a Deo boni angeli

creati de sua origine exciderunt, revocare in memoriam debemus D. Pauli exhortationem et in ea proficere, quum ait: Qui stare se existimat, videat ne cadat. Sane non possumus nos ipsos sustinere, sed remedium tamen quaerere adversus infirmitatem nostram possumus, si nimirum ardentibus votis cum omni humilitate Deum precemur, ut sua in nobis dona continuet: et nos sciamus ab illo pendere, ne effraenibus equis similes simus, ne vana quadam gloria et arrogantia efferamur, quum Dei gratia et donis excellentibus ornati fuerimus: sed eum a quo illa accepimus sciamus momento posse eadem adimere: gloriam itaque ipsi debitam reddamus, et ipsi uni accepta dona feramus. Ne arroganter de nostra prudentia sentiamus: et ne negligenter officium faciamus: sed semper humiles cum metu et sollicitudine salutem nostram perficiamus, Deumque invocare nunquam desinamus. Atque haec animis nostris infigenda sunt, et metuenda illa terribilis Dei vindicta, ne donis suis spoliatos Satanae sic permittat ut tanquam ipsius mancipia trahamur cum ignominia et dedecore quocunque ipsi libitum fuerit. Et idcirco nos Christus admonet ut vigilemus, fore minatus ut si ex aliquo loco diabolus egressus, eodem revertatur, non solus ipse sed multis aliis stipatus spiritibus dominatum invadat, et summa vi retineat. Atque haec merces omnibus iis debetur, qui a Deo acceptis excellentibus donis segniores erunt in ipso invocando, ut eadem in ipsis perpetuet, ne in Satanae veniant potestatem. Nam huius mundi principem esse Satanam scimus: ac proinde nos quum Dei sancto spiritu afflamur, ab illo iniquitatis gurgite et diaboli tyrannide qua premebamur liberari. Quare si Dei spiritum nostra malitia reiecerimus, necesse erit nos in diaboli potestatem venire, et tam horrendis modis ab illo vexari, ut in detestationem omnium veniamus. Metuendum itaque tam horrendum iudicium, cuius tamen nobis in Saule tanquam in imagine viva proponitur exemplum: fore nimirum ut qui a Deo fuerint aversi, et ipsius dona spreverint, in horrendam mutationem incidant, ut quandoquidem Dei imperium ferre non potuerint, diaboli tyrannidem ferre cogantur.

Sequuntur deinceps verba ista Davidis apud Ionathanum de Saule conquerentis expendenda: *Quid feci, quae est iniquitas mea, et quid peccatum meum in patrem tuum, quia quaerit animam meam?* Digna observatione verba, ex quibus apparet qua ratione David Ionathani auxilium et opem implorarit, nempe, ut ipsius innocentia veniret in medium. Atque hac ratione debemus in rebus incertis auxilium exspectare, et cavere ne quando nostra pervicacia et arrogantia male nobis consulamus. Nam eo impudentiae plerosque venire videmus, ut licet centies millies peccarint, sibi tamen statim ignosci velint: atque in hunc usum plerumque amicitiae quaeruntur. Si quis enim alicuius flagitii reus tenetur, vultu quidem virum bonum simulat, sed tamen animo violationem iustitiae expetit, ut a criminis poena liberetur. Ideo non inquirendum tam severe in causam dicet, et ne omnino nullum peccatum dicatur, aliquod quidem fatebitur, sed non tantum ut tam severe et rigide sit puniendum. Atque ita solent qui veluti duabus sellis sedent, qui nullo Dei gloriae studio ducuntur, et in quibus nullus est candor et integritas. Denique ut ante dixi, multi amicitias fovent magis studiosi salutis improborum et flagitiosorum hominum, quam Dei gloriae et proximorum innocentiae: sibique videntur officio pulchre defuncti si amicorum turpitudinem occultarint. Sed David nos hoc loco longe aliud docet: nam nullum a Ionathano petit auxilium nisi proposita conditione ut ipsius innocentia et integritas innotescat. Idcirco vel ipso iudice suam causam tuetur, quum ait, quidnam est peccatum meum, et quaenam iniquitas? Nam suorum factorum dictorumque rationem reddere paratus erat. Equidem agnosco saepe sceleratissimos quosque suam innocentiam plenis buccis profiteri, suamque innocentiam impudenter proferre, ut iusti reperiantur. Sed longe alia est Davidis ratio, qui nihil agit nisi candide et sincere. Quare neque sese impudenter iustificat, neque se simulatis verbis tuetur, ut plerique solent etiam deierando sese licet sontes tueri. Non ita David: sed ipse se offert Ionathano, rationem actionum reddere paratus: et idcirco suum peccatum proferri postulat, poenam, si quid mali admiserit, ferre paratus. Hoc exemplum nos decet imitari, ut bonam conscientiam coram Deo et hominibus retineamus, ut quascunque afflictiones et cruces Deus immiserit aequo et patienti animo feramus. Atque hoc ipsum nos docet Petrus apostolus, admonens fideles ut non patiantur tanquam fures, latrones aut flagitiosi homines: sed si Deo volente persequutionem patiantur, coram Deo et hominibus bonam suam conscientiam testari possint, ut immerito ab hominibus affligi ipsos palam appareat: tota vita nostra pro nobis ferente testimonium, et nostram integritatem et candorem testante. Porro ex Ionathani responsione apparet Saulem iam ipsi diffidere coepisse, et non communicasse cum illo sua consilia: et quidem ut Davidem facilius opprimeret, noluisse quod mente occultabat patefacere: siquidem nihil antea promoverat patefacto Ionathano suo consilio. Quamobrem inscio Ionathano mortem Davidis procuravit: quemadmodum verisimile est Davidem fraudes Saulis detexisse, qui licet iuratus Ionathano promisisset se non amplius Davidis necem quaesiturum: tamen inscio Ionathano magis ac magis procuraverit. Non dubium ergo quin David Saulis malitiam dete-

xerit, licet iureiurando promisisset se ab incepto destiturum.

Sed tamen Ionathanus istud perspicere non potuit, quemadmodum ex ipsius responso conspicuum est: *Non facit*, inquit, *pater meus quidquam grande vel parvum, nisi prius indicaverit mihi: hunc ergo celavit me pater meus sermonem tantummodo? Nequaquam erit istud.* Atque ita Ionathanum excaecatum fuisse videmus ut patris malitiam apprehendere non potuerit, nisi David eam ipsi patefaciat. Hinc fit conspicuum Saulem ita fuisse dementatum, ut fuerit in malitia pertinax et Davidem pervicaciter ad mortem sit persequutus: et quidem non indicato consilio Ionathano cui coronae successionem procurabat. Nempe nolebat impediri ab ipso, sed semel Davidem tollere e vivis, ut ipsius morte ignominiosa tota patris familia etiam dedecore et ignominia perpetua notaretur. Hanc ob causam David iureiurando se apud Ionathanum purgat omni adversus patrem peccato, quod sane iusiurandum minime fuit de nihilo. Nam de vita ipsius Davidis agebatur, et de promisso ipsi regno de quo Ionathanum oportebat fieri certiorem, a quo etiam David opem et auxilium exspectabat. Quare non est habendum istud iusiurandum leve aut inane, ut plerumque homines temerarii sunt in iurando: sed necessitate coactum Davidem iuravisse certum est. Nam primum de ipsius vita agebatur quam in pretio habere debebat, quandoquidem erat Domini nostri Iesu Christi figura. Deinde accedebat Ionathani caecitas qui falsa opinione deceptus patris malitiam non poterat animadvertere, quem contra deposuisse pravum animum erga Davidem sibi persuadebat, et ita incautus Davidi exitium adferebat. Quare oportuit Davidem ad excitandum Ionathani torporem iureiurando querelam suam confirmare et ratam facere. Verumtamen in huius iurisiurandi formula quaedam vox non debet in usum admitti. Nam in iuramentis solum Dei nomen usurpare nos sacra scriptura docet: sed Davidis infirmitatem Deus hac in parte toleravit: quum ait: *Vivit Dominus, et vivit anima tua.* Diximus in iuramentis solum Dei nomen usurpandum quamobrem siquis creaturam ullam admiscet, Deo socium tribuit, quod nimis horrendum est dictu. Idcirco videmus Deum nominatim in lege praecepisse de iuramentis, ut per nomen ipsius solum iuretur: quemadmodum Esaias propheta docet: *Et qui iurat in terra, iurabit in Deo, amen.* Est igitur haec iuramentorum regula, ut cum honore et reverentia Dei nomen assumatur, quandoquidem solus ipse hominum corda et renes scrutatur: solus veritatem tueri potest. Et hanc ob causam iuramento dissidia sua homines componere volentes iurant per maiorem se, nimirum per Dei ipsius nomen, ut omnium iudex et vindex agnoscatur. David igitur iurans per Dei nomen et per animam Ionathani, videri posset ab hac regula recessisse quam sacra scriptura praescribit. Sane aliquid in hoc iuramento defectus esse fatendum est, sed non existimandum tamen voluisse Davidem aliquid de Dei autoritate detrahere: et non iurasse per viventem animam Ionathani, ut aequalem illam Deo faceret: sed ut summam amicitiam qua ipsum complectebatur testatam faceret: quasi dictum vellet: Dominus vivit, et tantum vita tua mihi cara est et tanto te amore complector, ut millies mori malim, quam aliquid contra nostram amicitiam peccare, idcirco iuramento isto affirmo rem ita esse ut dixi. Quare iusiurandum est mixtum adiuratione ab amicitia quae inter Ionathanum et Davidem intercedebat. Quin imo frequentes sunt istiusmodi asseverationes, ut aliquis in animam et vitam suam iuret: quod non est iuramentum eiusmodi quo se faciat aequalem Deo, sed asseveret tam certum id esse quod sit quam certum est se vivere. Verumtamen summa in istis iuramentis sobrietas est adhibenda: ac proinde tutissimum non egredi limites quos Dei verbum praescripsit. Nam quicunque per creaturas iurat, idololatra est. Sic papistae, qui in omnibus manifeste sunt idololatrae, per D. Petrum, Paulum, sanctam Barbaram et alios istiusmodi deierantes, totidem idola in Dei locum evehunt: quae tamen sacra scriptura passim valde severe condemnat. Quid hic ergo facto est opus? Nempe iurantes Deum advocent solum testem et iudicem. Nam si creaturarum nomen admisceatur, socius Deo datur, et de ipsius autoritate tantumdem detrahitur. Optimum igitur remedium est intra fixos terminos in evangelio subsistere.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA LXXIV.

4. *Et ait Ionathas ad David: Quodcunque dixerit mihi anima tua faciam tibi.* 5. *Dixit autem David ad Ionathan: Ecce calendae sunt crastino, et ego ex more sedere soleo iuxta regem ad vescendum: dimitte ergo me ut abscondar in agro usque ad vesperam diei tertiae.* 6. *Si respiciens requisierit me pater tuus, respondebis ei: Rogavit me David, ut iret celeriter in Bethlehem civitatem suam: quia victimae solennes ibi sunt universis contribulibus suis.* 7. *Si dixerit: Bene: pax erit servo tuo, si autem fuerit iratus, scito quia completa est malitia eius.* 8. *Fac ergo misericordiam in servum tuum: quia foedus Domini me famulum tuum tecum inire fecisti: si autem est iniquitas aliqua in me, tu me interfice, et ad patrem tuum ne introducas me.* 9. *Et ait Ionathas: Absit hoc a te: neque enim fieri potest, ut si certe*

cognovero completam esse patris mei malitiam contra te, non annuntiem tibi. 10. *Responditque David ad Ionathan: Quis renunciabit mihi, si quid forte responderit tibi pater tuus dure?* 11. *Dixit vero Ionathas ad Davidem: Veni et egrediamur foras in agrum.*

Pergimus in explicandis Davidis tentationibus, cuius vita tam dubia et incerta videbatur, quam si a tenui filo dependeret: siquidem ne momento quidem quietus esse potuit. Quae sane doctrina quibusdam delicatulis taedium fortassis adferet: sed quae tamen nobis valde est utilis et necessaria. Nam fere fit ut si unam aut alteram afflictionem fortiter tulerimus, diuturnitate frangamur et animum despondeamus: adeo quidem ut qui fortissimus sibi videbatur, si mensem unum aut alterum continuis exerceatur calamitatibus et difficultatibus, nimium longum illarum afflictionum tempus reputet: et nisi Deus relaxationem et remissionem doloris aliquam mittat, vix a murmure sibi temperet. Quamobrem exemplo Davidis confirmari nos oportet, ut si Deus non ad mensem unum aut alterum, non ad annum unum aut plures, sed ad ultimum usque vitae nostrae curriculum velit nos explorari, discamus aequum esse ut patienter et aequo animo feramus quaecunque immiserit, eumque serio precemur ut vitam nostram custodiat, ut eandem illi tanquam gratum sacrificium offeramus. Nam increduli multa subsidia quaerunt, quibus adversus quoscunque casus protegantur, et ab omnibus periculis esse tuti vehementer expetunt: sed fideles contra vitam student devovere Deo: quotiescunque visum ipsi fuerit: et agnoscunt breve esse vitae istius stadium et curriculum. Infideles vero contra varias rationes investigant et rimantur, quibus sese protegant, et semper incerti et dubii metu trepidant. Fideles autem, licet sciant mortem suis cervicibus singulis momentis imminere, et huic conditioni se obnoxios esse, nihilominus tamen pacato et tranquillo animo vitam degunt, spem suam in Deo reponentes, quem suarum animarum custodem esse persuasum habent. Caeterum etiam observandum Davidem, licet certa fide in Deum niteretur, suumque protectorem et vindicem ipsum esse persuasum haberet, novis tamen semper agitatum apprehensionibus. Nam fide in Deum non redduntur fideles sensus omnis expertes, quin pericula ipsis imminentia provideant: et iisdem afficiantur et commoveantur. Ita David in Deum quidem spem suam reposuit, certus ipsum promissiones suas impleturum: sed non ideo tamen stupidus, qui suo statu non commoveretur, et obstinatam regis adversum se malitiam et odium internecinum expertus magnopere terreretur: quemadmodum apud Ionathanum conquerens dixit, se non abesse passum a morte, et iugulo suo gladium intentari. Quare quum non exuerimus adhuc sensus naturales, non debemus tamen istis terreri, neque vitae cursum abrumpere, sed potius adversus nostras infirmitates fortiter pugnare. Ac sane fiduciam in Deum nunquam reponemus sine lucta quadam et repugnantia carnis. Atque haec est istius historiae summa diligenter a nobis in genere consideranda: iam vero sigillatim agite singula expendamus. Davidi igitur in mentem venit regis erga se animum explorare: ratio quam init ea est, ut solenne sacrificium toti familiae patris commune praetexat. Itaque dicit fore (sed tantum ex coniectura) ut si Saul de ipsius absentia inquirens admittat excusationem Ionathani, nempe, rogatum se a Davide, ut faceret ipsi potestatem eundi celeriter in Bethlehem natale solum, et se veniam dedisse propter solenne sacrificium, res suas esse bono loco, nullumque sibi metuendum a rege periculum. Sed si contra, inquit, rex indignetur me a te dimissum, signum erit ipsius malitiam completam esse et nullum amplius superesse remedium, nullumque amplius ipsum aequitati et rationi locum daturum, quod elapsum e suis manibus Davidem aegre feret. Hac ratione, inquit David, cognoscemus ipsius in me odium quo me ad mortem usque persequitur, quum me elapsum existimabit: virus enim suum continere non poterit; signumque inveterati et lethalis odii dabit, ut coram ipso me nunquam amplius oporteat apparere.

Addit vero David: *Si autem est iniquitas aliqua in me, tu,* Ionatha, *me interfice, et ad patrem tuum ne introducas me.* Quibus Davidis verbis Ionathanus commotus affirmat iureiurando se nolle manum illi inferre, cuius innocentiam plus satis habet compertam. Atque David ut Ionathanum magis moveat obiicit illi foedus Domini quod mutuo pepigerant: ut per datam fidem et iuratam amicitiam illum ad servandam amico fidem exhortetur. Interea vero dubius qua ratione fieri certior de Saulis erga se animo, et sibi ipsi ac saluti sua consulere possit, a Ionathano deducitur foras in agrum, et ab illo signa intelligit quibus de re tota fiat certior: et foedus ante initum novo iureiurando confirmat: Davidemque obtestatur ut quum ad regiam dignitatem pervenerit, eadem erga se humanitate et clementia utatur. Sed ista sigillatim expendenda, et in primis animadvertendum Davidem hic aliqua infirmitate laborasse, quum annuum sacrificium absentiae suae praetexuit, quod tamen non erat. Itaque mendacio sese texit. Quod si quis excipiat, nemini ipsum nocere, neminem voluisse fraudare, non sufficiens est excusatio. Nam supra ostendimus Deum ita veritatem amare, ut si quid admisceatur mendacii grave sit adversus ipsum peccatum. Quare licet nihil malitiose dicatur, nemo conqueratur de illata sibi iniuria, mendacium tamen semper est condemnandum. Deus enim sui semper similis mutari nunquam potest: et

veritatem amat, quandoquidem ipse est veritas: quare ipsum oportet abominari et detestari quidquid ipsius maiestati contrarium est. Davidis itaque simulatum praetextum excusare nemo potest: sed potius eius exemplo sapere debemus, et in memoriam revocare quod saepe in sacris occurrit, nempe Dei filios etiam ad bonum finem collimantes, saepe tamen labi et aberrare. David quidem sane rectam viam instituit, et ad finem quem debuit respexit, nempe ut Deum sincere et candide coleret, in ipso et misericordia ipsius fiduciam reponeret, promissis denique ipsius per Samuelem factis fideret. In quibus omnibus insignis fuit, et paene angelica Davidis perfectio: verumtamen quae semper aliquid humani passa est. Ex quibus discimus nos licet Deo servire tam ardenti studio non possimus quam oporteret, non ideo tamen debere animum abiicere: sed potius pro viribus eniti, agnoscentes interim optima quaeque nostra opera coram ipso imperfecta, immo vitiosa fore, nisi benigne illa acciperet et toleraret. Quin et ipse Paulus apostolus hoc ipsum nos exemplo suo docet, nam de se ipso loquens, et quidem eo tempore quo plurimum in evangelii doctrina profecerat, et tam multa admiranda gesserat, et evangelii doctrinam tam longe lateque propagarat, tamen fatetur se non facere bonum quod vellet, sed facere malum quod nollet, et quod odio prosequitur, seque idcirco miserum hominem dicit, quod Deo servire tam sincere non possit quam debeat et exoptet. Quod si Paulo contigit tam excellenti Dei servo, quid nobis futurum putamus? Quare tenendum est, neminem posse unquam mentem ad bonum aliquod opus adiicere, quin multis impediatur studiis repugnantibus: sed non ideo tamen animum despondendum. Caeterum quum probe nobis cognitae fuerint nostrae infirmitates, eo nomine nos Deo magis devinctos agnoscamus, eumque precemur ut benigne nobiscum agat, et nostras imperfectiones et defectus non exigat ad suae legis amussim, et ne intret nobiscum in iudicium ut propheta loquitur, sed defectus nostros tegat, et foedus quod nobiscum iniit in Domino nostro Iesu Christo gratum et acceptum habeat. Ac licet in via currentes labamur, pro bonitate sua sustineat, cursumque nostrum gratum habeat, et ad ultimam usque metam dirigat. Deinde pro virili nostra vias omnes obliquas et sinuosas fugiamus: nam si vel tantillum a recta semita deflexerimus, facillime in devia et saltus aberrabimus et praecipites feremur. David quidem a recto scopo non resiliit, sed Dei bonitati imputandum, quod ipsum mendacio usum in viam tamen reduxit: ac proinde cavendum nobis ne istud exemplum imitemur, quod si fieret, Deum proculdubio tentaremus. Ac sane nimium proclives sumus ad vitium, ut non opus sit exemplis quibus ad licentiam abutamur. Nam si saepe qui vitiis pro viribus student dominari, et habenas rigidas adducunt, in multis tamen labuntur: quid futurum nobis existimamus si ultro nobis ipsis hoc vel illud permittimus? Quamobrem discamus Deum non tentare: et quum Davidem tanto perculsum metu videamus, ut ad mendacium tanquam unicum asylum sibi reliquum perfugerit, Deum precemur ut si qua solicitudo nos urat aut metus percellat, spiritum nobis discretionis et sani consilii largiatur, et ad ipsum unum respiciamus, ab ipso quidquid utile fuerit exspectantes, ut quicunque casus ingruerint, veritatem et iustitiam inoffenso pede sequamur.

Caeterum hic quaestio quaedam oritur, an singulis permissa fuerint haec annua sacra, quae tamen lege Dei prohibita nominatim videmus. Unicam enim et eam simplicem sui cultus regulam Deus praescripsit quam a singulis verbo suo obedientibus voluit observari. Cuius legis usum duplicem possumus animadvertere. Primum enim Deus se solum audiri, tanquam unicum populi sui legislatorem, et Dominum, a cuius verbo pendere omnes oportebat: deinde concordiam et unionem in populo fovere voluit publicis illis sacrificiis, quae ipse instituerat. Respondemus ad istam quaestionem, unicum quidem altare Dei iussu erectum, et unicam sacrificandi formam institutam: sed licuisse singulis ad altare Domini voluntaria dona offerre, et certam aliquam diem ad familiae sacrificium habere, quemadmodum initio huius libri vidimus Elcanam Samuelis patrem cum uxore solitum quotannis peculiare Domino sacrificium offerre. Quapropter non violabatur istis sacrificiis lex illa Domini generalis, qua populum iussit sacrificaturum in templum convenire, et ad suum altare sacrificia sua offerre. Atque ita sunt intelligenda quae hoc loco David dicit de sacrificio annuo paternae familiae, propter quod ipse Bethlehemam iverit.

Porro dicit se *quod calendae essent crastino ex more, sedere iuxta regem ad vescendum debere.* Novilunium itaque intelligit, qui dies Deo sacri erant, quoniam festi. Nam populum adhuc rudem Deus istis ritibus tanquam pueros rexit. Nos vero quibus sese familiarius patefecit decet esse alacriores ad gratias ipsi agendas de tot tantisque beneficiis quae quotidie ab ipso accipimus: et in primis de vita quam ab ipso habemus. Atque idcirco Deus noviluniorum dies esse festos iusserat: quandoquidem illa lunae mutatio satis manifeste ostendit oportere Deum sua dona continuare, quod alioquin singulis momentis deficiamus. Lunam sane quum intuemur, corpus coeleste et varias illius facies, quandam imaginem vitae humanae habemus: nam plenilunio fit corniculata et paulatim deficit donec amplius non appareat. Quae facies est humanae fragilitatis imago. Deinde quum luna renovatur, videtur nova quaedam a Deo facta creatio, et quasi

coelum renovatum. Idcirco itaque Deus lege veteri per Mosen data iusserat novilunia Deo dicari, et dies illos festos esse, ut populus Dei nomini benedicendo et gratiis ipsius et donis meditandis vacaret. Hodie vero non sunt noviluniorum dies festi: pueriles enim illos ritus non habemus, et figurae illae et umbrae legales desierunt: non quidem quod veteribus illis patribus meliores simus, aut quod Deus aliquam in nobis qualitatem inveniat, aut aliquod bonum: sed quod Dominus noster Iesus Christus apparuit omnium illarum umbrarum et figurarum corpus et substantia. Nos igitur licet novilunia non habeamus festa, veritas tamen illorum retinenda et observanda est, ac proinde agnoscendum nos non fuisse semel a Deo creatos et in mundo constitutos, sed ab ipso nos in dies foveri: ac proinde singulis momentis esse a nobis invocandum, et bonitatem ipsius erga nos meditandam, ut subinde cum propheta exclamemus: Quid est homo, Domine, ut eius memor sis. Et recordemur eius quod alio loco propheta dicit, Deo spiritum suum auferente, homines deficere et in nihilum reduci: et contra emittente res omnes creatas recreari: ac proinde speremus ipsum vires etiam nobis suppeditaturum quum nostra opera volet uti. Caeterum Saulem videmus festum istud celebravisse, sed ut solent hypocritae rebus sacris vacare. Nam etsi religiosus in specie velit haberi, et legis caeremoniarum observantissimus: interea tamen internum et lethale odium adversus Davidem pectore fovebat. Sed quomodo vitam suam Deo acceptam feret, qui innocentem ad mortem persequitur? Sed ita consueverunt hypocritae. Sic videmus impios illos Iudaeos non ausos Pilati praetorium die paschatis festo ingredi, ne pollueruntur. Sed, quaeso, ubi erat pollutio? Sane non in ipso praetorio, quod tantopere dedignabantur, sed in ipsis. Ex quibus apparet quanta passim hypocrisis hominum mentes occupet, et quomodo externis istiusmodi ritibus Deo illudant, quum tamen ne principia quidem verae et sincerae religionis habeant. Hanc ob causam Dominus per Isaiam prophetam exprobrabat olim populo, ipsos manus habere sanguine pollutas, et esse intolerabiles. Neque vero existimandum Deo displicuisse ritus illos et caeremonias, quarum autor ipsemet fuerat, nam quaecunque Deus verbo suo instituit approbat: sed legem violatam ostendit, quum Iudaei quidem festos dies celebrarent, et interim mutuis odiis et inimicitiis laborarent, rapinis, extorsionibus et concussionibus et similibus pleni essent. Nos itaque licet istiusmodi dies festos veterum more non habeamus, quandoquidem non amplius legis umbris et figuris subditi sumus, discamus quotiescunque in concionem venimus, et nominatim die dominico, qui dicatus est ut vacemus bonis operibus, et caritati erga proximos, ac vitae integritati et sanctitati studeamus, Dei in nos innumera benefacta agnoscentes, pro quibus ipsi gratias agamus ex animo: ac proinde pollutiones nostras non misceamus iis quae Deus ad suam gloriam et nostram salutem sanctificavit. Quare singuli sese vitamque suam explorent oportet, et infirmitates suas ex animo condemnent et detestentur, quandoquidem scimus optima etiam nostra opera non posse coram Deo nisi ut polluta iudicari, quae tamen ex immensa bonitate et misericordia tanquam bona acceptat et admittit, quum vitam nostram illi acceptam ferimus: et licet multorum defectuum nos reos sciamus, tamen ad ipsum recurrimus et ab eo toti pendemus, et cum proximis nostris in omni sinceritate et fidelitate vivimus. Haec doctrina discenda est ex Saulis exemplo, quem quidem externa specie religiosum fuisse videmus: sed interim animo fovisse adversus Davidem odium implacabile, et ipsum quibuscunque modis potuit ad mortem fuisse persequutum. Sane fuit ea ratione coram Deo magis reus. Numquid enim nostris pollutionibus Deum immiscere est, quum exterius ipsius cultus studiosi videmur, et tamen pectoribus pravas cupiditates fovemus?

Porro Davidis illa coniectura: *Si Saul audiens Davidem abiisse excusationem admittat, bene secum actum iri*, nititur eo quod ante attigi fundamento, nempe Saulem, si omnino constituit Davidem occidere hoc audito nuntio, magis exacerbatum iri, et virus suum evomiturum quum e suis manibus elapsum arbitrabitur. Sane improbi homines saepe tam occulte proditiones suas moliuntur, ut vix deprehendas, et externa specie facillime hominibus incautis imponant: sed tandem ipsorum turpitudinem Deus detegit: ac proinde quantumvis astuti sint et versipelles, Deus tamen certis signis et notis eorum prodit perfidiam, et in publicum producit, ut apud omnes innotescant et infames ac exsecrabiles reddantur. David igitur hac spe fretus fore sibi persuasit, ut licet Saul dolis et fraudibus sibi insidiaretur, Deus tamen ipsum permitteret sic extra se prae iracundia efferri, ut palam quid pectore haberet occultum detegeret. Hic admonemur quum hostes fraudibus et proditionibus vitae nostrae insidientur, et ad mortem quaerant, Deum precari ut ipsorum consilia et occultas molitiones detegat, et in apertum producat, ut eorum manus effugere possimus.

Iam ad illa Davidis verba transeamus, quibus Ionathanum per datas dextras obtestatur, rogatque ut quandoquidem foedus Domini cum famulo suo percussit, ipse sua manu ipsum si qua est iniquitas interficiat. Quum foedus Domini secum dicit Ionathanum fecisse, sic hortatur Ionathanum ad perseverandum in amicitia et fide quam ipse ultro cum Davide contraxerat. Et eo quidem nomine David

Ionathano plurimum erat devinctus, quum ultro ipsius amicitiam expetivisset. Nam si ipse Ionathanum de amicitia prior interpellasset, et ipse annuisset, magni beneficii loco erat habendum: sed quum Ionathanus prior Davidem interpellat, qui Ionathani amicitia et favore opus habebat, sane magnopere Davidem sibi devinxerat. Nihilominus David istis verbis ipsum ad perseverandum in amicitia coepta cohortatur. Nam fieri potest ut qui cum altero amicitiam contraxit a qua velit discedere, queratur se alterius importunis precibus adductum, et ad eam amicitiam coactum. Atque hac ratione amicitiae saepe dissolvuntur. At si quis prior alterum interpellavit et illi se obligavit, certum est inexcusabilem esse si datam fidem frangat. David igitur Ionathanum per initum ab ipso foedus obtestans, idem facit ac si hortetur ipsum ut non conquiescat donec inceptum opus perficiat. Hinc discimus nos si Deo concedente bene fecimus, ad perseverandum obligari. Nam multos videas qui si semel atque iterum bene fecerint, officio satisfecisse sibi videantur, et si ad aliquod tempus fortiter se gesserint, deinde resiliant ab officio, tamen extra omnem culpam se esse sibi persuadeant. Contra vero sane, si Dei dona ad suum usum referre didicerimus, nunquam benefaciendo defatigabimur, sed eo studiosius quod coepimus persequemur, ne in stadio deficiamus. Atque istis veluti stimulis se fideles Dei servi debent exstimulare ad officium, quum memoria repetunt quae Deus opera per ipsos effecerit, ut quandoquidem Deus occasionem illis dedit benefaciendi, etiam ad finem usque pergant alacriter, et non nisi re perfecta conquiescant. Hypocritae quidem occasionem gloriandi accipiunt ex bene gestis, quasi sibi Deum illis devinxerint, et libertatem quidlibet pro arbitrio gerendi, quasi ab omnibus legibus sint immunes, et sibi sua liberalitate et fortiter factis omnes devinxerint. Fideles contra Dei servi quo maioribus factis insignes fuerint, eo modestius de se sentientes Deo gloriam omnem praeclare gestorum tribuent: et sese ipsos incitabunt ne Dei opus sepultum iaceat et imperfectum sua ingratitudine relinquatur: Inde ergo maiorem ad sese fortiter gerendum occasionem accipient, quo maioribus a Deo beneficiis affecti fuerint, et ad res maiores gerendas adhibiti, et magis ac magis fervebunt sancto desiderio ad Dei opus promovendum, ut nullorum periculorum metu ab incepta deterreantur, quod Dei gloriae propagandae studio ardeant. Porro quum se David Ionathani famulum dicit, ne simulatam modestiam arbitremur. Nam ille quidem rex erat designatus et Samuelis ministerio unctus et inauguratus: verum tamen tempus nondum advenerat quo in possessionem regni mitteretur, et idcirco se intra praesentis conditionis terminos continet, quod singulari observatione dignum est. Idem in Iacobo est conspicuum, cui primogenitura data fuerat, et nihilominus se tanquam famulum coram Esavo fratre gerit. Ac sane nisi firmissima fide divinas promissiones retinuisset, non tam alacriter tot periculis vitam obiecisset. Paternam enim domum relinquere maluit, spe illius terrae benedictae, quae ipsi in haereditatem erat cessura, quam primogeniturae ius alteri cedere. Quas vero miserias pertulit, quot afflictionibus, quot durissimis calamitatibus exercitus est? Nihilominus tamen fratrem Esavum compellans ait: Ecce tuum servum: et famulos suos praemittens ad Esavum sic alloquitur: Ite ad dominum meum. Unde ista, quaeso, mutatio? Ducebaturne aliqua poenitentia benedictionis acceptae? An divinam promissionem repudiabat? Minime gentium: sed sciebat se non posse quod ad externam speciem venire in possessionem illius primogeniturae quae adhuc tanquam terrestris paradisus latebat, et cuius fruitionis tempus nondum advenerat. Sua igitur spe contentus, cuius se indignum fatetur, coram hominibus agnoscit se Esavo fratre longe inferiorem. Sic etiam hoc loco David, qui licet a Deo rex fuisset designatus, nondum tamen erat in regiae sedis possessionem missus, neque adhuc regiam autoritatem et potestatem acceperat: sed ad tempus occultam esse oportebat ac veluti sepultam. Idcirco itaque se Ionathani regis filii famulum dicit: licet eum sciret non venturum in partem regni, neque patri successurum: sed sibi potius subiiciendum, quum in regni potestatem venisset. Ideoque Dei bonam voluntatem agnitam Ionathanus adorat, et admittit: Davidemque rogat ut licet pater ingratus sit erga ipsum, suique suorumque misereatur. Davidem itaque videmus non vocare se Ionathani famulum ficta quadam et mendaci modestia civili, sed se re ipsa talem agnoscere. *Foedus* autem *Domini* vocat amicitiam quam invicem invocato Dei nomine contraxerant. Foedus itaque divinum vel promissio vocatur, quae cum iuramento coniuncta est: quod observatione dignum est. Nam si animis nostris altius haec insederit opinio Deum advocatum a nobis iureiurando testem, praefuisse pactis et conventis, vel latum unguem a promissis recedere horrebimus: ne Deo fidem datam frangere velle videamur. Sed inde fit ut saepissime homines tam facile per Dei nomen deierent, quod leves sunt et inconstantes, et facile ex ipsorum animis elabatur omnis Dei memoria: adeo ut centies iurati parvi faciant iuramentum, quo sola charta videtur onerata et commaculata. Nam obsecro, quis non foedam dicat maculam quum veritatis testimonium iureiurando praetexitur, et interim sub illo fraudes proditiones occultantur? Sed, proh dolor! nimium

hodie vitium frequens. Quid ita vero, nisi quod Deum praeesse contractibus iis omnibus non ferimus in quibus nomen ipsius invocatur, idest iudex Deus advocatur, ne permittat impunita esse periuria? Hoc igitur observandum foedus Domini dici, quodcunque pactum aut conventum, in quo Dei nomen invocatum fuerit, et cui sese contrahentes submiserint iudici, ut eos qui non sincere et candide, sed dolose et fraudulenter contraxerint graviter puniat et ulciscatur. Aliud etiam caput hic observandum et in memoriam saepe revocandum, nempe omnes amicitias tum fore firmas et legitimas quarum Deus autor fuerit, et quarum finis et scopus est ipsius gloria. Contra vero illegitimas si Dei verbo et voluntate non nitantur. Quemadmodum improbos homines videmus multis et magnis foederibus et amicitiis coire, etiam interposito iureiurando ut in improbitate se invicem foveant, quasi Deus in partem praedae veniat, ut nulla ratione dissolvi posse illae amicitiae videantur. Verumtamen maledictae sunt istorum amicitiae et foedera infausta, quae ad rectum finem non referuntur. Quamobrem si vere amicitiam invicem colere, et probari Deo nostras amicitias volumus, ipsum unum intueri et in eius gloriam ut verum scopum illas dirigere discamus: ne ipsius honori et gloriae detrahamus: Sed potius nos ad virtutem mutuo cohortemur, et amicitiam ad aras usque colamus, ut nulli quantumvis gratia et autoritate valenti parcamus, aut vitium foveamus Dei gloriae et honori contrarium, sed illud potius nostro calculo condemnemus.

Atque hactenus de illis vocibus: *Foedus Domini me tecum inire fecisti.* Pergamus ad sequentia verba: *si autem est aliqua iniquitas in me, tu me interfice:* quibus verbis confirmatur, quod ante diximus, Davidem non obtestari Ionathanum ut favore tegat aliquod suum factum, qui fere omnium mundanarum amicitiarum finis est, ut ad vitium amicorum tegendum proclives sint. Qua ratione adversus ipsum Deum luctantur mortales, et eius fiunt inimici, et adversantur ipsius iustitiae, quum hominum amicitiam Dei gloriae praeferunt. David ergo nobis hoc loco normam praescribit ad quam exigere nostras amicitias debemus: ne favore nostro complectamur eos qui peccaverint, ut in peccatis suis foveantur. Sane amicorum in aliquod peccatum lapsorum nos misereri par est, et pro virili nostra erigere seriis reprehensionibus et cohortationibus: sed non ideo tamen aliquid de Dei gloria detrahendum, et iustitia corrumpenda. Profecto non raro hac in parte peccatur: nam saepe ea est hominum intemperantia, ut maritus stulto ducatur uxoris amore, et vicissim uxor mariti, et reliqui aliqua necessitudine coniuncti similiter peccent, ut mutuo sese scabant et malitiam defendant. At nos longe contrarium hic exemplo suo David docet, quum ipsius Ionathani manu quantumvis amici petit interfici, si qua in re nocens comperiatur. Quibus verbis ostendit se nolle sibi parci, si quam iniquitatem admiserit, neque Ionathani gratia et autoritate velle tegi flagitium si quod fecit, sed velle potius summo secum iure agi: et propterea veluti gladium in manus Ionathano tradit, quo si qua in ipso iniquitas reperta fuerit iuguletur, et supplicio afficiatur. Tu ergo, inquit, mihi amicus es, tu me interfice, facile tibi necem meam condono si me perfidum aut infidelem regi patri tuo fuisse deprehenderis: tu ipse flagitium ulciscitor.

Contra Ionathanus Davidis innocentiam suo responso comprobat: *Absit hoc a te, inquit: neque enim fieri potest ut si certe cognovero completam esse patris mei malitiam contra te, non annuntiem tibi:* neque patiar tibi ab ullo fieri iniuriam. Quibus, inquam, verbis Ionathanus Davidem omni culpa liberat. Et sane improbe fecisset Ionathanus et impius in patrem fuisset, si Davidi pepercisset nisi probe ipsius innocent iam et fidem compertum habuisset. Nam quum regis filius esset, honorem et reverentiam patris omnibus rebus quantumvis caris et pretiosis praeferre debuit: et quum ad paternam autoritatem regia etiam dignitas accederet, duplici tenebatur officio. Patrem vero Ionathanus deserit ut Davidem complectatur: Sed quibus, obsecro, causis? Nam scriptura sacra iubet nos superioribus obsequentes esse. Sane: sed ea conditione, quam evangelium docet, ne adversus Deum peccetur, deque ipsus gloria nihil detrahatur. Quare quum animadverteret Ionathanus, se patri obsequi non posse, nisi fuso sanguine innoxio, ac proinde peccando adversus ipsum Deum, idcirco patris derelictis partibus in Davidis amicitia permansit, et in suam clientelam recepit. Quibus docemur amicitias carnales, ut loquitur scriptura sic conciliare, ut primus locus rationi, veritati et aequitati relinquatur. Nam plerumque, ut ante dixi, quaeruntur amicitiae quibus vitia mutuo foveantur, et Dei gloria hominibus longe postponatur. Quamobrem suam quisque vocationem sic exerceat, ut Dei gloriam, honorem et iustitiam rebus omnibus humanis anteponat. Caeterum quum Ionathanum cum Davide familiariter loquentem audimus facere patris malitiae mentionem, ne arbitremur contemptu patris id factum, quem tanto honore est reveritus, ut ante vidimus, ut ad eius mandatum mori non recusarit: sed potius aequitatis et iustitiae amore, quae sic oculos ipsius illustravit ut se non permiserit stultis affectibus indulgentem rectum a malo non posse discernere. Quemadmodum stultis amicitiis plerosque saepe sic excaecari videmus, ut omnem rationis sensum amittant: sic exempli gratia maritus uxoris amori sic indulgebit, ut ad

multos ipsius luxus et alia intemperanter facta caecutiat: et vicissim uxor amore mariti sic occupetur, ut sinat sibi persuaderi si quod peccatum admisisse neget se, cuius revera sit conscius. Sic parentes liberorum amore stulto capiuntur, ut ad illorum vitia aequo sint indulgentiores, et de ipsis peccantibus poenas sumere neque velint neque sumi patiantur: et vicissim liberi ad parentum vitia caecutiant. Atqui hac ratione iustitiae via praecluditur, et de solio suo Deus quasi detrahitur, dum mortalium amorem ipsius gloriae praeferimus. Quo itaque procliviores sunt ad peccandum hac in parte mortales, eo attentius haec doctrina meditanda, ut si amicis vel amicitiae, vel consanguinitatis iure devincti sumus, non ideo tamen discrimen iusti et iniusti tollamus, et quasi lucem cum tenebris misceamus. Quare ubicunque malum fuerit admissum ingenue condemnandum est, sive in consanguineis, sive in amicis, sive in nobis ipsis. Nam si propria vitia expendere et iudicare non possumus, quomodo iuste in alios sententiam feremus? Quamobrem nulli parcendum est, ac ne parentibus quidem, praesertim quum de Dei honore et gloria agitur. Sane parentes quidem tolerandi: sed ita tamen ne ipsorum vitia foveantur. Si quis filius vitia patris novit, illa debet odisse, patremque admonere, et si potest ad meliorem mentem revocare. Huius rei exemplum esto Ionathanus, qui de malitia quidem patris loquitur, quam ante cognoverat: sed nihilominus in ipsius obedientia permansit, et quidem ad mortem usque est ipsum comitatus, ut deinceps videbimus. Ex quo apparet ipsum amicitia rerum mortalium non abductum ab amore divino. Sic ergo vitia proximorum odisse debemus, ut quae officii nostri partes requirunt ipsis faciamus, et ne Dei verbum contemptui habeamus. Caeterum quum iureiurando renovatum fuisse foedus illud inter Davidem et Ionathanum animadvertimus, ex eo apparet in hominibus esse semper aliquid diffidentiae: quod nos non oportet admodum mirari. Nam si cum Deo solo res sit nobis, quam multis quaeso distrahimur cogitationibus et dubitationibus, quibus mens nostra tanquam fluctibus agitata aestuat? Quid ergo futurum putamus si cum hominibus negotium habeamus, quos tam variabiles et inconstantes esse et tam plenos superbiae et pravae voluntatis novimus? Quod ergo iureiurando foedus inter Ionathanum et Davidem renovatum videmus, factum est ut de alterius fide neuter ipsorum dubitaret, et nominatim ut Ionathanus Davidem, quem in tantas angustias redactum videbat, certiorem de sua amicitia et egregia in ipsum voluntate faceret. Quo exemplo debemus excitari ad proximos admonendos, quum vitia quaedam in ipsis occulta videbimus, ne ipsorum vitia tegentes in partem culpae cum ipsis veniamus: quod pluribus deinceps sumus explicaturi.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA LXXV.

12. *Quumque exissent ambo in agrum, ait Ionathas ad David: Domine Deus Israel: si investigavero sententiam patris mei crastino vel perendie, et aliquid boni fuerit super David, et non statim misero ad te; et notum tibi fecero,* 13. *Haec faciat Dominus Ionathae, et haec addat: si autem perseveraverit patris mei malitia adversum te, revelabo aurem tuam, et dimittam te, ut vadas in pace, et sit Dominus tecum, sicut fuit cum patre meo.* 14. *Et si vixero, facies mihi misericordiam Domini: si vero mortuus fuero,* 15. *Non auferes misericordiam tuam a domo mea usque in sempiternum, quando tradicaverit Dominus inimicos David, unumquemque de terra: auferat Ionathan de domo sua, et requirat Dominus, de manu inimicorum David.* 16. *Pepigit ergo Ionathas foedus cum domo David: et requisivit Dominus de manu inimicorum David.* 17. *Et addidit Ionathas deierare David, eo quod diligeret illum: sicut enim animam suam, ita diligebat eum:* 18. *Dixitque ad eum Ionathas: Cras Calendae sunt, et requireris, requiretur enim sessio tua.* 19. *Usque perendie descendes ergo festinus, et venies in locum ubi celandus es in die in qua operari licet, et sedebis iuxta lapidem, cui nomen est Esel.* 20. *Et ego tuas sagittas mittam iuxta eum, et iaciam quasi exercens me, ad signum.* 21. *Mittam quoque et puerum, dicens ei: Vade, et affer mihi sagittas: Si dixero puero, ecce sagittae intra te sunt, tolle eas: tu veni ad me, quia pax tibi est, et nihil est mali, vivit Dominus.* 22. *Si autem sic loquutus fuero puero: Ecce sagittae ultra te sunt, vade in pace, quia demisit te Dominus.* 23. *De verbo autem quod loquuti sumus: Ego et tu, sit Dominus inter me et te, usque in sempiternum.*

Hesterna concione coepimus tractare quomodo Ionathanus Davidi solatium adferre studuerit, iterata promissione amicitiae et novo iureiurando confirmata. Nam quum in eas angustias aliquis redigitur, ut praesentem, quocunque se vertat, mortem intueatur, ei aliquid condonandum est, etiamsi quadam dubitatione et sollicitudine laboret: neque iniuriae loco habendum, si quibus deberet, non plane confidit. Nam scimus quam sint hominum passiones vehementes, adeo ut sibi non possint dominari qui timore percelluntur. Quare Ionathani exemplum nobis imitandum est: nam videbatur posse conqueri de iniuria sibi facta a Davide, quod ipsi diffideret: sed eam in Davide animi perturbationem animad-

vertit, quae non pateretur ipsum rationi locum dare. Quare movetur Davidis pavore, et aliquid ipsius perturbationi condonat, et pro virili adferre conatur remedium. Hinc mutuo iureiurando confirmatur iterum initum inter ipsos foedus. Ac sane homines natura proni sunt ad illa iuramenta, quum necessitas postulat. Equidem de temerariis iuramentis non loquor, et de rebus vanis et inutilibus leviter factis: sed de iis quae ad res magni momenti adhibentur, quum aliqua subest dubitatio ut homines utantur iureiurando quasi quodam coelitus oblato remedio, ad mutuam tollendam diffidentiam. Hoc igitur quasi fraeno debent homines retineri: nam unde iusiurandum proveniat, satis apparet, nempe a vitiositate quae in utraque parte est. Nam alter diffidentia laborat, quem tamen melius sentire de illo cum quo contrahit, nempe fore fidelem, oportebat. Alterum vero cogitare, unde illa diffidentia proficiscatur, nempe quod se ipsos homines non norint, et ad inconstantiam proclives sint, itaque amicum ferre, et illi quid peccat, condonare. Sed quum suum quisque ius pertinaciter vult tueri, et nemo infirmitati proximi condonare, et effugia hinc inde quaerere, inde fit ut dissolvantur amicitiae. Ergo apparet iuramenta esse ab hominum infirmitate: quam tamen Deus tolerans suum nomen nobis concedit, ut eo tanquam certo pignore nixi, fidem alii aliis praestemus. Nae quum Deus tanta erga nos utatur bonitate, ut nomen suum eo usque demittat ut sit nobis loco pignoris, eo maiore modestia et reverentia nos decet ad iurandum accedere, et dare operam ne Dei nomen temere assumatur. Deum itaque iuramentis praesidere sciamus, ac proinde non permissurum rem tam sanctam et sacram contemni, et in abusum venire. Atque hanc doctrinam referamus ex iis quae de Ionathano dicuntur: nempe renovato iureiurando Davidem confirmasse, et de sua fide certiorem fecisse.

Porro variae hic exprimuntur iurisiurandi illius formulae, quod tertio et quarto Ionathanus repetiit, ratumque fecit suum sermonem, et sese mutuo illi David obstrinxit. Voces enim illae, *Dominus requirat ab inimicis Davidis*, non possunt ad Ionathanum referri, ut tamen fere fit, sed ad Davidem omnino referendae, qui se per illas submittit hostium suorum voluntati, et puniri ab illis orat, nisi fidem Ionathano dictorum servaverit. Occurrit ergo primo loco, formula illa, *Domine, Deus Israel:* quae quoniam interrupta est, quidam haec verba cum sequentibus coniungunt, *Haec faciat Dominus Ionathae et haec addat*. Verum nihil impedit quominus haec verba per se intelligamus: *Dominus Deus in Israel*. Nam in sacris usitatum est, iuramenta non integre semper exprimi nec verbis conceptis explicari, sed per quandam ἀποσιώπησιν pronunciari: quemadmodum plerumque etiam in sermone usitato multi quaedam reticent, neque plene suam mentem aperiunt quod satis intelligatur. Atque hoc in iuramentis usitatum propter ipsorum reverentiam: nam plerumque in illis peccatur ab hominibus audacia et temeritate: quibus Dei nomen adeo vile est ut eo levissime abutantur et tanquam sphaeram volvant, atque iurisiurandi nulla reverentia ducantur: et quasi Deum ipsum provocaturi novas deierationes excogitent, et in omnem impietatem praecipites ruant. Quamobrem quum tam proclives sint homines ad abutendum Dei nomine in levibus iuramentis et deierationibus, scriptura nos iubet iuraturos Dei nomen formidare et coram ipsius maiestate tremere: et idcirco quum iuramentorum formulas describit, velut imperfectas profert, veluti hoc loco quum Ionathanus ait: Dominus Deus Israelis, et nihil amplius adiicit. Quae tamen intelligenti sufficiunt. Nam illis verbis profitetur Deum inter utrumque sedere iudicem: ac proinde se declarat candorem et fidem datam servaturum, cognoscentem sibi cum Deo negotium esse, suumque iudicem fore: vicissimque Davidem ad mutuum officium cohortatur.

Quae vero sequuntur verba, sunt repetitio iurisiurandi qua se cuilibet poenae subiicit si sciens fallat: *Haec*, inquit, *faciat Deus Ionathano et haec addat*. Usitata phrasis in scriptura, qua quod ante dixi magis ac magis confirmatur, veteres nimirum in iurando non expressisse integram sententiam, ut quam pretiosum ipsis Dei nomen esset testarentur, quod non nisi summa cum reverentia, sobrietate et humilitate usurpabant. Verba autem illa sunt quaedam imprecatio divinae vindictae, quasi dicat: Dominus de me ultionem sumat, et ne impunitum periurium, si fallo, relinquat, sed me Deus coelitus puniat, et in caput meum ultionem immittat. Atque haec vis est illorum verborum: quae tamen abrupta sunt, et non continent integram sententiam: *Dominus haec faciat Ionathano, et haec addat*, quasi dicat: Me Deus bis terve puniat. Etsi ergo primo adspectu verba videantur levis esse momenti, tamen in se continent imprecationem ultionis divinae adversus eum qui fraudulenter egerit. Atque hoc diligenter observandum, iusiurandum omne continere in se imprecationem: quandoquidem saepe multi iurant, et iuramenti causam ignorant. At si recordarentur iuramentis inesse imprecationem, satis agnoscerent non esse temere Dei nomine abutendum, sed cum timore et reverentia usurpandum; sed metuendam divinam vindictam, quam ipsi sibi sunt imprecati, quum Deum iudicem et vindicem advocarunt. Sane ista magnum pondus apud quosvis habere debent, et a levitate in iurando deterrere, quando-

quidem nomen divinum advocatum, non sinet inulta periuria.

Pergit Ionathanus adiicere novum iusiurandum: *Sic Dominus inter me et te usque in sempiternum*, quo magis ac magis ostendat se alienum esse ab illis omnibus fraudibus et dolis quibus homines plerumque sua periuria tegere consueverunt, pulchre secum agi existimantes, si coram hominibus occultae sunt ipsorum fraudes, de quibus argui non possint, quos tamen oportebat cogitare coram Deo non esse occultas, sed de illis olim reddendam ipsi esse rationem. Idcirco etiam adhiberi solent ab hominibus iuramenta tanquam remedia quaedam, quum res occultae sunt et nullis testibus, nisi Dei nomine advocato, detegi possunt. Verum hodie, proh dolor! quam haec doctrina parum apud homines valet, qui si de rebus occultis iuraverint, non magni faciunt iusiurandum, nisi quibusdam adhibitis ritibus, et testibus praesentibus a notario in acta publica redigantur: atque hic iuramentorum contemptus tantus est ut eos etiam qui se gloriantur fideles pervaserit. At nos contra docet hic locus, periuros licet centies periurium occultarint, non ideo tamen a poena immunes, quod Dei iudicis oculos et vindictam nunquam effugiant, qui pastorum et conventorum arbiter est, et inter contrahentes praesidet. At mirum est eos qui nomine christiano glorientur adeo stupidos esse ut huius sceleris magnitudinem non agnoscant, quum tamen ipsos ethnicos hac religione videamus fuisse retentos: Deumque hanc omnium animis natura legem inscripsisse, non esse proximo faciendam iniuriam: Deum testem unicum esse sufficientem, licet res omnes creatas periurium lateat. Sane Labanum idololatram fuisse scimus, et rapinis deditum sine fide et aequitate: verum tamen ille palam profitetur, generum alloquens, fore, ut si nullus alius iniurias, si quae filiabus inferatur, ulciscatur, Deus tamen eas vindicet. Unde isti idololatrae hic sensus, nisi a natura? Ethnici sane de iuramentis magnificis verbis loquuti sunt, ut Dei maiestatem magnifacerent. Quare quum homines in iuramentis concipiendis tam leves sint, et tam proni ad divinae maiestatis conceptum, eo maiore cura et studio meditanda est nobis quae hoc loco traditur doctrina, nempe: Dominum inter contrahentes sedere arbitrum et iudicem: ac proinde nulla superesse hominibus effugia, quin coram ipsius iudicio standum sit.

Magnum autem pondus habent illa verba: *In sempiternum*, et non leviter praetereunda. Qui fit enim, obsecro, ut periuri parvi faciant suas deierationes, et malum malo cumulent, nisi quod Deo poenas differente videantur sibi fore immunes? Hinc itaque periuriorum tanta frequentia, impunitatis spe nimirum. Quamobrem haec verba sunt diligenter expendenda: Usque in sempiternum, quibus docemur Deo licet poenas differente ad tempus, tamen rationem olim repetiturum et periuria in medium producturum. Sane quum Deus sit rerum omnium testis, non statim ipso momento et ex tempore in peccatores animadvertit: quod ipsos divina patientia et bonitas diu exspectet, et ad poenitentiam invitet ut reddantur inexcusabiles. Quae quum ita sint, discamus Dei nomen advocantes, non respicere amici aut consanguinei personam, ut periurio factum ipsius aliquod flagitiosum tegamus, sed Deum meminerimus fore et in vita et in morte dictorum omnium iudicem et vindicem, ac licet nulla in his terris periuriorum appareant supplicia, re ipsa tamen experturos olim homines quanti suum nomen fieri Deus volverit, et quo in honore haberi: neque unquam impunita fore tanta flagitia, quantumvis poenas in longum tempus Deus differat. David vero pro se vicissim excipit: *Dominus requirat de manu inimicorum Davidis*, quae verba vehementiam animi ipsius exprimunt: quibus se paratum testatur poenas non tantum quas Deus ipse sua manu voluerit infligere: sed quod ipsi magis ignominiosum fuisset, ab ipsis hostibus ferre. Quasi dicat: Ne me Deus ipse tantum sua manu puniat, sed ipsos improbos homines et flagitiosos adversum me concitet, et illorum ministerio me ulciscatur, et maiore dedecore obruat. Deum enim scimus saepe ad suppliciorum gravitatem adiicere dedecus et ignominiam, ut peccatores magis ac magis humilientur. Multi enim forti animo quaedam adversa ferre parati sunt, modo fortunarum tantum iacturam aliquam faciant aut in corporibus aliquid sine contumelia et ignominia patiantur, quibus dedecus et ignominiam ferre durum est et intolerabile. Hanc igitur ob causam David hoc loco nominatim meminit ultionis divinae per manum inimicorum faciendae. Porro hinc etiam colligendum, Deo nostris hostibus illam in nos potestatem dante, nos officii admoneri, tanquam si sententiam ipse adversum nos ferret. Nam afflictiones quas nobis Deus immittit, si non coniunctae sunt cum dedecore aut ignominia, loco sunt tantum mulctae cuiusdam ab ipso nobis impositae. Sed quum ad afflictiones dedecus accedit et ignominia, Deus ostendit non leves offensas a nobis admissas: sed graviores quas publica ignominia puniri necesse sit in aliorum exemplum. Utilis sane doctrina haec est ex hoc loco nobis eruenda, et in usum nostrum convertenda. Nam fere improbis et flagitiosis hominibus in nos potestatem et dominium exercentibus, indignamur et veluti dentibus frendentes adversus Deum obloquimur et altercamur. Quare Deus hunc improbum in me dominatum habere permittit? cur istis habenas ad me vexandum laxat? Mene perpetuis

calamitatibus exercendum? Istisne autem perpetuo parcendum? In quas plerumque voces erumpimus, quod non veniat nobis in mentem ea quae hic doctrina continetur, nempe Deum nostris hostibus, quicunque tandem illi sint, uti ad suam vindictam exercendam, et quidem ut magis ac magis humiliemur. Nam si propria manu castigare nos dignaretur, paterna illa foret castigatio. Neque enim pater filium castigans eius ignominiam et dedecus quaerit. Itaque Deus hostibus nos affligendi et durius exercendi faciens potestatem, illis utitur tanquam flagris et securibus quibus nos ut iustus index contundant et poenas meritas reposcat. Idcirco nos decet sub ipsius manum magis ac magis deiici, et peccatorum sensu sic affici ut pudore suffusi ab illis resiliamus.

Praeter superiora hic nobis expendenda Ionathani fides et obligatio, et illa quidem admiranda. Saulis enim regis erat filius, quorum nomen et familiam nemo tum abolere cogitabat, nisi forte inimici, adversus quos tum bellum gerebat, nempe Philistaei. Nam in universo populo nullum Saul habebat aemulum, nullas privatas inimicitias, nulla odia, quin facile coronam et sceptrum regium retineret. Verumtamen ultro Ionathanus Davidi regium sceptrum defert. Quid ita vero? Nempe regem fore Davidem agnoscit, etsi tum valde afflictum et variis fluctibus agitatum, adeo ut ne ad momentum quidem usquam tutus videretur, quin de vita periclitaretur, ut deinceps videbimus. Davidem ergo licet profugum, et Sauli exosum et infestum, Ionathanus regem agnoscit et fatetur. Quid ita, nisi quod divinas promissiones intuetur, et de illarum certitudine persuasus res invisibiles sibi ante oculos proponit et contemplatur? Sic Noachum videmus diluvium futurum animo concepisse, et reliquis genio indulgentibus, et voluptatibus suis operam dantibus anxie et sollicite arcam viginti et centum annorum spatio struxisse. Quamobrem? Apostolus ipse rationem docet, nempe vidisse illum fide quod nondum exstabat, et de Dei promissione fuisse persuasum. Idem ergo nobis hic de Ionathano sentiendum, qui licet Davidis statum videat tunc miserrimum et abiectissimum, non desinit tamen illum ut regem agnoscere et cum illo pacisci. Nempe ad ipsius aures venerat Dei promissio facta Davidi: et noverat comminationem Domini adversus Saulem patrem per Samuelis ministerium, fore nimirum ut Deus alium successorem Sauli quaereret populo suo praeficiendum. Quas Domini minas Ionathanus sic excepit, ut de Dei promissione Davidi facta certior factus, non dubitet quin sit illam Deus perfecturus, licet tunc temporis hominum iudicio David esset ab ea remotissimus et alienissimus. Qua in re Ionathani virtus est maxime conspicua, quandoquidem ad ipsum regia successio pertinebat. Nam quid de Davide sibi poterat polliceri? Nonne regia dignitas quam illi procurat, cum ipsius detrimento coniuncta erat ad quem successio spectabat? Nam homines scimus suis commodis studere, et vehementer indignari si quid ipsis proponatur damnosum et detrimentosum: et nulla tam arcta esse amicitiae vincula, quae non facile abrumpant, si detrimentum adferat. Verum Ionathanus credit quod antea audivit, Deum velle Davidem regnare, et ab ipso fuisse designatum et electum regem Israeli praeficiendum. Patrem suum seque etiam divino mandato novit de regia dignitate deiiciendum, et Davidi subiiciendum. Hinc admonemur fidem non esse tantum de iis quae nobis grata et utilia sunt: sed etiam de adversis, quia fit ut si Deus nos saepe contra exspectationem et opinionem excipiat: et incidant rerum mutationes difficiles, et nostris affectibus repugnantes, patienter tamen ferendas et amplectendas sciamus. Idcirco Ionathani laudabilior virtus apparet, quo magis placide acquievit Domini decreto de familia Saulis deiicienda, et de Davide attollendo, et in regiam dignitatem evehendo. Rara sane fides: rara in terris virtus. Nam incredibile videretur Davidem a Ionathano sic redamatum, ut ad regium sceptrum olim occupandum ab ipso iuvaretur. Cur non enim hominem e vivis auferebat, quem in sua potestate habebat? Verumenimvero contra libenter se ipsi cum omni modestia et humilitate subiicit. Hinc igitur discamus nulla re nos impediri debere quominus Dei verbum plena et indubitata fide recipiamus, et in eo gloriemur, licet non sine detrimento nostro impleri posse videatur. Nam fere sumus honorum avidiores, et nimium delicati, et Dei manum ferre non possumus, nisi quatenus nostris cupiditatibus indulget: hinc illa in nobis naturalis incredulitas, hinc obmurmurationes adversus Deum, cuius praesentiam in verbo ipsius contemplari non didicimus. Quamobrem ut certa fide promissiones divinas recipiamus, et sine repugnantia veritatem eius amplectamur, omnem arrogantiam et de nobis opinionem abiicere discamus: ad patientiam nos exerceamus: nostris commodis studere desinamus: Deoque nos totos permittamus, et secundum ipsius voluntatem nos regi feramus, adeo ut licet variis exerceamur calamitatibus, nostraque obedientia variis modis exploretur, ne tamen indignemur, neque variis cogitationibus uramur; quandoquidem nos ea conditione in hoc mundo collocatos esse a Domino, ut istis calamitatibus exerceamur, scire debemus, et Domini voluntati acquiescere.

Atque de istis satis quae deinceps adhuc pluribus erunt explicanda. Quae vero de Ionathano diximus, apparent ex verbis illis: ***Et dimittam te, et vadas in pace, et sit Dominus tecum, sicut fuit***

cum patre meo. Quibus primum *Pacis* verbis, Davidi fausta omnia precatur, licet sibi ipsi detrimentosa videantur hominum opinione. Et quidem sequentia verba: *Et sit Dominus tecum, sicut fuit cum patre meo,* magis adhuc illud exprimunt. Nam illis videtur omnino Davidi cedere dignitatem regiam, non coactus: sed ultro, quoniam eam esse Domini voluntatem persuasum habet. Davidi cedit regiae dignitatis omne ius, quod Saulis familia repetere posse videbatur: quasi diceret: Deus per Samuelem patefecit se patri meo regnum abrogaturum, en ego volens Domini decretum admitto, patri meo abrogetur imperium, mihi ipsius successori, toti denique familiae: tu David regnato, tu gratiam Domini in familiam nostram antea collatam solus obtineto. Ex quibus satis apparet manifeste quod paulo ante attigi, nempe Ionathanum se ipsum non respexisse: sed a Dei voluntate totum dependisse eidemque permisisse se, ut de ipso Deus statueret quod aequum et iustum iudicaret. Quin et ulterius ingreditur, quum ait, *sive ego vixero, sive mortuus fuero, misericordia utere erga meam familiam.* Quibus verbis Ionathanus primum Davidem precatur, ut si superstes fuerit ipse, David ipsius misereatur: sin vero Deus ipsum e vivis excedere voluerit, fidem tamen erga totam suam domum et familiam retineat. Atque istis conditionibus Ionathanus et David amicitiam inter se iurarunt. In quibus ipsius fidei manifestum testimonium apparet, quum Davidem rogat ut sui et suorum misereatur: quandoquidem tunc nullum erat apparens indicium Davidem regnaturum. Verumtamen licet Ionathanus omnia videat contraria, nihilominus persuasum habet fore ut Deus stet promissis, et praeter omnium exspectationem impleat. Atque haec in animis nostris regula generalis debet inhaerere, nos oportere, ut verbo Dei fidamus, et in eo conquiescamus, oculos ab iis omnibus avertere quae extrinsecus apparent. Nam si Dei promissiones ex iis metiri vellemus quae in oculos incurrunt: certum est non modo non confirmatum iri fidem nostram, sed potius labefactandam et avertendam a divinis promissis. Quamobrem animis infigenda haec doctrina est, nempe summopere cavendum ne fides nostra vacillet, quum videbimur operam lusisse in Deo sperantes, quod re ipsa sit patefacturus eos qui ipsum in veritate invocant nunquam sua spe frustrari. Maxime vero ista pertinent ad Domini nostri Iesu Christi regnum cuius David fuit figura. Quemadmodum enim David licet regiam dignitatem adeptus, multis et variis calamitatibus fuit afflictus, et multis oppressionibus et ignominiae expositus, ut pluribus deinceps videbimus: ita Domini Iesu Christi regnum saepe videmus hominum pedibus veluti conculcari, et in eum venire contemptum, ut prorsus abolendum videatur, et perpetua oblivione obruendum. Sane Christus ipse in persona sua non patitur, quemadmodum quum in terris versaretur: verumtamen licet in Dei patris gloriam evectus, et in aeternas sedes receptus sit, regnum ipsius quod in his terris colligit tam debile et tam infirmum videtur, ut vix nobis polliceri audeamus certo ipsius in incertis rebus auxilium: nisi in Dei promissiones respiciamus, et fidem nostram in ipsis reponamus. Hoc si animis nostris altius insederit, latronem illum conversum imitabimur, qui tam excellentem confessionem edidit, ut multorum martyrum fidem longe superet. Neque vero pudere nos debet latroni illi adiungi, qui non modo Petrum et reliquos apostolos, sed omnes creaturas superavit. Is enim Dominum nostrum Iesum Christum in cruce pendentem intuebatur, cui tantum supererat ut ultimum spiritum duceret, et summam videbat nonmodo ignominiam ipsius coram hominibus, sed etiam maledictionem coram Deo, cui obnoxius in ligno pendens lege Dei declarabatur, et tamen ad ipsum conversus ait: *Obsecro memor esto mei quum in regnum tuum veneris.* Ubi vero Christi regnum investigat, cuius nullum erat indicium? Nae si ex suo sensu illud aestimasset, licet in ipsa Dei lege totam aetatem consumpsisset, non potuisset tam excellenti fide Dominum profiteri. At miseram ille vitam egerat, et instar ferri grassatus fuerat, momento vero Dominum nostrum Iesum Christum agnoscit regem et servatorem, quasi coelos ipsos penetrasset eiusque perfectionem in iis didicisset, licet eum e ligno pendentem, et infelicem ac maledictioni obnoxium corporeis oculis intueretur. Nos itaque conformitatem et similitudinem istam sedulo intueamur et meditemur regni davidici, et Domini nostri Iesu Christi, in quo est figurarum omnium impletio et complementum. Ac si Ionathanus afflicto et iacenti Davidi supplex factus est, rogavitque ut misericordiam exerceret erga se et familiam, quum in regiam dignitatem venisset, nos confidenter ad Christum Dei filium Dominum nostrum in gloriam suam receptum accedamus, et in ipso fiduciam omnem nostram collocemus, minime dubitantes quin nos in suam tutelam et clientelam receptos, ipse qui nostram salutem perfecit, benigne respiciat, nostrique misereatur, si in ipso gaudium omne nostrum collocaverimus: et in suum foedus receptos tueatur, et in finem usque Dei patris sui erga nos misericordias continuet.

Et de Ionathani deprecatione hactenus, in qua tamen adhuc observanda vox illa: *Misericordia Domini,* cuius hic sensus esse potest, quasi Ionathanus Deum precaretur, ut bonitatem suam erga se exerceret: sed illam praestat ad iusiurandum referre, quasi Davidem obtestetur, et ad misericordiam flectat per iuramentum Dei nomine conceptum: ut pergat illum

precari uti fidem datam servet. Interim observandum ipsum implorare Davidis misericordiam, quae tamen a Deo sit: et contra declarare Davidem aliquid crudeliter et perfidiose facientem sibi aut suis Dei manum nequaquam effugiturum, sed olim ipsi poenas daturum. Ingens sane virtus et fides Ionathani ex istis conspicitur, qui se in Davidis gratiam ultro in tantum discrimen coniicit: nam quae hic notantur circumstantiae non sunt leviter praetereundae, quod nullus appareat cui possit tuto fidere, et sine testibus solus Davidi suum arcanum et mentem aperire, non sine summo periculo et discrimine mortis audeat. Atqui non metus patris, non periculorum magnitudo ab officio deterruit, quin in amicitia Davidis perseveret. Nae si ad aures Saulis ista pervenissent, magno illi constitisset: nam ante vidimus quam severe erga ipsum se in re levi pater gessisset, quum Ionathanus ex hostium strage defessus et fame deficiens parum mellis gustasset, ignarus iurisiurandi quo populum pater adstrinxerat, tum Saul ait: Morieris Ionathane. Hunc patris animum et furorem Ionathanus cognoscens certo habet persuasum se in apertum mortis discrimen venturum, si ad patris aures vel levissimus rumor de contracto cum Davide foedere venerit, fore crimen irremissibile. Sed ille nihilominus officii sui partes non deserit. Hinc fit conspicuum eos qui verbo Dei fidem certam adhibeat audaciores fieri in Domini mandatis exsequendis: et idcirco legimus in sacris verbi divini esse proprium genua labantia confirmare et brachia et manus solutas et fractas corroborare. Ac sane certum est nos propria virtute nitentes ad omne bonum opus inutiles fore, et ne digitum quidem naturali vi posse movere: sed quantumvis infirmae sint nostrae vires, si Dei verbum intueamur, et ad nostram eruditionem usurpemus, manibus et brachiis ita confirmabimur, ut quodvis adire periculum parati simus quum necessitas postulabit. Ionathani exemplum imitati, quem nulla periculi imminentis apprehensio, nullum vitae discrimen ab officio deterruit, quandoquidem re ipsa cognoverat Domini voluntatem esse ut David eveheretur: et certum est singulari amicitia Davidem fuisse complexum, immo plus quam humana: vix enim amici qui sunt in gradu superiore sese subditis et inferioribus subiicient: non ita inter se pacisci solent homines. Quamobrem quidquid hic a Ionathano gestum est, agnoscamus a cognitione divinae voluntatis de Davidis erigendo sceptro manasse: quo fraeno suas cupiditates cohibuit, et officio functus est amici fidelis, etiam cum vitae discrimine. Quid ad haec quaeso, dicturi sunt hodie multi evangelii scilicet zelatores, qui tamen in sua ignavia desident, et Deo ad opus illos vocante resiliunt? Videntur illi speciosum praetextum habere, et officio pulchre defuncti, si se ipsis haec vel illa pericula obiiciant, et mortis discrimina, quae nulla ratione vitari possint. Sic solent homines manus suas abluere, ne Deo vocanti respondeant, si quod periculum immineat, quos tamen promissionibus divinis animari magis oportebat. Contra Ionathanus: qui novit quidem dignitatem sibi quantum obtinebat abrogandam, ut David extolleretur: sed nihilominus officio veri amici vel vitae suae periculo fungi voluit. Nae poterat ille quidem se apud Davidem et alios excusare: et profiteri sibi ex animo dolere quod miser ille innocens sic affligatur: sed quorsum propter ipsum se in vitae discrimen coniiceret? Accedebat alia speciosior excusatio: Quare ego in alieni gratiam adversus patrem coniurarem, et coronam regiam illi detraherem? quaenam inde ad me reditura esset utilitas? Verum ille semel istas imaginationes abrumpit, et omnibus iis viam praescindit, quibus ab officio poterat avocari: et statuit etiam vitae suae dispendio non nisi re perfecta conquiescendum. Sane hodie non agitur de mortali quodam homine in cuius gratiam vitae periculum sit subeundum: sed de Domini nostri Iesu Christi filii Dei gloria, ad quam amplificandam quosvis cruciatus ferre nos oportet. Is enim est, ut ait apostolus Paulus, qui mortuus est et resurrexit, ut vivis et mortuis dominetur. Aequum igitur est nos pro ipsius cultu et glorificatione vitam profundere, oculos ab omnibus terriculamentis avertentes. Quamobrem tanti facere discamus cultum et reverentiam quam Deo et Domino nostro Iesu Christo debemus, et fidei nostrae sacrificium quod postulat, ut licet millies centies vitam profusuri, nunquam ab officio vel tantillum recedamus. Nam alioqui minime dubitandum quin ultimo die Ionathanus adversum nos exsurgat, et reos coram Domino peragat, qui Davidis causa nullum discrimen refugit, a quo tamen erat dignitate quam obtinebat, privandus, et potissimum autoritate regia, quae illi successione debebatur. At Dominus noster Iesus Christus nos non expulit nostra dignitate aliqua, maior et potentior factus nostro detrimento: sed contra supra coelos evectus nobis similis factus est, sua bona nobis ipsum ut decet colentibus communicaturus. Quanta igitur nostra erit nequitia, quanta perfidia, nisi in ipsius gratiam faciamus quae Ionathanus in Davidis? Et nisi ardenti studio ipsum quocunque duxerit et vocaverit sequi parati fuerimus? Ionathanus ut mortali datam fidem servaret, nullum discrimen refugit, nos-ne adeo ignavos ut in filii Dei gratiam, mortis periculum adire non audeamus? Nae quanto distat intervallo veritas a figura, eo magis coram Deo inexcusabiles erimus. Nam unde quaeso, tam vehementi amicitiae vinculo Davidi Ionathanus iunctus fuit, ut propriorum commodorum, et vitae oblitus Davidi afflicto ferret opem, nisi ex intuitu

divinarum promissionum, et spe in Dominum nostrum Iesum Christum, cuius David erat figura? Iam vero praeterierunt tenebrae, et non amplius locus est umbris illis et figuris: sed Dominus noster Iesus Christus, qui certa lux est et iustitia, nos supra res omnes creatas attollit, quum ea gratia dignatur, ut testes suae gloriae producat, et verbo suó autoritatem conciliet. Nosne ergo segniores et ignaviores Ionathano praebebimus, qui veritatem habemus cuius ille tantum habebat figuram? Nonne metuendum ne tantam ignaviam Deus summo iure ulciscatur, et duplici dedecore involvamur, quum horrendam condemnationem accipiemus ante tribunal Dei in filii ipsius persona?

Denique tandem expressis iureiurando foederis et amicitiae conditionibus Ionathanus rationem, quam in certiore faciendo Davide de patris voluntate sequuturus sit, aperit, nempe, se die novilunii, quo vacua erit Davidis sessio, observaturum patris erga ipsum voluntatem, et de eadem, signo aliquo, de quo inter ipsos convenit, certiorem facturum. Nam, ut ante diximus, nemo se Davidis amicum audebat profiteri, ne de vita periclitaretur. Quantis igitur undique premeretur Ionathanus angustiis apparet, et tamen servandi Davidem invenit rationem. Quo docemur Deum indubitate nobis consilium in rebus dubiis et angustiis suppeditaturum ad quaelibet vitanda pericula, nisi socordia nimia turpi et ignavia laboremus. Nam ubi vel minimum impedimentum occurrit, repentino metu sic occupamur, ut in Deum fiduciam reponere non recordemur, et in res praesentes et ante oculos obversantes magis intenti simus. Quid enim, dicimus, fiet nobis si omnibus remediis destituimur? At si sincero affectu, et vera fide in Dei verbum et praeceptum respiciamus, certum est ipsum nobis satis consilii et prudentiae ad nos adversus hostes quoslibet defendendos, quum ita necessitas postulabit, suppeditaturum: et qua vix apparebat angustus exitus, latam viam et facilem redditurum. Ionathanus queri profecto poterat nullum sibi fidum occurrere ministrum, cui committeret ea quibus David certior fieret de Saulis voluntate, ac se proinde excusare, fore nimirum ut si ipse ad Davidem egrederetur, et mutuum ipsius cum Davide colloquium pater animadverteret, capite plecteretur: verumtamen iubet certo loco Davidem subsistere, et sic omnia disponit, ut res plane ludicras hic geri dixeris. *Tu sedebis*, inquit, *ad lapidem cui nomen est Esel, et ibi latebis donec perfectum sit signum de quo convenimus.* Quidam lapidem illum interpretantur fuisse signum collocatum ad iter viatoribus monstrandum. Alii terminum fuisse putant, distinguendis et separandis haereditatibus positum. Sed existimo fuisse certam quandam specum, in qua David latere sic potuerit, ut praetereuntes intelligere posset, ipse vero ab illis non videri. Ionathanus igitur illum ibi iubet latere, et in tertium usque diem novilunii signum exspectare, quo certiorem illum faciat de paterna voluntate in ipsum, et indicet sitne venturus, an non. Ex quibus apparet quod ante docuimus, Ionathanum Davidis vitam suae paetulisse: quod sciret Deum velle ipsum attollere, et in regiam dignitatem efferre: quae persuasio de divina voluntate in ipsius animo tam alte defixa est, ut nunquam vacillarit, neque unquam in blasphemas ullas adversus Deum voces eruperit: sed contra fortiter omnibus tentationibus restiterit, quibus impediri poterat, ne se coram Davide humiliaret. Hoc nos decet exemplum imitari, et eo diligentius Deum precari, ut nobis animum et vires sufficiat, ut quum imminentia pericula conspiciemus, nunquam ita terreamur, quin ad ipsum et auxilium ipsius, semper confugiamus. Quod si nostris animis haeserit, certum est Deum dona donis cumulaturum: et quum vires dederit ad officium faciendum, etiam viam qua ex periculis evadamus aperturum, ut nihil tam arduum sit et difficile, quod non facile superemus.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA LXXVI.

24. *Absconditus est ergo David in agro, et venerunt calendae, et sedit rex ad comedendum panem.* 25. *Quumque sedisset rex super cathedram suam, secundum consuetudinem, quae erat iuxta parietem, surrexit Ionathas, et sedit Abner ex latere Saul, vacuusque apparuit locus David.* 26. *Et non est loquutus Saul quidquam in die illa: cogitabat enim quod forte evenisset ei ut non esset mundus, nec purificatus.* 27. *Quumque illuxisset dies secunda post calendas, rursus apparuit locus vacuus David. Dixitque Saul ad Ionathan filium suum: Cur non venit filius Isai nec heri, nec hodie ad vescendum.* 28. 29. *Responditque Ionathas Sauli: Rogavit me obnixe ut iret in Bethlehem. Et ait: Dimitte me: quoniam sacrificium solenne est in civitate, unus de fratribus meis accersivit me: nunc ergo si inveni gratiam in oculis tuis, vadam cito, et videbo fratres meos. Ob hanc causam non venit ad mensam regis.* 30. *Iratus autem Saul adversus Ionathan, dixit ei: Fili mulieris virum ultro rapientis, numquid ignoro quia diligis filium Isai in confusionem tuam, et in confusionem ignominiosae matris tuae?* 31. *Omnibus enim diebus quibus filius Isai vixerit super terram, non stabilieris tu, neque regnum tuum: Itaque iam nunc mitte, et adduc eum ad me, quia filius mortis*

est. 32. *Respondens autem Ionathas Sauli patri suo, ait: Quare morietur? quid fecit?* 33. *Et arripuit Saul lanceam ut percuteret eum. Et intellexit Ionathas quod definitum esset a patre suo ut interficeret David.* 34. *Surrexit ergo Ionathas a mensa in ira furoris, et non comedit in die calendarum secunda panem. Contristatus enim est super David eo quod confudisset eum pater suus.* 35. *Quumque illuxisset mane, venit Ionathas in agrum iuxta placitum David et puer parvulus cum eo.* 36. *Et ait ad puerum suum: Vade, et affer mihi sagittas quas ego iacio. Quumque puer cucurrisset, iecit aliam fagittam trans puerum.* 37. *Venit itaque puer ad locum iaculi, quod miserat Ionathas, et clamavit Ionathas post tergum pueri, et ait: Ecce tibi est sagitta porro ultra te.* 38. *Clamavitque iterum Ionathas post tergum pueri, dicens: Festina velociter, ne steteris. Collegit autem puer Ionathae sagittas, et attulit ad dominum suum.* 39. *Et quid ageretur penitus ignorabat, tantummodo enim Ionathas et David rem noverant.* 40. *Dedit ergo Ionathas arma sua puero, et dixit ei: Vade, et defer in civitatem.* 41. *Quumque abiisset puer, surrexit David de loco qui vergebat ad austrum, et cadens pronus in terram, adoravit tertio: et osculantes se alterutrum, fleverunt pariter, David autem amplius.* 42. *Dixit ergo Ionathas ad David: Vade in pace: quaecunque iuravimus ambo in nomine Domini, dicentes, Dominus sit inter me et te, et inter semen tuum, et semen meum usque in sempiternum. Et surrexit David, et abiit: sed et Ionathas ingressus est civitatem.*

Ionathani fides singularis erga Davidem nobis hic in primis est consideranda, et ingens periculum quod ipsius gratia subiit: et vicissim gravis Davidis tentatio adversus quam diu luctari ipsum oportuit, quum nullum aliud ipsi superesset salutis remedium nisi in fuga extra Iudaeam. Hic vero in primis expendamus quae de Saule dicuntur, nempe quum primo die festi assedisset, et vacuus locus Davidis esset, nullam ipsius fecisse mentionem, quod Davidem cogitaret aliqua legitima occasione festo non interesse, puta quod non esset mundus, nec purificatus, quae legitima fuisset excusatio. Quidam aliter interpretantur, quasi Saul cogitaverit aliquem casum incidisse Davidi. Malim casum simpliciter intelligere de immunditia illa legali, quod se purificandi otium non habuisset. Porro multas fuisse olim in lege pollutionum species cuivis notum est. Nam etsi pollutus quispiam aliqua immunditie domi poterat edere et bibere, non licebat ipsi tamen ad solenne convivium cui sacrificium adiungebatur, accedere: ne rem Domino sanctam profanaret. Quae caeremoniae fuerunt a Deo praescriptae, ut ostenderet se in omnibus ipsum invocantibus puritatem requirere. Nam, ut ait Paulus: Quisquis Dei nomen invocat ab omni iniquitate abstineat: et alio loco: Abstineamus a pollutionibus, et quisque vas suum in omni puritate possideat, tanquam Deo deditus et consecratus. Nos vero iam ab omnibus istis caeremoniis Christi beneficio sumus quidem immunes, sed earum tamen substantia et veritas retinenda. Ac proinde si sub lege, qui vel morti hominis praesens fuerat, vel cadaver attigerat, polluebatur, nunc cognoscamus nos immundos coram Deo fore, et reos malitiae et iniquitatis, nisi animo et corpore ipsi dediti et consecrati in ipsius obedientia perseveremus, et cupiditatibus omnibus pravis et impuris abstineamus. Atque hic fuit legalium omnium caeremoniarum finis et usus. In primis vero est observandum non licuisse homini sic polluto ad sacrificia accedere, a quibus arcebatur. Ut Deus eo signo declararet, quod nos etiam alio loco praeclare Paulus docet, quum ait, nullam esse communionem luci cum tenebris, nullam concordiam Christo cum Belial, id est nullam esse coniunctionem Christo omnis puritatis fonti, cum pollutionibus et peccatis quibus sordescimus et inquinamur. Exempli gratia, sacrosanctam coenam hodie accessuros cavere diligenter oportet ne suas sordes adferant, quibus tam sancta res profanetur, puta sacrum testimonium et pignus nostrae communionis cum corpore et sanguine Domini nostri Iesu Christi. Saul itaque existimans Davidem abesse propter talem aliquam legalem impuritatem, nullam fecit eius mentionem, ne si pollutum advocaret dedecore afficere velle videretur: sed in posterum diem distulit quo non esse amplius huic excusationi locum sciebat. Nam qui sic polluebatur, tantum viginti quatuor horarum spatio pollutus erat, et deinde purificabatur externo aquae lavacro: minime quidem quod pollutam et impuram animam aquae levis adspersio mundaret: sed ut peccatores agnoscerent se opus habere praescripta a Deo purgatione. Hoc vero tempore, quum legales illae umbrae et caeremoniae sint abolitae, non tenemur amplius illarum observatione: quare papistarum intolerabilis est inimica illa lustralis aquae veneratio: quae in ipsius Dei contumeliam cedit, et omnis religionis alia adulteratio est, quoniam iudaismum sapit, tales ablutiones in christianimum invehere. Nam scire debemus nos non posse purificari, nisi Deo nos interius lavante, cuius lavationis externum testimonium habemus in baptismo: et novimus omnem nostram puritatem in sanguine Domini nostri Iesu Christi esse positam. Sed alia fuit temporum priscorum ratio, quibus certis ceremoniis et lavationibus populus Israelis adstringebatur.

Idcirco igitur Saul postridie novilunii Davidem requirit: quem Ionathanus ut promiserat excusavit, ivisse nimirum Bethlehemam usque natale solum ad sacrificium annuum domesticum. Tum vero

Saul in Ionathanum insurrexit, graviterque primum increpuit eum; vocans filium mulieris iniquae: quasi aliquis aliquem a se facessere iubens, diceret: Facesse hinc, fili scorti. Videte hominis infamiam qui filium non contentus contumelia affecisse, in matrem etiam ipsius est iniurius: quae fortasse ex vivis excesserat: aut adhuc vivebat: sed utut sit, cur in eam fertur eius iracundia? Fanaticum et insanum hominem merito dicemus, qui uxorem hic rebellionis accusat. Sed qua in parte peccaverat illa contra maritum? an deprehenderat illam cum filio adversum ipsum conspirantem? Nam esto, Ionathanus sit reus alicuius facti, quid illud ad matrem innocentem? Quamobrem igitur illi Saul irascitur? Hinc agnoscamus quam violenti sint affectus nostri quum ipsis habenas laxiores permittimus. Ira, inquit ille, furor est brevis. Quemadmodum enim homo insanus nullum habet rationis neque aequitatis sensum: sed modo hunc caedit, modo illum mordet, modo sibi ipsi vim infert: sic ira percitus nihil differt ab insano et frenetico, nisi quod vehemens illa passio cito transit, sed et ab insania et frenesi ad se homo fanaticus vix revertitur. Sed iram et aliam similem passionem certum est sensum omnem rationis iis adimere qui ab illa possidentur, adeo ut nihil moderatum sapiant. Sua sane cuique poena sufficit: si Ionathanus igitur peccavisset, quare matrem ipsius Saul dedecore et ignominia afficit? Sed Saul in iram et furorem versus est prorsus excaecatus. Et iam supra audivimus ipsum in sensum reprobum a Deo fuisse coniectum, et a malo spiritu Domini vexatum; quod hoc loco iam re ipsa demonstratur. Sed unde fiebat ut Saul sensum omnem rationis amitteret, nisi quod diabolica malitia in Davidem ferebatur, et adversus ipsum aestuabat? Quare quo licentiosius adversus ipsum fertur, eo gravius inflammatur, adeo quidem ut omnem humanitatem exuat, et propriis visceribus non pareat. An non enim in ipsum redundabat uxoris dedecus, quam in iracundia sua vocat, inquam, rebellem et perversam, licet illa non peccasset adversus ipsum? Ergone simus Saul satis*, qui in procerum suorum coetu uxorem et proprium sanguinem sine causa criminatur et ignominia afficit? Ex quo apparet quantopere malitia propria fuerit excaecatus. Sed hinc vicissim longe fit illustrior Ionathani fides in Davidis amicitia, et in iis perficiendis quae ipsi erat pollicitus. Nam etsi patris iracundiam et crudelitatem sentiret, sese tamen audet opponere, et licet praesentissimum periculum videat, ut paulo post videbimus, ferre non potest ut Davidis innocentia sic opprimatur. Itaque excipit: *Quid ille vero fecit?* Quid ille morte dignum commeruit, ut illum morti addicas? Quale ipsius est peccatum? Quibus Ionathani verbis magis irritatus pater in filium insurrexit, et trucidare conatus est. Ex hoc igitur exemplo apparet quale sit bonorum omnium officium, nempe veritatem et aequitatem pro virili tueri: ac eorum praesertim qui ad rerum gubernacula sedent, quos plerumque contingit sua autoritate abuti ad tyrannidem. Naq si quis ex rerum externa facie iudicium ferat, videbitur Ionathanus non leviter peccasse, quandoquidem rex ipse mortis sententiam adversus Davidem tulerat, cui nefas erat contradicere. Sane ita est: sed Ionathanus noverat iustitiae nomen inanem tantum esse larvam, qua plerumque abuti solent qui suis cupiditatibus abripiuntur. Nam si centies aliquis ad mortem iudicis sententia condemnetur, non tamen facta diligenti inquisitione iuris et aequi, an ideo merito dicemus ad mortem trahi innocentem, quod iudicis sententia damnatus sit. Hoc videbat Ionathanus, quamobrem non veretur se patri regi licet opponere, et afflicti Davidis causam agere et tueri. Quaerit itaque Ionathanus, qua in re David peccaverit. Atque hoc est observatione dignum, nempe omnium fidelium officium esse ut Dei procuratores et patroni sint, quotiescunque veritatem et iustitiam improborum iudiciis opprimi vident, et innocentes iniuste affligi: tantumque abesse debere ut in illud iudicium consentiant, ut contra pro virili causam illorum agere, et se illis socios addere ex officio debeant. Nam etsi iniquitates improborum minime conscii sint, tamen si dissimulando quod impium est fieri permiserint, certum est eos coram Deo desertae bonae causae reos esse, et derelicti officii ad quod a Deo vocabantur.

Et de Ionathano hactenus; consideranda deinceps Saulis adversus Ionathanum verba contumeliosa: *Numquid ignoro, quia diligis filium Isai in confusionem tuam, et in confusionem ignominiosae matris tuae? Omnibus enim diebus quibus filius Isai vixerit super terram non stabilieris tu, neque regnum tuum.* Quod conspirasse Ionathanum dicit in confusionem ignominiosae matris, non est intelligendum cum multis quasi spurius fuerit, et mater ipsius adultera, quod Saulem regem et patrem videretur non revereri: sed potius ex usu communi dictum existimandum, ut ex aliis multis locis similibus apparet, filium sapientem patri decus et gloriam, sed stultum et perditum ac dissolutum matri dedecus et ignominiam adferre. Quid ita vero? Nempe, quod matres peculiari quodam affectu sint erga filios indulgentiores et nimio amore excaecatae maritos etiam saepe fraudant et emungunt ab illis pecuniam quam filiis tradant ad luxuriam atque nequitiam: et omnia ipsorum vitia tegant: denique tam stulto amore illos prosequantur, ut ad quamvis nequitiam illis indulgeant: et non stet per eas quin

*) *Textus corruptus videtur.*

filii saepe ad furcas rapiantur. Idcirco igitur scriptura dicit filium perditum, nequam, et luxuriosum matri fore dedecori, ut ostendat stultam matrem dedecore et ignominia afficiendam, quum in filii vitia nimium indulserit, et hac indulgentia depravatus in quaelibet vitia proruperit. Hoc itaque sensu dicitur hic Ionathanus a Saule conspirasse in confusionem matris, cuius etiam ignominiam ait in totam reliquam domum et familiam redundaturam. Sed quo iure, quaeso, Saul ista filio exprobrat? Quoniam David rex futurus est. Sed quis obsecro Davidem regem designavit? Nae ipse non ambivit, non prensavit istam dignitatem, non malis artibus quaesivit: sola Dei voluntas, solum ipsius hic decretum intervenit a Samuele patefactum. Itaque Saul ideo tantum Davidem persequitur, ut ex supradictis apparet, ut Dei decretum de ipso, si possit, aboleat. Atqui non cum mortali res ipsi erat: sed cum vivente Deo: quem de solio detrahere velle Saul videbatur: verumtamen illa fuit insani istius mens. Cuius insaniae vel istud esto sufficiens testimonium, quod filium alloquens ait: *Omnibus diebus quibus filius Isai vixerit super terram, non poteris* etc. Nam licet mortuum nonne poterat Deus suscitare, regemque constituere, quandoquidem de eo in regiam dignitatem evehendo decretum irrevocabile fecerat? Hanc Dei potentiam in nostram consolationem usurpemus. Nam qui mundum de nihilo creavit, certo potest nobis mortuis vitam restituere, et beatos in aeternum facere, locumque suis promissis invenire. Huius fidei exemplar Abrahamum Apostolus nobis intuendum proponit, cuius insignem fidem ex eo commendat, quod quum a Deo iussus esset filium unicum suum sacrificare, vehementer commoveri et indignari potuerit, quandoquidem promissiones acceperat de salute pretium perficienda in eo qui ex Isaaci semine nasceretur, et gravissima fuerit illa tentatio, spe sua frustrari, Deo illi quod ante dederat eripiente, et promissionum suarum abolitionem re ipsa demonstrante. Quam gravem illam fuisse putamus tentationem, qua videbatur Abrahamus in summam confusionem ex promissionum divinarum abolitione venire? Sed ille fide plenus longe procul oculorum aciem direxit, in Dei virtute, potentia et bonitate fiduciam omnem reponens, et persuasus, Deum, etsi moriatur Isaacus et in holocaustum Deo offeratur, posse tamen sibi ex illius cineribus filium suscitare. Quare Saulem oportebat etiam hoc in suam mentem inducere, Deum Davidi promissum regnum superatis omnibus impedimentis daturum, et licet a se David interficeretur, Deum tamen nihilominus suis decretis viam patefacturum, suamque potentiam demonstraturum. Sed in Saule conspicuum est quo furore, et qua vesania increduli adversus ipsum Deum insurgant, ut prorsus rationis expertes videantur. Nae si quis quaerat ex ipsis, sperentne se adversus Deum insurgentes, rem ad exitum perducturos, certum est illos re apud se diligentius pensata horrore attonitos expavefactum iri, si in cogitationem ipsis Dei maiestas et potentia venerint. At nihilominus quod horrent faciunt, nempe quod sint fanatici homines et adversus quem insurgant, non cogitent, neque in mentem illis Dei potentiae consideratio veniat. Hinc ille furor, quo adversus ipsum Deum efferri non verentur. Ita Saul furibundus solam Davidis mortem cogitat, et modo rem perfecerit fausta sibi omnia pollicetur. Atqui Deus illum regnaturum iam ante praedixerat. Sed aliquod aliud Sauli debuerat etiam in mentem venire, nempe, hominum vitam in Dei manu esse positam. Nam etsi latrones saepe multis vitam eripiunt, non tamen in ipsorum arbitrio et voluntate vita nostra posita est: sed tantum quod Deum permittit efficiunt. Qui ergo nos in hoc mundo collocavit potestatem ex eodem nos revocandi quum libuerit sibi reservavit. Quandoquidem ergo vita nostra est in Dei tutela et patrocinio, quomodo Saul Davidem ad mortem persequebatur, qui non ignorabat Deum non inultam illam temeritatem et arrogantiam relicturum? Sed ea fuit hominis insania. Denique apparet homines suis passionibus excaecatos, non cogitare se Deum habere adversarium, et potentiae ipsius non meminisse: sed tanquam ludicram et inanem ducere: ac ipsi Deo resistere tanquam si coelum et terram haberent in sua potestate. Sed et alia insuper hic doctrina est observanda, quanta pestis sit invidia, et praesertim quae fertur in eos quos Deus nobis praeesse voluit, et in summam dignitatem extulit. Huius mali fons ambitio, ex qua invidia nascitur; et dignitatum ac imperiorum et honorum contemptus et violatio. Idcirco Paulus mutuam inter nos concordiam et fraternitatem commendans, ab hac tanquam malorum omnium radice orditur: *Nihil*, inquit, *inter vos fiat ex vana et inani gloria*. Certum enim est hoc vitio infectos, etiam invidia et livore laboraturos, et ubicunque Dei dona fuerint conspicua iis magis disrumpendos, et Dei donis urendos, quibus proximos ornatos intuiti fuerint. Inde vero contentiones oriri Paulus adiicit, et homines extra rationis terminos ferri, immo omnem humanitatem exuere. Discamus itaque in sua quisque vocatione incedere, concordiam et amicitiam foventes. Damnosam ambitionem procul a nobis abiiciamus, omnemque dominandi cupiditatem, iis quae nobis Deus largitur contenti, ac coram ipso sic deiiciamur, ut cum omni timore et humilitate ipsi pure et sincere serviamus, proximorumque nostrorum commodis studeamus. Hoc si factum a nobis erit, tum Dei dona et gratias in proximos collatas sic mirabimur ut iisdem laetemur, et in quibuscunque fuerunt quanti par est faciamus.

sit Davidem regem
delictum ego caedem
misero fieret? Hinc
invidia coniunctam homines
quem furorem devenisse
Ionathanum dicit, ad regiam
caeso Davide perventurum.
sine contradictione Dei volun-
nos ipsos ultro subiiciamus.
quaecunque devia aberraveri-
ab ipso ad suae voluntatis
, et si centies manum ipsius
, tamen cohibendos. Sic
hominis videmus quaevis
ut se potentiae Dei subducant,
consilia et conatus dirigere, sed
non videre suam turpitudinem et
pro arbitrio suscipere, sibique pros-
promittere. Sane illos quidem
triumphare sinit, sed ita tamen ut
perditionis induant, et summa
. Quo igitur proclivior est in
, eo deligentius nobis haec doctrina
et in usum revocanda: ac certo
decretis, de quibus nobis constiterit,
: quandoquidem nihil reluc-
et inania sint futura omnia
illis confusio immineat qui ad-
Domini decretum aliquid suscepe-
et hoc diligenter cavendum ne
Dei voluntas perficiatur: sed
ut ultro nos ipsi Deo subiiciamus, et
recta et iusta esse semper fateamur,
ipse aliqua ignominia et dedecore affe-
propterea inquam Dei bonitatem et iusti-
desinamus, si ab ipso castigati fuerimus,
nos ad ipsius voluntatem totos compona-
Caeterum Deo talem a nobis obedientiam
sciamus, nostro id bono et commodo
si ad tempus deiicit, si calamitatibus
tamen in nostram salutem, quaecunque re-
videbantur, conversurum illum certum est.
quidem igitur variae illae castigationes et
in nostram utilitatem et commodum
feruntur, eo nos procliviores esse ad
subiectionem et obedientiam par est. Atque
doctrina ex verbis illis eruenda est, quibus
agnovisse dicitur Davidem, licet centies
, nihilominus tamen quum a Deo rex
designatus ad summam illam dignitatem per-
, et praeterea quum vita ipsius in Domini
tutela, et velut alarum ipsius umbra tegeretur,
omnium hominum adversus ipsum insurgentium
conatus.
Sequitur Ionathanum venisse in periculum
, quod Saul lanceam arripuerit eum percussurus.

Sane licet Ionathanus videatur illud periculum praevidisse, tamen dura illa fuit tentatio, quum patrem eo iracundiae et furoris vidit devenire ut lanceam in se filium direxerit sua manu trucidandum, nisi Deus ictum avertisset, quandoquidem in animo filium trucidare Saul habebat. Hinc discamus nos si bene faciendo in hominum contemptum et odium venerimus non oportere tamen poenitentia benefactorum duci. Nam Ionathanus exemplo nobis est, quem certum est potuisse graviter commoveri, quum patrem adversum se tanto furore ferri conspiceret, ac proinde non nihil ab officio deflectere. Quemadmodum saepe videmus eos qui magnificum aliquod facinus ediderunt, si minis terreantur aut imminentem aliquam seditionem aut violentiam videant fluctuare, et ventis vela, ut aiunt, permittere, ac licet non immutata sit ipsorum voluntas nihilominus tamen improborum hominum iramet furorem placandi rationes quaerere, et ad tempus quiescere suumque studium occultare. Istud inquam frequenter contingere et quidem inter eos qui in maximo honore sunt videmus: sed Ionathanus nobis hic maioris constantiae et magnanimitatis proponitur exemplum imitandum. Nam etsi pater adversus ipsum tanquam immanis quaedam bellua et verbis et factis ferretur, nihilominus tamen ille fortiter in Davidis fide permansit, et eius innocentiam pro virili tutatus est. Idcirco dicitur surrexisse a mensa in ira furoris, et non comedisse in die calendarum secunda panem et vehementer tristatum esse super Davide, eo quod confudisset eum pater in hominum coetu. Non itaque animum despondit, non ideo a Davidis amicitia recessit, non se aliqua specie defuncti officii texit, licet horrendis agitatus difficultatibus, sed quam Davidi fidem, advocato Dei nomine, dederat, eandem officio boni amici defunctus retinuit.

Idcirco sequitur, quum mane illuxisset venisse Ionathanum in agrum designatum et Davidi indicatum, et sagittas iaculatum esse, puerumque iussisse sagittas colligere et festinare velociter non cunctantem. Atque haec duo fuerunt insignia inter utrumque, Ionathanum et Davidem, constituta, quum puero dixit: Festina velociter, sagitta est porro ultra te, ne steteris, quasi Davidem sic alloqueretur: Tibi fuga consulendum est, nam ego cum contumeliis repulsus sum. Hinc iterum discamus, Deo nos affligente et exercente, non ideo animum despondendum et ab officio resiliendum, sed constanter per quaecunque discrimina perseverandum donec integram victoriam reportaverimus. Deum quidem fateor nos posse omnibus molestiis et difficultatibus exercere, quum ad ipsius cultum vocamur: et quandoquidem rerum creatarum corda habet in manu, posset nobis apud omnes gratiam conciliare, sed tamen Deus contra, ne nostram in hoc mundo mercedem exspectemus, ne inani gloria inebriemur, ne hominum laudibus sic deliniamur ut Dei obliviscamur, permittit homines malitiis et iniquitate laborare, et eos quos benefactis cumulare non destitimus eo ingratitudinis venire ut oculos, ut ita dicam, nobis effodiant: hoc inquam ita Deus decrevit. Sed quorsum? Nempe ut praemonui, ne huius mundi deliciis pelliciamur, sed Deo sponte serviamus, et nunquam adversis deiiciamur, sed vel invitis omnibus hominibus fortiter in ipsius cultu perseveremus. Praeterea Deus ita demonstrat se si quid simulatum in nobis fuerit severe castigaturum, et si contra magno studio in ipsius cultu perrexerimus felicem exitum nobis concessurum, quibuscunque tandem iniuriis affecti simus, et nunquam passurum ut impunitus sit noster contemptus, quandoquidem causae nostrae defensionem suscepit. Quamobrem si hominum odiis exerceri servos suos Deus permittit, in amore Dei debent conquiescere: quandoquidem solus ille potest ipsos adversus quaecunque pericula tutari, et ex iisdem eruere. Atque ille nobis quidem aliquando relaxationem a malis concedit, sic ut servi sui sint apud homines in honore: sed non est illa conditio diuturna, ne occasionem ab illo recedendi quaeramus, quandoquidem adeo inconstantes sumus, ut vel minima occasione ab officio deterreamur. Qui ergo vitam suam ex animo Deo consecrat, et in vocatione tam secundis quam adversis rebus pergit, is, inquam, certum habet testimonium se Deo pure inservire. Et idcirco Dei filios variis exerceri calamitatibus et tentationibus oportet, ut illis excitentur ad preces ardentiores. Quare discamus, ut dixi, Deo nos variis modis explorante, et permittente nos ab hominibus affligi, quorum tamen commodis studuerimus, non tamen ab officio discedere, sed Deo nos et rem nostram committere et ipsum precari, ut nos pro sua bonitate sic toleret, ut quibusvis impedimentis et difficultatibus resistendo pares simus, quibus alioquin territi a Deo recederemus. Haec igitur discamus ex Ionathano, nisi malimus illum ultimo die iudicem experiri.

Sequitur tandem Davidem exivisse, et cum Ionathano vehementer flevisse, Davidem autem amplius: et in pace dimissum a Ionathano. Porro quemadmodum invicta fuit Ionathani constantia, et data Davidi fides, iis fulta fundamentis quae initio audivimus, amore nimirum virtutis et excellentium donorum quibus erat David ornatus: ita vicissim Davidem magna tentatione fuisse exercitum minime dubium est: quum se nullibi tutum israëlitica terra exsulare cogi Saulis truculentia videret. Nam nulla tunc temporis alia erat in toto mundo terra quam in Israële, in qua Dei cultus purus et integer esset: non poterat itaque alibi quam apud idololatras et capitalissimos hostes ecclesiae commorari. Quinam

Deinde hac ratione tanquam fraeno quodam retinebimur, ne alii aliis irascamur: et potius studium omne conferemus, et mutuas operas in nobis invicem adiuvandis: quum tamen contra simus a natura nostrorum commodorum tam amantes ut vel ipsi Deo resistere, voluntatique ipsius reluctari non vereamur, utrumque fit hoc loco nobis conspicuum. Nam ex parte Saul sic adversus Davidem furit, ut feram potius quam hominem dicas. Quis eum autem ad tantum furorem impellit? Nempe cupit invito Deo regnare pro eo quod ipsi se subiicere, et magis ac magis submittere debebat, acceptumque regium diadema sponte Davidi cedere, quandoquidem ipsi male se in hoc munere gesserat Deoque rebellarat. Quamobrem decebat illum sese autoritate regis abdicare, et eam obedientiam Deo reddere, ut privatam vitam regiae anteponeret. Verumtamen ille se suamque dignitatem tueri et conservare posse, vel invito Deo, sperat. Inde factum videmus, ut rabiem suam Davidem odio persequutus diabolico despumarit. Sed obsecro quem ille persequebatur? Nae non Davidem, sed ipsum Deum cuius voluntati non vult obtemperare: hunc furoris ignem invidia intus excitabat, et modo de hoste victoriam obtineat coelum terrae misceri non verebatur, eximium sane speculum in quo se intueri debet qui arrogantia et insolentia ac contumacia· pleni proximos parvi facere consueverunt.

Iam vero ab altera parte Ionathanum intueamur, qui Davidem cognoscebat in sibi debitam successione sortem evehendum. Filius erat regis: ad ipsum ergo regia dignitas pertinebat, et haereditate deferebatur. Sponte tamen cedit, compertum habens Dei decretum de Davide ad regium solium evehendo. Procul dubio non exuerat Ionathanus humanum sensum, sed tantum profecit in Dei timore, ut suis affectibus praetulerit quod bonum et aequum esse Dei iudicio cognovit. Sic ille tenuit sensus suos captivos: sibique ipsi vim fecit et Deo morem gerens exuerit magnos illos animos, qui natura plerumque sunt in omnium hominum animis insiti. Ad hanc obedientiam illum plurimum etiam movetunt Dei dona in Davide conspicua, quae in illo honorat. Illis poterat ex humana malitia magis irritari, sed eo magis Deum adorat, cuius in Davide gloriam et virtutem intuetur. En ut Ionathanus cognovit laudanda in Davide dona Dei, quae tantum abest ut ex ambitione et invidia doleat in Davidem collata, ut contra pro Davidis defensione non modo coronam regiam relinquere, sed vitam etiam profundere paratus sit: Saulis igitur verba illa: *Omnibus diebus quibus filius Isai vixerit super terram, non stabilieris tu, neque regnum tuum,* non modo mentem ipsius non labefactarunt, sed in prodosito magis ac magis confirmarunt. Nam ait: *Quare morietur?* quasi dicat, quomodo possum ego regnare, quum Deo visum sit Davidem regem constituere? Quid si ad patris delictum ego caedem etiam adiicerem, quid me misero fieret? Hinc apparet arrogantiam cum invidia coniunctam homines in feras permutare; ad quem furorem devenisse videmus Saulem, quum Ionathanum dicit, ad regiam dignitatem nunquam nisi caeso Davide perventurum. Hinc admonemur ut sine contradictione Dei voluntati nobis patefactae nos ipsos ultro subiiciamus. Nam et profecto per quaecunque devia aberraverimus certum est nos ab ipso ad suae voluntatis impletionem reducendos, et si centies manum ipsius nos evasuros speraverimus, tamen cohibendos. Sic improbos et contumaces homines videmus quaevis effugia quaerere, ut se potentiae Dei subducant, eoque sua omnia consilia et conatus dirigere, sed excaecatos furore non videre suam turpitudinem et temere quidvis pro arbitrio suscipere, sibique prosperum successum promittere. Sane illos quidem Deus ad tempus triumphare sinit, sed ita tamen ut se magis in laqueos perditionis induant, et summa confusione obruantur. Quo igitur proclivior est in hoc vitium lapsus, eo deligentius nobis haec doctrina meditanda est, et in usum revocanda: ac certo sciendum Dei decretis, de quibus nobis constiterit, sponte obtemperandum: quandoquidem nihil reluctando profecerimus et inania sint futura omnia effugia, summaque illis confusio immineat qui adversus irrevocabile Domini decretum aliquid susceperint. Caeterum et hoc diligenter cavendum ne nobis indignantibus Dei voluntas perficiatur: sed danda opera ut ultro nos ipsi Deo subiiciamus, et ipsius iudicia recta et iusta esse semper fateamur, etiamsi nos ipse aliqua ignominia et dedecore affecerit. Ne propterea inquam Dei bonitatem et iustitiam fateri desinamus, si ab ipso castigati fuerimus, sed potius nos ad ipsius voluntatem totos componamus. Caeterum Deo talem a nobis obedientiam postulante sciamus, nostro id bono et commodo fieri. Nam si ad tempus deiicit, si calamitatibus exercet, tamen in nostram salutem, quaecunque repugnare videbantur, conversurum illum certum est. Quandoquidem igitur variae illae castigationes et afflictiones in nostram utilitatem et commodum Dei consilio feruntur, eo nos procliviores esse ad Dei subiectionem et obedientiam par est. Atque haec doctrina ex verbis illis eruenda est, quibus Ionathanus agnovisse dicitur Davidem, licet centies interfectum, nihilominus tamen quum a Deo rex esset designatus ad summam illam dignitatem perventurum, et praeterea quum vita ipsius in Domini esset tutela, et velut alarum ipsius umbra tegeretur, fore omnium hominum adversus ipsum insurgentium irritos conatus.

Sequitur Ionathanum venisse in periculum mortis, quod Saul lanceam arripuerit eum percussurus.

Sane licet Ionathanus videatur illud periculum praevidisse, tamen dura illa fuit tentatio, quum patrem eo iracundiae et furoris vidit devenire ut lanceam in se filium direxerit sua manu trucidandum, nisi Deus ictum avertisset, quandoquidem in animo filium trucidare Saul habebat. Hinc discamus nos si bene faciendo in hominum contemptum et odium venerimus non oportere tamen poenitentia benefactorum duci. Nam Ionathanus exemplo nobis est, quem certum est potuisse graviter commoveri, quum patrem adversum se tanto furore ferri conspiceret, ac proinde non nihil ab officio deflectere. Quemadmodum saepe videmus eos qui magnificum aliquod facinus ediderunt, si minis terreantur aut imminentem aliquam seditionem aut violentiam videant fluctuare, et ventis vela, ut aiunt, permittere, ac licet non immutata sit ipsorum voluntas nihilominus tamen improborum hominum iramet furorem placandi rationes quaerere, et ad tempus quiescere suumque studium occultare. Istud inquam frequenter contingere et quidem inter eos qui in maximo honore sunt videmus: sed Ionathanus nobis hic maioris constantiae et magnanimitatis proponitur exemplum imitandum. Nam etsi pater adversus ipsum tanquam immanis quaedam bellua et verbis et factis ferretur, nihilominus tamen ille fortiter in Davidis fide permansit, et eius innocentiam pro virili tutatus est. Idcirco dicitur surrexisse a mensa in ira furoris, et non comedisse in die calendarum secunda panem et vehementer tristatum esse super Davide, eo quod confudisset eum pater in hominum coetu. Non itaque animum despondit, non ideo a Davidis amicitia recessit, non se aliqua specie defuncti officii texit, licet horrendis agitatus difficultatibus, sed quam Davidi fidem, advocato Dei nomine, dederat, eandem officio boni amici defunctus retinuit.

Idcirco sequitur, quum mane illuxisset venisse Ionathanum in agrum designatum et Davidi indicatum, et sagittas iaculatum esse, puerumque iussisse sagittas colligere et festinare velociter non cunctantem. Atque haec duo fuerunt insignia inter utrumque, Ionathanum et Davidem, constituta, quum puero dixit: Festina velociter, sagitta est porro ultra te, ne steteris, quasi Davidem sic alloqueretur: Tibi fuga consulendum est, nam ego cum contumeliis repulsus sum. Hinc iterum discamus, Deo nos affligente et exercente, non ideo animum despondendum et ab officio resiliendum, sed constanter per quaecunque discrimina perseverandum donec integram victoriam reportaverimus. Deum quidem fateor nos posse omnibus molestiis et difficultatibus exercere, quum ad ipsius cultum vocamur: et quandoquidem rerum creatarum corda habet in manu, posset nobis apud omnes gratiam conciliare, sed tamen Deus contra, ne nostram in hoc mundo mercedem exspectemus, ne inani gloria inebriemur, ne hominum laudibus sic deliniamur ut Dei obliviscamur, permittit homines malitiis et iniquitate laborare, et eos quos benefactis cumulare non destitimus eo ingratitudinis venire ut oculos, ut ita dicam, nobis effodiant: hoc inquam ita Deus decrevit. Sed quorsum? Nempe ut praemonui, ne huius mundi deliciis pelliciamur, sed Deo sponte serviamus, et nunquam adversis deiiciamur, sed vel invitis omnibus hominibus fortiter in ipsius cultu perseveremus. Praeterea Deus ita demonstrat se si quid simulatum in nobis fuerit severe castigaturum, et si contra magno studio in ipsius cultu perrexerimus felicem exitum nobis concessurum, quibuscunque tandem iniuriis affecti simus, et nunquam passurum ut impunitus sit noster contemptus, quandoquidem causae nostrae defensionem suscepit. Quamobrem si hominum odiis exerceri servos suos Deus permittit, in amore Dei debent conquiescere: quandoquidem solus ille potest ipsos adversus quaecunque pericula tutari, et ex iisdem eruere. Atque ille nobis quidem aliquando relaxationem a malis concedit, sic ut servi sui sint apud homines in honore: sed non est illa conditio diuturna, ne occasionem ab illo recedendi quaeramus, quandoquidem adeo inconstantes sumus, ut vel minima occasione ab officio deterreamur. Qui ergo vitam suam ex animo Deo consecrat, et in vocatione tam secundis quam adversis rebus pergit, is, inquam, certum habet testimonium se Deo pure inservire. Et idcirco Dei filios variis exerceri calamitatibus et tentationibus oportet, ut illis excitentur ad preces ardentiores. Quare discamus, ut dixi, Deo nos variis modis explorante, et permittente nos ab hominibus affligi, quorum tamen commodis studuerimus, non tamen ab officio discedere, sed Deo nos et rem nostram committere et ipsum precari, ut nos pro sua bonitate sic toleret, ut quibusvis impedimentis et difficultatibus resistendo pares simus, quibus alioquin territi a Deo recederemus. Haec igitur discamus ex Ionathano, nisi malimus illum ultimo die iudicem experiri.

Sequitur tandem Davidem exivisse, et cum Ionathano vehementer flevisse, Davidem autem amplius: et in pace dimissum a Ionathano. Porro quemadmodum invicta fuit Ionathani constantia, et data Davidi fides, iis fulta fundamentis quae initio audivimus, amore nimirum virtutis et excellentium donorum quibus erat David ornatus: ita vicissim Davidem magna tentatione fuisse exercitum minime dubium est: quum se nullibi tutum israëlitica terra exsulare cogi Saulis truculentia videret. Nam nulla tunc temporis alia erat in toto mundo terra quam in Israële, in qua Dei cultus purus et integer esset: non poterat itaque alibi quam apud idololatras et capitalissimos hostes ecclesiae commorari. Quinam

ista vero cum divinis promissis quadrabant, quibus Deus Davidi promiserat se illum populi sui caput constituturum, et quidem facturum figuram et imaginem unici filii sui, donec in terris appareret, quandoquidem exsulare tota Iudaea cogitur, ut ne illi angulus supersit in ea in qua tutus sit, sed ad ipsos incredulos confugere cogatur, ut pluribus deinceps videbimus? Quibus illum arbitramur angustiis agitatum? quibus cum difficultatibus luctatum? Deumne vero mei oblitum, et promissorum immemorem? An me Deus vanis promissionibus luserit? Quam melior erat mea conditio quum patris oves agerem, quamque mihi tutior? Nae mea sorte contentus vivebam, ego ad divitias et opes non applicabam animum, neque honorum cupiditate rebusve aliis istiusmodi ducebar. Sed me Deus de istis non cogitantem vocavit, meque per prophetam Samuelem inaugurari regem unctione sacra voluit, ducemque ac dominatorem populi sui designavit, sed obsecro, ubi spes illa divinarum pollicitationum? Ego iam centies ad ipsius sepulcri fauces veni, ego sine fine crucior: quo me itaque vertam amplius? Istas aut similes querelas Davidem iecisse verisimile est: et longe satius duxisse sibi mori quam tot malis agitatam vitam ducere. Sed neque vivere, neque mori poterat, et tamen exsulare cogebatur terra sancta quam Deus elegerat, ut in ea coleretur, et sanctuarium ipsius erigeretur, nomenque suum sacrosanctum adoraretur. Sane si Davidis exercitia et tentationes diligenter expenderimus, certum est, nos non fore tam molles et effeminatos in adversis ferendis quam fere consuevimus. Et Deo nos variis calamitatibus et duris afflictionibus exercente, non modo non despondebimus animum, sed eo ardentioribus votis ad ipsum confugiemus, ut infractam nobis constantiam sufficiat, qualem Davidi, quo nobis nostrae fragilitatis magis erimus conscii, qua fit ut ad levissima quaeque pericula vel fortissimorum animi labefactentur, et primus conatus statim evanescat, nisi spiritus Dei virtute sustineamur et fulciamur. Cavendum itaque summopere ne illos imitemur qui sibi ipsis facillime omnia indulgent, et inanibus excusationibus se tuentur. Nam satisfactum esse Deo putant, si vel levissimas excusationes praetexant. Quales plerique adferre solent: Per me non stetit quominus officio fungerer, sed quis naturae resisteret? Nonne tot undique me minae terrebant? Nonne tot difficultates remoram iniiciebant? Dicas non tantum repagulis quibusdam cohibitos, sed arduos ipsis montes fuisse saltu superandos, aut magna vi perfringendos: et istis excusationibus se tutos esse arbitrantur, licet levissimis. Quamobrem quum tot undique impedimentis sollicitemur et tot delitiis ab officio deterreamur, Davidem nos oportet intueri, et agnoscere multum abesse, ut nos Deus tam duriter quam illum olim excipiat. Nam si conditionem nostram cum ipsius contulerimus, re ipsa comperiemus levissime nobiscum agi et difficultates quibuscum colluctamur non accedere ad millesimam partem earum quibus David olim est exercitus. Nam etsi nos Deus ex hoc terrarum orbe violenta quadam calamitate rapiat, non accedet tamen ad illas animi angustias quibus David quodammodo fractus est, exsulare sancta Israëlis terra coactus. Ac licet hodie in varias orbis terrarum partes iactemur: non tanti est calamitas facienda: quandoquidem hodie tota terra Deo consecrata est, cuius angulum olim terram Iudaeam sui nominis cultui dedicarat: licet igitur hodie in certis regionibus vagaremur, non tantis afflictionibus neque tentationibus, quantis olim David, agitaremur, qui veluti putidum aliquod a reliquo corpore membrum resectus esse videbatur. Verumtamen ille sese Deo uni commendavit, suamque in ipso fiduciam collocavit, non sine lacrymis quidem et gemitibus, sed quibus fideles magis ac magis oportet in divina bonitatis fiducia confirmari. Quandoquidem ex illis discimus nos licet infirmos, et duris calamitatibus afflictos, quibus cor ipsum nostrum tanquam lancea perforetur, et iam iam miseriarum copia videamur obruendi, non oportere tamen ideo despondere animum, sed in Deo sperare, et animos effundere: siquidem certum est Deum, quum ipsi placuerit, sic operaturum, ut postquam in infirmitate nostra luctati fuerimus, tandem eluctemur, et nostra fides victoriam obtineat, ac re ipsa experiamur quod propheta docet eo Psalmo, quem canere coepimus, nos qui antea lacrymis pascebamur, nihilominus tandem in Dei bonitate, et misericordia gaudium accepturos, qui nostrum unicum asylum et perfugium esse debet, qui licet saepe labamur et fluctuemus, nunquam tamen nos labi omnino sinet, et si forte labi contigerit, nihilominus relevabit, manuque sua sustinebit, ut facile in vocationis nostrae curriculo decurramus, donec ad aeternum felicitatis portum deveniamus.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA LXXVII.

CAP. XXI.

1. *Venit autem David in Nobe ad Achimelech*
sacerdotem: et obstupuit Achimelech eo quod venisset
David et dixit ei: Quare tu solus et nullus est tecum?
2. *Et ait David ad Achimelech sacerdotem: Rex prae-*
cepit mihi sermonem et dixit: Nemo sciat rem propter
quam missus es a me, et cuiusmodi praecepta tibi de-

derim: nam et pueris meis condixi in illum et illum locum. 3. *Nunc ergo si quid habes ad manum, vel quinque panes, da mihi, aut quidquid inveneris.* 4. *Et respondens sacerdos ad David; ait illi, non habere laicos panes ad manum, sed tantum panem sanctum: si mundi sunt pueri, maxime a mulieribus?* 5. *Et respondet David sacerdoti, et dixit ei: Equidem si de mulieribus agitur continuimus nos ab heri et nudiustertius, quando egrediebamur et fuerunt vasa puerorum sancta: porro via haec polluta est sed et ipsi hodie sanctificabimur in vasis.*

Pergendum nobis in historia est Davidis profugi et exsulis ab israëlitica terra. Quae quam dura fuerit tentatio, procul ab ea terra quam Deus in domicilium elegerat exsulare, nullus enim alius in toto terrarum orbe locus erat Deo sacer atque dicatus in qua pure et sincere coleretur et adoraretur quam sola Iudaeae regio, vidimus haesterna concione. Sane quum ab ea David cogitur exsulare, longe videbatur remotus a sibi promissi regni possessione. Ac procul dubio lacrymae illae Davidis, de quibus ante egimus: satis declarabant in quas angustias esset coniectus. Nam licet vir fortis et magnanimus, non tamen poterat temperare a lacrymis quas abunde fundebat. Nam etsi Ionathanus amare flebat, David tamen abundantius. Neque vero tamen ista impediverunt quin suam in Deo fiduciam collocaret, verum ut saepe scriptura docet, fides non reddit homines saxeos aut stupidos, qui malis quae sentiunt non commoveantur, sed interim istis modis exerceri fideles necesse est, ut superatis omnibus tentationibus dulciore fruantur victoria. Quare licet Dei verbo fideles nitantur, non omnino tamen affectuum et passionum vis in illis exstinguitur, sed si modo in hanc, modo in illam partem volvantur, usque ad exitum tamen sustinebunt, quibus Dei voluntas instar firmae rupis est. Ac licet ventis et procellis agitentur firmi tamen et imperterriti in divinis promissis permanebunt, et nunquam ipsorum exspectatio vana erit. Quod ad Ionathanum attinet, vidimus ipsum Dei promissionibus magis quam rebus ullis praesentibus confirmari. Nam Davidis fuga videbatur illum in integrum restituere: sicut et illa Saulis erat opinio, Ionathanum filium et posteros vivo Davide non posse regni dignitatem retinere. Contra vero Ionathanus speravit se mortuo Davidem sui suorumque miserturum. Atqui Davidem tunc intuebatur miserum et afflictum cuius iugulo gladius imminebat, in quem tanquam scopum omnes collimabant, cuius necem omnes, ut Sauli gratificarentur, summis studiis quaerebant. Denique Davidem in summas redactum angustias animadvertebat, sed nihilominus ab ipso gratiam et misericordiam sibi suaeque familiae precatur. Quamobrem Ionathanus hoc facto declaravit se in immutabile Dei decretum et voluntatem per Samuelem patefactam, de debito Davidi regno fuisse intuitum. Ac proinde cognovisse re ipsa perficienda quae Deus praedixerat, licet hominum opinione viderentur impossibilia. Porro si Ionathanus tantam promissionum divinorum certitudinem in Davidis persona cognovit, quid nos hodie facere par est, intuentes Dei filium in coelestem gloriam evectum, licet nos in hoc mundo variis exerceri poenis et aerumnis, suumque regnum in his terris esse occultum permittat, nae longe ampliorem materiam habemus nos in Dei potestatem et manum tradendi, quam olim Ionathanus, et non dubitandi quin licet millies durioribus calamitatibus exerceamur, potestatem habeat ex omnibus periculis eruendi nostrique miserendi.

Porro diligenter observanda sunt quae sequuntur verba Davidem fugientem venisse in Nobe in qua erat tunc Dei sanctuarium, quoniam de panibus propositionis mentio fit, qui quotidie Deo offerebantur et in mensa par manum sacerdotis proponebantur, et aliis sublatis alii substituebantur. Hic in primis observandum Davidem praeter periculum quod ipsi imminebat ab hominibus, etiam cum fame fuisse luctatum. Neque enim fugienti licuerat de annona aliqua providere, et quamdiu latuit, verisimile est eum etiam iam tum ieiunare coepisse: iam vero profugus, et per vias invias oberrans, nulli sese audet domui committere in qua vel frustulum panis sibi suisque pauculis servis postulet. Videtur ergo David ab hominum consortio exclusus, et cognatorum et amicorum communicatione privatus, nedum ut ab extraneis auxilium aliquod exspectet. Fame etiam premitur, et nullibi remedium malis istis invenit, nisi ad sanctuarium Domini confugiat. Hunc enim locum sibi tutissinium asylum existimavit: licet contra hominum opinione locus illi nullus perniciosior contingere posset. Nam eo ad sacrificia concurrebatur ac proinde facile agnosci porterat tanquam in publico mercatu: ac proinde quum prius delituisset modo videtur in omnium conspectum venire et se ipsum prodere. Verumtamen minime dubitandum quin David in tantas angustias coniectus asylum existimarit tutissimum locum illum quem Deus suo cultui dedicarat, et cogitarit Deum sui miserturum quum in ipsius sanctuarium confugeret, et in eo ipsum occultaret. Ac sane hanc illius fuisse fiduciam in maximis suis afflictionibus apparet ex psalmis ipsius in quibus passim hae voces audiuntur: *Domine tu me in aliquo sanctuarii tui angulo occultabis:* quibus vocibus minime dubium est quin David meditationes illas et cogitationes expresserit, quibus se in mediis certaminibus sustinuerit. Quum se igitur dicit occultandum in aliquo sanctuarii angulo, testatur se omni tempore in media rerum adversarum tempestate cognovisse nullum tutius asylum neque fortiorem ullum perfugii locum esse, quam in Dei manus con-

fugere et illi sese tradere. Hanc igitur ob causam in sanctuarium venire quam in alium ullum locum maluit, licet non dubiis coniecturis suspicaretur fore ut ibi videretur et ad regem deferretur. Quemadmodum contigisse inferius infelicis illius Doëgi ministerio videbimus. Verum enim vero non dubitavit quin Deus ipsum misereretur, et profugium ipsi concederet eo loco, ut praesentem alioquin mortem effugeret. Itaque non dubium est, quin, post varia quae animo agitavit consilia, tandem concluserit, nullum sibi tutius profugium quam locum in quo Deus adoratur et ex quo promisit se suorum preces exauditurum, virtutemque suam erga omnes ipsum invocantes exserturum. Davidem itaque videmus non ita fuisse affectibus et passionibus suis turbatum, quin animo ipsius haeserit certa fiducia Dei erga ipsum misericordiae. Quare licet multas lacrymas effuderit et se dubium animi esse ostenderit, non ideo tamen non confugit ad Dei auxilium, et non speravit fore, ut ipsum Deus tandem velut ex mortis sepulcro redivivum revocaret, sed illum oportuit adversus affectus pugnare et carnis infirmitate premi, ut fides ipsius magis ac magis roboraretur et firma fide in Dei promissionibus conquiesceret. Et profecto quum Dei bonitatem praedicat, quam in mediis afflictionibus sensit, non suam fortitudinem praedicat, non in malis *ἀπάθειαν*: sed potius terrorem et formidinem suam agnoscit. Quemadmodum psalmo 106 ait, *Ego dixi in trepidatione mea, omnis homo mendax.* Quibus verbis ostendit se non procul a lapsu fuisse. Quemadmodum hominem in declivi currentem facile aliquis dat praecipitem. David igitur in suis illis angustiis agnovit, non habere homines quo glorientur et de suis viribus aliquid praesumant: siquidem natura omnis homo mendax et vanus est, ut quaecunque videatur inesse animi fortitudo, momento effluat, nisi Deus virtute sua retineret.

Sequitur deinceps sacerdotem miratum esse, quod eum solum vidit. Non quod multis stipatus esset famulis, sed quod non eo quem consueverat comitatu stipatum videret. Nam antea vidimus regem Saulem ipsum multis et militibus et terris praefecisse et quum regis gener esset, ipsum oportuit magno aliquo famulorum et militum comitatu insignem fieri. Sacerdos igitur miratur eum tanquam miserum ac profugum sine annona fame quodammodo premi. Porro David mendacio quodam et falso pretextu se apud sacerdotem excusat se nimirum a rege ad arcanum aliquod negotium dimissum, cum expressis mandatis ne cui rem patefaceret, et idcirco etiam se unum aut alterum secum famulum clanculum assumpsisse, et locum aliquem certum condixisse famulis. Ficta ista omnia sunt a Davide, ex quibus apparet Dei servos, maximis etiam virtutibus praeditos, multis tamen vitiis laborare: Deumque ipsos hac ratione deiicere suamque ipsis infirmitatem ostendere voluisse. Mentiri sane neque licuit neque permissum fuit Davidi et eum non posse rationibus ullis excusari certum est, ut qui de illo iustificando hac in re laborant tempus et operam perdant, Deumque velut autorem mendacii faciant: sed contra ex istorum infirmitate docemur nobis ipsis cavere quandoquidem sanctissimos quosque videmus; quemadmodum et hoc loco Davidem, tam facile lapsos esse. Ante vidimus Davidem tam excellentibus spiritus Dei donis ornatum, ut omnibus admiratione fuerit: nunc vero infirmitate lapsum et in periculo deprehensum conspicimus non potuisse se aliter nisi mendacio tutari. Tanto igitur ardentius Deum precari debemus, ut nos ipse regat et spiritum consilii in angustis et dubiis rebus suppeditet, adeo ut quaecunque tentationes ingruerint, lingua nostra nunquam peccemus. Actum enim est quam fragile membrum lingua sit. Nam etsi et corporis et animi partes fragiles sunt, linguam tamen omnium fragillimam esse conspicimus. Quamobrem illam a Deo tanquam intra septum retineri necesse est, et ab ipso sermones nostros regi, quod ab ipso precibus impetrare Davidis nos exemplum admonet. Quin et ipsum Davidem hac experientia doctum fuisse certum est, quum Psalmo 39 in haec verba erupit: *Custodi vias meas, ut non delinquam in lingua mea, pone ori meo custodiam, cum consistit peccator adversum me.* Revocabat igitur David in memoriam quae passus erat, quum Deum tam sedulo precaretur ut ori suo custodiam apponeret ne quid temere effutiret. Porro Davidem videmus non potuisse sibi ac vitae consulere, nisi sacerdoti persuadens se a rege Saulo ad arcana quaedam negotia dimissum. Qua in re apparet quam misera Davidis fuerit conditio: nam qui a Deo rex erat designatus, qui ipsius Domini nostri Iesu Christi figura erat futurus, in eam necessitatem redigitur, ut vitae consulere nisi mendacio non posse videatur. Magnae igitur Davidis fuerunt difficultates e quibus emergere non posse videtur nisi summo discrimine haec intuentes discamus Deo nos commendare, et maxime quum nos exploraturus in tantas angustias rediget, ut nulla salutis ratio appareat coram hominibus. Interim etiam videbimus quantopere Davidem oportuerit de isto mendacio dolere et angi quod occasionem praebuit caedi sacerdotum, ut suo loco videbimus. Nae Davidem huius caedis conscium minime fuisse certum est, neque teneri rationem Deo Saulis crudelitatis reddere. Sed tamen Deus ipsum hac ratione magis ac magis deiicere voluit, et specialem ipsius curam demonstrare quum miseros sacerdotes ad lanienam trahi passus est, et crudeliter caedi propter Davidis mendacium. Nos vero huic utilem nobis doctrinam referamus. Nempe licet neminem fallere mendacio velimus, neque dam-

num ulli inferre: tamen abstinendum omni mendacio, et sincere ac candide semper agendum, permisso rerum exitu Dei providentiae quaecunque nos pericula circumstent. Imo licet mors ipsa ob oculos versetur.

Deinceps sequitur Davidem postulasse a sacerdote quinque panes sibi suisque servis, sacerdotem autem respondisse se non habere laicos panes ad manum. Id est panes quibus liceat vesci omnibus indifferenter: sed tantum panem sanctum, id est panem propositionis qui solis sacerdotibus reservabatur, et adiicit sacerdos, *Modo ipse et pueri mundi sint, maxime a mulieribus, se daturum illi panes illos comedendos*, cui David respondit, *se suosque pueros esse puros et abstinuisse a mulieribus heri et nudiustertius*, id est, diebus praecedentibus, ex usitata phrasi scripturae. Et adiecit praeterea viam, licet polluta sit, se tamen nihilominus puros et nulla macula pollutos. Quanquam de panibus intelligi verisimilius est: panes illos sacros fore nihilominus sacros, etiamsi comedantur ab ipsis qui non sunt ex ordine sacerdotum, quod nulla macula, neque ipse neque socii polluti sint. Quandoquidem ergo, inquit, purgati sumus, panes qui e Domini praesentia sublati sunt, non polluentur: id est sacrificium non ideo profanabitur. Tunc igitur ipsi sociisque, sacerdos panes qui fuerant in sanctuario, et in oblationem sacram Deo dicati, tradidit. Quod ad panes autem illos propositionis attinet, observanda paucis causa cur Deus sanctuarii mensem panibus illis perpetuo voluerit onerari. Nam absurdum et ridiculum prima fronte videretur, Deum sterni sibi mensam voluisse, et in argenteis patinis magno apparatu panes illos offerri, et in praesentia sua repositos manere, quasi ex illis cibum sumpturus videretur. Videbantur ita Iudaei suspensi ac dubii teneri, quasi Deus non esset naturae spiritualis. Sed hic observanda generalis regula, omnes illas oblationes quae sub lege fiebant, non fuisse Dei respectu factas, sed in hominum instructionem. Quare si quid in istis oblationibus absurdum nobis videtur, nos ipsos intueamur, et quidquid illic factum est ob hominum tarditatem et ruditatem in divinis factum sciamus. Et quoniam nimium crasso et hebeti sumus ingenio, propter terrenam huius corporis molem qua sumus circumdati, agnoscamus Deum se ad captum nostrum accommodare et rationem nos erudiendi non omnino suae gloriae et iudiciis convenientem sequi, quandoquidem usque ad ipsius gloriae maiestatem assurgere non possumus. Panes igitur isti proprositionis, ut verbo dicam, docebant domi edentes panem orportere sibi in memoriam revocare panes illos propositionis Domino in sanctuario oblatos sanctos esse, ut et ipsi edentes ac bibentes Dei praesentiam agnoscerent: ac proinde neque ederent neque biberent sine hac fidei certitudine, Deum praesentem adesse comedentibus et bibentibus ad cibos ipsis sanctificandos, quo ipsi hac Domini praesentia ad gratiarum actionem magis ac magis commoverentur. Atque hoc ipsum nos divus Paulus docet, nempe licet haec abolita sit caeremonia, nunquam tamen debere fideles edere frustum panis, vel bibere quin ipsorum potus ad Dei gloriam referatur. At dicat aliquis, Deusne ergo in esu nostro et potu glorificabitur? Nae, si sobrie vescamur. Deinde et ita testari possumus quam paterne Deus de nobis sit sollicitus, quum et esui et potui nostro praesidet, et bonitatem suam ac potentiam dignatur erga nos exercere, corporibus nostris conveniens alimentum sufficiens, quae alioquin instar cadaverum collaberentur, ut istorum meditatione magis ac magis ad agendas ipsi gratias immortales excitemur. En ut et hodie legales illae figurae nos erudiunt, ut in potu et esu nos exerceamus in Dei timore, sobrietatemque ac temperantiam sectemur, et divinis beneficiis magis ac magis ad gratiarum actionem excitemur. Sed quae hodie spiritualia sunt caeremoniarum temporibus oportebat signis quibusdam visibilibus et externis repraesentari. Hanc ob causam in lege panes in sanctuario proponebantur ad Dei praesentiam denotandam: et ad singulos monendos ut domi cibum sumentes cogitarent se a Deo veluti ad mensam invitari, cui ipsemet licet mensis nostris opus non habeat vellet tame praesidere, curamque et studium paternum erga edentes et bibentes testificari: quod quasi manu propria non tantum panes distribueret, sed instar sedulae nutricis cibum in os ingereret. Huius ritus vestigia quaedam in ethnicorum sacris apparent, in quibus magna quadam religione convivia sua celebrabant. Ac licet plerumque intemperantia, luxu et ebrietate diffluerent, nunquam tamen Deus permisit illam cogitationem ex hominum mentibus obliterari, quin semper aliqua caeremonia et signo externo divinae maiestatis sit denotata: adeo ut si quod iusiurandum in mensa inter convivandum fieret, duplex esset obligatio: si quis contractus, sacer haberetur, tanquam in Dei praesentia factus: qui licet Dei veri cognitionem non haberent, eo tamen magis ac magis inexcusabiles reddebantur. Ac si hoc inter ethnicos et infideles illos obtinuit, multo minus excusari possumus hodie nisi quum illi Dei praesentiam in conviviis suis agnoverint, nos hodie multo magis et frumentum et quidquid aliud affert tellus Deo in oblationem sacram offeramus, id est, Deo accepta omnia feramus bona terrena quibus vita nostra sustentatur, et de illis ipsi gratias immortales agamus. Neque enim abs re Paulus ait omnia munda et pura esse per fidem purificatis, nempe quoniam cibi quos ad alimentum accipimus, et quibus vescimur sanctificati sunt, quoniam nos verbo Dei et precibus ac orationibus sanctificati sumus. Et de caeremonia illa obiter ista dicta sunto.

Transeamus ad historiae expositionem ubi in primis illud occurit: sacerdotem Davidi et sociis primo quoddammodo recusasse panes illos dare, sed deinde concessisse, ea conditione tamen, ut ipse et socii puri essent. Nominatim vero fieri mentionem videmus de munditie a mulieribus, quandoquidem sacerdotes ipsi quum per vices suas Dei cultui vacarent in sanctuario, debebant ab uxoribus suis abstinere. Minime id quidem quasi non licitum esset matrimonium: nam quod apostolus longo post tempore scripsit verissimum est, et Deus non est sibi contrarius qui neque naturam neque voluntatem mutat, et matrimonium voluit inde ab omni saeculo omnibus hominibus esse commune. Sed quoniam sacerdotium illud leviticum quodammodo repraesentabat perfectionem quae est in Domino nostro Iesu Christo plus quam humana, imo plus quam angelica, idcirco sacerdotes abstinebant ab uxoribus quum per vices Domino sacra faciebant. Quod ergo hinc papistae inferre voluerunt, mera fuit superstitio et ridicula quaedam imitatio. Dicunt enim hodie sacrificulos suos quotidie officium facere in Christo offerendo: ac proinde oportere illos perpetuo abstinere a mulieribus. Sed obsecro quis iussit illos quotidie, ut faciunt, sacrificare? Nam quidquid praetexunt diabolica illa missae blasphemia nititur, quasi ipsorum sit officium offerre Deo Dominum nostrum Iesum Christum. Atqui nullum hodie sacrificium aliud est per quod possimus ad Deum accedere, nisi unicum illud omnibus fidelibus commune Domini nostri semel in cruce oblatum sacrificium. Deinde pastorum officium est animas Deo per evangelii praedicationem, ut Paulus loquitur, offerre. Quamobrem? abusus ille papisticus satis apparet, et ultro evanescit, sed alia fuit legalis illius oblationis ratio, in qua oportuit perfectionem quandam plusquam angelicam ritibus quibusdam externis repraesentari, ut nimirum veteres illi patres cognoscerent, eum qui mundum erat Deo reconciliaturus, non esse tanti tamque excellentis muneris capacem, nisi omnem humanum corruptionem spoliaret, nihilque terrenum aut commune cum reliquis haberet, sed ipsis etiam beatos angelos dignitate et excellentia et sanctimonia longe superaret. Nos igitur hinc utilem doctrinam eruamus, nempe cavendum summopere, ne in abusus illos papisticos incidamus, quibus sacerdotes suos aiunt non oportere matrimonio pollui, ac proinde ne sacrosanctum illum vitae statum contemnamus tanquam sordium et macularum nostrarum causam, quem Deus tam accurate praecepit, quin potius agnoscamus vitium si quod in matrimonio est a nobis esse: et hominum istorum impudentiam detestemur, qui subterfugiis suis et larvis externis Deum sibi putant conciliare, quasi ad hoc ipsum satis indonei. Atqui certum est Dominum ipsum nostrum Iesum Christum, si quid humanae fragilitatis et corruptionis passus esset non fuisse futurum idoneum ad mediatoris officium, et ad iram Dei patris placandam, ac proinde nullum nobis per ipsum ad Deum aditum fore, neque fiduciam exauditionis precum nostrarum. Quamobrem agnoscamus in nobis esse confusionis et humiliationis coram Deo occasionem, sed in Christo nos habere magnam fiduciae materiam, quandoquidem omnis perfectio et sanctitas in ipso fuit, adeo ut quotiescunque ad Deum ipsius nomine accesserimus, grati ipsi futuri simus, virtute nimirum illius puritatis et sanctitatis qua vel ab ipso matris utero purus est.

Sequitur sacerdotem Davidi panem tradidisse et Davidem ab ipso accepisse. Ubi primum quaerendum sit sacerdosne peccaverit Davidi panes illos tradens: an etiam David eosdem recipiens, quorum usum sacrum esse non ignorabat. Verum tantum abest ut sacerdotis factum istud condemnandum videatur, ut ipsius ore Dei approbetur. Ac proinde si sacerdos non condemnandus est, neque David etiam lapsus hac in parte dici potest: sed potius innocens, quem si quid erat peccati sacerdos potuisset admonere. Datos igitur panes David sine culpa et accepit et retinuit. Si quis autem excipiat sacerdotem Davidis importuna petitione fuisse coactum: dicimus nullam hic apparere factam sacerdoti a Davide vim, sed solam illi suam expositam necessitatem. Haec igitur inter se coniuncta sunt. Sacerdotem si Davidi dare panes propositionis sine peccato potuit, Davidem etiam itidem ab ipsius manu sine peccato potuisse recipere. Sed ipsemet Dominus noster Iesus Christus hanc quaestionem 12 cap. Matt. solvit quum ipsius discipulos scribae reprehenderent, quod die sabbathi transeuntes per sata frumenti spicas evellerent et ad comedendum manibus illas fricarent. Nae fame coactos fecisse id discipulos necesse est, qui non ut profani homines, ut luxoriosi aut ambitiosi suis cupiditatibus agebantur transversi, aut ad explendas libidines multa patiebantur. Sed ab omnibus istis vitiis alienissimi magistrum suum sequebantur, qui magno labore et cura regionem illam peragrabat, ut Dei patris regnum promoveret, miserosque peccatores ad viam salutis revocaret. Itaque discipuli ipsius cum humilitate et obedientia Deo servientes ipsum sequuti, famem aliquam passi sunt ideoque transeuntes per sata spicas aliquot evellere coeperunt, et manibus terere ut aliquo se sustinerent alimento. Scribae vero tanquam severi iudices illos accusant, et tanquam violati sabbathi reos Domini nostri Iesu Christi discipulos faciunt: non quidem discipulorum tantum dedecus procurantes, sed magis Dominum et magistrum sabbathi violatorem et contemptorem declarare cupientes. Istis vero Dominus noster Iesus Christus respondit: Non legistis quid

fecerit David, quando esuriit ipse et qui cum eo erant, quomodo intravit in domum Dei et panes propositionis comedit, quos non licebat ei edere, neque eis qui cum eo erant, nisi solis sacerdotibus? In quo tamen a Deo non est reprehensus. Quin et Dominus noster Iesus Christus summus rerum iudex et arbiter ore proprio Davidem absolvit. Ac proinde quaestionem omnem hic tolli oportet de qua ipsemet Dominus noster Iesus Christus, penes quem summa autoritas est, sententiam tulit. Sed age quo fundamento nitatur ipse Iesus Christus expendamus. Rationem enim addit, quia filius hominis dominus est etiam sabbathi, quibus verbis indicat sabbathum indictum fuisse ut hominibus serviret, et idcirco fideles sabbathum observantes tanquam Dei filios non in eam cogi servitutem quin libertatem habeant faciendi id quod instituto legislatoris non repugnet. Iam igitur expendamus cur Dominus prohibuisset panes istos propositionis comedi a vulgo, sed tantum a sacerdotibus, et quidem velut a communi vita separatis, voluisset. Iam ante finem legis istius ostendimus, panes nimirum propositionis oblatos et in mensa sanctuarii repositos, ut huius mensae sanctae virtute et efficacia reliquiae populi bibentis et edentis mensae veluti Dei praesentis maiestate sanctificarentur. Porro si panes illi propositionis qui tollebantur e sanctuario omnibus sine discrimine in usum cessissent, non tali reverentia qua par erat mysterium illud Paulus veneratus fuisset, et non cogitassent de Deo in cibo et potu glorificando. Ac proinde impura ipsorum mensa fuisset, quam Deo dedicari oportebat, populusque paulatim in adulterinam religionem conversus nullo divinae legis studio fuisset affectus. Factum autem istud Davidis divinae voluntati minime fuit contrarium. Quid ita? Nempe nolebat ipsum Deum hac famis necessitate opprimi neque ad caeremonialem illam legis observantiam sic illum obligarat, ut non posset et non liceret ipsi in casu necessitatis de panibus illis edere. Nam exempli gratia, si forte contigisset egenum aliquem et miserum hominem sanctuarium praetereuntem animi deliquium pati, quod sacerdos animadverteret, profecto apparet hominem illum licet non postulantem neque loquentem, tanquam in articulo mortis constitutum ab ipso sacerdote sustentandum fuisse et non fuisse peccaturum adversus legislatoris intentionem: quod non sint verba tantum legis attendenda, sed ipsius maxime substantia. Quandoquidem igitur sacerdoti licuit de vita periclitantem aliquem hoc pane sancto adiuvare et reficere, Davidem etiam sacerdos his panibus sublevans, non peccavit adversus Dei mandatum: praesertim quum illum existimarit publicae utilitatis causa in tantum discrimen venisse, et tanta necessitate premi. Atque haec sunt fundamenta facti illius Davidis, quod speciale aliquod Dei privilegium ad actum semel illi a Deo concessum propter legis transgressionem minime dicendum est, sed divinum beneficium et liberalitas a legislatoris pura intentione manans. Quum igitur Dominus noster Iesus Christus ait non licuisse Davidi de panibus illis edere, non sic intelligendum quasi nefas esset aut omnino prohibitum de illis edere. Notum est quidquid Deus condemnat non posse unquam tanquam bonum probari. Ac licet contra homines sentiant Dei tamen firmam ratamque semper esse sententiam: quod igitur Dominus noster Iesus noster ait non licuisse Davidi edere de panibus illis, ex usu communi loquutum eum esse sciamus. Quemadmodum exempli gratia non licuit die sabbathi carnes ad ignem aut panem coquere, neque rus proficisci, neque ligna domi findere, quae omnia lege prohibebantur ea tamen conditione nisi necessitate aliqua cogerentur. Itaque notandum est hanc permissionem Davidi factam non fuisse contra legem speciale aliquod privilegium. Atque hoc est diligenter observandum, quoniam ingeniosi sunt hac in parte homines in quaerendis effugiis quibus hoc vel illud sibi licere persuadeant et nominatim sanctorum exemplis sua facta probare consueverunt. Observandum igitur Davidem, licet usus sit panibus propositionis, quos Deus solis sacerdotibus reservari iusserat, non tamen divina sententia condemnatum, quod legislatoris intentio esset legem vim suam obtinere si nulla necessitas in contrarium traheret. Hoc ita esse ex iis apparet quae ante diximus, cur Deus vellet solos sacerdotes istis panibus vesci non autem communes fieri. An enim misero homini fame pereunti non fuisset istis panibus succurrendum quod Deus solos sacerdotes illis vesci mandavisset? Sane bene haec inter se conveniunt, sacerdotes solos vesci panibus propositionis iussos et interim humanitati locum dari, ut in casu necessitatis auxilium laborantibus afferretur. Idcirco etiam Dominus noster Iesus Christus hanc sententiam suo calculo confirmans: Oseae prophetae verbis eandem ratam facit: Deum inquiens malle misericordiam quam sacrificium. Istorum igitur scribarum et Pharisaeorum malitiam ac virus quum Dei legem stultae suae opinioni subiicere conarentur, redarguit, quod Deus per Oseam declaravit se malle misericordiam quam sacrificium. Procul dubio, ut ante dixi, sacrificia per se nihil erant: neque enim a Deo instituta, quod ipsis indigeret, sed ut illis homines erudirentur. Quandoquidem igitur sacrificia per se inutilia erant, expendenda vox illa prophetae, Deum malle misericordiam quam sacrificium. Nam hac voce misericordiae propheta humanos omnes affectus et miserationes comprehendit, quibus alii alios sese mutuo complecti debent, et in rebus angustis et difficilibus

adiuvare. Porro certum est quod quemadmodum caritas est legis totius perfectio: sic etiam clementia et mansuetudo erga miseros est Deo gratum sacrificium. Quandoquidem igitur Deus ipse per prophetam declaravit hac panum propositionis oblatione non impediri misericordiam in proximum in necessitate constitutum, scribas oportuit divinae sententiae acquiescere. Dominus itaque noster Iesus Christus aperte declaravit Davidem non assumpsisse sibi aliquam adversus legem autoritatem, sed fideliter in Dei voluntatem et legis intentionem respexisse. Sic etiam sacerdotem apparet ex sua parte fuisse persuasum nihil a se hac in parte peccari, Davidi panes illos permittentem, sed cum legislatoris voluntate et intentione permissionem illam convenire. Hinc utilis nobis est eruenda doctrina, nempe leges omnes caeremoniales ad amicitiam proximi esse referendas, et ad eam exigendas, ut si quando iuvandus re aliqua fuerit, proximus caritati et amori proximi, lex caeremonialis cedat. Quid ita vero? nempe quod leges omnes oporteat cum caritate consentire: Deus enim qui est misericors et mansuetus, non mutat naturam, neque sibi ipsi unquam renuntiat: quamobrem non modo vanam superstitionem aio, sed meram simulationem arrogantia plenam, si quis sibi persuadeat Dei honorem et cultum bene convenire cum hominum iniuriis et incommodis: nam haec directe repugnare Dei intentioni certissimum est. Quinam vero obsecro? Nempe quod ea sit erga nos Dei caritas et humanitas, ut quae ad ipsius honorem et gloriam spectant, cum nostra utilitate et commodis coniuncta sint. Quamobrem Deum sic colere et venerari discamus, ne in proximos crudeles et inhumani simus. Equidem fateor quum de Dei gloria simpliciter agitur, oportere ut singuli patrem et matrem, uxorem et liberos, et quaecunque pretiosa habent, sponte contemnant, et eorum obliviscantur, et ardentibus precibus Deum exorent, ne rerum istarum terrenarum aliquo desiderio teneantur, Deique gloriae illas anteponant. Sed iam loquor de caeremonialium mandatorum externa observatione, quae ad istam humanitatem et caritatem, ita sunt conformanda ne Deum a se ipso distrahamus. Sed Deum novimus caeremonias hominibus sic praecepisse ad sui cultus observationem, ut iisdem ad caritatem potius deducamur, quam arceamur.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA LXXVIII.

7. *Erat autem ibi vir quidam de servis Saul in die illa intus in tabernaculo Domini, et nomen eius Doeg Idumaeus potentissimus pastorum Saul.* 8. *Dixit autem David ad Achimelech: Si habes hic ad manum hastam aut gladium? quia gladium meum et arma non tuli mecum, sermo enim regis urgebat.* 9. *Et dixit sacerdos: Ecce gladius Goliath Philisthaei, quem percussisti in valle Terebinthi, est involutus pallio post Ephod: si istum vis tollere, tolle, neque enim hic est alius absque eo. Et ait David: Non est huic alter similis, da mihi eum.* 10. *Surrexit itaque David, et fugit in die illa a facie Saul, et venit ad Achis regem Geth.* 11. *Dixeruntque servi Achis ad eum: Numquid non iste est David rex terrae? nonne huic cantabant per choros, dicentes: Percussit Saul mille, et David decem millia?* 12. *Posuit autem David sermones istos in corde suo, et extimuit valde a facie Achis regis Geth.* 13. *Et immutavit os suum coram Achis, et collabebatur inter manus eorum: et impingebat in ostia portae, diffluebantque salivae eius in barbam.* 14. *Et ait Achis ad servos suos: Vidistis hominem insanum: quare adduxistis eum ad me?* 15. *An desunt nobis furiosi, quod introduxistis eum, ut fureret me praesente? hiccine ingredietur domum meam?*

In quantas difficultates David inciderit, et quam graviter tentatus fuerit: hactenus audivimus: quum nullum aliud ipsi superesse perfugium quam Domini sanctuarium et nullum alium ad placandam famem cibum quam panes illos propositionis, quos solis sacerdotibus Deus dicarat vidimus. Iam sequitur illum etiam a sacerdote gladium, vel aliquod aliud armaturae genus petiisse, et a sacerdote Goliathi gladium accepisse repositum in sanctuario ad perpetuam memoriam insignis illius victoriae quam Israelitae de hostibus per Davidem reportarant. Superius autem attigimus: Saulem ambitione quadam adductum, voluisse gladium illum in monumentum victoriae de hostibus reportatae reponi. Nam etsi speciosus erat praetextus Deum profitendi sola sua virtute et potentia victoriam illam hostibus in fugam versis dedisse, et populum miraculose fuisse a Domino liberatum, tamen magis studebat Davidis laudes obscurare, sibique illas adscribere. Verumtamen divina prudentia totum istud sic administravit, ut quum gladius iste fuerit inutilis Davidi futurus eum si domi asservasset, et tanquam peculium habuisset, fecerit ut Saul eum ereptum Davidi suo nomine Deo obtulerit, tanquam si suis viribus et industria parta fuisset victoria, ut ita contra ipsius Saulis mentem gladius ille tuto loco reponeretur, et Davidi usibus cederet, quum ita necessitas postularet: nam alioqui David sine armis prorsus fuisset, in maximas angustias et diffi-

cultates redactus. Hinc apparet quomodo Deus nobis saepe caecutientibus et dormientibus in nostram salutem vigeat, et in nostram utilitatem omnia dirigat, et sua providentia nobis occulta ea de quibus nunquam cogitassemus praesidia suppeditet: itaque saepe quum ingentes montes nostris oculis obiiciuntur, quibus intercipimur sine spe auxilii, ipsemet viam aperit et patefacit: si immanes gurgites obiiciuntur, pontes quibus sine discrimine illos transeamus obiicit. Denique omnibus ad nostram salutem necessariis providet, adeo ut re ipsa experiamur nihil esse tutius meliusve quam nos ipsi totos permittere, ut acceptam illi feramus vitam nostram, et totius vitae curriculum, certo persuasi res omnes creatas in ipsius esse potestate, quibus quum opus erit ad nostrum auxilium utatur, et impedimenta omnia ac difficultates facillime superet, quibus alioquin facile terreremur. At licet totus orbis in nos coniurarit, Dei tamen unius providentia nobis sufficiat. Haec itaque valde utilis doctrina proponitur in verbis illis, quibus David gladium Goliathi reperisse apud sacerdotem dicitur. Iam ante declaravimus rem bonam sanctamque fuisse, dicationem illam gladii istius in sanctuario, tanquam signum perpetuum victoriae illius quam David de Goliatho reportaverat, non virtute quidem propria, sed coelitus immissa, congressuro alioqui Davide cum tam immani gigante viribus longe imparibus, nisi Deus ipse vires et animos ipsi suffecisset: quandoquidem arma illa quibus eum rex armari ad pugnam properantem voluerat, abiecerat tanquam sibi potius impedimento quam adiumento futura. Quare si simpliciter factum illud Saulis gladium Deo dicantis intueamur, sine prava Saulis mente et intentione, certum est hanc oblationem fuisse divinae laudis testimonium, et tanquam sacrificium Deo gratum et acceptum. Verum, ut ante diximus, profani homines et hypocritae solent sua vitia et pravos affectus Dei gloriae praetextu tegere. Sic exempli gratia, si ob partam aliquam victoriam ignes accendantur: si in templis detracta hostibus spolia et vexilla suspendantur in perpetuam victoriae memoriam, videntur ista quidem publica quaedam protestatio divinae benevolentiae, cuius auxilio victoria parta sit, sed tamen hac ratione suae gloriae etiam homines student, qui nihilominus Dei gloriae maximo studio ferri videri volunt. Quemadmodum olim propheta conquerebatur de iis qui Domini altare victimis onerabant, quasi omnia sua Deo accepta ferrent deberique agnoscerent: sed interim sibi ipsis retique suo sacrificabant, suaeque virtutis industriae adscribebant, et apud vulgus praedicabant. Verum quaecunque mens Saulis fuerit: Deus gladium istum Goliathi sua providentia in usum Davidis reservari voluit.

Caeterum mentio quaedam obiter interiicitur Doegi, qui *potentissimus pastorum Saul fuisse* dicitur. Sed in explicanda istius autoritate diutius non immorabimur, si quidem non uno loco dici omnia possunt: nihilominus obiter observandum, quare potentissimus vel praecipuus inter pastores dicatur. Nam insolens videri posset in aliquo dignitatis gradu haberi vel opilionem vel bubulcum*), licet vel regis armenta vel greges pascat, et reliquis inferioribus praefectus sit. Verum observanda est etiam temporum et regionum diversitas, nam quod est in hac regione commune, in illa non est. Et adhuc hodie multos proceres et primarios viros videas, non solum amplissimos reditus ex gregibus et armentis habere, sed etiam servorum copiam qui singuli suis gregibus et armentis praesint, adeo ut ipsorum facultates non in auri aut argenti copia, sed in armentorum et gregum abundantia consistat: quod quidem sane non ubique laudabile est, sed multi vile et abiectum vitae genus existimant· Idcirco dixi advertendam esse temporum et regionum diversitatem. Quemadmodum et hodie reges suos etiam habere stabularios, quorum officium est equos et mulos alere, ex quibus maximum habent reditum. Eadem igitur ratione hoc loco Doegi tanquam excellentis alicuius et primariae autoritatis viri inter regis servos fit mentio. Dicitur autem *Doeg ille fuisse in die illa intus tabernaculo Domini:* et videtur eo peculiari quadam religione ductus venisse. Nam si ibi tantum habitasse diceretur, aut casu aliquo in sanctuario fuisse, non posset ad Dei cultum illa mansio referri, sed ea praesentia de qua hic sermo iniicitur, ostendit eum religione adductum preces apud Deum fudisse, et pietatem prae se tulisse quod in locum eum secessisset, quem sibi Deus elegerat in quo nomen suum invocaretur: hodie vero mera superstitio et idololatria habenda est si quis peculiarem aliquem religiosum locum ad preces habet, quemadmodum hodie papistas videmus magnum quendam cultum Dei in suis illis peregrinationibus constituere, et ab omnibus criminibus absolutionem imaginari, etiam si ex voto Iacobi vel Dominae Laurentanae sacellum vel sacrum quod vocant sepulcrum perlustrarint vel ludicris quibusdam caeremoniis, quas sibi finxerunt, Deum sibi devinxerint. Sane quamdiu populum suum Deus sub legis figuris et umbris gubernavit, non fuerunt illa exercitia reprobanda. Quemadmodum et Davidem ipsum in magnis suis eiulatibus de hoc uno queri videmus, non licere sibi cum Domini grege convenire, et laudes ipsius in fidelium coetu decantare, fidemque suam profiteri. Factum igitur istud Doegi cuius hic fit mentio per se quidem bonum et sanctum

*) *Locum in ed. principe corruptum ex coniect. restituimus.*

fuit, quum dicitur Doeg in sanctuario, tanquam in Dei praesentia, fuisse: sed ita solent hypocritae ritibus externis summam devotionem et religionem profiteri, Dei tamen gloriae in cordis penetralibus parvum studiosi. Hoc nostris temporibus satis conspicuum est in multis primariis dignitatis et autoritatis viris, qui missam unam aut alteram audire quidem cupidissime se simulant, et tamen pravas suas cupiditates animo volvunt et repetunt, quas vel domi vel in cubiculis vel palatiis suis versare animo per otium non potuissent, nisi sanctae missae devotio mentes illorum sic retineret. Sic plerosque alios videas in papatu suas illas precatiunculas, quas Pater noster et Ave Maria vocant, ingeminare, horas suas demurmurare et ab altari in aliud altare decurrere, summam religionem prae se ferentes. Sed quales obsecro sunt illorum ut plurimum cogitationes? Alii de usuris cogitant, alii caedes meditantur, alii adulteriis uruntur, alii ambitione et caeteris huiusmodi vitiis animos suos explent. Denique quum Doegum in sanctuario fuisse legimus, tanquam in imagine viva contemplamur eos qui magnum quidem Dei zelum foris simulant, et tamen intus turpissima flagitia nutriunt: Deumque irrident, nomenque ipsius sacrosanctum profanant. Et quidem ista Doegi simulatio procul a vera pietate, divinique cultus reverentia abfuisse videtur, quum Davidem ad Saulem falso detulit, et sacerdotum, ut deinceps videbimus, causa caedis fuit: quo crimine fuit coram Deo et hominibus magis detestandus.

Iam ad reliqua pergamus in hac historia praecipua, nempe Davidem a Domini sanctuario fuisse coactum ad Achis regem unum ex Philisthaeorum satrapiis confugere, et illi se permittere. Nam erant quinque Philisthaeorum principes, qui suas provincias tanquam reges obtinebant. Hic autem Achis dicitur dominatum obtinuisse Gethae. Hic primum apparet quam gravem persequutionem David passus sit, cui nullibi tutius fuit praesidium quam apud hostes ecclesiae Dei capitalissimos. Tunc enim temporis Israelitae continuis praeliis adversus Philisthaeos, quemadmodum ante vidimus, et deinceps visuri sumus, exercebantur: et David quibusdam copiis iam per aliquod tempus praefuerat, et prosperos successus adversus Philisthaeos obtinuerat. Nam saepe Saul illum periculis obiecerat, et velut ad lanienam dimiserat: sed Deus illi felicem ac facilem victoriam de hostibus summo Saulis cum stomacho et indignatione concesserat, ut non dubium sit quin maximum et capitalissimum Philisthaeorum odium in se concitasset, et nominatim egregio et memorabili illo facto quum Goliathum profligarat et interfecerat. Quare quum Davidi nullus alius superesset salutis locus quam in hostium capitalissimorum manus confugere, signum est ipsum in maximis angustiis fuisse et veluti deplorata salute, vitaque a filo pendente, non potuisse nisi horrendam crudelitatem et saevitiam Philisthaeorum in se exspectare. Ex quo apparet, a Domino Davidis fidem et patientiam ad vivum usque fuisse exploratam. Quae doctrina hodie nobis eo magis est necessaria, quo sumus delicatiores in iis ferendis calamitatibus, quas Deus immittit. Nam vel minimo ictu percussi statim deiicimur, et si Deus ictus ingeminarit nimium severe nobiscum agi querimur: ac licet non palam et aperte in querelas effundamur, nihilominus tamen intus dolorem coquimus et obmurmuramus: quandoquidem igitur tam fragiles, tamque impatientes sumus ut calamitatum et afflictionum explorationem ferre non possimus, eo maiore cura et attentione quae de Davide hic commemorantur animo nostro sunt expendenda. Nam hodie multi suam fortitudinem praedicant, et se mira quaedam passos pro Dei cultu persuadent: sed quis se in tantam persequutionis saevitiam et furorem venisse iactabit pro religione christiana tuenda, ut coactus sit in hostium manus se coniicere tanquam unicum vitae profugium? Veluti si aper canes fugiens in venabulum irruat: aut cervus a canibus sic urgeatur, ut metu se det in puteum praecipitem: quod quum Davidi contigisse videmus, discamus nos ad ea quae Deus immiserit patienter ferenda componere. Ac si forte sensus nostri tam debiles fuerint, ut nihil perficere possimus: Deum ardentioribus votis sollicitemus, ut vires ipse nobis sufficiat: quod potest, et re ipsa etiam facit: quod in Davide Dei servo tanquam in speculo nobis licet contemplari.

Caeterum tentatio illa gravior fuisset Davidemque gravius potuisset afficere, si verborum lenocinio et blanditiis fuisset ab hostibus delinitus: nam fieri poterat ut Philisthaei Davidem transfugam existimantes, et regem Saulem ipsi infensum persequi ad poenas fugientem, eum cum gaudio exciperent, et blandis verbis incautum delinirent: pulchre secum agi putantes, sibique gratulantes talem tantumque virum ab Israelitis defecisse. Atque ista fere sunt primariorum virorum artes, haec studia, ut eos ad se pollicitationibus pelliciant, quos viros fortes fuisse, et multa pericula subiisse et egregie multa gessisse belli tempore viderint, ut non amplius hostes fuisse meminerint. Sibi igitur Achis adventum Davidis gratulari poterat, et virtutis illius memor hostem oblivisci, et amicum ex hoste facere conari, quandoquidem rebus angustis ad se confugisset. Tantundem igitur de hostium viribus detractum videbatur: ac proinde non illi imputandum si pro patria et rege fortiter antea sese gessisset: sed potius gratia et benevolentia conciliandum. Atque istae potuerunt esse regis Achis ratiocinationes: quae si erga Davidem locum

habuissent, quum ad Achis profugit, sua industria servatus videretur. Sed Deus ita Davidis misertus est, ut Domini manifestum opus appareuerit. Nam pro blanditiis Philistaei regis iram adversus Davidem excitant, et stimulis quibusdam exacuunt, dicentes: Ecquis iste est profugus? Nonne ille David est qui de tuis tam multos interfecit, cui si vitam concesseris, perinde facere visus fueris, ac si fasces ardentes tuis aedibus et regno subieceris? Nonne ille est qui dominatum in regione obtinuit, et de quo post nostram cladem et Goliathi mortem est decantatum, Davidem sua decem millia interfecisse, Saulem vero sua millia? Nonne si fuerit apud nos in otio, et rebus usus secundis, in nostrum exitium conspirabit? Sane quum eo deventum est, minime dubium fuit quin Deus Davidi viam salutis communem, et apud homines usitatam ademerit, ut manifestior esset Dei erga Davidem benevolentia, cui veluti coelitus manum porrexisset, et admiranda ratione ex mortis faucibus eripuisset? Neque enim apud homines consuetum est, stultitiam simulantem hostibus imponere, et impune dimitti non animadversa fraude. Aut si revera David insanus fuisset, an non multos ex gente illa, et quidem ipsum regem interficere poterat, cuius non maiorem quam aliorum rationem habuisset in insania? Cuius facti si rumor ad alios pervenisset, tot ab insano illo interfectos Philistaeos, certum est non tantum ludibrio, sed odio summo habitum iri et omnium concursu obrutum iri. Deus itaque potentiam suam demonstrare, et impedimenta omnia tollere voluit, quibus ipsius gloria vel tantillum obscuraretur.

Interim metuisse sibi David dicitur a rege Achis, et idcirco insaniam apud regem despumando, et in faciem suam exspuendo, et in parietibus signa quaedam pingendo, et in manus eorum a quibus ducebatur collabendo, et in ostia impingendo simulasset: atque hanc rationem vitae suae consulendi tum excogitavisse. Hic igitur merito quaeri potest Deusne simulationem istam Davidis probaverit, an secus. Iam autem ante declaravimus Deum preces servorum suorum exaudientem, non semper ad eorum perfectionem a quibus in necessitate invocabatur respexisse: etsi mox videbimus Davidem protestari se Domini auxilium expertum esse in summa nesessitate, quod purum et integrum se reperisset. Verum non ea Davidis mens fuit, ut se in omnibus iustum coram Deo faceret, quasi nulla in re peccatum a se fuisset: quare Davidem insaniam simulantem peccasse fatendum est: non minus quam quum Achimelecho sacerdoti mentitus est, quum dixit se mandatum aliquod a rege habere arcanum, et ab eo gladium aliquem aut telum petiit: et sequente capite videbimus Davidem non modo mendacium agnoscere, sed etiam lugere et ingemiscere, quod tot sacerdotum morti occasionem dedisset: quibus rebus ipsum vehementer tentari et exagitari oportuit. Et sane minime dubium est quin animi magnis perturbationibus agitatus sit, ut superfluum sit excusationem facti istius quaerere. Verumtamen Dei auxilium hac ratione ipsum expertum esse coniicere possumus. Nam David videtur sensus omnes immutasse, ut nemo simulationem illam esse suspicari potuerit, sed sola insaniae signa apparuerint, ut iudicare possimus non sine aliquo Dei afflatu Davidem insaniam simulasse, sed non ideo tamen in exemplum ista simulatio trahenda est, et nobis similia permittenda Davidis exemplo abutentes, vitiumque nostrum tegentes: nam Deus aliquando speciali quadam ratione operatus est, quam non liceat aliis imitari. Quamobrem discrimen constituendum est inter communes et generales regulas et privilegia quibus aliquando Deus uti voluit, quae tamen non sunt in legem trahenda. Quod ergo de Davide legimus insaniam simulante, satis apparet speciale quoddam fuisse privilegium. Ac proinde nemini licere stultitiam aut insaniam ad illius exemplum simulare. Quamobrem vero? Nempe Deus verbo suo nos docet quid liceat, et regulam vitae proponit, a qua temere non est recedendum. Davidem vero Deus potuit a regula generali dispensare. Summam enim potestatem Deus in res omnes creatas obtinet. Quamobrem quicunque casus incidant, cavendum summopere ne temere quaecunque ratio vel libido dictaverit, ad periculum aliquod mortis vitandum, sequamur: si quidem Deus nos, quum ipsi placebit, contra omnium spem et exspectationem tueri poterit: si quidem in manu et potestate sua rationes habet nobis ignotas suos tutandi. Nos autem oportet omnibus quae verbo Dei prohibentur abstinere. Denique admirandum opus Dei agnoscamus Davidis ex Philistaeorum potestate liberationem, et interim contemplemur hic quod nos Paulus docet, nempe, Dei stultitiam longe superare omnem mundi sapientiam. Paulum quidem certe loqui certum est de evangelii praedicatione, et eiusdem simplicitate: nam qui viribus ingenii humani doctrinam evangelicam volent speculari, et ad mandatum sui ingenii illam expendere, certum est risuros et ludibrio habituros quaecunque nobis in evangelio praedicantur: puta Dei filium apparuisse in terris assumpta humana natura, et pro mundi peccatis passum esse. Absurdum enim et rationi repugnans videtur, eum qui vita est, sese ad mortem exposuisse: eum qui bonorum omnium fons est, pauperem pro nobis esse factum: haec inquam sensibus humanis plane absurda videntur, et rationi contraria: quam ob causam Paulus dicit, Deum quoniam mundus nihil proficeret in Dei sapientia, voluisse per stultitiam praedicationis salvos facere credentes Sane quum coelum et terram et quaecunque in ipsis sunt divina opera contemplamur, mag-

num argumentum habemus nos totos ad Dei cultum applicandi, fiduciam nostram in ipso collocandi, ipsum in rebus angustis invocandi, et omnia bona ab ipsius gratuita bonitate manare, agnoscendi. Magnum, inquàm, argumentum homines habent in contemplatione divinorum operum ipsum Deum agnoscendi, et precibus solicitandi, quum praesertim ipsius potentiae et bonitatis tam multa in rebus omnibus creatis appareant testimonia: verum homines in istis plane caecutiunt: qui Dei bonis vehementer ad omnem intemperantiam abutuntur, et ipsorum autorem non agnoscunt, sed quo pluribus bonis replentur, eo maiorem animi ingratitudinem maioremque caecitatem suam produnt: hanc igitur ob causam Paulus dicit, quia in Dei sapientia Deum non cognovit mundus per sapientiam, placuisse Deo per aliam rationem, nempe per evangelii praedicationem salvos facere credentes: sed hoc evangelium ait esse stultitiam.

Hoc ipsum iam in isto Davidis facto licet intueri, qui Domini nostri Iesu Christi figura fuit: nam ridiculum erat Davidem insaniam simulare, in barbam exspuere, despumare, et in brachia eorum collabi a quibus ducebatur, et impingere in ostia et parietes: sed nihilominus tamen Deus hanc ipsum servandi rationem sequi voluit: et sane David inde liberatus, Deo tam insignem gratiarum actionem egit, ut persuasum nobis esse debeat Deum hoc opus sibi tribui voluisse. Nam Psalmus 34 a Davide est compositus eo fine, ut palam profiteretur se non industria sua, sed unius Dei auxilio fuisse ex tanto discrimine, et ipsis mortis faucibus ereptum. Ac sane ni res sic se haberet, non tam repente illum Achis a se dimisisset: sed in vincula potius coniecisset, spatiumque insaniae detegendae accepisset. Sed Deus ipsius oculos sic excaecavit, ut statim conspecto Davide, insaniam simulante, sit indignatus, eumque dimiserit, suos increpans, quare hominem insanum et furiosum ad se adduxissent. Qua in re manifesta Dei providentia apparet, ut non sit dubium quin Deus stuporem animi regi Achis immiserit, Davidemque ex ipsius manibus tanquam ex ursorum aut leonum unguibus eripuerit: nam quale putamus odium totius populi adversus illum fuisse, quam infensos illi Philistaeos ad vindictam exarsisse, ut Davide sublato sibi felicia omnia polliceantur? Verumtamen quocunque odio ardeant, et quantocunque adversus ipsum furore exaestuent, miraculose contra omnium spem et exspectationem incolumis ex ipsorum manibus evasit: quod tantum Dei beneficium David agnoscens perpetuum monumentum illius in ecclesia voluit exstare, quo Dei unius favore et potentia ex imminenti morte se liberatum palam profiteretur. Ideoque Psalmo illi titulum fecit: *Davidi quum immutavit vultum suum coram Abimelech*, *et dimisit eum, et abiit.* Porro nomen istud Achis commune fuit regibus Philistaeorum: quemadmodum Abrahami tempore nomen Achimelech regibus Cananaeis: quod nomen fuit honorificum: quod eo docerentur reges non exercere crudelitatem, neque violentiam in subditos, ad eos opprimendos: sed patres populorum esse oportere, quos regerent ut patres liberos. Eadem ratio fuit nominis Pharaonis apud Aegyptios, quod omnibus regibus fuit commune. Porro David eo Psalmo profitetur, se Dominum velle in omni tempore benedicere, laudemque ipsius semper in ore habere: cuius bonitatem in summis angustiis expertus esset. Quibus verbis David nominatim istam liberationem Deo tribuit, cuius ratio tamen ridicula videbatur, et meminit etiam eo Psalmo famis quam passus erat. Neque enim abs re dicit leones saepe famelicos esse, et praedam non invenire rugientes: sed Deum timentibus nihil unquam defore. Sane David famem aliquam passus erat, quum nullibi vel frustum panis nisi in sanctuario potuit reperire: sed in eo tamen Dei favor apparuit, quod propositionis panes, Deo dicati, sunt illi urgente fame traditi. Hinc itaque discamus Dei erga nos benefacta tanti facere quanti debemus: nam quo gravioribus periculis et urgentioribus necessitatibus undique premi videbimur, si Deus auxilium laborantibus attulerit, eo maius paternae ipsius curae testimonium habebimus, quo ad ipsum dignis laudibus celebrandum magis ac magis excitemur. Sed quanta hominum est ingratitudo: nam ambitiosos homines, et alios opulentos viros, quorum mensae bonorum omnium plenae sunt, adeo ingratos videas, ut Deum non agnoscant suum nutricium nec bonorum copiam acceptam ipsi ferant. Quamobrem obsecro? Nempe quoniam oculos ultra suas divitias non evehunt, et in bonis ac facultatibus suis conquiescunt: sed quum Deus in illas difficultates nos coniicit, e quibus nulla est spes evadendi, tum vel invitos cogit ad se ipsum assurgere, et re ipsa agnoscere se a Deo solo foveri et nutriri. Quare nimium ingrati sunt homines, nisi tantum Dei beneficium agnoscant, et nullam ignorantiae excusationem praetexere possunt, quum Deus tot benefactis paternam suam bonitatem nobis patefaciat, quam nisi agnoscant merito rebellionis et contumaciae accusantur et rei sunt. Sic exempli gratia, si peregrinanti nulla domus per longum tempus occurrerit, in quam divertat, et deinde casu in tugurium aliquod incidat in quo humanissime recipiatur, profecto nisi plane saxeus est Dei beneficio et favore tantum sibi beneficium contigisse fatebitur: quod etsi beneficium memoria statim effluat, tamen inexcusabiles coram Deo redduntur homines, quos laborantes tam extraordinaria ratione iuvit. Contra vero hic David, quem sibi satisfacere non posse in Dei gratia praedicanda videmus quod famelico panem dedisset, unde merito

concludit quaerentes Dominum non minui omni bono. Atqui David ipse famem passus erat: sed opportuno tempore Deus illi remedium adversus famem exhibuerat: ac proinde negat illam fuisse indigentiam. Nam fideles Dei miserisordia freti nunquam rebus necessariis destituentur, neque Deus ipsos laborantes deseret. Neque vero tamen hinc sequitur Dei filios nullis unquam vel afflictionibus vel fame, vel siti, vel aestu, vel frigore exercendos: sed quibus tamen satis esse debet quod sunt in Domini tutela et protectione: quemadmodum et illud propheta testatur Ps. 37: Iustos famis tempore satiandos, et Deum manum ipsorum sustentaturum, id est, Deum suos laborantes et omni auxilio humano destitutos, et in ipsis mortis faucibus collocatos, sua bonitate ex omnibus malis eruturum: ac licet ad aliquod tempus pressi angustiis fuerint, et Deus oblitus ipsorum videatur, nihilominus tamen praeter exspectationem et spem ipsis adfuturum, et paternam qua ipsos complectitur benevolentiam re ipsa patefacturum, tum maxime quum derelicti et omni auxilio destituti videbuntur.

Hoc igitur Psalmo Davidem complexum totam suae liberationis historiam videmus: quemadmodum et ex iis apparet verbis quibus Deum dicit vultum Domini esse super facientes mala: quibus non dubium est quin Doegum notare voluerit. Nam etsi adversus Doegum peculiarem Psalmum composuit, non tamen sine causa dicit, vultum Domini esse super facientes mala, ut ostendat se a Domino servatum in mediis periculis adversus Doegi malitiam, a quo fuerat apud regem Saulem delatus. Gloriatur igitur David de Dei custodia, non tantum Domini oculos inquiens esse super iustos, et aures eius in eorum preces esse intentas: sed etiam angelos Domini esse custodes in circuitu timentium ipsum, et ipsorum potentia protegi, quum ad Deum recurrunt. Quam sententiam multis quidem verbis persequitur, et tandem ita concludit: Quis est homo qui vult vitam, et qui diligit dies videre bonos? ad Deum in integritate et sinceritate confugito: linguam suam a malo prohibeto, et labia sua ne loquantur dolum divertito a malo, et facito bonum. Quibus verbis docemur fideles variis Dei castigationibus obnoxios esse, a quibus non prorsus eximuntur, sed tamen opportuno tempore liberantur. Necessaria profecto nobis hoc tempore doctrina, quae longiorem quidem tractatum mereretur, sed cuius tamen summa nobis sufficiet, ut praesentem historiam ad nostram instructionem applicemus. Davidem igitur nobis si tantum proponamus Philistaeorum minas intuentem, a quibus correptus et ad regem ductus ad mortem postulabatur, et eundem magno metu perculsum, haec historia nostris sensibus valde frigida et ridicula videbitur, sed si ad eam doctrinam respexerimus, quae supra dicto Psalmo nobis proponitur, in qua intuemur tanquam in speculo Davidem hinc quidem de vita desperantem et ad mortem damnatum, inde vero ad Deum assurgentem, supra iustos vigilantem, et attentas aures habentem ad eos qui ad ipsius auxilium fugiunt, Dei providentiam et bonitatem totis animis suspiciemus. Quidquid igitur David humani passus est in tantis illis angustiis, adeo quidem ut insanum et fatuum simulare coactus sit, ad Deum tamen precibus confugere illum non destitisse certum est. Illum quidem sane magno metu perterritum fuisse non imus infitias: neque enim fideles sunt sensus omnis expertes et impassibiles, sed praesentibus malis afficiuntur et commoventur, at non tantus ille timor fuit, a quo Deum invocare fuerit impeditus. Neque enim se a Deo preces suas exaudiente adiutum dicit, nisi quoniam ipse mentem ad Deum direxit. Psalmus igitur iste nobis est instar speculi in quo Dei bonitatem intueamur, Davidem ex ipsa morte liberantis: quod quum nullum evasionis appareret periculum, in Deum tamen mentis suae aciem direxerit, et ab eodem auxilium exspectaverit. Quod ad angelos autem de quibus propheta meminit, non sunt illi natura quadam corporea et visibili praediti, sed spirituali ut corporeis oculis a nobis conspici nequeant: sed tamen ipsorum custodia nobis hoc loco proponitur, ut certo persuasi simus nos licet miseros, et quotidie sexcentis periculis mortis obnoxios, habere tamen angelos Dei custodes, qui in nostram salutem perpetuo invigilent. Neque vero hic singulis fidelibus suus angelus attribuitur: sed in genere Deus suos angelos ad suorum custodiam mittere dicitur. Porro Deus angelorum opera non indiget, cuius sola virtus ad suorum defensionem sufficit. Verumtamen bonitatem suam erga miseros et afflictos hac ratione magis ac magis patefacit. Nam, quaeso, quale quantumque divinae bonitatis est testimonium, quod vilis et abiecta creatura, inops et egena, terrae denique lumbricus et mera corruptio non unum tantum angelum salutis suae ministrum, sed plures etiam habeat: quamadmodum et ipse Dominus noster Iesus Christus nos istud in evangelio docet. Non dubium itaque est quin David istam liberationem tam excellentem, tamque magnificam agnoverit, quasi ipsorum angelorum exercitum misisse Deus videretur. Neque vero nobis hic aliqua fingenda oculata angelorum visio, quos non est verisimile Davidem oculis carnalibus contemplatum, sed salutis effectum, quum ipsorum ope et auxilio se liberatum, et ex manibus Philistaeornm erutum agnovit: huius liberationis perpetuum monumentum esse in ecclesia hunc Psalmum voluit. Quamobrem ex hoc loco Dei bonitatem sic efferre et praedicare discamus, ut non tantum nos ipsi fiduciam nostram in Deo collocemus, sed alios etiam ad idem faciendam cohortemur. Nam et ipse

David hoc loco nobis exemplo praeit, quod omnes decet imitari, quum non tantum profitetur se a Deo adiutum, et ex mortis faucibus erutum, sed etiam fideles omnes advocat a se docendos. Nos itaque etiam decet non tantum gratias agere Deo pro acceptis ab ipso beneficiis, sed alios quoque ad idem faciendum cohortari, et nostro exemplo stimulare.

Transeamus iam ad illa verba quibus David dicit se *Domini auxilium percepisse, quia in simplicitate et integritate coram ipso ambulavit, et fraudibus et dolis, et ab omni proximorum iniuria abstinuit:* Quibus verbis docemur qua ratione debeamus his temporibus opem et auxilium divinum exspectare, et sub alarum ipsius umbra tuti esse. Vellemus enim Deum quotiescunque premimur, et periculis urgemur, ad nostrum auxilium accurrere, sed quaeso quam illi succurrendi occasionem praebemus? Tantum enim abest ut coram ipso deiiciamur, et ipsius voluntati nos ultro subiiciamus, ut contra semper ipsi resistamus, et ipsius misericordiae viam praecludamus. Nam malum malo semper cumulamus, et si dolis appetimur aut iniuriis afficimur nos ipsi privatas iniurias ulcisci cupimus, et si brachiis aut manibus non possumus, vel ipsis dentibus premere persequentes non desistimus, et interea Deum nostrae cupiditatis et animositatis vindicem expetimus. Sed hominum malitia mendacem Deum nunquam afficiet. Nam illius afflatu David olim loquutus est, nos si auxilium a Domino petamus, opportere ab omni malitia fraude et violentia abstinere. Hac ratione Dei erga nos bonitati viam patefaciemus. Verumenimvero dicat aliquis nos saepe hac ratione hostibus nostris praedam fieri, sed nihilominus tamen certum est, Deum nostris malis provisurum et tempore opportuno auxilium laturum. Ac proinde spem omnem ac fiduciam nostram in ipso esse collocandam. Atque haec doctrina eo diligentius a nobis est expendenda, quo sumus natura magis impatientes, et mala ferre non possumus, et praeterea semper diffidentia et desperatione agitamur, ut licet nobis tam Davidis quam aliorum, quos Deus suo tempore iuvit, exempla proponantur, semper tamen aliquid obiiciamus, et nos, si David, aut alii adiuti sunt, non ideo tamen adiuvandos dicamus. Idcirco igitur David praecipit, ut ab omni fraude et dolo et omnibus iniuriis adversus proximos abstineamus, et ita spem facit nos sic ambulantes, et ad Deum necessitate urgente confugientes, adiuvandos. Exemplo esto in hac ipsa causa David, qui Saulem nulla provocarat iniuria, nullamque se persequendi ipsi occasionem dederat, et idcirco Dei bonitate et misericordia ex omnibus periculis liberatus est. Ac sane magnum istud habet pondus apud Deum, quum testis est nobis conscientia coram Deo, homines iniuria et ultro nos persequi a nobis non lacessitos, et magnam occasionem in Deo spem collocandi praebet. Nam Deus suorum nunquam obliviscitur. Neque vero tamen istis verbis iustitiam quandam in nobis haerentem imaginari debemus, qua Deum nobis obligatum teneamus, sed ex mera ipsius bonitate et misericordia gratuita fit, ut patientia nostra meliorem causam apud Deum efficiat: sic itaque iusti sumus quum non tantum malo abstinemus, sed etiam hostibus nostris, a quibus a nobis non provocatis premimur, ultro bene precati fuerimus Dei iustitiae causam nostram committentes, quorum tandem saevitiam et immanitatem Deum summum omnium iudicem ulturum certissimum est: nam alioqui Deum naturae suae renuntiare oporteret, aut mali autorem esse ac improborum et sceleratorum hominum socium: quod non sine ingenti blasphemia proferri potest, immo ne cogitari quidem potest. Caeterum David non tantum in nobis integritatem et candorem requirit: studiumque proximos sublevandi, etiamsi apud homines ludibrio habeamur: sed etiam nos ad Dei praesidium iubet omni tempore confugere: et quale iugum nobis imposuerit vera humilitate et modestia ferre: nam multos quidem ethnicos videmus singulari quadam virtute, fortitudine et prudentia praeditos iniurias ab aliis illatas tulisse, sed praecipuo fundamento caruisse; siquidem verum Deum non cognoverunt, quem in suis difficultatibus invocarent, quin imo blasphemas ipsorum plerumque voces audimus, quum Deus non iuvit eos tam prompto quam vellent auxilio. Sed quomodo Deus adiuvisset eos qui ipsum non precabantur, imo qui rabiem suam et virus adversus ipsum despumabant, et qui Deum sibi auxilium ferre arbitrabantur obligatum, qui tamen eum non invocabant? Hanc igitur ob causam David haec duo nominatim coniungit, nempe sinceritatem et integritatem, et preces ad Deum, quibus cognoscamus nos sine ipsius auxilio fore omnium miserrimos: quandoquidem natura sumus rerum omnium egeni, et unde auxilium quaeramus non habemus, nisi ad ipsius bonitatem confugiamus, quam invocatam a nobis certum est ex omnibus periculis nos liberaturam, quoniam is est a quo solo liberationem e periculis exspectare debemus. Caeterum et illud expendendum, quod non temere David adiicit, nempe iustos et humiles corde in multas difficultates venturos, sed ex illis tamen omnibus divina bonitate et potentia eruendos. Quae doctrina valde necessaria est, ut eorum occurratur opinioni, qui divinum auxilium et angelorum custodiam sic arbitrantur omnibus propinquam, ut Deum per unicum filium invocatum semper suorum preces exaudire dicant, et non permittere ut ullis unquam rebus indigeant, sibi persuadeant. Sane certum est Dei filios, licet nonnunquam paupertatem immi-

nentem metuant, et adversus ipsos multi conspirent, ut deplorata salus videatur, et hinc inde multis calamitatibus et afflictionibus premantur, remedium tamen adversus tot mala et discrimina quibus alioquin obruerentur, inventuros, modo spem omnem suam in Deo collocent: hac tamen conditione ut Deum sciamus auxilium suum nobis pollicentem et tutelam ac protectionem, nolle tamen molliter fovere, neque beatitudinem quandam tanquam in terrestri paradiso polliceri. Nam non impedit Dei auxilium et bonitas quominus nos ipse multis calamitatibus et miseriis exerceat. Quare contentos nos esse oportet hac conditione, fore ut nos ipsum ex animo invocantes ex omnibus difficultatibus eruat, nobisque eas vires sufficiat, quibus victores evadamus, et nostri nunquam obliviscatur, quum ad ipsius verbum attenti fuerimus, et obedientiam nostram tanquam sacrificium gratum habeat, quum ipsi nos dedicaverimus, et de acceptis beneficiis gratias egerimus, tandemque in rectam viam ita deducat, ut tandem ad promissam nobis ab ipso felicitatem perveniamus.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA LXXIX.
CAP. XXII.

1. *Abiit ergo David inde et fugit in speluncam Odollam. Quod quum audissent fratres eius et omnis domus patris eius descenderunt ad eum illuc.* 2. *Et convenerunt ad eum omnes qui erant in angustia constituti et oppressi aere alieno et amaro animo: et factus est eorum princeps, fueruntque cum eo quasi quadringenti viri.* 3. *Et profectus est David inde in Muspha quae est Moab, et dixit ad regem Moab, maneat oro pater meus et mater mea vobiscum donec sciam quid faciat mihi Deus.* 4. *Et reliquit eos ante faciem regis Moab: manseruntque apud eum cunctis diebus quibus David fuit in praesidio.* 5. *Dixitque Gath propheta ad David: Noli remanere in praesidio, proficiscere, et vade in terram Iudae. Et profectus est David et venit in saltum Hareth.*

Vidimus hactenus qua ratione servum suum Davidem Deus ex imminente mortis discrimine apud Philistaeos eruerit, quae licet prima fronte intuenti ridicula videatur, quod insaniam David simularit, nihilominus tamen admirabili Dei virtute perfectum esse certum est. Ac licet in specie valde infirma videatur longe tamen fuisse fortiorem omnibus terrenis adminiculis, quod res ipsa demonstravit. Nam Achis oculi prorsus caligaverunt ad Davidis, insaniam simulantis, conspectum, qui tamen poterat apud se cogitare, simulatam hanc esse insaniam, quae non posset in Davidem tot tantisque virtutibus clarum cadere, ac proinde sciscitari, quo casu quave occasione tantum ipsi infortunium accidisset: sed tunc Achis omnem sensum et rationis usum Deo faciente amisit, ut hac ratione Davidi velut e leonis faucibus exitus concederetur, quem ut ante vidimus Philisthaei omnes oderant cane peius et angue. Admiranda igitur fuit ista liberatio, a Dei bonitate inexstimabili promanans cuius si non initio statim virtus apparuit, tamen opus suum Deus in infirmitate Davidis perfecit, ut amplam materiam in Deo gloriandi David habuerit: quod etiam illum publica gratiarum actione testatum esse concione superiore vidimus.

Sequente vero iam capite dicitur David inde recedens fugisse in speluncam Odollam. Quae tentatio Davidis altera fuit gravissima: nam illum opportuit ad vitae praesidium velut in sepulcrum ingredi, et contra naturam vivere: nam aëre vivimus et in hominum societate. Davidem autem oportet hominum societate extorrem in subterraneis locis vitam degere: quae sane gravissima fuit tentatio si conditionem ipsius expendamus: vix enim periculum evasit quum in aliud non minus durum et acerbum incidit, ex quo iudicare possumus duro examini Davidem subiectum: scimus enim quam impatienter homines persequutionem ferant, et quam facile post unum aut alterum certamen in desperationem veniant. Iam vero multis tentationibus David restiterat, quibus tantum abest ut Deus finem imponat, ut contra semper aliae ex aliis renascantur. Et hoc profecto David non obliviscitur psalmo de quo ante egimus 34. quum ait, *multas tribulationes iustorum esse: sed de omnibus liberare ipsos Dominum.* Respexisse autem Davidem ad hanc historiam nemini dubium est. Quare David cognoscens Deo placere ipsum tot tantisque difficultatibus exercere, animos sumit et se ipsum istis verbis solatur, inquiens, etiamsi iusti multa ferre debent incommoda et multis ac variis tentationibus exerceri, et modo per ignes, modo per aquas deduci variasque tentationes tam a dextris quam a sinistris pati, et omnibus esse ludibrio, nihilominus tamen Deum miseriis et calamitatibus ipsorum semper felicem exitum concessurum, ut semper amplam Dei glorificandi materiam habeant. Ex quibus apparet Deum variis periculis et difficultatibus suos exercentem vires etiam sufficere, et invicta constantia armare. Quare quum Davidis luctas et summas angustias intuemur, illarum etiam exitum ne obliviscamur. Nam si in ipsius tentationes tantum oculos defigeremus quid nobis fieret? Quum inquam audimus Davidem odio

implacabili Sauli regi exosum, variis modis agitatum, fuga tandem suae saluti consulere coactum panis inopia laborasse, et rebus omnibus necessariis fuisse destitutum in manus hostis capitalissimi devenisse, nullumque aliud ipsi fuisse salutis remedium, quam insaniae simulationem: inde in speluncam Odollam fugisse, magnis denique curis, ut deinceps videbimus, confectum fuisse, certum est non modo non datum iri materiam animos assumendi Deoque nos, quum tot casibus explorare volet, subiiciendi, sed contra potius animum despondendi, et ab officio resiliendi: sed si simul ista coniungamus, nempe Deum sic suos servos explorare, ut ab ipsis aversus videatur et deinde ipsum uti misericordia manuque sublevare et in incertis rebus auxilium ferre non cogitantibus. Denique si cum afflictionibus et miseriis illarum exitum coniunximus, amplam nobis laetitiae materiam propositam cognoscemus, et ad patientiam exemplo Davidis excitabimur. Atque hoc ipsum nos docet Iacob apostolus, quum ait: *Sufferentiam Iob audivistis, et finem Domini vidistis quod misericors Dominus.* Istis igitur docemur Deum suos nunquam derelinquere ac licet non repente ipsius appareat auxilium nunquam tamen oblivioni suos traditurum quin multis agitatos calamitatibus tandem liberet et vel ab ipso sepulcro redivivos impleat gaudio, quemadmodum ex Annae cantico didicimus. Denique Davidem ex hoc loco apparet ad vitae suae praesidium mundo velut exulare coactum, quae gravissima omnium ipsi fuit tentatio. Profecto si ad vitae praesidium vel latitare, vel solum vertere cogemur, gravissimum illud quidem videbitur: sed Davidem intueamur, non tantum patria extorrem, verum etiam adeo miserum ut ne domum in qua lateret habuerit: sed velut ab hominum consortio separatus, in speluncis tanquam ad mortem damnatus latitare coactus sit, ut eius exemplo discamus in Dei voluntate conquiescere. Siquidem quo gravioribus tentationibus fuit exercitus, eo providentiae divinae potentia fit nobis conspectior, admirandis modis suos liberantis. Nam quorum ea fuit conditio, ut saepe neque lunae neque solis splendore fruerentur, sed in densissimis mortis tenebris immersi vitam agerent miseram, Deus tamen miraculose ex angustiis illis tandem eripuit. Nec dubium est quin David assidue hanc doctrinam versarit, quum Psalmo vigesimo tertio dicit se licet ambulaverit in medio umbrae mortis, non posse tamen ullo ipsius metu percelli: quoniam Deus sit cum ipso, et virga et pedum ipsius ipsum consolentur: quasi dicat se licet in maximis mortis periculis versantem in quibus sola desperatio reliqua videatur, non apparente ulla ratione qua possit evadere, nihilominus tamen in Dei bonitate speraturum fiduciamque suam collocaturum. Hanc itaque doctrinam usurpavit quum in speluncam Odollam confugit, in qua omni ope humana destitutus fuit donec ipsius tandem Deus misertus est.

Porro ex sequentibus videri posset non nihil sublevatus adventu suorum, et aliquo solatio recreatus quo tamen potius auctas ipsius difficultates deinceps videbimus. Nam dicuntur ad ipsum venisse pater ipsius cum matre, qui iam ad aetatem decrepitam pervenerant: et cum ipsis fratres eius, et omnis domus patris. Quanto quaeso hic luctus et querelarum sese occasio obtulit? Nam admirandum fuit et stupendum, pro regia corona, quae Davidi Samuelis ministerio promissa fuerat a Domino, totam Davidis familiam periclitari, et tanquam piaculum haberi, et illi populum intensum et factum hostem capitalissimum, quod Samuelis ministerio, rex designatus unctione sacra fuerat et inauguratus. Profecto tota patris domus probe noverat Davidem a Deo regem designatum, etsi iam Saul illum persequeretur: sed etiam contra videt Davidem, non modo profugum, et tanquam ad mortem condemnatum esse, omnibus exosum, sed etiam eo miseriae redactum ut in speluncis tanquam in sepulcro vitam tueri cogeretur: quo casu David vicissim vehementer commoveri poterat, et tanquam lethali vulnere affici, quum patrem videret in has difficultates propter se coniectum, et reliquos etiam cum ipso cognatos iisdem difficultatibus urgeri. Superius autem vidimus venisse Davidem in fratrum contemptum et odium capitalissimum. Iam vero coguntur illum miserum exsulem et patria extorrem quem omnes persequuntur, tanquam perfidiosum et facinorosum, comitari. Tale igitur fuit istud solatium quod ex parte Davidis tristitiam et dolores graviter poterat augere, ex parte autem lenire. Hanc rationem in suis explorandis plerumque Deus sequitur, ut gravibus ipsos afflictionibus et castigationibus exerceat, et interim dolores ipsorum ac tristitiam aliquo solatio levet, sed non tamen hac in re communem sequutus rationem neque naturalibus sensibus obviam: qua ex re magis ac magis virtus ipsius cognoscitur, quod nimirum improbi et profani homines deliciis et voluptatibus suis inebriati lethale in se iudicium Dei tanquam venenum derivant. Contra vero fideles multis doloribus cibantur, et ut ait propheta Psalmo septuagesimo tertio, multis afflictionibus a Deo saturantur. Sed ita tamen ut malis nunquam obruantur, et quod ipsis amarissimum in afflictionibus fuit, in ipsorum tandem salutem convertatur et salubre ipsis fiat pharmacum. Haec igitur expendenda sunt nobis in iis verbis quibus tota Davidis familia dicitur ad ipsum in speluncam illam venisse. Ac sane extra dubium est non venisse illos ad Davidem officii et amicitiae causa, sed necessitate coactos. Nam ante vidimus et deinceps videbimus quo furore Saul in Davidem exarserit, ut verisimile sit ipsum etiam familiam eius perse-

quutum immaniter, adeo quidem ut nemini parciturus fuerit, sed potius omni crudelitatis genere in obvios quosque saeviturus. Deus igitur illos hac ratione ex Iudaea vi quadam abductos ab Davidem adduxit.

Porro quaedam videri possent in hac narratione minus rationi consentanea, quum nimirum ad Davidem convenisse dicuntur qui erant in angustia constituti et oppressi aere alieno et amaro animo, et factum esse ipsorum principem. Absurdum igitur videtur, et maximo cum offendiculo coniunctum, Davidem ducem fuisse dictum latrunculorum et eorum hominum qui fidem fregerant. Nominatim enim dicuntur in angustia constituti et oppressi aere alieno. Lues itaque maxima fuisse videtur tota illa hominum colluvies, quorum se ducem profiteri Davidi turpe fuit et indecorum, et cum offensa Dei coniunctum. Nam qui obaeratum hominem recipit in societatem, certum est condemnatione dignum. Et quum facinorosi homines et poenis digni foventur et iustitiae eripiuntur Deus suo suffragio hoc condemnat. Quamobrem David ipsos homines in suam societatem et tutelam admittens maximam sibi apud omnes conflabat invidiam, et opprobrio se exponebat quod in ipsum Dei nomen redundabat, quod ab omnibus sacrosanctum haberi debet. Nam nonne istiusmodi potuerunt esse de ipso male feriatorum hominum iudicia? Iam a se David detegit qualis hactenus fuerit, quum tanta hominum colluvies ad ipsum confugit miserorum hominum et aere alieno oppressorum quibus ipse se ducem praebet. Iam apparet nihil hactenus in ipso nisi simulatum et fictum fuisse, iam ipsius perfidia adversus regem detegitur. En quibus modis Dei nomen potuit impiorum hominum vocibus lacerari, coniectis in Davidem huiusmodi dicteriis quibus adventus istorum hominum occasionem dabat? Et sane in hoc numero certum est fuisse multos indignos, qui reciperentur, et quos David nunquam in suum consortium admisisset si a Deo potestatem vel in eos animadvertendi, vel reiiciendi consequutus esset. Quare ad superiores, gravis etiam ista tentatio accessit, ut venerit David in suspicionem apud plerosque quasi ultro perditos homines et vitae profligatae advocasset, et in suam clientelam recepisset, pollicitus ipsis adversus insequentes auxilium et opem suam: ideoque merito ab omnibus culparetur, et in Deum graviter peccare videretur. Sed quum venisse ad Davidem non vocati dicantur, et ipse in tot tantisque difficultatibus constitutus non potuerit eos a se dimittere, dico gravissimam ad superiores hanc accessisse tentationem, quod istiusmodi militibus illum stipari Deus voluerit. Quin etiam contigisse idem videmus israëlitico populo, cuius Deus misertus est post longas et duras persequutiones: nam quod erit ex populo Dei residuum, dicitur adiuvandum exigua manu, ad quam etiam accessuri fraude et mendacio multi dicuntur. Loquitur autem Deus de liberatione quam per Machabaeos fecit, quum se regibus Syriae a quibus misera Dei ecclesia gravissimis calamitatibus oppressa fuerat opposuerunt: fuit ergo manus illa hominum exigua, sine magnis viribus et sine apparatu, multi flagitiosi homines fidelibus permixti, multi proditores in illis occasionem perfide agendi in ecclesiam irrepserant, multi denique dissoluti et insolentes, quibus tamen ecclesiae permixtis Deus usus est ad ecclesiae suae liberationem, et suis Deus humiliandi se coram ipso praebuit occasionem. Sic etiam cognoscamus Deum voluisse Davidis patientiam opprobrio et hominum dicteriis ac salibus explorare. Hactenus quidem multa David pertulerat, sed iam omnibus ipsius inimicis invidis ac malevolis apertum os videtur ad calumniam, quum tota regionis colluvies ad ipsum confluxisse dici potest, et Davidem factum illorum ducem. Factum igitur istud peculiare esse agnoscamus, quod non possit in regulam generalem trahi. Nam multi adversus Deum insurgentes sese libenter exemplo Davidis tegerent, advocatis in auxilium hominibus nequam, flagitiosis, helluonibus, et ad quodvis flagitium paratis. Deinde videmus multum sibi homines permittere ad bonam licet causam mediis tamen illicitis promovendam quod maxime locum habet in summa rerum confusione, quum iustitiae et aequitati nullus amplius locus superest. Nam inquiunt, quare ego bonam et iustam causam agens non uterer mediis quae se mihi offerunt? Et istis praesertim rationibus utuntur ecclesiae hostes, adversus ipsum Deum pugnantes, qui etsi latronum, perditorum profligatorumque hominum, ganeonum utantur opera sibi tamen id licere gloriantur, quod non propriam causam agant, neque vitam suam aut fortunam defendant, sed pro Dei gloria et honore laborent. En ut in rerum confusione multi sibi multa permittant, seque Davidis exemplo tueantur, qui miseros et egenos et aere alienos oppressos ad se confugientes recepit. Verum enimvero non legimus Davidem istos tubae clangore convocasse: sed contra ultro ad ipsum venisse dicuntur, in quo videmus voluisse Deum ipsum explorare et huic vituperio ad tempus subiicere, ut coram Deo magis ac magis disceret, et humiliari, et in nullo alio quam in Deo fiduciam collocare, et in omnibus difficultatibus ad ipsum unicum confugere. Praeterea notandum, ut ante dixi, multa in sacris singularia facta occurrere, quae non sint in exemplum temere trahenda, in quorum numero istud est reponendum. Non itaque, si ad Davidem istiusmodi homines confugerunt, idem nobis a Deo permittitur: sed potius docemur precibus ad Deum confugere, ut quid facto sit opus cum in eiusmodi difficultates inciderimus ipse nobis aperiat

implacabili
tum, fuga
panis insep
fuisse de
devenisse,
dium, qu
cam Odo
deinceps
non mod
Deoque
ciendi,
ab offic
nempe
aversu
manuq
ferre
bus et
nobis
et ad
Atqu
ait:
disti
Deu
pen
obl
mit
red

de servo sit dispositurus. Licet igitur sensibus externis rationem non percipiat liberationis: firmum tamen hoc retinet fundamentum Deum suo tempore manum suam exserturum, cuius providentia haec omnia administrantur: ac licet multae revolutiones et tempestates Dei decretum remorari videantur, et tanta rerum omnium esse confusio ut coelum terrae misceri videretur, tamen David hoc principio semper nititur *Deum facturum* et non tantum in genere dicit *facturum* sed nominatim inquit *de me*, quasi fateretur se quidem miserum et abiectum in specie videri, sed non dubitare tamen quin Deus sui misereatur: et quandoquidem non tantum sit ab ipso creatus sed etiam rex populi designatus, non fore Dei verbum inane neque mendax. En ut David non tantum nititur generali illa Dei providentia, sed singulari ipsius promissione, quam sibi sic applicat ut non dubitet quin sui Deus misereatur et quod promiserat suo tempore tandem impleat.

Sequitur deinceps *prophetam Gath venisse ad Davidem, et admonuisse ne maneret in praesidio, sed proficisceretur in terram Iuda*. En gravissimam aliam Davidis tentationem: nam etsi Deus singularem de ipso curam habere se testatur, misso ad ipsum propheta, qui haec mandata ad ipsum deferret: quo nuncio David certior factus est Deum non esse sui oblitum (neque enim David prophetam Gath sine iussu Domini se ad hoc ingessisse existimavit, sed eum ut verum Dei servum agnovit, eiusque verbis fidem adhibuit: et ut videbimus statim obtemperavit), nihilominus tamen difficile fuit Davidi ex illa spelunca ad Domini mandatum excedere et Iudaeam venire. Nam quum David perpetuo agitaretur variis timoribus, et in speluncam tanquam solum perfugium confugisset velut ab hominum consortio exsulans, si Deus servare ipsum volebat, cur spelunca illa egredi iubebat, non monstrata tamen evadendi ex periculis ratione? Egredi illum iubet ex spelunca, sed an aliquo tutat exercitu? an aliquibus praesidiis illum instruit? minime gentium: sed quadringentis illis de quibus egimus stipatum iubet in Iudaeam proficisci. Quo quum venirent, velut in leonum fauces pauculae oves inciderunt. Nam quid ille cum exigua manu et imbelli poterat adversus Saulis potentiam, qui in regione dominabatur, et tam in Iudaea quam in quavis alia parte regionis opprimere solo mandato ipsum poterat? David quidem sane videbatur gratiam aliquam in Iudaea in qua natus erat apud multos inire posse: verum conquerentem illum audimus alio loco, se ab omnibus derelictum, et quidem a proximis a quibus auxilium exspectabat, sive crudelitate et inhumanitate ab eius auxilio deterriti sint. Deus itaque videbatur Davidem ex illa spelunca educens, in qua veluti sepultus latebat, et in apertum prodire iubens ut vitae consulat, furori et crudelitati Saulis exposuisse. Quae sane gravissima ipsi fuit tentatio. Verumtamen non dubium est quin David magnam consolationem ex prophetae verbis acceperit, et magnopere sit confirmatus, licet novis periculis exponeretur.

Ex hoc igitur loco doctrinam utilissimam et valde necessariam colligamus, et in primis observemus Deum nos verbo suo solantem non uno momento nos omnibus doloribus et tristitia levare, neque nos velle tam delicatos esse ut nulla amplius solicitudine, nulla tristitia, nullo metu exerceamur, sed ideo solari verbo suo, ut certum testimonium habeamus ipsum esse nobis patrem, et laborantes oculis suis respicere. Quae doctrina si nostris animis adhaeserit, sufficeret ad omnes casus fortiter ferendos. Sin vero non sufficiat inexcusabilem ingratitudinem nostram ostendemus. Quamobrem discamus tale solatium nostris doloribus quaerere et in summa tristitia laetari, ut non appetamus terrenam aliquam beatitudinem, in qua nobis omnia rideant, sed contenti simus Dei verbo, quod nos iubet sperare, Deum invocantes nunquam deserendos, Dei oculum super iustos esse. Quare quamcunque conditionem Deus dederit, ea contenti simus. Ac sane quod in sacris audimus, nos in Dei gratia habere quidquid expeti potest, doctrinam continet quam per omnem vitam meditari nos oportet et in usum revocare. Nam ea est hominum perversitas et malitia ut vitam tranquillam et quietam, laboris, aerumnarum, morborum, aestus, frigoris expertem et immunem, expetant, et ipsi Deo legem imponere cupiant. Atqui nos Deus vult totos a sua voluntate pendere: et sic affici ut in mediis afflictionibus gaudere non desinamus. Alia praeterea doctrina ex hoc loco eruenda, Deum providentem nostris necessitatibus, licet rationem sequatur nostris sensibus minime convenientem, velle tamen et poscere a nobis ut eius unius voluntati acquiescamus, quid nobis expediat, novit: ac proinde cohibeamus oculos, ne in ea quae non oportet intueamur, sed placide nos Deo regendos permittamus. Confirmatur haec doctrina Davidis exemplo, cuius obedientia est insignis. Nam alioqui blasphemis vocibus Deum offendisset, si adversus prophetam obloqui et contendere voluisset, quod illi tamen sensus ratio dictare poterat. Nam excepisset: Quomodo me Deus iubet speluncam istam egredi, in quo licet occultus et ab hominum consortio veluti revulsus non possum tamen Saulis erga me furorem et crudelitatem placare? Quid ergo me misero futurum si hinc in Iudaeam proficiscar nisi quod magis ac magis furorem ipsius contra me inflammabo, cuius regnum invadere velle videbor? Non istud ego quaero, tempus patienter exspecto quo me Deus in regni possessionem mittat, imo paratus sum iure meo cedere, ad ovium pascua redire. Non ducor hono-

Sequitur deinceps, *Davidem patrem et matrem deduxisse in regionem Moab, et rogasse regem ut manerent apud ipsos donec scirent quid faceret ipsi Deus.* Quibus verbis magis exprimitur dolor et tristitia quam David ex adventu patris et matris in regionem Moab accepit. Nec enim habebat locum ad ipsos excipiendum, et tristis erat habitatio illa in spelunca, et fame etiam ipsis pereundum fuisset, nisi miraculose ipsos Deus aluisset. Sed praeterea senes illos haec vita non decebat ut perpetuis mortis terroribus agitarentur: quamobrem alio a Davide ipsos deduci oportuit, ubi in otio degerent, et procul a tantis laboribus et molestiis, quibuscum Davidem oportebat luctari. Domum illi suam et possessiones reliquerant, et ad filium in speluncam illam tanquam ad asylum venerant: sed quoniam singulis momentis exspectabatur Saulis impetus, necesse fuit in aliam regionem illos ab ipso transferri. Deduxit itaque in Maspha quae erat regionis Moab. Sane Moabitae descenderant ab Israëlitis, quorum fratres erant: ac proinde a quibus auxilium exspectare in rebus angustis poterant. Sed se perpetuo pro hostibus gesserunt, ut tandem etiam David adversus ipsos bellum gerere coactus sit: quod nunquam aggressus esset nisi ipsorum malitia provocatus, et de hostibus suis loquens, dicit Moabitas fuisse suum perfugium, sed perfidiose adversus Dei populum egisse. Fuerunt ergo isti Moabitae inhumani adversus Israëlitas, et nominatim post mortem Davidis, quum Assyrii Iudaeam bello aggrederentur, et ad Moabitas miseri confugissent, ut apud ipsos laterent, proditi sunt ab ipsis. Idcirco Deus per prophetam de Moabitis queritur. Populus meus, inquit, fugitivus est, o Moab, locum itaque in medio tu concedere ipsi debebas, sed tu contra crudeliter in hostium manus tradidisti. Ex quibus apparet cum quantis difficultatibus David luctatus sit, ad Moabitas confugere coactus, hostes populi iudaici capitalissimos et perfidiosissimos: quod insurgentibus adversus Israëlitas inimicis, fuerint tanquam venatici canes ad miseros in occultis locis latentes, investigandos, et ad lanienam tahendos. Apud istos tamen David patri et matri perfugium quaesivit. Qua in re singulari Dei favore adiutum apparet, etsi ab ipso Deum invocatum, ut gratiam apud regem Moab inveniret, non hic exprimitur, quod tamen certum est ex Psalmo quem supra citavimus. Neque enim sine causa dicit eo loco iustum clamare ad Dominum, et Dominum exaudire ipsum, et ex omnibus tribulationibus liberare. Quare David nunquam tanta perturbatione in afflictionibus et calamitatibus excaecatus est, quin ad Deum accesserit, et precibus illum solicitarit, persuasus divinum auxilium sibi nunquam denegandum. Hac igitur ratione gratiam iniit apud regem Moab, precibus nimirum apud Deum. Nam quum Deus omnium hominum corda in manu habeat, et maxime impiorum quae pro arbitrio flectit, ideoque pollicetur Deus se effecturum, ut populus suus gratiam apud inimicos inveniat, certo istud est constituendum, Deum effecisse in gratiam Davidis, ut conciliaretur ipsi rex Moabitarum, quem alioqui certum est fuisse Davidem repulsurum, vel potius in hostium manus traditurum. Quemadmodum solent principes apud alios hominum sanguine quaerere amicitias, vel pacem redimere, et inveteratas inimicitias ponere. Sic videmus Dominum nostrum Iesum Christum fuisse in Pilato ad Herodem missum, et ludibrio eius expositum, ut sibi Herodem iratum Pilatus conciliaret. Idem igitur Davidi potuit contingere, nisi Deus providisset, et regis Moabitarum cor inflexisset ad recipiendum patrem et matrem Davidis.

Verba autem illa Davidis *donec sciam quid faciat mihi Deus*, non sic intelligenda sunt quasi David incertus vagaretur et dubius animi. Neque enim unquam abiecit factam a Deo sibi promissionem: sed ea fretus omnes difficultates superavit. Ac licet multis procellis et tempestatibus agitatus sit, nunquam tamen potuit ab illo fundamento dimoveri, Deum esse veracem. Ac proinde quandoquidem ipsius bonitate gratuita fuerat rex designatus, Deum etiam re ipsa demonstraturum se defensorem, et nonnisi re perfecta conquicturum sibi persuasit. Nihilominus tamen haec verba sunt hominis cum maximis difficultatibus luctantis. Ex quo loco discimus pugnandum esse adversus sensus nostros et omnes apprehensiones quum affligimur et exercemur a Deo per varia instrumenta. Nam Deus suos sic exercet plerumque, ut videatur eos in inferos usque detrusurus, et calamitatibus oppressurus: cuius tamen favor, gratia et potestas momento apparet praeter exspectationem et opinionem nostram. Observanda sane haec doctrina est, quandoquidem nostris sensibus plane contraria est, ad quam et alia accedit, qua retinemur in summis calamitatibus et difficultatibus, ut nimirum patienter exspectemus, donec se Deus vindicem patefaciat: ac licet ad tempus vultum suum occultet, sperare tamen in ipso non desinamus, et precibus ardentibus ipsius auxilium imploremus. Huius scientiae exemplum nobis hoc loco proponitur in Davide imitandum. Cuius verba illa, *donec cognovero quid Deus mihi faciat*, testantur fidem eius et patientiam. Neque enim oculis corporeis et sensibus externis cognoscebat, qua ratione Deus ipsi succurrerit, qui cum tantis difficultatibus luctaretur: sed interim animo persuasum habebat Deum suas promissiones tandem impleturum, et quod per Saulis ministerium promiserat, perfecturum: idcirco etiam videmus Davidem neque fortunae, neque fortuiti casus aut eventus meminisse, sed Dei qui pro voluntate sua

de servo sit dispositurus. Licet igitur sensibus externis rationem non percipiat liberationis: firmum tamen hoc retinet fundamentum Deum suo tempore manum suam exserturum, cuius providentia haec omnia administrantur: ac licet multae revolutiones et tempestates Dei decretum remorari videantur, et tanta rerum omnium esse confusio ut coelum terrae misceri videretur, tamen David hoc principio semper nititur *Deum facturum* et non tantum in genere dicit *facturum* sed nominatim inquit *de me*, quasi fateretur se quidem miserum et abiectum in specie videri, sed non dubitare tamen quin Deus sui misereatur: et quandoquidem non tantum sit ab ipso creatus sed etiam rex populi designatus, non fore Dei verbum inane neque mendax. En ut David non tantum nititur generali illa Dei providentia, sed singulari ipsius promissione, quam sibi sic applicat ut non dubitet quin sui Deus misereatur et quod promiserat suo tempore tandem impleat.

Sequitur deinceps *prophetam Gath venisse ad Davidem, et admonuisse ne maneret in praesidio, sed proficisceretur in terram Iuda*. En gravissimam aliam Davidis tentationem: nam etsi Deus singularem de ipso curam habere se testatur, misso ad ipsum propheta, qui haec mandata ad ipsum deferret: quo nuncio David certior factus est Deum non esse sui oblitum (neque enim David prophetam Gath sine iussu Domini se ad hoc ingessisse existimavit, sed eum ut verum Dei servum agnovit, eiusque verbis fidem adhibuit: et ut videbimus statim obtemperavit), nihilominus tamen difficile fuit Davidi ex illa spelunca ad Domini mandatum excedere et Iudaeam venire. Nam quum David perpetuo agitaretur variis timoribus, et in speluncam tanquam solum perfugium confugisset velut ab hominum consortio exsulans, si Deus servare ipsum volebat, cur spelunca illa egredi iubebat, non monstrata tamen evadendi ex periculis ratione? Egredi illum iubet ex spelunca, sed an aliquo tutat exercitu? an aliquibus praesidiis illum instruit? minime gentium: sed quadringentis illis de quibus egimus stipatum iubet in Iudaeam proficisci. Quo quum venirent, velut in leonum fauces pauculae oves inciderunt. Nam quid ille cum exigua manu et imbelli poterat adversus Saulis potentiam, qui in regione dominabatur, et tam in Iudaea quam in quavis alia parte regionis opprimere solo mandato ipsum poterat? David quidem sane videbatur gratiam aliquam in Iudaea in qua natus erat apud multos inire posse: verum conquerentem illum audimus alio loco, se ab omnibus derelictum, et quidem a proximis a quibus auxilium exspectabat, sive crudelitate et inhumanitate ab eius auxilio deterriti sint. Deus itaque videbatur Davidem ex illa spelunca educens, in qua veluti sepultus latebat, et in apertum prodire iubens ut vitae consulat, furori et crudelitati Saulis exposuisse. Quae sane gravissima ipsi fuit tentatio. Verumtamen non dubium est quin David magnam consolationem ex prophetae verbis acceperit, et magnopere sit confirmatus, licet novis periculis exponeretur.

Ex hoc igitur loco doctrinam utilissimam et valde necessariam colligamus, et in primis observemus Deum nos verbo suo solantem non uno momento nos omnibus doloribus et tristitia levare, neque nos velle tam delicatos esse ut nulla amplius solicitudine, nulla tristitia, nullo metu exerceamur, sed ideo solari verbo suo, ut certum testimonium habeamus ipsum esse nobis patrem, et laborantes oculis suis respicere. Quae doctrina si nostris animis adhaeserit, sufficeret ad omnes casus fortiter ferendos. Sin vero non sufficiat inexcusabilem ingratitudinem nostram ostendemus. Quamobrem discamus tale solatium nostris doloribus quaerere et in summa tristitia laetari, ut non appetamus terrenam aliquam beatitudinem, in qua nobis omnia rideant, sed contenti simus Dei verbo, quod nos iubet sperare, Deum invocantes nunquam deserendos, Dei oculum super iustos esse. Quare quamcunque conditionem Deus dederit, ea contenti simus. Ac sane quod in sacris audimus, nos in Dei gratia habere quidquid expeti potest, doctrinam continet quam per omnem vitam meditari nos oportet et in usum revocare. Nam ea est hominum perversitas et malitia ut vitam tranquillam et quietam, laboris, aerumnarum, morborum, aestus, frigoris expertem et immunem, expetant, et ipsi Deo legem imponere cupiant. Atqui nos Deus vult totos a sua voluntate pendere: et sic affici ut in mediis afflictionibus gaudere non desinamus. Alia praeterea doctrina ex hoc loco eruenda, Deum providentem nostris necessitatibus, licet rationem sequatur nostris sensibus minime convenientem, velle tamen et poscere a nobis ut eius unius voluntati acquiescamus, quid nobis expediat, novit: ac proinde cohibeamus oculos, ne in ea quae non oportet intueamur, sed placide nos Deo regendos permittamus. Confirmatur haec doctrina Davidis exemplo, cuius obedientia est insignis. Nam alioqui blasphemis vocibus Deum offendisset, si adversus prophetam obloqui et contendere voluisset, quod illi tamen sensus ratio dictare poterat. Nam excepisset: Quomodo me Deus iubet speluncam istam egredi, in quo licet occultus et ab hominum consortio veluti revulsus non possum tamen Saulis erga me furorem et crudelitatem placare? Quid ergo me misero futurum si hinc in Iudaeam proficiscar nisi quod magis ac magis furorem ipsius contra me inflammabo, cuius regnum invadere velle videbor? Non istud ego quaero, tempus patienter exspecto quo me Deus in regni possessionem mittat, imo paratus sum iure meo cedere, ad ovium pascua redire. Non ducor hono-

Sequitur deinceps, *Davidem patrem et matrem deduxisse in regionem Moab, et rogasse regem ut manerent apud ipsos donec scirent quid faceret ipsi Deus.* Quibus verbis magis exprimitur dolor et tristitia quam David ex adventu patris et matris in regionem Moab accepit. Nec enim habebat locum ad ipsos excipiendum, et tristis erat habitatio illa in spelunca, et fame etiam ipsis pereundum fuisset, nisi miraculose ipsos Deus aluisset. Sed praeterea senes illos haec vita non decebat ut perpetuis mortis terroribus agitarentur: quamobrem alio a Davide ipsos deduci oportuit, ubi in otio degerent, et procul a tantis laboribus et molestiis, quibuscum Davidem oportebat luctari. Domum illi suam et possessiones reliquerant, et ad filium in speluncam illam tanquam ad asylum venerant: sed quoniam singulis momentis exspectabatur Saulis impetus, necesse fuit in aliam regionem illos ab ipso transferri. Deduxit itaque in Maspha quae erat regionis Moab. Sane Moabitae descenderant ab Israëlitis, quorum fratres erant: ac proinde a quibus auxilium exspectare in rebus angustis poterant. Sed se perpetuo pro hostibus gesserunt, ut tandem etiam David adversus ipsos bellum gerere coactus sit: quod nunquam aggressus esset nisi ipsorum malitia provocatus, et de hostibus suis loquens, dicit Moabitas fuisse suum perfugium, sed perfidiose adversus Dei populum egisse. Fuerunt ergo isti Moabitae inhumani adversus Israëlitas, et nominatim post mortem Davidis, quum Assyrii Iudaeam bello aggrederentur, et ad Moabitas miseri confugissent, ut apud ipsos laterent, proditi sunt ab ipsis. Idcirco Deus per prophetam de Moabitis queritur. Populus meus, inquit, fugitivus est, o Moab, locum itaque in medio tu concedere ipsi debebas, sed tu contra crudeliter in hostium manus tradidisti. Ex quibus apparet cum quantis difficultatibus David luctatus sit, ad Moabitas confugere coactus, hostes populi iudaici capitalissimos et perfidiosissimos: quod insurgentibus adversus Israëlitas inimicis, fuerint tanquam venatici canes ad miseros in occultis locis latentes, investigandos, et ad lanienam tahendos. Apud istos tamen David patri et matri perfugium quaesivit. Qua in re singulari Dei favore adiutum apparet, etsi ab ipso Deum invocatum, ut gratiam apud regem Moab inveniret, non hic exprimitur, quod tamen certum est ex Psalmo quem supra citavimus. Neque enim sine causa dicit eo loco iustum clamare ad Dominum, et Dominum exaudire ipsum, et ex omnibus tribulationibus liberare. Quare David nunquam tanta perturbatione in afflictionibus et calamitatibus excaecatus est, quin ad Deum accesserit, et precibus illum solicitarit, persuasus divinum auxilium sibi nunquam denegandum. Hac igitur ratione gratiam iniit apud regem Moab, precibus nimirum apud Deum. Nam quum Deus omnium hominum corda in manu habeat, et maxime impiorum quae pro arbitrio flectit, ideoque pollicetur Deus se effecturum, ut populus suus gratiam apud inimicos inveniat, certo istud est constituendum, Deum effecisse in gratiam Davidis, ut conciliaretur ipsi rex Moabitarum, quem alioqui certum est fuisse Davidem repulsurum, vel potius in hostium manus traditurum. Quemadmodum solent principes apud alios hominum sanguine quaerere amicitias, vel pacem redimere, et inveteratas inimicitias ponere. Sic videmus Dominum nostrum Iesum Christum fuisse in Pilato ad Herodem missum, et ludibrio eius expositum, ut sibi Herodem iratum Pilatus conciliaret. Idem igitur Davidi potuit contingere, nisi Deus providisset, et regis Moabitarum cor inflexisset ad recipiendum patrem et matrem Davidis.

Verba autem illa Davidis *donec sciam quid faciat mihi Deus*, non sic intelligenda sunt quasi David incertus vagaretur et dubius animi. Neque enim unquam abiecit factam a Deo sibi promissionem: sed ea fretus omnes difficultates superavit. Ac licet multis procellis et tempestatibus agitatus sit, nunquam tamen potuit ab illo fundamento dimoveri, Deum esse veracem. Ac proinde quandoquidem ipsius bonitate gratuita fuerat rex designatus, Deum etiam re ipsa demonstraturum se defensorem, et nonnisi re perfecta conquieturum sibi persuasit. Nihilominus tamen haec verba sunt hominis cum maximis difficultatibus luctantis. Ex quo loco discimus pugnandum esse adversus sensus nostros et omnes apprehensiones quum affligimur et exercemur a Deo per varia instrumenta. Nam Deus suos sic exercet plerumque, ut videatur eos in inferos usque detrusurus, et calamitatibus oppressurus: cuius tamen favor, gratia et potestas momento apparet praeter exspectationem et opinionem nostram. Observanda sane haec doctrina est, quandoquidem nostris sensibus plane contraria est, ad quam et alia accedit, qua retinemur in summis calamitatibus et difficultatibus, ut nimirum patienter exspectemus, donec se Deus vindicem patefaciat: ac licet ad tempus vultum suum occultet, sperare tamen in ipso non desinamus, et precibus ardentibus ipsius auxilium imploremus. Huius scientiae exemplum nobis hoc loco proponitur in Davide imitandum. Cuius verba illa, *donec cognovero quid Deus mihi faciat*, testantur fidem eius et patientiam. Neque enim oculis corporeis et sensibus externis cognoscebat, qua ratione Deus ipsi succurrerit, qui cum tantis difficultatibus luctaretur: sed interim animo persuasum habebat Deum suas promissiones tandem impleturum, et quod per Saulis ministerium promiserat, perfecturum: idcirco etiam videmus Davidem neque fortunae, neque fortuiti casus aut eventus meminisse, sed Dei qui pro voluntate sua

de servo sit dispositurus. Licet igitur sensibus externis rationem non percipiat liberationis: firmum tamen hoc retinet fundamentum Deum suo tempore manum suam exserturum, cuius providentia haec omnia administrantur: ac licet multae revolutiones et tempestates Dei decretum remorari videantur, et tanta rerum omnium esse confusio ut coelum terrae misceri videretur, tamen David hoc principio semper nititur *Deum facturum* et non tantum in genere dicit *facturum* sed nominatim inquit *de me*, quasi fateretur se quidem miserum et abiectum in specie videri, sed non dubitare tamen quin Deus sui misereatur: et quandoquidem non tantum sit ab ipso creatus sed etiam rex populi designatus, non fore Dei verbum inane neque mendax. En ut David non tantum nititur generali illa Dei providentia, sed singulari ipsius promissione, quam sibi sic applicat ut non dubitet quin sui Deus misereatur et quod promiserat suo tempore tandem impleat.

Sequitur deinceps *prophetam Gath venisse ad Davidem, et admonuisse ne maneret in praesidio, sed proficisceretur in terram Iuda.* En gravissimam aliam Davidis tentationem: nam etsi Deus singularem de ipso curam habere se testatur, misso ad ipsum propheta, qui haec mandata ad ipsum deferret: quo nuncio David certior factus est Deum non esse sui oblitum (neque enim David prophetam Gath sine iussu Domini se ad hoc ingessisse existimavit, sed eum ut verum Dei servum agnovit, eiusque verbis fidem adhibuit: et ut videbimus statim obtemperavit), nihilominus tamen difficile fuit Davidi ex illa spelunca ad Domini mandatum excedere et Iudaeam venire. Nam quum David perpetuo agitaretur variis timoribus, et in speluncam tanquam solum perfugium confugisset velut ab hominum consortio exsulans, si Deus servare ipsum volebat, cur spelunca illa egredi iubebat, non monstrata tamen evadendi ex periculis ratione? Egredi illum iubet ex spelunca, sed an aliquo tutat exercitu? an aliquibus praesidiis illum instruit? minime gentium: sed quadringentis illis de quibus egimus stipatum iubet in Iudaeam proficisci. Quo quum venirent, velut in leonum fauces pauculae oves inciderunt. Nam quid ille cum exigua manu et imbelli poterat adversus Saulis potentiam, qui in regione dominabatur, et tam in Iudaea quam in quavis alia parte regionis opprimere solo mandato ipsum poterat? David quidem sane videbatur gratiam aliquam in Iudaea in qua natus erat apud multos inire posse: verum conquerentem illum audimus alio loco, se ab omnibus derelictum, et quidem a proximis a quibus auxilium exspectabat, sive crudelitate et inhumanitate ab eius auxilio deterriti sint. Deus itaque videbatur Davidem ex illa spelunca educens, in qua veluti sepultus latebat, et in apertum prodire iubens ut vitae consulat, furori et crudelitati Saulis exposuisse. Quae sane gravissima ipsi fuit tentatio. Verumtamen non dubium est quin David magnam consolationem ex prophetae verbis acceperit, et magnopere sit confirmatus, licet novis periculis exponeretur.

Ex hoc igitur loco doctrinam utilissimam et valde necessariam colligamus, et in primis observemus Deum nos verbo suo solantem non uno momento nos omnibus doloribus et tristitia levare, neque nos velle tam delicatos esse ut nulla amplius solicitudine, nulla tristitia, nullo metu exerceamur, sed ideo solari verbo suo, ut certum testimonium habeamus ipsum esse nobis patrem, et laborantes oculis suis respicere. Quae doctrina si nostris animis adhaeserit, sufficeret ad omnes casus fortiter ferendos. Sin vero non sufficiat inexcusabilem ingratitudinem nostram ostendemus. Quamobrem discamus tale solatium nostris doloribus quaerere et in summa tristitia laetari, ut non appetamus terrenam aliquam beatitudinem, in qua nobis omnia rideant, sed contenti simus Dei verbo, quod nos iubet sperare, Deum invocantes nunquam deserendos, Dei oculum super iustos esse. Quare quamcunque conditionem Deus dederit, ea contenti simus. Ac sane quod in sacris audimus, nos in Dei gratia habere quidquid expeti potest, doctrinam continet quam per omnem vitam meditari nos oportet et in usum revocare. Nam ea est hominum perversitas et malitia ut vitam tranquillam et quietam, laboris, aerumnarum, morborum, aestus, frigoris expertem et immunem, expetant, et ipsi Deo legem imponere cupiant. Atqui nos Deus vult totos a sua voluntate pendere: et sic affici ut in mediis afflictionibus gaudere non desinamus. Alia praeterea doctrina ex hoc loco eruenda, Deum providentem nostris necessitatibus, licet rationem sequatur nostris sensibus minime convenientem, velle tamen et poscere a nobis ut eius unius voluntati acquiescamus, quid nobis expediat, novit: ac proinde cohibeamus oculos, ne in ea quae non oportet intueamur, sed placide nos Deo regendos permittamus. Confirmatur haec doctrina Davidis exemplo, cuius obedientia est insignis. Nam alioqui blasphemis vocibus Deum offendisset, si adversus prophetam obloqui et contendere voluisset, quod illi tamen sensus ratio dictare poterat. Nam excepisset: Quomodo me Deus iubet speluncam istam egredi, in quo licet occultus et ab hominum consortio veluti revulsus non possum tamen Saulis erga me furorem et crudelitatem placare? Quid ergo me misero futurum si hinc in Iudaeam proficiscar nisi quod magis ac magis furorem ipsius contra me inflammabo, cuius regnum invadere velle videbor? Non istud ego quaero, tempus patienter exspecto quo me Deus in regni possessionem mittat, imo paratus sum iure meo cedere, ad ovium pascua redire. Non ducor hono-

Sequitur deinceps, *Davidem patrem et matrem deduxisse in regionem Moab, et rogasse regem ut manerent apud ipsos donec scirent quid faceret ipsi Deus.* Quibus verbis magis exprimitur dolor et tristitia quam David ex adventu patris et matris in regionem Moab accepit. Nec enim habebat locum ad ipsos excipiendum, et tristis erat habitatio illa in spelunca, et fame etiam ipsis pereundum fuisset, nisi miraculose ipsos Deus aluisset. Sed praeterea senes illos haec vita non decebat ut perpetuis mortis terroribus agitarentur: quamobrem alio a Davide ipsos deduci oportuit, ubi in otio degerent, et procul a tantis laboribus et molestiis, quibuscum Davidem oportebat luctari. Domum illi suam et possessiones reliquerant, et ad filium in speluncam illam tanquam ad asylum venerant: sed quoniam singulis momentis exspectabatur Saulis impetus, necesse fuit in aliam regionem illos ab ipso transferri. Deduxit itaque in Maspha quae erat regionis Moab. Sane Moabitae descenderant ab Israëlitis, quorum fratres erant: ac proinde a quibus auxilium exspectare in rebus angustis poterant. Sed se perpetuo pro hostibus gesserunt, ut tandem etiam David adversus ipsos bellum gerere coactus sit: quod nunquam aggressus esset nisi ipsorum malitia provocatus, et de hostibus suis loquens, dicit Moabitas fuisse suum perfugium, sed perfidiose adversus Dei populum egisse. Fuerunt ergo isti Moabitae inhumani adversus Israëlitas, et nominatim post mortem Davidis, quum Assyrii Iudaeam bello aggrederentur, et ad Moabitas miseri confugissent, ut apud ipsos laterent, proditi sunt ab ipsis. Idcirco Deus per prophetam de Moabitis queritur. Populus meus, inquit, fugitivus est, o Moab, locum itaque in medio tu concedere ipsi debebas, sed tu contra crudeliter in hostium manus tradidisti. Ex quibus apparet cum quantis difficultatibus David luctatus sit, ad Moabitas confugere coactus, hostes populi iudaici capitalissimos et perfidiosissimos: quod insurgentibus adversus Israëlitas inimicis, fuerint tanquam venatici canes ad miseros in occultis locis latentes, investigandos, et ad lanienam tahendos. Apud istos tamen David patri et matri perfugium quaesivit. Qua in re singulari Dei favore adiutum apparet, etsi ab ipso Deum invocatum, ut gratiam apud regem Moab inveniret, non hic exprimitur, quod tamen certum est ex Psalmo quem supra citavimus. Neque enim sine causa dicit eo loco iustum clamare ad Dominum, et Dominum exaudire ipsum, et ex omnibus tribulationibus liberare. Quare David nunquam tanta perturbatione in afflictionibus et calamitatibus excaecatus est, quin ad Deum accesserit, et precibus illum solicitarit, persuasus divinum auxilium sibi nunquam denegandum. Hac igitur ratione gratiam iniit apud regem Moab, precibus nimirum apud Deum. Nam quum Deus omnium hominum corda in manu habeat, et maxime impiorum quae pro arbitrio flectit, ideoque pollicetur Deus se effecturum, ut populus suus gratiam apud inimicos inveniat, certo istud est constituendum, Deum effecisse in gratiam Davidis, ut conciliaretur ipsi rex Moabitarum, quem alioqui certum est fuisse Davidem repulsurum, vel potius in hostium manus traditurum. Quemadmodum solent principes apud alios hominum sanguine quaerere amicitias, vel pacem redimere, et inveteratas inimicitias ponere. Sic videmus Dominum nostrum Iesum Christum fuisse in Pilato ad Herodem missum, et ludibrio eius expositum, ut sibi Herodem iratum Pilatus conciliaret. Idem igitur Davidi potuit contingere, nisi Deus providisset, et regis Moabitarum cor inflexisset ad recipiendum patrem et matrem Davidis.

Verba autem illa Davidis *donec sciam quid faciat mihi Deus,* non sic intelligenda sunt quasi David incertus vagaretur et dubius animi. Neque enim unquam abiecit factam a Deo sibi promissionem: sed ea fretus omnes difficultates superavit. Ac licet multis procellis et tempestatibus agitatus sit, nunquam tamen potuit ab illo fundamento dimoveri, Deum esse veracem. Ac proinde quandoquidem ipsius bonitate gratuita fuerat rex designatus, Deum etiam re ipsa demonstraturum se defensorem, et nonnisi re perfecta conquieturum sibi persuasit. Nihilominus tamen haec verba sunt hominis cum maximis difficultatibus luctantis. Ex quo loco discimus pugnandum esse adversus sensus nostros et omnes apprehensiones quum affligimur et exercemur a Deo per varia instrumenta. Nam Deus suos sic exercet plerumque, ut videatur eos in inferos usque detrusurus, et calamitatibus oppressurus: cuius tamen favor, gratia et potestas momento apparet praeter exspectationem et opinionem nostram. Observanda sane haec doctrina est, quandoquidem nostris sensibus plane contraria est, ad quam et alia accedit, qua retinemur in summis calamitatibus et difficultatibus, ut nimirum patienter exspectemus, donec se Deus vindicem patefaciat: ac licet ad tempus vultum suum occultet, sperare tamen in ipso non desinamus, et precibus ardentibus ipsius auxilium imploremus. Huius scientiae exemplum nobis hoc loco proponitur in Davide imitandum. Cuius verba illa, *donec cognovero quid Deus mihi faciat,* testantur fidem eius et patientiam. Neque enim oculis corporeis et sensibus externis cognoscebat, qua ratione Deus ipsi succurrerit, qui cum tantis difficultatibus luctaretur: sed interim animo persuasum habebat Deum suas promissiones tandem impleturum, et quod per Saulis ministerium promiserat, perfecturum: idcirco etiam videmus Davidem neque fortunae, neque fortuiti casus aut eventus meminisse, sed Dei qui pro voluntate sua

de servo sit dispositurus. Licet igitur sensibus externis rationem non percipiat liberationis: firmum tamen hoc retinet fundamentum Deum suo tempore manum suam exserturum, cuius providentia haec omnia administrantur: ac licet multae revolutiones et tempestates Dei decretum remorari videantur, et tanta rerum omnium esse confusio ut coelum terrae misceri videretur, tamen David hoc principio semper nititur *Deum facturum* et non tantum in genere dicit *facturum* sed nominatim inquit *de me*, quasi fateretur se quidem miserum et abiectum in specie videri, sed non dubitare tamen quin Deus sui misereatur: et quandoquidem non tantum sit ab ipso creatus sed etiam rex populi designatus, non fore Dei verbum inane neque mendax. En ut David non tantum nititur generali illa Dei providentia, sed singulari ipsius promissione, quam sibi sic applicat ut non dubitet quin sui Deus misereatur et quod promiserat suo tempore tandem impleat.

Sequitur deinceps *prophetam Gath venisse ad Davidem, et admonuisse ne maneret in praesidio, sed proficisceretur in terram Iuda.* En gravissimam aliam Davidis tentationem: nam etsi Deus singularem de ipso curam habere se testatur, misso ad ipsum propheta, qui haec mandata ad ipsum deferret: quo nuncio David certior factus est Deum non esse sui oblitum (neque enim David prophetam Gath sine iussu Domini se ad hoc ingessisse existimavit, sed eum ut verum Dei servum agnovit, eiusque verbis fidem adhibuit: et ut videbimus statim obtemperavit), nihilominus tamen difficile fuit Davidi ex illa spelunca ad Domini mandatum excedere et Iudaeam venire. Nam quum David perpetuo agitaretur variis timoribus, et in speluncam tanquam solum perfugium confugisset velut ab hominum consortio exsulans, si Deus servare ipsum volebat, cur spelunca illa egredi iubebat, non monstrata tamen evadendi ex periculis ratione? Egredi illum iubet ex spelunca, sed an aliquo tutat exercitu? an aliquibus praesidiis illum instruit? minime gentium: sed quadringentis illis de quibus egimus stipatum iubet in Iudaeam proficisci. Quo quum venirent, velut in leonum fauces pauculae oves inciderunt. Nam quid ille cum exigua manu et imbelli poterat adversus Saulis potentiam, qui in regione dominabatur, et tam in Iudaea quam in quavis alia parte regionis opprimere solo mandato ipsum poterat? David quidem sane videbatur gratiam aliquam in Iudaea in qua natus erat apud multos inire posse: verum conquerentem illum audimus alio loco, se ab omnibus derelictum, et quidem a proximis a quibus auxilium exspectabat, sive crudelitate et inhumanitate ab eius auxilio deterriti sint. Deus itaque videbatur Davidem ex illa spelunca educens, in qua veluti sepultus latebat, et in apertum prodire iubens ut vitae consulat, furori et crudelitati Saulis exposuisse. Quae sane gravissima ipsi fuit tentatio. Verumtamen non dubium est quin David magnam consolationem ex prophetae verbis acceperit, et magnopere sit confirmatus, licet novis periculis exponeretur.

Ex hoc igitur loco doctrinam utilissimam et valde necessariam colligamus, et in primis observemus Deum nos verbo suo solantem non uno momento nos omnibus doloribus et tristitia levare, neque nos velle tam delicatos esse ut nulla amplius solicitudine, nulla tristitia, nullo metu exerceamur, sed ideo solari verbo suo, ut certum testimonium habeamus ipsum esse nobis patrem, et laborantes oculis suis respicere. Quae doctrina si nostris animis adhaeserit, sufficeret ad omnes casus fortiter ferendos. Sin vero non sufficiat inexcusabilem ingratitudinem nostram ostendemus. Quamobrem discamus tale solatium nostris doloribus quaerere et in summa tristitia laetari, ut non appetamus terrenam aliquam beatitudinem, in qua nobis omnia rideant, sed contenti simus Dei verbo, quod nos iubet sperare, Deum invocantes nunquam deserendos, Dei oculum super iustos esse. Quare quamcunque conditionem Deus dederit, ea contenti simus. Ac sane quod in sacris audimus, nos in Dei gratia habere quidquid expeti potest, doctrinam continet quam per omnem vitam meditari nos oportet et in usum revocare. Nam ea est hominum perversitas et malitia ut vitam tranquillam et quietam, laboris, aerumnarum, morborum, aestus, frigoris expertem et immunem, expetant, et ipsi Deo legem imponere cupiant. Atqui nos Deus vult totos a sua voluntate pendere: et sic affici ut in mediis afflictionibus gaudere non desinamus. Alia praeterea doctrina ex hoc loco eruenda, Deum providentem nostris necessitatibus, licet rationem sequatur nostris sensibus minime convenientem, velle tamen et poscere a nobis ut eius unius voluntati acquiescamus, quid nobis expediat, novit: ac proinde cohibeamus oculos, ne in ea quae non oportet intueamur, sed placide nos Deo regendos permittamus. Confirmatur haec doctrina Davidis exemplo, cuius obedientia est insignis. Nam alioqui blasphemis vocibus Deum offendisset, si adversus prophetam obloqui et contendere voluisset, quod illi tamen sensus ratio dictare poterat. Nam excepisset: Quomodo me Deus iubet speluncam istam egredi, in quo licet occultus et ab hominum consortio veluti revulsus non possum tamen Saulis erga me furorem et crudelitatem placare? Quid ergo me misero futurum si hinc in Iudaeam proficiscar nisi quod magis ac magis furorem ipsius contra me inflammabo, cuius regnum invadere velle videbor? Non istud ego quaero, tempus patienter exspecto quo me Deus in regni possessionem mittat, imo paratus sum iure meo cedere, ad ovium pascua redire. Non ducor hono-

David hoc loco nobis exemplo praeit, quod omnes decet imitari, quum non tantum profitetur se a Deo adiutum, et ex mortis faucibus erutum, sed etiam fideles omnes advocat a se docendos. Nos itaque etiam decet non tantum gratias agere Deo pro acceptis ab ipso beneficiis, sed alios quoque ad idem faciendum cohortari, et nostro exemplo stimulare.

Transeamus iam ad illa verba quibus David dicit se *Domini auxilium percepisse, quia in simplicitate et integritate coram ipso ambulavit, et fraudibus et dolis, et ab omni proximorum iniuria abstinuit:* Quibus verbis docemur qua ratione debeamus his temporibus opem et auxilium divinum exspectare, et sub alarum ipsius umbra tuti esse. Vellemus enim Deum quotiescunque premimur, et periculis urgemur, ad nostrum auxilium accurrere, sed quaeso quam illi succurrendi occasionem praebemus? Tantum enim abest ut coram ipso deiiciamur, et ipsius voluntati nos ultro subiiciamus, ut contra semper ipsi resistamus, et ipsius misericordiae viam praecludamus. Nam malum malo semper cumulamus, et si dolis appetimur aut iniuriis afficimur nos ipsi privatas iniurias ulcisci cupimus, et si brachiis aut manibus non possumus, vel ipsis dentibus premere persequentes non desistimus, et interea Deum nostrae cupiditatis et animositatis vindicem expetimus. Sed hominum malitia mendacem Deum nunquam afficiet. Nam illius afflatu David olim loquutus est, nos si auxilium a Domino petamus, opportere ab omni malitia fraude et violentia abstinere. Hac ratione Dei erga nos bonitati viam patefaciemus. Verumenimvero dicat aliquis nos saepe hac ratione hostibus nostris praedam fieri, sed nihilominus tamen certum est, Deum nostris malis provisurum et tempore opportuno auxilium laturum. Ac proinde spem omnem ac fiduciam nostram in ipso esse collocandam. Atque haec doctrina eo diligentius a nobis est expendenda, quo sumus natura magis impatientes, et mala ferre non possumus, et praeterea semper diffidentia et desperatione agitamur, ut licet nobis tam Davidis quam aliorum, quos Deus suo tempore iuvit, exempla proponantur, semper tamen aliquid obiiciamus, et nos, si David, aut alii adiuti sunt, non ideo tamen adiuvandos dicamus. Idcirco igitur David praecipit, ut ab omni fraude et dolo et omnibus iniuriis adversus proximos abstineamus, et ita spem facit nos sic ambulantes, et ad Deum necessitate urgente confugientes, adiuvandos. Exemplo esto in hac ipsa causa David, qui Saulem nulla provocarat iniuria, nullamque se persequendi ipsi occasionem dederat, et idcirco Dei bonitate et misericordia ex omnibus periculis liberatus est. Ac sane magnum istud habet pondus apud Deum, quum testis est nobis conscientia coram Deo, homines iniuria et ultro nos persequi a nobis non lacessitos, et magnam occasionem in Deo spem collocandi praebet. Nam Deus suorum nunquam obliviscitur. Neque vero tamen istis verbis iustitiam quandam in nobis haerentem imaginari debemus, qua Deum nobis obligatum teneamus, sed ex mera ipsius bonitate et misericordia gratuita fit, ut patientia nostra meliorem causam apud Deum efficiat: sic itaque iusti sumus quum non tantum malo abstinemus, sed etiam hostibus nostris, a quibus a nobis non provocatis premimur, ultro bene precati fuerimus Dei iustitiae causam nostram committentes, quorum tandem saevitiam et immanitatem Deum summum omnium iudicem ulturum certissimum est: nam alioqui Deum naturae suae renuntiare oporteret, aut mali autorem esse ac improboum et sceleratorum hominum socium: quod non sine ingenti blasphemia proferri potest, immo ne cogitari quidem potest. Caeterum David non tantum in nobis integritatem et candorem requirit: studiumque proximos sublevandi, etiamsi apud homines ludibrio habeamur: sed etiam nos ad Dei praesidium iubet omni tempore confugere: et quale iugum nobis imposuerit vera humilitate et modestia ferre: nam multos quidem ethnicos videmus singulari quadam virtute, fortitudine et prudentia praeditos iniurias ab aliis illatas tulisse, sed praecipuo fundamento caruisse; siquidem verum Deum non cognoverunt, quem in suis difficultatibus invocarent, quin imo blasphemas ipsorum plerumque voces audimus, quum Deus non iuvit eos tam prompto quam vellent auxilio. Sed quomodo Deus adiuvisset eos qui ipsum non precabantur, imo qui rabiem suam et virus adversus ipsum despumabant, et qui Deum sibi auxilium ferre arbitrabantur obligatum, qui tamen eum non invocabant? Hanc igitur ob causam David haec duo nominatim coniungit, nempe sinceritatem et integritatem, et preces ad Deum, quibus cognoscamus nos sine ipsius auxilio fore omnium miserrimos: quandoquidem natura sumus rerum omnium egeni, et unde auxilium quaeramus non habemus, nisi ad ipsius bonitatem confugiamus, quam invocatam a nobis certum est ex omnibus periculis nos liberaturam, quoniam is est a quo solo liberationem e periculis exspectare debemus. Caeterum et illud expendendum, quod non temere David adiicit, nempe iustos et humiles corde in multas difficultates venturos, sed ex illis tamen omnibus divina bonitate et potentia eruendos. Quae doctrina valde necessaria est, ut eorum occurratur opinioni, qui divinum auxilium et angelorum custodiam sic arbitrantur omnibus propinquam, ut Deum per unicum filium invocatum semper suorum preces exaudire dicant, et non permittere ut ullis unquam rebus indigeant, sibi persuadeant. Sane certum est Dei filios, licet nonnunquam paupertatem immi-

nentem metuant, et adversus ipsos multi conspirent, ut deplorata salus videatur, et hinc inde multis calamitatibus et afflictionibus premantur, remedium tamen adversus tot mala et discrimina quibus alioquin obruerentur, inventuros, modo spem omnem suam in Deo collocent: hac tamen conditione ut Deum sciamus auxilium suum nobis pollicentem et tutelam ac protectionem, nolle tamen molliter fovere, neque beatitudinem quandam tanquam in terrestri paradiso polliceri. Nam non impedit Dei auxilium et bonitas quominus nos ipse multis calamitatibus et miseriis exerceat. Quare contentos nos esse oportet hac conditione, fore ut nos ipsum ex animo invocantes ex omnibus difficultatibus eruat, nobisque eas vires sufficiat, quibus victores evadamus, et nostri nunquam obliviscatur, quum ad ipsius verbum attenti fuerimus, et obedientiam nostram tanquam sacrificium gratum habeat, quum ipsi nos dedicaverimus, et de acceptis beneficiis gratias egerimus, tandemque in rectam viam ita deducat, ut tandem ad promissam nobis ab ipso felicitatem perveniamus.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA LXXIX.
CAP. XXII.

1. *Abiit ergo David inde et fugit in speluncam Odollam. Quod quum audissent fratres eius et omnis domus patris eius descenderunt ad eum illuc.* 2. *Et convenerunt ad eum omnes qui erant in angustia constituti et oppressi aere alieno et amaro animo: et factus est eorum princeps, fueruntque cum eo quasi quadringenti viri.* 3. *Et profectus est David inde in Maspha quae est Moab, et dixit ad regem Moab, maneat oro pater meus et mater mea vobiscum donec sciam quid faciat mihi Deus.* 4. *Et reliquit eos ante faciem regis Moab: manseruntque apud eum cunctis diebus quibus David fuit in praesidio.* 5. *Dixitque Gath propheta ad David: Noli remanere in praesidio, proficiscere, et vade in terram Iudae. Et profectus est David et venit in saltum Hareth.*

Vidimus hactenus qua ratione servum suum Davidem Deus ex imminente mortis discrimine apud Philistaeos eruerit, quae licet prima fronte intuenti ridicula videatur, quod insaniam David simularit, nihilominus tamen admirabili Dei virtute perfectum esse certum est. Ac licet in specie valde infirma videatur longe tamen fuisse fortiorem omnibus terrenis adminiculis, quod res ipsa demonstravit. Nam Achis oculi prorsus caligaverunt ad Davidis, insaniam simulantis, conspectum, qui tamen poterat apud se cogitare, simulatam hanc esse insaniam, quae non posset in Davidem tot tantisque virtutibus clarum cadere, ac proinde sciscitari, quo casu quave occasione tantum ipsi infortunium accidisset: sed tunc Achis omnem sensum et rationis usum Deo faciente amisit, ut hac ratione Davidi velut e leonis faucibus exitus concederetur, quem ut ante vidimus Philisthaei omnes oderant cane peius et angue. Admiranda igitur fuit ista liberatio, a Dei bonitate inexstimabili promanans cuius si non initio statim virtus apparuit, tamen opus suum Deus in infirmitate Davidis perfecit, ut amplam materiam in Deo gloriandi David habuerit: quod etiam illum publica gratiarum actione testatum esse concione superiore vidimus.

Sequente vero iam capite dicitur David inde recedens fugisse in speluncam Odollam. Quae tentatio Davidis altera fuit gravissima: nam illum opportuit ad vitae praesidium velut in sepulcrum ingredi, et contra naturam vivere: nam aëre vivimus et in hominum societate. Davidem autem oportet hominum societate extorrem in subterraneis locis vitam degere: quae sane gravissima fuit tentatio si conditionem ipsius expendamus: vix enim periculum evasit quum in aliud non minus durum et acerbum incidit, ex quo iudicare possumus duro examini Davidem subiectum: scimus enim quam impatienter homines persequutionem ferant, et quam facile post unum aut alterum certamen in desperationem veniant. Iam vero multis tentationibus David restiterat, quibus tantum abest ut Deus finem imponat, ut contra semper aliae ex aliis renascantur. Et hoc profecto David non obliviscitur psalmo de quo ante egimus 34. quum ait, *multas tribulationes iustorum esse*: *sed de omnibus liberare ipsos Dominum.* Respexisse autem Davidem ad hanc historiam nemini dubium est. Quare David cognoscens Deo placere ipsum tot tantisque difficultatibus exercere, animos sumit et se ipsum istis verbis solatur, inquiens, etiamsi iusti multa ferre debent incommoda et multis ac variis tentationibus exerceri, et modo per ignes, modo per aquas deduci variasque tentationes tam a dextris quam a sinistris pati, et omnibus esse ludibrio, nihilominus tamen Deum miseriis et calamitatibus ipsorum semper felicem exitum concessurum, ut semper amplam Dei glorificandi materiam habeant. Ex quibus apparet Deum variis periculis et difficultatibus suos exercentem vires etiam sufficere, et invicta constantia armare. Quare quum Davidis luctas et summas angustias intuemur, illarum etiam exitum ne obliviscamur. Nam si in ipsius tentationes tantum oculos defigeremus quid nobis fieret? Quum inquam audimus Davidem odio

implacabili Sauli regi exosum, variis modis agitatum, fuga tandem suae saluti consulere coactum panis inopia laborasse, et rebus omnibus necessariis fuisse destitutum in manus hostis capitalissimi devenisse, nullumque aliud ipsi fuisse salutis remedium, quam insaniae simulationem: inde in speluncam Odollam fugisse, magnis denique curis, ut deinceps videbimus, confectum fuisse, certum est non modo non datum iri materiam animos assumendi Deoque nos, quum tot casibus explorare volet, subiiciendi, sed contra potius animum despondendi, et ab officio resiliendi: sed si simul ista coniungamus, nempe Deum sic suos servos explorare, ut ab ipsis aversus videatur et deinde ipsum uti misericordia manuque sublevare et in incertis rebus auxilium ferre non cogitantibus. Denique si cum afflictionibus et miseriis illarum exitum coniunximus, amplam nobis laetitiae materiam propositam cognoscemus, et ad patientiam exemplo Davidis excitabimur. Atque hoc ipsum nos docet Iacob apostolus, quum ait: *Sufferentiam Iob audivistis, et finem Domini vidistis quod misericors Dominus.* Istis igitur docemur Deum suos nunquam derelinquere ac licet non repente ipsius appareat auxilium nunquam tamen oblivioni suos traditurum quin multis agitatos calamitatibus tandem liberet et vel ab ipso sepulcro redivivos impleat gaudio, quemadmodum ex Annae cantico didicimus. Denique Davidem ex hoc loco apparet ad vitae suae praesidium mundo velut exulare coactum, quae gravissima omnium ipsi fuit tentatio. Profecto si ad vitae praesidium vel latitare, vel solum vertere cogemur, gravissimum illud quidem videbitur: sed Davidem intueamur, non tantum patria extorrem, verum etiam adeo miserum ut ne domum in qua lateret habuerit: sed velut ab hominum consortio separatus, in speluncis tanquam ad mortem damnatus latitare coactus sit, ut eius exemplo discamus in Dei voluntate conquiescere. Siquidem quo gravioribus tentationibus fuit exercitus, eo providentiae divinae potentia fit nobis conspectior, admirandis modis suos liberantis. Nam quorum ea fuit conditio, ut saepe neque lunae neque solis splendore fruerentur, sed in densissimis mortis tenebris immersi vitam agerent miseram, Deus tamen miraculose ex angustiis illis tandem eripuit. Nec dubium est quin David assidue hanc doctrinam versarit, quum Psalmo vigesimo tertio dicit se licet ambulaverit in medio umbrae mortis, non posse tamen ullo ipsius metu percelli: quoniam Deus sit cum ipso, et virga et pedum ipsius ipsum consolentur: quasi dicat se licet in maximis mortis periculis versantem in quibus sola desperatio reliqua videatur, non apparente ulla ratione qua possit evadere, nihilominus tamen in Dei bonitate speraturum fiduciamque suam collocaturum. Hanc itaque doctrinam usurpavit quum in speluncam Odollam confugit, in qua omni ope humana destitutus fuit donec ipsius tandem Deus misertus est.

Porro ex sequentibus videri posset non nihil sublevatus adventu suorum, et aliquo solatio recreatus quo tamen potius auctas ipsius difficultates deinceps videbimus. Nam dicuntur ad ipsum venisse pater ipsius cum matre, qui iam ad aetatem decrepitam pervenerant: et cum ipsis fratres eius, et omnis domus patris. Quanto quaeso hic luctus et querelarum sese occasio obtulit? Nam admirandum fuit et stupendum, pro regia corona, quae Davidi Samuelis ministerio promissa fuerat a Domino, totam Davidis familiam periclitari, et tanquam piaculum haberi, et illi populum intensum et factum hostem capitalissimum, quod Samuelis ministerio, rex designatus unctione sacra fuerat et inauguratus. Profecto tota patris domus probe noverat Davidem a Deo regem designatum, etsi iam Saul illum persequeretur: sed etiam contra videt Davidem, non modo profugum, et tanquam ad mortem condemnatum esse, omnibus exosum, sed etiam eo miseriae redactum ut in speluncis tanquam in sepulcro vitam tueri cogeretur: quo casu David vicissim vehementer commoveri poterat, et tanquam lethali vulnere affici, quum patrem videret in has difficultates propter se coniectum, et reliquos etiam cum ipso cognatos iisdem difficultatibus urgeri. Superius autem vidimus venisse Davidem in fratrum contemptum et odium capitalissimum. Iam vero coguntur illum miserum exsulem et patria extorrem quem omnes persequuntur, tanquam perfidiosum et facinorosum, comitari. Tale igitur fuit istud solatium quod ex parte Davidis tristitiam et dolores graviter poterat augere, ex parte autem lenire. Hanc rationem in suis explorandis plerumque Deus sequitur, ut gravibus ipsos afflictionibus et castigationibus exerceat, et interim dolores ipsorum ac tristitiam aliquo solatio levet, sed non tamen hac in re communem sequutus rationem neque naturalibus sensibus obviam: qua ex re magis ac magis virtus ipsius cognoscitur, quod nimirum improbi et profani homines deliciis et voluptatibus suis inebriati lethale in se iudicium Dei tanquam venenum derivant. Contra vero fideles multis doloribus cibantur, et ut ait propheta Psalmo septuagesimo tertio, multis afflictionibus a Deo saturantur. Sed ita tamen ut malis nunquam obruantur, et quod ipsis amarissimum in afflictionibus fuit, in ipsorum tandem salutem convertatur et salubre ipsis fiat pharmacum. Haec igitur expendenda sunt nobis in iis verbis quibus tota Davidis familia dicitur ad ipsum in speluncam illam venisse. Ac sane extra dubium est non venisse illos ad Davidem officii et amicitiae causa, sed necessitate coactos. Nam ante vidimus et deinceps videbimus quo furore Saul in Davidem exarserit, ut verisimile sit ipsum etiam familiam eius perse-

quutum immaniter, adeo quidem ut nemini parciturus fuerit, sed potius omni crudelitatis genere in obvios quosque saeviturus. Deus igitur illos hac ratione ex Iudaea vi quadam abductos ab Davidem adduxit.

Porro quaedam videri possent in hac narratione minus rationi consentanea, quum nimirum ad Davidem convenisse dicuntur qui erant in angustia constituti et oppressi aere alieno et amaro animo, et factum esse ipsorum principem. Absurdum igitur videtur, et maximo cum offendiculo coniunctum, Davidem ducem fuisse dictum latrunculorum et eorum hominum qui fidem fregerant. Nominatim enim dicuntur in angustia constituti et oppressi aere alieno. Lues itaque maxima fuisse videtur tota illa hominum colluvies, quorum se ducem profiteri Davidi turpe fuit et indecorum, et cum offensa Dei coniunctum. Nam qui obaeratum hominem recipit in societatem, certum est condemnatione dignum. Et quum facinorosi homines et poenis digni foventur et iustitiae eripiuntur Deus suo suffragio hoc condemnat. Quamobrem David ipsos homines in suam societatem et tutelam admittens maximam sibi apud omnes conflabat invidiam, et opprobrio se exponebat quod in ipsum Dei nomen redundabat, quod ab omnibus sacrosanctum haberi debet. Nam nonne istiusmodi potuerunt esse de ipso male feriatorum hominum iudicia? Iam a se David detegit qualis hactenus fuerit, quum tanta hominum colluvies ad ipsum confugit miserorum hominum et aere alieno oppressorum quibus ipse se ducem praebet. Iam apparet nihil hactenus in ipso nisi simulatum et fictum fuisse, iam ipsius perfidia adversus regem detegitur. En quibus modis Dei nomen potuit impiorum hominum vocibus lacerari, coniectis in Davidem huiusmodi dicteriis quibus adventus istorum hominum occasionem dabat? Et sane in hoc numero certum est fuisse multos indignos, qui reciperentur, et quos David nunquam in suum consortium admisisset si a Deo potestatem vel in eos animadvertendi, vel reiiciendi consequutus esset. Quare ad superiores, gravis etiam ista tentatio accessit, ut venerit David in suspicionem apud plerosque quasi ultro perditos homines et vitae profligatae advocasset, et in suam clientelam recepisset, pollicitus ipsis adversus insequentes auxilium et opem suam: ideoque merito ab omnibus culparetur, et in Deum graviter peccare videretur. Sed quum venisse ad Davidem non vocati dicantur, et ipse in tot tantisque difficultatibus constitutus non potuerit eos a se dimittere, dico gravissimam ad superiores hanc accessisse tentationem, quod istiusmodi militibus illum stipari Deus voluerit. Quin etiam contigisse idem videmus israëlitico populo, cuius Deus misertus est post longas et duras persequutiones: nam quod erit ex populo Dei residuum, dicitur adiuvandum exigua manu, ad quam etiam accessuri fraude et mendacio multi dicuntur. Loquitur autem Deus de liberatione quam per Machabaeos fecit, quum se regibus Syriae a quibus misera Dei ecclesia gravissimis calamitatibus oppressa fuerat opposuerunt: fuit ergo manus illa hominum exigua, sine magnis viribus et sine apparatu, multi flagitiosi homines fidelibus permixti, multi proditores in illis occasionem perfide agendi in ecclesiam irrepserant, multi denique dissoluti et insolentes, quibus tamen ecclesiae permixtis Deus usus est ad ecclesiae suae liberationem, et suis Deus humiliandi se coram ipso praebuit occasionem. Sic etiam cognoscamus Deum voluisse Davidis patientiam opprobrio et hominum dicteriis ac salibus explorare. Hactenus quidem multa David pertulerat, sed iam omnibus ipsius inimicis invidis ac malevolis apertum os videtur ad calumniam, quum tota regionis colluvies ad ipsum confluxisse dici potest, et Davidem factum illorum ducem. Factum igitur istud peculiare esse agnoscamus, quod non possit in regulam generalem trahi. Nam multi adversus Deum insurgentes sese libenter exemplo Davidis tegerent, advocatis in auxilium hominibus nequam, flagitiosis, helluonibus, et ad quodvis flagitium paratis. Deinde videmus multum sibi homines permittere ad bonam licet causam mediis tamen illicitis promovendam quod maxime locum habet in summa rerum confusione, quum iustitiae et aequitati nullus amplius locus superest. Nam inquiunt, quare ego bonam et iustam causam agens non uterer mediis quae se mihi offerunt? Et istis praesertim rationibus utuntur ecclesiae hostes, adversus ipsum Deum pugnantes, qui etsi latronum, perditorum profligatorumque hominum, ganeonum utantur opera sibi tamen id licere gloriantur, quod non propriam causam agant, neque vitam suam aut fortunam defendant, sed pro Dei gloria et honore laborent. En ut in rerum confusione multi sibi multa permittant, seque Davidis exemplo tueantur, qui miseros et egenos et aere alienos oppressos ad se confugientes recepit. Verum enimvero non legimus Davidem istos tubae clangore convocasse: sed contra ultro ad ipsum venisse dicuntur, in quo videmus voluisse Deum ipsum explorare et huic vituperio ad tempus subiicere, ut coram Deo magis ac magis disceret, et humiliari, et in nullo alio quam in Deo fiduciam collocare, et in omnibus difficultatibus ad ipsum unicum confugere. Praeterea notandum, ut ante dixi, multa in sacris singularia facta occurrere, quae non sint in exemplum temere trahenda, in quorum numero istud est reponendum. Non itaque, si ad Davidem istiusmodi homines confugerunt, idem nobis a Deo permittitur: sed potius docemur precibus ad Deum confugere, ut quid facto sit opus cum in eiusmodi difficultates inciderimus ipse nobis aperiat

Sequitur deinceps, *Davidem patrem et matrem deduxisse in regionem Moab, et rogasse regem ut manerent apud ipsos donec scirent quid faceret ipsi Deus.* Quibus verbis magis exprimitur dolor et tristitia quam David ex adventu patris et matris in regionem Moab accepit. Nec enim habebat locum ad ipsos excipiendum, et tristis erat habitatio illa in spelunca, et fame etiam ipsis pereundum fuisset, nisi miraculose ipsos Deus aluisset. Sed praeterea senes illos haec vita non decebat ut perpetuis mortis terroribus agitarentur: quamobrem alio a Davide ipsos deduci oportuit, ubi in otio degerent, et procul a tantis laboribus et molestiis, quibuscum Davidem oportebat luctari. Domum illi suam et possessiones reliquerant, et ad filium in speluncam illam tanquam ad asylum venerant: sed quoniam singulis momentis exspectabatur Saulis impetus, necesse fuit in aliam regionem illos ab ipso transferri. Deduxit itaque in Maspha quae erat regionis Moab. Sane Moabitae descenderant ab Israëlitis, quorum fratres erant: ac proinde a quibus auxilium exspectare in rebus angustis poterant. Sed se perpetuo pro hostibus gesserunt, ut tandem etiam David adversus ipsos bellum gerere coactus sit: quod nunquam aggressus esset nisi ipsorum malitia provocatus, et de hostibus suis loquens, dicit Moabitas fuisse suum perfugium, sed perfidiose adversus Dei populum egisse. Fuerunt ergo isti Moabitae inhumani adversus Israëlitas, et nominatim post mortem Davidis, quum Assyrii Iudaeam bello aggrederentur, et ad Moabitas miseri confugissent, ut apud ipsos laterent, proditi sunt ab ipsis. Idcirco Deus per prophetam de Moabitis queritur. Populus meus, inquit, fugitivus est, o Moab, locum itaque in medio tu concedere ipsi debebas, sed tu contra crudeliter in hostium manus tradidisti. Ex quibus apparet cum quantis difficultatibus David luctatus sit, ad Moabitas confugere coactus, hostes populi iudaici capitalissimos et perfidiosissimos: quod insurgentibus adversus Israëlitas inimicis, fuerint tanquam venatici canes ad miseros in occultis locis latentes, investigandos, et ad lanienam tahendos. Apud istos tamen David patri et matri perfugium quaesivit. Qua in re singulari Dei favore adiutum apparet, etsi ab ipso Deum invocatum, ut gratiam apud regem Moab inveniret, non hic exprimitur, quod tamen certum est ex Psalmo quem supra citavimus. Neque enim sine causa dicit eo loco iustum clamare ad Dominum, et Dominum exaudire ipsum, et ex omnibus tribulationibus liberare. Quare David nunquam tanta perturbatione in afflictionibus et calamitatibus excaecatus est, quin ad Deum accesserit, et precibus illum solicitarit, persuasus divinum auxilium sibi nunquam denegandum. Hac igitur ratione gratiam iniit apud regem Moab, precibus nimirum apud Deum. Nam quum Deus omnium hominum corda in manu habeat, et maxime impiorum quae pro arbitrio flectit, ideoque pollicetur Deus se effecturum, ut populus suus gratiam apud inimicos inveniat, certo istud est constituendum, Deum effecisse in gratiam Davidis, ut conciliaretur ipsi rex Moabitarum, quem alioqui certum est fuisse Davidem repulsurum, vel potius in hostium manus traditurum. Quemadmodum solent principes apud alios hominum sanguine quaerere amicitias, vel pacem redimere, et inveteratas inimicitias ponere. Sic videmus Dominum nostrum Iesum Christum fuisse in Pilato ad Herodem missum, et ludibrio eius expositum, ut sibi Herodem iratum Pilatus conciliaret. Idem igitur Davidi potuit contingere, nisi Deus providisset, et regis Moabitarum cor inflexisset ad recipiendum patrem et matrem Davidis.

Verba autem illa Davidis *donec sciam quid faciat mihi Deus*, non sic intelligenda sunt quasi David incertus vagaretur et dubius animi. Neque enim unquam abiecit factam a Deo sibi promissionem: sed ea fretus omnes difficultates superavit. Ac licet multis procellis et tempestatibus agitatus sit, nunquam tamen potuit ab illo fundamento dimoveri, Deum esse veracem. Ac proinde quandoquidem ipsius bonitate gratuita fuerat rex designatus, Deum etiam re ipsa demonstraturum se defensorem, et nonnisi re perfecta conquieturum sibi persuasit. Nihilominus tamen haec verba sunt hominis cum maximis difficultatibus luctantis. Ex quo loco discimus pugnandum esse adversus sensus nostros et omnes apprehensiones quum affligimur et exercemur a Deo per varia instrumenta. Nam Deus suos sic exercet plerumque, ut videatur eos in inferos usque detrusurus, et calamitatibus oppressurus: cuius tamen favor, gratia et potestas momento apparet praeter exspectationem et opinionem nostram. Observanda sane haec doctrina est, quandoquidem nostris sensibus plane contraria est, ad quam et alia accedit, qua retinemur in summis calamitatibus et difficultatibus, ut nimirum patienter exspectemus, donec se Deus vindicem patefaciat: ac licet ad tempus vultum suum occultet, sperare tamen in ipso non desinamus, et precibus ardentibus ipsius auxilium imploremus. Huius scientiae exemplum nobis hoc loco proponitur in Davide imitandum. Cuius verba illa, *donec cognovero quid Deus mihi faciat*, testantur fidem eius et patientiam. Neque enim oculis corporeis et sensibus externis cognoscebat, qua ratione Deus ipsi succurrerit, qui cum tantis difficultatibus luctaretur: sed interim animo persuasum habebat Deum suas promissiones tandem impleturum, et quod per Saulis ministerium promiserat, perfecturum: idcirco etiam videmus Davidem neque fortunae, neque fortuiti casus aut eventus meminisse, sed Dei qui pro voluntate sua

de servo sit dispositurus. Licet igitur sensibus externis rationem non percipiat liberationis: firmum tamen hoc retinet fundamentum Deum suo tempore manum suam exserturum, cuius providentia haec omnia administrantur: ac licet multae revolutiones et tempestates Dei decretum remorari videantur, et tanta rerum omnium esse confusio ut coelum terrae misceri videretur, tamen David hoc principio semper nititur *Deum facturum* et non tantum in genere dicit *facturum* sed nominatim inquit *de me*, quasi fateretur se quidem miserum et abiectum in specie videri, sed non dubitare tamen quin Deus sui misereatur: et quandoquidem non tantum sit ab ipso creatus sed etiam rex populi designatus, non fore Dei verbum inane neque mendax. En ut David non tantum nititur generali illa Dei providentia, sed singulari ipsius promissione, quam sibi sic applicat ut non dubitet quin sui Deus misereatur et quod promiserat suo tempore tandem impleat.

Sequitur deinceps *prophetam Gath venisse ad Davidem, et admonuisse ne maneret in praesidio, sed proficisceretur in terram Iuda.* En gravissimam aliam Davidis tentationem: nam etsi Deus singularem de ipso curam habere se testatur, misso ad ipsum propheta, qui haec mandata ad ipsum deferret: quo nuncio David certior factus est Deum non esse sui oblitum (neque enim David prophetam Gath sine iussu Domini se ad hoc ingessisse existimavit, sed eum ut verum Dei servum agnovit, eiusque verbis fidem adhibuit: et ut videbimus statim obtemperavit), nihilominus tamen difficile fuit Davidi ex illa spelunca ad Domini mandatum excedere et Iudaeam venire. Nam quum David pepetuo agitaretur variis timoribus, et in speluncam tanquam solum perfugium confugisset velut ab hominum consortio exsulans, si Deus servare ipsum volebat, cur spelunca illa egredi iubebat, non monstrata tamen evadendi ex periculis ratione? Egredi illum iubet ex spelunca, sed an aliquo tutat exercitu? an aliquibus praesidiis illum instruit? minime gentium: sed quadringentis illis de quibus egimus stipatum iubet in Iudaeam proficisci. Quo quum venirent, velut in leonum fauces pauculae oves inciderunt. Nam quid ille cum exigua manu et imbelli poterat adversus Saulis potentiam, qui in regione dominabatur, et tam in Iudaea quam in quavis alia parte regionis opprimere solo mandato ipsum poterat? David quidem sane videbatur gratiam aliquam in Iudaea in qua natus erat apud multos inire posse: verum conquerentem illum audimus alio loco, se ab omnibus derelictum, et quidem a proximis a quibus auxilium exspectabat, sive crudelitate et inhumanitate ab eius auxilio deterriti sint. Deus itaque videbatur Davidem ex illa spelunca educens, in qua veluti sepultus latebat, et in apertum prodire iubens ut vitae consulat, furori et crudelitati Saulis exposuisse. Quae sane gravissima ipsi fuit tentatio. Verumtamen non dubium est quin David magnam consolationem ex prophetae verbis acceperit, et magnopere sit confirmatus, licet novis periculis exponeretur.

Ex hoc igitur loco doctrinam utilissimam et valde necessariam colligamus, et in primis observemus Deum nos verbo suo solantem non uno momento nos omnibus doloribus et tristitia levare, neque nos velle tam delicatos esse ut nulla amplius solicitudine, nulla tristitia, nullo metu exerceamur, sed ideo solari verbo suo, ut certum testimonium habeamus ipsum esse nobis patrem, et laborantes oculis suis respicere. Quae doctrina si nostris animis adhaeserit, sufficeret ad omnes casus fortiter ferendos. Sin vero non sufficiat inexcusabilem ingratitudinem nostram ostendemus. Quamobrem discamus tale solatium nostris doloribus quaerere et in summa tristitia laetari, ut non appetamus terrenam aliquam beatitudinem, in qua nobis omnia rideant, sed contenti simus Dei verbo, quod nos iubet sperare, Deum invocantes nunquam deserendos, Dei oculum super iustos esse. Quare quamcunque conditionem Deus dederit, ea contenti simus. Ac sane quod in sacris audimus, nos in Dei gratia habere quidquid expeti potest, doctrinam continet quam per omnem vitam meditari nos oportet et in usum revocare. Nam ea est hominum perversitas et malitia ut vitam tranquillam et quietam, laboris, aerumnarum, morborum, aestus, frigoris expertem et immunem, expetant, et ipsi Deo legem imponere cupiant. Atqui nos Deus vult totos a sua voluntate pendere: et sic affici ut in mediis afflictionibus gaudere non desinamus. Alia praeterea doctrina ex hoc loco eruenda, Deum providentem nostris necessitatibus, licet rationem sequatur nostris sensibus minime convenientem, velle tamen et poscere a nobis ut eius unius voluntati acquiescamus, quid nobis expediat, novit: ac proinde cohibeamus oculos, ne in ea quae non oportet intueamur, sed placide nos Deo regendos permittamus. Confirmatur haec doctrina Davidis exemplo, cuius obedientia est insignis. Nam alioqui blasphemis vocibus Deum offendisset, si adversus prophetam obloqui et contendere voluisset, quod illi tamen sensus ratio dictare poterat. Nam excepisset: Quomodo me Deus iubet speluncam istam egredi, in quo licet occultus et ab hominum consortio veluti revulsus non possum tamen Saulis erga me furorem et crudelitatem placare? Quid ergo me misero futurum si hinc in Iudaeam proficiscar nisi quod magis ac magis furorem ipsius contra me inflammabo, cuius regnum invadere velle videbor? Non istud ego quaero, tempus patienter exspecto quo me Deus in regni possessionem mittat, imo paratus sum iure meo cedere, ad ovium pascua redire. Non ducor hono-

rum cupiditate, non ambio regiam dignitatem: quare ergo darem occasionem omnibus suspicandi me velle regnum invadere? Nonne me Deus in Iudaeam venire iubens videtur tanquam ingentis saxi mole obruere velle? quousque tandem cum tantis difficultatibus luctabor? nullusne futurus finis malorum nisi quum e vivis excessero? quomodo ego paucis stipatus militibus Saulis viribus resistam? qua ratione denique vitae meae consulam?

Talibus igitur ac similibus cogitationibus David poterat Gathi nuntium eludere: sed plus apud illum verbi divini vis quam difficultatum omnium apprehensio potuit. Quamobrem discamus ad Dei verbum recipiendum, et ad usum nostrum convertendum, avertendos oculos esse ab omnibus obiectis et difficultatibus quibus ab officio deterreri possemus, et a vera et non ficta Dei obedientia resilire. Quamobrem quotiescunque Deus ea iusserit quae iudicio et rationi repugnantia videbuntur, sensus nostros captivemus eiusque voluntati nos totos permittamus, et quacunque duxerit sequamur. Ac licet nonnunquam nos ad lanienam trahere videatur, intrepide tamen iubentem sequamur, minime dubitantes quin rationes habeat certas nostrae salutis, licet nobis incognitas. David igitur, licet propheta solum Dei mandatum de relinquenda spelunca attulisset, neque aut arma aut copias suppeditasset, Dei tamen sapientiam hominum apprehensione cognoscens longe esse superiorem, sine difficultate et contradictione sese Domini mandatis obsequentem praebuit: nam relicta spelunca illa Odollam venit in saltum Hareti qui erat in Iudaea. Non itaque terminum aliquem sibi praefigi ad exeundum David exspectavit: sed repente se Domini mandatis obsequentem praebuit. Quo exemplo Deum vocantem sequi, non speciosis quidem et vanis protestationibus et caeremoniis, sed cum alacritate et animi promptitudine, sine murmure ac contradictione nosque ipsi regendos ex ipsius voluntate permittere docemur. Qua virtute praeditum Davidem videmus, cuius exemplum nos oportet imitari, qui licet multas contradicendi occasiones habere videretur, Deum tamen in Iudaeam ire iubentem placide sequutus est. Et divus Paulus hanc generalem regulam nobis praescribit, quum de patre nostro Abrahamo loquens ait ipsum credidisse promissioni factae sibi de suo semine, et non respexisse corpus suum iam emortuum, neque uxoris sterilitatem, sed Deo simpliciter obtemperasse et promissionibus ipsius fidem adhibuisse. Abrahamus igitur non ea quae sensibus nostris repugnant et quibus ad diffidentiam, ad quam natura sumus procliviores, solicitaremur respexit: sed in Deo contra spem sperandum esse constituit, certo persuasus Deum nostrum esse protectorem et defensorem, etiamsi a mundo reiiciamur et nulla salutis spes appareat. Interim tamen non sine metu aliquo fuisse Davidem videmus, quum in saltum illum procul ab hominum conspectu, venit, licet alioquin ipsum excellenti magnanimitate et fortitudine fuisse praeditum videamus. Verumtamen animo fluctuasse ipsum apparet, et varias curas agitasse. Nam si Bethlehemam in patris aut cognatorum domum vacuam venisset, visus fuisset plane confirmatus: sed quum in saltu delitescere cogitur, in quo nulla erat habitatio, neque parandi victus ratio, ex eo apparet ante ipsius oculos mortem fuisse semper obversatam: sed nihilominus tamen ipsum, quaecunque animo versarit, in Deo sperasse: nam si nullum periculum timuisset sese palam imperterritum declarasset. Caeterum non ignavia aut nimio metu in saltu illo substitit, sed tamen periculi imminentis apprehensione sese in illo continuit, quod ni fecisset, plane stupidus fuisse videretur. Itaque ex parte periculi sensu et apprehensione delituit, ex parte vero singularem constantiam fides ipsius peperit qua se Deo quum res postulavit obsequentem praebuit. Hoc Davidis exemplum nos decet imitari, ut pericula quibus undique circumdamur intuentes soliciti quidem et anxii simus quatenus Deus nobis occasionem praebet: sed interim non plane collabamur et animum despondeamus, sed sub umbram alarum Domini confugiamus, et assiduis precibus eum invocemus ut sua dona perpetuet, nosque suo favore et benevolentia protegat et tueatur. Neque vero dubium est quin si persuasi simus Deum a nostris stare partibus, et ferre nobis laborantibus suppetias esse paratum, pericula quibus undique cingimur et fugiamus et salutem consequamur. Hoc si nostris animis infixum erit, et certo persuasi fuerimus de Dei favore: cavendum erit diligenter ne quid ex nobis ipsis suscipiamus. Sed Dei verbum sequamur, qui murus nobis erit aheneus. Quemadmodum et Davidem Dei promissionibus nixum invictam in afflictionibus constantiam retinuisse videbimus. Nos itaque licet aliud humana ratio dictaverit, non oportet tamen quidquam temere imaginari, sed ad Deum assurgere et sedulo precari ut vias nostras dirigat, et nos ad suum nutum componat et dociles reddat, ut licet ipsi caecutiamus, ipse nos sua manu ducat, et exitum felicem concedat.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA LXXX.

6. *Et audivit Saul quod apparuisset David et viri qui erant cum eo. Saul autem quum maneret in Gabaa, et esset in nemore quod est in Rama, hastam manu tenens, cunctique servi eius circumstarent eum, ait ad servos suos qui assistebant ei:* 7. *Audite me nunc filii Iemini: numquid omnibus vobis dabit filius Isai agros et vineas, et universos vos faciet tribunos, et centuriones?* 8. *Quoniam coniurastis omnes adversum me, et non est qui mihi renunciet, maxime et filius meus foedus inierit cum filio Isai? Non est qui vicem meam doleat ex vobis qui anuntiet mihi: eo quod suscitaverit filius meus servum meum adversum insidiantem usque hodie.* 9. *Respondens autem Doeg Idumaeus qui assistebat, et erat primus inter servos Saul. Vidi, inquit, filium Isai in Nobe apud Achimelech filium Achitob.* 10. *Qui consuluit pro eo Dominum et cibaria dedit ei: sed et gladium Goliath Philistaei dedit illi.*

Quae sequuntur nobis explicanda continent eorum eventum quae David formidare potuerat, ut ipsius tentationes vehementer auctae sint: nam quo tempore propheta iussit Davidem in terram Iuda venire, spes aliqua suberat mitigari posse a Deo Saulis furorem, et aliquam inveniri posse rationem qua David Sauli conciliaretur, et cum ipso in gratiam rediret, prioremque locum ac dignitatem obtineret, quae mutatio non erat Domino difficilis, et idcirco David omnibus difficultatibus ansam praescidit, quibus poterat ab obsequio et obedientia mandatorum Dei dimoveri. Verum quum Saul audito nuntio de Davidis in Iudaeam adventu magis quam ante furat, et apud servos de perfidia ipsorum vehementer conqueratur, certum est gravem fuisse tentationem, quod tam facile simplicis prophetae verbo credidisset, et se in praesens periculum coniecisset: nam plerumque fieri videmus ut multi ad temporis momentum forti animo se Deo subiiciant: sed si res praeter ipsorum opinionem cesserint, et non ipsis Deus opituletur quo modo sibi persuaserant, vehementer indignentur, et excandescant, et adversus Deum differentem auxilium obloquantur et obmurmurent. Sic multi, quum bene coeperint, momento tamen deficiunt ut initio finis non respondeat, quod sibi persuadeant Deum ipsos non adiuvare, neque res ipsorum ex animi sententia secundare. Talibus igitur cogitationibus David agitari potuerat, sibi nimirum male cessisse, quod tam cito prophetae verbis obtemperasset Deumque videri ipsum ad lanienam traxisse. Verumtamen ut apparet ex Ps. 34, quem de hac historia compositum superiori concione diximus: Davidem istae cogitationes nunquam ab officio dimoverunt, neque ipsius animum unquam prostraverunt. Nam etsi se delatum apud Saulem a Doego sciebat, mortemque sibi in specie imminentem videbat: tamen ad Deum assurgere, et in ipso fiduciam suam collocare non destitit: quod ex initio Psalmi 52 satis apparet quum in Doegum istis verbis invehitur: *Quid gloriaris in malitia qui potens es in iniquitate?* Quibus verbis paulo post subiungit: *Ego autem sicut oliva fructifera in domo Dei speravi in misericordia Dei in aeternum.* Quibus verbis David agnoscit se Dei ipsius manu sublevatum saepe, et imminentibus periculis ereptum, cuius in se benignitatem fore perpetuam concludit. Nam diligenter notanda sunt verba illa, se misericordiam Dei sperare in aeternum, et in saeculum saeculi. Igitur licet David duris ictibus quassatus sit, quibus fides eius non modo labefactari, sed prorsus deiici posse videbatur, tamen tanta fiducia fide in Deum incubuit, ut favorem ipsius et protectionem nunquam sibi defuturam sibi persuaserit: ac proinde licet ad tempus variis tentationibus exerceretur, tamen Dei manu, quum opus foret, sustinendum se confisus sit.

Sed antequam ulterius progrediamur, expendenda verba illa quibus dicitur *Saul postquam audivisset Davidem apparuisse, stetisse in nemore quod est in Rama, et servos suos convocasse de rebus magnis cum ipsis deliberaturum:* quemadmodum reges videmus, si quis casus acciderit aut tumultus aliquis fuerit excitatus, convocare consiliarios. Locus autem ille fuit celebris, ut non mirum sit eo Saulem cum suis convenisse. Habitus autem Saulis describitur tanquam hominis sibi ab hoste metuentis, hastam manu nimirum tenentis: neque enim usitatum regibus hoc habitu progredi, nisi summum aliquod imminens periculum metuant. Denique Saul convocato consilio se maximis urgeri difficultatibus docet, et sibi ab hostibus metuere. Ideoque de omnibus conqueri coepit, quasi proderetur ab ipsis et fides data frangeretur. *Audite igitur me*, inquit, *filii Iemini*: sermonem suum nominatim ad illam familiam dirigens tanquam ad sibi maxime coniunctam, quasi diceret: Ego, filii Iemini, fiduciam meam semper in vobis collocavi, et a vobis auxilium in rebus incertis exspectavi: sed me proditis, et mecum perfidiose agitis. Ad quos igitur amplius confugiam? Nam ego potius mundum mihi defuturum, quam vos mihi sanguine coniunctos existimavi: sed video nullam in vobis esse fidem. Quum igitur filios Iemini vocat, illud in exprobationem facit, quasi rex sibi sanguine coniunctos, et maxime necessarios compellaret, et probro perfidiam ipsis daret.

Adiicit autem ad praecedentia: *Numquid omnibus vobis dabit filius Isai agros et vineas, et universos vos faciet tribunos et centuriones, quoniam coniurastis omnes adversum me, et non est qui mihi renuntiet, maxime quum et filius meus foedus inierit*

cum filio Isai, nec est qui vicem meam doleat ex vobis, nec qui annuntiet mihi. Quibus querelis Saul graviter illos omnes tanquam perfidos perstrinxit. Deinceps autem sequitur Doegum Idumaeum qui gregibus Saulis praeerat, Sauli declarasse se Davidem vidisse in Nobe apud Achimelechum sacerdotem, qui et cibaria ipsi praebuerat, et ei gladium et arma dederat: Deumque pro ipso consuluerat, an iter ipsius secundaret, et prosperum faceret. Qua Doegi narratione Saulis furor vehementer adversus sacerdotes exarsit, et eo usque quidem ut morti omnes tradiderit. Hic autem terrenorum principum consuetudinem tanquam in speculo possumus intueri, qui a suis subditis fidem sibi volunt servari, quos pelliciunt spe divitiarum quod reges habeant potestatem in suos satellites et ministros ditandi et locupletandi. At si solo isto fundamento nititur amicitia et fides quae ipsis debetur, miserrima est ipsorum conditio: sed ita solent reges ac principes sua potentia inebriari, et non agnoscunt meliorem fore suam conditionem, si in mediocri essent vitae statu, et quid sit vera amicitia probe nossent. Vix enim reges ac principes sibi aliquem amicum reperiunt, et amicos ferre non possunt. Sed oderunt potius si qui ipsos ex animo diligant, et eos fortunis omnibus evertunt, non permittentes quenquam tanta gratia se valere apud ipsos existimare ut amicus regis dicatur. Reges quidem aliquos diligere dicuntur: sed quae vera sit amicitia prorsus ignorant, hoc Saulis principium retinentes, penes se esse facultatem ministros suos locupletandi, et illorum amicitiam benefactorum obligatione acquirendi. Sed ut ante dixi valde infirmum est istud fundamentum. Nam qui solas divitias et opes quaerit, in horas mutari potest, et fidem datam servare solet tamdiu quamdiu suis commodis conveniens est: sed si melior occurrerit occasio faciendae rei repente mutatur, quoniam hunc tantum sibi scopum proponit, ut opes et gratiam ac honores sibi comparet. Denique videmus terrenos principes non posse tranquillo animo esse, et conquiescere in satellitibus, quorum aliquos semper inimicos sibi fore suspicantur, quae tamen quantumvis misera conditio sic illis placet, et ea delectantur non secus ac si quis aegrotus malum suum foveat et sponte augeat. Terreni enim principes non solum solent quaerere amicos largitionibus et magnis opibus: sed illorum etiam explere satietatem, nullumque finem ditandi ipsos facere, ne quando ipsorum amicitia refrigescat. Itaque semper aliquem ipsis bolum in os iniiciant necesse est, tanquam canibus famelicis, ne mordeant. Atque haec est principum consuetudo, quanquam si quaeras ex ipsis, probentne istiusmodi amicitias, quae sola utilitate quaeruntur, vehementer negaverint: et si quaeras, velintne vitium istud corrigi, asseverarint: sed nihilominus tamen inebriati sua autoritate et potentia, pergant in instituto. Caeterum quales sunt principes, tales sunt etiam ipsorum satellites, nimirum quorum hoc unum est studium, ut miserorum opibus inhient, et semper expansa retia ad praedam habeant, licet spe sua saepe decidant, et eos opinio sua frustretur: nam saepe fit ut multi sese ipsos absumant, et facultates suas dilapident spe sola dignitatem aliquam aulicam adipiscendi: ut inde natum sit proverbium: In aulis principum regnare fortunam, quod in illis magna plerumque sit confusio, aliis ad summum gradum dignitatis pervenientibus, aliis autem ad infimum usque depressis: quarum tamen mutationum causa ignota est hominibus, sed ab admirando Dei consilio promanat, qui ridet ambitionem istorum qui multa ferunt incommoda, multosque labores ad gratiam sibi conciliandam apud principes, quibus licebat domi beatis esse, et quaesitis bonis frui. Deus inquam istorum ambitionem et honorum cupiditatem ridet, quum multa damna ipsos pati, et opprobria sustinere, et tanquam miseros in vinculis torqueri suasque facultates absumere permittit, ut Deus istiusmodi exemplis ipsos erudiat. Alios vero Deus etiam aliquando promovet ad summos honores, et maximis divitiis et opibus auget, deinde deprimendos, et in paupertatem redigendos. Quod non aliquo sane fortunae casu volubili accidit, sed quoniam isti homines ambitione et honorum cupiditate flagrant: Deus illos honoribus explet: et quoniam avaritia inexplebili laborant, illis etiam rerum omnium abundantiam et copiam suppeditat: ut ipsorum arrogantia crescente, et siti ac desiderio facultatum amplificandarum magis flagrante, in illis maius exitium inveniant. Inde fit ut in aulis principum tanta passim regnet confusio; quum alii sine sua virtute ad honores evehuntur, alii vero qui officiis multis diu prensarunt istos honores reiiciantur et contemnantur. Hinc illae mutationes et revolutiones, ut merito dixisse quidam olim inter ethnicos videatur aulicos esse calculis, quorum usus est in subducendis rationibus, simillimos, qui modo summam ingentem, puta mille, vel decem millium coronatorum, modo vero parvam, puta, unius nummuli faciunt. Eadem aulicorum ratio, dignitates et honores ambientium, ut gratia et autoritate multum valeant. Denique, ut dixi, principes et reges sperant se in fide ministros suos retenturos, quod multis benefactis eos sibi devinxerint: et vicissim aulici ministri semper in praedam intenti sunt, et hunc unicum laborum sibi scopum proponunt: atque hoc studium unicum ipsorum est: ac proinde neque sincero amore principes et dominos suos complectuntur, neque fidem iis servant officii ratione: sed opum et facultatum cogendarum spe et cupiditate.

Atque istud nobis verbis illis Saulis repraesentatur, quibus suis stipatoribus perfidiam obiicit, quum ait: *Vobisne filius Isai dabit agros et vineas?*

vosne constituet tribunos et centuriones? At si apud se cogitasset unde regum autoritas et dignitas sit, ad Deum usque assurrexisset, quo faciente et annuente reges et principes dominatum in populos obtinent, et in honore et pretio habentur. Nam quum sacra scriptura nos hortatur, ut regibus, principibus ac reliquis omnibus magistratibus subiiciamur, atque adeo omnibus iustitiam administrantibus, non hanc causam subiicit, quod ab illis honoribus et opibus augeri possimus, quod domos et agros ac vineas ab illis consequi: sed quod Deus illos in tantam autoritatem et dignitatem extulerit, ac velit ipsos tanquam ministros suos et legatos agnosci et coli. Hic igitur unicus scopus est: Dei nimirum ordinatio, ad quem collimare subditos omnes oportet. Atque idcirco dicit sapiens non casu vel fortuna reges regnare: sed Deum hac ratione mundum velle gubernari, ne confusio rerumque perturbatio societatem hominum abrumpat: quemadmodum in libris Iudicum horrendam passim in israëlitico populo confusionem fuisse videmus, quum nullus rex aut iudex esset in Israël. Singulare igitur Dei benefactum agnoscendum est, quum bonos magistratus dat, ut ultro nos ipsius ordinationi subiiciamus. Quare Saulem hic sibi magnam inurere infamiam apparet, et de sua dignitate et autoritate multum detrahere: quum agrorum et vinearum, et dignitatum aulicarum mentionem facit, quorum omnium largitione tantum sibi devinctos ministros suos arbitratur, et eam ob causam ab ipsis honorari vult. Nam quomodo regnum ipsius tam paucorum hominum sibi donis et largitionibus devinctorum gratia consisteret? Nae si quis regiam autoritatem putat se posse retinere sibi triginta, vel sexaginta, vel denique centum hominibus donis et largitionibus devinctis, vehementer fallitur: siquidem in longe plurium odium et malevolentiam incurrit, quos bonis spoliavit, vel duriter tractavit, ut famelicos illos expleret, et aliorum opibus tanquam porcos saginaret. Sed esto, satisfaciat omnibus, alios ad dignitates evehat, alios benefactis cumulet, nullo tamen firmo fundamento regnum ipsius stabilietur, nisi Deo nitatur. Quin etiam si quis rex aut princeps Deum protectorem et defensorem habere cupit, admonetur in sacris ut pietatem et clementiam in primis sectetur. Hac enim ratione regum solia et sceptra confirmari docet Solomon. Quamobrem insani hominis voces fuisse agnoscamus illa Saulis verba: *Davidne vobis agros, aut vineas dabit, aut tribunos ac centuriones faciet?* Neque enim in mentem ipsi venit unctio quam divino mandato per Samuelem acceperat: qua in re suam ingratitudinem prodit. Nam non procul gratiae Dei exemplum ipsi quaerendum erat, quod in se tam clarum et perspicuum exstabat. Nam quando Samuelis ministerio fuerat rex designatus? Nonne rusticus erat bubulcus, ut nulla spes esset neque ipsum neque ullum ex ipsius unquam gente et familia regiam dignitatem assequuturum? Qua igitur, obsecro, ratione potest illud hominibus ascribere? Nonne conspicuum Dei beneficium, et opus extraordinarium? Atqui hic tamen tantum agrorum, vinearum, dignitatum meminit, quasi Dei bonitatem nunquam nisi hominum beneficio fuisset expertus, et eorum quidem quos benefactis sibi devinxerat. Sed si hominum aliquam instituisset collationem, cui magis quaeso, devinctus erat, et multitudine benefactorum obligatus quam Davidi? Nam quis vitam ipsius et fortunas servavit, nisi David? An illi vero antea vineas et agros dederat in mercedem, qua impulsus regi fidelem operam praestitit? Quum igitur iam animadvertat Dei mandato Davidem a Samuele regem designatum et unctum, nonne debuit sacram illam unctionem adorare, et cognoscere, quandoquidem illius decreto facta est, qui terrarum orbem universum regit, et homines eligit quos nationibus praeficiat, voluntati illius non esse sibi resistendum, sed ultro potius acquiescendum? Hanc ob causam scriptura dicit, principes ac reges in Dei manu esse, et ipsos a Domino tantam quantam voluerit dominationem sortiri: quod in unius Dei potestate dominationes et regna posita sint. Quare tanto magis sese ingratus Saulis animus hac in parte patefacit qui suorum servorum fidelitatem sola compensatione metitur. Sed unde, quaeso, Saul tot agros et vineas habebat, nisi ex vectigabilus et tributis quae populo imponebat? At non illa conditione rex electus fuerat. Deus quidem sane populum regem flagitantem praemonuerat, fore ut rex agros et possessiones ipsis adimeret, quas domesticis suis daret. Quin imo regem aliqua vi liberos ipsorum accepturum, quos famulos et servos suos constitueret. Fore quidem istud, inquam, Deus praedixerat, at non ideo tamen Sauli tyrannidem illam exercendi potestatem fecerat. Nam reges acceperant a Mose quid sui officii esset, quod monumentis suis perscriptum reliquerat. Rex enim, inquit Moses, non efferetur supra fratres; modestus et humanus erit erga populum: intra limites sese continebit, ne populus opprimatur. Nonne Saul in regiam evectus dignitatem, illa praecepta Domini meditari debuerat? Nae quum adversus illa peccat, in Deum ipsum est contumeliosus, et quasi Deum ultro lacessit, quum ait se agros, vineas, et varias possessiones habere, quibus eos qui sibi fidelem praestiterint operam remuneretur. Sane gloriatur multis rapinis et direptionibus populi: et quum miserarum ovium, quarum pastor esse debebat, pelle detracta, suos qui ipsi placuerint, vestire vult, ostendit se regnum suum in meram tyrannidem convertisse, et pro cura pastorali, lanienam invexisse, cuius ipse sit dux, reliqui vero tanquam latrones praedae inhian-

tes, et humanum sanguinem sitientes. Neque enim tam multa poterat suis largiri, et satellitium remunerari quin populum compilationibus et rapinis obrueret: quum tamen regia dignitas suum cuique conservare debeat.

Verum principum et regum terrenorum ea est caecitas, ut sibi licere omnia arbitrentur: et suam voluntatem pro lege habendam, cui omnes subiiciantur, existiment. Nae, si non essent sensus omnis expertes, suam vitam et statum intuentes primi suo se suffragio condemnarent. Nam privatorum hominum tolerabilis est conditio, qui rebus suis contenti tenuem vitam degunt. At divitum longe alia, licet si quaeratur bona, ne vicinorum possint compilare, et pro voluntate aliis distribuere, statim omnium suffragio condemnentur. Verum tamen principes ac reges sua autoritate et dignitate ad bonorum alienorum direptionem abutuntur, et discrimen aequi bonique sublatum putant sua libidine. Si quem igitur innocentem oppresserint, factum silentio premi volunt. Profecto sic solent huius mundi principes, sed eos oportebat meminisse eorum quae propheta Psalmo 82 de ipsorum conditione memorat: *Vos*, inquit: *Principes moriemini, et tanquam unus e plebe cadetis.* Sed praeterea propheta docet eo Psalmo, Deum sedere in medio principum, et inter ipsos praesidere: et in rationes suas omnia ipsorum opprobria et contumelias in plebem referre. Sed de istis ipsos non cogitare dicit. Quamobrem vero? Nempe quod tam insignibus titulis denominentur, ut filii Dei nuncupentur, et ipsius in istis terris legati, ideoque se creaturas mortales non recordentur, et suae fragilitatis sint immemores; ac proinde nullis se legibus subiici, neque teneri arbitrentur. Atqui propheta istorum hominum stultam arrogantiam irridet quum ait: *Vos nihilominus instar alicuius e vulgo moriemini, et licet principes tamen olim factorum rationem imperatori summo reddere cogemini.* Mundus enim iste tantum est quaedam peregrinatio, et nihil ad vitam coelestem terrestris potentia iuvat. Quamobrem qui ad honorum et dignitatum fastigium evecti sunt, cogitent se a Deo vocatos ut officio suo fungantur erga populos, quibus a Deo praefecti sunt, et non ordinatos a Deo principatus et dominationes ut paucis, sed ut omnibus consulatur, populo nimirum non solis aulicis. Haec igitur regum et principum studia sunto. At si principibus et primariae dignitatis viris, quorum longe lateque protenditur imperium, Deus parcit, quid minoribus magistratibus qui sunt in mediocri statu futurum putamus? An speciali aliquo prae reliquis privilegio fruentur? Sane quos Deus in mediocri statu esse vult, agnoscere debent, summo ipsorum bono et commodo fieri. Multos enim ambitio sic excaecat, ut se patiantur potius tributis et vectigalibus, ac omni tyrannide premi, modo magni alicuius regis aut imperatoris nomini subiiciantur, quam in exiguo aliquo in speciem statu vivere. Quo vitio Iudaeos in Deum graviter peccasse videmus, qui licet a regibus multa dura et gravia passi essent, ipso tamen Ezechiae tempore cupiebant in protectionem et obedientiam Assyriorum venire, quod ipsorum imperium longe lateque sparsum famam ipsorum in longinquas regiones propagabat. Sed graviter illos Deus per prophetam reprehendit, quum ait: *Vos non estis contenti rivulo Siloe*, fuit enim iste rivulus Ierosolymam praeterfluens, *et rapidos fluvios optatis, sed in quibus tandem mergemini: et profundos gurgites experiemini, quum ab ipsis obruemini.* Quare discamus quum nos Deus non vult istis magnis monarchiis regi, sed in parvo aliquo statu vivere, nobis ipsum parcere: quod nostri misereatur, et in aqua leniore tanquam mento sublevet ut enatemus: eique de tanto beneficio gratias agamus, et ut illud perpetuet, precibus sollicitemus.

Caeterum longius haec doctrina est ad nostrum usum proferenda, nempe Deo nos ad aliquod munus vocante, non respiciendum quae merces nobis rependenda sit, sed alacriter Deum vocantem sequendum. Nam etsi mercenarii sua facta proferent, et ex illis gloriam quaerent, non tamen Deo grati et accepti erunt. Sane multorum diligentia nota est, et noti labores in suo munere: sed quem obsecro laborum finem sibi proponunt? Nempe, divitiarum et facultatum summam abundantiam. Sed ubi ambitio, ubi avaritia scopus est laboribus propositus, nihil recte, nihil sincere fieri potest. Et si quae sunt virtutes, istis tamen vitiis obruuntur, et Deo sunt abominationi. Quid igitur facto est opus? Deum vocantem alacriter sequamur, fidelemque ipsi operam praestemus, eum tanquam filii patrem imitantes, quandoquidem nos sibi fieri vult conformes, et tanquam ipsius filios imitari facta ipsius. Quamobrem nos ad ipsius obsequium placide componere debemus, et quacunque duxerit, sponte sequi, in solam ipsius voluntatem et decretum intenti. Atque ille tamen nostrae fragilitatis memor, etiam proposita mercede nos invitat: et sacra scriptura nominatim nos docet Deum non in vanum coli. Qua in re summa Dei bonitas apparet, nostram infirmitatem nobis condonantis, et proposita mercede ad suum cultum invitantis, quos nimium alioquin segnes et ignavos fore non ignorat. Sic igitur nos ad se Deus etiam proposita mercede pellicit: sed tamen quam non vult esse scopum nostrum et finem. Nam quod ad mercedem illam attinet, non debetur laborantibus donec in ipsius cultu per varia pericula et mortis discrimina perrexerint, et in medio tempestatum fluctu contra spem in ipso speraverint. Sane Deus quidem in timore suo et obedientia ambulantibus promissiones fecit, non tantum de vita aeterna consequenda, sed etiam de vita praesenti:

quemadmodum Paulus ipse I. ad Timoth. cap. 4. docet, *pietatem ad omnia esse utilem, ut quae promissionem habeat vitae praesentis ac futurae.* Quo spectavit etiam Abrahamo facta per Dominum promissio: *Ego sum merces tua ampla.* Verumtamen licet fideles illam habeant Dei promissionem, nempe, se qui omnis boni est fons et scaturigo mercedem illis amplam redditurum, si in ipsius cultu perstiterint, nihilominus se ad multas ferendas afflictiones debent comparare; quin etiam si Deus illos sic explorare voluerit, ut evertere ipsos velle videatur et prorsus confundere, nunquam tamen animos debent despondere, quin ipsum ex animo semper colant. Nam, ut ait Paulus, Christianorum miserrima esset conditio, si nullam aliam exspectationem quam vitae praesentis haberent. Sed Deus illos variis calamitaribus et miseriis exercet, ne miseriis illis incredulis similes fiant, qui ore aperto terrenis istis semper inhiant, ut famelici canes ad praedam intenti sunt. Quamobrem ne fideles curis istis terrenis sollicitentur ad mercedem in hoc mundo quaerendam, idcirco Deus non permittit ipsos in eo vel divitiis abundare, vel delicias sibi facere: sed in statu quodam mediocri retinet, vel etiam variis tentationibus exercet. Cavendum igitur ne promissam etiam mercedem terrenae felicitatis cursu rerumque in his terris abundantia et otio metiamur. Quod ad aeternam vitam attinet, certum est ibi nobis mercedem promitti: verumtamen si spe mercedis tantum illius cultui et honori divino nos dedamus, ingratum illi futurum est quidquid eo fine praestiterimus, et ab ipso reiicietur. Deus enim propter se ipsum est diligendus, et sincero corde colendus, quandoquidem creator noster est, et pater animarum. Quare merces quidem nobis proposita debet esse instar stimuli ad nos, ad officium alacrius faciendum, excitandos. Sed non praecipuus tamen scopus ad quem nos oportet collimare. Quamobrem diligenter observanda verba illa Domini ad Abrahamum quae superius attigimus: *Ego merces tua ampla.* Quibus verbis docemur Deum multa quidem nobis polliceri, quandoquidem rerum omnium et bonorum fons est, sed interim velle ut in ipsum unum intueamur, et in uno ipso conquiescamus: optimam nostram existimantes conditionem, quod ipsi grati et accepti sumus, et ab illo solo pendemus. Quare non est nobis in his terris quaerenda neque exspectanda merces: neque terrenis affectionibus animus implicandus: sed fortiter et ingenue in Dei cultu per medias afflictiones pergendum. Sed praeterea cogitandum nos licet forti animo et pro virili facere officium nitamur, nunquam tamen posse perfecte ut tenemur omnes illius partes implere: ac proinde promissam a Deo mercedem non meritis nostris rependi, sed quandoquidem servi sumus inutiles, nobis eam ex mera Dei liberalitate, non debitam, dari. Profecto si ex animo nostram infirmitatem agnoverimus, et fassi fuerimus: certum est humilitatem nostram Deo gratam et acceptam fore, et suo tempore exaltandam. Quapropter nos licet omnium opinione miserrimos, sufficiat Deo gratos et acceptos esse: et promissam mercedem exspectemus, non ut meritis nostris debitam, sed a gratuita Dei liberalitate manantem, quod nobis parcat, et nostras infirmitates toleret. Quod itaque mercedem promittat, ex gratuita ipsius adoptione, qua nos elegit et ad regni coelestis haereditatem vocavit, factum id esse cogitemus.

Et de istis hactenus; iam revertamur ad Saulis querelas. Dicit itaque: *Nemo est qui vicem meam doleat ex vobis: eo quod suscitaverit filius meus servum meum adversum me*, quibus verbis loquitur eorum instar qui favorem invito Deo vellent ab hominibus consequi. Nam qui vera poenitentia ducuntur, ad preces ad Deum confugiunt, et si castigare ipsos propter peccata velit sese ipsi sponte subiiciant: neque inimicos sibi eos arbitrantur quos Deus ipsis reiectis evehet, sed ab iis humanitatis officia exspectabunt. Obstinati vero contra et arrogantes vehementi furore et excandescentia perturbantur, et extra rationis terminos exsiliunt: atque omne discrimen aequi bonique sublatum volunt. Saul igitur hoc loco nobis exemplar proponitur eorum quos nulla tangit poenitentia malefactorum: et adversus Dei castigationes cupiunt ab hominibus clypeos obiici: neque sui ullam rationem haberi putant, nisi adversus Deum insurgatur, et adversus omnem aequitatem. Quamobrem diligenter animis nostris haec doctrina infigenda est, ut si Deus nos castigare voluerit, ne hominum auxilium et favorem imploremus, sic ut in nostri gratiam sese inhumanitate et iniustitia polluant; et contra ius et aequum auxilium nobis ferant, et Deus offendatur et ad iram provocetur. Sed contenti simus eos nostris malis affici, qui nostrae salutis cupidi sunt, et pro viribus eam procurant. Ne, inquam, optemus in nostri gratiam homines iniquae causae defensionem suscipere, et adversus Deum contumaciter insurgere: sed placide colla divinis iudiciis submittamus. Quin imo Saulis furor in istis verbis apparet maxime, quum filium suum Ionathanum ait adversum se coniurasse. Sed quaeso quare Deus Ionathanum movit? Sed, quaeso, fuitne Ionathanus perfidiosus? Quae fuit ipsius adversus patrem coniuratio? quibus factionibus patrem de regno deiicere conatus est? Davidem profecto laborantem iuvit, et vitae ipsius ac capiti consuluit, cuius fidem et innocentiam satis cognoscebat, et quantum ipsi ab omnibus deberetur sciebat. Praeterea non ignorabat a Deo regem designatum: ac proinde sciebat se Dei decreto neque posse neque debere contradicere. Lubens itaque se Dei iudiciis submittit, et coronae dignitatem quam obtinere successione poterat, ultro Da-

vidi cedit, et velut in Dei manus reponit. Saulis igitur malus animus ex istis apparet, qui libenter suos voluisset temere et clausis oculis adversus Dei voluntatem ferri, et quidlibet audere, modo ipse regiam autoritatem retineat. Verumenimvero non habemus occasionem conquerendi de hominibus, si nolunt in nostri gratiam quidquam adversus Deum suscipere: sed potius pietatem et religionem ipsorum laudare debemus. Quamobrem diligenter hanc doctrinam meditemur, et ne crudelitati aut inhumanitati tribuamus, si obliquis favoribus non adiuvamur, et non eximimur divinis iudiciis, quod nulla res creata potest neque debet suscipere: sed contra Deum glorificemus, si homines suum ut debent officium faciunt, et Deus virtute sua regit ipsorum consilia, ut sine amicitiae, sine dignitatis, aut denique sine personarum respectu, velit iuris et aequitatis haberi rationem.

Quod vero Doegus ille sacerdotes apud Saulem defert, non dubium est quin verbis illis Saulis pellectus sit, quibus agros, vineas, possessiones se habere dixit ad eos remunerandos qui fidelem ipsi operam praestitisset. Quare Doegus ille tanquam canis praedae inhians, cupiditate sua abripitur, et Saulis furori ut satisfaciat, sacerdotibus non parcit. Sane minime dubium est, quin quum Idumaeus esset, licet diu inter Israëlitas conversatus, mentem idumaeam, id est inimicam retinuerit. Idumaei quidem circumcisionis signum retinebant, ab Esavo nimirum oriundi: sed ab ecclesia recisi fuerant. Doegus itaque licet ipse circumcisus, simulator tamen et hypocrita fuit in ecclesia, sic inter Iudaeos conversans, ut inter regios pastores primum locum obtineret. Puram vero et sinceram religionem Deique cultum parvi faciebat: ideoque Dei sacerdotum vitae est insidiatus. Cuius fraudem et malam voluntatem David Psalmo illo supra citato pluribus detegit, Deique adversus ipsum tanquam propheta iudicium describit. Neque enim David suis affectibus abreptus illa in Doegum finxit, sed Dei spiritus afflatu sententiam adversus ipsum pronuntiavit, ut ipsius nequitia et turpitudo omnibus patefieret, et detestabilis redderetur, et instructionem in illo nos haberemus. David itaque pronuntiat fore, ut licet Saulis furorem lingua illa venenata exacuerit Doeg, Dei tamen benignitas in aeternum permaneat, et iniquorum hominum habitationem, et linguam fallacem et dolosam destruat, et eradicet de terra viventium: quod videntes iusti, Deum reverebuntur, et de isto ridebunt: consolationem enim accipient. Verba ista diligenti consideratione digna sunt, ut Dei iudicia plurimum ab hominum opinione differre cognoscamus. Nam aliquis excusatione dignum Doegum fortasse dixerit, etsi praedam aliquam exspectarit, et aliqua de Davide spolia, quod ad regis querimonias simpliciter respondeat, et nihil fingat, sed simpliciter gesta et a se visa narret. Praeterea, quod si plane tacuisset, et deinceps ad regis aures delatum fuisset scivisse ipsum ubi David esset, periclitaturus de vita fuerit. Sic multi speciosis rationibus fucare facta sua consueverunt, ut nullum inter atrum et album discrimen appareat. Sed quum spiritus sanctus suam interposuerit sententiam, immutabile decretum est: cuius sententia et iudicio standum: ac proinde tenendum in primis Doegum nullam in Deo fiduciam habuisse: a qua veluti scaturigine reliqua ipsius flagitia promanarunt. Nam si verae religionis unicam guttam habuisset, certe millies mortem oppetere maluisset, quam Davidem et sacerdotem tam perfidiose deferre, in quibus tam aperte testimonia divinae gratiae relucebant: sed sola spes lucri et dignitatis assequendae, fecit, ut in malitia pergeret; quae pluribus Deo dante sumus in sequentibus homiliis persequuturi.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA LXXXI.

11. *Misit ergo rex ad accersendum Achimelech sacerdotem filium Achitob, et omnem domum patris eius sacerdotum, qui erant in Nobe, qui universi venerunt ad regem.* 12. *Et ait Saul: Audi fili Achitob. Qui respondit: Praesto sum, domine.* 13. *Dixitque ad eum Saul: Quare coniurastis adversum me, tu et filius Isai, et dedisti ei panes et gladium, et consuluisti pro eo Deum, ut consurgeret adversum me, insidiator usque hodie permanens?* 14. *Respondensque Achimelech regi, ait: Et quis in omnibus servis tuis, sicut David fidelis, et gener regis, et pergens ad imperium tuum, et gloriosus in domo tua?* 15. *Num hodie coepi pro eo consulere Dominum? absit hoc a me: ne suspicetur rex adversus servum suum rem huiuscemodi, in universa domo patris mei: non enim scivit servus tuus quidquam super hoc negotio, vel modicum, vel grande.* 16. *Dixitque rex: Morte morieris Achimelech, tu et omnis domus patris tui.* 17. *Et ait rex emissariis qui circumstabant eum: Convertimini et interficite sacerdotes Domini: nam manus eorum cum David est scientes quod fugisset, et non indicaverunt mihi. Noluerunt autem servi regis extendere manus suas in sacerdotes Domini.* 18. *Et ait rex ad Doeg: Convertere tu: et irrue in sacerdotes. Conversusque Doeg Idumaeus irruit in sacerdotes, et trucidavit in die illa octoginta quinque viros vestitos ephod lineo.* 19. *Nobe autem civitatem sacerdotum percussit in ore gladii: viros et mulieres, et parvulos, et lactentes, bovemque et asinum, ovemque in ore gladii.* 20. *Evadens autem unus filius Achimelech filii Achitob, cuius nomen erat Abiathar: fugit ad David.* 21. *Et annuntiavit ei*

quod occidisset Saul sacerdotes Domini. 22. *Et ait David ad Abiathar: Sciebam in die illa, quod quum ibi esset Doeg Idumaeus procul dubio annuntiaret Sauli: Ego sum reus omnium animarum domus patris tui.* 23. *Mane mecum, ne timeas: si quis quaesiverit animam meam, quaeret et animam tuam, mecumque servaberis.*

Tristem et lugubrem historiam explicandam aggredimur: quod tanta tamque lugubris confusio rerumque omnium perturbatio ecclesiam Dei infestarit, ut rex ipse, quem Domini nostri Iesu Christi figuram esse oportebat, sacerdotium, alterum etiam divinae gratiae testimonium, abolere conatus sit: Deus enim declaraverat populum israëliticum fore ipsi regnum sacerdotale: quibus duobus velut erectis vexillis se huius populi ducem et imperatorem Deus esse declarabat: quorum alterum erat regia autoritas, alterum vero sacerdotale munus: quibus tanquam duabus imaginibus venturus olim summus ille rex et sacerdos Dominus noster Iesus Christus repraesentabatur. Equidem fateor in Saule non fuisse adhuc impletam promissionem, quandoquidem sceptrum oportebat in tribu Iuda confirmari. Quapropter usque ad Davidem Deus non perfecte declaraverat se velle populum habere in rege speculum, in quo redemptorem intueretur, et se in promissi Messiae et redemptoris spe foveret. Verumtamen quum unctio Sauli fuerit communis cum sequentibus regibus, quae tamen in ipso fuit abolita, Deus iam tum populum coepit docere, se tandem regem populo daturum mansuetudinis et clementiae plenum, qui populum in pace retineret et servator ipsius esset. Sic igitur Deus ista duo vexilla et signa in ecclesia sua erexit, in quae singuli fideles sensus suos converterent, et quibus tanquam columnis fides ipsorum fulciretur, sacerdotium, inquam, et regnum. Atqui Saulem regem, quem Domini nostri Iesu Christi figuram esse oportebat, videmus sacerdotale munus pro viribus evertere moliri. Quale, obsecro, miseris illis hominibus obiectum est offendiculum, qui solas umbras legis habebant, et quidem obscurissimas, ac proinde non tam evidentem cognitionem habebant quam quae nobis hodie per evangelii praedicationem allata est? Nae perinde hic accidit, ac si se ipsum Iesus Christus discerpsisset: de figuris loquor legalibus. Nam regem et sacerdotem oportebat mutuo inter se vinculo indissolubili coniunctos vivere, quasi duo gratiae divinae pignora, venturum olim nimirum indicantia quem in salutem totius populi Deus promiserat. Itaque tam horrendo Saulis facto videbatur vehementer concuti Dei filiorum fiducia, et in eam confusionem adduci, ut ex rationis humanae sensu Deum arbitraretur fidem ipsorum lusisse, et illusorium ac ridiculum esse vel ad sacerdotalem dignitatem, vel ad regiam autoritatem respicere.

Deinde ex alia parte considerandum, quomodo Deus tam horrendum factum admitti permiserit, quod non sine causa tamen accidit. Hinc igitur multa nobis expendenda, ut Dei iudicia agnoscamus, et reverenter adoremus, quae sensus nostros et humanam omnem rationem superant. Hanc historiam qui leget incogitanter, non revocabit in memoriam quae superius dicta sunt, oportuisse Dei decreto sacerdotium ex domo Heli adimi: et ad aliam familiam transferri: et familiam Heli, quae Dei tabernaculum tot flagitiis et pollutionibus infecerat, sic deprimi ut ad necessitatem stipem emendicandi redigeretur, et tanquam mercede conducti stipendium acciperent Heli posteri, ad quos sacrae omnes oblationes pertinebant. Hanc igitur iampridem sententiam Deus tulerat a qua totum illud tempus fluxerat quo Samuel vixerat, et deinde quo Saul regnarat, quo toto tempore nulla dum facta in domo Heli mutatio fuerat, ut inane Dei decretum et frivolum nuntium fuisse videretur, Deusque decreti sui oblitus, et non serio loquutus. Iam vero 85 sacerdotes interficiuntur, et iussu Saulis uno die perimuntur. Porro quamquam Saul sacerdotibus necem inferens nihil minus quam de Dei voluntate perficienda cogitabat, et non ipse obtemperabat, eius tamen arcanum consilium exsequebatur, et stupenda quadam ratione implebat. Qua in re arcana Dei consilia nos adorare et venerari convenit, quae tam arcana et profunda sunt, ut captum humanum omnem superent. Verumtamen ex illa familia quidam, nempe Abiathar ad Davidem fugit, ut Dei sententia nondum plane impleta videatur. Nam si Davidis regnum perpetuum fuisset, Abiatharus sacerdotio munerandus videbatur, quod ex illa sacerdotum familia solus superstes evasisset, et David etiam illi pollicitus hoc fuisset. Sed Deus tandem quod opus coepit perfecit. Nam accidit ut Abiathar conspirationis Adoniiae particeps factus, sua dignitate exciderit, et abrogatum sit illi sacerdotium et ad Sadochum translatum, qua ratione et Dei iudiciis via facta est. Caeterum licet Deus tantam sacerdotum stragem fieri permiserit, tamen in maiorem Saulis confusionem cessit, ut solent impii suam condemnationem accelerare, et divina iudicia in suum caput accersere, et quasi ipsis occurrere: Deus itaque voluit Saulem eo impietatis et saevitiae labi, ut citius mercedem suam reciperet: quam deinceps non longo post tempore accepisse ipsum videbimus. Praeterea Dei consilium hic admirandum, qui Davidem hac ratione omni auxilio et ope destitui voluit, ut ad solum Deum assurgere disceret. Interim Deus etiam Saulem per proprios ministros et domesticos condemnavit, satellites, inquam, et stipulatores suos et mercenarios: quorum iudiciis et suffragiis ipsum

condemnari Deus voluit. Nam a Saule iussi facere impetum in sacerdotes, et illos interficere, recusarunt: et ita solus Doegus Idumaeus inventus est qui mandatis eius optemperaret, homo perfidus et impius, et ab Israëlitarum ecclesia alienissimus.

Sed accuratius haec in singulorum explicatione considerabimus, ac primum occurrunt, Saulem advocasse sacerdotes, qui vocati statim adfuerunt numero quinque et octoginta. Nae miseri nunquam suspicati essent tantam fore Saulis in ipsos crudelitatem. Nam etsi tanquam perduelles accusati fuissent et falso quidem, quod Davidem a rege profugum excepissent, et proditionis conscii viderentur, legitimam tamen habebant excusationem, qua tueri se poterant si non furiosus fuisset Saul. Nam vere poterant dicere, tam Achimelechus quam reliqui sacerdotes, se ignaros fugae Davidis a rege, quandoquidem nemini rex indicasset: et non esset promulgatum ne quis Davidem aut favore aliquo complecteretur, aut re ulla iuvaret: quod odio Davidem Saul hactenus occulto ex mera crudelitate prosequutus esset. Itaque sacerdotes illi iustam habentes excusationem, nunquam suspicati essent, Saulem tam crudeliter in ipsos saeviturum, ut omnes interfici iuberet, quamobrem vocati tanto numero convenerunt. Gravis autem fuit accusatio, quum ait illos adversus regem cum filio Isai conspirasse: sed Achimelechi responso regi satisfactum oportuit, quo satis regi se de coniurationis accusatione purgaverant. Quin etiam si quod hic crimen punitione dignum fuisset, solus Achimelech illius esse reus videbatur. Nam ipse Davidi panes illos propositionis dederat, et ei gladium Goliathi tradiderat. Verumtamen Achimelechus suam innocentiam satis responso suo patefacit, quod Davidem ad regia negotia dimissum arbitraretur, et his verbis exprimit: *Et quis in omnibus servis regis sicut David fidelis, et gener regis, et pergens ad imperium tuum, et gloriosus in domo tua? Num hodie coepi pro eo consulere Dominum? Absit hoc a me.* Ego igitur pro Davide consulens Deum, et preces pro ipso faciens, existimavi ad salutem populi missum a rege: quare fausta ipsi omnia precatus sum. Nae verbis istis vel furiosissimum Saulem oportuerat placari. Sed nullam excusationem admittit: non ratione ulla, neque aequitate ducitur, furore praeoccupatus aures adversus rationes omnes obturat. Quare inquit: *Morte morieris Achimelech, tu, et omnis domus patris tui.* Hinc igitur apparet Saulem furore et insania correptum, et a malo spiritu impulsum fuisse: quemadmodum iam ante saepe vidimus spiritum malum a Domino immissum, a quo vexabatur, et furore agitabatur, sic ut in omnium contemptum veniret. Hinc igitur horrendorum Dei iudiciorum exemplum habemus, ex quo apparet homines a Deo semel derelictos in dies praecipites ruere in graviora flagitia, et tanquam per gradus in profundam inferorum abyssum demergi. Nae antea Saul horruisset tantam hominum multitudinem sine iusta causa trucidare: et non ausi fuissent impudentissimi etiam homines, et sacerdotes odio prosequentes, tum os adversus ipsos aperire, licet millies ipsorum mortem exoptassent. Verumtamen nullus iam superest Sauli et ministris excusationis praetextus, quandoquidem Achimelechi responsum satis superque testabatur sacerdotum innocentiam. Quum ergo Saul eo devenit furoris, apparet ex eo reprobos non repente fieri turpissimos et flagitiosissimos: sed pedetentim, prout a Deo recedunt, in diaboli potestatem venire, donec tandem in bruta animantia et monstra horrendissima degenerent. Procul dubio contra naturam Saul in tot sacerdotes saeviit, et illos quidem innocentes. Nam quam occasionem in ipsos saeviendi habebat, quare in ipsos tantopere excandesceret, qui regis negotia promovere cogitaverant? Nae si quis ex regiis satellitibus regem incautus feriat, certum est facile illi culpam condonandam, praesertim si regi studens inservire, praeter voluntatem illum laeserit. Sic Achimelechus testatur se regis negotiorum causa boni subditi partes implere voluisse, Davidem et panibus et consilio iuvando. Saul vero contra, rationis terminos transsiliens, satis ostendit se et Dei et omnis humanitatis oblitum. Nam qua tandem ratione in 85 sacerdotes, et quidem innocentes saevit? Abominandum sane et horrendum facinus ad cuius narrationem sensu aliquo praeditos horrore oporteat.

Altera observanda praeterea circumstantia, nempe, omnes illos gestasse ephod, quod fuit ornamentum sacerdotale. Fuit quidem summi sacerdotis ephod peculiare: sed reliqui etiam sacerdotes eiusdem familiae ephod ferebant, quod ad illam dignitatem possent pervenire. Papistae istud exemplum ridicule sunt imitati, tanquam simiae. Nam illi adhuc tale aliquod ornamentum tanquam ephod retinent. Sed ita Domini nostri Iesu Christi gratia sepelitur, quum umbrae legales revocantur: et pro evangelica simplicitate Iudaeorum ritus sine fundamento retinentur. Porro ephod illud de quo loquimur, ornamentam fuit sacerdotale, ad sacerdotum dignitatem demonstrandam: quorum officium erat iram Dei adversus populum placare, et pro populo apud Deum intercedere. Quod in Domino nostro Iesu Christo perfecte adimpletum est. Nominatim autem hic fit ephod mentio, ad Saulis amplificandam crudelitatem et impietatem, quem non sacra signa retinuerunt, quae Deus tanquam signa asyla propria, quibus sacerdotes tuti essent, dederat. Nam certum est illa Dei signa data sacerdotibus plus ponderis habere debuisse quam quaelibet regum aut principum insignia vel stemmata, quae ad asylum et securitatem certis locis affiguntur. Deus enim

illo vestimenti genere declarabat a se electos sacerdotes, et hoc sacro vestimento sibi quodammodo consecratos: qui per se licet indigni essent ad intercedendum pro populo apud Deum, propter nativam corruptionem, Deus tamen illos iustitia et integritate vestiebat, ut perfectionem quandam angelicam repraesentarent. Quamobrem si Saul guttam verae pietatis et religionis habuisset, procul dubio ad solum conspectum sacerdotum vel ephod totus cohorruisset, quandoquidem Dei nomini sacri erant, et dedicati. Hinc igitur apparet Saulem non modo saevitia et crudelitate immanem fuisse, instar ferae cuiusdam furibundae: sed omnem humanitatem et Dei timorem exuisse, et a diabolo prorsus excaecatum, et stupidum redditum, ut Dei sensum nullum habuerit. Haec vero sunt in usum nostrum trahenda, et non tantum tanquam historia quaedam legenda, sed inde discendum in Dei timore ambulare cum reverentia et sollicitudine: ne unquam a Domino recedamus. Nam si terga Deo dederimus, a nobis etiam ipsum recessurum certum est; et crescentibus nostris delictis, etiam nos ab ipsius spiritu relinquendos, et omnibus donis et gratiis ipsius exuendos, donec in monstra horrenda transformemur, et omnem de Deo cognitionem abiiciamus. Sane Saul non ignorabat sacerdotes Dei viventis mandato institutos: quin etiam rogatus dixisset, se velle sacrosancti ordinis defensorem et protectorem esse: verumtamen repente ista ex memoria ipsius effluunt. Nos vero contra discamus, Deum eos velle coli et honorari quos ecclesiae suae praefecit, et ministros ordinavit. Nam etsi a se nihil habent homines admodum honore dignum, tamen quum a Deo eliguntur, et in aliqua dignitate constituuntur, Dei decreto est obsequendum: et principium istud retinendum, omnem praeeminentiam niti Dei voluntate et decreto: ac proinde adversus Dei virtutem efferri, qui non simpliciter se subiiciunt iis quos Deus in dignitatem evexit. Talis autem fuit tum sacerdotalis dignitas.

Porro quod Deus permisit Saulem tot sacerdotes interficere, non debemus curiosius inquirere quare ita factum sit, quandoquidem sua Deo constat iudiciorum ratio, quam homines mente sua non possunt assequi, et supra diximus, iustissimas Deum causas habuisse domum Eli sacerdotis abolendi et exstirpandi. Sed tamen quaerat aliquis, cur Deus in istos innocentes vindictam suam exercuerit. Nam Ophni quidem et Phinees Eli filii, et flagitiosissimi homines, digni tali iudicio et vindicta divina erant, quae tandem etiam in ipsorum capita cecidit: verum istos qui tunc nondum erant nati, et innocentes videbantur, tam misere ad lanienam trahi, Dei iudiciorum aequitati contrarium videri posset, si ex hominum sensu factum expendatur. Si velimus igitur ex humanae rationis sensu inquirere, cur Deus Sauli permiserit tam crudeliter saevire in innocentes, certum est nos in labyrinthum ex quo non detur exitus casuros. At sane multi hodie fanatici homines adversus istiusmodi iudicia blasphemare sibi permittunt, quum multa istiusmodi iudicia sensibus humanis repugnantia conspiciunt. Nos vero potius divina ista iudicia discamus adorare licet incognita sit nobis eorum ratio. Sua enim illi constat iudiciorum ratio, licet nos illam assequi sensibus nequeamus. At si Deum ad nostri captus modulum vellemus metiri, quanta quaeso praesumptio et arrogantia est. An terrae lumbricos eo devenire arrogantiae, ut si Dei iudiciorum rationem non perspiciant, ideo Deum iniustitiae audeant accusare? Quasi vero Deus non maiorem habeat hominibus sapientiam, et ipsius incomprehensibilis sapientia non longe superet nostras conceptiones et imaginationes. Diabolica est igitur obstinatio, quum homines Deum suis imaginationibus subiici volunt. Nos vero contra sobrie et modeste de Dei operibus iudicare discamus, Deumque in omnibus suis factis iustum esse fateamur, licet eorum ratio sensibus nostris non appareat. Idcirco David plerisque suis Psalmis ait: Domine ego te in factis tuis laudabo. Quibus verbis sibi veluti fraenum iniicit, ne suis cogitationibus laxas habenas permittat, sed captivos suos sensus retineat, ne adversus Deum obloquatur, et obmurmuret. Sed quandoquidem opus esse novit, in illo Deum glorificet sine anxiore inquisitione. Et aliis locis de suis afflictionibus loquens, et se velut a Deo fuisse derelictum ad tempus conquerens, ait se ori suo manum opponere, et silentium premere, *Quoniam tu*, inquit, *Domine fecisti*. Quo verbo Dei iustitiam agnoscit, et nos docet rationem nostram compescere, quum Dei iudicia non possumus investigare, ne in blasphemas voces erumpamus. Nam Deum certum est, in suis iudiciis, licet invitis hominibus, esse iustificandum: et si eo devenerimus audaciae, ut eius iudicia condemnare audeamus, summa nostra confusione factum iri. David itaque Psalmo illo considerans totum istud Deo gubernante factum, dicit se nomen ipsius celebraturum, quod impossibile sit quidquam a Deo promanare, quod non sit plenum sapientia, iustitia, rectitudine et omni perfectione. Sane ad ista sensus nostros caecutire certum est, quod nobis nimium indulgeamus, ideoque bonum a malo discernere non noverimus, ac proinde non possimus Deum ut decet glorificare. Sed fides nostra tum conspicietur et probabitur, quum ad omnia obiecta quibus perturbari possemus, silentio Dei iudicia venerabimur et adorabimus: eumque nostrum esse Dominum, ac proinde quidquid ab illo proficiscitur, ut iustum et bonum recipiendum esse fatebimur. Caeterum, licet sua iudicia Deus differat, non tamen ideo tradere illa oblivioni ipsum sciamus. Nam, exempli gratia, praedixerat fore ut Eli posteritas sacerdotio

spoliaretur, multum autem temporis effluxerat ab illa praedictione, ut vana fuisse videretur: sed tandem ostendit re ipsa se decreto suo finem adferre, et nunquam vanas aut irritas esse suas comminationes. Quare, quum Deus aliquid promiserit, patienter impletionem exspectemus: neque adeo stulti et amentes simus ut ipsi tempus vel horam praefigere velimus: sed fide in Dei promissionis nitamur, et patientiam nostram explorari sciamus, ut monet etiam apostolus. Et vicissim Deo nos comminationibus terrente sic eius iudicia metuamus, ne hinc in deperationem et diffidentiam incidamus, inde vero socordia et ignavia desideamus, quasi divinorum iudiciorum minas evaserimus, quod in multos annos illa distulerit. Neque enim licet annus unus aut alter, vel etiam decem et amplius effluxerint, ideo Dei manum evasimus. Nam, ut ait propheta, mille anni coram Domino sunt instar unius diei. Quamobrem si non primo quoque tempore magnis ictibus nos opprimit, ne meliorem ideo conditionem nostram arbitremur: sed ad remedium quod in sacris proponitur confugiamus, nempe ut cum gemitu et lacrymis sub ipsius potente manu deiiciamur, eamque assiduis precibus urgeamus, ut suam a nobis vindictam et condemnationem avertat. Et hoc ipsum nos Paulus docet, quum Deum dicit nos ad tempus exspectantem invitare ad poenitentiam, et otium dare ad ipsum confugiendi: cuius si abutamur patientia, fore ut nimiam nostram ingratitudinem severius ulciscatur. Quare quum Deus loquutus est, discamus dictum ipsius pro re decreta et irrevocabili habere: ac proinde si se nobis servatorem fore pollicitus sit, et auxilium in rebus afflictis allaturum: certo persuasi simus, nunquam ipsum nobis defuturum. Sin vero minatus fuerit, ad ipsius minas commoveamur, et horreamus ipsius iudicia, et nunquam, nisi inventa apud ipsum gratia, conquiescamus, certiores facti de peccatorum nostrorum remissione. Qua ratione fiet, ut eius ira avertatur a nobis.

Sequitur deinceps nullum de Saulis satellitibus voluisse manum in Domini sacerdotes iniicere. Qua ex re apparet Deum voluisse ipsum condemnare propriis domesticorum qui ipsi militabant suffragiis, et qui tyranno suam operam locabant, Deus, inquam, illos esse voluit Saulis indices, quum in Domini sacerdotes manus iniicere noluerunt. Etsi vero non sunt ideo sacerdotes liberati, neque melior facta est ipsorum conditio, Saule non placato, Deus tamen ex parte sacerdotio conciliavit autoritatem, quum satellites regii rapinis et compilationibus ac latrociniis assueti, et male feriati homines noluerunt tamen mandato regis de interficiendis sacerdotibus obtemperare, sed manus a tam immani scelere abstinuerunt. Atque hac ratione sacerdotio sua dignitas et honor est reservatus: et interim Saul eo minus excusabilis factus est, quum sua mandata vidit ut iniusta reiici a satellitibus: et ipse nihilominus in pervicacia perstitit. Solus illi perfidus Idumaeus Doeg superfuit, homo profanus et incredulus, inimicus Dei et legis ipsius ac purae religionis: solus illius libidini paruit. Et interim ipse sic sui ipsius obliviscitur, ut sacerdotes interfici iubeat. Debebat autem ille apud se cogitare, non posse inter homines tantum facinus inultum remanere, et sanguinem innoxium fusum intuentes, in Doegum impetum facturos: Tunc improbe, inquientes, ita Dei ipsius sanctitatem profanabis impune, et sacrosanctam ipsius legem pessumdabis? Debuit itaque tam Doeg quam ipse Saul populi tumultum formidare: sed, ut ante dixi, furiosus erat et insanus: et tamen a Deo factus est inexcusabilis. Caeterum Doeg tam promptus ad iussum illud exsequendum, satis ostendit se rerum omnium confusione et perturbatione mirum in modum delectari: et crudelitate sua superbiisse, ad Dei gloriam si posset abolendam, et totum cultum Dei lege praescriptum, sus deque vertendum. Atque illa fuit Doegi mens. Quod vero Deus permittit habenas ipsius crudelitati, mira res iterum videbitur, et nostris sensibus dissentanea, et ex qua in summum stuporem incidamus. Fierine vero potest, ut Deus tam improbum hominem Idumaeum permiserit aut voluerit in sacros sacerdotes irruere, et tot innocentes simul trucidare? Ac si Deus mundi iudex est, et dispensator, quomodo ne contingeret non impedivit? En ut adversus Deum et eius iudicia facile mortales contenderent, et in blasphemas voces devenirent. Sed si tantum nobis permittamus, ut plerosque profanos homines consuevisse hodie videmus, certum est viam ad nimiam audaciam esse, quae tandem adversus ipsum Deum nos insurgere faciat, et opinionem de Deo iniiciat sinistram: non esse nimirum amplius ipsi fidendum, neque ad ipsum amplius in rebus arduis confugiendum: neque denique amplius invocandum, ut multi contemptores his rationibus ad omne flagitium feruntur spe impunitatis, quam ex pravis illis suis imaginationibus hauserunt. Quamobrem quo proclivior est in haec flagitia lapsus, eo accuratius doctrina quae nobis hic proponitur est meditanda; nempe ut cum silentio et timore Deum praestolemur, si non primo quoque tempore se nostris hostibus opponit, et auxilium adfert: immo si permittit impios ad optatum finem sua immania consilia deducere, quasi ipsi Deo probarentur, non autem nos qui ab ipsis affligimur. Cum Davide vero dicere discamus, Domine obmutesco, quoniam tu fecisti. Et Psalmo 52 tunc eandem doctrinam se meditatum ostendit, et ad usum suum revocasse, quum ait: Doegum hominem impium fuisse qui non posuit in Deo suam fiduciam, sed in honoribus et potentia, et in malitia sua fortificatus est: sed tandem fore ut eradicetur: se vero in Deo spem posuisse: ac proinde fore tan-

quam oleam virentem in Dei domo in perpetuum. David igitur illic ex parte sibi proponit, quod apparere nondum poterat. Dicit enim Deo sua iudicia in Doeg exercente iustos risuros et gaudium habituros: quasi dicat, Deum licet impiis et profanis hominibus laxet ad tempus habenas, tandem tamen omnibus ipsum invocantibus, et in ipso spem suam reponentibus occasionem laetitiae daturum, et effecturum ut cognoscant se, licet suorum patientiam exploret, non ideo tamen eos abiecisse: sed variis exercere modis ut fides et patientia ipsorum exploretur. Idcirco David dicit Doegum in primis in Deo non sperasse, ut crudelitatis et impietatis ipsius fons appareat, nempe, quod neque fidem, neque religionem habuit. Nam quum Dei timor qui caput est omnis sapientiae non obtinet in nobis locum, certum est nos ad omne malum laxis habenis ferri. Deinde adiicit, in divitiis suis et autoritate gloriatum esse Doegum. Et ita solent improbi, quum autoritate et gratia plurimum valent. Nihil non enim licere sibi persuadent, et quasi Deus in coelis non sit pro sua libidine efferuntur. Sed cumulus mali ad superiora omnia incidit, quod dicit David Doegum gloriatum esse in malitia, et roboratum fuisse in vanitate sua. Commune vero est istud omnibus improbis, ut rebus secundis elati, et bona sua quam vocant fortuna inebriati, nihil non sibi polliceantur, et nulli se legi amplius subiectos arbitrentur, et manifeste in Deum contumeliosi sint, et eum ad iram ultro provocent: et magis ac magis indurentur impunitatem sibi omnium flagitiorum pollicentes, quorum nunquam rationem sint reddituri. Haec vero nobis ideo proponuntur, ut Doegi exemplo discamus illa vitia omnia detestari et abominari tanquam infestissimam luem.

Caeterum apparet Davidis constantia, qui licet hominum opinione miserrimus et calamitosissimus, ut nulla spes esset illum unquam ex tantis malis emersurum, tamen in Deo spem collocavit, et in ipsius bonitate conquievit. Et idcirco se olivam virentem in Dei domo fore gloriatur. At tamen tunc temporis exsulabat Dei sanctuario, et ut ante vidimus, in terram peregrinam se contulerat: verum praesentem suam conditionem non intuitus animo sibi repositam felicitatem, a qua tum procul aberat, contemplabatur. Idcirco postquam dixit se Dei bonitatem praestolari, dicit eam fore in perpetuum. Verumtamen illius tum, hominum iudicio, favoris sensum nullum habebat, quum undique premeretur, et Saul undique urgeret, ut tanquam mortis reus ab omnibus desereretur. Sed nihilominus se ille tanquam virentem olivam perpetuo fructum et vigorem suum retinentem in Dei domo fore gloriatur. Quid ita? Nempe quoniam in Dei bonitate spem suam reponit. Atque nos Davidis exemplum oportet imitari: et maxime quoniam hodie mundus plenus est Doegis et Saulibus, et multis proditoribus, qui nihil nisi confusionem in ecclesiam Dei conantur invehere. Et istiusmodi pestes potissimum aulas principum occupant, et quoniam delitias sibi facere volunt, rerum omnium confusionem invehere conantur. Quae quum intuemur, et Dei opus remoram pati videtur, Davidem nos decet imitari: et quemadmodum in mediis suis tentationibus et affictionibus ac summis angustiis in Deo sperare non destitit: sciamus et firma fide persuasum habeamus omnem arborem quam Deus plantavit, nunquam radicitus exstirpandam, sed suo tempore flores et fructus, invitis omnibus improbis, producturam. Contra vero impios et flagitiosos homines, qui sunt instar putidarum et sylvestrium arborum, perituros et in ignem coniiciendos, ut docet nos ipse Dominus noster Iesus Christus. Atqui salutem nostram scimus in Deo fundatam esse, et vitam nostram non esse ab hominibus, nec in ipsorum potestate positam: sed Deum nos ex mera sua bonitate et liberalitate recipere in gratiam, et ad se vocare suaviter per evangelii praedicationem: quapropter omnibus Doegis et Saulibus audacter insultemus, et quotquot sunt in mundo Dei hostibus, et in nostra vocatione pergamus alacriter, in omni humilitate et patientia tantisper exspectantes dum Deus nostri misertus, post aliquam explorationem, manum nobis porrigat, et re ipsa testetur se nostri nunquam oblivisci, licet saepe faciem occultasse visus sit, et nos in eum statum redacti, ut tanquam mundi purgamenta habeamur.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA LXXXII.

CAP. XXIII.

1. *Et annunciaverunt David, dicentes: Ecce Philistiim oppugnant Ceilam, et diripiunt areas.* 2. *Consuluit ergo David Dominum, dicens: Num vadam et percutiam Philistaeos istos? Et ait Dominus ad David: Vade, et percuties Philistaeos, et Ceilam salvabis.* 3. *Et dixerunt viri qui erant cum David, ad eum: Ecce nos hic in Iudaea consistentes timemus: quanto magis si ierimus in Ceilam adversum agmina Philistinorum?* 4. *Rursum ergo David consuluit Dominum. Qui respondens ait ei: Surge et vade in Ceilam, ego enim tradam Philistaeos in manu tua.* 5. *Abiit ergo David, et viri eius in Ceilam, et pugnavit adversum Philistaeos, et abegit iumenta eorum, et percussit eos magna plaga: et salvavit David habitatores Ceilae.* 6. *Porro eo tempore quo fugiebat Abiathar filius Achimelech ad David in Ceilam, ephod secum habens descenderat.*

Vidimus hesterna concione Davidem licet in summis difficultatibus constitutum, se virenti olivae comparasse, quod in Dei manu esset: atqui videbatur potius exaruisse, neque radices ullas vivas amplius habere. Nam quum ipsius occasione sarcerdotes Domini caesi fuissent, videbantur omnes adversus ipsum insurrecturi et odio inflammati, facturi ne quis ullo ipsum favore complecteretur et adiuvaret. Itaque hominum opinione David velut in desperationem coniectus videbatur: sed radix ipsius occulta latebat, quod in Domino spem suam collocabat. Certum enim est nos in his terris fluctuare, et multis agitari tempestatibus: sed anchora nostra in coelo fixa est, in quo nos oportet fundari. Deinceps audiemus quomodo Deus Davidi, licet eius occasione caesis sacerdotibus, providerit. Nam profugus ad eum Abiathar, medium salutis illi attulit, nimirum ephod sacerdotale, ut deinceps declarabitur. Porro hic in primis occurrit historia insignis, ex qua Davidem apparet nunquam fuisse defatigatum benefaciendo, licet ab hominibus occasionem non modo non haberet, sed eum potius malitia Saulis ab officio dimoveret. Nam fere fit, ut si quis publicae utilitatis studiosus fuerit pro sua virili, et tamen molestia ipsi exhibeatur, et pro laboribus quos sustinuit accipiat detrimentum, et caput ipsius quaeratur, indignatus nolit amplius tam ingratis et malignis hominibus operam suam locare. Davidis eadem videbatur conditio. Nam saepius ipsam vitam exposuisse periculis pro patriae defensione vidimus et memorabiles victorias obtinuisse, ut totum regnum ipsi multis nominibus devinctum fuerit, et nominatim quod ipsius opera debellato gigante suum statum retinuisset. David igitur quum se tam fortiter gessisset, ut in eo desiderari nihil posset, et officio fideliter functus esset, pro tot benefactorum remuneratione, patria cogitur exsulare, et in saltibus et speluncis latitare, quod nullibi stare ipsi tutum sit; et parentes ipsius patria et lare domestico extorres in regione peregrina veluti deponere, et huc et illuc vagari, veluti qui magnis tempestatibus et procellis concutiuntur. Nihilominus tamen ad patriae defensionem suam operam confert adversus Philistaeos, vitamque pro Saule periculis exponit. Sed qualem, quaeso, mercedem a Saule et aliis recipit? Nam, ut deinceps videbimus, tantum abfuit ut ira Saulis leniretur et mitigaretur hoc Davidis facto, ut contra Saul magis excanduerit, et laetatus sit Davidem intra quandam urbem conclusum, quasi iam in ipsius potestatem esset venturus. Ex quibus omnibus singularem instructionem percipere debemus, nempe, quum adversum nos malitia hominum se exercuerit, et ingratitudine et inhumanitate adversum nos aestuarint, ne tamen propterea recedamus ab officio, sed quae iubet Deus praestare, et amicitiam cum inimicis colere nitamur, malumque bono compensemus. Sane haec Domini nostri Iesu Christi doctrina, nondum ipsius ore fuerat pronunciata: *Bene facite vos persequentibus, precamini pro iis qui vobis maledicunt:* verum tamen in animo Davidis altius haerebat infixa, sicut etiam divinae legis pars est. Quin etiam David illud usurpavit quod postea scriptis a filio Solomone traditum est, nos oportere prunas ardentes in inimicorum caput accendere ipsis indesinenter benefaciendo: ut si fieri potest conemur ipsos ad meliorem mentem revocare, et confusionem ipsis addere, ut a malitia sua convertantur, et in rectam viam reducantur: futura maiore ipsorum confusione et damno si obstinate in malitia sua perrexerint. Hoc nos exemplo suo David docuit, quod ideo alacrius nos decet imitari, quod Dominus noster Iesus Christus illud sua sententia confirmarit. Profecto si, quod plerique solent, repugnare sensibus nostris et humanis omnibus affectibus ista dixerimus, inimicos amare, et malum bono compensare, consideremus Davidem non fuisse ferreum neque stupidum, quin eosdem cum aliis hominibus affectus haberet: sed Dei sanctum spiritum intus illum rexisse, ideoque mansuetudine et benignitate etiam erga inimicos usum, superatis et domitis vi spiritus sancti omnibus suis passionibus, adeo quidem ut ipsum ad mortem persequentibus benefacere non destiterit, praesertim ubi de totius populi salute actum est. Hinc discamus hominum ingratitudinem patienter ferre, si pro benefactis mala nobis rependant, et pro viribus benefaciendo malitiam ipsorum superemus. Profecto etiam privatis istud officium debemus, sed quum de totius populi salute agitur, ad vivum magis affici nos oportet: neque unquam defatigari benefaciendo, licet homines nobis occasionem non praebeant, sed potius ultro nos ab officio dimovere velle videantur.

Atque ista consideranda sunt in ea narratione, qua dicitur David, ubi a Philistaeis audivisset Ceilam obsidione premi, statim accurrisse miseris Ceilensibus suppetias laturus, etsi non ab illis vocatus: quinam enim miseri Davidem vix spelunca tutum in suum auxilium vocassent? Venit igitur ultro, Dei vocationis recordatione impulsus. Nam Samuelis ministerio rex designatus, et in eum finem unctus fuerat: ac licet nondum in regni possessionem venerat: se tamen devinctum sensit, et veluti Dei manu constrictum ad suscipiendam populi israëlitici curam et defensionem, et fideliter subditorum omnium commodis et saluti consulendum. David igitur ad hominum malitiam oculos claudit, ne ab officio deterreatur, sed omnes suos sensus in Dei vocationem intentos habeat: et quandoquidem ad procurandam populi salutem vocatus est, hoc unum, superatis omnibus difficultatibus, agat: Dei mandatum pluris faciens quam quidquid ab hominibus patitur iniuriarum. Nos ipsius exemplo disca-

mus, laborantibus proximis auxilium ferre, non exspectantes ut nos magnis clamoribus advocent: sed Dei praeceptum intuentes, cuius quoniam vox nostras aures perpetuo ferire debet, demus operam ut maius pondus erga nos quam omnium hominum importunae voces habeat. Sane fateor nos magis ad misericordiam flecti debere miserorum hominum fletibus, nostram operam implorantibus: sed etiam aio nos teneri commodis ipsorum studere, et laborantibus opem ferre, licet ipsi ad nos non confugiant: et sufficere debere quod a Deo vocamur, et sollicitamur, docente quid a nobis officium nostrum requirat.

Neque vero tamen Davidem temere Ceilensibus ferre suppetias videmus, etsi laborantibus: nam sane ingens temeritas fuisset si in tam numerosum Philistaeorum exercitum David paucis stipatus militibus impetum fecisset, et arrogantiae potius et temeritati quam fortitudini et virtuti datum fuisset, nisi Deo prius invocato nisus fuisset, et ab eo de futura victoria certior factus esset. David igitur nihil temere suscepit, sed quo debuit ordine singula administravit: Dei enim voluntatem sciscitatus est antequam quidquam aggrederetur. Porro qua ratione Deum sciscitatus sit, non exprimitur, sed facile colligitur ex sequente sententia interposita, qui mos est sacrae linguae ut saepe antequam aliquid verbis expressum sit, intelligatur. Per ephod igitur interrogatum a Davide Dominum apparet. Iam autem ante vidimus sacerdotes quoddam omnes ephod gestasse quod fuit signum puritatis et perfectionis quae in Domino nostro Iesu Christo est. Sed fuit ephod praecipuum summi sacerdotis, ut alibi docuimus, in quo erat Thummim et Urim, id est, splendor et perfectio. Quo summus sacerdos amiculo vestiebatur, quum ad Deum accessurus erat, et ante faciem appariturus cum precibus, ut exaudiretur: quasi non amplius humanam naturam retineret: sed speciali dignitate et perfectione plus quam angelica esset amictus. Huius igitur loci, in quo David dicitur Dominum interrogasse, sensus est, per ephod sciscitatum esse Dei voluntatem. Nam et paulo post sequitur: Abiatharum fugientem secum ephod attulisse. Denique Davidem videmus non temere, neque suis viribus confisum progressum esse adversus Philistaeos, sed sese intra limites modestiae continuisse, nihilque sine Deo suscepisse. Quomodo vero Dei voluntatem potuit rescire? Nempe viam a Deo praescriptam sequutus, et veritatis ipsius certo fretus testimonio. Hinc itaque discamus nihil aggredi, nisi Deo prius consulto, ut de ipsius voluntate certiores fiamus. Sane hodie quidem non habemus eam caeremoniam cuius fuit usus legis caeremonialis tempore, nullum enim ephod habemus sacerdotale: sed in sacris tam apertam divinae voluntatis declarationem habemus, ut ea sufficere nobis debeat, neque sunt amplius novae revelationes exspectandae. Quare quod Esaias propheta nos docet usurpemus, ut in omnibus nostris consiliis et deliberationibus Deo primas partes tribuamus: et os ipsius interrogemus, id est, quaeramus quod nos ipse docet et gratum et acceptum habet. Caeterum quoniam adeo hebeti sumus ingenio, ut licet Dei voluntas satis superque nobis in ipsius verbo sit patefacta, non possimus tamen eam mente assequi et comprehendere, confugiendum est ad sancti spiritus gratiam, ut ipse nos suo lumine illustret. Idcirco per prophetam Deus iis maledictionem denunciat qui consilia sine Domino ineunt, quorum cogitationes ad Deum non perveniunt, ut quid expediat ipsis, cognoscant. Verbum enim meum, inquit, non admittunt, et spiritum meum contemnunt: quo loco Dei verbum cum ipsius spiritu coniungi videmus. Quamobrem ne eo audaciae deveniamus, ut pro nostro arbitrio res nostras administremus, Davidis exemplum imitari debemus, nempe nos Deo obsequentes praebere, et nihil sine ipsius voluntate suscipere: quemadmodum certum est nos nunquam bono consilio destituendos, quum in humilitate incedemus. Nam ut ante dixi, sacra scriptura nobis abunde suppeditat doctrinam, qua duce nostra consilia regamus: deinde spiritus etiam sanctus prudentiam et discretionem suppeditat. Ne ergo segnescamus docti a Domino, sed ipsum potius sedulo precemur, ut nos sancto suo spiritu regat.

Porro Davidi respondetur, ut audacter eat. *Vade*, inquit, *et percuties Philistaeos, et Ceilam servabis*. Quamobrem se David ad expeditionem apparat. Sed ecce gravis illum exercet tentatio, recusantibus viris qui cum eo erant sequi. *Nam*, inquiunt, *ecce nos hic in Iudaea consistentes timemus, quanto magis si ierimus in Ceilam adversum agmina Philistinorum?* Nos exiguo numero sumus, illi vero multi, quare sexcentis mortis periculis obiiciemur, quandoquidem hic in nostris latebris procul ab hostibus, tamen vehementer metuimus? Contrarium profecto videbatur istud responso quod Dominus dederat. Nam si victoriam Davidi concessurus erat, cur non etiam Davidis sociorum animos disponebat, et audaces efficiebat ad Davidem ducem sequendum? Quare videtur quaedam in istis esse contradictio. Atqui David hanc difficultatem superat, ad Deum precibus confugiens, et rationem investigans suorum timorem et infirmitatem depellendi. Tanto quidem ille metu suorum videbatur percelli posse, ut incepto desisteret: sed tamen adversus quodvis malum investigandum remedium non ignorabat, Deo illud offerente. Rursum igitur ad Deum confugit, non ipse quidem dubitans de Dei voluntate, cui plane acquiescebat. Non sane similis erat incredulis, qui semper differunt et nunquam parati sunt Deum sequi: et si forte motum aliquem bonum habuerint,

et dispositi videantur ad Deum et verbum ipsius sequendum, momento mutantur, et ad sua semper principia redeunt. Non ita sane David, qui de Dei voluntate certior factus, non dubitat quin ipsius iter sit secundaturus. At quoniam non erat solus, sed sociis incredulis stipatus, idcirco Deum rursum interpellat, et quid facto sit opus interrogat. Hinc discamus Deo nos ad aliquod opus vocante, non affici nimio metu, et si qui ab officio alios deterrent, quantum in nobis erit animos ipsis faciamus. Nam illa Pauli doctrina in usum nostrum revocanda est, etsi de cibis et caeremoniis exterioribus loquitur, eos qui in fide robusti sunt non debere infirmos opprimere, sed potius erigere et confirmare. Hoc nos igitur suo exemplo David docet, Deum rursus non propter se sed propter suorum infirmitatem interrogans, ut si proximos nostros adhuc rudes et infirmos viderimus, pro viribus eos confirmemus: et in Dei schola proficiamus, ut et alios iuvare possimus, ut quod ipsi didicerimus omnium aedificationi fiat commune. Praeterea discamus non turbari, licet multi excitentur venti et tempestates, quibus graviter concutimur: ut saepe Deus permittit nos eiusmodi hominibus cingi, qui nos a recta via student avocare. Quare constantia et magnanimitate nos oportet muniri, ne unquam a via deflectamus, licet multi occasionem nobis ab officio recedendi praebeant. Neque vero sufficiens erit excusatio, si nos dixerimus voluntatem quidem habere Deo serviendi, sed ab hoc vel illo fuisse avocatos nos in prava consortia incidisse: non fuisse oblatam occasionem benefaciendi: quae sane omnia non veniunt coram Deo in rationem accepti. Quamobrem Dei voluntati tam firmiter adhaerere discamus, ut licet hinc inde multi nos ab ipsius obsequio dimovere nitantur, nihilominus constanter in ipsius obedientia perseveremus. Et ipse David nobis huius usum historiae Psalmo tertio proponit, quum ait: *Multi dicunt, quis de manibus hostium te liberabit?* Ubi minime dubium est quin de suis loquatur militibus, et agat de variis incredulorum sermonibus, quibus iustus labefactari et fides ipsius concuti posse videretur, quum Deus non primo quoque tempore ipsis subvenit. Sed istis incredulorum tentationibus obiicit vultus Dei splendorem supra se, quem multorum militum instar fore dicit, et perfectam suam felicitatem et laetitiam. Quamobrem si volumus Deo firmiter adhaerere, et ab eo non averti nos circumstantium hominum incredulitate, Deum precemur, ut nos sui splendore vultus irradiet, id est se nostrum protectorem et defensorem re ipsa ostendat, ut in ipsius benevolentia conquiescamus: quae nobis unica longe sit pretiosior quam omnium hominum quaelibet vota quibus vehementer agitantur. Nam nisi penitius animis nostris haeserit haec sententia, Deum nobis favere, et paratum esse in rebus angustis auxilium laborantibus ferre, nunquam fidem servabimus neque modum retinebimus: sed inexplebili desiderio semper ardebimus.

Deinceps vero sequitur, Davidem de Dei voluntate certiorem factum progressum esse adversum Philistaeos, et iumenta ipsorum abegisse, et ipsos magna plaga percussisse. Hic quaeritur quomodo fiat mentio pecudum aut iumentorum Philistinorum, quandoquidem oppugnaturi venerant urbem illam Ceila. Sed observandum urbes non obsideri a tam numeroso exercitu, nisi abactis gregibus et armentis quam longe lateque possunt, ut hostibus maius incommodum adferant, et fame illos citius enecent. Deinde ad tanti exercitus cibaria non paucis pecudibus opus erat. Praeterea quum urbs illa Philistinorum finibus esset proxima, et Philistaei planitiem occuparent, pecudes suas et armenta potuerunt in pastum adducere, in hostium incommodum. Ita dicitur David abegisse Philistaeorum greges, postquam ipsos magna plaga percussisset, et non aliquos tantum levi praelio sustulisset: sed magna internecione totum exercitum profligasset. Hinc apparet miraculosam fuisse Davidis victoriam. Nam etsi numerus hic non exprimatur Philistinorum, tamen ex iis quae ante vidimus possumus coniicere non tantum ter aut quater mille homines excurrisse ad Ceilae vexandos incolas: sed tanquam locustas ingenti numero militum terram implevisse. Quod facile fuit, propterea quod finibus ipsorum Ceila vicina esset, et in eiusmodi regione facillime omnes vocati conveniant. Sic hodie Turcas videmus facillime centum equorum millia in planitie exiguo sumptu alere: quum alibi decem millia maiore incommodo et dispendio vix nutriantur. Et praeterea incolae regionis illius facilius tenui victu vitam tolerant, quam istarum regionum. Sic igitur illis temporibus facile fuit, quod nostris difficillimum videtur, tam numerosum exercitum colligere. David vero sexcentis tantum comitatus viris, et illis quidem non tam instructis quam erant hostes, sed temere coactis, ut supra vidimus, ex viris in angustia constitutis, et aere alieno oppressis, et idcirco paene inermibus, et praeterea metu attonitis, ut qui hactenus in speluncis delituissent, nihilominus tamen in tantam illam multitudinem magno animo impetum fecit, et sequitur impetu facto, profligatum ingentem illum exercitum Philistinorum, qui in armis erant exercitati et magno numero superabant, et multis praeliis fuerunt Israëlitis superiores, et quidem ingenti caede prostraverant, ut superius audivimus. Non aliter igitur iudicare possumus, quam quod Deus brachium suum e coelo extulit, ut Davidi victoriam de hostibus daret, quod ex eventu satis est perspicuum. Quis enim unius Davidis fortitudine tantum agmen profligatum dicat? Fortitudine quidem illum insigni praeditum fuisse

oportet: sed quae tamen sola Dei, et non hominum virtute niteretur. Et re ipsa testatum fecit Deus, se Davidem cum paucis illis suis militibus adversus hostes animasse, et vim ac robur dedisse. Profecto tum Davidi magna est oblata laetitiae occasio, quum Deum in mediis suis calamitatibus et afflictionibus, defensorem tamen et propitium experiebatur. Et militibus ipsius animos etiam oportuit addi, quum animadverterent Deum erga ipsos sui favoris et gratiae signa non dubia dedisse.

Contra vero Saulem obrui confusione summa necesse fuit: et si quam sensus communis et rationis guttam habuisset, ad meliorem mentem revocari. Neque enim ipsum latere Dei manifestum opus in hac Philistinorum strage poterat: et Davidem a Deo non dubiis signis iuvari satis animadvertebat, licet antea mente captus fuisset et insanus. Quare igitur non redit ad bonam frugem, et Deo non dat gloriam? Sed ita solent homines reprobi suam nequitiam et furorem alere: ut si Deus ipse se patefaciat, nihilominus tamen ipsi summa pervicacia et obstinatione animi resistant. Equidem fateor illos, si interroges quid adversus Deum pugnando proficiant, responsuros, non eam esse suam mentem ut Deo resistant. Verumtamen si Dei bonitatem in quibusdam lucere viderint, quam ferociter adversus eos efferantur est conspicuum. Quare licet millies iurent se nolle ultro in Deum efferri, malitia tamen ipsorum omnibus satis est manifesta. Saul igitur Deum non glorificans, neque gratias illi agens de parta salute Ceilensibus, qui fuerant obsidione liberati, semper in peius ruit. Nam magna erat ipsi Davidis amandi oblata occasio, si alias unquam, quod nunquam fuisset ab officio et bona voluntate erga Saulem et populum aversus, sed semper novis benefactis se et populum cumulasset. Nae nisi ferreum ac chalybeum cor habuisset, flecti Davidis istis officiis ipsum oportebat: sed ut ante dixi, non tantum a Deo derelictus erat, sed a diabolo possidebatur. Et quae ad Davidem amandum flectere ipsum debebant, potius adversus ipsum exacuebant. Quare imaginatur Davidem illam urbem occupasse ut in ea se paulatim reficiat, et vires colligat, donec ad coronae possessionem veniat. David quidem procul dubio nihil tale animo volvebat, sed tantum in Saulis manus cadere metuebat. Saul igitur Davidem intra Ceilae muros clausum existimans, quum apud se cogitare deberet, quid miseram oviculam insequendo proficeret, statuit omnino persequendum esse Davidem, et quandoquidem urbe contineatur, non posse manus suas effugere sibi persuadet: quod urbs portis et pessulis ac seris claudatur. Istae fuerunt Saulis cogitationes, cuius in Davidem odium proinde merus furor fuit tam inveteratus, ut nulla ratione placari potuerit, quamvis Deus illi multas occasiones flectendi animum suum praeberet. Nos hinc discamus adversus Deum non indurari. Nam alioquin coelos licet apertos intueremur, et coelitus Deus fulguraret, suamque potentiam propius patefaceret, et mille modis terreret, nullum tamen apud nos ista pondus haberent, et nullis ipsius iudiciis terreremur. Quamdiu igitur Deus nos aliquo lucis suae splendore illustrat, in ipsius obedientia ambulemus, et admonitionibus locum demus, et castigati ab ipso caput subiiciamus, et placide colla submittamus: et quotiescunque nos afflictionibus exercuerit, patienter et placide correctionem feramus: et ad ipsum precibus sollicitandum magis ac magis excitemur: et omnibus quae verbo suo docet et praescribit obtemperemus. Interim etiam hic observemus quam superbe Dei hostes adversus Deum sua arrogantia fascinati insurgant, et sibi felicia semper omnia promittant, ex animi sui sententia successura. Sic Saul sibi persuadet Davidem urbe conclusum nunquam e suis manibus evasurum: sed cur, obsecro, non reducit in memoriam Davidem esse in Dei manu et protectione? Cur non etiam meminit saepe Davidem e suis manibus elapsum? Nam quoties illum interficere conatus est, et factus est ictus irritus? Iaculum in ipsum contorsit, quod declinans David vanus fuit conatus, quasi Deus ipse medium se obiecisset. Et quoties illum insequutus fuerat, et dolis aggressus sine ullo tamen effectu? Quomodo ergo non animadvertit Davidem non hominum viribus et auxilio iuvari, sed sola Dei benevolentia et virtute protegi? Cur, inquam, haec omnia Saul non revocat in memoriam, et sapit? Sed ita solent improbi homines et increduli suis praeoccupati passionibus Deum et ipsius virtutem contemnere: cuius nullas esse partes, sive ad bonum sive ad malum sibi persuadent, i. e., ut ex parte Deum non timent, et olim ipsi reddendam factorum rationem non credunt, vitamque suam in ipsius esse potestate, sic ex parte sibi persuadent illum non posse in ipso fidentes tueri et protegere. Hinc animos increduli sumunt tam audacter Dei filios persequendi, et modis omnibus affligendi: qualia hodie veritatis inimicorum adversus ecclesiam consilia et machinationes videmus, quandoquidem sine magno labore se ecclesiam pessumdaturos arbitrantur. Atqui rationes suas ineunt soli: nam si nos a Deo derelictos arbitrantur, et ipsi etiam exosos, toto coelo aberrant, quandoquidem Dei erga nos benefacta tam multis non dubiis signis apparent. Quamobrem quotiescunque Dei inimicos videbimus tanto furore et rabie adversus nos insurgere, ut ab ipsis momento laniandi et deglubendi videamur, patienter exspectemus dum illorum audaciam Deus contundat. Et quo magis adversum nos fremuerint, et in laqueos suos induisse visi fuerint, Deum persuasi simus ipsorum stultitiam et temeritatem irrisurum et admirandis modis e manibus ipsorum

erepturum, et momento: quum res deploratissimae videbuntur, suppetias laborantibus laturum.

Transeamus ad illa verba, quibus dicitur Abiatharo fugienti ephod in manibus habere contigisse. Hic fingunt papistae et increduli, ut sunt miraculorum amantissimi et in ea propensissimi, miraculose Abiatharo fugienti Deum ephod in manus immisisse. Sed nugae istae facessere a nobis debent, et non quaerendae inanes interpretationes. neque vana somnia nobis fingenda: simpliciter igitur hoc intelligamus, nempe Abiatharum non temere fugisse sed ephod, id est sacerdotalem ornatum, secum assumpsisse. Ubi observandum quod ante verbo attigi, Deum incogitanti Davidi de remedio adversus graves tentationes providisse. Nam David hoc ephod usus est ad interrogandum os Domini, ut nihil Deo inconsulto aggrederetur, quemadmodum et hic factum est, ut consulto Deo sit ausus adversus Philistaeorum agmen proficisci, et Ceilensibus laborantibus ferre suppetias, ut tanquam erecto vexillo David ad praelium adversus hostes excitatus sit. Deinde eodem ephod usus, urbe sit egressus ne in Saulis potestatem ab incolis proditus veniret. Hoc igitur profugium David in angustis rebus habuit: de quo ipse quidem, quum Nobe transivisset, non cogitaverat, et ab Achimelecho tantum et tam excellens beneficium non petierat: quin imo verecundia et pudore impeditus, non ausus fuisset sperare tam laudabile divini favoris testimonium sibi concessum iri, quod tamen ipsi incogitanti datum est, et quidem tum maxime quum virtus ipsius et magnanimitas languesceret, et spes omnis perdita videretur. Porro quod illi Deus ephod cum sacerdote misit maius pondus apud illum habuit, quam si Deus ipsi triginta mille militum suppetias dedisset. Nam etsi multis strenuis et fortibus militibus stipatus, non tamen sua vi et fortitudine fuisset servatus, ut ipsemet Psal. 33 docet, regem non servari virtute sua, neque equi fortis celeritate: sed ab uno Deo salutem contingere. Quare licet multorum militum viribus David auctus fuisset, non tamen tam certum fuisset auxilium, quam quum ephod accepit. Nam per ephod aditus ad Deum ipsi patuit, ut quid in rebus angustis facto esset ipsi opus intelligeret: et Deus ipsum veluti manu comprehensum certiorem faceret, se praesentem ipsi adfore in omnibus periculis, et ex omnibus salvum et incolumem praestiturum. En qua ratione Deus servis suis de rebus necessariis providet, de quibus tamen illi nunquam cogitarant. Nos quidem sane non oportet adeo negligentes esse, ut non sollicite investigemus quae nobis necessaria sunt, ut Deum precibus pro illis sollicitemus, donec tandem ab ipso impetremus. Quare quo maioribus undique cingimur periculis, eo diligentius ad Deum confugere debemus: et quum fecerimus quaecunque in nostra erant potestate, ne tamen a nobis ipsis nostram salutem manasse existimemus: sed quidquid praestiterimus, Deum dicamus sua virtute operatum, et consilia nostra ad optatum finem direxisse. Idcirco dicit propheta Deum filiis suis dormientibus cibum et potum suppeditare: id est, quietem ipsis dare, frementibus licet incredulis, et miris modis sese torquentibus, et adversus Dei filios consilia perniciosa ineuntibus, quibus fideles vehementer possent commoveri, sed Deum filios suos dormientes servaturum: id est e periculis erepturum, etsi neque viribus, neque consilio et industria, neque sollicitudine suam salutem ipsi queant promovere. En quomodo Deus nostras cogitationes superat, et nobis incogitantibus et nesciis necessaria providet, ut etiam longe melius et felicius res nobis succedant, quam sperare ausi essemus. Quamobrem hic locus est dignissimus observatione, quum ephod legimus allatum ab Abiatharo Davidi, non quidem petenti, neque de tanto beneficio cogitanti: sed Deo ipsius miserante, quem in difficultatibus alioqui sine consilio fore praevidebat. Caeterum Deum quidem certum est non fuisse isti ephod alligatum, et sine illo potuisse suam praesentiam et auxilium Davidi communicare: sed quoniam inquirendae divinae voluntatis hanc rationem Deus in lege praescripserat, idcirco eandem sequi voluit, ut David in timore et reverentia divini numinis retineretur. Hoc igitur ephod Iudaei admonebantur, se in Dei populum electos fuisse, et per sacerdotii gratiam in amore Dei retineri. Erat enim sacerdotium quaedam introductio ad Dominum nostrum Iesum Christum: quod a se nihil firmum et solidum habebat, sed erat tantum umbra et figura sacerdotii Christi. Quum igitur Deus se Davidi per ephod patefecit, ea ipsum ratione magis ac magis in suis promissionibus, et in spe nunquam defuturi sibi auxilii divini confirmavit: quemadmodum experientia satis superque testata est Deum fuisse Davidis servatorem et protectorem: et ipse tam saepe publico testimonio professus est.

Sequitur in textu, Davidem postquam Saulem intellexisset colligere exercitum ut se in illa urbe Ceila opprimeret, iussisse sacerdotem Abiatharum ephod adferre. Porro non existimandum est Davidem aliqua superstitione vim aliquam divinam ephod illi attulisse, ut solent magi et incantatores chartis quibusdam et aliis istiusmodi nugis multum tribuere, a Satana delusi et fascinati: et quidem ab ipsa Dei lege vel evangelio descriptis: ut solet diabolus tanquam simia Dei opera imitari, ad miseris hominibus imponendum, qui et ipsi et illusionibus ipsius adhaerent. Sed David nulla superstitione ductus est, quandoquidem neque inventor ephod fuerat, neque in illo haerebat, sed in Deo spem reponebat, usus tamen ephod tanquam medio

quo Deus suam praesentiam pollicitus fuerat. David itaque non haesit in figura, sed ad suum finem illam retulit. Atque hac ratione fideles ab incredulis in omnibus rebus externis et caeremoniis differunt. Nam increduli multa sibi fingunt et imaginantur, quae totidem media sibi persuadent ad Deum persuadendi, et eum sibi conciliandi. Atqui non licet hominibus cultum aliquem novum inducere: sed inter verbi ipsius mandata ipsos oportet subsistere. Quemadmodum hodie papistae hanc figuram cum aliis multis retinent, in quibus purum Dei cultum aiunt consistere, et quaecunque superstitio suaserit sequuntur. At si propius inquiratur unde ritus isti fluxerint, meras nugas inveniemus esse, quas sibi quisque pro libidine finxit: ut is vir bonus et sanctus sit existimatus, qui externum aliquem ritum invexit, et magis pietatem externo gestu, licet verbo Dei spreto, simulavit. Nos itaque discamus intra simplicitatem verbi divini consistere, in eo nostram esse positam salutem persuasi. Deinde quoniam ea est hominum infirmitas ut facillime abutantur verbo divino, danda est opera ut ad rectum finem et scopum Dei mandata referamus. Sic exempli gratia multi stulta superstitione baptismi et coenae legitimum illorum usum corrumpunt. Alii enim fiduciam suam in visibili et externa figura collocant: alii etiam in veneficia et praestigias convertunt. Nos vero quum signa quaedam accepimus a Domino, demus operam ut finem in quem a Deo proposita sunt intuentes, ad illum etiam collimemus. Sic David signo isto externo est usus. Neque enim fidem suam in illo ephod posuit, sed tanquam imagine et signo favoris et praesentiae divinae usus est in quo non subsistendum scivit, sed longius inspiciendum, nempe ad mediatorem usque assurgendum. Hunc in finem igitur David afferri sibi a sacerdote ephod postulavit. Nos igitur externis signis utamur ad fidem infirmam confirmandam: sed ad Deum semper assurgamus et solum illum quaeramus: ita si quis quae dat nobis ad fidei confirmationem, utentes, ne illa sint nobis potius impedimento quam adiumento. Porro etiam hic observandum, Davidem nihil extra vocationem suam gessisse. Nam sacerdoti ephod reliquit, quod ipse non attigit. Ex qua Davidis modestia discamus ultra mensuram et vocationem nostram nihil aggredi, sed ad quam quisque vocationem a Deo electus est, in ea se exerceat, et quid cuique Deus permittat animadvertat. Oziam regem suffitum ad altare facere volentem, et eum honorem qui ad ipsum non pertinebat sibi arrogantem, Deus perpetua ignominia et dedecore lepra nimirum percussit, Davidem contra quum legimus reliquisse sacerdoti ephod quod in manibus illi Deus tradiderat, sciamus tanta sollicitudine et reverentia in Dei timore ambulasse, ut nihil aggressus sit contra suam vocationem a Deo praescriptam: et in Domini auxilio et favore et benedictione, quam toties expertus erat spem suam collocasse. Hinc discamus, si Deum propitium habere volumus et in rebus incertis auxilium ipsius consequi, ad ipsum precibus confugere, et propositam nobis ab ipso viam ita premere ne ad laevam aut dextram deflectamus: et ne quid temere suscipiamus, et omnem superbiam et arrogantiam deponamus: sed contra cum humilitate et modestia, nostrae tenuitatis conscii, ad ipsum accedamus: persuasi nos propositam nobis viam ab ipso insistentes, ipsius praesentiam et auxilium in rebus necessariis inventuros: et non solum facilem et benignum illum erga nos fore, sed etiam ad auxilium nobis ferendum paratissimum.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA LXXXIII.

7. *Nuntiatum est autem Sauli, quod venisset David in Ceilam, et ait Saul: Tradidit eum Dominus in manus meas, conclususque est ingressus urbem in qua portae et serae sunt.* 8. *Et praecepit Saul omni populo ut ad pugnam descenderet in Ceilam, et obsideret David et viros eius.* 9. *Quod quum David rescisset, quia praepararet ei Saul clam malum, dixit ad Abiathar sacerdotem: Applica Ephod.* 10. *Et ait David: Domine Deus Israel, audivit famam servus tuus, quod disponat Saul venire in Ceilam, ut evertat, urbem propter me.* 11. *Si tradent me viri Ceilae in manus eius? et si descendet Saul, sicut audivit servus tuus? Domine Deus Israel, indica servo tuo. Et ait Dominus: Descendet.* 12. *Dixitque David: Si tradent me viri Ceilae, et viros qui sunt mecum, in manus Saul? Et dixit Dominus: Tradent.* 13. *Surrexit ergo David et viri eius quasi sexcenti, et egressi de Ceila, huc atque illuc vagabantur incerti, nuntiatumque est Sauli quod fugisset David de Ceila, et salvatus esset, quam ob rem dissimulavit exire.* 14. *Morabatur autem David in deserto in locis firmissimis, mansitque in monte solitudinis Ziph: quaerebat eum tamen Saul cunctis diebus et non tradidit eum Dominus in manus eius.* 15. *Et vidit David quod egressus esset Saul ut quaeret animam eius. Porro David erat in deserto Ziph in sylva.* 16. *Et surrexit Ionathas filius Saul, et abiit ad David in sylvam, et confortavit manus eius in Deo.* 17. *Dixitque ei: Ne timeas: neque enim inveniet te manus Saul patris mei: et tu regnabis super Israel, et ego ero tibi secundus: sed et Saul pater meus scit hoc.* 18. *Percussit ergo uterque foedus coram Domino: mansitque David in sylva, Ionathas autem reversus est in domum suam.*

De Saulis obstinatione verba fecimus superiore concione, quem quum Davidem videret Philistaeorum agmen profligasse, oportebat placari, et deponere odium et malitiam, etiam si David alicuius criminis reus peractus fuisset. Nam poterat tam egregio facto praeteritorum memoria deleri: quomodo igitur non multo magis ira ipsius mitigabatur quum David esset innocens. Et quum tanto beneficio populum, et regem ipsum sibi devinxisset, quare non deponebat omnes iras, et Davidi conciliabatur? Sed ita solent in peius increduli ruere, postquam a Deo derelicti venerunt in diaboli potestatem. Transeamus itaque ad Davidis sollicitudinem in quam venit quum Saulem audivisset ingenti cum exercitu Ceilam adversum se progredi: ex qua tamen non fuisset egressus, si fideles sibi fore incolas arbitratus esset. Sed in his angustiis ad Deum confugit, et interrogat, sitne Saul adversus ipsum descensurus. Cui respondetur, descensurum. Et iterum interrogat: An sit in ipsius manus ab incolis tradendus. Cui vicissim respondit Dominus, traditum iri. Quamobrem urbe egressus est, et huc illuc vagatus fuisse dicitur, quod animi dubius nesciret ubinam tutam aliquam sedem reperiret, aut an posset in aliquo terrarum angulo latere. Quare incertus et dubius exivit Ceila, remque totam, non fortunae, ut profani loquuntur, sed Deo commisit. Hic in primis observandum Davidem nunquam ita malis suis perterritum, quin ad Deum tanquam ad asylum confugerit. Quod exemplum nos decet imitari, ut in summis nostris angustiis, nos humanis omnibus mediis et auxiliis deficientibus, et nulla spe salutis apparente in Dei manus res nostras deponamus, et precibus ad ipsum confugiamus, et consilium petentes ab ipso, et bonum exitum sperantes. Nos hodie quidem non eam habemus visibilem interrogandi Dei facultatem quam habuit David olim: non habemus ephod sacerdotale, ad Domini voluntatem requirendam. Verum ut ante attigimus, sufficit Deum suam voluntatem nobis, ad quam omnes actiones nostras erigamus, patefecisse. Nos igitur si diligentiam adhibuerimus in consulendo Deo, profecto quam viam sequi nos oporteat per totum vitae nostrae curriculum demonstrabit. Et praeterea sancto suo spiritu reget, et consilium in rebus angustis suppeditabit, et licet nos a nobis ipsis consilium non habeamus, abunde suggeret. Quamobrem danda est omnis opera, ut quum desperata salus videbitur, et de nobis actum, ad Deum sedulo confugiamus, et in desperatis rebus ab ipso consilium petamus, ut quid expediat et utile sit nobis demonstret: quemadmodum fecisse Davidem videmus. Quanquam si ex humanae rationis sensu de responso quod Davidi datum est iudicemus, valde tenue et ieiunum videri possit, licet in eo divinae bonitatis evidentissimum testimonium exsisteret. Nam Dominus respondit: *Saulem cum ingenti exercitu venturum.* Qualem vero inde spem David concipere potuit: imo quam graviter perculsum fuisse verisimile est? Nam Deum posse ipsius Saulis conatum impedire sciebat, et Saulem etiam ab incepto revocare: quam ob causam etiam Dominus per prophetam dicit, *Se inimicorum suorum naribus ponere circulum, et fraenum in labiis ipsorum, et ipsos pro arbitrio suo circumducere.* Videbatur ergo David apud Deum posse conqueri, quod Sauli tam laxas habenas daret, et non haberet rationem sui, qui cum tot difficultatibus non alia de causa luctabatur, quam quod Dei verbum sequeretur. Sane quod ad illud Domini responsum attinet, David eo vehementer turbari poterat, quasi Deus ipsum obruere velle videretur: quandoquidem etiam Deus incolarum Ceilae corda flectere poterat, ne Davidem Sauli proderent, sed contra pro ipsius salute adversus illum fortiter dimicarent, et clausis portis Davidem defenderent, et a Saulis furore protegerent. Sed Deus nominatim respondet: *Traditum iri Davidem ab incolis Sauli:* quamobrem haec secunda videbatur accedere ad priorem ingentis luctus causa, quasi Deus nollet ipsius misereri, et in difficillimis rebus auxilio ipsum iuvare. Hinc vero discamus, licet non omni ex parte nobis Dei verbum satisfaciat, et nullam occasionem laetitiae praebeat, tamen contenti esse Dei verbo: quo se nostri singularem curam gerere patefacit. Hac enim ratione quascunque tentationes facillime superabimus, etsi Deus igitur non polliceatur se nos ab omnibus miseriis et calamitatibus immunes facturum, sed potius multas difficultates, quibuscum nobis erit luctandum proponat, ut praemoniti facilius eas feramus, non ideo recedendum est nobis ab officio, neque despondendus est animus, ut multi sunt adeo delicati ut se a Deo veluti foveri sinu velint, sic ut nullis omnino malis afficiantur. Contra vero Deus nos deiicere et humiliare vult, nostramque patientiam exercere, et obedientiam explorare, an sincero animo ipsi serviamus, et ab ipso toti pendeamus. Praeterea peccata nostra corrigere, et a mundi amore nos retrahere et illius oblivionem nobis inducere. Denique multae sunt causae propter quas variis nos afflictionibus exerceri oportet. Sed hoc videtur insolens iis qui nihil pati volunt. Verum exemplo Davidis docemur propositam nobis in evangelio conditionem placide sequi, ut licet fideles multis calamitatibus et miseriis obnoxii sint, ad quam conditionem eos vocatos esse docet Paulus, non tamen unquam a vero Dei timore resiliamus, et ab ipsius cultu dimoveamur.

Et hoc in primis hoc loco observandum, ubi Davidi respondetur a Domino, Saulem cum ingenti exercitu venturum, et Ceilenses quibuscum versa-

batur ipsum Sauli tradituros. Deinde et notanda est hominum ingratitudo in Ceilensibus, qui Davidem, a quo nuperrime summo beneficio fuerant affecti prodituri fuisse dicuntur. Nam quum obsidione premerentur, et faucibus ipsorum mors immineret, nullaque spes salutis appareret, David ex improviso, neque rogatus advenerat, sed ultro ipsis laborantibus auxilium tulerat, adeo ut ipsi magnopere devincti essent, et quaevis pro ipso pericula subire tenerentur. Nam exigua militum manu ingens hostium agmen profligarat, et vitam periculo imminentis mortis obiecerat, suppetias ipsis laturus. Quare non videntur ipsi satis magnam referre gratiam de tanto accepto beneficio potuisse: verum tamen triduo post acceptum beneficium quum parati sunt benefactorem in hostis potestatem tradere, nonne summae ingratitudinis cum summa crudelitate coniunctae rei facti sunt. Sed ista commemorantur idcirco ut benefaciendo discamus homines non intueri: quandoquidem mercedem hic non debemus exspectare. Non semel David pro benefactis iniurias passus est, et spe delusus, et pro bono malum ipsi repensum est, sed nihilominus tamen in vocatione perstitit. Hinc itaque discamus fideliter ad quodcunque opus Deus nos vocaverit, operam nostram navare, cognoscentes nos licet ingratis et indignis hominibus, nihil debeamus, Deo tamen nos devinctos esse, cui omnino parendum est. Ac si officio nostro defuncti patimur ab hominibus ingratitudinem, et ii quos nobis multis beneficiis devinxeramus, nos pro referenda gratia contumeliis et iniuriis afficiunt: ne idcirco tamen ab incepto desistamus, sed alacriter pergamus: et si natura nostra repugnavit, utpote infirma, Deum precemur uti nos ipse regat et in officio contineat. Hanc ob causam Paulus fideles exhortatur ne benefaciendo declinent. Noverat enim ille quam multis et quam variis occasionibus homines ab officio avocentur: quum praesertim inanem operam se ludere sibi persuadent, et praesertim si pro benefactorum compensatione, iniurias, et contumelias exspectent, et non tantum iniurias sed etiam saepissime mortem ipsam ii in quos multa sunt collata beneficia tanquam in inimicos capitalissimos moliantur. Paulus igitur tantum hominum malignitatem et ingratitudinem animadvertens, ait, nos, quidquid, acciderit oportere patienter ista tolerare, et nunquam benefaciendo defatigari, et Deum ipsum intuentes oculos ab omnibus iis quibus ab officio deterreremur, avertere.

Atque hactenus de Ceilensium ingratitudine adversus Davidem, quem suum tamen liberatorem perfidiose in Saulis hostis ipsius manus erant tradituri. Porro subtiliter non est disputandum, fuerintne illi Davidem nec ne tradituri, si Saulis adventum exspectasset, in qua tamen otiosa quaestione multi sui ingenii acumen sophisticis imaginationibus ostentare solent. Quaerunt enim quinam fieri possit ut David post liberatam urbem ab obsidione Philistinorum prodendus fuerit ab incolis, aut ut ipse victor post profligatos hostes urbem exire cogatur, quod rationi plane repugnare existimant. Sed incomprehensibile nobis Dei consilium hic observandum est, de iis quae contingere potuerunt. Nam quaecunque homines accidentia dicunt et fortuita, sunt tamen certissima Dei decreta, ut si Dei consilium inspicimus, nihil omnino casu vel fortuito fieri certum sit: sed quum sensus nostri non possint propter tenuitatem tam alta et profunda Dei iudicia perscrutari, quae non capiunt, ipsis sunt adoranda. Caeterum in istiusmodi scripturae phrasibus observandum Deum se ad nostri captus modulum accommodare, veluti quum dicit si manseris in urbe morieris, sin vere exiveris, vitae tuae consules. Atqui extra omne dubium est Deo compertum esse quamdiu nos in terris velit vivere, et habere rationes quibus vitam nostram protegat, sed tamen Deus vult nos intra mensuram nostram retineri: hanc ob causam quum Dominus dicit Davidem, si mansisset in urbe Ceila fuisse prodendum ab incolis, non intelligendum est quasi Dominus non posset aliter disponere, et animos incolarum flectere, sed Deum monuisse Davidem de incolarum perfidia ne temere se ipsis committeret. Quandoquidem igitur Deus quid facto nobis opus sit declaret, quemadmodum in sacris ipsius providentia nobis multis locis describitur, summopere cavendum est ne temere nubes ipsas transscendere velimus, ut multi fanatici homines quidlibet temere aggrediuntur, sed potius in sollicitudine ambulandum et quid nostri sit officii, quidve Deus praecipiat diligenter inquirendum, interim certo persuasi vias omnes nostras in Domini manu esse, quod ipse sibi tanquam proprium retinet, vita suorum tueri et conservare. Ambulandum igitur nobis est in viis Domini, id est nihil temere suscipiendum, sed in Domini mandatis cum timore et reverentia ambulandum.

Transeamus ad ea quae sequuntur, quibus dicitur Saul postquam audivisset Davidem exivisse de Ceila et servatum esse, ab incepto destitisse, ex quibus apparet non sine causa Deum Davidi patefecisse, fore ut si in urbe Ceila remaneret ab ipsis incolis proderetur et in Saulis manus traderetur: nihilominus tamen hinc apparet Deum variis quidem modis suos explorare, sed tamen sic omnes illorum tentationes moderari, ut bonum exitum faciat, et nunquam permittere ut fideles supra vires affligantur: Nam obsecro quis effecit ut Saul iam collectis viribus, et ad iter accinctus, gradum revocaret, et ab incepto desisteret? et quum Davidi vix locus esset, quo fugeret, et ad Philistaeos confu-

gere non posset, quid factum est ut fugientem non sit insequutus? facile enim erat hominum iudicio Davidem undequaque clausum, et tanquam in laqueos coniectum intercipere? Sed videmus Deum veluti in nares Saulis iniecta fibula duxisse ipsum et vel invitum a proposito reduxisse. Quare Davidis licet patientiam Deus exercuerit, quum urbe fugere coactus est, et profugus velut in apertas lupi fauces se coniicere, Deus tamen sic afflictum vehementer recreavit, cum eius misertus est et Saulis impetum fregit, qui hominum iudicio Davidem videbatur facillime in suos laqueos induturus si ab incepto suo non destitisset. Nullus enim Davidi tutus locus ad fugam videbatur, et urbe, incertus quo iret, profugerat inops consilii, et quid ageret incertus, Saul autem cum instructo exercitu Davidem insequutus, per sylvas et loco avia immissis adversus ipsum militibus tanquam venaticis canibus qui ferae vestigia premerent, quibus canibus et feris bestiis Saul non indigebat ad Davidem misere laniandum, facillime ipsum oppressisset. Ac plerumque fit ut aulici isti servi, gratiam et autoritatem aliquam venantes, etsi momentaneam, omnis humanitatis obliviscantur, et tanquam clausis oculis, in omnem crudelitatem praecipites ferantur, cuius utinam ne tot exempla in regum ac principum aulis quotidie cernerentur. Quamobrem non leviter hic praetereundum divinum auxilium quo miraculose David Saulis manus effugit, et hoc exemplo D. Pauli doctrinam magis ac magis oportet confirmari, nempe Deum esse fidelem et nunquam permissurum fideles ultra vires suas tentari, sed omnibus ipsorum afflictionibus et angustiis, felicem exitum daturum. Altius, inquam, animis nostris infigenda doctrina ista est, et in Davide tanquam in speculo contemplanda promissorum Dei veritas, re ipsa demonstrantis se, licet in quasdam angustias et difficultates nos coniiciat, ex quibus nullus detur exitus hominum opinione, nihilominus adiuvare suos tempore opportuno, ac proinde sperandum in ipso, quicunque tandem casus ingruerint, et omnis in ipso fiducia collocanda, fore ut nos nunquam deserat, sed in summis difficultatibus adiuvet. Discendum denique Deum saepe permittere ut in istiusmodi difficultates incidamus, quo discamus ad ipsum confugere, et eius invocandi maiorem occasionem habeamus, ex cuius providentia et bonitate nos pendere cognoscimus. Sic pater noster Abraham, quotiescunque in summas angustias incidit, et in immensam tentationum abyssum immersus est, ad Deum unicum perfugit. Et nominatim iussus a Deo filium suum unicum Isaacum interficere, et victimam in holocaustum offerre, valde obstupuit: sed tamen exemplo suo docuit, quod solatium nostris omnibus malis et difficultatibus quaerendum sit, quum ait: *Dominus providebit.* Quod ad Saulem attinet, quare non oblitus est malitiae, et cur non meliorem mentem induit? Nam quamdiu vixit Davidem persequutus est, et ad mortem quaesivit. Quamobrem Saulem apparet non aliqua humanitate, neque respectu aliquo Davidis victum iter abrupisse, sed a Deo coarctatum, et veluti fibula naribus iniecta deductum instar ferarum, quae caveis inclusae nunquam naturam suam mutant, sed rabiem despumant, etsi tamen conclusae nocere nequeant. Sic Deus Saulem veluti oestro Satanae impulsum compescuit: et licet furore totum frementem ita cohibuit, ut se movere tamen non potuerit, quod furiosum hominem vi sua interiore coerceret. Hic notandum, rationes multas Deum habere nos servandi, et ex hostium manibus eripiendi, quod deinceps pluribus videbimus: sed istud exemplum in praesentia debet sufficere, ex quo discimus, Deum saepe permittere ut hostes adversus nos vana consilia ineant, et rationes quaerant quibus nos funditus pessumdent, et in ultimum exitium coniiciant, quae tamen omnia Deus dissipat momento et nubibus irrita donat. Atque hostes quidem Deus, si vult, immutare potest, et ipsos lupos in agnos et oves transformare. Sed non semper facit, quod variis modis nos ille suam beneficentiam velit experiri. Nam quum Deus hostes nostros immutat, gratiam quidem et bonitatem ipsius sentimus singularem, et quae magnam nobis laetitiam afferre debet: si quidem quidquid in votis habere possemus nobis contingit, factis amicis iis qui nos antea persequebantur. Verum et alia ratione benevolentiam ipsius experimur, ut et diabolo et omnibus ipsius ministris audacter insultemus, et Deo gratias immortales agere discamus ex animo, quum hostes qui faucibus apertis nostrum sanguinem sitiebant, et iamiam laniaturi nos videbantur, sic cohibet vi sua quadam arcana, ut ne movere se quidem adversus nos possint, licet vehementer expetant et conentur. Hoc igitur conspicuum exemplo Davidis, quem Saul quidem persequi non destitit, sed nunquam tamen in ipsius manus venire Deus permisit. Nullus vero hic fortunae locus est. Nam quod ante diximus Davidem cum suis militibus exeuntem Ceila fuisse vagatum incertum, debet de hominum opinione intelligi, quibus David inops consilii et incertus vagari videbatur: quandoquidem ex sacris monumentis discimus Davidem omnia facillime superasse pericula Dei nimirum auxilio. Nam hominum vita posita est in Dei manu: ac proinde certum est ne capillum quidem capitis sine ipsius voluntate casurum. Neque enim ista Davidi tantum conveniunt, sed omnibus fidelibus scribuntur: et istis docentur, Deo sese committere et ad ipsum difficillimis rebus confugere, quos suo praesidio tuetur et ex omnibus periculis eruit. Ac licet nonnunquam hostes veritatis in nos aliquam potestatem

obtineant, id Deo volente et permittente fieri sciamus et singularem utilitatem ex eo percipiamus. Quid enim alioqui nobis miseris fieret, si diabolus et increduli sua consilia possent ad exitum perducere? quam infelix esset nostra conditio? Sed quum Deus ipse testatur se ipsum nos illis permittere, et velut in manus ipsorum tradere, adeo ut increduli et improbi homines saepe nos in sua potestate retineant, et gravi iugo premant, hoc nobis persuasum esto, nihil ipsos adversum nos posse, nisi quatenus ipsis Deus habenas permiserit. Hoc ipsum in Davide tanquam totius ecclesiae quadam imagine possumus contemplari, quemadmodum et ipsemet Domini nostri Iesu Christi fuit figura. In ipso igitur fidelium omnium conditionem intueri licet. Quamobrem hostibus nullum finem facientibus adversum nos varia consilia ineundi, et dira quaeque moliendi, et si hac non successerit, alia via aggrediendi, fortiter tamen adversus ipsos stemus, Deumque sciamus hac ratione velle in nostra salute glorificari: ac quum ipsi placuerit nos ex ipsorum faucibus eripere, quidquid impii illi et improbi homines moliti adversum nos fuerint irritum fore, et in tenues auras abiturum, Deumque nos ex ipsorum potestate liberaturum. Atque in hac Dei providentia nobis est conquiescendum. Deum quidem sane precari debemus ut hostium nostrorum malitiam immutet: sed nihilominus si modis istis nos vult exercere, tanto vehementioribus ét ardentioribus votis ad ipsum confugiendum est, ut ipsi nos placide subiiciamus, nosque et nostra omnia ipsi submittamus, exitum quem ipsi placuerit, patienter praestolantes. Quod perfectum iri non possumus dubitare, quandoquidem a Deo sumus in numerum filiorum adoptati, et pro ecclesiae membris recepti.

Deinceps sequitur Ionathanum ad Davidem venisse in desertum Ziph, his verbis: *Et surrexit Ionathas filius Saul, et abiit ad David in sylvam, et confortavit manus eius in Deo. Dixitque ei: Ne timeas: neque enim inveniet te manus Saul patris mei: et tu regnabis super Israel, et ego ero tibi secundus: sed et Saul pater meus scit hoc. Percussit ergo uterque foedus coram Domino.* Ex quibus verbis apparet quam fideliter et constanter Ionathanus amicitiam cum Davide coluerit: cuius constantiae at fidei laus non sic ipsi tribuenda quin ad fontem et originem ascendamus: quum minime dubium sit fuisse fidem Dei promissionibus nixam. Davidem enim unctum Samuelis ministerio sciebat, regemque Dei mandato designatum: quod quum intuetur, statuit oportere Dei voluntatem et decretum impleri. Hinc illa Ionathani fides et constantia in amicitia erga Davidem: quae non est leviter praetereunda: quandoquidem Ionathanus placide se Dei voluntati per prophetam patefactae submisit, etsi cum ipsius dedecore et detrimento fieri videbatur haec mutatio. Nam promissione illa quam Ionathanus intuebatur in amicitia Davidis permanens, a successione in regiam dignitatem arcebatur. Quare quod Ionathanum David tam arctae amicitiae vinculo coniunxit, Saulem adversus eundem tam vehementer exacuit. Unde apparet quam variis modis Dei verbum in hominibus operetur: aliis ira et furore aestuantibus, aliis vero sese placide submittentibus et deiicientibus, ipsos Deo suo spiritu sancto gubernante, ut verbum ipsius non solum sit auro et argento pretiosius, sed etiam melle dulcius. Et hoc singulari observatione dignum est. Nam si rationem investigamus quae Saul adversus Davidem exarsit, ad Dei verbum Samueli commissum assurgendum est. Veritas ergo illa prophetae patefacta fuit instar facis cuiusdam: qua Saul sic inflammatur, ut in furorem et rabiem totus convertatur. Ionathanus vero contra filius ipsius Davidem amplectitur, vitamque pro ipso exponit, et patris obliviscitur, spemque regiae dignitatis retinendae prorsus abiicit, Davidique debitum relinquit: quod sane prorsus admirandum est. Quod quum intuemur, minime videri debet hodie insolens, si Dei verbum tam varios tamque repugnantes et diversos effectus sortitur. Exempli gratia: Unum et idem evangelium praedicatur, cuius tamen quam varii effectus? Nam alii quidem docentur, alii ringuntur, et dentibus infrendent adversus Deum et evangelii praedicationem. Quod sane Dei verbo non possumus imputare, quasi vitium illud ipsi natura sua inesset. Deus enim satis aperte demonstrat mortalibus adversus Dei verbum pervicaciter calcitrantibus, nihilominus tamen illud bonum esse. Contemptus igitur ille necessario, non a verbo, sed ab hominum contumacia et rebellione promanat, qui superbia inflati audita evangelii doctrina tanquam immanes bestiae cornu Dei maiestatem petere non verentur. Alii vero prius variis superstitionibus impliciti, et multis vitiis dediti, sic verbi divini praedicatione tanguntur, ut peccatorum serio sensu afficiantur, et regenerentur, ac magis magisque deiiciantur et humilientur coram Domino, sic ut pro natura quam prius efferam habebant, adeo ut odorem evangelii ferre non possent, neque paterentur ulcera sua tractari, contrariam prorsus induant et immutentur a Domino, sic ut pro leonina pelle induant agninam, seque Dei voci subiiciant, et ad ipsius obsequium componant. Hinc igitur apparet Dei verbi praedicatione alios exacerbari, alios vero domari: in aliis rebellionem et contumaciam augeri: in aliis vero tantam mutationem fieri, ut pristinam malitiam abiiciant, et omnibus affectionibus Deo et ipsius veritati repugnantibus nuntium remittant. Quae quum intuemur, agnoscamus nos a minimo ad maximum adversus Deum rebelles et contumaces

fore, nisi ipsemet in nobis per sancti sui spiritus efficaciam operaretur. Nam quod reprobi homines magis ac magis indurantur, et adversus propriam salutem conspirant, proprium est humanae naturae: a qua Deus suos eximit. Homines enim antea increduli placido et mansueto animo Dei verbum excipientes, non propria virtute et industria moventur, sed singulari quodam Dei beneficio, per sanctum suum spiritum in ipsis agentem. Idcirco divus Paulus videns multos ex Iudaeis adversum se suamque doctrinam insurgere, alios vero eandem ut puram et sanctam admittere, dicit oportere perfici quod olim per prophetam praedictum est, nimirum indurari magis ac magis improbos quum Deus loquitur: quoniam mentem habent amaritudinis et contradictionis, ut omnibus quae proponuntur ipsis contradicant, et sese opponant. Contra vero quum Deus in nobis sancti sui spiritus efficacia et virtute sic operari vult, ut praedicationi verbi et doctrinae coelesti fidem adhibeamus, tantumque apud nos pondus obtineat ut nos ipsi ultro subiiciamus, et ad ipsius obsequium componamus singularis beneficii loco habendum est. Nos itaque discamus nobis ipsis displicere: et praesertim diabolo nos alliciente et ab obedientia Dei retrahente, caveamus illam abyssum immensam in quam plerumque praecipites multi feruntur, ut adversus Deum fremant, eiusdemque voluntati resistant. Et praeterea cognoscentes nos non posse ex nobis ipsis, ad fidei obedientiam nos componere, Deum precemur, ut nos per sanctum suum spiritum regeneret et regat: ut non tantum aures nostrae externo verbi sono, per mortalem ministrum praedicato, feriantur: sed nos interius virtute sua alloquatur, et incredulitatis nostrae talem sensum nobis iniiciat, quo ad regenerationem aspiremus: quod proprium est Dei officium. Nam sacra scriptura docet nos verbi divini praedicationi attendentes fieri novas creaturas. Licet enim neque aures neque oculos, neque manus, nec denique corpus ipsum mutemus, tamen cogitatione et affectibus ac voluntate immutamur. Quamobrem quum Ionathanum audimus constanter in amicitia Davidis perseverasse, sciamus eam virtutem a fidei radice tanquam fructum promanasse. Praeterea hinc observemus Dei verbo credendum esse, non tantum quum gratum et iucundum illud est, et votis nostris respondet: sed etiam placide admittendum licet grave sit et acerbum ac miseriarum plenum. In primis autem perseverantiam esse necessariam sciamus, ne tantum bene incipiamus, Deique gloriae studium aliquod ostentemus et levi aliquo fulgore oculos hominum perstringamus: sed constanter ad finem usque perseveremus, et adversus quascunque tentationes fortiter pugnemus, donec superaverimus. Neque enim Ionathanus sine multis difficultatibus et sine lucta venit ad Davidem in desertum, suamque amicitiam testatus est. Filium enim regis gratia et autoritate plurimum valentem, quis dixerit ultro se in discrimen vitae et in apertum mortis periculum, tot hominibus illius actiones explorantibus, et patre ipso Saule, coniecturum, ob amicitiam qua Davidem complectebatur. Profecto sciebat Ionathanus se non sine discrimine posse ad Davidem venire: et iam iram patris senserat e cuius manibus vix evaserat: sed nihilominus Davidem quaesivit, et ad eum venit. Sed in quibus locis obsecro? In saltibus, et desertis in quibus nullae munitiones, et ne habitatio quidem in qua exciperetur. Eant igitur iam perfidiosi homines et suas difficultates et angustias praetexant, quum non tantum hominibus sed ipsi etiam Deo perfidiosi fuerint, et ab officio recesserint: cuiusmodi multos male feriatos homines videas frontem perfricare et vana effugia quaerere quum evangelio renuntiarint, et improborum iniquitati consenserint. Sic hodie Iudaeos videmus istis larvis suam impietatem tegere, se libenter quod rectum est sequuturos, sed se tot hostibus undique circumdari, tot periculis premi, ut Deum tentaturi sint, et suae famae iacturam passuri, et offendiculum multis allaturi si secus fecerint. Sic multi iocantur et larvas obtendunt quum sese fortiter et magnanimiter gerere deberent in fide sua palam asserenda: et perfidiose adversus Deum et homines agunt: et sibi ad quodvis flagitium habenas permittunt: et si miseri fideles persequutionem patiuntur, sive metu, sive alio affectu, patiuntur innocentem sanguinem effundi, et modo suam apud homines autoritatem retineant, parvi faciunt perfide adversus Deum et homines agere: aut si non eo usque improbitatis veniant, satis fecisse putant se officio, si non consenserint in aliorum crudelitatem et Dei contemptum: et tamen duabus sellis sedent, et quovis vento feruntur. Illos quidem fateor rebus secundis et prosperis, ut viros simulent, fidelibus conversari, et de se multa polliceri: sed quum rebus adversis terga dederint, et neutros se praebuerint, satisfecisse se officio arbitrantur. Hanc igitur doctrinam nos decet magis ac magis usurpare, et scire, nos si remissiores in amore proximorum fuerimus, quam fuit olim Ionathanus in amicitia Davidis, et fidem frangamus quam Deo promisimus ad honoris ipsius et gloriae propagationem, metuque territi Deum reiicimus ut hominibus serviamus, Deum olim rationem a nobis repetiturum quum ultimo illo die causam dicere nos apud ipsius tribunal oportebit, et larvas omnes, quibus se multi tuentur, periculorum nempe metum detecturum. Quamobrem si quis se coram Deo excusari posse putat, quod ab omni periculo tutus esse velit et indemnis, se in hoc exemplo Ionathani intueatur, et officium discat: qui non solum fortunas sed vitam ipsam certissimo periculo et discrimini

mortis exposuit. Nam et ante vidimus Saulem Ionathano mortem minatum, quod in amicitiam Davidis propensum videret: et apud servos graviter conquestum quod omnes scirent filii Davidem amantis adversum se conspirationem. Satis igitur manifesta Ionathani in retinenda Davidis amicitia constantia: quam in usum nostrum referre debemus: siquidem Davidem in desertis et saltibus quaerere maluit, et afflictum consolari, quam in aula regis patris cum gratia et autoritate rebus secundis frui. Quo exemplo pudefieri delicatulos istos oportet, quos vel paupertatis vel periculorum metus ab officio dimovet.

Porro Ionathanus nominatim dicitur, *confortavisse manus Davidis in Domino:* ex quibus verbis apparet non fuisse profanam illam amicitiam, neque mundanam: sed in Dei timore fundatam. Hinc observemus oportere omnes amicitias nostras a Domino incipere, et in eodem pergere et continuare: ne alioquin multa vanitate laboremus. Nam quae amicitiae rebus mundanis nituntur, incertae sunt et inconstantes, et ad omnis aequitatis et iustitiae eversionem saepissime conspirant. Tanto itaque diligentius observanda Ionathani fides erga Davidem: quem consolari voluit in afflicto et misero statu, sed ita tamen ut mediis omnibus illicitis abstinuerit. Namque patris milites Ionathanus poterat quidem sollicitare, et ad Davidis defensionem armare: multorumque animos sibi conciliare. Nam minime dubium est quin Saul multis propter crudelitatem et inhumanitatem esset exosus, et contemptibilis, praesertim quod esset in insaniam versus. Quare Ionathanus satis multas occasiones habere videbatur res novas moliendi: sed satis ipsi fuit Davidis manus in Domino confortavisse. Quamobrem ne ab amicis postulemus ut rationibus obliquis nos adiuvent, aut contra Dei voluntatem: quandoquidem exitus cum Dei maledictione semper est coniunctus: sed in Domino fortificemur, eoque uno contenti simus.

Sequitur autem quae fuerit consolatio: *Dixitque ei: Ne timeas: neque enim inveniet te manus Saul patris mei: et tu regnabis super Israel, et ego ero tibi secundus: sed et pater meus scit hoc. Percussit ergo uterque foedus cum Domino.* Expendamus igitur sigillatim haec verba quibus Davidem fortificavit, nempe fuerunt illa commemoratio promissionum divinarum quae Davidi factae fuerant. Neque vero fecit ille prophetae vel doctoris officium, verumtamen in memoriam Davidi reduxit quae in ipsius animo iam ante insidebant. Quibus verbis utilis admonitio continetur. Ecquis enim nostrum audeat gloriari se talem habere fidem qualem olim habuit David, cuius antea satis clara testimonia habuimus, et sumus in posterum habituri? Non frustra tamen a Ionathano manus ipsius in Domino fortificatae: unde apparet Davidem licet insigni et excellenti fide praeditum, gratam tamen habuisse Ionathani consolationem. Quare licet Deus nos verbo suo confirmarit, et radices illud in nobis egerit, tamen sciamus nos opus habere quotidiana illius commemoratione et repetitione, ut magis ac magis in eo confirmemur. Quamobrem ne nos pudeat, vel a minimis doceri, et conditionem docentis dedignari, quae nimia esset arrogantia: sed Davidis potius modestiam imitemur Ionathani verbis auscultantem, etsi novi nihil afferentis, et nullam coelitus revelationem habentis: sed tantum divinam promissionem in memoriam illi revocantis: *Tu regnabis.* Quinam vero compertum illud habebat? Nempe quid Samuelis ministerio Deus patefecisset probe norat: quamobrem ratam fecit Davidi promissionem, oportet nimirum ut regnet, quandoquidem Domini mandato per Samuelis ministerium unctus fuerat, et rex designatus. Porro quum Ionathanus addit: *Patrem id optime scire,* et de eo persuasum esse, ex eo apparet quam proterve increduli adversus Deum sponte insurgant. Minime id quidem certa et deliberata voluntate, sed furiis agitati ut temere ferantur. Non abs re igitur Ionathanus dicit, patrem suum scire Davidem regnaturum. Sed unde sciebat? Nam non videbat eum tantis copiis munitum ut vi et armis regiam dignitatem occuparet: sed propria conscientia convincebatur, quod Davidem Dei donis insignem esse videret, et de factis ipsi per Samuelem promissionibus certior factus esset. Quantus sit igitur improborum furor, quum a Deo coniecti sunt in reprobum sensum, hinc apparet: ac proinde danda nobis opera ut magis sollicite in Dei timore ambulemus: Deumque precemur ut si sancti sui spiritus aliqua scintilla nos illustrarit, quocunque vocaverit ipsum placide sequamur, et quaecunque nobis occasionem adversus Deum obloquendi darent obliviscamur, ut nihil aliud expetamus nisi deleantur peccata nostra, quo facilior nobis ad Deum tanquam patrem aditus pateat.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA LXXXIV.

19. *Adscenderunt autem Ziphaei ad Saul in Gabaa, dicentes: Nonne David latitat apud nos in locis tutissimis sylvae, in colle Hachile, quae est ad dextram deserti.* 20. *Nunc ergo sicut desideravit anima tua ut descenderes, descende: nostrum autem erit ut tradamus eum in manus regis.* 21. *Dixitque Saul: Benedicti vos a Domino, quia doluistis vicem meam.* 22. *Abite ergo oro et diligentius praeparate, et curiosius agite, et considerate locum ubi sit pes eius, vel quis viderit eum ibi. Dictum est enim mihi quod sit*

valde callidus. 23. *Considerate, et videte omnia latibula eius, in quibus absconditur: et revertimini ad me ad rem certam, ut vadam vobiscum: quod si etiam in terram se obstruxerit, perscrutabor eum in cunctis millibus Iuda.* 24. *At illi surgentes abierunt in Ziph ante Saul: David autem et viri eius erant in deserto Maon, in campestribus ad dextam Iesimon.* 25. *Ivit ergo Saul et socii eius ad quaerendum eum: et nunciatum est Davidi, statimque descendit ad Petram, et versabatur in deserto Maon. Quod quum audisset Saul, persequutus est David in deserto Maon.* 26. *Et ibat Saul ad latus montis ex parte una, David autem et viri eius erant in latere montis ex parte altera: porro Darid desperabat se posse evadere a facie Saul: itaque Saul et viri eius in modum coronae cingebant David, et viros eius, ut caperent eos.* 27. *Et nuncius venit ad Saul, dicens, Festina et veni: quoniam infuderunt se Philistiim super terram.* 28. *Reversus est ergo Saul desistens persequi David, et perrexit in occursum Philistinorum. Propter hoc vocaverunt locum illum Petram dividentem.*

Prout nos variis Deus exercet calamitatibus et afflictionibus, adversus easdem remedium adfert: immo etiam praevenit, ne incautos summa necessitas opprimat: quare sic malis nostris providet, ut ante ictum sentiamus ipsum nostri misertum fuisse. Quemadmodum medicos videmus aegrotorum curam habentes, praevidere quo tempore febris periodus sit reditura, et praecipere ut ea hora cibus illis praebeatur, quod postridie sit illis ieiunandum. Aut quemadmodum pater aliquis filium peregre profecturum non sinit abire discalceatum et vacuum: sed ipsi de rebus necessariis providet: vel sicuti Imperator praevidens futurum cum hostibus praelium, iubet milites corpora curare, et necessaria providere. Non aliter, inquam, Deus paternam de nobis curam gerit, nos comitatur, et in clientelam suam recipit, nostrisque omnibus miseriis medetur, et prout variis et diversis afflictionibus exercet, adversus easdem necessariis remediis munit. Huius doctrinae praesens historia fidem facit, in qua Ziphaei dicuntur ad Saulem Davidem prodituri venisse. Quae sane gravis Davidi potuit tentatio contingere, et eius animum quodammodo labefactare, quasi Deus illum spe sua frustraretur: sed huic tentationi Deus occurrit, praemisso ad Davidem Ionathano, qui afflictum consolaretur, ratasque ipsi factaret promissiones de regno ipsi per Samuelem factas. Quamobrem observandum Deum praevidere necessitates nostras, neque exspectare donec in eas angustias deveniamus ut deplorata salus videatur, sed tanquam alexipharmacis nos praemunire, de quibus ne cogitaverimus quidem, et quae in admirationem rapiant. Sic igitur Deus nonnunquam nos admodum benigne tractat, et munificum se nobis exhibet, quod paulo post non absque causa factum cognoscimus, sed Deum nos istis velut amuletis adversus imminentes calamitates paeparare voluisse. Istud igitur observandum ex eo quod Ionathanum videmus ad Davidem venisse, et ipsum consolatum fuisse, Deo istam benedicente profectionem: quod Davidem oporteret gravioribus quam antea tentationibus exerceri: sicuti Ziphaeos ad Saulem venisse iam videmus ipsum prodituros. Insignis autem istorum fuit ingratitudo. Nam etsi David non ipsos liberaverat obsidione ut Ceilenses, tamen ad totam Iudaeam beneficium illud pertinebat, ac proinde ad Ziphaeos, qui pars erant populi Iudaici. Ac non semel tantum David venit in apertum mortis discrimen, sed subinde vitam exposuit periculis ad populi conservationem. Sed illum oportuit hominum tam ingratum in se animum experiri, et cum multorum malitia colluctari, ut ad Deum solum assurgere et in ipso solo spem suam collocare disceret, atque se ad ipsius voluntatem componere, licet multae ipsi ab hominibus causae desperationis offerrentur. Quanta vero Saulis hic se patefacit hypocrisis Ziphaeos sic excipientis, ut tanquam religiosissimus Dei nomen obtendat, et tanquam a Deo benedictis bene precetur. Vel precationem dicemus esse qua Ziphaeis perfidiose Davidem in manus suas tradere cogitantibus adulatur, Dei nomen in vanum usurpans: quod nimirum frequenti experientia comprobatur. Nam plerumque videas eos qui Dei nullum timorem habent, frequenter in ore nomen ipsius habere: et tanquam clypeum obiicere, multisque modis profanare. Sic fures aut latrones de iis quae rapuerunt et praedati sunt, Deo gratias agere, quasi manu ipsius praedam essent consequuti, non sine contumelia et profanatione solent: neque ulla maior inferri Deo potest iniuria: et insignis est blasphemia Deum facere flagitiorum et rapinarum socium. At nemo nescit quam multi malis artibus ditescant, et ingentes opes accumulent, et tamen ad Deum ista referant. Reges ac principes qui ambitione et honorum nimia cupiditate, et avaritia flagrantes sanguinem humanum fuderunt, et hunc et illum spoliarunt et iniuriis affecerunt, Dei tamen nomine semper gloriantur, et se per Dei gratiam regnare profitentur. Quod vitium omnibus saeculis invaluisse videmus: verumtamen diligenter est nobis observandum quid lege sua Deus olim professus sit, nempe, non passurum ut suum nomen a quoquam accipiatur in vanum. Quamobrem summopere cavendum, ne cum simulatione et hypocrisi Deo gratias de acceptis bonis agamus: et ne Dei nomen temere nostris flagitiis tegendis assumanus.

Caeterum quantis cum difficultatibus David alia ex parte luctatus sit, et in quantas angustias redactus, quum undique a Saule premeretur, est expendendum. Dicitur itaque Saul non statim accur-

risse: sed animos Ziphaeis dedisse, ut vestigia Davidis persequerentur, ut possit ipse tutius hominem insequi et vestigia premere: ac praecepisse ut ad se reverterentur, tum fore ut cum suis militibus descenderet ad eos et Davidem apprehenderet. Hoc vero consilio faciebat ut posset per otium exercitum colligere, quare non arbitrandum est illum procrastinasse, quem antea videmus furore et amentia flagrasse: sed ipsius furori Deus moram iniecit, dum consilio res suas promovere cogitavit, et incauta ira Davidem opprimere, ne possit e suis manibus elabi: et interea David tempus ad evadendum de Ziphaeorum proditione admonitus habuit. Etsi vero potuit nuntius ille humano consilio ad Davidem venire, tamen divina providentia Davidis miserente missum persuasos esse nos oportet. Porro non legimus hic summum sacerdotem quidquam ipsi respondisse, quandoquidem ad illum veluti fortuito nuntius ille delatus est: veruntamen nihil obstat quominus arcana Dei providentia totum istud administarit. Unde apparet re ipsa verum quod initio dixi, Deum nimirum periculis omnibus nostris obviam ire sua providentia: sine cuius ductu et auspiciis ne passum quidem promovere possemus, et quae labantes et incertos etiam sustinet ne plane corruamus. Sic admonitum Davidem hic de Saulis adventu legimus, ut sibi consulendi spatium habuerit. Hanc doctrinam serio meditemur, et agnoscamus nos quod natura caeci simus a Deo regi oportere, quod non possimus procul oculorum aciem extendere, nisi oculos aperuerit. Et licet pericula satis cognoscamus imminentia, rationem tamen illa fugiendi non habeamus, nisi manum ipse porrigat, et viam aperiat. Quare discamus in ipso conquiescere et sic ipsum invocare in angustiis, ut sciamus nihilominus ipsum preces nostras praevenire, neque exspectare donec ad ipsum confugiamus. Nam saepe dum stertimus pro nobis illum oportet vigilare.

Caeterum etsi Davidis salus desperata videbatur, nihilominus tamen Deum invocavit, quemadmodum ipsemet Ps. 34 quem de hac historia scripsit, satis aperte testatur: ubi suas tentationes gravissimas exprimit, quibus sic concussum se fatetur et metu ac formidine suspensum et quid se misero futurum esset ingnorantem, ut se tamen ad Deum confugisse profiteatur. Hinc illae ipsius ad Dominum voces: *Domine serva me in nomine tuo, et in virtute tua me iudica.* Quibus verbis primum sese totum Deo permittit, quod de se et vita sua videretur actum esse. Deinde nihilominus se non temere neque de nihilo ad Deum confugere docet, quum sese offert ipsi iudicandum, et petit ut secundum suam integritatem de causa sua Deus ferat sententiam. Quod dignum est observatione. Nam saepe multi sunt satis audaces et impudentes ad Deum invocandum, quos tamen si summo iure cum ipsis Deus ageret, certum est mereri millies in abyssum divinorum iudiciorum detrudi, quod falso nomine Deum invocent. Davidem igitur observemus exauditionis suae fundamentum ponere iustitiam suam et vitae integritatem: quam ob causam iudicari se a Deo postulat: quasi diceret se non invocare in mala causa Deum patronum, ut saepe multi Deum contra ius omne et aequum favere sibi in mala causa exoptant, et suis cupiditatibus et corruptionibus subiici. Sed David se Deo examinandum proponit, et rogat, ut causa cognita sententiam tanquam aequus iudex ferat. Interea tamen Dei virtutem etiam implorat. Satis enim norat oportere Deum ad nos servandos virtutem suam exserere, licet in integritate vitam degere studuerimus. Qua in re nos ab ethnicis differre par est, ut licet causae nostrae bonitate et aequitate freti simus, et integritate conscientiae, Deum tamen oportere sciamus manum suam ad nos servandos exserere, sine qua nihil illa nobis profuerint. Querelas deinde pluribus persequitur eo psalmo David, inquiens adversus se peregrinos insurrexisse, et crudeles ac barbaras gentes vitae ipsius insidiatas fuisse. Quam *peregrini* vocem quidam sic accipiunt, ut a Davide Iudaeos velint designari, et degeneres animos ipsis exprobrari, quod ab Abrahami progenie defecerint. Quae loquendi formula satis est in sacra scriptura frequens: natio enim illa semper de stirpe sua gloriabatur, et avos praedicabat: sed etiam saepe contra Deus illis primam originem obiicit, et patrum corruptionem exprobrat, et tanquam adulterinam gentem reiicit. Verum duae illae voces quibus David utitur, simul iunctae, potius indicant Ziphaeos cum Saule, et reliqua parte populi, esse instar barbararum gentium adversus vicinos insurgentium et crudeliter saevientium. Quod longe durius est, quam si a remotis gentibus ista fierent: siquidem vicini a vicinis, aut familiaritate quadam iunctis, beneficia potius quam ab incognitis et longe remotis exspectant. Sed quum illa familiaritas in contrariam conditionem vertitur, et omni posito pudore in vicinos saevitur, longe graviora odia et facta crudeliora exercentur quam a remotioribus nationibus, ut plane barbaros et furibundos merito dixeris qui prius amici erant. Hoc igitur sensu David gentes barbaras et crudeles se persequi, tanquam peregrinum et ignotum aliquem, etsi tamen sanguine iunctum conqueritur. Idcirco igitur terribiles et crudeles vocat, causam suam Dei iudicio subiiciens, et arbitrum causae Deum advocans: et adversus illos auxilium implorat, et se in precibus et supplicationibus ad Deum perseveraturum profitetur. Quod insigne fuit ipsius fidei argumentum. Facile enim est extra omnem ictuum aleam de Dei potentia et bonitate loqui, et sacrae scripturae locos commemorare, fidemque aliquam imperterritam et invictam profiteri: sed quum pe-

ricula ingruunt, et in rem ipsam veniendum est, et rigidum examen subeundum, tum plane deficimus et perterriti labascimus. Atqui fides non est otiosa, sed effectum suum perpetuo producit, praesertim summo rerum discrimine, et veluti rebus deploratis, et hominum opinione deplorata salute. Tunc, inquam, maxime se fides exserit, et perpetuis ad Deum precibus roboratur. Nos igitur Davidis singularem fidem agnoscamus eoque maiorem quo duriora ipsius fuerunt certamina et angustiae maiores in quas redactus erat. Ecquis enim non vehementi formidine concutiatur, si, non qualem David, sed longe adhuc leviorem tentationem experiretur? Neque enim Ziphaei soli dicuntur illum persequuti, sed omnes Saulis satellites, adeo ut illum tanquam canes feram insectarentur, et allatrarent, et iamiam laniaturi viderentur, spesque nulla salutis hominum opinione superesset. Quum igitur in tantis angustiis David Dei meminit, et ad ipsius opem recurrit, et in precibus perseverat ad ipsum fundendis, magni animi non incertum fuit testimonium, et summae fidei laudabile signum. Nam si David non regenitos imitatus desperabundus de Dei auxilio nihil amplius sperandum statuisset, poterat temere prava consilia inire, seque a Deo derelictum conqueri, imo se in novas semper difficultates ab ipso coniici: verumtamen David contra permanet imperterritus, et in adversis constantiam retinuit, neque unquam Deum invocando est defatigatus, quae ipsius constantia singularem ipsius fidem fuisse ostendit, et altas in ipso radices egisse: tanto itaque diligentius hic locus a nobis est observandus, quo fuit insignior Davidis constantia et firmitas animi, ut ipsius exemplo discamus, Deo nos in istiusmodi angustias, et difficultates coniiciente nunquam fidem abiicere, sed ad ipsum ardentibus precibus semper confugere. Porro David ostendit se non confugisse dubitanter ad Deum, et in extremis angustiis ipsum trepide invocasse, sed fide omnes difficultates superasse, quum adiicit, *se Deo sacrificium oblaturum*, quibus vocibus se Deo gratias acturum pollicetur, et quidem solemni sacrificio. Atqui tum David sanctuario Domini exsulabat, ad quod ipsi non dabatur accessus, et tantum abest ut haberet sacrificia quae Deo offerret, ut contra rerum omnium egenus cum fame, siti, aestu, frigore, et aliis istiusmodi angustiis luctaretur. Unde igitur David exsul et rerum omnium egenus haberet sacrificia, quae Deo secundum scripturae mandatum offerret, eique solenni sacrificio gratias ageret? Quamobrem insignem fidem ipsius fuisse apparet, quae tot difficultates superavit quibuscum ipsum antequam Domino posset offerre victimas oportebat luctari: quum ergo sacrificium laudis Domino vovit, satis aperte testatus est se Deum non temere invocare, neque dubitanter, sed fuisse persuasum se a Domino exaudiendum, et ex mortis imminenti periculo liberandum: quod etiam a nobis diligenter observari necesse est, siquidem saepe contingit nos malis et calamitatibus variis exercitos Deum quidem precari, sed perfunctorie tantum, et consuetudine potius quam fide, quandoquidem nos operam ludere arbitramur, ignorantes calamitatum exitum, et formidine percellimur quasi bonitatem ipsius nunquam experti essemus, et tanquam maris undae ventis agitatae huc atque illuc ferimur, ac proinde accidit nobis preces nostras non tantum inutiles esse, sed etiam noxias, et detrimentosas, quod a Deo potius recedamus quam accedamus, nomen ipsius temere et diffidenter invocantes. Atqui nos scriptura iubet fidenter, et certa animi fiducia ad Deum accedere: quin etiam pollicetur Deum ad se tali fiducia fretos accedentes spe sua nunquam frustraturum. Quamobrem non possumus ad Deum invocandum os aperire nisi persuasi nos ipsius esse filios, et ab ipso nos vocari, neque possumus ut patrem agnoscere et invocare, nisi certi simus nos in numero filiorum ab ipso censeri. Denique ne hiscere quidem possemus, nisi certo persuasi nobis ad Dei bonitatem aditum ab ipso patefieri. Itaque Davidis exemplo discamus Deum invocantes nunquam animum despondere, licet videatur ad tempus ad preces nostras obsurdescere, et a nobis oculos avertere, denique nos oblivioni tradere: sed contra persuasi simus ipsum re ipsa tandem patefacturum se ad preces nostras attentas aures praebuisse. Hic igitur in memoriam etiam revocanda est illa divi Pauli doctrina qua monet, ut in Deum omnem nostram sollicitudinem, et curam reiiciamus, et eum gratiarum actione invocemus. Quibus verbis Paulus docet preces nostras nihil unquam effecturas, nisi prius in Deum coniecerimus omnes curas et sollicitudines quibus premimur. Deinde Deum pollicetur nobis fore proximum, et nostri curam singularem habiturum. Caeterum, summopere cavendum admonet ne Deo obloquamur precantes, et ut multi solent cum indignatione interpellemus, aut in blasphemas etiam voces erumpamus, sed contra potius oportere preces nostras et petitiones omnes cum gratiarum actione coniungi, ut in Deo conquiescamus, ipsum persuasi tandem effecturum plus quam ipsi expetere ausimus.

Et de istis hactenus. Sequitur Saulem et socios eius ivisse ad quaerendum Davidem, quod quum illi nunciatum esset statim descendisse ad petram et versatum in deserto Mahon, quod quum audisset Saul persequutum fuisse Davidem in deserto Mahon, et ivisse Saulem ad latus montis, ex parte una: Davidem autem et viros eius fuisse in latere montis ex parte altera. Porro Davidem desperasse se posse evadere a facie Saul. En igitur Davidem velut in ipsius mortis faucibus undique conclusum, ut nulla spes ipsi reliqua salutis esset. Quid igitur ipsi pro-

fuit factum fuisse certiorem de Saulis adventu? Potuit ille quidem sane ad aliquod tempus recedere, et tantum otii habere, et praeterea re ipsa experiri Deum non plane ipsius oblitum, quin aliquam ipsi viam salutis aperiret, verum crescentibus deinceps periculis ex quibus nullus apparebat exitus (neque enim hominum iudicio fieri unquam poterat ut David manus Saulis effugeret) quantas arbitramur fuisse Davidis difficultates, et in quam varias partes fluctuasse ipsius animum verisimile est? Sane ipsemet Psalmo 116 satis aperte declarat se magnopere perturbatum, et ingenti formidine perculsum adventu Saulis velut inopinato. Nam ubi dixit: Dilexi Dominum, quoniam exaudiit vocem orationis meae, tamen agnoscit se mortis doloribus fuisse circumdatum, et ab angustiis inferni inventum, quae verba pertinent ad hanc historiam, in qua Davidem apparet in summas angustias devenisse, quas licet non persequatur et amplificet verborum ornatu, tamen satis apparet, ex paucis verbis cum summis difficultatibus fuisse luctatum. Nam quum dicit se *mortis doloribus circumdatum*, perinde est ac si diceret se de salute desperavisse, siquidem hominum iudicio nulla spes salutis ipsi erat reliqua. Verum enimvero dicit in istis angustiis et difficultatibus se credidisse et propterea loquutum esse, suamque infirmitatem fatetur, qua paene abrutus et devictus est. Sed nihilominus se profitetur credidisse, et propterea etiam loquutum esse, quibus verbis declarat se non temere de rebus incompertis loquuturum, sed de rebus quas experientia cognoverit. Multi enim loquaces et garruli saepe multa narrant quasi rerum multarum periti, qui tamen nullam habent rerum experientiam, et quid sit fiduciam in Deo collocare, et ad ipsum confugere, in rebus adversis constantiam retinere, et in tentationibus luctari penitus ignorant.

Sed David ut ex ipsius doctrina maiorem fructum referamus, ait se non de rebus ignotis loqui, neque ut qui personam aliquam in fabula sustinent, sed loqui quoniam credidit, credidisse autem illum apparet ea quae ipsa experientia Dominus eum docuerat. Neque vero de fide perfecta gloriatur, quum se ait credidisse, quasi non fuisset afflictionibus commotus: nam contra fatetur se in festinatione sua, vel trepidatione dixisse omnem hominem esse mendacem. Hanc festinationem quidam ad Davidis fugam referunt, quemadmodum in hac historia Davidem legimus fuisse ante Saulis faciem a quo praeventus fuerat et in hac fuga fuisse tanta diffidentia sollicitatum, ut parvi fecerit factas sibi a Samuele promissiones adiuncto etiam unctionis symbolo, et inanem omnium, et irritum fuisse sibi a Deo missum cogitasse. Sed illa expositio rudis est et coacta. Quare quum David de festinatione sua loquitur per quandam similitudinem dictum existimandum est: quemadmodum enim fiduciam comitatur fides et tranquillitas, sic etiam incredulitatem perturbatio, et timor, ac confusio. Qui enim in Deo confidit quietus est et tranquillus, idcirco scriptura quum nos in Deo certam habere fiduciam iubet, frequenter his vocibus utitur: Quiescendi et silendi. Contra vero de hominum diffidentia et incredulitate loquens illos cum foliis arborum tremulis comparat. Talis igitur tunc fuit Davidis passio: ac proinde ita magnanimitatem et fortitudinem animi sui praedicat quasi non sit periculorum metu, quibus urgebatur perturbatus, quia potius se fatetur vehementer commotum, et animi perturbatione concitatum ut similis fuerit festinanti homini, et nihil nisi casum lethalem metuenti. Idcirco dicit se in illa festinatione dixisse, *omnem hominem mendacem*. Quibus verbis non tantum venit illi in mentem illa cogitatio vanum et irritum videre de Saule nuncium, sed etiam de omnibus hominibus in genere loquitur, in quorum etiam numero se ipsum agnoscit: quasi dicat: ego in quibusvis hominibus nihil nisi vanitatem et mendacium reperi. Magna sane illa sapientia est, scire omnes homines esse mendaces, et vanitati obnoxios, quemadmodum et propheta Psalmo 62 nos docet, vanos esse filios hominum, et mendaces: qui si in stateris appendantur ipsi omnes simul vanitate sint leviores.

Nos Davidis sermonem apprehendere discamus, et Dei in illo exercendo sapientiam expendere. Nam David in hominibus nihil nisi vanitatem et mendacium animadvertens, contra doctus est a Deo quomodo mutentur homines et roborentur ne sint amplius mendacium et vanitas: nempe verbo divino quod in omnibus angustiis labantes fulcit, et per Dei spiritum in nobis agentem omni diffidentia et vanitate exuit. Denique nos docet in Deo unico nostrum esse perfugium, vitamque nostram in eodem consistere, ac proinde quamdiu homines sibi ipsis fident, perpetuis semper fluctibus agitari et animi perturbationibus sine ulla quiete, et tranquilitate concuti. Sacra idcirco scriptura frequenter homines cum flore aut gramine comparat, quod levi aliqua aura afflatum marcessit, et gramen in foenum mutatur. Quibus verbis hominem scriptura deiicit, et humiliatur ut naturae suae non obliviscatur, et ne insolescat. Verum obsecro si in naturae istius infirmitate subsistamus, quid nobis miseris fiet? quae confusio perpetua nos obruet? Sola desperationis supererit materia, et brutis animantibus longe deteriores erimus. Sed etsi scriptura vel flori vel foeno vitam hominum comparat, ac proinde hominum superbiam contundit, quod diserte facit Esaias cap. 40, tamen etiam consolationem adhibet et remedium adversus iustiusmodi corruptionem affert, vel ipso teste Petro fideli scripturarum interprete. Nam quum Esaias dicit hominem esse instar graminis,

et omnem gloriam eius quasi florem agri, exsiccatum esse foenum et cecidisse florem: quia spiritus Domini sufflavit in eo: deinde adiicit paulo post, verbum Dei manere in aeternum: nisi Petri interpretationem sciremus, doctrina illa videretur valde exilis et parvae utilitatis, si praesertim illa quae alibi commemorantur consideremus, nempe Deum coelum et terram concussurum, et fore ut terrena ista omnia dilabantur, qaandoquidem nihil firmum et constans nisi Deus unus, horum inquam consideratio nos a Deo potius deterreret quam ad ipsum accedendi fiduciam daret. Sed quum Petrus verba illa explicans dicit, nos licet a natura nihil nisi corruptio simus, et exiguo momento marcescere, tamen seminis illius incorrupti efficacia corroborari, ut in nobis divina virtus appareat, virtutemque suam in nobis exserat, adeo quidem ut flos ille pulchritudinem suam non ad diem unum aut alterum neque ad multos annos, sed in perpetuum retineat, magnam consolationem percipimus: si quidem nos natura corruptioni obnoxios et flori simillimos scimus Dei virtute in aeternum confirmari, et corruptionem naturalem in incorruptionem et gloriam aeternam commutari. Hanc ob causam propheta Ps. 102 dicit *coelos perire et sicut vestimentum veterascere, terramque et quaecunque in ea sunt perire*, nihilque firmum in ea perstare, mundique omnes delitias in fumum abituras, solumque Deum sui semper similem esse et in aeternum permanere. Sed istis videntur homines ita deiici, ut nihil illis relinquatur: siquidem solus Deus in aeternum permanet. At Petrus docet homines Dei verbo confirmatum iri, et Dominum timentes in aeternum a Domino stabilitum iri.

David igitur homines esse vanitati et mendacio obnoxios dicens, se ipsum condemnavit, et bono principio nixus, ad Deum precibus confugit, et in spelunca sese ad tempus continuit, metu perculsus et formidine, licet nunquam memoria exciderint factae ipsi per Samuelem promissiones. Et fuit ipsius insignis fides et inconcussa, sed non tamen ἀναισθητος: quippe qui imminentia sibi pericula senserit, et iis tanquam homo commotus sit. Hoc exemplum nos decet imitari, et agnoscere Deum nos virtute sua regentem facere ut in ipsius timore et obedientia perseveremus, ut vitae ipsius participes fiamus, et in medio quarumlibet tempestatum et procellarum incolumes ad portum felicem deveniamus: et lapsi etiam in via ab ipso erigamur. Quamobrem observandum est Davidem etsi fidem retinuit, tamen magna infirmitate laborasse. Nam ex parte periculis imminentibus territum videmus, sed alia ex parte vicissim Dei verbo confirmatum, in orationibus assiduum fuisse, neque unquam animum despondisse, fidemque adversus quaslibet tentationes tanquam septemplicem clypeum obiecisse, quum in mediis difficultatibus Deo laudis sacrificium tanquam reportata iam victoria vovit. Haec, inquam, veluti sibi contraria in Davide sunt observanda, nempe fides ipsius cum infirmitate coniuncta, ne in angustias similes coniecti despondeamus unquam animum. Nam si nulla formidine perculsus David fuisset, quum variis calamitatibus exerceamur, diceremus, Me miserum, quid me afflicto futurum est, qui tantam infirmitatem sentio, et ad Davidis fidem non accedo, quem cum tantis difficultatibus luctatum legimus et nunquam perterritum neque deiectum: ego vero vehementer percellor: ac proinde Dei favore prorsus indignus videor. Nos inquam isto Davidis exemplo potius terreremur quam consolationem acciperemus et a Deo potius resiliremus quam ad ipsum precibus confugeremus. Sed quum Davidis difficultates nobis proponuntur, et non fuisse ipsum ἀναισθητον videmus, quin potius in tantam perturbationem venisse, ut omnes homines mendaces esse diceret, Deumque illum in tantis angustiis ad aliquod tempus esse voluisse, sciamus nos licet variis agitatos procellis, et summis angustiis oppressos, non oportere tamen unquam animum despondere, sed ad Deum votis ardentibus assurgere, ut metu, et omni corruptione liberet. Neque enim alio loco David temere dicit, pedes suos in lutum immersos. Quae quidem verba de rebus externis accipi possunt; sed minime dubium esse, quin ipsius animus maximis perturbationibus agitatus sit. Neque vero tamen diu David isto luto perturbationis haesit, sed Deum precibus sollicitavit, et exauditus est. Quare in nostram instructionem ita loquutum Davidem agnoscamus: et Pauli doctrinam conformem illi reducamus in memoriam; qui 2. ad Corinthios docet Deum suos exercentem variis calamitatibus, nolle tamen ut in desperationem veniant, sed ut potius ardentibus precibus ad Deum confugiant. Sic David Psalmo 34 postquam de variis egit calamitatibus, quibus dies et noctes indesinenter exercebatur, ait: Venite et vos erudiam. Ipse sane tot malorum experientia doctus loquebatur, et de rebus sibi probe cognitis alios erudiebat. Se igitur merito loquuturum dicit. Sed, oro, quales ipsius sermones futuri sunt? Ex parte suam infirmitatem detegit, ne nos iisdem malis exerciti despondeamus animum, et ab officio resiliamus Deo nos variis calamitatibus deiiciente: deinde ex altera parte fidem suam declarat, qua veluti duce ad Deum accesserit, fiduciamque, suam in ipso collocarit, et precibus sollicitare non erubuerit, et illis quidem non irritis neque inanibus: quando quidem spe et fiducia divinae voluntatis plenus ipsi sacrificium gratiarum actionis audet vovere, quum ex omnibus periculis liberatus fuerit.

David igitur in summis rerum suarum angustiis, sese divinae bonitatis fiducia sustinuit: longe illorum dissimilis qui tentationibus variis agitati,

videntur in illas sese de industria magis ac magis immergere, velut in fasciculum colligentes quaecunque a Dei gratia et favore possunt ipsos abducere, et in abyssum tristitiae detrudere, ut tandem in desperationem veniant; et nullum amplius locum relinquant consolationibus ex evangelio depromptis, neque precibus ad Deum confugiant. Itaque desperationis pleni solent eiulari, me miserum, o me perditum, o me a Deo reiectum. Sed quae causa est istius perturbationis et desperationis, nisi quod ipsimet sese in laqueos istos ultro inducunt? Alii vero fanatici homines, quum aliquas rerum mutationes sentiunt, tanquam prophetico Dei spiritu pleni, nescio quae sibi somnia fingunt, quibus magis ac magis implicantur, olim a Deo meritam suorum factorum mercedem recepturi. Davidem vero videmus in illis suis calamitatibus a gratiae Dei cogitatione non recessisse: neque sua mala graviora fecisse, neque sibi ad Dei gratiam precibus sollicitandam aditum praeclusisse, sed ad Deum semper assurrexisse. Neque vero sane humanum opus istud fuisse dicendum est, sed divinum potius, siquidem Deum oportuit sancto suo spiritu Davidem regere. Verumtamen etiam agnoscamus Deum non esse tentandum, neque gratiam ipsius nostra negligentia suffocandam. Idcirco Paulus fideles hortatur, ut salutem suam cum timore et tremore perficiant: quod Deus sit in nobis. Quid vero Paule dicis, oportere fideles salutem suam perficere, quod omnes humanos vires longe superat? At non ipsi salutem nostram perficere iubemur, sed officium quisque suum facere. Nam et ipse Paulus docet superbiam maximam et arrogantiam fore, si nos ipsos salutem nostram facere posse crederemus. Quid ita vero? Nempe quod a nobis ipsis nihil possumus, sed Deus omnia in omnibus facit. Quamobrem agnoscamus nos a nobis ipsis nihil posse, quando quidem natura sumus ad omne bonum inepti: sed Deum in nobis operari. Quare nos ipsi offeramus, et quum propius accedit, ne ab ipso resiliamus.

Caeterum hic iterum erga Davidem notanda providentia divina. Nam Davidis quidem hominum opinione desperata salus erat, et de ipsius vita conclamatum: sed illum tamen Deus variarum calamitatum examini ita subiecit, ut manu sua protexerit. Nam, obsecro, quid impediit quominus in Saulis, tam numeroso exercitu instructi, manum David veniret, quem sexcenti tantum viri comitabantur? Quid enim tam pauci adversus tantam multitudinem? Sane David etiam idcirco non se ad praelium apparavit: sed omnem salutis suae spem in latibulis et fuga constituit. Deum igitur manu sua texisse Davidem apparet, et Saulem excaecasse: quod pluribus locis David agnoscit: nullamque sibi salutis spem superfuisse fatetur, nisi in umbra Domini. Quamobrem arcanam Dei providentiam suspiciamus, suorum salutem promoventis et pro ipsis vigilantis, quamdiu illi vel dormiunt vel incautius agunt. Nam, exempli gratia, David quidem rationem aliquam evadendi sequutus est, quum dicitur ab uno montis latere fuisse, Saul autem cum suis militibus ab altero: adeo ut semper alter alteri esset oppositus, verumtamen quum tam numerosus esset Saulis exercitus, potuit totum montem circumdare, viamque Davidi praecludere, et intra montis fauces claudere: ac proinde non sua vi Davidem evasisse, sed tanquam e sepulcro eductum fuisse apparet unius Dei praesidio. David enim in humanis rebus aliquod praesidium quaerens, nullum aliud praesentius habuit quam sese in speluncam abdere, et latebris illis vitam tueri, sic tamen quasi vivorum consortio expulsus, quemamodum supra vidimus, quamobrem quum Deus illum ex tantis periculis eripuit, non tantum a morte, sed a sexcentis mortibus liberavit. Et species quaedam resurrectionis fuit eductio illa ex spelunca tanquam e sepulcro, et vitae restitutio. Ac sane quid miseris Dei filiis fieret, nisi Deus illorum misereretur? Nae ipsorum conditio reliquarum omnium creaturarum longe deterior esset. Imo quid omnibus animantibus, et rebus omnibus creatis fieret, nisi Deus sua providentia mundum regeret? Neque enim fortuito pluviae decidunt: neque temere arbores fructus suos producunt, neque terra gramen profert, nisi quatenus Deus sua providentia semel illis vim inditam fovet, et sua providentia regit, atque benedicit. At si Dei providentia in res illas inferiores fertur, qualem erga filios fore illam arbitramur? Et quoniam diabolus hostis humani generis infensissimus, et multis ad nocendum artibus instructissimus, semper aliquid adversum Dei filios molitur, quid miseris nobis fieret, nisi Deus sua bonitate nos in suam clientelam et praesidium reciperet? Quamobrem quae de Davidis defensione dicuntur in nostrum usum convertamus, nobisque singulis applicemus.

Admiranda fuit autem in eo divina providentia, quod repente Saulis exercitus a Davide persequendo alio est avocatus. Nam allatus ad Saulem nuntius dicitur de Philistaeorum in iudaicam regionem adventu: qua ratione Deus consultum Davidis saluti tum voluit. Nam hominum opinione nulla Davidi salutis apparebat via, nullis viribus, nulli industriae locus erat reliquus, sed omnino moriendum et fortiter occumbendum erat, ni vivus in Saulis manus venire laniandus et discerpendus voluisset; ut mirum videri non debeat, quum se mortis periculis circumdatum fuisse dicit, et de vita desperantem, ad Deum unicum redemptorem accurrisse, et se totum ipse permisisse. Sed interim Deus illum miraculose liberavit: suscitatis Philistaeis, nihil minus tamen quam de ipsius salute cogitantibus, quem cane peius et angue oderant, et quem laniare voluissent. Verumtamen Deus illis

ad Davidem servandum abutitur, et totum istud negotium miraculose perficit. Nos igitur hoc exemplo discamus in Dei bonitate conquiescere, nosque illi totos permittere, eiusque providentiae et arcano consilio salutem nostram ascribere: et ne unquam dubitemus quin opportuno tempore ferat auxilium, quum in summas angustias devenerimus: ac licet per mille mortis discrimina nobis sit ambulandum, nunquam tamen permissurum ut penitus absorbeamur, sed manu sua et praesidio tecturum donec ad aeternae salutis fruitionem deduxerit.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA LXXXV.
CAP. XXIV.

1. *Ascendit ergo David inde, et habitavit in locis tutissimis En-gaddi.* 2. *Cumque reversus esset Saul, postquam persecutus est Philistaeos, nuntiaverunt ei dicentes: Ecce David in deserto est En-gaddi.* 3. *Assumens ergo Saul tria millia electorum virorum ex omni Israel perrexit ad vestigandum David et viros eius etiam super abruptissimas petras quae solis ibicibus perviae sunt.* 4. *Et venit ad caulas ovium quae se offerebant vianti, eratque ibi spelunca quam ingressus est Saul ut purgaret ventrem, porro David et viri eius in interiore parte speluncae latebant.* 5. *Et dixerunt servi David ad eum: Ecce dies de qua locutus est Dominus ad te, Ego tradam tibi inimicum tuum ut facias ei sicut placuerit in oculis tuis. Surrexit ergo David, et praescidit oram chlamydis Saul silenter.* 6. *Post haec percussit cor suum David eo quod abscidisset oram chlamydis Saul.* 7. *Dixitque ad viros suos: Propitius sit mihi Dominus ne faciam hanc rem domino meo Christo Domini, ut mittam manum meam in eum: quia Christus Domini est.* (*Vivit* *) *Dominus, quia nisi Dominus percusserit eum aut dies eius venerit ut moriatur aut descendens in praelium perierit, propitius mihi sit Dominus ut non mittam manum meam in Christum Domini.*) 8. *Et confregit David viros suos sermonibus, et non permisit eos ut consurgerent in Saul: porro Saul exsurgens de spelunca pergebat coepto itinere.*

Superest nobis ex supra dictis quoddam caput observatione dignissimum expendendum, miraculosa nimirum Davidis liberatio, cui hominum opinione et iudicio nulla reliqua spes salutis videbatur, nam ut ante vidimus, illum Saulis copiae sic undique premebant, ut nulla spes esset evasionis, sed in hostium manus venturus videretur, a quibus non erat speranda gratia, sed potius omnis feritas et crudelitas, ut non esset melior Davidis conditio futura, quam ovis in lupos incidentis. Fugiebat quidem David ab una parte, sed eum Saulis milites ab altera sic persequebantur, ut non posset amplius effugere et neque latebrae ipsum tegere possent: et nullus appareret exitus. Quamobrem hominum opinione conclamatum erat, et Davidis salus desperata. Quis ergo illum ex sepulchri faucibus eruit? Nae admiranda fuit ratio, nam ecce hostes ecclesiae infensissimos, et crudelissimos, quorum opera Deus utitur ad salutem Davidis provocandam. Irruentibus enim illis in Iudaeam, Saul coactus est cum omnibus suis viribus illis occurrere, ne devastata regione regnum etiam suum amitteret. Quam ergo admiranda Dei consilia, quam incomprehensibiles viae ipsius, et rationes quibus suis opitulatur? Sane nos eo vehementius commoveri ad ipsius virtutem agnoscendum, et meritis laudibus praedicandum oportet, et summopere cavere ne fortunae tribuamus quod divina providentia dispensat, sola caritate adducta in eos quos gratis in filiorum numerum adoptavit. Incredulos quidem fateor dicturos fortuito Philistaeos in Iudaeam fecisse impetum, qui Davidi nihil minus cogitanti fuerit opportunus, quod ex causa Saulem oportuerit ab ipso persequendo desistere. Verum hoc principio niti fideles oportet, oculos Domini esse supra iustos. Deus igitur vigilabat Davide laborante: et illum ex Saulis manu liberare decrevit, ac proinde et rationem ipsum liberandi instituit; Philistaeorum corda sic regens, ut quo vellet impelleret, atque tam opportune, ut ne ad momentum quidem moras necterent. Quamobrem occultam Dei providentiam agnoscamus in iis omnibus casibus quos profani fortuitos dicunt: et praeterea notandum non modo non deesse rationes Deo implendi sua consilia: sed eum uti omnibus suis rebus creatis, quin etiam ipsis diabolis, quos vel invitos fidelium salutem promovere cogit: exitium illi quidem nostrum fateor perpetuo moliuntur: sed Deus virtute sua conatus ipsorum in contrarium semper vertit, et ipsis bonos angelos opponit nostrae salutis veros administros, quos ait propheta Ps. 34 circa fideles castra metari, et eorum custodiae sic a Deo commissos, ut in nostram salutem perpetuo invigilent: proprium ergo angelorum officium est fidelium custodia et adversus hostium impetus tutela et defensio, sed interim etiam Deus virtutem suam longius adhuc extendit cum rebus omnibus creatis, ad suorum confirmationem utitur, sibique subiectas, et ad ministerium paratas re ipsa patefacit. Neque enim tantum elementa Deo inserviunt quum opus est, sed etiam hic videmus Philistaeos Davidi infestissimos qui discerpere ipsum millies optassent, Philistaeos inquam Deo inservire ad Davidis tuitionem, et ex mortis periculo liberationem, ita tamen

*) *Quae hic sequuntur in veteri exemplari versum octavum reddere dicuntur sed h. l. spuria sunt et ex cap.* XXVI *v.* 10, 11 *repetita.*

ut ipsi nihil minus cogitarint, et longe alia fuerint ipsorum consilia: sed Deus admirandis rationibus operatur. Quanta igitur laetitia occasio nobis offertur cognoscentibus eos qui in Dei tutelam recepti sunt nunquam derelinquendos, sed ex omnibus periculis divina virtute, quacunque ratione fiat, liberandos. Caeterum quotiescunque coniuratos ecclesiae hostes, qui dira quaeque ipsi minabantur adversus se ipsos insurgere conspicimus, sciamus Dei virtute fieri, Philistaeos ad suum populum liberandum commoventis, et ecclesiae salutem procurantis. Nam quae Davidi contigerunt, in usum omnium fidelium scripta sunt, quatenus sunt Domini nostri Iesu Christi membra, cuius David figura fuit. Ac sane nos ipsa experientia docet Deum saepe Philistaeos excitasse ad multa consilia frangenda, et conatus evertendos quibus ecclesia, nisi Deus opem tulisset, funditus evertenda videbatur. Nam quoties mundi huius proceres ac principes consilia inierunt ad Dei verbum exstirpandum, et fideles omnes illi adhaerentes una internecione tollendos, et inter se coniurati fidelium omnium interitum et sanguinem sitierunt, nihilque ipsorum consilia remorari posse videbatur? Deus tamen admirandis modis et momento consilia ipsorum fregit, modo excitato bello, modo fractis induciis, modo proditione captis urbibus, ecquis autem ista quaeso perfecit? Nae apparet quidem, hinc multorum ambitio, inde aliorum crudelitas, et denique prava hominum cupiditas, sed tamen altius assurgendum est et fide contemplanda singularis Dei bonitas pro ecclesiae suae salute et defensione vigilantis, ac proinde hostes ecclesiae adversus sese invicem committentis. Atque doctrina haec observanda ex iis quae dicuntur de Davidis liberatione per Philistaeos, qui in Iudaeam irruperant. Facti autem istius memoriam perpetuam fuisse adiicitur, quod ea occasione locus ille vocatus sit petra dividens, quam vocem quidam interpretantur de Saule, quod sua spe delusus discedere coactus sit re infecta. Alii vero quod Davidis milites suspensis animis fuerint. Verum existimo verbis illis potius Dei bonitatem erga Davidem commendari, qui nunquam sperasset se hac ratione liberandum, ut nempe Saul relicto Davide cogeretur exercitum suum abducere, Deo ipsum alio avertente, et tanquam fraeno ducente; qua similitudine prophetam Esaiam uti videmus, quum dicit Deum hostibus in nares fibulas mittere, et illos pro arbitrio circumducere. Non aliter Deus vel invitum Saulem tanquam fraeno retro actum coëgit invitum abire.

Neque vero tamen hic finis fuit calamitatum et afflictionum Davidis: nam repulsis Philistaeis Saul de sua crudelitate adversus Davidem nihil remisit; quod David sentiens et periculum in quod inciderat prae oculis habens, locum mutavit, venitque in desertum En-gaddi, quasi dicas locum aquatilem, etsi non constat fueritne illic aliquis torrens, aut scaturigo quaedam quae loco huic nomen fecerit; fuisse tamen eo loco specum profundissimam certum est: cuiusmodi multae specus sunt in quibusdam regionibus subterraneae, ad dimidium miliare se protendentes. David igitur in illa specu se continuit tanquam in asylo, quod sciret quam infesto animo Saul ipsum persequeretur. Hinc discamus non despondere animum, neque aegre ferre quum nos Deus in nova certamina, et novas afflictiones subinde vocat, neque illi obloqui, sed potius novas vires resumere. Nota enim est hominum inconstantia et natura quae exigua re vehementer commovetur et perturbatur, et superata quadam tentatione otium in posterum et tranquillitatum expetit sibique pollicetur in reliquam vitam, sed Deus vult nos in istis terris exerceri, et nova subinde certamina sustinere: vita enim nostra similis est militiae continuae, aut bello perpetuo, nam etsi Deus saepe nobis otia facit, non ideo tamen perpetua pax speranda, et stultum foret fovere spes inanes, nos nullis unquam certaminibus exercendos. Quamobrem persuasum nobis esto praeter communem cum omnibus hominibus conditionem quae caduca est, et multis calamitatibus obnoxia fideles oportere novis subinde calamitatibus et tentationibus exerceri, et speciali quadam ratione divino examini subiici, et a Deo modo huc modo illuc transferri, ne occulta quadam rubigine vitientur, sibique veterno perniciem accersant, sed potius omni studio, cura et diligentia in preces incumbant, et ad Deum in summis angustiis confugiant. Fides enim nostra facile rubigine corrumperetur, nisi variis modis exerceretur, et a Deo exploraretur. Rebus enim tranquillis segnescimus et in invocando Deo torpemus, quum tamen praecipuam cultus sui partem invocationem Deus a nobis requirat. Hanc igitur ob causam Deus nos variis calamitatibus et afflictionibus excitat, ne non modoseg nescamus, sed etiam tandem adversus ipsum contumaciter insurgamus. Haec igitur exemplo Davidis meditanda, cui licet magna erat oblata laetitiae occasio, quod ab imminenti morte liberatus fuisset, non fuit tamen illa diuturna, sed nihilominus tamen David servatorem suum Deum agnoscens illi gratias egit, seque vicissim ad nova certamina, novasque ferendas tentationes praeparavit. At sane illum oportuit ad nova certamina se praeparare, ne incautus deprehenderetur. Quamobrem in desertum En-gaddi confugit, et tanquam fera quaedam in rupium speluncis vitam suam tueri coactus est. Neque enim sine causa hic dicitur Saul illum persequutus etiam super abruptissimas petras quae solis ibicibus perviae sunt: scimus autem feras illas esse levissimas, quae velocissime ex rupe in rupem desiliunt. Ex quibus apparet in quas angustias David redactus esset, qui in speluncam illam deserti confugiens fuit tan-

quam in sepulcro. Dura sane conditio misero Dei servo, atque hominum iudicio longe melior futura si statim potius vitam perdidisset, quam cum tot afflictionibus luctatus esset et evitato periculo in aliud impulsus, quod obsecro, quid fuit aliud quam a Deo multis mortis generibus exponi? Verumenimvero quum Dei misericordiae gustum habere et ad illum confugere in magnis nostris periculis possumus, certum est magno nostro commodo et utilitati divinam illam explorationem cedere. Scimus enim maledictam fore fiduciam nostram si in rebus creatis substiterimus, quemadmodum propheta dicit maledictum hominem qui in homine confidit et brachium hominis suum propugnaculum ponit. Atqui natura nimium proclives in vitium istud sumus, nisi Deus virtute sua nos ab eo retraheret: quum igitur nos ad se vocat, per multas angustias quam sit nobis illud utile videmus. Quamobrem quotiescunque Deo videbitur nos in multas difficultates iniicere, cognoscamus nostro commodo fieri, ut Deum quaeramus et ipsi adhaereamus, et ne a vanis cupiditatibus mundanis, quibus exitium accersitur, decipiamur. Nam ipsis fraudibus Satan conatur a Deo nos abducere, puta rerum terrenarum cura et sollicitudine, quibus hominum mentes solet irretire. Et Deum oportet vicissim de hominibus ipsum honore debito spoliantibus vindictam sumere. Porro nisi vitam nostram in ipso reponamus, et ab ipsius unica virtute pendere sciamus, certum est ipsum a nobis suo iure et autoritate spoliari, resque omnes creatas in quibus fiduciam collocamus a nobis in idola transformari, quod sacrilegium Deum ulcisci par est. Contra vero cognoscamus nos ad ipsum invocandum confugientes, fiduciamque omnem nostram in ipsius virtute collocantes, multum profecisse. Davidis igitur exemplum ideo nobis proponitur, ut patienter quosvis casus ferre, et ipsum imitari discamus.

Agite igitur aliam rationem a superiore quàm Deus in Davide liberando sequutus est, expendamus. Latebat in spelunca David paucis illis stipatus militibus: contra vero Saul illum cum tribus mille persequebatur electis et exercitatis, qui Davidem undique cingunt ne qua possit elabi. Sed si David tantum biduo in spelunca illa fuisset obsessus, unde vitam ipse cum suis illis stipatoribus tolerasset? Quam miserum fame enecari, et in specubus tanquam extra hominum coetum in sepulcro latitare et quotidie mori, nec posse lucis beneficio frui. Verumtamen Dominus exitum in manu habebat, Davidemque ex inimici manibus servare, praeter hominum exspectationem volebat. Nam Saul in specum illam solus ad naturae requisita secessit, in qua David cum suis latebat, quare vero non aliquem secum ex tot satellitibus assumpsit? Nae Deus illum quasi manu deduxit, et quod apud se decreverat perfecit. Ingressus igitur cavernam illam dicitur ad pedes tegendos, quae loquendi phrasis apud Hebraeos honeste tegit quod alioqui per se pudendum est. Pedes igitur texisse dicitur, qui ad requisita naturae secessit: quo voluit Deus ipsum venire. Porro Davidis milites ubi Saulem ingressum viderunt, rati sibi occasionem ipsum interficiendi oblatam divinitus, Davidem ad caedem hominis, et quidem specioso praetextu sunt cohortati. Nam, aiunt, tu in regem unctus es a Domino: tibi per Samuelem prophetam promissiones factae sunt: Saul igitur exauctoratus a Domino coronam iniusto possidet et per vim usurpat: et te praeterea testa lutoque persequitur, tanquam ipsi Deo, a quo electus es, bellum illaturus. Iam vero vides illum a Deo tibi etiam incogitanti traditum in manus, quid igitur cunctaris? Haec tibi laetitiae dies divinitus affulsit ad hostem pessumdandum. Speciosae profecto rationes quibus videbatur David statim persuadendus. Nam sciebat se non honorum cupiditate regiam dignitatem ambivisse, sed a Deo, quum nihil minus quam de regno cogitaret vocatum, et quidem omnibus suis fratribus primogenitis, quos Samueli pater obtulerat, repudiatis, ipsisque a Domino, licet omnium minimus et abiectissimus esset, antepositum. Deinde sibi bene conscius erat navatae fidelis operae suae tam ipsi Sauli quam toti regioni, cuius ipsi sufficiens testimonium Deus ipse et angeli ipsius dabant. Praeterea Saulis crudelitatem intuebatur, qua non tantum in se furebat, sed etiam in Deum ipsum ferebatur: quae quum omnia concurrerent, quare non liceret ipsi quem Deus hostem in manus suas tradiderat et repudiatum exauctoraverat, interficere? Saul enim crudelitate et immanitate saeviens, nullum modum servabat, quare igitur Davidis militibus non liceret in ipsum tanquam in latronem et homicidam impetum facere, et tanquam perfidum et proditorem interficere? Verumenim vero David istis rationibus adduci non potuit, ut in Saulem aliquid moliretur, et ulla in parte ipsi noceret. Quid illum impedivit? Nempe reverentia unctionis quam olim Saul acceperat. Nam etsi regnum in tribu et familia Beniamini non poterat esse diuturnum: sed in tribum Iuda transferendum erat, quod in Davide perfectum est: David tamen pulchre sciebat non esse sibi transsiliendos limites: sed quiescendum, et nihil aggrediendum nisi quod Deus praecepisset. Ac licet unctionem a Samuele accepisset, nondum tamen erat in possessionem regiae dignitatis missus: et Deus ipsum in mediocri statu, tanquam vilis et abiectae conditionis hominem continere voluit, donec in regni possessionem ipsum misisset, regionisque caput fecisset. Quam pulchre igitur in usum revocavit quod de se praedicat Psalm. 131: Domine non est exaltatum cor meum, neque elati sunt

oculi mei. Neque ambulavi in magnis: neque in mirabilibus super me. Quibus verbis testatur se sua conditione et sibi factis promissionibus contentum, nihil ausum esse neque voluisse suscipere praeter Dei mandatum: sed factum esse sicut puerum modo ab uberibus matris depulsum: et sese in ea continuisse modestia, ut nihil ultra patefactam sibi Dei voluntatem aggredi voluerit. Davidem igitur ista retinuerunt ne in Saulem faceret impetum, etsi multae speciosae rationes illum videbantur ad contrarium cohortari. Nam non tanquam latrones aut sicarii milites ipsius ipsum alloquebantur, sed speciosis rationibus veritatem tueri videbantur, quum a Domino Saulem in Davidis manus traditum dicerent, et re ipsa Deum palam facere electum a se Davidem ad regiam dignitatem vocari. Quare quum in medium afferunt Dei autoritatem, eandemque duplici fultam testimonio, verbo nimirum et signo confirmant, verbo inquam Domini per prophetam praedicto, et signo, quod Deus Saulem in speluncam illum solum adductum Davidi tradidisset, veris niti videbantur rationibus. Hinc admonemur Dei promissiones in usum nostrum ita convertere, et quaecunque ab ipso beneficia percipimus ad nostrae salutis conservationem, ut rectam semper viam insistamus, et ne tantillum quidem a semita mandatorum deflectamus: quae fidelibus omnibus valde necessaria doctrina est. Nam experientia docemur quam prompta sint hominum ingenia, quum bonam aliquam causam tuentur ad quidvis temere suscipiendum, non attendentes, id sibi liceat an non, quum sibi oblatam bene gerendae rei occasionem arbitrantur. Nam aiunt, quandoquidem opportunitas est, quare non uteremur? Verum oportebat sobrie et sana mente consilium a Deo petere, seque ad ipsius voluntatem conformare, potius quam hoc vel illud temere imaginari. Neque enim semper ita sapiunt homines, nec tam sobrii sunt ut suos sensus intra verbi divini terminos retineant. Eo igitur diligentius Davidis exemplum nobis intuendum est, et ad usum revocandum, quo sumus natura propensiores ad peccandum, nempe cogitandum, nos licet integritatis et sinceritatis nostrae testimonia firmissima habeamus, et Deum ipsum et angelos bonae conscientiae nostrae testes advocare possimus, Deique promissionibus freti simus, non tamen debere eo audaciae prorumpere ut praeter mandatum ipsius aliquid aggrediamur: sed attente perpendere quid permittat iubeatve: ut si nos progredi iusserit, progrediamur: sin minus, tanquam vinctis manibus, quiescamus: et nihil ex arbitrio nostri voluntate suscipiamus ultra Dei mandatum: sed patienter ipsius voluntatis patefactionem praestolemur. Atque haec pars silentii est, quod a nobis ipsius verbo credentibus postulat. Nam etsi nos in silentio possidere animas iubet, non tamen variis agitari passionibus et fluctuare animo vult ut solent increduli: sed in hac obedientia quam requirit a nobis, hoc includitur, ut si qua se nobis opportunitas bene rei gerendae videatur offerri, non statim tamen illam arripiamus, quod nondum fuisse nobis a Deo factam potestatem plane sciamus. Quare Deus nos silere et quiescere iubente, et in ipso conquiescere et ab ipsius providentia pendere, summopere cavendum ne nobis habenas laxemus ad aliquid audendum quod non disertis verbis Deus praeceperit. Fidem igitur nobis oportet vires suppeditare, quibus humanam omnem vim superemus, quum sequenda est Domini vocatio quacunque tandem illa via nos deducat. Et si Deus non faciat nobis potestatem hoc vel illud aggrediendi, tanquam vinctis pedibus manibusque gradum sistamus, et ne latum quidem unguem sine ipsius mandato progrediamur: sed patienter Deum exspectemus.

Ad reliqua iam transeamus quibus audimus Davidem silenter ad Saulem accedentem abscidisse oram chlamydis ipsius: deinde facti poenitentia ductum fuisse: et licet a suis stipatoribus incitatum, non potuisse tamen ullis rationibus adduci ut Sauli damnum inferret: quin etiam suorum flexisse animos, qui prius furore adversus Saulem ferebantur. Porro foret absurdum et superfluum diutius et scrupulosius quaerere: Davidne peccarit oram chlamydis Saulis abscindens, etsi qui deinde ipsum scrupulus stimulavit satis ostendit melius fuisse facturum si abstinuisset: verumtamen ipsi accusandi et condemnandi nullam occasionem habemus: quandoquidem potuit tale aliquod frustum abscindere in eum usum quem postea videbimus. Sic enim Sauli re ipsa testatum fecit venisse ipsum in Davidis potestatem incautum: ac proinde si voluisset potuisse iugulum ipsius invadere: et reliquum exercitum caeso duce facillime profligare. Nam alioqui, nisi signo illo Saul convinctus, nunquam Davidi credidisset, venisse se in ipsius manus et incolumem ab ipso dimissum: etiamsi centies David iuravisset se milites suos compescuisse ne quam ipsi iniuriam inferrent: et de ipsius integritate et fide dubitasset, deque sua crudelitate nihil remisisset, neque misericordia in ipsum usus fuisset. Quum vero David insignia protulit, et partem chlamydis abscissam ostendit, quum posset eadem via iugulum abscindere: Saul vel invitus fateri quod alioqui non credidisset coactus est, et convictus in se ferre sententiam. Quamobrem utile fuit Davidi particulam illam chlamydis abscindere, ideoque factum illud carpere non licet. Quod ad scrupulum autem illum quo stimulatus est, ex eo apparet, tentatione quadam agitatum Davidem. Nam nisi aliquem excessum in se sensisset, non potuisset facti illius poenitentia duci in quo peccatum non erat. Ex hoc

igitur loco discamus quam proclivis sit etiam in re licita lapsus, et quum iure divino liceat vim hostium vi repellere, et hostes etiam damnis afficere et opprobrio, quam facile aliquo excessu peccemus, ut licet res ipsa per se bona et iusta sit, in ipsius tamen exsequutione Deum offendamus. Qua in re multi magnopere falluntur, in cortice tantum haerentes. Nam, aiunt, prior ab hoste lacessitus sum, et invitus ad mei defensionem tractus sum, non mea voluntate, sed invitus et necessitate coactus me tutatus sum. Quae omnia vera esse fateor, et condemnari non posse: sed interim isti non animadvertunt, se non eam sobrietatem et modestiam retinuisse quam par erat, et appetitu quodam vindictae violasse libertatem quam habebant. Quamobrem exemplo Davidis discamus, nos licet coram hominibus iustas et aequas defensionis rationes habeamus, non ideo tamen coram Deo ab omni culpa vacuos, quod aliqua passione abrepti peccaverimus in excessu, viamque aliquam obliquam sequuti simus: ac proinde licet coram hominibus neque accusari neque damnari possimus, non posse tamen effugere quin Dei iudicio feriamur, nisi pro infinita sua bonitate nostras infirmitates toleret et tegat.

Nos igitur eadem qua Davidem reverentia divini nominis duci oportet, cuius haec verba sunt: *Propitius sit mihi Dominus, ne faciam hanc rem domino meo Christo Domini, ut mittam manum meam in eum, quia Christus domini est.* David se tanquam iniectis habenis retinet, ne quid in Saulem suscipiat, cogitatione unctionis divinae quam Saul acceperat. Non sine causa vero meminit *Uncti Domini*, quoniam, ut ante dixi, regnum illud erat figura regni Domini nostri Iesu Christi: unde apparet quare tanta reverentia colat Saulem, quod a Deo in illum dignitatis gradum fuisset evectus. Nos igitur debitos honores tribuere discamus iis quibus Deus peculiarem quandam notam dedit, quum eos ad rerum gubernacula sedere voluit, et iustitiam administrare: quisquis enim, ut ait Paulus dignitati superiori resistit, Deo ipsi resistit. Nam sane possumus tanquam in speculo contemplari curam singularem Dei erga nos quum genus humanum certis legibus regi et conservari voluit. Si enim, exempli gratia, ex animi voluntate omnia nobis succederent, et cibi ac potus copiam haberemus, nisi tamen certa politia regeremur, certum est summam fore omnium rerum confusionem, aliis in alios insurgentibus, et sese mutuo confodientibus, vel contumeliis et iniuriis afficientibus: denique non posse inter se diu pacem colere et simul vivere: quod homo nisi regatur immanitate feras omnes longe superet. Quamobrem hominibus a Deo bene consultum statuamus, quum regi et administrari humanum genus certis legibus voluit, et vel reges ac principes, vel alios magistratus pro varia rerum publicarum ratione ipsis praefecit. Ac proinde sane non abs re dicitur in sacris Deus cingere baltheum regibus ac principibus, quum ipsos ad hunc dignitatis gradum evehit. Quibus verbis significatur illos armari autoritate divina, non tantum ad gladium exercendum, ut metuantur, et ut in flagitiosos animadvertant: sed etiam ut honores debitos consequantur. Et hoc alibi David pluribus persequitur, quum ait Deum aliquos ad summum dignitatis gradum evehentem, maiestatem quandam imprimere ipsis, qua non tantum hominibus, sed ipsis etiam animantibus terrae, et volucribus coeli sit formidabilis. Nam alioqui non essent principes diuturni, summaque rerum omnium passim esset confusio, nisi Deus institutum a se ordinem foveret, et metu quodam populum retineret ad honorem iis habendum quos Deus in aliquam dignitatem evexit: et formidabiles eos, ut ante dixi, non tantum hominibus, sed ipsis etiam animantibus redderet.

Et de illo Dei beneficio politias conservante, ut genus humanum subsistat, hactenus dictum esto: iam vero agite sigillatim quod de Davide recitatur expendamus. Nam quod Saulem unctum Domini licet inimicum suum est reveritus, omnibus fidelibus utilem doctrinam proponit, ut sese nimirum magistratibus ultro submittant. Neque enim quos nobis Deus praefecit metuere debemus tantum, ut solent fures, latrones aut denique flagitiosi homines; sed alacri animo nos ipsis subiicere, sive reges, sive principes, sive alii sint magistratus, quandoquidem nulla est, ut ait Paulus, nisi a Domino potestas. Quod quum ita sit, ultro nos ipsis submitti par est, scientes nos Deum colere et venerari non posse, nisi quos ipse nobis praefecit honoremus. Hanc igitur doctrinam ex Davide discamus, qui Saulem licet infensissimum inimicum haberet in manibus, considerans tamen eum unctum a Domino fuisse, et in regiam dignitatem evectum, statuit abstinendum esse ab omni iniuria et contumelia. Denique discamus Deo servire volentes, oportere nos subiici omnibus quos nobis praefecit, et iustitiam administrare voluit, si rebellionis crimen effugere cupiamus. Nam adversus ipsum Deum insurgere videntur, qui magistratibus rebellant. Specialis quidem, fateor, ratio fuit regni istius Iudaici, quod, ut ante diximus, figura fuit Domini nostri Iesu Christi: ac proinde maiore Davidem reverentia et humilitate ductum verisimile est, quum in memoriam sacram illam unctionem revocavit. Sed tamen etiam illam ad praeeminentiam illam a Deo concessam respexisse non est dubium: ac proinde existimasse Saulem qui Samueli successerat in summa rerum administratione, oportere dominatum retinere, donec constitutus a Deo terminus impleretur, et Deus ipse Saulem exauctorasset. Nos vero discamus ex-

emplo Davidis magistratibus qui debetur ipsis honorem habere. Nam si David obscuram umbram regni Domini nostri Iesu Christi tanti fecit, quo nos honore prosequi decet hodie magistratus et principes? Quare nos Deo totos permittamus, regique nos sciamus, non quidem ad triduum aut quatriduum, ut olim Saul populum rexit: sed quandoquidem regnum ipsius est perpetuum, et hic est scopus ad quem collimandum est, et unica nostra felicitas et perfectum gaudium, discamus nos ipsi non vi aut metu quodam subiicere: sed sincero animo. Caeterum non leviter praetereunda vox illa Davidis: *Propitius sit mihi Dominus*, ex qua discimus nos sponte iugum quod Deus imponit subeuntes, et magistratibus quos nobis praefecit ultro morem gerentes, et simpliciter vocationem quisque suam sequentes, Deo acceptos fore, et ipsum in nobis regnaturum, suisque beneficiis cumulaturum. Ne dubitemus igitur quin nos Deo placide submittentes, iugumque ipsius ferentes, neque recalcitrantes ut solent equi calcitrosi, ipsius favorem et benevolentiam experiamur. At si fideles magistratibus quos ipsis praefecit obedientes Deus suis beneficiis afficit, quid futurum est quum Domini nostri Iesu Christi pedes osculati fuerimus, eumque ut regem agnoverimus, eique nos regendos permiserimus? Quae beneficia collaturum ipsum arbitramur in eos qui spem omnem suam in ipso collocarint? Quamobrem quum nos Deus evangelii praedicationi vult subiici, et cervices ipsius iugo submittere, ac re ipsa testari nos esse ipsi populum dicatum ad serviendum filio ipsius tanquam regi et dominatori nostro, Domino Iesu Christo, ne dubitemus quin modis omnibus suam erga nos benevolentiam et favorem demonstret. Contra vero sciamus contumaces et arrogantes, et superiorum dignitatum ferre iugum detrectantes tandem in exitium ruituros, quoniam eos Dei vindicta persequitur, quod ipsius ordinationi resistant: quemadmodum et Paulus loco ante citato admonet, fieri non posse quin ii qui Deo bellum inferunt, mercedem suam recipiant: et quin re ipsa tandem appareat ipsos adversus Deum rebelles fuisse. Praesertim vero ne dubitemus quin horrenda Dei vindicta maneat eos qui adversus Dominum nostrum Iesum Christum insurrexerint. Quare quum hostes religionis rabiem suam et furorem despumare viderimus, ac coelum terrae miscere velle, patienter Dei vindictam adversus ipsos exspectemus: et ne dubitemus quin Davidis ista precatio a prophetico spiritu profecta, sit certa et irrevocabilis Domini sententia adversum infideles, cuius effectum suo tempore sentiant.

Quae deinceps sequuntur: *Davidem suorum animos fregisse*, maius sunt virtutis ipsius testimonium: si praesertim circumstantias omnes calamitatum quibus urgebatur, inspiciamus. Nam pauci comitabantur ipsum milites: sed quales viri? Egeni, inopes et oppressi aere alieno, ut ante vidimus, quos in diem vivere oportebat, ut deinceps pluribus videbimus. Davidis autem autoritas non tanti erat apud ipsos, qui nondum fuerat imperator constitutus, neque in regiae dignitatis possessionem adhuc missus. Ac licet tanquam dux praeesset ipsis, tamen quum populi sententia publicus hostis haberetur, non poterat sibi regiam in illos potestatem tribuere, sed volentibus imperabat. Deinde quum novae subinde difficultates exorirentur, potuerunt illi in ipsum facere impetum, et incautum trucidare, ut malis suis finem semel imponerent. Nam quum hostem suum David e manibus suis incolumem dimisisset, nonne videbantur illi gratiam Saulis inituri, et occasionem accepturi se ex tot periculis semel liberandi Davide interfecto? Nonne illi timiditatem obiicere poterant, quae periculum crearet ipsum comitantibus, et novas subinde difficultates attraheret? Nonne perfidiae accusare, qui oblatam occasionem sese et suos in libertatem asserendi contemneret? Profecto non parum abesse videbantur a seditione, qua excaecati et furore perciti Davidi manus violentas intulissent. Nam quo non impellit homines desperatio? Quare Davidis constantiam et magnanimitatem tanto maiorem fuisse apparet, quanto maioribus difficultatibus pressus, non tamen flecti potuit ut suorum voluntati cederet, licet eum dentibus et unguibus discerpturi viderentur, qui ab ipso ad lanienam sese trahi arbitrabantur. Verum agnovit David non tam adversus inimicos quam adversus socios suos sibi pugnandum. Quam materiam quia non possumus in praesentia pluribus persequi, discamus exemplo Davidis, instiusmodi tentationibus occurrentibus: fortiter pravis omnibus consiliis resistere, et temeritati malorum consultorum ad finem usque reluctari, etsi illi socii sint, et ipsorum opinioni contradicere molestum sit. Sed abrumpenda semel sunt hominum consilia, quum Dei causa est agenda, ut praeter ipsius voluntatem nihil suscipiatur.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA LXXXVI.

8. *Porro Saul exsurgens de spelunca pergebat coepto itinere.* 9. *Surrexit autem David post eum: et egressus de spelunca clamavit post tergum Saul, dicens: Domine mi rex. Et respexit Saul post se, et inclinans se David pronus in terram adoravit.* 10. *Dixitque ad Saul: Quare audis verba hominum loquentium, David quaerit malum adversum te?* 11. *Ecce hodie viderunt oculi tui, quod tradiderit te Dominus in manu mea in spelunca, et dixit quispiam ut occiderem te, sed pepercit tibi oculus meus*

dixi enim: Non extendam manum meam in Dominum meum, quia Christus Domini est. 12. *Quin potius, pater mi, vide et cognosce oram chlamydis tuae in manu mea: quoniam quum praescinderem summitatem chlamydis tuae, nolui extendere manum meam in te: animadverte et vide quoniam non est in manu mea malum, neque iniquitas, neque peccavi in te: tu autem insidiaris animae meae ut auferas eam.* 13. *Iudicet Dominus inter me et te, et ulciscatur me Dominus ex te: manus autem mea non sit in te.*

Hesterna concione didicimus non sufficere si a malo abstineamus; sed etiam omnem adhibendam operam et diligentiam ut labentes erigamus, et prava consilia agitantes pro viribus impediamus: et in primis ne nos ullis rationibus verborum velenociniis a recta via deduci, aut ad malum trahi sinamus. Istud autem exemplo Davidis addiscendum monuimus, qui non modo manus a Saul hoste licet infestissimo abstinuit: sed suorum etiam commilitonum animos fregisse dicitur, qui tamen speciosis niti rationibus videbantur, et magnopere Davidem stimulabant. Nam aiebant Saulem in Davidis manus divina providentia incidisse: tempus advenisse quo semel ex tot miseriis et calamitatibus liberarentur: denique Deum finem malorum Saule caeso ipsis proponere. Sed istis non modo non commoveri potuit ad ipsi manus inferendas, sed contra fortiter restitit, et consilia ipsorum et animos sanis admonitionibus et cohortationibus fregit. Ex quibus apparet fidelium Dei servorum officium esse non modo puras a scelere manus habere, sed etiam malo pro viribus resistere. Circumstantias autem istius facti si expendamus, eo admirabilior eius virtus apparebit. Nam, ut ante diximus, David metuere poterat, ne per tumultum adversus se socii insurgerent, pertaesi tot malorum diuturnitate, quorum finem nullum videbant, et quotidie in ipsius mortis faucibus versabantur: Davidemque tot malorum autorem aut occasionem e medio tollerent. Haec ille quidem satis animadvertebat, sed non ideo tamen ab officio dimoveri potuit quin Dei praeceptum impleret. Nos itaque, licet tumultum aliquem aut seditionem metuamus in officio pergentes, ne propterea malo resistere, et nobis ipsis habenas iniicere desistamus: licet ii a quibus sollicitamur furorem suum despument: sed pro viribus malo nos opponamus: et nos erga eos qui furioso impetu feruntur modeste geramus: et a rationis limitibus aberrantes revocemus in viam, et ad aequitatem quos aestus iracundiae praecipites abripit.

Et de Davide satis dictum esto: deinceps etiam expendamus quo modo nos adversus ipsos hostes nostros gerere debeamus. Quum enim vocem istam evangelicam audimus, non esse malum malo compensandum, neque vindictam appetendam, pacem vero contra modis omnibus quaerendam, animasque nostras in quiete et silentio possidendas, etsi nos isti doctrinae subiici aequum esse iudicamus, Deumque nihil nisi iustum praecepisse fateri cogimur, hoc tamen a natura nostra nimis alienum esse censebimus: ac proinde non posse illam in hunc ordinem cogi: ac proinde licet ab omni iniuria possimus abstinere, nimis tamen duram esse, imo prorsus intolerabilem hominibus conditionem impositam a Deo, malum bono compensare. Atque istis speciosis rationibus absolvi nos existimabimus, aut aliis istiusmodi, non posse patientiam nostram eo usque domari a nobis, ut eos amare qui nos oderunt possimus, vel nos persequentes beneficiis vincere, neque precari pro maledicentibus famamque nostram laedentibus. Atqui Davidis exemplo doctrina illa confirmatur, quem sane non ignoramus minime fuisse ferreum aut saxeum, sed hominem iisdem quibus nos affectibus et passionibus obnoxium: sed ille tamen suos affectus ita domuit, et se erga hostem infensum ita gessit, ut malum bono compensarit. Quamobrem istiusmodi excusationes semel facessant, quas ut frivolas et inanes Deus condemnat: et vitium potius natura nobis innatum agnoscentes, remedium adversum illud quaeramus: et quandoquidem natura pleni sumus arrogantia, superbia, fastu et stomacho: Deum precemur ut nos sancto suo spiritu regat, et eam animi fortitudinem et magnanimitatem iniiciat, qua fortiter casus omnes adversos feramus, et quidquid nobis imponere voluerit patienter subeamus: causamque nostram in manus ipsius reiiciamus, quemadmodum nos Petrus docet, et David exemplo suo erudit, ut affectuum nostrorum nimiam violentiam et impetum fraenare possimus.

Iam vero Saulis crudelitatem et immanitatem expendamus, qua Davidem insectatus est. Nam ut sumus natura diserti et eloquentes hostium nostrorum malitiam exaggerare et amplificare possemus, in iniuriis exponendis, quibus ab ipsis affecti fuerimus, et facillime ex musca elephantum fecerimus, quod a natura nimis sui amante et delicata proficiscitur. Atqui certum est vix hodie quemquam inveniri posse magis improbum, magis immanem et crudelem, magis denique ingratum et magis implacabilem, quam olim fuit Saul Davidis respectu. Nam qualia quantaque eius fuerint benefacta, in totum populum et regionem quam vitae suae periculo David servaverat, adeo quidem ut ipsi Saul sceptrum et coronam deberet: praeterea qualia fuerunt in Saulem privatim collata beneficia quum furiosum ipsum, et a malo Domini spiritu vexatum David citharae cantu sedavit et composuit, fidelemque ipsi operam navavit: quibus omnibus nominibus Davidi devinctus erat, et se totum debebat, adeo quidem ut si pro ipso centies vitam expo-

suisset, non tamen ipsi videretur satisfacere potuisse. Sed praeterea quum Davidi struxit insidias, et incauto vitam eripere conatus est, non destitit eum David omni obsequio et officiis prosequi, et quum malitiose Saul ipsum irridens, et dedecore afficiens filiam ipsi desponsatam tradidisset alteri, non tamen ab officio Davidem ista dedecora et iniuriae dimovere potuerunt. Iam vero quum Saul ad mortem ipsum persequeretur, et miserum, innocentem, patria expulsum, et extorrem testa lutoque insectaretur, et collecto adversus ipsum exercitu ipsius mortem quaereret, coelumque terrae misceri mallet, ut adversus Davidem consilia sua exsequeretur, profecto satis iusta Davidi illata videbatur occasio (si qua iusta potest esse in hominum malitia) iudicandi se satis multa passum, imo nimia patientia adversus Saulem usum. Sed tamen omnibus illis rationibus David ab officio dimoveri non potuit. Nos itaque si laesi ab aliquo gravissimis iniuriis fuerimus: Davidem cogitemus gravioribus laesum a Saule: quibus tamen David abduci non potuit, ut a divino mandato vel latum unguem recederet. Ac proinde Davidis exemplo coram Deo iudicatum iri, cuius eo tempore non fuit tam claris documentis mens illustrata quam hodie nostra est, qui exemplum Domini nostri Iesu Christi habemus, ad quod nos oportet conformari. David quidem fateor Samuelis unctus ministerio fuit Domini nostri figura, ut saepe iam ante dictum est: verumtamen non potuit suo tempore David Iesum Christum Dominum nostrum sic intueri ut hodie nobis exhibetur, agnus nimirum qui os non aperuit quum ad lanienam traheretur, et omni genere contumeliarum obrueretur. Nos igitur hodie docemur capiti nostro conformari Iesu Christo, qui nobis proponitur tanquam exemplar imitandum. Quamobrem omnis excusatio nobis adimitur, nisi passionum nostrarum violentiam omnem et turpitudinem sic cohibeamus, ut Deo nos placide subiiciamus, et non tantum ab omni vi et violentia abstineamus, sed etiam malum bono compensemus: et hoc quidem fateor non sine magno certamine posse a nobis perfici.

Nam et ipse David quum a suis militibus urgeretur ad Saulem interficiendum, commoveri quodammodo potuit, et aliquid humani pati, quod quidam intelligunt quum dicit: *quispiam dixit mihi* quasi animus Davidis ipsum ad Saulis necem cohortatus esset, quae tamen expositio videtur aliena: siquidem aliunde ipsum sollicitatum fuisse scimus, et ipsum, undecunque sollicitatus fuerit, omnem iracundiam et vindictae cupiditatem deposuisse, qua poterat ad Saulis crudelitatem ulciscendam excitari. Sed tamen quum in nobis aliquam istiusmodi luctam, et contrarios affectus sentimus, quibus impedimur ne primo ictu nos ad Dei voluntatem verbo ipsius patefactam componamus, fortiter adversus nos ipsos certandum est, et vis nobis ipsis adferenda, donec sensus omnes nostros et affectus domuerimus, et captivos duxerimus. Istud autem fiet si ad Deum ipsum assurgamus, et voluntatem ipsius intueamur. Quamdiu enim in hostes nostros intuemur licere nobis omnia existimamus, et integritatem nostram cum illius malitia qui nos persequitur, comparantes iniuriam fieri nobis arbitramur, nisi vim vi repellendi, et hostem ulciscendi nobis potestas fiat: nam vel ipsos ethnicos videmus virtuti adcripsisse, si quis iniuria provocatus illam depelleret, et vim vi repelleret, fortem, inquam, et magnanimum istiusmodi virum dixisse, qui per ignaviam sibi fieri iniuriam non pateretur. Quamobrem quamdiu in homines oculos intentos habuerimus, licere nobis arbitrabimur bonam causam quacunque ratione defendere, et de hostibus iniuriam inferentibus vindictam sumere, sed quum ad Deum usque assurrexerimus, et verbo ipsius praescriptum officium inspexerimus, omnem illam opinionem ex animis nostris tolli necesse erit: ac proinde scire debemus mundo licet nobis applaudente, nihil tamen nos promovisse, si ab eo, qui solus iudex noster est condemnamur. Nam quid obsecro iuvabit nos sexcentorum, ut ita dicam, mundorum applausus, si summi iudicis Dei sententia iudicamur? Atqui omnes a maximo ad minimum coram ipsius iudicio sisti oportet. Quamobrem ad passionum nostrarum vim et violentiam coercendam ad Deum, cui omnes devincti sunt, assurgere nos oportet. Nam si dixerimus quid debeo, aut qua in re isti devinctus sum qui ingratus est, qui me iniuste persequitur, quem ego nulla unquam iniuria affeci, quem potius quibuscunque potui beneficiis cumulavi, quum mercedem pro tantis beneficiis rependit, et multa istis similia, quae homines praetexunt suis affectibus: sciamus tamen irrita et inania coram Deo fore. Nam etsi hosti vel adversario non devincti simus, Deo tamen hoc debemus quem sufficit hoc nos iubere: facessant igitur istiusmodi exceptiones adversus Dei verbum, quibus causam nostram agere, veluti coram mortali solemus. Sed potius animis nostris infigamus nobis cum Deo negotium esse, qui maiestatem suam in tanto pretio apud nos esse vult, ut acceptas ab aliis iniurias ipsius amore condonemus. Nam quum iubet nos hostibus iniurias remittere, non ea ratione facit quod improbi sunt et crudeles, sed quod ipsius creaturae sunt, quorum malitiam ipse potest commutare, suaeque misericordiae locum facere. Nostrum vero non est eorum exitium expetere, quorum salutem procurare debemus. Sic igitur Dei habenda ratio, et ad ipsum assurgendum ut sciamus gratum illi esse istud officium, et tanquam boni odoris sacrificium acceptum ipsi esse, quum hostes nostros diligimus, et ipsos ulcisci non expetimus, sed potius malum bono compensare studemus.

Verumenimvero difficillimum istud humanae naturae foret, nisi Deus etiam ad nostros dolores leniendos aliquid amplius adderet, nempe, *suam esse ultionem et fore ut rependat:* quibus verbis duplex ratio continetur, nempe ad Dominum pertinere vindictam et retributionem: Deus igitur ostendit sibi magnam iniuriam ab hominibus fieri, sibique ius suum eripi, quum se ipsos ulcisci volunt. Nam idcirco dicit mea ultio est, quasi dicat se, quoniam mundi totius iudex est, retinuisse penes se potestatem contumelias omnes et iniurias ulciscendi. Quam ultionem non tantum in ultimum diem differri existimandum est, sed etiam per magistratus in his terris administrari: quam ob causam D. Paulus docet, *magistratus non temere gladium gestare; sed Dei ministros esse, ultores ad iram ei qui quod malum est fecerit.* Quamobrem privatos homines apparet Deo ius suum eripere, quum se ipsos ulcisci et privatas iniurias persequi volunt, atque horrendum esse sacrilegium virtutem et autoritatem ipsius sic abolere. Nam si exempli gratia coram terreno iudice pro tribunali sedente inter duos litigantes oriatur quaestio, et alter alterum pugno impetat, vel gladio persequatur iniuriam sibi illatam ulturus in praesentia iudicis, an impune laturum ipsum arbitramur? Sane iudex sibi fieri iniuriam merito conqueratur, suamque violari autoritatem quod a praesidente fuerit petenda ultio, quam privato per se facere non licuit. Hoc si terreni iudices merito possunt quod sint Dei legati et ministri: quantam arbitramur esse summi rerum omnium iudicis autoritatem et potentiam? et coram quo angelos tremere scimus, et omnes genu flectere oportet? Magni igitur facienda vox illo est Domini, *mea est ultio,* quemadmodum nos id facere Paulus docet. Caeterum et altera pars adiicienda, siquidem Deus non tantum pollicetur se ulturum eos qui iniuriis alios affecerint, sed etiam, non terrenorum iudicum more, qui saepe cedunt malis, et favore vel donis corrupti facinorosos elabi sinunt, vel etiam negligentia et ignavia flagitia impunita relinquunt. Non ita vero Deus iudicium exercet, nam ut omnes iniuste agentes ulciscetur, sic etiam singulis pro meritis rependet. Hinc igitur discamus divi Petri exhortationem animis nostris altius infigere, nempe causam nostram in Dei manus reiicere, quem iuste iudicare scimus, et non pati ut impunita maneant maleficia, et miseri et afflicti ad ipsum confugientes opem ipsius et auxilium non sentiant: sed miseros et egenos, et ab aliis iniuriam passos semper exaudiri. Quandoquidem igitur certum est Deum gemitus exaudire humilium et abiectorum hominum, et iniurias persequi suis illatas, eosdemque in omnibus afflictionibus consolari, causam nostram in ipsius manus reiiciamus, et ne dubitemus quin opportuno tempore semper auxilium sit nobis allaturus. Atque istarum rationum meditatione frangi necesse est nostrarum possionum violentiam, quum adversus hostes saevire, vimque vi repellere sollicitamur.

Iam igitur quoniam Davidis exemplum diximus nobis hic imitandum proponi, sigillatim quae hic nobis a spiritu sancto proponuntur expendamus. Ac primum illud occurrit: *Et egressus de spelunca clamavit post tergum Saul dicens: Domine mi rex.* Quae verba sane minime fuerunt simulata, neque fucata mendacia, quum Saulem dominum suum ac regem vocat, nam se sciebat ipsi subiectum a Domino, donec tempus advenisset quo in regni possessionem mitteretur. Quod enim Saul ut ante diximus a Domino fuerat exauctoratus: non ideo tamen David in regni possessionem erat missus, sed tempus exspectandum erat a Deo praescriptum. Quamobrem David probe notat se nondum regem esse declaratum, et Saulem nondum regno pulsum, ac proinde quamdiu potestatem obtineret, se teneri obedientiam et obsequium debitum illi reddere, licet indigno propter crudelitatem illam et immanitatem qua in innocentem saeviebat. Quo exemplo docemur, magistratibus, et primariae dignitatis viris et ad rerum gubernacula sedentibus suum officium non facientibus, sed autoritate et potestate abutentibus, nihilominus obtemperandum: ac proinde non esse ipsos prima quaque occasione reiiciendos, iugumque ipsorum excutiendum: sed patienter contumelias ipsorum et iniurias ferendas, habita ratione dignitatis, ad quam a Deo sunt evecti. Exempli pratia, si quis rex aut princeps subditos tributis et vectigalibus iniuste premat, et aliis gravioribus erroribus graviter laedat, dignitas tamen et potestas illa semper est honore digno afficienda. Quamobrem ad Deum respiciendum norimus, quum tanta inter homines violentia passim regnet, tantoque odio nos etiam ultro prosequatur ut patientia nostra laesa nos ad ordinem a Deo praescriptum turbandum impellat. Atque hoc dictum esto de aliis omnibus dignitatibus: ac proinde si filius patris mores difficiles et morosos experiatur, ne tamen cogitet licere sibi iugum eius cui subiectus est excutere, sed potius patienter illud sibi ferendum norit. Excipe legitimas rationes quas ipse Deus constituit, quibus superiorum autoritate et potestate sua abutentium excessus exprimantur. Sed hic agimus de privata ultione quae nemini privato conceditur, quandoquidem privatorum non est publicis malis mederi, et illis se opponere.

Sequitur deinde Davidem *rogare Saulem ne voces illorum audiat qui ipsum apud regem quotidie calumniantur.* Ex quo apparet non foveri neque ali malum patientia, quemadmodum multos videmus hoc veluti fuco et pigmento suos affectus et animum se ulciscendi tegere, eum qui ovem se faciat a lupis laniari, et patientia improborum hominum audaciam irritari, et grassandi licentiam tanquam

laxis habenis dari, imo ad nocendum magis ac magis exacui: istis inquam pigmentatis rationibus multi vindictae cupidum animum, et malum malo compensandi studium tegunt. Atqui media quaedam inter ista via est, quam David ipse exemplo suo nos hic docet: primum enim malum quod a Saule accepit compensavit, neque tamen propterea pepercit ipsi, et adulatus est, vitiumne ipsius texit, ut multi solent regibus adulari, et foris blanditias facere, quum tamen intus arrogantia turgeant, et stomacho pleni sint, et ad tempus dissimulantes occasionem se ulciscendi quaerant. Verum David ut fuit patiens in ferendis iniuriis quae ipsi a Saule inferebantur, et privatam vindictam noluit exercere, tamen ex altera parte non potuit aulicis adulationibus Saulem demulcere, inquiens: Domine rex, multum me tibi debere fateor et non habere occasionem de te conquerendi, peccasse me adversus tuam dignitatem agnosco, sed tu mei miserere, et quidquid peccatum est condona: nam istiusmodi voces Deo displicuissent, et vitium in virtutem commutassent. Magis igitur sincere David, qui Saulem a crudelitate dehortatur, et admonet ne adulatoribus aulicis et calumniatoribus amplius aures faciles praebeat. Dum autem illum officii admonet etiam accusat, et de praeteritis iniuriis arguit, nam Saulem a Davide abalienaverant incendiarii illi aulici, qui novas semper accusationes adversus Davidem in ipsius aures insusurrabant. Primum igitur David Saulem crudelitatis incusat, qui adulatoribus aures praebuerit: deinde innocentiam suam tuetur, ac proinde istis rationibus David Saulis iracundiam coercere, et virus retinere pro viribus conatur.

Ideoque ad Deum ipsum summum iudicem provocat, quum ait: *Iudicet Dominus inter me et te et ulciscatur me Dominus ex te.* Quasi dicat: Ego ad Deum patronum et defensorem meum confugio, ego innocentiam meam testor, ego tuis commodis et utilitati studui, tu ipse probe nosti, testes sunt oculi tui, tu vero me crudeliter innocentem persequeris. At non me tantum, sed ipsum Deum petis, futurum olim iudicem ac vindicem, summa cum tua confusione, quod meae integritatis meique candoris et fidei rationem nullam habeas. Tu igitur si sapis et nisi summam confusionem in tuum caput deducere vis, ab istis iniuriis abstine, et ab istis adulatoribus recede. Hinc itaque discimus licere nobis integritatem nostram et innocentiam tueri, et apud hostes nostros defendere, ipsorum peccata demonstrantes, et accusantes. Nam quum scriptura nos patienter iniurias ferre iubet, non vult tamen hostibus et improbis hominibus adulari, aut saeviendi occasionem praebere. Sed tamen patienter iniurias ferre, et ita quidem ut quemadmodum monet Dominus noster Iesus Christus, si quis in dexteram maxillam nos ceciderit obvertamus ei et alteram, aut si quis tunicam acceperit, dimittamus ei etiam pallium. Quae tamen verba non sunt ita nude et simpliciter, ut sonant, accipienda, sed ita ut ex illis discamus affectus nostros velut iniectis habenis coërcere, et ne ulcisci nos velimus quum iniuria aliquis affecerit, aut spe frustrarit. Quae quum ita sint danda nobis est omnis opera ut illatas iniurias et contumelias patienter feramus, sed ita tamen ut vivis admonitionibus adversarios nostros vincere non ultionis appetitu conemur, et nostram patientiam sic admirari cogantur, ut ad Deum se convertendi ex illa capiant occasionem. Nam obsecro quis scopus et finis patientiae nostrae debet alius esse quam ut miseras animas, et perditas lucremur, et ad salutis viam revocemus qui procul aberrabant? At si viris improbis adulemur et mala ipsorum dissimulemus, certum est proditores nos ipsorum esse, et in inferorum abyssum a nobis magis ac magis immergi. Quamobrem sciamus nos non posse melius malum bono compensare, quam hostibus exprobrantes iniurias quibus nos affecerunt, modo tamen ad hunc scopum collimemus, ut vitia sua agnoscentes, et sibi in illis displicentes, vera poenitentia ad Deum convertantur. Caeterum falsis accusationibus apud reges aut principes, aut alios quosvis delati, demus operam, ut innocentiam nostram re ipsa patefaciamus. Nam quod plerique multum laborant in se multis verbis sollicite excusando, fere fit, quod innocentiam suam, et integritatem vix possint ipsa experientia notam facere, et tueri. Sumus igitur plerumque diserti et eloquentes in amplificandis iniuriis, quas accepimus, et multorum verborum lenocinio iusti esse volumus: sed non animadvertimus istiusmodi excusationes tam anxias, tamque sollicitas, magis ac magis nostram turpitudinem detegere. Davidis igitur exemplum imitemur et innocentiam nostram verbo tueamur, ac de iniuriis nobis illatis veritatem iudicem faciamus, et vitam nostram tanquam obsidem nostrae integritatis et fidelitatis demus.

Et de istis hactenus. Iam vero severam illam Davidis obtestationem ad divinum iudicium Saulem revocantis expendamus. Nae summa et praecipua est ista fidelium consolatio, quum Deum sibi persuadere possunt in coelis patronum se habere, quum ab hominibus in terris iniuste fuerint afflicti. Nam quae causa est illius animi impotentiae quae homines ad vindictam inflammat, ut nullas iniurias ferre possint, nisi opinio illa quae ipsorum animos occupat, nunquam adventurum tempus ultionis? Haec sola cogitatio tantopere homines commovet et ipsorum affectus ad tantam violentiam excitat, ut se homines obliviscantur et modestiam omnem rationemque abiiciant. Sed si ad Deum usque assurgere noverimus, et certo nobis persuadere ultorem iniuriarum fore, et causae nostrae defensionem suscepturum, neque imitaturum terrenos iudices, qui se

quidem conquerenti parti iustitiam administrare velle simulant, sed interim connivent et spatium fugiendi alteri concedunt. Sed non ita Deus qui improbos, etiamsi fugientes, reperit, et manus illis iniicit, atque licet furibundos et instar ferarum saevientes, et furentes domare novit, et tempus opportunum iudicio suo praescripsit. Quum igitur innocentiam nostram patefecerimus, et nos persequentibus vitia sua detexerimus, eos tamen ad viam meliorem, et ad mansuetudinem revocare studeamus, eosque ad vitiorum poenitentiam pro nostra virili deducamus. At si moniti non resipuerint, et nostris cohortationibus et exemplo ad meliorem frugem non revocati fuerint, sed pertinaciter in malitia perseveraverint, tum ad Deum ipsum provocare cogemur, diemque illis coram Dei tribunali iudicium ultimum dicere, et indignos qui istis beneficiis fruantur ostendere, quorum tandem olim coram Dei tribunali rationem reddituri sint, et tunc agnituri, crepent licet, et dentibus frendant, nullas esse latebras quibus ipsorum turpitudo tegi possit. Quare hoc officium nostrum est erga inimicos, ut questi apud ipsos de omnibus illatis nobis iniuriis, et convictos de iniquitatibus Dei iudicii minis terreamus, et coram Deo diem ipsis dicamus. Caeterum summopere caveamus ne Dei nomen temere usurpemus, et meminerimus horrendae illius comminationis: Deum non permissurum impune ferre, qui nomen ipsius temere et in vanum acceperint. Atque haec doctrina est eo diligentius observanda, quo procliviores ad nomen Dei temere usurpandum homines videmus. Quam saepe enim multi Deum advocant, testemque et iudicem sibi ipsis ferunt, sed inaniter, et fraudulenter? Sane David unus aut alter in mundo reperietur, et multi qui sermonem ipsius imitantur. Sed quaeso quo candore, quave integritate, quum alii periuri sint, alii sacrosanctum Dei nomen profanent, et simiarum more tantum imitentur fidelium Dei servorum voces illas, *Deus testis esto*. Quamobrem quum ad Deum provocamus, et coram ipsius tribunali parti adversariae diem dicimus, attente rem totam expendamus, et coram ipso sine patrono causam dicendam sciamus, ut loquitur David Psalmo septimo. Quo loco se non imprudenter de Saule loquutum testatur, ad Deum enim provocat. Haecque doctrina meditanda nobis diligenter proponitur, donec eam probe didicerimus. Quomodo igitur vocandus sit Deus testis, ex Davidis exemplo discere licet. Quod nimirum si quando iniuste accusemur, ad preces confugiamus, et intrinsecus Dei reverentia afficiamur nulla habita humanarum rerum ratione. Si sit nobis conscientia testis innocentiae sine ostentatione, si obtestari et queri iuste possimus, et expanso apertoque corde dicere licet, Iustus es iudex Domine, de nostra causa igitur ferto iudicium: tunc certum est, nos neque lingua neque verbis falso Deum iudicem advocaturos, ut David precatus est Deum ut indicaret inter se et Saulem. Porro quum Deum ipsum David advocat psalmo illo septimo, et de causa sua ut iudicet precatur, testans, se semper erga Saulem rectam mentem habuisse et fidelem operam ipsi navasse, et suam innocentiam omnibus testatam fecisse, magnam consolationem ex eo potuit percipere, et hac fiducia Saulem ut fecit coram Dei tribunali sistere. Quamobrem hinc discamus variis iniuriis et contumeliis lacessiti modestiam colere, ut coram Deo sincere, et sine fuco nostram innocentiam proferre possimus et eandem apud homines de nobis opinionem retinere. Nam si tantum homines bene de nobis opinentur et nos propria conscientia redarguat, et intus infinita vitia foveamus, qua fronte nostram innocentiam proferemus, Deumque iudicem parti adversariae feremus. Quare non satis est ad Deum provocare, nisi id sine fuco et sana conscientia fiat, multi enim hypocritae nimium impudenter ad Deum provocare solent, et se ab omni culpa liberos existimare si apud homines bonam famam et aestimationem retineant. Sed eo candore et sinceritate accedendum ad Deum est, qua Davidem videmus, quemadmodum et alio loco Deum etiam invocans orat ut renes suos et cogitationes scrutetur, quo purus coram ipso appareat, et in fornacem coniici, ut tanquam aurum et argentum expurgetur. Nos igitur si sine fuco testari coram Deo possumus, nos non amplius amore nostri retineri, neque arrogantia nobis ingenita turgere, tum vere coram Deo, et coram hominibus innocentiam nostram tueri poterimus, Deumque nostrae causae iudicem, et integritatis testem advocare non formidabimus.

Et de istis hactenus. Ad aliam quaestionem transeamus, quae hic suboritur, licueritne Davidi a Domino de Saule vindictam postulare. Neque enim tantum prohibemur abstinere ultione, sed iubemur etiam pro iis a quibus iniuriam patimur Deum precari, et iniurias patienter tolerare, ac denique vindictae minime cupidi esse. Et tamen David eo devenire videtur et ex parte Dei praeceptum observare de se non ulciscendo manibus propriis, et in compensando malum bono, et admonendo Saule de perfidia et crudelitate, eoque dehortando ne in eadem perseveraret, sed altera ex parte officii oblitus quum addit: *Et ulciscatur me Dominus ex te.* Quae verba quendam irae et vindictae ignem occultum videntur indicare. Ubi observandum, posse nos quidem Deum advocare iudicem et tamen sine iracundia, et sine studio perditionis eorum a quibus opprimimur. Sic hoc loco David Deum orans ut se ulciscatur, non expetit Saulis interitum aut confusionem qui potius ex animo Saulem ad meliorem mentem venire, et seria poenitentia ad Deum converti optasset. Quum igitur Deum petit ut se ipsum ulciscatur, Dei

officium esse docet de iniuste factis inquirere, et pro meritis cuique retribuere, quasi dicat: Domine Deus coram te testor me nullo odio, aut malevolentia Saulem persequi, gratis mihi factum inimicum et me testa lutoque ad mortem persequentem. Te itaque Deus oro ne permitte istum quod dictat ipsi malitia exsequi, sed te ipsi oppone, virtutemque tuam ad me servum tuum auxilio tuo iuvandum explica. David igitur conscientiae testimonio fretus suaeque causae iustitia et aequitate Deum rogat, ut non quidem Saulem destruat, sed tamen ut se ex ipsius manibus eripiat. Hoc exemplum imitemur et in Dei manus iniurias nobis factas reiiciamus. Non quidem expetentes ut fulgure suo Deus inimicos nostros ad inferos adigat, quod plerique tamen faciunt, pulchre se officio defunctos existimantes quum dixerint se nolle malum malo rependere neque nocere iniuriam facienti, sed tamen diris illum devovent, Deumque precantur ut confundat, maledicat, et in tartara deiiciat, ut fulmine suo percutiat, ut denique tam severe ulciscatur ut ex illa ultione magnum gaudium percipiant, quas voces blasphemas quum evomuerint, nihilominus tamen se Deum non offendisse sibi persuadent. Sed obsecro utrum melius est, aut ultionem nos ipsos facere, aut Deum animi nostri vindictae cupidi ministrum facere, eidemque praecipere, quasi pravae nostrae voluntatis exsequutor esset, et quasi se in nostram malitiam transformare deberet. Atqui Deus hoc sibi tanquam proprium tribuit, eos qui inemendabiles videbantur, convertere, et ex inferis evocare qui in illos se immerserant. Nos igitur quum vindictam expetimus, eumque penes quem coeli ac terrae potestas est optamus se ad appetitus nostros conformare, suoque fulgure ferire eos a quibus laesi sumus, imo penitus illos exstirpare, nonne satis apparet imperare Deo velle, et quod longe maius est velle ut sibi ipsi renunciet, et quas animo concepimus ex naturae maledictae et pravae impulsu dicas implere, nonne horrendum sacrilegium est, quo debitum ipsi honorem usurpare et ipsum de solio detrahere velle videmur, eumque nobis subiicere, quum eo usque audacia nostra progreditur ut hostes nostros perire et pessumdari petamus? Cavendum igitur summopere ne Deo legem imponamus, et importunis votis malitiae nostrae ministrum esse velimus. Sed contra potius causa nostra ipsi committenda est, sic ut non exitium eorum a quibus laesi sumus exspectamus, sed nobis sufficiat iustum esse iudicem et omnipotentem. Iustum inquam iudicem ad iniquitates puniendas, omnipotentem vero ad miseros peccatores et devios ad se convertendos, et fructum suae misericordiae illis communicandum, ut luceat ipsis tanquam aurora disiectis tenebris. Et ita Deus suos fideles variis calamitatibus et angustiis tanquam densis tenebris exercitos, et ad tempus ab improbis de ipsis triumphantibus et spem ipsorum qua in Deum incumbunt irridentibus, contemptos, et pedibus suis conculcatos solet consolari, et adversus hostium impetum tegere manumque in afflictionibus porrigere, et tanquam ex tenebris in lucem productos fovere. Quamobrem ipsius iudicio relinquamus sontes, et ab omni vindictae spiritu abstineamus, et patienter tempus exspectemus quod Deus suae voluntatis revelationi praescripsit, hostiumque nostrorum potius conversionem et poenitentiam expetamus. At si contigerit hostes nostros admonitionibus locum non relinquere, et nos oleum et operam perdere quod in malitia sua et contumacia pervicaciter perseverent, ne dubitemus quin Deus sese tandem iustum iudicem et ultorem exhibeat. Haec igitur nobis invocandi Deum ratio praefigitur, ut summo studio proximorum salutem promoveamus, etiamsi in nostram perniciem coniurarint. Deo relinquentes iudicium, et vindictam eorum qui canum instar nos laniare et discerpere cupiunt, et velut ipsi Deo resistere, quorum poenam sciamus tam horrendam fore, ut illam nunc mente assequi satis non possimus. Et de istis hactenus dictum esto.

Pergamus ad sequentia Davidis verba quibus sese suamque integritatem tuetur, et communi proverbio non venisse sibi in mentem Sauli necem inferre demonstrat. Nam ait: *Sicut et in proverbio antiquo dicitur ab impiis egredietur impietas.* Etsi igitur Saul satis sibi erat conscius nullam esse in Davide malitiam quod nullam habuisset occasionem hostiliter ipsum insequendi, et fidelem operam ipsi semper David navasset, et debita reverentia tanquam regem coluisset: quin etiam ipsi pepercisset quem poterat in manus suas lapsum e medio tollere: tamen innocentiam suam David etiam tuetur argumento a repugnantibus ducto, quod magnam vim habet. Nam alterum alteri oppositum clarius elucescit, quemadmodum album nigro oppositum. Sic igitur David adversus Saulem argumentatur. Si fuissem improbus, ut me aulici tui calumniantur, hodie improbitatis meae sensisses effectum, quandoquidem opportunitas oblata videbatur, quum incautus in manus meas incidisti. Atqui abstinui manus a te, et nulla iniuria neque contumelia te affeci. Nam ad Deum respexi, cuius est scelerum ultorem esse. Sed quoniam ista pluribus persequi temporis angustia prohibet, discamus innocentiam nostram verbis ita defendere, ut facta respondeant, ne rabulas forenses imitemur qui multis verbis et fucatis malam causam palliant, et bonam haberi volunt; sed in simplicitate ad Deum accedamus, causamque nostram iudicari non ex verbis tantum, sed etiam ex factis exoptemus, ut a falsis accusationibus, tam apud Deum quam apud homines absolvamur.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA LXXXVII.

17*) *Quum autem complesset David loquens sermones huiuscemodi ad Saul, Saul dixit: Numquid vox tua haec est mi fili David? et levavit Saul vocem suam et flevit.* 18. *Et dixit ad David: Iustior tu es quam ego, tu enim tribuisti mihi bona, ego autem reddidi tibi mala.* 19. *Et tu indicasti hodie quae feceris mihi bona, quomodo tradiderit me Dominus in manum tuam, et non occideris me.* 20. *Quis enim quum invenerit inimicum suum dimittet illum in via bona? Sed Dominus reddat tibi vicissitudinem hanc pro eo quod hodie operatus es in me.*

Hesterna concione audivimus ut Deus nobis fraenum iniiciat ne iniuriis lacessiti passionibus nostris vehementioribus abripiamur, et diximus verum ad patientiam remedium esse ad Deum assurgere, qui sibi hoc tanquam proprium tribuit improbos homines, et iniuriosos in proximos ulcisci: ac proinde cavendum esse docuimus, ne quod non licet usurpemus, quandoquidem hoc esset in ipsius Dei officium involare, et contra cognoscendum eo magis patienter ferendas afflictiones, et iniurias, quo Deus saepius testatus est hoc sibi proprium esse, ulcisci iniurias, et vigilare ipsum in nostram salutem iustamque suorum salutem tueri. Et idcirco D. Paulus, fideles ad patientiam cohortari volens, non abs re istis verbis utitur: Non esse locum dandum irae, quasi diceret, moderandos esse affectus nostros, et fraenum iracundiae iniiciendum, et ab omni vindicta abstinendum et Deo locum dandum, qui si obsequentes ipsius mandatis fuerimus potest nos ab omnibus iniuriis tueri. Nam si terreni iudices temere se ulcisci coram ipsis conantes, aut coercent, quod temere alienum officium invaserint, aut omnino deserunt, quid Deum facturum existimamus ipsius officium involantibus. Ac sane saepe re ipsa experimur de fidelibus improbos triumphare, Deo permittente, cuius rei causam investigamus quidem, et miramur quare Deus improbos tam patienter toleret et nobis auxilium ferre laborantibus differat. Sed non attendimus nos impatientia nostra moram ipsi iniicere, et nimio ardore, vindictae tempus opportunum non exspectare. Quemadmodum enim David nos docet Deum iustitiam suam adversus hostes qui ipsum persequuti fuerant patefacturum, quod in quiete et silentio divinum auxilium expectavisset, sic etiam contra monet nos impatientia nostra tempus opportunum vindictae praevenientes, accersere in nos ipsos Dei iudicium Deo nos deferente, et hostibus permittente ut miseris insultent, et suis unguibus discerpant. Neque enim digni sumus quibus Deus re ipsa curam quam de nobis gerit testatam faciat, quandoquidem iustitiae ipsius et ultioni locum non damus, sed volumus quod ipse soli sibi tribuit usurpare. Habet enim in sua potestate occasiones et tempora quae nunquam elabi sinit, adeo quidem, ut quemadmodum non festinat ad ultionem improborum, sic etiam ne ad momentum quidem auxilium differt fidelibus suis promissum et necessarium, quemadmodum per prophetam ait se promissionibus suis locum daturum, quas nihil possit retardare. Quanto igitur natura procliviores sumus ad appetendam vindictam, quo fit ut Deus a nobis recedat, cui aditum, ut ita dicam, praeclusimus, eo diligentius meditanda est doctrina quae hic nobis proponitur, quandoquidem scimus Deum fore iudicem, et de causis omnibus cogniturum, nullamque iniquitatem impunitam fore, miserorumque afflictorum ipsum miserturum esse, certo statuamus non esse movendas manus, non stringendum gladium, non petendum hostem sine iussu divino.

Caeterum ista dicta sunto de privata iniuriarum ultione, nam alia magistratuum ratio est, quos Deus gladio armavit, ac proinde quibus licet in scelera et flagitia gladio animadvertere, immo qui ni id fecerint rationem coram Deo reddituri sunt. Atque hoc ipsum docet Salomo quum ait, eum qui parcit scelerato non minus reum esse coram Deo, quam qui scelus admisit, quod intelligendum est de iis quibus hoc munus a Deo demandatum est. Nam si quis privatus iniuriam aut damnum ab alio passus est, patienter ferre iubetur, vitamque in silentio possidere, et bonum pro malo rependere: Deumque iudicem et protectorem exspectare. Idcirco etiam David proverbium antiquum usurpavit ut vidimus, ab impiis impietatem egredi, ac proinde manum suam non fore adversus Saulem. Quibus verbis David testari voluit se non talem esse qualem aulici ipsum calumniabantur. Nam quomodo mali a bonis discernentur nisi operibus? Nam ex fructibus arbor dignoscitur, ut dicit Dominus Iesus Christus Matth. 7. Solus enim Deus hominum corda scrutatur: quo non possunt hominum oculi penetrare, sed ex vita et moribus iudicium de singulis ferunt. Si quis igitur Dei timorem habet re ipsa et operibus suis demonstrat, quemadmodum bonam arborem dicimus quae bonum fructum profert. Contra vero si quis ad malum proclivis est, eum nostra sententia tanquam improbum et inimicum condemnamus: quod se talem suis operibus declararit. Sic in praesentia David suam innocentiam ex facto suo comprobat, neque enim dubium est quin si improbus fuisset Sauli, qui in manus ipsius inciderat, vitam sine ulla difficultate, et sine ullo periculo sustulisset. Satis igitur apparet quo animo fuerit erga Saulem affectus, quum veluti vinctis manibus regem, et dominum suum offendere

*) *Versus* 14—16 *in editione principe non transscripti sunt.*

nec voluit nec potuit. Praeterea ex vetere illo proverbio quo se David tuetur, utilem doctrinam colligere debemus; duo enim simul coniungit, iniquitatem quae ab iniquo exibit, et se propterea manus in Saulem non iniecturum. Itaque quum nos iniquos non esse declarare voluerimus, ne consuetis excusationibus utamur, quare prior ille nos sit aggressus, nos cunctis bene velle, sed etiam lacessitos oportere vim vi repellere, non esse improbis in nos saeviendi dandam occasionem, ululandum necessitate quadam esse cum lupis. Sed contra potius improbum esse eum sinamus, qui esse velit: nos vero Deum a nobis in omnibus tentationibus constantem obedientiam requirere persuasum habeamus, et eidem sponte obtemperemus. Atque hic usus est proverbii illius antiqui quod David usurpat, nempe licet ab improbis provocemur, et velut in praedam ipsis cedamus, licet nos illi stimulent, et extra rationis terminos si possint eiiciant, nunquam tamen mandatorum divinorum obliviscamur, et ne istis similes fiamus a quibus ad malum sollicitamur, et quibus Satan veluti torribus ignitis ad nos ad malum inducendos abutitur, et ne unquam labefactemur. Sane doctrina haec, fateor, nostris affectibus et naturae valde repugnat. Nam etsi naturam angelicam induissemus, facillime tamen improbis nos lacessentibus corrumpimur, etiamsi Dei voluntatem sequi nobis proposuerimus, ut simillimi videamur procellis modo in hanc, modo in illam partem sese inclinantibus. Adeo ut reverentiam quae Deo debetur, et rationem quam antea acceperamus cum aequitate et patientia tradamus oblivioni, et in hoc plerumque homines labuntur. Sed istis omnibus ex opposito Davidis exemplum sequendum est, non quale hic nobis describitur: sed quale etiam ipse in Psalmis proponit, se nempe diligenter observasse improbos, et quo procliviores in vitia animadvertit, eo etiam diligentius se in timore Dei continuisse. Quamobrem quo procliviores sumus ad affectus pravos, improbis occasionem nobis praebentibus, discamus fraenum iniicere nostris cupiditatibus, et quo magis furorem suum improbi despumaverint, eo magis nos Dei voluntati subiiciamus, et praeterea norimus non esse nobis tantum adversus ipsos luctam quum nos adoriuntur, sed etiam adversus superiores potestates: quemadmodum D. Paulus docet Ephes. ap. 6, quum ait, *non esse nobis luctam adversus sanguinem et carnem, sed adversus mundi dominos, rectores tenebrarum saeculi, et spirituales malitias*. Quare quum adversum nos insurrexerint improbi homines, et faucibus apertis tanquam leones aut ursi nos deglubere velle videbuntur, sciamus non proprio ipsorum motu id fieri (licet improbi malitia sua ad malum ferantur, cuius olim coram Deo rationem reddituri sunt), sed altius assurgendum, nempe instrumenta esse illos diaboli quibus ad impatientiam nos impellit, ac proinde ne adversus Deum obloquamur, et ne in furoris excessum praecipites feramur. Sed ad afflictionum nostrarum originem adscendamus. Nam si adeo stolidi et stupidi fuerimus, ut in iis a quibus provocamur haereamus, perinde nobiscum agetur atque cum canibus qui missum lapidem arrodunt, et ex iracundia spumant, non tamen manum eius qui lapidem misit inspicientes. Atque ea plerumque est omnium hominum natura qui lacessiti ab aliquo non respiciunt cuius impulsu id fiat, nempe Satanae principis ipsorum. At lucta spiritualis talis est ut longe superet quidquid in oculos incurrit, aut quaecunque damna in his terris pati possemus, ac proinde cavendum summopere est ne malum malo compensare, sed contra potius oculos ad Deum convertere, et patienter ipsius auxilium expectare studeamus, cum metu et reverentia fortitudinem animi petentes ab ipso, ut quibuslibet tentationibus et insultibus resistere queamus. Hac ratione de hostibus spiritualibus victoriam semper reportaturi sumus, si doctrinam istam ad usum revocaverimus, et ut omnibus tentationibus resistamus, haec duo capita simul coniunxerimus, quoniam iniquitas ab iniquo proficiscitur, ne ad malum incitemur, et ne manus nostras sanguine polluamus, ne ultionem adversus eos expetamus qui occasionem praebuerint, et ne speciosis rationibus iniustitiam tegamus, ut plerumque ingeniosi sunt homines in quaerendis istis effugiis, quum de causae aequitate et bona fama retinenda quaestio est. Sed hoc principium retinendum est Deum hominum turpitudinem detegere, licet mortalibus creaturis occulta sit. Procul igitur a nobis facessat fucus omnis quo iniquitates tegamus, et ad Deum cum omni humilitate accedamus, veniam ab ipso consequuturi. Parum enim esset coram hominibus absolvi si coram divina maiestate rei essemus. Et quid enim homines iuverit coram Deo condemnari, ut ab hominibus aestimentur et magni fiant? Et quid hominum malitiam et improbitatem imitari proderit, et sese illis socium adiungere, quos horrenda maledictio manet.

Et hactenus de istis. Sequuntur illa Davidis verba: *Post quem processit rex Israëlis? quem tu persequeris? persequeris canem mortuum, persequeris pulicem unum:* quibus verbis obiicit Sauli nullam ipsum habere iustam occasionem metuendi sibi a Davide, qui fideliter et modeste se semper erga ipsum gessit, ita ut nullum officium posset desiderare: nullas se copias collegisse, nulla consilia adversum ipsum agitasse. Et idcirco se mortuo cani et pulici comparat. Equidem fateor hypocritas et simulatores et qui maxime iniurii fuerint, tandem deprehensos, mitissimos et lenissimos videri, vulpes imitatos quae

captae solent iis in quorum manus inciderunt, adulari, caput demittere, mortuum simulare, quas denique mitissimas omnium bestiarum dixeris: et quae tamen si qua fraude possint elabi, nihil nisi detrimentum et malum inferunt. Eadem est versipellium hominum ratio, in quibus nulla est integritas, nullusque candor. Nam si postquam flagitiis suis indulserint, et in proximos grassati fuerint, tandem eos spes sua frustretur, et eorum consilia vel fraudes Deus detegat, ut scelerum ac flagitiorum suorum poenas imminentes metuant, tum dicas illos prorsus alios quod blandis verbis se excusare, scelus fateri, detestari, veniam deprecari plerumque soleant: denique nihil non polliceri et de se in posterum promittere. Haec, inquam, est hypocritarum consuetudo, ut solent quum necessitate urgentur tanquam simiae Dei filios imitari. Sed non ita David, qui se canem mortuum et pulicem dicit, ut se apud Saulem purget de calumniis, et ostendat se nunquam cogitasse de quaerenda aliqua dignitate sese efferendo et consilia adversus ipsum ineundo, nihil denique per ambitionem molitum esse. Nam quaeso, unde tot querelae, tot certamina inter homines oriuntur, nisi ex ambitione et honorum cupiditate? Hinc, ut bene monet Paulus, aliorum in alios odia, hinc dissensiones, hinc varia nocendi aliis studia. Quare si David novis rebus studuisset, si gratiam et autoritatem apud plebem malis artibus quaesivisset, si supra regem et ipsius filios sese extulisset, nae satis iustas occasiones sibi Saul oblatas habuisset Davidem insequendi, et testa lutoque persequendi, et omnia iustis querimoniis et terroribus implendi. Quemadmodum quum tonitrubus coelum commovetur, et grandine et saevis procellis misceri terrae coelum videtur. Unde vero tantus fragor, et tantum ubique murmur? Nempe quod e terra vapores in aërem attollantur, et ipsius constitutionem alterent. Nam si nulla in aëre fieret vaporum adscensu alteratio, summa semper tranquillitas esset: sed quum assurgunt quae humi repere debebant; et quum nubes in aëre concurrentes solis splendorem impediunt, tunc omnia sic misceri tonitru videmus et procellis, ut nihil nisi summa ubique appareat confusio. Non aliter inter homines fieri videmus. Nam si continerent se singuli in vocatione, et in ea modeste se gererent, et ea contenti nihil maius appeterent, summa ubique tranquillitas et quies apparerent, et non imitaremur canes venaticos in praedam semper hiantes, et sese mutuo dentibus lacerantes. Sed ambitio et honorum cupiditas homines ad iurgia, contentiones et varia certamina impellit. Non igitur abs re David hic sese cum cane mortuo comparat, ut se ostendat nunquam ultra suam vocationem attolli voluisse, nulla consilia adversus Saulem molitum esse, rebus novis non studuisse, ut gratiam et autoritatem sibi conciliaret, non inani iactatione usum neque insolentia adversus Saulem: sed sua sorte fuisse contentum, humilemque suum statum maiori antetulisse. Hanc vero doctrinam nos in usum oportet revocare, ut qui aliis dignitate et autoritate praeest, non ideo tamen efferatur, et de se magnifice sentiat, et inferiores et sibi subiectos contemnat: sed in Dei timore et simplicitate et modestia ambulet: ac metuat horrendam punitionem in superbos, et eo quidem graviorem quo magis elati fuerint, et humanum ordinem violaverint. Gravior enim Dei vindicta manet eos qui ambitione et honorum cupiditate sese prae aliis extulerint, quam qui mediocri suo statu et conditione contenti vixerint. Hinc itaque subditi discunto non appetere superiorum dignitatem, multoque minus ad eam consequendam adversus ipsos insurgere, sed sua contenti conditione licet vilis et abiecta sit coram hominibus vivere, scientes gratam illam et acceptam esse Deo, non minus quam altiorem et excellentiorem. Quare abstineant omnibus querelis et obloquiis ac demurmuratione adversus Deum, cuiuscunque ordinis et dignitatis sint homines, et placide sese Dei voluntati subiiciant, atque etiam D. Pauli doctrinam usurpent, ut singuli honore alios praeveniant sibique ipsis praeferant: ac proinde divites et primariae dignitatis viri sciant, etiam abiectis et contemptis hominibus Deum sua dona distribuisse, non contemnenda: et sua etiam vitia diligenter examinent, suamque infirmitatem expendant, ut se a Deo in tali gradu constitutos non suo merito sed ipsius bonitate norint: ac proinde sese Dei pedibus subiiciant: et ita cum proximis versentur, ne cui vel minimo facere iniuriam velint, etiamsi oblatam occasionem dicant quod se primos iniuriis lacessitos querantur. Saulis exemplum ex animo detestemur et fugiamus, cuius furorem in Davide insequendo videmus: sed potius quascunque iniurias patienter feramus, et immanissimorum hostium furorem patientia superemus, ut coram Deo inexcusabiles inveniantur, quod se a nobis provocatos ullis iniuriis merito queri non possint, aut ipsorum autoritatem nostris consiliis violatam, quos semper quietos et tranquillos fuisse propria conscientia redarguit.

Porro quae David ad se excusandum argumenta producit, Saulem magis ac magis adversus ipsum irritatura fuisse videntur, quem videmus deinceps non meliorem factum, neque ad sanam mentem rediisse, sed pertinaciter ad mortem usque Davidem persequutum: verum tamen Davidem vehementer adiuverunt. Nam ipsius audita voce Saul commotus exclamavit: *An vox tua haec est, fili mi David, et sublata voce flevit. Dixitque ad Davidem: Iustior es me: nam tu rependis mihi bonum, quum ego affecero te malo.* Davidem igitur iustum et innocentem fatetur, se vero improbum qui ipsum nulla

provocatus iniuria persequatur. Neque vero simulatas istas voces arbitremur, quas lacrymae sequutae sunt, testes conscientiae quae ipsum redarguebat, et quae naturalem aliquem affectum bonum in Saule reliquum declarabant, ut merito dici posse videretur ad sanam mentem rediisse, et facti sui poenitentia duci, quod tam perfide fidelem servum esset persequutus: tanta fuit Davidis vocis vis, ut hanc confessionem illi elicuerit. Et non dubium est quin Deus ipsum quodammodo sublevare voluerit laborantem: ut in posterum reliquas affictiones patienter ferre perseveraret, qui didicisset doctus experientia, Deum non permittere suos in praedam hostibus cedere laniandos et vorandos ab ipsis, licet in ipsas veluti luporum fauces inciderint: sed fidelem esse pastorem, qui suas oves adversus quaslibet ferarum incursiones protegat et tueatur. Nos itaque discamus non eorum esse conditionem optimam qui magnopere sese efferunt, et nihil nisi sanguinem et caedes crepant: sed beatos esse qui sub Dei tutela et praesidio patienter aliorum iniurias ferunt. Cavendum itaque ne praecipiti studio nobis consulere studeamus: cuius exitum fore infortunatum Deus ostendit. Deine voluntatem homunciones immutabimus? Quamobrem his temporibus, quibus evangelii lucem hostes opprimere viribus omnibus nituntur, caveamus ne, licet multae rationes occurrant non tantum effugiendi pericula, sed etiam evangelium plurimis locis propagandi, quidquam tamen temere suscipiamus, nisi firmo fundamento nitamur, quod alioqui conatus omnes nostri sint irriti futuri. Quapropter res omnis Deo committenda, et ad ipsius auxilium confugiendum, ut qui autoritate aliqua pollet, ea tamen uti sibi non licere agnoscat, nisi Deus iubeat, ac minime dubitet quin Deus humilitatis ipsius testis sit, et quum opportunum erit ad auxilium accurrat laboranti, quod omnibus praesidiis humanis longe sit excellentius futurum. Et haec meditanda est doctrina Davidis exemplo, quem Saulis animum prius ira et odio adversus ipsum furentem leniisse et placasse verbis amicis animadvertimus. Et quod hoc exemplum nobis oculis subiicit, idem in genere Solomo docet: Lenibus verbis violentos affectus et iracundiam frangi. Nos igitur improborum hominum et arrogantium minas et consilia quibus nihil nisi dedecus, iniurias, caedes machinantur fracturi, nostra innocentia nos tueamur, re ipsa declaremus nos non cupere mala malis rependere, sed ita tamen ut improbitatem et malitiam ipsorum non dissimulemus, sed eorundem oculis subiiciamus, ingratum animum exprobremus, et tandem perseverantibus in contumacia et rebellione diem coram Dei tribunali dicamus, ut fecisse Davidem antea vidimus. Quam rationem sequentes ne dubitemus quin Deus protegat, suoque auxilio sic adiuvet, ut ad ipsum confugiendi in rebus angustis occasionem habeamus, et in patientia nos confirmandi, quod ipsius auxilium experti non dubitemus quin ad finem usque sit continuaturus. Ac proinde sic comparati erimus, ut acceptam iniuriam si altera et tertia sequatur, patienter feramus ea mansuetudine, quam Deus iubet, praediti.

Sed agite Saulis expendamus singulas voces, Davidem *filium suum* vocat, quemadmodum et David *patrem* ipsum appellarat: non tantum propter necessitudinem et affinitatis coniunctionem, quod Davidi Saul filiam suam collocavisset, sed etiam quod reges ac principes erga subditos oportet paterno affectu esse praeditos. Equidem vero Davidem fateor, non talem erga se Saulem expertum fuisse: sed potius tyrannum et improbum. Verumtamen illa voce David Saulem excitavit ut officium suum agnosceret, et humanitatem aliquam illa compellatione patris admonitus indueret, et ad meliorem mentem rediret. Saul igitur voce illa commotus, eum filium vocat quem antea tanquam perduellem et hostem regni detestabilem omnibus fecerat, et ad mortem cum magnis copiis quaesiverat. Filium inquam vocat, et praeterea se perfidum et proditorem fatetur et agnoscit. Quis vero fuisset ausus regem huius criminis insimulare? Quis impune tulisset, qui regem tyrannum et improbum dixisset, innocentem hominem, et cui plurimis beneficiis devinctus erat tam crudeliter persequentem. Nam si Davidis causam cum Saulis compares, istum dices non potuisse de illo conqueri, nec potuisse illius iniustitiam accusare: loquimur autem de humana et civili inter homines iustitia, ut quomodo se erga Saulem David gesserit intelligamus. Saul igitur ipsemet pro Davide iudicat, et ipsius innocentiam agnoscit, quam nemo voluisset ex aulicis aut plebe tueri, quos omnes potius Sauli opportebat adulari, et Davidem pro improbo haberi quem Saul oderat et persequebatur. Atque istae sunt nimium usitatae inter homines adulationes. Nam quod iudices honorandi sunt, et decretis ac sententiis ipsorum standum et acquiescendum est, quod alioquin passim in terris confusa omnia essent, hoc, inquam, specioso praetextu, qui ad rerum gubernacula sedent, et ad dignitatis aliquem gradum evecti sunt, licet petulantissime se gerant, coelumque terrae miscere velle videantur, Deoque ipsi et naturae iniurii sint, sibi tamen ista non patiuntur obiici, neque reprehensionem alicuius admittunt: quin imo graviter succensent, quasi de ipsorum probitate et integritate detrahatur, quod nefas sit. Sed ut istos omittam impudentis frontis homines, et suis vitiis condemnatos, quid de iis dicemus concionatoribus, qui virtutis specie suum munus miserrime polluunt? Nam, aiunt, quandoquidem magistratus me probat, quis merito me reprehendat? Nonne libertatem habeo

dicendi, hoc vel illud, et mea autoritate ad hanc vel illam rem utendi? Et ita licere sibi quidvis deblaterare arbitrantur. Sed non hominibus niti nos oportere sciendum est, sed aequitate et iustitia, et integritate, cuius omnes testes sint. Quare si contigerit ut improbi homines simplicibus oculos perstringant aliquo praetextu, licet tamen ipsum aërem suo scelere polluerint, et soli suum splendorem sustulerint. patienter exitum exspectemus, qui sane ipsis luctuosus futurus est, Deo ipsorum turpitudinem detegente, et ab ipsorum ore eliciente confessionem, iustos fuisse quos ipsi iniuste et perfidiose sunt insequuti. Licet igitur ipsis omnes assentati sint, vel invitos tamen Deus tandem coget fateri suam improbitatem et nequitiam.

Caeterum ad has voces accesserunt lacrymae: quibus etsi testatus est Saul non simulate se Davidem iustum pronunciare, non tamen meliorem suam apud Deum conditionem fecit, neque seria peccati poenitentia ductus est. Et hac in parte multi falluntur, qui se aliquot gemitibus et suspiriis peccata tegere posse arbitrantur, et inique Deum cum ipsis agere nisi statim ipsos absolvat, et obviam ipsis gratulaturus veniat. Sed unde ista manant abunde quam ab hypocrisi nobis innata, cui non possumus renuntiare, neque nostris affectibus, quos ut par est non expendimus? Praeterea quid sit vera poenitentia prorsus ignoramus: cuius si verum sensum et cognitionem haberemus, non temere sic nomen ipsius usurparemus. Sed unam aut alteram lacrymam tegendis peccatis sufficere arbitramur, aut solam confessionem peccati veram poenitentiam existimamus: sed toto coelo aberramus. Conferamus enim istam confessionem cum Saulis lacrymis. Rex enim hic lacrymatur, imo eiulat, et magna voce suam perfidiam fatetur, ut non ipse tantum David, et quae illum comitabantur copiae militum testes sint istius confessionis: sed etiam ipsae rupes et colles commoveri videantur, et Saulis gemitibus impleri. Nonne igitur merito regis istius gemitus et lacrymas dicemus potius pro seria poenitentia habendas quam eorum voces qui verbo dicunt: *Poenitet me facti?* Sane non parvi momenti fuit Saulem ultro hanc infamiam subire, ut se perfide persequutum innocentem hominem diceret et ingenue fateretur culpam: ac proinde longe anteponenda est ista Saulis confessio tot vocibus confirmata, simplici illorum confessioni, qui verbo uno dicunt: *Poenitet me.* Et magna videtur illa fuisse virtus, non erubescere tot testium ora. Sed ista non debent nos ita commovere, ut si quorundam lacrymas viderimus, ipsos ideo conversos dicamus: sed potius aliquantisper exspectandum, donec exitus quae fuerit mens ipsorum patefaciat: simulatene an vero integre et sincere sese gesserint. At si non primo statim tempore illorum admittenda est poenitentia tanquam seria, qui lacrymis tamen et gemitibus eam testantur: quid de improbis et crudelibus hominibus statuendum arbitramur, qui Deo et hominibus exosi, tamen ita obduruerunt ut citius aquam e pumice quam ab ipsis lacrymam elicias? Nae frontem ipsos perfricuisse oportet, et depuduisse tanquam scortum in lupanari, et a diabolo speciali nota insignitos. Quamobrem haec doctrina diligenter est meditanda, et in usum nostrum revocanda, ne nimirum imponere Deo nos posse existimemus, quum aliquo sensu peccati tacti fuerimus, et tristitia affecti: neque enim Deus tanquam homines aut pueri placentis aut pomo placatur, qui sincerum animum, cuius penetralia rimatur, et perseverantiam requirit. Qualem ergo Saulis poenitentiam fuisse dicemus, qui filium suum Davidem vocat, qui iustiorem ipsum se esse pronuntiat, qui peccatum ultro fatetur, qui etiam lacrymas effundit, testes nihil a se dici simulate? Non igitur Davidem ludebat inanibus verbis, sed serio loquebatur. Verumenimvero quandam occultabat pectore simulationem et hypocrisin, qua laborantes sic excaecantur proprio vitio, et adeo stupidi fiunt, ut quo laborant morbo, non sentiant nec agnoscant. Ita plerumque accidit ut qui admisso aliquo peccato, lacrymas aliquot eiecerint, sibi videantur Deo satisfecisse, et novam cutem induisse: quibus si illud condonaveris, ad priorem mentem revertantur, immo cum effraeni quadam licentia ad malum ferantur: quod Deo se antea plus quam satisfecisse sibi persuadeant, et non amplius esse ab ipsis rationem malefactorum repetiturum. Hinc itaque discamus nos ad amussim expendere: ac veram poenitentiam sciamus non esse positam in sola tristitia de malefacto. Nam etsi verae poenitentiae principium sit illa tristitia, ut docet Paulus 2. ad Cor. non tamen est tota poenitentia, quam esse continuam oportet. Multi Saulem igitur imitantur, signis solis externis poenitentiae contenti: sed ista non sufficiunt vere poenitentibus, quos veterem hominem opportet exuere, Deique timorem tam alte suis animis infigere, ut praeteritum malum oderint, et in posterum dent operam, ne tantum aliquo impetu moveantur, sed in coepta poenitentia perseverent: et in ipsorum animis tam altas radices pietas agat ut bonum fructum adferat. Nam etsi millies ad Deum seriam conversionem profiteamur, et vitia nobis displicere testemur, nisi tamen vita respondeat quidquid ore profitebimur dolosum et fraudulentum erit. Quamobrem Deum ardenti voce precemur, ut veram poenitentiam cum perseverantia nobis largiatur: ut linguae correspondeat, et non simus adeo leves et inconstantes, ut momento ad ea quae prius condemnavimus revertamur.

Sequitur deinceps Saulem adversus se ipsum sententiam tulisse his verbis: *Dominus reddat tibi bonum pro eo quod hodie operatus es in me.* Deus

enim me in manus tuas tradiderat, tu me autem incolumem dimisisti, tu me hodie multis benefactis cumulasti. Ex quibus verbis colligas Saulem non modo vere conversum fuisse, et facti sui poenitentia ductum, sed etiam valde religiosum, et studio verae poenitentiae ardere, atque intus in animo affici iniuria quam Davidi intulerat, quum se eo usque demittit et regiam dignitatem quodammodo Davidi subiicit, longe dissimilis iis qui tantum ex parte et ore peccata fatentur, et in pectore aliud fovent. Videbatur enim Saul posse adversus Davidem excipere: Esto, me incolumem dimisit, sed dignitatem meam reveritus quam sciebat se si violasset non impune laturum. Vel potuisset verbis populo satisfacere, et suam autoritatem apud ipsum retinere, dissimulata tamen iniuria, quam intulerat, et beneficiis quae acceperat ut solent reges ac principes dissimulare beneficia quae acceperunt a subditis, quod pudeat ipsos confiteri, licet agnoscant quidem aliquem fidum subditum, sed tamen nolint fateri a se iniuria affectum. Sed contra Saul hic aperte, et ingenue, non tantum iniurias a se Davidi factas confitetur, sed etiam benefacta ab ipso in se collata agnoscit, et adversus se ipsum sententiam profert, nihilque eorum obliviscitur quae ad Davidis innocentiam faciebant. Quin etiam ipsi bene precatur, ut dicas nihil in Saule requiri ad veram poenitentiam, et quod magis est Dei ipsius spiritu s. regi: nam pro eo quod antea nihil nisi maledicta ingeminabat, et suorum adversus Davidem opem et auxilium implorabat, nunc bene Davidi precatus Deum orat, ut beneficia quae a Davide accepit cumulate ipsi reddat. Quae omnia bonae mentis speciem quidem habent: ut multi solent quibusdam signis externis pietatem simulare: sed tamen, quum nulla sit perseverantia neque constantia, non possunt haberi pro vera poenitentia, et licet multae sint lacrymae, multique gemitus qui tamen nisi vivae illius radicis fructus appareat, irriti sunt et inanes. Quamobrem serio de nobis esse cogitandum discite; et dandam operam ut quisque se ipsum suspectum habeat, ne si aliquo morsu conscientiae tangamur, et aliqua tristitia afficiamur, putemus nos ad perfectam conversionem pervenisse: sed si qua in nobis scintilla fuerit conversionis a Deo excitata, ignem illum accendi postulemus, et magis ac magis peccata nostra condemnemus, et peccatorum nostrorum veniam deprecemur: Deumque ardentioribus votis solicitemus, ut nobis oculos aperiat, ut peccata nostra et miserias agnoscentes, ea discamus odisse, imo et nos ipsos, donec verum Dei timorem in nostris cordibus insculptum sentiamus, cuius vi et efficacia in melius quotidie proficiamus, adeo quidem ut si qua nos afflictio exercuerit, nunquam desperemus, et quicunque casus ceciderit, nunquam vacillemus. Nam quam misera esset nostra conditio si modo recti amore duceremur, et integritatem prae nobis aliquam ferremus, modo vero diaboli fraude transversi ageremur, et a recta semita deduceremur, et tanquam iniecta in nares fibula traheremur, quod profecto contingeret si conversi ad Deum in incepto non perseveraremus. Quamobrem in Saule tamquam in speculo nos oportet intueri quanta sit in hominibus hypocrisis, quanta vitiorum, quanta blasphemarum vocum, quanta denique affectionum humanarum vis, ut eo ardentius Deum precari discamus, ut nos omni animi arrogantia exuat, et bonam mentem largiatur quae nos coram Deo sine fuco ambulare doceat.

Caeterum etsi Saulis ista confessio videtur hominum opinione Davidem nihil iuvisse, non tamen omnino fuit inutilis. Nam esto David nullam ex ea perceperit utilitatem, voluit tamen Deus Saulem ea confessione condemnari, et ipsius ore ac sententia gravius iudicium in ipsius caput, tamquam fulgur, derivari. Hanc ob causam Paulus sententiam Salomonis adducit, nempe hostibus benefacientes, et malum bono compensantes, carbones ignis coacervare in ipsorum capita. Nam istis verbis docet apostolus hostes beneficiis aut adduci ad meliorem mentem, et quodammodo leniri, qui antea furere viderentur, aut magis indurari, Deo ipsos excaecante, et confusione maiore ipsos abruente: quemadmodum Sauli contigisse videmus Deum precanti ut Davidi reddat beneficia quibus se affecerat. Nam sane dubium non est quin Deum iudicem sibi tulerit in Davidis causa, et se veluti spoliarit Dei misericordia et favore, ut Davidi spem regni traderet, q. d. Deus mihi nunquam parcat, nunquam sit propitius, me omnibus maledictis tamquam fulgure feriat, et Davidem contra suo iuvet auxilio et integritatem ipsius perpetuo tueatur. Hanc vim habuerunt illa Saulis verba, quibus sibi ipsi Deum iudicem tulit, et tanquam adversarium sibi si falleret constituit. Hinc discamus Deum precaturi sive pro inimicis, sive pro iis a quibus beneficiis affecti fuerimus, cavere ne adversum nos ipsos precemur. Id est, demus omnem operam, ut ea animi mansuetudine, ea patientia, ea aequitate, ea integritate coram ipso ambulemus, et cum proximis vivamus, ne ipsum ad iracundiam, hoc vel illo iniuriis lacessito, provocemus. Deus enim semper innocentium causam tuetur, et afflictos protegit. Quamobrem Deum invocaturos oportet omnes inimicitias, odia, fraudes et noxas deponere, et pravas omnes affectiones exuere, ut Dei favorem in nos sentiamus. Nam iis solet Deus benefacere, et in suam tutelam recipere qui iniurias acceptas in hostibus non modo non persequuntur, sed pro iniuriis beneficia rependunt, et eorum quos Deus ad aliquem dignitatis gradum evexit, autoritatem inviolatam retinent.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA LXXXVIII.

21. *Et nunc quia scio quod certissime regnaturus sis, et habiturus in manu tua regnum Israel,* 22. *Iura mihi in Domino ne deleas semen meum post me, neque auferas nomen meum de domo patris mei.* 23. *Et iuravit David Sauli. Abiit ergo Saul in domum suam, et David et viri eius adscenderunt ad tutiora loca.*

CAP. XXV.

1. *Mortuus est autem Samuel, et congregatus est universus Israel, et planxerunt eum, et sepelierunt eum in domo sua in Ramatha.*

Superius docuimus qua ratione de hostibus victoriam reportare possimus nempe malum bono compensantes. Hanc enim victoriam Dominus laudat, sibique gratam pronuntiat, ac proinde diversam quaerentes confusione tandem obruendos minatur. Praeterea docuimus ad Deum confugiendum esse, et patienter ipsius consilium exspectandum, et tempus ac opportunitatem qua se summum omnium iudicem ostendat, et contra cavendum ne ipsi ostium claudamus nostra temeritate et nimia festinatione. Quamvis enim obstinata sit hostium nostrorum malitia, nihilominus tamen afflictionum nostrarum exitus semper bonus est futurus, quandoquidem mille rationes habet Dominus, quibus suos adversus quosvis hostes tueatur. Et insigne est Saulis hoc loco exemplum, cui Deus hanc confessionem extorsit, Davidem esse ipso iustiorem. Quamobrem Deum videmus posse eos qui nos persequuntur eo adducere, ut vel invitos summo suo dedecore oporteat iniquitatem suam confiteri, nostramque innocentiam licet ad tempus veluti obrutam palam innotescere.

Transeundum nobis iam est ad illa Saulis verba quibus Davidem iuramento obstringit, fore ut quum ad regiam dignitatem pervenisset, semen ipsius non deleret, neque auferret nomen suum de domo patris: sed passurum, ut placide tanquam subditi reliqui vitam agerent. Admirandum sane et stupendum quod Saul hoc iureiurando Davidem adstrinxit, quem tamen ferre non potuit agere vitam in desertis, patria extorrem fugitivum, vagum, fame et siti, aestu et frigore laborantem et omnibus hominibus exosum. Quinam enim ista duo inter se conveniunt, ut Davidem Saul persequatur, et tamen hoc illi iurandum extorqueat? Ex hoc exemplo apparet quibus fluctibus improbi homines et increduli agitentur, ut nusquam possint quiescere, et nihil unquam firmum habere. Et hanc mercedem Deus in lege sua divinae suae maiestatis contemptoribus promisit, fore nimirum ut ad umbram suam trepident, et nusquam securi sint, vitamque velut tenui filo pendentem ducant, et tanquam fluctibus et procellis aestuent, cuius rei exemplum in Saule nobis hic proponitur. Primo loco dicit se probe scire Davidem regnaturum; quare igitur ipsi resistis? scientia enim illa de qua agit ab hominibus nullomodo proficiscitur. Non quod David auram popularem captarit, regnum ambierit. Eo ea de causa non impellitur, nec de sua electione cum populo ullomodo egit: non eum avorum illustris familia ad id sollicitavit, sed tantummodo quod a Deo unctus sit, ut per prophetam suum disertis verbis testatur, quum dicit se Davidem in regem elegisse. Aliunde igitur non edoctus fuit Davidem regnaturum nisi ex Dei summi decreto. Si autem pro comperto habebat a Deo Davidem regem electum, quare resistit? Quid inde fiet? potuitne eius pervicacitas et obstinatio invictam illam Dei altissimi virtutem superare? Certissimum est Saulem furiis et rabie agitatum, a diabolo perturbatum, tamen ab eiusmodi blasphemiis abhorruisse: quod possit de Deo victoriam reportare, quod possit immutabile illud decretum revocare de regno Davidis, pronunciatu est horrendum. Etiamsi autem millies fassus esset, Deum hoc ratum et fixum statuisse, Dei consilium nullomodo mutari posse, nihilominus tamen id efficere moliebatur, et veluti cornibus Deum petere ultro conabatur. Hoc exemplo docemur, quanta sit eorum hominum rabies quos possidet diabolus, quos scilicet adversus Deum insurgendum, et adversus ipsum in suam ruinam et perniciem pugnandum impellit. Quis enim alius exitus sperari possit quam ultimum exitium, eorum qui adversus Deum et ipsius electos insurgunt? Docemur itaque, in tremore coram Deo incedere, adeo quidem ut ubi nobis innotuerit ipsius voluntas illi obsequi omnino studeamus, et quidquid ab eo profectum fuerit boni consulamus. Neque enim satis est Dei verbum nobis esse auro et argento pretiosius, sed etiam melle dulcius esse oportet, ut pulchre nos propheta docet, Psalmo 19. Caeterum quo melius hanc doctrinam percipiamus, et ad usum revocemus, observandum varios esse gradus, tam iniquorum hominum quam fidelium. Nam increduli nihil eorum quae in genere dicuntur apprehendunt. Nam si miseros caecos dicamus, si temerarios, qui bonum a malo discernere nequeunt, qui neque ratione neque iudicio ducuntur, quod sancto Dei spiritu omnis intelligentiae et lucis autore destituantur, adeo ut incredulitas mera sit caecitas, et nihil nisi confusionem secum invehat: tamen Deus aliquando incredulos cogit se ipsos agnoscere, Deumque et veritatem, ac virtutem ipsius apprehendere, et ad illius cognitionem obstupescere, adeo ut plenis buccis fateri illos oporteat Deum esse fidelem, et irrevocabile esse quidquid ore suo pronunciarit. Sed ista nihilominus divinae virtutis apprehensio non est vera scientia ad quam sponte accedant, et sese subiiciant. Nam si fieri posset hanc cognitionem suffocarent, et Dei virtutem opprime-

rent, quam ferre nullomodo possunt, sed ringuntur et veluti dentibus infrendent adversus Dei veritatem. Quemadmodum qui oculis laborant solis splendorem ferre non possunt, cuius radiis tanquam aculeis punguntur et stimulantur. Eadem omnium incredulorum est ratio, quorum conscientia corruptione et putredine suffocatur, diabolo ipsos etiam penitus excaecante: adeo ut si quando reprehendantur, et tanquam flammula ad vivum usque iniecta pungantur, non tamen afficiantur. Hanc ob causam improbi omnes homines et divinae maiestatis contemptores veritatis cognitionem fugiunt: quam tamen vel invitos scire et cognoscere ipsos oportet. Sed obsecro qualis ista cognitio? nempe qualem propheta Esaias describit, ut cognescendo non cognoscant, et videndo nihil videant.

Talis fuit illa cognitio Saulis et scientia de qua loquitur, qui postquam modis omnibus divinam promissionem Davidi per Samuelem factam labefactare et exstinguere conatus est, nihilominus Dei iudicio urgetur et convincitur, adeo ut vel invitum oporteat Deo veritatem tribuere, et potestatem suas promissiones implendi, quum ait se scire quod certissime David regnaturus sit. Nempe illum Dei voluntas constringebat, et conscientiae stimulis ipsius superbia et virus superabatur, ut Deo testimonium veritatis redderet. Unde apparet profanos et incredulos post cognitam voluntatis divinae veritatem stimulis quibusdam urgeri, et quadam tristitia affici: sed non tamen in ea conquiescere quam contra pro viribus fugere conantur et suffocare. Ac proinde licet ad tempus divinae veritatis et potentiae meditatione commoveantur: non tamen in ea perseverant, sed incerti semper huc et illuc feruntur, et quovis vento agitantur, neque enim satis firma fundamenta iecerunt, neque vivas radices egerunt. Quod ad fideles autem attinet non ea perfectione quae ad ipsorum salutem sunt necessaria cognoscunt quin multis semper dubitationibus et scrupulis agitentur, sed ita tamen, ut in mediis illis fluctibus Deus ad salutis portum rectam semitam illis ostendat. Ac proinde, licet multis difficultatibus et dubitationibus agitentur, tamen veritatis divinae tantam cognitionem habent quanta ipsis opus est ad salutem assequendam, in qua proinde conquiescunt, et ad quam magis ac magis conformantur, quaecunque tandem ingruant tentationes, adeo ut pedetentim ad Deum accedant, et in voluntatis ipsius cognitione quotidie proficiant, seque cognitae Dei veritati sponte subiiciant, et divinarum promissionum aequitatem, et veritatem confiteantur. Accedit ad superiora omnia invicta constantia, quae hostium insultus et cruciatus quoslibet frangat, ut armati sancti Dei spriritu adversus quascunque tentationes invicti maneant, etiamsi multae se ipsis desperationis occasiones offerant. Licet enim istius modi insultus gravissimi sint ac paene intolerabiles, nihilominus tamen Dei decretum non illusorium, sed irrevocabile esse persuasi sunt, quum ait se fore fidelem in ipsum sperantibus, ac proinde si qua infirmitate humana peccaverint in istiusmodi agonibus, adversus se ipsos primi sententiam ferunt, et humanae naturae infirmitatem agnoscentes, in verbi divini certitudine perseverant, sibique nunquam patientur illam de Dei voluntate certitudinem eripi. Hoc ipsa experientia hodie compertum habemus in variis illis altercationibus et disputationibus cum adversariis evangelii, puritatem quam profitemur oppugnare conantibus, qui vident causam nostram iustam esse, et non invehi a nobis doctrinam aliquam nuper ab hominibus excogitatam: sed ex sacris literis haustam, et propria conscientia convincuntur, nihil a nobis extra Dei verbum adferri. Sed non ideo tamen doctrinae veritatem cognoscunt et intelligunt, qui magnis tenebris excaecantur, et a diabolo sic fascinantur, ut sine ratione et iudicio suam causam agant, quemadmodum saepe videmus fanaticos homines ratione quidem aliqua nonnunquam uti et bene compositam mentem habere, sed tantum ad momentum, quod perturbata intelligentia statim ipsorum furor et amentia detegantur, et ita redeant ad pristinum statum, qui ad tempus cum ratione et sapientia gerere omnia videbantur. [1] Sic inquam Dei contemptores Dei quidem veritatis aliquam habere cognitionem videbuntur, sed sine fundamento, quod in ea non conquiescant, sed incerti semper fluctuent, et modo in hanc, modo in illam partem ferantur. Verumtamen ut inexcusabiles coram Dei iudicio reddantur, Deus efficit ut vel inviti cognoscant doctrinam quam sequimur puram esse Dei veritatem, etsi adhaerere cognitae illi veritati nolint, sed contra furore perciti adversus illam ferantur. Nihilominus tamen causae nostrae bonitatem illos oportet vel invitos confiteri licet adversus eandem saeviant, et sponte eidem resistant. Interea vero tantum abest ut ad eam reverendam adducantur, ut contra quovis vento abripiantur, adeo ut per intervalla modo in hanc, modo in illam partem inclinent, et modo veritatem laudent, modo ad incredulitatem redeant: diabolo praesertim illos ita fascinante, ut vel ad levissimum ipsius signum triumphos agant ante victoriam, seque vi sua et arrogantia facillime sacram scripturam puramque religionem oppressuros arbitrentur, quae omnia nimis quotidiana experientia confirmat. Nos vero contra discamus in dies in vera scientia proficere ut in Dei voluntate tam altas radices agamus, ne unquam ullis tempestatibus eradicari possimus. Neque vero (fateor) ea esse fides nostra potest ut ad angelicam perfectionem perveniat, easque agat radices, ut non amplius auxilio divino quo roboremur indigeat. Nam contra tantam esse nostram infirmitatem fatendum est, ut nisi ipsius virtute freti subinde titubemus, et tanquam morti proximi vacillemus. Sed nihilo-

minus ad eam divinae voluntatis cognitionem pervenire nos oportet qua roboremur et ad finem usque vitae perseveremus. Ad hanc cognitionem accedit fiducia in Deum quem defensorem et protectorem nostrum in rebus adversis fore scimus, et in eo conquiescimus et ultro nos ipsi subiicimus atque ipsius patefactam nobis voluntatem amplectimur. Et hactenus de ista cognitione dictum esto.

Iam amplius etiam expendamus Saulis orationem in qua, licet cognitionem habere se profiteatur divinarum promissionum Davidi per Saulis ministerium factarum, tamen suam incredulitatem vel potius arrogantiam patefacit, quod cum Deo veluti pacisci in Davidis persona velit. Nam ait: *Ego scio te regnaturum esse:* Itaque non indignatur neque more solito excandescit in iras, sed se cum Davide transigere velle ostendit, ut in posterum persuasus sit Davidem post ipsius obitum semini suo parciturum. Ex quibus apparet in qua opinione Davidem habuerit, nempe nihil ipsum adversus se suscepturum neque nova consilia agitaturum. Mirabilis sane mutatio, quod qui antea tanto furore Davidem ad mortem persequebatur, et quibuscunque poterat iniuriis afficiebat, se iam tam facilem et benignum praebeat. Sed quandoquidem regnaturum Davidem sciebat, quare non sponte regiam dignitatem eiurabat et Davidi tradebat? Quare quum certus esset de Dei voluntate non ultro cedit? Nam quis illi hanc confessionem extorsit, nisi sola conscientia qua intus urgebatur et urebatur, et tanquam perpetuo carnifice cruciabatur, Deo etiam tanquam summo iudice illum excitante? Quamobrem cognitae Dei voluntati nos ultro subiicere discamus, nihilque adversus illam suscipere, sed omnes cogitationes et actiones nostras sponte ipsi subiiciamus, et pedibus, manibus, oculis, omnibus denique sensibus in eam intenti simus. Sunt enim individuo quodam nexu inter se coniuncta fides in Deum, et in ipsius veritatem, et vera obedientia in omnibus in quibus exercere nos Deo placuerit. Caeterum observandum iniquos velle quidem cum Deo pacisci, sed non posse tamen pacem consequi. Pax enim quam fideles optare debent, ea est ut ad ipsum accedamus, eidemque coniungi et uniri studeamus, et ultro illi coniungi velimus, qui est sola perfectio summumque omnium bonum. Hanc ob causam nominatim divus Paulus docet nos per fidem pacem obtinere: ac proinde increduli sibi pacem aliquam imaginantur: sed ita tamen ut Deo tergum obvertant, et magis ac magis obdurentur et obstupefiant ut nullus amplius remedio locus supersit, quemadmodum docet Paulus, non superesse amplius ipsis ullum sensum malorum quibus urgentur. Quapropter ad veram pacem a Deo consequendam non longis ambagibus Deus quaerendus est, neque unquam procrastinandum, sed vocanti Deo obsequendum et ipsius voluntati parendum, ut veram et permanentem pacem assequamur. Quid ergo profecit Saul cum Davide volens pacisci? Sane videtur otio et tranquillitati suae consuluisse, et tanquam factis induciis opportunum tempus explendae malitiae quam intus occultabat, exspectasse. Et pectore fovit tristitiam vel furorem potius quo adversus Davidem exaestuabat. Denique de sua pertinacia nihil remittere volebat. Nos vero contra ipsius exemplo discamus omnes affectiones et animi perturbationes exuere, ne quid nos impediat quominus ad Deum accedamus, et in ipsius veritatis et bonitatis paternae cognitione perseveremus, ut tranquillitatem spiritualem quae sola summum bonum est assequamur, et re ipsa experiamur Deum esse nostrum defensorem ac protectorem, ac scopum unicum ad quem collimare debemus. Interim vero quum Saulem audimus voluisse cum Davide pacisci suisque rebus consulere in eo tanquam in speculo contemplemur incredulorum consilia et rationes. Nam eos deprehendemus metu et formidine perculsos rationes quaerere quibus sibi, et suae securitati consulant, qui nullo ipsos persequente tremunt, sibique aliquas dari inducias expetunt. Verum quum adversarii sint et hostes iurati Dei qui deus est pacis, quomodo pacem requirent? Nos igitur illorum exemplo contra discamus inaestimabile bonum esse pacem habere cum Deo et in eodem conquiescere et ex animo detestemur et abhorreamus iniquitatem incredulorum quae illos a Deo disiungit, et illis similes fieri summopere caveamur. Ac sane multos quidem videmus nihil adversus Deum aperte audere et in privatis quibusdam factis ipsius metu retineri, sed non ideo tamen verbo niti fundamento, neque veras habere in timore Dei radices, quo duce vitam suam ad ipsius obedientiam instituant. Sed tantum motum aliquem esse et inanem impetum qui statim evanescat. Quod quum ita sit nos decet tanto magis incitari ad Deum in veritate et puritate quaerendum, ne modo in hanc, modo in illam partem fluctuemus, sed in proposito constanter perseveremus, et nullis tentationibus ab officio dimoveamur.

Iam vero alia ex parte Davidis humanitatem consideremus, qui iureiurando Sauli se ad ipsius postulationem adstringit. Nam poterat ille quidem multis conditionibus Saulem adstringere, nec dubium est, si talis fuisset Dei voluntas, quin exoptasset in quiete et domi vitam privatam vivere, et in tenui victu et habitu pastoris Dei voluntatem exspectare. Sed quidquid sit errare illum Deus voluit, et in montibus degere, et ut antea in antris latere. Nihilominus tamen se iureiurando Saulis adstringit. Unde discemus eum ad praxin revocare quod dicit Psal. 34: Inquirendam pacem, et persequendam eam, etiam si nos fugere videatur, et licet nos inimici persequantur, patienter tamen opportunum tempus liberationis expectandum, et pro viribus cum Deo

nostro pacem faciendam. Quam doctrinam David exemplo suo confirmavit, cuius modestiam nos considerare sic oportet, ut eandem imitari conemur, ne per nos stet quominus cum hostibus in gratiam redeamus et ipsorum turpitudo et furor sopiatur, quemadmodum certum est patientiam nostram praesentissimum esse remedium ad infestissimorum hostium furores exstinguendos. Quando igitur hostes nihil nisi sanguinem nostrum sitire, et nos ferro ac flammis persequi summa crudelitate viderimus, ne oleum camino addemus, sed potius patientiae remedium adhibeamus, ipsorumque furores exstinguamus.

Cuius rei exemplum in verbis sequentibus nobis proponitur, quum Saulem domum reversum audimus rebus pacatis, Davidem autem cum suis militibus in suum propugnaculum regressum. Saulis igitur conditio longe melior fuisse videtur, et desiderabilior quam Davidis. Nam hic in propugnaculo cum paucis militibus egenis aegre se tuetur, ille vero rebus pacatis a suis militibus colitur, et in summo honore ut rex habetur: otio et tranquillitate fruitur, rebusque secundis utitur. Verumtamen qualem putamus eius conditionem quem Deus iudicio suo persequebatur et quem velut iniecta naribus fibula retrahebat a proposito, et exitio reservabat non immutata mente ipsius in melius? Sic Deus solet improborum hominum conatus frangere, et nisi furorem ipsorum frangat, et in mitiorem animum commutet naribus iniectis fibulis coercere et contra voluntatem ipsorum alio trahere. Ita Sauli Domini manus iniecta est ut in Davidem saevire non posset, et domum redire summa sua confusione cogeretur. Davidi vero contra, cuius deterior conditio videbatur, Deus otia fecit, et respirandi spatium aliquod concessit, ne perpetuis tentationibus et afflictionibus obrueretur. Nam etsi Saulem ad tempus placavit, tamen in suum propugnaculum reverti coactus est, quod sane non erat munitum aliquod castellum et rebus necessariis instructum, sed ut ante videtur spelunca in deserto, perfugium damarum et camelorum, in quam se David recepit quasi cum feris in rupium cavernis vel potius tanquam in sepulcro vitam ageret. Quae vitae conditio profecto miserrima fuit, sed in qua tamen Dei bonitatem experiri non desiit, quod illi aliquot dierum inducias concessit. Nos itaque, licet non semper rebus secundis fruamur, neque nobis omnia ex animi sententia contingant, sed in hac vita cum multis luctemur difficultatibus, et multis iniuriis et calumniis opprimamur, et fame, siti, aestu, frigore vexemur, sed ignominiam ac dedecus ab hominibus patiamur, et multis aliis istiusmodi incommodis vita nostra permixta sit, ne unquam tamen animum despondeamus, neque deinde misericordiae sensum et gustum amittamus, quae in omnibus difficultatibus et angustiis praesens auxilium adferre et labantes erigere potest. Sin vero Deus nobis otia fecerit, attente ipsius beneficia consideremus, et nobis applicemus, ut omnem tristitiam et afflictionem qua prememur spirituali laetitia vincamus, semper animo nostro retinentes fundamentum istud firmum, Deum qui nos in tutelam suam recepit, nos nunquam deserturum, eiusque bonitatem eam esse erga nos ut in ea conquiescere nos oporteat, et mundum ac omnes tentationes fortiter superare.

Sequitur deinceps Davidem non solum ad suum propugnaculum rediisse sed etiam *descendisse versus desertum Pharanis* quod longius aberat a Iudaea, et a sanctuario in quo Deus praesentiam suam testabatur. Erat enim inter Aegyptum et Arabiam, quod Davidi grave fuisse est certissimum, quod ea ratione videretur a iudaico populo recisus, et exsulare cogeretur terra quam Deus Abrahami posteris possidendam et incolendam dederat, et assignarat. Porro promissiones omnes Israëlitis factae a Deo, respiciebant D. N. Iesum Christum qui est earum perfectio, cuius David erat figura; quare quum tanto beneficio infimi quique ex ipsa plebe fruerentur, et in terra habitarent quam ipsis Deus dederat et quae regnum spirituale repraesentabat, David autem caput et figura promissi regis eadem exsularet, et quidem non ad aliquod temporis momentum, sed per longum temporis spatium, adeo quidem ut videretur omnis illi adempta spes reditus, horrenda fuit sane tentatio, qua non parum fuisse perturbatum Davidem verisimile est, quum a Deo tam graviter exerceretur. Sed non tamen isti tentationi David succubuit, sed fide superavit. Quam ob causam Psal. 11 suis ipsis hostibus insultans ait: *In Domino confido, quomodo dicitis animae meae, transmigra in montem sicut passerem.* Sane hostes Dei multis quidem cavillis ipsius servos lacessunt et infesto animo ad mortem persequuntur, et coelum ipsum terrae miscere, et a fundamentis terram convellere velle videntur. Sed in Deum oculi sunt coniicendi qui momento suorum hostium consilia dissipare et conatus frangere potest: et idcirco David se ipsum hac meditatione consolatur et erigit. *Dominus* inquit *in templo sancto suo, in coelo sedes eius, oculi eius in pauperem respiciunt, palpebrae eius interrogant filios hominum.* Non igitur immerito se in Domino confidere dixit quem tanquam clypeum excipiendis omnibus hostium ictibus opponit. Et sane diabolus iaculatur in nos ignea tela, ut monet Paulus, et mille artes habet nocendi quibus singulis momentis obrueremur: nisi Dei virtute et potentia tegeremur et muniremur. David autem rationem nos docet qua possimus armis istis muniri: nempe ut clypeum assumamus fidei quae in Dei promissiones recumbit. Nam si hoc clypeo tecti fuerimus, facillime hosti nostro insultabimus, et tentationes omnes superabimus. Ac licet mundus ipse conspiret

adversum nos et nusquam tuta quies appareat, sed modo in hanc, modo in illam partem expellamur, nihilominus tamen imperterriti fiduciam illam retinebimus, et hostibus omnibus insultabimus, Davidis vocem illam usurpantes: *In Domino confido, quid adversum me potestis?* Hoc igitur clypeo muniti molestias omnes superabimus, et omnes contumelias, et blasphemas improborum hominum voces despiciemus, et intrepide in nostra simplicitate perseverabimus, quod in Deo fiduciam collocantes nulla vis hominum possit offendere. Nam etsi multa quidem incurrent in oculos incommoda et graves tentationes exsurgent: fide tamen omnes superabuntur, quemadmodum Davidem conqueri videmus, peccatores iutendisse arcum, et paravisse sagittas suas super nervum adversus se, quibus tamen se non posse laedi ait. Quin etiam ipsa mundi fundamenta convulsa dicit, non quidem quasi sol aut luna, aut naturae ordo confusus esset, sed miserae illius conditionis respectu loquitur, in quam erat hominum opinione coniectus.

Sed isti tentationi clypeum fiduciae illius in Deum obiicit, et ait Deum habere sedem suam in coelis, et oportere improbos sese illus tribunali sistere, et meritas poenas dare. David igitur licet in spelunca illa tanquam in sepulcro latuisse, et ex eadem in aliud desertum fugere coactus fuisset, et nullibi tutum refugium invenire, et videretur iam alterum in fossa pedem habere, et ne ad momentum quidem temporis otio aliquo frueretur, nihilominus tamen ad Deum oculos sustulit, et in ipsius providentia spem suam reposuit, quod in coelo sedem habeat, et hominum facta exploret. Nae multi quidem Deum in coelis esse dicunt, sed rerum istarum infirmarum nullam habere curam, quum tamen Deus e coelo opus suum foveat et conservet, et singula hominum facta exploret. Caeterum quum Dominus in coelo habere sedem dicitur, non est crasse intelligendum quasi Deus thronum haberet, ut solent terreni reges ac principes. Neque enim Deus est corporeus, neque opus habet ullis adiumentis, quibus maiestatem suam commendet, cui gloria sua sufficit. Sed quum David de Dei sede loquitur, in coelo vult ipsum agnosci, ut iudicem omnium et gubernatorem, cuius providentia sic omnia regantur et administrentur in his terris, ut nihil temere et fortuito feratur, sed recto consilio ipsius omnia administrentur. Quare quum suos ad tempus affligit, et variis calamitatibus exercet in ipsorum commodum et salutem cedit, declaratque se ipsorum clypeum et propugnaculum esse. E contrario autem quotiescunque improbi et increduli lasciviunt, et quaecunque in buccam veniunt (ut dicitur) evomunt, et ita obstinati sunt, ut ad bonam frugem nullo modo adduci possint, certissimum est Deum sedem suam habere in coelis ad quam ipsos de omnibus rationem reddituros sisti oportet. Hanc igitur ob causam addit David, oculos Dei intentos in omne hominum genus, et tandem ipsum in peccatores ignem suum emissurum, pauperes autem et afflictos fideles servaturum. Atque in eo admiranda sunt eius iudicia. Quae sunt nobis accurate notanda quum Davidem tot calamitatibus afflictum fuisse videamus, et licet propugnaculum habuerit in quod se cum suis recepit, et adversus hostes se tutatus est, non tamen fuisse tam tutum, quin coactus sit, quamvis illum Saul ad tempus non sit persequutus, longius tamen a Iudaea recedere. Hinc igitur discamus animum nullomodo despondendum, quoties ab afflictione et tentatione in graviorem incidimus, adeo ut in hostium nostrorum manibus captivi teneri videamur. Quin potius doctrinam istam ob oculos nobis proponamus, qua valde indigemus, et frontem exporrigamus, ne Deo nos variis modis exercente, quamvis nobiscum summo iure non agat, varia tamen in animo volvamus. Quamobrem quum nos varia certamina urgebunt, et crebrae tentationes, quibus facillime succumberemus, nisi Dei provindentiae memoria sustineremur, Davidis exemplum intueamur, qui multis exercitus tentationibus, licet homo iisdem passionibus quibus nos obnoxius, tamen fortiter eas superavit, Dei auxilio fretus. Confugiamus igitur ad spiritum virtutis, eumque precemur ut nostram infirmitatem sublevet, et opportuno tempore suppetias ferat.

Pergamus ad reliqua, quibus dicitur *mortuus Samuel et congregatus universus Israël ad eum plangendum: quem sepelierunt in domo sua in Ramatha.* Hic in primis observandum Samuelem in extrema senecta cum maximis difficultatibus et horrendis tentationibus luctatum fuisse. Propheta Dei erat, populi salutem a Davidis regno pendere sciebat, Saulem populo regem dare iussus fuerat ex tribu Beniamin, non autem e tribu Iuda oriundum, eundem exauctoratum, et a Domino reiectum viderat: quibus omnibus vehementer perturbari posse videbatur, quum tot mutationes videret, et praesertim quum Davidem reiecto Saule ungere et regem designare a Domino iussus est. Nam in Davide spes reposita videbatur salutis populi, et regiae dignitatis, quinetiam aeternae salutis firmandae si David regno frueretur, et otio ac tranquillitate rempublicam administraret, verum quum animadverteret contrarium, et Davidem in Saulis odium venisse propter unctionem quam Dei iussu Samuel administraverat, et praeterea Saulem illum ita persequi ut nusquam Davidi tutus locus esset, et non tantum ad aliquod tempus cum istis difficultatibus luctatum Davidem, sed nullum finem laborum istorum animadverteret, verisimile est ipsum gravissimas tentationes sustinuisse. Neque enim erat stupidus, nec insensibilis: sed praeter prudentiam quam a Deo acceperat, et

diuturnam experientiam quamdiu republicam administrarat, etiam habebat donum prophetiae, prophetas autem scimus fuisse vocatos *Videntes*, neque immerito, Deo ipsis revelante quae aliis occulta erant. Samuel itaque contrarium eorum quae viderat Deo revelante contingere animadvertens in magnas angustias coniectus videtur, et in maximis curis et angustiis fuisse: sed quas fide superasse ipsum non est quod dubitemus. Nam fideles hoc fundamento se sustinere oportet adversus istiusmodi tentationes, Deo non permittente ut statum ecclesiae videamus talem esse qualem optaremus, sed eam hostium pedibus veluti conculcari, et velut in nihilum redigi, patienter exspectandum Dei auxilium.

Sed altera ex parte Davidem audimus mortuo Samuele in Pharanis desertum confugisse, quasi Saul ipsum magis quam antea persequeretur. Etsi vero Davidis spes non a mortali homine pendebat, nihilominus tamen non exuerat omnem humanum affectum, ac proinde ipsum ex morte prophetae in magna moestitia fuisse versatum, minime bubium est, cuius praesentia quamdiu viveret multum adiuvaretur, et fides valde sustineretur. Sane fides nostra solo Deo niti debet, sed tamen si quem Dei servum viderimus fideliter officio suo functum, et Dei donis ornatum, qui salutis viam nobis monstrarit, cuius nota integritas et fides, magnum adiumentum est ipsius Dei dono ad fidem nostram confirmandam, et ad nos ad Dei cultum excitandos, ac licet in ipso non sit fiducia nostra reposita, singulare tamen Dei beneficium esse nobis concessum merito iudicabimus. Ac proinde si Deus ex terris illum ad se vocarit, non possumus non lugere et ipsius obitum graviter et moleste ferre. Sic igitur David quamdiu Samuel vixit se potuit illius praesentia consolari, morte vero illius graviter affici, et perturbari, quasi sublato illo per quem Deus bonitatem suam et misericordiam Davidi patefaciebat. Nihilominus tamen David nunquam despondit animum, neque in hoc certamine defecit, sed constanter in sua vocatione Dei auxilium exspectans perseveravit, quod exemplum incitare nos decet, ut si Deus fideles suos servos e vivis evocet, quorum mortem aegre feramus, illos tamen homines fuisse ac perinde mortales, sed Dei veritatem in aeternum esse permanentem sciamus. Hanc ob causam Petrus 2. epistola dicit se dare operam, ut fideles sanam doctrinam ab ipso discant, quam postquam a vivis excesserit constanter retineant, et in ea firmi permaneant. Quemadmodum igitur fideles Dei servos oportet omnibus viribus eniti, ut veritas cuius testes sunt ac praecones post mortem ipsorum vim suam retineat, et ab hominibus recipiatur, sic etiam fideles auditores oportet scire morientibus fidis pastoribus, qui fidelem operam in docendis hominibus navarint, et quorum fides probe fuerit cognita, non ideo tamen mori cum ipsis veritatem, quia nulli vanitati est obnoxia. Atque haec est victoria nostra, fides nimirum immutabilis, quin etiam nos infidelium Dei servorum morte magis ac magis oportet confirmari, quum eos videmus constanter doctrinam ad mortem usque retinuisse, et animam efflantes fidei suae testimonium exhibuisse, tanquam totius doctrinae signaculum. Idcirco apostolus in Epistola ad Hebraeos fideles admonet, ut meminerint praepositorum suorum qui loquuti sunt ipsis verbum Dei, et eorum intuentes exitum conversationis imitentur fidem. Si quis enim in hac vita fidelem operam navavit in admonendis fratribus, et in salutis semitam adducendis, suae integritatis testimonium habet, et si moriens constanter fidei rationem reddiderit, doctrinae suae approbationem habet. Neque vero dubium est quin David Samuelis perseverantia plurimum adiutus fuerit, quum in desertum Pharanis secessit, de Dei promissionibus, quas per Samuelis ministerium acceperat, certior factus sit, et afflictiones quibus urgebatur lenitae sint.

Quod vero adiicitur, *universum Israëlem fuisse congregatum ut plangerent Samuelem eumque sepelirent*, non opus est hoc tempore pluribus persequi. Nam quum in scriptura sepulturae patrum tam accurata fit mentio, satis est nos scire Deum voluisse hoc signum dare, quo in spe resurrectionis homines confirmarentur: si enim cadavera sine cura abiicerentur, homines spem futurae in posterum resurrectionis abiicerent, et velut in feras degenerarent, quasi cum corpore anima interiret. Sed quum cadavera sepeliuntur, terrae veluti quoddam depositum committuntur, donec plenum instaurationis tempus advenerit. Itaque sepultura semper occasionem praebuit cogitandi aliam esse vitam post hanc. Licet vero non omnes ad hanc cognitionem venerint, Deus tamen in hunc finem cadavera sepeliri voluit. Caeterum ista narratio de Samuelis morte et ipsius sepultura videtur eo spectare, ut ipsum pro Domini propheta agnitum in ipsa morte sciamus. Quare quum universus Israël coactus dicitur, veluti Deo faciente et tuba populum convocante ad Samuelis sepulturam: factum istud certum est, ut honos haberetur mortuo, et testimonium fidelitatis ipsius praeberetur, et doctrinae ipsius pondus adderetur, Deoque ipsi debitus honor et gloria redderetur. Sed praeterea Davidi magnum hoc facto solatium allatum est, quum hostes suos vidit incredulos tamen et stupidos congregari ad Samuelis doctrinam suo testimonio confirmandam, et a Deo profectam testificandum. Saulem etiam hoc facto commoveri vehementer oportuit, et conscientiae morsibus stimulari, et hoc populi luctu de morte Samuelis redargui. Nam debuit cogitare regiae dignitatis gradum Davidi per Samuelis ministerium collatum opportere fieri ratum et irre-

vocabilem. Et ipsius furor etiam augeri posse videbatur, quum populum videret Samuelis doctrinam approbare. Luctus enim ille totius populi satis testabatur Deo autore duci homines, et Samueli mortuo autoritatem conciliari. Vix enim populum invenias uno consensu servorum Dei amore duci, et ipsius doctrinam approbare nisi aliunde impellatur. Atqui inseparabili nexu cohaerebat doctrina Samuelis donumque propheticum cum regno Davidi promisso, cuius testis et nuncius fuerat, et quod unctione adhibita tanquam sacramento confirmarat. Perinde fuit igitur ac si Saul in praesentia totius populi exauctoraretur quum tanto populi concursu Samuelis doctrina confirmata est. Ita solet Deus verbo suo dignitatem et autoritatem conciliare in incredulorum confusionem et fidelium instructionem. Etsi vero divina veritas per se satis est honorifica et certa, Deus tamen nostrae infirmitatis rationem habens istis mediis autoritatem ipsi conciliat, et nos ad se vocat, et incredulos ac improbos homines maiore confusione obruit.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA LXXXIX.

2. *Erat autem vir quispiam in solitudine Maon, et possessio illius in Carmelo, et homo ille magnus nimis, erantque ei oves tria millia, et mille caprae: et accidit ut tonderetur grex ipsius in Carmelo.* 3. *Nomen autem viri illius erat Nabal: et nomen uxoris eius Abigail. Eratque mulier illa prudentissima et speciosa: porro vir eius durus et pessimus et malitiosus, erat autem de genere Caleb.* 4. *Quum autem audisset David in deserto quod tonderet Nabal gregem suam,* 5. *Misit decem iuvenes, et dixit eis: Adscendite in Carmelum, et venietis ad Nabal, et salutabitis eum ex nomine meo pacifice.* 6. *Et sic dicetis: Sit fratribus meis et tibi pax, et domui tuae pax, et omnibus quaecunque habes sit pax.* 7. *Audivi quod tonderent pastores tui qui erant nobiscum in deserto; nunquam eis molesti fuimus, nec aliquando defuit quidquam eis de grege omni tempore, quo fuerunt nobiscum in Carmelo.* 8. *Interroga pueros tuos, et indicabunt tibi. Nunc ergo inveniant pueri tui gratiam in oculis tuis, in die enim bora venimus, quodcunque invenerit manus tua da servis tuis, et filio tuo David.* 9. *Quumque venissent pueri David loquuti sunt ad Nabal omnia verba haec ex nomine David et siluerunt.* 10. *Respondens autem Nabal pueris David ait: Quis est David? et quis est filius Isai? hodie increverunt servi qui fugiunt dominos suos.* 11. *Tollam ergo panes meos, et aquas meas, et carnes pecorum quae occidi tonsoribus meis, et dabo viris quos nescio unde sint?* 12. *Regressi sunt itaque pueri David per viam suam, et reversi venerunt, et annunciaverunt ei omnio verba quae dixerat Nabal.* 13. *Tunc ait David pueris suis: Accingatur unusquisque gladio suo. Et accincti sunt singuli gladiis suis, accinctusque est et David ense suo, et sequuti sunt David quasi quadringenti viri, porro ducenti remanserunt ad sarcinas.*

Hic in primis considerandum quo statu res Davidis fuerint, quum Saul ipsum persequeretur, misero sane, et qui cibo et potu aliisque rebus necessariis careret, et multa pateretur incommoda, quod praeter mortis metum etiam victum emendicare cogeretur. Quae molesta fuit et dura nimis conditio, et quae Davidem poterat quodammodo de spe deiicere consequendi regiam dignitatem sibi a Deo promissam. Quoniam vero Davidicum illud regnum fuit imago viva regni D. N. Iesu Christi, discamus, Deo nos variis rationibus exercente, patienter casus omnes ferre, et non moleste ferre neque insolenter si fame, siti, aestu, frigore premamur, rebusque ad vitam necessariis quodammodo destituamur, Deumque sciamus patientiam nostram et fidem explorare, cuius rei exemplum in Davide conspicuum est. Caeterum obiiciat aliquis, quae hoc loco recitantur non convenire cum iis quae Psalmo 37. referuntur, David enim profitetur se fuisse iuvenem et ad senectutem pervenisse, et non vidisse iustum derelictum, nec semen eius quaerere panem. Erat autem ex numero iustorum, et Deum timentium, et tamen videmus eum in tantam egestatem redactum, ut ad Nabalem mittere servos coactus sit victum mendicaturos. Sed facilis solutio est, quandoquidem dicit eo loco se non vidisse iustum derelictum, nec semen eius quaerens panem. Nam etsi Deus nunquam permittit suos servos multis incommodis urgeri, et multis ad vitam necessariis indigere, ipsis tamen tandem opportuno tempore subvenit et opitulatur. Ac sane verbis illis fideles ab omnibus afflictionibus non eximit. Nam paulo post addit bonos in multas miserias casuros, sed Deum ipsos liberaturum et servaturum. Noluit igitur David Dei servos et filios in hoc mundo tanquam in terrestri paradiso collocare in quo delitiis affluant et voluptatibus abundent ut nihil ipsis desit, sed docere, Dei filios multis calamitatibus oppressos ad ipsius bonitatem confugientes nunquam esse deserendos, sed Deum re ipsa demonstraturum ipsorum se singularem curam gerere, licet ad tempus faciem occultare videatur. Quamobrem meditanda Divi Pauli doctrina, fideles quidem multis miseriis et oppressionibus obnoxios sed a Deo nunquam deseri; et ipsemet sese exemplum multarum afflictionum proponit, ut in se ipso doceat quae sit fidelium conditio, quum ait, se per gloriam et ignominiam, per convicia et laudes, ambulare, et ut morientem esse, sed vivere, ut qui castigatur,

nec tamen occiditur etc. Quamobrem quoties in summas angustias et difficultates inciderimus ne unquam animum abiiciamus, sed Deum liberatorem patienter praestolemur, et quemadmodum ipsemet pollicitus est, si deiecti fuerimus dum ipse nos attollat exspectemus, et si in summam egestatem venerimus, ne metuamus nos ab illo unquam derelictum iri, modo fiduciam omnem nostram in ipsius providentia et bonitate reponamus. Deus enim satis dives est et liberalis ad nos quibuslibet difficultatibus eruendos, et omnibus necessariis rebus adiuvandos. Hac igitur ratione David in summas difficultates incidere potuit, quem non ideo tamen Deus oblivioni tradidit, multoque minus ex suorum numero delevit, neque promissionem ipsi factam de adipiscendo regno fieri voluit irritam: siquidem Deus opportuno tempore suppetias illi tulit, etsi non primo quoque tempore ex omnibus difficultatibus liberavit. Nam quum misisse ipsum ad Nabalem servos videmus qui aliquid in victum peterent, ex eo apparet Davidem in illis desertis saepe famem passum et alia istiusmodi incommoda, quod veluti cum ipsis feris ab hominum expulsum consortio vitam agere cogeretur, et precario vitam suam suorumque tueri. Quae quum audimus, famem et sitim discamus perpeti, et quaecunque alia Deus incommoda miserit, et si maiorem ubertatem et copiam bonorum miserit, illis sobrie utamur. Magna enim virtus est ab omni intemperantia abstinere, et bona quae affatim Deus largitur distribuere, et hoc nos Paulus docet admonens in Domini schola proficiendum, nec Dei bonis intemperanter utamur, neve cupiditatibus nostris et inordinatis affectibus habenas permittamus, sed potius in proximorum necessitates Dei dona liberaliter insumamus.

Verba igitur nostri contextus habent *fuisse virum quempiam in solitudine Mahon*. Fuit istud nomen deserti, quod non erat incolis et habitationibus frequens, neque tamen omnino sterile, sed Iudaei deserta vocant loca pascua, in quibus arva non erant, per desertum igitur istud non intelligimus locum aliquem horridum et incultum, sed pascuum, in quo si non erant multa oppida, satis tamen frequens erat incolis, pastoribus nimirum cum suis tuguriis, in quibus armenta et greges continebant. Etsi tamen oppidum erat in istis locis nomine Maon, et etiam aliud nomine Carmel. Quidquid sit, Nabal dicitur in Maon habitasse et in Carmelo possessionem habuisse, et quater mille pecudes, oves nimirum tria millia et mille capras habuisse, quae sane fuerunt magnae divitiae rustici hominis, si praesertim agros, villas, pascua, et possessiones reliquas istis coniungas. Atque dictae Nabalis divitiae non ad laudem, sed potius ad vituperium commemorantur, quandoquidem subiicitur fuisse hominem rusticum, durum, malitiosum et pessimum, cum quo barbaris moribus praedito nullus amicitiam colere potuerit. Rustici igitur et barbari hominis divitiae recitantur, ad ipsius malitiam et crudelitatem adversus Davidem amplificandam. Nam si tenuis fortunae et abiectae conditionis fuisset, se aliqua excusatione potuisset apud ipsum tueri. Et Davidi victum petenti respondisset, se non habere unde sexcentis viris cibum suppeditaret: seque inopia sua et tenui conditione tutatus fuisset, quae peregrino alicui viaticum quidem ministraret, sed non sexcentorum hominum exercitui. Verum quum opibus abundaret, et tantis divitiis praeditus esset, ut sine suo incommodo munificus erga Davidem esse posset, in eo crudelitas ipsius apparet, quod aliqua parte bonorum adiuvare Davidem recusaverit, et hanc ob causam nominatim hic mentio fit pravae ipsius naturae, et beneficiorum quae a Davide et ipsius militibus antea acceperat: qui pastores eius nulla molestia affecerat quamdiu in deserto cum ipsis fuerant, sed potius rebus suis adiuverant, et tutati fuerant, ut non fuerit donum gratuitum futurum, si Davidem parte aliqua bonorum sublevasset, sed iusta potius praeteritorum beneficiorum compensatio et remuneratio. Et idcirco David per famulos iubet eum inquirere tam ex servis suis quam ex pastoribus, et aliis illius loci incolis an Davidis milites ipsos ulla iniuria affecerint, et an non potius contra custodes armentorum hominis istius fuerint. Qua ratione Davidi multis nominibus devinctus erat: ac proinde, ut ante dixi, non beneficium sed iustum praemium fuisset: tanto igitur magis apparet ipsius malitia et ingratitudo quo pluribus divitiis abundavit: neque enim David quotidie importune victum ab illo cupiebat extorquere, sed nominatim occasio exprimitur quae Davidem ad servos suos ad ipsum ad aliquid postulandum mittendi impulerit, nempe quod Nabal tonderet oves, et magnum convivium institueret. Quandoquidem igitur Nabalis opes in gregibus ipsius maxime consistebant, et eo tempore oves tondebat, et veluti convocatis amicis se recreabat, David opportunitatem arripiens aliquot ex suis militibus misit qui in partem huius laetitiae venirent, et a Nabale recrearentur. Cuius liberalitatem et humanitatem David semel expertus noluisset iterum interpellare, ne abuti velle videretur. Item discamus exemplo Nabalis ad cuius condemnationem opum abundatia commemoratur oportere ut singuli pro sua facultate miseros et egenos sublevent, et tanquam in speculo Deus vult nos contemplari pro ratione facultatum cuiusque proximum esse iuvandum, ac proinde licet uti possimus iis facultatibus quas a Deo accepimus, et quisque suum dicere merito possit quod vel parentum haereditate accepit, vel sua industria quaesivit: non ideo tamen feren-

dum est ut miseri et egeni fratres nostri in oculis nostris fame et siti enecentur, et quae bona accepimus a Deo pauperibus dispensanda retineamus, sed ita possidendas opes quas quisque nactus est, ut earum participes faciamus quos gravis urget necessitas, quod quisque pro facultatum ratione facere tenetur. Equidem fateor non esse legem aliquam singulis positam, ut ait Paulus. Nam donatorem oportet ex animo et sponte dare, sed tamen etsi nulla cogimur necessitate legis pro viribus eniti singulos oportet ad miseros et egenos suis facultatibus sublevandos. Quamobrem si opes et divitias a Deo fuerimus consequuti quibus egere proximos videamus, a Deo nos explorari sciamus, ac proinde si officio defuerimus nos a Deo tanquam sacrilegos condemnatum iri. Divites igitur intueantur Nabalis exemplum, et quid ab ipsis Deus postulet discant. Divitiae sane divinae bonitatis et favoris sunt testimonium, sed Nabalis divitiae in ipsius condemnationem commemorantur. Contra vero Abrahamum divitem fuisse, sacra scriptura praedicat, non sane ad ipsius dedecus, sed potius ad summam laudem, quem Deus ex paterna bonitate divitiis multis auxit. Sed quoniam Nabal acceptis a Deo bonis abusus est, idcirco facultatum ipsius mentio fit, ut eius exemplo discant qui multas possessiones habent, et multos annuos reditus quibus multis benefacere possunt, si avari, aut parci, et steriles fuerint, se bonorum usum profanare, quae dominus usui pauperum dedicarat. Hic igitur dictum Salomonis diligenter observandum iubentis bibere aquam singulos e cisterna sua, et fluenta e medio putei sui, et tamen spargere fontes suos foras. Nam quum iubet nos bibere aquam e fonte nostro singulos docet oportere contentos iis esse quae a Domino accepimus, et nihil amplius appetere, ut plerumque solent insatiabiles quidam gurgites qui novis semper opibus inhiant, et licet opulentissimi vicinos tamen miseros depraedari solent, donec ipsos tandem totos exhauserint. Contra docet Salomon bibendam aquam e fonte, ideo praesentibus oportere contentos esse et divites posse quidem acceptis a Deo bonis frui et eadem bona conscientia retinere ac possidere, modo ad ipsorum autorem et fontem assurgant, et sobrie iisdem utantur: sed praeterea iubet Salomon fontes spargi foras, et rivos aquarum in puteis, ut doceat facultatibus residuis adiuvandos proximos qui necessitate aliqua premuntur.

Deinceps vero Davidis verba sequuntur suos mittentis ad Nabalem, et quibus verbis hominem compellarent, instruentis, quae verba pluribus recitantur, ut magis ac magis quanta fuerit Nabalis improbitas bestiae potius quam homini similis contemplemur et erudiamur: David enim iuvenes quos mittebat ad ipsum, iubet hac formula compellare. *Salutat te servus tuus cum suis omnibus, tibi, familiae, gregi et omnibus iis quae possides bene precatur.* Dubium non est quin his verbis conetur Nabalis benevolentiam captare: nam haec verba precationis formulam prae se ferunt, quasi eleemosynam supplex peteret, neque modestius potest aliquis aliquid rogare dum bene precatur. Ac si dicat, Benedicat Dominus iis omnibus quae possides, idcirco igitur hoc exprimitur, ut sciamus nihil fuisse in ista legatione quod Nabalem irritaret, quod David nec minis nec probris usus sit, et licet servorum qui Carmeli fuerunt, mentionem iniecerit, non ea ratione factum esse, ut eum exacerbaret, sed potius ut fidem et amicitiam suam Nabali proderet: narratio haec simplex est. Primum autem his observemus Nabalem non solum ingrati animi sui vitam*) adversus Davidem, sed etiam impietatem suam detexisse, quandoquidem ita petitionem suam instituit, ut ipsius Domini nomine a Nabale postulaverit aliquod subsidium. Pauperes enim quoties inopia premuntur, nec referre gratiam possunt, Deum precantur ut quam ipsi non possunt, Deus referat iis qui miserti sunt ipsorum. Et sane divini nominis commemoratio facit, ut qui natura sordidi sunt, et avaritiae dediti aliquo modo flectantur. Qua commemoratione quum Nabal non sit affectus, ex eo apparet ipsum non solum adversus Davidem ingratum et immemorem beneficii ab ipso accepti, sed tam impium, ut ne scintilla quidem pietatis in ipso exstiterit. Decet igitur nos acceptum beneficium tempore et loco compensare, prout dabit Deus occasionem. Nam si hostibus benefacere debemus, quales nos oportet esse erga eos, qui nostram amicitiam beneficiis sibi conciliare studuerint? Quamobrem ingratitudo tam detestandum crimen est, ut licet adversus illud actio non detur, tamen nulla excusatione se tueri possint qui officio defecerint, et accepta beneficia rependere non studuerint. Quin imo si quis ingrati animi accusetur, tanquam crudelis et inhumanus ab omnibus habebitur, quapropter eo diligentius hic observanda sententia quam David adversus Nabalem tulit quod tam ingratum se praebuisset erga se, et vacuos suos servos dimisisset. Praeterea hinc discendum nos licet nihil debeamus aliquid a nobis petentibus, reverentia tamen divini nominis oportere aliquid ipsis erogare, et miserorum egenorumque sic misereri, ut Deum semper intueamur, de cuius iure tantum detrahitur quantum pauperibus negatur, nisi pro facultatum ratione parati simus egenis opem ferre.

Deinceps vero sequuntur Nabalis ista verba: *Quis est David, et quis est filius Isai? hodie increverunt servi qui fugiunt dominos suos: tollam ergo panes meos, et aquas meas et carnes pecorum quos occidi tonsoribus meis, et dabo viris quos nescio unde*

*) *lege:* vitium.

sint? Facessat igitur David, et alibi victum quaerat. Animadvertite non tantum recusare Nabalem Davidi victum, sed etiam calumniis et opprobriis obruere: quasi dicat Nabal, primum David est ignotus, et erro, deinde latro, qui fugientes servos a Dominis excipit et secum ducit, qua calumnia nulla gravior esse poterat. Sane sola beneficii recusatio molesta, et simplex merito poterat condemnari, quandoquidem erat cum ingratitudine coniuncta erga eos quibus multis beneficiis devinctus erat, sed quum ad illam accedant voces contumeliosae, et probrosae, longe gravius ab ipso peccatum fuit, et maius in ipsum malum accersitum. Negat se filium Isai nosse, etsi satis erat apud omnes vulgatum, Saulem nullam aliam ob causam ipsum persequi nisi quod succedere Sauli debebat in regia dignitate, et ipsum Saulem vidimus aperte professum esse se scire Davidem regnaturum quod per Samuelem Deus id pronunciasset. At si Saul dominus et rex Davidis istud fateri non erubuit, quanto magis subditos oportuit idem agnoscere. Non potuit igitur Nabal ullam excusationem legitimam praetexere. Nam etsi erat agrestis et rusticus, et hominum consortium fugiens: ignorare tamen non potuit quod in tota regione fuit vulgatissimum: nempe Davidi promissum a Deo regnum per Saulis ministerium. Quare enim Nabal istud potius ignoraret quam ipsius uxor Abigail, quae re ipsa testatum fecit se Davidem agnoscere et habere pro uncto Domini et rege suo, licet tamen nondum esset in regiae dignitatis possessionem missus. Hinc igitur apparet Nabalem ipsi Deo velut insultasse, et ultro promissiones ipsius conculcasse. Et hac ratione ipsius impietas magis ac magis apparuit. Nam antea quidem Dei contemptor visus fuerat et profanus, Davidi recusans liberalitatem quam ab ipso flagitabat. Sed iam multo magis sese prodit quum aperte calumniatur eum quem Deus regem designarat. Nae sic videbatur velle Dei promissionem extinguere, et irritam facere quam Deus unctionis illius sacramento ratam fecerat. Hinc discimus quidquid a Deo est honore debito prosequi: et dona ipsius quae in hominibus lucent magni ut par est facere. Nam si Deus aliquem donis suis insignem fecit, et in aliquo homine esse voluit, et aliquis dicat: Ecquis vero iste est? profecto lucem in tenebras convertere Deique dona quae nostris oculis subiicit extinguere, et abolere velle videbitur Nabalis igitur exemplum nobis proponi sciamus ad nostram eruditionem, ut quoscunque Deus ad aliquem dignitatis gradum vocarit, debitis honoribus afficiamus ne ipsi Deo resistere, et constitutum ab ipso ordinem turbare velle videamur. Regibus igitur, principibus et magistratibus omnibus quos Deus ad rerum gubernacula sedere voluit, summumque dignitatis gradum obtinere, dignum honorem exhibere discamus. Sic liberi cognoscunto se parentibus a Domino subiectos, ut debitam obedientiam ipsis sponte reddant. Servi etiam suis dominis eandem reverentiam exhibento. Denique status omnes per quos Dominus hunc mundum regi et gubernari constituit honoremus, et varias ac differentes vocationes a Deo institutas sciamus et sponte ipsis nos subiiciamus. Nam si Nabalis exemplo, adversus dignitates insurgere, et petulanter nos gerere voluerimus Deum sciamus vicissim effecturum, ut qui simus re ipsa experiamur, nam quicunque dignitates ab ipso Deo institutas despicit, certe adversus ipsum Deum insurgit, et iugum ipsius reiicit. Nam quicunque Dei donis, et gratiis insigniti sunt debent esse instar speculi in quo divinam maiestatem, et bonitatem contemplemur, quod in ipsorum persona Deus velit cognosci. Eos igitur quicunque contempserit ac reiecerit, inimicus esto Dei, et contumax habeatur: et in creaturarum Dei numero non censeatur. Sed quam gravis Nabalis illa contumelia, quamque ignominiosa, quum Davidem accuset tanquam alienos servos subduceret, et eos dominis suis tanquam fur, aut latro quispiam eriperet. Atqui supra vidimus hanc egenorum et afflictorum hominum turmam ad Davidem ultro venisse, ea magis oneratum quam levatum fuisse, quod non haberet potestatem delectum militum faciendi, ut autoritatem sibi apud eos pararet, neque etiam vellet militum copias ducere ad dignitatem regiam vi occupandam, et ordinem politicum perturbandum, aut domos evertendas, aut fraude in aliena bona et facultates involandum. Nae facta ipsius contrarium prorsus testantur, ut mera sit calumnia Nabalis accusatio. Sic improbi homines solent se in calumniis proferendis adversus Dei filios exercere, et quidquid in buccam venerit etiam sine causa effutire: et in Dei filios quidquid horrendum et atrox excogitaverint, evomere: Nabalis exemplum sequuti. Profecto Nabalem pudere oportebat, si malitiose istud servis Davidis respondisset, et haec crimina confinxisse dictus fuisset, sed iustis rationibus niti, et aequitatis amator haberi vult quod Davidem iustiusmodi homines sequerentur et ita Davidem oblique accusat, et calumniis obruit. Quam multi Nabalis ingenium et mores hodie referunt, qui rogati ut operam suam et studia in aliquod necessarium opus conferant, resiliunt ab officio, et praeterea maledictis incessunt, et calumniis onerant eos a quibus interpellantur, et honestis rationibus officii admonentur? Vos, aiunt, nimium estis molesti et importuni, vos iniuria nos afficitis, vos quod meum est et quo indigeo mihi eripitis: sed praeterea minas adiiciunt: et ignem ore efflant et nullis rationibus placari posse videntur: et licet ipsi suo testimonio satis arguantur: cedere tamen non possunt, sed vi causam suam obtinere volunt:

et tanquam canes miserornm hominum sanguinem sitiunt. Atque in hoc numero sunt recensendi illi homines qui magnum obaeratorum numerum habent, quos inhumane et crudeliter laniant. Nam si miseri non habeant unde aes exsolvant, suique rationem haberi precentur, se rerum omnium egenos, se liberis multis oneratos, dicant se velle quidem et aequum esse ut debita persolvant, sed non habere unde satisfaciant, quapropter orare ut sui misereantur, quid tum isti praedones factitare aliud solent, quam ferarum instar et canum rabidorum in substantias et corpora miserorum istorum involare, et de ipsorum sanguine triumphos suos facere? Et tamen isti plerumque magnis et insignibus titulis appellantur, domini sunt et in honore habentur, sed quo usque tandem? An se divinam ultionem evasuros sperant? Nae hominum quidem sententiis non iudicabuntur, sed olim coram Dei tribunali sistendi, et ipsius fulmine percutiendi servantur, ut sic eorum quae iniuste rapuerunt rationem reddant, et poenas luant. Quamobrem exemplo Nabalis rogati aliquid in aliquem conferre discamus non onerare opprobrio et contumelia petentem: ut si in ea sententia manemus non iuvandi egenos, saltem ab omni calumnia abstineamus, et inhumanitatem nostram non prodamus. Nam amice nos interpellantes, et aliquid opis flagitantes onerare conviciis summum est flagitium. Porro qualem, obsecro, virum Nabal calumniis incessebat? Virum sane quem Deus elegerat, et quem esse secundum suum cor testatus fuerat. Ex quo discamus iniuria calumniis affecti, tamen eas patienter ferre, et non ideo ab officio resilire: sed potius doctrinam Pauli usurpantes, benefaciendo cunctis, malum pro bono exspectare, et silentium premere: ac si nullus sit calumniarum finis, capite demisso bona conscientia et innocentia nostra nos apud Deum tueamur, et consolemur. Caeterum aliquid hoc loco adhuc observandum est, nempe in rebus novis et inusitatis semper aliquas maledicendi, et calumniandi sese occasiones offerre. Sic hodie veritatis inimici licet Dei verbum sugillare nequeant, oblique tamen carpere conantur: et in illud omnes corruptiones quae in mundo obtinent derivare, ut si fieri posset sacrae scripturae autoritati derogarent. Nam aiunt: Ex quo doctrina ista coepit praedicari, nihil nisi confusio passim obtinet, aliis in alios insurgentibus, ubique turbae sunt, ubique tumultus, pro pace et tranquillitate quae antequam haec doctrina emergeret ubique gentium erat, et ita Dei contemptores, et inimici verbi ipsius pro viribus conantur ubique seditiones et tumultus excitare, quibus ni Deus impediret doctrinam veram pessundarent, et funditus everterent. Ita vidimus Nabalem primum contempsisse Davidem et ipsius regnum quod figura fuit Domini nostri Iesu Christi, deinde calumnia ista onerasse, nempe illum alienos servos abducere, sed quaeso quo fundamento? Nam multi miseri et egeni homines aere alieno oppressi ad Davidem confugerant, non accersiti, neque ab ipso advocati, sed divina providentia ad ipsum missi, ut in fuga sua et duris tentationibus consolationem aliquam haberet. Quam igitur occasionem habuit Nabal illos calumniandi? Nam etsi Davidem in deserto sexcenti circiter homines sequebantur non fuisse tamen latrones nec praedones dicuntur, sed aere alieno iniuste oppressi: et si David alienos servos advocare studuisset, nonne poterat pro ea autoritate et gratia qua plurimum apud multos valebat iustum exercitum colligere, et viginti vel triginta mille hominum exercitum conscribere. Sed paucis hominibus comitatus maluit in cavernis, et speluncis latitare, vitamque tueri quam ulli nocere, adeo quidem ut non potuerit ipsi neque suis comitibus exprobrari quidquam ab ipsis cuiquam furto ablatum, aut quenquam ulla iniuria ab ipsis affectum. Quamobrem quum istiusmodi opprobriis et calumniis onerari ab improbis et iniquis hominibus videmus pios, et sanam quam profitentur doctrinam subverti, Davidis exemplum in memoriam revocemus, et omnes iniurias patienter ferre discamus, neque propterea unquam ab officio nostro resiliamus, etsi confusionum et corruptionum omnium quae in mundo regnant causam in nos et in doctrinam quam profitemur, improbi reiiciant.

Sequitur deinceps in contextu, *reversos a Davide missos pueros omnia verba quae dixerat Nabal ipsi retulisse. Tunc vero Davidem edixisse suis comitibus ut gladio quisque suo accingeretur, ut adversus Nabalem progrederentur.* Profecto videtur David hac in parte sui oblitus, cuius admirandam virtutem superius audivimus, qui noluit Sauli manum iniicere: licet videretur a Domino in manus ipsius traditus, et facile posset illum interficere. Hic vero longe fit sui dissimilis. Cur enim ad arma concurrit? cur tanto furore percitus Nabalis domum evertere meditatur, quod ipsemet David infra dicit, se nihil relicturum de omnibus quae ad Nabalem pertinebant, usque mingentem ad parietem? Sane ista duo inter se valde repugnant, et laudem magnam assequutus est David Sauli parcens, vituperandus vero magnopere videtur adversus Nabalem excandescens, et passionibus istis vehementibus locum dans. Sed observandum sacrosanctam fuisse Davidi Saulis personam, quod quum fuisset Domini unctus, Davidi non licuerit ipsi manus inferre, qui poterat tamen se adversus ipsius milites armis tueri et defendere. Nam etsi designatus rex erat unctione per Samuelem illi collata, nondum tamen in regni possessionem missus erat, ac proinde non licebat ipsi quidquam suscipere ad coronam adipiscendam, quod ipse David probe norat. Ideoque licet unctus

esset Domini, et transituram ad suos posteros regni successionem sciret, in aeternum permansuram: Sauli tamen suam dignitatem reservavit, in quo nondum plane Dei gratiam exstinctam norat, ac proinde cui honorem exhibere et subiici ad ipsius usque mortem oportere non ignorabat. Illa igitur Davidis humanitas in hostem speciali ratione nitebatur, et singulari privilegio, quod a Deo in regiam dignitatem evectus David honorandus esset: Nabalis vero longe dispar fuit ratio. Nam etsi David nondum in regni possessionem missus erat: designatus tamen rex fuerat, adeo quidem ut qui non agnoverunt hanc Domini electionem nec se illi subiecerunt: merito tanquam adversus Deum ipsum contumaces puniendi fuerint. Moses Aegyptium illum interficiens nondum fuerat populi caput et conductor declaratus, et is qui populum israeliticum ex aegyptiaca captivitate erat liberaturus, sed ut ait D. Stephanus vocationem suam probe norat. Sic David sciebat sibi datam a Deo potestatem, impietatem et ingratitudinem coercendi, et blasphemas voces quas adversus regem a Deo designatum evomuerat, et praeterea calumnias quas in Davidem tanquam praedonem iniuste et falso coniecerat puniendi: haec inquam David sciebat: sed non ideo tamen videtur a vitiosa passione excusandus, quod superfluum et inutile foret, etsi tamen non est condemnandus tanquam si quis privatus illatam iniuriam ulcisci vellet: Davidis enim conditio a privatorum vocatione diligenter est distinguenda. Nam Deus privatorum manus veluti vinculis constringit, quibus non facit potestatem in flagitiosos animadvertendi. Sed alia fuit Davidis conditio, qui profecto si privatus fuisset nihil in Nabalem tentare ausus fuisset, nec sui officii tantum oblitus, etsi iustam causam habere videretur. Deus igitur eum autoritate, et speciali privilegio adversus Nabalem armavit, quum militibus illum stipari voluit ne in hostium manus veniret, et ipsis praeda fieret. David igitur cum suis militibus sese armis tutatus est, non ut Sauli noceret aut de dignitate ipsum deiiceret, sed ut vitam suam suorumque defenderet. Deus igitur Davidi comitatum illum dedit, ac si princeps aliquis praesidiarios milites alicui concedat ad sui defensionem, non ut illi damnum inferant et tumultuose aliquid faciant, sed ut si fiat in ipsos impetus, et quietem ipsorum aliqui turbaverint, sese armis tueantur, et inimicos suos profligent. Ita Deus Davidi tanquam praesidiarios istos milites quibus se tueretur dedit. Non igitur temere Davidis exemplum nobis imitandum est in colligendis militibus, et humano sanguine fundendo, nisi speciale Dei mandatum accesserit, quemadmodum Davidem videmus statuisse in Nabale severitatis exemplum edere, quod illi licuit ad contumacem hominem puniendum, etsi tamen se passus est vehementiori aestu iracundiae abripi, quod condemnandum est. Nam si iudex pro tribunali sedens sententiam in maleficum ferat, et aliqua passione in ipsum tanquam inimicum exaestuet, certum est violare ipsum et corrumpere iustitiae integritatem. Non aliter David et quidem potiore ratione condemnandus est quum in Nabalem exarsit ulturus iniurias, etsi autoritatem a Deo accepisset ipsum ulsciscendi. Equidem fateor Davidem quodam gloriae Dei studio ductum fuisse quum miserum illum Nabalem videret non tantum in se blasphemas illas voces et contumelias torsisse quum diceret: *Quis est filius Isai et quid mihi rei cum illo?* sed etiam in ipsum Deum a quo David electus fuerat et vocatus. Et non dubium est quin David etiam doctrinam illam quam alio loco docet ipsemet usurparit. Nempe opprobria inimicorum in caput ipsorum recidisse. Denique non dubium est quin David gloriae Dei studio ductus sit: sed quoniam admixta fuit quaedam passio et animi perturbatio: in eo merito Davidem condemnandum dicimus. Ideoque non temere ipsius exemplum hoc loco insequendum, sed potius agnoscendum angelicis illis virtutibus quas a Deo acceperat humanae infirmitatis reliquias admixtas fuisse. Hominem ergo fuisse Davidem Deus in factis ipsius aliquibus apparere voluit: ut nos ipsos agnoscere, et quales simus fateri discamus, ut licet pro viribus perfectioni studeamus, multa tamen intus vitia esse in nobis reliqua sciamus, ac proinde sedulo ad Dominum nostrum Iesum Christum confugiamus cuius spiritu regamur, et violentos omnes affectus superemus.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA XC.

14. *Abigail autem uxori Nabal nunciavit unus de pueris suis dicens: Ecce David misit nuncios de deserto, ut benedicerent Domino nostro et adversatus est eos.* 15. *Homines isti boni satis fuerunt nobis, et non molesti, nec quidquam aliquando periit omni tempore quo conversati fuimus cum eis in deserto.* 16. *Pro muro erant nobis tam in nocte quam in die, omnibus diebus quibus pavimus apud eos greges.* 17. *Quamobrem considera, et recogita quid facias, quoniam completa est malitia adversum virum tuum, et adversum dominum tuum, et ipse est filius Belial ita ut nemo possit ei loqui.* 18. *Festinavit igitur Abigail et tulit ducentos panes, et duos utres vini, et quinque arietes coctos, et quinque sata polentae, et centum ligaturas uvae passae, et ducentas massas caricarum: et imposuit super asinos.* 19. *Dixitque pueris: Praecedite me, et ecce ego post tergum sequar vos: viro autem suo Nabal non indicavit.* 20. *Quum*

ergo adscendisset asinum et descenderet ad radicem montis, David et viri eius descendebant in occursum eius, quibus et illa occurrit. 21. *Et ait David: Vere frustra servavi quae huius erant in deserto, et non periit quidquam de cunctis quae ad eum pertinebant, et reddidit mihi malum pro bono.* 22. *Haec faciat Deus inimicis David et haec addat, si reliquero de omnibus quae ad ipsum pertinent usque mane mingentem ad parietem.* 23. *Quum autem vidisset Abigail David, festinavit, et descendit de asino, et procidit coram David super faciem suam et adoravit super terram.* 24. *Et cecidit ad pedes eius, et dixit: In me sit, domine mi, haec iniquitas, loquatur obsecro ancilla tua in auribus tuis, et audi verba famulae tuae.* 25. *Ne ponat, oro, dominus meus rex cor suum super virum istum iniquum Nabal, quia secundum nomen suum stultus est, et stultitia est cum eo. Ego autem ancilla tua non vidi pueros tuos, domine mi, quos misisti.* 26. *Nunc ergo, domine mi, vivit Dominus, et vivit anima tua qui prohibuit te ne venires in sanguinem, et salvavit manum tuam, tibi, et nunc fiant sicut Nabal inimici tui, et qui quaerunt domino meo malum.* 27. *Quapropter suscipe benedictionem hanc quam attulit ancilla tibi domino meo, et da pueris qui sequuntur te dominum meum.* 28. *Aufer iniquitatem famulae tuae: faciens enim faciet Dominus tibi domino meo domum fidelem.*

Quo maiorem aliquis dignitatem ademptus est, et ad gradum superiorem evectus, eo prudentiorem esse oportet in iis regendis qui ipsi commissi sunt. Naturae enim contrarium est et repugnans caput non posse residuum corpus regere: si quis vero prudentia caret, et ratione ad eos regendos quibus praeest, precibus ad Deum confugiat, a quo in eam dignitatem evectus est. Nam a solo Dei spiritu scimus hauriendam tanquam a fonte et scaturigine nostram omnem sufficientiam. Hoc adduco, quoniam in hoc contextu nobis proponitur Nabal et dives et amplam habens familiam: sed tamen cuius uxor et aequa et prudens fuerit, ipse vero homo pravus et iniquus. Illum igitur a Deo opprobrio et ignominia obrutum, et in theatro collocatum videmus, ut eo maior sit eius ignominia, quo fuit locupletior. Interea tamen, stultitiam et malitiam suam alit, et quamvis belluae, ut ita dicam, naturam induerit, et hebes sit ac fatuus, nullius tamen consilio parere potuit. Extremum sane istud est malum, quoties aliquis factas sibi admonitiones et reprehensiones despicit. Nae qui se ipsum bene regere novit, dignus est qui aliis praecellat, sed si contra prudentia destituatur, modeste tamen de se sentiat, et non suo genio fidat, plus se videntibus credat, speciem esse prudentiae merito dixerimus. Et contra, ut dixi, qui neque se novit, neque iudicat de rebus sincere, et tamen obduratur in malitia, neque patitur se reprehendi, sed sanum consilium reiicit, merito fatuus immo amens dicetur, et summa confusio metuetur. Nabalis igitur qui talis describitur exemplo docet nos Dominus, attente actiones nostras omnes considerare, ut qui matrimonium contraxerunt, uxorem et liberos regere norint, qui famulos famulasque habent, videant, ut se illis caput et ducem constitutos sciant, ut singula sub disciplina coerceantur: quibus omnibus rebus qui pares non fuerint, Deum ut defectus ipsorum tegat, et vires suggerat, rogent. Et de Nabal hactenus.

Transeamus ad Abigailem quam mulierem prudentem, et virtutibus illustrem Nabali viro maligno et inhumano nubere Deus voluit, ut eo doceamur nonnunquam Dominum suorum virtutem explorare, quum iustiusmodi examini ipsos subiicit: quandoquidem enim Abigail tot tantisque donis excellebat, quare Deus convenientem ipsi maritum non dabat? nam matrimonia scimus non casu aliquo fortuito, sed Deo autore fieri. Cur igitur mulieris istius non miserebatur? Atque hoc dignum est observatione, ut si quando mulieres contigerit non tales habere maritos quales optarent, aut qualibus dignae essent, sese coram Deo deiiciant, et agnoscant suis humeris onus a Deo impositum, ut coram ipso primum discant humiliari, deinde ut ipsorum patientia et obedientia exploretur, humiliari quidem illas vult ne sibi ipsis placeant et gloria efferantur: patientiam autem explorat ut aliis mulieribus exemplo suo praeeant. Sic Abigailem cum marito vixisse videmus, ut eum tamen minime contempserit, etsi apud Davidem stultitiam ipsius non dissimularit. Sed ita fieri oportebat, nam si Nabalem excusare causamque ipsius apud Davidem defendere conata fuisset, magis ad iram eum provocasset, quem blandis verbis oportebat placari. Quum igitur maritum fatetur fatuum esse et ipsius nomini facta respondere, non inde sequitur ipsam solitam conviciis et contumeliis maritum onerare, sed necessitate impulsam mariti stultitiam esse professam. Nam ex iis quae diximus, et deinceps pluribus videbimus, apparet illam miti ingenio fuisse et summa prudentia cum marito versatam. Ex quo magnam utilitatem percipimus, si ad nostrum usum exemplum istud usurpare sciamus. Nam fere fit ut qui donis excellentibus ornati sunt existiment se, licet in abiecta et vili conditione vivant, non debere tamen superiorem potentiam agnoscere. Sic plerumque fit ut felicis ingenii mulier adeo efferatur, ut sit intolerabilis. Imo videas plerasque non adeo prudentes in regenda familia, tamen velle in pretio haberi et maritos despicere. Sic etiam liberos videre licet suorum parentum curam nullam habere, sed eos potius despicere. Sic servos arroganter se adversus dominos gerere, et de se opinionem aliquam habere. Quapropter Abigailis exemplo sapere

debemus, et in ipsa tanquam in speculo quale sit nostrum officium contemplari, quam Dei spiritus testimonio videmus donis singularibus insignem fuisse, et tamen mariti mores aequo animo tulisse, et placide iugum sibi impositum a Domino subiisse, eiusque se voluntati submisisse.

Idem in servo apparet Nabalis, de quo hic fit mentio, qui animadvertens dominum suum sibi maximum malum accersivisse, et de vita periclitari non ad ipsum accessit, quandoquidem difficillimis moribus erat dominus, et nullo timore aut verecundia retinebatur, neque tamen omnino deseruit, et ab officio recessit, sed malo illi remedium utile quaesivit, admonita hera, et re tota, ut erat transacta, ad ipsum perlata: nempe herum sibi suaeque familiae nisi promptum auxilium adferatur, summum exitium accersivisse. Providendum igitur admonet, et istis rationibus heram cohortatur *multis beneficiis Nabalem devinctum esse Davidi, et ipsius militibus, quod fuerint ipsis pro muro tam in nocte quam in die, et nihil periisse ipsis, omnibus diebus quibus paverunt greges suos in deserto.* Quod tantum beneficium praemio et remuneratione dignum esse docet. Praeterea Davidem admonet non facile iniurias illas quibus eum Nabal affecerat laturum, ac proinde mature occurrendum. Unde apparet servi istius virtus, prudentia, et honestas longe maior quam heri sui, et tamen servum esse videmus, et officio suo fungi sub illius heri imperio et dominatione, qui potius in bestiis quam in hominibus numerandus videbatur, agnoscentem se a Deo ad hanc vocationem et vitae statum esse vocatum. Hinc itaque discamus, licet ii qui ad dignitatis aliquem gradum evecti sunt, non omnibus illis virtutibus ornati sint, quae ad officium faciendum requiruntur, nihilominus tamen sponte nos ipsis subiicere, et honorem debitum exhibere, ne arrogantia et superbia elati contemnamus eos et despiciamus, ideoque ordinem a Deo constitutum inter homines violemus. Necessaria itaque est modestia et humilitas qua reliquae omnes virtutes, ut ita dicam, condiantur. Nam superbia et arrogantia virtutes omnes infici et corrumpi certum est. Itaque si quis maximis donis excelluerit, et alios tamen prae se contempserit quidquid virtutis habebit coram Deo mera corruptio et pollutio censebitur. Licet itaque coram hominibus viri boni habeamur, si tamen reliqua fuerit vanitas et arrogantia in nobis, nihilominus ab ipso Deo condemnabimur. Discamus igitur, ut ante dixi, modestiam et humilitatem esse salem quo reliquae virtutes condiendae sunt, ac proinde prudentiam, liberalitatem, vigilantiam, magnanimitatem, fortitudinem et alias istiusmodi virtutes nullas esse nisi modestia condiantur.

Redeamus iam ad Davidem cuius victa patientia est Nabalis malitia, ex quo ut ante admonui sapere nos oportet, et nobis ipsis vim quodammodo facere, siquidem fieri potest ut qui multis egregie factis laudem sibi compararit, momento tamen graviter labatur. Hanc ob causam Paulus 1. Cor. 10, 12. fideles hortatur ad sobrietatem, iubetque eum qui sibi videtur stare, cavere ne cadat, quandoquidem adeo fragiles et imbecilli sumus, et idcirco vita nostra viae difficili comparatur in qua multa impedimenta occurrunt, et multae undique difficultates premunt. Nam incedenti per planam et aequam viam voluptatem potius percipit quam taedium, sed in lutosa via saxis et spinis plena ambulans, et plena fossis, rivulis, aut collibus, iter difficilimum experitur, et maxime taediosum, imo et periculosum, quod vix passum unum aut alterum sine impedimento progrediamur et sine vitae periculo. Eadem igitur ratio est vitae praesentis, in qua multae difficultates, multa offendicula sese offerunt, ut modo ad lapidem offendamus modo a via aberremus, modo tanta defatigatione laboremus, ut vix crura trahamus, ideoque quanto facilior lapsus est, tanto diligentius doctrina illa Pauli meditanda est, ut si hodie stamus, Deum precemur ne nos deserat, sed manu sua deducat, et adversus omnia impedimenta et omnes tentationes confirmet et muniat, eamque perseverantiam largiatur, ut qui hodie bene coepimus, cras perseveremus, donec huius vitae curriculum decurrerimus. Ideoque etiam Davidis istud exemplum observandum est cuius licet animi facilitatem, et singularem patientiam viderimus, et deinceps etiam visuri simus, tamen tantopere irritatum apparet, ut adversus Nabalem excanduerit, illius iniuriis provocatus, adeo quidem ut modum non tenuerit. Atque ille, fateor, a Nabale fuerat turpiter lacessitus, non tantum recusante illi panem dare, sed etiam gravium criminum accusante, spemque ipsius de coronae dignitate exsibilante: ac proinde non tantum Davidem reiiciente, sed ipsum Deum gravi blasphemia laedente. Ideoque Nabal omnibus modis reprehendendus est, sed quomodo huc usque devenit iracundiae David, ut mortem ipsi totique familiae minitetur? Capitis enim supplicio dignum dicit eum qui leviori poena poterat puniri, aut de audacia coram ab ipso Davide reprehendi: ut et non tantum soli reo et sonti mortem, sed toti ipsius familiae minetur usque ad mingentem ad parietem: Est autem haec phrasis hebraica, qua supplicium irrogandum denotant non tantum quibusdam sed omnibus domesticorum alicuius, ut eo tam magni quam parvi comprehendantur, quod ad parietem mingere soleant homines. David igitur minatur se nullum marem superstitem relicturum. Quid ergo? an rei erant etiam infantes, et famuli absentes? An si Nabal adversus Davidem peccavit, tot insontes homines ad imaginem Dei creati morte

multabuntur? an sanguis innocens tam leviter effundetur? Quare Davidis barbara quaedam crudelitas hic apparet, et ipsius in assumendo Dei nomine temeritas. Nae crudelitas ipsius condemnatione digna erat: sed quod iurat, in vanum facit, Deique nomen propterea insigni contumelia afficit, et veluti blasphemia pollutum pedibus conculcat. Gravis sane Davidis lapsus, etsi puniendi Nabalis iusta ipsi occasio videbatur oblata: et tam procul a recta via recedens animi passio non potuit coram Domino absolvi. Nam etsi permissum ipsi fuisset Nabalem severius ulcisci, reliquae tamen familiae parcendum erat innocenti. Quare dicamus Davidem ira percitum indulsisse nimium affectibus suis, et officii sui oblitum: Deum autem illum nobis proponere exemplum ex quo discamus affectibus non indulgere, sed in ipsius timore nos continere: et cavere ne unquam deficiamus, quandoquidem momento qui totum vitae curriculum sine lapsu decurrerant, impingere et labi possunt, et iacturam facere. Discamus praeterea sic causae nostrae bonitatem tueri, ne officii nostri obliviscamur, ut hic fecisse Davidem conspicimus. Nam inanis erit apud Deum excusatio, si malum quod non licebat perpetraverimus. David enim poterat de se et suis profiteri, quemadmodum et Nabalis ipse servus testimonium ipsi perhibet, nullum accepisse damnum Nabalem nec incommodum a Davide aut militibus ipsius: quum tamen rerum omnium egeni et famelici viderentur non posse ab iniuria inferenda abstinere: sed contra pastores Nabalis ab ipsis conservatos, et defensos fuisse servi ipsius testimonio clarum est. Merito itaque David illius animum ingratum carpere et de ipso conqueri poterat, sed non tamen tam cruentam vindictam de ingrato sumere. Nos itaque si erga indignos omni officio functi fuerimus, illorum quidem ingratitudinem exprobrare poterimus, in ipsorum confusionem, et Deum invocantes nostram innocentiam proferre: sed non ideo tamen licebit privatas iniurias persequi, et de inimicis poenas sumere. David itaque non leviter peccavit hac in parte tam dira Nabali totique familiae innocenti minatus: cuius exemplo sapere nos oportet: ne passionibus nostris locum dantes, extra rationis terminos erremus, Danda itaque opera ut in officio contineamur: quod fiet si nihil nisi Deo duce susceperimus: nam si vel tantillum a recta via deflexerimus, futurum est ut praecipitemur in avia loca, ex quibus vix emergere queamus. Malum itaque praeveniendam est; et si nos labi contigerit, auxilium ab eo petendum qui lapsos sublevare potest: et si periculum evaserimus, pro virili nostra caveamus ne in aliud incidamus, diabolum scientes perpetuo excubare in insidiis, multasque rationes habere nos seducendi et prorsus excaecandi, ut a Domini timore avertat. Nae si David quam consueverat patientiam in consilium adhibuisset, non tam temere processisset, sed Nabalem adiens de ipsius temeritate et de contumeliis conquestus apud ipsum fuisset, ac satisfactionem postulasset: sed quum se ab iracundia vinci passus esset, de morte non tantum Nabalis, sed aliorum innocentium cogitavit. Prophetamne vero, tamque excellentem Dei servum, et quidem electum, ut esset Domini nostri Iesu Christi figura, eo devenisse crudelitatis et furoris? At si tanto viro istud accidit, quid nobis futurum putamus, qui procul ab ipsius virtutibus absumus? Quamobrem tanto maior adhibenda nobis cautio est, ne a diabolo seducamur, et extra viam rapiamur, nostris passionibus cedentes: sed fraenum illis iniiciendum est, et divini nominis metu cohibendae.

Accessit ad duo illa Davidis peccata etiam tertium, inanis nimirum Dei nominis assumptio, et inutile insiurandum. Notum enim est quam pretiosum Deus nomen suum habeat, ut nolit assumi a nobis nisi cum summa sobrietate et reverentia. David autem temere in iracundia istud assumpsit: neque vero tamen ut haberet illud ludibrio, sicuti profani multi homines solent in iracundia deierare, et Deum blasphemis vocibus lacerare, ut se homines esse non meminerint. Ex quo apparet quanta sit passionum nostrarum vis in nobis excaecandis, ut licet integerrime vixerimus, tamen istiusmodi affectionum vehementia praeteritae virtutes omnes corrumpantur et destruantur. Quamobrem affectus nostri sunt ita fraenandi, ne modum excedant: et in primis tam sacrosanctum Dei nomen habeamus, ne illud umquam temere assumamus. Caeterum formula iurisiurandi qua David utitur, maledictionis imprecationem continet. Quum Hebraei aliqua imprecatione sese devovent, aiunt: Ita mihi Deus faciat, et: Haec mihi Deus addat, quasi dicant: Ita me Deus ulciscatur, si pecco, aut si mentior: Davidis vero iuramentum aliquid habet peculiare: Dominus sic faciat inimicis Davidis. Sic multos videmus obliquis iurisiurandi formulis ad malitiam suam tegendam uti: quae tamen inanis sunt effugia, et nullius momenti excusationes. Quidquid sit Davidem apparet nomine Dei abuti: quod sane tam in animo quam in ore debuit habere: sed longe alia ratione. Nam quum se vehementius iracundia commoveri sentiret, et in graviores iras adversus Nabalem consurgere, Deum precari debuit, ut animi motus illos compesceret, et surgentem ignem exstingueret. Sic Dei nomen invocandum. Sed non ea ratione David illud invocat, qui totus ira exaestuans, ipsum potius videtur suae crudelitatis socium facere velle. Nam si pravis affectibus impulsi Dei nomen invocamus, et illum adiutorem advocamus, nonne sacrosancta ipsius maiestas ea ratione polluitur, et in opprobrium venit? Quid

ita vero? Nempe quod involvamus eam nostris pravis affectibus. Sic videmus inexcusabilem fuisse Davidis crudelitatem, quare igitur eam nominis divini imprecatione confirmat? Quamobrem quum Davidem eo usque devenisse videamus, ut abreptus iracundia, Dei nomen sacrosanctum violarit, eo magis nobis timeamus, et momentaneum casum metuamus, qui vel integerrimis et simplicissimis viris potest accidere, nisi Dei virtute miserentis ipsorum cohibeantur. Nos igitur contra fidelium Dei servorum, quatenus se ad Dei voluntatem conformarunt, exemplum intueamur et imitemur: neque existimemus unius aut alterius factum unum aut alterum in exemplum aut regulam generalem trahendum, etsi reliqua vita sanctitatis et integritatis exemplar sese proposuerit. Verbum enim Dei suum apud nos pondus obtineat oportet, ut ad illius praescriptum actiones omnes nostras, vitamque totam exigamus. A quo si viri quidam infirmitate humana lapsi recesserunt qui prius angelicam vitam egerant, non ideo tamen licet nobis ipsorum exemplum imitari, sed potius in Dei verbum intueri, et perpetuum, verum et irrevocabile vitae actionumque nostrarum omnium retinere.

Transeamus a Nabalo ad uxorem ipsius Abigailem et ipsius servos, ac primum occurrit illud considerandum, unum ex Nabalis famulis rem totam Abigaili narrasse, ut gesta erat, periculum exposuisse quod Nabali imminebat totique familiae admonuisse, ut ipsa provideret, ne quid detrimenti acciperet, se ipsum Nabalem admoniturum fuisse, nisi tam feris moribus esset, ut non cuivis ad ipsum aditus pateret. Ex quo primum apparet, difficiles ac morosos homines sibi plerumque malum accersere: nam qui adeo feri et inhumani sunt, ut admonitionibus locum nullum relinquant, eorum qui bene ipsis cupiunt, et commodis ipsorum student, ac bene consulunt non adulantes vitiis, sed ea damnantes ut par est, quo fugere illa discant, duplici condemnatione et summa apud omnes infamia digni sunt. Neque vero tantum apud homines, verum etiam apud Deum grave supplicium incurrunt, quod sua ingratitudine tantum bonum ipsis oblatum respuerint, Deoque veluti ianuam occluserint, quo nomine ipsos Satanae cruciandos tradit, et meritis poenis afficit. Quanta enim est, obsecro, superbia et arrogantia, Dei nomine factas admonitiones reiicere et fastidire. Nae inultam Deus tantam arrogantiam non sinet, et suae gratiae contemptum, quum ad viam salutis iter nobis monstrat. Sic itaque Nabal Dei iudicium in se accersebat indomitis et efferis suis moribus. Nam si facilem se benignumque praebuisset, ipsius servus eum de admisso peccato admonuisset, remediumque mature quaerere ad placandum Davidem iussisset: sed quoniam morosus ac difficilis erat, quid aliud supererat quam ut a suis derelictus in amentia sua male periret? Nos vero contra discamus erga omnes ita mansuete et benigne agere, ut cuivis liberum ad nos accessum faciamus, et de peccatis admoneri gaudeamus, ut mature consilium accipiamus, et quid facto sit opus, et quid utile discamus. Idem porro Abigaili quod servo contigit: nam mariti morum non ignara, dicitur eo die ipsum non fuisse alloquuta. Neque enim sane quidquam promovisset, sed insanum hominem magis irritasset. Idcirco rem totam ei dissimulat, et obviam Davidi festinanti venit. Nae frugi feminam et industriam ex istis apparet fuisse: quam momento parati ad obsequium famuli, rebus necessariis ad Davidem placandum instructam comitati sunt. Nam repente duos utres vini, ducentosque panes asinis imposuit, cum aliis donis, quae dum maritus genio indulget, et liberius potat[1], summa diligentia comparavit. Quanta, quaeso, feminae vigilantia, quanta diligentia, quam vix aequare possit vir fortissimus. Nam quomodo momento potuit tot panes, pecudes, quinque sata aristae tostae, centum uvas passas, ducentas palathas ficuum habere in promptu, nisi habuisset in penu reposita. Quomodo etiam servos educere domo potuit inscio marito, nisi fuisset industria mulier et vigilantissima? Conspicuae sunt igitur et insignes in hac femina virtutes. Quare quae haberi volunt prudentes et industriae frugique mulieres, istud exemplum imitari discant, et cum maritis totaque familia placide vivere, sic tamen ne otiosae sint, sed familiam curent, rebusque necessariis instruant et in penu recondant: maritosque vicissim alioquin morosos et difficiles, lenibus verbis admoneant, et ad facilitatem reducant: ne elatos animos gerant: sed a Deo morum comitatem, humanitatem, prudentiam, modestiam deprecentur, ut perpetuo familiae invigilent, sed in primis quae ad Dei gloriam et honorem faciunt pro virili sua procurent. Nam multae probae haberi volunt, et blanditiis officiorum gratiam sibi conciliare, quae tamen minime frugi sunt, et familiam labore suo non modo non augent, sed potius luxu et inertia destruunt, et aculeatis suis linguis maximas in familia dant turbas. At proba haec mulier Abigail, exemplar est eorum quae sapiens in Proverbiis in mulieribus laudat. Nam de frugi loquens muliere, dicit eam sobriam esse in verbis et cibo ac potu, os suum aperire sapienter, et doctrinam benignitatis insidere linguae eius: vigilantem in rationibus familiae administrandis, egenorum misereri: et quidquid iustum et aequum est facere. Quibus omnibus insignem fuisse Abigailem videmus.

Porro quaestio non parva hic oritur, Mulierine licuerit de mariti bonis ipso inscio quidquam tollere: cuius saltem ipsum admonere debuit: siquidem non exiguum fuit, duos utres vini, cum docentis panibus et aliis istiusmodi rebus asinis imponere, et inscio marito asportare. Nimia ista audacia mu-

lieris fuisse, et suos limites Abigail egressa dici posse videtur. Sed necessitas Abigailem excusat, et omni culpa liberat quandoquidem maritum alloqui non potuit, neque de negotio isto certiorem facere, quin hominem magis irritaret, et operam luderet, praesertim genio indulgentem, adeo ut ne reversa quidem quid a se gestum esset exponere propter ebrietatem eo die marito potuerit. Quare quum ad naturalem stupiditatem etiam ebrietas accederet, operam Abigail lusisset si hominem compellasset eo tempore, quam etiam ob causam abstinuit eo die colloquio ipsius. Ex quibus discamus Deum peculiari quodam motu suos regere, adeo ut multa illis in privatis quibusdam factis certo respectu liceant, quae alioquin iure non permitterentur. Nam si quis, exempli gratia, traheret in exemplum Abigailis speciale istud factum, ut quibusvis mulieribus quidvis de maritorum bonis auferre liceret, toto sane coelo aberraret, et a ratione recederet. Quandoquidem enim maritus est uxoris caput, mulieri non licet ad libidinem suam mariti bona tractare, et dilapidare, quod uxor sit. Nam speciale est Abigailis factum, quam necessitas coëgit maturare cum muneribus in Davidis occursum, et quam Dei spiritus in eo facto privatim etiam direxit. Quamobrem in extraordinariis istis factis discamus a Deo impetrare, ut nos sancto suo spiritu regat, et quid facto sit opus doceat. Nam etsi Dei voluntatem in genere non ignoremus, quaedam tamen in istiusmodi factis extraordinariis incidunt difficultates, in quibus specialis ipsius in nobis regendis gratia requiritur, ut quid facto sit opus ipse nobis suggerat, manuque sua regat. Et minime dubium est quin Deus suo spiritu feminam hanc direxerit: quam etsi supra laudari a singulari prudentia et comitate audivimus, tamen mulierem fuisse non ignoramus, ac proinde in multis pôtuisse labi, nisi Deus illam singulari quodam spiritus sui motu gubernasset, et quid eo tempore expediret, quid utile esset, admonuisset. Quandoquidem igitur haec ita se habent, Deumque videmus peculiari quodam instinctu sui spiritus hanc mulierem rexisse, discamus eum ardentibus votis rogare, ut si quae inciderint difficultates, ex illis nos expediendi rationem doceat: neque nos ab ipsius voluntate vel latum unguem recedere sinat, sed intra praescriptos nobis limites contineat, et in ipsius obsequio dirigat.

Deinceps sequitur Abigailem occurrisse Davidi, et festinanter descendisse de asino, et procedentem ante Davidem in faciem suam incurvavisse se terram versus, et se ad ipsius pedes proiecisse, ac primum rogasse ut in se ipsam istam iniquitatem reiiceret, deinde maritum apud eundem insimulasse. Sane ad Davidis animum leniendum agnoscenda erat culpa, et deprecanda venia. Quare Abigail, in se primam istud peccatum admittit: deinde munera sua illi offert, ut re ipsa David experiretur, nolle ipsam verbis hominem inanibus ludere, sed factis etiam gratum suum animum patefacere. Tandem profitetur se agnoscere Davidem in gratia esse apud Deum, et in regni possessionem tandem venturum, quandoquidem Deus ita decrevit: denique ad preces convertitur. Quod autem Abigail ita se coram Davide demisit, duabus de causis factum est, quarum prior est quod Davidem pro rege agnoscit, licet nondum regiam dignitatem esset adeptus: neque enim erat ignara unctionis illius et inaugurationis per Samuelis ministerium factae: quamobrem non erubuit mulier opulenta et opibus circumfluens ante Davidem sese demittere, tum quidem miserum et egenum et profugum, sed cui tamen regia dignitas Dei mandato debebatur, ut regi debitum honorem exhiberet. Altera quod existimavit mariti offensam licet gravem, sibi remissum et condemnatum iri, quam in se, quanquam ignaram facti, receperat. Nos hinc discamus non erubescere si nos Deus aliquando deiiciat: et maxime qui sunt in aliquem dignitatis gradum evecti, quoties Deo placuerit illos explorare et in eam conditionem redigere ut coram abiectioribus sese demittere cogantur, discunto Deo placide obtemperare, et adversus stimulum non calcitrare: sed quieto et tranquillo animo, quod Deus imposuerit, ferre, quandoquidem talem eius esse voluntatem norunt, ut ad humilitatem eos componat.

Et de Abigailis virtute hactenus: sequitur illius effectus. Tantum enim apud Davidem potuit, ut animum ipsius placarit, et Nabalis offensam obliterarit, qua provocatus ad iram fuerat. Nam etsi David ipse Nabalem non accesserat, propter Saulis metum, ne videlicet Davide inter homines aperte conversante iracundiae Saulis aestus commoveretur, nuncios tamen ad ipsum miserat, quos tanquam suam ipsius personam a Nabale excipiendos arbitrabatur, cum mandatis uti salutatum ipsum benedicerent. Porro *Benedicere* illud nihil aliud fuit, quam Deum precari pro Nabalis felicitate. Sed istud omne Nabal reiiciens, etiam contumeliosis verbis nuntios illos aggressus, et Davidem multis conviciis onerans a se repulit. Quamobrem Abigailem hanc culpam oportebat contrario remedio compensare, ideoque tam modestis et humilibus verbis illam Davidem affantem audivimus, et mariti culpam in se ipsam admittentem. Neque vero simulate id facit, etsi addit, se ignorasse missos a Davide ad maritum nuntios, ac proinde se facti istius accusari non posse, ut plerique mentiri solent, ut alios crimine liberent. Non sic Abigail: sed quum Davidem rogat, ut in se ipsam iniquitatem illam coniiciat, se ipsam sponsorem pro marito et tota familia Davidi offert. Quod autem impunitatem sperat, Davidis humanitati tribuit, ideoque admissam iniquitatem a marito in se

recipit, tanquam si rea esset. Qua in re Davidis gratiam sibi conciliavit, et armatum expugnavit; sunt enim illa tela quibus vel fortissimi expugnantur. Quandoquidem igitur ad Abigailis laudem ipsius nobis virtutes commendantur, discamus aliorum peccata sic in nos ipsos admittere ne malum malo cumulemus, sed si quid peccatum est, neque dissimulemus, neque mendacio tegamus, sed ingenue fateamur: et intercessorum partes sustinentes, stultorum vitia condemnemus. Caeterum observanda hic Abigailis prudentia, quae de mariti stultitia loquens, eum in invidiam rapere noluit, neque ignominia notare, tanquam impudens femina: sed factum ipsius tegere et ipsum ita magis excusare. Nam si mariti factum non fassa fuisset et non ipsa damnasset, Davidis iram magis ac magis inflammasset, et in se concitasset. Non patitur enim vir fortis dissimulationem: quamobrem qui mendacibus blanditiis utuntur, digni sunt qui reiiciantur. Discamus itaque neque rem dissimulare, neque fucum addere ad oculos perstringendos, sed simpliciter admissum peccatum fateri. Idcirco Abigailem fateri videmus ingenue mariti delictum: quamobrem etiam dicit illum fatuum esse et suo nomini mores convenire. Nabal enim stultum et fatuum significat. Neque vero, ut ante monui, scommatibus et dicteriis maritum insequi delectabatur, ut plerumque solent procaces quaedam mulieres istiusmodi cavillis magnopere delectari: sed peccatum agnoscens Davidis iram placare nititur, veniamque marito impetrare.

Quod vero ipsum compellans, ait, *Condona, quaeso, defectionem ancillae tuae*, apparet ipsam in se culpam sic recepisse, ut punitioni sese submiserit. Etsi vicissim non dubitavit quin eius rationem aliquam David haberet, et ad poenas non reposceret: quandoquidem iniquum foret, in feminam insontem alterius culpam derivare, poenasque reposcere: quum praesertim etiam Davidi satisfecit muneribus oblatis. Ex quo apparet veniam de admissis obtinere cupientes oportere sincere fateri culpam, et nihil simulate et fraudulenter agere, et pro viribus offensae partis satisfacere: quemadmodum iustus dicitur semper suum cuique reddere, et nulla effugia quaerere. Quamobrem non tantum oportet ingenue fateri et agnoscere peccata, sed etiam conari satisfacere pro virili. Multi enim alienis opibus et facultatibus inhiantes aliquod patrabunt insigne flagitium, cuius deinde se poenitentia duci profitebuntur, et non admissuros si non esset admissum: sed interim satisfacere nolunt. Multi speciosis verbis aliud habent in ore aliud in pectore, et dictis ipsorum facta non respondent. Quapropter eo diligentius observandum quod hoc loco docemur, ut si offensas remitti nobis cupimus, easdem nobis displicere non tantum verbis, sed etiam factis testemur, et pro nostra virili satisfaciamus.

Sequuntur deinceps Abigailis illa verba: *Nam plane parabit Iehova domino meo domum firmam.* Nomine vero *domus* hebraea lingua complectitur quaecunque ad vitae huius statum pertinent. Sic domus alicuius aedificari dicitur, quum rebus secundis fruitur, et cum uxore et familia tranquillam vitam degit, et ab hostibus non infestatur, sed rebus suis utitur. Ita se dicit Abigail persuasam esse Deum Davidi domum paraturum. Unde vero illa persuasio, nisi ex divinis promissionibus, quibus prorsus adhaerebat, et quarum impletionem exspectabat, de sua pietate tam aperta signa dabat, isti regno sese subiicere parata, quod tamen hominum opinione nullum erat? Illa igitur Deo serviendi cupida, se ultro Davidi subiicere divinas intuens promissiones non recusavit, quo fieret perpetuum ecclesiae membrum, seseque sponte summo illi imperio, quod in apparitione Domini nostri Iesu Christi patefactum est, submitteret.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA XCI.

28. *Faciens enim faciet Dominus tibi domino meo domum fidelem: quia proelia Domini, domine mi, tu proeliaris: malitia ergo non inveniatur in te omnibus diebus vitae tuae.* 29. *Si enim surrexerit aliquando homo persequens te, et quaerens animam tuam, erit anima domini mei custodita quasi in fasciculo viventium apud Dominum Deum tuum: porro inimicorum tuorum anima rotabitur quasi in impetu, et circulo fundae.* 30. *Quum ergo fecerit Dominus tibi domino meo omnia haec quae loquutus est bona de te, et constituerit te ducem,* 31. *Non erit tibi hoc in singultum, et in scrupulum cordis domino meo, quod effuderis sanguinem innoxium, aut ipse te ultus fueris: et quum benefecerit Dominus domino meo, recordaberis ancillae tuae.* 32. *Et ait David ad Abigail: Benedictus Dominus Deus Israël, qui misit hodie te in occursum meum:* 33. *Et benedictum eloquium tuum, et benedicta tu quae prohibuisti me hodie ne irem ad sanguinem, et ulciscerer me manu mea.* 34. *Alioquin vivit Dominus Deus Israël, qui prohibuit me ne malum facerem tibi: nisi cito venisses in occursum mihi, non remansisset Nabal usque ad lucem matutinam mingens ad parietem.* 35. *Suscepit ergo David de manu eius omnia quae attulerat ei, dixitque ei: Vade pacifice in domum tuam, ecce, audivi vocem tuam, et honoravi faciem tuam.*

Abigail Davidis iram placatura et ipsum persuasura ne propositam crudelitatem adversus Nabalem et totam ipsius familiam exerceret, duabus

potissimum usa est rationibus: quarum prior fuit, Davidem bella Domini gerentem bonam causam tueri, ac proinde nunquam destituendum auxilio Domini, a quo felicem rerum omnium eventum sperare debet: altera vero, Davidem bonam causam bene agentem, duplici etiam gratia Domini afficiendum. Ex quibus utilis nobis doctrina colligenda est. Et in primis, eos qui aliquid magni suscipiunt oportere de sua vocatione certos esse, si Deum adiutorem habere volunt: et nihil temere suscipere, sed Deo causam suam probare. Quare agite vitam quisque sic instituat, ut nihil temere suscipiat, neque quod libido dictaverit, sed quod Deus praecipit, sequatur. Nam saepe mira sibi homines fingunt sua facta laudari cupientes, et suis rationibus nitentes. Et sane expendamus Abigailis voces illas, quibus Davidem ait bella Domini gerere, melius ex illis apparebit, non alia ratione posse probari facta nostra, quam si hoc fundamento nitantur, Dei voluntati et ordinationi non esse contraria, sed ad ipsius decretum exigi. Praeterea tenendum, eos qui vere profiteri possunt se Deo duce quidquid susceperunt aggressos esse, et neque ad dextram neque ad sinistram deflexisse a via quam praescribit, licet variis tempestatibus agitentur, felicem nihilominus consiliorum et factorum exitum habituros. Sed bonam esse causam non sufficit, suam eandem etiam bene agi oportet. Nam plerosque videas bonam quidem sanctamque causam defendere: sed tamen impatientia modo in hanc, modo in illam partem ferri et quidem plerumque in istud vitium Dei filii labuntur: quandoquidem facile est extra limites ferri et vagari. Quamobrem danda omnis opera est, ut si quod Deus praecepit suscepimus, etiam Deo probatis rationibus et mediis illud persequamur, et ne quodam bonitatis causae praetextu quidquid libido dictaverit sequamur: sed quid liceat semper intueamur. Sed igitur infigenda ista nostris animis, et quamdiu vita superstes erit meditanda, Deusque in omnibus nostris difficultatibus invocandus: sperandumque ipsum in omnibus angustiis nobis adfuturum, et quaecunque necessaria ad auxilium nostrum fuerint, suppeditaturum: quemadmodum et propheta canit, Deum angelis suis mandasse ut ambulantes in viis Domini custodiant, et manibus suis portent, ac tueantur, ne forte ad lapidem offendant. Ubi observandum iuberi quemque in viis suis, id est, viis quas ipse Dominus praescripsit, ambulare: quibus verbis ea de quibus superius egimus continentur, ut nimirum obediamus Deo, nihilque temere et inconsiderate suscipiamus: et propterea ut, licet secundum vocationem Domini incedamus, licet variis tentationibus sollicitemur ad malum, tamen affectibus nostris fraenum iniiciamus, et ita nos geramus ut vere dici possit nihil mali diebus nostris contigisse, id est sic nos intra limites contineamus, ne unquam in hanc aut illam partem inclinemus, et vanis effugiis facta tuori velimus. Difficilis enim est in bono perseverantia, et facilis ad quaelibet consilia lapsus. Quare eo magis laborandum est ut sub Dei auspiciis militemus, et nihil nisi consulto et iubente ipso faciamus, et voluntatis ipsius firmissima testimonia habeamus.

Pergens autem Abigail ad sententiae suae confirmationem adiicit: *Si enim surrexerit aliquando homo persequens te et quaerens animam tuam, erit anima domini mei custodita quasi in fasciculo viventium apud Dominum Deum tuum.* Similitudine porro utitur, quae durior nobis videri merito posset, sed quae tamen nihil obscuritatis in se habet, quum ait animam Davidis custoditam fore quasi in fasciculo apud Deum. Sed quoniam Dei providentiae arcana tam sublimia sunt, ut ea non satis sensibus nostris assequamur, idcirco scriptura veluti nobiscum balbutiens, illa quibusdam usitatis apud nos phrasibus exprimit. Sic Abigail hoc loco Dei providentiae curam hac similitudine repraesentat, quasi Deus quos custodit fasciculo involvat, et tanquam pretiosam aliquam gemmam in aliquo puriore et sanctiore loco recondat, ne opus sit quaerere diutius abiectam et neglectam. Sic Deus animas electorum suorum habere dicitur tanquam in fasciculo compactas, quod eas sua providentia protegat: et ita Davidis animam Abigail dicit a Deo protegendam. Porro licet feminam hic loquentem audiamus, nihilominus tamen eius doctrina est tanquam ab ipso Dei spiritu profecta recipienda, cuius illa fuit organum et instrumentum. Quamobrem observemus, vitam nostram, quae nihil nisi quidam halitus videtur, et instar aquae diffluere solet, tamen esse firmissimam quod eius curam gerere Deus dignetur. Idcirco propheta in psalmis canit Dei misericordiam longe praestantiorem esse omni vita. Nam si multis rationibus instructi videamur ad vitae nostrae tutationem protectionemque, et in illud studium serio incumbamus, irritus tamen et inanis ille futurus est labor, nisi Deus ipse nos custodiat: sed quum nos esse Deo curae, et quandoquidem nos in hoc mundo collocavit, etiam sub alarum suarum umbra fovere scimus, donec ex eodem velit revocare, omnis metus occasio sublata videtur: et maioris facienda illa Domini custodia, quam aliae omnes humanae artes et monitiones quibus nos protegi expeteremus. Deus itaque singulari nos cura prosequitur, quandoquidem amat. Et nisi pretiosa illi vita nostra esset, sane illud protegendi officium sibi non arrogaret. Neque vero nostris meritis ipsius in nos bonitas et misericordia est ascribenda, sed immensae potius ipsius clementiae, qui sese eo usque demittit, ut tam miseros homunciones amare, et nos in suam tutelam, nos inquam, non tantum homunciones, sed miserrimas creaturas, terrae lumbricos, vanitati et corruptioni obnoxios suscipere,

et tanquam κειμήλιον suum asservare, vitamque nostram veluti in fasciculo compactam, loco tuto tanquam in arca sua recondere velit, ne praedae et rapinis hostium semper pateat, sed velut in tuto collocata sit secura. Neque vero tamen ista de omnibus in genere dicantur, quandoquidem haec sententia pendet ab iis quae paulo ante audivimus, nempe Davidis animam, cui Deus tam multa promiserat, ab eodem velut in viventium fasciculo contineri. Quamobrem in simplicitate ambulare coram Deo discamus, et ipsius clientelae nos committere, certo persuasi nos eiusdem beneficii participes fore, vitamque nostram ab ipso in fasciculo viventium repositum iri. Porro si Deus tantam curam gerit suorum, vitae caducae et instar flosculi decidentis, quid de animarum aeterna salute statuendum arbitramur? Nae si Deus fragilem et caducam istam vitam curare et tueri dignatur, certum est animarum nostrarum vitam, longe ipsi commendatiorem esse: et quo est illa fragili longe excellentior, etiam esse longe magis pretiosam. Quamobrem ne dubitemus quin confugientes sub ipsius alarum praesidium protegat, adeo ut, licet multis expositi periculis, tamen tutissimo loco sint, et velut in portu, quod illorum curam et defensionem Deus suscipiat. Quam doctrinam quo melius comprehendamus, agite comparationem inter ista contraria instituamus. Vita hominis secundum externam faciem, obsecro, qualis est? Nonne fumus est, aut halitus, qui facile in auras abit? Nonne inconstans est et fragilis, ut nihil incertius esse posse videatur? Imo et nostrarum animarum vita fragillima est mille periculis obnoxia, diabolo et pravis illis spiritibus mille modis ipsi insidiantibus et exitium molientibus. Quamobrem si vitam humanam, tam animae quam corporis, inspicias, et ex rerum externarum aspectu iudices de hominum statu, derelicti a Deo videbimur, et ne momentum quidem temporis habere tutum, sed perpetuo incerti fluctuare, et pro vita quam unius horae spatium ducimus mille mortis circumdari periculis, adeoque omnium esse infelicissimi, ut nullum diem agamus quin vita nostra centies millies periclitetur: statuendum est nos quidem animae nostrae et corporis respectu nihil esse, et fragiles, infirmos et caducos esse, ac proinde momento dilabi et effluere, denique vaporem esse qui statim in auras abeat. Sic vicissim ad Deum assurgendum est, qui vitam nostram in manu habet, et tanquam depositum custodit, ut Petrus docet priore epistola sua, et proinde adversus quaeque pericula protegit et defendit. Sic animae sunt firmissimae et securissimae apud Deum. Digna itaque est vox illa, *apud Deum*, diligenti consideratione, qua monemur rebus hominum opinione deploratis Deum tamen adferre remedium, et salutem ubi sola desperatio relicta videbatur. Quamobrem discamus in Dei manus nos ipsos et nostra omnia reponere, ut vere et sine simulatione cum Davide dicere possimus, Domine, vitam meam in manus tuas commendo. Caeterum quum dicitur Deus custoditurus animam aut vitam Davidis adversus hominem illam persequentem, eo docemur hominibus nobis minas intentantibus, et variis modis persequentibus, et coniuratis ecclesiae hostibus dentes et gulam ad nos laniandos apparantibus, ad Deum confugere ad ipsum votis ardentibus, quandoquidem tunc opportunum est tempus, quo se Deus defensorem tutatoremque nostrum, si unquam alias est re ipsa patefacturus. Quare insurgentibus adversus nos mortalibus, et nos angue et cane peius odio habentibus, testaque lutoque persequentibus, ne unquam animum despondeamus, sed ad Deum confugiamus, qui tam bene in fasciculum animas nostras compositurus est, et arcano loco repositurus, ut nullus eas ex manibus ipsius eripere possit: sed quamvis hostes magnis viribus instructi sint, longe tamen ipsis superior est futurus, et quaecunque moliantur, sua virtute dissipaturus, suamque potentiam invictam adversus ipsos ad nos tutandos exserturus.

Quin etiam ex istis verbis Abigailis eam apparet veluti digito Saulem indicare voluisse, tum vitae Davidis insidiantem, et ipsum instar rabidi et furiosi leonis ad lanienam investigantem et persequentem. Hominem autem illum vocat, ut ea voce denotet illum consilia sua et conatus minime perfecturum, quandoquidem res ipsi sit cum Deo, qui conatibus ipsius facile resistat. Ideo vox illa *Hominis* est diligenter observanda, ut si quando nos contigerit gravibus urgeri periculis, ut de salute nostra videatur actum, in Deo positam esse nostram salutem persuasi, et nos in ipsius esse custodia, in memoriam revocemus quae hoc loco docemur, hostes nimirum nostros, et eos qui nos persequuntur, nihil nisi homines esse. Quid autem est homo? Nae pulvis est, vanitas et corruptio. Nosne igitur homuncionem terrae lumbricum adversus Deum in nostris personis, quas in suam tutelam et clientelam recepit insurgentem formidaremus? Denique ex hoc loco Davidis altera illa sententia confirmatur, quandoquidem pro me stat Dominus, ecquid mihi caro faciet? Deus est mihi propugnaculum et arx tutissima. Quamobrem improbis hominibus adversum nos insurgentibus, et invicem conspirantibus, pravaque adversum nostras animas consilia ineuntibus, necemque nostram quaerentibus, ut iam nostris capitibus ultimum exitium imminere videatur, et ignes undique ardeant, et iam in ipsas hostium fauces venisse videamur laniandi: tamen vere possumus affirmare illos nihil nisi homines esse, et terrae excrementa, qui adversum nos efferuntur. Nam etsi viribus illis simus impares, adeo

ut resistere nequeamus nostris ipsorum viribus, tamen quum pro nobis Deum vigilare sciamus, et scutum nobis esse ac certissimum vallum, qui animas in fasciculo viventium ligatas servet tanquam gemmas pretiosissimas, certissimis istis fulti rationibus concludamus, res istas creatas mortales nihil adversus Deum posse, ac proinde nec contra nos, ideoque praesenti animo vocationem nostram sequamur, Deum persuasi coeptum in nobis opus perfecturum. Nae valde his temporibus nobis haec doctrina necessaria est, quibus experimur quanto furore veritatis hostes adversus nos insurgant vitamque nostram ad mortem quaerant, et dira quaeque minitentur. Quid vero nobis miseris fieret, nisi praesens istud remedium offerretur, nempe Dei potentia, ad quam confugientes scimus nunquam desertum iri, siquidem suorum Deus nunquam obliviscitur? Licet itaque vita nostra parvo momento videatur auferenda: ne tamen dubitemus quin sit tutissima, cuius Deus tutelam suscepit: quo fretos auxilio certum est nos constanter adversus omnes inimicos nostros certaturos et iisdem insultaturos, viresque et potentiam ipsorum ludibrio habituros. Nam quid aliud sunt quam homunciones, qui nihil possunt, quemadmodum et alio quodam psalmo propheta ait: Domine fac gentes sciant quoniam homines sunt, id est, tuam exsere virtutem, et insaniam ipsorum detege: fac intelligant se adversum me, quem in tutelam tuam suscepisti, insurgentes longe opinione sua falli. Nae si animis nostris altius istud infixum fuerit, quantaecunque tempestates oriantur, nihilominus imperterriti pergemus in vocatione, in Deo conquiescentes tanquam certissimo praesidio, et eum invocantes, sic ut nullis casibus, quicunque inciderint, teneamur. Sane fateor, non oportere nos tanquam ignavos obstupescere et tanquam stupidos desidere: bruta enim stupiditas foret: sed tamen sic moveri periculis imminentibus aio nos oportere, ut certo in animo statuamus, Deum posse remedium omnibus praesentissimum adferre: eumque precibus assiduis sollicitemus, quandoquidem scimus ipsum causae nostrae fore defensorem, quae ipsius certissima voluntate nititur: nostrarumque precum fructum opportuno tempore praestolemur.

Pergens Abigail adiicit: *Quum Dominus constituerit te ducem super Israël, non erit tibi hoc in offensionem, quod effuderis sanguinem innoxium.* Quam plenae singularis doctrinae voces! Nam etsi Davidem Abigail alloquebatur, causamque suam apud ipsum agebat: tamen ex Davidis responso apparebit illam Dei spiritus impulsu loquutam. Generalem itaque doctrinam hoc loco proponit, nempe, eos qui aliquod facinus admiserunt, etsi misericordiam a Domino consequantur, nihilominus tamen conscientiae stimulis pungi, et peccatorum memoria sollicitari. Sic Abigailem videmus praesupponere Davidem consequuturum a Domino quae in promissis habebat, regemque Israëlis constitutum iri: et tamen interea dicit eum, si quod facinus admiserit, deinceps facti poenitentia ductum iri, et ita pacem et tranquillitatem quam ipsi Deus concedebat, perturbatum iri. Sic itaque docemur perfectam nostram beatitudinem et felicitatem esse conscientiam rectam, nullius sibi facinoris aut iniuriae cuiquam illatae consciam, sed sua se integritate et sinceritate apud Deum et homines tuentem. Etsi fateor homines integerrimos, si coram Deo vitae suae rationem reddere cogantur, mille peccatorum reos fore: ac proinde ad ipsius misericordiam ipsis esse confugiendum, et cum Davide agnoscendum solam hominis christiani felicitatem esse positam in divina clementia, qua peccata nostra sepeliuntur, et oblivioni traduntur ne in rationem amplius coram ipso veniant. Verum de integritate loquimur ea qua inter homines conversamur, nemini volentes iniuriam facientes, neque malum malo pensantes, neque inimicis pro meritis rependentes, aut fraudibus et rapinis aliquid extorquentes: sed potius bono malum compensantes. Tunc sane quietam et tranquillam vitam agemus, et amplae laetitiae materia nobis offeretur, quum, vel ipso Deo teste, nobis bene conscii fuerimus, officio nos erga proximum satisfacere voluisse in omni simplicitate et neque iniuriis neque fraudibus proximos laesisse. Contra certum est, conscios sibi iniuriarum et contumeliarum, rapinarum et fraudis, licet rebus secundis utantur, conscientiae tamen stimulis semper urgeri, ut in summa rerum abundantia nihilominus tristitia et moerore praeteritorum conficiantur. Quamobrem discamus erga proximos ita nos gerere, ne quis de nobis conquerendi occasionem habeat, quod contumelia vel iniuriis illum affecerimus. In primis autem ab omni violentia abstineamus, et sanguinem hominum effundere caveamus: ut pacata et tranquilla conscientia, Dei donis uti, frui sine conscientiae morsu, et sine ulla inquietudine vel impedimento possimus. Ista igitur retinenda sunt ex verbis illis Abigailis, quibus nominatim Davidem admonet, uti ab iniuria et sanguinis effusione sibi caveat, ut quum ad regiam dignitatem pervenerit, nullis conscientiae stimulis prematur, propter humanum sanguinem effusum. Porro quum de humani sanguinis effusione hic agatur, observemus, quod quemadmodum Abelis sanguis adversus fratrem vindictam a Domino efflagitavit, sic etiam fore ut si aliquos iniuria affecerimus, qui tamen non conquerantur, vel etiam caesi fuerint, mors ipsorum et sanguis sufficienter apud Deum vociferentur, ad nos accusandos, et convincendos coram Deo, et inexcusabiles reddendos. Quamobrem istis habenis fraenari cupiditates nostras oportet, ut inter homines

sine iniuria et contumelia vivamus: quod si factum erit pacata et tranquilla conscientia, omni scrupulo et morsu vacua Dei donis placide fruemur.

Interim observemus Abigailem alloqui Davidem, et illum pro rege, licet tunc egenum et profugum, habere, quod factas a Domino promissiones intueatur. Sed erat occulta, sicut ante vidimus, illa promissio, licet illa tamen non sic occulta fuerit quin ad Saulis aures pervenisset, cuius non erat ignarus. Nam etsi missus fuerat Samuel ad Davidem velut clam ungendum, de hoc tamen facto certior factus Saul fuerat, ut nullam ignorantiam praetexere posset ad signum illud visibile Davidi collatum reiiciendum, quod Samuelem sciret fidelem esse Dei servum et nuncium. Hoc igitur fundamento Abigail nixa concludit Davidem regem fore, quandoquidem Deus ita decrevit, cuius voluntas est irrevocabilis. Nos igitur inde discamus Dei promissionibus sic inniti, ne ex rerum praesenti statu de illorum eventu iudicium feramus. Nam alioquin ecclesiae status condemnandus videretur: imo etiam Domini nostri Iesu Christi, qui est illius caput. Quis enim, obsecro, non animadvertit quanto cum contemptu hostes evangelii sanam doctrinam reiiciant: imo quo furore et animi vesania pedibus conculcent, et adoriantur tanquam funditus eversuri. Deinde si eos consideremus quos Deus ad sui cognitionem vocavit, exiguam hominum manum, ignobilem et plerumque mundo exosam et singulis momentis periclitantem, atque odiis et iniuriis malevolorum expositam, et iniquis sententiis velut obrutam comperiemus. Domini vero nostri Iesu Christi non melior est conditio, quem videmus a catholicae romanae, quam vocant, fidei satellitibus, et sanctitatem quandam exterius profitentibus, adiunctis ipsis iniquis iudicibus et Dei verbum odio habentibus, sic undique peti, ut de solio detrahere ipsum et deiicere velle videantur. Quamobrem si ex sensu rerum externo de Christo et ipsius ecclesia iudicium ferre volumus, certum est Domini nostri Iesu Christi regnum stultitiam nobis fore, neque ipsius virtutem tanti a nobis quanti par est factum iri, et miseram ecclesiam tanquam rem abiectam contemptum iri, nomenque ipsius quasi perpetua oblivione sepultum iri. Verum Abigaile nos tanquam optimo doctore et magistro decet uti, ut in Dei promissiones oculos fidei sensusque omnes nostros coniiciamus. Neque enim de promissione ab homine mortali facta hic agitur, neque de regno terrestri et caduco. Nam Davidis sane regnum non fuit diuturnum, etsi Domini nostri Iesu Christi fuit figura. Sed iam Dei filius nobis patefactus est, et regni ipsius promissio palam promulgata, et quidem ipsius ore, quemadmodum propheta pulchre Psalmo 2. docet istud officium a patre Christum accepisse, quum ait: *Narrabo ex decreto, Iehova dixit ad me, Filius meus es: ego hodie genui te, pete a me, et dabo gentes possessionem tuam: ius, inquam, possessionis tuae fines terrae.* Quandoquidem igitur evangelii sonus tanquam tuba per universum orbem insonuit, et Dei ipsius vox personuit, Dominum nostrum Iesum Christum esse Dei filium, eum, ut par est, veneremur ac colamus, eique libenter colla submittamus, et ipsum adoremus, maiestate, potentia et virtute summa praeditum: et hoc stimulo magis urgeamur quam omnibus admonitionibus, quod scimus regnum istud Domini nostri non esse momentaneum, sed aeternum: cuius caput est ipse Dei filius: et cuius nos esse membra scimus: coelitus ad nos misso non dubio nec incerto testimonio. Quare quo maioribus procellis et tempestatibus hunc orbem adversus istud regnum aestuare viderimus, et christianam ecclesiam urgere, eo ardentius oculos in altum elevemus, Deique bonitatem et clementiam contemplemur, eumque supplicibus votis precemur ut ecclesiae misereatur, et omnes Satanae insultus adversus eam infringat, et quidquid nos in tentationem inducere posset, pro sua misericordia tollat. Denique quoties Domini nostri Iesu Christi regnum contemni, et ipsius verbum pedibus calcari, et ecclesiam minis coniuratorum hostium urgeri videbimus, ne unquam propterea vacillemus, aut a proposito resiliamus: sed ad ipsum confugiamus, certo persuasi nunquam defuturum nobis opportuno tempore, eiusque potentia freti maneamus imperterriti: et quandoquidem scimus ipsum a patre regnum accepisse, coniuratorum omnium hostium minas, et vim omnem ac potentiam habeamus ludibrio, et hoc inexpugnabili propugnaculo tuti perditorum omnium consiliis et conatibus audacter insultemus.

Et de Abigailis istis vocibus hactenus. Pergamus ad sequentem orationis ipsius partem qua se in gratiam Davidis insinuat, his verbis, *quum benefecerit Iehova domino meo, ut recorderis ancillae tuae.* Ex quibus verbis apparet illam sic agere causam suam, et familiae patrocinari, ne David sibi factam iniuriam ulcisceretur, ut excellentis fidei suae testimonium exhibeat, in Dei promissiones respicientis. Nam si ex rebus externis, ut maritus Nabal, iudicasset, sane Davidem habere ludibrio potuisset, et sannis excipere nuncios ipsius. Quid ille fugitivus, quid profugus posset adversus meam familiam? Ille qui inter lustra ferarum, omnibus exosus, vitam sustentare cogitur: mene, inquam, ille miser terruerit? Verum Abigail non modo metuit ne David repente illatam iniuriam ulcisceretur: sed longe ulterius mentis oculos extendit: rogatque ipsum ut quum in regni possessionem a Domino missus fuerit, ipsius recordetur et misereatur. Sed quale tunc erat hominum de Davidis regno iudicium? Quis unquam illum sperasset ad regiam dignitatem

perventurum? Quamobrem eo insignior Abigailis fides, quo constantior fuit, et superatis omnibus illis difficultatibus quibus exerceri Davidem videbat, simpliciter Dei promissionibus acquiescit: quem fidelem esse cognoverat, ac proinde quae ipsius mandato praedicta sunt suo tempore perficere. Idcirco Davidis regnum Abigail mente concepit, cuius hominum iudicio nulla erat spes.

Deinceps sequitur Davidem illi benedixisse: sed in primis Deum laudasse, et eidem Abigaili gratulatum fuisse, et gratias egisse, quod optimi consilii fuisset ipsi auctor, et ab humano sanguine fundendo avertisset. Ex quo apparet Davidem suis affectibus non indulsisse: sed velut iniectis habenis a Domino iram repressisse, et a proposita caede fuisse deterritum, Deoque gratias egisse quod tanto malo sua providentia occurrisset. Dignum observatione singulari factum. Nam plerumque vindictae cupidi homines, et suis affectibus locum dantes, nunquam conquiescunt nisi re perfecta, et quam apud se statuerunt ultione facta: adeo quidem ut si quam illis Deus remoram aut impedimentum iniiciat, dentibus infrendeant, et tanquam ferae immanes fraenum mordeant, et adversus Deum ipsum ringantur. At contra David hic palam profitetur se ab istiusmodi affectibus alienissimum, nolle adversus Deum insurgere: et licet nonnihil humani passus esset, placida mente mulieris consilium admisisse, quam a Deo praemissam agnovit, ut summo malo iret obviam. Idcirco in primis Deum benedicit, agnoscens non fuisse fortuitum Abigailis occursum, quo sedata ipsius ira fuisset. Rara sane in hominibus virtus, quos plerumque cernimus ita suis affectibus transversos agi et praeoccupari, ut nullis admonitionibus locum relinquant, neque se a proposito dimoveri patiantur. Inde igitur ex affectuum nimirum vehementia nascitur in pravis consiliis exsequendis pertinacia. Nos igitur discamus officii admoniti ab incepto desistere, ne Deum magis in nos provocemus, sed eum potius precemur, ut spiritu suo nos regat, sine cuius ope semper a recta via deflectemus. Nam, quaeso, an David ultro cessisset mulieri, nisi Deus ipsi bonam mentem iniecisset, suumque timorem in ipsius animo insculpsisset? Sane quum sine altercatione mulieris illius verbis sedari se passus est, et consiliis illius obtemperavit, signum fuit ipsum non in hac muliere substitisse: sed altius ad Deum assurrexisse, cuius providentia non autem casu fortuito sibi facta fuisset obvia. Hinc discamus prohibiti quod animo constitueramus exsequi, cognoscere Deum nostri misertum fuisse, nobisque remoram ne ultra progrederemur iniecisse. Et si consilia nostra fracta sunt, ne moleste feramus, neve indignemur cohibitam et repressam iracundiam nostram fuisse, neque adversus Deum contendamus: sed potius laudibus et gratiarum actionibus ipsius nomen praedicemus, quod nos abripi a cupiditatibus nostris non permiserit.

Sequitur deinceps gratulatio Davidis ad Abigailem: *Benedictum consilium tuum, benedictaque tu ipsa, quae continuisti me hoc ipso die ne inirem caedes, et vindicaret me manus mea.* Consilium Abigailis benedicens profitetur se agnoscere a Domino profectum: et ipsam etiam benedicens testatur se admonitiones ipsius sanctas admittere, et sponte cedere, et obtemperare bene monenti paratum esse. Quod observatione summa dignum est: quandoquidem in contrarium ferri homines natura sua certum est. Nam fere omnes videas etsi convictos de malitia, et ab ipso Domino coercitos, ut ad meliorem mentem revertantur, nihilominus tamen iis irasci quorum ministerio Deus ad illos admonendos usus fuerit, et istis ac similibus vocibus increpare. Quid illi mecum rei est, cur sua non curat, mea mihi relinquit negotia? Contra vero Davidem tam agere Deo gratias videmus: quod ipsum a caede facienda cohibuerit, et pravae suae cupiditati habenas iniecerit: quam simul etiam mulieri illi benedicere quae ad caedem festinanti venisset obviam, et fidelibus monitis ipsum a proposito dimovisset. Porro David istis verbis Abigaili tribuit quod Abigail antea Deo tribuerat, quum superius ipsum alloquens dixit: *Nunc ergo, domine mi, ut vivit Iehova, et ut vivit anima tua, quandoquidem cohibet te Iehova ne ineas caedes.* Nam Abigail divina providentia factum profitetur, ut David cohibitus a caede facienda fuerit, et a Nabalis familia destruenda, quemadmodum sibi proposuerat. David vero contra dicit, Abigailis opera et consilio se abstinuisse a caede et vindicta. Sed ista tamen pulchre inter se conveniunt. Sic enim utitur Deus mortalium opera dum operatur, ut videantur homines facere quod proprium est opus Domini. Exempli gratia, si quis bonum consilium nobis suggesserit, et a prava deliberatione et proposito dimoverit, nos illi plurimum eo nomine devinctos agnoscere debemus: nam alioqui summum esset ingratitudinis testimonium non agnoscere et gratum animum testari erga illum cuius opera et consilio summum quod imminebat periculum evasimus: et ita videmus homines magni fieri tanquam Dei vicarios et ipsius opus facientes. Verum tamen non ita laudandi sunt homines, ut interea Deus oblivioni tradatur, et in hominem mortalem omnis operis illius gloria transferatur: nam altius nobis assurgendum est, ad Deum, qui tali instrumento ad nostram salutem uti voluit. Et quidem eo diligentius observanda est haec doctrina, quo magis adversus eam a plerisque varie peccatur. Alii quidem aequo animo se admoneri, alii impatienter, alii denique ingrate ferunt. Nam aiunt isti fanatici sane homines: Esto, bonum ille mihi suggessit consilium, ille me e periculis variis eripuit, ille sane

consilio vitam restituit, sed quomodo? Nonne ipse Deus salutis meae fuit autor? Et ita se ingratos praebent in beneficos, quorum opera Deus usus est in salute ipsorum promovenda. Sed istiusmodi homines ambitione et arrogantia turgènt, et Deo ipsi resistere velle videntur, impedientes ne ipsius dona in hominibus appareant. Alii in contrarium vitium praecipites ruunt, tanti facientes homines a quibus beneficia quaedam acceperant, ut Dei non meminerint. Nos itaque ista sic conciliare discamus, ut quaecunque beneficia accipimus, Deo tanquam auctori et largitori accepta feramus, qui solus omnium bonorum fons est et scaturigo, cui gratiarum laudem idcirco debemus. Et tamen homines agnoscamus tanquam ipsius ministros et instrumenta, ipsisque debitum honorem et gloriam tribuamus, sic ut nihil de eius gloria detrahatur, cui omnis honor et gloria debetur: sed potius Dei bonitas praedicetur rebus suis creatis ad nostram utilitatem et commodum utentis. Quod vero hic *Consilium* dicitur, accipi potest pro sapienter dicto vel prudentia. Quocunque vero sensu dicatur, Davidem videmus magnopere praedicare et admittere suggestum ipsi a muliere consilium. Quare discamus non erubescere admoniti, et nos eorum sanis consiliis subiicere, qui sincere nos admonent: aut qui de admissis peccatis redarguunt, aut admittere paratos impediunt, cuiuscunque sexus aut conditionis fuerint: sed potius tanquam divinitus ad nos missos recipiamus, et libenter peccata fateamur, exemplum Davidis imitati, qui laudato consilio Abigailis, fatetur se cohibitum fuisse ne malum faceret, Nabalisque totam domum, ut proposuerat in animo, destrueret. Nam, ait, *nisi festinans venisses obviam mihi, certe non relictus fuisset Nabali usque ad lucem matutinam mingens ad parietem.* Nae saepe quidem ita loquuntur qui fortitudinem aliquam ostentant, et terrere alios volunt: sed longe alia Davidis hic mens fuit. Nam quod ad fundendum sanguinem paratum se fuisse fatetur, facit ad Dei gloriam et misericordiam magis magisque praedicandam, cuius gratia fuit a sanguine fundendo cohibitus, ideoque gratias agit Deo quod sano mulieris consilio sit impeditus ne sanguine innoxio manus foedaret. Non fuit igitur tam excaecatus superbia, ut in malum praecipitem se dederit. Nam, obsecro, quo se flagitio, quam abominabili et detestando polluisset, aeternis poenis digno, licet reliquam vitam in summa innocentia deinceps transegisset: quemadmodum et reum factum fuisse coram Deo videmus morte Uriae, quam ipsi fideli servo procuravit post violatam et corruptam adulterio uxorem ipsius, quo flagitio dedecus aeternum in suum caput accersivit, nisi Deus misertus ipsius esset? Hanc igitur ob causam Deo gratias agit, quod non passus sit ipsum eo amentiae venire, ut sanguine humano et innoxio vitam suam foedaret, et perpetuo dedecore obrueret, sed mulierem hanc ipsi voluerit obviam fieri, ad hoc avertendum a suo capite malum, quod falso ulciscendae iniuriae praetextu moliebatur. Nos itaque Davidis exemplo discamus sic agnoscere peccata, ut Dei gratiam mentis laudibus efferamus, et ne simulatis et fictitiis verbis ea fateamur, sed ingenue nos miseros et perditos fore agnoscamus, sine Dei misericordia, qui nobis occurrit, ne in flagitia ruamus, manumque porrigit ut ex abyssi gurgitibus emergamus.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA XCII.

36. *Venit ergo Abigail ad Nabal: et ecce erat ei convivium in domo eius, quasi convivium regis, et cor Nabal iucundum: erat enim ebrius nimis: et non indicavit ei verbum pusillum aut grande usque mane.* 37. *Diluculo autem quum digessisset vinum Nabal, indicavit ei uxor sua verba haec, et emortuum est cor eius intrinsecus, et factus est quasi lapis.* 38. *Quumque pertransissent decem dies, percussit Dominus Nabal, et mortuus est.* 39. *Quod quum audisset David mortuum Nabal, ait: Benedictus Dominus qui iudicavit causam opprobrii mei de manu Nabal, et servum suum custodivit a malo, et malitiam Nabal reddidit Dominus in caput eius. Misit ergo David, et loquutus est ad Abigail, ut sumeret eam sibi in uxorem.* 40. *Et venerunt pueri David ad Abigail in Carmelum, et loquuti sunt ad eam, dicentes: David misit nos ad te, ut accipiat te sibi in uxorem.* 41. *Quae consurgens adoravit prona in terram, et ait: Ecce, famula tua sit in ancillam, ut lavet pedes servorum Domini mei.* 42. *Et festinavit, et surrexit Abigail, et adscendit super asinum, et quinque puellae ierunt cum ea, pedissaeque eius, et sequuta est nuncios David: et facta est illi uxor.* 43. *Saul autem dedit Michol filiam suam uxorem David Phalti filio Lais, qui erat de Gallim.*

Historiam quam heri tractavimus considerantibus Nabali Deus parcere voluisse videretur: quandoquidem morti proximus erat, nisi Davidem Deus ab incepto dimovisset Abigailis consilio. Verum exitus ostendit dilatam, non ablatam poenam a Domino fuisse; quandoquidem quum videretur evasisse divinam vindictam misericordiam consequutus, Davidis enim manum effugerat, alia ipsum ratione Deus coercuit. Et istud nobis nunc instat expli-

candum, nempe *decem diebus peractis, percussum a Domino fuisse Nabalem, et mortuum esse.* Unde discimus Deum non punientem ex tempore inimicos nostros, sed etiam tolerantem quasi ad ipsorum flagitia conniveret, opportunum tempus illos puniendi constituisse. Nostrum igitur est impatientiam cohibere, et quoniam adeo festinamus ad vindictam, ut si Deus non statim ultricem manum exserat, ipsi obloquamur, et moram illam impatienter feramus, eo attentius exempla consideremus quae nobis proponuntur, in quibus Deus patefacit se opportunitatem nosse puniendi quos suo iudicio reservat poenam eorum differens. Sed in primis quid sacra pagina doceat attendamus, quae passim Deo uni autoritatem vindictam exercendi tribuit. Nam istis verbis quibus sibi uni Deus vindictam describit, fraenantur sensus omnes nostri, ut Deo tribuere quod ipsi proprium est discamus: et manus nostrae veluti vinculis retineantur, ne in sua quisque causa iudex esse velit, et ex arbitrio in inimicos saevire. Praeterea quoniam tam fervidos affectus habemus, ut vix retineri ratione queant, Deus eo usque progreditur, ut nos moderari nobis discamus, et ita cohibere passiones, ut quum hostes videbuntur inulti, et flagitiorum ipsorum Deus oblitus existimabitur, nobis tamen persuadeamus Deum causas habere, cur ad tempus poenas differat, et exitum tandem demonstraturum Deum non oblitum esse officii sui, quod est mundi iudicem esse: ac proinde tempus fore quo ipsius iudicio sistantur, et rei peragantur, rationemque factorum reddant, poenasque flagitiis suis debitas luant, licet ad tempus poenae differantur. Et quidem hodierno tempore necessaria est huius doctrinae meditatio, quo videmus coniuratos hostes veritatis miseris insultare, minas intentare, et tanta audacia in miseros fideles insurgere, ut de ipsis actum videatur, ideoque victoriam canere et triumphare. Quare si dicta et facta ipsorum expendamus, illi modis omnibus in Deum peccasse, et iniurii fuisse reperientur, et reos mirabimur, quomodo divina vindicta tam diu inultos ferat, et in dubium vocare, Deusne ad ipsorum flagitia caecutiat, an vero sit oblitus pro meritis in illos animadvertere. Verum Deo iudicia sua differente, discamus nimium fervidos aestus passionum coercere, et tam in sacrae paginae doctrinam quam in exempla quae in illa proponuntur, et praesertim in hac historia, mentem et oculos convertere. Nam quum Nabalis contumeliis et iniuriis David fuisset provocatus, et ad sumendam vindictam paratus, impeditus esset a Domino sumere de hoste poenas: interea Nabal domi quietus poenas, et iustam punitionem evasisse existimabatur: sed cessantibus hominibus Deus rationem illam castigandi pro meritis invenit. Hinc itaque discamus nihil de iure divino detrahere, sed patienter ferentes iniurias, rem totam Deo committamus, et iudiciorum ipsius opportunitatem praestolemur; minime dubitantes quin tandem ampla nobis illius glorificandi detur occasio.

Interim observandae circumstantiae quas hic spiritus sanctus describi voluit. Dicitur ergo Nabal revertente Abigaile fuisse ebrius, ac proinde non potuisse ipsi uxorem periculum in quod sua stultitia incurrerat tunc ei declarare, ne in amentiam et furorem verteretur. Vinum enim velut cornua habet, quibus immoderate sumptum homines efferat et immanes reddat. Sic Nabal factus ebrius, si ex Abigaile tum intellexisset quae gesta fuerant, in furorem exarsisset, et violentis affectibus abreptus, vel in ipsam irruisset, vel in Davidem impetum fecisset: denique magnas turbas dedisset. Idcirco tum temporis Abigail rem gestam dissimulavit, opportunitatem exspectans quum crapulam exhalasset, rem totam illi declarandi. Quare perendie illi rem gestam narravit, quo numero vehementer obstupuisse dicitur, et paulo post mortuus. Hinc primum animadvertamus qualis quantaque sit hominum intemperantia, ut praeter mensuram sese vino ingurgitent. Nabalis quidem convivium non fuit per se vituperandum: nam et lege divina permittitur amicos ad convivium invitare, et liberalius tractare: sed peccasse in excessu Nabalem apparet, quum fuisse regium convivium dicitur, ut conditionis suae limites transsiliisse notetur. Hinc singuli discunto sese intra temperantiae limites continere, et in conviviis luxu et intemperantia non peccare, quod plerumque luxum paupertas, aut multa istiusmodi incommoda comitentur. Modus itaque servandus est, ut sine avaritia et tenacitate sobrietas tamen locum obtineat. Maxime vero vituperanda est obrietas illa Nabalis, qui licet initio dicatur cor habuisse laetum, tamen deinceps ostenditur obrutus sic fuisse vino, ut nullum amplius rationi locum reliquerit, et in feram mutatus sit, adeo ut sine occasione fureret et debaccharetur. Sed non abs re haec phrasis usurpatur hoc loco: Nabalem habuisse cor hilare: nam usitatum est ebriosis proverbium, ad vitium suum aut minuendum aut tegendum. Et si quis interrogatus de alterius ebrietate fuerit, saepissime respondet hilarem fuisse. Nam ebrietas multos semper habet advocatos ad turpitudinem tegendam quae ipsi inest: quemadmodum experientia plus satis fidem facit, homines ebrietate in sues transformari, et quantum in ipsis est: Dei imaginem, ad quam erant creati et formati, ab ipsis deleri. Quoniam igitur plerumque homines ebrietatem sic excusant, spiritus sanctus se ad vulgi sermonem accommodans, eadem utitur phrasi, quum ait: Nabalem habuisse cor hilare et iucundum. Sed deinceps ostendit detestabilem illam hilaritatem fuisse. et amentes istiusmodi homines quos vini copia sic obstupefacit, ut in belluas degenerent, suaeque con-

ditionis obliviscantur: et sese tanquam sues in voluptatum coeno volutent, eoque veniant stuporis, ut si in potestatem hostium suorum venissent, non possint maiore ab ipsis affici ignominia et dedecore quam quod ipsi sibi accersunt. Tanto igitur magis sobrietatem colere debemus, et licet Deus vinum crearit, ut exhilaretur cor hominis, sicut ait in Psalmis propheta. Tanta enim est ipsius erga genus humanum liberalitas ut non tantum quae ad corpus alendum sufficiunt, sed etiam quae ad abundantiam et iucunditatem faciunt, nobis suppeditet, quemadmodum vinum datum est non tantum ad cor humanum sustentandum, sed etiam ad illud exhilarandum. Nos itaque modum in potu adhibere discamus, ut Deo semper agere gratias possimus, et ne cibo ac potu sic obruamur, ut officio faciendo simus impares, Deo nimirum pure invocando, proximo inserviendo et vocationis nostrae partes implendo. Denique ne hilaritas et voluptas quam ex vino capimus, Dei cultum interturbet: sed potius viribus omnibus in Dei praecepta simus intenti. Nam si nos cibo et potu sic ingurgitavimus ut inepti reddamur ad Deum colendum, sicut nostrum officium postulat, certum est Dei dona quae in usum nostrum nobis concesserat a nobis profanari. Idcirco igitur vino Deus hanc vim indidit: ut cor hominis exhilaret, sed intemperentia et illius abusus est intolerabilis, et vindictam expostulat a Domino terra ipsa quasi sanguis ipsius temere funderetur. Nos igitur sobrie et temperanter vino caeterisque rebus creatis utamur, ut illis satiati novas vires accipiamus ad nostrae vocationis partes implendas, et ad Dei laudes magis magisque praedicandas, novasque vires accipiendas ad nostrae vocationis partes sustinendas quocunque loco, et quacunque ratione Deus iusserit, nostramque explorare obedientiam voluerit. Ideoque meditandae crebro sunt sanctae adhortationes et admonitiones quibus a luxu et intemperantia iubemur abstinere: quod illis in vitia et flagitia multa impellamur. Quare licet Deus nonnunquam faciat potestatem liberius vivendi, nihilominus tamen non esse crapulae indulgendum sciamus, sed immoderatos et intemperantes appetitus esse fraenandos, Deum esse hominum iudicem non ignari, ac proinde tantum vitium non inultum relicturum. Idcirco Paulus nos hortatur ut in cibo et potu temperantiam servemus, ne quid per luxum et immoderate faciamus: quod istis gradibus ad quaevis mala ducamur, donec pravis nostris cupiditatibus plane satis fecerimus. Licet igitur Deus nobis, cum gratiarum actione, liberalius et lautius aliquando vivendi potestatem faciat, simul tamen docet nos esse insatiabiles, et ubi cupiditatibus habenas laxaverimus' ad quodvis flagitium proclives, et rationis omnis expertes. Quapropter quid Deus permittat attendendum, ne praefixos terminos transsiliamus: sed adversus carnales cupiditates et voluptates depugnemus, ne ratione spoliata nostra mens a puro et sincero Dei cultu depellatur. Caeterum etiam istud observandum, Deum licet istis intemperantibus habenas laxiores permittat, nihilominus ubi crapulam exhalarint, care vendere intemperantiam, et in eum stuporem immittere, ut extra se esse videantur, et plane hebetes. Nae si semper sobrius Nabal fuisset, licet audito ab uxore periculo in quod sua stultitia inciderat: perturbatus quidem, non tamen lethaliter affectus fuisset. Sed licet crapulam exhalasset, tamen adhuc mentem obrutam retinuit, ut multi solent ex hesterna crapula hebescere, et licet neque lingua neque pedibus titubent, mentem tamen turbatam habeant, adeo ut nullus amplius rationi locus reliquus sit, et ipsi ultro terriculamenta fingant, et nullum consilium malis suis admittant. Sic Nabal audito ab uxore nuntio territus vehementer obstupuit, et tanquam Marpesia cautes constitit. Quare qui antea insolescebat, et obrutus vino arroganter sese efferebat, Dei manu deiicitur, et dedecore et ignominia obruitur. Hinc igitur observemus sobrie et temperanter viventes, imminentibus quidem malis terreri: sed tamen non destitui ratione et consilio: quod metus ille Deum respiciat, quo freti spem non abiiciant. Contra vero helluones et intemperanter vitam agentes, qui ad tempus omnem humanitatem exuisse visi sunt quantum in ipsis fuit, tanto terrore concutientur, quum ad ipsorum vindictam Dei manus accelerabit, ut nullus rationi locus supersit: et quandoquidem sua ebrietate in bestias transformari voluerunt, et ab officiis hominum fidelium recesserunt, penitus etiam in bestias degenerent Dei vindicta ipsos persequente.

Et de istis hactenus: pergamus ad sequentia, in quibus Nabalem Deus percussisse dicitur ita ut post decem dies mortuus sit. Dubitari poterat Deusne voluisset Nabalem punire, an non, nisi nominatim spiritus sanctus huic occurrisset dubitationi, et subitam illam ac repentinam mortem a Deo profectam fuisse, tanquam iustam punitionem, indicasset, qua de Nabalis tam superbia et arrogantia quam ebrietate poenas sumsit. Nam ad contumelias illas quibus Davidem provocarat, etiam ebrietatem adiecerat, qua se adversus Deum etiam obfirmare velle videbatur. Nae hominum iudicio Nabalis peccatum non usque adeo grave videbatur: sed eam esse nostram conditionem sciamus, ut Deo sua relinquamus iudicia, et placide ipsis subscribamus. Nam si ad nostram amussim peccata exigeremus, quae gravissima flagitia sunt, levissima peccata diceremus et, ut loquuntur, venialia. Contra vero quae levia sunt, maxima faceremus. Ea est enim humani ingenii levitas et inconstantia, ea temeritas, ut temere et inconsiderate iudicet, prout

varia est affectuum ratio quibus in hanc aut illam partem propendet. Deinde ea est etiam ignorantia, ut quae extrinsecus apparent tantum animadvertat, non ea quae in cordis penetralibus latent. Idcirco levia quaedam vitia homines animadvertunt, non autem quae in corde latent maxima et gravia. Quare si rectum de vitiis iudicium ferre, si de recto et pravo sincere iudicare volumus, ne ad nostram amussim, id est ad humanum iudicium, seu potius opinionem, sed ad Dei iudicium et regulam exigamus. Neque vero exspectandum ut a coelis Deus descendat suum iudicium nobis forma visibili patefacturus: scripturas enim habemus sacras, ex quibus quae vitia Deo sint abominationi perspicue possumus intelligere. Nos igitur de externis hominum factis ex Dei verbo iudicare, et ea condemnare possumus: sed tamen de ipsorum cogitationibus ferre sententiam non est humanae potestatis: quin potius patienter exspectandum: dum ipse Deus quae occulta sunt patefaciat: quemadmodum docet Daniel. Itaque nostri ingenii tarditatem et stuporem agnoscentes, nihil supra nostram facultatem audeamus. Quidquid vero de Nabale sentiant homines, videmus ipsum magni criminis coram Deo convictum teneri: et non parvi momenti fuisse contumelias illas quas ipsum in Davidem inconsiderate vomuisse aliquis iudicaret. Nam tale ferri ab ipsis iudicium de Nabale posse videbatur: Esto, Nabal contumeliis Davidem affecerit, erronem, profugum, latronem, praedonem dixerit, ingratus etiam in ipsum fuerit, ideone vero morte puniendus erat, cui non satis sua mens constabat? Verum enimvero Deus aliter iudicavit, cuius iudicia recta sunt, et nunquam in excessu peccant. Quare quum morte contumelias illas Deus ultus est, quibus laesus David a Nabale fuerat, sciamus ipsum sibi factas existimasse in Davidis persona. Nam sane in ipsum Deum redundabant: quandoquidem David non suo motu regiam coronam invaserat, neque quidquam a se susceperat, sed a Deo vocatus, et unctione externa confirmatus. Nabal igitur Davidem contumeliis petens, et honorem ipsius pedibus calcans, in ipsum Deum fuit iniurius, et blasphemus. Nos vero, licet non ad eundem dignitatis gradum quem David evecti sumus, tamen scimus quid de nobis sacra scriptura praedicet, nempe, nos Deo esse caros tanquam pupillam oculi, et ulturum ipsum omnes contumelias et iniurias quibus affecti fuerimus. Quamobrem in Deum nos nostraque reiiciamus: et licet hostes impunitatem sibi polliceantur, quum crudelissime in nos saevierint, patienter exspectemus donec ultionis tempus advenerit, quo Deus suo iudicio ipsos involvet et incautos obruet: nosque re ipsa quanti faciat patefaciet, quos illi tanquam viles et abiectos homunciones habuerunt. Quamobrem ex hoc loco discamus, in primis nunquam adversus Deum obloqui, aut adversus eum contendere quum non ex nostri iudicii opinione sententiam feret: sed placide quidquid fecerit admittamus, et bonum ac rectum iudicemus. Deinde tantam suorum fidelium curam Deum gerere, vitamque ipsorum tam caram habere, ut ipsis illatas iniurias sibi factas reputet, et tam acerbis poenis ulciscatur eos qui nos ludibrio habuerint, ut sentiant se divinam maiestatem offendisse, sibique non cum homuncionibus sed cum illa rem esse. Namque Deus se miserorum et abiectorum hominum clypeum et propugnaculum esse profitetur.

Hanc ob causam David Deo gratias agit, quod sibi factam esse iniuriam et iniustam dedecus ultus sit, his verbis: *Benedictus Iehova, qui egit causam opprobrii mei a Nabale, et servum suum custodivit a malo.* De duobus gratias istis verbis David agit Domino, primum quod re ipsa patefecerit quam ipsi carus esset cuius causam adversus Nabalem suscepit. Alterum quod non permisisset ipsum proprias iniurias ulcisci, et sanguinem fundere in Nabalis familia, ne non modum tenuisset, siquidem in iracundia saevire crudelius potuisset. Quod ad primum attinet, quaerat aliquis Davidine licitum fuerit a Deo vindictam de Nabale postulare. Nam, ut antea diximus, non tantum privatas iniurias ulcisci prohibemur, sed etiam mentem et affectum omni vindictae studio vacuum habere iubemur. Si quis igitur non sua quidem manu et viribus de hoste ultionem faciat: sed interim diris illum devoveat, et Dei fulmine tangi exoptet, non videtur officio defunctus: sed potius caritatem abiecisse. Quisquis igitur malo quidem exterius abstinebit sed intus odio et inimicitiis aestuabit, et hostis sui interitum et quidem a Domino exoptabit, merito apud Deum homicida habebitur, licet ne digitum quidem ad malum moverit. David itaque videtur non potuisse a Domino de Nabale ultionem expostulare, quin adversus Dei legem graviter peccarit. Hoc si non potuit, sane nec Deo gratias agere de mortuo Nabale potuisse videtur. Preces enim nostras et gratiarum actiones oportet Dei voluntati conformari: quemadmodum conclusio precationis quam ipse nos Dominus Iesus Christus docuit, eo referri omnes nostros affectus oportere ostendit. Quum igitur Davidem agere gratias audimus quod Nabalem Deus plaga affecisset, et mortuus esset, eum apparet antea in votis id habuisse de quo gratias agit, nempe ultionem. Hinc discamus periculosum esse temere velle sanctissimorum perfectissimorumque virorum exempla imitari, nisi praescriptam in sacris regulam sequamur, ut ipsorum facta nimirum et dicta ad divinam illam amussim exigantur. Nam, exempli gratia, Davidis factum si quis regulam sibi proponat imitandam, concludit licere sibi a vindicta abstinenti, nihilominus can-

dem a Domino flagitare, et morte hostium suorum delectari. Qua ratione Deo cultus externus praebebitur, sed internus nullus erit, ac proinde praecipua pars officii deficiet. Quamobrem narrante scriptura peculiaria quaedam sanctorum facta, discamus ea non simpliciter in exemplum trahere, nec quae fecerunt velle omnino imitari: sed potius actiones omnes nostras ad regulam divinam in sacris perscriptam exigamus. Nam si scripturam intueamur, apparebit nos non posse quidem vindictam de hostibus a Domino modis omnibus flagitare, neque modis omnibus de ipsorum poenis laetari, sed tamen aliquo modo posse. Quod non abs re dico. Nam simpliciter officii nostri ratio nos iubet Deum pro hostium nostrorum conversione precari, et ipsius erga illos misericordiam implorare, et pro malis quae nobis inferunt, et exitio quod nobis moliuntur, bonis et commodis ipsorum studere. Denique preces nostrae caritate niti debent, et affectus nostri ad misericordiam flecti, ut quoniam hostes videmus miseras esse creaturas, et a Domino aberrantes: Deum oremus uti miseros in rectam salutis viam reducat, et quum poterimus bene ipsis faciamus. Nam si vel ipsi asino laboranti hostis bene facere iubemur, quid ipsis, quaeso, debemus? Moses vero nominatim iubet hostium ipsorum bovem vel asinum, vel simile aliquod iumentum in fossam lapsum erigere et educere. Atque haec caritas iubet: interim vero licet hostes inexorabiles et incorrigibiles in malitia perstiterint Deum precari, ut manum adhibeat, et iudicis partes prout aequum esse videbitur impleat: verum tamen affectu tam moderato, ut vere testari possimus nos adversus inimicos non alere pravum animum. Quoniam vero raro istud contingit, eo magis nos nobis ipsis suspectos esse oportet, et arctioribus fraenis appetitus coercere. Neque enim sine causa nos Petrus admonet iniurias nobis illatas committere Deo qui se Deum ultionum vocat. Itaque fideles ad patientiam hortatur, proposito Domini nostri Iesu Christi exemplo, qui omnis perfectionis exemplar est: ideoque dicit non reddentes malum pro malo posse nos causam nostram Deo committere, cuius eum fore iudicem scimus. Huc igitur nos ipse Deus revocat, quum ait: Mea est ultio. Non aliter et D. Paulus quales sint officii nostri partes ostendit, his verbis: Locum irae date. Nam hoc praecepto docet ab omni contumelia et violentia in hostes ac inimicos abstinendum, dandamque potius omnem operam, ut crebris admonitionibus in rectam viam reducantur: sed si tamen magis ac magis in nos malitiose et obstinate insurgant, posse nos Dei adversus ipsorum contumaciam vindicem manum implorare. Idcirco dixi supra nos aliquo modo posse Dei vindictam implorare; et quum caritatis officiis defuncti fuerimus Dei iustitiam advocare, ut cuique reddat pro meritis: sic tamen ne misericordiae ianuam occludamus. Quamobrem patienter exspectandum an Deus ipsos sit conversurus, et ad veram poenitentiam revocaturus: et pro ipsis etiam istis aut similibus verbis interpellandus: Domine, oculum clementiae tuae et paternae bonitatis in miseros illos coniice qui perditionis viam ingrediuntur: quos si tamen vis in pervicacia pertinaciter haerere, et reprobare, tantam ipsis tamque horrendam immitte confusionem, ut omnibus exemplo tuorum iudiciorum sint. Praeterea et laetari illorum poenis quodammodo licere dixi. Neque enim abs re propheta dixit: *Fidelem laetatum iri, quum viderit ultionem, pedesque suos lavaturum in sanguine improbi.* Nam sane Deo sua iudicia in improbos exercente, magna laetitiae probis offertur occasio: quod eorum misertus sit, eoque ad ipsum invocandum magis incitantur: cuius singularis erga ipsos amor apparet, quorum precibus se tam facilem praebuit: et maiorem ipsum glorificandi materiam, quod erga miseros suos fideles benignum se praebuerit, et de hostibus ultionem fecerit. Nostras itaque preces adversus improbos ita componere possumus, ut ex parte tamen horreamus quum Deus adversus improbos suorum iudiciorum severitatem exserit. Quid ita? Quod nimirum humanitatis affectus doceat nos ingemiscere, quum creaturam ad Dei imaginem formatam intuemur sua culpa divino iudicio interire: et caritas iubeat nos illorum malis ita commoveri, ut ad meliorem viam ipsos revocare studeamus. Deinde iudiciorum divinorum metu terreri debemus, cogitantes Deum, si summo iure nobiscum agat, et nisi nostri misereatur satis materiae in nobis reperturum ad nos perdendos, et in inferorum abyssum cum illis detrudendos. Ideo nos humiliari coram ipso decet, quod quum illi sint creaturae Dei, sicut et nos, tamen puniantur, quum nos ipsius benevolentia protegamur: at minime sit dubium quin Deus nobis exemplum illorum proponat, quo sapere et humiliari coram ipso discamus. Ex parte vero laetemur Dei ultionem de hostibus coniuratis videntes: modo tamen modum adhibeamus, et sincere testari possimus coram Deo, nullis nos pravis affectibus duci. Ergo ut ad Davidem revertamur, potuisse ipsum apparet Deum precari ut se ulcisceretur, et Nabalis etiam interitu laetari: quum praesertim in ipsius interitu divinum iudicium manifeste appareret, et reprobatum a Domino fuisse Nabalem: et nihilominus humanum affectum retinere. Neque enim dubium est quin optaverit Nabalem ad sanam mentem reverti, et poenitentiam agere: sed quum Deo aliter visum fuerit iudiciorum ipsius iustitiae acquiescit, et gratias agit.

Quod ad alteram precationis illus aut gratiarum actionis partem, in qua David gratias agit Deo,

quod servum suum non passus esset privatam iniuriam ulcisci, sed subtraxisset a malo, non leviter est praetereunda. Quod vero de malo ait, non sic intelligendum quasi David ita se iustificare studeat, ut ab omni malo sit purus: sed laetatur David se impeditum a Domino mulieris illius interventu, ne malum quod cogitaverat patraret: et agnoscit se gravis criminis coram Deo reum futurum fuisse, nisi cohibitus fuisset. Testatur itaque se Dei bonitatem erga se duplicem agnoscere: primum quod paratum tam grave scelus admittere prohibuerit: deinde quod de homine flagitioso poenas sumpserit. Exemplo Davidis discamus, nostros affectus tam strictis habenis coercere, ut vere laetari possimus Deo sua iudicia adversus improbos exserente quod nullius pravae voluntatis et occultae cupiditatis vindictae nobis conscii simus: sed puro animo ipsius iudicia intueamur, et in illis conquiescamus. Et praeterea Deo gratias etiam agamus, quum a malo nos retraxerit. Nam etsi coram ipsius iudicio rei iam simus, quum mente pravum aliquod facinus concepimus, licet in actum non prodierit, tamen ipsi gratias agere debemus, quod non permiserit in actum erumpere, quod animo volueramus. Quin etiam precari debemus, ut pravas etiam cogitationes compescat. Nam ea est hominum natura, ut singulis momentis pravis cogitationibus et affectibus agitetur, nisi Deus impediat. Quare quum tam proclives ad quaevis vitia simus, quum vi divina retinemur, summo beneficii loco ducamus, Deoque gratias agamus, nos ei hoc nomine plurimum devinctos agnoscentes: et Davidis exemplo discamus prohibiti privatas iniurias persequi, grati esse, quod si semel iracundiae laxas habenas permiserimus, vix deinde reducere illas queamus, Deique bonitati locum non relinquamus. Sed si patientes fuerimus, et inimicos ad poenitentiam sollicitaverimus, illi vero pertinaciter in malitia perstiterint, Deum persuasi simus manum admoturum, et causae nostrae defensionem suscepturum.

Sequitur deinceps Davidem nuntios ad Abigailem misisse, qui in uxorem illam sibi adducerent, quum antea duxisset etiam Achinoam. Quod ad Abigailem, licebat Davidi in uxorem illam ducere, quod Michol Saulis filia erepta ipsi fuisset, et alteri locata: licet eam postea recepit, ut deinceps videbimus. Quare quum illi fuisset uxor adempta, et eum altero scortata, quod non posset iure maritus ipsius esse, potuit David Abigailem ducere in uxorem: quam quum prudentem feminam et virtute insignem cognovisset, non mirum est, si in uxorem eam sibi postulavit. Et quidem ratio quam sequutus est fuit laudabilis, quod non ipse illam adiit, et in uxorem accepit, sed per nuncios de matrimonio interpellavit: quod alioqui visus fuisset eam invitam, vel autoritate vel vi abduxisse. Quare ut liberum sit matrimonum, nuntios ad eam misit, ut non invita sed volens Davidis postulatis acquiescat. Quod ad alteram Achionam attinet, excusare, et a culpa liberare Davidem non possumus. Etsi non debemus existimare voluptatibus ipsum suis sic indulsisse, ut alteram priori addiderit: sed potius coactum necessitate fuisse iudicare, et ita rebus suis consulere studuisse. Quemadmodum solent in summis angustiis constituti, rationes quaerere quibus sese tueantur, et foederibus et cognationis ac affinitatis vinculis foveant. Nihilominus virtiosa et illicita fuit haec ratio rebus suis consulendi, quandoquidem contra primam institutionem matrimonii fuit: etsi non tam vitiosa quam si voluptatum causa fuisset ab ipso quaesitum matrimonium. Sed in summa condemnandum Davidis factum, quod duas simul uxores habuerit: quod ex hominis prima creatione satis apparet, ubi Dominus ait: Non esse bonum homini esse solum: itaque faciendum illi adiutorium simile ipsi. Decretum igitur ex immutabili suo consilio protulit, hominem oportere una uxore contentum esse. Neque enim dixit, duo adiutoria ipsi faciamus, sed, adiutorium ipsi simile. Hoc satis idoneo testimonio David hoc loco condemnatur: est enim Dei decretum immutabile et irrevocabile, et quod initio Deus constituit, habendum est legis loco immutabilis. Deinde et alio loco scriptura iubet, quemque virum suam habere uxorem, et contra quamque mulierem suum habere maritum. Quare si quis vir plures uxores habere vult, uxori facit iniuriam Deique legem violat. Eadem enim utrique regula praescribitur, ut mulier maritum suum habeat, et maritus suam uxorem. Quapropter si quis hodie sibi licentiam assumat plures habendi uxores, sese in partes discerpat oportet. Ergo David merito duabus assumptis uxoribus damnatur. Et quidem, fateor, idem Abrahamo et Isaaco contigit: sed, ut ante dixi, veterum fidelium exempla non temere sunt in legem trahenda: sed potius ad Dei legem et institutionem recurrendum, et soli illi acquiescendum sine contradictione: ac proinde si qua sunt sanctorum virorum facta cum verbo Dei congruentia, tanquam bona sunt admittenda, et in exemplum proponenda: sin minus, condemnanda et reiicienda. Quum vero tam Davidem quam alios in hac parte lapsos videamus, eo maiore cura et studio in Dei timore nobis ambulandum sciamus, neque dandam licentiam nostris affectibus tantae confusionis sequendae, ne in immensum malorum labyrinthum deveniamus. Cuius rei exemplar ipse David esto, qui ab hoc lapsu in plures incidit, multis uxoribus inductis, quod in historiae serie deinceps pluribus persequemur. Quamobrem non temere imitanda istiusmodi servorum Dei exempla, sed malum a bono discernendum: ideoque nos alibi D. Paulus admonet, ut ipsum sequamur et imitemur, quemadmo-

dum ipsum esse videmus Domini Iesu Christi imitatorem. Et alibi nos iubet fidem ipsius imitari: ne aberrent homines et temere huius vel illius exempla imitentur. Caeterum quum excellentissimos et sanctissimos Dei servos conspicimus tam facile in multis lapsos, agnoscamus nos qui longe sumus fragiliores oportere maiore studio niti, ne in istiusmodi vitia praecipites feramur: Deumque votis ardentioribus precemur, ut nos sancto suo spiritu regat, et in nostris cordibus tantum suae maiestatis timorem insculpat, ut veram in omnibus obedientiam ipsi praebeamus, ne in inanem quandam pietatem et christiani nominis larvam prae nobis ferentes efferamur, et in nostrum exitium tam venerando titulo abutamur: sed potius in timore et simplicitate in nostra quisque vocatione incedamus, donec plene ipsius iustitia induamur, ad quam contendimus.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA XCIII.

CAP. XXVI.

1. *Et venerunt Ziphaei ad Saul in Gabaa, dicentes: Ecce David absconditus est in colle Hachila, qui est ex adverso solitudinis.* 2. *Et surrexit Saul, et descendit in desertum Ziph, et cum eo tria millia virorum de electis Israël, ut quaereret David in deserto Ziph.* 3. *Et castrametatus est Saul in Gabaa Hachila, quae erat ex adverso solitudinis in via: David autem habitabat in deserto. Videns autem quod venisset Saul post se in desertum,* 4. *Misit exploratores, et didicit quod venisset certissime.* 5. *Et surrexit David, et venit ad locum ubi erat Saul: quumque vidisset locum in quo dormiebat Saul, et Abner filius Ner, princeps militiae eius et Saulem dormientem in tentorio, et reliquum vulgus per circuitum eius,* 6. *Ait David ad Achimelech Hethaeum et Abisai filium Saruiae, fratrem Ioab, dicens: Quis descendet mecum ad Saul in castra? Dixitque Abisai: Ego descendam tecum.*

Redeunt nobis in hac historia considerandae variae tentationes et varia discrimina quibus David antequam ad coronae possessionem veniret exagitatus est: quo quidem etiam tempore non fuit undequaque quietus, sed meliorem tamen expertus conditionem quam antea, quod non adeo crudeliter hominum consortio pulsus fuerit. Nihilominus tamen eum Deus variis modis exercere voluit, donec plane hostes ipsius exstincti essent. Ipse vero quomodo se in tantis difficultatibus gesserit observandum, exspectans opportunitatem regiam dignitatem occupandi, quam Deus decreverat, et nihil adversus Saulem molitus, sese adversus illius vim defendere contentus.

Hic igitur in primis illud occurrit, quod Ziphaei venisse dicuntur ad Saulem Gibham. Nam verisimile est Saulem, nisi sollicitatum, non fuisse persequuturum eum quem innocentem cognoverat, et cui testimonium integritatis dare coactus fuerat. Quod enim Davidem impedierat, quominus eum tolleret, quum in manus ipsius incidisset, nisi recta conscientia, cuius ipse testis erat Saul? Licet ergo furore ageretur, tamen poterat Davidem missum facere, etiamsi non sine contemptu ipsius fieret. Sciebat enim Davidem nihil adversum se moliturum, nullum bellum suscitaturum, sed tenui et ignobili vita contentum fore, donec Deus factam ipsi promissionem implevisset. Verum ecce Ziphaei secundo iam tanquam flabella sopitam Saulis malitiam suscitant. Oderat ille quidem odio inveterato Davidem, quem modis omnibus exstinctum cupiebat, etsi probe norat electum a Deo regem: verumtamen nusquam legimus ab ipso missos satellites qui Davidi struerent insidias, aut ipsius facta explorarent. Sed Ziphaei ultro Davidem in sua regione latentem deferunt. Hic in primis observandum, a diabolo suscitatos quotquot in Iudaea servos habuit, ut impediret quominus David regnaret. Et oportebat istud in regno iudaico contingere, quod erat figura regni Domini nostri Iesu Christi. Non igitur inimicum unum aut alterum habuit David: sed eum gratis oderunt, qui ab ipso nulla fuerant iniuria vel occasione provocati, et ipsius vitae sunt insidiati, ut implereretur quod alio loco scribit de se propheta: *Gratis me oderunt.* Ex quo duplex utilitas est nobis referenda. Prima ne cui iniurii simus, et ne ullam occasionem nobis molestias facessendi praebeamus: sed omni iniuria et violentia abstinentes, integre et sincere vivamus cum singulis, ut nemo possit de nobis merito conqueri, et a nobis se provocatum dicere. Altera, ut iis nos persequentibus, et sine causa adversum nos insurgentibus, necemque nostram quaerentibus, qui gratis et immerito oderunt, ne novum et insolens id nobis videatur, quandoquidem idem Davidi contigisse videmus, qui figura Domini nostri Iesu Christi fuit, qui se nobis exemplum imitandum proposuit. Nam singula ecclesiae membra ipsi oportet conformari. Interim tamen quo gravioribus odiis nos insectati fuerint, eo maior spes esse nostra debet, Deum nostri miserturum. Sic David, eo quem diximus loco, sese adversus tentationes hac spe munit, fore nimirum ut quo maiora fuerint hostium ipsius in se odia, quo maior ipsorum vis, eo maius Dei auxilium experiatur. Quare danda omnis opera, ut coram Deo rectae conscientiae testimonium adferamus: et quo maior hostium adver-

sum nos insurgentium, et diaboli ipsos incitantis furor et rabies fuerit, eo maiores animos habeamus, Deumque votis ardentioribus precemur, certo persuasi nunquam ipsum nobis defuturum: sed quo maior hostium improbitas fuerit, eo propinquius ipsius auxilium adfuturum.

Porro Davidem Saul insequutus est, cum tribus millibus virorum delectorum ex Israële, quum ille sexcentis tantum militibus stipatus esset, ut ante vidimus. Nae si comparemus inter se istos exercitus, longe impar fuit utriusque ratio. Davidis enim socii, viri egeni et afflicti qui ad ipsum confugerant, non erant in armis exercitati, sicut quos Saul ex Israële delegerat. Et potuisset Saul longe plures armare, et triginta aut quadraginta mille hominum exercitum conscribere: sed tribus illis millibus fuit contentus, ne maiorem in regione tumultum excitaret, et ne ipse sibi dedecus accerseret, miserum profugum paucis stipatum militibus persequens. Davidis igitur socii videbantur oviculae in leonum faucibus positae, et ipsemet misella ovis mox lanianda: quomodo enim sexcenti illi homines inermes et armorum inexperti tot millibus restitissent? Idcirco David fuga salutem sibi quaerebat, et in latebris praesidium ponebat, ea conditione contentus, si Saul quietum ipsum reliquisset: quanquam illatae vi resistere parabat, sed ita tamen ut cedendo potius quam pugnando resisteret. Misera itaque hominum opinione Davidis conditio, cui nullus dabatur effugiendi periculi locus, et qui cum multis aliis difficultatibus luctabatur. Nam, ut verisimile est, non erat rebus necessariis admodum instructus, ut qui in deserto vitam ageret, et omni auxilio destitutus esset. Nae, si voluisset Deus, multorum animos ad Davidi ferendas suppetias excitasset, et ad eum adversus Saulis furorem tutandum, quemadmodum deinceps factum videbimus, subito maximae partis populi animis immutatis, et ipsi placide sese submittentibus, qui antea infestis animis ipsum persequebantur. Verum ita placuit ipsi Davidem exercere, et in tantas angustias redigere, et non sine causis legitimis. Nam demittere et humiliare ipsum vult, quo ardentius ab ipso invocetur, et experiatur suam salutem a sola Dei vindicis manu et gratuita bonitate pendere. Denique Deus ostendit fidelium salutem tam corporis quam animae, non a terrenis mediis, sed a sola Dei virtute pendere. Haec igitur exempla Davidis meditanda sunt nobis, quem non tantum viribus imparem fuisse hostibus, sed etiam omni auxilio destitutum videmus, quo imminens capiti periculum effugeret. Scripta enim nobis et in usum ac doctrinam nostram est haec historia. Fuit enim, ut ante saepe diximus, David imago Domini nostri Iesu Christi, et totius ecclesiae. Caput enim nihil habet proprium, sed cum membris omnia communia. Quare quum nos Deus infirmos et abiectos esse voluerit, et hostes multum nobis praevalere, a quibus iamiam laniandi videamur, et tanquam miserae oves a saevissimis et famelicis leonibus vorandi, ne id novum et insolens nobis videatur, quum insigne sit quod hic proponitur Davidis exemplum. Sed discamus Deo nos deiiciente, et variis calamitatibus exercente non obloqui, neque insolentia et arrogantia efferri: sed sponte coram Deo deiiciamur, et ne dubitemus quin Deus in infirmitate nostra vim suam et potentiam exserat et patefaciat: et afflictionibus deiectos, et ad ipsum invocandum eiusque auxilium implorandum excitatos erigat, et cognitam infirmitatem nostram sublevet; quod rationes habeat suos adiuvandi nobis incognitas, et nostro iudicio impossibiles. Itaque licet non eo momento quo exoptaremus hostes nostros profliget, nihil tamen eos adversum nos ausuros certum est, nisi quod ipse permiserit: et Deo ipsis nobis praevalendi viribus dante potestatem commodo nostro fieri, quos ea ratione castigatos erudire vult. Atque haec sola nobis ratio debet sufficere. Quamobrem quum hodie undique miseram ecclesiam urgeri hostium viribus conspiciamus, et sibi de miseris triumphum polliceri, quasi sua omnia consilia sint ad exitum perducturi, quod et copiis et consiliis instructi sint, ne animum abiiciamus: sed potius ista meditatione consolemur, nihil novum et insolens accidere: sed eam esse omnium saeculorum ecclesiae conditionem, quam variis modis Deus exercuit, ut quotquot fideles fortiter omnes casus tulerunt, exemplo nobis sint patientiae et fortitudinis, et eos sponte sequamur et imitemur: ac licet mille mortis periculis urgeri videamur, nihilominus in sua quisque vocatione fortiter et imperterrite pergat, Dei nostri bonitate et virtute fretus, qui tempore opportuno ex omnibus periculis ereptos recreabit. Scimus enim spe sua nunquam excidisse qui spem suam in Deo reposuerunt. Nos itaque ipsis conformari ne pigeat, ut in eo spem nostram a quo adiuti sunt reponere non dubitemus: qui quoniam immutabilis est, noster etiam adiutor est, et eorum omnium qui ad ipsum rebus angustis et afflictis confugiunt, et spem in ipso collocant.

Porro quo melius exemplo Davidis excitemur, quem de hac re psalmum composuit expendamus: frigidum enim foret exemplum sine doctrina, quandoquidem tam hebeti plerumque sumus ingenio, ut nihil nisi quod in oculos incurrerit comprehendamus. David igitur etiam doctrinam proposuit, ut diligenter ea quae ipsi contigerunt intueamur, et in usum et salutem nostram applicemus. Psalmo itaque 54 David praedicat se precationem quae illic continetur instituisse, quo tempore Ziphaei ad Saulem venerunt, eumque ad Davidem insequendum excitarunt. Quibus igitur afflictionibus exercitus fuerit David eo loco commemorat, deinde quo animo Deum pre-

cibus sollicitarit, et quibus verbis eum compellarit, inquiens: *Domine Deus propter nomen tuum serva me, et fortitudine tua causam meam age. Deus audi orationem meam, aurem adverte ad sermones oris mei. Nam exteri insurgunt in me, et violenti quaerunt vitam meam. Ecce Deus adiuvat me: Dominus est inter eos qui sustentant vitam meam.* Tandem vero David praedicat se liberatum Domini virtute, laudes ipsi grato animo dicturum, et sacrificaturum, non parce sed liberaliter: et in ista gratiarum actione perseveraturum quod Dei bonitatem degustarit, a quo preces ipsius exauditae sunt. Quapropter quum ecclesiae conditionem eam esse quae fuit Davidis animadvertemus, nempe hostium copiis undique premi, et ipsorum viribus obrui, et nullum ipsius esse robur, sed velut in ipsis hostium faucibus iam versari, ut iam triumphum quasi reportata victoria de nobis canant, et superbia efferantur, ad Deum eo ardentius confugiendum sciamus. Neque enim satis est ad hostium vires frangendas, causae nostrae bonitatem praedicare, et innocentiam laudare: sed ad Deum ipsum est confugiendum, ne ipsius auxilium contempsisse videamur. Neque istud impedit quominus nos iure nostro tueamur, eorumque malitiam et improbitatem, qui sine causa nos persequuntur, palam detegamus: ne offendiculo simus causam nostram ignorantibus, et ne inauditi iniustis iudiciis opprimamur. Verumtamen in primis ad Deum confugiendum esse sciamus: persuasumque habeamus, nos licet omnium iudiciis et odiis oppressos, a Deo sine humanis mediis adiuvari posse, et ex ipsorum manibus liberari. Nos igitur Deo nobis ad se tam facilem accessum dante, et hoc privilegio donante, ut ipsum in angustiis precibus audeamus urgere, fiduciam in ipso collocare discamus, opportuno tempore ipsius auxilium exspectantes. Atque ista in genere psalmi doctrina nobis meditanda: et praeterea voces etiam observandae, quum Dei meminit, et nominis fortitudinis ac veritatis ipsius. Deum igitur oraturi Davidis exemplo, Dei nomini tanquam clypeo protegamur: non quidem simulate ut plerumque solent hypocritae, sed sacrosanctum Dei nomen cum reverentia usurpantes, et fiduciam in ipso collocantes. Quinam autem id fiet, nisi coram Deo et ipsius angelis bonum testimonium habuerimus, nos tantum intentos in ipsius cultum et venerationem: et velle cum proximis ita conversari, ut nulli simus contumeliosi, nec etiam iniurii. Nos igitur hac bona conscientia freti, et omni simulatione et crudelitate vacui, Deum invocantes, Dei nomen assumemus cum fiducia, et illo tanquam clypeo et propugnaculo tegemur. Quoniam itaque Deus est omnipotens, et nos sibi coniunxit, et quidem vinculo inseparabili, hoc uno contentos esse nos oportet.

Et de Dei nomine quo se David tuetur in adversis hactenus: expendamus etiam vocem illam fortitudinis quam liberatus e periculis non abs re usurpat. Nam prout ad diffidentiam proclives sumus, ubi pericula quaedam ingruunt, subito terrore concutimur, et quasi rebus deploratis affligimur. Sed discendum exemplo Davidis ad Deum oculos attollendos, ut virtutem et fortitudinem ipsius erga nos inaestimabilem apprehendamus, et ad eam variis afflicti tentationibus confugiamus: ac licet vires Deus suppeditet ad hostes profligandos, nihilominus ad virtutem illam Dei, de qua David loquitur, assurgamus: ne si viribus pollere nobis videamur quibus adversariis resistendo pares simus, divini auxilii immemores arrogantia nostra pereamus, quandoquidem obliti fuerimus invocationis divini nominis, quae unica ratio est victoriae obtinendae. Quapropter sive copiis et viribus instructi pares simus hostibus resistendo, sive mediis omnibus destituti, Deum invocare discamus, et ardentibus votis sollicitare ut virtutem suam et misericordiam exserat in nobis tutandis et protegendis, et re ipsa sentiamus ab ipsius sola bonitate manere quidquid bonorum habemus. Porro David Deum invocans ait: *Domine in fortitudine tua iudica me:* qua voce *iudicandi*, non temere utitur. Nam ita ratum facit quod attigi supra, nos Dei nomen in auxilium nostrum advocaturos, oportere ex animo et sincere testari coram ipso iudice posse, nos sincere testari coram ipso agere, causamque nostram bonam et iustam esse, atque illi probari. Nam fere fit ut qui malam causam agunt, tamen illius bonitatam praedicent: facile est enim hominibus imponere: et saepissime oculatissimi quique caligant. Quare discamus diligenter expendere non tantum facta externa, sed ipsas etiam nostras cogitationes et affectiones, ut ad Deum confugientes vere testari possimus, nos recta conscientia et causae bonitate fretos ad ipsum accedere, et ipsius opem implorare, ut causam nostram iudicet. Neque vero Deum moveri nostra dignitate et merito, ut solent mortales, existimandum est: sed tantum profiteri oportet nos candide et sincere agere, et ad ipsum iudicem confugere, eiusque misericordiam et opem implorare. Cum fortitudine et virtute David etiam Dei veritatem advocat, quod et observatione dignum est. Neque enim satis esset animo concepisse Dei potentiam ad nos auxilio suo iuvandos, et persuasos esse nos in ipsius clientelam receptos, nos ipsius populum esse, et nostri curam ipsum gerere, salutemque promovere: nisi ipsius etiam promissionibus potissimum niteremur, sine quibus incerti semper fluctuaremus, et anxii de ipsius auxilio dubitaremus, et multis difficultatibus obrueremur. Quamobrem, ut de Dei potentia certiores fiamus, et in illa conquiescamus, eiusque sacrosanctum nomen omnibus periculis opponamus, promissionibus divinis nitendum est: tum maxime quum de

nostra salute videbitur hominum opinione conclamatum. Tunc enim promissionum divinarum virtutem et efficaciam vere percipimus, quum illius ratio nobis occulta est, et nihilominus fide omnes difficultates superamus. Nam quamdiu Deus re ipsa sui favoris signa nobis ostendit, et votis nostris annuit, vix sentimus vim illam divinarum ipsius promissionum: quod facile sit tunc, rebus puta secundis, fiduciam in Deum iactare. Sed tum maxime divinae promissiones vim suam in nobis exserunt, quum omni humana ope destitutis quocunque oculos vertamus, nulla spes apparet auxilii, et omnes res creatae suam opem denegant, in summo discrimine versamur, tanquam in ipsius orci faucibus simus, tunc, inquam, divinae promissiones in nobis vim suam exserunt: Et sane illas oportet a nobis assumi adversus quaslibet tentationes, tanquam arma omnium optima et tutissima. Nos itaque Davidis exemplum sequuti in Dei promissiones respiciamus, et in illis toti haereamus: persuasi nos ipsum pure invocantes, et ex animo colentes, et ipsius verbo obsequentes nunquam deserendos, sed ipsius auxilio iuvandos, causamque nostram adversus inimicos defendendam. Hostibus igitur arroganter sese et insolenter efferentibus, et dira quaeque minantibus, ut ad ipsorum minas et terrorem vix hiscere audeamus, si animo fixum istud haeserit, Deum nihilominus esse veracem, profecto cogitatio illa divinae veritatis erit tutissimus clypeus ad omnes hostium ictus excipiendos et retundendos, quod Deum fidelem esse sciamus, et ipsum invocantibus nunquam deesse, spemque ipsorum nunquam frustrari. Sequitur deinde Davidis gratiarum actio, de exauditis a Deo suis precibus: qua quod ante docui confirmatur, nempe, licet causae nostrae bonitate fretos, tamen ad Deum cum humilitate confugere oportere: quod pars sit cultus illius quem ipsi debemus. Nos itaque licet causam iustam agamus, et ab hominibus reiiciamur, ad Deum confugiamus, eumque ardentibus votis precemur, ut preces nostras exaudiat. Non enim perfunctorie est invocandus, sed ex animi vehementia et ardore: quod de se David praedicat, quum ait suos sermones a Deo exauditos: quod non perfunctorie, aut ex more, semel atque iterum Deum invocasset, sed assiduis precibus sollicitasset, et ardenti animi studio, donec Deus re ipsa patefecisset se ipsius preces exaudivisse. Usurpanda igitur haec doctrina, et spes et fiducia nostra in Deo reponenda, ut eum sciamus nos in clientelam suam recipere, nostrumque servatorem esse: sed vicissim velle a nobis invocari, eique hunc honorem deferri ut in ipsius manus vitam nostram deponamus, eiusque misericordia nos indigere sentiamus. Nam etsi causa quam defendimus iusta est, nihilominus miseri sumus peccatores, et multis vitiis coram Deo foedati, ac proinde praesidium unicum nostrum in precibus et orationibus positum aio.

Quod vero David conqueritur eo loco exteros in se insurrexisse, et violentos vitam suam quaerere, non est intelligendum de Philistaeis, aut aliis populi Dei coniuratis hostibus a quibus tunc non petebatur: sed de Israëlitis. Quomodo igitur exteros illos dicit? Sane indigni erant qui populus Dei vocarentur, ii, inquam, ex Iudaeis qui cum Saule Davidem persequebantur: neque filiorum Abrahami nomine gloriari poterant, quod ab ipso sua crudelitate degenerassent, et foedis facinoribus se indignos qui in posteris ipsius haberentur reddidissent. David igitur exteros vocat quorum in se ferociam et crudelitatem senserat. Adversum nos igitur hodie surgentibus qui christianum nomen iactant, et crudelius persequentibus quam ipsi Turcae aut aliae ferae nationes, quae fuerit Davidis conditio meminerimus, ut illius vestigia premamus, et nedum molesta sit nobis nostra conditio: sed fidelissimi Dei servi vestigia sequentes, qui fuit unici Dei filii figura et imago, in vocationis proposito constanter perseveremus. Caeterum discamus etiam non turbari neque commoveri vehementius quum nomen christianum profitentes, eodemque baptismo nobiscum initiati tanquam efferatae belluae in nostram perniciem conspirant, et ad lanienam rapiunt, nostrorum sanguinem sitientes: sed fortiter adversus illorum rabiem depugnemus ea fiducia freti qua David, quum in istiusmodi difficultatibus ad Deum confugit. Porro exteros vocat Ziphaeos David, non tantum propter crudelitatem et immanitatem ipsorum, sed propter ingentem ipsorum multitudinem, ut merito commoveri visus sit. Nam quales erant Davidis vires, quas Saulis copiis opponeret? Nae impar erat congressus. Nos itaque quum hostes praeter illum suum brutum furorem et efferam immanitatem qua feruntur adversum nos etiam viribus pollebunt, quibus resistendo impares videamur, quod longe illis inferiores viribus simus, commoveri turbarique merito possemus, nisi persuasum haberemus, Deum illos licet ingenti multitudine gloriantes, et saevitia immanes perturbaturum, et quam horrifica sit illis ipsius maiestas patefacturum. Deum igitur timeamus, et coram ipso deiiciamus, ipsique subiiciamus humanas omnes vires, et potentiam flocci facientes, quod Dei virtutem et potentiam sufficere sciamus ad terrendos hostes: cuius irae et furoris tanta est vis, ut vel umbra ipsius hostes perterrefiant ipsos nullo insequente neque minas intentante, tanquam profligati dissipentur: divinaque potentia et maiestate sic teneantur, ut licet salutem ipsorum quaeramus et ad meliorem mentem revocare ipsos studeamus, Deus tamen tantum ipsorum animis terrorem iniiciat, ut ultro in suum exitium, nullo insequente, praecipites ferantur.

Adiicit David, *Deum inter eos esse qui vitam ipsius sustentant:* quibus verbis non facit Deum socium eorum qui causam ipsius tutabantur, sed ostendit se in Dei auxilio conquiescere, licet non possit cum paucis suis militibus adversus Saulis exercitum praeliari. Denique quaedam est contrariorum oppositio: quasi dicat, se licet in hominibus non inveniat auxilium, sed a Saulis partibus stet universus populus, fretum tamen esse bona sua conscientia. Quid ita? Quod a suis partibus Deum stare persuasum habeat. Non igitur in creaturarum numero Deum reponit, sed sola illius potentia se fretum esse ostendit. Davidis igitur exemplum sic imitemur, ut multis agitati periculis Deum statuamus patronum nobis esse in coelis: ideoque laetandi nobis oblatam materiam sciamus, eiusque patrocinio contenti simus: ac omnibus audacter insultemus hostium munitionibus, viribus, bellicis apparatibus, copiis adversum nos conspirantibus, modo animo statutum illud habeamus, Deum inter eos esse qui causam nostram tueri volunt. Nam sane si partes nostras Deus tueatur, se inimicorum nostrorum hostem profitebitur, suamque virtutem et potentiam in ipsorum perniciem et ultimum exitium exseret, quum maxime sese furore extulerint. Nostrarum igitur afflictionum omnium exitum bonum fore confidamus, ut semper vere dicere possimus, Deum a nostris stare partibus, nostramque salutem procurare. Quam necessaria sit hodie nobis doctrina haec dicere nihil attinet: quum satis appareat quam misera sit hodie facies et conditio ecclesiae: ideoque nos si hactenus caecutivimus aut dormitavimus oporteat excitari. Sane possumus quidem contemnere quidquid adversum nos diabolus moliatur, hac fiducia freti, Deum esse nostrum defensorem, et sub alarum suarum umbra tegere. Sed longo intervallo dissident fides et negligentia. Nam si credentes nos a Deo protegendos, interim desideamus et pericula non metuamus quo metu perculsi peccatorum veniam deprecemur, et eius misericordiam invocemus, certum est perinde peccare, ac si procul ipsum a nobis reiiceremus, et ad nos non pertinere quae se invocantibus est pollicitus re ipsa ostendimus. Oculus enim Domini super iustos esse dicitur, et auris ipsius proxima ipsum invocantibus. Quare licet hostes nostri improbi sint et iniusti, causam tamen nostram esse iustam, Deoque illam probari ne dubitemus, modo precibus ad ipsum confugiamus: siquidem non satis est oculum Domini supra nos esse: sed eius etiam aurem nostris precibus attentam esse necesse est: ideoque David preces et orationes suas coniungit cum fide, tanquam inseparabiles. Precari autem ardenter et ex animo non possumus, tanta est hominum socordia et segnities, nisi periculorum urgentium metu sollicitemur. Quamobrem quum ea sit hominum segnities et tarditas, tantusque stupor ut simillimi sint asinis, qui nunquam promovent nisi baculis urgeantur, cogitemus nos centies millies perituros, nisi Deus ex alto nos tueretur, nostrique misereretur: ac proinde in Deum respiciamus, eiusque tutelae nos tradamus, causae nostrae iustitiam sine fraude et simulatione committamus. Et si forte nobis Deus media quibus iniuriam propulsemus dedit, ne iisdem gloriemur et efferamur, ultra modum aliquid ex nobis ausuri: neve iis confidamus et innitamur, ne Dei potentiam a nobis reiicere, et paratum auxilium despicere videamur. Nam sola Dei misericordia nitendum est, fiduciaque divinae bonitatis et promissionum: et cavendum ne in hominibus et viribus ullis humanis acquiescamus, quod nihil nisi fumus et umbra sunt. Quare si qua Deus media dederit, eadem ab ipso fortunari postulemus. Interim vero licet salutem nostram veluti procul intueamur, et hostes omnibus rebus necessariis copiis, armis, munitionibus, consiliis instructissimi nos adoriantur, ne propterea despondentes animum quasi conclamata salute desperemus. Nam quo arrogantiores sunt, et quo magis efferuntur, certum est ipsos esse exitio suo propinquiores, Dei ipsos excaecante iusto iudicio.

Quamobrem quum hodie improborum hominum et ecclesiae coniuratorum hostium voces blasphemas, conatus, consilia, minas audimus, Dei veritatem et ecclesiam abolere et pessumdare conantium, sciamus caro illis constiturum, omnes ipsorum conatus in fumum abituros, etsi nihil nisi fulmina et tempestates minentur: Deumque praecipites illos daturum, quos in suam ipsorum confusionem armari permisit. Ideoque licet in maximis angustiis constituti debemus animos sumere, et ardentioribus votis Deum invocare, apud ipsum querelas effundentes: Eheu Domine Deus, ii quos fideles oportuerat esse tuae maiestatis cultores, idem nobiscum Christianorum nomen profitentes, sacrosanctum nomen tuum pessundare, et quam ecclesiam constituisti, perdere et abolere nitantur: quamobrem tu qui nosti ipsorum fraudes, consilia et conatus, rebus incertis nos adiuva, miseros tuos respice, et pro tua misericordia subleva: et unici filii tui sacrosanctum nomen profanantes et pedibus calcantes opprime, nosque a salutis unica spe dimovere nitentes perde et in ultimum exitium mitte, preces nostras benigne Deus admitte, corda nostra in tui timore et obedientia robora, quo nullis impedimentis avocemur ab invocando et glorificando tuo nomine quamdiu vita superstes erit, tu propitius esto nomen tuum invocantibus, et auxilium opportuno tempore ferto. En quibus votis confirmari nos oportet, fidemque nostram roborari et vires accipere maiores, quo adversariorum conatus et consilia minasque videmus immaniores: quos non dubitandum est quin Deus excaecaverit, ut adversus ipsos vindictam exserat omnibus paratam qui

tionibus tutatus. Memorabile porro factum Davidis hoc loco recensetur, qui assumpto secum Abisai in castra Saulis descendit: et alios quidem antea David rogarat, sed se comitem Abisai solus obtulit quo contentus in castra venit. Sed nimia ista temeritas fortasse merito videbitur, in medium hostium agmen solus perrumpere: quod non posse fieri videbatur, quin aut euntes aut recedentes a custodibus deprehenderentur, et sese tanquam aper in venabulum praecipites in hostium manus darent. Sed ante dictum est Davidem exivisse exploratum: ac proinde minime dubium est quin hostium socordiam et securitatem secure dormientium quasi domi in lectis iacerent deprehenderit. Quare quum somno sepultos animadvertit, praesentiore animo in ipsorum castra venit. Praeterquam quod minime dubium est quin divino impulsus sit spiritu: quemadmodum in omnibus istis peculiaribus factis Dei spiritum peratum fuisse credendum est, ut per fideles suos ervos ea praestaret, quae nullis hominum viribus erfici potuissent. David igitur, etsi vir fortis et nagnaminus, nunquam se in tam apertum periculum coniecisset, nisi Dei ipsius veluti manu ductus uisset. Sed Deus hoc negotium hac ratione pronovit, ut Davidis integritas et innocentia insignior sset, et singulis perspecta, Saul autem confusus ecederet, et Davidi saltem ad tempus quietem alinam daret. Neque enim Saulem Deus tum perdere olebat, neque maiore vi aliqua fugare, sed cum iquo dedecore domum revocare: quemadmodum ntigisse videmus. David igitur salvus et incolumis asit, licet in medium agmen hostium venisset, et nquam caligans in summum discrimen se coniesset, Deo ipsum admirando et arcano consilio rente, ut ipsius innocentia non dubiis signis omnis innotesceret, et Saul licet furore aestuans et nguinem sitiens, domum redire cum ignominia eretur: quod innocentem hominem summa inia persequeretur, quod ipsum fatentem deinceps liemus. Hinc igitur discamus, Deum laborantibus s consilium suppeditare, et rebus difficillimis sucrere, modis admirandis, qui nunquam in men venire potuissent: unde maius precandi Deum lium in nobis debet excitari, nos ut regat et protesingulis momentis. Nam saepe fit ut licet acu cernere et prudenter agere nobis videamur, en vix quae ante pedes sunt conspiciamus, et mente rationes providerimus, momento effluant: Deus nos admirabiliter ex medio rerum discrie revocet, et afflictos erigat. Ad ipsum igitur ugere perpetuo meminerimus, ut non solum ium nobis det ad ea cognoscenda quae ad menaut annum facto sunt opus: sed prout ad arnegotia tractanda nos vocabit, exitum etiam faciat, suaque manu regat, et vel in hanc vel llam partem ducat, prout expedire cognoverit.

David sane hostium castra explorans, non habebat in animo in medium ipsorum agmen venire: sed Deus hoc ipsi consilium suggessit: et audaciam indidit, ubi hostium socordiam et negligentiam animadvertisset. Repentinum igitur fuit istud consilium: quam ob rem, ut ante dixi, non dubitandum quin si quando contigerit nos in summis difficultatibus inopes consilii consternari animo, Deus adiuvet, et in rebus incertis consilium suppeditet, et quid utile sit demonstret: adeo quidem ut praeter spem et opinionem rationes suggerat, quibus ex nostris angustiis emergamus.

Porro sequitur, Abisai fuisse autorem David interficiendi Saulem, non quidem manu ipsius Davidis sed sua opera quam offert his verbis: *Conclusit Deus inimicum tuum hodie in manus tuas: nunc ergo perfodiam eum lancea in terra semel, et secundo opus non erit*: quibus verbis lethale vulnus se illaturum pollicetur, ex quo Saul nunquam evadat. Sed David iisdem verbis Abisai coërcet, quibus antea suos milites ad necem Saulis ipsum hortantes quum in speluncam venisset deterruerat: *Ne interficias eum: quis enim extendet manum suam in Christum Domini, et innocens erit?* Deinde iuramento rem confirmat: *Vivit Dominus, quia nisi Dominus percusserit eum, aut dies eius venerit, et moriatur, aut in praelium descendens perierit, propitius sit mihi Dominus, ne extendam manum meam in Christum Domini.* Davidis patientiam intueamur, quem necesse est sese ad Dei obsequium totum composuisse, quum suis affectibus ita dominari potest. Neque enim tantum de praeteritis iniuriis ulciscendis agebatur, sed de praesenti periculo, quod instar aviculae incertus vagaretur, et in laqueum conclusus videretur. Et licet antea conatus esset cor illius flectere, et ipsemet Saul culpam agnovisset, flectere tamen non potuit, quin perpetuum odium foveret, et irreconciliabilis esset. Denique licet Davidem tantus timor et reverentia continuisset in officio, et a vindicta sumenda de tot iniuriis quibus fuerat a Saule immerito affectus: tamen iusta illi videbatur oblata caedendi Saulem occasio, quod non posset ipsius furor placari, et nullam Davidi quietem daret, ne ad momentum quidem, adeo ut merito sibi consulere morte Saulis potuisse videatur: et semel tam infestum hostem e medio tollere quam toties periclitari. Iustam itaque hominum opinione causam habebat sibi rebusque suis morte Saulis consulendi: et non dubium est quin gravis tentatio Davidem affixerit. Nam ubi speciosae quaedam apparent rationes, prout homines ad sibi adulandum proclives sunt, sperantque se coram Deo et hominibus innocentes habitum iri, manusque facile abluturos, nihil non sibi permittunt, et animi cupiditatibus habenas laxant. Sed contrarium in Davide nobis exemplum proponitur, qui neque tentationibus istis superari,

tanta superbia et arrogantia adversus ipsum feruntur, et supra nubes sese efferentes, et in coelum conspuentes perpetuo dedecore et ignominia involvat.

Agite igitur Davidem sic imitemur, ut Dei nomen pro scuto firmissimo retineamus et eo solo freti invocemus, quemadmodum alio loco propheta canit: Hostes nostri fidebant suis curribus, equis et lanceis, sed nos Dei nomen invocabimus. Verumenimvero Paulinum illud etiam praeceptum memoria revocare nos oportet: Quicunque Dei nomen invocaverit, recedat ab iniquitate. Quamobrem improbis hominibus in nostram perniciem coniuratis, hunc clypeum opponamus, sincerum Dei cultum, et obedientiam voluntariam quam verbo suo requirit a nobis: quo clypeo freti omnes omnium hominum vires, vanas speculationes, consilia, machinationes audacter despiciamus, persuasi Deum omnes arrogantes et nominis sui contemptores momento posse deturbare: et quoniam Dei nomen super nos invocatum scimus, eamque ab ipso gratiam consequuti sumus ut verbo ipsius erudiamur, quo signo simus de ipsius praesentia certiores, et de ipsius cura et sollicitudine qua nos protegit et partes nostras tuetur, haec esto nostra fiducia, hoc propugnaculum, quo invicti erimus et in mediis tentationibus imperterriti ipsum diabolum, mundum, peccatum et quidquid nobis contrarium est despiciemus, et tanquam victis insultabimus, Deoque sacrificia laudis offeremus, nos ad ipsius voluntatem et obsequium componentes: et patienter quicunque casus ingruerint, exitum exspectantes. Nam memoria repetendum illud, in spe et silentio possidendas animas nostras. Istis igitur armis erimus tutissimi, et nullis unquam hostium conatibus a proposito dimoveri poterimus: et Deus brachium suum exseret ad nos protegendos, si in ipsius obsequio permanentes, nihil a nobis ipsis ausi fuerimus, nostrarumque precum fructum percipiemus, modo in spe et silentio Dei auxilium praestolemur, et quaecunque tempestates hinc inde exoriantur, nunquam animum despondeamus: sed in memoriam reducentes quam admirandis modis saepe nos tutatus est, eum in praesenti nos etiam minime reiecturum speremus: sed misericordias suas et vires omnes explicaturum, ut quemadmodum olim ecclesiam suam, sic et nos ex omnibus periculis eximat. Quare agite, Deo placide nos submittamus, et iugo ipsius colla subiiciamus, et omnibus vanis cogitationibus et humanis inventis reiectis, quibus nos posse hostium vim propulsare videremur, nihil nobis defuturum sciamus quum a nostris partibus Deus steterit, eumque servatorem nostrum agnoverimus. Omnibus itaque viribus sequi vocantem nitamur, et ardentibus precibus spiritum sanctum ipsius dari nobis postulemus quo duce per varia rerum discrimina tandem ad Deum perveniamus, in hoc ipsius beneficio conquiescentes, quod in populum suum nos admisit, et tanquam filios amore paterno complectitur.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA XCIV.

7. *Venerunt ergo David et Abisai ad populum nocte, et invenerunt Saul iacentem et dormientem in tentorio, et hastam fixam in terra ad caput eius, Abner autem et populum dormientes in circuitu eius.* 8. *Dixitque Abisai ad David: Conclusit Deus inimicum tuum hodie in manus tuas: nunc ergo perfodiam eum lancea in terra semel, et secundo opus non erit.* 9. *Et dixit David ad Abisai: Ne interficias eum: quis enim extendet manum suam in Christum Domini, et innocens erit?* 10. *Et dixit David: Vivit Dominus, quia nisi Dominus percusserit eum, aut dies eius venerit ut moriatur, aut in praelium descendens perierit,* 11. *Propitius sit mihi Dominus, ne extendam manum meam in Christum Domini: nunc igitur tolle hastam, quae est ad caput eius, et scyphum aquae et abeamus.* 12. *Tulit igitur David hastam, et scyphum aquae qui erat ad caput Saul, et abierunt: et non erat quisquam qui videret, et intelligeret, et evigilaret: sed omnes dormiebant, quia sopor irruerat super eos.* 13. *Quumque transisset David ex adverso, et stetisset in vertice montis de longe, et esset grande intervallum inter eos,* 14. *Clamavit David ad populum, et ad Abner filium Ner, dicens: Nonne respondebis Abner? et respondens Abner ait: Quis es tu qui clamas et inquietas regem?* 15. *Et ait David ad Abner: Numquid non vir tu es? et quis alius similis tui in Israel? Quare ergo non custodisti dominum tuum regem? Ingressus est enim unus de turba ut interficeret regem dominum tuum.* 16. *Non est bonum hoc quod fecisti: vivit Dominus quoniam filii mortis estis vos, qui non custodistis dominum vestrum Christum Domini: nunc ergo vide ubi sit hasta regis, et ubi sit scyphus aquae qui erat ad caput eius.* 17. *Cognovit autem Saul vocem David, et ait: Numquid haec vox tua, fili mi David? Et ait David: Vox mea, domine mi rex.* 18. *Et ait: Quam ob causam dominus meus persequitur servum suum? quid fecit? aut quod est malum in manu mea?*

Explicandam aggredimur alteram illam partem quam heri attigimus, nempe quomodo David sese gesserit quum opportunitas illi caedendi Saulem oblata est. Abstinuit ille manus polluere sanguine Saulis horam patienter exspectans a Deo constitutam: ideoque neque ad dextram, neque ad laevam deflexit: sed in Deo spem totam reposuit: interea tamen adversus Saulis vim sese quibus potuit ra-

tionibus tutatus. Memorabile porro factum Davidis hoc loco recensetur, qui assumpto secum Abisai in castra Saulis descendit: et alios quidem antea David rogarat, sed se comitem Abisai solus obtulit quo contentus in castra venit. Sed nimia ista temeritas fortasse merito videbitur, in medium hostium agmen solus perrumpere: quod non posse fieri videbatur, quin aut euntes aut recedentes a custodibus deprehenderentur, et sese tanquam aper in venabulum praecipites in hostium manus darent. Sed ante dictum est Davidem exivisse exploratum: ac proinde minime dubium est quin hostium socordiam et securitatem secure dormientium quasi domi in lectis iacerent deprehenderit. Quare quum somno sepultos animadvertit, praesentiore animo in ipsorum castra venit. Praeterquam quod minime dubium est quin divino impulsus sit spiritu: quemadmodum in omnibus istis peculiaribus factis Dei spiritum operatum fuisse credendum est, ut per fideles suos servos ea praestaret, quae nullis hominum viribus perfici potuissent. David igitur, etsi vir fortis et magnaminus, nunquam se in tam apertum periculum coniecisset, nisi Dei ipsius veluti manu ductus fuisset. Sed Deus hoc negotium hac ratione promovit, ut Davidis integritas et innocentia insignior esset, et singulis perspecta, Saul autem confusus recederet, et Davidi saltem ad tempus quietem aliquam daret. Neque enim Saulem Deus tum perdere volebat, neque maiore vi aliqua fugare, sed cum aliquo dedecore domum revocare: quemadmodum contigisse videmus. David igitur salvus et incolumis evasit, licet in medium agmen hostium venisset, et tanquam caligans in summum discrimen se coniecisset, Deo ipsum admirando et arcano consilio regente, ut ipsius innocentia non dubiis signis omnibus innotesceret, et Saul licet furore aestuans et sanguinem sitiens, domum redire cum ignominia cogeretur: quod innocentem hominem summa iniuria persequeretur, quod ipsum fatentem deinceps audiemus. Hinc igitur discamus, Deum laborantibus suis consilium suppeditare, et rebus difficillimis succurrere, modis admirandis, qui nunquam in mentem venire potuissent: unde maius precandi Deum studium in nobis debet excitari, nos ut regat et protegat singulis momentis. Nam saepe fit ut licet acutum cernere et prudenter agere nobis videamur, tamen vix quae ante pedes sunt conspiciamus, et quas mente rationes providerimus, momento effluant: et Deus nos admirabiliter ex medio rerum discrimine revocet, et afflictos erigat. Ad ipsum igitur confugere perpetuo meminerimus, ut non solum iudicium nobis det ad ea cognoscenda quae ad mensem aut annum facto sunt opus: sed prout ad ardua negotia tractanda nos vocabit, exitum etiam patefaciat, suaque manu regat, et vel in hanc vel in illam partem ducat, prout expedire cognoverit. David sane hostium castra explorans, non habebat in animo in medium ipsorum agmen venire: sed Deus hoc ipsi consilium suggessit: et audaciam indidit, ubi hostium socordiam et negligentiam animadvertisset. Repentinum igitur fuit istud consilium: quam ob rem, ut ante dixi, non dubitandum quin si quando contigerit nos in summis difficultatibus inopes consilii consternari animo, Deus adiuvet, et in rebus incertis consilium suppeditet, et quid utile sit demonstret: adeo quidem ut praeter spem et opinionem rationes suggerat, quibus ex nostris angustiis emergamus.

Porro sequitur, Abisai fuisse autorem David interficiendi Saulem, non quidem manu ipsius Davidis sed sua opera quam offert his verbis: *Conclusit Deus inimicum tuum hodie in manus tuas: nunc ergo perfodiam eum lancea in terra semel, et secundo opus non erit*: quibus verbis lethale vulnus se illaturum pollicetur, ex quo Saul nunquam evadat. Sed David iisdem verbis Abisai coërcet, quibus antea suos milites ad necem Saulis ipsum hortantes quum in speluncam venisset deterruerat: *Ne interficias eum: quis enim extendet manum suam in Christum Domini, et innocens erit?* Deinde iuramento rem confirmat: *Vivit Dominus, quia nisi Dominus percusserit eum, aut dies eius venerit, et moriatur, aut in praelium descendens perierit, propitius sit mihi Dominus, ne extendam manum meam in Christum Domini.* Davidis patientiam intueamur, quem necesse est sese ad Dei obsequium totum composuisse, quum suis affectibus ita dominari potest. Neque enim tantum de praeteritis iniuriis ulciscendis agebatur, sed de praesenti periculo, quod instar aviculae incertus vagaretur, et in laqueum conclusus videretur. Et licet antea conatus esset cor illius flectere, et ipsemet Saul culpam agnovisset, flectere tamen non potuit, quin perpetuum odium foveret, et irreconciliabilis esset. Denique licet Davidem tantus timor et reverentia continuisset in officio, et a vindicta sumenda de tot iniuriis quibus fuerat a Saule immerito affectus: tamen iusta illi videbatur oblata caedendi Saulem occasio, quod non posset ipsius furor placari, et nullam Davidi quietem daret, ne ad momentum quidem, adeo ut merito sibi consulere morte Saulis potuisse videatur: et semel tam infestum hostem e medio tollere quam toties periclitari. Iustam itaque hominum opinione causam habebat sibi rebusque suis morte Saulis consulendi: et non dubium est quin gravis tentatio Davidem afflixerit. Nam ubi speciosae quaedam apparent rationes, prout homines ad sibi adulandum proclives sunt, sperantque se coram Deo et hominibus innocentes habitum iri, manusque facile abluturos, nihil non sibi permittunt, et animi cupiditatibus habenas laxant. Sed contrarium in Davide nobis exemplum proponitur, qui neque tentationibus istis superari,

neque speciosis istiusmodi rationibus vinci potuit. Ideoque imitandum eo diligentius exemplum istud, quo insignius, ut ad malum sollicitati speciosis etiam rationibus, diabolo persuadente rerum omnium felicem exitum fore, fortiter istiusmodi tentationibus resistamus, et speciosas rationes confutemus: serio nos examinantes, et blandiri nobis desinentes, adeo ut nihil nisi quod honestum et Deo gratum acceptumque est aggrediamur, sed ubi malum aliquod apparuerit, statim resiliamus.

Porro Davidem noluisse manum mittere in Saulem antea vidimus, quod esset rex et unctus Domini, quae ratio nunc etiam illum retinet a caede Saulis. *Quis enim*, inquit, *extendet manum suam in Christum Domini, et innocens erit?* Fuerat enim Saul rex a Domino factus. Ex quo discamus doctrinam illam quae ibi tractata est in usum revocare: nempe omnes venerari et honorare qui sedent ad rerum gubernacula, quod, ut monet apostolus, nulla dignitas sit nisi a Deo: ac proinde hunc ordinem a Deo constitutum violantem sciamus ipsi Deo iniurium esse, et adversus ipsum insurgere. Quamobrem caveamus quidquam adversus Deum moliri, publicum ordinem violantes: et eos honore debito prosequamur, quos Deus in aliquem dignitatis gradum evexit, et nobis praefecit: hoc uno contenti, sacram scripturam docere, non esse privatorum sese attollere: ac licet multi ambitione, avaritia et crudelitate invaserint imperia et regna, tamen Dei voluntatem pluris esse quam omnia illa faciendam sciamus: ac proinde nos illis ultro submittamus quos Deus reges aut dominos nobis praefecit, debitumque honorem ipsis exhibeamus, quamdiu Deus superstites illos esse voluerit. Hinc praeterea discamus, Deo licet aliquam in hostes potestatem concedente, tamen manus continere ne quid amplius quam quod praescripserit Deus aggrediantur: Davidis exemplum imitati, qui licet Dei promissionibus fretus regni coronam sibi debitam exspectaret, tamen festinare noluit, neque oblatam caedendi hostis occasionem arripere, quod nondum advenisse tempus a Deo constitutum senserit: sed potius privatus vivere parvoque esse contentus maluit, tantisper dum ipse Deus opus suum promoveret. Nos igitur nihil temere suscipiamus, sed omnia facta ad divinam amussim exigamus: et ne latum quidem unguem promoveamus, nisi quantum Deus concesserit, qui tempore opportuno et commodo nos ad optatum finem perducet: modo ipsius os semper interrogemus, et diligenter quod facto erit opus inquiramus: atque ubi quietos esse iusserit, ne ultra progrediamur. Quinam id vero praestiterimus, nisi affectionibus omnibus nostris dominemur, et ea constantia et fortitudine muniamur qua perferre quidvis parati simus quod Dominus imposuerit, neque impatienter feramus diuturniorem nostri per varios casus explorationem. Ea enim est patientiae et constantiae vis ut nunquam obruatur, et nunquam offerendo sacrificio obdientiae defatigetur. Sic Davidem videmus abstinentem Saulis nece, suis affectibus sic moderatum, ut in ratione eos coegerit. Homo enim erat: ac proinde minime dubium quin ipsa sua natura et proprio motu, licet alii non adfuissent impulsores et quasi flabella caedis, Saulis necem expetiverit: sed luctatur adversus istam cogitationem, et tandem eluctatur a Dei voluntate totus dependens. Nos itaque norimus semper eo deventuros, ut a nostris passionibus superati aliquid contra officium faciamus, nisi violentas nimium passiones coërceamus. Sane id sine lucta quadam et animi aegritudine fieri non posse fateor: sed si exitum spectaverimus cum summa felicitate coniunctum, procul facessere omnem molestiam animique aegritudinem iubebimus, Deoque voluntarium sacrificium offeremus, et quocunque vocaverit sequamur volentes. Quamobrem, nisi extra vocationis terminos exsilire volumus patienter feramus quibus a Domino exploramur afflictiones: neque vero diem unum aut alterum toleremus: sed licet exitus nullus appareat, nihilominus patienter Dominum praestolemur. Davidem certum est alios Saulis in posterum novos conatus et insultus metuisse, quemadmodum deinceps illum patria extorrem videbimus in hostium terram profugisse. Sed nihilominus tamen constanter ista sustinuisse, et inoffenso pede, licet multa ipsum incommoda sollicitarent, in vero Dei cultu permansisse. Sola igitur moderandi affectus ratio est, Dei voluntati morem gerere, et nos ipsius misericordiae totos permittere, et ab ipsius arbitrio pendere nos et in vita et in morte ipsius esse persuasi.

Porro David iuramento etiam rem confirmat, tum ut ardentem Abisai retineret, tum ut omnes de sua in Saulem voluntate certiores faceret. Nam si verbo tantum abstinere a violentia iussisset, prout in bellis fervor homines impellit, qui non semper cum ratione quid sit agendum deliberant, potuisset Abisai in aestu iracundiae Saulem confodere, et ita Davidem in odium multorum vocare. David igitur hoc iureiurando: *Dominus vivit*, hominem tanquam iniecto fraeno compescuit: ut eum sciamus non temere Dei nomen assumsisse, sed necessitate coactum. Coram omnibus igitur voluit suam innocentiam probare, suamque erga Saulem egregiam voluntatem et fidem testificari, quod hostem in sua potestate positum attingere noluerit. Hinc observemus, Dominum permittere nobis nominis sui advocationem, quum difficilius hominibus quod cupimus persuademus. Atque hic permittitur nobis iuramentorum usus, quum vel in officio retinere homines volumus, vel aliquid probare quod oportet agnosci. Sic Deus nobis nomen suum ut ita dicam mutuatur ad suam gloriam.

Et de iuramento illo satis: interim David Abisai iubet tollere lanceam Saulis et scyphum aquae, ad potandum apparatae, neque enim in calidis illis regionibus ordinarius erat vini potus: idcirco fit hoc loco mentio scyphi aquae. Nam etsi rex erat Saul, non tamen omnibus horis vinum potabat: neque admodum istud mirandum: quandoquidem, ut ante dixi, regio illa calida non permittit ordinarium vini potum incolis: quorum alioqui vita brevior foret nisi plus aquae quam vini biberent. Et praeterquam quod sobrie illos bibisse extra dubium est, Deum Sauli etiam mentem dedisse apparet, qua suis affectibus moderaretur. Multos enim videas, qui centies millies perire malint quam vino abstinere, quod tamen et animae et corpori noxium esse satis sentiunt: sed suis affectibus indulgere et Bacchanalia vivere ipsos iuvat, et Epicuri de grege porcos esse. Quin etiam multos opulentos viros dedecori sibi ducere videas aquae potum qui vel periculo valetudinis suam opulentiam palam ostendere volunt. Sed quum videamus regem qui vini copiam habere poterat, assuevisse tamen aquam bibere, eius exemplo nos oportet ad sobrietatem incitari: et eos saltem qui vino assueverunt, discere moderate bibere: ne Dei bonis creaturis abuti velle videantur.

Pergamus ad reliqua. David abiit cum hasta et scypho Saulis, et stans in vertice montis ex opposito Saulis castrorum clamavit ad populum, et primum Abnerem vocavit. Erat autem is Saulis ex fratre nepos, et ducebat ipsius copias totamque exercitus curam agebat: illos autem David accusat socordiae et perfidiae, quod tam alto somno fuerint omnes abruti ut Saulem impune occidere licuerit. In hunc igitur finem David hastam et scyphum Saulis assumpserat, ut certissimis illis signis suam innocentiam omnibus patefaceret, et sese cum toto Saulis exercitu compararet: quod nullum fideliorem se haberet in toto exercitu: quem reveritus sit et incolumem dimiserit, cui caput iure poterat auferre, a suis somno alto sopitis derelictum et praedae expositum. Hunc igitur in finem David, nempe ut suam fidem innocentiam et integritatem palam faceret, signa illa secum abstulit, non ut suas vires ostentaret et praedicaret, seque omnibus Saulis militibus anteferret: qui, si modo licuisset, tranquillam et quietam domi vitam agere maluisset. Quum igitur ita gloriatus est suamque virtutem praedicavit, necessitate adductus fecit, ut Saulis animum placaret, et ad misericordiam flecteret. Nos itaque Davidis exemplum sic imitemur, ne nos magni facere laudesque nostras praedicare velle videamur, ut multi solent se insolenter hac in parte gerere laudem Dei sua iactatione et superba gloriatione profanantes et corrumpentes: nihil enim nos Davidis exemplum iuverit. Nam suas laudes praedicat, et apud universum exercitum gloriatur, ut Saulis crudelitatem et saevitiam molliat, et quale sit militum erga suum imperatorem officium doceat. Non aliter D. Paulum videmus suas laudes praedicantem, vehementer se excusare, quod se aliis apostolis conferat, et plus quam ipsos se laborasse, et plura passum esse pro evangelio ostendat excusare quod quorundam importunitate eo redigatur. Nos itaque discamus neque arroganter, neque temere virtutes nostras iactare: sed modeste et sobrie si necessitas coëgerit praedicare: sic ut ab omni ambitione simus alieni: sed ad Dei gloriam omnia nostra referamus.

Hanc igitur ob causam David militibus Saulis socordiam exprobrat et ipsi imperatori perfidiam: suam vero contra fortitudinem et magnanimitatem, et summam integritatem. Ille quidem, fateor, primo dicit, *unum de turba egressum*, quod ironice dictum est ab ipso, quasi innueret gregarium aliquem militem egressum e castris qui ad regis usque cubile pervenerit vitam erepturus custodibus altum stertentibus: et hac ratione socordiam et perfidiam ipsorum maiorem faceret, et indignos regis custodia et satellitio probaret. Vos omnes rei mortis estis. Per quem enim stetit quin Dominus vester interficeretur? David igitur istos subsannans ait, quidam e turba, vilis et abiectus homuncio egressus est ad regem vestrum necandum: vos vero viri fortes et strenui, quomodo ipsum tutati estis? Tu vero Abner, nonne vir fortis es et magnanimus, nonne dux es exercitus? nonne multis victoriis insignis? nonne armorum peritissimus, si tibi fides adhibeatur? Quomodo ergo te hic gessisti? qualem te virum praestitisti? Regem tuum aliquis ad necem petiit, dumque interim alto sopitus somno iaceres: quam fidelem operam ipsi praestitisti? Atque ita David suam integritatem et innocentiam ac causae suae iustitiam defendit. Nos iam utilem doctrinam ex istis eruamus: nempe, ut hostes nobis infensos placare modis omnibus studeamus, etsi causae nostrae freti bonitate: et pravorum omnium ac improborum hominum virulentiam placidioribus verbis frangere nitamur: sperantes fore ut hanc viam sequutos Deus acceptos habeat, et magis ac magis benedicat et fortunet. Caeterum et licere nobis hinc animadvertimus hostes liberius increpare, modo tamen eodem quo David agamur spiritu: ne nimirum contumeliis aut dicteriis excipiamus, sed libere ipsorum vitia monstremus et reprehendamus.

Pergamus ad reliqua, quibus dicitur Saul audita voce Davidi, filium eum vocasse. Quae vox illi non temere aut simulate excidit: sed ex sensu et morsu conscientiae, agnoscentis quanta perfidia et improbitate filium innocentem persequeretur, cui iam secundo vitam debebat, praeter innumera beneficia quibus ipsi maxime devinctus erat. Ex quo apparet vel nequissimos homines deiici et prosterni

quod servum suum non passus esset privatam iniuriam ulcisci, sed subtraxisset a malo, non leviter est praetereunda. Quod vero de malo ait, non sic intelligendum quasi David ita se iustificare studeat, ut ab omni malo sit purus: sed laetatur David se impeditum a Domino mulieris illius interventu, ne malum quod cogitaverat patraret: et agnoscit se gravis criminis coram Deo reum futurum fuisse, nisi cohibitus fuisset. Testatur itaque se Dei bonitatem erga se duplicem agnoscere: primum quod paratum tam grave scelus admittere prohibuerit: deinde quod de homine flagitioso poenas sumpserit. Exemplo Davidis discamus, nostros affectus tam strictis habenis coercere, ut vere laetari possimus Deo sua iudicia adversus improbos exserente quod nullius pravae voluntatis et occultae cupiditatis vindictae nobis conscii simus: sed puro animo ipsius iudicia intueamur, et in illis conquiescamus. Et praeterea Deo gratias etiam agamus, quum a malo nos retraxerit. Nam etsi coram ipsius iudicio rei iam simus, quum mente pravum aliquod facinus concepimus, licet in actum non prodierit, tamen ipsi gratias agere debemus, quod non permiserit in actum erumpere, quod animo volueramus. Quin etiam precari debemus, ut pravas etiam cogitationes compescat. Nam ea est hominum natura, ut singulis momentis pravis cogitationibus et affectibus agitetur, nisi Deus impediat. Quare quum tam proclives ad quaevis vitia simus, quum vi divina retinemur, summo beneficii loco ducamus, Deoque gratias agamus, nos ei hoc nomine plurimum devinctos agnoscentes: et Davidis exemplo discamus prohibiti privatas iniurias persequi, grati esse, quod si semel iracundiae laxas habenas permiserimus, vix deinde reducere illas queamus, Deique bonitati locum non relinquamus. Sed si patientes fuerimus, et inimicos ad poenitentiam sollicitaverimus, illi vero pertinaciter in malitia persstiterint, Deum persuasi simus manum admoturum, et causae nostrae defensionem suscepturum.

Sequitur deinceps Davidem nuntios ad Abigailem misisse, qui in uxorem illam sibi adducerent, quum antea duxisset etiam Achinoam. Quod ad Abigailem, licebat Davidi in uxorem illam ducere, quod Michol Saulis filia erepta ipsi fuisset, et alteri locata: licet eam postea recepit, ut deinceps videbimus. Quare quum illi fuisset uxor adempta, et eum altero scortata, quod non posset iure maritus ipsius esse, potuit David Abigailem ducere in uxorem: quam quum prudentem feminam et virtute insignem cognovisset, non mirum est, si in uxorem eam sibi postulavit. Et quidem ratio quam sequutus est fuit laudabilis, quod non ipse illam adiit, et in uxorem accepit, sed per nuncios de matrimonio interpellavit: quod alioqui visus fuisset eam invitam, vel autoritate vel vi abduxisse. Quare ut liberum sit matrimonum, nuntios ad eam misit, ut non invita sed volens Davidis postulatis acquiescat. Quod ad alteram Achionam attinet, excusare, et a culpa liberare Davidem non possumus. Etsi non debemus existimare voluptatibus ipsum suis sic indulsisse, ut alteram priori addiderit: sed potius coactum necessitate fuisse iudicare, et ita rebus suis consulere studuisse. Quemadmodum solent in summis angustiis constituti, rationes quaerere quibus sese tueantur, et foederibus et cognationis ac affinitatis vinculis foveant. Nihilominus virtiosa et illicita fuit haec ratio rebus suis consulendi, quandoquidem contra primam institutionem matrimonii fuit: etsi non tam vitiosa quam si voluptatum causa fuisset ab ipso quaesitum matrimonium. Sed in summa condemnandum Davidis factum, quod duas simul uxores habuerit: quod ex hominis prima creatione satis apparet, ubi Dominus ait: Non esse bonum homini esse solum: itaque faciendum illi adiutorium simile ipsi. Decretum igitur ex immutabili suo consilio protulit, hominem oportere una uxore contentum esse. Neque enim dixit, duo adiutoria ipsi faciamus, sed, adiutorium ipsi simile. Hoc satis idoneo testimonio David hoc loco condemnatur: est enim Dei decretum immutabile et irrevocabile, et quod initio Deus constituit, habendum est legis loco immutabilis. Deinde et alio loco scriptura iubet, quemque virum suam habere uxorem, et contra quamque mulierem suum habere maritum. Quare si quis vir plures uxores habere vult, uxori facit iniuriam Deique legem violat. Eadem enim utrique regula praescribitur, ut mulier maritum suum habeat, et maritus suam uxorem. Quapropter si quis hodie sibi licentiam assumat plures habendi uxores, sese in partes discerpat oportet. Ergo David merito duabus assumptis uxoribus damnatur. Et quidem, fateor, idem Abrahamo et Isaaco contigit: sed, ut ante dixi, veterum fidelium exempla non temere sunt in legem trahenda: sed potius ad Dei legem et institutionem recurrendum, et soli illi acquiescendum sine contradictione: ac proinde si qua sunt sanctorum virorum facta cum verbo Dei congruentia, tanquam bona sunt admittenda, et in exemplum proponenda: sin minus, condemnanda et reiicienda. Quum vero tam Davidem quam alios in hac parte lapsos videamus, eo maiore cura et studio in Dei timore nobis ambulandum sciamus, neque dandam licentiam nostris affectibus tantae confusionis sequendae, ne in immensum malorum labyrinthum deveniamus. Cuius rei exemplar ipse David esto, qui ab hoc lapsu in plures incidit, multis uxoribus inductis, quod in historiae serie deinceps pluribus persequemur. Quamobrem non temere imitanda istiusmodi servorum Dei exempla, sed malum a bono discernendum: ideoque nos alibi D. Paulus admonet, ut ipsum sequamur et imitemur, quemadmo-

dum ipsum esse videmus Domini Iesu Christi imitatorem. Et alibi nos iubet fidem ipsius imitari: ne aberrent homines et temere huius vel illius exempla imitentur. Caeterum quum excellentissimos et sanctissimos Dei servos conspicimus tam facile in multis lapsos, agnoscamus nos qui longe sumus fragiliores oportere maiore studio niti, ne in istiusmodi vitia praecipites feramur: Deumque votis ardentioribus precemur, ut nos sancto suo spiritu regat, et in nostris cordibus tantum suae maiestatis timorem insculpat, ut veram in omnibus obedientiam ipsi praebeamus, ne in inanem quandam pietatem et christiani nominis larvam prae nobis ferentes efferamur, et in nostrum exitium tam venerando titulo abutamur: sed potius in timore et simplicitate in nostra quisque vocatione incedamus, donec plene ipsius iustitia induamur, ad quam contendimus.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA XCIII.

CAP. XXVI.

1. *Et venerunt Ziphaei ad Saul in Gabaa, dicentes: Ecce David absconditus est in colle Hachila, qui est ex adverso solitudinis.* 2. *Et surrexit Saul, et descendit in desertum Ziph, et cum eo tria millia virorum de electis Israël, ut quaereret David in deserto Ziph.* 3. *Et castrametatus est Saul in Gabaa Hachila, quae erat ex adverso solitudinis in via: David autem habitabat in deserto. Videns autem quod venisset Saul post se in desertum,* 4. *Misit exploratores, et didicit quod venisset certissime.* 5. *Et surrexit David, et venit ad locum ubi erat Saul: quumque vidisset locum in quo dormiebat Saul, et Abner filius Ner, princeps militiae eius et Saulem dormientem in tentorio, et reliquum vulgus per circuitum eius,* 6. *Ait David ad Achimelech Hethaeum et Abisai filium Saruiae, fratrem Ioab, dicens: Quis descendet mecum ad Saul in castra? Dixitque Abisai: Ego descendam tecum.*

Redeunt nobis in hac historia considerandae variae tentationes et varia discrimina quibus David antequam ad coronae possessionem veniret exagitatus est: quo quidem etiam tempore non fuit undequaque quietus, sed meliorem tamen expertus conditionem quam antea, quod non adeo crudeliter hominum consortio pulsus fuerit. Nihilominus tamen eum Deus variis modis exercere voluit, donec plane hostes ipsius exstincti essent. Ipse vero quomodo se in tantis difficultatibus gesserit observandum, exspectans opportunitatem regiam dignitatem occupandi, quam Deus decreverat, et nihil adversus Saulem molitus, sese adversus illius vim defendere contentus.

Hic igitur in primis illud occurrit, quod Ziphaei venisse dicuntur ad Saulem Gibham. Nam verisimile est Saulem, nisi sollicitatum, non fuisse persequuturum eum quem innocentem cognoverat, et cui testimonium integritatis dare coactus fuerat. Quod enim Davidem impedierat, quominus eum tolleret, quum in manus ipsius incidisset, nisi recta conscientia, cuius ipse testis erat Saul? Licet ergo furore ageretur, tamen poterat Davidem missum facere, etiamsi non sine contemptu ipsius fieret. Sciebat enim Davidem nihil adversum se moliturum, nullum bellum suscitaturum, sed tenui et ignobili vita contentum fore, donec Deus factam ipsi promissionem implevisset. Verum ecce Ziphaei secundo iam tanquam flabella sopitam Saulis malitiam suscitant. Oderat ille quidem odio inveterato Davidem, quem modis omnibus exstinctum cupiebat, etsi probe norat electum a Deo regem: verumtamen nusquam legimus ab ipso missos satellites qui Davidi struerent insidias, aut ipsius facta explorarent. Sed Ziphaei ultro Davidem in sua regione latentem deferunt. Hic in primis observandum, a diabolo suscitatos quotquot in Iudaea servos habuit, ut impediret quominus David regnaret. Et oportebat istud in regno iudaico contingere, quod erat figura regni Domini nostri Iesu Christi. Non igitur inimicum unum aut alterum habuit David: sed eum gratis oderunt, qui ab ipso nulla fuerant iniuria vel occasione provocati, et ipsius vitae sunt insidiati, ut implereretur quod alio loco scribit de se propheta: *Gratis me oderunt.* Ex quo duplex utilitas est nobis referenda. Prima ne cui iniurii simus, et ne ullam occasionem nobis molestias facessendi praebeamus: sed omni iniuria et violentia abstinentes, integre et sincere vivamus cum singulis, ut nemo possit de nobis merito conqueri, et a nobis se provocatum dicere. Altera, ut iis nos persequentibus, et sine causa adversum nos insurgentibus, necemque nostram quaerentibus, qui gratis et immerito oderunt, ne novum et insolens id nobis videatur, quandoquidem idem Davidi contigisse videmus, qui figura Domini nostri Iesu Christi fuit, qui se nobis exemplum imitandum proposuit. Nam singula ecclesiae membra ipsi oportet conformari. Interim tamen quo gravioribus odiis nos insectati fuerint, eo maior spes esse nostra debet, Deum nostri miserturum. Sic David, eo quem diximus loco, sese adversus tentationes hac spe munit, fore nimirum ut quo maiora fuerint hostium ipsius in se odia, quo maior ipsorum vis, eo maius Dei auxilium experiatur. Quare danda omnis opera, ut coram Deo rectae conscientiae testimonium adferamus: et quo maior hostium adver-

quod servum suum non passus esset privatam iniuriam ulcisci, sed subtraxisset a malo, non leviter est praetereunda. Quod vero de malo ait, non sic intelligendum quasi David ita se iustificare studeat, ut ab omni malo sit purus: sed laetatur David se impeditum a Domino mulieris illius interventu, ne malum quod cogitaverat patraret: et agnoscit se gravis criminis coram Deo reum futurum fuisse, nisi cohibitus fuisset. Testatur itaque se Dei bonitatem erga se duplicem agnoscere: primum quod paratum tam grave scelus admittere prohibuerit: deinde quod de homine flagitioso poenas sumpserit. Exemplo Davidis discamus, nostros affectus tam strictis habenis coercere, ut vere laetari possimus Deo sua iudicia adversus improbos exserente quod nullius pravae voluntatis et occultae cupiditatis vindictae nobis conscii simus: sed puro animo ipsius iudicia intueamur, et in illis conquiescamus. Et praeterea Deo gratias etiam agamus, quum a malo nos retraxerit. Nam etsi coram ipsius iudicio rei iam simus, quum mente pravum aliquod facinus concepimus, licet in actum non prodierit, tamen ipsi gratias agere debemus, quod non permiserit in actum erumpere, quod animo volueramus. Quin etiam precari debemus, ut pravas etiam cogitationes compescat. Nam ea est hominum natura, ut singulis momentis pravis cogitationibus et affectibus agitetur, nisi Deus impediat. Quare quum tam proclives ad quaevis vitia simus, quum vi divina retinemur, summo beneficii loco ducamus, Deoque gratias agamus, nos ei hoc nomine plurimum devinctos agnoscentes: et Davidis exemplo discamus prohibiti privatas iniurias persequi, grati esse, quod si semel iracundiae laxas habenas permiserimus, vix deinde reducere illas queamus, Deique bonitati locum non relinquamus. Sed si patientes fuerimus, et inimicos ad poenitentiam sollicitaverimus, illi vero pertinaciter in malitia perstiterint, Deum persuasi simus manum admoturum, et causae nostrae defensionem suscepturum.

Sequitur deinceps Davidem nuntios ad Abigailem misisse, qui in uxorem illam sibi adducerent, quum antea duxisset etiam Achinoam. Quod ad Abigailem, licebat Davidi in uxorem illam ducere, quod Michol Saulis filia erepta ipsi fuisset, et alteri locata: licet eam postea recepit, ut deinceps videbimus. Quare quum illi fuisset uxor adempta, et eum altero scortata, quod non posset iure maritus ipsius esse, potuit David Abigailem ducere in uxorem: quam quum prudentem feminam et virtute insignem cognovisset, non mirum est, si in uxorem eam sibi postulavit. Et quidem ratio quam sequutus est fuit laudabilis, quod non ipse illam adiit, et in uxorem accepit, sed per nuncios de matrimonio interpellavit: quod alioqui visus fuisset eam invitam, vel autoritate vel vi abduxisse. Quare ut liberum sit matrimonum, nuntios ad eam misit, ut non invita sed volens Davidis postulatis acquiesceat. Quod ad alteram Achionam attinet, excusare, et a culpa liberare Davidem non possumus. Etsi non debemus existimare voluptatibus ipsum suis sic indulsisse, ut alteram priori addiderit: sed potius coactum necessitate fuisse iudicare, et ita rebus suis consulere studuisse. Quemadmodum solent in summis angustiis constituti, rationes quaerere quibus sese tueanturr, et foederibus et cognationis ac affinitatis vinculis foveant. Nihilominus virtiosa et illicita fuit haec ratio rebus suis consulendi, quandoquidem contra primam institutionem matrimonii fuit: etsi non tam vitiosa quam si voluptatum causa fuisset ab ipso quaesitum matrimonium. Sed in summa condemnandum Davidis factum, quod duas simul uxores habuerit: quod ex hominis prima creatione satis apparet, ubi Dominus ait: Non esse bonum homini esse solum: itaque faciendum illi adiutorium simile ipsi. Decretum igitur ex immutabili suo consilio protulit, hominem oportere una uxore contentum esse. Neque enim dixit, duo adiutoria ipsi faciamus, sed, adiutorium ipsi simile. Hoc satis idoneo testimonio David hoc loco condemnatur: est enim Dei decretum immutabile et irrevocabile, et quod initio Deus constituit, habendum est legis loco immutabilis. Deinde et alio loco scriptura iubet, quemque virum suam habere uxorem, et contra quamque mulierem suum habere maritum. Quare si quis vir plures uxores habere vult, uxori facit iniuriam Deique legem violat. Eadem enim utrique regula praescribitur, ut mulier maritum suum habeat, et maritus suam uxorem. Quapropter si quis hodie sibi licentiam assumat plures habendi uxores, sese in partes discerpat oportet. Ergo David merito duabus assumptis uxoribus damnatur. Et quidem, fateor, idem Abrahamo et Isaaco contigit: sed, ut ante dixi, veterum fidelium exempla non temere sunt in legem trahenda: sed potius ad Dei legem et institutionem recurrendum, et soli illi acquiescendum sine contradictione: ac proinde si qua sunt sanctorum virorum facta cum verbo Dei congruentia, tanquam bona sunt admittenda, et in exemplum proponenda: sin minus, condemnanda et reiicienda. Quum vero tam Davidem quam alios in hac parte lapsos videamus, eo maiore cura et studio in Dei timore nobis ambulandum sciamus, neque dandam licentiam nostris affectibus tantae confusionis sequendae, ne in immensum malorum labyrinthum deveniamus. Cuius rei exemplar ipse David esto, qui ab hoc lapsu in plures incidit, multis uxoribus inductis, quod in historiae serie deinceps pluribus persequemur. Quamobrem non temere imitanda istiusmodi servorum Dei exempla, sed malum a bono discernendum: ideoque nos alibi D. Paulus admonet, ut ipsum sequamur et imitemur, quemadmo-

dum ipsum esse videmus Domini Iesu Christi imitatorem. Et alibi nos iubet fidem ipsius imitari: ne aberrent homines et temere huius vel illius exempla imitentur. Caeterum quum excellentissimos et sanctissimos Dei servos conspicimus tam facile in multis lapsos, agnoscamus nos qui longe sumus fragiliores oportere maiore studio niti, ne in istiusmodi vitia praecipites feramur: Deumque votis ardentioribus precemur, ut nos sancto suo spiritu regat, et in nostris cordibus tantum suae maiestatis timorem insculpat, ut veram in omnibus obedientiam ipsi praebeamus, ne in inanem quandam pietatem et christiani nominis larvam prae nobis ferentes efferamur, et in nostrum exitium tam venerando titulo abutamur: sed potius in timore et simplicitate in nostra quisque vocatione incedamus, donec plene ipsius iustitia induamur, ad quam contendimus.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA XCIII.

CAP. XXVI.

1. *Et venerunt Ziphaei ad Saul in Gabaa, dicentes: Ecce David absconditus est in colle Hachila, qui est ex adverso solitudinis.* 2. *Et surrexit Saul, et descendit in desertum Ziph, et cum eo tria millia virorum de electis Israël, ut quaereret David in deserto Ziph.* 3. *Et castrametatus est Saul in Gabaa Hachila, quae erat ex adverso solitudinis in via: David autem habitabat in deserto. Videns autem quod venisset Saul post se in desertum,* 4. *Misit exploratores, et didicit quod venisset certissime.* 5. *Et surrexit David, et venit ad locum ubi erat Saul: quumque vidisset locum in quo dormiebat Saul, et Abner filius Ner, princeps militiae eius et Saulem dormientem in tentorio, et reliquum vulgus per circuitum eius,* 6. *Ait David ad Achimelech Hethaeum et Abisai filium Saruiae, fratrem Ioab, dicens: Quis descendet mecum ad Saul in castra? Dixitque Abisai: Ego descendam tecum.*

Redeunt nobis in hac historia considerandae variae tentationes et varia discrimina quibus David antequam ad coronae possessionem veniret exagitatus est: quo quidem etiam tempore non fuit undequaque quietus, sed meliorem tamen expertus conditionem quam antea, quod non adeo crudeliter hominum consortio pulsus fuerit. Nihilominus tamen eum Deus variis modis exercere voluit, donec plane hostes ipsius exstincti essent. Ipse vero quomodo se in tantis difficultatibus gesserit observandum, exspectans opportunitatem regiam dignitatem occupandi, quam Deus decreverat, et nihil adversus Saulem molitus, sese adversus illius vim defendere contentus.

Hic igitur in primis illud occurrit, quod Ziphaei venisse dicuntur ad Saulem Gibham. Nam verisimile est Saulem, nisi sollicitatum, non fuisse persequuturum eum quem innocentem cognoverat, et cui testimonium integritatis dare coactus fuerat. Quod enim Davidem impedierat, quominus eum tolleret, quum in manus ipsius incidisset, nisi recta conscientia, cuius ipse testis erat Saul? Licet ergo furore ageretur, tamen poterat Davidem missum facere, etiamsi non sine contemptu ipsius fieret. Sciebat enim Davidem nihil adversum se moliturum, nullum bellum suscitaturum, sed tenui et ignobili vita contentum fore, donec Deus factam ipsi promissionem implevisset. Verum ecce Ziphaei secundo iam tanquam flabella sopitam Saulis malitiam suscitant. Oderat ille quidem odio inveterato Davidem, quem modis omnibus exstinctum cupiebat, etsi probe norat electum a Deo regem: verumtamen nusquam legimus ab ipso missos satellites qui Davidi struerent insidias, aut ipsius facta explorarent. Sed Ziphaei ultro Davidem in sua regione latentem deferunt. Hic in primis observandum, a diabolo suscitatos quotquot in Iudaea servos habuit, ut impediret quominus David regnaret. Et oportebat istud in regno iudaico contingere, quod erat figura regni Domini nostri Iesu Christi. Non igitur inimicum unum aut alterum habuit David: sed eum gratis oderunt, qui ab ipso nulla fuerant iniuria vel occasione provocati, et ipsius vitae sunt insidiati, ut impleretur quod alio loco scribit de se propheta: *Gratis me oderunt.* Ex quo duplex utilitas est nobis referenda. Prima ne cui iniurii simus, et ne ullam occasionem nobis molestias facessendi praebeamus: sed omni iniuria et violentia abstinentes, integre et sincere vivamus cum singulis, ut nemo possit de nobis merito conqueri, et a nobis se provocatum dicere. Altera, ut iis nos persequentibus, et sine causa adversum nos insurgentibus, necemque nostram quaerentibus, qui gratis et immerito oderunt, ne novum et insolens id nobis videatur, quandoquidem idem Davidi contigisse videmus, qui figura Domini nostri Iesu Christi fuit, qui se nobis exemplum imitandum proposuit. Nam singula ecclesiae membra ipsi oportet conformari. Interim tamen quo gravioribus odiis nos insectati fuerint, eo maior spes esse nostra debet, Deum nostri miserturum. Sic David, eo quem diximus loco, sese adversus tentationes hac spe munit, fore nimirum ut quo maiora fuerint hostium ipsius in se odia, quo maior ipsorum vis, eo maius Dei auxilium experiatur. Quare danda omnis opera, ut coram Deo rectae conscientiae testimonium adferamus: et quo maior hostium adver-

sum nos insurgentium, et diaboli ipsos incitantis furor et rabies fuerit, eo maiores animos habeamus, Deumque votis ardentioribus precemur, certo persuasi nunquam ipsum nobis defuturum: sed quo maior hostium improbitas fuerit, eo propinquius ipsius auxilium adfuturum.

Porro Davidem Saul insequutus est, cum tribus millibus virorum delectorum ex Israële, quum ille sexcentis tantum militibus stipatus esset, ut ante vidimus. Nae si comparemus inter se istos exercitus, longe impar fuit utriusque ratio. Davidis enim socii, viri egeni et afflicti qui ad ipsum confugerant, non erant in armis exercitati, sicut quos Saul ex Israële delegerat. Et potuisset Saul longe plures armare, et triginta aut quadraginta mille hominum exercitum conscribere: sed tribus illis millibus fuit contentus, ne maiorem in regione tumultum excitaret, et ne ipse sibi dedecus accerseret, miserum profugum paucis stipatum militibus persequens. Davidis igitur socii videbantur oviculae in leonum faucibus positae, et ipsemet misella ovis mox lanianda: quomodo enim sexcenti illi homines inermes et armorum inexperti tot millibus restitissent? Idcirco David fuga salutem sibi quaerebat, et in latebris praesidium ponebat, ea conditione contentus, si Saul quietum ipsum reliquisset: quanquam illatae vi resistere parabat, sed ita tamen ut cedendo potius quam pugnando resisteret. Misera itaque hominum opinione Davidis conditio, cui nullus dabatur effugiendi periculi locus, et qui cum multis aliis difficultatibus luctabatur. Nam, ut verisimile est, non erat rebus necessariis admodum instructus, ut qui in deserto vitam ageret, et omni auxilio destitutus esset. Nae, si voluisset Deus, multorum animos ad Davidi ferendas suppetias excitasset, et ad eum adversus Saulis furorem tutandum, quemadmodum deinceps factum videbimus, subito maximae partis populi animis immutatis, et ipsi placide sese submittentibus, qui antea infestis animis ipsum persequebantur. Verum ita placuit ipsi Davidem exercere, et in tantas angustias redigere, et non sine causis legitimis. Nam demittere et humiliare ipsum vult, quo ardentius ab ipso invocetur, et experiatur suam salutem a sola Dei vindicis manu et gratuita bonitate pendere. Denique Deus ostendit fidelium salutem tam corporis quam animae, non a terrenis mediis, sed a sola Dei virtute pendere. Haec igitur exempla Davidis meditanda sunt nobis, quem non tantum viribus imparem fuisse hostibus, sed etiam omni auxilio destitutum videmus, quo imminens capiti periculum effugeret. Scripta enim nobis et in usum ac doctrinam nostram est haec historia. Fuit enim, ut ante saepe diximus, David imago Domini nostri Iesu Christi, et totius ecclesiae. Caput enim nihil habet proprium, sed cum membris omnia communia. Quare quum nos Deus infirmos et abiectos esse voluerit, et hostes multum nobis praevalere, a quibus iamiam laniandi videamur, et tanquam miserae oves a saevissimis et famelicis leonibus vorandi, ne id novum et insolens nobis videatur, quum insigne sit quod hic proponitur Davidis exemplum. Sed discamus Deo nos deiiciente, et variis calamitatibus exercente non obloqui, neque insolentia et arrogantia efferri: sed sponte coram Deo deiiciamur, et ne dubitemus quin Deus in infirmitate nostra vim suam et potentiam exserat et patefaciat: et afflictionibus deiectos, et ad ipsum invocandum eiusque auxilium implorandum excitatos erigat, et cognitam infirmitatem nostram sublevet; quod rationes habeat suos adiuvandi nobis incognitas, et nostro iudicio impossibiles. Itaque licet non eo momento quo exoptaremus hostes nostros profliget, nihil tamen eos adversum nos ausuros certum est, nisi quod ipse permiserit: et Deo ipsis nobis praevalendi viribus dante potestatem commodo nostro fieri, quos ea ratione castigatos erudire vult. Atque haec sola nobis ratio debet sufficere. Quamobrem quum hodie undique miseram ecclesiam urgeri hostium viribus conspiciamus, et sibi de miseris triumphum polliceri, quasi sua omnia consilia sint ad exitum perducturi, quod et copiis et consiliis instructi sint, ne animum abiiciamus: sed potius ista meditatione consolemur, nihil novum et insolens accidere: sed eam esse omnium saeculorum ecclesiae conditionem, quam variis modis Deus exercuit, ut quotquot fideles fortiter omnes casus tulerunt, exemplo nobis sint patientiae et fortitudinis, et eos sponte sequamur et imitemur: ac licet mille mortis periculis urgeri videamur, nihilominus in sua quisque vocatione fortiter et imperterrite pergat, Dei nostri bonitate et virtute fretus, qui tempore opportuno ex omnibus periculis ereptos recreabit. Scimus enim spe sua nunquam excidisse qui spem suam in Deo reposuerunt. Nos itaque ipsis conformari ne pigeat, ut in eo spem nostram a quo adiuti sunt reponere non dubitemus: qui quoniam immutabilis est, noster etiam adiutor est, et eorum omnium qui ad ipsum rebus angustis et afflictis confugiunt, et spem in ipso collocant.

Porro quo melius exemplo Davidis excitemur, quem de hac re psalmum composuit expendamus: frigidum enim foret exemplum sine doctrina, quandoquidem tam hebeti plerumque sumus ingenio, ut nihil nisi quod in oculos incurrerit comprehendamus. David igitur etiam doctrinam proposuit, ut diligenter ea quae ipsi contigerunt intueamur, et in usum et salutem nostram applicemus. Psalmo itaque 54. David praedicat se precationem quae illic continetur instituisse, quo tempore Ziphaei ad Saulem venerunt, eumque ad Davidem insequendum excitarunt. Quibus igitur afflictionibus exercitus fuerit David eo loco commemorat, deinde quo animo Deum pre-

cibus sollicitarit, et quibus verbis eum compellarit, inquiens: *Domine Deus propter nomen tuum serva me, et fortitudine tua causam meam age. Deus audi orationem meam, aurem adverte ad sermones oris mei. Nam exteri insurgunt in me, et violenti quaerunt vitam meam. Ecce Deus adiuvat me: Dominus est inter eos qui sustentant vitam meam.* Tandem vero David praedicat se liberatum Domini virtute, laudes ipsi grato animo dicturum, et sacrificaturum, non parce sed liberaliter: et in ista gratiarum actione perseveraturum quod Dei bonitatem degustarit, a quo preces ipsius exauditae sunt. Quapropter quum ecclesiae conditionem eam esse quae fuit Davidis animadvertemus, nempe hostium copiis undique premi, et ipsorum viribus obrui, et nullum ipsius esse robur, sed velut in ipsis hostium faucibus iam versari, ut iam triumphum quasi reportata victoria de nobis canant, et superbia efferantur, ad Deum eo ardentius confugiendum sciamus. Neque enim satis est ad hostium vires frangendas, causae nostrae bonitatem praedicare, et innocentiam laudare: sed ad Deum ipsum est confugiendum, ne ipsius auxilium contempsisse videamur. Neque istud impedit quominus nos iure nostro tueamur, eorumque malitiam et improbitatem, qui sine causa nos persequuntur, palam detegamus: ne offendiculo simus causam nostram ignorantibus, et ne inauditi iniustis iudiciis opprimamur. Verumtamen in primis ad Deum confugiendum esse sciamus: persuasumque habeamus, nos licet omnium iudiciis et odiis oppressos, a Deo sine humanis mediis adiuvari posse, et ex ipsorum manibus liberari. Nos igitur Deo nobis ad se tam facilem accessum dante, et hoc privilegio donante, ut ipsum in angustiis precibus audeamus urgere, fiduciam in ipso collocare discamus, opportuno tempore ipsius auxilium exspectantes. Atque ista in genere psalmi doctrina nobis meditanda: et praeterea voces etiam observandae, quum Dei meminit, et nominis fortitudinis ac veritatis ipsius. Deum igitur oraturi Davidis exemplo, Dei nomini tanquam clypeo protegamur: non quidem simulate ut plerumque solent hypocritae, sed sacrosanctum Dei nomen cum reverentia usurpantes, et fiduciam in ipso collocantes. Quinam autem id fiet, nisi coram Deo et ipsius angelis bonum testimonium habuerimus, nos tantum intentos in ipsius cultum et venerationem: et velle cum proximis ita conversari, ut nulli simus contumeliosi, nec etiam iniurii. Nos igitur hac bona conscientia freti, et omni simulatione et crudelitate vacui, Deum invocantes, Dei nomen assumemus cum fiducia, et illo tanquam clypeo et propugnaculo tegemur. Quoniam itaque Deus est omnipotens, et nos sibi coniunxit, et quidem vinculo inseparabili, hoc uno contentos esse nos oportet.

Et de Dei nomine quo se David tuetur in adversis hactenus: expendamus etiam vocem illam fortitudinis quam liberatus e periculis non abs re usurpat. Nam prout ad diffidentiam proclives sumus, ubi pericula quaedam ingruunt, subito terrore concutimur, et quasi rebus deploratis affligimur. Sed discendum exemplo Davidis ad Deum oculos attollendos, ut virtutem et fortitudinem ipsius erga nos inaestimabilem apprehendamus, et ad eam variis afflicti tentationibus confugiamus: ac licet vires Deus suppeditet ad hostes profligandos, nihilominus ad virtutem illam Dei, de qua David loquitur, assurgamus: ne si viribus pollere nobis videamur quibus adversariis resistendo pares simus, divini auxilii immemores arrogantia nostra pereamus, quandoquidem obliti fuerimus invocationis divini nominis, quae unica ratio est victoriae obtinendae. Quapropter sive copiis et viribus instructi pares simus hostibus resistendo, sive mediis omnibus destituti, Deum invocare discamus, et ardentibus votis sollicitare ut virtutem suam et misericordiam exserat in nobis tutandis et protegendis, et re ipsa sentiamus ab ipsius sola bonitate manere quidquid bonorum habemus. Porro David Deum invocans ait: *Domine in fortitudine tua iudica me:* qua voce *iudicandi*, non temere utitur. Nam ita ratum facit quod attigi supra, nos Dei nomen in auxilium nostrum advocaturos, oportere ex animo et sincere testari coram ipso iudice posse, nos sincere testari coram ipso agere, causamque nostram bonam et iustam esse, atque illi probari. Nam fere fit ut qui malam causam agunt, tamen illius bonitatam praedicent: facile est enim hominibus imponere: et saepissime oculatissimi quique caligant. Quare discamus diligenter expendere non tantum facta externa, sed ipsas etiam nostras cogitationes et affectiones, ut ad Deum confugientes vere testari possimus, nos recta conscientia et causae bonitate fretos ad ipsum accedere, et ipsius opem implorare, ut causam nostram iudicet. Neque vero Deum moveri nostra dignitate et merito, ut solent mortales, existimandum est: sed tantum profiteri oportet nos candide et sincere agere, et ad ipsum iudicem confugere, eiusque misericordiam et opem implorare. Cum fortitudine et virtute David etiam Dei veritatem advocat, quod et observatione dignum est. Neque enim satis esset animo concepisse Dei potentiam ad nos auxilio suo iuvandos, et persuasos esse nos in ipsius clientelam receptos, nos ipsius populum esse, et nostri curam ipsum gerere, salutemque promovere: nisi ipsius etiam promissionibus potissimum niteremur, sine quibus incerti semper fluctuaremus, et anxii de ipsius auxilio dubitaremus, et multis difficultatibus obrueremur. Quamobrem, ut de Dei potentia certiores fiamus, et in illa conquiescamus, eiusque sacrosanctum nomen omnibus periculis opponamus, promissionibus divinis nitendum est: tum maxime quum de

nostra salute videbitur hominum opinione conclamatum. Tunc enim promissionum divinarum virtutem et efficaciam vere percipimus, quum illius ratio nobis occulta est, et nihilominus fide omnes difficultates superamus. Nam quamdiu Deus re ipsa sui favoris signa nobis ostendit, et votis nostris annuit, vix sentimus vim illam divinarum ipsius promissionum: quod facile sit tunc, rebus puta secundis, fiduciam in Deum iactare. Sed tum maxime divinae promissiones vim suam in nobis exserunt, quum omni humana ope destitutis quocunque oculos vertamus, nulla spes apparet auxilii, et omnes res creatae suam opem denegant, in summo discrimine versamur, tanquam in ipsius orci faucibus simus, tunc, inquam, divinae promissiones in nobis vim suam exserunt: Et sane illas oportet a nobis assumi adversus quaslibet tentationes, tanquam arma omnium optima et tutissima. Nos itaque Davidis exemplum sequuti in Dei promissiones respiciamus, et in illis toti haereamus: persuasi nos ipsum pure invocantes, et ex animo colentes, et ipsius verbo obsequentes nunquam deserendos, sed ipsius auxilio iuvandos, causamque nostram adversus inimicos defendendam. Hostibus igitur arroganter sese et insolenter efferentibus, et dira quaeque minantibus, ut ad ipsorum minas et terrorem vix hiscere audeamus, si animo fixum istud haeserit, Deum nihilominus esse veracem, profecto cogitatio illa divinae veritatis erit tutissimus clypeus ad omnes hostium ictus excipiendos et retundendos, quod Deum fidelem esse sciamus, et ipsum invocantibus nunquam deesse, spemque ipsorum nunquam frustrari. Sequitur deinde Davidis gratiarum actio, de exauditis a Deo suis precibus: qua quod ante docui confirmatur, nempe, licet causae nostrae bonitate fretos, tamen ad Deum cum humilitate confugere oportere: quod pars sit cultus illius quem ipsi debemus. Nos itaque licet causam iustam agamus, et ab hominibus reiiciamur, ad Deum confugiamus, eumque ardentibus votis precemur, ut preces nostras exaudiat. Non enim perfunctorie est invocandus, sed ex animi vehementia et ardore: quod de se David praedicat, quum ait suos sermones a Deo exauditos: quod non perfunctorie, aut ex more, semel atque iterum Deum invocasset, sed assiduis precibus sollicitasset, et ardenti animi studio, donec Deus re ipsa patefecisset se ipsius preces exaudivisse. Usurpanda igitur haec doctrina, et spes et fiducia nostra in Deo reponenda, ut eum sciamus nos in clientelam suam recipere, nostrumque servatorem esse: sed vicissim velle a nobis invocari, eique hunc honorem deferri ut in ipsius manus vitam nostram deponamus, eiusque misericordia nos indigere sentiamus. Nam etsi causa quam defendimus iusta est, nihilominus miseri sumus peccatores, et multis vitiis coram Deo foedati, ac proinde praesidium unicum nostrum in precibus et orationibus positum aio.

Quod vero David conqueritur eo loco exteros in se insurrexisse, et violentos vitam suam quaerere, non est intelligendum de Philistaeis, aut aliis populi Dei coniuratis hostibus a quibus tunc non petebatur: sed de Israëlitis. Quomodo igitur exteros illos dicit? Sane indigni erant qui populus Dei vocarentur, ii, inquam, ex Iudaeis qui cum Saule Davidem persequebantur: neque filiorum Abrahami nomine gloriari poterant, quod ab ipso sua crudelitate degenerassent, et foedis facinoribus se indignos qui in posteris ipsius haberentur reddidissent. David igitur exteros vocat quorum in se ferociam et crudelitatem senserat. Adversum nos igitur hodie surgentibus qui christianum nomen iactant, et crudelius persequentibus quam ipsi Turcae aut aliae ferae nationes, quae fuerit Davidis conditio meminerimus, ut illius vestigia premamus, et nedum molesta sit nobis nostra conditio: sed fidelissimi Dei servi vestigia sequentes, qui fuit unici Dei filii figura et imago, in vocationis proposito constanter perseveremus. Caeterum discamus etiam non turbari neque commoveri vehementius quum nomen christianum profitentes, eodemque baptismo nobiscum initiati tanquam efferatae belluae in nostram perniciem conspirant, et ad lanienam rapiunt, nostrorum sanguinem sitientes: sed fortiter adversus illorum rabiem depugnemus ea fiducia freti qua David, quum in istiusmodi difficultatibus ad Deum confugit. Porro exteros vocat Ziphaeos David, non tantum propter crudelitatem et immanitatem ipsorum, sed propter ingentem ipsorum multitudinem, ut merito commoveri visus sit. Nam quales erant Davidis vires, quas Saulis copiis opponeret? Nae impar erat congressus. Nos itaque quum hostes praeter illum suum brutum furorem et efferam immanitatem qua feruntur adversum nos etiam viribus pollebunt, quibus resistendo impares videamur, quod longe illis inferiores viribus simus, commoveri turbarique merito possemus, nisi persuasum haberemus, Deum illos licet ingenti multitudine gloriantes, et saevitia immanes perturbaturum, et quam horrifica sit illis ipsius maiestas patefacturum. Deum igitur timeamus, et coram ipso deiiciamus, ipsique subiiciamus humanas omnes vires, et potentiam flocci facientes, quod Dei virtutem et potentiam sufficere sciamus ad terrendos hostes: cuius irae et furoris tanta est vis, ut vel umbra ipsius hostes perterrefiant ipsos nullo insequente neque minas intentante, tanquam profligati dissipentur: divinaque potentia et maiestate sic teneantur, ut licet salutem ipsorum quaeramus et ad meliorem mentem revocare ipsos studeamus, Deus tamen tantum ipsorum animis terrorem iniiciat, ut ultro in suum exitium, nullo insequente, praecipites ferantur.

Adiicit David, *Deum inter eos esse qui vitam ipsius sustentant:* quibus verbis non facit Deum socium eorum qui causam ipsius tutabantur, sed ostendit se in Dei auxilio conquiescere, licet non possit cum paucis suis militibus adversus Saulis exercitum praeliari. Denique quaedam est contrariorum oppositio: quasi dicat, se licet in hominibus non inveniat auxilium, sed a Saulis partibus stet universus populus, fretum tamen esse bona sua conscientia. Quid ita? Quod a suis partibus Deum stare persuasum habeat. Non igitur in creaturarum numero Deum reponit, sed sola illius potentia se fretum esse ostendit. Davidis igitur exemplum sic imitemur, ut multis agitati periculis Deum statuamus patronum nobis esse in coelis: ideoque laetandi nobis oblatam materiam sciamus, eiusque patrocinio contenti simus: ac omnibus audacter insultemus hostium munitionibus, viribus, bellicis apparatibus, copiis adversum nos conspirantibus, modo animo statutum illud habeamus, Deum inter eos esse qui causam nostram tueri volunt. Nam sane si partes nostras Deus tueatur, se inimicorum nostrorum hostem profitebitur, suamque virtutem et potentiam in ipsorum perniciem et ultimum exitium exseret, quum maxime sese furore extulerint. Nostrarum igitur afflictionum omnium exitum bonum fore confidamus, ut semper vere dicere possimus, Deum a nostris stare partibus, nostramque salutem procurare. Quam necessaria sit hodie nobis doctrina haec dicere nihil attinet: quum satis appareat quam misera sit hodie facies et conditio ecclesiae: ideoque nos si hactenus caecutivimus aut dormitavimus oporteat excitari. Sane possumus quidem contemnere quidquid adversum nos diabolus moliatur, hac fiducia freti, Deum esse nostrum defensorem, et sub alarum suarum umbra tegere. Sed longo intervallo dissident fides et negligentia. Nam si credentes nos a Deo protegendos, interim desideamus et pericula non metuamus quo metu perculsi peccatorum veniam deprecemur, et eius misericordiam invocemus, certum est perinde peccare, ac si procul ipsum a nobis reiiceremus, et ad nos non pertinere quae se invocantibus est pollicitus re ipsa ostendimus. Oculus enim Domini super iustos esse dicitur, et auris ipsius proxima ipsum invocantibus. Quare licet hostes nostri improbi sint et iniusti, causam tamen nostram esse iustam, Deoque illam probari ne dubitemus, modo precibus ad ipsum confugiamus: siquidem non satis est oculum Domini supra nos esse: sed eius etiam aurem nostris precibus attentam esse necesse est: ideoque David preces et orationes suas coniungit cum fide, tanquam inseparabiles. Precari autem ardenter et ex animo non possumus, tanta est hominum socordia et segnities, nisi periculorum urgentium metu sollicitemur. Quamobrem quum ea sit hominum segnities et tarditas, tantusque stupor ut simillimi sint asinis, qui nunquam promovent nisi baculis urgeantur, cogitemus nos centies millies perituros, nisi Deus ex alto nos tueretur, nostrique misereretur: ac proinde in Deum respiciamus, eiusque tutelae nos tradamus, causae nostrae iustitiam sine fraude et simulatione committamus. Et si forte nobis Deus media quibus iniuriam propulsemus dedit, ne iisdem gloriemur et efferamur, ultra modum aliquid ex nobis ausuri: neve iis confidamus et innitamur, ne Dei potentiam a nobis reiicere, et paratum auxilium despicere videamur. Nam sola Dei misericordia nitendum est, fiduciaque divinae bonitatis et promissionum: et cavendum ne in hominibus et viribus ullis humanis acquiescamus, quod nihil nisi fumus et umbra sunt. Quare si qua Deus media dederit, eadem ab ipso fortunari postulemus. Interim vero licet salutem nostram veluti procul intueamur, et hostes omnibus rebus necessariis copiis, armis, munitionibus, consiliis instructissimi nos adoriantur, ne propterea despondentes animum quasi conclamata salute desperemus. Nam quo arrogantiores sunt, et quo magis efferuntur, certum est ipsos esse exitio suo propinquiores, Dei ipsos excaecante iusto iudicio.

Quamobrem quum hodie improborum hominum et ecclesiae coniuratorum hostium voces blasphemas, conatus, consilia, minas audimus, Dei veritatem et ecclesiam abolere et pessumdare conantium, sciamus caro illis constiturum, omnes ipsorum conatus in fumum abituros, etsi nihil nisi fulmina et tempestates minentur: Deumque praecipites illos daturum, quos in suam ipsorum confusionem armari permisit. Ideoque licet in maximis angustiis constituti debemus animos sumere, et ardentioribus votis Deum invocare, apud ipsum querelas effundentes: Eheu Domine Deus, ii quos fideles oportuerat esse tuae maiestatis cultores, idem nobiscum Christianorum nomen profitentes, sacrosanctum nomen tuum pessundare, et quam ecclesiam constituisti, perdere et abolere nituntur: quamobrem tu qui nosti ipsorum fraudes, consilia et conatus, rebus incertis nos adiuva, miseros tuos respice, et pro tua misericordia sublева: et unici filii tui sacrosanctum nomen profanantes et pedibus calcantes opprime, nosque a salutis unica spe dimovere nitentes perde et in ultimum exitium mitte, preces nostras benigne Deus admitte, corda nostra in tui timore et obedientia robora, quo nullis impedimentis avocemur ab invocando et glorificando tuo nomine quamdiu vita superstes erit, tu propitius esto nomen tuum invocantibus, et auxilium opportuno tempore ferto. En quibus votis confirmari nos oportet, fidemque nostram roborari et vires accipere maiores, quo adversariorum conatus et consilia minasque videmus immaniores: quos non dubitandum est quin Deus excaecaverit, ut adversus ipsos vindictam exserat omnibus paratam qui

tanta superbia et arrogantia adversus ipsum feruntur, et supra nubes sese efferentes, et in coelum conspuentes perpetuo dedecore et ignominia involvat.

Agite igitur Davidem sic imitemur, ut Dei nomen pro scuto firmissimo retineamus et eo solo freti invocemus, quemadmodum alio loco propheta canit: Hostes nostri fidebant suis curribus, equis et lanceis, sed nos Dei nomen invocabimus. Verumenimvero Paulinum illud etiam praeceptum memoria revocare nos oportet: Quicunque Dei nomen invocaverit, recedat ab iniquitate. Quamobrem improbis hominibus in nostram perniciem coniuratis, hunc clypeum opponamus, sincerum Dei cultum, et obedientiam voluntariam quam verbo suo requirit a nobis: quo clypeo freti omnes omnium hominum vires, vanas speculationes, consilia, machinationes audacter despiciamus, persuasi Deum omnes arrogantes et nominis sui contemptores momento posse deturbare: et quoniam Dei nomen super nos invocatum scimus, eamque ab ipso gratiam consequuti sumus ut verbo ipsius erudiamur, quo signo simus de ipsius praesentia certiores, et de ipsius cura et sollicitudine qua nos protegit et partes nostras tuetur, haec esto nostra fiducia, hoc propugnaculum, quo invicti erimus et in mediis tentationibus imperterriti ipsum diabolum, mundum, peccatum et quidquid nobis contrarium est despiciemus, et tanquam victis insultabimus, Deoque sacrificia laudis offeremus, nos ad ipsius voluntatem et obsequium componentes: et patienter quicunque casus ingruerint, exitum exspectantes. Nam memoria repetendum illud, in spe et silentio possidendas animas nostras. Istis igitur armis erimus tutissimi, et nullis unquam hostium conatibus a proposito dimoveri poterimus: et Deus brachium suum exseret ad nos protegendos, si in ipsius obsequio permanentes, nihil a nobis ipsis ausi fuerimus, nostrarumque precum fructum percipiemus, modo in spe et silentio Dei auxilium praestolemur, et quaecunque tempestates hinc inde exoriantur, nunquam animum despondeamus: sed in memoriam reducentes quam admirandis modis saepe nos tutatus est, eum in praesenti nos etiam minime reiecturum speremus: sed misericordias suas et vires omnes explicaturum, ut quemadmodum olim ecclesiam suam, sic et nos ex omnibus periculis eximat. Quare agite, Deo placide nos submittamus, et iugo ipsius colla subiiciamus, et omnibus vanis cogitationibus et humanis inventis reiectis, quibus nos posse hostium vim propulsare videremur, nihil nobis defuturum sciamus quum a nostris partibus Deus steterit, eumque servatorem nostrum agnoverimus. Omnibus itaque viribus sequi vocantem nitamur, et ardentibus precibus spiritum sanctum ipsius dari nobis postulemus quo duce per varia rerum discrimina tandem ad Deum perveniamus, in hoc ipsius beneficio conquiescentes, quod in populum suum nos admisit, et tanquam filios amore paterno complectitur.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA XCIV.

7. *Venerunt ergo David et Abisai ad populum nocte, et invenerunt Saul iacentem et dormientem in tentorio, et hastam fixam in terra ad caput eius, Abner autem et populum dormientes in circuitu eius.* 8. *Dixitque Abisai ad David: Conclusit Deus inimicum tuum hodie in manus tuas: nunc ergo perfodiam eum lancea in terra semel, et secundo opus non erit.* 9. *Et dixit David ad Abisai: Ne interficias eum: quis enim extendet manum suam in Christum Domini, et innocens erit?* 10. *Et dixit David: Vivit Dominus, quia nisi Dominus percusserit eum, aut dies eius venerit ut moriatur, aut in praelium descendens perierit,* 11. *Propitius sit mihi Dominus, ne extendam manum meam in Christum Domini: nunc igitur tolle hastam, quae est ad caput eius, et scyphum aquae et abeamus.* 12. *Tulit igitur David hastam, et scyphum aquae qui erat ad caput Saul, et abierunt: et non erat quisquam qui videret, et intelligeret, et evigilaret: sed omnes dormiebant, quia sopor irruerat super eos.* 13. *Quumque transisset David ex adverso, et stetisset in vertice montis de longe, et esset grande intervallum inter eos,* 14. *Clamavit David ad populum, et ad Abner filium Ner, dicens: Nonne respondebis Abner? et respondens Abner ait: Quis es tu qui clamas et inquietas regem?* 15. *Et ait David ad Abner: Numquid non vir tu es? et quis alius similis tui in Israel? Quare ergo non custodisti dominum tuum regem? Ingressus est enim unus de turba ut interficeret regem dominum tuum.* 16. *Non est bonum hoc quod fecisti: vivit Dominus quoniam filii mortis estis vos, qui non custodistis dominum vestrum Christum Domini: nunc ergo vide ubi sit hasta regis, et ubi sit scyphus aquae qui erat ad caput eius.* 17. *Cognovit autem Saul vocem David, et ait: Numquid haec vox tua, fili mi David? Et ait David: Vox mea, domine mi rex.* 18. *Et ait: Quam ob causam dominus meus persequitur servum suum? quid fecit? aut quod est malum in manu mea?*

Explicandam aggredimur alteram illam partem quam heri attigimus, nempe quomodo David sese gesserit quum opportunitas illi caedendi Saulem oblata est. Abstinuit ille manus polluere sanguine Saulis horam patienter exspectans a Deo constitutam: ideoque neque ad dextram, neque ad laevam deflexit: sed in Deo spem totam reposuit: interea tamen adversus Saulis vim sese quibus potuit ra-

tionibus tutatus. Memorabile porro factum Davidis hoc loco recensetur, qui assumpto secum Abisai in castra Saulis descendit: et alios quidem antea David rogarat, sed se comitem Abisai solus obtulit quo contentus in castra venit. Sed nimia ista temeritas fortasse merito videbitur, in medium hostium agmen solus perrumpere: quod non posse fieri videbatur, quin aut euntes aut recedentes a custodibus deprehenderentur, et sese tanquam aper in venabulum praecipites in hostium manus darent. Sed ante dictum est Davidem exivisse exploratum: ac proinde minime dubium est quin hostium socordiam et securitatem secure dormientium quasi domi in lectis iacerent deprehenderit. Quare quum somno sepultos animadvertit, praesentiore animo in ipsorum castra venit. Praeterquam quod minime dubium est quin divino impulsus sit spiritu: quemadmodum in omnibus istis peculiaribus factis Dei spiritum operatum fuisse credendum est, ut per fideles suos servos ea praestaret, quae nullis hominum viribus perfici potuissent. David igitur, etsi vir fortis et magnaminus, nunquam se in tam apertum periculum coniecisset, nisi Dei ipsius veluti manu ductus fuisset. Sed Deus hoc negotium hac ratione promovit, ut Davidis integritas et innocentia insignior esset, et singulis perspecta, Saul autem confusus recederet, et Davidi saltem ad tempus quietem aliquam daret. Neque enim Saulem Deus tum perdere volebat, neque maiore vi aliqua fugare, sed cum aliquo dedecore domum revocare: quemadmodum contigisse videmus. David igitur salvus et incolumis evasit, licet in medium agmen hostium venisset, et tanquam caligans in summum discrimen se coniecisset, Deo ipsum admirando et arcano consilio regente, ut ipsius innocentia non dubiis signis omnibus innotesceret, et Saul licet furore aestuans et sanguinem sitiens, domum redire cum ignominia cogeretur: quod innocentem hominem summa iniuria persequeretur, quod ipsum fatentem deinceps audiemus. Hinc igitur discamus, Deum laborantibus suis consilium suppeditare, et rebus difficillimis succurrere, modis admirandis, qui nunquam in mentem venire potuissent: unde maius precandi Deum studium in nobis debet excitari, nos ut regat et protegat singulis momentis. Nam saepe fit ut licet acutum cernere et prudenter agere nobis videamur, tamen vix quae ante pedes sunt conspiciamus, et quas mente rationes providerimus, momento effluant: et Deus nos admirabiliter ex medio rerum discrimine revocet, et afflictos erigat. Ad ipsum igitur confugere perpetuo meminerimus, ut non solum iudicium nobis det ad ea cognoscenda quae ad mensem aut annum facto sunt opus: sed prout ad ardua negotia tractanda nos vocabit, exitum etiam patefaciat, suaque manu regat, et vel in hanc vel in illam partem ducat, prout expedire cognoverit. David sane hostium castra explorans, non habebat in animo in medium ipsorum agmen venire: sed Deus hoc ipsi consilium suggessit: et audaciam indidit, ubi hostium socordiam et negligentiam animadvertisset. Repentinum igitur fuit istud consilium: quam ob rem, ut ante dixi, non dubitandum quin si quando contigerit nos in summis difficultatibus inopes consilii consternari animo, Deus adiuvet, et in rebus incertis consilium suppeditet, et quid utile sit demonstret: adeo quidem ut praeter spem et opinionem rationes suggerat, quibus ex nostris angustiis emergamus.

Porro sequitur, Abisai fuisse autorem David interficiendi Saulem, non quidem manu ipsius Davidis sed sua opera quam offert his verbis: *Conclusit Deus inimicum tuum hodie in manus tuas: nunc ergo perfodiam eum lancea in terra semel, et secundo opus non erit*: quibus verbis lethale vulnus se illaturum pollicetur, ex quo Saul nunquam evadat. Sed David iisdem verbis Abisai coërcet, quibus antea suos milites ad necem Saulis ipsum hortantes quum in speluncam venisset deterruerat: *Ne interficias eum: quis enim extendet manum suam in Christum Domini, et innocens erit?* Deinde iuramento rem confirmat: *Vivit Dominus, quia nisi Dominus percusserit eum, aut dies eius venerit, et moriatur, aut in praelium descendens perierit, propitius sit mihi Dominus, ne extendam manum meam in Christum Domini.* Davidis patientiam intueamur, quem necesse est sese ad Dei obsequium totum composuisse, quum suis affectibus ita dominari potest. Neque enim tantum de praeteritis iniuriis ulciscendis agebatur, sed de praesenti periculo, quod instar aviculae incertus vagaretur, et in laqueum conclusus videretur. Et licet antea conatus esset cor illius flectere, et ipsemet Saul culpam agnovisset, flectere tamen non potuit, quin perpetuum odium foveret, et irreconciliabilis esset. Denique licet Davidem tantus timor et reverentia continuisset in officio, et a vindicta sumenda de tot iniuriis quibus fuerat a Saule immerito affectus: tamen iusta illi videbatur oblata caedendi Saulem occasio, quod non posset ipsius furor placari, et nullam Davidi quietem daret, ne ad momentum quidem, adeo ut merito sibi consulere morte Saulis potuisse videatur: et semel tam infestum hostem e medio tollere quam toties periclitari. Iustam itaque hominum opinione causam habebat sibi rebusque suis morte Saulis consulendi: et non dubium est quin gravis tentatio Davidem afflixerit. Nam ubi speciosae quaedam apparent rationes, prout homines ad sibi adulandum proclives sunt, sperantque se coram Deo et hominibus innocentes habitum iri, manusque facile abluturos, nihil non sibi permittunt, et animi cupiditatibus habenas laxant. Sed contrarium in Davide nobis exemplum proponitur, qui neque tentationibus istis superari,

neque speciosis istiusmodi rationibus vinci potuit. Ideoque imitandum eo diligentius exemplum istud, quo insignius, ut ad malum sollicitati speciosis etiam rationibus, diabolo persuadente rerum omnium felicem exitum fore, fortiter istiusmodi tentationibus resistamus, et speciosas rationes confutemus: serio nos examinantes, et blandiri nobis desinentes, adeo ut nihil nisi quod honestum et Deo gratum acceptumque est aggrediamur, sed ubi malum aliquod apparuerit, statim resiliamus.

Porro Davidem noluisse manum mittere in Saulem antea vidimus, quod esset rex et unctus Domini, quae ratio nunc etiam illum retinet a caede Saulis. *Quis enim*, inquit, *extendet manum suam in Christum Domini*, *et innocens erit?* Fuerat enim Saul rex a Domino factus. Ex quo discamus doctrinam illam quae ibi tractata est in usum revocare: nempe omnes venerari et honorare qui sedent ad rerum gubernacula, quod, ut monet apostolus, nulla dignitas sit nisi a Deo: ac proinde hunc ordinem a Deo constitutum violantem sciamus ipsi Deo iniurium esse, et adversus ipsum insurgere. Quamobrem caveamus quidquam adversus Deum moliri, publicum ordinem violantes: et eos honore debito prosequamur, quos Deus in aliquem dignitatis gradum evexit, et nobis praefecit: hoc uno contenti, sacram scripturam docere, non esse privatorum sese attollere: ac licet multi ambitione, avaritia et crudelitate invaserint imperia et regna, tamen Dei voluntatem pluris esse quam omnia illa faciendam sciamus: ac proinde nos illis ultro submittamus quos Deus reges aut dominos nobis praefecit, debitumque honorem ipsis exhibeamus, quamdiu Deus superstites illos esse voluerit. Hinc praeterea discamus, Deo licet aliquam in hostes potestatem concedente, tamen manus continere ne quid amplius quam quod praescripserit Deus aggrediantur: Davidis exemplum imitati, qui licet Dei promissionibus fretus regni coronam sibi debitam exspectaret, tamen festinare noluit, neque oblatam caedendi hostis occasionem arripere, quod nondum advenisse tempus a Deo constitutum senserit: sed potius privatus vivere parvoque esse contentus maluit, tantisper dum ipse Deus opus suum promoveret. Nos igitur nihil temere suscipiamus, sed omnia facta ad divinam amussim exigamus: et ne latum quidem unguem promoveamus, nisi quantum Deus concesserit, qui tempore opportuno et commodo nos ad optatum finem perducet: modo ipsius os semper interrogemus, et diligenter quod facto erit opus inquiramus: atque ubi quietos esse iusserit, ne ultra progrediamur. Quinam id vero praestiterimus, nisi affectionibus omnibus nostris dominemur, et ea constantia et fortitudine muniamur qua perferre quidvis parati simus quod Dominus imposuerit, neque impatienter feramus diuturniorem nostri per varios casus explorationem. Ea enim est patientiae et constantiae vis ut nunquam obruatur, et nunquam offerendo sacrificia obdientiae defatigetur. Sic Davidem videmus abstinentem Saulis nece, suis affectibus sic moderatum, ut in ratione eos coegerit. Homo enim erat: ac proinde minime dubium quin ipsa sua natura et proprio motu, licet alii non adfuissent impulsores et quasi flabella caedis, Saulis necem expetiverit: sed luctatur adversus istam cogitationem, et tandem eluctatur a Dei voluntate totus dependens. Nos itaque norimus semper eo deventuros, ut a nostris passionibus superati aliquid contra officium faciamus, nisi violentas nimium passiones coërceamus. Sane id sine lucta quadam et animi aegritudine fieri non posse fateor: sed si exitum spectaverimus cum summa felicitate coniunctum, procul facessere omnem molestiam animique aegritudinem iubebimus, Deoque voluntarium sacrificium offeremus, et quocunque vocaverit sequamur volentes. Quamobrem, nisi extra vocationis terminos exsilire volumus patienter feramus quibus a Domino exploramur afflictiones: neque vero diem unum aut alterum toleremus: sed licet exitus nullus appareat, nihilominus patienter Dominum praestolemur. Davidem certum est alios Saulis in posterum novos conatus et insultus metuisse, quemadmodum deinceps illum patria extorrem videbimus in hostium terram profugisse. Sed nihilominus tamen constanter ista sustinuisse, et inoffenso pede, licet multa ipsum incommoda sollicitarent, in vero Dei cultu permansisse. Sola igitur moderandi affectus ratio est, Dei voluntati morem gerere, et nos ipsius misericordiae totos permittere, et ab ipsius arbitrio pendere nos et in vita et in morte ipsius esse persuasi.

Porro David iuramento etiam rem confirmat, tum ut ardentem Abisai retineret, tum ut omnes de sua in Saulem voluntate certiores faceret. Nam si verbo tantum abstinere a violentia iussisset, prout in bellis fervor homines impellit, qui non semper cum ratione quid sit agendum deliberant, potuisset Abisai in aestu iracundiae Saulem confodere, et ita Davidem in odium multorum vocare. David igitur hoc iureiurando: *Dominus vivit*, hominem tanquam iniecto fraeno compescuit: ut eum sciamus non temere Dei nomen assumsisse, sed necessitate coactum. Coram omnibus igitur voluit suam innocentiam probare, suamque erga Saulem egregiam voluntatem et fidem testificari, quod hostem in sua potestate positum attingere noluerit. Hinc observemus, Dominum permittere nobis nominis sui advocationem, quum difficilius hominibus quod cupimus persuademus. Atque hic permittitur nobis iuramentorum usus, quum vel in officio retinere homines volumus, vel aliquid probare quod oportet agnosci. Sic Deus nobis nomen suum ut ita dicam mutuatur ad suam gloriam.

Et de iuramento illo satis: interim David Abisai iubet tollere lanceam Saulis et scyphum aquae, ad potandum apparatae, neque enim in calidis illis regionibus ordinarius erat vini potus: idcirco fit hoc loco mentio scyphi aquae. Nam etsi rex erat Saul, non tamen omnibus horis vinum potabat: neque admodum istud mirandum: quandoquidem, ut ante dixi, regio illa calida non permittit ordinarium vini potum incolis: quorum alioqui vita brevior foret nisi plus aquae quam vini biberent. Et praeterquam quod sobrie illos bibisse extra dubium est, Deum Sauli etiam mentem dedisse apparet, qua suis affectibus moderaretur. Multos enim videas, qui centies millies perire malint quam vino abstinere, quod tamen et animae et corpori noxium esse satis sentiunt: sed suis affectibus indulgere et Bacchanalia vivere ipsos iuvat, et Epicuri de grege porcos esse. Quin etiam multos opulentos viros dedecori sibi ducere videas aquae potum qui vel periculo valetudinis suam opulentiam palam ostendere volunt. Sed quum videamus regem qui vini copiam habere poterat, assuevisse tamen aquam bibere, eius exemplo nos oportet ad sobrietatem incitari: et eos saltem qui vino assueverunt, discere moderate bibere: ne Dei bonis creaturis abuti velle videantur.

Pergamus ad reliqua. David abiit cum hasta et scypho Saulis, et stans in vertice montis ex opposito Saulis castrorum clamavit ad populum, et primum Abnerem vocavit. Erat autem is Saulis ex fratre nepos, et ducebat ipsius copias totamque exercitus curam agebat: illos autem David accusat socordiae et perfidiae, quod tam alto somno fuerint omnes abruti ut Saulem impune occidere licuerit. In hunc igitur finem David hastam et scyphum Saulis assumpserat, ut certissimis illis signis suam innocentiam omnibus patefaceret, et sese cum toto Saulis exercitu compararet: quod nullum fideliorem se haberet in toto exercitu: quem reveritus sit et incolumem dimiserit, cui caput iure poterat auferre, a suis somno alto sopitis derelictum et praedae expositum. Hunc igitur in finem David, nempe ut suam fidem innocentiam et integritatem palam faceret, signa illa secum abstulit, non ut suas vires ostentaret et praedicaret, seque omnibus Saulis militibus anteferret: qui, si modo licuisset, tranquillam et quietam domi vitam agere maluisset. Quum igitur ita gloriatus est suamque virtutem praedicavit, necessitate adductus fecit, ut Saulis animum placaret, et ad misericordiam flecteret. Nos itaque Davidis exemplum sic imitemur, ne nos magni facere laudesque nostras praedicare velle videamur, ut multi solent se insolenter hac in parte gerere laudem Dei sua iactatione et superba gloriatione profanantes et corrumpentes: nihil enim nos Davidis exemplum iuverit. Nam suas laudes praedicat, et apud universum exercitum gloriatur, ut Saulis crudelitatem et saevitiam molliat, et quale sit militum erga suum imperatorem officium doceat. Non aliter D. Paulum videmus suas laudes praedicantem, vehementer se excusare, quod se aliis apostolis conferat, et plus quam ipsos se laborasse, et plura passum esse pro evangelio ostendat excusare quod quorundam importunitate eo redigatur. Nos itaque discamus neque arroganter, neque temere virtutes nostras iactare: sed modeste et sobrie si necessitas coëgerit praedicare: sic ut ab omni ambitione simus alieni: sed ad Dei gloriam omnia nostra referamus.

Hanc igitur ob causam David militibus Saulis socordiam exprobrat et ipsi imperatori perfidiam: suam vero contra fortitudinem et magnanimitatem, et summam integritatem. Ille quidem, fateor, primo dicit, *unum de turba egressum*, quod ironice dictum est ab ipso, quasi innueret gregarium aliquem militem egressum e castris qui ad regis usque cubile pervenerit vitam erepturus custodibus altum stertentibus: et hac ratione socordiam et perfidiam ipsorum maiorem faceret, et indignos regis custodia et satellitio probaret. Vos omnes rei mortis estis. Per quem enim stetit quin Dominus vester interficeretur? David igitur istos subsannans ait, quidam e turba, vilis et abiectus homuncio egressus est ad regem vestrum necandum: vos vero viri fortes et strenui, quomodo ipsum tutati estis? Tu vero Abner, nonne vir fortis es et magnanimus, nonne dux es exercitus? nonne multis victoriis insignis? nonne armorum peritissimus, si tibi fides adhibeatur? Quomodo ergo te hic gessisti? qualem te virum praestitisti? Regem tuum aliquis ad necem petiit, dumque interim alto sopitus somno iaceres: quam fidelem operam ipsi praestitisti? Atque ita David suam integritatem et innocentiam ac causae suae iustitiam defendit. Nos iam utilem doctrinam ex istis eruamus: nempe, ut hostes nobis infensos placare modis omnibus studeamus, etsi causae nostrae freti bonitate: et pravorum omnium ac improborum hominum virulentiam placidioribus verbis frangere nitamur: sperantes fore ut hanc viam sequutos Deus acceptos habeat, et magis ac magis benedicat et fortunet. Caeterum et licere nobis hinc animadvertimus hostes liberius increpare, modo tamen eodem quo David agamur spiritu: ne nimirum contumeliis aut dicteriis excipiamus, sed libere ipsorum vitia monstremus et reprehendamus.

Pergamus ad reliqua, quibus dicitur Saul audita voce Davidi, filium eum vocasse. Quae vox illi non temere aut simulate excidit: sed ex sensu et morsu conscientiae, agnoscentis quanta perfidia et improbitate filium innocentem persequeretur, cui iam secundo vitam debebat, praeter innumera beneficia quibus ipsi maxime devinctus erat. Ex quo apparet vel nequissimos homines deiici et prosterni

nostris benefactis quae ipsis pro malis acceptis rependimus. Quod pulchre docet Salomo, quum ait, benefactis cumulari carbones in improborum capita. Quamobrem teneamus mente, nos collatis in indignos benefactis, ad meliorem mentem ipsos vocare, et pravum animum quo prius aestuabant et ardebant emollire et immutare: sin minus, inexcusabiles fieri: Deumque non passurum inanem hunc nostrum affectum esse et pronam erga hostes voluntatem, sed effecturum ut quos benefactis conciliare studuerimus, vel mitescant, vel si pergant in malitia et in ea magis ac magis indurentur, tamen vel inviti se ipsos condemnent, et suam improbitatem fateantur pudore suffusi, quod hic Sauli contigisse videmus: et tandem id nostro cedat commodo et utilitati. Tanto magis igitur incitari nos istis ad patientiam oportet, et ad benefaciendum inimicis, licet contradicente vulgato proverbio, qui se ovem fecerit a lupis laniabitur: quod Deum sciamus nostri curam peculiarem agere, nostrumque pastorem esse, ac proinde vitam nostram miraculose conservaturum, quum nos tanquam oves regi ab ipso permiserimus: et lupos ac leones ac tigres quantumvis rabidos facile immutaturum, adeo ut ad tempus terreantur: etsi non omnino deponant feritatem suam, neque naturae obliviscantur: sed ad eam subinde revertantur: de hominibus loquor non electis. Nam minime dubium est quin multi qui ad tempus instar luporum ac leonum saevierint, verbi divini praedicatione conversi mitescant, et ad bonam frugem redeant, et cum proximis placide conversentur.

Transeamus ad Davidis querelas: *Quamobrem persequitur dominus meus servum suum?* Dominum vocat non simulate, sed ex animo, Deo debitum honorem exhibens, quum ei se submittit quem Deus in altiorem gradum evexerat. Quibus deinceps adiicit: *Si Iehova incitavit te contra me, odoretur munus: sin autem homines, maledicti sint coram Iehova, quia expellunt me hodie, ne cooptatus haeream possessioni Iehovae, dicentes, abi, cole Deos alienos.* Quibus verbis queritur se patria extorrem, et a populo sancto exsulantem, Deum colere non posse, quod non alibi rite coli possit, quam eo loco quem ipse sibi dicavit: siquidem aliis in locis passim idololatria regnat: ac proinde iniurios esse sibi quod ipsum veluti vi cogant ad idolorum cultum confugere, ideoque inexcusabiles, quod cognoscant se adversus Deum pugnare, nitentes quod Deus approbat reiicere. In tota ista Davidis querela observandum quod paulo ante attigi, Davidem honore Saulem licet indignum afficere, propterea quod Dei voluntatem ingratitudini Sauli praeferat. Quamobrem etsi regibus, principibus, magistratibus utamur iniquissimis, patienter tamen ferenda dominatio, Deoque ille honor exhibendus, ut quandoquidem eiusmodi dignitatem et praeeminentiam constituit ei nos sponte subiiciamur: hoc scientes, summam esse adversus Deum contumaciam, si superioribus potestatibus non subiiciamur, sed adversus eas rebellemus. Ecquis vero adversus tantum antagonistam, Deum nempe, fore certamine se superiorem speraverit? Quare improbis et malignis hominibus dominantibus, sciamus Deum nostra peccata ulcisci velle, et dedecore ac infamia afficere: et tamen non modo nihil adversus ipsos audendum, sed ipsis etiam oportere subiici et honorem deberi ipsorum dignitati, licet ipsi Deo non subiiciantur, tantisper dum ipsos Dominus de solio deturbarit: qui sua autoritate abutentes, et in crudelitatem convertentes baltheo exuit et cum dedecore exauctorat, licet prius in tantam dignitatem evectos. Patienter igitur divinam ultionem praestolemur, neque nos tam pravis et malignis hominibus subiici pudeat, quamdiu Dominos ipsos toleraverit. Sic enim nos de admissis peccatis castigat, aut etiam innocentes explorat et patientiam nostram, qua in re nos oportet conquiescere: et firmam conclusionem istam mente retinere, non esse humanae imbecillitatis eos quos evexit Deus deiicere, et quod constituit evertere. Ideoque reges et magistratus eos venerabiles esse nobis oportere, non tantum quos virtus commendat. sed etiam quos Deus, licet indignos, hoc titulo dignatur: in eo nostram explorans obedientiam moremne ipsi geramus an non iis quos praefecit, licet honore indignos obsequium praebentes.

Quod porro David adiicit, se nulla in re fuisse iniurium Sauli, docet nos oportere nostram integritatem et sinceritatem posse palam testari, quum ab inimicis variis modis urgemur. Sola enim bona conscientia nos coram Deo et hominibus tutari potest. Saepe quidem, fateor, quos conscientia redarguit, suam iustitiam verbis praedicabunt, sed longe aliter David qui coram Deo suam innocentiam tuetur, ipsumque Saulem tanquam illius probe conscium testem et iudicem adhibet quum ait: *Age*, inquit, *a me si quid peccatum est profer, quid enim feci et quid mali est in manu mea?* Discamus itaque eo candore et ea integritate cum proximis agere, ne quam ulli praebeamus occasionem nos propter malefacta, vel contumeliis vel iniuriis afficiendi, ut si quis iniquius nobiscum egerit, et contumeliis affecerit, re ipsa testari possimus nos immerito ab ipsis vexari, nullam a nobis neque iniuriam neque contumeliam passis. Nam si hac conscientia hostes nostros vicerimus, certum est Deum a nostris partibus futurum, et ius nostrum tutaturum et misericordem erga miseros et afflictos futurum, et crudelissimos quosque hostes nostros, vel molliturum, vel etiam perpetuo dedecore et ignominia obruturum, qui nos ultro et sine causa tam crudeliter vexarunt.

Porro quae sequuntur Davidis verba videntur aliquid insolentis habere, quum ait: *Si Iehova incitavit te contra me odoretur munus, sin autem homines, maledicti sint coram Iehova.* Nam etsi homines Saulem adversus Davidem incitabant, non tamen sine Dei voluntate id fiebat, nam exempli gratia etsi latrones fortunis spoliant et vita etiam privant viatores suo vitio, fatendum tamen id non sine Dei voluntate contingere, quin etiam ipse David lib. 2. Sam. cap. 16. quum a Semei lapidibus peteretur et maledictis obrueretur, et vellent ipsius milites in maledicum Semei facere impetum, ait: *Sinite ipsum, nam si Iehova edixit ei, maledic Davidi, quis dicat, quare sic facis?* Saulem itaque licet hominum malitia adversus Davidem incitaret, et calumniatorum aulicorum ac sycophantarum virulenta lingua impelleret, non tamen sine divina permissione et voluntate fiebat, ut videatur David hac in parte modum excedere, et sui officii oblivisci: quum ait: *Si Deus te incitat, aut si homines id faciunt.* Sed alius est verborum Davidis sensus, nempe se, si agnoverit Deo impellente ac faciente affligi, non habere quod obloquatur, sed os compescere, sed si non faciente Deo, tantum hominum malitia Saul incitatur, habere se occasionem iustam de ipsis conquerendi, divinoque iudicio sistendi quasi dicat: Si nullus me apud te est calumniatus, et adversum me incitavit, occasionem habeo culpam fatendi, et agnoscendi manu Dei factum istud qui ita me castiget. Ideoque mihi hoc tantum superest ut supplex ad ipsius misericordiam confugiam, sed quum videam homines esse instar incendiariorum, et flabellorum ad suum furorem erga me excitandum, agnosco quidem mihi praeberi occasionem me coram Deo deiiciendi, sine cuius voluntate video id non fieri: sed etiam amplam et iustam occasionem habeo de iis conquerendi a quibus adversum me incitaris, et vere possum dicere ipsos esse improbos et maledictos homines, quorum calumniis et malevolentia nullam occasionem praebui. Atque iste videtur esse verborum Davidis sensus.

Porro quum ait se malle cum Deo quam cum hominibus negotium habere, quemadmodum etiam quum illi a Domino facta est optio, aut belli aut famis aut pestis, qua tam ipse quam populus a Domino puniretur, quod populum recensere voluisse contra Domini mandatum, non dubium est quin agnoverit quod ipse in psalmis profitetur apud Deum esse locum misericordiae, sed apud homines tantum saevitiae et crudelitati. Ideoque pestem et bello et fami anteposuerit illam agnoscens esse Dei manum particularem. Quid ita vero? Nam, obsecro, nonne et bellum Dei flagellum est? Sane: sed locus ille quo David profitetur se malle in Dei quam in hominum manus incidere indicat ipsum malle cum Deo quam cum hominibus habere negotium: nam ad ipsius misericordiam confugiens et coram ipsius iustitia prorsus obmutescens, et peccata confessus, veniamque ipsorum deprecatus, sperat se facile in gratiam a Deo receptum iri, non autem ab hominibus, qui mihi dominantes et se ulcisci cupiente, nullam spem salutis, quippe inexorabiles, dare possunt, quum contra re ipsa sim edoctus Domini castigationes in meum commodum et salutem cessuras, et ex illis novam occasionem nominis ipsius glorificandi mihi oblatum iri. Itaque ex eo loco hic intelligendus est, ut Davidem sciamus de hominibus loquentem, non ideo tamen Dei providentiam excludere: sed malle se a Domino ipso castigari, quam ab hominibus accusari, et calumniis urgeri, quibus adversus ipsum Saul incitaretur. Itaque David quum Saulem compellat istis verbis, se profitetur velle Deo conciliari, et cum omni humilitate ad ipsius misericordiam confugere, et salutem exspectare, ubi cognoverit Deo autore Saulem se persequi: sed si hominum opera id fiat, habere se adversus ipsos suas exceptiones, et hic videtur simplex Davidis verborum sensus, ex quibus haec doctrina est nobis eruenda, ut quum David dicit, se si Deus Saulem incitet ipsi supplicaturum et munus oblaturum, et munere oblato pacificaturum, ut ostendat Deo manum suam exserente, ut nos flagellis suis castiget, non oportere excusationes quaerere, et rationes quibus nos tueamur: sed peccata agnoscenda, et veniam ab ipso deprecandam. Vox enim illa sacrificii vel muneris hanc vim habet, ut primum nos esse reos coram Domino confiteamur, deinde ut ad ipsius misericordiam confugiamus. Quamobrem quotiescunque Dei manum vindicem experimur, caveamus summopere ne ipsi obloquamur aut iniustitiae accusemus, et blasphemis vocibus ipsius nomen polluamus. Neque enim fieri potest, ut ius nostrum tueri coram Deo velimus ex nostri sensus libidine, quin Deum iniustitiae, et crudelitatis arguamus, quae summa est blasphemia. Quapropter os occludendum est, et agnoscendum Deum esse summe bonum et summe iustum, cuius unius voluntati, sine reluctatione acquiescendum est, et potius tergus obvertendum ad plagas ipsius patienter excipiendas, adeo ut, si vel cutem detraxerit, fateamur iure ipsum nobiscum agere, et nos longe plura commeritos esse. Caeterum non ideo est animus despondendus, sed contra ubi peccata nostra agnoverimus, et nos ipsos nostro suffragio reos iudicaverimus, tamen ad ipsius misericordiam, tanquam tutissimum asylum confugiamus. Itaque peccata confiteri coram Deo non satis est, quum rei sumus, sed eorum etiam venia suppliciter est petenda: siquidem improbi saepe peccata fatentur, et se reos coram Domino agnoscunt, sed in desperationem cadunt, et adversus ipsum Deum insurgunt,

et ferociter agunt. Atque sub nomine sacrificii ista duo continentur, peccatorum nimirum confessio, et divinae misericordiae deprecatio, ut ipsemet nobis ad se deprecandum et veniam consequendam viam aperiat. Porro quod ad alteram illam partem attinet, de hominibus quorum manu Deus ad nos affligendos utitur, altius etiam assurgere nos oportet, et supra mundum efferri, et hanc doctrinam usurpare, peccata nostra confitentes Deumque laudantes, ut licet vere coram Deo et hominibus, testari possimus inimicos nostros nulla prius a nobis neque contumelia neque iniuria provocatos, tamen si Deo placuerit nos castigare, placide nos ipsius iudiciis submittamus hoc uno contenti Deum velle a nobis sic glorificari. Atque huius doctrinae exemplum ipse David nobis in sese proposuit, quem quum filius Absalomus bello persequeretur, et omni genere contumeliarum obrueret, tamen neque de ipso, neque de reliquis suis inimicis admodum conquestus est. Sed ait: *Tacebo Domine, quia tu fecisti.* Quid vero? Deusne Absalomum impulit ad patrem persequendum, et sese incesto polluendum? Sane Deus non impulit, verumtamen David in hoc Absalomi facto Dei manum se castigantis agnovit, et coram ipso sese ideo deiecit, quemadmodum et supra diximus, ipsum Davidem quum a Semei lapidibus peteretur, noluisse iniuriam ulcisci: sed sub Dei manu sese deiecisse. Reliqua deinceps pluribus persequemur.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA XCV.

19. *Nunc ergo audi, domine mi rex, verba servi tui: Si Dominus incitat te adversum me, odoretur sacrificium. Si autem filii hominum maledicti sunt in conspectu Domini, quia eiecerunt me hodie, ut non habitem in haereditate Domini dicentes: Vade, servi diis alienis.* 20. *Et nunc non effundatur sanguis meus in terra coram domino: quia egressus est rex Israël ut quaerat publicem unum, sicut persequitur perdix in montibus.* 21. *Et ait Saul: Peccavi: revertere fili mi David, nequaquam enim ultra tibi malefaciam, eo quod pretiosa fuerit anima mea in oculis tuis hodie: apparet enim quod stulte egerint, et ignoraverim multa nimis.* 22. *Et respondens David ait: Ecce hasta regis, transeat unus de pueris regis, et tollat eam.* 23. *Dominus autem retribuat unicuique secundum iustitiam suam, et fidem, tradidit enim te hodie Dominus in manum meam, et nolui extendere manum meam in Christum Domini.* 24. *Et sicut magnificata est hodie anima mea in oculis meis, sic magnificetur anima mea in oculis Domini, et liberet me de omni angustia.* 25. *Ait ergo Saul ad David: Benedictus tu fili mi David, et quidem faciens facies, et potens poteris. Abiit autem David in viam suam, et Saul reversus est in locum suum.*

Hesterna concione audivimus Deum nonnunquam sua veluti manu nos affligere, nonnunquam etiam aliis uti rationibus: Quoties autem eius manum agnoscimus, et ab ipso malum manare cernimus, hoc unum nobis remedium superesse didicimus, ut obturato ore peccata agnoscentes coram ipso deiiciamur. Si vero hominum accesserit opus et voluntas, id est illorum opera Deus utatur, quemadmodum qui alium percussurus manu baculum arripit, tum duplicem esse considerationem sciamus. Nam saepe illi quibus Deus utitur tanquam exsequutoribus et ministris suorum iudiciorum improbi et flagitiosi sunt: eorumque voluntas Dei voluntati maxime reluctatur, quos avaritia, ambitio, crudelitas impellit. Sic exempli gratia videmus Assyrios ministros fuisse Dei in caedendo populo Israëlitico, qui nihil minus quam de Deo et iudiciis ipsius cogitabant, adeo ut nihilominus condemnationem mereantur, licet Deus ipsorum utatur opera, qui pravis instrumentis ad suum opus promovendum uti potest: et tantus est artifex, ut semper iustus sit in omnibus operibus suis, et tamen ii quorum utitur opera sint rei et condemnabiles. Quare si quis pravo animo nos aggreditur, et variis modis affligit sine causa legitima, ne non propterea Deum operari arbitremur, sed eum nos ad poenitentiam revocare, et ad salutem erudire sciamus. Licet itaque de iniuria nobis facta conqueri merito possimus, nostramque apud Deum innocentiam proferre, et bona conscientia nos tueri, quod ultro et sine causa nobis inimici infesti sint et iniurii: tamen Dei manum etiam agnoscere nos oportet, et cum Davide dicere: Tu Domine fecisti, ideoque tacebo. Nae Davidem videmus merito fuisse de illata sibi ab hominibus iniuria palam conquestum: et tamen intus confessum se miserum peccatorem esse coram Domino, ante cuius tribunal obmutesceret: et ita in uno eodemque facto, diverso respectu tacuisse et conquestum esse. Sensus igitur verborum Davidis hic est, se si Dei ipsius manu aperte affligatur coram ipso deiectum iri, et culpam deprecaturum: quod nihil unquam homines proficiant adversus Deum contendentes. Contra vero si homines iniusti ipsum persequantur, se merito ipsos condemnaturum, Deique iudicio maledicendos stiturum. Denique Deum iustum esse iudicem agnoscamus, quum suos castigat per homines iniustos, et illis utitur ad sua iusta iudicia exsequenda.

Porro Davidis querelae adversus inimicos maxime continentur his verbis: *Quia expellunt me hodie, ne cooptatus haeream possessioni Iehovae, dicentes: Abi cole deos alienos.* Nae Davidis hostes

certum est istis ipsis verbis non uti solitos, sed David factum potius quam verba attendit. Quamobrem quoties ad Deum accedimus, non ea tantum spectanda quae foris apparent, sed quae intus latent exquirenda. Deus enim iudicat non ex rerum externarum facie: sed ex rei ipsius veritate. Nam alioquin hypocritae et simulati homines causam apud Deum obtinerent, si ex rerum externa facie iudicium de ipsis ferretur, quandoquidem speciosis semper rationibus sua facta tuentur, et nunquam sese ipso ore proprio condemnant, quin potius perpetuo tergiversantur, et varia quibus hominibus fucum faciunt quaerunt effugia: Deus autem non speciosam ipsorum orationem, sed culpam intuetur. Ita David hoc loco hostibus tribuit, non quod ore pronunciabant, sed quod adversus ipsum moliebantur et perficere conabantur. Nam quod ait verum esse apparet, ex eo quod sola Iudaea purum Dei cultum retinebat, reliqua parte mundi superstitionibus et idololatria Dei nomen polluente. Quare quum Davidi nullus daretur in Iudaea locus, in quo posset tuto habitare, et cum idololatris conversari cogeretur propter Saulis et aulicorum ipsius violentiam, nonne cogebatur tanquam ridiculus homuncio in omnium opprobrium venire, et tanquam profanus, et ab ecclesia Dei reiectitius ad deos alienos confugere, et idololatrarum paganorumque hominum fieri socius? En cur David merito conqueritur de inimicis, quod ab ipsis expellatur ab haereditate Domini. Ubi observandum Davidem non tanti fecisse domum, uxorem, reliquamque familiam, et quidquid in mundo pretiosum habere potuit, quam Dei ecclesiam, in qua Deum in ipsius sanctuario venerarent, et omnium donorum ac beneficiorum, quae Deus israëlitico populo largiebatur particeps fieret et frueretur. Tabernaculum enim erectum erat, ut Deus ostenderet se in medio Israëlis habitare, et ibi sacrificantes Deum agnoscere servatorem, quemadmodum hodie baptismus a Christo institutus signum est, quo certiores simus Deum nos purgare ab omni peccati labe, et in gratiam suam recipere, et coena qua docemur nos spiritualiter corpore et sanguine Domini nostri Iesu Christi pasci. Sic priscis illis temporibus sacrificiis in sanctuario oblatis fiebant certiores se a Deo in gratiam recipi, et peccata omnia sibi condonari: ad illa porro sacrificia, quaedam ablutiones accedebant, quarum idem usus erat qui hodie baptismi. Quibus etiam adde legis praedicationem, sine qua totus ille cultus legalis, et sacrificiorum ac lavationum ritus fuisset prorsus inutilis. Merito itaque David dolorem suum testatur, quod hoc Dei beneficio suorum hostium iniqua persequutione frui non possit, Deumque in tabernuculo suo venerari, et iis quae Deus populo dederat ad salutem mediis frui non posset. Quemadmodum et crebras videmus in Psalmis ipsius querelas, veluti quum exclamat: *Quam amabilia sunt tabernacula tua, o Iehova exercituum. Desiderio afficitur, etiamque deficit anima mea veniendi ad atria Iehovae: cor meum et caro mea exclamant ad Deum fortem viventem.* Et alio Psalmo, querelas ingeminans ait: *Sitiens est anima mea Dei, Dei fortis viventis dicens: Quando accedam ut appaream in conspectu Dei, sunt mihi lacrymae meae cibo interdiu, et noctu, dum dicitur mihi quotidie, ubi est Deus tuus, haec recordans effundo in me animam meam, me fuisse transiturum in turba, gressurum cum illis ad domum usque Dei cum voce, cantu et laudationis multitudine feriante. Quid deiicis te anima mea et perstrepis in me?* Denique Davidem videmus licet excellentibus virtutibus ornatum, et ipso prophetiae dono insignem, ut alios erudire posset, optare tamen ecclesiae coniungi, et ordini ipsius subiici, fidemque suam tam sacrificiis, quam aliis a Deo populo suo praescriptis exercitiis confirmare. Quamobrem discamus Deo volente verbum suum nobis praedicari, et quotidie ad illud audiendum invitari, hoc beneficium nobis ex ipso exhiberi, ut sacrosanctum ipsius nomen invocare possimus, et sincere profiteri nos ipsius esse populum, et praeterea sacrosanctis illis sacramentis Deum suae bonitatis testimonium nobis offerre, ideoque maiorem diligentiam a nobis exhiberi oportere, non tantum in coetibus illis in quibus Deus invocatur frequentandis, sed in Deo sine simulatione venerando, et in ipsius verbi auditu indies proficiendo, quin etiam sacramentorum perceptione magis ac magis excitari debere ad verum et sincerum ipsius cultum et amorem, et cupere Davidis exemplum sequutos a Deo recipi et admitti in filiorum numerum, eo magis quo Deum videmus boni patris officium erga nos facere. Quamobrem, quum a Deo hunc ordinem in ipsius ecclesia sciamus institutum, tanto magis nos oportet ad Davidis exemplum confirmari, adeo quidem, ut si nos extorres esse contigerit, et in locis peregrinis versari in quibus Deus non sincere colatur, gravius id et acerbius quam omnium bonorum, facultatum, honorum, rerum denique in mundo optabilium, iacturam feramus. Nae David uxorem amiserat, fortunis omnibus spoliatus erat, domo profugus, omni dignitate et honore spoliatus, sed tamen non tanti fecit uxoris, familiae, dignitatis, et honorum omnium iacturam, quanti absentiam a domo Dei, et privationem tam excellentis illius privilegii in coetu fidelium conveniendi, Deumque in reliqua turba laudandi. Atque hic est sensus verborum istorum Davidis se a possessione Iehovae expelli, nempe ab illorum coetu quos Deus in populum suum admiscuit, et peculium suum haereditatemque esse voverat, quam retineret, eademque frueretur, ut solent homines possessione sua non solo adspectu frui,

sed etiam habitatione et usufructu. Sic Deus in medio nostrum et habitare, et se non aliter nobis delectari profitetur, quam dives quispiam bonis suis quorum adspectu et usufructu delectatur. Quod vero David, se possessione Domini eiectum queritur, quod ad alienos deos colendos pellatur, ex eo discamus non tantum fugere corruptiones idololatricas, et ipsis fidem non adhibere, sed etiam diligenter caveamus, ne vel latum unguem a puritate divini cultus recedamus, et nihil simulate eorum quae Deus praecipit faciamus, quod nullus sit apud Deum futurus nobis excusationi locus. David conquestus est quod Iudaea patria exsulare, et in profanas regiones in quibus idololatria obtinebat confugere cogeretur, et apud inimicos veritatis versari, animum purum retinens, et in fidei confessione perseverans, et vitae periculo illam confirmare paratus. Nam probe tenebat se si simularet assensum in ipsorum religionem, reum fore coram Domino neglecti Dei et recepti cultus deorum alienorum, etiamsi corde abhorruisset. Quid igitur iis futurum est, qui se ultro in hoc periculum coniiciunt, et sibi ipsis malum accersunt? Quamobrem primum demus operam, ut in iis locis maneamus, in quibus libertas pure Deum invocandi conceditur. Secundo caveamus ne ob quamlibet necessitatem iis rebus quae divino cultui repugnant adhaereamus. Neque enim erit apud Deum legitima ulla excusatio, si idola colere nos simulemus, dicamus vero cor nostrum ab iis longe abesse. Nec enim dubitandum est quin illa simulatio coram Deo cultus alienorum deorum reputetur. Sane certum est Davidem, si fuisset in eam necessitatem coniectus, ex animo tantum flagitium fuisse abominaturum, quum agnoscat istud esse diis alienis servire, quandoquidem unus Deus est verus, qui proinde adorari vult in spiritu et veritate. Deum itaque ferre non posse istas hominum simulationes observemus, siquidem verissima est filii Dei sententia, tot locis in sacris repetita, quam ipsa experientia comprobat, non posse homines duobus dominis inservire, sed alium amaturos, alium vero odio habituros, homines inquam non posse Deo et diabolo servire. Sic David hoc loco profitetur non licere sibi hominum mores imitari, ut sese ipsis accommodet, et gratificetur. Sed ait: Deo pure et sincere esse serviendum, ut vere profiteri possimus, nos ipsius esse, et debitam reverentiam ipsi soli deberi. Et hactenus de istis.

Pergamus in verborum istorum expositione: *Cur procedit rex Israëlis ad quaerendum pulicem unum, ac si persequeretur pulicem**) *in montibus.* Quibus verbis David quam abiecta sit et vilis sua conditio docet. Sed quae tamen ipsi sit honesta, quod inimici superbiam, et arrogantiam deiiciat. Quibus verbis docemur quomodo nos in mediis angustiis gaudere oportebat, quum ab huius mundi proceribus et primariae dignitatis viris iniuste affligimur. Se igitur David comparat pulici q. d. Ecquis tandem honor et gloria regi acquiretur, qui potest adversus magnos exercitus bellum gerere, si iam vires suas explicet adversus canem mortuum et pulicem? Nae cuilibet notum est magno pudori verti potenti homini, et primariae dignitatis viro si in miserum homuncionem impetum fecerit, aut robusto si in infirmum irruerit, quaenam enim ad illum inde gloria? Si quis enim exempli gratia in languidum et morbo tantopere debilitatum aliquem, ut ne pedem quidem movere possit, irrueret, et plagis laceraret, nonne indignum hominis facinus, et prorsus intolerandum omnes iudicabunt? aut si quis primariae dignitatis vir, cum abiecto et vili aliquo nebulone rixetur, nonne ludibrio habebitur, et nihil forte et magnanimum in se habere iudicabitur, aut si quis vir robustus in infantem impetum fecerit, nonne tanquam bellua immanis habebitur? Ita David Saulem admonet non posse ipsi honori cedere, quod tam abiectum homuncionem persequeretur. Neque vero Davidem arbitremur de externa sua conditione tantum verba facere, sed potissimum de animi sui abiectione, ut Saulis superbiam deiiciat. Nos igitur superborum, et arrogantium hominum furorem deiecturi ne efferamur, haec enim est contentionum et querelarum causa: haec flabella caedium et iurgiorum, quum de se nihil modesti sentientes homines in furorem erumpunt, quum se magni fieri et haberi volunt, et nullum amplius rationi locum relinquunt. David contra profitetur se non fuisse ulla ambitione ductum, sed eo fuisse contentum quod Deus concedebat, et quidem se a Deo deiectum et humiliatum patienter tulisse, et facile dignitatis illius et potentiae ad quam prius evectus fuerat oblitum. Dignum sane exemplum quod imitemur, et ex quo discamus rixis omnibus et querelis causam praecidere modestia et humilitate, ut deiici potius et contemni quam magni fieri malimus. Nam, ut ait Paulus, omnium contentionum fons et origo, et pestifera lues est in alios dominandi cupiditas. Quamobrem deiici nos et parvifieri oportet, verum non coacte, sed sponte: quum ita ferre Dei voluntatem scriverimus: et cavendum ne propria autoritate efferamur. Ac si Deus nos in gradum aliquem dignitatis et honoris evexerit, parati semper simus sincera voluntate ei nos nostramque dignitatem resignare, ut si abiicere nos volet, eius voluntati obtemperemus, nec aegre feramus quod in dies non crescamus, donec supra nubes elati fuerimus. Sed Deo regendos nos sinamus, qui quod expedit nobis satis novit.

*) *Lege:* perdicem.

Hoc igitur sedulo est observandum, ex ista Davidis conclusione, ut sanguis ipsius tantum coram Domino effundatur, quibus verbis Saulem, et temeritatis et arrogantiae insinuat, q. d. sanguinem suum non posse effundi quin Deus non solum videat, quoniam ipsi omnia praesentia, sed etiam re ipsa ostendat sibi curae esse filiorum suorum ad se oculos attollentium querimonias, quoniam eos custodit. Ex quo verbo aliam etiam doctrinam elicere licet, nempe licet existiment impii se impune sanguinem nostrum instar aquae effundere, et eum nihili faciant propter arrogantiam et crudelitatem, nihilominus tamen guttulam eius non casuram nisi in praesentia Domini, et eius coram ipso rationem olim esse reddituros. Si enim, ut in Psalmo dicitur, lacrymae nostrae sunt illi in pretio, et eas in phiala absconditas servat, nonne multo magis sanguis noster? Hinc igitur discamus certo nobis persuadere, Deum esse nostrum protectorem, nec passurum ipsum, ut capillus ex capite nostro sine ipsius voluntaté cadat, et nos ab hostibus nostris vindicaturum, et tunc quum nos caedere et ultimo exitio perdere conabuntur, Deum non aversurum oculos a nobis, nec in malis nostris caecum futurum. Ac proinde licet patiatur nos ad tempus vexari, et hostes nobis superiores esse, nihilominus singula quibus nos afficient, mala coram Deo ventura, et coram ipsius tribunali omnium illorum rationem ipsos reddere tandem coactum iri. Hoc igitur primum est nobis notandum, ut consolari nos possimus adversus omnes tentationes et persecutiones, quibus a diaboli satellitibus premimur. Deinde docemur ab omnibus conviciis adversus proximos nostros abstinere. Animis enim nostris istud altius infigi oportet, Deum singula hominum facta et dicta animadvertere, et quamvis hominum praesentiam fugere possimus, nihilominus tamen Deum semper iustum esse iudicem: quod et ab effectis ipsis agnoscimus. Quis enim testis aderat tunc quum Cain fratrem suum Abelem interfecit? sanguis tamen ipsius vindictam a Domino flagitare non desinebat. Sic igitur etsi malefacta nostra et flagitia conspectum hominum fugiant, et coram ipsis nullius iniustitiae accusari possimus, tamen necesse est ut Deo corda nostra probentur, et coram ipso iustificemur, ut nos ipse regat, et sancto suo spiritu afflet, ut ab omni violentia et omnibus iniuriis abstineamus, si coram ipso bonae conscientiae nostrae rationem reddere cupimus, et illi grati et accepti esse. Discamus praeterea nos solari quum tantae curae Deo nos esse, et nostros passus regere, manumque suam ad nos tutandos et protegendos protendere dignetur.

Transeamus ad Saulis confessionem: *Peccavi, revertere fili mi David, non enim malefaciam tibi amplius, propterea quod pretiosa visa est vita mea in oculis tuis hoc ipso die, ecce, stulte egi et erravi quamplurimum.* Stultitiam suam Saul non tantum agnoscit, sed etiam exaggerat, quum ait se stulte egisse et erravisse plurimum. Ex quibus apparet Saulem non obiter tantum et perfunctorie, ut plerumque homines solent culpam suam agnovisse, sed se iudicasse, ac si adversus se ipsum latam a Domino sententiam accepisset. Rex erat Saul, sed tamen stultum fatetur. Neque tantum stultum Davide persequendo fuisse dicit, sed etiam erravisse quam plurimum. Profecto non dubitandum quin ipsi Deus confessionem illam extorserit. Nam qui tanta superbia, et animi impotentia ferebatur adversus innocentem quomodo potuisset ultro culpam fateri et crimen agnoscere, nisi Deus invito confessionem in Davidis gratiam et favorem extorsisset. Ex quo apparet quanti fecerit Deus patientiam Davidis, et humanitatem qua erga Saulem usus fuerat. Nae si se David regis sanguine polluisset, perpetuo dedecore et ignominia fuisset obrutus, et apud omnes propter inhumanitatem merito exosus fuisset, et abominandus. Itaque David licet non ignoraret nunquam sibi fore vitam tranquillam quamdiu Saul viveret, maluit tamen parcere ipsius vitae quam sanguine ipsius manus suas polluere. Sed hanc patientiam Davidis Deus remunerat, quum Saulem ad culpae suae agnitionem adigit. Neque enim dubium est quin apud omnes innotuerit ista Saulis confessio, non apud unum aut alterum testem, sed coram toto exercitu facta. Nam tribus mille hominibus stipabatur, in quorum praesentia suam iniquitatem fassus est, et se non quaerere effugia aut vanas excusationes demonstravit, quum non modo culpam non minuit, sed magis ac magis auxit. Itaque certum est Saulem tanquam publicum praeconem coram universo exercitu Davidis innocentiam praedicasse, ut ad omnes perveniret. Hinc igitur observemus quantacunque ingratitudine homines laborent, nos si patienter tulerimus quidquid a Deo immissum fuerit, tandem ab ipso locupleter remunerandos, qui in nostrum commodum et utilitatem omnes iniurias ab inimicis nobis factas facile sit conversurus. Etsi prima fronte et hominum opinione de nobis actum videatur, et res nostrae pessimo loco positae: Deum tamen in salutem nostram omnia conversurum, si Davidis exemplum sequuti fuerimus. Caeterum observemus, Deum improbos homines ad peccatorum agnitionem adigentem eo graviorem facere ipsorum condemnationem. Sane apparet Saulem non fateri culpam per ludibrium, sed ita fuisse affectum, ut diceret se stultum et insanum esse et graviter errasse, licet tamen in posterum ad meliorem frugem non sit reversus. Eo itaque maior fuit ipsius condemnatio, quod ipsum sua conscientia redarguit. Quare quum deinceps contra conscientiae morsum Davidem est

persequutus, eo docemur non sufficere, ut ante diximus, si ore culpam confiteamur, et nos conscientiae morsus redarguat, sed aliquid amplius requiri. Fateor quidem initium ad poenitentiam esse tristitiam et dolorem, sine quo, nulla unquam potest esse in nobis ad Deum conversio, sed potius in malis obduratio. Itaque initium quo ad meliorem frugem revertamur, et in viam a qua aberravimus reducamur, in hoc est positum, ut animi quadam aegritudine afficiamur propter peccatum quod nobis displicet, sed ulterius progrediendum: ne Saulem imitemur qui etsi sensu peccati sui affectus, reprobus tamen coram Deo nihilominus fuit, eo igitur progrediendum est, ut ad animi aegritudinem illam etiam accedat studium nos ad bonam Dei voluntatem conformandi, et ita malum odio habendum, ut bonum quaeramus. Denique si peccata fatemur, et in eadem sumus proclives, sciamus nos eo magis coram Deo reddi inexcusabiles, qui enim se ipsum condemnavit, si deinceps in malis perrexerit, graviorem in se poenam trahit: quod re ipsa testetur se divinae bonitatis contemptorem esse, et sua rebellione gravius in se Dei iudicium accersere. Sic itaque culpam confiteri discamus et aegritudine affici, ut ad Deum convertamur, et nobis ipsis renuntiemus Dei cultui nos totos dicantes. Porro Saulem noluisse Davidem fallere, neque ipsi mentiri ex verbis ipsius apparet, quum ait: *Non malefaciam tibi amplius*, et nihilominus tamen si David in ipsius manus incidisset vitam ablaturum fuisse, non est dubium, quod novas illum videamus occasiones deinceps quaesivisse Davidem opprimendi, et ex sequentibus facile coniiciamus quamdiu in Iudaea David habitavit, et in cavernis et specubus latitavit, exosum fuisse Sauli: et novas illi semper insidias fuisse structas. Quomodo igitur sine simulatione pollicetur Davidi se non amplius ipsi malefacturum? Profecte ita solent qui veri timoris Dei non habent radices in se alte propagatas, quorum mutabilis est semper fides, quos etsi aliquando videmus bono affectu duci, certum est tamen a Satana sic possideri et coarctari, ut ad priorem statum et malitiam subinde revertantur, imitati canes rabidos qui si iacentes non excitentur quiescunt: sed accedentes dentibus lacerant. Sic hominis mens in qua Dei timor non egit radices, postquam malitiae veneno infecta est ad tempus veluti sopitas affectiones habet. Sed quae minima quaque occasione oblata excitantur et effervescunt. Quamobrem observemus nos ut inter homines sincere et fideliter conversemur, et fidem retineamus, oportere vacuos esse omni simulatione et hypocrisi, et Deum in nobis operaturum, ne quid nobis de nobis ipsis polliceamur, sed ad Deum rerum omnium parentem assurgamus, qui ipsemet nobis facultatem ea quae promisimus implendi suppeditet.

Et de Saulis falsa promissione hactenus, cui tamen Davidem non admodum fidisse apparet ex ipsius responso, et iis quae deinceps sunt consequuta, ait enim: *Iehova reddet unicuique iustitiam suam et fidem suam. Ideoque ecce quemadmodum vita tua magni fuit in oculis meis, ita magni erit vita mea in oculis Iehovae.* Si David remunerationem exegisset a Saule, postulasset sibi parem gratiam referri, seque pristinae dignitati reddi, sed quoniam Sauli non fidebat, et incorrigibilem malitiam in ipso animadvertebat, idcirco ad ipsum Deum confugit. Neque enim se in periculum mortis ultro vult coniicere placato Saule, sed periculum animadvertens id effugit ne Deum tentare videretur. Atqui difficile est modum in istis servare. Nam hominum plerumque passiones tam sunt fervidae et aestuantes, ut iram coercere non possint. Et deinde si forte blanditiis alliciantur facile ipsis imponatur. Sed Deus suos ab hostium dolis semper tutatur, cuius rei exemplum in Davide spectandum hic nobis proponitur, qui neque hostem ipse ulcisci voluit neque tamen sese illi committere. Nos itaque hostium nostrorum ingratitudinem experti, et in malitia obdurationem, sic fraudes ipsorum praecaveamus, ut bene ipsis facere et velle parati simus, et omnibus humanitatis officiis ipsorum improbitatem vincere, quemadmodum Davidem videmus fecisse erga Saulem verbis sequentibus: *Ecce hastam regis, transeat iam unus ex istis pueris qui accipiat eam.* Tantum abest ut David vindictam aliquam a Saule expetat, quem regem suum agnoscit, ut contra ipsi hastam de qua poterat triumphare ultro ipsi reddat una cum scypho, in quo Saul aquam ad bibendum habebat. Sed interim tamen sibi ab illo metuit et cavet cuius habebat mentem satis cognitam, et pravam erga se voluntatem. Nam alioqui fidem ipsius verbis habuisset, et se ipsi commisisset, caritas enim ut monet apostolus non est suspiciosa. Sed quum notae sunt hostium fraudes, et multa infidelitatis ipsorum et perfidiae sunt exempla, non est ipsis amplius fidendum, et quum ea est ipsorum mens, ut semper ad malum feratur, non est suspicio dicenda si nobis cavemus. Nam quum Paulus dicit caritatem non suspicari malum, de incognito et occulto malo loquitur: sed ubi detecta est iniquitas, esset temerarium illis nos committere, quos suspectos habere debemus. Interim tamen ita cavere nobis discamus, ne malum animum adversus hostes foveamus, sed ipsis bene semper velimus, etiamsi ingratissimi sint. Difficile illud fateor, sed facile fore exemplo Davidis diximus, modo nos Deus suo spiritu rexerit. Denique ubi notae sunt fraudes hostium et ipsorum infidelitas, ut nulla sit fides, nulla promissorum constantia, ne in laqueos ipsorum nos coniiciamus, sed prudentiam adhibendam sciamus quam ipse Deus

largitur, et Domini nostri praeceptum imitemur, qui iubet nos esse prudentes tanquam serpentes, et simplices tanquam columbas. Ridiculum quidem, fateor, istud praeceptum videtur: neque enim cum prudentia videmur posse hostium fraudes cavere, nisi accedat dolus. Sed contra Dominus noster Iesus Christus ita prudentes esse iubet, ut ab omni dolo et fraude simus alienissimi, contenti hostium dolos effugisse quantum Deus dederit, et luce sua nobis mentem aperuerit, et imminentia ab hostibus pericula detexerit: sic prudentiam nostram oportet a Deo pendere cum simplicitate columbina coniunctam: certoque persuasos esse nos in Dei tutela esse, ac proinde quidquid homines adversum nos moliantur, quoscunque laqueos nectent, vitam nostram in Dei manu et tutela fore. Et de Davidis moderatione et prudentia in fugienda Saulis malitia dictum hactenus esto. Quod ad oblectationem ipsius attinet in sequentem diem illam differemus.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA XCVI.

(Vers. 22—25. *Vide supra*).

Hesterna concione docere coepimus, quare David Sauli lanceam et scyphum quam acceperat reddiderit, quod non haberet in animo de Saule triumphare, sed satis haberet a persequutione quam patiebatur liberari. Nam ille quidem deinceps adversus inimicos pugnavit, et victoria parta triumphavit, sed tunc temporis sibi quiescendum statuit, donec Deus ipse Saulem sustulisset. Itaque statuendum nobis est aperto bello, modo illud iustum sit, et a Domino probatum, posse nos uti iure belli, sic tamen ut quantum fieri potest humano sanguini parcatur: sed si conditio illa non adfuerit, ea est adhibenda cautio, et ea servanda aequitas, ut nihil nisi quod licet audeamus. Nam si exempli gratia, improbi quidam homines in ecclesiam Dei insurgant, ac proinde ultima internecione delendi videantur, etsi non sint extranei, sed domestici hostes, quandoquidem adversus ipsos autoritate divina sumpsimus arma, certum est licere quidem illos in praelio caedere et sanguinem illorum fundere. Sed si contra in manus nostras flagitiosus aliquis improbi facinoris convictus inciderit, cuius puniendi autoritatem ac potestatem non habeamus, licet ipsius Dei providentia nobis traditus, et illius coercendi oblata nobis occasio videatur, tamen publico iudici tradendum illum esse certum est et nihil autoritate privata adversus ipsum audendum, sed ordinem a Deo praescriptum diligenter observandum. Deni-que hinc colligimus Davidi satis fuisse si a Domino ex manibus Saulis, a quo sibi tantum imminebat periculum, eriperetur, quod sciret nondum licere sibi vires suas adversus illum hostem experiri, sed in aliud tempus reservandas, quemadmodum deinceps videbimus Davidem a morte Saulis non refugisse viribus suam autoritatem tueri. Sed oportebat illum exspectare tempus opportunum, quo deinceps ipsi bello se tueri liceret. Iam vero convertitur ad preces, et ad Deum confugit, in quo acquiescit, exspectans dum Deus cuique pro meritis rependat. Est enim hoc loco verbum futuri temporis, quod ex usu linguae sanctae sic accipitur, ut vel futurum tempus denotet, vel in precibus adhibeatur, tanquam votum, ut Deus rependat. Conveniens autem huic loco est utralibet istarum significatio. Ecquid enim maiorem vim habet ad coërcendos homines, quam quum a Deo actorum mercedem exspectant? Qua enim re magis impellimur ad prava multa facinora, quam quod Deum existimamus nostri non meminisse. Nos itaque quum armari patientia voluerimus, et affectus violentos cohibere, statuamus Deum tandem opus suum perfecturum, ac proinde oportere nos placide et quiete expectare dum re ipsa Deus testatum faciat, se nostri curam habere. Quoniam autem spes illa non potest non foveri precatione, idcirco voces istas Davidis sic possumus etiam interpretari, ut in Dei beneplacito conquiescens, eius iustitiam imploret, adversus hominum perfidiam: qui nullum rationi aut aequitati locum relinquunt. Nos hinc discamus quum de causae nostrae bonitate et iustitia constat, et tamen praeoccupati homines suis passionibus iniquas adversum nos sententias tulerint, et nos suo suffragio condemnaverint, ad Deum provocare, et nos ipsius iudicio sistere: patienter interea ferentes hominum contumelias et iniurias: et intrepide per medias illas tenebras incedentes, donec salutis dies advenerit. Porro quum David hic meminit iustitiae et fidei, melius exprimit de qua iustitia loquatur: neque enim si solius iustitiae meminisset, tam clare apparuisset quid per eam intelligeret, quam cum fidem adiungit. Porro fidei nomen quod usurpavit, proprie fidelitatem, integritatem et perseverantiam in bono significat, sed hoc loco David ad Domini mandatum respicit quo iubemur sine fraude et malitia cum proximis agere. Quemadmodum quum Paulus bene et iuste inter homines vivendi regulam praescribit, singulos iubet in veritate cum proximis loqui. Verba autem cum factis conveniant oportet. Quamobrem David causae suae bonitate fretus Deum rogat, ut prout integritati et sinceritati studuit, et sese adversus Saulem sponte inimicum candide gessit, nec vias obliquas nocendi quaesivit, ita Deus ipsum beet et fortunet. Hic autem quaedam oboritur quaestio, Deumne invocare pos-

simus, ut nobis pro meritis rependat: quandoquidem nimia ista videri possit arrogantia: quod etsi coram hominibus iustissimi habeamur, et irreprehensibiles, tamen si coram Dei tribunali sistamur, in multis arguamur et condemnemur. Quid igitur facto est opus? Nempe ut reatum nostrum et culpam agnoscamus, et singuli nos ipsos expendamus, et conscientiam accusantem audiamus. Sed obsecro, quam pauci se accusant? Vix unum in millibus invenias, qui non aliquam excusationem praetexat, suamque causam ut bonam tueatur. Sed esto, sine simulatione et hypocrisi nos omnia gessisse ponamus, et cum candore et integritate cum proximis vixisse, quis ideo tamen coram Deo suam iustitiam asserere, iustumque se audebit profiteri? Deus enim longe penitius quam homines facta ipsorum intuetur. Quamobrem nimium impudens arrogantia videtur, si quis suam iustitiam audeat coram Deo profiteri, et secundum sua merita sibi rependi postulare. Sane istud mentibus nostris alte infixum esse oportet, quum nobis negotium est cum Deo, solum illum esse nostram iustitiam, coram quo subsistere sine ipsius misericordia nequeamus, quod unius criminis nobis conscii in mille ab ipso redarguamur. Ac licet ipsi ad vitia nostra caecutiamus, Deus tamen probe novit qui simus, et conscientia nostra maior est, ut loquitur Paulus et Ioannes in epistola priore canonica. Quamobrem sciamus, nulla re nos magis posse iustificari, quam si fateamur ingenue, omnia nostra opera nullius esse valoris neque ponderis apud Deum: et coram Deo nostram iustitiam probatum iri, quum in ipsius misericordia esse positam agnoverimus. Itaque ipsius misericordiam et bonitatem a nobis oportet semper praedicari, et ita mercedem ab ipso sperare: quandoquidem si nos et operum nostrorum dignitatem intueatur, certum sit non posse coram ipso diutius subsistere. Idcirco David psalmo 143 Dominum orat ne iudicio congrediatur cum servo suo, quod coram ipso non sit iustus ullus vivens. Neque vero sibi fuit contrarius. Quamobrem quum hoc loco Deum precatur, ut reddat unicuique iustitiam suam, non praedicat sua merita coram Deo: sed se cum adversario Saule comparat. Nae quum res nobis est cum iniustis adversariis, causae nostrae aequitate fretis Deum compellare licet, et nos integritate nostra tueri, precarique ut rependat cuique secundum suam iustitiam: siquidem iustitiam nostram aut perfectionem coram Deo non praedicamus, sed de iniuria nobis contumeliis et iniuriis illatis conquerimur. Quare quum comparationem instituemus causae nostrae cum adversarii causa, poterimus eundem quem hoc loco David sermonem usurpare. Longe enim aliud est de privato quopiam facto, quam de tota vita et illius integritate loqui. Nam si unam aut alteram, imo si plures coram Dei tribunali virtutes attulerimus, quibus nos tueri velimus, Deus mille offensas adversus nos regeret et de illis convincet. Itaque nulla est ratio virtutis unius aut alterius, respectu tot vitiorum quorum paene infinitus numerus coram Deo est: non aliter ac si quis debitor creditori satisfaceret ex parte, et pro centum aut ducentis coronatis sex aut septem persolveret, eoque nomine se creditori satisfecisse diceret. Atqui nulla est proportio quinque aut septem istorum coronatorum ad centum aut ducentos quorum nomine tenebatur, ut immerito satisfecisse creditori se dixerit qui pro tam ingenti summa tam exiguam persolverit. Non alia est nostri ratio coram Deo quod ipsi multum debeamus et persolvendo simus impares: nisi ipse pro immensa sua misericordia et clementia nostri misereatur, et ultro debita nobis remittat. Nam esto in hoc vel illo facto Deo satisfaciamus, si tamen ad totius vitae nostrae examen devenerimus nos solvendo impares esse fatendum erit. Quamobrem Davidem hoc loco sciamus noluisse coram Deo sese ita praedicare ut perfectionem aliquam et vitae integritatem iactaret in qua nihil desideretur: sed comparationem tantum instituisse causae suae cum Saulis causa, qui immerito ipsum persequebatur, Deumque rogasse, ut quandoquidem Saul animo infesto et crudeli ad mortem ipsum persequebatur, Deus iudicaret, et cuique pro meritis rependeret. En quo iure David a Domino efflagitet, ut cuique secundum suam iustitiam rependat, et quo sensu ipsemet psalmo 18 dicat, Deum reddidisse sibi secundum iustitiam suam et secundum puritatem manuum suarum restituisse. Quo loco sane David non praedicat laudes suas, ut in hominum admirationem veniat: sed potius ut duplicem erga se Dei gratiam commendet: nimirum quod ex parte sic ipsum sancto suo spiritu rexerit et gubernaverit, ut cum summa integritate et animi candore cum proximis vixerit, neminique iniurius fuerit: deinde quod altera ex parte sic bearit, ut felicem ex afflictionibus exitum ipsi concesserit, et licet ad tempus affligi permiserit, fuisse tantum illam explorationem quae in ipsius salutem cesserit: quandoquidem Deus tandem ipsum ex omnibus periculis erutum tempore opportuno iuvit. Atque hic locus eo insignior est, et diligentius a nobis considerandus quod multos nimium audaces videmus in provocando ad Dei iudicium, quos omnes vel etiam ipsi infantes iniustos homines, et contumeliosos esse satis norunt: sed tamen qui nulla Dei reverentia ducantur, quasi putent Deum ignorare quales sint qualemque vitam egerint. Verum summopere cavendum ne Dei nomine tam impudenter abutamur: sed danda potius opera, ut cum ad ipsius iudicium provocaverimus, certum et indubitatum testimonium habeamus nostrae aequitatis et sinceritatis, cuius vel ipsi adversarii nostri conscii sunt, et quam fateri

coguntur. Neque enim apud Deum quidquam iuvant orationis flores, aut eloquentia; sed sola virtus coram Dei iudicio nos tuetur, qui neque falli neque decipi, ut homines, potest.

Transeamus ad reliqua Davidis verba. *Quandoquidem tradiderat te Iehova hodie mihi in manum, sed nolui immittere manum meam in unctum Iehovae.* Porro quum David ait Dominum tradidisse sibi in manum Saulem: non intelligendum est quasi diceret sibi a Deo permissum Saulem interficere, sed hominum opinione id sibi licuisse. Quod ut melius intelligamus tenendum est variam esse tradendi rationem, quandoquidem nonnunquam Deus hostem in manum tradit, cum belli tempore victoriam concedit, et quasi manu deductum hostem voluntati permittit. Idcirco Moses populum sic alloquebatur adversus hostes pugnantem, ut diceret posse ipsum dare internecioni eos adversus quos pugnarent: bellum enim iustum est, et ipse Deus gladium permittit et potestatem facit hostes gladio feriendi et interficiendi. Deus itaque in manum tradit eos quos caedi vult. Quemadmodum facinorosos in iudicum manum tradit, ut in ipsorum flagitia inquirant, et pro meritis poenas reposcant, suoque fungantur officio: veriti ne si flagitiosum inultum dimiserint, rationem ab ipsis Deus reposcat. Sunt enim malefici tanquam depositum cuius rationem ipsos oportet Deo reddere: atque haec una est tradendi ratio quum Deus protestatem facit alicuius caedendi, talemque suam esse voluntatem non dubiis signis ostendit. Altera est quum Deus quidem facultatem caedendi hostis offert, sed non tamen facit potestatem. Quare vero tunc tradere Deus dicitur? Nimirum ut nos ipsos exploret, et an sponte nostris affectibus fraenum iniiciamus cognoscat. Nam multi quidem saepe sese magnopere commendant si voluntatem suam non exsequantur, et hostibus nihil mali intulerint neque in persona neque in facultatibus offenderint: sed praepostera gloriatione quod non sit ipsis oblata opportunitas, neque facta a Deo potestas inimicos ulciscendi. Tunc igitur maxime apparet coram Deo sincera nostra erga ipsius cultum voluntas, et erga proximum dilectio, quum nihil impedit quominus ipsi noceamus, et iniurias ulciscamur, et tamen ultro nostris affectibus imperamus, et ab omni iniuria abstinemus. Licet igitur Deus nonnunquam hostes nostros ita deiicit, et in manus nostras tradit, ut videatur ipsos tollendi oblata opportunitas: non ideo tamen fit potestas in ipsos ex animi nostri libidine saeviendi: sed potius sic exploramur a Deo an ab ipsius voluntate potius quam a nostris affectibus toti pendeamus, ut a malo quod prohibuit abstineamus. Ita Saul in manus Davidis traditus est, quod ex ipsis contextus verbis apparet, quibus dicitur Deus somnum immisisse in Saulem, et in universum ipsius exercitum. Idcirco enim vocatur somnus Dei, non tantum ideo quod certissimum est quietem illam quam Deus dat ad vires reficiendas ut diurno labori sufficiant divinum esse donum: et singulare bonitatis ipsius erga nos testimonium, non minus quam cibum et potum esse somnum. Sed hic alia fit somni mentio, nempe soporis cuiusdam, quo Deus tam Saulem quam universum ipsius exercitum oppressit, et tanquam malleo percussit, ut prorsus obstupuerit. Sic enim solet Deus vel liberaturus nos e periculis vigilantes et attentos reddere: vel contra oppressurus ignavos et stupidos efficere, oculorum aciem frangere, auribus stuporem inferre, denique sensus omnes inutiles reddere. Quanquam praeter hunc stuporem alius etiam accedit de quo scriptura loquitur, quum divinae legis contemptoribus Deus spiritum stuporis immissurum minatur, ut ostendat se legis suae contemptores sic puniturum, ut sensum adimat et in bruta animantia transformet. Sed hic de naturali somno fit mentio, quo Saul cum suis militibus sic oppressus est, ut nihil senserit, neque animadverterit, quum in ipsius castra David ingressus est. Non aliter Deum videmus ex Adami substantia mulierem formaturum soporem altum in Adamum iniecisse, qui quidem somnus naturalis fuit: sed quo tamen Deus insensibilem hominem reddidit, ut de ipso sopito mulieris corpus educeret: sic hoc loco dicitur Dei somnus in Saulem incidisse, quod vellet Deus ipsum in Saulis manus tradere. Nam si naturalis ille et communis somnus fuisset, profecto Saulem altum somnum dormientem quidam ex tribus hominum millibus evigilassent, nec impune Davidem unico milite comitatum in castra penetrantem dimisissent. Sed quum instar truncorum iacuerint alto somno obruti, ex eo apparet Deum Davidi occasionem quidem hosti nocendi, sed non potestatem dedisse, et patientiam eius explorasse. Quam ob causam etiam David ait, se noluisse immittere manum in unctum Domini. Cognoscebat enim non licere sibi regis personam violare, quaecunque tandem sese offerret occasio, quod a Domino sacram illam unctionem accepisset. Caeterum de ista unctione superius egimus, et docuimus signum fuisse visibile regiae dignitatis. Nam etsi non erat Saulis regnum perpetuum, Deus tamen illi tantam dignitatem et autoritatem ad tempus concesserat, ut populus ipsum revereretur tantisper dum is mitteretur qui erat Domini nostri Iesu Christi figura futurus. Hoc igitur David probe noscens, abstinet ab omni iniuria in Dei voluntatem intentus, quam violare nefas ducebat, donec ipse Deus manu sua coërceret inimicum. Hinc itaque necessariam nobis et utilem doctrinam in genere primum colligamus, nempe eos omnes qui de Christi nomine dicuntur Christiani, Dei unctos esse, et abstinendum esse ab omni molestia et iniuria, ne Dei ipsius maiestatem et asylum

quo tuti sunt violemus. In primis vero sciamus Deum esse regum, principum, et superiorum omnium protectorem et defensorem, ne quis privatus audeat ullam ipsis iniuriam inferre. Tum vero maxime quum de supremo illo filii Dei regno agitur, tenendum est ipsius maiestatem quae in eo maxime apparet venerandam, et Domini nostri Iesu Christi nomen pro merito colendum: ac proinde fore, ut si adversus ipsius verbum simus blasphemi et turbas in ipsius ecclesia dederimus, et offendiculis occasionem praebuerimus, Deus coërceat, et tanquam adversus ipsius maiestatem insurgentes et cornibus illi insultantes compescat. Quamobrem summo studio nitendum est, ut ad illius obsequium et honorem, quem nobis Deus summum regem praefecit, parati simus, et in omni modestia nos sub eorum autoritate contineamus, quos Deus in summum dignitatis gradum evectos nobis praefecit.

Transeamus ad reliqua Davidis verba. Ideoque, inquit, ecce quemadmodum vita tua magni fuit in oculis meis, ita magni erit vita mea in oculis Iehovae, et eripiet me ab omni angustia. Ex quibus verbis apparet Davidem, etsi probe noverat Saulis ingratum animum, non tamen fuisse benefaciendo fatigatum. Quod singulari observatione dignissimum est, siquidem a natura omnibus insitum est, ut unicuique rependamus prout nobis fecerit, et quidem ea opinio legis vim apud omnes obtinet: sed apparet contra Deum iubere, ut inimicis et hominibus indignissimis bene faciamus. Quamobrem imitari nos Davidis exemplum oportet, et tanquam ad amussim nobis propositam actiones nostras exigere, ut licet prava sit hostium voluntas, et in maleficiis obdurentur, ac novis iniuriis subinde nos lacessant, nihilominus tamen oportere nos constanter in ipsis benefaciendo perseverare, neque ullis iniuriis ab officio nostro dimoveri. Quid ita? Nempe quoniam merces nostra est apud Deum reposita. Ac sane nisi nos incredulitas et impatientia remoraretur, satis perspiceremus longe utilius esse nobis, si homines benefactorum nostrorum obliviscantur, quae tamen Deus recordetur, quam si ab hominibus mercedem et compensationem ex animi sententia reciperemus. Nae si quis quaerat a quo malimus compensari, Deone an hominibus, Deum omnes elegerint, et tamen si quis ab hominibus gratiam aliquam aut beneficii compensationem exspectet maioribus ipsum beneficiis demerebitur, adeo ut non opus sit verbis quibus ad obsequium excitemur, quandoquidem plus aequo sumus ad illud propensi. Contra vero si fuerint ingrati homines, et beneficiorum nostrorum immemores, adeo ut spe omni remunerationis excidamus, frigidi sumus et ipsos contemnimus licet Deus mercedem polliceatur, et nos ab ipso mercedem sperare iubeat cessantibus hominibus, et ingrati animi vitio laborantibus. Quid ergo fiet nobis? quamve excusationem praetexemus quod Deo non fidamus? Profecto summam ingratitudinem re ipsa ostendimus, licet verbis obsequium nostrum et obedientiam profiteamur, et diffidentiam nostram satis testamur quod ipsius promissis non conquiescamus. Accedit ad istud vitium aliud, nimirum impatientia, quod nunquam venturum tempus existimemus remunerationis, siquidem nunquam Deus festinat, sed suspensos tenet diem, mensem, annum, ut videamur operam lusisse quum ipsius cultui nos dedimus, et frustra nostrum studium in ipsius obsequium adhibuisse, quae sane gravissima tentatio est. Verumenimvero discamus Dei voluntati, quae immutabilis est, acquiescere et vicissim fraenum nostris affectibus iniiciamus, sensusque nostros captivos ducamus, ut vere cum Davide dicere possimus Deum, licet homines ingratissimi sint, tandem aequissimum et iustissimum iudicem appariturum, et re ipsa patefacturum vitam nostram, quae vilis et contempta est apud homines, ipsi esse pretiosissimam.

Et de Davidis verbis hactenus, quibus se a Deo pendere, et remunerationem exspectare testatus est: ad Saulis responsum veniamus, *Benedictus es, fili mi David, et conficies plane et omnino praevalebis.* Quum Davidem benedictum dicit, in se summque caput Dei maledictionem pronuntiat: vox enim illa benedicti Deum respicit, quandoquidem nemo sine Deo benedictus. Est enim is benedictus quem Deus approbat, et in filiorum habet numero, eique benedicit. Atqui Saul Davidem ultro persequebatur, et tanquam hostem capitalissimum ad mortem quaerebat. David autem erat a Deo benedictus, ideoque Saulem ipsum persequentem oportuit esse Dei maledictioni obnoxium, quandoquidem adversus eum pugnabat cui Deus favebat. Neque enim frustra Deus dicit: Ero amicus amicorum tuorum, et inimicus inimicorum, et plena est scriptura istiusmodi Dei promissionibus, quibus se Deus suorum clypeum, arcem, propugnaculum esse profitetur, causamque suorum tutaturum, et eos iudicaturum a quibus oppressi fuerint. Quod quum Saul non ignoraverit, siquidem a natura istud est omnium nimis insitum, apparet Saulem spiritu furoris et amentiae impulsum fuisse quum Davidem quem benedictum fatetur, tantis odiis persequeretur: nam hac ratione se ipsum maledictioni divinae subiecit, et ultro se in reproborum numero haberi voluit. Atque hac ratione Deus in sensum reprobum eos coniicit, qui in vitiis indurantur, et adversus ipsius verbum occallescunt, ut amplius bonum a malo non discernant, denique in illis impletur quod D. Paulus primo capite epistolae ad Romanos ait, eos qui Deum non glorificaverunt, traditos fuisse a Deo in mentem omnis iudicii expertem, ut facerent id quod non oportet. Profecto si Saul Dei timore ductus fuisset, non sese in eam quam audivimus maledictionem

praecipitem dedisset: sed quoniam Davidem ultro persequutus est, cui tamen benedicere cogitur, oportuit ipsum in coepta malitia et contumacia perseverare, donec in abyssum irae Dei sine remedio praeceps ferretur. Nos itaque hoc exemplo discamus sapere, et in simplicitate et modestia nos continere ut in Dei filiorum numero censeamur, et ipsius benedictionem implorare possimus, et rerum omnium nostrarum felicem eventum exspectare. Quae vero verba sequuntur: Conficies plane et omnino praevalebis, significant Davidem invitis omnibus ad regiam dignitatem perventurum. Sed si hoc norat Saul, quare igitur Davidem a se dimittit? cur non secum retinet? cur non et ipsum honeste habuit? Nempe in eo clarius apparet Saulis induratio, et antequam e vivis egrederetur divina condemnatio, quandoquidem contra conscientiam adversus Davidem pugnans in ipsum Domini nostri Iesu Christi regnum insurgebat. Adeone vero insanum fuisse Saulem ut invito Domino regnum retineat? Neque enim simulate dicebat Davidem regem fore, sed coactus quod Deus hoc testimonium ipsius animo altius impressisset, non quidem ut solet Deus in fidelium cordibus gratiam suam obsignare: nam signa quae Deus nobis in ecclesia dat, sunt instar sigilli quod in cera molli imprimitur. Deus itaque misericordiam suam in animis nostris sic obsignat, ut magnam ex ea suavitatem sentiamus et percipiamus, ideoque etiam Dei spiritus vocatur ipsius promissionum sigillum, quod ipse Dei spiritu autoritatem apud nos ipsos conciliet, faciatque ut ipsis fidem adhibeamus. Sed Deus alia ratione testimonium regni Davidis in animo Saulis impresserat, nimirum ut solet inuri maleficis nota aliqua vel in fronte vel alia corporis parte, quae nota tantum abest ut ipsis sit honori, ut contra perpetuo dedecori sit et infamiae. Saul igitur de regno Davidis loquitur quod in ipsius animo Deus hanc certitudinem impressisset oportere Davidem regnare. Nos vero hinc discamus Deum rogare, ut suarum promissionum certitudinem sic animis nostris inscribat, ne Saulem imitemur, sed ut potius tanquam ceram flexiles ad ipsius obsequium faciat. Davidi quidem profecto nihil commodi aut incommodi adferebat ista Saulis pollicitatio: sed eam tamen illi Deus extorsit ut servum suum Davidem magis ac magis confirmaret vel ipsius infestissimi hostis confessione et asseveratione: nam etsi Saul Dei voluntati resistebat eiusque decretum evertere nitebatur, Deus tamen ipsi invito hanc confessionem extorsit, oportere Davidis regnum confirmari. Quod sane veritatis divinae testimonium non parvum pondus habuit ad Davidem erigendum et consolandum. Sic Balaamum olim videmus operam suam locasse ut mentiretur, et prophetiae praetextu falleret: sed tamen contra mentem fuisse a Deo coactum efferre quae Deus iubebat: quo facto magis confirmatus est Dei populus, quam si nunquam accidisset. Nam etsi prophetae loquentes sunt sancti spiritus organa et instrumenta, et quae dicunt, cum reverentia et timore sunt a nobis excipienda, et illis acquiescendum, tamen quum coactos et diaboli ipsius mancipia videmus adversum se ipsos ferre testimonium, et cogi magno suo cum dedecore divinam voluntatem profiteri, quemadmodum videmus ad supplicium damnatos cogi sui iudicis aequitatem agnoscere, magnopere nos iuvat, et in Dei promissis confirmat. Sic igitur Balaamum oportuit praedicare liberationem populi et prosperum ipsius successum, Deique veritatem palam asserere, et fateri dominum Deum Israëlis non esse similem mortalibus: veritatem enim dicere et voluntatem ipsius aeternam esse cum tamen mortales in horas mutentur. Ita coactus est impurus ille Balaam, qui ad mentiendum conductus erat, agnoscere divinam virtutem et potentiam et veritatem ipsius ineffabilem et immutabilem praedicare. Idem etiam fecit Saul erga Davidem, quem agnoscit et fatetur quidem regnaturum, sed nihilominus ut ante fecerat infesto animo persequitur, et regnum ipsius odit. Hinc fateri discamus Deum esse fidelem et ipsius promissis sic acquiescere, ut non dubitemus ea nobis in commodum et utilitatem nostram cessura, atque ipsius voluntatem inevitabilem perfectum iri licet pro viribus sese illi mortales opponant.

Tandem sequitur *Davidem in iter suum abiisse, Saulem vero in locum suum reversum:* ex quo rursus apparet Davidem speciosis illis Saulis verbis non admodum confidisse: ac licet eum Saul tanquam filium compellasset eidemque benedixisset, tamen satis fuisse Davidi notam Saulis malitiam et pravam obstinationem. Quamobrem teneamus, Deo patefaciente nobis hostium nostrorum pravitatem, licere quidem nobis cavere, et non coniicere nos in ipsorum laqueos, et utendum esse prudentia et consilio, quod ipse Deus suggesserit, ad fraudes et dolos ipsorum effugiendos. Sane fideles quidem oportet perpetuo in simplicitate ambulare, ut monet Christus, sed non ideo tamen se praecipites in pericula dare debent, et veluti clausis oculis in improborum laqueos ferri et ultimum sibi exitium accersere. Quod observatione dignissimum est his temporibus quibus nota est inimicorum fidei pravitas, quos certissimum est nullum genus crudelitatis omissuros ad penitus pessumdandam ecclesiam si facultas ipsius daretur. Sed quoniam non offertur occasio et opportunitas, ad fraudes vulpinas confugiunt, et miris blanditiis incautos invadere fideles moliuntur, suam interim poenitentiam summopere commendantes et meliorem in posterum mentem pollicentes. Nae si fides istis fraudulentis hominibus adhiberetur, momento fideles pessumdarentur. Quamobrem oportet fideles sibi cavere, quum praesertim nullam fidem, nullam

integritatem, nullum animi candorem esse videant in iis qui adversus Deum et ipsius ecclesiam pugnant, quam si possent tan quamferae bestiae laniarent, quum nihil nisi sanguinem sitiant, et si possunt pro viribus impedire ne prima quaque occasione illi in incautos saeviant, et ad ingenium redeant, quemadmodum Saulem fecisse videmus. Graves quidem fateor fuerunt Davidis tentationes, quod semel atque iterum Saulem infidelitatis arguit, et nihilominus eandem conditionem semper expertus est, coactus illius infidelitate vitam tolerare, modo in antro et spelunca, modo etiam siti, fame, frigore, aestu, multis denique miseriis et afflictionibus agitari et urgeri. Hinc itaque discamus Deo nos variis calamitatibus et afflictionibus exercente, et omnem laetitiae materiam nobis auferente, non ideo tamen animum despondere, et ab officio resilire, sed potius inde occasionem capere ad Deum cum vera poenitentia nos convertendi, et Davidis exemplo nos in mediis afflictionibus consolandi. Rara quidem, fateor, virtus, vix enim unum ex millibus reperias qui afflictionibus multis obrutus, non graviter conqueratur, et animum despondeat: hic enim ait se ex quo evangelium amplexus est, miris modis vexatum fuisse: ille vero mirum esse clamabit nullam dari miseris quietem, quum adversariis tamen omnia ex animi sententia et libidine succedere videantur, ac proinde optare ut Deus, si non prorsus similem cum adversariis conditionem, saltem aliquam concedat. Nos vero affectibus nostris moderari discamus, et licet ab inimicis quibus pepercerimus inique tractemur et cruciemur, ne propterea tamen unquam a Dei invocatione dimoveamur, sed patienter iniurias ferentes officio nostro fungamur, et inimicis nostris alta quiete fruentibus interim aquam angustiae bibere ne aegre feramus: quemadmodum hoc loco Davidem videmus iter suum abivisse, non alta quiete et tranquillitate fruiturum, sed cum novis difficultatibus luctaturum, et tanquam miserum et egenum patriaque extorrem duram et asperam vitam acturum. Gravis sane et intolerabilis illa videbatur conditio, et eum in desperationem coniectura, sed quoniam in Deo spem suam reposuit, et in eo sese consolatus est, idcirco miseram illam conditionem patienter tulit, nec se voluit Saulis perfidiae committere. Saul vero contra in locum suum reversus est, et rebus tranquillis et paratis usus in pretio et honore fuit apud subditos multis militibus stipatus, quos obsequentes ad iussa habuit. Ex quo discamus, hostibus nostris rebus secundis utentibus, et Deo ipsos veluti fortunante non ideo tamen indignari, nec animum despondere: sed tamen caute ipsorum furorem et amentiam effugere, et uno momento fumos evanituros contemnere, et quoscunque casus ad nos explorandos Deus immiserit, patienter ferre, donec ipsemet laetitiae materiam nobis offerat. Nam opportuno tempore Deus suorum fletum et lacrymas in summam laetitiam, hostium vero gaudium et felicitatem in dentium stridorem et ultimum exitium mutabit.

Iam vero agite *etc.*

HOMILIA XCVII.

CAP. XXVII.

1. *Et ait David in corde suo: Aliquando incidam una die in manus Saul: nonne melius est ut fugiam, et salver in terra Philistinorum, et desperet Saul, cessetque me quaerere in cunctis finibus Israël? fugiam ergo manus eius.* 2. *Et surrexit David, et abiit ipse, et sexcenti viri cum eo, ad Achis filium Maoc regem Geth.* 3. *Et habitavit David cum Achis in Geth, ipse et viri eius, vir et domus eius, David et duae uxores, eius, Achinoam Iesrahelitis, et Abigail uxor Nabal Carmeli.* 4. *Et nuntiatum est Sauli quod fugisset David in Geth, et non addidit ultra quaerere eum.* 5. *Dixit autem David ad Achis: Si inveni gratiam in oculis tuis, detur mihi locus in una urbium regionis huius ut habitem ibi: cur enim manet servus tuus in civitate regis tecum?* 6. *Dedit itaque ei Achis in die illa Siceleg: propter quam causam facta est Siceleg regum Iuda, usque in diem hanc.* 7. *Fuit autem numerus dierum quibus habitavit David in regione Philistinorum, quatuor mensium.* 8. *Et adscendit David, et viri eius, et agebant praedas de Gessuri, et de Gerzi, et de Amalecitis: hi enim pagi habitabantur in terra antiquitus, euntibus Sur usque ad terram Aegypti.* 9. *Et percutiebat David omnem terram, nec relinquebat viventem virum et mulierem: tollensque oves, et boves, et asinos, et camelos, et vestes revertebatur, et veniebat ad Achis.* 10. *Dicebat autem ei Achis: In quem irruisti hodie? Respondebat David, contra meridiem Iudae, et contra meridiem Ierameel, et contra meridiem Ceni.* 11. *Virum et mulierem non vivificabat David, nec adducebat in Geth, dicens: Ne forte loquantur adversus nos. Haec fecit David: et hoc erat decretum illi omnibus diebus quibus habitavit in regione Philisthinorum.* 12. *Credidit ergo Achis David, dicens: Multa mala operatus est contra populum suum Israël: erit igitur mihi servus sempiternus.*

David tandem multis exantlatis laboribus, multis dificultatibus et tentationibus superatis, tandem extorris patria in alienam regionem fugere cogitur, et sane gravissima fuit inter omnes tentationes ista, quum coactus est exsulare terra quam Deus Abrahami posteris in haereditatem concesserat: ut verisimile sit Davidem hoc exsilium ipsa morte gravius

tulisse, et hoc quidem fuit inimicorum ipsius consilium, ut ante vidimus ipsum cum Saulo expostulantem his verbis: *Quia expellunt me hodie ne cooptatus haeream possessioni Iehovae, dicentes: Abi, cole deos alienos.* Abstinuit profecto David hoc postremo: nam certum est ipsum non fuisse ullo cultu idololatrico pollutum sed tamen ad incredulorum et populi iudaici infensissimorum hostium misericordiam confugere, et opem ipsorum implorare coactus est: licet iam antea periclitatus inter illos esset, ut vidimus ipsum captum a Philisthaeis et apud regem accusatum in discrimen venisse capitis, ut nulla ipsi fuerit alia huius effugiendi periculi ratio, quam insaniam simulare, spumando et gestus insani et furiosi hominis simulando. Quare quum denuo in hanc necessitatem impulsus est, profecto venisse ipsum in magnas augustias non est dubitandum, quod cogeretur ut peregrinus in aliena terra exsulare. Nam etsi coniicere possumus non eundem fuisse regem: non enim abs re nominatur Achis filius Mauci, ut ostendatur non eum esse ad quem David aliquot annis deductus fuerat; tamen perpetuum fuisse inter Israëlitas et Philistinos bellum, certum est. Licet itaque Davidi liber aditus patria in Philistaeorum regionem, et humaniter a rege Achis exceptus est, tamen in perpetuis angustiis fuit. Et ita videmus voluisse Deum ipsius patientiam explorare, quandoquidem post multas graves et longas difficultates, coactus est terra in qua Dei cultus erat relicta, in terram idololatrico cultu pollutam fugere. Quam fuit ista conditio illi dissimilis, qua regnum ipsi debebatur in populum a Deo electum et adoptatum, ut pro capite quod ipsi debebatur, ne minimum quidem membrum esse ipsi licuerit. Procul dubio Davidi satisfactum esset si potuisset esse, ut ita dicam, unus ex pedum articulis quemadmodum ipse profitetur in Psalmis se maluisse habitare in atrio domus Domini, quam in medio incredulorum, et maluisse ianitorem esse, domus Dei, cum coetu fidelium coniunctum, quam in regiam dignitatem evectum a populo Dei separari. Non dubium est igitur quin gravissima fuerit ista tentatio et summa angustia, non posse in quodam angulo in montibus et speluncis Iudaeae vitam sustentare. Atque hoc exemplum magni fieri a nobis debet. Ecquis enim nescit experientia ipsa doctus, homines nimium esse molles et delicatos Deo ipsos explorante variis calamitatibus? Nempe sibi quisque delitias facit, et se aequo durius tractari queritur. Itaque eo diligentius Davidis exemplum expendendum et cum omnibus iis quibuscum luctari nos contigerit calamitatibus comparandum. Nam si, exempli gratia, Deus hodie nos examini subiicit, et persequutionem patimur propter evangelii professionem, an tamen eo modo quo David exploramur? an exsulamus tanquam ab iis qui nomen Dei invocant omnino resecti, sic ut nullibi pateat nobis locus nisi in medio hostium, et nulla alia ratione vitam tutari possimus quam in ipsa morte, neque tantum ad diem unum aut alterum sed ad multos annos? Quare agnoscendus Dei erga nos favor nostram imbecillitatem tolerantis, et nostri miserentis. Nae ingrati fuerimus nisi patienter exspectemus donec ipsemet vires nobis ad hostes nostros profligandos suppeditet.

Si quis excipiat Davidem nobis longe fortiorem fuisse, sciendum est non aliunde hanc fortitudinem manasse quam a fide qua in Deo acquievit, cuius spiritu in summis difficultatibus sustentatus est. Nos itaque Davidem imitemur, et nostrae communis fragilitatis conscii, remedium adversus eam quaeramus, Deumque precemur ut nos deiectos erigat, et vehementius agitatos ac vacillantes sustineat, viresque sufficiat quas ipsum opportuno tempore praestiturum certissimum est: quidquid enim accidat verissimum est quod huius libri 2. cap. vidimus, Deum prius morti tradere suos quos vitae deinde restituat, et in sepulchrum deiicere antequam inde eximat. Procul dubio potuisset Deus, si voluisset, Davidem in Iudaea tutari, et adversus Saulis insidias tegere, sed tamen toties morti ereptum voluit tandem omni spe vitae excidere, nisi in manus hostium Dei sese coniiceret. Itaque Davidem hactenus miraculose liberatum voluit in hoc discrimen venire apud Philisthaeos, ut in eo magis ac magis divinum opus appareret et perficeretur. Ex quo apparet non sine causa Deum fideles suos ad vivum usque explorare quandoquidem ipsius gratia tanto fuit illustrior, quanto gravior exploratio. Et sane hac ratione Davidi videmus non tantum ablatam occasionem et argumentum laudandi Deum, et eum defensorem agnoscendi, cui uni vitam acceptam debebat, sed etiam ipsius exemplum hodie nobis esse loco doctrinae, qua ad ipsum imitandum excitemur, persuasi quotiescunque Deus hostibus laxat habenas, ut de nostra salute conclamatum videatur, Deum tamen habere mortis exitus in sua potestate: ac proinde ipsum nostri tandem, quemadmodum olim Davidis, miserturum. Sed ea est hominum incredulitas, ut semper incerti fluctuent et adversus Dei promissiones certissimas disputent: iubet enim Deus nos securos esse, et ab ipso pendere certo persuasos ipsum pro salute nostra vigilare: sed homines perpetuo incerti vagantur, et quaevis pericula sic horrent, quasi nullus unquam ex illis futurus sit exitus, et ita sponte Dei promissionibus reluctantur, quasi ultro in nihilum ipsas redacturi. Quamobrem quo maior est hominum incredulitas, eo diligentius notanda exempla quibus possumus erudiri: quandoquidem non tantum docentem Deum, sed etiam nos ad fidem promissionibus ipsius adhibendam exemplis servorum suorum excitantem audimus. Exempli

gratia quum Davidem in capitis discrimen venisse videmus, et illi deinceps oblatum a Deo laetitiae argumentum, docemur vera fide Deum invocandum, et ad ipsius bonitatem confugiendum, minime dubitantes quin pro infinita et immutabili ipsius potentia nos e mille mortis periculis eruere possit, et mortuos etiam vitae restituere. Denique hoc unum superest, ut quaecunque conditio nostra fuerit vitam nostram in ipsius manus deponamus, quod fiet quum ipsum defensorem nostrum esse agnoverimus, et eum ex animo precati fuerimus, ut nostri misereatur, et promissiones ipsius amplexi fuerimus, eas persuasi ad nos pertinere quos ex inimicis filios fecit, et per fidem evangelii membra filii sui Domini nostri Iesu Christi: denique ut hanc doctrinam certius complectamur, sciamus Davidem tanquam figuram Domini nostri Iesu Christi nobis proponi, et tanquam exemplar quod imitari nos oportet, quandoquidem commune ipsi et nobis est quod de ipso recitatur. Nam si specialis eius conditio fuisset et a nostra dispar, obiiceremus ea quae ipsi contigerunt, non posse nobis esse utilia, neque in exemplum proponi: sed quum oculis nostris exhibetur, tanquam figura Domini nostri Iesu Christi. qui caput nostrum est, certo inferre possumus liberationes quas expertus est nobis etiam hodie promitti, et ad nos spectare, ut minime dubitemus Deum nos manu tenentem ex omnibus periculis opportuno tempore eruturum: licet undique mortis periculis urgeamur.

Caeterum ista fieri non posse sine magnis angustiis et difficultatibus certissimum est, quemadmodum et Davidem videmus gravi tentatione affectum quum ait animo perturbato: *Aliquando incidam in manus Saulis, nonne melius est ut fugiam et salver in terra Philistinorum?* Profecto has voces effundens, et nullam aliam rationem superesse tutandae vitae existimans quam ad hostes confugere, satis indicavit perturbatum fuisse ipsius animum, quem in hanc et illam partem fluctuasse dubium, et apud se vehementer luctatum ideoque istud consilium ad Philistaeos confugiendi tandem cepisse. Quid ita? obsecro, tantine vitam suam David faciebat ut cum incredulis conversari malit quam diutius in Iudaea persequutionem pati? vix enim se poterat ab omni corruptionis labe immunem tueri: sed tamen minime dubium est quin sigillum integrum fidemque retinuerit factae sibi promissionis a Domino, et quin ab omni ambitione et avaritia fuerit alienissimus. Nam, ut ipsemet in psalmis testatur, in Dei manus vitam suam reposuit, et ius regiae dignitatis sibi debitae non abiecit, quod in ea posita esset salutis ipsius aeternae spes, siquidem non de terreno et caduco bono aliquo, sed de certo pignore futuri olim regni Domini nostri Iesu Christi agebatur. Quare illum oportuit variis affici curis et molestiis et cum multis difficultatibus luctari: licet dulcior ipsi mors futura fuisset, quam inter sollicitudines et difficultates vitae productio. Quin et ipsum Abrahamum eo redactum videmus, ut Saram uxorem exponeret, cuius profecto dedecus morte redimere maluisset: sed quoniam Deus ipsi promiserat, fore ut ex suo semine suscitaretur is in quo omnes benedicerentur, idcirco vitam suam tueri conatur, quod ab ea salute et suam et omnium pendere quodammodo videbat, et tanquam vinculo quodam coniungi. Ni igitur vixisset, perire mundum universum oportuisset: spes enim salutis nulla apparebat alia, nisi in semine illo benedicto, quod ex ipso Deus erat suscitaturus. Idcirco igitur vitam ut tueatur nulli rei parcit, donec a Deo quod exspectabat obtineat. Eadem est Davidis ratio, qui millies, si fieri potuisset, mori elegisset, quam apud alienos commemorari: sed interim fretus divina promissione se in regiam dignitatem evectum iri, tantisperdum ipsius appareat redemptor saluti suae consuluit apud idololatras, quod alibi non posset.

Porro quum dicitur David habitavisse in Geth cum rege Achis ipse et viri eius et domus eius, et duae uxores ipsius, ex eo apparet admiranda ratione Deum corda Philistinorum flexisse, ut Davidem cum familia tam humaniter exciperent. Neque enim verisimile est ex ipsorum memoria effluxisse canticum illud a mulieribus et puellis decantatum, mille Saulem, decem vero millia Philistinorum Davidem cecidisse, satisque norant quae damna ipsis David intulisset: ac proinde fieri non poterat quin graviter ipsi succenserent, ideoque et iugulo ipsius mille gladios intentarent. Quamobrem fateri necesse est divina providentia factum, ut David gratiam apud istos homines invenerit, qui alioqui in ipsum crudeliter saevituri videbantur. Hoc saepe sacra scriptura testatur, Deum flectere hominum corda ad suum arbitrium, et quidem hominum improborum, ac leonum iras ita frangere ut in agnos mutentur quoties ipsi videtur, non quidem sic ut naturam mutent semper, sed tamen ut ipsorum furorem et rabiem adversus suos compescat et coërceat. Sic videmus Israëlitas gratiam invenisse apud Aegyptios, a quibus pretiosissima vasa aurea et argentea acceperunt: sic etiam contra in Psalmis Deum audimus Philistaeorum animos immutasse, ut Israelitas persequerentur qui Deum suis peccatis adversum se provocarant. Utrumque igitur istud in manu Dei positum esse observandum est, nimirum, ut quoties ipsi videtur, qui prius amici fuerant, efficiat nobis inimicos, et adversum nos excitet, et ipsis utatur tanquam flagellis quibus nos propter peccata castiget, ut ipsa Dei manu feriamur improbis hominibus nos affligentibus, quod eorum opera velit uti ad nostram correctionem. Vel contra pro bonitate sua immensa qui prius

adversarii et hostes infensissimi fuerant amicos faciat, qui rebus adversis auxilium ferant: idcirco saepe apud prophetas Dominus populum solatur, dicens se facturum, ut gratiam inveniant apud hostes et peregrinas nationes, ut indicet se, ubi castigaverit suos, si cum vera poenitentia et humilitate ad ipsum confugerint, veniamque deprecati rogaverint, ut vulneribus medeatur quae ipsemet inflixit, se effecturum ut crudelissimi hostes quorum dentibus iamiam laniandi videbantur et unguibus discerpendi, repente mutatis animis, nostris commodis studeant, et summa nos humanitate excipiant. Caeterum non dubium est quin quum Achis Davidem apud se recepit diligenter in facta Davidis inspexerit, et fidos homines habuerit qui facta dictaque ipsius explorarent. Neque enim etsi Davidem tam humaniter exceperat efficere potuit quin ipsi quodammodo diffideret, etsi speravit successu temporis Davidem in gratiam receptum, fidum ipsi servum futurum. Ex quo apparet animum consiliariorum ipsius atque adeo etiam populi a Deo inflexum. Neque enim dubium est quin ex ipsa plebe multi iniquis oculis Davidem intuerentur, et memoriam refricarent caesorum a Davide vel amicorum, vel cognatorum, vel affinium: ac proinde sumere de ipso vindictam, et semel ipsum tollere cuperent. Divina igitur providentia Davidem texit, fuitque ipsi clypeus adversus istos insultus, ut sub eius umbra tutus esset.

Deinceps sequitur Davidem rogasse regem ut concederet ipsi aliquam urbem in qua tutus habitaret, his verbis: *Si inveni gratiam in oculis tuis, detur mihi locus in una urbium regionis huius, ut habitem ibi. Cur enim manet servus tuus in civitate regis tecum?* Quibus verbis David propositis incommodis regem Philistaeorum flectens nititur ad petitionem ipsi facilius concedendam: reges enim plerumque suis commodis et quieti student. Docet igitur David non esse ex regis utilitate si in urbe regia habitet, et praeterea quod multis stipatus esset militibus fieri non posse quin rex aliquod incommodum ex eo perciperet. Atque speciosae fuerunt istae Davidis rationes: etsi minime dubium est quin longe alius fuerit ipsius scopus quemadmodum etiam fidem facit eventus. Dissimulat igitur apud regem Achis quod intus fovebat, et tamen nihil profert quod non veri speciem haberet, et quin facile esset discernere an mentiretur et sciens prudens falleret. Speciosis igitur rationibus petitionem suam adornat: sed quae tamen fuit ipsius mens? nempe speravit primum se ab incredulis separatum facilius sincero Dei cultui vacaturum, daturumque operam ne tanquam profanus audiret, quasi cognitam in Iudaea religionem contemneret. Deinde sibi etiam meliorem occasionem oblatum iri hostibus populi Dei damnum inferendi, et regi Achis sine iniuria tamen Israelitarum gratificandi. Hactenus igitur David ipsi nonnihil dissimulat: tamen non est mentitus, quemadmodum paulo post mentiri ipsum audiemus, sed in praesentia aliquid dissimulavit, et quod veri speciem habebat, proposuit, etiamsi aliud pectore occultarit. Si quis igitur quaerat Davidine istud licuerit, respondemus non omnem dissimulationem semper esse vitiosam et condemnandam. Dissimulare enim est partem consilii nostri tegere. Neque enim tenemur hostibus nostris omnia consilia nostra patefacere, imo ne fratribus quidem semper cogitationes patefacere cogimur, sed tantum cum candore et integritate cum proximis conversari. Sic Paulus fideles exhortatur, ut cum integritate et animi candore inter homines vivant. Itaque dissimulatio non semper est in vitio, sed quum ita dissimulatur ut falsum dicatur, tunc dissimulatio illa vitiosa est et merum mendacium. Davidem igitur dissimulantem apud regem Achis suum consilium respondemus non peccasse, nec offendisse Deum, praeterea laudandum eius consilium discimus quo praevidit Philistaeorum adversum se odia et murmura si cum suis militibus et familia diutius in urbe regia mansisset, et praeterea fore ut Davidem ad suam religionem sollicitarent, et cogere vellent aegre ferentes separatam ipsum a sua religionem habere. Quae omnia providens, et ut libertatem haberet sese purum ab idololatricis superstitionibus et pollutionibus conservandi, seorsim habitandi facultatem sibi concedi postulavit: etsi non dubium est quin se multis periculis obiiceret. Neque enim tam erat consilii et rationis expers quin praevideret se in parvo oppido facile ab hostibus intercipi posse: et si Philistaei adversus se conspirent ipsorum iniuriis expositum fore, et in urbe clausum effugiendi viam nullam habiturum: ac proinde vitam suam singulis momentis magnopere periclitari. Verum quidquid accidat superatis istis difficultatibus mavult his periculis et incommodis habere libertatem Deo pure et sincere serviendi, et se purum ab idololatricis pollutionibus conservandi. Denique prudenter David odium omne hostium vitavit, et suspicionem ambitionis quasi dignitatis aliquem gradum ambiret contentus vitam obscuro loco ducere et tueri. Rex igitur Achis dedit ei Siceleg. Ex quo apparet iterum impulsum a Deo regem motu non ordinario: nam certum est excaecatum a Deo regem Achis quum hosti Davidi finitimam urbem Iudaeae concessit: nam si suspectum ipsum habebat, quare in urbe finitima Iudaeae ac non potius in medio regionis eum collocabat, ut omnis ei nocendi potestas adimeretur? Sed non dubium est quin avaritia regis Achis eum impulerit et incautum deceperit, ut solent pisces praedae inhiantes hamo decipi. Nam Davidem in urbe finitima collocans, existimavit perpetuis praedationibus et incursionibus Davidem in hostes

sibi victum quaesiturum, ac proinde gavisus est ipsum esse finitimum Israëlitis, ut contineantur et continue agitati incursionibus facilius deinceps a se debellentur. Sed Deus consilium istud in ipsius confusionem vertit. Sic solet Deus improborum hominum ardentem avaritiam ulcisci, et licet habenas ipsis laxas aliquando permittat, tamen in caput ipsum malum consilium retorquere, et inanes consiliorum eventus facere. Nos igitur regis Achis et caeterorum exemplo discamus nihil ultra modum appetere, ne undique corrasae opes fiant nobis laqueus quo strangulemur: sed iis contenti quae Deus largitur, ne aliorum incommodis et detrimentis ditescere cupiamus.

Porro Davidem in iis quae sequuntur omni culpa liberare non possumus, quod primum mendacii teneatur, quandoquidem simulans se in populum Iudae facere impetum, et a rege interrogatus in quos irruisset, respondebat se contra meridiem Iudae et contra meridiem Ceni irruisse: quum tamen praedam ageret de Gessureis et Girsaeis et Amalecitis, adversus quos tamen nullam odii causam habebat, et proinde adversus regem graviter peccabat. Nam quum tam humaniter ab Achis fuisset exceptus, quare ipsi erat iniurius, quare querelas et bella, quatenus in se est, ipsi suscitat: nulla enim exercebant odia inter se Philistaei et Gessurei et Girsaei et Amalecitae. Quare igitur David odiorum et bellorum causas serit? quare non melius agnoscit acceptum a rege beneficium? Graviter igitur adversus regem David peccavit: deinde et in alios videtur etiam fuisse iniurius, quod nullis iniuriis lacessitus, nec provocatus ab ipsis, in ipsos tamen fecerit impetum et praedam abegerit, ut iustam deinceps habuisse causam Amalecitae videantur ipsi bellum inferendi et urbem Siceleg incendio vastandi: quod eos ultro provocasset et depraedatus esset. Quanquam quod ad istud attinet: facile est respondere Davidi licuisse populos illos pessumdare populi Dei inimicos. Nam si quis excipiat eum nondum ad dignitatem regiam pervenisse, neque adhuc armorum potestatem accepisse: iam ante docuimus non quidem habuisse Davidem potestatem in Saulem animadvertendi, statumque immutandi, donec a Deo vocaretur: sed tamen autoritatem habuisse inimicos populi Dei caedendi et exterminandi: quo iure etiam stipatus fuit illis qui ad ipsum confugerunt militibus: etsi nihil potuit in Saulis perniciem moliri. Hamalecitae vero tam pertinaces fuerunt populi Dei hostes, ut merito exterminandi fuerint. Quare David eos merito etsi non semel et penitus exterminavit, multis tamen proeliis fudit. Deus enim tam longo ante tempore praedixerat, se adversus ipsos pugnaturum, et contrarium fore donec una internecione tollerentur. Quamobrem quum tali sententia Domini Hamalecitae condemnati essent, merito David poenas poposcit, et sanguinem eorum fudit: ideoque non esse reprehendendum hoc nomine: eandemque esse reliquorum populorum, qui populi Dei inimici erant, rationem. Hic igitur admirari nos oportet divinae providentiae admirandum opus nobis incognitum et imperscrutabile. Nam si David in Iudae desertis perpetuo latuisset, non habuisset Hamalecitas infestandi occasionem: siquidem eos Saul non adoriebatur, et in Davidem quam in illos hostes, de quibus exterminandis expressum mandatum habebat, facere impetum malebat. David igitur patria exsul, et in eum statum redactus, ut videretur a populo Dei resecatus, et nullam amplius autoritatem habere: inde occasionem arripit inimicos Dei profligandi, qui primi ausi fuerant populum arcere ingressu terrae Chanaan, quam populo suo Deus promiserat, et iniuriis provocare, quum ex terra Aegypti populus Dei fugeret. Deus igitur Davidis ministerio persequitur Hamalecitas, et eos ulciscitur: quum maxime periisse David videretur. Hinc discamus Deum quum suos hostes et nostros punire statuit ipsis suscitare inimicos, nullius quidem hominum opinione momenti: sed qui tamen ad exsequenda divina iudicia sufficiant, non secus ac si multos ingentes exercitus adversus eos Deus excitasset. Quam doctrinam hodie nos oportet in usum nostrum trahere: sumus enim plerumque nimium praecipites: et momento exstirpari quidquid nobis contrarium est optamus, et solum otium et triumphos cupimus. Sed Deus istos affectus temperat, et fervorem illum iniecta frigida reprimit: et nihilominus hostes si non uno momento magnis viribus profligat, paulatim tamen consumit. Sed quibus modis istud Deus efficit? Nae si patienter Dei auxilium praestolemur, citius rem perfectam nostra opinione mirabimur. Haec igitur nostra esse oportet in illis difficultatibus exercitia, nimirum seriam Dei invocationem. Nam etsi quisque pro suis viribus uti debet, et aliquid audere, ut Davidem videmus sibi non pepercisse, prout eum Deus auxilio iuvit: praecipua tamen ad obtinendam victoriam arma sunt preces assiduae. Quin imo nostris temporibus idem quod hic David experimur: quibus videmus eos, qui hominum opinione videbantur contemptissimi, a Deo vocari, et habere rationes quibus se tueantur, longe ampliores quam quum in otio ab adversariis relinquerentur. Exempli gratia, quamdiu pax duravit, quam misera fuit miserorum fidelium conditio, quibus inimici dominabantur, et gladium iugulis inferebant, et de illis triumphabant? Nonne coniurati inter se hostes extrema quaeque minabantur, et sanguinem miserorum sitiebant, ut ecclesiae salus tenui filo pendere videretur? Itaque si diutius illa conditio et plena insidiarum neutralitas durasset, certum est vix evangelio locum datum

iri. Sed etsi Deus permittit improbis lascivire, et in miseros insultare, et quasi iam parta victoria triumphos agere, tamen irriti omnes ipsorum conatus futuri sunt. Nam exsultantes et triumphantes Deus momento perturbat, et re ipsa patefacit se in arcano suo consilio habere, quae ne suspicari quidem potuissemus. Eo igitur ardentius ad ipsum nos oportet confugere, et rogare ut opus inceptum perficiat: nihil enim est coepisse nisi perficiat: quare Deum oportet extraordinarie virtute operari, et suis opem adferre. Sane Deus coeptum opus nunquam relinquit imperfectum, nisi hominum ingratitudine provocatus: itaque quum coepit operari, nostros oculos aperit quibus favorem et bonitatem ipsius erga nos contemplemur. Quamobrem ad ipsum ardentioribus votis tunc invocandum magis ac magis sollicitari debemus: et cavere ne in socordia obtorpeamus, et nobis ipsis quasi iam re perfecta delitias faciamus. Sed dum exspectamus ut Deus opus suum perficiat, miseriam nostram et imbecillitatem ac necessitatem auxilii ipsius agnoscamus, ut nostrae inopiae memores, maiorem inde promovendae gloriae Dei occasionem habeamus. Interim in ipso conquiescamus, minime dubitantes quin omnes difficultates praeter spem et exspectationem nostram superet. Ac si non tam cito, neque iis rationibus quibus optaremus negotium conficit, sufficiat Deum pro suo arbitrio suum opus perficere: et nobis illi gratias agendi, quum in ipsius invocatione perrexerimus, et eum in omnibus difficultatibus invocandi, et in ipsius gratia sperandi maius semper argumentum praebitum iri.

Porro quod David interrogatus ab Achis, unde referret spolia, et praedam ageret, respondit, ex meridiano tractu Iudaeae, in eo, uti diximus, est condemnandus: quam tamen culpam illi Deus condonavit, et illi gratiam suam non obstante isto impedimento non destitit impertiri. Hinc itaque discamus, nos licet infirmitate aliqua laborantes, et non tam perfectos quam par esset, Deum tamen respicere, et nostri misereri: sed interim caveamus Davidis imitari peccata, ut multi solent profani homines istiusmodi exemplis sua vitia fovere: Deus quidem Davidem peccantem tulit, quare igitur severius nobiscum ageret? Indeque vitiis indulgendi occasionem accipiunt. Quin potius hinc quanta sit hominum infirmitas agnoscamus, qui licet pro viribus ad virtutes studium suum applicent, nihilominus tamen saepissime in multis offendunt. Sane David nunquam tam inordinatos affectus habuit, ut a Dei obedientia discedere cuperet: sed contra potius omni studio in eam incubuit: interim tamen in tantas redactus erat angustias ut non labi non potuerit. Quod si tanto viro, tot virtutibus claro et insigni contigit, quid, obsecro, nobis miseris futurum est? Quare Davidis exemplum proponi sciamus nobis, ut intra positos limites nos contineamus, et ne latum unguem a Dei mandatis resiliamus: ac si quid erit a nobis peccatum, ad ipsius misericordiam confugiamus, et licet non tales simus quales esse non oportebat, nihilominus ad propositum scopum collimemus, minime dubitantes quin propitium Deum experturi simus, facile nostram infirmitatem excusantem: et nunquam permissurum, ut quantacunque sit nostra imbecillitas in dedecus et ignominiam incidamus, et de nobis hostes triumphent. Caeterum inescatum regem Achis cum principibus et consiliariis videmus praeda quam David faciebat, in cuius partem ipsum venisse non est dubitandum: et ea sic excaecatum ut non animadverterit suo id fieri detrimento: siquidem abactam ex Iudaea praedam sibi persuadet, licet de vicinis, in quos nihil moliri voluisset, ducebatur. Hinc observemus eos qui suis affectibus abripiuntur, prorsus caecutire, et modo rem faciant etiam cum alieno detrimento, non magni facere: itaque rationis et consilii expertes fieri. Quapropter quum ea sit in excaecandis hominibus avaritiae vis, et consilii rationisque expertes faciat, eam tanquam luem pestiferam fugiamus. Deinde observandum Dei opus in ludendo rege Achis, tantisper dum David longe aliis viribus populum ipsius aggrederetur, et profligaret. Davidem quidem, ut ante diximus, omni culpa liberare non possumus, sed suum opus nihilominus Deus promovit. Quare quum Achis sibi persuadet Davidem populo suo israëlitico infestum, in posterum fidelem operam sibi praestiturum, a Deo excaecatur, ut interea David salvus et incolumis conservetur, et populus israëliticus tantum tranquillitatis obtineat. Nam antea Philistaei continuis bellis Israëlitas infestabant: quos iam quiescere sinunt, existimantes Davidem ipsis infensum, quotidie novis incursionibus fatigare et depraedari. Ex quo apparet Deum admirandis, et omnem hominum opinionem superantibus modis solere suos conservare. Qui licet in multis saepe labantur, non tamen propterea a Domino deseruntur, quod coeptum in ipsis opus imperfectum nolit relinquere: sed ipsorum imperfectionibus ita medeatur, ut pedetentim eos ad plenam perfectionem deducat.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA XCVIII.

CAP. XXVIII.

1. *Factum est autem, in diebus illis congregaverunt Philistaei agmina sua, ut praepararentur ad bellum contra Israël: dixitque Achis ad David: Sciens nunc scito quoniam mecum egredieris in castris, tu et viri tui.* 2. *Dixitque David ad Achis: Nunc scies quae facturus est servus tuus. Et ait Achis ad David: Et ego custodem capitis mei ponam te cunctis diebus.* 3. *Samuel autem mortuus est, planxitque eum omnis Israël, et sepelierunt eum in Ramatha urbe sua, et Saul abstulit magos et hariolos de terra.* 4. *Congregatique sunt Philistaei, et venerunt, et castra metati sunt in Sunam: congregavit autem et Saul universum Israël, et expavit cor eius nimis.* 5. *Et vidit Saul castra Philistaeorum, et timuit, et expavit cor eius nimis.* 6. *Consuluitque Dominum, et non respondit ei, neque per somnia, neque per sacerdotes, neque per prophetas.* 7. *Dixitque Saul servis suis: Quaerite mihi mulierem habentem pythonem, et vadam ad eam, et sciscitabor per illam. Et dixerunt servi eius ad eum: Est mulier Pythonem habens in Endor.*

Considerandum hic primum nobis occurrit, quomodo suos Deus castigat, ut in rectam viam a qua deflexerant reducat. Deinde quomodo non agat cum ipsis summo iure: sed leniter in ipsos animadvertat. Superius Davidem audivimus mendaciis et simulatione persuasisse Achi, se praedari Israëlitas, quum tamen in Hamalecitas et finitimos populos irrueret. Qua in re minime dubium est quin peccaverit: siquidem debemus candide et sincere cum omnibus agere: et mendacia, licet nemini noxia, Deo tamen displicent, naturae quippe ipsius contraria. Et praeterea regem Achis a quo tam humaniter exceptus fuerat, fallebat, ut non immerito condemnetur. Iam sequitur expendendum, quomodo sit a Domino punitus: quem in eam necessitatem inducit, ut sine dolo respondere cogatur, et non sit amplius neque mendaciis, neque simulationi locus. Nam Philistaei adversus Israëlitas coacto exercitu, facere in ipsos impetum parabant. Interea David se tutum existimabat, quod in ipsius facta non amplius inquireretur, et rex Achis tantum ipsi fideret, ut in praedae partem veniens, quam David agebat, sibi satisfactum existimaret: sed Deus haec illi otia tollit: siquidem ab Achis vocatus iubetur in castra venire adversus Israëlitas, ac proinde armis infestare Dei populum: cuius tamen ipse dux et caput a Domino constitutus fuerat. Qua ratione ius dignitatis regiae amittebat in eos insurgens quorum caput erat constitutus. Neque vero superfuit ullus excusationi locus, quandoquidem millies potius occumbere quam hoc suscipere debuit. Cogitur itaque ab Achis: quod sibi malum accersivit quum se regi Achis initio submisit, et iugum istud imponi sibi permisit: debebat enim sibi cavere, et speciosa aliqua ratione se excusare: sed coniecit se ipsemet in hos laqueos, dictitans se praedam egisse de Israëlitis, unde factum ut Achis hoc credens voluerit in castris illum tanquam Israëlitis infensum secum habere. Sed ex altera parte misertum fuisse ipsius Deum videmus quod eum hac correctione castigatum periculo quod sibi crearat exemit. Atque haec duo sunt praecipua capita initio huius historiae observanda. Nos itaque discamus, variis nos curis et difficultatibus undique urgentibus, non iniicere tamen conscientiis nostris laqueos, neque ad illicita remedia confugere: quandoquidem malum potius ea ratione gravius faceremus. David quidem profecto hominum iudicio non poterat se aliter apud Philistaeos tueri, quam mentiendo et simulando se Iudaeis infestum ipsos praedari, adeo ut difficultas in quam fuerat coniectus videatur illum apud homines excusare, sed apud Deum non est simulationi neque mendacio locus, qui vitae integritatem et innocentiam requirit: ideoque David pessime sibi apud Deum consuluit, quemadmodum ex ipso exitu satis apparet. Quamobrem quaecunque difficultates nos undique constringant, ex quibus nullus detur exitus, et undique urgeant angustiae: summopere tamen caveamus ne simulationibus et mendaciis, quibus Deus graviter offenditur, ex illis emergere studeamus, ne laqueum nobis arctius nectamus, et quo magis nobis videbimur a periculo tuti, eo profundius in illud a Domino immergamus et merito quidem. Quare quo sumus ad hoc vitium natura procliviores, eo diligentius meditanda est haec doctrina, et serio Deus invocandus ut suo spiritu nos regat, et in integritate ac in innocentia vitae conservet, ne unquam aut ad laevam aut ad dextram declinemus, et ne pravis consiliis et simulationibus abduci nos patiamur a recta semita, sed ut ipse potius suggerat quae facienda et dicenda sunt. Et hodie praesertim utilis est haec doctrina, quum videmus adeo corruptos homines ut simulationis, malitiae, perfidiae, invidiae denique pleni sint, ut bonis viris undique insidiae struantur, et vix os aperire possint quin deprehendantur. Tunc igitur maxime usurpanda nobis est doctrina haec et Deus invocandus, ut si nobis cum versipellibus et dolosis hominibus conversandum est, eam nobis prudentiam suggerat quae sit a malitia fraudibus et dolis aliena, nosque rectam viam insistentes, sic tueatur suo spiritu, ut nullis dolis decipiamur. Caeterum si quando nos a recto aberrantes punierit, sciamus non deberi nobis aliud privilegium quam Davidi, cui Deum minime pepercisse videmus: ideoque collum sub-

mittamus, et patienter Domini castigationem admittamus, si vel mendaciis, vel simulatione, vel alia quavis ratione a recta via recedentes ex difficultatibus emergere conati fuerimus. Deo itaque nos virgis suis in rectam viam revocante merito id fieri agnoscamus, neque ipsius iudiciis unquam obloquamur: quandoquidem Davidem tot Dei donis et gratiis insignem videmus non aliter exceptum.

Interim vero singularis misericordiae divinae exemplum apparet in Davide, quem Deus in extremum vitae discrimen vocatum repente, et praeter hominum opinionem ex eo liberat, non secus ac si quis se filium suum comprehensum simularet, vel in foveam, vel in ignem coniicere velle, quo facto filius ille sic terreatur, ut morti se proximum existimet, licet eum tamen pater manu teneat, et ipsum perdendi animum non habeat: sed ea ratione castigatum filium velit in posterum sapere, et admissi peccati memorem esse, ne amplius in idem recidat. Non alia ratione Deus erga servum Davidem se gessit, quum rex Achis vocatum eum iubet se in bellum adversus Israëlitas proficiscentem sequi. Davidi profecto longe consultius fuisset collum frangere quam passum unum ad bellum ecclesiae inferendum promovere, quandoquidem ea ratione promissionibus omnibus divinis nuncium remisisset. Sed tamen in eam necessitatem nunc redigitur, merito poenas ab eo exigente divina iustitia de mendacio et simulatione, ut serio iam facere cogatur, quod se facere antea mentiebatur: adeoque urgetur ut Achis eum dicat velle se habere in posterum custodem sui capitis: ut iam dissimulationi locus nullus supersit, sed strenue se Davidem oporteat gerere, et sanguine fidelium, et eorum qui Dei populus censebantur manus polluere. Denique fortem et strenuum fieri Davidem oportebat populi Dei caede: ideoque hominum opinione non poterat non provocare in se suumque caput horrendam Dei vindictam, et multorum criminum reus apud Deum fieri. Sed Deus admirabili quadam ratione est hic operatus, siquidem viros principes et gubernatores ac duces Philistaeorum, qui autoritate apud regem Achis valebant excitavit qui regi persuaderent, ut Davidem a se dimitteret. Non angelus e coelo missus, non aliquis propheta, sed ipsi Philistaei Davidem liberant, et imminenti periculo eximunt, ut ipsorum castris excedens, nihil contra conscientiam, nihil contra fas admittat. Quanquam etiam ut postea videbimus, alia ratione se potuit defendere verum tamen quo propius accedebat ad regni possessionem, eo gravioribus tentatus est afflictionibus: ex quibus admirabili ratione est erutus: adeo ut Davidi oblata sit occasio non exigua cognoscendi Deum ad se castigandum manum extulisse: sed non tamen percussisse contentum virgas ostendisse absque ictu et poenis quas erat promeritus. In quo nobis eximium speculum proponitur in quo quid nobis sit in istiusmodi casibus agendum docemur.

Caeterum circumstantiae quae hic notantur non sunt sine observatione praetereundae; *Samuelem fuisse mortuum, et sepultum in urbe sua Ramatha:* quanquam obiter ista nunc memorantur, ut Saul destitutus fuisse consilio post Saulis*) mortem ostendatur, ideoque nullum aliud ipsi remedium fuisse quam ad Pythonissam confugere: ideoque etiam nominatim fit mentio Pythonissarum ex tota regione a Saule eiectarum et sublatarum, ex divinae legis mandato. Iam vero incredulitatis arguitur, quum ad diabolicas revelationes confugisse dicitur, quandoquidem ipsi Deus oraculo respondere denegabat. Quod vero Samuel mortuus fuisse dicitur, ex eo coniicere possumus Saulem vivo ipso potuisse tanquam a Dei propheta consilium aliquando capere: atque adeo licet ipsi prophetae fuisset infensus propter nuncium ipsi allatum, de adimendo regno, quod ad tempus obtinuerat, et de maledictione Domini in quam sua rebellione incurrerat: nihilominus tamen ut Dei prophetam coluisse et reveritum fuisse: ut in homine isto repugnantes inter se affectus videre liceat, tanquam fluctus maris sese mutuo collidentes. Quare Saul hinc quidem tanquam immanis bellua furorem suum despumat, quum se regia dignitate divino decreto excidisse animadvertit: inde vero tanquam fraeno constringitur, et vel invitus divino verbo se subiicere, et illi obediens esse cogitur. Nos vero contra hoc exemplo discamus non esse duplices neque fucati. Quid enim nobis miseris fiet, si Saulem imitati fuerimus? Sed potius candide et sincere negotia nostra conficiamus. Neque enim Deus ferre potest se coli ex parte, et homines, ut scriptura loquitur, habere cor et cor.

Quae deinceps sequuntur de exterminatis ex tota regione a Saule veneficis et incantatoribus, ad ipsius laudem faciunt. Deus sane corruptionem abominabilem sui cultus esse declaraverat, et nominatim e terra tolli iusserat omnes divinatores et incantatores. Quod vero feminae plerumque in haec vitia pronae sunt, ideo de illis hic potissimum fit mentio: et in lege, licet aliquando viri nominentur, tamen omnes incantatrices et veneficae interfici iubentur. Quare vero Deus illius sexus potius quam virilis meminit tam expresse, cuius potius propter fragilitatem misereri debere videbatur, et non eodem cum viris supplicio afficere? Sed Deus ita voluit ingravescente vitio, graviora etiam adversus illud in quemvis sexum statui supplicia. Sic fures alibi saevioribus, alibi mitioribus poenis puniuntur. Denique crescentibus delictis, veluti blasphe-

*) *Lege:* Samuelis.

miis, adulteriis, scortationibus, poenas etiam augeri oportet, ut earum gravitas a peccando deterreat. Idcirco igitur Deus expresse omnes veneficas et incantatrices capitis supplicio affici iussit: quod lex Dei generalis esset: de non ferendis inultis ullis divinationibus: quod illis homines ludere Satan sit solitus: et ea sit humanae naturae corruptio, ut quae sunt cognitione digna et necessaria negligat, et potius omne studium in res curiosas et inutiles convertat, et inanibus speculationibus animum pascat. Sed in primis si qua nos angit difficultas et sollicitudo, non quiescimus quin qualis sit futurus exitus certiores fiamus: si quid suscipimus eventum scire cupimus. Qua ratione sibi facilem petit viam Satan ad homines decipiendos vanis illusionibus, qui sponte curiositati indulgent. Sed tamen speciosus fuit praetextus, venefici enim et divinatores revelationis nomen semper adferunt. Revelationem autem omnem a Deo manare sibi omnes persuadent, adeo ut qui ad veneficia sese applicuerunt, sibi videantur habere Deum propitium, et cum eo familiaritatem habere, et consiliorum ipsius arcana rimari. Inde fit ut divinationis ars nefaria, specioso tamen virtutis nomine tegatur: quum tamen diabolis servierint, qui se Dei voluntatem sciscitari putabant. Quamobrem divina lege quodvis divinationum genus damnatum est. Neque enim una tantum voce divinationes damnat, sed illarum varias species enumerat: ac prohibet nominatim lege sua ne ex sideribus aut aliis signis e coelo de futuris inquirant, nec ex mortuis neque ex auspicio: denique vetat ad familiares spiritus confugere vel ex ipsis rerum futurarum eventus sciscitari, ut omnem excusationem tollat populo si talibus imposturis et illusionibus animum adiecerit: et cautionem adhibere illos doceat ne se istiusmodi flagitiis corrumpi patiantur. Idcirco itaque Deus non tantum in genere divinationem aut beneficium prohibuit: verum nominatim etiam aliarum specierum meminit, ne si tantum unum genus dixisset exciperent homines, non fuisse prohibitum auspicium, quod aves sint bonae Dei res creatae, ac proinde non claudendos oculos si Deus signa velit nos ex ipsis accipere futurorum: denique nisi semel ansam istiusmodi hominum curiositati Deus praecidisset nihil non sibi hac in re homines permisissent: diabolus vero etiam alia ex parte nobis insidiatur et incautos istiusmodi praestigiis obruit, quod tentationibus resistere vigilando non didicerimus. Cavendae sunt itaque omnes diaboli fraudes, ut si aliquam evaserimus ab alia nobis metuamus, Deumque assidue precemur, ut pro sua misericordia nos tueatur et in tam densis istius mundi tenebris nostras mentes suo spiritu et splendore illustret eaque prudentia et intelligentia exornet, qua constanter adversus quaslibet tentationes subsistamus, et a recta via deduci nos nunquam sinamus. Porro quod Pythonissae mulieris mentio fit, ab ethnicis promanavit, apud quos fuit divinationis genus quo impuri spiritus sese humanis corporibus insinuantes, edebant oracula, et divini illi vocabantur Pythones. Quod genus divinationum per Pythones factarum Deus diserte prohibuit populo suo, praeter alias divinationum species Deuteronomii 18. Et ne populus conquerendi occasionem illam haberet quasi sua conditio deterior esset quam aliorum populorum, qui suos vates et divinos habebant, quibus tamen ipse Dei populus privaretur, Deus pollicitus est se daturum ipsis quo contentos esse oporteat: nimirum praeter legem suam quae firma et immota esse debebat ipsis vitae regula, daturum etiam prophetas, fidos voluntatis ipsius interpretes. Hanc ob causam Deus graviter apud Esaiam populum increpat, quod consulerent Pythones aut ariolos qui pipiunt et qui mussitant et quod pro viventibus mortuos interrogarent, eosque iubet legem Domini consulere, quod in illa habeant testimonia satis manifesta divinae voluntatis et facultatem inquirendi de omnibus quae ad salutem ipsorum faciunt. Denique Deus eos in verbi sui simplicitate retineri voluit in quo tanquam unico sapientiae scopo salus nostra consistit: ideoque reliquas omnes gentium divinandi species esse reiiciendas, et quaecunque appareat extrinsecus boni species, tamen omnino abolendas. Et hanc legem adhuc vim suam hodie retinere apud Christianos non est dubitandum, ac proinde impuros quosdam ac profanos homines verbi divini contemptores procul eliminandos, qui ridiculum esse arbitrantur istiusmodi veneficos et divinos velle exterminare, quasi Deus per prophetas suos loquutus deceptus sit prohibendo divinationum praestigiarumque omne genus, quibus Satan hominibus imponere et mentes ipsorum fascinare consuevit. Diaboli igitur fraudes et naturam humano generi inimicam summopere cavendam nobis sciamus: quod quum sit natura mendax, mille fraudes habeat, quibus miseros mortales pellectos a recta via deducat. Quidquid igitur Dei lege prohibitum est, pro viribus nostris fugiamus, nosque in ipsius populo censeri non posse nisi ab omnibus istis pollutionibus puros agnoscamus. Et quandoquidem populum israëliticum, accepta licet divina lege, videmus tam proclivem ad hoc vitium fuisse, eo cautiores simus in fugiendis diaboli fraudibus: neque enim meliores sumus Iudaeis, quos si diabolus adeo fascinavit, ut tam expressum Dei mandatum contemnerent, et in contrarium vitium ruerent, longe maiorem vim in nobis fallendis et decipiendis, nisi nobis caveamus, habiturus est. Quapropter intra verbi divini cancellos contineri nos oportet, et in ipsius timore noctesque diesque versari, et curiosam scientiam pro viribus reiicere: nihil aliud scire appetentes quam quod ipse Deus

scire nos voluerit de rebus futuris. Nam quod ad animarum nostrarum regimen attinet, legem, prophetas et evangelium habemus certam et indubitatam regulam, qua ad Deum deducamur. Atque etiam accedit beneficium, puta divini verbi expositio ex qua quid utile sit nobis, quid necessarium scire possumus. Quod autem politiam et reipublicae statum attinet, scientiarum humanarum notitiam habemus, ex quibus quid facto sit opus discimus. Quibus omnibus contentos oportet nos summopere cavere ne tanquam equi efferati lasciviamus, et in ea quae nosse nos nihil attinet curiosius inquiramus: quod tamen vitium hodie magnopere in multis obtinet, et quidem viris principibus, qui suos aruspices, suos divinos secum ducunt et coniuratores ordinarios. Quod crimen gravissimum quum Deus tam severiter condemnaverit, non dubium est quin isti coram Deo rei illius facti gravissimas tandem poenas luant. Unus itaque Deus vivis et mortuis sufficiat. Unus sit nostra salus et ad illam via.

Porro Saulem aliquis dixerit gravius hic a Deo puniri quam meritus videatur, quod quum divinos et incantatores e terra iuxta Dei praeceptum sustulisset, misericordiam saltem a Deo consequi mereretur, ut pro benefactis Deus illi suam gratiam rependeret. Sed animadvertendum, non esse satis bene aliquem coepisse nisi ad extremum usque perrexerit. Bene itaque coeperat Saul exterminans divinos et incantatores ex Iudaea, sed non fuit diuturnus zelus ipsius: quandoquidem paene momento ad Pythones reversus est, quos antea exterminavit, ita ut cum Deo et impuro spiritu cultum partiatur. Atqui nos rectam viam oportet insistere nusquam neque ad laevam neque ad dextram deflectantes. Caeterum hinc etiam observandum, positis licet bonis legibus, nunquam tamen homines sic illas observare quin aliquis semper inter eos abusus obtineat. Exempli gratia, Saul in tota Iudaea prohibuit ad divinos aut incantatores confugere, et quidem veneficos et veneficas iussit etiam morte puniri, ut videatur tam flagitiosis hominibus terra fuisse repurgata: sed tamen ipsimet ministri suggerunt ipsi esse in Endor quandam Pythonissam. Annon, obsecro, ministrorum regis officium erat legem diligenter observare et adversus eam delinquentes ad regem deferre? Quomodo igitur ministri illi publici, qui legis autoritatem tueri debebant, veneficam illam Pythonissam tulerunt? Sic sane solent plerumque autoritate pollentes ad istiusmodi vitia caecutire, et licet ore se profiteantur Dei gloriam et honorem pro viribus promovere velle, populique salutem procurare, re ipsa tamen vultum simulasse comperiantur, et ad vitia manifesta caligasse, et in utramque partem fluctuasse. Hic locus igitur admonet omnes eos qui ad rerum gubernacula sedent, ut videant ne simulate sese in Dei negotio gerant: sed potius candide omnia administrent, ne spiritus divini sententia iudicentur. Quemadmodum enim Saulis ministri notantur divina sententia sic et istos olim Deo rationem esse reddituros certum est. Quare enim positae sunt leges, nisi ut ad amussim observentur? Nae summus Dei contemptus est positas leges abrumpere et violare. Profecto qui iuri praefecti sunt, dare operam debent ut ipsimet sint lex populis quibus nulladum lex proposita est. Sed si positae sunt leges ad rei publicae vel regionis conservationem, ne pili quidem faciendae sunt nisi ad amussim observentur. Summam enim confusione invehi necesse est in respublicas aut regna, in quibus magistratus non timentur, aut ad vitia connivent. Sed quoniam isti homines Dei nomine abutuntur ad suam turpitudinem occultandam, ideo quas tulerint leges adversus se ipsos positas experientur, Neque vero tantum haec ad iudices et primarios autoritatis viros pertinent, sed etiam ad ipsorum ministros, et ad omnes denique cives, quos scire oportet Deum latarum legum abusum non inultum relicturum. Porro minime metuendum est, ne nimia sit in iudiciis severitas, quum reprimenda sunt maleficia ad quae natura omnes sunt proclives. Saul igitur hoc loco sic commendatur a spiritu sancto, quod veneficos et divinos exterminarit, ut interim alia ex parte condemnetur cum suis ministris, quod Pythonissam tulerint, ad cuius oracula multi confugiebant, quod non sine summo flagitio fieri poterat, quum impune ad illam multi concurrerent.

Porro quod Saul Dominum consuluit, dignum laude quidem fuit: quod vero Deus non respondit, iusta fuit punitio peccatorum quae antea commiserat, sed in primis consideranda illa verba sunt, quibus dicitur Saul conspectis Philisthaeorum castris vehementer timuisse, et expavisse cor eius nimis. Timere enim potius ille quidem, sed non tamen expavescere debuit. Quid ita? Nempe iustum Dei iudicium est in verbi sui contemptores pavor ille et trepidatio, ut qui Deum non timent, illi homines, imo umbram suam expavescant: Saul adversus Deum insana quadam arrogantia cum crudelitate coniuncta insurrexerat et cornibus ipsum coelum petere, Deoque, veluti bellum inferre visus fuerat. Nunc igitur illum oportet istius arrogantiae praemium auferre, et conspectis hostibus expavescere. Equidem fateor fideles ad periculorum obiecta commoveri, quandoquidem non sunt insensibiles, sed metum ipsorum Deus ita temperat, ut in ipso conquiescant, certo persuasi nunquam ipsis divinum auxilium defuturum, ideoque seque resque suas in ipsius manibus reponunt. En qua ratione Deus servorum metum mitigat, et in mediis afflictionibus et difficultatibus summae consolationis et tranquillitatis argumentum ipsis suppeditat in Deo speran-

tibus, suamque in ipso fiduciam collocantibus, improbi contra ad levissimum strepitum, vel ad motum folii trepidant, et quiescere non possunt, nec sedari ipsorum metus periculorum, quae capitibus ipsorum imminere videntur, non secus ac si coelum ipsum in ipsorum capita corrueret, ideoque quod non est periculum formidant. Ac sane speciale filiorum Dei privilegium est pax et tranquillitas animorum, quam ob causam Paulus ait pacem illam adferre victoriam omnibus superatis difficultatibus. Ostendit igitur Paulus quietam et tranquillam mentem esse speciale Dei privilegium quum ad eum confugimus, et in ipso fiduciam omnem nostram collocamus. Contra vero contumaciam ac rebellionem in Deum adferre animi perturbationem perpetuam, eamque talem tantumque metum iniicere contumacibus, ut sine occasione veluti oestro quodam perciti et furiis agitati quiescere nequeant, Deo varia obiecta mittente, ut nusquam quieti nusquam tuti esse possint. Hanc ob causam nominatim in lege Deus minatur fore ut improbi habeant cor tremulum et quaerant: Quis crastinum reducat, quis noctem transire faciat? Non abs re igitur immissus est tantus Sauli pavor, quod antea tam licenter tamque arroganter veluti laxis habenis Dei iugum excussisset, et sibi plus quam licebat permisisset. Quod vero Deus iam ad ipsius preces obsurduit, et responsum ab ipso non accepit, merito ipsius factum est.

Quod autem dicitur Deus, neque per Urim neque per Thumim illi respondisse, refertur ad morem illum, de quo apud Mosem in Numeris agitur, quo solebat Deus sese revelare, per visiones et somnia prophetiis adiunctis. Fuit autem prophetarum propria visio per Urim et Thumim quod possent illi rationem eorum quae viderant reddere, quum alii tantum in somniis viderent quae Deus revelabat. Iam igitur Saul ad Deum contendit, et orat ut sibi patefaciat quid facto sit opus, sive per somnium, ut saepe alias, sive per prophetiam, ut non dubium sit quin eos consuluerit, qui prophetiae donum habebant, ut gratiam apud Dominum impetraret. Prophetas igitur, mortuo Samuele convocasse videtur, et ad summum sacerdotem etiam confugisse quo spectare videtur illa vox Urim. Quare vero Deus, obsecro, illum ad se confugientem non audiit? Sane non apparuit per somnia. Quoniam enim Saul in pertinacia sua occaluerat, et in pervicacia indormierat, quare Deus sese illi subiiceret? quare illi responderet qui Davidem ultro, nulla provocatus iniuria, tam diu, tam crudeliter et inhumane persequutus fuerat? Deusne dignaretur foedum illud et putidum vas gratia sancti sui spiritus imbuere? nimia sane illa Dei donorum profanatio fuisset. Hanc igitur ob causam Deus vultum suum ab illo abscondit, et a se reiicit neque per somnum, neque per aliam ullam visionem ipsi respondens. Quod vero Saul prophetas videtur reveritus, et in primis Samuelem, mera fuit illa simulatio. Annon enim adversus Samuelem stomachatus est Dei iudicium ipsi denunciantem? Nae illum perpetuo fraenum dentibus suis arrodisse, et apud se iram suam concoxisse et malitiam fovisse apparet, licet foris nescio quam honoris et reverentiae speciem prae se ferret, erga eum quem nullis modis contemnere poterat, ideoque indignum fuisse cui Deus per prophetas responderet, sed a Dei gratia merito excidisse apparet, quum praesertim cruenta illa sacerdotum caede manus polluisset. Porro Urim erat in sacerdotali vestimento insignis lapis, singulari quodam lumine splendens, quemadmodum et ipsa vox indicat quae splendorem significat. Et hic splendor lapidis erat signum prophetiae accipiendae prout necessitas postularet, Deo ipso veluti micante in tenebris in quo solo omnis perfectio est et integritas. Erat autem sacerdotis proprium per Urim et Thumim inrerrogare: si quidem summus sacerdos erat Domini nostri Iesu Christu figura, quae tamen revelationis gratia aliis etiam sacerdotibus communicabatur. Quantam vero sacerdotum stragem et lanienam uno die Saul fecerat, ea ratione veluti Dei sanctuarium foedarat et adversus ipsum Deum summa arrogantia et contemptu insurrexerat, omnemque religionem profligare visus fuerat? Quo igitur, obsecro, pudore profanus ille Deum consulebat sibique vel per somnia, vel per sacerdotes et prophetas consilium dari postulabat? Neque enim per ipsum steterat quin proles omnis sacerdotalis, ipsumque sacerdotium aboleretur, caesis sacerdotibus, solo Abiathare elapso, cuius ministerio Davidem voluit Deus in summis illis difficultatibus, et angustiis aliquo modo recreare. Nae sublato sacerdotis, in quo totius mundi salus consistit, salutari consilio, fideles omnes variis difficultatibus privare velle videbatur. Qua igitur fronte flagitiosus ille consilium a Domino petebat per prophetas, quos summo flagitio caesos profligatosque voluerat? Sed ita solent omnes Dei contemptores, qui postquam ad quaelibet flagitia animam addixerunt, ore impudenti non metuunt in magnis difficultatibus Dei auxilium implorare: quod nisi Deus ex ipsorum arbitrio attulerit, anguntur et stomachantur adversus Dominum, querentes nullum esse apud Deum misericordiae locum. Sic multos hodie videas multorum flagitiorum reos, et gravissima supplicia commeritos, si vel verbo crimen fateantur, et nonnihil lacrymentur, existimare magnam sibi iniuriam fieri, nisi statim crimine liberentur et absolvantur. Quod Sauli contigisse hoc loco videmus, quum effraenata quadam impudentia divinum oraculum per prophetas sciscitabatur quorum tamen sanguine manus foedarat, ut non mirum sit spe sua illum excidisse. Hoc igitur exemplo

discamus Deum consulturi cum omni modestia accedere, ab omni saevitia et crudelitate abstinere, certo persuasi nunquam defuturum nobis divinum auxilium. Scimus enim verum illud esse prophetae dictum, aurem Domini non magis quam olim obsurduisse: nam si olim Deus ad se confugientes exaudiit, ne dubitemus quin facilem et benignum se praebeat rite invocantibus: neque enim brachium eius, id est vis eius ac potentia imminuta est, ut non possit ad se confugientes, sicut olim fecit, adiuvare. Unde igitur accidit ut saepe vanae et irritae preces sint et spe nostra excidisse videamur? nempe peccata nostra veluti repagulis quibusdam Dei gratiam a nobis intercludunt, et iniquitates nostrae divortium a Deo faciunt et tanquam immensam abyssum inter Deum et nos iniiciunt. Hinc saepe fit ut Dei misericordia non perveniat ad nos, et ipsius virtute non sublevemur. Quamobrem ad Deum vera fide et poenitentia, quae ipsum nobis conciliet, convertamur: certum enim est nos seria peccatorum poenitentia tactos misericordiam a Deo consequuturos, modo promissiones ipsius non dubitanter amplectamur. Non ita fuit Saul comparatus neque hac modestia, humilitate, poenitentia, ac fide Deum compellavit, ut merito reiectus sit a Domino et in eo impleta sit comminatio illa Dei per prophetam facta. Clamabitis, inquid, sed non exaudiemini eo die. Quamdiu Saul in honore prophetas habens Deum invocavit, auxilium ipsius sensit, iam vero caesis Domini sacerdotibus mercedem suam recipit. Et ille quidem eiulat, et tanquam taurus mugit, sed sine auxilio tamen, quo indignus erat: quandoquidem non tangebatur seria peccatorum μετανοίᾳ: ut necesse sit ipsum quam in suum caput accersiverat Dei maledictionem experiri, sicut ante vidimus et deinceps pluribus visuri sumus.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA XCIX.

7. *Dixitque Saul servis suis: Quaerite mihi mulierem habentem pythonem, et vadam ad eam, et sciscitabor per illam. Et dixerunt servi eius ad eum: Est mulier pythonem habens in Endor.* 8. *Mutavit ergo habitum suum, vestitusque est aliis vestimentis, et abiit ipse, et duo viri cum eo, veneruntque ad mulierem nocte, et ait illi: Divina mihi in pythone, et suscita mihi quem dixero tibi.* 9. *Et ait mulier ad eum: Ecce tu nosti quanta fecerit Saul, et quomodo eraserit magos et hariolos de terra, quare ergo insidiaris animae meae, ut occidar?* 10. *Et iuravit ei Saul in Domino, dicens: Vivit Dominus quia non eveniet tibi quidquam mali propter hanc rem.* 11. *Dixitque ei mulier: Quem suscitabo tibi? Qui ait, Samuelem mihi suscita.* 12. *Quum autem vidisset mulier Samuelem, exclamavit voce magna et dixit ad Saul: Quare imposuisti mihi? tu es enim Saul.* 13. *Dixitque ei rex: Noli timere: quid vidisti? Et ait mulier ad Saul, deos vidi adscendentes de terra.* 14. *Dixitque ei: Qualis est forma eius? Quae ait: Vir senex adscendit, et ipse amictus est pallio. Et intellexit Saul quod Samuel esset, et inclinavit se super faciem suam in terra et adoravit.*

Hesterna concione docere coepimus Saulem de Dei gratia desperantem ad mulierem pythonissam et veneficam quae futura ipsi praediceret confugisse. Sane Deus illi se consulenti non responderat: minime tamen propterea surdus aut mutus: sed quoniam, ut ante diximus, indignum se Saul Dei gratia reddiderat, Deus enim naturam suam nunquam mutat et firmum illud est quod deinde propheta cecinit, Deum vera fide et veritate ipsum invocantibus semper adesse et opportuno auxilio iuvare. Quare igitur Sauli non respondebat? Propter iniquitates quibus sic a Deo separabatur ut indignus esset qui gratiam apud Deum reperiret. Ac sane quoties impuri homines ficto et simulato corde ad Deum accedunt, precibus ipsum sollicitaturi, perinde est ac si quis aliquem compellaturus, ad unum atque alterum miliare recederet, deinde ex eo loco ipsum alloqueretur. Quod sane valde ridiculum fore apparet. Eadem est omnium incredulorum ratio qui necessitate quadam impulsi deiiciuntur coram Deo et summa humilitate Dei misericordiam implorant et auxilium in rebus angustis ab ipso expetunt, quum tamen Deo terga vertant et eius conspectum quantum in ipsis est fugiant, quemadmodum fecisse Saulem apparet. Equidem fateor hominum iustissimos non eo studio et zelo quo par est ad Deum assurgere, nisi ipsius misericordia praeveniantur. Ecquid enim aliud sumus nisi lutum foetidum et lumbrici humi reptantes, denique mera corruptio? Nam et qui perfectissimi inter homines videntur, multis adhuc vitiis tenentur, adeo ut si iure summo Deus agat cum illis merito possit tanquam indignos reiicere. Verumtamen si nos ipsi explorantes et sine fuco Deum offendisse confitentes malum oderimus quod in nobis est, et ad ipsius misericordiam sine hypocrisi et simulatione confugerimus, certum est nos Deum semper nobis propitium et in preces nostras intentum reperturos, et apertum gratiae ipsius ostium futurum nobis, et omnibus curis nostris ac difficultatibus subventurum.

Longe vero aliter affectus fuit Saul, qui semper in malitia sua perseveravit et occalluit. Nam si ille sincero animo crimina quae Davidem persequendo admiserat fassus fuisset, et poenitentiam

egisset, ac sacerdotum horrendam illam stragem a se factam horruisset et graviter apud Deum ingemuisset, cuius veritati, promissioni nimirum Davidi factae restiterat, et coram Deo audita sententia adversus se per Samuelem certa se humiliasset, quod Dei voluntati morem non gessisset, certum est Deum ipsi responsurum fuisse et non venturum ipsum in tantam desperationem. Observandum nobis utile exemplum, et ex eo discendum, oportere ad Deum in rebus angustis confugientes in se ipsos inquirere, et accurate singula peccata examinare etsi nemo illa satis potest comprehendere, quorum infinitus est numerus, sed ita tamen inspicienda ut vera humilitate deiiciamur, et ea tristitia in nobis generetur et cordis aegritudo, quae ad reddendam Deo gloriam impellat, et ad agnitionem adducat illius mortis aeternae quam nostris peccatis promeriti sumus, sic tamen ut de ipsius misericordia non desperemus. Quod si a nobis fiat, certum est Deum ipsum nobis obviam venturum, et re ipsa perfecturum quod per Esaiam prophetam dixit: nempe nos antequam ad ipsum invocandum apertum os habeamus, manum ad nostrum auxilium extendisse. Sin vero contra miseros illos et detestabiles homines imitati fuerimus qui tam diabolum quam Deum advocant, et se dicunt, nisi a Deo habeantur, a diabolo receptum iri, quibus nisi Deus primo statim tempore ex animi sententia respondeat statim desperant, et auxilium ab ipso non amplius exspectant, siquidem sola exspectatio ipsos ad Deum fecit assurgere, peiores sane detestabili isto Saule reperiemus. Itaque discamus illius exemplo sapere, ut si Deus nobis aliquando propter peccata succensuerit, eo magis ad nos ipsos explorandos et examinandos incitemur, ut cognitis peccatis coram Deo sic ingemiscamus ut gratiam et misericordiam ab ipso consequamur: nam scimus quid doceat nos propheta, quum ait: Dominum exspectabo, etsi faciem suam a me occultaverit et mei oblitus esse videatur. Deo igitur irae suae signa dante et a nobis averso nostrique hominum opinione oblito, ingenue agnoscamus nos id quidem promeritos, sed nihilominus tamen patienter eius gratiam praestolemur et indesinentibus votis ipsius gratiam imploremus et fortiter omnibus tentationibus resistamus.

Praeterea docuimus legem de tollendis magis, veneficis et divinatoribus non fuisse a Saulis ministris observatam, siquidem pythonissa mulier in illa regione inventa est ad quam ipse Saul ministrorum suorum consilio mittitur, qui sciebant eam eo loco esse et per spiritus familiares accedentibus responsa dare: et eo loco diximus oportere legum divinarum eam esse vim, ut nulli impune liceat peccare, ne hic puniatur, alter vero impunitus maneat, quae summa coram Deo abominatio est: conspicuum hoc in Saule fiet si accedentem ipsum ad veneficam istam intueamur. Itaque sequitur ipsum mutato habitu et assumptis aliis vestimentis abiisse nocte ad mulierem illam, tanquam aliquem ex vulgo, et rogasse ut divinaret sibi in pythone et suscitaret quem diceret. Nae duo hic valde inter se contraria videmus: nam antea Saul interfecerat omnes veneficas et repurgata fuerat regio istis corruptelis et officio functus fuerat in lege divina exsequenda: iam vero ipsemet contra legis divinae mandatum venit ad mulierem, petiturus ab ipsa quis futurus esset eventus earum difficultatum in quas inciderat: horrendum profecto flagitium praesertim quum Deus nominatim vetuerit, ne quis ex populo suo cum diabolis, cum divinis, et veneficis conversaretur, et ab illis inquireret quae scire illos Deus nollet. Itaque Deus lege sua non simpliciter morti adiudicavit illos homines, sed cum ipsis familiaritatem haberi prohibuit, et illorum pollutionibus et idololatriis communicare. Iam vero Saul, cuius antea singulare studium fuisse videbatur in lege Dei implenda, diabolo se subiicit et honorem exhibet in istius pythonissae persona. Dignum sane consideratione exemplum, ex quo discamus rectam semper viam insistere, quae nobis verbo Dei praescribitur, et nunquam ab ipsa vel ad dextram, vel ad laevam deflectere. Nam si semel atque iterum eximium aliquod opus fecerimus, deinde in contrarium feramur, tantum abest ut priora benefacta nos ad Deum deducant, gratosque et acceptos ipsi faciant, ut contra maiorem in nos condemnationem accersant. Exemplo esto Iehu ille, qui zelo quodam omnes qui ex familia Achabi supererant morti dederat Domini iussu, quandoquidem per prophetam iussus erat divinam istam vindictam de domo Achabi sumere: quoniam enim domus Achabi sese horrenda idololatria corruperat, et Dei cultum abiecerat, Deus iusto suo iudicio voluit eam morti adduci, et Iehu istam vindictam commisit. Itaque Iehu fervore quodam animi, Domini quidem iussum implevit, sed ipse postea ad easdem superstitiones defecit, quae antea tam severe vindicarat, et idololatricum cultum cum Dei viventis cultu permiscuit, et religionem corrumpi et adulterari permisit. Sed quis tandem huius furoris exitus? nempe Deus easdem illi quas aliis poenas minatus est. Quantum igitur apparet esse flagitium, quanta iniustitia, si quis iudex eorundem criminum convictorum alium hodie puniat, cras alterum impune dimittat? Nonne est ingens Dei ipsius legumque divinarum contemptus: nam sane si isti homines serio divini honoris studio et fervore ducerentur quod semel bene coepissent melius in dies perficerent. Caveant igitur istis exemplis iudices ne simile crimen in hoc quidem puniant, in illo vero impunitum relin-

quant, caveant ne in miseros infimae plebis homines sententiam ferant, et alios aliqua autoritate et gratia pollentes impunitos relinquant, et favore gratiaque ipsorum maleficia tegant: ac proinde metuant, ne in se ipsos coram Deo sententiam ferant et mortem quam aliis intulerunt, in se ipsos accersant: nam etsi illi quidem non affigantur cruci, aut alio aliquo istiusmodi supplicio ab hominibus afficiantur, Dei tamen vindictam effugere nunquam poterunt quin coram ipsius solio condemnati misere in his terris vitam finiant, vel tandem ultimam condemnationem sustineant. Multos sane istiusmodi homines hodie videas Sauli non absimiles, neque tamen vestimenta mutantes ut fecit ille, in ea vitia consentientes quae prius sua sententia condemnarunt, in quibus nulla est integritas et quorum apparet hypocrisis et in Deum perfidia, cui se pulchre satisfecisse arbitrantur si in facto aliquo iustitiam exerceant, et in aliis multis aperte iniusti sint. Profecto isti homines non sunt absimiles debitori qui multis nominibus adstrictus, et alieno aere obrutus, satisfecisse putat se creditoribus si parte aliqua se exsolverit. At non ita Deus vult coli ab hominibus, cuius cultum oportet esse sincerum et ab omni parte purum, sic ut agnoscamus nos a Deo nostra omnia accepisse, eique gratias dignas agamus, eodemque semper in ipsius cultu perseveremus. Quamobrem istud Saulis exemplum hoc diligentius expendamus, quod Deus scriptis mandari voluit, ut quum Saulem videmus maleficos, sicuti Deus iusserat, punisse, et deinde ad veneficam confugisse et se diabolo subiecisse: discamus malum fugere et condemnare tam in nobis ipsis quam in aliis sine ulla προσωποληψίᾳ, et nunquam a recta verbi divini norma deflectere. Neque enim satis est bene coepisse, nisi ad finem usque perseveremus. Verum obsecro quanta ubique est hodie multis locis iustitiae corruptela, aliis suorum aut propinquorum maleficia tegentibus, aliis vero occultis consiliis viam evadendi suggerentibus, ut si quis hodie studio quodam in crimen aliquod inquirat, cras vice versa vel dono, vel amicorum gratia et favore corruptus criminis reum absolvat, iustitia illa dici non potest, sed merum potius latrocinium, cuius olim Deo rationem reddi oportet. Eadem est ratio eorum omnium qui foris profitentur Dei cultum et illius quaedam signa demonstrant, sed tamen intus nescio quod virus occultant, et mera simulatione et hypocrisi tegunt, quos omnes severam Dei manum sensuros minime dubitandum est, quod Deus istum contemptum pati non possit. Nos itaque vitium ita condemnemus, et nos ita exploremus, ut vitiorum poenitentia ducti in recta divini cultus semita perseveremus, nunquam in hanc vel in illam partem inclinantes, quod Deus rectam conscientiam approbet, sed simulatos et hypocritas condemnet: quandoquidem non ex facie externa: sed ex cordis latebris indicat. Ne igitur Deo imponere nos posse arbitremur, nam si altas in nostris cordibus radices Dei timor egerit, certum est nos in ipsius cultu tam sinceros uno tempore quam altero fore: et hypocritas similes esse arbori cui eximia quaedam poma appensa sint, de qua dicatur arborem illam pulchros fructus proferre, quum tamen aliunde appensa sint. Nos contra ut bonae arbores bonos fructus edamus, radicati in Dei nostri bonitate timore et obedientia, et in ipsius schola quotidie progressus faciamus, donec stadium nostrum decurrerimus.

Sequitur deinceps mulierem illam respondere recusasse, primo quod sibi metueret, qui mos est omnium flagitiosorum hominum, ut quod maxime cupiunt non audere tamen se fingant, ut suas merces carius vendant, et magis etiam hominibus imponant. Sic exempli gratia si quis de stupro aliquam interpellet, statim obiiciet iustitiae rigorém, ideoque imminentem sibi poenam. Sed quorsum quaeso? nisi quod in illius libidinem consensura, metum obiicit quo se carius vendat? Sic etiam si quis de falso testimonio ferendo roget alium, statim obiiciet agi de capite, non quidem quod malum fugiat, sed ut duplam mercedem accipiat. Denique eadem est omnium flagitiosorum ratio, qui vel exitium vel infamiam vel vitae periculum obiiciunt ut maiorem gratiam et compensationem accipiant. Huius rei exemplum apparet in hac venefica, quae primo quidem metuit et renuit in id quod postulabat Saul consentire: sed deinde audito Saulis iuramento, se impunitam fore, in maleficium consensit. Nos vero discamus ad flagitium aliquod sollicitati non metuere poenas quae legibus hominum imminent, sed ipsius potius mali naturam horrere, quod peccatum condemnationem in nos divinam attrahat et aditum ad eum intercludat. Ita fiet, ut constanter resistamus omnibus tentationibus et Satanae flabellis quibus a recto nos abducere conatur, et tandem de ipso Satana triumphemus, quod fiet quum in Deo conquiescentes malum oderimus et illo abstinuerimus.

Quod autem ad Saulis iuramentum illud attinet, verum est illud etiam observatum ab illo fuisse, sed non sine divini nominis profanatione. Nam, obsecro, cui Saul iuravit? veneficae. Quid vero iuravit? Se non facturum quod facere illum Deus iusserat, sed tanquam lenonem scortationem illam divinationis tam stricte a Deo prohibitam futurum: quod perinde est ac si quis maritus iuraret se scortatorem et adulterum fore: si quis pater iuraret se gladio filii iugulum petiturum: si quis subditus iuraret se adversus regem suum rebellaturum, et pro viribus eum persequuturum, tale fuit Saulis iusiurandum. Nos vero contra discamus ita

Deum revereri, ne unquam nomen ipsius in vanum assumamus et contemptui habeamus. Sane iusiurandum omne in Dei honorem fertur, unde fit ut venefici et incantatores magi et alii istiusmodi homines inde occasionem aliquam sibi gratulandi accipiant, quod Dei nomine advocato responsa dent hominibus, quasi Deus vocatus respondeat, quum tamen a diabolo toti pendeant, et Dei nomen ab ipsis falso assumatur. Itaque iurantes oportet certo persuasos esse se, invocato Dei nomine, agnoscere, Dei officium et potentiam esse iudicare non tantum de factis, sed etiam de cogitationibus: qui summus honor Deo exhibetur quum nos eius iudicio et solio ita sistimus, ut profiteamur factorum omnium dictorumque et cogitationum rationem ipsi reddendam esse. Et praeterea iusiurandum publica professio est divinae potestatis, quod solus omnia norit et mendacium a veritate discernat: sed si iuramentum adhibetur ad malum aliquem finem summa est divini nominis profanatio: adeo ut quum sacrosancta res sit advocato Dei nomine iurare summopere cavendum sit ne pravis ullis affectibus ducti nomen ipsius in vanum assumamus et ludibrio habeamus: sed quum necessitas postulat Dei viventis nomen assumamus ut in studio recti ac boni magis ac magis confirmemur, et bonae nostrae conscientiae testimonium habeamus. Atque haec retinenda sunt ex isto Saulis iuramento: iurat autem in haec verba, *Deus vivit.* Porro vita Dei dicitur non tantum ea qua vivimus, nempe qua movemur, sentimus, videmus, volumus et cogitamus, sed ea maxime qua mundum regit, qua subiecta sibi habet omnia, qua summus iudex est, et omne genu ipsi flectere oportet, qua legem nobis imponit et malum a bono discernit, qua denique hominum transgressiones punit et iustitiam et aequitatem fovet. Ea, inquam, Dei vita est per quam Saul iurans tanquam fanaticus in se ipsum iurat, et sui ipsius obliviscitur. Nos itaque sobrii esse discamus in nomine Dei assumendo ne illud in vanum assumamus et discerpamus, sed Deum agnoscentes qualis est, testem et iudicem in rebus licitis advocemus.

Deinceps sequitur mulierem quaesivisse ex Saule quem suscitari sibi vellet ex mortuis. Ex quibus apparet verbis mulierem istam necromanticam artem exercuisse, id est divinationem per mortuos Dei nomine evocatos: nam ita solent diaboli ministri Dei nomine abuti et se prophetas dicere spiritum revelationis habentes: quum tamen tota ipsorum ars mere diaboli praestigiae et iniquitas sit. Interim hanc mulierem videmus assuevisse mortuos e sepulcris evocare, ut is sive ex prophetis, sive ex veteribus evocaretur, quem aliquis vellet compellare. Atque ista fuerunt diaboli semper praestigiae quibus homines elusit, impia curiositate mortuorum colloquium expetentes. Saepe enim multi suorum aut parentum aut amicorum obitum aegre ferunt et de ipsorum conditione valde anxii sunt, quibus stultis naturae affectibus delusi homines eo adducuntur, ut de ipsorum conditione curiosius inquirant, ut si bene ipsis esse intelligant recreentur, quam occasionem Satan arripit ad eos in sua retia trahendos et potestatem ipsis facit cum mortuis colloquendi. Accedit ad superiores affectus nescio quod stolidum erga mortuos studium, quorum vitam quum audiunt plerique eam magnopere suspiciunt et se discipulos eorum viventium esse potuisse optant, ideoque mortuorum colloquium vehementer expetunt, quasi ex illo summum bonum aliquid consequuturi. Diabolus vero corruptionem istam hominum fovens simulat se nostris rebus optime consulere, si cum mortuis familiaritatem aliquam habuerimus, ideoque sic homines semper imposuit, ut persuaserit mortuos posse vivis suum statum indicare, et de rebus suis cum illis communicare. Sed quo natura sumus ad hoc vitium procliviores, eo maior adhibenda nobis cautio est, ut devotiones et cultus istos fugiamus, et appetitus nostros fraenis cohibentes ab omni re illicita et verbo Dei prohibita semper abstineamus. Et quoniam iubemur ad legem et prophetas confugere, Deum precemur, ut verbo ipsius edocti in illo sic conquiescamus ne scire aliud quidpiam quam quod licet expetamus. Sane non tantum hoc exemplo, sed etiam usu communi sapere nos oportet, si quidem omni saeculo videmus ethnicos hac ratione a diabolo elusos, ut mortuorum colloquiis evocationibus animum adducerent: sed ut illos omittamus unde quaeso in papatu cultus illius idololatrici pars nisi ab hoc fonte manavit: nam si quaeras ex papistis unde tam ridicula multa in ipsorum cultum irrepserint, aiunt, ex spiritus revelatione se habere. Hinc ridiculae hominum istae voces: spiritus istius revelavit se in magnis angustiis apud inferos esse, se posse tot missarum munere recreari, et peregrinatione ad sanctum aliquem iuvari. Hinc factum ut sacellum alicui sancto iste voverit, alter altare exstruxerit, atque ista est papistarum sanctitas et divini cultus ratio, hinc missarum et reliquarum caeremoniarum ortus, nempe ex mortuorum revelatione. Nos vero contra discamus Deo solo acquiescere, tam viventes quam mortui, et ab ipso solo verboque ipsius ita pendere, ut solus sit nostra sapientia: et sic adversus curiositatis vitium pugnemus, ut diabolicas omnes illusiones quibus hominibus illudit procul a nobis reiiciamus.

Sequitur *mulierem illam excitavisse Samuelem, et eo viso vehementer exclamasse, et conquestam fuisse quare sibi imposuisset.* Ex quo apparet diaboli apparitionem fuisse isti mulieri tanquam speculum, ex quo de rebus occultis iudicaret: nam antea Saulem non noverat de facie quod aliis vestimen-

tis indutus esset, et aliquis e plebe vel rusticus homo videretur, ut quis ille esset suspicari mulier non potuerit: sed ex arte sua invocato daemone tandem viderit et agnoverit spiritu quodam divinationis, quod sensus ipsius percipere non poterant. Hic vero multae oriuntur quaestiones, et inprimis an diabolus rerum futurarum eam habeat cognitionem, ut possit eas revelare: deinceps enim videbimus evocatum istum sane velem imaginarum fuisse *), id est spectrum quod istum velem referret, ut de interrogatis posset respondere. Itaque multi existimant non posse diabolos quae nobis occulta sunt cognoscere. Ad quam quaestionem iam alias respondimus, et docuimus, stultum esse diabolis attribuere scientiam rerum futurarum, quae in arcano Dei consilio continentur: sed si de natura diabolica quaerimus certum esse illos longa rerum experientia edoctos multa fraude habere, quibus ad malum nos impellentes, quum sint spiritus aërii, posse illos multa scire quae nos scire non possumus, et praeterea, quod in hac quaestione praecipuum est, Deum aliquando facere diabolo potestatem res occultas nobis revelandi quae a Domino intellexerunt, adeo ut non tantum nos in errorem inducant, sed etiam suis illusionibus ita fascinent ut omnem mentem eripiant. Sic enim Paulus homines docet a Deo puniri, ut immittat ipsis spiritum erroris et efficaciam in eos qui Domini verbum contempserunt. Hinc tanta in ecclesiam corruptio invecta est, ut evangelium audientes tamen excaecentur: cuius rationem docet Paulus, quod Dei veritas lucet quidem in evangelio, et caecos illustrat: sed eos tamen qui evangelium reiiciunt in caecitate manere sinit, quod diabolus ipsos excaecaveret. Sane multi ultro oculos claudunt ne bonum a malo discernant, quum Deus ad suum cultum et obedientiam ipsos revocat, ideoque tali mercede sunt dignissimi, quod Deus efficaciam erroris diabolo concedat. Porro quum apostolus vocibus istis utitur, efficaciae, erroris, duo complectitur, nempe Deum facere potestatem diabolo nos fallendi, et permittere ut revelet res incognitas eaque ratione sensus nostros sic obstupefaciat, ut nullum amplius boni et mali discrimen habeamus, et tanquam miserae bestiae naribus ad ipsius libidinem trahamur. Talis fuit ista cognitio mulieris viso illo pseudo-Samuele diabolo. Inde ergo discamus non appetere nisi quod bonum est et licitum, et nullas rationes quaerere nisi quas Deus dederit et verbo suo approbarit. Nam, ut ante diximus, tam altas radices egit in hominibus illa cupiditas res illicitas cognoscendi, ut libenter ipsas nubes, scrutaturi quid in coelo et in alio mundo geratur, conscenderint. Quae curiositas, compescenda est et omne studium nostrum ad res bonas et utiles nobis applicandum est, ut nos Paulus admonet et hortatur. Scimus autem, quidquid ad salutem et ad animarum regimen spirituale est utile contineri in lege, prophetis et evangelio. Itaque in istis acquiescendum est, Deusque serio invocandus ut illustret nos sancto suo spiritu, quo duce ad voluntatis ipsius notitiam veniamus, quam sacro suo verbo satis patefacit, et ita vitam instituamus, ut quidquid utile et necessarium tam corpori quam animae fuerit in ipso consistere sciamus, Deumque precemur ut in sua quisque vacatione fungatur officio, et in ipso solo acquiescat: hoc igitur caput est omnis humanae sapientiae, nihil scire velle nisi quod Deus docet, et quod ad animarum regimen spirituale, et ad vitam praesentem bonum esse verbo suo patefecit. Rationes autem instituendae vitae non per longas ambages quaerendae sunt, ut loquitur Moses quum ait: Ne quaere, quis adscendet super nubes, quis mare tranabit? verbum Dei est in corde tuo. Quamobrem quum Deus voluntatem suam patefecit, cavendum summopere est, ne extra illam feramur: sed coërcendi omnes nostri appetitus, ne in hanc vel illam partem deflectamus: sed in divinae voluntatis studio et obsequio retineamus: ac proinde variis angustiis et difficultatibus agitati, ne in eas angustias nos coniiciamus ex quibus nullus detur exitus. Verum dicat aliquis: Nonne scientia rerum quiddam pulchrum est? Sane, sed etiam scimus quid illi mulieri contigerit, cum qua melius actum fuisset si vel domi colum tenuisset, aut aliquod in agris opus fecisset, quam arte diaboli, praetextu tamen nominis Dei, cognoscere ea quae peritissimi quique homines nosse non poterant. Sed quomodo cognovit? diaboli revelatione. Quid ita vero? an potest diabolus tam occulta revelare? Profecto, ut ante diximus, qui se ipsi subiiciunt hanc mercedem merentur, ut ipsius praestigiis et elusionibus sic ipsorum oculi teneantur, ut videant quod esse non potest.

Sequitur Saulem nihildum vidisse, sed interrogasse qualis esset eius forma qui ascendisset. Ex quo apparet diabolum sic obstupefecisse Saulis sensus, ut maiorem fidem isti veneficio et incantationi adhiberet. Hic quidam acuti et subtiles videri volunt, et quaerunt, quinam hoc fieri potuerit quod sibi nullis rationibus persuaderi patiuntur, et sibi solis sapiunt, et plus se aliis videre arbitrantur, nihil nisi quod ratio sua dictaverit credentes. Sane nisi scriptura diceret, existimaremus fieri non potuisse ut Samuel ex sepulcro evocaretur, eumque illa agnoverit quae praesentem Saulem non agnoscebat. Sed ista sunt Dei iudicia admiranda, in quibus videmus Deum excaecare ex parte hominum oculos qui a se recedunt, et alia exparte eodem momento

*) Anm. *Textus misere corruptus sic emendandus est*; istum Samuelem imaginarium fuisse, id est, spectrum quod Samuelem referret.

illustrare: conspicuum hoc mulieris istius exemplo quam Satanae praestigiis sic fascinari videmus, ut quod videbat et poterat natura cognoscere, non videat et interim cognoscat quod non est. Hinc igitur discamus coram Deo magis ac magis deiici, eumque ardentibus votis precari, ut tantum errorem a nobis avertat, et ne nos sinat in Satanae laqueum incidere, et in eas tenebras fieri praecipites in quibus nihil amplius discernamus, sed potius ut nos semper protegat et regat suoque spiritu illustret, ut vere possimus videre quod nobis utile est et necessarium, et in ipsius verbi luce sic ambulemus, ne unquam ab ipsius semita deflectamus. Hoc enim exemplo satis docemur nos natura nostra nihil esse, et cognoscentes nihil cognoscere, donumque Dei speciale esse quum nihil expetimus neque scire cupimus nisi quod ipse scire nos voluerit. Quod enim isti mulieri contigit, nobis etiam contingeret nisi Deus nos a Satanae praestigiis tutaretur. Nos igitur plane caecos natura esse cognoscamus, ipsamque adeo naturalem intelligentiam, quam ipse Deus nobis dedit, nullam fore, nisi Deus eandem conservaret. Saepe vero fit, ut Deus peccata nostra puniturus sensum nobis adimat, et mentem eripiat, ut prorsus obstupescamus: deinde vero mitigata manus suae severitate, summam in ipso mansuetudinem sentiamus. Hinc discamus Dominum sedulo precari, ut vera suae voluntatis luce nos illustret, ut in rectam viam dirigat, et tota vita nos regat; et gratiam illam nobis donet qua ipsius verbi repagulis contineamur, et cognitionis sive scientiae illius vanitatem cognoscamus, quae diabolum potius doctorem, quam eum qui verax est habere mavult. Nam scientia est sine scientia, et cognitio sine cognitione. Mulier ista Samuelem qui Samuel non erat cognovit, et Saulem qui erat non agnovit, Satanae delusa praestigiis. Eandem esse norimus Dei contemptorum hodie atque istius veneficae et caeterorum isti similium conditionem, qui licet vaferrimi sint, et suis fraudibus saepe incautos multos decipiant, et sua consilia ad exitum perducant, tamen confusionem in suum caput accersunt, ut ipsis longe utilius fuerit nunquam animum ad istas fraudes applicuisse, quibus tamen ad nostram correctionem et utilitatem Deus utitur.

Et pauca ista sufficiant nobis de hac quaestione. Deumque precemur ut nos in sui cultus puritate et obedientia benigne conservet, faciatque ne curiosius ea scire expetamus, quae nobis incognita esse voluit, et Saulis exemplo docti sapiamus: sic ut in uno Deo et verbi ipsius veritate conquiescentes nunquam ab ipso ne latum quidem unguem recedamus. Bonae enim hominum quas vocant intentiones, abyssus immensa sunt in quam semel immersi, nunquam emergere queamus. Deinde tam sacrosanctum Dei nomen agnoscamus, ut illud in vanum nunquam assumamus, sed in honore et pretio habeamus: et quandoquidem hoc privilegio nos donavit, ut in peculiarem sibi populum assumpserit, re ipsa testemur nos etiam ipsum pro Deo agnoscere et habere, in integritate et candore vitam agentes: et omnes illas confusiones, quibus hodie mundum delectari videmus detestemur et abominemur. Denique ne in summis difficultatibus Saulis consilium imitemur, qui ad magos confugit, scire quae Deus nolebat cupiens, neque rebus desperatis unquam animum abiiciamus, neque diabolum consulamus, Deo non statim ad preces nostras respondente, sed potius etsi non respondeat, indesinenter ipsum precemur, veniamque de peccatis deprecemur, certo persuasi non fore ipsius iram diuturnam, cuius non dubia signa demonstrat, neque nos ea, sicuti solent iniqui et reprobi homines, consumtum iri. Denique si Deus tardaverit, nihilominus patienter eventum praestolemur, qui non potest nisi bonus et salutaris esse, quandoquidem sese Deus nostrum defensorem et protectorem profiteri voluit. Peccata itaque nostra ex animo detestemur, quo facilius veniam impetremus a Domino, et misericordiae ipsius effecta sentiamus, qui brachium suum exseruit adversus Satanae potentiam, et misericordiarum suarum ad nos sublevandos recordatus est. Cavendum porro ne quid a nobis simulate geratur, si Deum propitium nobis esse cupimus: et statuendum irritas fore omnium hostium comminationes, etsi nos Deus hominum opinione deseruisse videatur, et ab hostibus lacerandi et devorandi momento videamur, quandoquidem Deus nobis felicem exitum daturus est, et hostibus summam confusionem immissurus. Quamobrem quo maiore furore in nos coniurati hostes impetum fecerint, eo vehementius in Dei cultum incumbamus, et in ipsius obedientia nos contineamus, sedulo ipsum invocantes, ut nobis suam voluntatem patefaciat, quatenus ad salutem nostram expedit, et ne nos in nostris affectibus superari patiatur: sed verbo suo pascat ut in eo solo conquiescamus, persuasi longe melius nobiscum actum iri, si bonitatis ipsius scintillam senserimus, quam si diaboli praestigiis et illusionibus pleni fuerimus, ut solent miseri illi venefici, et incantatores istis delectari, et summam in illis beatitudinem collocare, quasi scientiarum omnium fastigium attigerint. Nos vero contra discamus tam sobrie inter homines versari, ut Dei nostri bonitatem et misericordiam quanti par est facientes, omnem in ipso sapientiam et scientiam esse repositam sciamus, quam indesinenter quamdiu vita superstes fuerit scrutari non desinamus.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA C.

13. *Dixitque ei Rex: Noli timere, quid vidisti? Et ait mulier ad Saul: Deos vidi adscendentes de terra.* 14. *Dixitque ei: Qualis est forma eius? Quae ait: Vir senex adscendit, et ipse amictus est pallio. Et intellexit Saul, quod Samuel esset, et inclinavit se super faciem suam in terra, et adoravit.* 15. *Dixit autem Samuel Sauli: Quare commovisti me, evocando me? Cui dixit Saul: Angustia est mihi valde, nam Philistaei bellum gerunt contra me, Deus autem recessit a me, nec me audit amplius, sive per prophetas, sive per somnia, quapropter inclamavi te, ut doceas quid sim facturus.* 16. *Et ait Samue: Quid interrogas me, quum Dominus recesserit a te, et transierit ad aemulum tuum?* 17. *Faciet enim tibi Dominus sicut loquutus est in manu mea, et scindet regnum tuum de manu tua, et dabit illud proximo tuo David.* 18. *Quia non obedisti voci Domini, neque fecisti iram furoris eius in Amalec: idcirco quod pateris, fecit tibi Dominus hodie.*

Saulem bona spe videmus exspectare ab illo pseudo-Samuele gratum aliquod responsum, quo ex tantis angustiis quodammodo recreetur: verumtamen ille contra Dei mandatum ad veneficam confugit, ideoque, obsecro, qualem potuit exitum, nisi grave damnum et infortunium exspectare? Sed ita solent Dei contemptores sibi vanas spes fingere, seque sponte decipere, et subsidia vana fabricare, ut docet propheta. Nihilominus tamen Saul sua sponte caecutiens, fortunatum aliquid sibi pollicetur. Quaerit igitur ex muliere: *Quid viderit*, quae respondet, *se Deos vidisse ex terra adscendentes.* Ex quibus verbis apparet eos omnes qui ad diaboli praestigias animum adiiciunt sic mente perturbari, ut obscuram vel potius nullam de Deo cognitionem habeant. Exemplo esto mulier haec ab Abrahami stirpe oriunda, ac proinde in lege ac vera religione edocta, et cui proinde notum esse debuit illud Domini praeceptum, Israël unicum Deum habebis, quam doctrinam vel ipsis infantibus notam esse oportuit. Quomodo vero iam vetula mulier illa ignoravit? Nimirum, ut ante dixi, prout homines a Dei verbo recedunt multis etiam implicantur erroribus, et a diabolo sic fascinantur ut nullam certam religionem habeant. Si quis hanc feminam interrogasset pluresne deos esse existimaret, unicum esse Deum summum fassa fuisset, sed interim videtur ipsi multitudo minorum deorum esse posse. Non aliter hodie in papatu sanctos sanctasque suis gradibus discerni videmus, licet Deus superior illis omnibus agnoscatur. Quae confusio facit ut Deus in illa sanctorum multitudine et turba vix tandem agnoscatur, sed cum omnibus sanctis permisceatur, quod vitium omnibus saeculis obtinuisse videmus: nam ethnici existimarunt angelos esse quosdam semideos, etsi principium istud retinuerunt, esse aliquem praecipuum illorum parentem: sed tamen ita voluerunt atrum albo, lucem cum tenebris, ut aiunt, permiscere, quod tamen fieri nullo modo potest. Nos vero contra sic Deum unicum deum summum verbo suo nobis patefactum intueamur, ut omnibus erroribus, imaginationibus et illusionibus diabolicis renunciemus, quemadmodum nos multis locis sacra docet scriptura, et in primis propheta dicit, Dominum exaltatum iri, idola vero omnia corruitura, Dominum cognitum iri, deos autem ethnicorum ruituros et occultos fore. Certum igitur est nos donec ad veram Dei cognitionem pervenerimus, et puritatem ac sanctitatem doctrinae sequuti fuerimus semper irrequietos fore, et inanibus superstitionibus delusum iri, ex quibus nullus unquam detur exitus. Contra vero si Dei veritatem agnoverimus, et illa sola nitamur, et pure colamus ab omnibus superstitionibus et ignorantia fore alienos. Et hactenus de ista voce *deos ex terra adscendere.*

Saul vero contra petiit quae forma esset adscendentis quum optime sciret unum tantum esse, quare mulier respondit, virum senem adscendere, qui esset amictus pallio, et tum Saulem agnoscentem esse Samuelem inclinavisse faciem in terram, et spectrum illud honore magno coluisse. Spectrum, inquam, siquidem certum est non fuisse verum Samuelem, neque enim unquam Deus permisisset suum prophetam talibus diabolicis coniurationibus subiici. En enim veneficam mortuos ex infernis evocantem, ecquis vero Deum arbitretur voluisse prophetam suum isti ignominiae subiicere, quasi diabolus in sanctorum corpora et animas, quae sunt in Dei tutela, potestatem habere? Dicuntur enim sanctorum animae quiescere, et in Deo vivere beatam illam resurrectionem exspectantes. Deinde vero obsecro, Samuelne pallium suum in sepulcrum tulit? Ex quibus apparet merum istud fuisse spectrum, mulierisque istius sensus elusos fuisse, ut Samuelem videre se, qui tamen non erat, arbitretur. Sed ita solet Deus diabolo laxas habenas permittere, ut eorum omnium oculos et sensus omnes perstringat, qui se Dei veritati sponte non subiiciunt, et mendacium sequi malunt. Hinc facile possumus colligere miseros istos veneficos, quorum hodie magnam copiam videmus, vehementer falli quum se diaboli synagogam ingredi, et in illa choreis et aliis istiusmodi indulgere, et cibo ac potu refici credunt. Equidem fateor illos ista vera arbitrari, et quasi sensibus apprehendere, sed divino id fieri iudicio certum est, diabolo faciente potestatem illos excaecandi, quod Deo viventi renuntiarint: ideoque digni sint qui in tenebris versentur, et tanquam Satanae mancipia temere ferantur, inscii quid faciant quove loco sint. Neque mirum videri debet sic illorum sensus ob-

stupefieri, ut sibi persuadeant id quod non est, siquidem divino fit iudicio, ut qui ab ipsius veritate recedunt iusta istius caecitatis poena puniantur. Spectrum igitur fuisse dicimus quod in persona Samuelis apparuit.

Porro Saulem sic alloquitur: *Quare commovisti me, evocando me.* Significat enim vox hebraea turbationem aut commotionem. Quidquid sit, diabolus ita personam Samuelis agit, ut quod potuit Samuel dicere de se etiam diabolus dicat, ut Sauli facilius fucum faciat, et quod responderit maius apud ipsum pondus habeat. Sed interim Deus etiam hic suas partes agit. Nam quemadmodum diabolus mendacii pater tantum expetit homines seducere, et Deus in incredulos illam potestatem ipsi permittit, ad eos pro meritis castigandos: ita etiam Deus ex sua parte opus suum agit, et hac ratione servi sui Samuelis post obitum autoritatem etiam magis ac magis vult confirmare. Quamdiu Samuel vixit in terris. testimonium habuit et insignia certissima prophetae, fuitque sancti spiritus organum, cuius doctrinam oportuit admittere tanquam legi Dei conformem cuius fidelis erat interpres: iam post ipsius obitum etsi diabolus eius personam induat et veritas aliam formam accipiat, Deus tamen fidelis servi sui dignitatem conservat, facitque ut quidquid diabolus moliatur, nihilominus appareat non posse dignitatem quam olim vivus Samuel obtinuit, mortuo detrahi quin verus Dei propheta sit et habeatur. En quibus modis Deus Satanae fraudes in contrarium vertit, ut pro mendacio quod invehere conatur veritas magis ac magis elucescat. Saulem vero quod attinet, dignus sane fuit qui falleretur, et Samuelis hac apparitione luderetur, ut non modo non utilis ipsi, sed potius noxia esset, adeo ut iusto Dei iudicio in desperationem veniret. Caeterum ut ante attigimus, diabolus ita personam Samuelis sustinet, ut quod verisimile erat simulet, nempe Samuelem hac evocatione vehementer indignatum, quod iniuria ipsi fieret, quum ex quiete et tranquillitate sui manes evocarentur. Hinc observemus diabolum, quo facilius persuadeat veritatem, mendacia illi saepe admiscere. Nam si qualis est appareret, et se hominibus conspiciendum praeberet, certissimum est horrori omnibus futurum, et ipsos seducendi facultatem tantam non habiturum. Istis igitur artibus homines eludit, ut speciem veritatis aliquam proponat, et gustum aliquem iniiciat, ut ita oculorum et mentis acies perturbetur et caecutiat, ut ipsius mendacia non discernantur a Dei veritate. Sic venefici non propinant simplex venenum ne ipso gustu admoniti quibus propinatur abstineant: sed veneno suavem aliquem gustum immiscent, ut sic incautos opprimant. Sic apud Ioannem in Apocalypsi dicuntur abominationes in aureo cratere propinari, ad omnes qui ex eo biberint decipiendos et veneno inficiendos. Istae sunt diaboli fraudes, quibus iam inde ab omni aevo imposuit, et incautos populos seduxit, admiscens aliquam veritatem mendacio. Ac sane quotquot idololatriae species in mundo obtinuerunt, ab hoc fonte manasse videntur, nempe Deum quidem adoratum fuisse, sed pro vero cultu et sincero ei semper aliquid humanum admixtum fuisse. Quin etiam obsecro quam in papatu religionis speciosus est hodie praetextus, nempe Dei voluntas, fides catholica, sanctae matris ecclesiae et totius christianisimi. Sed diabolus sub istis velaminibus sua, ut aiunt, ne cognoscatur occultat cornua. Quamobrem nos cautiores esse oportet ne istiusmodi fraudibus incauti decipiamur. Caeterum quod se commotum a sua quiete Samuel queratur, ex eo colligimus fidos Dei servos post fata quiescere, et in Deo laetari, certos de regni aeterni possessione, quam ipse Deus est ipsius pollicitus. Haec igitur ipsorum est tranquillitas et summa pax quod decurso vitae suae stadio, et extra omne periculum iam quiete fruantur superatis omnibus difficultatibus quibus adhuc luctari nos in his terris oportet: ac proinde turbari ipsorum quietem quum ab hominibus evocantur. Interim tamen diabolum videmus Saulem in falsa ista opinione voluisse confirmare, coniurationibus et veneficiis posse sanctos prophetas evocari, et animas quae in Dei sunt potestate. Nos vero discamus sic adhaerere veritati ut quaecunque diabolus admiscuerit abominemur, ne incauti ab ipso decipiamur. Quoniam vero infirmi sunt sensus nostri, Deum precemur ut nos prudentia et puritate exornet, eiusque verbum sequamur quod est instar ardentissimae facis, quam si sequuti fuerimus in tenebris huius mundi lucentem nunquam aberraturi simus. Nam etsi in multis caecutimus, nihilominus tamen si Dei legem sequuti fuerimus, nunquam in ullos errores deducemur: sufficiens enim est ad viam in his tenebris monstrandam, donec ad propositum nobis scopum pervenerimus. Neque enim frustra Paulus docet viam esse in qua insistere debemus, quum iubet nos in ea incedere et de nostra salute certos esse.

Porro deinceps Saul excusat se apud Samuelem istis verbis: *Angustia est mihi valde, nam Philistaei bellum gerunt contra me, Deus autem recessit a me, nec audit me amplius, sive per prophetas sive per somnia, quapropter inclamavi te ut doceas quid sim facturus.* In quibus verbis apparet Saulem quaedam adhuc religionis vistigia retinuisse, siquidem quum a potentibus inimicis urgeretur a quibus sibi metuebat, ad Deum confugiendum esse novit, quod pietatis aliquod signum est. Saulem igitur dicas vere fuisse pium siquidem divini nominis invocatio sacrificium Deo est gratissimum, quemadmodum Psalmo 50 Deus per prophetam docet: Invoca me die necessitatis et ego exaudiam te. Iam igitur Saul suae impotentiae et imbecillitatis satis conscius, quod non esset hostibus resistendo par, Deo tribuit

potestatem victoriam cui volet concedendi. Interim vere Saul desperationis plenus est, quam hoc maxime patefacit quod Deo ipsi non respondente in malitia sua occalluit: quod enim Deus non respondit ipsi, docuimus antea signum fuisse Saulem a Deo recessisse. Neque enim si ad Deum pure et candide peccata confessus accessisset promissioni Deus defuisset: sed vera fide et poenitentia se invocanti respondisset. Sed quoniam sine poenitentia, sine fide, sed corde duplici et fucato Deum invocat, idcirco vanae et irritae sunt ipsius preces: Deumque frustra quaerit. Quamobrem Saul adversus se ipsum etiam invitus fert testimonium, se in malitia occalluisse quod sine poenitentia, sine fide Deum quaerat. Praeterea Saul ostendit se nondum didicisse quid sit Deum exspectare: nam fides cum spe semper coniuncta est: spei autem ea natura est, ut nisi Deus primo quoque tempore nobis responderit, patienter tamen adventum eius praestolemur, spes enim est veluti fidei nutrix. Itaque licet Dei promissiones fide amplexi fuerimus, saepe tamen Deus auxilium differt, ut fidem nostram et obedientiam exploret. Constantes autem esse non possumus, nec patientes sine fide, neque fidem sine spe retinere. Saul igitur satis testatur se desperabundum ad Deum accessisse, quod verae fidei radices in corde nullas habuerit. Hoc igitur exemplo discamus sapere, etsi Deus a nobis invocatus non responderit, neque bonitatis suae signa ulla dederit, imo etiam contra persequutus sit, agnoscamus propter iniquitates nostras fieri, ut Deus non respondeat, quae veluti repagulis illum a nobis separant, ideoque oportere nos reatum nostrum fateri, et adversus nos ipsos sententiam ferre, et seriam poenitentiam de peccatis agere. Atque hic esse debet afflictionum usus, ut ex illis tanquam non dubiis testimoniis cognoscamus Deum a nobis recessisse, et abalienatum esse: non quidem ut in desperationem veniamus: sed potius ut agnoscentes nos peccatis nostris et transgressionibus ab ipso alienatos seria et non simulata poenitentia damnatis nostris peccatis ad ipsum convertamur, veniamque deprecati non dubitemus quin se facilem nobis praebeat, et ad preces nostras respondeat, nostrique misereatur. Etsi vero Deus non primo quoque tempore nobis respondet, sciamus tamen non ideo nobis desperandum, et ad diabolum confugiendum, auxilium ab ipso exspectantes, sed potius oportere perseveranter Deum invocare, donec nos satis explorarit. Nunquam igitur intermittendae preces, sed quotidie ingeminandae, donec iram suam a nobis avertere voluerit, et ex densis illis tenebris in quas immersi eramus, nos in lucem educere, suique erga nos amoris paterni non dubia signa dare. Caeterum Saul conquerens sibi Deum, neque per prophetas, neque per somnia respondisse, non meminit Urim aut Thummim, quum tamen antea dictum sit Deum ipsi non respondisse, neque per Thummim neque per Urim, ut sacra scriptura loquitur, id est neque per summum pontificem sacris vestibus indutum, quibus Dominus noster Iesus Christus repraesentabatur, neque aliis modis. Horum inquam Saul non meminit: sacerdotes enim interfecerat, et lanienam illam horrendam in memoriam revocare non poterat quin furore agitaretur, et agnosceret se a diabolo sic fascinatum et excaecatum, ut vivo Deo cuius erant ministri renuntiaverit. Hanc igitur ob causam Urim non meminit, et in summa dicit se ad Samuelem confugisse responsum aliquod acceptarum, quod Deus ipsi invocatus non responderit. Atqui oportebat ipsum continuis precibus Deum sollicitare, et interim obstaculum tollere, quo Deus ab ipso quodammodo dirimebatur, et ipsius auxilium impediebatur. Sed hoc Saul non facit. Profecto sententia illa quam Dominus noster Iesus Christus protulit, nondum erat scriptis tradita: *Habent legem et prophetas:* sed tamen illam oportebat in hominum animis alte defixam esse. Rogabat dives ille apud inferos Abrahamum, ut fratribus significaret superstitibus ne ipsum imitarentur sed poenitentiam agerent et ad meliorem frugem redirent quamdiu in vivis erant, cui responsum est: legem habent et prophetas, quasi diceretur non exspectandam esse a mortuis ullam revelationem. Quae sententia quum tribuitur Abrahamo, ea docetur, homines satis habuisse in lege praeceptorum ad bene vitam agendam, ideoque iam inde ab initio firmum fuisse istud praeceptum sufficere Dei legem ad bene vitam agendam et non quaerendam, neque exspectandam ullam revelationem a mortuis. Saul igitur Deo licet ipsi non respondente propria conscientia sua redarguebatur non esse mortuos e sepulcris evocandos, nec invocandos: sed legem satis splendorem *) facem esse ad passus ipsius regendos, donec plenius a Deo illuminaretur: ideoque ad legis et prophetarum libros confugere debuit, et vero peccatorum sensu tactus veniam a Deo suppliciter deprecari: sed contra desperabundus in priore malitia occalluit, Samuelemque mortuum evocavit contra expressum Domini mandatum, et ab ipso auxilium exspectavit tanquam Dei propheta. Quod quid aliud fuit obsecro quam velle Deo invito quod expetebat scire? quasi diceret: Tu Deus consulenti mihi te respondere non vis, sed invito tibi istud extorquebo, et veneficiis et incantationibus efficiam, ut propheta tuus mihi respondeat, et sciam ab ipso quid mihi faciendum sit. En quo impudentiae deveniant improbi homines: Deo ipsi bellum inferentes dum se ipsum maxime quaerere simulant,

*) *Lege:* splendentem.

et de ipsius auxilio desperantes veluti cornubus ipsum petunt, et ringuntur: neque cogitant horrendam et iustam punitionem a Domino suis imminere capitibus: tanta est diaboli in ipsis excaecandis vis et potentia. Nos hinc discamus: Deo patientiam nostram explorante, et in multos dies auxilium nostrum differente, ut omnino nostri nolle misereri videatur, non tamen propterea rationes obliquas investigare Deum quaerendi, sed ardentibus precibus illum invocare perseveremus: agnoscentes Deum merito suum auxilium differre, quod eo indigni simus. Porro non eam dignitatem dicimus quae mereatur a Domino exaudiri: sed tamen sic coram ipso deiectos, et peccata confitentes oportet sperare nos ab ipso licet indignos exauditum iri. Deus enim a nobis quid aliud postulat quam cum vera fide seriam humilitatem? Nam si peccatorum nostrorum sensu sic afficiamur, ut apud nos confusi Deum tamen precibus sollicitaverimus, praestolantes ipsius auxilium, certum est nos a mortuis minime petituros consilium, neque ipsos coniurationibus ex ipsorum sepulcris evocaturos: sed in uno Deo per fidem et poenitentiam conquieturos.

Atque hoc ipsum pseudo-Samuel iste Sauli respondet his verbis: *Si tibi Deus est contrarius quid me quaeris?* Quasi diceret, quod tibi cum Dei ministris negotium, quum te Deus ipse reiecerit? Dignissima observatione sententia. Nam etsi ab ore impuro, Satana videlicet, profecta est, eam tamen Deus adversus Saulem voluit pronunciari. Quis enim nescit quomodo Deus per asinam Balaami loquutus est, ac proinde posse ipsum etiam per diabolum et reliquos seductores loqui: quemadmodum et ipsum Caiapham prophetasse legimus? Deus igitur ut mortui prophetae autoritatem confirmaret, voluit tam insignem adversus Saulem sententiam pronunciari. Qua docemur vehementer mundum decipi, quum ad Deum per istos circuitus adducitur, quod perinde est ac si fugientes ab ipso sperarent se ad eum accessuros. Et quae alia est hodie papistarum obsecro devotio? Deum enim ex devotione culturi hunc vel illum sacrificulum, quid sibi facto sit opus interrogant: et doceri se ab illo vehementer orant, et nullis sumptibus parcunt ad acquirendam divini cultus scientiam: sed interim legem et prophetas reiiciunt, neque doctrinam salutarem ipsorum admittunt: quam si quis urgeat, statim in iras effervescunt, et adversus ipsum Deum feruntur, quod ipse manu sua beneficium offerebat contemnentes, vanis nimirum illusionibus decepti, quibus se ad scientiae cumulum venire posse falso sibi persuadent: et ita Deum irritis votis sponte sua nimirum delusi sollicitant. Sed an in hoc solo errant principio? An gratiam apud Deum inventuri Domini nostri Iesu Christi misericordia freti ipsum invocant? Imo nulla hic Christi mentio: sed sanctorum quorundam quos sibi apud Deum patronos et advocatos commenti sunt. Eoquis vero miseros ita fascinavit et delusit, nisi quod ipsimet se Dei gratia indignos reddunt? Quare Dei promissionibus non acquiescunt? Christum enim Dominum nostrum solum advocatum et intercessorem nostrum Deus admittit, et eius nomine gratiam et misericordiam nobis pollicetur, et gratas ipsi fore preces nostras: quod tota passim scriptura nobis praedicat. Sed isti tamen miseri homines a Deo recedentes, et in malitia pertinaciter haerentes, modo ad hunc sanctum, modo ad illum confugiunt, votaque in longinquas regiones ad sanctorum reliquias instituunt, altaria multa, multa idola erigunt, et sine fine et intelligentia precatiunculas demurmurant. Et quidem fateor multa illa idola nullum dant consulentibus responsum: sed tamen verissima stabit ultimo die sententia adversus istos, quam prolatam audimus a diabolo, sed Dei voluntate et autoritate: Deum enim illi oderunt, et interim sanctos ipsius requirunt. Sed, quaeso, qua ratione? An sanctos putant adversus suum Dominum insurrecturos? vel adversus ipsum conspiraturos? Nae, si quis servus cum heri inimico familiariter vivat, nonne merito tanquam perfidus habebitur et punietur? Quid ergo sanctis qui in paradiso sunt fieret, si cum improbis hominibus conspirarent et coniungerentur, ut ipsis homines adulentur, et sibi propitios faciant, quo non amplius Dei opem requirant? Sed in hoc praecipue malum est, quod increduli quidem Deum propitium sibi esse cupiunt, at conciliandi sibi ipsum rationem non quaerunt: quem contra suo honore spoliant socios ipsi adiungentes, et maiestatem ipsius tanquam iudices horrentes, cuius tanquam patris benevolentiam experiri cupiunt. Quae vero istorum causa est? Nempe obstinatio et pervicacitas ipsorum. Si enim ad Deum ex animo converterentur, non dubium est quin eius misericordiam experirentur, et animum ad se precibus invocandum immitteret. Sed in sordium suarum luto volutantur, ut procul a Deo maneant, et per longas ambages ad illum accedant: et interim tamen Deum sibi devinctum arbitrentur ad sanctos confugiendo, a quibus votorum fiant compotes, veniamque peccatorum consequantur. Nos vero contra Deum sciamus propitium nobis effecturum ut res omnes creatae in nostrum salutem militent, et in commodum et utilitatem nobis cedant, ut nulla re ab ipsius cultu dimoveamur: quin imo potius afflictionibus magis ac magis ad ipsius cultum, et ad nominis ipsius invocationem excitemur, et constanter perseveremus. Et vicissim contra iratum nobis omnia in nostram perniciem conversurum, ut nihil nisi desperatio supersit ipsius gratia vacuis. Prophetas igitur tanquam fidos nobis

a Deo duces et admonitores datum iri ne dubitemus, et bonos doctores, modo nos obsequentes ipsi discipulos exhibeamus. Neque etiam dubitemus quin vera fide ipsius auxilium implorantes nostri misereatur, et auxilio suo iuvet, et ita tueatur, ut nihil nocere in rerum natura nobis possit. Ne dubitemus quin Domino respondente nobis, res omnes sint nobis secundae, et quin Deus suam erga nos benevolentiam et amorem re ipsa demonstret.

Et de istis hactenus: sequuntur alia verba Samuelis quibus eandem confirmat sententiam: *Fecit enim Iehova tibi, quemadmodum loquutus est per me: quia laceravit Iehova regnum istud e manu tua, ut tradat illud proximo tuo Davidi: quod non auscultaveris voci Iehovae, neque exsequutus sis iram eius accensam in Hamalechum.* Quae verba quandam propheticae illius sententiae confirmationem, ut ante dixi, continent. Samuel enim iste, id est spiritus impurus sub persona Samuelis apparens obiicit Sauli consilium istud mortuos interrogandi, quasi Deum sibi ipsi contrarium et repugnantem facere vellet: et docet ratam fore Domini sententiam, suo ministerio prolatam, nempe regno suo exuendum. Deum itaque dicit non posse mutare sententiam, et quod semel per prophetas praedixit, ratum esse oportere. Hanc ob causam D. Paulus se vere apostolum esse confirmaturus ait in posteriore ad Corinthios epistola, non oportere Dei verbum esse Etiam et Non, sed Etiam in Domino, ut sine contradictione sit firmum, in Christo nempe Domino nostro, qui est omnium divinarum promissionum fundamentum. Quandoquidem igitur Samuel a Domino munus impositum sibi erat exsequutus, omnino quod praedixerat oportebat impleri. Balaamum ipsum, licet, ut ante dixi, pseudoprophetam, tamen oportuit fateri Deum non esse mortalibus similem, ut mentiri aut mutare sententiam possit: sed oportere verbum ipsius suum effectum sortiri, adeo ut nullus ipsi possit contradicere. Quod si Balaamum: Dei verbo contrarium, tamen ita de Deo loqui coactum videmus, quid de Saule statuendum putamus, quem ipsa lex Dei, de ipsius decretorum certitudine certiorem faciebat? Verum enimvero novam ille revelationem quaerit: Deumque sibi ipsi renuntiare vult, suamque naturam mutare. Verum etsi sumus increduli, ut monet apostolus: Deus tamen sui semper similis est, et fidelis in aeternum permanet. Hinc itaque satis perspicimus quaenam sit incredulorum omnium natura: quos licet conscientia redarguat, et videantur animum velle ad Deum sibi conciliandum adiicere, tamen eundem sibi volunt subiici, et ad suum arbitrium componi, ut ex ipsorum arbitrio voluntatem suam et decretum mutet, denique volunt mendacem, ut ipsi sunt, facere. En quanta audacia increduli Deum in varias formas transferre conantur, ut similis ipsorum fiat. Atque hoc declarat Samuel istis verbis: *Fecit Iehova quemadmodum loquutus est tibi per me,* quasi dicat: Nonne ego te nomine Dei illud facere iusseram, et nonne ego mandatum a Domino acceperam? Ratum igitur illud essse oportet. Hinc itaque discamus non ponere salutem in effugiis: sed quum Deus loquutus fuerit, eum etiam impleturum decretum suum sciamus. Ac proinde si quid nobis promiserit, firma fide admittamus: neque instar iuncorum in hanc vel illam partem fluctuemus ad quemlibet ventum doctrinae: sed potius statuamus, ratum fore quod semel Deus promisit, et in eo conquiescamus. Ea enim est certitudo fidei quam fideles omnes habere necesse est. Contra vero quum aliquid Deus minatus fuerit, ne nobis cum puero negotium esse fingamus, cuius iram oblato, ut aiunt, pomo placemus: sed ad ipsius comminationes tremamus, et coram ipso nos deiiciamus, ne in nos thesaurum irae et vindictae congeramus. Quin potius sic ipsius iram formidemus, ut tanquam rei et flagitii convicti ad ipsius misericordiam supplices confugiamus: et peccata nostra sic detestemur, ut nunquam in ea recidamus, ne veniant olim in ipsius conspectum, et ultimum exitium nobis accersant.

Sequuntur illa verba: *Regnum Davidi datum:* quibus gravius Saul pungitur. Potuisset enim Saul excipere: se non adversus Dominum calcitrasse, neque prophetae comminationem illam Dei nomine proferenti manus iniecisse, neque persequutum esse: doluisse tamen et aegre tulisse, regia se dignitate exui. Sed inanes esse istas excusationes semel ait, Deoque ipsi bellum intulisse: quandoquidem Deus Davidem regnaturum praedixerat, decretum istud erat irrevocabile. Quare igitur Davidem innocentem tantis odiis est persequutus, quasi Dei autoritatem posset frangere? Davidem igitur persequutus ipsi Deo restitit et bellum intulit. Nonne vero caeso Davide, videbatur irritam facere Dei promissionem? Atque haec omnia spiritus iste sub Samuelis apparens specie Sauli exprobravit. Nos hinc discamus mortalium ingenium agnoscere, et in nostram utilitatem istud exemplum vertere. Sophistas enim semper agunt homines, et nescio quibus artificiis rhetoricis suam causam tuentur, quasi Deo possent imponere. Sed hac ratione sibi maius exitium, et summum tandem dedecus accersunt, quum obliquis viis et rationibus cum Domino agunt. Nam quidquid tandem ore proferamus, si res se aliter habet, satis coram Deo convicti sumus. Saul sane arguitur quasi contra Deum ipsum insurrexisset, non quidem ore male loquendo, sed Davidem persequendo. Nae qui pro viribus Dei verbo reluctatur, ne suum effectum

assequatur, is Deo ipsi bellum infert, et contemnit, atque autoritatem ipsius pro virili minuit. Quamobrem nullus hic effugiis et excusationibus locus est, quum vita contrarium testabitur, reque ipsa demonstrabit nos non Dei verbo acquievisse. Causam vero deinceps expendamus, quare Saulem Deus reiecerit, quoniam non exsequutus est iram Dei adversus Hamalechitas. Gravis sane causa, qua provocatus adversus Saulem Deus, eum autoritate regia spoliaret. Nam etsi Saul multorum aliorum criminum reus coram Deo tenebatur, veluti caedis illius horrendae, cuius antea mentionem fecimus, qua sacerdotes sustulerat, quae ipsum faciebat in aeternum abominabilem, et indignum regia dignitate reddebat: quum praesertim etiam sese ab ecclesia, tanquam putidum membrum, resecuisset: unius tamen criminis accusatur, quod non sit iram Domini, id est vindictam in Hamalechitas exsequutus. Nempe quoniam istud primum peccatum gravius admiserat, ex quo tanquam fonte et scaturigine reliqua manarunt: ac proinde, licet antea graviter peccasset, tamen Deus verbis et minis eum coercuit: donec admisso isto peccato rebellionis, regno sit merito spoliatus. Porro hanc historiam superius capite decimoquinto adivimus: qua Saulem dictum est, accepto mandato de omnibus Hamalechitis una internecione delendis, regi pepercisse, et opimas pecudes reservasse in triumphum, quum tamen Deus tam bestias quam homines exterminari iussisset, quod maledictus esset ille Hamalechitarum populus. Quamobrem quum tam expressum esset Domini mandatum, quare Saul impune tulisset contumaciam? An posse Dei decretum frangere se speravit? Et quidem, fateor, speciosus erat praetextus humanitatis, erga regem praesertim, quae humanitas illum apud omnes excusatura videbatur. Quod ad opimas pecudes attinet, etsi ex illis se locupletandum tanquam ex opima praeda speravit cum populo, tamen ille affectus tegebatur honesto praetextu divini cultus, quod ad sacrificia pecudes illae reservarentur. Atqui, respondit Sauli propheta, melior est obedientia quam sacrificium. Et a Dei voce vel tantillum recedere, et illius mandata non exsequi, veneficium est. Sane, si quis Saulis factum ad ingenii humani captum et regulam expendat, non tantum et tam atrox esse flagitium iudicabit, quod Deus tam severe ulciscatur. Quid enim, aiunt, hic admisit flagitii Saul? Neque enim accusatur sacerdotum caedis: quanquam et deinceps eorum sanguine manus suas polluit: sed solo isto articulo nititur sententia adversus ipsum lata, nempe, non exstirpasse Hamalechitas, tam viros quam feminas, et ipsas animantes, sed misericordia et humanitate usum in regem, et opimas pecudes servasse in sacrificium. Omnis haec Saulis offensa est. Sed, obsecro, Deusne se regibus subiecit, aut suam illis autoritatem communicavit, et partitus est? Deus per prophetam Saulem iusserat bello Hamalechitas persequi, et cum viris etiam mulieres, infantes etiam ab uberibus pendentes, et ipsas bestias una internecione deleri. Tale Dei decretum erat. Nosne igitur de Dei iudiciis controversiam movebimus, et multum promovebimus? Neque enim abs re dixit Salomo, eum qui maleficum non punit, non minus reum esse quam qui innocentem condemnat. Atque, obsecro, si quis iudex corruptus ad capitis poenam aliquem damnet, alium autem eiusdem reum criminis impunem dimittat, quis eum excusabit, ac non merito προσωποληψίας accusabit? Talis fuit Saul. Hinc itaque nihil temere nobis persuadere, neque quidquam illicitum facere discamus. Etsi hodie multos videas magnopere se efferre, et suam autoritatem praedicare, quum tamen nihil sint. Quid isti (quaeso) homunciones facerent si reges essent? Sed quid potius miseris illis fieret? Nam si Saul, tam numerosi populi rex, tamen iudicatus est et condemnatus, quod Deo regi regum non obtemperasset, quid istis fiet quorum nulla est potestas? Sane Deus eorum contumaciam qui sibi autoritatem aliquam contra ipsius praeceptum arrogant, male multabit, et in aeternum condemnabit. Nam si Deus Sauli non pepercit, neque inultam ipsius contumaciam reliquit, eundem Deum sciamus hodie regnare, et non mutasse neque mutare naturam et consilium: ac proinde omnes qui sese extulerint graviore casu ruituros, quo altius conscenderint, Deumque nunquam sui contemptum inultum relicturum. Discamus igitur sic malum et in nobis et in aliis omnibus odisse, ut nullo unquam praetextu id tegamus sed potius condemnemus, Deumque glorificemus, et ipsius mandata conemur ad amussim sequi, et in ipso solo conquiescere, Deoque loquente silere, ne stultis obiectionibus, vel potius contumacia, ipsius in nos iram accersamus. Quare quum nos semel coram ipsius tribunali sisti oporteat, quum in filii persona in iudicium progredietur, ardentibus precibus eum invitemus, ut nos ipse regat, et nostras actiones, sermones, cogitationes ad ipsius voluntatem verbo suo praescriptam exigamus: neque nobis ipsis blanditias faciamus: sed firmiter Deo adhaereamus, et spem firmam retineamus, donec tandem vitae nostrae curriculum absolverimus: et nihil ipsi probari posse, nisi quod verbo suo praeceperit, quod est omni iustitiae regula, sciamus.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA CI.

19. *Et dabit Dominus etiam Israël tecum in manus Philistiim: cras enim tu et filii tui mecum eritis: sed et castra Israël tradet Dominus in magnus Philistiim.* 20. *Statimque Saul cecidit porrectus in terram: extimuerat enim valde verba Samuelis, et robur non erat in eo, quia non comederat panem tota die illa.* 21. *Ingressa est itaque mulier illa ad Saul, et vidit, (conturbatus enim erat valde) dixitque ad eum: Ecce obedivit ancilla tua voci tuae, et posui animam meam in manu mea, et audivi sermones tuos, quos loquutus es ad me.* 22. *Nunc igitur audi et tu vocem ancillae tuae, et ponam coram te buccellam panis, ut comedens convalescas et possis iter agere.* 23. *Qui renuit, et ait: Non comedam. Coegerunt autem eum servi sui et mulier, et tandem audita voce eorum surrexit de terra, et sedit super lectum.* 24. *Mulier autem illa habebat vitulum pascualem in domo, et festinavit, et occidit eum: tollensque farinam, miscuit eam et coxit azyma.* 25. *Et posuit ante Saul, et ante servos eius: qui quum comedissent, surrexerunt, et ambulaverunt per totam noctem illam.*

Hesterna concione audivimus Saulem nimium misericordem contra Dei praeceptum ultimum exitium in suum caput accersivisse, quod de Hamalecitis non sumpsisset quas Deus poenas iusserat: iam sequitur expendendum quod adiicitur non solum ipsum poenas luiturum, sed universum cum ipso Israëlem. Quod mirum videri merito posset, quum praesertim Ezechiel nominatim dicat eum qui peccaverit moriturum, sed innocentem non punitum iri ab ipso: quomodo igitur Deus universum Israëlem in Saulis condemnatione involvit? Sed pulchre inter se ista conveniunt, quemadmodum ex multis sacrae scripturae locis apparet: quanquam adoranda sunt Dei iudicia, quum omnes sensus nostros superant. Nam si cum Deo altercari, et tandem ex nostri sensus captu pronuntiare de Dei iudiciis vellemus, certum est Dei iudicia nobis mala et iniusta visum iri, quod illa sint nobis nova et insolentia. Sed sobrie et modeste de istis iudicandum est, et agnoscendum Deum iudicia sua dispensare quadam admiranda ratione, adeo quidem ut unius peccatum puniens, multa simul puniat. Sic exempli gratia, Davidis ob culpam, quod populum israëliticum perlustrasset, et recensuisset, horrenda peste tot hominum millia sunt absumpta. Quis enim non existimet iniquum esse, propter unius hominis ambitionem et vanitatem populum poenas luere? Sed Deus habebat suas causas castigandi populum suum, propter praecedentia multa, quae simul Deus cum Davidis culpa voluit punire. Idcirco dicitur Satan immisisse in cor Davidis, ut populum contra Dei praeceptum recenseret, quod nimirum Deus poenas ab illo repetere vellet. Ac sane quum Deus implet quod per legem minatus est, nempe se pestem in filios propter parentum iniquitatem immissurum, neque iniustitiae, neque crudelitatis a quoquam accusari potest. Ac si quis audeat ipsi obloqui, et adversus ipsum litem intentare, satis habet potestatis et autoritatis ad factorum suorum iustitiam et aequitatem probandam. Denique Deo populum universum puniente pro unius hominis delicto, sciamus neminem tam innocentem esse, quin si Deus in iudicium veniat, fateri cogatur se meritas delictorum poenas dare. Hoc igitur in primis discunto qui ad rerum gubernacula sedent, cogitare serio quid officii sui ratio postulet, ut in integritate coram Domino ambulent. Nam si peccatis suis in populum Dei vindictam attraxerint, certum est in sua capita divinam vindictam tandem derivandam, et eo quidem magis horrendam quo altius evecti sunt. Diligenter igitur caveant ne divinam iram provocent peccatis suis quae populos etiam involvat. Caeterum sciamus etiam Deum permittentem reges, principes, et primariae dignitatis viros in peccata ferri laxis habenis, quibus ipsius ira provocatur id permittere quod provocatus peccatis et transgressionibus omnium, tam regum, principum et primariae dignitatis virorum quam infimae plebis et conditionis hominum, ex ipsorum peccatis occasionem, tam hos quam illos puniendi capiat: sic tamen ut nemini faciat iniuriam, neque possit quisquam adversus ipsum litem intentare. Atque haec observanda sunt in verbis istis quibus audimus populum israëliticum ob Saulis peccatum etiam ab inimicis castigatum iri. Sane populi peccata hic non exprimuntur, sed quae tamen magna fuerunt si ab ipsis exigere rationem Deus, et summo cum ipsis iure agere voluisset: nam quum populus regem a Domino postulasset, et contra ipsius expressum mandatum invito veluti Deo constituere optasset, quemadmodum initio huius historiae vidimus populum istum furore quodam, et paene diabolica rabie adversus Deum surrexisse, et voluntati ipsius contradixisse, nonne fuit insignis illa rebellio quae merebatur, ut Deus repente tam ingratum populum profligaret? Atqui Deus clementer ipsos diu tolerarat: poenasque distulerat summa cum patientia, sed non tamen abstulerat. Deus enim poenas quidem ad tempus differt: sed tandem gravitate supplicii compensat. Neque enim mutare sententiam potest, et eorum qui ipsius gratia abusi sunt maiora et graviora peccata maioribus etiam et gravioribus poenis sunt vindicanda. Praeterea multae pollutiones in divino cultu ad prius illud peccatum accesserant. Davidem etiam cum Saule persequuti fuerant: ac proinde etiam erant homicidae. Quid enim peccaverat David adversus ipsos, ut eum in gratiam regis ad mortem persequantur? Imo nonne Davidi erant omnes devincti, eidemque

vitam suam dedebant, quos e manu Philistaeorum saepe eripuerat, et pro ipsis adversus infensissimos hostes ita depugnarat, ut merito apud omnes in honore et pretio esse debuerit? Sed ingrati sunt et iniqui Davidi, et indignam mercedem laborum ei tribuerunt, quum alii ipsum prodiderunt, alii armis insequuti sunt. Quibus omnibus peccatis involuti, sane fuerunt dignissimi quos Deus gravissime puniret. Quantum enim peccatum est innoxium sanguinem fundere, potestne impunitum manere? Etsi vero Davidem quidem non interfecerunt, millies tamen ex ipsorum voluntate mortuus est, ut merito caedis illius coram Domino rei sint. Quamobrem ne novum et insolens nobis videatur Deum punientem Saulem, in idem supplicium etiam populum involvisse, quandoquidem omnes certatim ipsius iram adversus se ipsos provocarant. Hinc itaque discamus Deum ardentius quam solemus precari: nobis enim persuademus Deum si non primo quoque tempore flagitia hominum punit eorundem oblitum esse, et inde occasionem sumimus nobis delitias faciendi, et veluti laxis habenis in quaelibet vitia spe impunitatis ruendi. Sed Deus peccata hominum non obliviscitur, quae licet vetera sint suo tandem tempore punit. Ac sane experientia edocti sapere debemus. Nam unde fit, obsecro, ut multi saepe Deo ipsos affligente vehementer laborent, et anxii sint, caussasque requirant quare Deum cum ipsis agat tam severe? Sed non revocant in memoriam praeteritos dies, et superiores annos quibus Deus ipsos toleravit, et quibus tamen malum malo cumulare non desierunt, ut merito deinceps poenas ab ipsis Deus repetat, quod non exciderit iure suo, neque deleta sint ipsorum peccata, etsi ad tempus in ea non animadvertit. Itaque animis nostris istud altius infigamus Deum peccatores ad tempus tolerantem, si poenitentiam non egerint, nec ad meliorem frugem redierint, colligere tanquam in fasciculum ipsorum peccata, et sententiam tandem adversus ipsos ferre. Quamobrem eo maior adhibenda nobis cautio est, ne in peccatis nostris diutius haereamus, sed tamen admisso adversus Deum peccato ingemiscamus, et veniam ab ipso deprecemur, ut coram ipso sepeliantur.

Sequuntur deinde verba illa: *Cras enim tu et filii tui mecum eritis.* Quibus verbis quidam volunt diabolum loquutum fuisse, et Saulem reprobum hominem non potuisse a Deo misericordiam sperare, ac proinde filios etiam Saulis videri a Deo reiectos, et eidem irae Dei cui pater obnoxios. Sed etsi, ut ante diximus, spectrum fuit quod Saulem sub persona Samuelis alloquebatur, tamen non inde potest maledictionis aeternae sententia dici adversum filios Saulis lata, sed verborum istorum sensus esse simplicissimus videtur, crastino die Saulem et filios morituros. Spectrum enim illud quod Saulem alloquebatur verum Samuelem simulabat a mortuis evocatum. Itaque communi illa loquendi phrasi utebatur: Tu mecum eris, id est tu morieris. Alii vero in his verbis quaerunt iustificandi Saulis occasionem, quasi poenitentiam egisset et sese coram Deo humiliasset, ideoque meritus esset ut veniam a Deo peccatorum consequeretur, et cum Samuele esset. Verum nulla ratione nititur haec expositio, siquidem poenitentiae Saulis nulla hic fit mentio, sed tantum pavoris qui multum abest a poenitentia et vera humilitate, et ad Deum conversione. Quamobrem ex verbis istis colligi non potest quaenam Saulis fuerit post mortem futura conditio, quandoquidem non alius est verborum istorum sensus quam Saulem una cum filiis inter mortuos crastino die fore. Porro in filiis illis de quibus fit mentio, Ionathanus censebatur, mortem cum ipso oppetiturus, cuius antea vidimus fidem et integritatem, qui foedere cum Davide facto sponte Dei decreto et voluntati sese subiecit, regiaque dignitate quae ipsi debebatur sese ultro abdicavit, ut quum Ionathanus tot virtutibus insignis fuerit non possit in reproborum numerum referi, sed mors illius his verbis significetur.

Deinceps vero dicitur Saul cecidisse in terram verbis illis Pseudosamuelis perterrefactus. Ex quibus verbis discamus quanta sit verbi divini vis adversus peccatores, ut eo terreri vehementer ipsos oporteat, et quidem sine ulla spe misericordiae nisi Deus ipse mentibus eorum consolationem immittat, quod exemplo Saulis fit nobis perspicuum. Tulit enim adversus eum Deus sententiam, quanquam ipsius diaboli sub spectro loquentis ministerio, et Sauli suam voluntatem patefecit ea ratione, ut sine solatio terreretur. Nam si Deo gratus fuisset Saul, Deus etiam vel per angelum, vel per prophetam sic ei voluntatem suam patefecisset, ut tamen perterrefactum solaretur. Sed quam meritus erat sententiam audivit, qua terrefactus concidit, et vires omnes amisit ex sententiae divinae adversus ipsum horrore ad quem etiam accedebat debilitas virium, quod panem antea non comedisset, et pedibus totam noctem iter confecisset. Porro hic observandum non eodem semper modo adversus peccatores Deum sententiam ferre: nonnunquam enim tantum minatur quum maxime propinquum videtur ipsius iudicium. Sic Ionam ad Ninivitas missum videmus Dei iudicium tanquam imminens ipsorum urbi denunciaturum, quum tamen hac ratione Deus ad poenitentiam vellet ipsos provocare quadraginta dierum spatio concesso. Sane Deus hac comminatione non tam condemnare ipsos et iudicio suo addicere quam admonere voluit, et ad peccatorum agnitionem et poenitentiam excitare, ut precibus ad Deum conversi veniam impetrarent, quod et ab ipsis factum videmus. Atque haec ratio est peccatores ad poeni-

tentiam revocandi, qua Deus saepe utitur conditionem in se continens, quum tamen decretum Dei irrevocabile videatur. Sic saepe per prophetas Deum loquutum videmus, quorum frequentes sunt divinae in populum vindictae comminationes, quibus non primo statim tempore poenas in populum quas minabatur immittere volebat, sed populum potius ad poenitentiam vocare et ad seriam ad ipsum conversionem. In istis igitur poenarum comminationibus conditio quaedam etsi non expressa continebatur si poenitentiam agerent, et serio ad Deum converterentur, et cordis integritate veniam deprecarentur, se ad misericordiam proclivem fore: sin minus poenas quas minabatur immissurum. Sic quotidie nos Dei verbum audire, et nostram in eo condemnationem oportet: verbum enim Dei praedicatum est instar bipennis et gladii ancipitis: nam ait apostolus, unius*) est sermo Dei et efficax et penetrantior quovis gladio ancipiti, et pertingit ad divisionem animae ac spiritus compagum quoque ac medullarum et diiudicans conceptiones et cogitationes cordis. Quam ob causam etiam Paulus docet verbum Dei singulos ad examen sui ipsius vocare ut coram Deo de suis offensis convicti magis ac magis deiiciantur, et suam indignitatem confiteantur. Quamobrem quotiescunque Dei verbum audituri accedimus, vel sacrosanctam scripturam lecturi in manus assumimus, nos ita comparatos esse decet, ut in eo tanquam ex ipsius ore Dei condemnationem nostram audiamus, et in eo conquiescamus et nobis ipsis magis ac magis displicere, et coram Deo deiici ac humiliari discamus, commodo enim nostro maximo fiet si condemnationem admiserimus, quandoquidem Deus in nos adeo proclivis est, ut gratiam ac misericordiam polliceatur peccata sua agnoscentibus, et ad meliorem frugem revertentibus. Contra vero si ad Dei comminationes homines occalluerint, et poenitentiam non egerint, nullus veniae locus amplius superest, sed absoluta Dei sententia est, et decretum immobile adversus peccatores. Sic prophetas videmus adversus populum rebellem et contumacem, divinae vindictae, et irrevocabilis sententiam tulisse quum neglectis divinis admonitionibus in malitia perseverassent. Nos itaque Dei iudicia in eos qui patientia et bonitate ipsius abusi sunt animadvertentes metuamus, et ne patiamur Dei vindictam eo usque progredi ut nullus misericordiae locus supersit: sed quamdiu nos patienter tolerat, et ad meliorem frugem vocat peccata nostra condemnans, occasionem oblatam arripiamus, et ne exspectemus donec aures occluserit, et gratia ipsius excidamus.

Caeterum quod ad Saulis metum illum attinet, observandum est affectus esse quosdam electis Dei et reprobis communes, fidelibus, inquam, et incredulis: sed tamen magnam in illis esse differentiam: nam (exempli gratia) tam infideles quam fideles credentes, tam reprobi quam boni ad Dei comminationes horrent, etsi improbi saepe sibi delitias faciunt et Dei minas contemnunt, ac in malitia perseverant, iocum et risum illas existimantes: sed quas tamen tandem tam horrendas experiuntur, ut montes in sua capita devolvi exoptent, et ut ipsis ima tellus dehiscat, ut sacra scriptura saepe loquitur, quoniam ira Dei ipsis est horrenda. Improbi igitur, et maxime contumaces tanto Dei terrore percelluntur, ut adversus ipsius iram remedium nullum inveniant, contra vero fideles percelluntur quidem, et quo maiorem habent divinae maiestatis apprehensionem quam improbi magis etiam commoventur, et ad vivum usque tanguntur irae divinae sensu, quemadmodum propheta in psalmis loquitur, qui sensus irae divinae et metus ipsis est cum impiis et incredulis communis: sed ex isto metu et pavore non potest iudicari de hominis poenitentia et coram Deo humilitate. Nam si Saul serio peccatorum sensu affectus fuisset non permansisset diutius in illo pavore, sed conversionis ad Deum effectum re ipsa sensisset et demonstrasset, siquidem ipsum Deus sancti spiritus afflatu ad misericordiam obtinendam inspirasset, sed contrarium prorsus apparet. Est quidem, fateor, divinorum iudiciorum metus ad poenitentiam praeparatio, sed in quo tamen minime sit semper haerendum. Quid ita? Nempe quod Dei contemptores ita perterriti furere incipiant, et immanes feras imitentur, quae catenis vinctae illas arrodunt, et dentes prae rabie frangunt: ut indomiti equi fraenum mordent sessore calcar ipsis subdente: sic profani metum illum in furorem convertunt, et adversus Deum stomachantur, et in desparationem praecipites feruntur: ideoque magis ac magis indurantur, et ad flagitia revertuntur, imminentis divinae vindictae immemores, et Deum ipsum tanquam ipsius manum evasissent contemnentes. Contra vero fideles divinorum iudiciorum metu perculsi, bonitatis ipsius memores ea sese consolantur et erigunt, ne tristitia et moerore conficiantur: ideoque appetitus suos vehementiores coecere conantur, et fraenare: ac patienter Dei castigationes ferunt, etiamsi mors ipsa sit obeunda, adeo quidem ut si Deus poenis meritis eximere ipsos noluerit, nihilominus omnem aegritudinem abiiciant, et divinorum iudiciorum severitatem patientia vincant, neque ut improbi adversus Deum insurgant, aut dentibus infrendeant: sed eum, etiamsi corripiat, nihilominus benignum patrem sentiant, et castigationem pro summo bono habeant: quod peccata sua Dei bonitate et misericordia tectum iri persuasi sunt. Erit igitur ipsis salubre pharmacum, quod primo intuiti lethale vulnus fore videbatur. Quin etiamsi Deus ipsis parcat, et nullis exercitiis excitet,

*) *Lege*: vivus.

tamen ad vitia non laxant sibi habenas, sed Deum adorant et venerantur. Et in memoriam facta pleraque in quibus lapsi sunt revocantes, coram Deo ingemiscentes sese explorant, Deoque gloriam reddunt, et ad meliorem frugem revertuntur. Sic enim apud se ratiocinantur: Me miserum! Mene in haec peccata delapsum, de Deo non cogitasse? Mene si Deus ad peccata connivet mea laxas habenas ipsis ideo permissurum? aut alte caput elaturum? Quin potius ego cum omni humilitate et modestia Deum deprecabor, supplex ad ipsius misericordiam confugiam, et salutis autorem agnoscam. Denique si Deus ipsos castigaverit, in recenti semper memoria castigationem habebunt, quae ipsos doceat vitam reliquam in amaritudine degere, ut loquitur Ezechias, quod senserint quam horrendum sit Dei iudicium. Ex istis igitur apparet differentia insignis inter improborum et Dei contemptorum hominum formidinem, et fidelium metum: illis sic trepidantibus ad divinorum iudiciorum intuitum ut in desperationem veniant: istis vero Dei misericordiam cum summa humilitate in posterum amplectentibus. Quamobrem quum *Saulem* audimus, *cecidisse prostratum in terram, quod extimuisset valde verba Samuelis:* ne ex humilitate factum illud arbitremur: sed ex vehementi apprehensione iudicii divini, ut vox illa Samuelis fuerit instar ictus vehementis mallei quo deiectus est, et in desperationem venit. Neque dicit sacra scriptura ipsum ingemuisse, et supplicem ad Dei misericordiam confugisse, suaque peccata confessum fuisse: sed tantum attonitum et vehementi metu perculsum. Quidquid sit, relinquamus ipsum Dei iudicio et potestati: nos interim ipsius exemplum imitari caveamus, quod nulla in ipso conversionis ad Deum signa conspiciamus, ac proinde spem nullam salutis videamus. Porro si tam fortem virum electum a Deo, ut populum suum regeret animadvertimus irae Dei sensu tantopere consternatum, ut obstupuerit et attonitus in terram prostratus sit, quid nobis futurum putamus, nisi viribus ipsius Domini fulciamur? Quare ne Deum tentemus, sed ipsius iram praeveniamus, ad ipsum seria poenitentia conversi: et quotiescunque coram ipsius tribunali ad peccatorum agnitionem vocabimur, ultro examen peccatorum subeamus, et Dei misericordiam deprecemur. Et de Saulis metu hactenus.

Sequitur mulierem illam Pythonissam non potuisse a Saule obtinere ut cibum caperet, et voluisse ipsum domum reverti, licet adeo debilem, ut non posset se ipsum sustinere: tandem vero suasu servorum non tantum frustum aliquod panis ad reficiendas vires, ut erat ipsum mulier illa cohortata, sumpsisse: sed etiam exspectasse dum vitulus saginatus interficeretur, et panes ipsi a muliere coquerentur. Ex quo magis ac magis ipsius stupor apparet, et mentis summa perturbatio. Quod solet iis contingere qui sub potenti Dei manu serio non humiliantur, ut nimirum modum nullum in affectibus teneant. Illi proinde, ubi horrore divini iudicii terrebuntur, in tantum stuporem incidunt, ut sanis consiliis non dent locum, et nihil eorum quae ipsis suggeruntur admittant, sed sana omnia consilia respuant. Sic videas eos quos Deus in mentem reprobam dedit, non posse de Dei misericordia quidquam sperare: ac licet peccatoribus conversis factae promissionis ipsis proponantur, non posse tamen illas admittere, sed tanquam ad se non pertinentes reiicere. Tantus enim ipsorum stupor mentes occupavit, ut Dei gratiam a se procul reiicere in animum induxerint: et magis ac magis in malitia obfirmentur. Exemplum esto Esavus ille quem ad momentum temporis eiulantem, plangentem, ululantem instar bruti cuiusdam audimus: sed deinde ad ingenium revertentem, et vindictam de fratre molientem, sibique promittentem fore ut mortuo patre quod primogeniturae ius admiserat per vim recuperet. Quasi vero possit adversus Deum pugnare, et decretum ipsius immutare. Idem in Saule nunc etiam apparet. Primum enim terrore deiectus frustum panis sumere abnuit, et nullum dat monitis desperabundus locum. Deinde vero suorum precibus victus, etiam exspectat dum vitulus interficiatur, et sibi coquantur azymi panes ac proinde non tantum frustum ad vires refocillandas patienter sumit: sed sibi convivium apparari sustinet.

Caeterum hinc apparet illorum temporum consuetudo, quibus ad hospites laute excipiendos saginatus vitulus interficiebatur, qui instar aliarum omnium dapum, recens interfectus apponebatur, quod in delitiis iis temporibus habebatur. Ex quo discenda sobrietas est, et vitanda in cibis superfluitas, quum temporum illorum delitias fuisse videamus saginatum vitulum, pro omnibus cupediis, quae sunt hodie multiplices. Nam hodie non instituuntur convivia, nisi ex variis undique conquisitis delicatis cibis, et multos ante convivium dies praeparatis, ut communes cibi nullo habeantur in pretio. Unde apparet nostrorum temporum longe maiorem esse quam superiorum corruptionem, et procul abesse ab illa sobrietate quae fuit in veteribus, ut sit maior ebrietas, helluatio, delitiae, voluptas, quam olim. Nam, obsecro, quid istud est regi facere de saginato vitulo cupedias? Neque enim ista de hoc rege tantum in sacra scriptura narrantur: sed multi istiusmodi alibi exempla occurrunt. Quare inde discimus appetitus, ne ut plerumque accidit insatiabiles sint, fraenare, et vitae tenuiori assuescere.

Sed Saulis factum propius intueamur. Poterat ille quidem cibum aliquem ad refocillandas vires et ad iter conficiendum sumere; quem tamen recusavit: sed nihilominus parari sibi lautiorem coenam passus

est, quae in multos dies tam ipsum quam socios fovere potuisset, vitulus nimirum cum azymis panibus. Ex quo apparet nullam esse temperantiam, in iis qui Dei timoris radices in animis infixas non habent. Modo enim terrore perculsi animum sic abiiciunt ut desperata salus videatur, et nulla sana consilia admittant: modo vero, et quidem momento, in gaudium et risum effunduntur. Neque vero tamen Saul sic sese exhilaravit, quin conscientiae stimulos senserit, quibus sese a Deo condemnatum meminerat: et, ut vulgo dicitur, risus ipsius fuit sardonius non ultra fauces progressus: neque dubium quin libenter metum et horrorem quo a spectro illo fuerat perculsus abiicere nisus fuerit, sed non potuerit. Ex quo discimus Deo nos variis modis castigante, et in eas angustias redigente, ut mors ubique sese nobis offerat, et omnia praesentem mortem minentur, nihilominus ad ipsius misericordiam confugere, et spem semper retinere, persuasi Deum nos ex ipsius sepulcri faucibus educere posse: immo etiam mortuis vitam reddere, cuius ipse fons est et origo. Contra vero Deo nobis otia faciente, discamus non segnescere: sed in memoriam Dei comminationes revocantes sapiamus, et post triennium, quadriennium, decennium, Dei patientiam admirantes, et nos debitores agnoscentes gloriam ipsi debitam reddamus: sic ut ex parte propitium esse ipsum nobis gaudeamus, et alia ex parte de peccatis lugeamus, et perpetuis suspiriis et gemitibus dolorem internum testemur. Neque enim spiritualis laetitia ex divinae erga nos misericordiae sensu, aut superbiam, aut arrogantiam, aut denique soporem et segnitiem in nobis debet generare: sed ita tamen recreare ut perpetuo aliqua tristitia sit admixta, quae nos ad veram humilitatem ducat. Et de Saulis facto dictum hactenus esto.

Caeterum magnanimitatis etiam in ipso cuiusdam apparent signa: quod de Israëlitarum exercitu fundendo, et in manus Philistaeorum venturo, ac proinde de imminente sibi morte certior factus non omnino abiecit animum, sed curato corpore in castra sua reversus est: ut fortiter videatur Saul Dei iudiciis acquievisse, Deumque sequutus quo vocabat. Verum observandum incredulos momentaneos quosdam tantum impulsus habere, ac proinde firma fide non niti; quod potius arrogantia sit quam fides dicenda. Et praeterea Dei iudiciis ad tempus perculsos, timorem omnem conari abiicere: quasi Dei minae tantum inania verba sint, et vanus metus. Quamcunque igitur fidem increduli nonnunquam iactent, deque Dei gratia glorientur, et plenis buccis praedicent, fidei nomen haud meretur, sed superbiae potius et arrogantiae. Hanc ob causam ad quamvis auram nutant, et quovis vento instar arundinum agitantur: denique temere huc illuc feruntur, neque Dei promissis plane conquiescentes, neque minis ipsius ut oportebat territi: sed ad ingenium subinde revertuntur, et stupore plane habescunt. Eadem igitur fuit Saulis ratio, atque reliquorum incredulorum omnium: quandoquidem nulla est firmitas, neque constantia in iis quos Dei spiritus non agit. Est enim Dei spiritus spiritus rectitudinis et integritatis, quo qui destituuntur, temere huc illuc feruntur. Reversus igitur in castra sua Saul stuporem suum potius quam fortitudinem aut ad Deum conversionem prodidit, et divinorum iudiciorum contemptum. Discamus igitur Deo iudiciorum suorum minis nos terrente, humiliari, potius quam fortem animum prae nobis ferre, ut multi solent admirabilem nescio quam fortitudinem dicere, si nullis minis terreantur, et nullo periculo commoveantur, tanquam duriores Marpesia caute. Sed, quaeso, saxisne aut truncis honori dabitur si neque lugeant, neque mali quidquam apprehendant? Minime gentium! Neque enim locum habet virtus in iis qui sensum nullum habent: ac proinde non vertitur laudi hominibus, Dei iudiciis non commoveri, et eius minas non metuere: sed in malitia obfirmari. Sed summa virtus Christianorum est Dei timor, quo ipsius iudicia metuunt, et de se ipsis desperantes in ipsius misericordia fiduciam omnem suam reponunt. Sane qui magnos animos gerunt, et nescio quam fortitudinem iactant, non procul a suo exitio absunt. Contra qui suorum peccatorum conscii supplices ad Dei misericordiam confugiunt, confirmantur et eriguntur: ideoque longe utilior humilitas et animi deiectio, quam superba gloriatio et iactantia. Praeterea quum in sua castra Saul esset reversus, populum et liberos exhortari ad poenitentiam et conversionem ad Deum veramque humilitatem debebat: sed nihil tale factum ab ipso legimus: imo potius quidquid audiverat celasse videtur. At si vel verbum ea de re Ionathano fecisset, profecto se patre fortiorem ostendisset, ac admonitione divina sapuisset, et correctioni divinae sese sponte submisisset. Sed Saul tanquam attonitus omnia reticet, et cum stupore eventum illius praedictionis exspectat, neque tamen ad Deum convertitur. Nos contra discamus non erubescere, neque verecundari peccatorum nostrorum confessione, quum minatus nobis Deus fuerit, ut consolationem recipiamus: sed contra inde praeberi nobis occasionem immissas a Deo castigationes admittendi, et ad meliorem frugem cum seria poenitentia revertendi, Saulis superbiam et amentiam detestemur, quem certum est turpitudinem suam occultare voluisse, nempe, se Pythonissam mulierem de eventu interrogasse: et regiam dignitatem retinere vel invito Domino voluisse: defectionem populi metuisse, a quo desertus praeda hostium fieret. Regiam itaque dignitatem retinere, quam Deo gloriam dare mavult. Nonne vero praestitisset eum solum mori, quam populo

comitatum in idem secum excitium illum praecipitem dare? Nos contra discamus Deo minante nobis poenas, non tantum ingenue peccata fateri: sed etiam alios admonere, ut veram agentes poenitentiam, et sincero affectu ad Deum conversi sapiant, et irae Dei obviam veniant cum precibus et orationibus, ac vera poenitentia. Sane si Saul pietatis scintillam habuisset, in castra sua reversus advocata populi concione imminentem Dei vindictam ipsis praedicasset, et ad poenitentiam cohortatus fuisset, proposita divina misericordia, quae poenitentes a se nunquam repellit. Sed omnia illa dissimulavit, et tanquam furibundus praelium commissit. Nos vero contra discamus ad Deum propius accedere, quo graviores poenas minatur: et licet nulla spes amplius salutis appareat, sed ultima condemnatio videatur imminere, ne propterea despondeamus animum: sed salutem omnibus poenitentiam agentibus propositam speremus: et alios etiam ad hoc ipsum cohortemur, ut opportuno tempore Dei auxilium experiamur, et tandem gratias illi de omnibus benefactis agamus, et nomen ipsius perpetuis laudibus extollamus.
Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA CII
CAP. XXIX.

1. *Congregata sunt ergo Philistaeorum universa agmina in Aphec: sed et Israël castrametatus est super fontem qui erat in Iezrael.* 2. *Et Satrapae quidem Philistaeorum incedebant in centuriis et millibus: David autem et viri eius erant in novissimo agmine cum Achis.* 3. *Dixeruntque principes Philistiim: Quid sibi volunt Hebraei isti? Et ait Achis ad principes Philistiim: Numquid ignoratis David qui fuit servus Saul regis Israël, et est apud me multis diebus vel annis, et non inveni in eo quidquam, ex die qua transfugit ad me, usque ad diem hanc?* 4. *Irati sunt autem adversus eum principes Philistiim, et dixerunt ei: Revertatur vir, et sedeat in loco suo, in quo constituisti eum: et non descendat nobiscum in praelium, ne fiat nobis adversarius, quum praeliari coeperimus. Quomodo enim aliter poterit placare dominum suum, nisi in capitibus nostris?* 5. *Nonne iste est David cui cantabant in choreis, dicentes: Percussit Saul in millibus suis, et David in decem millibus suis.* 6. *Vocavit ergo Achis David, et ait ei: Vivit Dominus, quia rectus es tu, et bonus in conspectu meo: et exitus tuus, et introitus tuus mecum est in castris, et non inveni in te quidquam mali, ex die qua venisti ad me, usque in diem hanc: sed satrapis non places.* 7. *Revertere ergo, et vade in pace, et non offendes oculos satraparum Philistiim.* 8. *Dixitque David ad Achis: Quid enim feci, et quid invenisti in me servo tuo a die qua fui in conspectu tuo usque in diem hanc, ut non veniam, et pugnem contra inimicos domini mei regis?* 9. *Respondens autem Achis loquutus est ad David: Scio quia bonus es tu in oculis meis, sicut angelus Dei: sed principes Philistinorum dixerunt: Non adscendet nobiscum in praelium.* 10. *Igitur consurge mane, tu et servi domini tui, qui venerunt tecum: et quum de nocte surrexeritis, et coeperit dilucescere, pergite.* 11. *Surrexit itaque de nocte David ipse et viri eius, ut proficiscerentur mane, et reverterunt ad terram Philistiim: Philistiim autem adscenderunt in Iezrael.*

Hac narratione continetur admirabilis ratio qua Deus Davidem ex illis difficultatibus eruit, in quas incautus inciderat: ubi impletum videmus quod in psalmis David praedicat, Deum in summis angustiis et difficultatibus auxilium ipsi tulisse. Quae doctrina valde utilis est et necessaria, nempe tum exspectandum a Deo auxilium, quum desperata omnia videntur, et nullum amplius adversus ingruentia mala superesse remedium. Tum igitur opportunum est tempus Dei auxilium experiendi, quum humana consilia deficiunt, et nullus apparet e difficultatibus exitus, donec ipse Deus patefaciat. Davidem sane millies occumbere satius fuisset, quam in Israëlitas semel ad praelium venire: sed tamen quinam effugere potuisset, si rex eum ad pugnam coëgisset? Sane fateor, non eam fuisse ipsius mentem: sed homo tamen erat ideoque fragilis: ac proinde necesse fuit admiranda quadam providentiae divinae ratione ipsum ex illis difficultatibus educi. Iam ecce Philistaeorum duces et proceres qui laborantes invidia Davidem aegre ferunt in tanta esse apud regem autoritate. Nam etsi ipsi non satis fidebant, tamen maxime invidebant ipsi gratiam qua plurimum apud regem valeret, adeo ut custos esset corporis ipsius. Extraneus enim erat, et quidem Philistinorum hostis infensissimus: ideoque fieri custodem regis, et in eius potestate vitam ipsius, esse principibus et proceribus videbatur intolerandum. Castra igitur Philistaeorum in Aphec congregata fuisse dicuntur: in quo magis apparet admiranda Dei erga Davidem bonitas, et paterna sollicitudo. Nam si statim initio David a rege dimissus fuisset, non esset tam insignis, neque tam conspicua Dei erga ipsum benevolentia. Sed cum rege progressus, et eum in Aphec usque comitatus videbatur nullum impedimentum habiturus, quin perpetuus esset regis satelles. Sed quum propius ad rem ventum est, tum se Deus, quum nulla spes amplius affulgebat, Davidis protectorem patefecit. Interea vero fides ipsius explorata est: et minime dubium est quin in maximis angustiis constitutus fuerit, quum imminet ipsi periculum praelio adver-

sus israëliticum populum decertandi. Verum enim vero in Deum fiduciam collocasse ipsum certum est, etsi ad tempus laboravit, neque tam cito quam optasset eum Deus auxilio suo iuvit. Observatione accurata digna ista sunt: siquidem nunquam satis cogitamus quanta sit nostra infirmitas et quam indigeamus ope divina, nisi in summas redacti angustias et difficultates, ex quibus evadendi nulla nobis apparet opportunitas: et ideo saepe Deus nos in istas difficultates coniicit, ut periculo nostro sapiamus, et ad ipsum assurgere discamus. Quare hanc doctrinam recolamus oportet, et persuasi simus Deum, etsi nos in profundissimam abyssum malorum deiecerit, ex qua nulla detur nobis humanitus evadendi facultas, tamen rationem tandem qua emergamus daturum. Sed quomodo? Admiranda sane et incomprehensibili ratione: quandoquidem ita glorificari vult, quum praeter opinionem, et sensus nostri apprehensionem deploratis rebus auxilium adfert. Exemplo Davidis fiet istud conspicuum, si singulas, quae hic notantur, circumstantias expendamus, castra nimirum Philistaeorum iuncta castris Israëlitarum: et sese iam utrasque acies ad praelium comparasse: quum David consilio ducum Philistaeorum dimissus est.

Sed ipsorum ducum apud regem conquerentium, quod Davidem sui corporis custodiae praefecisset, voces expendamus: *Quid sibi volunt Hebraei isti?* inquiunt. Quae loquendi formula solet usurpari quum invidiose et cum stomacho aliquid alteri exprobratur, ut incolae peregrinos solent habere contemptui. Perinde enim est ac si dicerent: Siccine vero peregrinus praecipiet autoritatem et dignitatem quae incolis et civibus naturalibus debetur? Tunc enim naturae ordo perverti videtur. Hic primum observemus, Deum sua dona suis nunquam distribuere, quin multorum invidiae fiant obnoxii, et quod summum est malum, virorum principum. Cur enim non universa multitudo conquesta est? Nam illorum etiam intererat, et singuli milites poterant regi hoc ipsum quod duces et principes exprobrare: Nonne sumus subditi naturales, nonne vitam pro salute regis exponimus, et singulis momentis pro ipsius defensione periclitamur, quare igitur contemnimur? quare peregrinus nobis praefertur? quare ipsi rex postremum agmen et sui custodiam committit? Istiusmodi igitur verbis, sane similibus, singuli milites conqueri poterant: sed tantum hic fit mentio ducum et principum virorum, in illis enim maxime dominatur ambitio. Nae qui ad magnos honores evecti sunt, gradu illo dignitatis contenti esse deberent, sed ambitionis scintillae magis excitantur, et quo maiores sunt honores, eo magis appetuntur. Qui tenuis est fortuna, sua sorte contentus vivit, et in otio ac tranquillitate vitam degit: labori quotidiano incumbit, et de lucrando pane tantum cogitat, parum de honorum dignitate, licet eorum fiat apud ipsum mentio, sollicitus. Contra qui illis inescati sunt, ardent ambitione, et irrequieti sunt, quod ad cupiditatum suarum cumulum pervenire nequeunt: et quo maioribus honoribus ornati sunt, eo magis aestuant. Idem de avaritia dicendum. Qui in diem vivunt, parvo contenti sunt, neque magnopere de cumulandis maioribus opibus laborant. Sed qui multas opes congessit, exiguas illas existimat, et semper eget, sibique semper metuit. Denique nimium in nobis altas egit radices vitium illud, abutendi Dei donis. Quamobrem hinc discamus acceptis a Deo donis non efferri, et si ad aliquem dignitatis gradum pervenimus, tamen intra modestiae limites nos continere: et opibus abundantes, ne illorum desiderio flagremus, sic ut nullum modum acquirendi faciamus. Nos quidem sane non ea sumus conditione, ut ad summas illas dignitates aspiremus, quae sunt in aulis regum et principum: sed summo nostro bono fieri sciamus, quod Deus nos mediocri vel potius tenui conditione esse vult. Nam si maiore aliquo loco essemus, repente honorum desiderio corrumperemur: siquidem licet tenues, tamen regios animos gestamus.

Sequitur deinceps regem Achis Davidis causam apud suos duces egisse, et fidem ipsius demonstrasse, quum ait: *Annon hic est David servus Saulis, qui fuit apud me iam aliquot diebus, imo iam aliquot annis, neque deprehendi in eo quidquam?* Quibus verbis se fidelitatem Davidis multis annis expertum dicit, ut ei se non temere credat: sane David non multos annos apud eum fuit, sed satis longum tempus iudicat, quo explorare fidem ipsius potuit. Sed excipiunt Philistaeorum duces, *quomodo aliter poterit placare dominum suum, nisi in capitibus nostris? Nonne iste est David, cui cantabant in choris, dicentes, percussit Saul in millibus suis, et David in decem millibus suis?* Hinc perspicimus Dei dona in servis suis non tantum contemni ab improbis hominibus: sed eorum etiam memoriam odiosam esse. Nam vetera erant quae isti commemorant: si quidem David valde iuvenis Goliathum interfecerat cuius caedem Philistaeorum exercitus profligatio exceperat: quomodo ergo cladis illius memoriam refricant? Nempe, ut ante dixi, donis Dei spiritus irritantur improbi, nobis inimici: et ea ratione Deus vult nostra dona temperare ne donorum excellentia efferamur. Vix enim nobis temperamus, quin Dei donis superbiamus, nisi Deus illa quadam correctione temperet. Sic itaque Deus omnem sese efferendi occasionem suis adimit, et modestiam docet, quum permittit ipsos quos in aliquem dignitatis gradum evexit ab aliis odio haberi, in facta ipsorum inquiri, et occasiones quaeri arrodendi ipsos. Nam isto veluti fraeno retinentur, ne rebus secundis in-

solescant. Nos itaque discamus hinc in usum nostrum referre improborum hominum erga nos odia, et invidiam: quibus Deus exercet nos, ne apud homines gloriam et gratiam quaeramus, sed intra modestiae fines nos contineamus.

Tandem Achis satraparum victus rationibus, quorum indigebat opera, et quos nolebat provocare, ne adversus se ipsum seditionem excitarent, Davidem a se dimittit. Ex quo apparet primariae dignitatis viros, inferioribus sibi subditis saepe cedere: si quidem mundanae dominationes multis servitutibus implicantur. Nemo tam insignis autoritatis rex est, quin secreta quadam subiectione sese salutantibus aulicis submittat. Equidem fateor obedientiam illos exigere et velle ad levissimum mandatum sibi obtemperari: sed tamen si propius res inspiciatur, satis erit conspicuum ipsos reges variis modis iis subiici, qui tamen ad omne videntur obsequium paratissimi, et ipsas cervices subiecturi. Ea est hominum conditio, ut verissimum illud sit proverbium: Non aurum esse quidquid splendet. Quum igitur ea esse regum, principum ac primariorum virorum felicitas videtur, ut non amplius in hominibus habendi sint, sciamus tamen multa subesse discrimina, et multas difficultates, etiam ab ipsis subditis. Verumtamen virtutem maximam esse sciamus, necessitati sic cedere, ne quid contra ius et aequum fiat. Hic vero peccasse Achis videmus, facta Davidi iniuria. Nam speciosa quidem erat ducum illorum accusatio: siquidem David Philistaeorum praeputiis uxorem redemerat: et poterat eadem ratione regem sibi infensum conciliare, caede nimirum Philistaeorum. Verumtamen quum tantam Davidis erga se fidem expertus esset, ut eum nihil tale moliturum haberet persuasum, non dubium est quin illum dimittens affecerit iniuria. Ex quo apparet reges autoritatem suam retinere cupientes, et odium aut invidiam istius vel illius fugientes, saepe cogi innocentibus iniuriam facere, et eosdem opprimere. Conspicuum istud est exemplo Darii adversus Danielem: quem etsi divinum hominem et tanquam Dei angelum habebat, suorum tamen procerum importunitate coactus est discrimini mortis exponere. Et eum quidem lugebat, et expositum gemebat, vitamque ipsius sua redimere optabat: sed ut autoritatem suam retineat, et subditos in officio, ne facta seditione deficiant a se, contineat, humano sanguine et sibi amico sese polluere cogitur. Quod si regibus et principibus evenit, multo magis evenire potest iis quorum minor est autoritas: quod ipsa experientia facit conspicuum in coniurationibus quae hodie ab improbis hominibus adversus Christianos excitantur. Nam si quis damnum patiatur iniuria, aut persequutionem, quis istiusmodi improborum violentiae resistit? Imo statim audias: ille ipsi contrarius est qui multis amicis tutus est: cui si resistam, ego me ipsorum odiis exponam, et pro alio poenas luam. Hinc fit ut dissimulare omnes discant, et interea miseri patiantur, et tandem pereant, eorum socordia vel metu qui hos vel illos quos non oportuit, metuunt. Nos vero discamus hominibus non fidere, qui licet bene nobis velint, et libenter auxilium laturi sint, retinentur tamen periculi metu, et minis horum vel illorum territi ab officio resiliunt, et ventis cedunt. Quare quum tantam in iustae causae defensione socordiam conspicimus, summopere cavendum est ne in ipsis fiduciam collocemus: sed ad Deum assurgamus, ut ipse sit nobis propugnaculum et defensio. Exemplo esto Achis iste rex Philistaeorum per quem non stetisset quominus David primo ictu interficeretur, nisi duces Philistaeorum sibi ab ipsius copiis metuissent. Sed si in Davidem impetum fecissent ipsum interfecturi, certum est Achis fuisse ipsis cessurum, non minus quam quum petentibus illis domum ipsum remisit.

Pergamus ad sequentia, quibus Davidem ab Achis accersitum audimus, et dimissum respondisse: *Quid enim feci? et invenisti in me* etc. Quid ita se non accusatus excusat? Nempe verisimile est ipsum in maximis angustiis fuisse constitutum, quod quum inter medios hostes versaretur, si victoriam de Israëlitis reportassent, videbatur ipsorum furori expositus, quorum in se malam voluntatem experiebatur. Quid enim sperare aliud potuit, quam istos duces victoria elatos in se suosque impetum facturos, et memores Davidis victoriarum, odiumque animis suis foventes, oblata occasione saevitiam suam in se suosque experturos? Quos ergo sibi infensos David animadvertit, quorum crudelitatem novit, non immerito metuit, ne victoria insolentes clausum ipsum in urbe aliqua Philistinorum invenientes crudeliter interimant. Quare verisimile est Davidem tam sollicite se apud regem excusasse, quo sibi caveret in posterum, et a Philistaeorum furore tutus esset, et ducum ac satraparum illorum odia fugeret. Hoc fuisse Davidis consilium satis apparet: sed interim simulatione quadam utitur, quum ait: *Quid invenisti in me servo ut non veniam, et pugnem contra inimicos domini mei regis?* Neque enim habebat in animo pugnare contra Dei populum, cuius in ipso praelio, vitae suae periculo, se unum esse membrum constanter ostendisset: tantum abest ut ad ipsius sanguinem fundendum adduci se permiserit. Nam etsi ad Achis confugerat, tamen quibus gemitibus et lacrymis vicem suam luxerit audivimus, quod exsulare patria cogeretur, et Dei sanctuario frui non posset, neque cum Dei populo laudes ipsius in coetu fidelium praedicare, veluti quum psalmo 42 dicit. *Haec recordans effundo in me animam: me solitum esse transire in turba, gradiri cum illis usque ad*

domum Dei cum voce cantus et laudationis: sic affectum Davidem erga Dei sanctuarium, coetumque fidelium certum est nunquam adversus Israëlitas pugnaturum fuisse. Unde satis apparet simulatam ipsius orationem fuisse, quum ait, *ut non veniam et pugnem contra inimicos domini mei regis.* Quis enim erat ille rex? Nonne populi Dei hostis? Davidemne vero arbitremur Achis Deo praeferre voluisse? Et impiis et profanis sese adiungere ad persequendam ecclesiam, cuius membrum erat, imo etiam caput, repraesentans Domini nostri Iesu Christi personam donec appareret, et a Deo patre nobis daretur? Denique sincerum fuisse Davidis animum certum est, etsi nonnihil aberrat. Ex quo discendum, quod ante diximus, sanctissimos etiam viros, etsi ad rectum scopum colliment, Deumque quocunque vocaverit sequi parati sint, tamen semper inoffenso pede progredi, sed multum infirmitatis prodere. Quorum exempla non debent ad vitia nobis viam facere, sed potius maiorem curam et sollicitudinem in nobis excitare, ne labamur: Davidem intuentes rectum quidem animum erga Deum habuisse, et ingenti ardore cultus ipsius flagrasse, sed tamen aliquid simulasse. Nam si mentiri et simulare illum contigit, quid nobis ipso longe infirmioribus futurum putamus? Nae si vitia nostra non animadvertimus, Deus tamen illa perspicit cuius oculi penitius quam nostri penetrant: si quidem ipsius iustitia nostris affectibus longe superior est. Quamobrem quum Deus nos ab ipsius voluntate pendere volet, sciamus tamen superesse nobis adhuc pugnam adversus naturalem infirmitatem, multas superesse cordis nostri latebras quae rectis conatibus resistant: ac denique multum in ipsis nostris bonis operibus esse impuritates, adeo ut Deus merito possit quidquid in illis purum apparet repudiare, ideoque oportere nos Deum perpetuis precibus sollicitare, ut infirmitatem nostram pro sua clementia toleret, et quidquid expedire nobis cognoverit benigne largiatur.

Insuper ex hac historia discamus Deum improbis adversum nos dira quaeque machinantibus prava ipsorum consilia in nostram utilitatem vertere, et quo magis deprimere nos conabuntur, eo magis Deum nos elevaturum: siquidem Deus vel invitis nostris adversariis utitur ad nos extollendos. Unde ex parte apparet admirabilis Dei providentia operantis per vias nobis incognitas, et ut nobis videtur, obliquas: altera vero ex parte magis ac magis confirmari nos oportet, et in Dei providentia conquiescere, firmaque fide niti quum praeter omnium opinionem quod nobis erat contrarium in nostram utilitatem et salutem convertit. Quibus enim modis (obsecro) David ex imminenti periculo liberatus est? Philistinorum quos infensissimos habebat opera. Et qua tandem ratione? nempe malitia ipsorum et invidia qua Davidem in pretio esse, et honore apud Achim regem dolebant. Sane ista valde insolentia esse et inter se pugnare videntur: sed ita Deus in usum suum malam hominum voluntatem convertit: sic tamen ut hominum iniquitati non communicet, neque possit tanquam autor peccati ab ipsis accusari: nam exempli gratia, odium illud et invidia Philistaeorum qua Davidem persequebantur, condemnanda est, sed ea tamen Deus utitur, ut ipsorum manibus David liberetur, quamobrem Dei iustitia semper consistit, adeo ut improbos quosque homines oporteat os claudere, qui alioqui tanquam rabidi canes de Dei operibus detrahere consueverunt, quum vident Deum glorificari in misericordia qua Davidem eruit ex periculo, licet usus fuerit Philistaeorum ministerio. Adoranda igitur nobis omnibus divina providentia, rationibus utens sensibus nostris et opinioni contrariis: et ampla offertur nobis fiduciae materia quum Deum ex tenebris lucem educere, ut Paulus loquitur, videmus, adeo quidem ut licet improbi dira quaeque in nos moliantur, et iam in ipsorum faucibus versare videamur, tanquam morti propinquissimi, Deus tamen in nostrum commodum et utilitatem illorum consilia convertat, quemadmodum alibi dicitur omnia Deum timentibus in bonum et salutem ipsorum cedere. Quapropter licet hostes exitium nostrum moliantur, et laqueos nectant quibus incautos obruant, et omni studio mortem nostram quaerant, nec deficiant ipsos rationes prava consilia ad finem perducendi, patienter tamen exspectemus dum ipse Deus manum adhibeat: ac ne dubitemus quin omnia ipsorum studia et consilia in nostram salutem ac vitae conservationem convortat, et admirandis modis nobisque incognitis ex mortis faucibus eripiat. Atque haec doctrina necessaria est istis praesertim temporibus quibus Dei inimicos videmus spirare necem fidelium, et ecclesiae Dei sanguinem sitire: ac proinde ex humani iudicii sensu extremum discrimen imminere, et deploratam esse salutem, ne tamen animum despondeamus, sed certo statuamus Deum quidem permissurum, ut hostes adversus ecclesiam insurgant, et magnos apparatus faciant, et iam imminere miserorum faucibus videantur: sed tandem omnia ipsorum consilia et machinationes irritas facturum ac disturbaturum: neque id tantum, sed etiam quo magis increduli elati fuerint et dira quaeque minati, Deum tandem omnia in nostram salutem et utilitatem conversurum.

Hactenus igitur dictum esto de divina providentia, qua factum est ut ipsi Philistaei Davidem ex castris suis eiecerint, et hac ratione David ex summo periculo liberatus sit, aut polluendi manus sanguine innoxio, aut in suspicionem apud regem Achis veniendi, aut etiam ipsis manibus suorum hostium occumbendi, propter odium quo ipsum per-

sequebantur, quod esset in gratia apud regem Achis, et fidus ab ipso haberetur. Sane fallebatur quidem Achis, nam si Davidem qualis erat cognovisset, longe alium esse quam existimabat comperisset. Sed Deus hac tanquam umbra servum suum voluit occultari. Hanc igitur ob causam non immerito dicitur Dei misericordiam qua nos tutatur multis vitis esse longe meliorem. Profecto Dei singularis erga nos benevolentia conspicitur in eo quod vitia nostra et infirmitates tegat. Sed hic Davidis virtutes texit, quae quo magis erant laudabiles et maius Davidi periculum creabant et mortale adversus ipsum odium conflabant: adeo ut ab ipsis hostibus non modo reiici sed etiam interimi potuerit. Deus igitur ipsum hac ratione texit, ut eum conservaret. Discamus itaque saevissimis nostris inimicis insidias nobis struentibus et sanguinem nostrum sitientibus in Deo fiduciam collocare et in ipso solo conquiescere, certo persuasi nos ipsius umbra tectos, licet multorum rei simus peccatorum, tandem ab omnibus periculis ereptum iri. Exemplis fidelium confirmari nos etiam oportet, qui in luporum faucibus constituti, etsi libere fidem suam profiteri non poterant, nunquam tamen papisticis ullis superstitionibus et idolomania sese pollui sustinuerunt: neque inimicorum blasphemiis consenserunt, quos tamen Deus tanquam oves ex ore luporum mirabiliter eripuit. Quinam id vero? Sane in magnas angustias redactos fateor, sed tamen aio Deum pravorum hominum oculos et mentem sic tenuisse, ut toleraverint eos quos momento videbantur tanquam miseras oves laniaturi. Non immerito igitur David Deum precabatur ut ipsum in angulo tabernaculi sui collocaret, alludens ad visibile et materiale sanctuarium illius temporis, sed ad Dei providentiam confugiens, ut ea tutus non fieret hostium suorum praeda. Expertus enim erat David Dei erga suos favorem et benevolentiam. Nos igitur haec in usum nostrum convertamus, ac ne dubitemus quin hostibus nostris odii causas adversum nos quaerentibus, Deus opem ferat, et ipsos etiam excaecet ut quos cane peius et angue oderunt, ne oculis quidem perspiciant.

Transeamus ad regis Achis illa verba quibus Davidem alloquens ait *se reperisse illum tanquam angelum Dei*. Ex quibus verbis apparet paganos illos communes notitias et principia quaedam cum fidelibus habuisse, et Philistaeos illos, idololatras licet et qui nullum purae doctrinae gustum habebant, et neque legem neque prophetas sciebant, scivisse tamen esse unum Deum et eundem angelos suos habere. Quae opinio satis communis apud illos fuit, ut ex incredulorum illorum libris apparet, quae cognitio licet ipsis nihil ad salutem profuit, tamen inexcusabiles coram Deo reddidit. Nam si divinae lucis scintillae omnes exstinctae in ipsis fuissent, et nullam guttam veritatis habuissent, ignorantiam suam tanquam clypeum Dei iudiciis obiecissent, eaque ratione se coram ipso excusassent: quamobrem oportuit illos adhuc aliquam religionis scintillam, ut inexcusabiles sint, habere. Sic hoc loco rex Achis, etsi non plane intellexit Deum angelos suos habere, ut ipsi ministrent, et mandata exsequantur, novit tamen angelos Dei esse. Quae notitia omnem excusationem, ut diximus, illis sustulit. Nos vero diligenter caveamus ne incertam et confusam notitiam istorum habeamus, sed Dei angelos sic cognoscamus, ut tamen intra gradum suum remaneant, ne a nobis in idola transformentur: sed nostrae salutis ministros illos esse cognoscamus, quandoquidem illorum opera Deus ad illud opus uti vult. Caveamus ne Dei nomine solis verbis gloriemur, ne nihil nos illa professio iuvet. Ne incredulos imitemur qui tenebris ita demersi sunt, ut mendacio et suis imaginationibus Dei veritatem corrumpere nitantur: nos istiusmodi corruptelas et superstitiones totis viribus fugiamus, Deique cognitionem tanquam ardentem facem nobis praelucentem sequamur, fiduciamque nostram in ipso solo collocemus, eique subiiciamur, et toto vitae curriculo eum glorificemus.

Sequuntur Achis verba quibus a se Davidem dimisit, quum ait: *Surge mane tu et servi domini tui*, id est Saulis, quasi dicat: Vos estis servi et subditi Saulis: ne igitur adversus ipsum in pugnam exite, sed quieti in loco a me vobis dato subsistite. Quum iubet Achis Davidem mane surgere et abire cum suis, apparet tantum in castris suis excitatum tumultum, ut si diutius rem distulisset periculum fuerit, ne non posset amplius David illorum manus evadere. Neque enim Davidem dimissurus videbatur nisi coactus. Mane igitur Davidem iubet abire, ne quid adversus ipsum per seditionem fiat. Ex quo apparet Davidem gladium habuisse tanquam ad iugulum, et quod evasit periculum deberi Dei providentiae, a quo defensus sit, et manu divina tanquam obiecto clypeo tectus, non autem hostium voluntati quos certum est animum ipsum discerpendi et e vivis tollendi habuisse. Hinc observemus Deum nos eripere saepissime ex periculis quae ipsi non senseramus, et ex ipsis mortis faucibus in quas incauti incideramus, ideoque magis ac magis nos ad illum invocandum excitari debere ut ex periculis in quae saepe incauti incidimus pro sua misericordia nos eripiat, et nobis dormientibus pro nobis vigilet. Caeterum hic etiam observanda singularis Dei erga Davidem bonitas, quae ipsum hac ratione non tantum ex praesenti periculo, ex summis in quibus versabatur angustiis eripuit, sed etiam in locum ex quo discesserat reverti fecit, ut uxores et facultates quae in hostium potestatem venerant recuperaret. Singulare paene fuit istud Dei benevolentiae testimonium erga Davidem, cum tot difficultatibus colluctantem, ut inopem illum consilii, undique insur-

gentibus adversus ipsum inimicis, sic tamen auxilio suo iuverit, ut contra hostium opinionem bene res ipsi cesserint: Davidem enim inimici deprimere volebant, et de gradu dignitatis deiicere, sed illum Deus ea ratione magis extulit. Nos igitur istis exemplis edocti fiduciam in Deo nostram collocemus, neque virtutem ipsius ex nostro sensu dimetiamur: sed quum periculis obsessi caligaverimus, sufficiat illum pro nobis vigilare, et in se rebus veluti deploratis curas nostras suscipere, eumque precemur, ut multis undique tentationibus et angustiis nos urgentibus, nunquam permittat nos in hanc vel illam partem recta via deflectere, sed ipse adiuvet auxilio, et lapsos erigat, ut in omnibus nostris afflictionibus illum debitis laudibus celebrandi occasionem semper habeamus.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA CIII.

Cap. XXX.

1. *Quumque venissent David et viri eius in Siceleg die tertia, Amalecitae impetum fecerant ex parte australi in Siceleg, et percusserant Siceleg, et succenderant eam igni:* 2. *Et captivas duxerant mulieres ex ea, a minimo usque ad magnum: et non interfecerant quemquam, sed secum duxerant, et pergebant itinere suo.* 3. *Quum ergo venisset David et viri eius ad civitatem, et invenissent eam succensam igni, et uxores suas, et filios suos et filias ductas esse captivas,* 4. *Levaverunt David et populus qui erat cum eo voces suas, et planxerunt donec deficerent in eis lacrymae.* 5. *Siquidem et duae uxores David captivae ductae fuerant, Achinoam Iesrahelitis, et Abigail uxor Nabal Carmeli.* 6. *Et contristatus est David valde: volebat enim eum populus lapidare, quia amara erat anima uniuscuiusque viri super filiis suis et filiabus: confortatus est autem David in Domino Deo suo.* 7. *Et ait ad Abiathar sacerdotem filium Achimelech, Applica ad me ephod. Et applicavit Abiathar ephod ad David.* 8. *Et consuluit David Dominum, dicens: Persequar latrunculos hos, et comprehendam eos, an non? Dixitque ei: Persequere, absque dubio enim comprehendes, et excuties praedam.*

In sequente historia clarius apparebit quod in superiore docuimus Deum habere in sua potestate tempora et opportunitates suos adiuvandi. Nam si David in castris Philistaeorum diutius remansisset, ut videbatur Achis postulare, duas suas uxores amisisset cum tota suppellectile, capta et incensa urbe Siceleg ab Amalecitis, quam ab Achis acceperat, et recuperandi uxores spem nullam habuisset. Et interim oblata fuisset occasio regi Achis Davidis ingenium detegendi, eumque ideo lethali odio persequendi. Quare Davidem in maximis angustiis fuisse constitutum apparet, et in summo discrimine versatum. Sed quis modus ex istis emergendi tot tantisque difficultatibus apparet? Si externa media respicimus, ipsi fuerunt hostes ipsius, qui millies ipsum interemptum voluissent. Odium enim quo persequuti sunt Davidem Philistaei causa fuit, ut cum quadam ignominia dimitteretur. Nam et rex profitetur se fidum illum erga se agnovisse, non sine dedecore tamen ab ipso dimittitur. Sed admiranda Dei providentia laboranti servo suo succurrit. Atque haec afflictio non ipsi casu contigerat, sed correctio fuit ipsi a Deo immissa, vel quaedam patientiae ipsius exploratio. Neque enim semper Deus suos explorans propter peccata ipsos punit, sed multas alias habet apud se causas licet saepe nobis incognitas. Nam afflictionibus Deus utitur, aut*) pharmaco quo suos magis ac magis deiiciat ac humiliet, aut tanquam alexipharmaco vel amuleto quo doceantur sese in officio continere, aut etiam eorundem exercere patientiam vult, quod Iobi praesertim exemplo fit nobis conspicuum. Quare fieri potest ut Deus peccata Davidis immissa tanta afflictione punire noluerit, etsi in iustissimis et perfectissimis quibusque reperiat satis amplam materiam iudicii, si summo iure cum ipsis agat. Sed, ut ante dixi, nonnunquam filiorum suorum patientiam explorat, eis non imputans peccata: sed tantum explorat ipsos sintne parati ad ipsius obsequium, et ad sacrosanctum nomen suum venerandum in maximis calamitatibus et angustiis. Manus igitur Dei Davidem percussit, quum voluit illi primum Philistaeos adversari: deinde illi coniuges et totam suppellectilem eripi, et in tantam desolationem venire, ut consolationi nullus relictus locus videatur. Sed interim Deus ostendit Davidem patienter haec adversa tolerantem, tandem a Domino restituendum. Profecto David hominum opinione multa iam passus fuerat, sed oportuit illum adhuc cum ista difficultate luctari antequam in regni possessionem mitteretur.

Discamus igitur multis modis afflicti, et tamen nullum miseriarum finem videntes, sed potius in novas difficultates venientes, ut per medios ignes et per medias undas transire nos oporteat, animum tamen obfirmare, et quoscunque casus fortiter sustinere, adeoque per saxa, per ignes, per deserta, per avia denique loca Deum vocantem sequi, nec praeteritas calamitates sufficere arbitremur quasi illis Deum esse contentum oporteat: quandoquidem in unius Dei potestate situm est iudicare quid nobis utile sit et expediat, et portionem nostram nobis admetiri, quemadmodum saepe scriptura non sine

*) *Vide an legendum sit:* ut.

causa calamitates, quae a Deo immittuntur fidelibus, potioni comparat, quam ipse Deus pro voluntate infundit. Qua similitudine docemur Deo notas esse vires nostras, tantumque nobis admetiri quantum expedire cognovit. Quamobrem quantum Deus infuderit placide bibendum est, quemadmodum exemplo nobis David praeit, qui sane non fuit ferreus nec chalybeus plus quam nos, sed homo humanis obnoxius passionibus, et non minus quam nos fragilis, cuius rei testes lacrymae quarum hic fit mentio, ut facile agnoscamus non fuisse simulatas. Neque enim tantum lacrymatur, verum etiam, ut valde afflictus et consternatus eiulat, et tamen antea vidimus ipsum insignibus sancti spiritus donis fuisse munitum. Sed etsi Deus filios suos sancto suo spiritu regit, non ex inhumanis affectibus, ut nihil sentiant et nulla re afficiantur, sed vult eos sic exercere ut pugnando vincant. Inter etnicos Stoici praesertim, qui fortissimi videri voluerunt, constantiam fortis hominis existimarunt in eo positam esse, ut vir fortis nulla re terreatur, nunquam lacrymetur, nunquam gemat, sed imperterritus et immotus adversus quoslibet fortunae quam dicebant, insultus maneat: ideoque flere turpissimum esse dixerunt. Sane fateor modum excedentes condemnationem mereri, atque etiam passiones nostras nimis violentas modum excedere, quoniam a peccato corrupti sumus, ideoque vitiosas esse. Sed si quaeras liceatne homini tristem esse quum Domini manu affligitur, et dicat aliquis non licere, aio insolens esse responsum. Itaque observemus Deum fideles suos donare fortitudine et magnanimitate, non quae stipites illos faciat, aut Marpesia caute duriores, ut neque bonum neque malum apprehendant, et adversos casus rideant, sed ut ipsorum patientia victoriam adversus quaslibet tentationes obtineat. Victoria porro illa non sine certamine paratur. Quamobrem fieri non potest quin fideles semper aliquam in se luctam sentiant, quum ipsis aliquid adversi contigerit, et amara sint mala quibus urgentur imo quo graviora eo graviorem etiam cruciatum sentiant, qui et lacrymas et gemitus eliciat: sed interim istos affectus ita decet temperari, ut Deum in maximis nostris difficultatibus nihilominus invocemus, et licet laetari omnino non possimus, dolorem tamen nostrum aliqua consolatione leniamus. Quod si primo ictu a nobis ipsi obtinere non possumus, patienter exitum a Deo praestolemur, qui laetitiae materiam adferat: victoria enim calamitatum nostrarum in precibus et orationibus posita est: nam alioqui suspensa arma nostra iacerent inutilia. Sed quemadmodum strenuus miles, quum ad pugnam itur, loricam induit, et galeam assumit, clypeumque, et reliquis armis ad pugnam necessariis instruitur, ne inermis sua socordia et ignavia pereat: ita nos oportet variis exercitos calamitatibus, et cum variis tentationibus pugnaturos armari christiana panoplia, ac precibus et orationibus pugnare, quibus fretos certum est nos omnia adversa nobis superaturos.

Et haec observanda sunt in narratione illa de lacrymis et gemitu Davidis, quae prima fronte viderentur a molli et effeminato viro profectae: sed si humanitatem et mansuetudinem Davidis attendamus qua fuit a Deo praeditus, non erunt nobis insolentes. Vir enim fuit mitis ingenii et humilis, itaque amissis duabus coniugibus affligi graviter ipsum oportuit. Praeterea gravis fuit illa tentatio quod in spem a Deo vocatus regiae dignitatis, tamen a patria profugus etiam angulum unum quem solum habebat perfugii locum ab Amalecitis videbat igne succensum. Qua occasione magnum illi creabatur apud Philistaeos periculum. Nam si Amalecitae apud regem Achis conquesti essent de Davide, et ipsum suosque milites tanquam praedones et latrones accusassent, et si non adversus Philistaeos, sed adversus Davidem hostem suum insurrexisse causati essent, rex Philistaeorum merito Davidi succensere posse videbatur, et amissam urbem quam ipsi suisque asylum dederat conqueri. Quae omnia volvens animo David, in maximis procul dubio augustiis versatus est, ut nemini esse mirum debeat, si tam acerbe planxit et illacrymavit, et pluris ipsius lacrymas et gemitus faciemus, quam multorum duritiem vel stupiditatem, quae a multis tamen tanquam summa virtus laudatur. Multi enim dolorem suum animo concoquunt, fraenumque arrodunt, ac dentibus infrendent, ita tamen ut nunquam ex oculis effluat lacryma, ut vere fortes, constantes ac magnanimos dicas, quae sane potius contumacia et rebellio adversus Deum est quam fortitudo aut alia istiusmodi virtus. Nam istiusmodi homines non desinunt iram suam despumare aut stomachari et indignari, et non dignantur ad Deum precibus confugere, solatium ab ipso petere, et sese coram eo humiliare. Sane qui coram Deo afflictus deiicitur, et merito se a Deo puniri fatetur multum sub Dei ferula profecit: contra qui ringuntur apud se ipsos, et acerbam vitam ducunt, nondum didicerunt quid sit Deo sese subiicere, nesciunt quid sit fragilitatem humanam agnoscere, et ad verum remedium confugere. Quamobrem Davidis lacrymae longe pluris faciendae sunt, quam illa pertinacia et obstinatio, quae in omnibus incredulis obtinet, qui Deo sese subiicere nequeunt, et semper durae cervicis Dei manum non agnoscunt, de sua infirmitate non cogitant ut cautiores efficiantur, Deique auxilium deprecentur. Sane militem ad praelium se comparantem quum commovetur, et de se cogitat et se apparat ad hostis impetum repellendum, non ideo dixerimus ignavum, sed potius de futuro eventu cogitabimus, et quum adversus hostem viderimus progressum intrepide, et fortiter pugnantem, donec victoriam obtinuerit,

dicemus fortem, ét talem victoriam non sine virtute posse comparari.

Eadem est ratio eorum quae hic de Davide narrantur. Nam Dei spiritus nobis eius ex parte lacrymas et gemitus proponit, ut ostendat eum infirmitati fuisse obnoxium, et humanis omnibus passionibus: ex altera vero parte dicit Davidem sese confirmavisse in Iehova Deo suo, et non despondisse animum, sed in maximis suis angustiis ad Deum confugisse, agnoscentem in Deo solo vires suas esse positas: quemadmodum nos ipse in Psalmis saepe docet. Eius igitur exemplum imitandum nobis proponitur quem hominem fuisse negare non possumus nobis in omnibus similem: siquidem ipsius infirmitatem conspicimus qui vehementer commotus est, quum damna sua vidit et in gemitus et lacrymas effusus est. In illo igitur conspicimus quidquid nos ad desperationem et adversus Deum rebellionem potest adducere. Illa inquam in Davide sunt conspicua, quibus omnibus occurrit quum se in Domino Deo confirmavit. Nos itaque discamus passionibus et affectibus humanis nos vehementius agitantibus et aegritudine in animis nostris penitus haerente, et rebus ita constitutis ut deplorata salus videantur, et nullum appareat in nostris malis remedium, ad Deum confugere, in quo uno certum est nos quidquid nobis contrarium est superaturos. Quod vero David in Deo confirmasse se dicitur, eo ostenditur eum fragilitatis suae bene conscium ad remedium confugisse. Quare si patientes esse volumus, si omnes afflictiones a Deo nobis immissas superare cupimus, fugiamus omnem arrogantiam, et inanem de nobis opinionem, quae pervicaciam et obstinationem in nobis foveat. Quamdiu enim propriis nostris viribus freti pugnare in hoc certamine voluerimus, Deum tandem istiusmodi arrogantiam vindicaturum, nosque in summam confusionem immissurum certum est, et perpetua ignominia obruturum. Hoc igitur praeceptum altas radices in nostris mentibus utinam agat, ut quotiescunque variis calamitatibus exercemur, agnoscamus nullas in nobis esse ad resistendum vires, nosque omnino impares esse istis tentationibus, et nostrae infirmitatis nobis conscii ad Deum accedamus, a quo in isto certamine iuvemur et sublevemur: in illo quippe solo positum est omne nostrum robur. Quicunque vero propriis sui ipsius viribus fidit et se satis natura munitum ad resistendum existimat, quaerere a Deo auxilium et in ipso confirmari non potest: contra qui se vacuum fatetur, qui suae infirmitatis sibi conscius est, et qui vere ad divinum auxilium confugit, sine dubio Deum auxiliatorem experietur, qui nunquam eos derelinquit qui sese ipsi subiiciunt et debitam laudem attribuunt, eumque omnium autorem bonorum esse profitentur. Idcirco Paulus inquiens: *Ego possum omnia*, videretur nimium efferri et de se praesumere, sed quum adiicit, *per Dominum nostrum Iesum Christum qui me corroborat*, satis ostendit se non insolescere, nec inani iactatione efferri, sed quam acceperat gratiam agnoscere, quod Deus illum quantum opus fuerit in Domino nostro Iesu Christo corroborarit. Magni autem momenti vox illa quae adiicitur, *Deo suo:* non enim hoc loco supervacua est. Nam etsi Deus satis in se virium habet, non tamen erga quoslibet homines eas semper depromit. Quam multos enim videas miseros homines calamitatibus obrutos et desperabundos, qui nullam consolationem passionibus praeoccupati recipiunt? Ex quo apparet divinam virtutem non exserere se erga omnes homines. Quid ita vero? nempe non omnes ad ipsum tanquam ad Deum suum confugiunt. Et hoc discrimen est inter fideles et incredulos. Nam etsi profani et mundani homines Dei nomen frequenter assumunt, et in afflictionibus vocant, atque ab ipso fatentur omne auxilium venire, et se cuperent ab illo in rebus adversis adiuvari, non tamen ad ipsum confugiunt ea fiducia quae facit ut fideles a Domino exaudiantur: sed temere feruntur sine vera ipsius cognitione, nisi confusa et perplexa. Nos vero contra discamus coeli ac terrae creatorem pro Deo nostro habere, si in rebus angustis cupimus ab ipso exaudiri et iuvari. Nam haec ratio hic adiicitur, cur David a Deo sit exauditus, et non passus sit ipsum vinci ab infirmitate neque tentationi succumbere, quod nimirum Deum agnovit esse suum servatorem. Neque vero David temere hanc opinionem concepit, sed vera fide factas sibi a Domino promissiones amplexus est. Quas promissiones hodie Deus etiam et quidem longe excellentius patefacit in filio suo Domino nostro Iesu Christo, in quo si patrem ipsum agnoscamus et invocemus, se nostrae salutis curam habiturum, et in filiorum numero habiturum pollicetur. Hoc igitur alta mente repositum servemus, Dei veritatem immutabilem esse, et Deum invocantes vera fide re ipsa experturos ipsum esse verum Deum nostrum et patrem.

Caeterum adiicitur Davidem non tantum perterritum damno quod passus erat vehementer laborasse, sed etiam multitudinem quae ipsum sequebatur de lapidando ipso cogitasse, qui fuit infortunii cumulus. Nae duabus coniugibus suis amissis, et praeterea etiam urbe illa, quam acceperat patria extorris ab Achis rege Philistaeorum solatii et perfugii locum, privatus, et hominum opinione rebus omnibus destitutus, satis malorum passus erat: sed quum praeterea multitudo illa quae sequuta ipsum fuerat adversus eum conspirat, minime dubium est quin maxime perturbatus sit, et in maximas angustias redactus. Nam miseri isti homines nunquam ab eo defecerant, neque adversus ipsum conspirarant, quamdiu in saltibus et speluncis habitaverant inter

feras, et frigus et aestum toleraverant, et imminentem faucibus gladium habuerant. Denique quamdiu sedibus incertis huc illuc vagati fuerant, nihilominus in fide ipsius permanserant, et singularem erga ipsum benevolentiam re ipsa testati fuerant, etsi ex Davidis lamentationibus apparet saepe illos afflictionibus fractos murmurasse, et fiduciam suam in Deum, ut oportebat, non reposuisse. Verumtamen erga Davidem se fideles praebuerant, iam vero ab ipso non modo deficiunt, sed etiam de lapidando ipso, tanquam mali istius autore, cogitant: adeo ut mirum videri nobis non debeat, si Davidis perturbatio et lacrymae ac gemitus nobis hic proponantur: sed potius constantia ipsius et fortitudo consideranda, quae non permisit ipsum tantis malis sic affici et perturbari, ut adversus Deum insurgeret et indignaretur, sed in Domino potius confirmaretur effecit.

Sequitur deinceps ratio, nempe advocasse Davidem Abiatharem sacerdotem filium Achimelech, et iussisse ut assumpto ephod Dominum consuleret, et de voluntate ipsius sciscitaretur. Quod ad ephod attinet superius docuimus fuisse sacerdotalem ornatum, quem Deus a sacerdotibus assumi iusserat, et per illud in rebus difficilibus Deum consuli. Tunc enim summus sacerdos erat Domini nostri Iesu Christi figura et imago. Quoniam autem illis temporibus Deus per figuras et umbras legales populum docebat, hanc caeremoniam in usu esse oportebat. David igitur sacerdotem non aliqua superstitione vocavit, eumque ephod assumere iussit, non alligans Dei gratiam virtutemque sancti spiritus materiali sacerdotis ornatui, sed edoctus verbo Dei sacerdotem datum esse tanquam Dei internuncium et testem divinae voluntatis et consilii, quemadmodum apud prophetam Malachiam capite secundo versiculo septimo scriptum est: *Labia sacerdotis observant scientiam et lex requiritur ex ore ipsius, nam angelus Iehovae exercituum est.* Quae quidem verba de tota bene vivendi regula intelliguntur: sed quibus etiam significatur sacerdotem in rebus angustis et dubiis Dei internuncium et voluntatis ipsius interpretem fuisse, Deo ipse singulari quadam ratione quod opus esset, revelante quum vera fide invocaretur. Quod enim supra vidimus Sauli de Dei voluntate sciscitanti nullum fuisse datum responsum, factum est ipsius incredulitate, quod a Deo descivisset, ideoque quam erat meritus mercedem a Domino retulisset. David vero longe aliter Dei voluntatem inquisivit, quippe qui sacerdotem a Deo sciret in hunc usum constitutum: eumque ideo iussit ephod assumere, ut sacerdotalem dignitatem revereretur, Dei vero voluntatem ita sciscitaretur, ut non sine precibus. Neque enim David magos et incantatores imitando coniurare per ephod Deum voluit, sed qua humilitate et modestia debuit eum invocavit, neque ad alios deos deflexit, aut alias rationes salutis quaesivit: sed praescriptam lege Dei viam sequutus est, cuius exemplo nos oportet erudiri. Nam etsi hodie non habemus singulares revelationes et signa externa qualia fuerunt olim, et quae essent inutilia, contentos esse nos oportet quod Deus voluntatem suam nobis declaravit, et velut ore proprio promulgavit, misso in terras unico filio suo, qui ultimus scopus est nostrae cognitionis. Si quae igitur difficultates incidant, a Deo prudentiae et discretionis spiritum exspectemus: sed non alia ratione quam evangelii praedicatione. Agite igitur quaecunque difficultates oboriantur, angustiae et molestiae, quibus tanquam in abysso profunda mergamur, non ad mortalem quendam sacerdotem Abiatharem confugiamus, sed ad Dominum nostrum Iesum Christum, qui pro nobis coram Deo patre intercedit, et velum templi fregit ut liber ad Deum accessus nobis per ipsum pateat. Recta igitur ad ipsum confugiamus, et omissis multis ambagibus, quibus in avia lata multi aberrant, propositam nobis a Deo viam insistamus. Denique si Deum nobis esse propitium volumus, si in nostris angustiis et difficultatibus auxilium ipsius expetimus, ne alio deflectamus, et ne, quod Deus populo iudaico per prophetam Esaiam exprobrat, claudicemus. Popule, inquit Deus, israelitice, quum huc illuc cursitasti quid promovisti? crura fregisti et defatigatus es, et tamen nihil obtinuisti. Quare vanas omnes curiositates fugiamus, viamque nobis praescriptam insistamus, et in unum Dominum nostrum Iesum Christum, et oculos et sensus omnes defigamus, persuasi solum illum esse, quo duce et mediatore ad Deum accedimus, et ipse ad nos vicissim accedit: ac proinde pro caeremoniali illo ephod veritate quae in ipso est contenti simus. Neque enim aliunde mutuatur aliquam dignitatem, sed sancti sui spiritus virtute eam in se ipso habet. Quum igitur omnis sapientiae plenitudinem in Domino nostro Iesu Christo esse sciamus, si ea inciderint tempora, et is rerum status, ut inopes consilii nesciamus quid facto sit opus, et tanta rerum perturbatio sit, ut nullus ex nostris difficultatibus exitus appareat, ne dubitemus tamen quin Deus nobis ipsum in Christo quaerentibus voluntatem suam quatenus expedierit, patefaciat.

Sequitur tandem consultum Dominum respondisse, ut David fortiter hostes persequeretur, ac fore, ut sine difficultate ipsos assequeretur, praedamque suis rebus receptis magnam fecerit. Diximus Davidem advocato sacerdote iussoque ephod assumere non arroganter et superbe voluisse Deum sibi subiicere, sed qua reverentia debuit Deo supplicem factum fuisse, a quo etiam exauditum fuisse videmus. Primum igitur sciscitatus est, persequereturne fugientes hostes: quibus verbis fatetur se omnino esse consilii inopem, ideoque a Domino petere quid sibi faciendum sit omnis consilii experti. Sed

in eo ipsius etiam apparet pietas, qui sine Deo suscipere, aut aggredi nihil voluit, id est nisi impetrata a Deo venia. Saepe enim multa Deus hominibus permittit quae tamen ut licita non approbat, ideo David Dei voluntatem interrogat, probetne se hostes fugientes persequi: ideoque responsum accipit a Deo, probari ut persequatur: sic igitur ex parte quam gravis tentatio fuerit animadvertimus, quum omnis consilii expers quid facto opus esset ignoraret, sed etiam ipsius modestia conspicitur quum se Deo totum permittit, et ita pendet ab ipsius mandato, ut ne pedem quidem sine ipso promovere velit. Virtus sane valde laudabilis, praesertim in tanta rerum difficultate. Neque enim abs re bis in textu repetitur ereptas Davidi duas uxores Achinoam Iezrahelitem et Abigailem, quae uxor fuerat Nabalis Carmelitae, et omnes fortunas, tam suas quam sociorum ab hostibus asportatas, ut quo maior fuit Davidis anxietas, et consilii inopia in tanta difficultate, eo sit conspectior et illustrior eius virtus, quum se in Dei obedientia patienter continuit, et sine ipsius iussu pedem non promovit, quae sane fuit admiranda Dei gratia. Nos igitur hoc exemplo discamus nos malis urgentibus et passionibus et affectibus ad impatientiam sollicitantibus ad Deum assurgere, et ne pedem quidem sine ipsius iussu movere, et in maximis afflictionibus hoc unum remedium quaerere, ut sacrosanctum os ipsius interrogemus. Diximus autem non amplius adhibendam hodie caeremoniam illam assumendi materialem ephod, quod iam sit abolita, quum habeamus evangelium quod debet sufficere: sed praeter universalem illam regulam quam nobis in evangelio Christus dedit, minime dubitandum est quin Deus invocatus a nobis singulis momentis rectum consilium suggerat, et crescentibus malis adversus illa remedium praebeat, ac re ipsa quod in Psalmis docetur experriri nos faciat. *custodiam Israëlis non dormitare.* Sic igitur Davidis exemplum nobis imitandum est, ut diligenter Dei verbum legamus, et quae in eo scripta sunt in nostram utilitatem convertamus: deinde ut si fuerimus inopes consilii, et nullus appareat ex difficultatibus exitus, et in hostium potestatem iamiam venturi videamur, ad Deum nostrum ardentibus precibus et orationibus convertamur, quem certum est momento, contra opinionem et exspectationem omnium, consilium et vires suppeditaturum, quibus vel potentissimos hostes superemus.

Ita videmus hoc loco Davidi responsum: I, persequere hostes, nam omnino assequeris et debellabis. Duo sunt huius responsi capita. Primum enim Deus Davidi potestatem facit hostes persequendi. Deinde promissionem adiicit victoriae. Hinc primum discamus diligenter Dei voluntatem inquerere, nostrae fragilitatis et imbecillitatis in omnibus consiliis nostris memores: ut quidquid suscipimus vera Dei obedientia nitatur: deinde promissionem etiam felicis exitus exspectemus, sine qua nihil nisi segniter praestare possemus, et animum Dei viribus destituti desponderemus. Porro vigilantes esse nos oportet in excipiendis Dei mandatis et iisdem implendis. Nam ubi Deus aliquid promisit et fieri iussit ratum illud fore certa fiducia credere debemus. David enim Dei fretus promissionibus nunquam spe sua decidit, neque unquam eum Dominus est frustratus, ac proinde speremus etiam nos ad ipsum vera humilitate et vera fide confugientes, et auxilium ipsius petentes, Deum nunquam frustraturum. Vocem quidem fateor nullam hodie audiemus, et nullum signum exterius ad revelandum nobis Dei consilium percipiemus, sed tamen Deus respondebit consiliumque quantum opus erit suppeditabit. Nam quod de Davide hic dicitur, non speciale aliquod privilegium notat, sed potius declarat idem nobis exspectandum consilium, et non dubitandum quin Deus nobis ipsum invocantibus auxilium quum opus erit laturus sit, quandoquidem nominatim per prophetam profitetur aures suas propinquas esse omnibus ipsum in veritate quaerentibus, et oculos intentos in eos qui auxilium ipsius exspectant. Responsum igitur istud Davidi factum certum et indubitatum est testimonium auxilii divini, quoties nihil temere suscipiemus, sed a Deo toti pendebimus, et in ipsius obsequio nos continebimus. Ne igitur multorum insaniam hodie imitemur, qui se praescriptam quidem a Domino viam sequi velle dicant, et opportunitatem tempore scire, modo externis aliquibus signis voluntatem suam Deus ipsis patefaceret. Sed quum Deus voluntatem suam verbo suo patefecerit, quid pluribus opus est? Ne denique hypocritas imitemur, qui sibi Deum devinctum arbitrantur quum ipsum invocarunt, et si non repente ipsius auxilium sentiant vehementer indignantur, et ipsi etiam obloquuntur, quod non invocatus ab ipsis statim responderit: et multa satagunt, et undecunque auxilium quaerunt, sed quibus tandem Deus non respondet, quin potius in difficultatum angustiis non exauditos relinquit; quod ipsius Saulis exemplo paulo ante vidimus, qui Deum quidem et eius voluntatem variis modis interrogavit, sed cui Deus, quod non vera fides neque poenitentia invocaretur, nullum responsum dedit. Hanc igitur doctrinam meditari nos diligenter oportet, et tanquam thesaurum in animis recondere, ut quum in istiusmodi tentationes inciderimus, non fluctuemus consilii inopes, et metu ac terrore praeoccupati, quod plerumque tamen propter segnitiem hominum contigit, ut Deo nos exercente aliqua tentatione quid agamus incerti simus, et gemitibus et clamoribus omnia repleamus: sed malis nostris remedium nullum inveniamus.

Quaenam enim, obsecro, nostra consolatio est et tranquillitas? nonne ut speremus in ipso et ab eius providentia pendeamus, eiusdemque voluntati nos ultro subiiciamus? Sed quinam istud fiet, si nullum eius gustum habeamus? Ideo dico, nos oportere hanc doctrinam tanquam thesaurum in animis nostris recondere, ut quum Deus variis casibus nos exercuerit ad ipsius misericordiam et bonitatem subito confugiamus, et opem ipsius patienter praestolemur. Quum igitur hodie suam afflictam ecclesiam Deus tot tantisque calamitatibus exercet, rerumque tanta perturbatio apparet, quid aliud est quam quod Deus veluti magnis calcarium stimulis latus nostrum fodit, ut ad ipsum ardentius assurgamus, et precemur ut spiritu prudentiae nos regat, et eodem spiritu muniat, eos praesertim qui hodie pro evangelii propagatione pugnant, ut improborum omnium consilia, quibus eius ecclesiam profligare conantur, frangat et non tantum omnium exponat ludibrio et abominationi, sed etiam mercedem quam meriti sunt accipiant. Neque vero petimus, ut Deus laxet habenas miseris nostris fratribus, ut impatientia victi vindictam animi quadam acerbitate, ut plerumque solent homines, de hostibus quaerant; sed ea modestia persequantur iniurias, ut Dei timorem prae oculis semper habeant, et non permittat ipsos segniter Dei negotium agere, sed cum animi ardore aedificium Domini vel invitis improbis promoveant, et quacunque Deus vocaverit sequantur. Quo igitur studio singuli debemus pro iis Deum precari, qui hodie tam iustae causae defensionem, nominis puta divini et eiusdem gloriae susceperunt? Neque enim dubium est quin a Deo preces nostrae exaudiantur.

Sequitur deinceps Davidem cum sexcentis illis quos secum habebat militibus progressum esse ad hostes persequendos. Hic vero in primis observandum miraculum in animorum subita mutatione virorum istorum qui paulo ante Davidem insectabantur, et de eo interficiendo cogitabant propter amissas uxores, filios et filias totamque adeo suppellectilem. Iam vero Davidem placide sequuntur, et mandatis ipsius obtemperant, qui de lapidando ipso paulo ante cogitabant. Unde vero quaeso tanta tamque repentina mutatio? Nempe a Deo Davidi favente, qui momento acerbitatem illam animorum placavit, et in melius commutavit. Nos igitur hoc exemplo edocti sciamus Deum a nobis vera fide invocatum res nostras fortunaturum, et opportuno tempore laborantibus suppetias laturum, et quidquid nobis adversatur profligaturum, modo Davidis exemplum imitemur, quale nobis hic proponitur. Iussus enim progredi nullam moram fecit, qui divino mandato morem gereret. Nos itaque non oportet postquam Deum invocaverimus segnescere, sed quum nos regi sancto ipsius spiritu postulaverimus, et quid utile nobis ostenderit, intrepide quacunque duxerit oportet sequi, neque unquam procrastinare morasve ullas nectere. Ex istis omnibus apparet Deum sua dona sic insculpere suorum animis, ut eos nunquam frustretur. Quod exemplo Davidis maxime fit conspicium, qui Deo uno fidus in maximis suis difficultatibus ad ipsius misericordiam confugiens, impediri non potuit quominus eius voluntatem sequeretur. Nos igitur divina bonitate et misericordia fidos esse sic oportet, ut quaecunque afflictiones ingruant patienter eas feramus, et fiduciam in ipso solo collocemus promissionibus ipsius innixi, et ad ipsius voluntatem pro virili nos ipsi conformemus, et ne imitemur eos qui quovis vento instar arundinum agitantur, et pavore perculsi obmurmurant. Sed ea humilitate coram Deo ambulemus, ut semper ipse nobis praeeat viamque demonstret, adeo ut quaecunque scintilla nobis illuxerit lucis ipsius ultro sequamur.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA CIV.

9. *Abiit ergo David ipse et sexcenti viri qui erant cum eo, et venerunt usque ad torrentem Besor: et lassi quidam substiterunt.* 10. *Persequutus est autem David ipse et quadringenti viri: substiterant enim ducenti, qui lassi transire non poterant torrentem Besor.* 11. *Et invenerunt virum Aegyptium in agro, et adduxerunt eum ad David: dederuntque ei panem comederet et biberet aquam.* 12. *Sed et fragmen massae carycarum, et duas ligaturas uvae passae: qui quum comedisset, reversus est spiritus eius, et refocillatus est: non enim comederat panem, neque biberat aquam tribus diebus et tribus noctibus.* 13. *Dixit itaque ei David: Cuius es tu? vel unde? Qui ait: Puer Aegyptius ego sum, servus viri Amalecitae: dereliquit autem me dominus meus, quia aegrotare coepi nudiustertius.* 14. *Siquidem nos erupimus ad australem plagam Cerethi, et contra Iudam, et ad meridiem Caleb, et Siceleg succendimus igni.* 15. *Dixitque ei David: Potes me ducere ad cuneum istum? Qui ait: Iura mihi per Deum quod non occidas me, et non tradas me in manus domini mei, et ego ducam te ad cuneum istum.* 16. *Qui quum duxisset eum, ecce illi discumbebant super faciem universae terrae comedentes et bibentes, et quasi festum celebrantes diem, pro cuncta praeda et spoliis quae coeperant de terra Philistiim, et te terra Iuda.* 17. *Et percussit eos David a vespere usque ad vesperam alterius diei: et non evasit ex eis quisquam, nisi quadringenti viri adolescentes, qui adscenderant camelos et fugerant.* 18. *Eruit ergo David omnia quae tulerant Amalecitae, et duas uxores suas eruit.* 19. *Nec defuit quidquam a parvo usque*

ad magnum, tam de filiis quam de filiabus, et de spoliis: quaecunque rapuerant, omnia reduxit David. 20. *Et tulit universos greges, et armenta, et minavit ante faciem suam: dixeruntque: Haec est praeda David.*

Considerandus nobis occurrit effectus oraculi illius Davidi a Domino facti de inimicis persequendis, quod minime fuit inane, nec spe sua David frustratus est, quum Dei voluntati obtemperavit. Progressus itaque cum sexcentis illis viris qui ipsum comitabantur, dicitur venisse usque ad torrentem Besoris, et ibi coactus fuisse ducentos homines tertiam partem exercitus relinquere. Exiguus igitur ille numerus quadringentorum militum superfuit ad tot hostes persequendos, et cum illis manus conferendas. Ingentem enim fuisse Amalecitarum exercitum satis apparet. Quid ergo quadringenti illi adversus tantam multitudinem poterant? Itaque David poterat diffidentia quadam tentari, iussus hostes persequi cum tam exigua militum manu, et victoriam sperare, mediis tamen ademptis illam obtinendi. Poterat ergo David pedem referre potius quam progredi, ut quisque potest in se ipso experiri quippe qui adeo fragiles sumus, ut nisi in ipsos oculos incurrat ratio liberationis, et modus quo Deus iuvare nos constituit, animum despondeamus, et de Dei potestate quodammodo dubitemus. Quin etiam tanta est naturae nostrae perversitas, ut Dei virtutem mediis inferioribus alligemus, et licet Deus auxilium polliceatur, nisi nostris sensibus satis faciat, Dei promissiones non tantum frigescant, sed in fumos abeant, et nullum effectum posse consequi existimemus, multoque magis quum Deus aliquid pollicitus contrarium facere videtur, et ita nos ludere, solemus vehementer indignari et inane esse cogitare quidquid pollicitus fuerit. Et videbatur David posse in istam opinionem venire. Nam ecce iubetur Amalecitas persequi, qui quum essent ingenti numero, profligari non poterant, nisi a pari aut maiore multitudine: David autem sexcentis tantum comitatus erat viris, qui sane impares erant hostibus, si vires viribus et multitudo multitudini comparetur. Sed praeterea cogitur ducentos ex illis de via defessos ad torrentem relinquere. Quid ergo superesse illi videbatur, nisi ut adversus hostes progressus sese suosque laniensae exponeret? Nonne poterat apud se cogitare: Si Deus me vult efficere victorem, et de hostibus triumphare, cur non militibus meis animos et vires suggerit? cur permittit eos defessos in media via subsistere? Fuit igitur illa non levis tentatio quae non tam facile vinceretur. Sed quum David intrepidus cum paucis militibus hostes persequitur, se non levi et momentanea quadam fide praeditum, sed dono potius perseverantiae veraeque fidei, quae praeteritis iis quae in oculos incurrebant fiduciam in Deo fixit. Quod satis testatum faciunt variae illae tentationes quibus agitatus est, et quibus poterat ab officio avocari. Sed quae ita superavit ut summa animi promptitudine et alacritate in officio perrexerit. Insignem itaque fuisse ipsius fidem oportet, et altas in ipsius animo radices egisse Dei timorem, quum nullis impedimentis ab officio potuit deterreri, et insignem eius constantiam quae in Dei obedientia ipsum retinuit. Ex quo apparet illum non temere Dei bonitatem apprehendisse, sed de illa omnino persuasum fuisse. Sic igitur divinas promissiones apprehendere nos decet, ut constanter eas retineamus, et nullis tentationibus concuti nos, aut ab officio deterreri sinamus, et diabolo licet variis modis nos oppugnante, et varias occasiones ab officio resiliendi praebente, nunquam tamen terga vertamus, sed constanter in vocatione, Davidis exemplum imitati, perseveremus: qui licet non expresse Deum dixerit, posse pauca manu non minus quam magnis copiis ipsum eruere, non minus tamen credidit quam Iosaphatus bonus ille rex: qui quum tanta hostium multitudine premeretur, ut hominum opinione de ipso factum videretur, et salus ipsius desperata, nihilominus in Domino spem posuit, aiens: Non esse Deo difficilius servare in pauca et exigua manu quam in magna. Quibus verbis indicavit Deum omnia per se ipsum posse, ideoque non opus habere rei ullius creatae auxilio: licet tamen, quemadmodum diximus, natura nostra proclives simus ad divinam potentiam signis visibilibus alligandam, quum contra Deo sese nobis communicante reliquarum omnium creaturarum nullam esse potentiam scire nos oporteat, solamque Dei manum nobis sufficere, qui sine ullius auxilio potest nos adiuvare, et ex omnibus periculis eripere. Hoc ipsum fecisse Davidem videmus, qui licet verbis id non profiteatur, re ipsa tamen declarat, quum intrepide tam numerosum hostium exercitum cum exigua militum manu persequitur, in Deo uno spem omnem victoriae reponens, et ea ratione debitam laudem ipsi attribuens.

Sequitur, Davidis milites incidisse in virum quemdam Aegyptium semimortuum, propter morbum quo ante triduum laboraverat, et sine cibo et potu iacuerat. Quaeritur a quibus inventus sit: nam alii dicunt inventum ab iis qui ad torrentem substiterant, alii vero ab iis qui Davidem comitati fuerant, quod est magis verisimile, et verbis contextus convenientius. Caeterum quod de triduano ieiunio dicitur novum et insolens videretur in his regionibus, quibus nemo potest a cibo et potu tamdiu abstinere, siquidem ea est aëris constitutio, ut largiore cibo indigeamus, quod in illis regionibus aliter fuit. Et observandum illud est propter multa scripturae loca, in quibus videmus multos abstinuisse

a cibo et potu per multos dies. Prout enim aër crassior est in istis regionibus quam in orientalibus, largiore cibo et potu indigemus. Porro hic vir Aegyptius dicitur morbo et fame adeo deiectus, ut loqui non potuerit, donec sumpto aliquo cibo restitutus esset ei animus. Itaque quum dedissent ei panem ut comederet, et duas uvas passas, et aquam ut biberet, Davidi ipsum interroganti respondit se puerum Aegyptium esse, servum viri Amalecitae, derelictum ab iis copiis quae irruerant in regionem et tractum illum meridianum Iudae, et urbem Siceleg igne combusserant. Sed interrogatus a Davide ubi iam essent Amalecitae, et an posset ipsum ad illam turbam deducere, negavit se indicaturum, nisi prius David iureiurando affirmasset, se neque eum interfecturum, neque in manum sui domini traditurum. Quod quum ipsi David promisisset, Davidem et milites ipsius ad hostium turbam deduxit. Porro dicitur David invenisse hostes dissipatos in tota superficie illius terrae, comedentes et bibentes, et tripudiantes de tota praeda illa magna quam ceperant: nam illi minime metuebant sibi a Davide, et tanquam iam parta victoria laeti triumphabant, et genio indulgebant: ut facile fuerit Davidi in ipsos impetum facere, et quos inopinato invaserat, profligare, et una internecione ad unum omnes delere, exceptis quadringentis viris qui insidentes camelis aufugerunt. Amalecitae ergo illi fugientes aequabant numerum eorum qui Davidem sequebantur. Ex quo apparet ingentem fuisse exercitum Amalecitarum quum praesertim a crepusculo ad vesperam praelium duraverit. Hinc itaque fit magis conspicuum Davidem cum quadringentis hominibus ausum praelio aggredi tam numerosum exercitum in Deo spem suam posuisse, neque temeritate quidquam aggressum, sed spe victoriae quam illi Deus erat pollicitus. Itaque superatis Amalecitis res suas recuperavit, et magnam praedam fecit. Hic vero in primis observandum non casu aut fortuito Davidem in illum Aegyptium incidisse, sed Dei providentia factum fuisse. Unde colligimus quidquid nobis accidit, non sine Dei voluntate et consilio fieri: nam etsi aut casum fortuitum aut accidens dicimus quidquid aut boni aut adversi contigerit: statuendum tamen est arcana Dei bonitate et consilio regi quaecunque nobis fortuita videntur. Fortuiti enim casus hominibus dicuntur, quod Dei providentiam ipsis occultam non comprehendant. Verumtamen etsi casu aliquid contingere nobis dicimus, ne tamen adeo stupidi simus, ut Deum in coelis dormire putemus: nullamque terrenarum rerum curam habere. Quidquid itaque sinistri aut boni contigerit, teneamus Deum illud immittere, vel tanquam favoris et benevolentiae erga nos signum, vel tanquam coercitionem aliquam quasi a nobis faciem avertisset. Sane nisi hoc servus ille Abrahami animo suo penitus infixisset, non dixisset quum proficisceretur ad uxorem Isaaco domini sui filio quaerendam, Deus mittet ad me quam filio heri mei destinavit: sed persuasum habuit Deum ipsi directurum eam filiam cuius causa in eam regionem venerat, in qua tanquam caecus et peregrinus versabatur, et sine Dei auxilio non poterat eam qua sibi opus erat gratam Abrahamo nurum invenire. Quamobrem etsi vel nobis incogitantibus, vel extraordinariis modis Deus nobiscum agat, hoc tamen principio niti nos oportet, quidquid faustum nobis ex improviso occurrerit, singulare testimonium esse divinae erga nos bonitatis, quasi manu sua bonum illud ad nos deducentis: contra vero etiam si quod infortunium, quod vocant, contigerit, testimonium illud esto divinae vindictae, nos punientis: quod ipsum non quaesiverimus, et ipse a nobis alienatus sit tergumque abvertit. Hoc igitur considerandum in isto Aegyptio, in quem forte Davidis milites inciderunt. Nam etsi causa quaedam apparet, morbus nimirum propter quem ab hero derelictus erat, et trium dierum ab omni cibo et potu abstinentia, ut morti proximus esset, tamen causas istas naturales Deus coniunxit, ut Davidem faceret certiorem de victoria quum illi divino oraculo promissus fuerat, fore nimirum ut hostes assequeretur et profligaret. Fecit igitur Deus ut hic puer in morbum incideret, deinde deliquium animi pateretur donec in milites incideret, et animus ei restitueretur, ut Davidi dux esset, et inserviret ad opus quod Deus decreverat: quemadmodum uti solet Deus rebus omnibus creatis ad suorum salutem, prout ipsi placuerit promovendam. Denique quotiescunque nobis vel nostris laborantibus Deus auxiliatus fuerit, sciamus eum nostri misertum fuisse, et nobis stertentibus in nostram salutem vigilare, et opportuno tempore praeter omnium opinionem auxilium ferre, et nostrae necessitati succurrere.

Quod vero puer ille Aegyptius, neque se Davidem ad hostes deducturum, neque ubi esset exercitus indicaturum dicit, donec iuramento se David obstrinxerit, ex eo apparet quanto in pretio etiam apud incredulos et profanos Dei nomen fuerit. Nam ecce, miser iste Aegyptius legis et religionis ignarus, miserum mancipium qui a latronibus eo fuerat deductus, (nam Amalecitae non aliter quam Arabes aut piratae praedis et rapinis vitam quaerebant) denique semibrutum nihilominus divini nominis tanta reverentia tenetur, ut iuramento praestito a Davide vitam suam et salutem committat. Ex quo videre possumus, eos qui Dei veram cognitionem nunquam habuerunt, nihilominus animis a natura principium quoddam insitum habuisse divini numinis, ut praestitum iuramentum ipsius nomine censuerint esse tanquam pignus quo negotia omnia inter homines dirimantur. Quod igitur miser iste vitam

suam committit Davidi iurato se neque ipsum interfecturum, neque in manum domini Amalecitae dediturum, discamus iurare quidem quum opus fuerit, sed sic ut Deo debitum honorem reddamus. Verumtamen divini nominis usurpationem sciamus necessitati reservandam non autem temere assumendam, ut plerumque multi solent temere et non rogati iurare magnum divini nominis contemptum eo ipso denotantes. Sed. Deus tandem faciet ut sentiant quam sacrosanctum sit ipsius nomen, quod non temere ab ipsis assumi et tanquam pila, ut aiunt, versari debuit: sed sobrie, et nunquam nisi quum iusta ratio postulabit usurpandum. Deinde etiam cavendum summopere ne nisi in veritate iuremus: nam si mendaciis nostris nomen Dei misceamus, magnum sacrilegium committimus. Nihil enim magis Deo conveniens quam veritas: cuius ipse nomen assumit. Ac si Deum mendacii nostri, si fraudis, si doli, si malitiae testem facimus: nonne naturam ipsius immutamus, et veluti in spectrum commutamus? Quamobrem omne temerarium iuramentum sacrilegium et blasphemiam esse sciamus, et nulla maiore contumelia nulloque insigniore dedecore posse Deum a nobis affici, quam si temere ipsum ad nostrum arbitrium transformemus. Quamobrem quum tam frequenter in ore omnium iuramenta versantur, ac proinde multa periuria, quod, proh dolor! nimis quotidiana experientia ostendit, non alios iudices ad nos damnandos Deum adhibiturum sciamus quam incredulos, qui nec legis nec evangelii cognitionem habuerunt. Praeterea istud observandum miserum istum Aegyptium rogare Davidem, ut iuret ipsi per Deum. Nam inde colligimus miseros istos caecos paganos, etsi multa idola coluerint, nihilominus principium istud retinuisse, quod ex ipsorum animis deleri nunquam potuit, summum aliquod esse numen, adeo ut miseros illos idololatras non sit existimandum deorum multitudinem ita sibi finxisse, quin semper summum aliquem deum fuisse crediderint: sed quod ad tantam maiestatem attingere non potuerunt minores deos sibi finxisse, in quibus acquieverunt. Nec aliter hodie de papistis sentiendum est, quum hoc effugio se tuentur, nempe Deum se unum agnoscere, et licet sanctos et sanctas precentur, et tanquam patronos et advocatos invocent, Deum tamen summam dignitatem et gradum apud ipsos retinere. Idem sane paganos illos sensisse videmus, adeo ut inanis illa sit ipsorum excusatio, et vanum effugium papistarum, ideoque tenendum istud principium est, non sufficere aliquem in animis nostris impressionem esse divinae summae alicuius maiestatis, quae res omnes administret: sed etiam oportere ut Deum cognitum ita colamus, ut in ipso solo conquiescamus: neque temere feramur ex sensu nostro, et novos cultus ipsi affingamus, et patronos et advocatos tanquam minores deos advocemus: sed sciamus Deum a nobis omnibus sensibus coli et adorari velle, et solam illam quam praescripsit nobis in Domino nostro Iesu Christo viam insistere. Nam si huic uni acquiescamus, nunquam in hanc aut in illam partem distrahemur: ideoque licet angelos sciamus pro nobis vigilare, nostraeque salutis ministros esse, et paratos ad auxilium nobis in rebus angustis ferendum, nunquam tamen ad ipsos convertemur, quin Deum unum quaeramus, et in ipso solo perfecte, id est, sine simulatione conquiescamus. Et de istius miseri Aegyptii religione hactenus, dominum vero ipsius quod attinet mercedem suae crudelitati condignam accepisse ipsum verisimile est. Miserum enim hominem et vile mancipium traxerat ad bellum, sed quum in morbum incidisset curam omnem ipsius abiecit: quem saltem ad sepem aliquam relictum debuerat post praelium et eversionem urbis Siceleg assumere. Quid enim pudebat ipsum misereri istius mancipii, quum onusti praeda Amalecitae et parta victoria discederent? quare igitur herus iste misero mancipio non succurrit, cur eum minore in pretio quam canem habuit? Sane ingratus ille et inhumanus fuit: sed tamen hic admirandum Dei consilium est, cuius providentia istud, non aliquo casu vel fortuna contigit. Et verisimile est herum istum in praelio caesum, ut merebatur, et pro laetitia quam debuit domum rediens consequi, dignam crudelitate sua mortem passum esse. Sane hominum opinione nisi in servum istum David incidisset, rescire non potuisset quo loco essent hostes. Deus quidem profecto illum consilio non destituisset: sed de mediis agimus quae in sensus hominum incurrunt. Nisi ergo dominus ille tam crudelis fuisset in famulo suo deserendo, non tulisset poenam quam merito tulisse ipsum videmus. Nos itaque discamus eorum misereri quos laborantes viderimus, quos licet ingratos experiamur, Deum tamen non dubitemus mercedem nobis suo tempore quam promisit redditurum. Contra metuamus ne miseros et egenos contemnentes Deus in parem inopiam et necessitatem adducat, et omnibus auxiliis destituat, sic ut nostri nullus misereatur, quemadmodum dixit Deus fore, ut qua mensura metiti fuerimus eadem nobis remetiatur. In primis vero sciamus nos puniendos gravius si crudeles in eos fuerimus quibus nos Deus magis devinxerat, et nunquam impunitam istiusmodi crudelitatem fore. Discamus igitur huius Amalecitae exemplo sapere, quem videmus a Deo sic punitum, ut derilictum mancipium Deus voluerit in Davidem incidere, ut eo indice persequeretur fugientes illos hostes praedamque recuperaret. Praeterea et istud observandum, Deum nobis factum propitium, victoriam de hostibus daturum, et ipsos excaecaturum, et effecturum ut vel inopinantes nobis ipsi praebeant victoriae occasionem. Sic enim solet Deus vel

hostium consilia frangere, vel etiam mentem eripere ut ipsimet incauti media nobis suppeditent adversum ipsos utilia, et nostrae saluti convenientia. Quamobrem in omnibus difficultatibus ad Deum confugiamus, et ab ipso quidquid erit necessarium expectemus: quem certum est, praeterquam quod quoties ipsi placuerit sine ullo rerum creatarum subsidio nos iuvare potest, tamen si ad nostram utilitatem illis velit uti, rationem nos adiuvandi reperturum praeter omnium hominum expectationem.

Transeamus ad sequentia, in quibus ab isto deductum Davidem ad Hamalecitarum castra *invenisse hostes qui discumbebant super faciem universae terrae, comedentes et bibentes, et quasi festum diem celebrantes pro cuncta praeda et spoliis quae ceperant de terra* audimus. Hinc observandum eos qui praeter modum laetantur saepe incautos et inopinantes deprehendi, quemadmodum et Dominus minatur improbos vino crapulae indulgentes, et in malis sese oblectantes fore similes mulieri parturienti; quae ignara diei partus repente doloribus partus intercipitur. Sane licet edere et bibere, licet etiam laetari et exhilarari: sed in istis omnibus modum oportet adhiberi. Isti vero de quibus hic agitur dupliciter peccarunt, primum, quod de alienis male partis helluabantur, et per eos non stetit quin sanguine humano sese polluerint: nam etsi neminem interfecerant ex incolis Siceleg, non defuit tamen voluntas, etsi potestatem Deus ademit. Nam domo egressi erant hoc consilio. Quamobrem praedis suis et rapinis vescentes, et alieno sese exhilarantes peccarunt crudelitate, ad quam accessit immensum gaudium. Nam quum comedisse et bibisse dicuntur, et de tota praeda tripudiasse, certum est Dei spiritum summam ipsorum ingluviem et intemperantiam cum effraeni gaudio notare voluisse, ideoque Deum tam subita hac tempestate helluantes oppressisse. Hinc docemur alienis damnis et incommodis non laetari, neque propter afflictorum et innocentium gemitum in risum effundi. Equidem fateor Deum risus occasionem nobis ex hostium lacrymis nonnunquam praebere modo non sit nimis effusus, sed moderatus et temperatus sit, et ea ratione sanctus Deoque approbatus: et ita ut miserorum hominum damnis non esse gaudendum sciamus. Quod tamen nimium saepe fieri quotidiana experientia docet. Sic mercatores sibi ipsis delitias facere, vehementer laetari, Deoque etiam gratias agere videmus, quum undique corrasis opibus ditati sunt: sed non animadvertunt se multos miseros homines ad summam inopiam redegisse, et eorum domos depeculatos esse, multas viduas, multos orphanos ad summas angustias, puta famem, sitim, et alia istiusmodi incommoda redegisse. Sic etiam alios multos istiusmodi praedae semper inhiantes, et praesertim aulicos publicationem bonorum semper expetentes, et mortem huic vel illi struentes, ut in miserorum bona involent. Facessat a nobis istiusmodi laetitia, quae miseris et innocentibus gemitus et lacrymas eliciat, a Deo tandem exaudiendos: certum enim est clamorem ipsorum coelos ipsos penetraturum: Deumque non passurum ut quamdiu genio indulgemus, et delitias nobis facimus perpetuo langueant in istas angustias redacti, quin se tandem iustum iudicem et vindicem profiteatur. Danda igitur opera ut laetitia nostra licita sit, id est a bona et iusta causa proficiscatur, et vere et sine fuco et simulatione Dei nomen benedicamus, quoties de beneficiis ipsius laetabimur. Addite ad iustam causam etiam moderationem, ne ut ebriosi solent inter pocula insolescamus, sed ita sobrie et temperanter vivamus, ut Deum semper laudare possimus, et in ipsius amorem magis ac magis incitari, maioremque diligentiam in officio erga proximos faciendo, et in vocatione fidelitatem adhibeamus. Tale igitur esse Christianorum gaudium debet, quo magis ac magis erga proximum et Dei amorem excitentur. Contra vero metuendum est, ne si sit immoderata laetitia, quas poenas Deus minatur immoderatis et intemperantibus, et proximorum damnis se efferentibus in capita nostra derivemus. Quid ita vero? Nempe Deus vult nos quam sit caduca et fragilis vita, quodque miseriis obnoxia considerare, ut sub alarum ipsius umbra nos contineamus, neque delitias nobis faciamus, et summam ac perpetuam tranquillitatem nobis promittamus, quasi non amplius ipsius ope indigeamus, vel ipso superiores simus.

Hinc praeterea notandum est, Deum inimicos nostros perditurum ipsis sensum et mentem eripere. Exempli gratia, verum est quidem Amalecitas prudentia quadam coniecisse Davidem in bellum cum Philistaeis profectum, non facturum in ipsos impetum, et occasionem arripuisse ex Davidis absentia in ipsius bona involandi, sperantes se absente Davide et ipsius militibus urbem aggressuros, et plenas opibus domos praedaturos, et multa armenta multosque greges abacturos: denique sine magna vi praedam insignem facturos, profectis in bellum cum Davide fortissimis quibusque. Talia fuisse istorum consilia verisimile est: ideoque parta praeda, et ut arbitrabantur, duce fortuna et ipsis annuente, existimarunt se iam extra omnem aleae iactum positos, posse animos relaxare, et liberius edere ac bibere. Et haec consilia dictat humana ratio: sed tamen ipsorum oculis velum obiecisse Deum certum est, ut de casu isto non cogitaverint tam repentino, ideoque sibi secunda omnia polliciti, quasi rebus in tuto positis animos relaxarint. Nos hinc discamus praevalentibus multitudine et fortitudine hostibus in Deo uno fiduciam nostram collocare, certo persuasi ipsum varias habere rationes, et nobis incomprehensibiles ad ipsos profligandos, et quidem sic ut [illegible]

num ipsi non adhibeamus, aut si nobis tanquam instrumentis uti velit ad hostes prosternendos, tam facile negotium effecturum, ut iocando potius quam aliquid agendo serio magnam victoriam iam adipiscamur. Nam etsi David viginti quatuor horarum spatio, a vespera nimirum ad vesperam, hostes persequendo laborarit, iocus tamen visus est, Deo mensam ipso veluti praeparante, et de hostibus triumphantibus genioque indulgentibus victoriam largiente tam facilem ut occupati tantum milites in illis interficiendis, qui non ad pugnam, sed ad epulas se comparaverant.

Caeterum hinc etiam admonemur semper esse nobis cavendum, et velut in specula consistendum licet alta pace et rebus maxime secundis utamur: nam etsi nulla necessitate urgeamur, et paulo liberius vivere nullo facessente nobis negotium possimus, fraenare tamen oportet nostros appetitus, et habenas adducere ne feroces equos imitemur. Multa passim occurrunt exempla in sacris, eorum qui rebus secundis usi et genio indulgentes gravissimas poenas in se derivarunt. Deus enim vult nos vitam agere cum aliqua cura et sollicitudine, non quidem de ipsius providentia et cura speciali diffisi: sed ne otio et tranquillitate abutamur in cibo et potu vitae felicitatem ponentes. Quamobrem sollicitudo illa de qua loquimur cum summa pace et tranquillitate coniuncta est. Unde vero tranquillitas nisi ex illa persuasione quam habent fideles Deum in suam clientelam ipsos accepisse, et pro ipsorum salute perpetuo vigilare, ideoque fore ut ipsos nunquam deserat? Verumtamen ista persuasio non impedit preces quas omnibus horis ad ipsum fundere debemus, quemadmodum David exemplo suo docet, quum ait, Domine in manus tuas commendo animam meam. Hinc igitur fidelium illa sollicitudo quod vitae suae infirmitatem et inconstantiam sentiunt, et tanquam a tenui filio pendentem sciunt, et circumstantia pericula cognoscunt, ex quibus nullus evadendi locus daretur, nisi Deus ipse opem ferret laborantibus. Quae sane non ad desperationem ipsos impellit: sed potius studium in ipsis vehementius precibus confugiendi ad Deum et alarum ipsius umbram expetendi excitat. Quid vero contra increduli? Temere se in quaevis pericula coniiciunt, tanquam penitus excaecati et stupidi: quasi vero Deum ipsum provocarent, et excaecatis oculis sine periculorum apprehensione Deum ipsum lacesserent. Quae spiritualis est ebrietas de qua saepe in sacris mentio fit. Sed tamen ea pace et tranquillitate non fruuntur qua fideles, quam ipsis Deus adimit, et variis stimulis exagitat: adeo ut sine causa terreantur, et ad umbrae suae conspectum formident, ut scriptura loquitur. Denique rebus prosperis sic utamur ne insolescamus, et tamen in Deo exhilaremur persuasi Deum quod in Psalmis profitetur perfecturum, nempe se dilectis suis omnia necessaria benignissime largiturum. Fugiamus itaque stuporem illum qui sine causa deinde nobis pavorem afferat, rebusque secundis et otio ac tranquillitate sic utamur ut perpetuo vigilemus, et Dei custodiae nos committamus. Caeterum si nos multis periculis obiici et exerceri Deus vult nostro bono id fieri sciamus: nam si quum undique hostibus cingamur, et varii undique rumores audiantur, et multi dira nobis minitentur, nos tamen insolenter rebus nostris utimur, et otio inebriamur, quid nobis fieret si terrestrem aliquem paradisum nacti essemus, et undique nobis mundus sine ullius periculi suspicione arrideret? Nae magnopere metuendum esset, ne omni cura abiecta Deum etiam oblivioni traderemus. Nostro igitur commodo fit ut undique cingamur hostibus, ut multi tumultus excitentur, ut multis minis terreamur: nempe ut hac ratione discamus nostram inopiam sentire, et ad Deum ardentioribus votis assurgere, et sub ipsius praesidio tuti esse. Porro ex hac victoria Davidis illud dictum apparet verum esse quod ante diximus, non esse Deo difficile victoriam concedere cum exigua manu adversus infinitam hostium multitudinem: quemadmodum in Davide sit conspicuum qui quadringentis tantum comitatus militibus tot Amalecitarum millia profligavit, ut quadringenti tantum superstites fuga sibi consuluerint, et 24 horarum spatio victoriam de tot hostibus consequutus sit, tantamque hostium stragem ediderit. Profecto videtur ipse Deus profligatos hostes praedae exposuisse, et Davidi militibusque ipsius mensam stravisse, et ad cibum et potum invitasse, adeo ut plane admirabili ratione negotium istud Deus confecerit. Hinc iterum discamus nos licet simus impares hominum opinione hostium viribus resistendo, non oportere tamen animum despondere, et de Dei auxilio desperare, quem certum est posse hostes infinitos sola sua virtute vel solo flatu pessundare, quum viribus omnibus destituti videbimur. Vult enim Deus nos adeo debiles et infirmos esse, ut omni arrogantia spoliati, et periculorum circumstantium magnitudine territi, ad ipsum ardentibus votis confugere discamus, ut in nobis illud impleatur, quod ait Dominus per prophetam, non currubus aut equis victoriam acquiri, sed Dei virtute qui suam ecclesiam ita gubernat, et superiorem suis hostibus facit.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA CV.

21. *Venit autem David ad ducentos viros qui lassi substiterant, nec sequi potuerant David, et residere eos iusserat in torrente Besor: qui egressi sunt obviam David, et populo qui erat cum eo: accedens autem David ad populum, salutavit eos pacifice.* 22. *Respondensque omnis vir pessimus, et iniquus de viris qui erant cum David, dixit: Quia non venerunt nobiscum, non dabimus iis quidquam de praeda quam eruimus: sed sufficiat unicuique uxor sua et filii, quos quum acceperint recedant.* 23. *Dixit autem David: Non sic facietis, fratres mei, de his quae tradidit nobis Dominus, et custodivit nos, et dedit latrunculos qui eruperant adversum nos, in manus nostras:* 24. *Nec audiet vos quisquam super sermone hoc: aequa enim pars erit descendentis ad praelium, et remanentis ad sarcinas, et similiter divident.* 25. *Et factum est hoc ex die illa, et deinceps constitutum et praefinitum, et quasi lex in Israël usque in diem hanc.* 26. *Venit ergo David in Siceleg, et misit dona de praeda senioribus Iuda proximis suis, dicens: Accipite benedictionem de praeda hostium Domini:* 27. *His qui erant in Bethel, et qui in Ramoth ad meridiem, et qui in Gether,* 28. *Et qui in Aroer, et qui in Sephamoth, et qui in Esthamo,* 29. *Et qui in Rachal, et qui in urbibus Ierameel, et qui in urbibus Ceni,* 30. *Et qui in Harama, et qui in lacu Asan et qui in Atach,* 31. *Et qui in Hebron, et reliquis qui erant in his locis, in quibus commoratus fuerat David, et viri eius.*

Quomodo concessa sibi de Amalecitis victoria David usus sit, quasque Deo gratias egerit in praesentia nobis considerandum occurrit. In primis igitur audimus Davidem ad ducentos illos viros quos iusserat in torrente residere, fuisse reversum, illos obviam Davidi egressos: accedentem autem Davidem eos pacifice salutavisse. Ex quo apparet istos non ignavia et timiditate substitisse ad torrentem procul ab ictibus, sed necessitate coactos quemadmodum antea vidimus. Nam si sibi alicuius ignaviae conscii fuissent, nequaquam aut Davidi aut ulli ex sociis venire obviam ausi essent: sed potius aliquo vel pudore suffusi, vel rebelles ex contumacia secessissent. Sed obviam veniunt tanquam amicis quibuscum quotlibet pericula subire non recusaverant, sed a quibus eo loco subsistere iussi erant, quemadmodum expresse id notatur. Etsi fateor causam fuisse lassitudinem ipsorum quae tamen eos reiiciendi et segregandi a copiis reliquis tanquam ignavos non dedit occasionem: praeterquam quod sarcinas et impedimenta custodiverunt, et transitum occuparunt, adeo ut si in illam partem hostes impetum fecissent, arcere illos, aut etiam Davidi si deteriore loco fuisset ferre suppetias potuerint. Denique videmus non recessisse ipsos sponte ab officio: verum tamen sequitur multos ex Davidis sociis hoc non agnovisse, sed iniquius cum ipsis agere voluisse, partem praedae cum ipsis communicare recusantes: quae occasio fuit Davidis iustitiae et aequitatis patefacienda, qui nulli facere iniuriam voluit, sed fideliter erga omnes quantum in ipso fuit sese gessit. Dicitur itaque *vir quisque pessimus et iniquus de viris qui erant cum Davide dixisse, non esse aequum ut communicaretur cum ipsis praeda, sed sufficere si uxores suas et filios suos abducerent et abirent*, Davidem autem huic consilio restitisse et docuisse summam istam fore ingratitudinem, Deo et hominibus exosam, quod Deus tradiderit praedam illam in manus ipsorum, et hominum etiam iudicio debeat eadem esse pars proficiscentis ad praelium, et ad impedimenta remanentis. Itaque iussisse Davidem aequaliter dividi praedam inter eos qui ad praelium profecti erant, et eos qui ad impedimenta remanserant. Quod vero dicuntur *viri pessimi et iniqui* investiganda causa est. Nemo enim prima fronte tales istos fuisse dixerit, siquidem ratione quadam niti videntur. Neque enim alienum rapiunt: sed aiunt se vitae suae periculo praedam illam fecisse, ideoque aequum esse ut quam fecerunt praedam retineant, et qui securi ad torrentem remanserant sine labore, uxorum suarum et liberorum receptione contenti sint. Hos igitur viros dicas, etsi lucri nimium cupidos et parum humanos erga socios, non debere tamen accusari neque condemnari tanquam pessimos viros. Nam qui res suas summo iure persequitur, etsi lucrum suum quaerit quodammodo tamen videtur excusandus. Sed Dei spiritus longe aliter de istis sentit, quos non modo pravos, sed etiam nequam et iniquos vocat. Quibus vocibus summa pravitas et corruptio designatur, quae ad omne malum ferat. Dura sane et severa sententia: sed quam non mortalis homo, sed ipse Deus protulit. Ratum igitur esto decretum eos omnes qui suis commodis alieno detrimento student, impios et nequam homines esse, quidquid tandem coram hominibus praetexant, ut sunt satis ingeniosi homines ad varia effugia quaerenda, et ad fucum hominibus faciendum quum de re ipsorum agitur: sed quidquid praetexant, firma et irrevocabilis sancti spiritus aliter sentientis manet sententia. Etsi enim hoc loco de iure militari agitur, generalis tamen inde sententia ad totum vitae humanae usum dici potest. Quod ad bellum enim attinet, si lex ista locum haberet, neminem in praedae partem posse venire, nisi praelio interfuisset, plus quam iniqua esset. Nam, exempli gratia, ponamus aliquem pridie quam praelium fieret, collocatum in specula hostes prohibuisse, vulnus etiam accepisse, et deinde praelium sequutum, quum ille semimortuus et vix sese valens loco movere interesse non potuerit, quis ideo dixerit fructu victoriae illum frustrandum, cuius tamen virtus insignior est quam reliquorum omnium? Pro-

fecto iniqua sententia esset, quin etiam ita constitutum est in bellis, ut quum praelium committitur ne qua confusio et perturbatio contingat, et ne hostes in impedimenta faciant impetum, certi milites ad impedimenta remaneant et ea custodiant. Praeterea ubi castra sunt, in illis etiam milites tanquam in urbe relinquuntur ad ipsorum defensionem, qui si praeda frustrarentur quo iure tandem id fieret? Nam si praelio ipsos non interfuisse obiiceretur: responderent se iussos esse ibi subsistere. Itaque satis apparet nullo iure nullaque aequitate hanc rationem niti, ut belli fructus iis solis qui praelio adversus hostes egressi sunt reservetur, ut non immerito sacra scriptura condemnet tanquam homines nequam et improbos eos qui avaritia pulsi sibi solis totam praedam retinere voluerunt. Hinc itaque discamus Deo beneficium aliquod in aliquos conferente, oportere singulos partem suam accipere, nisi forte tam ignavi sint, ut merito tanquam putrida membra reiiciantur: tantum enim abest ut mercedem isti mereantur, ut contra tanquam perfidi et proditores gravissimis poenis puniendi sint. Sed ubi nulla perfidia fuit, nulla ignavia peccatum est, singulis officium facientibus, et necessitate aut iusta causa ex praelio absentibus, certum est factum iri iniuriam nisi et ipsi in partem benedictionis a Deo datae venirent. Nos itaque demus operam ut nisi improbi et nequam homines haberi volumus, et fures ac latrones coram Deo et ipsius angelis, ut ea integritate et sinceritate cum proximis agamus, ne bona publica privatis tantum cedant, et alii ditescant aliorum paupertate: sed singuli portione illa contenti sunto quam Deus largitur. Ex Dei sententia igitur iudicantes mutuam aequitatem servabimus: sed si praedis et rapinis dediti fuerimus, pro Dei verbo caecos affectus nostros sequemur, et bonum a malo nunquam discernemus. Ac sane si de rebus sincere iudicaremus, et propriis commodis aut incommodis non moveremur, nos proximorum commodis non minus quam nostris studeremus, viamque omnibus controversiis et dissidiis praecideremus. Summo igitur studio nos inquirere decet quid ex Dei verbo nostrum sit, et nobis proprium, ne quam occasionem de nobis conquerendi cuiquam praebeamus, et ne iniuste quos Deus eodem quo nos beneficio afficere voluit spoliemus. Idcirco igitur cupiditatem effraenem istorum Dei spiritus tam severis verbis reprehendit, quod praeda parta socios privare vellent, ut doceamur coram Deo fuisse detestandam crudelitatem: ac proinde sciamus Deum ferre non posse istam iniuriam, ut alii aliorum incommodis ditescant.

Caeterum quum in Davidis copiis non unus aut alter improbus et nequam, sed multi fuisse dicuntur improbi, ex eo cognoscamus Deum ut suos exerceat saepe imo fere semper permittere, ut boni malis misceantur. Multi itaque nequam in Davidis exercitu fuerunt, et tamen David sacra unctione fuerat rex designatus, et Domini nostri Iesu Christi figura erat, et iustissimam causam agebat: sed tamen in quadringentis illis militibus quibus stipatur, multi improbi et nequam reperiuntur. Ex quo discimus ecclesiam Dei non ideo condemnandam si in his terris non ita potest repurgari quin palea frumento sit admixta. Vitia quidem fateor semper condemnanda sunt, et personae vocationi non respondentes: sed tamen si Davidi pravitas militum suorum imputaretur, causa illa quam Deus approbat condemnaretur. Equidem fateor Davidem si malitiam ipsorum fovisset et pravitati ipsorum consensisset non minus reum fore quam ipsos, sed quum pro sua virili corrigit et prohibet facere quod volebant agnoscamus non oportere esse reum peccatorum quae non approbavit et quae pro viribus repressit. Non aliter de ecclesia christiana statuendum in qua si hypocritas Dei filiis permixtos videmus, et viros improbos alios avaritiae deditos, alios fraudibus et dolis plenos, alios vindictae cupidos, alios arrogantes et crudeles Dei nomine suam malitiam tegentes, ne novum et insolens id nobis videatur: siquidem omnibus saeculis ecclesiae fuit eadem ratio. Nihilominus tamen danda nobis omnis opera, ut istiusmodi pollutiones ex fidelium coetu tollantur, et ecclesia Dei repurgetur, ne nostra negligentia in reprimendis vitiis fiat potius hara porcorum quam ara Dei, et interea patienter feramus quod corrigere non possumus: est enim veluti morbus immedicabilis quum pravi homines Dei filiis miscentur. Nihilominus tamen admonemur Deum precibus sollicitandum ne istam corruptionem ecclesiae suae imputet, adeo ut eadem poena sinceritati et integritati studentes cum flagitiosis et improbis hominibus involvantur. Quum enim ea ecclesiae conditio dicitur esse ut multos semper hypocritas ferre cogatur, non inde tamen sequitur laxandas malo habenas. Nota enim est historia plagae illius quae toti populo israëlitico propter unius Achan improbitatem contigit. Propter unius enim hominis sacrilegium ira Dei in totum populum exarsit ad cuius sane historiae narrationem commoveri nos et tremere iudiciorum divinorum severitate oportet. Remedium autem unicum superest divini nominis invocatio: quandoquidem nobis hodie potest idem contingere quod etiam Danielem praedixisse videmus Darii tempore, ecclesiam nimirum Dei venturam in eam desolationem ut pessumdata videatur, sed eius Deum miserturum ait: et licet exiguum ipsius sit initium, multos tamen in ea futuros fraudulentos homines, qui fronte pietatem simulent, corde vero impietatem foveant. Sic istis temporibus, quibus Deus ecclesiam suam instaurat, certum est multos in ecclesiam venire et profiteri se evangelii defensores, quorum

tamen non est mens sincera: quandoquidem alii ambitione quadam, alii vero fervore aliquo ducantur: quum tamen nullae sint in ipsis vivae cognitionis divinae radices. Istud testatum facit aliorum avaritia, aliorum ambitio, aliorum vindictae cupiditas, unde merito metuere possumus horrendam confusionem si summo iure nobiscum Deus ageret. Quamobrem quum haec ita sint, ardentibus precibus Deum invocemus, ut pro sua clementia defectus nostros et peccata sepeliat rationemque, nobis patefaciat istiusmodi pollutiones tollendi, ut coram ipsius facie puri et immaculati reperiamus, et quidquid sit ita benigne ferat nostras infirmitates ne istiusmodi hominum culpa evangelii causa periclitetur.

Caeterum David istos milites satis leviter reprehendit, quod non tantum istorum seditiosorum rationem haberet qui praedam sociis eripere cupiebant, sed etiam aliorum quos lacessitos placare voluit. Nam etsi pars tantum exercitus hanc causam ageret, verendum tamen erat ne alii corrumperentur: quemadmodum saepe contingit, ut in magna hominum multitudine labefactata quadam parte et ab aequitate recedente multi temere in hanc partem transeant, et idem illis contingat quod lui quae longe lateque momento serpit. David igitur non tantum redarguere eos qui improbi fuerunt voluit, sed metuit ne alii in ipsorum sententiam transirent: et hac ratione miseri illi, qui ex defatigatione ad torrentem substiterant in impedimentis, iure suo privarentur, illis suam opinionem vi tuentibus. Hanc igitur ob causam David eos tam blande compellavit: praeterquam quod non habebat in ipsos potestatem, nisi quatenus sponte sese ipsi subiiciebant. Nam erat quidem David ut ante dixi rex legitimus, sed tamen ante Saulis obitum regiam potestatem non obtinebat, ideoque iubendi potestatem non habebat. Amicis igitur et blandis verbis in officio retinere debuit quos autoritate iudicis non potuit. Porro duabus rationibus David illos arguit, quarum prima est, ingratos erga Deum fore si soli praedam retineant quam Deus sua beneficentia fecisse communem omnibus visus est. Nam quibus data victoria est? sane Davidi quidem, sed ita tamen ut commune omnibus istud esset beneficium, quandoquidem eos Deus voluerat uxores, liberos et fortunas recuperare. Quod beneficium sexcentis illis commune quum esset, quare improbi illi sibi solis id vindicabant? Summam igitur ingratitudinem erga Deum fore David dicit, si quadringenti illi beneficium quod Deus in omnes contulerat non permittens ut hostes abducta praeda potirentur, ad se solos traherent, ideoque etiam ipsi Deo resisterent. Et iam ante docuimus, Deo beneficium aliquod in aliquam multitudinem conferente, singulos oportere a maximo ad minimum in partem beneficii venire, quos si aliqui frustrentur, et specioso aliquo praetextu suo iure fraudent, perinde istud esse ac si quis Deo ipsi eripiat quae sua beneficientia largitur. Hinc itaque generalis eruenda doctrina est, ut Davidis exemplum imitati, quum Deus dona sua in nos contulerit, illorum singuli fiant participes, et ita cum proximis communicemus ne nostris commodis studeamus, et ne avaritia nos ab officio dimoveat: sed Deo accepta beneficia ferentes agnoscamus illa sic nobis commissa, ut pro voluntate ipsius ea dispensemus, et in quos usus iusserit applicemus. Altera vero ratio nititur humano iudicio, quum ait: *Non audiet vos quisquam super sermone hoc.* Quibus verbis indicat, ab omnibus ad quos istius facti fama pervenisset condemnatum iri. Neque vero frustra haec scriptura sacra monumentis tradidit: remedium enim istud est optimum adversum nimiam cupiditatem, ut famae suae quisque rationem habeat. Equidem fateor nos non hac sola ratione oportere a malo abstinere, quandoquidem non sufficit ad vitandum opprobrium coram hominibus recti speciem ostendere, coram Deo vero pravum cor habere. Multi enim hypocritae a malo abstinent solo pudoris et verecundiae metu, quos non ideo tamen Deus approbat. Quamobrem non ideo a malo tantum abstinendum est, ut coram hominibus laudemur et iudicio illorum approbemur, sed multae aliae rationes simul occurrunt etiam considerandae. Nam ad quos factum aliquod non pertinet aequius iudicaturos esse de re certum est quam eos qui passionibus praeoccupati sunt quandoquidem vel lucrum vel damnum instar veli sunt quo excaecantur oculi ne rectum videant, et sensus ne sincere iudicent. Quoniam igitur quisque vel suo commodo, vel alia aliqua ratione excaecatur, et in sua causa nemo est aequus index, sed plane caecutit, alios dari iudices oportet qui sine affectu et passione iudicent. Hoc igitur David voluit quum ait: *Quis auscultet vobis hac in re?* Quasi dicat, nemo factum hoc laudabit, ut socii nostri vacui sint, nos vero praeda magna ditescamus. Quis inquam factum istud non condemnet? Quis non brutis peiores, quis non lupis rapaciores dicat? Non tantum igitur pudore ipsos retinere voluit in officio, sed etiam ex animis ipsorum omne praeiudicium in causa sua tollere. Quisque enim in causa sua eloquens est et mille rationes rimatur tanquam iustum probandi quod tamen iniquissimum est.

Idcirco itaque quum de damno nostro aut lucro agitur abstinere nos a proprio iudicio necesse est, et aliis clarius videntibus iudicium deferre et nostris affectibus fraenum coniiciendum est, ne si coram hominibus iusti videamur, conscientia tamen coram Deo polluta nos arguat: ut non immerito David nobis imitandus proponatur duabus istis rationibus, divino puta iudicio, deinde hominum opinione suos milites in officio retinere conatus. Nam hanc viam sequuti nunquam aberrabimus: ac licet impune pec-

care liceat sine testibus, ac proinde sine infamia aut dedecoris metu, tamen solo Dei metu in officio retinebimur: modo nos ipsius verbo regi sinamus, in animo defixum penitius habeamus Deum nunquam permissurum, ut quod ipsius voluntati repugnat sit diuturnum et inultum maneat. Vana igitur omnia effugia pro virili caveamus, Deum persuasi cordis humani latebras scrutari, et malitiam ipsorum detegere. Praeterea cogitemus nos in propria causa caecutire et nobis ipsis delitias facere. Sed aliorum longe aliud esse iudicium: ideoque hoc tanquam altero fraeno cupiditates nostras coërceamus. Nam si hominum sententiis condemnamur quale Dei fore iudicium in nos arbitramur? Quare si rem ipsam sine ullo nostri respectu diligenter expendamus, aequitati locus relinquetur, et tanquam solis radii conscientias nostras illustrabit. Praeterea non tantum eo fine hominum de nobis iudicium oportet intueri, ne pudore afficiamur suffragiis ipsorum damnati, sed maxime ne cui simus offendiculo: quemadmodum recte nos D. Paulus admonet, non tantum coram Deo, sed etiam coram hominibus bonum procurare, ut de nobis loqui male nemo possit: neque malo exemplo laedi neque Dei nomen blasphemis hominum vocibus exponatur lacerandum. Quemadmodum hodie videmus papistas et veritatis hostes semper in insidiis esse, et occasionem omnem explorare salutis doctrinam maledictis proscindendi: et Domini nostri Iesu Christi nomen lacerandi: ideoque nos tanto vigilantiores esse convenit, ne quam illis occasionem quam quaerunt offendiculi praebeamus. Hanc igitur etiam ob causam nos hominum iudicia et sententias de nobis metuere oportet, ut in officio retineamur, et stultae nostrae opinioni renunciemus, qua plerumque excaecamur: et diabolus ingeniosus est in multis rationibus inveniendis quibus incautos obruat: et multis undique hostibus cingimur, qui nostras actiones explorant: deinde ad iudicium divinum assurgendum est, et quid ex ipsius verbo liceat diligenter expendendum, ac quid aequitas iubeat considerandum, ne adversus insita naturae principia iuris et aequi peccemus.

Deinde sequitur in contextu: *Mansisse istud statutum ab hoc die in populo, ut qui ad impedimenta remansissent pariter praedam cum iis qui pugnae interfuissent partirentur.* Sed nobis in istis diu non est insistendum, quae dicta sunt superius sufficiant: itaque ad sequentia transeamus, in quibus audimus *Davidem misisse de ea praeda senioribus Iehudae amicis suis, dicendo: Ecce vobis donum de praeda hostium Iehovae.* David hac usus protestatione testatus est se de suo quod legitime acquisivit, nempe de spoliis hostium Dei et israëlitici populi, non autem de iniqua praeda et rapina largiri. Multos enim videas liberales, immo prodigos in distribuendo et largiendo, quod iniuste et malis artibus pepererunt: sed non sunt alii spoliandi ut alios vestias. Et sane non ignoramus Deo non placere eleemosynam quae species est caritatis, si malis artibus, fraudibus et rapinis opes partae sunt. Quare quos videmus in papatu fraudibus et rapinis locupletatos, multa deinde delubra et anniversaria sacra instituere, sciamus, etsi bono aliquo fundamento niti videantur, Deo tamen maxime displicere, et quaecunque obtulerant foeda in ipsius esse conspectu. Quid ita vero? Nempe Deum facere suarum rapinarum et maleficiorum participem velle videntur: et blaspheminarum suarum consortem, ius et aequum omne pervertere. Nae blasphemia est ingens cum iniquitate coniuncta. Quamobrem si dona ex rebus male partis Deo obtulerimus, certum est non tantum ingrata fore: sed etiam offerentes a Deo reiiciendos, et hominum ipsorum suffragiis condemnandos. Hanc ob causam nos iubet scriptura de suo quemque fonte bibere, cuius rivuli decurrant in egenos. Qua similitudine sapiens ille Salomo significavit, quemque oportere contentum iis esse quae nobis Deus largitur, et cavendas esse praedas, rapinas, fraudes et avaritiam. Quare si iuste possideamus quod a Deo nos accepisse sincere profiteri possumus, tum vere eleemosynas dare, et liberalitatem erga proximos exercere poterimus, quae Deus tanquam grata sacrificia est habiturus. Hac igitur occasione David munera quae ad seniores misit esse dixit spolia hostibus populi Dei iuste detracta. Deo ipsi victoriam concedente, atque adversus illos armante, ut maxime iustum fuerit bellum adversus inimicos ecclesiae Dei quam pessumdare studebant. Se itaque non suis commodis studuisse, non vi et rapinis rem augere voluisse sed a Dei manu quidquid habuit accepisse. Multi sane contra Deo gratias agere solent, quum malis artibus rem auxerint, et inter caeteros etiam viri principes titulis istis insigniuntur: Dei gratia princeps huius vel illius regionis, quam tamen sola vel ambitione vel avaritia sine iure occuparunt. Longe aliter David: sed quoniam ipso Deo duce cum hostibus congressus, est etiam detracta hostibus spolia et praedam Deo acceptam refert.

Caeterum non debemus inanem esse arbitrari recitationem eorum ad quos David sigillatim munera ista misisse dicitur quorum omnium etsi nomina non recensentur, urbes tamen in quibus habitabant designari sat est, ut magnam fuisse illorum multitudinem appareat. Porro nomina regionum variarum, etsi non procul dissita, tanquam in imagine viva nobis repraesentant quot amicos habuerit, et in quot locis profugus fuerit, quae doctrina est nobis longe utilior quam prae se ferat. Davidem enim longo tempore fuisse miserum, et in variis errasse locis minime dubium est, simillimum aviculae quae nullibi firmum pedem figere potest. Iam vero

quum potitus esset victoria, in memoriam revocavit angustias illas in quibus diu versatus fuerat, et quam familiariter et honorifice ab amicis exceptus fuisset: ideoque nominatim exprimitur, *et omnibus locis quo habitaverat David, ipse cum hominibus suis.* Ex quo manifestum est Davidis patientiam variis modis exercitatam et exploratam fuisse: atque adeo longe plura passum quam animis comprehendamus. Ac sane grati animi testificatio fuit, quum amicis partem praedae distribuit, quorum beneficia in se memoria repetebat. Quam multos contra videas ingratos, qui rebus in adversis ab amicis excepti et adiuti, si secundis rebus deinde fruantur, exstinctos cupiant eos a quibus beneficiis affecti sunt, ut ipsi nubibus geniti, et nullis ope et auxilio videantur indigere? David vero longe aliter se gessit, quem non puduit fateri se aliorum ope et auxilio indiguisse, et in angustiis rebus se ab illis adiutum fuisse: et Deo gratias agens de acceptis ab ipso beneficiis, nominatim amicos sibi ab ipso suscitatos commemorat. Hanc igitur animi gratitudinem non solis verbis, sed muneribus etiam testari voluit, partem spoliorum quae Deus ipsi dederat amicis largitus: quorum ope et favore in angustiis sublevatus fuerat. Nos discamus non ingrati esse in eos qui rebus incertis et afflictis nobis opem tulerunt et suis facultatibus adiuverunt, quum secundis et prosperis rebus uti nos Deus voluerit. Deinde Davidis afflictiones et varios errores consideremus, ut patientiam discamus quum explorare Deus nos voluerit, sic ut in terris nulla quies, nullum otium, aut tranquillitas appareat, sed hinc inde variis affecti calamitatibus odio habeamur, sciamus tamen nos non accedere ad centesimam earum afflictionum partem quas David toleravit. Ideoque vires a Deo nobis suffici ardentibus votis precari debemus, ut patientiam ac perseverantiam tantum largiatur, ut non tantum ad annum unum aut alterum annum, sed ad finem usque vitae quam longa fuerit perseveremus: et quaecunque afflictiones ingruant Dei voluntati nos subiicere ne refugiamus. Caeterum si David a mortalibus acceptorum beneficiorum memor fuit, et gratiam retulit: quas Deo gratias agere debemus, a quo non semel tantum aut iterum iuvamur, sed a quo vitam ipsam accepimus, et a quo ex mille periculis eruti sumus, et a quo tot tantaque quotidie beneficia accepimus, ut eorum numerus capillos nostri capitis longe superet, ut propheta loquitur? Quare Dei nomen debitis laudibus celebremus, sive secundis sive adversis rebus utamur: et quaecunque bona nobis contigerint, ei soli accepta feramus, et in eius nominis celebratione perseveremus.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA CVI.

CAP. XXXI.

1. *Philistiim autem pugnabant adversum Israëlem: et fugerunt viri Israël ante faciem Philistiim, et ceciderunt interfecti in monte Gelboe.* 2. *Irrueruntque Philistiim in Saul, et in filios eius, et percusserunt Ionathan et Abinadab et Melchisua filios Saul,* 3. *Totumque pondus praelii versum est in Saul, et consequuti sunt eum viri sagittarii, et vulneratus est vehementer a sagittariis.* 4. *Dixitque Saul ad armigerum suum: Evagina gladium tuum, et percute me: ne forte veniant incircumcisi isti, et interficiant me, illudentes mihi: Et noluit armiger eius: fuerat enim nimio terrore perterritus: arripuit itaque Saul gladium, et irruit super eum.* 5. *Quod quum vidisset armiger eius, videlicet quod mortuus esset Saul, irruit etiam ipse super gladium suum, est mortuus est cum eo.* 6. *Mortuus est ergo Saul, et tres filii eius, et armiger illius, et universi viri eius in die illa pariter.*

Saulem Deus patienter diu toleraverat, sed eum tandem divino iudicio meritas poenas oportuit luere, etsi videbatur sibi iniquitatum impunitatem propter diuturnam Dei patientiam polliceri, quamdiu David variis afflictionibus exercebatur, et ipsius Deus oblitus videbatur. Sed re ipsa Deus patefecit suam patientiam non tollere poenas, quae tantum differuntur, et gravius deinde compensantur. Sic gravior fuit Saulis condemnatio, quo longior Dei patientia: et David tandem ad promissum regnum post diuturnam explorationem pervenit, et spes ipsum non est frustrata, eoque fuit ipsius insignior gloria, quo maior tentatio fuerat. Sed antequam ulterius progrediamur, observandum historiae seriem hic non omnino servari, quod apud Hebraeos usitatum sit quae prius acciderunt posteriore loco recensere, et contra. Ita vidimus Saulem quum veneficam illam de belli eventu consuluisset, responsum accepisse fore ut crastino die moreretur: deinde fuisse Davidis iniectam mentionem, quomodo sit a Philistaeorum rege divisus, et quomodo reversus Ziceleg urbem in qua habitaverat igne crematam invenerit, et abductas uxores suas et suorum cum facultatibus: quae sane omnia non uno die contigerunt. Itaque notandum, quae de Davide narrantur paulo ante Saulis mortem fuisse narrationi inserta, quae tamen praecesserant factum illud Saulis quum Pythonissam illam consuluit rebus deploratis. Simplex igitur narratio fuisset, si Philistaei dicerentur in terram Israëlis irruisse: et Saulem ad repellendos hostes exercitum convocasse: deinde quum accederet ad locum in quo praelium fore videbatur, invidia commotos Philistaeos adversus Davidem, voluisse ut a rege dimitteretur antequam propius cum hostibus congrede-

rentur: rex vero Achis dicatur illorum mandatis et obmurmurationibus obtemperans Davidem dimisisse: qui reversus Amalecitas deprehenderit urbem incendio et rapinis vastavisse: eosque insequutus interfecerit, praedamque recuperarit. Tandem vero ad Saulem revertendum erat, qui ab hostibus quum premeretur, et nullum remedium malis suis inveniret, ad Pythonissam illam venit sciscitatum belli eventum, ex qua sibi mortem imminere intellexit. Atque haec observanda sunt, ne quis miretur, Saulis mortem narrari quamdiu David adversus Hamalecitas progressus est. Nam alioqui merito quaerat aliquis, quomodo tam subito Saul moriatur, et interim ea mutatio rerum incidat quae non unius diei, aut alterius, sed longe plurium fuit? Quae contraria viderentur et sibi repugnare, nisi dicamus esse quoddam ὕστερον πρότερον in ista narratione.

Transeamus itaque ad historiae narrationem, qua dicitur *Philistaeos pugnasse adversus Israëlitas, et fugasse ipsos et Saulis filios, imo et ipsum Saulem insequutos fuisse.* Quibus verbis non levis aliqua clades accepta narratur, quamquam fuga multi salutem sibi quaesiverunt. Sed quum ad ipsum regem hostes pervenerunt, et filios ipsius interfecerunt, satis apertum signum est, magnam fuisse factam ab hostibus stragem. Nonne vero Deus populum israëliticum sibi tanquam peculium assumpserat? Nonne contra Philistaei incircumcisi gens erat improba, Deoque invisa et maledicta? Quomodo igitur Deus eos sinit de Israëlitis triumphare, quos in suam tutelam et clientelam se recepturum promiserat? Sed hic observandum quod in sacris saepius occurrit, Dei nempe iudicium a domo sua incipere. Quemadmodum enim bonus paterfamilias domesticos observat, et in filios suos animadvertit, potius quam in vicinos: ita Deum aequum est eos ad quos propius accessit sibique tanquam peculium elegit etiam castigare, et labentes corrigere. Populum igitur israëliticum quoniam Deus in populum suum elegerat, ideo etiam tanquam benignus pater in ipsorum peccata animadvertit. Neque enim sane Deus nos in filios adoptat, ea conditione ut laxas habenas permittat, et ut tanquam effraenes equi nullis castigationibus subiiciamur. Quid enim, obsecro, nobis, quid divina iustitia fieret? Nonne omnium risui sese suamque iustitiam exponeret. Deum itaque nos ad se vocantem oportet sic misericordia sua tegere, ut nihilominus in peccata inquirat, aberrantes in viam reducat, et ad poenitentiam vocet, castigans peccata nostra prout expedire cognoverit. Neque vero tamen propterea increduli, et qui a Deo sunt alieni meliore loco sunt et conditione: nam alioquin felicitatem ipsis invideremus, quum Deum suos castigare audimus. Et multi supplicia vitaturi, ab ipso procul abesse cuperent: sed scriptura passim testatur improbos suo tempore poenas divinas non effugere. Sic dicit propheta Deum, quum opus suum in Sione perfecerit, in suos deinceps inimicos et in eos qui a se alieni sunt irruiturum. Opus vero Dei vocat Esaias propheta correctiones illas quibus ecclesiam suam castigat: ideoque se a populo suo facturum initium dicit, pro cura paterna quam de ipsis gerit, etiam in ipsorum peccata animadvertens. Sed interim non esse quod hostes impunitatem sperent, etsi ad tempus eos toleravit, sed tandem in ipsos animadversurum et quidem plagis, quibus non ad meliorem frugem revocentur, sed quae lethales sint: quemadmodum alibi Deus per prophetam minatur ipsis his verbis: Populo meo non peperci: tu vero qui iniquitatem admittis speras te impune laturum? Ego ipsum aquis angustiae potavi, sed tu irae meae faeces potabis. Sane Dominus potioni comparat angustias et afflictiones, quibus hominum peccata ulciscitur, potioni inquam amarae et acerbae: quas dum impii non sentiunt delitias sibi faciunt et impunitatem pollicentur: sed minatur Dominus fore ut quum suos castigaverit, longe acerbior et amarior sit hostium conditio, quod usque ad fraeces irae divinae bibituri sint. Nos itaque, Deo nos affligente, cognoscamus id fieri propter peccata nostra: et licet interea conspiciamus Dei et ipsius verbi contemtores impunitos laetari nobis flentibus, patienter toleremus, donec ipsi tandem divinam ultionem experiantur: et pro paternis castignationibus in nostrum commodum et salutem nobis immissis, lethales illi plagas et incurabiles sentiant. Haec igitur doctrina est colligenda ex hac historia, in qua videmus Israëlitas Deo permittente fuisse a Philistaeis caesos, et quidam ingenti plaga afflictos, rege ipso cum filiis ab hostibus trucidatis Quae quidem contigerunt propter Saulis pertinacem contumaciam: sed ita tamen ut Israëlitae reliqui essent etiam ipsi coram Deo rei, quod Sauli gratificaturi bellum adversus innocentem gessissent. David enim fidelem ipsis operam navaverat, et longo tempore fuerat veluti regionis propugnaculum: sed interim eum persequuti sunt, et iniustis odiis afflixerunt in regis gratiam, qui Davidem tyrannice persequebatur, et immerito cane peius et angue oderat. Quum ergo miserum et afflictum hominem, quem tueri et protegere debebant, et Saulis crudelitatem abominari, sint persequuti, et ad mortem ipsum quaesiverint, non semel atque iterum, sed repetitis vicibus, et adversus ipsum acies instruxerint, suasque sagittas iaculati sint, nonne merito Deus e medio sustulit, et hostibus permisit? Nam si David unus e plebe tantum fuisset, et neque malo neque bono vel ipsos*) affecisset, intolerabilis tamen Saulis malitia fuisset. Enimvero quum Davidem ipse Deus regem designasset, et hoc omnibus innotuisset, et

*) *Fortasse legendum:* vel Saulem vel ipsos.

nihilominus ipsum lacessant, non aliquo tantum damno affecturi, sed vitam ipsi erepturi, non minus coram Deo sontes habebantur, quam si vitam ipsi eripuissent, quam adeo obstinanter petiverunt. Quare quum adversus ipsum Deum, et adversus electionem ipsius pugnaverint, quas poenas eos fuisse meritos arbitramur? Minime igitur mirandum, si Deus eos Philistaeis permisit, quos in peculium elegerat, qui circumcisionis signum prae se ferebant, et filiorum Dei testimonium. Non enim quicunque signum habent exterius, et se profitentur ecclesiam esse Dei, sunt re ipsa tales: quemadmodum propheta Psalmis 15. et 24. multos aut*) in ecclesiam venire, et sacrificia Deo offerre cum fidelibus, qui tamen in Dei domo non sint mansuri. Sed, inquit, qui manus et cor mundum habebunt. Quibus verbis indicat hypocritas licet interdum efferantur, et primum in ecclesia locum occupent: non ideo tamen fixam sedem et habitationem in Dei domo habituros, sed ex illa tandem eiiciendos et exscindendos. Quamvis igitur Israëlitae circumcisi essent, non ideo tamen non erant improbi et maligni. Quid ita? Nempe solo nomine, et inani titulo populi Israëlitici gloriabantur.

Caeterum saepe contingit Deum suos castigare, et quidem quos in filiorum habet numero variis afflictionibus coercere, in quibus etiam ipsa mors comprehenditur, et tamen misericordem esse erga ipsos, quod huic populo contigisse videmus. Neque enim dubium est quin fuerint in tanto exercitu multi qui Dei timoris semen in se retinebant, qui tamen a morte non fuerunt exempti. Testis esto ipse Ionathanus, cuius fidem et integritatem erga Davidem vidimus, cuius modestiam conspeximus, quum ultro Davidi quam iure haereditario retinere posse videbatur regiam dignitatem ultro cessit: et vel suae vitae periculo Davidis causam apud patrem egit, qui hominum opinione vilis et abiectus homuncio videri poterat, et quem Saul vehementer oderat: verum cuius electionem longe pluris quam terrena quaelibet regna fecit. Sed ille tamen cum reliqua plebe sine ullo discrimine moritur. Siccine vero caedi Ionathanum qui cum Davide foedus inierat, et coronam illi cesserat, quo tempore Saul pater regnum tenebat, fugitivo et misero sese subiecerat, et solius obedientiae suae fructum exspectabat? siccine illum spe sua esse frustratum? Sane promissionibus divinis ista repugnare videntur: verum, ut ante diximus, licet Dominus suos iusto iudicio mori velit, nihilominus se erga ipsos misericordem exhibet. Deus enim habet unde compenset eos, qui spem in ipso suam reposuerunt, etiam si ex hoc mundo ipsos eripiat. Nae si summum hominis bonum in caducis istis rebus consisteret, mors rebus omnibus finem adferret: ac proinde mortuos Deus spe sua frustraretur, quibus se benefacturum promiserat. Nos itaque videntes optimos quosque mori, sciamus Deum ipsis in coelis et vita aeterna felicitatem illam servare, qua in terris frui non possunt, nec a Deo accipere. Equidem non ignoro profanos homines istis rebus offendi, et vehementer indignari, ac veluti cum Deo istis verbis rixari: Ergone moritur innocens Ionathanus, qui cum Davide foedus contraxerat, sperans se humaniter et benigne ab ipso regiam dignitatem consequuto tractatum iri? Quid enim iam mortuo superest? Verumenimvero a profanorum hominum talibus vocibus abhorrere toto animo debemus, et non modo non offendi Ionathani morte: sed ex ea potius certissimam aeternae vitae confirmationem accipere: et quum spem in Deum reponere docemur oculos alio quam in hunc mundum convertere. Quid ita vero? Ionathani mors vitae melioris est nobis testimonium? Nempe quod non sit iniustus Deus, ut fidem frangat, et suorum patientiam oblivioni tradat, sicuti docet apostolus. Ac proinde certo statuendum est Ionathanem minime lusisse operam, quando Davidi fidus amicus fuit. Merces enim ipsius minime quidem oculis conspicitur: sed in Dei manu posita est. Quamobrem licet hominum opinione miserrimam in terris vitam agamus, et ipsa mors vestigia premere videatur, et ipse nos Dominus deseruisse, ne tamen dubitemus quin re ipsa patefaciat suum auxilium opportuno tempore, et non frustra in filios nos esse adoptatos, et paternam curam de nobis habiturum promisisse. Denique licet ignota sit nobis divinorum iudiciorum ratio, quibus Israëlem castigare voluit, ea tamen semper recta et aequitatis plena sciamus: et idem iudicium de Ionathani caede feramus. Sane maxima pars Israëlitarum caedis erant coram Deo rei, quod Davidem innocentem persequuti fuissent, ideoque merito incircumcisorum manu Deus ipsos puniri voluit. Ionathanus vero et alii ipsi similes non deteriore propterea conditione fuerunt, quod ipsos Deus in suam quietem receperit, quemadmodum Esaias propheta loquitur, inquiens: *Ingredimini Dei domum, et in ea habitate.* Nam etsi propheta, aut Dominus ipse per prophetam loquitur de fidelibus, qui in asylo quodam occulto continentur quamdiu suam ecclesiam Deus affligit, nihilominus ostendit mortem ipsorum non esse interitum et perditionem, sed esse instar latebrae cuiusdam, donec afflictio et ira Dei praeterierit. Porro Ionathanum tam duriter a Deo tractatum quum videmus, ne miremur optimos quosque multa saepe in mundo pati, et gravibus a Deo poenis exerceri. Nam si viride lignum ardet, quid sicco futurum arbitramur? Ionathanum profecto fuisse aliorum respectu velut angelum extra dubium est: siquidem mundum hunc regni

*) *Lege:* ait.

aeterni amore et desiderio contempsit: et tamen sine discrimine ab incircumcisis caesus cum reliqua plebe moritur, et cadaver ipsius ignominiose raptatur, et, ut paulo post videbitur honore sepulcri privatur: ac proinde oblitum ipsius Deum fuisse dixeris. Sane ita contigit, sed non ideo spes sua illum frustrata est: regno enim terreno, quod haereditario iure ipsi debebatur, sponte cesserat, Deo morem ut gereret. Longius ergo quam in praesentem mundum intuebatur, ideoque Deus ipsum e terris in suam quietem evocavit. Atque hic esto fructus, haec utilitas quam ex huius historiae narratione percipiemus.

Caeterum non tanta fuit Israëlitarum caedes, quin promissionum suarum memor Deus semper fuerit: quemadmodum deinceps a Davide redintegratum populi statum videbimus: etsi ad tempus Deus suum auxilium et beneficam manum subduxisse visus est, et populi curam abiecisse, quem in suam clientelam receperat. Nos igitur hoc exemplo discamus ea posse incidere tempora, et eas tempestates quibus actum de ecclesia videatur: sed Deum incomprehensibili ratione remedium allaturum, adeoque suscitaturum ad ipsius tutelam eos qui mortui videbantur. Hanc ob causam propheta dicit in Psalmis, populum creatum Deum laudaturum. Sed de his alias pluribus: in praesentia discamus tam horrendum exemplum intuentes vindictae divinae, permittentis populum suum Philistaeis incircumcisis, qui Dei nomen de populo triumphantes blasphemis vocibus proscindebant, non ultra modum admirari, sed Dei iudicia potius suspiciamus ita suos affligentis, ut vulnera ipsorum non modo sanet, verum etiam ex ipsius sepulcri faucibus eripiat, vel ex ipsis abyssis emergere faciat.

Transeamus porro ad genus mortis quo Saul interiit: dicuntur enim eum sagittarii consequuti vulnerasse. Quanquam varie vox hebraea vertitur: alii enim vertunt, eum timuisse valde a sagittariis, et in Chronicis ubi haec eadem verba repetuntur dicitur ab ipsis vulneratus, unde quaedam oritur difficultas: sed quae non est magni momenti, nam parum interest, dicasne ipsum a sagittariis vulneratum, an vero in magnas angustias ipsum venisse propter sequentes ipsum sagittarios. Non videtur autem verisimile, fuisse vulneratum ab ipsis, aliqua corporis parte: sed graviter afflictum, et veluti sagittis cor ipsius ex moerore transfixum, a persequentibus ipsum sagittariis. In tantas igitur angustias redactus, *dicitur armigerum suum*, (erat enim illorum temporum consuetudo, quae adhuc obtinet, ut haberent duces qui arma ipsorum gererent) *iussisse gladium evaginare, et ipsum percutere, ne forte*, inquit, *veniant incircumcisi isti, et interficiant me illudentes mihi.* Sed hoc recusante armigero, *arripiens Saul gladium, irruit super eum. Quod quum vidisset armiger eius, irruit etiam ipse super gladium suum, et mortuus est cum eo.* Forte facinus istud hominum opinione videretur, quod coram Deo tamen horrendum et detestandum est crimen. Nae omnes paene ethnici magnis laudibus eos extulerunt, qui sibi ipsis manus intulerunt, quum nulla spes amplius esset ipsos hostium manus effugere posse. Mortem enim ipsis non metuisse dixerunt, et fortes animos habuisse, vitam parvi facientes: honorem et dignitatem rebus omnibus anteposuisse, et ignominiam et dedecus in quod incidissent in hostium potestatem venientes, effugisse praeclara morte: Idcirco multi etiam qui in hostium potestatem incauti ceciderant, laudantur ab ipsis quod mortem sibi consciscere, quam coram hostibus deiici maluerint: et quod armis non poterant alia quavis ratione conarentur. Sic quosdam legimus, quum ex vulnere mori non possent, quod eorum cura diligens haberetur, ventrem sibi laniasse, et se ipsos exenterasse. Insignis sane hominum opinione virtus est magnanimitas summa, quam etiam ob causam docentes virum fortem posse dedecus et ignominiam effugere, dixerunt ipsum vitam habere in sua potestate, gladium vel pugionem manu gestantem: quibus deficientibus quotquot sunt flumina, quotquot putei, totidem esse fugiendi dedecoris et ignominiae adminicula. Ista fuerunt eorum qui sapientissimi philosophi existimati sunt, et virtutis amantissimi consilia, quibus laudibus aeternis honorandos et praedicandos eos censuerunt, qui ne in hostium potestatem venientes dedecus et infamiam subirent sibi ipsis inferre manus mortemque consciscere non reformidarunt. Ex quorum sententia Saul magnanimus et fortis dicendus esset: qui tamen coram Deo criminis horrendi reus factus est. Neque enim Christianorum hominum virtus et constantia ex profanorum opinione et sententia metienda est. Vehementer enim falluntur qui constantiam invictam existimant desperationem animi et impatientiam, quae facit ut fraenum arrodens aliquis sese vel in ignem vel in aquas praecipitem iaciat: sed longe aliter Deus de hominum factis iudicat, et ad aliam stateram appendit. Nos itaque discamus contra singulis momentis ad mortem, iubente Deo, esse parati: sed interim exspectemus ut qui nos in hoc mundo summus imperator collocavit, ex eodem evocet. Nam, obsecro, quis eum militem laudaverit, qui iussus ab imperatore in specula manere, in hostes impetum fecerit, ut fortitudinis laudem acquirat? Sane temeritatis accusabitur, cuius meritas poenas licet*). Sic Deus nos in hoc mundo collocatos vult in eodem manere, et a statione in qua constituit nos non decedere, donec ipsemet iusserit. Quamobrem nos in hac

*) *Lege:* luet.

custodia tanquam in specula constitutos vigilantes esse oportet, et semper paratos ad migrationem ubi imperator iusserit. Haec est Christianorum virtus, haec fortitudo et costantia.

Huc accedit quod terreni et mundani homines ignari vitae coelestis moriuntur incerti de salute et post hanc vitam futura conditione: fideles vero spem suam testantur in Deo conquiescentes, eiusque auxilium placido et tranquillo animo exspectantes, tantisper in hac statione consistunt donec opportuno tempore evocentur. Mortem igitur incredulorum, quae hominum opinione cum virtute coniuncta est, non sine causa Deus condemnat et pro summo crimine habet. Summa enim et praecipua virtus qua tanquam fundamento niti aliae debent est fides, cui spes est coniuncta, quam proxime humilitas sequitur, quibus virtutibus humanum ingenium maxime contrarium est. Nam unde mors illa violenta quam sibi ipsis consciscunt, nisi ex impatientia et arrogantia: cuius vel ipsa verba Saulis fidem faciunt, quum ait, *ne illudant mihi isti incircumcisi.* Ex impatientia igitur et arrogantia sibi mortem inferunt increduli et profani homines, quod dedecus et ignominiam pati non possint, ideoque maxime coram Deo esse abominabiles videmus. Quid ita vero? Nempe Deus vult ut nos ipsius voluntati subiicientes per ignominiam et imfamiam ambulare non reformidemus, et quaecunque tandem convicia et dedecora in nos coniiciantur, patienter ea ferre discamus: quod ipse nos suo exemplo Paulus docet. Denique humilitas sal est et condimentum reliquarum omnium virtutum: quae si deficiat reliquae virtutes sordescunt coram Deo et nihili fiunt. Si quis igitur fidelis imminens aliquod mortis periculum videat, Dei voluntatem placide exspectabit: ac licet diuturnior sit exploratio, patienter tamen tolerabit: quod singulare testimonium est obedientiae quam Deo reddere paratus est. Contra increduli statim excandescunt, et in desperationem veniunt, vitamque abrumpere nituntur, quam fideles a Deo creatore acceptam eidem dedicant, ut cuius autoritate et potentia acceperunt, eiusdem etiam iussu deponant. Inde fit ut non moveantur variis obiectis, quae incredulos praecipitant in desperationem, puta dedecore, ignominia, et aliis istiusmodi, quae Dei providentiae committunt: quamlibet ignominiam et dedecus coram hominibus postponentes illi gloriae quam ex Dei conspectu et angelorum praesentia sperant. Quare, inquiunt, si me Deus propter peccata vult hac ratione puniri, si raptari in coeno, si mille contumeliis obrui, nihilominus patienter omnia feram, et in Dei iudiciis conquiescam. Atque hoc ipsum Paulus docet de persequutione vel afflictione loquens, nimirum non tantum cruciatus, sed etiam ignominiam ferendam. Quid ita vero? Nempe quod mortem forti et praesenti animo ferre multi non recusant, modo ne dedecus aut ignominiam patiantur: neque illis mors est adeo formidabilis. Atqui Paulus aliquid amplius requirit, nempe ut non solum ferre mortem fideles parati sint, sed etiam quodlibet infamiae et dedecoris genus pati. Atque ista fuit sanctorum martyrum fortitudo, haec invicta patientia: quorum vestigiis nos insistere decet quum a Deo variis istiusmodi tentationibus exercebimur. Ex istis igitur apparet non esse ex hominum opinione iudicandum, quid bonum vel malum sit, neque ad humani iudicii stateram appendendas virtutes, sed Deum iudicem advocandum, et ipsius iudicio et decreto acquiescendum: quod ex ipsius Saulis morte conspicuum est.

Caeterum in Saule memorandum exemplum eorum qui crudeles fuerunt apparet. Neque enim Saulis unquam expleri potuit saevitia in Davidem, donec in Philistaeorum regionem profugisset. Iam ergo suae crudelitatis poenas luit, sibique ipsi manus inferre cogitur. Neque dubium quin hoc facto Deus testatum voluerit, et tanquam in speculo contemplandum praebuerit, eos qui innocentes persequuti fuerint, et ipsis iniurii fuerint, non impune laturos. Sane non omnes violenta morte quali Saul interire fateor: verumtamen ex hoc exemplo colligendum est generale axioma, Deum impiorum hominum crudelia facta in libros suos referre, et tandem quocunque modo id fiat poenas meritas ab ipsis repetere. Iustus enim semper Deus est, etsi non eadem singulis mensura sua iudicia admetitur: longe dissimilis terrenis iudicibus qui alios puniunt, alios poenis eximunt eiusdem criminis reos: alios in vincula coniiciunt, alios impunitos relinquunt: sed Deus natura iustissimus et aequissimus, omnia malefacta punit licet non eodem semper genere supplicii. Porro Saulem prima fronte dicas Dei non prorsus oblitum, suae religionis testimonium edere quum metuit, *ne incircumcisi ipsi illudant mortuo*, quod perinde est ac si hodie idem de Turcis et paganis diceremus. Circumcisio enim Iudaeis olim id fuit quod hodie nobis baptismus. Increduli enim a Deo alieni incircumcisi per contemptum vocabantur, quasi pollutos et immundos dicas. Saul igitur incircumcisos abominatus videtur in memoriam revocasse quae in Domini lege doctus fuerat, seque agnovisse ex Abrahami posteris esse, et ecclesiae membrum: quam ob causam multi factum ipsius excusare nituntur. Sane in ipsius mortem scrupulosius inquirendum non est: sed Deo iudici Saul relinquendus est: verumtamen Dei iudicium quod in eius morte nobis proponitur contemplandum est, et quae Deus esse occulta voluit relinquenda, ne niminae praesumtionis accusemur: sed eorum exemplo sapiendum quos ferre poenas videmus dignas sua curiositate quae rimatur ea quae nullius sunt aedi-

ficationis. Nos iis itaque contentos esse oportet quae Dei verbo nobis revelantur, et tamen non caecutire ad ea iudicia quae in eodem verbo patefacit. Quemadmodum in Saulis morte iustam crudelitatis ipsius condemnationem Deus exhibet, et Saulis desperationem, cum arrogantia et pervicaci rebellione coniunctam: quae quoniam nostris oculis ipse Deus subiicit, leviter praeterire neque possumus neque debemus. Saul igitur moriens iustam mercedem percipit suae crudelitatis in innocente Davide persequendo: et in desperationem veniens ostendit se non potuisse coram Deo deiici, cuius iustum iudicium agnoscere debebat, et fateri se dignum qui incircumcisorum manibus plecteretur, atque ita cum silentio et patientia divinae vindictae iustitiam subire. Sed tanquam immanis et ferox bellua non potuit ad Deum assurgere in tantis angustiis: nec in memoriam revocare, nefas esse pio homini violentas sibi manus inferre, et patienter exspectandum exitum quem ipse Deus daret.

Quae quum in Saule conspicua sint, quid de ipsius anima post mortem factum sit tamen ignoramus, et ulterius inquirere nefas est: etsi videtur magis a Deo derelictus, quod veneficam illam in angustiis consuluisset: Deo saepe sic peccatum aliquod per aliud puniente. Atque hoc nos Paulus docet, eos nempe qui Deo debitum honorem non exhibuerunt, quique ipsum iniuste gloria sua fraudarunt, in sensum reprobum coniici, ut boni et mali discrimen amplius non constituant, et omni pudore abiecto in quodvis facinus instar brutorum ferrentur. Hanc mercedem a Deo referre: quod ipsius exemplo Saulis fit nobis conspicuum. Nam ad priora flagitia istud tanquam cumulum adiecit, ut ad veneficam confugiens sese diabolo permiserit, ideoque merito iam divino iudicio obstupuit, neque cogitavit a quo fuisset in mundo collocatus, et cuius iussu exeundum esset ex ipso: sed tanquam stupidus rationis lucem amisit, et cum stupore furorem admiscuit. Hinc discamus, ut monet apostolus, sollicite incedere, Deumque assiduis precibus rogare, ut quamdiu nos in his terris esse voluerit, suo spiritu regat, gratiamque largiatur, ut semper inoffenso pede ad propositam nobis felicitatem curramus. Ac si forte in easdem quas Saul angustias et difficultates inciderimus, Deum consulamus, et quid opus facto sit ex ipso discamus: eumque rogemus ut viam aperiat, et exitum nobis patefaciat. Interim coram ipsius maiestate sic deiiciamur et humiliemur, ut quocunque mortis genere nos exercere vel punire voluerit, illud subire parati simus. Prophetas et apostolos nobis in exemplum proponamus, quorum afflictiones notae sunt, et quo dedecore et infamia sint ab improbis hominibus affecti conspicuum: quod alii in vincula coniecti, alii capite caesi, alii lapidati, alii dissecti, alii ludibria experti, alii excoriati, alii aliis modis male habiti, nobiliores inde facti sunt et ipsorum patientia nobilitata: quae vera sunt Dei insignia, quibus in ipsis glorificari voluit, et longe insigniora quibusvis regum sceptris et coronis, quemadmodum ipse Paulus nos pulchre docet. Nam obsecro, quum caesi prophetae, vel dissecti vel mille ludibriis affecti a regibus aut tyrannis fuerunt, quinam eorum apud Deum maiore in pretio fuerunt, an qui propter ipsius nomen caesi et afflicti sunt, an qui propter maleficia deinceps puniti? Fidelis est istorum expositor Paulus, quum gloriatur sua vincula fuisse nobilitata. Quare si Deus volet nos pro ipsius nomine variis modis exerceri, et tanquam fures aut latrones ad poenas trahi, mortem nostram ipsi nihilominus pretiosam esse sciamus, ut docemur in psalmis. Caeterum qui propter maleficia meritas poenas luunt, hinc etiam discunto coram Deo deiici et humiliari. Nam certum est fore, ut si correctionem qua debent patientia ferant, ipsorum dedecus Deus deleat coram suis angelis, et mors ipsorum, etsi aliqua cum ignominia coniuncta, tamen sit honorabilis: et si peccata sua confiteantur, non imitati Saulem in sua contumacia, pro aeterna confusione et poenis quas merebantur, gratiam apud Deum inveniant, et misericordiam consequantur. Hinc itaque nos magis ac magis Deo commendare discamus, et maiore cum sollicitudine incedere, et cautius nos ipsos explorare, quum videamus etiam multis contigisse incautis, ut non quidem ex desperatione sibi manus intulerint, sed intercepti periculis ita se gesserint, ut bene an male fecerint non sit facile iudicare. Sic saepe contigit ut in oppidis vi occupatis mulieres et virgines quam plurimae sese ex muris aut fenestris praecipites dederint, incertae vitae aut mortis, sed ut violationem et dedecoris notam effugerent, suamque castitatem tuerentur, in discrimen mortis se coniecerint. Quibus periculis quum obnoxii simus, sub alarum Dei praesidium confugiendum nobis esse sciamus: eumque perpetuis precibus sollicitandum ut nos ipse regat, et in adversis invictam patientiam donet, ut perpetuo nostros affectus refraenet, sic ut contra ipsius voluntatem nihil unquam sucipiamus: sed ipsi nos semper ultro subiiciamus.

Iam vero agite, *etc.*

HOMILIA CVII.

7. *Videntes autem viri Israël, qui erant trans vallem et trans Iordanem quod fugissent viri Israëlitae, et quod mortuus esset Saul et filii eius, reliquerunt civitates suas et fugerunt: veneruntque Philistiim, et habitaverunt ibi.* 8. *Facta autem die altera, venerunt Philistiim ut exspoliarent interfectos, et invenerunt Saul, et tres filios eius iacentes in monte Gelboe.*

9. *Et praeciderunt caput Saul, et exspoliaverunt eum armis, et miserunt in terram Philistinorum per circuitum, ut annunciaretur in templo idolorum et in populis.* 10. *Et posuerunt arma eius in templo Astaroth, corpus vero eius suspenderunt in muro Bethsan.* 11. *Quod quum audissent habitatores Iabes Galaad, quaecunque fecerant Philistiim Sauli,* 12. *Surrexerunt omnes viri fortissimi, et ambulaverunt tota nocte, et tulerunt cadaver Saul, et cadavera filiorum eius de muro Bethsan: veneruntque Iabes Galaad, et combusserunt ea ibi.* 13. *Et tulerunt ossa eorum, et sepelierunt in nemore Iabes, et ieiunaverunt septem diebus.*

Quae rerum omnium perturbatio Saulis mortem et exercitus profligationem sequuta sic hic primum narratur: deinde magnanimitas et fortitudo incolarum Iabes Galaad describitur, quod ossa Saulis et filiorum hostibus eripuerint, et combusta sepelierint: retinentes adhuc memoriam dignitatis illius quam a Deo Saul acceperat: neque de rerum statu sic desperantes, quin ad Deum preces pro salute reliqui populi fuderint. Gravis sane fuit tentatio, populo praesertim fugiente ex terra illa quae Dei quies dicebatur. Eam enim Abrahami posteris in haereditatem cessuram Deus promiserat, et in ea se in aeternum habitaturum: verumtamen a populo derelicta est, et ab hostibus occupata. Quo facto Dei promissionibus nuncium remisisse visi sunt Israëlitae, et tanquam desperata salute ab ipso recessisse. Hinc apparet ecclesiam Dei nonnunquam ita dissipari, ut nusquam appareat, et nullam formam retineat. Nam illis temporibus nulla erat uspiam in mundo ecclesia praeter populum israëliticum: quem tamen sic afflictum audimus, ut nunquam in posterum restaurari posse videretur, sed contra potius nomen israëliticum semel abolendum. Sed in eo maior apparet divina potestas et clementia, quae sic operata est, ut exiguo temporis spatio, qui penitus prostrati iacere videbantur, non modo animos receperint, sed etiam inimicos superarint, et in dies maiores quam antea progressus, Davidis quidem ministerio, fecerint. Nihilominus tamen fideles illo casu Saulis et exercitus profligatione ac populi fuga magnam occasionem habuerunt consternationis: nosque ista legentes in usum nostrum ea convertere debemus, ut si qua ingens ecclesiam confusio et ruina urgeat, Deum tamen invocare non desinamus, et sperare fore ut tandem aliquando afflictae suae ecclesiae misereatur, et nos perpetuo membra illius populi quem collegit et sibi dedicavit maneamus: minime dubitantes quin afflictiones et calamitates benedictionem obtineant, quod eas in bonum finem et in nostram salutem Deus convertat. Atque ita quibuscunque flagellis Deus nos corripiat, non penitus animum despondere, sed potius in fide magis confirmari, et quo gravior manus eius in nos fuerit, eo ardentioribus votis ad ipsum oportet confugere. Caeterum minime dubium est quin multi fuerint in populo illo increduli: imo pars maxima, ac proinde pauci fuerint qui ad Deum assurgerent, et qui non desperarent de Dei misericordia erga populum suum: quorum sane fides paucorum licet eo fuit laudabilior quo fuit rerum status perturbatior: quem fuisse perturbatissimum apparet, populo ex suis urbibus fugiente, et hostibus apertas relinquente. Quid enim aliud fuit terram illam deserere, quam ultro haereditate cedere: quandoquidem data illis erat terra illa tanquam pignus adoptionis Dei, qui in filiorum numerum ipsos adoptaverat? Ergo cedentes videbantur ultro divinis promissionibus valedicere, et sponte alienari a Domino, et ipsius domo exsulare. Quae fidelibus gravis profecto fuit tentatio fratrum suorum temeritatem et pavorem conspicientibus. Nihilominus tamen Deus pro sua misericordia misertus est etiam indignorum, quibus non longo post tempore suas domos restituit, et in pristinum statum redintegravit.

Iam igitur quae Saulis mortem consequuta narrantur expendamus: ac primum dicuntur *Philistaei postridie venisse ad spoliandos mortuos:* ut moris est post tantam cladem, *et invenisse Saulem cum filiis inter mortuos, eiusque caput abscidisse, quod per totam regionem deportaretur in triumphum.* Etsi vero de capitibus filiorum Saulis nihil certi memoretur, verisimile tamen est, idem ipsis quod patri contigisse. Nam postquam dictum est Philistaeos Saulis corpus affixisse prope murum Bethsan, statim subiicitur incolas Iabes Galaad venisse et assumpsisse corpus Saulis, et corpora filiorum eius a muro Bethsanis. Ex quibus apparet Philistaeos non fuisse contentos Saulis corpore, sed etiam filiorum ipsius corpora simul assumpsisse, ut Philistaei maiorem inde spem conciperent, et rebus bene consultum crederent, nemine de regia stirpe suis superstite qui vindictam olim sumeret, non modo rege caeso, sed ipsius etiam filiis et successoribus. Triste sane fuit spectaculum, regium corpus eo dedecore pendere, maximo hostium ludibrio expositum: et quidem eo maxime quod Samuelis ministerio sacram unctionem acceperat: separatum siquidem erat regnum illud ab omnibus aliis Deoque dicatum. Etsi fateor nondum fuisse firmum aliquem et certum statum, donec impleta fuisset Iacobi prophetia, qui praedixerat non exiturum sceptrum de tribu Iuda. Erat autem Saul de tribu Beniamin: sed nihilominus Deus ad tempus sibi Saulis personam consecrarat. Valde vero ista sunt contraria, notam illam habere impressam qua Deus ipsum honore eximio affecerat, et nihilominus cum ignominia corpus ipsius raptari, suspendi caputque

ipsius praecisum in triumphum per totam hostium regionem summo cum ludibrio et dedecore portari. Sed inde docemur coram Deo nos deiicere et humiliare: ut si nos in aliquam dignitatem evexerit, in ipsius timore ambulemus, et quidquid ab ipso accepimus, totum ipsi dedicemus, consecremus et permittamus: summopere caventes ne Saulem imitemur, invito Domino retinere volentes quod tantum ad tempus largitus est. Quare enim obsecro Saul Davidem tamdiu tanto odio est persequutus, nisi quod ferre non potuit Dei iudicium, cuius decreto humiliari ipsum oportebat? Et tamen Deus non exponebat eum hostium ludibrio, sed quietam ipsi regni possessionem permittens, Davidem illi successorem designabat. Sed arroganter isti Dei decreto resistit, et pertinaciter evertere nititur: quam ob causam ipsum oportuit meritas suae contumaciae poenas luere. Nos igitur hoc exemplo docti discamus Deo permittere quod nobis largitus fuerit, quotiescunque illud adimere nobis placuerit: ac si in aliquam dignitatem nos evexerit, ne arrogantia turgeamus: sed nostram potius conditionem et naturae fragilitatem in memoriam revocemus: et quotiescunque visum Deo fuerit nos deiicere ne reluctemur. Caeterum hic tanquam in speculo licet intueri divinam vindictam, superbos et arrogantes et adversus ipsum insurgentes deiicientem, et ita domantem ut suo periculo discant humanam excellentiam nihil esse coram Deo, qui potentissimos quosque sic deiicit, et in tantam ignominiam coniicit, ut melius cum ipsis actum videatur, si nunquam nati essent.

Et de Saulis filiorumque ipsius ex muro pendentibus corporibus dictum esto: illud etiam expendamus, quod diserte exprimitur: *Philistaeos iussisse haec annuntiari in templo idolorum.* Porro idola ipsorum hic Astaroth nominantur, qua voce designantur variae animalium figurae, puta ovium, ursorum aut leonum: quas figuras ipsorum idola habuisse est verisimile, prout sibi quaeque gens fingebat ex arbitrio deos deorumque figuras, unde aliae forma bovis, aliae forma canis aliae alia forma deos colebant, quorum erat numerus infinitus: siquidem ubi semel homines ad idololatriam lapsi sunt, nullus est superstitionum modus neque finis. Quanta enim sit inter homines opinionum varietas, ipsa experientia plus satis docet. Et praeterea quanta inconstantia in illis opinionibus est, ut singulis momentis varient. Quare quum tanta licentia deos sibi fingere homines permittant, non mirum est si numerus in immensum excrescat. Caeterum quanta stupiditas fuit Deum sub forma vel ovis, vel canis adorare. Nae horrendus ille fuit stupor, quo iusto Dei iudicio homines sunt dementati. Ex quo enim homines Deum non glorificaverunt ut maiestas ipsius postulabat, oportuit illos in reprobum sensum coniici, ut ait Paulus, ut nullum amplius recti discrimen haberent. Et de Astarothis ista sufficiunto: quod ad nuncium attinet in templa idolorum missum, ex eo apparet Philistaeos Deo Israëlis debitum honorem eripere voluisse et illudere ipsi, sua idola magni prae illo facientes. Quid enim idolo tribui potest quod non divinae maiestati detrahatur? Sed in istis etiam aliquid amplius observandum, siquidem non tantum sua superstitione Philistaei ut reliquae gentes tenebantur: sed etiam ipsum Israëlis Deum oderant, totamque iudaicam religionem cultumque Dei lege praescriptum abominabantur. Quare quum suis Astarothis victoriam acceptam ferunt, certum est ipsos de Deo Israëlitarum triumphare velle: et eidem illudere, quasi populum cuius clientelam susceperat tueri ac protegere non potuisset: ideoque frustra ipsum coli, frustra spem in ipso collocari, frustra sese illi Israëlitas regendos permittere, inanem esse pollicitationem illam patribus ipsorum factam, inane foedus cum maioribus initum. Atqui Deus ad tempus permisit arcam suam, ut ante vidimus in Heli historia, venire in hostium potestatem, et captivam abduci, quae tamen ipsa prae se Dei nomen ferebat. Et usitatae sunt scripturae istae phrases: *Quum ante faciem meam comparebitis*, et, ecce *Dominus gloriae venit*, *attollite portas*: quibus designatur arca illa, in qua Deus legis tabulas reponi iusserat. Quinam ergo Deus sese veluti captivum permisit detineri? Sane propheta in Psalmis respondet, factum quia Deus voluit, ut tollatur offendiculum: et doceretur populus non magis posse Deum contemni ab hostibus captivum detinentibus, et eidem illudentibus, quam quum corrumperetur profanareturque ipsius cultus in Iudaea. Tunc enim, ut initio diximus, corruptissimus erat in Iudaea cultus divinus: et Saulis tempore duravit eadem corruptio. Deus igitur ipse semper sui similis et inviolatus remansit: sed eam confusionem voluit in populum immittere, ut veniret ad peccatorum cognitionem, et cogitaret Dei nomen propter ipsorum peccata venisse in contemptum, et blasphemis hostium vocibus lacerari, quae ipsis imputari deberent. Quamobrem agnoscere faterique culpam ipsos oportebat, quemadmodum prophetam illud ipsum exprobrare videmus populo in babylonica terra captivo, Dei nomen inter incredulos propter ipsos blasphemari. Minime itaque dubium est, quin ista divina permissione contigerint: ut qui falso ipsius nomine gloriati fuerant, ipsi sese examini subiicerent, ad meliorem mentem venirent, veniamque deprecarentur, ut misericordiam consequerentur.

Nos hinc discamus, quum improbi os aperiunt ad detrahendum de Dei verbo, iudicio ipsius iusto fieri, et vitiis nostris illud omne imputandum. Certum enim est Deum in nobis glorificatum iri, quum officio nostro fungi conabimur, quum pure et sin-

cere ipsum colemus, eaque integritate qua debemus. Quare quum hostibus res secundae succedent, adeo ut adversus puram religionem quam a Deo accepimus efferantur, et eam subsannent, id fieri agnoscamus quod ea simus abusi, et simulate et cum hypocrisi Deum coluerimus: aut asote et luxuriose vixerimus, Deusque nobis hoc suo iudicio flagitiorum nostrorum acerbitatem et magnitudinem velit ostendere. Quantum enim, obsecro, istud peccatum est, causam et occasionem esse ut Dei nomen blasphemis profanorum vocibus laedatur, sacrosancta ipsius maiestas violetur, sacrosanctum ipsius verbum non modo contemnatur, sed etiam pedibus conculcetur, nonne, inquam, ista sunt horrenda et stupenda? Quibus quum occasionem praebeamus, et autores eorum ipsius sancti spiritus ore dicamur, nonne merito spoliare nos nota illa, quam dederat, gratuitae adoptionis potest? nonne a se procul ablegare, tanquam indignos quos terra sustineat? Talis ergo fuit Philistinorum triumphus divino iudicio, quo terreri nos oportet, ne in eandem cum Israëlitis culpam incidamus. Caeterum ex eo quod Philistaei tam grati sese suis idolis exhibent, nostra ingratitudo magis apparet, qui bona quaecunque habemus, Deo accepta non referimus. Ethnici quidem, fateor, virtuti suae et prudentiae victorias suas adscribebant: sed tamen ipso naturae ductu et sensu naturali convincti Deo etiam gratias agebant. Nam etsi verum Deum coeli et terrae creatorem non agnoverunt, sed ad Astarothos suos et alia istiusmodi idola confugerunt, nihilominus tamen coelitus victoriam ipsis contingere existimarunt, neque solis hominibus victorias suas adscripserunt. Hinc illud vulgatum plus posse in bello prudentiam et sapientiam quam hominum vires: ut hinc agnoscamus Deum voluisse omnes homines inexcusabiles reddere, quum ipsos Dei contemptores, et ignaros homines voluit tamen aliquod numen cognoscere: ut ita profiterentur se uni Deo summum honorem et obedientiam deferre. Sed interim quum gloriam et maiestatem ipsius ad res mortuas et caducas transferunt et transformant, dupliciter rei coram ipso fiunt. Quare ut Deum honore debito colamus, talem qualem sese nobis patefacit agnoscamus: quod fieri nequit sine ipsius verbo. Quis enim divinae voluntatis fidus esse potest testis, nisi eam ex ipsius verbo intellexerit? Quidquid igitur religionis sine Dei verbo nos habere existimabimus, nihil nisi diabolica superstitio et illusio apparebit: si quidem in solo Dei verbo divini cultus vera ratio continetur. Quidquid igitur papistae bona intentione faciunt, sine Dei verbo, mera est abominatio: quandoquidem ita deflexerunt a vero Dei cultu, ut de Deo nihil norint, nisi quod finxerunt. Caeterum quum idololatrae suis Astarothis et idolis gratias egerunt, quid aliud fuit quam mera simulatio, quidquid ipsis praestiterunt? Pompa quidem et apparatus solennis ac magnificentia quaedam apparuit: sed inanis illa fuit ostentatio: quemadmodum loquitur Habacuc propheta: Sacrificant illi suis idolis, sed suo reti sacrificant: id est sibi ipsis suaeque industriae. Sic papistas hodie videmus pompa quadam et magnificentia Deo gratias agere, suam industriam praedicare, virtutem hominum laudare et vehementer extollere, ut Deus iam in contemptum veniat, et nihili fiat. Nos vero istas caeremonias intuentes abominemur, Deique gloriae et honoris studio sic flagremus, ut blasphemas istas voces ex animo detestemur: et contra Deo gratias agamus sincere et quidquid habemus honorum uni illi acceptum feramus: et tam verbis quam animo grati simus, ne os nostrum superbia et ambitione turgens arguatur mendacii. Interum quum paganorum illorum et idololatrarum gratitudinem videamus in colendis magna pompa et superstitione diis suis, quum rebus secundis uterentur, ne eo stuporis aut dementiae potius veniamus, ut Deo gratias agere de acceptis ab ipso beneficiis obliviscamur: sed de omnibus illi gratias agamus, et ad eum unum in rebus difficilibus et angustis confugiamus. Hanc ob causam crebrae in sacris occurrunt exhortationes, ut Dei beneficiorum memores, canticum laudis ipsi canamus. Hinc illae Davidis voces, *Deus*, inquit, *posuit in ore meo canticum novum*. Et Ieremias propheta. *Novum canticum, ait, Deus instituit quod toti suae ecclesiae dedit:* quibus verbis quid aliud indicat quam quod ecclesiae novum ipsi gratias agendi dedit argumentum? Hanc igitur doctrinam animis nostris penitius infigamus, Deo sese nobis propitium et benignum exhibenti, et dona liberalius largienti, et rebus afflictis opem ferenti, gratias immortales agendas, laudes ipsius praedicandas, et publice, ut meretur, decantandas, ne ipsum iure suo fraudemus, et sacrilegi simus: Deo enim suus honor eripitur, quum de acceptis ab ipso beneficiis gratiae non aguntur quae debentur et nominatim quum novo beneficio nos Deus affecit, novo etiam cantico laudis ipsius praedicare, et gratias illi agere nos oportet. Deum enim laudandi mane vesperique satis magnum argumentum quotidie habemus: sed quum extraordinaria quadam ratione sese beneficum erga nos exhibuit, eo etiam maius argumentum nobis suppeditari sacrosancti nominis ipsius magni faciendi sciamus. Nam si hac in parte muti fuerimus, officiumque neglexerimus, en quibus iudicibus condemnemur: Philistaeis idololatris, qui suis idolis maiorem honorem quam nos viventi Deo exhibuerunt.

Iam ad alteram contextus partem transeamus, in qua dicuntur *incolae Iabes Galaad de re tota certiores facti fuisse, et fortissimi quique surrexisse et venisse noctu, et corpora Saulis et filiorum e muro*

pendentia sustulisse, eademque igni cremasse, et tandem ossa sepelisse. In primis observandum illam urbem Sauli privatim fuisse devinctam, singulari ipsius erga ipsam beneficio, quemadmodum huius historiae initio audivimus: quod obsidione liberasset, et urgentibus illam hostibus, et iniquas ac crudeles conditiones offerentibus, opportune suppetias ipsi tulisset. Cuius beneficii memoria ipsorum animis altius defixa impulit eos ut suo periculo cadavera Saulis et filiorum hostibus eripere conati sint honorifice tumulanda. Quo exemplo docemur gratiam hominibus persolvere, memori mente ab ipsis accepta beneficia repetentes, si contigerit ipsos in calamitatem incidere. In hoc enim vere se humanitas patefacit, si is, cui plurimum debemus, in calamitatem inciderit, et opem pro viribus ei tulerimus, gratumque animum nostrum re ipsa demonstraverimus. Sane incolae Iabes Galaad non sine ingenti periculo poterant ad ipsa hostium moenia venire, ex quibus pendentia corpora regis filiorumque tollerent, integris praesertim adhuc hostibus, minas et caedem spirantibus, ut solam necem, si in manus ipsorum venissent, exspectarint. Clam igitur rem aggressi sunt, etsi de vita periclitantes: et acceptum a Saule beneficium agnoscere et compensare pro virili conati sunt, etsi nullam ab ipso mercedem, quippe mortuo, sperantes: et honore sepulcri, quo tamen non afficiebatur mortuus, decorare, et humanitatis officium facere. Nos eorum exemplo discamus beneficiis acceptis ab aliquo, si in calamitatem deinceps inciderit, pro viribus opem illi ferre, et re ipsa testari nos acceptorum beneficiorum memoriam non deposuisse: ne alioqui non tantum mortali videamur iniuriam facere, sed ipsi Deo viventi. Nam homines a quibus accipimus beneficia, ministri et instrumenta sunt bonitatis ipsius: quos si negligimus et contemnimus, malitiam insignem cum ingratitudine summa demonstramus, Deumque parvi a nobis fieri, cuius instrumenta non agnoscimus, re ipsa testamur.

Et hactenus de istis; de sepultura iam agamus. *Igni cremarunt cadavera.* Inusitatum erat apud Iudaeos igni cremare corpora: quandoquidem patres sepultos fuisse et inhumatos non crematis corporibus scimus: etsi deinde mos ille cremandi apud multas gentes invaluit: sed aliquo more cadavera condita aromatibus humi condebantur. Neque vero sic condiebantur, quasi mortuos aromata iuvarent: sed typus quidam fuit ille ritus resurrectionis futurae, quo superstites in sepultura mortuorum erudiebantur. Mandatum enim humo cadaver, veluti depositum terrae commendabatur donec instauraretur: quare quum vitam incorruptam sperarent, aromatibus corpora condiebant. Qua ratione consulebatur humanae infirmitati et ruditati, quae quum corpora in corruptionem resolvi cerneret: tamen hac caeremonia spem vitae retinebat, et tentationem illam interitus superabat. Nulla igitur superstitio fuit in condiendis corporibus, sed ita ferebat usus quem patrum animis ipse Deus impresserat: ac proinde licet nullum scriptum exstaret quo niterentur, non sine fide tamen illud ab ipsis fiebat, Deo ipsos intrinsecus regente. Hunc sepeliendi mortuos ritum excepit consuetudo cremandi cadavera, quae a plebe coepit initium, quod quum non esset sumptibus ferendis par, quos in condiendis corporibus facere oportebat, aliam rationem plebeii homines inierunt, cremandi corpora, et cineres colligendi, quos in urnis recondebant. De Saulis vero filiorumque ipsius corporibus istud est peculiare, quod non in cineres omnino redacta sunt, sed ossa sepulta. Combusta igitur cadavera videntur quae iam corrumpi coeperant, quandoquidem iam aliquot dies suspensa fuerant ad solem: adeo ut putredine iam corrumpi coeperint. Idcirco igitur Iabes Galaad incolae corruptam carnem igne cremarunt, antequam ossa sepelirent. Atqui ut ante diximus, nihil ista Saulem neque mortuos filios iuvabant: verum tamen Deus illos nihilominus voluit ab ignominia et dedecore vindicare: ex quo apparet mitigatam fuisse ipsius vindictam. Severe quidem sane Saulem ultus est, quum non tantum illum hostium voluntati permisit: sed sic etiam excaecavit, ut furore quodam percitus sibi ipsi manus intulerit: et cadaver ipsius ab hostibus raptatum sit, et deinde suspensum: quae omnia non dubia signa fuerunt irae Dei Saulem ad poenas poscentis, quas sua arrogantia erat promeritus. Iam vero Deus videtur de poenae severitate aliquid remisisse, non tantum in Saulis, sed potius in totius populi gratiam, ut profligati et desperabundi ex accepta clade animos colligerent, et meliora sperare inciperent. Divinum ergo fuit opus: nam divinae maledictionis signum fuit corporum illa abiectio, prout lege sua Deus fuerat comminatus, sepultura asinorum sepeliendos ipsius transgressores. Quibus verbis ostendit non satisfieri divino iudicio poenis quas viventes sustinent transgressores legis, sed post mortem etiam Dei maledictionem illos persequi, et in illis puniendis iustitiam suam exercere. Est igitur divinae maledictionis signum, insepulta iacere cadavera.

Caeterum quemadmodum fideles veniunt in partem calamitatum et afflictionum quae improbis, incredulis et rebellibus immittuntur: saepe fit ut veri Dei filii, et quidem ab ipso dilecti, iaceant insepulti: quod quum contingit non idcirco iudicandum a Deo fuisse reiectos: quandoquidem nonnunquam Deus permittit improbos laetari virorum bonorum dedecore et ignominia: quemadmodum ecclesiam in Psalmo conqueri videmus, sanctorum corpora exposita volatilibus coeli et bestiis terrae:

et insepulta iacere: quod tamen non cedit ipsis maledictioni. Terreni enim omnes casus communes sunt tam bonis quam improbis: veluti famem, sitim, frigus, aestum tolerare, atque etiam dedecus et ignominiam, quae omnia ab Adami peccato promanant: et a naturae corruptione, et peccatis quae in dies admittimus: ut peccatis omnes miseriae et calamitates merito tribuantur. Verum aliquando Deus servorum suorum patientiam explorat, et nonnunquam cum egestate conflictari vult, quam aliis miseriis, carcere, cruciatibus, bonorum iactura, ignominia, et aliis istiusmodi casibus exercet: sed in ipsorum salutem, ut novit ipse malum in bonum convertere. Idem de sepulcri honore sentiendum: siquidem aliquando iacere insepultum divinae maledictionis est testimonium, aliquando vero exploratio quaedam: ut non ipsis ideo Deus maledicat, neque detestetur, sed potius ut nostras omnes afflictiones sanctificari per ipsum sciamus, quae nobis tanquam instrumenta ad salutem inserviant. Ac sane divitem illum epulonem sacra scriptura dicit in delitiis vixisse in his terris, et crudelem fuisse et immisericordem, qui cum honore sepultus dicitur quidem: sed quo anima ipsius devenit? De Lazari vero sepultura nulla fit mentio: cuius anima tamen in paradisum ab angelis delata dicitur, licet sine honore corpus ipsius abiectum videretur. Deum igitur saepe sic operari videmus, ut non semper universalis illa regula locum obtineat, nempe ut sepultura sit favoris Dei signum, contra vero insepultum iacere maledictionis testimonium: sed exceptionem Deus faciat. Verum nominatim hic dicitur Saulis corpus humo conditum: quod Deus vindictam suam ad tempus exserturus, se misericordem etiam erga populum suum patefacere voluerit, et non permiserit eum qui sacram unctionem acceperat ut populum israëliticum Deo sacrum gubernaret, perpetuo dedecore et ignominia obrueretur. Viventium igitur magis quam mortui Saulis causa istud factum est, ad quem nihil inde commodi rediit quum sensum non haberet. Ac sane minime dubium est quin multi ex Israëlitis, audito Iabes Galaad incolarum tam insigni facinore, collegerint se ipsos ex consternatione, sumpserint animos, et alacriores facti fuerint ad Deum precibus sollicitandum.

Idcirco enim sequitur in contextu Iabes-Galaad incolas, septem dies ieiunavisse, ut coram Deo se submitterent, et tandem cladem propter populi peccata contigisse agnoscerent, et ea correptione dignum fuisse palam faterentur. Neque enim pro Saule preces fudisse dicuntur, neque obsequia fecisse in animae ipsius redemptionem aut peccatorum satisfactionem: quod si fuisset, scriptura hoc loco non omisisset: sed solius sepulturae ipsius fit mentio. Quorsum igitur istud ieiunium? An ut solent papistae pro mortuis suis et salute ipsorum missas suas demurmurare? Apage istud: nam ut ante dixi, isti humanitatis officiis Saulem prosequuti memores regiae dignitatis et singularis quod ab ipso acceperant beneficii, coram Deo sese sistunt peccata sua palam agnituri, et veniam supplices deprecaturi, ut solent rei coram iudice crimen fateri veniamque deprecari. Hanc igitur ob causam ieiunii fit mentio, quod nunquam a precibus et supplicationibus separatum fuisse observandum est: si quidem individuo nexa ieiunia cum precibus coniuncta sunt, sacra scriptura subinde nobis illud indicante: imo et ipso Domino nostro Iesu Christo semper orationem ieiunio coniungente: et Paulo in epistola 2. ad Corinthios. Neque enim alium usum habet ieiunium, quam ut homines praeparet et disponat ad seriam coram Deo poenitentiam et ad ipsos humiliandos, et ad preces et orationes magis ac magis incitandos. Quamobrem quum hic fit mentio ieiunii septem dierum a Iabes Galaad incolis instituti, sentiendum ipsos metu divini iudicii perculsos et irae adversus suum populum, de seria poenitentia et agnitione peccatorum cogitasse, et idcirco precibus ardentibus ieiunio coniunctis ad Deum confugisse. Ieiunium itaque per se nihil est, ideoque graviter papistae falluntur quum aliquod meritum in ieiunio constituunt, partemque divini cultus faciunt: quam ob causam etiam Deus noster hypocritas arguit sui temporis, qui multis externis istiusmodi gestibus pietatem simulabant, et interim sui semper similes, avari puta, crudeles, facinorosi remanebant. Non itaque ieiunium reiiciendum, modo rectum usum et finem retineat. Tum igitur ieiunio potissimum locus est, quum afflictionibus urgemur: quas patienter ferre debemus, quoniam Deum offendimus: et idcirco peccata ingenue fateri nos oportet, et quoniam Deum peccatis nostris adversum nos provocavimus, confusi et abiecti coram ipso veniam deprecemur, et precibus ardentibus eum sollicitemus. Multi quidem hypocritae graviter afficiuntur et contristantur quum adversam Dei manum sentiunt, sed pro eo quod sese coram ipso deiicere, crimenque fateri deberent, dentibus infrendent, fraenumque arrodunt, et pro precibus blasphemas voces evomunt, et pro desperatione in furorem vertuntur. Hinc itaque discamus quotiescunque Deus manum adversum nos exseret, ipsius iudiciis rectis subiici, peccata nostra fateri, et in ea diligenter inquirere, quo facilius veniam impetremus. Atque singulos ista pro se facere oportet: sed in primis gravi aliqua ecclesiam afflictione urgente, propositum hic nobis Iabes Galaad incolarum exemplum oportet imitari, et coram Dei serio humiliari. Nam hic est ieiunii usus et finis: quod alioquin non ita magni a Deo fieri, nec reliqua corporis exercitia certum est: nisi illis discamus animis nostris ingemiscere quod Deum offenderimus, et vere coram ipso humiliari: neque interim animum despondeamus,

aut in desperationem veniamus, ut nullum divinae misericordiae sensum habeamus, sed potius supplices veniam deprecemur et speremus. Sic isti Iabes incolae Dei iustum iudicium sentientes adversum suum populum profligatum, et luporum faucibus laniatum instar ovium palantium, ad Deum confugerunt, ieiunioque preces adiunxerunt: quod fuit singulare testimonium divini erga ipsos favoris, quod non obstupuerunt in adversis, neque desperarunt, sed cum ieiunio veniam deprecati sunt: et bene in posterum sperarunt. Hanc ob causam graviter irasci Deum per prophetam populo videmus, quod pro fletu et lacrymis ad Dei iudicium indurarentur, quum ait, *vocavit Dominus Deus exercituum in die illa ad fletum et ad planctum, ad calvitiem, et ad cingulum sacci, et ecce gaudium et laetitia. Si dimittetur haec iniquitas vobis donec moriamini*. Quibus verbis Domini docemur, signum esse reprobationis, quum eo usque stuporis devenimus, ut non possimus coram Deo nos deiicere, et metu iudiciorum ipsius territi ad ipsius misericordiam confugere. Quamobrem discamus afflictionibus et calamitatibus ingruentibus, nos ad poenitentiam vocari, non quidem in externis illis ritibus, puta sacco vel cinere aut ieiunio positam, sed in vera humilitate et peccatorum non simulata confessione, et ab ea aegritudine quae non a Deo avocet desperatione, sed quae cum fide coniuncta, nos ad ipsum propius adducat, ne in rebellionem illam incidamus, quae, ut ante diximus, nunquam remittitur.

Iam vero agite *etc.*

